


SIGILLUM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS

LES

ROMANS POPULAIRES

ILLUSTRÉS PAR BERTALL

Ce volume contient :

MON VOISIN RAYMOND, PAR PAUL DE KOCK.
LA FOLIE ESPAGNOLE, PAR PIGAULT LEBRUN.
LE CORSAIRE ROUGE, PAR F. COOPER.
VALENTINE, PAR VICTOR DUCANGE.
LE CARÊME DE MA TANTE, PAR AUGUSTE RICARD.



PARIS
GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR
31, RUE DE SEINE

LES

ROMANS POPULAIRES

ILLUSTRÉS PAR BERTALL.

Ce volume contient :

MON VOISIN RAYMOND, PAR PAUL DE KOCK.

LA FOLIE ESPAGNOLE, PAR PIGAULT-LEBRUN.

LE CORSAIRE ROUGE, PAR FENIMORE COOPER.

VALENTINE, PAR VICTOR DUCANGE.

LE CARÊME DE MA TANTE, PAR AUGUSTE RICARD.

PARIS. TYPOGRAPHIE PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.

LES

ROMANS POPULAIRES

ILLUSTRÉS PAR BERTALL.

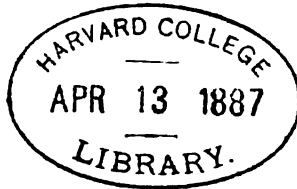


PARIS,

GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE SEINE, 31.

1849.


HARVARD COLLEGE
APR 13 1887
LIBRARY.

[illegible]

ROMANS POPULAIRES ILLUSTRÉS

Gve BARBA ÉDITEUR 31 RUE DE SEINE

20 C. LA LIVRAISON

MON VOISIN

RAYMOND,

PAR

PAUL DE KOCK.

CHAPITRE I. — La Grisette.

Je me promenais un samedi soir sur les boulevards. J'étais seul et rêveur; je faisais, contre mon ordinaire, des réflexions assez sérieuses sur le monde et ses habitants, sur le passé et le présent, sur l'esprit et le corps, sur l'âme et la pensée, le hasard, le sort, le destin. Je crois même que j'allais en faire sur la lune qui commençait à se montrer, et dans laquelle je voyais déjà des montagnes, des lacs et des forêts (car avec un peu de bonne volonté on y voit tout ce qu'on veut), lorsqu'en regardant en l'air, je heurtai brusquement quelqu'un qui venait contre moi, et que je n'avais pas aperçu dans la lune.

— Prenez donc garde, monsieur; vous êtes bien maladroit! me dit aussitôt une petite voix douce, à laquelle la colère même n'ôtait pas de son charme. J'ai toujours eu un faible pour les voix agréables; et, descendant bien vite des régions éthérées où je n'étais monté que par désœuvrement, je regardai la personne qui m'adressait la parole.

C'était une jeune fille de seize à dix-huit ans, en petit bonnet noué sous le menton, en robe d'indienne, et portant enfin le modeste tablier



Nicette, la petite bouquetière.

d'alépine noire. Cela m'a tout l'air d'une jeune ouvrière qui vient de faire sa journée, et rentre chez elle. Voyons vite la figure : charmante, ma foi!... des yeux vifs et malins, un nez mignon, de belles dents, des cheveux noirs, un ensemble agréable, de la physionomie, et une certaine grâce dans la tournure. Il faut avouer que je ne voyais pas d'aussi jolies choses dans la lune.

La jeune fille tient, sous son bras, un carton que j'ai heurté sans le vouloir; elle rattache le ruban qui le tient, et paraît craindre que le contenu n'ait souffert de ma maladresse. Je me hâte de lui adresser des excuses :

— En vérité, mademoiselle, je suis désolé... c'est bien gauche à moi... — Il est certain, monsieur, que si vous aviez regardé devant vous, cela ne serait pas arrivé. — Ne vous ai je pas fait de mal? — A moi? oh non!... je crains seulement que mes fleurs ne soient chiffonnées... mais je réparerai cela à la maison.

Bon! me dis-je, c'est une fleuriste; en général ces demoiselles ne sont pas des Lucrèces: voyons s'il y a moyen de lier connaissance avec celle-ci. La jeune ouvrière avait remis son carton sous son bras, et continuait son chemin. Je marchais à côté

d'elle, ne disant rien encore : j'ai toujours été assez gauche pour entamer les entretiens galants; heureusement qu'une fois en train, cela va tout seul. Je risquais cependant quelques mots de temps à autre : — Mademoiselle va bien vite... Voulez-vous accepter mon bras?... Je serais charmé d'être votre cavalier... Me permettrez-vous de vous revoir?... Allez-vous souvent au spectacle?... Je pourrais vous offrir des billets... Prenez donc garde! vous allez glisser. Et autres jolies choses de ce genre, phrases d'usage dans les rencontres nocturnes.

A tout cela je n'obtenais que des : — Oui, monsieur; non, monsieur; laissez-moi, monsieur, je vous en prie... Vous perdez votre temps... Ne me suivez pas.

Quelquefois même on ne me répondait pas; on faisait un mouvement d'impatience, et on passait de l'autre côté du boulevard. Mais je traversais aussi; et, après quelques minutes de silence, je risquais une nouvelle phrase en donnant à ma voix l'inflexion la plus tendre et la plus sentimentale.

Je commençais pourtant à m'apercevoir que ma rencontre était plus sauvage que je ne l'avais pensé d'abord, et que je pourrais bien en être pour ma course, mes petits mots et mes regards en coulisse. Cependant cette résistance ajoutait à mes désirs; j'avais été fort sot un soir, lorsqu'en croyant rencontrer une jeune innocente, que je suivais depuis peu de temps, ma belle m'avait, à sa porte, engagé à monter avec elle; et je prie mes lecteurs de croire que je n'ai eu garde de monter. Mais, à Paris, les apparences sont si trompeuses!... les plus fins connaisseurs s'y laissent prendre : je devrais être connaisseur, car j'ai beaucoup vu le monde; cependant je me laisse encore tromper fort souvent.

Je faisais ces réflexions tout en suivant ma gentille fleuriste. Elle me fait faire diablement de chemin : nous passons les boulevards Montmartre, Poissonnière, Bonne-Nouvelle; nous passons les petits théâtres... Allons, nous demeurons au Marais, je vois cela... On prend la rue Charlot, la rue de Bretagne, la vieille rue du Temple... On va toujours : heureusement il fait beau; d'ailleurs, on s'arrêtera enfin!... Oui, et on me ferme la porte sur le nez; mais qu'est-ce que cela me fait? Après tout, j'étais désœuvré, je ne savais ce que je voulais faire; j'ai tout de suite trouvé un but de promenade. A la vérité, celui-ci est à la portée de tout le monde, et il est facile de se donner de l'occupation dans Paris, en suivant le premier minois chiffonné que l'on aperçoit. Je connais pourtant beaucoup de personnes qui ne font pas autre chose, et qui négligent pour cela leurs affaires. Je rencontre surtout un grand nombre de commis de bureau qui, au lieu d'être à leur travail, sont continuellement à courir les grisettes, sous prétexte d'aller acheter un petit pain : il est vrai qu'ils sortent sans chapeau et courent toute la ville en voisin, ce qui est rassurant pour l'administration, qui est toujours sûre que ses commis ne sont pas perdus.

Mais il ne m'appartient pas de censurer la conduite d'autrui; ce serait d'ailleurs prendre bien mal mon temps, puisque je suis en train de *pécher d'exemple*, moi qui, tout à l'heure, faisais des réflexions sur l'instabilité des choses humaines, et qui maintenant poursuis un cotillon qui couvre ce que la nature a créé de plus fragile, de plus faible, de plus trompeur, mais aussi de plus séduisant, de plus enchanteur, de plus attrayant! Je m'égare, mon imagination travaille, et pourtant je ne vois qu'un pied, petit à la vérité, et la naissance d'une jambe que couvre le modeste bas de laine noire. Ah! si je pouvais seulement apercevoir la jarretière!... Ma foi, tout bien considéré, il vaut mieux suivre une jeune fille, quitte à se voir fermer une porte sur le nez, que de chercher à lire dans la lune, et de se creuser la tête dans des idées de métaphysique, d'astronomie, de physiologie et même de métoposcopie : plus on s'enfonce dans le vague, dans l'abstrait, moins on aperçoit le but et la preuve; mais en s'occupant d'un minois fripon, on sait de suite où l'on en veut venir, et près d'une jolie femme on découvre facilement le système de la nature.

Depuis quelques minutes, je ne disais plus rien à ma jeune ouvrière : j'étais piqué de ses refus obstinés; j'avais même ralenti mon pas, de manière qu'elle pût croire que je ne la suivais plus. Mais, quoiqu'à une distance de vingt pas, je ne la perdais point de vue. Elle s'arrête... je m'arrête... Elle parle à quelqu'un... je m'avance... Ce quelqu'un est un jeune homme. Je me mords les lèvres; mais je tâche d'entendre quelques mots, et je saisis le dialogue suivant :

— Bonsoir, mademoiselle Caroline. — Bonsoir, monsieur Jules. — Vous rentrez bien tard. — Nous avons beaucoup d'ouvrage, surtout le samedi; et puis j'ai eu un carton à porter rue Richelieu; c'est ce qui m'a retardée. — Et qu'avez-vous donc dans celui-ci? — Un joli bouquet de roses pour mettre demain sur mon bonnet... c'est moi qui l'ai fait. . vous verrez... il est bien élégant... Un maladroit m'a poussée sur le boulevard, et a failli me le faire jeter par terre.

Ici je m'enfonce dans l'allée, contre laquelle je me suis arrêté.

— Il y a des gens qui ne prennent garde à rien en marchant. — Je crois que celui-là était un savant; il regardait dans le ciel. — Vous a-t-il au moins demandé excuse? — Oh oui!... mais je vous quitte : ma tante m'attend; elle me gronderait... — Je serais bien fâché de vous causer du désagrément. Nous nous verrons demain, toujours?... — Oui, oui, à moins que ma tante ne veuille plus que j'aille danser... Elle est si contrariante!... Vous avez des billets pour Tivoli? — Oui, mademoiselle... pour quatre... Je viendrai vous prendre... — De bonne heure, monsieur Jules. — Oh! soyez tranquille... mais n'oubliez pas que nous dansons ensemble la première contredanse... — On n'oublie jamais ces choses-là! — Adieu, mademoiselle Caroline. — Adieu, monsieur Jules.

M. Jules s'approche davantage; la jeune fille tend la joue... J'entends un baiser... Parbleu! c'était bien la peine que je vinsse jusqu'à la rue des Rosiers pour voir cela.

Le jeune homme s'éloigne en chantant; la jeune fille fait encore quelques pas, puis entre dans une allée, dont elle referme la porte sur elle, et moi je reste immobile contre le ruisseau.

Ce Jules est un amant... oui, cela m'a tout l'air d'un amant, honnête à la vérité, car je suis bien certain qu'il n'a baisé que sa joue, et d'ailleurs sa conversation n'annonce pas un séducteur. Demain dimanche, on va à Tivoli avec la tante sans doute, puisqu'il y a des billets pour quatre. Allons, décidément, j'en serai pour ma course... Ce ne sera pas la première fois! c'est dommage, elle est gentille! fort gentille! Examinons bien la maison... On ne sait pas... le hasard peut quelquefois nous servir... Cette rue est sombre, la lune est cachée, je ne puis voir le numéro... Oh n'importe! je reconnaîtrai cette allée... cet angle... cet auvent...

— Ah! que diable! prenez donc garde!... vous avez manqué de jeter cela sur moi...

Un habitant de la maison de ma belle avait ouvert sa fenêtre, et vidé un vase dans la rue au moment où je regardais la couleur de la muraille. Heureusement je n'eus que quelques éclaboussures; mais cela mit un terme à ma curiosité, et je quittai la rue des Rosiers en essuyant avec mon mouchoir les pans de mon habit.

Chapitre II. — La Petite-Maîtresse.

Il n'est pas encore tard lorsque j'arrive sur les boulevards; les petits théâtres n'ont pas encore fini. Une douzaine de colporteurs accourt vers moi en m'offrant des contre-marques. — Il y a encore un acte, monsieur, me crient-ils aux oreilles; c'est *la plus belle*; vous verrez le combat au sabre et *à l'ache*, l'incendie et le ballet. C'est une pièce qui fait courir tout Paris... Vous trouverez d' la place partout.

Ne pouvant résister à d'aussi pressantes sollicitations, j'achète une contre-marque avec laquelle je devais entrer à toute place; cependant on ne me laisse entrer qu'au parterre ou circuler derrière le pourtour. Je prends ce dernier parti. Pour voir un acte, je serai toujours assez bien, et d'ailleurs ce qui se passe dans la salle est souvent plus amusant que ce qui se passe sur la scène. J'aime assez à examiner les figures, et il y en a de bien drôles aux mélodrames : ces théâtres sont, en général, fréquentés par le peuple, et une classe moyenne qui ne sait pas ce que c'est que de cacher ses sensations, et qui, par conséquent, se livre sans réserve à tout ce que lui fait éprouver une scène d'amour ou de remords.

— Ah! le chien!... ah! le gredin! disait mon voisin toutes les fois que le tyran paraissait, il va avoir son paquet tout à l'heure. Je regardai mon voisin; je jugeai à sa tournure et à ses mains que ce devait être un tanneur : ses yeux étaient plus animés que ceux de l'acteur qui faisait le traître, et contre lequel il vociférait à chaque instant. Devant moi, au pourtour, je remarquai une blanchisseuse qui sanglotait en écoutant le récit des malheurs de la princesse, et un petit garçon qui se cachait sous la banquette pour ne pas voir le combat.

Comme ces gens-là s'amusent! me dis-je : ils ne sont pas blasés sur le spectacle; ils sont tout entiers à l'action; ils ne perdent pas un mot, et pendant huit jours ils penseront à ce qu'ils auront vu ce soir. Montons aux premières; on y a meilleur ton, mais on s'y ennuie.

J'aperçois, à travers un carreau, une figure fort piquante; je donne la pièce à l'ouvreuse; j'entre dans la loge, décidé à faire mon possible pour réparer le temps perdu auprès de mademoiselle Caroline.

La dame, qui m'a semblé charmante derrière le carreau, est moins bien de près. Cependant elle peut plaire; elle a de l'éclat, de l'élégance, de la tournure. Elle est jeune encore : je vois déjà qu'elle est très-coquette, et que l'arrivée d'un jeune homme dans sa loge la distraira un moment.

Vous voyez, lecteur, que je suis un jeune homme : je crois que je ne vous l'avais pas encore dit. Plus tard, je vous apprendrai ce que je suis, quels sont mes talents, mes agréments, mes qualités : ce ne sera pas long

Un monsieur est assis auprès de cette dame; il a une figure ordinaire, une mise recherchée, des manières assez distinguées. Est-ce le mari et la femme? Je suis tenté de le croire, car ils ne se disent presque rien.

C'est dommage que nous n'ayons plus que la moitié d'un acte à voir; j'aurais pu causer, faire l'aimable, nouer connaissance. Il me semble que je ne déplais pas; on me lance des regards fort doux; on est placé de manière à me regarder sans que le monsieur s'en aperçoive. Ces dames ont pour cela une adresse, une habitude!... Ah! si je me marie jamais, je me mettrai toujours derrière ma femme, parce qu'alors... Oui, mais si l'on s'assied près d'elle, pourrai-je empêcher les pieds, les genoux d'aller leur train?... C'est bien embarrassant...

— Cette pièce n'est pas mauvaise, dit enfin la dame à son voisin;

on ne joue pas trop mal ici... — Oui, oui; et toujours des oui!... Ah! c'est nécessairement un mari; écoutons bien; c'est pour moi que l'on parle.

— Je me suis ennuyée hier aux Français; Mars ne jouait pas... Ne devons-nous pas aller demain à l'Opéra? Il y a une représentation extraordinaire. — Comme vous voudrez. — Au fait! il fait trop chaud pour se plaire au spectacle. Si ce n'était pas si mal composé le dimanche dans les jardins publics, je préférerais y aller à m'enfermer ainsi... qu'en pensez-vous? — Moi, cela m'est indifférent.

La dame fit un mouvement d'impatience. Le monsieur ne s'en aperçut pas, et s'avança sur le devant de la loge; je me levai pour regarder la décoration, et ma main se trouva par hasard contre le bras de cette dame, qui ne se dérangea pas. — Ces théâtres sont mal aérés... il y règne une odeur désagréable, dit ma voisine au bout d'un moment. Je songeai alors aux basques de mon habit, qui en effet ne sentaient pas bon. Je ne pus retenir un sourire, mais j'offris à l'instant un flacon. On l'accepta, et, en me le rendant, on ne parut point s'offenser de ce que je serrais la main qui me le présentait.

En ce moment la pièce finissait. Diable! répétais-je en moi-même, c'est dommage!... je suis venu trop tard. C'est mademoiselle Caroline qui est cause de cela... Mais que dis-je? sans elle je serais encore sur le boulevard Montmartre à regarder les étoiles; c'est parce que je l'ai suivie que je suis revenu ici voir un acte, et c'est en courant après une grisette que j'ai rencontré cette petite-maîtresse qui peut-être ne vaut pas la grisette!... Comme tout cela s'enchaîne!... C'est parce qu'on m'a jeté une certaine chose sur mon habit, que cette dame s'est plainte de l'odeur, et que je lui ai donné mon flacon et de plus serré la main. Qu'on dise après cela qu'il n'y a pas une destinée: certainement, si je faisais ce monsieur cocu, ce serait la faute de mademoiselle Caroline qui n'a pas voulu m'écouter.

On sort. J'aide cette dame à enjamber les banquettes qui ne se lèvent point, pour la commodité du public. Mais le mari prend le bras, et je suis forcé de passer derrière.

— Suivrai-je, ne suivrai-je pas? telle est la réflexion que je fais en descendant l'escalier. D'après ce qui venait de m'arriver peu de temps auparavant, j'aurais dû me tenir tranquille le reste de la soirée; mais j'ai vingt-quatre ans, j'aime passionnément les femmes: d'ailleurs ma dernière maîtresse vient de m'être infidèle (c'est même ce qui m'avait plongé dans des réflexions mélancoliques), et un jeune homme qui a une forte dose de sensibilité ne peut pas vivre sans avoir un sentiment; décidément je suis...

A peine est-on sur le boulevard, qu'on marche vers la chaussée. — Bon! me dis-je; on va prendre une voiture: j'écouterai ce que l'on dira au cocher, et par ce moyen je saurai l'adresse sans me déranger.

Mais il était dit que je me tromperais encore dans mes conjectures.

C'est vers un joli vis-à-vis que l'on se dirige: on appelle André; le valet accourt, ouvre la portière, et fait monter monsieur et madame.

Voilà qui pique davantage mon amour-propre: une femme qui a équipage!... C'est une conquête qui mérite que l'on se donne quelque peine... Allons, suivons la voiture de madame... non pas à pied, cela serait trop fatigant! passe encore si elle était en fiacre! mais des chevaux bourgeois... cela me donnerait une fluxion de poitrine. Ah! j'aperçois un cabriolet... c'est mon affaire... dépêchons-nous, car la voiture va partir.

— Holà! cocher! — Montez, monsieur... — J'y suis... — Où allons-nous, mon bourgeois? — Suis cette voiture qui part devant nous, et tu auras pour boire.

Le coquin n'en avait pas besoin; je m'aperçus qu'il était déjà gris. J'aurais voulu alors en avoir pris un autre, mais il n'est plus temps de changer.

Il fouette de toutes ses forces son cheval efflanqué; la maudite bête prend un galop de désespoir, et dépasse parfois la voiture bourgeoise.

— Prenez garde, dis-je à mon conducteur; ne le fouettez pas tant; ne faisons point de malheur. — Soyez tranquille, mon bourgeois, je connais mon état: vous entendez bien que je ne suis pas cocher depuis vingt ans sans savoir ce que c'est que de conduire... Vous êtes avec des amis qui sont dans le fiacre vert, là-bas... eh bien! moi, je veux vous faire arriver avant eux. — Mais je ne vous ai pas dit que j'étais avec quelqu'un: je vous prie de suivre cette voiture... si vous la dépassez, comment la suivrez-vous? — Je vous dis, not' bourgeois, que c'est eux qui nous suivront; je leur ferai voir que mon cheval en vaut deux. Quand Bélotte est en train, il n'y a pas moyen de l'arrêter. — Morbleu! vous allez trop vite! nous avons passé la voiture... où est-elle maintenant? — Ah! ils vont tâcher de nous rattraper... mais le cocher est vexé... J' dis que je vous mène bien, mon bourgeois. — Mais arrêtez... arrêtez donc, vous dis-je.,. — Est-ce que nous sommes arrivés? — Eh oui! nous sommes arrivés. — Ah! dame! c'est que Bélotte est lancée, et j' dis qu' ça va bien... Ho! ho!... vous y v'là, not' maître... où faut-il frapper? — Nulle part... — Ah! ah! pas pus d'fiacre que dessus ma main!... Quand je vous disais que vous arriveriez avant les autres! Ah! c'est que moi, j'ai à cœur de dépasser tout le monde.

Je descends de cabriolet. Je regarde au loin... plus de voiture; nous l'avons perdue. J'enrage!... et il me faut encore entendre les jactances de mon ivrogne qui me demande pour boire. Je suis tenté de lui casser son fouet sur le dos; mais je me contiens, et prends le parti le plus court, qui est de le payer et de le renvoyer.

— Quand vous voudrez un bon cocher et une bonne bête, not' bourgeois, vous voyez que je suis vot' affaire... vous me trouverez toujours sur la place Taitbout, auprès de *Torchoni*... dans le beau quartier... Vous demanderez François; je suis connu comme le grimacier... — C'est bon! je m'en souviendrai.

Le drôle s'éloigne enfin, et me voilà seul dans une rue que je ne connais pas. Cependant, comme il se fait tard, et que je n'ai pas envie de passer la nuit en promenade, je cherche à m'orienter. Après avoir marché quelque temps, je me trouve dans un endroit que je reconnais: je suis rue des Martyrs, près de la barrière Montmartre. Heureusement je demeure rue Saint-Florentin, et, pour arriver là, il n'y a qu'à descendre.

Je me mets donc à descendre, en faisant des réflexions. C'était là le cas, et j'en avais le temps. Cependant mes rêveries sont encore troublées par des cris. Comme le quartier des Porcherons n'est pas fréquenté par une société choisie, et que je ne me sens pas l'envie de chercher une troisième aventure au Grand-Salon, je double le pas pour éviter les rencontres fâcheuses.

Mais le bruit continue: on crie, on jure, on se bat. Les femmes appellent la garde, le commissaire et toute la justice du quartier; les hommes se poussent, se cognent, se roulent dans le ruisseau. On ouvre les fenêtres; on se montre en bonnet de coton ou en coiffe de nuit; on écoute, on rit, on jase d'une fenêtre à l'autre: on se demande réciproquement ce que c'est; mais on ne descend pas, parce qu'il n'est pas prudent de se mêler, la nuit, dans une dispute.

La vue des fenêtres ouvertes et des visages à bonnet de coton me rappelle mon petit accident de la rue des Rosiers; je ne marche plus, je vole! croyant déjà être poursuivi par la fatalité... mais on court aussi derrière moi: je prends une rue à droite; j'entends qu'on me suit, je m'arrête enfin pour reprendre haleine, et aussitôt on m'atteint et on s'empare de mon bras.

Chapitre III. — La Bouquetière.

— Ah, monsieur!... sauvez-moi... conduisez-moi... protégez-moi contre ce vilain Beauvisage, qui a dit comme ça qu'il m'enlèverait à la barbe d'un chacun. Entendez-vous comme il rosse Cadet Finemouche qu'est pourtant un malin? Ma sœur n'a point s'été bête; elle a filé drès que les coups de poing ont roulé; elle m'a laissée là pour avoir tout sur le dos, et va peut-être faire à ma mère des rapports incendiaires!... J'n'avons que vous pour appui, monsieur, ou ben j' sommes une fille perdue.

Pendant que celle qui m'arrête débite son chapelet, ne s'interrompant que pour essuyer, avec le revers de sa main, les larmes qui coulent de ses yeux, je considère ma nouvelle rencontre, et tâche, à la lueur d'un triste réverbère, de distinguer ses traits.

Le langage et la mise m'apprennent bien vite à qui j'ai affaire: un déshabillé rouge attaché avec une ceinture de velours noir, un bonnet rond à grands bords de dentelle, un fichu de couleur, noué par-devant, et sur lequel se balance une grande croix à la Jeannette: cette fois je ne puis craindre de me tromper, je vois clairement que j'ai devant moi une marchande à éventaire, ou dont la boutique est établie près des charniers des Innocents.

Voyons au moins si elle est jolie... mais oui... très-bien vraiment; ses yeux, quoique pleins de larmes, ont une expression de candeur, qui la rend tout à fait intéressante; sa petite moue, son air chagrin sont parfois tempérés par un sourire qui s'adresse à moi; et ce sourire, qu'une coquette ne saurait rendre aussi agréable, me montre deux rangées de dents bien blanches, que l'émail, le corail et toutes les poudres du parfumeur n'ont pas encore gâtées.

Cependant, malgré la gentillesse de ma nouvelle connaissance, j'hésite beaucoup à garder son bras, qui entoure le mien. A coup sûr, avec d'aussi jolis traits, on ne doit vendre ni poisson, ni viande. C'est une bouquetière, j'en répondrais; mais je ne ferai pas ma maîtresse d'une bouquetière: on pourrait tout au plus, si l'occasion se présentait, se permettre un caprice, une fantaisie... Mais je ne suis pas en bonheur ce soir, je ne veux plus rien tenter. Débarrassons-nous de cette jeune fille.

Je dégage, le plus doucement possible, le bras qui est passé sous le mien; je prends un air bien froid, et je dis à la demoiselle:

— Je suis bien fâché de ne pouvoir vous être agréable; mais je ne vous connais pas. Les querelles de M. Beauvisage avec Cadet Finemouche ne sont pas de ma compétence. Votre sœur s'est sauvée, faites de même. Que votre mère en pense ce qu'elle voudra, cela m'est égal. Il est plus de minuit: voilà assez longtemps que je cours les rues, et je veux aller me coucher. — Comment, monsieur!... vous me refusez!... vous allez me laisser là!... Ne pas vouloir se déranger de son chemin pour rendre service à une pauvre fille qu'est dans la douleur, à cause d'un accident qui peut arriver à tout le monde! J'vous répète que ma mère est capable de ne pas m'ouvrir, si je reviens sans un répondant qui puisse affirmer que j'suis innocente. — Et vous voulez que j'affirme cela, moi? — Pardine, est-ce que ça vous écorchera la bouche!... d'ailleurs, vous êtes un beau monsieur... un

queuq'z'un du grand monde : all'n'osera pas se mettre en colère devant vous, et elle m'écoutera. Mais si je reviens seule... queu train!... Ah! Dieu! Dieu! ai-je du guignon!... je n'voulais pas y aller, à ce Grand-Salon! j'avais une doutance de tout ça.

Et là-dessus, les larmes, les gémissements, de recommencer; les trépignements s'en mêlent : on va peut-être s'arracher les cheveux... ce serait dommage; ils accompagnent bien cette petite figure si naïve, si franche. Je n'ai pas un cœur de roche; je me sens ému par le désespoir de cette jeune fille, et je me dis : Si, au lieu d'un déshabillé, elle avait une robe de soie ou même de mérinos; si, à la place de ce bonnet rond, était un petit chapeau; si, au lieu de cette croix à la Jeannette, pendait un joli charivari; il y a longtemps que je me serais empressé d'offrir mes services à cette pauvre petite; je ferais le galant, l'aimable; je me mettrais en quatre pour être écouté, et je regarderais comme une faveur la permission de lui donner le bras; et maintenant, ce costume me rendrait cruel... insensible... je refuserais de rendre un léger service, que l'on implore les larmes aux yeux!... Ah! ce serait mal; très-mal! J'ai suivi une grisette et une grande dame, qui peut-être ne valaient pas cette pauvre fille; j'ai passé ma soirée à des niaiseries, je puis bien donner une heure à une bonne action : c'est décidé; je vais reconduire la bouquetière.

Vous voyez, lecteur, que j'ai du bon quelquefois; il est vrai que la jeune fille me plaît aussi beaucoup. Toutes les femmes vous plaisent, allez-vous dire. Oui, lecteur; toutes celles qui sont jolies, et je gage bien que vous êtes de même.

Je m'approche de ma belle fugitive. Elle s'était assise contre une borne, tenant un coin de son tablier sur ses yeux; elle sanglotait.

— Mademoiselle... — Mon... monsieur... — Comment vous appelez-vous? — Ni... i... icette... monsieur... — Eh bien! ma petite Nicette, consolez-vous; ne pleurez plus, et reprenez mon bras. Je vais vous conduire chez votre mère. — En... en vérité?...

Elle fait un saut de joie; je crois même qu'elle va m'embrasser... mais elle se contente de prendre mon bras, le serre bien fort contre le sien, et me dit : Ah! j'étais bien sûre que vous n'étiez pas capable de me laisser dans l'embarras... J'suis une honnête fille, allez, monsieur; tout l'quartier vous dira que Nicette a la réputation claire comme de l'eau de roche... Mais ma mère est si méchante!... et puis, ma sœur qui est jalouse, parce qu'elle prétend que je fais des yeux de sirène à Finemouche... — Vous me conterez tout cela en chemin. Où allons-nous? — Ah! dame!... il y a un peu de chemin... J'étale à la Croix-Rouge, et je demeure rue Sainte-Marguerite, où ma mère est fruitière.

Du faubourg Montmartre à la Croix-Rouge!... c'est pour en mourir!... Si du moins je rencontrais un fiacre... Je crois que je remonterais même dans le cabriolet de François, quitte à voir Bélotte prendre le mors aux dents; mais il ne passe aucune voiture. Il faut prendre bravement son parti; je tiens Nicette sous le bras, je la fais marcher au pas redoublé.

— Vous êtes marchande, Nicette; et que vendez-vous? — Des bouquets, monsieur, et qui sont toujours frais, je m'en vante.

C'est une bouquetière, j'en étais sûr. Cela me redonne un peu de courage, et fait disparaître à mes yeux la longueur du chemin. Je n'aurais pas été flatté de servir de cavalier à une harengère; et cependant, lorsqu'il s'agit de rendre service, doit-on s'arrêter à toutes ces misères?... Que voulez-vous?... ce diable d'amour-propre se fait toujours sentir... D'ailleurs, je ne vaux pas mieux qu'un autre... je vaux peut-être moins : vous en jugerez.

— Ah! vous vendez des bouquets?... — Oui, monsieur; et quand vous en voudrez de beaux, venez me voir, j'en aurai toujours à votre service, la nuit comme le jour. — Je vous remercie. Mais comment se fait-il que, demeurant faubourg Saint-Germain, vous alliez danser près de la barrière Montmartre? Il me semble que vous pourriez trouver des bals dans votre quartier... — J'vas vous expliquer ça. Ma sœur Fanchon a un amoureux, Finemouche, garçon brasseur, un bel homme, un brun, dont toutes les filles du quartier raffolent. Ma mère, qui dit que c'est un coureur, ne veut pas que Fanchon l'écoute; mais Fanchon en tient, et elle tâche par-ci par-là de se trouver avec Finemouche, à condition qu'i n'lui fera la cour que pour le bon motif. C'matin, elle a consenti à venir promener à la brune à Montmartre, sentimentalement, pour boire du lait. Mais il a ben fallu qu'all'm'emmène; ma mère ne l'aurait pas laissée sortir seule. Nous avons pris le prétexte d'une tante qui vend des oranges sur le boulevard; c'était une frime de Fanchon. Je n'la suivais qu'à contre-cœur, d'autant plus que Finemouche me lance ben aussi queuques zœillades auxquelles je ne corresponds pas.... foi d'honnête fille!... Arrivées à Montmartre, nous avons trouvé l'brasseur, qui nous a fait la galanterie d'un âne à chacune. Enfin, après deux heures de cavalcade, j'ai dit : Faut tourner les talons vers le toit maternel. Mais Finemouche a dit : Reposons-nous un quart d'heure au Grand Salon, le temps de manger une salade et de pincer une valse. Moi, je n'voulais point z'accepter; mais ma sœur aime la valse et la salade; il a ben fallu céder. Nous v'là donc au Grand-Salon. Fanchon danse avec Finemouche; jusque-là il n'y avait aucun mal. Mais v'là-t-il pas que l'hasard fait arriver là Beauvisage, garçon charcutier, de not' rue. C'est encore un cadet qui en conte à toutes les jeunesses, et qui s'avise d'avoir une passion pour moi. — Il me paraît, Nicette, que vous ne manquez pas d'adorateurs? — J'en ai d'reste, c'n'est pas ma faute; Dieu sait que je les reçois toujours à poings fermés... mais ces hommes! pus on est cruelle, pus ils s'entêtent! J'ons pourtant signifié à M. Beauvisage que toutes ses giries me déplaisaient; j'lui jette au nez tous ses cadeaux; eh ben! c'est tout de même : drès que j'quittons un moment ma place, j'sommes sûre, à mon retour, de trouver une saucisse parmi mes roses, et un pied de cochon sur ma chaufferette; l'autre jour encore, est-ce qu'il n'est pas venu me souhaiter ma fête avec un boudin blanc... et aux truffes encore!... Mais tout cela ne me touche pas le cœur; je lui ai dit que je n'voulions pas de lui, au vis-à-vis de toutes les commères du quartier; j'lui ons jeté son boudin par le nez. Il est parti furieux, en jurant qu'il m'enlèverait. Vous sentez ben qu'en l'voyant entrer au Grand Salon, j'avons eu un frisson d'effroi, d'autant plus que j'sais qu'il est mauvaise tête. Croiriez-vous, monsieur, qu'il a osé m'inviter à danser, comme si de rien n'était!... Je l'ons refusé net, parce que je ne suis pas à deux faces : il a voulu m'entraîner de force, Finemouche est accouru et il a ordonné à Beauvisage de m'lâcher bien vite, sur quoi celui-ci m'a serrée davantage. Cadet l'a poussé si ben, qu'ils sont sortis pour se battre. Ma sœur Fanchon me donnait tort, parce qu'elle était en colère de voir son amoureux se battre pour moi. Mais l'pis, c'est que Finemouche, qui avait bu souvent en mangeant d'la salade, a été rossé par Beauvisage. Fanchon s'est sauvée dès qu'elle a vu son amant sus l'pavé : j'voulais en faire autant; mais mon enjôleur courait après moi... Enfin j'vous ai aperçu, monsieur, ça m'a donné du courage; j'étais sûre que vous me protégeriez : j'vous ai saisi par le bras, et v'là tout.

L'histoire de Nicette m'avait amusé, et, ce qui me plaisait le plus dans tout cela, c'est qu'elle paraissait sage et n'avait pas d'amoureux. Vous allez me dire : Qu'est-ce que cela vous fait? puisque vous êtes un jeune homme du grand monde, vous ne ferez pas la cour à une bouquetière. C'est juste; je n'en ai nullement l'intention; et pourtant je m'aperçois que, depuis quelques instants, je presse plus tendrement le bras de la jeune fille... Oh! c'est par distraction.

— Monsieur, croyez-vous que ma mère me battra? — Je ne vois pas pourquoi elle se fâcherait : vous n'avez aucun tort. — Bah! d'abord, nous ne devions pas aller au Grand-Salon. — C'est la faute de votre sœur. — Oh oui! mais Fanchon dira que c'est la mienne. Ensuite j'vas vous dire! Ma mère protége un brin Beauvisage, qui lui bouche l'œil avec de la galantine, et qui n'vient jamais à la maison sans avoir une andouille de huit pouces. Ma mère aime passionnément les andouilles, et elle voulait que j'épousasse le charcutier, afin d'avoir toujours un boudin sous la main. Mais moi, je n'ai pas voulu entendre de c't oreille-là, et depuis ce temps on me regarde de travers à la maison. Donc on va me mettre la querelle et tout l tapage sur l'dos!... ah! mon Dieu!... je serai battue!... c'est sûr. — Pauvre Nicette! je vous promets que je parlerai pour vous à votre mère. — Ah! j'vous en prie!... c'est qu'elle serait femme à n'pas me recevoir!... à m'faire coucher dans la rue... C'vilain Beauvisage! c'est lui qui me vaut tout ça!... j'aimerais mieux me jeter à l'eau que d'être sa femme. — En diriez-vous autant de Finemouche? — Oui, monsieur; j'veux un mari à mon goût, et tous ces malins-là ne me plaisent pas. — Vous n'avez donc pas d'amoureux? — Non, monsieur.. — A votre âge, on doit aimer cependant. — Oh! je ne suis pas pressée. Mais nous approchons, monsieur, nous approchons... Ah? v'là que le cœur me bat.

En effet, je sentais qu'elle tremblait; et, pour la rassurer, je prenais une de ses mains, que je serrais dans la mienne. Elle se laissait faire; elle ne pensait qu'à sa mère.

Nous voici dans la rue Sainte-Marguerite; Nicette n'ose plus avancer. — C'est là, monsieur, me dit-elle, cette maison... après la porte cochère... — Eh bien! approchons. — Ah! encore un moment... attendez que je respire... — Pourquoi cette frayeur?... ne suis-je pas là? — Ah! pardine! ma mère n'va peut-être pas ben vous recevoir!... — Nous lui ferons entendre raison. — Ça sera difficile. — Votre sœur est plus répréhensible que vous. — Oui, mais on aime ma sœur et on ne m'aime pas. — Enfin nous ne sommes pas venus jusqu'ici pour ne point tenter l'entreprise. — C'est juste, monsieur; allons, avançons.

Nous voici devant la boutique de madame Jérôme : Nicette m'apprend que c'est le nom de sa mère. Tout est clos, tout est fermé, tout est calme; on n'aperçoit aucune lumière dans l'intérieur.

— Votre mère couche-t-elle dans la boutique?... — Oui, monsieur, au fond. — Il faut frapper... — Ah! si ma sœur pouvait ne pas être rentrée!... — Frappons toujours.

Je frappe, car Nicette n'en avait pas le courage; on ne répond pas. — Elle dort bien fort, dis-je à la petite. — Oh non! monsieur... c'est qu'elle ne veut pas m'ouvrir. — Parbleu! il faudra bien qu'elle réponde.

Je frappe de nouveau, nous entendons du bruit; on approche, et une voix rauque demande : — Qui vient frapper à cette heure? — C'est moi! ma mère. — Ah! c'est toi! dévergondée!... et tu crois que je te recevrai au milieu de la nuit, après avoir fait battre des hommes et mis un quartier sens dessus dessous! File ben vite, et que je ne te revoie plus! — Ma mère!... ouvrez-moi... je vous en prie... ma sœur vous a trompée. — Non, non, je sais tout. Tu es une maudite entêtée. Ah! tu ne veux pas être charcutière... eh! bien! va, cours les rues; nous verrons si tu mangeras tous les jours du boudin.

Nicette pleurait. Je crus qu'il était temps de m'interposer dans la querelle. Madame! criai-je à travers la porte, d'une voix que je tâchai de rendre imposante, votre fille n'a aucun tort, vous la grondez mal à propos, et si vous vous la laissez dans la rue, c'est l'exposer volontairement à faire des sottises.

J'attends une réponse, on n'en fait point; mais j'entends que l'on ôte des barres de fer, comme pour ouvrir la boutique. Je vais à Nicette : — Vous le voyez, lui dis-je, ma voix et ma remontrance ont produit de l'effet. J'étais bien certain de calmer votre mère. Allons, séchez vos pleurs, elle va venir; je vous réponds que je lui ferai entendre raison, et qu'elle ne vous fera pas coucher dans la rue.

Nicette m'écoutait, et doutait encore que je parvinsse à obtenir son pardon. Cependant le bruit continuait... en effet, on ouvre la boutique. Madame Jérôme paraît à la porte, en camisole et en bonnet de nuit. Je m'avance pour intercéder en faveur de la petite qui n'ose bouger : je vais commencer une phrase que je crois propre à toucher le cœur d'une mère. . madame Jérôme ne m'en laisse pas le temps. — C'est donc toi ! s'écrie-t-elle, qui accompagnes c't'effrontée, et qui veux te mêler de me faire de la morale et m'apprendre à gouverner mes filles! Tiens! v'là pour te payer d'ta peine.

Au même instant, la fruitière me donne un soufflet qui me fait pirouetter vers l'autre côté de la rue; puis, rentrant dans sa boutique, elle referme brusquement la porte sur nous.

CHAPITRE IV. — Mon voisin Raymond.

Je reste cinq minutes sans parler à Nicette. Le soufflet de madame Jérôme a refroidi considérablement mon zèle pour la jeune fille. Je ne puis m'empêcher de réfléchir aux suites de mes rencontres de la soirée, et je remarque une secrète fatalité qui semble me faire payer cher toutes mes tentatives de séduction.

Pour avoir suivi une petite ouvrière à laquelle je ne me suis pas permis de pincer le bout du doigt, j'ai été arrosé dans la rue des Rosiers; pour avoir fait le galant, l'aimable avec une petite-maîtresse qui me lançait des regards fort tendres, j'ai trouvé un maudit cocher qui m'a égaré dans un quartier très-éloigné du mien; enfin, pour avoir consenti à servir de protecteur à une jeune bouquetière que je veux réconcilier avec sa mère, je reçois maintenant le soufflet le mieux conditionné... Ce dernier événement me paraît une grande injustice de la Providence; car, en ramenant Nicette chez madame Jérôme, je faisais une fort belle action. Qu'on vienne encore me chanter qu'un bienfait n'est jamais perdu! Mais la chaleur de ma joue commence à se dissiper, et ma mauvaise humeur se calme un peu. Ce n'est pas la faute de Nicette si j'ai été souffleté, prenons bravement notre parti; et consolons cette pauvre petite, dont ce dernier accident a augmenté la douleur.

— Vous avez raison, Nicette; votre mère est méchante. — Oh oui! monsieur!... quand j'vous le disais! j'suis ben désolée de ce qui vous est arrivé... mais si vous n'aviez pas été là, j'en aurais reçu ben d'autres.— En ce cas, je vois que tout est pour le mieux.—Ma mère est vive! — C'est vrai. — Elle a la main légère! —Je la lui ai trouvée très-lourde! —Pour un oui, un non, elle me tape; mais c'est surtout depuis que j'ai refusé Beauvisage... Ah! j'suis ben malheureuse!... pour un rien j'ferais un plongeon dans l'canal de l'Ourcq. — Allons, allons, calmez-vous; le plus pressé maintenant, c'est de savoir où vous pouvez aller coucher, puisque décidément votre mère ne veut pas vous recevoir. Avez-vous quelques parentes dans ce quartier? — Ah! mon Dieu! non, personne..... une tante qui demeure faubourg Saint-Denis; mais elle ne me recevrait pas, elle aurait trop peur de se fâcher avec ma mère!... — Je vois que madame Jérôme est la terreur générale. — Hélas! oui. — Où donc coucherez-vous? — Cheux vous, monsieur, si vous voulez ben le permettre, ou sans ça sur l'pavé.

Il y avait, dans la demande de Nicette, quelque chose de si candide ou de si hardi, que je ne fus pas maître d'un mouvement de surprise. Dans une marchande de bouquets, on a peine à croire à l'innocence et à la candeur. Cependant son langage avait un je ne sais quoi si vrai, si persuasif... d'un autre côté, ses yeux pleins d'une tendre expression lorsqu'ils n'étaient pas baignés de larmes... son petit nez retroussé.... la manière dont elle m'avait pris par le bras.... cette proposition de venir passer la nuit chez un jeune homme! tout cela me jetait dans une incertitude que je cherchais en vain à fixer.

Il faut pourtant se décider : Nicette me regarde.... elle attend ma réponse.. ses yeux sont suppliants. Mon cœur est faible!... — Venez avec moi. . lui dis-je enfin. — Ah! monsieur!... que vous êtes bon! que je vous remercie!

Et elle s'empare de nouveau de mon bras, et nous nous acheminons vers la rue Saint-Florentin. Cette fois, la route se fait silencieusement: je songe à la singularité de l'aventure qui m'arrive. Amener coucher chez moi une marchande du coin de la rue!... Et remarquez, lecteur, que je loge rue Saint-Florentin, près des Tuileries : vous devez penser, d'après cela, que je suis un peu petit-maître, mais un petit-maître qui suit les grisettes.... Ah! c'était pour passer le temps. Je ne suis point un fat d'ailleurs, je vous prie de le croire; et si un penchant que je ne puis maîtriser m'entraîne sans cesse vers un sexe charmant et me fait oublier les rangs et les conditions, je dirai comme la chanson :

Ce fut par la faute du sort!...

Mais je ne suis pas non plus de ces gens qui bravent toutes les convenances; je tiens à ne point passer, dans la maison où je demeure, pour un homme qui va avec la première venue; et dans ma maison comme partout il y a tant de mauvaises langues!... J'ai surtout un certain voisin... ah!...

Il faut donc éviter que Nicette soit aperçue. Pour entrer, j'espère que cela sera facile. Il est au moins une heure du matin, ma portière sera couchée; alors, quand on frappe, elle se contente de demander de son lit : — Qui est là? puis tire le cordon sans se déranger. Nicette pourra donc monter chez moi sans être vue. Mais demain, pour s'en aller!.... Madame Dupont, ma portière, est curieuse et bavarde..... comme une portière, c'est tout dire. On se moquera de moi!... toute la maison saura cette aventure; on la répandra dans le monde... C'est bien embarrassant!. . mais je ne puis laisser Nicette sur le pavé. Pauvre petite! la patrouille qui la rencontrerait, qui l'emmènerait au corps de garde comme une vagabonde!.. et je crois, moi, qu'elle est honnête, je crois presque qu'elle est innocente; au reste, nous verrons bien.

Nous avons traversé les ponts, suivi les quais; nous approchons enfin. Nicette ne va plus si vite, elle est fatiguée de la soirée; et moi, donc!... je vous le demande.

— C'est ici! dis-je enfin. — Ah! tant mieux, car je suis bien lasse! — Moi aussi, je vous le jure. Je vais frapper. — Ah! la belle rue, la belle maison! — Nicette, vous ne ferez pas de bruit en montant l'escalier; vous ne parlerez pas! — Non, monsieur.... soyez tranquille; je n'voulons éveiller personne. — Chut!... on ouvre.

Madame Dupont a demandé qui est-là, j'ai répondu; nous sommes dans la maison; le réverbère est éteint, il fait très-sombre; c'est ce que je voulais.

— Donnez-moi la main, dis-je bas à Nicette, et laissez-vous conduire... mais surtout point de bruit! — Oui, monsieur.

Je la guide dans l'escalier, que nous montons le plus doucement possible. Cependant je voudrais déjà être chez moi. Si quelqu'un ouvrait sa porte, je ne pourrais cacher Nicette; je n'ai pas même un carrik à mettre sur elle : nous sommes en été.

Je demeure au quatrième; car, pour avoir un joli appartement de garçon, rue Saint-Florentin, il faut payer très-cher, même en logeant très-haut. Sur le même carré que moi demeure un original de trente-six à quarante ans, d'une figure qui serait insignifiante si ses prétentions ne la rendaient comique; d'une taille moyenne, et voulant se donner une tournure leste, malgré un embonpoint qui prend chaque jour plus de dimension; ayant quatre mille livres de rente, ce qui lui laisse la faculté de ne s'occuper que des affaires des autres; de plus poëte, peintre, musicien; réunissant tous les talents, à ce qu'il dit et à ce qu'il croit, mais se faisant moquer de lui par les hommes et plus encore par les femmes; néanmoins se fourrant partout, étant de chaque réunion, de chaque bal, de chaque concert, parce que dans le monde on aime les gens qui font rire soit par leur esprit, soit par leurs ridicules.

Nous mettions le pied sur mon carré, lorsque M. Raymond ouvrit brusquement sa porte et parut devant nous en chemise, en foulard, une chandelle d'une main, une clef et du papier dans l'autre.

Je ne sais plus si je dois avancer ou reculer. M. Raymond ouvre de grands yeux et Nicette part d'un éclat de rire.

Je veux au moins qu'il n'ait pas le temps de considérer la jeune fille; je fouille vivement dans ma poche pour prendre ma clef.... mais elle s'entortille avec mon mouchoir.... je ne puis en finir.... je ne trouve plus la serrure... plus je me presse, moins je réussis... il semble que le diable s'en mêle!...

M. Raymond, qui voit mon embarras, s'approche de moi avec un sourire malin, et me met sa lumière sous le nez en me disant : — Permettez que je vous éclaire.... mon voisin; vous n'y voyez pas... vous mettez à côté.

Je lui rendrais de bien bon cœur le soufflet que m'a donné la mère Jérôme!... mais il faut se contenir; je remercie.... j'ouvre, je pousse Nicette devant moi... j'entre; je referme ma porte sans écouter M. Raymond, qui m'offre d'allumer ma chandelle.

Mais une idée subite s'offre à moi; je prends un flambeau, je rouvre ma porte, je cours après Raymond, je l'atteins par le pan de sa chemise au moment où il entrait dans un certain lieu.... Je serre mystérieusement mon doigt contre mes lèvres. Vu l'endroit et la situation, j'aurais dû aussi me serrer le nez.

— Qu'est-ce donc? demanda Raymond en retirant de ma main le pan de sa chemise. — Ne dites pas que vous avez vu Agathe ce soir avec moi!... — A... Agathe... comment?... mais vous plaisantez! — Nous venons d'un bal masqué... elle s'était déguisée exprès, et.... — Est-ce qu'il y a encore des bals masqués au mois de juillet? — Il y en a tant qu'on veut. C'était pour la fête de quelqu'un. — Mais cette jeune fille... — Elle est bien déguisée, n'est-ce pas? Je gage que, dans le premier moment, vous ne l'aviez pas reconnue. Mais le costume... le rouge.... cela change tout. — Ma foi! je vous avoue que je ne trouvais pas même de ressemblance. — Je compte sur votre discrétion.... Demain je vous expliquerai pour quel motif..... vous rirez de cette

aventure.... Au revoir, mon voisin.... bonne nuit! Permettez maintenant que j'allume ma chandelle. — Bien du plaisir, monsieur Dorsan!

Je quitte Raymond et je rentre chez moi. Mon voisin n'est pas très-persuadé que c'est Agathe qu'il vient de voir, mais du moins, par cette ruse, je me suis réservé une réponse à ses bavardages; et s'il jase, je persuaderai facilement qu'il était endormi et a vu les objets différents de ce qu'ils étaient.

Mais, me direz-vous, par ce mensonge vous perdez une autre femme de réputation. Quelle est cette Agathe que vous mettez si légèrement en avant?

Cette Agathe est ma dernière maîtresse, celle avec qui j'ai rompu depuis peu de temps; c'est une petite marchande de modes très-vive, très-agaçante, très-délurée; elle m'a fait le plaisir de venir quelquefois me demander l'hospitalité pour la nuit. Mon voisin l'a souvent vue entrer ou sortir de chez moi : par conséquent une fois de plus ou de moins ne saurait nuire. Vous voyez que sa réputation n'a rien à craindre.

Maintenant que je vous ai appris ce que c'est que mademoiselle Agathe, avec laquelle M. Raymond ignore que je suis brouillé, parce qu'il n'est pas mon confident, je retourne près de Nicette; elle est chez moi, elle m'attend... Il est une heure et demie du matin; mais jusqu'au jour on peut encore faire bien des choses!... Le cœur me bat!.... ma foi! je ne sais pas comment la nuit se passera.

Chapitre V. — Elle est passée, enfin!

— Qu'il est donc drôle, c'monsieur! dit Nicette en me voyant entrer avec de la lumière. En apercevant c'te tournure, en chemise... ce fichu noué en Amour, ce gros nez... ces yeux étonnés, je n'ai pas pu m'empêcher de rire.

— Il faut avouer, mademoiselle Nicette, que vous me donnez bien du tourment!.... — Moi, monsieur! ah!.... j'vous en demande bien pardon!... — Enfin, Dieu merci, nous voici chez moi. Je ne sais pas trop, à la vérité, comment vous en sortirez!... — Pardine! par la porte, comme j'suis venue. — Oh! cela vous est facile à dire!... Enfin... nous verrons demain!...

Nicette regarde autour d'elle. Elle examine mon logement, mes meubles; elle me suit dans chaque pièce, je n'en ai que trois: une petite antichambre, une chambre à coucher, et un cabinet où je travaille, où je lis, où je touche du piano, où je fais ce que je veux.

— Reposez-vous donc, dis-je à Nicette. — Ah! monsieur, tout à l'heure.... c'est que.... Elle regarde mon canapé, mes fauteuils, mes chaises; elle semble craindre d'en approcher. Je ne puis m'empêcher de sourire de son embarras.

— Est-ce que mon logement ne vous plaît pas? — Oh! que si fait! monsieur! bien du contraire; mais tout ça est si beau, si luisant!... j'ai peur de gâter quelque chose. — Oh! ne craignez rien.

Je la conduis devant le canapé, je la force presque à s'asseoir près de moi.

— Vous le voyez, Nicette : je suis seul, vous êtes venue chez un garçon.— Oh! ça m'est égal, monsieur; d'ailleurs je n'avais pas le choix!... — Vous ne craignez donc pas de passer la nuit avec moi? — Non, monsieur; j'vois ben que vous êtes honnête et que je n'ai rien à craindre chez vous.

Ah! elle voit que je suis honnête, dis-je en moi-même; j'ai donc une physionomie bien heureuse. Cependant je ne suis pas mal; quelques femmes disent que je suis fort bien, et cette jeune fille ne craint pas de passer la nuit seule avec un joli garçon!... Je lui parais peut-être laid.

Ces réflexions me taquinaient; tout en les faisant, je regardais Nicette plus attentivement que je n'avais pu le faire jusqu'alors. Elle est vraiment fort bien!.... une figure à la fois piquante et douce, de la physionomie, rien qui ressemble à ce que l'on rencontre ordinairement dans une bouquetière : elle n'a de ses fleurs que la fraîcheur et les charmes, et c'est la fille d'une fruitière!... de la mère Jérôme! Il y a comme cela des bizarreries dans la nature : mais il faut avouer que le hasard m'a cette fois été favorable. Je commence à ne plus me plaindre de ma soirée; j'oublie la grisette et la petite-maîtresse, je ne pense plus qu'au charmant minois qui est à mes côtés.

Tout en regardant la jeune fille, je me suis rapproché d'elle; j'ai passé doucement mon bras autour de sa taille, et plus l'examen est favorable, plus je serre le déshabillé rouge.

Nicette ne parle pas, mais elle me semble agitée; son sein se soulève plus fréquemment, sa respiration devient plus courte.... elle tient ses yeux baissés... Tout à coup elle se dégage brusquement, se lève et me demande d'une voix tremblante où elle doit passer la nuit.

Cette question m'embarrasse : j'avoue que je n'ai pas encore songé à cela. Je regarde Nicette... elle tient toujours ses beaux yeux baissés... Craindrait-elle de rencontrer les miens?... m'aimerait-elle déjà? et... Allons... voilà le maudit amour-propre qui va au galop!

— Nicette... nous avons le temps de penser à cela... Est-ce que vous avez envie de dormir? — Oh! non, monsieur, ce n'est pas cela. — Ah! c'est donc une autre raison? — Je ne veux pas vous gêner... vous m'avez dit aussi qu'vous étiez fatigué. — C'est fini, je n'y pense plus... — Oh! c'est égal, monsieur; dites-moi où je puis rester... J'vas aller dans l'autre chambre... J'serai très-bien sur une chaise, et...— Passer la nuit sur une chaise!... allons! vous n'y pensez pas! — Oh que si! monsieur; je n'suis pas difficile. — N'importe, je n'y consentirai point; mais asseyez-vous donc, Nicette, rien ne nous presse maintenant... venez donc... Est-ce que vous craignez d'être près de moi? — Non, monsieur.

Elle se met cependant à l'autre bout du canapé. Sa rougeur, son trouble me décèlent une partie de ce qu'elle éprouve. Moi-même je suis embarrassé... quoi? avec une bouquetière?... et précisément c'est parce que c'est une bouquetière que je ne sais comment m'y prendre. Je vous jure, lecteur, qu'auprès d'une dame du grand monde ou d'une grisette, je serais déjà plus avancé.

— Nicette, savez-vous que vous êtes charmante! — On m'la dit queuquefois, monsieur. — Bien des hommes doivent vous faire la cour? — Ah! il y en a qui veulent m'enjôler en venant m'acheter des bouquets; mais je ne les écoute pas. — Pourquoi pensez-vous qu'ils veulent vous enjôler? — Ah! parce que ce sont de beaux messieurs.... comme vous. — Si je vous parlais d'amour, vous penseriez donc... — Que vous voulez vous moquer de moi. Pardi! c'est tout simple!

Voilà un début qui ne me promet rien de bon. N'importe, je continue, et insensiblement je me rapproche de la petite.

— Je vous jure, Nicette, que je ne me moque jamais de personne!... — Tous les hommes disent ça!... — D'ailleurs, vous êtes assez jolie pour inspirer une passion. — Oui!... une passion d'quinze jours!... Oh! je ne donne pas là-dedans! — D'honneur! vous êtes trop bien pour une bouquetière... — Bah! vous plaisantez... — Si vous vouliez, Nicette, vous pourriez trouver mieux que cela... — Non, monsieur; non, je n'veux vendre que des bouquets... Oh! je n'suis pas vaniteuse... J'ai refusé Beauvisage, qui a des écus et qui m'aurait donné des déshabillés d'indienne, des bonnets à la glaneuse et des chaînes de similor; mais tout ça ne m'a pas tentée. Quand on n'me plaît pas, rien ne peut me faire changer d'idée.

Elle n'est pas intéressée : il faut donc lui plaire pour en obtenir quelque chose; tâchons de lui plaire.... Mais j'ai un malheur, lorsque je veux faire l'aimable : je ne sais plus ce que je dis; c'est ce qui fait que je reste pendant dix minutes sans rien dire à Nicette, me contentant de pousser de profonds soupirs et de tousser pour ranimer la conversation. Mais Nicette n'y entend pas malice, ou c'est peut-être pour se moquer de moi qu'elle me dit avec un grand sang-froid : — Vous êtes ben enrhumé, monsieur?

Allons! je rougis de ma sottise : rester gauche et timide près d'une marchande de bouquets! ah! je ne me reconnais plus.

Et pour me reconnaître j'enlace Nicette dans mes bras et je cherche à l'attirer sur mes genoux. — Laissez-moi, monsieur..... laissez-moi, j'vous en prie. — Nicette, quel mal faisons-nous?... — Je ne veux pas que vous me serriez si fort... — Un baiser, et je vous laisse... — Rien qu'un, à la bonne heure...

Il me faut son consentement, car elle sait très-bien se défendre; elle est forte; elle joue avec adresse des mains et des genoux; et, comme je n'ai pas l'habitude de ces sortes de luttes, auxquelles nos dames du grand monde ne nous ont pas habitués, je crois que je parviendrai difficilement à triompher de la jeune fille.

Elle m'a permis de l'embrasser, et j'en profite : confiante dans ma promesse, elle me laisse le prendre, ce baiser si désiré, et me tend ses joues fraîches et vermeilles, parées encore du duvet de la jeunesse et de la candeur.

Mais j'envie un bonheur plus grand : c'est sur une bouche charmante que je veux cueillir un baiser bien plus délicieux! Nicette veut, mais trop tard, s'y opposer.... j'en prends un.... j'en prends mille.... Ah! qu'ils sont doux les baisers que j'imprime sur les lèvres de Nicette! Saint-Preux trouvait âcres ceux de Julie; mais moi, je n'ai jamais senti d'âcreté dans les embrassements d'une jolie femme : il est vrai que je ne suis pas un Saint-Preux, grâce au ciel.

Un feu dévorant circule dans mes veines. Nicette partage mon ardeur; je le vois à l'expression de ses yeux, au frémissement de tout son être; je vais profiter de son trouble pour oser davantage.... mais elle me repousse.... elle se dégage de mes bras.... elle court vers la porte; elle est déjà sur le carré, lorsque je l'atteins et la retiens par son jupon.

— Où donc courez-vous, Nicette?... — J'm'en vas, monsieur... — Que dites-vous?... — Oui, monsieur, j'm'en vas... j'vois ben que je ne dois pas passer la nuit cheux vous.... j'n'aurais jamais cru qu'vous voudriez abuser de ma peine pour... mais puisque je m'suis trompée... j'm'en vas.... — Arrêtez, de grâce.... où iriez-vous? — Oh! je n'en savons rien... mais c'est égal! j'vois ben que je s'rai plus en sûreté dans la rue... que seule avec vous.

Je sens que je mérite ce reproche. Cette jeune fille est honnête : elle s'est confiée à moi sans défiance; elle m'a demandé l'hospitalité, et j'allais profiter de cela pour la séduire! c'est fort mal. Mais disons aussi, pour ma justification, que je ne connaissais pas Nicette et que, malgré la simplicité de son langage, une jeune fille qui propose à un homme d'aller coucher chez lui doit au moins donner lieu à beaucoup de soupçons, surtout à Paris où l'on rencontre si peu d'innocentes.

Elle tient toujours entr'ouverte la porte du carré, et moi je ne lâche point sa jupe; je regarde Nicette, et je vois de grosses larmes tomber de ses yeux... Pauvre petite! c'est moi qui les fais couler!... Elle me

semble encore plus jolie... je suis tenté de me jeter à ses genoux et de la supplier de me pardonner.... Qui? moi?.... à genoux devant une marchande des rues!... Ah! rassurez-vous! les convenances ne seront pas blessées à ce point.

— Nicette, lui dis-je enfin, de grâce, restez... — Non, monsieur, j'vous ai mal jugé.... il faut que je m'en allions.... — Ecoutez-moi : d'abord vous ne pourriez pas sortir seule de la maison; à l'heure qu'il est, la portière n'ouvre que quand on se nomme... — Oh! j'ai bien retenu vot' nom : vous vous appelez Dorsan. — Il ne suffit pas de dire mon nom; elle ne reconnaîtrait pas ma voix. — Eh ben! je resterai dans la cour jusqu'au matin. — C'est cela : et tout le monde vous verra; et les propos, et les caquets des cuisinières! Ah! c'est déjà bien assez que ce maudit Raymond vous ait aperçue. Rentrez chez moi, Nicette; je vous promets... je vous jure d'être sage et de ne plus vous faire de peine.

Elle hésite, elle me regarde... Sans doute mes yeux disent bien tout ce qui se passe en moi, car elle ferme la porte du carré, et me sourit en disant : — Je vous crois, et je reste.

Dans ma joie j'irais l'embrasser encore.... mais je me modère et je fais bien : les serments tiennent à si peu de chose!...

— Mais, monsieur, me dit-elle, nous ne pouvons pas passer la nuit assis tous les deux sur vot' grand fauteuil.

Elle a raison; ce serait trop dangereux. — Vous allez vous coucher dans mon lit, dis-je à Nicette, et moi je passerai la nuit dans mon cabinet, sur l'ottomane.... Oh! point d'objection, mademoiselle; je le veux ainsi. Vous serez la maîtresse de fermer à double tour la porte de mon cabinet; vous pourrez dormir sans crainte : cela vous convient-il? — Oui, monsieur.

Nous rentrons dans ma chambre à coucher, j'allume une seconde lumière; je transporte le canapé dans mon cabinet, Nicette m'aide à le porter... Ah! je l'avoue, ce déménagement me coûte beaucoup.... Enfin tout est fini.

— Vous pouvez vous coucher et dormir tranquille.... Bonne nuit, Nicette! — Bonne nuit, monsieur!

Je prends ma chandelle et j'entre dans mon cabinet, dont je tire la porte sur moi : nous voilà chacun chez nous. Je souffle la chandelle et je me jette sur le canapé. Si je pouvais dormir... le temps passe si vite alors... et pourtant nous dormons au moins le tiers de notre vie!... et c'est toujours avec plaisir que nous nous plongeons dans ce néant; et nous craignons la mort, qui n'est qu'un sommeil éternel! pendant lequel, à coup sûr, on ne fait point de mauvais rêves!...

Ah bien oui! dormir!... J'ai beau m'étendre, me retourner en tout sens... je ne puis pas dormir : c'est impossible. Allons, prenons notre parti.... Réfléchissons à ma singulière soirée; pensons à Caroline... à cette belle dame.. à ce maudit cocher... Eloignons Nicette de ma pensée.... mais elle y revient sans cesse.... c'est en vain que je m'efforce à l'en bannir; l'idée qu'elle est là... à quelques pas de moi... qu'une légère cloison me sépare d'elle... cette idée me poursuit!... Quand je songe que je pourrais être couché près d'elle, la presser dans mes bras, lui donner les premières leçons de l'amour et du plaisir... alors ma tête s'égare.... mon sang s'allume... Pour nous rendre heureux, il ne faudrait que la volonté de Nicette... et elle ne veut pas!... Il est vrai que ce bonheur-là pourrait avoir pour elle des suites fort embarrassantes.

J'ai des inquiétudes dans les jambes. Levons-nous, marchons... mais marchons doucement; elle dort peut-être! ne l'éveillons point. Pauvre enfant! elle a eu assez de chagrins dans la soirée : je crains que de plus grands ne l'attendent encore; car si sa mère refuse toujours de la recevoir.... que fera-t-elle?.... Jusqu'à présent je n'ai pas songé à son avenir.

Mais je n'ai pas entendu tourner la clef dans la serrure... elle ne s'est donc pas enfermée; c'est singulier... elle compte donc sur mon serment... Croire aux promesses d'un jeune homme... quelle imprudence!...

Dort-elle? ne dort-elle pas?... voilà ce qui me tourmente. Depuis une demi-heure je suis contre la porte... je tourne et retourne... j'écoute... je n'entends rien... Je regarde par le trou de la serrure : il y a toujours de la lumière dans sa chambre. Est-ce précaution? est-ce oubli?

Mais cette porte qu'elle n'a pas fermée... ah! peut-être l'a-t-elle fermée sans que je l'entende... Il est bien facile de s'en assurer... Je tourne le bouton bien doucement... la porte s'ouvre... Je m'arrête... je crains d'avoir fait du bruit. Cependant je n'entends rien. Si je pouvais la voir un moment endormie, la voir au lit enfin... C'est là, ce n'est que là que l'on peut bien juger de la beauté d'une femme. J'avance la tête... La lumière est placée sur la commode, un peu loin du lit. Je fais quelques pas... je retiens ma respiration... j'approche... Elle n'est point déshabillée... j'aurais dû m'en douter... Eloignons-nous bien vite... Oh! les maudits souliers!... ils craquent... Nicette s'éveille!... Je changerai de cordonnier.

— Est-ce que vous désirez quelque chose, monsieur? me dit-elle aussitôt. — Non... Ah!... c'est que... si fait... je cherchais... un livre... mais je l'ai trouvé.

Je rentre bien lestement dans mon cabinet; j'ai dû avoir l'air bien sot!... La porte est fermée, je ne l'ouvrirai plus. Ah! que la nuit m'a paru longue!... Voilà le jour enfin!

Chapitre VI. — Mademoiselle Agathe.

Il est jour depuis longtemps. On va et on vient déjà dans la maison, et je n'ai pas encore osé réveiller Nicette... Elle dort si bien!... et la veille a été un jour d'orage après lequel le repos était nécessaire. Mais j'entends du bruit enfin... elle se lève, elle ouvre ma porte, elle vient à moi en souriant : — Monsieur, voulez-vous me permettre de vous embrasser?

Je la comprends : c'est la récompense de ma sagesse de la nuit... cela valait bien cela. Elle m'embrasse avec un plaisir... Je commence à sentir qu'on en éprouve aussi quand on n'a point de reproche à se faire.

— Maintenant, Nicette, parlons raison... mais non, déjeunons d'abord; nous causerons tout aussi bien à table. Vous devez avoir besoin de prendre quelque chose? — Oui, monsieur, je déjeunerais volontiers. — J'ai toujours chez moi quelques provisions pour les visites inattendues. — Dites-moi où tout cela est, monsieur; je vais mettre le couvert. — Tenez, voilà le buffet... les tiroirs... — Ben, bon.

Elle court prendre ce qui nous est nécessaire. En deux minutes la table est dressée, le couvert mis. J'admire la grâce, la vivacité de Nicette; une petite bonne comme cela me conviendrait infiniment mieux que madame Dupont, ma portière, qui fait mon ménage. Mais à propos de madame Dupont, si elle venait... Oh! nous avons le temps; il n'est que sept heures du matin, et la portière, qui sait que je suis un peu paresseux, ne monte jamais avant huit heures. Nous pouvons déjeuner tranquillement.

— Causons un peu, Nicette; je m'intéresse à votre sort, vous n'en doutez pas... — Vous me l'avez prouvé, monsieur. — Qu'allez-vous faire en sortant de chez moi? — Retourner chez ma mère. — C'est fort bien; mais si elle refuse encore de vous garder? — Je tâcherai de trouver de l'ouvrage; je me mettrai, s'il le faut, en maison... je ne serai peut-être pas refusée partout. — Non sans doute; mais qui sait à quelles personnes vous aurez affaire, et en quelles mains vous tomberez? Jeune et jolie comme vous l'êtes, vous serez plus difficile à bien placer qu'une autre, si, comme je le pense, vous voulez rester sage. — Oh! certainement, monsieur, que je veux rester sage. — Je connais les hommes : ils sont presque tous libertins; le mariage n'est point un frein à leurs passions. Partout où vous servirez, vos maîtres vous feront des propositions fort claires; ils vous traiteront mal si vous les rebutez. — Alors je quitterai la maison... j'entrerai chez une dame seule. — Les vieilles sont exigeantes, et tiennent en prison les jeunes servantes, de crainte qu'elles ne courent et ne fassent des connaissances. Les jeunes reçoivent beaucoup de monde, et vous donneront des exemples dangereux. — Comme vous parlez sagement à c't'heure! — Ne vous en étonnez pas : un ivrogne se connaît en vin, un maquignon en chevaux, un peintre en tableaux, un libertin en séductions. C'est justement parce que je ne suis point sage, que je puis, mieux qu'un autre, vous avertir des dangers que vous allez courir. L'expérience instruit. Vous n'avez pas succombé avec moi, je veux vous préserver pour l'avenir; ne m'en sachez pas gré!... ce n'est peut-être qu'amour-propre de ma part, mais je sens qu'il me serait pénible de voir profaner une fleur que je n'ai point cueillie... Vous m'entendez, Nicette? — Oui! oui, monsieur; je n'suis pas une prude, j'comprends ben ce que vous voulez dire!... mais ne craignez rien!... Comment pourrais-je accorder à un autre ce que je vous ai refusé!...

Elle dit cela avec un sentiment... une vérité!... Ah! je lui plais, je n'en saurais douter; elle en a plus de mérite à m'avoir résisté.

— Enfin, ma chère amie, je ne vois point pourquoi vous ne continueriez pas votre commerce de fleurs; il vous convient mieux qu'une condition. — C'est juste, monsieur, mais... — Je vous entends... Tenez, Nicette, prenez cette bourse... vous pouvez l'accepter sans rougir; elle n'est point le prix de votre déshonneur. C'est un service que je vous rends... de l'argent que je vous prête, si cela vous arrange mieux... — Ah! monsieur, de l'argent... d'un jeune homme... que pensera-t-on?... — Vous ne direz pas de qui vous le tenez. — Une jeune fille qui a tout de suite de l'argent à sa disposition... on croit... on s'imagine... — Laissez dire les commères, et forcez-les à se taire par la manière dont vous vous conduirez. — Ma mère... — Une mère qui refuse du pain à son enfant n'a plus le droit de lui demander compte de ses actions. — Mais cette somme... vous me donnez trop, monsieur. — Cette bourse ne contient que cent écus... Je les ai gagnés, il y a deux jours, à l'écarté... En vérité, Nicette, si vous saviez avec quelle légèreté l'argent se perd au jeu, vous me feriez moins de remercîments pour cette bagatelle. — Une bagatelle! cent écus! de quoi former un établissement!... ah! monsieur, c'est un trésor!... — Oui, pour vous qui connaissez tout le prix de l'argent, et en faites un juste emploi. Mais les choses n'ont de valeur qu'autant qu'elles sont à leur place. — Tout ça veut dire sans doute que vous êtes très-riche? — Cela veut dire qu'élevé dans l'aisance, habitué à satisfaire toutes mes fantaisies, je ne connais pas assez le prix de l'argent. Ces cent écus que je vous offre, je les perdrais au jeu sans éprouver de chagrin : acceptez-les donc, Nicette; vous me les rendrez, si un jour ils me deviennent nécessaires. — Oh oui! monsieur, quand vous voudrez!... tout ce que j'aurai sera à votre service. — Je n'en doute pas, ma chère amie; voilà donc une affaire terminée. — Oui, monsieur; si ma mère

me renvoie, je louerai une petite chambre, j'achèterai des fleurs, j'aurai de l'économie, de l'ordre, et je parviendrai peut-être un jour à avoir une jolie boutique. — Alors vous vous marierez à votre goût, et vous serez heureuse. — Ah! peut-être... ne parlons pas de ça, monsieur. — Mais le temps s'écoule, bientôt huit heures; il faut vous en aller, Nicette. — Oui, monsieur... c'est vrai... quand vous voudrez... mais je... est-ce que?... — Que voulez-vous me dire? — Est-ce que je ne vous reverrai plus? — J'espère bien, au contraire, vous voir souvent. Si vous changez de quartier, vous pourrez mettre chez ma portière l'adresse de la place où vous vous établirez. — Ça suffit, monsieur... je n'y manquerai pas...

La petite est troublée; elle détourne les yeux, elle me cache des larmes... Serait-ce le chagrin de me quitter?... quel enfantillage!... nous nous connaissons depuis hier!... et cependant, moi aussi j'ai de la peine à me séparer d'elle.

Elle rencontrera sans doute quelques domestiques dans l'escalier; mais qu'y faire?... Il n'y a pas d'autre chemin; elle me promet de descendre les marches très-vite, et de passer lestement sous la porte cochère.

Je l'embrasse... tendrement, trop tendrement, pour un homme qui a donné cent écus : c'est presque en prendre le remboursement.



CHASSE A LA GRISETTE.

Mademoiselle va bien vite... Voulez-vous accepter mon bras?

J'ouvre la porte du carré... je vais faire passer Nicette devant moi... Des éclats de rire me font lever les yeux... la porte du maudit Raymond est ouverte... Il est là... avec une jeune femme... et cette jeune femme... c'est Agathe.

Le trait est perfide. J'y reconnais la curiosité de Raymond et la malice d'Agathe. Ils me guettaient sans doute... peut-être sont-ils en faction depuis le point du jour... Mais comment se fait-il qu'Agathe?... elle n'avait jamais parlé à Raymond... il me le payera.

Nicette me regarde; elle cherche à lire dans mes yeux si elle doit avancer ou reculer. Il serait inutile de feindre davantage; peut-être même que, si je tardais encore, M. Raymond parviendrait à rassembler une partie de la maison sur mon carré. Je pousse Nicette vers l'escalier... — Adieu, monsieur Dorsan, me dit-elle tristement. — Adieu... adieu, mon enfant... j'espère que... votre mère... Je verrai... vous saurez... nous pourrons... adieu.

Je ne sais plus ce que je dis; la colère, le dépit m'empêchent de parler. Mais Nicette, qui n'éprouve qu'un seul sentiment, le regret de me quitter, Nicette essuie avec son tablier quelques larmes qui coulent de ses yeux.

— Ah! ah! c'est vraiment sentimental! dit mademoiselle Agathe en regardant la petite bouquetière descendre l'escalier; comment donc! des pleurs! des soupirs!... ah! ah!... c'est à mourir de rire!... Mais je vous serais fort obligée, monsieur, de m'apprendre comment il se fait que, sans le savoir, j'aie été cette nuit, déguisée, au bal avec vous... Eh bien!... parlez donc; est-ce que vous ne m'entendez pas?

Un autre objet m'occupait. J'avais les yeux fixés sur mon voisin, et mes regards l'embarrassaient sans doute; car, dans la même minute, je le vis rougir, se troubler, se dandiner, essayer de sourire, puis enfin rentrer chez lui en ayant soin de s'y enfermer.

— Ah! monsieur Raymond, je ne vous tiens pas quitte... nous nous reverrons! dis-je en m'approchant de sa porte. Je me retourne ensuite pour répondre à mademoiselle Agathe, mais elle est entrée chez moi; et, comme elle connaît parfaitement les localités, je la trouve dans mon petit cabinet, assise nonchalamment sur l'ottomane.

— Mais dis-moi donc, Eugène, ce que signifie tout cela?... Ah! mon Dieu! quel changement ici!... quel bouleversement!... le canapé dans le cabinet... un lit à demi défait... les débris d'un déjeuner... Que s'est-il donc passé ici cette nuit? — Rien, je vous assure. — Oh! rien que de très-ordinaire, je le conçois fort bien... mais ce canapé m'intrigue... Eugène... mon petit Eugène... conte-moi cela... Parce que tu n'es plus mon amant, ce n'est pas une raison pour que nous ne soyons pas amis.

Vous savez, lecteur, que mademoiselle Agathe est la marchande de modes avec laquelle j'étais brouillé, parce que je me suis aperçu qu'elle me faisait des infidélités; c'est même l'humeur que j'en ai ressentie qui m'a fait faire des réflexions mélancoliques, dans ma promenade d'hier au soir, sur les boulevards. Mais, depuis ce temps, mon faible cœur a éprouvé tant de sensations nouvelles, que le souvenir de la perfidie d'Agathe s'est tout à fait effacé; je ne la regrette plus, par conséquent je ne lui en veux plus. Je sens qu'elle a raison de me plaisanter sur mon air grave, qui ne convient pas du tout à notre ancienne liaison, et qui donnerait à penser que je croyais trouver une Pénélope dans une marchande de modes. Je reprends donc ma gaieté, et je questionne à mon tour : — Par quel hasard étais-tu là, sur mon carré, et causant avec Raymond, que tu n'as jamais pu souffrir?... — Mais ce canapé... ce canapé dans ce cabinet?... — Tu le sauras, mais réponds-moi d'abord. — Oh! je le veux bien : je suis allée hier à la campagne avec Gerville... tu sais... ce jeune employé qui demeure ici dessous... — Oui, mon successeur enfin. — Ton successeur, soit. Nous sommes revenus tard; j'étais fort lasse... et... — Tu as passé la nuit chez lui, cela va tout seul, et je ne vois rien jusqu'ici que de très-naturel. Après? — Après, il a bien fallu se quitter ce matin. A six heures et demie, je descendais bien légèrement l'escalier, et j'allais passer la porte cochère, quand j'ai aperçu Raymond en faction au coin de la borne. Il m'examine et sourit avec malice : D'honneur, me dit-il, je ne croyais pas que c'était vous; vous êtes parfaitement déguisée : le costume poissard vous va très-bien, et cependant il vous change étonnamment; j'aurais juré que M. Dorsan se moquait de moi. Je l'écoute sans le comprendre; mais ton nom et ce qu'il me dit piquent ma curiosité. Je soupçonne quelque méprise : je force Raymond à me raconter tout ce qu'il sait; je ris déjà de l'aventure. Raymond est enchanté lorsqu'il apprend que ce n'est pas moi qui étais avec toi. Je lui demande s'il est certain que ta nouvelle conquête soit encore dans la maison... Il me répond qu'il en est sûr; car il a passé une partie de la nuit sur le carré, et dès le point du jour il s'est mis en faction contre la porte cochère. Aussitôt je remonte avec lui, afin de rendre le tableau plus piquant, et nous attendons, pendant une heure au moins, qu'il te plaise d'ouvrir ta porte. Nous y serions, je t'assure, restés jusqu'à ce soir, plutôt que de ne point satisfaire notre mutuelle curiosité. — Ah! quel homme que ce Raymond!... une vieille femme n'aurait pas fait mieux. — Ah çà! j'ai tout dit, c'est à ton tour. — Que veux-tu que je t'apprenne! Tu as vu une jeune fille sortir de chez moi? — Oui, elle est gentille... un minois de fantaisie... la bouche un peu grande... mais ce costume!... Comment, monsieur Eugène, vous, petit-maître!... vous donnez dans les bonnets ronds!... ah! je ne vous reconnais plus... — Mademoiselle, pour ce que j'en veux faire, bonnet ou chapeau, cela est fort indifférent. — Sans doute, tu n'en veux plus rien faire, parce que tu en as assez. — Tu te trompes, Agathe, cette jeune fille est sage, honnête... elle ne m'est rien, ne me sera jamais rien. — Comment donc! mais cela me paraît juste; elle est venue coucher ici pour ne pas avoir peur la nuit, voilà tout!... *Va-t'en voir s'ils viennent, Jean!...* — Je sens que les apparences sont contre nous; et cependant rien n'est plus vrai... voilà l'explication du canapé : elle a couché dans ma chambre, et moi ici. — Oui, pendant dix minutes, c'est possible; mais ensuite tu as été la rejoindre. — Non, je te le jure. — Tu n'aurais pas été assez nigaud pour rester ici. — Je conçois qu'à tes yeux, la sagesse, l'innocence ne sont que de la sottise. — Ah! vous n'êtes pas honnête, monsieur. Mais, comme je ne vous ai jamais connu ni sage, ni innocent, il m'est permis de m'étonner de vos vertus, qui sont toutes nouvelles pour moi. — Je ne prétends pas me faire meilleur que je suis, et je t'avoue franchement que j'ai essayé de triompher de cette jeune fille : mais sa résistance a été si naturelle, ses larmes si vraies, ses prières si touchantes, que vraiment je me suis senti attendri et presque repentant de ce que j'avais voulu faire. — Tout cela est magnifique!... et c'est probablement pour que la résistance soit encore plus appréciée, que la vertueuse et candide orangère est venue chez vous... Ah!... ah!... ah!... quelle histoire tu me fais là!... — Croyez-en ce que vous voudrez. Il n'est pas moins vrai que Nicette est sage et n'est point orangère. — Ah! .. pardon, monsieur... si j'ai involontairement offensé votre objet!... Mademoiselle Nicette vend sans doute des brochets au marché des Innocents? — Non, mademoiselle, elle ne vend que des bouquets!... — Des bouquets!... mais c'est superbe!... Ah! c'est une

bouquetière! je ne m'étonne plus de la considération qu'on lui témoigne. — A coup sûr, elle en mérite plus que bien des femmes qui portent des chapeaux élégants! — Et même qui en font, n'est-ce pas? — A plus forte raison. — Monsieur est piqué, parce qu'on ose douter de la vertu des mœurs d'une jeune fille qui vient, bien innocemment, coucher avec un jeune homme, lequel, à la vérité, est devenu un Caton en vingt-quatre heures! Tiens, Eugène, tu diras ce que tu voudras, mais ce n'est pas possible. — Je ne dirai plus rien, parce que je n'attache aucun prix à votre opinion. — Encore!... Allons, faisons la paix, et je croirai, si ça te fait plaisir, que c'était la Pucelle d'Orléans.



Le mari prend le bras, et je suis forcé de passer derrière.

Mademoiselle Agathe se rapproche de moi et m'embrasse; elle est presque sur mes genoux; elle me serre fort tendrement; et je crois qu'il ne tiendrait qu'à moi de tromper à mon tour mon successeur, mais je n'en ai nullement le désir : c'est encore Nicette qui m'occupe; j'en veux à celle qui refuse de croire à sa candeur, à sa sagesse, et qui tourne en dérision la conduite que j'ai tenue. Lorsqu'il nous a fallu tant d'efforts pour faire quelque chose de bien, celui qui veut nous ôter notre propre satisfaction est toujours fort mal venu. Je reçois donc avec beaucoup de froideur le baiser de mademoiselle Agathe.

La jeune marchande de modes est piquée à son tour, et cependant elle n'a plus d'amour pour moi; elle n'en a probablement jamais eu; mais, chez bien des gens, c'est l'amour-propre qui en tient lieu, et qui, seul, fait naître la jalousie. Agathe reprend son châle qu'elle avait quitté en entrant, renoue son chapeau et me fait un salut accompagné d'un sourire qu'elle veut rendre ironique, mais dans lequel le dépit et la contrariété sont très-marqués.

— Adieu, monsieur; je m'aperçois que les événements de cette nuit vous ont beaucoup fatigué; vous avez besoin de repos... et d'un peu de solitude... je vous laisse rêver à votre aise à la brillante conquête qui va désormais charmer tous vos moments!... Je vous prie de vouloir bien donner mon adresse à mademoiselle *de* Nicette : je serai flattée d'avoir sa pratique, dans le cas où elle voudrait changer de costume; à moins, cependant, que votre intention ne soit de la mener avec vous, dans ce modeste déshabillé. Je conçois que, pour une âme sensible et aimante, le bonnet rond de la vertu est bien préférable à la toque de la frivolité.

Et mademoiselle Agathe s'éloigne en fredonnant :

Quand on sait aimer et plaire,
A-t-on besoin d'autre bien?

Chapitre VII. — Un Mot sur moi.

Agathe est partie depuis longtemps, et je suis encore dans mon cabinet, songeant à ma nuit et à ma soirée. On ouvre la porte de mon appartement; c'est madame Dupont, ma portière, qui vient, comme de coutume, pour faire mon ménage. La chère femme ne manque pas de jeter, en entrant, un coup d'œil sur tout; et les femmes, en un coup d'œil, voient plus de choses que nous autres en un quart d'heure.

Imbécile que je suis! j'ai oublié de remettre le canapé à sa place!... c'est cette Agathe qui est cause de cela!... Au bout du compte, je suis maître chez moi; je puis ranger mes meubles comme cela me plaît. Je ne cause point avec ma portière; madame Dupont le sait. Cependant je vois qu'elle tourne autour de moi, et cherche à entrer en conversation.

La journée sera superbe... c'est heureux, le dimanche; il y a tant de gens qui n'ont que ce jour-là pour se promener!... — Oui, c'est fort heureux. — Ah, ah! monsieur a dérangé ses meubles... Est-ce que monsieur veut laisser maintenant ce canapé dans son cabinet de travail? — Non, vous pouvez le remettre à sa place... je vais vous aider. — Ah!... c'est un essai que monsieur a voulu faire? Oui, c'est un essai... — C'est comme ma fille, qui, à chaque instant, change de place le berceau de son fils. Elle l'avait mis cette nuit dans la ruelle, mais mon gendre ne veut pas qu'il y reste, parce que le petit commence à avoir quatre ans, et au fait... c'est gênant pour un mari et une femme... on est bien aise de... Tiens, c'est drôle! votre lit n'est presque pas défait, monsieur. — C'est que je n'ai pas remué, apparemment. — Monsieur a déjà déjeuné, à ce qu'il paraît?... Monsieur a eu faim aujourd'hui plus tôt qu'à l'ordinaire.

Je ne réponds plus; je fais ma toilette, impatient de sortir. Madame Dupont se baisse; elle ramasse quelque chose... et me l'apporte d'un air malin. — Monsieur, voilà une petite croix à la Jeannette que je viens de trouver devant votre lit... — Ah!... donnez, madame Dupont, donnez; je sais ce que c'est : je l'ai achetée hier... Il faut que je l'envoie à quelqu'un... c'est pour la campagne... pour la fille de notre fermier... — Elle est jolie, cette croix; mais on ne dirait pas qu'elle est neuve... — Vous ne savez ce que vous dites, madame Dupont.

Et je mets bien vite la croix dans ma poche, afin de la soustraire aux regards de cette maudite portière, qui, voyant que je ne lui réponds plus, parle toute seule, pour ne pas laisser languir la conversation.

— On dit que cette jeune fille était fort jolie... on dit aussi qu'elle pleurait!... c'est bien singulier... — De quelle jeune fille parlez-vous? — Ah! c'est une petite... une espèce de... ma foi je ne sais pas trop comment elle était, car je ne l'ai pas vue. Elle a cependant passé devant



Mon voisin Raymond parut devant nous, une chandelle d'une main, une clef et du papier de l'autre.

la loge, mais si lestement!... prrr!... comme une fusée!... — Qui donc vous a parlé d'elle? — C'est madame Martin, la cuisinière de madame Bertin, qui l'a aperçue en descendant pour chercher son lait... — Et d'où venait cette jeune personne? — Ah!... je... on... c'est... je n'en sais rien, monsieur.

La manière dont madame Dupont me dit qu'elle n'en sait rien me prouve qu'elle le sait fort bien au contraire. Raymond aura parlé à madame Martin, celle ci à la portière, et puis le canapé, la croix d'or... me voilà la fable de toute la maison!... Madame Bertin saura tout cela la première, et madame Bertin est justement mère de deux jolies demoiselles dont je tiens beaucoup à conserver l'estime!... Voilà pourtant une bonne action, une action superbe de la part d'un jeune

étourdi, qui va me nuire dans l'esprit de bien des gens : ah ! les apparences !...

Je vais mettre fin au bavardage de ma portière en sortant de chez moi, lorsqu'elle m'arrête encore : — Ah !... monsieur... pardon... j'oubliais; j'ai quelque chose à vous remettre... — Qu'est-ce donc ? — Je l'avais totalement oublié... cette jeune fille me trotte dans la tête... c'est une lettre... — Une lettre !... qui vous l'a remise ? — C'est le facteur, monsieur, qui l'a apportée hier au soir : vous étiez déjà parti, et ensuite, quand vous êtes rentré, il était fort tard et j'étais couchée; car même je n'ai pas pu vous voir... c'est ce qui fait... — Eh, morbleu ! madame Dupont, donnez-moi cette lettre, et faites-moi grâce de vos réflexions !... — La voici, monsieur.

Je reconnais l'écriture : le timbre; c'est de ma sœur, de ma chère Amélie !... Mais, à propos : j'aurais déjà dû vous dire qui je suis, d'où je viens, ce que je fais; je vous avoue que je n'y songeais pas; j'aurais même été capable d'aller mon train sans vous en apprendre davantage, et mes aventures n'en auraient pas été moins claires à vos yeux; car, n'ayant à vous raconter ni mystère, ni assassinat, ni enlèvement, ni empoisonnement, ni substitution d'enfant.... (ce qui fait toujours un très-bon effet), ni promenades dans les galeries de l'Ouest, ni visites dans les souterrains, ni vision au clair de la lune, ni rencontre dans les cavernes, etc., etc., je n'aurai, par conséquent, rien à expliquer ni même à dénouer pour mon dénoûment, et je serai probablement forcé de finir aussi simplement que j'ai commencé.

Mais enfin, me direz-vous, il est toujours bon de savoir à qui on a affaire; c'est même ordinairement par là que l'on commence. C'est juste; mais moi je ne me soucie guère de faire comme les autres, et puis il me semble que ces éternelles histoires de naissance et de famille ne doivent pas vous amuser beaucoup : c'est pour cela que je serai bref.

Je me nomme Eugène Dorsan; ma famille est de Paris, mon père était procureur (maintenant on dit avoué, cela prête moins à la plaisanterie). Au reste, mon père fut un très-honnête homme, à ce que l'on m'a dit, et je n'en ai jamais douté. Il gagna beaucoup d'argent, et il fit bien; mais il mourut jeune encore, et il eut tort : d'autant plus que ce fut des suites d'un excès de travail. Ma mère resta veuve avec deux enfants, ma sœur Amélie, mon aînée d'un an, et votre serviteur. Madame Dorsan était riche; elle pouvait se remarier, elle préféra garder sa liberté; elle eut raison pour elle et pour nous; car je crois que le mariage est une excellente chose, mais dont il faut user modérément.

Nous reçûmes, ma sœur et moi, une bonne éducation. Nous en profitâmes assez bien, surtout ma sœur qui est naturellement douce, aimable, bonne, et qui ne cherchait qu'à satisfaire ses maîtres et à prouver à notre mère sa tendresse et son obéissance. Moi, je ne suis pas un phénix, mais je n'ai pas non plus de grands défauts. Ma passion dominante est l'amour que m'inspirent les femmes : mais comme, dans mon enfance, ce sentiment ne pouvait être développé, il ne put nuire à mes progrès.

Ma mère avait acheté une charmante maison de campagne près de Melun; nous y passions la belle saison. Notre enfance, notre adolescence s'écoulèrent sans secousses, sans troubles, sans événements importants et je pourrais dire aussi sans chagrins, sans peine !... et, en effet, quels sujets d'affliction peut-on connaître jusqu'à quinze ans, lorsqu'on est entouré de parents riches et bons ?

Que je plains ces petits infortunés élevés dans la misère par des parents que le malheur rend souvent brusques et insensibles ! Dans les jours de l'innocence ils connaissent déjà les peines de l'âge mûr : quel triste apprentissage de la vie !

A seize ans, ma sœur se maria avec un jeune homme de vingt-quatre ans, garçon sage, rangé, grand travailleur, et qui avait une filature de coton à Melun. Trois ans après cet hymen, notre mère mourut. Elle avait économisé pour ses enfants : elle nous laissa à chacun dix mille livres de rente. Amélie, devenue madame Déneterre, se fixa avec son mari dans notre maison de campagne; et moi je repris le chemin de Paris, autant pour me distraire de la perte de ma mère que pour achever de connaître le monde.

Depuis ce temps, et il y a six ans de cela, je me suis attaché à cette ville séduisante, au point que je ne passe plus que six semaines de l'été près de ma sœur; encore n'y suis-je point allé cette année, et c'est pour cela sans doute qu'Amélie m'écrit. Cette chère sœur, qui sait que je ne suis pas fort sage, désire beaucoup que je me marie, dans l'espérance que cela mettra fin à mes folies; et tous les étés je trouve chez elle une nouvelle demoiselle bien jolie, bien douce, bien élevée, possédant des talents, des attraits et une dot très-convenable. On me la présente sans affectation, mais je devine où l'on en veut venir. Cependant, malgré les prévenances des parents, les beaux sermons de ma sœur, sur le bonheur de l'hymen, et les soupirs, les regards à la dérobée de la demoiselle, je pars au bout de six semaines, sans avoir fait de déclaration... — Patience ! dit ma sœur à son mari; l'année prochaine, je gage que je lui en trouverai une qui lui tournera la tête. — Ainsi soit-il ! répond tranquillement Déneterre, remettons cela à l'année prochaine.

Maintenant, lisons la lettre de ma sœur :

« Mon cher Eugène, nous sommes à la fin de juillet, et tu n'es pas encore venu nous voir; le séjour de Paris te ferait-il oublier entièrement des parents qui t'aiment, et s'occupent sans cesse de toi et de ton avenir ?... »

De mon avenir ! ah ! je comprends : encore un mariage que l'on projette. Mais quelle fureur a donc Amélie, de vouloir toujours me marier ! c'est pire qu'un tuteur de comédie. Continuons :

« Il me semble que tu dois être las de ces nombreuses conquêtes, de ces aventures galantes, de ces femmes enfin que le plaisir seul dirige, et qui t'oublieront aussi vite qu'elles t'ont vite adoré... »

Ah, ah !... des sarcasmes !... Vous vous trompez, ma chère sœur : je ne suis point las de faire des conquêtes; celles que je fais ne sont pas toutes aussi faciles que vous le pensez. Mais en province ils sont encore plus méchants, plus médisants qu'à Paris; et depuis que ma sœur a quitté la capitale, elle se donne le ton de me sermonner. Mais au fond elle est si bonne !... je ne puis lui en vouloir de s'occuper sans cesse de moi. Voyons, où en étais-je ?...

« Qu'elles t'auront vite adoré. J'ai souvent de tes nouvelles par des personnes qui viennent de Paris : je sais que tu es plus étourdi que jamais, que tu ne songes qu'à tes plaisirs, que tu trompes toutes tes maîtresses... et qu'elles te le rendent bien... »

Comme elle devine juste !... c'est étonnant !...

« On ne m'a pas cité de toi une action raisonnable... »

Ah, ma chère sœur ! si vous connaissiez l'histoire de cette nuit !... et on me calomnie !... on me traite de libertin !... Ah, Nicette !... tu es cependant bien jolie !... et j'ai vraiment eu beaucoup de mérite à rester sage.

« J'espère cependant que tu n'es pas incorrigible. Viens nous voir bien vite. Nous avons aussi de jolies femmes ici; elles sont honnêtes et sages, il me semble que cela doit les embellir encore... »

Oh, sans doute !... de très-jolies femmes !... guindées, apprêtées, prudes ou minaudières !... et des tournures !... de province enfin, et c'est tout dire. Quant à la vertu, il est possible que... mais il ne faut pas se fier aux apparences, je le sais mieux que personne; car j'aurais juré que Nicette était une petite dévergondée.

« Mon mari t'envoie la note de quelques commissions qu'il te prie de faire. Il prépare pour ton arrivée de superbes parties de pêche, et moi je me fais une fête de t'embrasser.

» Amélie Déneterre. »

Allons, j'irai... dans quelques jours. Il faut auparavant que je termine mes affaires Je suis bien aise, d'ailleurs, de savoir ce que fera Nicette; je m'intéresse à cette jeune fille, et je ne veux pas la perdre de vue.

Je sors de chez moi; je vais descendre... mais je ne puis résister au désir de parler à mon voisin Raymond. Je veux le remercier de sa discrétion. Je sonne... on ne répond pas... j'ai cependant entendu du bruit. Je sonne encore, et cette fois le cordon me reste dans la main. On n'ouvre pas. Je gage qu'il a fait quelque trou à sa porte, et qu'il a vu que c'était moi. N'importe, il ne pourra pas toujours m'éviter : en attendant, pour qu'il sache que c'est moi qui ai cassé son cordon de sonnette, je le noue après celui qui est à ma porte.

Je descends enfin : sur le palier du premier je rencontre madame Bertin et ses deux filles, qui vont à la messe.

Je salue... on me rend mon salut, mais avec une froideur bien différente de l'accueil aimable que l'on a coutume de me faire. Les deux demoiselles se rangent sans lever les yeux, et la maman a un air glacé qui ne me permet pas d'oser lui parler. — Voilà le résultat des bavardages de Raymond, de madame Martin et de la portière. On sait que Nicette a passé la nuit chez moi, c'est-à-dire la maman le sait, et voilà pourquoi elle avait ordonné à ses filles de passer près de moi sans lever les yeux... sans me sourire, et surtout sans me parler.

Mais, me direz-vous, la marchande de modes passait aussi la nuit chez vous. Ah ! c'est bien différent, Agathe est mise comme tout le monde, et on ne la remarquait point; d'ailleurs, il y a dans la maison quelques personnes pour qui elle fait des modes, et l'on ne sait jamais précisément chez qui elle vient.

J'ai donc pu conserver les bonnes grâces de madame Bertin et être admis dans sa société, lorsque mademoiselle Agathe m'honorait de ses faveurs; et me voilà fort mal vu, parce que Nicette, la gentille bouquetière, a passé la nuit chez moi. Et vous savez comment tout s'est passé. Mais le monde est ainsi fait; il juge sur la forme avant de connaître le fond. Soyez tout ce que vous voudrez, mais respectez les bienséances; sauvez les apparences, et vous serez reçu partout.

Ces réflexions me donnent de l'humeur. Je sors de chez moi en pestant contre ceux qui voient tout sous le même aspect, et ne veulent point sortir du cercle étroit que l'usage a tracé. Je me promène avec humeur, je dîne avec humeur, je prends mon café avec humeur, et c'est dans la même disposition d'esprit que je me trouve à l'entrée des Champs-Elysées, et que je m'assieds sur une chaise adossée à un gros arbre.

Chapitre VIII. — La Lanterne magique.

J'étais depuis quelque temps assis contre le gros arbre; la nuit avait dispersé une partie des promeneurs : ceux qui restaient s'enfonçaient plus avant dans les contre-allées, et semblaient chercher de préférence les endroits les plus sombres et les moins fréquentés. Ils avaient sans

doute leurs raisons pour cela. Je ne sais pas précisément quelle idée m'occupait, lorsque j'entendis des pas pesants s'arrêter derrière moi. Je me retourne; j'aperçois un homme chargé de ce que nous appelons une lanterne magique. Il établit sa curiosité contre l'arbre; il ne m'a pas vu, ou ne fait pas attention à moi. Il bat le briquet pour donner de la lumière à ses tableaux; je me rappelle alors le singe de Florian; le souvenir de la fable me fait rire; et je me dispose à écouter le maître de la lanterne, quoique je craigne pour lui la comparaison.

Je l'entends murmurer entre ses dents, tout en plaçant ses lumières: — Ah, la coquine!... la scélérate!... où est-elle depuis trois heures qu'elle m'a quitté sous prétexte d'aller donner z'à manger au petit?... Alle me fait queuque farce... Si ça n'était point jour de recette, comme je lâcherais le commerce!... C'est bon, madame Trousquin... j'éclaircirai mes doutes!... et, si je vois du louche, il y aura une dégelée conséquente et effective!

Il me paraît que le pauvre homme est jaloux; il jure, frappe du pied, regarde de côté et d'autre, mais madame Trousquin ne revient pas. En revanche, l'éclat de la lanterne magique attire une jeune fille et un jeune soldat qui se place contre la jeune fille, en recommandant à l'homme de bien fermer le rideau sur eux. Celui-ci les enveloppe d'une vieille toile bleue ou grise (on ne peut guère distinguer la couleur), et je ne puis m'empêcher de songer qu'une lanterne magique peut être quelquefois d'une grande commodité.

Le père Trousquin commence son spectacle, tout en s'interrompant assez souvent pour jurer après sa femme, qui ne revient pas, et moi j'écoute attentivement, quoique je ne voie rien et que je ne sois pas sous le rideau; mais j'ai dans l'idée que les spectateurs pour qui on explique ne s'occupent pas à examiner les tableaux.

— Vous... voyez premièrement, messieurs, mesdames, le soleil, la lune, les étoiles et les poissons. Plus loin, des produits de la terre, comme arbres, légumes, animaux, végétaux, cavernes, torrents, serpents à sonnettes... Examinez monsieur le soleil que vous ne pouvez pas regarder, tant il est reluisant, et madame la lune, qui est dans son plein, parce que c'est le premier quartier. Voyez-vous ces étoiles qui filent comme si le diable les emportait?... (Trois heures pour coucher Fifi!... Ah, la chienne!... comme elle la dansera ce soir!...) Voyez-vous Vénus qui brille comme une épingle de similor? Voyez-vous l'étoile du berger? C'est sans doute le berger Tircis, vu sa réputation. Voyez-vous les Trois Rois qui ne se promènent jamais les uns sans les autres? Voyez-vous le Chariot... qui roule comme ceux des montagnes russes? Voyez-vous Mercure et Jupiter? Voyez-vous la Vierge et les Gémeaux? Voyez-vous le Taureau et le Capricorne?... ceux-là sont à la portée de tout le monde. Voyez-vous la Balance? Voyez-vous le Scorpion... qui est une vilaine bête? Tout ceci, messieurs, mesdames, sont autant de planètes qui gouvernent les *infections* nerveuses des individus qui sont nés sous leur *affluence*. La planète de Vénus est pour les femmes galantes, celle du Berger pour les jolis garçons, les Trois Rois sont pour les z'héros, le Chariot pour les cochers, Jupiter pour les lurons, Mercure pour les apothicaires, la Vierge pour les petites filles, et le Capricorne pour beaucoup de particuliers que vous connaissez bien... Remarquez, messieurs et dames, au milieu de ce gros nuage noir tout plein d'étoiles, entre l'Ours et le Bélier, vous apercevez une grande comète *chevelue* dont la queue est plus longue que celle d'un renard. Ce brillant météore a, de tout temps, annoncé la fin du monde; il peut, avec sa tête ou sa queue, renverser notre globe, qui ne tient qu'à un fil, et nous griller tous comme des marrons.

Ici il se fit beaucoup de mouvement sous le rideau, et je présumai que la jeune fille s'assurait de la longueur de la queue de la comète.

— Un moment, messieurs, mesdames, vous allez voir ce que vous allez voir.

Le père Trousquin tire sa ficelle pour changer le tableau, et, après quelques jurements bien énergiques, reprend son explication sans que sa voix ait varié d'un quart de ton.

— Ceci, messieurs, mesdames, vous représente l'intérieur du palais du grand Kin-Kin-li-King, empereur de la Chine et roi des Pékins. Vous le voyez lui-même assis dans son beau fauteuil doré, et en grand costume de cérémonie, entouré de mandarins *lettés* et de gardes nationales. Il donne audience publique, et reçoit les pétitions de tous les Chinois de la banlieue... Voyez, dans un coin, ce père appuyé sur sa fille et sur un bambou; il vient demander justice d'un séducteur qui a fait cinq enfants à cette pauvre innocente, et qui ne leur donne que des coups de fouet pour toute nourriture. Remarquez, messieurs, comme les traits de ce père infortuné sont animés par la colère et le ressentiment; voyez dans les yeux de la jeune fille la douleur, la tristesse et le repentir. Un peu sur la gauche, cet homme enveloppé dans un manteau brun, qui ne laisse voir que son nez, c'est le séducteur qui attend son arrêt. Voyez comme sa figure est pâle et blême, ses yeux caves et sa démarche tremblante; il sait bien qu'il n'en sera pas quitte à bon marché... Plus loin, dans le fond du tableau...

Une grosse commère, qui accourt alors tout essoufflée, interrompt l'explication du spectacle. Je présume que c'est madame Trousquin; et en effet, le dialogue qui s'établit entre elle et le maître de la lanterne magique me prouve que j'ai deviné juste.

M. TROUSQUIN : Ah! te v'là donc enfin, maudite coureuse!... Plus loin, dans le fond du tableau... (*A sa femme.*) Tu me le payeras, je ne te dis que ça!... Plus loin, dans le fond du tableau, ce malheureux, que des gardes amènent et qui se débat comme s'il avait la colique: c'est un déserteur qui vient de déserter et qui allait dans le camp des ennemis par trahison; son affaire ne sera pas longue, il sera fusillé et pendu après.

MADAME TROUSQUIN, *pendant que son mari explique* : Eh ben! quoi que t'as donc à crier? Est-ce qu'i ne fallait pas coucher Fifi et faire la soupe? Est-ce que ça n'est pas une fameuse trotte, des Champs-Elysées à la rue Jean-Pain-Mollet?

M. TROUSQUIN : Tu mens, j'te dis; t'es partie depuis cinq heures, et v'là qu'il en est neuf. D'où est-ce que tu viens?... Tire la ficelle.

Madame Trousquin dépose sur un escabeau une écuelle qu'elle tenait sous son tablier, puis se met à son poste, qui est sur le côté de la lanterne où s'opère le changement des tableaux.

M. TROUSQUIN : Ceci, messieurs, mesdames, vous représente une vue d'Athènes, dans la Grèce.... (*A sa femme*) Mets ma soupe sur le gueux... et réponds d'où est-ce que tu viens?...

MADAME TROUSQUIN : Eh! je viens de cheux nous, fichu jaloux! j'ai rencontré Angélique, avec qui j'ai causé un moment... As-tu beaucoup de public?...

M. TROUSQUIN : Remarquez la beauté du ciel et des eaux. Remarquez ces palais, ces colonnes et ces temples bâtis par les Romains; voyez ces statues superbes, dont il ne reste que quelques morceaux... Voyez ce cirque dans lequel on jouait au combat du taureau, pour exercer la jeunesse à être *fort*... (*A sa femme.*) Je suis sûr que t'as été promener avec Grugeon... Plus loin, voyez ces fameux *Partiates* qui se battent à coups de poing comme des Anglais, qui *se luttent* les uns sur les autres... qui jouent au jeu de Siam avec une grande roulette... (*A sa femme.*) Il t'aura proposé un canon dans un cabinet particulier... Ce beau jeune homme que vous voyez à droite, c'est Alcibiade avec son précepteur Socrate, qui lui apprend des choses qu'il ne savait pas...

Tout en écoutant, je vois le rideau s'agiter davantage; j'entends la jeune fille, qui dit à demi-voix : — Ah! que c'est bête!... ah!... que c'est bête!... je vous dis que je ne veux pas!...

Le père Trousquin fait signe à sa femme de tirer la ficelle, et il reprend son discours.

— Ceci, messieurs, mesdames, est tiré de la mythologie; c'est le magnifique jugement du grand Salomon, dit le Sage, qui s'apprête à faire couper un enfant en deux, ni pus ni moins qu'un pâté... Voyez la consternation de ce petit qui attend son sort, les jambes en l'air; voyez la joie de c'te marâte, qui regarde tout ça d'un œil *sèche*, comme si on allait lui donner la moitié d'un lapin; mais voyez la douleur de la vraie mère, qui veut écarter le tranche-lard qui menace déjà le nombril de l'innocent.

LA JEUNE FILLE *sous le rideau* : Ah! le méchant!... ah! le méchant!... il va toujours... ah! que c'est bête!

M. TROUSQUIN : Rassurez-vous, on ne lui coupera rien; la nature va parler. (*A sa femme.*) Donne-moi ma soupe, j'ai faim... Le grand Salomon, qui regarde les deux mères avec des yeux d'argus, s'est dit en lui-même... (*A sa femme.*) Pourquoi donc qu'elle est toujours à l'oignon?... Cet enfant ne peut pas avoir deux mères : si c'était deux pères, encore passe!... ça peut se voir... (*A sa femme.*) Tu ne m'en fais jamais d'autre... Or, il y a ici anguille sous roche, la tendresse de la vraie mère se déclare par un déluge de larmes; mais c'te marâte de mère, qui reste tranquille comme Baptiste... (*A sa femme.*) Et elle sent le brûlé encore!... n'a pas des entrailles maternelles : là-dessus, adjugé... Tire la ficelle... Ceci, messieurs, mesdames, vous représente présentement le roi David se battant avec le géant Goliath, la terreur des Philistins. (*A sa femme.*) Regarde donc si c'est ça!... Voyez avec quelle vigueur David lance un caillou qui étend le géant sur la poussière...

MADAME TROUSQUIN *regardant par-dessus la lanterne* : Ça n'est pas ça... tu leur montres à c'te heure la bataille de Marengo.

M. TROUSQUIN : Nous disons donc, messieurs, mesdames, que vous voyez la célèbre bataille de Marengo, gagnée par les troupes françaises... (*A sa femme.*) Tu me mets toujours des carottes à foison.

MADAME TROUSQUIN : Tiens! faut-il pas te choisir tes légumes! Tu deviens ben difficile. Combien que t'as fait aujourd'hui?

M. TROUSQUIN : Dix-huit sous... Remarquez ces canonniers et ces cuirassiers; voyez comme les sabres vont leur train, tandis que les balles se choquent et que les boulets mettent tout à feu et à sang; voyez les hussards, les dragons, les trompettes et les tambours; entendez-vous les cris des morts et des mourants, les plaintes des blessés et des vaincus!... Voyez, sur la droite, ce jeune soldat qui défend son drapeau avec ses dents, parce qu'on lui a déjà coupé les deux bras; et sur la gauche, cet officier qui a trois chevaux tués sur lui, et qui oublie qu'il étouffe pour coucher en joue un général ennemi. Voyez la poussière, la flamme, la fumée, le carnage et la mort qui embellissent le tableau. Voyez, l'action est superbe... le combat s'anime, on s'échauffe...

Ici l'explication est interrompue par une catastrophe inattendue : la jeune fille et le soldat, qui prenaient sans doute une grande part à la bataille, car j'entendais à chaque instant les exclamations de la demoiselle et les demi-mots énergiques de son compagnon, non contents de faire remuer le rideau qui les cachait, se jettent avec violence sur la lanterne magique, dans le plus bel endroit du récit de la bataille de Marengo; mais la secousse est si brusque que le théâtre ambulant n'y

résiste pas, il tombe en arrière, et les spectateurs tombent par-dessus, tandis que le directeur de l'établissement est renversé avec son écuelle et que madame Trousquin est entraînée par les ficelles qu'elle tient de chaque main.

Seul, je suis debout au milieu du désastre, car mon gros arbre m'a préservé de toute atteinte. Mais quel tableau grotesque s'offre alors à ma vue! Salomon et le grand Kin-Kin-li-King sont couchés pêle-mêle avec les jardins du Luxembourg et d'Athènes; le soleil est sans éclat, la lune couverte d'huile, la comète n'a plus de queue. Le père Trousquin se débat sous la lanterne brisée, tenant encore en main le manche de son écuelle; la demoiselle est tombée si singulièrement qu'elle met en évidence un objet qui ferait honte à la lune la mieux conditionnée d'une lanterne magique.

La tête du jeune soldat se trouve précisément dans l'écuelle du père Trousquin; les carottes et les oignons lui couvrent le visage: il semble pris de manière à ne plus pouvoir se retirer du trébuchet. Quant à la mère Trousquin, elle est tombée avec grâce; ses ficelles l'ont soutenue, et le rideau de la lanterne cache ce qui pourrait faire rougir sa pudeur. Cependant, comme les moins blessés sont ceux qui crient le plus, madame Trousquin pousse des cris assourdissants; son mari fait entendre des jurons effrayants, et la jeune demoiselle jette des gémissements plaintifs. Le soldat seul ne crie pas; je crois qu'il trouve à son goût la soupe et les légumes. Au bruit, aux cris, aux jurements, tous les promeneurs accourent près de la lanterne cassée; et je suis, en un instant, entouré d'une foule de gens qui sortent de je ne sais où, car la minute d'auparavant je n'apercevais personne dans les Champs-Elysées. On me coupe la retraite: je ne puis plus sortir du groupe, mais je ne suis pas fâché de voir comment cela va se terminer. Après avoir bien crié, bien juré, on tâche de se tirer d'embarras: le soldat parvient à ravoir sa figure; la jeune fille se relève et rebaisse ses jupons; la mère Trousquin se débarrasse de ses ficelles; on relève la lanterne magique, et le père Trousquin est sur pied. Le militaire cherche à emmener sa connaissance; mais il n'y a pas moyen d'éviter le propriétaire de la lanterne, qui veut qu'on lui paye le dégât.

— Mes verres sont cassés, dit le père Trousquin au soldat; vous m'avez fait des taches dans le soleil et dans la lune, vous avez brisé mon Jugement de Salomon et mon palais chinois, vous avez gâté mes vues de la Grèce: il faut me payer tout cela. — Va te promener, dit le militaire en réparant le mieux qu'il peut le désordre de sa toilette, je ne te payerai rien du tout. Je me moque de tes Chinois et de ton Salomon, ton soleil et ta lune ressemblent comme deux gouttes d'eau à des veilleuses d'un sou; et quant à ta graisse, tu n'as qu'à la remettre dans tes quinquets. — Vous avez brisé ma lanterne, vous me la payerez. — C'est toi qui es un vieil ivrogne: si ta lanterne n'était pas solide, ça n'est pas de ma faute. — Vous vous êtes jeté dessus pendant la bataille de Marengo. — C'est toi en faisant le canon, qui l'auras renversée. — Vous m'avez fait casser mon écueille. — Tu es cause que j'ai déchiré ma culotte. — D'ailleurs ma lanterne est un spectacle honnête et moral, et je n'entends pas qu'on s'en serve pour... — Ah! n'achève pas, ou je te coupe la langue!

Le soldat porte la main à son sabre; la foule fait aussitôt un mouvement rétrograde, la demoiselle retient le bras de son ami, et la mère Trousquin fait reculer son mari, en prenant l'escabeau pour bouclier. Chaque parti se mesurait des yeux, sans bouger, depuis quelques minutes. Le militaire ne faisait point mine de payer, et le père Trousquin ne semblait pas d'humeur à le laisser s'éloigner sans être dédommagé de ses pertes. Je jugeai alors qu'il n'y avait qu'un seul moyen pour arranger l'affaire sans effusion de sang. L'aventure de la lanterne magique m'avait amusé, elle avait totalement dissipé ma mauvaise humeur; il était bien juste que je servisse de médiateur dans la querelle. Seul, j'étais resté près des combattants; car les curieux se tenaient à une distance respectueuse du sabre et de l'escabeau. Je fouille à mon gousset; j'en tire deux pièces de cent sous, que je jette sur le spectacle endommagé.

— Tenez, dis-je au maître de la lanterne magique, voilà de quoi remettre à neuf vos palais et vos étoiles: prenez; mais une autre fois, croyez-moi, ne fermez plus aussi hermétiquement votre rideau sur les spectateurs. Les théâtres d'enfants sont maintenant visités par des gens de tout âge; demandez plutôt à Séraphin, qui reçoit chez lui des petites-maîtresses, grâce à l'obscurité qui règne dans la salle pendant les feux arabesques.

Le père Trousquin ouvre de grands yeux; sa femme saute sur les deux écus, et on laisse le soldat s'éloigner avec sa connaissance: ce qu'il ne fait pas sans m'avoir salué fort respectueusement.

Je m'éloigne aussi, et je gagne la rue de Rivoli. Je regarde à ma montre: il n'est que neuf heures; et je n'ai jamais aimé à me coucher de bonne heure, surtout quand je suis en train de m'amuser. Or, comme la scène de la lanterne m'a mis en goût, je veux entretenir d'aussi belles dispositions,

Comment m'amuser? A Paris il y a mille moyens, me direz-vous; mais, en fait de plaisir, il ne faut jamais trop s'en promettre, si l'on veut en avoir un peu. Dans une grande réunion, si vous trouvez six personnes aimables, vous en rencontrerez vingt qui vous ennuieront; en petit comité, vos amis peuvent avoir des affaires qui les attristent; les dames, des migraines ou des vapeurs; et l'on passe souvent des instants fort maussades là où l'on se promettait beaucoup d'amusement. Le plus sage est donc de ne compter sur rien. Mais je me souviens qu'il y a une grande fête à Tivoli. Il est neuf heures; prenons un cabriolet, j'arriverai justement au plus beau moment de la soirée.

Chapitre IX. — Tivoli.

Ah! le beau jardin que ce Tivoli! En mettant le pied dans son enceinte, il me semble entrer dans un de ces séjours enchantés, si bien dépeints dans *les Mille et une Nuits*. La musique, les illuminations, les jeux de toute espèce, le feu d'artifice, tout se réunit pour éblouir les yeux et flatter les sens. Quel dommage lorsqu'une figure commune et une tournure de harengère vient gâter ce tableau, et me rappeler que je suis dans un jardin public, où, avec une mise décente et trois livres douze sous, chacun peut entrer!

Je n'ai fait encore que quelques pas, et j'ai déjà vu bien des choses. Que ces allées sont belles! Comme ces guirlandes de feu étonnent la vue! Là, on se presse, on se regarde, on examine les toilettes, on cherche ses connaissances: c'est le boulevard de Gand de Tivoli. Allons plus avant: la lumière devient plus rare; quelques lampions, placés de loin à loin, vous guident sans vous trahir. Ici, les couples sont plus disséminés; on ne va plus pour se faire voir; quelques-uns même paraissent se cacher et chercher l'ombre et le mystère. Heureux bosquets!... vous avez protégé l'amour et le plaisir! Que de baisers donnés et reçus à la faveur de votre épais feuillage!... Ah! si vous pouviez parler!... Mais je crois qu'on parle près de moi; je me suis, sans y songer, enfoncé sous ces bosquets solitaires où je n'ai rien à espérer, puisque je suis seul! En tournant un buisson, j'aperçois quelque chose de blanc sur le gazon... c'est un monsieur et une dame qui causent sans doute d'affaires très-importantes et très-secrètes; car je crois qu'ils se parlent à l'oreille... Mais ma présence les a dérangés, la dame a poussé un petit cri en repoussant son monsieur; éloignons-nous bien vite!... Quel plaisir peut-on trouver à troubler celui des autres?

Allons rejoindre le monde, quittons ces bosquets où j'ai presque de l'humeur de me trouver seul. Me voici de nouveau au grand jour. J'entends le roulement des chars; je suis près des montagnes où se font ramasser la grande dame et la petite ouvrière, la marchande de modes et la modeste lingère, la femme entretenue et la petite pensionnaire. Quelle jouissance toutes ces dames paraissent trouver à dégringoler! Cependant, la pression de l'air dérange leur coiffure, détache leur chapeau, fait voltiger leurs boucles de cheveux; mais on sacrifie tout cela au bonheur d'aller pendant vingt secondes aussi vite que le vent. Le plaisir se peint sur tous ces visages que les chars emportent, quelques Anglais seuls conservent encore leur gravité en se faisant ramasser.

Je suis seul, je ne dégringolerai point; je sens que, pour trouver du charme à cet exercice, il faut être assis près d'une femme qui nous plaise: on peut alors passer son bras autour d'une taille élégante, se serrer contre des formes agréables: on peut, en roulant, risquer bien des choses; car on est certain de ne pas être repoussé... et celle qui roule est toujours tellement étourdie par la rapidité de sa course, qu'elle n'a pas le temps de se fâcher.

Tous les plaisirs tournent au profit de l'amour. Quel est celui qui n'est pas doublé par la présence de ce qu'on aime? A la danse, sur les montagnes, sous les bosquets, il faut être deux pour être heureux; sans une femme, comment se livrer aux plus douces sensations, aux plus tendres épanchements? Ce n'est que par elle que l'on connaît son cœur. Mais éloignons ces idées, que ce jardin fait naître malgré moi. Traversons ces carrés; la musique m'appelle: c'est un chanteur... Ah! ne nous arrêtons pas là. Tivoli cesserait d'être un séjour enchanté.

Que vois-je là-bas? Des fauteuils qui tournent en se balançant dans l'air, et en ballottant des dames placées dessus: c'est une balançoire russe. Pourquoi tous ces messieurs se portent-ils du même côté, et, le nez en l'air, regardent-ils en ricanant tourner les siéges?... Ah! je m'aperçois que le vent relève légèrement le bas des robes de ces dames... on distingue la jambe, quelquefois même le genou... Voilà un jeu qui amuse autant les spectateurs que les acteurs.

Ces dames, à ce qu'il paraît, ne s'aperçoivent pas de ce qui captive l'attention de ces messieurs, et n'entendent point les plaisanteries indécentes que se permettent la plupart des curieux; car elles continuent à voltiger dans les airs, en riant comme de petites folles. Mais le tourneur s'arrête; il faut descendre. Je reste pour voir ces dames de plus près... Eh, mon Dieu! messieurs, il ne fallait pas vous donner le torticolis pour apercevoir le bas d'une jambe!... Autant que j'en puis juger, vous pourrez, sans beaucoup de peine, en voir bien davantage. Je quitte la balançoire russe pour le spectacle de Bobèche; une foule immense est devant le théâtre. Je cherche en vain une chaise pour voir comme les autres; impossible d'en trouver une de libre.

Il faut donc rester debout. Je me faufile entre les élus, et, si je ne vois pas Bobèche, je vois du moins quelque chose: je remarque le plaisir que semblent goûter tous ces jeunes gens debout comme moi: ils ne doivent cependant rien voir; mais ils sont avec des dames montées sur des chaises; et ils les soutiennent, de crainte d'accident; leurs bras entourent le bas de la robe, on s'appuie sur leurs épaules: je conçois que tout cela doit avoir son agrément. Ah, mon Dieu! voilà

une dame qui va tomber!... Pourquoi personne ne la soutenait-il?... C'est une maman. Cependant une jeune personne bien coiffée, bien bouclée, et qui serait jolie si sa mise n'était pas ridicule pour un jardin public, s'empresse de venir auprès de la vieille dame.

— Attends, maman, lui dit-elle, je vais mettre ma chaise derrière la tienne, et par ce moyen tu pourras t'appuyer sur moi; je te soutiendrai.

La maman consent à cet arrangement, et la jeune personne remonte sur sa chaise, qu'elle pose derrière celle de sa mère, mais je m'aperçois qu'on la soutient aussi : un grand blondin ne la perd pas de vue. Il se place contre elle, il la regarde... il fait de petits signes... La demoiselle ne regarde que Bobèche, et, tout en expliquant le spectacle à sa mère, elle sort de son gant un petit billet qu'elle laisse tomber dans la main du jeune homme, et tout cela sans trouble, sans affectation, sans interrompre sa conversation. En vérité, nos demoiselles mettent une grâce charmante à tout ce qu'elles font; le monde marche vers la perfection.

Le grand blondin roule le billet dans sa main; il a grande envie de le lire tout de suite, mais il n'ose. Je m'amuse de son impatience; je veux voir ce qu'il fera... Mais un vieux couple arrive, traînant ses chaises après soi; la dame se place positivement devant moi, elle appuie presque ses fesses sur mon visage, et son époux achève de m'ôter le peu de vue qui me reste en se mettant auprès de sa moitié.

Il n'y a pas moyen d'y tenir : pour demeurer ainsi au niveau de tous ces appas qui sont grimpés autour de moi, je sens qu'il faut trouver quelque chose qui nous intéresse. Je ne me soucie pas du tout de rester derrière l'énorme circonférence qu'on approche de mon visage. Je me tire, non sans peine, des chaises, des jambes, des robes qui m'entourent. Me voilà dehors; respirons un peu : il fait bon prendre l'air lorsque l'on vient de voir Bobèche, même en plein vent.

Je suis une belle allée de tilleuls qui touche au grand carré de verdure dans lequel on s'exerce au casse-cou, à la bascule, à la balançoire, à l'oiseau égyptien et à mille autres choses, dont les plus jolies sont celles qu'on ne voit pas. J'entends la voix des dames que le filet emporte, et qui supplient leurs cavaliers de ne point aller si fort; tandis que ceux-ci, pour montrer de la force et de la vigueur, poussent tant qu'ils peuvent des reins et des genoux, au risque de faire perdre connaissance à celles qui ont consenti à se balancer avec eux : c'est une nouvelle manière d'être aimable.

Mais on pleure là-bas .. C'est un petit garçon de douze à treize ans qui a voulu aller sur la bascule avec un grand dadais de dix-huit ans au moins. A peine ce dernier s'est-il laissé retomber avec la poutre qui sert de cheval que le petit a ressenti à l'autre bout une secousse violente qui l'a fait sauter par-dessus la petite barre de fer après laquelle se tiennent les joueurs : le pauvre enfant est tombé, heureusement c'est sur le gazon, et il ne s'est pas blessé; mais il s'éloigne clopin-clopant, tandis que le grand nigaud est tout fier du *tapecul* qu'il lui a donné. C'est un bien joli jeu que la bascule; mais je conseille à ceux qui veulent s'y livrer de faire matelasser le terrain, car je sais, par expérience, que les chutes y sont fréquentes et dangereuses.

Mais, quelle détonation!... cela m'a arrêté malgré moi... suis-je près d'une boîte d'artifice?... Non, c'est l'oiseau égyptien qui vient de partir. Comme celui qui a atteint le but semble fier!... Il est vrai qu'il n'avait encore lâché l'oiseau que onze fois. Un gros monsieur s'empare du fil de fer... Je le reconnais : c'est Raymond. J'aurais été étonné de ne point le rencontrer : cet homme-là est partout.

— Je parie, dit-il d'un air goguenard à celui qui vient de jouer et en ayant soin d'élever la voix pour attirer l'attention, je parie, mon cher (tout le monde est de sa connaissance), que je fais partir la détente en trois coups. — Je gage que non... cela n'est pas aussi aisé que vous semblez le croire. — Aisé!... aisé! si cela était aisé, il n'y aurait pas de mérite... J'ai un coup d'œil parfait. Enfin, je vous parie une glace... — Que vous l'attraperez en trois fois? — Oui, je suis même certain que je n'aurai pas besoin de m'essayer à trois fois. — Je gage que non. — C'est entendu; vous allez voir.

Je m'arrête, bien certain pour mon compte que mon voisin fera quelque sottise. L'homme chargé du jeu était alors occupé à recharger la boîte de fer à laquelle est adaptée la détente. — Otez-vous! lui crie Raymond impatient de faire voir son adresse et élevant l'oiseau aussi haut que ses bras le lui permettent.

La boîte est refermée, l'homme s'éloigne; Raymond lâche son oiseau avec une telle précision que le morceau de fer, après avoir fait plusieurs zigzags, va frapper à six pouces du but. Mon voisin ne se décourage pas, il renvoie l'oiseau aussi malheureusement. — Il n'y a point d'équilibre, s'écrie-t-il, le fil de fer va de travers, ce n'est pas ma faute. — Voilà votre dernier coup. — Oh! ce sera le bon!...

Cette fois Raymond vise pendant trois minutes au moins; enfin l'oiseau traverse l'espace... Il fournit sa carrière; mais le coup ne part point. — J'ai gagné! j'ai gagné!... s'écrie l'antagoniste de Raymond, vous me devez une glace... — Oh! vous avez gagné! c'est selon. Je suis sûr que le bec de l'oiseau a touché la détente, et, si elle n'a point parti, c'est que la poudre est mouillée. — Mauvaise défaite! vous avez perdu, vous me devez une glace!.... — Eh bien! je veux ma revanche! — Oh! c'est trop juste : j'y consens. Cela fera deux glaces au lieu d'une. — C'est ce que nous allons voir. Dites donc, l'homme, allez donc retoucher la détente : je suis sûr qu'il y a quelque chose de dérangé qui a empêché le coup de partir.

Pour faire plaisir au joueur, le maître du jeu retourne ouvrir la boîte et l'examine Pendant ce temps, mon voisin a repris l'oiseau; et, piqué d'avoir perdu son premier pari, il mesure, considère le bec de fer, cherche à donner un équilibre parfait à l'oiseau, le prend bien délicatement par les deux ailes. — Je vois ce que c'est... je vois ce que c'est, dit-il avec assurance : si j'avais regardé comme cela tout à l'heure, je n'aurais pas manqué un coup. Il faut tenir l'oiseau bien légèrement, du bout du doigt, et puis le lâcher bien également.

En disant cela M. Raymond laisse échapper l'oiseau, qui va frapper à la tête du malheureux occupé à regarder si la détente était bien disposée. Le pauvre homme est blessé grièvement; il tombe en poussant des cris horribles : tout le monde vole vers lui, et M. Raymond profite du désordre pour s'esquiver. Il se fraie un passage dans la foule, en repoussant des bras et des coudes tout ce qui est devant lui : il saute par-dessus les chaises, marche comme un fou à travers les groupes assis sur le gazon, s'embarrasse dans les jambes d'une petite-maîtresse qui causait nonchalamment sur l'herbe avec un jeune officier, tombe lourdement sur elle, et, avec son ventre, écrase une gorge qui heureusement n'était que de gaze. La dame crie pour faire croire que c'est son sein que l'on a aplâti, l'officier se lève furieux de ce qu'on ait fait disparaître des appas qu'il croyait véritables; il se saisit d'une chaise, et poursuit Raymond, qui est déjà loin, car la peur lui donne des ailes.

Je m'amuse à suivre mon voisin, qui a perdu son chapeau dans la bagarre. Je le vois courant toujours, et faisant à chaque instant des bévues : il se jette contre une balançoire, se cogne contre des chevaux de bois, renverse deux demoiselles qui valsaient dans un petit carré, fait tomber toutes les caisses d'arbuste qui se trouvent sur son passage; enfin, pour se dérober aux regards de ceux qui le poursuivent, il se précipite dans la grande allée, espérant s'y perdre dans la foule. Mais là, en passant sous une guirlande de verres de couleur, qui n'était pas assez remontée et pendait un peu bas sur les côtés, M. Raymond, qui veut passer devant tout le monde, s'accroche dans l'illumination : la corde casse et tous les petits verres de couleur tombent sur les promeneurs, qui se voient en un instant couverts de taches. Les dames poussent des cris déchirants à l'aspect de leurs toques, de leurs plumes, de leurs robes trempées d'huile à quinquet; les jeunes gens ne sont pas moins furieux : leur habit, leur gilet, leur jabot, tout est perdu, abîmé, et cela répand une odeur détestable. Raymond se voit de nouveau l'objet de la colère générale; le pauvre diable, encore tout essoufflé, est obligé de reprendre la fuite : il saute par-dessus une charmille pour sortir plus vite de l'allée; il ne sait plus où donner de la tête : il entre dans l'enceinte destinée au feu d'artifice, malgré les cris d'un invalide qui lui dit qu'on ne passe pas là. Il marche à travers les fusées, les boîtes, les bombes, les artichauts, les chandelles romaines; l'invalide appelle les gendarmes pour que l'on arrête un homme qui brise tout et paraît vouloir empêcher la représentation pyrotechnique que l'on prépare. La garde arrive; Raymond n'a que le temps de se jeter dans un transparent qu'il crève avec sa tête, comme le cerf de Franconi : il disparaît enfin. Tout se calme, on tâche de réparer le mal que mon voisin a commis; et je reviens vers le centre des jeux en riant des infortunes de Raymond, qui m'ont déjà vengé de sa petite espièglerie du matin.

Ma foi, me dis-je en prenant le chemin de la danse, quand je ne serais venu à Tivoli que pour être témoin des prouesses de Raymond, ce serait déjà suffisant pour ma soirée. Mais je suis en bonheur; peut-être le sort me réserve-t-il d'autres rencontres.

Je m'arrête près du théâtre d'un escamoteur : la foule est aussi considérable que devant Bobèche; mais ici du moins il y a un peu plus d'ordre. La plupart des spectateurs sont assis, et je parviens, quoiqu'au dernier rang, à apercevoir quelque chose : on fait tirer des cartes, on escamote des anneaux, on change en fleurs un verre de vin. Tout cela enchante la compagnie qui veut bien ne point reconnaître les compères, et ne pas voir les apprêts que nécessitent les tours faits *sans préparation*.

— C'est un sorcier! dit un petit monsieur en ouvrant de grands yeux et en regardant bêtement autour de lui. Ma foi, je n'y conçois rien; et toi, ma femme? — Oh! moi, je veux voir par moi-même, répond la moitié du petit monsieur; et elle fait signe à l'escamoteur qu'elle veut tirer une carte. Celui-ci s'approche en baragouinant de l'italien, de l'allemand et de l'anglais; ce qui fait un jargon tout à fait incompréhensible, qui achève de charmer la société.

La dame tire un huit de pique, qu'elle remet dans le jeu en mêlant les cartes; mais notre sorcier est certain de deviner la carte, parce qu'il n'y a que des huit de pique dans le jeu qu'il a présenté, et, tout en étourdissant son monde, il glisse sa main derrière le petit monsieur, qui, lorsqu'on est occupé d'un autre tour, est tout à coup prié de se lever, et reste ébahi en apercevant sous sa culotte la carte que son épouse a tirée.

Je m'éloigne du théâtre des sortiléges; mais en fouillant dans ma poche, je n'y trouve plus mon mouchoir... Ce tour-là vaut bien ceux de l'escamoteur; il a été fait très-adroitement : heureusement que j'avais rentré mon cachet.

Me voici devant l'enceinte consacrée à la danse. Mais il n'est plus du bon ton de danser dans les jardins publics; ce n'est qu'aux fêtes de village que nos élégantes de Paris consentent à faire, en plein air, un balancé et une queue du chat. Ici les marchandes, les petites bourgeoises, les grisettes, osent seules se livrer au plaisir de la danse; elles ne connaissent point la gêne, le bon ton; elles veulent s'amuser, et elles sont si contentes en dansant! le plaisir se peint sur leur visage : elles sautent de si bon cœur!... Je vois sur la physionomie de ces belles demoiselles qui regardent danser, que le bon ton est quelquefois bien maussade; mais on s'en venge en critiquant ceux qui le bravent. On raille, on se moque des autres, on dit des méchancetés, la bienséance et le bon ton ne défendent jamais cela. On tourne en ridicule ce qu'on ne peut pas faire; on persifle ce que l'on aime en secret : c'est partout la fable du renard et des raisins.

Mais les spectateurs se portent vers un autre quadrille : la foule grossit; les danseurs sont entourés d'un triple rang de curieux. Il faut qu'il y ait là quelques jolis minois, ou une tournure bien ridicule. Je m'approche; je parviens à me faire jour... Je regarde la danseuse : une figure insignifiante, une mise ordinaire; ce ne peut être l'objet de l'empressement général. — Elle est vraiment gentille. — Ah! tu vas voir comme elle a de la grâce en dansant, disent deux jeunes gens à côté de moi. Mes yeux parcourent alors l'étendue du quadrille, et s'arrêtent bientôt sur une jeune personne coiffée d'un petit bonnet sur lequel est un bouquet de roses.

J'admire les traits piquants de la jeune fille : ses yeux sont animés par la danse; le plaisir fait plus fréquemment palpiter son sein, et le murmure flatteur qui retentit autour d'elle colore ses joues d'un vif incarnat. Quelle femme est insensible à la louange? En avez-vous rencontré, lecteur? Si cela est, je vous engage à les mettre sur vos tablettes.

Mais, en examinant la jolie danseuse, un souvenir subit me frappe : ces traits, cette taille, ce bouquet de roses, et ce projet de venir à Tivoli... Plus de doute, c'est mademoiselle Caroline; c'est ma petite fleuriste d'hier. Etourdi que je suis! je l'avais oubliée, et je me promenais dans ce jardin sans la chercher! Ah! puisque le hasard me la fait retrouver, sachons en profiter, et, en dépit du bon ton, tâchons de danser avec elle, afin de pouvoir lui parler.

Cependant, si des personnes qui me connaissent me voyaient danser à Tivoli.... Mais je brave les critiques, les railleries des jeunes gens, le persiflage des dames, et, en regardant les traits séducteurs de Caroline, je me dis avec Rousseau : « Il faut être heureux! c'est le premier besoin de l'homme!... » Or, pour devenir heureux, il faut d'abord que je danse avec Caroline.

Chapitre X. — Le Feu d'artifice. — Le Diseur de bonne aventure. — Le Cabinet aux silhouettes.

La contredanse vient de finir, on a reconduit les danseuses à leur place. J'ai suivi des yeux ma petite fleuriste. Je la vois s'asseoir près d'une vieille femme mise bien simplement : c'est la tante. Le danseur reste auprès d'elle : c'est le Jules d'hier au soir. Enfin une autre jeune fille est ramenée par son cavalier, et s'assied près de Caroline : cela complète la société, qui, comme je me le rappelle maintenant, devait en effet être composée de quatre personnes.

Je tourne et retourne pendant longtemps autour de mademoiselle Caroline et de sa compagnie; je passe devant le groupe, je regarde la jolie fille... mais on ne fait pas attention à moi. Je sens qu'il faut me décider à inviter; j'ai de la peine à m'y résoudre : je vais avoir l'air d'un petit commis marchand, d'un courtaud de boutique qui vient danser tous les dimanches à Tivoli. Pendant que je fais ces réflexions, l'orchestre joue le prélude : cela me décide; je m'approche des danseuses. Mais, au moment où je vais faire mon invitation, la jolie fleuriste se lève et donne sa main à un jeune homme qui m'a devancé et qui la conduit à la danse. Je suis arrivé trop tard : voilà ce que c'est que d'écouter un sot amour-propre; mais, pour la première contredanse, je réponds bien que je ne la manquerai point, et, de crainte d'être encore prévenu, je cours au quadrille où figure mademoiselle Caroline, et je l'engage pour la première contredanse. Elle accepte : je suis enchanté; je reste près d'elle; je mêle mes éloges à ceux de plusieurs jeunes gens; et, pendant que son danseur va en avant deux, je lui fais compliment de son bouquet de roses, et lui demande excuse pour ma gaucherie de la veille. Alors on me regarde, on me sourit, on fait plus attention à moi; j'ai lieu de croire que l'examen ne tourne pas à mon désavantage. Je risque, de temps à autre, quelques mots pour faire entendre que je ne suis venu à Tivoli que dans l'espoir de la rencontrer : on ne me répond pas, mais je vois que l'on m'écoute : pour peu qu'elle soit coquette, je ferai du chemin!... et elle l'est, elle doit l'être; toutes les femmes le sont. La contredanse finit. J'attends la suivante avec impatience; je pourrai causer avec Caroline, et il me sera facile alors de savoir ce que je puis espérer. Dans le plus court entretien je juge assez ordinairement à qui j'ai affaire, et je me trompe rarement; non que je croie tout ce qu'on me dit, mais je devine ce qu'on veut bien que j'espère. Les dames, plus expansives que les hommes, ont un certain laisser aller qui en dit beaucoup pour les gens habitués à leur commerce. Quand elles ont de l'esprit, deux mots le font connaître; quand elles n'ont que du jargon, elles vous en assomment; quand elles n'ont rien à dire, il n'y a pas moyen de s'y tromper. Montaigne a dit : Le style est l'homme; je crois qu'il aurait pu dire aussi : La conversation est la femme : tout en lui demandant bien pardon d'oser émettre mon opinion après la sienne.

Mademoiselle Caroline vient d'être ramenée à sa place. En attendant la prochaine contredanse, qui doit me fournir les moyens de la juger mieux, je me promène dans les bosquets qui environnent l'enceinte consacrée à la danse. Je ne veux pas rester comme un benêt près de la petite fleuriste ni affecter de passer sans cesse devant elle. Mais le moment approche où je vais serrer ses petits doigts, presser bien tendrement ses mains dans les miennes. Vive la danse pour les amoureux! on peut sans crainte laisser connaître ses secrets sentiments, on peut les déclarer sans parler. Je crois que c'est un peu pour cela que les jeunes demoiselles ont un si grand penchant pour cet exercice et goûtent tant de plaisir au bal. Combien d'aveux faits et rendus en formant une chaîne ou une trénis! et, malgré leur active surveillance, les mamans ne sauraient empêcher cela.

Mais le temps s'écoule; rapprochons-nous de ma danseuse.... Ah! mon Dieu! quel bruit!... quel vacarme!... quel bouleversement dans ce jardin!. . C'est une bombe que l'on vient de tirer; et tout le monde court vers le grand carré du milieu, en traînant ses chaises ou en les portant sur son bras : — C'est le feu!... c'est le feu! répète-t-on de tous côtés. Ah! quel empressement! Ces gens-là n'ont donc jamais vu de leur vie un feu d'artifice!... Comme ils se poussent, se heurtent, se disputent le passage!... quel tumulte!... Mais que sera devenue Caroline! Je cours à la danse... l'enceinte est déserte!... tous ceux qui la remplissaient l'ont abandonnée pour le feu d'artifice.... A la place où était assise ma jolie grisette, je ne vois que deux hommes qui se disputent une chaise qu'ils tirent chacun de leur côté, et dont ils finissent par emporter chacun la moitié, ce qui leur sera d'une grande utilité. Je joue de malheur avec mademoiselle Caroline! elle disparaît au moment où je crois me rapprocher d'elle. Cependant ne perdons pas encore tout espoir : elle est au feu d'artifice; tâchons de l'y trouver.

Je me dirige vers le lieu où la foule s'est portée; mais à l'aspect de cette cohue, dont une moitié cache l'autre (car les uns sont grimpés sur leur chaise et les autres s'accrochent aux bâtons), je sens qu'il y aurait folie à chercher quelqu'un là. Attendons la fin du feu; peut-être on retournera à la danse, et alors je la verrai. En attendant je me promène autour des spectateurs, et j'en vois presque autant que ceux qui sont montés sur des chaises. J'aperçois aussi plusieurs couples, qui, au lieu de se diriger du côté de la foule, s'en éloignent et vont s'éclipser dans de sombres bosquets : à coup sûr, ces personnes-là ne sont pas venues à Tivoli pour le feu d'artifice; mais je suis sûr, malgré cela, qu'elles le désiraient avec impatience, et que le bouquet leur fera autant de plaisir qu'à ceux qui l'attendent le nez en l'air.

On représente une scène pyrotechnique : c'est Ixion foudroyé par Jupiter; et j'entends un monsieur qui, tout en soutenant *son épouse*, et en élevant en l'air sa petite fille, qui pousse un cri à chaque pétard, tandis que le petit frère s'est caché sous les chaises, explique la pantomime à sa famille. — Qu'est-ce que ce grand homme en manteau rouge qui est à cheval sur un oiseau? demanda la petite. — C'est Jupiter, mon enfant; il est sur un oiseau de paradis. — Et cette verge qu'il remue dans sa main? — C'est sa foudre pour frapper les hommes qui ne sont pas sages. — Ah! oui!... c'est comme le martinet de ma maîtresse d'école. — Et quel est cet Ixion, mon ami? demanda l'épouse. — C'est, je crois, un Romain... Attends, que je me rappelle... Ah oui! c'est celui qui voulait conduire le char de Jupiter.... Tu vas voir, il sera foudroyé...? — Qu'est-ce que cela veut dire, mon ami? — Cela veut dire qu'on le jettera dans ce grand trou, qui est l'enfer, et une fois là... — Ah oui! j'entends, il sera fou... foudroyé; c'est juste. — Ah! là, là, j'ai peur! crie le petit garçon caché sous les chaises. — Taisez-vous, Octave; si vous remuez tant, vous nous ferez tomber. Je ne vous amènerai plus à Tivoli; vous êtes trop poltron. Fi! un grand garçon de neuf ans, qui joue toute la journée avec mon bonnet de garde national, et qui n'ose pas voir une fusée!...

Dans ce moment, un pétard éclate avec fracas et Octave fait un saut qui renverse la chaise de sa maman : celle-ci tombe en entraînant son époux et sa fille qui veut se retenir au pan de l'habit d'un monsieur, lequel habit, étant très-mûr, ne résiste pas à la secousse; le morceau reste dans la main de la petite fille, et le monsieur crie au voleur, croyant qu'on lui a dérobé son mouchoir, et ne trouvant même plus sa poche. Dans le même instant, une détonation plus violente et plus prolongée retentit dans les airs; mille feux brillent, se croisent, éclatent en serpentant, en éblouissant la vue, et répandent pour un moment un jour magique, une lumière extraordinaire dans les jardins, qu'ils semblent vouloir embraser; mais ce bruit, cet éclat, ce jour trompeur ne durent qu'un instant; quelques baguettes, des cartouches, des débris de bombes retombent seuls dans le jardin, et souvent sur les curieux, parmi lesquels ils mettent l'effroi et le désordre. Je vois une dame dont le chapeau est brûlé, une autre dont le châle est criblé de petits trous causés par les étincelles d'un restant de fusée, et je trouve que c'est payer un peu cher le plaisir de voir un feu d'artifice. Je m'éloigne fort content de n'avoir reçu aucune éclaboussure de la scène pyrotechnique, mais très-surpris de n'avoir pas aperçu mon

voisin Raymond dans quelque transparent; car, l'ayant perdu de vue parmi les apprêts du feu, je m'attendais à le voir figurer dans le bouquet.

Je retourne à la danse; celle que j'ai invitée n'y est pas. Il faut donc renoncer à l'espoir de retrouver Caroline; je laisse s'éloigner cette foule de bons bourgeois qui, dès que le feu est tiré, retournent tout de suite dans leurs foyers, contents d'avoir pris du plaisir pour toute la semaine. Je marche au hasard dans ces allées où les verres de couleur ne jettent plus qu'une lumière incertaine. Une clochette se fait entendre; et, quoique les éclats de rire de quelques jeunes gens, les chuchotements des dames et le bruit éloigné de la danse m'ôtent toute illusion sur l'ermitage, je monte cependant vers la demeure du soi-disant sorcier, qui, au moyen d'une baguette, d'une grande barbe, d'un chapeau pointu, d'une robe grise et d'un cornet de trois pieds de long, se charge de dire la bonne aventure à un prix très-modéré.

Les jeunes filles ont toujours eu beaucoup de penchant pour se faire dire la bonaventure. Celles qui sont novices brûlent de savoir si un beau brun ou un petit blond leur apprendra bientôt quelque chose; celles qui ne le sont plus veulent connaître la fidélité de leur amant, tout en demandant si un autre est amoureux d'elles; les jolies savent bien qu'elles feront des conquêtes, les laides se font illusion; le désir donne à toutes des espérances, et chacun est content. Je suis agréablement surpris en apercevant ma jeune fleuriste qui attend son tour pour se faire dire la bonne aventure. Je m'approche : elle me voit et rougit; c'est bon signe. Mais sa tante et le monsieur Jules sont auprès d'elle. Je ne pourrai lui parler... Une idée s'offre à moi pendant que le devin achève son commerce avec la demoiselle qui accompagne Caroline; je tire mes tablettes (un garçon prévoyant en porte toujours), je me retire près d'un lampion, et avec un crayon je griffonne une déclaration, bien tendre, bien passionnée, qui n'a pas le sens commun, mais qui, j'en suis sûr, flattera la petite.

Je me rapproche des curieux et particulièrement du devin. Caroline vient de remplacer son amie, déjà le cornet magique est appliqué à son oreille; je tire la robe du sorcier; je lui montre mon billet, sur lequel j'ai mis une pièce de cent sous; il tend la main et s'en saisit : ces gens-là comprennent facilement ce qu'on veut dire. Tout cela s'est fait sans que les curieux aient rien aperçu. On dit à mademoiselle Caroline mille choses fort jolies sans doute, car elle rit comme une folle: quelquefois elle paraît troublée, surprise; elle me jette un regard à la dérobée. Je gage que le sorcier lui parle de moi : cet homme-là connaît son métier; je le recommande aux dames. Le devin prend enfin la main de la jeune fille et lui remet son horoscope tout en lui glissant mon billet, et en lui recommandant de ne lire cela que le soir avant de se coucher. Je crois que mademoiselle Caroline a compris; car elle fourre le papier dans son sein avant de rejoindre sa tante.

Je la vois enfin s'éloigner avec tout son monde et je ne la suis pas. J'ai dans l'idée que mon ermite me dira tout ce que je veux savoir; car il a parlé bas à la petite et elle lui a souvent répondu par le moyen du cornet.

Mon homme vient à moi et me fait passer dans son ermitage, où, sans attendre que je l'interroge, il entre sur-le-champ en matière : — Elle se nomme Caroline. — Je le sais. — Elle est fleuriste. — Je le sais encore. — Elle a dix-huit ans. — Je le crois. — Elle n'a point d'amant. — Je l'espérais. — Elle veut rester sage. — J'en doute. — Elle vous a remarqué. — Je le conçois. — Vous lui plairez. — Je le désire. — Elle travaille rue Sainte-Apolline, depuis huit heures du matin jusqu'à huit heures du soir. — Je n'en veux pas savoir davantage.

Je récompense le précieux devin et redescends dans les jardins, qui commencent à être déserts. Je prends le chemin de la sortie, enchanté de savoir enfin où je pourrai retrouver mademoiselle Caroline.

En passant devant la boutique à silhouettes, il me semble entendre une voix qui ne m'est pas étrangère. Je m'arrête... on se dispute dans le petit cabinet de papier huilé; et je reconnais la voix de mon voisin Raymond. Que diable fait-il là?... Ecoutons : c'est le faiseur de silhouettes qui parle dans ce moment.

— Monsieur, il est onze heures et demie; tout le monde est parti, il faut que je détale aussi.... — Encore une silhouette, mon ami, et je m'en vais. — Monsieur, voilà plus de deux heures que vous êtes dans mon cabinet; je vous ai déjà découpé dix-sept fois... — Eh bien! cela fera dix-huit. Oh! je ne suis pas embarrassé de mon portrait; je trouverai à le placer de reste!... on me le demande partout... Monsieur, je vous dis qu'il faut que je ferme ma boutique... — Fermez-la si vous voulez, je reste dedans; je ne veux pas encore sortir... — Vous sortirez, monsieur!... — Encore une silhouette... — Non, monsieur, cela ne se peut pas.

Je ne puis retenir un éclat de rire que m'inspire la résolution de Raymond, qui, de crainte d'être arrêté pour toutes les sottises qu'il a faites dans la soirée, est allé se cacher dans le cabinet aux silhouettes, dont il ne veut pas à toute force déguerpir. Mais ma voix a porté le trouble dans l'âme de mon voisin. — Tenez, dit-il à son peintre en ciseaux, entendez-vous?... Il y a du monde près de nous; vous me disiez que le jardin était désert. — Monsieur, payez-moi et allez-vous-en! ou je vais aller chercher l'adjudant pour qu'il vous mette dehors.

La menace de l'adjudant fait frémir Raymond, il sent qu'il faut quitter le cabinet protecteur; mais, avant de se risquer dans le jardin, il passe sa tête en dehors de la porte, afin de voir si personne ne le guette. La première personne qu'il aperçoit est votre serviteur, qui, à l'aspect de la figure pâle et décomposée de son voisin, sent redoubler son envie de rire. Raymond, en me voyant, ne sait s'il doit se cacher encore; mais il prend son parti, et, bien certain que je n'abuserai pas de sa situation malheureuse, il s'accroche à moi comme à l'ancre de salut.

— Mon cher monsieur Dorsan... que je suis aise de vous rencontrer!... si vous saviez ce qui m'est arrivé ce soir dans ce maudit jardin! — Oh! je le sais!... cela a fait assez de bruit. — Ah, mon Dieu! est-ce qu'on a l'intention de m'arrêter?.... — Mais cela serait possible. L'homme que vous avez blessé est très-mal; les jeunes gens dont vous avez gâté les habits se sont rassemblés à la porte de sortie; les dégâts que vous avez commis dans le jardin sont considérables; et... — Ah! malheureux!... Et Raymond rentre dans le cabinet aux silhouettes malgré le propriétaire, qui le prend par son habit pour le mettre dehors.

— Sauvez-moi, mon voisin, je n'ai d'espoir qu'en vous. — Allons, j'y consens, quoique cette nuit vous m'ayez joué un tour bien perfide... — Ah! je vous jure... je vous assure... c'est le hasard... Je démentirai tout ce que j'ai dit, si cela peut vous faire plaisir... je dirai que la jeune fille a couché avec moi... — Non pas, s'il vous plaît, monsieur Raymond, gardez-vous bien de jamais parler d'elle; mais commencez par sortir de cette boutique de découpures, et suivez-moi. — Je vous suis, mon cher voisin... Donnez-moi mes portraits.... combien ces silhouettes? — Dix-sept, à quarante sous, ça fait juste trente-quatre francs, monsieur. — Diable! c'est un peu cher! — C'est le prix. — Allons, dis-je à Raymond, dont la figure piteuse ne valait pas alors trente-quatre francs, vous aurez là de quoi faire des heureuses : c'est un petit dédommagement.

Raymond s'exécute; il paye en soupirant, et s'empare de mon bras en me suppliant de le protéger.

— Je ne demande pas mieux, lui dis-je; mais vous sentez bien que je ne puis pas seul tenir tête à une cinquantaine de jeunes gens qui vous attendent à la porte, et paraissent décidés à vous faire un mauvais parti. — Oui... oui, je le sens; je ne puis cependant pas passer la nuit ici... et sans chapeau, je m'enrhumerais, et je dois demain chanter l'air de *Joconde* dans une soirée d'amateurs. — C'est fort embarrassant. Voulez-vous risquer de passer par la porte?... — Non certes... Ces jeunes gens, quand ils ont la tête montée... ils sont très-brutaux... — Alors, je ne vois plus qu'un moyen, c'est d'escalader les murs... — Mais si l'on me prend pour un voleur?... — Ne craignez rien; j'ai mon projet... Venez.

Nous prenons les chemins les plus sombres. Raymond me suit en tremblant : je le mène contre les murs de la rue de Clichy; je le fais s'asseoir à terre derrière une charmille.

— Restez là; je vais sortir et revenir me placer dans la rue de Clichy contre cette muraille. J'attendrai le moment favorable où vous pourrez descendre sans danger; alors je vous donnerai le signal. — Quel signal? — Deux coups dans la main. — C'est entendu... Ce mur est un peu haut... mais enfin plutôt que d'être assommé... il n'y a pas à balancer. — Adieu, de la patience; ne faites pas de bruit, ne bougez pas, et attendez bien le signal... — Oh! je n'ai garde d'y manquer... Vous ne pourriez pas me prêter votre chapeau? — Impossible; je chante demain un duo. — Alors je vais mettre mon mouchoir sur ma tête. — Vous ferez fort bien. — Ah! si on vous questionne à la porte, vous direz que je suis parti. — Cela va sans dire. — Ne me laissez pas trop longtemps .. — Tant que je verrai rôder du monde, vous sentez que je ne vous engagerai pas à vous montrer. — Mon cher Dorsan!... que d'obligations!... — Adieu, je vais veiller sur vous!...

Je m'éloigne en riant de la position et de la poltronnerie de Raymond. Je sors enfin du jardin; il était temps, on allait fermer les portes : je donne en passant un coup d'œil à la rue de Clichy, où mon voisin me croit en sentinelle pour sa sûreté, et je regagne ma demeure, laissant le cher Raymond attendre le signal. Sa conduite de la veille méritait bien cette petite vengeance : d'ailleurs les plus promptes sont toujours les meilleures.

CHAPITRE XI. — Au clair de la lune.

Je continue mon chemin en me félicitant de ma petite espièglerie, et riant de la peur de Raymond et de la figure qu'il doit faire en m'attendant. Mais bientôt ma pensée se reporte vers un objet plus agréable : je pense à la charmante Caroline. Elle a lu mon billet, je n'en saurais douter, et demain j'irai à son magasin et je saurai bientôt ce que je puis espérer. Voilà sans doute un projet qui n'est pas très-moral!... Je cherche à séduire une jeune fille pour satisfaire un caprice qui ne durera qu'un moment, que voulez-vous!... J'ai de grands défauts : je crois que les garçons sont au monde pour faire la cour aux filles. C'est à celles qui veulent rester sages à faire comme Nicette, à ne point se laisser séduire.

Tout en rêvant, me voilà chez moi. Le chemin m'a paru court. Il est vrai que le temps est superbe : la lune est au moins aussi belle qu'hier, mais ce n'est point du firmament que je m'occupe ce soir. Je vais frapper... lorsqu'une personne, qui était assise sur le banc de pierre près de la porte cochère, se lève vivement et vient à moi.

— Ah! vous voilà, monsieur Dorsan... je vous attendais...

Je reconnais ma petite bouquetière, que la vue de mademoiselle Caroline avait bannie de mon souvenir... Elle ne m'a pas oublié.... elle m'attendait dans la rue!... et il est près de minuit!

— Depuis quand êtes-vous là, Nicette? — Depuis neuf heures, monsieur. — Et pourquoi m'attendre si longtemps? — Ah! monsieur... pardon; mais j pouvais pas y tenir. je voulais vous remercier encore... et vous dire l'emploi que j'ai fait de mon argent. — Ma chère amie, cela n'était pas nécessaire; je suis sûr que vous vous conduires bien. — Monsieur, est-ce que cela vous fâche que je vous aie attendu?... je vais m'en aller...



Ah! monsieur Eugène, dit Agathe, c'est donc comme ça que vous donnez dans les bonnets ronds?

Je devine au son de sa voix qu'elle est prête à pleurer. Lui aurais-je parlé durement? Elle va s'éloigner le cœur gros... je lui prends la main, je l'arrête... elle pousse un profond soupir... Pauvre Nicette!... serait-ce pour moi?... Si cela est, je la plains. Je ne mérite vraiment pas d'être aimé par une âme sensible et constante, et pourtant je veux que l'on m'adore et que l'on me soit fidèle : arrangez cela, si vous pouvez.

— Voyons, ma chère Nicette, contez-moi tout ce que vous avez fait depuis hier?... — Cela ne vous ennuiera donc pas, monsieur? — Non sans doute : est-ce que je ne m'intéresse pas à tout ce qui vous regarde? — Ah! monsieur!... si vous!... m'y v'là, monsieur : d'abord je suis allée chez ma mère... parce qu'enfin... c'est ma mère, et, quoiqu'elle m'ait mise à la porte, j' lui dois toujours du respect. — C'est juste, vous avez fort bien fait. Et comment vous a reçue madame Jérôme? — Très-mal, monsieur!... oh! très-mal!... Elle ne m'a pas seulement demandé où j'avais passé la nuit!... Cependant elle m'a encore proposé d'épouser Beauvisage, et qu'alors elle me pardonnerait ce qu'elle appelle mes caravanes... Est-ce que j'ai fait des caravanes avec vous, monsieur? — Non certainement, et après? — Oh! dame, j'ai refusé, parce que, pour ce qui est du mariage, j'ai d' la tête aussi... Alors... elle m'a encore battue, et cette fois vous n'étiez pas là pour l'empêcher!...

Je ne puis m'empêcher de sourire de la naïveté de Nicette, qui me rappelle le soufflet que j'ai reçu pour elle; mais je souffre de la dureté de madame Jérôme : mettre sa fille à la porte, la frapper, la laisser sans ressources dans l'âge où les plus faciles, et souvent les seules, sont dans le libertinage!... Ah! il y a des mères indignes de ce nom!

— Enfin, Nicette? — Enfin, monsieur, j'ai fait mon paquet et je suis sortie de la maison sans avoir vu ma sœur, qui n'aura pas osé se montrer devant moi. Je me suis dit : Ne nous chagrinons pas; je n'ai rien à me reprocher. Je refuse le charcutier, c'est vrai; mais quand il s'agit du reste de sa vie, on peut bien faire sa volonté. Je me suis donc éloignée avec mon petit paquet. Je ne sais pas comment cela s'est fait; mais, tout en marchant... je me suis trouvée dans vot' rue... Je cherchais un petit cabinet... j'en ai loué un là-bas... tout près, dans la rue Saint-Honoré, contre le boulevard. J'ai acheté un lit et une chaise; c'est tout ce qu'il me faut. Demain j'aurai une table pour mes bouquets; quant aux fleurs, je sais où m'en procurer. Je m'établirai là... sur le boulevard... au coin de la rue... au moins, lorsque vous voudrez des bouquets, monsieur, je serai tout près de chez vous... et il vous sera ben facile de me le faire savoir... Ai-je bien fait, monsieur?

Nicette avait fini de parler, je l'écoutais encore. J'étais touché de son attachement. Elle avait voulu se rapprocher de moi, je le devinais; et la manière dont elle me le disait avait quelque chose de si naïf, de si simple, qu'il semblait qu'en agissant ainsi elle n'avait fait que son devoir.

— Vous ne me dites rien, monsieur : est-ce que vous êtes fâché que j'aie quitté mon quartier pour venir... dans celui-ci?... Ah! si c'est cela, dès demain je chercherai une autre chambre... je m'en irai bien loin... bien loin... vous ne me verrez jamais sur votre chemin!... — Que dites-vous! moi, fâché de ce que vous êtes près de moi! c'est très-mal de me dire cela, Nicette! j'avais cru vous prouver tout l'intérêt que je prends à vous. — Ah! pardon, monsieur Dorsan, pardon... c'est que j'aurais dû peut-être vous demander la permission... vous êtes mon protecteur. — Taisez-vous, vous êtes une enfant. Je suis bien aise que vous logiez dans ce quartier. Je vous verrai souvent, et toujours avec plaisir. — Ah! monsieur, et moi aussi. Cependant je ne prendrai plus la liberté de vous attendre à votre porte. Je n'ai fait cela aujourd'hui que pour vous rendre compte de ma conduite, et afin que vous sachiez où je suis maintenant. — Ne vous en excusez pas, ma chère amie... j'aime tant à vous voir... Ah! Nicette, quelle nuit cruelle et charmante j'ai passée près de vous!... je ne l'oublierai jamais de ma vie. Je sens que je n'aurais pas deux fois le même courage. — Ne parlons plus de cela, monsieur Dorsan. Je vais rentrer, il est bien tard, et je vous empêche toujours de dormir... Il est vrai que c'est la dernière fois que cela m'arrivera. — Chère Nicette! vos attraits piquants, vos grâces, votre aimable franchise m'accompagneront toujours dans cette chambre... où je voudrais vous voir encore. — Ah! monsieur Dorsan! ne dites pas cela, je vous en prie... Je suis trop loin de vous... une bouquetière. — Ah! Nicette... si vous vouliez cependant... — Adieu, monsieur Dorsan; adieu.



Madame Dupont, ma portière.

Elle me dit adieu, mais elle ne s'en va pas. Je tiens une de ses mains; elle me repousse et me serre en même temps. Mes yeux sont fixés sur les siens; nous ne disons plus rien... mais si ma porte cochère était ouverte... ah! je crois que Nicette me suivrait encore. Des cris subits nous tirent de cette douce situation. Un homme accourt en criant au voleur. Nicette se dégage, elle m'adresse un adieu bien tendre et se sauve; je veux la retenir... elle est déjà loin.

Je frappe à ma porte; je vais entrer... L'homme qui courait tout seul, et que j'ai pris pour un ivrogne, se jette en même temps que moi dans la porte cochère, et va rouler dans la cour en s'écriant : — Enfin je suis sauvé!

J'ai reconnu la voix de Raymond; je suis curieux de savoir la fin de ses aventures. La portière, qui a entendu du tapage, arrive avec de la lumière, et nous voyons Raymond, dont le pantalon est déchiré depuis la ceinture jusqu'au genou, et qui, haletant de fatigue, est étendu dans la cour, où il cherche à reprendre sa respiration.

— Ah! mon Dieu! s'écrie madame Dupont, que vous est-il arrivé, monsieur Raymond? vous voilà dans un triste état! — Comment! c'est vous? lui dis-je à mon tour; et pourquoi avez-vous quitté Tivoli sans attendre mon signal? — Oui!... il me paraît que je l'aurais attendu longtemps, votre signal! — Vous êtes trop impatient. — J'étais depuis une heure dans un coin, lorsque j'ai aperçu des gens qui faisaient une ronde; ma foi, la peur m'a pris, et je me suis décidé à escalader. Mais dans la précipitation que j'ai mise à grimper au mur, je me suis accroché à des verres brisés, ma culotte s'est déchirée; je me suis blessé l'épine dorsale. Dans la rue du Mont-Blanc, des ivrognes m'ont insulté; je croyais même qu'ils voulaient me voler; je me suis sauvé en appelant du secours, et, Dieu merci! me voilà au port; mais je me souviendrai de Tivoli!... — Monsieur, dit madame Dupont, il faudra bassiner votre dos avec de l'eau de boule... — Oui, c'est ce que je ferai demain matin... — Au moins, dis-je, avez-vous conservé vos silhouettes? — Je crois que j'en ai perdu quelques-unes en descendant du mur. — Diable! tant pis; cela déposera contre vous, et, avec votre profil, il sera facile de vous retrouver. Je vous engage à mettre un faux nez, et à porter des besicles pendant quinze jours.

Mon voisin, qui voit bien que je me moque de lui, prend sa chandelle et remonte clopin-clopant sans m'adresser la parole. Lorsque nous sommes sur notre carré, je le salue en souriant et rentre seul dans ma chambre, où je dors assez paisiblement. Les nuits se suivent et ne se ressemblent pas : c'est ce que disent toutes les femmes quinze jours après leur mariage.

CHAPITRE XII. — Les Contrariétés.

Le souvenir de mes deux jeunes filles est ma première pensée à mon réveil. Je ne puis pas dire laquelle, de Nicette ou de Caroline, se présente d'abord à mon imagination; je sais qu'elles me plaisent toutes deux; mais Nicette est honnête, elle veut rester sage; j'ai jusqu'à présent bien agi avec elle, tâchons de ne point gâter ce que j'ai fait. Ne soyons que son ami, ne fût-ce que pour connaître avec une femme un nouveau sentiment.

Pour mademoiselle Caroline, je la juge différemment; je ne la crois pas novice; son petit air innocent avec M. Jules ne m'en impose point : elle cherche à trouver un mari, mais elle n'aime pas ce pauvre garçon; si elle l'aimait, aurait-elle écouté en souriant toutes les fadaises que je lui ai débitées? si elle l'aimait, aurait-elle dansé avec d'autres?... Mademoiselle Caroline est très-coquette, et je crois passablement rusée. Cependant elle m'a assez mal reçu dans la rue lorsque je l'ai suivie; il est vrai qu'elle était de mauvaise humeur parce que j'avais froissé sa parure du lendemain, ce qui était alors bien plus intéressant qu'une conquête, puisque cela devait lui en procurer mille. Mais je saurai bientôt à quoi m'en tenir.

A midi, je me rends dans le magasin que mon sorcier m'a indiqué. Il ne m'a pas trompé : au milieu de plusieurs minois chiffonnés, j'aperçois ma charmante danseuse. Toutes ces demoiselles baissent les yeux [illegible] d'un jeune homme; mais toutes m'examinent en des[illegible] m'a reconnu; je le vois à un certain embarras, à l'envie qu[illegible] de me regarder et à l'assiduité qu'elle met à son ouvrage, [illegible] cacher son trouble. Il faut bien que je sois venu dans le ma[illegible] quelque chose : je demande des bouquets, des guirlandes, de[illegible] On me montre de tout cela; mais c'est un monsieur qu[illegible] d'étaler à mes yeux toute la fraîcheur de sa bouti[illegible] ne bougent pas de leur place.

[illegible] mon compte; je vois cependant qu'il faut en finir. J[illegible] francs de fleurs artificielles, que je paye tout d[illegible] adresse en priant que l'on m'envoie cela dans la journée, parce que je pars le lendemain pour la campagne. On me le promet. Je m'éloigne. Caroline doit me comprendre; mais viendra-t-elle? voilà ce que j'ignore.

Je rentre chez moi, je préviens ma portière que j'attends des emplettes que je viens de faire, et que la porteuse doit monter à ma chambre. Je suis dans mon appartement, où je m'impatiente comme tous les jeunes gens à un premier rendez-vous, comme toutes les jeunes filles que leurs mamans retiennent au logis lorsqu'elles brûlent de sortir. Une heure se passe, personne ne vient... Une autre va s'écouler; je suis près de retourner au magasin... lorsqu'on sonne à ma porte; en un saut j'y suis, j'ouvre... c'est M. Raymond qui paraît devant moi, chargé d'un énorme carton.

— Que me voulez-vous, monsieur Raymond? — Mon voisin, je vous salue. — Mais, de grâce, qui vous amène chez moi? — Je vais vous l'expliquer... Permettez que j'entre pour déposer ce carton...

Et, sans attendre ma réponse, il entre dans mon antichambre et s'assied sur une chaise. Je reste debout devant lui, espérant que cela le fera partir plus tôt.

Pardon, si je me mets à mon aise; mais le dos me fait encore très-mal... Ce mur était diablement haut. — Que me voulez-vous? je vous en supplie, parlez; je suis très-pressé. — M'y voilà : d'abord je voulais faire ma paix avec vous, parce qu'entre voisins on ne doit pas se fâcher... — Eh! mon Dieu! je ne le suis nullement. — Si vous ne l'êtes pas, j'en suis bien aise : voilà qui est fini... Je cherchais une occasion de venir vous parler, elle s'est présentée, je l'ai saisie : on vient de sonner tout à l'heure à ma porte, en vous demandant... — Quoi!... tout à l'heure!... et qui? — Une jeune fille... assez jolie même... mais pas tant que celle d'hier... — Une jeune fille!... et que voulait-elle?.. achevez donc? — Elle vous apportait ce carton, et n'avait rien d'autre à vous dire... — Eh bien!... où est-elle?... qu'avez-vous dit?... — Je me suis chargé du carton en disant que vous étiez sorti, afin d'avoir le plaisir de vous le remettre moi-même et de faire ma paix avec vous. — Oh! mon Dieu!... est-il possible?... Quoi? il faudra que vous vous mêliez toujours des affaires des autres!... et cela pour me faire damner! Je gage que c'était elle!...



LA SOIRÉE DE M. VAUVERT.
Exécution de *la Princesse de Navarre*.

J'ouvre le carton pendant que Raymond me regarde avec surprise, ne sachant plus quelle contenance tenir en voyant la colère briller dans mes yeux, lorsqu'il s'attendait à recevoir des remerciments. Je trouve toutes les fleurs que j'ai achetées, et, dans ma fureur, je donne un coup de pied dans le carton. Les bouquets, les garnitures volent en l'air, et une guirlande à la jardinière retombe sur le front de Raymond, qui n'ose pas se décoiffer, parce que mon accès de colère l'a pétrifié.

Après avoir bien tempêté, bien froissé et mutilé mes fleurs, je me jette dans un fauteuil, et ma vue se porte sur mon voisin : alors ma colère se passe; il m'est impossible de garder mon sérieux en voyant Raymond couronné et roulant des yeux effarés autour de lui. Je pars d'un éclat de rire; cela le rassure, et il rit aussi pour m'imiter, mais de cette manière forcée qui ressemble à une grimace, et non de ce rire inextinguible que les dieux font éclater lorsque Vulcain leur verse à boire.

Le lecteur ne s'attendait guère
A voir Vulcain dans cette affaire.

— Eh bien! dit enfin M. Raymond en tâchant de sourire encore, il me paraît que votre colère est passée? — Il faut bien prendre son parti. — Est-ce que vous n'êtes pas content des marchandises qu'on vous envoie? — Il s'agit bien de marchandises, monsieur Raymond!

vous me forcerez à déménager... — Moi! mon voisin.... Et pourquoi donc cela? — Parce que vous semblez être placé à côté de moi pour contre-carrer tous mes desseins, pour me faire donner au diable!...— Je ne comprends pas... — Pourquoi, lorsque l'on sonne chez vous, en se trompant, ne renvoyez-vous pas les personnes chez moi? Pourquoi dites-vous que je n'y suis pas quand j'y suis? Pourquoi vous chargez-vous de ce carton lorsque j'ai besoin de parler à celle qui l'apportait? — Mon cher voisin... je suis désolé... j'ignorais... — Je vous en prie en grâce, M. Raymond, ne vous mêlez plus de mes affaires, ou nous nous fâcherons très-sérieusement!... Vous avez bien assez d'autres occupations dans la maison en écoutant les caquets des cuisinières, en épiant la conduite des femmes, en espionnant les petites filles et en vous immisçant dans les querelles de ménage, sans venir encore vous inquiéter de ma conduite. — Mon voisin.... je vous assure que l'on m'a noirci dans votre esprit... Je suis incapable... J'aime à plaisanter, voilà tout; mais jamais je ne ferai de caquets. D'abord, je ne suis pas bavard. Si je l'étais, je pourrais vous dire que la dame du premier a deux amants; que son mari entretient une maîtresse en ville; que M. Gérard, du second, a de mauvaises affaires et que j'ai vu des assignations pour lui chez la portière; que madame Bertin donne des soirées pour trouver des maris à ses filles; que sa cuisinière fait danser l'anse du panier; que celle du fond de la cour a un amant à qui elle porte des bouillons; que le petit employé Gerville fait des dettes et ne répond point quand ses créanciers viennent sonner chez lui, et mille autres choses! Mais tout cela ne me regarde pas; j'ai bien assez de mes propres affaires, sans m'inquiéter de celles des autres. J'ai pris ce carton croyant vous obliger et pour avoir l'occasion de vous être bon à quelque chose : cela vous fâche; c'est fini. Désormais j'enverrai les personnes vous parler, même quand vous n'y serez pas. Je vous salue, mon voisin. — Ah! encore un mot, s'il vous plait. Comment était la jeune fille qui portait ce carton! — Mais bien... c'est-à-dire gentille... — Quelle taille? — Moyenne... — Brune? — Oui... brune ou châtaine... — Les yeux noirs? — Oui... c'est-à-dire gris-foncé... — Ah! c'est elle!... — Qui, elle?... — Cela ne vous regarde pas, monsieur Raymond. — C'est juste; je vous demandais cela par inadvertance... Adieu donc... Ah! viendrez-vous ce soir chez madame Vauvert? Il y a grande soirée, concert et peut-être bal... Je crois qu'il y aura beaucoup de monde. Je chanterai l'air de *Joconde*. M. Vauvert m'a prévenu qu'il aura une jeune personne qui est de la première force sur la guitare, et un monsieur qui chante l'italien comme un Bouffon. — Voilà qui est séduisant. — Je crois que madame Bertin ira avec ses demoiselles... La cadette étudie un morceau qu'elle doit jouer sur le piano. Mais le temps se passe, et j'ai mille courses à faire. Au revoir, mon voisin. J'ai promis à Vauvert de lui amener une basse et une quinte pour compléter son quatuor. Je cours prévenir mes amateurs.

Il est parti enfin. Ce maudit homme est cause que je n'ai pas vu Caroline; car c'est elle, je n'en doute pas, qui m'a apporté le carton. Que vais-je faire maintenant? retourner au magasin... que dirai-je? Je n'en sais rien; mais je ne veux pas avoir inutilement rempli ma chambre de fleurs artificielles; je retourne rue Sainte-Appoline.

Le maître n'y est point : tant mieux. Je crie, je me plains de ce qu'on ne m'a pas envoyé mes fleurs. Une demoiselle se lève et assure qu'elle vient de les déposer chez moi. Ce n'est pas Caroline; ce n'est donc pas elle qui est venue. Je me calme, je rejette la faute sur mon voisin; la dame qui remplace le maître gronde la demoiselle. Je rachète des guirlandes que, soi-disant, j'avais oublié de prendre, et je demande qu'on les apporte avec moi. Cette fois c'est Caroline que l'on choisit pour m'accompagner! Je vais donc enfin lui parler librement et me trouver seul avec elle... Un moment! je n'y suis pas encore; ne nous flattons pas d'avance : on se trompe si souvent.

Mademoiselle Caroline marche les yeux baissés : je me tiens à une distance respectueuse; mais à quelques pas de son magasin, je la fais monter dans un fiacre qui nous conduit chez moi. La jeune personne hésite d'abord pour entrer dans la voiture, mais je la presse... elle se décide, et là il faut bien qu'elle entende tout ce que l'amour me fait dire, si l'on peut appeler amour les folies qui depuis la veille m'ont occupé.

Mais les obstacles donnent du prix à la moindre fantaisie, et d'un simple caprice font quelquefois un sentiment profond. Les difficultés que j'avais éprouvées pour entretenir Caroline me font trouver un grand charme à être avec elle; mes discours en ont plus de feu, plus d'éloquence!... et il en faut si peu pour convaincre une jeune fille dont le cœur est déjà à demi vaincu!

Tout me fait donc espérer le plus heureux succès. Cependant la voiture s'arrête, nous descendons, et mademoiselle Caroline me donne mon carton sans vouloir monter chez moi. En vain je jure et m'engage à être sage : rien ne peut vaincre l'obstination de la fleuriste; tout ce que je puis obtenir, c'est un rendez-vous sur le boulevard pour le lendemain soir.

Elle est partie : je rentre seul, et je ne puis m'empêcher de songer à la différence qui existe entre la conduite de mademoiselle Caroline et celle de Nicette. La nuit, me connaissant à peine, la petite bouquetière m'a elle-même demandé à venir chez moi; et, au milieu de la journée, ayant un motif pour s'y rendre, la fleuriste craint de m'y accompagner. Que dois-je en conclure? que l'une connait mieux le danger que l'autre?... non; Nicette le connaissait, mais elle n'y songeait pas; elle se fiait à moi. Que Caroline est plus sage que Nicette? plus, cela n'est pas possible; je crains le contraire, et la différence qui existe dans leurs bouquets pourrait bien exister aussi dans leur vertu.

Attendons le rendez-vous. J'irai ce soir chez M. Vauvert, non pour y entendre Raymond chanter l'air de *Joconde*, mais parce qu'il s'y trouve habituellement une réunion d'originaux qui m'amusent, sans compter le maître et la maîtresse de la maison, qui valent bien un chapitre particulier.

CHAPITRE XIII. — Concert d'amateurs.

Il y a dans Paris des réunions pour tous les goûts, pour toutes les conditions, pour tous les états, pour toutes les opinions, enfin pour toutes les classes.

Un jeune homme, avec de la tournure et du savoir-vivre, peut aller partout; rien n'est si facile que de se glisser dans les grandes réunions, dans ces fêtes brillantes et dans ces bals tellement à la mode que l'on s'y foule sans s'y voir. Là, le maître et la maîtresse du logis ne savent point le nom de la moitié des hommes qui composent leur société. Il est d'usage, dans le grand monde, de présenter qui l'on veut, sans en demander la permission. Le nouveau venu va saluer l'amphitryon et sa femme; on échange les mots convenus en se souriant d'une manière fort aimable : puis tout est fini, et vous pouvez jouer, danser et vous rafraîchir sans faire désormais attention au maître de la maison.

Il n'est pas aussi facile d'être reçu dans ce qu'on appelle les *réunions bourgeoises*. Là, le maître du logis, un peu plus exigeant que le marquis ou le banquier de la Chaussée-d'Antin, aime à connaître les personnes qui viennent chez lui. Lorsqu'un jeune homme lui en présente un autre, il s'informe de son nom, de son état, de sa conduite; il en est même qui poussent le ridicule jusqu'à faire froide mine aux jeunes gens dont les manières trop lestes ne leur conviennent point. Mais cette extrême sévérité de mœurs ne se trouve qu'au Marais ou au fond du faubourg Saint-Germain.

Entre le grand monde et la bourgeoisie, entre l'étiquette et la licence, on trouve de ces cercles agréables où règnent une aimable liberté, une gaieté franche, une douce intimité; c'est en général chez les artistes que l'on rencontre tout cela. Les arts se tiennent par la main; les vrais talents ne sont point jaloux les uns des autres; ils s'estiment, se recherchent et s'apprécient : voilà pourquoi on trouve chez eux de l'esprit sans méchanceté, des plaisanteries sans aigreur, des rivalités sans envie, du mérite sans morgue et de la fortune sans prétention.

Viennent ensuite les réunions bizarres, qui se composent avec toutes les autres. Ceux chez qui elles se tiennent ne savent pas recevoir le monde; mais ils veulent cependant en avoir beaucoup, parce que c'est le bon genre de donner des soirées, et que personne aujourd'hui ne veut être au-dessous de son voisin. Moi, j'ai pour habitude de n'aller qu'où je suis invité personnellement; je n'aime pas à me faire présenter, à moins que ce ne soit dans ces cohues où l'on se rend comme on irait au spectacle, et où je puis ne pas retourner sans être taxé d'impolitesse, parce qu'on ne m'y aura point remarqué.

La société de monsieur et madame Vauvert peut se ranger dans le dernier rang des réunions dont je viens de parler. Le maître du logis se figure qu'il est musicien, et de sa vie il n'a pu battre une mesure en trois temps, ni observer une demi-pause ou un soupir, quoiqu'il emploie pour cela ses pieds, sa tête et ses mains. Cependant il fait quelques batteries sur la guitare, et quand il a pu accompagner une petite romance sans rencontrer une pause ou un soupir sur son chemin, il est le plus heureux des hommes. Ajoutez à cela une passion permanente pour le beau sexe auquel il fait une cour assidue en dépit de sa femme, un nez toujours plein de tabac, une mise sale et des jabots, une haleine forte et des yeux en coulisses, une taille moyenne et un corps qui tremble toujours, vous aurez une idée de M. Vauvert, très-bon enfant malgré ses petits défauts, et dont le plus grand tort est de ne pas être sage et rangé à quarante-cinq ans. La gaieté est de tout âge; mais le libertinage, c'est bien différent :

> S'il est un temps pour la folie,
> Il en est un pour la raison.

Et j'espère bien, à quarante ans, être aussi sage que je le suis peu maintenant. Mais venons à madame Vauvert.

Elle a dû être bien; le mal, c'est qu'elle veut l'être encore. Son teint est toujours frais et vermeil, même quand elle est malade, ce qui fait dire aux mauvaises langues qu'elle le fait elle-même; aucun usage de la société, mais en revanche beaucoup de curiosité et un talent extraordinaire pour brouiller tout le monde, en ayant l'air de ne jamais dire du mal de personne; de plus, un penchant très-prononcé pour les jolis garçons et le chocolat.

La maison de madame Vauvert est cependant amusante, parce qu'il n'y règne aucune gêne, que chacun y fait ce qu'il veut, qu'on y rencontre une foule d'originaux et qu'à chaque soirée on est certain d'y voir de nouveaux visages. La plupart de ceux que l'on y présente ne font que passer comme dans une lanterne magique; ceux qui ne veulent que rire y retournent, je suis de ce nombre : aussi Vauvert m'ap-

pelle-t-il son cher ami, tandis que madame son épouse me fait un petit sourire tout à fait gracieux.

Comme M. Vauvert n'est qu'un simple employé, il ne loge pas au premier; mais les jours de soirée il fait placer des petits bouts de chandelle le long de son escalier, afin que les artistes et les amateurs ne se cassent pas le nez avant d'arriver au troisième au-dessus de l'entresol. Il n'a point de domestique, mais il a un neveu de quatorze à quinze ans, petit clerc de notaire, espiègle et sournois, que le cher oncle cherche à rendre utile les jours de réunion, ce qui déplaît au jeune homme, qui ces soirs-là rentre par malice plus tard de chez son notaire afin de ne pas être aux ordres de son oncle et de sa tante. Il est près de dix heures lorsque j'arrive chez M. Vauvert; ce n'est qu'à cette heure-là que la société est rassemblée : les petits bourgeois, qui veulent singer les seigneurs, croient qu'il est du bon genre d'arriver très-tard. Les amateurs ou chanteurs aiment à se faire attendre, et de cette manière je pense qu'on finira par ne se réunir que le lendemain matin. Je sonne. C'est madame Vauvert qui vient m'ouvrir, d'où je conclus que le petit neveu n'est pas encore rentré.

— Ah! vous voilà, mon petit Dorsan; vous êtes bien gentil d'être venu : nous aurons beaucoup de monde ce soir. — Comment, vous aurez?... Est-ce que ceux que vous attendez ne sont pas encore arrivés?... — Il y en a en retard... mais il est encore de bonne heure... — Pas trop. — Nous avons une grande demoiselle du Conservatoire qui a une voix superbe... — Diable!... — Et une dame qui joue de la basse. — Ah! mon Dieu! mais c'est comme chez Nicolet ici : toujours de plus fort en plus fort. — Ah! qu'il est drôle!... hi! hi! hi!... — Et qu'a-t-on déjà fait en musique? — Rien encore... — Comment, rien! et il est dix heures : qu'attendez-vous donc pour faire commencer votre concert? — Le petit Martin n'est pas encore arrivé pour accompagner au piano. — Est-ce que sa sœur n'est pas là? — Si, mais elle ne veut pas jouer ce soir. Elle est malade; elle a ses maux de nerfs. — Ah! c'est trop juste! Mais où donc est votre mari? — Il est allé chercher une partie de basse et emprunter une quinte pour que l'on puisse faire un quatuor. — Il me semble qu'il aurait dû s'y prendre un peu plus tôt pour avoir tout cela. — Bah! depuis dîner il ne fait que courir, ce pauvre homme! Il a fallu aller chercher madame Rosemonde et sa fille, puis prendre une basse chez le luthier, puis faire apporter la harpe de mademoiselle Luquet, puis aller s'assurer si M. Crachini pourra venir... enfin ça n'en finit pas!... — Je conçois que voilà de l'occupation. — Et ce polisson de Friquet qui ne revient pas... j'espère que son oncle lui donnera une bonne danse ce soir. Mais entrez donc, mon petit.

Notre conversation avait lieu dans un petit couloir qui conduisait d'un côté à la salle à manger qui servait de chambre à coucher et de vestiaire, et de l'autre au salon. Je pénètre dans cette dernière pièce, où sont rassemblés les habitués et les nouveaux venus. Chacun se demandait ce que faisaient le maître et la maîtresse de la maison, que l'on n'apercevait point; chacun criait après eux, et s'informait pourquoi on ne commençait pas quelque chose; mais, parmi les chanteuses, aucune ne voulait chanter la première, et les exécutants ne paraissaient pas mieux disposés.

— Il me paraît que cela ira mal ce soir, me dit en se dandinant et en souriant avec malice un petit monsieur grêlé dont le nez est caché par la protubérance de ses joues, et dont on cherche en vain les yeux sous les verres de ses besicles, bientôt dix heures, on ne fait rien : vous conviendrez que c'est se moquer du monde!... Ce pauvre Vauvert, qui passe sa soirée à courir après les instruments et les partitions!... c'est drôle!... Il n'y a pas dans Paris deux maisons comme celle-ci. — C'est pour cela qu'elle est précieuse. Mais est-ce que vous ne chanterez pas ce soir?... — Si fait; j'ai apporté mon morceau de Jean de Paris : *C'est la princesse de Navarre...* — Il me semble que vous nous l'avez chanté à la dernière réunion. — C'est vrai, mais je n'ai pas eu le temps d'en apprendre un autre; et d'ailleurs, c'est si beau!... *C'est la princesse de Navarre que je vous annon... on... once!* Hein! que c'est joli!... — Oui, quand Martin le chante, c'est un air délicieux. Aurons-nous beaucoup de chant ce soir! — Oh! nous allons rire. Raymond doit chanter l'air de *Joconde*; cette grande demoiselle chantera le morceau obligé de *Montano et Stéphanie*; la petite du Conservatoire a aussi apporté un air, et M. Crachini va nous assommer avec quelques romances... et puis Chamonin et son ami doivent risquer ce soir un duo des Bouffes. J'espère qu'en voilà!... Pourvu que Gripaille ne prenne pas sa guitare pour s'accompagner, car alors nous serions perdus...

Comme le petit joufflu achevait, Gripaille s'approche de lui, et celui-ci ne manque pas de lui dire : — Eh bien! mon cher Gripaille, est-ce que nous n'aurons pas le plaisir de vous entendre?... Allons, prenez la guitare; ces dames languissent après vos accords.

Gripaille, qui se croit le premier guitariste de Paris, répond en roulant un œil séducteur sur les dames qui nous entourent : — Que diable voulez-vous que je vous chante! je ne sais rien!... je suis enrhumé, et puis la guitare de Vauvert est si mauvaise!... une véritable poêle à marrons! il n'y a pas moyen de jouer dessus. — Avec votre talent on tire parti de tout, dit une petite vieille en se renversant sur sa chaise et en joignant les mains avec extase tandis que ses yeux laissent échapper des larmes de plaisir. — Ah! Gripaille!... ah! mon ami!... ah! Dieu! que vous me faites passer d'heureux moments!... La musique me fait un effet... mais un effet!... vous ne vous en faites pas d'idée... j'ai les nerfs tellement sensibles, je m'abandonne si bien à la mélodie!... Prends ta guitare, enchanteur; prends-la, et fais-moi rêver! Tu me rappelles un beau voyageur qui, dans ma jeunese, en pinçait sous mes fenêtres!...

Nous nous éloignons, le monsieur joufflu et moi, pour ne point rire au nez de la petite dame dont Gripaille aura bien de la peine à se débarrasser. La vieillesse est certainement fort respectable; mais il est difficile de garder son sérieux devant ces vieilles folles qui tombent en pamoison pendant une romance ou un *adagio*.

Je vois le vieux monsieur qui fait ordinairement la partie de basse regarder sa montre et murmurer entre ses dents : — C'est bien désagréable! il faut que je sois rentré à onze heures, et le temps se passe à rien faire... moi qui suis ici depuis sept heures!... Ils se moquent de moi en me disant que l'on commencera de bonne heure et que nous serons complets pour faire un quatuor, mais on ne m'y prendra plus.

Enfin M. Vauvert revient haletant, respirant à peine, trempé de sueur, et pliant sous le poids d'une quinte et de plusieurs cahiers de musique.

— Me voilà! me voilà! dit-il en entrant dans le salon d'un air effaré : j'ai eu bien de la peine à rassembler les parties, mais enfin j'en suis venu à bout. — Tu te seras amusé en route, dit madame Vauvert en se pinçant les lèvres. — Oui, parbleu! c'est cela; je me suis amusé!... je suis en nage!... Messieurs, vous pouvez commencer le quatuor. — Commençons, commençons, dit M. Pattier (c'est le joueur de basse); nous n'avons guère de temps à nous; mais m'apportez-vous ma partie?... — Oui... oui... la voilà sur le pupitre. — Allons, messieurs, accordons-nous.

Les amateurs qui forment le quatuor tâchent de s'accorder. Pendant ce temps on se place, on s'assied, quand on peut trouver une chaise vacante. Les dames bâillent déjà; l'annonce seule d'un quatuor leur donne des vapeurs : pour se distraire, elles causent avec les hommes qui se tiennent derrière leurs chaises. On chuchote, on rit, on se moque de tout le monde, et principalement des exécutants; le moment où l'on fait de la musique est toujours celui où les auditeurs font le plus de bruit. Enfin, les intrépides sont d'accord et se placent devant leur pupitre. Déjà la vieille basse a mis son petit rond de papier vert autour de sa chandelle, afin que la lumière ne lui fasse pas mal aux yeux; la quinte a ses lunettes; le second violon met à son archet une once de colophane, et le premier violon arrange sa cravate de manière que son instrument ne froisse point son col.

Tous ces préliminaires terminés (pendant lesquels Vauvert tâche de rétablir le calme dans l'assemblée en lâchant des *chut!* prolongés), le premier violon lève son archet en l'air et frappe du pied en regardant ses collègues. — Y sommes-nous? dit-il enfin d'un air déterminé. — Oh! il y a deux heures que j'y suis! répond M. Pattier en levant les épaules avec humeur. — Un instant, messieurs! dit le second violon, ma chanterelle a baissé... c'est une corde neuve; il faut que je la remonte.

La quinte profite de ce moment pour étudier un passage qui lui paraît difficile, et la basse prend une prise de tabac pour se consoler. — J'y suis, dit enfin le second violon. — C'est bien heureux. Attention, messieurs, s'il vous plaît : nous jouerons l'*allegro* très-modérément et l'*adagio* un peu vite; cela fait un meilleur effet. — Comme vous voudrez; d'ailleurs vous battrez la mesure.

Le signal est donné : le premier violon part, et les autres après, suivant leur habitude. Quoique faisant peu attention au quatuor, il me semble que c'est encore plus mauvais qu'à l'ordinaire. — Les coquins ont juré de nous écorcher tout vifs, me dit un de mes voisins.

Le premier violon s'arrête en s'écriant : — Cela ne va pas! cela ne va pas! — Il me semble que cela allait assez bien, pourtant! dit la quinte. — Non, non! il y a quelque chose qui ne fait pas bien. — Où cela?... — Ah! où?... je ne sais pas précisément... — Moi, je n'ai pas manqué une note, dit le second violon. — Ni moi. — Ni moi. — Allons, messieurs! il faut recommencer. — Recommençons; mais surtout battez bien la mesure. — Il me semble cependant que je la bats assez fort. — Ah! certes, dit madame Vauvert, et la personne qui loge au-dessous de nous a dit qu'elle se plaindrait au propriétaire.

On recommence : cela ne va pas mieux, et cependant le premier violon se démène comme un possédé; la société se met à rire; les joueurs s'arrêtent.

— Décidément, cela ne va pas, dit M. Longuet (le violon conducteur). Il y a sans doute des fautes... voyons la partie de basse... Qu'est-ce à dire?... vous jouez en si bémol et nous en ré!... Parbleu! je ne m'étonne pas... — Je joue ce que vous avez dit, répond le vieux Pattier rouge de colère : le premier quatuor du premier cahier... — C'est vrai... comment diable se fait-il?... voyons donc le titre... Que vois-je! quatuor de Mozart! et nous jouons un quatuor de Pleyel!... Ah! ah! en voilà une bonne!...

Tout le monde rit de l'aventure; M. Pattier seul est furieux de la méprise dont Vauvert est l'auteur, et qui empêchera que le quatuor soit exécuté. Il court au maître de la maison, qui vient de s'asseoir dans un petit coin du salon, à côté d'une jeune brunette à laquelle il fait des yeux intentionnés.

— Comment! monsieur Vauvert, vous me dites que vous apportez la partie qui nous manque, et c'est une basse de Mozart que vous me donnez quand nous jouons du Pleyel!... — Il m'a semblé vous entendre parler de Mozart... — Il vous a semblé!... on ne fait pas de pareilles méprises. — Eh bien! mais je vais aller la changer... — Non, non, c'est inutile... bientôt onze heures... joli moment pour aller chercher de la musique!... Je me souviendrai de ce tour-là.

Le père Pattier s'éloigne en murmurant; on n'y fait pas attention. Madame Vauvert gronde son mari sur sa bévue, et la société se félicite d'être exemptée du quatuor, pendant que la quinte, qui n'en veut pas démordre, s'obstine à étudier les passages et les traits brillants de sa partie.

Mon voisin Raymond venait d'arriver, tenant sous son bras son morceau favori. Je remarquais plusieurs figures nouvelles, et je cherchais madame Bertin et ses filles, qui venaient rarement chez M. Vauvert, dont la société très-mélangée convenait peu à des demoiselles bien élevées, lorsque j'entendis un murmure confus annoncer l'arrivée d'un nouveau personnage.

Je porte mes regards vers l'entrée du salon. Une dame fort élégante est introduite par Vauvert, qui lui donne la main, et dont la mise sale, le nez plein de tabac et l'air embarrassé contrastent avec la grâce, l'élégance et les manières de la dame, qu'il cherche à placer dans son salon, où les chaises sont aussi rares qu'à Tivoli. J'en aperçois cependant une contre la cheminée, et sur laquelle est endormi un gros chat; je jette le chat à terre, et j'offre la chaise à la nouvelle venue, qui l'accepte en me remerciant. Je l'examine alors davantage; je reconnais la dame que j'ai vue l'avant-veille au spectacle, et dont j'ai vainement essayé de suivre la voiture. Je suis bientôt convaincu que c'est elle en apercevant, debout, à l'entrée du salon, le monsieur qui l'accompagnait et que je reconnais aussi.

Décidément, ma soirée de samedi fera époque dans ma vie, puisque le hasard me fait retrouver toutes les personnes que j'ai remarquées alors. Je suis l'ami de Nicette, je veux être le bon ami de Caroline; et quant à cette dame dont je ne sais pas le nom, il y a tout à parier que nous ferons plus ample connaissance.

Mon voisin Raymond, qui ne perd pas de temps lorsqu'il espère se faire applaudir, s'est déjà approché du piano, et cherche des yeux quelqu'un qui puisse accompagner son air. Mais M. Gripaille, qui voit qu'on ne s'occupe point de lui et que personne ne le prie de chanter, court prendre la guitare, va s'asseoir au milieu du salon, et se dispose à commencer. Le chant est toujours ce qui flatte le plus dans un concert, et surtout dans un concert d'amateurs, où ceux qui jouent de quelque instrument sont rarement assez forts ou assez musiciens pour faire plaisir. Un quatuor n'amuse que ceux qui l'exécutent; une sonate sur le piano fait bâiller; les airs variés pour la harpe sont toujours trop longs de moitié, et les morceaux pour la guitare ne peuvent produire de l'effet après les autres instruments. Ce n'est donc que pour le chant que les auditeurs veulent bien faire silence : une jolie voix ne fatigue jamais l'attention ni les oreilles.

Mais Gripaille n'a pas une jolie voix; bien au contraire, c'est un mélange continuel de faussets, de criaillements et de transitions du bas en haut, le tout accompagné d'un bourdonnement que son pouce fait sur le gros mi de la guitare, pendant qu'il secoue la tête pour se donner de la grâce. Cependant ses airs sont quelquefois agréables, les paroles amusantes, et cela peut plaire un moment. Mais il nous chante sans cesse les mêmes morceaux, nous les savons par cœur; et quand il tient la guitare il n'y a plus moyen de la lui faire quitter : après la romance vient un rondeau, après le rondeau une petite folie, après la folie une autre romance, et ainsi de suite. Je ne m'ennuie point, parce que je cause avec cette nouvelle dame, qui paraît fort étonnée de tout ce qu'elle voit, et fort aise de me trouver là; car elle m'a reconnu, et j'ai vu que ma présence ne lui était pas désagréable.

Mais j'entends derrière moi mon voisin Raymond et le monsieur aux besicles se dépiter de ce que Gripaille ne cesse point de chanter. — C'est affreux!... c'est assommant!... c'est endormant!... dit Raymond : il n'en finira pas!.... — Oh! quand une fois il tient sa guitare, nous sommes perdus!... il n'y a que pour lui à chanter. — Et il voudrait encore qu'on ne fît pas de bruit, qu'on ne parlât point... Tenez, voyez-vous; il regarde avec colère de notre côté, parce que nous causons. — Je m'en moque!... c'est par trop fort... des airs qu'il nous a chantés vingt fois! — Il dit qu'ils sont de lui. — Il ment; je les ai vus gravés sous un autre nom. — Ah! mon Dieu! je crois qu'il en recommence un autre!... On devrait interdire à cet homme-là l'entrée d'un salon. — Ma foi! oui; appelons Vauvert pour qu'il le fasse taire. — Il n'osera pas... — Attendez; il faut conduire une demoiselle au piano : cela le forcera peut-être à céder la place.

Ces messieurs courent après Vauvert, qui ne sait où donner de la tête ni comment prier son ami Gripaille de ne plus amuser la société. Enfin une grande et grosse demoiselle consent à chanter : le jeune Martin est arrivé pour accompagner! on les conduit au piano. Gripaille feint de ne pas s'apercevoir de ce qui se passe, et il prélude à sa sixième folie; mais le bruit que l'on fait dans le vestiaire, où se rassemble une partie des jeunes gens qui ne trouvent pas de place dans le salon, force le guitariste à abandonner la partie : il se lève de fort mauvaise humeur, malgré les petits applaudissements obligés, et, faute de mieux, va s'asseoir devant la petite vieille qui a été en pamoison, en extase, aux cieux, pendant tout le temps qu'il a chanté.

— Viens, dit-elle à Gripaille dès qu'il est près d'elle, viens, que je t'embrasse!... Tu m'as ravie... enlevée!... c'est le mot! je t'en dois le prix.

Le pauvre guitariste est obligé d'en passer par là; il embrasse d'assez bonne grâce : les admirateurs sont rares; il faut les payer cher.

Mon voisin m'aperçoit; il vient à moi en me tendant la main, mais il s'arrête devant ma dame inconnue, à laquelle il fait un grand salut. Ce diable de Raymond connaît tout le monde. Ecoutons un peu :

— Que vois-je?... madame de Marsan!... par quel hasard!... en vérité, c'est un bonheur auquel je ne m'attendais pas!... Qui donc nous a procuré cette douce surprise? — M. de Marsan voit quelquefois M. Vauvert dans les bureaux du ministère; celui-ci l'engage depuis longtemps à venir à ses concerts, et nous nous sommes décidés aujourd'hui; mais j'avoue (dit-elle en se tournant vers moi) que je ne m'attendais pas à tout ce que je vois. — Nous tâcherons, madame, de vous procurer assez d'agrément pour que vous ne regrettiez pas votre soirée.

Et là-dessus mon voisin court près du piano, sans doute pour retenir la place après la grande demoiselle, mais le petit joufflu l'a prévenu, et je prévois que nous ne pourrons pas esquiver *la Princesse de Navarre*.

Pendant que la demoiselle chante l'air de *Montano et Stéphanie*, forcé de céder ma chaise à une jeune personne qui cherchait en vain une place, je vais prendre l'air dans l'antichambre, où se réfugie un grand nombre de jeunes gens que les cris aigus de la chanteuse ont fait fuir du salon. En ce moment on sonne; Vauvert ouvre, et le petit Friquet paraît. Je m'attends à une scène entre l'oncle et le neveu, et je reste pour l'entendre.

— D'où venez-vous, polisson? dit Vauvert en tâchant de se donner un air imposant. — Mon oncle... mais je viens... je viens de mon étude... — De votre étude, à onze heures du soir!... — Oui, mon oncle. — Vous ne pensez pas nous faire accroire cela, j'espère? — Pourquoi donc cela, mon oncle? — Parce que je sais que vous en sortez à neuf heures tous les soirs. — Mon oncle, le maître clerc m'avait donné des commissions à faire; c'est cela qui m'a retardé. — Des commissions!... je sais comment vous les faites; j'ai de vos nouvelles, drôle que vous êtes! — D'abord, mon oncle, je ne suis point un drôle. — Votre maître clerc m'a dit qu'avant hier matin, pendant qu'on attendait à l'étude un acte très-pressé qu'on vous avait envoyé porter à signer, il vous avait trouvé assis tranquillement sous le pont des Arts, pêchant à la ligne. — Moi, mon oncle, moi!... ah! par exemple, quel mensonge!... — Il ose le nier encore... quand j'ai les preuves du fait! — Les preuves, et où ça? — Où cela! tenez, monsieur Friquet, voilà un paquet d'asticots que j'ai trouvé dans la poche de votre redingote... hein!... que direz-vous à cela? — Mon oncle, cela ne prouve rien... ce n'est pas pour moi que j'avais acheté ces asticots. — Et pour qui? — C'est pour mon frère, qui veut aller pêcher, dimanche, au canal de l'Ourcq. — Vous êtes le plus insigne menteur que je connaisse. Je gage que vous avez acheté une contre-marque, et que vous venez de voir la fin d'un mélodrame. — Mon oncle, vous savez bien que je n'ai pas d'argent. — Oh! vous n'en manquez jamais pour le spectacle ou les gourmandises!... Allons, monsieur, versez à boire dans des verres, et allez en offrir à ces dames. — C'est cela, dit le petit neveu en s'éloignant avec humeur : à peine arrivé, il faut faire le domestique de mon oncle; ils n'ont qu'à prendre un nègre... Et puis, dès le matin, ma tante m'envoie chercher du mou pour son chat, et son lait, et sa braise... — Je crois que tu raisonnes! dit madame Vauvert en s'approchant de Friquet et en lui pinçant le bras : tiens! voilà pour t'apprendre à grogner. — Ah! ma tante, que c'est bête de me pincer comme ça!... je suis sûr que j'en aurai la marque pendant huit jours. — Tant mieux!... — Dieu! qu'elle est méchante! dit tout bas Friquet; et, pour se consoler, je le vois tirer de sa poche une part de galette, qu'il avale en trois bouchées.

Mais les cris ont cessé; la grande demoiselle ne chante plus. Le petit joufflu l'a remplacée; il met de l'entêtement à chanter son air de *Jean de Paris* : il faut en passer par là. Pendant qu'il tâche de filer des sons, et qu'il tousse à chaque ritournelle, pour faire croire qu'il est enrhumé, je vois les autres chanteurs se regarder entre eux, se faire des signes, bâiller, se pincer les lèvres. En vérité, les amateurs sont plus méchants que les artistes, et ceux qui ont grand besoin d'indulgence pour eux-mêmes sont toujours prêts à déchirer les autres. On croit cacher sa médiocrité en faisant remarquer le peu de moyens de son voisin; l'amour-propre, qui nous aveugle sur nos défauts, nous fait rechercher avec avidité ceux d'autrui, comme si on y gagnait quelque chose! Quelle sottise! Parce que M. un tel chante faux, cela vous donnera-t-il de la voix? parce que celui-ci joue mal du violon, en toucherez-vous mieux du piano? parce que cet autre est laid, mal bâti et ridicule, en serez-vous plus beau, mieux fait et plus aimable? — Non, non sans doute; mais il est toujours agréable de voir des gens dont on peut se moquer, et que l'on croit plus mal partagés que nous par la nature. Rappelez-vous que Roquelaure courut avec joie se jeter au cou d'un homme qui lui sembla encore plus laid que lui. — Eh! monsieur, quelle différence! Roquelaure faisait abnégation d'amour-propre : il savait ce qu'il était; mais, à sa place, vous vous seriez

moqué de celui qu'il embrassa, et, vous tournant vers une glace, vous vous seriez, je gage, trouvé beau.

La Princesse de Navarre est chantée. Le petit joufflu fait sa tournée dans le salon, pour tâcher de recueillir des éloges, même de ceux qu'il a traités tout à l'heure d'ignorants en musique, parce qu'enfin ça fait toujours plaisir. Partout on lui dit qu'il a très-bien chanté; cela doit être : nous sommes policés, ce qui veut dire que nous ne devons pas être francs. Moi seul, je me permets de lui dire qu'il paraissait enrhumé : il devient rouge comme un coq; je ne vois plus son nez.

— C'est vrai, me répond-il enfin, je suis très-enrhumé; cela me gênait beaucoup. — Pourquoi donc avez-vous chanté? — Ah!... on m'en a tant prié!...

Et je lui ai vu disputer la place à Raymond. Que les hommes sont drôles! Mais, chut! mon voisin va chanter; cela mérite attention... Non pas; deux messieurs l'ont encore devancé : ils chantent, je crois, un duo italien; car il est difficile de comprendre quelque chose au véritable *gâchis* qu'ils font devant le piano : l'un remue la tête pour marquer la mesure, de la même manière qu'un ours se dandine derrière les barreaux de sa loge; l'autre, qui a sans doute la vue très-basse, a le nez collé sur la musique. Le jeune homme qui tient le piano cherche en vain à les faire aller ensemble : impossible. — Vous êtes en retard, dit l'un. — C'est que j'ai sauté une ligne. — Partez donc!... — Vous allez trop vite... vous me pressez... Je ne l'ai jamais vu!... et chanter de l'italien à livre ouvert, c'est diablement difficile.

Je suis sûr que ce monsieur étudie sa partie depuis quinze jours. Malgré leurs efforts, ils sont obligés de laisser le duo à moitié.

— Nous le chanterons la première fois, dit M. Chamonin; nous serons plus sûrs de nous, cela demande à être étudié : ce Rossini est très-chromatique. — C'est vrai, dit Vauvert en se bourrant le nez de tabac dont une partie reste sur son jabot; c'est dommage que vous ne l'ayez pas fini, car il me paraît bien joli. — Nous irons encore l'entendre aux Bouffons. — Ils devraient y rester, dit à demi-voix Gripaille enchanté de leur mésaventure. — Moi, je n'aime pas l'italien, dit madame Vauvert, je n'entends que des *tchi* et des *tcha;* ça ne m'amuse pas du tout. — Ah, madame! quel blasphème!... ne pas aimer du Rossini! — Qu'est-ce que Rossini, mon oncle? demande le petit clerc, qui s'est faufilé dans le salon. Il me semble que j'ai déjà vu ce nom-là, dans *Don Quichotte*. — L'imbécile, qui prend Rossinante pour Rossini! Va rincer des verres, nigaud, et ne te mêle plus à la conversation. Enfin mon voisin est au piano, et déjà il ouvre une bouche effrayante pour nous dire qu'il a *longtemps parcouru le monde*... Mais dans ce moment, on entend les accords d'une basse, et Vauvert vient placer un pupitre au milieu du salon.

— Qu'est-ce que vous faites donc? dit Raymond en s'interrompant; vous voyez bien que je chante. — Madame Witcheritche va jouer son solo de basse. — Tout à l'heure; je vous dis que je chante : madame Witcheritche jouera après. — Non, elle veut jouer maintenant, parce qu'il se fait tard.

Et, sans faire attention aux murmures de Raymond, qui, de colère, renverse le chandelier sur la table d'harmonie, Vauvert arrange son pupitre, puis va chercher la virtuose allemande que je n'avais pas encore remarquée. C'est une fort belle femme, blonde et un peu fade, comme la plupart des Allemandes, mais bien faite et gracieuse; elle tient sa basse entre ses jambes avec une aisance étonnante, et ne paraît nullement intimidée; elle joue avec facilité, avec goût, et je vois à la figure allongée des amateurs du quatuor, qu'ils ne s'attendaient pas à rencontrer, dans une dame, un talent près duquel le leur ne peut plus briller.

J'entends à mes oreilles une voix qui répète sans cesse : — Pon, pon, pien... touchir légèrement... ferme l'arget... lesdement sur le drait!... Je me retourne, et vois une vilaine figure qui regarde alternativement la virtuose et la société, en faisant des grimaces pour signes d'approbation, et roulant des yeux qui me rappellent ceux de Brunet dans le *Désespoir de Jocrisse*. Le porteur de cette singulière physionomie est un grand homme en habit vert râpé, d'une tournure commune, et que des manières à prétention rendent encore plus ridicule. — Quel est ce personnage? dis-je à un de mes voisins. — C'est le mari de cette dame qui joue de la basse. — Quoi! une figure aussi disgraciée s'approche de cette jolie tête!... quel dommage! il me semble voir un satyre à côté d'une Hébé. — La dame paraît cependant chérir son mari. — On voit bien que c'est une étrangère? Et que fait ce mari? — Rien; c'est un baron. — C'est un baron!... je ne m'en serais jamais douté; il a plutôt l'air d'un cordonnier. Mais en Allemagne tout le monde est baron, comme en Russie tous les soldats ont des croix : cela ne tire pas à conséquence.

M. le baron de Witcheritche, qui, tout en roulant ses yeux, s'était sans doute aperçu que je le regardais, vient à moi dès que sa femme a fini, et me sourit pour entamer la conversation. J'ai remarqué que les Allemands sourient beaucoup en parlant. C'est dommage que l'on ne puisse pas rire au nez des gens, car M. le baron de Witcheritche a une figure bien plaisante, surtout lorsqu'il fait l'agréable. Voyons ce qu'il me veut.

— Che câge que monsir est aussi amadeur sur les basses... Monsir est très-fort, beaucoup beut-être? — Moi, monsieur!... vous vous trompez; je n'en joue point. — Oh! fous fouloir pas tire; je tevinais tout de suite le fondement de la bensée des bersonnes tans les figuires. — Peste! vous êtes bien heureux, monsieur le baron de Witcheritche! — Ch'avais fait l'étude du cœur humain! je me connaissais barfaitement tans le physionomique. — Comment dites-vous, monsieur le baron? — Che tis que je connais moi en physsionomique. — Je ne comprends pas du tout! — En physsionomique. — Ah! vous voulez dire en physionomie...

M. le baron s'éloigne sans me sourire. Le meilleur moyen de se débarrasser d'un étranger, c'est d'avoir l'air de ne le point comprendre.

Mais mon petit dialogue avec M. de Witcheritche m'a fait manquer la romance de M. Crachini : j'en suis fâché; il mêle toujours à ce qu'il chante une pantomime qui en double le mérite. Pendant que d'autres amateurs se font entendre, je cherche des yeux Raymond; car, ne pouvant encore trouver une place près de madame de Marsan, je ne serais pas fâché d'avoir quelques renseignements sur son compte, et mon voisin est l'homme qu'il me faut pour cela.

Il n'est pas dans le salon. Je passe dans la petite pièce; mon entrée fait finir un chuchotement fort animé entre Vauvert et une dame blonde qui est depuis une heure dans la salle à manger, occupée à chercher son châle parmi une foule de chapeaux, de fichus et de châles jetés pêle-mêle sur le lit des époux.

— Est-ce que vous nous quittez déjà? dit Vauvert d'une voix tendre en regardant derrière lui si sa femme ne vient pas. — Oui, il est tard; il faut que je rentre. — Mon neveu va vous reconduire... Friquet!...Friquet!...

Friquet arrive, et jure entre ses dents d'être obligé de reconduire la dame blonde; il met deux heures à chercher son chapeau, en criant aux oreilles de la dame que cela l'ennuie de ramener tout le monde et de sortir si tard. Son oncle lui tire les oreilles, et moi je vais trouver Raymond qui est allé passer son humeur à la fenêtre du vestiaire.

— Vous ne chantez donc pas, mon voisin? — Est-ce qu'il y a moyen de faire quelque chose ici?... je vous le demande!... c'est un désordre?... un fouillis!... on ne s'y reconnaît pas!... J'ai dit cent fois à Vauvert de faire un programme et de le coller sur la glace; de cette manière tout irait par ordre. Mais non, il ne s'entend à rien!... il s'amuse à pincer les genoux et autre chose aux petites filles qu'il peut trouver dans les coins, au lieu de s'occuper de son concert. — Il est vrai que cela pourrait être mieux ordonné. — Nous faire jouer un concerto de basse qui n'en finit pas!... et pour nous écorcher les oreilles!... D'ailleurs, une femme qui joue de la basse, vous direz ce que vous voudrez, mais c'est toujours fort ridicule!... Cela me fait l'effet d'un homme qui raccommode des bas; et madame la baronne ferait bien mieux de raccommoder les siens que de faire des *stacato* et des *arpéges*. — Que dites-vous donc! une baronne raccommoder des bas! — Ah! laissez-moi donc!... je crois que cela fait un joli baron!... Je l'ai vu l'autre jour, sur le boulevard du Temple, achetant des pommes à un sou le tas... et il marchandait encore!... Il achète pour son dîner du boudin à l'aune; et quelqu'un qui a été chez lui m'a dit qu'on y offrait pour rafraîchissement des groseilles à maquereau! Mais ce Vauvert est unique! il veut nous faire croire qu'il reçoit des princes, des ambassadeurs, peut-être!... tandis que sa maison est l'arche de Noé. — A propos, vous connaissez, à ce qu'il me paraît, madame de Marsan? — Madame de Marsan? oui, certainement!... je vais à ses réunions. C'est une belle femme, coquette, comme vous devez le voir; mais elle a de l'esprit, de l'aisance, de la tournure; c'est une femme qui se donne vingt-huit ans, et qui en a bien trente-deux. On lui a connu plusieurs passions; mais comme elle ne s'affiche pas, qu'elle conserve toujours le décorum, il n'y a rien à dire : les mœurs avant tout. Le mari est un assez bon enfant, très-madré, dit-on, pour ses intérêts. C'est un homme qui fait des affaires; mais non pas comme ces malheureux qui courent pendant quinze jours pour escompter un billet, sur lequel il leur reviendra sept à huit francs de commission, ou qui vont offrir mystérieusement des maisons que l'on trouve inscrites dans les *Petites-Affiches*.... celui-ci s'y entend; il gagne beaucoup d'argent. Il a une superbe maison de campagne au-dessus de Saint-Denis, dans laquelle madame a fait construire un joli petit théâtre; je dois même y jouer bientôt; c'est une connaissance précieuse; on s'y amuse beaucoup. Quant à moi, j'y suis déjà allé... deux fois; et je sais qu'ils font le plus grand cas de moi. Si vous voulez, mon cher ami, je vous y mènerai : présenté par moi, vous serez bien reçu. — Je vous remercie. Mais, vous le savez, je n'aime pas me faire présenter.

Raymond me quitte pour retourner près du piano; il n'a pas perdu l'espérance de se faire entendre. Je suis au fait de tout ce que je voulais savoir sur madame de Marsan. Je rentre dans le salon; j'ai lieu de croire que cette dame s'informe aussi de moi à mon voisin, et je ne dois pas craindre de rien perdre dans son esprit en étant peint par Raymond, qui est de ces hommes qui aiment à ne se donner que de fort belles connaissances. Je suis à mon aise, il m'aura fait très-riche; ma naissance est honnête, il m'aura fait naître d'une des plus anciennes familles de France; et ainsi de suite. Il peut cependant avoir dit à madame de Marsan que je suis volage, inconstant, trompeur! mais ces défauts-là ne m'ont jamais fait de tort près des dames.

On vient d'exécuter un morceau de harpe; la personne qui jouait ne s'est trompée que trois fois, ne s'est remise d'accord que deux, et

n'a cassé que quatre cordes; nous n'avons pas à nous plaindre. Raymond a quitté madame de Marsan pour chercher un accompagnateur, et menace, s'il n'en trouve pas, de s'accompagner lui-même : à force de fureter, de presser, de prier, il ramène le jeune Martin au piano; déjà il tousse et crache, change les chandelles de position, fait fermer les fenêtres, et se dessine pour se donner un faux air de *Joconde*... Mais un murmure sourd se fait entendre, les jeunes personnes courent à M. Vauvert, les jeunes gens entourent sa femme; on leur a promis une contredanse; il est près de minuit, si l'on tarde encore, on ne dansera pas. Les époux se rendent aux prières de la jeunesse. — On va danser! crie Vauvert comme un huissier du Palais crie : — Silence, s'il vous plaît!

Aussitôt tout est en l'air dans le salon, les jeunes gens courent inviter les dames; on range les chaises pour se faire de la place, on prie ceux qui ne dansent pas de se réfugier dans les coins.

Raymond est resté la bouche ouverte devant le piano; il pense se tromper, il ne peut revenir de ce qu'il voit; je crois qu'il va entamer son air... mais, au lieu de la ritournelle de *Joconde*, c'est une figure de Pantalon que joue le jeune Martin. Mon voisin ne peut digérer ce dernier trait; il saisit sa musique d'une main que la colère rend tremblante, et, son rouleau sous le bras, traverse le salon en passant comme un furieux au milieu des danseurs, et se faisant donner des coups de pieds par les jeunes gens qui sont en train de balancer; mais, dans ce moment, je suis persuadé qu'il ne les sent pas. — M. Raymond s'en va de mauvaise humeur, dit en riant à madame Vauvert une dame coiffée à la Ninon, mais dont les cheveux défrisés flottent en longues mèches au gré du vent, quoiqu'elle ait la précaution de n'ôter ses papillotes que sur l'escalier. — Tiens, ça m'est bien égal, répond madame Vauvert, il nous ennuie avec ses airs ou ses vers qu'il veut nous lire : c'est toujours la même chose!...

En ce moment, Raymond, que je croyais déjà loin, paraît à la porte du salon, et d'un air impatient s'écrie : — Mon chapeau, madame Vauvert, je veux mon chapeau, où est-il?... C'est une chose terrible qu'on ne puisse jamais retrouver ses affaires chez vous. — Pardi! il n'est pas perdu!... votre chapeau... Ah! mon Dieu! et mon chat que je ne vois plus!... je l'avais assis sur une chaise contre la cheminée... Pourquoi l'a-t-on dérangé... ce pauvre Moumoute?... La porte du carré qui est souvent ouverte? il est sorti, et on me le volera... Moumoute!... Moumoute!...

On continue de danser, sans faire attention aux plaintes de madame Vauvert et aux réclamations de Raymond; les personnes qui dansent veulent se dédommager, par un moment de plaisir, de plusieurs heures d'ennui, et celles qui craignent que leur tour ne vienne pas, vont reculer l'aiguille de la pendule, pendant que Vauvert a le dos tourné et que sa femme cherche son chat.

J'ai invité madame de Marsan, et, après bien des façons, elle a consenti à figurer avec moi. — Quelle singulière maison! me dit-elle. — Je la trouve charmante, puisque je vous y ai rencontrée. — Mais comme il est probable que vous ne m'y rencontrerez plus, et que je désire cependant vous revoir, j'espère, monsieur, que vous voudrez bien me faire le plaisir de venir entendre un peu de musique chez moi.

J'accepte, comme on le pense bien, et, après la contredanse, je rôde autour du mari, avec lequel j'entame la conversation. Je lui parle spéculations, maisons, châteaux, affaires de Bourse; j'ai soin, sans affectation, de me nommer, de parler de ma famille, de ma fortune. Dans toute autre maison, je n'agirais pas ainsi; mais dans une réunion bien mêlée, je ne suis point fâché qu'il ne me confonde pas avec des personnes très-estimables peut-être, mais qui ne sont que cela, et auprès de bien des hommes ce n'est pas assez pour être distingué. Au total, je gage que M. de Marsan me trouve fort aimable; il est si facile de prendre les gens par leur endroit sensible!... lorsqu'ils en ont un toutefois.

Quand les demoiselles se mettent à la danse c'est comme un poëte qui vous récite ses vers : il n'y a plus de raison pour que cela finisse. Cependant madame Vauvert, qui trouve que l'on fait trop de bruit et craint de fâcher son propriétaire, a déjà dit plusieurs fois : — Celle-ci sera la dernière. Mais la dernière ne finit jamais.

Friquet, qui vient de rentrer fort en colère d'avoir été obligé de reconduire une dame, se glisse derrière les danseurs, va regarder la pendule et court dire à son oncle qu'on a reculé l'aiguille qui ne marque que minuit, tandis qu'il est une heure. Vauvert consulte sa montre; il voit que son neveu a raison, et pense qu'il faut montrer du caractère, et qu'il y va de sa dignité de mettre promptement sa société à la porte.

Aussitôt il court éteindre les quinquets placés aux quatre coins du salon; il ne reste plus que quelques chandelles allumées, et des jeunes gens s'apprêtent à les souffler pour rendre la scène plus drôle, lorsque Vauvert s'en empare et harangue ainsi la compagnie : — J'ai déjà dit qu'il était l'heure de se retirer; mon épouse est indisposée, et je suis étonné que l'on continue à danser malgré notre volonté.

A un discours aussi poli, tout le monde se met à rire, et l'on court dans le vestiaire pour se préparer au départ. Mais c'est là que la confusion et le désordre sont à leur comble. Les dames demandent leur châle, leur chapeau, leur fichu, leurs souliers; les chanteurs réclament leurs cahiers; d'autres, leurs instruments; on se trompe, on ne retrouve pas ses affaires; les jeunes gens se joignent aux dames, sous prétexte de les aider, mais parce que les moments de presse sont toujours favorables aux amoureux et aux amateurs. L'un noue un ruban, l'autre place un socque, celui-ci soutient le pied que l'on déchausse. Au milieu de cette cohue, les mamans appellent leurs filles, les maris leurs femmes, les frères leurs sœurs. Mais ces dames ont bien autre chose à faire qu'à leur répondre. On chuchote, on se serre la main, on se donne des rendez-vous, on arrange d'autres parties, et l'instant du départ n'est pas celui où l'on s'amuse le moins. Je veux éviter à madame de Marsan la peine de chercher son châle dans cette foule; je me rends dans la chambre à coucher; je parviens, non sans peine, jusqu'au lit sur lequel sont jetés les vêtements et les chapeaux; ma main, en cherchant un châle, rencontre des formes rondes et assez fermes que je ne cherchais pas, mais que je caresse par habitude, et parce que je crois avoir affaire à une dame avec laquelle je suis très-lié. Mais la dame, qui était penchée sur le lit, et dont je ne voyais que le dos, se retourne brusquement... Oh! surprise! ce n'est pas celle que je croyais... Je vais me confondre en excuses... mais on me fait le sourire le plus tendre, le plus gracieux, et qui semble m'inviter à recommencer!... Ma foi, j'avoue que je ne m'y serais pas attendu de la part de cette personne-là, qui, dans le salon, fait la prude, la précieuse, la sévère même : puis, fiez-vous aux apparences! j'ai déjà dit que je n'y croirais jamais; mais on dit cela, et on s'y laisse prendre. Enfin chacun est parvenu à trouver ce qu'il cherchait. Depuis longtemps Friquet, qui a envie de se coucher, se tient sur le carré, sa chandelle à la main, disposé à nous éclairer. Quant au maître et à la maîtresse de la maison, ils nous ont assez témoigné le désir de nous voir partir; on se met en marche. C'est une petite procession; on prend la main de celle que l'on préfere, on descend l'escalier en riant de la soirée; les jeunes gens font beaucoup de bruit, parce que Vauvert leur a recommandé le plus grand silence, à cause des voisins. Enfin, au second étage, un jeune homme renverse le chandelier que tient Friquet, et nous nous trouvons dans la plus parfaite obscurité.

On rit de plus belle : les mamans grondent l'auteur de cette espièglerie, les dames en font autant, mais j'ai lieu de croire que beaucoup n'en sont pas fâchées. — L'imbécile... n'en fait jamais d'autres! crie Vauvert à son neveu du haut de l'escalier. — Mon oncle, ce n'est pas moi, répond le petit clerc, on a jeté mon chandelier exprès. — Che comprends bas pourquoi on s'amuse à faire risquer de tomber nous, et plesser beut-être, murmure M. le baron de Witcheritche, que je crois très jaloux de sa femme, et à qui l'obscurité donne des inquiétudes. — Mon ami, tiens pien la rambe, dit madame la baronne d'une petite voix flûtée, et prends garde à mon stradivarius. — C'est chistement bour ton stradivarius que ch'avais beur.

Nous descendons avec précaution et fort doucement. Je donne la main à madame de Marsan, et je ne me plains pas de l'obscurité : mais le petit clerc, qui a été rallumer la chandelle chez le portier, revient avec sa lumière, au moment où nous touchons la dernière marche de l'escalier. Je remarque alors quelques changements dans l'ordre du départ : quelques fichus chiffonnés, quelques figures très-animées, et bien des yeux que l'on tient baissés, sans doute parce que la lumière fait mal; mais je me garde bien d'en conclure rien d'offensant pour la vertu de ces dames et de ces demoiselles.

Le moment des adieux est arrivé. Je vois de pauvres jeunes gens qui demeurent vers le Palais-Royal, obligés de reconduire des familles féminines dans le fond du Marais. Je vois des demoiselles s'arranger de manière à donner le bras à leur doux ami; je vois des femmes soupirer en prenant celui de leur mari. Je verrais bien autre chose sans doute, s'il ne faisait pas nuit; mais madame de Marsan est montée dans sa voiture avec son époux : celui-ci, apprenant que je demeure rue Saint-Florentin, m'offre complaisamment une place dans son vis-à-vis. J'accepte sans façon. Décidément, ce M. de Marsan est un homme très-aimable.

— Il n'y a plus personne! crie Friquet au portier en poussant la porte cochère. — C'est bien heureux! répond celui-ci en fermant son carreau. Une heure passée!... Je vous assure qu'on donnera congé à votre oncle!... C'est vrai, ça fait de l'embarras, ça donne des soirées, ça fait veiller le monde... et pour rien encore!... Quand on veut faire un train pareil, il faut avoir une maison à soi.

Chapitre XIV. — Le Bouquet.

Nous causons en voiture de la soirée musicale de M. Vauvert. Madame de Marsan en rit beaucoup; M. de Marsan hausse les épaules, et dit que la manie de briller gagne toutes les classes de la société; que l'on ne croit plus pouvoir s'amuser en famille; que l'on n'aspire qu'à sortir du cercle où le destin nous a placés; que les hommes deviennent tous les jours plus avides de plaisirs; que, pour satisfaire ce besoin impérieux, l'artisan sacrifie sa semaine de travail, l'ouvrier ses économies, le marchand son fonds de boutique, le commis les trois quarts de ses appointements, et de là les embarras, les emprunts, les dettes, les faillites... Le résultat, c'est qu'il faudrait calculer ses revenus avant de donner des dîners, des soirées et des bals.

— Il me semble, dit madame de Marsan, que les soirées que donne M. Vauvert ne doivent pas le ruiner. — Cela vous semble ainsi, madame, parce que vous n'avez remarqué que l'ensemble de la chose qui,

j'en conviens, n'offre rien de brillant au premier coup d'œil; mais pour un petit commis, ces quinquets, ces bougies aux pupitres, ce piano que l'on loue, cette musique, ces instruments que l'on fait apporter, et enfin ces modestes rafraîchissements, tout cela, madame, est pour un employé à dix-huit cents francs aussi coûteux que l'est pour un banquier une fête brillante dans laquelle on offre tout à profusion. La différence qui existe entre le banquier et le commis, c'est que l'on vante partout la fête du premier, où l'on se fait gloire d'avoir été, tandis que l'on se moque de la soirée du second, où l'on ne se rend que pour persifler ceux qui se gênent pour faire rire à leurs dépens.

M. de Marsan a raison; voilà un mari qui parle fort sagement. Je l'approuve : d'abord parce que je pense comme lui à ce sujet, ensuite parce que j'ai mes raisons pour être toujours de son avis.

M. de Marsan demeure à l'entrée du faubourg Saint-Honoré : je ne puis retenir mon envie de rire en apprenant son adresse, parce que je me rappelle ce maudit cocher qui, le soir où je voulais suivre le vis-à-vis, m'a conduit dans le haut du faubourg Montmartre; mais je rejette bien vite ma gaieté sur un souvenir du concert, et, comme en effet il nous en reste de fort comiques, on trouve cela très-naturel. On me descend rue Saint-Florentin, après m'avoir engagé à venir entendre, non pas un concert, mais un peu de musique : ce qui est bien différent; car j'avoue que je n'en ai pas entendu au concert d'amateurs de M. Vauvert.

Me voilà devant ma porte, je songe à ma nouvelle connaissance; je n'ose encore dire à ma conquête, mais je m'en flatte en secret. Cependant je n'ai pas oublié cette séduisante Caroline qui m'a donné rendez-vous pour le lendemain. Mon imagination a de quoi rêver : quelle source de plaisirs l'avenir me promet! Je n'y vois que des roses, et mon esprit charmé veut faire prendre le change à mon cœur, qui fait ce qu'il peut pour trouver dans tout cela quelque chose pour lui. Je suis monté sans lumière; car il est fort tard, et madame Dupont éteint son réverbère à minuit. Me voici à ma porte; je vais ouvrir... En voulant mettre ma clef dans la serrure, ma main rencontre quelque chose... ce sont des feuilles... des fleurs... c'est un bouquet que l'on a placé là... Ah! je sais bien qui!... J'entre chez moi; mon briquet phosphorique me procure bientôt de la lumière, et je puis examiner mon bouquet. Il est charmant!... de la fleur d'oranger, quelques roses, quelques œillets, et des pensées qui entourent cela; le tout est noué avec une petite faveur blanche. Aimable Nicette!... tu penses donc toujours à moi! tu n'es pas ingrate! oh non! tu as un bon cœur et tu es sage! quel dommage qu'avec ces deux qualités si précieuses tu sois née dans une classe obscure! non que je croie que tes pareils ne sauront point apprécier tes vertus, mais moi je ne puis que les admirer; tu seras un trésor pour d'autres, tu ne seras rien pour moi; il faut que je cherche ce trésor-là dans le grand monde; il y en a sans doute, mais ils ne sont pas tous aussi séduisants.

Comment a-t-elle fait pour placer ce bouquet dans ma serrure!... S'il n'était pas si tard, je descendrais interroger ma portière : attendons à demain. Raymond, qui voit tout, doit avoir vu le bouquet; peut-être!... il était si préoccupé de son air de *Joconde!*...

Je voudrais être au lendemain pour interroger madame Dupont. Je ne me lasse pas de sentir et d'admirer le bouquet de Nicette; je regarde toutes ces pensées... Ah! je la comprends; c'est la reconnaissance qui dit cela. Pauvre petite! elle aime son bienfaiteur : c'est très-naturel; mais, jolie comme elle l'est, bientôt les amants l'assiégeront, son cœur parlera et elle m'oubliera. C'est toujours ainsi que cela se termine. Je mets avec soin mon bouquet dans l'eau, et je me couche. Je repasse dans ma mémoire les événements de la journée. Madame de Marsan et Caroline y jouent un grand rôle : ces femmes-là sont coquettes dans un sens différent, il est vrai, mais c'est toujours de la coquetterie. Hélas! toutes celles que j'ai connues l'étaient; et au total je ne crois pas avoir été bien aimé, ou, du moins, je ne l'ai été qu'un moment!... Et qu'est-ce qu'un sentiment qui n'a que la durée d'un caprice, et qui ne résiste pas à la plus légère épreuve! Et ma sœur veut que je me marie! pourquoi trouverais-je dans une femme ce que je ne rencontre pas dans une maîtresse? Sans doute, un lien, maintenant indissoluble, des enfants, des devoirs, les regards du monde, pourront empêcher ma femme de m'être infidèle; mais toutes ces considérations ne feront pas renaître son amour lorsqu'il sera éteint.

Ne nous marions pas; jouissons de la vie. Mais, je ne sais, depuis quelque temps, au milieu de toutes mes folies, il me semble que je ne suis pas entièrement heureux. Quoique volage, je suis sensible : mon cœur cherche à s'attacher; ce n'est pas sa faute s'il ne trouve pas un cœur qui lui réponde. Depuis quelque temps je n'ai rencontré que des perfides, des infidèles; jadis je les quittais le premier, mais les dernières ne m'en ont pas donné le temps : il est vrai que j'ai fait la sottise de les mettre à l'épreuve. Soyons plus sage; prenons les femmes pour ce qu'elles sont, et remercions le hasard lorsqu'il me fera bien tomber.

Qui sait? peut-être Caroline m'aimera-t-elle? peut-être madame de Marsan aura-t-elle moins de coquetterie?... peut être la jeune fleuriste est-elle fort sage?... et, quant aux aventures que Raymond prête à madame de Marsan, mon voisin est si mauvaise langue qu'il ne faut pas ajouter foi à tout ce qu'il dit.

Je me berce avec l'image de mes belles; mais je ne sais pourquoi le souvenir de Nicette vient toujours se mêler à mes projets, à mes espérances. Je crois que l'odeur de son bouquet est ce qui la rappelle ainsi à ma pensée; mais cette fleur d'oranger sent si bon que je ne veux pas l'ôter de ma chambre. Quelle aimable attention de m'avoir apporté ce bouquet, de l'avoir placé de manière que je ne pusse rentrer chez moi sans le trouver sous ma main! Ah! si les femmes sont coquettes et trompeuses, elles seules aussi sont capables de ces prévenances, de ces soins recherchés, de cette délicatesse de sentiment qui leur fait trouver, dans la circonstance la plus légère, les moyens de donner encore des marques de leur amour ou de leur amitié. Je m'endors; mais d'où vient que je ne rêve ni à Caroline ni à madame de Marsan? C'est Nicette que je vois en songe, c'est toujours elle qui m'occupe!... Ah! sans doute, l'odeur de la fleur d'oranger me la rappelait encore dans mon sommeil.

CHAPITRE XV. — La Partie fine.

Je dormais encore lorsque madame Dupont vint pour faire mon ménage. Je m'empresse de la questionner, je veux savoir si elle a vu Nicette.

— Madame Dupont, est-on venu me demander hier au soir? — Non, monsieur, personne. — Vous n'avez pas vu monter quelqu'un chez moi? — Vous pensez bien, monsieur, que je n'aurais pas laissé monter, sachant que vous étiez sorti.

C'est singulier! comment donc a-t-elle fait pour échapper aux regards de la portière! Elle n'a pas voulu qu'on la vît m'apporter ce bouquet; elle pense que cela pourrait me fâcher, et je sens que son présent en acquiert plus de prix. Pour me distraire de toutes ces pensées, je songe aux commissions dont mon beau-frère m'a chargé. Je sors, laissant madame Dupont arranger dans un carton toutes les fleurs artificielles qui sont encore éparses dans mon appartement; mais je lui recommande de ne point toucher au bouquet qui est sur ma cheminée. Voilà pour ma portière une source de conjectures.

Ma journée est remplie par les courses et les démarches que je suis obligé de faire dans différents ministères près desquels Déneterre, qui est en train de faire bâtir et veut terminer différentes entreprises, a besoin de renseignements et d'appui. Je ne suis pas fâché d'avoir eu des occupations; le temps s'écoule plus vite. Ne croyez pas cependant que d'ordinaire je passe mes journées dans une coupable oisiveté: non, je chéris les beaux-arts, particulièrement la poésie et la musique, et je m'y livre avec ardeur, lorsque mes folies amoureuses m'en laissent le loisir; mais j'avoue que depuis quelque temps je les ai terriblement négligés.

Il est l'heure de songer au dîner. Je n'oublie pas que j'ai, pour le soir, un rendez-vous sur le boulevard Bondy, autour du Château-d'Eau. Pour me rapprocher de l'endroit indiqué, je pense qu'au lieu de dîner, suivant mon habitude, au Palais-Royal, je ne ferai pas mal d'aller dîner sur les boulevards des petits spectacles; je serai tout porté pour le soir. Dirigeons-nous donc vers le Marais.

Me voilà sur le boulevard du Temple; je n'ai plus que l'embarras du choix. Je connais tous les restaurateurs; je ne suis pas en partie fine : il faut donc ne m'occuper que de celui où l'on est le mieux, sans chercher où les cabinets sont plus commodes et mieux fermés. Je me décide pour le Cadran-Bleu : on y est chèrement, mais d'ordinaire on y dîne bien. Allons au Cadran-Bleu. Je poursuis ma route et vais passer le jardin Turc, lorsque j'aperçois devant moi un monsieur donnant le bras à une dame. La tournure de Raymond est trop reconnaissable pour que je puisse m'y tromper. C'est lui : voilà bien sa démarche, ses gros mollets, ses gestes... c'est bien lui. Quant à la dame, sa figure est cachée sous un grand chapeau; mais il me semble aussi la connaître. Mon voisin lui parle avec feu, je vois qu'il lui serre le bras; il m'a tout l'air d'être en bonne fortune. Parbleu! je suis curieux de savoir où ils vont... Je voudrais, sans que Raymond me vît, apercevoir la figure de sa belle, dont la tournure ne m'est pas inconnue... Mais ils traversent le boulevard... ils entrent chez un traiteur qui fait le coin de la rue d'Angoulême... C'est au Méridien : je crois me rappeler qu'on y est servi par des demoiselles, et qu'on y est fort commodément; du moins était-ce ainsi il y a quelques années. Qui m'empêche d'y suivre mon voisin?... le hasard me fera peut-être voir sa belle; et Raymond fait tant d'embarras avec ses maîtresses, qui, à l'en croire, sont toujours des princesses et des beautés rares, que je ne serais pas fâché de voir une de ces merveilles.

Je laisse le Cadran-Bleu à ma droite, et, quitte à dîner moins bien, je vais au Méridien et demande un cabinet. C'est une demoiselle qui me conduit... Nous passons devant une chambre d'où j'entends sortir la voix de Raymond; je me fais ouvrir la pièce à côté. La cloison qui me sépare du cabinet où se trouvent Raymond et sa belle est assez mince pour que j'entende leurs voix lorsqu'ils ne parlent point bas. D'ailleurs, je laisse ma porte ouverte; la leur n'est pas encore fermée, parce qu'on met leur couvert: je puis donc saisir de temps à autre quelque chose de ce que dit mon voisin, qui a la malheureuse coutume de parler très-haut, habitude qu'il a contractée pour se faire remarquer, et qu'il conserve dans ses incognito. D'après ce que j'entends, il me paraît que Raymond se donne beaucoup de mal pour plaire à sa dame, dont il consulte les goûts pour le choix du dîner. Voilà, je crois, la

troisième fois qu'il lui lit la carte; elle a bien de la peine à se décider pour quelque chose; elle n'aime rien; elle n'a pas faim; tout lui est indifférent; mais elle demande mille choses qui ne sont pas sur la carte. Je juge facilement, d'après toutes ses minauderies et par les façons de cette dame, que mon voisin n'a pas fait une conquête bien distinguée; on dirait même que sa belle se moque de lui, et qu'elle s'amuse à le faire enrager. Je gagerais qu'il en sera pour son dîner.

Chaque fois que la voix de la dame se fait entendre, elle me rappelle des souvenirs confus... Oui, je suis certain que je connais cette femme-là; cependant, je ne puis dire qui c'est: j'en ai tant connu qu'il m'est permis de les confondre dans ma mémoire, et puis je ne saisis que quelques mots sans suite! .. N'importe, je veux la voir... oh! je la verrai!...

Il me paraît que Raymond s'est décidé à faire sa carte lui-même, car je ne l'entends plus parler... La dame fredonne quelques refrains de vaudeville... à coup sûr, cette voix-là ne m'est pas étrangère.

J'entends tirer la sonnette; la servante monte. Raymond remet sa carte et commande son dîner; la jeune fille descend. La dame veut un fromage fouetté que mon voisin n'a pas demandé; il court après la jeune fille pour faire ajouter cela à sa note. En passant devant mon cabinet, dont j'ai eu soin de laisser la porte ouverte, il jette un coup d'œil et m'aperçoit.



M. Vauvert, le donneur de soirées, et son neveu Friquet, le petit clerc.

— Que vois-je! c'est mon cher ami Dorsan!... — Moi-même, monsieur Raymond; et que faites-vous donc ici?

Il entre d'un air mystérieux, en marchant sur la pointe du pied, me montre en souriant le cabinet à côté, et tâche de parler à demi-voix.

— Je suis là... à côté... — Bah!... — Avec... quelqu'un. — Ah! j'entends!... une bonne fortune... une partie fine... — Justement. — Vous êtes un terrible homme. On m'accuse d'être volage, trompeur; mais je suis sûr que vous en faites cent fois plus que moi. — Il est vrai que je n'en fais pas mal!... Et la personne? — Oh! charmante!... délicieuse!... une femme du grand ton, qui a voiture, équipage, livrée! Nous sommes ici incognito. — Je m'en doute bien. — Elle m'accorde aujourd'hui une faveur qu'elle a refusée à mille autres. — Que vous êtes heureux!... Vous piquez ma curiosité; ne pourrais-je la voir? — Oh! impossible, mon ami, impossible!... c'est une femme qui tient essentiellement à sa réputation!... Si elle savait que j'ai été indiscret avec un de mes amis, elle m'en voudrait à la mort, et ne me pardonnerait jamais!... — Allons, je n'insiste plus; je vois que cela vous désobligerait... Je ne vous fais pas moins mon compliment d'une aussi belle conquête. — Il est vrai qu'elle vaut son prix... Vous savez qu'en fait de femmes je suis assez difficile... je ne vais pas avec la première venue; je tiens au bon ton, à la tournure.

Je crois que M. Raymond me lance un sarcasme.

— J'aime surtout à vaincre les cruelles; avec celles-là, au moins, il y a du mérite et de la fermeté... vous m'entendez... Mais je gage que ma belle s'impatiente; adieu, mon voisin... l'amour et la volupté m'appellent... — Ne les faites pas attendre.

Raymond s'éloigne, bouffi de plaisir d'être vu en bonne fortune, et rentre dans son cabinet, dont il ferme la porte. Tout ce qu'il m'a dit augmente ma curiosité; je parie qu'il m'a fait des contes comme à son ordinaire. Je ne donne point dans ses histoires de grandes dames; et, pendant qu'il me parlait, je le voyais chercher ses mensonges; il semblait même y mettre plus de détails que de coutume, afin de mieux me faire prendre le change. Vous n'êtes pas encore assez fin pour m'attraper, mon cher Raymond! c'est parce que vous m'avez vu avec une petite bouquetière que vous faites votre embarras et me lancez des épigrammes! mais j'ai dans l'idée que votre grande dame ne vaut pas ma simple Nicette.

Ma fenêtre donne sur le boulevard, et, en attendant mon potage, j'ouvre la croisée pour jouir de la vue; je ne suis pas en partie fine, par conséquent je ne veux pas faire petit jour. Je remarque que chez mes voisins la jalousie n'est point baissée, et j'en conclus de nouveau que les affaires de Raymond ne sont pas très-avancées.

En regardant les passants, je vois s'arrêter sur le boulevard, devant notre traiteur, un jeune homme qui ne m'est pas inconnu. C'est ce Gerville qui demeure dans ma maison, et chez qui était mademoiselle Agathe la nuit mémorable où je donnai l'hospitalité à Nicette. Mais que fait-il là!... il s'est arrêté... regarde de côté et d'autre... il paraît attendre ou chercher quelqu'un...

On vient d'ouvrir la fenêtre chez mes voisins... Bon! peut-être la dame veut prendre l'air, et je vais voir sa figure... Mais qu'ont-ils donc?... J'entends pousser un cri, et on referme la fenêtre brusquement... il y a quelque chose d'extraordinaire là-dessous... En vérité, je crois que je deviens presque aussi curieux que Raymond.

Je me suis retiré de la fenêtre; il me semble qu'on parle avec chaleur dans le cabinet voisin. Ma foi, qu'ils fassent ce qu'ils voudront! dînons d'abord, car j'ai faim. Justement voilà la demoiselle qui m'apporte mon potage. Mais quel bruit!... Raymond sort brusquement de son cabinet; il entre dans le mien, pâle, défait, tremblant, et, dans sa précipitation, pousse la servante, et lui fait renverser ma julienne devant la table!...

— Ah! mon Dieu, monsieur, que c'est désagréable! dit la fille en ramassant son vase. Vous m'avez fait me brûler joliment... tout ce potage sur mon pied!... je suis sûre qu'il me viendra de fameuses cloches!... — C'est bon, la fille... je vous payerai votre soupe... — Et mon tablier qui est abîmé... et ma jambe?... — Je vous la payerai! répond Raymond, qui ne sait plus ce qu'il dit et pousse la fille dehors, puis referme soigneusement la porte.

— Ah çà! que diable avez-vous, monsieur Raymond?... vous arrivez comme un effaré. — Ah! mon cher ami, j'en ai sujet!... une affaire... une circonstance... ma position est terrible... Attendez que j'aille regarder à la fenêtre... ah! faites-moi le plaisir de tirer d'abord le rideau pour qu'il ne me voie pas... — Est-ce que vous devenez fou, mon voisin?

Raymond ne me répond pas; il va regarder à la fenêtre en ayant soin de se cacher sous le rideau et de ne s'avancer qu'avec précaution. Je le vois devenir encore plus blême. — Il est là, me dit-il enfin. — Qui donc? — Gerville. — Ah! c'est vrai. Eh bien! qu'est-ce que cela vous fait? — Cela me fait beaucoup à moi... Vous ne savez donc pas qu'il est horriblement jaloux et capable de se porter à des excès terribles! — Après? — Sachez que c'est pour moi qu'il est là. . Je suis sûr qu'il me guette... ce n'est pas sans motif, car je suis avec sa maîtresse. — Comment!... serait-ce par hasard mademoiselle Agathe que vous m'auriez transformée en femme à équipage... à livrée?.... — Que voulez-vous, mon cher ami! c'était pour mieux la déguiser... ménager sa réputation... — Oh! quant à cela, je vous réponds qu'elle n'a rien à craindre... Ah, ah, ah! monsieur Raymond... il vous faut des cruelles... des femmes d'une certaine tournure! — Vous plaisanterez plus tard, mon cher ami, mais maintenant sauvez-moi, je vous en supplie; je n'ai d'espoir qu'en vous pour sortir de l'affreuse situation où je me trouve... — Expliquez-vous donc. — Gerville va, j'en suis certain, entrer dans cette maison... On lui aura dit que j'y étais... Veuillez, pour un moment, prendre ma place et me laisser la vôtre dans ce cabinet... je laisserai ma porte ouverte, il me verra seul; et cela dissipera ses soupçons... — Mais que ne vous enfermez-vous avec votre belle? il n'enfoncera pas votre porte... — Il en serait capable!... ou bien il m'attendrait sur le boulevard; et si je sortais avec Agathe, vous jugez que cela ferait une scène! .. scandaleuse... Et puis nous logeons dans la même maison, vous le savez; et s'il s'aperçoit de quelque chose, comment voulez-vous que je rentre tranquillement chez moi? ... Il serait homme à m'attendre la nuit dans l'escalier. — Pourquoi diable alors vous adressez-vous à sa maîtresse? — Que voulez-vous! un moment de folie... C'est en restant avec elle sur notre carré que cela m'a pris... — Ah, oui! le matin où vous m'espionniez tous deux. — Ah! mon Dieu!... il est entré! s'écrie Raymond, qui vient de donner un coup d'œil sur le boulevard; mon ami... sauvez-moi!.... de grâce.... allez... je vous rejoindrai...

Sans me donner le temps de lui répondre, Raymond me met mon chapeau sur ma tête, m'entraîne, me pousse hors de mon cabinet et s'y enferme. Je me suis laissé entraîner, et, sans savoir encore ce que je veux faire pour mon voisin, dont la bravoure n'est pas la principale qualité, j'entre dans le cabinet où est Agathe, qui pousse un cri de surprise en me voyant.

— Ah, mon Dieu!... c'est Eugène!... comment, c'est vous!... c'est

toi !... — Mais sans doute, c'est moi, qui me dévoue pour sauver ce pauvre Raymond, à qui la peur occasionnera une maladie !... — Ah, ah, ah !... je n'en reviens pas !... — Chut ! il est là... il peut vous entendre rire, et il me semble que, dans ce moment-ci, il trouverait cela mal de votre part. — Vraiment, cela m'est égal !... ah, ah, ah !... Est-ce que tu crois, par hasard, que je suis amoureuse de Raymond ?... Ah, il est vraiment par trop bête ! et il veut faire le Lovelace !... Ah ! je n'en pouvais plus !... Lorsqu'en ouvrant la fenêtre j'ai aperçu Gerville sur le boulevard, j'ai jeté un cri de surprise et je suis bien vite rentrée ; je n'aurais pas voulu que Gerville me vît avec Raymond. Ce n'est pas qu'il soit jaloux, mais enfin cela aurait pu lui déplaire. Sais-tu ce que j'ai fait ? Il m'est venu dans la tête de dire à mon imbécile



Morceau de basse exécuté par la baronne Vitcheritche, avec applaudissement du baron.

que Gerville était horriblement jaloux, et qu'il avait des soupçons sur lui depuis qu'il avait su que nous étions restés deux heures en tête-à-tête sur le carré, et qu'enfin j'étais certaine qu'il n'était sur le boulevard que pour nous épier. Plus j'en disais, plus je voyais augmenter la frayeur de mon adorateur, qui a encore plus d'amour pour sa personne que pour la mienne ; quand j'ai ajouté que Gerville était capable de lui donner un coup de couteau... Ah, ah ! le pauvre homme a pris son chapeau... et il court encore ! Ah, ah, ah ! mais c'est bien galant à lui de m'avoir envoyé une aussi aimable compagnie. Cependant je voudrais bien savoir ce qu'est devenu Gerville ; je crois qu'il attendait tout bonnement un de ses amis. — Chut !.. on monte l'escalier... Raymond ouvre la porte : écoutons... c'est Gerville qui parle...

Nous nous collons contre notre porte, que nous entre-bâillons tout doucement, et nous entendons le dialogue suivant : Tiens !... c'est le voisin Raymond... — Lui-même... Je suis bien votre serviteur... Comment va la santé ? — Pas mal... — Quoi ! vous dinez seul dans un cabinet ? — Oui... je suis préoccupé... j'ai des affaires.... j'étais bien aise de ne pas être troublé... — Je vous laisse en ce cas. J'attends une personne qui m'avait donné rendez-vous sur ce boulevard ; mais il se fait tard et je vais dîner... Bonjour, voisin ; bon appétit.... — Votre serviteur...

Gerville ferme la porte du cabinet de Raymond, et entre dans un autre en passant devant notre chambre.

— Voyez, mademoiselle, dis-je à Agathe ; décidez-vous : auquel de ces messieurs voulez-vous donner la préférence ? — Oh ! il me vient une idée charmante !... — Encore quelque folie, car tu ne rêves qu'à cela !... Oh ! celle-ci sera unique... Seconde-moi, mon cher Eugène, je t'en prie.

Et, sans m'en dire davantage, Agathe se met à marcher à grands pas dans le cabinet ; elle remue les chaises, en jette quelques-unes à terre, et, tout en faisant ce tapage, s'écrie de temps à autre : — Mon ami, ne te fâche pas !... je t'assure que tu es dans l'erreur... Je te promets que je n'ai pas vu Raymond !... que je ne l'aime pas !... Demande à Dorsan... il m'a offert à dîner, parce qu'il attend une dame...

Je commence à deviner le plan d'Agathe ; elle veut faire croire à Raymond que Gerville est avec nous ; pour la seconder, je fais à mon tour du bruit pour deux, et tâche par moments d'imiter la voix de Gerville. Fatigués de notre comédie, nous nous arrêtons enfin ; Agathe me fait un signe que je comprends ; je sors du cabinet dont elle referme la porte, et j'entre doucement dans celui de Raymond, que je trouve palpitant et à demi mort d'effroi devant un beefsteack aux pommes de terre. Je referme la porte sur moi avant d'aller à lui, et je mets un doigt sur ma bouche ; nous avons l'air de deux conspirateurs. Cette fois Raymond parle si bas que j'ai bien de la peine à l'entendre.

— Il est là... (lui dis-je en montrant mon cabinet). — Oh ! je ne le sais que trop... je l'ai entendu... Mais comment se fait-il ? — Nous l'avons cru descendu, nous avons ouvert notre porte ; mais il était aux aguets ; il a vu Agathe, et il est entré. De là une scène terrible, parce qu'il se doute qu'elle est venue ici avec vous ; car ce n'est pas de moi qu'il est jaloux !... — Oh, parbleu ! je ne sais que trop que c'est de moi... J'ai bien vu tout à l'heure qu'il ne croyait pas ce que je lui disais... Il avait des doutes... il nous a peut-être vus passer sur le boulevard ?.... — Cela serait bien possible ; aussi vous êtes d'une imprudence ! Quand on fait une semblable partie, on prend une voiture et l'on entre chez le restaurateur par la porte de derrière... — C'est vrai !... vous avez raison... nous aurions dû entrer par derrière ! mais je vous assure bien que c'est par là que je sortirai. — Il a cru d'abord que j'étais votre confident... que je n'étais là que pour vous servir.... Au fait, je m'expose un peu pour vous... — Ah ! mon cher Dorsan !... je n'oublierai de ma vie ce que je vous dois !... — Enfin, cela commence à se calmer... Agathe est parvenue à lui faire entendre raison... elle lui dit qu'elle n'est venue ici que pour le guetter... C'est elle maintenant qui joue la jalousie... — Oh, oh !... c'est délicieux !... c'est charmant ! ces femmes se tirent toujours de tout ! — Je voulais les laisser dîner seuls ; il ne le veut pas. Je suis sorti sous prétexte de commander le dîner. — Il l'est, mon cher ami... et j'aurai soin de le payer. Je ne veux pas vous mettre en frais, quand vous vous sacrifiez pour me servir. — Comme vous voudrez... je vais donner le mot à la fille, puis nous nous mettrons à table. — Allez, mon généreux ami... défendez-lui bien de parler de moi... — Soyez tranquille. — Ah ! je n'ai plus qu'une crainte... — Qu'est-ce donc ? — Tout à l'heure, vou-



Caroline en tenue de grisette.

lant faire une surprise à Agathe, je me suis amusé, pendant qu'elle avait le dos tourné, à glisser mon portrait dans son ridicule. — Votre portrait ? — Oui, c'est-à-dire une de mes silhouettes... vous savez bien... que j'ai collée sur un fond rose, bordé de petits Amours... Si, en voulant prendre son mouchoir, Agathe faisait tomber cela.... ou, ne sachant pas ce que c'est voulait le regarder... — Peste ! cela ferait un beau tapage !... c'est pour le coup que Gerville dirait que je m'entends avec vous pour le tromper !... — Tâchez, mon ami, tâchez qu'Agathe ne se mouche point ! — Je ne puis pas répondre de cela, mais je lui ferai signe de se moucher dans sa serviette ; cela ne peut pas vous compromettre. — C'est cela même... — Adieu ! une plus longue absence lui donnerait des soupçons.

Je quitte Raymond, qui, cette fois, s'enferme dans son cabinet. Je retourne près d'Agathe. La fille arrive avec le dîner; elle paraît surprise du changement de cavalier : deux mots et une pièce de cent sous que je glisse dans sa main la mettent dans nos intérêts. Elle promet de dire au gros monsieur que nous sommes trois, et elle s'éloigne enchantée de pouvoir s'amuser aux dépens de celui qui lui a fait renverser un potage sur ses pieds.

— Maintenant, dînons, dis-je en me mettant à table près d'Agathe, il faut convenir que nous l'avons bien gagné. Je ne m'attendais guère à dîner avec toi, je l'avoue! — Oh! ni moi!... mais les plaisirs impromptus sont toujours les meilleurs. — Il est certain qu'il y a un mois, nous étions déjà raisonnables dans nos tête-à-tête!... — Tiens, nous avons bien fait de nous quitter : on se retrouve avec beaucoup plus de charme!... — Oh! je sais que tu aimes passionnément la variété. — Non, mon ami, ce n'est pas tant la variété que le fruit défendu, et quand je pense que Gerville est à notre droite, Raymond à notre gauche... et que je suis parvenue à ne point manger avec lui le dîner qu'il a commandé... ah, ah, ah! — Ne ris donc pas si fort!... — Au contraire!... cela le rassure... il pense que Gerville est de bonne humeur... Ah, ah, ah! cela lui rendra l'appétit.

Agathe est d'une gaieté folle; elle est obligée de tenir sa serviette sur sa bouche pour étouffer les élans de sa joie; le plaisir de tromper deux hommes à la fois donne à sa figure une expression nouvelle; jamais, je l'avoue, je ne l'ai vue si jolie. Elle m'agace, me pince, me lutine, m'enlace dans ses bras... Ah, mademoiselle Agathe! vous êtes bien perfide, mais bien séduisante! Depuis quelques jours, d'ailleurs, je ne fais l'amour qu'en œillades... et je sens qu'il faut rendre la mystification de Raymond complète... Ah! mon pauvre voisin!... si vous saviez avec quelle ardeur Agathe vous mystifie!... Mais nous entendons monter; c'est la demoiselle qui nous sert. Cette fille-là a du tact et de la pénétration : elle tourne au moins trois fois la clef dans la serrure avant d'ouvrir notre porte. On nous apporte le premier service. Je goûte le vin : c'est du Volnay, première qualité. Peste! mon voisin est gourmet!

— Oh! vous aurez un joli dîner, dit la fille en riant; ce monsieur n'a rien oublié... Champagne... dessert... et puis le coup du milieu! — Ah! nous aurons le coup du milieu! dit Agathe; mon ami, il ne faudra pas l'oublier, entends-tu? — Sois tranquille... Ah! dites donc, la fille, et le voisin vous a-t-il questionnée? — Oui, je lui ai dit que madame dînait avec deux messieurs; il a l'air un peu plus tranquille. — C'est fort bien.

Nous fêtons le dîner de Raymond; il est délicat et recherché. Dans un moment de calme, je prie Agathe de m'apprendre par quel hasard elle est venue dîner en partie fine avec mon voisin qu'elle n'aime pas. — C'est pour mieux me moquer de lui, me dit-elle. Depuis le jour où nous sommes restés sur ton carré pour voir la petite bouquetière, Raymond s'avise de me faire la cour; il me poursuit avec ses déclarations et ses billets doux, que je reçois pour les montrer aux demoiselles du magasin, ce qui nous fait beaucoup rire, car son style est aussi plaisant que sa personne. Il m'avait déjà demandé vingt rendez-vous, lorsque aujourd'hui je l'ai rencontré à la porte Saint-Denis; j'allais rentrer chez moi : je venais de chez Gerville, que je n'avais point trouvé. Raymond me prie, me supplie de venir dîner avec lui chez un traiteur. Je le refuse d'abord; mais le désir de me moquer de lui, de rire à ses dépens, de m'amuser, enfin, me fait changer de résolution. Tu sais d'ailleurs combien je suis étourdie... Je ne pensais pas justement rencontrer Gerville, auquel je t'avoue que je tiens fort peu; j'accepte donc, et me laisse conduire dans un cabinet particulier par le pauvre Raymond, qui croit son triomphe assuré, tandis que je n'ai jamais eu l'intention de lui rien accorder. — Buvons à sa santé. — Volontiers... — Est-ce le coup du milieu?... — Un moment! comme tu y vas! nous n'y sommes pas encore!... Ce vol-au-vent est délicieux... et ce filet sauté au vin de Madère et aux truffes!... — Et ce salmis de perdreaux... encore aux truffes... Ah! ce pauvre Raymond! voyez-vous la malice! il en a fait mettre dans tout!...

La fille arrive avec le rhum et le second service. — Ah, mon Dieu! dit Agathe, des truffes au vin de Champagne! mais c'est pour en mourir... Et que mange le voisin? — De la poule au riz, madame. — C'est bien, c'est rafraîchissant; vous lui donnerez aussi des pruneaux pour son dessert, parce que c'est émollient.

La fille nous laisse. Nous fêtons les truffes, le poulet, le buisson d'écrevisses, dont Agathe veut envoyer les pattes à Raymond. Nous n'oublions pas le coup du milieu : ma compagne y tient beaucoup; j'y tiens aussi. Avec son dîner de bonne fortune, ce séducteur de Raymond nous a mis le diable au corps; il me paraît qu'il lui faut des truffes dans ses parties fines!... Mais, en me faisant prendre sa place près d'Agathe, il m'a chargé d'une terrible besogne!... — Venge-toi, me dit-elle à chaque instant, venge-toi, Eugène : tu sais que Raymond est cause que l'on a vu sortir ta petite vestale de chez toi... tu sais qu'il faisait aussi des propos dans ta maison quand j'allais te voir... tu sais que, par sa curiosité et son indiscrétion, il t'a brouillé avec plusieurs dames... venge-toi bien... venge-toi toujours!...

Que les femmes sont terribles quand il s'agit de vengeance!... Agathe ne me laisse point de répit, et cependant ma rancune commence à s'épuiser : heureusement, l'on apporte le dessert. Allons! voilà du champagne maintenant, et du fromage à la vanille, des massepains, des biscuits à la rose, de la gelée au marasquin, de la liqueur des Iles de madame Amphoux... Je suis perdu!... Raymond veut ma mort. — Je voudrais bien connaître la mine qu'il fait maintenant, dit Agathe : va donc un peu lui parler.

Je sors de notre cabinet, qu'elle tient entr'ouvert pour écouter; je tousse légèrement devant la porte de Raymond; il m'ouvre.

— Eh bien! où en êtes-vous? me dit-il. — Oh! cela va bien!... cela va très-bien!... nous sommes au dessert. — Et Gerville? — Oh!... il ne pense plus à rien! — Je craignais qu'il n'eût fait une scène à Agathe. Il m'a semblé l'entendre gémir, soupirer.. — C'était de regret... d'amour... et puis elle fait encore semblant d'être jalouse... mais, dans le fond, je vois bien qu'elle ne pense qu'à vous. — Oh! elle m'adore, mon ami!... je n'en saurais douter... — Votre dîner est délicieux; vous faites bien les choses, monsieur Raymond. — Ah! oui... je l'avais ordonné avec intention!... je croyais le partager avec elle!... — Elle sait que c'est vous qui l'avez commandé; elle vous en a la même obligation. Je vois dans ses yeux qu'elle ne mange pas une truffe sans penser à vous. — Chère Agathe!... Mais j'entends rire... il me semble... — Oui... c'est elle... Elle rit du bout des dents, pour mieux le tromper; mais le fromage fouetté m'attend : adieu, mon ami... — Comment, vous n'avez pas encore bu le champagne?... — Pas encore. — Vous avez cependant l'air bien échauffé... — C'est le coup du milieu qui donne cet air-là. — Dites-moi, dois-je partir avant ou après vous!.. — Mais... avant, c'est le plus sage. — J'irai me promener dans le jardin du café Turc... devant le pavillon où il y a un croissant..... — Je vois cela d'ici. — Si, par hasard, Gerville vous quittait, ou s'il emmène Agathe, vous viendrez me trouver là ... — C'est entendu. — En ce cas, je vous y attendrai... Au revoir, mon cher voisin... Je vous demande bien pardon de tout le mal que je vous donne... Ce que vous faites pour moi aujourd'hui est un vrai trait d'ami. Je n'ai plus qu'une prière à vous faire... veillez sur ma silhouette! faites signe à Agathe pour qu'elle ne touche pas à son sac... faites ça pour moi, mon ami. — C'est déjà fait. — C'est égal, faites-le encore pour ma tranquillité. — Je vais tâcher : au revoir.

Je retourne près d'Agathe, qui rit aux larmes. Je n'avais pas encore pensé à lui parler de la silhouette; ce fut le bouquet pour le dessert. Le profil du voisin était collé sur un papier rose à vignettes, et nous voyons au bas quelque chose d'écrit : ce sont des vers de Raymond : cela doit être curieux.

> Si mon profil est entouré d'Amours,
> C'est que pour vous j'en ressens tous les jours.

C'est ingénieux! c'est digne de Berthellemot! seulement, comme nous remarquons qu'un des petits Amours est sur le bout de son nez, nous trouvons qu'il aurait dû mettre : *j'en flaire*, au lieu de *j'en ressens*. Agathe veut d'abord coller mon voisin sur la glace de notre cabinet, mais elle change d'avis : elle garde précieusement la silhouette, dont elle compte faire tirer des copies, qu'elle prétend mettre dans des circulaires amoureuses faites avec les billets doux de Raymond, et qu'elle adressera à toutes les demoiselles de modes de sa connaissance, en ayant soin de mettre au bas l'adresse de l'original.

Le champagne achève ce que le dîner tonique a commencé; nous sommes en train de dire et de faire mille folies. Agathe se bourre de massepains et de gelée; je fais sauter les bouchons; le vin mousse et pétille, et de nos verres passe bientôt sur nos lèvres; nous ne savons plus ce que nous disons, mais nous savons bien ce que nous faisons! Agathe ne se contraint plus, et si Raymond écoute... oh! cette fois il va croire que nous nous battons.

Mais le champagne, après avoir moussé lorsqu'on le verse, ne mousse plus ensuite qu'en étant fortement secoué, et finit par ne plus mousser du tout. Ainsi, lecteurs, s'éteignent ces volcans qui ont brillé du plus vif éclat! Ainsi, lectrices, s'éteindront ces feux charmants que jettent vos beaux yeux, et qui vous font faire tant de conquêtes. Tout passe, hélas! dans la nature! tout se ruine, se détruit, s'anéantit; tout meurt. C'est la loi universelle; nous naissons pour cela; et chaque pas dans la vie en est un vers le tombeau; il n'y a pas là moyen d'entrer en arrangements :

> « La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles :
> On a beau la prier,
> La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles
> Et nous laisse crier.
> Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre
> Est sujet à ses lois,
> Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
> N'en défend pas les rois. »

Je ne sais pas trop comment le champagne m'a conduit à cette citation; mais, au reste, je suis certain que vous ne m'en saurez pas mauvais gré : ces vers-là ne sont déplacés nulle part; je voudrais bien les avoir faits. Nous sommes donc devenus sages, en action du moins. Je regarde ma montre! bientôt huit heures... peste! et mon rendez-vous... Le champagne ne m'a pas entièrement fait perdre la mémoire, mais j'avoue qu'Agathe m'a fait perdre une grande partie de mes feux.

Raymond doit être depuis longtemps en faction au café Turc; quant

à Gerville, nous l'avons vu partir il y a plus d'une heure : rien ne nous gêne donc pour sortir. Ma compagne met son chapeau, son châle, et tâche de se donner un air modeste qu'elle ne peut pas parvenir à attraper, même en baissant les yeux; moi, je fais ce que je peux pour avoir un maintien grave et surtout une démarche ferme : ce diable de champagne me porte toujours à la tête! Cependant nous pouvons sans inconvénient nous montrer sur le boulevard : nous ne sommes qu'étourdis.

Nous sortons du Méridien : Raymond a tout payé; la maîtresse et les demoiselles nous saluent en souriant. — Est-ce que nous avons quelque chose de drôle dans la physionomie? dis-je à Agathe. — Non; mais crois-tu donc que ces gens-là ne devinent pas que nous venons de nous moquer de Raymond?... On croit peut-être que c'est mon mari. — Oh! ce serait un peu trop fort! — Bah! cela s'est vu. — Nous voici devant le café Turc : entrons-nous? — Pourquoi faire? — Pour relever Raymond, qui fait sentinelle. — Qu'il y reste! Je n'ai pas envie d'être encore ennuyée de son amour; j'en ai bien assez. Tout a tourné comme je le voulais; mais, comme une pareille aventure n'arriverait pas deux fois, je t'assure que désormais il ne me mènera plus en cabinet particulier. — Pauvre Raymond! voilà une partie fine qui lui sera bien profitable?... Mais j'aperçois le Château-d'Eau; quelqu'un m'y attend, je te laisse. — Quoi.... déjà? — Notre pièce est finie, ma chère amie; nous ne pouvons plus nous être d'aucun secours : n'attendons pas pour nous quitter que l'ennui succède au plaisir, et que les fumées du champagne soient entièrement dissipées; du moins nous garderons de cette rencontre un souvenir agréable. — Adieu donc, mon cher Eugène : puissions-nous, en nous retrouvant encore, nous amuser autant!

Agathe s'éloigne, et moi je vais faire le tour du Château-d'Eau.

Chapitre XVI. — La Rose sans épines.

Voilà déjà six fois que je me suis promené autour du bassin. Je m'arrête de temps à autre devant les lions, que je considère sur toutes les faces; puis, pour varier, j'écoute l'eau se précipiter dans le passage où elle rejoint les canaux : tout cela est sans doute fort récréatif, cependant je commence à m'en lasser. La sentinelle me regarde avec attention : sans doute je commence à lui devenir suspect.

La nuit vient; je vais m'éloigner... Je vois se diriger vers moi une femme en petit bonnet... est-ce elle enfin? Je n'ose plus m'en flatter; je me suis trompé si souvent, car j'ai la vue un peu faible; mais on vient toujours de mon côté... Oh! cette fois, c'est bien elle. Caroline m'aborde en souriant : elle n'est pas en grande toilette, mais il règne une certaine recherche dans sa mise; son bonnet est noué avec soin, et ses cheveux, je le gage, ont resté toute la journée dans les papillotes : on ne prend pas tant de peines pour un homme qu'on ne veut pas écouter. Cette jeune fille me semble passablement rusée! Mais, quoique le champagne me rende encore plus étourdi qu'à l'ordinaire, je ne me soucie pas de donner le bras à une grisette en bonnet dans l'intérieur de Paris.

Je commençais à perdre l'espérance de vous voir, lui dis-je. — Pourquoi donc? il n'est que huit heures et quart; je ne puis sortir plus tôt de mon magasin. — Allons faire un tour de promenade dans les champs. — Dans les champs!... oh non! il est trop tard... je ne puis rentrer passé neuf heures; ma tante me gronderait... — Voilà une tante bien ennuyeuse... Entrons quelque part.. — Non, je ne le veux pas... Oh! si j'étais vue avec vous...

Je ne veux pas lui dire que je ne me soucie pas non plus de me carrer sur le boulevard avec elle, car enfin il est des convenances que je ne veux pas braver. Elle a un tablier et un bonnet, et cela me gêne beaucoup. Certainement je ne fais pas plus de cas d'une marchande de modes que d'une fleuriste, mais Agathe est mise en dame, et je puis lui donner le bras : un châle et un chapeau changent considérablement une femme, et voilà de ces petitesses auxquelles un jeune homme qui va dans le grand monde est forcé de se soumettre, tout en les méprisant. Certes, si Nicette m'avait rencontré à midi, au lieu de minuit, je ne l'aurais pas reconduite à pied chez madame Jérôme.

— Promenons-nous un peu dans la rue des Marais, me dit Caroline : au moins je ne craindrai pas tant d'être aperçue. — Très-volontiers.

Voilà une proposition qui me convient beaucoup. Nous descendons l'escalier, nous prenons le passage du Wauxhall, et nous voilà dans la rue des Marais, rue très-favorable aux promenades sentimentales. Mademoiselle Caroline connaît les bons endroits.

On devine le sujet de notre conversation : entre deux amants, entre un galant et une coquette, entre une jolie femme et un joli garçon, un jeune homme et une grisette, on traite sans cesse la même matière, on parle d'amour et encore d'amour. Depuis des siècles cela fait le fond de la conversation entre l'homme et la femme : on a dû dire considérablement de choses là-dessus, et cependant le sujet n'est point épuisé; il est vrai que chacun le traite à sa manière, mais au bout du compte n'est-ce pas toujours pour arriver au même but?

Les fumées du champagne me font traiter mon sujet très-lestement; mademoiselle Caroline, qui n'a sans doute pas fait le même dîner que moi, se tient sur la réserve. Je n'obtiens rien d'elle : elle met toujours sa tante en avant, se plaignant de la rigueur avec laquelle on la traite; mais, n'ayant pas les moyens de se soutenir seule, il lui faut se soumettre à la nécessité.

Je crois entrevoir les désirs de la jeune fille, qui aime la liberté, ne parle qu'en soupirant de chapeaux et de toilette, et paraît autant s'ennuyer de sa tante que de son magasin. Je laisse entrevoir le moyen de se trouver libre et heureuse; je touche un mot d'une petite chambre bien meublée où l'on serait sa maîtresse, où l'on travaillerait à son aise, où l'on ne ferait enfin que ses volontés : tout cela est bien séduisant! Mademoiselle Caroline m'écoute très-attentivement : elle ne répond pas, mais elle soupire, baisse les yeux. Je parle toilette, spectacle, parties de plaisir : elle me regarde en souriant, et me laisse prendre un baiser bien tendre... Allons, j'ai trouvé le côté faible : la jeune fille s'ennuie, elle veut être sa maîtresse, elle veut enfin qu'on la mette dans sa chambre. Toutes ces petites grisettes sont de même; c'est après cela qu'elles aspirent, comme si, une fois chez elles, leur fortune était faite. Je vois que la fleuriste soupire aussi après ce moment, et que jusque-là elle ne m'accordera rien. Cela ne m'annonce pas positivement de l'amour, mais cela dénote de la prévoyance et du calcul. Que ferai-je?... Ma foi, encore une folie... Caroline est charmante; la reconnaissance me l'attachera peut-être... La reconnaissance, direz-vous, parce que je veux la séduire!.. Oui, je conviens que ce n'est pas le mot propre, mais remarquez que je lui laisse faire toutes ses réflexions.

— Caroline, votre tante a-t-elle besoin de vous pour vivre? — Non, monsieur, et je suis bien sûre, au contraire, qu'elle ne serait pas fâchée de me voir établie. — J'entends. Vous n'avez pas d'autres parents? — Non, monsieur. — Vous vous quitteriez sans regret? — Oh! certainement, car nous nous disputons souvent; et, si j'avais pu me mettre dans ma chambre, il y a longtemps que je l'aurais fait. — En ce cas, dès demain vous serez chez vous. — Se peut-il!... quoi!... monsieur!..

Elle fait un bond de joie, puis se retient, parce qu'elle pense qu'il ne faut pas laisser voir tout le plaisir qu'elle éprouve, et qu'il est convenable de faire encore quelques façons.

— Mais, monsieur, je ne sais si je dois accepter... — Qui vous en empêche? — Que dira le monde?... — Il me semble que le monde doit moins vous inquiéter que votre tante; et, puisque vous ne craignez pas de la fâcher, que vous importe ce que diront des étrangers? — — C'est vrai, monsieur; cela m'est fort indifférent : d'ailleurs il y a déjà plusieurs demoiselles de mes amies qui ont fait comme cela, et qui ne s'en sont pas mal trouvées. — Oh! les exemples ne vous manqueront pas. Ainsi donc, ma chère amie, tenez-vous prête pour demain à la même heure; je viendrai vous prendre ici. Vous aurez fait un paquet de ce qui vous sera le plus nécessaire, et je vous conduirai chez vous. — Eh bien! puisque vous le voulez... à demain... je serai prête... — Ah! encore une question. Quel est ce M. Jules avec qui vous étiez à Tivoli? — Oh! c'est un jeune homme bien honnête, qui me menait promener quelquefois avec ma tante. — Je vous crois; mais, serait-il cent fois plus honnête, il faut me promettre de ne point le recevoir chez vous, et de ne plus vous promener avec lui. — Soyez tranquille; je sais bien que cela ne se doit pas, et je ne voudrais pas vous contrarier en rien. — Vous êtes charmante; ainsi donc voilà qui est décidé. — Oui, à demain; il est tard, séparons-nous.

Je prends sur les lèvres de Caroline les arrhes de notre marché, et elle s'éloigne lestement, sans doute pour se préparer d'avance à son changement de situation. Je vais donc entretenir mademoiselle Caroline! Ce mot d'entreteneur sonne mal à mes oreilles; en général, il semble désigner les vieux libertins, les gens laids, sots, infirmes, que la fortune seule a favorisés, et qui n'obtiennent qu'au poids de l'or des faveurs que d'autres ont souvent eues sans effort. Ces personnages sont bien rarement aimés, et presque toujours trompés; je me suis moi-même amusé à leurs dépens, et je vais entretenir Caroline!... Non, je vais la mettre dans sa chambre; voilà tout; je lui ferai bien, par-ci par-là, quelques petits cadeaux, mais il faudra qu'elle continue de travailler; je n'ai pas envie de satisfaire toutes ses fantaisies : je ne suis donc que son amant et non son entreteneur.

On tâche toujours d'envisager ses actions sous le point de vue le plus favorable; d'ailleurs Caroline est vraiment jolie; il y a déjà longtemps que je soupire pour elle; je vais enfin la voir combler mes vœux! Je me persuade qu'elle m'aime, quoique je n'aie rien vu dans sa conduite qui pût me le prouver; mais il est si doux de se flatter d'inspirer ce sentiment! Elle est coquette, mais je la fixerai; elle ne verra que moi, ne sortira qu'avec moi; elle fera toutes mes volontés, et elle me sera fidèle : voilà comme j'arrange tout cela.

Le lendemain, dès le matin, je songe à tout ce que j'ai à faire; je n'ai pas de temps à perdre. Je m'habille à la hâte; et, en refermant ma porte, je me cogne contre Raymond, qui venait me voir en veste du matin.

— Vous sortez déjà! me dit-il. — Oui, mon voisin; j'ai beaucoup d'affaires. — Diable! j'aurais voulu causer avec vous... — Ce sera pour une autre fois. — Vous n'êtes pas venu me joindre hier au café Turc; je suis resté jusqu'à dix heures dans le jardin. — J'en suis fâché. Adieu... — Dites-moi donc... et mon portrait! Agathe a-t-elle mon portrait?

Je n'écoute plus Raymond; je suis au bas de l'escalier; je parcours tous les environs pour trouver une chambre; il m'en faut une où l'on

puisse entrer tout de suite, et je désire qu'elle ne soit pas éloignée de chez moi. Je n'ai pas encore rencontré ce qu'il me faut : c'est ou trop haut, ou trop triste, ou trop sale. Je marche le nez en l'air, cherchant partout des écriteaux. En m'arrêtant devant une porte cochère, j'entends tousser légèrement à quelques pas de moi : cette toux-là me paraît affectée; je me retourne et j'aperçois Nicette. J'étais à deux pas de sa boutique sans m'en douter. Nicette me regarde, puis baisse les yeux; elle n'ose me saluer ni me parler en plein jour : pauvre petite! Je me souviens alors de son bouquet que j'avais oublié; je ne l'ai pas encore remercié de son attention!... Je m'approche de sa boutique, et, tout en choisissant quelques fleurs, je lui dis à demi-voix combien je suis sensible à son souvenir; elle rougit de plaisir, et je m'éloigne, la laissant me suivre des yeux.

Enfin je trouve dans la rue Caumartin ce que je voulais : deux petites pièces bien propres, bien gaies, dans lesquelles on peut venir demeurer sur-le-champ. Il ne s'agit plus que de les meubler; mais avec de l'argent rien n'est si facile. Je cours chez un tapissier; j'achète tout ce qu'il faut et je fais apporter tout cela avec moi. En moins de trois heures le petit appartement est meublé complétement. Je ne voulais d'abord qu'y mettre le nécessaire, mais l'amour-propre s'en mêle; je veux causer à Caroline une surprise agréable : il faut une bergère pour se reposer à son aise; il faut une ottomane pour se reposer deux; il faut des glaces à une jolie femme; mais il lui faut surtout une toilette, et enfin un bon lit; il faut des rideaux pour se dérober aux regards des voisins; il les faut doubles pour diminuer l'éclat du jour; il faut enfin une petite pendule pour ne pas oublier l'heure en parlant d'amour, et c'est toujours de cela qu'on parlera à Caroline! Tous ces petits détails vont plus loin que je ne le voulais d'abord; mais je tâcherai d'économiser sur autre chose, et ce sont de ces dépenses extraordinaires qui ne se font que rarement!...

Enfin tout est terminé. J'ai les clefs de l'appartement : il n'y a point de portier dans la maison; ce sont des espions de moins. Ah! il faut tout prévoir : ce soir Caroline viendra habiter ce quartier qui lui est peu connu, je veux au moins pouvoir lui offrir à souper; il doit y avoir un traiteur aux environs. Allons vite commander une petite collation. Mais, avant que ma maîtresse ne prenne possession de son nouveau domicile, ai-je bien pensé à tout?... ne lui manquera-t-il rien?... Mettons quinze louis dans cette commode pour subvenir à ses premiers besoins, car, dans les premiers moments de son changement de fortune, elle ne songera guère à travailler, et c'est fort excusable; la tête tourne si facilement à une jeune fille! mais on se fait à tout, et il me semble que si ma jolie fleuriste veut être sage, rangée, et se bien conduire, elle pourra se trouver très-heureuse.

Je suis allé chez le traiteur; j'ai commandé pour neuf heures un souper délicat. Maintenant tâchons de tuer le temps jusqu'à ce soir; il est l'heure du dîner; je n'ai pas faim; n'importe! dînons toujours, cela m'occupera.

Il est six heures : encore deux heures et demie qui vont être éternelles! Allons nous promener; il me semble que, dans ce moment, je ne serais pas fâché de rencontrer Raymond pour me distraire : allons rue Vivienne; c'est là qu'est le magasin de modes dans lequel travaille Agathe, je gage que Raymond rôde aux alentours.

En approchant du magasin d'Agathe, j'aperçois beaucoup de monde rassemblé devant une affiche collée à dix pas de la boutique. Je n'ai pas l'habitude de m'arrêter pour lire les effets ou les chiens perdus; mais je vois tout le monde rire : ce n'est donc pas une de ces annonces ordinaires. Je m'approche... j'écoute... — C'est bien plaisant, dit l'un. — C'est un excellent tour, dit l'autre. Je suis sûr qu'il est ressemblant; je reconnais ce profil-là.

Je veux approcher à mon tour. Je me fais jour... que vois-je!... la silhouette de Raymond que l'on a collée sur une grande feuille blanche et au-dessus de laquelle est écrit en gros caractères : *Avis aux dames et demoiselles. L'original de ce portrait cherche une personne de quinze à trente-six ans qui veuille accepter un dîner dans un cabinet particulier.*

Je devine aisément quel est l'auteur de cette méchanceté. Agathe est avec ses compagnes sur la porte du magasin, et ces demoiselles rient aux larmes en voyant la foule qui se presse devant la silhouette, et en entendant les remarques de chacun. J'ai pitié de ce pauvre Raymond; si j'osais, j'arracherais sa figure exposée à la risée des passants : il est vrai qu'on ne peut guère le reconnaître d'après un profil noir; cependant la physionomie de mon voisin est très-originale, et l'artiste en silhouette a, malheureusement pour lui, parfaitement attrapé sa ressemblance, à laquelle d'ailleurs il a eu le temps de s'exercer, puisque Raymond a passé la soirée dans sa boutique.

Parmi les curieux je remarque le petit Friquet, qu'on est toujours certain de trouver devant les affiches, les boutiques de caricatures, les marchands de galette, les chanteurs des rues et tous les spectacles en plein vent. Le petit clerc a reconnu Raymond; il se tient le ventre à force de rire, et s'écrie : — Tiens! je le connais!... c'est M. Raymond... qui vient chanter chez ma tante!... Oh!... c'est bien lui!... Oh! que c'est méchant de l'avoir collé là!

Et, tout en disant : — Que c'est méchant! le petit sournois répète à chaque instant : — Je le connais; c'est M. Raymond qui va chez ma tante.

J'allais m'éloigner, lorsqu'en me retournant j'aperçois Raymond qui se promène devant le magasin d'Agathe en faisant le gentil et en lui lançant des œillades auxquelles elle ne répond que par des éclats de rire.

Le malheureux va venir du côté de son portrait : si Friquet l'aperçoit, il est perdu; le petit clerc ne manquera pas de le faire reconnaître par tout le monde : je veux tâcher de lui sauver cette mystification. Je cours à lui, je lui prends le bras et veux l'emmener avec moi.

— Venez, mon cher Raymond, venez... allons prendre le café ensemble. — Je ne peux pas, mon ami; vous voyez que je suis ici pour quelque chose... Je guette Agathe... je veux lui parler... — Vous lui parlerez plus tard; venez donc... — Non pas... le moment me paraît favorable... elle n'ôte pas les yeux de dessus moi.

En effet, la traîtresse lui fait des mines à mourir de rire, de crainte qu'il ne s'éloigne. M. Raymond, qui ne l'a jamais vue le regarder comme cela, et qui s'aperçoit que toutes les demoiselles du magasin ont les yeux sur lui, ne se sent pas de joie; il se dandine dans la rue en s'appuyant sur son rotin : c'est en vain que je le tire par le bras, il n'y a pas moyen de lui faire perdre de vue la boutique de modes. Mais il remarque la foule assemblée à quelques pas.

— Il y a quelque chose là-bas... allons voir ce que c'est... — Bah! cela n'en vaut pas la peine... c'est quelque récompense pour un chien perdu, ou l'annonce d'une nouvelle huile pour empêcher les cheveux de tomber et de blanchir! — Peste! mon cher ami, ces huiles-là ne sont pas à dédaigner! Quant à moi, j'essaie de toutes celles qui paraissent : à la vérité, cela me donne souvent des migraines; mais, pour conserver sa jeunesse, vous conviendrez qu'il faut bien risquer quelque chose. D'ailleurs je crois que ce n'est pas cela qu'on regarde... Comme tout le monde rit!... Oh! il faut que ce soit fort plaisant... — Ne savez-vous pas que dans Paris la moindre bagatelle va faire assembler cent personnes?... — N'importe... je veux voir cela... j'aime à rire aussi quand l'occasion se présente... Je vais bientôt vous dire ce que c'est.

Il est impossible de le retenir; il a déjà franchi le ruisseau avec une légèreté dont je ne le croyais pas capable. Le voilà dans la foule des curieux, jouant des coudes et des mains pour passer devant les autres. Les demoiselles de modes ne le perdent point de vue. Je veux aussi être témoin de l'effet que va produire sur lui sa silhouette. Au moment où il parvient jusqu'au mur, et reste immobile devant son profil, ne pouvant encore en croire ses yeux, le petit clerc, qui n'a pas quitté la place, pousse un cri en l'apercevant, et, enchanté de pouvoir le désigner à tous ceux qui l'entourent, lui dit : — Voilà votre portrait, monsieur Raymond : il est bien ressemblant! Et tous les jeunes gens répètent avec Friquet : *C'est M. Raymond qui va chez ma tante!*

Mon voisin enfonce son chapeau sur ses yeux, de manière à ce qu'on ne voit plus que le bout de son nez; il veut fuir et se jette à travers les badauds, qui se font un plaisir de lui barrer le passage en l'accablant de huées et de plaisanteries. Raymond ne se possède plus, il pousse tant qu'il écarte les curieux. Il marche à grands pas; les éclats de rire qui partent du magasin de modes achèvent de lui percer le cœur. Il va comme le vent; mais son chapeau lui couvre tellement les yeux qu'il ne voit pas devant lui, et va se jeter sur un aveugle conduit par un chien qui tient une sébile dans sa gueule.

Raymond a poussé le pauvre diable, qui tombe sur son derrière en poussant un juron énergique; le chien, qui voit tomber son maître, lâche sa sébile pour sauter après Raymond : l'aveugle crie au voleur, parce qu'il entend ses gros sous rouler sur le pavé; Raymond jure à son tour, parce que le caniche lui mord les jambes. On court pour mettre la paix et relever le mendiant; mais on ne sait comment en approcher, parce qu'il tape à tort et à travers avec son bâton, croyant frapper la personne qui l'a renversé, tandis que Raymond lutte avec le chien, qui a pris sa jambe pour sa sébile et ne veut plus la lâcher.

Enfin l'aveugle est relevé; on parvient à remettre la sébile dans la gueule du fidèle animal qui vient de combattre pour son maître. Comme il faut un dédommagement au pauvre diable, qui se tâte la fesse et demande sa recette, mon voisin est contraint à fouiller à sa poche, tandis que tout le monde lui corne aux oreilles : — Allons, monsieur Raymond, il faut être généreux, et ne pas aller dans les rues de Paris comme un fou!

Pour se débarrasser de la foule, qui à chaque instant devient plus considérable, Raymond vide ses poches, et plus il donne, plus l'aveugle se plaint de sa fesse. — Ces drôles-là ne sont jamais contents! dit mon voisin; voilà douze francs pour ton derrière, et trente sous pour ta recette; je crois que c'est bien assez. — Vous m'avez blessé, dit l'aveugle, qui crie comme un sourd, je ne pourrai marcher de huit jours; il faut me dédommager de la perte que ça m'occasionnera. — Allons... tiens, voilà encore douze francs... — Ça n'est pas assez, mon bourgeois... — Comment! cela te fait trois livres par jour, et tu n'es pas content! Il paraît que le métier est bon! — Je suis un pauvre père de famille; j'ai cinq enfants... — Et pourquoi ta femme ne te conduit-elle pas, au lieu de te confier à un chien? — Ma femme chante sur la place Maubert, mon bon monsieur. — Et tes enfants? — Mon aînée chante sur le boulevard des Italiens, ma cadette chante dans la rue du Grand-Hurleur, ma troisième chante au Montparnasse, mon quatrième chante aux Champs-Elysées, et mon petit dernier commence à chanter dans la rue du Petit-Lion. Nous chantons tous, mon bon monsieur. — Eh bien! ils viendront se plaindre encore!... Des gens qui chantent

du matin au soir!... et qui ne donnent pas leur journée pour trois livres! je vous demande s'il y a dans Paris une famille plus heureuse que celle-là?...

Le public rit de la réflexion de mon voisin. L'aveugle, qui veut encore faire le méchant, est menacé d'aller montrer ses parties blessées à M. le commissaire, qui a un tarif pour les derrières de toutes les conditions. Le mendiant ne se soucie pas d'exposer ses fesses à la justice, craignant un rabais considérable ; il s'éloigne avec son chien, Raymond avec sa courte honte, et moi avec la silhouette que j'ai arrachée et fourrée dans ma poche.

L'heure est venue d'aller chercher Caroline. Je prends un fiacre et me fais conduire derrière le Château-d'Eau. Là je descends, et vais me promener sur le boulevard en attendant ma jeune fugitive. Cette fois elle ne tarde pas à paraître, tenant à la main plusieurs cartons : elle sourit du plus loin qu'elle m'aperçoit; il règne dans ses manières plus d'abandon, dans ses regards plus de tendresse qu'elle ne m'en avait jamais témoigné. Oh ! je vois bien maintenant que je suis maître de son cœur.

Je la conduis à la voiture : nous emballons les cartons ; nous nous plaçons l'un contre l'autre; je dis au cocher de fouetter ses chevaux : il me tarde d'être arrivé et de jouir de sa surprise. Enfin, après une course rapide, pendant laquelle elle m'a laissé la tenir dans mes bras et lui répéter que je l'aimerai toujours, nous arrivons rue Caumartin, devant la porte de son nouveau logement.

J'ouvre la porte bâtarde; je paye le cocher; Caroline prend ses cartons, et je lui donne la main pour monter l'escalier, car il est nuit et l'on n'y voit pas. Je suis étonné de ne point sentir sa main trembler dans la mienne... Au moment d'un si grand changement dans sa situation, elle n'est point agitée... C'est une jeune fille qui a beaucoup de caractère.

Enfin nous sommes chez elle; une vieille voisine nous donne de la lumière ; Caroline peut examiner son nouveau domicile. Elle jette autour d'elle des regards charmés ; je vois le plaisir briller dans ses yeux. — Ah! que c'est joli!... que c'est joli!... dit-elle à chaque instant; et elle s'assied sur une bergère, sur l'ottomane, va se mirer à la toilette, examine ses rideaux, sa commode, sa pendule, sa table, ses chaises... Il n'y a que le lit qu'elle n'ose point aller examiner... Est-ce par pudeur?

— Vous êtes donc contente? lui dis-je en la faisant asseoir sur mes genoux. — Eh! comment ne le serais-je pas? Ce logement est charmant.... tout cela est d'une élégance.... il n'y manque rien.... je vais avoir l'air d'une femme comme il faut. — Vous vous y plairez donc? — Je sens que je ne pourrais déjà plus le quitter. — Je suis charmé d'avoir réussi; tout ce qui est ici est à vous. — A moi?... En vérité... vous êtes trop généreux! — Et, si vous ne m'aimez pas, vous êtes encore la maîtresse de ne point me voir; je ne prétends pas mettre un prix à ce que je fais... — Ah! quelle idée!... si je ne vous aimais pas, est-ce que j'aurais consenti à vous suivre? est-ce que j'accepterais quelque chose de vous?...

Je ne lui en laisse pas dire davantage, un baiser lui ferme la bouche... On sonne avec violence; Caroline fait un mouvement de frayeur. — Qui peut donc venir ici? me dit-elle. Je la rassure et vais ouvrir.

C'est le traiteur qui apporte le souper que j'ai commandé : cette vue rend à Caroline toute sa gaicté. Nous dressons le couvert; la manne est débarrassée, les mets sont placés sur la table, le marmiton renvoyé. Nous sommes seuls, nous sommes chez nous, nous sommes nos maîtres. Je n'ai pas grand appétit, mais je vois avec plaisir que ma compagne fait honneur au repas ; elle mange de tout, elle trouve tout bon. Du moins, me dis-je, celle-ci ne fait pas encore la petite-maîtresse; elle ne cherche pas à cacher sa joie et son appétit; elle avoue que chez sa tante elle ne soupait jamais aussi bien; elle convient qu'elle aime la bonne chère, les friandises et le vin muscat : versons-lui donc du muscat. Je ne veux pas la griser, mais une petite pointe achèvera de bannir un reste de cérémonie qui gêne encore sa gaieté.

Caroline a de l'esprit, des saillies, de la finesse; peut-être même en a-t-elle trop. J'entrevois que cette jeune fille peut aller loin et devenir la femme à la mode. Je conçois qu'elle s'ennuyait dans la rue des Rosiers; elle désirait en secret briller sur un plus vaste théâtre, parce qu'elle devine les succès qui l'attendent. Tâchons, autant qu'il me sera possible, de ne point flatter son goût pour le luxe, la toilette et la dépense; car ce serait le diable ensuite pour la faire changer de route.

Mais la pendule sonne onze heures. . — Quoi ! déjà ! dit Caroline, comme le temps passe vite !...

Je suis à ses côtés, je la tiens dans mes bras, je repose ma tête sur son épaule : le silence a remplacé les élans de notre joie, mais le silence peint mieux le trouble du cœur que les bruyants éclats de la folie.

— Il est bien tard... répète enfin Caroline à demi-voix. — Faut-il donc nous quitter... lui dis-je, et n'êtes-vous pas maintenant votre maîtresse?

Elle baisse les yeux et ne répond pas; mais ai-je besoin d'autres aveux? Elle ne se défend que faiblement; et je suis si bonne femme de chambre qu'en un instant elle se trouve en toilette de nuit, si toutefois on peut appeler cela toilette : il est vrai que j'arrache et je casse tout, cordons, lacets, épingles!... Ces obstacles-là sont bien faibles : heureusement la mode ne veut pas que nos dames soient revêtues d'une cuirasse d'acier!.. mais alors même l'amour saurait en trouver le défaut. Il y a un obstacle plus doux que je désire rencontrer; mais, il faut bien l'avouer, celui-là ne se trouva pas. Ah ! mademoiselle Caroline !... j'aurais dû m'en douter !.. Qu'importe, après tout ! en est-elle moins jolie? Non, sans doute; peut-être même est-ce cela qui donnait à sa physionomie cette expression de malice et de coquetterie qui m'a séduit. Mais je ne puis m'empêcher de songer qu'un autre en a obtenu bien plus que moi sans mettre la demoiselle dans sa chambre ; cependant, pour nous consoler, rappelons-nous la chanson :

« Le premier pas se fait sans qu'on y pense. »

Ce n'est que le second qui se fait avec réflexion : il y a donc beaucoup plus de gloire à faire faire le second que le premier; tâchons de nous persuader cela.

D'ailleurs il faut bien prendre son parti là où il n'y a pas de remède. Si j'étais son mari : oh! alors... il faudrait faire de même; car enfin, c'est bien assez d'être persuadé que l'on est un Georges Dandin, je ne vois pas la nécessité de l'apprendre à tout le monde.

J'ai donc gardé pour moi toutes ces pensées; je n'ai prodigué à Caroline que des caresses qu'elle m'a rendues avec une vivacité, une force de sentiment dont je ne l'aurais pas jugée capable, et qu'à coup sûr je n'aurais pas trouvée dans une agnès : c'est déjà un point de consolation. Elle me jure qu'elle m'aimera constamment, ne sera heureuse qu'avec moi, ne veut voir que moi, me sera toujours fidèle, et ne désire plaire qu'à moi. Je lui en dis à peu près autant, et nous nous endormons en répétant ces tendres serments d'amour.

Je m'éveille, il fait grand jour... Caroline dort encore... Il n'est que six heures du matin : ne l'éveillons pas; elle doit être fatiguée. Je cueille doucement un baiser sur une bouche qui semble les appeler même en dormant, et je quitte ce lit où j'ai trouvé dans les bras de ma belle toutes les douceurs de la volupté, excepté... mais ne pensons plus à cela.

Je m'habille sans faire de bruit; je veux sortir sans l'éveiller. Je sais que la trop grande habitude d'être ensemble fait bientôt naître la satiété : je ne veux donc pas être trop souvent près d'elle, afin que nous nous retrouvions avec plus de plaisir. Oh ! j'ai de l'expérience ! Quand on ne le ménage pas, il n'y a rien qui s'use aussi vite que l'amour. Et puis, quoique mademoiselle Caroline me plaise beaucoup, je ne voudrais pas vivre tout à fait avec elle. Me voilà prêt; je jette encore un regard sur ma nouvelle amie, puis je m'éloigne à petits pas et referme la porte bien doucement.

Quelle différence de Paris à six heures du matin avec Paris à six heures du soir!... Quel calme règne dans ce quartier, qui retentira dans quelques heures du bruit des calèches, des wiskis, des brillantes cavalcades, des cris des cochers, des laquais, du bourdonnement des piétons et des marchands! Quelques laitières seules animent maintenant le tableau. Je me dirige vers les boulevards : quelle fraîcheur! quelle charmante promenade!... Je ne puis résister au désir de les parcourir avant que la poussière et la cohue n'en aient fait le rendez-vous des élégants et des petites-maîtresses. Je sens d'ailleurs que l'air que je respire me fait du bien, qu'il ramène le calme dans mes esprits, et je conçois qu'on puisse, à six heures du matin, se repentir de ce qu'on a fait à six heures du soir. Mais les boutiques s'ouvrent, les marchands étalent, les portiers balayent, les jalousies se lèvent, les paresseux bâillent, les petites ouvrières viennent acheter leur once de café, les vieux garçons leur petit pain, les bonnes leur pot-au-feu, et les vieilles femmes leur petite cruche de crème. Le commissionnaire va boire son verre de vin et le cocher de fiacre son verre d'eau-de-vie, afin de bien commencer la journée. Les paysannes, qui en ont déjà fait la moitié, remontent sur leur âne et retournent aux champs; moi je quitte les boulevards et je rentre chez moi. Les trois quarts des locataires dorment encore. Il n'est que sept heures et demie; je ne rencontre que quelques bonnes... Mon voisin, je l'espère, n'est pas encore éveillé : ce pauvre Raymond!... D'après l'aventure d'hier au soir, je présume que nous aurons ensemble une grande explication! Il doit être furieux contre moi; car je lui crois assez de bon sens pour comprendre maintenant que les demoiselles du magasin de modes se sont moquées de lui.

Me voilà devant ma porte.... Il y a quelque chose dans ma serrure... c'est un bouquet de Nicette... il est déjà un peu fané; il est sans doute là depuis hier au soir. La petite bouquetière ne m'oublie point; et moi, qui aurais bien pu à six heures du matin lui aller dire bonjour, je n'ai pas même songé à elle. Je ne passe presque jamais devant sa boutique!... Nicette mérite cependant que l'on se détourne pour la voir; mais depuis quelques jours je suis tellement occupé que je n'ai pas le temps de penser à ma protégée : je me suis promis, d'ailleurs, de ne point trop penser à Nicette, et je crois que je ferai fort bien... pour elle surtout... Je veux qu'elle m'oublie, car je la crois sensible et susceptible de s'attacher sincèrement à celui qu'elle aimera. N'allons pas la voir; c'est le plus sage. Elle finira par m'oublier... Ah! je sens pourtant que j'en serais fâché.

Je détache le bouquet et je rentre chez moi; mon appartement me rappelle aussi Nicette et la nuit que nous avons passée ensemble. Cette nuit-là ne ressemble pas à celle qui vient de s'écouler et qui ne m'a rien offert d'extraordinaire... J'en ai passé et j'en passerai sans doute encore beaucoup d'agréables comme la dernière; mais elles sont bien

rares, celles où une jeune fille de seize ans, sensible et jolie, sait, tout en nous charmant, nous faire respecter son innocence.

Je ne suis pas aussi content que je devrais l'être : devenu possesseur d'une femme charmante, car Caroline est vraiment adorable et elle ne perd pas à être vue dans le plus simple négligé, que puis-je donc désirer encore?... Ah! j'ai été trompé si souvent, qu'il m'est bien permis d'avoir des craintes... Ma nouvelle maîtresse est coquette au moins autant que l'étaient mes anciennes, et cela n'est pas fort rassurant; mais pourquoi se tourmenter d'avance... Je me suis promis, d'ailleurs, d'être impassible et de prendre les événements philosophiquement. Oui, je me le suis promis, mais je n'ai pu encore y réussir; peut-être avec le temps et un peu plus d'habitude en viendrai-je à bout. On dit que l'on se fait à tout, mais je crois qu'il est difficile de s'habituer à ce qui blesse notre amour-propre.

On entre chez moi... c'est madame Dupont qui m'apporte un billet... Voyons, madame Dupont, donnez-moi cela.

Ma portière met à tout ce qu'elle fait un air d'importance et de mystère qui m'amuse beaucoup. Elle me présente le papier en l'accompagnant d'une révérence qui veut dire bien des choses... Mais je m'aperçois que le billet n'est que plié sans être cacheté, d'où je conclus que ma portière sait déjà ce qu'il contient, et, d'après son air, cela doit être sérieux. — Qui vous a remis ce billet, madame Dupont? — C'est M. Raymond... — Mon voisin? — Oui, monsieur, et je suis chargée de lui rapporter votre réponse. — Voyons donc ce message?

« Monsieur Dorsan,

» Une explication majeure doit avoir lieu entre nous au sujet du dîner d'avant-hier. Cela ne peut se terminer qu'au bois de Boulogne, où je vous attends aujourd'hui entre midi et une heure. Je serai seul; faites de même. Je vous crois trop galant homme pour manquer à ce rendez-vous. Je serai près de la porte Maillot.

» Raymond. »

Je ris comme un fou après avoir lu ce billet. Madame Dupont, à laquelle je ne doute pas que Raymond n'ait dit que nous allions nous battre, paraît surprise de ma gaieté et me demande quelle réponse elle doit faire. — Allez, lui dis-je, et assurez à mon cher voisin que je serai exact au rendez-vous.

Ma portière, fière de son ambassade dans une affaire aussi importante, me fait la révérence de rigueur, et retourne rendre ma réponse à Raymond, qui l'attend probablement dans sa loge, où il fait le crâne devant les commères et les bonnes, afin que toute la maison sache qu'il a une affaire d'honneur. J'avoue que je ne m'attendais pas à un cartel de mon voisin... Quelles armes vais-je prendre!... il ne m'en parle pas; j'ai dans l'idée qu'elles seront inutiles : à tout hasard mettons mes pistolets dans ma poche. Que sait-on!... J'ai peut-être mal jugé Raymond... D'ailleurs les fous ont leurs moments lucides, les avares sont parfois prodigues, les tyrans ont des éclairs de bonté, les coquettes des instants de sincérité, les fripons des lueurs de probité, les poltrons peuvent avoir aussi leurs moments de valeur.

Chapitre XVII. — Duel avec mon voisin.

Je me rends au rendez-vous à l'heure indiquée. Le temps est fort beau, la promenade charmante, et les promeneurs sont nombreux. Je ne puis m'empêcher de trouver que mon voisin a choisi pour se battre une heure où il est difficile de n'être pas aperçu; je sais bien qu'il aime beaucoup à se faire voir, mais il me semble qu'ici ce n'est point le cas : il serait capable de choisir son terrain devant un corps de garde. Attendons cependant avant de juger et prenons patience.

Me voici à la porte Maillot. Je n'aperçois pas Raymond. Il n'est pas encore une heure... promenons-nous. Je ne songeais guère ce matin à venir aujourd'hui au bois de Boulogne, et surtout à y venir seul. Caroline doit être étonnée de ne point me revoir. Au fait, c'est lui marquer peu d'empressement; et si elle est exigeante, elle aura droit de me gronder. Mais nous ferons la paix, j'en sais le moyen : quand on s'aime encore, il est bien facile à trouver; ce n'est que dans les vieux ménages et les vieilles liaisons que les querelles refroidissent l'amour, parce qu'alors les raccommodements ne se font plus de même.

Il est une heure et demie.... personne ne paraît... Ah! mon cher voisin, n'auriez-vous eu que l'intention de m'envoyer promener? Je conçois qu'il vous faut beaucoup de préparation avant de vous battre en duel; mais, depuis ce matin huit heures, il me semble que vous avez eu le temps de faire vos petits arrangements, et d'aller dire à toutes vos connaissances que vous avez une affaire d'honneur. Serait-il allé prévenir la gendarmerie?. . Cela s'est vu quelquefois : mais non, c'est lui qui m'a écrit; je lui fais injure! Ce pauvre Raymond! je sais que l'aventure du dîner est terrible, et qu'il doit beaucoup m'en vouloir, surtout s'il me croit aussi l'auteur de la méchanceté que l'on a commise en collant son profil dans la rue Vivienne. Mais pourquoi cette rodomontade de m'envoyer un cartel par la portière? s'il n'a pas l'intention de se battre, il fallait me venir trouver chez moi; je serais convenu en riant de mes torts, car je ne suis pas de ces gens qui ne réparent les sottises qu'ils ont faites qu'en cherchant à couper la gorge à ceux qu'ils ont offensés. Je vois plus de gloire à avouer franchement sa faute, sauf à se battre ensuite si l'on n'est pas satisfait.

Bientôt deux heures... je perds patience; je suis las de me promener; d'ailleurs le temps se couvre, l'horizon s'obscurcit; nous allons avoir de l'orage : je n'ai pas envie de l'attendre dans le bois. Déjà les promeneurs sont plus rares, les cavaliers pressent les flancs de leur coursier, les cochers font claquer leur fouet; on se hâte de rentrer à la ville. Je vais en faire autant... Mais quels sont ces trois hommes qui se dirigent à grands pas vers le bois!.... Oh! je reconnais celui qui marche fièrement à la tête : c'est Raymond; il a amené deux témoins, et il m'a dit qu'il viendrait seul... N'importe, il aura sans doute la complaisance de m'en céder un : je commence à croire que c'est dans l'intention de me choisir le mien qu'il m'a engagé à n'en pas amener.

Ces messieurs approchent... Je reconnais les témoins de Raymond... l'un est le mélomane Vauvert, l'autre M. le baron de Witcheritche. Ah! parbleu, nous allons rire!... Je me doutais bien que mon voisin me ménageait quelque tour de sa façon... Où diable a-t-il été chercher de pareils témoins?... Il ne nous manque que Friquet; mais je ne serais pas étonné qu'il fût placé en faction à peu de distance, prêt à crier à la garde au premier signe de son oncle.

Ces messieurs sont en nage; ils ont cependant eu le temps de faire la route. Apparemment qu'ils se sont décidés tard afin de s'échauffer en chemin. Raymond est rouge comme un coq, Vauvert pâle comme une mariée, et M. le baron fait de si vilaines grimaces que je ne puis pas bien préciser la couleur de sa figure.

Ces messieurs paraissent plus satisfaits en voyant que je suis seul, je suis bien fâché maintenant de n'avoir pas pris un témoin; j'ai dans l'idée que cela aurait dérangé le plan de Raymond.

On me salue du plus loin qu'on m'aperçoit, j'en fais autant; et, retournant sur mes pas, je rentre dans le bois, d'où j'étais sorti.

— Où allez-vous donc?... attendez-nous donc! me crie Vauvert, qui bégaie et peut à peine parler tant il est agité. Je ne fais pas semblant d'entendre, et continue à m'enfoncer dans le bois.

Vauvert se met à courir après moi; il me rattrape et me prend la main... je sens qu'il tremble comme un lièvre.

— Où donc allez-vous, mon cher ami? pourquoi vous enfoncer ainsi dans le bois?... vous voyez bien qu'il va faire de l'orage... — Il me semble que l'affaire qui nous amène ici ne doit pas se terminer sur la grande route... autant valait alors choisir le boulevard Saint-Denis pour le lieu du combat... — Mon ami... j'espère que... d'ailleurs...— Quant à l'orage, ce n'est pas cela qui peut nous gêner; au contraire, cela éloigne les curieux.

Pendant que je cause avec Vauvert, j'entends mon voisin qui lui crie de loin : — Point d'arrangement... monsieur Vauvert, point d'arrangement!... Je ne veux pas que cela s'arrange; je suis décidé à me battre!

— Vous l'entendez! me dit Vauvert; il a la tête montée... Oh! il est terrible quand il s'y met... Il a dit partout qu'il voulait avoir votre vie ou que vous auriez la sienne.

Je ne puis que rire des fanfaronnades de Raymond; et c'est moi qui rassure ce pauvre Vauvert, qui ne sait pas où il en est, car il ne s'est jamais trouvé à pareille fête. Enfin nous sommes rejoints par mon adversaire et M. le baron de Witcheritche, qui a un chapeau à cornes de huit pouces de haut, qu'il a enfoncé sur l'oreille gauche, ce qui lui donne l'air d'un tapageur de la rue Coquenard.

— Monsieur! me dit Raymond en s'avançant vers moi d'un air martial, je vous avais dit que je viendrais seul, et c'était en effet mon intention; mais, en traversant le Palais-Royal, j'ai rencontré mon ami Vauvert, qui allait acheter un petit pain pour son second déjeuner et qui, en apprenant que j'avais avec vous une affaire d'honneur, a tout quitté pour me suivre et..... — C'est-à-dire, dit Vauvert en l'interrompant, que vous ne m'avez pas dit que c'était de cela qu'il s'agissait, je ne l'ai appris qu'à la barrière; car, en m'apercevant, vous m'avez pris par le bras, sans me laisser le temps de payer mon journal.

Raymond ne fait pas semblant d'entendre ce que dit Vauvert, et continue : — J'ai donc cédé à ses pressantes sollicitations. D'ailleurs il est autant votre ami que le mien, et sa présence ne peut vous déplaire. Quant à M. le baron de Witcheritche, nous l'avons rencontré à la barrière, allant avec madame son épouse dîner à la campagne. J'ai pensé qu'il valait mieux avoir deux témoins qu'un seul, parce que je pourrai vous en céder un. M. de Witcheritche a bien voulu quitter madame la baronne, qui l'attend ici près sous les arbres. Il sera donc mon second, et Vauvert le vôtre, si cela peut vous être agréable.

M. le baron, qui a salué toutes les fois qu'on a prononcé son nom, va se placer à côté de Raymond, et Vauvert se met derrière moi. — Monsieur Raymond, dis-je à mon tour, il me semble que nous pouvions fort bien terminer cette affaire entre nous, sans déranger ces messieurs. Je crains que madame la baronne ne soit mouillée pendant notre combat, et Vauvert serait mieux à son bureau qu'ici... — Oui, c'est vrai, dit Vauvert, qui ne demande qu'à s'en aller. J'ai beaucoup de besogne aujourd'hui... et je crains d'être grondé par mon sous-chef.

— Matame la baronne, il n'avait bas beur te l'orache, il aimait beaucoup fort à voir les bétites éclairs, dit M. de Witcheritche en souriant très-gracieusement de manière que sa bouche aille rejoindre ses oreilles.

— Enfin, puisque ces messieurs sont venus, il ne faut pas que cela

soit pour rien, dis-je en souriant aussi : j'accepte donc M. Vauvert pour mon second.

Vauvert se recule d'un air effaré : — Tranquillisez-vous, lui dis-je, les seconds se battent rarement; si cependant je succombe et que vous vouliez me venger, vous en serez le maître. — Moi! mon cher ami... je n'ai pas besoin de vous dire combien je vous aime... et certainement... je veux que cela s'arrange à l'amiable... Entre amis, est-ce qu'il faut se fâcher!... Monsieur de Witcheritche nous ne devons pas souffrir que ces messieurs se battent.

M. le baron paraît plus occupé de quelque chose qu'il a dans sa poche que de notre combat, et c'est en vain que Vauvert, qui a les larmes aux yeux, se démène pour lui faire comprendre qu'il faut me réconcilier avec Raymond. Mais mon voisin est tenace. — Je veux me battre, dit-il; on ne m'offense pas impunément!... J'ai vu M. Gerville, je sais qu'il n'a pas dîné avec vous et Agathe... c'est vous en dire assez!... Et ma silhouette sur le mur... c'est un abus de confiance!... Vous m'en ferez raison, monsieur Dorsan; cette affaire fera du bruit!... — Eh! mon Dieu, mon voisin, je suis à vos ordres... Terminons, car il va pleuvoir; et je serais désolé que ces messieurs fussent mouillés... et surtout madame la baronne, qui est sous les arbres. — Je suis l'offensé; j'ai le choix des armes. — C'est juste. — Je suis extrêmement fort sur l'épée... j'ai pris des leçons du premier maître de la capitale; mais je ne me bats qu'au pistolet, parce que je ne veux pas abuser de mes avantages. — Voilà qui est généreux de votre part; j'avais deviné vos intentions en apportant des pistolets...

Je tire mes pistolets de ma poche; je vois M. Raymond se troubler et changer de couleur, puis tirer aussi de sa poche une paire de gros pistolets d'arçon qu'il me présente. — C'est fort bien, lui dis-je; nous aurons chacun les nôtres. — Non pas, non pas... remettez les vôtres dans votre poche; c'est des miens qu'il faut se servir... Vous sentez bien que j'aurais trop d'avantage avec mes pistolets contre les vôtres qui ont deux pouces de moins. — Vous avez des procédés superbes. Allons, puisque vous le voulez. — Oui, monsieur; d'ailleurs j'ai le choix des armes, et je ne me bats qu'avec les miennes. — Soit; appelons ces messieurs pour les charger.

Je me retourne pour chercher Vauvert, qui, depuis que nous avons les pistolets entre les mains, est allé se promener du côté de la grande route et ne se décide qu'avec peine à se rapprocher de nous.

— Les pistolets sont chargés, dit Raymond; je prends toujours ce soin-là d'avance. — Ordinairement, mon cher voisin, ce sont les témoins qui doivent le faire. — Oh! je ne me fie qu'à moi pour cela... D'ailleurs, mon ami de Witcheritche les a examinés.... N'est-il pas vrai, monsieur le baron?

Le baron enveloppait, dans un double papier, des petits fromages de Neufchâtel, qu'il craignait que la pluie ne fît fondre dans sa poche, ce qui paraissait l'inquiéter beaucoup : il ne répondit donc à l'interpellation de mon adversaire que par un sourire d'approbation.

Tout ce que je vois confirme les soupçons que j'ai conçus : la valeur de Raymond n'est point naturelle; son obstination à ne se servir que de ses pistolets, le soin qu'il a pris de les charger chez lui, tout cela me cache quelque espièglerie de sa façon que je veux découvrir. Il me présente ses pistolets, en me priant de choisir. — A combien de pas de distance voulez-vous vous mettre? lui dis-je. — Mais... à vingt-cinq pas... — Ah! mon Dieu! s'écrie Vauvert; mais c'est à bout portant!... Quarante pas, messieurs; c'est bien assez près quand on s'attrape!... — Non pas... mettons - en trente; c'est tout ce que je puis accorder.... Monsieur de Witcheritche, venez mesurer les pas.

M. le baron quitte à regret ses fromages, qu'il dépose sur le gazon, en ayant soin de mettre son chapeau par-dessus, car la pluie commence à tomber avec violence. Il vient à nous; je me place : il mesure des pas de géant; je ne vois presque plus Raymond. Quant à mon second, il a si peur qu'on ne l'attrape, qu'il ne sait plus où se fixer. Il nous recommande de bien prendre garde de nous tromper; je le rassure. M. de Witcheritche donne le signal en battant la mesure, comme s'il s'agissait d'un quatuor d'Haydn.

Raymond lâche son coup, le bruit ou la peur fait tomber Vauvert sur le gazon; il y reste la face contre terre. Quant à moi, je ne suis pas atteint; je n'ai pas même entendu la balle siffler à mes oreilles.

J'offre à mon voisin d'en rester là. — Non, non, tirez! me crie-t-il. — C'est un Zézar! dit le baron, qui admire le courage de Raymond.

Je veux m'assurer de la vérité... Mon second est toujours couché de tout son long par terre; M. de Witcheritche a jugé convenable de se mettre fort loin, derrière un bouquet d'arbres : mon adversaire détourne la tête, en attendant que je le vise, ce dont je n'ai nullement l'envie, quoique persuadé que ses armes ne sont pas dangereuses; mais les fromages du baron ne sont qu'à deux pas de moi, c'est sur eux que je décharge mon pistolet. L'explosion fait reculer le chapeau à terre, et une bourre de papier se colle sur les petits neufchâtels. Pendant que je ris de mon duel, Raymond revient vers moi en me tendant la main, et me criant du plus loin qu'il m'aperçoit : — C'est fini, mon ami; je suis satisfait : embrassons-nous! — Eh quoi! lui dis-je, vous ne voulez pas recommencer?... j'ai aussi des armes. — Non, mon ami; oublions tout cela... je vous en prie, embrassons-nous. — Soit!... je ferai tout ce qui vous sera agréable.

Pendant que mon voisin se jette dans mes bras, le baron court à ses fromages, et paraît pétrifié en les voyant criblés de petits morceaux de papier.

— Ces froumâches sentent le poudre en tiable, dit-il en les flairant. — Ah! mille pardons, monsieur le baron; mais ne voulant pas viser mon ami Raymond, j'ai tiré de ce côté : il me paraît que la balle les a percés.

M. Raymond devient rouge jusqu'aux oreilles : mon air moqueur lui fait craindre que je n'aie deviné sa petite supercherie; mais je ne veux pas lui ôter le plaisir de pouvoir dire partout qu'il s'est battu en duel. Je cours à mon second, qui est toujours à terre : je l'engage à se relever, il ne bouge point : je m'aperçois que le pauvre diable s'est trouvé mal pendant notre combat. J'appelle Raymond à mon aide; il a sur lui un flacon de vinaigre des Quatre-Voleurs : nous en inondons le visage de Vauvert, qui revient enfin à lui. Après s'être tâté et assuré qu'il n'est pas blessé, il essaie de nous faire croire que c'est l'attachement qu'il nous porte à tous deux qui a causé son évanouissement. Nous le remercions et le mettons sur ses jambes, mais il faut que nous le prenions chacun sous le bras pour l'aider à marcher; car il n'est pas en état de se soutenir sans notre appui.

M. de Witcheritche met dans son mouchoir les débris de ses fromages, et nous sortons du bois. La pluie continue; mais mon second ne peut pas aller vite, ce qui nous force à la recevoir. Raymond a repris toute sa gaieté; il est enchanté de sa journée. Il connaît Vauvert, et sait que son duel sera bientôt la nouvelle de toute la société des amateurs, quand même il ne prendrait pas soin lui-même de le raconter partout.

— Vous avez montré un bien grand courage, messieurs, nous dit Vauvert chemin faisant; quel sang-froid!... quelle tranquillité!... c'est là de la valeur!... — Oh! foui! foui! ces deux monsirs être pien couràcheuses. — Ah! mon voisin Raymond n'est pas un homme comme un un autre : je suis sûr qu'il se battrait dix fois par jour de la même manière. Raymond s'incline et ne répond pas. Je crois qu'il s'aperçoit que je sais comment il charge ses pistolets.

Enfin nous apercevons madame la baronne assise sous un gros arbre, son mari court lui prendre le bras, et nous nous dirigeons vers la barrière. — Chai peaucoub d'abétit, dit madame de Witcheritche à son époux. — Nous allons tîner, matame.

Le couple nous salue et double le pas. Je présume qu'il cherche un traiteur pour y entrer; mais je remarque que depuis la barrière deux gros chiens suivent M. le baron, qui fait en vain tout ce qu'il peut pour les chasser. Est-ce que ces deux dogues appartiennent à M. le baron de Witcheritche? dis-je à Vauvert. — Non, je ne crois pas; je n'ai vu chez lui que des carlins. — C'est singulier, dit Raymond; il faut qu'il ait dans sa poche quelque chose qui les attire.

Je cherche un fiacre, mais la pluie les a tous fait prendre. Nous avions perdu de vue M. de Witcheritche et sa femme, lorsque des cris se font entendre : bientôt nous apercevons les deux dogues s'enfuyant, en tenant dans leur gueule, l'un un cervelas, l'autre un morceau de petit salé.. M. le baron et madame la baronne courent après les chiens en criant : — Arrêtez!.., arrêtez!... au foleur!... Ah! les pigres t'animal!... ils emborter notre tîner!

Madame la baronne, moins forte que son mari, est obligée de s'arrêter, et nous conte comment les deux dogues sont parvenus à tirer des poches de M. le baron le dîner qu'elle comptait manger à la campagne avec son cher époux, qui depuis longtemps lui ménageait cette petite fête.

Pendant que nous consolons la pauvre femme, M. de Witcheritche, qui n'est pas homme à abandonner son cervelas et son salé, court après les chiens, auxquels il jette toutes les pierres qu'il trouve sur la route. Déjà il en a blessé un, qui ne court plus aussi vite; il espère atteindre l'autre, qui va passer la barrière, et lui lance de toute sa force un gros caillou qu'il vient de ramasser. Mais la pierre, mal dirigée, au lieu de frapper le dogue, va crever un œil au commis de l'octroi à l'instant où il regardait en l'air si l'orage s'éloignait.

Le pauvre homme tombe en criant : — Je suis mort! Ses camarades accourent. Un des chiens, qui passait alors les limites de la ville, se jette dans les jambes des commis et les fait trébucher. Le second chien, qui veut se sauver, est arrêté par M. le baron, qui ne voit que son dîner et va toujours son train, sans s'occuper du reste. Il parvient à saisir le dogue par la queue; un combat s'engage entre lui et l'animal, qui ne veut pas lâcher le cervelas. Les soldats du poste accourent aux cris des employés. Les petites voitures qui veulent entrer ou sortir sont forcées de s'arrêter, les voitures bourgeoises ne peuvent point avancer; les soldats ne laissent passer personne avant qu'on ne sache ce dont il s'agit. La foule s'accroît, on accourt pour voir ce que c'est; chacun fait des conjectures : — C'est un prisonnier important que l'on vient d'arrêter au moment où il essayait de sortir de la ville, dit l'un, et il paraît qu'il a blessé les commis qui se sont emparés de lui. — Non pas; ce sont des marchandises prohibées que l'on vient de découvrir dans l'une de ces voitures, et qu'on faisait passer par fraude.

Au milieu de ce tumulte, qu'augmentent encore les aboiements des chiens, M. le baron s'écrie d'une voix victorieuse : — Che le tiens, che le tiens!... et il élève en l'air son cervelas qu'il vient de tirer de la gueule de son adversaire; puis, avant que le pauvre diable qu'il a éborgné soit revenu à lui, M. de Witcheritche se glisse dans la foule

et vient rejoindre sa femme, laissant les commis, les soldats et les curieux se demander de quoi il s'agit. Madame la baronne a retrouvé son époux; Vauvert est en état de marcher seul; Raymond recommence à faire le gentil. Je me sépare de la société et monte dans un cabriolet, qui me ramène à Paris.

CHAPITRE XVIII. — Petite Dissertation qui n'offre rien de divertissant.

J'arrive chez Caroline à cinq heures passées; mon duel et ses suites ont prolongé mon absence : elle me gronde d'être sorti sans l'éveiller et me dit qu'elle s'est impatientée après moi. J'aimerais mieux qu'elle se fût ennuyée, mais je conçois qu'elle n'en a pas eu le loisir; on a



Eugène Dorsan trouve parfait le dîner commandé par mon voisin Raymond.

mille choses à faire dans un nouveau logement, et puis les emplettes de rigueur : on me montre un chapeau fort élégant que l'on s'est acheté; on l'essaie de nouveau devant moi. Le chapeau est charmant; d'ailleurs, à vingt ans, avec une jolie figure, des grâces, de la physionomie, on se coifferait avec un pain de sucre que l'on serait encore bien : il me semble cependant que je l'aimais mieux en petit bonnet qu'en chapeau... mais je m'y ferai.

Le reste de la toilette doit répondre au chapeau; c'est dans l'ordre. J'admire comme les femmes mettent de l'importance à tous ces chiffons, à ces bagatelles que l'on nomme parures!... combien elles apportent de réflexion, de calcul, dans la manière de placer une fleur ou un ruban! avec quel soin elles arrangent une garniture, un bouquet, une boucle de cheveux!... Tout cela est quelquefois le fruit de plusieurs jours de méditation!... Mais n'allons pas leur en faire un crime!... c'est pour nous séduire que l'on se pare! nous serions bien ingrats de critiquer ce qu'on fait pour nous plaire.

Caroline n'est déjà plus la même, elle porte sa nouvelle parure avec beaucoup d'aisance; ce n'est plus la grisette de la rue des Rosiers, c'est la petite-maîtresse de la Chaussée-d'Antin. Les femmes se forment en tout plus rapidement que nous. Voyez ce villageois : après trois mois de séjour à la ville, il est encore lourd, gauche, empesé! Cette petite paysanne n'a quitté ses champs que depuis huit jours, et déjà ses parents ne la reconnaissent plus... bientôt aussi elle ne reconnaîtra plus ses parents.

Quinze jours se sont écoulés depuis que Caroline habite son petit appartement de la rue Caumartin. Je la vois tous les jours : je n'ose pas dire que c'est de l'amour que j'éprouve pour elle, ou du moins ce n'est pas un amour bien passionné; mais elle me plaît toujours autant. Je crois qu'elle m'aime plus que dans le commencement de notre liaison; elle me le dit, du moins.

Les choses ne tournent pas précisément comme je l'avais arrangé, car elle ne va plus à son magasin et ne travaille guère chez elle; mais, en revanche, elle a pris les manières du beau monde, le ton d'une dame, la tournure d'une élégante. Il est vrai que je ne lui refuse rien, tout en faisant souvent le projet de réformer ma dépense... Mais comment refuser quelque chose à une jolie femme qui vous prie avec une voix touchante, et qui, en vous priant, vous regarde d'une certaine manière? Quant à moi, j'avoue que je n'ai jamais eu la force de résister à cela... C'est peut-être un malheur.

Je commence à trouver que ce que j'appelais des chiffons est un chapitre très-important quand on entretient une femme. Je me ruine en bagatelles : c'est tous les jours une robe, un fichu, un chapeau, un châle!... Je ne sais pas comment Caroline fait son compte; mais elle me prouve toujours que c'est la mode, et que, par conséquent, cela lui est nécessaire : je suis trop juste pour refuser le nécessaire à une femme. Mais mon revenu n'y suffit pas : j'emprunte; je m'endette. Que serait-ce donc s'il lui prenait fantaisie de vouloir le superflu!

Tous les deux jours, en rentrant chez moi, je trouve à ma porte un bouquet. Ma petite Nicette ne m'oublie pas, et moi je ne vais jamais la voir; si je passe devant sa boutique, c'est sans songer qu'elle est là... sans lui donner un coup d'œil!... Cependant, toutes les fois que je trouve son bouquet, je me promets d'aller la remercier; mais Caroline me donne tant d'occupation que je n'ai pas un instant de libre : chaque jour, c'est une nouvelle partie de plaisir; je n'ai jamais le courage de la refuser, elle sait me faire approuver tous ses plans. Sa grâce me charme, son esprit me séduit, sa gaieté m'amuse : la friponne sait si bien faire usage de tous les dons qu'elle a reçus de la nature!...

Je reçois un matin un billet d'une main qui m'est inconnue... C'est de madame de Marsan, qui me fait d'aimables reproches sur ce que je ne tiens pas la promesse que je lui avais faite d'aller à ses soirées de musique, et m'engage à une petite fête qu'elle donne à sa maison de campagne. J'avais presque oublié madame de Marsan, car j'oublie assez souvent ce qui m'a enflammé la veille; ce qui est fort heureux lorsqu'on s'enflamme si facilement, et prouve que le cœur ne prend point de part aux folies que nous appelons de l'amour. J'irai à cette fête, je ne veux pas que mademoiselle Caroline me fasse perdre de vue toutes mes connaissances; je ne dois point renoncer à la société et au grand monde, parce qu'elle ne peut y venir avec moi. Cette jeune fille ne m'a déjà fait faire que trop de folies!... Et ma sœur, à qui je n'ai pas répondu et qui m'attend de jour en jour!... Ah!... je ne suis pas content de moi! Mais le torrent m'entraîne; je me laisse aller et je ferme les yeux.

Quelqu'un entre chez moi... C'est mon voisin : je ne l'ai pas vu depuis le jour de notre fameux duel. Il se doute bien que je ne suis pas



Mon voisin Raymond s'aperçoit que toutes les demoiselles du magasin ont les yeux sur lui, il ne se sent pas de joie.

dupe de sa fausse bravoure, moi qui ai été témoin de son effroi le jour de la partie fine. Je sais qu'il a fait grand bruit de sa valeur en parlant de son duel à tout le monde, mais il a évité de se rencontrer avec moi en société; ma présence l'aurait gêné dans le récit de notre combat. Sachons ce que me veut M. Raymond.

— Bonjour, mon cher ami... comment va cette santé ce matin?... — Mais je crois qu'elle va trop vite... je la mène grand train. — Il faut de la sagesse, mon voisin. — Je vous conseille de parler de cela, monsieur Raymond!... Et que faites-vous d'Agathe?... — Oh! je ne la vois plus; c'est fini, brouillés à jamais. Je ne veux plus donner dans ces petites fillettes... on dépense un argent énorme... et quelquefois

on ne fait pas ses frais. Et cela ne sait pas apprécier un homme... cela ne fait pas de différence entre un poëte et un goujat!... Pourvu qu'on ait de l'argent en poche, qu'on puisse les bourrer du matin au soir de bonbons, de friandises, de glaces, de sirops, leur dire qu'elles sont adorables, les mener en voiture, au spectacle ou à la campagne, enfin leur acheter tous les chiffons dont elles ont envie, ah! mon Dieu, cela leur suffit. Qu'on soit, du reste, bête comme une oie, grossier comme un portefaix, ou fat comme un virtuose italien, on n'en est pas moins charmant aux yeux de ces demoiselles. — Il y a beaucoup de vrai dans tout ce que vous dites là, mon voisin; mais, en général, c'est l'adulation, la flatterie qui gâtent les hommes et les femmes; ne nous mettons pas à leurs pieds, ils ne nous regarderont point de si haut. Les flatteurs, les courtisans, les vils complaisants se glissent partout, et corrompent quelquefois le plus heureux naturel. Les rois sont malheureusement, plus que tous autres, environnés de cette tourbe servile qui bourdonne sans cesse à leurs oreilles des concerts de louanges et de fadeurs; c'est lorsqu'ils tremblent que les hommes s'abaissent davantage. Louis XI eut plus de courtisans que Louis XII, Charles IX plus de flatteurs que Henri IV. Richelieu, Mazarin ne faisaient point un pas sans être entourés d'une foule de courtisans; on les craignait, on tremblait devant eux, mais on s'humiliait, on faisait des vers en leur honneur. Sully et Colbert ont eu des admirateurs, mais ils savaient repousser la flatterie; ils étaient trop grands pour s'entourer de gens qu'ils méprisaient. Si de trop fréquents hommages n'augmentaient point notre vanité, si l'habitude des louanges ne nous donnait pas trop de confiance en notre mérite, combien de fautes auraient évitées ces héros, ces grands capitaines qui, dans des circonstances difficiles, ont repoussé les conseils de la sagesse, parce qu'ils n'étaient habitués qu'au langage de la flatterie, qu'ils se croyaient invincibles, parce que mille voix le leur avaient répété, et que celui que l'on élève au rang des demi-dieux ne se décide pas facilement à prendre l'avis de ses créatures! Les pernicieux effets de l'adulation datent de loin : c'est en la flattant que le serpent séduisit la première femme. C'est presque toujours par le même moyen que depuis ce temps nous séduisons ces dames. La flatterie a perdu Antiochus et Nabuchodonosor, Sémiramis et Marie Stuart, Cinq-Mars, Montmouth, Cléopâtre et Marion Delorme; Samson se laissa couper les cheveux en écoutant les compliments de Dalila; Holopherne se laissa couper la tête en prêtant l'oreille aux douceurs de Judith; Charles XII, aveuglé par ses victoires, alla ensevelir son armée dans les plaines de Pultawa; le maréchal de Villeroi, comptant toujours sur la fortune, voulut livrer bataille à Ramillies. La louange, en nous aveuglant sur nos défauts, nous fait rester dans la route de la médiocrité, lorsque la nature nous avait donné les moyens de nous élever au-dessus du vulgaire; en nous faisant fermer l'oreille aux conseils sévères de la vérité, elle nous fait prendre l'amour-propre pour le génie, la vanité pour le mérite, la facilité pour le talent. Combien d'artistes, en demandant des conseils, ne veulent recevoir que des compliments!... Mais on leur a persuadé que tous leurs ouvrages sont des chefs-d'œuvre, qu'on ne peut y trouver nul défaut!... Et des gens qui ont atteint ce but ne se donneront plus la peine d'étudier; tout ce qui sortira de leurs mains sera parfait. Mais la civilité veut que nous ne disions pas toujours ce que nous pensons : qu'un poëte nous lise ses vers : s'ils sont mauvais, nous ne le lui dirons point à moins d'être son ami; car nous ne voulons pas être, dans le monde, des Alceste, frondant sans cesse les travers et les ridicules de chacun; ce rôle nous ferait trop d'ennemis : on ne peut le supporter qu'au théâtre. Dans le monde, nous préférons nous passer mutuellement nos travers à nous ériger en censeur de ceux d'autrui; le commerce de la vie est plus doux; et l'on aime mieux vivre pour soi que de perdre son temps en cherchant à corriger les autres. Cependant, si la politesse nous fait cacher ce que nous pensons, elle ne nous oblige pas à dire ce que nous ne pensons point : quand j'entendrai lire des vers détestables, je me tairai, mais je ne dirai pas qu'ils sont charmants; je tâcherai même d'avoir le courage de faire quelques réflexions à l'auteur. Je ne puis jamais prendre sur moi de dire qu'un portrait est ressemblant lorsque je le trouve manqué; je ne puis pas dire à quelqu'un qu'il a chanté juste lorsqu'il vient de m'écorcher les oreilles. C'est surtout avec les talents naissants qu'il faut être avare de louanges, tout en les encourageant; la flatterie en a fait avorter un grand nombre, en arrêtant l'essor d'un génie qui, se croyant déjà parfait, ne veut plus prendre la peine d'acquérir ce qui lui manque. Sans doute un père est pardonnable de trouver son fils un prodige de beauté, d'esprit et de talents : l'amour paternel doit nous abuser facilement, mais du moins gardons pour nous notre persuasion; ne forçons point les étrangers à s'extasier au récit d'un trait de malice, à écouter, dans un religieux silence, une fable débitée souvent en dépit du sens commun, et à demeurer en admiration devant des yeux chassieux, un nez plat et un menton de galoche qui ne peuvent charmer que des regards paternels. S'il y avait moins de flatteurs, que de gens feraient l'ornement de la société, et qui n'y sont qu'insupportables, parce qu'on les a gâtés!... Qu'on réserve l'enthousiasme pour les poëtes, les artistes qui s'élèvent par leurs talents au-dessus de tous les éloges. Sans doute les contemporains de Molière, de Voltaire, devaient rendre à ces génies sublimes les hommages qu'ils méritaient; mais ce n'est point par de fades compliments, par de vaines louanges, que l'on témoigne son admiration à de pareils hommes : les grands talents sont fiers de l'approbation des gens de goût; ils méprisent les basses adulations dont les sots sont si vains.



M. de Grandmaison, homme très-riche, et qui a les plus jolies femmes de Paris.

Lorsque Voltaire habitait Ferney, les voyageurs qui, par leur rang ou par leur mérite, pouvaient espérer de parvenir jusqu'à lui, ne manquaient point, dussent-ils pour cela faire un grand détour, de se rendre à la retraite du philosophe : chacun était curieux de voir cet homme extraordinaire qui a étonné l'univers par son génie. Les gens d'esprit et de goût ne songeaient qu'au plaisir qu'ils allaient avoir; mais les sots (et ceux-là aussi voulaient causer avec Voltaire) s'occupaient d'avance de la figure qu'ils pourraient faire à l'aspect du philosophe, afin de mieux lui prouver leur admiration. Voltaire était aimable avec les premiers; mais une dame, en apercevant le grand poëte, ayant jugé convenable de pousser des cris et de se trouver mal, le philosophe haussa les épaules et lui tourna les talons.

Les grands génies sont rares, les grands talents sont aimables et modestes : ceux qui auraient pu en acquérir et qui sont restés en route, hument avec délices l'encens que l'on veut bien leur prodiguer. Comment ce jeune homme, dont la voix n'est qu'agréable, ne se croirait-il pas un Laïs, un Martin, d'après l'engouement qu'on lui témoigne! On le presse, on le conjure, on le supplie de chanter; toutes les femmes se pâment avant de l'avoir entendu; elles le vantent d'avance à leurs voisins. C'est délicieux! c'est divin! c'est charmant! voilà les seuls mots qui arrivent à l'oreille du virtuose qui daigne enfin se rendre aux vœux de l'assemblée, et, après toutes les singeries d'usage, chante médiocrement une romance dont il est convenu qu'il ne fera point entendre les paroles, et n'a pas achevé que le concert de louanges recommence, tandis que l'auditeur impartial qui s'attendait à tout autre chose, se demande s'il doit en croire ses oreilles. Tenez, mon cher voisin, je vous l'avoue, je n'ai jamais pu prendre sur moi d'aller grossir la foule qui se presse autour de ces prodiges de société, chez lesquels je n'ai trouvé qu'un excessif amour-propre, ni

augmenter le nombre des adorateurs d'une femme à la mode, dont la coquetterie est poussée à tel point que j'en rougis pour elle et pour ceux qui l'entourent. A coup sûr, j'aime autant qu'un autre une jolie femme; je serai le premier à rendre hommage à ses grâces; mais faut-il pour cela l'élever sans cesse aux nues, l'accabler de compliments, qui, ne fussent-ils pas outrés, n'en doivent pas moins être fatigants pour celle à qui on les adresse? Ne pourra-t-elle faire un pas sans que je vante sa tournure, sa taille, sa démarche, son pied, sa grâce?... Ne peut-elle sourire sans que je m'extasie sur ses dents, sa bouche et l'expression de ses yeux? Ne pourra-t-elle dire un mot sans que j'admire son esprit, sa finesse, son tact, sa pénétration et le doux son de sa voix? Je puis penser tout cela, mais je ne le dirai point; je craindrais de faire rougir celle à qui cela s'adresserait. Je sais que l'on me trouve peu galant : cela me fait peut-être du tort près de quelques dames, mais je ne puis ni ne veux changer : si tout le monde agissait comme moi, peut-être verrait-on moins de fatuité, de prétentions chez les hommes, moins de coquetterie et de vapeurs chez les dames; on ferait plus de frais pour être aimable et pour plaire, tout le monde y gagnerait. Qu'en pensez-vous, mon voisin?

Je m'aperçois que mon voisin ne m'écoute plus; il est allé examiner les bouquets de fleurs d'oranger qui ornent ma cheminée, et paraît considérer avec curiosité les anciens que j'ai rassemblés sur ma commode, après en avoir extrait les fleurs qui ne se conservent point.

— Il paraît que vous aimez beaucoup la fleur d'oranger? me dit enfin Raymond. — Beaucoup. — C'est une odeur fort agréable... Vous avez là une vingtaine de bouquets. — Je ne les ai pas comptés... Mais voulez-vous me faire le plaisir de me dire ce qui vous amène ce matin chez moi? car je présume que vous êtes venu pour quelque chose. — C'est vrai; je l'avais oublié en regardant ces bouquets... J'ai reçu une invitation de madame de Marsan pour une fête qu'elle donne après-demain à sa campagne; je présume que vous irez aussi, et je viens vous proposer de nous y rendre ensemble. — Volontiers : vous connaissez le chemin; vous serez mon guide. — Avec grand plaisir... Ah çà! comment irons-nous là? — Nous louerons un cabriolet qui nous ramènera à l'heure que nous voudrons. — C'est cela. J'avais d'abord pensé à y aller à cheval... j'aime beaucoup le cheval!... je m'y tiens d'une certaine manière... — Je ne doute pas de votre grâce comme cavalier; mais nous ne pouvons pas aller en bottes à une fête chez madame de Marsan, ainsi nous n'irons point à cheval. — C'est juste... Je me charge d'avoir un joli cabriolet... je connais un loueur de voitures... A quelle heure partons-nous? — A sept heures : nous arriverons à huit; c'est l'heure de la campagne. — Voilà qui est arrangé... Je crois que nous nous amuserons... je connais toute la société... je vous mettrai au courant. — Je croyais que vous n'aviez encore été que deux fois chez madame de Marsan. — Oh! cela ne fait rien!... en une fois je connais tout le monde; j'ai un certain tact... une pénétration... tout cela tient à l'habitude... Dans le cas où l'on voudrait jouer la comédie, j'ai un opéra que je viens de finir et que je vous lirai en chemin. — Cela me fera grand plaisir. — Je vais y donner un coup d'œil... A jeudi, mon voisin. — A jeudi.

Raymond me quitte, et moi je vais trouver Caroline. Je l'aperçois à sa fenêtre : depuis quelques jours elle s'y met fort souvent, surtout quand elle est seule. C'est sans doute pour me voir venir de loin. Il me semble qu'elle est encore plus aimable, plus gaie, plus piquante que de coutume; le plaisir brille dans ses yeux... Oh! celle-là m'aime, elle m'aime véritablement; son âme est reconnaissante, son cœur sensible; elle n'est coquette que pour me plaire. Elle voulait, pour s'attacher, trouver quelqu'un qui fût digne de son amour : son cœur m'a distingué; je suis sûr qu'elle me sera fidèle. Je savais bien qu'avec un peu de patience je trouverais cela.

Chapitre XIX. — La Partie de campagne.

C'est aujourd'hui que je vais à la campagne de madame de Marsan. J'ai prévenu Caroline que ce soir elle ne me verra point; elle en a paru très-contrariée, quoique nous ayons eu la veille une petite discussion, relativement à un certain cachemire dont je vois qu'elle a grande envie et que je ne veux pas lui donner. Je lui ai fait entendre enfin qu'elle n'a pas besoin d'un cachemire pour être charmante, qu'elle me plaît davantage dans une élégante simplicité; et nous nous sommes quittés les meilleurs amis du monde. Sept heures viennent de sonner; ma toilette est achevée. La portière vient m'avertir que le cabriolet est arrivé et nous attend dans la cour. Quand Raymond voudra, nous partirons; mais que fait-il donc encore chez lui?... Allons le chercher.

Je trouve mon voisin commençant à mettre sa culotte. — Comment, monsieur Raymond, vous en êtes là?... — Oh! je vous réponds que je serai prêt dans un instant. — Et moi je gage que vous ne le serez pas dans une demi-heure. — Bah! vous verrez comme je suis leste!... Tenez, en attendant, amusez-vous à regarder mes petites gouaches... mes ébauches... vous verrez, il y a de jolies choses. Si j'avais plus de temps à moi, je me donnerais à l'huile, et j'exposerais au Salon, mais je ne suis jamais libre... — Je vous conseille de vous en tenir aux gouaches... les vôtres sont remarquables... — N'est-ce pas? c'est du burlesque, de l'original, le genre de Calot... Voyez-vous là bas cette Suzanne au bain?... — Je croyais voir les Tentations de Saint-Antoine. — Ah! parce que ce n'est pas fini... Et mon petit Poucet? hein!... — Je l'ai pris pour Barbe-Bleue... — C'est qu'il a les bottes de sept lieues. — Allons donc, mon voisin... Comment vous en êtes encore à votre culotte!... — Ah! écoutez donc, c'est une partie délicate de la toilette. — Mais on ne porte maintenant que des pantalons, même dans les bals. — Quand on a, comme moi, une certaine jambe et un mollet d'étude, on n'est pas fâché de les mettre au jour... Voulez-vous lire mes derniers vers sur la mort du chien favori de la marquise Désormeaux? — Merci; je vous suis obligé!... — Ils ont eu un fameux succès... Toutes ces dames disaient en plaisantant qu'elles me feraient faire l'épitaphe de leurs maris. Le début est brillant :

O chien de la nature, animal si fidèle!....

— J'avais déjà entendu dire homme de la nature; mais j'avoue que voilà la première fois que j'entends donner cette épithète à une bête. Vous pensez donc, mon cher Raymond, qu'il y a des animaux pervertis? — Comment donc!... mais ne le voyez-vous pas tous les jours? Et ces pauvres bêtes que l'on fait danser, saluer, cabrioler, passer dans des cerceaux au son du flageolet? celles-là ont reçu de l'éducation. Le caniche de la marquise faisait toutes ses volontés : il mordait toutes les personnes qui approchaient de sa maîtresse, et sautait sur la table, quand on dînait, pour prendre lui-même dans les plats et les assiettes. C'est là du naturel, et je vous soutiens que chien de la nature est une idée extrêmement heureuse. — Allons, monsieur Raymond, laissez là votre animal et finissez-en. Si vous êtes aussi long pour chaque partie de votre toilette, nous n'arriverons qu'à la nuit... — Je suis à vous... Me voilà chaussé... et culotté... mais il me semble que cela fait un pli sur la fesse gauche... — Quand vous aurez votre habit, on ne le verra point. — Oui; mais en marchant ou en dansant, l'habit s'ouvre... — Et qu'importe ce pli! pensez-vous que la société regardera votre derrière?... — Écoutez donc, un pli peut faire beaucoup de tort dans la tournure... les femmes remarquent tout. — Celles qui s'occupent de ces choses-là doivent avoir beaucoup à faire dans une grande réunion!... — Voici qui va mieux maintenant... Ah! la cravate... — Ce sera long. — Oh! non; j'ai étudié cette partie-là, et maintenant cela va tout seul... Hein!... c'est cela... Dois-je mettre la pointe en l'air ou en bas? — Mettez votre pointe où vous voudrez; mais tâchez de vous décider. — Allons, je la mets horizontalement... Que dites-vous de ce nœud? — Charmant!... vous êtes superbe! — Superbe est trop fort... mais je crois que je suis assez bien... je n'ai que trois épingles à poser là-dedans... — Ah! mon Dieu! nous ne serons pas partis à huit heures!... — Diable!... voilà qui est terriblement embarrassant... j'aurais dû rêver à cela plus tôt... — Qu'est-ce donc? il vous survient une affaire?... — Je ne sais pas si je dois mettre cette turquoise au-dessus ou au-dessous de mon émeraude... — Ah! morbleu! monsieur Raymond, je perds patience... je vais partir sans vous... — Me voici... me voici... mon voisin. Ma foi! il en arrivera ce qu'il pourra! je mets la turquoise au-dessus. — C'est fort heureux! — Maintenant l'habit... le chapeau... les gants... vous voyez que me voilà prêt. — C'est étonnant... Partons... — Partons... Ah! permettez... j'oubliais un mouchoir musqué...

Nous sortons enfin. Quand Raymond a fermé sa porte, il s'aperçoit qu'il n'a pas mis son étincelle à son petit doigt, et il rentre pour réparer cet oubli. Nous descendons... mais au second étage, il ne trouve point son opéra dans sa poche, et il remonte le chercher. Arrivés dans la cour, il se rappelle qu'il n'a pas pris ses romances favorites, et, comme on peut le prier de chanter, il faut que j'attende encore qu'il aille les chercher. Je me promets bien de ne plus voyager avec M. Raymond. Enfin, à huit heures et quart, nous montons en cabriolet : il s'aperçoit alors qu'il n'a pas son lorgnon; mais cette fois je suis inexorable, je fouette le cheval et nous partons. Il est nuit, ce qui empêche Raymond de me lire son opéra; mais, pour m'en dédommager, il me propose de m'en raconter le sujet. Depuis plus d'une heure il me parle d'une princesse espagnole et d'un prince arabe son amant, pendant que je songe à madame de Marsan que je ne suis pas fâché de revoir, et que je m'étonne d'avoir négligée si longtemps. Lorsque nous arrivons à Saint-Denis, il est déjà neuf heures et demie, et je peste contre Raymond, dont la lenteur et les prétentions ridicules nous feront arriver beaucoup trop tard chez madame de Marsan.

— Avons-nous encore loin à aller? dis je à mon voisin en sortant de Saint-Denis. — Mais non... encore trois petits quarts de lieue... Je vous disais que ma princesse, que l'on sauve du palais enflammé, doit s'évanouir à la fin du second acte... — Vous connaissez le chemin, n'est-ce pas? — Oui, oui; allez toujours, je vous guiderai... Au troisième acte, lorsque la toile se lève, la princesse est dans le camp de son amant, couchée sur un canon... — Vous y avez déjà été, à cette maison de campagne? — Une fois; mais cela me suffit : j'ai une mémoire si exacte!... Les soldats sont endormis sur leurs piques ou sur leurs fusils, parce que je ne suis pas bien sûr s'ils avaient des piques sous le roi Ferdinand : ça ne fait rien. Le prince qui n'a pas envie de dormir... — Il me semble, moi, que l'on m'a dit de prendre à gauche. — Non pas... allez toujours... Le prince, dis-je, est à genoux devant la princesse, qui est encore évanouie, et il lui chante un superbe adagio en ré mineur pour la faire revenir... C'est moi qui ai fait aussi la musique... Voyez-vous d'ici le tableau?... — Je vois, je vois que si vous ne laissez pas là votre prince et sa princesse, nous arriverons bientôt

à Montmorency, et certes ce ne peut être notre chemin; mais aussi je suis trop bon d'écouter vos contes. Tenez, puisque vous prétendez être sur la route, prenez les rênes et conduisez. — Oh! je ne demande pas mieux... je gage que nous ne sommes pas à deux cents pas de chez madame de Marsan. — Je n'aperçois cependant aucune lumière. — C'est que la nuit est très-noire... — Ce diable de cheval a la bouche dure. — Vous le tourmentez trop... — Ah! j'aperçois quelque chose... Cocher, quel est ce pays?... — C'est Montmorency, monsieur, nous crie notre jockey. — Eh bien! monsieur Raymond, vous voulez tout voir! vous êtes un habile homme!... — Ne vous fâchez pas, mon cher Dorsan: nous allons prendre ce chemin à gauche; je me rappelle maintenant que cela nous conduit droit chez madame de Marsan. — Je crois que nous ferions tout aussi bien de retourner à Paris... le temps annonce un orage... — Qu'importe! la fête aura lieu dans la maison. — La fête!... ah! parbleu! nous arriverons à onze heures!... — Nous y serons à dix... je vais fouetter cette maudite bête. — Oh! je commence à me résigner; j'ai pris mon parti. On nous désire ardemment, j'en suis certain!... Va donc, coquin, va donc!... — Dites plutôt qu'on ne pense plus à nous! — Oh! des personnes de notre genre ne s'oublient pas ainsi... Va donc, rosse!... — Prenez garde; vous le fouettez trop... le voilà qui s'emporte... — Ah! mon Dieu... c'est vrai... est-ce qu'il prend le mors aux dents!... — Retenez-le... serrez donc les guides... — Je ne peux pas le retenir, mon ami... je serre tant que je peux... Ah! mon Dieu... il va à travers champs... nous sommes perdus... — Eh! ne vous effrayez pas... il s'arrêtera... Jockey, descends et tâche de l'arrêter...

Notre jockey a déjà sauté à terre, mais il ne nous suit pas, ce qui me fait craindre qu'il ne soit blessé. Notre cheval galope toujours à travers les prairies, les routes et les terres labourées. J'ai pris les rênes des mains de mon compagnon, qui n'est plus en état de rien voir et tremble de tous ses membres en criant à tue-tête au secours. Pour comble de disgrâce, l'orage éclate avec violence, la nuée crève, l'eau tombe par torrents, et le vent nous la pousse au visage. Notre cheval ne s'arrête pas : je commence à craindre quelque accident sérieux; nous sommes sur une côte très-rapide; je m'attends sans cesse à être renversé avec la voiture : heureusement des vignes barrent le passage à notre fougueux animal; il s'arrête brusquement, mais en voulant se dégager des ceps, dans lesquels il s'est pris, il fait des sauts si violents qu'il nous jette sur le côté, et tombe avec nous.

— Je suis mort!... s'écrie Raymond en tombant. Avant de m'assurer de la chose, je tâche de me dégager de ma prison, car les échalas bouchent l'entrée de notre cabriolet. Je parviens enfin à m'en tirer. Je n'ai rien, pas même une contusion. Je m'estime fort heureux d'en être quitte pour la peur. Puisqu'il était écrit que je n'irais pas à la fête de madame de Marsan, je prends mon parti, et me décide à supporter le plus philosophiquement possible les mésaventures que Raymond ne peut manquer de m'attirer. Voyons dans quel état est mon compagnon. Il pousse de profonds gémissements : serait-il réellement blessé!... Cela rendrait notre position bien plus fâcheuse. Je me rapproche de Raymond, qui, en tombant, est sorti à moitié du cabriolet et a la figure tournée vers la terre. Je lui secoue le bras... et ce n'est pas sans peine que je parviens à lui faire lever la tête. L'eau qui tombe a déjà formé des mares, et la terre labourée s'est collée au visage de Raymond, qui me dit d'une voix éteinte qu'il ne voit plus clair.

— Ce n'est rien : tournez la figure vers le ciel, je vous réponds que la pluie vous aura bientôt débarbouillé et débarrassé de la terre qui vous couvre les yeux... — Vous avez raison, mon cher ami... me voilà bien lavé... je recommence à voir clair... Ah!... je respire!... — Au fait, êtes-vous blessé?... — Attendez donc... je me tâte... j'ai mal partout... mais cependant je crois que je n'ai aucune blessure grave... — C'est fort heureux! — Ah, mon ami!... quelle terrible aventure! — A qui la faute? — Ecoutez donc! j'ai fouetté le cheval parce que vous étiez pressé d'arriver. . — Je vous conseille de mettre vos sottises sur mon dos!... — Nous voilà dans un bel état!... et la pluie qui tombe par torrents!... Il semble que tout soit conjuré contre nous... Tenez... jusqu'à mon chapeau que j'ai crevé en tombant... — Ah, parbleu! il s'agit bien de votre chapeau! — Ecoutez donc, il s'agit de ma tête que je ne peux plus garantir... Je suis trempé... crotté... moulu... froissé... Quel rhume je vais avoir!... Et ma toilette!... c'était bien la peine... des bas à jour... Tenez, mon jabot est resté sur cet échalas... Ah, mon Dieu! pour un rien je me trouverais mal!... — Allons, morbleu, Raymond, rappelez votre courage!... vous êtes pire qu'un enfant. Il faut nous tirer de là... — Où est donc notre jockey? — Je crains que le pauvre diable ne se soit blessé en sautant à terre.,. et je serais bien embarrassé de dire de quel côté il peut être. — Si nous pouvions relever la voiture. — Et cette roue qui s'est détachée en versant. — C'est le diable qui s'en mêle... — Je crains aussi que le cheval ne se soit blessé sur ces pieux... — Voilà une partie de plaisir qui nous coûtera cher, mon voisin! — Ah! que vous êtes heureux de prendre cela tranquillement!... moi, je suis anéanti et furieux à la fois!... — Suivez-moi. Tâchons de découvrir une maison... un abri enfin... mais remarquons bien le chemin que nous prendrons... Venez-vous? — Attendez donc... je mets mon mouchoir en marmotte pour me garantir un peu.

Nous sortons des vignes; je suis obligé de prendre Raymond par la main pour le faire avancer, car à chaque pas il craint de tomber. Nous marchons ainsi pendant dix minutes, nous enfonçant à tous moments dans des trous pleins d'eau que l'obscurité ne nous permet pas d'apercevoir; je jure, et Raymond se lamente, redoutant d'avance une fluxion de poitrine. Enfin nous apercevons une petite chaumière, et la lumière qui brille à travers les vitres nous annonce que les habitants ne sont pas encore endormis, car les paysans n'ont point l'habitude de conserver de la lumière pendant leur sommeil. — Nous sommes sauvés! s'écrie Raymond, et il retrouve ses jambes pour courir vers la maisonnette. Mais je l'arrête, craignant qu'il ne s'annonce de manière à ne point nous faire ouvrir. C'est moi qui vais frapper à la porte de la chaumière.

Les villageois sont rarement méfiants : ceux-ci, qui étaient fort pauvres, ne craignaient pas les voleurs. On nous ouvre; j'aperçois, dans une grande salle, une paysanne entourée d'une demi-douzaine d'enfants. Je lui explique notre aventure, pendant que Raymond, qui est déjà entré dans la salle, regarde dans une grande gamelle de quoi se compose le souper des villageois et revient vers moi, en faisant la grimace, me dire que nous ne trouverons pas grand'chose dans cette maison.

— Quoi que j'pouvons faire pour vous, messieurs? nous dit la paysanne en regardant Raymond fureter dans tous les coins de la salle. — Sommes-nous loin de Montmorency? — Non; à un quart de lieue, au plus. — Nous ne connaissons pas les chemins; veuillez nous donner votre plus grand garçon pour nous y conduire, nous vous payerons ce service.

En disant cela, je donne un écu à la paysanne; ce qui la dispose aussitôt à nous être utile. — C'est bien facile... dit-elle; Julien, tu vas aller avec ces messieurs... Si vous êtes fatigués, j'pouvons vous donner des ânes. — Oh! volontiers, car il faut d'abord que nous allions à la recherche de notre jockey, qui doit être dans les environs, et ensuite que nous tâchions de relever notre cheval, qui ne doit point passer la nuit dans les champs. — Allons, Julien, fais sortir nos ânes de l'écurie... Ils n'ont pas de selles, je vous en avertis. — N'importe, ils nous seront toujours fort utiles.

Les ânes sont amenés, j'en paye sur-le-champ la location; et j'en prends un troisième pour notre jockey, que j'espère retrouver. Raymond ne se décide qu'avec peine à monter sur sa bête, il voudrait une selle, des étriers, des coussins; il prétend aller à cheval comme Franconi, et ne peut pas se tenir sur un âne. Lassé de toutes ces jérémiades, je pars avec le petit paysan, qui monte le troisième âne, et vais à la recherche du jockey. Raymond, voyant que je ne l'écoute plus, se décide à me suivre, en se tenant d'une main à la croupe et de l'autre à la crinière de sa monture. Il pousse la pauvre bête derrière moi; et nous voilà de nouveau dans les champs.

Je laisse mon âne trotter au hasard. J'appelle à haute voix notre jockey, mes compagnons crient aussi de toutes leurs forces; enfin on nous répond. Nous nous dirigeons du côté de la voix, et nous trouvons notre jeune homme étendu sous un arbre. Le pauvre diable a un pied foulé et ne peut marcher. Je le fais monter sur l'âne du petit paysan; il ne s'agit plus que de dételer notre cheval, que nous retrouvons couché près du cabriolet. La pluie avait amorti l'ardeur de la pauvre bête; elle se laisse enfin remettre sur pied. Notre guide s'assure qu'elle n'est pas blessée, il monte dessus, se place à notre tête, et la cavalcade se met en route pour Montmorency.

Tous ces détails ont pris du temps. Il est plus d'onze heures et demie lorsque nous quittons notre voiture que je recommande au petit paysan, qui me promet d'aller dès le point du jour chercher un charron pour la raccommoder.. Sans Raymond nous irions grand train, mais à chaque instant il nous force à nous arrêter : son âne ne veut pas avancer, ou tourne bride et l'entraîne dans un autre chemin, et il pousse des cris terribles lorsque nous ne l'attendons pas. Heureusement la pluie a cessé, et le temps un peu plus clair nous permet de voir devant nous.

A minuit nous apercevons les murailles des premières maisons de Montmorency. Raymond pousse un cri de joie, son âne effrayé fait un saut et roule son cavalier dans un sentier bourbeux où il laisse ses souliers. Comme nous étions un peu en avant, Raymond est forcé de se relever seul; la crainte de nous perdre lui rend des forces; mais sa monture ne l'a pas attendu; et il finit la route en courant après son âne qu'il ne rattrape que sur la place, à l'instant où nous mettons pied à terre. Tous les habitants de l'auberge sont couchés, mais nous frappons jusqu'à ce qu'on nous réponde. On s'étonne de ce que des voyageurs arrivent si tard; on s'étonnera bien davantage en voyant dans quel état nous sommes, surtout Raymond que sa dernière chute a couvert de boue depuis les pieds jusqu'à la tête. On nous ouvre cependant, et, comme je l'avais prévu, on recule à notre aspect. Mais je parviens bientôt à me faire écouter. Le maître, qui s'aperçoit qu'il a affaire à des gens comme il faut, nous adresse des excuses et s'empresse de nous conduire. On loge notre jockey; le cheval est conduit à l'écurie, et le paysan retourne chez lui avec ses ânes.

Je fais faire un bon feu pour nous sécher, et prie l'hôte de nous faire servir ce qu'il a de prêt, car nos malheurs ne m'ont pas ôté l'appétit. On nous sert une volaille, du jambon, une salade et des fruits. Pendant que je me mets à table Raymond passe dans sa chambre, où il fait aussi allumer du feu, et il prie la fille qui nous sert de venir lui frotter les reins, afin de lui éviter une maladie. La servante est une

grosse paysanne de vingt ans, à qui un homme ne doit point faire peur. Cependant la proposition de Raymond lui paraît singulière; elle me regarde en souriant et paraît hésiter. — Allez, lui dis-je, et ne craignez rien; monsieur ne songe maintenant qu'à sa santé, je vous réponds de sa sagesse.

Pendant que mon compagnon se fait frotter, je fais honneur au souper, et me sèche entièrement devant le feu. La porte de la chambre de mon voisin n'est point fermée, et je l'entends stimuler la servante, tout en la complimentant sur son talent. La grosse fille doit être fatiguée depuis le temps qu'elle le frotte, mais il me paraît que Raymond y prend goût. Bientôt je juge que le feu et les services de la servante ont rendu à mon voisin toute sa vigueur, car il fait l'entreprenant, et j'entends la fille crier qu'elle va se fâcher; et moi qui avais répondu de sa sagesse!... Fiez-vous à quelqu'un!...

Mais le bruit continue dans la chambre voisine; enfin la grosse fille se sauve dans la mienne en riant aux éclats, poursuivie par M. Raymond en chemise, en caleçon, et ayant pour chaussure de vieilles pantoufles de l'aubergiste. — Vous tiendrez-vous tranquille ce soir, monsieur Raymond? je ne pourrai donc pas avoir la paix avec vous? — Mon ami, voyez quels yeux!... oh! la friponne, si elle voulait!... — Oui, mais c'est que je n'voulons pas, monsieur l'échauffé !... — Allons, Raymond, laissez donc cette jeune fille aller se coucher; il est tard, ce n'est pas le moment de réveiller toute l'auberge : je n'ai pas envie de me faire encore des affaires pour vos beaux yeux. Laissez-nous, la fille; nous n'avons plus besoin de rien. — Ah! écoute donc, la belle... où est ta chambre?... je t'en prie, dis-moi où elle est... — Queuque ça vous fait donc?... — Dis toujours, espiègle, tu n'en seras pas fâchée. — Eh bien! j'sommes ici dessus... au fond du corridor. — C'est bon, c'est entendu.

La servante nous laisse, et Raymond vient se mettre à table. — J'espère, lui dis-je, que vous ne comptez pas courir après cette fille, qui se moque de vous? — Non!... non!... je riais, voilà tout!... Elle est ferme comme un roc! — Elle doit savoir aussi comment vous êtes, car elle vous a frotté assez longtemps. — Oui, certes!... la friponne le sait!... — Il ne me semble pas que cela l'ait disposée en votre faveur. — Bah!... et sa chambre qu'elle m'a indiquée... — Ne vous y fiez pas. — Oh! je n'ai pas envie, comme vous pensez bien, d'aller la trouver; mais, à coup sûr, si je le voulais, il ne tiendrait qu'à moi. — Je ne crois pas. — Voulez-vous gager? — Non, parce que vous feriez encore quelque petite drôlerie qui me rendrait ma nuit aussi agréable que ma soirée, et je vous avoue que j'en ai bien assez comme cela pour aujourd'hui. Bonsoir, monsieur Raymond; je vais me coucher, je vous conseille d'en faire autant. — Oui, mon voisin; oui, j'en ferai autant. Dormez bien... votre serviteur.

Raymond prend sa chandelle d'un air piqué et entre dans sa chambre, dont il ferme la porte sur lui. Je ris des prétentions et de la sottise de cet original et je me mets au lit, où je ne tarde pas à m'endormir. Un bruit, dont je ne distingue pas la cause, me réveille bientôt, j'écoute... j'appelle Raymond pour savoir s'il se trouve indisposé; on ne me répond pas, je n'entends plus rien, et je me rendors. Je ne me réveille qu'à huit heures. Le soleil donne en plein dans ma chambre et m'annonce une belle journée. Puisque je me trouve à Montmorency sans l'avoir voulu, il faut au moins jouir des charmantes promenades que m'offrent les environs, et goûter les plaisirs de la campagne avant de retourner à Paris. D'ailleurs, notre cabriolet ne peut être déjà réparé; il faut bien l'attendre.

Tout en m'habillant j'appelle Raymond, et je lui demande s'il veut venir faire un tour avant le déjeuner. On ne me répond pas; il paraît qu'il dort encore. Mais la porte de sa chambre est entr'ouverte; il me semble cependant qu'il s'était enfermé hier au soir. Avançons, et appelons de nouveau. — Allons donc, paresseux!... il est tard; réveillez-vous...

Point de réponse... Je regarde dans le lit... il n'y est pas... Il sera sorti sans m'éveiller, il aura été plus matinal que moi. Je vais m'éloigner... lorsque j'aperçois, étendus sur des chaises, l'habit, le gilet et la culotte que Raymond a mis là pour sécher. Comment! il est sorti sans habit, sans culotte!... voilà qui est singulier... Je me souviens maintenant des projets de mon voisin, de ses agaceries à la servante, du pari qu'il me proposait en soupant... Plus de doute! M. Raymond a voulu me faire voir qu'on ne lui résiste point; il est allé coucher avec la grosse fille qui l'a si bien essuyé et frotté hier. Cependant les servantes d'auberge ne restent pas au lit jusqu'à huit heures; celle-ci doit être levée depuis longtemps. Pourquoi Raymond n'est-il pas revenu dans son lit? Est-ce qu'il veut que toute l'auberge sache où il a couché? Je n'en vois pas trop la nécessité. Il faut que je m'assure du fait. J'appelle, je sonne : notre servante arrive, c'est celle d'hier au soir. Elle se présente comme à l'ordinaire, le sourire sur les lèvres, ses gros yeux bien ouverts, le ton leste et déterminé. Cette fille-là n'a pas l'air timide; je conçois qu'elle doit être accoutumée aux visites nocturnes. Je la regarde aussi en riant.

— Vous appelez, monsieur? — Oui, mon enfant. — Qu'est-ce qu'il faut vous servir? — Comment va notre jockey? — Oh! il va bien, monsieur; on lui a mis une compresse sur l'pied. — Et le cabriolet? — C'est peu de chose, c'est l'affaire de deux heures. Mais le propriétaire des vignes ousque vous avez versé a suivi le charron : il demande un dédommagement pour le dégât que vous avez fait sur son terrain; il dit que vous avez écrasé plus de douze ceps de vigne. — Allons, il faudra que nous payions, parce que nous avons manqué nous tuer sur ses échalas; qu'on lui donne cent sous. Ah çà, ma grosse! dites-moi maintenant ce que vous avez fait de mon compagnon? — De vot'compagnon!... — Oui, de ce monsieur qui est venu avec moi. — Ah! celui-là qui avait perdu ses souliers... et que j'ai été obligée de frotter si longtemps! — Justement. — Pardi! je n'en ons rien fait! et je n'en avons rien voulu faire! quoiqu'il ait été après moi comme un chien qu'a soif!... Ah, mon Dieu!... était-il tâteur donc!... — Ma chère, il est inutile de feindre, il a couché avec vous; je ne vois aucun mal à cela, mais où diable est-il maintenant? — Quoi que vous dites donc?... Il a couché avec moi!... Ah ben! en v'là une bonne!... ça n'est pas vrai, entendez-vous : je ne couche qu'avec ceux qui me convenons, et vot'vilain poupard ne m'a pas convenu du tout. Est-ce qu'il a le front de dire ça?... Ah! c'est que je lui arrachèrais les yeux, si je l'entendais!... — Il me semble que quand on indique sa chambre, on ne doit pas faire autant de bruit pour ce que je vous ait dit. — Ma chambre!... moi!... j'lui ai indiqué ma chambre!... Ah, mon Dieu! est-ce que!... ah, ah, ah!

La servante, qui était pourpre de colère, se met tout à coup à rire aux éclats. J'attends fort longtemps avant que cet accès de gaieté se calme; la grosse fille se tient les côtés, et est obligée de s'asseoir avant de pouvoir me parler. Elle se remet enfin.

— Faut vous dire, monsieur, que c'te porte que j'avons indiquée à vot'ami n'est pas celle de ma chambre, mais qu'elle conduit dans une grande salle qui fait mansarde, mais qui est ben exposée et ous qu'il fait toujours bien sec; v'là pourquoi le bourgeois l'a choisie pour y mettre les fruits qu'il veut conserver, comme des poires, des pommes, du raisin, et puis ben de la salaison, comme des jambons, des saucissons!... — Tout ce que vous voudrez, mais je présume que votre maître ferme cette chambre à clef. — Oui, monsieur; mais, malgré ça, il prétendait qu'on lui volait souvent queuque chose, et depuis queuques jours, je ne sais pas si c'est pour attraper les voleurs, mais j'avons ben remarqué que la porte de la resserre n'est fermée qu'au pêne. — Et c'est là que vous avez envoyé mon compagnon? — Oui, monsieur. — Je ne vois pas ce qu'il peut y avoir fait toute la nuit!... Mais il faut qu'il soit quelque part. Allons, la fille, conduisez-moi à votre garde-manger. — Oh! j'vas chercher le bourgeois, parce qu'il nous est défendu d'y aller, à nous autres. — Je me moque de la défense : il faut qu'on me retrouve mon compagnon, qui ne peut pas être allé visiter l'Ermitage ni se promener dans la vallée en chemise et en caleçon. — Au fait, ça n'est pas l'usage.

Sans écouter la servante, qui est allée avertir son maître, je sors de ma chambre, je monte l'escalier, j'enfile un long corridor, au bout duquel j'aperçois une porte. Cet endroit est éloigné des chambres habitées; et si Raymond a appelé, je conçois qu'on ne l'ait pas entendu. Mais pourquoi serait-il resté là?... C'est ce que je vais savoir. Je pousse la porte, qui n'est pas fermée... J'aperçois Raymond ayant une jambe prise dans un piége, et assis sur une pile de jambons sur laquelle il s'est endormi.

Mon arrivée lui fait ouvrir les yeux. Il me tend les bras avec une expression que je ne puis rendre : — Ah! mon ami, mon sauveur! délivrez-moi... je vous en prie!... — Que diable faites-vous là? — Vous le voyez, je suis pris comme un rat dans une souricière, je ne puis bouger!... Je suis là depuis une heure du matin; j'ai crié, appelé, personne n'est venu, il m'a bien fallu prendre mon parti. Voyant que l'on ne m'entendait pas, je me suis assis sur ce que j'ai trouvé, et à la fin je me suis endormi... mais j'ai des douleurs dans tous les membres... Je me souviendrai de Montmorency!...

J'ai bien envie de rire, mais la figure allongée de Raymond me fait pitié. Cependant j'essaie en vain de le débarrasser du piége, lorsque notre hôte arrive avec sa servante. A la vue de cette dernière, mon pauvre compagnon fait une grimace épouvantable tandis que la grosse fille rit aux larmes.

— Ah, ah! morgué!... Je tiens donc mon voleur! dit l'hôte du plus loin qu'il voit Raymond; mais, en approchant, il est bien étonné de reconnaître le voyageur auquel il a prêté des pantoufles. Raymond fait une histoire assez vraisemblable d'une petite indisposition qui, l'ayant surpris la nuit et forcé de chercher certain endroit qu'il pensait trouver dans le haut de la maison, l'a amené enfin à se prendre au trébuchet tendu dans le garde-manger.

Notre hôte se confond en excuses. Lui seul connaît le secret du piége, il se hâte de rendre la liberté à mon compagnon. Raymond va s'habiller; mais il est de fort mauvaise humeur, et ne se soucie pas d'aller admirer les environs de Montmorency. Il craint que la nuit qu'il vient de passer en chemise sur des jambons ne lui donne des rhumatismes, et il aspire au moment où nous pourrons retourner à Paris. Je pourrais railler mon compagnon sur le guignon qui le poursuit dans ses bonnes fortunes, mais je suis généreux et je me tais. Je le laisse se frotter, lui-même cette fois, les épaules, les jambes et les fesses; et, après avoir déjeuné, je vais seul visiter ces lieux charmants que Grétry et Jean-Jacques embellissent encore, car les hommes de génie ne meurent jamais entièrement. Je ne ferai point la description de ce que le lecteur connaît aussi bien que moi, je ne lui apprendrais rien; et si

je me trompais, on s'apercevrait de mes bévues; mais si je passe quelque jour dans une contrée éloignée, dans un pays désert, si je vois un château gothique ou quelque chapelle tombant en ruine, alors je vous promets une belle description, car je pourrai dire tout ce qui me passera par la tête sans craindre d'être démenti.

Retournons près de Raymond. Il m'attend avec impatience. Le cabriolet est réparé, le cheval est mis, nous pouvons partir. Je fais monter mes deux invalides, car Raymond ne vaut guère mieux que le cocher : il peut à peine se remuer. Je me place au milieu; et après avoir payé la carte de l'aubergiste, sur laquelle figurent les pantoufles avec lesquelles mon compagnon revient à Paris, je me dirige vers la capitale, où nous arrivons sans accident parce que je n'ai pas laissé prendre les rênes à M. Raymond. Rendus à notre demeure, il faut renvoyer le cabriolet et donner un dédommagement au cocher pour son pied foulé, qui le retiendra encore quelques jours chez lui. Je paye, et je présente à mon compagnon la liste de notre dépense depuis la veille.

Pour le cabriolet que nous avons gardé un jour de plus que nous n'étions convenus, trente francs; ci.	30 f.	» c.
Pour la paysanne et son fils, qui nous ont servi de guide et aidé à relever notre cheval.	6	»
Pour location des ânes à minuit.	9	»
Pour réparation au cabriolet.	12	»
Pour le dégât dans les vignes.	5	»
Pour séjour à l'auberge, coucher, souper et déjeuner. .	28	»
Pour des pantoufles à M. Raymond.	2	50
Pour la fille qui a frotté M. Raymond.	3	»
Pour du feu dans deux cheminées, chose qui est fort rare dans les auberges.	2	»
Pour le jockey qui s'est foulé le pied en voulant arrêter notre cheval.	20	»
Total.	117 f.	50 c.

En examinant le total des frais de notre partie de plaisir, auquel il pouvait joindre sa toilette presque entièrement perdue, depuis le chapeau jusqu'aux souliers, Raymond poussa un gros soupir et fut un peu long à tirer de sa bourse les cinquante-huit francs soixante et quinze centimes qu'il me devait. Enfin, nos comptes étant terminés, nous rentrâmes chacun chez nous.

Chapitre XX. — Soupçons de l'esprit. — Craintes du cœur.

Grâce à mon voisin, je ne me suis pas rendu à l'aimable invitation de madame de Marsan; mais je compte aller bientôt m'excuser, et j'aurai soin d'aller seul : je crois y gagner de toute façon.

Caroline m'attend sans doute avec impatience; hâtons-nous de faire cesser ses inquiétudes. Je lui avais promis de revenir dans la nuit; mais les événements!... Il est deux heures passées; courons rue Caumartin.

M'y voilà... cette fois elle n'est pas à sa fenêtre... mais doit-on se donner un torticolis pour me voir arriver plus tôt?... Non!... je suis trop raisonnable pour exiger cela. Je monte, je sonne... on n'ouvre pas. Elle est sortie!... Ennuyée de m'attendre, elle est allée se promener... peut-être faire quelques emplettes nouvelles; il faut m'éloigner... je reviendrai... sonnons encore cependant. Je sonne de nouveau, mais inutilement. Je descends assez mécontent, parce que je suis contrarié, et rien ne contrarie plus qu'un plaisir remis. Je n'ai pas le droit de me fâcher de ce qu'elle soit sortie... il me semble cependant qu'elle aurait dû m'attendre... Je m'éloigne en me grattant l'oreille; je crois même que je me gratte le front... Serait-ce un pressentiment? Hélas! je n'ai pas encore trouvé une femme fidèle! mais je me suis promis de ne point me chagriner d'avance; cela ne sert à rien. Il faut que je tâche aussi de ne point me chagriner après! je serai bien plus certain d'être heureux.

En détournant le boulevard, je l'aperçois... Quelle toilette pour une promenade du matin! elle m'a vu; elle paraît embarrassée... Elle vient à moi cependant. Nous nous sourions tous deux... mais je crois que nous n'en avions envie ni l'un ni l'autre : ces sourires forcés se reconnaissent si facilement!

— Ah! vous voilà... — Oui : cela vous étonne? — C'est que je ne vous attendais pas si tard. — Je crois en effet que vous ne m'attendiez plus. — Vous veniez de chez moi? — Oui, et vous? — Je viens de me promener un peu... — Quelle toilette! — Elle n'a rien que de bien ordinaire, il me semble. — Non pas en comparaison de celle que vous portiez rue des Rosiers. — Vous avez toujours des méchancetés à me dire!... — Je ne vois pas ce qu'il y a de méchant dans ce que je viens de vous dire. — Il faudrait peut-être sortir en tablier, en cornette!... — Cela ne vous allait pas mal. — Je n'ai cependant pas envie de les reprendre. — Oh! je le crois. — Il semblerait, à vous entendre, que lorsque vous m'avez connue j'étais une campagnarde bien gauche, bien niaise! — Je sais très-bien que vous n'étiez pas une innocente. — Est-ce que nous allons rester sur le boulevard?... Je rentre... venez-vous?...

J'hésite... et je la suis cependant. Nous sommes chez elle. Caroline me plaisante sur mon air sévère. Au fait, qu'ai-je à lui reprocher?... Je suis quelquefois bien peu aimable!... je le sais; et un homme grondeur n'est pas aimé... Oui, mais un homme qu'on aime ne paraît jamais grondeur; il a toujours raison. J'embrasse Caroline et nous faisons la paix. Je dîne avec elle; je la mène au spectacle : je veux lui procurer du plaisir... mais elle ne m'a pas l'air de beaucoup s'amuser... Je lui trouve quelque chose de distrait, de préoccupé; je suis presque tenté de lui en faire la guerre; je me retiens : elle me dirait que je bougonne sans cesse!... Mais si elle était comme autrefois, je n'aurais pas sujet de me plaindre. Ah! je le répète : quand on cesse d'être aimable, c'est qu'on cesse d'être aimé.

Il est près de minuit lorsque je rentre chez moi... Une secrète espérance me fait porter bien vite la main à ma serrure... point de bouquet!... c'était le jour pourtant!... Nicette m'oublierait-elle aussi?... cela me ferait de la peine, beaucoup de peine!... Cependant quel enfantillage! puis-je donc m'attendre à ce que cette jeune fille m'apporte toute l'année des fleurs, lorsque je ne daigne plus aller lui dire un simple bonjour?... Mais au fond du cœur je ne recevais pas avec indifférence ces marques de son souvenir; j'y étais sensible... plus peut-être que je ne le croyais moi-même; je le sens au chagrin que j'éprouverais de son oubli; je m'étais si bien habitué à cet hommage... Il me semble maintenant qu'il m'était dû! Et pourquoi le cacher? je me flattais d'être aimé de Nicette, je la croyais susceptible de constance; et tout en ne voulant point abuser de son amour, j'étais bien aise de lui en inspirer. Ah! je veux m'informer de sa conduite; je veux la voir, lui parler. Demain matin, je me lèverai à six heures, et j'irai rôder autour de la petite bouquetière. Que nous sommes bizarres!... Depuis un mois je négligeais Nicette; et parce que je crois qu'elle m'oublie, je brûle du désir de la revoir, de connaître sa conduite, ses sentiments!... Est-ce de ma part amour, amour-propre, jalousie, vanité, ou simple curiosité?... C'est tout ce que vous voudrez, mais c'est comme cela.

Quant à Caroline, je ne veux plus me tourmenter pour elle; car enfin elle est fidèle ou elle ne l'est point : dans le premier cas, j'ai tort de la soupçonner; dans le second, elle ne mérite ni mon amour ni mes regrets. Voilà un très-beau dilemme que je propose à tous les jaloux présents et à venir. Mais ils me répondront que lorsqu'on peut se parler raison, c'est qu'on n'est pas fort amoureux. A cela je n'ai rien à dire, car je crois que c'est la vérité.

Je suis sur pied à six heures. Je suis bien certain, à pareille heure, de ne point rencontrer de connaissances près desquelles je rougirais de parler avec une petite marchande étalée dans la rue. Me voici près de la place où Nicette dresse son éventaire. Mais je ne vois rien... serait-il trop tôt?... aurait-elle changé de quartier? Je m'approche d'un commissionnaire assis à deux pas : ces gens-là savent tout.

— Mon ami, est-ce qu'il n'y avait pas une bouquetière devant cette maison? — Si fait, monsieur; elle y était encore il y a huit jours. — Elle n'y est donc plus? — Oh! elle n'est pas ben loin!... A trente pas plus bas... vous allez voir une petite boutique; c'est là qu'elle est à c't'heure. — Une boutique, dites-vous? — Oui, monsieur, qui n'est pas grande, mais qui est ben arrangée, quoiqu'ça.

Je vais m'éloigner... mais si je pouvais avoir par cet homme quelques renseignements!... Nicette a une boutique... que dois-je en conclure!... je tremble de deviner! Un autre aura donc été plus heureux que moi!... un autre aura donc été écouté!... et ce trésor, que je pouvais obtenir et qu'il m'en a tant coûté pour respecter, c'est un autre qui le possède!

Je me rapproche du commissionnaire; je lui mets quelque argent dans la main, et je commence à le questionner.

— Connaissez-vous cette bouquetière? — Oui, monsieur, je la connais... sans trop la connaître, car elle est un brin fière; elle ne parle guère qu'à ses pratiques, et encore faut pas que ça soit long, car elle vous les enverrait promener... Ah! dame, c'est une fille sage! c'est une vertu, voyez-vous, et les vertus sont toujours remarquées.

L'éloge que cet homme fait de Nicette me cause un vif plaisir; j'aurais été fâché d'apprendre à ne plus l'estimer.

— Vous dites donc qu'elle est sage? — Oui, monsieur : oh! je nous y connaissons, nous autres; et puis j'voyons tout ce qui se passe. Ce n'est pas que mamzelle Nicette manque d'amoureux... Oh! pardi! tout le quartier, si elle voulait!... elle est si jolie!... aussi elle vous a fièrement de pratiques. Il n'y a guère que six semaines qu'elle est venue s'établir dans c'te rue; mais c'est égal; les jeunes gens l'ont bientôt aperçue, et c'est qu'il y a tout plein d'mirliflors qui viennent lui acheter pour lui conter fleurette, vous m'entendez ben; mais mamzelle Nicette ne vend que ses bouquets. C'est une justice à lui rendre : elle n'écoute pas plus les élégants que les laquais! et quand il y a des malins qui lui commandent des fleurs pour qu'elle leur en porte, ils sont ben attrapés, car elle leur envoie tout ça par la petite fille du perruquier.

Je m'éloigne, charmé de tout ce que je viens d'apprendre; en deux sauts je suis devant la boutique de Nicette. Elle range déjà ses pots de fleurs sur les planches placées en dehors de la rue. En me voyant, elle pousse un cri de surprise... les œillets qu'elle tenait lui échappent des mains, elle rougit... et peut à peine balbutier : — Quoi!... c'est vous, monsieur?

Je souris de son étonnement; j'entre chez elle. Je m'assieds sur un escabeau, et je regarde... Quelle est jolie! le plaisir l'embellit encore, et il brille dans les regards qu'elle jette sur moi.

— C'est vous, monsieur Dorsan... vous... chez moi!... Ah! je ne m'attendais pas à tant de plaisir!... je ne l'espérais plus. — Pourquoi donc cela, Nicette? — Mais... il y a si longtemps!... — Il est vrai. Mais j'ai des occupations qui ne me permettent pas de... — Oh! monsieur!... je vous crois... D'ailleurs, n'êtes-vous pas le maître?... et pouvez-vous penser à une marchande de bouquets!...

Il y a quelque chose de si touchant dans la manière dont elle me dit cela que je me sens tout ému. Comment ai-je pu oublier tant de charmes, de candeur, de sensibilité!... Je ne me conçois pas.

Elle est toujours debout devant moi; je lui prends la main; je vais, je crois, l'attirer sur mes genoux... elle me laisse faire... elle jette des regards inquiets autour d'elle, mais n'a pas la force de s'éloigner de moi. Imprudent! qu'allais-je faire?... nous sommes en vue des passants; on peut entrer à chaque instant.

Elle n'a que sa réputation et je vais la flétrir!... Pauvre petite! elle me la sacrifierait, en craignant de me déplaire.

Je lui quitte la main; je m'éloigne d'elle, en portant mes regards vers la rue: elle me comprend; ses yeux me remercient.

— Vous avez pu louer une boutique, Nicette? — Oui, monsieur, je gagne beaucoup depuis que je suis dans ce quartier; j'économise et je ne dépense guère; je suis certaine de pouvoir me tirer d'affaire: je ne crois pas avoir mal fait? — Non... je sais que vous vous conduisez fort bien. — Vous le savez?... — Je n'en ai jamais douté. Vos bouquets m'ont prouvé aussi combien votre âme est reconnaissante... — Ah! puis-je oublier ce que vous avez fait pour moi? — Vous n'avez point fait de connaissances dans cette rue?... — Non, monsieur, je n'en veux pas faire. — Vous ne vous ennuyez pas seule? — Comment pourrais-je m'ennuyer, j'ai toujours quelque chose à penser! — Le soir, que faites-vous? — Je lis et je m'apprends à écrire. — Vous savez écrire? — Un peu... dans quelque temps je saurai mieux, je l'espère. Il y a un vieux monsieur qui me donne quelquefois des leçons. — Qu'avez-vous besoin d'en savoir davantage? — C'est vrai, monsieur; si cela vous déplaît, je n'apprendrai plus. — Oh! je ne dis pas cela; étudiez, Nicette, puisque vous y trouvez du plaisir: vous n'étiez pas née pour vendre des bouquets; mais, croyez-moi cependant, ne cherchez pas à sortir de la condition où le sort vous a placée, cela réussit rarement. — Oh! je ne cherche rien, monsieur; je voudrais seulement être un peu moins bête qu'autrefois. — Ma chère amie, vous pouvez être ignorante, mais vous ne pouvez être bête; vous serez toujours charmante; votre esprit naturel n'a pas besoin, pour plaire, des ressources de l'instruction, comme vos attraits n'ont pas besoin des secours de l'art pour séduire. Ah! Nicette, soyez toujours telle que vous êtes maintenant!... telle que je vous vis pour la première fois! ne changez jamais!

Elle m'écoute en silence; son doux regard approuve tout ce que je dis: nous nous entendons si bien!... Mais des importuns viennent déjà regarder ses fleurs; il faut que je m'éloigne. Je lui dis adieu, et je reste encore devant elle... Il n'y a pas moyen de prendre un baiser... je le sens bien... elle me devine... nous soupirons tous deux!... Se quitter aussi froidement!... Ah! si nous étions chez moi!... je n'ai qu'un mot à dire; elle viendrait, j'en suis certain; mais ne le disons pas, ce mot, car elle serait perdue.

Je lui serre la main et je me sauve... Je sens qu'il faut la fuir pour ne point l'adorer.

Chapitre XXI. — La Confidence.

Comme un changement heureux dans notre destinée nous raccommode avec la vie, comme un coup de dé favorable nous rapproche de la fortune, comme un beau trait réconcilie un misanthrope avec l'humanité, comme la réception d'une pièce calme l'humeur d'un auteur, comme une bouteille de vin vieux fait oublier à un ivrogne ses serments, comme un rayon du soleil fait disparaître les traces de l'orage, de même la vue d'une jolie femme nous fait oublier nos projets de sagesse; son amour efface de notre âme le souvenir des perfidies de notre dernière maîtresse, et ses vertus nous raccommodent avec les femmes, que nous jurons de fuir toutes les fois que nous avons été trompés, mais que nous ne fuyons pas, parce que cela n'est point dans la nature.

Ainsi la vue de Nicette me fait toujours l'estimer davantage. Je me reproche de médire quelquefois d'un sexe chez lequel on trouve des modèles de sensibilité, de délicatesse, de douceur, et qui rachète souvent une faiblesse par mille qualités. D'après cela, je pense que j'ai eu tort de soupçonner Caroline, que rien dans sa conduite ne méritait d'éveiller ma jalousie et que, souvent, par des reproches et une méfiance mal fondée, on aigrit un cœur que l'on aurait pu fixer.

Je vais même jusqu'à me dire que c'est ma faute si j'ai été trahi si souvent, et que je n'ai jamais fait que le contraire de ce qu'il fallait pour conserver l'amour d'une femme. On va loin avec des syllogismes que l'on se propose à soi-même. De la manière dont j'y allais, j'aurais fini par me prouver que les infidélités de ces dames ne sont que la conséquence de notre conduite avec elles, lorsque je me trouvai devant Tortoni, au moment où Raymond y entrait avec un monsieur d'une soixantaine d'années, assez mal bâti, d'une figure bête et désagréable, et forcé de s'appuyer sur une canne pour faire avancer sa jambe gauche, mais dont la mise annonçait l'opulence, et les manières un reste de prétention.

Je ne me soucie point de m'asseoir près de ces messieurs, malgré les sollicitations de Raymond, qui me crie que nous allons déjeuner ensemble. Je feins de ne point l'entendre, et me place dans un coin, loin de Raymond, que je redoute encore plus depuis notre voyage à Montmorency. Mais, tout en prenant mon chocolat, je m'aperçois que la conversation de ces messieurs est très animée. Je gage que ce vieux goutteux raconte à son ami quelques bonnes fortunes qu'il a soin de faire sonner bien haut, pour se donner encore l'air d'un jeune séducteur. Ne ferait-il pas mieux de soigner ses infirmités? Il se lève cependant; je crois que Raymond va le suivre... mais non, il reste et vient vers moi.

— Bonjour, mon ami! Eh bien! sommes-nous un peu remis des fatigues du voyage? — C'est à vous qu'il faut demander cela. Grâce au ciel, je n'ai pas couché sur un jambon, les jambes prises comme une mauviette. — Ah! l'espiègle!... Ça, c'est vrai que j'avais assez l'air d'un moineau; mais je ne m'en ressens plus, je me suis tant frotté hier!... j'ai usé deux bouteilles de cosmétique pour la peau, et trois flacons d'huile de Ceylan: aussi, ce matin, j'avais retrouvé toute mon élasticité. Dites-moi, connaissez-vous la personne qui était avec moi tout à l'heure? — Non. — C'est M. de Grandmaison. — Je n'en ai jamais entendu parler. — C'est un homme très-riche!... immensément riche!... — Il est immensément laid! — C'est un ancien financier... fournisseur, entrepreneur... — Oui, j'entends. — Il donne des bals délicieux. — Ce n'est pas pour lui à coup sûr. — Oh! c'est encore un égrillard!... — Il n'en a pas l'air. — Parce qu'il traîne un peu la jambe!... cela ne l'empêche pas de faire des conquêtes. — C'est-à-dire d'en acheter. — C'est ce que je voulais dire; mais cela revient au même. J'avoue, entre nous, qu'il n'a pas inventé la poudre, et que son éducation se borne à la règle de la multiplication et de la soustraction qu'il entend parfaitement. Mais, enfin, avec tout cela, il a les plus jolies femmes de Paris. — Cela ne fait pas l'éloge des plus jolies femmes de Paris. — Il me contait tout à l'heure une nouvelle intrigue qu'il est sur le point de terminer... Oh! oh!... c'est fort drôle!... C'est une jeune beauté ravissante... qu'il va souffler à un jeune homme. — Quelque fille entretenue... — Il paraît que la petite vaut son prix et qu'elle faisait des façons; et puis le jeune homme, qui sans doute est jaloux, la tient de près... Malgré cela, on s'est vu... à la fenêtre d'abord... puis les billets, puis les propositions!... Grandmaison, qui sait comment il faut s'y prendre, a parlé de cachemires, de brillants! La petite est coquette, et il paraît que son jeune amant ne l'entretient que sur un ton bourgeois! Le pauvre garçon sera bientôt évincé.

J'éprouve une certaine inquiétude dont je n'ose encore me rendre compte; le récit de Raymond, que j'avais écouté machinalement, m'intéresse maintenant beaucoup: les mots de cachemires, de fenêtre, de brillants, éveillent dans mon esprit de vagues soupçons, auxquels je rougis de m'arrêter lorsque je me rappelle la tournure et l'âge de M. de Grandmaison. Mon amour-propre ne peut admettre que l'on me préfère un tel rival... mais une voix secrète me dit que l'amour-propre nous trompe souvent; je veux m'assurer de la vérité, et j'adresse à Raymond des questions qui, j'en suis certain, vont me prouver que j'ai tort de me tourmenter.

— Où demeure ce M. de Grandmaison? — Rue Caumartin, dans une superbe maison qui est à lui... C'est presque à l'entrée, par le boulevard.

Je sens un frisson parcourir tout mon corps, mon estomac se serre, un poids se place sur ma poitrine, et tout cela est l'affaire d'un mot et d'une seconde; je continue cependant, en affectant la plus grande tranquillité:

— Et cette jeune beauté?.... — Elle loge en face de lui, dans une petite maison où il n'y a point de portier, au second sur le devant. C'est à sa fenêtre que Grandmaison l'a aperçue: la rue est large; mais il a une lorgnette délicieuse qu'il a fait faire pour voir les ballets de l'Opéra. C'est un petit télescope; elle vous met sur les objets, et vous savez comme c'est agréable, pendant qu'une danseuse fait une pirouette, de braquer cela sur... — Mais achevez donc: cette jeune femme?... — Comme je vous le disais, avec sa lorgnette il s'est convaincu qu'elle est jeune, jolie, bien faite et point fanée!... Oh! il a des verres pour cela qui sont précieux! — Mais l'amant?... — L'amant ne loge pas avec elle. Il vient la voir fort souvent; mais alors ce n'est pas à la fenêtre qu'il se met: c'est ce qui fait que Grandmaison n'a fait que l'entrevoir... car elle a bien soin de quitter sa croisée dès que le jeune homme arrive!... — Enfin? — Enfin tout va le mieux du monde. Grandmaison a mené la petite en loge grillée à l'Opéra, avant-hier, parce que justement l'amant était à la campagne.

Ici je ne suis plus maître de moi, et, sans voir ce que je fais, je donne un coup violent sur la table qui est entre moi et mon voisin: la secousse est si forte que la tasse de chocolat saute au nez de Raymond, qui, en me parlant, se tenait courbé sur la table; le reste du liquide se répand sur le gilet et le jabot de mon voisin, qui fait lui-même un saut en arrière, épouvanté par le geste qui vient de m'échapper.

Honteux de laisser voir mon trouble, mon dépit, ma fureur, je tâche de prendre sur moi, je compose ma figure, et je fais mes excuses à Raymond, qui ne sait pas s'il doit se rapprocher de moi, et demande un verre d'eau pour s'essuyer le visage.

— Pardon!... mille pardons! mon cher Raymond... je ne sais pas ce

qui m'a pris... Vous disiez donc qu'avant-hier... — Vous m'avez fait une peur terrible... est-ce que vous avez des attaques de nerfs? — Non! non! c'est une distraction!... Vous disiez... — Diable! il faut prendre garde à cela... Vous êtes cause qu'il faut que j'aille changer de gilet et de chemise. — Oh! ce n'est rien... Enfin avant-hier il a donc mené cette jeune femme à l'Opéra en loge grillée? — Oui, oui... En ai-je encore à la figure? — Rien du tout : vous avez une mine charmante... Continuez...

Ce compliment remet Raymond de bonne humeur; il cache son jabot en dedans et reprend la conversation.

— Oui, ils ont été en petite loge..... — De manière que tout est fini?... — Oh! pas encore. Vous entendez bien que la belle fait des façons, et que Grandmaison n'est pas homme à mener les choses si rondement... avec sa jambe, il lui faut toutes ses commodités. Oh! si c'eût été l'un de nous deux, l'affaire serait terminée!... c'est que nous sommes des lurons! — Mais depuis?... — Il a revu la petite hier matin *extra muros*. Il a promis pour ce soir un cachemire magnifique et tout à fait turc si elle veut venir souper chez lui; de plus, un logement complet, une femme de chambre, une voiture à ses ordres et cent louis par mois, sans compter les cadeaux, si elle consent à ne point retourner chez elle... — Eh bien? — Elle a accepté... — Elle a accepté!...

Je me lève si brusquement que Raymond se rejette en arrière et me regarde avec inquiétude.

— Mon voisin, est-ce que cela vous reprend? — Non, je n'ai rien... Allons prendre l'air un peu.

Et j'emmène Raymond en le prenant par le bras. Il me suit en faisant la grimace. Sans doute je lui serre le bras sans m'en apercevoir, car il me supplie de le lâcher... mais je ne l'entends pas.

— Mon cher Dorsan!... vous avez des crispations... lâchez-moi le bras, s'il vous plaît... — Oh! les femmes! les femmes!... Mais pourquoi éprouvé-je ce serrement de cœur!... car enfin je ne l'aime pas. — Mon ami, lâchez-moi, je vous en prie... — Ah! c'est qu'il est cruel de se voir toujours jouer de la sorte!... d'être trompé sans cesse! et pour qui? je vous le demande... — Je ne sais pas ce que vous me demandez; mais lâchez-moi, vous me faites mal... je serai obligé d'appeler du monde... — Mais cependant... est-ce bien elle?. . Il faut que je la confonde... Raymond!...

Je me retourne vers mon compagnon, dont je remarque alors seulement la figure piteuse et les yeux épouvantés; je lui lâche le bras, et, reprenant un peu de calme, je lui demande ce qu'il a. — Ce que j'ai!... Ma foi, c'est vous qui avez des accès de fièvre cérébrale... vous me serrez le bras à me faire crier; vous poussez des exclamations que je ne comprends pas... — Ah! c'est que je pensais à quelque chose que je vous conterai plus tard; mais revenons à cette intrigue de votre ami; elle m'amuse beaucoup. — M. de Grandmaison soupe ce soir avec sa nouvelle conquête? — Oui, c'est pour ce soir. — Je serais bien curieux de voir cette femme que vous dites si jolie!... — Ma foi, je le suis beaucoup aussi, moi, car je ne la connais pas plus que vous, et je me fais une fête de la voir... — Comment! vous la verrez? — Certainement; je suis du souper, moi et cinq ou six aimables roués des intimes de Grandmaison. Comme il est un peu bête par lui-même, quand il a dit à une femme qu'il voudrait bien... vous m'entendez.... il ne trouve plus rien à lui dire pour l'amuser; et comme il veut ménager ses plaisirs, parce qu'il n'est pas comme nous en état de recommencer souvent, il réserve son ardeur pour la nuit : au souper il invite toujours plusieurs amis, afin de mettre sa belle en train. — Voilà qui est parfaitement calculé et fort agréable pour les convives!... — Vous comprenez qu'il nous en revient toujours quelque chose... Ces femmes-là, quand elles ont un grand fonds de sensibilité, ne peuvent point se contenter de Grandmaison, qui est invalide!... — J'entends! vous êtes son ami et son suppléant. — Je suis tout ce qu'on veut, moi!... Oh! nous nous amusons à ces petits soupers!... nous rions comme des fous!... La chère est délicieuse! le vin excellent! point de gêne, point de cérémonies; nous badinons, nous chantons, nous buvons; et les plaisanteries, les pointes, les petits mots à double sens, les anectotes piquantes, les couplets gaillards!... C'est un feu roulant, tout le monde parle à la fois, on ne s'entend pas, c'est charmant. — Vous me donnez du regret de n'être pas des vôtres. — Le voulez-vous, mon cher?... Parbleu! si cela vous fait plaisir, je me fais fort de vous introduire. — Quoi! vraiment, vous pourriez?... — Je puis tout ce que je veux, moi!... vous savez bien que tout me réussit. — Je l'avais oublié... Mais ce M. de Grandmaison ne me connaît pas... — Qu'est-ce que cela fait? je vous connais, moi, cela suffit!... Présenté par Raymond, vous serez le bienvenu!... — Vous croyez que je puis!... — Mais sans doute!... Que l'on soit gai... que l'on dise des farces, des gaudrioles, et on est bien reçu chez Grandmaison : c'est pour cela qu'il m'affectionne beaucoup, moi... — Oh! s'il ne s'agit que de faire des farces... je vous en promets pour ce soir. — Vous êtes notre homme; c'est convenu, c'est décidé... Ce soir venez me rejoindre au café Anglais, à dix heures... c'est l'heure à laquelle on se réunit. — J'y serai, je vous le jure. — Mais, si vous m'en croyez, vous prendrez ce matin un peu de fleur d'oranger pour calmer vos nerfs. — Soyez tranquille!... cela ne me reprendra plus. — Adieu donc : à ce soir, dix heures.

Raymond me quitte, je réfléchis longtemps à tout ce que je viens d'apprendre. Cette femme est Caroline!... je n'en saurais douter!... et cependant un faible espoir luit encore au fond de mon cœur. Allons chez elle... mais cachons bien ce que j'éprouve : essayons, s'il se peut, de lire dans son âme.... de deviner sa trahison dans ses yeux.... Mais surtout soyons raisonnable... soyons philosophe.., et tâchons de nous pénétrer de ces deux vers :

« Le bruit est pour le fat, la plainte est pour le sot;
L'honnête homme trompé s'éloigne et ne dit mot. »

Chapitre XXII. — Le Petit Souper.

Je la trouve chez elle. Mon arrivée ne paraît pas la gêner; elle me reçoit, me parle, me sourit comme à l'ordinaire. Aurais-je eu tort de la soupçonner? Cependant elle ne remarque pas mon trouble!... La secrète agitation que je m'efforce de cacher n'échapperait point aux yeux de l'amour!... Ceux-là voient tout, devinent tout!... et Caroline ne me fait aucune question lorsque je brûle, lorsque je ne sais ce que je dis... lorsqu'à chaque instant je suis près d'éclater et ne comprime qu'avec peine tous les tourments que j'endure!... Non, elle ne m'aime plus. — Je lui dis que je compte passer la journée avec elle... je crois lire dans ses regards de l'embarras... mais elle se remet aussitôt. — Vous me ferez toujours plaisir en restant avec moi, me dit-elle enfin avec cette voix si douce qui m'a séduit dans notre rencontre sur le boulevard... Ah! ces voix-là sont trompeuses comme le reste!

C'est en vain que je veux composer ma physionomie et me donner un air de gaieté, je ne puis y parvenir... Je sens toujours quelque chose qui m'étrangle, qui m'étouffe!... Ah! j'ai déjà éprouvé cela bien souvent!... Je me mets à la fenêtre... je m'en retire aussitôt... Il ne faut pas que ce soir je puisse être reconnu. Ah! que la journée est longue!... Je hâte l'instant du dîner. Jamais, je crois, repas ne fut plus triste!... Caroline se plaint de la migraine... moi, je ne me plains pas. Si je pouvais lui parler d'amour!... Essayons... mais je ne vois plus que des lieux communs dans ce qu'elle me répond!... Ah! c'est une bien sotte conversation entre deux personnes qui ne s'aiment plus!

Je lui propose de venir au spectacle. Elle me refuse; sa migraine augmente... elle se sent mal à son aise... Perfide, je te comprends!... Pourquoi donc ne pas me dire franchement : « Je ne t'aime plus!... » Ah! je t'en voudrais moins, si tu agissais ainsi. Mais on veut à l'inconstance ajouter la fausseté, la dissimulation; on veut toujours nous tromper.

— Voulez-vous que je reste près de vous? lui dis-je en affectant de l'inquiétude pour sa santé. — Non... non... je vous remercie!... il ne me faut que du repos; demain je n'y penserai plus.

Elle ne peut cacher la crainte que lui cause ma proposition, qui dérangerait ses projets. Il ne tiendrait qu'à moi d'en empêcher ce soir l'exécution en restant avec elle; mais qu'en résulterait-il?... Je ne ferais que retarder le moment!... je n'aurais pas bientôt le plaisir de la confondre!... Ah! je n'ai garde de reculer cet instant!... je voudrais déjà qu'il fût arrivé!... Quand nous devons éprouver quelque peine, les moments qui la précèdent sont plus pénibles que ceux qui la suivent.

Huit heures sonnent. Elle va se coucher pour essayer de dormir. C'est me donner le signal de la retraite. Je lui dis adieu. Elle s'avance pour m'embrasser... elle me serre la main, et ses yeux sont secs, son sein n'est pas agité!... Je sors. Il était temps! j'allais éclater!

Je ne suis pas fâché d'avoir deux heures devant moi avant d'aller rejoindre Raymond. J'aurai le temps de me calmer et de prendre un parti. Je sens déjà que le grand air me fait du bien!... Je l'ai cent fois éprouvé : une atmosphère plus ou moins épaisse influe beaucoup sur notre manière de sentir, surtout lorsque nous avons le malheur d'avoir les nerfs irascibles... Un peu de pluie, un peu d'orage calme ou excite nos passions : celles qui sont dans la nature doivent lui être soumises, et, grâce au ciel, je ne connais que celles-là et ne suis pas de l'avis de ceux qui affirment qu'elles le sont toutes.

Elle a quitté pour moi sa tante, son petit Jules et bien d'autres!... pourquoi ne me quitterait-elle pas aussi? Elle ne m'aime plus; ce n'est pas un crime! elle me trompe : c'est là, je crois, ce qui me chagrine le plus, car on est humilié d'être trompé, surtout quand on est d'âge à tromper soi-même.

Mais enfin une pareille liaison devait finir un peu plus tôt, un peu plus tard!... Qu'importe! ce n'est pas non plus de l'amour que j'avais pour elle... C'est, je crois, pour cela que je lui en veux autant!... J'éprouve du dépit de m'être laissé prévenir. L'amour pardonne bien des choses que l'amour-propre n'excuse point.

Ah! si j'étais trompé par Nicette!..... je sens que ma peine serait bien différente. Je me rappelle à quel point j'ai été inquiet, agité en apprenant qu'elle avait pris une boutique, et pourtant je ne suis que son ami. Pensons à Nicette; c'est le meilleur remède à opposer à Caroline.

J'ai parcouru tous les boulevards. J'ai eu le temps de raisonner; j'ai entièrement pris mon parti. Je sens qu'il faut être fou pour se chagriner de la trahison d'une femme qui en a trahi d'autres pour nous. Comment, en effet, compter sur la foi de quelqu'un qui ne nous donne pour garantie que des infidélités?

Je suis donc décidé à m'amuser aux dépens de mademoiselle Caroline. C'est la meilleure vengeance que l'on puisse tirer d'une femme qui nous trompe. Toutes celles où l'on aperçoit de la haine, du dépit ou de la jalousie dénotent encore un reste d'amour : ce ne sont pas là des vengeances.

Je suis à dix heures au café Anglais... Je prends du punch en attendant Raymond. Je ne veux pas m'étourdir, mais je veux avoir ce degré de folie qui fait que l'on aperçoit moins celle des autres. Mon voisin arrive dans le négligé recherché d'un homme à bonnes fortunes. On croirait, à son air radieux, que c'est lui qui est ce soir le héros de la fête.

— Nous allons bien nous amuser, me dit-il en s'asseyant près de moi et en appuyant son coude sur la table voisine sans remarquer qu'il le met dans un riz au lait que prenait tranquillement un vieil habitué.

— Que diable, monsieur !... prenez donc garde à ce que vous faites ! dit le vieux monsieur en quittant son journal. Raymond se confond en excuses, et, dans la vivacité avec laquelle il ôte son coude trempé dans le potage, il fait rouler le vase plein de riz sur le pantalon blanc d'un petit-maître qui lisait le *Journal des modes*.



Caroline n'est plus la même : elle porte la nouvelle parure avec beaucoup d'aisance.

Le petit-maître jette les hauts cris, le vieil habitué apostrophe rudement Raymond, et je vois que ses excuses vont achever de gâter les affaires. Ne me souciant pas qu'une nouvelle aventure nous empêche de nous rendre chez M. de Grandmaison, je me hâte de faire mes efforts pour rétablir le calme et apaiser ces messieurs. J'y parviens enfin, et, de crainte d'un nouvel accident, j'entraine Raymond hors du café.

— Il me semble que la soirée commence mal, lui dis-je en l'emmenant vers la rue Caumartin. — Bah !.... au contraire !.... cela nous promet de la gaieté. Ce n'est pas ma faute si ce vieux politique place son riz justement sous mon bras... il n'avait qu'à le manger au lieu de lire le journal, et cela ne serait pas arrivé. Mais il est dix heures et demie ; hâtons-nous : je gage qu'on nous attend... — C'est-à-dire, vous. — Oh ! j'ai écrit un mot à Grandmaison pour le prévenir que je lui amènerais un intime ; ainsi on vous attend aussi.

Nous arrivons rue Caumartin. Nous entrons dans un bel hôtel.... C'est bien en face de chez Caroline. Nous montons un escalier superbe ; nous traversons plusieurs antichambres éclairées par des globes lumineux attachés au plafond et où bâillent une demi-douzaine de laquais. Tout annonce en ces lieux le faste et l'opulence... Je n'avais pas tout cela à lui offrir !... Je croyais faire beaucoup pour elle !... je me suis gêné... endetté... que m'en revient-il ?... Ah ! je me souviendrai d'avoir voulu faire l'entreteneur !

Le cœur me bat un peu en approchant du petit salon où la société nous attend... mais je me remets bientôt. Nous entrons... Je ne vois que quatre hommes, parmi lesquels n'est point le maître du logis.

— Eh ! bonjour, mes amis ! dit Raymond en entrant et en courant serrer la main à tous ces messieurs. Voici un aimable garçon qui veut bien ce soir s'amuser avec nous. Mais où donc est Grandmaison ? — Dans son boudoir.... il apprivoise sa petite avant le souper.... — Ah : c'est juste !... c'est juste !... on fait ses derniers arrangements, on achève de s'entendre... L'avez-vous vue, messieurs ? — Pas encore. On la dit charmante !... — Séduisante... et presque novice ! — Diable ? c'est du merveilleux !... — Aussi Grandmaison nous recommande d'être moins polissons qu'à l'ordinaire. — C'est bon !.... nous irons par gradations pour ne point l'effaroucher. Mais enfin il faut bien la former, cette petite, et en vérité ce n'est pas Grandmaison qui en est capable !... — Le pauvre homme !.... c'est tout au plus s'il pourra lui dire un petit mot...., après souper. — Ce n'est pas un rude causeur comme Joconde !... — Non, mais son vin est délicieux !... — Et son cuisinier excellent !... D'honneur, j'ai pour lui une estime !.... — Pour le cuisinier ? — Non, pour Grandmaison, mauvais plaisant !... Allons, messieurs, point de mots à double sens : cela nous est défendu aujourd'hui. Moi, d'ailleurs, je suis pour les mœurs avant tout !...

Pendant cette aimable conversation, je m'amusais à examiner ces messieurs. L'un, gros, court et roux, se contentait de rire à chaque plaisanterie des autres, sans se permettre d'y ajouter du sien. Celui qui parlait le plus était un petit homme d'une cinquantaine d'années qui voulait renchérir sur les jeunes gens en se donnant l'air d'un mauvais sujet et en disant toutes les ordures qui lui passaient par la tête. Un jeune homme maigre, pâle, livide, dont les yeux caves et éteints annonçaient l'abus qu'il faisait de la vie, était étendu dans un fauteuil et se dandinait en ajoutant parfois quelques plates rapsodies aux bons mots de Raymond, qui se trouvait dans son centre. Un grand et épais personnage à la figure hébétée, ayant de gros yeux de bœuf et un nez qui aurait fait honte à une coloquinte, complétait la réunion, où, suivant moi, il ne manquait que M. le baron de Witcheritche.

Enfin une porte du fond s'ouvre et M. de Grandmaison arrive en trainant sa jambe. Mais il est seul. — Où est-elle ?... où est-elle ?... s'écrient à la fois tous ces messieurs. — Un moment !.... un moment donc !... vous allez la voir... Elle fait un peu de toilette. Quand je lui ai dit que je la faisais souper avec mes amis, elle n'a pas voulu paraître en négligé... et puis je ne suis pas fâché qu'elle voie tous les cadeaux que je lui fais. Je l'ai laissée avec une femme de chambre. Un peu de patience et du punch... cela nous fera attendre le souper.

Raymond me présente à M. de Grandmaison, qui s'épuise en compliments banals sur ce que je veux bien embellir sa petite réunion. Tout en lui répondant, je crains qu'il ne me reconnaisse ; mais ma peur est bientôt dissipée : je vois que M. de Grandmaison a besoin de sa lorgnette d'Opéra pour bien distinguer les objets.

On apporte un énorme bol rempli de punch, auquel ces messieurs font tant d'honneur que je ne sais pas trop dans quel état ils seront pour le souper. Le grand monsieur à figure bête, que l'on appelle milord, ne fait qu'emplir et vider son verre, tandis que le petit roux, que j'entends nommer Zamorin, se bourre de macarons, d'oublies et de biscuits, afin de mieux attendre le souper.

Le vieux libertin et le jeune homme languissant s'informent de la figure de la nouvelle maîtresse de Grandmaison, et l'amphitryon leur fait le détail de ses charmes en promettant d'en dire davantage le lendemain. — Comment la nommera-t-on ? dit Raymond. — Elle s'appellera madame Saint-Léon.... C'est un joli nom, n'est-ce pas, messieurs ? — Oui, très-joli... Je tiens au nom, moi. — A-t-elle des enfants ? — Imbécile !... on t'a dit qu'elle était presque novice. — Oui, mais presque ne veut pas dire que... — Allons, taisez-vous, Raymond, vous offensez l'innocence !.... dit M. Rocambolle (c'est le vieux plaisant). Je suis sûr que Grandmaison a été chercher cette femme-là aux Vertus.

Enchanté de sa plaisanterie, M. Rocambolle se tourne en riant vers le jeune homme, qui rit aussi en laissant voir deux ou trois dents gâtées, les seules qui lui restent.

Au milieu du brouhaha général, ne voulant pas avoir l'air de m'ennuyer dans l'aimable société de ces messieurs, je dis à tort et à travers tout ce qui me passe par la tête, et j'ai quelquefois, sans m'être donné aucune peine pour cela, le plaisir de faire rire la joyeuse réunion. Raymond s'écrie : — Je vous avais bien dit que c'était un farceur !... un homme charmant !

Il paraît que je suis aimable ; je n'ai, je le jure, fait aucuns frais pour l'être, mais je crois que ces messieurs sont bien disposés.

On vient annoncer que le souper est servi. Grandmaison regarde sa montre : — Il y a trois quarts d'heure, dit-il : elle doit être prête.... je vais la chercher. Rendez-vous dans la salle du souper ; je vais vous l'amener.

Il s'éloigne ; et Raymond, qui connaît les êtres, nous conduit dans une pièce ronde décorée avec élégance, et au milieu de laquelle est une table garnie de tout ce qui peut flatter la vue, l'odorat et le goût.

Une belle pendule, placée sur une petite cheminée de marbre blanc, marquait alors près de minuit.

— Diable ! dit M. Rocambolle, déjà minuit !... nous n'aurons guère le temps de nous divertir. — Ni de manger, dit Zamorin.

— Attendez, attendez, messieurs, dit Raymond, qui veut toujours trouver le moyen de parer à tout, je vais la retarder d'une heure. — Bien dit !... bien dit ! s'écrie-t-on de toutes parts... Ce diable de Raymond n'est jamais en défaut !... il est inventif comme une petite fille.

Enchanté de montrer les ressources de son imagination, Raymond

court à la pendule; il enlève avec une vivacité effrayante le globe qui la recouvre, il tourne les aiguilles, il enfonce la clef sur le côté du retard et, de la manière dont il y va, je présume que dans deux heures il ne sera pas encore minuit. Notre attention est distraite par le son de la voix de M. Grandmaison : cela nous annonce l'arrivée de celle que tous les convives attendent, mais avec bien moins d'impatience que moi!

Tous les yeux se tournent vers la porte par où elle va entrer; seul, je me mets à l'écart et de manière à n'être pas aperçu d'abord. Nous entendons déjà le frôlement de sa robe... Dans ce moment un craquement très-fort retentit dans l'appartement : c'est Raymond qui vient de casser le grand ressort de la pendule, et qui, pour cacher sa sottise, s'empresse de s'éloigner de la cheminée et de courir au-devant de la beauté qui va nous être présentée.



Mon voisin Raymond se fait frotter par la grosse servante d'auberge, et il prend goût à cet exercice.

Elle paraît enfin conduite par M. de Grandmaison et Raymond, qui s'est emparé de son autre main et lui débite déjà toutes les jolies choses qu'il est capable de dire. Je l'ai vue... et mon cœur a battu plus violemment; ma poitrine s'est gonflée!.... C'est le dernier effet que sa présence produira sur moi.

Sa toilette est magnifique : un collier d'émeraudes brille sur sa poitrine; un peigne fort beau, des girandoles ajoutent à l'éclat de sa parure. Elle se présente les yeux baissés et se donnant un air de modestie presque semblable à celui dont j'ai été dupe la première fois que je l'ai aperçue. Cette femme-là sait faire tout ce qu'elle veut de sa physionomie... Voyons comment elle soutiendra ma vue.

Elle a enfin levé les yeux sur la société; un concert de louanges, de compliments retentit aussitôt : elle est en effet très-bien, et c'est à qui, de ces messieurs, trouvera une expression assez vive pour exprimer son extase, son ravissement. Comme Caroline est heureuse dans ce moment!... son front rougit, mais c'est de plaisir, d'orgueil, et non de modestie.

— Mais où donc est mon ami? s'écrie Raymond en me cherchant des yeux. Il m'aperçoit dans le petit coin d'où j'examine la scène; il court à moi, me prend par la main, m'entraîne vers Caroline. — Venez donc, dit-il, venez donc voir les trois Grâces.... c'est Hébé.... c'est Vénus... c'est Psyché... c'est...

Raymond est interrompu par un cri de Caroline. Elle m'a regardé au moment où je lui adresse mon compliment, en félicitant M. de Grandmaison. Elle pâlit... se trouble... veut prendre sur elle... mais l'émotion est trop vive; elle chancelle et tombe sur son nouvel adorateur : celui-ci, qui était alors occupé à répondre aux félicitations de ses amis, reçoit sur lui la jeune femme au moment où il prenait une prise dans sa tabatière d'or, afin de trouver quelque chose de piquant à répondre à ces messieurs; le pauvre homme n'est point de force à soutenir ce choc inattendu; sa jambe gauche n'est jamais d'aplomb et le poids de Caroline, faisant fléchir la droite, M. de Grandmaison tombe lourdement en cherchant à se retenir à ce qui est près de lui; il ne trouve sous sa main que la cuisse de M. Rocambolle, à laquelle il s'accroche; mais, en croyant tenir une partie de l'individu, la main de M. Grandmaison n'a saisi que du coton que le vieux libertin met dans ses culottes pour se donner des formes voluptueuses; le casimir a craqué, l'étoffe est déchirée, et la fesse postiche de M Rocambolle reste à la main de M. de Grandmaison.

Pendant que M. Rocambolle reprend avec colère son postérieur de coton, que le jeune édenté se jette dans une bergère en riant comme un fou, que Zamorin regarde si le souper refroidit, et que milord roule sur tout le monde des yeux qui semblent vouloir sortir de leurs orbites, Raymond, qui veut à lui seul réparer tout le mal, se précipite brusquement vers la table pour trouver quelque chose à donner à la jeune femme évanouie : en voulant atteindre une carafe, il renverse deux flacons de madère, et pousse un candélabre, dont les bougies vont s'éteindre, sur un fromage glacé; les flacons de madère roulent sur le visage de M. de Grandmaison, qui jure qu'on lui a cassé le nez, tandis que Zamorin appelle du secours en voyant le dégât que Raymond fait parmi le souper : les valets accourent, mais leur présence ne fait qu'augmenter le désordre. Caroline est toujours évanouie ou fait semblant de l'être pour cacher son embarras; M. de Grandmaison continue de jurer, Rocambolle de crier, Zamorin de gémir, le jeune homme de rire; l'Anglais tâche de mettre quelques bouteilles de champagne en sûreté; et Raymond, en voulant secourir la jolie femme, relever Grandmaison et rétablir la paix, a renversé des meubles, cassé des bouteilles, brisé des assiettes, envoyé une volaille sur la figure de l'un, une tourte sur les genoux de l'autre, et finit par tomber lui-même sur un guéridon chargé de liqueurs et de fruits à l'eau-de-vie.

Que ferais-je encore chez M. de Grandmaison? Ma vengeance est complète; le désordre est à son comble : cette scène de plaisir est changée en une scène de tumulte et de douleur; les cris ont succédé aux chants, les plaintes aux bons mots, la colère à l'ivresse, la tristesse à la gaieté, enfin Caroline m'a vu et reconnu, et l'effet a surpassé mon attente. Je suis satisfait; et laissant chacun se tirer comme il le pourra de sa situation, je sors, je m'éloigne de l'hôtel de M. de Grandmaison, bien guéri du sentiment que la jeune fleuriste m'avait inspiré.

Chapitre XXIII. — Les Deux Visites. — La Leçon d'écriture.

Le lendemain de cette soirée, à neuf heures du matin, on sonne chez moi. J'étais encore couché, repassant dans ma mémoire les événements de la veille, en riant de ce qui alors n'avait pu m'arracher un sourire, parce qu'un sentiment unique m'occupait et m'empêchait d'envisager la scène du côté comique. Mais maintenant que ma tête est froide, que mon cœur est calme, que mon esprit n'est plus tourmenté par l'attente de quelque événement, je me représente les divers personnages que j'ai laissés à l'hôtel de M. de Grandmaison : je crois les voir autour du souper perdu, renversé par les soins de Raymond, et je ris tout seul, comme si j'étais encore au milieu de ces messieurs.



Oui, monsieur, dit le commissionnaire, mademoiselle Nicette est une fille sage, c'est une vertu, et les vertus sont toujours remarquées.

Si dans ce moment quelque curieux conduit par le Diable Boiteux,

ou tout autre lutin est perché sur le toit de ma maison et s'amuse à me considérer, il croit sans doute que j'ai quelque accès de folie. Je ne vois pas, moi, qu'il soit plus extraordinaire de rire de ses souvenirs que d'en pleurer, cependant l'on ne s'étonne jamais en voyant quelqu'un verser des larmes; mais si vous riez tout seul, on vous regardera comme un fou ou un imbécile : est-ce que les pleurs sont plus dans la nature que le rire?

Ma portière, qui, comme je crois vous l'avoir déjà dit, fait mon ménage tous les matins, ouvre ma porte et introduit près de moi mon voisin Raymond, qui, me voyant en gaieté, croit que c'est sa présence qui la provoque, et reste un moment indécis pour savoir s'il doit s'en fâcher ou partager ma bonne humeur; il prend prudemment le dernier parti, et s'approche de mon lit en ricanant.

— Eh bien! mon cher ami, la soirée a été chaude!... Hé! hé! hé! vous y pensez encore, n'est-ce pas? — Oui, mais j'attends de vous les détails du dénoûment. — Et moi une explication. — Est-ce encore au bois de Boulogne que vous la voulez? — Non, non!... espiègle!... Ah çà! cette belle Caroline ne s'est pas évanouie sans motif en vous voyant? — Oh! le motif est tout naturel : c'est moi qui suis le jeune homme que M. de Grandmaison a remplacé. — Se pourrait-il?... Ah! l'aventure est unique!... Et moi qui vous mène justement au souper... qui vous présente à ce pauvre Grandmaison!... Que diable aussi, vous ne me dites rien, vous ne me faites aucune confidence, à moi qui vous suis tout dévoué!... — J'ai voulu causer une surprise. — Vous avez bien réussi! — Enfin, comment s'est terminée la soirée? — Fort tristement. Il n'y a pas eu de souper. La jeune femme a voulu se retirer. Grandmaison avait la figure abîmée par un flacon de vin qui a roulé sur lui, je ne sais comment, et il nous a fallu les laisser se coucher. Mais je crois que la nuit se sera passée fort différemment qu'on ne pensait. Nous nous sommes quittés d'assez mauvaise humeur. Rocambolle regrettait sa cuisse de coton, Zamorin le souper, et l'autre la jeune beauté qu'il espérait séduire. Il n'y a que moi qui me console de tout, comme vous savez. Mais j'avoue que j'étais impatient de vous voir pour apprendre la cause de cette catastrophe, qui a troublé la fête. J'ai manqué frapper chez vous cette nuit pour la connaître plus tôt. — Vous avez fort bien fait de me laisser dormir. — Allons, je vous quitte, mon voisin: mais, je vous en prie, une autre fois ayez un peu plus de confiance!... Vous savez combien je suis discret!... on peut tout me dire?... c'est sous le sceau du mystère! Oh! j'aurais été bon inquisiteur!... ou franc-juge!... ou illuminé!... J'aime les secrets!... Pour les secrets, je suis d'une extrême sévérité... Enfin, la preuve, c'est que je suis franc-maçon... Eh bien! ai-je jamais divulgué le secret? — Vous m'avez dit qu'il n'y en avait pas. — C'est vrai... c'est vrai; mais j'ai dit cela pour mieux vous tromper. Adieu, mon voisin... Ah! à propos, vous ne savez pas la nouvelle : on dit que le baron de Witcheritche en porte. Il y a un amateur qui devait montrer le serpent à la jeune femme; le mari y avait consenti, parce que c'est toujours un instrument de plus, et cela peut servir dans l'occasion. D'ailleurs le baron voulait composer des petits duos de violon et de serpent, pour exécuter en société avec son épouse Si bien donc que l'amateur venait lui donner des leçons les matins; mais, un beau jour, Witcheritche, que l'on croyait à la campagne, est revenu chez lui inopinément; il a trouvé l'amateur montrant son serpent à madame la baronne, qui avait trouvé tout de suite l'embouchure. Il paraît que ce jour-là Witcheritche n'aimait plus autant la musique; car il a crié, juré; sa femme a pleuré, l'amateur s'est esquivé; bref, il y a eu du scandale. C'est le petit Friquet, que j'ai rencontré, et qui m'a conté cela : il le sait par sa tante, qui le sait par madame Bertin, qui l'a entendu dire à Crachini, qui le tenait de Gripaille, qui l'a su par une demoiselle qui demeure dans la maison de Witcheritche. Mais je dis à cela qu'il ne faut pas croire légèrement les propos; il faut remonter à la source. J'irai ce matin chez le baron; je verrai bien s'il est en froid avec sa femme, et, sans que cela paraisse, je saurai lui tirer les vers du nez en parlant du serpent. Adieu; je vais terminer un petit vaudeville qu'on m'a demandé rue de Chartres... — Est-ce que vous avez une pièce reçue à quelque théâtre? — Moi, j'en ai de reçues partout. — C'est singulier, on n'en joue nulle part! — Ah! je vais vous dire : c'est que, quand on ne me joue pas tout de suite, je les retire!... Oh!... j'ai une tête!... Tout de suite retiré quand cela n'est pas représenté dès que je le demande. C'est comme mes tableaux, mes petites gouaches que je n'envoie pas au Salon, de crainte d'être mis dans un mauvais jour. Il faut de la fierté : le véritable talent se concentre en soi-même, et il vient toujours un moment où l'on perce. Adieu, mon voisin; je vous laisse vous habiller.

Cet homme-là doit être heureux, me dis-je en pensant à Raymond; il ne doute de rien, se croit de l'esprit, des talents, de la beauté. Si une femme ne l'écoute pas, c'est parce qu'elle a peur de l'aimer trop; si ses vers ne sont pas imprimés, c'est que les libraires sont des ignorants; si ses pièces ne sont pas reçues, c'est une cabale d'auteurs qui en est cause : son amour-propre ne lui laisse voir les choses que sous un point de vue flatteur. Je suis persuadé qu'il se croit du courage, quoiqu'il se soit battu avec des pistolets sans balles, et qu'il se croirait militaire, s'il était dans la musique de la loterie : comme il se trouve une belle jambe parce qu'il a de gros mollets, et de beaux cheveux parce qu'il est crépu comme un nègre. Enfin il est heureux, voilà l'essentiel. Les gens heureux ne sont donc pas si rares qu'on le dit; car il y a dans le monde bien des hommes qui ressemblent à mon voisin Raymond.

S'il n'était pas si tard, j'irais voir Nicette; j'irais puiser dans ses yeux ce sentiment si doux, si tendre, et peut-être si vrai, que je n'ai jamais trouvé dans les beaux yeux de mademoiselle Caroline : je dis peut-être... car je n'ose me fier à rien!...

En sortant, je prends, sans y songer, le chemin de la rue Caumartin; ce n'est qu'au coin du boulevard que je m'arrête... C'est l'habitude qui me poussait : elle fait faire bien des choses!... C'est, en effet, une seconde nature, elle nous attache à défaut d'amour... Combien de gens qui ne s'aiment plus et qui restent ensemble par habitude!... Je ne parle pas de ceux qui sont mariés... ceux-là ne peuvent pas faire autrement.

Pour perdre plus tôt cette habitude, qui ne peut pas être encore bien enracinée, puisque mon intimité avec Caroline ne date que de deux mois, allons voir madame de Marsan, dont il me semble que j'ai été amoureux. Je lui dois d'ailleurs une visite pour l'invitation qu'elle m'a envoyée, et dont je n'ai pu profiter, grâce à mon compagnon de voyage!

C'est, je crois, faubourg Saint-Honoré, contre la première rue à droite... d'ailleurs je demanderai : les gens riches sont connus, et se trouvent toujours facilement; il n'y a que les pauvres honteux que personne ne connaît!... mais on les cherche si rarement. Je me dirige donc vers le faubourg Saint-Honoré; je demande M. de Marsan : trois ou quatre personnes s'empressent de m'indiquer sa demeure... de me la montrer du doigt... Il faut que M. de Marsan soit un homme fort riche!... tout le monde le connaît ou veut avoir l'air de le connaître!... La fortune est vraiment une belle chose.

Sa maison est en effet de belle apparence : moins élégante, moins fastueuse peut-être que celle de M. de Grandmaison; mais je soupçonne qu'elle rapporte plus, et, pour un homme qui sait calculer, cet avantage doit l'emporter sur les autres. Il n'est que midi : pourrai-je voir madame? C'est, pour la première fois, se présenter de bien bonne heure chez une jolie femme, et surtout une jolie femme qui a près de trente ans. Plus ces dames s'éloignent de leur printemps, plus elles mettent de temps à leur toilette, et elles ne peuvent alors être visibles de bonne heure. A quinze ans, on se présente comme on est; à vingt, on se laisse voir dans un simple négligé; à vingt-cinq, on se mire quelque temps avant de paraître; à trente, on met beaucoup de soins à sa toilette; à trente-six... mais cela nous mènerait trop loin, arrêtons-nous à trente-six.

Le concierge me dit de monter au premier, la porte à gauche; c'est l'appartement de madame de Marsan. Les bureaux de monsieur sont au rez-de-chaussée. Je traverse plusieurs pièces; je trouve enfin une jeune femme de chambre... qui n'est pas jolie, et auprès de laquelle on ne doit pas s'arrêter lorsqu'on va voir sa maîtresse. Je demande madame; je me nomme, et la suivante va m'annoncer. Je n'attends que cinq minutes... ce n'est pas trop pour voir une jolie femme, lorsque tant de sots enrichis, de gens en place et de grossiers parvenus se permettent de faire attendre une heure avant de venir montrer leur plate figure.

— Vous pouvez entrer, monsieur, vient me dire la femme de chambre, et elle m'introduit chez sa maîtresse. Cette prompte réception me semble d'un heureux augure.

Je trouve madame de Marsan assise sur une causeuse dans une jolie petite pièce décorée de la manière la plus gracieuse, et où ne pénètre qu'un jour doux, tempéré par de doubles rideaux et des jalousies. J'aperçois un piano, une harpe, des romances... J'ai beaucoup de penchant pour les femmes qui aiment la musique, et encore plus pour celles qui en font : c'est une ressource contre l'oisiveté, et une femme qui ne fait rien pense trop.

Madame de Marsan me reçoit avec un aimable sourire, dans lequel je crois apercevoir une petite nuance de dépit. Je l'attribue au peu d'empressement que j'ai mis à venir la voir; et cette conduite, dans laquelle pourtant je n'ai point mis de calcul, me servira plus que ne l'aurait fait une cour assidue. Elle est piquée... elle se croyait sûre de ma conquête et ne m'a plus revu. En effet, cela doit lui avoir paru fort singulier après mes œillades au spectacle et ma conduite chez Vauvert : cela m'étonne moi-même, car je la trouve maintenant cent fois plus jolie que Caroline.

On ne me fait point de reproches cependant; mais je m'empresse de m'excuser d'avoir manqué à son invitation, en racontant ce qui m'est arrivé avec M. Raymond. Le récit de nos aventures à Montmorency fait beaucoup rire madame de Marsan; et la gaieté, en chassant l'étiquette et la cérémonie d'une première entrevue, permet plus facilement à l'esprit de s'entendre, et au cœur de se deviner.

Pour prolonger ma visite, je prie madame de Marsan de me faire entendre une romance. Elle y consent, et s'en acquitte avec un goût, une grâce qui me charment. Elle s'accompagne parfaitement sur le piano; elle est musicienne enfin... Combien elle a dû souffrir à la soirée de Vauvert! Mais il ne faut pas trop prolonger une première entrevue. Il y a de l'adresse à se faire désirer, à ne point se prodiguer d'abord, surtout avec les femmes habituées aux hommages, aux galanteries, à être enfin l'objet d'une cour assidue. Jusqu'ici je n'ai pas su

cacher ce que j'éprouve; je l'ai dit trop vite peut-être, mais je me suis promis d'être à l'avenir sur mes gardes!... Ma dernière aventure a renouvelé tous mes griefs contre un sexe que je ne puis pas fuir, mais auquel je voudrais bien rendre une partie des tourments qu'il m'a causés.

Je prends donc congé de madame de Marsan. — Serez-vous encore aussi longtemps sans donner de vos nouvelles? me dit-elle en me voyant partir. — Non, madame; je profiterai souvent de la permission que vous m'accordez de venir vous voir et vous entendre... Puissiez-vous ne pas trouver que j'en abuse!... — Croyez, monsieur, que je ne me plaindrai jamais de cela. Vous aimez la musique, nous en ferons quelquefois. Je sors fort peu... et ce sera bien aimable à vous de venir vous joindre à notre petite société.

Cette femme-là est charmante... (je crois que je dis cela chaque fois que mon cœur prend feu). N'importe, répétons-nous, puisque les mêmes sentiments se répètent dans notre âme. Ce qu'elle vient de me dire est on ne peut plus aimable... Elle ne me verra jamais trop... C'est presque une déclaration!... Je m'éloigne en concevant les plus flatteuses espérances, me croyant déjà adoré!... D'ailleurs, d'après ce que m'a dit Raymond, ce ne sera pas sa première faiblesse... Il m'a parlé, je crois, de trois ou quatre inclinations... Mais n'allons pas juger madame de Marsan sur les rapports de mon voisin, qui est menteur et médisant.

J'irai chez elle ce soir... Ce soir, non; ce serait trop prompt! Je me suis promis de ne plus aller si vite en intrigue, de tâcher de connaître d'abord le caractère de celle qui me plaît, de ne point laisser paraître mes sentiments avant d'être sûr des siens, et déjà je prends feu! je m'enflamme!... je voudrais tout obtenir!... Ah! je suis incorrigible! je ne saurai jamais filer le parfait amour.

Je ne retournerai que dans deux jours chez madame de Marsan... D'ici là il me faut des distractions, non pas que je pense encore à mademoiselle Caroline!... Oh! pour celle-là je suis bien guéri! je crois même à présent que la blessure n'a jamais été très-profonde. Cependant, si je reste livré à moi-même,.. mon impatience naturelle me poussera chez madame de Marsan... Mais n'ai-je pas toujours Nicette à opposer à la peine, à l'ennui, et surtout aux nouvelles amours? Allons la voir... Je ne le puis maintenant; il n'est que deux heures!... on me verrait causer avec elle... ce que je ne veux point. Il faut attendre la nuit: rentrons chez moi, et, avant le dîner, tâchons de remettre un peu d'ordre dans mes affaires.

Je trouve chez moi une lettre de ma sœur... Pauvre Amélie! elle se plaint de ce que je l'oublie entièrement. En effet, nous voici au mois de septembre et je ne suis pas allé la voir... Si on pouvait y aller pour deux ou trois jours... mais impossible!... quand je suis là on ne me laisse plus revenir... Elle me parle d'un parti superbe qu'elle m'a trouvé... Seize ans, de la beauté, de la vertu et de la fortune: je conviens que c'est éblouissant, mais cela ne me tente pas encore: peut-être dans deux ou trois ans... nous verrons cela. Je veux cependant aller passer quinze jours de cet automne près d'Amélie et de son mari; il faut d'ailleurs que je remette un peu d'ordre dans mes affaires, que ma liaison avec la petite fleuriste a beaucoup dérangées. Peste!... du train dont cela allait, mon revenu eût été bientôt dissipé... Je lui dois de la reconnaissance de ce qu'elle m'a quitté assez tôt pour m'empêcher de me ruiner. Avec six mois d'économie, je payerai mes dettes; soyons donc six mois sans avoir de ces passions qui coûtent si cher: mademoiselle Caroline m'a prouvé que ce ne sont pas les femmes pour qui on fait le plus qui nous aiment davantage.

La nuit est venue; allons voir Nicette... Sa boutique est fermée... mais j'aperçois de la lumière à travers le carreau qui est au-dessus de la porte. Je frappe tout doucement; je crains d'attirer l'attention des voisins... Il semble que je sois un amant qui a peur d'être aperçu.

— Qui est là? me demande-t-elle. — C'est moi, Nicette... c'est... Je n'ai pas besoin de me nommer... déjà la porte est ouverte... je suis devant elle... J'entre dans la boutique, dont je referme la porte, et je m'arrête pour contempler cette jeune fille, seule au milieu de ces fleurs, de ces arbustes qui remplissent la petite salle dans laquelle il ne reste libre qu'un petit espace où l'on a placé une table et une chaise. La table est couverte de papier, de plumes et de livres, et une seule chandelle éclaire cet endroit où la réunion des fleurs répand la plus agréable odeur.

Elle me fait asseoir auprès d'elle. — Que vous êtes bon de venir me voir, monsieur Dorsan, et de penser quelquefois à moi!... — Est-ce que vous n'y pensez pas, vous, Nicette? — Oh! toujours!... mais ce n'est pas une raison pour... que... enfin, vous, c'est bien différent! — Que faisiez-vous donc quand je suis venu? — J'écrivais, monsieur... je m'apprenais ma leçon.

Elle rougit en me disant cela. Je regarde sur la table; je vois sur plusieurs feuilles des lettres tracées en gros caractère... un nom écrit et recommencé cent fois!... c'est le mien!... Pauvre Nicette!...

Je la regarde... elle rougit davantage et balbutie en baissant les yeux: — Pardon, monsieur, si j'ai fait mettre votre nom pour me servir d'exemple... mais j'ai pensé que c'était celui de mon bienfaiteur que je devais écrire le premier.

J'ai pris ses mains, que je presse dans les miennes. — Vraiment, Nicette, je ne mérite pas tant d'amitié... si vous me connaissiez mieux!... — Ah! je vous connais bien par tout ce que vous avez fait pour moi. — Etes-vous heureuse maintenant? — Oui, monsieur.... je ne peux pas l'être davantage.

La manière dont elle me dit cela, la teinte mélancolique répandue sur son visage me laissent penser bien des choses.

— Nicette, je vous trouve changée. — Comment cela, monsieur? — Vous êtes pâle... un peu maigrie... — Je ne suis pas malade cependant. — Peut-être cette odeur de fleurs... — Oh! j'y suis habituée depuis bien longtemps... — Je ne vois plus dans vos manières cette gaieté... cette vivacité que vous aviez lors de notre première rencontre... — Ah! on n'est pas toujours de même... — Cependant, si vous n'avez pas de chagrin... — Non, monsieur... non, je n'en ai pas!... — Vos yeux me prouvent le contraire.... Chère Nicette! vous avez pleuré... — Non, monsieur... et quand cela serait... on pleure quelquefois sans savoir pourquoi... et sans avoir de chagrin.

Nous ne disons plus rien. Je ne veux pas l'interroger davantage, car je crois deviner ce qui cause sa peine. Elle ne me regarde plus; elle craint sans doute que je ne lise dans ses yeux!... Elle reste pensive et muette... Je ne puis parler non plus... Sa tristesse a passé dans mon cœur... mais ce silence a un charme que nous goûtons tous deux. Il faut cependant essayer de la distraire... il faut que j'éloigne moi-même des pensées trop dangereuses. Je me rapproche de la table; je regarde les papiers, les exemples.

— Vous écrivez déjà bien, Nicette. — Comme cela, monsieur, pas trop bien encore... mais j'espère avec le temps... — Prenez-vous toujours des leçons? — Non, je n'ai plus de maître... Il me disait des choses qui m'ennuyaient; il ne voulait pas me donner le mot qui me plaisait pour exemple, il me faisait toujours écrire: *Commencement*, *communément*, *exactement;* et, moi, il me semble que l'on peut aussi bien apprendre en écrivant *Dorsan* que *communément*, quoique ce ne soit pas un mot aussi long: cela le faisait crier. Je l'ai renvoyé; je puis bien m'en passer... Je sais aussi écrire en fin. — Voyons cela... — Ah! monsieur, devant vous... je tremblerai... — Pourquoi? Je veux vous donner une leçon... Le voulez-vous? — Oh! oui... certainement...

Elle vient s'asseoir devant la table; je place ma chaise tout contre la sienne; je passe mon bras droit autour d'elle et je guide sa main avec la mienne; ma figure touche ses cheveux; tout son corps est pressé par le mien; je respire sa douce haleine... et je puis compter les battements de son cœur... Ah! quel plaisir cette leçon me fait éprouver! Sans y penser, sans en avoir eu l'intention, c'est toujours *Je t'aime* que je lui fais écrire. Ma main tremble autant que celle que je veux guider.... Mais une larme est tombée de ses yeux.... La plume nous échappe... Je ne sais comment cela s'est fait, mais la jolie figure de Nicette se trouve cachée dans mon sein; ses deux bras m'ont enlacé, les miens la serrent avec tendresse. Ah! je le sens dans ce moment, quand même madame de Marsan ou toute autre serait là, je ne me dégagerais pas des bras de Nicette.

Nous sommes depuis longtemps dans cette situation et nous ne songeons pas à en changer. Nicette est heureuse; et moi, je dois le dire, je goûte un bonheur que je ne connaissais pas encore, un plaisir dont je n'avais nulle idée et qui n'est troublé par aucun désir dont je puisse rougir. Mais, tout au présent, je ne puis répondre de l'avenir.... une autre caresse peut allumer un incendie...

On frappe violemment à la porte de la boutique. Nicette se dégage de mes bras; je la regarde avec inquiétude. — Qui peut donc venir vous voir si tard? Vous m'aviez dit que vous n'aviez aucune connaissance. — J'ignore qui c'est; je n'attends personne!...

Ses yeux me rassurent, ils ne peuvent mentir!... Mais on frappe de nouveau, et nous distinguons ces paroles: — Ouvrez, ouvrez bien vite, mam'zelle Nicette, vot' mère est très-mal... elle veut vous voir.

Nicette court ouvrir; elle reconnaît la fille d'une voisine de madame Jérôme: la petite apprend à Nicette que sa mère vient d'avoir une attaque d'apoplexie à la suite d'une querelle violente avec sa fille Fanchon, et que, se sentant très-mal, elle a désiré voir l'enfant qu'elle a jadis chassée si injustement. Nicette court, vole; en un instant elle a mis son bonnet, ôté son tablier. — Adieu, adieu, monsieur Dorsan, me dit-elle d'une voix émue et les yeux gonflés de larmes; ma mère est malade: ah! je dois tout oublier.

Nous sortons de sa boutique; elle prend le bras de la petite fille.... elle l'entraine, l'autre peut à peine la suivre... Je les perds bientôt de vue.

Aimable fille! tu réunis toutes les vertus; je t'aime plus que je ne le croyais... plus que je n'ai jamais aimé! la plus grande preuve que je t'aime véritablement, c'est que jusqu'à présent j'ai respecté ton innocence; mais je sens qu'il ne faut pas que j'aille te voir le soir, être seul avec toi serait trop dangereux... Si tout à l'heure on n'avait pas frappé à la porte... je ne sais ce qui serait arrivé.

Maintenant il faut retourner près de madame de Marsan pour me distraire de Nicette; il faut que j'occupe ma tête pour calmer mon cœur. Par ce moyen, mes nouvelles folies auront du moins un motif excusable.

CHAPITRE XXIV. — La Comédie bourgeoise. — La Répétition.

Depuis quelques jours ma conduite est vraiment fort sage: je vais faire ma cour à madame de Marsan, sur le compte de laquelle mon

voisin en a trop dit; je ne vais plus le soir chez Nicette, et quand je passe le matin devant sa boutique, je lui dis bonjour sans m'arrêter. Son deuil m'a appris la perte qu'elle a faite, mais je ne lui ai pas demandé de détails sur la mort de madame Jérôme.

Madame de Marsan est une femme fort aimable, fort enjouée, fort coquette, et près de laquelle je vois plusieurs jeunes gens fort assidus, sans savoir s'ils sont plus heureux que moi : je ne suis pas assez amoureux pour être jaloux; cependant j'ai de l'humeur de voir cet essaim d'adorateurs qui se trouve si souvent entre elle et moi. Vingt fois j'ai été tenté de ne plus en augmenter le nombre, mais un espoir secret me dit que je suis préféré et que je l'emporterai sur mes rivaux. Les soirées de madame de Marsan sont charmantes : la société est choisie, les femmes sont jolies, les hommes ont bon ton; la politesse y est recherchée sans affectation, sans froideur; on y est gai sans cesser d'être décent, galant sans fadeur, et lorsqu'on y dit quelques petites méchancetés, c'est avec ce ton de bonhomie qui fait tout passer. On y fait de bonne musique sans y mettre de prétention : on joue quelquefois gros jeu, mais jamais vous n'apercevez la moindre altération sur la figure des joueurs : dans la bonne société on sait perdre son argent avec une grâce charmante. Le mois d'octobre approche, et, avant que l hiver ne ramène les bals, madame de Marsan doit donner une fête à sa maison de campagne; on veut y jouer la comédie. Depuis longtemps j'entends parler de cette fête, pour laquelle on fait de grands préparatifs. Le choix des pièces que l'on doit représenter est longtemps débattu; enfin on se décide pour le *Barbier de Séville* et *Fanchon la Vielleuse*. Madame de Marsan veut absolument que je prenne un rôle. Je n'ai encore joué que dans des charades en action, mais il faut faire tout ce qu'elle veut. C'est moi qui jouerai Lindor, et elle fait Rosine : je ne puis me plaindre de cet arrangement. On distribue les autres rôles, et Raymond n'est pas oublié; c'est un homme précieux pour les comédies bourgeoises. Quant à M. de Marsan, il ne joue jamais la comédie. Dans les grandes fêtes, les maris ne sont utiles que pour donner de l'argent.

Le jour fixé, madame de Marsan part pour sa campagne, où toutes les personnes qui jouent doivent se rendre huit jours avant la fête, pour que l'on ait le temps de répéter et de s'entendre. Raymond, qui m'avait laissé tranquille depuis quelque temps, vient maintenant m'assaillir tous les matins pour que je lui fasse répéter son rôle de Bartholo; et comme il joue aussi dans *Fanchon* celui de l'abbé de Lattaignant, il veut que je lui apprenne les airs qu'il doit chanter : car, tout en se disant grand musicien, il lui faut quinze jours pour se mettre dans la tête un couplet de vaudeville, quoiqu'il ait toujours dans sa poche la *Clef du Caveau*.

— Au lieu de cette *Fanchon*, qui n'en finit pas, me dit tous les matins mon voisin, on aurait bien mieux fait de jouer une petite pièce nouvelle... J'en aurais fait une, moi; j'en ai même de toutes faites, qui seraient charmantes à jouer en société!... — Il fallait les proposer... — Ah, bah! il y a cette madame Saint-Marc, l'amie de madame de Marsan, qui veut absolument faire Fanchon, parce qu'elle se croit sans doute très-jolie en marmotte... et ce grand maigre qui veut faire Sainte-Luce... ça ira si ça peut... Moi, j'aurais bien mieux fait l'officier que l'abbé... cela allait mieux à ma taille et à ma tournure... mais enfin je veux bien le jouer par complaisance... je me sacrifie. J'espère cependant que, si nous avons le temps, avant la fête, on jouera mon petit opéra des *Amants protégés par Vénus;* cela n'est qu'en trois petits actes... mais à grand spectacle... Tenez, voilà le premier... — J'étudie mon rôle de Lindor... — C'est égal, vous allez juger de l'effet... Le théâtre représente une campagne magnifique où l'on prépare les noces des amants. La princesse commence et dit :

« Prince... c'est sur les lieux où l'on doit nous unir...
Que je sens mon bonheur... que je sens... »

Je n'en écoute pas davantage; et, quoique la fête ne doive se donner que dans dix jours, je me débarrasse de Raymond en partant pour la campagne de madame de Marsan, où je ne suis pas fâché d'arriver avant toute la société. Là j'espère trouver une occasion plus favorable; et c'est une chose si précieuse que l'occasion!... Bien des gens lui ont dû leur bonheur... il ne faut que savoir la saisir.

Cette fois je me suis bien fait donner les renseignements nécessaires pour ne pas me tromper, et j'arrive enfin à la maison de campagne de madame de Marsan. C'est presque un petit château; la situation est délicieuse, les environs enchanteurs; les jardins me paraissent vastes et fort bien entretenus, les appartements élégants et si bien distribués que l'on peut y loger facilement une nombreuse société; mais j'examinerai cela plus tard, il me tarde d'aller présenter mes hommages à la maîtresse de la maison. — Madame est seule, me dit la femme de chambre, personne de la société n'est encore arrivé.

Je l'espérais bien ainsi. — Et M. de Marsan? — Oh! monsieur ne viendra que la veille ou le jour de la fête!... il ne se mêle jamais de tout cela.

Je ne pouvais mieux prendre mon temps. Je me hâte d'aller la surprendre. L'accueil que je reçois me prouve que l'on est flatté de mon empressement. — C'est fort aimable à vous d'être venu le premier, me dit-elle; nous pourrons répéter ensemble une scène du *Barbier*. Vous savez que nos rôles sont longs; et, quant à moi, j'ai fort peu de mémoire. — Je ferai tout ce qu'il vous plaira, madame. — Venez d'abord voir notre théâtre... Oh! je suis sûre que vous vous attendez à trouver un petit espace où l'on touche les frises avec sa tête, où les maisons sont moins grandes que les acteurs!... Venez, monsieur, je veux que la vue de notre scène vous donne de l'émulation.

Madame de Marsan me conduit en riant dans les jardins : le théâtre est au milieu; il est grand, commode, fort bien coupé. La salle est élégante, bien décorée, et peut contenir trois cents personnes. — Eh bien, monsieur! que dites-vous de notre théâtre? — Qu'il ferait honte à beaucoup de salles de province. — Mais aussi nous nous flattons de jouer autrement que dans les petites villes. Oh! nous ne nous refusons rien; la comédie, le vaudeville, l'opéra-comique!... Nous jouons tout .. excepté la tragédie. — Pourquoi cette exception? — Vous conviendrez que dans la meilleure troupe de société il y en a toujours au moins la moitié qui ne vaut rien et provoque le rire, qui, dans notre salle, n'est jamais défendu; mais nous nous sommes aperçus que l'on riait plus aux tragédies qu'aux autres pièces; et comme nous ne pouvions prendre cela pour des applaudissements, nous ne jouons plus que des ouvrages gais; au moins, quand nous faisons rire, nous nous persuadons que c'est un signe d'approbation... Vous voyez qu'il y a toujours moyen de ménager son amour-propre. A notre dernière réunion, nous avons eu un succès complet!... Nous donnions *Pourceaugnac* orné de tout son spectacle!... rien n'était oublié!... je crois que l'on avait acheté toutes les seringues de Montmorency!.... Mais aussi c'était charmant; cela a fait beaucoup de bruit!... on en a parlé à Paris; nous avons même eu un article dans le journal!... Vous conviendrez, monsieur, qu'il est de notre honneur maintenant de soutenir notre réputation.

Je promets à madame de Marsan de faire mon possible pour me rendre digne de monter sur son théâtre, et nous le quittons pour aller parcourir les jardins. C'est presque un parc; on peut s'y perdre, et j'espère bien en profiter. Il y a un petit bois, une grotte, un pont, sous lequel il ne manque que de l'eau; des bosquets bien sombres, bien touffus, des allées couvertes, des gazons toujours verts, quelques jolies petites montagnes, une allée souterraine, un rocher, une cascade, et tous les jeux que l'on peut réunir dans un jardin. C'est un séjour délicieux où il me semble que l'ennui ne devrait jamais pénétrer. Madame de Marsan me fait donner une jolie chambre dont la vue domine toute la campagne. Cet appartement me plairait beaucoup s'il n'était pas fort éloigné du sien. Je lui en fais des reproches.... Elle me plaisante.... Patience... mon tour viendra peut-être.

Il me faut cependant apprendre mon rôle. Dès ce soir, madame de Marsan veut que nous répétions quelques scènes; elle me quitte pour étudier. A la campagne, plus de gêne, plus d'étiquette. — Ici, me dit-elle, chacun fait ce qu'il veut, se lève quand cela lui plaît, va se promener, reste, sort, revient!... Pourvu que l'on soit exact aux heures des repas et surtout à celles des répétitions, on est du reste entièrement maître de ses actions.

Je promets de me conformer aux règles établies, et je vais m'enfoncer dans les bosquets pour y étudier le rôle d'Almaviva. Mais la pensée que je suis seul dans cette maison avec madame de Marsan, car les domestiques et les ouvriers ne doivent pas être comptés, cette idée me donne sans cesse des distractions... Quoi! je suis près d'une jolie femme... qui se laisse faire la cour sans en paraître fâchée, qui semble même me témoigner plus que de l'intérêt, et je n'obtiendrais pas une victoire complète! Ah! je vois que j'ai affaire à une grande coquette qui feint peut-être d'être sensible à mes hommages, afin de m'enchaîner plus longtemps à son char.

Je comptais dîner en tête-à-tête avec madame de Marsan; mais un ennuyeux voisin est venu lui rendre visite et il dîne avec nous. J'ai dans l'idée que la présence de ce monsieur l'importune autant que moi, mais il faut bien avoir l'air d'être charmé de le voir. Heureusement qu'au dîner le voisin parle pour trois; nous pouvons penser à tout ce qui nous occupe sans que la conversation languisse. Le vieux monsieur se donne à peine le temps de reprendre haleine; il nous fait le détail de sa propriété depuis l'entrée de la cour jusqu'au mur de clôture du jardin; nous savons au juste combien il a d'arpents de terre, ce que son potager lui rapporte, les pieds d'arbre qu'il a fait planter, le nombre de ses poules, la quantité d'œufs qu'il en tire par semaine, ce que cela peut se vendre au marché, etc., etc...., et mille autres détails aussi amusants pour nous; mais, pendant qu'il parle, mes yeux entament une autre conversation avec ceux de madame de Marsan; le voisin, tout à ses produits et à ses améliorations, ne s'en aperçoit pas. Je vois que les bavards sont quelquefois des gens fort commodes. Enfin, vers les sept heures et demie, le voisin songe à retourner chez lui pour savoir combien ses poules ont pondu de fois dans la journée. Il s'éloigne, et je reste seul avec madame de Marsan. Nous allons faire un tour dans le jardin : la verdure, l'ombrage, le silence, tout porte à la tendresse. Je veux parler d'amour... la coquette ne répond qu'en répétant son rôle de Rosine... Je continue sans l'écouter... Elle me gronde. — Ce n'est pas cela, monsieur, me dit-elle; vous n'avez pas étudié.... vous ne savez pas un mot de votre rôle! — Mais, madame, il n'est pas question de comédie. — Comment, monsieur! est-ce que nous ne sommes pas convenus de répéter? — Nous avons tout le temps!... — Non pas, j'ai une mauvaise mémoire!... — Vous ne voulez donc plus m'écouter?

— Au contraire, mais donnez-moi la réplique. — Depuis longtemps vous savez que je vous aime, que je vous adore. — Je sais que tout cela est dans votre rôle, mais vous devez me le dire autrement. — Je le vois, madame, vous vous faites un plaisir de me tourmenter. — Du dépit... de la chaleur... c'est cela. Oh ! je vous assure que vous jouerez fort bien !

Quelle femme!... il n'y a pas moyen de lui faire répondre à ce qui m'intéresse. Nous rentrons au salon; je suis de mauvaise humeur. Je répète mon rôle à la main, mais je le dis si mal que madame de Marsan se moque de moi à chaque instant. Je la quitte; je rentre me coucher : je suis presque tenté de ne point rester davantage dans cette maison... Je reste cependant, mais en maudissant les femmes, qui toutes me font donner au diable. La seule qui réunit tout, la seule qui me montre un amour vrai, est précisément celle qui ne peut être ni ma femme ni ma maîtresse.

Le lendemain je me décide à apprendre mon rôle; cette complaisance me vaudra peut-être une récompense : d'ailleurs, puisque je dois jouer, je ne veux pas avoir l'air plus gauche qu'un autre ; étudions donc le comte Almaviva. Je m'enfonce dans les jardins, mon *Barbier de Séville* à la main. J'ai toujours appris facilement lorsque je l'ai voulu : en moins de quatre heures je jouerais presque la pièce entière. Je ne dis rien au dîner; je veux surprendre madame de Marsan, qui me demande en riant si je sais aussi bien que la veille. Le soir venu, nous restons au salon ; elle ne veut pas aller répéter au jardin : il y fait trop frais, dit-elle. Est-ce bien là son motif? Elle prend son rôle; je n'ai plus besoin du mien, je le sais entièrement : nous répétons nos scènes; je mets une action, une chaleur... une vérité qui la rendent muette à son tour. C'est moi maintenant qui la gronde, qui suis obligé de la reprendre, de lui montrer; mais elle est enchantée de mon talent, elle fait tout ce que je veux... me laisse prendre sa main, la presser, la baiser... me jeter à ses genoux... — Quoi ! tout cela est dans la pièce? me dit-elle très-émue. — Oui, madame, tout cela y est... Et, profitant de ma position, de son émotion, de tous les avantages que me donne mon rôle d'amant, je suis près de faire beaucoup de chemin... lorsqu'un bruit se fait entendre au dehors; bientôt la porte du salon s'ouvre et Raymond paraît... Maudit homme! il est né vraiment pour mon malheur!...

Me voyant aux pieds de madame de Marsan, il sort bien vite son rôle de sa poche, et se met à crier de toutes ses forces :

Ah! malédiction! l'enragé, le scélérat corsaire de Figaro!..... Là, peut-on sortir un moment de chez soi, sans être sûr en rentrant..... Madame, j'ai bien l'honneur de vous présenter mes hommages : vous voyez que je suis ponctuel. Bonsoir, mon cher Dorsan! pourquoi donc être parti sans moi, hier? je serais venu avec vous. Eh bien! vous voyez que je sais déjà. Oh! j'ai une mémoire superbe!... Avec le souffleur cela va tout seul.

Madame de Marsan remercie Raymond de son exactitude et le complimente sur sa facilité. Son émotion est passée : nous recommençons à répéter; elle est toute à son rôle. Voilà encore mes espérances évanouies!... maudit Raymond! Le lendemain, toute la société formant la troupe arrive; il n'y a plus moyen de trouver l'instant d'un tête-à-tête, nous sommes dans les répétitions depuis le matin jusqu'au soir, et lorsqu'on répète *Fanchon*, pièce dans laquelle madame de Marsan ne joue point, elle a tellement d'ordres à donner pour les costumes et tous les détails de sa fête, qu'il m'est impossible d'obtenir d'elle un moment d'entretien. Hélas! sans Raymond j'aurais été heureux, j'en suis certain... l'instant favorable était arrivé; et pour vaincre une cruelle, il ne faut pas laisser échapper ces moments-là : ils se retrouvent avec une femme sensible, mais ils sont rares avec une coquette.

Raymond est dans l'enchantement : il a de la besogne par-dessus la tête; d'abord ses deux rôles à apprendre, ce qui n'est pas peu de chose pour lui; ensuite madame de Marsan l'a chargé de surveiller la partie des décorations et de l'orchestre ; de plus, comme la jeune dame qui fait Fanchon est son intime amie et que la représentation tombera justement le jour de sa fête, elle prie Raymond de composer une petite scène relative à cette circonstance et que l'on ajoutera au vaudeville qui doit être joué en dernier. Raymond sue sang et eau pour faire ce petit impromptu. Le matin, dès que je suis éveillé, il vient me dire ce qu'il a fait : il tient toujours le commencement de ses couplets, mais il ne peut en achever aucun; et c'est moi qu'il charge de cette besogne, en me priant de disposer de lui quand j'aurai quelqu'un à fêter. Après le déjeuner, il court au théâtre, met tout sens dessus dessous, examine les décorations et regrette de n'avoir pas le temps de faire machiner la scène, parce qu'il aurait mis de la féerie dans sa petite composition; mais à défaut de diables, dont madame de Marsan ne veut pas entendre parler, de crainte du feu, et de nymphes, qu'on ne peut pas trouver dans le pays, Raymond se borne à faire descendre une couronne sur la tête de Fanchon, et il recommande au jardinier, chargé des machines, de ne pas oublier d'en faire une superbe, et de l'attacher le jour de la représentation à une corde qui est pendue au cintre. Mon voisin se propose ensuite de faire paraître deux petits Amours, qui, au lieu de venir dans un nuage, sortiront du trou du souffleur, ce qui doit produire encore plus d'effet, et viendront présenter des bouquets à tous les acteurs en scène. Le grand jour approche, les répétitions se poursuivent avec activité; chacun se pique d'honneur et veut surpasser les autres. Que d'occupation pour une société qu'une pièce de théâtre à représenter!... que de soins, de peines, de détails! que de mal on se donne!... Mais aussi quel plaisir de se faire applaudir!... et c'est ce dont on peut être certain d'avance, quand même on serait mauvais. Nous savons tous nos rôles, excepté Raymond, qui ânonne Bartholo et ne peut pas retenir un couplet de Lattaignant. Ces dames le grondent, mais sa réponse est toujours la même : — Avec le souffleur, vous verrez de quel train je vous débiterai cela.

La veille de la représentation nous devons répéter généralement sur le théâtre, aux lumières. Raymond n'a pas paru depuis le matin; à six heures, instant marqué pour notre répétition, il ne vient pas, nous l'attendons en vain... On le cherche par toute la maison, dans le jardin, dans le bois, tout le monde est sur pied; les valets sont envoyés dans les environs, avec ordre de ramener M. Raymond mort ou vif. Nous ne pouvons pas commencer sans lui : on se désole, on se désespère; personne ne peut le remplacer... D'ailleurs, comment apprendre deux rôles fort longs du soir au lendemain? Ces dames sont sur le point de pleurer de colère, lorsque, sur les huit heures, Raymond arrive enfin en sueur, couvert de poussière, et tenant par la main deux petits garçons de cinq à six ans, bien joufflus, bien vermeils, bien barbouillés, et habillés avec de petites blouses bien sales et bien crottées.

— D'où venez-vous? tel est le cri général; ces dames veulent commencer par le battre. — C'est cela, dit Raymond; grondez-moi bien fort lorsque je me donne un mal de diable pour vous trouver deux Amours! Depuis ce matin je parcours les environs; je suis sûr que j'ai fait plus de dix lieues dans ma journée!... mais partout c'était des figures refrognées, des yeux louches, des nez épatés!... Enfin je n'ai trouvé mon affaire qu'à Saint-Denis... mais aussi voyez comme c'est frais et dodu!... cela nous fera deux Amours bien conditionnés.

La vue des deux petits garçons, auxquels Raymond avait en route acheté du raisiné pour les amadouer, et qui s'en étaient mis jusqu'aux oreilles, calme bien vite la colère de la société. — Et leur mère? dit madame de Marsan. — C'est une laitière de Saint-Denis... Oh ! elle est enchantée de ce que ses enfants feront les Amours... elle viendra les voir jouer demain; je lui ai promis une place derrière la toile de fond. Maintenant faites-moi un peu nettoyer ces deux gaillards-là, et vous verrez comme ils sont gentils!

La jeune dame qui faisait Fanchon ne comprenait pas pourquoi on avait besoin d'Amours, ne sachant pas qu'on lui ménageait une surprise. Madame de Marsan tâche de réparer l'indiscrétion de Raymond. La répétition se fait et dure jusqu'à une heure du matin; alors chacun, bien fatigué, va se livrer au repos, brûlant déjà d'arriver au lendemain, et Raymond confie ses deux Amours à la femme de charge, avec prière de les décrasser et de les faire lever de bon matin, afin qu'il ait le temps de leur apprendre ce qu'ils auront à faire.

CHAPITRE XXV. — Almaviva et Rosine. — Scène ajoutée au *Barbier de Séville*.

Le grand jour est venu. Les dames sont levées de bon matin ; la pensée de leur toilette les a empêchées de dormir. Les hommes, qui sont quelquefois aussi coquets que les femmes, sont tous aussi occupés de leur costume que de leur rôle. Je suis moins préoccupé de la grande affaire du soir, parce que mon amour pour madame de Marsan, irrité par les obstacles qu'il rencontre depuis quelque temps, m'occupe tout autant que la comédie; mais celui qui est le plus affairé, c'est Raymond. Dès le point du jour il est sur pied. Il va chercher les deux petits paysans, auxquels il tâche de donner de la grâce et des petites manières, en leur apprenant ce qu'ils doivent faire le soir. Les enfants ouvrent de grands yeux, font de grands sauts quand Raymond leur dit de danser, se laissent tomber par terre quand il veut les faire tenir sur une jambe, et se mettent à pleurer quand il leur dit de sourire. Mon voisin les conduit près du jardinier transformé en garçon de théâtre, et auquel il répète sa leçon. Le jardinier est un gros lourdaud qui ne sait rien faire, mais qui veut avoir l'air de comprendre tout de suite ce qu'on lui dit.

— Mon ami, vous savez ce que vous avez à faire ce soir? lui dit Raymond. — Oui, monsieur. — D'abord la couronne de fleurs... — Oui, monsieur. — Qui doit descendre sur la tête de Fanchon... — De Fanchon... oui, monsieur. — Que vous attacherez à une corde du cintre... Savez-vous s'il y en a une? — Oh! oui, monsieur... il y en avait une pour ce monsieur aux seringues qu'on a joué la dernière fois, que c'était si farce!... Monsieur Pourceau... Pourceau... enfin c'tilà qui n' voulait pas prendre médecine devant le monde. — C'est ça, mon garçon, c'est ça. Ensuite, la couronne attachée, vous ferez une douzaine de bouquets bien frais, bien jolis, que vous donnerez à ces enfants, qui seront habillés en Amours... — Tiens, j' les connais; c'est les fils de Madeleine... — Faites donc attention à ce que je vous dis. — Oui, monsieur. — Quand ils auront les bouquets, vous les conduirez dans le trou du souffleur. — Oui, monsieur, dans le trou... j'entends ben. — Et c'est de là qu'ils partiront quand je frapperai deux coups dans la main. — Oui, monsieur, dans la main... — N'oubliez rien, mon ami!... — Non, monsieur... Oh! soyez tranquille... j' sommes habitué à voir des comédies ici!

Raymond se rend ensuite avec les deux enfants au magasin de costumes. Il ne trouve point de pantalon de tricot couleur de chair, parce qu'en société on emploie rarement de pareils costumes. Il est obligé de se contenter de pantalons de nankin, par-dessus lesquels on doit leur mettre de petites tuniques blanches : en joignant à cela la ceinture, le bandeau, l'arc et le carquois, cela doit compléter l'illusion. Après avoir recommandé au perruquier, venu exprès de Montmorency, de se distinguer dans la coiffure des Amours, Raymond ne songe plus qu'à ses rôles, et tâche enfin de les apprendre pour le soir. Une société nombreuse et brillante est arrivée de Paris, et se disperse dans la maison et les jardins. Madame de Marsan, malgré l'occupation que lui donne la comédie, fait les honneurs de chez elle, avec autant de grâce que de bon ton. M. de Marsan n'arrive que peu de moments avant le dîner, le jour même de la fête. Mais une affaire de Bourse l'a retenu à Paris; il sait que sa femme va dépenser beaucoup d'argent, et il songe à en gagner en proportion, afin de rétablir l'équilibre. Le soir, beaucoup d'habitants des environs, choisis parmi ce qu'il y a de mieux et qui ont reçu des billets d'invitation pour le spectacle, accourent avec empressement pour y assister. De cette manière, la salle se trouvera entièrement garnie; car on permet à quelques villlageois d'aller occuper les derniers rangs. Devant un public nombreux la représentation a bien plus de charmes; il n'est jamais flatteur de jouer devant des banquettes, même en société.

L'heure de commencer est arrivée. Notre petite salle est pleine. Raymond est sans cesse à regarder par le trou de la toile, pour voir où sont placées les dames auxquelles il veut en jouant lancer des œillades. — Il faut commencer! tel est le cri de ceux qui sont prêts; mais tout le monde ne l'est pas, et Raymond ne finit point de s'habiller. A chaque vêtement qu'il a passé, il accourt se remettre au trou de la toile son pot de rouge d'une main et son rôle de l'autre. — Dépêchez-vous donc! lui crie-t-on de toutes parts, et on le repousse vers sa loge, et l'on court à celle de madame de Marsan s'informer si Rosine est prête. Déjà les quatre amateurs qui forment l'orchestre ont joué deux fois l'ouverture de *Richard Cœur-de-Lion* qui sert d'ouverture au *Barbier de Séville*. Ils vont la recommencer une troisième fois, parce qu'ils n'en ont pas d'autre devant eux : le public commence à s'impatienter... on entend de légers murmures... Nous sommes prêts enfin, et Raymond, qui est le machiniste, fait lever la toile.

Je sais très-bien mon rôle, et le sentiment que j'éprouve pour madame de Marsan, qui, sous le costume de Rosine, me paraît encore plus jolie, me donne cette chaleur, cette vérité qui conviennent pour représenter un amoureux tel qu'Almaviva. Le jeune homme qui fait Figaro a de la physionomie, de la vivacité, de l'audace. Nous jouons de verve, nos scènes vont très-bien, le public est enchanté. A l'instant où Bartholo doit paraître à la fenêtre avec Rosine, Raymond, en voulant lever la jalousie, la tire si brusquement qu'elle se détache et tombe sur les quinquets qui éclairent l'avant-scène : heureusement la vue de madame de Marsan, charmante sous le costume espagnol, fait oublier la maladresse de Raymond. Le premier acte marche bien. Au second, Raymond, dont la mémoire est déjà fatiguée, ne peut plus dire un mot sans le souffleur, devant lequel il se tient constamment, les yeux fixés sur le trou, l'oreille tendue et se faisant souvent répéter trois fois ce qu'il doit dire, en apostrophant sans cesse le souffleur lorsqu'il ne le souffle pas, et en lui disant de se taire lorsqu'il le souffle et qu'il croit savoir sa tirade. De cette manière il fait un Cassandre de Bartholo; mais un public tel que le nôtre ne peut qu'être indulgent : d'ailleurs, tous les autres rôles sont bien joués; nous échauffons la scène, nous entrons dans l'esprit de nos personnages. On nous applaudit à tout rompre; et Raymond en prend sa part, tandis qu'il nous fait donner au diable lorsque nous sommes en scène avec lui. Le troisième acte commence; c'est Raymond qui ouvre la scène. Il s'avance et va se mettre devant le trou.

— *Quelle humeur!... quelle humeur!...* (Au souffleur : Soufflez donc!...) *Elle paraissait apaisée... là!... qu'on me dise...* (Ne me soufflez pas.) *qu'on me dise qui diable lui a fourré dans la tête... de... de...* (Soufflez-moi donc?) *de ne plus vouloir...* (Hein?... je n'entends pas...) *de ne plus vouloir prendre leçon de don Basile.* (Ne me soufflez donc pas!) *Elle sait qu'il se mêle de mon mariage... Faites tout... au monde... faites... faites.* (Hein!... qu'est-ce que je dis là?... Que diable... aussi vous ne savez pas souffler à propos!)

Le public prend le parti de rire de notre Bartholo, et Raymond se frotte les mains d'un air satisfait et, toutes les fois qu'il rentre dans la coulisse, s'écrie : — Sont-ils contents! s'amusent-ils!... on n'a jamais tant ri aux Français!

Enfin la pièce s'achève en dépit de Raymond, qui fait tout ce qu'il faut pour qu'elle ne finisse point; mais la grâce de Rosine, la gaieté de Figaro, et enfin, car il faut bien se rendre justice, la chaleur, le sentiment, l'ardeur qui m'animent en représentant Almaviva, achèvent de rendre l'illusion complète : j'obtiens un succès éclatant, et je lis dans les yeux de madame de Marsan le plaisir que lui cause mon triomphe.

Le Barbier finit, on se dépêcha pour représenter *Fanchon*. Tous ceux qui jouaient dans le *Barbier* jouent aussi dans la seconde pièce, excepté madame de Marsan et moi, et cette circonstance nous donne tout le temps de changer de costume. Nos loges donnent sur le jardin : celles des dames ne sont séparées des nôtres que par une allée de tilleuls. Après avoir repris mon costume de ville, je vais dans le jardin pour prendre l'air. Le seconde pièce est commencée depuis longtemps, tout le monde est sur le théâtre ou dans la salle; il règne dans les jardins une solitude, un calme qui délassent du bruit que l'on fait un peu plus loin. Je ne suis pas fâché de me promener un moment... mais, en traversant l'allée de tilleuls, j'aperçois une dame sortir de l'un des cabinets en face... Je m'arrête... c'est madame de Marsan... c'est ma Rosine... elle m'a reconnu aussi et vient à moi.

— Où donc va monsieur le comte Almaviva?... — J'allais goûter un moment la fraîcheur de ces ombrages... mais il me manquait quelque chose : Almaviva sans Rosine ne peut être heureux... — Rosine ne sait pas trop si elle doit vous accompagner. — Comment! après avoir consenti à vous laisser enlever... — En effet, j'aurais mauvaise grâce maintenant à faire la cruelle... mais songez que vous m'avez juré d'être fidèle!... de m'aimer toujours, de n'aimer que moi!... — Oh! je vous le jure encore!... je veux vous le répéter sans cesse!... — Mais ou donc me menez-vous?... il me semble que nous allons bien loin... Pourquoi prendre les chemins les plus sombres?... pourquoi nous enfoncer sous ce bosquet?... il y fait trop noir... — Ma chère Rosine... que pouvez-vous craindre avec moi?... — Mon cher Lindor... je ne suis pas tranquille... — Ne vous êtes-vous pas confiée entièrement à moi?... — Ah! je crois que je n'ai pas été sage... Que faites-vous?... M'embrasser ainsi... ah! ce n'est pas dans la pièce... — Refuse-t-on un baiser à l'amant qui va devenir notre époux? — Finissez... Lindor... Dorsan... Oh! pour cette scène-là... — Chère Rosine, n'est-elle pas toute naturelle?... ne doit-elle pas couronner nos amours?...

Madame de Marsan veut en vain résister... il est trop tard; je suis trop bien entré dans l'esprit de mon rôle, elle-même s'est identifiée avec le sien... Nous ajoutons au *Barbier de Séville* la scène que le public ne voit pas, mais qu'il doit deviner d'après l'union d'Almaviva et de Rosine. Depuis longtemps le bosquet était témoin de cette scène charmante, que la lune était venue éclairer à demi. L'ardeur avec laquelle nous jouions nos deux rôles nous avait fait oublier le monde et la fête. Je voulais qu'Almaviva obtînt dans le bosquet le même succès qu'au théâtre, et ma Rosine me donnait si bien ma réplique que je ne pouvais pas rester court; nous ne songions pas encore au dénoûment, qu'une circonstance imprévue devait brusquer.... mais pour l'expliquer il nous faut retourner dans la salle.

Fanchon avait été jouée tant bien que mal; beaucoup d'acteurs, ne sachant pas leur rôle, avaient sauté à pieds joints plusieurs scènes, Raymond en avait fait autant pour ses couplets : de sorte que la pièce avait été terminée fort promptement. On n'avait pas remarqué l'absence de madame de Marsan ni la mienne; les acteurs nous croyaient dans la salle, les spectateurs nous croyaient dans les coulisses.

Le vaudeville étant fini, Raymond fait commencer sa petite scène en l'honneur de la dame qui a joué Fanchon, et dont on célèbre la fête. Chacun chante son couplet... Raymond m'appelle ainsi que madame de Marsan pour que nous chantions les nôtres. Ne nous trouvant pas, et voyant son dénoûment arriver, il court dans la coulisse s'emparer de la corde à laquelle est attachée la surprise qui doit descendre au-dessus de la tête de Fanchon; il la prend, la pèse, et le poids qu'il sent dans le haut le rassure en lui persuadant que le jardinier n'a point oublié d'attacher la couronne.

Le moment est venu, l'orchestre joue :

Que de grâce, que de majesté!

C'est là-dessus que la couronne doit descendre. Raymond lâche la corde... un murmure subit se fait entendre... bientôt des éclats de rire partent de tous les points de la salle : — Arrêtez!... arrêtez!... crie-t-on sur le théâtre... Raymond avance la tête hors de la coulisse pour voir le tableau... et, au lieu d'une couronne de fleurs, s'aperçoit qu'il a fait descendre une seringue au-dessus de la tête de Fanchon.

Le tumulte est au comble : on rit aux éclats dans la salle; sur le théâtre, on est fort en colère de la sottise de Raymond. La jeune dame qui a joué Fanchon est obligée de repousser avec sa main la canule qui lui vient sur le front. Raymond lâche sa corde, et accourt sur le théâtre en criant : — Ce n'est pas ma faute... c'est la seringue de Pourceaugnac que cet imbécile de jardinier a oublié de décrocher!... ça devait être une couronne... mais nous allons réparer cela... En avant, les Amours!...

Et il se met à donner le signal, et l'orchestre joue l'air de *Zéphire* de *Psyché*, et tout le monde attend avec impatience ce qui va paraître... et Raymond refrappe dans ses mains en criant : — Allons donc, les Amours!... sortez donc!... Et rien ne sort du trou du souffleur.

Le public, las d'attendre pour rien, se prépare à quitter la salle, et les acteurs à abandonner la scène. En vain Raymond veut retenir tout le monde en criant : — Ils vont venir!... ils vont paraître!... c'est qu'ils mettent le bandeau!... On ne l'écoute plus. Raymond, furieux, veut à toute force trouver ses Amours; il se jette dans le trou du souffleur, cherche sous le théâtre, dans tous les coins de la salle, et ne peut parvenir à les découvrir.

Les deux petits garçons avaient été habillés et prêts deux heures avant le moment de paraître. Le jardinier, tout étourdi des ordres qu'il avait reçus, avait entièrement oublié la couronne; mais il avait fait des bouquets, les avait donnés aux enfants, et les avait conduits près du

trou du souffleur en leur disant : — Restez là; vous monterez sur le théâtre quand on vous appellera.

Les enfants attendent assez tranquillement pendant une demi-heure; mais, au bout de ce temps, l'ennui les prend; ils croient qu'on les a oubliés; et, comme ils s'amusent beaucoup plus dans les jardins que sous le théâtre, ils laissent là leurs bouquets, et vont courir et jouer dehors. En courant, ils se rapprochent de la maison; ils aperçoivent, au rez-de-chaussée, une salle bien éclairée dans laquelle est un buffet couvert de mille friandises, dont la seule vue leur fait ouvrir la bouche et tirer la langue. Ils s'arrêtent... soupirent... se poussent... se devinent... regardent derrière eux, par cet instinct si naturel à l'homme qui veut faire une sottise. Il n'y a personne; tous les domestiques ont abandonné la maison pour le spectacle.

— Ah ! mon frère, dit le plus petit, les bonnes choses!... nous n'en avons jamais vu de pareilles.... — Oh!.... Fanfan... comme cela doit être sucré ! — Dis donc, Jean... si nous pouvions en manger!... — Tiens, vois-tu ces gâteaux?... — Il n'y a personne... grimpons!... — Grimpons!..,

Ils escaladent aisément la fenêtre du rez-de-chaussée; ils courent au buffet... se bourrent la bouche, se font un tablier de leurs tuniques, et l'emplissent de fruits, de viandes, de gâteaux; lèchent les crèmes dont ils ne peuvent emporter, fourrent leurs doigts dans les pots de confitures, et vont enfin se réfugier dans les mansardes pour y manger à leur aise ce qu'ils ont dérobé. Pendant que les petits paysans se régalaient, Raymond se donnait au diable pour trouver ses Amours; il avait inutilement parcouru le théâtre. En sortant de la salle, il rencontre M. de Marsan, qui cherchait sa femme, que la société s'étonnait de ne plus voir.

— Les avez - vous trouvés? lui dit Raymond. — Je ne sais pas où elle est; on la demande... Ordinairement cependant je n'ai besoin de me mêler de rien... — De qui donc parlez-vous! — De ma femme, qui n'est pas là pour faire les honneurs de la fête. — Ah! parbleu!... madame de Marsan ne peut pas être perdue, elle se trouvera; mais mes deux Amours, c'est bien plus inquiétant; car enfin il faut que je les rende à leur mère, qui n'est pas Vénus, et qui me cassera une de ses petites cruches sur la tête si ses marmots ne se retrouvent point. Cherchons ensemble dans les jardins; il faut bien que ces drôles-là soient quelque part.

M. de Marsan suit Raymond, plutôt pour chercher sa femme que pour découvrir les deux petits fugitifs. Ils parcourent une partie des jardins. M. de Marsan veut retourner près de la société, persuadé que sa femme y est; mais Raymond le retient toujours, en lui disant qu'il est responsable des Amours qui se sont perdus chez lui. Ils approchent de la balançoire près de laquelle est le bosquet où je joue ma scène avec madame de Marsan.

— Ils sont par là, dit Raymond, j'entends le mouvement de la balançoire, j'étais sûr que mes deux polissons s'amusaient à jouer.

On approche de la balançoire et on ne voit rien. — Vous voyez bien qu'il n'y a personne, dit M. de Marsan. — C'est singulier, dit Raymond; j'entends toujours le même mouvement... Eh ! mais... c'est de ce côté... dans le bosquet!... que diable font-ils là!...

M. de Marsan s'avance, Raymond le suit... La lune éclairait alors beaucoup trop!... nous sommes pétrifiés.

— C'est Almaviva et Rosine!... dit Raymond en faisant un saut en arrière. M. de Marsan seul conserve son sang-froid. — Madame, dit-il en s'adressant paisiblement à sa femme, la société vous demande; on a besoin de vous pour la fête : il faut tâcher d'accorder vos affaires avec vos plaisirs.

En achevant ces mots, il s'éloigne tranquillement et regagne la maison; madame de Marsan s'est évanouie, Raymond est immobile : je le repousse brusquement, en sortant du bosquet, et je gagne en un instant la porte de la cour, puis la campagne, puis la route de Paris, où j'arrive à deux heures du matin.

Chapitre XXVI. — Où cela mènera-t-il?

Après l'aventure du bosquet, il est impossible que je retourne chez madame de Marsan et que je la revoie publiquement. Il faut donc nécessairement couvrir notre liaison du voile du mystère : avec beaucoup de femmes elle n'en aurait que plus de charmes; mais je crains qu'avec madame de Marsan, qui aime à s'entourer d'hommages et d'adorateurs, l'impossibilité où elle est maintenant de tirer vanité de ma conquête ne refroidisse promptement son amour.

Si nous ne nous voyons plus chez elle, c'est par respect pour les convenances; car, Raymond ayant été témoin de la catastrophe, je suis bien persuadé que cette aventure est connue de tout le monde.

Ce qui me surprend, c'est de ne l'avoir pas aperçu depuis cette soirée mémorable : huit jours se sont écoulés et je ne l'ai pas même rencontré; il craint sans doute ma colère... Il paraît qu'il se cache quand il m'entend; car, demeurant sur le même carré, et sortant tous deux plusieurs fois dans la journée, nous ne sommes pas ordinairement plus de deux jours sans nous voir. Une correspondance s'est établie entre moi et madame de Marsan; nous nous donnons des rendez-vous, nous allons ensemble à la campagne, au spectacle en loges grillées; je jouis davantage de sa société, ne nous voyant plus qu'en tête-à-tête. Il n'y a plus entre nous cet essaim de jeunes gens qui folâtraient sans cesse autour d'elle, et dont la présence ne m'était nullement agréable; seule avec moi, elle ne peut plus autant faire la coquette et s'amuser à me tourmenter. Je ne suis donc nullement fâché, pour mon compte, de cette manière de nous voir, mais je crains bien qu'il n'en soit pas de même de son côté. Déjà notre correspondance languit, nos rendez-vous sont plus rares; elle trouve sans cesse des obstacles pour se rendre près de moi : c'est une réunion, un bal, une fête à laquelle elle ne peut se dispenser de se rendre. Je n'ajoute pas foi à ces raisons, parce que je sais que son mari la laisse entièrement maîtresse de faire ses volontés. Si elle me refuse un rendez-vous, c'est qu'elle préfère briller dans un bal, dans un concert, faire des conquêtes enfin, et s'entourer d'adorateurs et d'hommages, au plaisir d'une promenade solitaire avec moi. La conséquence que je dois en tirer est toute simple : madame de Marsan ne m'aime pas et ne m'a jamais aimé. Elle m'a distingué par caprice... m'a donné des espérances par coquetterie, a succombé par hasard, et me quittera par ennui. Un matin, en ouvrant brusquement ma porte, j'aperçois enfin Raymond, qui descend l'escalier; je l'arrête par le pan de son habit.

— Eh! mon Dieu, monsieur Raymond, je vous croyais mort!.. — Bonjour, mon cher voisin... En effet... je ne vous ai pas vu depuis le *Barbier de Séville*. — Oui, c'est cela même : moi qui comptais sur vous pour savoir comment la fête s'est terminée. — Ah! vous avez dû le savoir par... — Par qui ?... — Vous m'entendez bien... Vraiment... je craignais que vous ne fussiez fâché contre moi. — Et pourquoi cela? — Parce que j'ai amené le mari dans le bosquet... — Ah! c'est donc vous qui l'avez amené? — C'est-à-dire, c'est moi et ce n'est pas moi! Il cherchait sa femme, et moi je cherchais les Amours qui se donnaient alors une indigestion dans le grenier; les petits drôles ont manqué en crever, leur mère prétendait que c'était ma faute et voulait m'arracher les yeux!... J'ai eu bien du malheur à cette fête-là!... Mais, pour en revenir à votre aventure, si vous m'aviez mis dans la confidence de votre liaison avec madame de Marsan, tout cela ne serait pas arrivé; j'aurais, au contraire, éloigné le mari de l'idée de chercher sa femme!... Mais aussi, je vous le répète sans cesse, vous ne voulez jamais rien me dire!... cela occasionne des surprises!... enfin vous êtes cause que je ne vois plus chez M. de Marsan. — Pourquoi cela? — Pourquoi!... c'est tout simple... la femme qui sait... que j'ai vu... me fait mauvaise mine : le mari est un autre original. Je voulais tâcher, moi, d'arranger la chose : c'était pourtant difficile... mais enfin, comme c'était le soir, la lune... et puis avec de l'esprit on fait tout passer. — Eh bien! — Eh bien!.. quand vous avez été parti, j'ai d'abord voulu secourir madame de Marsan, que je croyais évanouie; mais, au moment où je m'avançais avec mon flacon de sel, elle s'est relevée toute seule, et, me jetant mon flacon au nez, a couru s'enfermer chez elle... Quand j'ai vu cela, j'ai dit : Il faut aller trouver le mari et lui fasciner les yeux. Je me suis rendu au salon; j'ai fait signe à M. de Marsan de venir me parler : il ne voulait pas d'abord quitter la table d'écarté, enfin il s'est décidé. Je l'ai emmené dans un petit coin, et là je lui ai dit : Monsieur, il ne faut pas croire tout ce qu'on voit... surtout quand il fait clair de lune... parce que la lune change les objets; et cela vous trompe... La scène qu'ils répétaient dans le bosquet était de mon invention et devait se jouer à la suite du *Barbier*... c'est une scène d'amour : dans les scènes d'amour, on se tient de près, on se met à genoux, on se prend les mains, la taille... plus on se prend de choses, plus cela ajoute à l'illusion théâtrale. . Hein!... j'espère que c'était adroit! — Très-adroit : et qu'a répondu M. de Marsan? — A peine m'a-t-il laissé finir; il m'a dit d'un ton fort sec : Faites-moi le plaisir de ne plus m'ennuyer de vos sottises et de ne plus ouvrir la bouche sur ce sujet! Là-dessus il m'a tourné les talons. Ma foi, je vous avoue que j'ai trouvé cela grossier!... Un mari à qui je veux rendre le prisme matrimonial, et qui me reçoit comme un chien dans un jeu de quilles... vous conviendrez que cela n'est pas engageant. Pour m'achever, voilà qu'un moment après la laitière arrive avec ses deux petits, qui étaient violets, et qu'on venait de trouver dans un grenier; et cette insolente paysanne qui me dit des injures... qui me promet que, s'ils étouffent, son mari me citera chez le juge de paix. Comme s'il y avait de ma faute!... Je leur ai dit de faire l'Amour, et non pas de s'étouffer!... Ma foi, quand j'ai vu cela, j'ai pris mon chapeau, et, profitant du cabriolet de Figaro, qui revenait à Paris, j'ai laissé là la fête en me promettant bien de ne plus composer de scènes anacréontiques pour des paysans.

Mon voisin me quitte en terminant son récit. Je ne sais pourquoi, malgré l'assurance que je lui ai donnée de n'avoir aucun ressentiment contre lui relativement à cette aventure, il m'a paru conserver avec moi un air gêné, contraint, qu'il n'a pas d'habitude. C'est lui qui m'a quitté, tandis qu'ordinairement c'est moi qui ne peux me débarrasser de lui. Je cherche en vain le motif de cette conduite, qui n'est pas naturelle chez Raymond : peu m'importe, au reste, quelle lubie lui passe dans la tête; cela me surprend plus que cela ne m'intéresse.

Quelque chose m'étonne et m'inquiète bien davantage : depuis longtemps je ne reçois plus de bouquets de Nicette. J'ai pensé d'abord que la mort de sa mère avait pu l'occuper les premiers jours; mais cet événement est passé depuis plus de six semaines, et je ne trouve plus rien à ma porte!... Je m'étais si bien habitué à cette marque de son

souvenir que chaque soir, en rentrant, je mets bien vite la main contre ma serrure... mais je ne trouve rien, et je me dis tristement : Elle aussi m'oublie !... Je pourrais lui faire des reproches... mais je ne veux pas qu'elle fasse par devoir ce que je croyais n'être pour elle qu'un plaisir. Depuis longtemps je ne l'ai pas vue : le matin, je m'éveille trop tard ; le soir, je suis entraîné par quelques amis dans les réunions que l'approche de l'hiver fait renaître, ou je suis auprès de madame de Marsan... Je sais d'ailleurs combien il est dangereux d'aller le soir chez elle !... Cependant mes entrevues avec madame de Marsan deviennent chaque jour plus rares et plus tristes ; elle ne cherche qu'un motif pour rompre entièrement avec moi, et je ne lui en fournis pas, par esprit de contradiction.



Mon voisin Raymond dressait avec ardeur les petits paysans à jouer leurs rôles d'Amours.

Depuis quelques jours nous ne nous sommes point vus ; aujourd'hui nous devons dîner ensemble ; c'est presque une faveur qu'elle m'accorde. Nous dînons au Cadran-Bleu : la vue du Méridien, qui est en face de moi, me rappelle le repas beaucoup plus gai que j'ai fait avec mademoiselle Agathe ; je me dis que la grisette, qui nous trompe franchement, est cent fois plus aimable que la petite-maîtresse qui nous garde sans nous aimer. Le dîner se passe assez tristement malgré mes efforts pour le prolonger : à sept heures, nous n'avons plus rien à nous dire. Je propose le spectacle, on n'en trouve pas un qui plaise ; la promenade n'est plus de saison, je ne sais que lui proposer ni comment l'amuser... Enfin elle se plaint de maux d'estomac, de tête, de vapeurs. Elle se décide à rentrer pour se coucher de bonne heure, et j'applaudis à ce projet qui nous est à tous deux d'un grand secours. Nous sortons : je veux, suivant mon usage, la ramener en voiture ; mais cette fois elle préfère aller à pied, pensant que la marche et l'air lui feront du bien. Il est nuit, et nous ne craignons pas les rencontres désagréables. Nous faisons la route comme des époux de vingt ans, échangeant une parole toutes les cinq minutes. Nous sommes dans la rue Saint-Honoré : nous allons passer devant la boutique de Nicette ; mais elle est fermée, et je n'en suis pas fâché. Nous approchons... la boutique est encore ouverte ; je vois des arbustes qui ne sont pas rentrés... Il n'y a plus moyen de rétrograder... Pour quel motif d'ailleurs ? Ne suis-je pas maître de donner le bras à qui bon me semble ?... Oui... mais cependant je désire qu'elle ne me voie pas.

Nous y voici... Nicette est à sa porte... elle m'a vu... et je ne sais par quel caprice madame de Marsan veut s'arrêter pour examiner les fleurs. — Voilà un oranger charmant, me dit-elle ; depuis longtemps j'ai envie d'en avoir un dans mon boudoir... celui-ci me plaît assez... ne le trouvez-vous pas joli ? — Oui, madame ; oui, fort joli...

Je suis embarrassé ; je tiens mes yeux baissés, évitant ceux de Nicette.

— Je crains cependant qu'il ne soit trop grand, poursuit madame de Marsan. En avez-vous d'autres, petite ?... Eh bien ? répondez donc !

Nicette ne l'entend pas, elle a les yeux fixés sur moi ; et sans doute ses regards disent bien des choses, car madame de Marsan, étonnée, l'examine à son tour : sa jolie figure, son trouble, mon émotion, ma contenance embarrassée font concevoir à madame de Marsan des soupçons qui sans doute vont au delà de la vérité. Les femmes devinent bien vite, et leur imagination va grand train !... Madame de Marsan ne m'aime plus ; mais elle a cette curiosité que toutes les femmes conservent sur cet article, et, par méchanceté, elle feint pour moi un retour de tendresse.

Elle entre dans la boutique en s'appuyant nonchalamment sur mon bras ; elle me regarde amoureusement ; elle me tutoie !... ce qu'elle n'a pas fait vingt fois dans le commencement de notre liaison.

— Mon bon ami, comment trouves-tu ces arbres-ci !... dis-moi ton goût, mon cher Dorsan : je ne veux choisir que celui qui te plaira...

La colère, le dépit m'étouffent ; je puis à peine lui répondre quelques mots sans suite... Je regarde Nicette... je la vois pâlir... chanceler... ses yeux se remplissent de larmes... ils semblent me dire : — Elle vous aime ; vous l'aimez donc aussi ?

Madame de Marsan voit tout cela ; elle sourit avec méchanceté ; elle regarde Nicette attentivement : Qu'avez-vous donc, petite ? lui dit-elle d'un ton dédaigneux ; vous semblez bien émue... — Je n'ai rien, madame, je n'ai rien... répond la petite d'une voix tremblante et portant alternativement ses yeux sur madame de Marsan et sur moi. — Quel est le prix de cet oranger ? — C'est... ce que vous voudrez, madame. . cela m'est égal... — Comment ! cela vous est égal ? voilà qui est singulier : qu'en dis-tu, mon cher Dorsan ?... Mais réponds donc ; je ne sais en vérité ce que tu as ce soir ! — Quand vous voudrez, madame, nous partirons. — Ah ! je le vois, monsieur, vous avez des raisons pour ne point vouloir rester avec moi en ces lieux... ma présence vous contrarie... et paraît faire de la peine à mademoiselle !... Ah ! ah ! c'est trop plaisant !... faire du chagrin à cette petite !... c'est d'une cruauté sans exemple !... Allons, monsieur, quand vous voudrez... Mais, je vous en prie, ne la laissez pas se désoler... Adieu, petite !...

Elle sort enfin de la boutique ; je la suis, après avoir jeté un coup d'œil sur Nicette... Mais elle pleure et ne me regarde plus.



COMÉDIE DE SOCIÉTÉ.
Épisode de la seringue.

Lorsque nous sommes dans la rue, madame de Marsan rit aux éclats et me plaisante sur mes amours, sur l'innocente bouquetière. Je ne lui réponds pas : je pourrais bien lui dire des choses mortifiantes.... mais il faut de l'indulgence envers celle qui a été faible pour nous. Elle est enfin chez elle et je la quitte. Il me tarde de revoir Nicette ; je veux lui dire maintenant tout ce que je pense, tout ce que j'éprouve ; je ne veux plus lui cacher l'amour véritable qu'elle m'inspire et que j'ai toujours combattu vainement. Elle le partage ; je n'en puis douter... Nous serons heureux... oui, je m'abandonne désormais au penchant de mon cœur : il me dit que je dois posséder Nicette... L'amitié entre nous n'est qu'un prétexte pour cacher l'amour, mais nous ne pouvons nous y méprendre !... Eh ! pourquoi ces efforts pour vaincre le sentiment qui nous attire l'un vers l'autre ? Pourquoi la froide sagesse nous priverait-elle du bonheur ?.... l'amour est-il donc un crime ?... et ce qui nous rend si heureux peut-il nous rendre coupables ?...

Je cours, je vole... je suis devant sa demeure... la boutique est fermée... je ne vois point de lumière en dedans... Je frappe... on ne me répond pas. Dormirait-elle?... Non, non; je sens bien qu'elle ne peut dormir!... Je frappe de nouveau... point de réponse!... où peut-elle être?... Je passe une heure devant sa boutique... Je vais encore frapper, mais inutilement; je me persuade qu'elle y est, mais qu'elle ne veut pas m'ouvrir... qu'elle pleure et veut me cacher ses larmes... Elle craint peut-être mes reproches pour sa conduite devant madame de Marsan. Chère Nicette!... non, je ne te reprocherai pas ton amour. Demain je la verrai; demain je la consolerai, et je triompherai facilement des résolutions de la nuit!... Allons, puisqu'il le faut, attendons à demain.

CHAPITRE XXVII. — Mon étoile me poursuit.

Je n'ai pas dormi : mon esprit est trop inquiet, mon cœur trop agité pour que je puisse trouver le repos. Toute la nuit je forme des projets : j'en fais de sages, d'extravagants, de délicieux. Je mêle toujours Nicette à ces tableaux charmants que mon imagination enfante si facilement : je la transforme en bergère, en grande dame, en demoiselle; je suis avec elle dans un palais, dans un hameau, dans un désert; mais partout nous sommes heureux. Ah! qu'il est doux de rêver tout éveillé lorsqu'on aime et qu'on se croit aimé!

Je me lève au point du jour : j'ai vingt projets dans la tête, et, comme c'est l'ordinaire, je ne puis m'arrêter à aucun. Voyons d'abord Nicette; c'est le plus pressé. Ma toilette est bientôt terminée; je suis sûr qu'elle me trouve toujours bien.

Je sors de ma demeure; tout le monde repose encore dans la maison.... à moins qu'il n'y ait quelqu'un de bien amoureux. Madame Dupont, qui n'est plus amoureuse, me fait attendre un siècle avant de tirer le cordon de la porte-cochère... enfin elle m'a entendu frapper et crier au carreau... je suis libre.

En moins de cinq minutes je suis devant la boutique... elle est encore fermée... Ce retard m'étonne; Nicette est d'ordinaire si matinale.

Dois-je attendre?... faut-il frapper?.. Je reste indécis dans la rue... lorsqu'un commissionnaire passe près de moi... C'est le même que j'ai questionné il y a quelque temps; il me reconnaît, il me salue en passant, et va s'asseoir à vingt pas... Je me rapproche de lui... sans trop savoir ce que je veux faire... Cet homme, qui a été content de ma manière d'agir, s'empresse de venir m'offrir ses services.

— Je n'ai besoin de rien, mon ami, lui dis-je d'un ton assez triste et en lui mettant machinalement une pièce de cinq francs dans la main.

Il me regarde d'un air étonné; et, n'osant point encore mettre la pièce dans sa poche, il attend que je parle... Je tourne les yeux vers la boutique de Nicette et la lui désigne.

— Cette marchande ouvre bien tard, il me semble? — Oh!... il est encore de bonne heure!... mais, quoiqu' ça, depuis queuque temps la bouquetière est un brin paresseuse!... Dam', ça n'est pas étonnant... — Pourquoi cela? — Quand un' femme a l'amour en tête!... — Comment savez-vous?... qui vous a dit qu'elle fût amoureuse?... — Oh! ces choses-là, faut pas être malin pour les voir! vous entendez ben que moi, qui suis sur c'te place depuis vingt ans, je dois être instruit de ce qui se passe dans le quartier... — Que savez-vous sur cette jeune fille? qu'avez-vous aperçu?.... Répondez et ne me cachez rien.... Tenez... prenez encore...

Je fouille de nouveau dans mon gousset, et verse l'argent dans la main du commissionnaire dont l'étonnement redouble, et qui cherche dans mes regards s'ils n'ont rien d'égaré.

— Vous m'aviez dit que cette jeune fille était sage, honnête, ne parlait à personne de préférence?... — C'est vrai, monsieur; oui, c'est la vérité. Elle est toujours ben honnête; mais, quand on est jeune, on peut avoir un penchant... et... — Mais expliquez-vous donc mieux!.. Qui vous fait croire cela? — Eh ben! pardi, monsieur, c'est parce que je voyons venir le galant.

Nicette aussi m'aurait trompé!... Nicette ne n'aime pas!... Non, je ne puis le croire... Interrogeons bien cet homme...

Je m'appuie contre la borne qui touche à son banc de pierre... j'ai besoin de me soutenir.... Je tremble de voir se confirmer mon malheur.

Vous dites que vous voyez venir quelqu'un? — Oui, monsieur... — Depuis combien de temps à peu près?... — Mais v'là trois semaines environ que le particulier vient rôder par ici; d'abord il est venu le matin acheter des fleurs; puis, après ça, il est revenu le soir à la brune, puis il a causé, puis il est resté plus longtemps, si ben qu'à c't' heure, il vient presque tous les soirs causer une heure ou deux avec la jolie marchande.... Oh! mais je crois ben que c'est encore en tout bien, tout honneur; la porte de la boutique reste toujours ouverte... et, à moins qu'ils ne se voient ailleurs, c' qui serait possible, car les femmes sont malignes, et faut pas se fier aux airs de vertu!... — Et comment est cet homme? — Mais ça n'est pas précisément un jeune homme... il a ben ses quarante ans : il n'est pas non plus ben beau; mais dam', pour la mise, c'est un monsieur dans vot' genre, un homme qu'a l'air de queuque chose! et vous entendez ben que la petite bouquetière, qui faisait la fière avec nous autres, aura été flattée de faire une conquête dans le grand genre; c'est ça qui l'aura séduite!... — Et il vient tous les soirs?.... — Oui, monsieur, à peu près : oh! il ne manque guère maintenant. — Il suffit.



Dorsan trouve le voisin Raymond couché avec sa femme.

Je m'éloigne à grands pas du commissionnaire : le malheureux, sans s'en douter, vient de déchirer mon cœur; c'est au moment où je veux me livrer sans réserve à mon amour pour Nicette, où je veux m'éloigner d'un monde dont je suis las, afin de pouvoir vivre près d'elle et pour elle... c'est alors que je la perds aussi!... Elle en aime un autre... et je me croyais sûr de son amour!... Avec cette douce illusion, je vois s'évanouir cet avenir charmant dont ce matin je me berçais encore.

Je suis toujours dans la rue.... je ne puis m'éloigner. Je vois enfin ouvrir la boutique... Nicette paraît... elle est pâle... abattue... mais jamais je ne la vis si jolie, jamais je n'éprouvai pour elle autant d'amour...

Avec cet air de candeur... la perfide!... Hélas! ai-je le droit de me plaindre?.... m'avait-elle donné sa foi? lui avais-je dit que je l'aimais?... Mais était-il nécessaire de le lui dire?.... Il me semblait que nous nous entendions si bien! Nous nous sommes trompés tous deux!...

Irai-je lui parler?.... A quoi bon maintenant?.... que pourrais-je lui dire qui l'intéresse?... Ne la voyons plus... ne lui parlons plus; oublions-la!

Je ne sais comment cela se fait; mais en voulant la fuir, je me suis rapproché d'elle, et je me trouve devant sa boutique, où je m'arrête malgré moi.

Elle vient à moi d'un air contraint; ses yeux sont rouges comme si elle avait beaucoup pleuré : quel serait donc le motif de sa peine?... Je ne sais que lui dire, je reste en silence devant elle... elle est pensive aussi... Voilà donc cette entrevue dans laquelle devait régner la confiance et l'abandon de l'amour!... Pauvres humains! nos projets sont tracés sur le sable.

— Je suis venu hier, lui dis-je enfin d'un ton que je m'efforce de rendre froid. — Hier... oui, je vous ai vu avec... cette dame... — Non; je parle d'un instant après... je suis revenu... j'ai frappé... — Je n'y étais pas. — Je croyais que vous ne sortiez jamais... — Je suis sortie hier. — Vous auriez pu être chez vous et ne pas vouloir m'ouvrir.... — Pourquoi cela, monsieur?... — Quelquefois on n'aime pas à être dérangé lorsqu'on est en société. — En société!... — Oui... vous m'entendez très-bien : me direz-vous encore que vous ne recevez personne?.... Depuis trois semaines un monsieur ne vient-il pas chez vous... presque tous les soirs?...

Elle est embarrassée.... elle rougit!.... Le commissionnaire ne m'a point trompé. — Eh bien! mademoiselle, vous ne répondez pas?... ai-je dit la vérité? — Oui, monsieur... c'est la vérité!...

Elle me l'avoue!... ah! j'aurais voulu qu'elle le niât... j'aurais été si heureux de la croire!... Plus de doute maintenant! plus d'espoir... éloignons-nous. Je lui jette un dernier regard et je sors brusquement, ne voulant pas lui laisser voir le mal qu'elle me cause. Elle a fait un mouvement pour me retenir... puis s'est arrêtée sur le seuil de sa porte, en se contentant de me regarder partir.

Ne pensons plus à cette jeune fille... elle ne vaut pas mieux que les autres!... Je suis vraiment malheureux en amour!... je n'ai pas encore rencontré une femme fidèle!... elles m'ont trompé, trahi, joué; mais toutes leurs perfidies m'ont moins fait de peine que je n'en éprouve par l'inconstance de Nicette!.... Elle voyait bien que je l'aimais!.... toutes les femmes voient cela d'un coup d'œil! elle faisait tout pour me plaire!... Si jeune, savoir ainsi feindre de l'amour... de la sensibilité... de la reconnaissance!... Ah! je ne croirai plus à rien.

Mais, avant de l'oublier entièrement, je veux voir celui qui me remplace dans son cœur, celui qui lui plaît.... qu'elle aime!.... Ah! qu'il est heureux!... Je donnerais maintenant tout ce que je possède pour être aimé de Nicette.

Il vient tous les soirs, m'a-t-on dit : eh bien! dès aujourd'hui je le verrai. Il y a un café presque en face de la boutique : c'est là que je l'attendrai sans être remarqué, car je ne veux pas que l'ingrate soit témoin de tous les tourments de mon faible cœur.

Je passe ma journée comme je puis, et dès que cinq heures arrivent je me rends rue Saint-Honoré. Je regarde de loin si elle est sur la porte de sa boutique... Elle n'y est pas, et je me glisse dans le café sans qu'elle m'ait aperçu. Je me place à une table qui touche les vitraux; je demande un demi-bol de punch, parce qu'il sera naturel que je mette beaucoup de temps à le boire. Le garçon me fait répéter à deux fois... il me prend sans doute pour un Anglais ou un Flamand; peu m'importe... Je m'empare d'un journal pour me servir de contenance, et je n'ôte plus les yeux de dessus la boutique de fleurs.

Le temps paraît long lorsqu'on désire, et plus encore lorsqu'on souffre et qu'on craint!... La nuit n'arrivera jamais!... Nous sommes cependant au mois d'octobre, et à six heures le jour doit finir... Est-ce qu'il n'est pas six heures?... Je regarde la pendule du café; elle ne marque que cinq heures et demie.... elle retarde sans doute.... Voyons ma montre... cinq heures vingt-cinq minutes!... C'est cruel!... J'essaie de goûter de ce punch qui est devant moi... mais il m'est impossible d'avaler... je n'ai cependant pas dîné, et j'étouffe depuis ce matin.

Enfin le jour baisse... comment verrai-je dans la boutique?... comment distinguer cet homme?... Elle va allumer, je l'espère... Oui, la voilà qui apporte de la lumière... Elle rentre ses fleurs... Quelle tristesse, quelle mélancolie dans toute sa personne!... Elle s'assied dans la boutique... devant la table. . mais elle n'écrit plus!... elle soupire... elle porte souvent ses regards vers la rue.... Elle attend quelqu'un.... et ce n'est plus moi!...

Il est près de sept heures et personne ne paraît. Si l'on ne venait pas... Mais en serais-je plus heureux? n'est-elle pas convenue ce matin que je savais la vérité?.... et sa rougeur, son embarras ne m'en ont-ils pas alors assez appris?

Un homme paraît... il entre dans la boutique... il s'assied près d'elle... Grand Dieu!.... mes yeux ne m'abusent-ils point? C'est Raymond.... Raymond près de Nicette!... Raymond son amant!... non, c'est impossible.

Je sors brusquement du café pour mieux m'assurer de la vérité.... On court après moi... on m'arrête... C'est le garçon : j'ai oublié de payer. Je n'entends pas trop ce qu'il me dit, mais je lui mets un écu dans la main, et il me laisse. La nuit me permet de rester dans la rue sans être aperçu de Nicette, et je puis la voir de plus près. C'est bien Raymond que j'ai vu, que je vois!... Il lui parle avec beaucoup d'action; elle l'écoute avec attention... Je lis dans ses yeux l'intérêt qu'elle prend à tout ce qu'il dit... Elle paraît plus affligée; elle pleure... Il lui prend la main; il la presse tendrement!... Elle le laisse faire!... Cette main charmante est abandonnée à Raymond!... Ah! tout est fini, je ne puis plus douter de mon malheur... Fuyons, pendant qu'il m'en reste encore la force, et ne la revoyons jamais!... Que ne puis-je de même éloigner son image de ma pensée!... Mais cette idée que Raymond est aimé d'elle m'accable, me poursuit sans cesse!... C'est donc pour Raymond que j'ai conservé cette fleur qu'il m'eût été si doux de cueillir! je l'ai respectée... et voilà ma récompense!

Si un jeune homme honnête, né comme elle dans une classe obscure, eût obtenu son cœur en recherchant sa main, je me serais peut-être consolé, du moins j'aurais été fier de la lui avoir conservée pure et digne de ses vœux; mais un homme comme Raymond triompher de Nicette!... Par quel charme peut-il donc lui plaire? Il n'est pas jeune, il n'est pas beau; il est sot, vain, bavard, ennuyeux!... du moins, s'il est aimable, je ne m'en suis jamais aperçu! Et voilà l'homme qu'elle me préfère!... Oh! les femmes!...

Je ne m'étonne plus de cet air embarrassé que j'avais remarqué dans Raymond lors de notre dernière rencontre... Le traître!... voilà donc pourquoi il m'évite et me fuit maintenant. Cet être-là est vraiment mon mauvais génie!... Il sait que je connais Nicette... il sait peut-être que je l'aime... Si je n'écoutais que ma fureur, j'irais le provoquer... Mais comment avoir raison d'un lâche? et sa mort me rendrait-elle Nicette telle que je la croyais autrefois!... Méprisons l'un... oublions l'autre : voilà le seul parti que je dois prendre.

Je cherche encore dans le repos l'oubli de mes tourments. Quelle nuit différente de la dernière! Hier ne faisant que des projets charmants d'amour, de constance.... aujourd'hui maudissant ce sentiment et celle qui l'a fait naître!... Si la fatigue produite par tant d'émotions m'assoupit un moment, en rouvrant les yeux, ma première pensée est au souvenir de toutes mes espérances évanouies.

En me levant, je ne puis résister au désir de parler à Raymond. Je me suis promis d'être maître de moi; je saurai me contenir, et cacher l'état de mon cœur; mais il faut que je lui parle... Je cours frapper et sonner à sa porte. La portière sait qu'il est chez lui; il n'a pas l'habitude de se lever de bonne heure : on n'ouvre pas cependant... Je sonne encore, et cette fois le cordon de la sonnette me reste dans la main. J'entends du bruit enfin, je reconnais la marche lourde de Raymond... et bientôt sa voix nasillarde résonne à mes oreilles.

— Qui est-ce qui fait un pareil carillon à ma porte avant sept heures?... C'est épouvantable de réveiller quelqu'un comme cela!... — C'est moi, mon voisin; moi, Dorsan, qui veux vous parler.

Il est quelques instants sans me répondre, et lorsqu'il le fait, j'entends au son de sa voix qu'il n'est pas content de ma visite.

— Comment! c'est vous, mon cher voisin?... — Oui, c'est moi.... — Et qui vous amène de si bonne heure?... — Vous le saurez, mais ouvrez : je n'aime pas à causer à travers une porte. — Mais permettez... c'est que je suis en chemise... — Eh! qu'est-ce que cela me fait!... en chemise, nu, habillé, je n'ai nulle envie d'examiner votre personne... Ouvrez donc! vous pourrez vous recoucher ensuite; cela ne m'empêchera pas de vous parler. — C'est que j'ai passé une partie de la nuit à composer des couplets de fête... et j'ai encore bien envie de dormir. — Ah! morbleu, ouvrez, monsieur Raymond, ou j'enfonce votre porte!

Le ton avec lequel je dis ces derniers mots annonce que j'ai l'intention d'effectuer ma menace... Il ne me fait pas répéter davantage; il m'ouvre sa porte, et, traversant rapidement sa petite antichambre, court se fourrer dans son lit, où il s'enveloppe dans sa couverture, ne laissant à l'air que le bout de son nez et ses gros yeux, qu'il roule autour de lui d'un air inquiet, mais sans oser les arrêter sur moi. Je l'ai suivi : la première chose qui s'offre à ma vue en entrant dans sa chambre à coucher, c'est une douzaine de bouquets de fleurs d'oranger tels que ceux que je recevais autrefois de Nicette, et qui sont symétriquement rangés sur la toilette de mon voisin. Cette vue me serre le cœur; mais je me suis promis d'être philosophe, et je m'assieds près du lit de Raymond, auquel je tâche de parler fort tranquillement.

— Comment vous portez-vous ce matin, monsieur Raymond?

Il me regarde d'un air étonné. — Est-ce pour avoir des nouvelles de ma santé que vous venez casser le cordon de ma sonnette et que vous voulez enfoncer ma porte? — Oh! vous pensez bien que c'était une plaisanterie! mais j'avais quelque chose à vous demander... Vous avez là de bien jolis bouquets... il me paraît que vous aimez aussi la fleur d'oranger? — Oui... oui... j'aime beaucoup cette odeur-là... c'est bon pour les nerfs, et je suis très-nerveux, moi. — Il y a beaucoup de sympathie entre nous, car ces bouquets-là ressemblent étonnamment à ceux qui parent ma chambre... et que vous admirez chez moi. — C'est vrai... oui... c'est même ce qui m'a donné l'idée d'en avoir aussi, je me rappelle à présent.—Et votre bouquetière est-elle aussi la mienne?...

Il ne sait que répondre, et sa tête disparaît un moment sous sa couverture.

— Eh bien! mon voisin? — Moi... je n'ai pas de bouquetière en titre... je vais tantôt chez l'une... tantôt chez l'autre... — Allons, monsieur Raymond, pourquoi feindre avec moi... est-ce donc là cette confiance dont vous vouliez me donner l'exemple?... Craignez-vous de me fâcher?... Oh! soyez tranquille, depuis longtemps je ne songe plus à cette petite Nicette!...

Cette fois il sort entièrement sa tête de dessous la couverture; il me regarde d'un air joyeux et surpris.

— Quoi! vraiment, vous ne pensez plus à la petite bouquetière? — Moi, je n'y ai jamais songé!... — Eh bien! en vérité, je m'en doutais presque!... D'ailleurs nous avions madame de Marsan... qui devait nous occuper considérablement! — Laissons là madame de Marsan, et contez-moi vos amours avec Nicette... — Oh! ce ne sera pas long!... je vous avoue que j'en suis excessivement amoureux!... vous savez qu'elle est jolie... —Un minois chiffonné!... — Diable! chiffonné!... vous appelez cela chiffonné!... vous êtes difficile. — Enfin? — Je vais lui faire la cour presque tous les soirs. D'abord, elle faisait un peu la petite sau-

vage; mais j'ai si bien su l'enjôler, que maintenant elle ne peut se passer de moi... et je suis sûr qu'elle m'adore... — Elle vous l'a dit? — A peu près; d'ailleurs ces choses-là n'ont pas besoin de se dire... cela se voit!... je connais si bien les femmes!.... — Vous êtes plus heureux que moi... Et vous avez triomphé? — Pas encore tout à fait, mais cela ne tardera pas, je mène la chose grand train. Tenez, avec les femmes, de l'assiduité, de la ténacité, de l'amabilité, et on est certain de la victoire!.... Oh! je suis un roué, moi, un madré!... et il faut cela pour plaire!... Le sentiment, la tendresse, les soupirs, c'était bon autrefois; maintenant, à la première rencontre, on agace; à la seconde on lutine, à la troisième on prend un baiser... un genou, on pince partout, et on séduit.

Je ne suis pas maître d'un mouvement de colère. — Voilà donc celui qu'elle aime!... dis-je en me levant brusquement. Raymond, que mon action a effrayé, est de nouveau rentré sous sa couverture. — Est-ce que vous avez encore des crispations? me crie-t-il sans se montrer. — Non, non, je n'ai rien... Adieu, monsieur Raymond; soyez heureux... et surtout faites le bonheur de Nicette.

Je m'éloigne en prononçant ces mots; je rentre chez moi, je m'y enferme... Là, du moins, je puis donner un libre cours aux passions qui m'agitent et que j'ai eu la force de contenir chez Raymond. Mon âme est tour à tour en proie à l'amour, à la jalousie, au dépit et à la plus sombre tristesse. Je veux prendre sur moi et surmonter une faiblesse dont je rougis; je sors. Pendant huit jours, je vais dans le monde, et je me livre à tout ce qu'on y appelle plaisir... Mais ce qui jadis me plaisait, n'a plus maintenant aucun charme pour moi. Je vais aux bals, aux spectacles, aux concerts, dans les fêtes, dans les soirées les plus brillantes... partout je m'ennuie et me déplais... partout je porte au fond du cœur un noir, une mélancolie, un abattement que je ne puis surmonter.

J'aime à rentrer chez moi; je m'y trouve mieux... j'y cherhe de nouvelles peines dans mes souvenirs... mais ces peines ont un charme que je ne goûte pas dans le monde. Cependant, si je veux l'oublier, il faut quitter ce logement. Comment ne point penser à elle dans cette chambre, sur ce lit où elle a couché!... tout, dans cette chambre, me la rappelle et nourrit mon amour; il faut m'en éloigner. Quittons Paris, dont le séjour m'est désormais insupportable... L'éloignement, le changement de lieu, et le temps qui, dit-on, triomphe de tout, voilà les remèdes que je dois opposer à la folle passion qui me domine. Allons voir ma sœur; elle ne m'attend plus, mais elle me recevra toujours avec plaisir; du moins je verrai des êtres qui m'aiment... Il me semble maintenant que cela me fera du bien. Mes préparatifs sont promptement terminés. Je ferme mon logement... que je garde, quoique résolu à ne plus l'habiter. Je défends à madame Dupont d'y laisser pénétrer personne autre qu'elle, qui doit en avoir soin. J'en paye deux termes d'avance, et je pars pour me rendre chez ma sœur.

Chapitre XXVIII. — Vie de province.

J'arrive à la campagne qu'habite ordinairement ma sœur. Je remarque de loin que les volets des fenêtres sont fermés. Seraient-ils en voyage?.. Elle me l'aurait écrit. Je vais sonner à la grille; le jardinier vient ouvrir, et m'apprend que M. et madame Déneterre sont allés passer l'hiver à Melun, et qu'ils ne viennent plus à leur campagne que le dimanche lorsqu'il fait beau temps. Allons à Melun, ce n'est qu'à une petite lieue, je vais faire ce trajet en me promenant. Il commence à faire nuit, mais la lune éclaire la route. Chemin faisant, je cherche la raison qui a fait changer de manière de vivre à mes chers parents. Ils ne devaient jamais quitter leur maison de campagne!... mais ils sont mariés depuis quelques années, et commencent à n'avoir plus autant de choses à se dire. Alors les soirées d'hiver auront paru longues, et on a songé à les passer à la ville. Voilà toujours comment se terminent ces beaux plans de conduite!... Existe-t-il quelque chose au monde à l'abri des effets du temps?

J'aperçois les premières maisons de Melun, jolie petite ville où l'on s'amusait autrefois, et qui me paraîtra peut-être charmante, puisque Paris me semble insupportable. Ce qu'il y a de certain, c'est que le changement de lieu amène nécessairement des distractions, et les distractions sont le meilleur remède aux peines du cœur et de l'esprit. Je ne suis point d'ailleurs un Werther, je n'ai nullement l'envie d'aller nourrir mon amour et ma douleur dans les forêts et sur le bord des précipices; je cherche, au contraire, à me guérir : c'est le parti le plus sage; cela est moins romantique à la vérité, mais c'est plus dans la nature, et je suis pour le naturel.

Je me suis fait donner l'adresse de ma sœur. Je traverse une partie de la ville, qui danserait dans le faubourg Saint-Germain. Je trouve bientôt la maison de Déneterre. En province, un ménage habite seul une maison, tandis qu'à Paris trois familles demeurent souvent sur le même carré. J'avoue qu'il est plus agréable d'être seul dans sa maison, de pouvoir y faire ce qu'on veut sans craindre d'incommoder ses voisins, de ne point rencontrer sur son escalier des figures désagréables, des domestiques malhonnêtes, des enfants hargneux, de ne point trouver sur son paillasson les ordures d'un chien ou d'un chat, lorsque, par propreté, on n'a point de bêtes chez soi, et enfin de pouvoir mettre son portier à la porte quand il vous manque de respect, tandis qu'à Paris il faut le payer lorsqu'il fait l'insolent, au risque de passer la nuit dans la rue ou au corps-de-garde, pour peu que vous ayez oublié l'heure chez vos amis. Voici déjà de grands avantages en faveur de la province.

Ma sœur fait un cri de surprise et de joie en me voyant; elle me saute au cou, m'embrasse. — C'est toi, me dit-elle, mon cher Eugène! En vérité, je ne comptais plus te voir avant le printemps prochain... Ah! c'est bien aimable à toi de te souvenir enfin de tes bons amis.

Je ne lui dis pas que le désir de fuir Nicette m'a seul fait quitter Paris : cela est inutile; je veux d'ailleurs éviter les commentaires de ma chère Amélie, qui est un peu bavarde, ce qui doit être quand on habite la province, où l'on n'a pas assez d'occupations pour ne point se mêler des affaires de ses voisins.

Ma sœur envoie chercher son mari, qui est allé faire sa partie de billard avec quelques amis. — Il ne passe donc plus toutes ses soirées chez lui? dis-je à Amélie. — Oh, mon ami! l'hiver, les soirées sont bien longues, et il faut faire quelque chose.... En province, on joue, c'est le goût général; il faut bien s'y conformer et faire comme les autres. — C'est juste, c'est ce que j'ai toujours pensé, et ce que je disais lorsqu'en te mariant tu faisais des plans de conduite..., qui ne ressemblaient à rien. Tu me disais alors que j'étais un étourdi, un fou, parce que je me moquais de tes projets de retraite et de ce bonheur que tu devais goûter dans la solitude... et cette solitude, tu l'as quittée cependant! — Oh! pour l'hiver seulement; car alors la campagne est bien triste, on n'y voit personne, on ne peut se promener. Tout le monde se réunit à la ville; on donne des soirées, on joue, on danse quelquefois, on s'y amuse enfin... Voilà pourquoi nous y sommes venus. Que veux-tu? il faut bien faire comme les autres. — Mais je trouve cela fort naturel... Enfin, tu es heureuse, n'est-ce pas? — Oui, mon ami, très-heureuse!... Mon mari est un fort bon enfant!... un peu entêté cependant, et ne voulant pas toujours m'écouter lorsque je lui prouve que j'ai raison; c'est ce qui fait que nous nous disputons quelquefois... mais ce n'est rien!... — Non!... d'ailleurs, ne faut-il pas faire comme les autres?... — Tu n'as pas encore embrassé mes enfants, mes deux petits garçons... ils sont charmants, de vrais diables!... mais de l'esprit; ah!... tu en jugeras. — Où sont-ils donc? — Ils sont couchés... il est près de huit heures. — Il ne faut pas les réveiller. — Non, tu les verras demain... Il y a plus d'un an que tu n'es venu nous voir... il y a quinze mois au moins!... depuis ce temps ils ont bien grandi!... L'aîné a maintenant quatre ans, le cadet en a trois... Tu nous diras à qui ils ressemblent.

L'arrivée de Déneterre interrompt notre conversation : mon beau-frère me témoigne tout le plaisir que lui cause mon arrivée; il m'embrasse avec franchise et cordialité, m'engage à passer avec eux l'hiver à Melun, et je lis dans ses yeux que son cœur est d'accord avec sa bouche; j'ai seulement remarqué qu'en entrant il tenait une queue de billard qu'il a posée dans un coin. Nous causons un instant d'affaires, de nouvelles de Paris. Déneterre est content : sa filature lui fait gagner de l'argent, son commerce va bien, il espère dans quelques années pouvoir se retirer et vivre de son bien.

Pendant que nous causons, Amélie va, vient, donne des ordres, me fait préparer une chambre, m'engage à prendre quelque chose avant le souper. — Je ne soupe jamais, lui dis-je. — Tu souperas ici, mon ami; c'est une des habitudes de la province, et je t'assure qu'elle n'est pas désagréable. — Soit, je souperai quand j'aurai faim. — A propos de manger, dit Déneterre, où sont donc mes enfants? pourquoi ne viennent-ils pas embrasser leur oncle? — Mon ami, ils sont couchés, dit Amélie. — Couchés!... déjà!... cela n'a pas le sens commun!... tu les couches de trop bonne heure. — Cela est nécessaire à leur santé. — Des garçons n'ont pas besoin de tant dormir. — Des garçons qui courent et jouent toute la journée doivent, le soir, avoir besoin de repos. — Enfin je veux qu'ils embrassent leur oncle. — Ils l'embrasseront tout aussi bien demain matin. — Demain!... demain!... ce ne sera pas la même chose... Je vais les chercher... — Les réveiller!... par exemple! je voudrais bien voir... pour les rendre malades... — C'est vous qui les rendrez malades en les faisant dormir comme des marmottes. — Vous verrez que je ne serai pas maîtresse de mes enfants. — Ce sont des garçons, c'est à moi de les former. — Vous n'y entendez rien; d'ailleurs ce n'est pas ma faute si vous ne me faites point de filles.

Comme je vois que la discussion s'échauffe, je me hâte de changer la conversation en allant prendre la queue de billard, que je présente à Déneterre. — C'est à toi cette queue?... — Oui... tiens, c'est une queue d'honneur que j'ai gagnée dernièrement à la poule. — Ah! tu joues à la poule? — Tous les soirs : j'y suis de la première force. — Eh bien! va continuer ta partie : tu sais qu'entre nous il n'y a pas de cérémonie; d'ailleurs je suis fatigué, et je vais aller me coucher. — A demain en ce cas, me dit Déneterre en reprenant sa queue d'honneur avec empressement; demain tu seras des nôtres, et tu verras combien j'ai acquis depuis l'année dernière, surtout depuis que je me sers de queues à procédés.

Déneterre nous quitte, et Amélie me conduit à ma chambre en me faisant visiter une partie de la maison, et me donnant le détail de tout ce qu'elle y a fait faire depuis peu et des embellissements qu'elle projette encore. Je retrouve dans la conversation de ma sœur quelque

chose de celle de ce monsieur avec qui j'ai dîné à la campagne de madame de Marsan, et qui s'étendait si complaisamment sur les détails de sa basse-cour et de son poulailler. Mais je commence à concevoir que pour les gens qui n'ont pas autre chose à faire, l'histoire de la naissance d'un poulet et l'éducation d'un lapin doivent avoir beaucoup d'intérêt.

Tout en causant, je demande à ma sœur si elle a souvent des disputes avec son mari. — Des disputes! me répond-elle d'un air surpris; mais nous n'en avons jamais. — Cependant il m'a semblé que tout à l'heure... — Ah! tu prends cela pour une dispute, toi! eh! mon ami. ce n'est rien... dans la journée nous avons cent petites discussions pareilles; mais ce ne sont pas là des disputes!.... Ecoute donc, quand on vit ensemble, il est bien difficile d'être constamment du même avis. — Il me semble que cela vaudrait mieux! — C'est impossible!... Ah! mon cher Eugène, on voit bien que tu es garçon! tu n'entends rien à la vie conjugale; mais, avant peu, j'espère que tu connaîtras les douceurs du mariage, dont tu ne te fais pas encore d'idée!... — Non; pour cela, j'avoue que je ne m'en fais aucune idée. — Patience, cela viendra... Bonne nuit, mon cher Eugène; à demain.

Ma sœur me quitte; je me couche en réfléchissant à la manière de vivre dont Amélie et son mari viennent de me donner un échantillon: c'est pourtant un ménage charmant, à ce que tout le monde dit. Ce qu'il y a de certain, c'est que ma sœur est sage et fidèle à son mari, et que Déneterre aime beaucoup sa femme et ses enfants. Pourquoi donc se disputent-ils souvent?... Allons, je vois que ma sœur a raison : je veux raisonner sur le bonheur conjugal, et je ne sais pas ce que c'est. Dormons, cela vaudra mieux.

La route m'avait fatigué; mais la vue de ma sœur et de son mari m'a distrait de ma mélancolie, car toutes les peines finissent par céder au temps et aux distractions. Je m'endors plus calme que je ne l'ai été depuis longtemps, et mon sommeil se serait sans doute prolongé fort avant dans la matinée, si mes chers neveux ne se fussent chargés de me réveiller. A sept heures du matin, j'entends un grand bruit dans ma chambre; je me sens tirer par une jambe et par un bras: j'ouvre les yeux, et je vois les deux enfants de ma sœur qui sont grimpés sur mon lit et s'amusent à me faire des niches et à se rouler sur moi... Pendant que je les regarde, encore à demi endormi, des éclats de rire éclatent derrière moi; je tire mon rideau, et j'aperçois Déneterre assis à deux pas du lit et riant de ma surprise.

— Eh bien! les voilà, me dit-il : comment les trouves-tu? — Mais ils se portent fort bien, à ce que je vois. — N'est-ce pas qu'ils sont gentils? — Fort gentils; oui, vraiment... — Ah! j'en ferai des lurons, va!... Ils sont d'une gaieté, d'une vivacité... — Je m'en aperçois; dis-leur donc de ne point me pincer si fort... En voilà un qui ne veut pas me lâcher le mollet... — C'est pour jouer... mon ami... Tous les matins je suis réveillé comme cela... Dis-moi, est-il un plaisir plus doux? — Oui; pour un père, cela doit être charmant... mais pour un oncle, vois-tu, cela n'a pas tout à fait le même charme. — Eh! parbleu, il ne tient qu'à toi de connaître ce bonheur-là : marie-toi, tu auras des enfants; ils te caresseront comme ceux-ci me caressent... — Oh! c'est sans doute ce que je ferai quelque jour. — Allons, lurons, embrassez votre oncle, et laissez-le s'habiller.

Les lurons, pour me prouver leur amitié, se jettent à plat ventre sur moi, me saisissent la tête, et en m'embrassant se débarbouillent et se mouchent sur mes joues et mon nez : c'est à qui me baisera davantage. J'étouffe, je demande grâce; le papa est obligé de leur ordonner de finir, mais ils ne l'écoutent pas plus que moi et vont toujours leur train. Heureusement ma sœur arrive; alors la scène change : elle s'avance avec humeur vers son mari.

— Comment! vous avez amené ces enfants à leur oncle avant que je les aie débarbouillés, peignés, lavés, habillés? — Eh bien! qu'est-ce que cela fait, ma chère amie? est-ce qu'il faut être en grande tenue pour venir dire bonjour à son oncle? — Il n'est pas question de grande tenue; mais j'étais bien aise qu'Eugène les vît d'abord un peu propres, et quand une fois ils sont à jouer, il n'y a plus moyen de les tenir bien arrangés... Mais vous faites tout sans me consulter!... — Ma sœur, je t'assure que je les trouve fort gentils comme cela. — Allons, messieurs, le déjeuner vous attend.

Le mot de déjeuner fait déguerpir mes petits gaillards; ils sont bien vite en bas de mon lit, et je puis me lever.

Il me paraît que les exemples du bonheur conjugal se succèdent avec rapidité chez ma sœur. Il me semble cependant que si je me marie je ne les prendrai pas pour modèles dans la manière d'élever les enfants. Mais je ne suis arrivé que d'hier au soir; attendons avant de juger.

Je descends rejoindre la famille dans la salle à manger. Tout en déjeunant, Amélie et son mari me content leur manière de vivre. Le matin, les affaires, le travail, ou la promenade lorsqu'on a du temps à soi; le soir, Déneterre va au café faire sa poule, pendant que sa femme fait sa toilette pour aller en société, ce qui arrive souvent. On a tous les jours de la semaine pris. Le lundi, chez le notaire, réunion choisie. Les personnes les plus famées de la ville s'y rendent. On y joue peu, mais on y parle politique, et l'on y sait les nouvelles de tous les cabinets de l'Europe; on y discute les intérêts de chaque puissance et on y lit le *Moniteur*. Le mardi, on se rend chez un ancien négociant retiré du commerce: c'est un homme riche et qui reçoit avec luxe. On prend chez lui de la bière, des échaudés, de l'eau sucrée à la fleur d'oranger. On y joue gros jeu : le boston à six blancs et l'écarté à cinq sous; quelquefois même les paris montent à soixante-quinze centimes. Mais aussi on y distille tous les jeux; le whist et le boston y sont joués dans la perfection. On ne demande six levées que lorsqu'on en a huit, et on ne soutient qu'avec une indépendance : aussi est-il fort rare de voir faire une remise dans la soirée. Le mercredi, on va chez la veuve du greffier, qui a quatre demoiselles à marier et point de fortune à leur donner. Là, on joue à des jeux innocents; on fait des charades, des proverbes. D'abord cela n'use point de cartes, et demande moins de chandelles; et puis, en jouant aux petits jeux, les jeunes gens font plus vite connaissance avec les demoiselles. On se parle, on rit ensemble. Plus d'une passion s'est formée au corbillon et à la petite boîte d'amourettes. En faisant une confidence on peut glisser un mot d'amour; en boudant on peut se dire bien des choses!... C'est comme cela que se sont faits plus d'un mariage; et quand on a quatre filles à pourvoir, on ne doit rien négliger. Du reste, tout s'y passe fort bien. La plus stricte décence préside aux petits jeux, et le colin-maillard assis y est défendu.

Le jeudi, c'est chez un ancien conseiller que l'on s'assemble. Tout le monde n'y est point reçu; c'est la haute société. Il est défendu d'y parler politique, guerre, affaires d'Etat et bruits de journaux. On n'y joue point, parce que c'est un mauvais exemple à donner à la jeunesse; on n'y danse pas, parce que madame la conseillère, qui est vieille et coquette, ne pouvait jamais trouver de cavalier; on n'y fait point de charades, parce que cela dérange l'ordre d'un appartement, peut faire écorner les meubles et déchirer les rideaux; on n'y joue point aux petits jeux, parce que M. le conseiller trouve cela indécent; et on n'y prend rien, parce que les gens bien élevés n'ont jamais besoin de se rafraîchir. Du reste, on peut dire et faire ce que l'on veut, et il est permis de s'y amuser beaucoup.

Le vendredi, on va chez un électeur dont la femme, qui est jeune et jolie, suit toutes les modes de la capitale. Là on fait tout ce que l'on veut : point de gêne, point de cérémonie. Il est permis de danser, de chanter, lorsqu'on en a envie. On y fait quelquefois de la musique, parce qu'il y a un piano. On y joue tous les jeux, depuis le loto jusqu'aux échecs; et l'on peut y risquer un sou ou un louis, suivant son plaisir. On y dit ce qu'on veut; on rit, on plaisante, et on parle suivant son goût; les opinions sont libres; on y trouve presque tous les journaux, et enfin on y prend toutes sortes de rafraîchissements et de gâteaux. C'est à l'instar des soirées de la Chaussée-d'Antin, à Paris.

Le samedi... ah! pour ce jour-là, c'est chez ma sœur que l'on se rassemble. — Tu verras, me dit-elle, comme nous nous amusons!... c'est un bruit, un train!... on ne s'entend pas!... mais on rit!... Ah!... c'est à qui sera le plus gai! Enfin quelquefois le temps passe si vite, que l'on est encore chez moi à dix heures et demie. — A dix heures et demie... du matin! — Mais non, du soir : es-tu fou? — Est-ce que cela est tard? — Je le crois bien!... l'habitude est de se retirer à dix heures précises. — Ah! mon Dieu!... je ne m'étonne plus si tes enfants vont te réveiller avant sept heures! Enfin, le dimanche? — Ah! le dimanche on se réunit chez M. le maire. Il y va toujours beaucoup de monde. On a la jouissance d'un billard, et outre cela on fait danser la jeunesse. Tu juges combien on doit s'y divertir. Voilà, mon cher Eugène, l'emploi de toute notre semaine. Tu vois que ce sont tous les jours de nouveaux plaisirs et que nous n'avons pas le temps de nous ennuyer. — Vous n'avez point de spectacles? — C'est fort rare, mais on s'en passe. — Point de concerts? — Bah! et ceux que nous faisons entre nous!... et puis, dans les beaux jours, les promenades dans les environs, qui sont charmants!... le petit bois de la Rochette, Trois-Moulins, mille endroits délicieux! et la pêche, et la chasse, et les nouvelles de la ville, les petites intrigues que tout le monde connaît au bout de huit jours, les querelles, les propos, les caquets, les modes, dont on s'occupe encore plus ici qu'à Paris; et les fêtes, les dîners! les baptêmes, les mariages... Oh! les mariages surtout!... qui nous donnent de l'occupation pour un mois!... Ah! tu verras, mon frère, que l'on s'amuse en province beaucoup plus qu'à Paris.

Ma sœur ne s'interrompt dans son récit des agréments de la province que parce qu'elle s'aperçoit que son mari fait boire du café à ses petits garçons, ce qui amène une légère *discussion*. — Pourquoi fais-tu prendre du café à ces enfants? cela ne leur vaut rien... — Bah!... — Cela leur agite les sens. — Bah! — Et puis ils ne dorment pas de la nuit... — Bah! bah! — Ah! que tu m'ennuies avec tes bah! bah!... enfin je ne veux pas qu'ils en prennent. — Pour une goutte... — C'est égal! — Il y a plus des trois quarts de lait. — Quand il y en aurait le double, cela ne fait rien. Venez ici, messieurs, et n'en buvez plus.... — J'en veux, moi!... — Tiens, bois, mon garçon... — Voulez-vous m'obéir bien vite!... — Allons, laisse-les donc tranquilles. — Non, je ne veux pas qu'ils en boivent.

Et ma sœur saisit la tasse, et son mari la retient, et les enfants pleurent. Heureusement la tasse tirée par chacun finit par se casser; le café est répandu, ce qui met fin à cette scène de plaisirs domestiques, auxquels j'ai de la peine à m'habituer. Cette journée est employée à me faire voir la ville et à me conduire chez les intimes connaissances. Je me laisse mener partout où l'on veut; je suis d'une complaisance,

d'une docilité qui enchantent ma sœur. Elle me trouve beaucoup plus sage et plus raisonnable que lors de mon dernier voyage.

Après le dîner, Déneterre me fait faire une poule à son café; puis nous allons ensuite chercher ma sœur pour nous rendre à une réunion. Nous sommes au jeudi; c'est malheureux pour moi. Je tombe précisément sur la soirée de l'ancien conseiller, où je ne vois que des mines froides, pincées, et des tournures roides et compassées. Heureusement l'on n'y va qu'à huit heures et demie, l'on en sort à dix heures moins un quart, ce qui réduit la soirée à cinq quarts d'heure, dont le premier tiers doit être compté en saluts et révérences, le second en approbations de tête et échanges de lieux communs, et le troisième en bâillements que l'on dissimule avec sa main, son mouchoir ou sa tabatière.

La soirée du lendemain est chez l'électeur; elle me dédommage un peu de l'ennui de la veille : là je trouve quelques jolies femmes et un peu plus d'aisance et de gaieté. En une semaine je parcours le cercle des réunions et je connais toute la ville; partout je suis bien reçu : je suis riche et garçon; en voilà plus qu'il n'en faut pour me faire bien accueillir.

Je commence à m'accoutumer aux discussions conjugales et aux espiègleries de mes neveux, qui sont en effet de vrais diables. A tout prendre, je conçois que ma sœur et son mari soient heureux : dans le plus beau temps de la vie il survient des orages, il faut des ombres à un tableau pour en faire ressortir la lumière. Leurs querelles ne les empêchent pas de s'aimer, et les défauts de leurs enfants sont des grâces à leurs yeux. Si je me marie cependant, j'espère ne point avoir autant de petites *discussions* avec ma femme, et je compte élever mes enfants d'une tout autre manière; mais peut-être aurai-je des chagrins que ma sœur et son époux ne connaissent point.

Voilà quinze jours que j'habite la province. Je ne puis pas dire précisément que je m'y amuse, mais enfin je ne m'y déplais pas. La nouveauté du genre de vie, les figures originales que je vois chaque soir, l'amitié de ma sœur et de son mari, tout cela me distrait : le temps fait son effet, ma tristesse se dissipe, je redeviens ce que j'étais autrefois. Cependant je n'ai pas oublié entièrement Nicette; je l'aime toujours, je le sens; mais lorsque son souvenir se présente à ma pensée, j'ai la force de l'éloigner, et j'impose silence à mon cœur.

Je voudrais bien devenir amoureux de nouveau... ne fût-ce qu'un caprice, une de ces flammes qui m'embrasaient si vite autrefois; peut-être cela me guérirait-il entièrement; mais maintenant c'est en vain que j'en ai le désir, je ne puis plus éprouver tout cela!... Je regarde autour de moi... Je vois cependant quelques jolies femmes... quelques figures faites pour plaire, mais je ne vois rien qui ressemble à Nicette.

CHAPITRE XXIX. — Mademoiselle Pélagie. — On veut me marier.

Ma sœur, qui est vraiment fort bonne femme (à ses petits entêtements près), est enchantée de ce que je ne parle point de retourner à Paris. Elle se met en quatre pour me procurer chaque jour ce qu'elle appelle de nouveaux plaisirs; elle serait si contente de me fixer à Melun! De temps à autre elle me demande mon opinion sur les demoiselles que j'ai vues la veille; elle entre dans de grands détails sur les vertus, les talents et les qualités de chacune... puis elle vante les douceurs de l'hymen, le bonheur d'avoir des enfants, ce qui ne l'empêche pas le moment suivant de crier après ses garçons et de se disputer avec son mari; mais il est convenu que cela entre dans les douceurs du mariage. Ah! ma chère sœur! je vous vois venir! vous en revenez à votre projet favori; vous voulez enfin que je fasse comme les autres, car c'est là votre refrain continuel; et puis marier son frère est une affaire si importante dans une petite ville!..... Quelle source d'entretiens, de confidences, de visites, de fêtes, de toilettes nouvelles!... et par conséquent quelle source de plaisirs!...

Jusqu'à présent je ne me suis pas laissé tenter. Je commence cependant à croire aussi qu'il faut faire comme les autres, surtout lorsqu'on a perdu ce désir de voltiger, cette envie de toutes les belles si commune aux jeunes gens. Depuis longtemps il n'y en a plus qu'une dont j'ai envie!... mais, puisqu'elle m'a trompé, il faut bien l'oublier aussi.

Je remarque depuis quelques jours que ma sœur paraît plus satisfaite; je la vois souvent chuchoter avec Déneterre, qui finit toujours par faire tout ce qu'elle veut. On me vante encore davantage les douceurs de l'hymen, mais on ne me fait plus l'éloge d'aucune des demoiselles que j'ai vues... on a quelque nouvel espoir : je saurai bientôt à quoi m'en tenir.

— Ce soir, me dit Amélie, je soignerai davantage ma toilette. Tu m'accompagneras, n'est-ce pas, mon cher Eugène? C'est le jour de madame Lépine (la femme de l'électeur); et on dit qu'il y aura beaucoup de monde. — Mais il me semble que je vois toujours les mêmes personnes... — Oh! ce soir il y aura de nouvelles figures pour toi; madame de Pontchartrain est revenue de sa campagne, elle sera à la réunion. — Quelle est cette madame de Pontchartrain? — Une personne fort respectable qui a sept mille livres de rente et soixante-dix ans.

Tout cela est très-respectable en effet, mais je ne vois pas ce qu'il y aura d'intéressant pour moi à voir madame de Pontchartrain : attendons la soirée; je saurai sans doute le mot de l'énigme.

Après le dîner ma sœur se met à sa toilette. Je croyais à Paris que les femmes y étaient coquettes, mais depuis que j'habite la province je rends justice aux belles de la capitale, qui passent deux heures de moins devant leur miroir que les beautés d'une petite ville. Déneterre est allé faire sa poule; je me promène dans le jardin pendant que ma sœur s'habille : pour la première fois je m'impatiente de sa lenteur; il me tarde d'arriver chez madame Lépine, moi qui d'ordinaire n'accompagne Amélie que par complaisance... mais on a quelquefois des pressentiments.

Enfin ma sœur est prête; Déneterre revient : nous partons; nous sommes bientôt arrivés; le chemin ne peut être long dans une petite ville. On nous annonce, car en province vous n'entrez pas dans un salon de bonne compagnie sans vous faire annoncer. Je promène mes regards sur la société... je ne remarque rien de nouveau; j'en ai presque de l'humeur : mais, pendant que madame Lépine arrange les parties, je vois ma sœur aller près d'elle, je l'entends lui dire : — Mon frère ne jouera pas aux cartes ce soir : ne comptez pas sur lui pour le boston ni le reversi; il préfère les petits jeux.

Je n'ai pas dit un mot de cela à ma sœur : d'où vient donc qu'elle agit ainsi sans me consulter? Je vais aller lui en demander l'explication, lorsque le domestique annonce : — Madame de Pontchartrain et sa nièce...

Ah! il y a une nièce!... je commence à deviner. Tous les regards se tournent vers la porte : je fais comme tout le monde, et je vois entrer une grande femme sèche, maigre, jaune, mais qui, malgré son âge, se tient fort droite et paraît avoir conservé toute la vivacité de la jeunesse : c'est la tante; glissons vite sur elle, et occupons-nous de la nièce.

Un murmure flatteur se fait entendre à son entrée dans le salon. En effet, cette nièce est fort jolie, d'une taille moyenne, mais bien prise, se tenant un peu roide, mais cela tient à l'éducation : du reste, ses traits sont réguliers, son teint rosé, ses cheveux très-beaux et ses yeux fort grands; quant à leur couleur, je ne puis encore la connaître, car on les tient constamment baissés.

Pendant que madame Lépine va au-devant de madame de Pontchartrain et de sa nièce, et que toutes les jeunes personnes chuchotent ensemble en examinant la nouvelle venue, à laquelle elles cherchent à coup sûr quelques défauts, qu'elles ne tarderont pas à trouver, car les femmes ont une grande adresse pour voir d'un coup d'œil ce qui peut nuire à leurs rivales, je vois ma sœur me regarder à la dérobée, et chercher dans mes yeux l'impression que la vue de mademoiselle de Pontchartrain a produite sur mon cœur.

Ah! ma pauvre Amélie!.... mon cœur est bien tranquille!.... tranquille... hélas! non, il ne l'est pas encore, mais ce n'est point cette jeune personne qui l'agite!... Je le voudrais : elle est fort jolie, elle doit plaire, et je serais enchanté de l'aimer.

La nièce se nomme Pélagie; je viens de l'entendre appeler ainsi par sa tante, qui est allée se placer à une table de whist et n'en bougera pas jusqu'au moment de se retirer. Elle exhorte sa nièce à s'amuser, à être moins timide; Pélagie rougit et répond bien doucement : — Oui, ma tante. Cette jeune personne paraît être la candeur même.

Madame Lépine s'empare de mademoiselle Pélagie et la conduit au cercle des petits jeux. Je me place à côté d'elle : je suis curieux de faire connaissance avec cette jeune innocente; je m'aperçois que toutes les demoiselles se regardent en me voyant mettre ma chaise près de celle de Pélagie; le dépit et la jalousie brillent déjà dans leurs yeux!... En province on interprète si vite la moindre action, la plus légère préférence! mais peu m'importe ce que pensent ces demoiselles, je suis bien le maître de faire ce qui me plaît.

Comme les jeunes personnes sont peu charitables entre elles!... Les demoiselles qui viennent d'habitude aux soirées jouissent de l'embarras, de la timidité de la nouvelle venue, et cherchent à l'augmenter encore en lui proposant au jeu les questions les plus difficiles, en lui faisant faire ce qui doit le plus l'embarrasser. Je m'aperçois de ce petit manége, et je tâche de mettre mademoiselle Pélagie plus à son aise. Une fois elle a voulu me remercier, elle a commencé une phrase dont je n'ai pu entendre la fin; mais elle a levé un moment les yeux, et j'ai pu voir qu'ils sont d'un bleu fort tendre et d'une expression assez douce.

Madame Lépine, qui est fort aimable et s'occupe de tout ce qui peut amuser sa société, demande à madame de Pontchartrain si sa nièce est musicienne. — Oui, madame, répondit la vieille tante : Pélagie chante et s'accompagne sur le forte.

Aussitôt toutes les demoiselles supplient Pélagie de se faire entendre, de leur chanter quelque chose. Elles espèrent trouver matière à critiquer. Pélagie se défend bien gauchement; elle examine sa tante; celle-ci lui lance un regard qui signifie clairement *chantez*, et la jeune personne se lève; je la conduis au piano, je lui propose de l'accompagner. — Non, monsieur, me répond-elle; je m'accompagnerai bien moi-même.

A coup sûr une autre m'eût remercié tout autrement; mais Pélagie est l'innocence même, et je vois qu'elle ne sait pas farder ses discours.

Elle nous chante une vieille romance en six couplets. On y parle d'amour : on ne s'en douterait pas en écoutant Pélagie, qui ne donne aucune expression ni à son chant ni à son instrument. Certainement une demoiselle de Paris, même en sortant de son pensionnat, aurait joué

et chanté beaucoup mieux que cela ; elle aurait tourné les yeux avec grâce, tandis que celle-ci ne les a pas levés de dessus les touches ; elle aurait mis de l'âme aux expressions de tendresse, tandis que celle-ci les a débitées bien froidement. La comparaison ne semble pas d'abord avantageuse à Pélagie ; mais, en réfléchissant que ce qui l'empêche de briller prouve son innocence et sa candeur, je trouve, moi, que sa gaucherie tourne entièrement à son avantage.

Ma sœur est dans le ravissement. Elle m'a vu m'asseoir près de Pélagie, lui adresser souvent la parole, la conduire au piano, la ramener à sa chaise !... en voilà plus qu'il n'en faut pour annoncer un commencement d'amour, et cela doit naturellement finir par un mariage.

La soirée se termine ; chacun va se retirer, mais Amélie trouve auparavant le moment de me présenter à la grand'tante, qui m'honore d'un coup d'œil presque gracieux. En descendant l'escalier, je me trouve près de Pélagie ; je ne puis faire autrement que de lui offrir la main : la demoiselle regarde sa tante ; un coup d'œil lui permet d'accepter, et on me tend la main bien gauchement. J'ai soin de ne prendre que le bout des doigts ; je me forme aux manières et aux usages de la ville. Enfin, ces dames, qui demeurent à deux pas, sont bientôt devant leur porte, où nous les laissons après les trois saluts de rigueur, et je remarque que mademoiselle Pélagie est très-forte sur les révérences.

Quand nous sommes rentrés, Amélie amène la conversation sur mademoiselle Pélagie ; je m'y attendais ; je la laisse parler avec son mari. C'est à qui renchérira sur son éloge : — C'est une jeune personne charmante !... — Vraiment ! c'est bien la plus jolie demoiselle de Melun — Et cela est parfaitement élevé !... — Supérieurement !... une éducation sévère ; mais aussi quelle tenue !... quelle décence dans le monde !... — C'est la candeur personnifiée. — Elle est excellente musicienne. — Et on ne s'en douterait pas, parce qu'elle n'y met aucune prétention. — Sa tante n'a qu'elle pour héritière... c'est un excellent parti ! — Le mari qui l'aura ne fera pas une mauvaise affaire ! — Et il pourra compter sur la vertu de sa femme...

Impatientée de ce que je ne dis rien, ma sœur s'adresse enfin à moi. — Eh bien ! Eugène, dis-nous donc ce que tu penses de mademoiselle de Pontchartrain ? — Ma chère amie, que veux-tu que j'ajoute après l'éloge que tu viens d'en faire ? — Est-ce que tu n'es pas de notre avis ? — Mais à peu près... — Oh ! tu ne veux pas en convenir, mais j'ai fort bien vu que tu la trouves jolie... — Jolie, sans doute... — Bien élevée... — Pour bien élevée, je le crois, mais... — Enfin elle te plaît, mon cher frère... — Elle me plaît... ah ! par exemple... je n'ai rien dit qui prouve... — Mais je ne vois rien là que de très-naturel. Va, tes demoiselles de Paris ne pourront jamais ressembler à la charmante Pélagie. — Lui ressembler ! oh ! pour cela je suis de ton avis !...

Amélie paraît fort contente ; j'ai beau lui dire qu'elle se trompe ; elle est persuadée que je suis amoureux de Pélagie. Déneterre répète à chaque instant que ce serait un excellent mariage, et ne pouvant mettre fin à leurs discours, je prends le parti d'aller me coucher.

Pendant plusieurs jours rien de nouveau ne vient déranger le genre de vie établi chez ma sœur. Tous les soirs je l'accompagne à quelque soirée ; car, lorsque je veux m'en défendre, elle finit toujours par trouver le moyen de me faire céder à ses désirs. Je vois donc tous les soirs mademoiselle Pélagie, qui accompagne aussi sa tante, laquelle ne manque jamais de venir faire son whist ou son reversi, auquel elle joue même le matin avec trois douairières qui ne font plus autre chose depuis quinze ans, et pour lesquelles le jeu est une affaire si importante, que l'une pleure quand on lui coupe un roi, et qu'une autre a fait une maladie pour avoir *regorgé le quinola*.

Pélagie se place aux petits jeux, mais elle est toujours aussi timide, aussi embarrassée que le premier jour où je l'ai vue. Comme elle est fort jolie, les autres demoiselles n'ont point pitié d'elle ; quelques-uns des jeunes séducteurs de la ville sont venus lui adresser de ces galanteries, de ces jolies choses, que les gens d'esprit n'osent plus dire, parce qu'elles sont trop usées. Mais l'esprit des petits-maîtres de Melun ne paraît faire aucune impression sur celui de Pélagie, qui écoute bien froidement les compliments de ces messieurs, et ne leur fait pour toute réponse qu'une profonde révérence. Les jeunes gens, piqués de ne point produire plus d'effet, sont allés papillonner ailleurs. Seul, je suis resté fidèle à mademoiselle de Pontchartrain, et seul aussi j'obtiens d'elle des réponses un peu moins laconiques. Il est vrai que je ne lui fais pas de compliments embarrassants, et que je me mets à sa portée en ne l'entretenant que de sujets bien simples. Elle paraît un peu moins craintive près de moi ; elle commence à lever les yeux en me répondant ; je crois même qu'elle m'a souri deux fois !... Décidément elle m'a distingué.

La nouveauté de cette manière de faire sa cour m'amuse et me distrait. Mon cœur est toujours aussi calme près de Pélagie, et cependant, depuis que je la vois, je pense moins à Nicette. Cette jeune Agnès m'occupe, et, sans avoir pour elle de l'amour, je me trouve avec plaisir à ses côtés : sa jolie figure ne nuit pas, mais sa timidité, sa candeur m'attirent encore davantage.

Ma sœur ne dit plus rien, mais je vois qu'elle est fort satisfaite. La grand'tante m'accueille avec des manières très-aimables ; elle interrompt quelquefois son jeu pour me demander des nouvelles de ma santé, ce qui annonce l'extrême faveur dont je jouis près d'elle. Les demoiselles, à la vérité, ne me témoignent plus le même intérêt, ne font plus voir autant de plaisir à mon arrivée, et ne m'imposent plus de pénitence où l'on va s'embrasser ; mais comme je n'y attache aucun prix, je ne fais pas attention à leur indifférence. Les mamans enfin chuchotent en me regardant, tandis que les papas me sourient avec malice ; tout annonce que l'on s'attend à un grand événement, et je suis peut-être le seul qui ne pense pas à ce qui occupe toute la ville.

C'est Déneterre qui le premier m'ouvre les yeux. — A quand la noce ? me dit-il un soir en se frottant les mains. — Comment ! quelle noce ? — Eh ! parbleu ! la tienne !... — La mienne !... et avec qui ?... — Avec qui ! avec qui !... Ah ! tu fais le discret !... mais nous avons des yeux, mon cher, et nous savons à quoi nous en tenir. — Mais il me semble que j'ai des yeux aussi, et cependant je n'ai rien vu qui annonce... — Allons, mon cher Eugène, me dit à son tour ma sœur, pourquoi feindre davantage avec nous, tes bons amis ? Tu aimes Pélagie ; que dis-je ? tu l'aimes, tu l'adores ; j'en suis assurée... Toute la ville le sait de même ; oh ! ce n'est plus un mystère. — Ah ! toute la ville sait que... — Oui, mon ami... De son côté la jeune personne t'a distingué ; cela est aussi très-facile à voir : d'ailleurs personne ne devait prétendre l'emporter sur toi... La tante te trouve fort convenable ; elle connaissait notre mère ; elle fait grand cas de notre famille. En mariant sa nièce, elle lui assure mille écus de rente, et le reste de sa fortune à sa mort. Il me semble que cela n'est pas à dédaigner : avec ce que tu possèdes déjà, vous serez à votre aise, et vous ferez un ménage charmant. Dis-moi, maintenant, quand veux-tu que j'aille faire la demande ?

J'écoute ma sœur, et j'avoue que je suis fort étonné de ce que j'entends. Cependant, en y réfléchissant bien, je conçois que ma conduite, qui à Paris n'eût pas même été remarquée, a pu, dans une petite ville, faire naître toutes les conjectures sur lesquelles on s'appuie pour me marier à mademoiselle de Pontchartrain.

Amélie et son mari me répètent tant et si souvent que j'aime Pélagie, qu'ils finiront par me le faire croire. Après tout, ferais-je si mal en épousant cette jeune Agnès ?... Si je n'en suis pas amoureux, je n'en serai peut être que plus heureux ; je sais bien d'ailleurs que je ne puis plus éprouver un nouvel amour... tout ce que je puis faire, c'est d'éteindre celui qui me tourmente encore malgré moi.

Près de cette innocente Pélagie, je coulerai des jours tranquilles : elle est timide, sage, bien élevée ; un mari en fera tout ce qu'il voudra. L'amitié est, dit-on, plus durable que l'amour ; je commencerai avec ma femme par de l'amitié, afin de l'aimer plus longtemps. Je ne serai point jaloux ; c'est un tourment de moins : j'aurai des enfants que j'élèverai d'une autre manière que ceux de ma sœur. Enfin, en ayant une épouse douce, candide et point bavarde, je ne serai pas exposé à ces petites discussions qu'Amélie nomme les douceurs conjugales, et qui ne sont pour moi que des querelles fort désagréables.

Toutes ces réflexions me jettent dans une indécision que ma sœur interprète suivant son idée favorite. Persuadée que j'aime en secret Pélagie, que Pélagie m'adore, que cette union me rendra le plus heureux des époux et assurera ma tranquillité à venir, Amélie me presse, me tourmente, me persécute pour que je l'autorise à demander la main de mademoiselle de Pontchartrain. A chaque instant elle me fait un nouveau tableau des douceurs de l'hymen ; Déneterre m'en dit autant, d'abord pour satisfaire sa femme, ensuite parce qu'il trouve que ce serait un bon parti pour moi ; enfin il n'y a pas jusqu'à messieurs mes neveux, auxquels on a appris leur leçon, et qui, tous les jours en grimpant sur mes genoux ou mes épaules, me disent : — Mon oncle, quand nous feras-tu aller à la noce ?

Je suis d'un naturel assez faible, comme vous avez dû vous en apercevoir : fatigué d'être tourmenté du matin au soir pour me marier, je vois qu'il faut me décider à en passer par là, ou quitter la petite ville, dans laquelle on me désigne déjà comme le futur mari de mademoiselle de Pontchartrain.

Mais si je retourne à Paris, qu'y ferai-je, maintenant que la vie de garçon m'ennuie, que j'ai besoin d'aimer, de m'attacher à quelqu'un... et de me détacher de celle que j'ai tant aimée ?... Allons... marions-nous !... adorons ma femme, si cela est possible ; qu'elle soit pour moi l'ancre de salut.

Le résultat de ces réflexions me fait un jour répondre aux sollicitations de ma sœur : — Fais tout ce que tu voudras.

Amélie ne m'en demande pas davantage : elle me saute au cou, m'embrasse, sans me laisser la faculté d'ajouter un seul mot, et court sur-le-champ chez madame de Pontchartrain faire la demande de Pélagie pour son frère. Elle revient au bout d'une demi-heure m'apporter la réponse, qui est favorable. — On te la donne ! me crie-t-elle du bas de l'escalier ; elle est à toi : tout est arrangé, convenu ; dès demain je vais m'occuper des bans.

Je trouve ma sœur un peu expéditive : il n'y a plus moyen de reculer ; la demande est faite et agréée, je suis engagé !... Comment ! je vais me marier ? je vais épouser Pélagie, que je connais à peine ?... Vraiment, il me semble encore que tout ceci n'est qu'une plaisanterie ; je ne puis pas me faire à l'idée d'être le mari de mademoiselle de Pontchartrain.

CHAPITRE XXX. — Entretien avec ma future.

Depuis que mon mariage est arrêté, j'ai la permission d'aller seul chez madame de Pontchartrain faire ma cour à Pélagie, en présence de sa tante. Le soir je donne quelquefois le bras à ces dames pour aller en société, et je les reconduis chez elles. Tout cela ne m'amuse pas infiniment : cette étiquette, ces cérémonies, ces puérilités de province commencent à me lasser; mais lorsqu'une fois je serai marié, je compte bien retourner à Paris, et apprendre à ma femme une autre manière de vivre.

Malgré toutes les peines que ma sœur se donne pour avancer ce qu'elle appelle l'instant de mon bonheur, je ne puis être l'époux de Pélagie que dans un mois; d'ici là j'espère faire plus ample connaissance avec ma future. Je la vois, à la vérité, tous les soirs; mais c'est en société, c'est en jouant aux petits jeux, où toutes les personnes ont les yeux attachés sur nous, pour deviner ce que l'on se dit quand on va se marier. Pauvres petites! c'est en vain que vous prêtez l'oreille, que vous tendez le cou, que vous voulez saisir nos moindres mots; vous n'entendrez rien qui puisse vous instruire sur ce sujet, car nous n'en avons pas encore parlé, mademoiselle Pélagie et moi.

Il peut paraître étonnant qu'un futur n'ait pas encore parlé amour et mariage à celle avec qui il va s'engager; mais j'avoue que je n'aime pas mettre tout le monde dans la confidence de mes pensées, et en société il me serait bien difficile de dire à Pélagie quelque chose qui ne fût pas entendu par toutes ces oreilles qui nous entourent sans cesse. Comment, d'ailleurs, causer sur un chapitre intéressant en jouant à la *sellette* ou à *monsieur le curé?* J'espérais être plus à mon aise auprès d'elle le matin, mais la tante est toujours là; souvent même survient quelque autre connaissance. Je ne puis voir un instant Pélagie seule; impossible d'avoir avec elle une conversation suivie! cela commence à m'impatienter. Avant de se marier, il me semble fort naturel de faire connaissance avec sa femme : je me sens l'envie d'envoyer au diable ce cérémonial de province qui n'a pas le sens commun; c'est à ma sœur que je vais m'adresser pour obtenir une entrevue avec ma future.

— Amélie, je voudrais cependant bien causer un peu avec Pélagie. — Eh bien! qui t'en empêche, mon ami? ne la vois tu pas tous les soirs et tous les matins, si cela te plaît? — Oui, sans doute, je la vois les matins, mais c'est en présence de sa tante et de trois ou quatre vieilles têtes qui ôteraient l'envie de parler d'amour à l'amant le plus enflammé. D'ailleurs Pélagie est fort timide, comment veux-tu qu'elle s'explique sur ses sentiments devant le monde? — Mais, mon ami, tu dois facilement les deviner par les demi-mots qu'elle laisse échapper. — Ma chère amie, au point où nous en sommes, je ne puis pas me contenter de demi-mots, je veux du positif; enfin je veux savoir à qui j'ai affaire. — Mais on vous laisse causer bien librement, il me semble! — Oui, oh! c'est charmant! mais je te répète que cela ne me suffit pas... — Le soir, tu es toujours assis près d'elle; tu peux lui parler bas, lui serrer la main! — Ma pauvre Amélie, tu me fais rire avec tes faveurs de province... on en obtient bien davantage à Paris de jeunes personnes avec qui l'on ne se marie point. — Tant pis pour les demoiselles de Paris, mon frère. — Tant pis ou tant mieux, car enfin un excès de sévérité est souvent nuisible : les principes de l'honnêteté une fois gravés dans l'âme d'une jeune fille, je ne vois pas pourquoi on lui refuserait une douce liberté : celles qui commettraient quelques fautes les auraient à coup sûr faites plus tard; mais celles qui se conduiraient toujours bien et n'abuseraient point de la facilité d'écouter les fleurettes, celles-là, ma chère Amélie, apporteraient déjà en se mariant une garantie de leur sagesse; car tu conviendras qu'il n'y a pas grand mérite à être innocente lorsqu'il est impossible de cesser de l'être. — Ah! mon frère, quelles idées vous avez des femmes! on voit bien que vous avez été gâté à Paris. — Ma sœur, j'ai de l'éducation des demoiselles des idées moins étroites que les tiennes : par exemple, j'approuve beaucoup la méthode des Anglais, qui laissent aux jeunes filles la faculté de faire tout ce qu'elles veulent avant le mariage. A Londres, une demoiselle sort seule de chez ses parents pour aller voir ses amis, ses connaissances. Elle peut se rendre au concert, au spectacle, avec un jeune homme, sans que l'on suppose pour cela que ce jeune homme soit son amant. Elle va au bal sans mentor, et peut, en société, rire, parler, tenir la conversation, sans être rappelée à l'ordre par ses parents : mais une fois mariée, c'est tout différent; elle doit être rangée, tranquille, occupée entièrement du soin de son ménage et de ses enfants; elle ne sort plus qu'avec son mari, ne reçoit aucun homme qu'en sa présence, et dans les fêtes, dans les assemblées, se place parmi les personnes de son sexe, qui, comme elle, ne se réunissent plus aux hommes, que la plupart du temps elles quittent l'après-dînée pour leur laisser la faculté de boire et de dire des folies. Eh bien! trouves-tu cette manière de se conduire si mauvaise? Je suis persuadé, moi, qu'il y a moins d'hommes trompés en Angleterre qu'en France. — Bah! ils le sont avant le mariage, voilà tout. — Et ici nous le sommes après. — Mon frère!... — Oh! ne te fâche pas! je ne dis pas cela pour toi. — Enfin, où voulez-vous en venir? — Je veux que tu me procures un tête-à-tête avec Pélagie. — Un tête-à-tête! y pensez-vous? — Avec ma future, cela sera en tout bien, tout honneur. — Mais la décence... les mœurs... — La décence et les mœurs ne peuvent être blessées là-dedans... — Mais l'usage... — Tes usages commencent à m'ennuyer beaucoup; et si tu ne me procures pas l'entrevue que je te demande, je suis capable de partir un de ces matins, et de te laisser sur les bras ma future, sa tante et tous les commérages de la ville! — Ah! mon Dieu! l'étourdi! il me fait frémir!... Allons, je vais tâcher d'arranger cela... D'ailleurs, c'est dans huit jours que vous vous mariez, et... au fait... Mais il me vient une idée : je vais aller chez madame de Pontchartrain; je lui demanderai la permission d'emmener sa nièce faire les emplettes nécessaires pour le mariage : elle ne peut me refuser; alors j'amènerai Pélagie ici, et tu pourras lui parler tout à ton aise... — C'est bien heureux... — Mais j'espère, mon ami, que tu te conduiras avec sagesse, et que... — Sois donc tranquille!... tu as vraiment une bien mauvaise opinion de moi. — La preuve du contraire, c'est que je vais chercher ta future.

Ma sœur se rend en effet chez madame de Pontchartrain. Ma menace de partir a fait trembler cette pauvre Amélie; elle n'a pas voulu me laisser aller à Paris pour y acheter les présents indispensables; c'est Déneterre qui s'est chargé de tout cela. Je n'ai pas insisté, car j'aurais pu faire à Paris quelque rencontre capable de me faire oublier mon mariage.

Amélie a réussi dans son projet : elle revient bientôt avec Pélagie, qui, en me voyant, rougit et me fait la révérence, comme si j'étais un étranger. — Voilà mon frère qui sera charmé de causer avec vous, dit ma sœur en faisant entrer Pélagie. J'ai mille choses à faire, je suis obligée de vous quitter quelques instants; mais dans huit jours vous serez unis, ainsi je ne vois pas grand mal à vous laisser ensemble.

Amélie s'éloigne, et je suis enfin seul avec ma future. Pélagie s'est assise à une lieue de moi. Je commence par aller placer ma chaise tout contre la sienne, et je m'empare de ses deux mains... Je vois avec plaisir qu'elle ne fait aucun effort pour les retirer de dedans les miennes. Je la regarde pendant quelques minutes; elle tient ses yeux baissés et ne dit mot... Je crois que si je ne commençais pas l'entretien, nous resterions comme cela toute la journée en silence et sans bouger : au fait, c'est à moi à commencer.

— Mademoiselle, vous savez que nous allons nous marier? Oui, monsieur. — Dans huit jours je serai votre époux... — Oui, monsieur. — Cela vous fait-il plaisir? — Oui, monsieur. — Vous m'aimez donc un peu? — Oui, monsieur.

Allons, voilà qui ne va pas mal. Je voudrais cependant obtenir autre chose que ces éternels : *Oui*, *monsieur*... Tâchons de nous y prendre de manière à la faire répondre moins brièvement.

— Quand vous m'avez vu pour la première fois, est-ce que vous m'avez distingué... préféré à d'autres jeunes gens?...

Cette question lui paraît sans doute embarrassante; elle est quelque temps sans me répondre... enfin j'entends un — *Oui*, *monsieur*.

— Votre cœur n'avait jamais parlé avant de me voir?... — Je ne sais pas, monsieur... — Comment! est-ce que vous aviez déjà éprouvé de l'amour?... — Oh! non, monsieur; je ne connais pas cela! — Mais vous le connaissez maintenant? — Non, monsieur. — Vous ne m'aimez donc pas? — Mais si, monsieur... — En aimeriez-vous mieux un autre que moi? — Je ne sais pas, monsieur. — Si l'on vous mariait avec un autre, en seriez-vous fâchée? — Je ne sais pas, monsieur. — Mais pourquoi donc m'épousez-vous? — Je ne sais pas, monsieur.

Ah! je suis près de perdre patience... voilà une femme qui, avec sa douceur, me fera donner au diable!... Je commence à craindre d'avoir pris de la bêtise pour de la candeur... et de la gaucherie pour de la timidité!... Mais sa main tremble... sans doute elle craint de m'avoir fâché. Allons, remettons-nous; il ne faut pas l'effrayer; ce ne serait pas le moyen de lui plaire et de gagner sa confiance.

— Pélagie... — Monsieur... — Ma chère amie, quand on va épouser quelqu'un, on ne l'appelle plus monsieur. — Comment donc faut-il dire? — Nommez-moi votre ami... je désire l'être toujours. — Oui, mon ami. — Votre tante vous a élevée bien sévèrement? — Oui, mon ami. — Vous ne recevez pas de jeunes gens chez vous? — Non, mon ami. — Le monde vous plaît-il? — Oui, mon ami. — Quand nous serons mariés, que voulez-vous faire? — Tout ce que vous voudrez, mon ami. — Resterons-nous dans cette ville ou irons-nous habiter Paris? — Ah! cela m'est égal... Cependant... — Eh bien! .. allons, parlez sans crainte... — Je crois que j'aimerais mieux Paris... — En ce cas, je suis charmé de me rencontrer avec vous.

Et je lui baise la main, afin de lui témoigner un peu d'amour. Elle retire sa main bien vite.

— Pélagie, un futur époux peut baiser la main à sa prétendue tant que cela lui fait plaisir. — Vraiment? — Je vous le jure.

Aussitôt elle me présente ses deux mains. Elle est d'une docilité charmante; c'est toujours quelque chose.

— Pélagie, que vous a dit votre tante à mon sujet? — Elle m'a dit qu'elle me permettait de vous écouter. — Et puis?... — Que vous aviez demandé ma main, et qu'elle vous l'avait accordée. — Elle ne vous a donc pas consultée auparavant? — Non, mon ami... Pourquoi faire? — Mais pour savoir si je vous convenais. — Oh! ce n'était pas la peine... — Mais il me semble que si. — Je suis trop bien élevée pour ne pas obéir à ma tante. — Mais si j'avais été vieux, laid, goutteux... — Ah! c'est égal... — Vous m'auriez épousé de même? — Sans doute, si ma tante l'avait voulu. — Mais vous n'avez alors aucune

inclination pour moi? — Qu'est-ce que c'est que de l'inclination? — Quoi! votre tante ne vous a pas dit que l'on doit aimer son mari? — Oh! si. — Lui être fidèle? — Oh! si. — Faire toutes ses volontés. — Oh! si. — N'en jamais écouter d'autres... — Oh! si.

Je n'y puis plus tenir, je saute de dessus ma chaise... Pélagie, effrayée, se lève aussi et me regarde. Je me promène à grands pas dans la chambre... Elle vient à moi cependant.

— Est-ce que vous vous êtes fait mal? me demande-t-elle en ouvrant ses grands yeux de toute sa force. Je ne puis m'empêcher de sourire de sa question. Je l'entoure de mes bras, je la serre assez tendrement... je veux à tout prix tâcher de l'animer. D'abord elle cherche à se dégager; mais je lui dis qu'un futur mari a le droit de presser sa prétendue dans ses bras. — Ah! c'est différent! me répond-elle, et elle se laisse aller dans les miens. — Il peut aussi vous embrasser, lui dis-je, et je prends plusieurs baisers sur ses joues, sur ses lèvres... Elle me laisse faire... Voyez cependant comme l'ignorance est souvent dangereuse! voilà une Agnès dont on ferait tout ce qu'on voudrait avec de faux raisonnements.



La famille de ma sœur à Melun.

Mais j'entends ma sœur; je quitte Pélagie, qui se laissait embrasser avec une docilité charmante. Je crois même que cela commençait à l'animer.

— Allons, dit ma sœur en arrivant, il est temps de retourner chez votre tante, ma chère Pélagie; elle pourrait se fâcher d'une plus longue absence. Vous avez eu tout le loisir de vous parler, et vous l'aurez encore bien plus quand vous serez mariés; prenez votre châle, et partons.

Pélagie prend son châle sans rien dire, et se dispose à suivre ma sœur. Je lui dis adieu; elle me regarde alors assez tendrement... Je crois que les baisers ont fait quelque effet sur son cœur, et cela me rend un peu d'espoir pour l'avenir.

Je vois maintenant que ma future n'a point d'esprit: peut-être même pourrais-je ajouter quelque chose de plus; mais il faut s'en consoler. Je crois que pour être heureux il n'est pas nécessaire d'avoir pour femme un génie; les femmes d'esprit sont d'ordinaire bien ennuyeuses dans leur ménage, et celle qui s'occupe sans cesse à faire briller les dons qu'elle a reçus de la nature songe bien rarement à soigner ses enfants et à plaire à son époux. Du moment qu'une femme se croit plus d'esprit que son mari, elle ne se laisse plus gouverner par lui. D'ailleurs, j'ai déjà eu beaucoup de liaisons avec des femmes spirituelles, et le résultat n'en a pas été meilleur pour moi. Agathe, Caroline, madame de Marsan, avaient de l'esprit... Et Nicette?... elle en avait aussi, et cependant... Allons, il est très-heureux que ma femme n'en ait point. Je sais bien que d'un génie à une bête il y a une grande distance, et que si les prétentions sont fatigantes, la sottise l'est encore davantage. Mais le mariage, qui fait tant de métamorphoses, parviendra, je l'espère, à former le jugement de Pélagie. J'ai déjà cru m'apercevoir que mes caresses l'avaient émue: il est un moment où la nature semble engourdie; une crise est alors nécessaire. Le cœur et l'esprit de Pélagie n'attendent peut-être que cette crise-là pour se développer.

CHAPITRE XXXI. — Je me marie.

Le grand jour est arrivé; c'est aujourd'hui que je dois prononcer ce *oui* solennel qui m'engagera pour toujours... C'est bien long, toujours... c'est bien court quand on est heureux!

Quelquefois des pensées mélancoliques viennent m'attrister. Je ne suis pas amoureux de celle que je vais épouser, et je sens que c'est là ce qui doit nous faire marcher si légèrement vers l'autel!... L'amour, qui charme le présent et embellit l'avenir, est un dieu bien nécessaire le jour d'un mariage; il devrait toujours y présider. Cependant je vais me passer de lui... Il le faut bien... qui aimerais-je maintenant?... Je ne dois plus y penser... et j'y pense encore. Elle ne m'aimait pas!... et d'ailleurs, pouvais-je l'épouser?... C'eût été une folie... mais une folie qui rend heureux est-elle donc si blâmable?...

Je sens des larmes mouiller mes paupières... Est-ce donc ainsi que je dois inaugurer ce jour?... C'est un dernier souvenir que je lui donne... Désormais je ne veux plus penser à tout cela... Allons, tâchons d'être gai... aimable près de Pélagie... Aimable!... elle ne s'en apercevra pas! N'importe... étourdissons-nous.

C'est ma sœur qui entre la première dans ma chambre... Je crois qu'elle s'aperçoit de ma tristesse... elle m'embrasse, elle me presse dans ses bras, elle m'assure que je serai bien heureux... Ainsi soit-il! Je ne l'ai pas été jusqu'à présent en amour; peut-être le serai-je en ménage.

Je surmonte ma faiblesse et je reviens à moi. Cette pauvre Amélie!.. elle est si contente quand elle me voit sourire!

A propos, où logerai-je avec ma femme? Je n'y ai pas encore songé; mais je suis bien tranquille, ma sœur s'est chargée de tout, et elle n'est pas femme à oublier quelque chose. Je serais bien aise cependant de savoir où je dois conduire ma moitié ce soir.

— Ma sœur, tu ne m'as pas encore dit où j'habiterai... — Mon ami, cela va sans dire!... — Il faut pourtant que tu me le dises, parce que je ne le devine pas... — Madame de Ponchartrain n'a-t-elle pas une maison superbe dont elle n'occupe que la moitié?... C'est là que tu logeras avec ton épouse. — Chez la tante!... cela ne me plaît pas beaucoup. — Sois tranquille! ton appartement est à part et fort éloigné du sien: vous ne communiquerez ensemble que lorsque cela vous fera plaisir. Oh! j'ai bien pensé que tu voudrais être chez toi; j'ai tout fait disposer en conséquence. — A la bonne heure.... Ah çà! ma future a-t-elle reçu tous les cadeaux d'usage? — Oui, mon ami: tu ne te souviens donc plus que je t'ai montré hier la corbeille, et que je t'ai dit que Déneterre a dépensé mille écus sur les fonds que tu lui as remis!... — Ah! c'est vrai!... cela m'était sorti de la tête. — Oh! je t'assure que Pélagie sera enchantée!... Il y a une parure délicieuse!... des châles... des étoffes... — Fort bien... Je n'ai donc plus rien à faire aujourd'hui qu'à me marier? — Oh, mon Dieu, oui, mon ami! — Tant mieux. Pour quelle heure est-ce? — A onze heures tu iras prendre ta femme pour la conduire à la mairie... Nous aurons deux voitures; je les ai commandées... — Deux voitures!... Il me semble que c'est bien peu... — Il n'y en a pas davantage à louer dans la ville. — Oh! alors, c'est différent. — Mais pour ce soir nous aurons plusieurs chaises à porteurs et des brouettes... — Ah! on a encore de tout cela ici? — Oui, certainement: c'est fort commode et bien moins dangereux que tes voitures à chevaux, qui me font toujours trembler. — Il est certain que dans une brouette on ne prend pas le mors aux dents. Et de la mairie nous irons à l'église? — Oui: c'est pour une heure. — Et après? — Après on reviendra ici, où l'on causera jusqu'à trois heures. — Où donc se fait la noce? — Ici, mon ami. — Madame de Pontchartrain voulait d'abord qu'on la fît chez elle, mais j'ai fini par l'emporter. Tu sens bien qu'ici nous serons plus libres!... Nous pourrons rire, chanter, faire des folies... — J'avoue que je serai charmé que tu me fasses faire des folies .. Et le bal est aussi chez toi, sans doute? — Oh! non, mon ami; pour le bal, il se donnera chez madame de Pontchartrain, qui a un salon superbe, où l'on peut à l'aise former trois contredanses. D'ailleurs, il est plus convenable que le soir on soit tout porté pour coucher la mariée!... — Comment? coucher la mariée!... mais je pense que c'est mon affaire. — Non, mon ami: n'est-il pas d'usage que ce soient les proches parents qui la conduisent dans la chambre nuptiale, qui la déshabillent... qui la couchent enfin? — Tu me feras le plaisir d'abréger le plus possible tout ce cérémonial, que je trouve ridicule. Il me semble que ce devrait être au marié à déshabiller sa femme et à la coucher... ou à ne la pas coucher tout de suite si cela les amuse... Ils sont bien libres de faire ce qu'ils veulent!... — Ah! mon frère, la décence!... — Ma chère amie, à force d'être décent on finit par être indécent, comme à force d'avoir de l'esprit on finit par dire des bêtises. Les extrêmes se touchent: la trop grande sévérité enfante la débauche, comme l'extrême rigidité dans les mœurs conduit souvent à leur dissolution. *Summum jus, summa injuria.* Les sauvages qui habitent les contrées où l'homme policé n'est point leur maître doivent avoir des mœurs pures, puisqu'ils suivent les inspirations de la nature; et cependant cette extrême pureté qui les fait aller nus et les porte à ne rien cacher les uns les

autres, ressemble chez nous à un raffinement de libertinage. Ce Diogène, qui voulait être sage, n'était qu'un fou; et Cratès, qui se croyait philosophe, n'était que dégoûtant; et combien d'écrivains qui, à force de vouloir s'élever au sublime, tombent dans le pathos! de savants qui, en voulant être profonds, ne sont plus qu'amphigouriques! d'acteurs qui, en voulant être naturels, deviennent ridicules! et de danseurs qui, pour vouloir s'élever trop haut, se laissent tomber par terre! Tout ceci est pour te dire qu'il faut un juste-milieu en tout, et que lorsque deux époux ont satisfait aux lois et à la religion, il doit leur être permis d'aller se coucher sans attendre qu'on aille les mettre solennellement entre deux draps, ce qui, à mon avis, doit blesser la pudeur au lieu de lui faire plaisir.



Madame de Pontchartrain, la tante de Pélagie.

— Mon ami, j'en suis bien fâchée; mais l'usage... — Va! si j'étais amoureux de ma femme, je t'escamoterais cet usage-là! mais n'en parlons plus : j'en passerai par tout ce qu'on voudra. — C'est très-bien! habille-toi et viens déjeuner.

Il faut soigner ma toilette : c'est bien le moins qu'on cherche à se faire beau le jour de ses noces. Quoique Pélagie m'ait dit qu'elle m'aurait épousé de même si j'avais été vieux et laid, j'aime à croire cependant qu'elle s'aperçoit de la différence. Me voilà prêt; un homme, à moins d'être fat, ne peut pas rester fort longtemps à sa toilette, et je ne suis pas, comme Raymond, un quart d'heure à réfléchir où je placerai une épingle et dans quel sens je mettrai les bouts de ma cravate. A propos de mon voisin, c'est dommage qu'il ne soit pas à Melun; il se serait fait le premier garçon de ma noce, et aurait certainement inventé quelque chose de nouveau; mais probablement cela aurait mal tourné pour moi, je crois qu'il vaut mieux qu'il n'y soit point.

Mes neveux viennent en sautant et en gambadant m'avertir que le déjeuner m'attend; ils ont déjà leur belle toilette, et sont dans une si grande joie que l'on ne s'entend pas dans la maison. Heureux âge où la moindre nouveauté, un changement dans les habitudes, l'idée d'une fête, d'une noce, d'un grand dîner, tout ce qui a un air de désordre, de dérangement, porte l'ivresse, le plaisir dans notre cœur! Nous devrions conserver plus longtemps ce qui tient au premier âge.

Je trouve Déneterre en grande tenue; il vient à moi, m'embrasse, me serre la main d'un air de satisfaction, et me dit d'un ton moitié grave, moitié comique : — Eh bien! te voilà des nôtres!...

Je le regarde en souriant, et j'étouffe un soupir qui répondait fort mal à son petit compliment.

— Allons, mangeons... et mangeons bien!... dit mon beau-frère en se mettant à table. Mon ami, tu as besoin aujourd'hui de prendre des forces...

Voilà le chapitre des plaisanteries qui va commencer; mais il ne sera pas long dans une petite ville où l'on ne se permet point les mots à double entente : d'ailleurs, que l'on dise ce qu'on voudra, je suis déterminé à entendre tout de bonne grâce. Mais suivons le conseil de Déneterre : mangeons beaucoup; c'est ce que j'ai de mieux à faire jusqu'à ce soir.

— Dépêchons-nous, a dit Amélie; il est bientôt onze heures; il ne faut pas faire attendre ta femme, mon cher Eugène. — Non, sans doute; cela ne serait pas honnête : mais je suis prêt à partir.

— Allons, Déneterre... as-tu fini?... — Donne-moi donc le temps d'avaler!... — Ah! que tu es long à tout ce que tu fais!... Mets donc les chapeaux à ces enfants! — Comment? tu les emmènes à la mairie?... — Certainement. — C'est une folie; cela ne les amusera pas : ils gêneront dans la voiture; il vaut mieux ne les prendre que pour aller à l'église. — Et moi je veux qu'ils viennent maintenant! Est-ce que je les ai habillés pour les laisser à la maison ? — Mais je te dis que nous les viendrons chercher tout à l'heure... — Je te dis que je veux les emmener tout de suite... — Il n'y aura pas de place pour eux... — Tu les mettras sur tes genoux... — Pour qu'ils me donnent des coups de pieds... et salissent les robes des dames!... — Ils se tiendront tranquilles... — Cela serait du nouveau!... — Ah! que tu m'ennuies avec tes raisons!... — C'est toi qui es une entêtée!

Onze heures sonnent, et je mets fin à la discussion en annonçant que je pars; les époux en font autant, et nous emmenons les petits garçons. J'étais bien sûr que cela finirait comme cela.

Les deux voitures sont devant la maison. Les cochers ont les gants blancs et de gros bouquets. Tous les voisins sont aux portes et aux fenêtres : c'est un si grand événement qu'un mariage dans une petite ville!... il y a de quoi parler pour plus de huit jours.

Nous mettons cinq minutes à faire un trajet de la longueur d'un petit boulevard de Paris; mais les chevaux ne sont pas habitués aux carrosses, et les cochers vont tout doucement pour avoir l'air de faire une course. Nous arrivons cependant : nous voici dans le grand salon où sont les intimes, les personnages les plus distingués invités à la première cérémonie. Je ne vois pas ma future... Je veux aller la chercher... on m'arrête; je ne dois pas encore pénétrer dans sa chambre. — Elle va venir, me dit madame de Pontchartrain : modérez-vous, mon cher Dorsan; vous allez la voir.

Je me modère très-facilement : cependant je voudrais que tout fût déjà terminé; je commence à être assommé de tous ces compliments que chacun m'adresse, et auxquels je ne sais plus que répondre, parce qu'on me dit toujours la même chose.



On m'a vu m'asseoir près de Pélagie, la conduire au piano, la ramener à sa chaise; cela doit finir naturellement par un mariage.

Enfin Pélagie paraît, conduite par sa tante et ma sœur. Sa toilette est magnifique, et sa figure encore plus jolie qu'à l'ordinaire : tout le monde l'admire; les compliments recommencent. Cette fois je les entends avec plus de plaisir; la présence d'une jolie femme m'en inspire toujours, et je ne suis pas fâché de l'admiration que la mienne fait naître.

Je cours prendre la main à ma future : elle tient ses yeux baissés et paraît décidée à ne point les lever d'aujourd'hui. Je l'entraîne vers la porte et je la conduis à la voiture sans écouter les représentations de sa tante et de ma sœur, qui me crient : — Ce n'est pas cela!... attendez donc... Ce n'est pas à vous à lui donner la main!... Vous dérangez l'ordre!...

Je ne m'embarrasse pas de l'ordre des cérémonies. Madame de Pontchartrain est près de se fâcher; ma sœur l'apaise en mettant mon étourderie sur le compte de mon excessif amour. On monte en voiture, ce qui est l'affaire d'un demi-quart d'heure, parce que c'est à qui n'entrera pas le premier dans le carrosse, puis à qui se cédera les places du fond. Il faut que je me retienne pour ne point pousser dans la voiture ces maudits cérémonieux qui restent une heure sur le marchepied. Pauvres amants qui vous mariez en province, que vous devez faire de mauvais sang! Enfin on est placé. Déneterre est obligé de s'en aller à pied avec ses enfants, qui ont déjà accroché trois garnitures et crotté plusieurs souliers de satin blanc : ces petits drôles-là sont vraiment bien divertissants.

Nous arrivons à la mairie. Comme en province on n'est pas à la queue pour se faire marier, nous n'attendons point pendant une heure que notre tour arrive. La cérémonie se fait assez promptement : me voilà marié suivant la loi; il n'y a déjà plus à s'en dédire.

Pour nous rendre à l'église, il faut subir le même cérémonial relativement aux voitures : l'ordre de la marche est encore plus long à régler, car plusieurs personnes nous ont rejoints à la mairie, et il y a déjà trois chaises à porteurs et deux brouettes à ajouter au cortége. Mon hymen a mis en l'air toute la ville; l'église est remplie de monde; nous pouvons à peine percer la foule pour trouver un passage. Ceux qui ne sont pas de la noce sont venus pour critiquer, ceux qui en sont pour admirer, et les flâneurs, les oisifs, les petites ouvrières, les mamans et les vieilles femmes, pour dire leur mot sur le marié et l'épousée.

Tout le monde sait ce que c'est qu'un mariage, car il est facile de se procurer à Paris ce plaisir-là. Je ne ferai donc point le détail du mien; il ressemble aux autres pour la forme; et j'entends dire plusieurs fois : — Voilà un joli couple; ils sont très-bien tous deux!.... On aime toujours à entendre ces choses-là.

Enfin le oui fatal est prononcé : Pélagie l'a dit si bas qu'on ne peut l'avoir entendu. Pour moi, j'ai montré de la fermeté; on nous a fait un sermon, un peu long peut-être, mais fort touchant, fort attendrissant. Quand on se lie pour la vie, comment n'éprouverait-on pas d'émotion!... J'ai regardé Pélagie... elle n'a pas pleuré; ses yeux sont baissés; son maintien est aussi réservé, sa tenue aussi modeste, mais elle n'est pas plus émue qu'à l'ordinaire : cela me contrarie; il me semble qu'elle aurait dû pleurer.

Tout est fini, je suis marié!... Nous quittons l'église en passant entre un triple rang de curieux. Nous nous rendons chez ma sœur; nous mettons trois quarts d'heure à faire un chemin d'une portée de fusil : il est vrai que la moitié de la ville a grossi notre cortége, et qu'il faut rendre à chaque instant des saluts et des révérences.

Nous sommes arrivés : il n'est qu'une heure et demie; on ne dîne qu'à trois : que fera-t-on d'ici là? Voilà le temps le plus difficile à employer. Quelques vieilles proposent déjà un boston ou un whist; mais madame de Pontchartrain pense que ce serait manquer à l'étiquette de jouer le matin d'un jour de noce; il est du bon ton de ne rien faire; c'est assez de s'amuser à causer, en se tenant bien roide de peur de chiffonner sa toilette.

Sans prendre l'avis de la chère tante, je descends au jardin avec ma femme. Je voudrais la mener dans quelque allée solitaire... non que je veuille déjà user de mes droits d'époux, mais je voudrais tâcher de lire dans le cœur de Pélagie et savoir ce qu'elle éprouve maintenant... Impossible d'être libre!... toutes les demoiselles nous ont suivis; les petites curieuses ne nous perdent pas de vue : cela donne tant à penser! Deux jeunes mariés, cela est si gentil à voir!... quand ils sont gentils; mais vous savez que nous le sommes.

Je ne puis que prendre la main de ma femme; je la serre tendrement... bien tendrement... elle me regarde en souriant... Bon! entendrait-elle ce langage?

— Vous me faites mal aux doigts, me dit-elle bien doucement en retirant sa main. Ah! c'est vraiment désespérant!... je n'ai plus envie de me promener seul avec elle.

Heureusement l'heure du repas est venue. On se rend, toujours en cérémonie, dans la salle à manger; on se place dans l'ordre voulu par les convenances. Je suis à un bout de la table; ma femme est à l'autre : c'est le moyen d'entretenir l'harmonie entre nous, et puis on sait que nous finirons par nous rapprocher.

Le plus grand calme règne pendant le premier service : on se tient bien droit, on se regarde, on se passe les mets, on mange, on trouve tout divin, exquis, délicieux : voilà à peu près à quoi se borne la conversation. Je ne me sens pas envie de l'animer; je suis sérieux, pensif même; quelquefois je regarde ma femme...... Ses yeux sont constamment fixés sur son assiette...... Ceux de madame de Pontchartrain peignent la satisfaction que lui fait éprouver la tenue décente des mariés; il est certain qu'on ne nous reprochera pas d'avoir l'air de deux fous.

En examinant tous les convives, je m'aperçois que j'ai à ma droite une jeune blonde assez jolie, assez gaie, et avec qui j'ai plusieurs fois ri en société, autant qu'il est permis de rire dans les cercles où nous allons. Je lui adresse la parole pour me distraire, mais elle me répond maintenant avec une froideur, une réserve, une sécheresse!... D'où vient cela?... Eh! mon Dieu! j'oublie que je suis à présent un *homme marié*. Je veux encore faire l'aimable près des demoiselles; mais j'ai perdu ma qualité de garçon, qui valait cent fois mieux à leurs yeux que toutes les galanteries que je pourrais leur adresser maintenant.

Je veux cependant m'égayer à quelque prix que ce soit... Mangeons; mais je n'ai pas faim... Buvons... ah! prenons garde! un marié doit conserver sa tête. Enfin voilà le second service : les appétits sont un peu calmés; les beaux esprits commencent à se mettre en train, les plaisants à lâcher quelques bons mots, quelques remarques bien fines; les jeunes gens tâchent de rire, et les dames s'efforcent de trouver tout cela drôle. Ma sœur est dans l'enchantement; elle fait de son mieux pour maintenir cette aimable gaieté. Quant à Déneterre, il est tellement occupé à découper et à soigner la petite table, où sont ses garçons avec six autres enfants, qu'il n'a pas le temps de placer une parole.

Le dessert et les vins de liqueur mettent le comble à cette hilarité générale, augmentée encore par quelques petites espiègleries de mes neveux, qui font tomber deux piles d'assiettes, cassent trois verres, renversent de la sauce sur quelques robes en venant prendre ce qu'on va leur envoyer et qui n'arrive jamais assez tôt pour les satisfaire. Mais ils savent que dans un aussi grand jour ils ont carte blanche, et ils en profitent. Tout le monde s'accorde à les trouver bien gentils, même les dames qui seront obligées de changer de robe : le papa et la maman sont dans le ravissement; c'est bien naturel.

Le signal est donné : on se lève de table. — Eh quoi! dis-je tout bas à ma sœur, point de chanson?... — Mon ami, tu sais bien que ce n'est plus le bon genre... Est-ce qu'on chante aux grandes noces de Paris? — Non... mais on chante à celles où l'on s'amuse. — Nous tenons aux usages. — Et la jarretière?... — Fi donc!... nous avons supprimé cela!... c'était indécent!... — Ah! c'était indécent!... Je vois que je ne ferai à ma noce et à ma femme que les choses strictement permises par la chasteté. J'espère cependant que tu n'as plus rien à supprimer.... — Oh! non.... mon frère!... d'ailleurs je pense bien qu'aujourd'hui tu n'as pas envie de... — De?... — Mais de... — De quoi donc?... achève... — Mais envie... avec ta femme... enfin tu sais bien... — Ah çà! est-ce que tu plaisantes, ma chère amie? ne se marie-t-on plus pour cela ici?... est-ce que c'est aussi supprimé? — Non, mon ami, non!.... mais ordinairement, le premier jour on laisse sa femme tranquille... La pauvre petite a été si agitée!... — Oui, c'est étonnant comme elle a l'air agitée!... — On lui accorde le temps de se remettre... — Va te promener, ma chère Amélie, avec toutes tes balivernes! Que signifient ces simagrées?... ne faut-il pas toujours finir par là? Je n'aime point cette pruderie, qui n'annonce que de la dissimulation. Je sais par expérience que ceux qui crient le plus haut au scandale sont ceux qui en secret ont le moins de vertu. La pudeur des libertins et des femmes entretenues est beaucoup plus facile à effaroucher que celle des hommes sages et des femmes honnêtes. Les éventails cachent plus de catins que d'innocentes, et les voiles se mettent par coquetterie et non par modestie; enfin celles qui font tant de façons et qui reculent toujours sont celles qui sautent le mieux après. — Au reste, tu es le maître, mon frère. — C'est bien heureux!

Cette pauvre Amélie!.... combien elle est changée depuis qu'elle habite cette petite ville! Voilà donc ce festin où l'on devait tant rire et s'amuser!... Quant à moi, qui ai été de beaucoup de noces, j'avoue que les plus gaies sont celles de bonnes gens qui ne craignent pas à chaque instant de blesser l'étiquette et les convenances. Vivent les pauvres diables pour s'amuser! Mais il faut aujourd'hui que je dise comme la chanson :

« Quand je serai gueux, nous rirons! »

Ma femme a disparu... Ah! la toilette du bal!... c'est cela. Je n'ai rien à dire contre cet usage : je n'ai garde de le faire; je me mettrais toutes les jeunes filles à dos. Deux toilettes... trois toilettes quelquefois!... c'est une des jolies choses de ce jour-là.

On retourne chez madame de Pontchartrain pour le bal. Voilà la première fois que je vois faire une noce en deux parties; mais j'apprends bien des choses ici.

On va se placer dans le salon éclairé par des lustres qui doivent avoir servi du temps du roi Pepin le Bref. Les personnes invitées pour le bal arrivent en foule : on n'a garde de manquer une fête dans une petite ville. La mariée revient dans sa toilette de bal, qui est d'un assez bon goût. Je regarde Pélagie...., mais ses yeux sont toujours *in statu quo*. Je me hasarde à lui dire tout bas : — Levez donc un peu les yeux... vous les avez si beaux!... — Ma tante me l'a défendu!... C'est tout ce que j'obtiens. Je n'ai rien à dire à cela; j'aurais mauvaise grâce à faire déjà le maître.

L'orchestre se fait entendre : nous avons deux violons et une clarinette, plus un petit fifre pour imiter Colinet; c'est superbe, c'est du moins ce qu'on peut avoir de meilleur ici. Ils nous jouent des contredanses que je n'ai jamais entendues à Paris... Je devine que c'est de la composition du chef d'orchestre de l'endroit : on ne peut pas s'y tromper et les confondre avec celles de Rubner, de Weber et de Tolbecque.

On danse beaucoup, et là du moins le plaisir n'est pas feint, car la jeunesse aime tant à sauter!... On se dispute à qui dansera avec la mariée, qui est toujours retenue pour douze ou quinze quadrilles; le tour du mari n'arrive jamais; mais ce jour-là il s'en console, et ce qui

la veille l'eût désolé ne lui fait plus rien depuis qu'il est mari !.... Comme un titre change la manière de voir et de sentir !...

Je danse aussi; je suis bien aise d'avoir cette ressource pour m'occuper, et je ne quitte pas plus la place que ma femme. — Prenez donc un peu de repos, me disent quelquefois les jeunes gens; vous allez vous fatiguer. Mais je ne les écoute pas; car je pense moins qu'eux à ce qui me reste à faire.

Vers la fin de la soirée, je danse cependant avec Pélagie : le bal l'a un peu échauffée; son teint est animé, son sein palpite avec plus de précipitation : elle est vraiment fort jolie, et je devrais me trouver fort heureux de posséder tant de charmes. Je commence à regarder à ma montre et à trouver le temps long.

Mais l'heure s'avance; déjà beaucoup de personnes ont fait retraite : il est une heure du matin !... c'est pousser fort avant dans la nuit. Madame de Pontchartrain fait un signe à ma sœur... elles emmènent ma femme. Je devine ce que cela veut dire, et j'attends que l'on me permette d'aller retrouver Pélagie.

Il me paraît que la cérémonie est longue !... ce n'est qu'au bout de trois quarts d'heure qu'Amélie revient et me fait signe que je puis enfin me coucher près de ma femme.

Tout le monde part : j'en fais autant; et, me dérobant à des plaisanteries qui m'ennuient, je quitte la salle du bal et me dirige vers le corps de logis que je vais désormais habiter.

Je me suis fait indiquer le chemin de ma chambre à coucher; j'ai eu soin de prendre de la lumière, car je me casserais le cou dans les enfilades de pièces de cette vieille maison, et le moment serait fort mal choisi pour faire une chute. Ah! j'aperçois de la lumière.... ce doit être là... J'ouvre une porte, et j'entre dans une fort belle chambre à coucher, meublée un peu à l'antique, mais où rien ne manque. Deux bougies brûlent sur la cheminée... je reconnais sur une table plusieurs objets qui m'appartiennent, car ma sœur a eu soin de faire transporter dans mon nouveau domicile toute ma garde-robe. Je suis chez moi; c'est fort bien. Pour qu'on ne vienne plus me déranger, je vais pousser les verrous de la porte, puis je m'avance vers le lit, dont les rideaux sont tirés... par pudeur, cela va sans dire.

Je n'entends rien.... Dormirait-elle déjà?... elle fait semblant.... voyons... Je tire les rideaux... et je ne vois personne dans le lit, qui n'est pas défait.

Qu'est-ce que cela signifie?... Je suis bien dans mon appartement, tout ce que j'y trouve me le prouve. Où peut donc être ma femme?... Aurions-nous chacun notre chambre?... Oh! sans doute!... et voilà pourquoi on espérait que je laisserais ma femme tranquille. Que le diable les emporte avec leurs usages, leurs ridicules!... Ah! si j'avais su tout cela plus tôt!... Mais enfin je veux ma femme, je la veux absolument, il me la faut. Je n'ai pas épousé une jolie poupée qui n'ouvre pas la bouche et tient ses yeux baissés toute la journée, pour être seul la nuit et faire lit à part; c'est bien le moins que j'aie un petit dédommagement des ennuis que j'ai éprouvés... Je coucherai avec ma femme, c'est une chose résolue, dussé-je mettre pour cela toute la maison sens dessus dessous.

Je réfléchis d'abord que la chambre de ma femme ne peut pas être bien éloignée de la mienne... Cherchons, et tâchons, s'il se peut, d'éviter le bruit; cela causerait du scandale chez madame de Pontchartrain, qui croit peut-être que je n'ai épousé sa nièce que pour avoir le droit de lui faire la cour aux petits jeux innocents.

Je regarde autour de moi : j'aperçois une porte que je n'avais pas remarquée d'abord; je prends une bougie, j'ouvre, et je me trouve dans un beau salon; voilà qui est fort bien; continuons la visite de mon appartement. Cette porte en face, où conduit-elle?... dans une salle à manger; cette autre issue?... c'est un couloir... allons toujours... des lieux à l'anglaise fraîchement décorés; c'est fort agréable, mais ce n'est pas ce que je cherche maintenant. Retournons au salon.

Où conduit cette autre porte? chez ma femme, sans doute; car, depuis que je tourne et retourne dans cet appartement, où j'ai l'air de jouer à cache-cache, je dois en avoir approché plus d'une fois.

Je veux ouvrir en tournant le bouton... la porte résiste : elle est fermée en dedans. Plus de doute, c'est là qu'est ma femme... on lui aura conseillé de se barricader... Ah! qu'ils sont espiègles dans ce pays-ci!

Je frappe, on ne me répond pas; je refrappe plus fort : — Qui est là? demande-t-on enfin, et j'ai reconnu la voix de Pélagie.

— C'est moi, ma chère amie. — Ah! c'est vous... monsieur mon mari. — Oui, ma chère amie; allons, ouvre-moi vite... — Pourquoi faire? — Parbleu! je te l'apprendrai tout à l'heure; ouvre donc... — Oh! je ne peux pas!... — Qu'est-ce à dire, tu ne peux pas!... voilà du nouveau!.... — Ma tante me l'a défendu. — Ta tante ne sait ce qu'elle dit. Comme il y a trente-trois ans qu'elle est veuve, elle a peut-être oublié qu'un mari et une femme couchent ensemble. — Oh! si, je sais bien que vous devez finir par coucher avec moi, mais on m'a dit que la décence m'ordonnait de reculer ce moment-là tant que je pourrais. — Je te dis, moi, que nous devons coucher ensemble tout de suite; la décence n'a plus rien à faire dans nos amours; l'hymen a ses droits, c'est lui maintenant qui doit être écouté; les plaisirs qu'il permet ne doivent pas alarmer ta pudeur. — Je ne comprends pas trop tout cela. — Je te le ferai comprendre quand je serai près de toi; mais ouvre-moi, je t'en prie; ce n'est pas en ayant cette porte entre nous que je puis commencer à t'instruire. — Ah! j'ai peur que ma tante... Ah çà! madame, je suis votre mari, après tout; vous m'avez juré ce matin obéissance et soumission, et vous manquez déjà à vos serments!... Je t'en prie, Pélagie; tiens, ne nous fâchons pas, ouvre-moi cette porte bien vite; si tu tardes encore, je mets le feu à la maison. — Ah, mon Dieu!...

Elle ouvre aussitôt... elle est en chemise; elle court se cacher dans son lit, mais maintenant il me sera facile de la retrouver. J'ai bien encore quelques obstacles à vaincre... du moins ceux-ci n'ont plus rien que d'agréable, et je serais fort mécontent au contraire si je n'en trouvais pas!... Rassurons-nous, cette fois la rose n'est pas sans épines.

Tirons le rideau sur les mystères de l'hymen, quoique ce soit le secret de Polichinelle.

CHAPITRE XXXII. — Retour à Paris.

On appelle lune de miel les premiers jours du mariage. Moi, pour tout miel, j'ai, le lendemain de mes noces, une grande scène avec madame de Pontchartrain, parce qu'elle s'aperçoit, par les yeux battus de ma femme, par sa démarche, par mille choses enfin qui n'échappent pas aux regards d'une douairière, que j'ai déjà cueilli la rose de l'hymen. Elle se permet de m'en faire des reproches, m'accuse d'impudeur, de brutalité, d'amour purement animal, et prétend que je veux tuer sa nièce. Il faudrait une patience de chérubin pour écouter de sang-froid de semblables sottises; mais, comme je ne suis pas un ange, j'envoie la tante promener; je lui défends de se mêler à l'avenir des affaires de mon ménage, et lui enjoins surtout de ne plus donner de conseils à sa nièce. Madame de Pontchartrain crie, tempête, s'emporte; je me retire dans mon appartement, et nous voilà brouillés.

Les vieilles femmes sont bavardes, notre tante est de plus méchante et vindicative. Au lieu de chercher à oublier cette scène, elle ne pense qu'à se venger de ce qu'elle appelle mes mauvais procédés. Dès le surlendemain toute la ville sait que je suis un emporté, un malhonnête, un libertin, et que je rends déjà ma femme très-malheureuse.

Cependant ma sœur, qui m'aime et me connaît, s'empresse de démentir tous les bruits que la vieille tante fait courir sur mon compte; elle se brouille avec madame de Pontchartrain, parce qu'elle ne partage pas sa manière de voir. Dans la ville, les uns croient ma tante, les autres ma sœur; les opinions sont partagées, les avis différents; cela ferait presque naître deux factions, si l'on n'était généralement d'accord sur le fond, qui est le plaisir de faire des propos et l'amour du scandale.

Je ne m'embarrasse guère de ce que pensent et disent de moi les habitants de Melun, mais je m'occupe de ma femme, et je tiens à ce qu'elle ne pense pas comme sa tante.

Pélagie se trouve dans une position embarrassante : sa tante lui dit de ne point m'écouter, moi je lui dis de ne pas écouter sa tante; celle-ci fait tout ce qu'elle peut pour l'attirer sans cesse chez elle, je fais mon possible pour qu'elle n'y aille que rarement. Madame de Pontchartrain dit à ma femme qu'elle doit commander, se faire obéir, être la maîtresse enfin, et je tâche de faire comprendre à Pélagie que quand on ne sait encore que jouer aux petits jeux, danser, broder et chanter des romances, il faut s'adjoindre son mari pour conduire sa maison.

Tout cela jette souvent ma femme dans une grande incertitude. Je ne suis son mari que depuis quelques jours, et sa tante la dirige depuis l'enfance. Elle la craint, et je serais bien fâché de lui inspirer un pareil sentiment. D'après cela, c'est plutôt à sa tante qu'elle obéit qu'à moi, ce qui déjà amène entre nous de ces petites *discussions* que je voulais éviter. Si Pélagie avait de l'esprit, du jugement, elle sentirait que sa tante a tort. Mais, hélas!... elle n'a rien de tout cela, et les bêtes sont bien plus difficiles à conduire que les gens d'esprit. J'espérais que cela lui viendrait, et qu'en se déniaisant sur certaine chose elle serait moins bornée pour les autres, mais je commence à perdre cette espérance.

Il y a cependant un point sur lequel nous sommes maintenant d'accord : c'est le droit que nous avons de coucher ensemble. Oh! pour cela, Pélagie est à présent entièrement de mon avis; elle ne songe plus à faire lit à part, et n'a jamais l'envie de me fermer sa porte. Je l'aurais parié : ces petites Agnès!... quand une fois cela est en train... on ne peut plus les arrêter!

Je n'ai pas envie de rester à Melun; mais avant de conduire ma femme à Paris, il faudrait que j'y eusse un logement préparé pour la recevoir... Je ne puis la mener à mon petit appartement de garçon... cela ne nous convient pas... et je ne veux point qu'elle le connaisse.

Le temps de trouver un logement convenable, de le faire meubler, disposer, d'arrêter des domestiques, tout cela me retiendrait huit jours au moins à Paris; et si je laisse ma femme huit jours au pouvoir de sa tante, Dieu sait comment je la trouverai disposée pour moi à mon retour! Une heure passée près de madame de Pontchartrain amène toujours une querelle entre Pélagie et moi. Quand elle quitte sa tante, qui lui a persuadé qu'elle ne doit pas m'écouter, elle s'attache à faire tout le contraire de ce que je lui dis, à me taquiner, à me donner de l'humeur; j'ai une peine extrême à la ramener à d'autres idées, à lui faire sentir ses torts!... Si elle était huit jours sans me voir, il n'y aurait plus moyen de vivre ensemble!

Comment donc faire ?... Je ne veux cependant pas rester davantage dans ce pays : je commence à avoir de la province par-dessus la tête, et, s'il me fallait y vivre, j'y mourrais.

Mais ma sœur voit mon embarras; et, malgré son désir de me fixer près d'elle, comme elle s'aperçoit que je ne goûte pas assez à Melun les douceurs de l'hymen, elle m'offre d'envoyer Déneterre à Paris, pour m'y faire arranger un appartement. J'accepte avec reconnaissance, et mon beau-frère part, chargé de mes instructions.

Ah ! puisse-t-il revenir bien vite ! Le temps me semble terriblement long !... Je suis obligé de ne point quitter ma femme, et être sans cesse près de quelqu'un qui n'a rien à dire, qui souvent ne comprend pas ce que vous lui dites... quel supplice !... Dans les commencements j'espérais... les nuits me dédommageaient un peu; mais à présent je n'espère plus, et les nuits même me paraissent quelque fois fatigantes. Ah ! c'est maintenant que je sens que la beauté est bien peu de chose !... On s'habitue à tout, à une figure laide comme à un charmant visage ; mais auprès de ce charmant visage, quand on ne trouve rien pour l'âme, pour l'esprit, quand une petite bouche est muette ou ne dit que des niaiseries, quand de grands yeux n'ont pas d'expression, quand le sourire est toujours le même, quand la voix n'exprime aucun sentiment, alors il faut bâiller et dormir près de ce petit chef-d'œuvre de la nature.

Mais en écoutant quelqu'un d'aimable, qui sait peindre ce qu'il sent, exprimer ce qu'il éprouve, dont les yeux et la voix ont aussi de l'éloquence, qui nous charme par ses pensées, nous attache par sa conversation, fait-on attention à sa laideur ? Non, on l'oublie : il y a mieux, elle disparaît à nos yeux, et nous trouvons agréable la figure qui nous avait déplu d'abord...

Les personnes d'esprit sont-elles jamais laides?

Sans doute, la beauté réunie à l'esprit est un charme de plus pour nous séduire ; mais, quand on ne peut rencontrer que l'un des deux, je sens bien qu'en se mariant il ne faut pas s'attacher aux dehors. Que l'on prenne une maîtresse jolie sans s'inquiéter de ce qu'elle sait dire, c'est tout naturel ; on peut la quitter dès qu'elle nous ennuie; mais une femme !... mais une compagne pour le reste de sa vie !... quelle différence !... Je sais bien qu'il y a beaucoup de maris qui sont moins souvent avec leur femme qu'avec leur maîtresse, mais ce n'est pas pour ceux-là que je parle. En me mariant j'avais l'intention de faire bon ménage, de ne point quitter ma femme pour aller sans cesse courir de côté et d'autre !... et vous verrez cependant que c'est ce que je serai obligé de faire.

Déneterre est parti depuis douze jours, et il ne revient pas !... Madame de Pontchartrain, qui sait que j'emmène ma femme à Paris, est plus furieuse que jamais; elle cherche chaque jour à me jouer quelque nouveau tour ; elle guette sa nièce comme le chat guette la souris, et lorsqu'elle l'aperçoit elle lui monte la tête contre moi. Je ne suis occupé qu'à déjouer ses petits complots ; nous jouons *Guerre ouverte* dans la maison, cela me procure un peu de distraction.

A force de médire de moi, la vieille tante a fait croire une partie de ses calomnies ; et maintenant, lorsque par hasard je vais à quelque réunion, ce qui ne m'arrive plus que rarement, j'entends un murmure confus, un chuchotement continuel, qui s'élève dès mon entrée. Les uns me regardent, les autres détournent les yeux ; les vieilles douairières et les matrones, qui sont de chaudes amies de madame de Pontchartrain, s'éloignent bien vite de moi ; il y en a même qui font un mouvement d'effroi à mon approche, comme si j'étais pestiféré.

Je ris de tout cela avec les gens sages et raisonnables, mais ils ne sont pas en majorité : d'ailleurs il est bien plus facile de dire du mal que du bien de quelqu'un ; il semble que les défauts sautent aux yeux et que les bonnes qualités se cachent.

Enfin Déneterre revient : mon logement m'attend sur le boulevard Montmartre : je puis aller l'habiter ; tout est prêt pour nous recevoir, ma femme et moi ; nos domestiques sont arrêtés.

Eh ! vite, ne tardons pas. Je presse Pélagie pour ses malles, ses paquets, ses cartons. Elle me seconde assez bien ; je crois qu'au fond elle n'est pas fâchée de se soustraire à l'autorité de sa tante, de voir du pays ; et quel pays ! Paris !... le paradis des femmes !... et l'enfer des... Ah ! mon Dieu ! j'oubliais que je le suis.

Tout est fini ; j'ai dit adieu à ma sœur, à son mari, à mes neveux. Pélagie va dire adieu à sa tante, car il ne faut pas manquer à la politesse. Madame de Ponchartrain ne veut pas laisser partir sa nièce ; il faut que j'aille la chercher ; elle prétend que je n'ai pas le droit de l'emmener !... elle veut la retenir de force ; je suis forcé d'enlever ma femme ; la vieille tante nous poursuit jusqu'à la porte de la rue et me menace de venir me trouver à Paris ! mais elle n'en fera rien : on n'y joue pas au boston le matin.

Nous sommes en route !... et dans ma joie, j'embrasse ma femme !... Il y a juste six semaines que je suis marié, et cinq mois que j'ai quitté Paris.

Je la revois enfin, cette cité brillante, et je m'écrie :

Salut ! ville de bruit, de boue et de fumée !

Je préfère ton bruit au caquetage, aux propos, aux petitesses de la province, ta boue à l'herbe qui croît dans les rues solitaires d'une petite ville, et ta fumée à ces plaisirs solides... que je n'ai pas trouvés ailleurs.

CHAPITRE XXXIII. — Raymond reparaît.

Nous sommes installés dans notre nouveau logement ; il est grand, commode, bien distribué. Je m'aperçois qu'il y a une chambre touchant à mon cabinet où je pourrai facilement faire un lit, dans le cas où ma femme serait incommodée et préférerait coucher seule, car il faut tout prévoir.

Nous prenons deux domestiques, une femme de chambre et une cuisinière ; c'est tout ce qu'il nous faut. Je n'ai ni chevaux ni intrigues, par conséquent je n'ai pas besoin d'un Frontin ou d'un Lafleur qui, n'ayant rien à faire chez moi, serait obligé de vider ma cave, d'engrosser mes bonnes et de me voler pour passer son temps.

Pendant les quinze premiers jours de notre arrivée à Paris, ma femme ne me laisse pas un moment de repos : il faut que je la conduise partout, aux promenades, aux spectacles, aux concerts, aux monuments, aux curiosités de tout genre. Elle me force, tous les matins, de lui faire parcourir la ville, dont elle veut connaître tous les quartiers ; elle ne se lasse pas d'admirer le Palais-Royal, et s'arrête pendant des demi-heures entières devant des boutiques de modes, de cachemires, de nouveautés : elle est dans l'enchantement, dans le ravissement !... Tout ce monde, ce bruit, ces voitures, ces toilettes et ces jeunes gens qui, dans les promenades ou les spectacles, lorgnent les femmes d'une manière si respectueuse et font de si jolies petites mines à celles qui leur plaisent, tout cela charme madame Dorsan, qui commence à lever les yeux et même à lancer de petites œillades bien innocentes.... Oh ! quant à cela, j'étais bien sûr que cela viendrait.

Je connais Paris, je le sais par cœur; je suis un peu las de le parcourir tous les jours, mais enfin un mari doit avoir de la complaisance. Grâce au ciel, nous n'avons plus rien à voir, à moins de recommencer, ce dont ma femme ne serait pas éloignée, mais j'ai besoin de me reposer. D'ailleurs elle voit qu'à Paris une jeune femme peut, sans inconvénient, aller se promener seule le matin; elle connaît déjà fort bien notre quartier, et je vois qu'elle profitera de la liberté que je lui accorde.

Respirons enfin !... Je suis vraiment las de spectacles, de promenades et de questions; je me retrouve seul avec plaisir. Je n'ai pas encore eu le temps d'aller à mon petit logement de la rue Saint-Florentin. Si ma femme savait que j'ai un appartement de garçon, si sa tante l'apprenait, je serais convaincu d'entretenir des intrigues clandestines !... Cependant je n'en ai nulle envie... Je ne mènerai plus de femme dans mon ancien logement !... Je voudrais bien n'en avoir jamais mené.

Il y a encore un endroit où je désire et où je crains de passer. Tout en faisant parcourir à ma femme les rues de Paris, j'ai su constamment éviter de la faire passer par là. Pourquoi?... je n'en sais trop rien.... mais je voudrais d'abord y aller seul..... je serais plus libre de m'y arrêter... je retrouverais mon commissionnaire et je pourrais... Mais non, je ne le questionnerai plus : qu'ai-je besoin maintenant de l'interroger ?

Ma femme dort : il n'est que huit heures, nous ne déjeunerons qu'à dix ; j'ai le temps de sortir un moment. Je veux aller à mon logement : c'est par là que je me dirige, mais c'est aussi par là que demeure Nicette... En passant dans la rue Saint-Honoré, je n'ai pas la force de résister au sentiment secret qui me pousse vers la boutique de fleurs ; je marche d'abord très-vite... mais, plus j'en approche, plus je ralentis mes pas... Je ne veux pas entrer... je ne veux plus lui parler... mais je voudrais la voir...

J'aperçois les arbustes placés devant la boutique... je traverse la rue, pour ne pas rester du côté de sa demeure. Si je passais tout près, elle pourrait me parler, et, à sa voix, je m'arrêterais malgré moi.

Je me décide enfin... je passe fort vite en jetant un coup d'œil... mais je ne la vois pas. J'aperçois une femme d'une figure commune : oh ! cela ne ressemble pas à Nicette !... Cette fois je me rapproche de la boutique... je passe tout contre... elle n'y est pas... je retourne encore, je m'arrête, feignant d'examiner des fleurs... Cette femme qui est là maintenant vient à moi : — Monsieur veut-il acheter quelque chose? — Non... non... lui dis-je en m'éloignant, et je vais à la place de mon commissionnaire; il me tarde de le questionner. Mais il n'y est pas... je l'attends près d'une heure... il arrive enfin, il me reconnaît sur-le-champ.

— Vot' serviteur, monsieur; si j'avais su que vous étiez là... Il y a ben longtemps que je ne vous ai aperçu, monsieur... — C'est vrai... et depuis ce temps... — Oh ! dame ! il y a du changement ! ça n'est plus la jolie bouquetière qui est là ! — Ce n'est plus elle? — Non, monsieur; elle a vendu son fonds à la mère Thomas que vous voyez à sa place. — Elle a vendu !... — Oui, monsieur, et bien vendu; car la boutique est bonne !... mais on dit que mamzelle Nicette n'avait pas besoin de ça, qu'elle avait fait fortune.... hérité.... — Et où est-elle maintenant? — Ma foi, monsieur, je n'en sais rien ; elle n'a pas dit où elle allait, et nous ne la revoyons plus ! — Et cet homme qui venait chaque jour chez elle ? — Dame ! il est toujours venu... mais moins souvent vers la fin... — L'aurait-il enlevée ? — Je n'en sais rien, mon-

sieur; i' m' semble pourtant qu'elle a vendu son fonds de bonne volonté. — Et depuis quand?... — Mais il y a six semaines approchant. — Et vous ne savez pas de quel côté elle est allée? — Non, monsieur.

Je paye le commissionnaire et je m'éloigne; il est inutile que je le questionne davantage. Nicette a quitté sa boutique!... qu'est-elle devenue?... que fait-elle?... vivrait-elle avec Raymond? Cela ne me semble pas possible... Lui aurait-il loué un appartement? Je ne sais que penser, mais je cours rue Saint-Florentin.

Ma portière fait un cri de surprise en me voyant. — Ah! vous voilà, monsieur; vraiment nous vous avons cru mort!... Savez-vous qu'il y a bientôt six mois que vous êtes absent?... — Je sais cela, madame Dupont; donnez-moi mes clefs, s'il vous plaît.... — Dans l'instant, monsieur, dans l'instant... J'ai eu bien soin de votre appartement; j'ai fait battre vos meubles tous les mois... j'ai nettoyé, j'ai... — Oh! je suis bien tranquille. Dites-moi : M. Raymond demeure-t-il toujours sur mon carré?... — Non, monsieur, non; il a quitté, et nous avons à sa place... — Savez-vous son adresse? — Oui, monsieur, il l'a laissée : il demeure maintenant rue Pinon, près de l'Opéra, numéro... Ah! mon Dieu! je l'ai oublié, mais cela me reviendra... Voici vos clefs, monsieur... — Et ce numéro, madame Dupont?... — C'est étonnant! je le savais encore l'autre jour.... Mais la rue n'est pas longue.... — C'est fort heureux. — Ah! tenez, j'oubliais... quand il y a si longtemps! j'ai une lettre à vous remettre... elle est là depuis six semaines... — Une lettre!... — Oui. C'est une jeune femme qui l'a apportée... — Une femme! donnez donc... — La voici, monsieur.

Je prends la lettre, et je monte vite à mon appartement pour me soustraire au bavardage de la portière. Me voici donc dans ce logement chéri!... comme je m'y retrouve avec plaisir!... Mais lisons vite cette lettre... Cette écriture... il me semble... ah! je n'ose l'espérer... Je brise le cachet... c'est elle... c'est Nicette qui m'écrit!...

« Monsieur,

» Depuis longtemps vous ne veniez plus, et j'ignorais pourquoi vous m'abandonniez; vous m'avez paru en colère la dernière fois que vous m'avez parlé, et je vous croyais fâché contre moi, sans en deviner la cause. Aujourd'hui j'apprends que vous êtes marié!... je sens bien que vous ne devez plus penser à moi, ni parler à une bouquetière. Je ne me permets de vous écrire que pour vous faire mes adieux. Je vais vendre ma boutique et me retirer dans un endroit où je pourrai être seule, ne voir personne et pleurer à mon aise... car j'ai bien du chagrin et je ne puis le surmonter... ce n'est pas ma faute. J'ai beaucoup hérité de ma mère et d'une tante qui m'a laissé tout son bien, j'ai plus qu'il n'en faut pour vivre. Mais je n'oublie pas que je vous dois tout, que vous avez eu pitié de moi lorsque tout le monde m'abandonnait, que vous m'avez sauvée de la misère : ah! je ne l'oublierai jamais!... Adieu, monsieur. Je vous souhaite toutes sortes de bonheur dans votre ménage : puisse votre femme vous rendre heureux! elle doit bien vous aimer!... Adieu, mon cher bienfaiteur.

» Nicette. »

Je relis plusieurs fois cette lettre... Je ne puis m'empêcher d'imprimer mes lèvres sur les caractères qu'elle a tracés!... Est-ce donc là le langage d'une femme perfide?... Et cependant j'ai vu... vu, de mes propres yeux, Raymond auprès d'elle... lui tenir les mains... Je sais qu'elle le voyait tous les jours... lui-même m'a dit... mais puis-je ajouter foi à ce que m'a dit Raymond?... Ah! si je ne l'avais pas vu près d'elle..

Pourquoi me tourmenter ainsi?... N'est-elle pas à jamais perdue pour moi?... ne suis-je pas marié?... Ah! je ne songe point à trahir ma femme, mais je voudrais bien savoir si Nicette m'aimait!... Je découvrirai Raymond et je tâcherai de le faire parler, cela n'est pas difficile; mais lui faire dire la vérité, cela n'est pas aisé.

Il est tard, ma femme doit être inquiète de mon absence, retournons près d'elle; mais je reviendrai ici, j'y reviendrai souvent!

Je plie soigneusement la lettre de Nicette, je l'emporte avec moi, et je sors de mon logement de garçon pour retourner dans mon ménage.

Qui a pu dire à Nicette que j'étais marié? Ma portière ne le sait pas; car, à coup sûr, elle m'en aurait parlé... C'est Raymond, sans doute... Comment l'aura-t-il su?... Je réfléchis à cela en approchant de ma demeure... lorsque je me sens frapper sur l'épaule... je me retourne... c'est Raymond! Jamais, je l'avoue, sa vue ne me fit autant de plaisir.

— Eh! vous voilà, mon cher ami!... — Bonjour, monsieur Raymond. — Vous êtes donc à Paris, maintenant?... — Comme vous voyez... — Ce cher Dorsan! il me semble qu'il y a un siècle que je ne l'ai vu! — Je vous assure que je suis aussi fort aise de vous rencontrer. — Vraiment?... ce tendre ami!... A propos, recevez mes compliments : je sais que vous avez fait un mariage superbe, que vous avez une femme divine!... — Ah! vous savez cela?... — Oui, un de mes amis, qui a passé à Melun, m'a tout conté... vous avez dû le voir en société... M. Reigner... — En effet, je crois me rappeler... — Eh bien! c'est lui qui m'a tout dit... Ah! j'étais presque fâché contre vous; je disais : Comment, mon cher Dorsan, mon ami, s'est marié et ne me l'a pas fait savoir!... moi qui m'intéresse tant à son bonheur... Ah! c'est fort mal... — Vous êtes trop bon pour moi, en vérité; mais ma femme m'attend, je ne puis m'arrêter plus longtemps... Je voudrais pourtant bien causer avec vous... voulez-vous accepter un déjeuner chez moi?... — Comment donc, si je le veux!... — Je vous présenterai à ma femme. — Je serai enchanté de faire sa connaissance.

Raymond m'accompagne; il paraît charmé de l'accueil que je lui fais et auquel il n'est pas accoutumé de ma part. Il ne se doute pas que si je brûle de causer avec lui, c'est parce que seul il peut me parler de Nicette... peut-être me dire où elle est, ce qu'elle fait maintenant. De la prudence cependant; ne l'interrogeons pas trop brusquement : il devinerait mes sentiments, et je dois, plus que jamais, les renfermer au fond de mon cœur.

Nous sommes chez moi. Ma femme n'était pas inquiète, car elle déjeunait en m'attendant. Je lui présente Raymond, qui se confond en hommages, en galanteries, en éloges qui devraient ennuyer Pélagie; mais les femmes qui n'ont pas d'esprit sont celles qui attachent le plus de prix aux compliments; auprès d'elles on peut être fort aimable avec des lieux communs, et de ce côté-là Raymond est en fonds.

La conversation ne roule donc que sur les agréments de Paris, sur la sensation qu'une femme comme la mienne doit causer dans la société; car Raymond en revient toujours là : il ne conçoit pas qu'on puisse être si jolie, avoir une tournure si distinguée en arrivant de province; il ne tarit pas... mais je déjeune sans l'écouter. Quant à Pélagie, comme elle sait maintenant que l'on peut sourire à un autre homme que son mari, elle sourit à chaque galanterie de Raymond, ce qui lui donne occasion de faire voir ses dents.

Je vois bien que je ne pourrai pas ce matin lui parler de Nicette; ma femme est toujours là : il faut prendre patience. — Où demeurez-vous? lui dis-je. — Rue Pinon, n° 2. J'ai quitté mon ancien logement : vous n'étiez plus mon voisin, il avait perdu tous ses charmes!... — Je veux aller vous voir... — Oh! ne vous donnez pas cette peine... un garçon est rarement chez lui : c'est moi qui viendrai, si vous le permettez, faire quelquefois ma cour à madame!... — Vous nous ferez plaisir. — Mais il faut que je vous quitte... j'ai trois rendez-vous pour ce matin... J'ai toujours tant de connaissances!... et pas un instant à moi! Adieu, mon cher ami... Madame, je mets à vos pieds l'hommage que méritent vos grâces.

Raymond s'éloigne, fort satisfait de son dernier compliment; il est toujours le même!... — Il est bien aimable, ce monsieur-là! me dit Pélagie lorsqu'il est parti.

Il lui paraît charmant; j'en étais sûr. Que ma femme trouve Raymond aimable, cela ne m'étonne pas! mais Nicette!...

Je n'ose, le même jour, me rendre chez Raymond, mais le lendemain je n'y puis tenir et je vais chez lui. Il n'y est pas; il est déjà sorti! — Loge-t-il seul chez lui? dis-je à la portière. — Oui, monsieur, tout seul.

Je m'éloigne : je voudrais bien en savoir davantage; cependant me voilà déjà à peu près sûr que Nicette ne demeure pas avec lui.

J'ai laissé mon nom chez la portière, pour que Raymond sache que je suis allé le voir; cela l'engagera à venir chez moi, et peut-être pourrai je enfin lui parler en tête-à-tête.

Il ne manque pas en effet de venir le lendemain. Il est extraordinairement sensible à l'attention que j'ai eue d'aller chez lui. Il me promet de me témoigner tout son attachement en venant me voir souvent.

Je ne fais guère attention à toutes les jolies choses qu'il me débite : ce qui m'impatiente, c'est que ma femme est toujours là... Comment trouver le temps de causer de Nicette!... Eh! parbleu! engageons Raymond à dîner; je proposerai pour le soir le spectacle; ma femme ira s'habiller après le dîner; elle est toujours trois quarts d'heure au moins à sa toilette; et pendant ce temps-là... C'est cela.

J'invite Raymond à dîner sans façon avec nous : il s'empare de ma main et la serre à me faire mal, tant il est satisfait de mes procédés; je lis dans ses yeux qu'il n'en revient pas. Il est certain qu'il doit me trouver considérablement changé. Il présume, sans doute, que c'est l'effet du mariage.

Le dîner est assez gai; Raymond parle toujours : cela m'ennuyait autrefois, cela me distrait aujourd'hui; je ne suis plus habitué à entendre parler, et je commence à être fort content quand quelqu'un me sauve un tête-à-tête avec ma femme.

Tout se passe comme je l'avais prévu. Je propose le spectacle, on l'accepte; ma femme va faire sa toilette, et je suis enfin seul avec Raymond.

J'amène insensiblement la conversation sur ses conquêtes. — A propos, lui dis-je, qu'avez-vous fait de la petite bouquetière? — Qui?... la petite Nicette? — Oui, la petite Nicette, que vous alliez courtiser tous les soirs. — Oh! il y a longtemps que c'est fini et que je n'y pense plus!... J'en ai eu tant d'autres depuis!... — Elle a donc été votre maîtresse? — Oui... pendant trois ou quatre jours, et puis je l'ai laissée là... — Vous ne la voyez plus? — Jamais; je ne sais pas même où elle est, car elle a quitté sa boutique... Oh! c'est sans doute entretenu maintenant... Cette petite fille avait des prétentions tout à fait ridicules!... elle voulait faire la dame! cela m'a ennuyé. Quand je veux avoir une petite-maîtresse, je ne m'adresse pas à une bouquetière; il faut qu'on garde son rang!... Ah! par exemple, en parlant de petites-maîtresses, parlons de votre femme... c'est vraiment une beauté!... et puis, une amabilité!... elle pétille d'esprit! J'ai vu cela dès le premier abord!... Peste!... que vous êtes heureux, mon cher!

Depuis qu'il parle de ma femme, je ne l'écoute plus; je pense à ce qu'il m'a dit de Nicette; il assure qu'elle a été sa maîtresse; serait-il vrai?... Ah! si je ne l'avais pas vu chez elle, je rejetterais cette idée comme un affreux mensonge. Il m'est donc impossible de savoir ce qu'elle est devenue!... je ne la reverrai peut-être jamais!...

Cette idée m'attriste, et je ne puis l'éloigner. Ma femme revient; sa toilette est terminée; Raymond lui offre le bras... Je fais signe à Pélagie d'accepter, puisque ce n'est pas l'usage ici de donner le bras à son mari lorsqu'un autre cavalier se présente. Ah! si j'étais amoureux de ma femme, je me moquerais de ces usages-là; mais, maintenant, je suis charmé au contraire de pouvoir aller seul et de rêver à mon aise.

Raymond est enchanté de donner le bras à une jolie femme qui trouve tout ce qu'il dit charmant. Il vient avec nous au spectacle, et se charge à lui seul d'entretenir la conversation.

Je fais ce que je peux pour y prendre part et me distraire; mais, malgré moi, je retombe toujours dans mes souvenirs. Heureusement qu'on ne s'en aperçoit pas : ma femme s'amuse du spectacle et de Raymond, et celui-ci est dans le ravissement de ce qu'il dit et de ce que Pélagie lui répond.

Le spectacle finit, chacun rentre chez soi... Ah! que je voudrais maintenant avoir un appartement séparé!... mais je n'ose le proposer.

Cette journée m'a donné une tristesse que je ne puis vaincre. Ma femme ne dit rien, mais je suis bien sûr qu'elle trouve Raymond beaucoup plus aimable que moi. Ah! quelle sottise de se lier avec des êtres qui ne sentent pas comme nous! Je me dis cela chaque jour, et chaque jour je reste un peu moins près de ma femme. Je la laisse s'amuser à la conversation de Raymond, et je vais rêver dans mon petit logement de garçon; souvent j'y écris, j'y lis, j'y travaille; je m'y trouve si bien!... Je me reporte à des temps plus doux!... à celui où je trouvais dans ma serrure des bouquets de fleurs d'oranger... Ah! que j'aurais dû être heureux alors... mais je ne savais pas bien apprécier mon bonheur. C'est maintenant, que ces moments-là sont passés, que j'en sens tout le prix!... et c'est surtout en sortant de mon petit logement pour retourner dans l'autre, que je les regrette plus vivement.

CHAPITRE XXXIV. — J'aurais dû le prévoir.

Que l'on soit triste ou gai, heureux ou à plaindre, riche ou pauvre, la Parque n'en file pas moins la trame de nos jours. Les miens ne sont plus tissus d'or et de soie!... mais ils s'écoulent cependant; ils me paraissent plus longs que si j'étais heureux; voilà toute la différence, et, en cela, les gens qui aiment à vivre trouveraient une compensation; car les années de chagrin peuvent compter double.

Il n'y a pourtant qu'un an que je suis marié, et j'ai déjà toutes les manières d'un vieux mari. Le matin je ne sors plus avec ma femme; elle connaît maintenant Paris aussi bien que moi, et n'a plus besoin que je l'accompagne; elle va faire des visites, des emplettes, ou va se promener; je travaille chez moi, ou je vais de mon côté. A dîner, nous avons presque toujours quelqu'un, et très-souvent Raymond, qui est devenu l'ami de la maison. Ce n'est pas que j'aie pour lui plus d'amitié qu'autrefois, non, je ne le regarde nullement comme un ami; mais il m'est nécessaire, il me distrait, il tient compagnie à ma femme; il est toujours à nos ordres si l'on a besoin de lui pour quelque partie ou quelques commissions, il est vraiment d'une complaisance extrême : enfin il a connu Nicette, il est le seul avec qui je puisse quelquefois parler d'elle, et cette raison suffirait pour me faire rechercher sa société. C'est pourtant à lui que je dois une partie de mes peines; mais, en me faisant voir ce que valait Nicette, il m'a aussi rendu service. Si elle l'a écouté, elle doit en avoir écouté bien d'autres!... enfin sa présence m'est souvent pénible, et je la recherche à chaque instant... j'espère toujours qu'il se démentira sur ce qu'il m'a dit d'elle.

Pour ma femme, elle ne peut plus se passer de Raymond; il lui tient société presque tous les soirs, pendant que je vais à mon petit logement. Ils font de la musique; Raymond joue un peu de la flûte; ma femme touche du piano; ils chantent aussi tous deux. Raymond est mauvais musicien, mais ma femme ne va jamais en mesure; ensemble ils se croient très-forts. Enfin Raymond a un fonds de compliments, de louanges et de galanteries qui charment ma femme, qui a de l'amour-propre, de la coquetterie, et qui aime beaucoup à s'entendre dire qu'elle tourne toutes les têtes et qu'elle a de l'esprit comme un démon.

J'avoue que je n'ai jamais pu dire à ma femme qu'elle a de l'esprit. Depuis longtemps même je ne lui dis plus qu'elle est jolie; cela me semble superflu : je le lui ai dit en lui faisant la cour, et je ne peux pas toujours lui tenir le même discours. Une telle conversation me semble bien futile : entre époux on doit se prouver qu'on s'aime sans avoir besoin de se faire des compliments. Mais Pélagie, qui ne sait quoi répondre quand on l'entretient de choses intéressantes, sait très-bien sourire à un compliment; et Raymond prétend que son sourire dit bien des choses : moi je veux lui parler raison, et elle bâille. Je la quitte alors, trop heureux quand Raymond vient prendre ma place.

J'ai peut-être tort de laisser ma femme faire tout ce qu'elle veut!... mais à quoi me servirait de la gêner, de la contraindre dans ses goûts? A nous rendre tous deux malheureux!... Nous nous sommes mariés sans nous aimer, et nous n'étions pas nés pour vivre ensemble. Ma femme s'ennuie seule avec moi, et je ne m'amuse pas avec elle. Quand je veux lui parler raison, l'engager à s'occuper un peu plus de son ménage, de sa maison, au lieu de ne penser qu'à sa toilette, aux plaisirs et aux colifichets, alors Pélagie pleure et prétend que sa tante avait raison de m'appeler un tyran! Que répondre à cela?... rien!... je ne puis pas voir pleurer une femme. Si je n'ai pas d'amour pour la mienne, je veux qu'elle ne puisse se plaindre de mes procédés; je la laisse donc s'acheter tout ce qui lui fait plaisir, et aller au bal et à toutes les fêtes qu'on lui propose. Pélagie dépense en toilette, en parures, en voitures, en chiffons, beaucoup plus qu'elle ne m'a apporté; mais je me tais pour éviter les petites *discussions!* Je veux au moins tâcher de conserver la paix.

Je devrais peut-être la quitter moins souvent, ne pas la laisser écouter les sornettes des petits-maîtres et les doux propos des séducteurs de salon; mais, en vérité, il m'est impossible d'être jaloux! D'ailleurs je suis tranquille sur cet article : Pélagie, élevée très-sévèrement, a des principes, des mœurs, une décence!... une pudeur!... Il est vrai que maintenant elle ne tient plus ses yeux baissés et qu'elle fait même un peu la coquette; mais je n'en suis pas moins en repos sur sa fidélité!... Après tout, ces jeunes gens qui lui font la cour en société ne viennent pas chez moi; je ne reçois guère, en fait d'homme, que Raymond; et, ma foi! s'il fallait se tourmenter d'avance, on ne serait jamais tranquille.

J'espérais avoir des enfants; je les aurais beaucoup aimés; je me serais occupé de leur éducation : c'eût été un grand plaisir pour moi; mais jusqu'à présent je n'ai pas cette satisfaction, et ma plus douce distraction est toujours d'aller m'enfermer dans mon petit appartement de la rue Saint-Florentin. Là, je me trouve tout autre, je crois être encore garçon. Dans cette maison, on ignore que je suis marié; cependant je n'y couche jamais, et ma portière doit trouver ma manière de vivre bien singulière; mais je la paye généreusement, et elle ne se permet aucune réflexion. Qui pourrait, d'ailleurs, se plaindre de moi dans la maison? je n'y amène personne, je ne fais aucun bruit, je n'y parle à qui que ce soit, et, depuis que Raymond n'est plus mon voisin, je ne sais pas même quelle est la personne qui loge sur mon carré.

Depuis quelque temps, ma femme va plus que jamais au bal et dans les réunions où l'on veille fort tard. Je ne suis point ennemi des plaisirs, mais je crains que l'abus qu'elle en fait ne nuise à sa santé; je lui adresse quelques reproches, elle me répond avec aigreur; une discussion s'élève, et madame, qui a pris un ton que je ne lui avais jamais vu et qui m'étonne dans une femme que j'ai connue si timide, la modeste Pélagie enfin, termine en m'annonçant qu'elle veut avoir un appartement séparé, afin d'être plus libre de ses actions.

Cette fois je ne demande pas mieux. Je fais placer un lit dans la pièce qui tient à mon cabinet, et qui est séparée de la chambre de ma femme par un salon, une antichambre et un cabinet de musique. Dès le même soir, je prends possession de mon logement. Raymond, qui voit ce nouvel arrangement, dit que c'est très-bien vu, et qu'il ne nous manquait que cela pour faire un ménage délicieux.

Pélagie dépense considérablement d'argent : pour essayer de mettre un frein aux folies qu'elle commence à faire, je l'accompagne en société. Il me serait encore facile de lier des intrigues, de faire des conquêtes; car un jeune mari est aussi bien accueilli à Paris qu'un garçon en Province; mais je n'ai plus de penchant pour ces liaisons d'un moment, pour ces amourettes qui n'occupent point le cœur, et je suis fidèle sans être amoureux.

Raymond est aussi très-fidèle dans l'extrême amitié qu'il prétend ressentir pour nous; souvent il a la complaisance de me ramener ma femme lorsque je ne me soucie point de veiller aussi tard qu'elle, et comme nous ne couchons plus ensemble, madame Dorsan peut rentrer à l'heure qu'il lui plaît, sans que je le sache. Je ne lui dis plus rien, car j'ai remarqué qu'elle fait constamment le contraire de ce que je l'engage à faire.

Je crains cependant que sa poitrine, qui est délicate, ne souffre de ces veilles continuelles. Demain elle doit encore aller au bal : je lui conseille de rester chez elle, elle ne m'écoute pas. Je l'accompagnerai, et je tâcherai de la faire revenir de bonne heure.

Raymond vient avec nous dans cette soirée, qui est très-brillante, et surtout très-nombreuse. A minuit, rassasié de poussière et d'écarté, j'engage ma femme à se retirer. — Moi! monsieur, me répond Pélagie, que je m'en aille dans le moment le plus agréable!... oh! je compte bien rester jusqu'à la fin!... Vous pouvez aller vous coucher... M. Raymond me reconduira.

Que dire à une petite femme qui paraît si déterminée? Je m'approche de Raymond; il va lui-même au-devant de mes vœux : — Mon cher ami, si vous êtes fatigué, rentrez; je vous ramènerai madame. — Oui? eh bien! vous me ferez plaisir.

Je m'éloigne en me disant : On a tort de se moquer de ces pauvres maris! car, vraiment, si l'on était à leur place, on ferait tout comme eux.

Je rentre chez moi et je me couche. Je dors trois heures à peu près : je ne sais alors quelle cause me réveille, mais sans doute il était écrit que je me réveillerais. Je fais sonner ma montre : trois heures... Je

voudrais savoir si ma femme est rentrée; jamais, ordinairement, je ne m'inquiète de cela, mais aujourd'hui son rhume me fait craindre pour sa santé : si elle ne se ménage pas, cela peut devenir grave, et, quoique je n'aie pas d'amour pour elle, quoiqu'elle ne me rende pas très-heureux, puisque je suis plus sage qu'elle, c'est à moi de veiller sur ses jours.

Cette idée m'empêche de me rendormir; il me semble que je serai plus tranquille lorsque je la saurai rentrée. Qui m'empêche d'aller m'en assurer?... Cela ne m'est jamais arrivé depuis que nous avons chacun notre appartement; mais aujourd'hui ma sollicitude ne doit point la fâcher; et d'ailleurs je puis me rendre près d'elle sans l'éveiller : elle ne saura même pas que j'ai été la voir. J'ai une double clef de sa chambre, que j'avais fait faire lorsque nous couchions ensemble, afin de rentrer près d'elle sans l'éveiller; car, dans les commencements de notre mariage, elle se couchait avant que je fusse rentré, et s'enfermait, parce qu'elle avait peur. J'ai oublié de lui rendre cette clef, qui est restée dans mon bureau, et elle a probablement oublié que je la possède.

Je me lève à tâtons, car je ne conserve point de lumière la nuit. Je cherche la clef dans mon secrétaire, je la trouve, et je sors doucement de ma chambre pour aller dans celle de ma femme.

Je traverse en silence les pièces qui nous séparent. Je marche avec précaution; on croirait que je vais en bonnes fortunes, et cependant c'est bien différent... Me voici enfin près de ma femme; j'aperçois de la lumière à travers la serrure... Bon! me dis-je, elle est rentrée; je suis sur le point de m'éloigner.... lorsque je crois entendre parler.... Avec qui peut-elle causer?... les domestiques sont toujours couchés quand nous rentrons, nous avons notre clef... J'écoute... je ne distingue pas bien... Cependant il me semble que cette voix... Parbleu! cela serait singulier! mille idées viennent m'assaillir... Je glisse doucement la clef dans la serrure, je tourne brusquement les deux tours... j'entre... et je vois Raymond couché avec ma femme!...

La surprise me rend un moment immobile... Raymond a sauté hors du lit... il court comme un fou dans la chambre; il ne trouve plus la porte... il y en a pourtant deux dans l'appartement... Je reviens à moi... je ne puis m'empêcher de lui appliquer un coup de pied qui le renverse sur le plancher.... Mais bientôt je me repens de mon imprudence... faire du bruit... du scandale... faire savoir à toute la maison que je suis... Il ne me manquerait plus que cela!... Je relève Raymond; je le pousse dehors, et, lui jetant au nez son habit, je lui donne même une lumière pour qu'il ne se casse point le cou dans l'escalier : il est impossible d'être plus poli que je le suis. — A demain! lui dis-je. Je crois qu'il ne m'entend pas : n'importe, il est parti, et je reviens vers ma femme.

Elle est restée couchée; elle ne bouge pas. — Vous le voyez, lui dis-je, je ne veux pas ébruiter tout ceci; cependant, madame, je ne suis pas d'humeur à rester avec vous : je puis bien vouloir cacher votre inconduite, mais je ne veux pas en être le témoin. Désormais nous vivrons séparés, puisqu'on ne divorce plus, et qu'il faut qu'on reste uni toute sa vie par les lois lorsqu'on ne l'est plus par aucun sentiment. On mettra peut-être les torts de mon côté; on dira que je vous abandonne après vous avoir rendue malheureuse, car c'est ainsi que l'on juge souvent les actions des autres; mais peu m'importe, je vous laisse tout ce qui est ici, vous avez votre fortune, j'ai la mienne; que désormais il n'y ait plus rien de commun entre nous!

Pélagie ne me répond pas un mot; je pourrais même croire qu'elle s'est endormie pendant mon discours. Je prends une bougie, je referme sa porte, et je rentre chez moi : je veux me recoucher... mais je sens bien que je ne pourrai pas dormir. On a beau n'avoir pas d'amour, ne pas être jaloux, on ne peut pas voir ces choses-là de sang-froid!... Je suis pourtant assez content de celui que j'ai montré : excepté le coup de pied dans le derrière appliqué à Raymond, je me suis conduit comme un véritable philosophe... mais j'éprouve au fond du cœur qu'on ne l'est jamais pour ce qui tient à l'amour-propre... à l'honneur!... A l'honneur! Ah! Figaro a bien raison : où diable a-t-on été le placer!...

Faisons mes paquets... cela m'occupera... je pourrai emporter tout cela au point du jour, et quitter pour jamais cette femme que j'ai épousée il y a dix-huit mois à peu près, et qui déjà m'a fait... On n'aime pas à prononcer ce mot-là quand il s'agit de soi, et on aime beaucoup à le donner aux autres!

Voilà donc le résultat de cet heureux mariage!.... Ah! ma sœur... pourquoi t'ai-je écoutée? pourquoi ai-je épousé une femme qui ne m'aimait pas... une femme qui ne me convenait nullement enfin?... Si nous avions fait bon ménage, si je m'étais plu près d'elle, si je l'avais moins livrée à elle-même, peut-être que cela ne serait pas arrivé!... Ainsi donc cette jeune innocente, cette Agnès, cette petite niaise, m'a trompé au bout de dix-huit mois!... Bah! il y a peut-être déjà longtemps que je le suis, et c'est encore Raymond!... mais en vérité j'aurais dû le prévoir; cela devait arriver.... Ah! ce sera votre dernière espièglerie, monsieur Raymond; demain j'irai vous trouver avec des pistolets que je chargerai moi-même.

Le jour commence à poindre; je descends dans la rue, je fais monter avec moi un commissionnaire, je lui fais emporter tous mes effets, et je dis adieu à mon ménage; je vais revivre en garçon.

Je fais porter mes paquets à mon petit logement. Ah! que je suis aise maintenant de l'avoir conservé! Il semble que je devinais qu'un jour je reviendrais l'habiter. Madame Dupont regarde les paquets qu'on apporte. — Est-ce que monsieur va maintenant coucher chez lui? me dit-elle d'un air malin. — Oui, madame Dupont; désormais je vais vivre comme autrefois.

Cette affaire terminée, je prends mes armes et me rends chez Raymond. — Où allez-vous, monsieur? me dit la portière en me voyant monter précipitamment. — Chez M. Raymond... — Eh! monsieur, vous ne savez donc pas qu'il est parti!... — Comment! parti?... — Sans doute, il ne s'est pas couché!... il a emporté lui-même des paquets cette nuit, m'a payé son terme, en me chargeant de vendre ses meubles, dont il enverra dans quelque temps chercher le produit. Oh! je ne sais pas ce qui lui est arrivé, mais il avait l'air si troublé que je l'ai cru fou d'abord; il était si pressé qu'il ne s'est pas donné le temps de prendre les choses les plus nécessaires... Enfin il s'est enfui sans me dire où il allait. — Le lâche!... malheur à lui si jamais je le rencontre! mais il est capable d'avoir quitté Paris!

Je laisse la portière de Raymond tout ébahie, et je retourne rue Saint-Florentin disposer tout dans mon petit logement pour y reprendre mes anciennes habitudes.

Chapitre XXXV. — Ma Voisine.

Au bout de quelques jours j'ai recouvré ma tranquillité; ma gaieté même, que j'avais perdue, semble revenir avec moi dans mon petit logement; quelquefois je me crois encore garçon; au fait, ce que j'ai de mieux à faire, maintenant que je n'ai plus de femme, c'est d'oublier que je suis marié.

Comme je l'avais bien prévu, c'est à moi que l'on jette la pierre; je reçois une lettre de ma sœur, qui me dit que c'est affreux d'avoir quitté ma femme, qu'il faut absolument nous raccommoder, que madame de Pontchartrain est furieuse, et que Pélagie lui demande sans cesse de l'argent. Pour toute réponse j'écris, à ma sœur le détail exact des événements, en la priant d'en garder le secret : elle n'en fera rien; mais à Melun cela m'est égal que l'on sache que je suis cocu; je n'ai pas envie d'y retourner.

J'ai repris dans mon petit appartement mon train de vie d'autrefois, hors les folies que je ne fais plus; mais il faut d'ailleurs que je sois rangé, que j'économise; ma chère épouse mène sa fortune vite, je prévois que bientôt elle aura recours à moi, et je serai bien obligé de lui faire une pension.

Je me félicite de la tranquillité que je goûte dans ma maison; je m'aperçois que n'ai plus Raymond pour voisin... Je voudrais pourtant bien le retrouver!... mais c'est en vain que je l'ai cherché dans Paris; il faut qu'il ait quitté cette ville.

A propos de voisin, qui donc ai-je maintenant sur mon carré? Je n'ai jamais aperçu personne entrer ou sortir; il faut que ce soit quelqu'un de bien sédentaire : je ne suis pas curieux; cependant on aime assez à savoir qui l'on a près de soi : madame Dupont me dira cela.

Ma portière fait toujours mon ménage; elle vient comme à son ordinaire, et elle est enchantée lorsque je veux bien faire un peu la conversation.

— Madame Dupont, il me semble que vous m'avez dit que le logement qu'occupait autrefois M. Raymond était loué?.. — Certainement, monsieur, qu'il l'est; il n'a pas été à louer huit jours; on est venu l'arrêter tout de suite. — C'est que je ne vois jamais âme qui vive entrer ni sortir; je n'entends aucun bruit.... — Oh! la personne est fort tranquille, ne sort jamais, ne reçoit aucune visite... ce n'est pas l'embarras, mais elle ne doit guère s'amuser. — C'est une dame? — Oui, monsieur... et pour l'honnêteté et les mœurs!... oh! il n'y a rien à dire. — Est-ce que ce n'est pas une vieille femme? — Non pas du tout, monsieur; c'est une jeune et très-jeune femme... — Ah! et jolie?... — Oui, fort jolie... autant que j'ai pu voir à travers le grand chapeau qu'elle porte toujours. — Quoi! une jeune et jolie femme vivre seule! point d'amants, de mari! — Personne, vous dis-je!... Oh! s'il en venait, je le saurais bien. — Mais elle sort quelquefois? — Le matin, de très-bonne heure, pour acheter ce qu'il lui faut.... vous dormez encore, vous ne pouvez la rencontrer. Après cela, elle ne bouge pas de chez elle. — C'est singulier! — J'ai voulu quelquefois causer avec elle; mais elle ne parle pas!... impossible d'en tirer deux mots. Cependant, comme elle se conduit honnêtement et paye exactement, il n'y a rien à dire... Il me semble pourtant qu'on devrait obliger les gens à faire connaître ce qu'ils sont.

Je ne puis m'empêcher de sourire de la réflexion de ma portière. Ce qu'elle m'a dit de ma voisine pique un peu ma curiosité; j'ai d'abord envie de chercher à la connaître; mais pourquoi contrarier cette jeune femme? elle n'aime pas le monde : peut-être a-t-elle ses raisons pour le fuir; respectons sa solitude.

Je ne vais plus en société : ce serait m'exposer à rencontrer ma femme, ou à m'entendre accabler de questions qui ne m'amuseraient pas sur le motif de notre séparation; les gens du monde sont tellement indiscrets qu'ils vous demandent toujours, de préférence, ce qui peut vous être désagréable à raconter : je ne veux pas leur procurer ce plaisir-là.

Je vais au spectacle dans tous les endroits où l'on est libre. Quelquefois j'aperçois ma femme en calèche ou dans une loge avec deux ou trois jeunes gens; il me paraît qu'elle n'a pas beaucoup regretté Raymond, et cela ne me surprend pas; elle n'est pas d'un caractère à regretter quelqu'un.

Lorsque je la vois de loin, je m'éloigne bien vite!... elle en fait autant de son côté; c'est la seule chose sur laquelle nous nous accordons.

Pourvu maintenant qu'elle ne me fasse point d'enfants!... Il faudrait bon gré mal gré que je fusse leur père. Comme cela doit être agréable de se voir arriver ainsi une petite famille qu'il faut nourrir! On me dira à cela: — Retournez avec votre femme; vous pourrez vous croire le père de vos enfants. Bien obligé: j'aime encore mieux vivre en paix et recevoir les cadeaux que mon épouse voudra bien me faire.



Pélagie se forme très-vite, elle dépense en toilette beaucoup plus qu'elle ne m'a apporté.

Voilà trois mois que je suis garçon; ce temps a passé très-vite; l'ennui ne pénètre jamais chez moi: j'ai repris mes livres, ma musique... la musique!... si douce à l'âme et qui s'unit si bien à nos peines et à nos plaisirs! Tous les soirs je me mets à mon piano, j'y passe plusieurs heures: il me semble que Nicette est près de moi, qu'elle m'écoute; je rêve qu'elle m'aime toujours, qu'elle n'a jamais aimé que moi, et je me retrouve heureux en me berçant de chimères: les hommes sont de grands enfants qui se bercent toute la vie.

Quelquefois j'oublie l'heure; le calme de la nuit dispose le cœur aux illusions, et je me laisse aller à celles qui me charment. Personne d'ailleurs ne s'est plaint, dans la maison, de ce que je fais si tard de la musique; je n'ai au-dessus de moi que des bonnes que cela n'empêche pas de dormir; au-dessous, qu'une vieille rentière un peu sourde: il n'y aurait donc que ma voisine de carré que cela pourrait incommoder; mais j'ai demandé à la portière si elle lui en avait parlé, et elle n'a rien dit. Cette femme-là est vraiment invisible; plusieurs fois cependant il m'a semblé lui entendre ouvrir sa porte... je suis sorti bien vite... car j'avoue que je voudrais la voir... mais sa porte était déjà refermée.

Si cette dame avait passé deux ou trois fois devant moi, je ne l'aurais pas remarquée, mais rien ne pique tant la curiosité que ce qui a un air de mystère. Il faut que je me lève un matin de très-bonne heure et que je tâche de l'apercevoir... Je dis cela le soir, mais je m'endors et je l'oublie. Je ne suis pas homme à faire sentinelle sur mon carré, ni à regarder pendant un quart d'heure par le trou de la serrure; il faut laisser ces moyens-là à Raymond.

Je ne reçois plus de nouvelles de Melun; depuis quelque temps je ne rencontre plus ma femme, on me laisse enfin en repos. J'apprends parfois, par ces amis officieux que l'on rencontre malgré soi et que l'on veut éviter en vain, que madame Dorsan ne devient pas plus sage, qu'elle a toujours la même fureur de bals et de plaisirs, que sa coquetterie augmente chaque jour, et mille autres nouvelles aussi agréables. Il y en a qui me conseillent d'agir de rigueur et de solliciter un ordre pour la faire renfermer!... je les remercie et leur tourne le dos: je gage que les mêmes personnes disent à Pélagie que je suis un tyran, un ours, un homme indigne d'être le mari d'une femme si jolie et si intéressante, et qu'on devrait me faire interdire.

Afin d'éviter la rencontre de ma femme, je vais assez souvent me promener à la campagne, non pas du côté que la mode a choisi, mais de celui où vont se divertir les bons bourgeois et les petites grisettes... les grisettes!... que je suivais jadis!... mais maintenant je suis sage!... le mariage a considérablement *mûri* ma tête!... je pourrais même dire fleuri.

Je me sens aujourd'hui plus content que de coutume; je sors à cheval, et je prolonge ma promenade plus longtemps qu'à mon ordinaire. La nuit me surprend à Vincennes; je fais galoper ma monture, et je reviens à Paris assez à temps pour éviter un orage qui me rappelle la soirée de Montmorency.

Après avoir rendu mon cheval, je rentre chez moi; je me sens fatigué, j'ai besoin de repos. Je monte avec peine mon escalier... je vais ouvrir ma porte... mais qu'ai-je senti sous ma main?... se pourrait-il!... Je n'ose le croire, et pourtant je tiens dans mes mains le bouquet. Je le respire... je m'enivre de son odeur... Oui, c'est un bouquet qui était là... à cette même place où elle les mettait jadis... Ah! c'est elle qui m'a aussi apporté celui-ci!... quelle autre aurait pu me faire ce présent?... mais entrons vite; il me tarde de l'examiner.

Je suis dans ma chambre, j'ai de la lumière; je considère, je baise ce bouquet charmant... il est de fleurs d'oranger, absolument semblable à ceux qu'elle m'apportait... Ah! c'est bien elle qui m'a envoyé celui-ci!... mais elle est donc à Paris? elle pense donc encore à moi?... elle m'aime donc toujours?...

Toutes ces idées se croisent dans ma tête; je cherche dans le bouquet s'il n'y a pas un mot d'écrit... mais rien... Je retourne à ma porte... je regarde à terre... dans ma serrure... rien. Je n'ai que le bouquet!... ah! c'est beaucoup!... il faut bien qu'elle soit venue: courons questionner madame Dupont.



C'est donc vous, Nicette, qui m'avez gardé pendant ma maladie... Nicette, je vous en prie, ne me quittez plus.

Je descends rapidement mon escalier: je ne songe plus à ma fatigue; je cours chez la portière.

— Il est venu quelqu'un pour moi?... — Non, monsieur... — Quoi! on n'est pas venu me demander... une jeune dame?... — Je vous assure, monsieur, que je n'ai vu personne pour vous, et je n'ai pas quitté ma porte... — Ah! vous ne voyez jamais rien!... autrefois vous ne l'aperceviez pas non plus!.. — Qui, monsieur?... — Quelqu'un est venu pourtant... j'ai trouvé ce bouquet dans ma serrure... Ah! c'est bien drôle... il faut que ce soit quelqu'un qui se soit trompé de porte. — Trompé!... non, on ne s'est pas trompé... c'est elle qui est venue... — Elle! comment, elle? — Tirez-moi le cordon, madame

Dupont... — Quoi! monsieur, vous allez sortir maintenant?... Mais attendez donc que l'orage soit passé... il pleut à verse... — Ouvrez-moi, vous dis-je...

La portière n'ose plus me faire d'observations. Je sors... je ne sais où je vais aller, mais je veux absolument avoir des nouvelles de Nicette, je veux savoir où elle est... Je cours dans la rue... je regarde autour de moi... personne! il fait un temps affreux... Je vais rue Saint-Honoré, à son ancienne boutique; il me semble qu'en allant à l'endroit qu'elle habitait je pourrai apprendre quelque chose... mais la boutique est fermée... bien fermée... Je frappe, on ne me répond pas. J'entre dans le café en face; je demande aux garçons si l'ancienne bouquetière a repris sa boutique. Ils me regardent, et ne savent pas trop ce que je veux leur dire; je suis tellement agité, l'eau qui imbibe mes vêtements, la crotte qui couvre mes bottes, me donnent un tel air de désordre, que l'on me prend sans doute pour un insensé. Je sors du café sans avoir pu obtenir aucun renseignement... Où aller maintenant?... je veux cependant la retrouver... Ah! peut-être où demeurait sa mère... C'est horriblement loin; mais je cours sans m'arrêter. Il est déjà bien tard; je ne trouve plus qu'un épicier d'ouvert près de la maison qu'occupait la mère Jérôme. Je questionne, je m'informe; là, du moins, on est plus poli qu'au café, parce qu'on est habitué à voir des gens mouillés et crottés. Mais je n'en apprends pas davantage: depuis la mort de madame Jérôme on n'a pas revu ses filles dans le quartier.

Il faut donc renoncer à l'espoir de découvrir ce qu'elle est devenue!... Cependant espérons! elle m'a envoyé un bouquet, peut-être reviendra-t-elle!

Je retourne tristement chez moi... Je me sens accablé, mes habits sont collés sur mon corps; je ne puis plus marcher... Mais je cherche en vain une voiture: il pleut à seaux; je n'en rencontre pas! J'arrive chez moi enfin... Madame Dupont m'attendait: la pauvre femme est effrayée de l'état dans lequel je suis; elle veut monter bassiner mon lit, me faire prendre quelque chose, mais je refuse ses soins: j'espère que le repos me remettra. Je rentre chez moi. Mes dents claquent avec violence, mes jambes tremblent sous moi.... Je ne me sens pas bien: je me couche, et je mets sur mon cœur le bouquet de Nicette... il me semble que cela doit me guérir.

Le lendemain ma portière me trouve en proie au plus violent délire, je ne reconnais personne; ma tête est en feu, mon palais desséché, une fièvre ardente me consume. La fatigue, l'orage, l'agitation que j'ai éprouvée la veille, tout s'est réuni pour faire déclarer une violente maladie... en peu de jours je suis aux portes du tombeau.

Qui me soignera?... qui veillera près de moi?... Mes parents ne sont pas à Paris. J'ai une épouse... mais, loin d'approcher de mon lit, elle le fuirait en craignant la contagion; il faudra que des étrangers me tiennent lieu de parents et d'amis.

Pendant neuf jours j'ignore qui veille près de moi; je n'entends rien, je ne vois rien. Ce n'est qu'au bout de ce terme qu'une crise heureuse se déclare; je suis sauvé, mon délire cesse: il ne me faut plus que des soins, du calme et du repos.

J'entr'ouvre les yeux... je les promène avec peine autour de moi... je cherche à rappeler mes idées.... J'aperçois madame Dupont près de moi. — Ai-je été longtemps en délire? lui dis-je. — Neuf jours, monsieur: oh! vous avez été bien malade!.... A la mort enfin!.... Mais, grâce au ciel, vous voilà sauvé; il ne vous faut plus que de la patience et beaucoup de repos. Ah! j'étais bien sûr que vous feriez une maladie!.... Sortir par cet orage! vous étiez déjà en nage.... et quand vous êtes revenu!... ah! les yeux vous sortaient de la tête!... mais les jeunes gens ne veulent jamais écouter!... Et puis mettre un bouquet sous son nez pour dormir... c'est très-mauvais!... très-malsain!... — Qu'en a-t-on fait de ce bouquet?... — Il est là... dans l'autre chambre: soyez tranquille; vous le retrouverez... — Et qui m'a gardé pendant ma maladie? — C'est moi, et puis... la voisine... — La voisine!... — Oui, cette dame sur votre carré... Oh! elle a eu pour vous tous les soins imaginables... Dès qu'elle a su que vous étiez malade, elle a voulu être votre garde, et, ma foi, elle aurait gardé des malades toute sa vie qu'elle ne s'en acquitterait pas mieux... — Où est-elle donc?.... que je la remercie.... — Oh! vous la remercierez plus tard... Elle vient d'aller chez elle... Mais vous causez là, et le médecin qui a défendu qu'on vous fasse parler!... Dormez, monsieur, dormez... cela vous fera du bien.

Madame Dupont tire mes rideaux et ne veut plus me répondre. Je ne conçois rien à la conduite de cette dame; mais je n'ai pas encore la force de réfléchir longtemps; je me rendors avec le désir de la voir. Vers le soir je m'éveille... Quelqu'un est près de moi... Au mouvement que je fais, on veut s'éloigner bien vite... mais il n'est plus temps... mes yeux ont rencontré les siens... je l'ai reconnue... c'est Nicette.



Dernier exploit de mon voisin Raymond.

Je pousse un cri: elle revient près de moi... — Ah! de grâce, lui dis-je, parlez-moi; que je sois bien sûr que c'est vous!... — Oui... oui... c'est bien moi, c'est votre Nicette... Ah! monsieur Dorsan... je vous en prie, ne parlez plus... on l'a bien défendu... Je ne voulais pas me montrer à cause de cela! — Chère Nicette... ah! votre vue n'est-elle pas plus puissante que tous leurs secours?... C'est vous!... quoi!... c'est vous!...

Je lui prends les mains, je les presse, je les serre sur mon cœur... je n'ai plus la force de parler... Elle cherche à me calmer, mais elle est aussi émue que moi, ses larmes coulent, elles retombent sur moi!... mais qu'elles sont douces pour tous deux!

— C'est donc vous, Nicette, qui m'avez gardé pendant ma maladie?... — N'était-ce pas un devoir? aurais-je pu confier ce soin à d'autres?... — Vous étiez donc ma voisine?... — Oui, monsieur... — Cruelle! et vous vous cachiez de moi!... — Je ne croyais pas que ma vue vous ferait plaisir... — Vous ne le croyiez pas!... — Vous êtes marié... — Vous voyez bien que je n'habite pas avec ma femme... — Je n'osais me montrer à vous... de crainte que cela ne vous fît quitter votre logement... — Quelle idée!... ah! Nicette!... — Je n'ai pu cependant résister au désir de me rappeler à votre pensée... et voilà pourquoi vous avez trouvé ce bouquet... — Ah! c'est à lui que je dois de vous avoir retrouvée... Nicette, je vous en prie!... ne me quittez plus!... — Oh! non, monsieur... je ne vous quitterai plus, puisque vous me le permettez!... mais je vous en conjure... calmez-vous, ne parlez plus... et reposez un peu.

Je cède à ses sollicitations; j'ai en effet besoin de me remettre. Nicette est près de moi, c'est à ses soins que je dois la vie!... J'ai peine à revenir de mon bonheur. Ah! que je me sens bien maintenant!... Quelquefois cependant des regrets se mêlent à ma joie... quand je pense que Raymond!... mais si cela n'était pas, je serais trop heureux.

Chaque jour avance ma convalescence; mais, pour que je sois bien, il faut que Nicette soit près de moi: aussi ne me quitte-t-elle plus. Elle semble étonnée des sentiments que je lui témoigne; je vois dans ses yeux toute l'ivresse qu'ils lui causent: elle m'aime donc encore!...

Souvent je m'en flatte, je me livre alors à toute la tendresse qu'elle m'inspire, je m'enivre du feu de ses regards, je repose ma tête sur son sein, je respire sa douce haleine... mais lorsque l'image de Raymond se présente à ma pensée, tout mon bonheur s'évanouit, mon cœur se gonfle, et je m'éloigne de Nicette.

Elle remarque ces passages subits du bonheur à la tristesse, ces changements qui s'opèrent brusquement dans mes manières avec elle. — Vous pensez à votre femme?... me dit-elle un jour que je viens de m'éloigner d'elle en soupirant. — Non, dis-je en la regardant avec douleur; je pense à Raymond. — A M. Raymond!.. et cela vous fait soupirer...?—Devez-vous vous en étonner ?... ne m'a-t-il pas ravi le plus grand des biens!... — Que voulez-vous dire? je ne vous comprends pas... — Ah! Nicette, vous l'avez aimé, et vous ne m'entendez pas! — Moi!... je l'ai aimé... grand Dieu! qui vous a dit cela?... — Je l'ai vu... je sais qu'il a été votre amant... — Mon amant! ô ciel! je suis donc bien méprisable à vos yeux!... Et vous l'avez pensé?...

Les pleurs la suffoquent, elle ne peut plus parler... Je cours près d'elle, je la serre dans mes bras, je la couvre de baisers : l'idée seule que Raymond m'a trompé est déjà le bonheur.

— Nicette... chère Nicette!... réponds-moi... Mais comment se fait-il?... Cependant je l'ai vu chez vous; il vous prenait les mains, vous même l'avez avoué... — Ah! pouvez-vous croire que j'en aimais un autre que vous!... moi qui donnerais ma vie pour vous,... moi qui depuis que je vous ai vu n'ai pensé qu'à vous!... Ah! pardonnez-moi de vous aimer tant... cela vous offense peut-être; mais il faut bien maintenant que je vous fasse connaître le fond de mon cœur... Lorsque j'habitais ma boutique, mon seul bonheur était de vous voir... chaque jour, je vous attendais où j'espérais vous apercevoir passer... mais cela arrivait bien rarement... Je vous apportais des bouquets comme gage de ma reconnaissance, et je saisissais le moment où la portière n'était pas là pour venir les attacher à votre porte!... Quelquefois je vous voyais passer avec une dame sous le bras... Je pleurais alors, car je me disais : Jamais je n'irai comme cela avec lui... Quand j'étais longtemps sans vous apercevoir, je désirais avoir de vos nouvelles, mais je n'osais pas aller en demander chez vous. Un jour M. Raymond vint m'acheter des fleurs; il me regarda beaucoup, me reconnut sans doute, et revint le lendemain. Tout en regardant mes fleurs, il me fit des compliments; je ne l'écoutais pas, il me parla de vous... oh! alors j'eus beaucoup de plaisir à l'entendre. Il s'aperçut de cela, car toutes les fois qu'il revenait il parlait de vous, et je l'engageais toujours à rester... Il était le seul par qui j'avais de vos nouvelles; ce qu'il me disait me chagrinait, et pourtant je voulais l'entendre!... Il me disait que vous aviez vingt maîtresses... que vous aimiez toutes les femmes... et que vous aviez bien ri de moi... puis il me montrait les bouquets que je vous portais et dont il disait que vous lui faisiez présent!... — Le misérable!... Et vous l'avez cru, Nicette?... — Hélas! quand je vous ai vu venir chercher des fleurs avec cette dame... qui vous appelait son bon ami... et me regardait d'un air moqueur, j'ai bien pensé qu'il me disait la vérité. Cela m'avait fait tant de peine que je ne pus pas rester chez moi... je sortis... Je me promenai toute seule une partie de la nuit... ne sachant plus ce que je faisais : c'est pendant ce temps-là que vous êtes venu. Le lendemain matin, quand vous êtes revenu, vous aviez l'air bien en colère... et vous savez bien que vous m'avez quittée très brusquement : j'aurais voulu vous retenir, mais je n'osai pas. Le soir M. Raymond revint; il me parla de vous; je pleurais, il voulut me consoler; il a pu prendre mes mains dans les siennes... Ah! je ne le sentais pas!... je ne songeais qu'à vous. Il revint encore le lendemain; il voulut alors me parler de lui : il me dit qu'il m'adorait, et mille autres choses... mais il ne parlait plus de vous; je ne voulus pas l'écouter. Je ne le reçus plus; il m'écrivit une grande lettre d'amour, en me traitant de cruelle, de méchante... Ah! je l'ai conservée pour vous la montrer... Enfin il me laissa en repos. Je ne vous voyais plus... Je vins dans cette maison : j'appris que vous étiez parti, mais que vous aviez conservé votre logement; cela me faisait espérer votre retour. Mais un jour M. Raymond passa devant ma boutique, et, charmé de me faire de la peine, il m'apprit que vous étiez marié. Hélas! je devais bien m'y attendre... je savais bien que d'autres devaient vous aimer, et pourtant je devins si triste que je n'eus plus le courage de garder ma boutique; j'étais d'ailleurs devenue assez riche pour m'en passer. Je suis venue dans cette maison; j'ai appris que le logement sur votre carré était vacant, je l'ai loué bien vite. Cela me rapprochait de cet appartement où j'ai passé cette nuit qui a décidé du reste de ma vie... Enfin, quand vous êtes revenu l'habiter, je n'ai pas osé me montrer à vos yeux, parce que je ne croyais pas que ma vue vous ferait plaisir. Voilà la vérité : croyez-vous maintenant que j'en aie aimé un autre que vous?...

En terminant son récit, Nicette court chercher la lettre de Raymond et me l'apporte. Je n'en avais plus besoin pour la croire; mais cette dernière preuve achève de me convaincre que j'ai été dupe des apparences et des mensonges de Raymond.

Ah! qu'il est doux ce moment qui me fait retrouver ma Nicette digne de tout mon amour!... Je m'empresse de lui raconter, à mon tour, tout ce qui m'est arrivé, tout ce que j'ai éprouvé en la croyant la maîtresse de Raymond. En m'écoutant elle pleure de joie et d'amour, elle me regarde, me prend les mains, les pose sur son cœur. — Vous m'aimiez ainsi, me dit-elle, et vous m'aimez toujours! ah! que je suis heureuse!

Le récit de mon mariage et de la conduite de Pélagie la jette dans le plus grand étonnement; elle ne conçoit pas que ma femme puisse ne pas m'aimer! Chère Nicette!... sans ce misérable Raymond je serais libre encore!... mais les nœuds qui m'enchaînent à Pélagie sont rompus par la nature, s'ils ne le sont point par les hommes.

— Quoi! me dit-elle, vous ne retournerez pas avec votre femme!... — Jamais. Cette résolution était irrévocable avant que je vous eusse retrouvée; elle ne peut vous attirer aucun reproche. — Et vous voulez bien que je reste avec vous?... — Si je veux!... Pourrais-je maintenant exister sans toi?... — Ah!... monsieur... que je vais être heureuse!... — Chère Nicette! plus de monsieur, plus de vous entre nous!... Je suis ton ami, ton amant... tu es l'univers pour moi!... appelle-moi Eugène... ton Eugène!...

La soirée s'est écoulée dans ce doux entretien. — Il faut que je rentre chez moi, dit Nicette : voici l'heure du repos; tu en as besoin... — Ah! le bonheur m'a rendu la santé!... mais tu es ma garde, et tu ne dois pas me quitter.

Elle rougit, elle me regarde... mais elle n'a plus la force de me rien refuser... — Cher Eugène, me dit-elle, je suis à toi!... Ah! c'est bien ici que je te dois le prix de ton amour!

Ivresse si pure d'un amour véritable, je ne vous avais pas encore goûtée! Ah! ce n'est que d'aujourd'hui que je crois exister!

Chapitre XXXVI. — Grands Événements. — Conclusion.

Des jours nouveaux luisent pour moi; près de Nicette le temps vole, l'amour seul reste. Il me semble chaque jour que je l'aime davantage. La pauvre petite craint quelquefois que son bonheur ne soit un songe. Que nos plaisirs sont vifs! que nos entretiens sont doux! Nicette n'est plus cette petite bouquetière, telle que je l'ai rencontrée autrefois. Depuis qu'elle m'a connu, elle s'est constamment attachée à perdre les manières, le langage qui pouvaient me déplaire; elle a cherché à acquérir les connaissances indispensables qui lui manquaient. Pendant tout le temps qu'elle a vécu solitaire près de moi, c'est à l'étude qu'elle a consacré les instants qu'elle ne donnait pas à mon souvenir. Maintenant elle parle, s'exprime avec facilité; ses manières sont gracieuses; sa tournure simple, mais décente : elle ne se tient pas roide, ne garde pas ses yeux baissés et ne se donne point les airs sévères qu'avait Pélagie (avant d'être ma femme); mais son maintien est honnête, son regard doux; toute sa personne doit plaire; et son cœur... ah! son cœur est un trésor!

Six mois ont passé comme un jour depuis que j'ai retrouvé Nicette; notre bonheur serait parfait, si elle n'avait pas quelquefois des instants de mélancolie : je devine ce qui les fait naître. — Tu es marié, me dit-elle souvent; c'est peut-être bien mal à moi d'habiter avec toi... Si un jour tu allais me mépriser!...

— Chère Nicette! chasse ces idées que mon cœur repousse!... Que le monde pense et dise ce qu'il voudra!... Il a tort, s'il me blâme : de bonne foi, qui doit-on mépriser de la femme qui trompe son mari ou de la maîtresse qui est fidèle à son amant?

Mais un matin, pendant que nous déjeunons, on sonne chez moi avec violence; Nicette va ouvrir, elle revient suivie d'une femme que je reconnais : c'est Justine, la femme de chambre de Pélagie.

Mon sang se glace : que vient-elle m'apprendre?

— Monsieur, me dit Justine, madame votre épouse est très-mal : en revenant, il y a trois jours, d'un bal, elle a eu un vomissement de sang; on craint pour ses jours, et elle désire vous voir.

Nicette pâlit : je la vois chanceler, mais elle court me chercher mon chapeau. — Allez, mon ami, me dit-elle, allez vite... votre femme vous attend... Ah! s'il le faut, restez près d'elle, ne revenez plus!... mais tâchez de conserver ses jours!

Je me hâte de suivre Justine; je rentre dans cette maison où je ne croyais plus retourner!... Comme tout est changé! quel désordre règne partout! Je pénètre enfin dans l'appartement de ma femme, j'approche de son lit; j'ai peine à la reconnaître. Est-ce donc là cette Pélagie que j'ai vue si fraîche, si jolie!... J'oublie ses torts, et je ne me sens plus pour elle que de la pitié.

Elle me tend la main. — J'ai voulu vous voir avant de mourir, me dit-elle d'une voix éteinte. Eugène, pardonnez-moi mes fautes... Vous le voyez, j'en suis punie... Si je vous avais écouté, je ne serais pas maintenant sur le bord de ma tombe!

Je veux la consoler, j'essaie de ranimer l'espérance dans son cœur; mais je ne puis y réussir : elle sent trop bien que les principes de sa vie sont détruits.

Je m'établis près d'elle. La journée se passe sans apporter de changement à son état, mais la nuit est terrible; et sur les cinq heures du matin Pélagie cesse d'exister.

Je verse des larmes sur les cendres d'une femme dont la vie fut si courte et le bonheur si faux.

Après avoir terminé les affaires que me suscite cet événement et payé les dettes contractées par ma femme, je retourne près de Nicette. — Eh bien! me dit-elle, votre femme?... — Elle n'est plus! — Ah! mon ami! pleurons sur sa destinée! elle pouvait être si heureuse en vous aimant!

Pour me distraire de cet événement, je forme le projet de faire un voyage avec Nicette; cela achèvera de la former : la vue de la Suisse et de l'Italie est toujours profitable pour quelqu'un qui sait penser et se souvenir.

Nicette est prête à me suivre : partout où elle sera avec moi elle se trouvera heureuse, peu lui importe sous quel ciel, dans quel climat nous devions vivre! Je suis pour elle le monde, les plaisirs, le bonheur. Ah! Nicette! aime-moi toujours ainsi!... Si jamais tu me trahissais!... oh! c'est alors qu'il ne faudrait en aimer ni en croire aucune!

Nous partons dans une berline que j'ai achetée, libres de nous arrêter partout où un monument nous étonnera, où un fait nous intéressera : c'est ainsi qu'il est agréable de voyager et que cela peut servir à quelque chose.

Nous traversons la Suisse; je veux faire voir à Nicette le superbe mont Cenis. Nous nous arrêtons à une auberge au pied de la montagne; je remarque beaucoup de mouvement dans la maison. Je demande une chambre; la jeune servante qui nous conduit pousse à chaque instant des exclamations.

— Qu'est-il donc arrivé chez vous? lui dis-je; vous paraissez tous bien occupés : vous avez sans doute beaucoup de voyageurs? — Oui, monsieur; il est arrivé ce matin une compagnie d'étrangers qui venaient pour gravir la montagne : il y a des Anglais, des Français... des Russes, tout plein de curieux enfin... mais ce n'est pas là ce qui nous chagrine... Faut vous dire que ce matin tous ces messieurs étaient rassemblés avant le déjeuner; on est venu à parler des tables d'hôte. L'un d'eux a dit qu'il s'y amusait beaucoup parce qu'il mangeait très-vite; un autre a prétendu qu'il était plus habile que personne, et qu'il avalerait six œufs durs avant de déjeuner et mangerait encore plus vite que tout le monde : on s'est moqué de lui; il a parié dix louis, un Anglais a tenu le pari. Le pauvre cher homme s'est fait apporter des œufs durs; il les a avalés, et puis s'est mis à déjeuner... Oh! ça! il allait bon train!... si ben qu'il a gagné les dix louis. Mais v'là qu'après il est devenu jaune, rouge, bleu... il a fallu le porter sur son lit, et, au lieu de gravir la montagne, il pourrait ben crever cheux nous. — C'est sans doute un Anglais qui a voulu faire cette gentillesse-là? — Non, monsieur, c'est un Français! — Un Français! — Si vous voulez le voir, tout le monde entoure son lit... chacun invente un remède pour le sauver.

Je suis curieux de voir cet homme. Je laisse Nicette, et me fais conduire à la chambre du moribond. A l'instant où j'y entre, il venait de mourir des suites de son pari : je jette un regard sur lui... je reconnais mon voisin Raymond.

FIN DE MON VOISIN RAYMOND.



LE

MAITRE D'ÉCOLE DE COUBERON,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, petit, maigre, et qui par l'habitude du travail avait contracté celle de se tenir un peu voûté, ce qui, de loin même, lui donnait l'air contrefait. Ses traits étaient fortement prononcés, ses yeux petits et gris, son nez fort, et sa bouche grande, serrée et souvent ironique; ses cheveux grisonnaient déjà et devenaient rares sur le milieu de son front; enfin Mathias, c'était son nom, pouvait, sans calomnie, être trouvé laid, et pourtant, lorsqu'il s'animait en parlant, lorsque l'amour de la science échauffait ses discours, alors ses yeux devenaient brillants, les pommettes de ses joues perdaient leur pâleur habituelle, et toute cette figure si peu agréable quelques minutes auparavant devenait presque séduisante, tant elle avait alors d'expression et de jeu.

M. Mathias n'était qu'un pauvre maître d'école dans le village de Couberon. Il n'avait pour élèves que de petits paysans qui abandonnaient l'école dès qu'ils savaient un peu lire et à peu près écrire. Cela désolait M. Mathias, qui était un savant, qui avait passé sa vie à étudier, et qui aurait au moins voulu que les trésors de science qu'il avait analysés pussent être profitables à d'autres, puisqu'ils ne l'avaient pas été à lui; car Mathias était fort pauvre : il avait dépensé le peu d'argent qu'il avait eu à acheter des livres; il avait étudié pendant que les autres s'amusaient. Puis l'âge était venu sans qu'il s'en aperçût, car le temps passe bien vite quand on est studieux. Enfin M. Mathias s'était vu forcé, pour vivre, de se faire maître d'école à Couberon.

Mais M. Mathias, qui était orgueilleux de ses connaissances, s'était fait des illusions, les savants en ont comme d'autres; il s'était dit en se mettant à la tête de l'école de Couberon : — A force de patience, de travail, je vais faire des élèves dont on parlera. Les paysans de ce village ne s'exprimeront plus grossièrement comme tous ceux des environs de Paris; on les remarquera, on voudra savoir la cause de cette exception à la règle. Quand on entendra un laboureur parler grec, ou une laitière offrir de la crème en latin, on voudra s'expliquer ce phénomène, on remontera à la source, et bientôt on saura qu'il y a dans le modeste village de Couberon un homme savant, versé dans toutes les sciences, possédant une foule de connaissances. On viendra m'y voir, m'y chercher; car on se dira : Un homme qui sait tout n'est pas fait pour végéter avec des paysans, et on m'offrira des places, des emplois, et je m'y distinguerai par mon savoir; j'entrerai à l'Académie, dont j'achèverai le Dictionnaire. J'en enverrai des exemplaires à tous les souverains de l'Europe, en les engageant à en lire au moins une page tous les jours. Chacun d'eux m'offrira des décorations, des cordons, des pensions, et je ne vois pas trop où ma fortune s'arrêtera.

Malheureusement pour M. Mathias, rien de tout cela n'était arrivé. Ses élèves n'avaient point voulu mordre à la science. Quand il leur avait parlé de racines grecques, ceux-ci avaient cru qu'il s'agissait de carottes et de navets; quand il avait essayé de leur enseigner le latin, ils s'étaient endormis. Et ce n'était qu'avec peine qu'il réussissait à leur apprendre un peu de français. Cependant les villageois avaient une grande vénération, un profond respect pour le maître d'école, qu'ils reconnaissaient pour un homme infiniment au-dessus d'eux. Ils l'écoutaient volontiers le soir, lorsque, rassemblés dans les bois délicieux de Montfermeil, ou sous les vieux arbres de la forêt de Chelles, ils se reposaient un moment de leurs travaux. Alors M. Mathias venait quelquefois s'asseoir au milieu des paysans ébahis, et leur disait :

— Chelles possédait autrefois une superbe abbaye. C'est là que Chilpéric renfermait ses trésors. Mais bien avant ce temps, dans ce lieu où nous sommes, habitaient les Druides... qui rendaient des oracles... Mais l'oracle le plus fameux fut celui de Delphes... quoique l'ancienne sibylle de Cumes ait eu aussi beaucoup de réputation. Elle laissa neuf volumes sur son art. Une bonne femme qui les trouva vint les apporter dans Rome à Tarquin l'Ancien. Comme il marchandait trop, elle en jeta six au feu et exigea autant d'argent des trois restant. Ils furent consumés dans un incendie du Capitole.

Quelques paysans se regardaient en ouvrant de grands yeux, mais beaucoup d'autres les fermaient; ou bien un d'eux, profitant d'un moment où M. Mathias s'arrêtait, se hasardait à lui dire :

— Ah! oui-dà... il y a eu des oracles brûlés... dans le... Et croyez-vous que nous aurons de l'eau demain, monsieur Mathias?

Le maître d'école soupirait. Il haussait même un peu les épaules; mais le plaisir d'étaler ses doctes connaissances l'emportait bientôt, et il reprenait :

— Le maître du tonnerre pourrait bien lancer ses foudres... Jupiter est irrité!... Tout l'Olympe a frémi!... Junon n'ose affronter sa présence...

— Bah! est-ce qu'il y a aussi queuque révolution là-haut? s'écriait le villageois.

— Une révolution!... mais la terre en fait une chaque jour!... Oui, il se prépare quelque chose... Le temps est rarement trompeur, surtout lorsqu'on a quelque connaissance des astres... Tenez, voyez... au bout de mon doigt, c'est *Vénus*, l'une des sept planètes, la plus voisine du soleil après Mercure. La triple Hécate a autour d'elle un cercle noir, et les derniers rayons de Phébus n'ont point fait chanter Philomèle; Clytie baisse la tête, et la question sera résolue demain avant que l'oiseau de Mars n'ait chanté.

Le paysan écoutait d'un air hébété, et s'éloignait en murmurant : — Tout cela ne me dit pas si je dois arroser mes haricots.

M. Mathias soupirait encore et retournait chez lui; là, il s'écriait : — Que je suis malheureux d'avoir affaire à des buses qui ne sentent pas le prix de la science!... Quand donc serai-je enfin à la place que je mérite!... Il n'en est aucune que je ne sois en état de remplir!... Je devrais être député, ministre, roi même... Oui, car si j'étais roi, il n'y aurait point d'ignorants dans mon royaume. Je ferais porter des oreilles d'âne à tous ceux qui refuseraient d'étudier. J'établirais dans tous les villages des Jeux Floraux à l'instar de ceux que présidait Clémence Isaure; je ferais fermer tous les cabarets, et ouvrir à la place des cabinets de lecture; on ne danserait pas le dimanche, mais on devinerait des énigmes que je tâcherais de faire plus difficiles que celle que le sphinx proposa à Œdipe; enfin on ne chanterait ni ronde ni air de vaudeville, mais on réciterait de beaux vers alexandrins, et mes peuples seraient bien heureux, car ils béniraient leur roi dans plusieurs langues.

M. Mathias passait ainsi son temps à se lamenter, quand il ne pouvait pas faire quelque citation. Cependant le maître d'école aurait pu se trouver heureux, s'il avait eu un peu de philosophie; mais cette science lui manquait. Son école lui rapportait de quoi vivre; elle lui eût rapporté plus encore, s'il eût voulu se borner à enseigner la *ba bé bi bo bu*. Chaque habitant de l'endroit ôtait son chapeau du plus loin qu'il voyait M. Mathias, et c'était à qui s'empresserait de lui être utile.

Le village de Couberon n'est pas beau, mais les environs en sont charmants. Il est situé au milieu des bois, auprès d'un joli petit lac sur les bords duquel on trouve en abondance des jacinthes, du muguet, de la violette. Aux environs on aperçoit Montfermeil, Lagny, et des promenades pittoresques et solitaires dans lesquelles le dimanche même vous rencontrez rarement la famille des bourgeois de Paris dînant sur l'herbe avec le pâté et le melon obligés. Il y a donc moyen d'être heureux dans ce pays; il ne faut pour cela qu'aimer la campagne, avoir des goûts simples et borner ses désirs.

Un matin, un villageois se présenta chez M. Mathias : c'était un nommé Gros-Jean, un des plus riches cultivateurs du pays, et de ceux qui s'inclinaient le plus profondément devant le maître d'école.

Il s'avança d'un air assez embarrassé dans la classe, qui était déserte alors, et fut se poser devant M. Mathias, qui lui dit : — *Quid de me dicunt homines?*

Le villageois se gratta l'oreille en murmurant : — C'est pas pour ça que je suis venu... Tenez, monsieur Mathias, j'avons une proposition à vous faire.

— Une proposition, Gros-Jean! voyons; établissez-la. Si elle est longue, divisez-la en trois points; si elle est difficile, n'employez ni dilemme ni métaphore; si elle est abstraite, tournez-la; si elle est claire, laissez-vous aller aux charmes des figures... Il y a cent manières de présenter une proposition.

Gros-Jean se gratta encore l'oreille en murmurant : — C'est pas pour tout ça que je suis venu... Tenez, monsieur Mathias, je ne suis pas un savant, moi; je ne sais pas faire de belles phrases comme vous, mais j'allons au fait : je vous estime parce que vous êtes un honnête homme.

— Et un homme lettré, Gros-Jean.

— C'est juste, mais je mettons l'un avant l'autre. Enfin, c'est égal, voilà le fait : j'avons une fille, pas d'autre enfant, vous connaissez Jeannette, elle a bientôt vingt ans. C'est un beau brin de fille et aussi sage que bonne. Eh bien! il m'est venu dans l'idée de vous la donner en mariage... Je serions fier d'avoir un gendre tel que vous. Vot' petite école n'est pas grand' chose, mais je donne à Jeannette six mille écus et ce beau terrain que je possédons jusqu'à Montfermeil. Avec tout ça vous serez à votre aise; plus tard, dam', ma fille héritera de tout mon bien. Si ça vous va, comme je l'espère, touchez là; ça sera bientôt bâclé, car Jeannette m'a dit qu'elle prendrait de confiance le mari que je lui donnerais.

M. Mathias secoua la tête, sembla réfléchir, puis tapa dans la main de Gros-Jean en lui disant :

— Mon cher ami, je vous remercie beaucoup.

— Vous acceptez?...

— Non, je refuse.

— Vous refusez d'épouser ma Jeannette?...

— Oui, Gros-Jean.

— Et pourquoi donc cela?... Ah! je devinons... parce que je ne sommes que des paysans et que vous vous trouvez au-dessus de nous.

— Ce n'est pas cela du tout. Vous êtes cultivateur, c'est la profession la plus ancienne et la plus honorable. La nation juive n'en a jamais connu de plus belle; les hommes les plus vénérés chez les Juifs étaient laboureurs ou pâtres. Gédéon battait lui-même son blé, David gardait des brebis, Saül conduisait des bœufs.

— Alors, pourquoi refusez-vous ma Jeannette?

— Parce que votre fille est un âne.

— Un âne... ma fille.

— Oui, mon cher Gros-Jean. Jeannette ne sait pas écrire et à peine lire. Je me rappelle qu'elle venait à ma classe il y a quatre ou cinq ans; et je n'ai jamais pu parvenir à lui faire distinguer le singulier du pluriel. Elle disait toujours à ses petites camarades : *Viens* avec moi, mes amies! je lui criais : C'est *venez* qu'il faut dire, parce qu'il y en a plusieurs; mais elle se mettait à rire en me répondant : Ah bien! par exemple... vous voulez que je ne tutoie pas mes camarades... oh! ça serait drôle!... Allons! *viens* avec moi, mes amies! Et elle s'en allait en me riant au nez. Donc il n'y a pas moyen de rien faire de votre fille; et je ne veux pas épouser un âne, parce qu'il y aurait incompatibilité d'esprit entre nous.

Gros-Jean était devenu tout rouge, et, malgré son estime pour M. Mathias, il avait été sur le point de se mettre en colère. Il se contint pourtant, et lui dit :

— Je ne sais pas si ma fille est un âne, mais je sais qu'elle a bien soin du ménage, qu'elle sait traire les vaches, faire des fromages, soigner le jardin, la basse-cour. Et une femme qui sait tout ça, i' m'semble que ça ne peut pas faire une mauvaise ménagère. Adieu, monsieur le maître d'école. Je souhaitons que vous trouviez une femme qui vaille ma Jeannette. Ah! c'est un âne!... oh! pour le coup, c'est trop dur ça!

Et Gros-Jean s'éloigna, sans même ôter son chapeau. Mais M. Mathias le laissa aller en disant : — Qu'il se fâche s'il le veut! Certainement je n'épouserai pas sa fille. Elle sait soigner une basse-cour... c'est fort bien, mais il me serait impossible de vivre avec une femme qui dit : *Viens*, mes amies!

A quelque temps de là, une jolie maison de campagne, située entre Couberon et Montfermeil, fut achetée par une dame d'une quarantaine d'années, nommée madame Dubois. C'était la veuve d'un riche négociant. Elle n'avait point d'enfant, et possédait quinze mille francs de rente. Cette dame, qui avait été élevée dans un des premiers pensionnats de Paris, n'avait épousé un négociant que pour obéir à ses parents, car elle se croyait née pour les lettres, pour la gloire, et aurait voulu porter le nom d'un homme de génie; aussi, depuis la mort de son mari, madame Dubois avait quitté le commerce, et s'était livrée entièrement à son goût pour la littérature.

Madame Dubois se promenait assez souvent, suivie de sa femme de chambre, dans les bois de Couberon. Plusieurs fois elle avait entendu M. Mathias pérorant devant les paysans, elle s'était arrêtée pour écouter. Surprise d'entendre tant de choses sortir de la bouche d'un petit homme qui n'avait qu'un habit noir râpé, et qui vivait avec des paysans, madame Dubois avait pris des informations sur ce savant, et elle avait su que c'était le maître d'école de Couberon.

De son côté, M. Mathias avait remarqué cette dame, qui semblait prendre plaisir à l'entendre. Madame Dubois n'était rien moins que jolie; mais le maître d'école estimait peu la beauté des traits, et il se sentait fier de captiver l'attention d'une femme de la ville.

Quand on se rencontre à la campagne, il est encore d'usage de se saluer; car il semble que l'on devienne plus poli, plus amical en se trouvant au milieu des simples productions de la nature. M. Mathias salua madame Dubois, qui lui rendit sa politesse. Quand on s'est salué plusieurs fois, on a déjà presque fait connaissance. Un jour madame Dubois se promenait auprès du petit lac de Couberon, qu'elle semblait regarder avec plaisir; M. Mathias s'approcha d'elle et hasarda de dire :

— Ce n'est rien auprès des beaux lacs que l'on trouve en Écosse. Il y a entre autres le lac Laumond, sur lequel sont des îles flottantes.

— Des îles flottantes, monsieur!... elles doivent être alors de bien petite dimension?

— Pardonnez-moi, madame, elles sont considérables, elles contiennent des forêts, des bois, des châteaux.

— Et tout cela flotte?... c'est merveilleux!

— La nature est féconde en merveilles, madame, on ne les ignore que parce qu'on ne se donne pas la peine d'étudier. Mais il suffirait d'apprendre un peu de *géomantie*, d'*hydromantie*, de *pyromantie*, d'*astrologie* et de *botanomantie*, pour connaître ce qui échappe aux yeux du vulgaire.

— Ah! monsieur, on doit être bien heureux lorsqu'on sait tout cela... et... Ah! mon Dieu... ah! mon Dieu!...

Madame Dubois venait de pousser un cri et de pâlir, parce qu'un gros crapaud s'était trouvé presque sous son pied, et avait sauté devant elle. Pour se remettre de sa frayeur, elle fut obligée de s'asseoir, ce qu'elle fit en disant à M. Mathias :

— Je dois vous paraître bien ridicule, monsieur.

— Et pourquoi donc cela, madame?

— Parce que je ne puis voir un crapaud sans être près de me trouver mal... J'ai horreur de cette bête-là.

— Madame, vous ressentez pour le crapaud une antipathie qui probablement ne dépend pas de votre volonté; il n'y a rien là qui doive vous faire rougir. Une foule de grands personnages ont eu des faiblesses semblables! Le duc d'Epernon s'évanouissait à la vue d'un levraut. Henri III ne pouvait rester seul dans une chambre où il y avait un chat. Le maréchal d'Albret se trouvait mal dans un repas où l'on servait un marcassin. Uladislas, roi de Pologne, changeait de couleur et prenait la fuite quand il voyait des pommes. Scaliger frémissait en voyant du cresson. Le chancelier Bacon tombait en défaillance toutes les fois qu'il y avait une éclipse de lune. Je n'en finirais pas, madame, si je vous citais tous les grands hommes qui ont eu des faiblesses, des antipathies ou des superstitions.

— Vous me consolez, monsieur, et me voilà moins honteuse de pâlir devant un crapaud. Mais quelle peut être la cause de cette aversion que l'on ressent pour des objets qui souvent n'ont rien de désagréable à la vue.... comme ces affreux crapauds?... car des pommes, du cresson, cela n'est pas effrayant.

— Madame, si, avant de manger des écrevisses, vous vouliez savoir par quelle raison en cuisant elles sont devenues rouges de vertes qu'elles étaient, il est probable que vous n'en mangeriez jamais. Il est des choses devant lesquelles la science doit s'humilier.

— Mais, monsieur, est-ce que je ne pourrais pas avoir assez de force dans mon âme pour triompher d'une faiblesse que je reconnais être déraisonnable?

— D'abord, madame, il s'agirait de savoir si c'est l'âme ou l'esprit qui a de la force. *Parménide* dit que l'âme est du feu; *Anaximandre* dit que c'est de l'eau; *Zénon* la compose de la quintessence des quatre éléments; *Hippocrate* en fait un esprit; *Héraclide* n'y voyait que de la lumière, *Xénocrate* un nombre; *Thalès* une substance toujours agissante, et *Aristote* une entéléchie. *Hippocrate* la loge dans le ventricule gauche du cœur, *Erasistrate* dans la membrane qui enveloppe le cerveau; *Strabon* la place entre les deux sourcils; *Platon* la divise en trois parties : la raison dans le cerveau, la colère dans la poitrine, et les désirs dans les entrailles; enfin, selon *Malebranche*, nous ne connaissons notre âme que par la conscience, et nous n'en avons point d'idée.

Madame Dubois écoutait et n'osait plus parler; elle ne se sentait pas de force, mais elle était ravie, enchantée; elle ne voyait plus l'habit râpé du maître d'école, et M. Mathias lui semblait grandi de deux pieds. Tout ce débordement de paroles la stupéfiait d'admiration.

Cette rencontre fut suivie d'autres; puis madame Dubois engagea M. Mathias à lui faire le plaisir de venir voir sa maison de campagne, et M. Mathias promit de profiter d'une si aimable invitation; ce qu'il ne manqua pas de faire, et souvent : car la société de madame Dubois lui plaisait bien plus que celle des rustiques habitants de Couberon.

Enfin, au bout de quelques mois, madame Dubois, qui était toujours enchantée de M. Mathias, lui offrit franchement sa fortune et sa main; et cette fois le savant ne répondit pas à cette proposition comme il l'avait fait à celle de Gros-Jean.

— Je ne suis point jolie, dit madame Dubois, mais j'ai de la fortune, et il m'est doux d'enrichir un homme de votre mérite.

— La fortune et la figure ne sont rien pour moi, dit Mathias. La fortune n'est qu'une convention!... Je ne voudrais pas d'une sotte qui aurait des millions. Quant à la laideur, je n'en vois point où il y a de l'esprit. Socrate était laid; Pélisson et mademoiselle Scudéri n'étaient pas beaux; Horace était trapu; Annibal était borgne; Cicéron avait une verrue sur le nez; Sapho était petite; Cléopâtre, rousse. La beauté passe, l'esprit reste.

Le mariage se fit. Le jour de ses noces, M. Mathias apporta pompeusement à sa femme une quenouille avec un fuseau.

Madame parut un peu surprise de ce présent de son nouvel époux, et lui dit : — Je ne sais pas filer, mon ami.

Monsieur répondit à madame : — C'est pour vous rappeler que vous devez vous occuper des soins du ménage et travailler. C'était un usage chez les Romains : en conduisant la nouvelle mariée à la maison de son époux, on portait devant elle une quenouille et un fuseau.

Cette citation ne fit pas grand plaisir à madame Mathias. Le savant quitta sans peine Couberon et la petite école dans laquelle il avait passé plusieurs années; il ne fut même que médiocrement touché des regrets que les paysans témoignèrent en le voyant les quitter. Malgré son mépris pour les richesses, M. Mathias se sentait cependant satisfait de posséder une jolie maison de campagne et quinze mille francs de rente; car il pensait qu'il allait être à même de se faire connaître et de faire parler de lui.

Les nouveaux époux se trouvèrent très-heureux ensemble. M. Mathias, tout en dînant avec sa femme, trouvait toujours moyen d'étaler son savoir. Si madame demandait à boire, monsieur lui disait en lui versant du vin :

— Du temps de Romulus, Mécénius tua sa femme pour avoir bu du vin. Une femme ayant rompu les sceaux d'un cellier, ses parents la condamnèrent à mourir de faim. A cette époque on obligeait toutes les femmes à embrasser leurs parents, afin qu'à leur haleine on reconnût leur sobriété.

Là-dessus madame Mathias disait : — Mon ami, donnez-moi beaucoup d'eau.

Si madame demandait un peu de filet de bœuf, monsieur s'écriait tout en lui en présentant : — La ville de Carthage fut fondée en Libye par les Tyriens : d'abord les gens du pays voulurent les chasser, mais ils les supplièrent de leur donner pour habiter autant de terre seulement que pourrait en environner un cuir de bœuf. On rit de leur proposition, et on leur accorda volontiers ce qu'ils demandaient, curieux de voir par quelle subtilité les Tyriens espéraient édifier une ville dans un si petit espace de terrain. Alors ceux-ci firent tanner un bœuf, et ils en coupèrent le cuir en de si menues courroies, qu'ils en environnèrent le lieu où fut bâtie la forteresse de Carthage.

— En ce cas, mon ami, répondait madame Mathias, je vous serais obligée de me donner un peu de sauce.

Si madame mangeait du melon, monsieur lui disait : — Prenez garde !... l'empereur Maximilien mourut à Inspruck d'un excès de melon.

Si elle voulait du poisson, il s'écriait : — Erasme ne pouvait sentir le poisson sans avoir la fièvre. Enfin, si elle admirait la beauté d'une grappe de raisin, il lui disait : — Vous croyez avoir là de beau raisin !... mais à Chiras, il y a des grappes qui pèsent jusqu'à douze livres !... Il faut aller en Perse pour manger du raisin.

On revint à Paris; M. Mathias avait hâte de se retrouver dans la capitale, et d'y faire parler de lui. Madame Dubois avait habité un assez bel appartement au faubourg Saint-Germain. M. Mathias dit à sa femme : — Il nous faut avoir un hôtel, parce que nous recevrons tout ce qu'il y a de mieux à Paris. Vous avez quinze mille francs de rente, mais je veux que l'on me nomme à quelque emploi important... Je veux vous offrir bien plus que vous ne m'avez apporté. J'ai dans l'idée que je deviendrai ministre; pour cela il faut avant tout que je me fasse connaître. Prenons donc un hôtel; donnons des repas dans le genre de ceux de Lucullus, des fêtes à l'instar de celles de Babylone. J'ai de grands projets ! Vous verrez !... Je veux que nous ayons un salon romain, un boudoir athénien, une salle à manger chinoise et un jardin grec; vous prendrez le costume antique, il vous ira fort bien, vous avez quelque chose de Sapho. Moi, je me draperai, je chausserai la cothurne; nous habillerons tous nos gens selon la partie de l'hôtel où ils serviront. Je tâcherai qu'ils parlent aussi la langue du pays dont ils auront le costume. Tout Paris sera ravi, enthousiasmé de ce qu'il verra chez nous, et avant trois mois on me nommera chef de l'instruction publique.

Madame Mathias approuva tous ces projets; elle trouva surtout fort piquant de s'habiller en Sapho. On ne l'avait jamais remarquée pour sa figure, il était présumable qu'on la remarquerait pour son costume.

A Paris, avec de l'argent, il n'y a rien d'impossible. M. Mathias eut bientôt mis ses beaux projets à exécution. Il loua un vaste hôtel, fit venir des peintres, des décorateurs, des tapissiers; on peignit, on décora ses appartements à la grecque, à la romaine; et comme il n'était pas aussi facile de trouver des domestiques qui parlassent latin, M. Mathias eut soin de faire écrire en lettres d'or, sur la porte de chaque pièce, le nom qu'elle devait porter; puis il prit sa femme par la main, et lui dit :

— Vous voyez, ma chère amie, que nous entrons d'abord dans l'*antithalamus*, c'est l'antichambre; de là nous passons dans la salle à manger, *cœnatio;* quand nous serons entre nous, nous dînerons dans la petite *cœnaculum;* puis de là nous prendrons le café dans l'*œcus*, autrement dit le salon.

Madame Mathias se promit de faire tous ses efforts pour se rappeler qu'il fallait dire : — Passons dans l'*œcus* pour prendre le café. On s'occupa ensuite des invitations; M. Mathias prit le Dictionnaire des vingt-cinq mille adresses; il fit un choix de cent personnes pour le dîner, et de trois cents autres pour la fête qui devait suivre. Il ne mit pas sur les billets d'invitation : « Il y aura un violon, » mais il mit : « Il y aura des divertissements renouvelés des Grecs. »

A Paris, on est curieux; on voulut connaître ce M. Mathias, qui donnait une fête d'un genre nouveau; on accepta ses invitations; on vint à son dîner, et on ne fut pas peu surpris d'être reçu par une dame vêtue en Sapho et un monsieur habillé en Curtius. Au moment où chacun venait de se mettre à table, des jeunes filles, vêtues en esclaves, arrivèrent dans la salle à manger en tenant des aiguières, et offrirent aux convives de se laver les mains; la société prétendit avoir les mains propres, et ne voulut point de cette cérémonie renouvelée des Grecs. Alors, sur un signal de M. Mathias, les jeunes filles posèrent sur la tête de chaque personne une couronne de fleurs. Ce fut une explosion de rire général, car les couronnes n'allaient pas bien à tout le monde; et plus d'un convive qui portait une perruque et des besicles, faisait une très-singulière figure avec une couronne de roses sur le front. On se moqua beaucoup de cette nouvelle idée de M. Mathias; néanmoins, pour lui être agréable, quelques dames, auxquelles cela allait assez bien, consentirent à rester couronnées. Heureusement pour les convives, le dîner n'eut plus rien d'ancien; M. Mathias n'ayant pu parvenir à trouver un cuisinier qui sût faire un repas comme ceux de Rome ou de Lacédémone.

L'amphitryon, pendant que l'on servait le potage, prononça un discours grec auquel personne ne répondit. Au second service, il parla latin; au dessert seulement il s'exprima en français. La compagnie fêta le dîner et laissa parler M. Mathias. On se contentait de se regarder, de sourire et de se pincer les lèvres pour ne pas éclater. Le ci-devant maître d'école prenait tout cela pour de l'admiration.

Le dîner terminé, M. Mathias dit à la société : — Venez dans les jardins, mille surprises vous y attendent. Vous y verrez la vallée de Tempé, le temple d'Éphèse, le Parnasse et le rocher de Leucade.

On alla visiter les jardins, mais on ne parut que médiocrement enchanté de ces souvenirs grecs que M. Mathias avait fait construire à grands frais; et lorsqu'il proposa à la compagnie de jouer au ceste, à la lutte, et d'imiter les jeux olympiques, il fut très-mortifié d'entendre chacun s'écrier : — Nous préférons un quadrille de Tolbecque ou de Musard.

Et comme M. Mathias n'avait point songé à avoir un orchestre qui sût jouer des contredanses, la compagnie se retira de fort bonne heure, laissant *Sapho* et *Curtius* se promener maritalement dans la vallée de Tempé, et libres de faire le saut de Leucade, si cela les amusait.

— Les Parisiens sont bien légers ! dit M. Mathias à sa femme. Il faut les forcer à s'instruire; malgré cela, je suis certain qu'on parlera de notre fête, et que l'Académie m'enverra complimenter.

On parla en effet de tout ce que l'on avait vu chez M. Mathias, mais il ne reçut de compliments de personne. Alors il dit à sa femme : — Nous allons donner une autre fête, d'un genre tout différent; nous y porterons des costumes du moyen âge. Vous, ma chère amie, vous serez en *Agnès Sorel*, et moi en *Dunois;* nos jardins seront disposés pour des tournois et des carrousels. On rompra des lances en votre honneur; vous donnerez le prix au vainqueur, et moi je ferai un discours sur l'origine de la chevalerie. Je prouverai que les tournois ont été inventés en Italie par les rois lombards, et qu'ils s'appelaient *battagliole*.

Madame Mathias trouva très-joli de se mettre en Agnès Sorel. Son mari fit de nouveau venir des ouvriers; les souvenirs grecs furent démolis et remplacés par des monuments imités du moyen âge. Les salons, la salle à manger, tout fut repeint. Le ci-devant maître d'école était enchanté de pouvoir à son gré faire revivre l'époque qu'il voulait célébrer. De tous côtés on ne voyait que trophées, armures, devises chevaleresques; les domestiques furent habillés en pages, en varlets; enfin M. Mathias endossa l'armure de Dunois.

La foule accourut à cette fête. Un jeune et joli couple, représentant Agnès Sorel et Dunois, aurait pu charmer l'assemblée; mais monsieur et madame Mathias étaient trop laids pour ne point paraître ridicules sous le costume qu'ils avaient pris. Personne ne voulut rompre une lance pour Agnès Sorel; et lorsque M. Mathias commença son discours sur l'origine de la chevalerie, la compagnie se mit à danser le galop.

M. Mathias ne se décourageait pas; la fête moyen âge fut suivie d'une fête asiatique, puis d'une chinoise, puis de bien d'autres encore.

— Il faut aller toujours, disait M. Mathias à sa femme; le gouvernement a les yeux sur moi : il veut s'assurer de tout ce que je suis en état de faire, avant de m'appeler à un poste important.

— Allons toujours ! répondait madame Mathias, qui d'ailleurs n'était pas fâchée de se mettre tantôt en Chinoise, tantôt en Grecque. Mais l'ancien maître d'école, qui savait tant de choses, avait probablement oublié son Barême. Il aurait fallu une immense fortune pour continuer le genre d'instruction que M. Mathias voulait donner à ses concitoyens. En très-peu de temps il mangea tout le bien de sa femme; et, un beau jour, il fut fort étonné de se voir entouré de gens qui lui présentaient des mémoires et lui demandaient de l'argent.

— Monsieur, disait un tapissier, vous me devez cinq mille francs pour les tentures et meubles d'un salon chinois.

— Monsieur le tapissier, j'ai à me plaindre de vous, répondait le savant, je vous avais ordonné de me tendre tout ce salon en jaune, et vous ne l'avez point fait. Vous ignorez qu'en Chine la couleur jaune est très en faveur. Les marques de distinction sont les gilets jaunes et

les plumes de paon ; en revanche les plumes de corbeau annoncent la disgrâce. Vous me ferez le plaisir de me mettre en jaune, monsieur le tapissier.

— Monsieur, je serai obligé auparavant de vous faire mettre en prison si vous ne me payez pas.

Les marchands sont peu sensibles à la science. Il fallut satisfaire les créanciers; pour cela on vendit tout ce qu'on possédait encore, et, quand on eut payé les fournisseurs, il fallut abandonner l'hôtel pour aller se loger au quatrième, dans un modeste logement au Marais.

Ce changement de situation avait beaucoup attristé madame Mathias. Pour la consoler, son époux lui dit : — Je projette une fête nautique sur le canal de la Villette, vous y serez habillée en Naïade et moi en Triton; pendant que l'on exécutera des joutes, je prononcerai un discours sur l'origine de la navigation.

Mais cette fois M. Mathias en fut pour son projet; il ne restait plus en caisse de quoi donner une fête même chez un restaurateur de Paris, et madame voyait avec effroi venir le moment où il ne resterait rien du tout. Elle perdait toutes ses illusions et commençait à regretter son mari le négociant, qui ne savait pas faire des citations, mais lui achetait des cachemires et des diamants. Un jour madame Mathias se permit de dire à son époux :

— Monsieur, quand je vous ai épousé, j'avais quinze mille francs de rente, il ne nous reste plus rien que mes diamants; vous deviez être ministre, vous n'êtes pas même commis dans un bureau. Que comptez-vous faire enfin ?

— Madame, répondit le savant, avant d'être pape, Sixte-Quint, qui se nommait *Félix Perreti*, gardait des pourceaux. Urbain IV fut savetier à Troyes, et Adrien IV mendia d'abord son pain.

— Qu'est-ce que cela signifie, monsieur ? est-ce que vous voulez demander l'aumône ou garder les pourceaux, dans l'espoir de devenir pape ?

— Non, madame; mais cela prouve qu'il ne faut désespérer de rien, et que le mérite perce tôt ou tard. Quant à notre fortune, *Deus dederat*, *Deus abstulit !*

— Monsieur, je ne sais pas le latin !....

— Tant pis pour vous, madame; mais je puis encore vous l'apprendre. Caton a bien appris le grec à quatre-vingts ans.

— Eh ! monsieur, tâchez plutôt de trouver un emploi et de gagner de l'argent.

M. Mathias haussa les épaules et s'en alla bouquiner le long des quais. Sa femme, s'apercevant qu'il ne l'écoutait pas, s'occupa elle-même de chercher une place à son mari.

Quand on lui demandait ce que son mari savait faire, elle répondait avec assurance : — Il sait tout. Cette réponse inspirait peu de confiance; car les gens qui savent tout ne sont en général propres à rien.

Cependant madame Mathias parvint à trouver pour son mari une place de teneur de livres dans une maison de commerce, et M. Mathias consentit à la prendre, en attendant qu'on le nommât directeur de l'instruction publique.

Mais, tout en transcrivant ses écritures sur son grand livre, M. Mathias s'occupait toujours de recherches scientifiques. Un beau jour, voulant savoir ce qu'il devait à l'un de ses correspondants, le commerçant ouvrit son compte et y lut : « Les Carthaginois donnèrent à l'Espagne le nom de *Hispania*, dérivé de *spaniam*, qui, dans la langue des Phéniciens, dont les Carthaginois descendaient, signifie *pays des lapins*, parce qu'ils en avaient trouvé une multitude dans ce pays. Sur des médailles romaines, l'Espagne est représenté sous la figure d'une femme qui a à ses pieds un lapin. »

Le commerçant se mit dans une violente colère ; il appela son teneur de livres, et lui dit ;

— Que signifie ce gribouillage, monsieur? je veux savoir l'état de situation d'un de mes correspondants, auquel j'ai fait des envois en soieries, en percale, et je trouve sur son compte des Carthaginois et des lapins ?

— Monsieur, répondit Mathias, ce que vous appelez gribouillage n'est qu'une suite naturelle de mon érudition. En faisant ce compte, je faisais des réflexions sur le commerce; je me rappelai que ce sont les Phéniciens qui furent les premiers commerçants, les Phéniciens me rappelèrent les Carthaginois, et les Carthaginois me firent souvenir....

— C'est assez, monsieur; vous irez écrire ailleurs vos notes et vos réflexions; je me suis déjà aperçu de plusieurs erreurs sur mes registres; vous avez trop de distractions; vous pouvez être fort savant, mais vous ne savez pas tenir des écritures ; si je vous gardais un mois encore, il deviendrait impossible d'établir un compte d'après mon grand livre.

Mathias salua et s'éloigna en murmurant : — *Numerus stultorum est infinitus !*

En apprenant que son mari venait de perdre sa place, madame Mathias se mit à pleurer, et dit : — Que deviendrons-nous ?

— Madame, répondit Mathias, il faut peu de chose au philosophe pour exister. Diogène se contentait d'un tonneau pour logement.

— Monsieur, si vous m'aviez prévenue que c'était là le sort que vous me réserviez, j'aurais fait des réflexions avant de vous épouser.

M. Mathias fut chercher le volume de Sénèque sur le mépris des richesses; il le présenta à sa femme. Madame jeta Sénèque au milieu de la chambre, et dès lors l'union conjugale fut rompue.

Madame Mathias s'occupa encore de placer son mari. A force de s'informer dans son quartier, elle sut que l'épicier qui était établi dans sa rue venait de renvoyer son garçon de boutique. Elle s'empressa d'aller acheter de la chandelle, et, tout en se faisant servir, présenta sa requête à l'épicier.

Celui-ci était un gros homme, tout rond; il demanda si M. Mathias connaissait son commerce.

— Il sait tout, répondit la pauvre femme.

— En ce cas, dit l'épicier, je ne lui en demande pas davantage.

M. Mathias se révolta d'abord à la proposition d'entrer chez un épicier. Il était bien pénible pour un savant d'aller peser du poivre et servir du fromage. Mais madame Mathias, qui ne manquait pas de mémoire, lui répondit fort à propos :

— Vous m'avez bien dit, monsieur, que le fils de Persée, roi de Macédoine, était menuisier à Rome; que Pierre le Grand travailla en Hollande comme un simple ouvrier; que Sixte-Quint avait gardé des pourceaux.

— C'est juste, répondit Mathias, et il se résigna à aller servir de la cassonade.

Mais, au bout de quelque temps, l'épicier s'aperçut que son nouveau garçon mêlait le poivre avec le riz, les mendiants avec la potasse, le sucre avec le savon; qu'il pesait une livre quand on lui demandait un quarteron ; qu'il servait de la pâte de guimauve pour de l'amidon, et qu'il pérorait pendant une heure avec chaque personne qui voulait l'écouter.

— Mon cher ami, lui dit l'épicier, votre femme m'a dit que vous saviez tout, et moi je trouve que vous ne savez rien que bavarder, comme une pie, de choses auxquelles on n'entend goutte! Vous voulez que j'aie des vases étrusques pour mettre ma mélasse !... des cassolettes pour mon poivre ! des trépieds pour mes pruneaux ! des amphores pour mon eau-de-vie ! Vous me feriez tourner la tête !... vous avez mis tout en désordre dans ma boutique ; faites-moi le plaisir de rester chez vous.

Mathias sourit d'un air dédaigneux, jeta sur le comptoir la casquette qu'on lui avait donnée, et s'en retourna chez lui en murmurant : *Plus negare potest asinus quàm probare philosophus.*

En apprenant que son mari venait encore de perdre son emploi, madame Mathias tomba dans un accès de chagrin qui attaqua sa poitrine; et au bout de quelques semaines, le savant se trouva veuf. En perdant sa femme, Mathias se dit, comme il l'avait déjà fait en perdant sa fortune : *Dieu me l'avait donnée*, *Dieu me l'a ôtée*. Il resta encore plusieurs mois à Paris ; mais, dégoûté du peu d'accueil qu'on lui faisait, mécontent des autres et peut-être de lui-même, il se rappela le village où il avait été longtemps maître d'école, et se dit : — Il vaut mieux montrer l'*a*, *b*, *c*, à des paysans qui vous écoutent avec respect, que de parler littérature et histoire à des gens qui ne vous écoutent pas. Retournons à Couberon.

M. Mathias se remit en route, avec son petit paquet sur son dos. Il y avait cinq ans qu'il avait quitté le village. Depuis ce temps, un autre maître d'école l'avait remplacé : c'était un homme instruit, mais simple et sans prétention; il se faisait écouter des villageois, dont il savait aussi se faire comprendre, car il ne parlait pas à ces bonnes gens de choses au-dessus de leur intelligence; il les entretenait de ce qui pouvait les intéresser. C'est ainsi qu'il leur avait donné de nouvelles connaissances en agriculture, en mécanique, en histoire naturelle, parce qu'il avait su mettre la science à leur portée, et qu'il évitait d'employer avec eux les mots techniques, que les bonnes gens ne comprennent pas. Enfin, au lieu de les dégoûter de l'étude, le nouveau maître d'école en avait donné le goût aux habitants de Couberon, dont quelques-uns déjà s'étaient abonnés au *Musée des Familles* depuis qu'on leur avait fait comprendre l'utilité de ces publications populaires, qui éclairent et instruisent en amusant.

M. Mathias se mordit les lèvres; il sentit que son successeur avait suivi une marche meilleure que la sienne, mais il se dit pour se consoler : — Malgré cela, je suis bien plus savant que lui.

Il s'estima heureux pourtant de rentrer comme sous-maître dans cette école qu'il avait dirigée. Mais il ne se promenait plus que rarement dans le village, car la fille de Gros-Jean était mariée; elle avait déjà trois enfants, et tout cela avait prospéré pendant que M. Mathias mangeait à Paris la fortune de sa femme.

Mais Jeannette parlait toujours de même, quoiqu'elle fût mère de famille. Cela consola Mathias, qui se répétait : — Je n'aurais jamais pu vivre avec une femme qui dit ; *Viens* ici, mes enfants.

FIN DU MAITRE D'ÉCOLE DE COUBERON.

LES

ENFANTS DE MARIE,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

C'était vers les dernières années du règne de Napoléon, à cette époque de victoires, de conquêtes, si belle pour la France, et dont personne maintenant ne conteste la gloire ; ce que pourtant l'on faisait alors, parce que les hommes ont pour habitude de ne rendre justice qu'au passé, de se plaindre du présent, et de se tromper sur l'avenir.



M. Mignardin se risqua à faire sa déclaration pendant que Marie soignait le pot-au-feu.

Un régiment de chasseurs venait d'entrer dans la petite ville de Dammery. Il rejoignait l'armée, et allait remplacer les braves que le canon avait moissonnés : il en moissonnait beaucoup alors. *Serrez les rangs !* voilà tout ce que l'on dit sur le champ de bataille, lorsque les soldats tombent à côté de leurs camarades. Car, là, il y a toujours quelqu'un pour remplacer celui qui est mis hors de combat; mais cet homme qui vient d'être atteint par le plomb meurtrier était peut-être tendrement chéri par sa mère, et dans la maison paternelle le : *Serrez les rangs!* ne s'exécute pas comme à l'armée; la place d'un fils bien-aimé est toujours marquée dans le cœur de ses parents.

Je conçois que les mères de famille n'aiment point les conquérants. Napoléon, Frédéric II, Charles XII, sont des héros qui ont dû faire répandre beaucoup de larmes; mais tout se paye dans le monde : la gloire, la fortune, les honneurs ! Il y a toujours le revers de la médaille.

Les soldats étaient logés chez les bourgeois, qui n'en étaient pas plus contents, mais qui devaient obéir tout comme s'ils l'étaient; alors l'autorité ne souffrait pas que l'on murmurât : sous le règne des héros, le peuple n'a que la liberté de se taire.

Trois soldats se dirigeaient vers une maison bourgeoise, simple, mais qui cependant annonçait l'aisance; c'était là qu'on leur avait marqué leur logement pour le très-court séjour que le régiment devait faire à Dammery.

Cette maison était habitée par un ancien marchand, nommé Mignardin, qui était depuis dix ans retiré du commerce et jouissait de sa petite fortune. Ce M. Mignardin était célibataire et tatillon : l'un ne va guère sans l'autre; de plus, dévot et libertin, ce qui s'accorde encore très-facilement. Il avait cinquante ans et un ventre énorme; il était laid à vingt ans, et l'âge n'avait pas réparé les torts de la nature; mais il avait amassé des écus, et il pensait qu'avec de l'argent on parvient toujours, sinon à plaire, du moins à triompher. Beaucoup de gens pensent ainsi, et malheureusement les événements prouvent qu'ils ont raison.

M. Mignardin avait pris chez lui, depuis deux ans, une jeune fille nommée Marie, pauvre orpheline dont les parents, braves cultivateurs, étaient morts dans la misère. Marie ne possédait rien au monde qu'une jolie figure, une taille bien prise, de beaux yeux et un charmant sourire. C'est peu de chose ou c'est beaucoup, cela dépend de la manière dont on veut se conduire.

M. Mignardin avait remarqué les beaux yeux bleus de Marie, et il lui avait offert d'être sa servante, ou plutôt de tenir sa maison, de se mettre à la tête de son petit ménage; la jeune fille avait accepté avec reconnaissance : sans parents, sans amis, sans ressources, elle avait cru trouver dans l'ancien marchand un protecteur, un père : l'avenir lui prouva bientôt qu'elle s'était trompée.

Le maître convoitait sa servante; il trouvait fort agréable d'avoir près de lui une jolie fille, et tout simple qu'elle l'écoutât. Il se disait, pour écarter tous scrupules : — Abraham courtisait sa servante Agar, et cependant il était marié, je puis à plus forte raison courtiser Marie; et, si elle m'écoute, je ne la mettrai pas ensuite à la porte de chez moi, malgré l'exemple du patriarche.



ADIEUX DE LA GIBERNE.
— Je reviendrai, ma chère Marie, alors j'aurai un grade, je serai officier, et je t'épouserai.

Mais Marie, qui d'abord n'avait pris que pour de l'amitié les prévenances, les attentions de son maître, fut très-affligée d'entendre enfin des déclarations positives, qui ne lui permettaient plus de se tromper sur les sentiments de M. Mignardin. Marie était pauvre, mais nullement ambitieuse; elle n'aimait ni les gros ventres ni les vieux libertins; elle reçut fort mal l'aveu de la flamme qu'elle avait inspirée; et comme c'était pendant qu'elle soignait son pot-au-feu que M. Mignardin avait

risqué sa déclaration, elle fut au moment de lui envoyer par le visage l'écume de la marmite; elle se modéra cependant, et son maître en fut quitte pour quelques éclaboussures.

Mais Marie déclara très-formellement qu'elle ne voulait plus entendre de semblables discours, ou qu'elle quitterait la maison de M. Mignardin. Ce célibataire, effrayé de cette menace, promit d'être muet sur cet article; il tint parole pendant quelque temps.

Cependant la paix ne régnait plus comme autrefois dans la demeure de l'ancien commerçant. Marie voyait dans les yeux de son maître qu'il n'avait pas renoncé à ses espérances, et elle se tenait continuellement sur ses gardes. M. Mignardin, très-mortifié de ce qu'une servante eût dédaigné son hommage, lui parlait souvent avec aigreur, tandis que ses yeux parcouraient avec envie les charmes de Marie. On se disait d'un côté des mots durs, de l'autre des réponses piquantes; c'était une petite guerre continuelle, mais dans laquelle Marie avait toujours l'avantage.

Voilà où en étaient les choses, lorsqu'un beau jour trois soldats se présentèrent chez M. Mignardin avec des billets de logement.



Pierre a prétendu avoir du goût pour les tourtes et les brioches, il est entré chez un pâtissier.

C'est Marie qui a ouvert; elle reste un peu surprise à l'aspect des trois militaires, et s'écrie : — Que demandez-vous, messieurs?

— A loger, ma belle enfant, si ça vous était agréliable, répond le plus petit des trois soldats en passant sa langue sur ses lèvres, relevant sa moustache rousse, et dandinant le haut de son corps comme s'il était en équilibre.

— A loger! répète Marie.

— Oui, grosse minette, dit un second soldat, à figure ronde et réjouie, en poussant celui qui vient de parler, pour entrer devant lui. Nous sommes des Français, vous êtes Française... nous allons bousculer l'ennemi... et voilà la chose... Du reste, toujours affectueux pour le sesque d'où descend notre mère respective...

Après avoir dit cela, le soldat regarde fièrement ses camarades d'un air qui semble signifier : Quand vous parlerez comme ça, vous autres, je vous abandonnerai ma ration.

— Comment, trois soldats à la fois.... loger trois soldats!... mais c'est beaucoup; la maison de mon maître n'est pas bien grande...

— Nous nous ferons petits, la belle! reprend le gros soldat.

Le troisième militaire, qui n'avait pas encore parlé, était un joli garçon, à l'œil vif et fier, bien bâti, bien tourné; il dit à Marie, en mettant le revers de sa main à son shako :

— Mademoiselle, nous sommes bien fâchés de l'embarras que nous allons causer... mais ce n'est pas notre faute... voilà l'ordre qui nous envoie loger ici... Au reste, nous devons partir demain, ainsi nous ne vous gênerons pas longtemps.

La manière dont le troisième soldat vient de s'exprimer est si différente de celle de ses camarades, que Marie a levé les yeux et l'a regardé avec intérêt; le charme d'une douce voix n'est pas détruit par de beaux yeux bien expressifs, ceux du militaire étaient aussi fixés sur la jolie servante... Il y a certainement de la sympathie entre de beaux yeux; moi j'y crois tout autant qu'à cette fascination avec laquelle on prétend que les serpents attirent leurs victimes. Les yeux d'une jolie femme m'ont souvent fasciné!

Pendant que Marie et le jeune soldat se regardent, l'une en rougissant, l'autre en souriant, une voix nasillarde crie du haut de la maison :

— Eh bien! qu'est-ce qu'il y a donc, Marie? Qu'est-ce qu'on veut? A qui parlez-vous en bas?

— C'est probablement le commandant de la cassine, dit le premier soldat en traînant sur ses syllabes avec la prétention de faire remarquer son éloquence. — Voillions, jeunesse, indiquez-nous le chemin de notre chambre.

Avant que Marie ne réponde, M. Mignardin arrive; il fronce ses petits sourcils en apercevant les militaires; mais l'ordre était formel, il fallait obéir; il murmure cependant : — Vous serez très-mal chez moi, messieurs, très-mal...

— Pourquoi donc cela, bourgeois?

— Parce que j'ai à peine de la place pour moi... et ma domestique.

— Oh! nous ne sommes pas difficiles... n'est-ce pas, Gros-Calibre?

Gros-Calibre était le nom de guerre du soldat joufflu, qui répond en riant : — Et d'ailleurs, parce que nous avons la taille plus émincée que le bourgeois... soit dit sans intention malicieuse.

— Allons, Marie, conduisez ces militaires... dans la chambre... au second... où l'on met sécher le linge... Voyez... arrangez tout cela... comme vous pourrez... Messieurs, je ne dois pas vous nourrir, j'espère?

— Vous n'y êtes pas obligé; mais, si vous avez la complaisance de nous offrir quelque chose, nous accepterons tout de même... N'est-ce pas, Gros-Calibre?... Oh! pas fier, le troupier!... J'ai déjà soif, moi.

— Il y aura de l'eau à votre disposition... Allons, Marie, dépêchez-vous... et revenez ensuite me rejoindre.

M. Mignardin est remonté en grommelant dans sa chambre, et Gros-Calibre dit au petit soldat :

— Le bourgeois ne me semble pas folâtre! Mais, vois-tu, Bel-Amour, avec les ceux qui ne sont pas aimables, je suis exigeant et tapageur, si on m'y force... Il doit nous donner... place au feu... de la cuisine au moins... — Oh! j'aime mieux la servante que le maître, moi!...

— Tiens, c'te malice!... tu n'es pas fort, Bel-Amour!... Et La Giberne... quoiqu'il ne dise rien... as-tu vu comme il a regardé la jeune fille avec sensibilité? Oh! c'est qu'il a de la sensiblerie dans le regard pour empaumer le sesque.

Celui auquel ces paroles s'adressaient dit à demi-voix à ses camarades :

— Mes amis, souvenez-vous que le lieutenant nous a recommandé de bien nous conduire chez le bourgeois; cette jeune servante n'a pas l'air d'aimer à rire, n'allez pas l'offenser.

— C'est bon! laisse-nous donc tranquilles... on verra de quoi qu'est l'atout... et voilà... On agira sur la conséquence.

Marie a fait signe aux militaires de la suivre; elle les conduit au second, où les chambres font mansardes. Celle que M. Mignardin avait indiquée pour ses hôtes était fort chaude l'été et très-froide l'hiver. On était alors au mois de décembre, et il gelait.

En entrant dans la chambre qu'on leur destine, Gros-Calibre et Bel-Amour cherchent des yeux une cheminée ou un poêle; il n'y en avait pas.

— Où est-ce donc qu'on se chauffe ici, la cuisinière? dit Gros-Calibre en ôtant son sac et posant son fusil dans un coin.

— Diable! si vous faites sécher votre linge dans c'te chambre, s'écrie Bel-Amour, ça doit vous donner souvent des rhumes de cerveau.

La Giberne ne disait rien, il se contentait de suivre des yeux la pauvre Marie, qui se donnait beaucoup de mal pour arranger la chambre et faire de la place pour un lit.

— Si vous avez froid, messieurs, et que vous vouliez descendre à la cuisine, il y a bon feu.

— Ça va! je me poste près de la marmite, moi... Viens-tu, Bel-Amour?

— Indubitablement! Je prends un air de fourneau, puis je vais chercher nos rations... Là où est-ce que l'on trouve la cuisine?

— En bas, à gauche de l'escalier.

Gros-Calibre et Bel-Amour sont descendus, la Giberne fait quelques pas comme pour les suivre; puis il s'arrête et revient près de Marie, qui se sent encore rougir en s'apercevant que le jeune soldat, dont le regard est si expressif, est resté près d'elle.

— Mademoiselle, nous vous donnons bien de la peine.

— Oh! rien du tout, monsieur... je voudrais que vous fussiez bien; mais il n'y a de la place que pour un lit.

— Qu'importe? mes camarades y coucheront; moi, je me mettrai sur une chaise... je suis toujours bien.

— Oh! par exemple... il faut que vous vous reposiez aussi. Je ferai un lit à terre, là, à côté de celui-ci.

— Un matelas me suffira, je vous en prie.

— Ah! tenez, j'y pense, vous serez mieux dans le petit cabinet en face; j'y ferai votre lit... D'ici vous voyez la porte... c'est là.

— Oui, mademoiselle.

— On se fatigue tant à la guerre, c'est bien le moins qu'on dorme quelquefois.

— Ah! voilà peu de temps que je suis soldat; je vais au feu pour la première fois.

— O mon Dieu! vous devez avoir bien peur?

— Non, mademoiselle; me battre, c'est tout ce que je désire, au contraire, car j'espère me distinguer et ne pas rester soldat.

— Ah! oui... vous avez raison..... mais il faut prendre bien garde de vous faire tuer; vous avez sans doute des parents qui vous pleureraient!

— J'ai mon père, que j'ai eu tant de peine à quitter!

La voix du jeune soldat est devenue triste, ses yeux se sont baissés vers la terre. Marie est debout près du lit qu'elle vient de faire, et elle se sent attendrie, émue de la tristesse du jeune militaire.

En ce moment M. Mignardin paraît.

— Que faites-vous donc les bras croisés au milieu de cette chambre? dit le ci-devant marchand en regardant à la dérobée le militaire.

— Monsieur... j'arrange pour ces messieurs...

— Vous arrangez! cela devrait être fini.

— Ces militaires disent qu'il fait froid ici.

— Bah! quand on dort, est-ce que l'on sent cela? Où sont donc vos deux camarades?

— Ils sont descendus se chauffer à la cuisine.

— A la cuisine! s'écrie M. Mignardin en regardant Marie d'un air courroucé. A la cuisine! et votre pot-au-feu... et mon rôti qui sont là!

— Bourgeois! s'écrie fièrement La Giberne en regardant M. Mignardin, est-ce que vous craignez que mes camarades touchent à votre dîner? Apprenez que les soldats français ne sont pas des pillards, et que l'on n'a jamais eu le moindre reproche à leur adresser partout où ils ont logé!

— Je n'en doute pas, répond M. Mignardin, qui néanmoins descend son escalier quatre à quatre pour être plus tôt à sa cuisine. Il n'y trouve que Bel-Amour, endormi devant le feu. Gros-Calibre était allé chercher les rations du soir. Le maître de la maison s'empresse d'emporter son rôti; il fait descendre Marie, se fait servir à souper dans sa chambre, pour ne point revoir les militaires, dont la présence lui est désagréable, et ordonne à la jeune fille de venir l'avertir lorsque ses hôtes seront retirés.

Gros-Calibre est revenu avec les rations et l'ordre de se remettre en route à six heures du matin. Les soldats font leur repas; mais Marie leur apporte en cachette une bouteille de vin. Elle en promet une seconde, à condition que M. Bel-Amour ne lui dira plus de bêtises, et que M. Gros-Calibre ne lui tapera plus sur les bras. Les militaires promettent d'être sages; La Giberne est là d'ailleurs pour faire respecter les défenses de Marie.

La jeune servante aimerait mieux rester à écouter ses hôtes que d'aller tenir compagnie à son maître; mais à chaque instant la sonnette de M. Mignardin se fait entendre. Le vieux garçon craint que les charmes de Marie ne fassent impression sur ses hôtes; et il sait que les militaires mènent l'amour bon train.

— Marie, vous devriez venir coucher cette nuit dans le petit cabinet près de ma chambre, dit M. Mignardin en prenant la main à sa servante, qui la retire aussitôt.

— Pourquoi cela, monsieur?

— Parce que nous logeons trois soldats cette nuit... et qu'une fille jolie... comme vous l'êtes, court mille dangers sous le même toit que des militaires.

— Si je vous écoutais, serais-je en sûreté près de vous?...

— Hum! mauvaise!... Le sage pèche sept fois par jour... Ruth devint la compagne de Booz... et David...

— Ah! monsieur, avec vos histoires de sages qui pèchent, vous ne me convaincrez pas... Ces soldats sont honnêtes, j'en suis bien sûre... Il y en a un qui a l'air si bon... si doux... qui regrette son père!

— Ah! vous savez déjà tout cela... Au moins, Marie, ne couchez pas dans votre chambre, qui est tout près de celle de ces soldats, cela ne serait pas décent... La petite chambre d'amis au bout du couloir est libre; il y a un lit, il faut y coucher.

— Comme vous voudrez, monsieur.

— Et fermez bien votre porte.

— Oui, monsieur. Pendant que M. Mignardin retient près de lui sa servante, le vin a monté à la tête à Gros-Calibre et à Bel-Amour; ces messieurs se disputent au sujet du soleil et de la lune, tandis que La Giberne pense à Marie.

— Je te dis, Bel-Amour, que tu ne te connais pas plus en soleil qu'en étoiles; moi, j'avais étudié avec le berger de mon endroit qui guérit toutes les bêtes. — Qu'est-ce que ça prouve?... Rien absolument! j'aime à voir clair dans les sciences: je me moque pas mal que ton soleil tourne... A la bonne heure s'il était en artifice!...

— Je te dis que c'est pas ça... mon berger assure que c'est nous autres qui tournons, et pas le soleil...

— Ah! c'te bêtise... t'es donc gris pour dire que je tourne... regarde-moi un peu en face... est-ce que je tourne? Ton berger t'a pris pour un serin!

— Ah, Bel-Amour! pas d'invectives... Tiens, encore une comparaison: définitivement, qu'est-ce que tu aimes mieux, du soleil ou de la lune?

Bel-Amour réfléchit longtemps, et s'écrie enfin: — Parbleu!.... j'aime mieux la lune!...

— Et pourquoi que t'aimes mieux la lune?

— Parce qu'elle m'éclaire la nuit, et m'empêche de me casser le nez, tandis que ton soleil, je m'en fiche pas mal!... Il parait quand il fait jour.

Gros-Calibre est un moment terrifié par cet argument; mais bientôt la discussion recommence et s'échauffe; les deux soldats sont au moment de se jeter leurs verres à la tête à propos du soleil et de la lune; le retour de Marie rétablit heureusement la paix. La jeune fille supplie les militaires de ne point se quereller, et de profiter du peu de temps qui leur reste pour prendre du repos. Elle force Gros-Calibre et Bel-Amour à trinquer ensemble, ce qu'ils font après s'être solennellement promis de ne plus parler du soleil et de la lune.

Avant d'aller se coucher, La Giberne voudrait écrire à son père, auquel il a promis de donner de ses nouvelles toutes les fois que cela lui serait possible. Il demande à Marie si elle veut bien lui permettre de rester encore dans la cuisine, près du feu, pour écrire sa lettre. La jeune fille y consent volontiers; elle procure à La Giberne tout ce qu'il faut pour écrire, et se dispose à se retirer, non qu'elle serait fâchée de tenir compagnie à La Giberne, mais elle sent qu'il n'est pas convenable de rester seule, la nuit, avec un militaire. Marie laisse une lampe au jeune soldat, prend sa lumière, et lui souhaite une bonne nuit, en lui répétant: — Vous savez où est votre lit... dans le petit cabinet, près de la chambre de vos camarades...

— Oui, mademoiselle, répond La Giberne d'une voix émue, et je n'oublierai pas toutes les bontés que vous avez eues pour nous... Nous partons demain de grand matin... je ne vous reverrai peut-être pas... mais je penserai toujours... à cette ville... où j'aurais voulu rester plus longtemps!... où je serais bien heureux de vous revoir quelque jour.

Marie écoutait les yeux baissés; elle ne répondait pas; elle tenait sa lumière... et sans doute était bien préoccupée de ce que lui disait le jeune militaire, car elle ne s'apercevait pas que sa main droite qui tenait le chandelier se rapprochait de sa tête, et qu'elle allait infailliblement brûler son bonnet; elle ne s'en aperçut que lorsque la flamme s'était déjà communiquée à sa coiffure... alors elle pousse un cri, laisse tomber son flambeau... mais déjà La Giberne a couru à la jeune fille: avec ses mains il étouffe le feu... puis, tout en serrant contre lui la tête de Marie, il l'embrasse tendrement à plusieurs reprises.... Etait-ce toujours pour éteindre le feu? Etait-ce pour en allumer un autre?... Je ne saurais trop vous dire...

Si bien que Marie, ayant une mèche de cheveux et un côté de son bonnet brûlés, se sentait brûler ailleurs, alors que l'incendie était éteint. Elle se hâte de remercier le jeune homme, puis elle se sauve bien vite, car son cœur lui dit qu'il pourrait arriver un nouvel accident. Elle monte lentement l'escalier, et, pour contenter son maître, va se coucher dans la petite chambre d'amis qui est au second étage, au bout du corridor. Mais ce qui vient de lui arriver l'a tellement émue qu'elle éteint sa chandelle, et se couche sans penser à autre chose qu'au danger qu'elle a couru, et à la manière dont le jeune soldat l'a sauvée.

Gros-Calibre et Bel-Amour sont rentrés dans leur chambre; ils se sont couchés, l'un en chantant: « As-tu vu la lune, mon gas? » l'autre en murmurant: « Elle est jolie tout de même, la petite du bourgeois! c'est dommage qu'elle ne morde pas au rire. »

Bientôt les deux soldats sont profondément endormis.

La Giberne est seul dans la cuisine, assis devant une table où il y a de l'encre et du papier. Il tient sa plume à sa main, et n'a pu encore commencer sa lettre. Ordinairement La Giberne écrit si facilement, surtout lorsque c'est à son père! Il a reçu de l'éducation, il sait tourner une lettre, et d'ailleurs, quand on écrit à quelqu'un que l'on aime, les phrases ne viennent-elles pas se placer d'elles-mêmes sous notre plume? Pourquoi donc le jeune soldat se gratte-t-il le front, et frappe-t-il parfois du pied avec impatience?... C'est que le souvenir de Marie, des baisers qu'il lui a donnés, le poursuit sans cesse... c'est qu'il ne pense qu'à la jolie servante, à ses beaux yeux, à son air aimable... et qu'après avoir écrit quelques mots il s'aperçoit qu'il n'a pas dit ce qu'il voulait, et vient de parler à son père des beaux yeux de Marie.

La Giberne commence dix fois sa lettre; il va la recommencer une onzième.... quelque chose l'en empêche: il est dans l'obscurité; sa lampe vient de s'éteindre... le feu est mort aussi, car il y a fort longtemps que La Giberne est là.

Ne sachant comment se procurer de la lumière, ne voulant pas se permettre d'ouvrir aucune armoire dans une maison étrangère, craignant de faire du bruit, de réveiller son hôte, le jeune soldat se décide à aller se coucher, en se disant: — C'est un malheur, j'écrirai une autre fois.

Il se dirige à tâtons vers la porte; alors il cherche à se rappeler où est le cabinet que Marie lui a montré; il tâche de s'orienter, et s'avance en disant: — La clef doit être sur la porte... Je trouverai bien.

Il trouve en effet une clef à une porte; il ouvre, entre... sent un lit près de lui et se hâte de se déshabiller en se disant: — Je suis bien dans ce cabinet que cette charmante fille m'a indiqué... elle veut que je passe une bonne nuit... Ah! je suis bien certain que je vais rêver d'elle!

Mais La Giberne s'était trompé: cette chambre était celle dans laquelle M. Mignardin avait voulu que sa servante allât coucher pour être plus loin des militaires; et en y entrant, Marie, toute préoccupée

de l'accident de son bonnet, avait oublié d'ôter la clef de sa porte.... Certes, il n'y avait eu là aucune intention cachée... La pauvre fille ne pensait qu'au danger auquel elle venait d'échapper, et aux baisers qui en avaient été la suite.

Lorsque La Giberne s'aperçoit de sa méprise, lorsque Marie, effrayée, pousse un cri, le soldat s'éloigne-t-il de la jeune fille ?... Si je vous le disais, vous ne le croiriez pas, et vous auriez raison. Il n'y a que les sots qui croient aux miracles; d'ailleurs, le souvenir du bonnet brûlé et des baisers pris avait singulièrement avancé les affaires.

Le lendemain, avant le jour, le roulement du tambour appelait la Giberne et ses camarades; déjà Gros-Calibre et Bel-Amour avaient pris leur sac, leur fusil, et étaient partis de la maison de M. Mignardin en criant : — Viens donc, La Giberne... Dépêche-toi... Est-ce que tu n'entends pas le tambour?...

Mais auprès du militaire il y avait une jeune fille qui pleurait, se désolait, et cependant se laissait embrasser tendrement par celui qui lui disait : — Je reviendrai, Marie, oh! je reviendrai!... car je t'aimerai toujours... alors j'aurai un grade, je serai officier, et je t'épouserai...

— Est-il bien vrai que vous vous souviendrez de moi?... O mon Dieu!... qui est-ce qui m'aurait dit hier que... Ah! je vais être bien malheureuse à présent.

— Non, Marie, non... et je jure...

— Oh! hé!... La Giberne! on va partir! tu t'oublies probablement.

C'était la voix de Bel-Amour qui appelait son camarade. La Giberne se dégage enfin des bras de Marie, et part en lui répétant encore : — Je reviendrai!...

La Giberne et son régiment avaient depuis longtemps quitté Dammery. Après le départ des soldats, Marie était restée triste; son humeur n'était plus la même; la gaieté de la jeune fille avait disparu, et la fraîcheur de son teint, l'incarnat de ses joues, avaient fui en même temps que sa gaieté.

Marie, constamment rêveuse, mélancolique, pensait toujours à celui qui était devenu tout pour elle; cet amour et cette liaison s'étaient formés bien vite... mais en amour comme en poésie, le temps ne fait rien à l'affaire.

M. Mignardin s'apercevait du changement d'humeur de sa servante, mais il n'en devinait pas la cause; seulement il redoublait d'efforts pour plaire à la jeune fille. Il perdait son temps, Marie ne l'écoutait pas; elle pensait à La Giberne pendant que le vieux garçon faisait l'aimable, le séducteur; puis, quand M. Mignardin s'écriait : — Marie, pourquoi refuses-tu ton bonheur? la jeune fille murmurait : — Il reviendra!

— Comment?... qu'est-ce qui reviendra? demandait l'ancien marchand. Et Marie s'éloignait alors en soupirant.

Mais les mois s'écoulaient, et La Giberne ne revenait pas. D'autres régiments avaient cantonné dans la ville; Marie s'était informée en secret de La Giberne à plusieurs militaires; aucun n'avait pu lui donner des nouvelles de son amant. Quand elle parlait de La Giberne, on lui répondait : — Il doit avoir un autre nom... c'est un nom de guerre, ça.

En effet, La Giberne avait un autre nom; mais il n'avait pas songé à le dire à Marie; et cela est excusable, si l'on se rappelle combien ils avaient eu peu de temps à rester ensemble, et qu'aux plus tendres serments d'amour avaient sur-le-champ succédé les adieux.

Bientôt Marie a de nouveaux motifs d'inquiétudes, d'alarmes : la pauvre fille s'aperçoit qu'elle porte dans son sein un gage de souvenir de La Giberne : elle sera mère!... Son cœur tressaille; il y a de la joie mêlée à sa tristesse. Mère!... c'est un titre si doux!... un bonheur si vrai!... mais devenir mère sans être épouse!... La jeune fille pleure, rougit, se désole, et répète souvent : — Mon Dieu! pourquoi ai-je mis le feu à mon bonnet!...

M. Mignardin s'aperçoit que Marie devient pâle, qu'elle a l'air souffrant; il n'en soupçonne pas la cause; il se contente de dire : — Vous changez, Marie; pourquoi changez-vous? Il ne vous manque rien chez moi... vous ne faites d'ouvrage que ce que vous voulez... je crois qu'il y a peu de filles aussi heureuse que vous... Je ne vous envoie point laver votre linge à la fontaine sur la place, et pourtant Laban y envoyait ses filles, Rachel et Lia.... Mais j'ai pour vous mille petits soins, mille attentions... et si vous vouliez!... Ah, Marie!... Abigaïl réchauffait les pieds de son maître... et que pouvons-nous faire de mieux que d'imiter les patriarches?

Marie n'avait pas osé avouer son secret à M. Mignardin; cependant elle se flattait qu'il lui pardonnerait sa faute... faute bien involontaire et bien imprévue. Ce qui donnait de l'espoir à Marie, c'étaient les continuelles déclarations de son maître. Elle se disait : — Puisqu'il prétend qu'il est tout naturel de m'aimer, il ne trouvera pas mauvais qu'un autre ait pensé comme lui.

Pauvre fille! comme elle se trompait!...

Lorsque Marie eut appris à M. Mignardin tout ce qui s'était passé, lorsqu'elle lui eut déclaré qu'elle était enceinte, il devint furieux; son visage se gonfla, son ventre se tendit, ses yeux se bouffirent; il semblait qu'il allait crever; enfin il s'écria :

— Comment, misérable fille!... vous allez être mère!... et c'est ainsi que vous vous conduisez chez moi!... quelle horreur!.... quel désordre quelle conduite!... Je vous chasse, mademoiselle, je ne puis pas garder dans ma maison une fille qui a été la maîtresse d'un soldat!

Toute la colère de M. Mignardin venait de ne pas être l'auteur de cette faute qu'il reprochait si durement à Marie. Nos faiblesses, nos vices même ne nous rendent pas plus indulgents pour les fautes d'autrui!... cela dégoûterait de l'humanité.

Marie aurait pu répondre à son maître : — Cette faute que vous me reprochez si durement, vous avez bien souvent cherché à me la faire commettre. Mais elle ne lui répondit rien; la pauvre fille, honteuse et désolée, ne trouva que des larmes, et s'en fut faire son paquet.

Puis elle quitta la maison de M. Mignardin, qui vit d'un œil sec partir la jeune fille... les dévots sont généralement rancuniers.

Marie fut se loger dans une petite chambre bien modeste; elle se disposa à chercher de l'ouvrage pour vivre. Elle savait coudre, et elle pensait que sa position lui ferait trouver du travail, qu'on aurait pitié d'elle. Pauvre fille! elle se trompait encore!

M. Mignardin était allé conter par toute la ville que sa servante s'était laissé séduire par un soldat, et qu'il s'était vu forcé de la mettre à la porte. Un chorus d'indignations avait répondu aux propos du vieux garçon. Marie était une fille sans mœurs, sans pudeur, sans honneur; tous les vertueux devaient lui fermer leur porte. C'est ce que firent presque tous les habitants de la petite ville, qui étaient essentiellement vertueux.

Et Marie mangeait du pain noir qu'elle trempait de ses larmes; elle vendait ses effets pour subsister, et elle allait devenir mère, et La Giberne n'était pas revenu et n'avait point donné de ses nouvelles.

Heureusement pour Marie, il se trouva qu'un habitant de l'endroit, moins vertueux que les autres sans doute, fut touché de la situation de la pauvre fille. Il possédait une ferme à dix lieues de là; il proposa à Marie de s'y rendre, d'y travailler et d'y élever son enfant.

Marie accepta; mais avant de s'éloigner elle supplia les personnes chez lesquelles elle logeait de donner son adresse lorsqu'un jeune soldat viendrait s'informer d'elle : on le lui promit. Elle quitta du reste sans regrets le lieu de sa naissance, où on lui refusait du pain. Notre patrie, c'est le pays où nous trouvons les moyens d'être heureux.

Marie, à peine arrivée dans la ferme, mit au monde deux enfants, un garçon et une fille.

C'eût été un bienfait de la Providence pour des gens fortunés; mais la Providence distribue quelquefois trop libéralement ses bienfaits.

Marie nomma sa fille Annette, et son fils Pierre. Elle les nourrit elle-même, et tâcha cependant de se rendre assez utile dans la ferme pour qu'on lui pardonnât d'y élever ses deux jumeaux.

Le temps s'écoula. Marie espérait encore que La Giberne reviendrait, et tout en embrassant ses enfants elle se disait : — Comme il sera fier d'avoir une fille si belle, un garçon qui lui ressemble tant!

Mais La Giberne ne revint pas, et l'espérance s'éteignit dans le cœur de Marie; elle se consola en caressant, en chérissant son fils et sa fille. Les deux enfants n'étaient point ingrats; ils adoraient leur mère, et, tout petits qu'ils étaient encore, ils disaient déjà : — Nous travaillerons à notre tour pour que tu sois bien heureuse... Tout ce que nous gagnerons sera pour toi... tu verras...

Annette était jolie comme sa mère l'avait été (car les pleurs et les veilles avaient bien changé la pauvre Marie); Pierre avait une figure ronde et réjouie. Annette apprenait très-vite tout ce qu'on lui enseignait; Pierre écoutait, ouvrait de grands yeux et ne comprenait pas; enfin Annette avait de l'esprit et Pierre était bête; mais tous deux avaient un bon cœur : c'est une qualité, ce n'est pas un avantage.

Marie savait lire, écrire, coudre, faire du linge; elle apprit tout cela à sa fille, et elle vit avec joie qu'Annette, douée d'une grande intelligence et aimant beaucoup le travail, serait de bonne heure très-habile.

Pierre n'avait pas autant de goût que sa sœur pour l'ouvrage; il avait la tête dure, la conception difficile; mais il était très-fort au cheval-fondu et à la main-chaude.

Les enfants grandissaient; mais Annette, malgré son intelligence et sa bonne volonté, ne pouvait être souvent utile dans la ferme; sa constitution délicate ne lui permettait pas de se livrer longtemps aux rudes travaux des champs; ses petites mains n'avaient point la force de soulever de lourds fardeaux; ses pieds mignons se fatiguaient vite : la petite Annette se désolait de ne pas être plus forte, car elle entendait souvent le fermier dire : — Cette jeune fille ne sera bonne à rien ici.

Quant à Pierre, il était robuste et pouvait se rendre utile; mais il lui arrivait toujours quelque malheur : si on lui donnait un troupeau à garder, il perdait des moutons; s'il menait boire les chevaux à la rivière, il les laissait se noyer; s'il allait traire les vaches, il répandait tout le lait en le sortant de l'étable; s'il entrait dans la basse-cour, il blessait quelque volaille; il brisait tout ce qu'il touchait. Les maîtres de la ferme commençaient à se lasser des bévues de Pierre. La personne qui avait autrefois fait recevoir Marie chez les paysans était morte depuis longtemps; celui qui était devenu propriétaire de la ferme n'avait pas les mêmes égards pour la pauvre mère.

Marie se désolait parce qu'elle voyait que ses enfants ne plaisaient point aux paysans. — Mon Dieu, disait-elle en serrant dans ses bras Annette et Pierre, que ferais-je si on ne voulait plus les garder?... où iraient-ils?... Ma petite Annette, si délicate, si peu forte... aucun villageois ne la prendrait... et Pierre... il n'a pas de bonheur, lui!... personne n'en voudrait non plus.

Les jumeaux venaient d'atteindre leur quinzième année; Pierre, en

voulant faire du feu avec des cailloux, avait mis le feu à une meule de foin; on voulait le renvoyer, ainsi que sa sœur; et Marie voulait abandonner la ferme avec ses enfants, lorsqu'un voisin vint la trouver, et lui dit : — Demain je pars pour Paris : à mon dernier voyage on m'a demandé si je pouvais ramener une toute jeune fille pour apprendre à servir, je suis sûr de placer aussi votre garçon; confiez-moi vos enfants. A Paris, le service est doux, cela ne fatiguera pas votre petite Annette; quant à Pierre, il faut espérer qu'il s'y dégoisera... et, qui sait?... ils feront peut-être fortune à Paris!

Quoique bien chagrins de quitter leur mère, les enfants la supplient de les laisser partir. Ces mots : — Ils feront peut-être fortune! ont fait bondir leur cœur; ils ont quelquefois entendu parler de Paris comme d'une ville où l'on voit des choses extraordinaires, ils sont curieux de la connaître.

Il faut que Marie se décide à se séparer de ses enfants; elle sait que Paris est un séjour dangereux pour la jeunesse; mais elle connaît le cœur d'Annette, la probité de Pierre; elle ne leur fait point de morale, elle se contente de leur dire : — Conduisez-vous bien, si vous voulez que je sois heureuse... Puisse le ciel nous réunir bientôt!... Toi, ma chère Annette, prends bien garde de jamais approcher une lumière trop près de ton bonnet!...

Le lendemain, Marie pleurait, ses yeux cherchaient en vain ses enfants... Annette et Pierre étaient sur la route de Paris.

Annette était entrée au service d'une mercière nommée madame Potin. D'abord son extrême jeunesse, son air délicat, ont effrayé la personne chez laquelle on l'a présentée; mais la jeune fille a l'air si doux, sa figure prévient tellement en sa faveur, qu'on n'a pas le courage de la renvoyer.

On avait pris Annette pour être domestique; mais comment donner de gros ouvrages à faire à un enfant qui semble né pour être servi, et non pour servir les autres?... Pourtant Annette ne se refuse à aucun travail; pour plaire à sa maîtresse, pour mériter ses bonnes grâces, il n'est rien qu'elle ne fasse. Sa gentillesse, son esprit, sa douceur, l'ont bientôt rendue nécessaire chez madame Potin, qui, au lieu de l'employer à sa cuisine, la garde près d'elle, lui apprend à broder, à festonner, monter des bonnets, et mille petits ouvrages qui plaisent beaucoup à la fille de Marie; aussi fait-elle de grands progrès chez la mercière.

On est parvenu à faire entrer Pierre chez un pâtissier; le fils de Marie a prétendu avoir du goût pour les tourtes et les brioches; il tâche d'être moins maladroit à la ville qu'aux champs; il n'apprend pas avec la facilité de sa sœur, mais il est sage et rempli de bonne volonté.

Marie reçoit souvent des nouvelles de ses enfants : les talents que sa fille acquiert à Paris la consolent un peu de ne plus la voir. Cependant il n'est aucun plaisir, aucune joie pour la pauvre mère depuis qu'Annette et Pierre sont à Paris; mais en écrivant à sa fille elle lui cache son chagrin.

Une année s'est écoulée; Annette est devenue fort habile et fort jolie, Pierre est parvenu à faire des boulettes. Les jeunes gens qui passent devant la boutique de la mercière lorgnent la jolie fille qui est au comptoir, et entrent, sous prétexte d'acheter, pour conter fleurette à la fille de Marie. Mais Annette n'écoute pas les propos des galants; elle baisse les yeux quand on la regarde, ne répond pas lorsqu'on lui parle d'autre chose que de son commerce, et ne se met jamais sur le seuil de la porte pour être admirée des passants.

Pierre a été mis à l'épreuve par son maître le pâtissier; on lui a donné une galette à cuire, il l'a retirée du four réduite en charbon. Le pâtissier veut renvoyer son élève. Pierre va pleurer près de sa sœur, qui va intercéder pour son frère; en faveur d'Annette on fait grâce au petit patronnet. Annette était la providence de sa famille.

Mais un beau jour, un habitant des environs de la ferme où est restée Marie vient à Paris, et va voir la jeune fille.

— Comment se porte ma mère? demande la jeune Annette.

— Mal... elle dépérit... elle change à vue d'œil... Elle ne veut pas en convenir, mais c'est le chagrin de ne plus voir ses enfants.

Annette n'en écoute pas davantage, elle court trouver sa maîtresse et lui dit : Je pars pour mon pays, madame.

— Comment, Annette, vous voulez me quitter?

— Ma mère est malade, je veux retourner près d'elle.

— Annette, vous ne pouvez quitter votre état... mon magasin... Restez avec moi, vous enverrez de l'argent à votre mère, je vous donnerai un intérêt dans mon commerce.

— Non, madame, je veux revoir ma mère... Permettez-moi de la ramener avec moi, et je reviendrai.

— J'ai besoin de vous, mais je ne puis pas me charger de votre mère. Vous êtes une ingrate; c'est moi qui vous ai appris tout ce que vous savez, et vous me quittez... Si vous partez, vous ne rentrerez jamais chez moi.

Annette ne répond rien, mais elle va faire son paquet, prend ses épargnes, et va trouver son frère dans la boutique du pâtissier.

— Pierre, notre mère est malade... elle s'ennuie de ne plus nous voir.

Le frère d'Annette jette en l'air son bonnet de coton, ôte son tablier blanc, puis va reprendre sa veste, sa casquette de loutre, et fait ses adieux au pâtissier.

— Comment, petit drôle! tu t'en vas quand tu commences à mordre aux boulettes? dit le pâtissier.

— Je tâcherai de m'en souvenir si je reviens, répond Pierre.

— Tu ne rentreras pas chez moi.

— Alors je vous souhaite une bonne santé.

Annette avait déjà amassé une petite somme; Pierre n'avait que des trous à ses poches. Annette va prendre deux places à la voiture pour être plus vite près de sa mère. Les deux jumeaux ne regrettent ni Paris ni les espérances qu'ils y laissent, ils ne pensent qu'au plaisir de revoir, d'embrasser Marie.

La voiture descendait les voyageurs à un quart de lieue de la ferme. Les jeunes gens font le trajet en courant; enfin ils aperçoivent l'habitation où travaille leur mère, ils approchent, ils se font un plaisir de la surprendre. Ils demandent où est en ce moment Marie, on les envoie près d'elle; mais leur cœur se serre, des larmes viennent mouiller leurs paupières; leur bonheur est troublé à l'aspect du changement qui en seize mois s'est opéré dans les traits de Marie. Pauvre mère! l'absence de ses enfants l'a plus vieillie que l'auraient fait dix années. Ah! le chagrin va plus vite encore que le temps.

Annette et Pierre sont dans les bras de leur mère, qui ne peut croire à son bonheur.

— Mais par quel hasard vous revois-je? dit enfin Marie; qui vous a fait quitter Paris?

Nous avons su que tu étais malade d'ennui de ne plus nous voir... on ne nous a pas trompés... tu es changée... nous ne voulons plus te quitter.

— Chers enfants!... à Paris, cependant, vous feriez votre chemin.

— Oh! oui, dit Pierre; Annette était la meilleure ouvrière de sa boutique, et moi... j'allais passer aux brioches!

— Qu'importe tout cela? dit Annette, ta santé avant tout. Nous trouverons peut-être maintenant à nous occuper ici.

Annette et son frère trouvent à se loger chez une paysanne près de la ferme. Pendant les premiers jours on est tout au bonheur de se trouver près de Marie, qui a repris un peu de ses couleurs depuis le retour de ses enfants; ensuite on cherche à se procurer de l'occupation. Mais Pierre n'était pas devenu plus adroit depuis son séjour chez un pâtissier; au contraire, il ne rêvait, ne faisait que boulettes et brioches. Quant à Annette, ses petites mains, si habiles pour les ouvrages délicats, n'avaient pas acquis de force. Marie voyait bien cela, et elle disait souvent : Ce n'est pas ici ta place, chère enfant... Tu as quitté Paris pour me voir, mais il faut y retourner, car à Paris on peut aussi, quand on le veut bien, rester honnête et sage, et les talents que tu possèdes pourront peut-être t'aider à t'établir.

Annette embrassait sa mère et pleurait, Pierre se dandinait et se taisait; mais on ne trouvait pas d'ouvrages et les petites épargnes d'Annette s'épuisaient.

Un jour le brave homme qui avait déjà placé les deux jumeaux à Paris, vint offrir de les y mener de nouveau.

— J'ai une bonne place dans une jolie boutique de lingère pour mam'zelle Annette, dit-il, et Pierre entrera tout près de là comme garçon de magasin.

Marie dit à ses enfants : — Il faut retourner à Paris; je vous ai revus, je suis contente, j'ai recouvré ma santé, et désormais je serai raisonnable... Je ne veux plus être un obstacle à votre bien-être.

Annette et Pierre obéirent, en disant : — Si tu deviens malade, nous reviendrons.

Lorsque Annette se présente chez la lingère qui doit l'employer, on est surpris de ses grâces, de sa beauté, de sa gentille tournure; on croyait voir arriver du village une grosse fille bien rouge, bien lourde, bien réjouie. Annette était pâle, svelte, et avait l'air sérieux.

Là, comme chez la mercière, on ne tarde pas à voir que l'on a fait une bonne acquisition en prenant la petite Annette. Quant à Pierre, il est entré dans une maison de commission. On veut d'abord le faire compter, mais Pierre s'obstine à dire que quatre et quatre font douze; on ne peut pas le charger de porter des caisses, des paquets, car alors il trouve moyen de se tromper d'adresse, et il fait partir pour Lyon des objets destinés à Bordeaux.

La lingère chez laquelle travaille Annette est une femme d'ordre, un peu prétentieuse, et ne voulant pas qu'on ait d'autre volonté que la sienne; mais elle tient son magasin sur un ton respectable : les demoiselles de boutique, et il y en a trois avec Annette, doivent être sages, ou du moins en avoir l'apparence; il ne vient point de jeunes gens causer, rire, faire la cour à ces demoiselles; on ne reçoit, en fait d'hommes, qu'un jeune commis d'un magasin voisin, qui, le soir, vient tenir les livres de la lingère.

Ce jeune homme, qui est considéré aussi comme de la maison, a vingt-cinq ans, une figure qui ne dit pas grand'chose, une tournure à prétention et des manières affectées; il parle gras et a peur des chats; il rit pour montrer ses dents qui sont belles, et se trouve mal quand il sent l'odeur de la vanille; du reste, il est d'une extrême politesse : on le nomme M. Tominet.

La première fois que M. Tominet a vu Annette dans le magasin de la lingère, il a remonté les deux coins de son col et a donné un coup de vent à ses cheveux, puis a balancé son corps avec beaucoup de grâce; malheureusement tout cela a été perdu : la jeune fille n'a pas quitté des yeux son ouvrage.

M. Tominet, employé dans la maison, cause souvent avec les de-

moiselles du magasin; celles-ci le trouvent fort aimable, fort joli garçon, fort bien tourné, c'est peut-être parce qu'il est le seul homme que l'on reçoive.

Lorsqu'il a terminé sa besogne, M. Tominet vient jaser, conter les nouvelles du quartier quand il y en a, en faire quand il n'y en a pas. Il entremêle toujours ses discours de petits mots galants pour les jeunes filles, et même pour la maîtresse de la maison; il veut que tout le monde soit satisfait.

Depuis qu'Annette est là, il semble que M. Tominet fasse encore plus de frais pour être aimable, et sa mise est aussi plus recherchée.

— Mon Dieu! comme mademoiselle Angéline a de belles couleurs! dit le jeune commis en entrant un soir dans le magasin.

— Ah! vous trouvez, monsieur Tominet? Mais non, je ne suis pas rouge... C'est pour me faire enrager que vous dites cela, parce que vous savez que je serais désolée d'avoir de grosses couleurs.

— Ah! mademoiselle! quelle intention me supposez-vous!

— Est-ce que je suis bien rouge, madame?

— Eh! non, non... Occupez-vous de votre ouvrage, Angéline.

— En tout cas, si je suis rouge, M. Tominet est bien pâle ce soir... il a la figure tout effarée.

— Bah! d'honneur!... vous trouvez, mademoiselle? Ah! je sais bien pourquoi je suis pâle... c'est que je viens de voir un chat sur la porte en sortant de chez moi.

— Ah! ah! ah! (Toutes les jeunes filles se mettent à rire, excepté Annette.) Avoir peur d'un chat!... un homme!... c'est honteux!

— Que voulez-vous, mesdemoiselles! on n'est pas maître de ça; cela tient aux nerfs... à l'organisation... Annibal... oui, je crois que c'est Annibal qui se sauvait quand il voyait une souris: je ne vois pas pourquoi je n'aurais pas quelque chose contre les chats... Mademoiselle n'est pas si méchante que vous, elle seule ne s'est pas moquée de ma rencontre.

Ces derniers mots s'adressaient directement à Annette, qui lève les yeux en disant: — Comment, monsieur!

— Je dis, mademoiselle, que seule vous avez eu la bonté de ne pas rire de ma mésaventure.

— Votre mésaventure, monsieur!... Je vous demande pardon, mais je n'ai pas entendu ce que vous avez dit tout à l'heure.

Le jeune homme se pince les lèvres et se tourne d'un autre côté.

— Quelles nouvelles dans le quartier, monsieur Tominet? dit à son tour la lingère.

— Mais, madame, rien.... c'est-à-dire rien de bien intéressant.... Vous savez que la femme du bijoutier a été l'autre soir chercher son mari au café, où elle lui a fait une scène!... oh! mais une scène... Le pauvre homme voulait se cacher sous le billard.

— Il était donc heure indue?

— Non, minuit tout au plus. On assure qu'elle croyait surprendre son mari avec une maîtresse.

— Beau moyen pour le ramener que d'aller lui faire une scène en plein café!... Les femmes ne sont pas raisonnables... Et la petite du tapissier se marie-t-elle enfin?

— Non, il paraît que c'est encore un mariage manqué: la demoiselle est fort difficile. On assure qu'au moment de conclure elle s'est aperçue que son futur chiquait.

— Ah! quelle horreur!... C'était donc un homme sans éducation?

— Pardonnez-moi... au contraire, c'est un jeune fashionable, grand partisan des idées nouvelles, mais un peu trop progressif. Au reste, la fille du tapissier trouvera facilement à se marier quand elle voudra; elle a de l'argent et elle est jolie.

— Ah! jolie!... vous êtes bien honnête.

— Un air commun.

— Des bras rouges, des mains affreuses.

— Un nez qui n'a pas de forme.

— Une bouche désagréable; quand elle parle, les coins se relèvent, c'est comme une grenouille.

— Et un pied! ah! Dieu!... Qui est-ce qui a vu son pied?

— Moi!

— Moi aussi!

— N'est-ce pas qu'il est ignoble?

— C'est comme un pied d'éléphant.

— Ah! mesdemoiselles! comme vous la traitez!

— Pourquoi dites-vous qu'elle est jolie?

— Cela ne pouvait pas vous offenser; vous êtes toutes assez favorisées par la nature pour ne craindre aucune comparaison.

— Ah! qu'il est galant!... comme c'est délicatement dit! murmurent entre elles les jeunes filles du magasin. Annette seule garde encore le silence; elle pensait à sa mère, et n'écoutait pas toutes les jolies choses que débitait M. Tominet.

Un autre soir, le jeune commis se présente la figure enveloppée d'un foulard, et toutes ces demoiselles de s'écrier:

— Qu'avez-vous donc, monsieur Tominet? seriez-vous malade?

— Mesdemoiselles, vous êtes trop bonnes... je suis légèrement indisposé... Je suis allé hier aux Français voir une tragédie... cela m'a fait une telle impression...

— Odry jouait-il? demanda une des demoiselles de boutique.

— Odry!... mais, mademoiselle, Odry est au théâtre des Variétés, et j'ai l'honneur de vous dire que je suis allé aux Français.

— Ah! pardon, monsieur; je vais si peu au spectacle, moi; je mêle tout cela ensemble; mais on m'a bien souvent parlé d'Odry: on dit qu'il est si drôle!... je voudrais bien le voir.

— Ah! mon Dieu! quelqu'un a de la vanille ici... cela sent la vanille... voilà les palpitations qui me prennent.

Et M. Tominet se laisse aller sur un tabouret en portant une main sur son cœur, comme pour l'empêcher de s'en aller.

— Mesdemoiselles, est-ce que l'une de vous a de la vanille sur elle? dit la lingère touchée de l'état de défaillance de son commis.

— Non, madame, je ne porte jamais d'odeurs, moi.

— J'ai un peu de graisse d'ours dans mes cheveux; mais certainement elle ne sent pas la vanille.

— Et vous, Alexandrine?

— Moi?... dame! j'ai un petit peu de pommade: est-ce que ce serait cela?

— Oh! oui, certainement, c'est cela, s'écrie M. Tominet en quittant son cœur pour porter ses mains à son front. Ah! mademoiselle Alexandrine! vous êtes une barbare, vous voulez me tuer!

— Ah! par exemple!... j'en ai mis sans y penser, je vous jure.

— Mesdames, je vous demande la permission d'aller un instant prendre l'air.

Et Tominet sort en jetant à la dérobée un coup d'œil sur Annette, pour voir si elle est émue de son indisposition; mais Annette a l'air fort tranquille et tout occupée à faire des points à jour dans une garniture.

Pendant que M. Tominet faisait son possible pour captiver l'attention d'Annette, qui ne s'occupait qu'à devenir bonne ouvrière, Pierre continuait de faire des balourdises dans la maison de commerce où l'on avait bien voulu le recevoir. Déjà plusieurs fois, à la suite de quelques grosses bévues, on lui avait dit de quitter la maison; mais alors Pierre allait trouver sa sœur pour qu'elle intercédât en sa faveur et obtînt qu'on ne le renvoyât pas.

Annette était si jolie, si intéressante, qu'on n'avait pas le courage de rejeter sa prière; le commerçant pardonnait à Pierre en faveur de sa sœur, mais il était rare qu'un mois se passât sans que la fille de Marie eût à intercéder pour son frère.

Pierre sentait bien qu'il ne parviendrait pas dans le commerce; il regrettait les boulettes et la boutique du pâtissier, et plus souvent encore il s'écriait:

— Je ne suis bon qu'à être soldat! Ah! c'est dans le militaire que je serais adroit, j'en suis sûr.

Alors Annette lui répondait:

— Tu voudrais être soldat, Pierre?... et songes-tu au chagrin que cela causerait à notre mère?

Le fils de Marie soupirait, et retournait faire douaner des caisses et des ballots.

Il y avait plus d'un an que les enfants de Marie étaient de nouveau à Paris. M. Tominet avait épuisé tous ses moyens pour plaire à Annette; celle-ci ne faisait pas plus attention au jeune commis qu'à toute autre personne qui venait dans la maison. L'indifférence d'Annette, comme c'est assez l'ordinaire, ne faisait qu'augmenter le désir que M. Tominet éprouvait de captiver la charmante fille; enfin il était devenu amoureux, passionnément amoureux, au point qu'il oubliait d'avoir peur des chats et de se trouver mal lorsqu'une de ces demoiselles avait de la pommade à la vanille.

Les compagnes d'Annette s'apercevaient avec dépit des regards que Tominet jetait sur elle; mais Annette se conduisait si bien, elle était si modeste, si assidue à son ouvrage, qu'il n'y avait pas moyen de médire de sa conduite; il était même difficile d'attaquer sa figure; on se taisait, mais on enviait le bonheur de la jeune fille, qui avait fait la conquête du séduisant commis, et Annette était encore loin de se douter de son triomphe.

Un soir cependant Tominet parvint à trouver Annette seule dans le magasin; la maîtresse de la maison était par hasard au spectacle, et les demoiselles, un peu fatiguées d'un travail pressé, s'étaient retirées de bonne heure.

Tominet ne laissera pas échapper cet instant; il s'asseoit devant Annette, la regarde, gémit et soupire. La jeune fille continue de travailler. Enfin l'heure s'avance, elle prend une lumière et va se retirer. Le jeune homme l'arrête par le bras, en lui disant d'un ton tragique et avec des larmes dans la voix:

— Mademoiselle!... que vous ai-je donc fait?

Annette regarde le jeune commis avec étonnement en répondant:

— Mais, monsieur, il me semble que vous ne m'avez rien fait.

— Oh! pardonnez-moi, mademoiselle, il faut que je vous aie fait quelque chose pour que vous me traitiez ainsi.

— Mon Dieu! monsieur, si je vous ai dit quelques paroles désagréables... alors c'est donc sans m'en apercevoir... Mais c'est égal, je vous en demande bien pardon.

— Non, mademoiselle, vous ne m'avez rien dit de désagréable, ni d'agréable; car, depuis plus d'un an que je vous vois presque tous les jours, voilà la première fois que nous causons ensemble; vous ne faites jamais attention à moi, vous ne me regardez pas, vous ne riez pas de ce que je dis quand c'est drôle; d'où je dois conclure que je vous suis odieux, mademoiselle.

— Odieux !... ah ! monsieur, quelle pensée !

— Eh bien ! moi, mademoiselle, je ne puis plus vous cacher ce que j'éprouve pour vous... je vous aime... non, je ne vous aime pas, je vous adore... non, je ne vous adore pas, je vous idolâtre... non, je ne vous... enfin, mademoiselle, je ne puis vivre sans vous.

Annette a déjà retiré sa main, que M. Tominet pressait très-fortement ; elle s'éloigne de lui ; il s'écrie :

— Ah ! charmante Annette, je sais que vous êtes aussi sage que jolie... je n'ai jamais eu que des vues honnêtes... enfin, mademoiselle, c'est ma main, c'est le titre de ma femme, c'est le nom de Tominet que je vous offre.

Le jeune homme, en disant ces mots, avait mis un genou en terre et ouvert les bras ; il croyait qu'Annette y tomberait de saisissement, de plaisir... Annette ne tomba pas... elle ne parut pas plus émue, et répondit tranquillement : — Votre main !... quoi ! monsieur, vous voudriez bien épouser une pauvre fille... qui n'a rien ?

— Oui, mademoiselle, car j'apprécie vos qualités, votre amour pour le travail. J'ai devant moi une douzaine de mille francs, nous nous établirons, nous prendrons une petite boutique, et avec vos talents et de l'économie, je sais sûr que nous ferons nos affaires.

— Monsieur... certainement votre proposition m'honore... mais je ne puis vous répondre encore... d'abord je dépends de ma mère.

— Vous lui demanderez son consentement... Madame Duval, chez qui vous êtes, me connaît ainsi que ma famille ; elle donnera à madame votre mère tous les renseignements qu'elle pourra désirer, et je me flatte qu'ils seront à mon avantage.

Annette était tout étourdie de la proposition de M. Tominet ; elle s'attendait si peu à être demandée en mariage, elle, pauvre fille, qui ne tirait point vanité de ses charmes, qu'elle avait cru d'abord que le jeune commis ne parlait pas sérieusement. Après avoir encore balbutié quelques mots sans suite, elle prend sa lumière et s'éloigne en souhaitant le bonsoir à M. Tominet.

— Elle est si contente qu'elle ne peut plus parler ! se dit le jeune homme ; mais je lui plais... cela ne peut pas être autrement, et la jolie Annette sera ma femme.

Annette dort peu cette nuit-là ; une proposition de mariage fait toujours rêver une jeune fille, alors même que son cœur ne lui parle pas pour celui qui se présente. Annette n'éprouvait rien du tout pour Tominet, et même elle s'était dit plusieurs fois tout bas : — C'est bien bête un homme qui a peur des chats ! Mais se marier, s'établir, pouvoir faire partager son bonheur à sa mère, c'était là ce qui occupait la jeune fille.

Le lendemain, dès le matin, Annette va faire part à sa maîtresse, madame Duval, de la conversation qu'elle a eue la veille avec le jeune commis.

La lingère écoute attentivement la jeune fille, puis elle s'écrie : — Tominet veut vous épouser ?... Ah ! je vous en fais mon compliment, mademoiselle ; Tominet est un garçon rempli d'ordre, d'économie... il fera son chemin, j'en suis sûre... Et il vous offre sa main ?

— Oui, madame.

— Mais il faut accepter, mademoiselle, il faut accepter bien vite... de peur qu'il ne change d'idée... Trouver un mari quand on n'a rien ; ah ! ma chère enfant.... c'est un lot à la loterie !.... Vous êtes bien heureuse... et toutes ces demoiselles ici envieront votre bonheur.

— Vous croyez, madame ?

— Dépêchez-vous d'écrire cela à votre mère... Oh ! je vous réponds qu'elle vous enverra son consentement. Un mari que je garantis... Vous êtes née coiffée, ma chère amie.

— Oui, madame, j'écrirai à ma mère.

Mais avant d'écrire à sa mère, Annette veut avoir encore un entretien avec M. Tominet ; elle attend le soir pour cela. Dans la journée, toutes les demoiselles du magasin, qui ont appris par madame Duval le mariage projeté, sont d'une humeur affreuse ; l'une se plaint de la migraine, l'autre a des étouffements ; aucune n'adresse la parole à Annette, et celle-ci, qui ne comprend pas la cause de la froideur qu'on lui témoigne, a presque envie de pleurer de se voir si maltraitée par ses compagnes ; mais en revanche, madame Duval n'appelle qu'Annette, ne parle qu'à Annette, et c'est déjà avec l'air de considération que l'on doit à une personne qui va bientôt s'établir.

Quand Tominet arrive le soir, ces demoiselles, qui se sont toutes pommadées à la vanille, lâchent chacune un chat qu'elles avaient dérobé chez les voisins et qu'elles cachaient sous leur tablier. Le jeune commis ne sait où se mettre ; les demoiselles rient, la lingère gronde ; enfin Tominet se sauve dans une pièce du fond, et Annette trouve bientôt l'occasion d'aller lui parler.

— Monsieur... je voudrais vous dire quelque chose, murmure timidement Annette en approchant de Tominet.

— Ah ! mademoiselle... je suis trop heureux que vous ayez ce désir.

— Monsieur... voulez-vous toujours m'épouser?

— Certainement, adorable Annette ; ne vous ai-je pas dit que mon bonheur... que ma...

— Oui, oh ! vous m'avez dit beaucoup de choses ; mais moi il en est une que j'ai oublié de vous demander. Quand je serai votre femme, voudrez-vous bien que ma mère vienne habiter avec nous ?

— Votre mère ! oh ! non... nous n'aurions pas de place pour votre mère... cela nous gênerait... D'ailleurs, c'est, je crois, une femme de la campagne... il faut l'y laisser, elle doit s'y plaire... Du reste nous aurons soin d'elle... Je pense que vous m'approuvez, mademoiselle?

— Monsieur, je vous remercie beaucoup de l'honneur que vous m'avez fait, mais je ne serai pas votre femme.

— Mademoiselle... que me dites-vous là?... Vous voulez m'éprouver, je le vois.

— Non, monsieur ; si je me marie jamais, ce sera pour avoir ma mère près de moi pour ne plus la quitter.

— Cependant, mademoiselle... réfléchissez que... le titre de ma femme...

— Oh ! c'est tout réfléchi, monsieur.

Annette fait la révérence et s'éloigne, laissant Tominet, qui est stupéfait, puis furieux, puis qui s'en va en disant : — C'est une petite niaise, une petite sotte ! je lui faisais trop d'honneur... Je ne veux pas épouser toute sa famille... Dans quelques jours elle changera d'avis, elle voudra bien être ma femme... mais alors c'est moi qui ferai le cruel.

Annette n'avait nullement l'intention de changer d'avis. Cependant, lorsqu'elle apprend à sa maîtresse qu'elle ne veut plus être l'épouse du jeune commis, madame Duval lui dit fort sèchement : — Vous êtes une niaise, mademoiselle, et vous vous repentirez d'avoir refusé un mari.

Le lendemain de cette aventure, Pierre arrive tout en pleurant près de sa sœur ; il a brisé plusieurs caisses de porcelaine ; on lui a donné son congé, et cette fois c'est sans rémission. Puis, il a reçu une lettre de leur mère, qui lui apprend que les maîtres de la ferme l'ont renvoyée parce qu'elle n'était plus assez forte pour travailler aux champs.

— Notre pauvre mère... ils l'ont renvoyée ! s'écrie Annette, — et chez qui est-elle à présent? Elle manque de tout, peut-être... Ah ! il faut partir, Pierre, il faut voler au secours de notre mère.

— Oui, c'est ce que je pensais, répond Pierre ; mais c'est que... j'ai rien pu amasser du tout... Je dois même six sous à l'épicier.

— Mais moi j'ai tout ce que je gagnais ici... car je n'ai presque rien dépensé pour ma toilette... Ah ! que je suis heureuse de n'avoir pas été coquette ! je puis être utile à ma mère.

Et Annette prend encore congé de sa maîtresse, qui la laisse partir sans regret, parce que la petite a refusé d'épouser M. Tominet, qui est le protégé de la lingère.

Mais qu'importe à la jeune fille qu'on la regrette ou non à Paris ! Toutes ses pensées sont pour le pays où elle retourne avec son frère.

En effet, Marie n'était pas heureuse. Renvoyée de la ferme parce que sa santé ne lui permettait plus de se livrer à de rudes travaux, elle avait trouvé à se loger chez des paysans qui la gardaient par commisération.

L'arrivée de ses enfants ne surprend pas Marie, elle devinait tout ce que leur cœur leur conseillait de faire, et cependant elle n'avait écrit qu'à Pierre ; elle lui avait dit de ne point communiquer la lettre à Annette, car elle prévoyait que sa fille accourrait près d'elle, et Marie ne le voulait pas tout en le désirant.

La pauvre mère eut encore plus de regrets lorsqu'elle apprit qu'Annette était recherchée en mariage par un jeune homme établi.

Mais Annette s'écrie : — Je ne l'aurais pas plus épousé si j'étais restée à Paris ! il ne voulait pas que tu vinsses demeurer avec nous... Cet homme-là ne m'aurait pas rendue heureuse.

— Ma chère Annette... tu vois bien que je suis toujours un obstacle à ta fortune.

— Eh ! qu'ai-je besoin de devenir riche si tu n'es pas avec moi?

— Pauvres enfants ! dit Marie en pressant Annette et Pierre contre son cœur ; le ciel devrait cependant récompenser votre amour pour votre mère... puisqu'il a permis que vous fussiez oubliés... abandonnés par votre père.

Marie pleurait toutes les fois qu'elle parlait à ses enfants de celui qui l'avait abandonnée ; aussi Pierre et Annette ne revenaient jamais sur ce sujet, quoiqu'il les intéressât beaucoup, parce qu'ils ne voulaient pas voir pleurer Marie.

Quelques mois s'écoulent ; Pierre parle de se faire soldat, ce qui désolerait Marie. Annette a chargé le voisin officieux qui va souvent à Paris de lui trouver un emploi pour elle et sa mère. Le voisin revient : il a trouvé une place pour Annette seulement, mais c'est dans un bel hôtel, chez un homme riche et veuf, qui a besoin d'une personne de confiance pour être à la tête de sa maison, soigner le linge, surveiller les domestiques ; enfin, c'est un emploi agréable, en ce qu'on ne sera pas considéré comme domestique, et avantageux, parce que le maître de la maison, quoique d'une humeur brusque et peu aimable, est cependant juste et généreux.

Marie supplie sa fille d'accepter cette place ; Annette n'y consent qu'à condition que sa mère et Pierre viendront aussi habiter près d'elle à Paris, où par son travail elle pourra les soutenir. Rien ne retenait plus Marie au village ; elle part avec ses enfants, et va se loger avec Pierre dans une petite mansarde du faubourg du Temple, tandis qu'Annette se rend chez M. le baron de Marville à la Chaussée-d'Antin.

Ce M. de Marville est un ancien militaire ; il n'est pas vieux encore,

mais des blessures nombreuses, dont il souffre souvent, des rhumatismes attrapés dans les camps, l'ont rendu de bonne heure infirme et grondeur. Lorsque la fille de Marie se présente devant lui, il est assis sur sa chaise longue, et souffre encore plus que de coutume; aussi son abord est-il sévère, et le ton brusque avec lequel il parle effraie la pauvre Annette.

— Vous êtes bien jeune pour être à la tête d'une maison, dit M. de Marville en regardant la jeune fille.

— Monsieur, j'ai dix-neuf ans, répond Annette les yeux baissés.

— Au fait, l'âge ne prouve rien... J'avais une femme de charge de cinquante ans qui me volait; j'en aime autant une de dix-neuf qui soit honnête. Et vous saurez conduire ma maison?

— Je tâcherai, monsieur.

— On m'a dit beaucoup de bien de vous; mais j'ai l'habitude de ne croire que ce que je vois. Tenez, voici les clefs de l'office, de la lingerie, de la cave... allez vous installer.

Annette, encore toute troublée par l'air sévère de son nouveau maître, se dit tout bas en le quittant : — Je veux au moins mériter sa confiance.

La petite voulait plus encore; elle désirait forcer M. de Marville à être satisfait de sa jeune femme de charge, et pour cela elle se hâte de se mettre au fait de tous les détails de la maison. Il y avait quatre domestiques qu'elle devait surveiller : un cocher, un laquais, une cuisinière et un portier. Annette sait si bien s'y prendre qu'elle se fait aimer de chacun; on lui obéit sans murmurer, et quand on ne fait pas son devoir, Annette gronde, mais d'une voix si douce qu'on ne peut pas se fâcher contre elle.

M. de Marville sort peu et reçoit rarement du monde, excepté un neveu qui vient assez souvent s'informer de sa santé. Ce neveu a vingt-cinq ans, il se nomme Édouard; il est joli garçon, a l'air un peu étourdi, même mauvais sujet, mais cela va tout aussi bien à un homme qu'un air modeste à une femme.

Un matin, en se rendant chez son oncle, Édouard rencontre Annette dans l'escalier : la jeune fille fait une belle révérence au neveu de son maître, et s'éloigne en rougissant. Édouard la suit des yeux, et en entrant chez son oncle sa première question est :

— Quelle est donc cette jolie personne qui sort de chez vous, mon oncle?

— C'est ma femme de charge.

— Votre femme de charge, cette jeune fille!... Allons, vous plaisantez, mon cher oncle.

— Non, monsieur; vous savez bien que je n'ai pas l'habitude de plaisanter.

— C'est vrai, mais cette personne m'a semblé si jeune pour cet emploi...

— Qu'importe? pourvu qu'elle fasse bien son devoir.

— Qui donc l'a envoyée chez vous?

— Un homme de campagne... puis une lingère l'a recommandée.

— Elle a une figure... fort intéressante.

— Eh bien! devenez-vous sage, enfin, mon neveu?

— Oui, mon oncle, très-sage. Comment nommez-vous cette demoiselle?

— Annette. Passez-vous toujours vos nuits au bal... au jeu?

— Oh! mon oncle... je gage qu'elle n'a pas dix-huit ans.

— Corbleu! Édouard, avez-vous fini de vous occuper de ma femme de charge? Il me paraît qu'elle vous intéresse plus que ma santé, dont vous ne vous êtes pas encore informé.

Le jeune homme s'excuse et parle d'autre chose; mais il est distrait, et son oncle le gronde.

Le lendemain Édouard revient; puis le jour suivant, puis les autres encore; quelquefois même il vient deux fois dans la même journée; jamais on ne l'avait vu aussi assidu près de son oncle.

C'est que souvent il rencontrait Annette, qui toujours rougissait et se sauvait bien vite en lui faisant une révérence.

La jeune fille n'avait encore aperçu Édouard que trois ou quatre fois, et ces rencontres n'avaient duré qu'un instant. Cependant déjà elle pensait sans cesse toujours au neveu de M. de Marville.

Si l'on frappait à la porte cochère, son cœur battait violemment, parce qu'elle présumait que c'était lui; et dès qu'il paraissait, ses jambes tremblaient, son sein s'élevait, elle ne savait plus si elle devait rester ou se dérober à sa vue. Pauvre Annette! pendant un an elle a vu tous les soirs M. Tominet sans être une seule fois émue; mais deux ou trois regards d'Édouard ont détruit sa tranquillité... Et qu'on vienne encore nous dire que l'amour vient avec le temps!... Je n'en crois rien... Il s'en va avec le temps; c'est plutôt cela qu'il faut dire.

Édouard guettait toujours l'occasion de rencontrer Annette seule; quand par hasard elle se présentait, il allait s'asseoir près de la jeune fille; il entamait la conversation en lui baisant la main; mais Annette se sauvait en répondant tout de travers à ce que le séduisant Édouard lui avait dit.

— Il doit penser que je suis bien sotte, que je ne sais pas répondre quand on me parle, se disait Annette en rentrant dans sa chambre; mais j'aime mieux qu'il croie cela que de l'écouter, car je sens... que cela pourrait déplaire à M. le baron.

Annette sentait aussi que cela pouvait être fort dangereux pour elle; M. Édouard ayant une manière de la regarder qui lui ôtait toutes ses forces, elle devinait que le plus sage était de fuir.

Cependant Édouard n'était pas homme à renoncer à ses projets; un soir il va chez son oncle, qu'il savait fort bien être sorti; il monte au salon en annonçant qu'il va attendre le retour du baron; mais au lieu de rester au salon, il grimpe lestement à la chambre de la jeune femme de charge.

Annette reste saisie en apercevant le neveu de son maître; cette fois il n'y a pas moyen de fuir.

— J'attends mon oncle, dit Édouard; mais j'aime mieux l'attendre près de vous que seul dans le salon.

— Si monsieur veut me le permettre, je descendrai avec lui...

— Non, mademoiselle, je suis très-bien ici... Charmante Annette! il y a si longtemps que je désire être seul avec vous!

— Pourquoi donc cela, monsieur? répond Annette en s'efforçant de cacher son trouble.

— Pourquoi!... Ne l'avez-vous pas deviné... lu dans mes yeux? Pour vous dire que je vous aime... que je veux vous aimer toujours...

— Y pensez-vous, monsieur? Moi... au service de votre oncle!

— Annette, vous n'êtes point faite pour servir...; tout en vous charme, intéresse.

— Ne me dites pas cela, monsieur; je ne dois pas vous écouter...

— Et moi, je veux vous aimer, vous adorer toute ma vie; vous ne pouvez pas m'en empêcher.

Annette éloignait sa chaise de celle d'Édouard, qui se rapprochait sans cesse; enfin, la jeune fille se lève, prend une lumière, et dit à Édouard : — Monsieur, venez, je vous en prie...; sortons de ma chambre. Je vais vous conduire au salon.

Édouard soupire; il regarde tristement Annette en murmurant : — Vous me renvoyez... vous ne voulez pas même m'entendre... Vous me haïssez donc?

La jeune fille était bien loin de haïr celui qui lui parlait; au contraire, ses regards lui causaient une si douce émotion, qu'elle restait debout, indécise, tremblante, avec sa lumière à la main.

Tout à coup un cri échappe au jeune homme : le bonnet d'Annette vient de prendre feu. La jeune fille s'aperçoit de son imprudence, elle jette au loin son flambeau; mais Édouard est déjà près d'elle, il éteint avec ses mains la flamme qui atteignait les cheveux de la jolie fille, il entoure la tête charmante de ses deux bras, il couvre de baisers des charmes que l'on ne sait pas défendre. La pauvre Annette se sentait toujours brûler, elle avait la tête perdue... et puis il y avait apparemment dans cette famille-là certain accident qui était la suite indispensable des bonnets brûlés.

Pauvre Annette! elle a tout oublié tant qu'Édouard a été près d'elle; mais lorsqu'enfin son amant l'a quittée, elle frémit de sa faute, elle pense à sa mère... au baron de Marville; elle craint qu'il ne la chasse honteusement s'il apprend qu'elle a trahi sa confiance, et elle passe la nuit à pleurer après avoir passé la soirée dans l'ivresse de l'amour.

Le lendemain, dans la matinée, M. de Marville fait dire à Annette de venir lui parler. La pauvre petite se sent trembler; son maître ne l'a jamais mandée près de lui depuis six mois qu'elle est à son service; elle croit qu'il a déjà découvert ce qui s'est passé entre elle et Édouard; elle se dit : — Il va me chasser. Malgré cela elle se rend aux ordres du baron, bien décidée à ne pas ajouter le mensonge à la faute qu'elle a commise. M. de Marville est assis près de son bureau lorsque la jeune fille paraît devant lui, son abord est moins sévère que de coutume; mais Annette ne voit pas cela, elle n'ose pas le regarder.

— Approchez, Annette, dit le baron, je veux causer avec vous. Voilà six mois que vous êtes entrée chez moi... depuis ce temps je n'ai qu'à me louer de vous; ma maison est parfaitement tenue; vous avez établi ici de l'ordre, de l'économie; mes gens même font votre éloge... Je désire récompenser votre dévouement.

Annette écoutait avec surprise, car elle s'attendait à être grondée; mais les éloges qu'on lui adressait lui étaient pénibles et augmentaient ses regrets.

— Mon enfant, je crois avoir trouvé le moyen de vous être agréable, reprend le baron; j'ai pris des informations sur vous... Je sais que vous chérissez votre mère et votre frère, qu'ils sont à Paris, où vous seule les soutenez.

— Quoi! monsieur, vous savez...

— Oui, mon enfant, voilà du moins ce que l'on m'a dit; est-ce la vérité?

— Oh! oui, monsieur, j'aime bien ma mère et Pierre; vivre près d'eux c'eût été tout mon désir.

— Eh bien! je veux le satisfaire. Je prendrai votre mère ici; elle vous aidera dans vos travaux.

— Il se pourrait!

— Oui, et votre frère aussi sera employé dans l'hôtel.

— Ah! monsieur, c'est que Pierre ne sait rien faire.

— Nous trouverons toujours bien moyen de l'utiliser. J'ai envoyé chercher votre mère. Aujourd'hui même votre famille viendra habiter avec vous.

— Ah! monsieur, que vous êtes bon!... que je serais heureuse... si je méritais... Ah! mon Dieu, mon Dieu! si je n'avais pas mis le feu à mon bonnet!

Annette pleurait en disant cela. M. de Marville l'écoute avec surprise; il lui prend la main, l'attire près de lui en répétant :

— Vous avez brûlé votre bonnet?

— Oui, monsieur.... hélas!... Ce n'est pas exprès.... Ah! dame.... quand on a le feu à la tête on ne sait plus où on en est.... Ah! monsieur, pardonnez-moi!... votre neveu était entré dans ma chambre.... malgré moi.

— Que dites-vous, Annette? mon neveu....



La Giberne était devenu le général baron de Marville, et il avait la goutte.

— Il m'a dit qu'il m'aimait; ce n'est pas ma faute, monsieur, je sentais que je l'aimais aussi... Ah! ce n'était pas sa faute non plus.... mais, hier au soir.... il est venu... et puis ma chandelle a mis le feu à mon bonnet.... et puis c'est lui qui a éteint le feu.... et puis.... je ne mérite plus tout ce que vous faites pour moi.

La petite est tombée à genoux devant son maître; elle pleure toujours. Le baron semble pensif; on dirait qu'il a oublié la jeune fille, mais il répète encore : — Son bonnet brûlé.... c'est bien singulier!

Tout à coup deux personnes entrent brusquement : c'est Marie et Pierre, que le baron avait envoyé chercher, et qui accouraient, ignorant ce qu'on leur voulait, mais contents d'aller voir Annette.

En apercevant sa fille à genoux et tout en pleurs, Marie court à elle, l'embrasse, la serre dans ses bras, et demande à M. de Marville quelle faute sa chère Annette a pu commettre. Le baron se tait; mais Annette murmure en cachant sa tête dans le sein de sa mère :

— Ah! maman! j'ai oublié vos avis; vous m'aviez tant recommandé de prendre garde.... j'ai mis le feu à mon bonnet!

Pendant que la jeune fille avoue sa faute à sa mère, Pierre se tient dans un coin, n'osant ni bouger ni parler, mais poussant de gros soupirs. Le baron semble réfléchir, et Marie, après avoir reçu la confidence de sa fille, s'écrie :

— Hélas! moi aussi j'ai été coupable après un accident semblable... Va! ma chère Annette, je te pardonne, car je ne voudrais pas que tu fusses chassée de chez ton maître comme le fut la pauvre Marie.

— Marie! s'écrie le baron en regardant la pauvre mère; vous vous nommez Marie?

— Oui, monsieur.

— Quel pays habitiez-vous?

— Dammery.

— Et ces enfants.... quel est leur père?

Marie pleure encore, puis elle conte à son tour l'histoire de sa jeunesse, de son amour pour La Giberne; elle finit en disant : — Vous voyez bien, monsieur, que ma pauvre Annette n'est pas plus coupable que je le fus alors; par pitié, ne la chassez pas, comme je le fus après ma faute.

Le baron a écouté le récit de Marie avec une vive émotion; souvent il a caché sa figure dans ses mains. Comme Marie achevait de parler, Edouard entre chez son oncle. Il demeure interdit en voyant Annette en larmes et deux personnes qui lui sont étrangères.

— Edouard, dit le baron d'un ton sévère, vous avez séduit cette jeune fille.... elle-même vient de me faire l'aveu de sa faute.

— Mon oncle!...

— Vous avez abusé de la faiblesse, de la frayeur de cette enfant... rien ne peut vous excuser.

— Mon oncle, j'adore Annette.

— En ce cas, monsieur, vous n'avez qu'un moyen de réparer votre faute....

— Ordonnez....

— C'est d'épouser cette jeune fille.

— L'épouser! dit Edouard en regardant M. de Marville pour voir s'il ne s'abuse pas.

— Oui, s'écrie le baron en courant près de Marie, car Annette est ma fille, Pierre est mon fils.... Marie!... pauvre Marie! reconnais en moi celui qui t'a séduite, puis indignement abandonnée... La Giberne, simple soldat alors.... puis officier, puis général.... On avançait vite sous l'empereur; c'est aussi lui qui me fit baron. Tout cela me fit oublier la jeune fille de Dammery. Revenu à Paris, je me mariai à une femme riche.... je ne fus pas heureux.... j'avais souvent des remords, je pensais à Marie. Devenu veuf, je fis prendre des informations sur toi, mais tu avais depuis longtemps quitté Dammery; on ne put me dire ce que tu étais devenue. Pauvre Marie! je te retrouve enfin; et c'est ma fille qui, depuis six mois, était près de moi!... Annette, Pierre! venez sur mon cœur.... Ah! vous ne me quitterez plus, et vous m'aiderez à faire oublier à votre mère tous les maux qu'elle a soufferts. »



Édouard guettait toujours l'occasion de rencontrer Annette seule.

Marie ne pouvait répondre, elle était trop heureuse, elle retrouvait le père de ses enfants; ceux-ci partageaient l'ivresse de leur mère, Annette surtout, qui pouvait aimer Edouard, et qui allait l'épouser.

Et l'on dit qu'elle fut épouse fidèle et bonne mère de famille, quoiqu'elle eût brûlé son bonnet.

Pierre se fit militaire, et, au bout de six ans de service, il revint.... comme il était parti.

Et il n'arriva plus rien d'intéressant aux enfants de Marie.

FIN DES ENFANTS DE MARIE.

ROMANS POPULAIRES ILLUSTRÉS

Gve BARBA, ÉDITEUR, 31 RUE DE SEINE

20 C.mes LA LIVRAISON

LA

FOLIE ESPAGNOLE,

PAR

PIGAULT-LEBRUN.

PREMIÈRE PARTIE.

Le Cid, si fameux encore en Espagne, et que nous ne connaissons guère que par l'un des chefs-d'œuvre de notre grand Corneille, le Cid avait chassé les musulmans de Valence et de Tolède. Quelques efforts de plus, et le mahométisme disparaissait de ce continent; mais il fallait de l'union, et l'Espagne était divisée en plusieurs royaumes dont les rois ne s'accordaient point entre eux, ce qui souvent est arrivé depuis et arrivera encore.

Don Ramire, roi d'Aragon, avait pris les armes contre celui de Castille. Il avait appelé sous ses drapeaux ses grands et sa noblesse. Les comtes d'Aran et de Cerdagne, jeunes seigneurs catalans, tous deux beaux, fiers, pleins d'ardeur, et brûlant de se signaler, étaient cependant retenus dans leurs domaines par des motifs bien excusables. Le comte d'Aran était marié depuis un an à une jeune dame qu'il aimait passionnément. Elle venait de le rendre père d'un fils qui annonçait, dès le berceau, les traits touchants et chéris de sa mère. Cerdagne adorait Léonore de Lampurdan, jeune veuve riche, aimable, et qui unissait la sensibilité



Première entrevue du révérendissime et de la petite Batilde.

naturelle à son sexe aux singularités qui distinguent les siècles de la chevalerie.

D'Aran était heureux, Cerdagne allait le devenir, et souvent les plaisirs du cœur l'emportent sur les jouissances de la gloire. L'appel de leur roi avait réveillé en eux l'antique valeur espagnole; mais ils mettaient dans leurs apprêts cette lenteur qui annonçait le regret de s'éloigner des vallées de la Catalogne.

Madame de Lampurdan mit un terme à tant d'incertitudes : — Partez, dit-elle à Cerdagne, ou je romps avec un amant qui semble me préférer à l'honneur, et ne me revoyez que quand vous aurez mérité ma main, que je jure de vous conserver. Son caractère était un mélange de tendresse et d'héroïsme; elle était ferme dans ses résolutions; elle se renferma dans son château, en interdit l'entrée à Cerdagne, et, pour dernière expression de sa volonté, elle lui envoya une écharpe décorée de ses couleurs.

Les châteaux de Cerdagne et d'Aran n'étaient guère qu'à quinze lieues l'un de l'autre. L'amant de la fière Espagnole vole chez son ami; il en attendait des consolations; il le trouve occupé à vaincre la résistance d'une

épouse qui pour le retenir usait des moyens les plus forts : elle pleurait et lui présentait son fils. Qui pourrait la condamner? elle était mère. D'Aran la chérissait tendrement, je l'ai dit; mais aime-t-on son épouse de la même manière que sa maîtresse? Il s'arrache des bras de la comtesse, il revient à elle, il la comble des plus tendres caresses; il s'éloigne de nouveau, un cri de l'enfant le ramène; il s'échappe enfin en essuyant une larme, et il entraîne Cerdagne sur ses pas.

Leurs écuyers, leurs bannières, leurs armures, leurs palefrois se rencontrent au village de Cénet. D'Aran y avait envoyé les siens, et ceux de Cerdagne les suivaient de loin, par ordre de madame de Lampurdan. Ils traversent la Catalogne et arrivent à Saragosse, où don Ramire assemblait son armée.

Cette ville, qui est encore une des plus belles cités de l'Espagne, offrait un spectacle aussi nouveau qu'intéressant à deux jeunes gens qui ne connaissaient à peu près encore que leurs donjons, leurs créneaux, leurs ponts-levis, leurs meutes et leurs maîtresses. Le bon roi Ramire aimait le luxe et le plaisir, dont il avait été privé pendant quarante ans qu'il fut moine et évêque. On assure même qu'il ne haïssait pas les femmes, et qu'il se maria très-volontiers lorsque le pape Innocent II voulut bien le lui permettre. Et le moyen de s'y opposer? ne fallait-il pas des successeurs au trône?

Le bon Ramire, qui n'avait pas appris à faire la guerre dans un cloître, et qui ne se souciait pas trop d'en braver les dangers, voulut au moins en avoir une idée, et ce fut au milieu des tournois et des fêtes qu'il préparait une invasion en Castille.

Cerdagne et d'Aran étaient partout, et partout on ne voyait qu'eux. Personne ne brisait une lance avec autant d'adresse; personne ne dansait une sarabande avec autant de grâce; personne ne donnait autant d'inquiétude aux pères et aux maris. Cerdagne surtout, plus vif, plus sémillant, d'un esprit plus cultivé, n'avait qu'à se montrer pour plaire, et plus d'une matrone lui fit même des avances de la part de très-belles dames qu'il n'avait pas distinguées, car enfin un joli homme n'est pas de fer.

Ce n'est pas qu'il oubliât sa charmante veuve, ni d'Aran sa respectable épouse; mais il est des privations que la jeunesse ne supporte pas, et le moyen de refuser quelques complaisances à des princesses qui veulent bien les solliciter? Madame de Lampurdan avait donné à Cerdagne un écuyer qui lui était tout à fait dévoué, et qui lui rendait un compte exact des infidélites de son maître. Toujours singulière, elle s'en applaudissait. — Il est bon, disait-elle, qu'il connaisse plusieurs femmes; je gagnerai à la comparaison, et s'il en est qui m'égalent en beauté, je les surpasserai toutes en tendresse, en égards, en prévenances, et surtout dans l'art heureux de chasser l'uniformité, qui tue le sentiment, en me montrant toujours nouvelle.

Quand Cerdagne était dans l'ivresse d'une nouvelle passion, elle ne lui écrivait pas; quand il commençait à bâiller auprès de sa belle, la correspondance s'engageait de nouveau. Le jeune comte, rendu à lui-même, écrivait des lettres de feu, et madame de Lampurdan disait en souriant : — Ces femmes-là ne flattent que les sens; moi seule ai su toucher son cœur.

Après avoir bien fait la petite guerre, il fallut entrer en campagne. A peine Cerdagne et d'Aran furent-ils sortis des murs de Saragosse qu'ils oublièrent les plaisirs frivoles qui volaient pour ainsi dire au-devant d'eux. Cerdagne regardait son écharpe blanche et rosé, qui lui rappelait sa chère Léonore; il répétait les derniers mots qu'elle lui avait adressés; il soupirait après les combats, pour se montrer digne d'elle; il faisait des vœux pour la fin de la guerre, d'où dépendait l'instant de son bonheur.

Il est plus aisé de conduire un diocèse qu'une armée. Après trois ans de combats, dont je ne vous ferai pas le détail, dans lesquels d'Aran et Cerdagne se signalèrent constamment, mais dans lesquels aussi le prêtre-roi eut presque toujours le désavantage, la Navarre fut enlevée à la couronne d'Aragon, passa depuis, par des mariages, aux comtes de Champagne, ensuite à Philippe le Bel, fut annexée à la couronne de France, et se fondit enfin dans la monarchie espagnole.

Pendant ces trois années, le galant Cerdagne avait séjourné dans plusieurs citadelles, où l'amour s'introduisait avec lui. Son armure bronzée et damasquinée en or, son panache blanc, sa contenance fière, frappaient d'abord les yeux. Levait-il la visière de son casque, il fixait tous les cœurs. Le raisonnement de la belle Léonore fut justifié à la fin. — Ma foi, dit-il un jour à son ami d'Aran, les femmes qui me recherchent n'aiment en moi que le plaisir; celle-là seule sait aimer qui sacrifie ses désirs à sa vertu, à l'estime publique, et surtout à celle de l'homme qu'elle a l'intention de fixer, et cette femme est Léonore de Lampurdan. Elle est la plus respectable, comme la plus belle de toutes celles que le hasard a présentées à mes yeux. La paix est faite, je me fixe à jamais et je l'épouse.

Bien que le prêtre-roi eût perdu dans cette guerre une assez belle partie de ses États, il n'en prétendit pas moins récompenser dignement les guerriers qui l'avaient suivi. Au défaut de terres, de pensions, que l'état de ses affaires ne lui permettait pas de donner, il se rejeta sur les décorations, qui ne coûtent rien, et qui flattent bien plus les grands qu'une augmentation de fortune, dont ils n'ont que faire.

Pendant qu'on se battait en Aragon et en Castille, les Maures, habiles à profiter des divisions des chrétiens, avaient repris Valence. Des moines de l'ordre de Cîteaux, assez nombreux et assez puissants pour fournir aux frais de la défense de la ville de Calatrava, armèrent leurs frères lais, leurs domestiques, leurs paysans, qui combattirent sous le scapulaire. Telle fut l'origine de cet ordre militaire-religieux de Calatrava qui eut tant de lustre pendant plusieurs siècles, dont les statuts permettaient de se marier une fois, et dont il ne reste plus que quelques commanderies, que le roi d'Espagne confère à qui bon lui semble.

L'ordre de Calatrava avait besoin, à son origine, d'un grand maître qui lui donnât autant de consistance que d'éclat, qui en ennoblît la marque distinctive en la portant lui-même, et qui la fit ainsi désirer aux seigneurs de sa cour. Les moines de Cîteaux devaient la préférence au roi d'Aragon, qui avait été leur camarade, et le bon Ramire, flatté de leur déférence, accepta un titre qui l'allait mettre à même de récompenser ses chevaliers sans frais. D'Aran et Cerdagne retournèrent dans leurs châteaux avec la croix de l'ordre au cou, distinction d'autant plus précieuse qu'elle était rare encore; qu'elle serait aux yeux de madame de Lampurdan un signe non équivoque de la valeur de son amant, mais qui ne valait pas une portion de ses domaines qu'il avait engagée par parties pour faire face aux dépenses de ses campagnes, car les seigneurs, alors, se faisaient tuer à leurs frais : usage très-commode pour les rois, et qui, malheureusement pour eux, est tout à fait perdu.

Nos deux chevaliers traversaient la ville de Benavarri, sur les frontières de la Catalogne, où le bruit de la paix les avait devancés. Cette paix n'était pas honorable; mais elle ne nuisait directement qu'aux intérêts du prêtre-roi, et une paix, quelle qu'elle soit, est toujours très-bonne pour le peuple. L'Aragon, la Catalogne se livrèrent à la joie : chacun rentrait dans son manoir. Les uns trouvaient leur famille augmentée; les autres travaillaient à l'augmenter eux-mêmes; tous étaient bien reçus; et, dans le fond, que pouvaient-ils désirer davantage? on connaissait déjà le proverbe : *Les absents ont toujours tort*, proverbe tombé en désuétude aujourd'hui que l'inconstance, le libertinage et le divorce donnent si souvent tort aux *présents*.

Revenons. Madame d'Aran et la belle Léonore, tendres, sages, et par conséquent fidèles, ne purent résister au désir de se réunir plus tôt, l'une à son époux et l'autre à son amant. Elles se voyaient fréquemment pendant l'absence de leurs messieurs : confidences d'amour sont un besoin pour deux cœurs sensibles; soirées d'hiver sont moins longues quand la conversation est attachante.

Nos deux belles travaillaient dans une des salles du château d'Aran. Les petites-maîtresses de ces temps reculés ne connaissaient pas la bougie, et la chandelle ne s'allumait que les grands jours. Une lampe à trois becs, d'un cuivre très-clair, était suspendue, par une chaine de laiton, à une voûte rembrunie que décoraient des étendards et des timbales pris sur les Maures par les premiers comtes d'Aran; des chaises d'érable à grands dossiers, une grande table de noyer formaient l'ameublement; le fauteuil du seigneur était là, et personne ne s'y était assis pendant son absence : c'eût été une espèce de profanation dans un siècle où les femmes ne rougissaient pas encore de reconnaître leur maître dans leur époux.

Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus, car je veux être lu de nos beautés modernes, qui trouvent tout simple de mener leurs maris par le nez, de dissiper leur fortune, de faire assez souvent pis; qui crient au ridicule, au scandale, si le cher homme pense seulement à rétablir chez lui l'ordre et la décence, et qui ont incontestablement raison, car enfin d'autres temps, d'autres mœurs.

Les deux dames étaient donc assises sur de simples chaises, brodant près de la table; leurs demoiselles, placées à une distance convenable, cousaient en silence (les suivantes de ce temps-là savaient se taire), lorsqu'un homme, armé de pied en cap, se présenta dans la salle : c'était l'écuyer que madame de Lampurdan avait donné à son cher Cerdagne. Il s'était détaché à l'instant où la paix venait d'être conclue, et avait marché aussi vite qu'on le peut faire sans relais et sans chevaux de poste : nos aïeux n'avaient pas toutes leurs aises.

Pendant que l'écuyer festoyait, sur le bout de la table, un reste de pâté de sanglier que lui avait présenté, avec une jolie révérence, une des demoiselles de madame d'Aran, il contait, dans certains intervalles, les faits et gestes des deux amis, et les dames laissaient tomber leur ouvrage, se penchaient vers lui, l'œil fixe et leurs lèvres purpurines entr'ouvertes; leur sein palpitait à la peinture vive et animée des dangers; le sourire reparaissait au détail d'une victoire. Une noble fierté parut sur leur visage quand elles se représentèrent un époux et un amant recevant de leur roi et l'accolade et la croix de l'ordre de Calatrava; mais au mot *paix*, que personne n'avait entendu encore dans ce canton, à la nouvelle du licenciement de l'armée, madame d'Aran tombe à genoux pour remercier le ciel, et la belle Léonore ordonne qu'on apprête à l'instant sa plus vigoureuse haquenée : — Où voulez-vous aller? lui dit son amie. — Au-devant de Cerdagne. — Il fait nuit. — Que m'importe? — Et les brigands? — Craint-on quelque chose quand on aime?

Madame d'Aran eût rougi de ne pas faire pour son époux ce que Léonore faisait pour son amant. Suivantes, pages, valets, tout est en l'air dans le château; les armoires sont renversées pour chercher des équipages de voyage; le pavé des écuries résonne sous les grosses bottes des piqueurs; les cuisiniers chargent le fourgon de viandes

froides et de bon vin, les valets s'arment à la hâte, le cornet à bouquin se fait entendre, le pont-levis se baisse, nos amazones sont en route.

La nuit est froide, l'amour l'échauffe de son flambeau; le chemin est difficile, l'amour l'aplanit; on mesure l'intervalle qui sépare encore du bonheur, l'amour le remplit en y plaçant l'espérance.

En parlant, chantant, mangeant le jour, en reposant, la nuit, dans le fourgon, on avançait, sur les renseignements que donnaient des pelotons de soldats qui s'en retournaient gaiement chez eux et qu'on rencontrait de distance en distance. Quelquefois il fallait payer leurs avis par l'abandon d'une hure ou d'un filet de chevreuil; quelquefois il fallait entendre des propos grivois, qui déplaisent toujours aux dames, à ce qu'elles disent; mais Léonore avait du caractère et se mettait au-dessus de ces détails; elle inspirait son courage à madame d'Aran.

Cependant elles avisèrent de se voiler, et firent bien, car la soldatesque, qui peut tout, respecte moins une femme de qualité qu'une grisette. Un certain capitaine, Diégo, surnommé *le Dévirgineur*, accompagné d'une trentaine de drôles de sa trempe, se trouva, au point du jour, en face du fourgon, et lorgna les demoiselles suivantes. Tout était bon au capitaine en temps de paix; mais après trois ans de guerre et de privations, à une grande distance de toute habitation, dans un temps où il n'y avait ni grands chemins fréquentés, ni maréchaussée, où les différends se terminaient à la pointe de l'épée, quelle trouvaille, pour le capitaine et sa bande, que sept à huit filles, toutes jolies, bien qu'elles ne valussent pas leurs maîtresses!

Il les invite à descendre sur l'herbe verdoyante. Des cris d'abord, comme cela se pratique, et ensuite la résignation, car enfin toutes les femmes ne sont pas obligées d'être des Lucrèce. Il est des cas d'ailleurs où ce joli péché cesse d'en être un, selon l'avis des plus savants casuistes : témoin Judith, qui forniqua en sûreté de conscience avec Holopherne, parce qu'il fallait sauver Béthulie; sainte Marie Egyptienne, qui, faute d'argent, paya de sa personne le batelier qui la passait, car toute peine mérite salaire, et notre grand'maman Ève elle-même n'a-t-elle pas commencé à mettre la fornication en honneur, car enfin, lorsqu'elle était seule avec le grand-papa, qui diable avait pu les marier?

Les pages et les valets des deux dames s'étaient présentés d'abord pour s'opposer aux desseins du capitaine, et sa redoutable épée les avait dispersés comme le vent chasse et roule les feuilles mortes. Quelle extrémité pour des filles d'honneur! Elles faisaient de leur mieux pour ne pas pécher, en ne s'unissant point d'intention, et n'y réussissaient pas toujours. Les dames, qui occupaient le fond du fourgon, s'étaient hâtées, avant que les demoiselles en descendissent, de se tapir sous une couverture de soie verte, brochée d'or: les demoiselles, jalouses de prouver leur dévouement à leurs maîtresses en supportant seules ces outrages multipliés, ne disaient pas un mot qui pût déceler les dames; les dames, fatiguées d'une position très-gênante (l'une avait le manche d'un gigot qui lui rentrait dans les reins, l'autre s'était assise sur une paire d'éperons qui se trouva là par malheur), les dames faisaient des mouvements qui ne furent aperçus que lorsque le capitaine et ses hommes furent susceptibles de quelque attention. Heureusement pour elles, les combattants étaient absolument hors de combat, car elles eussent obtenu la préférence qu'elles méritaient à tant d'égards. Le capitaine Diégo passa son chemin, en jurant de dépit de n'avoir pas fait perquisition dans ce chariot; en se plaignant de la nature, qui mettait des bornes à ses exploits. Les dames le virent s'éloigner avec un sensible plaisir, bien qu'un homme aussi valeureux ait toujours quelque attrait pour le sexe; mais nos dames n'avaient de leur sexe que les vertus.

Elles consolèrent leurs demoiselles, qui prétendaient être au désespoir de cette aventure, et qui ne se cachaient pas quand on rencontrait un nouveau peloton, parce qu'il était de leur devoir de s'immoler pour leurs maîtresses. *A quelque chose malheur est bon*. Des œuvres du capitaine Diégo naquirent, au bout de neuf mois, deux chenapans qui ne valurent pas mieux que leur père, qui eurent des enfants qui ne valurent pas mieux qu'eux, et, à la sixième génération, sortirent de cette souche illustre Cortez et Pizarre, qui allèrent en Amérique égorger, à la plus grande gloire de Dieu et de l'Espagne, douze millions d'hommes qui n'avaient qu'un tort, celui de n'être pas les plus forts. Deux femmes échappées à un semblable péril, le plus terrible qui puisse menacer des femmes d'une certaine façon, doivent nécessairement de la reconnaissance au ciel, qui les a visiblement protégées. Nos dames promirent une neuvaine à saint Jacques de Compostelle, le plus grand saint du paradis, à ce qu'on assure en Espagne, et en entrant dans cette ville de Benavarri dont je vous parlais tout à l'heure, elles mirent pied à terre pour se rendre à l'église principale, et commencer l'exécution de leur vœu. Une pluie épouvantable survint, les incommoda beaucoup, mais ne leur parut qu'un moyen dont le patron se servait pour éprouver leur ferveur. Deux chevaliers bien montés, accompagnés d'une suite nombreuse, se montrent dans l'éloignement; nos belles comtesses distinguent leurs couleurs, les armures, et enfin Cerdagne et d'Aran. Elles oublient le capitaine Diégo, saint Jacques de Compostelle et la pluie; elles courent, elles prononcent les noms chéris; d'Aran et Cerdagne les entendent, les reconnaissent, sautent de leurs palefrois; ils sont dans les bras les uns des autres, ils se pressent, ils s'enlacent; un doux frémissement agite tout leur corps; soupirs brûlants sont le seul langage qu'ils emploient : quel autre vaudrait celui-là?

Cependant d'Aran, qui n'était plus que le mari de sa femme, la conduisait insensiblement dans un lieu où ils pussent au moins causer à couvert. Cerdagne, malgré ses infidélités, n'avait pas cessé d'aimer sa belle Léonore, et le premier coup d'œil de la charmante veuve avait ajouté à la vivacité de ses feux. Cependant l'eau, qui tombait à flots, s'amassait entre sa cuirasse et sa cotte de mailles, bientôt elle perça le pourpoint et emplit le haut-de-chausses. Il n'est pas d'amour qui tienne contre cette froide et subite immersion. L'ivresse de Cerdagne se dissipa aussitôt; il présenta la main à sa belle pour la conduire dans un endroit plus convenable. — Il y a trois ans que vous ne m'avez vue, lui dit madame de Lampurdan, et vous vous apercevez qu'il pleut!... vous ne m'aimez pas. — Je ne vous aime pas! ô ciel! — Point de mots, des choses. — Quelle preuve exigez-vous de mon amour? Faut-il armer mes vassaux et mes domestiques? aller, seul avec eux, attaquer et reprendre Valence? défier le roi maure en combat singulier? le pourfendre ou l'amener à vos pieds reconnaître que vous êtes la plus belle, et qu'il s'estime heureux d'être vaincu par vous? faut-il?... — Il faut vous taire pendant un an. — Comment, madame... — Je vous aime trop pour exposer votre vie; et je me soucie fort peu que votre roi maure me trouve belle ou non; mais je veux qu'un effort pénible me prouve que vous ne me confondez pas avec ces belles dames qui ont cru avoir votre cœur, que peut-être je ne possède pas plus qu'elles. — Vous me feriez l'injustice... — Si vous proférez un mot de plus avant le délai prescrit, Léonore de Lampurdan est perdue pour vous.

Quelque amoureux qu'on soit, il est dur de se soumettre à une épreuve aussi bizarre, surtout quand on joint aux formes aimables qui nous font rechercher, cette gaieté naturelle qui a sans cesse besoin de s'épancher. Cependant, si les maris du douzième siècle trompaient, tourmentaient, désolaient leurs femmes comme ceux du dix-huitième, les amants, tremblants devant leurs belles, aveuglément soumis à leurs moindres volontés, ne savaient qu'obéir quand elles avaient prononcé. Ce respect extraordinaire était un reste du culte que les Gaulois et les Germains rendaient à un sexe en qui ils reconnaissaient quelque chose de divin. Un amant rebelle ou parjure était, dans les fastes de la chevalerie, une chose inouïe, qui entraînait nécessairement la dégradation. Aussi voyait-on alors autant d'amants parfaits qu'on voit maintenant d'usuriers en France, de penseurs en Angleterre, de paresseux en Espagne, de banqueroutiers en Hollande, de buveurs en Allemagne, de fourrures en Russie, etc., etc.

Bien que Cerdagne fût un parleur, et un parleur aimable, il tenait à ses éperons, à sa croix de Calatrava, et surtout à sa charmante veuve. Un mot l'aurait fait traduire devant une cour d'amour, qui lui eût tout ôté à la fois. Il se décida donc à se taire; mais il tenta un dernier effort qui ne pouvait pas le compromettre. Il tire ses tablettes, car il était savant pour le temps où il vivait : il lisait fort bien et écrivait assez lisiblement. — Je vous permets de m'écrire, lui dit madame de Lampurdan; je vous promets de vous répondre, et même de vous parler; mais je vous défends de faire connaître à qui que ce soit que c'est par mon ordre que vous êtes muet, ni de penser à l'hymen avant l'expiration de l'année. Sans s'occuper davantage du mauvais temps, Cerdagne, désespéré de la double peine, improvisa quatre ou cinq vers aussi mauvais que tous ceux qu'on faisait alors Il les présenta à madame de Lampurdan, qui, charmée de se voir célébrée en vers pour la première fois, lui présenta sa main à baiser : elle lui devait quelque adoucissement. Elle s'appuya sur son poignet, couvert de son gantelet, et le conduisit dans le palais où s'étaient retirés M. et madame d'Aran. L'eau coulait de toutes les parties de leur corps. On rit beaucoup de cette ardeur qui les avait rendus insensibles à un orage tel qu'on n'en voit pas un semblable en dix ans. Pour toute réponse, madame de Lampurdan fit avancer le fourgon et ses femmes, et fut se sécher dans une salle voisine. Cerdagne, qui voulait paraître aimer la pluie depuis un moment, n'entendait pas se changer; il regardait d'Aran et sa femme d'un air bête; il se pinçait les lèvres pour ne pas rire, et répondait par signes à tout ce qu'on lui disait. D'Aran l'aimait véritablement; il s'alarma tout à coup, s'écria que l'amour avait rendu Cerdagne fou. Cerdagne répondit à cela par un grand éclat de rire qui confirma son ami dans son opinion. L'alarme se répandit dans le château; on courut chercher le médecin le plus renommé de Benavarri, qui accourut, suivi d'un frater et de deux apothicaires : ces gens-là courent toujours où il y a beaucoup à gagner. Le médecin prit la main de Cerdagne, qui le laissa faire. Inspection faite du pouls, le docteur décida qu'il y avait dérangement de la glande pinéale, et Cerdagne lui rit au nez; le docteur, plus convaincu que jamais par cette irrévérence, ordonna au frater d'ouvrir la veine, et aux apothicaires de préparer et de mettre en place des laxatifs. Cerdagne n'entend pas pousser la plaisanterie aussi loin; il jette la trousse du frater au feu, la perruque du docteur par la fenêtre, et les deux apothicaires à la porte.

Le docteur prononce que ce genre de démence vise à l'hydrophobie, et qu'il faut lier le malade. A ce mot, Cerdagne entre vraiment en fureur, et saute sur son épée. Ses gens désolés s'arrêtaient devant lui sans savoir quel parti prendre; d'Aran pleurait et avait pourtant aussi tiré son coutelas à tout événement; le docteur, le frater, les apothi-

caires, des harts à la main, sautillaient autour de Cerdagne, qui les écartait à grands coups de plat d'épée; madame d'Aran, inutile jusqu'alors au tableau, avait pris le parti de s'évanouir pour le compléter. Le désordre était au comble, lorsque madame de Lampurdan rentra brillante de son propre éclat et de celui de l'habit qu'elle avait été prendre. — Comte, dit-elle à Cerdagne, je n'ai pas plus envie de vous voir enrhumé que de vous envoyer reprendre Valence; allez changer de vêtement. Cerdagne sortit avec une profonde révérence, et personne ne concevait comment ce fou, qui était menacé de la rage, obéissait au moindre mot de la beauté.

Cependant le membre de la faculté et ses suppôts n'entendaient pas désemparer. Ils redemandaient à grands cris leur malade; il fallait qu'il fût saigné et clystérisé, parce que les arrêts d'un médecin sont sans appel. — Je paye la cure, et je vous dispense de la faire, dit madame de Lampurdan en tirant sa bourse : qu'avez-vous à ajouter? — Rien, sans doute, que des révérences. Et ces messieurs se retirèrent à reculons, la tête penchée sur leurs genoux.

Madame d'Aran était revenue à elle, et parlait à son mari de l'inconcevable état du pauvre Cerdagne; d'Aran avouait tout bonnement qu'il n'y comprenait rien, mais que leur ami ne pouvait être dangereux, puisque madame de Lampurdan avait sur lui un empire aussi absolu. Ils arrêtèrent, tous à la fois, qu'on prendrait certaines précautions contre un nouvel accès qui pouvait n'être pas éloigné. Madame de Lampurdan écoutait avec une feinte indifférence, et s'enorgueillissait intérieurement de la soumission d'un homme dont le bras avait souvent fait trembler la Castille. Cerdagne, en changeant d'habit, pensait à la singulière punition que sa maîtresse lui avait infligée, il en murmurait mentalement; il en riait l'instant d'après, et il reparut dans la salle commune, le front serein et beau comme l'Apollon du Belvéder.

Il fut s'asseoir près de sa belle Léonore; il lui peignait son amour et la joie qu'il avait de la revoir, par les gestes les plus expressifs. Sa Léonore lui répondait, de vive voix, les choses les plus tendres et les plus pathétiques, l'étonnement des spectateurs allait toujours croissant. — S'il n'est pas fou, qu'est-il donc? s'écria enfin d'Aran. — Je suis muet, écrivit Cerdagne. — Muet! reprend son ami. — Muet! continue son épouse. — Et comment?... — Et par quelle aventure?... — Ah! dites-moi... — Expliquez-vous, de grâce!... — Je suis muet, je ne puis vous en écrire davantage. — C'est une paralysie sur la langue. — Il faut faire revenir le médecin. — Sans doute.

A cette menace, Cerdagne reprend ses tablettes : — S'il reparaît devant moi, je le tue; je ne veux pas guérir. Voyez les regards d'amour que m'adresse ma Léonore : il semble que je lui devienne plus cher par mon accident. — N'en doute pas, mon ami, répond la belle veuve, et elle offre sa joue à son amant. — Oh! à pareil prix, écrit de nouveau Cerdagne, je serais muet toute ma vie.

On soupa très-gaiement. L'aventure des filles d'honneur empêcha de se remettre en route la nuit. Madame d'Aran, d'ailleurs, était bien aise, après trois ans d'absence, de causer de près avec son mari. L'agrément particulier et l'intérêt général exigeant donc qu'on passât la nuit à Benavarri, chacun se retira de bonne heure. Monsieur et madame d'Aran firent ce qu'ils voulurent; madame de Lampurdan se rappela ses nuits passées, et celles que l'amour lui réservait; Cerdagne causa tout seul : c'est une jouissance quand on s'est tu forcément pendant la journée.

On arriva, sans mésaventure, au château d'Aran. Les amants y laissèrent les époux, et se retirèrent dans leurs donjons. Pas un voisin qu'on pût voir décemment; c'étaient de pauvres gentillâtres, des bûcherons, des laboureurs, quelques chapelains. Il y avait par-ci par-là des jouvencelles qui méritaient l'attention du comte de Cerdagne, mais il lui était défendu de parler, et elles ne savaient pas lire : il fallait donc être fidèle malgré soi. Le pays était abondant en gibier; mais on ne chasse pas sans parler à ses chiens et à ses piqueurs : il fallut donc encore renoncer à ce plaisir-là. On pouvait aller voir madame de Lampurdan; mais la décence ne permettait pas qu'on couchât chez elle. On n'avait alors pour ressource qu'un mauvais lit, offert de bon cœur par un pauvre curé, et on se lasse d'être mal couché : les séjours n'étaient donc pas très-prolongés. Le château de Lampurdan était à douze lieues de celui de Cerdagne : les voyages ne pouvaient donc pas être très-fréquents. La seule jouissance qui restât à Cerdagne était d'écrire, tant que bon lui semblait, à sa fière veuve; mais cette jouissance même lui rappelait ses privations, et puis, quand on a écrit tout ce qu'on pense, tout ce qu'on sent, qu'on a dit tout ce qu'on peut dire, il paraît assez insipide de recommencer. Cerdagne s'ennuyait, oh! il s'ennuyait... comme un écolier en classe, comme un juré à l'audience, comme un rentier qui attend son quartier, comme un mari près de sa femme. Quand il était bien sûr d'être seul, et de n'être pas entendu, il parlait, il parlait tout haut contre la fantaisie de sa Léonore, et, sans son attachement à ses éperons et à sa croix de Calatrava, je ne sais pas trop ce qui en serait arrivé.

Madame de Lampurdan n'était pas plus heureuse. Quand elle ne voyait pas Cerdagne, elle brodait et se dépitait; l'ouvrage va mal quand on n'est pas à ce qu'on fait. Elle quittait le métier, et relisait sans intérêt des lettres qu'elle savait par cœur. Lorsqu'elle en eut écrit elle-même une trentaine, elle se répétait à chaque mot et déchirait le poulet, de peur de donner à Cerdagne une mauvaise opinion de son esprit : femme, belle et riche, elle devait avoir tous les genres d'amour-propre.

Si Cerdagne paraissait, elle volait au-devant de lui, lui disait des choses charmantes, et s'ennuyait bientôt de l'uniformité de ses signes. Elle regrettait intérieurement de ne plus entendre cette voix si touchante qui arrivait si sûrement à son cœur. Elle se rappelait certain moment assez doux de son premier hymen, et convenait, à part elle, qu'il y aurait de la duperie à reculer le second d'un an : la nature ne perd jamais ses droits. Que faire cependant? Revenir sur ses pas? Rendre la parole à Cerdagne? ne serait-ce pas marquer un empressement qu'il pourrait interpréter à son désavantage? Son orgueil permettait-il d'ailleurs qu'elle transigeât avec son amour? et l'orgueil n'est-il pas, soit dit sans méchanceté, le sentiment dominant chez les femmes? Tout cela était embarrassant, cruel, diabolique. — Je languis, je sèche, se disait-elle quelquefois; mais je mourrais plutôt que de céder. Et, pour se dissiper, elle faisait enrager ses femmes.

Cet état de choses ne pouvait durer longtemps. L'amour, la jalousie, des craintes, assez fondées peut-être, rapprochèrent, raccommodèrent tout. C'était la fête de madame de Lampurdan, et ces jours-là se célébraient alors avec une pompe qui devait flatter singulièrement l'habitant de la voûte azurée. Cela se réduit à présent à un bouquet, à une mesquine sérénade; la belle fait servir en reconnaissance la tourte de frangipane; on lui chante, en buvant son vin, quelques couplets assez plats, et on s'en retourne bâiller au coin de son feu : aussi nos patrons célestes, justement choqués de cette parcimonie, nous abandonnent tout à fait, et il y paraît bien.

Madame de Lampurdan avait rassemblé chez elle la haute noblesse de vingt lieues à la ronde. Un prodigieux abatis de gibier avait été fait la veille dans ses parcs et dans ses forêts; ses gens étaient habillés de neuf, et elle venait de finir de sa main blanchette la broderie d'une robe qui devait habiller le lendemain l'image de sa patronne, qui figurait en pied sur le maître-autel, et qui foulait d'un air de dignité les dieux du paganisme.

L'aurore de ce grand jour ne fut pas annoncée au bruit du canon, parce qu'on ne connaissait pas la poudre en Europe; mais les timbales, les cymbales, les clairons et tous les instruments qu'on avait imités des Maures, et qui ont au moins l'avantage de ne pas ébranler les maisons de ceux qui ne veulent pas prendre part à la fête, ces instruments, bien ou mal embouchés, résonnèrent à la fois. Les comtes, les barons, les chevaliers, les dames, les jouvencelles sortent de leurs couchettes, revêtent leurs habits somptueux, leurs armes, leurs joyaux. La nombreuse assemblée se réunit gaiement dans une salle où était servie une table de cent couverts, chargée de toutes sortes de mets, au milieu desquels figurait l'*olla podrida*, qu'entouraient vingt flacons d'un excellent vin de la Manche. Il n'était encore que huit heures; mais alors on se levait matin et on déjeunait fort.

La comtesse de Berga, la plus jolie de toutes les dames après celle du château, était, par hasard ou autrement, auprès de Cerdagne, qu'aucun cavalier n'égalait en bonne mine. Le dangereux fripon se livrait à son goût pour la variété, et parlait, de ses yeux, à madame de Berga; mais d'une manière si positive qu'elle ne pouvait s'y méprendre. Madame de Berga avait un mari vieux et infirme; Cerdagne était charmant, et un muet ne laisse pas d'indiscrétion à craindre, car un galant homme n'écrit jamais ce qui peut lui échapper dans la vivacité de la conversation. Madame de Berga faisait toutes ces réflexions, et regardait aussi Cerdagne d'une manière très-significative. Madame de Lampurdan, à qui rien n'échappait, avait de l'humeur et faisait fort mal les honneurs de chez elle.

On savait par toute la Catalogne les engagements qui existaient entre Cerdagne et sa belle. Madame de Berga ne voulait pas être l'objet d'une fantaisie, et, pour former avec le paladin une liaison durable, il fallait le détacher de ses premiers nœuds. Elle crut avoir trouvé un moyen innocent de jeter de la défaveur sur madame de Lampurdan. Elle plaignit, en général, les jeunes seigneurs qui s'attachent à des dames qui répondent plutôt à leur amour par vanité que par véritable tendresse.

Un coup d'œil très-vif de madame de Lampurdan la convainquit que le paquet était arrivé à son adresse. La réponse ne se fit pas longtemps attendre : — Je ne conçois pas, moi, reprit la belle veuve, qu'on se permette des observations aussi directes, sans un motif qu'il est facile de pénétrer. La glace était rompue, et madame de Berga s'était trop avancée pour reculer : — Il est permis, poursuivit-elle, de plaindre un chevalier qu'une infirmité subite... — Prive du cœur de sa maîtresse : n'est-ce pas là ce que vous voulez dire, madame? — Il me semble, au moins, que son accident m'eût fait hâter un hymen nécessaire à sa consolation. — Je ne suis pas faite, moi, madame, pour consoler un mari infirme. — Quoi! madame, des applications! — La patience est une vertu que je vous souhaite et que le ciel m'a refusée. Eh bien! madame, vous vous taisez! je vous mets cependant à votre aise. Allons, déclarez franchement à Cerdagne que ma conduite doit lui inspirer de l'indifférence; qu'il peut chercher ailleurs des dédommagements, et que peut-être il n'ira pas loin pour en trouver.

Les convives stupéfaits laissaient tomber leurs fourchettes à manche de bois de cerf; madame de Berga était atterrée; Cerdagne croyait presser de son genou celui de sa jolie voisine, et l'engager à continuer

un combat qui lui assurait une épouse adorée ou une maîtresse piquante; madame de Lampurdan se pinçait les lèvres et réfléchissait profondément. Le tréteau que Cerdagne avait pris pour le genou de madame de Berga, et dont la pression soutenue lui paraissait si flatteuse, le tréteau céda à la fin, il tomba et entraîna la table; madame de Lampurdan, tirée de sa rêverie par l'éclat de la chute, éclairée sur le manége de Cerdagne par la rougeur et l'embarras extrême de sa rivale, poussée par sa sensibilité alarmée et peut-être par un mouvement de justice, madame de Lampurdan se leva, et prenant cet air de dignité qui en imposait même à l'amour : — Je ne donnerai pas lieu davantage, dit-elle, aux plaintes qu'une compassion bien innocente m'adresse en faveur de mon amant; je n'autoriserai plus, par mes délais, des galanteries dont je ne pourrais raisonnablement m'offenser. Cerdagne, je vous épouse aujourd'hui; et madame, qui s'intéresse si vivement à vous, me saura gré sans doute de ma condescendance. Elle me plaindrait probablement si j'avais des infirmités à vous faire oublier, et, pour la mettre absolument à son aise, je vais lui faire juger la différence qui existe entre l'attrait du plaisir et l'amour fondé sur l'estime; pour cela je n'ai besoin que d'un mot, et je le prononce : Parlez, Cerdagne.

Cerdagne, hors de lui, tombe aux pieds de sa Léonore et ne voit plus qu'elle. Des exclamations sans suite, mais très-distinctement prononcées, prouvent qu'il n'est pas muet; madame de Berga, poussée à bout par son heureuse rivale, se croit jouée par le trop aimable chevalier : elle monte sa haquenée, et pousse à grands coups de fouet une pauvre bête bien étrangère à tous ces démêlés. Très-heureusement le comte de Berga était retenu chez lui par la goutte, et elle n'avait à Lampurdan aucun chevalier qui s'intéressât assez à elle pour jeter à Cerdagne le gage du combat.

Le tragique de la scène avait fait perdre de vue les détails comiques, les plats et les bouteilles cassés; les limiers se jetant sur les débris du festin, les pages, s'empressant de réparer le désordre, culbutés par les chiens, et les culbutant à leur tour; la selle de la haquenée de madame de Berga, placée à la hâte, tournant au bout de cinq pas; l'amante malheureuse renversée, les jambes en l'air, et son écuyer lui tournant respectueusement le dos, tirant sa flamberge pour écarter les indiscrets, et laissant sa maîtresse se dépêtrer de son mieux ou subir le sort de la reine Brunehaut, plutôt que de souiller ses charmes d'un regard téméraire. On ne voyait que la belle, que la fortunée Léonore; on ne pensait qu'à féliciter Cerdagne. L'effort qu'avait fait sur lui-même un jeune homme aussi léger était la preuve la plus incontestable de l'amour le plus vrai et le garant le plus sûr du bonheur futur de madame de Lampurdan. Elle oublia la robe brodée de sa patronne, la patronne elle-même, et conduisit son cavalier à l'autel.

D'Aran et son épouse, enchantés d'un dénoûment qu'ils étaient loin de prévoir, présentèrent le plus beau couple de toutes les Espagnes au chapelain qui s'attendait à chanter l'office du jour, et qui ne s'était pas préparé à célébrer des épousailles; mais comme il était le seul qui sût le latin, il récita les *Oremus* en l'honneur de sainte Léonore, et prononça à haute et intelligible voix l'*Ego vos conjungo* qu'on entend à merveille dans tous les pays, et qu'on se repent parfois de s'être fait prononcer.

Vous présumez bien que la fête changea absolument d'objet. Cerdagne fut le patron du jour; il en fit le charme par un mélange de sentiment et de gaieté qui s'échappèrent comme un torrent qui a brisé les digues qui l'arrêtaient. De ce jour aussi, madame de Cerdagne abjura l'autorité qu'elle avait prise sur son amant. Elle ne prétendit d'autre empire sur son époux que celui de la beauté et des grâces, des attentions et de la douceur. Cerdagne avait souvent murmuré contre son despotisme : sa délicatesse le charma, et il s'empressa de la justifier par tout ce que devait attendre de lui une épouse accomplie. On assure même qu'il lui fut fidèle... autant qu'un mari peut l'être.

Neuf mois s'écoulèrent dans des plaisirs toujours vifs, parce qu'ils paraissaient toujours nouveaux. Madame de Cerdagne allait resserrer les liens qui l'unissaient à son époux; un gage de l'union la plus douce était attendu avec impatience, et on attendait le moment heureux en faisant de ces rêves de bonheur si naturels à de jeunes époux. Ce serait un garçon; il aurait la beauté, la sensibilité de sa mère; l'esprit et la valeur de Cerdagne. On le voyait s'échapper des bras de la comtesse pour hasarder quelques pas sur le gazon; on l'entendait balbutier ces noms chéris de père et de mère; on souriait à ses saillies enfantines. A ces illusions succédaient des plans d'éducation qui ne ressemblaient en rien à celle qu'on donnait alors aux enfants. Puis on l'envoyait faire ses premières armes contre les Maures, et l'établissement le plus beau d'Aragon était le prix de ses exploits.

Hélas! il vint trop tôt ce jour si ardemment désiré. Après des douleurs horribles, madame de Cerdagne donna une fille à son époux et mourut dans ses bras.

Les caractères vifs sont plus fortement frappés que d'autres, et, par une juste répartition de la nature, les chagrins les plus violents sont aussi les moins durables. Cerdagne, désespéré, ne voulait pas survivre à son épouse; il l'appelait à grands cris; il couvrait de baisers ses restes insensibles; il fallut employer la force pour l'en séparer. Il la suivit, baigné de larmes, dans la sépulture de ses pères, et l'instant où on finit de murer le caveau amena une crise terrible : il tomba sans connaissance aux pieds de son cher d'Aran, qui était accouru pour partager ses peines. Une salle tendue en noir, éclairée par une lampe funéraire, fut la retraite où Cerdagne s'ensevelit; d'Aran eut le courage de s'y renfermer avec lui, d'entendre pendant plusieurs jours et de répondre à des soupirs et à des plaintes continuellement répétés. C'étaient ses soins et ses prières qui déterminaient Cerdagne à prendre quelque nourriture; c'était sa conversation simple et attachante qui forçait l'attention de son ami, et qui faisait diversion à sa douleur.

D'Aran n'avait pas cette finesse, ce tact exquis qui distinguaient Cerdagne; mais il avait un sens droit, et son caractère réfléchi lui avait donné le loisir d'étudier les hommes. Il sentit d'abord qu'entreprendre de fermer une plaie aussi fraîche, c'était vouloir la déchirer; il savait qu'une perte aussi cruelle suspendait toutes les fonctions de l'âme; mais aussi, lorsque les larmes se tarirent, que les soupirs devinrent moins fréquents, que le nom de Léonore était prononcé avec une sensibilité profonde, mais sans aucune marque de désespoir, d'Aran jugea qu'un attachement d'un autre genre, mais aussi fort sans doute, balancerait d'abord le premier, l'emporterait bientôt sur de simples souvenirs, et il prononça le nom de sa fille.

Au nom de cet enfant, dont Cerdagne ne s'était pas occupé encore, il parut sortir d'une longue léthargie. Il demanda instamment à voir sa Séraphine, et d'Aran, habile à profiter du moment, lui représenta que l'aspect de ce lieu lugubre pourrait agir trop fortement sur des organes si faibles encore. Il prit la main de son ami, et l'amour paternel l'arracha de l'espèce de tombeau où l'avait renfermé l'amour conjugal.

La vue de Séraphine rappela vivement l'idée de sa malheureuse mère; mais insensiblement cet enfant réunit tous les sentiments dont son père était occupé. Il n'oublia jamais sa tendre, son incomparable Léonore; mais il l'aima dans sa fille, et sacrifiant à la mémoire de la première, à l'intérêt de la seconde, le reste d'une jeunesse très-brillante encore, il jura de ne jamais former d'autres nœuds, et fut fidèle à son serment.

Un an ou deux s'écoulèrent, et Cerdagne les avait passés tantôt chez lui, tantôt au château d'Aran. Les plaisirs, nécessaires à un homme de vingt-cinq ans, avaient repris leur cours ordinaire. Cependant leur uniformité fatiguait un jeune seigneur qui avait vu la brillante Saragosse; sa jeunesse lui imposait la loi d'ajouter de nouveaux lauriers à ses premiers exploits; certain besoin de gloire, que l'amour ne contenait plus, se développait dans toute sa force; sa fille, très-riche héritière, pouvait, à la rigueur, se passer de son père, et son intérêt semblait exiger qu'il illustrât encore son nom déjà fameux. Sa vivacité naturelle lui faisait saisir avec avidité des idées qui l'avaient flatté dans tous les temps; mais de quel côté tourner ses pas? L'Aragon était en paix avec la Castille; les souverains espagnols avaient conclu une trêve de trois ans avec les Maures : un fou lui procura les occasions de se signaler.

Il était difficile, alors comme aujourd'hui, d'obtenir de la considération sans fortune, sans esprit et sans naissance; on y arrivait par la dévotion, et il n'est pas de faquin qui ne soit flatté de sortir de la classe commune. Un malheureux d'Amiens, nommé *Coucoupêtre* ou *Cucupiètre*, et que nous connaissons sous le nom de *Pierre l'Ermite*, fit longtemps, à la porte de la cathédrale, les jongleries que fit depuis, à Rome, Jean Labre, autre gueux de Boulogne-sur-Mer, qui ne fit et ne devait faire aucune sensation au dix-huitième siècle, lorsqu'au douzième, maître Coucoupêtre réussit à bouleverser l'Europe et l'Asie.

Parvenu à une certaine réputation à Amiens, Coucoupêtre crut y ajouter en allant visiter à Jérusalem le saint tombeau, qui est un peu plus apocryphe que celui de Mahomet. Quoi qu'il en soit, on montre à Jérusalem une pierre qu'on dit être le saint sépulcre.

Notre gueux, revêtu par l'évêque de la robe crasseuse et du cordon de Saint-François, part la besace sur le dos; s'arrête de porte en porte; reçoit partout d'abondantes aumônes, et arrive, gros et gras, à Jérusalem, qui a été une ville superbe, à ce que disent les auteurs juifs, qui ont pu mentir sur cet article comme sur mille autres, mais qui, certainement, n'est aujourd'hui qu'une bourgade.

M. Coucoupêtre recommença à Jérusalem les farces qu'il avait jouées, avec tant de succès, à Amiens; mais d'autres lieux, d'autres usages. Les mahométans le prirent pour un fou, et les fous sont partout bafoués et honnis par la canaille. Les chrétiens de la Palestine aiment beaucoup qu'on leur porte des aumônes, et ne se soucient pas d'en faire. Coucoupêtre fut donc vilipendé par les infidèles, et abandonné par les disciples du Christ. Notre Picard, opiniâtre comme tous les gens de son pays, jura qu'il se vengerait des uns et des autres, ce qui n'est pas très-chrétien; mais tout le monde sait que la religion doit ployer sous les petites passions de ceux qui la professent.

Coucoupêtre conçut un projet dicté par la démence; mais il n'est pas d'absurdité qu'on ne fasse adopter à des cerveaux exaspérés, et toute l'Europe avait alors la fièvre de la superstition. Si Coucoupêtre se fonda sur cette observation pour espérer quelque succès, il n'était pas aussi bête qu'on pourrait bien le croire.

Il se rendit à Rome, fut admis à baiser l'orteil du saint-père, et lui fit une peinture si touchante des avanies que l'on faisait essuyer aux chrétiens en Palestine, c'est-à-dire de celles qu'il s'était attirées, qu'Urbain II, assez bon homme mais chrétien aussi vain et aussi entêté que Coucoupêtre, ne dédaigna pas de faire cause commune avec lui.

Il l'envoya gueuser de province en province, et communiquer partout son enthousiasme et son ressentiment. Le Picard était vif, mais sans éloquence. Le ciel est avare de ce don, et aurait pu en faire part à un homme qui embrassait aussi chaudement ses intérêts. Coucoupêtre passa encore pour un fou, quand il proposa sérieusement aux heureux habitants de l'Italie d'aller conquérir l'Arabie-Pétrée, qu'il était impossible de garder. D'ailleurs, une figure assez commune, des sandales, des pieds crasseux, des reins ceints d'une corde, pouvaient donner une haute idée de la piété du personnage, mais n'annonçaient pas de moyens fort étendus. Coucoupêtre, à peu près aussi furieux contre les Italiens que contre les mahométans, revint épancher sa bile dans le sein du saint-père.

Le saint-père trouva très-mauvais que tous les fidèles ne se fussent pas levés en masse à la voix de son envoyé. Plein de confiance dans ses talents oratoires et dans la grâce de Dieu, il convoqua un concile à Plaisance. Le coup électrique n'est pas d'un effet plus prompt aujourd'hui, que l'était alors un mot, un seul mot du saint-père. Tout le clergé italien, jusqu'aux enfants de chœur, et environ trente mille laïques, se rendirent à Plaisance. Comme il n'y a pas eu, qu'il n'y a pas, et qu'il n'y aura jamais de bergerie assez vaste pour contenir un pareil troupeau, Sa Sainteté fut obligée de haranguer en plein champ, ce qui n'est pas du tout avantageux à la poitrine d'un pape, ordinairement très-usée. Il perdit ses beaux mouvements oratoires; mais en se passant le mot de proche en proche, tout le monde sut qu'il s'agissait d'aller guerroyer contre les Palestins, qui avaient maltraité M. Coucoupêtre. On trouva le projet superbe; on s'écria de tous les côtés qu'il fallait partir, et personne ne bougea.

Le turc Soliman, maître déjà de la plus belle partie de l'Asie-Mineure, avait établi le siége de sa domination à Nicée, et semblait de là menacer Constantinople. L'empereur grec, Alexis Comnène, sentait sa couronne chanceler sur sa tête débile. Il ne douta point que les chrétiens d'Europe, consultant leurs vrais intérêts, ne s'unissent à lui pour faire rentrer les Ottomans dans leurs premières limites. Ce plan avait le sens commun, et voilà pourquoi il ne fut pas adopté. Les ambassadeurs qu'Alexis avait envoyés à Plaisance furent à peine écoutés.

Eh! le moyen que le pape soutînt des Grecs qui ne voulaient pas adopter cinq ou six mots qu'il avait plu aux Romains d'ajouter au symbole, des Grecs qui communiaient avec du pain levé, et qui prétendaient que manger, en carême, des œufs et du fromage, c'était *faire gras*! Il était bien plus simple de traverser leur pays à main armée, de les piller si on pouvait, de s'exposer à être défait par eux avant d'arriver à la sainte pierre, objet de tant de bruit; au moins on ne reprocherait pas au saint-siége d'avoir traité avec des schismatiques.

Urbain, que Coucoupêtre avait tout à fait enfiévré, ne fut pas rebuté par le mauvais succès de sa première tentative. Il compta sur l'esprit inquiet des Français, sur leur enthousiasme pour tout ce qui est nouveau et extraordinaire, sur une foule de seigneurs perdus de dettes, de débauche, aimant le plaisir, la guerre, le pillage surtout, et devant seconder ses vues par l'ignorance la plus crasse. Urbain partit pour Clermont en Auvergne. Il pérora sur la grande place; les têtes s'échauffèrent : les Syriens vaincus, conquis, dévalisés; leur pays partagé entre vingt ou trente seigneurs qui ne possédaient qu'un donjon entouré d'un fossé bourbeux, flattèrent plus les imaginations que la remise des péchés commis et à commettre, que promettait le saint-père à ceux qui s'armeraient. On prit la croix à l'envi. Moines, femmes, marchands, vivandiers, ouvriers, tout voulut partir. On enrôla une infanterie innombrable. Tous ceux qui pouvaient disposer d'un cheval se réunirent en corps de cavalerie. Les moindres châtelains partirent à leurs frais; les pauvres gentilshommes leur servaient d'écuyers. Godefroy de Bouillon, Baudoin son frère et plusieurs seigneurs se croisèrent. Tous vendirent leurs biens au clergé, et ne les regrettèrent pas : ils allaient conquérir des royaumes. L'exemple d'une poignée de Normands qui venaient de soumettre Naples et la Sicile, semblait justifier ces chimères; mais ces Normands étaient commandés par Guillaume Fier-à-Bras, Drogon et Humfroi, et les croisés l'étaient par Coucoupêtre. La reconnaissance, la piété et la bêtise lui avaient déféré cet honneur.

Voilà où en étaient les choses, quand le bruit de cet armement extraordinaire pénétra dans la Catalogne. Cerdagne, riche, désintéressé, ne pouvait être conduit par l'intérêt : ceux qui aiment le plaisir ne sont pas dévots. Cerdagne devait donc se soucier fort peu d'indulgences; mais il était inquiet, inconstant, entreprenant; il voyait de la gloire à battre les Ottomans, qui étaient redoutables alors; sa fille était trop jeune pour l'intéresser beaucoup encore, d'Aran trop raisonnable pour que sa conversation fût variée, sa femme trop sage pour faire attention aux grâces de Cerdagne, et consentir à lui rendre le séjour de la Catalogne supportable. Il trouvait superbe d'être cité comme le plus brave, le plus beau, le plus désintéressé de l'armée des croisés; de chercher Soliman dans la mêlée, de le pourfendre; d'entrer à Nicée avec les fuyards, de s'établir dans le sérail du maître, et de prouver à ces dames qu'un seigneur catalan vaut tous les soudans du monde.

Pendant plusieurs jours il entretint d'Aran et sa femme de ces folies. A force d'en parler, il se persuada à lui-même que son projet était le plus beau qu'on eût jamais imaginé; il proposa sérieusement à son ami de l'accompagner.

A cette proposition, madame d'Aran jeta les hauts cris. Il n'était pas nécessaire qu'elle fît tant de bruit : d'Aran était sage, et il avait les inclinations casanières. Il fit ce qu'il put pour détourner Cerdagne d'aller pourfendre des Turcs qui ne lui avaient rien fait. Cerdagne était têtu; il fit ses préparatifs en secret; il chargea du soin de sa fille et de sa maison Théodora, la plus âgée, la moins jolie et la plus acariâtre, mais la plus affectionnée et la plus intelligente des femmes qui avaient servi sa Léonore. Il laissa pour d'Aran un écrit par lequel il le chargeait du gouvernement en chef de ses propriétés. Il sortit à la tête d'un train magnifique et d'une suite nombreuse. Il traversa les Pyrénées, le Roussillon, et joignit ces héros chrétiens dont il s'était fait une si haute idée.

Il fut un peu étonné de voir à la tête de cette armée Coucoupêtre en uniforme d'ermite, un chapelet dans une main et une rouillarde dans l'autre. Ce qui convenait à Bouillon, duc de Brabant, pouvait très-bien déplaire à un seigneur de Catalogne, mais il eût été dangereux de marquer du mécontentement, et Cerdagne se résigna.

Le général Coucoupêtre se mit en marche à la tête de quatre-vingt mille vagabonds. Il n'avait pas de magasins, ne doutant pas que les chrétiens ne s'empressassent de gagner des indulgences, en apportant sur la route des vivres à son armée. Il se trompa : ceux qui avaient des provisions les gardèrent, suivant un adage très-vieux et toujours très-neuf : *Primò mihi*.

Cependant il faut avoir l'estomac garni pour se battre en faveur de Dieu comme en faveur du Diable. On avait faim, et le miracle des cinq pains ne se renouvelait pas. On était près d'une petite ville chrétienne de la Hongrie nommée *Malavilla*. Le général ermite somma ses frères en Jésus-Christ de nourrir ceux qui allaient délivrer le saint tombeau. *Primò nobis*, répondirent ceux de Malavilla. Aussitôt la ville est attaquée, prise d'assaut, livrée au pillage, et les habitants égorgés. Un des lieutenants de l'ermite, *Gautier-sans-Argent*, traitait aussi brutalement les chrétiens de Bulgarie. Une autre horde de ces aventuriers s'imagina qu'il fallait exterminer tous les Juifs, parce qu'ils avaient pendu Jésus-Christ. Il y en avait un nombre considérable sur les frontières de France; ils tenaient l'entrepôt du commerce entre la Germanie et la Gaule. On les massacra au nom de Dieu. Verdun, Spire, Worms, Cologne et Mayence furent inondés du sang de ces malheureux. Jamais, depuis Adrien, on n'en avait fait un aussi horrible massacre. Les peuples voisins, irrités de cette conduite, qui n'était pas chrétienne du tout, se réunirent contre ces brigands. Les Pater et les Avé de Coucoupêtre étaient sans vertu contre la tactique des chefs qu'on lui opposa. Il fut battu dans toutes les rencontres, et arriva enfin devant Constantinople avec vingt mille malheureux mourant de faim.

D'autres vagabonds, Italiens et Allemands, s'étaient rassemblés près du Bosphore, et se réunirent au général ermite. Tous avaient besoin de la protection de l'empereur grec, et ils commencèrent par piller les environs de sa capitale. L'empereur grec pouvait aisément exterminer cette foule sans ordre, sans discipline : il aima mieux traiter avec eux. Il leur fournit des bâtiments pour les porter à l'autre rive du Bosphore.

Le général Pierre eut enfin le plaisir de se trouver aux prises avec les mahométans. Soliman sortit brusquement de Nicée à la tête de ses meilleures troupes; il fondit sur les disciples du Christ, et les tailla en pièces. M. Coucoupêtre se sauva du massacre avec beaucoup de peine, et retourna à Constantinople. Il était seul, on ne le craignait plus; on le reçut avec le mépris qu'on aurait dû lui marquer partout.

Vous prévoyez aisément que les premières sottises de Coucoupêtre avaient fait abandonner ses drapeaux par tout ce qu'il y avait d'illustre et de raisonnable parmi les croisés. Il ne lui resta que la canaille, à qui il procura l'inestimable avantage de mourir de la mort des martyrs.

Godefroi de Bouillon était à la tête de soixante et dix mille fantassins et de dix mille cavaliers couverts de fer. Hugues, frère du roi de France, Philippe I[er], s'avançait par l'Italie, suivi d'une foule de seigneurs. Robert, duc de Normandie, engagea cette province au roi d'Angleterre pour avoir de quoi payer les frais de son armement : superstitieux et pillard, il devait entreprendre le saint voyage. Le vieux Raymond, comte de Toulouse, souverain du Languedoc et d'une partie de la Provence, passa les Alpes à la tête de près de cent mille hommes. Bohémond, fils de Robert, conquérant de la Sicile, rassembla dix mille cavaliers bien équipés et quelques fantassins. Cet enthousiasme épidémique avait gagné partout, et les Asiatiques pouvaient croire qu'il n'y avait que des fous en Europe, mais des fous de la plus dangereuse espèce. La princesse Anne Comnène, fille de l'empereur grec, a décrit ces événements dont elle était témoin oculaire : « On eût cru, dit-elle, que l'Europe, arrachée de ses fondements, allait tomber sur l'Asie. »

L'empereur était fort incertain du parti qu'il prendrait avec des gens beaucoup plus redoutables que Coucoupêtre et ses goujats. Les croisés voulaient des vivres; l'empereur, en affamant sa capitale, n'en eût pas fourni une demi-ration à chaque homme. Il négocia, il fit des présents. Godefroi, qui avait faim, n'entendait pas raison; il attaqua les faubourgs de Constantinople. L'empereur les défendit assez bien pour un prince amolli. Un évêque auvergnat, nommé *Monteil*, voulait absolument qu'on commençât la guerre contre les infidèles en assiégeant la capitale du premier prince chrétien. Bohémond appuyait

l'enragé Auvergnat. Alexis calma Bohémond en lui abandonnant des ouvrages d'or et d'argent, des bijoux de toute espèce, qui emplissaient un cabinet du palais impérial. Il fit distribuer des vivres, il fit passer successivement tous ces corps d'armée dans l'Asie-Mineure, et, trop heureux d'en être débarrassé, il ordonna des prières publiques pour le succès de leurs armes, en souhaitant intérieurement que les mahométans les enterrassent tous, jusqu'au dernier, à côté de leur divin maître.

Cette multitude fut passée en revue près de Nicée. Il est exactement vrai qu'on compta cent mille cavaliers et six cent mille fantassins. Les Génois, les Pisans, les Grecs eux-mêmes longeaient les côtes de l'Asie-Mineure, avec des vaisseaux chargés de vivres qu'ils vendaient chèrement aux croisés.

Coucoupêtre venait de reparaître sur la scène. Il criait à tous les chefs qu'un homme comme lui devait être employé. Godefroi en fit son premier aumônier, et Coucoupêtre, après avoir fait cahoter le coche, se contenta d'en être la mouche.

Le malheureux Soliman ne concevait pas l'acharnement qu'on mettait à sa perte. Il se défendit en brave homme, mais il céda à ce débordement européen. Ses armées furent battues deux fois, sa ville de Nicée fut prise, pillée, brûlée en l'honneur de Jésus-Christ.

Chacun commença à penser à soi. Bohémond se fit abandonner Antioche et le pays qui en dépend. Baudouin s'empara d'Edesse, et se fit souverain d'un pays qui ne valait pas six bourgades de son duché de Brabant. Chacun voulait dominer, et chacun établit sa domination sur un petit coin de la Palestine. Il y eut des comtes de Joppé, des marquis de Galilée, de Sidon, d'Acre, de Césarée. On s'occupa enfin de l'affaire principale en apparence, mais qui n'était qu'accessoire par le fait : on mit le siége devant Jérusalem, et la ville fut emportée d'assaut le trente-cinquième jour. Il est clair que les mahométans qui avaient respiré l'air de la sainte Sion méritaient tous la mort, aussi ne fit-on grâce à aucun. Les chrétiens pacifiques de Jérusalem conduisirent les vainqueurs dans des souterrains où s'étaient réfugiés les femmes et les enfants; tout fut égorgé sans pitié, et les fidèles, dégouttants de sang, allèrent en procession chanter un *Te Deum* autour du saint tombeau. Telles sont les plates horreurs qui ont produit le plus beau des poëmes dont s'honore l'Italie.

Il y eut encore d'autres croisades jusqu'à celle qui se termina par la mort de saint Louis. Il est assez inutile de vous raconter ces pieuses extravagances, qui pour l'esprit et la conduite se ressemblent généralement. D'ailleurs, l'intervalle de la première à la dernière croisade étant d'environ trois cents ans, vous sentez que Cerdagne n'a pu les faire toutes, et je reviens à mon galant Espagnol.

Il s'était battu en brave paladin. Il était lié avec Renaud et Tancrède, redouté d'Argant, aimé clandestinement d'Herminie, de Clorinde, d'Armide et de toutes les belles de la famille du Tasse; mais il plaignait intérieurement ce pauvre Soliman, dont on dévastait les États uniquement parce qu'il portait un turban. Le libertinage, la crapule de la plupart des croisés le révoltaient, il était excédé des bénédictions et des orémus de Coucoupêtre, choqué de la morgue d'Amberto, légat du pape près des croisés. Il avait cru faire la guerre en chevalier, et les chrétiens se conduisaient en bouchers. Il prit congé de Godefroi de Bouillon après la prise de Jérusalem, c'est-à-dire six ans après avoir quitté son château. Il reprit la route de Constantinople avec ce qui lui restait de cette suite brillante qui l'avait accompagné. Alexis Comnène était un prince doux, Anne, sa fille, était sensible; Cerdagne fut reçu comme un homme qui réunissait l'amabilité grecque à la valeur qui séduit partout. Il acheva de se former à la cour d'Alexis, et perdit jusqu'à la trace de cette rudesse qui distinguait encore les seigneurs d'Europe.

Après deux années de séjour à Constantinople, Cerdagne partit chargé des bienfaits de l'empereur. Plus riche, plus aimable que jamais, il prit la route de la Catalogne. Il approchait de l'âge où on préfère une vie tranquille aux plaisirs bruyants et aux rêves de l'ambition. Sa fille, qu'il connaissait à peine, et qui entrait dans sa douzième année, lui promettait les jouissances du cœur dont il se faisait d'avance une idée délicieuse. Son éducation devait être son ouvrage. Quelques années encore, et il s'occupait de son établissement. Tout concourait à le fixer en Catalogne.

D'Aran avait quarante-cinq ans et quelques infirmités. Depuis longtemps, son épée et sa cuirasse étaient rouillées; ses lièvres et ses chevreuils rongeaient en paix les récoltes que ses paysans n'osaient défendre. Madame d'Aran n'était plus que son amie; il passait le temps à écrire à son fils, espiègle déterminé, qui faisait ses exercices à Saragosse, à se faire lire la Bible par Trufaldin, que je vous ferai bientôt connaître, et à boire de très-bon vin, en assez grande quantité pour avoir de fréquents accès de goutte.

Louis XI, qui ne naquit que trois cents après, n'avait pas encore pensé à rétablir les postes, si régulièrement servies sous l'ancien empire romain. D'Aran n'avait donc reçu aucune nouvelle de Cerdagne. Il le croyait encore avec ces enragés qui avaient couru en Judée sans savoir pourquoi. Il s'était mis à la tête de ses affaires, les régissait en ami fidèle, montait à cheval quand sa santé le permettait, parcourait ses domaines, faisait réparer son château, et allait une fois l'an à Barcelone, visiter la petite Séraphine qu'il avait mise dans un couvent fameux pour l'éducation des jeunes demoiselles. Là, elle apprenait à lire, à coudre, à prier Dieu, à rougir et à faire des confitures pour les malades. Depuis, tout a changé : il faut aujourd'hui que les jeunes personnes sachent chanter, toucher du piano, peindre, danser, tout faire avec grâce, même un faux pas; aller au spectacle lors même qu'on donne le mariage de Figaro, y paraître la gorge et les bras nus, y recevoir, y glisser un billet doux. C'est charmant, mais au bon vieux temps on ne connaissait pas tout cela.

D'Aran était étendu au coin de son feu, la jambe étendue sur un coussin couvert en cuir; il sommeillait pendant que Trufaldin, assis sur un tabouret, un pupitre devant lui, et la Bible ouverte, lisait avec onction le saint inceste du saint homme Loth avec ses saintes filles. Madame d'Aran travaillait, de l'autre côté de la cheminée, à un morceau de tapisserie qui représentait le roi Agag, haché en morceaux par ordre du saint prophète Samuel; une demoiselle suivante raccommodait, derrière sa maîtresse, une paire de haut-de-chausses; une autre jouait avec le faucon favori; tout le monde était occupé, lorsque cinq à six cornets sonnèrent à la fois en dedans et en dehors du château. On a eu à peine le temps de lever les yeux, et une troupe de cavaliers est entrée au galop dans les cours. D'Aran, réveillé en sursaut, s'écrie : Ce sont les Maures! Il se lève pour sauter sur son épée de bataille, la goutte le cloue sur le pavé. Trufaldin renverse son pupitre et se sauve à la cave, madame d'Aran se jette sur une estrade, et les demoiselles suivantes, qui n'ont pas oublié le capitaine Diégo, vont bravement ouvrir la porte.

Cerdagne entre en riant aux éclats du désordre qu'il a causé. On le reconnaît, on se précipite dans ses bras, on le reçoit comme un ami qu'on ne comptait plus revoir. Après les embrassades vinrent les épanchements; ensuite on parla d'affaires, car enfin on ne peut pas toujours s'embrasser et se dire des douceurs.

En écoutant ce que d'Aran lui racontait de ses soins pour sa fille et de l'entretien de ses châteaux, Cerdagne lorgnait la suivante qui avait repris le faucon au poing. Elle avait vingt-quatre ans, elle était fort jolie, avait beaucoup d'esprit naturel, copiait à merveille les grands airs de sa maîtresse, et se livrait indistinctement à la volupté ou à la morale, selon que ses petits intérêts ou les circonstances l'exigeaient. En répondant tant bien que mal à d'Aran, Cerdagne s'approchait de la belle, caressait l'oiseau d'une main qui en masquait une autre qui cherchait à s'occuper plus agréablement. Rotrulde repoussait doucement la main audacieuse, et regardait le paladin avec étonnement. Elle ne concevait pas qu'un seigneur qui avait vécu dans la plus grande intimité avec de grandes dames, voire même des princesses, pût s'amuser à cajoler une suivante, et pourtant cela était tout simple : les empressements qu'on marque à une femme ne se mesurent guère que sur ses agréments. Cependant Rotrulde n'avait pas entendu l'ordre, deux fois répété par la comtesse, d'aller dire au majordome de traiter plus splendidement encore que de coutume; elle était occupée à se défendre, ou l'attaque lui plaisait trop pour qu'elle fût à autre chose. La troisième invitation fut prononcée si haut et avec tant d'humeur, que Rotrulde fit un mouvement aussi rapide que la pensée pour obéir à sa maîtresse; mais Cerdagne lui pressait fortement le genou. Elle perdit l'équilibre, fit une volte pour se remettre, et ne pensa plus à l'oiseau. Elle lâcha la chaîne, et le faucon, effrayé de ces tournoiements, s'enfuit à tire-d'aile, traînant sa chaînette après lui. Il sortit par une croisée qu'on avait laissée ouverte pour donner issue à la fumée : on ne savait faire encore au-dessus des foyers que de larges conduits par lesquels l'air ne tirait point, et on ne connaissait pas les fumistes.

Je voudrais bien voir nos belles d'aujourd'hui dans une halle de vingt pieds carrés, surmontée d'une voûte gothique, pavée de larges pierres; je voudrais les voir les mains, la figure enfumées, les yeux rouges, et rire et chanter malgré cela. C'est pourtant ainsi que vivaient nos pères, et ils étaient fiers comme on l'est aujourd'hui.

Madame d'Aran appelait l'oiseau chéri, et l'oiseau n'entendait rien : une terreur panique nous prive de tous nos sens. Il volait d'un donjon sur une tourelle, de là sur les créneaux de l'enceinte. Il se percha ensuite sur l'écusson de la maison d'Aran, qui décorait l'extérieur de la principale entrée. Un hibou s'était retiré sous l'aile d'un aigle de pierre qui formait le support, et s'envole à l'approche de l'oiseau royal. Il se jette dans la campagne. Le faucon retrouve son instinct, il vole après le hibou; madame d'Aran le perd de vue et s'évanouit. Cerdagne, toujours galant, même avec les femmes dont il ne se souciait pas, Cerdagne appelle ses piqueurs, demande son palefroi, et veut se mettre à la quête du diable de faucon. Ses piqueurs, fêtés par la valetaille du château, n'entendent pas la voix du maître. Cerdagne se décide au parti qu'on devrait toujours prendre pour être bien servi, celui de se servir soi-même. Il prend le chemin des écuries, et entend un carillon infernal dans la cave devant laquelle il passait. Il prête l'oreille : il croit distinguer une voix de femme; et comme une femme, quelle qu'elle soit, l'intéresse plus que tous les oiseaux du monde, il oublie le faucon, et descend, au risque de se casser le cou sur les degrés.

Vous vous rappelez qu'au cri terrible du comte d'Aran, *Ce sont les Maures!* Trufaldin s'était réfugié à la cave. Il s'était blotti comme un lièvre derrière un tonneau de vin, tremblant de tous ses membres, et priant Dieu comme on le prie quand on a peur. Rotrulde avait exécuté les ordres de madame. Le majordome avait envoyé le sommelier à la

cave, et Rotrulde y était descendue avec lui, parce qu'elle avait les clefs des petits caveaux de madame, et qu'elle n'était pas fâchée d'avoir un prétexte pour se trouver en tête-à-tête avec le sommelier.

Je ne finirais pas si je détaillais les commodités et les douceurs de la vie qu'on ne soupçonnait pas au douzième siècle; il faut pourtant que je vous dise qu'on était bien éloigné de mettre le vin dans des bouteilles de verre, car si on en avait eu, le sommelier n'aurait pas été remplir ses dames-jeannes de grès au tonneau derrière lequel s'était tapi Trufaldin.

Trufaldin, en entendant jouer le robinet, ne doute pas que les Maures ne viennent boire le vin de son suzerain. Sa peur augmente un moment; mais le calme qui règne autour de lui lui rend l'usage de la réflexion. Il pense que le Maure est seul; qu'il vient à la provision pour ses camarades; que s'il l'aperçoit, il lui fera sauter la tête d'un revers de son cimeterre, et qu'il est facile de le prévenir, sauf à devenir ensuite ce qu'il plaira à Dieu.



Le capitaine Diégo le Dévirgineur.

Trufaldin n'était pas homme à assommer un Maure d'un coup de poing : il lui fallait une arme, et il n'en avait pas. Il invoqua Samson, qui, avec certaine mâchoire, se tira d'un pas bien plus épineux, et comme il est dit dans l'Écriture : *Aide-toi, et je t'aiderai*, Trufaldin cherche doucement autour de lui. Une masse de bois, qui servait à bondonner et à débondonner les pièces, lui tombe sous la main; il se glisse le long de la pièce. Le bon sommelier, le dos baissé, son bout de résine allumé d'une main, sa dame-jeanne de l'autre, pensait à sa petite Rotrulde, qui ne devait pas tarder à sortir du caveau de madame. Le maladroit Trufaldin fait quelque bruit : — Ah! te voilà, ma belle, dit le pauvre sommelier. Un coup terrible lui tombe d'aplomb sur les reins, et lui arrache un cri, qui fait retentir les voûtes souterraines; sa résine s'échappe, et s'éteint dans le vin qui continue de couler. Trufaldin ne veut pas laisser sa victoire incomplète; il allonge autour de lui de nouveaux coups, qui d'abord ne frappent que l'air; mais bientôt l'instrument à bondons lui meurtrit la rotule du genou, avec une telle violence, que le cœur lui manque, et qu'il tombe à vingt pas du vaincu.

Mademoiselle Rotrulde, effrayée du cri du sommelier, accourait à la hâte; elle dirigeait son flambeau vers l'endroit où devait être son bien-aimé; son œil cherchait à percer les ténèbres dans l'éloignement; elle ne prenait pas garde à ce qui se passait à ses pieds. Elle accroche Trufaldin, elle chancelle, elle tombe, elle roule, en criant à son tour. Son flambeau, son panier, deux jolies dames-jeannes, tout s'échappe, se heurte, se brise; le vin de Pobla coule sous sa cotte; une obscurité profonde ramène la terreur dans tous les esprits.

Cerdagne était descendu, aussi vite que le permettaient les ténèbres, et un escalier tournant, qu'il ne connaissait pas. Il appelle, il écoute; personne ne répond. Il avance, il met le pied dans la boue, formée de la terre glaise qui garnissait la cave, et du précieux vin de Pobla. Il glisse, il tombe à son tour; mais il tombe assez heureusement. Des cheveux tressés et rattachés sur le haut d'une tête mignonne, se rencontrent d'abord sous sa main. Il est assez naturel de connaître à quel ennemi on a affaire, et Cerdagne continue la plus exacte inspection. Une fraise, plissée et droite, garnissait le derrière de la tête, et descendait sur quelque chose d'intéressant, qui cependant n'arrêta pas le paladin : les grands hommes ne s'amusent pas aux détails. Celui-ci donna toute son attention à une cotte d'un tissu d'écarlate, bordée par le bas d'un réseau d'or. Sous cette cotte était le plus joli petit pied, la jambe la mieux tournée, et probablement quelque chose de plus séduisant. Je ne sais pas ce que le paladin fit de tout cela; mais je puis assurer que l'examen fut long, que Rotrulde était très-rouge et Cerdagne très-gai quand ils rentrèrent dans la salle.

Madame d'Aran avait son oiseau au poing, et le couvrait de baisers. Son retour était une espèce de miracle. Une demoiselle suivante, qui ne pouvait pas voler après lui, était montée sur la plus haute des tourelles, pour suivre au moins son vol des yeux. Elle l'avait vu saisir et mettre en pièces le malheureux hibou, lorsqu'un vautour vint à tire-d'aile fondre sur le faucon. Un danger imminent fait bientôt oublier un danger chimérique. Le faucon jugea, comme bien d'autres, qu'il valait mieux fuir que soutenir un combat inégal. Il avait repris son vol vers le château; il était rentré par la fenêtre par laquelle il était sorti, et la joie de madame d'Aran ne lui permettait pas d'observer ce qui se passait autour d'elle.

Cerdagne faisait l'aimable, en se chauffant les gras des jambes devant le foyer, et il ne s'apercevait pas que le devant de son pourpoint, de son haut-de-chausses, et le cuir rouge de ses bottines, à entonnoirs, étaient couverts de terre glaise et de vin de Pobla. Rotrulde, toujours rouge et toujours les yeux baissés, avait pris de l'ouvrage pour lui servir de contenance, et elle ne se doutait pas que le vin de Pobla et la terre glaise couvraient le derrière de ses tresses, de sa fraise, de son juste et de sa cotte. Madame d'Aran, lasse de caresser son oiseau, jeta les yeux sur Cerdagne, et partit d'un éclat de rire. D'Aran fit un effort, se tourna péniblement de côté, pour savoir de qui on riait. Il vit, malgré les oreillettes de son grand fauteuil, le devant glaisé de son ami, et rit à son tour. Cerdagne interdit d'abord, s'examina enfin, et rit avec les autres. Il raconta l'aventure de la cave, avec beaucoup de grâce et de facilité; mais il la raconta comme il voulait qu'on la crût. Les femmes sont pénétrantes. Madame d'Aran regardait Rotrulde, pendant que Cerdagne contait. La petite, qui craignait que le paladin ne la sacrifiât au plaisir de dire un bon mot, était plus embarrassée que jamais, et cet embarras ne parut pas naturel à sa maîtresse. Elle jugea que Rotrulde devait avoir enlevé aussi une certaine portion de terre glaise et du vin de Pobla. Pour savoir précisément à quoi s'en tenir, elle envoya Rotrulde chercher, dans sa chambre à coucher, son fuseau d'or et sa laine de Ségovie. Elle se pinça les lèvres, en voyant le derrière de sa fille d'honneur jaspé d'une singulière manière; elle se recueillit pour décider ce qu'il y avait à faire dans une circonstance aussi importante, et jugea que, sans faire des reproches à Cerdagne, sans même entrer en explication avec lui, il fallait congédier Rotrulde, qui bien certainement n'avait pas provoqué le chevalier, et voilà comme les grands font justice.

Dans sa narration, Cerdagne n'avait pu parler ni de Trufaldin, ni du sommelier, parce qu'il n'avait pas laissé à Rotrulde le temps de lui en rien dire. Cependant d'Aran avait conclu, avec beaucoup de sagacité, que le bruit que son ami avait entendu à la cave devait nécessairement avoir une cause. Il fit venir quelques écuyers, ordonna à ses valets de porter des flambeaux devant eux, et envoya voir dans le souterrain ce qui avait pu donner lieu à ce vacarme.

On descend : on trouve le sommelier étendu sur le ventre, l'épine du-dos fracassée. On l'entoure, on le relève, et Trufaldin, plein de l'idée que les Maures sont maîtres du château, et qu'ils vont venger sur lui la mort de leur camarade, Trufaldin se relève à genoux, commence à haute voix son confiteor, et psalmodie un *De profundis*. On avance à sa voix, il reconnaît les commensaux de la maison, il juge que les Maures sont en fuite; il retrouve ses sens et ses forces, et il raconte gravement qu'il a tué un ennemi de six pieds de haut, qui buvait le vin du patron. Un écuyer, plus vif que les autres, lui répond qu'il a cassé les reins au sommelier, et qu'il n'est qu'un imbécile. Trufaldin, très-bonhomme, fond aussitôt en larmes, et se jette sur le corps de son ami le sommelier, à qui il fait un mal épouvantable. On veut l'écarter; il serre le blessé dans ses bras, en lui demandant pardon, et le serre si bien qu'il lui fait passer une vertèbre à travers la peau. Le pauvre sommelier, excédé de douleur, croit se défaire de Trufaldin en lui mordant vigoureusement l'oreille. Trufaldin croit mettre fin à son supplice en appliquant un vigoureux coup de poing sur la face du sommelier. Celui-ci serre plus fort; Trufaldin crie plus haut; l'écuyer, dont j'ai déjà fait mention, s'impatiente, prend Trufaldin par l'autre oreille, et l'envoie rouler dans la terre glaise et le vin de Pobla.

On remonte le sommelier sur une espèce de brancard, qu'on a fait en croisant quelques piques. Trufaldin suit en silence, son mouchoir sur les yeux. Il paraît au grand jour, et fixe tous les regards. Sa jaquette noire est garnie de haut en bas, comme le devant de Cerdagne et le derrière de Rotrulde, et il a une épaule couverte de sang, parce que l'écuyer l'a tiré avec tant de violence par une oreille, que l'autre est restée dans la bouche du sommelier.

On s'occupe aussitôt des blessés. Un frater, qui ne savait d'anatomie que ce qu'on en connaissait dans un temps où c'était un sacrilége d'ex-

humer des morts, décida, et devina juste, que le sommelier en serait quitte pour être bossu, et Trufaldin pour la perte de son oreille.

Trufaldin était un pauvre diable, fils d'un cordelier d'Urgel, et de la cuisinière d'un prébendier du chapitre de Sainte-Thérèse de la même ville. Il ne fut, en conséquence, reconnu par personne; mais le révérend père veillait sur le fruit de ses amours, et payait les mois de nourrice avec l'argent que les fidèles destinaient à l'entretien des autels. A l'âge de quatre ans, il le mit chez une dévote, à qui il persuada de se charger du pauvre orphelin, pour l'amour de saint François. A sept ans, Trufaldin servait joliment une messe; à huit ans, il savait lire; à dix, il savait autant de latin que son papa avait pu lui en apprendre.



Le seigneur Trufaldin et son élève.

Les révérends pères cordeliers, étonnés de la prodigieuse facilité de cet enfant, délibérèrent, en chapitre, sur son sort, et l'admirent dans le couvent en qualité de marmiton. C'est là qu'il se perfectionna dans la belle latinité, au point d'entendre parfaitement les psaumes, et de soutenir facilement une conversation dans ce latin, vulgairement appelé *latin de cuisine*.

C'était plus qu'il n'en fallait pour être cordelier; mais Trufaldin voulait devenir un des aigles de l'ordre. Dispensé, à quatorze ans, du service de la cuisine, à cause de son grand savoir, il se livra uniquement à l'étude; il lut les Pères de l'Eglise et les plus fameux théologiens; il commenta l'Apocalypse; il fournit des articles à la *Fleur des Saints* et à la *Légende dorée;* dans ses moments perdus, il apprenait le plain-chant, et comme il avait la voix très-forte, il économisa bientôt un serpent à la communauté.

Tant de gloire ne pouvait être contenue par les murailles de la petite ville d'Urgel; elle s'étendit jusqu'en Aragon. Le révérendissime évêque de Saragosse, car les évêques n'avaient pas encore l'orgueil antiévangélique de se donner du monseigneur, le révérendissime voulut voir ce miracle nouveau de saint François. Il avait convoqué ce qu'il y avait de plus ergoté en théologie, pour décider d'un cas important sur la conception de la vierge Marie. Ces assemblées se nommaient *conciles provinciaux*, et le prieur des cordeliers d'Urgel, qui se croyait très-savant, ne manqua pas de partir pour Saragosse. L'évêque l'avait invité à amener Trufaldin avec lui; mais les laïques ne pouvaient être admis aux conférences. Trufaldin, après un court examen et des réponses qui charmèrent le prélat, reçut de sa main les quatre mineurs, ou, pour parler plus clairement, il fut tonsuré.

Le grand jour arriva enfin, et l'évêque proposa la fameuse question : *An virgo Maria semen emiserit in copulatione cum Spiritu sancto?* La discussion s'engagea gravement d'abord, vivement ensuite; enfin tout le monde parla à la fois, et on eût parlé pendant des siècles sans s'entendre, si Trufaldin n'eût demandé humblement la parole, et, sans se jeter dans des discussions scientifiques, il trancha la question avec deux mots : *Mulier erat, ergo semen emisit.*

L'évêque, étonné qu'un enfant de quinze ans décidât, avec autant de précision, un cas qu'il ne devait même pas entendre, le fit mettre à genoux devant son fauteuil, lui donna sa bénédiction, et y ajouta un *pax tecum*, un baiser au front, et prononça qu'un jour cet enfant s'assoierait sur la chaire de saint Pierre.

Pour aider lui-même à l'accomplissement de sa prophétie, le prélat notifia au prieur qu'il entendait garder le jeune néophyte au palais épiscopal, où il serait à la source des lumières. Cette notification déplut beaucoup au cordelier; mais comme un moine n'a rien à refuser à un évêque, il fit de nécessité vertu, et s'en retourna seul à Urgel.

Voilà donc Trufaldin, bien vêtu, bien logé, bien nourri, admis à la familiarité du révérendissime, occupé à faire ses mandements, à lui trouver des citations pour ses prônes, et ayant la perspective du premier bénéfice vacant, et du saint ordre de prêtrise, quand il aura l'âge requis : le diable en ordonna autrement.

Parmi ses familiers, l'évêque avait un jeune clerc, de ceux qu'on a depuis nommés *enfants de chœur*, et qui n'étaient pas tondus encore. Celui-ci avait des cheveux blonds, qui tombaient par boucles sur ses épaules; un sourcil noir, bien marqué, couronnait un œil bleu, plein de douceur et d'expression; des lèvres rosées s'entr'ouvraient pour laisser voir les plus belles dents du monde; sur ses joues le duvet de la pêche; de l'embonpoint, la main charmante, et beaucoup de piété; tel était le petit Pedro.

C'est lui qui habillait et déshabillait le révérendissime, qui, par humilité, ne voulait point de valet de chambre; c'est Pedro qui lui apportait son déjeuner; qui le revêtait des habits sacerdotaux; qui servait sa messe, quand il lui plaisait de la dire; qui dinait à côté de lui, pour lui couper ses morceaux et lui verser à boire; mais, aux heures de travail, il laissait la place d'honneur à Trufaldin; allait assister aux offices; revenait souper, et se coucher, dans une chambrette, que l'évêque avait fait arranger, auprès de sa chambre à coucher, pour le trouver s'il avait quelque besoin la nuit, et pour établir le jour plus de facilité dans le service.

Pedro et Trufaldin étaient à peu près du même âge. Ils se lièrent insensiblement, bien que le révérendissime fît ce qu'il pût pour empêcher toute relation directe entre eux. Un jour, que le prélat officiait



Cerdagne s'étant approché de la belle suivante, ne caressait l'oiseau que d'une main.

pontificalement, Pedro quitta sa stalle, et vint en occuper une vide à côté de Trufaldin. Deux jeunes gens, qui ne peuvent se parler qu'à la dérobée, ont nécessairement beaucoup de choses à se dire, quand ils peuvent causer en liberté. Ceux-ci allaient en venir aux confidences, et Pedro en pouvait faire d'assez extraordinaires, lorsque le prélat se retourna pour pousser un *Dominus vobiscum*.

Il chercha son Pedro des yeux, et le trouva, en prolongeant un peu plus que de coutume l'extension de ses bras. Il fronça le sourcil, en le voyant dans la stalle voisine de celle de Trufaldin, et lui fit signe de retourner à la sienne. Pedro, en quittant son camarade, lui dit que sa chambrette avait un escalier dérobé qui descendait à l'oratoire de l'évêque; où on entrait par la salle des conférences, qui communiquait à la salle des retraites, laquelle ouvrait sur la salle à manger, qui était ouverte à toute heure. Il glisse à Trufaldin une clef qui ouvrait toutes les salles, et il ajoute qu'il l'attendait à minuit, si toutefois le ré-

vérendissime n'avait pas besoin alors de ses services; mais, dans tous les cas, il ne se ferait pas longtemps attendre.

Trufaldin n'entendait rien à cette manie de vouloir passer les nuits à jaser. Jusqu'alors elles lui semblaient faites pour dormir, et la conversation du petit Pedro, bien qu'elle lui plût beaucoup, ne lui paraissait pas un dédommagement de son sommeil. Il ne s'occupa plus de cela, et se remit à chanter machinalement ses antiennes d'une voix qui faisait résonner, comme un tambour, les voûtes de la cathédrale.

Après l'évangile, le révérendissime était monté en chaire pour faire le prône. Il allait prêcher contre l'intempérance; il avait arrangé une description, très-agréable et très-poétique, de la goutte, qui en est la suite. Trufaldin avait trouvé dans le Psalmiste un texte qui renfermait tout le prône en quatre mots : *Pedes habent, et non ambulabunt*, et le prélat avait daigné sourire à l'à-propos de la citation.

Mais ce prélat était un pauvre latiniste. Il débita avec emphase : *Pedes habent, et non ambulabunt.* — *Ambularunt!* s'écria tout haut Trufaldin. Que diable, révérendissime, quand je vous donne un texte, je n'y fais pas de solécismes. Tout l'auditoire se mit à rire; le révérendissime se déconcerta; la mémoire lui manqua net; il fut obligé de descendre, et de retourner continuer sa grand'messe. En passant devant Trufaldin, il lui lança un regard foudroyant. Trufaldin sentit bien qu'il venait de faire une sottise; mais ce n'est pas à quinze ou seize ans qu'on est maître de contenir sa fatuité, ce n'est pas même l'âge des longs repentirs. Il ne pensait plus au solécisme, ni même au prône, quand vint l'heure de se mettre à table; mais la conduite du prélat lui fit sentir qu'il conservait de la rancune. Ce fut Pedro qui reçut l'ordre de dire le bénédicité, que récitait ordinairement Trufaldin; ce fut Pedro qui resta enfermé avec l'évêque à l'heure où Trufaldin avait coutume de travailler avec lui; ce fut Pedro qui fit la prière du soir, de toute la journée; enfin Trufaldin ne put approcher son révérendissime. Il jugea qu'on ne l'avait pas encore renvoyé, de peur de paraître céder à un désir de vengeance; mais qu'on ne manquerait pas de saisir le plus léger prétexte. Il se rappela la vieille histoire de Gros-Jean, qui veut en remontrer à son curé; il déplora sa funeste imprudence; il maudit sa vanité; mais il se consola en pensant que Pedro pouvait tout sur l'esprit du patron; il se rappela la clef qui lui avait été donnée à l'église, et il partit à minuit précis, pour aller trouver celui à qui il destinait l'emploi de médiateur.

Il n'a pas pris de lumière, de peur d'être remarqué; il ouvre et referme les portes, avec l'adresse naturelle à son âge; il arrive à la chambrette de Pedro; il appelle à voix basse, Pedro ne répond pas; il cherche, il tâtonne; il trouve un lit; le lit est chaud; mais il est vide. Il était clair que le révérendissime avait eu besoin du service du petit clerc, et il était plus simple de se réchauffer dans son lit, que de grelotter en l'attendant. En deux tours de main Trufaldin est déshabillé et étendu sur une couchette, beaucoup plus douillette que la sienne.

Il n'attendit pas longtemps. Pedro rentra une lumière à la main, et parut fort aise de trouver son camarade; le camarade parut fort étonné de voir à Pedro un bonnet de nuit de femme. Pedro rit de l'étonnement du camarade, souffla son flambeau, et se coucha, sans autre formalité. La main du camarade, guidée par un soupçon, qui n'était pas sans fondement, éclaircit le plus piquant des mystères. Le petit Pedro était une très-jolie fille qui ranimait quelquefois la vieillesse de monseigneur; qui était toujours vierge, qui se lassait de l'être, et qui avait conjecturé que Trufaldin ferait mieux qu'inspirer le désir. Trufaldin était sage; mais qui pourrait résister à une semblable occasion? Il eût fallu être un Joseph : Trufaldin était un homme, et il paya les dettes du prélat.

Ce jeu, tout neuf pour tous deux, leur parut si joli, qu'ils résolurent de faire chaque nuit leur petite partie, si l'évêque n'y mettait obstacle. Il s'agissait de le ramener sur le compte de Trufaldin, et ce n'était pas chose aisée. Il avait déjà senti quelques mouvements de jalousie, et le reproche public de se faire fournir des textes avait excité une colère, d'autant plus forte, qu'il s'efforçait de la concentrer, et qu'il en cachait même le véritable motif. Lui proposer de faire grâce, c'était montrer du goût pour le coupable; c'était au moins annoncer une sorte d'intérêt, qui pouvait donner plus de force encore à sa jalousie. La petite Batilde était femme, et par conséquent adroite : elle s'y prit à merveille.

Cette petite Batilde était la fille d'une sœur du pot, qui avait été élevée à l'hôpital, à peu près comme Trufaldin l'avait été aux Cordeliers. Le prélat faisait un jour sa visite dans l'intérieur de la maison, et la beauté de Batilde le frappa. Il lui releva le menton; lui fit quelques questions de catéchisme, et la sœur maman, flattée des marques de bienveillance du révérendissime, s'était approchée de la petite, et lui soufflait les réponses, avec un air d'intérêt, qui éclaira le prélat, grand connaisseur en peccadilles. Il tira la sœur Thérèse à part, lui parla de sa chute, comme s'il en connaissait les détails; la troubla, la terrifia, lui arracha son secret, et lui souriant ensuite d'un air bénin, il rendit le calme à son âme, en l'assurant qu'il était toujours des moyens de trouver grâce aux yeux du Dieu des miséricordes. Vous vous doutez bien de celui qu'il proposa. Thérèse tenait à l'honneur de sa fille. Le prélat jura de la ménager, et il était incapable de manquer à son serment. Il ajouta qu'à dix-huit ans elle serait mariée convenablement, et comme il est dans la règle qu'une mère qui traite de la pudicité de sa fille y trouve son compte, le prélat examina la communauté dans les plus petits détails, jugea la supérieure coupable de petites négligences tellement multipliées qu'elles équivalaient à une faute grave, la destitua, et nomma sœur Thérèse à sa place.

Il vaut mieux, disait César, être le premier dans une bicoque, que le second dans Rome. Sœur Thérèse, flattée d'être promue à la première dignité de son hôpital, ne trouva plus de scrupules à opposer au saint évêque. Elle s'occupa, pendant quelques jours, à styler la petite, à qui la figure du prélat ne revenait point, et qui rétorquait les raisonnements immoraux de sa mère, avec des syllogismes théologiques; mais quand on l'eut convaincue, la Bible à la main, que David, le plus saint des rois, avait fait assassiner le bonhomme Urie pour s'approprier sa femme Bethsabée; quand on lui prouva que ce saint roi David faisait réchauffer ses vieux pieds par une très-jeune et très-jolie fille; quand surtout on lui montra, dans la perspective, un mari beau, galant et vigoureux, et une dot rondelette, qui seraient le prix de quelques complaisances, Batilde se rendit en soupirant.

Il était incontestable que l'évêque de Saragosse avait, de droit divin, la faculté de se permettre, dans sa vieillesse, ce que s'était permis le prophète-roi dans la sienne; mais comme les usages étaient un peu changés, depuis David, il parut convenable de dérober au public ce petit commerce charnel. La maman supérieure, qui disposait de tout, avait escamoté de la sacristie un habit de clerc complet, qui alla tant bien que mal à Batilde, et qui ne la rendit que plus jolie. Pendant les vêpres, où elle s'était dispensée d'assister, sous prétexte d'une migraine, elle avait métamorphosé sa fille en garçon, et l'avait présentée à l'évêché, comme un jeune clerc, son neveu, pour qui elle venait implorer les bontés du révérendissime. Vous savez le reste.

A la suite de cette nuit délicieuse, dont j'ai supprimé les détails par égard pour votre pudeur, Batilde, embellie des roses du plaisir, s'était levée pour aller faire son service ordinaire auprès du prélat. Elle ne savait trop comment faire tomber naturellement la conversation sur Trufaldin. Un de ses manuscrits se trouva sous sa main; elle le jeta au feu, en prononçant son nom avec colère, et le prélat rougit de fureur en l'entendant nommer. Batilde s'écria qu'elle ne concevait point comment le révérendissime laissait son offense impunie, et le révérendissime déclara tout bonnement qu'il le chasserait, s'il ne craignait pas que le public ne crût que c'était une victime qu'il immolait à son amour-propre blessé, ce qui nuirait essentiellement à la réputation de sainteté dont il jouissait dans la ville; mais que, dans quelques mois, il lui apprendrait ce qu'on gagne à se jouer à son maître. Batilde répliqua que le crime de Trufaldin était le péché d'orgueil, que l'apostolat devait punir publiquement, et que la punition ne pouvait être regardée comme une vengeance du prélat, qui d'ailleurs gardait le coupable chez lui; mais comme une expiation nécessaire envers le ciel. Le prélat, qui trouvait fort bon d'humilier Trufaldin, en l'éloignant de Batilde, prononça que le délinquant se rétracterait au premier prône; que, pendant trois mois, il assisterait aux offices, à genoux, au milieu du chœur; que, pendant ce temps, il serait privé de sa table, et d'approcher de sa personne, et qu'à l'expiration du trimestre il entrerait au séminaire.

Le corps de la sentence convenait beaucoup à Batilde, parce que Trufaldin avait conservé la clef des salles; la dernière partie la contrecarrait, parce qu'elle ne pouvait lui donner celle de la porte du palais; mais dans trois mois on a le temps d'arranger bien des affaires. D'ailleurs Batilde savait compter, et quatre-vingt-dix nuits bien employées lui paraissaient un très-passable pis aller.

Elles furent si bien employées, en effet, que le prélat, qui avait la peau très-douce, et par conséquent le tact très-fin, crut remarquer de notables changements, qui ne déposaient pas en faveur de la sagesse de Batilde. Des yeux cernés, une sorte de pâleur, un dégoût marqué, confirmèrent ses soupçons. Il était bien sûr de n'être pas l'auteur du cas; mais qui diable pouvait-ce être? Depuis que Trufaldin était relégué dans les cuisines, Batilde ne parlait à aucun homme, qu'à l'église, et ce n'est point à une grand'messe qu'une fille coiffe un révérendissime. Il se douta de quelque aventure de nuit, et, blessé à l'endroit sensible, il eut la force de dissimuler, et se décida à observer de quel côté ce coup pouvait venir.

Trufaldin n'avait pas manqué une nuit d'aller visiter sa petite Batilde, et son embonpoint naissant était le sujet de leurs inquiétudes et de leurs conversations, quand ils ne s'occupaient pas plus agréablement. Il n'y avait pas d'apparence à se flatter que le saint évêque pardonnât la plus cruelle des offenses; il ne leur était plus possible de vivre l'un sans l'autre, et il n'y avait qu'un moyen de tout concilier, c'était de s'enfuir ensemble, par la salle des conférences, qui donnait sur le potager; de monter sur un cerisier, qui paraissait planté exprès contre le mur, de sauter dans la rue; de sortir de la ville, et du royaume d'Aragon; de se réfugier en Castille, et, comme on ne voyage pas sans monnaie, et que l'état de Batilde exigeait des soins, il fut convenu qu'elle ferait, le lendemain, une visite au coffre-fort du prélat, selon le précepte de l'Évangile, *Prenez ce que vous trouverez*, passage qui n'a rapport qu'à la nourriture des apôtres, mais que Trufaldin interpréta à son avantage, ainsi qu'on a toujours interprété les saintes Écritures.

On ne discute pas sur une affaire majeure sans s'échauffer un peu. On avait parlé plus haut que de coutume ; et le révérendissime, qui ne dormait plus, avait entendu quelque chose. Il avait pris ses pantoufles de buffle fourrées, sa simarre de molleton de laine, car on ne se servait pas alors de douillettes, faute de coton, parce que l'Amérique n'était pas découverte, et que la soie, très-rare encore, se vendait au poids de l'or en Europe; il avait à la main son bâton pastoral, avec lequel il se proposait de châtier son fortuné rival. Il s'était approché doucement de la chambrette de Batilde; mais quand il entendit tourner son amour débile en ridicule; quand il entendit Batilde partager des transports réels, au lieu des chimères avec lesquelles il avait cru assoupir les premiers feux de la jeunesse; quand il entendit concevoir, mûrir, régler le plan d'évasion, il ne fut plus maître de lui. Il sauta lourdement, appuyé sur sa crosse, et renversa un prie-Dieu. Les amants avertis par le bruit, sautèrent lestement de leur couchette, et les ennemis furent en présence.

Le révérendissime avait l'air d'un satyre en fureur. Ses jambes et ses cuisses ramassées étaient couvertes d'un poil épais; la moitié de ses cheveux, gris et crépus, s'échappaient de dessous l'énorme calotte de drap qui lui emboîtait la tête, ses lèvres pendantes était chargées d'une écume qui coulait et tombait aux deux extrémités; ses petits yeux ardents ressemblaient à des escarboucles; son bâton pastoral, dont il menaçait l'Amour, complétait le tableau.

Trufaldin, bon garçon, qui allait toujours droit devant lui, et qui n'entendait finesse à rien, Trufaldin se crut perdu sans ressource; et tomba à genoux devant le révérendissime. Batilde eut de la présence d'esprit pour deux : — Je ne peux nier, dit-elle, que j'aie un amant, puisque vous l'avez surpris; et j'ai eu raison d'en prendre un, puisque vous êtes nul. Vous allez faire un éclat? qu'y gagnerez-vous? Les grands vicaires, les diacres, les sous-diacres, les clercs, les valets, accourront au bruit, et que verront-ils? une fille au lieu de Pedro; une fille grosse, et qui, depuis six mois, est constamment renfermée jour et nuit avec vous. Ils trouveront Trufaldin, à qui vous ferez les honneurs de la paternité; mais je sais seule que vous n'y êtes pour rien. Que deviendra alors le manteau de l'hypocrisie? Il sera soulevé en entier. Allons, révérendissime, exécutez-vous de bonne grâce; payez-moi la dot que vous m'avez promise, nous partons à l'instant, et vous ferez demain sur l'évasion de vos clercs une histoire telle que vous pourrez l'imaginer.

Le révérendissime avait toujours sa crosse levée, et il brûlait de bâtonner les amants. Cependant, les raisonnements de Batilde, bien qu'outrageants pour lui, revenaient à sa pensée. Il sentait intérieurement qu'un évêque ne peut rien gagner à être pris *flagrante delicto :* — Allez, dit-il, canaille maudite, allez fouiller dans mon coffre-fort, emportez mon argent, mon bonheur, et partez chargés de mon excommunication. Batilde se moquait complétement des foudres de l'Eglise; Trufaldin ne les redoutait guère; sa maitresse était sa divinité; son cœur était son temple; ses faveurs sa suprême béatitude. Ils remplirent leurs poches des doublons du prélat; Batilde lui souhaita plus de continence ou plus de moyens; elle s'appuya sur le bras de Trufaldin, et sortit avec lui de Saragosse, sans regretter ni sa mère, ni son hôpital, ni le sort heureux dont elle jouissait à l'évêché : Trufaldin était tout pour elle, et la somme qu'ils emportaient lui paraissait inépuisable.

Le pauvre évêque passa le reste de la nuit dans d'assez tristes réflexions. Il s'occupa même de projets de vengeance. qu'il eût sans doute exécutés, si, en faisant arrêter monsieur Pedro, il eût pu cacher son sexe, dont la publicité lui ferait un tort irréparable. Il eut enfin le bon esprit de se prêter à la nécessité ; il eut même quelques idées philosophiques, chose assez rare dans un prélat du douzième siècle, et il convint, avec lui-même, qu'une fille de seize ans ne peut pas plus s'attacher à un podagre de soixante, qu'un corps vivant ne s'attache volontairement à un corps mort.

L'évasion de Trufaldin devint publique le matin à l'évêché, et l'évêque ne manqua pas de dire que le petit vaurien avait voulu se soustraire à la pénitence qui lui était infligée. Il joua assez bien l'étonnement, en ne trouvant plus Pedro, et il ne manqua pas d'ajouter que le malheureux Trufaldin avait abusé de la facilité de ce petit garçon pour l'engager à le suivre. Il ne dit mot d'une trentaine de marcs d'argent qui manquaient dans sa cassette, et après s'être entretenu deux heures de cet événement, on l'oublia pour aller chanter la messe. Le révérendissime renonça aux petites filles, et fit bien ; mais il devint plus gourmand que de coutume, et il eut tort, car il mourut d'une indigestion.

Laissons décrire de magnifiques obsèques à ceux qui aiment les tableaux rembrunis, et suivons nos jeunes gens, gais, heureux, se croyant riches, et persuadés qu'ils s'aimeront éternellement, Ils sortent de Saragosse, et se jettent dans la campagne, sans savoir encore de quel côté ils tourneront. Trufaldin, qui n'était pas fat du tout, consulta Batilde, dont l'imagination vive lui avait déjà été utile, et Batilde décida qu'il fallait mettre les frontières d'Aragon entre eux et les suppôts du révérendissime. En conséquence, il fut arrêté qu'on se rendrait à Burgos, capitale de la Castille-Vieille, et qu'on y passerait les reste de ses jours dans l'abondance et les plaisirs, à l'aide de l'argent du révérendissime.

Il n'y avait qu'une difficulté, c'est qu'ils ne connaissaient pas les sentiers qui conduisaient en Castille. Des chemins, il n'en était pas question ; les sentiers même variaient selon le temps des moissons, du labourage ou des semailles. Trufaldin était très-embarrassé; Batilde, toujours inventive, conduisit le petit ami sous un taillis que la lune éclairait à peu de distance ; elle se coucha gaiement sur la mousse, Trufaldin se coucha près d'elle, et comme il n'était pas brave, et que le lieu n'avait rien de rassurant, il ne pensa pas à dormir, et parla très-haut à Batilde, pour faire peur à de plus poltrons, si par hasard il pouvait s'en trouver là. — Pourquoi nous arrêter ici? — Pour attendre le jour. — Alors que ferons-nous, ma chère petite? — Nous irons à la première hutte. — Et alors que ferons-nous, cher amour? — Nous demanderons notre route, mon cher cœur. — Et si on a couru après nous?... — C'est le pis aller.— Si on nous trouve?... — C'est le pis aller. — Si on nous arrête?... — C'est le pis aller. — C'est le pis aller, c'est le pis aller; et notre évêque? — S'il a été assez maladroit pour faire courir après nous, je parlerai, moi. Le haut clergé s'empressera d'étouffer mes plaintes, et tout s'arrangera pour l'honneur du corps. D'ailleurs, mon ami, quand on craint tout, on n'entreprend rien. Laisse-moi dormir, je suis fatiguée, et décidée à ne plus te répondre.

Vous voyez que la petite avait d'heureuses dispositions. Elle s'endormit tranquillement, et Trufaldin se mit à chanter les litanies des saints, d'une voix si forte, qu'un lièvre et quelques coqs de bruyère, qui reposaient aux environs, en furent effrayés et commencèrent un carillon qui fit taire le chanteur. Le lièvre, aussi troublé que Trufaldin, vint lui passer sur le ventre; les coqs, en cherchant à éviter les branches, volaient au niveau du sol, et l'un d'eux lui rasa le nez du bout de son aile. Trufaldin ne doute plus que le bois ne soit enchanté; il se lève vivement, il oublie Batilde, et fuit sans savoir où il va.

Les premiers rayons du soleil dorent l'horizon, et il court encore. Il s'arrête, il regarde derrière lui : il ne voit qu'une nature riante; il se rassure, il retourne sur ses pas, et il se met à la recherche de Batilde, qu'il est désespéré d'avoir perdue, pour deux raisons : la première c'est qu'il l'aimait de tout son cœur; la seconde, qui avait bien aussi son importance, c'est qu'elle portait le petit trésor.

Il appelait, et les angles des rochers répondaient seuls à sa voix; il montait sur les arbres les plus élevés; il regardait et ne voyait rien, il courait au hasard; changeait de route sans motif; s'arrêtait, trépignait, s'arrachait les cheveux, pleurait... Une bonne vieille, qui filait au fuseau, et qui arrachait alternativement une poignée de poil à cinq ou six chèvres qu'elle faisait paître, moyen économique de filer, la bonne vieille sortit de dessous un couvert de coudriers, attirée par les plaintes du jeune Trufaldin. Elle fit trois ou quatre révérences, en voyant sa calotte et son aube, blanche comme la neige; elle s'agenouilla en approchant le ministre subalterne des autels, et lui demanda respectueusement si elle pouvait lui être utile.

Trufaldin était sans finesse ; mais Batilde ne disait pas un mot qui ne s'imprimât dans son esprit. Il jugea que si elle ne le prenait pas pour un sot, elle gagnerait, ainsi qu'ils en étaient convenus, la première cabane ; à moins toutefois que le diable, qui l'avait houspillé, n'eût fait pis à la petite amie. Il pria la vieille de le conduire à son humble domicile, et comme il était indifférent à la pastourelle de faire paître ses chèvres à droite ou à gauche, elle marcha devant, en répondant pieusement à un miséréré que chantait Trufaldin, pour intéresser le ciel à ses amours illicites.

Cependant Batilde, qui ne craignait ni les revenants, ni les lièvres, s'était profondément endormie au chant du petit ami. La fraîcheur du matin l'avait réveillée. Etonnée de se trouver seule, elle avait appelé, ainsi que Trufaldin, et aussi inutilement. Elle eut la plus grande envie de monter, comme lui, sur un chêne, qui semblait défier les siècles; mais l'écorce, dure et inégale, lui déchirait les mains, dont une femme fait tant de cas, et pour cause, quand elle les a jolies; ses cuisses rondelettes, mais courtes, n'embrassaient pas l'arbre à moitié; et puis elle éprouvait certaine pression dont la continuité pouvait priver l'Espagne d'un petit Trufaldin. Elle renonça à l'entreprise en soupirant; mais revenant bientôt à son caractère, elle sortit du bois en chantant la petite chanson.

Un père dominicain cheminait sur sa mule et s'était détourné en entendant les cris de Batilde. Chargé d'amulettes et d'*agnus Dei*, il ne craignait pas les voleurs, et ne risquait au plus que de partager avec eux un civet de lapin qui pendait dans une boite de fer-blanc au bât de sa mule. Il fut assez étonné de trouver en ce lieu solitaire un jeune clerc beau comme l'amour, et dont les vêtements religieux étaient d'une élégance peu commune. Il interrogea le pauvre petit, qui avait une présence d'esprit admirable et qui aussitôt composa un roman.

Il était parti de Saragosse avec un diacre que le révérendissime envoyait en mission à Epila : c'était une des villes par lesquelles il fallait passer pour gagner la Vieille-Castille. La nuit les avait surpris; ils avaient gagné le taillis, avaient soupé sur l'herbe fine et se disposaient à s'endormir après s'être recommandés à la Providence, lorsqu'une louve vint se jeter sur la mule qui les portait tous deux, pendant que trois louveteaux s'acharnaient après le diacre. Tout cela fut déchiré à belles dents : — Et moi, ajouta Batilde, moi, dont les faibles mains ne

pouvaient défendre l'oint du Seigneur, par la vertu de saint Jacques de Compostelle et de mes jambes, je me suis trouvée à une grande distance de cette horrible scène, et j'appelais à mon secours les fidèles qu'il plairait à Dieu d'y envoyer, quand vous m'avez entendue.

— Par saint Dominique! reprit le religieux, si je n'étais attendu à Epila pour y prêcher après-demain contre le roi d'Aragon, qui veut être le maître chez lui, je me ferais un vrai plaisir de vous reconduire à Saragosse. — Non pas, s'il vous plaît, révérend père, je serais au désespoir de vous retarder : prêcher contre un roi!... — Et confesser. — La confession et la prédication! Ce prince est détrôné. — Sans doute : j'allume le fanatisme, la guerre civile, j'aiguise les poignards. — C'est charmant, c'est charmant, révérend père : eh! qu'a-t-il donc fait ce roi d'Aragon? — Ce qu'il a fait, mon fils, ce qu'il a fait! Il prétend tenir ses Etats de Dieu seul, et ne veut pas être tributaire du pape. Il se joue au clergé! tête-bleue! Quand nous étions à Rome, obscurs, pauvres, simplement tolérés par les empereurs, nous étions humbles, soumis; maintenant que nous avons dans nos richesses des moyens de séduction, que nous trouvons dans la crédulité un glaive à deux tranchants avec lequel le vulgaire frappe à notre gré, il faut que tout ploie devant nous, et tout ploiera jusqu'à ce que les hommes voient clair, ce qui n'est pas l'affaire d'un jour, d'un an, d'un siècle. Mon fils, vous êtes sans doute appelé à l'ordre de prêtrise. Vous êtes jeune, et vous verrez bien des choses dont mes yeux ne seront pas témoins. Si vous voyez du relâchement dans la ferveur et dans la foi, servez-vous de vos avantages extérieurs pour approcher les grands, de votre esprit pour les aveugler; excitez une persécution; elle enfantera le fanatisme et consolidera votre empire. J'ai peut-être tort de vous révéler les secrets de l'Eglise; mais vous n'êtes point un homme ordinaire; d'ailleurs vous m'intéressez, et je vous le prouve en vous offrant la croupe de ma mule pour vous conduire à Epila, puisque vous n'êtes pas pressé de retourner à Saragosse.

Une pareille proposition n'était pas à rejeter dans la position où se trouvait Batilde. — Si Trufaldin n'est pas un sot, se disait-elle en appuyant son pied mignon sur celui du révérend pour enfourcher la mule, si Trufaldin n'est pas un sot, il se rendra comme il pourra à Epila, où il sait que nous devons passer, et le premier arrivé attendra l'autre. A la vérité, il n'a pas un grain d'argent; mais avec une aube et une calotte rouge on ne manque de rien. Les paysans lui offriront leurs poules, leurs lapins, leur vin, et le fripon aurait leurs femmes et leurs filles, qui se dévoueraient pieusement si mon petit homme pouvait m'être infidèle.

Pendant ce monologue, la mulle trottillait, et Batilde, qui n'avait pas de principes d'équitation, se collait au dos du révérend. Celui-ci remarqua d'abord un ventre rondelet, que n'ont pas ordinairement les jeunes garçons; deux boules blanches comme l'albâtre, dures comme elle, appuyaient sur ses omoplates et fixèrent son attention. Il fit aussi son monologue. — Par saint Dominique, se disait-il, il y a du micmac dans le fait de ce petit clerc. Dieu sait si j'ai jamais cherché des aventures; mais puisque celle-ci se présente tout naturellement, je serais bien dupe... et puis rien n'arrive ici-bas que par ordre de la Providence. La Providence a voulu que cette jolie petite fille prit un habit de clerc; la Providence a voulu que le fripon de diacre, qui sans doute abusait de son innocence, fût mangé par les loups; la Providence a voulu que je me trouvasse, à point nommé, pour tirer la petite de ce bois malencontreux; la Providence veut que j'ale des désirs; la Providence veut donc que je les satisfasse : obéissons à la Providence.

Le révérend passe sa jambe droite par-dessus le col de sa mule, et le voilà assis sur son bât. Il regarde, il fixe Batilde, il détaille les jolis traits de son visage, et, sous prétexte de remettre en ordre les plis du devant de son aube, il s'assure de la vérité de ses conjectures. Il pousse sa mule à travers le taillis; il s'enfonce dans un fourré. — Mais, mon révérend, dit Batilde, je ne crois pas que ce soit là le chemin d'Epila? — Non, mon cher petit; mais vous avez passé une mauvaise nuit; vous avez besoin de vous remettre, et j'ai un civet admirable, plus deux petits gâteaux et une excellente bouteille de vin d'Estramadure. Batilde avait en effet besoin de restaurants, et elle sauta gaiement de sa croupe à terre. Le révérend exhiba ses provisions avec une sorte de galanterie, et, ce premier besoin satisfait, il entra en matière : — Ah çà, friponne, conte-moi ton histoire. — A qui croyez-vous parler, révérend? — A une petite espiègle, qui n'est pas novice du tout et avec qui je ne perdrai pas le temps dans un vain cérémonial. Et en effet il se mit à jouer des mains d'une terrible manière. Batilde faisait sans effort une superbe défense. Le moine n'avait rien de séduisant, et elle tenait à son Trufaldin. Le frocard se démenait comme un diable au fond d'un bénitier et n'avançait pas. On ne viole pas aisément une fille décidée à se défendre, et qui porte un haut-de-chausses sous sa jaquette et son aube. Le dominicain écumait, Batilde lui mordait les doigts et lui égratignait le visage; le dominicain et elle avaient également besoin de reprendre haleine, et les hostilités cessèrent un moment.

Batilde, plus jeune, plus agile, et qui, d'ailleurs, n'avait employé que ses dents et ses ongles, était la moins fatiguée. Le moine essuyait, avec un morceau de serge blanche, la sueur qui filtrait à travers sa barbe, le long d'un double menton, et il jurait très-énergiquement qu'après s'être refait un peu, il allait mettre en pièces aube, jaquette, et haut-de-chausses. Batilde, que la présence d'esprit n'abandonnait jamais, commença, sur la continence, un discours pathétique, dont le but était d'endormir la vigilance du frocard, et elle portait à la ronde un œil observateur, disposé à saisir la moindre circonstance.

La mule, étrangère à ces débats, paissait en liberté la tendre feuillée, et s'était éloignée de quelques pas. Batilde s'interrompt au milieu d'une superbe période, elle se lève, et le moine aussi; elle court, il la suit; elle gagne du terrain, il enrage; elle saute sur la mule, il blasphème; elle presse la monture, elle sort du fourré, et le moine la regarde aller, les bras pendants, la bouche ouverte, et n'ayant plus la force de renier Dieu.

Trufaldin suivait la vieille, et continuait de chanter. Il aperçoit de loin un objet... Il s'arrête, se tait et regarde. — Ah! mon Dieu, c'est un paladin armé de toutes pièces, dit-il à la bonne femme. — Eh! non, eh! non, c'est un homme d'église. — Monté sur un palefroi bardé de fer. — Monté sur une bonne mule. — Vous ne voyez pas sa cotte de mailles blanche? — C'est une aube. — Son casque teint de sang? — C'est une calotte rouge. — Son bouclier pendu à l'arçon de sa selle? — C'est une boîte de fer-blanc. — Vous croyez? — Si je le crois! mais, saint homme de Dieu, la peur vous a brouillé la vue. Trufaldin regarde de nouveau, il croit distinguer des traits, des formes... Il se remet, il se rassure, il court, il vole, il tient une jambe de Batilde, il y colle sa bouche, il la presse contre son cœur. — Ce n'est pas le moment, dit la petite. Saute lestement derrière moi : nous n'avons pas de temps à perdre. Et voilà Trufaldin en croupe, s'abandonnant à la conduite de Batilde, et dévorant ce que le bon père dominicain avait bien voulu laisser dans la boîte de fer-blanc.

Après avoir emporté l'argent d'un évêque, et volé la mule d'un dominicain, il n'y avait plus de quartier à attendre des gens d'église. Il fallait devancer sa révérence à Epila; il fallait surtout un guide, et la Providence, qui avait sauvé Batilde des griffes du dominicain, permit que la vieille eût un petit-fils, de dix-huit à vingt ans, qui connaissait parfaitement les sentiers. On jucha la vieille derrière Trufaldin, pour faire plus de diligence, et la Providence permit que la mule ne ralentît pas sa marche, parce que le bâton noueux de la vieille lui frappait vigoureusement les côtes et le gras des fesses, ce qui n'était pas absolument juste; mais comme il est prouvé que Dieu a tout fait pour le service de l'homme, et qu'il a voulu que l'homme abusât de tout, on ne pensa seulement pas à plaindre le pauvre animal.

On arrive à la hutte, et le jeune pâtre ne sait pas plutôt ce qu'on attend de lui, qu'il passe, en faisant le signe de la croix, son pourpoint des dimanches; il coiffe sa capeline, ornée de plumes de coq, et le voilà en route. Il trotte, il court, pour seconder l'impatience des voyageurs, et ne pas céder à la prestesse d'une mule. En vain Trufaldin lui propose de descendre, de courir à son tour, et de le faire monter pour prendre un peu de repos; le pâtre répond, la main à la capeline, qu'il ne sera pas dit qu'un paysan d'Aliva sera à cheval, pendant qu'un très-digne clerc ira à pied, et il recommence à courir.

On arrête deux fois dans la journée, pour faire boire et manger la mule, et le coureur. Les villages, auxquels on accorde la préférence de l'hospitalité l'exercent dans toute sa latitude et attendent, en échange, les grâces du ciel, qui viennent ou ne viennent pas. On entra sur le soir à Epila, et comme toute peine vaut salaire, Batilde donna sa bénédiction au jeune guide, qui s'en retourna au pas, enchanté de sa journée.

Nos jeunes gens, plus enchantés encore, soupèrent et se couchèrent gaiement, sans craindre la crosse bénite de leur évêque. Ils se levèrent de grand matin, et se joignirent à un muletier, qui conduisait des voyageurs à Aranda. Il n'était pas probable que le dominicain vînt prêcher contre le roi d'Aragon, avec un visage sillonné par les ongles de Batilde; mais on aime à respirer en paix, et pour cela, il faut s'éloigner du péril.

Les voyageurs que conduisait le muletier étaient trois marchands très-âgés, très-intéressés, très-occupés de leurs affaires, et qui ne firent aucune observation sur les formes arrondies de Batilde, ni sur l'amitié, un peu trop prononcée, qui paraissait unir les deux petits clercs. Il n'en fut pas ainsi du muletier, égrillard exercé, qui ne tarda pas à démêler la partie intéressante de la vérité, et qui se garda bien de hasarder, pendant la journée, le moindre mot, le moindre geste, qui annonçassent des projets; mais la nuit!... Nuit désastreuse, nuit terrible, que je voudrais passer sous silence, si la véracité d'un historien s'arrangeait de ces restrictions.

Nos petits amants soupaient à table d'hôte, l'un à côté de l'autre; une jambe de Batilde était passée entre celles de Trufaldin, en attendant mieux : le doux sourire de la sécurité était sur leurs lèvres; l'impatience de l'amour se réveillait au fond de leurs cœurs. Etrangers aux objets de commerce, que traitaient leurs compagnons de voyage, ils oubliaient et le danger que la petite avait couru la veille, et le jeûne, et la fatigue; ils jouissaient du bonheur présent, et de celui dont ils se faisaient, pour l'avenir, une si délicieuse idée. O vicissitudes des choses humaines, qui peut vous prévoir et vous éviter!

Dans le cabaret où ils soupaient, servait une grosse tetonnière d'Andalousie, rousse, puante, sale, et d'un tempérament fougueux. Elle avait prodigué longtemps ses faveurs au muletier, qui avait justifié ses bontés par des exploits qui auraient honoré une princesse; mais, comme on se lasse de tout, et même du bonheur, la servante anda-

louse avait formé d'autres engagements, à la grande satisfaction du muletier, qui commençait à s'en lasser. Mais aussi, comme l'amour, chez les honnêtes gens, est toujours remplacé par une amitié solide, le muletier et la servante se rendaient mutuellement de bons offices de tous les genres.

L'Andalouse avait fait les lits des petits clercs dans une chambre à l'extrémité de la maison, et, pendant qu'ils soupaient, le muletier avait fait sauter le seul verrou à l'aide duquel ils pussent se fermer en dedans, et il avait mis dans sa poche une double clef de la serrure. Nos deux pauvres enfants avaient fermé les deux tours, et déposé la clef qu'on leur avait donnée, sur une escabelle vermoulue. Batilde avait déposé ses habits de clerc, et n'offrait plus qu'une fille charmante, aux yeux émerveillés de son amant; l'empressé Trufaldin se hâtait de suivre un si doux exemple; Batilde est dans un des lits, Trufaldin croit le partager; et pourquoi en douterait-il?... Il entend mettre une clef dans la serrure; il s'étonne, il attend...... La porte s'ouvre, le muletier paraît.

C'était un grand drôle, de vingt-cinq à trente ans, au sourcil noir et épais, au teint brun, aux cheveux crépus, aux épaules larges, et au jarret tendu. — Or çà, dit-il en prenant un air menaçant, vous êtes de petits libertins, qui avez fui de chez vos parents, qui ne voulaient pas vous marier; vous avez pris de saints habits, que vous profanez, et je ne peux me dispenser, en arrivant à Aranda, de vous mettre entre les mains de l'inquisition. Batilde, très-pénétrante, vit d'abord où cet exorde la conduirait, et le muletier n'était pas un homme dont on pût se défaire avec les ongles et les dents. Trufaldin ne voyait pas si loin, et, toujours poltron, il crut désarmer le terrible muletier en lui racontant naïvement et avec vérité les circonstances essentielles de leur histoire. — C'est bien pis que ce que je soupçonnais, s'écria le rusé coquin; enlever la concubine d'un saint évêque, et lui escroquer de l'argent; voler la mule d'un dominicain qui lui avait honnêtement offert sa croupe! Brûlés, brûlés vifs, et sans miséricorde! — Ah! seigneur muletier, n'y aurait-il pas quelque moyen de vous engager au silence? — Je n'en connais qu'un. Ici Batilde s'enveloppe, se roule dans la couverture. — Et quel est ce moyen, seigneur muletier? J'embrasse vos genoux. — Et que m'importent tes prières? — Ah! ce n'est pas cela! Voulez-vous que nous partagions l'argent du révérendissime? voulez-vous le tout? voulez-vous la mule du dominicain? — C'est bien de tout cela qu'il s'agit. — Hé, que voulez-vous donc? — C'est moi qu'il veut, dit Batilde en pleurant. — Ou brûlés au premier auto-da-fé. — Et j'y consentirais! reprend Trufaldin. — Ou brûlés, vous dis-je. — Je ne te laisserai pas brûler, mon cher petit; l'effort est cruel, mais il s'agit de ta vie. Et la couverture se déroulait, et le muletier avait refermé la porte, et Trufaldin, qui perdait de vue les bûchers de l'inquisition à mesure que son rival devenait plus entreprenant, Trufaldin, dont le sang s'échauffa un moment, Trufaldin saisit d'un bras ferme le muletier, qui, d'un coup de poing sur l'oreille, l'envoya rouler sous l'autre lit, où il se tint coi jusqu'au jour.

Batilde se prête, avec répugnance d'abord, et par pur attachement pour Trufaldin, aux emportements du muletier. Mais quand elle eut reconnu, admiré ses qualités secrètes; quand cet athlète terrible, infatigable, l'eut réduite à demander en vain quartier, elle compara ses deux amants, et se promit bien de remarquer, à l'avenir, les hommes aux épaules larges et aux sourcils épais. Rien ne forme la jeunesse comme l'expérience.

Le muletier, rassasié de plaisir, se leva enfin, prit Trufaldin par une jambe, le tira de dessous le lit, l'enleva comme une plume, et le jeta à côté de Batilde. — Ah çà, leur dit-il, je suis honnête homme à ma manière, et je veux vous donner des avis dont je vois que vous avez besoin. Le premier, c'est que la petite quitte ses habits d'homme, qui ne sont bons qu'à donner des soupçons, et toi, que tu prennes un habit de cavalier, puisque tu veux l'accompagner. Tu auras une épée au côté : tu n'oseras pas t'en servir; mais cela en impose toujours. Je vais courir le village pendant que mes mules déjeuneront. J'ai un ami, à qui j'emprunterai ce qu'il aura de mieux. Vous me rendrez cela à Aranda, où je dirai que vous êtes deux enfants que je conduis chez une vieille tante à Burgos, et que leur mère m'a confiés à Epila. Pour que nos trois marchands ne se doutent de rien, je leur dirai que vous m'avez quitté ce matin, et vous nous suivrez, à deux cents pas, sur votre mule et dans votre nouveau costume, qui vous rendra méconnaissables à ces yeux à lunettes. Si quelqu'un vous attaque, je suis à vous; et, pour tout cela, je me contente des nuits que nous avons encore à passer, dans trois ou quatre mauvais gîtes. Voilà de la probité, voilà de la raison. Au reste, il faut que cela soit, car je le veux ainsi. Batilde s'était trop bien trouvée de la première épreuve pour en refuser une seconde; la joue enflée de Trufaldin ne lui donnait pas envie d'oser dire non. Tous deux gardèrent le silence, et le muletier en conclut que le traité était accepté, selon le vieux proverbe : *Qui ne dit mot consent.*

Fidèle à l'exécution de ses promesses, il rapporta des vêtements assez propres, et qui n'allaient pas trop mal. Il en joint aux jeunes gens de se vêtir à la hâte, de le laisser partir avec ses trois marchands, et de suivre sur leur mule à la distance convenue. Il était bien sûr que l'envie de lui échapper ne les porterait pas à rétrograder vers Epila, où ils pouvaient rencontrer le dominicain. Batilde, d'ailleurs, s'était comportée de manière qu'il dût à peu près compter sur elle, et il s'était aperçu qu'elle menait Trufaldin par le nez.

Les voilà donc en route, Batilde, jolie comme un ange sous ses nouveaux habits, très-résignée aux événements, mais n'osant pas en rire par égard pour Trufaldin, et Trufaldin, triste, pensif, la regardant la larme à l'œil, et la trouvant plus séduisante depuis qu'il avait un coadjuteur.

La petite crut lui devoir quelque consolation, et les fatigues de la nuit n'empêchaient pas qu'elle ne pût faire une libation à l'amour : le ciel, qui a voulu gâter les femmes, a permis que certaine source soit intarissable chez elles. Elle tire une des rênes de la mule, et la dirige vers un ombrage épais. Bien que Trufaldin fût un peu nigaud, et qu'il ne pénétrât pas l'intention de la belle, il lui vint pourtant à l'esprit qu'il devait profiter des journées, puisque le droit de la force lui enlevait les nuits. Il saute lestement à terre, présente la main à sa belle, et s'assied avec elle sur le gazon.... O malheureux! ô incroyable voyage! à peine Trufaldin s'est-il érigé en sacrificateur, à peine des doigts de rose ont-ils entr'ouvert l'entrée du sanctuaire, qu'une vigoureuse taloche tombe d'aplomb sur la joue que le muletier a épargnée. Trufaldin jette un cri, se relève, et reste ébahi, son haut-dechausses sur ses talons, et la main sur sa joue, devant un chevalier beau comme Batilde, vigoureux comme le muletier, et qui était descendu du ciel à l'aspect du couple amoureux. — Ote-toi de là, maraud, dit-il à Trufaldin. Il te convient bien de t'amuser dans mes forêts; ôte-toi de là, te dis-je, où je te perfore de ma lance. — Mais c'est ma femme, monseigneur. — Ah! c'est ta femme, petit coquin. Hé! m'as-tu payé les droits de jambage, de cuissage, de marquette et de prélibation? Ces droits charmants s'acquittent sous la feuillée, comme dans un palais; éloigne-toi, il y va de ta vie.

Trufaldin avait renoué ses aiguillettes, pendant cette harangue désespérante. Il avait une rouillarde au côté, mais il n'avait ni le courage, ni l'adresse de s'en servir. Il remonta sur la mule, pour se soustraire aux déportements du chevalier, s'il lui prenait envie de le maltraiter, autrement que par des paroles, et il le regardait faire en soupirant. Pour Batilde, elle avait été si violemment frappée des prétentions insolentes du nouvel assaillant, qu'elle n'avait pas eu la force de changer de position, ni même de faire un mouvement. Malheureux Trufaldin! il faut que tu sois témoin de tes infortunes, et que tu n'y puisses mettre un terme!

Le pauvre diable attendait, les yeux levés au ciel pour ne rien voir des choses terrestres; il espérait au moins que, lorsque Batilde aurait acquitté le droit, il lui serait permis de rentrer dans les siens. Vaine espérance! le chevalier ne se lassait pas dans ses prétentions, et Batilde, toujours plus étonnée, disait à mots entrecoupés : — Ah! Trufaldin, reçois encore ce sacrifice, c'est à toi seul que je l'offre; mais, en vérité, tu n'es ni un muletier, ni un prélibateur.

Le muletier cependant s'était impatienté de ne pas voir arriver sa belle. Il crut que les jeunes gens cherchaient à lui échapper à travers les bois. Il se sentait encore très en fonds, et il avait la meilleure envie de les faire valoir. Il prétendit avoir perdu une valise, pria ses marchands de l'attendre un quart d'heure, et poussa vigoureusement sa mule, en rétrogradant et en regardant de tous côtés. Il n'a pas fait un quart de lieue, qu'il aperçoit, à la lisière du bois, Trufaldin sur sa monture, les yeux toujours en l'air, et les bras croisés sur sa poitrine. Il pousse à lui : — Eh! que fais-tu là, imbécile? — Hélas! je ne fais rien. — Que fait Batilde? — Elle ne fait rien non plus; elle laisse faire. — Et où est-elle? — Sous ces arbres, à vingt pas. — Donne-moi ton épée. — Oh! de grand cœur. Echinez-moi cet homme-là; et, puisqu'il faut être cocu, j'aime mieux l'être de la façon d'un seul que de deux.

Le muletier saute à terre, et court en jurant, en espadonnant de l'épée qu'il ne sait pas manier, mais dont le coup sera terrible, s'il porte juste. Le bruit de sa course et de ses jurons avertit le chevalier, qui se relève aussi sot que Trufaldin, mais sans le moindre mouvement de frayeur. Sa lance n'est qu'à quelques pas; mais un homme ne marche pas facilement dans l'état où il était. Il avait l'épée au côté, il la tira, et regretta sa dague, restée à l'arçon de sa selle; mais il s'aperçut que le muletier n'en avait pas, qu'ainsi la partie était égale : il se disposa bravement au combat, et pria seulement Batilde de lui rattacher quelques aiguillettes pendant qu'il parerait quelques coups.

Batilde était assez satisfaite de lui pour lui rendre ce petit service; il était d'ailleurs trop beau pour que ses vœux secrets ne fussent pas en sa faveur; mais le muletier lui lança un coup d'œil si furieux, qu'elle jugea bien qu'il la rendrait responsable de l'aventure, s'il était victorieux, et le sort des armes est si incertain! Elle jugea qu'il était plus sage de s'enfuir, et, pour aller plus vite, elle détacha le cheval du paladin, et sauta dessus. En passant près de la monture du muletier, elle coupa les sangles avec la dague du cher prélibateur, pour ralentir au moins les poursuites; c'était une fille qui pensait à tout. Enfin elle rejoignit Trufaldin : — Au galop, marche! lui cria-t-elle. Et Trufaldin de galoper à ses côtés. — Je t'ai trompé, mon ami, lui disait-elle; je t'ai trompé dix à douze fois, bien involontairement; mais à quelque chose malheur est bon. Nous avons gagné à cela une belle mule, des habits laïques assez passables, et un superbe cheval, sans compter ce

qu'il y a dans la valise du chevalier. Dans tous les temps et dans tous les pays du monde, le cocuage rapporte quelque chose.

Ce raisonnement ne paraissait pas péremptoire à Trufaldin; mais que diable faire? Il n'y avait pas de remède au passé; il fallait se prémunir contre les événements futurs, et, tout en galopant, il priait, il suppliait Batilde de tâcher de ne le plus faire cocu. Batilde le promettait, de la meilleure foi du monde, et se promettait de tenir parole, bien que convaincue par son second essai que Trufaldin était un homme fort ordinaire; mais que peuvent les résolutions d'une jolie fille contre la méchanceté des hommes! Toujours galopant, la fringante Batilde et son triste compagnon avaient dépassé les trois marchands, dont les mules, chargées de ballots, n'étaient pas propres à courir après des fuyards. Ces marchands, d'ailleurs, avaient autre chose à penser que des amourettes, et ne les avaient pas seulement remarqués. Nos jeunes gens allaient, au hasard de s'égarer, suivre le premier sentier qui se présentait, lorsqu'ils aperçurent un homme qui trottillait sur sa monture; ils le joignirent bientôt, et lui demandèrent le chemin d'Aranda. Trufaldin voulait passer après sa réponse; mais son extérieur le rassura. C'était un bon papa de soixante ans qui cheminait son rosaire d'une main, et l'autre appuyée sur des sacoches bien attachées sur le devant de son bât, et dont la vieillesse et les yeux calmes n'annonçaient aucune mésaventure. Trufaldin, tourmenté de la crainte d'avoir à ses trousses le muletier ou le paladin, hasarda de lui faire quelques questions. Il lui demanda, entre autres choses, si, pour aller à Burgos, il était nécessaire de passer par Aranda. Le vieillard répondit que la route la plus courte et la plus sûre était par Moncayo; que c'était celle qu'il allait prendre à une demi-lieue de là, que, s'ils voulaient, ils feraient route ensemble.

Jamais proposition ne vint plus à propos, et ne fut acceptée avec plus de plaisir. Insensiblement la confiance s'établit, et la conversation s'engagea. La vieillesse est curieuse, et la jeunesse inconsidérée. Nos amants apprirent que le bon Perez était un riche marchand de bœufs, qui en avait été vendre cent cinquante à la foire d'Epila; qu'il en rapportait le prix dans ses sacoches; que ses valets revenaient à pied à petites journées; qu'il disait son rosaire en route, pour que Notre-Dame du Mont-Carmel le garantît des voleurs, et qu'il allait à Burgos joindre le magot qu'il rapportait à d'autres fonds déjà considérables, avec lesquels il se proposait de finir tranquillement ses jours. En échange de sa courte histoire, Trufaldin, qui avait besoin de se décharger le cœur, lui conta longuement ce que vous avez lu, malgré les signes de Batilde, qui jugeait cette confidence au moins inutile.

— Mes chers enfants, leur dit le vieillard, vous n'avez éprouvé tant de disgrâces que parce que vous n'avez pas fait consacrer vos nœuds par un saint prêtre aussitôt que vous l'avez pu; mais enfin à tout péché miséricorde. Promettez au bon Dieu de vous marier en arrivant à Burgos, et sûrement il vous garantira d'ici là de tout accident; mais, comme il est dit dans l'Ecriture, que je n'ai pas lue parce que je ne sais pas lire, *Aidez-vous, et je vous aiderai*, il est à propos que le long de la route, vous passiez pour le frère et la sœur, à cause de votre jeunesse, qui donnerait des soupçons, et pour rendre le tout plus vraisemblable, je dirai que la signora est ma femme. C'est un mensonge; mais le ciel me le pardonnera en faveur du motif. — Ah çà, dit Trufaldin, vous ne me donnerez pas de taloches sur les mâchoires? — J'en suis incapable, mon petit ami. — Vous ne coucherez pas avec Batilde? — Non! ni vous non plus, jusqu'à ce que vous en ayez reçu la permission de notre mère la sainte Eglise.

Ce nouveau traité, qui arrangeait parfaitement Trufaldin et qui ne déplaisait pas à Batilde, qui sentait bien qu'une épouse n'est pas plus responsable des accidents qu'une maîtresse, ce nouveau traité fut solennellement accepté, et l'observation en fut jurée. Il paraissait tout simple au bon jeune homme qu'on respectât une femme en pouvoir de mari, et d'un mari aussi riche que vénérable par son âge. Les galants avaient bien la ressource de la séduction; mais Batilde avait promis de ne pas se laisser séduire.

On avait quitté la route d'Aranda; on marchait dans celle de Moncayo; on était gai, on riait, on chantait un psaume, on accolait la gourde, que le bon Perez portait toujours avec lui, lorsqu'on aperçut sur une hauteur un gros de cavaliers. A cet aspect, Perez descendit de sa mule, la donna à conduire en main à Trufaldin, monta le cheval de Batilde, la mit derrière lui, l'enveloppa dans son manteau, et baisa, en se recommandant au ciel, un morceau de la culotte de saint Pancrace, qu'il portait dévotement sur lui. Il craignait les voleurs, Trufaldin le cocuage : nous allons voir ce qui en était.

Les deux troupes s'approchent. Trufaldin se met provisoirement à trembler, et la richesse des habits rassure le bonhomme Perez. — Ne craignez rien, dit-il aux jeunes gens; c'est le comte de Ciria. Celui-ci n'en veut qu'aux vierges, et il s'en faut bien que vous le soyez, signora. Et il leur conta en quatre mots l'histoire du comte.

Ce seigneur, gros, court, mal bâti, laid, velu, et fort comme un ours, avait, je ne sais par quel hasard, fait à la comtesse sa femme une fille qui passait à seize ans pour la merveille du canton. Le comte de Moncayo l'avait demandée en mariage; mais il avait eu le malheur de solliciter et d'obtenir dans une cérémonie de cour, le pas sur le comte de Ciria : un tel affront ne se pardonne jamais, et la proposition de Moncayo fut rejetée d'une manière offensante. Outré du procédé de Ciria, Moncayo vint attaquer ses donjons, les enleva d'assaut, et viola la belle Léonore. Ciria jugea qu'une fille de qualité, qui a été violée, ne mérite plus de vivre, et il passa paternellement son épée au travers du corps de la sienne. Le lendemain il fut assiéger le château du comte, le prit, et le tua de sa main. On croirait que tout finit là : pas du tout. Ciria jura de faire de fréquentes courses dans le comté de Moncayo; de violer toutes les vierges qu'il rencontrerait, et de les éventrer ensuite, en expiation du crime de leur seigneur, qui ne les regardait pas du tout. Quand Ciria en avait violé et tué une trentaine, il retournait dans ses terres, réparait ses forces, et recommençait. Les gens de Moncayo se plaignaient au roi d'Aragon, et ce roi, qui avait bien de la peine à se soutenir contre celui de Castille, et qui avait intérêt à ménager ses grands vassaux, n'écoutait pas les paysans: Ceux-ci ne trouvèrent pas d'autre moyen, pour soustraire leurs filles à la fureur de cet enragé, que de les dévirginer eux-mêmes, avant qu'elles pussent tenter personne. Cet usage s'étendit aux pays voisins; il s'est conservé, à peu de chose près, et c'est ce qui fait que partout les pucelles sont si rares.

Oh! combien, en écoutant cette admirable histoire, Trufaldin s'applaudit que Batilde ne fût pas neuve! Il s'applaudit presque d'être cocu, et improvisa, sur l'air du *Pange lingua*, dix ou douze vers latins sur les dangers de la sagesse. Ces vers sont perdus, depuis que les petites filles n'ont plus besoin de les dire pour savoir prendre leur parti.

Cependant nos voyageurs et la cavalerie du comte sont en présence. Le comte courait depuis quatre jours; il n'avait rencontré que des femmes, ou l'équivalent, et il avait de l'humeur : — Quel est, dit-il d'une voix terrible à Perez, ce paquet que tu portes derrière toi? — Monseigneur, c'est ma femme. — Lève-moi ce manteau... Comment! cette jolie personne est la femme d'un vieux reître comme toi! — Hélas! monseigneur, on fait des folies à tout âge. — Prends garde de me mentir, car je te pourfends des épaules à la ceinture. — C'est ma femme, monseigneur, c'est ma femme, à qui même j'ai eu le bonheur de faire un petit enfant. — Je ne m'aperçois pas de cela. — C'est qu'elle n'est pas très-avancée, et puis, monseigneur, l'étoffe de sa cotte est grossière.... — Tais-toi; tes détails m'ennuient. Tu m'assures qu'elle est ta femme, il faut me le prouver : use à l'instant de tes droits de mari.

Perez alléguait un vœu de continence fait à saint François pour en obtenir un heureux voyage, et le comte avait tiré son épée, qui tournoyait déjà sur la tête du vieillard. Il descend de cheval, et représente humblement au comte qu'à son âge on n'épouse pas sa femme à commandement : — Epouse, te dis-je, et si tu ajoutes un mot, tu es mort. Dans un semblable embarras, quelle ressource restait-il au bonhomme Perez? Faire semblant d'obéir, s'il ne pouvait davantage.

Il donne la main à Batilde, qui se laisse conduire, et qui dit en passant à l'oreille de Trufaldin : — Ne te fais pas de peine, mon petit; cette fois, ce ne sera que pour rire.

A soixante ans, on n'est pas homme tous les jours; mais on l'est encore quelquefois. Les attraits de Batilde, que Perez fourrageait par obéissance, commencèrent une espèce de résurrection; la chaleur d'un corps céleste auquel il accolait ses ruines, le ranima tout à fait. Il demanda pardon à Dieu, et se tira assez gaillardement d'affaire. Batilde fut très étonnée d'être épousée tout à fait; Trufaldin ne concevait rien à cette force de courage, et le comte, outré de ne faire que de vaines recherches, s'avisa de chercher une querelle d'Allemand au bonhomme. Il prétendit que Perez ne s'était marié avec une jouvencelle, qui était à peine nubile, que pour la sauver de ses mains. La contestation s'échauffait d'un côté; l'embarras de Perez, qui ne mentait pas avec facilité, augmentait de minute en minute : la scène allait devenir tragique. Trufaldin, toujours prudent, prend le galop avec sa mule et celle du marchand de bœufs; Batilde remonte à cheval pour courir après Trufaldin, et laisse Perez s'arranger comme il pourra avec l'Excellence.

— Allons, disait-elle, mon cher petit, ce qui est fait est fait. Quand tu pleureras, quand tu te désespéreras, qu'y gagneras-tu? Il faut savoir prendre le temps comme il vient. Je vois dans tout ceci deux motifs de consolation. Fort heureusement j'étais grosse; tous les seigneurs ou goujats que nous rencontrerons ne sauraient empêcher que tu ne sois véritablement le père de ton enfant, et nous tenons les sacoches du marchand, que nous pouvons emporter sans scrupules, puisque enfin il a eu du plaisir pour son argent.

Ils apercevaient les clochers de Moncayo, ils pouvaient y arriver sans guide, et ils avaient lieu de se flatter que la police s'y faisait plus exactement que dans les bois, ce qui n'était que trop vrai.

Le factionnaire qui gardait la porte de la ville trouva extraordinaire que deux jeunes enfants voyageassent seuls, avec deux mules et un cheval dont la beauté et l'embonpoint ne s'accordaient pas avec des habits de villageois. Les sacoches, dont il fit résonner le contenu, et l'énorme valise du chevalier lui donnèrent des soupçons; il fit entrer Trufaldin et Batilde au corps de garde. L'officier les interrogea séparément, et ils se coupèrent; il les envoya chez le corrégidor, qui en voyant une si jolie fille eut envie de la trouver innocente, et fit sortir tout le monde. Interrogés de nouveau sur ce qu'il y avait dans la valise et les sacoches, les jeunes gens ne surent que répondre. Atteints et convaincus au moins d'escroquerie, Trufaldin se mit à pleurer,

et Batilde, qui ne perdait jamais la tête, fit les yeux doux au magistrat.

Il était difficile à celui-ci de faire fouetter et marquer le jeune homme sans que la jeune fille subît la même punition; il lui paraissait cruel de laisser macérer un aussi beau corps, et, pour s'assurer à quel point il méritait ses égards, le seigneur corrégidor en fit une inspection exacte qui se termina comme l'aventure du muletier, du chevalier et du bonhomme Perez. — Si du moins je ne le voyais pas! disait Trufaldin au désespoir. Et il lui fut impossible de rien ajouter : la crainte des verrous, des cachots, du fouet et de la marque lui glaçait la langue.

Le seigneur corrégidor, enchanté des appas, de la courtoisie, de la résignation de Batilde, notifia qu'il faisait grâce à l'amant en faveur de la maîtresse, qu'il gardait celle-ci, et que l'autre pouvait se retirer où il voudrait avec ses mules, son cheval, sa valise et ses sacoches; mais que, de peur de quelque nouvel accident, il ferait bien de sortir de suite et à petit bruit de Moncayo. — Allons, mon cher petit, lui dit tendrement Batilde, soumets-toi à la nécessité. Si le chevalier, le muletier ou le bonhomme Perez te trouvent ici et t'accusent, le seigneur corrégidor, malgré ses bontés pour toi, ne pourrait te sauver; tu m'entraînerais dans ta chute, et tu m'aimes trop pour vouloir que je sois fouettée et marquée. Va, mon cher ami, vends tes mules et ton cheval au premier maquignon, fais-toi promptement conduire à Burgos, et sois sûr que je ne t'oublierai jamais.

Trufaldin n'avait rien de mieux à faire que de suivre ce conseil, et cependant le démon de la concupiscence le retenait près de Batilde. Le corrégidor le poussa hors de son cabinet; il sortit de la maison la tête basse, vendit ses trois bêtes à peu près pour rien, selon l'usage des jeunes gens, et se mit en route pour la capitale de la Castille-Vieille.

Batilde resta avec son corrégidor qui l'aima à la fureur pendant quinze jours, qui la passa ensuite à un inquisiteur, qui la repassa au gouverneur de la ville, qui la céda à un président du conseil d'Aragon, des bras duquel elle tomba dans ceux d'un gros cantayor, puis d'un médecin, d'un usurier dévot, d'un notaire, d'un vieux licencié, d'un petit marchand, d'un vieux sergent, de tous les laquais de Moncayo, et enfin du public, où nous la laisserons, si vous le voulez bien.

Trufaldin se consola bientôt de la perte d'une fille qui l'avait si facilement abandonné, et que tout le monde caressait, hors lui. Une somme très-forte pour ce temps-là et pour un jeune homme qui n'avait jamais eu rien en propre, la dissipation à laquelle il se livra à Burgos, lui firent totalement oublier l'objet de ses premières amours. Il goûta avec avidité tous les plaisirs qu'on pouvait se procurer au douzième siècle avec de l'argent, les femmes exceptées, qu'il n'aimait pas essentiellement, et auxquelles peut-être il n'eût jamais pensé sans les avances très-prononcées de la signora Batilde.

Vous sentez bien qu'un homme de seize à dix-sept ans, qui veut jouir de tout, qui ne connaît la valeur de rien, et dont s'emparent les escrocs de tous les genres et de tous les sexes, voit bientôt la fin de sa fortune. Celui-ci, simple et bonace, était plus facile à attraper qu'un autre, et on lui joua des tours très-plaisants dont je vous fais grâce, parce que l'ingénieux auteur de Gil-Blas ne nous a rien laissé à désirer à cet égard.

Il restait quelques ressources encore à Trufaldin, lorsqu'il eut le bon esprit de se jeter dans la réforme. Il acheta une guitare, meuble utile en Espagne de temps immémorial; il apprit à en jouer sans maître, et se proposa de tirer parti de ce talent quand les circonstances l'exigeraient : ce qui ne tarda pas à arriver.

Il balança s'il ne se raccrocherait pas à notre mère la sainte Église, mais les petits démêlés qu'il avait eus avec plusieurs membres du clergé lui firent redouter la férule un peu dure de ces messieurs. Il jugea plus convenable de garder son indépendance et son épée, et il sortit en faisant l'énumération des moyens multipliés qu'il avait de gagner sa vie. La lecture, l'écriture, le latin, le plain-chant, une belle voix et sa guitare, ressources prodigieuses pour le temps, le rassurèrent sur son avenir.

Il commença par montrer la guitare à la jeune femme d'un très-vieil officier, qui le chassa parce qu'il avait interposé ses bons offices pour le faire cocu la centième ou la millième fois.

Il entra dans un couvent de nonnes pour copier des missels et enseigner le plain-chant. Il était fort bien là, mais il eut le malheur de trouver l'abbesse dans une posture équivoque avec le directeur, et l'abbesse le chassa de peur qu'il ne fût indiscret.

Un célèbre médecin, qui ne savait pas le latin, le prit pour lui enseigner cette langue, et le chassa parce qu'il n'était qu'un beau garçon sans complaisance.

Une vieille dévote s'en accommoda pour se faire expliquer les saints Pères, et le chassa parce que ses mains décharnées n'opéraient aucun effet sur lui.

Un vieux seigneur le mit auprès de ses enfants pour leur apprendre à lire et à écrire, et le chassa parce qu'il eut la bêtise de remarquer, en présence d'une courtisane qui le ruinait, qu'il avait des poils gris dans sa moustache.

La courtisane le prit et le chassa bientôt, parce qu'elle s'aperçut, ainsi que Batilde, qu'il ne valait pas un muletier.

Un gros négociant, qui voulait sacrifier sa fille très-jolie et très-éveillée à un grand benêt de fils et qui la destinait au cloître, le mit près d'elle pour lui apprendre le plain-chant, et le chassa encore parce que la petite égrillarde l'avait conduit derrière un paravent pour savoir un peu ce qu'était le monde qu'elle allait quitter tout à fait.

Fatigué d'être toujours chassé, il se mit à composer des sermons pour les prédicateurs qui n'avaient que de l'organe, et il gagna très-gros, parce que le nombre de ces prédicateurs était très-grand et que les dévotes qu'ils dirigeaient payaient très-bien. Cette ressource lui manqua, parce qu'il eut le malheur de donner le même sermon à deux orateurs de la même ville qui le débitèrent le même jour, dans deux églises, à heures différentes, et qui se firent moquer d'eux par les coureurs de prônes, aussi communs en Espagne que les coureurs de spectacles à Paris.

Il ouvrit une école qui fut toujours déserte, parce qu'on ne soupçonnait pas alors les avantages de la science, qu'on commence à ne plus connaître aujourd'hui.

Enfin, il vendit, le jour, sa voix aux chœurs de différentes églises, et sa guitare, la nuit, aux donneurs de sérénades. Il vieillit en faisant ce triste métier, et l'aurait fait toute sa vie, si le comte d'Aran ne se fût servi de lui lorsqu'il n'était que l'amant de sa femme à Burgos. En réglant la sérénade, Trufaldin fit parade de son érudition. Il ne parut alors qu'un original au comte; mais quand il fut père, il crut qu'un original pouvait donner d'excellentes leçons, et comme les maîtres étaient rares, il s'attacha celui-ci au moyen d'un traitement honnête, et tira de lui le parti le plus avantageux. Trufaldin était revenu de toutes les erreurs de sa jeunesse, et, à sa niaiserie, sa poltronnerie et son pédantisme près, c'était un homme comme un autre.

Revenons au comte de Cerdagne. Fêté longtemps, et las de l'être, il prit enfin congé du comte d'Aran et de sa famille, et, poussé par le désir si naturel de revoir sa fille, il prit, avec sa suite, la route de Barcelone. Le premier objet qui se présenta à lui, en sortant du château d'Aran, fut cette même Rotrulde, qui avait été si faible sans le prévoir, sans le vouloir, et que madame d'Aran n'avait pas manqué de congédier, ainsi qu'elle se l'était promis, parce qu'une femme sage ne se contente pas du témoignage de sa conscience : il faut qu'elle joigne la pruderie à la sagesse, et qu'elle ne pardonne rien aux autres.

Depuis que la gentille Rotrulde était sans condition, et par conséquent sans ressource, elle attendait, dans un hameau voisin, le jour du départ de Cerdagne, que les apprêts, nécessités par une suite nombreuse, ne pouvaient lui laisser ignorer. Elle se para le mieux qu'il lui fut possible, se mit sur son passage, et lui peignit son triste état dans une harangue qui passa pour un impromptu, mais qui était préparée à loisir. Cerdagne était peu constant dans ses goûts, et ne pensait plus à Rotrulde; mais il était galant, aimable, généreux : une femme qui perdait tout pour lui, et par lui, devait l'intéresser. D'ailleurs, elle était jolie, et pouvait être l'objet d'une seconde, et même d'une troisième fantaisie quand il ne trouverait pas mieux. Il l'envoya au château de Cerdagne, sous la garde d'un écuyer et de quelques valets, et comme une femme qu'il avait honorée de ses bontés devait y être sur un certain pied, il envoya à l'acariâtre Théodora l'ordre de la commettre à l'entretien des tapisseries, des crépines, des estrades et des lits, et à la garde et distribution des vins fins.

Rotrulde partit, bien persuadée que ses charmes la mèneraient plus loin que l'entretien du lit du maître, et Cerdagne continua sa route pour Barcelone, où il arriva heureusement, parce qu'il avait trop de forces pour que les bandits osassent l'attaquer, et il étonna toute la ville à son entrée par un luxe délicat et recherché qu'il avait emprunté de la cour de Constantinople, et dont on n'avait pas encore l'idée dans le reste de l'Europe.

Il se présenta au couvent qui renfermait Séraphine, plutôt comme un souverain qui vient répandre des grâces que comme un père qui redemande sa fille. Enchanté de la beauté, des grâces modestes, du jugement de la jeune personne, il combla les religieuses de présents; il fit renouveler tous les ornements de l'église, doubla le nombre des vases sacrés, donna un missel en vélin, écrit et décoré de vignettes par la main du premier artiste de l'empire grec; il fit célébrer une grand'messe chantée par toutes les basses-contre de Barcelone, et, au lieu de s'y occuper de Dieu, il lorgnait les dames qu'avait attirées la pompe de cette cérémonie. En échange de tant de belles choses, l'abbesse fit suspendre l'écusson de ses armes en dedans et en dehors de l'église du couvent et de ses dépendances : c'était la magnificence du temps.

Son retour de Barcelone à Cerdagne ressembla plutôt à une marche triomphale qu'à un voyage. Ses gens étaient couverts de fer et d'or; ses chevaux, les plus beaux de l'Andalousie, semblaient partager la fierté de ses écuyers; on allait à très-petites journées pour ne pas fatiguer Séraphine, l'objet de tous les soins, de toutes les prévenances et de tous les respects. On arrêtait aux heures des repas; des tentes magnifiques étaient tendues; des bannières de cent couleurs et d'une recherche inconnue jusqu'alors étaient plantées devant le pavillon sous lequel se retirait Séraphine; son père seul y entrait, y mangeait avec elle; c'était à qui les servirait, à qui préviendrait leurs goûts. Le site était-il romantique, paraissait-il fixer l'attention de la jeune personne, était-il abondant en gibier, on y passait des heures, des jours. Remarquait-on la satiété dans les yeux de Séraphine, les tentes

étaient pliées à l'instant, les palefrois caparaçonnés, et les instruments de guerre donnaient le signal du départ.

C'est ainsi qu'on arriva au château d'Aran. Cerdagne, fier de sa fille, avait voulu la présenter à son ami, qui ne l'avait pas vue depuis deux ans. L'enthousiasme qu'elle excita fut tel que d'Aran, dans un moment d'effusion, proposa à Cerdagne d'arrêter l'union des deux familles, et de resserrer, de la manière la plus agréable, les nœuds d'une antique amitié. Cerdagne accepta avec joie une proposition dont l'effet remplirait tous ses vœux. Les domaines de d'Aran étaient immenses; il jouissait de la plus haute considération; sa noblesse remontait à l'établissement même de cette distinction, et son fils joignait, disait-on, à la plus aimable figure un esprit vif, enjoué, et une



Batilde saute sur la mule du moine et s'enfuit pour se dérober à ses galantes entreprises.

amabilité peu commune. Les deux pères fixèrent à trois ans l'exécution de leurs projets, et convinrent de les cacher à leurs enfants, qui ne répondraient peut-être aux vues de leurs parents que par des contradictions, et qui ne pouvaient manquer de s'aimer, quand le hasard paraîtrait seul les réunir. Cerdagne conduisit dans son château sa Séraphine, qui fixa près de lui les jouissances douces et ce calme du cœur si préférables aux plaisirs tumultueux des passions. De temps en temps il s'égarait encore avec Rotrulde dans ses longues galeries, dans ses bosquets solitaires; mais ce n'était qu'un reste d'habitude qu'on ne surmonte pas facilement. Il mettait d'ailleurs dans sa conduite cette décence que commandait la présence de sa fille, et qui n'accommodait pas trop Rotrulde. Elle ambitionnait le titre avoué alors de concubine; mais Cerdagne notifia sa volonté, et il fallut qu'elle ployât de toutes les manières.

Don Mendoce d'Aran continuait ses exercices à Saragosse, et on n'y parlait que de lui. Personne ne rompait une lance avec autant de grâce, n'attaquait l'épée à la main avec autant de vigueur, ne parait avec autant d'adresse le coup d'estoc et de taille. Personne n'ajustait une flèche avec autant de justesse et ne lançait aussi sûrement la javeline dans un combat de taureaux. Entrait-il dans une assemblée, il fixait tous les regards. Dansait-il une sarabande, accompagnait-il sa guitare de sa voix, il attirait tous les cœurs. Cerdagne ne pouvait choisir un gendre qui lui rappelât plus sûrement les agréments de sa brillante jeunesse et dont le caractère eût plus de rapport avec le sien

Cependant le charmant Mendoce entrait dans l'âge des passions. Persuadé de ce qu'il valait et des facilités qu'il rencontrerait de toutes parts, il était difficile qu'il ne s'égarât point : il lui eût fallu, à cette époque dangereuse, un guide sage et prudent, et malheureusement il n'avait près de lui que des valets destinés à obéir, et un écuyer qui aimait trop le plaisir lui-même pour contrarier ses goûts. Mendoce se livra bientôt à tous les travers. Il commença par donner des fêtes aux dames, et finit par les déshonorer. Il se battit avec des époux et des frères qu'il tuait ou estropiait; ce qui donnait encore plus d'éclat aux fredaines de leurs sœurs ou de leurs femmes. Il jouait aux dés, jeu respectable par son antiquité, et qui remonte au moins à Jésus-Christ, car l'Évangile nous apprend que les soldats de Caïphe ou de Pilate jouèrent aux dés la tunique sans couture du Sauveur. Or, comme on ne donne pas de fêtes et qu'on ne joue pas aux dés sans dépenser beaucoup, Mendoce, dont la pension était forte, mais bornée, fut bientôt réduit aux expédients. Ses grâces lui avaient donné des facilités auprès des dames; son nom lui valut des avances de la part des usuriers. Il empruntait d'une main pour répandre de l'autre, et il eût fini par dépenser au delà du capital de son père, si les premiers prêteurs, alarmés de ses prodigalités et tremblant pour leurs créances, n'eussent député un des leurs au château d'Aran, pour instruire le papa-comte de la conduite de son cher fils.

D'Aran était plein d'honneur, et dans ces temps à demi barbares l'honneur consistait autant à payer ses dettes qu'à se battre courageusement. Il fut effrayé de l'énormité des sommes qu'avait dépensées son fils. Il ne se décida pas moins à payer; mais il voulut, comme de raison, mettre un terme à cette inconduite. Il rappela Mendoce par une lettre foudroyante qui chassait l'écuyer qui avait favorisé ses désordres, et, pour s'assurer que les dettes seraient exactement payées, il remit ses fonds à Trufaldin, le fit partir pour Saragosse, et lui ordonna de satisfaire les créanciers et de ramener son fils.

Trufaldin ne pouvait pas prendre un grand ascendant sur l'esprit d'un jeune homme qui avait contracté l'habitude de l'indépendance; mais les infirmités du comte ne lui permettaient pas d'entreprendre le voyage de Saragosse, et Trufaldin était celui de ses gens en qui il avait le plus de confiance. D'ailleurs il avait élevé la première enfance de Mendoce, il avait été à la fois son maître et le compagnon de ses jeux. Mendoce pouvait négliger ses avis, mais il ne pouvait le confondre avec un domestique ordinaire, que probablement il n'écouterait pas du tout. Trufaldin partit donc accompagné de manière à ne pas craindre les voleurs.

Le bon homme aimait beaucoup Mendoce, qu'il regardait comme son ouvrage; mais il sentit que c'était, ou jamais, le cas de réveiller son éloquence, assoupie dans un long repos. Les bonnes gens ont leur petite vanité comme les autres. Fier de porter les ordres et l'argent du papa, flatté de la commission de chapitrer le fils, il jugea qu'il convenait de l'aborder avec une harangue d'un style relevé, où la sévérité fût tempérée par l'indulgence. Il employa à écrire ce discours le temps que son escorte passait à manger et à dormir; il le lisait, le relisait en marchant, pour trouver des inflexions de voix propres à



Séraphine, la fille de Cerdagne.

donner plus de force, de grâce ou de noblesse à ses phrases, et les paysans devant qui il passait se mettaient à genoux, persuadés que Trufaldin était un prédicateur ambulant. Un licencié, maître d'école à Venasque, le supplia de lui donner au moins son brouillon pour servir de catéchisme, en attendant que son évêque fût assez savant pour en faire un. Vous allez juger si le discours de Trufaldin méritait cet honneur. Vous y trouverez des choses qui vous paraîtront au-dessus de sa portée; mais daignez vous rappeler que depuis trente ans il était compilateur, et je vous ai dit qu'il avait de la mémoire. Figurez-vous le bonhomme monté sur sa mule, les jambes pendantes, criant, ges-

ticulant, suant, et perdant de temps en temps la parole, parce qu'il n'avait pas fait une étude de l'art de respirer à propos.

SECONDE PARTIE.

Semblable à l'enfant prodigue, vous avez fait, mon très-cher frère, toutes les folies qui peuvent désoler un papa, faire mourir une maman, et vous n'annoncez encore ni le repentir, ni même du penchant à la repentance. Il faut donc éclairer votre esprit, purifier votre cœur par la vertu de la parole, et vous ramener aux vrais principes dont vous vous êtes écarté. Etablissons ces principes, discutons-les l'un après l'autre, et soyons court et clair si nous pouvons.

L'art d'être aussi heureux que notre nature en est susceptible se réduit à quatre choses : 1° discerner prudemment ce que notre intérêt et celui de la société nous ordonnent ou nous défendent ; 2° être assez courageux pour lui obéir, quelques obstacles qu'on ait à surmonter ; 3° préferer l'honnête à l'utile ; 4° mettre un frein à ses désirs.

Divisons donc notre sujet, ainsi que le bon sens l'indique, et traitons en quatre points de la *prudence*, de la *force*, de la *justice*, de la *tempérance*, quatre vertus que vous n'avez pas pratiquées du tout, quoiqu'elles vaillent bien les vertus théologales, qui sont, ainsi que vous le savez, ou comme vous ne le savez pas, la foi, l'espérance et la charité, vertus qui ont pu faire des saints, et qui n'ont formé que de petits hommes.

PREMIER POINT.

La *prudence* est l'art de choisir. On est prudent lorsque, de plusieurs objets, on sait discerner celui qui mérite la préférence. La prudence a deux emplois : elle éclaire l'intelligence et règle la volonté. Elle tient l'esprit en garde contre les préjugés et la précipitation. Fort de cet appui, il ne donne aux objets qu'on lui propose que le degré d'adhésion proportionné à leur degré de certitude. Il croit fermement ceux qui sont évidents ; il range ceux qui ne le sont pas dans la classe des probabilités ; mais, si le merveilleux s'y joint, il devient moins crédule ; il commence à douter ; il se défie des charmes de l'illusion.



Trufaldin trouva son élève en compagnie d'une esclave moresque nommée Silvia, qui lui aidait agréablement à couler l'existence.

Les lois de la prudence sont un peu moins sévères à l'égard de certaines actions. Le cœur n'attend pas, pour se résoudre, une évidence complète, mais il lui faut du moins des motifs probables pour se déterminer raisonnablement. Désirer des choses vraisemblablement contraires au bonheur serait une imprudence préjudiciable ; en désirer qui fussent contraires aux bonnes mœurs en serait une criminelle ; et ce qui est criminel ne peut manquer de devenir funeste.

C'est ainsi, mon cher frère, que je définis la prudence et ses effets Vous ne connaissez pas l'une, et vous n'avez pu éprouver les autres. La prudence vous eût rendu *circonspect*, et vous eût appris à vous défendre des sentiments dangereux ou nuisibles, d'autant plus difficiles à combattre, qu'ils tiennent de plus près à notre nature. Vous eussiez d'abord [illegible] à l'*orgueil*, qui naît de l'idée trop avantageuse que nous [illegible]ons de nous-mêmes. Il ne faut donc, pour surmonter le penchant [illegible] l'orgueil, que s'apprécier soi-même avec justesse et précision, ce qui, je l'avoue, est assez difficile quand on tient soi-même la [illegible].

La [illegible] eût réglé *vos appétits corporels*, qu'il faut satisfaire, loin [illegible] combattre, [illegible] que nous les tenons de la nature, mais [illegible] donner [illegible]. S'il est de la prudence de s'abstenir de [illegible] défend la droite raison, il est raisonnable aussi de satisfaire [illegible]ion les besoins de tous nos organes, sans exception ; [illegible] qu'on [illegible]nne au c[illegible] au delà du besoin est un excès qui le détruit. Les plaisirs même les plus doux, les plus vifs, deviennent, par leur continuité, un vrai supplice, auquel se joint le regret de se les être procurés.

L'*avarice* n'est pas votre défaut ; vous n'êtes pas dans l'âge de l'*ambition* ; mais la prudence vous garantira plus tard de deux vices qui, corrigés par une sage modération, redeviennent des affections innocentes. L'or ou l'argent, étant une conséquence d'une convention générale, est devenu le signe représentatif de tous les objets de besoin ou de plaisir. Il n'est pas plus criminel de désirer de l'or que les choses même qu'il procure. L'homme de bien n'accumule jamais, il sait jouir ; mais il s'applaudit en ajoutant, par son industrie, quelque chose de plus au bien-être d'une épouse douce et sensible, à celui d'enfants dociles et reconnaissants.

Il y a deux sortes d'*ambition*. La première inspire à l'homme qu'elle tourmente l'envie de parvenir à un rang élevé, ne lui permet de voir, dans ce désir, que la passion des grands cœurs, et lève tous les scrupules qui pourraient l'arrêter dans sa carrière. Tous les moyens lui conviennent s'ils peuvent le conduire au but. La cause du crime même lui paraît si belle, qu'il est persuadé qu'elle en doit être l'excuse. Sa conscience parle-t-elle, il sait lui imposer silence. Quiconque se laisse ébranler par l'horreur du crime, ou n'était pas né ambitieux, ou ne l'est qu'à demi : ce n'est pas sur lui que tomberont les grâces et les dignités.

L'homme de bien qui sent ce qu'il vaut peut avoir la louable ambition d'être utile à l'Etat ; mais il est rare que l'Etat s'occupe de sa fortune. Il a les qualités nécessaires pour bien servir son gouvernement, mais il n'a pas la souplesse, qui rampe sous les gens en place, et c'est là le talent essentiel, sans lequel on reste en chemin.

C'est cette première sorte d'ambition qui fait les conquérants inhumains, violateurs du droit des nations et de la sainteté des traités, fléaux des étrangers et tyrans de leurs sujets.

C'est elle qui fait de lâches magistrats, vendus aux passions des grands, trop faibles pour leur donner des avis salutaires, assez injustes pour prononcer, sans discernement, des arrêts dictés par le despotisme, oppresseurs des peuples, dont ils devraient être le refuge.

Chose étonnante, mais vraie, on n'a point une ambition démesurée sans y joindre une extrême bassesse. Avide de grandeurs, sans savoir ce qui est véritablement grand, l'ambitieux rampe pour s'élever, à la manière des serpents, qui ne s'élancent qu'en foulant la terre de leur ventre.

La seconde espèce d'ambition, moins criminelle sans doute, est puérile et ridicule. Elle ne s'élève pas jusqu'à la brigue des rangs et des distinctions ; elle se borne à en affecter les manières et à les copier comme elle peut.

Le vulgaire est si persuadé qu'il est de la dignité d'un grand d'être vain et arrogant, que, lorsqu'un homme, sorti du néant, cherche à faire oublier son origine, il croit ne pouvoir mieux faire que de s'annoncer dans le monde par des fatuités. Il parvient à se donner un regard méprisant, un abord glacé, un ton tranchant, un sourire dédaigneux. Il veut avoir à sa table des troubadours et des moines ; il les met aux prises, il les raille, il les déconcerte, il ricane. Ce dernier genre d'ambition, mon cher frère, est au-dessous de vous, et que le grand saint Dominique vous préserve du premier !

La *circonspection dans les paroles* est encore fille de la prudence. Savoir maîtriser sa langue est une chose rare, mais nécessaire et par conséquent bonne. On est déjà avancé dans cet art lorsqu'on a commencé par régler ses pensées, ses désirs et ses sentiments, car la langue n'est que l'interprète de tout cela ; mais tout n'est pas fait encore. Il est telles pensées, tels désirs, tels sentiments, qui sont in-

nocents tant qu'on les renferme en soi, et qui sont indécents et blâmables si on les publie.

Vous pouvez, sans que votre conscience en souffre, apprendre les déréglements d'une femme dont on croit la conduite pure; vous êtes coupable si vous les divulguez.

Vous avez désiré savoir le secret de votre ami, et votre curiosité ne blesse pas votre honneur : il le serait si vous le révéliez.

La circonspection dans les paroles prévient la *médisance*, qu'il est nécessaire de bien définir.

Donner atteinte à la réputation de quelqu'un en découvrant ses fautes ou ses vices secrets est une action indifférente en elle-même. Elle est permise, quelquefois même nécessaire, s'il en résulte un bien pour la personne qu'on accuse ou pour celles qu'on veut garantir. Sans doute on a raison d'informer un père de l'inconduite de son fils; un abbé, des déréglements d'un moine vagabond; le gouvernement, des projets téméraires d'un factieux; le public, des noirceurs que médite un hypocrite respecté. Mais un trait malin décoché sans motif contre un absent, un libelle diffamatoire, sont des fautes graves qu'on a sévèrement condamnées dans tous les États policés.

La médisance à l'aide de laquelle on provoque l'attention dans les petites coteries est moins dangereuse sans doute; mais elle annonce la nullité de celui qui désespère de se faire autrement écouter; elle décèle la rivalité d'homme à homme, la jalousie de femme à femme, l'orgueil insupportable de prétendre humilier des gens, ou médiocres, ou faibles à la repartie. En ce cas, la médisance rentre dans la *raillerie piquante*, autre défaut que ne connaît pas l'homme circonspect dans ses paroles.

La raillerie blesse moins l'équité naturelle et le droit des gens que la médisance, et la raison en est simple. Celui qu'elle attaque est présent et à portée de se défendre; mais, si elle est moins criminelle que la médisance, elle est peut-être plus offensante : elle attaque l'amour-propre, elle flétrit, elle déconcerte. Elle ajoute au chagrin qu'on éprouve d'être accusé d'un défaut, d'un travers ou d'une faiblesse, le dépit humiliant de n'avoir pas repoussé le trait piquant par un trait plus vif encore.

Cependant la raillerie n'est pas toujours un outrage, et si l'esprit et la prudence étaient toujours d'accord, la raillerie deviendrait aimable, car jamais un railleur n'est un sot. Mais, loin que cette sorte d'esprit soit prudente et réservée, elle est ordinairement plus ou moins inconsidérée, en raison de sa promptitude et de sa fécondité. Sacrifier un bon mot, renoncer au plaisir de briller un moment, est souvent impossible, dût-on payer cet éclair de plaisir de la perte d'un ami, d'un bienfaiteur, d'un patron.

Interdire absolument la raillerie, ce serait, mon cher frère, mettre trop à l'aise les vices et les ridicules. La raillerie modérée est le sel de la conversation; ce sel est âcre si on le prodigue. Raillez si votre humeur vous y porte, mais raillez avec prudence.

Respectez ceux que l'âge et le caractère mettent au-dessus de vous. C'est une imprudence odieuse que de railler un vieillard, un supérieur, un père.

Ménagez ceux qui sont au-dessous de vous. Votre supériorité leur imprime un respect timide qui vous les livre sans défense. C'est attaquer avec trop d'avantages, c'est battre un homme nu et sans armes, c'est terrasser un enfant.

C'est peut-être entre égaux que la raillerie est permise. Elle peut devenir alors un jeu d'esprit innocent, dont les chances, variant sans cesse, amusent agréablement, si les forces sont à peu près égales, car il y a de la lâcheté à railler quelqu'un qui n'a pas reçu de la nature le don de la repartie.

L'*indiscrétion dans les paroles* est plus dangereuse encore que la médisance et la raillerie, et l'homme prudent et circonspect ne la connaît pas. Révéler le secret de quelqu'un, c'est disposer d'un bien dont on n'était pas le maître, c'est spolier un dépôt, et ce crime doit être irrémissible, parce qu'il est irrémédiable. Dissipez les fonds qu'on vous a donnés en garde, vous pouvez les rendre un jour; mais ferez-vous rentrer dans l'ombre du mystère un secret que vous aurez divulgué?

Recommander la discrétion à son confident est inutile, s'il est prudent et circonspect; la recommander à un sot est aussi inutile. Quel fardeau qu'un secret pour un homme sans jugement! Croyez-moi, mon cher frère, gardez le vôtre vous-même, mais s'il vous importune et vous pèse, si vous le confiez à quelqu'un, ne soyez pas blessé que cet autre ne soit pas plus discret que vous.

Une rupture avec le dernier des hommes, avec le meilleur de vos amis, n'éteint pas l'obligation du secret : on n'a pas payé sa dette parce qu'on s'est brouillé avec son créancier, et quelle horrible perfidie que de tirer de la confiance ou de l'amitié des armes qui favorisent un ressentiment souvent injuste et toujours vil! Un insensé peut rompre les nœuds les plus doux de la vie; rien ne le dispense de la droiture et de la bonne foi.

L'*homme licencieux*, mon cher frère, et qui a l'habitude de la licence contracte celle de s'exprimer comme il pense, et ce défaut capital n'est devenu que trop commun. Ne croyez pas que je prétende exclure la galanterie de la conversation. Elle a ses expressions mystérieuses qui embellissent jusqu'à l'idée du plaisir; elles le couvrent d'une gaze légère qui n'en dérobe pas les charmes, et qui en rend l'aspect supportable : cette langue est celle des hommes élevés; elle est la seule qu'on puisse se permettre devant des femmes et elle serait déplacée ou inutile devant des vierges : il n'est pas dans les convenances de leur parler de ce qu'elles doivent ignorer.

Ce langage, piquant ou dangereux selon le moment, ce langage circonspect, qui n'admet ni une expression sale, ni même indécente, a des bornes que lui a fixées la bonne compagnie. Ce n'est qu'elle qui sait le parler; ce n'est que d'elle qu'on peut l'apprendre. Essayons de donner une idée de cette bonne compagnie, si utile à connaître.

Ecartons d'abord les gens grossiers, sans politesse, sans mœurs, sans délicatesse et sans goût; écartons encore les dévotes et les précieuses, les pédants et les fats, ce qui restera pourra former une société estimable. Ce sera une réunion de gens de bien, d'une humeur facile et liante, où la vertu, l'ordre et les bienséances seront toujours respectés. On y fera un fonds commun d'esprit, de gaieté, d'enjouement; la liberté y sera admise, la licence en sera exclue. On y trouvera quelquefois le plaisir, auquel commandera la sagesse.

Nous venons de traiter assez longuement, mon cher frère, de la circonspection dans les paroles. Peut-être avez-vous oublié ce que je vous ai dit, et ce serait un malheur pour vous, qui avez besoin de vous corriger. C'en serait un autre pour moi, qui me suis donné la peine d'écrire, ce qui pourtant ne m'empêcherait pas de terminer ce premier point sur la prudence par quelques réflexions sur la *circonspection dans les actions*.

Il ne suffit pas que la vertu soit dans le cœur, il faut la rendre visible. Il faut qu'elle répande sur toutes nos actions un coloris si lumineux qu'elles ne soient point équivoques, car les hommes ne voient que notre extérieur, et c'est par nos actions qu'ils jugent de nos sentiments; c'est sur le rapport de leurs sens qu'ils nous pèsent et nous apprécient. Vous devez donc, par intérêt et par devoir, ne donner lieu à aucune idée qui nuise à votre réputation : par intérêt, parce qu'ayant besoin sans cesse du secours de vos semblables, il vous importe de vous en faire estimer; par devoir, parce qu'en effet tout être raisonnable doit contribuer à la perfection générale par une conduite qui fasse naître l'amour du bien.

Or l'*exemple* est le moyen le plus sûr de produire cet effet, et c'est souvent le seul qu'ait l'homme privé à sa disposition. Tous n'ont pas le talent ou le loisir de faire des livres, des sermons ou des lois. Ce ne sont là d'ailleurs que des tableaux sans vie qui remuent rarement le cœur.

L'exemple, au contraire, est un tableau vivant. Il peint la vertu en action; il communique l'impression qui l'anime à tous les cœurs qui en sont les témoins, et chacun peut donner des exemples de vertu s'il veut sincèrement être vertueux. Chacun peut, dans le cercle qu'il occupe, éclairer, vivifier ce qui l'approche. Un homme monté au faîte des grandeurs répand au loin ses influences salutaires, non parce qu'il est plus lumineux que l'homme de bien qui vit isolément, mais parce que le rayon part d'un lieu plus élevé.

La circonspection dans les actions consiste surtout à respecter l'*honnêteté publique* : c'est un devoir de rigueur que la société impose à tous ses membres.

Vous serez époux un jour, et, en cette qualité, vous aurez sur votre épouse des droits qu'elle ne vous contestera point; mais le temple où on vous les aura donnés n'est pas le lieu où il vous est permis d'en jouir, et les témoins de votre engagement ne doivent par l'être de vos caresses.

Respectez, recherchez la pudeur dans le sexe, et le sexe s'écartera rarement d'une vertu qui répand sur la volupté même le charme le plus attrayant.

Ne confondez pas cependant la pudeur avec la chasteté. La pudeur n'est qu'une vertu de bienséance uniquement fondée sur l'honnêteté publique, et qui peut quelquefois être moins rigoureuse. La chasteté ne souffre aucune atteinte, et c'est là le caractère de la véritable vertu. La sincérité, par exemple, en est une; elle est toujours indispensable.

L'obscurité, la solitude dispensent de la pudeur et ne dispensent pas de la chasteté. Mettez en général au nombre des actions sur lesquelles il convient d'étendre un voile épais toutes celles que l'instinct naturel nous fait dérober au grand jour.

Voilà, mon cher frère, ce que j'avais à vous dire de la prudence. Passons maintenant au second point, où je traiterai de la force. Invoquez pour moi les lumières du Saint-Esprit par un *Veni Creator*, ou, si vous avez plus de confiance dans madame sa belle-mère, dites un *Ave Maria*.

SECOND POINT.

Vous concevez bien, mon cher frère, que je n'entends pas traiter ici de la force du corps. Il n'y a pas plus de vertu à être aussi fort que Samson qu'à être aussi grand que Goliath. La *force* dont j'entends parler est cette noblesse de sentiments qui élève l'âme, et lui fait braver, quand il le faut, le danger, la douleur et l'adversité.

Or, quand faut-il se résoudre à souffrir? c'est lorsque le mal est inévitable ou qu'il peut en résulter un bien réel. Supporter un mal qu'on ne saurait empêcher, c'est *patience*; s'exposer volontairement à souffrir dans l'espoir d'un bien, c'est *courage*.

On peut réduire à quatre classes les peines dont la vie est surchargée et qu'on ne supporte que par la patience : 1° les *maux naturels* auxquels nous assujettit notre organisation physique ; 2° les maux dont une conduite prudente et sage nous aurait garantis, et que j'appellerai *châtiments* ; 3° les maux qui exercent la constance de l'homme de bien, et que j'appellerai *persécutions* ; 4° enfin les *contradictions* que nous fait sans cesse éprouver l'opposition de sentiments, de mœurs et de caractères de ceux avec qui nous vivons.

Les incommodités de l'enfance, les douleurs de l'enfantement, la perte de ceux qui nous sont chers, les infirmités et la mort, voilà, je crois, tous les maux naturels. Les autres sont ou chimériques ou les fruits de l'imprudence, du désordre, de la mollesse ou de l'intempérance.

De tous les maux naturels il n'en est que deux qui exigent quelque fermeté d'âme, la mort des personnes qui nous sont chères et la nôtre. Il ne faut, pour combattre les autres, qu'une vertu commune; peut-être n'en faut-il pas du tout.

Les maux de l'enfance s'oublient promptement, et vouloir persuader la patience à un petit être encore dépourvu de raison serait la chose la plus absurde. D'ailleurs, qu'un enfant soit patient ou non, c'est, je crois, une chose fort indifférente pour l'homme fait.

Les douleurs de l'enfantement sont, dit-on, très-aiguës. Je me persuade qu'elles sont supportables, par l'exemple de tant de veuves qui se remarient, et par celui des bêtes qui les souffrent patiemment.

Je ne trouve pas non plus les vieillards fort à plaindre, parce que leurs sensations s'affaiblissent à mesure que leurs infirmités s'accroissent, et que le plaisir de vivre encore les dédommage des peines de la vie.

Mais perdre un ami, un fils, un père, une épouse chérie, sont des coups violents qui attaquent, qui froissent, qui brisent le cœur, ce foyer de notre sensibilité. C'est contre ces coups qu'il faut rassembler toutes les forces de son âme. Les plaintes, l'impatience seraient une faiblesse qui ne remédierait point à ce que vous souffrez déjà. Savoir souffrir est un pas de plus vers la vertu; se résigner en est un vers la raison. Songez d'ailleurs que les regrets, quelque violents qu'ils soient, vont toujours en faiblissant.

Les maux de la seconde classe, et que j'appelle *châtiments*, sont peut-être aussi des maux naturels, parce que la nature a voulu qu'ils devinssent la peine du dérèglement des mœurs. Tels sont la perte des forces et de la santé que produit l'intempérance, l'indigence qui suit la prodigalité, l'ignominie qui frappe une bassesse.

Tous les vices traînent après eux leur genre de punition. Le tyran qui se fait craindre tremble à chaque instant pour lui-même; le père qui ne réprime pas le désordre de sa maison est puni par l'inconduite de ses enfants; la coquetterie d'une mère passe dans le sang de sa fille, et sa honte future rejaillira sur elle; celui qui trompe les hommes n'échappe point à sa conscience et ses remords sont ses bourreaux.

Les amis de la vertu sont exposés aux *persécutions* : elles sont inévitables; ils doivent les attendre. Les richesses, les honneurs, les grands emplois, ne sont pas la dot de la vertu; c'est une vierge orpheline, abandonnée, méconnue et sans dot.

Cependant les gens vicieux, dont le monde fourmille, n'osent pas ouvertement proscrire la vertu; ils ne la combattent que par l'abus des mots ; ils la persécutent en décorant les vices de ses livrées. Ainsi ils nomment imbécillité la droiture et la bonne foi; lâcheté, le pardon des injures; pédantisme, la sage circonspection; le mépris de l'or, folie; la générosité, faiblesse. L'ambition, au contraire, est une noble émulation; la ruse et la perfidie sont de l'industrie et de l'adresse; la duplicité est de la politique; la dissimulation, de la prudence; l'emportement, de la vivacité, et la férocité, bravoure. Leurs éloges sont des outrages; gardez-vous de les mériter : on ne les obtient qu'aux dépens de la probité.

Ils terniront votre gloire par d'indignes calomnies. Applaudissez-vous qu'on ne puisse vous attaquer que par de fausses imputations. Ils vous traduisent devant les tribunaux; la passion guide vos accusateurs et vos juges, on vous condamne injustement. Vaudrait-il mieux que vous fussiez coupable, et votre peine s'adoucirait-elle par le remords?

La véritable force consiste à suivre la vertu sans envisager le péril. Quel qu'il soit, si c'est un mal, il devient nécessaire, puisque vous ne pouvez l'éviter sans vous dégrader. Se lasser de souffrir pour la vertu, c'est approcher bien près du crime.

Ployez votre humeur aux *contradictions*. Autant la nature a répandu de variété sur les visages, autant elle en a mis dans les goûts et les caractères. Il est aussi fou d'exiger que toutes les humeurs se conforment à la vôtre qu'il le serait de prétendre que tous les hommes prissent vos traits.

On n'imagine pas combien est borné le nombre de ceux qui s'étudient eux-mêmes et travaillent à devenir meilleurs. On se pardonne tout, on ne passe rien aux autres; on voudrait réformer le genre humain, et on s'excepte de la réforme.

Quand tous les hommes aimeraient également la vertu, ils ne laisseraient pas de différer sur bien des points. Ils ne se copieraient pas dans les choses indifférentes, et en effet rien ne les y oblige. Supposons donc une société de gens de bien; ils exerceront mutuellement leur patience. L'esprit fin et pénétrant supportera difficilement l'homme lourd et pesant; la gaîté ne sympathisera pas avec la mélancolie, ni la vivacité avec la lenteur.

Vous êtes loin d'être parfait; supportez donc les imperfections des autres ou renoncez à leur indulgence. Fussiez-vous sans défauts, vous n'auriez pas le droit d'insulter à ceux qui en ont : ce serait simplement une raison de les plaindre davantage.

Vous avez vu, mon cher frère, la nécessité de la patience; passons maintenant à l'utilité du *courage*.

J'appelle *courage* cette vigueur de l'âme qui fait exécuter des choses qui paraissent impossibles à des cœurs pusillanimes. Les obstacles sont en nous ou nous sont étrangers : de là deux espèces de courage. L'un nous rend forts contre nous-mêmes, nous apprend à nous vaincre, et se nomme *grandeur d'âme;* l'autre agit au dehors, renverse les obstacles, les barrières, et se nomme *héroïsme*.

La *grandeur d'âme* ne consiste pas à négliger ses propres intérêts, mais à ne désirer que des biens solides et vrais. L'honnête homme a pour la félicité la même ardeur que le méchant; mais il connaît mieux les routes qui y conduisent. Si, sans blesser la pureté de ses mœurs et la paix de sa conscience, qu'il met au-dessus de tout, il peut se procurer une vie aisée et tranquille, il la préférera sans doute à une existence accompagnée de revers, de vexations, d'opprobres et de souffrances; mais donnez-lui le choix d'une action vertueuse qui ruine sa fortune et d'une action lucrative qui ruine sa vertu, son choix est fait : il n'hésitera point; il a de la grandeur d'âme.

La conformité de goût, d'esprit et de caractère eût établi une union inaltérable entre lui et une femme qui a disposé de sa main. Il l'aime cependant, et, s'il continue de la voir, il l'aimera davantage et deviendra faible. Il n'a qu'un moyen de prévenir sa chute, moyen violent, pénible : c'est la fuite, et il s'y décide, parce qu'il a de la grandeur d'âme.

Il est dépositaire d'une riche succession, qu'un oncle, dont il se croyait l'héritier, le charge en mourant de remettre à un fils que la loi ne reconnaît point. S'il remet le dépôt, il est réduit à l'indigence; s'il le garde, on l'ignorera; mais il le saura, lui, et il fait son devoir parce qu'il a de la grandeur d'âme.

Attaché sur un bûcher par des gens qui tuent des hommes sous prétexte de religion, on va le détacher s'il veut trahir ses sentiments et mentir à sa conscience. Ce qu'on exige de lui est pis encore que le mal qu'il va souffrir s'il refuse; il meurt avec sa grandeur d'âme.

L'*héroïsme* tient de très-près à cette dernière vertu. On n'est pas héros avec un cœur bas et rampant; mais l'héroïsme diffère de la simple grandeur d'âme en ce qu'il est accompagné de ces vertus d'éclat qui excitent l'étonnement et l'admiration. Le héros, dans le sens déterminé par l'usage, est un homme *ferme* dans les difficultés, *intrépide* dans les périls et *vaillant* dans les combats.

La fermeté et l'opiniâtreté ont quelques traits de ressemblance. L'opiniâtreté est un entêtement aveugle et soutenu pour un objet frivole ou injuste. Elle est le partage d'un esprit sot ou méchant, ou méchant et sot à la fois, qui croirait sa gloire blessée s'il cédait, lorsqu'on lui prouve qu'il s'égare.

La fermeté, au contraire, est la résolution constante d'un homme sensé, qui persiste dans un dessein juste et utile, en dépit des obstacles qu'il rencontre. L'honneur, la vertu, l'amour du bien public inspirent la fermeté.

L'*intrépidité* est une suite de la fermeté, mais elle en est indépendante. Éprouvée par les dangers et les privations, elle caractérise plus particulièrement le héros. Distinguons-la de la brutalité, qui peut produire les mêmes effets, mais qui ne part pas du même principe. Souvent l'intrépide et le furieux ne diffèrent que par la cause qui les anime. L'un sacrifie sa vie à des richesses idéales, à des honneurs chimériques, à des riens, qui méritent à peine d'être l'objet d'un désir; l'autre, au contraire, connaît le prix de son existence, les charmes du plaisir et les douceurs du repos. Il y renoncera pour affronter la mort si la justice et son devoir l'ordonnent; mais il n'y renoncera qu'à ce prix.

La *vaillance*, qui proprement caractérise le héros, s'assoupit dans la société. Elle s'éveille sur les théâtres sanglants, où le vulgaire a placé l'héroïsme. Il faut la chercher dans les camps, sous des murailles, dans les combats. Voyons si ces triomphateurs, décorés du nom de héros, sont dignes des éloges qu'on leur prodigue.

La valeur est sans doute une vertu d'un grand prix, puisque c'est elle qui exige les plus grands sacrifices.

Un jeune officier, du sein de l'abondance, des ris, des jeux, entend le son de la trompette guerrière; il se lève, il part, il vole aux combats. Amour, plaisirs, vous n'étiez pour lui que des délassements frivoles; vous amusiez ses loisirs, vous ne remplissiez pas son cœur. C'est depuis qu'il vous a quittés qu'il vit dans son élément... Mais est-ce lui que je vois? La poussière, la sueur, le sang, la faim, la soif, les fatigues ont dénaturé ses traits; je ne le reconnais qu'à la vigueur de son bras, au brillant de ses exploits. Tout plie, tout cède à ses coups; la mort a remis dans ses mains ses droits et son arme homicide. Les bataillons ennemis sont d'impuissantes barrières; il les moissonne, il les renverse, ainsi que de faibles épis.

J'en conviendrai, c'est un héros si l'honneur, le devoir, la justice

l'ont armé; mais c'est un monstre odieux si ces flots de sang ne sont versés que pour assouvir son avarice ou son ambition.

Puisque l'homme est méchant, la guerre est nécessaire; mais c'est un mal qu'aucun résultat heureux ne saurait compenser. Fille de la férocité, la guerre n'enfante que forfaits, meurtres, cruautés. Elle déchire le cœur des mères, des épouses, des amantes; elle dépeuple les provinces, ravage les campagnes, réduit les villes en poudre; elle déprave les mœurs, éteint le goût des beaux-arts, et, sur les ruines des vertus sociales, des sciences et des lettres, elle établit la grossièreté, l'ignorance et la barbarie. C'est alors que l'inhumanité brille sous le nom de *bravoure :* on ne connaît plus de vertu que la soif du sang humain.

Le mépris de la vie n'est un mérite en soi qu'autant que le danger qu'on brave mène à une fin bonne et utile. Il est beau de mourir pour défendre sa patrie, son honneur, sa conscience; mais il est honteux de mourir victime de ses passions, de ses desseins ambitieux, de son avidité sordide, de sa fureur vindicative.

Tâchez donc, mon cher frère, de n'être jamais un héros; mais ayez cette force d'esprit qui constitue l'homme ferme, qui donne la vraie grandeur d'âme, qui fait supporter les maux et les persécutions, et passons au troisième point pendant que je suis dans la chaleur de la composition.

TROISIÈME POINT.

J'ai divisé ce discours en quatre parties : de la *prudence*, de la *force*, de la *justice*, de la *tempérance*.

Nous en sommes à la *justice*, qui n'est pas l'objet le moins important de ce discours.

La justice en général est la vertu par laquelle nous rendons à nous et aux autres ce qui est dû à chacun : être juste de cette manière ou vertueux, c'est la même chose.

Les qualités sociales sont fondées sur les liens qui unissent les hommes, l'amour, la subordination, la reconnaissance. La justice se défait de ces liens, qui, loin de la rendre plus active, gênent ou empêchent son action. Ce n'est point par amitié, par bonté, par compassion que nous devons être justes; nous devons l'être, dussions-nous blesser nos plus douces affections, parce que la justice est un droit imprescriptible, sacré, que le dernier des étrangers a le droit de réclamer de nous.

On a distingué jusqu'ici deux sortes de justice, et nous suivrons cette distinction. L'une s'appelle *commutative :* elle est l'arbitre des différends qui s'élèvent de particulier à particulier. L'autre se nomme *distributive :* cette dernière est celle des souverains et des magistrats.

La droiture est la base de la justice commutative. Elle réside dans la *sincérité* en paroles et la *bonne foi* en traités. La sincérité inspire la confiance; la bonne foi la confirme et la maintient.

Si nous avions des âmes dégagées et indépendantes de la matière, l'une lirait au fond de l'autre; la pensée serait visible, la parole inutile, et la sincérité de nécessité absolue; mais lorsque la matière seule peut correspondre à la matière, il faut un organe qui en frappe un autre. La langue est le seul qui puisse remplir cet office; elle est coupable dès qu'elle est infidèle. L'homme faux ne s'excusera point par ces raffinements, ces équivoques, ces subterfuges par lesquels il cherche à composer avec sa conscience. Il mentira lorsqu'il donnera volontairement lieu à autrui de croire vrai ce qu'il sait être faux, ou de croire faux ce qu'il sait être vrai.

La sincérité est d'une obligation si étroite, que nos anciens magistrats paraissaient ne pas douter qu'un accusé ne fût sincère, même contre lui. C'était un usage général de faire affirmer à un accusé, avant de l'interroger, qu'il répondrait selon la vérité. On lui faisait donc l'honneur de supposer qu'il pouvait bien, quoique coupable du crime à lui imputé, être encore assez homme de bien pour déposer contre lui-même, au hasard de perdre ignominieusement la vie, et eût-on fait cette supposition avant que nous fussions redevenus barbares, si l'on n'eût pas jugé que la sincérité est de droit naturel?

Cependant ce serment exigé était une suite d'un principe reconnu, mais dont l'application était fausse. Interroger quelqu'un qui a un intérêt majeur à mentir, c'est lui en fournir l'occasion, et le parjure n'est plus criminel que le mensonge qu'en ce qu'il est plus solennel.

La morale de la plupart des hommes est facile en sincérité. On se permet des mensonges officieux; on ment pour ne pas blesser quelqu'un, pour obliger quelqu'un, pour disculper quelqu'un. On rit des mensonges badins, des historiettes controuvées. Un homme de bien s'amuse comme un autre; mais un homme de bien n'a jamais menti.

La calomnie n'est qu'un mensonge et chacun poursuit un calomniateur. Ce n'est pas qu'on aime la vérité, la sincérité, la probité; c'est qu'on craint d'être à son tour la victime de la calomnie.

Un moyen sûr, et le seul qui soit de ne point calomnier, c'est de ne jamais médire.

Voulez-vous exiger avec raison de la sincérité dans les autres, soyez vous-même sincère et véridique; vous aurez au moins le droit de vous plaindre.

La *bonne foi* n'a pas besoin d'être définie. Elle est sentie par ceux qui en manquent ouvertement : ils voudraient que tous les hommes en eussent pour les tromper plus aisément.

La bonne foi est tellement respectable que le fripon le plus avéré n'ose la décrier. Il ne s'écarterait pas d'elle si son misérable intérêt ne l'en détachait.

Ainsi des ministres imposteurs d'idoles muettes et sans vie ont forgé des mystères, des prodiges, ont imaginé des indulgences, des dispenses, des expiations achetées à prix d'argent.

Ainsi l'amant adultère proteste à la femme qu'il convoite que la sainteté du mariage est chimérique, et persuade à la sienne que ce nœud est sacré.

Ainsi le voleur public rejette devant ses juges ses attentats sur l'excès de sa misère, et il sait que le travail l'en eût garanti.

Ainsi le marchand qui laisse un faux jour pratiqué à son magasin pour me cacher les défauts de sa marchandise ne croit point blesser la bonne foi; il ne m'oblige point à acheter.

Ainsi mon procureur désintéressé n'exige que le payement de ses écritures. Il ne passe en compte ni ses démarches, ni ses soins. A-t-il de la bonne foi s'il a écrit trois fois plus qu'il ne fallait écrire?

La manière de violer la bonne foi dont on rougit le moins, c'est d'emprunter et de ne pas rendre. Aujourd'hui on entend dire de tous côtés qu'on n'est pas fripon pour devoir. On ne vole pas seulement en prenant le bien d'autrui; on vole en le retenant.

Un débiteur ne possède en propre que l'excédant de ses dettes : ce qu'il consomme au delà, il le vole à ses créanciers. L'humanité lui permet de vivre, mais rien de plus, encore est-ce à condition qu'il travaillera sincèrement à se libérer.

La *justice distributive* est de première nécessité, parce que les quatre cinquièmes des hommes sont des fripons. C'est une digue qu'il a fallu opposer à leur rapacité, et qui serait inutile s'ils étaient équitables; mais la préférence qu'ils donnent à l'utile sur l'honnête est la source de tant de procès injustes et de tant de forfaits!

Il a donc fallu, pour prévenir l'horrible confusion qui aurait agité et dissous la société, remonter aux lois éternelles de la justice, peser les contestations et punir les attentats.

Ce droit magnifique de distribuer la justice à tous a été déféré à ceux d'entre les hommes qui avaient sur les autres une prééminence acquise et reconnue. La justice distributive a dû, dans les premiers temps, être l'apanage des souverains.

Plus chargés d'affaires à mesure que leur domination s'est plus étendue, ces souverains ont été forcés de remettre une partie de leurs droits entre les mains de magistrats subalternes, qu'ils ont investis d'une portion de leur autorité. Où les charges sont vénales, l'incapacité ralentit l'action de la justice ou commet des erreurs; où les juges sont salariés, on ne peut exiger que leur présence. Ils écoutent ou non, comprennent ou non, leur vacation est gagnée.

Ceux-là jugeraient bien qui, ne désirant rien du côté de la fortune, accepteraient des fonctions pénibles par le seul désir d'être utiles aux hommes. Si on ouvrait cette carrière à la plus noble émulation, se présenterait-il des candidats? J'en doute.

Quels que soient vos juges, respectez-les : ils sont vos arbitres. Sans eux, les crimes qui affligent la société se multiplieraient d'une manière effrayante. Ils ne font pas tout le bien qu'ils peuvent. Tenez-leur compte de celui qu'ils opèrent, car peut-être en feriez-vous moins qu'eux.

Quelque vicieux que soient les liens qui unissent les membres d'une même société, gardez-vous de rien faire, de rien dire qui tende à les rompre. Le temps peut amener des changements heureux, parce qu'ils seront imperceptibles. La précipitation, en ce cas, ne produit que le chaos.

Supportez l'injustice qui vous frappera, et n'oubliez jamais qu'elle ne vous dispense pas d'être juste envers les autres.

Vous trouvez mon discours un peu long, mon cher frère; ne vous impatientez pas. J'en viens à mon quatrième point; mais redoublez d'attention, je vais vous parler des vertus que sans doute vous pratiquez le moins.

QUATRIÈME POINT.

La *tempérance*, dans son acception vague et générale, est la sage modération qui fixe dans de justes bornes nos désirs, nos sentiments, nos passions. Pour ne pas trop m'étendre, je lui donnerai ici une signification plus bornée; je la considérerai comme un frein qui contient nos penchants corporels, et qui, nous faisant éviter les excès opposés, rend ces penchants non-seulement innocents, mais utiles.

Les principaux vices que réprime la tempérance sont l'incontinence et la gourmandise. Les autres dérivent tous de l'une ou l'autre de ces deux sources, et, par conséquent, les deux bases de la tempérance sont la *chasteté* et la *sobriété*.

La chasteté ne doit pas être confondue avec la continence. On peut être chaste sans être continent, comme on peut être continent sans être chaste. La pensée seule fait perdre la chasteté, et ne suffit pas pour enfreindre la continence. Tous les hommes, sans exception, doivent être chastes; nul n'est obligé d'être continent.

La continence consiste à s'abstenir des plaisirs de l'amour; la chasteté, à ne jouir de ces plaisirs qu'autant que la loi naturelle le permet, et de la manière qu'elle le permet. La continence, bien que volontaire, n'a rien d'estimable en elle-même; qualité inutile ou nuisible à la société, elle mérite plutôt le blâme que l'éloge.

Quiconque est conformé de manière à pouvoir procréer son semblable a le droit de le faire, et le doit. Voilà la voix de la nature, et la nature est au-dessus des institutions, ou des motifs particuliers qui semblent devoir lui imposer silence.

Il n'est donc pas de raisons qui obligent à une continence perpétuelle. Il en est qui la rendent utile, mais pour un temps. Je m'explique. Il est de droit naturel que chacun puisse disposer du bien qui lui appartient en propre; cependant la prudence veut qu'un mineur, un furieux soient privés de l'exercice de ce droit, dont ils abuseraient infailliblement. Ainsi quoique le commerce entre les deux sexes soit naturel, il est des circonstances où il peut être légitimement suspendu.

Il est bien, par exemple, qu'un enfant qui n'a pas encore le jugement formé ne puisse, sans l'aveu de ses parents, contracter un engagement sérieux; il y aurait au contraire de l'inhumanité à l'abandonner à la témérité et à l'inconsidération naturelles à son âge; mais la continence est toujours un devoir pour lui.

Une jeune personne sous la tutelle d'un père avare attend patiemment que son tuteur veuille bien lui remettre le bien de sa mère. Un jeune homme aimable se présente; sa tendresse et ses soins lui méritent le cœur de l'objet qu'il aime. Sa fortune et son rang ne permettent pas de douter que ses vues honorables ne soient encouragées par le tuteur. Il parle, il est refusé. Le père ne déclare pas le motif de son refus : on devine aisément qu'il est dicté par l'avarice. Il prie le jeune homme de cesser ses assiduités, et la difficulté de se voir ajoute, selon l'usage, à l'ardeur des jeunes amants. Ils prennent un parti qu'ils croient immanquable pour arracher le consentement du père. Ce moyen ne réussit pas auprès de lui. Dût l'ignominie de sa fille rejaillir sur lui-même, ce père s'emporte, éclate, et la condamne au repentir et aux pleurs.

Auquel imputerons-nous le tort de cette scène scandaleuse? A tous trois sans doute. Un père dur et injuste, un amant qui séduit sa maîtresse, une fille qui méprise l'autorité paternelle, sont également coupables.

L'union de deux amants n'exige pas, me dira-t-on, ce vain cérémonial auquel on les assujettit. La loi naturelle ne veut que le consentement libre des parties, et je conviens de la vérité du principe; mais la simplicité même de cette loi a autorisé les législateurs à régler par des lois positives la solennité des mariages. Elles n'obligent, à la vérité, que comme lois de police; mais les lois de police obligent tous les membres d'un Etat.

Vous sentirez la nécessité de celles-ci, si vous réfléchissez combien il importe à la société que le mariage soit un lien durable. C'est dans l'amour conjugal que la tendresse paternelle et maternelle prend sa source; c'est cette tendresse qui assure l'existence, l'éducation, le bien-être futur des enfants. Que deviendraient-ils, privés de ces secours, et qui les leur offrirait si le mariage n'était qu'un engagement passager? Les lois positives, en déterminant la solennité des mariages, secondent la loi naturelle en assurant sa durée. Le rendre plus authentique, c'est le rendre plus difficile à dissoudre. On rompt aisément un engagement secret et furtif; mais quelle force n'acquiert pas un nœud contracté devant des témoins respectables, cimenté par la puissance paternelle et consacré par les lois de l'Etat!

Cependant deux jeunes gens, maîtres de leurs actions, vivent ensemble sans tenir l'un à l'autre par d'autres liens que ceux d'un amour constant. La possibilité d'une rupture les alarme sans cesse, et de cette crainte que tempère la certitude d'être aimé naissent ces égards mutuels, ces soins, ces complaisances qui alimentent leur amour. Libres de se séparer, ils n'en sont que plus unis. Ce qui est volontaire ne coûte rien; mais le plaisir même fatigue lorsqu'il est un devoir.

Je conviens sans difficulté que l'union de ces amants n'a rien qui blesse la nature. C'est ainsi sans doute que se formaient les engagements des premiers âges. Les amants consentaient à se prendre pour époux; ils agissaient en conséquence et ils l'étaient en effet; mais aujourd'hui que toutes les nations attachent par considération d'état une infamie à ces sortes d'unions, comment, si vous joignez l'estime à l'amour, proposerez-vous à l'objet qui vous inspire une association qui le déshonore? De quel front profiterez-vous de la loi qui vous autorise à reconnaître vos enfants naturels, lorsqu'il faudra déclarer devant une assemblée de magistrats que leur mère et vous vivez dans le libertinage?

Mais combien sont plus coupables encore ces voluptueux inconstants qui n'aiment que pour jouir, et qui cessent d'aimer quand ils ont joui; qui, semblables aux animaux, méconnaissent l'objet qui concourait à leurs plaisirs et les fruits qui en résultent! La nature, quelque indulgente qu'elle soit, proscrit de semblables feux. Les unions qu'elle forme ont une postérité pour objet, et c'est ce que ces libertins décidés craignent et évitent.

Quelque inexcusable que soit ce honteux libertinage, ce n'est encore qu'un léger égarement, comparé à l'adultère. A l'excès d'incontinence et de lubricité, qu'il a de commun avec les autres vices qui blessent la chasteté, l'adultère ajoute l'injustice, le parjure et la perfidie.

L'épouse adultère est parjure en ce qu'elle viole la foi jurée; injuste en ce qu'elle donne ou s'expose à donner à son époux des enfants étrangers qui dépouilleront les enfants légitimes; perfide en ce qu'elle masque son impudicité, qu'elle entretient la confiance par des caresses feintes, dont l'air de vérité prouve une longue étude de la dissimulation et la corruption la plus profonde.

Et son complice, croyez-vous que je l'excuse? Non. Cette femme fût peut-être restée vertueuse si elle n'eût pas trouvé un suborneur; mais eût-elle été elle-même la corruptrice, le compagnon de ses désordres est criminel comme elle, car c'est commettre un crime que d'y concourir.

Cependant par une inconcevable perversité, l'adultère passe communément pour une galanterie excusable. Un tas de gens sans mœurs en font gloire loin d'en rougir, et les gens sans mœurs pullulant, dominant dans la société, on les écoute, on leur applaudit. Mais les brigands se glorifient aussi de leurs forfaits, et lorsqu'il est question de prononcer sur l'énormité d'un crime, est-ce donc le criminel même qu'il convient de consulter?

La *sobriété* consiste dans l'usage modéré des aliments et dans le bon usage des richesses; celui-ci est au moral ce que le premier est au physique : de l'un dépend la conservation de la santé, de l'autre la conservation de la vertu.

Pour inspirer aux jeunes Lacédémoniens le goût de la sobriété, on amenait devant eux des esclaves qu'on avait exprès enivrés, et ce honteux abrutissement dont l'ivresse est accompagnée faisait sur des organes neufs une impression profonde. On n'est plus réduit à se servir de ce moyen bizarre. Beaucoup de nos concitoyens de toute espèce et de tout état prennent très-volontiers le rôle des esclaves de Sparte. Vous les voyez, énervés, débiles, perclus, passer leur vie à boire et à dormir. Vous les rencontrez sans connaissance, sans pouls, meurtris, livides et sanglants, les jambes fléchissantes, les bras sans action, et ces leçons vivantes sont sans effet, parce qu'elles sont trop fréquentes.

La nature a déterminé la quantité d'aliments que nous devons prendre. Aller au delà, c'est altérer sa santé, c'est abréger sa vie et se détruire volontairement, c'est enfreindre la loi naturelle qui veut que nous nous conservions.

La sobriété, ainsi que toute autre vertu, tient un milieu entre les deux extrémités opposées. Détruire son tempérament par des abstinences outrées est aussi condamnable qu'abréger ses jours par l'excès de la bonne chère. Celui qui prend un poison lent est-il moins homicide que le frénétique qui se poignarde? et si vous condamnez l'un, pourquoi ferez-vous grâce à l'autre?

La *sobriété dans l'usage des richesses* n'est pas plus commune que la première, mais l'abus est moins sensible en ce qu'il n'altère pas l'extérieur d'une manière frappante; il est plus cruel peut-être dans ses effets.

Des différentes classes d'hommes riches, la plus raisonnable est composée de ceux qui, de père en fils, ont toujours maintenu leur aisance, et savent à peine s'il est quelqu'un qui manque du nécessaire. A la vérité, ils sont ordinairement insensibles à la misère d'autrui; mais c'est le seul reproche qu'on puisse leur faire, car enfin ce n'est pas un crime que d'être riche.

Ceux que la fortune change le plus sont les nouveaux enrichis, qui semblent porter sur leur front le montant des sommes qu'ils possèdent. Leur fierté, leur hauteur, leur arrogance augmentent avec leurs richesses. Ce qui peut consoler l'honnête homme de leur impertinence, c'est que ces fortunes faites si rapidement fondent avec autant de rapidité.

Pour accumuler et dissiper des richesses immenses, il ne faut que deux générations : le père amasse, le fils dépense, voilà le cours ordinaire des choses. C'est là ce qui facilite le commerce, ce qui fait circuler le bien des familles.

Souvent on se croit économe parce qu'on n'est pas précisément prodigue; on ne se reproche pas ses dépenses frivoles, parce qu'elles n'excèdent pas le revenu et que le fonds reste intact. Soulager les malheureux n'est pas considéré comme un devoir, on ignore même que ce puisse être un plaisir.

Par quelle fatalité est-on moins disposé à secourir l'indigence, selon qu'on en est plus éloigné par sa fortune? Les indigents obtiennent plus des êtres presque aussi indigents qu'eux que des riches. Il semble qu'on ne compatisse qu'aux maux qu'on éprouve en partie. Je dis en partie, car un homme accablé de misère épuise sur lui-même toute sa sensibilité, et l'excès du malheur rend aussi incapable de commisération que le comble de la prospérité.

On appelle dans le monde se faire honneur de son bien, tenir une table splendide, avoir un hôtel, des meubles précieux, des bijoux de prix, un domestique nombreux, de brillants équipages, se livrer enfin aux jouissances du luxe autant qu'on le peut sans déranger sa fortune. J'appelle, moi, se faire honneur de son bien, en user en homme sage, et surtout en homme bienfaisant.

Tels sont, mon cher frère, les résultats de mes réflexions sur la sagesse et sur les vertus isolées dont le rapprochement la constitue. Puissiez-vous profiter de cette leçon, que je crois salutaire dans toutes ses parties! c'est ce que je vous souhaite au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Amen.

Trufaldin arriva à Saragosse sans s'en apercevoir. Il répétait sur la route les parties de son discours qui devaient faire le plus d'effet sur son pupille; il essayait les intonations les plus nobles et non les plus vraies, et le temps passe vite pour un auteur que l'amour-propre enivre de ses fumées.

Trufaldin descend à un superbe palais que lui indique son guide, et lui, qui entendait parfaitement la sagesse par divisions et subdivisions, ne concevait pas qu'on pût, sans une obole, se loger aussi magnifiquement. Il entre, il est arrêté à chaque pas par des valets qui se multiplient de chambre en chambre, et il ne concevait pas qu'on pût se charger de nourrir tant de monde sans avoir pour soi-même des moyens d'existence. Il arrive à la salle où Mendoce badinait avec une jeune esclave more, jolie comme les Amours, et il ne concevait pas comment on achète une jolie femme qu'on peut être forcé de revendre le lendemain.

C'est que Trufaldin n'avait pas une idée à lui, que sa fibre la plus heureusement organisée était celle qui fournit à l'action que nous appelons *mémoire;* que sa mémoire lui persuadait, ainsi qu'à tous les compilateurs, qu'il avait beaucoup d'esprit, et qu'il en avait aussi peu que d'usage du monde qui expliquait ce qu'il voyait.

Mendoce reconnut d'abord le complaisant de son enfance et son indulgent instituteur; sa présence lui rappela mille souvenirs, d'autant plus agréables qu'ils étaient innocents. Il laissa sa Moresque, se leva, et vint avec cordialité jeter ses bras au cou de Trufaldin. Trufaldin, qui s'était préparé à jouer le maître d'école, ne pouvait se prêter à des caresses qui ne s'accordaient pas avec la sévérité d'un sermonneur. Il écarta doucement Mendoce de la main, arrangea sa jaquette, sa cravate et sa moustache, toussa, cracha et commença.

A peine eut-il articulé ces mots : *Semblable à l'enfant prodigue, vous avez fait, mon très cher frère...* à peine eut-il débité cette phrase, que la jolie esclave more éclata de rire; ses filles suivantes rirent, ses valets rirent, et Mendoce, prenant Trufaldin par un bras et lui faisant faire une pirouette, rit à son tour et s'écria : — Que vient me conter ce vieux roquentin! — Je puis être un vieux roquentin, seigneur Mendoce, ce qui n'empêchera pas que mon discours en quatre parties ne soit très-raisonnable. — Garde tes prônes pour les prédicateurs qui voudront te les acheter. Je ne connais qu'une morale, jouir de la vie; qu'une occupation, jouir de la vie; qu'une chose utile, jouir de la vie. — Mais, mon très-cher fils, on se damne avec tout cela. — Qui te l'a dit? — L'Ecriture. — Qui l'a écrite? — Des hommes. — Et pourquoi ces hommes auraient-ils plutôt raison que moi? Mon cher Trufaldin, j'ai un estomac pour digérer, des jambes pour courir, un cœur pour aimer et une imagination vive pour tout saisir, tout caresser. — Ah, mon cher frère! semblable à l'enfant prodigue.... — Hé, va te promener, avec ton enfant prodigue; tu n'as pas fait soixante milles pour me parler uniquement de l'enfant prodigue. Au fait, que viens-tu faire à Saragosse? — Payer vos dettes, méchant enfant que vous êtes. — Payer mes dettes! Ah! cela vaut bien mieux qu'un sermon. Un temps viendra sans doute où il sera du bon ton de ne les pas payer, mais ce temps est éloigné encore; il faut plier sous les préjugés du siècle où l'on vit. Vite, qu'on assemble mes créanciers.

Ce mot fait un effet plus prompt que le tocsin. En cinq minutes les créanciers se rassemblent; on examine, on conteste leurs titres, on caresse les uns, on intimide les autres; on gagne un quart sur le tout, et les créanciers gagnent moitié sur le reste.

Mendoce avait pris les fonds des mains de Trufaldin; il avait payé lui-même, il avait serré le surplus. Sa jolie Moresque s'applaudissait d'avoir de l'or à dissiper; Mendoce était enchanté de pouvoir faire de nouvelles folies, et Trufaldin ne concevait rien à une joie qui lui paraissait sans fondement.

Exact à remplir les missions dont le chargeait son suzerain et maître le comte d'Aran, il tira de son sein la lettre qui était autrement énergique que le sermon, et qu'il était impossible de ne pas lire, comme on avait refusé d'écouter l'autre. Il la présenta respectueusement à Mendoce. — Ah, ah! mon père m'écrit, je le croyais brouillé avec moi; voyons ce qu'il me mande : Vous vous êtes conduit comme un insensé.... J'en conviens. Je dois mettre ordre à vos déportements.... Hé, de quelle manière? Je me gêne pour payer vos dettes... C'est bien paternel, assurément. Mais vous partirez sur l'heure... Pour aller où? Vous suivrez Trufaldin... Cela n'est pas sûr. Il vous ramènera dans mon château... L'agréable séjour! Et du consentement de votre mère... Ah, ah! à quoi ma mère a-t-elle donc consenti? Je vous enfermerai dans la tour du Nord... Diable! Où vous resterez le temps nécessaire pour reconnaître vos erreurs, et malheur à vous si vous vous permettez de nouveaux écarts lorsque mon indulgence vous aura rendu la liberté! — Oh! bien certainement, je ne partirai pas. — Mais, mon cher seigneur, la docilité filiale... — N'exige pas que je me constitue prisonnier. — Mais votre père le veut ainsi. — Mon père a tort de le vouloir ainsi. — Mais... — Trufaldin, tu m'ennuies. — Semblable à l'enfant prodigue... — Vas-tu recommencer? — Non, je renonce, puisque vous ne voulez pas m'entendre, aux applaudissements que vous m'eussiez prodigués si vous m'eussiez entendu : je vais vous parler raison. Vous dépendez de votre père; partez, puisqu'il le veut. — Je ne partirai pas. — Hé! que ferez-vous ici? De nouvelles dettes? Je suis chargé de vous ôter le crédit. — C'est égal, je ne partirai pas. — Hé, de quoi vivrez-vous? — Je n'en sais rien. — Flétrirez-vous la noblesse de votre origine en escroquant le tiers et le quart? — Trufaldin! — Supporterez-vous la misère, vous qui avez l'habitude du superflu? — Peut-être. — Consentirez-vous à tenir votre existence de la générosité de vos égaux? — Jamais. Quelle horreur! — Partons donc. — Pour la tourd du Nord? — Vous y aurez le grand nécessaire, et j'y adoucirai votre sort en trichant un peu votre papa et en vous administrant les secours spirituels, si nécessaires aux malheureux. Semblable à l'enfant prodigue, vous avez fait, mon très-cher frère... — Trufaldin, je vais t'assommer. — Je me tais, monseigneur.

Trufaldin se retire dans un coin, tremblant, selon sa coutume ordinaire. Mendoce délibère cinq minutes avec sa Silvia, et Silvia, qui est attachée à Mendoce autant par inclination que par intérêt, Silvia, qui jouit d'une sorte de considération à Saragosse, parce que les époux, les pères, les amants lui doivent quinze jours de repos, Silvia opine pour le départ, parce que le prêtre-roi a des obligations au comte d'Aran, et qu'il pourrait fort bien sacrifier le fils par égard pour le père.

Où ira-t-on? On n'en sait rien. De quoi vivra-t-on? On ne s'en inquiète guère. On congédie les valets, les servantes; on vend son mobilier, on fait ses ballots, on ordonne au palefrenier qui reste de bâter trois mules, et on se dispose à sortir gaiement de Saragosse. Qu'a-t-on à craindre? on a de l'argent pour trois mois si on veut vivre économiquement, et trois mois sont un siècle dont on ne peut atteindre le terme.

Trufaldin, présent à ces arrangements, ne manqua pas de citer le passage de son discours qui avait un rapport direct à la circonstance. — Combien sont coupables les voluptueux inconstants qui n'aiment que pour jouir, et qui cessent d'aimer quand la jouissance a amené la satiété... — Pour la seconde et dernière fois, tais-toi, faquin; je veux courir les champs. — Je les courrai avec vous. — Pour instruire mon père? — Pour vous empêcher de faire des sottises majeures. — Tu te crois donc bien sûr de ton ascendant? — Pour vous aider au moins, vous consoler quand vous les aurez faites. — A la bonne heure. — Pour vous servir, puisque vous avez renvoyé vos valets. — Soit. — Je me perds dans l'esprit du comte d'Aran. — C'est clair. — Mais il viendra un temps où vous pourrez me dédommager de mes sacrifices... — Je n'y manquerai pas. En attendant, si mon père, instruit par d'autres ou par toi, envoie ses hommes d'armes sur mes traces, avant qu'ils s'assurent, de ma personne je t'ouvre le crâne de ma hache, et tu iras prêcher chez les morts. Voilà le traité que je te propose, accepte-le si tu veux.

Trufaldin accepta sans balancer, non qu'il eût envie d'observer le traité dans tous ses points, mais il était timoré et incapable de s'opposer ouvertement aux projets de l'étourdi et fougueux Mendoce. Or, puisque le jeune homme partait, que pouvait-il faire de mieux que de le suivre? Il est certain que ses remontrances pouvaient être utiles, et qu'au moins le comte d'Aran aurait quelquefois des nouvelles de son fils. Trufaldin, en paraissant se détacher des intérêts du père, n'avait voulu que s'assurer la confiance du jeune homme. Cependant la menace d'être envoyé prêcher les morts avait opéré quelques changements dans ses idées. Il écrivit en cachette une belle lettre au papa, où il lui prouvait par divisions et par subdivisions que les voyages formeraient bien autant son fils que le séjour de la tour du Nord; que la misère qu'il éprouverait sans doute ferait plus d'effet que ce qu'on pouvait lui dire de plus beau sur l'économie; que, las de souffrir, il soupirerait pour la maison paternelle, et se croirait enfin trop heureux d'y rentrer; et pour éviter que l'apparition subite des hommes d'armes n'autorisât Mendoce à jouer de la hache, Trufaldin se garda de donner aucun renseignement sur le chemin que prendrait le jeune homme. Ayant accordé ainsi sa sûreté personnelle avec son devoir, il attendit l'occasion de faire remettre son épître.

Quand il fut sorti de Saragosse, et un peu avancé dans la campagne, Trufaldin essaya indirectement une dernière tentative. — L'affreux pays! — Superbe, Trufaldin. — Superbe! des rochers, des ronces, des précipices, des torrents! — Rien de pittoresque comme cela. — Arrêtés à chaque pas... — Cela exerce la patience. — Accablés de fatigue... — L'exercice fortifie le corps. — Et la signora, comment supportera-t-elle cela?... — L'amour fait tout supporter. — Et quand il s'éteint? — On se quitte. — Allons, dit Trufaldin entre ses dents, je ne ferai jamais rien de cet homme-là, il se moque de tout.

Comme on marchait à l'aventure, on se trouva bientôt dans des bois tellement fourrés, qu'on n'avançait plus qu'en coupant ou en arrachant les broussailles dans lesquelles les mules entraient jusqu'au ventre. — Vous avez beau dire, dit Trufaldin, jamais vous ne vous accommoderez de ce genre de vie-là. — Vie délicieuse. — Fastidieuse, périlleuse, calamiteuse. — Des entreprises hardies, des aventures piquantes, des plaisirs variés, les plus heureux souvenirs... — Ils seront beaux, nos souvenirs! Des dangers, des combats, des gourmades; un jour couchés sur la dure... — Le lendemain sur le duvet. — Chassés d'un côté. — Accueillis de l'autre. — Ici un mari jaloux. — On le brave. — Plus loin des Mores à pourfendre. — Oh! rien n'est gai comme cela. — Je veux que le diable m'emporte si je vois là rien de plaisant. — Je n'y vois rien que d'enchanteur. — Ah çà! écoutez donc, les chevaliers errants déjeunent quelquefois. — Et font déjeuner leurs dames, et n'oublient pas leurs écuyers.

Aussitôt Mendoce étale sur l'herbe des provisions assez copieuses; et comme on oublie assez facilement les distinctions au sein d'une nature sauvage, le palefrenier, le précepteur, le chevalier et la dame s'asseyent sans façon autour d'une cuisse de chevreuil, et n'en laissèrent

que les os. En mangeant et en digérant, Trufaldin faisait de nouvelles réflexions; il pensait que le nom d'*Aran* était tellement connu dans le royaume d'Aragon, que le vieux comte serait tôt ou tard informé des lieux où son cher fils faisait le vagabond, qu'il ne manquerait pas de mettre des hommes d'armes à sa poursuite, et que lui, innocent envers Mendoce, n'en serait pas moins exposé au tranchant de sa hache. Or, comme le sentiment de sa conservation est celui qui agit le plus fortement sur un poltron, Trufaldin reprit la parole : — Il me vient une idée. — Et laquelle? — Vous ne voulez pas retourner au château? — J'ai pris mon parti, et certainement je n'en changerai pas. — Vous ne voulez pas non plus être obligé de batailler avec les soldats du comte? — Ce serait ma dernière ressource. — Hé bien! il faut changer de nom. — Tu pourrais bien avoir raison. — Vous serez un jeune chevalier échappé des fers des Sarrasins. — Des Sarrasins! — Oui, du romanesque; cela frappe l'esprit, cela intéresse. — A la bonne heure. — Il ne s'agit plus que de trouver un nom prépondérant, un nom qui en impose... Almanzor, par exemple. — Almanzor, soit. Et toi? — Oh! je veux continuer de me nommer Trufaldin; ce nom-là n'est ni fameux, ni connu. Mon habit est moitié ecclésiastique, moitié séculier; je serai votre chapelain. Et la signora Silvia, qu'en ferons nous? — Hé parbleu! ce sera la belle Roxane, la sultane favorite du soudan d'Egypte, qui aura favorisé mon évasion, et que j'aurai épousée par reconnaissance. Ainsi, nous pourrons coucher ensemble sans scandaliser personne; et le plaisir de faire un roman, de tromper la bonne foi des uns, de mettre en défaut la finesse des autres! oh! cela sera charmant, délicieux!

On remballe les dames-jeannes, les petits couteaux et les fourchettes de fer, on remonte sur les mules, et le palefrenier en avant continue d'ouvrir le passage la hache à la main. La journée se passe gaiement. Vers le soir, on découvre un ermitage bâti sur le haut d'un rocher; et on se décide à demander le couvert au saint ermite, et à partager avec lui ce qu'on a encore de provisions. On tourne autour de la roche, on découvre un étroit sentier taillé dans la pierre, on y fait grimper les mules, au hasard de rouler avec elles dans les précipices. Fait-on un faux pas, on rit. La sultane est-elle obligée de s'accrocher, pour avancer, à la jaquette de Trufaldin, on rit. Reculent-ils six pas après en avoir fait péniblement deux, on rit. On arrive, excédé de fatigue, hors d'haleine, trempé de sueur, à la porte du bon ermite, et on y arrive en riant. La belle chose que l'insouciance!

Le bon ermite était à genoux devant une image de saint Pacôme, il détourna un peu la tête à l'arrivée des bruyants voyageurs, il leur fit un signe léger de la main, et continua sa prière. — Voyez, disait Trufaldin, ce que c'est que l'amour du devoir, rien ne détourne ce saint homme du sien, ni la beauté de la sultane, ni votre habit doré, ni ma mine vénérable. Prenez exemple et profitez, seigneur Almanzor.

Le seigneur Almanzor tourne le dos au prédicateur, qui, pour passer le temps, se met à prier avec l'ermite; il prend la main de la belle Roxane, parcourt avec elle l'ermitage, et fait en deux minutes l'inventaire des lieux. Une tête de mort sur un prie-Dieu, un grand crucifix pendu au mur, un grabat assez propre d'ailleurs et où on peut fort bien coucher deux; plus, un jardin garni d'assez beaux fruits, au fond duquel est une petite grotte où on a juché l'image de la Vierge, et derrière laquelle sont placés au frais le lait, le beurre, les œufs, et quelques outres pleines d'un vin vieux, destiné sans doute à fortifier l'estomac du vieillard.

Il s'avançait vers Almanzor et Roxane d'un air serein et calme, lorsqu'ils sortirent de la grotte : — Vous cherchez un asile, leur dit-il, et j'ai bien peu à vous offrir; disposez de l'offrande de la pauvreté pénitente : Dieu me récompensera demain, il ne laissera pas manquer son serviteur. — Voyez, disait Trufaldin, ce que c'est que l'amour de l'humanité; vous n'avez jamais fait part aux malheureux de votre superflu, et le saint homme se prive pour vous du nécessaire. Prenez exemple et profitez... Et pour passer le temps, il fit un tour de jardin et cueillit les plus beaux fruits.

Mendoce remercie poliment l'anachorète; et comme il sent que ses provisions pourront lui être nécessaires le lendemain, il accepte avec cordialité ce qu'on lui offre avec franchise. Le lait, le beurre, les œufs, les plus beaux fruits, le meilleur vin passent de main en main, et arrivent en un clin d'œil à l'oratoire où on avait pratiqué une petite cheminée. La sultane du soudan d'Egypte prend une mauvaise poêle, et la nettoie; Mendoce casse les œufs, Trufaldin ramasse des brins de bois sec et fait du feu, l'ermite conduit le palefrenier et les mules à un endroit écarté où la roche forme un toit naturel, ils déchargent des ballots, et leur donnent ce qui reste d'orge à l'ermitage.

Quand l'anachorète rentre, le souper se trouve prêt; chacun se dispose à y faire fête. Mendoce invite son hôte à partager un festin dont il fait seul les frais : — C'est jour de jeûne, répond l'ermite, je resterai près de vous, et en vous regardant manger je me mortifierai davantage. — Voyez, disait Trufaldin, comme l'homme de bien est toujours maître de lui-même. Le bon frère n'a rien pris depuis dîner, demain les fidèles ne lui apporteront rien peut-être, et il remplit ses obligations sans rien prévoir que le témoignage d'une conscience pure. Prenez exemple et profitez... Et, pour passer le temps, Trufaldin se mit à manger comme deux, et à boire à l'avenant.

Les autres, qui avaient aussi bon appétit, expédièrent promptement les provisions de l'ermite. Ce ne fut pas cependant sans s'interrompre quelquefois pour répondre aux questions assez naturelles du frère sur le hasard qui les avait conduits à l'ermitage, sur leur naissance, leur état, leurs aventures. Mendoce improvisa une histoire très-courte, très-claire, très-variée et très-satisfaisante; et après avoir trompé la simplicité de l'ermite, il ne pensa plus qu'au coucher.

La politesse voulait qu'il refusât le grabat que l'ermite voulait absolument lui céder; mais comment laisser coucher à terre une sultane favorite qui a beaucoup fatigué le jour, et qui, probablement, fatiguera autant le lendemain? Tout fut arrêté, ainsi qu'il suit, par le bon frère. Le chevalier Almanzor et la digne épouse qui a sauvé un chrétien occupent le grabat, Trufaldin et le palefrenier s'étendent à côté d'eux sur de la paille fraîche; et l'ermite, à qui ses hôtes n'ont pas donné le temps de dire ses offices du soir, se retire auprès des mules pour les garder, et passer le reste de la nuit en prières. — Prenez exemple, disait Trufaldin en s'endormant; prenez exemple et profitez.

Quand on a beaucoup marché et qu'on a l'estomac garni, on dort profondément et longtemps. Il était grand jour quand Trufaldin se réveilla. Il étend les bras, se frotte les yeux, tire le palefrenier par une jambe; et comme ils n'avaient pas eu le temps de se déshabiller, ils sont aussitôt prêts que debout. Ils laissent reposer les époux pendant qu'ils vont préparer les mules et relever le saint ermite, qui doit avoir souffert de la fraîcheur de la nuit. Ils arrivent, et le palefrenier se frotte les yeux une seconde fois, parce qu'il ne voit pas ses mules. Trufaldin ne doute pas que l'ermite qui dort à terre ne les ait laissé échapper. Il s'approche pour l'éveiller : c'est en effet la robe de l'ermite; mais le frère n'est plus dedans. Près de la robe sont quelques toiles de ballots, les provisions de bouche, la guitare de Trufaldin et celle de Mendoce, une paire de castagnettes à mademoiselle Silvia; mais l'or, l'argent, les effets précieux, tout est parti avec les mules et l'ermite.

Trufaldin tombe d'abord dans un état de stupeur, naturel à un homme vulgaire que frappe un coup inattendu. Il lève les yeux au ciel, il serre les dents, il bat ses cuisses de ses mains, il trépigne, et tout à coup il prend sa course vers l'ermitage, et le palefrenier, machine passive, le suit en imitant ses gestes convulsifs.

— Nous sommes volés, nous sommes volés! s'écrie Trufaldin en entrant dans l'oratoire. Ce fripon, que je croyais un saint, a employé la nuit à nous dévaliser, au lieu de la passer en prières. Almanzor et Roxane se réveillent en sursaut, se mettent sur le derrière comme deux singes, regardent, écoutent, et Trufaldin leur crie de nouveau aux oreilles : — Ce fripon, que je croyais un saint, a employé la nuit à nous dévaliser! — Bah! dit Silvia. — Diable! reprend Mendoce. — Diable! Bah! réplique Trufaldin. Est-ce ainsi qu'on se détache des biens de ce monde? Levez-vous, seigneur chevalier; prenez votre flamberge et votre hache d'armes, et courez après le voleur. — Eh! où veux-tu que je l'aille chercher? il connaît le pays, et nous ne pouvons faire quatre pas sans arrêter. Allons, prêche donc, vieux rhéteur. Rien ne détourne ce saint personnage de son devoir... Il se prive pour vous du nécessaire .. Il va passer la nuit dans le jeûne et l'oraison... Prenez exemple et profitez. Eh, parbleu, profite toi-même, et apprends que les vertus exagérées ne peuvent être sincères. La perfection n'est point le partage de l'homme, et celui qui en prend l'extérieur ne peut être qu'un fripon ou un charlatan. Ah çà! ce drôle-là a-t-il en effet tout emporté? — Il a laissé quelques lambeaux de toile, le pâté de sanglier, des guitares, des castagnettes... — Il a laissé tout cela? — C'est bien heureux, n'est-il pas vrai? — Trop heureux sur mon honneur, et peut-on manquer de quelque chose avec ces effets précieux! — Croyez-moi, seigneur, retournons au château. La sultane favorite du soudan d'Egypte pourra être reçue parmi les suivantes de votre mère; vous en serez quitte pour un séjour d'un mois ou deux dans la tour du Nord, et cela sera infiniment plus doux que les hasards que vous pourriez courir. — Retourner au château quand je suis sans ressources! donner lieu à mon père de croire que la misère, et non le devoir, me ramène auprès de lui! Ton conseil n'a pas le sens commun. — Mais que voulez-vous faire? — Je n'en sais rien; mais nous verrons. — Vous verrez, vous verrez... Mais il faut voir tout de suite. — Rien ne presse, mon ami : nous avons un pâté de sanglier. — Quelques andouillettes... — Ah! ah! — Plus, les outres pleines de vin qui sont cachées derrière la statue de la Vierge. — Avec tout cela, on a le temps de tenir conseil. Nous sommes ici à l'abri de la pluie et de la chaleur; nous ne craignons pas les voleurs, puisque nous n'avons plus rien : déjeunons et délibérons.

Trufaldin apporte le pâté en grondant; le palefrenier va prendre du vin sous les jupons de la sainte Vierge. On se met à table, on mange, on boit, on chante, on rit, comme si on était sûr du lendemain. Trufaldin seul, Trufaldin dévot et, par suite, gourmand, faisait la grimace. Conseil privé du chevalier, il ouvrit mille avis qui tendaient tous à s'assurer une existence honnête et paisible; le palefrenier opinait de la tête et appuyait les ouvertures de Trufaldin; Silvia, vive, légère, inconsidérée, très-attachée à Mendoce, qui était fort aimable, se trouvait bien avec lui dans un palais, dans un ermitage; elle ne l'eût pas quitté dans un désert : elle attendait donc qu'il lui plût de prononcer pour se ranger de son avis, et Mendoce prononça :

— Comme ton saint ermite nous a volé beaucoup au delà de la valeur de sa bicoque, la bicoque nous appartient de droit. — Après? dit

Trufaldin. — Nous resterons ici jusqu'à ce que nous ayons fait les dispositions nécessaires pour le projet que je vais vous communiquer. — Soit. — Les fidèles qui apporteront les offrandes à Dieu les consacreraient en effet au diable, puisque l'ermite est un escroc. Or, les choses ne changeront pas de destination quand nous nous les serons appropriées. — Mais vous n'avez pas l'air d'un ermite, et on ne vous donnera rien. — Je vais t'en donner l'air. Tu endosseras la robe du papelard; tu as son maintien réservé, pieux; la manie de parler de vertus que tu ne connus jamais; et en te faisant une barbe des cheveux du palefrenier, le déguisement sera parfait. — Vite, vite, au projet, car je ne veux pas jouer éternellement l'ermite. — Pendant que tu occuperas l'oratoire, que tu amuseras les imbéciles en regardant le ciel de travers, Silvia et moi nous nous occuperons utilement. — Oui! à faire de petits ermites, peut-être? Mais observez donc qu'on ne peut passer toute la journée à jouer à ce jeu-là. — Eh! laisse-moi donc parler, bavard impitoyable. — J'écoute. — Avec nos morceaux de toile, Silvia nous fait des habits longs et des toques; et moi, assis à côté d'elle, j'écris les vers qu'elle m'inspire. — Et à quoi cela mènera-t-il? — Je me fais troubadour. — Autre idée biscornue. — Pas tant, pas tant. Nous vivons honorablement d'un talent recherché partout. Il n'est pas de château où nous ne soyons accueillis, considérés, et nous offrirons aux



Une des visites que recevait le frère Pacôme.

seigneurs châtelains un assemblage de talents tel qu'aucune troupe de troubadours n'en a présenté encore. Tu sais parfaitement le plain-chant, tu mettras mes vers en musique. J'ai une haute-contre passable; toi, une très-belle basse-taille; Silvia, un dessus précieux; nous pinçons fort bien de la guitare : en faut-il plus pour vivre heureux et indépendants? Voilà, mon ami, voilà comme l'homme que rien n'affecte brave la misère, l'écarte, jouit du présent, et se moque de l'avenir. Prends exemple à ton tour, et profite.

— Quoi, sérieusement, vous voulez vous faire troubadour? — Très-sérieusement. — Le fils d'un seigneur, propriétaire de trente lieues à la ronde? — Le fils d'un seigneur peut n'être qu'un sot, et celui qui vit honorablement de ses talents est toujours recommandable. Prends exemple et profite. — Mais... — Quoi? — Vous ne serez pas troubadour toute votre vie. — Je ne sais pas même si je le serai dans huit jours. Ne me romps pas la tête davantage et obéis. — Mais... Ici Mendoce lève le bras d'une manière si expressive que Trufaldin court, passe la robe, coupe les cheveux du palefrenier, se barbouille de miel le bas de la figure, se colle une longue barbe, et se montre devant le patron, qui lui rit au nez, qui le plante à genoux devant le prie-Dieu, lui met un rosaire à la main, lui ordonne d'attendre les chalands dans cette attitude, et passe, avec sa sultane, dans la grotte du jardin.

Pendant que Silvia taille et coud, Almanzor enlève la seconde écorce d'un cerisier, il arrache une des pointes de la couronne de fer de la sainte Vierge, et il laisse couler ces vers :

ROMANCE.

Sur la tombe d'Isidore
L'amitié jette des fleurs.
Au trop malheureux Zamore
Elle donne aussi des pleurs.
Tous deux jeunes, tous deux tendres,
Devaient-ils sitôt mourir?
Honorons au moins leurs cendres,
Et gardons leur souvenir.

Ce fut un cruel roi more
Qui jadis donna le jour
A la sensible Isidore,
Victime d'un triste amour.
Sans fortune et sans naissance,
Zamore n'avait qu'un cœur :
C'est bien peu pour l'espérance,
C'est beaucoup pour le bonheur.

L'amante savait se taire,
Et l'amant savait jouir.
Le voile heureux du mystère
Embellit jusqu'au plaisir.
Au sein d'une nuit profonde
Le roi more les surprit.
Bonheur passe comme l'onde,
Et le malheur lui survit.

L'infortunée Isidore
Fuit de rochers en rochers;
Le tendre amant qu'elle adore
La soutient dans les dangers;
Mais le père, outré de rage,
Paraît avec ses soldats.
Nos amants perdent courage,
Un torrent retient leurs pas.

L'œil effrayé d'Isidore
En sonde la profondeur;
Cet œil revient sur Zamore
Et sur son père en fureur.
Elle hésite... elle s'écrie :
— Rien ne peut nous secourir;
Pour toi seul j'aimais la vie,
Te perdre est plus que mourir.

Les bras de la tendre amante
Pressent l'amant qu'elle aimait,
Et sur sa bouche brûlante
Sa bouche encor s'attachait...
Ces déplorables victimes
Du roc s'élancent enfin;
L'onde entr'ouvre ses abîmes...
Ils terminent leur destin.

En ce temps-là, on aimait les longues chansons qui voulaient dire quelque chose : témoin la romance de Geneviève de Brabant, de Joseph, du Mauvais Riche, et autres, qui, heureusement, ont été recueillies dans le *Cantique* de Marseille, gros volume *in octavo* que personne ne lit plus, et dont les chansons pourtant sont bien aussi insignifiantes que celles qu'on fait tous les jours avec des *roses* fraîchement *écloses*, des *soupirs* doux comme *zéphyrs*, des *flammes* qui brûlent les *âmes*, de très-innocentes *beautés* et des torrents de *voluptés*. Chaque siècle a son goût. On voulait des choses alors; aujourd'hui on se contente de mots, pourvu qu'ils soient mis en roulades avec un accompagnement de timbales : *benè sit*.

Quoi qu'il en soit, les vers de Mendoce, qui n'étaient pas très-mauvais pour des vers du douzième siècle, ses vers l'étonnèrent à un point, le transportèrent tellement qu'il se leva comme un inspiré, une main sur le front, et l'autre sur le cœur; qu'il courut à l'oratoire pour faire passer sa verve dans les veines de Trufaldin, et lui faire produire, à la minute, un chant digne d'accompagner ses paroles.

Pauvre Trufaldin! il était dans un embarras tout autre que celui de la composition. Le père d'une petite fille charmante, à qui l'ermite, qu'il représentait, avait fait pieusement un enfant, vengeait à grands coups de bâton l'honneur de sa famille outragée. Le palefrenier, effrayé de la vivacité de l'attaque, avait pris la fuite et ne reparut plus, ce qui était assez égal à Mendoce; car enfin, quand on n'a plus de mules, on n'a plus besoin de palefrenier, et son état présent ne lui permettait pas de garder des bouches inutiles. Il n'en était pas ainsi de Trufaldin, qui devait mettre ses vers en musique, les chanter avec lui, et aider à la sultane à faire la cuisine quand il faudrait dîner en plein champ. Mendoce, outré de la manière dont on traitait son camarade en Apollon, prit le paysan par un bras, l'envoya à l'autre bout de l'oratoire, et sentait une forte démangeaison de le rosser; mais Trufaldin lui représenta que le cas s'ébruiterait, que les paysans des environs viendraient tomber sur l'ermitage et les ermites, et qu'il aimait mieux pardonner les coups qu'il avait reçus que de se voir exposé à être échiné tout à fait. Pour la première fois, Mendoce écouta cette remontrance pleine de sens, et commença à parlementer avec le paysan. A peine a-t-il commencé le récit du tour perfide que leur a joué le véritable ermite, qu'une jeune fille, jolie comme un ange et la taille rondelette, entre

le petit panier au bras dans lequel est le fromage à la crème. Le père, indigné que sa fille reparaisse à l'ermitage malgré ses défenses, n'écoute plus le troubadour et tombe sur elle; Mendoce tombe sur lui; le futur de la petite, qui avait promis de tout oublier et qui l'épiait, entre et tombe sur elle; quatre ou cinq femmes qui apportaient leur offrande s'indignent que les pères et les maris trouvent mauvais que les ermites fassent des enfants, et elles tombent sur le père et sur le futur; on se mêle, on se pince, on se mord, on s'égratigne; la sultane, qui accourt au bruit, est renversée d'un soufflet de jambon qui était destiné au papa. Une autre femme s'embarrasse dans sa cotte, tombe sur elle, et une seconde sur celle-là; elles saisissent les paysans aux



Il s'empare du paquet, traverse la rivière à la nage, et lui montre son derrière d'un geste victorieux.

jambes, les entraînent après elles, et les paysans entraînent après eux ce qui reste de femmes debout. On se bat sur le carreau; toutes les cottes sont en l'air. L'une découvre une jambe, une autre sa cuisse; celle-ci son devant, celle-là son derrière. Mendoce riait aux éclats, et rirait peut-être encore s'il n'eût pensé que sa sultane, qui était dessous, allait être suffoquée; mais comment la tirer d'entre sept ou huit personnes accrochées les unes dans les autres? Il se fait aider par Trufaldin; ils apportent une grande jarre pleine d'eau, et la vident sur les combattants. On se relève, on s'écrie, on se disperse; on renverse en fuyant, prie-Dieu, crucifix, têtes de morts et rosaires; en deux secondes, il ne reste sur le champ de bataille que le bénitier, les deux paysans, les deux troubadours et la sultane. Toutes les femmes ont disparu et ont pris la route du jardin. Mendoce regarde et ne voit personne. Cependant le jardin est petit; pas de grands arbres, et la grotte est sans profondeur. La frayeur leur a-t-elle fait sauter le rocher qui domine à pic sur un précipice effroyable. Mendoce monte sur un cerisier planté sur le bord de la roche; il avance bravement le long d'une forte branche qui s'étend au-dessus du précipice; il regarde, et ne voit rien. — Allons, dit-il en descendant, elles sont parties par la voie des airs. Cela aurait été croyable si les ballons eussent été inventés.

Trufaldin, qui s'embarrassait fort peu de ce qu'étaient devenues ces femmes, et qui ne se souciait plus de jouer à l'ermite, avait été reprendre ses habits et faisait tranquillement sa toilette au pied de la statue de la sainte Vierge. Il la priait dévotement de le garantir de nouvelles algarades; il baisait avec respect le bas de sa robe de bois, lorsque le très-petit bout d'une chaînette de laiton qui dépassait la robe, s'embarrassa dans ses doigts. En retirant maladroitement sa main, il tire la chaînette, la sainte Vierge fait un grand mouvement, et Trufaldin fait un saut arrière; il relève les yeux, et ne voit plus de sainte Vierge. Il aperçoit, sur une surface beaucoup plus large, trois diables très-bien faits, car ils étaient fort laids. A leurs pieds était un trou étroit, mais qui paraissait profond. Il ne doute pas que l'enfer ne vienne de s'ouvrir pour le punir d'avoir endossé une robe qu'il était indigne de porter. Il fait un second saut en arrière, et tombe dans l'oratoire en poussant un cri affreux. Mendoce accourt; Trufaldin, dans des transports à se faire crever lui-même, et à faire mourir les autres de rire, lui montre de la main l'enfer prêt à l'engloutir; les deux paysans, terrifiés à ce spectacle nouveau pour eux, s'écrient que le diable a pris possession de l'ermitage pour punir l'ermite de ses crimes, et qu'il a emporté les femmes qui se donnaient à ce malheureux; ils se plongent le visage et les mains dans le bénitier de quinze ou vingt pintes, et ils sortent à genoux et à reculons en se promettant bien de ne jamais remettre les pieds dans ce lieu de terreur.

Mendoce, qui ne craint ni le diable ni l'enfer, s'approche des trois figures et reconnaît, en riant, selon sa coutume, que la sainte Vierge et son saint piédestal s'ouvraient du haut en bas, et démasquaient l'entrée d'un petit escalier grossièrement taillé dans le roc. Il démêle, avec sa sagacité ordinaire, que les diables sont en dedans pour effrayer les bons chrétiens du douzième siècle qui, par hasard ou par curiosité, tireraient la chaînette; il conclut enfin que toutes ces dames sont descendues par l'escalier à un lieu qui leur est parfaitement connu, et où l'ermite se dédommageait amplement de la sévérité de mœurs qu'il affectait en haut.

Mendoce saute sept à huit degrés, décidé à vérifier les faits : les ténèbres le forcent à s'arrêter. Il écoute, le plus profond silence règne partout. Il est brave; mais le cas est épineux. Il se consulte, il remonte, renferme les diables sous l'enveloppe extérieure de la bonne Vierge, et assemble une seconde fois son conseil.

Il fait part à Silvia et à Trufaldin de ses observations et de ses idées. Trufaldin n'entendait plus rien, et il fallut ouvrir et fermer plusieurs fois la machine devant lui pour le convaincre qu'un escalier n'est pas l'enfer, et que les diables qu'il a vus sont de la façon de quelque bâtier de village. Les têtes remises, la discussion s'engagea.

Mendoce concevait bien que la petite fille se fût réfugiée là pour échapper à son père et à son futur; mais il ne devinait pas pourquoi des femmes, qui ne devaient de compte à aucun des spectateurs, s'étaient réfugiées dans les entrailles de la terre, au lieu de s'aller bonnement sécher au soleil. Le cas parut extraordinaire à Silvia, et Trufaldin déclara modestement qu'il n'y comprenait rien.

C'est bien ici que je pourrais vous conter des choses bien invraisemblables, bien impossibles, qui empêcheraient les petites filles de dormir, et qui feraient serrer les jeunes maris de si près qu'il faudrait bien qu'ils se réveillassent; mais la vérité, que je respecte au suprême degré, ainsi que je l'ai prouvé en plusieurs volumes, ne me permet pas d'imaginer. Un historien fidèle doit se borner au simple récit des faits.



Le seigneur Gonzalve, possesseur d'une femme jeune et jolie.

Mendoce, qui avait à lui seul de la tête pour trois, pensa que, quelque motif qui eût déterminé ces dames à descendre, il n'était pas probable qu'elles passassent la journée entière loin de ceux à qui elles devaient compte de leur conduite; que, sans doute, elles attendaient, pour sortir, le moment où elles croiraient que l'ermitage serait évacué par des hommes qui n'avaient plus d'intérêt à y rester, et jugea qu'il fallait provoquer leur sortie par une retraite simulée, sauf à revenir ensuite faire une inspection exacte des lieux, le flambeau d'une main, et la hache de l'autre. Trufaldin trouvait très-bien qu'on se retirât, et ne jugeait pas à propos qu'on revînt; Silvia ne s'en souciait pas non plus; mais Mendoce observa que, depuis trente-six heures qu'ils avaient quitté

Saragosse, ils n'avaient eu d'autre aventure que de se laisser platement voler, et que, si le souterrain ne promettait ni monstres, ni génies à combattre, il pourrait au moins satisfaire la curiosité. Il ajouta d'ailleurs qu'il le voulait ainsi et il commença le déménagement, qui ne fut pas long.

Il enveloppa le pâté de sanglier, les andouillettes, les guitares et les castagnettes dans les robes des troubadours, qui étaient à peine coupées; il mit le paquet sous un bras, prit la sultane sous l'autre, et Trufaldin suivit en branlant la tête, et disant entre ses dents :

La valeur n'est valeur qu'autant qu'elle est utile.

On descend le rocher, on monte un rideau couvert de bois; on coupe des branches qu'on fiche en terre autour de soi pour n'être pas vus, et on se ménage des jours pour pouvoir tout observer.

Au bout du rideau était un terrain sablonneux, et à travers les énormes racines d'un vieux chêne on voyait un trou qui annonçait l'entrée du terrier d'un renard ou d'un blaireau : nos aventuriers n'y firent pas grande attention en passant. Mendoce cependant aimait la chasse; mais il n'avait ni meutes ni furets, et il était occupé d'autre chose.

Ils n'avaient pas passé deux heures au milieu de leurs branchages qu'ils aperçurent dans la campagne les six ou sept paysannes, qu'ils reconnurent à leurs habits; mais ce qui paraissait inexplicable à Mendoce, c'est que ces habits, qui avaient été couverts d'eau et de terre, paraissaient de la plus grande propreté; le bavolet et le bas de coton étaient d'un blanc à éblouir; les cheveux étaient en ordre et retroussés avec grâce : il s'y perdait.

Par où d'ailleurs étaient-elles sorties, puisqu'elles avaient paru d'un côté opposé à l'ermitage? On soupçonnait bien qu'elles n'étaient aussi propres que pour ne pas donner des soupçons chez elles; mais la petite ne pouvait en imposer ni à son père ni à son futur, et puis il y avait donc dans ce trou quelque bonne fée, compatissant aux faiblesses des femmes, et réparant d'un coup de baguette le désordre de leur toilette.

— Il est évident, seigneur, disait Trufaldin, qu'il y a de la diablerie là-dedans. — Il n'y a pas de diablerie; mais il y a quelque chose d'inconcevable que j'éclaircirai, dussé-je ne pas sortir du trou. — Ah! seigneur, au nom de votre digne père, qui est un peu sévère, mais qui vous aime; au nom de votre mère, de ses maux de cœur de neuf mois, et de ce qu'elle a souffert en vous mettant au monde... Il ne m'écoute seulement pas. En effet, Mendoce était déjà bien loin.

Silvia, qui l'aimait vraiment, courait à côté de lui, et Trufaldin était resté à sa place, parce qu'il fallait, disait-il, qu'il en restât au moins un pour garder les équipages.

En repassant devant le prétendu terrier à blaireaux, Mendoce s'arrêta et trouva le fond tapissé de mousse; ce qui ne lui parut pas naturel. Il écarte avec quelque peine des racines entrelacées, il s'engage sur les genoux et sur les mains; le trou s'élargit insensiblement. — Je suis heureux, dit Mendoce, voilà le commencement d'une véritable aventure.

Le sexe aime aussi les aventures, mais d'un genre tout différent; et Silvia oublia sa tendresse à l'aspect des difficultés et par la peur des ténèbres toutes-puissantes sur les esprits faibles. Elle retourna près de Trufaldin, qui lui passa la main sous le menton et qui lui dit : — Consolez-vous, consolez moi, consolons-nous; je vous épouserai quand nous serons sûrs que l'insensé aura trouvé sa fin. Un soufflet fut la réponse de Silvia, parce que, s'il est vrai qu'une femme puisse se décider à tout, il est au moins des propositions que l'amour-propre ne saurait entendre.

Mendoce n'avait pas fait trente pas qu'il était absolument privé de la lumière, et que la voûte était assez élevée pour qu'il pût se tenir debout. Le vent qui lui soufflait au visage annonçait un souterrain tortueux et prolongé. Il se repentit de s'être engagé dans ce mauvais pas. Il se rappela les dernières paroles de Trufaldin, et balança s'il retournerait en arrière. Une fausse gloire lui fit tout mépriser; il tira son épée et s'avança tête baissée.

Bientôt des soupirs se font entendre; Mendoce s'arrête, et un malheureux caillou qui roule sous ses pieds le décèle. — Est-ce vous, frère Pacôme? dit une voix argentine. — Oui, oui, c'est moi, répond Mendoce à voix basse. — Ah! que vous vous êtes fait attendre! — Il a bien fallu donner à ces malencontreux chevaliers le temps d'évacuer mon pauvre ermitage. — Mon père m'a trouvée là-haut, et il m'a battue; je n'ose plus retourner chez nous. — Tu n'y retourneras plus, et il ne te retrouvera pas ici. En écoutant, en répondant, Mendoce s'avançait. Il approcha si près qu'enfin la petite fille se trouva sous sa main. Elle était étendue sur un lit de feuilles sèches Mendoce l'avait trouvée fort jolie; il était jeune, et il n'y avait pas d'apparence que Silvia vînt le déranger. Ce qui est nouveau est toujours le plus beau, et l'amour de la nouveauté fait faire des prodiges. Mendoce en fit tant, que la petite s'écria à la fin : — Non, tu n'es pas frère Pancôme!

La paix est bientôt conclue, quand on fait mieux que son rival. Mendoce et la petite s'expliquèrent amicalement. Il raconta, lorsqu'il ne put plus agir, ce qui lui était arrivé à l'ermitage, et la petite lui dit sans rougir, parce qu'il ne la voyait pas, que l'ermite était un homme de trente ans au plus, qui portait une fausse barbe, pour inspirer la sécurité aux hommes et la confiance aux femmes; qu'il amadouait celles-ci avec de belles paroles, les engageait à revenir, leur faisait boire de bon vin, dans lequel, sans doute, il mettait quelque chose; qu'alors on se laissait aller. — Et vous savez bien, ajouta la petite, que, quand on a eu une fois ce malheur-là, on n'est pas fâchée de recommencer.

— Et depuis quand ce chien d'ermite demeure-t-il ici? — Depuis cinq à six ans. — Et pourquoi ce souterrain, puisqu'il peut, quand vous êtes seules là-haut avec lui, vous rendre malheureuses tout comme ici-bas? — Oh! le souterrain était fait, et la sainte Vierge aussi. — C'est-à-dire qu'il a pris tout cela des mains de son prédécesseur. — Je le crois. — Aussi fripons l'un que l'autre; mais, encore une fois, à quoi bon ce souterrain? — Je vais vous le faire voir. La petite tire de sa poche un briquet et de l'amadou; une lampe s'allume. La petite fixe le chevalier et lui sourit; le chevalier la rend malheureuse encore, et la petite sourit de nouveau. — Oh! oh! dit-il, je ne saurais faire face à de nouveaux malheurs. Voyons, examinons ceci. C'était le roc brut, sans art, sans apprêts; mais le coquin d'ermite y avait réuni toutes les commodités de la vie. Excellente couchette, siéges douillets, provisions délicates, habits de femme, qui tous étaient alors faits d'une grosse étoffe de laine noire. — J'y suis, dit Mendoce : ces dames n'ont fait que changer de vêtement, ce qui leur arrive, sans doute, quand le frère Pacôme les a un peu trop chiffonnées. Il n'est pas bête du tout, cet ermite-là : là-haut l'apparence de l'austérité, et ici tout ce qui fait le prix de l'existence. Ah! ah! qu'est-ce que cette grande armoire? — Je n'en sais rien, seigneur chevalier; frère Pacôme ne l'ouvre jamais devant nous. — Je vais le savoir à la minute. Et le chevalier fait sauter la porte avec le pommeau de son épée.

Mendoce et la petite voient d'abord quelques rouleaux d'étoffe noire, des ciseaux, du fil, des aiguilles, des bavolets tout coupés. — Fort bien, dit Mendoce, l'ermite s'occupe de ses femmes; voilà de la reconnaissance. — Oh! nous faisons cela nous-mêmes à nos moments perdus, et les habits neufs que nous rapportons à la maison sont des dons que frère Pacôme a reçus à la ville pour les pauvres du pays. — Hé bien! voilà qui est tout à fait vraisemblable; et ces chapelets, ces scapulaires, ces *agnus Dei?* — C'est ce que nous rapportons aux enfants.... — Du frère Pacôme? — Et à ceux de nos maris : ils en font aussi quelquefois, seigneur chevalier. — C'est bien heureux, en vérité.

Deux tiroirs fixent l'attention de Mendoce : ils étaient fermés à clef, et les clefs ne se trouvaient pas. Mendoce se servit de la pointe de son épée, et fit sauter les serrures : les tiroirs étaient remplis d'argent. — Oh! oh! je ne suis pas le seul que ce coquin-là ait volé. — On l'a dit, et je commence à le croire. — Il reviendra sans doute, car il n'est pas présumable qu'il abandonne ici le double au moins de ce qu'il m'a pris.

La petite regardait cet argent d'un air ébahi, et, réfléchissant à ce que venait de dire Mendoce, elle pensa comme lui; d'autant mieux que l'ermite ignorait encore que son père eût découvert sa grossesse. L'entrée du souterrain, qui donnait dans le bois, lui permettait de retourner la nuit à l'ermitage sans être aperçu, et il pourrait voir, par une petite fente que la sainte Vierge avait au bas du ventre, s'il devait se rétablir dans son domicile.

Il y avait lieu de croire cependant que son absence durerait quelques jours, car il devait penser qu'une jeune homme alerte ne manquerait pas de courir le pays après son voleur; comme il était présumable qu'il s'en éloignerait, après avoir fait des recherches inutiles. Ces raisonnements étaient fondés; mais une chose embarrassait Mendoce. Ceux que l'ermite avait volés avant lui devaient avoir fait de l'éclat dans les environs, et avoir nui singulièrement à la réputation du personnage. — Ils ont crié en effet, dit la petite, mais les femmes raccommodent tout : le premier était un menteur. — A la bonne heure pour le premier, mais les autres? — L'un était un hypocrite, qui voulait faire chasser l'ermite pour s'emparer de l'ermitage. Celui-là se vengeait, disait-on, de ce que le frère Pacôme lui avait refusé l'hospitalité, parce qu'il avait tenu des propos irréligieux; enfin, les femmes exigent une autre fois que leurs maris fassent perquisition dans l'ermitage, quand le frère est disposé à les recevoir, et que tout annonce la ferveur et la pauvreté.

Après cette courte explication, la petite prit la main de Mendoce, et le pressa de sortir et de s'éloigner, parce qu'elle craignait que son père ne revînt quand sa frayeur serait passée. Elle craignait bien aussi que l'ermite rentrât. Il avait pris de l'ascendant sur elle, et elle n'avait pas envie de quitter Mendoce pour le frocard.

Le jeune homme avait grande envie d'attendre son ermite, et de lui donner une de ces leçons dont on se souvient toute la vie; mais il fallait passer une nuit ou deux à la belle étoile, et le seigneur Mendoce aimait ses aises. D'ailleurs, il ne voyait pas grand honneur à étriller un ermite. Il se disposa donc à céder à l'empressement de la petite, et il commença à se faire restitution aux dépens des deux tiroirs; ce que le rigoriste le plus sévère ne peut certainement blâmer.

Il avait scrupuleusement compté un nombre de marcs égal à celui qu'on lui avait pris, et il s'éloignait la lampe à la main. La petite le tira par son pourpoint : — Et ce reste-là, que deviendra-t-il? — Je ne m'en inquiète guère. — Vous le laissez? — Prendre au delà de ce que

j'ai perdu, ce serait me dégrader! — Mais j'ai perdu aussi, moi, et il est naturel que je me rembourse. — Oh! cela c'est une autre affaire. — Dix marcs pour mon pucelage. — Ce n'est pas trop. — Vingt pour mes complaisances. — A la bonne heure. — Et le reste pour mon douaire. — C'est trop juste. Et le reste fut en effet emporté.

Mendoce, enchanté de se retrouver en fonds au moment où il y comptait le moins, aussi charmé d'avoir conquis une jolie fille qui jetterait de la variété dans ses amours, Mendoce rejoignit en chantant Trufaldin et Silvia. La vue de l'argent opéra dans les esprits un changement aussi rapide qu'heureux; mais la sultane fronça le sourcil quand Almanzor lui annonça que, l'humanité ne permettant pas d'abandonner la petite au ressentiment de son père, ils allaient la prendre avec eux. Il eut beau lui faire observer qu'elle avait besoin d'une aide qui partageât avec elle les petits soins de la communauté; il eut beau lui protester que son attachement pour elle l'avait déterminé, autant que le désir de rendre service à la pauvre petite fille, Roxane crut voir en elle une rivale, et les femmes se trompent rarement sur cet article. Elle regardait la petite en dessous, et ses charmes et sa fraîcheur, et certains regards qu'elle interceptait au passage, confirmèrent bientôt ses soupçons. Que pouvait-elle dire? Rien: elle appartenait à Mendoce. Que pouvait-elle faire? Barrer cette nouvelle intrigue; c'est le parti que prennent toutes les femmes, et c'est ce qui ne manque jamais de faire d'une fantaisie une inclination sérieuse.

Tout le monde se mit en route, les uns fort-contents, les autres feignant de l'être. La petite, qui connaissait ces bois comme le souterrain de l'ermitage, conduisit la caravane par des sentiers qui l'éloignaient de la cabane de son père et de la ville de Plasencia, où frère Pacôme allait ordinairement faire ses emplettes, et où sans doute il était allé vendre les mules en habit de cavalier.

Trufaldin retrouva l'usage de la parole à mesure qu'il s'éloigna des lieux où il avait été tourmenté de la crainte des hommes et des diables. — Maintenant que vous êtes en fonds, dit-il à Mendoce, vous renoncerez sans doute à la fantaisie de vous faire troubadour? — Pas du tout. — Quoi! vous voulez encore aller gueusant de porte en porte? — Qu'appelles-tu gueuser! Demander, recevoir l'hospitalité dans les châteaux; payer dans les chaumières; porter partout le plaisir avec moi, et me faire la réputation du plus aimable et du plus éloquent de tous les ménestrels. Tiens, prends mes vers, et fais-moi du chant là-dessus. — Composer en marchant! — La marche éveille l'imagination. — Et ce paquet la tue. — Donne-le-moi. — Je souffrirais, seigneur.... — Donne, te dis-je: l'égalité est le premier charme du métier que nous allons faire.

Et on chemine, Mendoce le paquet sur la tête, sautant comme un chevreuil; Silvia observant la petite; la petite sautant autour de Mendoce, et Trufaldin marchant gravement, battant la mesure sur l'écorce où étaient écrits les vers, essayant des tons, et gravant ceux qui lui paraissaient dignes de passer à la postérité.

En marchant, en sautant, en chantant, en buvant, en mangeant, on arriva à la vue d'une ville qu'on ne connaissait pas; mais, comme on est bien reçu partout avec de l'argent, il était assez égal d'entrer dans cette ville ou dans une autre. Mendoce était bien aise qu'il s'en présentât une, parce qu'il voulait équiper sa troupe d'une manière digne d'un troubadour de distinction. Le chant était fait; il en était content, et il se proposait de commencer, dès le lendemain, l'exercice de l'honorable profession. Il le commença en effet, mais non précisément comme il se l'était proposé.

La ville qu'il voyait est la bicoque appelée *Longarès*. Il suivait les bords riants d'une jolie petite rivière qui y conduit, et dont j'ai oublié le nom, lorsqu'il distingua dans l'éloignement un grand homme d'assez mauvaise mine et assez bien armé, qui venait droit à lui. On ne se connaît pas dans ce monde, et précaution est mère de sûreté. Mendoce avait à défendre sa personne, son argent, ses deux femmes, le camarade Trufaldin, et les débris de son pâté: des intérêts aussi majeurs exigeaient qu'il fût sur ses gardes. Il rendit le paquet à Trufaldin, et s'avança le premier pour reconnaître les dispositions de l'arrivant. Celui-ci s'arrête à quelques pas, fixe Mendoce, fait un saut en arrière, et met la main sur la garde de son épée. La petite, qui ne quittait pas Mendoce, fixe l'inconnu, jette un grand cri, fait un demi-tour à droite, et s'enfuit en criant: — C'est l'ermite!

L'ermite reconnu tire l'épée; Mendoce, honteux de s'être laissé prévenir, tire la sienne, et se précipite. Bientôt il s'aperçoit que son adversaire a autant d'adresse et plus de force que lui. Ils ne savaient ni l'un ni l'autre pourquoi ils se battaient, car Mendoce avait repris ce qu'il avait perdu, et l'ermite ignorait qu'il eût fait restitution; mais enfin c'est ainsi qu'on se bat d'ordinaire d'homme à homme et de peuple à peuple.

Frère Pacôme serrait vivement le chevalier. Il écarte son fer d'un vigoureux coup de talon, fait une passe sur lui, jette son pied gauche derrière le pied droit de son adversaire, le pousse rudement de la poitrine, le renverse, saute par-dessus lui, allonge un coup de pied dans les côtes de Trufaldin, qui priait Dieu sur le paquet pour le succès des armes de son maître; charge le paquet sur son épaule, s'élance dans la rivière, la traverse en plongeant, reparaît sur la rive opposée, et montre son derrière à son ennemi stupéfait, qui n'a pu le suivre, parce qu'il ne sait pas nager.

— La valeur n'est valeur qu'autant qu'elle est utile,

disait Trufaldin en se frottant le côté. La petite a conservé son argent, parce qu'elle a pris la fuite; vous avez fait le bravache, et vous avez perdu le vôtre: que ne vous sauviez-vous aussi? — Malheureux! — Hé, sans doute. Je suis poltron, et je m'en trouve bien. Je me tire de tout avec quelques coups de pied ou de bâton; mais vous vous exposez à vous faire tuer! Si ce chien d'ermite ne préférait le butin au sang, j'aurais une belle nouvelle maintenant à porter au château d'Aran. Voyez-vous votre père au désespoir; votre mère mourante, dont la malédiction vous poursuit au fond de la rivière où cet enragé-là n'eût pas manqué de vous jeter?... Voyez-vous.... — Voyez-vous un valet maladroit, qui raisonne quand je suis furieux. Viens, coquin, viens te placer à côté de Silvia; veille à sa sûreté, autant que le peut un poltron, et je vais châtier de la manière la plus éclatante ce coupe-jarret qui m'affronte. Attendez-moi tous deux ici.

Trufaldin n'osait plus parler raison; mais il eût donné sa vie, si elle lui eût été moins chère, pour prévenir un second combat. Il ne trouva pas d'autre moyen pour arrêter son maître que de flatter son goût dominant: — Observez, lui dit-il, votre précepte d'hier; braves la misère, jouissez du présent, et moquez-vous de l'avenir. Renoncerez-vous, parce qu'un insolent vous a montré son derrière, au plaisir de chanter vos vers si harmonieux et si coulants? Qu'est devenue cette émulation qui allait faire de vous le premier ménestrel de l'Espagne? — Je le serai toujours, corbleu! — Vous ne le serez pas si vous vous faites tuer. — Les armes sont journalières, et je n'aurai pas été impunément volé et insulté par un coquin.

Il partait en effet, lorsque Silvia, qui, pour ne pas user de son crédit, ne faisait de remontrances que dans les grandes occasions, lorsque Silvia prit la parole, et représenta à Mendoce que la présence de la petite et le contenu du paquet prouveraient à l'ermite que tous ses secrets étaient connus; qu'il se garderait bien de retourner à l'ermitage, où il ne pouvait s'attendre qu'à un mauvais parti, et que tout le fruit que Mendoce retirerait de sa démarche serait de brûler, s'il voulait, une cabane, ce qui n'est ni bien difficile, ni bien glorieux: — Hé bien, chantons, reprit Mendoce. Nous avons encore mes vers, ta musique, vos guitares et les castagnettes; allons, chantons et marchons.

Loin de nous la prospérité,
Des sots éternelle manie:

La médiocrité
Est mère du génie.

Tiens, mets-moi cela en musique. — Pardon, seigneur, mais il y a dans vos vers quelque chose qui n'est pas exact. — Qu'est-ce, docteur? — La médiocrité soupe, et nous ne souperons pas; on n'héberge point les troubadours dans les villes. — Non! Hé bien, faisons une chanson de table, et célébrons au moins des plaisirs que nous ne pouvons goûter. Nous dormirons ensuite; et vive la joie, quoi qu'il arrive. Écoute:

Pour bannir le chagrin
Et jouir de la vie,
Buvons d'excellent vin,
Prenons femme jolie.
Moquons-nous d'un oison
Qui condamne l'ivresse:
Ce qu'on perd en raison
On le gagne en tendresse.

Allons, mes amis, avec ces trois morceaux et ma fécondité, nous sommes en fonds pour notre début. Nous n'avons pas d'habit de costume, hé bien! nous nous en passerons. Marchons et chantons.

Un vieux château, dont les donjons n'étaient pas si élevés que les clochers de Longarès, se montra tout à coup au détour d'une colline: — Nous souperons! s'écria Trufaldin. — Nous souperons! répètent Mendoce et Silvia. Accordons nos guitares; faisons un bout de répétition en plein champ, et allons enchanter le seigneur châtelain.

Le pont est levé selon l'usage. Le nain qui veille au haut de la tour prend son arbalète, ajuste la flèche et crie: Qui vive! Les guitares et un chant chevaleresque répondent pour les troubadours. Les sons mélodieux parviennent jusqu'à la salle basse, où le seigneur châtelain sommeillait en digérant un copieux dîner; il secoue l'oreille, ouvre les yeux, se lève, court à sa fenêtre et ordonne qu'on baisse le pont et qu'on introduise les trouvères.

Mendoce se présente avec les grâces que donne l'éducation; Silvia avec la modestie piquante de la beauté; Trufaldin avec sa bonhomie accoutumée. — Voyons d'abord un essai de vos talents, dit le seigneur châtelain, car je suis connaisseur, et on ne m'en fait accroire sur rien. Si vous êtes vraiment des troubadours, ce château sera votre demeure autant de jours qu'il vous plaira y rester.

On commence la fameuse romance: *Sur la tombe d'Isidore*, avec accompagnement en deux parties, ce qui ne s'était pas entendu jusqu'alors, et, à la fin de chaque strophe, le châtelain s'écriait: — Ce sont, parbleu, ce sont des troubadours!

— Nous souperons, disait tout bas Trufaldin. — Nous souperons,

reprenaient Silvia et Mendoce. — Mais comment, poursuivit le seigneur, des trouvères voyagent-ils dans cet équipage ! l'un ressemble à un chevalier... — Je le suis en effet, seigneur, répond Mendoce. Et il raconte avec emphase les fariboles qu'il a arrêtées avec Silvia et Trufaldin.

Un chevalier troubadour, un chevalier qui a été de la seconde croisade, un troubadour qui s'accompagne en deux parties, était un être précieux pour le châtelain. Ce qui surpassait tout à ses yeux, c'était la sultane favorite, qui avait rendu la liberté au chevalier; c'était le chevalier, qui, par reconnaissance, avait épousé la sultane; c'était enfin l'aumônier qui les accompagnait partout pour attirer sur eux les bénédictions du ciel. Dès ce moment les égards se joignirent aux marques d'intérêt. Il fut décidé que les troubadours feraient une neuvaine au château et qu'il leur serait donné des mules, de l'argent et des valets pour les conduire ensuite où ils voudraient se rendre.

Le seigneur châtelain prend la main de la belle Roxane et la conduit à la chambre, où s'ennuyait sa jeune et belle épouse en faisant semblant de travailler, mais en pensant à ce qui occupe les jeunes femmes qui ont de vieux maris. Il fut décidé encore que la sultane reposerait sur une couchette, qu'on dresserait à côté de celle de madame, ce qui arrangeait le seigneur, qui avait toujours besoin de repos, et le preux Almanzor, qui avait bien acquis le droit de se reposer, avec sa petite qui lui plaisait tant et à laquelle il ne pensait plus.

Pendant qu'on apprête un somptueux souper, le patron fait passer Mendoce dans un vaste cabinet; et comme l'amour-propre est toujours la première sensation qu'on cherche à satisfaire avec des inconnus, il lui montre les portraits en pierre de ses nobles aïeux. Il les avait fait enlever de leurs tombeaux et en avait garni le pourtour du cabinet, ce qui faisait un coup d'œil très-divertissant. Il raconta au brave Almanzor les exploits de chacun, ce qui fut bien aussi ennuyeux que l'histoire de Mézerai, sans pourtant être aussi long. Il raconta que, déjà surchargé de la gloire de ses ancêtres, il avait jugé inutile d'en acquérir pour son compte particulier; qu'il avait passé sa vie à faire enrager ses vassaux, ses domestiques et à tromper ses maîtresses. — A propos de cela, dit-il, je vais vous prouver la multitude et les agréments de mes conquêtes. Il en prouva la quantité par autant de bracelets en cheveux, accrochés chacun à un clou doré, et rangés par ordre chronologique. Il prouva ses plaisirs par les obstacles qu'il avait eu à vaincre, les ruses qu'il avait fallu employer. Il conta si longuement, qu'Almanzor allait s'endormir malgré son appétit, si le châtelain n'eût fini de la manière la plus propre à réveiller l'attention d'un amateur. Il apprit au jeune troubadour que depuis six mois il avait épousé une jeune personne, jolie au delà de l'imagination, parce qu'une belle femme ne coûte pas plus qu'une laide; il ajouta qu'il n'était pas jaloux, parce qu'il avait éprouvé que cela ne servait à rien; il conclut en disant qu'il amusait sa femme avec des fêtes, parce que femme dont la tête est occupée a le cœur en repos, et il invita le chevalier à imaginer quelque chose aussi galant que nouveau.

Mendoce, dont la tête et le cœur étaient également ardents, prit feu à la minute pour la châtelaine, qu'il ne connaissait pas, et ne pensa plus qu'à prolonger son séjour pour mettre à fin une intrigue qui ne devait pas se terminer avec une dame de haut parage comme avec la petite du souterrain. Il proposa de l'amuser deux ou trois jours avec des chansons nouvelles, et, pendant qu'elle les apprendrait, de lui préparer la plus piquante des surprises.

— On voit tous les jours, dit Mendoce, des événements inattendus, extraordinaires, attachants; on entend des conversations vives, pressées, spirituelles; pourquoi ne mettrait-on pas cela en action en ôtant aux conversations ce qu'elles ont de trop long et en ajoutant quelque chose aux événements trop communs? — Bien, seigneur Almanzor, bien, très-bien, de par Dieu! — J'ajoute à la prose languissante la force et le charme des vers. — C'est cela, mon ami, c'est cela. — Et pour inspirer plus de vénération pour mon talent, je le consacre à des sujets révérés du vulgaire. — De mieux en mieux, sur mon âme. — Le mystère de la Conception, par exemple. — Oh! que ce sera beau! — Avez-vous des vassaux intelligents, adroits? — Par centaines, mon ami. — Je fais construire une maison tout à fait semblable à celle de Notre-Dame de Lorette. La Vierge est en prières et se détourne à l'aspect de la Volupté, que le Diable lui présente. Elle va céder, car elle est femme; mais le beau Gabriel entre par la croisée, son rameau de lis à la main. A son aspect, la Volupté et le Diable disparaissent; la Vierge conçoit sans plaisir pour accoucher avec peine et le spectacle finit par un *Stabat Mater*, sur un air nouveau. — Embrassez-moi, homme étonnant, embrassez-moi encore. Votre idée aura des imitateurs, je vous en réponds. Et en effet, Mendoce fut l'inventeur de ces mystères qu'on joua dans toute l'Europe chrétienne, jusqu'à l'époque où la renaissance des lettres tira de la poussière les Grecs et les Romains, et fournit des modèles que nous avons surpassés, quoi qu'en disent les vieux admirateurs des vieilles choses.

— Ah çà! reprit le châtelain, qui jouera le Diable? c'est un vilain rôle. — Mon aumônier; il est déjà habillé de noir. — Et il n'est pas beau: j'ai un bois de cerf qui lui ira à merveille. — Sans doute, cette coiffure va à tout le monde. — Et la Volupté? — Ma sultane. Elle a un petit air fripon, qui caractérisera le personnage. — Et l'ange Gabriel? — Moi, si vous voulez. — Vous. Chevelure blonde et bouclée, œil bleu, taille élancée; avec cela une tunique blanche, de longues ailes faites avec les queues de mes paons, et ce sera parfait. Et la sainte Vierge? — Ah! voilà où je suis un peu embarrassé: il faudrait une seconde femme... — La mienne, chevalier, la mienne. Personne n'a l'air aussi virginal, et, entre nous soit dit, elle est encore vierge, ou peu s'en faut. Ah çà, mais ne faudrait-il pas, pour la bienséance, que je jouasse avec madame... une jeune épouse... — Ah! vous avez raison, il ne faut pas que vous perdiez vos droits sur madame, même en plaisantant: l'honneur, la réputation... Hé, m'y voilà: vous serez saint Joseph. — Justement c'est mon patron. — Je vous en fais mon compliment.

La grosse cloche annonce que le souper est sur la table, et le châtelain invite Mendoce à descendre. La jeune Séphora était déjà placée. Elle leva sur Mendoce un grand œil humide, qu'elle baissa en s'inclinant légèrement. Mendoce salua profondément et se mit auprès d'elle; le châtelain s'assit auprès de la sultane. Trufaldin, enchanté, entonna un bénédicité sur un air de sa façon, et se mit à jouer de la mâchoire à sa manière ordinaire, c'est-à-dire de façon à étonner les plus gourmands. Mendoce partageait le temps entre deux appétits; les meilleurs morceaux pour son estomac; les propos les plus délicats, les plus fins pour la dame. La dame ne répondait pas directement; mais un sourire payait la louange adroite. Insensiblement la modestie céda aux charmes d'une conversation enjouée; elle répondit par de simples mots, à la vérité; mais de ces mots heureux, soignés, qui annoncent l'esprit joint au désir de plaire. Le châtelain était enchanté: — Bravo! criait-il à chaque instant, bravo! C'est un combat, un carrousel, un tournoi d'esprit. Corbleu! madame, je ne croyais pas que vous en eussiez tant, et je rends grâces au gentil trouvère qui l'a développé tout à coup. Il vous en fera bien voir d'autres. L'ange Gabriel, saint Joseph.... Ah! ah! ah! mais ceci est encore un secret. Ah çà, contez donc à madame comment vous vous êtes tirés des mains de ce vilain soudan d'Egypte. Cela doit être curieux, et les dames aiment l'extraordinaire.

Mendoce n'était pas préparé à conter, et d'ailleurs il avait à dire à madame des choses plus intéressantes que ce qu'il pouvait imaginer. Il répondit que son aumônier, qui narrait parfaitement bien, allait satisfaire la curiosité du seigneur châtelain. Trufaldin, qui avait l'imagination paresseuse, se défendait de toutes ses forces. Un geste impératif de Mendoce lui ouvrit la bouche, et pendant que Trufaldin contait le chevalier jasait avec la dame, qui riait quelquefois en regardant son mari qui écoutait, la bouche ouverte, et qui gobait les niaiseries que lui débitait M. l'aumônier.

— Les chrétiens et les Turcs, disait Trufaldin... Et l'Europe et l'Asie... Aidez-moi donc un peu, seigneur Almanzor... Ah! m'y voilà, seigneur châtelain. Je cherchais quelques détails qui m'étaient échappés, et j'entre en matière. J'avais marché à la croisade pour prêcher les chrétiens et combattre les Turcs, ainsi qu'ont fait beaucoup de gens d'église. Après des succès mêlés de revers, nous arrivâmes sous les murs d'Antioche, où se livra cette fameuse bataille dont vous avez sans doute entendu parler. J'y coupai les oreilles au tambour-major du soudan d'Égypte, et j'allais le dégalonner, suivant les droits de la guerre, lorsqu'un marabout qui battait de la grosse caisse me la passa tout entière de la tête aux talons. Comme il faut pouvoir agir pour se battre, et que j'étais encaissé, j'en passai par ce que voulurent messieurs les Sarrasins. On me roula dans mon tonneau jusqu'au Caire, où j'arrivai tout étourdi, ainsi que vous pouvez le croire, et on m'enferma dans le sérail du soudan pour enseigner la musique à ses enfants de chœur. C'est là que je connus le seigneur Almanzor, dont Argant avait arrêté les exploits au moyen d'un nœud coulant qu'il lui jeta au cou, et qu'il serra de manière qu'Almanzor fut obligé de le suivre en laisse. La princesse Abaquaba, que vous voyez devant vous... — Abaquaba! reprit le vieux Gonzalve. Ne m'avez-vous pas dit que la princesse se nomme Roxane? — Eh! oui... oui, seigneur châtelain, elle a pris ce nom depuis que nous voyageons incognito; mais elle est de la célèbre famille Abaquaba dont le fondateur a bâti les murs de Jéricho... — Que Josué renversa au son des trompettes? — Précisément. — Famille ancienne, seigneur aumônier; diable! Poursuivez. — La princesse Abaquaba et sa cousine Ibiquibi, deux des femmes du soudan, qui en a beaucoup trop, nous firent d'abord les yeux doux, et en chevaliers galants nous les aimâmes à l'adoration. Elles jurèrent de nous délivrer et de se délivrer avec nous, et un soir qu'on les croyait endormies elles descendirent doucement sur la terrasse qui donne sur la mer; nous nous mîmes tous quatre sur une table de cèdre du Liban, et, élevant les jupons de ces dames au-dessus ds nos têtes, nous descendîmes assez doucement de la terrasse dans la mer. Deux requins qui passaient par là sentirent la chair fraîche, et se jetèrent sur Abaquaba et Ibiquibi, beaucoup plus fraîches que nous. A notre tour, nous sautâmes sur le dos des requins; nous leur passâmes dans la gueule les jarretières de nos dames, qui sautèrent lestement en croupe derrière nous, et nous forçâmes nos montures à nager vers Cadix. Nous n'en étions guère qu'à cent lieues, lorsqu'un corsaire de Tripoli parut et vint sur nous à pleines voiles. Dans ce péril éminent, j'invoquai saint Jacques de Compostelle, en qui j'ai toujours eu beaucoup de confiance; mais, hélas! qu'arriva-t-il? Ibiquibi, qui avait eu le malheur de s'attacher à un prêtre de la sainte Église, fut prise par le corsaire,

je ne sais pas trop comment, et saint Jacques nous transporta en un clin d'œil, mon compagnon, sa sultane et moi, dans le cœur de la métropole de Tolède. Depuis ce moment fatal, nous courons le pays, prêchant une nouvelle croisade, et tâchant de lever des soldats pour délivrer Ibiquibi des mains des corsaires tripolitains, et Dieu sait dans quel état nous la retrouverons! Voilà, je crois, seigneur, un récit à tirer des larmes de tous les yeux. — Et le sujet d'une superbe romance, continua le seigneur châtelain. Seigneur Almanzor, il faut faire cela à madame. — Si madame le permet..... — Comment donc, mon cher ami, elle en sera très-reconnaissante.

Séphora rougit, Mendoce pressa légèrement un genou qui ne répondit pas, mais qui ne se retira point. Silvia, à qui rien n'échappait, se mordait les lèvres. Trufaldin essuyait les siennes avec l'importance d'un auteur qui a recueilli les applaudissements de l'assemblée, et le bon Gonzalve commença à chanter. Il mit tout le monde en train. Mendoce improvisa avec succès des couplets qu'il chantait au mari, et qui s'adressaient à la femme; la volupté les dictait, et le désir se cachait sous le voile de la décence. Séphora n'était plus à elle; le feu circulait avec son sang. Elle se leva pour cacher son trouble, et sortit avec ses femmes et Roxane, qui devait coucher auprès d'elle. Chacun se retira de son côté. Séphora ne dormit point, parce que l'amour naissant chasse le sommeil; Roxane ne dormit pas, parce que la jalousie la tourmentait; Almanzor ne dormit pas, parce que tantôt il pensait à Séphora, et tantôt il écrivait les premières scènes du Mystère de la Conception; Trufaldin ne dormit pas, parce qu'il réfléchit aux moyens de faire parvenir au père de Mendoce certaine lettre que vous avez peut-être oubliée; Gonzalve dormit profondément, parce qu'il ne pensait à rien.

Mendoce ne savait pas trop comment il profiterait des heureuses dispositions qu'il avait remarquées dans la belle Séphora. Les mœurs espagnoles sont sévères, et pénétrer dans son appartement sans son aveu, c'était s'exposer à un éclat qui le perdrait dans l'esprit du mari, qui n'était pas dangereux, mais qui avait bien le droit de mettre l'ange Gabriel à la porte. Silvia avait trop d'intérêt d'ailleurs à ne pas laisser Séphora seule, pour ne pas manquer de lui faire assidûment sa cour. Tout cela était embarrassant; mais l'amour trouve toujours quelque moyen conciliatoire. Mendoce écrivit une lettre passionnée qu'il se promit de glisser pendant le dîner sur les genoux de la dame. Probablement elle n'oserait pas la lui rendre en présence de son mari; plus probablement encore elle la lirait quand elle serait seule, et la lecture d'une lettre aussi agréablement tournée la disposerait à en recevoir une seconde. L'intrigue se lierait alors, car enfin c'est répondre à des billets doux que les recevoir et les lire. Il passa la matinée à donner ses idées et ses ordres aux charpentiers, menuisiers et décorateurs du seigneur Gonzalve. Les quittait-il un instant, il venait écrire une scène. Était-il las de composer, il retournait presser l'établissement des ateliers; il marquait dans le parc les arbres dont la grosseur et la direction des branches pouvaient abréger la main-d'œuvre; il faisait les billets d'invitation pour la noblesse du voisinage; il envoyait avertir les ménétriers des environs de se tenir prêts à la première sommation; le seigneur Gonzalve suivait ses opérations, admirait sa vivacité, la clarté de ses plans, voyait déjà tous les tableaux, et jouissait d'avance.

On sonne enfin le dîner, et chacun se rend à la salle commune. Mendoce remarqua que Séphora était plus parée que la veille, et il en augura bien. Elle rougit encore en le voyant; un sourire imperceptible effleura ses lèvres de rose, et lorsqu'elle s'assit son pied se trouva, par hasard sans doute, sur celui de l'aimable chevalier. On ne connaissait pas les serviettes, qu'on étend à volonté sur ses genoux, et même sur ceux de sa voisine, et qui permettent à deux mains qui se cherchent de se rencontrer et de se toucher un moment. Un gros chien favori, portant le collier doré aux armes du maître, suppléa aux serviettes : tout sert à l'amour. Le chien était couché paisiblement sous la table, Mendoce lui pressa vivement la queue du pied qu'il avait libre; le chien se leva en jetant un cri, Mendoce prétendit qu'il lui avait mordu la jambe; il se baisse pour y regarder, Séphora se baisse aussi par un intérêt bien naturel; Mendoce lui prend la main, l'ouvre, y met son billet, la referme, se lève aussitôt, fait quelques tours par la salle en disant à Gonzalve inquiet : — Ce n'est rien, ce n'est rien, ses dents n'ont pas percé ma bottine.

Que devait faire Séphora de ce billet caché dans sa main? Le rendre était impossible, le remettre à son mari eût été d'une imprudence impardonnable. C'était troubler son repos sans nécessité; c'était compromettre un étourdi, très-blâmable sans doute, mais qui n'était pas coupable au premier chef parce qu'il aimait une jolie femme. Il n'y avait qu'un milieu dans tout cela, c'était de mettre le billet dans sa poche, et ce fut ce qu'elle fit.

On se remit à table, et Mendoce ne retrouva ni le pied ni le genou. Il ne s'en étonna point. Il avait donné l'éveil à la pudeur, qui devait combattre au moins pour la forme; mais l'agitation du sein, l'incarnat soutenu des joues, lui prouvaient que ces combats étaient trop vifs pour être durables.

Après le dîner, il reprit ses travaux. Silvia s'attacha plus que jamais à obséder la jeune dame; Trufaldin chercha à se lier avec un vieux écuyer dont il comptait faire son confident, et Gonzalve fut faire sa méridienne, et s'endormit en chantonnant un nouveau couplet du jeune troubadour.

Au souper du soir, au dîner du lendemain, à tous les repas qui suivirent, Mendoce remettait un billet. On les prenait tous, on ne répondait à aucun, et le silence de femme qui aime ne saurait être éternel. L'amoureux chevalier pensa enfin que Séphora recevait ses lettres parce qu'il y avait du danger à les refuser, et que sa complaisance n'irait pas plus loin.

Séphora, de son côté, pensait que le chevalier n'avait épousé la sultane que par reconnaissance, comme elle n'avait épousé Gonzalve que par intérêt. La froideur du jeune homme pour cette Roxane, ses empressements auprès d'elle, annonçaient clairement de l'indifférence pour l'une et de l'amour pour l'autre. Il est agréable pour une femme sage d'être aimée d'un petit être charmant qui en vingt-quatre heures est devenu l'ami de la maison; mais à quoi cela peut-il mener? Se manquer à soi-même, quelle horreur! Et puis le chevalier doit bientôt partir; point de ressources.

Trufaldin avait empaumé son écuyer. Intendant des châteaux et domaines du seigneur Gonzalve, il avait toujours un prétexte qui autorisait des courses plus ou moins longues : il partit avec la lettre de M. l'aumônier pour rendre le calme à un père au désespoir.

Silvia sentait bien qu'elle ne pouvait rien attendre que d'une nouvelle infidélité, qui peut-être lui ramènerait le volage. C'était un pis aller fort incertain; mais Mendoce l'avait achetée, payée, il était le maître, et il n'y avait rien à gagner à se brouiller ouvertement avec lui. Il était facile de le faire congédier en informant Séphora qu'il n'était point son mari, et Gonzalve que les princesses Abaquaba et Ibiquibi, les requins et saint Jacques de Compostelle étaient autant de chimères imaginées par M. le chapelain; mais Mendoce pouvait découvrir cette menée, passer de l'indifférence à la haine, la revendre à quelque roturier, la donner même à quelque goujat. Sans ces considérations, quel tapage elle eût fait! Elle plus jolie, plus aimable, plus enjouée que cette Séphora, qui ne pouvait avoir aux yeux du petit traître que le très-mince mérite de la nouveauté. Ainsi pensait Silvia, ainsi pensent toutes les femmes sur le compte de leurs rivales.

Gonzalve, vieux, cassé, n'ayant plus que le souvenir de ses qualités physiques, avait cependant conservé un libertinage de tête qui ne va pas loin, mais qui ne laisse pas d'amuser celui qui est forcé de s'en tenir là. Il savait sa femme par cœur, il continuait de fourrager par habitude mais sans plaisir; et le sixième jour de l'arrivée du chevalier, il lui passa par la tête que de nouveaux appas pouvaient être piquants à parcourir, et opéreraient peut-être une espèce de résurrection. Il était d'ailleurs naturaliste, et l'histoire naturelle d'une princesse africaine ne doit pas ressembler à celle d'une Aragonnaise. Il n'y avait qu'une difficulté, c'est que Mendoce était jeune et beau; qu'il était vieux et laid, et femme qui se prête à une infidélité veut pouvoir compter sur un bénéfice clair.

Cependant ce beau chevalier était le mari de la princesse; les maris jeunes et beaux négligent leurs femmes, et les femmes n'aiment pas à être négligées. Un vieillard bien empressé, bien tendre, faisant peu, mais essayant l'impossible, prouve au moins sa passion, et les femmes aiment les hommes passionnés. D'ailleurs le preux Almanzor faisait voyager sa princesse à pied, lui faisait faire maigre chère, et elle trouverait au château le nécessaire et le superflu, motif tout puissant sur une femme qui a raison de craindre que la pauvreté n'altère sa fraîcheur. A la vérité, Séphora pouvait trouver extraordinaire qu'une étrangère s'établît chez son époux; mais un vieillard madré a tant de moyens d'en faire accroire à une femme de dix-huit ans, qui n'a d'expérience que celle qu'il lui a communiquée, et c'est si peu de chose que cela! Il était possible qu'Almanzor prît de l'humeur en se voyant souffler sa femme; mais si cette femme s'obstinait à rester, ou si elle partait pour revenir, qu'aurait à se reprocher le vieux châtelain, et qu'entreprendrait un jeune homme contre un sexagénaire qui ne pouvait plus soutenir une lance? Et puis, n'avait-on pas main-forte au château? Gonzalve arrêta donc à part lui qu'il saurait comment sont faites les princesses africaines. Il fit l'empressé auprès d'Abaquaba, et Mendoce n'eut pas l'air de s'en apercevoir : il fallait qu'il jouât le mari; mais il s'applaudissait intérieurement d'une fantaisie qui lui donnerait plus de liberté. Il se conduisit cependant avec une extrême circonspection, parce qu'il savait que le mari le plus convoiteux de la femme du prochain ne se soucie pas du tout que le prochain convoite la sienne.

Un jour pourtant que Silvia et Gonzalve se promenaient dans le parc, Séphora, qui les voyait de sa chambre, descendit, sans autre intention sans doute que de savoir ce qui occupait si fort le chevalier avec les ouvriers du château. Mendoce la voit, va au-devant d'elle, lui remet une quinzième ou seizième épître que Séphora lui rend avec les précédentes, en lui disant à demi-voix : — Parlez-moi, si vous avez quelque chose à me dire; mais ne m'écrivez plus, je ne sais pas lire.

Elle avait cela de commun avec la plupart des belles dames de ce temps-là; mais ce n'était pas moins diabolique pour Mendoce. Que de peines, que d'esprit il avait perdus! — Eh bien, madame, puisque vous ne savez pas lire, il faut s'expliquer clairement et brièvement : je vous adore. — Ah! c'est là ce que vous m'écriviez! — Que puis-je espé-

ser? — Rien. — Quoi! mon amour... — Il m'offense, il outrage mon époux, qui vous a reçu comme un père. Séphora ne pensait pas précisément tout cela; mais sa gouvernante lui avait appris ces expressions banales qui éloignent l'homme qui aime faiblement, et qui font faire à l'amant passionné les extravagances qui prouvent la sincérité de son amour, distinction qu'une femme sage est toujours bien aise de pouvoir faire.

Gonzalve et Sylvia qui aperçurent Mendoce et Séphora se hâtèrent de les joindre, pour ne pas avoir l'air d'être en tête-à-tête. Mendoce, toujours maître de lui, se plaignit amèrement de ce que Séphora répétait de travers son rôle de la sainte Vierge: Séphora, qui ne savait de quoi il était question, mais qui avait comme toutes les femmes l'esprit du moment, répliqua avec aigreur à Mendoce qu'elle ne pouvait savoir des vers qu'il ne lui avait lus que deux fois; Gonzalve se plaignit de ce que Mendoce avait trahi son secret; Mendoce répliqua que la Vierge ne pouvait écouter l'ange Gabriel et lui répondre convenablement s'ils ne commençaient par s'entendre : — Oh! oh! oh! dit Gonzalve en riant, la princesse jouera parfaitement la Volupté et sans leçons. — Et vous joueres aussi saint Joseph à miracle. — Vous croyes? — Je vous en réponds. — Bon, bon. Continuez vos leçons à la Vierge, moi je vais faire travailler la Volupté.

Les deux couples se séparent. Le châtelain et la sultane s'enfoncent dans un bosquet; Mendoce en cherchait un opposé; mais Séphora voulait savoir ce que faisaient les charpentiers; elle voulait avoir une idée générale de la fête; elle voulait surtout que Mendoce lui répétât plusieurs fois quelques tirades saillantes de son rôle, et pour cela il n'était pas nécessaire de chercher l'ombre et le secret. Mendoce insista; elle se défendit en femme décidée. Il céda, persuadé qu'elle évitait toute espèce de conversation particulière : moi, je crois qu'elle n'était que prudente, et qu'elle voulait seulement avoir l'air de s'être occupée de la fête, et pouvoir répondre à son cher époux s'il lui plaisait de lui en parler. Le rusé Mendoce jugea qu'avec une pareille femme il n'avait rien à attendre que d'une circonstance heureuse, qu'elle éloignerait, qu'il fallait faire naître, et dont il était essentiel de savoir profiter. Trufaldin avait pris sans difficulté le rôle du Diable, qui choquait son amour-propre, parce qu'il voulait entretenir Mendoce dans une parfaite sécurité. Il passait à l'étudier le temps qu'il employait ordinairement en remontrances, et il était assez avancé. Silvia avait peu à dire et était prête, Gonzalve n'avait que quatre vers; mais il y avait beaucoup d'action dans tous les rôles. Mendoce représenta la difficulté de prendre de l'ensemble, la gloire qu'il y aurait à surprendre la noblesse des environs par l'exécution vraie et précise d'une chose tout à fait nouvelle; il conclut en déclarant qu'on n'arriverait à ce but qu'à force de répétitions.

Gonzalve fut entièrement de cet avis. Une seule difficulté l'arrêtait; c'est que la copie de la sainte maison de Lorette n'était pas terminée. Mendoce répondit qu'il arrangerait quelques chambres du château, de manière à pouvoir répéter son mystère. En effet, il coupa une vaste salle en deux avec des tapisseries de haute lisse très-exactement cousues ensemble. D'un côté, il établit l'oratoire de la Vierge, et de l'autre le laboratoire de saint Joseph.

Une croisée en face de l'oratoire ouvrait sur un beau verger. C'est de là que la Volupté et le Diable devaient tenter la brune Marie. Pour l'ange Gabriel, qui n'avait pas encore ses ailes, il convint d'entrer tout bonnement par la porte. Le public devait voir commodément tous les acteurs, en supposant abattu le mur qui fermait la maison du côté du verger, et qui ne se trouverait pas à la cellule qu'on bâtissait dans le parc.

La leçon bien faite à chacun, saint Joseph passe dans son laboratoire, prend sa hache et se met à équarrir un chevron. Deux ou trois polissons qui devaient figurer des chérubins étaient autour de lui. L'un retournait la pièce de bois quand le saint personnage l'avait suffisamment hachée d'un côté; l'autre ramassait précieusement les copeaux; le troisième recevait dans une bouteille les *hans* que le saint charpentier poussait à chaque coup de hache, tableau aussi piquant que varié et qui enchantait le seigneur châtelain.

La croisée était ouverte, et le Diable présentait à la Vierge la Volupté dans un désordre et dans des attitudes propres à faire naître certaines idées. La sainte Vierge, à genoux, ne levait pas les yeux de dessus son livre, et faisait force signes de croix qui ne produisaient aucun effet sur l'esprit tentateur. Le Diable, plus enflammé, plus entreprenant que jamais, par les charmes que son rôle lui permettait de découvrir et de toucher, attendait avec impatience que l'apparition de Gabriel le chassât avec la Volupté dans le fond du verger. Un moraliseur est un homme comme un autre.

Ce beau Gabriel paraît enfin, prononce un exorcisme en vers pompeux, les ennemis du salut disparaissent, et saint Joseph, qui ne doit rien savoir de l'étonnante visite que reçoit sa femme, continue à travailler. Gabriel s'approche de la Vierge, et, sans préambule, sans perdre de temps, il débute avec la pétulance d'un petit-maître et la vigueur d'un Alcide. La Vierge prie, conjure à voix basse; Gabriel n'écoute rien et ne lui dit que ces mots : — Votre mari est là, et je suis décidé à tout.

Il était aimé, la Vierge était prudente, sa tête était échauffée... Elle la perdit tout à fait.

Saint Joseph, tout à son rôle, dit en soufflant et appuyé sur sa hache :

Non, mon espoir n'est pas déçu :
Honneur à ma rare industrie,
Ma pièce est enfin équarrie.
— Et la sainte Vierge a conçu,

reprend l'ange Gabriel.

C'était le dénoûment, et certes il n'était pas malheureux. Gonzalve passe par-dessous la tapisserie et vient embrasser sa femme en se frottant les mains. Il la trouve sur son prie-Dieu qu'elle n'a pu quitter, le corps voluptueusement penché en arrière, et soutenue sur ses deux coudes; son visage rouge comme du feu qu'elle s'efforçait de cacher dans ses mains : — Bravo! bravo! s'écrie-t-il, quelle vérité! Oh! je n'en reviens pas. Je crains que madame ne retrouve pas devant le public ce beau mouvement d'émotion. — Je ne le crois pas non plus, dit Mendoce en souriant; mais il n'est pas nécessaire, pour que la représentation plaise, qu'elle soit portée à ce degré de vérité. Faisons de suite une seconde répétition, pour ne rien perdre des effets que nous avons trouvés. — Excellente idée, mon ami, et si ma femme n'est pas fatiguée... — Oh! madame ne saurait l'être encore. Séphora n'était pas remise, elle ne savait que répondre ni que faire; elle resta sur son prie-Dieu, et regarda le chevalier d'un air moitié tendre, moitié colère. Après tout, elle n'avait consenti à rien; ce qui était fait, était fait; le caractère imprimé aux Joseph ne peut s'effacer, et quelques fois de plus ou de moins ne font rien à l'affaire.

Gonzalve court pesamment après la Volupté et le Diable, qu'il fallait ramener pour commencer une seconde répétition. Séphora, la belle, la trop sensible Séphora, saisit ce moment pour donner un libre cours à son désespoir, à ses larmes, à ses reproches, ou peut-être pour jouer tout cela. Mendoce n'était pas novice; il savait que femme qui aime pardonne toujours ce qu'elle n'a pas dû permettre, et qu'il n'est qu'un moyen de mériter le pardon. Il mérita le sien d'une manière si complète, que Séphora lui donna d'elle-même le baiser de paix.

Gonzalve avait trouvé la Volupté dans un désordre un peu plus caractérisé que celui qu'il fallait pour la scène; cependant il n'avait rien vu qui pût établir des soupçons fondés. D'ailleurs, il n'était pas possible qu'une sultane préférât un pauvre chapelain à un seigneur d'importance : ainsi raisonne l'amour-propre. La vérité est que l'ardente Silvia se voyait négligée par Mendoce; elle avait éprouvé que Gonzalve ne pouvait rien; Trufaldin n'était pas beau, il n'était pas jeune; mais il était homme, très-homme. Il ne s'était pas arrêté à des propositions qui valent des soufflets; il avait agi tout bêtement, et ma foi on l'avait laissé faire.

On répéta une seconde, une troisième fois; on répéta le lendemain, le surlendemain, et Séphora finit par demander elle-même des répétitions. Mendoce n'en pouvait plus; Trufaldin marchait courbé sur sa canne; Gonzalve se moquait d'eux, et jurait qu'il était infatigable, et qu'il répéterait cinquante fois par jour : je le crois.

Ce jour qu'on attendait si doucement et pour lequel on avait fait de si grands préparatifs parut enfin. La sainte maison était placée sur une éminence couverte de gazon; derrière la maison étaient les ménétriers qu'on avait soigneusement cachés dans des arbustes, pour que cette musique invisible parût tout à fait céleste. Elle devait avoir toute l'harmonie que nous supposons à celle des anges, car il faut, toujours et partout, que le spectateur aide un peu à la lettre, et cherche à se faire illusion.

Sur un côté de la sainte maison était une touffe de coudriers dont Mendoce avait fait abattre le centre : c'était la loge où devaient s'habiller les acteurs, et où devait être un buffet de rafraîchissements.

En avant de la maison étaient des gradins en amphithéâtre. Les premiers étaient couverts des tapisseries dont on pouvait se passer au château, et de toutes les housses des mulets brodées aux armes du châtelain : ces gradins étaient réservés à la haute noblesse. Les autres, en simples planches, étaient destinés aux écuyers, aux gentillâtres, aux gens de service, aux manants que la curiosité attirerait.

Dans un coin du parc on avait établi les cuisines : il fallait que tout fût champêtre. Un bœuf entier tournait embroché par un baliveau de quatre ans. Trente serfs étaient commandés pour le servir sur un brancard garni en dessous de terrines pour recevoir le jus que ferait couler à flots monsieur l'écuyer tranchant. Près du bœuf rôtissait un veau de très-belle apparence; à dix pas de celui-ci, cuisaient modestement trois moutons; enfin on avait enfilé, dans trois vieilles lances suspendues les unes sur les autres, faisans, perdreaux, oisons, poulets et autres volailles.

Autour d'une table de six cents couverts, qu'ombrageaient de vieux chênes, étaient rangées debout vingt à trente pièces de vin, et une salle verte avait été percée, battue et sablée pour le bal.

Déjà le cornet sonnait à chaque instant du haut de la tour; déjà le château s'emplissait de gens et les écuries de mules. Gonzalve, enchanté des dispositions de son cher ami Almanzor, recevait ses convives avec l'empressement que donne la vraie gaieté, et leur promettait une journée miraculeuse. Mendoce s'était échappé de la foule; il était monté chez Séphora, qui se formait de jour en jour, et qui savait déjà éloigner ses femmes sous des prétextes si naturels, que les plus fins eussent été en défaut. Ils se dédommageaient bien innocemment

de la contrainte qu'ils éprouveraient dans la journée, et, dans les intervalles d'un dédommagement à un autre, Mendoce, qui n'avait pas de raisons de rien cacher à une femme dont il s'était assuré, et qui peut-être était flatté de lui apprendre qu'il n'était rien moins qu'un aventurier, Mendoce contait à Séphora sa véritable histoire.

Séphora jouissait du plaisir d'avoir fixé un des premiers seigneurs de la Catalogne; elle s'applaudissait surtout de ne trouver dans cette épouse, qu'elle craignait tant, qu'une esclave dont on disposerait si on avait intérêt à l'éloigner; elle voyait dans la sécurité de son mari son goût pour les fêtes, et dans la féconde imagination de Mendoce des moyens sûrs de perpétuer une intrigue qui faisait le bonheur de sa vie. Elle couvrait son amant de caresses; elle souriait aux serments qu'il lui faisait d'aimer toujours, serments qu'il prononçait de bonne foi, bien qu'il en eût violé mille de cette espèce, et que rien ne dût lui faire croire qu'il tiendrait plutôt ceux-ci que les précédents; mais notre cœur est fait ainsi : *la passion voit tout éternel, et la nature humaine veut que tout finisse.*

La grosse cloche du château a sonné; on se rassemble de toutes parts. Mendoce présente à une assemblée aussi nombreuse que brillante sa Séphora, parée des mains de l'art et embellie par celles du plaisir; sa Séphora, qui ne voit que lui dans une foule de jeunes chevaliers qui semblent se disputer un seul de ses regards; sa Séphora, qui n'a qu'une attention, qu'un travail, qu'une gêne, c'est de cacher l'amour qui la consume et qui la nourrit.

On dîne, on mange, on boit, on rit. Gonsalve prie son cher Almanzor de commencer l'enchantement; il avait fait des couplets délicieux : le bonheur n'en dicte pas d'autres. Silvia et Trufaldin l'accompagnaient de leurs guitares; cette nouveauté enchaînait toutes les langues, flattait toutes les oreilles. Pas un vers sentimental que chaque femme ne pût s'appliquer; pas un qui ne fût fait pour Séphora, pas un qu'elle ne s'appliquât. Ivre de son amour, de celui de son amant, de ses grâces mâles et fières, elle croyait n'avoir plus rien à désirer. Les éloges flatteurs dont on le combla lui procurèrent un plaisir dont elle n'avait pas d'idée, celui de le voir recherché, caressé, honoré par des gens dont l'hommage désintéressé n'était que plus flatteur. Il semble qu'un cœur amoureux s'enrichisse de l'éclat, des qualités, des succès de l'objet aimé.

Gonzalve s'était enroué à force de crier bravo! — Messieurs! criait-il, messieurs! j'ai imaginé ces fêtes, parce qu'il faut des plaisirs innocents à une femme sage! Ici Séphora rougit. — L'homme qui les dirige, l'homme que vous applaudissez, et qui vous étonnera encore davantage, n'a pas reçu de récompense; je lui réserve à vos yeux celle qui doit flatter le plus un chevalier : allons, Almanzor, levez-vous, et, pour la première fois, embrassez madame; je le permets.

Mendoce se lève en riant de tout son cœur. — Voyez, voyez, disait Gonzalve à un seigneur qui était près de lui, ce baiser ne lui fait pas la plus légère impression. Oh! c'est un garçon sage, réservé..... Voyez, voyez comme madame rougit. Ils ont pourtant répété souvent ensemble; mais c'est qu'elle est d'une pudeur, d'une chasteté!... Heureux, mon ami, cent fois heureux l'homme à qui le ciel accorde une pareille femme!

Les tambours battent, les fifres jouent, les trompettes sonnent, tout annonce des plaisirs nouveaux. On quitte la table, on court, on s'empresse, les acteurs s'habillent, les spectateurs se rangent, les invisibles ménétriers commencent; quarante violons raclent à la fois la même partie d'une vieille chanson faite en l'honneur du Cid, et on s'extasie, et on applaudit des pieds et des mains. Ce n'est pas que l'air eût rien de bien étonnant; mais jamais quarante violons ne s'étaient trouvés ensemble depuis l'invention de l'instrument, et ces sons aigus, qui sifflaient à travers les branches ou qui arrivaient sur les ailes du vent de bise, avaient quelque chose de si extraordinaire pour des gens qui n'avaient vu aucune de nos merveilles, qu'il n'est pas permis de se moquer d'eux. Ce n'était rien encore : des hérauts d'armes annoncent que la maison qu'on voit est celle de la sainte Vierge, et qu'on va représenter le mystère de la Conception, rendu par des figures vivantes. On ne se possède plus; le délire est au comble.

La sainte Vierge est en costume; sa figure céleste est voilée; ses mains officieuses ont attaché les ailes à l'ange Gabriel, et sa belle bouche a dit bien bas : *Pour la première fois, l'Amour les coupera ce soir.* Le diable s'est coiffé de son bois de cerf, saint Joseph a pris sa hache; ses chérubins l'entourent; douze rideaux, qui n'en font qu'un, se tirent sur un long cordeau de la buanderie de madame; des mains, déjà enflées, applaudissent à la bonhomie du représentant du patron des bons maris. On regarde la Vierge; toutes les femmes envient ses charmes, tous les hommes voudraient être l'ange Gabriel. Personne, hélas! ne se doutait de l'accident dont on était menacé.

On avait à peine débité dix vers, que le majordome annonça un grand seigneur catalan, que la renommée avait instruit de la magnificence de la fête, et qui venait y prendre part. Il était suivi de ses écuyers et de cinquante hommes d'armes, ce qui n'était pas suspect alors, parce que les grands voyageaient ainsi, et en mettant pour le souper un bœuf de plus à la broche on était sûr de traiter dignement ce seigneur et son escorte.

Saint Joseph oublia un moment son rôle et vint féliciter l'arrivant. L'arrivant lui dit à l'oreille qu'il avait quelque chose de la plus haute importance à lui révéler; saint Joseph répondit qu'il ne pouvait donner audience à personne que lorsque la sainte Vierge aurait conçu, et que tout ce qu'il pouvait faire, c'était de recommencer les dix vers qu'il avait débités. Il retourne à sa place, reprend sa hache et recommence. C'est de cette époque que les prédicateurs ont pris l'usage de recommencer leur sermon lorsqu'un personnage distingué entre, même à la fin du discours.

Tout alla fort bien jusqu'à l'entrée de l'ange Gabriel. Il était monté à la croisée sur une échelle, ainsi que cela se pratique encore à présent, et il s'était couché sur le ventre les ailes étendues au bout d'une planche frottée de savon vert, qui allait en baissant jusqu'au pied de l'oratoire de Marie, et qui était barbouillée en jaune pour figurer un des rayons de gloire qui accompagnent ou qui précèdent l'ambassadeur du Saint-Esprit.

L'ange galant s'agenouille devant la séduisante Marie et la salue d'un *Ave, Maria.* Toutes les femmes se disent à l'oreille que le bel ange est digne d'être le père du Sauveur; les hommes se disent que la Vierge mérite d'en être la mère et l'épouse, ce qui, à la rigueur, pouvait être sans inceste, puisque c'était le bon Dieu qui se faisait lui-même. Oh! si nous avions tous cette faculté, que de perfections nous rassemblerions sur nous! Taille, tournure, fraîcheur, jeunesse éternelle, fortune immense, que de choses nous nous donnerions! Pour de l'esprit, du jugement, de la moralité, personne n'y penserait sans doute, car nous savons tous que nous avons de tout cela beaucoup plus qu'il n'en faut.

Au milieu de ces murmures d'approbation, le seigneur catalan s'était levé, regardait l'ange Gabriel, le reconnut au son de voix, et s'écria : — Par la sambleu! je crois que voilà mon drôle! Le fripon d'ange, frappé de l'organe qui a articulé ces paroles, regarde aussi, et s'écrie à son tour : — Par la sambleu! je crois que c'est mon père! Il repasse par sa fenêtre, prend son échelle, la jette entre les jambes des chevaux de quelques hommes d'armes du papa qui voulaient lui disputer le passage, sans chausses, sans haut-de-chausses, il court à travers le bois en petite tunique blanche qui ne descend qu'aux genoux, et il est arrêté à chaque pas par ses grandes ailes, qui ploient, qui cassent, qui se déplument, et qu'il n'a pas le temps d'arracher tout à fait.

A ces terribles mots, *Voilà mon père*, Séphora, qui sait ce qu'a à craindre son amant, se trouve mal; Trufaldin, qui veut recueillir le prix de son zèle, n'entend pas que le jeune homme s'échappe; il court après lui en habit de diable, son bois de cerf noué sous le menton, et l'appelle en feignant de vouloir l'accompagner; mais en effet pour avertir les hommes d'armes de la route qu'il prenait. Les hommes d'armes que le comte d'Aran avait mis prudemment en vedette, avaient vu passer un ange et un diable, et ne sachant rien de ce qui se faisait à cent pas devant eux, ils avaient été terrifiés, et restaient immobiles comme vous le seriez si les fantômes de Robertson vous apparaissaient au milieu de la nuit sans que vous fussiez prévenu. La Volupté cherchait à faire revenir la sainte Vierge : saint Joseph, avec sa bonhomie ordinaire, les fourrageait toutes deux; les spectateurs, empressés de l'aider, sautèrent par-dessus les bancs, renversèrent, éteignirent quatre flambeaux qui éclairaient la scène. Quand on est dans les ténèbres, il faut nécessairement jouer des mains, et ce jeu-là mène promptement à un autre. On était mêlé; celui qui rencontrait une femme s'accrochait à elle quand les formes ne le repoussaient pas; celle qui trouvait à prendre s'accrochait et ne lâchait prise que lorsqu'il ne restait plus rien. Alors on accrochait ou on se laissait accrocher ailleurs. Le tumulte dura jusqu'au jour, et personne ne s'en plaignait parce que chacun y trouvait son compte. Quelle nuit pour les vieilles dont les ruines se soutenaient encore! quelle nuit pour les jeunes qui avaient rencontré leur amant! quelle nuit pour les amants qui soupiraient après l'instant du bonheur! quelle nuit pour les amants qui brûlaient d'être infidèles! quelle nuit pour les maris qui désiraient un héritier de leur nom, et qui, par amour-propre, croyaient leurs femmes stériles! Oh! mais c'est qu'il y eut des enfants de faits! il y en eut! il y en eut! Vous seul pouvez les compter, mon Dieu! et tout cela pour célébrer la Conception de madame votre mère.

Laissons le diable et l'ange Gabriel courir les champs. Revenons aux comtes d'Aran et de Cerdagne depuis si longtemps oubliés.

D'Aran avait fait arranger la tour du Nord pendant que Trufaldin était allé lui chercher son fils. Les portes étaient réparées, les serrures rouillées étaient frottées et huilées, des grilles neuves étaient posées aux fenêtres, un domestique bègue, sourd et ne sachant pas lire, était chargé des fonctions de geôlier. Il devait fournir au jeune captif d'excellents aliments parce qu'il ne faut dans aucun cas, altérer l'estomac d'un fils unique; il lui était enjoint en outre d'ouvrir sa fenêtre deux heures par jour, pour renouveler l'air de ses poumons. Quant à l'exercice, on jugea qu'il en avait assez pris à Saragosse, et de toutes les manières, pour pouvoir s'en passer pendant quelques mois.

La comtesse d'Aran n'avait pas vu d'un bon œil ces rigoureux préparatifs. Elle était mère, bonne mère, et ce sexe indulgent le devient davantage quand le coupable est aussi cher. Elle avait essayé plusieurs fois de fléchir son mari qui était bon père aussi, mais qui avait de la fermeté et même de la roideur dans le caractère, et qui termina les sollicitations par un *je le veux*, prononcé avec la dignité d'un héros du douzième siècle.

Depuis quinze jours on attendait le prisonnier, et on n'en avait pas de nouvelles. On comptait les heures, les minutes. Madame d'Aran ne dissimulait plus ses alarmes, le comte renfermait les siennes, mais le diable n'y perdait rien.

Il était en effet extraordinaire que Trufaldin n'écrivît pas s'il était arrivé quelque chose de funeste; il n'était pas vraisemblable que sept ou huit hommes armés qui l'accompagnaient eussent tous péri, et aucun n'avait reparu. Le comte voulait faire partir quelques écuyers pour Saragosse; la comtesse observait que la goutte laissait du relâche à son mari, et qu'il est des cas où on ne doit s'en rapporter qu'à soi-même. Le comte se décida donc à se mettre dans sa litière; il se fit accompagner d'une forte escorte, et partit pour aller lui-même aux informations.



Le seigneur Gonzalve conduisit galamment Silvia près de sa femme, qui faisait semblant de travailler, tout en s'ennuyant beaucoup.

Son premier soin en arrivant à Saragosse fut d'aller présenter ses respects au prêtre-roi, qui le reçut fort bien, mais qui ne put lui donner des nouvelles de son fils, parce qu'on n'avait pas encore imaginé les lieutenants de police, les exempts, les inspecteurs, les mouchards, le guet, les réverbères et tant d'autres moyens de servir les uns et de désoler les autres. Aussi se couchait-on à sept heures dans la capitale du royaume d'Aragon, parce que les rues n'étaient point pavées, qu'on risquait, en sortant la nuit, de se mettre dans la boue jusqu'aux aisselles, ou d'être dépouillé par les filous, ou de recevoir sur la tête des cassolettes que chacun avait le privilége de vider par sa fenêtre.

En récompense, c'était une ville charmante le jour. Le boulanger vous vendait à faux poids, le boucher vous donnait de la viande pourrie, le marchand de vin vous faisait boire du poiré pour du vin blanc; on vous égorgeait chez les filles, on vous volait dans les tripots. Vous opposiez votre poignard à ces petits inconvénients; il servait vos haines personnelles, votre ambition, votre intérêt, et si vous pouviez, après avoir poignardé sept ou huit personnes, gagner la porte d'une église, d'une chapelle, d'un couvent, il n'était plus question de rien. Oh! que nous avons raison de regretter le bon vieux temps.

Ce n'était pas tout à fait la même chose dans le quartier de la cour. On n'y était assassiné qu'en duel, parce qu'une garde nombreuse veillait sur toutes les avenues qui conduisaient jusqu'au prince; on n'y craignait que des indigestions, parce que les pourvoyeurs se faisaient donner ce qu'il y avait de mieux; les dames ne vous volaient point, parce que vous leur prêtiez volontairement de l'argent qu'elles vous rendaient en toute autre monnaie; on n'osait vous accuser d'un crime, parce que vous appeliez au jugement de Dieu, que vous faisiez venir votre accusateur en champ clos, et que si vous aviez le bras bon, vous prouviez évidemment votre innocence en lui passant votre lance au travers du corps. Aussi le quartier de la cour était celui de tous ceux qui laissaient à la canaille les petites friponneries, les forfaits obscurs dont j'ai parlé plus haut. C'était là que le comte d'Aran avait pris un logement. Tous les matins, il montait sur sa mule et parcourait les différents quartiers de la ville suivi de quatre officiers. Il prenait des informations, n'apprenait rien, revenait s'ennuyer orgueilleusement auprès du monarque qui tombait dans l'enfance, de ses courtisans, qui le regardaient comme un provincial, et des dames de la cour, qui ne prenaient pas garde à lui parce qu'il était vieux.

Ce genre de vie l'ennuya bientôt. Il sentit qu'il était plus agréable de commander dans ses domaines que de ramper à la cour; il sentit que toutes ces beautés capricieuses ne valaient pas une épouse dont les soins tendres, empressés, soutenus, dont la société égale et douce effaçaient les rides naissantes; mais comment retourner auprès d'elle sans lui apporter des nouvelles de son fils?

Fidèle à la loi qu'il s'était imposée de passer ses matinées en recherches, il aperçut un jour un des gens qui avaient accompagné Trufaldin. Ce drôle, ainsi que ses camarades, s'était bien trouvé du séjour et de la licence d'une grande ville; ils l'avaient préférée aux travaux utiles et honnêtes qui avaient occupé leur première jeunesse, et ils avaient pris chacun un maître qui les habillait, les nourrissait, les payait bien et ne leur donnait rien à faire. C'est depuis ce temps que les jeunes paysans ont pris la louable habitude de quitter la charrue, de venir endosser la livrée dans la capitale, de passer les journées entières, à la porte de l'hôtel, à ricaner au nez des passants ou à faire pis.

Le comte d'Aran n'eut pas plutôt aperçu celui-ci, qu'il poussa sa mule, le fit entourer par ses estafiers, et lui ordonna de lui dire ce qu'était devenu son fils. Le drôle répondit qu'il appartenait à M. le comte de Pardès, qui ne souffrirait pas qu'on insultât sa livrée, et qu'il exigeait au nom de son maître qu'on lui laissât le passage libre. Comme il était convenu entre gens d'un certain rang qu'un père infortuné, ou tout autre, ne pourrait faire parler un coquin qu'autant que son maître le trouverait bon, le comte d'Aran fut trouver le comte de Pardès, commença par l'informer des égards qu'il avait eus pour son nom, lui exposa ensuite le sujet de son voyage, et apprit selon toutes les règles de l'étiquette du temps que son fils et Trufaldin étaient disparus et couraient le pays. Le malheureux papa n'était plus en état de courir comme eux; il reprit tristement le chemin de son manoir, et voulut, en passant, avoir la consolation de s'affliger avec son cher Cerdagne.



Comment le page indiscret prêtait l'oreille à ce qui se passait dans la chambre nuptiale du vieux comte d'Aran.

Cerdagne avait cinquante ans, mais nulle infirmité. Il ne jouait plus que rarement avec la petite Rotrulde, qu'il gardait à peu près par reconnaissance. Tous ses goûts, tous ses plaisirs, tous ses vœux se réunissaient sur sa fille, belle au delà de l'expression, aimante comme sa mère, douce comme madame d'Aran, aimable et polie comme son père. Seul capable de faire l'éducation de Séraphine, il avait formé son esprit, et lui avait communiqué ces qualités séduisantes auxquelles il avait dû tant de brillantes aventures, et dont elle était incapable d'abuser.

Tout à fait revenu des étourderies de sa jeunesse, Cerdagne ne haïssait pas les jeunes gens étourdis. Il prétendait qu'un sage de vingt ans doit n'être qu'un sot à trente, et au lieu de se répandre en do-

léances pendant le long récit de l'ami d'Aran, il rit beaucoup des extravagances de son gendre futur, et en plaisanta tant que d'Aran étonné s'arrêta au moment où il allait assaisonner sa péroraison de quelques larmes qui, selon lui, devaient faire un grand effet sur son auditeur.

— Je n'aurais pas cru, dit-il en remettant son mouchoir qu'il avait tiré d'avance, je n'aurais pas cru qu'il y eût le mot pour rire dans tout cela. — Je ne vois pas qu'il y ait de quoi pleurer : ton fils fait des sottises à dix-huit ans, tant mieux. — Comment, tant mieux! — Aimerais-tu mieux qu'il en fît après être marié? — Je ne veux pas qu'il en fasse du tout. — Un jeune homme vif, enjoué, aimable, ne pas faire de sottises! — Je n'en ai pas fait, moi. — Hé bien! il paye ta dette. — Il me payera la sienne; la tour du Nord l'attend. — Es-tu fou? — Je suis juste. — Tu ne sais ce que tu dis. La justice n'est autre chose que l'action de rendre à soi-même et aux autres ce qui leur est dû. Ton fils ne mérite pas d'être enfermé dans une vilaine tour parce qu'il t'a mangé de l'argent, et qu'il court l'Aragon pour se soustraire à ta sévérité; voilà pour lui. Tu ne te donneras pas le chagrin de le voir souffrir! tu ne t'exposeras pas à perdre son cœur par une rigueur inutile; voilà pour toi. — Inutile, dis-tu? — Très-inutile. Mon ami, la nature fait les têtes folles, et la nature seule les mûrit. Renverse tes grilles et tes verrous, embrasse ton fils quand tu le verras, recommande-lui d'être sage; il te le promettra, et il tiendra parole s'il le peut : voilà tout ce que je vois à faire dans cette circonstance. — Et tu lui donneras ta fille? — Oui, parbleu, je la lui donnerai. J'en ai fait bien d'autres à son âge. En ai-je moins été excellent mari, bon père, bon ami? Tu ne sais pas, toi qui as toujours été sage, quel ascendant prend sur une jeune tête une femme belle, aimable et vertueuse. — Ce malheureux Mendoce, que fait-il à présent? — Des étourderies. Que veux-tu qu'il fasse? — Pas de ressources! pas d'argent! — Ah! avoue donc que tu serais trop heureux de pouvoir lui en envoyer. Tu me fais pitié avec ta tour du Nord. — Il tombera dans la misère. — Tant mieux encore. — Je ne vois pas cela. — Eh! mon ami, l'infortune est le grand précepteur des jeunes gens; il n'y a pas de sermons, de verrous qui vaillent ses utiles leçons. — Mais s'il pâtit? — Nous le remettrons. — S'il est rejeté? — Il poussera plus loin. — Outragé? — N'a-t-il pas une épée? — Tu me fais frémir. — Allons, toujours extrême! — Tout à l'heure tu étais un homme dur, te voilà maintenant père pusillanime. — Si du moins je savais où il est! — Il faut le chercher. — Puis-je courir sans cesse, m'exposer à être repris de ma goutte dans un bois, dans un village? — Je courrai pour toi. — Ah! mon ami! mon digne ami! — Pas de remercîments, tu ne m'en dois pas! Il faut bien que je tâche de retrouver mon gendre. Retourne dans ton château, envoie quelques-uns de tes gens; car je ne connais pas ton fils; je me mettrai à la tête de tout mon monde, nous nous partagerons en quatre troupes, nous fouillerons la Catalogne, l'Aragon, les deux Castilles, et quelque sottise d'éclat nous le fera retrouver.

Le comte d'Aran repartit pour son château, persuadé par Cerdagne qu'il ne faut exiger de la jeunesse que ce qu'elle peut donner, et que les pères les plus sévères ne sont pas les plus heureux. Il consola un peu sa femme en lui rappelant l'adresse et l'activité de son ami; ils espéraient tout de l'avenir en pensant que la raison cachée sous l'amabilité de Cerdagne pourrait beaucoup sur leur cher Mendoce. Une seule chose leur paraissait inexplicable, c'était que Trufaldin, qui leur devait tant, qu'ils croyaient digne de leur confiance, eût consenti à partager les travers et la fuite de son jeune maître : c'étaient sur lui que devaient retomber les effets d'une colère que Cerdagne avait détournée de Mendoce. On ne trouvait pas de châtiments assez sévères pour punir sa perfidie, quand le vieux écuyer de saint Joseph parut avec la lettre de ce pauvre Trufaldin.

Elle fit passer tout à coup cette famille désolée de l'excès de la douleur au comble de la joie. Le comte d'Aran ne connaissait pas le seigneur Gonzalve, qui avait passé les deux tiers de sa vie dans une entière obscurité; mais il comptait avec raison sur les égards que personne ne pouvait refuser à un nom illustré par ses aïeux et par lui. Cependant un héros a la goutte comme un chanoine, d'Aran sentait quelques picotements, provoqués par le voyage assez pénible qu'il venait de terminer. Il écrivit une belle et longue épître au seigneur Gonzalve, et il fit partir le plus leste de ses écuyers sur le meilleur de ses chevaux pour porter le paquet à Cerdagne, qu'il rendait dépositaire de l'autorité paternelle.

Dès ce moment madame d'Aran pria moins le bon Dieu; elle oublia sa Bible; elle délaissa sa tapisserie; elle sourit à ses gens; elle caressa son mari; son mari, aussi gai qu'elle, répondit à ses agaceries. Des appas qui pouvaient passer encore pour un hasard supportable, et que trois épais fichus dérobaient depuis des années à tous les yeux, eurent pour lui les charmes de la nouveauté. Les jésuites n'étaient pas encore inventés; mais on connaissait déjà certaine grâce efficace dont la femme la plus réservée fait toujours un certain cas. Madame d'Aran avait la main très-belle; il est des circonstances où le devoir conjugal peut s'étendre un peu loin, et le comte se trouva enfin en état de grâce. Madame d'Aran, bien sûre de lui, le quitte, et va, les yeux baissés et rougissant à demi, ordonner à sa femme de confiance de préparer la couche nuptiale, abandonnée depuis quinze ans à la poussière et à son chat favori. Il n'était pas impossible encore qu'un petit frère ou une petite sœur vînt dans neuf mois punir le fougueux Mendoce, et madame d'Aran caressait cette idée. Une fille surtout comblerait tous ses vœux; elle ne ferait pas de sottises, elle lui tiendrait fidèle compagnie, et la piété filiale lui fermerait les yeux.



Trufaldin et Mendoce se présentent pour pénétrer chez la petite du frère Pacôme.

Le souper fut animé comme l'imagination des deux époux. Propos galants, petits soins, attentions fines, tout fut mis en usage de part et d'autre. Les domestiques étaient émerveillés; d'Aran était étonné lui-même, et madame s'applaudissait de son ouvrage. Elle se frottait les mains qu'elle regardait avec complaisance, et se promettait *in petto* d'en faire quelquefois encore des instruments de grâce efficace. Enfin on se met au lit, dans ce lit jadis le théâtre de plaisirs purs et multipliés, et qui va l'être encore à la multiplicité près.

En effet tout allait au mieux. La bonne comtesse avait déjà été heureuse; le comte touchait au moment de l'être, et sa laborieuse épouse le secondait de son mieux. Tout à coup... crac, crac, crac... une des barres de la couchette casse, elle entraîne le dossier; les deux colonnes de la tête se brisent, les colonnes du pied ne peuvent plus soutenir un ciel de six pieds en carré; elles rompent aussi. Les matelas étaient descendus assez mollement à terre; les époux s'étaient prêtés à une chute assez indifférente jusqu'alors, et le brave d'Aran n'avait pas perdu les arçons; mais le dossier lui tombe sur la tête, le ciel du lit lui couvre tout le corps, et le tient cloué à son poste. Madame d'Aran crie qu'elle étouffe; le comte d'Aran crie qu'il ne peut faire le moindre mouvement, et comment remuer sous un ciel de lit de bois de noyer, à moulures d'or, entouré de grosses verges de fer qui supportent huit rideaux d'un point de Hongrie d'un quart de pouce d'épaisseur?

Les malheureux époux continuaient de crier, et eussent crié jusqu'à extinction de forces et de chaleur, si un fripon de page qui les avait servis à table et qui comptait sur une scène comique, n'eût été

après souper écouter à la porte de la chambre nuptiale. Le bruit occasionné par la chute du lit et les premières exclamations du comte et de la comtesse le mirent d'abord au fait; mais comment entrer, lui qui devait être couché à l'autre extrémité du château, sans déceler sa petite curiosité et s'exposer à être chassé? Il était plus simple d'aller avertir une des femmes de madame, avec qui il n'était pas mal, et qui trouverait peut-être un prétexte pour entrer chez sa maîtresse. Il cherchait en tâtonnant la chambre de sa belle, et sa belle, qui ne l'attendait pas cette nuit, s'était levée doucement, et était allée au bout de la grande galerie chercher un bel écuyer qui ne pouvait la venir trouver, parce que sa chambre n'était séparée de celles des autres femmes que par une mince cloison. Le page ne concevait pas où pouvait être sa maîtresse à pareille heure; il ne soupçonnait pas qu'elle eût, ainsi que bien d'aimables friponnes, l'art de mener deux intrigues de front. Il ne savait quel parti prendre; il allait, il venait, et ses maîtres suffoquaient, victimes de ses irrésolutions. — Si du moins j'avais fini, disait le malheureux comte en haletant. — Hélas! j'allais finir pour la seconde fois, reprenait la comtesse en mots entrecoupés. Qu'il est dur d'être étouffés dans un semblable moment!

Une demi-heure de plus et ils l'étaient infailliblement; mais le diable, qui aime les pages, leur souffle toujours quelque expédient. Le démon familier de notre espiègle lui suggéra d'aller mettre le feu à un tas de bourrées qui était dans le fournil, précisément au-dessous de la salle des pages. Il était tout simple alors de sonner la grosse cloche, de crier au feu, de mettre tous les gens sur pied, et de se faire un mérite d'avoir été le premier levé. A la vérité, ce moyen pouvait incendier tout le château; mais le diable ne donne pas un conseil qui ne soit une méchanceté.

Au tapage infernal que fit le page quand il eut allumé ses bourrées, il eût réveillé toute une armée. L'un courait son haut-de-chausses à la main; celle-là, en se couvrant un sein d'une main, découvrait l'autre; celui-ci, pour se cacher le derrière, démasquait le devant. On allait, on criait, on se heurtait, on ne s'entendait pas; les fagots brûlaient toujours, madame était toujours écrasée par monsieur, qu'écrasait à son tour le fardeau qu'il portait.

Quand le page vit que les femmes ne s'occupaient que de leurs tetons, dont la plupart ne valaient pas la peine d'être cachés, il courut lui-même à la chambre des maîtres, car enfin ce ne peut être un crime que de sauver son seigneur de la grillade. Lorsqu'il vit leur situation diabolique, il hurla, parce que personne ne l'eût entendu s'il n'eût fait que crier. Deux ou trois valets vinrent et mêlèrent leurs hurlements à ceux du page. En un instant, palefreniers, écuyers, marmitons, filles d'honneur, filles suivantes, toute la maison est dans la chambre. Six hommes vigoureux enlèvent le bois de noyer, le fer et le point de Hongrie. Monsieur et madame respirent; mais dans quel état, grand Dieu! s'offrent-ils à tous les regards! Monsieur, pour s'ébattre plus voluptueusement, avait quitté sa chemise de laine, et la honte empêche madame de penser à sa position. Monsieur, enragé que le point conjugal paraisse au grand jour, court comme les autres par la chambre et cherche de quoi le couvrir. Il veut arracher un juste, un fichu, une cotte, à quelqu'une des femmes, toutes se sauvent devant lui. Il les traite de folles, d'imbéciles, et il ne réfléchit pas qu'il est nu, et loin de cet état qui détermine quelquefois une femme à s'arrêter. Il continue de les poursuivre; elles s'obstinent à le fuir; il traverse une salle basse, il croit voir un vieux manchon sur le carreau, il le prend, remonte, s'approche de madame, applique le manchon au point central, et madame se lève brusquement en poussant des cris affreux, et elle se met à courir comme les autres précisément dans l'état où était Eve avant qu'elle pensât à la feuille de figuier, mais n'ayant pas les cheveux aussi longs que ceux de la grand'maman du genre humain.

Le comte la regardait avec étonnement, et ne concevait rien à la conduite de ce modèle de chasteté. Il ne savait pas que ce qu'il avait pris pour un manchon était un hérisson qu'il avait saisi par la tête, et dont les pointes avaient chassé la pudeur jusqu'au fin fond de sa grotte rosée.

Lorsqu'on parvint à s'expliquer et à s'entendre, car c'est toujours par là que se termine le désordre le plus extraordinaire; lorsque chacun eut caché tant bien que mal ce qu'on montre avec tant de répugnance ou avec tant de plaisir; lorsqu'on eut humecté avec de l'eau-de-vie de lavande les piqûres multipliées qu'avait faites le bien innocent hérisson, on s'aperçut que le feu avait gagné la salle des pages. On s'empressa pour l'éteindre; mais comme on n'avait ni administration des eaux, ni pompiers, ni seaux de cuir, ni échelles pour les incendies, toute l'aile brûla avec trente pauvres mules qu'on oublia dans l'écurie qui touchait au fournil, et tout le château eût brûlé sans doute si les gros murs de l'aile incendiée, déjà très-vieux et soutenus debout par les poutres qui portaient les planchers, ne se fussent écroulés d'eux-mêmes, et n'eussent en grande partie étouffé le feu. Il ne périt sous les décombres que sept palefreniers. On donna de petites pensions aux veuves de ceux qui en laissaient et on ne s'occupa plus des maris, qui, en effet, n'étaient que des roturiers qu'on appelait alors des *vilains*.

Pour le page qui avait sonné le tocsin, à qui monsieur et madame croyaient devoir la conservation du reste de leur château, et à qui ils devaient en effet de n'être pas morts de suffocation, il fut élevé au grade d'écuyer et admis à la familiarité du maître.

Cependant un lit cassé, un enfant manqué, le papa contusionné, la maman lardée, une aile brûlée, etc., étaient autant de présages funestes auxquels s'arrêtait péniblement madame d'Aran, et qui furent justifiés par l'événement. Le courrier revint le lendemain du château de Cerdagne, et rapporta que le comte, ami ardent et esclave de sa parole, était parti la veille pour courir après son gendre; qu'il n'avait laissé chez lui que le nombre de gens nécessaire à la garde de son manoir; qu'il s'était réservé la Castille-Neuve, jaloux de prouver son zèle en cherchant Mendoce dans la province la plus éloignée, et le courrier observa qu'avant qu'il eût pu le joindre le jeune seigneur aurait peut-être pris congé du bon châtelain Gonzalve.

Le comte d'Aran sentit tout cela, et bien que moulu par son ciel de noyer doré; bien que tourmenté par sa jambe goutteuse qui le dardait fréquemment, il monta en soupirant dans sa litière, et se fit porter à petites journées chez Gonzalve, ce qui donna le temps à l'ange Gabriel de répéter, tant que le jeu plut à lui et à la brune Marie.

Vous avez vu comment Mendoce a esquivé la férule paternelle; comment le traître Trufaldin l'a suivi; comment on se mêla d'abord pour rendre la connaissance à la Vierge, et ensuite pour avoir du plaisir; mais ce que vous ne connaissez pas et ce que je dois vous apprendre, car je n'ai rien de caché pour vous, c'est que le bon-homme Gonzalve et le sage d'Aran avaient été tâtonnés par de jolies petites menottes qui s'étaient vite retirées en trouvant une barbe épaisse, un gros ventre et un haut-de-chausses vide. D'Aran, qui n'avait plus l'esprit tourné à la plaisanterie, criait à Gonzalve de faire monter ses convives à cheval ou à mule, et de les mettre à la poursuite de son fils. Gonzalve, qui ne se doutait pas que d'Aran fût le père de l'ange Gabriel, et qui était bien aise de profiter aussi des ténèbres, n'écoutait pas le seigneur catalan. Le seigneur catalan, las de crier en pure perte, rentra comme il put au château, appela en vain ses gens et ceux de Gonzalve, qui tâtonnaient aussi de leur mieux; il parcourut vingt ou trente salles ou chambres; ne sachant enfin à qui s'adresser et pressé du besoin de se reposer, il se déshabilla et se coucha dans un lit assez beau, après avoir poussé la porte et fermé le pêne d'une serrure saillante.

Gonzalve, beaucoup moins sage que lui, restait dans la foule, tâtait partout, était bien reçu d'abord, et entendait avec un dépit mortel la jeune ou vieille déité s'éloigner de lui en riant aux éclats. Jaloux de jouer son rôle tout comme un autre, il glisse son poignard dans son haut-de-chausses, en fait passer le manche par la brayette et le fait prendre effrontément à la première dondon qui se présente. La dame enchantée ne pousse pas plus loin ses recherches; Gonzalve, très-gascon sur l'article, veut que la méprise lui fasse honneur, il se nomme et pousse l'aventure à bout. La dame se sent inondée au visage, aux cuisses, à toutes les parties nues, et ne conçoit rien à cette immersion qui ne devait pas être extérieure. C'est que le bon Gonzalve n'était pas absolument maître de ses voies urinaires, et certaine évacuation s'opérait d'un côté pendant que le manche du poignard jouait au *remplaçant* de l'autre. La dame trouve un pli de sa robe chargé de quelque chose dont la limpidité annonçait de la supercherie; elle démonte son écuyer et se sauve dans un autre coin. Elle éprouve bien quelque embarras dans sa marche, mais elle l'attribue aux exercices répétés de la nuit.

Un cavalier la saisit. Son menton est à peine couvert d'un léger duvet; ses formes masculines ont encore les contours gracieux de la jeunesse. Il couvre de baisers le plus beau sein du monde; la nature et la force de son imagination font le reste. Il culbute sa donzelle, se présente en vrai brave, recule, et court en criant partout qu'il y a conspiration contre le sexe masculin, et que les femmes viennent de se mettre des éperons...

Aussitôt tous les hommes s'arrêtent; les femmes se relèvent et crient à la calomnie. Les valets, qui craignent d'être éperonnés par telle ou telle comtesse, courent chercher des flambeaux; l'ordre se rétablit aussitôt. — Que diable! s'écrie le chevalier blessé, je ne sais qui c'est, mais je n'ai pas calomnié. Si la dame est si sage, elle pouvait se retirer de la foule, et il n'était pas nécessaire pour prouver sa vertu qu'elle me fît une boutonnière au ventre.

— Seigneur, lui dit Séphora, il est possible que pendant que nous étions dans les ténèbres, une de nos filles suivantes... — Je ne sais si elle est maîtresse ou suivante; mais c'était la septième à qui je faisais la cour, et je me présentais assez bien à celle-ci pour qu'elle ne me jouât pas un tour de cette espèce. — La sixième, la septième! reprit Séphora d'un petit air prude; vous avez rêvé cela, seigneur, ou vous seriez donc le seul pour qui on ait eu des bontés, ce qui n'est pas présumable. Voyez si ces chevaliers parlent de quelque chose. — Corbleu! madame, s'ils ne parlent pas, c'est qu'ils n'ont pas trouvé de femmes éperonnées. — C'en est trop, seigneur Gonzalve, on perd votre maison d'honneur. Le combat à outrance, voilà le noble moyen d'imposer silence à ce malencontreux chevalier.

Gonzalve aimait beaucoup sa vie casanière; il ne s'était jamais battu, et ne se souciait pas de commencer : — Venez, madame, venez, disait-il, que je vous parle en particulier. Et pendant qu'il la tirait à l'écart, qu'il lui représentait qu'il était ridicule de jouer sa

vie contre un préjugé, qu'il se serrait contre elle pour lui parler plus bas, quelque chose d'aigu lui entra dans la cuisse et lui fit faire un saut de six pieds. Séphora, déjà intriguée par les plaintes du chevalier, ne sachant à quoi attribuer le saut de son mari et se sentant coupable de quelques peccadilles nocturnes, laisse Gonzalve geindre, et prendre le parti qu'il voudra. Elle regagne le château clopin-clopant, monte à sa chambre, tire sa clef, ouvre sa porte, la referme, se déshabille seule et sans lumière pour la première fois de sa vie, et se jette dans son lit, espérant trouver le repos dont elle avait tant besoin. Un cri perçant part à ses oreilles; un animal, quel qu'il soit, saute par-dessus elle et renverse tous les meubles en répétant vingt fois : *Je suis mort!*

C'était le comte d'Aran qui, ne connaissant pas la distribution des appartements, s'était fourré dans la couchette de Séphora; c'était le diable de poignard dont la pointe lui était entré dans la fesse, qui le faisait sauter comme un chevreuil. Séphora, plus étonnée que jamais de ce troisième accident, s'inspecta d'un tour de main et trouva que sa difficulté de marcher, attribuée mal à propos à un exercice forcé, était l'effet de ce chien de poignard qui s'était glissé là sans qu'elle sût comment. La présence d'un etre quelconque l'autorisait à appeler; elle ouvrit sa fenêtre sous ce prétexte; mais son but principal était de jeter le poignard dans le fossé fangeux du château, sauf à laisser trouver les causes de tant de blessures par les gens qui ont assez d'esprit pour tout expliquer.

On avait conduit dans une salle basse le chevalier qui avait une boutonnière au ventre. Il jurait pendant qu'on le pansait que, s'il connaissait la donzelle, il tuerait son père, son mari, ses frères et tous les mâles de sa lignée. Pendant qu'il se répandait en menaces, on amena dans la même salle Gonzalve qui traînait sa cuisse, qui ne pensait plus à son poignard qu'il croyait perdu. Il était loin de s'imaginer qu'il l'eût planté à sa femme elle-même, qui lui avait paru bien plus séduisante lorsqu'il l'avait prise pour la femme d'autrui. Vous savez la chanson : *On veut avoir ce qu'on n'a pas*, etc. On était monté aux cris de Séphora, et on amena encore dans cette salle le malheureux d'Aran tenant sa fesse à deux mains, protestant qu'il ignorait comment il avait été blessé; mais assurant qu'il n'avait vu ni armes ni éperons à madame, dont il se repentait bien sincèrement d'avoir pris le lit par méprise.

Tous les hommes se rassemblèrent insensiblement dans cette salle. Chacun donnait son avis sur cette aventure; on déraisonnait à qui mieux mieux. Gonzalve voulut émettre son sentiment tout comme un autre : — Messieurs, dit-il, messieurs, je vois ici un miracle. Le lecteur rit peut-être de l'idée de Gonzalve. Hé bien, monsieur le lecteur, ses auditeurs ne rirent pas du tout : c'était le temps où on commençait à faire liquéfier tous les ans le sang de saint Janvier à Naples; où on montrait en France la sainte ampoule, que le Saint-Esprit avait incontestablement apportée dans son bec pour le sacre de nos rois; c'était le temps où on montrait ailleurs le prépuce de Jésus-Christ, et nous avons vu de nos jours le diacre Pâris faire des cabrioles dans le cimetière de Saint-Médard, sans avoir eu de longtemps l envie d'en rire. Nos Aragonais ne rirent donc point, et ce n'est pas étonnant ; mais la première donnée de Gonzalve demandait des développements qu'il s'empressa de donner : — Messieurs, reprit-il, c'est sans doute une œuvre méritoire que d'avoir représenté d'une manière sensible le saint mystère de la Conception. Le ciel, touché de cet hommage nouveau, a voulu qu'à l'avenir madame fût pure comme la mère du Sauveur, qu'elle a rendu visible à vos yeux; il a frappé et il frappera sans doute à l'avenir tous les hommes qui l'approcheront de trop près, comme il a frappé de mort subite les Philistins qui osèrent mettre la main sur l'arche sainte. Pour moi, je jure que dès ce moment je renonce à mes droits de mari. Le bonhomme ne promettait rien que de très-facile à tenir.

Les uns s'écrièrent hautement que son explication était toute naturelle; quelques mécreants, car il y en a partout, doutaient un peu que le ciel lui-même eût perforé un ventre, une cuisse et une fesse; mais ils se gardèrent bien de dire ce qu'ils en pensaient, parce qu'ils savaient que des chrétiens d'une foi robuste mutilent, brûlent, tuent ceux qui ne sont pas de leur avis. Le chevalier donna pourtant à entendre que Séphora n'était pas de moitié dans le châtiment que lui avait infligé le ciel, et qu'il concluait de ses manières accortes qu'elle ne désirait pas qu'il fût puni aussi cruellement. — Comment donc! je le crois, reprit Gonzalve ; madame est la douceur même et je suis sûr qu'elle est désespérée de tout ceci. Pauvre petite mignonne, il t'en coûtera de renoncer aux caresses conjugales ; mais, semblable à l'Église, tu abhorres le sang, et tu ne consentirais pas à répandre le mien une seconde fois.

Qu'arriva-t-il de tout ceci? Que les chevaliers et leur suite s'en allèrent chez eux après avoir épuisé les provisions du château; que d'Aran remonta dans sa litière avec un emplâtre au derrière, et retourna chez lui plus affligé que jamais; que Silvia, abandonnée à elle-même, s'attacha exclusivement à Gonzalve; que Gonzalve persuadé que, nul homme ne pouvait approcher sa femme sans avoir un trou au ventre, renvoya ses duègnes, la laissa aller partout et recevoir chez elle qui lui plaisait; que la petite femme qui avait pris goût à la chose renia sa patronne, et suivit le sentier battu par Madeleine pécheresse; qu'elle se trouva grosse sans que Gonzalve sût comment, ni elle non plus, car enfin, disait-elle, aucun de ceux que je vois n'a de trou au ventre, et c'était très-vrai ; que Gonzalve enfin, persuadé que le Saint-Esprit s'était encore mêlé de cette affaire, attendit avec la dernière impatience la naissance de cet enfant, qui devait être pape pour le moins... mais cette fois la sainte Vierge accoucha d'une fille.

Il y avait de quoi dérouter la confiance la plus opiniâtre, et Gonzalve ne voulut pas démordre de son opinion. On se moqua de lui et vous vous en moquez peut-être aussi. Eh bien! tous les railleurs eurent tort. Cette fille fut cette fameuse papesse Jeanne qui a fait tant de bruit de son vivant, et qui fut cause après sa mort que le pape nouvellement élu est mis sur une chaise percée pour constater qu'il a, en effet, les pièces dont il a promis à Dieu de ne se servir jamais.

TROISIÈME PARTIE.

Le comte et la comtesse d'Aran avaient perdu l'envie de donner un frère ou une sœur au fugitif Mendoce. Ils n'avaient qu'un désir, de le revoir et de lui pardonner; qu'un espoir, que la division de la troupe de Cerdagne qui courait l'Aragon pourrait enfin le ramener. Il était écrit là-haut que son retour ne serait pas si prochain, et qu'il s'opérerait d'une tout autre maniere.

Nous l'avons laissé courant avec Trufaldin, l'un habillé en ange, et l'autre en diable. Mendoce sautait les halliers, les buissons, pour éviter les épines; Trufaldin, qu'on avait mis dans une peau de sanglier, passait partout et allait aussi vite que Mendoce, qui se piquait de temps en temps, et qui s'arrêtait pour se frotter les jambes. Il était sans armes. Trufaldin était dans la vigueur de l'âge, il sentait la possibilité d'arrêter seul un jeune homme qui n'avait pas encore toute sa force; mais ce jeune homme était brave, Trufaldin était poltron, et il se contentait de se retourner et d'écouter si les hommes d'armes venaient ou ne venaient pas.

Après quelques heures de course, Mendoce, excédé de fatigue, s'arrêta et s'assit. Il repassait dans sa tête les événements de la nuit, et ne comprenait rien à la brusque apparition de son père. Gonzalve ne l'avait pas mis sur la liste des invités; il ne lui en avait jamais parlé; jamais son père ne lui avait dit qu'il connût Gonzalve; il était donc clair qu'il n'était pas attendu chez le châtelain, il était donc évident qu'il n'y était venu que pour le faire transporter dans sa chienne de tour. Mais comment avait-il su qu'il trouverait son fils dans ce château? Mendoce n'avait été rencontré par personne qui pût instruire son père. Toutes réflexions faites, le jeune homme jugea que Trufaldin avait profité d'un séjour de plusieurs semaines pour dépêcher quelqu'un au château d'Aran. Il était fort aise que cette aventure l'eût débarrassé de Silvia; mais il regrettait la dame du lieu dont il se croyait aimé, qu'il avait vue s'évanouir et qu'il ne soupçonnait pas capable de l'avoir oublié cette nuit même dans les bras du premier consolateur. Il ne se doutait pas non plus que le premier minois piquant lui ferait oublier Séphora : ce que c'est que nous!

Quoi qu'il en soit, Mendoce, plein d'amour, à ce qu'il croyait, furieux contre Trufaldin qui s'était assis près de lui, dédaignant d'entrer en explication avec le traître, lui assène un coup de poing terrible sur l'oreille. Une des pointes du bois de cerf, auquel il ne pensait plus, lui entre dans la main et le rend plus furieux encore. Il se jette sur Trufaldin stupéfait, étourdi et tremblant; une force surnaturelle l'arrache de ses mains; Trufaldin ne court plus, il vole; Mendoce craint qu'il n'aille encore le trahir et le livrer, et il vole sur ses pas. L'œil sans cesse fixé sur lui pour ne pas le perdre dans l'obscurité, Mendoce le voit d'une taille, d'une grosseur prodigieuses, et il lui semble qu'il a quatre pieds. — Oh! oh! dit-il en courant, le diable, pour le punir de l'avoir joué, lui aurait-il en effet donné sa figure? Mais eussé-je affaire au diable lui-même, je n'en démordrai pas, et je déchirerai, avec mes dents et mes ongles, l'animal que j'ai devant moi.

Il continue à courir, et tout à coup il voit le monstre s'abîmer dans les entrailles de la terre. — Je te suivrai jusqu'en enfer! s'écrie Mendoce. Les comtes d'Aran ne connaissent pas la frayeur. Il fait quelques pas encore, et il roule, non pas en enfer, mais sur une vieille femme, sur Trufaldin, et sur une mule qui vient de manquer des quatre pieds.

La vieille avait été vendre quelques denrées à Longarès, et elle revenait de nuit pour traire ses vaches au point du jour. Elle approchait avec sécurité du lieu où Mendoce, assis, réfléchissait. Elle s'était trouvée presque en face de lui lorsqu'il gourma Trufaldin. Trufaldin, en voulant esquiver les coups, avait gagné les bords du chemin; la vieille, effrayée de l'apparition subite d'un ange qui battait un diable, avait piqué vivement sa mule; la mule, en passant devant Trufaldin, avait accroché le bois de cerf dans ses sangles, et avait traîné le diable après elle; cédant enfin au poids qui la tirait de côté et qui détruisait l'équilibre, elle s'était laissée aller à terre.

Mendoce était naturellement bon. Ce tableau, si différent de celui qu'il attendait, dissipa sa colère; il éclata de rire. Trufaldin se rassura; il avoua sa perfidie, que le motif rendait bien excusable; il jura, par tous les saints du paradis, par son âme, par celle de Mendoce, qu'il se bornerait désormais à le servir fidèlement; Mendoce pardonna, et s'approcha de la vieille : — Mon bon ange gardien, lui dit-elle à genoux, renvoyez le diable en enfer, et ordonnez à ma mule de se

relever. Mendoce se remit à rire, conta ensuite à la vieille les raisons du déguisement.

Et comme on ne peut pas toujours rire quand on est à peu près nu, sans argent, que la nuit est fraîche, et qu'on n'a pas de gîte, Mendoce interrogea la vieille sur sa localité et ses moyens. Pour toute fortune, elle avait deux vaches; pour tout mobilier, un grabat; pour toute société, une orpheline dont elle était l'aïeule. Mendoce s'enquit aussitôt de l'âge, de la taille, de la figure de l'orpheline. Elle était au plus jolie, faite au tour, et âgée de huit ans. Mendoce, qui devenait déjà infidèle à Séphora, répliqua à la vieille qu'il n'entendait pas la déranger; mais qu'elle lui indiquerait sans doute quelque château voisin où on exerçait l hospitalité. — Hélas! mon bon seigneur, il n'y a pas, dit la vieille, de château dans ce canton; mais au bout de cette percée, à un quart d'heure de route, vous trouverez un joli manoir nouvellement bâti, et dont la maîtresse est tout à fait revenante. — Trufaldin, gagnons le manoir. — Mais, reprit la vieille, le maître est un peu brutal. — Je le mettrai à la raison. — Et vous n'avez pas d'armes. — Ah! c'est vrai. Trufaldin, tu te présenteras, et nous lui ferons peur, puisque nous ne pouvons le battre. — Ma foi, seigneur, présentez-vous vous-même. S'il y a des coups à recevoir, ils vous reviennent de droit à vous qui êtes le plus brave. — Marchez devant sans observations, monsieur le faquin, ou vous allez recevoir par derrière les coups que vous craignez par-devant.

Avec quelques mots énergiques, on faisait de Trufaldin ce qu'on voulait. Il prit le devant; la vieille releva sa mule, lui remonta sur le dos, et s'éloigna lestement des originaux qui lui avaient d'abord fait tant de peur et dont la présence continuait à l'intriguer. Elle alla traire ses vaches; et Mendoce et Trufaldin arrivèrent, avec le crépuscule, à une porte de chêne doublée en fer qui ouvrait sur la cour de la maison, qu'entourait un ruisseau d'eau vive qui servait à la fois de fortification et d'étang.

— Si nous frappons à la porte, dit Mendoce, on ne nous ouvrira point, dans l'état où nous voilà. — Eh bien! seigneur, tournons d'un autre côté. — Non pas, s'il vous plaît; la maîtresse est jolie. — Il y a de jolies femmes partout. — Je veux voir celle-ci. — Mais pourquoi chercher des difficultés?... — Elles ajoutent un charme au plaisir. Allons, on t'a cousu dans une peau de sanglier; descends le fossé, je te sauterai sur les épaules et nous passerons à l'autre bord. — Ce malheureux goût pour les aventures ne sera donc jamais satisfait? — Oh! que de raisons! monsieur, portez-moi et passez.

Trufaldin obéit. Au milieu du fossé il trouve une fouêne qui servait à piquer des anguilles. — Voilà une arme, dit Mendoce, qui doit mettre à la raison le mari le plus brutal. Il relève les trois pointes de la fouêne, en appuie le manche contre son épaule, et ressemblerait à Neptune armé de son trident s'il était vieux et laid comme le dieu; s'il portait une couronne, et si son joli corps était drapé au lieu d'être nu.

Les voix de nos voyageurs avaient pénétré jusque dans la maison. La maîtresse était seule, elle n'avait rien distingué du colloque; mais, surprise d'entendre des hommes à pareille heure, lorsque l'humeur connue de son mari les éloignait, même en plein jour, elle descendit dans une première enceinte fermée par une grille de fer, et cria *qui vive!* à travers les barreaux.

A ce cri, que Trufaldin crut sorti du plus mâle des poumons, il se jeta la face contre terre. Mendoce se retint au manche de sa fouêne, monta sur les reins de son écuyer, et, se plaçant en héros de théâtre, il répondit qu'il s'appelait *saint Michel*, qu'il venait une seconde fois de terrasser le démon qui rôdait sans cesse autour de cette maison, sur laquelle lui, archange, veillait; qu'il priait la maîtresse d'ouvrir la grille, afin qu'il jetât l'esprit immonde dans sa mare, parce que la bouse de vache a une vertu particulière ignorée en Europe et très-connue sur les bords du Gange.

La dame ne savait pas ce que c'est que le Gange, et elle trouvait que saint Michel pouvait fort bien jeter son diable dans un puits qui était dans la première cour. Trufaldin, qui ne voulait pas jouer Satan jusqu'au bout, se dérobait de dessous les pieds de Mendoce, et courait sur ses genoux et sur ses mains. Mendoce répondait à la maîtresse du logis, la maîtresse lui répliquait; plus le colloque se prolongeait, plus les idées superstitieuses s'éloignaient, et moins saint Michel espérait que la grille s'ouvrirait. Il allait essayer de la faire sauter avec son trident, quand Trufaldin poussa un cri à épouvanter tous les loups de la forêt. Mendoce se retourne et voit un homme vigoureux qui brisait à grands coups de fléau les épaules de son écuyer, et qui disait en grinçant des dents : — Je vais arranger saint Michel comme le diable, et leur apprendrai à tous deux à venir faire des contes bleus à ma femme quand je n'y suis pas. — Hélas! disait le diable en faisant des grimaces vraiment diaboliques, jamais je ne fais de mal à personne, et je suis battu par tout le monde. Comme il finissait ce mot, son redoutable adversaire tombe sur lui de toute la pesanteur de son corps en poussant un profond soupir. Mendoce, qui trouvait fort mauvais qu'un autre que lui battît son écuyer, venait, sans autre formalité, d'enfoncer sa fouêne dans le flanc du batteur, sans réfléchir que sur les bords du Gange, comme en Europe, chacun est maître chez soi, et que celui qui viole un domicile doit s'estimer heureux, dans tous les pays du monde, d'en être quitte pour quelques coups de bâton. Quoi qu'il en soit, l'homme au fléau se mourait et, bien que le tragique n'appartienne pas à cet ouvrage, vous conviendrez qu'on ne fait pas un roman de chevalerie sans tuer quelqu'un, et il vaut mieux que ce soit un fripon qu'un autre.

Mendoce se repentait amèrement de sa vivacité. Oter la vie à un homme lui paraissait un acte horrible quand la nécessité y forçait; c'était un crime irrémissible quand on le commettait de sang-froid ou par un simple mouvement d'orgueil. Il sentait des larmes qui allaient s'échapper, lorsque la dame du logis ouvrit la grille avec vivacité, courut à son mari en sanglotant, le jugea mort, le retourna avec son pied pour s'en assurer tout à fait, et jetant ses bras au cou de Mendoce elle lui couvrit le visage de baisers, en lui disant avec effusion : — Ah! de quel homme tu m'as délivrée!

Mendoce regardait cette femme la bouche béante, les bras tombants, et à chaque baiser son étonnement redoublait. — Allons, dit-il, si j'ai fait une bonne œuvre à la bonne heure; mais, ma foi, je ne m'en serais pas douté. Il relève Trufaldin, et la dame dit qu'elle va le coucher dans son propre lit, et lui bassiner tout le corps avec de l'eau-de-vie camphrée : autre stupéfaction de la part de Mendoce. Trufaldin, qui était rancuneux et qui ne craignait pas le défunt, le prit par les deux jambes et le porta sur le bord du puits; la dame l'aida à l'y jeter, et Mendoce ne concevait pas que la haine conjugale pût aller jusque-là. — Que diable! disait-il, il y a des cocus partout; mais accabler de caresses le meurtrier de son mari, aider à le jeter dans un puits, c'est un peu fort : à quel monstre ai-je donc affaire?

Il avait pris Trufaldin sous un bras pour l'aider à marcher, et la jeune femme s'empresse de le soutenir sous l'autre. — Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu! répétait-elle à chaque pas, de quel homme je suis délivrée!

Mendoce, dont la conscience se calmait par ces exclamations réitérées, revenait à son caractère, et cherchait à démêler, autant que le permettait la faiblesse du jour, les traits de cette femme que la vieille avait dit être si jolie. Il crut trouver quelques rapports entre ce visage et celui de certaine fillette... Pour la taille, il était difficile de la juger, la dame était grosse, très-grosse, et cet état n'est pas avantageux.

En entrant dans la maison, la lumière d'une lampe qui brûlait encore termina les incertitudes de Mendoce. — Eh! c'est toi, ma chère enfant! — Ciel! juste ciel! c'est le gentil chevalier de l'ermitage! — Eh! par quelle aventure?... — Par quel heureux hasard?... — Depuis quand mariée? — Depuis quand changé en saint Michel? — Mais, ce mari que j'ai tué... — N'empêchera plus que je sois au seul homme que j'aie jamais aimé. — Mais enfin, quel était-il? — L'ermite. — L'ermite! Oh! le coquin, je lui devais bien cela. Embrassons-nous, ma chère petite; je t'assure que je ne t'ai pas oubliée un instant. — Ah! mon Dieu! ni moi non plus. Ils disaient aussi vrai l'un que l'autre.

— Allons, dit Trufaldin, au moins, dans ce cas-ci, il n'y a pas d'adultère; c'est même une œuvre pie que de consoler les veuves : mais ne pourriez-vous remettre les consolations après mon pansement, car je souffre comme un damné? — Il a raison, dit la petite. Laisse-moi un moment, mon ami : la maison, de l'or, des provisions et le temps, tout est à nous.

Elle allume un grand feu; elle fait chauffer des restaurants, et Mendoce et Trufaldin se restaurent. Elle couvre le blessé de compresses d'eau-de-vie, elle bassine un bon lit, et elle aide à l'écuyer, qui avait à peine la force d'y monter. En allant et en venant, en servant, en caressant Mendoce, elle lui contait l'histoire du frère Pacôme.

Ce drôle avait servi, en qualité de soldat, dans la seconde croisade. Il avait contracté en Syrie l'habitude de la bonne chère et de la licence. De retour en Espagne, il trouva très-dur de travailler beaucoup, de manger peu, de dormir moins encore, et il se fit voleur. Il avait une bande nombreuse, à la tête de laquelle il faisait un butin considérable; mais ce métier, qui paraît si avantageux dans un pays sans police, avait pourtant ses inconvénients. Les seigneurs du pays armèrent contre Pacôme; il était obligé de se battre tous les jours. Tantôt vainqueur, tantôt vaincu, il n'était plus occupé qu'à se défendre.

Il jugea qu'il ferait bien de jouir des douceurs de la vie, et pour cela il commença par voler ses camarades, les abandonna ensuite, et chercha les moyens de se dérober à toutes les recherches. Il trouva l'ermitage habité alors par un honnête homme, car on n'en disait ni bien ni mal. Il lui proposa, d'un ton hypocrite, de faire son salut avec lui. L'autre ermite était vieux; il avait besoin de quelqu'un qui pût aller à la quête et faire le gros ouvrage de la maison : il admit Pacôme, et il mourut le troisième jour, probablement parce que le genre de vie que comptait mener le nouveau venu demandait qu'il fût seul.

Vous savez comment, en paraissant vivre dans l'abstinence, il se procurait jusqu'au superflu; comment, en affectant la chasteté, il s'était fait un joli sérail : voici ce que vous ne savez pas.

Lorsque, pour la seconde fois, il eut dévalisé Mendoce et passé la rivière à la nage, il se trouva dans un canton qu'il ne connaissait pas, et il fallait qu'il déposât son or quelque part. Il était bien décidé à ne pas retourner à son ermitage; mais il connaissait à l'autre rive des grottes, des chênes creux où il avait souvent fait des dépôts quand il exerçait la charge de capitaine. Il repassa donc la rivière quand Mendoce fut éloigné; il se jeta dans le bo's et rencontra la petite, que le poids de sa dot empêchait d'aller bien lestement.

Il la battit d'abord à outrance, parce qu'il prétendit qu'elle l'avait volé. Il la traîna par une oreille de caverne en caverne, et, lorsqu'il voulait dormir, il lui attachait les deux jambes, lui liait les mains derrière le dos, et la menaçait de lui ôter la vie si elle faisait le moindre effort pour s'échapper. Débarrassé de son masque de dévot, il se livrait à sa férocité naturelle. Il était brutal, lors même qu'il faisait le mari, ce qui arrivait très-fréquemment, et c'étaient les moments les moins malheureux de la petite.

En allant et venant avec elle, il avait rencontré la maisonnette agréable que venait de faire bâtir un prébendier de Longarès. Le terrain relevait du seigneur Gonzalve, qui, moyennant un léger tribut annuel, promit au prébendier sûreté et protection. La maison plut à Pacôme, et il proposa au propriétaire de la lui vendre. Le propriétaire répondit qu'il l'avait fait bâtir pour son usage, et qu'il n'entendait pas s'en défaire. Pacôme eut envie de le tuer pour terminer la contestation; mais il pensa qu'il ne fallait point se brouiller avec un seigneur dont il aurait besoin à son tour s'il s'établissait sur des terres de sa relevance. Il jugea qu'un prébendier devait avoir quelque vice capital, et il espionna celui-ci. Il ne découvrit rien, et il envoya la petite ellemême le tenter, avec l'ordre de lui donner toutes sortes de facilités. La petite accepta volontiers une mission qui lui donnerait quelque relâche. Elle espérait même trouver les moyens de s'échapper; mais Pacôme rôdait sans cesse autour de la maison. Ce n'est pas qu'il aimât encore la petite, mais il trouvait du plaisir à la tyranniser.

Cette petite avait souvent envie d'avertir le pauvre prébendier de ce qu'on machinait contre lui; mais il y allait de sa vie, et la crainte lui glaçait la langue. Douce, bonne, elle caressait son hôte qui était paisible et aimant. Ce qui devait arriver arriva : ils finirent par coucher ensemble.

Pacôme était convenu avec elle d'un signal extérieur quand ils en seraient là. La petite ne le donna pas la première, la seconde, la troisième nuit; mais le jour qui suivit elle aperçut de sa fenêtre le redoutable Pacôme, qui lui faisait des gestes furieux, et le soir elle attacha en pleurant son fichu blanc en dehors de la maison, et descendit ouvrir le verrou d'en bas quand le prébendier fut endormi.

Pacôme avait employé utilement ces trois ou quatre jours. Lorsque la petite le croyait caché sous un mur, derrière un arbre, il rassemblait des témoins aussi honnêtes gens que lui, et un tabellion qui l'avait deux fois tiré d'affaire en percevant pour épices la moitié des effets volés. Ils entrèrent à petit bruit, et ils entourèrent le lit du prébendier avant qu'il fût éveillé. Le tabellion le tira par la barbe, et lui dit avec dignité qu'il avait été informé de ses désordres, auxquels il refusait d'ajouter foi, et que sa visite n'avait eu pour but que de le justifier aux yeux de ses accusateurs; mais qu'une jeune femme dans son lit était une preuve sans réplique, et qu'il ne pouvait se dispenser de faire son devoir. Il commença un procès-verbal, qu'il allait, disait-il, envoyer à l'évêque de Saragosse.

Pacôme intercéda vivement pour le prébendier : — Il ne faut pas, disait-il, que cet ecclésiastique perde sa prébende et sa liberté, parce qu'il a été faible; on assure d'ailleurs qu'il n'est pas coutumier du fait. Il ne faut pas non plus que le scandale qu'il cause reste sans punition; le châtiment le plus chrétien, parce qu'il sera le plus utile, c'est de lui ôter une maison qui lui procure la facilité de pécher. Je lui en ai offert un bon prix; j'en vais donner moitié, qui sera partagée en vacations entre le seigneur tabellion et ses gens. Le contrat qu'on va faire portera quittance du total, et tout sera dit.

Il est dur de payer aussi cher les bontés d'une jolie fille; mais il est cruel d'expier quelques jolies nuits dans la misère et la captivité. Le prébendier apprécia les sollicitations de Pacôme à leur juste valeur; mais il se crut trop heureux de s'en débarrasser en lui abandonnant sa maison. Il signa le contrat, fut éveiller son vieux domestique, monta sur sa mule, et retourna à Longarès, dégoûté pour jamais de la manie de bâtir.

Le fripon de Pacôme s'établit aussitôt dans son nouveau domaine, et paya le prix convenu à ses fidèles amis. Satisfait de la docilité de la petite, il voulut lui donner la marque la plus flatteuse de sa satisfaction, le don de sa main. La vérité, qu'il ne disait pas, c'est qu'il voulait s'attacher une femme dont il venait d'éprouver l'adresse, et qu'il comptait employer souvent à l'avenir. La petite n'osa le refuser, en partie par timidité, un peu par l'espoir d'un sort avantageux, du moins du côté de la fortune, et par l'idée assez vraisemblable que l'opulence pourrait faire de son mari, comme de tant d'autres que nous connaissons, un homme à peu près honnête.

Le mariage fait, elle vit qu'elle s'était trompée sous tous le rapports. Les prodigalités de Pacôme le réduisaient sans cesse aux expédients. Il jurait, il battait alors, et menaçait souvent de faire plus : c'était un enfer anticipé que la vie de la petite.

Une des grandes ressources de son mari était d'exercer l'hospitalité et de dévaliser ses hôtes sans qu'ils pussent se plaindre; car il avait grand soin de se maintenir dans les bonnes grâces du seigneur Gonzalve, qu'il achetait à la vérité un peu cher. Il avait triplé, quadruplé le tribut que lui payait le prébendier; mais il savait s'en dédommager.

Un étranger, égaré ou surpris par la nuit, se présentait-il chez lui, la petite était obligée de lui faire les yeux doux. Cent coups de fouet si elle y manquait, cinquante si le voyageur ne se prenait pas dans ses filets, et jamais Pacôme ne manquait à sa parole. Grande chère et bon vin achevaient ce que les œillades de madame avaient commencé. Pacôme alors feignait d'être dans l'ivresse, il gagnait en chancelant une chambre voisine, se jetait sur une couchette, et ronflait bientôt à tout faire trembler. L'état présumé du mari faisait naître la confiance du voyageur, il devenait entreprenant; la petite se montrait facile, et au moment le plus intéressant Pacôme arrivait, sa longue épée à la main, et paraissait prêt à percer d'un même coup l'ingrat qui outrageait la sainte hospitalité et la perfide qui le déshonorait. Ce coquin avait un extérieur imposant et une voix forte, il ne manquait pas d'esprit, et il avait arrangé un protocole tel, qu'un seigneur ne se serait pas exprimé autrement. Il intimidait le pauvre voyageur, qui se trouvait trop heureux de composer avec le mari outragé; de se retirer, sain et sauf, en lui laissant son argent, et il gardait le silence sur le tout, parce qu'on ne se vante jamais d'une aventure galante dont on a été la dupe.

La petite était née sensible, et l'éducation n'avait pas éloigné d'elle la faiblesse, compagne ordinaire de la sensibilité. Toujours prête à céder à son cœur, elle détestait la vie crapuleuse où l'abus de la force la réduisait. Si, du moins, elle avait eu quelque domestique à qui elle pût se confier, et qui fût disposé à la tirer de cet insupportable esclavage! mais Pacôme avait trop d'intérêt à n'avoir pas de témoins de ses actions pour vouloir être servi par d'autres que sa femme. Ce service était pénible; il était exigé avec la plus impérieuse dureté, et tel était l'état de cette malheureuse, qu'elle avait souvent pensé à se détruire, quand Mendoce vint la délivrer de son scélérat de mari.

Rien ne s'oublie aussi aisément que le mal passé. La petite se voyait une veuve très-opulente pour son état, l'avenir ne lui promettait que des jouissances, et le présent lui offrait un joli homme à qui elle avait souvent été infidèle, mais qui avait fait une forte impression sur son cœur. Elle lui proposa tout bonnement de l'épouser et de partager avec lui ce qu'elle avait. Mendoce s'était promis de ne jamais se marier que pour un mois. Il rit beaucoup de la proposition de la petite veuve, l'épousa sur-le-champ, l'épousa plusieurs fois encore, dans un lit bien chaud, qu'elle consentit à partager avec lui, mais sans notaire et sans prêtre. Il protestait à la petite que cette manière valait mieux que l'autre, et la petite convenait qu'au moins les résultats étaient les mêmes.

— Ah çà! dit-il en s'éveillant, comment vais-je m'habiller, car je suis las de jouer à l'ange et à l'archange? — Mon cher petit, tu choisiras au magasin. — Ah! tu as un magasin? — Complet. Magistrats, guerriers, marchands, tout a passé ici... — Et y a laissé quelque chose! Voyons ton magasin.

Il était amplement fourni. En tournant et retournant tout, Mendoce reconnut deux ou trois de ses habits, autant de soutanelles à Trufaldin, qui étaient dans les ballots que portaient les mules qu'avait si bien gardées le frère Pacôme. — Ma foi, dit-il, c'est une vraie trouvaille, et personne ne dira que nous nous sommes habillés à la friperie. L'ange Gabriel reprend la tournure d'un élégant et riche seigneur; la petite le regarde, essuie furtivement une larme, et lui dit : — J'ai eu tort de te proposer de m'épouser tout à fait; mais si je ne suis pas digne de ton nom, je mérite ton cœur; donne-le-moi, reste ici; tu partiras quand tu seras fatigué de ta petite; mais elle fera tout pour te plaire longtemps, car elle sent que son bonheur la quittera avec toi.

Mendoce était léger, inconsidéré, fou; mais il avait le cœur bon. Ce langage, simple et vrai comme la nature dont il était l'organe, fit sur lui une forte impression; il promit à sa petite plus qu'on ne peut tenir à vingt ans, et sa petite le crut, parce qu'elle désirait qu'il fût sincère.

Trufaldin, qui n'avait rien de mieux à faire que de réfléchir dans son lit, et que la peur rendait prévoyant, les interrompit pour leur demander ce qu'ils comptaient faire de feu frère Pacôme, qui gisait dans le puits et que le premier venu pouvait reconnaître : — Que m'importe ce drôle? disait Mendoce. — Et à moi? ajoutait la petite. — Que diable! reprenait Trufaldin, soyez donc conséquent une fois dans votre vie. Vous avez tué un fripon, c'est fort bien; mais vous n'ignorez pas qu'il est défendu de se faire justice soi-même. — Et quand on ne nous la fait pas? — Il faut souffrir. — Je ne souffre rien. — Il n'est pas question ici de faire l'aimable. Il faut tirer Pacôme du puits; l'enterrer de votre mieux, puisque je suis hors d'état de vous y aider, et dire à ceux qui viendront le demander qu'il est disparu, et qu'il a abandonné sa pauvre petite femme. Sans cela, partons à l'instant, et je vous suivrai comme je pourrai, ou bien il faudra vous suivre en prison, dont votre père vous tirerait sans doute; mais il n'est pas agréable d'avoir un procès criminel sur le corps quand on peut se l'épargner. — Allons, tais-toi, bavard, nous allons suivre ton conseil pour t'engager au silence. — Bavard! bavard! on bavarde toujours quand on vous parle raison.

La petite prend un croc et une corde, Mendoce la suit et essaie de repêcher le défunt. Il y mettait toutes ses forces, mais il était maladroit comme un seigneur. La petite secondait ses efforts, et elle fit tant, que le fils de Pacôme, de Mendoce ou de tel autre, incommodé de cet exercice, demanda à sortir d'une manière si positive, que madame sa mère jeta les hauts cris, et rentra en tenant son petit ventre à deux mains. Mendoce jeta sur Pacôme quelques paquets d'osier, destinés probablement à attacher des treilles qui grimpaient le long des murs, et qu'il était assez naturel d'humecter. Il courut après la petite, em-

barrassé comme un jeune homme qui ne connaît de l'amour que la partie agréable, et qui jusqu'alors s'était fort peu inquiété des suites de ses plaisirs. — Ah, mon Dieu! disait-il en courant çà et là, ah, mon Dieu! pas de matrone, et où aller en chercher une? Trufaldin, entends-tu quelque chose à cela? — Oui sans doute, je sais qu'il faut rendre douloureusement ce qu'on a pris avec volupté, d'après l'arrêt de Dieu, qui prononça que, puisque Ève avait mangé une pomme, les femmes enfanteraient avec douleur. — Et comment enfantaient-elles auparavant, butor? — Avec délices, seigneur. — Il faut que leur construction ait diablement changé; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit: il faut aider cette chère enfant. Lève-toi, et viens ici. — Hé, je ne saurais me remuer. — En ce cas, je vais faire la sage femme. — Ah, mon Dieu! mon Dieu! que je voudrais voir cela!

Mendoce retrousse ses manches et se met à genoux devant sa petite, qui l'effrayait par ses cris. Faites ceci, faites cela, lui disait-elle, et Mendoce éperdu faisait tout le contraire. Il avait les mains partout, il suait sang et eau, et il allait probablement tuer l'enfant et la mère, lorsqu'il aperçut quinze à vingt cavaliers dans la cour dont probablement Pacôme avait laissé la porte ouverte en rentrant. Il les prend pour des compagnons du défunt; il laisse sa petite crier, saute sur une hache, et s'avance bravement au-devant de cette troupe en criant: *Vinci aut mori!* reste précieux du latin que lui avait appris Trufaldin.

Vinci aut mori est excellent à la guerre, lui répond un homme qu'il reconnaît pour le frater du château de son père, *nunc est bibendum*.

Mendoce sentit d'abord que c'était lui qu'on cherchait, et ne concevait pas que le frater ne le reconnût point. Il y avait de bonnes raisons pour cela. En faisant la sage-femme, en portant ses mains partout, il les avait aussi portées à son visage couvert de sueur, et il avait plutôt l'air d'un boucher que du fils du seigneur propriétaire d'un cinquième de la Catalogne.

Nunc est bibendum, répète le frater. — Il s'agit bien de boire! réplique Mendoce persuadé qu'il n'était pas connu, par un prodige qui le confondait, aidez-moi si vous pouvez à sortir du plus grand embarras où je me sois jamais trouvé. — Qu'est-ce que c'est? — Ma femme accouche... — Ah! et vous avez voulu faire un métier auquel vous n'entendez rien; je croyais que vous veniez d'égorger un bœuf. Voyons votre femme. — Le seigneur est homme de l'art? — Chirurgien-major des villes et villages du comte d'Aran. — Ah! comment se porte ce cher comte? — Mal. Il a un libertin de fils qui le mettra au tombeau; mais voyons votre femme. — Et croyez-vous que le fils ait des torts? Un père qui veut l'enfermer... — Qui vous a dit cela? — La renommée. — Et ce fils n'a pas passé par ici? — Je ne crois pas. — Nous le cherchons partout avec les hommes d'armes du comte de Cerdagne; malheur à lui si nous le rencontrons! — Prenez garde, frater, qu'il ne vous châtie lui-même. — Oh! je suis en force, nous sommes vingt contre un; mais voyons votre femme.

Mendoce ne se souciait pas trop que le frater entrât, parce qu'il ne pouvait manquer de reconnaître Trufaldin, que le mal tenait cloué dans son lit. D'un autre côté il sentait le besoin qu'avait la petite d'un secours urgent, et il trouvait plaisant de faire accoucher sa maîtresse par le chirurgien de son père. Il pesait le pour et le contre, et l'accoucheur était déjà en position et commençait son office. Mendoce intrigué prit une couverture, la jeta sur le lit de Trufaldin, et dit bien près du traversin: — Si tu remues ou si tu parles, tu es mort.

Trufaldin avait eu d'abord une forte démangeaison de se faire reconnaître et de rendre son maître à sa famille; mais il avait fait des serments affreux, et on ne perd pas son âme pour obliger les hommes. Il sentait que les cavaliers le forceraient à parler s'il se laissait voir par eux: rompre le silence lui paraissait impossible; s'exposer à être battu.... il l'avait été autant que mortel puisse l'être sans en mourir. Il s'était tiré de son lit comme il avait pu, et s'était allé blottir dans une grande armoire qui servait de garde-manger.

Nunc est bibendum, redit le frater en recevant un enfant gros et gras qui ne se sentait nullement des chagrins de madame sa mère. Mendoce, enchanté de voir la petite délivrée, conduisait l'accoucheur au garde-manger, lorsqu'une seconde troupe parut dans la cour. C'était l'intendant de Gonzalve qui cherchait à réparer le vide que la dernière fête avait fait à sa caisse, qui faisait une tournée chez ses redevables dans une litière bonne et commode, et qui faisait escorter d'une manière imposante ses sacoches qu'on portait devant lui.

Mendoce, que tout intéresse ou intrigue, s'arrête, regarde; le frater ouvre l'armoire, et voit quelque chose de velu de derrière une moitié de cochon; il examine de plus près, distingue une figure humaine, et s'écrie: — Le voilà! le voilà! — Qui donc? reprennent ses hommes d'armes. — Trufaldin, celui qui accompagne notre jeune maître, et il va nous dire où il est... Mendoce rougit, Trufaldin met le doigt sur sa bouche pour indiquer qu'il ne pouvait rompre le silence; le chef des hommes d'armes, impatient, s'avance vers lui la main levée. Mendoce se jette en avant avec sa hache, et jure qu'il ne souffrira pas qu'on porte la main sur un homme qu'il a reçu chez lui, et qu'il a trouvé dans la forêt, moulu de coups que lui a donnés son maître en le quittant.

Ce conte assez vraisemblable d'après la violence connue du jeune d'Aran; l'air naturel du conteur en imposèrent aux cavaliers, qui allaient s'en retourner en se contentant de ramener Trufaldin, quand l'intendant de Gonzalve entra dans la maison, entendit des cris d'enfant et félicita la petite. Il ne fallut qu'un mot pour mettre le frater sur la voie. Il conta le plus prolixement qu'il put que le mari de la jolie petite femme avait failli la tuer par un zèle mal-entendu; qu'heureusement lui, chirurgien, était arrivé assez à propos pour prévenir un malheur. Vint ensuite l'énumération des bévues du mari et des difficultés étonnantes que l'art avait surmontées. — Tout cela est fort bien, reprend l'intendant, et je vous fais mon compliment; mais je n'ai pas de temps à perdre: voyons, où est le mari? — Hé, parbleu! le voilà, dit le frater en lui montrant Mendoce. — Cette figure barbouillée, lui! Pacôme est plus grand que lui de toute la paume de ma main.

Mendoce sentait bien qu'il était inutile de chercher à en faire accroire à l'intendant, et qu'il fallait enfin prendre la route de la tour du Nord. Il se mit à siffler un petit air en homme décidé, qui a fait ce qu'il a pu pour éviter la prison, mais qui a le courage de la braver.

Pendant qu'il sifflait au milieu des hommes d'armes qui formaient un cercle exact autour de lui, l'intendant interrogeait la petite, qui mentait, comme de raison, et le frater s'approchait de son jeune seigneur un bassin d'eau claire à la main. — J'ai eu l'honneur, lui dit-il respectueusement, de faire l'accoucheur à votre sollicitation, permettez que je fasse maintenant le barbier. Je ne vous épilerai pas la moustache, puisque vous n'en avez pas encore, mais je m'assurerai du moins si la jolie figure que je soupçonne sous cette marqueterie rouge y est en effet. — Allons, soit, dit Mendoce en riant, viens, viens, mon cher Domingo, viens me débarbouiller.

Le frater saute de joie en s'entendant nommer, et ne doute plus de rien. Il persuade à Mendoce, en le décrassant, que son père lui pardonnera bientôt, que sa mère le fléchira sans doute; mais qu'à tout événement il fallait qu'il marchât avec ses hommes, dont il serait traité avec le respect qui lui était dû, s'il n'était pas récalcitrant. Ces gens-là, disait Mendoce en lui-même, ne peuvent avoir l'ordre de me tuer; si je les attaque, ils fuiront devant moi... Oui, mais je suis à pied, et ils sont à cheval; ils me suivront, me harcèleront, ils ne me laisseront pas un instant de relâche, ils finiront par me forcer comme un lièvre, et ils m'emporteront. — Allons, allons, dit-il tout haut, faites mon paquet, celui de Trufaldin, et partons pour la tour du Nord, puisque définitivement il faut en essayer.

Trufaldin finissait de s'habiller à l'aide de son intendant, qui l'avait reconnu, et ils se félicitaient ensemble d'un dénoûment qui allait rendre monsieur l'aumônier à la vie douce pour laquelle la nature l'avait formé. La petite, bien fâchée de perdre son joli seigneur, sentait pourtant que les prérogatives du veuvage et son enfant pouvaient consoler de bien des pertes. Cette scène, qui avait pu être orageuse, allait se terminer avec simplicité, résignation et bonhomie, lorsqu'un homme de l'escorte de l'intendant entra en criant: — Au meurtre! au meurtre! en voulant faire boire nos chevaux, nous avons tiré Pacôme du puits.

A ces mots, le tableau change en un clin d'œil: Mendoce pâlit, Trufaldin tremble, et la petite se met à pleurer. L'intendant, assez bon diable, ne condamnait encore personne; mais le chef de son escorte, homme madré et considéré de Gonzalve, s'érigea aussitôt en juge, et interrogea sévèrement la veuve. Mendoce, trop généreux pour la laisser sous le soupçon d'un crime dont elle était innocente, prit la parole, s'accusa avec fermeté, fournit en preuves contre lui-même l'habit mouillé encore avec lequel Trufaldin avait passé le fossé; la fouëne, dont le manche, couvert d'une humidité verdâtre, n'avait pu être trouvé que dans l'eau; les dents de cette fouëne faisant autant de blessures au flanc du défunt; le fléau avec lequel Pacôme avait éreinté Trufaldin, qui douze heures auparavant se portait à merveille et jouait les saints mystères au château même de Gonzalve; enfin il conclut que la petite veuve n'avait pu être d'intelligence avec eux, qui avaient passé un mois chez le châtelain, et que le seul tort qu'on pût leur reprocher, c'était d'être entrés par un autre chemin que la porte, et qu'au reste Pacôme, dont il cita les hauts faits, avait bien mérité sa triste fin.

L'officier, après avoir réfléchi, pesé, commenté chaque phrase et vérifié chaque fait, proclama la petite veuve innocente, et il ajouta que le seigneur Gonzalve ne souffrait pas qu'on tuât impunément des vassaux qui lui payaient soixante marcs d'argent par an; que ce seigneur avait sans doute beaucoup d'amitié pour Mendoce, mais que son devoir, à lui, était de le conduire provisoirement dans les prisons de sa juridiction.... — Dans tes prisons, faquin! interrompit fièrement Mendoce. — Qui osera l'y conduire, reprit plus haut encore l'officier de Cerdagne, et faire un tel affront au nom d'Aran? — Ce sera moi. — Toi! — Il ira. — Il n'ira point. — Il ira, vous dis-je. — Par saint Jacques, tu en as menti. Un vigoureux soufflet est la dernière réplique de l'officier de Gonzalve, et celui de Cerdagne tire aussitôt l'épée.

— Amis, dit-il à ses hommes d'armes, nous devons rendre ce jeune seigneur à son père, et vous devez venger l'affront que votre chef a reçu. En avant, marche!

Les deux troupes se choquent, se battent d'abord dans la maison, se poussent et se développent dans la cour. Ceux qui ont le temps de saisir leurs chevaux sautent dessus, les autres combattent à pied; on se charge avec une égale fureur.

Mendoce était bien loin de vouloir du mal à Gonzalve, et même à

ses gens. Il se jeta dans la mêlée, il parla, il cria, il proposa des voies d'accommodement : peine inutile. L'officier de Cerdagne était brave comme son seigneur et incapable de pardonner un soufflet; l'autre n'était pas homme à se laisser tuer sans se défendre, et tout ce que Mendoce gagna à vouloir arranger des gens décidés à se battre, ce fut un coup de poitrail de cheval qui le jeta à dix pas.

Il prit de l'humeur à son tour, et se rangea du parti de ceux qui appartenaient à l'intime ami de son père, et qui voulaient lui sauver la honte d'être emprisonné comme un criminel. Sans casque, sans cuirasse, sans la plus légère cotte de mailles, il se jette au milieu des hommes d'armes couverts de fer, et joue de sa hache en déterminé. Joignant la ruse à la valeur, il se glissait entre les chevaux, leur coupait les jarrets, et échappait aisément à ceux qui combattaient à pied, et que le poids de leur armure empêchait de courir aussi lestement que lui.

L'affaire fut longtemps à se décider. Ces armures complètes rendaient les guerriers presque invulnérables; il était plus facile de les assommer que de les blesser. Cependant les troupes de Cerdagne, exercées, aguerries, devaient l'emporter sur celles du pacifique Gonzalve, et ce fut ce qui arriva. Mendoce s'était emparé d'un cheval qui errait çà et là sans cavalier, et il acheva de fixer la victoire. Quand il la vit certaine, et qu'il crut pouvoir quitter le combat sans honte, il prit un parti fort simple : il fit une volte de côté, enfila au grand galop la porte de la cour, et se jeta dans le bois en s'écriant : — Ma foi, me voilà encore une fois revenu de la tour du Nord.

Sa fuite fait cesser à l'instant la bataille dont il était l'unique cause. Ceux des deux partis qui se portaient bien se mettent à l'instant à sa poursuite, les uns pour le ramener chez son père, les autres pour le conduire dans les prisons de Gonzalve. Leurs prétentions réciproques, trop clairement énoncées en galopant, amenèrent à la lisière du bois une seconde rixe très-favorable au fugitif. Il suivit un sentier battu de toute la prestesse de son cheval, ne s'occupa plus de ce qui se passait derrière lui, et fort peu de l'avenir. Il avait bien déjeuné, et n'était pas homme à s'inquiéter tant qu'il n'avait besoin de rien.

Quand les combattants eurent brisé bien des épées et bien des lances, et qu'ils eurent épuisé leurs forces, il fallut qu'ils s'arrêtassent. Ils convinrent qu'ils s'étaient tous comportés en braves gens, et que, puisque Mendoce s'était échappé, ce qu'ils pouvaient faire de mieux, c'était de s'aller refaire chez eux ; et ils en avaient besoin; il n'en était aucun qui ne fût couvert de contusions, beaucoup étaient blessés, heureusement il n'y avait pas de morts. Le frater fit les premiers pansements du mieux qu'il put, et on se sépara bons amis en apparence, et sans avoir rien gagné que des coups, ce qui arrive communément à la fin de toutes les guerres. L'intendant seul perdit à celle-ci : il ne retrouva pas sa litière.

La troupe de Cerdagne trouva en arrivant au château les trois autres corps rentrés. La longueur, l'inutilité des recherches, les fatigues continuelles avaient dégoûté jusqu'à Cerdagne lui-même; la mauvaise saison approchait, les chemins devenaient impraticables; il licencia son monde jusqu'au printemps, selon l'usage du siècle où les vassaux ne devaient de service que pendant un temps limité.

Cerdagne fut rendre compte du triste succès de son entreprise. Il raconta à d'Aran comment on avait trouvé son fils près du château de Gonzalve, comment il s'était échappé de nouveau; il jugea de son séjour dans ce canton qu'il était retenu par quelque amourette. Il espérait qu'un autre moyen qu'il avait imaginé réussirait mieux que le premier. Le comte d'Aran n'y comptait guère, et la réserve de la comtesse ne permettait pas qu'on s'ouvrît à elle sur cette dernière ressource. Cerdagne prévoyait que, dans tous les cas, Mendoce resterait aux environs de Longarès jusqu'à la belle saison, puisqu'il était à peu près nu et sans argent, et il conclut qu'au pis aller il fallait prendre patience jusque-là.

Le papa se désolait, la maman était au désespoir. Cerdagne ne riait plus; l'escapade commençait à lui paraître longue et forte. Cependant trois affligés trouvent toujours quelques motifs de consolation, et le moins triste amuse quelquefois les autres; c'est ce que fit Cerdagne pendant plusieurs jours. Il vit ses amis sourire à l'espoir du printemps; il retourna près de sa Séraphine, la seule avec qui il pût converser depuis que l'enjouée, la sémillante et parfois raisonnable Rotrulde était absente, et pour cause.

Courons maintenant sur les traces de Mendoce, que nous avons laissé galopant sur son grand cheval de bataille. Il chantait, le monsieur, et ne pensait pas aux entrailles maternelles que son absence déchirait, aux larmes secrètes qu'il faisait répandre. Ingrats enfants, que vous nous causez de peines ! Et vous vous plaindrez quand les vôtres nous vengeront un jour, et vous trouverez des gens qui vous plaindront, et vos enfants aussi seront plaints à leur tour, quand vos petits-enfants commenceront leurs fredaines, car tout le monde en doit faire plus ou moins. Le premier homme a donné un mauvais exemple; ceux-là se suivent aisément, et celui d'Adam le sera jusqu'au dernier homme. Après cela, la fin du monde, l'extinction de la matière qui ne peut s'anéantir, l'éternité que personne ne conçoit, mais dont on ne saurait douter; le paradis placé on ne sait où, l'enfer au centre de la terre qui ne sera plus; le purgatoire... Mais où diable vais-je m'embarquer? Rions, rions, et laissons toutes ces rêveries aux cerveaux atrabilaires.

Mendoce galopait donc et chantait la chansonnette. Il suivait un sentier aussi riant que le permet la nature à la fin d'octobre. Les arbres verdoyaient encore, et un soleil faible, mais pur, dardait ses rayons à travers les branches qui se dépouillaient à chaque coup de vent. Mendoce était sur une éminence où quatre chemins se croisaient. — Lequel prendrai-je? disait-il. Ma foi, pour les affaires que j'ai à suivre, la route est bien indifférente. Et il se décide pour celle qui lui offrait les sites les plus piquants.

Il descendait, galopant toujours et faisant succéder une seconde chanson à la première, quand il aperçut une litière dans le fond du vallon sur lequel il dominait. Elle allait au pas, comme vont toutes les voitures portées sur le dos de deux mules, et l'aimable polisson devait la joindre en dix minutes. — Je trouverai là-dedans, disait-il encore, quelque prélat, quelque douairière, quelque médecin. Le premier doit nourrir son prochain, la seconde sera sensible à mes charmes, et je ne crains le troisième qu'au coin de mon chevet : avançons.

En avançant, il reconnaît des panaches de mulets aux couleurs du seigneur de Gonzalve; bientôt il aperçoit sa bannière flottant à la tête de la litière. — Parbleu, dit-il, c'est Séphora qui se promène, et quoiqu'il fasse un peu frais, je peux jouer à l'ange Gabriel ici comme ailleurs. Elle n'a pas de suite, et cela ne laisse pas d'être commode.... Il pousse plus vivement encore, il approche, et il voit deux ou trois individus mêlés dans la litière : — Adieu, dit-il, adieu, flatteuse espérance de doux plaisir; c'est un hôpital ambulant que j'ai devant moi... Il arrive, il voit son cher Trufaldin. Il regarde de plus près, c'est la petite veuve et son enfant. — C'est un prodige. — C'est un miracle. — Je suis ravie. — Je suis comblé. — Et pourquoi?... — Comment?... — Raconte-moi... — Raconte toi-même.

La petite, effrayée du carillon infernal qu'on faisait dans sa cour, craignant pour elle, pour le précieux et dernier rejeton du sang de Pacôme, la petite s'était levée comme elle avait pu. Tout le monde se battait, hors Trufaldin, qui tremblait des quatre membres. Ils s'étaient mutuellement entr'aidés, et s'étaient juchés dans la litière à laquelle personne ne pensait plus; ils étaient sortis à la barbe des combattants qu'occupaient le désir de tuer, la nécessité de se défendre, et, comme Mendoce, ils avaient pris le premier chemin qui s'était présenté devant eux.

— Hé! où vas-tu comme cela, ma petite? — Je n'en sais rien, mon petit, et toi? — Je n'en sais pas davantage. Je bénis le hasard qui nous réunit. — Tiens, cher Mendoce, ne nous quittons plus. — C'est bientôt dit, madame; je n'ai rien, et vous voulez que je me charge d'une femme en couche et d'un enfant auquel, à la vérité, je peux avoir contribué... — Bah! reprit Trufaldin, ne savez-vous pas que les femmes pensent à tout : nous avons dans la litière l'or et l'argent du défunt. Madame n'a laissé que des habits dont elle se soucie peu, et sa maison que personne n'emportera. — Allons, soit, voyageons; je peux sans scrupule manger quelques marcs du trésor du frère Pacôme : ce sera une restitution. Sur quelle route sommes-nous ici? — Je n'en sais rien. — Ni moi. — Ni moi. — Quelle est la ville la plus prochaine? — Je n'en sais rien. — Ni moi. — Ni moi. — Quel parti allons-nous prendre? — Je n'en sais rien. — Ni moi. — Ni moi. — Voilà un voyage qui commence bien; tâchons au moins de nous orienter. A six lieues devant nous, un peu à droite, un peu à gauche, doit être la ville de Longarès, qu'il faut éviter, de peur de trouver le château de Gonzalve, que je ne me soucie pas de revoir depuis que nous avons échiné ses gens. En tournant du côté du levant, nous trouverons la grande rivière d'Ebre sur laquelle nous voguerons. Nous la descendrons jusqu'à son embouchure, où nous nous embarquerons pour la Catalogne : c'est prendre le long tour, mais personne ne nous suivra là. Nous nous tiendrons à dix ou douze lieues des domaines paternels, et, certes, ceux à qui il prendra envie de me chercher encore, étendront leurs courses plus loin, parce qu'ils ne me soupçonneront pas l'audace de me tenir aussi près. Voilà un plan arrêté. Le soleil va se coucher derrière nous, donc nous avons le levant en face. Vive la joie! et poussons en avant.

— Ah çà, dit Trufaldin en se tournant péniblement du côté de Mendoce, voilà un plan arrêté, c'est fort bien. Je m'embarquerai avec vous, moi, qui crains l'eau comme les chats; mais nous ne sommes pas encore à l'embouchure de l'Ebre. Il est possible que nous ne trouvions pas un hameau d'ici à demain matin, et croyez-vous que je puisse passer la nuit dans une litière ouverte, moi, rompu à votre service, et votre petite, puisque vous la nommez ainsi, votre petite, qui est accouchée ce matin, peut-elle supporter le froid pendant une traite aussi longue? Que le diable m'emporte, si j'entends rien à votre façon de voir. Vous seriez à merveille dans une des tours de votre père; vous feriez votre paix avec lui, vous reviendriez un haut et puissant seigneur, et vous aimez mieux courir les champs! A quoi vous a mené cette chienne de manie? En sortant de Saragosse, vous vous réfugiez chez un ermite qui vous vole. Vous le retrouvez en habit de cavalier; vous vous battez avec lui, il vous désarme, et m'enfonce une côte d'un coup de pied. Vous entrez chez un seigneur qui a une jolie femme.... crac, la tête se monte, vous lui faites jouer la vierge Marie, et saint Joseph à son époux. Vous êtes forcé de vous sauver de là, sans haut-de-chausses et sans bonnet, et vous courez comme un Basque après moi, qu'entraîne la mule d'une vieille sorcière. Elle

vous parle d'une autre jolie femme... pan, vous entrez chez elle sur mes épaules, le mari m'éreinte, et vous le tuez. Après cela, vous faites le mari vous-même, vous faites l'accoucheur; que ne faites-vous pas? Des hommes armés se présentent, vous vous battez avec eux comme si vous étiez dans une peau d'acier; enfin vous voilà parti pour la mer Méditerranée, et un naufrage terminera nos caravanes. Quel chien de plaisir trouvez-vous donc au métier que vous nous faites faire? Il me déplaît, seigneur, il me déplaît, et beaucoup. — L'ennuyeux péroreur! Eh bien! prends mon cheval et de l'argent dans tes poches, retourne au château, et ne me romps pas la tête davantage. Moi, j'aime le genre de vie que je mène : je respire le grand air, je m'amuse de tout, je ne dépends de personne, je suis enfin un habitant de l'univers. — Le beau titre! — Tu te plains des coups que tu as reçus, pourquoi n'es-tu pas plus brave? — Ma foi, monsieur, la valeur est un don que Dieu fait à qui bon lui semble. — Tu crains de mourir de froid dans ta litière, descends. J'ai ma hache d'armes, je bâtis en une demi-heure une cabane pour nous tous, et le premier caillou frotté sur mon arme nous allume du feu. Tu vas me dire maintenant que tu crains la faim et la soif... — Non, seigneur, non, je ne dirai pas cela; j'ai, comme madame, ma petite prévoyance : sous ce matelas est la moitié de cochon



Hommes d'armes de Cerdagne.

derrière laquelle j'étais caché dans l'armoire; plus deux gâteaux cuits sous la cendre et une dame-jeanne pleine d'un excellent vin. — Mais voyez donc ce maraud qui a un magasin complet et qui ose se plaindre lorsque je voyageais gaiement, persuadé que je ne trouverais dans ce bois que des cure-dents! Allons, arrête tes mules, et je mets la main à l'œuvre.

Il descend en effet de cheval, passe ses rênes dans une branche fourchue, et attaque le premier arbre à grands coups de hache. Il se hâte; les coups se succèdent sans interruption; il est hors d'haleine, et l'ouvrage avance peu. Il ne se décourage pas; mais il est forcé de prendre un peu de repos.

— Voyez, disait-il une main appuyée sur sa hache et s'essuyant le front de l'autre, voyez s'il est une position aussi agréable que la nôtre : cet endroit nous plaît, hé bien! nous y couchons. Demain, autre habitation, autres mets. Je bâtis une cabane en roseaux sur le bord de l'Ebre; je fais des lignes avec la queue de mon cheval, et je vous sers un souper tout en poisson. Après-demain..... — Après-demain, nous ferons comme nous pourrons; tâchez seulement de nous arranger un abri pour ce soir. Et Mendoce se remet à l'ouvrage, travaille beaucoup et fait peu de chose. Il s'arrête une seconde fois, et voit, à quelque distance, une tête qui se montrait derrière un gros orme, et qui le regardait fixement. Il court de ce côté, la hache à la main, et trouve un jeune homme d'une figure très-agréable qui lui sourit avec douceur.

La jeunesse inspire la confiance, et la hache de Mendoce tomba d'elle-même à la vue de l'étranger. L'étranger s'avança vers Mendoce, lui présenta la main, et voilà la connaissance faite. — Je suis surpris par la nuit comme vous, lui dit le jeune homme; j'ai poussé mon cheval, guidé par les coups de votre hache, qui retentissaient dans la forêt. Je croyais trouver un bûcheron que j'allais prier de me conduire à sa hutte, et je me suis arrêté à l'aspect de votre litière et des personnes qui sont avec vous. Votre conversation, que j'ai entendue, m'avait donné sur vos moyens d'existence et vos principes des soupçons qui m'ont déterminé à me cacher; mais une figure comme la vôtre dissipe à l'instant toutes les craintes, et je vois que vous êtes simplement un ami du plaisir qui se dérobe à la sévérité paternelle. — Précisément, seigneur, et peut-être y a-t-il quelque analogie entre vos goûts et notre situation. — C'est absolument la même chose. — Parbleu, seigneur, je suis enchanté de ces rapports. — Je passerai la nuit avec vous, si vous le permettez, et je vais vous épargner bien du travail.— Vous me rendrez service, car je suis sur les dents.

Mendoce croyait que le jeune homme allait prendre la hache à son tour : point du tout. Il remonta à cheval, s'éloigna au grand galop, et revint, l'instant d'après, avec un énorme paquet derrière lui. — Mon valet, dit-il, portait en croupe cette tente et ces provisions. C'est un garçon déterminé et bien armé. Je l'ai laissé à cinquante pas pour veiller aux environs avec l'ordre de se reployer sur nous s'il entendait quelque chose de suspect.

Aussitôt le jeune homme et Mendoce déroulent une assez belle tente. Les piquets sont enfoncés, la toile est tendue, et on a une maison. On y porte les matelas de la litière, et voilà des lits, où l'on couche les malades. Le jeune homme exhibe un fort joli souper, et Mendoce, qui ne veut pas lui céder en générosité, allume un bon feu, embroche son quartier de lard à un bâton bien effilé, assied Trufaldin sur un tas de feuilles sèches, et le charge de tourner le rôt. Pendant qu'il cuit, on cause, on plaisante, on se plait mutuellement, la confiance s'accroît, et on se raconte ses aventures. Le jeune homme commence, et conte ce qu'il veut. Mendoce prend la parole après lui, et conte ce que vous savez. Il n'avait pas de motifs de rien cacher à un ami, qui, comme lui, fuyait un père, qui paraissait de si bonne foi, et qui, dans aucun cas, ne pouvait être à craindre, puisqu'il était sans armes.

A mesure que Mendoce contait, la figure du jeune homme s'épanouissait davantage; la joie brillait dans tous ses traits. Mendoce attribuait cette gaieté à sa manière plaisante de conter : elle avait un motif tout différent.

Pendant que ces messieurs se faisaient des confidences réciproques, la petite veuve réfléchissait sérieusement à sa position critique. Si le jeune homme ne s'était pas présenté, elle n'aurait eu pour toit que le ciel. Ce désagrément l'attendait le lendemain, et peut-être les jours suivants, sans compter les dangers, les aventures désagréables, le défaut de soin dans des marches pénibles et longues, et tout cela, comparé à la vie douce qu'elle pouvait mener dans sa jolie maison, nuisait singulièrement aux charmes du beau Mendoce, et effaçait insensiblement le plaisir de l'avoir retrouvé. A la vérité, se disait-elle, c'est un joli homme; mais on en trouve partout. C'est un seigneur, et il me quittera au premier jour. Un bon mari, qui me plaise, et dont je ferai la fortune, me conviendrait bien mieux; mais comment quitter Mendoce, après lui avoir proposé moi-même de le suivre?

En effet, ce changement subit devait la faire accuser d'inconséquence, et je ne sais pourquoi on brave plus aisément la peine, les fatigues, qu'un ridicule.

Trufaldin, lui, tournait la broche, sans penser à rien qu'à se chauffer. Il présentait au feu son dos macéré, autant que le permettait l'exercice dont son maître l'avait chargé. L'eau-de-vie et la chaleur opérèrent un changement assez sensible. Il débrocha son porc, et le servit à ces messieurs avec assez de facilité.

Le souper fut très-gai, de leur part au moins, car la petite continuait à penser, et Trufaldin, qui se sentait mieux, ne s'occupa qu'à faire fête à tous les mets qu'il avait devant lui.

Le jeune homme trouvait admirable l'idée que Mendoce avait conçue de suivre les bords de l'Ebre. — Quoi de plus plaisant, disait-il, que de voyager sur l'eau pendant que le papa vous cherche sur terre! il y a là de quoi le désespérer. — Je serais pourtant fâché d'ajouter à ses chagrins. — C'est à lui seul qu'il doit s'en prendre : enferme-t-on des jeunes gens comme nous? — C'est vrai, c'est très-vrai, ce que vous dites-là, et je l'ai souvent pensé. — Malgré cela, pas de rancune; à la santé de nos papas. — Oh! du meilleur de mon cœur.

Le jeune homme insinua ensuite qu'il était difficile de voyager avec une femme dans l'état de la petite; qu'elle exposait visiblement sa vie, et qu'on était revenu de la folie de se tuer pour prouver sa fidélité. Il ajouta qu'il était indispensable qu'elle retournât à son domicile, dont la frayeur l'avait chassée; qu'elle s'y rétablirait; qu'elle y reprendrait cette fraîcheur qui avait charmé son chevalier; qu'ils se rejoindraient facilement à Ampesta, dernière ville à l'embouchure de l'Ebre, ou dans une des jolies îles situées à peu de distance du rivage, où Mendoce vivrait agréablement et ignoré jusqu'au moment où l'amour viendrait l'y combler de nouvelles faveurs. Très-probablement le jeune homme avait une intention en proposant ce plan; mais la petite et Mendoce ne virent que ce qu'il avait de raisonnable. Il favorisait les projets actuels de la première, et la fatigue de la soirée avait fait revenir le second de sa manie des cabanes.

Cependant ils ne parlaient ni l'un ni l'autre. Les amants se quittaient au douzième comme au dix-huitième siècle; mais ils ne se disaient pas en face qu'ils s'ennuyaient mutuellement, et qu'ils seraient enchantés

d'être débarrassés l'un de l'autre. Ce qui contribuait surtout à ranger intérieurement Mendoce de l'opinion du jeune homme, c'est que sa petite était dans un état à ne pouvoir le dédommager de longtemps des peines qu'il prendrait pour elle, et comme elle il disait à part lui : — C'est une jolie femme, mais on en trouve partout.

C'était au plus adroit à amener une rupture, dont personne n'eût à se plaindre, et, dans les jeux de caprice, les femmes ont un tact, une finesse, qu'il a plu à la nature de nous refuser.



Trufaldin débouchait du bois monté sur un âne qui trottillait d'assez bonne grâce.

La petite trouva un moyen qui conciliait tout. Elle se plaignit un peu d'abord, beaucoup ensuite, très-fort dans le milieu de la nuit. Mendoce, qui avait eu bien de la peine à s'endormir, fut réveillé par ses gémissements continuels. Il s'approcha d'elle d'un air touché; il lui dit en s'efforçant de pleurer qu'il l'aimait trop pour souffrir qu'elle devînt victime de son amour, et il la conjura de retourner chez elle. La petite lui répondit en pleurant tout de bon, car la nature a accordé à ce sexe charmant le don de pleurer à volonté, la petite répondit qu'elle mourrait peut-être du regret de le quitter; mais qu'elle sentait bien qu'elle mourrait sûrement si elle continuait le voyage, et qu'elle prenait, par excès d'amour, le seul parti qui pouvait la lui conserver. La vérité, c'est que cette petite, Séphora et toutes les femmes que Mendoce avait trouvées jusqu'ici, n'aimaient que le plaisir, à qui elles donnaient le nom d'*amour*, beaucoup plus décent, ainsi qu'il a plu au charmant Boufflers d'appeler des cœurs...... ce que vous savez bien. Une autre vérité, c'est que Mendoce avait donné de bonne foi dans la même erreur. Il trouvera peut-être une femme qui lui fera connaître le véritable amour.

Au point du jour, la petite, après avoir rendu à Mendoce l'or que feu Pacôme lui avait volé, se laisse porter dans sa litière. Elle sanglotait pendant le court trajet, elle sanglotait quand elle fut dedans; elle ne pouvait détacher ses bras du cou de Mendoce; elle sanglotait après l'avoir quitté; on l'entendit sangloter après qu'elle fut partie, et quand elle eut fait quatre pas on n'entendit plus rien.

Trufaldin avait voulu monter à côté d'elle, parce qu'il n'était pas encore, disait-il, en état de marcher. Le jeune homme avait observé qu'il était utile à son maître; qu'il commençait à se rétablir. Il avait offert d'accompagner la petite veuve, et il avait instamment prié Mendoce d'accepter, comme une marque de sa sincère amitié, son cheval pour son écuyer, et sa tente pour les nuits qu'ils seraient obligés de passer en plein vent. Cette générosité n'était pas trop naturelle; mais Trufaldin y trouvait son compte, et Mendoce n'en était pas étonné, parce qu'il se sentait capable, en pareille circonstance, d'un semblable procédé. Il avait un peu résisté pour la forme, et le jeune homme avait levé toutes les difficultés en l'assurant que son valet gardait deux forts chevaux, et qu'il recevrait avec plaisir les mêmes secours de Mendoce, s'il le rencontrait un jour dans un état de détresse, ce qui n'était pas impossible.

— Le drôle de garçon! disait Trufaldin à Mendoce, quand ils se mirent en marche. Me voilà bien monté; je porte notre maison derrière moi; vous avez devant vous des sacoches qui valent un buffet complet, et qui sont garnies au moins pour deux jours; et ce jeune homme nous a tout abandonné, avec autant de facilité que si cela ne coûtait rien : tenez, seigneur, jeunesse, générosité, ou insouciance à part, cette conduite ne me paraît pas très-naturelle, et il y a quelque chose là-dessous. — Et que veux-tu qu'il y ait? — Moi, je ne veux rien : je désire que tout ceci soit aussi simple que vous le croyez. — Au moins tu n'accuseras pas ce jeune homme d'être un voleur! — Oh! non, ses manières grandes... — Il n'a pas l'air d'un trompeur. — Non, mais il pourrait en être un. — Et que peut-il nous faire? — Je ne sais pas. — Tu vas voir qu'après nous être tirés des mains d'une cinquantaine d'hommes d'armes, je craindrai un jeune homme seul, plein de candeur et de franchise, parce qu'il m'a abandonné une tente et un cheval dont j'avais besoin : va, tu n'es qu'un sot, et tu finiras par avoir peur de ton ombre. — Je ne suis qu'un sot, c'est bientôt dit : si vous aviez voulu écouter, à Saragosse, le sermon que j'avais composé pour vous, vous auriez de moi une opinion toute différente. — Hé bien, voyons ton sermon? aussi bien je n'ai pas reposé de la nuit, et un chevalier errant doit dormir à cheval comme dans un lit. — C'est trop flatteur, en vérité; n'importe, je commence, et les beautés de mon discours vous tiendront éveillé. Et il reprend : — Semblable à l'enfant prodigue, mon très-cher frère... Et il n'avait pas fini le premier point, que Mendoce dormait d'un profond sommeil, et il le tirait par la manche, et Mendoce ouvrait les yeux, écoutait une ou deux phrases, bâillait et se rendormait, et Trufaldin se mord les lèvres, et il veut punir son cheval, qui n'avait pas besoin de sermon, du mépris que Mendoce faisait du sien. Il lui allonge un coup de houssine sur les flancs, et le cheval prend le grand galop et l'emporte à travers la forêt, et Trufaldin, qui n'a galopé de sa vie, jette les hauts cris, et Mendoce se réveille en sursaut, et il galope après son écuyer. Ils traversent des halliers, des ravins; ils arrivent à un chemin qui paraît assez fréquenté. Le cheval de Trufaldin se jette de lui-même dans cette route, et court plus vivement encore. Trufaldin, désarçonné, se tient d'une main à la crinière, et de l'autre à la queue. Il fait des grimaces épouvantables, et finit par faire dans son haut-de-chausses.



Sacrifice de l'oie et actions de grâces.

Mendoce le suivait toujours et riait aux éclats. Trufaldin, indigné de cette gaieté hors de saison, lui tirait la langue, ne pouvant faire mieux. Dans la violence de ses efforts, il relève la queue de son cheval, à laquelle il se tenait, la croupière sort, la selle tourne, Trufaldin tombe, et le cheval galope tout seul. Mendoce, qui sent le besoin de monter son écuyer, galope après sa monture, et le laisse geindre et se frotter le derrière contre un arbre.

A force de galoper, le beau chevalier découvre les bords riants de l'Ebre, un peu au-dessus de la ville de Quinto. — Le cheval de Trufaldin, disait Mendoce, semble avoir deviné mes intentions : il m'a conduit à merveille. Sans doute il s'arrêtera à moins qu'il ne passe la rivière à la nage. Le cheval ne s'arrêta point; il tourna à droite, con-

tinua à galoper sur le gazon qui bordait l'eau, et entra dans une maisonnette dont Mendoce était encore éloigné de deux cents pas.

A peine le cheval est-il entré par une porte, qu'il ressort par une autre; un homme saute dessus et repart au galop; Mendoce enfonce ses éperons dans le ventre de son coursier en criant *au voleur!* Le voleur gagne le bois et disparaît. Mendoce arrive au lieu d'où ce malheureux cheval venait de repartir; il met pied à terre; il entre la hache à la main : ce n'est pas une maisonnette, c'est une écurie assez vaste, dont les mangeoires encore garnies annoncent que dix ou douze chevaux viennent d'en sortir. Pas d'habitation auprès, par conséquent personne à qui on puisse demander des renseignements, et, pour comble de malheur, la tente et les provisions du jeune homme sont derrière le cheval, qu'on vient de voler avec tant d'effronterie.

Mendoce écumait de fureur; il frappait de sa hache les râteliers et les mangeoires qui volaient en éclats. Fatigué de ce jeu, qui ne le menait à rien, il sort pour reprendre son palefroi; il ne le trouve plus. Il s'étonne, il jure, il tempête, il regarde de tous côtés; un autre homme, sorti il ne sait d'où, s'enfuyait dessus à toute bride. — Allons, se dit Mendoce, Trufaldin avait, ma foi, raison : ce jeune homme se sert des avantages de sa figure pour gagner la confiance des voyageurs. Il m'a donné son cheval, bien sûr qu'il me conduirait ici, et que, de gré ou de force, on m'y prendrait le mien. Il faut pourtant avouer, ajouta-t-il en riant, que le tour est bien joué. J'aime qu'on montre de l'esprit, et même à mes dépens. Après tout, j'ai mon or dans mes poches. Je comptais voyager sur l'eau; cet événement rend nécessaire ce que j'avais décidé comme chose d'agrément, et je ne verrais pas le moindre mal à tout ceci, si j'avais déjeuné.

Pour tromper son appétit, il usa de sa ressource ordinaire; il commença la chansonnette en retournant vers l'endroit où il avait laissé Trufaldin, dont la société lui devenait plus nécessaire que jamais: c'était un être bien heureusement organisé que ce jeune Mendoce.

Après un quart d'heure de marche, il aperçut son écuyer qui débouchait du bois, monté sur un âne qui trottillait d'assez bonne grâce : — Allons, se dit Mendoce, nous perdrons quelque chose au change; mais enfin, pour un blessé, un âne vaut beaucoup mieux que rien.

Trufaldin s'avançait avec un air de satisfaction qui annonçait qu'il n'avait pas regret au troc. Mendoce le regardait venir, assis sur l'herbe, continuant sa chansonnette et s'interrompant quelquefois pour rire de la figure hétéroclite du bon homme. Ils s'approchent enfin. — Et où as-tu pris cet âne? — Je ne l'ai pas pris. — Où l'as-tu trouvé? — Je ne trouve jamais rien de bon. — On te l'a donc donné? — Précisément. — Ah! ah! — Un homme a paru tout à coup et m'a dit : — Monte là-dessus, laisse-toi conduire, et il a disparu. — Ces voleurs-là sont polis, au moins, ils ne veulent pas qu'un pauvre blessé aille à pied. — Ah! vous convenez enfin que ce sont des voleurs! — Il faut bien que j'en convienne, puisqu'ils m'ont repris leur cheval, et qu'ils ont emmené le mien. Au moins ne sont-ce pas des voleurs malfaisants; mais qu'as-tu dans ce bissac? — Je n'y ai pas regardé; je ne pensais qu'à vous rejoindre. — Voyons, mon ami, voyons... du pain, une volaille froide, du vin... Diable, c'est une trouvaille que cela : déjeunons.

Mendoce détache le bissac; il aide Trufaldin à descendre; il passe les rênes de la bride de l'âne dans son bras, il coupe la volaille en quatre avec sa hache, faute d'un couteau, et nos voyageurs reprennent des forces.

Ils finissaient de déjeûner lorsqu'ils aperçurent un homme assez bien mis, et monté sur un cheval pie, qui venait à eux au petit pas. Mendoce, qui commençait à devenir défiant, donne les rênes à tenir à Trufaldin et se lève, la hache au poing. Bientôt il reconnait dans cet homme un chevalier qui avait assisté à la représentation du mystère de la Conception, et qui dans la journée lui avait fait toutes sortes de prévenances. Mendoce fut un peu honteux d'être trouvé dans un aussi pauvre équipage; mais il n'y avait plus moyen d'éviter la rencontre, et il entra en conversation avec cette facilité, cette grâce qui ne le quittaient jamais.

Le chevalier s'arrêta près de Trufaldin, lui dit les choses les plus flatteuses sur la manière dont il avait représenté le Diable; Trufaldin ouvrait la bouche et gobait l'encens, lorsque le chevalier tira brusquement l'épée, coupa d'un coup les rênes que tenait l'écuyer, en appliqua un vigoureux sur la croupe de l'âne, qui partit au galop. Le chevalier poussa son cheval en chassant l'âne devant lui, et l'âne, le chevalier et son cheval disparurent en un moment.

Que le diable m'emporte, s'écria Mendoce, si j'entends rien à tout cela! — Allons-nous-en, seigneur, allons-nous-en. — Hé, tu dis que tu ne peux marcher? — Je ferai un effort. Par grâce, allons-nous-en. — Mais que signifie tout ceci? — Je n'en sais rien; mais allons-nous-en. — Celui-là donne un cheval, celui-ci un âne; d'autres semblent se faire un malin plaisir de nous reprendre tout; des chevaliers même se mêlent à ce jeu : je m'y perds. — Il est joli, le jeu! Ne voyez-vous pas que ce chevalier est un voleur comme les autres; qu'il s'est introduit, à la faveur de la foule, chez le seigneur Gonzalve pour y faire quelque coup? Partons, au nom de Dieu, partons. — Partons, soit. Appuie-toi sur mon bras et tâche de te traîner... Mais quelle chienne d'odeur sens-je donc? — Oh! c'est que... c'est que... — C'est que? — Quand ce cheval m'emportait... — Hé bien! — La peur... — Après? la peur?... — M'a fait lâcher .. — Descends à la rivière, vilain, lave-toi de la tête aux pieds! ou je te laisse. — Aidez-moi du moins un peu. — Le joli métier que je fais depuis hier! Un accouchement là-bas, et ici... — Ah! commencez-vous à vous dégoûter... — Tu m'en dégoûterais pour la vie. Allons, faquin, dans l'eau, et jusqu'aux oreilles.

En descendant du chemin vert au bas bord de la rivière, ils aperçurent un autre homme qui dormait, ou qui en faisait semblant. — Encore un voleur, dit Trufaldin. — Hé! tu ne rêves que voleurs. Ne vois-tu pas ces lignes tendues, ce poisson dans cette poche? c'est un pêcheur. — Bon homme, bon homme, éveillez-vous, et dites-nous le nom et la distance de la première ville en descendant la rivière. Le pêcheur, véritable ou supposé, ouvre les yeux, étend les bras, bâille avec assez de vérité pour dissiper les soupçons de Trufaldin, et il nomme à nos aventuriers la ville de Quinto, distante encore de deux lieues. — Je n'irai pas jusque-là, dit Trufaldin. — Je vous y conduirai, si vous voulez, mes bons seigneurs, dans la nacelle de mon maître. — Et où est cette nacelle? reprit Mendoce. — Là-bas, derrière cette roche. — Va la chercher, reviens en diligence, et tu seras content de moi. — J'y cours.

Pendant qu'il va et revient, Trufaldin lave sa personne, ses habits; les tord pour en extraire l'eau, et il grelotte, et les dents lui claquent, et Mendoce rit en le forçant à prendre son pourpoint.

— Nous voilà bien, dit le jeune homme. Ce matin nous étions richement vêtus; nous avions deux bons chevaux, et nous n'avons plus à notre service qu'un pourpoint et un haut-de-chausses à nous deux. Si l'on rencontrait ici des gens disposés à vêtir le prochain, comme on en trouve de prêts à lui fournir des montures! — Oui, et à cent pas plus loin nous en trouverions d'autres qui nous dépouilleraient et qui vous battraient, vous, parce que vous voudriez les battre. — Hé bien! ce serait le pis aller; mais je souffre de te voir le derrière au vent, et moi, les épaules nues. Comment entrer dans une ville fagottés de cette manière?

Le pêcheur revient; il fend vigoureusement l'onde, qui s'oppose en vain à ses efforts; il remonte, il arrive, il s'arrête. — Allons, dit Trufaldin, des habits dans le fond de la barque! il y a de la diablerie là-dessous. — Il n'y a rien que de très-simple, répondit en souriant le pêcheur : ce sont des habits dont mon maître se couvre pour se garantir du froid quand il va à la pêche. — Veux-tu nous les prêter? reprit Mendoce. — Bien volontiers, mes bons seigneurs : ils sont grossiérs, mais propres.

Mendoce et Trufaldin font leur toilette en descendant rapidement la rivière. Ils passent devant l'écurie où Mendoce était entré. — Mon ami, dis-moi pourquoi cette écurie est ainsi isolée? — Je l'ignore, mon bon seigneur. — A qui appartient-elle? — Je l'ignore. — Par quelles gens est-elle fréquentée? — Je l'ignore. — Hé! que diable! tu ignores tout. — C'est que je suis pêcheur, et que je ne m'occupe que de mon métier. — Cette écurie ne dépendrait-elle pas de cette jolie habitation que je vois là-bas? — Oh! non, cette maison est celle de mon maître. — Diable! il est donc riche, ton maître? — Il est du moins fort aisé. — Et sait-il que tu nous mènes à Quinto? — Non, il est à Ampesta; mais en passant je préviendrai sa fille. — Il a une fille! — La plus jolie du canton. — Ah! oui, oui, il faut prévenir sa fille : je veux la saluer, la remercier, la... — Hé! monsieur, lui dit tout bas Trufaldin, ce sera encore quelque coupe-gorge que cette maison-là. — C'est le pis aller; mais je ne passerai pas sans voir la jolie fille. — Oh! quel homme! quel homme! Et le pêcheur, qui prêtait l'oreille, entendait tout, à peu près, et souriait, penché sur ses avirons.

On arrive devant la maison rustique. Rien que de très-simple, et en même temps rien de gai, de propre comme cela. Mendoce, qui ne perdait pas la maison de vue, depuis qu'il savait qu'elle était l'asile de la beauté, Mendoce, en approchant, avait remarqué une femme qui, de temps en temps, entre-bâillait la porte, regardait sur la rivière, et se renfermait pour recommencer le même manége un moment après. Il semble, disait à part lui Mendoce, qu'elle attend un amant que favorise l'absence du père : quel qu'il soit, je le supplanterai.

Il n'attend pas que la barque soit tirée et attachée à terre, il franchit, avec la légèreté d'un oiseau, l'intervalle qui le sépare du bord. Il est dans la maison, et Trufaldin n'est pas encore levé de son siége. Une fille, âgée de vingt-quatre ans à peu près, un peu marquée de la petite-vérole, que les Arabes venaient de nous communiquer, et cependant fraîche comme la rose, piquante comme toutes les brunes, vive comme elles, la jolie fille se lève et demande modestement au chevalier à quoi elle peut lui être bonne. — A tout, signora, à tout. Et il tourne le compliment le plus agréable, le plus spirituel, et la jolie fille baisse les yeux, et elle rougit, et elle fait une révérence qui n'est pas gauche du tout, et elle se remet sur sa chaise, et Mendoce, assis déjà auprès d'elle, sans y être engagé, sans même qu'on lui ait répondu un mot, Mendoce continuait à la faire rougir, à lui faire baisser les yeux, et quelquefois la jolie brune les relevait tout à coup, regardait Mendoce, et se pinçait les lèvres pour ne pas rire.

— Oh! disait en lui-même le jeune homme, à qui tant de succès avaient donné la plus haute idée de son mérite, elle rougit, parce qu'elle a de la pudeur; elle baisse les yeux, parce qu'elle ne juge pas à propos de m'y laisser lire encore, et elle sourit à mes saillies, parce qu'elle en sent le mérite. L'esprit et la gaieté paraissent propres au climat, ou du moins aux individus qui habitent cette maison. J'ai vu

aussi notre pêcheur sourire, toujours à propos, et son langage n'est pas aussi grossier que celui des gens de cette espèce.

Trufaldin entre en se traînant lourdement. Il fait à peine attention à la jolie brune, et il commence une inspection exacte de la maison. Chambres, cabinets, armoires, il ouvre tout. — Que fais-tu là? — Je m'assure s'il n'y a pas des hommes cachés ici. — Insolent! — Comme il vous plaira; des injures font moins de mal que des coups: je me moque des unes, et je suis bien aise de me garantir des autres. — Tu manques de respect à madame. — Bah! vous lui en manquerez bien davantage si elle vous laisse faire. Rappelez-vous seulement que partout où vous avez trouvé une jolie femme, il vous est arrivé une catastrophe. Votre métier est de faire l'amour; mon devoir est de prévenir les accidents: faisons chacun notre affaire. Dites de jolies choses, faites-en si vous pouvez, moi, je poursuis mon examen des lieux.

Mendoce se lève pour châtier Trufaldin; la jolie brune le retient, lui proteste que les propos de l'écuyer ne l'empêchent pas de rendre justice au mérite du maître, et elle pense qu'on peut pardonner bien des choses à un vieux domestique. — Tenez, tenez, dit Trufaldin en jetant un gros paquet au milieu de la chambre, j'avais tort, n'est-ce pas, d'avoir mauvaise opinion de cette demeure? Voilà vos habits et les miens que j'avais liés dans une serpillière, lorsque vous vous disposiez à partir de chez la petite veuve pour la tour du Nord. Le paquet y était resté oublié par vous qui vous battiez, et par moi qui me sauvais. Qui diable l'a apporté ici? Des voleurs qui sont entrés chez la petite après notre départ, et qui établissent leur magasin dans cette maison.

La preuve jetée sur le plancher était d'une certaine évidence; Mendoce prit le ton sérieux, et fixa la jolie brune. Loin de paraître embarrassée, elle sourit avec plus de grâce que jamais, et raconta qu'un chevalier fort bien monté était passé il y avait environ une heure; qu'il portait devant lui ce paquet, qui l'embarrassait, et qu'il l'avait priée de le garder jusqu'à son retour. — Monté sur un cheval pie? reprit Trufaldin. — Précisément, répondit la jolie brune. — C'est le coquin qui m'a volé mon âne. Il fait sans doute une tournée générale; mais, d'après le proverbe: *On prend son bien où on le trouve*, permettez que nous reprenions nos habits, dont nous avons le plus grand besoin, et que nous partions pour Quinto avant le retour de ce drôle-là, avec qui vous vous arrangerez, madame, comme bon vous semblera.

La jolie brune se plaignit alors amèrement d'un incident dont elle n'avait pu prévoir les conséquences, et qui allait la perdre dans l'estime d'un jeune seigneur qui ne l'aurait jugée que sur les apparences. Elle ajouta qu'il était permis, sans doute, de reprendre son bien; que l'air de Mendoce ne lui permettait pas de douter de l'assertion de son écuyer; mais qu'une femme seule avec un valet sexagénaire ne pouvait rester exposée aux outrages du brigand, qui devait repasser dans le jour. — Mon père est à Ampesta, dit-elle. Ce que je peux faire de mieux, c'est de l'aller joindre; et si je ne craignais pas d'être incommode, ajouta-t-elle en regardant Mendoce comme vous a peut-être regardé quelquefois femme qui était bien aise de vous plaire, si pourtant, lecteur, vous en valez un peu la peine, je vous proposerais, continua la jolie brune, de me permettre de vous accompagner. — Vous, incommode, signora! vous, demander comme une grâce la plus précieuse faveur que vous puissiez m'accorder! Ma hache, mon bras, mon sang, mon cœur, tout est à vous. — J'accepte votre secours, seigneur; pour votre cœur...... — Hé bien! mon cœur?.... — Je ne sais pas si l'offre doit me flatter. — Que puis-je vous offrir davantage? — Je ne suis pas faite pour être votre femme, et je suis trop fière pour être votre maîtresse. — Voilà qui s'appelle parler, interrompit Trufaldin. Vous ne seriez pas dans tous ces embarras, si vous eussiez toujours rencontré des femmes comme madame; en supposant toutefois qu'elle ne vous tienne pas la dragée haute pour vous faire sauter après. — Faquin! — Faquin..... c'est répondre à des choses par des mots.

— Pédrillo, dit la jolie brune au bon pêcheur aussi tranquillement que si elle n'eût rien entendu, apprêtez la barque couverte; portez-y ce que nous avons de meilleur, appelez un aide, et partons.

Pédrillo obéissait aux ordres de sa maîtresse, et Mendoce faisait des efforts incroyables pour imposer silence à Trufaldin. Il était plus aisé de l'assommer que de le faire taire, et Mendoce n'était pas encore assez amoureux pour en venir à une pareille extrémité. Il prit le parti de laisser gronder le bavard, et il causa avec la jolie brune pour détourner son attention. Les reparties étaient vives, spirituelles; Mendoce ne concevait pas que la fille d'un pêcheur pût s'énoncer ainsi. Il était quelquefois tenté de penser comme Trufaldin et de la prendre pour une aventurière; mais, après tout, si cette jolie femme n'était qu'une friponne, que devait-elle gagner en s'éloignant de ceux qui pouvaient l'appuyer par la force, et pourquoi quitter sa maison pour faire tomber dans le piége ailleurs un homme qui n'avait que peu de chose à perdre, et qui paraissait lui inspirer déjà une sorte d'intérêt?

Mendoce se promenait par la chambre en réfléchissant à tout cela, quand on l'avertit que la barque était prête. Il passa avec Trufaldin dans la chambre voisine; ils ouvrirent leur paquet, et s'habillèrent plus convenablement. Mendoce mit dans son costume une recherche qui annonçait le désir de plaire. Il rentra dans la chambre où ils avaient laissé la jolie brune, et il la trouva vêtue d'une manière aussi éloignée de son état que propre à relever sa beauté. Mendoce resta interdit devant elle: la jolie brune lui lança un de ces regards qui font naître l'amour, ou qui le portent jusqu'au délire; elle lui sourit sans baisser les yeux, lui montra les plus belles dents du monde, et lui dit: — Ici je suis la fille d'un pêcheur; à Quinto et ailleurs, je suis l'unique héritière d'un homme aisé. L'extérieur est ce qui frappe d'abord les yeux, et pourquoi ne pas donner de soi une certaine opinion, quand on le peut sans déranger ses affaires?

Elle présenta la main à Mendoce avec cette grâce, cette aisance qu'on n'acquiert que dans le plus grand monde, et que le jeune chevalier ne manque pas d'attribuer à une éducation soignée. Trufaldin lui-même ouvrait de grands yeux, et se repentait presque de l'indiscrétion de ses propos: ce n'était rien encore.

On monte sur un bateau, au milieu duquel s'élève une chambre; on entre dans cette chambre, on la trouve décorée de ce qu'avait de plus recherché le luxe de ce temps: partout la commodité se trouvait alliée à la richesse. — Quel pêcheur que ce pêcheur-là! disait Mendoce. C'est quelque prince more qui s'est réfugié dans ce canton. — Que je suis bête, disait de son côté Trufaldin, d'avoir tenu des propos à cette femme! S'il lui prenait fantaisie de me jeter à l'eau pour me punir! — C'est le pis aller, lui répondit Mendoce. — C'est le pis aller, c'est le pis aller..... Respect à part, seigneur, allez-vous faire lanlaire, avec vos pis aller!

La jolie brune, la princesse more, ou telle autre que vous connaissez bien et que vous ne devinez pas, était couchée sur une chaise longue et brodait. Mendoce observait ses doigts, et se disait: — Jamais cette femme-là n'a été à la pêche; cette peau d'une blancheur, d'un moelleux!... Diable m'emporte, si je me doute qui elle peut être; mais, quelle qu'elle soit, il ne faut pas qu'elle m'échappe. Cette conquête manque à ma gloire, et je la crois disposée à orner mon front d'un myrte de plus.

Il prend un pliant et s'assied près d'elle; il attaque, on se défend. Ce n'est plus la modestie d'une petite bourgeoise qui combat le plaisir, c'est une femme qui parle un langage analogue à ses habits, qui persifle avec finesse, qui rit d'un soupir, qui prévient le découragement par un mot, et qui d'un mot arrête l'indiscret qui va s'égarer. Mendoce s'est joué de toutes les femmes, celle-ci le joue à son tour. Il s'étonne de plus en plus; la difficulté ajoute au désir; la tête s'embrase; pour la première fois, le cœur est effleuré. Il devient timide, et la jolie brune lui dit avec un sourire enchanteur: — Je conçois, en effet, qu'une femme jolie, spirituelle, aimable et aimante pourra tout faire de vous. — Ordonnez, madame, ordonnez. — Je ne suis pas la femme que je viens de dépeindre. — Vous les surpassez toutes.

On arrive sous le pont de Quinto. — Appelez Pédrillo, dit la jolie brune à Mendoce. Le vieux domestique paraît, et elle continue: — Pédrillo, je n'arrêterai pas à la ville; ce jeune seigneur n'y serait pas bien. On le recevra convenablement où vous savez: descendez jusque-là.

Pédrillo sort avec une inclination respectueuse, reprend ses avirons, et on recommence à voguer. Mendoce recommence propos galants et tendres; et, chose remarquable, il ne se répète pas, parce qu'il parle d'après son cœur. La jolie brune répond des mots, mais des mots toujours heureux. Mendoce brûle de la traiter à sa manière accoutumée, et de finir un cérémonial qui ne le conduit à rien. La jolie brune le devine, et un regard sévère calme ou contient au moins l'effervescence du jeune homme. Il ne se reconnaît plus.

Le bateau s'arrête. La jolie brune sort, Mendoce se précipite pour lui offrir la main. Il la conduit à une maison apparente située sur le bord de la rivière. On entre, on ne rencontre personne; la jolie brune parcourt les appartements aussi librement que si elle eût été chez elle. Un domestique se présente enfin, un second, un troisième. — Ah! signora, dit le premier, que votre cousin sera fâché de ne s'être pas trouvé ici pour vous recevoir! — J'en suis fâchée moi-même; mais je serai plus heureuse une autre fois. Cependant, Alvaro, il faut me traiter, moi et mes compagnons de voyage. — Comment donc, madame! avec un sensible plaisir. Vous dînerez sans doute? — Et de grand appétit! n'est-il pas vrai, chevalier? — Nous n'avons que peu de chose à vous offrir; mais du moins vous n'attendrez pas. Et les domestiques sortent en souriant.

— Que diable! se disait Mendoce, le rire est donc une maladie particulière à cette famille et à ceux qui la servent, car enfin, loin d'être ridicule, je suis au contraire..... Il est interrompu dans ses réflexions satisfaisantes par les deux domestiques qui apportent une table toute servie et chargée des mets les plus délicats. — Comment recevez-vous donc, s'écria Mendoce, ceux que vous attendez! Votre cousin, madame, est donc un seigneur de la plus haute distinction? — Mon cousin est un pêcheur. — Cela n'est pas croyable. — Je vois ce que c'est, reprit Trufaldin; ce sont des pêcheurs comme était pasteur Abraham, qui couvrait toute la Mésopotamie de ses troupeaux et de ses serviteurs. — Précisément, répondit la jolie brune. Et elle sourit encore.

Elle fit placer Mendoce vis-à-vis d'elle. Sa belle main lui servait ce qu'il y avait de mieux et lui versait les vins les plus recherchés. Ras-

surée, en apparence, par une distance convenable, elle répondait plus directement aux choses tendres qu'il lui adressait; elle ne dissimulait plus le plaisir qu'elle se promettait à voyager quelques jours avec lui. Et Trufaldin, qui ne parlait jamais à table, disait en lui-même : — Encore une de prise.

Jusque-là Mendoce n'avait pas eu la peine de désirer, et il sentit ce que le désir a de charmes. Son ivresse était au comble, il le croyait du moins, quand la jolie brune demanda un tuorbe. Elle en joua, elle chanta avec une délicatesse, un goût, une précision dont Mendoce avait à peine l'idée. Il se jeta à ses genoux; il la conjura de ne pas se cacher davantage, de lui faire connaître celle qui était digne de son amour, de son respect, de sa main. Il se nomma lui-même pour lui prouver qu'il pouvait élever ses vœux jusqu'à elle. Il embrassait ses genoux, il baisait ses mains, il les baisait encore, et dans ce trouble, dans cet aimable désordre des sens, rien n'échappait à l'aimable fripon. Il remarquait l'œil humide, la rougeur de la volupté, un sein agité qui semblait vouloir s'échapper du corset, et toujours suppliant, toujours soumis, il devenait actif, entreprenant même..... La jolie brune lui saisit les deux mains, l'embrassa sur la joue, et lui dit : — Je ne vous ai pas caché l'impression que vous avez faite sur moi, je me la reprocherais si vous ne m'aimiez pas, et souvenez-vous qu'on ne cherche pas à déshonorer l'objet qu'on aime : levez-vous, reprenez votre place, et voyons comment vous chantez.

Mendoce obéit sans résistance, sans murmure. Il chante, et fort mal. La jolie brune rit; il se déconcerte, et chante plus mal encore; elle rit plus fort; il se pique, l'amour-propre blessé l'occupe seul; ses sens s'apaisent, il se remet, il chante, il chante bien, très-bien, à merveille. Trufaldin, qui a dîné, prend sa partie, fait ronfler sa basse-taille; le tuorbe s'unit aux voix, et la voix de la jolie brune au tuorbe. Au moment où on n'est pas rassasié de plaisir, mais où il va diminuer, Alvaro entre avec une guitare; il pince une sarabande. Mendoce prend la jolie brune, et elle danse comme elle chante, comme elle parle, comme elle fait tout.

De la danse on revient à la musique, de la musique on repasse à la danse; on dit de jolis riens; on joue à mille jeux; on n'est que deux, et on se suffit tellement que l'appartement est éclairé avant qu'on ait pensé qu'il est nuit.

— Quelle folie! s'écrie la jolie brune. Des voyageurs perdre ainsi une après-dînée! — Elle ne l'est pas pour moi, madame. — Ni pour moi, chevalier, sous un certain rapport; mais enfin nous pouvions coucher à Sastago. — Nous y déjeunerons demain. — Vous faites tout oublier, méchant homme que vous êtes. — Ah! si vous disiez vrai! — Pas d'équivoques, je les déteste, c'est le cachet du faux bel esprit. — Il est certaines choses cependant qu'il faut bien gazer un peu. — N'ayez à exprimer que des sentiments louables, et vous direz clairement ce que vous n'avez pas craint de penser. Soupez-vous, mon cher ami? — Et beaucoup même, répondit Trufaldin. — Alvaro, faites servir ces messieurs; moi, je n'ai besoin de rien, et je vais me retirer. — Quoi! sitôt, madame! une nuit entière loin de vous! — Vous me trouverez demain avec plus de plaisir. D'ailleurs, j'ai quelques ordres à donner pour notre voyage. Embrassez-moi, et restez, je vous l'ordonne. — En voilà enfin une qui vous mène, dit Trufaldin quand elle fut sortie. Si vous passiez seulement un mois avec elle, elle ferait plus que tous mes sermons et que les tours de votre père. — Mon ami, elle m'étonne, elle me confond, elle prend sur moi un ascendant qui m'humilie. Oh! je le vaincrai. — Gardez-vous-en bien! — Une femme charmante qui m'aime, et qui me le dit, me traiterait comme un écolier! — Elle vous a jugé, seigneur, et elle voit que le seul moyen de vous fixer est de vous refuser tout. — Elle changera de langage dans quelques jours. — Qui vous l'a dit? — Elle est femme. — Et par conséquent fière, adroite, et très-capable de déjouer vos petites ruses. — Mais enfin, qui est-elle? — Elle vous l'a dit. — Imbécile, tu vas croire que c'est la fille d'un pêcheur! Tu ne vois pas qu'elle ne parle jamais de ses parents sans rire? C'est une grande dame qui se cache. Et quels peuvent être ses motifs? Elle ne me cherchait pas, puisque nous l'avons trouvée chez elle. Il y a là-dessous quelque mystère qui m'échappe, et cela est piquant, diabolique. Allons, mange, gourmand, au lieu de me répondre. — C'est ce que je peux faire de mieux, puisque vous parlez pour vous et pour moi.

Mendoce ne mangeait pas, malgré les soins attentifs de M. Alvaro, qui chargeait ses assiettes et les desservait pleines. Il se levait, il marchait à grands pas, il se frappait le front, il s'asseyait, il se relevait encore. Trufaldin s'endormait les coudes sur la table, et Alvaro, ennuyé du manége de Mendoce, lui proposa enfin de s'aller coucher. Mendoce le suivit sans répondre, trouva une belle chambre, un bon feu et deux excellents lits. Il demanda à Alvaro d'un petit air indifférent où était l'appartement de madame : — Seigneur, elle m'a défendu de vous le dire. — Et pourquoi cela? — Pour vous mettre dans l'impossibilité de rien tenter qui vous brouille avec elle. — Voilà une femme qui pense à tout : n'importe! tu me le diras, n'est-ce pas? — Non, seigneur. — Un marc d'or? — Mon maître le pêcheur ne me laisse manquer de rien. — Que le diable t'emporte! Vas-tu me faire aussi des contes, toi! Et Mendoce le met dehors par les épaules.

Mendoce se couche et ne dort pas : c'est la règle. Il passe deux heures à se tourner, à se retourner dans son lit, et, jetant tout à coup les couvertures au milieu de la chambre, il se lève dans une espèce de rage d'amour, et s'écrie : — Je la trouverai!

Trufaldin ronflait à tout faire trembler. Mendoce n'éprouve donc aucune espèce d'opposition. Il sourit en passant son haut-de-chausses; il prend une lampe qui continuait de brûler; il ouvre sa porte; il avance, il enfile un long corridor; il écoute à toutes les serrures, il n'entend rien; il ne voit pas de lumières, il continue de marcher; il va, il vient, il retourne, il saute, il trépigne, il fait tant que sa mèche descend, et s'éteint au fond de la lampe chargée d'huile.

Le voilà dans les ténèbres, et il rit. L'embarras où il se trouve peut être attribué à d'autres besoins que le besoin d'amour; cette idée lui sourit encore, et il frappe à toutes les portes. Personne ne lui répond, et il appelle, il crie, il écoute, et le plus profond silence règne autour de lui. Il cherche à regagner sa chambre. Il tâtonne, les bras tendus en avant, et il croit s'apercevoir qu'il est dans un corridor beaucoup plus large que celui où on l'a logé. Il se flatte qu'il sera entendu dans une autre partie de la maison; il crie à tue-tête; il fait retentir les voûtes prolongées; il entend un long éclat de rire : — C'est elle, dit-il, ou c'est le diable! Et il court vers l'endroit d'où le bruit lui semble partir. Il tombe de vingt pieds de haut au moins, et roule sur un tas de paille; il se relève, il remue tous ses membres. — Allons, dit-il, je ne suis pas blessé, voyons à peu près où je suis. Il marche avec beaucoup de précaution; il descend de son tas de paille, et se trouve dans l'eau jusqu'à mi-jambe. Il lève la tête, et, à la lueur des étoiles, il démêle un bâtiment carré que ferme de toutes parts une petite cour au milieu de laquelle est une mare où il va se jeter; il sort de l'eau, fait le tour des bâtiments, trouve quelques portes, mais de ces portes telles qu'on en voit aujourd'hui aux prisons, et contre lesquelles il s'use la peau des mains sans en ébranler un clou. — Diable! se dit-il, voilà une tentative qui finit d'une manière bien désagréable. N'importe, il faut tirer parti de tout, et un chevalier errant doit dormir sur la paille comme dans le meilleur lit. Il remonte sur ses gerbes, en dérange quelques-unes, fait un trou, se glisse dedans, se couvre avec deux ou trois bottes, ferme la paupière en disant: — Dormons, puisqu'il n'est pas possible de faire mieux : demain nous verrons. Et il dormit en effet d'un profond sommeil.

Il était grand jour lorsqu'il se réveilla. Il sort de son trou, il se regarde, il se tâte. Ses jambes sont teintes de l'eau jaunâtre dans laquelle il les a plongées; ses cheveux bouclés sont pleins de paille; son haut-de-chausses est froissé, taché, perdu. — Impossible de me présenter ainsi devant elle, et ce coquin de Trufaldin, qui ne pense pas à me chercher, à me tirer d'embarras! Et l'instant d'après, pensant à sa grotesque figure, il riait comme un fou.

Il fallait cependant prendre un parti, et il ne savait à quoi se décider. Il entendit enfin un grand bruit dans un des bâtiments qui environnaient la cour. Une porte s'ouvre enfin. Il se tapit de nouveau dans son trou, il regarde à travers la gerbée..... O douleur! ô désespoir! c'est la jolie brune qui riait des injures de Trufaldin d'aussi bon cœur que Mendoce avait ri lui-même un moment auparavant. C'était Trufaldin, qui prétendait qu'on avait attiré son maître dans un coupe-gorge, qui jurait très-énergiquement qu'il prétendait le ravoir, ou que le comte d'Aran viendrait brûler la maison et les fripons qui l'habitaient. C'étaient Alvaro et ses camarades qui suivaient la jolie brune et qui riaient comme elle. Plus on riait et plus Trufaldin jurait. Il protestait que, si la dame était seule, il l'étrillerait de la bonne manière, et les éclats de rire redoublaient, et Mendoce s'enfonçait davantage dans son trou : il eût voulu se cacher dans les entrailles de la terre. Tout à coup il s'élance, il paraît sur le haut des gerbes en s'écriant : — Ma foi, il faudra toujours que je sois vu dans cet équipage : autant à présent que plus tard!

Tous les yeux se tournent sur lui; les rieurs rient de plus belle; Trufaldin se joint à eux; Mendoce rit comme les autres, il a le bon esprit de tourner son aventure en plaisanterie. On ne connaissait alors ni les tables de nuit ni les meubles utiles qu'elles recèlent : il composa une histoire sur la nécessité où il avait été de sortir de sa chambre, sur sa lampe éteinte par le vent, et il mentait avec beaucoup de facilité. A mesure qu'il contait, la jolie brune retrouvait son sérieux; elle prit insensiblement un front, un regard si sévère que Mendoce décontenancé s'embrouilla, se coupa dans sa narration, balbutia et resta court. — Mon cher ami, lui dit-elle, le mensonge se peint dans votre embarras, dans vos contradictions, et surtout dans un reste de pudeur qui vous empêche de continuer. Souvenez-vous toute votre vie qu'on pardonne une faiblesse à un homme d'honneur, et que l'habitude du mensonge le dégrade à jamais. Je sais comme vous ce que vous prétendiez faire. Vous venez d'éprouver et vous éprouverez toujours qu'il n'est aucune faute qui n'entraîne une punition plus ou moins prompte, plus ou moins forte. Je me rendrai quand le moment sera venu, et votre triomphe sera pur, parce que mon cœur le partagera, et qu'il ne sera pas suivi des regrets qui accompagnent toujours les moyens indignes d'un homme délicat. Allez, suivez Alvaro, il vous aidera à reparaître dans un état décent.

Mendoce, rouge jusqu'aux yeux, avait écouté la mercuriale sans penser même à interrompre la charmante prêcheuse. Il suivit Alvaro sans répondre un mot, fit sa toilette à la hâte, rentra dans la salle

commune, se jeta aux pieds de la jolie brune, et allait commencer un discours expiatoire qu'il avait arrangé en s'habillant. — Levez-vous, lui dit-elle en le regardant avec tendresse, et ne parlons plus de rien : je n'aime pas à me rappeler ce qui ne fait pas honneur à mes amis. Déjeunons.

On déjeuna et on repartit. Mendoce fut embarrassé quelques moments; mais deux ou trois saillies agréables de la jolie brune le mirent à son aise. Ces mots heureux : *Je me rendrai quand le temps sera venu*, se retracèrent à sa mémoire; il redevint tendre, empressé, galant, aimable; il redevint Mendoce.

On vogue une partie du jour; il tire à sa fin, et il n'a duré qu'un moment. La jolie brune est à demi vaincue; sa raison combat encore; mais elle ne cache pas les progrès rapides que la candeur, la docilité de Mendoce ont faits sur son cœur. — Quand viendra le moment? avait-il répété cent fois; et des caresses toujours innocentes, mais toujours vives, répondaient à la douce interrogation et prouvaient égalité d'amour et de désir.

On arriva près de Miquineça, petite ville encore très-éloignée de la mer, mais où la Sègre, qui prend sa source au-dessous du château de Cerdagne, se jette dans l'Ebre. Pédrillo paraît, et demande si madame ne verra pas son oncle en passant. — Comment, si je le verrai! il ne me pardonnerait pas de passer ainsi. — Oh! dit Mendoce en riant, est-ce à cet oncle qu'appartiennent ce vaste parc et ce château situés à mi-côte? — Précisément. — Et c'est sans doute encore un oncle pêcheur. — Précisément. — Ah! ah! ah! ah! tenez, mon aimable amie, vous oubliez à votre tour la leçon que vous m'avez faite. — Si je mentais, mon cher Mendoce, j'aurais au moins un motif bien louable. — Et lequel? — Celui de vous conduire au bonheur par la route la plus douce.

Mendoce, ivre d'amour, lui présente la main. La jolie brune lui donne deux baisers, s'appuie sur cette main, la presse dans la sienne et la porte à ses lèvres; Mendoce ne se possède plus; mais on est sorti de la barque. Pédrillo, Trufaldin, un vieillard qui s'avance d'un air gai et prévenant, tout l'oblige aux plus violents efforts. Il se contient en répétant : — Quand le moment viendra-t-il donc?

Le vieillard et la jolie brune sont dans les bras l'un de l'autre. — Ah, mon oncle! — Ah, ma nièce! — Que diable, disait Mendoce en les suivant, ce n'est pas là un pêcheur! — Et que vous importe, reprenait Trufaldin, pourvu qu'il nous reçoive bien et nous fasse faire bonne chère?

Et en effet, si le goût avait régné au souper de la veille, la profusion et la magnificence distinguaient celui-ci. Le pêcheur avait les manières et le langage de la cour, et Mendoce disait à part lui : — Quand le moment sera venu, elle ne me cachera plus rien; attendons jusque-là, et ne l'indisposons point par des questions auxquelles elle n'a pas jugé à propos de répondre.

Pendant le repas on parla beaucoup du père de la jolie brune. Il avait logé chez son frère, et il avait appris que l'homme qu'il allait chercher à Ampesta était allé à Urgel, à peu de distance de certain château que nous connaissons tous. La jolie brune rêva quelques instants en apprenant cette nouvelle, et elle déclara qu'au lieu de descendre l'Ebre jusqu'à la mer, et de faire soixante lieues de trop, elle allait remonter la Sègre jusqu'au fond de la Catalogne. — J'en suis fâchée, ajouta-t-elle avec un soupir, car je perdrai un compagnon de voyage bien intéressant. — C'est moi qui perdrais tout en vous quittant, madame. Je remonterai la Sègre avec vous. — Mais il me semble, chevalier, que votre intention était de vous embarquer à Ampesta pour Bayonne. — Je ne connaissais pas cette route, madame, et je n'aurai qu'un regret en l'abrégeant, ce sera de vous perdre plus tôt. Le fripon ne pensait pas à la quitter; mais la présence d'un oncle donne nécessairement à la conversation le ton de la plus grande réserve. — Mais, reprit cet oncle, vous ne trouverez pas un seul gîte supportable le long de cette rivière. — Oh! mon oncle, j'ai une grande barque; vous savez qu'elle est commode; vous y ferez arranger un cabinet pour le chevalier et son écuyer, et nous y passerons les nuits. — Oh! disait tout bas Mendoce, c'est là que viendra le moment tant attendu.

Il ne pensait pas qu'il était dans l'ordre qu'un oncle laissât ainsi voyager sa nièce; il avait oublié que cette nièce, qui n'avait quitté sa maison que pour éviter le chevalier au cheval pie, pouvait rester chez son oncle, où elle était en sûreté, au lieu de courir toute une province avec un jeune homme de vingt ans. Peut-être pensait-il que l'amour qu'il lui avait inspiré avait changé ses projets; et puis, si c'était effectivement une famille de pêcheurs, ce qui pourtant n'était pas vraisemblable, les habitudes de la première éducation pouvaient rendre cet oncle moins difficile sur les convenances. Peut-être aussi Mendoce ne pensa-t-il à rien de tout cela, et n'était-il occupé que de l'idée de l'heureux moment qui le flattait, l'amusait, l'obsédait sans cesse.

On quitta la table le plus tôt possible, parce que l'amour aime la liberté, que la présence des grands-parents l'enchaîne et que des amants déjà sûrs l'un de l'autre préfèrent la solitude à la contrainte. Mendoce se laissa conduire à sa chambre, après avoir salué sa jolie brune de la manière la plus respectueuse et la plus froide. La jolie brune se retira dans la sienne après avoir rendu une révérence jusqu'à terre; une de ces révérences qui ne signifieraient rien du tout, sinon qu'on a appris à danser, si un coup d'œil de la plus douce expression ne l'avait accompagné, et n'avait dit : Je suis pour vous, et la révérence pour mon oncle.

La jolie brune dormit ou ne dormit point. Mendoce, malgré son amour, malgré ses désirs, qu'irritaient les difficultés, Mendoce se dédommagea des fatigues de la nuit précédente. Trufaldin reposa comme un homme qui a parfaitement soupé et qui n'a pas de soucis. Ils dormirent si bien qu'il fallut les éveiller pour leur dire que la barque était prête, les cabinets et les lits arrangés; qu'on avait embarqué des provisions suffisantes à la longueur du reste du voyage, et que le pêcheur châtelain les attendait pour déjeuner.

La jolie brune causait avec son oncle dans une embrasure de croisée. La porte de la salle était ouverte; Mendoce et Trufaldin entrèrent sans être entendus. — Vous croyez donc, disait l'oncle, que vous le conduirez jusque-là? — Si je le crois, seigneur! Je suis sûre de lui maintenant, et je le conduirais au bout de l'univers. — Et avec vous, s'écrie Mendoce, je n'y voudrais trouver qu'un autel pour vous jurer un amour exclusif, et une cabane où vous seriez l'objet de mon culte, de mes soins, de mes complaisances! L'étourdi! s'il eût pu se taire, il en eût entendu davantage.

L'oncle et la nièce rirent beaucoup de son exaltation amphigourique. Mendoce, piqué, dit assez brusquement à l'oncle que l'hommage d'un cœur tel que le sien n'avait rien de ridicule et pouvait être même considéré comme honorable. L'oncle répondit avec aménité que sa nièce ne méritait pas cet honneur insigne, et qu'elle serait trop heureuse que le seigneur Mendoce persistât dans de semblables sentiments. La nièce ajouta modestement qu'elle ne prétendait qu'à fixer près de lui le repos et le bonheur, et Trufaldin finit par un *ainsi soit-il*.

On déjeuna, et on ne parla que des agréments du voyage. La chasse, la pêche, tout, excepté des habitations, se trouve sur les bords de la Sègre, disait l'oncle. Mendoce ne voulait ni chasse ni pêche, il pensait au moment promis, et cependant il observa pour la première fois que cet oncle jouait dans cette affaire le rôle de complaisant. — Il est bien sûr de sa nièce, se disait il, ou il est bien commode. Dans le premier cas, j'ai tout à perdre; dans le second, tout à gagner. Eh! je gagnerai tout. Ces patriarches pêcheurs sont de bonnes gens qui ne savent qu'attraper du poisson, et qui ne se doutent pas que leurs parentes puissent se laisser prendre. Que je suis bon avec mon pêcheur! je le crois tel maintenant, parce que la simplicité de ce métier s'accorde avec mes vues. Cet homme pêcheur! j'en riais en entrant, et malgré moi j'en ris encore. Au surplus, quels que soient les parents de ma compagne, elle est jolie, aimable, aimante, voilà tout ce que j'ai besoin de savoir : que m'importe le reste!

On se rembarque en sortant de table; on trouve le bateau arrangé avec un soin particulier; on trouve des lignes, des hameçons, des amorces; on trouve des arcs, des flèches et deux ou trois couples de chiens courants; on trouve deux rameurs de plus, et, ce qui ne flatta pas du tout le jeune homme, on trouva une femme assez laide destinée à servir la jolie brune. — Ah, diable! dit Mendoce, l'oncle a prévu les accidents. Trufaldin? — Seigneur! — Tu feras ta cour à cette guenon. — Mais elle est affreuse! — Vous faites le difficile, je crois? Cette femme me gêne, il faut m'en débarrasser, ou je vous envoie l'un et l'autre au fond de la Sègre. — Seigneur, je lui ferai ma cour. — Mais d'une manière marquante. — Oh! très-marquante, seigneur. — A la bonne heure, faquin.

Vous vous doutez bien que depuis le confluent de la Sègre jusqu'à sa source, aux Pyrénées, on trouve des villes, Lérida, Agramas, Pobla, sans compter les bourgades, les villages, les hameaux; mais la jolie brune avait fixé le moment. Mendoce était retenu dans la chambre pendant qu'on voyait de dehors un endroit habité, et en vérité les fatigues et les soins de l'enchanteresse méritaient bien un dédommagement. Elle avait cherché à inspirer de l'amour, mais on ne joue pas avec son cœur. Le sien était pris; elle ne pensait plus à se défendre; elle ne prêchait plus; la volupté éteignait tout autre sentiment, et cette femme, qu'elle-même avait demandée sans doute pour ne pas se perdre dans l'esprit de son oncle ou de tel autre, cette femme la gênait autant qu'elle déplaisait à Mendoce.

Bien que vaincue dans tous ses sens, Rotrulde avait amené son amant au point de n'oser rien entreprendre. Elle sentait le besoin de céder; mais la dignité du rôle qu'elle avait pris ne lui permettait pas d'encourager l'amour qu'elle avait constamment arrêté. Elle voyait avec un plaisir indicible la grosse et laide Inès écouter les sornettes de Trufaldin, les premières très-probablement qu'on lui eût contées de sa vie. Elle laissait parler Mendoce, elle lui répondait avec l'accent de la volupté, elle l'attirait par mille riens séduisants, car enfin la plus belle défense a des bornes en amour comme en guerre, et après plusieurs combats glorieux il faut bien se résoudre à être vaincu. La jolie brune était d'autant plus à plaindre qu'elle savait que sa défaite ne lui laisserait que le regret d'avoir cédé; mais raisonne-t-on avec son cœur et avec le plaisir?

Les bois qui bordaient la rivière cachaient déjà les rayons mourants du soleil. Trufaldin, assis avec Inès à la proue du petit bâtiment, profitait de l'obscurité naissante, et voulait s'assurer au moins si quelques charmes cachés le dédommageraient des traits irréguliers et ignobles qui lui avaient blessé la vue. Inès, facile comme toutes les laides, qui

sentent qu'elles ont tout à gagner quand elles montrent autre chose que le visage, Inès ne s'opposait que faiblement aux entreprises de l'écuyer; l'écuyer s'assurait que ce qu'il ne voyait pas valait bien la peine d'être vu, et il continuait par goût les marques de courtoisie qu'il n'avait accordées que par obéissance.

La jolie brune, de son côté, était réduite au point de ne pouvoir plus même se faire un mérite de sa condescendance. Cependant l'amour-propre ne perd jamais ses droits sur ce sexe charmant, et elle voulut au moins se rendre dans les formes. — Incapable, disait-elle, de céder uniquement à vos sens, j'ai prétendu vous étudier et vous connaître. Je vous ai déclaré que je n'étais pas faite pour être votre femme et que j'avais trop de fierté pour être votre maîtresse; mais, je le sens, mon ami, on ne s'avilit point en partageant des transports qu'on a fait naître. J'aime à me flatter que les vôtres seront durables. Je vous ai promis de fixer le moment; le voilà, cher Mendoce, soyez heureux.

Mendoce, au comble de ses vœux, justifia la faiblesse de sa belle par les hauts faits qui pouvaient seuls la forcer à s'applaudir du sacrifice que la pudeur faisait à l'amour. Toujours nouveau, le chevalier effaçait jusqu'à la trace des scrupules qu'on lui opposait quand on retrouvait la parole. — Ah! malheur, disait la jolie brune, malheur à qui t'a connu pour te perdre! — Nous sommes inséparables, répondait Mendoce. — Oui, en ce moment, mais... un désert et ton cœur. — Tu l'embellirais pour moi : ma vie s'écoulerait dans une ivresse continuelle. — Tu le crois! — Je te le jure; mais, de grâce, femme unique, femme vraiment enchanteresse, de grâce, apprends-moi au moins ton nom. — Hélas! mon ami, je ne suis que Rotrulde.

Mendoce n'était pas plus avancé pour savoir que sa maîtresse s'appelait Rotrulde, mais le lecteur y gagne au moins d'être au courant de l'action. Il ne peut avoir oublié cette Rotrulde qui eut des bontés pour Cerdagne au château d'Aran, qui fut chassée par la trop clairvoyante comtesse, et recueillie par le galant et sensible père de Séraphine.

Avant que Cerdagne partît avec ses hommes d'armes pour aller à la recherche de son gendre, il avait pensé qu'avec un homme de ce caractère, les moyens doux pouvaient être les plus sûrs. Il connaissait les agréments de Rotrulde; elle était propre à jouer toute sorte de rôles, et il ne doutait pas qu'elle ne remplît très-bien celui qu'il lui destinait quand il lui aurait donné quelques instructions. La petite-vérole, qu'elle venait d'avoir assez légèrement, avait changé ses traits sans les gâter, et devait la rendre méconnaissable à Trufaldin, avec qui elle avait vécu au château d'Aran. D'ailleurs, à la moindre marque d'étonnement de M. l'écuyer, elle devait le mettre dans la confidence, et la lettre qu'il avait écrite au père de Mendoce ne permettait pas de douter de sa fidélité. Guzman, le plus beau et le plus adroit des pages de Cerdagne, devait accompagner et seconder Rotrulde. Inès, grosse fille de basse-cour, devait lui rendre les petits services dont une femme a toujours besoin; quelques domestiques intelligents et sûrs avaient l'ordre de suivre aveuglément ses ordres; de l'or fourni avec prodigalité devait aplanir les obstacles. Il était enjoint à la jolie brune de plaire à Mendoce, de le séduire par toutes sortes de moyens, de lui promettre tout pour se l'attacher et de s'en faire suivre, de le ramener chez Cerdagne, conduit par le désir et l'espérance; mais il était expressément défendu à Rotrulde de lui rien accorder, de peur que l'inconstance, naturelle au jeune homme, ne lui fît tourner ses pas d'un autre côté : vous avez vu comment elle a suivi cette dernière partie de ses instructions.

L'expérience de Cerdagne ne lui permettait pas de rien oublier. Il avait donné à Rotrulde des lettres pour tous les seigneurs sur les terres desquels elle pourrait passer. Il leur dépeignait le jeune homme, l'intérêt qu'il avait à le rendre à sa famille; il leur demandait assistance et protection pour ses émissaires. Il ne restait qu'une difficulté; c'était de savoir de quel côté tournerait la petite caravane. Il fallait tout donner au hasard, et le hasard seconda toutes les tentatives.

D'abord Rotrulde, qui depuis longtemps s'ennuyait au château, se mit à courir les champs comme un oiseau qui s'échappe de sa cage. L'or de Cerdagne lui permettait de voyager avec agrément, et, après avoir parcouru différentes villes, elle s'écria, comme par inspiration, que Mendoce était sans doute à Saragosse, et qu'il fallait l'aller chercher là. La vérité, c'est qu'elle avait envie de voir la capitale de l'Aragon, et qu'elle ne voulait pas laisser échapper une occasion qui probablement ne se représenterait plus.

Le beau page Guzman, qui avait droit de conseil, représenta à Rotrulde que ce n'était pas à Saragosse qu'on trouverait l'aimable fuyard, puisque son père en arrivait, et savait, à n'en pas douter, que Mendoce en était parti. Rotrulde répliqua qu'il devait y être revenu, que certain pressentiment le lui disait, et que jamais ses pressentiments ne l'avaient trompée.

Guzman ne croyait point aux pressentiments, mais il savait ce qu'on doit d'égards à une jolie fille, et Rotrulde savait ce qu'une femme doit de complaisance à un joli garçon qui lui sacrifie son devoir, et puis elle était brune : les négligences très-marquées de Cerdagne lui rendaient certaines complaisances à peu près nécessaires. Le page reconnaissant la conduisit à Saragosse, et pendant les quinze premiers jours de cette intimité il l'aurait conduite au bout du monde connu.

Cependant, comme il faut que tout passe, et plus vite chez les jeunes gens que chez les autres, Guzman représenta, au bout de la quinzaine, que ce n'était pas en s'amusant à Saragosse qu'on retrouverait le jeune comte. Rotrulde n'avait plus de complaisances nouvelles à offrir; les premières s'effaçaient déjà de la mémoire du page : il fallut partir.

On ne prenait pas la peine de demander son chemin : ils sont tous également bons quand on ne sait où on va et qu'il est indifférent de marcher d'un côté ou d'un autre. Rotrulde et Guzman prirent le chemin de Longarès, couchèrent dans cette ville, et le lendemain matin ils suivirent la rivière qui passait devant le château de Gonzalve.

C'était le jour de cette fameuse fête dont je vous ai si longuement entretenu. La foule commençait à se rassembler, et des espions gagnent toujours à se glisser dans une cohue. Rotrulde détacha le chevalier au cheval pie, qui n'était qu'un domestique de Cerdagne assez richement vêtu pour jouer un rôle au besoin. Le drôle était insinuant, effronté et ne manquait pas d'un certain esprit. Il se mêla parmi les conviés, passa à l'instant pour l'un d'eux, se fourra partout, écouta tout, causa longtemps avec Mendoce lui-même, interrogea sans affectation Trufaldin, qui répondit, comme tous les sots, avec cet air énigmatique, mystérieux, qui décèle ce qu'ils croient cacher.

Il semble que le personnage que faisait là l'homme au cheval pie appartenait de préférence au beau page; mais Rotrulde avait fait une réflexion fort sage; la figure de Guzman l'aurait fait remarquer, les femmes auraient d'abord chuchoté entre elles; quelque duègne officieuse serait venue ensuite interroger le beau garçon, puis une seconde, puis une troisième. Guzman serait devenu l'objet de l'attention générale, au lieu que l'homme au cheval pie, ni beau ni laid, ni bien ni mal fait, ni grand ni petit, ni gras ni maigre, était de ces gens qui passent et repassent partout sans qu'on prenne seulement garde à eux.

Pendant que celui-ci jouait l'homme d'importance chez Gonzalve, Rotrulde, Guzman et leurs gens s'étaient retirés dans l'intérieur du bois, avaient tendu leur tente. Inès faisait la cuisine, et on se divertissait en attendant le retour de l'émissaire. La longueur de son séjour au château ne leur permit pas de douter qu'il ne fût sur la voie de quelque découverte importante, et en effet il les rejoignit au milieu de la nuit, leur conta comment le père avait reconnu le fils, comment le fils s'était sauvé habillé en ange Gabriel et Trufaldin en diable, comment il avait essayé de courir après eux lorsque les autres coururent à la Vierge évanouie, et comment le hourvari général l'avait retenu quelque temps dans la foule. Il ajouta qu'il était cependant sûr que Mendoce avait suivi la lisière du bois, parce qu'il avait souvent entendu une voix assez douce se plaindre devant lui, à différentes reprises, des jambes et des bras, que Mendoce avait effectivement nus, et que les ronces piquaient sans doute.

A ce récit, on leva le camp; on chargea la tente et les provisions sur un cheval, et on suivit la lisière du bois au petit pas, parce qu'on ne devait employer d'autre arme que la persuasion, et que plusieurs chevaux, galopant aux oreilles de Mendoce, le détermineraient à se jeter dans le bois, où l'obscurité le déroberait à toutes les recherches.

Ils arrivèrent à la vue de la maison de la petite veuve, peu de temps après que les hommes d'armes de Gonzalve et de Cerdagne y furent entrés. Guzman allait y entrer lui-même, parce qu'il était vraisemblable que Mendoce presque nu s'était réfugié dans ce manoir, le premier sur cette route depuis le château de Saint-Joseph. Le beau page approchait du fossé, et arrangeait sa fable d'introduction, lorsqu'un cliquetis d'armes, aussi subit que violent, lui fit juger que deux partis nombreux se battaient dans la cour avec fureur. Il était à craindre que Mendoce ne fût entre deux bandes de voleurs, et que pouvaient cinq à six domestiques de Cerdagne, que se faire tuer sans fruit, et ajouter l'or de Rotrulde aux dépouilles qu'on se disputait là-bas?

Guzman, très-inquiet, était revenu conter à la jolie brune ce qu'il avait entendu, lui faire part de ses craintes et de ses réflexions. On tint conseil. On décida que Rotrulde s'enfoncerait dans le bois avec les domestiques et les effets les plus précieux; que l'homme au cheval pie changerait sa monture trop remarquable contre la meilleure de ses camarades; qu'il resterait avec Guzman, parfaitement monté, à la lisière du bois; qu'ils se replieraient au galop sur leur petite troupe, pour aider à la défense commune, dans le cas où les brigands tourneraient de leur côté; que, dans le cas contraire, ils se tiendraient cachés, et descendraient à la maison après le départ de ces gens, auxquels l'éclat qu'ils avaient fait ne permettait pas un long séjour dans ce canton.

Vous vous rappelez comment Trufaldin et la petite veuve se sauvèrent dans la litière. Le chevalier au palefroi pie reconnut aussitôt l'écuyer, et il ne fut plus douteux que Mendoce ne fût dans la maison; mais était-il mort ou vivant, c'est là ce qui tourmentait les deux observateurs, lorsqu'un jeune homme très-bien mis passa à quatre pas d'eux à grande course de cheval, et fut aussi, malgré la rapidité de sa marche, reconnu pour l'ange Gabriel.

Guzman s'attacha à ses pas, et le suivit à une certaine distance. Lorsque Mendoce s'arrêtait ou paraissait seulement en avoir l'intention, le beau page se jetait avec son cheval derrière quelques arbres. Son compagnon était allé rejoindre la troupe, et la faisait marcher par l'intérieur du bois et dans la direction que suivait Mendoce,

aussi vite que le permettaient les difficultés d'une route qui n'était pas battue.

Vous n'avez pas oublié comment Gusman gagna sur le soir la confiance de Mendoce et connut ses projets de voyage, le quitta pour aller prendre la tente de son domestique et procurer un cheval à Trufaldin, qui en avait un besoin réel. Vous vous doutez bien que Rotrulde et sa suite partirent aussitôt pour prendre sur les bords de l'Ebre les arrangements nécessaires; vous vous doutez bien que le cheval de Trufaldin l'avait jeté bas tout naturellement, parce qu'il était vif, et que le coup de houssine l'avait vigoureusement piqué, qu'il avait galopé dans le chemin qui s'était trouvé devant lui, et qu'enfin il était entré dans la première écurie qui s'était présentée; mais voici ce que vous ne savez pas.

Rotrulde avait loué cette écurie et la maison d'un riche muletier qui en était à peu de distance pour deux jours seulement. Il fallait mettre Mendoce et son écuyer à pied pour les forcer d'entrer dans la maison, et vous concevez maintenant comment Trufaldin, qui ne pouvait marcher, avait trouvé un âne tout à propos; comment cet âne et le cheval de Mendoce leur furent pris lorsqu'ils arrivèrent à l'endroit où le vieux Pédrillo, autre domestique de Cerdagne, faisait semblant de dormir sur le bord de la rivière, déguisé en pêcheur. Il me reste à vous dire que Rotrulde, en s'établissant chez le muletier, avait envoyé les domestiques qui ne devaient pas paraître chez le seigneur dont elle voulait faire son cousin; que la lettre de Cerdagne, très-connu, très-considéré partout, l'avait fait consentir à ce badinage, dont il s'était amusé toute la nuit, caché tantôt dans un coin, tantôt dans un autre, mais à portée de tout voir; que la réception favorable de l'oncle avait été arrangée une nuit d'avance et de la même manière; que l'homme au cheval pie, à qui Mendoce devait en vouloir beaucoup, avait été renvoyé droit au château de Cerdagne; que la jolie brune se promettait de faire prendre la même route à Guzman, quand il reparaîtrait aux environs de la barque, d'abord parce que Mendoce avait fait sur elle une forte impression, que le page ne pouvait être qu'un témoin incommode, et qu'ensuite le jeune chevalier ne manquerait pas d'entrer avec lui, sur les chevaux pris, les ânes volés, dans des explications qui ne laisseraient pas d'être embarrassantes, et qu'il était bon de prévenir.

Vous me demanderez maintenant pourquoi Rotrulde se donnait beaucoup de peine pour se procurer des gîtes isolés, au lieu de loger tout simplement dans les villes. Je vous ai prévenu, au commencement de ces mémoires, qu'on ne connaissait pas alors d'auberges en Espagne, et j'ajouterai qu'avant que Rotrulde fût sûre de Mendoce, elle cherchait à le fixer par une sorte de merveilleux qui flatte toujours les jeunes gens; qu'il lui était expressément défendu de rien accorder, et que la première femme facile qu'aurait rencontrée Mendoce lui aurait fait perdre, en un instant, le fruit des peines qu'elle s'était données.

Vous allez actuellement me reprocher un développement des plus ordinaires à une aventure qui semblait promettre quelque chose de plus satisfaisant. N'avez-vous jamais vu de tours de cartes qui vous ont étonné, frappé? Vous avez voulu les savoir, et vous avez vu, à regret, que ce n'était rien du tout. Supposez que vous venez de prendre une leçon d'escamotage, et convenez que vous feriez bien un autre carillon si je ne vous avais donné aucune explication. Au reste, et pour en finir, si celle-ci vous déplaît, arrangez-vous.

Je reviens à Mendoce, que l'attrait du plaisir a fait venir jusqu'ici; que la réalité gouverne encore, qui était joué d'abord, qui est adoré maintenant; qu'on continue de tromper sur l'issue du voyage; qu'on trompe à regret, mais qu'on trompe par obéissance pour un maître exigeant et difficile; qu'on trompe, parce que l'instant où il saura qu'on le conduit au château de Cerdagne sera celui où on le perdra; que quelques jours heureux encore sont considérés comme précieux, et qu'enfin au château de Cerdagne même on le verra, du moins si le caprice ou l'inconstance lui donne de ces échappées de tendresse, dont une fille tendre profite toujours avec plaisir.

Rotrulde et Mendoce passaient leur temps fort agréablement dans la chambre; Trufaldin s'occupait à la proue avec sa grosse Inès; Pédrillo et les autres rameurs qu'avait donnés l'oncle, et qui étaient aussi des domestiques qui n'avaient pas encore paru devant Mendoce, manœuvraient à la poupe, et ne voyaient rien de ce qui se passait. La journée s'écoula, Trufaldin vit avec peine le moment de rentrer pour souper, et Rotrulde remarqua avec plaisir qu'il était parfaitement d'accord avec sa grosse. Cependant il n'y avait que deux cabinets et deux lits : l'arrangement était tout simple; mais il n'était pas dans l'ordre que la jolie brune en fît l'observation. Inès n'était pas scrupuleuse; mais elle était bien aise de dérober ses plaisirs à Rotrulde, qui avait sur elle une sorte d'autorité, et dont elle ne soupçonnait pas encore la faiblesse. Trufaldin, trop timide pour proposer publiquement de certaines choses, regardait du coin de l'œil le cabinet le moins élégant, et pensait aux moyens de s'y introduire clandestinement. Mendoce, toujours persuadé qu'il avait affaire à une princesse, se gardait bien de dire un mot qui pût compromettre sa gloire. On mangeait, on buvait; mais toutes les cervelles travaillaient d'une étrange manière.

Rotrulde fit semblant de s'endormir : cet expédient a souvent été utile aux belles. Inès, de peur, disait-elle, de gêner madame, se retira dans son cabinet, et tira scrupuleusement la porte. Trufaldin sortit en disant qu'il passerait fort bien la nuit à la proue, enveloppé dans un manteau. Mendoce le suivit, en déclarant qu'il comptait la passer de la même manière. Les deux amants s'arrangèrent à une certaine distance, et commencèrent à ronfler tous les deux, sans dormir ni l'un ni l'autre.

Mendoce, persuadé que Trufaldin va faire sa nuit d'un seul somme, se lève en tapinois, rentre dans la chambre, trouve la jolie brune, qui n'avait pas perdu de temps, couchée, ronflant, et ne dormant pas plus que les autres. Il écoute à la porte d'Inès; elle ronflait aussi comme une contre-basse. Mendoce ferme soigneusement la porte du cabinet, plus soigneusement celle qui ouvrait sur la proue, non qu'il craignît Trufaldin, mais Pédrillo et ses camarades, qui pouvaient faire à l'oncle prétendu un rapport désavantageux sur sa nièce. En deux tours de mains le fripon est déshabillé; il partage le lit de Rotrulde, qu'il réveille du réveil le plus doux. Elle se plaint de l'imprudence de cette démarche, et il lui ôte l'usage de la voix; elle se récrie sur le tort que Mendoce peut faire à sa réputation, et les derniers mots viennent encore expirer sur ses lèvres. Elle se plaignit tant, et Mendoce lui coupa si souvent la parole, qu'ils s'endormirent dans les bras l'un de l'autre; mais d'un sommeil véritable et profond.

Trufaldin avait prévu, dès le premier jour, comment le dangereux Mendoce finirait avec la jolie brune. Il n'avait pas été surpris du tout de le voir sortir de son manteau, rentrer dans la chambre, et éteindre la lampe; mais ce qui ne l'arrangeait pas, c'était de passer à la proue une nuit qu'il se promettait d'employer agréablement. Cependant frapper à la porte était un moyen qui déplairait sûrement à son maître, assez brutal parfois. Il se repentit de ne pas lui avoir confié où il en était avec Inès, et de n'être pas tout uniment rentré avec lui; mais le jeune homme n'aurait pas manqué de rire de cette intrigue avec sa jolie brune, et la grosse fille lui avait recommandé une extrême circonspection : elle craignait Rotrulde, et surtout le comte de Cerdagne, au point d'avoir gardé à son cher amant le plus profond secret sur l'objet de ce voyage, secret, à la vérité, fort étranger à leurs plaisirs.

Trufaldin se désolait, assis sur son derrière, les coudes sur ses genoux et le menton dans ses deux mains. Cependant, comme l'amour donne de l'imagination aux plus sots, il pensa à la fin qu'il pourrait se glisser le long de la chambre, sur le plat-bord de la barque, frapper doucement à la petite fenêtre d'Inès, entrer par là, coucher avec elle, et ressortir avant le jour.

Ce superbe plan est à peine conçu, que Trufaldin commence à l'exécuter. Il avance, le dos courbé pour n'être pas vu par des rameurs, qui lui envoient d'abord une rosée, ensuite une vraie pluie qui le mouille jusqu'aux os à mesure qu'il avance, en retirant l'aviron à la fin de chaque coup. Trufaldin se console, parce qu'il va se déshabiller, et puis le petit homme était tenace comme un autre quand il voulait fortement quelque chose.

Il parvient à cette fenêtre qu'il croyait le terme de sa marche, il frappe; la prudente Inès, qui l'attendait, veut avant tout s'assurer que ce soit en effet son bien-aimé qui ait frappé. Elle entre-bâille son châssis, et, malgré les ténèbres, elle reconnaît Trufaldin ployé en deux, le dos tourné au rivage, et la tête disposée à s'allonger par la croisée. Dans le premier mouvement de sa joie, incapable de réfléchir que Trufaldin ne tenait à rien, elle pousse vivement sa fenêtre, et le jette à l'eau. Saisie d'effroi, elle passe le corps, allonge le bras; Trufaldin, qui ne sait pas nager, et que l'eau qui le suffoque empêche de crier, Trufaldin trouve ce bras. Selon l'usage des malheureux qui se noient, il le serre, il le tire avec force; Inès, qui se sent entraîner dans la rivière, jette des cris perçants et inutiles. La voilà dans la Sègre, se débattant avec Trufaldin.

A ces cris les rameurs quittent leurs avirons; ceux qui les avaient déjà quittés pour dormir se réveillent en sursaut, Rotrulde et Mendoce se réveillent de même; celui-ci fait un paquet de ses habits, les prend sous son bras et court à la proue. On lui crie de la poupe qu'il y a des gens qui se noient, il répond avec présence d'esprit qu'il les a entendus tomber et qu'il se déshabille pour aller à leur secours. On lui réplique que cela n'est pas nécessaire, que l'eau est froide et que d'excellents nageurs sont déjà dans la rivière. Mendoce se rhabille en se plaignant amèrement que d'autres l'eussent prévenu; Rotrulde, qui a tout entendu et qui croit son intrigue à couvert, passe une robe, fait du feu, rallume la lampe, vient éclairer, et on reconnaît avec la plus grande surprise Trufaldin et Inès qu'on venait de repêcher; mais dans quel état, grand Dieu!

Trufaldin est suspendu la tête en bas; il rend l'eau par ses souliers, par son haut-de-chausses, par son pourpoint, par la bouche, par le nez, par les oreilles; il est pâle, il est vert, il est violet. Inès, qui s'était mise en état de le recevoir, était absolument nue; ses gros appas eussent fixé l'attention sans un nez épaté que la pâleur faisait paraître plus gros encore; sans des cheveux roux-foncé qu'elle cachait soigneusement sous son bonnet, et qui brillaient, collés par mèches sur ses épaules et sa poitrine, et enfin sans un cautère au bras gauche, qui sentait très-fort parce qu'elle n'avait pas voulu le panser dans la barque pendant le jour, et bien moins encore dans le cabinet, de

peur d'être surprise par Trufaldin, à qui la chose pouvait inspirer du dégoût.

Au bout d'un quart d'heure cependant, on cessa de craindre pour la vie des amants infortunés, et les éclats de rire succédèrent aux alarmes. Trufaldin, qui avait repris tous ses sens, trouva très-mauvais qu'on insultât à sa disgrâce; il rappela tous ses malheurs, dont aucun, disait-il, n'avait été mérité, et il ajouta en regardant Mendoce que ceux qui avaient passé la nuit dans les plaisirs les plus vifs devaient au moins compatir au sort de ceux qui avaient failli se noyer en cherchant à se procurer la même satisfaction. Mendoce, irrité de cette sortie indiscrète, prit son écuyer aux cheveux et allait le renvoyer dans la Sègre; Rotrulde s'opposa à cet acte de violence et déclara avec beaucoup de dignité qu'elle ne s'offensait point d'une inculpation qui venait



Comment le signor Trufaldin fut ravi par des oies grises.

d'un cerveau affecté par le danger ou du désir méprisable de se venger des ris qu'avait provoqués un accident dont la cause était très-condamnable; et, sans donner le temps à personne de prendre la parole, elle chapitra Inès avec tant de vérité; elle peignit les suites du vice sous des couleurs si vraies, que les domestiques de Cerdagne restèrent convaincus que Trufaldin avait extravagué. Voyant enfin la persuasion dans tous les yeux, Rotrulde ordonna à Inès et à son amant de descendre dans la chambre, et à l'une de s'habiller, et à l'autre de changer d'habit. Inès, qui ne savait rien de ce qu'avait vu son amant, prenait la mercuriale à la lettre et pleurait amèrement. Rotrulde sécha ses larmes en convenant tout simplement de ce qu'elle avait fait; mais en observant que Trufaldin était un sot, qui devait sentir qu'un pareil secret ne se confie jamais qu'à ceux qu'on a intérêt de mettre dans sa confidence, et qui sont intéressés eux-mêmes à se taire, parce qu'ils partagent les mêmes torts ou les mêmes plaisirs. Le résumé de ce discours philosophique fut qu'à l'avenir on ne se gênerait plus; que Rotrulde déclarerait que, pour mettre un terme aux poursuites de l'écuyer, elle ferait coucher Inès avec elle, et que Mendoce prendrait le petit cabinet dans lequel on étendrait des manteaux pour Trufaldin, qui serait ainsi surveillé de son côté.

Cette déclaration répandue sans affectation parmi l'équipage, les deux ménages ne pensèrent plus qu'à vivre de bon accord et à tirer parti du temps. La plus parfaite égalité règne dans l'intérieur de la chambre, à la grande satisfaction d'Inès et de Trufaldin, qui sentirent que le besoin du plaisir rapproche les conditions, et qui se promettaient bien de se dédommager la nuit prochaine des désastres de la précédente.

Depuis que Mendoce était heureux, il avait moins d'empressement à connaître sa jolie brune; il ne la questionnait guère que par pure curiosité et de loin en loin. On lui faisait des réponses évasives; on l'assurait que dans trois ou quatre jours il n'y aurait plus de secret pour lui, et il se contentait de cela. Mais quand Rotrulde se trouvait seule avec Inès, elle lui recommandait une discrétion absolue, et lui montrait les inconvénients du moindre mot hasardé. Inès, à qui tout était indifférent, pourvu qu'elle couchât avec Trufaldin, promit de se taire et se tut en effet. La journée se passa ainsi, et Mendoce attendait très-patiemment cette nuit que les autres désiraient avec tant d'ardeur.

Il était à la poupe; il causait avec les rameurs; il caressait les chiens courants, dont il déclara qu'il se servirait le lendemain pour procurer des vivres frais à madame, avec qui il sentait déjà qu'il ne pouvait toujours converser. Le jour tirait à sa fin et l'approche de l'hiver ramenait les oies sauvages. Il en aperçut une troupe qui nageait sur le bord de la rivière, assez escarpé en cet endroit. Il bande un arc, il ajuste une flèche; il tire, le coup porte juste; une seconde, une troisième flèche sifflent et frappent; trois oies se débattent dans l'eau; les autres prennent leur volée. Mendoce, enchanté de son coup d'essai, découple une paire de chiens, leur montre son gibier, les prend par le cou et les jette à l'eau. Les chiens courants ne sont pas nageurs par goût : ceux-ci ne faisaient d'efforts que pour regagner la barque. L'impatient Mendoce saisit le gouvernail et veut se diriger sur ses oies. Gare la pierre! lui crie Pédrillo. Mendoce aurait passé dans le feu, et ne regarde seulement pas où est cette pierre. Il met le bateau directement dessus, et une planche du fond s'entr'ouvre. Les rameurs redoublent d'activité pour gagner le bord; on dépasse la pierre, on arrive au rivage. Mendoce ne voit pas que l'eau couvre déjà le plancher de la chambre; que Rotrulde, Inès et Trufaldin en sont sortis effrayés; il n'est occupé qu'à virer et à revirer le bateau pour saisir ses oies; il les tient enfin, il est heureux, et il présente la main à Rotrulde qui s'aperçoit en soupirant qu'elle ne tient plus la première place dans les pensées de son amant.

L'accident arrivé à la barque, qui n'était rien en lui-même, l'alarmait pourtant singulièrement. On était encore à plusieurs journées du château de Cerdagne, et si elle ne fixait plus Mendoce qui ne voyait qu'elle, que serait-ce si on continuait le voyage par terre? Elle se repentait intérieurement d'avoir cédé; mais il n'y avait pas à revenir: il ne restait qu'à éviter les dangers qu'elle prévoyait.

Elle fit décharger le bateau pour l'alléger; ensuite elle ordonna qu'on le tirât à terre. On le mit sur le côté; on découvrit la voie d'eau : c'était peu de chose; mais il fallait du bois, du chanvre, du goudron, des outils, et on n'avait rien de tout cela.



Le révérend père inquisiteur.

On était entré le matin dans la Mogara, autre rivière qui se jette dans la Sègre, et qui prend sa source dans les terres mêmes du comté de Cerdagne. On avait passé la ville d'Ager et, selon l'usage établi, on avait retenu dans la chambre Mendoce et Trufaldin. On se trouvait à quelques lieues encore de Pobla, on n'apercevait que quelques pauvres villages. Rotrulde ne devait pas craindre d'y trouver de rivale : elle proposa en conséquence à Mendoce d'aller coucher au plus prochain de ces hameaux, pendant que les gens remettraient la barque en état.

La proposition acceptée sans difficulté, Rotrulde, Mendoce, Trufaldin et Inès se mirent en marche précédés par Pédrillo et deux de ses camarades qui portaient les matelas, les effets précieux, et qui devaient rapporter ce qu'il fallait pour réparer le frêle bâtiment. Ro-

trulde était appuyée sur le bras de Mendoce, et lui disait les choses les plus tendres. Inès tenait par la main son Trufaldin, qui ne perdait pas un mot de ce qu'elle lui disait, tandis que le beau chevalier marchait le nez au vent, le carquois sur l'épaule, l'arc à la main, et ne donnait qu'une attention assez légère à ce que lui adressait cette brune qui, deux jours auparavant, lui paraissait si jolie.

On approchait du village, lorsqu'on rencontra un pauvre homme qui se désespérait à côté d'une mule couchée à terre. Le premier mouvement de Mendoce fut de lui donner de l'or ; le second, d'apprendre le sujet de cette douleur si vive. Le pauvre homme revenait de Pobla, où il avait chargé sa bête de quatre outres d'excellent vin qu'il allait vendre à Balaguer. La mule avait fait un faux pas, s'était abattue, et avait crevé deux outres dont le vin s'était répandu. Le maître en la relevant avec vivacité, n'avait pas réfléchi que les deux outres qui restaient n'avaient plus de contre-poids; leur pesanteur avait aussitôt entraîné de l'autre côté la mule, qui les avait encore écrasées, et le pauvre homme se désespérait en voyant son vin former une mare boueuse. Rendu à la gaieté par la munificence de Mendoce, qui lui avait payé deux fois sa charge, il se remit en route en comblant de bénédictions le jeune homme, qui ne s'occupa plus autrement d'un événement qui amena pourtant une aventure bien incroyable et bien vraie, puisque je vous en garantis l'authenticité. Nous y viendrons.

Nos voyageurs entrèrent dans la chaumière la plus apparente du hameau. Ils contèrent l'accident arrivé au bateau ; ils demandèrent, en échange de quelques doublons, un asile et les commodités qu'on pourrait leur procurer. Le maître et la maîtresse s'empressèrent de les servir; aidèrent Inès à plumer et à apprêter les oies de Mendoce; ils portèrent à souper à Pédrillo et aux deux autres, qui travaillaient sur le bord de la rivière; ils se retirèrent ensuite dans leur grange, se couchèrent sur la paille, et laissèrent Mendoce et Rotrulde, Inès et Trufaldin maîtres absolus de leur humble domicile.

Tout s'arrangeait au mieux. On avait fort bien soupé, on avait chanté la chansonnette; l'écuyer et la grosse servante touchaient au moment heureux; Rotrulde prenait à son tour, pour s'assurer une nuit agréable, les peines que Mendoce s'était données avec tant de vivacité lorsqu'il attendait le prix de son ardeur. S'il était moins empressé, il paraissait au moins très-sensible aux attentions de Rotrulde, et s'il n'avait plus d'amour, il avait sa jeunesse et ses désirs.



Théodora, duègne de Cerdagne.

On était couché, et Mendoce débutait d'une manière assez brillante pour que Rotrulde espérât de le conduire jusqu'au château de Cerdagne, s'il ne se présentait pas quelque minois fripon qui traversât ses desseins, ce qu'elle se promettait bien d'empêcher par tous les moyens qui étaient en son pouvoir. Inès, après avoir tout rangé pour le départ, arrêté au point du jour, Inès, après avoir couvert le feu, éteint la lampe, était allée joindre, dans un réduit voisin, son écuyer, qui l'attendait dans l'état le plus respectable. Elle entre au lit, et Trufaldin, toujours malheureux, l'entend pousser tout à coup les cris les plus violents. Il l'interroge : c'était une colique affreuse, occasionnée probablement par le bain froid et forcé qu'elle avait pris la veille. Le pauvre Trufaldin s'épuisait en raisonnements pour lui prouver que ce n'était qu'une bagatelle à laquelle il ne fallait pas faire attention ; il cherchait à arriver à son but, et Inès, qui souffrait horriblement, le repoussait, l'égratignait, mordait son traversin, et continuait de crier à tue-tête.

Mendoce, qui entendait tout, à qui ce tapage infernal déplaisait beaucoup, et peut-être un peu moins qu'à Rotrulde, Mendoce crie à Trufaldin de rallumer la lampe, de faire chauffer du vin à sa belle, et de s'en aller avec elle dans la grange si le remède n'opérait pas. Trufaldin, désespéré de tous ces contre-temps, balançait entre la grosse Inès, dont les charmes le retenaient, et un maître qui aimait ses aises au delà de toute expression, lors toutefois qu'il pouvait se les procurer. Trufaldin ne bougeait pas, Inès criait toujours, et Mendoce jurait que si ce carillon ne finissait pas, il allait jeter l'amant et l'amante dans la mare où l'on abreuvait le bétail. Trufaldin, plus poltron encore qu'amoureux, se lève, cherche le foyer, prend une porte pour une autre, et, au lieu d'entrer dans la chambre, où étaient couchés Mendoce et Rotrulde, il va chercher dans le poulailler une cheminée qui n'y était pas.

Les poules dormaient, juchées sur leurs bâtons, et une oie, qui peut-être avait aussi la colique, barbotait dans la partie inférieure, et gobait ce qui se présentait. Trufaldin nu tâtonnait, cherchait les allumettes, et l'oie, attirée par l'odeur de certain bijou, que l'écuyer ne lavait pas tous les mois, l'oie s'approche en dandinant, allonge le cou, ouvre un grand bec, et, croyant trouver un boyau de volaille, avale d'un trait ce que vous savez bien, capital et accessoires. L'infortuné Trufaldin, effrayé de ce genre d'attaque, couvre de ses hurlements les cris d'Inès. Il court çà et là, et ne conçoit rien au poids énorme qui lui pend entre les cuisses; c'était l'oie qui était victime de sa gourmandise, et qui avait avalé un morceau assez fort pour qu'il ne pût pas ressortir aisément. Trufaldin se cognait la tête contre les perches qui servaient de lit aux poules, et les poules, effrayées comme lui, s'envolaient pour tomber à quatre pas contre un mur, contre une porte, contre Trufaldin, qu'elles écorchaient de la tête aux pieds avec leurs ailes, leurs becs et leurs ongles. L'écuyer ne savait plus où il en était; il ignorait à quels ennemis il avait affaire, lorsque le chat de la maison, qui avait trouvé la porte du poulailler ouverte, et qui s'avançait en tapinois pour surprendre un poulet, lorsque ce malheureux chat, troublé, comme les autres animaux, de ce désordre aussi subit qu'inattendu, et cherchant à s'échapper, veut sauter à travers la porte, rencontre Trufaldin devant lui, et lui enfonce les quatre griffes dans le bas des reins et le gras de la fesse. Trufaldin, à qui les expressions manquent, et que ce dernier supplice pousse à bout, Trufaldin blasphème à faire abîmer la maison. Mendoce, qui ne sait rien de ce qui se passe dans les ténèbres, saute de son lit, prend un gourdin qui était dans la cheminée, et, en cherchant à assommer son écuyer, il renverse, il casse, il brise d'un seul coup toute la poterie du paysan; il rompt une cuisse au gros chien, et le chien, le chat, les poules, Trufaldin, Inès, tout crie à la fois. Le paysan et sa femme se réveillent enfin; ils s'imaginent qu'on met le feu à leur chaumière, ils entrent; le gourdin de Mendoce leur meurtrit tout le corps, et la masse des cris augmente à un point que Rotrulde se lève et cherche à sortir de la malencontreuse cabane. Un grillon était descendu de la cheminée, et soupait à son tour des miettes qui étaient tombées sur le pavé. Les cris, le tumulte, le sifflement des ailes, le miaulement des chats, les aboiements du chien, tout concourait à faire enfuir dans son trou le timide et gourmand grillon.

Il trotte, il sautille aussi vite que peuvent le porter des pattes élastiques, mais courtes; Rotrulde se rencontre entre le foyer et lui; il se cramponne à sa jambe. Elle éprouve une sorte de démangeaison; elle y porte la main, et le grillon saute à la cuisse, ferme, blanchette et dodue; la main monte avec l'insecte, et l'insecte tout à fait éperdu se réfugie... il se réfugie... et, au désespoir de s'être enferré dans cette espèce de cul-de-sal, il joue des pattes, et ces pattes inquiètent, tourmentent, désespèrent Rotrulde, qui crie plus haut que tous les autres ensemble.

L'ordre ne pouvait se rétablir qu'autant que Mendoce, qui seul avait toute sa tête, voudrait prendre la peine de débrouiller ce chaos. Il finit

par où il aurait dû commencer. Il rallume la lampe; il fait beaucoup, mais beaucoup de politesses aux paysans qu'il a éreintés; il donne encore quelque argent, les renvoie dans leur grange, et le gros chien les suit sur trois pattes, et le chat suit le chien, et les poules s'envolent dans la cour. Rotrulde avait introduit un doigt avec dextérité; elle était parvenue à écraser l'insecte contre une des parois du charmant réduit, et elle s'était recouchée. Enfin le calme commençait à se rétablir : il n'y avait plus que Trufaldin et Inès qui criassent.

Mendoce, dont la colère était dissipée, examine son écuyer par tous les bouts, et rit pendant un quart d'heure en voyant l'oie aussi gênée au moins que Trufaldin. Prenant enfin pitié des tourments du pauvre diable, il tire la volaille par les pattes; la volaille ne peut rien rendre, et Trufaldin suit tous les mouvements de Mendoce en criant qu'il va lui arracher... A ce cri terrifiant pour une femme, Inès oublie ses douleurs, elle cherche son petit couteau et le jette à Trufaldin en lui disant : — Surtout, mon ami, coupe-lui le cou bien long.

Il n'était pas nécessaire de faire cette recommandation à Trufaldin, qui tremblait quand il courait risque de perdre seulement un cheveu. Il décapite l'oie contre les épaules, se débarrasse du cou avec adresse, et essuie de la part de Mendoce, sur les dangers de l'incontinence, un long discours imité de son propre sermon. Trufaldin trouvait la morale déplacée; il observait en grondant et en repassant son haut-de-chausses, de peur d'un nouvel accident, il observait, que le très-incontinent Mendoce n'avait jamais été jeté à l'eau, et n'avait pas trouvé d'oies qui lui eussent gobé... Il ralluma le feu en jurant une guerre à mort à toutes les oies qu'il rencontrerait. Le vin chaud guérit radicalement la grosse Inès, et personne ne pensant plus ni à dormir, ni à autre chose, on s'habilla, on déjeuna, et, lorsque le jour commença à poindre, on se mit en marche pour regagner la barque, qui devait être en état de voguer.

On n'était plus qu'à quelques toises de l'endroit où on avait rencontré, la veille, le pauvre diable, qui avait vu la terre couverte de son vin. La petite mare qu'il avait formée paraissait tarie, et on apercevait autour une douzaine de grosses boules grises sur lesquelles on s'épuisait en raisonnements. On approche; on reconnaît des oies sauvages, tout à fait privées du mouvement. Trufaldin, qui ne peut se procurer le petit plaisir de les tuer, se promet au moins celui de régaler les rameurs. Il prend deux ou trois lanières, il attache les oies par les pattes, se fait du tout une superbe ceinture, qu'il lie fortement autour de ses reins, et, enchanté d'une victoire qui ne lui a coûté que la peine de se baisser et de prendre, il marche en avant, empressé de se montrer à Pédrillo et aux autres dans ce brillant équipage.

Il était à cent pas d'Inès, de Rotrulde et de Mendoce, quand il crut s'apercevoir qu'une de ses oies avait fait quelques mouvements. Il tire de sa poche le petit couteau d'Inès, et se dispose à la décoller, lorsqu'une autre remue sensiblement. Il quitte la première pour s'attacher à celle-là; une seconde, une troisième battent des ailes; il se trouble, il ferme les yeux, que menacent les bouts des plumes, et il sent tout en mouvement autour de lui. Il appelle Mendoce à son secours; son cri effraie toutes les oies; il éprouve une secousse violente, et se sent enlever de terre.

Il est porté à vingt, trente, quarante pieds de haut, avant que Mendoce soit arrivé au lieu où avait commencé l'ascension. Le jeune homme voit son écuyer partir pour la voûte azurée, ou pour la mer Glaciale. Il ne doute pas que le bonhomme ne soit perdu sans ressource, et il veut lui donner une dernière preuve de son attachement en tuant au moins une de ses ennemies. Il ajuste la flèche; il tire, au hasard d'enfiler Trufaldin. Inès, à genoux, prie le ciel de conduire la flèche, comme il dirigea jadis celle de Tell. Deux oies sont embrochées; elles cessent de voler, et ne font plus qu'un poids, qui embarrasse le vol des autres. Par un mouvement machinal le bonhomme en tenait une au cou de chaque main, les suffoquait sans s'en apercevoir, et, diminuant ainsi la masse des forces, il commença à descendre sans s'en douter, car il n'avait pas encore osé ouvrir les yeux. Mendoce, un peu rassuré, apprêtait une seconde flèche; Inès lui arrêta le bras en observant qu'on pouvait employer un moyen moins dangereux. Trufaldin n'avait pas lâché le petit couteau; elle lui crie de couper le cou aux oies à quelque temps l'une de l'autre, et qu'ainsi il descendrait sûrement jusqu'à terre. Il était déjà considérablement descendu; mais Inès, qui n'était pas plus géomètre que Mendoce, ne calculait point le poids de Trufaldin avec les forces de huit oies, qui faisaient de vains efforts pour remonter, et elle craignait toujours que ces malheureux oiseaux ne parvinssent à l'enlever de nouveau. Il n'était plus qu'à quinze pieds de terre lorsqu'il entendit le conseil, dix fois répété, de couper des cous. Incapable de rien juger, dans la frayeur qui le possède, il prend sa lanière pour une oie, il tranche, les oiseaux remontent à tire-d'aile, et il tombe lourdement le cul sur l'herbe, assez épaisse pour le garantir des suites de sa chute. Lorsqu'il fut rendu à ses amis, qu'ils eurent constaté qu'il n'avait éprouvé aucun accident, les ris et les plaisanteries recommencèrent, et, après qu'on eut bien ri, on chercha comment des oies sauvages avaient fait semblant de dormir pour attraper un pauvre écuyer, dont la figure avait jusqu'alors mis en fuite toutes les oies qu'il avait rencontrées. Trufaldin soutenait gravement qu'il y avait contre lui une conspiration générale de toutes les oies; Mendoce soutenait en riant que des animaux privés de la parole ne peuvent conspirer. — Eh ! qui vous a dit qu'elles ne parlent pas? reprit aigrement Trufaldin. Les Germains et les Hibernois sont donc privés de la parole parce que nous n'entendons pas leur langage, qui ne vous paraît qu'un gloussement? Ne distinguez-vous pas dans votre chien les sons généraux qui indiquent la douleur et le plaisir? Eh bien ! si vous étiez chien, vous entendriez le reste comme vous entendez l'espagnol. La sainte Bible ne vous apprend-elle pas que le serpent a parlé à Eve? et si le serpent parle, pourquoi les oies ne parleraient-elles pas aussi?

Tout cela ne paraissait pas suffisant à Mendoce pour établir que les oies eussent conspiré contre Trufaldin. Leur conduite extraordinaire avait pourtant une cause qui échappait à sa sagacité. Il se perdait en raisonnements qui ne concluaient rien. — Eh bien ! m'y voilà, dit tout à coup Rotrulde, et rien n'est aussi simple. Les oies se sont posées cette nuit à l'endroit où le muletier a perdu son vin; elles en ont bu en mangeant les insectes, que ce vin obligeait à sortir de terre; elles se sont enivrées, elles se sont endormies, elles se sont réveillées ou par l'action que leur a communiquée la marche de Trufaldin, ou par la chaleur de son corps, ou parce que l'ivresse était dissipée; elles ont cherché à s'envoler, elles ont emporté le pauvre écuyer, et bien certainement elles n'ont pas conspiré contre lui.

Cette solution réunit tous les suffrages. Trufaldin, sans inquiétude des conspirations qu'il redoutait pour l'avenir, rit enfin avec les autres. Les oies furent l'objet de la conversation et des railleries du jour et du lendemain. Les nuits furent employées à dormir parce qu'on était fatigué, et l'écuyer, plus dégoûté que jamais de ses essais galants, se retirait à la poupe chaque soir, bien décidé à renoncer à sa grosse, dont l'approximation lui était constamment fatale. La grosse, loin de renoncer à rien, sentait son appétit piqué par les difficultés; elle obsédait pendant le jour Trufaldin, qui faisait la plus belle défense. Enfin elle le mit au pied du mur en lui confiant le secret du comte de Cerdagne, et en l'assurant qu'il ne trouverait au château ni rivière pour se noyer, ni oison pour avaler ce dont un homme fait autant de cas que de la vie.

Il y avait du danger sans doute à s'ouvrir ainsi à Trufaldin. S'il était indiscret, il la faisait chasser, elle et Rotrulde; mais Inès n'avait trouvé dans sa vie qu'un seul homme qui lui fît la cour. Il lui avait donné des avant-goûts d'après lesquels elle jugeait de l'ensemble, et une femme, en ce cas, se résout plus aisément à être mise à la porte qu'à renoncer à l'objet de ses désirs. Cette confidence mit Trufaldin au comble de la joie; il voyait le terme des sottises de son maître, celui de ses voyages et de ses aventures désastreuses. Il avait à se taire un intérêt égal à celui d'Inès et de Rotrulde; il se tut en effet, et promit à sa grosse, en reconnaissance de la bonne nouvelle qu'elle lui apprenait, toutes les joies qu'il pourrait lui procurer.

On arriva à Pallarols, où la Noguera cesse d'être navigable. La jolie brune refusa obstinément d'entrer dans la ville, et le galant Mendoce fut obligé de lui tenir compagnie. Elle dépêcha Pédrillo pour avoir des nouvelles du père qu'elle s'était donné. Le rusé vieillard revint annoncer que le père était parti pour un château, situé à six lieues de là, et il avait dépêché un exprès à Cerdagne pour lui annonce l'arrivée de son gendre pour le lendemain.

Rotrulde représente à Mendoce que, puisqu'il voulait se cacher dans la Catalogne même, il ne lui refuserait pas de l'accompagner à ce château, où il verrait la plus belle personne de l'Espagne. A ces derniers mots, Mendoce, déjà fatigué de sa jolie brune, prit feu selon sa coutume. D'ailleurs la proposition de Rotrulde entrait dans son premier plan, qui était d'éviter les villes où il pourrait être reconnu, et de chercher dans les campagnes des aventures agréables. Il était bien aise aussi de voir enfin tomber le voile dont Rotrulde s'était constamment enveloppée. Il avait jusqu'alors voyagé à ses frais, et, jaloux de lui marquer sa reconnaissance, il envoya Trufaldin arrêter à Pallarols les litières les plus commodes et les plus belles.

Trufaldin part, il entre à Pallarols; un nouvel accident l'attendait dans cette ville, où il n'avait jamais mis le pied. Le corrégidor de Pobla était parti pour Urgel. Il devait passer par Pallarols; il y était arrivé la veille, et il avait raconté à tous les oisifs de la ville qu'en remontant le cours de la rivière il avait vu, à deux cents pieds de haut pour le moins, un homme qui avait douze douzaines d'ailes tout autour du corps. On se moquait du corrégidor, qui donnait pour preuve les détails les plus minutieux. L'homme-volant avait une capeline verte surmontée d'une plume rouge; un pourpoint noir avec des crevasses jaunes; un haut-de-chausses cramoisi et des bottines souci. Bien sûrement un homme pouvait être ainsi vêtu; mais cela ne prouvait pas que cet homme se fût enlevé dans les airs. Le corrégidor soutenait non-seulement qu'il l'avait vu, mais que la chose n'était pas nouvelle, et par conséquent ne devait pas étonner. Il rappelait, car un corrégidor possède son Ecriture, il rappelait qu'au bon vieux temps, où le Père Eternel se brouilla tout à fait avec son peuple chéri, peu avant la captivité de Babylone, on avait vu des armées combattre en l'air au-dessus de Jérusalem, et du sang pleuvoir dans les rues. Il ajoutait qu'un charcutier de cette belle ville s'étant avisé de faire du boudin économique de ce sang là, le roi de Judée l'avait fait crucifier, parce que ce sang ne pouvait être que le sang du diable, et qu'on ne doit pas faire manger le diable à ses frères : passe pour manger Dieu, c'est

d'un bien meilleur ton. Aussi laisse-t-on tranquilles les cuisiniers qui veulent bien nous le servir.

Le corrégidor convenait cependant que l'histoire du citoyen charcutier de Jérusalem ne se trouvait pas dans l'historien Josèphe; mais, que cette particularité fût vraie ou fausse, il était incontestable que des armées avaient combattu en l'air; il était clair que c'étaient des légions de sorciers; il était donc positif que l'homme-volant était sorcier aussi et devait être traité comme tel, si on pouvait le joindre avant qu'il arrivât aux colonnes d'Hercule, où tout le monde sait que le demi-dieu, qui ne savait pas le latin, parce que le latin n'existait pas, a écrit:

« *Stetimus hic tandem nobis ubi defuit orbis.* »

Or, le demi-dieu qui a planté ces colonnes aux confins du midi de l'Espagne ne soupçonnait pas la Sibérie, la Laponie, le Kamtschatka, l'Amérique, et n'était pas plus sorcier que le corrégidor de Pobla, qui voulait que Trufaldin fût possédé du diable.

Voyez cependant combien une opinion hasardée peut exposer un galant homme. Galilée perdit sa liberté pour avoir soutenu que la terre tourne autour du soleil; Mercier a perdu sa réputation pour avoir soutenu que le soleil tourne autour de la terre, et Trufaldin va peut-être endosser la chemise de soufre parce qu'un corrégidor a lu la Bible et qu'il a affaire à des sots.

Le bon écuyer entrait d'un pas pesant dans la ville. Un apothicaire de soixante et dix ans, curieux, nouvelliste, bavard, diffus et voleur, comme j'en connais un, que je vous conseille d'éviter, cet apothicaire, dont la boutique était le rendez-vous des vieilles têtes éventées comme la sienne, avait entendu parler de l'homme-volant et savait tout jusqu'aux moindres circonstances. Il était sur sa porte, dans sa robe de chambre d'indienne fond brun, avec sa plume à l'oreille, sa vilaine lèvre pendante et filtrant sa salive épaisse, lorsque Trufaldin passa devant cette malheureuse boutique. Mon apothicaire voit une capeline verte, la plume rouge, et tous les vêtements indiqués par le corrégidor. Il s'approche de Trufaldin en riant, de ce rire niais, que ceux qui se chauffent à son poêle veulent bien prendre pour de la finesse, et lui demande, en lui crachant au visage, si ce n'est pas lui qui a volé dans les environs de Pobla.

Trufaldin, enchanté d'avoir ouvert, à ce qu'il croyait, une route nouvelle, comme l'ont cru depuis Mongolfier, Pilâtre des Rosiers, comme le croiront encore ceux qui s'élèveront en l'air, lorsque, dans quelque mille ans, une révolution physique du globe bien prononcée aura fait perdre aux pauvres humains qui survivront le souvenir de ce qu'avaient découvert leurs pères, et qui ne réfléchiront pas que l'entendement de l'homme est une cour entourée de murailles, autour desquelles tournent continuellement les génies actifs, qui se glorifient d'avoir trouvé ce que leurs prédécesseurs ont laissé ou vu tomber; Trufaldin, dis-je, très-étranger à tous ces gens-là, mais très-sensible aux jouissances de l'amour-propre, Trufaldin s'inclinait devant l'apothicaire, qui devait s'incliner devant tout ce qui ne porte pas le cachet du *coquinisme*, et lui disait avec un petit air de satisfaction qu'il s'était élevé à quinze cents toises, qu'il avait vu sous ses pieds la terre comme un atome, et qu'il s'était tellement approché du paradis qu'il avait entendu les anges péter: tout voyageur doit mentir.

L'apothicaire, aussi fourbe que fripon, comblait d'honnêtetés le voyageur aérien, qui ne s'apercevait pas que la canaille l'entourait, l'écoutait, et qui ne savait pas que l'apothicaire, qui se faisait des pratiques par toutes sortes de moyens, qui en volait à ses confrères, était bien aise de livrer un sorcier à la sainte inquisition, à qui il vendrait de l'opium brut pour des pilules de laudanum, calmant très-utile aux hommes qui par chasteté ont renoncé aux femmes.

Mais, comme un coquin domicilié et qui a usurpé une sorte de considération, ne la compromet jamais et ne dénonce pas ouvertement, l'apothicaire, en paraissant flatter Trufaldin, en lui souriant, en lui faisant des questions captieuses, prouvait à l'auditoire qu'il était sorcier, très-sorcier, infiniment sorcier, non pas l'apothicaire, il ne l'est pas du tout, mais bien notre pauvre Trufaldin. Or, la canaille, qui aimait infiniment alors à voir pendre, rompre, brûler, goût détestable, bien loin des mœurs du dix-huitième siècle, où on a toujours eu le sang en horreur, cette canaille s'empara de Trufaldin, le traîna malgré ses plaintes, malgré ses pleurs dans les prisons du saint-office, et l'apothicaire envoyait par les rues détournées un grand flandrin de garçon, au teint blême, aux joues caves, avertir le révérend père inquisiteur que le sorcier qu'on amenait était livré par lui, et qu'il comptait en récompense sur la pratique du révérend et de ses suppôts.

Le cher écuyer s'était laissé conduire sans résistance, parce qu'il n'était pas dans son caractère de résister et parce qu'il ne croyait pas courir de grands risques pour avoir été enlevé par des oies. Cependant, quand il fut sous les verrous; quand il vit les roues, les chevalets, les coins, avec lesquels les satellites du révérend père inquisiteur font avouer à leurs victimes ce qu'elles n'ont pas fait, ce qu'elles n'ont pas dit, deux ruisseaux de larmes s'ouvrirent, et le bonhomme tombant à genoux, les bras élevés vers le ciel, s'écria: « O Jésus-Christ! ô mon maître! loin de jamais persécuter, vous avez prié pour vos bourreaux; loin de condamner personne, vous avez absous la femme adultère par ces mots: Que celui qui est sans reproche lui jette la première pierre. O mon divin Jésus! que vos successeurs, ou ceux qui se disent tels, sont loin de vous! ils me donneront la question jusqu'à ce que je leur répète ce que m'ont dit les oies dans les régions supérieures. »

Cependant l'aspect des instruments propres à la torture au lieu d'abattre tout à fait Trufaldin lui inspirait le courage de fuir, le seul que puisse jamais avoir un poltron. La vaste chambre où il était avait une croisée bien grillée, qui donnait sur une cour où se promenaient quatre ou cinq gueux en pourpoint noir, aux cheveux gras. Ils avaient l'air modeste et le chapelet à la main: c'étaient les gardes qui veillaient sur les prisonniers. Pas de moyens de s'échapper par là.

Il prend un coin de fer, qu'on enfonçait entre les deux genoux des patients, préalablement serrés avec des planches et des cordes; il frappe contre plusieurs parties du mur, qui sont aussi épaisses que solides. Il réfléchit qu'on ne l'a logé que provisoirement dans cette chambre, et qu'il y aurait de la folie à tenter une entreprise qui demandait du temps. Cependant ses yeux se reportaient sur les terribles instruments; il sentait plus que jamais la nécessité d'une prompte fuite. Il démonte une grande roue qui servait à tendre les cordes qui disloquaient les bras et les jambes des hérétiques et des sorciers; il la porte dans la cheminée, il monte, il est arrêté par des barres de fer tellement serrées, que la fumée peut à peine s'échapper. Il tâte avec son coin le mur mitoyen, et il juge que ce n'est qu'une faible cloison en plâtre. Il frappe, il travaille, il s'évertue, il se démène, il sue, mais il perce. Il voit le jour de l'autre côté; il espère, il oublie la peine, il redouble d'efforts, il agrandit son trou. Il descend, il prend une longue corde, il remonte, il attache un bout de sa corde aux grilles qui barrent la cheminée, il passe l'autre bout par son trou, il y passe après sa corde, il descend, il se trouve dans une autre chambre, autour de laquelle sont plusieurs portes toutes exactement fermées. Il voit une grosse clef accrochée à un clou; il ne doute pas qu'elle n'ouvre une de ces portes, il l'essaie à toutes; l'une d'elles s'ouvre enfin: à quatre pas plus loin il en ouvre une autre, et il entre dans une troisième chambre où se promenaient cinq ou six malheureux. Il s'effraie d'abord, il se rassure bientôt en voyant que ce sont des prisonniers comme lui; mais il sent qu'à force de travail il est tout simplement parvenu au logement qu'il aurait occupé deux ou trois heures plus tard sans se donner la moindre peine.

C'est surtout dans le malheur que la société est nécessaire. Trufaldin vit bientôt que la fuite était impossible; mais il trouva de la consolation à se plaindre, à être plaint, et il s'applaudit d'être le moins sorcier de la troupe. En effet, c'était un président dont aucun plaideur ne s'était jamais plaint, *sorcier*; un avocat qui n'avait jamais perdu de cause, *sorcier*; un auteur qui n'était jamais tombé, *sorcier*; un comédien qui avait toujours été modeste, *sorcier*; un journaliste qui n'avait jamais menti, *sorcier*; une femme que son mari aimait après un an de mariage, *sorcière*, sorcière, plus que sorcière.

Tous ces sorciers-là jugèrent d'abord que le nouveau confrère ne méritait pas une grande attention de leur part; mais lorsqu'on eut entendu par quels moyens il était parvenu à la chambre commune; quand on sut qu'on pouvait arriver à celle de la question, où les instruments du supplice pouvaient devenir des armes meurtrières; quand on eut calculé qu'il restait deux heures à peu près avant qu'on apportât le dîner, tous les sorciers fêtèrent Trufaldin, et commencèrent, à l'aide de la corde, à escalader la cheminée. Trufaldin leur criait qu'ils ne se sauveraient pas par là; qu'il voulait bien s'enfuir, mais qu'il n'entendait pas se battre; on ne l'écoutait plus, on passait par le trou, on descendait dans la chambre, et on s'armait comme on pouvait. La sorcière même, dont la sorcellerie consistait dans une très-jolie figure, beaucoup de douceur et d'amabilité, la sorcière avait suivi les autres, et Trufaldin était resté dans la chambre, parce que sa docilité prouverait, pensait-il, sa soumission au saint-office, et ne manquerait pas de l'intéresser en sa faveur.

Cependant l'heure du dîner sonne. L'écuyer entend ouvrir. Le porte-clefs arrive avec sa gamelle, et il reste également étonné de voir là Trufaldin qui n'y devait pas être, et de n'y plus voir ceux qu'il devait y trouver. Impatient d'éclaircir un mystère qui intéressait la gloire du tribunal et sa sûreté personnelle, il prend l'homme-volant au collet, le traîne dans un cachot voisin, l'enferme soigneusement, va informer de ce qui se passe le révérend inquisiteur, et Trufaldin, en gémissant plus que jamais, ne se doutait pas qu'une bête ne pouvait rien faire qui ne tournât contre elle.

Cependant, l'inquisiteur, curieux de faire parler l'homme-volant, venait d'entrer dans la salle de la question avec deux drôles qui comptaient arranger, d'après les ordres du bon père, ce qui était nécessaire pour obtenir la vérité. Au premier bruit des clefs, les sorciers s'étaient cachés sous des bancs, derrière la porte, et l'inquisiteur n'a pas plutôt le pied dans la chambre, que les sacriléges portent sur lui des mains impies, se saisissent également des deux bourreaux, referment la porte, et on va aux opinions sur la conduite à tenir envers ces coupables, évidemment coupables, puisqu'en ce moment ils étaient les plus faibles.

Le président et l'avocat voulaient instruire leur procès sans désemparer, et, après l'exécution, se servir des clefs pour s'évader. L'auteur était assez de cet avis; mais il voulait que la procédure fût écrite en vers. Le président et l'avocat soutenaient que ce serait manquer à la forme, et que la forme était sacrée. Le journaliste, accoutumé à écrire

très-vite et sans réflexions, se proposait en qualité de greffier. Le comédien, grand tragique, ne connaissant de moyens que le poignard ou le poison, avait commencé à debiter une tirade qui devait se terminer par un coup de bûche qu'il tenait à deux mains. La sorcière donnait modestement à entendre qu'elle serait bien aise qu'on privât le révérend de ce dont il lui avait ôté l'usufruit. Le révérend et ses suppôts, à genoux, pâles, tremblants comme des coquins, imploraient l'indulgence de ceux qu'ils comptaient, un instant avant, torturer, tenailler, griller. Or, tout le monde parlant à la fois, il fallut que tout le monde criât pour se faire entendre; or, sept à huit personnes qui crient dans une chambre s'entendent facilement dans la cour; or, les gueux en chapelet devaient appeler main-forte, et ce fut ce qu'ils firent.

Ce sont de plats coquins que des inquisiteurs et leurs satellites; mais quand ces drôles-là sont six contre un, ils attaquent bravement : aussi une trentaine de ces malheureux, rassemblés à la hâte, monta fièrement à la chambre de la question, en enfonça la porte à coups de hache, et entra sans même avoir été entendue, parce que des mots les sorciers étaient passés aux injures, et des injures aux coups : tant il est vrai que le bonheur de l'homme heureux ne consiste pas dans les circonstances favorables que la fortune lui présente, mais dans le talent avec lequel il les tourne à son avantage.

Les perruques des sorciers étaient en l'air, leurs vêtements en lambeaux, la calotte du révérend était foulée aux pieds, son scapulaire arraché, le juste de la jolie sorcière était déchiré, non qu'elle se fût battue, mais elle avait reçu quelques égratignures en voulant séparer les combattants.

Les preux de l'inquisition se saisirent des sorciers, bien plus coupables depuis qu'ils avaient attenté à l'oint du Seigneur. On les enferma dans des cachots séparés. Il fut décidé que les membres du tribunal s'assembleraient l'après-midi, et que les délinquants seraient brûlés le lendemain.

Cependant un inquisiteur aime trop le Créateur pour ne pas tenir un peu à la créature. Il n'avait pas vu la jolie sorcière, qu'avait interrogée, quelques jours avant, un de ses assesseurs, et il se promit bien de l'aller visiter dans son cachot, avant qu'elle parût devant le tribunal.

Ces préliminaires réglés, il ne s'agit plus que de savoir comment tous ces sorciers sont parvenus à la chambre de la question. Le plus savant de la troupe assure qu'ils avaient passé par le trou des serrures; mais un imbécile observa que de serrure en serrure ils auraient gagné la rue. Cet imbécile regarda partout, même dans la cheminée; il vit le trou, la corde; on la reconnut pour tenir à une machine à question; on se rappela que Trufaldin avait été déposé dans cette chambre; on conclut avec sagacité qu'il était la cause première du tumulte et des injures et des taloches qu'avait reçues le révérend; qu'en conséquence son procès lui serait fait et parfait dans la journée.

Pendant que ces événements se passaient dans les prisons de l'inquisition, Mendoce, impatient de ne pas voir revenir son écuyer, avait envoyé Pédrillo après lui. Pédrillo, en entrant en ville, avait demandé à tout le monde des nouvelles de Trufaldin, et il l'avait si bien désigné, qu'on jugea qu'il le connaissait parfaitement; qu'il pouvait y avoir entre eux complicité de sorcellerie, et on avait fourré Pédrillo en prison. Mendoce, plus impatient que jamais, avait envoyé un rameur après Pédrillo, un second rameur après celui-ci, et ainsi jusqu'au dernier. Ils nommaient Trufaldin; on leur demandait s'ils ne parlaient pas de l'homme-volant, et, sur leur simple affirmative, on les mettait au cachot les uns après les autres. Mendoce, irrité de ces lenteurs, saute de la barque, marche fièrement vers Pallarols, et Rotrulde qui ne veut pas le perdre de vue, Rotrulde, après avoir en vain essayé de l'arrêter, finit par le suivre de fort mauvaise humeur, et Inès les suit de loin tous les deux.

Le jeune comte n'était pas homme à s'informer avec précaution, à garder des ménagements, à supporter l'oppression. Il entra à Pallarols d'un air menaçant, se fit conduire chez le corrégidor, lui déclara que son écuyer et d'autres gens à lui avaient disparu; qu'il entendait qu'on les lui retrouvât à l'instant, et que lui, corrégidor, répondrait au roi d'Aragon de ce qui leur arriverait. Le corrégidor avait la morgue ordinaire aux petits hommes qui occupent de grandes places; il fut très-choqué de la manière dont un inconnu osait lui parler, et lui demanda son nom. — Je suis, lui dit Mendoce toujours très-franc quand il avait la tête montée, je suis le fils du comte d'Aran, assez puissant pour vous couper les oreilles, à vous et à tous les gens de la ville, si je n'obtiens justice à l'instant.

Au nom du comte d'Aran, le corrégidor s'était un peu déridé; mais la menace d'avoir les oreilles coupées, lui rappelant les égards dus à son rang ouvertement violés et devant témoins, il répliqua d'un air aigre-doux qu'il avait entendu parler, chez M. le comte de Cerdagne, de ce fils unique, assez mauvais sujet qu'on cherchait depuis longtemps, et qu'une preuve du respect que lui, corrégidor, portait au comte d'Aran, c'est qu'il allait faire arrêter le fils pour le rendre à son père.

A peine le mot *arrêter* est lâché que Mendoce applique un vigoureux soufflet au magistrat et qu'il tire l'épée; à peine le soufflet est-il reçu que le magistrat appelle main-forte; à peine le cri est-il poussé que trois ou quatre invalides entrent avec des hallebardes rouillées; à peine sont-ils entrés que Mendoce les juge indignes de son épée, saisit une des hallebardes par le bâton, l'arrache à celui qui la tenait, le bâtonne avec les autres, bâtonne le corrégidor, les renverse tous, saute par-dessus eux, et en cinq ou six élans arrive au milieu de la place publique, où il voit sur ses pas Rotrulde qui ne le quitte pas plus que son ombre, et le peuple qui commence à se rassembler comme à Paris quand un singe joue dans une gouttière, ou qu'un officier municipal sort précédé d'un tambour boiteux, ou qu'on porte un noyé à la *Morgue*.

Mendoce, l'épée à la main, régalait de la parade, sans s'en douter, les bons habitants de Pallarols. Il se débattait au milieu d'un cercle très-géométrique que formait autour de lui sa redoutable épée. Il appelait à grands cris son écuyer, qui, disait-il, n'était qu'un sot, mais qui lui était attaché, à qui il devait sa protection, et qu'il irait chercher même au fond des enfers. — Et plût à Dieu, ajouta-t-il, que lorsque, par hasard, il trouva, ainsi que tant d'autres inventeurs, le moyen de s'élever glorieusement dans les airs, plût à Dieu qu'il fût tombé dans la Sègre, et qu'il s'y fût noyé. Un monument modeste mais décent attesterait la reconnaissance que je voue à celui qui a élevé mon enfance, et qui n'a pas fait plus, parce qu'il ne pouvait pas davantage.

On conçoit à ce discours, que l'écuyer, que le beau et terrible chevalier regrette si amèrement, est l'homme-volant incarcéré en qualité de sorcier, et destiné à servir d'ornement à un superbe auto-da-fé, spectacle dont on n'a pas joui à Pallarols depuis au moins quinze ans. Un enthousiaste s'écrie que Trufaldin est sorcier; qu'il est dans les prisons de l'inquisition, et qu'il n'en sortira que pour l'amusement des amis de la foi.

Mendoce, furieux, s'écrie que l'inquisiteur est un faquin, un polisson, un drôle, à qui il va apprendre à vivre; qu'il n'est de sorciers que pour les charlatans ecclésiastiques qui se jouent et qui profitent de la crédulité des peuples, et il marche vers la prison. Un bedeau, un frère lai, un marguillier, que son exclamation avait mis en fureur, l'approchent de trop près, et le marguillier, et le bedeau, et le frère lai reçoivent des coups de plat d'épée sur le visage ou sur les épaules.

Jusqu'alors la canaille s'était intéressée au beau chevalier, car tout ce qui est au-dessus de nous a, comme le soleil, le privilége de nous éblouir; mais les paroissiens du marguillier, les compères du bedeau, les dévotes qui faisaient l'aumône au frère lai, crièrent à la fois que le maître était aussi sorcier que le valet, et qu'il fallait les brûler tous deux ensemble.

A ces mots, Rotrulde, qui vraiment aimait Mendoce, se jette audevant des assaillants et de la redoutable épée qui n'était bonne qu'à faire croire davantage à la sorcellerie de celui qui s'en servait si bien, puisqu'elle contenait toute une ville où on se piquait d'être brave. Rotrulde couvre Mendoce de son corps, et l'embarrasse au point que tout autre eût choisi de la pourfendre ou de se laisser arrêter. Un homme sensible trouve toujours un parti moyen, et Mendoce, poussant Rotrulde devant lui, la jette à dix pas, et sabre tout ce qui l'approche. Le peuple, indigné, s'écrie qu'une femme qui s'intéresse à un sorcier ne peut qu'être une sorcière, et on arrête la trop faible et trop malheureuse Rotrulde. Mendoce, qui allait droit à l'inquisition, décidé à en échiner tous les membres, Mendoce court à Rotrulde, pour qui il conservait peu d'amour, mais qu'il était incapable d'abandonner à la fureur populaire. Il écarte ceux qui déjà la chargeaient de liens, et la prend sous un bras, l'enlève, la charge sur son épaule gauche, et, frappant partout de son bras droit, il approchait du lieu redoutable où Trufaldin était renfermé.

On peut dire à un homme du peuple qu'il n'est qu'un polisson; il vous fait la révérence lorsqu'à la suite des injures on lui solde son mémoire et sans marchander; mais battre un marguillier de paroisse, dire pis que pendre du père inquisiteur, ou soutenir qu'avec trois mots on ne fait pas descendre Jésus-Christ dans un petit pain à cacheter, c'est absolument la même chose : il y a de quoi exciter une révolution. Aussi le bon peuple de Pallarols entra dans la plus sainte fureur, et, n'osant pas attaquer Mendoce en face, on fut chercher les chaînes de tournebroches, les cordes à puits; on les tendit sous ses pas, et pendant qu'il regardait à ses pieds, on lui passait des nœuds coulants aux bras, au cou. On le renverse, lui et sa Rotrulde, qui montra dans sa chute... mais on ne prit pas garde à cela, parce que toutes les affections terrestres se taisent devant l'amour divin.

Mendoce, renversé, écumait de fureur, et plus il enrageait, et plus on serrait les nœuds. On le porta, avec sa jolie brune, dans les prisons du redoutable tribunal. Chacun de ceux qui avaient seulement touché son habit, prétendait à des indulgences que le ciel accorde sans doute aux êtres féroces qu'il a en horreur.

Voilà donc notre malheureux jeune homme et sa tendre compagne encaissés avec les autres; voilà le révérend père inquisiteur, aussi bête que la populace, lui promettant pour le lendemain treize ou quatorze chrétiens rôtis; voilà le corrégidor, enchanté de se venger de l'étourdi, parlant à l'oreille de l'inquisiteur, et le pressant de faire pour l'amour de Dieu ce qu'il se garderait bien, lui, de se permettre, de peur de se brouiller avec le comte d'Aran ou avec son ami Cerdagne, seigneur de la petite ville de Pallarols. Les hommes sont faits ainsi. Ils sont heureux quand ils peuvent, sans inconvénient, satisfaire leurs passions, arriver à leur but en se tenant derrière le rideau, et, dans les cir-

constances épineuses, trouver un chat qui veuille bien tirer les marrons du feu.

Pendant que toute la ville était en rumeur, la grosse Inès, qui avait une tête froide, bien que le reste fût très-vif, la grosse Inès avait senti que ce n'est pas avec des injures et des coups qu'on persuade son innocence; elle savait qu'on ne se tire pas aisément des griffes de l'inquisition, et que les vérités articulées contre le père inquisiteur s'expieraient infailliblement par le feu si une protection majeure n'arrêtait tout. En conséquence, elle avait été, avec un petit air indifférent, louer un bon cheval dont elle avait consigné le prix; et elle était arrivée d'un temps de galop chez le comte de Cerdagne, auquel elle raconta du voyage commun seulement ce qu'il avait intérêt d'en savoir, et elle termina son récit en lui apprenant que son gendre, Trufaldin, Rotrulde et tous ses gens étaient dans les prisons de l'inquisition de Pallarols, parce que des oies sauvages avaient bu du vin de Pobla.

Au nom de l'inquisition, Cerdagne trembla. Il connaissait l'empire que ce tribunal exerce sur le vulgaire, et employer la force pour délivrer Mendoce, c'était se perdre dans l'esprit de ses vassaux, les pousser à la révolte, et exposer sa vie et sa fortune. Prétendre aussi sauver Mendoce par la voie de la conciliation, c'eût été se livrer à un espoir chimérique : les moines ne pardonnent jamais. Cependant le danger était pressant; il n'y avait pas un moment à perdre, et Cerdagne jugea convenable de se faire accompagner d'une manière imposante. Ce moyen, en effet, ne peut nuire en aucun cas.

Il fit courir ses pages de tous les côtés; il leur ordonna de ramener à l'instant ce qu'il y avait de plus brave et de plus considéré parmi ses hommes d'armes. La nuit entière fut employée à ces allées et venues, et au point du jour Cerdagne partit pour Pallarols à la tête de deux cents hommes disposés à se faire tuer au premier mot de leur chef sans qu'il sût lui-même à quoi ils lui serviraient.

Cependant le révérend inquisiteur avait bien employé l'après-dîner de la veille. Il avait interrogé tous ses sorciers, à l'exception de la jeune femme, qu'il se proposait, disait-il, de voir en particulier, parce qu'elle avait déjà fait quelques aveux dont la suite exigeait du secret. Le président et les autres avaient prouvé que leur prétendue sorcellerie n'était que l'effet de quelques qualités estimables, et le révérend n'avait pas extrêmement appuyé sur le premier chef d'accusation, parce qu'on lui en avait fourni d'autres qui ne permettaient pas à sa charité chrétienne de faire grâce. Il demanda, d'une voix terrible, pourquoi de prétendus innocents cherchent à s'évader d'une sainte maison où on les retient pour le bien de leur âme; pourquoi ils se mettent en révolte ouverte contre le chef d'un tribunal érigé par Dieu même; pourquoi ils osent porter des mains impies sur sa personne sacrée, et pousser le blasphème jusqu'à dire qu'ils vont lui faire son procès. A ces inculpations terribles, les assesseurs lèvent les mains et les yeux au ciel, et déclarent, d'un ton mielleux et bénin, que ces attentats méritent le feu. L'arrêt est prononcé, et les parents, les amis de ces malheureux s'enfuient sans oser dire un mot en leur faveur.

L'inquisiteur ordonne qu'on amène Trufaldin, Mendoce, Rotrulde et les autres. Si les premiers s'étaient purgés de l'accusation de sorcellerie, Trufaldin, au moins, ne s'en laverait pas, et il est bon que dans un auto-da-fé on brûle au moins un sorcier.

Mendoce se présenta, le front serein, chantonnant un petit air, et saluant le tribunal de deux ou trois pirouettes. Cette manière leste frappa l'inquisiteur, qui l'interrogea le premier, et, au seul mot de sorcellerie, Mendoce lui rit au nez. Pressé de parler, il dit qu'il n'avait pas coutume de répondre à des niaiseries de cette espèce, et que le révérend et ses assesseurs lui paraissaient plutôt dignes des Petites-Maisons que de l'office de juges. La mine refrognée des bons pères annonça à l'auditoire la condamnation très-prochaine du beau jeune homme. Les uns le plaignaient tout bas, et d'autres observaient qu'il méritait son sort, parce que jamais on n'avait répondu ainsi à un saint inquisiteur.

On en voulait singulièrement à Trufaldin, parce qu'il avait fait le trou par lequel étaient passés les sorciers qui avaient fait tant de peur à sa révérence, et on le pressa de convenir de son commerce avec le diable. Trufaldin répondit à genoux et les mains jointes, qu'il n'avait jamais eu rien de commun avec l'esprit immonde. — Et qui t'a donc enlevé dans les airs? — C'étaient des oies. — C'était le diable! — C'étaient des oies, révérend père. — Ah! le malheureux nie, qu'on l'applique à la question.

Quatre estafiers saisissent Trufaldin, qui se débat des bras et des jambes, qui grince des dents, et que, malgré ses efforts, on porte vers la fatale machine. Mendoce, placé entre deux hommes qui veillent sur lui la hallebarde au bras, Mendoce ne se possède plus. Il saisit les deux coquins par le chignon et les renverse la face contre terre; il renverse le tribunal avec ses stalles, il renverse les inquisiteurs; il enfonce, avec un grand crucifix de bois, les côtes de ceux qui portaient Trufaldin. Les suppôts de l'inquisition se précipitent sur l'auditoire; l'auditoire se sauve dans les corridors, et Mendoce, moins humain, se sauvait avec tout le monde, et serait peut-être parvenu à sortir de la ville; mais abandonner son pauvre Trufaldin, sa jolie brune, ses bons rameurs, c'était ce qui ne pouvait entrer dans sa pensée. Il retourne sur ses pas, relève Trufaldin immobile sur le carreau; il délace Rotrulde évanouie; il les presse de le suivre, et de doubles, de triples portes étaient déjà refermées sur lui.

Les inquisiteurs indignés, battus, meurtris, se rassemblent dans une autre salle. En deux minutes, Mendoce et les siens sont condamnés aux flammes, et, pour colorer une sentence dictée par l'animosité, les révérends pères dominicains passent le reste de la soirée en procession, les pieds nus, la corde au cou, de la cendre sur la tête. Ils chantaient par les rues des *Miserere* en expiation des sacriléges commis par les hérétiques, et le peuple suivait en chantant et en plaignant les bons pères que leur zèle pour la religion exposait aussi cruellement, et les femmes et les petits enfants portaient des fagots sur la grande place, et le marchand d'allumettes du couvent offrait *gratis* au frère portier le soufre nécessaire à la préparation des chemises, et toutes les cloches de la ville sonnaient, et cinq à six êtres raisonnables qui l'habitaient se renfermaient chez eux pour ne rien voir, et se bouchaient les oreilles pour ne rien entendre.

Il n'y avait plus que deux choses qui embarrassaient le père inquisiteur. La première, c'était de savoir si la jolie petite sorcière voudrait racheter sa vie à la condition qu'il lui proposerait. Les embarras de la journée le déterminèrent à remettre cette affaire au lendemain matin. La seconde, c'était de savoir comment on prendrait Mendoce, qui était bien sous les verrous, mais qui se faisait des armes de tout, et devant qui les plus braves de ses goujats tremblaient. Cette affaire était la plus pressante, et le révérend engagea le corrégidor à demander à son confrère d'Urgel une compagnie d'archers qui marcherait une partie de la nuit, et qui arriverait aisément à Pallarols pour l'heure de l'exécution.

— Eh bien! disait Trufaldin, êtes-vous revenu de la manie des voyages? il est joli celui qui nous reste à faire. — Allons, tais-toi, tu fais l'enfant. — On le ferait à moins. Et moi, qui ai fait ce que j'ai pu pour vous remettre dans le bon chemin; moi, qui n'éprouve que des malheurs, qui suis innocent comme l'enfant qui est à naître, je vais finir par être brûlé : c'est bien malheureux, et je peux me plaindre sans faire l'enfant. — Je te pardonnerais de te plaindre si cela servait à quelque chose. D'ailleurs, n'es-tu pas né pour finir? qu'importe que ce soit de la fièvre ou d'une brûlure? Le pauvre Trufaldin pleurait; Rotrulde, Pédrillo et les autres étaient dans un accablement profond. On ne pensait ni au comte d'Aran ni au comte de Cerdagne; chacun s'occupait de soi. Le bûcher fatal était présent à toutes les imaginations, et les remplissait en entier. Mendoce seul conservait sa liberté d'esprit, et cherchait à consoler des gens inconsolables.

Dès le matin, les cloches avertirent les fidèles et les patients que l'auguste cérémonie ne tarderait pas à commencer. Le bûcher, le plus haut, le plus large qu'on eût jamais vu, était parfaitement arrangé; il était décoré de fleurs; de magnifiques torches étaient fichées en terre; les pénitents noirs, les pénitents gris, les pénitents jaunes, les pénitents verts, se rassemblaient sous leurs bannières de tous les quartiers de la ville, et se disposaient à se rendre au couvent des Dominicains; une vedette, placée dans un clocher, regardait attentivement sur la route d'Urgel pour avertir de l'arrivée de la compagnie des archers. Cette vedette voit un corps de cavalerie, s'imagine que, pour plus de célérité, on a mis l'infanterie à cheval, donne le signal convenu; la poterne s'ouvre, et Cerdagne entre avec tout son monde.

Les habitants reconnaissent leur seigneur; le corrégidor vient le complimenter, et Cerdagne, persuadé qu'il est des préjugés que la jeunesse se glorifie de braver, et devant lesquels l'homme raisonnable s'incline en les méprisant, Cerdagne n'écouta personne, poursuivit sa marche d'un pas grave, mit pied à terre à la porte de l'église des Dominicains, et remercia Dieu à genoux de ce qu'il avait permis que ses ennemis fussent reconnus et prêts à être immolés à sa gloire.

Le peuple, ravi de la piété de son seigneur, se pressait autour de lui, s'agenouillait à ses côtés, joignait ses prières aux siennes, et le corrégidor, son premier officier de justice, était tombé à genoux avec lui, faisait avec lui des signes de croix, répondait à ses antiennes et à ses *oremus*, trop heureux d'en être remarqué. C'est ainsi que, dans tous les temps, les gens en dignité ont eu des singes, qu'ils ont cru leurs amis, et que l'amour-propre les a empêchés de distinguer l'encens donné à la place, des marques d'affection accordées à l'amitié.

Ses devoirs de chrétien remplis à la grande satisfaction du public, Cerdagne se plaignit, du ton de la bonhomie, que ses fidèles vassaux ne l'eussent pas fait instruire du sacrifice qui allait se consommer; il observa que le bien qu'il leur avait fait dans tous les temps lui donnait au moins des droits à leur confiance; il en démêla plusieurs dans la foule qui depuis longtemps ne payaient pas leurs redevances; il leur parla, et attribua leurs délais à leurs défauts de moyens; il leur déclara que jamais il n'exigerait rien d'un débiteur mal à son aise, et qu'il leur faisait authentiquement la remise de ce qui lui était dû. Il chercha des yeux les jeunes filles que leurs amants accompagnent partout, même aux auto-da-fé; il leur dit qu'il était du devoir d'un seigneur de favoriser les mariages; il s'informa de leurs moyens, il donna de l'or à poignée aux pauvres, il promit des places aux jeunes gens aisés, il obtint des révérences des mères, des marques de respect et d'affection des papas; il recueillit les bénédictions des amants, et le maître de la confrérie des pénitents noirs vint, d'un air tout à fait gracieux, lui présenter de l'eau bénite. Pendant que ces petits incidents se passaient, les hommes d'armes entouraient le bûcher en chantant les litanies de

la Vierge, et décidés intérieurement à sauver tous les sorciers de la grillade.

Après avoir fait toutes les momeries usitées alors, après avoir dépensé en bienfaits un an de son revenu, avoir fixé l'attention générale, s'être concilié les suffrages et les esprits, Cerdagne observa qu'il est incontestablement des sorciers qui méritent le dernier supplice, mais que le fils du comte d'Aran ressemble plutôt à un ange qu'à un diable. Qu'à la verité, il a grièvement offensé le très-saint père inquisiteur, qu'il lui doit une réparation authentique; mais que faire périr par le feu un jeune homme, ardent catholique, c'est exposer le salut de son âme, tandis qu'en lui faisant grâce au nom du Dieu de paix, on lui laissera le temps de se sanctifier par la pénitence. — Mes chers amis, ajouta Cerdagne, je serais au désespoir de manquer au respect que je dois à l'inquisition. Le père inquisiteur est maître sans doute de la vie du fils du meilleur de mes amis et de celle de mes domestiques, qui ne sont pas plus sorciers que lui. Que ce cher inquisiteur dise un mot, et soumis, docile, je mets moi-même le feu au bûcher. Mais si vous vous mettez un moment à la place d'un père infortuné dont on veut brûler le fils, qui n'est ni juif, ni maure, ni schismatique; si vous vous représentez vos enfants exposés à un pareil sort, vos entrailles seront émues, vous irez représenter respectueusement au père inquisiteur que ce sont des chrétiens qu'il va brûler, que ces chrétiens lui ont dit des injures, l'ont frappé même, mais que notre divin maître présenta l'autre joue à celui qui lui avait donné un soufflet. Le père inquisiteur, qui possède à un point éminent toutes les vertus chrétiennes, pourra-t-il se dispenser de pardonner quand vous l'aurez saintement fait rougir du mouvement de colère auquel il s'est abandonné, et serait-il digne de vos hommages, s'il ne pardonnait pas?

Pendant cette harangue, l'intendant de Cerdagne répandait l'argent à pleines mains; celui qui faisait la grimace avait à l'instant même ses poches garnies, et qui diable résisterait au langage de la raison soutenu par la générosité? Les parents, les amis du président, de l'avocat, des autres détenus, faisaient aussi leurs petites largesses, et le fanatisme religieux céda enfin à celui des richesses. On s'écria que le père inquisiteur s'était trompé, qu'il n'y avait pas de sorciers parmi ses detenus, et qu'il fallait l'aller supplier de faire grâce. Cerdagne se remit à genoux, et pria pour le succès de la médiation, déclarant à haute voix qu'il serait désespéré que sa présence influât sur la décision du révérend père, et qu'il s'en rapportait uniquement au zèle de ses bons amis.

Aussitôt quatre à cinq cents personnes se précipitent dans le couvent, et cherchent le père inquisiteur pour lui faire des représentations qu'il lui eût été impossible d'entendre. Les sbires de l'inquisition sont stupéfaits en voyant la chaleur de la multitude, et ne savent que lui opposer. Bourreaux audacieux et méprisables soldats, ils s'ouvrent, ils laissent passer le torrent; les porte-clefs ouvrent de toutes parts en disant leur *Ave Maria;* le peuple se répand dans la maison, il cherche l'inquisiteur; il entend des cris sortir d'un cachot souterrain, il s'y porte, et y trouve le saint père, la jaquette levée, essayant de violer la jolie sorcière qui ne s'était pas rendue à ses arguments.

Le peuple a une foi robuste, aveugle, stupide; mais quand il est convaincu qu'on se joue de sa simplicité, il devient implacable, féroce, terrible. Un portefaix saisit le révérend par la partie coupable, le traîna au milieu de la rue, criant qu'il fallait le brûler sur le bûcher même où il voulait immoler tant d'innocentes victimes. Ce cri se répète, les torches s'allument. Cerdagne, toujours à genoux, disait du ton de la simplicité que la voix du peuple est la voix de Dieu, et qu'il désirait que la flamme du bûcher, en lavant le bon père du péché mortel qu'il avait voulu commettre, lui épargnât mille ou quinze cents ans de purgatoire. Les fagots s'allument, le révérend est jeté au milieu du bûcher; ses assesseurs se taisent de peur d'être grillés avec lui. Les prisons sont enfoncées, les captifs s'échappent; le majordome de Cerdagne amène deux ou trois litières, on y entasse Mendoce, Rotrulde, Trufaldin, Inès, Pédrillo et les autres avant qu'ils aient le temps de se reconnaître. Les hommes d'armes de Cerdagne entourent les litières, on sort de la ville; et lorsqu'on a gagné la campagne, les hommes d'armes, Cerdagne, Rotrulde, Inès, Pédrillo et les autres disparaissent à grande course de cheval. Mendoce reste seul avec Trufaldin, qui est hors d'état de lui parler. Mendoce lui-même est étourdi de sa délivrance, il ne pense pas à demander où on le conduit, et il arrive dans le parc de Cerdagne sans s'en douter, et avant que sa tête soit remise.

QUATRIÈME PARTIE.

Le conducteur de la litière s'arrête devant une maisonnette fort jolie, bâtie au milieu du parc, et entourée de jardins riants. Elle était habitée par une espèce de concierge, bon homme, obligeant comme tous les domestiques de Cerdagne, chargé comme eux de faire tout ce qui plairait au beau chevalier, avec l'injonction commune à tous les autres d'observer une discrétion absolue.

A peine Mendoce eut-il mis pied à terre que le concierge lui servit un repas dont il avait le plus grand besoin, et auquel Trufaldin n'eut pas la force de toucher. En mangeant, en buvant, Mendoce classait ses idées. Il trouvait étrange que Rotrulde, Inès et les autres eussent aussi brusquement disparu. Cet article lui était à peu près indifférent: il n'avait plus d'amour pour la jolie brune. Ce qui l'affligeait sensiblement, c'est que le seigneur qui l'avait tiré de la ville, qui l'avait escorté en route avec ses hommes d'armes, se fût dérobé à sa reconnaissance. Au reste, comme il n'était pas homme à éprouver de sensations bien durables, il sortit après son repas, laissa son écuyer aux soins du concierge, et se promena dans le parc, chantant la petite chanson, et s'applaudissant de retrouver son or dans ses poches.

Une grande allée, qu'il suivit jusqu'au bout, le conduisit en face d'un très-grand, très-gothique et très-respectable château. Le pont était levé, les fossés pleins d'eau; il regardait, il examinait tout. Un nain, qui était sur une tourelle, lui cria qu'on ne s'arrêtait pas là. A ce mot, Mendoce s'assit sur l'herbe. Le nain renouvela l'ordre de passer. Mendoce lui rit au nez. Le nain furieux disparut, et revint avec quelques archers qui ajustèrent la flèche à l'arc. Mendoce était brave, mais il était sans défense, et, dans tous les cas, la partie n'eût pas été égale. Il se repentit de s'être engagé si avant, et il jugeait qu'il ne lui était cependant pas permis de céder à la menace. Incertain, irrésolu, il ne savait quel parti prendre. Les archers l'ajustaient d'un air très-déterminé, lorsqu'une jeune dame parut, et ordonna, de la part de son père, aux hommes d'armes de se retirer. Ils obéirent, et la jeune dame, adressant la parole à Mendoce, le pria de passer, d'un ton, d'un air qui lui allèrent à l'âme.

La beauté de la jeune personne l'avait vivement frappé, sa voix acheva l'enchantement. Il se leva, lui fit une profonde révérence, et s'éloigna plein de l'objet qu'il venait de voir, et que, selon les apparences, il ne reverrait plus.

Cerdagne était rentré chez lui plein de joie d'avoir conduit le fugitif jusque dans ses terres. Il ne fallait, pour l'y fixer, que lui faire voir Séraphine; mais Cerdagne voulait qu'elle le secondât sans pénétrer ses projets. Il savait que les cœurs ne se donnent point par avis de parents, que les obstacles au contraire font naître l'amour, même chez les gens indifférents, et que la constance de Mendoce dépendrait uniquement des difficultés qu'il croirait avoir surmontées.

En conséquence, il ordonna en rentrant chez lui que son château, toujours ouvert, fût fermé à tout le monde. Sa fille n'avait jamais usé de la liberté décente qu'on lui accordait, et cette espèce de contrainte lui déplut. Cependant, respectueuse et docile, elle ne se permit aucune réflexion. Sa charmante figure se couvrit d'un léger nuage, son père s'en aperçut, et s'en applaudit en secret.

Il sourit quand le nain vint lui dire qu'un jeune seigneur, fort bien mis, refusait de s'éloigner des environs du château. Il fit des questions sur ce jeune audacieux. Il était beau comme un ange, d'une taille, d'une tournure parfaite, et sa voix était pleine d'expression, quoiqu'il fût opiniâtre, et même impertinent. Séraphine écoutait en paraissant s'occuper d'autre chose; elle souriait aussi au tableau que le nain faisait de Mendoce, tableau d'autant plus vrai qu'il n'était pas étudié, car Cerdagne n'avait pas mis le petit homme dans sa confidence. Elle jeta à la dérobée un coup d'œil sur son père: il l'observait d'un air riant. Tout à coup sa figure se rembrunit, son sourcil se fronça, ses yeux s'allumèrent, et il ordonna d'un ton terrible à ses archers de monter sur la tourelle, et de percer de leurs flèches le téméraire qui oserait lui désobéir. A cet ordre Séraphine pâlit, et représenta avec douceur à son père qu'il est cruel de tuer un beau jeune homme parce qu'il regarde un château. Cerdagne répéta l'ordre, les archers partirent, mais leur chef avait le mot.

Séraphine, seule avec son père, continua d'un ton timide ses premières observations. Elle ajouta que probablement le jeune seigneur était galant, et que sans doute il accorderait à la première demande d'une femme ce qu'il refusait à la force, et que ce moyen était bien plus dans le caractère de son père que celui qu'il se proposait d'employer. Cerdagne ne répondit rien; sa fille le regarda tendrement, lui baisa la main, et jugeant par son silence de son acquiescement à ce qu'elle proposait, elle courut sauver la vie d'un homme pour qui Cerdagne eût volontiers exposé la sienne.

Dès que ce père aussi prudent qu'adroit eut perdu sa fille de vue, il se laissa aller à la joie que lui causaient des commencements aussi heureux. — Ils se verront, dit-il; charmants tous deux, ils se plairont: le temps et l'étourderie de Mendoce feront le reste.

Il fit partir secrètement Pédrillo pour le château d'Aran. Il était bien naturel de rassurer un père et une mère désolés, et de les faire renaître à l'espoir de l'avenir le plus heureux.

Mendoce se promenait dans le parc, uniquement occupé de la jeune dame qu'il venait de voir. L'aimerai-je, se disait-il? Non, je ne l'aimerai pas; elle est trop intéressante pour la rendre malheureuse, et ma funeste inconstance produirait en effet.... Mais je parle en vérité comme si j'étais sûr de plaire, comme si cet objet enchanteur avait vécu caché à tous les yeux, et qu'il m'eût attendu pour aimer. Et puis le seigneur de ce château est sans doute un homme puissant, il doit avoir des vues pour sa fille... Oh! on a rompu plus d'un mariage arrêté... Oui, mais mes étourderies... Je dois avoir dans le pays une réputation détestable... Allons, allons; ne pensons plus à tout cela, et chantons.

Trufaldin, lui, se remettait insensiblement chez le concierge. Ses idées reprenaient de la suite, et son estomac parla d'une manière

énergique. Il se restaura, il jasa ensuite, et le concierge ne répondait que par oui et par non. Cependant quand il vit Trufaldin s'affliger sérieusement de ce que des oies avaient empêché l'enfant prodigue d'être rendu à ses parents; quand il l'entendit regretter sa grosse Inès, il jugea qu'il savait le secret du voyage de Rotrulde, et il pensa qu'il est plus dangereux de jouer au fin avec des gens instruits, que de chercher à les gagner tout à fait par la franchise. Il instruisit donc Trufaldin qu'il était chez le comte de Cerdagne. A cette nouvelle, Trufaldin, dégoûté plus que jamais des aventures, but six coups de plus, et dévora un faisan en quatre bouchées. Dans les intervalles, il interrogea le concierge sur les desseins ultérieurs du comte de Cerdagne, et le concierge, qui ne savait que ce qu'il fallait pour remplir ses ordres, ne put satisfaire le curieux écuyer. — Mais, disait Trufaldin, pourquoi fermer son château? — Je n'en sais rien. — Il veut donc que le jeune homme lui échappe encore? — Je ne le crois pas. — Il était plus simple de le recevoir, de l'accueillir, de l'amuser et de faire arriver le papa. — Sans doute. — Et puis, s'il y a encore au château quelque beauté qui puisse remplacer Rotrulde... — Comment, s'il y en a? mademoiselle de Cerdagne est la plus belle personne de toute l'Espagne. — Eh! que diable, à quoi pense donc ce père? Il fallait la faire voir à Mendoce, il en serait devenu passionnément amoureux, et le reste allait de suite; au lieu qu'il partira d'ici au premier moment; il faudra que je le suive, et comme le mal va toujours en croissant, je perdrai la vie à la première catastrophe qui ne manquera pas de m'arriver. En vérité, c'est fort désagréable. — J'en conviens, mais j'approuve la conduite de mon maître. Sans doute Mendoce aimerait Séraphine, tout le monde l'aime; mais elle pourrait l'aimer aussi, et on ne peut penser à la marier à un fou de cette espèce-là. — Bah! il ne serait pas le premier étourdi que le mariage aurait corrigé. — Il ne serait pas prudent d'en courir les risques.

Pendant que ces deux bonnes têtes se perdaient en raisonnements, Mendoce, riant, chantant, rêvant, rentrait à la maisonnette. Son premier soin, comme vous le pensez bien, fut de demander le nom du seigneur qui avait une fille si accomplie, et qui ne voulait pas qu'on regardât seulement le haut de ses tourelles. Le concierge répondit qu'il se nommait Ripal; c'était en effet le nom de famille de Cerdagne, et personne ne pouvait être accusé d'avoir usé de finesse quand tout se découvrirait.

Mendoce savait que Cerdagne était l'ami le plus intime de sa famille, et jamais il ne l'avait entendu désigner que sous ce nom. Il fut un peu étonné d'en entendre un qui lui était inconnu, à aussi peu de distance des domaines de son père. Trufaldin lui rappela qu'il avait quitté très-jeune les foyers paternels, qu'il ne se souvenait pas des noms de tous ses voisins, et que le seigneur de Ripal n'étant peut-être pas lié avec le comte d'Aran, il n'était pas extraordinaire que ce nom ne l'eût jamais frappé. Ce qui véritablement l'intéressait plus que tout le reste, c'était la beauté de Séraphine. S'il n'était pas absolument décidé à lui faire sa cour, il n'avait pas de raison de l'éviter. Il voulait vivre à une telle proximité du château d'Aran, qu'on ne pensât point à le chercher là, et c'était peut-être le moyen le plus sûr d'échapper à toutes les perquisitions. Le seigneur de Ripal paraissait être une espèce d'ours qui ne sortait pas, qui ne recevait personne, et qui ne l'exposerait à aucun inconvénient, et puis, à avantage égal, le voisinage d'une demoiselle charmante a toujours quelque chose d'engageant.

En chantant, en dansant, en riant, Mendoce déclara au concierge qu'il était tout à fait livré à la philosophie, qu'il fuyait le commerce des hommes, qu'il cherchait une retraite isolée où il pût librement méditer, et il lui proposa, en faisant une pirouette, de le prendre en prison chez lui.

Le concierge fit des difficultés. Il était logé petitement, sa table était frugale; Mendoce manquerait des soins auxquels il était sans doute accoutumé, et le philosophe répondait à cela qu'un homme raisonnable devait se contenter d'une chambre et d'un lit, que la sobriété entretient la santé du corps et la clarté des idées, et que le sage n'a besoin des soins de personne. Le concierge se défendit, Mendoce insista, il donna de l'or; il crut avoir remporté une grande victoire quand le bonhomme lui eut accordé une chose à laquelle il avait ordre de l'amener, si elle ne venait pas naturellement de lui. S'il s'y refusait, le concierge devait donner un signal d'après lequel Cerdagne se déterminerait.

Trufaldin était enchanté de ces arrangements. Boire, manger, dormir! ne voir que le concierge, trop vieux pour être dangereux! n'avoir à craindre que le feu du ciel! espérer de retrouver Inès dans quelque coin du parc! Quelle vie! Il n'était pas même à présumer que ce bonheur ne serait que passager. Monsieur l'écuyer prévoyait, ainsi que le lecteur, que tout cela finirait par une réconciliation générale. Il n'avait qu'un désagrément : c'était d'être obligé de garder le secret. Oh! c'était dur... dur! Mais un mot éclairait Mendoce, lui faisait prendre la fuite; Trufaldin perdait Inès, le repos, une bonne table, et il pouvait rencontrer des oies, des inquisiteurs, et peut-être pis encore.

Le lendemain, Mendoce se leva de bonne heure, et sortit pour aller méditer. La méditation le conduisit vers le château, non pas du côté du pont-levis : le nain l'aurait distrait des grands objets qui l'occupaient, et les tourelles voisines du pont servaient sans doute de casernes aux soldats que le seigneur de Ripal entretenait pour sa garde. Le philosophe tourna les derrières du château, et tout en regardant le ciel, source de toutes vérités, ses yeux se rabattaient de temps en temps sur le haut des tours, sur les créneaux, sur les croisées des bâtiments renfermés dans cette enceinte. Une jalousie s'ouvrit!...

A dix pas derrière Mendoce, était un tertre assez élevé. Il y court, il se lève sur la pointe des pieds, son œil pénètre dans l'appartement; il reconnaît la fille du redoutable châtelain. Elle est assise. D'une main elle caresse son épagneul, de l'autre elle tient un livre qui paraît l'occuper sérieusement. Hélas! la pauvre enfant ne lisait pas, ses regards étaient fixés sur le chevalier, sans doute par pure curiosité.

Son amour propre fut flatté de la manière décente, et pourtant pleine d'intérêt avec laquelle Mendoce la regardait. Elle le trouvait au-dessus de ce que le nain avait dit; elle l'examinait dans le plus grand détail, parce qu'elle avait à peine eu le temps de le voir, lorsqu'elle lui avait sauvé la vie, à ce qu'elle croyait au moins. Elle disait : Quel dommage de tuer un homme comme cela! et elle faisait des caresses de plus à son épagneul. Était-ce bien lui qu'elle caressait?

Cerdagne était averti que Mendoce restait immobile comme un terme devant les croisées de sa fille. Le jeune homme ne l'avait jamais vu, il n'était donc pas possible qu'il le reconnût. Cerdagne était bien aise de le voir aussi, et c'est tout simple; il voulait connaître quelle impression le jeune homme faisait sur Séraphine, et il entra chez elle sans s'être fait annoncer. Elle se leva précipitamment, courut fermer sa jalousie parce que le soleil commençait, disait-elle, à être chaud. — Mais non, dit le comte, il est encore bien matin, et je comptais te lire près de ton lit... En disant cela, il ouvrit brusquement la jalousie; Mendoce, qui rêvait sérieusement, n'avait pas pensé à changer de position. L'aspect de Cerdagne l'effraya : ce n'était pas lui qu'il attendait. Il se retourna vivement, s'enfonça dans le parc; mais la tendre curiosité de Cerdagne était satisfaite. Il avait entrevu un chevalier accompli, et sans en rien dire à sa fille, sans lui laisser soupçonner qu'il eût remarqué le jeune homme, il fut plus caressant, plus aimable que jamais.

L'après-dîner, Mendoce revint méditer au même endroit. Séraphine, qui trouvait beaucoup de charmes à la lecture du livre que son père lui avait donné, demanda la permission de se retirer chez elle. Son père l'accorda en l'embrassant de tout son cœur, et en se félicitant intérieurement : ce livre était le plus ennuyeux de sa bibliothèque, et il l'avait choisi à dessein.

Ce manége durait depuis quelques jours. Mendoce ne se contenait plus qu'à peine. Séraphine commençait à s'interroger sur la situation de son petit cœur, et fille qui s'interroge sur ce sujet aime déjà beaucoup, ou je me trompe fort. Pédrillo ne revenait pas; Cerdagne s'impatientait, et ne concevait pas davantage que Guzman, le beau page qui accompagnait Rotrulde, ne fût pas rentré au château avec ses gens. Il ne paraissait plus douteux qu'il ne fût arrivé à ce jeune homme, qu'il affectionnait, quelque chose de funeste. Il y rêvait un soir, quand on lui dit qu'une petite femme fort jolie demandait à être introduite dans le château. Ce mot : une jolie femme, faisait encore une sorte d'impression sur Cerdagne. Il ordonna qu'on la fît entrer, et fut assez étonné de la voir tomber à ses pieds. C'était la petite veuve que le seigneur Guzman s'était si obligeamment chargé de reconduire chez elle.

— Seigneur, j'ai fait une grande faute. — Vous n'en pouvez faire que de très-agréables. — Je me suis mariée sans votre consentement. — Vous n'êtes pas ma vassale; je vous connaîtrais. — Non, seigneur, mais... — Mais, ma petite, vous n'aviez pas besoin de mon consentement. — Non pas moi, seigneur, mais votre page Guzman... — C'est lui que vous avez épousé? — Que voulez-vous, seigneur, il est si beau, si aimable!... — Et vous si tendre... — Que je me suis laissée persuader. — Parbleu! le fripon n'est pas maladroit : il me renvoie notre déserteur, et il me ramène une jolie femme. — Monseigneur ne m'en veut pas? — Non, sans doute. — Ni à mon petit mari? — Pas davantage. Je voudrais, ma petite, que mes domaines fussent peuplés de femmes comme vous. — Qu'y gagneriez-vous, monseigneur? — Au moins je n'y perdrais rien, et il n'est pas sûr qu'aussi bien que mon page...

Je n'ai jamais su la suite de la conversation. Ce qu'il y a de certain, c'est que la petite en quittant Cerdagne parut extrêmement contente de lui; que le suzerain érigea, en sa faveur, une nouvelle charge dans sa maison, celle de coadjutrice à madame Théodora, qui vieillissait, et n'était plus que méchante, mais que l'on considérait en faveur de ses services passés et de ceux qu'elle pouvait rendre encore. Au reste, l'emploi de femme de charge d'un grand seigneur était tout ce que pouvait prétendre l'épouse d'un de ces pages, qui n'étaient, et ne sont encore en Espagne, la cour exceptée, que d'honnêtes valets.

Rotrulde avait incontestablement des droits à la survivance; mais Cerdagne tenait essentiellement aux obligations du moment, et Rotrulde, en félicitant la nouvelle arrivée, lui fit observer, avec dépit, que sa rougeur attestait des soins rendus qui commandent la reconnaissance. — Il paraît, madame, lui dit la petite, que les vôtres ont été oubliés. — Moi, madame! cela vous plaît à dire. — Ah! madame est si jolie... — Mais, madame, autant qu'une autre. — Oh! bien plus,

madame, et voilà pourquoi monseigneur n'a pu négliger des attraits... — Il a pu leur rendre hommage, madame; mais la sagesse... — La sagesse! Ah! madame, toutes les femmes en parlent, surtout à un certain âge. — L'impertinente! — Ce mot, dans votre bouche, madame, équivaut à véridique.

Cerdagne s'amusait de tout. Il écoutait derrière une portière, et la scène venait de prendre une tournure qui devait assembler les gens de la maison et leur donner à rire aux dépens de leur maître. Le comte aimait beaucoup les peccadilles, il détestait l'éclat. Il parut, emmena Rotrulde, la consola probablement, puisqu'elle ne se plaignit plus, et manda son page.

Un grand seigneur se familiarise volontiers avec les femmes de tous les états qui ont ce je ne sais quoi qui fait taire la fierté; mais devant les hommes l'orgueil reprend ses droits, et le pauvre Guzman, qui avait vivement à se plaindre de son maître, sans s'en douter pourtant, le pauvre Guzman essuya la plus verte des mercuriales. Son maître lui fit sur l'état, la moralité, les facultés de sa femme, des questions de forme, mais prononcées d'un ton à intimider. Quant à la moralité, monseigneur savait à quoi s'en tenir, et son page l'assura que sa femme était la vertu même; pour l'état, ils n'avaient rien à se reprocher : la petite était fille d'un paysan, et Guzman avait eu pour père un piqueur du château. Du côté des facultés, il avait tout à gagner, puisqu'il n'avait rien, et que sa petite femme lui apportait en dot un joli domaine. L'enfant de Pacôme, de Mendoce ou des autres était en nourrice, et devait un jour passer pour un neveu : il n'en fut fait aucune mention à monseigneur. Le domaine était loué très-avantageusement. Au total, Guzman avait fait une très-bonne affaire en spéculation, et même en affection, car la petite lui avait plu au premier coup d'œil. Aussi Cerdagne, bien aise de les garder tous deux, termina-t-il la séance, ainsi qu'il l'avait projeté, par des recommandations générales. Il éleva Guzman au grade d'écuyer, en faveur, dit-il, des soins qu'il s'était donnés pour ramener Mendoce, et il se proposa bien de l'occuper au dehors d'une manière si suivie que sa femme manquât tout à fait d'occupation, ce qui pourrait le faire passer, lui, pour un passable pis-aller. Indépendamment de cela, l'intérêt ne perd jamais ses droits sur les femmes, et puis elles trouvent toujours, je ne sais pourquoi, quelque gloire à fixer un grand seigneur dont souvent elles ne se soucient guère.

Guzman venait de sortir pour aller se féliciter avec sa femme des bontés de monseigneur, lorsque le vieux Pédrillo entra, la figure rayonnante, le rire sûr les lèvres, un bras et une jambe en l'air, annonçant l'arrivée du comte d'Aran et de son épouse. Ils n'avaient pu résister à l'envie de revoir plus tôt un méchant, un libertin, un ingrat, mais un enfant toujours adoré. Infirmes avant l'âge de la caducité, ils étaient montés en litière; Pédrillo les avait conduits, les avait introduits au château au déclin du jour, et les avait cachés dans sa chambre.

Cerdagne courut les y trouver. Epanchement de sa part; remercîments, marques de reconnaissance de la leur; impatience d'embrasser le cher enfant, de lui pardonner, de le marier, de le ramener. Objections de Cerdagne, représentations, sollicitations, supplications. On pouvait tout perdre en précipitant quelque chose, et en laissant faire l'amour, on arrivait sûrement au but si longtemps désiré. — Ah! du moins, si nous pouvions le voir! — Vous le verrez demain. Je vais vous cacher dans une chambre au-dessus de celle de ma fille, où le père Pédrillo, homme sûr et discret, vous servira. Vous serez un peu resserrés... — Eh! qu'importe? — Mais vous aurez toutes les commodités de la vie. Demain au point du jour, il viendra du fond du parc faire l'amour à Séraphine; Séraphine lui rendra ses révérences, répondra à ses signes; leurs soupirs communs se perdront dans les airs. La scène sera longue, elle se renouvellera le soir; vous verrez tout à votre aise le plus joli homme d'Espagne; mais, encore une fois, pas d'indiscrétion; s'il vous aperçoit, il s'échappe, et ce sera à recommencer.

Le comte et la comtesse se laissent conduire. Qu'on est faible quand on est père! dira le lecteur célibataire. Que cette scène est vraie! dira le lecteur, père sensible d'un fils dérangé. On les enferme dans une petite chambre incommode, sans jour que celui d'une lucarne qui donne sur le parc. Un excellent lit composé à la dérobée est ce qu'on leur offre de mieux. Pédrillo leur porte des viandes froides dans ses poches, du vin tel qu'il a pu le voler au sommelier; il remporte sa lampe, de peur qu'une clarté extraordinaire ne donne des idées aux gens de la maison qui habitent les chambres voisines. D'Aran et sa femme soupent à tâtons, se couchent comme ils peuvent, ne dorment pas, et pourtant sont heureux : le lendemain ils verront leur fils; ils ne seront pas obligés de lui marquer une sévérité que leur cœur démentirait, puisqu'ils n'en seront pas vus; leurs larmes paternelles couleront en silence, et ils auront le plaisir de les confondre.

Pourquoi la femme la plus sage trouve-t-elle toujours, sans le chercher, sans même y penser, des expédients qui l'approchent du but? C'est que la sagesse se tait à mesure que l'amour se fait entendre, que l'austère vertu finit par devenir attentive au langage séducteur, et que souvent elle trouve l'art de justifier les démarches les plus inconsidérées. Vous allez conclure de ceci que Séraphine se permettra des choses hasardées. Non, elle ne va rien faire que d'innocent; mais l'innocence a un bandeau sur les yeux, et elle ne fait point un pas qui ne soit dangereux.

Séraphine, dès le point du jour, lisait à sa croisée. Mendoce avait devancé le soleil. Il attendait un regard pour exprimer son amour, son impatience, son chagrin. Cerdagne, enfermé avec le comte et la comtesse d'Aran, partageait leur joie comme il avait partagé leur douleur. Le contentement était tel, que si Mendoce eût paru devant eux ils n'auraient eu que la force de l'embrasser; la morale ne fût venue qu'ensuite, et elle n'eût pas été rigoureuse.

Mendoce avait fait des efforts incroyables pour contenir jusqu'alors la fougue de son caractère. Il sentait bien que la fille du seigneur de Ripal ne pouvait être menée comme une grisette; mais aussi il n'entendait pas faire éternellement l'amour avec ses yeux. Cependant quel parti prendre? La belle demoiselle lit; on peut lui écrire. Il n'y a que ce moyen; mais comment faire parvenir un billet dans un château toujours fermé et dont les gens sont invisibles? La chose paraît impossible. N'importe, il faut écrire, et si les assiduités ne déplaisent pas à la belle Séraphine, elle trouvera peut-être..... Il tire son crayon, un beau petit morceau de vélin; il s'assied et écrit sur son genou.

Séraphine avait tout vu. Elle devinait à qui s'adressait le billet, elle brûlait de le lire; mais il fallait qu'il lui parvînt comme par hasard, sans qu'elle eût l'air de s'y prêter, et que sa fierté ne fût pas compromise. Elle avait une tourterelle très-apprivoisée et qu'elle aimait beaucoup. A l'instant où Mendoce n'avait encore tiré que son crayon, elle avait pénétre son dessein; elle avait pris l'oiseau, elle le caressait sur le bord de la croisée, et sans doute le beau jeune homme ne pouvait pas soupçonner qu'on pensât à envoyer un courrier recevoir une lettre qui n'était pas écrite. L'ingénue et adroite demoiselle tire une plume à l'oiseau; la douleur agit sur la tourterelle, elle s'envole dans le parc; Séraphine pousse un cri de désespoir qui n'avait aucune vérité; Mendoce lève la tête, voit l'oiseau chéri; et la demoiselle, les bras tendus, semblait dire de l'air le plus suppliant : Ah! par grâce, daignez me le rendre.

Mendoce se lève, il appelle l'oiseau, il lui présente le doigt, le petit animal vient s'y percher. Mendoce le prend, le couvre de baisers, l'enferme dans son sein, achève son billet, l'attache sous une aile de la tourterelle, la baise, la rebaise, et lui rend la liberté. La tourterelle, déjà fatiguée de l'espèce d'esclavage qu'elle vient de subir, reprend sa volée, et va se percher sur l'épaule de sa maîtresse. Séraphine la prend, la baise à son tour, et Mendoce croit distinguer que ces baisers couvrent les ailes et le bec, qu'il vient de caresser si tendrement. Une seule chose l'afflige, c'est que mademoiselle de Ripal fait rentrer l'oiseau dans sa cage sans avoir pris le billet. Sans doute, se dit-il, le trouble où elle était ne lui a pas permis de s'apercevoir que j'écrivais, et si quelqu'une de ses femmes, si son père impitoyable joue avec l'oiseau et trouve une lettre, Séraphine sera compromise, grondée, maltraitée peut-être... Etourdi que je suis!

Séraphine voulait qu'il pensât tout cela, et elle s'était remise à lire en affectant beaucoup d'attention et ayant constamment un œil sur Mendoce. Elle réfléchissait aux suites d'une indiscrétion qu'elle commençait à se reprocher. Ce billet tant désiré était en sa possession, elle pouvait le lire : elle n'osait, elle ne voulait même pas y toucher en ce moment. Elle se proposait de le remettre à son père et de le déchirer sans le lire, de le détacher en présence du beau jeune homme et de le jeter tout ployé dans le fossé. Le premier moyen exposait le jeune chevalier au ressentiment de son père : il fut donc rejeté. Le second ne sauvait pas sa gloire : le jeune homme ne doutait pas qu'elle n'eût lu sa lettre, et peut-être avec plaisir. Le troisième le désespérait; et comment réduire au désespoir un beau garçon qui passe les jours entiers devant sa croisée pour le seul plaisir de la voir? Chacun de ces partis présentait des inconvénients graves, affligeants, terribles; il ne s'en offrait pas d'autre à son imagination, et en effet il fallait opter de lire la lettre ou de ne pas la lire.

Elle fit ce que toute autre aurait fait comme elle; seulement elle usa d'une petite ruse qu'elle croyait insignifiante et qui pourtant signifiait tout. Elle tourna précipitamment la tête vers la porte, comme si quelqu'un entrait chez elle; elle ferma vivement sa jalousie, et Mendoce jugea que son père venait la visiter, et qu'elle craignait qu'il ne l'aperçût dans son parc. Il en conclut qu'il inspirait une sorte d'intérêt; mais en même temps il trembla pour le malheureux billet. Il se retira derrière des arbres touffus, et attendit que la jalousie se rouvrît : elle ne devait plus se rouvrir.

Les grands parents, témoins de tout ce manége, riaient, applaudissaient, s'attendrissaient, pleuraient, s'embrassaient : c'était à n'en pas finir. Ils ne voyaient pas Séraphine; mais l'expérimenté Cerdagne tirait des conjectures certaines de l'excursion de la tourterelle, il expliquait tout, ne se trompait que sur des circonstances assez indifférentes, et il n'avait qu'une inquiétude, c'était de savoir si sa fille répondrait. Il désirait, il se flattait que non, et en effet elle en était incapable.

Cerdagne se défiait beaucoup de l'indiscrétion de Trufaldin; ils s'étaient vus chez d'Aran; ils se trouveraient probablement ensemble, et l'écuyer pouvait d'un mot prouver au jeune homme que les pères sont trop heureux de pardonner. Pédrillo, Inès, Rotrulde, interrogés sur ce qu'il savait et sur ses dispositions, répondirent qu'il s'était engagé

au secret par serment, et qu'il était trop dégoûté des voyages pour être tenté de faire de nouvelles caravanes. Revenons.

La pauvre petite tenait le délicieux billet; elle le trouvait plein d'expression, d'âme et surtout de respect; il annonçait les vues les plus droites, et Mendoce n'attendait qu'une réponse favorable pour faire connaître au seigneur de Ripal sa famille, assez respectable et assez opulente pour ne pas craindre un refus. Elle soupira en se rappelant que son père lui avait quelquefois donné à entendre qu'il avait des vues sur elle dont il s'expliquerait quand il en serait temps. Comme on croit tout ce qu'on redoute, elle ne douta point qu'il n'eût conclu quelque mariage de convenance, et que sa réserve ne vînt de l'âge, de la laideur ou de quelque difformité du cavalier, dont le nom ne pourrait la surprendre que désagréablement. Son imagination lui créa alors le futur le plus rebutant sous tous les rapports que la nature, injuste quelquefois, ait jamais pu produire. Elle se retraçait ensuite les agréments enchanteurs de Mendoce, et des pleurs étaient le résultat de la comparaison. Ah! si elle avait su ce qu'on projetait pour elle! mais son père savait que le bonheur durable est celui qu'on achète par des peines, des privations, de la persévérance, et il avait raison, surtout à l'égard de Mendoce.

Cependant, quelque sensible que fût Séraphine, elle sentit que répondre à un inconnu c'était outrager son père, blesser la bienséance, et elle aima mieux que le beau jeune homme l'accusât d'indifférence, d'ingratitude, que lui donner lieu de juger défavorablement de sa sagesse. Elle tint sa jalousie constamment fermée, et, à un moment où elle sentit faiblir sa résolution, elle sortit brusquement de sa chambre, et courut près de son père rendre de nouvelles forces à sa vertu. Ah! si toutes les filles se conduisaient ainsi!

Mendoce était revenu dix fois dans la journée, dix fois il avait trouvé la cruelle jalousie fermée. Tantôt il craignait que le seigneur de Ripal n'eût vu son billet et n'eût renfermé sa fille; tantôt il craignait que sa fille elle-même ne l'eût lu enfin, et ne le punît d'avoir eu la témérité de lui écrire. Son imagination se monte, se volcanise. J'étais heureux, se dit-il; je la voyais; cette jouissance me suffisait, et je sens que je ne peux m'en passer. Allons, il faut faire un coup de tête; et il va trouver Trufaldin.

— Mon ami, disait Cerdagne au comte d'Aran, nos affaires vont à merveille, et la réserve de ma fille, sa défiance d'elle-même qu'annonce son assiduité près de moi, tout cela me comble de joie. Mais il faut prendre garde que des obstacles insurmontables ne rebutent enfin notre cher Mendoce. Je ne veux pas qu'il aille trop vite; mais il ne faut pas le désespérer. Donnons-lui quelque facilité : il a écrit un billet, et il ne s'en tiendra pas là. Cerdagne ordonna qu'on baissât le pont-levis; que les gens de la maison allassent et vinssent comme de coutume. Il recommanda seulement à ceux et à celles que Mendoce avait vus de garder exactement leurs chambres. Il déclama devant l'acariâtre Théodora contre les jeunes gens qui cherchent à plaire aux demoiselles contre le gré de leurs parents. Théodora prit feu, et apprit à Cerdagne que le jeune téméraire que ses archers avaient été sur le point de percer de leurs flèches ne cessait depuis quelques jours de rôder dans le parc. Cerdagne fut très-surpris d'apprendre une semblable nouvelle; il protesta qu'il veillerait sur les démarches du jeune audacieux; Théodora répliqua qu'elle veillerait mieux que personne : c'était ce que demandait Cerdagne. Il voulait laisser les portes ouvertes; mais il fallait un cerbère qui, sans rendre nulles les petites ruses de l'amour, le tînt en haleine quelque temps encore, et personne n'était plus propre à remplir ce rôle avec vérité et exactitude que Théodora, qui était méchante, et qui ne se doutait pas des arrangements des deux familles.

Mendoce avait abordé Trufaldin avec sa vivacité ordinaire, qu'augmentaient, qu'irritaient encore les obstacles imaginaires qu'on lui présentait à chaque pas. Trufaldin, heureux et tranquille, sans inquiétudes sur les suites de ce qu'entreprendrait son maître, était disposé à le seconder de tout son pouvoir. Le moment où Mendoce entrerait chez Cerdagne par la porte ou par la fenêtre était celui qui le rapprocherait de sa grosse Inès. Il ne pouvait rien proposer à cet égard; son maître, qui connaissait sa poltronnerie accoutumée, n'eût pas manqué de concevoir des soupçons; mais il pouvait se rendre aux ordres répétés du jeune amoureux en affectant, pour la forme, la résistance qu'il avait toujours opposée à ses entreprises. — Mon cher ami, lui dit Mendoce, je suis amoureux, très-amoureux, la tête m'en tourne. — Amoureux, comme vous l'avez toujours été. — Comme il est impossible de l'être. — En vérité! — Et d'une personne accomplie. — Cela va sans dire. — Je n'ai pu encore juger de son caractère ni de son esprit. — Ah! jusqu'à présent vous ne lui avez parlé que des yeux? — Mais elle entend parfaitement ce langage. — Et elle y répond d'une manière positive? — Elle y répondait d'abord; mais je crois que je suis un peu brouillé avec elle. — C'est de bonne heure; et cette beauté se nomme? — Tout ce que je peux t'en dire, c'est qu'elle est probablement la fille du seigneur de ce château. — Du seigneur de Ripal? Prenez garde, monsieur, prenez garde à ce que vous allez faire. Le seigneur Ripal a fait du bruit dans le monde, et je doute qu'il entende raillerie sur le chapitre de l'honneur. — Ce n'est pas cela qui m'embarrasse. — En effet, du caractère dont vous êtes, je ne vois pas ce qui pourrait vous embarrasser. — Je ne le suis que sur les moyens d'avoir accès auprès de la demoiselle. — Demandez à voir le papa, donnez-vous pour ce que vous êtes; il serait bien difficile s'il vous refusait. — Imbécile, est-ce au père que je veux faire la cour? Et puis ces pères sont quelquefois si bizarres! Si je ne convenais pas à celui ci...— Ce qui, au fait, n'est pas impossible. — Il m'amadouerait, il m'amuserait, il écrirait au comte d'Aran, et une belle nuit... la tour du Nord, tu sais bien. — Oui, cela est embarrassant. — Très-embarrassant. D'abord je reprendrai le nom d'Almanzor; je répéterai à l'aimable objet l'histoire que tu as débitée au seigneur Gonzalve, avec quelques changements cependant, car elle n'était pas trop vraisemblable. — Dame, monsieur, quand on improvise..... — Voyons d'abord à nous introduire. — Par où? — Je n'en sais rien; mais il faut entrer voir mademoiselle de Ripal, étudier ses inclinations, ses qualités. — Comment diable! de la prudence! — Oh! je ne veux plus faire de sottises.—Ah! à la bonne heure. — Et si elle est digne du sacrifice de ma jeunesse...... — Vous l'épouserez? — Avec un plaisir inexprimable. Allons, marchons vers le château. J'imagine qu'il nous y arrivera des choses extraordinaires. — Cela n'est pas de première nécessité. — C'est un privilége attaché aux monuments gothiques. Vois-tu ces donjons qui défient les siècles, ces créneaux couverts de mousse, ce pont-levis... Ah! il est baissé, le pont-levis! Nous entrons d'autorité, nous cherchons la chambre de mademoiselle de Ripal; nous assommons ceux qui veulent nous barrer le chemin... — Eh! par grâce, n'assommons personne. — Nous parcourons de longs corridors abandonnés aux vents; nous passons devant des salles délabrées que ferment des portes de six pouces d'épaisseur criant avec effort sur d'énormes gonds que dévore la rouille; nous nous égarons, nous trouvons des souterrains humides et infects, des lampes sépulcrales, des urnes funéraires, des sortiléges, des prodiges, du poison, des poignards... — Ah! mon Dieu, mon Dieu! quel plaisir trouvez-vous à vous tourmenter ainsi, vous et les autres? — J'aime les grands effets. — Et moi le naturel. Cherchons, monseigneur, cherchons le chemin de la chapelle, et engagez votre belle à vous y suivre.

En causant, ils arrivèrent sur le revers du fossé. Plus de nain, d'archers; tout est calme; on paraît sans défiance, et Mendoce s'avance le jarret tendu, le nez au vent et la main sur la garde de son épée. Une femme assez laide passe le pont; elle voit nos chevaliers errants, et elle fait une mine qui ajoute à sa laideur. — Quelle est cette guenon? dit Mendoce. — C'est probablement une fille suivante. — On l'a donc prise pour relever les appas de sa maîtresse? — Il est certain qu'elle n'a pas l'air affectueux. — Tu l'apprivoiseras. — Ma foi, j'en doute. — Aborde-la, fais-lui des contes. — Eh! mon Dieu! que lui dirais-je? — Ce que tu as dit à ta grosse Inès. — Quelle différence! Inès a quinze ans de moins. — Faites votre cour, monsieur, endormez cet argus, noyez-le s'il le faut, et moi je me glisse partout où je pourrai passer.

A peine a-t-il fini de parler qu'il a traversé le pont-levis, la première cour, la salle des gardes. On court après lui; il va comme le vent, il tourne, il revient, il ouvre dix portes, il entre dans une salle basse, où il trouve Cerdagne entouré des premiers de ses vassaux. La figure noble du comte, ses manières grandes et aisées, le luxe qui brille partout, en imposent un moment au jeune homme; il se remet à la minute. — Je vous avoue, seigneur châtelain, que ce n'est pas vous que je cherchais, mais je suis enchanté que le hasard m'ait procuré l'honneur de vous voir, et je me ferai un plaisir de dissiper les impressions défavorables que vous avez pu concevoir de moi.

Pendant qu'il s'explique avec autant de facilité que s'il eût pu compter sur un favorable accueil, Trufaldin était fort embarrassé de sa personne auprès de Théodora, qui était restée immobile près de lui les poings sur les hanches, et qui le regardait d'un air à le faire trembler. Trufaldin ne doutait pas que celle qui paraissait avoir quelque importance ne fût dans la confidence de Cerdagne, et, persuadé qu'il l'adoucirait en lui prouvant qu'il était aussi dans le secret, il l'aborda avec des révérences aussi gracieuses qu'on en peut faire quand on n'a pas eu de maître à danser, le maître le plus utile sans doute qu'on puisse donner aux jeunes gens. — Permettez-vous, madame.... — Je suis fille. — Souffrez donc, mademoiselle... — Je m'appelle Théodora. — Vous n'aimez pas les politesses? — Ni les longues conversations. — Il y a de la sympathie entre nous. — Qu'appelez vous de la sympathie? — Je parle peu et je déteste les compliments.. — Finissez donc, que voulez-vous? — Quel diable de caractère! Je voudrais... — Vous voudriez... Vous vous taisez? Vous êtes embarrassé? — C'est que... — C'est que? — Je cherche le commencement de mon histoire. — Je vais vous la raconter. Il y a dans ce château une très-jolie personne que je suis chargée de surveiller; votre maître l'a vue par hasard; il en est amoureux, il veut l'obtenir; il ne l'aura pas, voilà ma conclusion. — Elle ne sait rien : quelle école j'allais faire! — Que dites-vous en vous tournant de l'autre côté? — Qu'il est inutile que j'aie l'honneur de vous entretenir davantage. Et Trufaldin fait un demi-tour à droite, comptant gagner paisiblement la maisonnette et laisser son maître se débrouiller comme bon lui semblerait. Théodora court après lui, le prend par une oreille d'une main, lui applique de l'autre un soufflet, lui ordonne d'expliquer dans le plus grand détail les vues de son maître; elle lui demande quel il est, ce qu'il fait, d'où il vient, où il va. Trufaldin, étourdi de tant de questions, ne répond pas, et

cherche à débarrasser la seule oreille qui lui reste. Théodora trépigne, tempête, tire plus fort, et Trufaldin éperdu commence l'histoire du siége d'Antioche, d'Argant, d'Abaquaba et d'Ibiquibi, des requins, du corsaire de Tripoli, et il répète toutes les niaiseries qui avaient délicieusement occupé une soirée du seigneur Gonzalve. Mais Théodora n'était pas simple comme saint Joseph. Plus Trufaldin extravaguait, plus elle allongeait sa pauvre et innocente oreille. En se démenant, Trufaldin rencontra aussi celle de la dame, et ne lâcha plus. Elle tirait de son côté, il tirait du sien; tous deux criaient, juraient, faisaient des grimaces à disperser une procession de possédés.

Cerdagne avait écouté d'un air plein d'aménité ce qu'il avait plu à Mendoce de lui débiter. Le petit fripon mentait avec grâce; il parlait avec une chaleur, une pureté qui enchantaient le beau-père. Il se reconnaissait, c'était lui qu'on représentait à vingt ans, et vingt fois il fut tenté de jeter ses bras au cou de Mendoce et de terminer ce badinage. Un chevalier, armé de pied en cap, la visière baissée, était derrière le fauteuil de Cerdagne.

— Rappelez-vous vos résolutions, seigneur, lui dit-il : il est essentiel d'y tenir. Ce chevalier était le comte d'Aran. Il avait vu son fils approcher du pont-levis; il s'était masqué à la hâte, et il était venu très-vite pour un goutteux rassasier ses yeux et son cœur.

Mendoce trouva très-mauvais qu'un tiers s'ingérât de donner des conseils contre lui. — Eh de quoi diable vous mêlez-vous? dit-il au chevalier; êtes-vous l'émissaire de quelque rival favorisé? êtes-vous ce rival lui-même? Dans l'un ou l'autre cas, nous romprons une lance ensemble, et je demande le champ clos au seigneur de Ripal.

A ces mots, le seigneur de Ripal et le chevalier éclatèrent de rire. Mendoce, outré qu'on osât l'insulter, tira l'épée, sans s'embarrasser du nombre des vassaux qui entouraient le châtelain. Cerdagne, plus enchanté de lui que jamais, sentit cependant la nécessité de mûrir une pareille tête par des épreuves. Il reprit cet air de dignité qui lui était familier et qui en imposait à tout le monde, il s'avança vers son gendre futur, prit son épée, la remit dans le fourreau, lui présenta la main, et, en lui disant de ces choses vaguement flatteuses que les grands ont toujours à leur disposition, il se faisait suivre par Mendoce, étonné de l'ascendant auquel il cédait.

Il avait cru tout gagner en s'introduisant dans le château, et il en sortait sans résistance. Si le seigneur de Ripal prenait de nouvelles précautions, il était probable qu'il n'approcherait jamais celle qu'il aimait au delà de toute expression, et cependant il se laissait conduire par un père qu'il croyait contraire à ses projets, et ce père augurait bien de sa docilité. Quand il sera mon gendre, disait en lui-même Cerdagne, je ne veux être que son ami. Jamais de morgue, de déclamation; la jeunesse hait avec raison tout ce qui ressemble au pédantisme. J'extravaguerai, je rirai, je jouerai avec lui, et jamais je ne lui présenterai la morale que sous l'enveloppe du plaisir.

En repassant le pont-levis cependant, le petit comte d'Aran opposa quelque résistance. Il faisait la mine, il avançait de mauvaise grâce. —Venez, venez donc, seigneur Almanzor, lui disait Cerdagne. Votre histoire est tout à fait intéressante; mais chacun a ses habitudes. La vôtre est de faire l'amour, la mienne est de respirer le grand air après dîner. Je vous entendrai dans mon parc, si vous le trouvez bon. Il eut peur en voyant Théodora; elle pouvait le nommer de son nom ordinaire, elle pouvait parler du comte d'Aran; mais Cerdagne était trop avancé pour reculer, et la civilité *puérile* le servit bien. La vieille fille avait appris dans son enfance qu'il est messéant d'appeler les gens par leur nom, et elle s'en était souvenue.

Il était temps que Cerdagne parût : Théodora et Trufaldin allaient finir par s'arracher chacun une oreille, sans compter les gourmades, qui commençaient à aller. A l'aspect du maître, Trufaldin lâcha prise, Théodora aussi, et ils furent tous deux se ranger près de leur patron respectif.

— Mais, seigneur, reprit Mendoce, il y a de la cruauté à entraîner hors de chez soi un hôte de cinq minutes, faire courir un guerrier fatigué, sous prétexte de l'entendre plus commodément! — Vous trouveriez beaucoup plus poli que je fusse resté chez moi, que j'eusse fait appeler ma fille? — Oui; j'aime beaucoup la société. — Je le crois. — Et nous avons autant de loyauté que de courtoisie, dit Trufaldin avec une profonde salutation.

Ici la conversation s'engagea assez généralement, et Théodora, qui se frottait l'oreille, qui se faisait une fête de se venger et de nuire, Théodora ne laissait pas échapper l'occasion de glisser son mot.

— Quoi! dit-elle, vous croyez ce que vous dit ce petit scélérat? — Oui, ma bonne, je le crois. Le seigneur Almanzor n'a pas d'intérêt à me tromper. Passionnément amoureux de la fille de don Fadrique..... — Allons, dit à part Trufaldin, il a fait aussi une histoire. — Quoi! reprit Théodora, le père de la belle Abaquaba s'appelle don Fadrique! — Abaquaba! répète Mendoce étonné. — Eh! non, dit Cerdagne d'un air de bonhomie, elle se nomme Lusiana. — Lusiana, Abaquaba, poursuit Trufaldin, ce sont toujours des *a*.

Le pacifique Trufaldin entrait dans les vues de Cerdagne, qui lui marqua sa satisfaction d'un coup d'œil que personne n'intercepta, et l'acrimonieuse Théodora reprit du ton le plus humoriste : — Vous ne voyez pas, seigneur, que cet écuyer est un fripon qui se moque de vous avec ses *a*, et je vous réponds que son maître ne vaut pas mieux.

— Oh! que non! oh! que non, répondit Cerdagne; demandez plutôt à ce preux chevalier. Un descendant des Almanzor s'exposerait-il à perdre l'estime d'un brave Catalan? couvrirait-il des projets coupables du voile de l'hospitalité? Me payerait-il d'ingratitude, moi qui brûle de payer ma part de la dette qu'a contractée l'Espagne envers les rejetons d'un héros si fameux? Allons donc, quelle idée! Vous êtes toujours défiante, la bonne. — Ah! ah! reprit Mendoce, je vous soupçonne, seigneur, de ne l'être pas moins. — Quelle injure vous me faites, mon cher chevalier! — Non, il n'y a vraiment de différence que dans l'amabilité de vos manières, et cela n'est point étonnant : un seigneur qui a brillé à la cour, qui s'est distingué dans les tournois, et dont mille belles ont brigué la conquête. — Hé! hé! ce temps-là est un peu passé; mais je me le rappelle; je lui dois quelque expérience, et je m'en sers. Seigneur Almanzor, vous êtes un très-joli cavalier. — Oh! point de compliments, s'il vous plaît; rentrons. — Vous avez de la finesse, des grâces, de la gaieté, tout ce qui séduit les belles. — Trop poli, beaucoup trop, en vérité. — Mais si ma fille, très-jeune, très-ingénue, vous voyait une fois, et qu'elle se rendît à votre mérite éminent, jugez donc combien je me reprocherais d'avoir ruiné le repos de sa vie, car enfin rien ne vous ferait renoncer à la dame de vos pensées.... — Mais écoutez donc, seigneur, je ne sais.... — Non, vous êtes incapable de la trahir, et l'inclination que vous pourriez inspirer à ma fille nuirait singulièrement à mes projets. — Ah! vous avez des projets! — Je l'ai promise à un jeune homme charmant, à ce qu'on dit. — L'avez-vous vu? — Non. — C'est quelque magot, je vous en réponds. — C'est le fils d'un de mes frères d'armes qui s'est couvert de gloire dans nos guerres contre les Maures. — Ce n'est point à votre fille à payer les dettes de l'État. — Mais je veux payer celles de l'amitié. — Et vous auriez la dureté de me renvoyer ainsi! — Ah! vous me rendez bien peu de justice. Je vous donnerai de l'argent, des domestiques, des chevaux, les lettres les plus pressantes pour le père de Lusiana, que je connais beaucoup.... — C'est trop généreux, en vérité. Je ne souffrirai pas que vous vous mettiez en frais. Je resterai ici, et.... — Vous partirez, s'il vous plaît. Telle est mon intention, seigneur Almanzor, et vous voudrez bien vous y conformer. — Quoi! sérieusement? — Oh! très-sérieusement. Faut-il, pour vous déterminer, m'expliquer sans détour, et mettre fin à ces plaisanteries? Don Fadrique, que peut-être vous ne connaissez pas, n'a point d'enfant. — Ah! diable! — Et la maison d'Almanzor, dont vous vous dites issu, n'existe point en Espagne. Ce nom n'est pas même espagnol. — Me voilà pris. — Cela vous déconcerte un peu. Remettez-vous; je ne vous ferai pas de reproches. J'ai moi-même été trop jeune pour n'être pas indulgent; mais l'indulgence a ses bornes, et si quelqu'un, qui me paraît d'un état distingué, s'oubliait jusqu'à méconnaître ce qu'il doit à mes procédés, j'ai des moyens sûrs de le ramener, sinon à la raison, du moins au repentir. — Seigneur, je ne souffre pas la menace. — Ni moi une offense, faite avec réflexion. — Tout autre que le père de Séraphine ne me tiendrait pas impunément ce langage. — Et tout autre que ce père prudent vous eût déjà réduit au silence.

Ici Cerdagne se retourne pour ne pas éclater; ici Théodora le pousse avec le coude, d'un air qui voulait dire : — Hé! allez donc. Ici Trufaldin, prompt à s'effrayer, ne sait ce qu'il doit penser de la feinte colère du comte. Il prend Mendoce dans ses bras, il l'entraîne; il s'écrie : — Hé! venez donc, étourdi que vous êtes; vous ne resterez pas ici malgré le seigneur châtelain, peut-être? — Quoi! tu prétends.... — Empêcher quelque nouvelle sottise. — Mais tu prends un ton.... — Qui n'est pas plus déplacé que les vôtres. Et il emmène Mendoce, qui se débat, qui s'échappe, et qui revient crier aux oreilles de Cerdagne : — Non, je ne connais ni don Fadrique, ni Lusiana, ni Almanzor. J'aime passionnément votre fille; je lui plairai, je l'espère. Vous me pardonnerez un mouvement de vivacité; vous vous rendrez à mes vœux; nous enverrons promener le fils du frère d'armes, et s'il s'avise de prendre de l'humeur, je lui prouverai que je sais me battre, comme je sais aimer. Et il rejoint Trufaldin en deux sauts, enchanté d'avoir fait une espèce de réparation au seigneur de Ripal, et de lui avoir déclaré ses sentiments.

Théodora n'avait jamais imaginé qu'on pût mener l'amour ainsi en Espagne. Elle restait étonnée, stupéfaite; elle regardait Cerdagne, qui riait, qui riait, et qu'elle ne concevait pas plus que l'étourdi qui l'avait mené si lestement. Enfin elle retrouva la parole et s'écria : — Voilà un arrogant petit fripon! — Il est jeune, il est amoureux, voilà tout. — Un insolent qui ose vous faire un défi. — Il m'a répondu en brave homme. — Et qui, malgré vous, prétend à votre fille. — Je ne peux guère le blâmer : Séraphine est charmante. — Et vous voyez cela de sang-froid! — Et pourquoi m'emporterais-je? A son âge j'en aurais fait tout autant. — Fort bien. Il ne vous reste plus qu'à rompre avec votre ami; qu'à vous allier avec un inconnu. — Ah! madame veut me donner des conseils? — Et vous ne feriez pas mal de les suivre. — Bornez-vous à observer ce jeune homme et ma fille, et ne vous inquiétez pas d'autre chose. — Observer, observer! c'est bien de cela qu'il s'agit. Doublez-moi la garde, et si notre amoureux approche, qu'on l'enlève, qu'on le mette sous les verrous, et que provisoirement le pont soit levé, les fenêtres grillées, et Séraphine consignée chez elle jusqu'à ce que le mariage projeté soit fait; voilà, seigneur, voilà

comme on mène les affaires.... Eh bien! qu'est-ce? Vous riez encore, vous levez les épaules, vous me tournez les talons! Et vous êtes Espagnol? et vous êtes père?

Cerdagne rentra et ordonna à ses gens, aussi surpris que Théodora, de laisser toutes les portes ouvertes. Il monta chez monsieur et madame d'Aran, s'amusa avec eux de ce qui venait de se passer, imagina de nouveaux obstacles à opposer à la vivacité du jeune homme; il trouva même un incident de nature à le rendre sage pour le reste de sa vie, si la beauté, la candeur, l'amabilité de Séraphine, ses soins, à lui, et l'honneur bien connu de Mendoce ne suffisaient pas pour le rendre à la raison. Cet incident viendra en son temps.

Cerdagne voulait éclaircir encore un doute qui suspendait la félicité des deux familles. Il n'était pas impossible que la tourterelle se fût envolée par hasard; il se pouvait aussi que la jalousie restât fermée autant par indifférence que par fierté. Il était difficile de penser qu'un homme comme Mendoce ne plût pas à une jeune personne qui avait le cœur libre; mais le cœur d'une femme est sujet à tant de bizarreries! et puis il est si agréable de s'assurer de ce qu'on désire!... Cerdagne passa chez sa fille. — Ah! voilà mon papa. — Oui, j'ai beaucoup de choses à te dire. — Et j'ai tant de plaisir à vous entendre. — Parce que tu sais combien je t'aime. — Oh! vous ne seriez pas aimable sans cela. Cerdagne l'embrasse, s'assied auprès d'elle, et lui prend la main. — Je ne te rappellerai pas ce que j'ai fait pour toi. — Vous ne craignez pas que je l'oublie? — Ce n'est pas là ce que je veux dire. En formant ta raison, en cultivant ton esprit, je me suis ménagé quelques fleurs pour les dernières années de ma vie. Je jouis du prix de mes soins, et si je t'en parlais jamais, ce serait pour t'assurer de toute ma reconnaissance. — Ah! mon papa se moque de moi. — Tu ne le crois pas, Séraphine. — Je n'en ai pas l'habitude, et je m'en étonnerais un peu; mais laissons cela. Jouissez de vos bienfaits, mon digne père; mais laissez-moi le faible mérite d'y être sensible et de les reconnaître. — Si en effet tu penses me devoir quelque chose, tu peux t'acquitter en ce moment. — Ah! parlez. J'aurais tant de plaisir à faire aussi quelque chose pour vous! — Je vais m'expliquer. Je t'ai laissé pressentir, assez légèrement, à la vérité.... — Quoi! mon père? — Certain projet de mariage.... — Oh! oui, bien légèrement. Vous ne m'avez pas même nommé le prétendu..... — Quoique je fusse cependant à peu près décidé. — Décidé, dites-vous? — Tu soupires, tu es impatiente peut-être de voir ton prétendu? il ne saurait tarder, et tout ce que j'attends de cette reconnaissance dont tu parlais à l'instant, c'est que tu doubles mon bonheur en consentant à assurer le tien. — Si, en effet, ce mariage est décidé.... — Poursuis, mon enfant. — Je connais mon devoir, et je le remplirai. — Des devoirs! Tu ne dois connaître de chaînes que celles du plaisir, et je me garderai bien de t'en faire porter d'autres. — Il m'est donc permis de répondre avec franchise? — Permis, ma Séraphine! Eh! n'est-ce pas à ton meilleur ami que tu parles? — Qu'est-ce que le bonheur, que l'idée qu'on s'en fait? Pourquoi, lorsqu'on est bien, se laisser aller à l'espoir du mieux, et courir après une ombre fugitive qui échappe presque toujours? Ma tendresse paraît vous suffire; je suis heureuse, complétement heureuse de votre affection, et vous pensez à m'éloigner de vous, et vous croyez que je puisse vous quitter? — Il résulte de ton petit discours métaphysique, que tu n'as pas de goût pour le mariage. — Pas le moindre, mon père. — Tu es bien sûre de cela? — Oh! je vous le proteste. — J'ai besoin de tes protestations pour le croire. En effet, comment accorder l'indifférence dont tu te flattes avec tes seize ans, avec des yeux.... Oui, ma foi, sans ces protestations, je pourrais penser que ce lien, qui ne te promet rien de flatteur avec celui que je te propose, pourrait être aussi bien séduisant avec quelqu'un.... — Avec quelqu'un.... — Avec quelqu'un que la demoiselle la plus franche ne nomme pas toujours; mais qu'un père devine aisément. — Je ne vous entends pas, seigneur. — Oh! que si, oh! que si, tu m'entends à merveille. Tu sais bien que je parle d'un étourdi qui cherche à s'introduire dans le château. — Ah! je crois l'avoir entrevu. — Oui, l'as-tu entrevu? — Et vous avez pu craindre que je m'attachasse à un inconnu? — Hé! hé! un cœur de seize ans ne calcule pas toujours. Il est fort bien cet inconnu-là. — C'est ce que je n'ai pas remarqué. — Figure heureuse. — Oui? — Taille bien prise, de l'esprit. — Vous lui avez parlé? — Mais ce n'est sans doute qu'un aventurier. — Il a pourtant l'air bien distingué. — Ah! tu as remarqué cela? Il est assez difficile alors de n'avoir pas vu le reste. — Ah! mon père! vous m'embarrassez à un point!... — Et je n'en vois pas la raison. Ce jeune homme t'est indifférent; je dois être tranquille. C'est une affaire terminée. — Et vous me dites cela d'un ton d'ironie qui me pique..... qui me désole. — Des larmes, mon enfant! — Donnez, seigneur, un libre cours à vos soupçons; prenez les mesures.... — Voilà celles que je veux prendre : les portes resteront ouvertes; ma fille ira partout, sans être suivie, sans être observée. C'est à elle seule que je confie le soin de son bonheur, et le repos du reste de ma vie.

Ce ton de loyauté et de franchise émut vivement Séraphine. Elle se reprocha d'avoir eu un secret pour son père. Elle lui prit les mains; les serra dans les siennes, fixa ses yeux sur les siens. Elle voulait parler. Une fausse timidité glaçait sa langue, et peut-être l'amour combattait-il encore le devoir..... Tout à coup elle se lève, et cachant son charmant visage dans le sein de Cerdagne : — Je la reconnaîtrai cette noble confiance, et je vais m'en montrer digne. L'aveu est pénible sans doute; mais le moyen de rien cacher à un père tel que vous! Oui, seigneur, ce jeune homme m'a touchée; j'ai désiré en secret qu'il pût me convenir. Vous désapprouvez cette inclination naissante.... Eh bien, pour vous prouver combien je suis sincère en ce moment, j'éviterai les occasions de voir ce dangereux mortel; je ne passerai plus les ponts; je m'interdirai la partie du château qui donne sur le parc; je vous dévoilerai mes plus secrètes pensées, mes combats et mes peines; votre tendresse me consolera, et votre sagesse m'aidera à me vaincre.

On se figure aisément l'effet qu'un tel aveu devait produire sur un père. Cerdagne, plus heureux à chaque moment, mêlait des larmes de joie aux pleurs de sa fille, et, se laissant aller à la bonté de son cœur : — Rassure-toi, ma chère enfant, c'est assez t'éprouver. Ce jeune homme.... ce jeune homme.... — Par grâce, achevez, mon père. — Ce jeune homme..... — Eh bien! — Il ne te convient pas peut-être; mais du moins je ne te donnerai pas à un autre sans ton consentement. Et il s'enfuit : il était temps. — Diable! disait-il en lui-même en traversant ses appartements, j'allais tout dévoiler, et Séraphine, forte de mon aveu, n'eût pas manqué d'instruire mon espiègle de tout. Non, seigneur Mendoce, vous n'aurez pas un bonheur facile : je veux que vous aimiez longtemps.

Il court chez le comte et la comtesse. — Bonheur partout, leur cria-t-il; bonheur particulier, bonheur général! Et il leur raconte l'entretien qu'il vient d'avoir avec sa fille, et on s'applaudit, on se caresse, on se félicite mutuellement.

Séraphine, restée seule, rappelait les dernières paroles de son père; elle les pesait, les expliquait; la dernière phrase la frappait surtout : *Je ne te donnerai pas à un autre sans ton consentement.* Elle sentait que tant qu'elle serait libre elle pourrait espérer, et c'était assez pour sa consolation.

Le bouillant Mendoce était auprès de Trufaldin, persistant à rentrer dans le château, imaginant cent projets, plus absurdes ou plus dangereux les uns que les autres. Son amour allait jusqu'à la frénésie, ou plutôt il aimait véritablement, il aimait pour la première fois, et sa vivacité ne lui permettait pas de se modérer.

Trufaldin, bien sûr qu'il n'avait rien à craindre chez le comte de Cerdagne, rassuré d'ailleurs par la conversation que ce seigneur venait d'avoir avec son maître, Trufaldin s'applaudissant de la dissimulation et de l'adresse qu'il avait mises dans cette scène, Trufaldin comptant sur des récompenses, et disposé à seconder les vues de notre amoureux, qui s'accordaient avec celles du père, Trufaldin trembla à quelques propositions de Mendoce. Ses desseins étaient tellement exagérés, tellement violents, que l'amitié d'aucun beau-père ne devait survivre à leur exécution; et le bonhomme, pour ramener son maître à des sentiments modérés, fut obligé de chercher lui-même quelque expédient à la faveur duquel on pourrait entrer au château, sans passer pour avoir le diable au corps. Il ruminait à cela, lorsque Mendoce lui demanda à quoi il pensait, lui ordonna de le suivre, et se remit en marche. — Où allez-vous? lui dit Trufaldin. — Je suis piqué au jeu. — Mais c'est le chemin du château que vous prenez là. — Je le sais bien. — Et le danger? — Je le brave. — Et cet honnête homme de père? — Je l'honore. — Ah! vous ne voulez pas le tuer? — Fi donc! l'horreur! — Et s'il vous tue, vous? — C'est le pis aller. On a laissé les portes ouvertes; c'est fort bien..... et j'en profite. — Et si cela couvrait quelque piége? — C'est le pis aller. — Enfin vous voulez rentrer là-dedans? — Certainement, je le veux. — Et que ferez-vous, quand vous y serez? — Je marcherai droit à l'appartement de Séraphine. — Et vous y arriverez comme la première fois, n'est-ce pas? Le seigneur de Ripal, outré de votre opiniâtreté, vous fera arrêter, vous emprisonnera; vous serez obligé de lui décliner votre nom, et, comme vous le disiez tantôt, il écrira au comte d'Aran, qui vous enverra prendre.... — C'est le pis aller. Je veux approcher Séraphine, lui parler, la juger, et, si elle a le mérite que je lui suppose, je l'épouse, malgré son père, malgré le mien, malgré elle, s'il le faut. — C'est un peu fort. — J'aime l'extraordinaire. — Raisonnons un moment, car jamais on n'a vu conduire une affaire sérieuse avec autant d'extravagance. — Raisonne, puisque tu as la manie du raisonnement; mais sois bref, je n'ai pas de temps à perdre. — Vous sentez bien vous-même qu'il est insensé de rentrer là en plein jour. N'est-il pas plus sûr et plus commode, puisque décidément vous voulez parler à Séraphine, de vous introduire la nuit, et.... — Et par où, balourd? — Comment par où? Avec une imagination comme la vôtre, vous ne trouvez aucun moyen? — Mais ces ponts seront levés, les fenêtres sont à vingt pieds. — Eh! qu'importe? Cherchez, seigneur, cherchez, et vous trouverez.

Trufaldin avait ses petites raisons particulières, qui lui faisaient préférer la nuit au jour. Il comptait retrouver sa grosse fille, à la faveur des ténèbres, de la solitude qui l'accompagne; il comptait sur l'amour inquiet d'Inès, qui sans doute ne lui permettait pas de dormir, et lui faisait tenir l'oreille au guet; il comptait sur les hasards; sur quoi ne comptait-il pas? Mendoce rêvait, se frottait le front, l'œil tantôt fixé sur la terre, tantôt sur la place qu'il voulait forcer. — J'y suis, j'y suis! s'écria-t-il tout à coup. — Ah! contez-moi cela. —

Nous employons le reste de la journée à couper des fascines dans le bois. — Après? — Vers minuit, nous les chargeons sur le mulet de notre hôte. — Bon. — Nous les jetons dans le fossé. — Bien. — Nous les couvrons de pierres, que nous arrachons du parapet. — A merveille. — Nous passons à pied sec; nous faisons sauter la grille d'un soupirail de cave; nous descendons comme nous pouvons.... — Non, non pas, s'il vous plaît; nous descendons avec une corde, une lanterne sourde d'une main..... — Une pince de fer de l'autre. — J'y suis à mon tour. Nous soulevons les portes. — Nous montons dans les cours. — Nous cherchons.... — Nous trouvons. — Nous parlons.... — Nous persuadons, nous enlevons, nous épousons.... — Ta, ta, ta, ta! Nous retournons au château d'Aran; le comte sera trop heureux de nous recevoir; il fera la demande dans les règles; elle sera accueillie.... —



Un nain qui était sur une tourelle lui cria qu'on ne s'arrêtait pas là.

Ta, ta, ta, ta! j'ai le temps d'attendre, n'est-ce pas? — Mais, seigneur.... — Paix! — Permettez.... — Paix! faquin, paix! et à l'exécution. Le mulet, les bourrées, la lanterne, la pince, et vivent l'amour et les amants déterminés!

Mendoce court vers la maison du concierge, et Trufaldin le suit d'aussi près que le permettent son gros ventre et ses jambes courtes. Mendoce retourne tout dans cette maison. Haches, couperets, cordes, ferrements sont trouvés au grenier, à la cave, et sont rassemblés en un tour de main. — Je ne croyais pas, dit le concierge, qu'un philosophe fût si expéditif; ni que ces instruments pussent servir à l'étude des sciences, ou aider à la méditation. — Bah, bah, bah! J'ai renoncé à la philosophie. Allons, Trufaldin, suis-moi. Et il court à l'écurie; il bâte la mule lui-même, et Trufaldin conte en quatre mots au concierge la grande entreprise qui se prépare, et il rejoint son maître; et le concierge, aussitôt qu'ils sont partis, va tout redire au sien, et Cerdagne va faire une longue histoire du tout au comte et à la comtesse d'Aran, et la comtesse tremble que son fils ne se casse le cou, et Cerdagne l'assure qu'il est un dieu pour les amants.

La comtesse voulait absolument qu'on mandât son cher fils; qu'on lui déclarât que celle pour qui il voulait faire ces extravagances était l'épouse qu'on lui destinait; elle voulait qu'on les mariât pour en finir, et qu'on s'en rapportât de la conduite future de l'époux à sa raison qui mûrirait, et aux grâces de Séraphine. C'était le parti le plus court, mais Cerdagne soutenait que ce n'était pas le plus sage. Il prouva, avec tant d'éloquence et par tant de raisons, que l'inconstance marche avec la facilité; il se prononça si nettement sur la résolution bien prise de ne pas compromettre le bonheur de sa fille, que la comtesse se rendit en soupirant.

Mendoce est entré dans le bois avec son écuyer. Il tombe à grands coups de hache sur un jeune taillis du beau-père; Trufaldin le seconde; ils font un abatis épouvantable. Le jeune homme sue sang et eau pour entrer dans un château où on brûle de le recevoir; il lie ses bourrées, il en fait de quoi combler un bras du Danube ou un fossé de Vienne; il charge le mulet, il le charge à le faire tomber sur la place. Il arrive à la lisière du parc en soutenant le pauvre animal d'un côté, pendant que Trufaldin le tenait en équilibre de l'autre. Il était nuit close. Ils tirent, ils poussent le mulet jusqu'au revers du fossé, en face de l'appartement de Séraphine. Mendoce s'arrête; il écoute, il regarde si la lune, qui commence à paraître, ne les trahit pas. Il n'entend rien, il ne voit personne. Trufaldin l'aide bravement à décharger les fascines. Mendoce le félicite de sa résolution, et ne se doute pas des raisons qui lui donnent du courage.

Cerdagne averti faisait beau jeu à notre amant. Sous divers prétextes, il avait retiré tout son monde de cette partie du château où était l'appartement de Séraphine, et où devait se diriger l'attaque. Il voyait tout avec le comte et la comtesse, et les rassurait par sa gaieté et ses saillies.

Séraphine ne se tenait plus chez elle pendant le jour; elle y rentrait le soir, et s'occupait à ces petits ouvrages qui remplissent les loisirs des femmes. Une de ses suivantes travaillait avec elle, lorsqu'un certain bruit se fit entendre sur le bord du fossé. Séraphine ne pensait qu'à Mendoce; elle ne douta point qu'il ne tentât quelque moyen nouveau de l'approcher; elle frémit des suites de cette imprudence, s'il se rencontrait avec son père; et en effet, dans toute autre circonstance, le fier et délicat Cerdagne eût châtié l'insolent qui violait son domicile. La pauvre enfant, qui était bien loin de voir dans Mendoce le fils du frère d'armes, était dans une inquiétude mortelle. Elle éloigna la femme qui brodait avec elle, elle entr'ouvrit sa jalousie doucement, si doucement que Mendoce ne put l'entendre; mais les grands parents, qui étaient directement au-dessus, ne perdaient rien de ce qui se passait au dehors ni chez elle : Cerdagne avait percé un trou au plancher, et lorsqu'on savait Séraphine dans sa chambre, on se hâtait en riant de quitter ses brodequins.

L'intéressante demoiselle reconnut d'abord son amant, et pénétra son dessein. La première idée qui lui vint fut de lui ordonner de se retirer; mais s'il n'obéissait pas, si elle était entendue..... Elle avait d'ailleurs solennellement promis à son père non-seulement de ne jamais parler à ce jeune homme, mais d'éviter même les occasions de le



Mendoce lève la tête, voit l'oiseau chéri et la demoiselle les bras tendus.

voir. Cependant, si elle se taisait, Mendoce poursuivrait son entreprise; il se perdrait, ou son père serait victime du plus juste ressentiment. Il n'y avait qu'un parti à prendre; il était cruel, il lui coûta des larmes; mais elle ne pouvait balancer entre son amant et son père. — Oui, s'écria-t-elle en sortant, je vais tout dire au comte, je le dois, je le veux, et je recommanderai cet insensé à sa clémence.

Ce père fortuné a entendu ces derniers mots Plein de son bonheur, il descend, il se trouve au passage de sa fille; elle l'aborde, incertaine, tremblante; elle essaie de parler..... Sa langue lui refuse un mot qui peut être l'arrêt de mort de son amant. Quel état! Cerdagne en a pitié; mais il faut une forte leçon à son gendre, il le sent, il se possède, il presse sa Séraphine contre son sein; cette nouvelle marque

de tendresse lui arrache le pénible aveu. Cerdagne l'embrasse avec une joie indicible, remonte avec elle, et regarde à sa croisée. Mendoce et Trufaldin sont disparus. Il était sage de bien souper avant de commencer un siége qui pouvait tourner en longueur, et ils étaient allés prendre des forces. Les bourrées étaient sur le bord du fossé, et déposaient évidemment contre le téméraire. Cerdagne entra dans une colère, mais dans une colère.... qui céda cependant aux prières douces et insinuantes de Séraphine. — Puisque tu le veux, mon enfant, il ne lui arrivera aucun mal. Tu prendras pour cette nuit un autre appartement, et nous laisserons faire cet audacieux. Il entrera, je le ferai saisir, et on le reconduira à ses parents, qu'il faudra bien qu'il me nomme : voilà, je crois, l'unique moyen de nous en débarrasser. —



Théodora tirait de son côté, Trufaldin tirait du sien, tous deux criaient, juraient, etc.

Mais, mon père, si ses parents étaient dignes de vous? — Il n'aurait pas pris un nom supposé. — Peut-être des raisons particulières, légitimes même.... — Chimères que tout cela.

Cerdagne conduit sa fille dans la salle à manger, et ordonne de servir. Sa fille, triste et pensive, ne mange pas, n'entend rien des choses obligeantes qu'il lui adresse. Elle se retire de très-bonne heure; Théodora la conduit à la chambre que son père lui a fait préparer; elle se jette habillée sur un lit d'où l'inquiétude écarte le sommeil.

Cerdagne doit être prêt à tout. Il reste à table, il boit, ou en fait semblant : il répète toutes ses vieilles romances, et il en sait assez pour chanter jusqu'au jour. Ses domestiques étonnés n'entendent rien à une fantaisie si éloignée de ses habitudes; mais il faut qu'ils restent, qu'ils servent, qu'ils écoutent.

Pédrillo a le double emploi de fournir aux besoins du seigneur d'Aran et de son épouse, et de venir rendre compte des moindres démarches de Mendoce : confidents et autres, tout le monde est occupé.

Mendoce et Trufaldin reviennent avec une nouvelle ardeur. Ils regardent fièrement un fossé de vingt pieds de largeur, dans lequel trois pieds d'eau fangeuse reposent sur une toise de boue. Les fascines sont saisies, lancées; elles surnagent; mais on attaque le mur extérieur du fossé. La pince de fer fait sauter la première pierre; les autres cèdent au moindre effort; en peu de temps on fait brèche aux retranchements du beau-père. Il n'est pas une heure du matin, et un pont étroit, mais solide, est établi sur ce fameux fossé. Mendoce s'avance le premier, l'épée au côté, la hache à la ceinture; Trufaldin le suit, la pince sur l'épaule, et la lanterne sourde accrochée à une boutonnière de son pourpoint.

Nos héros passent le fossé; ils suivent les tours, les murs à créneaux. Trufaldin baissé présente sa lanterne; on arrive à un soupirail; il y en a d'autres sans doute; mais pourvu qu'on entre il n'importe par où, quand on ne connaît pas l'intérieur de la place. Ce soupirail est fermé par deux barres de fer. Il est aussitôt décidé qu'on en fera sauter une, et qu'on attachera la corde à l'autre. La pince joue; la barre à demi rongée par la rouille résiste peu; on examine l'ouverture, elle est plus que suffisante; la corde est fixée comme on fait quand on ne prend le temps de rien. Le fougueux Mendoce s'accroche et se laisse



Pédrillo leur porte des viandes froides.

couler dans la cave; Trufaldin, que l'âge a rendu pesant, descend avec précaution, et il est encore à vingt pieds de terre que son maître



Mendoce était à ses pieds.

a reconnu les lieux en partie, et se récrie sur les charmes de son expédition. — Les belles voûtes! comme elles sont humides! comme elles sont noires! comme ces conduits paraissent prolongés! Allons

donc, un peu de légèreté. Tu es aussi lent à agir qu'à te déterminer. — C'est que cette manière de voyager est un peu nouvelle pour moi; je préfère la terre ferme. N'importe, m'y voilà, et sans la moindre contusion... Ah! mon Dieu! il était temps; le nœud a coulé, la corde se détache, elle vient après moi, la voilà tombée. — Tant mieux, morbleu! me voilà précisément dans la position de ce général d'armée qui, en abordant la côte ennemie, brûla ses vaisseaux et se mit dans la nécessité de vaincre ou de mourir. — C'était un malavisé que ce général-là : il faut toujours se ménager une porte de derrière. — Tu discourras une autre fois. Faisons une reconnaissance exacte des lieux. Ah! ah! un grand escalier! — Ce n'est pas celui-là qu'il faut prendre. Il mène peut-être à la salle à manger; voilà l'heure du souper, on ne compte pas sur nous. Voyons par ici, s'il vous plaît. Tenez, voilà une porte grillée qui ouvre peut-être sur quelque escalier dérobé. — Donne-moi ta lanterne.

Mendoce passe sa lanterne à travers les barreaux de la porte, et il trouve un caveau au vin. Il tourne d'un autre côté et, vis-à-vis de la grille il voit une seconde porte, il en voit une troisième, une quatrième, une cinquième... — Que de portes! s'écrie Trufaldin, et laquelle attaquer, bon Dieu! — Il n'importe pas. La pince! la pince! Des bras, de l'opiniâtreté, et la fortune fera le reste.

Il s'attache à une porte qui lui paraît moins solide que les autres; il insinue sa pince en bas, en haut; il la glisse dans la serrure, sous les gonds; il pousse, il tire, il travaille, il se fatigue, il déchire ses gants, il s'écorche les mains; mais la porte s'ébranle, et il est insensible à la douleur. Trufaldin croit toucher au moment de revoir son Inès, il jouit par anticipation; mais un certain bruit calme tout à coup sa joie et ses transports. Il ne craint rien du comte de Cerdagne; mais ses gens peuvent l'assommer sans l'entendre, et puis il est minuit, c'est l'heure des revenants, et Trufaldin y croit : c'est tout simple. Il se colle à Mendoce; il le tire par son pourpoint. — Vous n'entendez pas, seigneur! on marche. — Tu rêves. — On parle. — Chansons! — On met une clef dans une serrure. — C'est vrai.

Mendoce tourne sa lanterne, il se retire avec Trufaldin du côté opposé à celui d'où vient le bruit; ils se tapissent tous deux derrière un gros pilier en pierre, et ils attendent sans souffler que l'ennemi paraisse.

Pédrillo était entré plusieurs fois dans la salle à manger. Il avait dit quelques mots à l'oreille de Cerdagne; Cerdagne lui avait répondu de la même manière, et ses domestiques, qui ne l'avaient jamais vu aussi intime avec ses gens, étaient toujours plus étonnés. Il a passé le fossé au sud, avait dit la première fois Pédrillo. Retourne, et ne le perds pas de vue, avait répondu Cerdagne. Il est descendu dans la cave, était revenu dire Pédrillo. Laisse-moi faire maintenant, avait répondu le comte. — Qu'on appelle Théodora, dit-il tout haut à ses gens.

Théodora, prête à se mettre au lit, descendit avec une dose d'humeur de plus que de coutume. Elle se sentit près d'éclater quand Cerdagne lui dit qu'il voulait boire et lui ordonna d'aller chercher du vin au petit caveau. Elle se contint cependant, et se contenta d'observer, d'un ton très-sec, que sa coadjutrice Rotrulde était la plus jeune et aurait pu de préférence descendre à la cave à cette heure indue. Cerdagne voulait que Mendoce marchât de difficultés en difficultés; il ne voulait pas employer des hommes, parce qu'il savait que Mendoce n'entendait pas raillerie, et qu'il ne voulait pas ensanglanter la scène, qu'il ne voulait pas non plus employer Rotrulde, que le jeune homme eût reconnue. Il répliqua plus sèchement encore à Théodora : — Allez où je vous envoie, et pas de réflexions.

Il fallait que la duègne obéit. Mais en allumant un flambeau, en cherchant le trousseau de clefs, elle grondait; elle grondait en descendant l'escalier, en ouvrant la porte; elle était au milieu de la cave, et elle grondait encore.

Trufaldin se rassura en voyant une femme qui ne ressemblait pas du tout à un esprit; Mendoce sourit en voyant entre ses mains les clefs qui, sans doute, ouvraient toutes les portes; il fut enchanté quand il la vit entrer dans le caveau grillé, et laisser le trousseau à la serrure. Il se lève doucement; il se glisse le long du mur; il arrive au bienheureux caveau, il pousse la porte, tourne la clef, et enlève le trousseau.

Théodora cherchait dans le vin de Chypre, d'Alicante et autres celui qui assoupirait plus promptement le patron. Le bruit de la serrure et les éclats de rire de Mendoce lui persuadent que quelqu'un des gens de la maison a l'insolence de se permettre une mauvaise plaisanterie. Elle vient à la grille en trottillant, et les poings sur les hanches : — Quel est le malavisé de là-haut qui se joue à une femme comme moi? Par saint Dominique! je crois que c'est notre étourdi de tantôt. — Pour qui vous n'êtes plus à craindre, très-acariâtre dame. — Et par où a-t-il pénétré jusqu'ici? — Par le soupirail. — Et qu'espérez-vous y faire? — Ma paix avec vous, et le bonheur de ma vie. Voulez-vous bien m'indiquer avec vos grâces ordinaires le chemin qui conduit chez votre adorable maîtresse? — Oh! le petit scélérat! — Je suis le plus fort, et des injures ne vous tireront pas de là. — Et il a les clefs! — Oui, j'ai les clefs. Quelles sont celles qu'il faut prendre? Capitulez, je vous le conseille; faites-vous un mérite de la nécessité. — Et que lui voulez-vous à cette chère enfant? — Lui jurer un amour, un respect, une constance à toute épreuve. — Je ne vous aurais pas cru capable de tout cela. — C'est que je ne me suis pas encore montré de mon beau côté. — A la vérité, elle est si jolie, qu'on ne peut vous faire un crime d'en être amoureux. — Prenez donc garde, ce ton doucereux ne vous est pas naturel. — Ouvrez-moi, et j'irai jurer à Séraphine tout ce qu'il vous plaira. — Pas si dupe : je vous soupçonne des intentions hostiles, et je vous garde en otage. — Votre insolence vous coûtera cher. Les écuyers, les pages, les valets sont encore sur pied : je serai vengée, n'en doutez pas. Ici Trufaldin s'effraie, et sérieusement; il croit avoir une armée à ses trousses. Il tire Mendoce par l'habit, et Mendoce, qui se moque de tout, tourne les talons à la duègne, et essaie ses clefs à toutes les serrures.

— Au secours! à moi, à moi donc! criait Théodora... Ah! mon Dieu! ils ne m'entendront pas. Soixante marches, et deux portes là-haut que j'ai tirées sur moi. — Ah! reprit Mendoce, c'est indiscret ce que vous dites là. M'avertir que je n'ai rien à craindre, vous si fine et si prévoyante! J'ai donc le temps de combiner mes démarches, et de terminer avec réflexion ce que j'ai commencé assez étourdiment, je l'avoue.

Il pense, il combine, il compare. Il était clair que l'escalier par où Théodora était descendue conduisait à la salle où le seigneur de Ripal attendait son vin de dessert, et il n'était pas prudent de l'approcher de trop près. Or, comme ledit seigneur ne pouvait pas être en deux endroits à la fois; toute autre porte qui ouvrirait était celle qu'il fallait prendre, et Mendoce recommence à essayer toutes les clefs. L'une était trop grande, l'autre trop petite; il était d'une impatience!... et plus il se hâtait, et moins il trouvait la vraie clef.

Cerdagne jugeait, au retard de Théodora, qu'elle avait trouvé l'ennemi, et qu'ils étaient en présence. Mendoce ne courait aucun risque; Théodora était exposée au plus à quelques taloches, si elle s'avisait de se servir de ses ongles. Le comte pensait que Mendoce, déjoué par la présence de la duègne, remonterait au soupirail, sortirait comme il était entré, et tenterait le lendemain quelque autre entreprise, dont on serait averti, et qui ne réussirait pas mieux.

Un grand flandrin de valet, de ces valets qui font les entendus, qui croient prévenir les désirs de leurs maîtres, et qui les servent fort mal, parce qu'ils devinent de travers, un de ces valets crut voir de l'impatience dans les yeux du comte. Il ne doute pas qu'elle ne soit occasionnée par la lenteur de Théodora, il sort, sans consulter personne; il descend à la cave, et il marche droit au caveau en grondant à son tour : — Un grand quart d'heure pour une maudite bouteille de vin! Le seigneur maître va s'endormir sur le dernier couplet du combat de Tancrède et de Clorinde. — Quand on dort, reprend Mendoce, on n'a besoin ni de vin ni de domestique. Le valet jette un cri en entendant une voix étrangère; il veut s'échapper; l'expéditif Mendoce le tient par une oreille; Trufaldin aguerri le tire par l'autre; on le pousse, on le conduit vers le caveau; Mendoce en ouvre la porte, jette le valet à côté de Théodora, et les enferme ensemble. Reconnaissance, plaintes, gémissements, cris des deux prisonniers. — A l'assassin, au feu! au feu, à l'assassin! — Vous oubliez, leur dit Mendoce, qu'on ne peut vous entendre de là-haut. Possède-toi, mon garçon, et sois plus raisonnable que madame. — Nous ne sommes ni des voleurs, ni des incendiaires. Je suis amoureux, voilà tout. Prends cette bourse, et dis-moi par où on arrive chez ta jeune maîtresse.

Le valet se croyait madré. Il lui paraissait clair qu'un amoureux qui aurait l'assentiment du père n'entrerait pas au château par la cave. Il jugea qu'il fallait jouer de finesse. — Eh! que ne vous expliquiez-vous plus tôt? Vous êtes amoureux : il n'y a pas de mal à cela. Vous êtes généreux, c'est très-louable, et certainement je vous aiderai. Prenez la porte... Théodora croit qu'en effet le fripon se laisse séduire, et qu'il va mettre le méchant petit homme dans le droit chemin. Elle lui ferme la bouche avec la main; le valet fait un saut de côté, et crie : — Prenez la porte en face, le corridor à gauche, l'escalier vis-à-vis, et le pavillon au nord.

Si Mendoce avait raisonné, il se serait souvenu que l'appartement de Séraphine était au sud, et il se serait défié de ce que lui disait le grand coquin. Il court à cette porte; par un hasard qui ferait croire à la fatalité, la première clef l'ouvre. Mendoce se précipite et laisse le trousseau à la serrure; Trufaldin le suit. La porte était battante, elle retombe sur eux; la serrure était saillante, elle se ferme. Mendoce retourne la lanterne, et cherche le corridor à gauche. Il arrive au fond du caveau, et s'aperçoit en jurant qu'il est pris comme ceux qu'il a enfermés vis-à-vis.

Pour achever de le désoler, Théodora et son compagnon se moquaient de lui. — Il est pris! il est pris! Ah! ah! ah! Tirez-vous de là, monsieur l'amoureux, tirez-vous de là! Mendoce était comme un lion; Trufaldin riait de sa colère dans sa barbe; il ne regrettait que l'absence d'Inès, et se consolait en pensant qu'il la retrouverait le lendemain. — Si du moins, s'écriait Mendoce, si du moins j'avais ma pince! Mais je l'ai laissée derrière ce malheureux pilier où nous nous sommes cachés quand la vieille est descendue.

Cerdagne ne se doutait pas qu'elle fût prisonnière, il ne soupçonnait pas davantage que le valet qui était descendu sans son ordre partageât sa captivité. Que diable! disait-il en lui-même, il n'est pas possible que mon jeune homme fasse l'amour à Théodora; il n'est pas croyable, si elle l'a rencontré, qu'elle ne vienne pas crier ici de manière à m'assourdir. Il y a du plus ou moins dans cette affaire. Il faut voir cela par mes yeux.

Il ordonne à ses valets de souper dans la salle même, et de se re-

tirer dans leurs chambres; il leur défend d'en sortir de la nuit, quelque chose qu'ils entendent, à peine d'être chassés. il leur défend surtout de le suivre, et il sort un flambeau à la main.

Les valets se jettent sur les restes du souper, discourent sur l'absence de Théodora et de leur camarade, sur la conduite extraordinaire du patron, concluent de ce qu'ils ont vu et entendu, qu'il y a dérangement au cerveau; mais comme un maître extravagant peut chasser ses gens et même les battre avant de les mettre à la porte, ils exécutent de point en point ce qui leur était prescrit.

Cerdagne se fait accompagner par Pédrillo. Ils descendent ensemble, ils entendent les cris de Théodora et du valet, les jurements de Mendoce; la scène était comique, et le comte s'en amusa d'abord. Il réfléchit cependant que tout cela ne menait à rien; que Mendoce ne pouvait s'échapper; qu'il faudrait donc lui rendre la liberté, et cette condescendance, qui le laissait maître des opérations qu'il voulait tenter, devait lui paraître suspecte. Trufaldin, d'ailleurs, qui se fourrait partout, se trouvait pris avec son maître, et la crainte ou la complaisance pouvait le porter à déclarer à Mendoce que tout cela n'était qu'un jeu. Comment faire?

Cerdagne ordonne à Pédrillo de prendre les clefs, d'en détacher adroitement celle qui ouvrait le caveau de Mendoce, de rendre la liberté à Théodora et à son compagnon, et de venir le retrouver chez monsieur et madame d'Aran.

Pédrillo joua assez bien la comédie. Il feignit d'avoir entendu les ris et les cris de Théodora en faisant sa ronde de nuit; il les tira du milieu des vins de liqueurs, et Théodora, avant de remonter, ne put se refuser le petit plaisir d'insulter au malheur du chevalier. Elle lui lâcha une bordée de railleries amères, et courut chercher Cerdagne pour lui apprendre qu'on tenait le petit scélérat sous la clef.

Pédrillo voulut enfin l'arrêter en lui représentant que c'était à lui à rendre compte des événements de la nuit, puisque c'était lui que le maître avait chargé de la surveillance générale. Théodora trottait toujours, n'écoutait rien, et le vieux Pédrillo ne la suivait que de loin. Elle trotta si bien, elle ouvrit tant de portes, qu'elle entra sans savoir où elle était dans la chambre où les grands parents tenaient conseil.

Elle fut frappée de la vue du comte et de la comtesse d'Aran qu'elle croyait bien tranquilles dans leurs terres; elle resta stupéfaite en les voyant retirés dans une espèce de galetas, eux, pour qui tout le château était en l'air lorsqu'ils faisaient au patron le plaisir de le visiter; elle entra en fureur, quand Cerdagne lui prit la main et lui dit en la serrant avec force : — Vous n'aviez pas besoin ici; vous y êtes venue, j'en suis fâchée pour vous; mais vous n'en sortirez plus. Bavarde et méchante, vous publieriez ce que vous savez, et même ce que vous ne savez pas. Restez là jusqu'à nouvel ordre. Brodez ou dormez. Demain, Pédrillo vous apportera à déjeuner. Mais pas de bruit, ou je vous fais descendre dans le plus profond des souterrains.

Théodora voulait répliquer; la colère la suffoquait; elle ne put articuler un mot. Cerdagne sortit avec ses amis; ferma très-exactement la porte, et conduisit d'Aran et son épouse dans la chambre que Séraphine avait quittée l'après-dîner, et où ils étaient au moins logés convenablement.

C'est là que Pédrillo les joignit, fatigué d'avoir couru, monté, descendu après Théodora. On s'arrêta sur le danger de laisser plus longtemps Mendoce avec Trufaldin, qui pourrait oublier le serment de discrétion si solennellement prononcé. On proposa d'abord d'envoyer tout simplement Pédrillo leur ouvrir la porte, en affectant pour eux un intérêt tel qu'il ne balançait pas à trahir son maître. Pédrillo, plus calme, observa que le jeune homme avec qui il avait voyagé le reconnaîtrait infailliblement, et que cette reconnaissance lui donnerait les soupçons les mieux fondés. On arrêta alors que Cerdagne mettrait dans sa confidence un autre domestique, et le bon Pédrillo observa que Mendoce avait ses poches pleines d'or; que celui qu'on enverrait ne serait peut-être pas à l'abri de la séduction: que d'ailleurs Mendoce, piqué d'avoir été la dupe de son propre stratagème, pourrait, avant d'entendre aucune explication, faire un mauvais parti à l'homme quelconque qui se présenterait.

Le conseil trouva cette observation judicieuse, et prononça qu'on chargerait une femme de tirer le beau chevalier de la prison. Mais à laquelle confier cette mission délicate? Mendoce reconnaîtrait Rotrulde; les autres étaient tellement en sous ordre qu'elles pourraient aussi se laisser gagner. — Parbleu! j'ai précisément ce qu'il faut, s'écria tout à coup Cerdagne. Mon page Guzman m'a amené une très-jolie femme; sa vue n'inspirera à Mendoce ni colère, ni défiance. Elle a déjà de la fortune, et je lui ai donné un emploi assez avantageux pour qu'elle soit incorruptible. Je ne crois pas non plus qu'elle manque d'adresse, j'ai quelque raison de lui en croire beaucoup. Va la chercher, Pédrillo.

Pédrillo part, et revient un instant après. — Je n'ai pas trouvé la petite femme. Son mari est couché; il l'attend et ne sait à quoi elle est occupée. Je l'ai cherchée à l'office, aux différents magasins, et je ne sais où l'aller prendre. Cerdagne sourit, et prévit quelque nouvelle escapade; il ne se trompait que sur le genre. — Allons, Pédrillo, il faut absolument rassurer Trufaldin, si on ne peut le séparer de Mendoce, et il n'y a qu'un moyen, c'est de les tirer de ce caveau. Descends doucement; ouvre brusquement leur porte, et sauve-toi derrière les piliers ou gagne le boyau qui conduit au grand souterrain. Fais pour le mieux, mais va leur ouvrir.

Le bon Pédrillo descend, sans flambeau. Il tâtonne, il retient son haleine, il ne pose le pied qu'avec une extrême précaution; il arrive près de la porte, il s'arrête, il écoute, il n'entend pas le moindre bruit. Ah! dit-il en lui-même, nos prisonniers sont endormis. Tant mieux : j'opérerai plus sûrement. Il prend sa clef, il cherche l'entrée de la serrure, il ouvre; pousse la porte aussi loin qu'elle peut aller, et se sauve aussi promptement qu'on peut le faire quand on n'y voit pas. Quelques secondes après, cette porte retombe avec un bruit qui fait résonner les voûtes souterraines : Pédrillo s'arrête, il écoute encore : le plus profond silence règne autour de lui. — Parbleu, dit-il, ces gens-là dorment d'un profond sommeil. Il revient à la porte; l'ouvre de nouveau; l'arrête avec une tuile qui se trouve sous ses pieds; il s'éloigne. Il écoute : personne ne parle, personne ne remue. Il ramasse quelques petits cailloux; il revient pour la troisième fois; il jette ses cailloux l'un après l'autre. Bien certainement ils attraperont le bras, la jambe, ou même le nez des dormeurs; il les entend distinctement tomber sur la terre. Il se décide, il entre dans le caveau. Quelque chose de chaud s'embarrasse dans ses jambes; il y porte la main, c'est une lanterne sourde; il la tourne, le caveau est éclairé, et Pédrillo voit très-distinctement que les prisonniers sont partis. Mais par où? les murs sont intacts, la porte entière, elle était bien fermée, et lui seul en avait la clef. Il y a de quoi se donner au diable. Le bonhomme trouva plus simple d'aller raconter les détails de ce nouvel incident.

Si Cerdagne avait moins connu Pédrillo, il aurait soupçonné sa bonne foi; mais trente ans de fidélité, un service doux, et de fréquents bienfaits l'assuraient du vieillard. Le tour lui parut très-bien joué; mais quand il fallut l'expliquer, Cerdagne, d'Aran et sa femme restèrent muets comme Pédrillo. On se contenta de s'amuser de cette évasion, comme on s'était amusé de tout jusqu'alors, et, certains de quelque événement nouveau et prochain, les papas résolurent de ne pas se coucher, envoyèrent Pédrillo avec sa lanterne examiner les dedans et les dehors du château, et madame d'Aran se laissa déshabiller par son mari, en observant qu'on avait assez tourmenté son cher fils. — Oh! que non, oh! que non, dit Cerdagne, il faut le guérir radicalement de la manie des aventures. Si, après le mariage, il est tenté de faire... ce que font beaucoup de maris, cette leçon l'engagera à mettre de la circonspection dans sa conduite. Il apprendra qu'on ne trouble pas impunément la paix des familles, et que ce n'est point par la cave qu'on arrive chez une femme respectable. — Eh! monsieur le comte, comment pousserez-vous les choses plus loin? — C'est mon secret, madame.

Revenons à ce cher enfant pour qui rien ne paraît impossible, et prouvons qu'il n'était rien moins que sorcier.

Séraphine avait promis à son père de ne pas chercher à le voir; mais elle ne s'était pas interdit les moyens détournés, innocents, d'engager cet intéressant jeune homme à renoncer à une entreprise qui alarmait sa timidité, et qui lui semblait devoir être funeste à quelqu'un.

Elle ne pouvait douter qu'il fût entré dans le château. Elle comptait assez sur ses charmes et sur le cœur du jeune homme pour l'engager à se retirer sans crainte d'essuyer un refus; mais la bienséance et ce qu'elle avait promis à son père ne lui permettaient pas de chercher Mendoce elle-même; et à qui se confier? Théodora l'aborderait avec des reproches qui l'aigriraient au lieu de le ramener à des sentiments plus modérés; Rotrulde n'avait nulle relation avec elle : Cerdagne aimait le plaisir, et respectait l'innocence de sa fille. Il ne permettait de l'approcher qu'à des femmes qu'il croyait pures comme elle. et parmi ces femmes elle n'en voyait point qui eussent cet esprit liant qui sait tout concilier; cette sensibilité qui seule sait bien rendre les sensations qu'on lui confie. Elle avait entendu parler dans la journée d'une petite femme fort jolie qui avait épousé Guzman, et à qui son père avait donné une place distinguée. Il lui semblait qu'une jeune et jolie femme qui épouse un beau garçon doit avoir le cœur tendre, et femme qui aime compatit toujours aux peines d'un amour malheureux.

Séraphine marqua aux filles qui étaient près d'elle le désir de voir cette petite femme qui causait tant de jalousie. On s'empresse d'obéir; on cherche, on trouve, on amène la petite, dont la figure inspira d'abord la confiance. On commença selon l'usage à parler de choses indifférentes; insensiblement on éloigna des témoins importuns; on la conduisit dans un cabinet où on avait enfermé la plus jolie tourterelle; on la fit passer de là dans un arrière-cabinet où on voulait lui faire admirer une tapisserie qui représentait Godefroi de Bouillon avec une vérité frappante. En marchant, on disait à la petite de ces choses flatteuses qui coûtent si peu, qui plaisent tant aux inférieurs, et qui les disposent si favorablement. Ce fut dans cet arrière-cabinet que Séraphine fit à la petite à voix basse et en rougissant l'aveu de sa tendresse et de ses craintes. — Vous sentez bien, ma chère, que si cet étranger que rien n'intimide, que rien n'arrête, est dans ce château comme j'ai lieu de le croire, mon père et lui se rencontreront infailliblement. Tous deux fiers, courageux, violents, à quelles extrémités ne se porteront-ils pas? l'éclat serait affreux, et je veux le prévenir. Allez, ma chère, faites tout pour approcher cet insensé, pour lui parler; dites-lui bien que, s'il m'aime, il ne peut me le prouver

qu'en mettant un terme à mes larmes, et en se retirant aussitôt. Dites-lui que je lui tiendrai compte de sa docilité; dites-lui.... dites-lui ce que votre cœur vous inspirera de touchant, tout, tout, excepté l'impression qu'il a faite sur moi.

La petite, accoutumée à l'intrigue, aimait passionnément tout ce qui en avait l'apparence. Fière de la confiance de la jeune dame, flattée de lui être utile, curieuse sans doute de voir le petit être charmant qui tournait une si jolie tête, elle promit tout, et se disposa à faire plus qu'elle n'avait promis.

Elle sortait de la chambre de Séraphine au moment où Cerdagne sortait de la cave, et allait se concerter avec d'Aran et sa femme. La petite le rencontra; il lui fit une légère inclination et passa : il était préoccupé. La petite ne connaissait guère que les usages de la campagne : mais il lui parut extraordinaire qu'un grand seigneur, qui a trente domestiques, descendit à la cave, sans quelque motif particulier. L'air à la fois plaisant et pensif de Cerdagne lui donna à réfléchir, et Théodora qui passa devant elle en courant, et Pédrillo qui courait après Théodora, tout lui persuada que la cave était le lieu de la scène.

Elle passe à la cuisine, personne; à l'office, personne encore. Elle prend un flambeau, l'allume, cherche l'escalier des souterrains, et descend avec l'intrépidité d'une femme qui est jolie, qui le sait, et qui croit que la rencontre d'un joli homme ne peut rien avoir de désagréable.

L'obscurité, la solitude du lieu, lui firent cependant éprouver un léger frémissement. La voix de Mendoce, qui continuait de tempêter, la remit à l'instant. Il lui sembla que cette voix ne lui était point inconnue; les jurons ne lui ôtaient point d'ailleurs ce velouté, cette douceur, qui font toujours supposer une très-jolie figure. Elle marche droit à la porte du caveau où étaient renfermés Mendoce et Trufaldin; elle frappe, elle annonce qu'elle vient au nom de Séraphine. A ce mot Mendoce se calme, et la supplie de lui ouvrir. Comment y parvenir? elle n'a pas la clef. Mendoce, qui ne perd jamais la tête, lui dit que derrière un pilier qui n'est pas éloigné elle trouvera sa pince de fer. La petite y va, la trouve en effet; mais ses mains sont aussi faibles que blanches et potelées; elle fait quelques efforts qui n'aboutissent à rien; elle se décourage, elle se désole. Mendoce lui conseille d'introduire la pince dans la gâche et de faire rentrer le pêne dans la serrure. Elle essaie ce nouveau moyen, il réussit parfaitement; la porte s'ouvre, les prisonniers sortent, et cette porte retombe.

Mendoce va à la petite pour lui arracher son flambeau et courir par le château au hasard de ce qui pourrait en arriver. Ils se regardent, ils se reconnaissent. — Hé! c'est ma petite veuve. — Hé! c'est mon cher Mendoce. — Comment donc, ma petite?... Par quel miracle?... Pourquoi?... Que signifie?... — Pas de temps à perdre, et rien à vous cacher. Séraphine vous adore; elle craint que vous ne soyez d'un rang indigne d'elle, et avec quelle ivresse elle apprendra que vous êtes le fils du meilleur ami de son père! — Mais mon père à moi ne m'a jamais parlé de ce comte de Ripal... — Hé! vous êtes chez Cerdagne. — Chez Cerdagne! chez Cerdagne! Ah! tout est éclairci, et je suis l'homme du monde le plus heureux. Vite, vite, ma petite, conduis-moi aux pieds de Séraphine; que j'y tombe, et que je me rende digne à force de respect de l'amour que tu dis qu'elle a pour moi. Elle ne sait donc pas qui je suis? — Hé! non, vous dis-je. — Ah! laisse-moi le plaisir de le lui apprendre. Marche, marche donc.... Je meurs d'impatience et de plaisir.

Ils remontent et avancent rapidement sans penser qu'ils peuvent être rencontrés à chaque pas, ce qui serait arrivé sans doute, si le trop prévoyant seigneur n'avait consigné ses gens dans leurs chambres. Le beau page Guzman avait aussi reçu l'ordre de garder la sienne. Arrivé de la veille, il n'en soupçonnait pas la raison et ne s'en inquiétait guère. Il mangeait en paix les bons morceaux que Pédrillo lui portait, et s'amusait avec sa femme quand elle voulait bien venir passer une heure avec lui. Pour la petite, elle n'avait reçu aucune injonction du patron qui fût relative à Mendoce, et la raison en est simple. Cerdagne ne savait rien des aventures du jeune homme; il ignorait donc certaines particularités très-piquantes, et il s'était contenté d'éloigner de son chemin Rotrulde et ceux qui l'avaient accompagnée.

Trufaldin n'oubliait pas ses amours clandestins; en marchant, il demandait à la petite où étaient les basses-cours. La petite, qui connaissait à peine les êtres, les lui indiqua à peu près. Trufaldin enfila le corridor qu'on lui montra en sortant de la cave; il laissa son maître suivre ses brillantes destinées, et, fort de la solitude qui régnait partout, il jura assez fort même de trouver son Inès, dût-il payer une nuit heureuse de l'ennui d'un engagement éternel. — Il faut faire une fin, disait-il en trottant. Inès n'est pas belle de visage et ne tentera personne. Je lui connais des beautés, moi, et cela me suffit.

La petite et Mendoce avaient parcouru une partie du château sans rencontrer personne. Ils avançaient dans une parfaite sécurité, et ils ignoraient que le vieux Pédrillo, persuadé que la chambre de Séraphine était le but où tendaient les désirs de l'amoureux, s'était caché dans l'embrasure d'une porte voisine.

Le bonhomme, qui avait suffi à tout, qui était sur les dents, mais qui s'amusait autant que son maître de cette petite guerre, le bonhomme s'assura bien que Mendoce était entré chez Séraphine; que la conversation était engagée, et il fut avertir le patron de ce qu'il avait vu. Il avait à traverser toute une aile de soixante à quatre-vingts toises de longueur, un étage à monter; il fallait qu'il s'expliquât, que Cerdagne prît un parti. Tout cela ne demandait pas beaucoup de temps; mais il en faut bien peu aux amants pour s'entendre.

Il est impossible de peindre le trouble, l'embarras qu'éprouva Séraphine à la vue inattendue de son amant. Mendoce était à ses pieds, il parlait, il était en délire, il mouillait ses mains de larmes brûlantes, et tout cela n'aidait pas l'aimable jouvencelle à se remettre. Elle répondait à ce qu'on ne lui disait pas; elle interrogeait et n'attendait pas la réponse; elle jurait amour éternel et ne voyait plus Mendoce : comment aurait-elle pensé à le renvoyer?

Mendoce se possédait jusqu'à un certain point. Il entendait, il appréciait tout, son amour était au comble. — C'en est trop, c'en est trop, adorable Séraphine; c'est à moi à vous jurer, à vous tenir les promesses que m'adresse votre bouche charmante. — Qu'ai-je donc dit, grand Dieu! — Ce qui comble mes vœux les plus doux. — Ciel! je me suis trahie. — Ne vous en repentez point; confirmez cet aveu si doux; permettez que je tombe aux pieds de votre père, que je me nomme, que je vous obtienne; daignez autoriser cette démarche. — Vous m'avez entendue; j'ai perdu le droit de vous la défendre. — Eh bien! je ne vous quitterai pas sans avoir justifié la prévention qui vous parlait secrètement pour moi. Apprenez, madame, que mon rang, ma fortune me rendent votre égal. — De quel poids je suis soulagée! — Mon père... — Eh bien!... votre père... son nom?...

Ici un carillon infernal se fait entendre à la porte. Mendoce se relève et met la main sur la garde son épée. Séraphine s'évanouit; la petite se sauve dans un cabinet voisin et se cache dans une armoire. Cerdagne paraît, suivi d'une douzaine d'archers, qu'il a été prendre au corps-de-garde du pont-levis. Mendoce rit en le voyant, et croit qu'il n'a qu'à se nommer pour arranger l'affaire. Cerdagne lui réplique que le fils de son meilleur ami, qui force son château et qui veut séduire sa fille, est plus coupable qu'un autre et ne doit pas compter sur sa clémence. A ces mots, Mendoce, rendu à sa vivacité, tire l'épée, et se rappelant aussitôt ce qu'il doit au père de Séraphine, il la dépose à ses pieds. Les archers entourent, pressent, saisissent, enlèvent le jeune homme. Un d'eux, qui lui soutenait la tête, approchait fréquemment son visage du sien et le mouillait de larmes. — Porte ailleurs ta pituite, lui disait Mendoce. Il ne savait pas qu'il parlait à son père, qui s'était mêlé à la foule pour embrasser un fils ingrat qui ne le reconnaîtrait point.

On porte monsieur l'amoureux dans une tour à triple porte, à fenêtres si bien grillées, qu'un enfant n'y passerait pas la main. Du reste, un bon lit, des aliments sains et grand feu à la cheminée gothique. — Au moins, dit Mendoce aux archers qui se retiraient, vous avez pensé à tout, et je vous en remercie. Je vais me coucher, puisque je n'ai rien de mieux à faire.

Cerdagne était resté près de sa fille, qui n'avait rien vu, rien entendu, et dont l'état était alarmant. — Allons, dit-il à Pédrillo, je vois qu'il est temps que tout ceci finisse. Ma fille souffrirait moins des infidélités de son mari que de la crainte de ne pas l'obtenir. Je les marie après-demain; mais demain encore... Ah! va me chercher Théodora; qu'elle délace, qu'elle soigne cette enfant, et compte, toi qui m'as si bien servi, sur un joli présent de noce.

Pendant que Pédrillo allait tirer Théodora de sa prison, Séraphine ouvrit ses grands yeux, et les referma en sentant sa main couverte des baisers de son père. — Ah! seigneur, quelle indulgence? — Puis-je cesser de t'aimer? Mais si je cède aux sentiments que tu m'inspires, je n'en suis pas moins sensible à l'outrage que tu viens de recevoir. — Personne ne m'a outragée, mon père. — Quoi! cet insolent qu'on a surpris à tes pieds..... — Vous m'avez promis de le ménager et de le renvoyer à ses parents. — Oui, mais dans la supposition qu'il se bornerait à te regarder de loin, à t'écrire, à s'introduire en plein jour, et par la porte, et que je n'aurais à me défaire que de ses importunités. Mais combler le fossé de mon château; forcer le soupirail de ma cave; mettre tout en combustion chez moi; entrer à minuit dans ton appartement contre ton gré, c'est plus qu'aucun mortel n'eût osé, et ce que je dois sévèrement punir... Oh! j'oubliais!... Ce qui caractérise des intentions criminelles, c'est le nom supposé sous lequel il s'est présenté. Ici Cerdagne s'arrête et fixe sa fille. Il ignore si Mendoce lui a déclaré qu'il est fils du comte d'Aran, et le silence de Séraphine lui persuade que son espiègle n'a pas eu le temps de se faire connaître.

— Enfin, mon père, quel parti prendrez-vous? — Je veux faire revivre un usage antique et révéré, toujours cher aux chevaliers espagnols. J'invoquerai des statuts, qui ont toujours été la sauvegarde des dames. — Ciel! vous allez convoquer une cour d'amour?... — Que tu présideras. — Moi, mon père? — C'est le droit de la beauté plaignante. — Mais je ne me plains pas, mon père. — Finissons, ma fille, il est des lois...— Bien absurdes. — Dites bien respectables. — Parce qu'elles sont consacrées par le temps? — Il est le père de l'opinion. — Et l'opinion.... — Est la reine du monde. — Et c'est à cette chimère que vous allez sacrifier l'honneur d'un damoisel qui n'est coupable.... — Que de t'aimer, n'est-ce pas? — Et cela est bien pardonnable, mon père. — Sans doute, tu es si aimable! — Ce n'est pas ce que je veux

dire. — C'est ce que tu penses, et tu as raison. — De l'ironie à la place du sentiment! — Ah! tu veux du raisonnement? Le mien sera court. Devais-je lui laisser passer le reste de la nuit à tes pieds, et puis-je revenir sur l'éclat que j'ai été forcé de faire? Mes archers... — On peut leur imposer silence. — Faire taire douze ou quinze soldats, toujours enclins à médire de leur chef! impossible, mon enfant. — Ainsi ce malheureux va comparaître devant un tribunal qui ne pardonne pas un outrage fait aux dames? — Ah! tu conviens qu'il t'a offensée. — Et il faut que je préside, moi... — Refuser serait convenir que tu es d'intelligence avec lui. — J'en suis bien éloignée; mais comment ne pas défendre un jeune homme intéressant?... — Oh! bien intéressant, je l'avoue. — Qui paraît être de la première distinction. — Je commence à le penser comme toi. — Ah! mon père, si la pitié ne vous parle pas en faveur de cet infortuné, mettez-vous un moment à la place d'une tendre mère, dont il est l'amour et l'espoir. Faut-il, pour satisfaire à un vain point d'honneur, la condamner à des larmes éternelles? — Comment diable, tu parles comme un ange! Jamais cour d'amour n'aura eu un semblable président. — Vous insultez à ma douleur. Vous serez vengé, puisque absolument vous le voulez; mais, je le sens, j'en mourrai de chagrin. — Ce serait un peu fort. D'ailleurs, il n'est pas condamné encore. Il lui sera loisible de se défendre, et comme il a de l'esprit... — Ah! je vous entends, mon père. Vous satisferez à l'usage, et vous lui donnerez les moyens de se sauver en lui faisant de ces questions simples... Mais, mon tendre, mon digne père, s'il répond juste? — S'il répond juste.... s'il répond juste.... — Songez que c'est l'infamie, s'il se trompe. — Et qu'il a droit à une indemnité s'il satisfait le tribunal. — Mon père... — Ta main, par exemple. — C'est encore un usage consacré par le temps. — Il est le père de l'opinion, n'est-ce pas? — Et l'opinion est la reine du monde. Je crois que je raisonne aussi. — Je le vois bien. — Ecoute: je n'ai pas le talent de prévoir l'avenir; mais je t'engage à ne pas mourir avant l'événement. Moi, je vais commander mes hommes d'armes et tout disposer pour déployer, dans cette circonstance, la pompe des premiers siècles catalans.

Il sortit, et laissa sa fille flottant entre la crainte que Mendoce n'encourût la dégradation, et l'espoir de devoir son bonheur à sa pénétration et à son esprit. La petite sortit aussitôt de son armoire, courut à Séraphine, essuya ses larmes. — Calmez-vous, madame, calmez-vous. Je vais achever ce que votre amant n'a pas eu le temps de vous dire, et ce que la malice un peu cruelle de votre père vous a laissé ignorer. Ce beau jeune homme, qui vous intéresse tant et qui vous inspire de si vives alarmes, est le fils du comte d'Aran. — Du comte d'Aran! du comte d'Aran! dites-vous? Ah! mon cœur, me voilà en paix avec toi. Mais, ma chère, d'où savez-vous... — Je le tiens de votre amant lui-même, que j'ai rencontré dans ses voyages... — Ah! que je suis heureuse! Voilà sans doute le fils de ce frère d'armes..... C'est lui, c'est lui. La colère de mon père, à travers laquelle perçait toujours la gaieté, la plaisanterie, la finesse..... Oh! oui, je présiderai. Je vous rendrai, seigneur Cerdagne, toutes les malices que vous m'avez voulu faire. Et mon jeune ami est-il rassuré, sait-il de qui il est le prisonnier? — Eh! madame, je lui ai tout dit en le tirant de son caveau. — Ah! ma petite, ma chère petite, je n'oublierai jamais les services que tu viens de me rendre.

Dans la situation où était Séraphine, on ne pensa pas au sommeil. Il fallut cependant qu'elle se laissât mettre au lit par Théodora, qui arriva en grondant, et qui donna ainsi le temps à la petite de regagner son armoire. Mais dès que la vieille fut sortie, la petite vint s'asseoir auprès de la tendre amante; on passa le reste de la nuit à causer, et vous devinez aisément de quoi on parla. De ce moment, il y eut dans le château deux partis bien prononcés, bien opposés, et également disposés à s'amuser l'un de l'autre.

Cerdagne, en quittant sa fille, était allé rejoindre le comte et la comtesse d'Aran à l'extrémité de sa maison. Il fut frappé, en approchant de leur chambre, d'entendre des coups très-forts, des sanglots, des cris étouffés, tout ce qui caractérise un acte de la dernière violence. Etonné, mais toujours prompt à servir ses amis, il tire l'épée, il se hâte, il entre, on s'explique, et il rit.

Nous avons laissé Trufaldin errant sans lumière dans le corridor que la petite lui avait indiqué et cherchant sa grosse Inès. Après avoir tâtonné bien des portes, qui toutes se trouvèrent fermées, il parvint à en ouvrir une. Il descend dans une cour; il tourne autour des bâtiments, et ne trouve rien qui annonce que sa belle ait ses occupations et son domicile dans cette partie du château. Il traverse la cour, ouvre une autre porte, se trouve dans un second corridor, entre dans une chambre ouverte, entend ronfler, s'approche d'un lit, il le croit du moins; il avance une main et recule de quatre pas en sentant un corps velu comme celui d'un ours. Avec quelque légèreté qu'il ait touché ce je ne sais quoi, le dormeur se réveille, pousse un long soupir, et saute par terre. Trufaldin veut fuir; le je ne sais quoi vient s'embarrasser dans ses jambes, le renverse, et Trufaldin, en voulant se retenir, accroche une paire de cornes qui ajoute à son effroi. Comme il ne dépendait pas de lui de se relever aussi promptement que l'ordonnait sa terreur, et qu'il fallait qu'il se débarrassât provisoirement du je ne sais quoi qu'il avait entraîné dans sa chute et qui roulait avec lui sur le carreau, il fut obligé de se servir encore de ses mains, et il reconnut, à sa grande satisfaction, que ce qui lui avait fait tant de peur, n'était qu'une chèvre, et le lit, d'où elle était sautée, un tas de paille.

Il tourna par la chambre, et trouva quelques animaux de la même espèce qui dormaient d'un plus profond sommeil et qui ne firent pas le moindre mouvement. Trufaldin conclut, avec beaucoup de sagacité, que cette chambre devait être dépendante des basses-cours, et que les appas de la grosse Inès devaient reposer à quelques pas de là. Il était possible d'entrer chez quelque valet grossier et brutal; mais Trufaldin se promettait bien, en cas d'*un quiproquo*, de prévenir toutes voies de fait en criant qu'il avait l'honneur d'appartenir au comte d'Aran. D'ailleurs, il aimait sa grosse; il était sûr d'en être bien reçu, et cela valait bien la peine qu'il hasardât quelque chose.

Il ouvre une chambre voisine, et vingt ou trente agneaux viennent bêler autour de lui, et le confirment dans la persuasion qu'il ne peut être loin d'Inès. D'une troisième, d'une quatrième, d'une cinquième chambre s'échappent des poulets, des pigeons, des lapins, des chiens courants. Les chiens courent après des lapins; les lapins effraient les poules; les poules volent, les pigeons les suivent; le corridor offre, en petit, le tableau de l'arche en désordre. Trufaldin écoute, aucune porte ne s'ouvre. L'écuyer, prompt à tirer des conclusions, pense qu'Inès ni personne ne couche en bas, parce que quelqu'un serait infailliblement sorti au bruit de la chasse générale que faisait la meute de monseigneur.

Il suit ce corridor pour trouver un escalier qui le conduise au but chéri de ses désirs; il est renversé cinq à six fois par les chiens; il écrase deux ou trois agneaux; les poules, qui ont des petits, le relèvent à grands coups de bec; il va toujours, il brave tout; il est amoureux, et il est chez le comte de Cerdagne.

Il arrive enfin à un petit escalier en forme d'échelle. Il monte, un autre descend. C'est sans doute quelque valet que le bruit a tiré de sa couchette. Il importe à Trufaldin de passer sans explication; il se cramponne d'une main, il allonge l'autre; il saisit le bas d'une jambe qui lui paraît tout à fait masculine; il tire de toute sa force; il envoie, par-dessus sa tête le valet tomber au pied de l'échelle. Sans s'arrêter aux gémissements qui frappent son oreille, il monte avec vivacité et poursuit son chemin: l'amour en avait fait un petit crâne.

Il pousse une porte entr'ouverte, la seule qu'il rencontrât; il entre dans une chambre, il y trouve un lit tout chaud et vide. Ah! c'est sans doute celui du piqueur que je viens d'envoyer avec la meute. Il sort, il avance; une porte encore lui barre le chemin; il tâte, la clef est à la serrure; il tourne, et la porte ne s'ouvre point; il pousse fortement avec l'épaule; les clous qui condamnent cette porte de l'autre côté ne cèdent point; mais une planche crie, se détache, Trufaldin la soutient, la pose à terre doucement, et passe par le trou qu'il vient de faire.

Il se trouve dans un corridor si vaste, qu'il juge devoir réfléchir. Ce corridor devait être un des principaux du château. Cependant, la maison était si grande qu'on pouvait en avoir abandonné une partie aux filles de basse-cour. La porte qui ouvrait près de l'escalier en échelle donnait quelque vraisemblance à cette idée. Il ignorait qu'elle fût condamnée, et, selon lui, elle n'avait résisté que parce que mademoiselle Inès ou une autre tirait probablement les verrous avant de se coucher.

Fort de ce jugement, le pauvre écuyer suit le corridor; encore une chambre ouverte. Il entre comme il a fait partout. — Est-ce vous, mon ami? dit une voix de femme à demi éveillée. — Oui, oui, c'est moi. — Ah! contez-moi donc ce qui s'est passé depuis que vous m'avez quittée. A ces mots Trufaldin ne doute plus qu'il n'ait enfin trouvé sa grosse. Ardent comme un charbon, il ne répond pas; mais il se déshabille en un tour de main, et se glisse sous la couverture.

La femme, étonnée de sa pétulance, veut parler; Trufaldin ne lui en donne pas le temps; elle soupçonne du micmac; Trufaldin confirme ses soupçons: c'est Hercule sous l'enveloppe d'un goujat. La femme, convaincue qu'il y a erreur ou attentat, s'agite, se démène, jette l'assaillant de côté, et saute dans la ruelle. Trufaldin l'y suit; elle se glisse sous la couverture en poussant les hauts cris; Trufaldin, à qui tout champ de bataille est bon, poursuit opiniâtrément la dame; le combat s'engage sous le lit. La dame pince, mord, égratigne, fait lâcher prise à l'assaillant et se roule au milieu de la chambre. Dix fois Trufaldin a touché au port sans pouvoir y entrer. Furieux et incapable de distinguer la différence des voix et des formes, il redouble d'efforts et regagne la position avantageuse qu'il a si souvent perdue et qu'on lui dispute encore. Les forces de la dame sont épuisées; elle va céder, involontairement sans doute, et va céder sans pécher, lorsqu'un chevalier paraît inopinément un flambeau à la main: ce chevalier est le comte d'Aran.

Les cris et la résistance de sa femme lui prouvent évidemment qu'elle n'a pas consenti à son déshonneur. Il ne conçoit pas quel est l'enragé qui viole une femme de cinquante ans; mais, quel qu'il soit, il doit être châtié. Le châtiment commence par vingt ou trente coups de flambeau appuyés sur les reins. La poix, la résine enflammées coulent sur la peau du malheureux Trufaldin, la brûlent, la corrodent. Il se lève en poussant des cris affreux; il reconnaît le comte, la comtesse; il se croit mort, et ne peut prononcer que ces mots: — Je croyais que c'était mademoiselle Inès. — Inès ou Isaure, coquin, reprend le comte,

est-ce ainsi qu'on courtise les dames? Tu mérites la mort, et tu vas la recevoir de ma main. Trufaldin, à genoux, demandait grâce et prétendait qu'une méprise n'est pas un crime. Le comte, blessé à l'endroit sensible, avait pris le bâton d'une vieille hallebarde, et répondait aux arguments de l'écuyer en lui frappant à outrance les fesses, le ventre, l'omoplate, les cuisses, la tête. C'en était fait du pauvre homme si Cerdagne, qui sortait de chez sa fille, ne fût entré fort à propos.

Il ne sait quel est le drôle qu'il trouve tout nu chez la comtesse et qu'on fait périr sous le bâton; il voit un malheureux qui ne sait que se plaindre. Il se jette devant son ami, lui représente que le vainqueur des Mores ne doit point tuer un ennemi sans défense. — Eh! reprend d'Aran, cet ennemi est un drôle que je nourris depuis quinze ans, et qui m'a fait... — Non, mon ami, non, répliqua la comtesse, il ne t'a pas fait... — Corbleu! madame, en êtes-vous bien sûre? — J'en jure par l'amour que j'ai toujours eu pour toi. — Vous avouerez du moins qu'il s'en est fallu de bien peu de chose. — Ah! mon petit, je ne dis pas non. — Seigneur Cerdagne, continua Trufaldin, j'honore, je respecte madame; jamais je n'ai levé un œil profane sur elle. J'aime mademoiselle Inès; c'est elle que je cherchais, et, je le répète, c'est avec elle que je croyais être. — Allons, mon cher ami, dit Cerdagne, je ne vois pas, puisque tu en es quitte pour la peur, qu'il faille assommer ce malheureux. Cependant cette aventure est de celles qu'il faut ensevelir dans le silence : les rieurs ne seraient pas de ton côté. Voyons, docteur, quelle est cette Inès? mets-nous au courant de tout ceci, ou je te fais jeter dans les fossés de mon château.

Trufaldin avait trop d'intérêt à se justifier dans l'esprit de ses maîtres pour ne pas entrer dans tous les détails qui pouvaient le disculper. Il raconta comment il s'était lié avec mademoiselle Inès, fille de basse-cour, que Rotrulde avait emmenée pour la servir; comment ils étaient tombés ensemble dans la rivière; comment une oie lui avait fait le tour que vous savez lorsqu'il cherchait à guérir sa maîtresse de la colique; comment ils avaient été au moment d'être brûlés ensemble; comment il était naturel qu'il la cherchât dans un château où tout le monde dormait ou paraissait dormir; comment, en la cherchant, il avait lâché les chèvres, les agneaux, les poules, les pigeons, les lapins et les chiens courants; comment il avait jeté par-dessus sa tête un valet qui descendait un escalier en échelle; comment il avait enfoncé une porte; comment, en cherchant une fille de basse-cour, il était entré chez la comtesse qu'il ne savait pas être au château. — Enfin, mes bons seigneurs, dit-il, si j'ai cédé à la concupiscence, le châtiment a été plus loin que la faute, car enfin je n'ai rien fait, rien du tout, et mon corps n'est que plaies, que meurtrissures. Ah! mon Dieu, mon Dieu, comment donc faire pour avoir cette fille-là?

La narration de Trufaldin avait été assaisonnée de traits si naïfs et si originaux que Cerdagne riait aux éclats en l'écoutant, et rit encore lorsque le conteur eut fini. D'Aran prétendait que ces saillies de gaieté étaient très-déplacées. Il ordonna à l'écuyer de prendre ses habits et d'aller dans le corridor se mettre dans un état décent. La comtesse avait regagné son lit, et prétendait qu'elle ne reviendrait pas des contusions qu'elle sentait partout, et qui s'étaient multipliées dans ces combats consécutifs. — Ah! mon ami, mon cher ami, vous que j'ai tant aimé et à qui j'ai été si fidèle, cette nuit est plus cruelle que celle où nous essayâmes de donner un petit frère à Mendoce, et où ce malheureux ciel de lit tomba sur nous deux. Au moins c'était vous qui partagiez mes plaisirs et ma disgrâce; mais cet affreux Trufaldin! quel gouverneur vous aviez donné à votre fils! Il faut pourtant que je convienne qu'il se présente joliment. — Bah! bah! madame, c'est bien le moment de penser à ces balivernes.

— Hélas! disait Trufaldin en se rhabillant, il faut que je sois né sous une bien triste étoile! Batilde m'a fait cocu vingt fois sans que j'osasse m'en plaindre, et je ne puis tenter de m'approcher d'Inès qu'il ne m'arrive quelque chose de funeste. Comment diable ai-je été prendre une vieille comtesse pour une jeune fille de basse-cour! Ah! dame, le désir, la précipitation... et puis la nuit tout cela se ressemble. J'aurai mon Inès pourtant, car je l'épouserai pour n'en point avoir le démenti, et nous verrons si la fatalité qui me poursuit empêchera la consommation du mariage.

Qu'eût dit le malheureux écuyer s'il eût su que le lit qu'il avait trouvé chaud était celui de sa maîtresse, que le prétendu valet à la jambe masculine à qui il avait fait faire le saut était Inès elle-même!

Cependant Cerdagne, en s'efforçant de contenir sa gaieté, en consolant d'Aran et sa femme, en apportant à son ami de l'eau-de-vie camphrée pour bassiner les contusions de madame, Cerdagne pensait à ce valet que Trufaldin avait tué ou à peu près. Il sentit que, pour n'être pas noble, on n'en est pas moins homme, et que tout être qui souffre a droit au secours de ses semblables. Il prit un flambeau, gagna le diable d'escalier au bas duquel il vit une grosse fille nue dont le postérieur avait écrasé un agneau, et qui n'était évanouie que par l'effet de sa frayeur. Cerdagne jugea qu'à la figure près Inès méritait les empressements de Trufaldin et de tout autre, et son premier mouvement fut d'appeler Pédrillo. Il réfléchit pourtant que cette aventure était d'un tout autre genre, et pouvait avoir des conséquences que les amours de Séraphine et de Mendoce; il jugea qu'il fallait laisser ignorer à Inès la cause de sa chute, et mettre Trufaldin dans l'impossibilité de jaser. En conséquence, il appuya contre le mur son flambeau, dont la grosse fille se servirait pour regagner son lit quand elle aurait repris ses sens. Il entra dans son chenil où s'étaient retirés ses chiens, fatigués de manger des lapins; il prit de ses nobles mains le baquet où s'abreuvait sa meute; il le vida sur le corps d'Inès, qui, saisie de cette immersion glaciale, ouvrit les yeux, regarda devant elle et ne vit pas son seigneur, qui montait l'échelle derrière elle aussi lestement qu'un écureuil. Cerdagne retrouva Trufaldin à la même place, assis contre le mur, les mains jointes, tournant ses pouces et faisant la plus vilaine grimace. Le comte pensa que, puisqu'il avait été discret avec Mendoce, il pourrait l'être encore dans cette conjoncture. Cependant, s'il le laissait libre dans le château, il se ferait panser par quelque valet à qui il faudrait donner une cause de toutes ces brûlures, et Cerdagne savait que Trufaldin n'était pas d'un esprit inventif. D'ailleurs, en allant et venant, plus tard il rencontrerait inévitablement le comte et la comtesse, pour qui son aspect n'aurait rien d'amusant : toutes réflexions faites, Cerdagne appela Pédrillo, le chargea d'une terrine d'eau-de-vie camphrée, prit Trufaldin par l'oreille qui lui restait, le mena à la porte de la tour qu'habitait Mendoce; Pédrillo ouvrit, poussa dedans l'écuyer et la terrine, referma soigneusement la porte et fut se coucher jusqu'à nouvel ordre.

Cerdagne, très-fatigué, jugea à propos de reposer quelques heures; il engagea d'Aran et sa femme à suivre cet exemple. Ils dormirent tous comme on dort lorsqu'on est fortement préoccupé, c'est-à-dire assez mal. Aussi, à la pointe du jour, tout le monde était debout, et même la pauvre Inès, qui était loin de penser que ce fût son amant en personne, son amant si désiré, si attendu, qui avait failli à la tuer, et qui pourtant ne lui avait fait aucun mal.

Dans l'autre partie du château, on n'était pas encore levé; mais on n'avait pas fermé l'œil, et on n'en était pas moins jolie : pensers de bonheur sont un baume qui rafraîchit le sang. Séraphine et la petite n'avaient pas cessé de jaser. La jolie demoiselle se promettait bien de tourmenter un peu son papa, mais il était important de prévenir Mendoce de ne s'alarmer de rien, et d'être bien persuadé que sa Séraphine était d'intelligence avec lui. Un billet bien tourné, bien tendre, était écrit depuis deux heures au moins. Il n'y avait qu'une difficulté, c'était de le faire parvenir à son adresse, et on ne savait dans quel coin du château était enfermé Mendoce.

Le demander était le moyen de ne rien savoir : l'espionnage parut l'unique ressource. Mais comment la petite femme serait-elle partout à la fois? C'était une autre difficulté. Elle va trouver son mari, qu'elle avait singulièrement négligé depuis son entrée au château; elle fit sa paix comme la font des époux qui s'aiment ou qui en ont l'air; elle conta au page ce qu'elle savait des aventures de la nuit et ce qui était résolu pour cette journée. Le page, charmé de pouvoir faire quelque espièglerie, se prêta à tout de la meilleure grâce du monde, et prononça sans hésiter que Cerdagne avait trop de confiance en Pédrillo pour qu'il ne fût pas un des meneurs de cette petite guerre.

Cependant il n'était pas prudent que Guzman s'attachât aux pas du vieux domestique : il savait de quoi un page est capable. Il était plus naturel que la petite, qui avait cent prétextes d'aller et de venir pour les affaires de la maison, se chargeât d'observer le vieillard pendant que son mari observerait, autant qu'il le pourrait, sans inspirer de défiance, et sans paraître enfreindre l'ordre qui le retenait chez lui. Encore une difficulté, la petite ne connaissait pas Pédrillo.

Mais, quand une femme a adopté un projet, connaît-elle des obstacles qui en empêchent l'exécution? Celle-ci se mit à trotter par tout le château. Elle avait besoin à la cave, au grenier, à l'office, au garde-meuble. Destinée à seconder Théodora, il fallait qu'elle se mît au courant : ce fut la réponse qu'elle fit à Cerdagne, qui la rencontra trois ou quatre fois en une heure, et qui eut la bonté de la croire.

Un valet à cheveux blancs se trouve nez à nez avec elle; elle l'aborde de l'air le plus gracieux, et lui dit que, sur le bien qu'elle a entendu dire, elle avait conçu le plus vif désir de faire connaissance avec le respectable Pédrillo. — Hélas! reprend le valet, je suis vieux comme Pédrillo; mais je n'ai pas comme lui l'honneur de posséder la confiance du maître et d'éprouver tous les jours sa générosité. — Je suis persuadée, mon ami, que vous méritez l'une et l'autre, et je me ferai un vrai plaisir de vous recommander. — Grand merci, petite et charmante dame. — Mais faites-moi donc connaître ce trop fortuné Pédrillo. — Oui, trop fortuné, car enfin qu'a-t-il fait plus qu'un autre?... Tenez, tenez, le voilà qui file en tapinois au bout du corridor. Je vous assure que mon zèle... mes services... mon... La petite n'avait plus besoin de lui, elle était déjà bien loin.

Les domestiques qui servaient dans l'intérieur du château étaient toujours consignés dans leurs chambres; les palefreniers, les piqueurs, les valets de chiens, avaient seuls reçu l'ordre de reprendre les fonctions qu'ils exerçaient à l'extérieur ou dans les parties éloignées du lieu de la scène, et c'était un de ces messieurs que la petite avait eu le bonheur de rencontrer.

Elle traversa le corridor que suivait Pédrillo, en chantant et en tenant en évidence un plateau chargé de conserves qu'elle portait n'importe où. Elle tourne la tête du côté du vieillard et passe rapidement; elle avait pourtant fait ses remarques. Pédrillo tenait un panier très-probablement garni de vivres, et il marchait vers une porte qui était au fond du corridor.

Le rusé vieillard avait entendu et vu la petite. Il avait trouvé extraordinaire qu'elle apportât des conserves d'une partie de la maison où on n'en avait jamais mis. Il ne se doutait pas que la petite eût encore parlé à Séraphine, et cependant il eut des soupçons. Il était essentiel que le jeune homme ne s'évadât point, et les plus faibles moyens sont quelquefois les plus sûrs. Pédrillo ne prévoyait point comment la petite préparerait une évasion; il ne jugeait pas même qu'elle y eût le moindre intérêt; mais les conserves étaient suspectes, et Pédrillo ne se souciait pas de voyager quinze jours pour ramener le seigneur Mendoce.

Cependant, après s'être assuré que les corridors étaient libres, le vieillard ouvrit les premières portes, passa un excellent déjeuner par le guichet de la troisième, referma toutes ses serrures, et fut faire part de ses soupçons à Cerdagne. Le comte crut faire un coup de maître en consignant aussi la petite : il s'était à peine écoulé un grand quart d'heure, et l'heureux amant de Séraphine tenait déjà le tendre billet.

La petite avait conté en quatre mots à son mari ce qu'elle avait observé; elle avait dépeint aussi brièvement les corridors qu'elle avait traversés, et une petite cour carrée entourée des écussons du maître, et qui donnait sur le corridor que suivait Pédrillo, avait éclairé maître Guzman. — Ma bonne amie, ma bonne amie, il est dans la tour qui sert de prison aux pages. Trois chambres l'une sur l'autre, que je connais pour les avoir habitées en trois mois..... Donne-moi ton billet. — Tu as donc une clef de cette tour? — Non. — Et par où entreras-tu? — Je n'entrerai point. — Que feras-tu donc? — Tes jarretières, tes lacets, tes rubans; noue-moi vite tout cela ensemble, attache le billet à l'un des bouts. Je monte dans le grenier, qui est au-dessus de nous; de celui-là, je passe dans un autre; je sors par la lucarne.... — Tu te tueras, malheureux! — Non. Je descends par une pente assez douce sur la terrasse de la tourelle; je descends le billet le long des croisées qui sont l'une sous l'autre, et Mendoce le prendra par la fenêtre de la chambre, où il se trouvera.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Mendoce, étourdi, gai, mais sensible et bon, plaignait, consolait, pansait son pauvre Trufaldin, lorsque le billet suspendu à une attache légère vint voltiger à sa fenêtre. Il ne douta point que sa tendre Séraphine ne se fût occupée de lui. Il brûlait de tenir le précieux parchemin; mais la fenêtre était à dix pieds de terre, et c'est ce qu'avait oublié l'obligeant et trop pétulant page. — Comment faire, bon Dieu! Ne pas prendre ce billet! renoncer à une consolation si nécessaire à un captif! Allons, Trufaldin, un peu de courage, mon ami; viens ici, et je sauterai sur tes épaules. — Mais, seigneur..... — Hé! viens donc, bourreau. Si la main bienfaisante qui me présente ce vélin allait se retirer!... Viens, viens donc. Le billet est pris, lu, relu, baisé, baisé encore, et Guzman est heureusement rentré chez lui quand Pédrillo vient, de la part de monseigneur, ordonner à la petite de garder les arrêts.

Une précaution en amène une autre. Les archers, qui avaient conduit Mendoce à la tour, pouvaient jaser avec les domestiques : on interrompit encore toute communication entre le corps de garde et le château. Il était temps! Oh! l'amour fera toujours des dupes.

Cependant tout se disposait pour la tenue de cette cour d'amour, qui devait rappeler ce qu'on avait vu de plus fameux en ce genre à Avignon, à Pierre-Feu, à Romanin, sans compter cette fameuse cour d'amour tenue par la reine Berthe pour juger le chevalier Robert. C'est ce tribunal qui connaissait de toutes les injures faites aux belles; qui n'offrait qu'un jeu d'esprit, lorsqu'il n'était question que de bagatelles; mais qui punissait par la dégradation, et même par la peine de mort, les chevaliers qui s'étaient portés aux derniers outrages. Ces cours étaient ordinairement présidées par les plus grands seigneurs du pays, qui, pendant la session, s'appelaient *princes d'amour*. Les juges, les assesseurs, les hérauts d'armes étaient choisis parmi les femmes les plus qualifiées et les plus jolies du canton. Les formalités, les cérémonies, tout respirait la plus noble galanterie, et, si on convient de l'influence qu'a toujours eue le sexe sur les mœurs des hommes, on avouera que ces siècles étaient ceux de l'ignorance, et non pas de la barbarie.

Le but de Cerdagne était de faire à Mendoce une peur qu'il n'oubliât de sa vie et qui le rendît sage. Il n'osait se flatter que sa fille seule opérât ce prodige, et, avec un homme comme Mendoce, on ne pouvait rien attendre que de la raison cachée sous la forme des grâces et embellie par le sentiment.

Déjà sept à huit piqueurs étaient partis pour avertir une cinquantaine de gentilshommes les plus voisins, qui devaient arriver dans la journée, armés de pied en cap. Des palefreniers conduisaient des mules aux plus jolies des vassales de monseigneur, qui avait, pour les habiller magnifiquement, la garde-robe tout entière d'une épouse qu'il avait tant aimée. Pédrillo avait reçu l'ordre d'arranger avec la plus grande pompe la salle où s'assemblaient les officiers hauts-justiciers du comte, et le comte, qui avait besoin de Théodora pour pousser vivement Mendoce, était allé en personne lui donner ses instructions. — Bonjour, ma chère Théodora. — Eh bien! seigneur, qu'y a-t-il de nouveau? Allez-vous mettre ma patience à de nouvelles épreuves? — Toujours grondeuse, Théodora! — Il y a longtemps que vous le savez. — Et que je m'en plains. Au reste.... — On ne change plus à quarante ans; j'achève votre pensée. — Je vous en remercie. — Au fait, seigneur, que me voulez-vous? — Je viens vous proposer de vous charger d'un grand rôle. — Ah! ah! et de quel genre est ce rôle? — Un insensé, un téméraire a manqué de respect à ma fille, et je veux l'en punir. — Ah! vous en revenez à mon sentiment. Je le savais bien qu'on m'écouterait à la fin. Et de quel genre de mort le punirez-vous? — Comment, de quel genre de mort? — Allons, n'allez-vous pas ménager un paltoquet qui a l'insolence de plaire, qui entre chez vous par un soupirail, et qui m'enferme dans un caveau au vin! Votre haut-justicier, ses conseillers, ses gens de plume sont-ils avertis, sont-ils arrivés? l'audience va-t-elle s'ouvrir? — Je n'ai besoin d'aucun de ces gens-là. — Ah! vous le ferez expédier sans formalités : c'est plus bref. — Mais quel rôle jouerai-je donc dans tout ceci? — Voulez-vous me faire la grâce de m'entendre? — Eh! je ne fais que cela. — Il me semble, au contraire, que vous m'interrompez à chaque mot. — Je suis muette. Voyons vite le rôle que vous me destinez. — Je convoque une cour d'amour. — C'est une misère que cela. — C'est tout pour un homme d'honneur. La dégradation de la chevalerie.... — Et s'il n'est pas chevalier? — Il l'est. — Mais son valet, au moins.... — Oh! nous verrons ce qu'on en fera. Je convoque donc une cour d'amour, et ma fille présidera. — La belle idée! — A la rigueur, je devrais me nommer prince d'amour; mais je suis le seul ici qui sache lire et écrire; ainsi je me charge de la partie des écritures. — Mais votre fille ne condamnera pas un homme que je la soupçonne fort d'aimer. — Elle n'a pas le droit de l'absoudre : d'ailleurs, je lui donne pour rapporteur quelqu'un qui n'a jamais plaisanté, et que je crois incorruptible. — Et qui, s'il vous plaît? — Théodora. — Rapporteur, moi? Je suis rapporteur! Ah! quel rapport je vais vous faire! Je sais par cœur celui qu'on prononça dans la fameuse affaire de Pierre de Provence et de la belle Maguelonne. Il n'y aura que quelques mots à changer. Ah çà, et qui proposera les questions à résoudre par le délinquant? — Moi. — Il faut ici des questions bien entortillées, bien obscures; des questions..... — Insolubles, n'est-ce pas? — Insolubles, c'est le mot. — J'en ai trouvé dans les procès-verbaux des cours d'amour d'Avignon, de Pierre-Feu, de Romanin. — Bon, et dégradé à la minute, s'il répond de travers. — Je vais vous envoyer des habits magnifiques. — Bien. — Pédrillo vous servira à dîner dans votre chambre; ainsi rien ne vous empêchera d'être prête quand on viendra vous avertir.

Cerdagne s'en fut dîner en petit comité avec monsieur et madame d'Aran. Il leur parlait de ses dispositions magnifiques comme d'une chose qui devait lui faire autant d'honneur qu'elle serait utile à leur fils. — Je veux voir cela, disait le comte d'Aran. Vous me prêterez encore votre armure bien complète, et je me mêlerai parmi vos hommes d'armes. — Mais, mon cher Cerdagne, reprit la comtesse, savez-vous que je n'approuve pas trop votre projet? — Et pourquoi cela, madame? — Mon fils a de l'esprit, beaucoup d'esprit, infiniment d'esprit, et cela est incontestable. Mais si l'aspect imposant de l'assemblée, un mouvement de frayeur, une distraction, le faisaient répondre de travers, il perdrait la noblesse, lui, plus noble, bien plus noble que le roi d'Aragon, et l'unique espoir de notre postérité. — Il ne perdra rien, madame. — Mais les arrêts des cours d'amour sont sans appel. — Oui, quand elles sont compétentes. Celle-ci est composée de moi, de ma fille, de ses femmes, de mes vassaux, et bien certainement on ne peut être à la fois juge et partie. Nos jeunes gens et les autres, qui ignorent les plus simples éléments du droit naturel, ne s'aviseront pas de récuser le tribunal; mais je le casserai, moi, de mon autorité privée, si je vois les choses tourner mal. — Vous me rassurez, cher comte, et bien qu'excessivement fatiguée, je veux être présente aussi. Le cher enfant! je ne l'ai pas vu depuis six ans. — Moi, je l'ai embrassé, et le coquin a pris mes larmes paternelles pour de la pituite. — Mais, madame, reprit Cerdagne, votre fils vous reconnaîtra. — Je prendrai un habit de matrone et un grand voile noir. — Théodora a votre affaire. — Je me mêlerai parmi les conseillères. — Fort bien. — Et j'opinerai contre mon libertin de fils..... si pourtant je peux résister à l'envie de l'embrasser à mon tour. — Ah! résistez, madame, par grâce, résistez; vous gâteriez tout. — Ah çà! cher comte, comment finira la séance? — Hé, parbleu! par ce que nous désirons tous. La procédure sera suivie d'un bal, le bal d'un gala, et de la table à l'autel. Puisse votre fils rendre ma Séraphine heureuse! et, ma foi, je l'espère. Il est étourdi comme je le fus à son âge; mais il a le cœur bon comme moi. J'ai dû beaucoup à ma femme, de glorieuse mémoire, et j'aime à me persuader que la sienne le ramènera. — Ainsi soit-il, cher comte. — Hé! mais quel bruit entends-je dans mes cours?

Cerdagne se lève, sort et revient. — C'est une cinquantaine de mes hommes d'armes, couverts de leurs plus riches armures; ce sont les plus jolies de mes vassales, que des habits somptueux vont rendre plus belles encore. — Pédrillo! — Monseigneur! — Fais mettre les chevaux de bataille dans mes écuries, conduis les maîtres à la salle à manger; sers-leur ce que tu trouveras de mieux, et envoie-moi la femme de Guzman. Ah! va prendre un habit de duègne complet chez Théodora, et apporte-le à madame la comtesse. Passe à mon arsenal, et prends-y l'armure que le comte a endossée le jour que l'espiègle a pénétré jusqu'à moi. Ah! va dans mon cabinet, ouvre mon grand

bureau noir, prends l'écrin de madame de Cerdagne, porte-le à Séraphine, et dis-lui de ma part de charger de diamants sa coiffure et ses habits. — Ah! je vous en prie, monseigneur, ne m'ordonnez plus rien. — Non, que de faire sortir tous mes gens des arrêts, de conduire un détachement de mes hommes d'armes à la tour pour amener l'aimable prisonnier quand il en sera temps. Tu t'iras coucher après si tu veux; je t'y engage même, car il est au moins inutile que Mendoce te reconnaisse.

Le comte et la comtesse d'Aran sont travestis. La bonne dame, exténuée de la façon de Trufaldin, essaie de marcher par la chambre, appuyée sur une canne en béquille; la petite vient prendre en riant les ordres de monseigneur; monseigneur, qui aime les femmes gaies, la prie, en riant aussi, et sans savoir pourquoi, de faire rafraîchir ses vassales, de les conduire à la salle haute, entourée d'armoires où sont les habits de cour de feue madame la comtesse, de les distribuer selon l'âge, la taille, la grosseur; de faire les pinces et les replis nécessaires, et surtout de mettre à cela autant d'ordre qu'on en a mis depuis au magasin de l'Opéra.

La petite part en sautant; Cerdagne sort, donne un signal à son nain, et aussitôt les cornets à bouquin, les trompettes, la grosse cloche de la chapelle, celle qui appelle les commensaux à dîner, le carillon de la grande horloge, les tambours, tout sonne et joue à la fois. Quel dommage qu'il n'y eût pas alors de canons! Tous ceux qui étaient dans le château fussent devenus sourds pour la vie. Le bruit de ce concert infernal pénétra jusqu'aux bas-fonds de la tour où gisait Trufaldin. Il sauta malgré ses douleurs du lit que son bon maître lui avait abandonné, et il s'écria : — Voilà les inquisiteurs de Pallarols qui viennent prendre leur revanche! — Toujours poltron? — Et malgré cela toujours battu. Si vous l'aviez été comme moi, vous auriez peur de votre ombre. — Imbécile! tu ne vois pas que le futur beau-père veut s'égayer à nos dépens? — Que le diable m'emporte si je ris de ces essais-là. — Mais, bélitre, je t'ai lu le billet, le doux, le charmant billet de l'adorable Séraphine! — La belle caution! les amants voient tout de travers, et j'en ai su quelque chose quand j'ai pris madame votre mère pour Inès. — Faquin, s'il t'arrive jamais de dire un mot de cette impertinence, à moi, à qui que ce soit au monde, à Inès même, je te coupe l'oreille qui te reste. — J'entends bien, monseigneur, et je ne vous en parle que pour vous prouver... — Paix. — Qu'un roturier.... — Paix. — Se trompe comme un noble, et un noble comme un roturier. — Paix, paix, pour la dernière fois, paix! — Ah, mon Dieu! on ouvre les portes. — Et sans cela comment sortirions-nous? — Vous vous tirerez d'affaire, vous, et moi... — Et toi, qu'as-tu à craindre chez le comte de Cerdagne? — Mais j'étais chez lui quand votre père m'a si bien étrillé. — Je t'aurais tué à sa place; ne me romps pas la tête davantage.

Les portes s'ouvrent en effet. Dix à douze hommes d'armes, couverts de fer, la visière basse et la lance en arrêt, ordonnent à Mendoce de les suivre. — Un moment, messieurs, j'ai là un petit miroir d'acier qu'il faut que je consulte. Je ne paraîtrai pas, quoi que vous fassiez, dans le désordre où me voilà. — Allons, presto, dit un homme d'armes en grossissant sa voix. — Ah, monsieur le bourru! reprit Mendoce en arrangeant les crevasses de ses manches et de son haut-de-chausses, en donnant une tournure élégante aux boucles de ses blonds cheveux; ah, monsieur le bourru! je vois bien que vous n'êtes pas amoureux. — Presto, seigneur, prestissimo. — Si nous étions tête-à-tête en rase campagne, je vous presserais bien autrement. — Vos armes tomberaient devant moi. — Diable! — Elles tomberaient, vous dis-je... En effet, c'était son père qui lui parlait.

Mendoce sortit de sa tour en levant les épaules devant le bourru, en se caressant le menton et en arrangeant les plis de sa fraise. On ne saurait penser à tout, et Cerdagne n'avait pas donné d'ordres au sujet de Trufaldin. L'écuyer, qui ne se souciait pas de rester seul dans la tour, se mit à côté de son maître, et marcha avec lui entre deux escouades de ces hommes bardés de fer, qui les conduisirent au petit pas et au son des trompettes dans la salle où s'était établi le tribunal.

Sur les côtés étaient des banquettes couvertes de draperies écarlates relevées en bosse d'or. Sur ces banquettes étaient assises vingt ou trente femmes plus jolies les unes que les autres, et parées de tout ce que l'art peut ajouter à la beauté. Dans le fond était un fauteuil à bois doré, couvert de coussins cramoisis, chargés de galons et de crépines d'argent; ce siége était occupé par Théodora, travestie en rapporteur. Au milieu de l'audience, était le comte de Cerdagne, vêtu d'un tissu d'or relevé d'une broderie en argent. Il était assis devant une table couverte d'un tapis et chargée de papiers. A côté du fauteuil de Théodora, était un dais surmonté de plumes à rideaux de velours vert, retroussés avec des glands d'or. Le fond présentait en grand les armes de la maison de Cerdagne, brodées à l'aiguille et du travail le plus parfait. C'est sous ce dais que paraissait Séraphine, élevée au-dessus des autres femmes plus encore par ses charmes que par le rang. La soie ondoyante eût laissé deviner ses formes, si les pierres précieuses qui les couvraient n'eussent ébloui l'œil le plus téméraire et le plus perçant. Derrière le dais étaient rangés les hommes d'armes, qui s'étendaient circulairement le long des banquettes. En avant de Cerdagne, une balustrade en cuivre doré séparait le tribunal de l'auditoire, composé des vassaux roturiers et des domestiques du comte. C'est parmi eux qu'étaient cachés Pédrillo, Rotrulde, Inès, Guzman, la petite et ceux à qui il était défendu de se laisser voir.

Mendoce ne put se défendre, en entrant dans cette salle, d'un mouvement de respect et d'admiration; et dès qu'il parut il fixa tous les regards. Beau comme Apollon du Belvéder, fait comme lui, il portait un habit de satin blanc, à crevasses couleur de rose. Des bottines d'un vert clair, un petit chapeau de la même étoffe que ces crevasses, surmonté de plusieurs plumes, qui badinaient au gré de l'air. Ses grâces et son air modeste complétaient sa parure.

Il traverse la salle, frappé du silence profond qui règne autour de lui. En passant devant Séraphine, il met un genou en terre et se recueille un moment devant la divinité qu'il adore. Fort de ses promesses et disposé à la seconder quoi qu'elle fasse, il se tient debout à la place qu'on lui désigne, et Trufaldin le suit pied à pied : il est devenu l'ombre de son maître.

Cerdagne n'avait pas prévu que monsieur l'écuyer accompagnerait Mendoce. Sa présence ne lui plut pas du tout. En effet, le bavard pouvait répondre aux interrogations qu'on lui adresserait certaines choses d'un rapport trop direct à certaine aventure, qui ne pouvait pas flatter certain comte. Mais enfin ce diable d'écuyer était là; Cerdagne ne pouvait pas le renvoyer sans entrer dans certains détails. Il jugea à propos de laisser là Trufaldin, mais il se promit bien de ne pas toucher la corde délicate.

Mendoce regarde Séraphine. L'air sérieux de la demoiselle l'avertit de garder celui qu'il avait pris d'abord. Théodora se leva de l'air le plus important et se disposa à parler : — Un moment! s'écria Trufaldin. — Silence! dit un héraut d'armes. — Je parlerai, morbleu! — Silence! silence! — Oui, quand j'aurai fini.... Vous saurez que je ne mérite pas l'honneur d'être jugé par une cour d'amour; que je ne suis pour rien dans cette affaire; que mon maître est un fou, qui n'a pas voulu m'écouter; que vous en ferez ce qu'il vous plaira, et que je vais vaquer à mes affaires.

En finissant ce burlesque plaidoyer, Trufaldin traverse la salle en courant, et les hommes d'armes courent après lui. En dépit de ses brûlures, il sautait la balustrade, et allait se faire jour à coups de poing à travers la valetaille, lorsque le comte d'Aran, qui lui en voulait, et très-fort, l'arrêta par le talon, le jeta le nez par terre, et le reconduisit à sa place, le fer de sa lance dans les reins. — Encore un accident, disait Trufaldin en se frottant le visage. Il n'y a pas de raisons pour que cela finisse.

Malgré le grand sérieux qu'affectait Mendoce, il était difficile qu'ennuyé de la lenteur de Théodora, il ne revînt un peu à son caractère. — Allons donc, dit-il, aimable rapporteur, voyons les griefs à ma charge. — Du respect pour vos juges, répond Théodora en fronçant le sourcil. — Vous êtes sans doute très-respectable. — N'oubliez pas, dit Séraphine avec dignité, que c'est moi qui préside. Mendoce ne répond que par une profonde révérence. — Diable! disait à part lui Cerdagne, ma fille a le ton magistral. — La session est ouverte, reprend Séraphine. Voyons, madame, votre rapport.

Théodora, toujours debout, attendait avec impatience le moment de faire briller son éloquence. Elle passe sa langue sur ses lèvres, elle baisse les yeux, elle les relève et commence.

— Quand je me remémore tant de romans fameux qui font les délices de nos soirées d'hiver; quand j'y vois des chevaliers brûler, trente ans consécutifs, d'un amour respectueux et ne baiser la main de leurs princesses qu'après les épousailles; quand j'y vois arracher le baudrier et les éperons au téméraire qui exprime simplement un désir injurieux, que dirai-je de celui qui est l'objet d'une procédure qui va fixer l'attention de tout le monde chrétien?

— Rappellerai-je au tribunal des félonies malheureusement trop connues? Un nom supposé, un père menacé, un asile violé.... Non, je ne retracerai pas des crimes dont la seule idée fait frémir d'indignation tous les honorables membres. J'applaudirai, je partagerai ce sentiment, garant terrible et sûr de la pudicité du sexe, et je terminerai en quatre phrases.

Ah! bon, dit Trufaldin en lui-même, elle ne conte pas à ces dames que j'ai eu l'honneur de coucher avec la comtesse. Gardons-nous bien d'en dire un mot.

Théodora tousse, crache, se mouche et se résume.

— Il est constant, il est avéré que ce chevalier déloyal est coupable au premier chef d'après les statuts de la chevalerie; il est donc évident qu'il a encouru la dégradation. Cependant, la cour, dans sa clémence, lui accorde la faculté de se défendre, et son honneur dépendra de la manière dont il va répondre aux questions qui lui seront proposées.

Ici Cerdagne regarde son gendre en dessous, en ayant l'air de feuilleter ses paperasses. Ici Mendoce prend un air pensif et même timoré. Ah! ah! se disait le beau-père, le fripon ne rit plus; il commence à avoir peur. Je savais bien que je le corrigerais. Le cher comte ne s'apercevait pas qu'à chaque instant Mendoce fixait Séraphine, la devinait au coup d'œil, et s'arrangeait un visage selon le vœu de sa charmante maîtresse.

— Quant au valet complice de ces projets audacieux, reprend Théodora, il ne mérite pas, ainsi qu'il l'a observé lui-même, l'honneur d'être jugé par une cour d'amour. — Ah! grand merci, bonne dame.

— Je conclus à ce qu'il soit livré à la justice ordinaire du seigneur Cerdagne, et pendu dans les vingt-quatre heures. — Voilà une femme bien endiablée après moi. Ça vous parle de pendre un homme comme un ivrogne de casser une bouteille vide. Quoi! parce qu'il m'est arrivé cette nuit de prendre une dame pour une grisette... Aïe, aïe, aïe! finissez donc, monsieur l'homme d'armes, je peux défendre mon cou peut-être? C'était encore le comte d'Aran qui, pour faire taire Trufaldin, lui piquait le derrière avec sa lance. — Si tu ajoutes la moindre chose sur la grisette ou dame, dit Cerdagne d'un air courroucé, tu seras pendu sans formalité. — Seigneur Mendoce, mon cher maître, plaidez ma cause au moins; tirez-moi des mains de ces gens-là. — Mon pauvre Trufaldin, je n'ai pas la parole. — Il faut la prendre, morbleu! — Silence! crie le héraut. — Silence! silence! Je voudrais vous y voir. Vous vous laisseriez pendre sans rien dire, n'est-ce pas? Puis s'adressant de nouveau à Mendoce : — Et vous qui perdez la parole quand il n'est question que de vos éperons et de votre baudrier, vous aviez bien besoin de me fourrer dans ce galimatias. Seigneur Cerdagne, ayez pitié d'un pauvre diable qui ne vaut pas le cordon; renvoyez-moi; mariez votre fille comme vous l'entendrez, et si j'approche seulement de vos frontières,.. — Il me semble, poursuivit Cerdagne que, sans être justiciable de la cour, le valet peut suivre le sort de son maître. — A la bonne heure, dit Théodora, et je retire la dernière partie de mes conclusions : condamnés ou absous ensemble.

— Condamnés à perdre mes éperons, dit Trufaldin... Ah! parbleu, les voilà et les bottines aussi. Je vous salue, et je m'en vais. Il jette ses vieilles bottes au milieu de la salle et se remet à courir. Il trouve partout la pointe de la lance du comte d'Aran, redevenu leste par le désir de se venger, et l'écuyer est encore forcé de se remettre à sa place.

Tous ceux qui étaient dans le secret se pincèrent les lèvres pour ne pas éclater. Inès seule, Inès tremblant pour son écuyer, murmurait, se plaignait, et allait adresser au tribunal des remontrances telles quelles, lorsque Pédrillo, qui avait l'œil à tout, qui prévoyait tout, et qui parait à tout, prit la grosse fille par la main et la mit à la porte.

Cerdagne bien remis reprit la parole : — J'ai proposé, dit-il, que les deux coupables fussent condamnés ensemble; mais je n'ai pas entendu qu'ils subissent la même peine. Trufaldin, tu es le plus âgé, tu n'es pas sot, et tu as sans doute été l'instigateur de tout ceci. — Non, par saint Pancrace! Seigneur Mendoce, rendez-moi au moins cette justice. Théodora, qui ne demande qu'à déployer la sévérité de son emploi, déclare que, d'après la sentence de l'officier de plume, elle persiste à la peine prononcée contre le valet.

— L'enragée n'en démordra pas! s'écrie l'écuyer. Au moins, seigneur Mendoce, n'allez pas répondre de travers.

Jusqu'alors la belle, la sensible Séraphine avait gardé le silence. Elle crut qu'il était temps d'exercer ses fonctions, et s'adressant à Mendoce de l'air le plus sérieux : — Vous avez entendu, dit-elle, ce dont on vous accuse, qu'avez-vous à dire pour vous justifier? — Je ne puis nier les faits qui me sont imputés. — Que diable! on nie toujours, dit Trufaldin. — Ecrivez qu'il avoue, reprit Théodora. — Mais, continue Mendoce, je demanderai à tous ceux qui verront Séraphine s'il est possible d'écouter sa raison auprès d'elle, et si le délire qu'elle a fait naître ne doit pas trouver grâce à ses yeux.

— Voilà, s'écrie d'une voix aigre la dame rapporteur, voilà un argument bien tourné. C'est-à-dire que, si elle était votre femme, il serait permis de l'aimer à tous ceux qui la verraient, il leur serait loisible de faire les extravagances qui leur passeraient par la tête, sans qu'elle ni vous pussiez le trouver mauvais, et cela parce qu'elle a de beaux yeux! Vous ne vous tirerez pas d'affaire par là, mon cher ami.

Bien, fort bien, disait tout bas Cerdagne, et il se frottait les mains, et il sautait sur l'humble pliant qu'il avait pris en qualité de greffier. — Je suis, dit Séraphine plus sérieuse que jamais, je suis de l'avis du rapporteur. Cette réponse du chevalier, faite avec réflexion, est plus offensante peut-être que les démarches qui l'ont précédée.

Cerdagne ne saute plus, les bras lui tombent, et il ne conçoit pas que sa fille, qui a fait l'aveu de sa tendresse, poursuive aussi son amant. Pendant qu'il s'étonne, qu'il réfléchit à la bizarrerie des femmes, Théodora, qui ne perd pas son objet de vue, requiert l'homme de plume d'écrire que l'accusé n'a rien à dire pour sa défense, et de passer de suite aux trois questions d'usage.

Ici la crainte, l'inquiétude, les alarmes de Trufaldin redoublent. Il s'approche de l'oreille de son maître : — Tenez-vous bien, au moins; ce n'est pas un jeu d'enfant que ceci.

Cerdagne lève la tête, et propose la question suivante avec toute la solennité qu'il peut mettre dans son maintien et dans sa voix.

« Quel est celui qui produit sans cesse, et qui sans cesse dévore ses enfants? »

Mendoce réfléchit. Sa mère, cachée derrière le dais de Séraphine, tremble qu'il ne compromette sa réputation d'homme d'esprit; son père s'aperçoit avec plaisir que le jeune homme ne marque aucun embarras, et comme il n'est pas de sot qui ne soit plein de confiance en sa pénétration, Trufaldin réfléchit aussi de son côté.

— Quel est celui, reprend Cerdagne, qui produit sans cesse et qui sans cesse dévore ses enfants? — C'est un lapin, s'écria Trufaldin. — C'est le temps, répond modestement Mendoce. — Parbleu, dit Cerdagne d'un air de satisfaction, voilà précisément ce que répondit Lancelot à la cour d'amour de Pierre-Feu.

Il allait motiver la validité de la réponse, lorsque la dame au grand voile noir, enchantée de la sagacité de son fils, quitta sa cachette et courut à lui les bras ouverts. Cerdagne se leva précipitamment, lui prit respectueusement la main et la conduisit derrière le président. — Quelle est donc, se disaient tous les assistants, d'Aran et Pédrillo exceptés, quelle est cette femme à qui le comte marque tant d'égards?

Ce petit incident avait suspendu la discussion, mais n'avait pas détourné Séraphine de son objet. Elle voulait intriguer son père à son tour, et, rappelant l'attention sur la réponse de Mendoce, elle soutint qu'elle était fausse et de toute fausseté.

Cerdagne commença à trouver l'opiniâtreté de sa fille plus qu'extraordinaire, et il devint sans s'en apercevoir le défenseur de celui qu'il avait poursuivi. — Comment, dit-il, ce n'est pas le temps qui produit sans cesse, et qui sans cesse détruit ses enfants? — Non, seigneur. Le temps détruit sans doute, mais la nature seule a la faculté de produire. — Ces dames, reprit Théodora, sont sans doute de l'avis du président? Ici toutes les bachelettes se lèvent *spontanément*.

— Ecrivez, poursuivit le rapporteur, que l'accusé ne sait ce qu'il dit. — Prenez donc garde à ce que vous faites, dit Trufaldin à son maître; que diable, vous allez me faire pendre.

Cerdagne écrivait de fort mauvaise grâce et de plus mauvaise humeur. Il fixa alternativement sa fille et Mendoce, ne remarqua aucun signe d'intelligence, pas la moindre marque de gaieté, et passa à la seconde question :

« Quel est le plus parfait des deux sexes? »

— Ah! par exemple, reprit Mendoce, voilà une question tout au plus bonne à embarrasser des enfants. — Un moment, s'écria Trufaldin, consultez-vous un peu. On n'est pas de cette étourderie-là. Je vois bien que vous ne risquez que des éperons.

— Quel est, répète Cerdagne, le plus parfait des deux sexes? — Le féminin pour un homme galant; le masculin pour une femme sensible.

— Ta, ta, ta, ta, dit le rapporteur, c'est là tout ce que vous savez, beau chevalier? Je suis une femme sensible, j'espère, et je vous soutiens que nous valons mieux que vous. Qu'en pense le tribunal?

Tous les assesseurs étaient debout avant qu'on eût demandé leur avis. — Ecrivez, pour la seconde fois, poursuivit Théodora, que l'accusé ne sait ce qu'il dit. — Me voilà perdu, s'écria Trufaldin.

Le comte et la comtesse d'Aran étaient très-mécontents du tribunal. Il leur semblait que leur fils avait répondu comme un ange, et ils commençaient à se repentir de s'être prêtés à l'épreuve de Cerdagne. Pour le père de Séraphine, il était d'une colère, mais d'une colère qu'il contenait à peine, et qui parut à l'altération de sa voix lorsqu'il posa la troisième question :

« Quel est l'état le plus heureux pour la femme? »

— C'est celui de l'amour, répondit Mendoce, parce qu'alors la femme reprend sur nous l'empire que nous affectons sur elle en toute autre circonstance.

— Ah! dit Cerdagne avec un long soupir, je me flatte que cette fois vous ne contesterez pas la justesse de sa réponse. — Elle n'a pas le sens commun, interrompit le rapporteur. Qu'est-ce que c'est, s'il vous plaît, que l'empire des hommes dont on nous parle ici? Je ne suis pas mariée, et sans doute je ne me marierai jamais, je n'estime pas assez ces messieurs pour cela; mais amante ou épouse, indifférente ou non, un homme quel qu'il soit s'avisât-il seulement de me regarder de travers, jour de Dieu! je lui ferais voir que cet empire ne soumet que des sottes. — Eh! madame, répliqua Cerdagne en fureur, vous oubliez que le capitaine Diégo... — Diégo était un brigand. — Il ne vous a pas moins soumise. D'ailleurs, ce sont des raisons qu'il faut ici et non de l'emportement. — J'en donnerai, et d'excellentes, dit froidement Séraphine. — Parbleu, je vous en défie, lui répondit son père. — Je ne nierai point, reprit la jeune personne, que l'homme, en général, n'abuse de son empire; mais lorsqu'il y renonce volontairement, qu'il soumet, qu'il abandonne tout son être à l'objet qui a su le charmer, quelle femme délicate et raisonnable pourrait s'en prévaloir? Ne sentira-t-elle pas que l'amour n'est qu'un échange de soins et d'égards; qu'il s'éteint au seul soupçon de la contrainte, et que, pour plaire longtemps, l'épouse doit être la plus aimante et la plus douce?

— Je suis mort! s'écria Trufaldin, et il se jette la face contre terre. Cerdagne, hors de lui, saute sur son pliant, sur la table, envoie d'un coup de pied son écritoire au bout de la salle, menace Théodora, et s'adressant à sa fille : — Quelle fureur avez-vous donc de faire de l'esprit, et même contre vous! Il y a une heure, vous trembliez pour ce jeune homme, et vous le poursuivez avec un acharnement... — Ce n'est point à l'homme de plume que je vais répondre, il n'est là que pour écrire; c'est à mon père, qui ne saurait perdre ses droits. Seigneur, votre juste ressentiment est entré dans mon cœur. Je ne vois plus dans Mendoce qu'un homme digne d'une punition exemplaire, et je vais la prononcer. — Allons, c'est trop fort, et ceci n'est pas naturel. Séraphine, tu me joues... Ah! tu ris, méchante fille! — J'avoue, seigneur, que je me suis un peu vengée des inquiétudes que vous m'avez causées, et le jeune comte d'Aran, le fils du frère d'armes, était d'intelligence avec moi. — Comment! vous saviez tous deux... — Oui, que nous n'avions rien à craindre. Pardonnez-nous

cette tricherie, seigneur : je n'ai pas prévu l'état où elle vous a mis. — Il faut bien, parbleu, que je pardonne, puisque mes ruses sont découvertes. D'ailleurs, je comptais toujours en venir là. — Ce pardon sera le dernier, je vous le jure, lui répliqua Mendoce. Mon amour n'est comparable qu'aux charmes de Séraphine : que pourrai-je lui préférer jamais? — Mais il me semble, reprit le comte d'Aran en levant sa visière, qu'on a aussi besoin de mon indulgence. — Moi, je commence par tout oublier, dit la comtesse en levant son voile et se jetant dans les bras de son fils. — Mon père... ma mère... — Cher Mendoce, sois sage... sois heureux. Et les exclamations durèrent un quart d'heure.

Séraphine était rayonnante. Il est si doux pour la beauté d'accorder sa vertu et son cœur! Le grand sérieux du tribunal avait fait place à la joie la plus vive; on se mêlait, on souriait, on parlait tous à la fois : c'était charmant : Cerdagne apprit de Mendoce qu'il savait l'arrivée de son père et de sa mère. Il loua la délicatesse qui avait porté le jeune homme à jouer la surprise pour éviter à la comtesse le désagrément de certaines explications sur lesquelles pourtant Trufaldin s'était suffisamment étendu dans la tour. Le comte augura bien de la discrétion de son gendre, et regardant sa Séraphine avec attendrissement : — Sois son époux, demeure son amant, et par pitié pour mes vieux ans, sois-lui toujours fidèle. Je renonce aux épreuves, renonce aux aventures. — Je vous le jure, mon père, par l'amour et par l'honneur.

Théodora était la seule qui n'avait pris aucune part à la satisfaction générale. L'étonnement où l'avait jetée ce dénoûment imprévu lui avait ôté l'usage de la parole; mais, revenant enfin à son caractère, elle mit ses poings sur ses hanches et sortit en disant à Cerdagne : — Ce jeune fou épouse Séraphine; il ne le devait pas; je ne le voulais pas. Je suis outrée, furieuse, désespérée, et je ne sais qui je dois blâmer le plus, de l'amoureux ou du beau-père.

Trufaldin, lui qui se croyait pendu ou prêt à l'être, était resté étendu sur le plancher. Mendoce, qui lui était vraiment attaché, quitta pour le secourir la belle Séraphine, à qui il avait tant de choses à dire. La joie du bonhomme fut extrême quand il apprit que sa vie était en sûreté, et qu'il pourrait revoir Inès sans être exposé à de nouveaux accidents. — Seigneur Cerdagne, dit-il, pendant que vous êtes en train de faire des mariages, daignez consentir au mien. Mademoiselle Inès n'en sera pas fâchée. Elle vous servira avec plus de zèle, et je ferai mes efforts pour vous être agréable. — Ah! tu comptes donc rester avec moi? — Hé! comment voulez-vous, après ce qui s'est passé cette nuit, que la comtesse d'Aran..... — Ah! diable, je ne pensais plus à cela. Allons, je te fais mon lecteur. Va annoncer cette nouvelle à ta grosse fille, à qui, par considération pour toi, je donnerai une place plus relevée, et soyez prêts tous deux pour cette nuit. — Quoi! s'écria Mendoce, c'est cette nuit, cette nuit même?... — Oui, mon ami : ce qu'on perd en bonheur ne se retrouve jamais, et accélérer celui de ma fille, c'est céder à mon cœur. Mesdames et seigneurs, passons dans la salle de bal. Je me sens de force à l'ouvrir avec la future comtesse d'Aran : c'est le privilége des papas.

On court, on se presse; la joie commune fait oublier l'étiquette. Les vassaux nobles se mêlent avec les gens titrés. Telle comtesse ne dédaigne pas une sarabande que lui propose un simple gentilhomme. On ne pouvait admettre les roturiers sans une dérogeance absolue; mais ils se dédommageaient dans une salle voisine avec les principaux domestiques du comte. Rotrulde, la petite, Guzman, donnèrent le signal du plaisir. Inès, enchantée, sautait à enfoncer le plancher, et le bon Trufaldin, oubliant le passé, vivant dans l'avenir, dansait, et dansait bien, car c'était de tout son cœur.

Mendoce prétendait, à la fin de chaque danse, qu'il devait être minuit. La modeste Séraphine n'osait convenir qu'elle trouvait la soirée longue; elle répondait simplement : — Oui, je crois qu'il est tard. Cerdagne, qui était le maître d'avancer le moment, sourit d'abord de l'impatience des amants, s'y rendit ensuite, et fit passer ses convives dans la salle du banquet. Le chapelain du château prononça d'un ton grave et traînant un bénédicité qui fut écouté très-dévotement, mais qui ne bannit point la gaieté. Chacun était content et chacun fut aimable. Ce n'était pas l'amabilité de nos jours, ces jolis riens, ces bagatelles insignifiantes auxquels on ne trouve de sens qu'en disséquant les phrases et les mots; c'était la bonne gaieté de la nature, cette gaieté franche qui s'exprime clairement, se permet un mot gaillard et ne séduit ni femme ni fille : c'était la gaieté du douzième siècle.

On la poussa jusqu'à improviser des couplets à la fin du repas. Mendoce voulut chanter son bonheur; Cerdagne et quelques autres esquissèrent aussi des vers. Vous ne les trouverez pas bien bons, car les couplets ne finissent pas par une pointe; mais les bonnes gens lisaient l'épigramme et chantaient des chansons. Au reste, les voici. Ils vont assez bien sur l'air de la romance du *Cousin de tout le monde.* Mendoce adressa le premier à sa Séraphine :

Une belle obtient mon hommage;
D'une autre, l'amabilité
Me séduit bientôt davantage;
Une troisième a la gaieté.
Charmes divers subjuguent l'âme;
On veut tout avoir aujourd'hui;
Mais, quand on a tout dans sa femme,
On laisse en paix celles d'autrui.

Cerdagne, piqué au jeu, riposta par le couplet suivant :

Le voisin a femme piquante;
On a bien mieux que le voisin;
Mais la voisine est agaçante,
Et souvent on lui cède enfin.
Bravant les attraits de la dame,
Malgré l'usage d'aujourd'hui,
Sois toujours l'amant de ta femme,
Toujours froid pour celles d'autrui.

— Ah! dit madame d'Aran, je chanterai aussi. Et elle commence en chevrotant un peu :

Vous qui dédaignez de vous rendre
Au langage de la raison,
Pardonnez si j'ose entreprendre
De vous faire ici la leçon.
Gardez-vous de troubler nos dames :
Malgré l'usage d'aujourd'hui,
Donnez le bonsoir à vos femmes,
Souhaitez-le à celles d'autrui.

Le comte d'Aran ne voulait pas qu'on eût plus mauvaise opinion de son esprit que de celui des autres. Il commença :

On voit encor plus d'un bon père...
On voit encor...

— Ah! m'y voilà.

On voit encor plus d'un bon père
Se mettre parfois...
Parfois en courroux...

Diable! diable! Je ferais cent premiers vers si je voulais; c'est le second qui ne vient pas. — Il est minuit, s'écria Cerdagne, qui voulait ménager l'amour-propre de son ami. — Il est minuit, répéta Mendoce. Il se lève et il présente la main à Séraphine. Leurs parents, leurs amis se précipitent sur leurs pas; Inès et Trufaldin se mêlent avec les autres, et on arrive à la chapelle.

Je vous fais grâce de la cérémonie nuptiale, de celle qu'on observa en couchant les mariés. Mendoce et Séraphine sont heureux, voilà tout ce qui vous intéresse, tout ce que vous voulez savoir. Hélas! Trufaldin et sa grosse femme comptaient bien l'être aussi; mais l'infortune est un cercle qu'on parcourt sans s'arrêter : il n'a pas de fin.

Les garçons et les filles ont couché les pauvres époux; ils se sont retirés en souhaitant ce qu'on souhaite en pareil cas; mais, hélas! ces souhaits ne se réalisent pas. Trufaldin s'étonne d'abord de sa nullité et s'en afflige ensuite. Inès est au désespoir et ne conçoit pas cet étrange accident : *tantum mutatus ab illo*. Epouse soumise et complaisante, elle agit, elle se fatigue, elle se repose, elle recommence... Rien. Trufaldin se lève en colère et prétend qu'il y a dans le château quelque sorcier qui lui a noué l'aiguillette. Il oubliait que la frayeur qui l'avait violemment agité était l'unique sorcière dont il eût à se plaindre. Plein de son idée, il court trouver le chapelain et le prie de l'exorciser. Le chapelain, homme très-profond, ne doutait pas de la puissance des noueurs d'aiguillettes, et croyait plus fermement encore à celle de l'eau bénite et des prières. Il exorcisa tant, il pria tant, il secoua tant de l'aspersoir, que Trufaldin, qui était nu, se sentit glacé jusqu'à la moelle des os. — Mouillez, révérend, mouillez plus fort, plus fort encore... Le maléfice augmente; je me sens prêt à mourir de froid. Le révérend mouilla si bien, qu'il fut impossible au pauvre mari de se relever du coussin sur lequel il s'était mis à genoux; il était paralysé des jambes et des cuisses.

Le révérend, plein de charité, chargea le perclus sur ses épaules et le reporta dans son lit. Inès, qui n'entendait pas être la femme d'un paralytique, jeta les hauts cris. Le révérend l'exhorta à se soumettre à la volonté de Dieu. — Dieu, répliqua Inès, veut que j'aie un homme parce que je les aime. Que ferai-je de cet animal qui n'est bon à rien? — Mais, ma chère sœur, vous avez promis à l'autel de garder votre mari en santé comme en maladie. — Mon mari, oui; mais cet estropié ne l'est pas. — C'est ce qu'il faudra faire vérifier par les matrones. — Et que diront-elles, vos matrones? qu'il me manque quelque chose? et qu'est-ce que cela prouvera? Croyez-vous, révérend, que j'ai vécu trente ans sans avoir eu des mouvements de curiosité? — Fi, ma sœur, fi, quelle indignité! — Indignité tant qu'il vous plaira, cela ne laisse pas d'être...

Plaintes amères d'Inès, désolations de Trufaldin, consolations pastorales du bon chapelain employèrent le reste de la nuit et une partie de la matinée.

Séraphine et Mendoc , au contraire, étaient sortis de la couche nuptiale brillants comme le soleil qui s'élevait sur l'horizon. D'Aran et Cerdagne partageaient la félicité de leurs enfants; les seigneurs, les dames jouissaient de l'allégresse des heureuses familles; on était réuni pour le déjeuner lorsque le chapelain entra d'un pas grave et d'un air

recueilli qui annonçaient quelque chose d'extraordinaire. Mendoce accablait sa Séraphine des plus tendres caresses; le comte d'Aran parlait à sa femme de la certitude de se voir bientôt renaître dans un petit-fils; Cerdagne, toujours vif, demanda au chapelain ce qui l'affectait si profondément. — Un mariage qui n'est pas consommé, monseigneur; un mari devenu paralytique, par la vertu de l'eau bénite; une femme qui veut faire casser son mariage. — Quel galimatias me faites-vous là, monsieur l'abbé? — Il n'y a pas de galimatias, monseigneur. On a noué l'aiguillette à Trufaldin. Je l'ai exorcisé; la force des exorcismes l'a rendu perclus, et Inès, qui s'est levée, dit-elle, comme elle s'est couchée, ne veut plus de ce mari-là et défie toutes les matrones, parce que depuis longtemps elle a perdu tout ce qu'elle pouvait perdre. — Je vais arranger cette affaire-là, seigneur abbé. Et Cerdagne monte à la chambre nouvelle qu'on avait donnée à madame Trufaldin.

Il trouve les époux aussi éloignés l'un de l'autre que le permettent des murs que la haine conjugale ne saurait faire reculer. — Ta femme se plaint de toi, dit-il à Trufaldin; voyons si ses plaintes sont fondées; évertue-toi, et fais à l'instant le mari. — Je l'ai souvent fait sans l'être, monseigneur. — Raison de plus pour le paraître quand la circonstance l'exige. — Vous ne concluez donc pas de ma nullité de cette nuit que je doive être nul en ce moment? — Non sans doute. — De plus honnêtes gens que toi ont éprouvé cet accident. — Eh bien! monseigneur, puisque vous me passez la nuit, pourquoi ne m'accorderiez-vous pas un jour, un mois, un an? Ma virilité a disparu au moment où je m'y attendais le moins : elle peut revenir de la même manière. — L'abbé, ce raisonnement me paraît concluant. — Pour vous, monseigneur, qui n'y perdez rien, dit Inès; mais je vous observe, moi, que si mon mari ne m'épouse que dans un an, il peut bien aussi ne m'épouser que dans deux, dans six, dans quinze, enfin pas du tout, ce qui n'est pas plaisant pour une femme qui entend remplir ses devoirs, mais qui veut avoir les bénéfices avec les charges. — Autre raisonnement concluant, reprit Cerdagne. Je suis vraiment embarrassé. Quoique l'histoire offre mille affaires de ce genre bien ou mal jugées, ma foi, je m'en tiendrai à la décision du pape Alexandre III, qui n'était pas un sot. Une femme mariée tombe malade : *Instrumentum ejus impeditum est.* Nous donnons au mari, dit le pape, la permission d'en prendre une autre. Je retourne la décrétale, et je dis à Trufaldin : *Instrumentum tuum impeditum est*, et je donne à Inès la permission de se pourvoir comme bon lui semblera. — Mais, monseigneur, observa le chapelain, Honorius III ordonne qu'une femme qui se plaindra de l'impuissance de son mari demeure huit ans avec lui jusqu'à divorce. — Ah! le pape Honorius a dit cela? — Je m'en tiens, s'écrie Trufaldin, au jugement du pape Honorius. — Cet Honorius ne sait ce qu'il dit, s'écrie à son tour Inès. Apparemment que ce pape-là n'était homme que tous les huit ans. — Ma foi, je suis très-embarrassé, dit Cerdagne. Au reste, voilà ce que j'ordonne de mon autorité privée. Je supprime les exorcismes et l'eau bénite, parce que je ne crois pas aux sorciers. On mettra à l'instant le mari honteux dans un bain de lie de vin cuite avec de la sauge. Il prendra toute la journée de bons consommés et des viandes succulentes; ce soir, une rôtie au vin de la Manche chauffé avec des herbes aromatiques, et nous verrons demain.

Le lendemain tout allait à merveille. Le bain avait détendu les nerfs qui commençaient à se roidir; la rôtie avait dissipé le maléfice. Trufaldin avait le diable au corps, et le lendemain sa femme fit supplier le comte de lui laisser son cher petit mari.

Cependant Cerdagne, qui n'avait pas de raison d'être discret, avait amusé ses convives de la mésaventure de Trufaldin. Il fit valoir la restauration du bon-homme, et prétendit en savoir plus que tous les exorcistes du monde. L'abbé n'osait dire non, mais il faisait la grimace. Les convives, désœuvrés comme on l'est toujours à la campagne, renchérirent sur les circonstances de cette histoire; elle fit du bruit, on en parla partout; elle se répandit en France, et, comme dans tous les temps les Français ont aimé les extrêmes, ils imaginèrent le *congrès*, espèce de combat aussi injurieux pour le mari obligé de l'accepter qu'infamant pour l'épouse qui avait l'impudeur de jeter le gant.

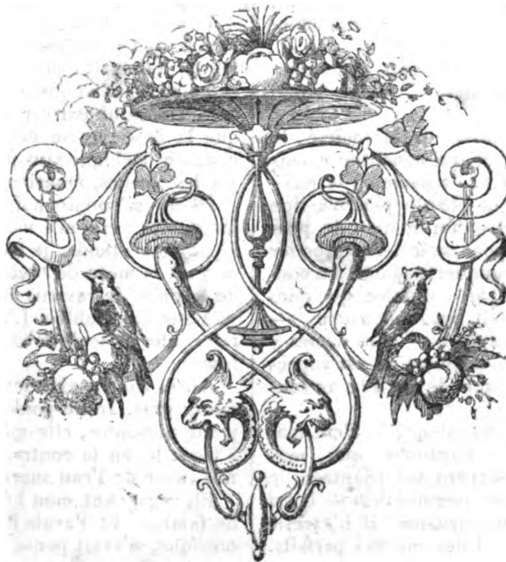
On connait le dernier procès de ce genre qui fut jugé à Paris en 1659. Le marquis de *Langeais*, attaqué par sa femme, demanda lui-même le congrès. Ils entrèrent dans leur lit ordinaire, les rideaux exactement fermés. Les inspecteurs, retirés dans un cabinet voisin, ne devaient paraître qu'après la défaite ou la victoire du mari. Les impertinences rebutantes de madame de Langeais firent succomber le marquis. Il présenta un second cartel. Les juges, fatigués des cris des superstitieux, des plaintes des prudes et des railleries des plaisants, refusèrent la seconde tentative, déclarèrent le mari impuissant et le mariage nul.

Le marquis se remaria avec *Diane de Navailles;* il lui fit sept enfants.

La grand'chambre, éclairée sur le ridicule scandaleux et l'inutilité de ces procès, abolit le congrès, comme on a aboli depuis les sorciers, qui n'existaient pas; la Sorbonne, qui affectait d'y croire; les droits de jambage, de marquette et de prélibation, les servages, les jansénistes, les molinistes, les miracles, les moines, et, comme il faut être extrême en tout, la religion, qui ne faisait point de mal et qui consolait les faibles; la piété filiale, la fidélité conjugale, la morale et la probité, qui étaient utiles à tous.

N. B. Adieu, mon cher lecteur, adieu, jusqu'au revoir. Vous êtes mécontent peut-être, et vous vous écriez en jetant le livre : Quelles misères! quel fatras! Eh parbleu! soyez donc d'accord avec vous-même. Je vous ai humblement offert ANGÉLIQUE ET JEANNETON, petit ouvrage d'un genre tout à fait opposé : vous n'avez daigné l'acheter ni le lire. Mon libraire s'est plaint amèrement, et je crois qu'il faut écrire pour tout le monde. Je suis certain que tout le monde entendra cet ouvrage-ci, depuis le fournisseur jusqu'à sa cuisinière.

FIN DE LA FOLIE ESPAGNOLE.



UN DINER CHEZ DE BONNES GENS,

PAR

PIGAULT-LEBRUN.

Et moi aussi j'aime les bonnes gens; mais ils ont leurs petits défauts, et souvent on les aperçoit trop tard.

Un bon homme, plein de cordialité et de franchise, et à qui j'ai remis il y a huit jours une lettre de recommandation, me rencontre au haut de la montagne Sainte-Geneviève. — C'est aujourd'hui le mardi gras, et vous le ferez avec nous. Je sais que vous n'aimez ni les grands dîners ni les dîners de sept heures. Nous nous mettons à table à quatre, et vous ne trouverez que des mets simples offerts par un bon cœur. Si vous me refusez, vous me désobligerez beaucoup.

En effet, comment refuser un homme qui s'explique ainsi, et dont les yeux expriment déjà la peine que lui causera un refus? J'accepte, et la sérénité reparait sur son front. J'entre chez lui; madame me présente d'un air ouvert ses deux grosses joues; mademoiselle me salue avec un ton affectueux; me voilà déjà à mon aise; on se met à table; on mange, on boit, on ne dit pas un mot pendant le premier service. Madame m'adresse enfin la parole.

— Encore cette aile de poulet, monsieur. — Non, madame, je vous remercie. Et l'aile et une cuisse tombent sur mon assiette. — Monsieur, un peu de ces épinards. — Non, madame, je vous remercie. Et je suis forcé de laisser aller la cuiller à peine de me colorer les doigts. — Monsieur laisse tout ce qu'on lui sert. Louison, vos épinards sont détestables. Où prenez-vous donc votre crème! Et madame m'envoie une livre et demie d'une charlotte qui a fort bonne mine.

Pendant ce dialogue, monsieur me verse du bordeaux, du frontignan, du muscat. Je bois pour ne pas refuser tout le monde; je mange la *charlotte* pour mettre fin aux importunités de madame, et à peine ai-je avalé le dernier morceau que je me sens suffoqué.

— La *charlotte* est pesante, monsieur, un doigt de vin pour la faire couler. J'éprouve le besoin de délayer; je bois, je bois, et, en posant mon verre, je trouve devant moi une ample provision de macarons, de massepains, qui font, dit-on, trouver le vin délicieux. On voit que j'en ai jusqu'à la gorge, et on n'a pas pitié de moi. J'aimerais autant subir la question ordinaire et extraordinaire.

Pour m'achever, on veut me faire chanter au dessert. Je ne peux ni parler ni souffler. Je me défends; on insiste. On loue en moi un talent que je n'ai jamais eu. On oppose à ma résistance la complaisance de madame celle-ci, de mademoiselle celle-là, qui ne se font jamais prier. J'invite une de ces dames à acquitter ma dette; la dame commence aussitôt une romance. Elle tient beaucoup à ce genre-là, et elle a cinquante ans. Elle roule des yeux un peu échauffés; elle croit ses accents très-tendres; moi je les trouve très-aigres, tremblotants et quelquefois faux. — Oh, monsieur, nous ne vous tenons pas quitte. Vous nous avez procuré le plaisir d'entendre madame; nous vous en remercions, mais vous chanterez Il y a de quoi se donner au diable.

Je chante, aux risques et périls de mes voisines. J'arrive péniblement à la fin de mon dernier couplet, et je me promets bien d'éviter les dîners de bonnes gens.

Vis-à-vis de moi était placé un monsieur très-communicatif. Il parlait toujours, il parlait de tout, il déraisonnait souvent; mais, comme il avait la réputation d'être très-plaisant, on riait de tout ce qu'il disait, on riait même avant qu'il parlât. J'ouvrais les yeux et les oreilles, je cherchais un sens à tout cela, je n'en trouvais point, et je m'efforçais de rire pour ne pas me singulariser.

Je m'étonnais, à part moi, qu'on eût fait chanter tout le monde, et qu'on n'eût excepté que la demoiselle de la maison. Je ne tardai pas à avoir le mot de l'énigme.

Il est une politesse naturelle à toutes les classes de la société; le vernis en est plus ou moins brillant, et c'est ce qui constitue essentiellement la différence d'un quartier à un autre. La dame de la maison sentait probablement qu'un étranger qui ne chante plus n'a rien à dire à des convives qu'il ne connaît pas, et qu'un homme de province qui ne parle pas est bientôt jugé: il passe pour un sot. A ce premier objet de charité chrétienne se joignait un but auquel madame me conduisit avec assez d'adresse. Elle commença par me faire quelques questions sur ma petite ville. — L'*endroit* est-il beau, monsieur? — Je le croyais, madame, avant d'avoir vu la capitale. — Les dames y sont-elles aimables? — On les oublie, mesdames, quand on est auprès de vous. — Bien répondu pour un provincial, semble me dire un sourire général d'approbation.

— Cultive-t-on les arts dans votre *endroit*, monsieur? — Peu, madame. — Il n'y a peut-être pas de maîtres? — Pardonnez-moi, madame, l'organiste de la paroisse montre le serpent aux chantres, le violon aux jeunes gens, et la musique vocale aux demoiselles. — Il est difficile d'exceller dans tous les genres. — Oh! madame! il n'excelle en rien, ni nous non plus. — Nous avons ici des maîtres parfaits. En disant ces mots, madame s'incline, d'un air de bienveillance, vers un jeune homme assis au bout de la table. — Monsieur est le maître de chant de ma fille, et on veut bien croire que depuis quelque temps elle a fait des progrès sensibles. La nature, reprend le *professeur*, avait tout fait pour mademoiselle; je n'ai eu que des conseils à lui donner. — L'organiste de mon *endroit* n'aurait pas mieux répondu.

La musique continue d'être l'objet de la conversation. L'un vante la voix de la demoiselle, l'autre sa méthode; peu d'actrices de l'Opéra ont ce timbre, cette netteté, ce goût, cette précision. — Vous êtes bien bons, répétait sans cesse la maman. — Allons, allons, il y a du vrai dans tout cela, reprenait le papa en souriant avec complaisance.

— Monsieur, vint me dire à l'oreille le plaisant, vous ne pouvez vous dispenser de prier mademoiselle de se faire entendre... — Bon, dis-je en moi-même, on a gardé la demoiselle pour me dédommager de la romance et des mauvaises chansons bachiques. J'entendrai sans doute ici quelque chose de gai, d'aimable, de dansant, qui me mettra en belle humeur. Imbécile que je suis! je présente modestement ma requête.

— Monsieur, ma fille ne chante qu'accompagnée. — Maman, je suis très-enrhumée. — Cela est vrai, ma fille; mais monsieur te saura plus gré de ta complaisance. — Mais, papa... — Monsieur jugera de ce qu'est ta voix lors qu'elle a toute son étendue. — Mais, papa... — Fais cela pour moi, ma fille, je t'en prie.

A l'instant madame recule son fauteuil. Je lui présente la main; on passe dans sa chambre à coucher, qui ressemble un peu à un salon quand les rideaux de l'alcôve sont tirés. Madame tire sa fille à part, et lui parle d'un air et d'un ton très-sérieux. Le papa se joint à elles, et la conversation parait devenir plus imposante. On met de part et d'autre la même importance à ce qu'on dit, à ce qu'on répond. La jeune personne semble vouloir s'excuser. — Ah, mon Dieu! aurait-elle fait quelque étourderie? On lui propose peut-être un mariage qui lui déplaît.

Elle paraît poussée à bout; elle hausse le ton. — Tu sais bien, maman, que ce morceau-là n'est pas à ma voix. — Vous me désobligerez beaucoup, ma fille, si vous ne le chantez pas. Ah! il s'agit du choix d'un morceau.

— Nous y voilà encore pris. — Vous deviez le prévoir. — M. Belval nous fait payer ses dîners un peu cher. — Il aime à entendre sa fille, et il s'imagine que tout le monde partage son plaisir. — Il n'a que ce travers-là; il faut le lui passer. Allons, mon ami, exécutons nous. Les deux interlocuteurs ne se doutaient pas que je fusse derrière eux.

Le plus morose de ces messieurs change tout à coup de physionomie. Il prend un air riant, et, de la manière la plus aimable, il propose à la demoiselle de la conduire au piano. Elle se défend; il prie, il presse; il sera trop heureux d'entendre ces sons enchanteurs. Mademoiselle se rend.

J'écoute. Mademoiselle n'est pas enrhumée du tout, et elle a en effet une voix superbe; mais je ne distingue pas une parole. Il est peut-être d'usage à Paris de s'en passer quand on chante... Diable! cet air est bien triste, il est bien long!... Ah! il va jusqu'au ré d'en haut, et il faut que la voix de mademoiselle se déploie: on la comble d'éloges et d'applaudissements.

— Ma fille, encore un morceau de *Didon*. — Mais, papa... — Ma fille, je t'en prie. Et la demoiselle commence.

Je suis bien sûr, par exemple, qu'il y a des paroles dans l'opéra de *Didon*: je l'ai vu jouer dans la plus belle grange de mon *endroit*. A la vérité, on avait coupé le rôle d'Enée, parce que la troupe n'était pas complète; mais enfin *Didon* parlait en chantant.

— *Didon* ne parle pas à Paris; c'est singulier. J'avais toujours cru que la musique ne devait servir qu'à faire valoir des paroles: une chanson bachique sans paroles ne serait pas d'un grand effet. — Hé! il y a des paroles, monsieur; mais il est du bon genre de ne pas articuler.

Didon m'ennuie aujourd'hui, et j'ai des raisons de la haïr depuis longtemps: elle m'a valu plus de deux cents coups d'étrivière au collége. Je m'étends, je bâille... — Etouffez donc cela, monsieur. Si le père et la mère de la demoiselle vous voyaient, ils ne dormiraient pas de la nuit. Je reviens à moi; *j'avale mes bâillements;* je promène ma vue sur l'assemblée. L'un bâille derrière son mouchoir, l'autre derrière une prise de tabac, et les applaudissements recommencent avec fureur.

Après *Didon*, viennent *Dardanus* et *Ariane*, pour achever ce pauvre mardi gras. Je ne pouvais plus résister à l'ennui qui m'accablait. La jeune personne, elle-même, paraissait confuse de l'opiniâtre ténacité à laquelle on la contraignait. Je m'évadai, pendant qu'elle se préparait, avec de l'eau sucrée, à faire de nouveaux efforts.

En regagnant mon hôtel garni, je riais de cette petite conspiration de famille. Et j'avais bien voulu croire que madame, en me parlant *musique*, n'avait pensé qu'à me faire briller!

J'ai ouï dire à ma mère qu'il y a dans ce monde bien des choses dont il faut se garder. J'ajoute à la longue liste qu'elle m'a laissée: défiez-vous des *dîners des bonnes gens* et des *talents de la demoiselle de la maison*.

ROMANS POPULAIRES ILLUSTRÉS

LE CORSAIRE ROUGE

PAR

FENIMORE COOPER,

TRADUCTION DE LABÉDOLLIÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

Il suffit d'être familiarisé avec le mouvement et l'activité d'une ville de commerce en Amérique pour reconnaître combien Rhode-Island a perdu de son importance. Il serait difficile aujourd'hui de se douter que Newport, le chef-lieu de cette île, a tenu le premier rang parmi les ports de nos vastes côtes. La nature avait été prodigue envers cette cité : un port commode, un mouillage sûr, une rade magnifique, semblaient destiner Newport à recevoir des flottes et à nourrir une race de marins hardis et expérimentés ; mais des villes rivales se sont élevées, et le développement de la capitale de Rhode-Island s'est brusquement arrêté.

Avant que l'on exploitât les ressources immenses qu'offraient les Etats-Unis, l'île dont nous parlons était l'asile des riches planteurs du Sud qui cherchaient un refuge contre les maladies de leur climat, et venaient respirer les brises fortifiantes de la mer. Il y arrivait aussi des habitants de la Caroline et de la Jamaïque, et l'effet de ces visites fut de changer le caractère et les opinions des Puritains qui avaient colonisé cette partie de la Nouvelle-Angleterre. Ils renoncèrent les premiers à cette roideur, à cette austérité qu'on avait regardées primitivement comme indispensables à la véritable piété. Ils acquirent en même temps les préjugés qui régnaient dans dans les provinces méridionales au sujet de la distinction des races humaines. Bref, par un singulier concours de circonstances, les marchands de Newport devinrent marchands d'esclaves en même temps qu'ils se civilisaient.

Le Corsaire-Rouge.

Quelle que fût leur condition morale en 1759, l'île n'avait jamais été plus riante et plus remplie de charmes ; ses collines arrondies étaient encore couvertes de forêts séculaires, la riche verdure du Nord émaillait ses vallons, et ses maisons de campagne élégantes, mais sans prétention, s'élevaient au milieu des bosquets et des fleurs ; la beauté et la fertilité de ce lieu lui avaient valu la dénomination de Jardin de l'Amérique : les planteurs qui arrivaient des plaines desséchées du Midi consentaient sans peine à lui accorder ce titre imposant.

Les colonies anglaises étaient à cette époque dans un état de splendeur ; la mère-patrie triomphait dans tous les coins du globe, aux applaudissements des colons, qui avaient largement contribué à ses succès ; car le

gouvernement britannique n'avait pas encore adopté ce système d'oppression et d'injustice qui décida la séparation des Etats-Unis.

Dans les premiers jours du mois d'octobre 1759, Newport, comme toutes les autres villes d'Amérique, était à la fois remplie de joie et de douleur : Québec, la clef du Canada, venait d'être pris par les Anglais; mais le général Wolf avait trouvé la mort sous les remparts de cette forteresse.

Le jour où commence notre récit avait été destiné à célébrer la victoire remportée par les troupes royales; il avait, comme tous les jours de réjouissances, débuté au son des cloches et au bruit du canon, et la population s'était répandue dans les rues avec l'intention formelle de se divertir, intention qui est presque toujours un obstacle au véritable plaisir. Après avoir témoigné tant bien que mal leur allégresse, les habitants commençaient à rentrer chez eux, les paysans de l'île ou même du continent songeaient à reprendre le chemin de leur domicile; les boutiques se rouvraient à demi, comme si leurs propriétaires eussent fait une espèce de compromis entre leurs intérêts et la solennité du jour. Quelques habitués de taverne et des marins appartenant à l'équipage des navires en rade prenaient la route des trois auberges de la ville.

Cependant l'objet de la fête n'était pas oublié; de petits groupes se formaient pour disserter sur les conséquences de la prise de Québec : c'était le principal sujet des entretiens sur le quai, dans les rues, et notamment sur un navire en construction qui, au dire des ouvriers, devait être le chef-d'œuvre de l'architecture navale.

L'orateur qui captivait l'attention de tous ceux qui travaillaient à ce navire était l'oracle ordinaire du voisinage, surtout dans les grandes circonstances; son instruction, incomparablement supérieure à celle de ses compatriotes, passait pour une véritable merveille; sa renommée avait la propriété du calorique; elle avait d'autant plus de puissance qu'elle était resserrée dans un étroit espace; on affirmait qu'il avait confondu des savants européens qui avaient voulu entrer en lutte avec lui sur le terrain de la littérature ancienne; il avait développé par l'éducation ses capacités naturelles; il lui était même arrivé de laisser imprimer une brochure qui avait obtenu le plus grand succès.

Nous laisserons ce favori de la nature charmer par son éloquence les groupes réunis dans le chantier, et nous transporterons nos lecteurs dans la boutique du tailleur Homespun. Cet humble édifice était placé sur les bords du grand bassin, sur un quai peu fréquenté; et le digne artisan travaillait sur son établi, et semblait plus content de lui-même que la plupart des hommes que la fortune a placés sous des tentures de velours et d'or. Le tailleur, tout en maniant l'aiguille, s'entretenait avec un paysan robuste appuyé contre la muraille, et qui semblait attendre l'achèvement de l'habit dont il voulait orner sa personne.

Comme la conversation de ces deux personnages a rapport au sujet de notre narration, nous allons en redire une partie. Il ne faut pas perdre de vue que le tailleur approchait du déclin de la vie, et qu'on pouvait juger à son aspect que, condamné à de pénibles labeurs, il n'avait triomphé de la misère qu'à force d'industrie et de frugalité. L'autre, dont le nom de baptême était Pardon, semblait avoir environ vingt-cinq ans, et l'acquisition d'un habit neuf pouvait être encore pour lui, à cet âge, la cause d'une vive satisfaction.

— Ma foi, mon cher Pardon, s'écria le coupeur de drap, j'ai entendu aujourd'hui les plus beaux discours qui soient jamais sortis de lèvres humaines, et j'avoue qu'ils m'ont échauffé le sang. Je serais presque tenté de laisser là mon aiguille et de chercher la gloire dans les batailles.

Le jeune Pardon regarda l'héroïque tailleur d'un air narquois qui prouvait que la nature ne lui avait pas refusé le don du sarcasme, et il répondit avec une gravité affectée :

— L'occasion est belle, voisin Homespun; un homme ambitieux peut aspirer à une haute destinée, puisque l'Angleterre vient de perdre son plus vaillant général.

— Sans doute, répliqua le tailleur, il y a des chances pour les jeunes gens; mais mes beaux jours sont passés, et je suis condamné à rester ici entre la panne et le bougran. Qui a mis la teinture à votre drap, Pardon? elle me paraît excellente.

— Il n'y a que ma mère pour donner un bon teint aux étoffes; et, si votre façon répond à la matière première, je vous garantis, voisin Homespun, que son fils sera le mieux habillé de Rhode-Island. Mais, puisque vous ne pouvez devenir général, vous aurez du moins la consolation de savoir qu'on ne se battra pas sans vous. Tout le monde suppose qu'un traité sera bientôt signé entre la France et l'Angleterre.

— Tant mieux, tant mieux, mon garçon; car j'ai assez vu les horreurs de la guerre pour apprécier les douceurs de la paix.

— Vous n'êtes donc pas complétement étranger au métier que vous aviez envie d'embrasser?

— Moi, s'écria le tailleur avec orgueil, j'ai assisté à des guerres longues et meurtrières; j'ai combattu en Amérique, en Allemagne, et même en Orient.

— Vous avez donc voyagé beaucoup? vous avez dû vous mettre vite en route pour aller dans toutes ces contrées?

— Mais oui, j'ai fait bien des traversées, Pardon; j'ai couru bien des périls sur la mer, j'ai passé le grand détroit de Long-Island pour descendre à la ville d'York.

— N'est-ce pas là, demanda le jeune homme, que se trouve un endroit dangereux qu'on appelle la Porte-d'Enfer?

— Précisément; l'eau y forme des tourbillons terribles, elle bouillonne et rugit au milieu des écueils comme si elle était échauffée par toutes les chaudières de Belzébuth. Ah! je l'avoue, c'est une rude épreuve pour le courage des voyageurs de franchir cet horrible endroit; mais nous surmontâmes tous les obstacles, grâce à l'habileté de nos matelots et à la résolution héroïque des passagers : on jeta d'abord l'ancre dans une petite île voisine, et le capitaine, avec deux vigoureux marins, alla reconnaître la Porte-d'Enfer. Lorsqu'il fut revenu et qu'il eut fait son rapport, il nous débarqua tous sur la côte voisine, et le navire franchit seul les écueils, pour venir nous reprendre beaucoup plus loin.

— Voilà ce que vous appelez avoir passé la Porte-d'Enfer? dit le jeune homme attentif.

— Certainement; il eût fallu vouloir tenter la Providence pour ne pas prendre la route de terre lorsque rien ne nous obligeait à exposer nos jours à travers les récifs; d'ailleurs, ces parages étaient alors infestés de pirates, et l'on y avait signalé le fameux Corsaire-Rouge.

— J'en ai entendu parler, reprit Pardon; il paraît que c'est un scélérat déterminé.

— C'est le chef d'une bande de voleurs sans foi ni loi, et tous ses matelots sont altérés de sang, depuis les lieutenants jusqu'au moindre mousse. Rien n'est affreux comme le récit des ravages qu'il a commis sur les mers.

— On m'a maintes fois parlé du Corsaire-Rouge, répliqua le paysan, mais je n'ai jamais pu obtenir de détails sur ses forfaits.

— Vous habitez l'intérieur du pays, mon garçon, et il est impossible que vous sachiez ce qui se passe sur une mer aussi bien que nous qui demeurons dans un port. Mais j'ai peur que vous vous attardiez, ajouta le tailleur en regardant certaines lignes tracées sur ses contrevents et à l'aide desquelles il calculait la marche du soleil; il est près de cinq heures, et vous avez dix milles à faire avant de regagner la ferme de votre père.

— La route est bonne, et il n'y a dans l'île que de braves gens, répliqua Pardon, qui s'inquiétait peu de rentrer à minuit, pourvu qu'il pût raconter aux villageois les terribles pirateries du Corsaire-Rouge. Ainsi ce pirate inspire de justes craintes, et on le poursuit avec acharnement?

— Pas trop, repartit le tailleur; les marins, fussent-ils aussi braves que Josué le grand capitaine juif, aiment mieux voir la terre que les perroquets de ce maudit corsaire. Les hommes combattent pour la gloire, et je les ai vus à l'œuvre dans plus d'une guerre; mais personne ne se soucie d'aborder un ennemi qui hisse au premier coup un pavillon sanglant, et qui ferait sauter en l'air ses amis et ses ennemis si la main du diable ne jugeait plus à propos de le soutenir.

— Puisque ce coquin est si redoutable, reprit le jeune homme avec fierté, les colons de Rhode-Island devraient fréter un vaisseau côtier pour s'emparer de lui. Si l'on tente une pareille entreprise, je marcherai au premier son du tambour, et il y aura du moins un volontaire pour donner l'exemple.

— Voilà ce que c'est que de ne rien savoir, dit Homespun en haussant les épaules. A quoi serviraient vos fourches et vos fléaux contre des brigands qui se sont vendus au diable? Les croiseurs de Sa Majesté Britannique ont souvent aperçu le Corsaire-Rouge au soleil couchant, ils l'ont cerné de tous côtés et croyaient déjà le tenir dans les fers; mais, quand le matin venait, la prise avait disparu on ne sait par quels moyens.

— Et ces brigands s'appellent rouges parce qu'ils sont altérés de sang?

— Oui, répliqua le tailleur d'un ton d'importance et flatté d'avoir à communiquer une légende aussi curieuse. Leur chef se nomme le Corsaire-Rouge; leur bâtiment est également appelé le vaisseau rouge, parce que personne après y avoir mis le pied n'est revenu pour en donner des nouvelles. C'est un navire qui a les dimensions, la forme et le gréement d'un sloop de la marine royale; mais il a miraculeusement échappé à plus d'une vaillante frégate. On assure même qu'un jour il fut exposé pendant une heure au feu d'un vaisseau de cinquante canons, et qu'il s'enfonça tout à coup comme la sonde qu'on jette à la mer. Tout le monde battit des mains et applaudit au châtiment des criminels que les eaux avaient engloutis. On les croyait bien décidément partis pour l'éternité; mais le lendemain matin on vit entrer au port un bâtiment de la compagnie des Grandes-Indes qui venait d'être pillé par le corsaire, et ce qu'il y a de pis, mon garçon, c'est que pendant que le vaisseau du roi était en carène la quille en l'air pour boucher les trous des boulets, le pirate allait et venait le long de la côte, aussi solide que le jour où il avait été lancé.

— C'est vraiment extraordinaire, reprit le paysan, sur lequel ce récit commençait à faire une impression sensible. Est-ce un vaisseau bien tourné et de bonne mine? Est-il même démontré qu'il ait une existence réelle?

— Les opinions varient là-dessus; les uns disent oui, les autres disent non. Mais un homme que je connais bien a fait une traversée de huit jours avec un marin qui dans un grain de vent a passé à cent brasses du vaisseau rouge; par bonheur, la main du Seigneur remuait si puissamment l'abîme, que le Corsaire était tout occupé de lutter

contre les vagues. L'ami de mon ami put donc voir tranquillement le bâtiment et le capitaine. Il dit que le pirate était un gros homme, dont les cheveux avaient la couleur d'un soleil dans un brouillard, et dont les yeux avaient un tel éclat qu'on n'avait pas envie de les regarder deux fois. Il le vit aussi bien que je vous vois, car le coquin était monté dans les agrès, et d'une main aussi large qu'un pan d'habit il faisait signe au navire marchand d'alarguer pour éviter l'abordage des deux bâtiments.

— Il fallait que ce marin fût bien hardi pour approcher si près d'un pareil scélérat.

— C'était bien contre sa volonté, Pardon; mais la nuit était si sombre...

— Si sombre, interrompit le paysan, qui, malgré sa disposition à tout croire, avait une certaine perspicacité; mais puisque la nuit était si sombre, comment a-t-il pu si bien voir?

— C'est ce que personne n'a jamais pu comprendre, répondit le tailleur, mais le fait est positif. L'ami de mon ami prit même des notes sur le vaisseau afin de pouvoir le reconnaître si le hasard ou la Providence le ramenait sur son passage. C'était un grand bâtiment noir, bas sur l'eau, caché dans les vagues comme un serpent dans l'herbe, et d'une physionomie diabolique. On prétend qu'il vogue plus vite que les nuages, et que peu lui importe le quartier d'où souffle le vent. Si j'en crois les rapports qu'on m'en a faits, il doit ressembler à ce vaisseau négrier qui est à l'ancre dans notre port depuis une semaine, Dieu seul sait pourquoi!

Comme le tailleur avait nécessairement perdu de précieux instants à raconter la précédente histoire, il voulut les racheter par une extrême diligence, et se mit à jouer à la fois de l'aiguille, de la tête et des épaules. Cependant le rustre émerveillé, et l'esprit troublé de ce qu'il avait entendu, tourna les yeux du côté du négrier pour se faire au moins une idée vague du fantastique vaisseau rouge. La conversation fut donc suspendue; mais tout à coup le tailleur se leva, jeta de côté son ouvrage, et appuya ses bras sur ses genoux de manière que ses membres entrelacés formaient une espèce de labyrinthe. Puis il pencha la tête hors de sa boutique, et fixa ses yeux ornés de lunettes sur le bâtiment qui attirait encore l'attention de son compagnon. — Savez-vous, lui dit-il, que ce prétendu négrier m'inspire d'étranges pensées et de sinistres pressentiments? On dit qu'il est venu pour prendre de l'eau et du bois. Eh bien, je n'y ai pas vu porter seulement de quoi faire un aviron, et le liquide qu'on y embarque provient moins des fontaines que des distilleries de la Jamaïque. Remarquez en outre qu'il est mouillé hors de la portée des canons de la batterie, à l'exception d'un seul. Si c'était véritablement un timide navire marchand, il se placerait naturellement sous la protection de nos pièces.

— En vérité vous êtes ingénieux, mon brave homme, répliqua le paysan. Un vaisseau aurait pu se mettre sous la batterie même de l'île sans que j'y fisse la moindre attention.

— C'est le fruit de l'habitude et de l'expérience, mon cher Pardon; je me connais en batterie, et j'ai servi pendant une semaine dans ce même fort du temps que les Français avaient envoyé des croiseurs dans ces parages. J'étais de garde précisément auprès de ce canon qui peut foudroyer le négrier, et je me suis amusé vingt fois à pointer la pièce, en attendant l'occasion de m'en servir.

La curiosité du paysan avait été singulièrement éveillée par les merveilleux récits du tailleur; et apercevant trois individus sur le quai, il demanda :

— Quels sont ces hommes, sont-ce les matelots du bâtiment négrier?

— Ces hommes! s'écria maître Homespun, ce sont des nouveaux venus et, dans ces temps de trouble, il n'est pas inopportun de les observer de plus près. Holà, Nanette, prenez cet habit et rabattez-en les coutures. Dépêchez-vous, paresseuse, car le voisin Pardon est pressé. Ne vous amusez pas à babiller comme un jeune avocat. N'épargnez pas vos coudes, car ce n'est pas de la mousseline des Indes que vous avez sous le fer; c'est du drap qui serait assez fort pour étayer une maison... Ah! Pardon, les étoffes que fabrique votre mère ne font pas gagner gros aux revendeurs.

Nanette quitta en boudant un voisin avec lequel elle causait, et se mit en devoir d'obéir, pendant que le tailleur, qui était boiteux de naissance, s'éloignait aussi vite que le lui permettait son infirmité.

CHAPITRE II.

Homespun, qui connaissait toute la population de Newport et de dix milles à la ronde, avait deviné au premier coup d'œil que les trois individus suspects étaient étrangers. Il déclara à voix basse à son compagnon qu'il leur trouvait une physionomie mystérieuse et satanique.

Afin de mettre nos lecteurs à même de décider si ces soupçons étaient fondés, il est nécessaire de dépeindre les trois personnages qui avaient le malheur d'être inconnus au plus bavard des tailleurs.

L'un, qui semblait d'une classe plus élevée que les autres, était un jeune homme de vingt-six à vingt-sept ans; les teintes brunes dont les couches successives avaient changé en couleur olivâtre la blancheur primitive de son visage, annonçaient qu'il n'avait pas toujours passé des jours de loisir et des nuits de repos; ses joues, animées par le sang qui bouillonnait dans ses veines, avaient l'éclat que donne la santé la plus vigoureuse. Ses traits se distinguaient plutôt par leur noblesse virile que par leur symétrie; son nez aquilin et saillant avait peu de régularité, et ses sourcils proéminents donnaient à la partie supérieure de sa figure une expression d'intelligence et de vivacité. Les contours de sa bouche étaient fortement accusés. Ses cheveux, dont les boucles épaisses tombaient en désordre, étaient d'un noir de jais, et ses yeux gris d'une grandeur extraordinaire annonçaient un caractère assez doux.

La taille de ce jeune homme avait de gracieuses proportions qui dénotaient la force unie à l'activité. Quoique toutes ces qualités physiques fussent perceptibles sous le simple costume d'un matelot, elles en imposèrent assez à maître Homespun pour qu'il hésitât à aborder l'étranger, dont les yeux semblaient fixés par une espèce de fascination sur le prétendu négrier. Appuyé contre un poteau, le jeune marin était plongé dans une profonde rêverie; de temps en temps il se parlait à lui-même, et ses lèvres entr'ouvertes par un inexprimable sourire laissaient à découvert ses dents, dont un encadrement bronzé faisait ressortir la blancheur. Il était tellement absorbé dans sa méditation, que le soupçonneux tailleur ne jugea pas à propos de le déranger; il se tourna précipitamment vers les deux autres individus.

Tous deux avaient dépassé l'âge mûr; ils portaient des vêtements souillés de taches de goudron, et détériorés par l'intempérie des saisons; c'étaient évidemment des matelots qui avaient essuyé de nombreuses tempêtes sous des climats ardents ou glacés; l'un d'eux était court, ramassé, solide; le siége de sa force était principalement dans ses épaules larges et dans ses bras musculeux; ses membres inférieurs ne semblaient avoir d'autre destination que de le mettre à même par leurs facultés locomotives de déployer la puissance physique concentrée dans la partie supérieure de son corps. Il avait la tête énorme, le front bas et couvert de cheveux touffus, les yeux petits, mornes, mais animés parfois d'une expression d'entêtement farouche, la bouche large et le menton proéminent. Ce personnage, singulièrement bâti, avait pris place sur un tonneau vide, et les bras croisés, il examinait le négrier que nous avons déjà mentionné.

Son camarade était un noir qui l'égalait en force et le surpassait par la taille; il avait les caractères distinctifs de sa race, mais ils n'étaient pas assez prononcés pour être désagréables; ses traits étaient plus distingués que ceux qu'offre d'ordinaire le type nègre; ses yeux avaient de la douceur et de la gaieté, sa tête commençait à grisonner, et sa peau avait perdu cette couleur de jais luisante qu'elle avait eue dans la jeunesse; assis sur un bloc de pierre, il s'amusait à lancer des cailloux qu'il rattrapait adroitement. Cette récréation mettait en relief ses forces physiques, car pour s'y livrer sans obstacle il avait relevé les manches de sa légère veste de toile, et l'on pouvait voir ses bras d'hercule. L'ardeur qu'il mettait à jeter et à rattraper ses cailloux prouvait en même temps que son esprit avait une tendance naturelle à s'occuper de bagatelles, faute d'être sensible à ces pensées d'un ordre supérieur qui sont le fruit de l'éducation.

Rien dans l'extérieur de ces hommes n'était propre à déconcerter le tailleur; il n'osa toutefois suivre l'impulsion de sa curiosité, et s'avança lentement, d'un pas léger, au lieu d'engager tout d'abord la conversation. Il comptait trouver l'occasion de surprendre quelque terrible secret; mais il fut forcé de reconnaître que si les étrangers avaient de perfides intentions, ils les dissimulaient avec assez d'art pour déjouer toute sa perspicacité.

— Voilà un assez joli bassin, dit le matelot blanc, et un navire qui serait mouillé sous le vent sans amarres y serait mieux à l'abri que dans l'endroit où ce négrier se trouve; je ne conçois donc pas pourquoi il s'obstine à rester en rade et oblige ses chaloupes à des allées et venues continuelles.

Le noir avait été baptisé du nom de Scipion l'Africain, suivant un usage, alors très-répandu, qui avait peuplé les colonies américaines des philosophes, des héros et des poëtes de l'antiquité. Il importait peu à Scipion que le négrier fût au large ou dans le port, et sans interrompre ses jeux enfantins il répondit :

— Je présume que le capitaine a ses raisons.

— Et moi, répliqua le blanc d'un ton d'autorité, je vous dis qu'il n'y entend rien; sans cela il ne laisserait pas son navire en rade quand il lui est si facile de le faire entrer dans un bassin commode.

Le noir avec l'avidité de l'ignorance releva la légère erreur de son adversaire, qui confondait le havre de Newport avec la rade extérieure.

— Qu'appelez-vous une rade? s'écria-t-il; a-t-on jamais donné ce nom à un mouillage entouré par la terre de tous côtés?

— Ecoutez, maître Côte-d'Or, répliqua le blanc en prenant une attitude menaçante, si vous tenez à votre peau, épargnez-moi vos observations. N'est-il pas positif qu'un port est un port, et que le large est le large?

Comme Scipion n'avait rien à objecter à ces deux propositions, il se contenta de secouer la tête sans répondre, et de rire sous cape du triomphe qu'il s'imaginait avoir remporté sur son compagnon.

— Riez, riez, grommela le blanc, je ne m'amuserai pas à discuter avec vous. Un marin expérimenté qui a doublé le cap Horn et le cap de Bonne-Espérance ne doit pas perdre son temps à vouloir donner du

sens commun à un nègre, qui appartient à une race d'animaux déraisonnables. Je vous répète, Scipion, puisque vous portez ce nom sur le livre de bord, que le capitaine de ce négrier ne se connaît pas en mouillages, autrement il jetterait de ce côté une ancre de touée, halerait son vaisseau dans le port, et l'amarrerait solidement avec de bons câbles de chanvre et de solides crochets de fer. Suivez bien mon raisonnement. En venant ici il a un but ou il n'en a pas, c'est évident: s'il n'en a pas, il pouvait tout aussi bien rester en pleine mer; s'il vient ici chercher quelque chose, il aurait dû se placer à proximité du rivage, pour embarquer plus aisément sa cargaison.

— Mais, répliqua le noir, si le vent fraîchit du nord-ouest et que le navire veuille en profiter, il peut dans la position où il est appareiller de suite.

— Ce noir a raison, s'écria le jeune homme qui avait entendu la discussion; le négrier se tient en dehors du bassin afin d'avoir la facilité de partir à la première occasion. Vous voyez qu'il a gardé ses espares, quoiqu'il soit évident à la manière dont ses voiles sont ferlées qu'il a un nombreux équipage. Pourriez-vous me dire, mes amis, s'il a une ancre sous la quille, ou s'il est simplement amarré par un câble?

— Je persiste dans mon opinion, reprit le vieux matelot blanc; il faut que le capitaine soit un niais pour rester dans le lit de la marée sans laisser tomber une ancre de touée; il est étonnant qu'un homme dont les agrès sont dans un état si remarquable, ne songe pas à amarrer solidement son bâtiment, et le laisse ballotter à tribord et à bâbord, comme ce jeune cheval que j'ai vu attaché à un arbre par une longue corde dans mon dernier voyage à Boston.

Cependant Scipion, dont les yeux noirs ne perdaient point de vue le vaisseau, s'écria tout en continuant à lancer ses cailloux :

— Toutes les ancres du bâtiment sont à poste, excepté l'empenelle. Il n'a qu'à mettre la barre à bâbord en recevant la marée sous le bossoir de tribord, et vous le verrez prendre sa course au galop.

— Vous avez raison, Scipion, dit le jeune homme, le capitaine de ce navire se dispose à appareiller d'un moment à l'autre; et pourvu qu'il y ait une bouffée de vent, il peut en moins de dix minutes se mettre hors de la portée des batteries.

— Vous semblez être un excellent juge en cette matière, dit brusquement une voix inconnue.

Le jeune homme se retourna, et s'aperçut, pour la première fois, de la présence d'un étranger. Il ne fut pas seul étonné, car un nouveau venu s'était joint à la compagnie; et maître Homespun jeta des yeux effarés sur ce personnage, qu'il n'avait jamais vu.

Cet homme avait de trente à quarante ans. Sa figure aussi bien que son costume étaient faits pour captiver l'attention; il était d'une taille tout au plus moyenne, mince, élancée, mais qui semblait dénoter une agilité excessive et même une certaine vigueur; il avait eu le teint éblouissant d'une femme, mais des lignes d'un rouge foncé avaient depuis longtemps sillonné ses traits, et particulièrement les contours de son nez aquilin; ses cheveux blonds et bouclés ondulaient sur ses tempes en mèches touffues; sa bouche et son menton étaient d'une admirable régularité, ils exprimaient à la fois le dédain et l'amour des plaisirs sensuels; ses yeux bleus, quoique ordinairement doux et tranquilles, avaient parfois quelque chose de farouche et d'égaré; il portait un grand chapeau pointu penché sur le coin de l'oreille, une redingote vert-pâle, des culottes de peau, des bottes à l'écuyère et des éperons; il avait à la main une cravache qu'il faisait siffler dans l'air, lorsque son intervention soudaine excita l'étonnement du groupe; il subit tranquillement l'examen du jeune matelot, et dit sans se déconcerter :

— Je répète, monsieur, que vous me paraissez un excellent juge en cette matière, vous vous exprimez en véritable connaisseur.

— Trouvez-vous singulier qu'on n'ignore pas une profession qu'on a exercée toute sa vie?

— Hum! je trouve singulier que l'on qualifie de profession un métier qui est presque uniquement manuel. Nous autres gens de loi, qui avons pris nos grades dans les universités savantes, nous connaissons le sens des mots.

— Eh bien! appelez la marine un métier, reprit le jeune homme avec un dédain qu'il n'essaya pas de dissimuler; nous autres gens de mer, nous ne voulons avoir rien de commun avec les avocats.

— Voilà un garçon de quelque valeur! murmura l'étranger en redingote verte. Mais ne discutons pas sur les mots; j'avoue que je ne sais rien de ce qui concerne la marine, et je m'éclairerais volontiers auprès d'un homme aussi habile que vous dans cette noble profession. Je ne suis qu'un indigne avocat chargé par Sa Majesté Britannique d'une mission particulière; et s'il m'était permis de faire un misérable jeu de mots, j'ajouterais que je ne suis pas encore en état de juger.

— Vous parviendrez, monsieur, répliqua le jeune matelot d'un ton sarcastique, vous arriverez à un poste éminent, si les ministres de Sa Majesté rendent justice au mérite modeste. Vous avez l'air d'un homme destiné à une élévation extraordinaire, et peut-être que nous vous verrons un jour...

Le jeune matelot se mordit les lèvres, salua d'un signe de tête et s'éloigna avec ses deux compagnons. L'étranger suivit leur mouvement d'un air calme en frappant sa botte avec sa cravache.

— Pendu! pendu! murmura-t-il enfin comme pour achever la phrase que l'autre n'avait pas finie, il est assez bizarre qu'on ose me prédire ce genre d'élévation.

Il se préparait à suivre son interlocuteur, lorsqu'une main se posa sans cérémonie sur son bras.

— Un mot, monsieur, dit maître Homespun, j'ai des choses importantes à vous communiquer, puisque vous êtes au service de Sa Majesté.

— Voisin Pardon, ajouta-t-il d'un air protecteur, le soleil descend sur l'horizon, et j'ai peur que vous n'arriviez bien tard. Hâtez-vous, Nanette vous donnera votre habit; gardez-vous bien de dire un seul mot de ce que vous avez vu et entendu avant d'avoir reçu mes instructions à cet égard. Adieu, mon garçon, mes amitiés au fermier Hopkins, votre honoré père, et ne m'oubliez pas non plus auprès de votre maman.

Après s'être ainsi débarrassé de son compagnon, qui resta tout ébahi sur le quai, Homespun se tourna de nouveau vers l'étranger :

— Vous dites, monsieur, que vous avez une mission de Sa Majesté!

— Assurément, monsieur; j'ajouterai que je suis le confident intime du roi d'Angleterre, répliqua l'inconnu, qui avait deviné au premier coup d'œil à quelle espèce d'homme il avait affaire.

Le tailleur boiteux salua jusqu'à terre en passant sa main sur ses rares cheveux, et répliqua :

— L'honneur de m'entretenir avec vous me pénètre jusque dans la moelle des os.

— Mon ami, je prends sur moi de vous dire, au nom de Sa Majesté, que vous êtes le bienvenu.

— Une condescendance aussi généreuse vous ouvrirait mon cœur, quand même il ne renfermerait que perfidie et déloyauté. Je m'estime heureux d'avoir l'occasion de prouver mon zèle pour le roi en présence d'une honorable personne qui ne manquera pas de faire parvenir mes humbles hommages aux oreilles de Sa Majesté.

— Parlez franchement, interrompit l'inconnu, parlez sans réserve, c'est ce que nous faisons toujours à la cour.

Le tailleur était trop occupé d'idées ambitieuses pour s'apercevoir qu'il importunait l'étranger.

— Eh bien! monsieur, reprit-il, puisque vous consentez à m'écouter, permettez-moi d'attirer vos regards sur le grand vaisseau qui est là-bas en dehors du bassin.

— Il paraît que c'est l'objet de l'attention de tous les habitants de Newport.

— Vous exagérez, monsieur, la sagacité de mes compatriotes. Ce bâtiment est mouillé-là depuis plusieurs jours, et il n'a excité les soupçons de personne, excepté moi.

— En vérité? murmura l'étranger en mordant la poignée de sa cravache et en fixant des yeux étincelants sur l'honnête tailleur; et quelle peut être la nature de vos soupçons?

— Vous allez le savoir, reprit Homespun en se rengorgeant. L'équipage de ce bâtiment se compose, dit-on, d'honnêtes marchands d'esclaves, qui sont reçus à merveille dans la ville, et qui ont crédit dans les boutiques et dans les auberges. Ne vous imaginez pas pourtant que je travaille pour ces gens-là; ils font faire tous leurs habits par un individu nommé Tape, qui s'attire des pratiques en disant un tas d'horreurs des tailleurs plus habiles que lui.

— Vous êtes heureux, répondit l'étranger, de n'avoir aucun rapport avec des gredins; mais vous avez oublié de me signaler le délit dont je dois les accuser auprès de Sa Majesté.

— J'y arrive. Apprenez donc qu'hier au soir j'étais seul dans ma boutique, attendu que l'infâme Tape, qui est un bavard insupportable, avait attiré toutes les nouvelles pratiques par ses discours insinuants. Je me dis alors en moi-même : Si ces marins étaient d'honnêtes et consciencieux négriers, abandonneraient-ils un père de famille pour aller jeter leur argent, légitimement gagné, à la tête d'un méchant cancanier? Je me répondis négativement. Maintenant, me demandai-je, s'ils ne sont pas négriers, que sont-ils? Et j'arrivai à conclure que le bâtiment suspect devait être celui du célèbre pirate, du Corsaire-Rouge.

— Du Corsaire-Rouge! s'écria l'étranger en tressaillant, qui vous fait supposer cela?

— Une multitude de raisons que je vais vous énumérer : premièrement, c'est un vaisseau armé; secondement, ce n'est pas un croiseur de la marine royale, car il se serait fait reconnaître, et m'aurait donné de l'ouvrage; en troisième lieu, les matelots qui sont descendus à terre ont mené la conduite la plus scandaleuse.

L'homme à la redingote verte écouta Homespun avec la plus grande attention, et ses yeux perçants errèrent tour à tour du vaisseau à la figure de son interlocuteur; mais quelques moments s'écoulèrent avant qu'il jugeât convenable de répondre. La gaieté et l'insouciance qu'il avait montrées jusqu'alors furent remplacées par un air de rêverie et de méditation.

Mais tout à coup il reprit une expression ironique; et posant familièrement la main sur l'épaule du tailleur, il répondit :

— Vous venez de remplir le devoir d'un fidèle et digne serviteur. La tête des moindres compagnons du Corsaire-Rouge est mise à prix, et celui qui parviendrait à livrer à la fois toute la bande assurerait à jamais sa fortune. Un service aussi signalé pourrait même être reconnu par une distinction exceptionnelle. Il y eut un certain Phipps, homme d'une origine obscure, qui fut nommé chevalier!...

— Chevalier! répéta le tailleur avec enthousiasme.

— Chevalier! dit froidement l'étranger; quel est votre nom de baptême?

— Hector, honorable et gracieuse personne!

— Et comment s'appelle votre maison, votre famille?

— Homespun.

— Sir Hector Homespun, ce nom résonnerait tout aussi bien qu'un autre; mais pour vous assurer les magnifiques récompenses auxquelles vous avez droit, il importe d'être discret. J'admire votre perspicacité et votre logique. Vous m'avez parfaitement convaincu, et je suis aussi sûr que ce bâtiment est le Corsaire, que je suis certain de vous voir conférer bientôt le titre de chevalier. Ce sont deux faits également établis dans mon esprit; mais il est indispensable de procéder avec prudence. Vous êtes le seul des habitants de l'île qui ayez ouvert les yeux?

— Les autres ne se doutent de rien. Tape lui-même est prêt à jurer que l'équipage se compose de bons et paisibles négriers.

— Tant mieux! vérifions d'abord la réalité de nos conjectures, puis nous agirons de concert pour obtenir une récompense. Venez me trouver ce soir à onze heures sur cette langue de terre qui s'avance dans la rade. De cet endroit, nous ferons nos observations; et demain, après avoir éclairci tous nos doutes, nous proclamerons hautement notre découverte. En attendant, séparons-nous, car il ne serait pas prudent de nous faire remarquer. Silence, ponctualité et faveur du roi, voilà le mot d'ordre.

— Adieu, honorable homme de loi! dit le tailleur en faisant un profond salut auquel l'avocat répondit par un sourire affable et un geste gracieux de la main.

— Adieu, sir Hector! répondit l'étranger en s'éloignant.

Maître Homespun rentra dans le domaine de son illustre famille, la tête bouleversée par des rêves d'ambition.

CHAPITRE III.

Aussitôt que l'homme à la redingote verte eut perdu de vue le crédule tailleur, il quitta son air emprunté pour en prendre un plus naturel et plus rassis; néanmoins il semblait qu'il avait peu l'habitude de réfléchir longtemps, car il s'avança d'un pas léger et d'un air distrait dans la principale rue de Newport, en agitant sa cravache comme un jeune homme insouciant. Sans paraître regarder personne, il passait en revue tous les individus qui s'offraient à lui, et son esprit n'était pas moins actif que son corps. A son aspect, les aubergistes, qui se tenaient aux aguets, s'inclinèrent poliment afin d'attirer dans leurs filets un voyageur dont les vêtements portaient des traces non équivoques d'une longue marche. Résistant à leurs civilités, il se dirigea vers une maison qui était le rendez-vous ordinaire des vagabonds du port.

En entrant dans la grande salle de cette taverne, qui, dans tout autre pays, aurait été tout simplement qualifiée de cabaret, il trouva cet asile hospitalier rempli de sa clientèle accoutumée. L'apparition d'un hôte qui appartenait à une classe supérieure à celle des pratiques ordinaires causa une légère interruption; mais on cessa de faire attention à l'étranger lorsque, se jetant sans façon sur un banc, il eut demandé un verre de toddi : c'était un mélange de rhum, de sucre et de cannelle avec une rôtie de pain.

En servant l'homme à la redingote verte, le tavernier crut devoir s'excuser de la manière dont la parole était accaparée par un individu placé à l'extrémité de cette pièce longue et étroite.

— C'est le contre-maître du bâtiment négrier, dit en terminant le digne acolyte de Bacchus; c'est un homme qui a passé presque toute sa vie sur l'eau, et qui a vu les choses les plus prodigieuses. On l'appelle ici le vieux Borée; mais son véritable nom est Jacques Rossignol. Comment trouvez-vous ce toddi?

L'étranger répondit à cette dernière question en passant sa langue sur ses lèvres; mais il remit son verre sur la table presque sans y avoir touché, et se tourna du côté de l'homme qu'on pouvait désigner par le titre de l'orateur du jour. C'était un individu d'une taille gigantesque, dont la figure était à moitié cachée par d'énormes favoris, et coupée en plusieurs subdivisions par la cicatrice d'une blessure mal guérie. Il portait le costume de matelot, et le petit sifflet qui était le signe de son grade était suspendu à une longue chaîne d'argent. Sans daigner prendre garde à l'arrivée d'un étranger, ce fils de l'Océan poursuivit sa narration d'une voix que la nature semblait lui avoir donnée pour contraster avec son nom mélodieux.

— Ainsi, dit-il en traçant avec le pouce diverses figures sur la table, la côte de Guinée pouvait être de ce côté, et le vent soufflait de la terre par rafales, comme si le vieillard qui le tient enfermé pour l'usage des matelots eût tantôt ouvert son sac, et tantôt fait un double nœud autour de l'ouverture. Vous savez ce que c'est qu'un sac?

Cette brusque question était adressée au naïf Pardon Hopkins qui, après avoir reçu son habit de Nanette, était resté en ville pour recueillir de nouveaux renseignements et augmenter sa provision d'anecdotes.

Un rire général s'éleva aux dépens du paysan. Rossignol cligna de l'œil en regardant quelques-uns de ses intimes, et avala une chopine de rhum et d'eau pour se mettre en état de continuer.

— Vous savez donc ce que c'est qu'un sac, ajouta-t-il, et vous saurez peut-être un jour ce que c'est qu'un double nœud, si vous n'êtes à cheval sur la probité; c'est pourquoi, réglez à propos vos calculs, et jetez la sonde dans votre conscience quand vous vous sentirez dériver sur les écueils de la tentation. Or, comme je vous le disais, le vent soufflait de terre, sud-est ou peut-être sud-sud-est; tantôt il s'élevait avec force, comme s'il fût sorti des évents d'un cachalot; tantôt il laissait les voiles en ralingue; les vagues me paraissaient avoir un aspect peu rassurant, et en conséquence je me rendis à l'arrière pour donner au besoin mon opinion. J'y étais depuis quelque temps, lorsque notre capitaine me dit : Monsieur Rossignol, quelle idée avez-vous de ce nuage qu'on voit au nord-ouest? — Ma foi, monsieur, lui dis-je hardiment et avec l'assurance que devaient me donner mon âge et mon expérience, je suis d'avis de ferler les trois huniers et d'amener le grand foc.

— Vous auriez dû ferler aussi la grande voile, s'écria l'un des buveurs d'un ton sentencieux.

— Quel est l'ignorant qui a dit cela? demanda Rossignol avec emportement.

— C'est un homme qui connaît parfaitement la côte d'Afrique, répliqua Richard Fid, ce vieux matelot blanc que nous avons vu figurer dans le chapitre précédent, c'est un homme qui ne conseillera jamais à son commandant de garder tant de voiles à l'arrière lorsqu'on est menacé d'avoir le vent en poupe.

Cette contradiction audacieuse excita un murmure général.

Encouragé par les marques de sympathie de l'auditoire, Rossignol répliqua avec vivacité, et il s'éleva un concert de voix discordantes, au milieu desquelles la partie de basse était faite par les principaux adversaires. Aucun d'eux ne semblait vouloir céder, et ils étaient sur le point d'en venir aux coups, lorsque le contre-maître s'arrêta brusquement et tint les yeux fixés, comme par une sorte de fascination, sur l'homme à la redingote verte. La surprise lui ferma d'abord la bouche; puis il dit en balbutiant :

— Pour terminer nos différends, je propose de m'en rapporter à ce monsieur, qui a peut-être quelques connaissances maritimes.

— Pas trop, répondit l'étranger d'un ton vif et enjoué; on n'étudie guère la marine dans les universités. Cependant, d'après ce que j'ai entendu dire dans les ports, je crois que le meilleur parti à prendre est de filer vent arrière.

Il appuya sur ces derniers mots, paya le cabaretier et quitta la place.

Après un moment de silence, Rossignol essaya de ranimer l'entretien; mais, soit par fatigue, soit par toute autre cause, il montra beaucoup moins d'assurance qu'auparavant. Il se hâta d'achever son grog et ses récits, et s'achemina en chancelant vers la plage, où un canot le reconduisit à bord du vaisseau négrier. Fid sortit presque en même temps, accompagné de son inséparable ami le nègre Scipion.

Lorsqu'ils eurent fait quelques pas dans la rue, ils virent venir à eux l'homme à la redingote verte, qui leur demanda civilement :

— Vous aviez avec vous, sur le quai, un jeune matelot, pourriez-vous me dire où il est?

— Vous le trouverez là-bas, répliqua Scipion l'Africain, au pied de ce vieux phare qui ne peut guère servir maintenant qu'à empêcher les piétons et les voitures de tomber à l'eau.

— Merci, camarade, reprit l'étranger; et il leur jeta une poignée de petite monnaie, puis il se dirigea rapidement vers l'édifice délabré. C'était une petite tour cylindrique soutenue par des piliers grossiers que réunissaient des arceaux. Le jeune matelot que cherchait l'étranger se tenait au pied des ruines, et semblait plongé dans la rêverie.

Le nouveau venu l'en tira en faisant claquer sa cravache, et lui dit sans aucun préambule :

— Ces débris auraient leur charme s'ils étaient couverts de lierre et qu'on les aperçût dans un bois à l'extrémité d'une avenue; mais, je vous demande pardon, les gens de votre profession ne sont pas versés dans l'art de dessiner des jardins; vos tours, ce sont les mâts d'un vaisseau; vos ruines, ce sont les débris d'un naufrage.

— Vous semblez connaître à fond nos goûts, répondit froidement le marin.

— C'est donc par instinct, car j'ai eu rarement l'occasion d'acquérir une éducation spéciale en m'entretenant avec des gens de mer; et si je vous demandais des renseignements, vous ne seriez pas sans doute disposé à m'en donner. Votre attention semble absorbée par la contemplation de ce négrier?

— Est ce que cela vous étonne? N'est-il pas tout simple qu'un marin étudie un vaisseau qu'il trouve à son gré, et où il a peut-être intention de demander du service?

— Il faudrait que le capitaine fût un être bien aveugle s'il refusait les offres d'un homme tel que vous. Vous m'avez l'air de connaître la mer, et vous êtes digne d'occuper une place sur la dunette plutôt que dans le faux-pont.

— La dunette! le faux-pont! répéta le jeune matelot en fixant ses yeux perçants sur l'homme à la redingote verte.

— Eh bien! reprit celui-ci, ne sont-ce pas des termes maritimes? Nous autres avocats nous ne sommes pas familiarisés avec votre vocabulaire; toutefois dans le cas actuel je présume que je ne me suis pas trompé.

— Monsieur l'avocat, dit le jeune homme en riant et avec plus d'abandon qu'auparavant, je crois que vous avez été sur mer, et je suis d'autant plus disposé à goûter les charmes de votre conversation. Quoi qu'il en soit, je ne veux pas m'occuper en ce moment de marine, et je cherche à deviner quelle peut avoir été la destination de cette vieille tour.

— Pour mieux en juger, dit l'homme à la redingote, il est nécessaire de l'observer de plus près; montons-y.

A ces mots, il gravit par une mauvaise échelle jusqu'au plancher que soutenaient les arceaux inférieurs, et entra par une trappe dans l'enceinte de la tour. Le marin hésitait à le suivre, mais voyant que l'étranger attentif lui indiquait les échelons défectueux, et s'apprêtait à lui tendre la main, il monta avec l'agilité et l'assurance particulières à sa profession.

— Nous voilà dans la place, s'écria l'avocat, nous avons pour pont un bon plancher de chêne, et pour toit la voûte des cieux; nous pouvons maintenant causer à notre aise, monsieur... je ne me rappelle plus votre nom.

— Il varie suivant les circonstances, répliqua le marin; j'ai été successivement connu sous différents noms; cependant si vous m'appelez Wilder, je ne manquerai pas de répondre. Mais il n'est pas question de mon nom : quelle est votre opinion sur ces ruines?

— Ma foi, monsieur Wilder, je crois que c'était un moulin.

— Il y a des gens qui prétendent que ça a été une forteresse.

— Hum! reprit l'homme à la redingote, la place pourrait en servir au besoin, mais je pense qu'on a tort de lui supposer une noble origine: la forme de l'édifice, son exposition au vent, les gros piliers qui le soutiennent, tout prouve que ce n'était qu'un moulin; il me semble même que j'entends son tic-tac.

En effet, un bruit vague montait jusqu'à eux. L'avocat fit signe à Wilder de garder le silence, et passa doucement la tête par une des étroites ouvertures qui avaient autrefois servi de fenêtres. Bientôt ils distinguèrent les sons argentins d'une voix de femme; ils se blottirent aussitôt dans un coin, afin d'observer sans être vus la personne qui s'approchait du pied de la tour.

CHAPITRE IV.

C'était une dame au déclin de ses ans, mais elle n'était pas seule : elle avait pour compagnes une jeune fille qui était à l'âge où l'on entre d'ordinaire dans le monde, une autre dame d'un âge mûr, et une négresse qui pouvait avoir vu vingt-cinq printemps. A cette époque, et dans ce pays, cette dernière ne pouvait être qu'une domestique.

Wilder et l'avocat entendirent la vieille dame qui disait :

— Maintenant, mon enfant, que je vous ai donné tous les conseils qu'exigeaient les circonstances, je vais accomplir un devoir plus agréable. Assurez votre père de mon affection constante, et rappelez-lui la promesse qu'il m'a faite de vous renvoyer encore auprès de moi afin que je vous revoie une dernière fois.

Ce discours était adressé à la jeune fille, qui, en l'écoutant, s'efforça en vain de retenir ses larmes. Elle répondit d'une voix qui résonna aux oreilles des deux jeunes gens comme le chant d'une sirène, tant les sons en étaient doux et harmonieux.

— Il est inutile, ma chère tante, de me rappeler une promesse que je brûle de réaliser; j'espère même que vos vœux seront dépassés; et si mon père ne revient pas avec moi au printemps prochain, ça ne sera pas faute de sollicitations.

— Votre bonne gouvernante Wyllys vous prêtera son concours, répondit la tante en regardant la troisième femme avec un mélange de décorum et de bienveillance; sa fidélité et ses longs services lui permettent d'exercer une certaine influence sur l'esprit du général Grayson.

— Elle a des droits à toute la tendresse de nos cœurs! s'écria la nièce avec une précipitation qui prouvait qu'elle voulait atténuer l'effet de la politesse cérémonieuse de sa tante; je suis convaincue que mon père ne lui refusera jamais rien.

— Mais, demanda la vieille dame, avons-nous la certitude que mistress Wyllys sera dans nos intérêts? avec une alliée aussi puissante, notre ligue sera invincible.

— Je suis parfaitement d'avis, madame, que l'air salubre de cette île est favorable à ma jeune élève, et cette seule considération suffirait pour me décider à vous seconder.

La gouvernante parlait avec dignité, quoiqu'avec la réserve que lui inspirait la position supérieure de la vieille dame; elle avait des manières agréables, et sa voix, comme celle de son élève, était douce et pleine de charme.

— Nous pouvons considérer le succès comme certain, car pour réussir dans une entreprise il suffit de le vouloir fermement. C'était un des principes de feu mon mari le contre-amiral de Lacey, et ce fut en s'y conformant strictement qu'il acquit une partie de sa réputation, et qu'il mérita l'estime générale par des actions d'éclat que je n'ai pas besoin de vous répéter.

Mistress Wyllys inclina la tête comme pour rendre hommage à la gloire du contre-amiral; mais, au lieu de répondre, elle se tourna vers son élève, et lui dit affectueusement :

— Gertrude, mon amie, vous aurez le plaisir de revenir dans cette île enchanteresse, d'y respirer les brises rafraîchissantes de la mer.

— Et d'y revoir ma chère tante! s'écria Gertrude. Je voudrais que l'on décidât mon père à vendre les biens qu'il possède dans la Caroline, et à venir s'établir ici.

— Mon enfant, répondit madame de Lacey, il n'est pas facile à un riche propriétaire de se défaire brusquement de ses domaines. Malgré le désir que j'aurais de voir mon frère adopter ce plan, je ne l'en ai jamais pressé bien vivement. D'ailleurs, s'il se faisait quelques changements dans la famille, ce serait probablement pour retourner en Angleterre. Il y a déjà plus d'un siècle que les Grayson se sont établis dans les colonies parce qu'ils avaient à se plaindre du gouvernement britannique. Mon bisaïeul, sir Evrard, s'était brouillé avec son second fils, qui était mon grand-père, et qui vint se fixer dans la Caroline. Aujourd'hui, ces querelles sont depuis longtemps apaisées, et je pense souvent que mon frère et moi nous pourrions rentrer dans le manoir de nos ancêtres. Cela dépendra surtout de la manière dont nous disposerons de notre trésor de ce côté de l'Atlantique.

La vieille dame bienveillante, mais peut-être un peu personnelle, termina ses observations en regardant le trésor vivant auquel elle faisait allusion. Gertrude, lorsque sa tante entrait dans quelques longues explications à propos de sa famille, avait l'habitude de détourner la tête et de songer à toute autre chose. En ce moment elle regardait la pleine mer, et exposait à la brise du soir ses joues animées du coloris de la santé; lorsqu'elle n'entendit plus la voix de sa tante, elle se retourna brusquement vers ses compagnes, et leur montra un beau vaisseau mouillé dans le bassin du port, et dont les mâts s'élevaient au-dessus des toits de la ville. — Voilà donc, dit-elle à sa gouvernante, la sombre prison où nous serons enfermées pendant un mois?

— Votre antipathie pour la mer vous fait exagérer la longueur de la traversée, répliqua doucement mistress Wyllys.

— Sans doute, reprit la veuve du contre-amiral, qu'il était difficile de détourner du cours de ses idées, feu mon estimable époux a conduit autrefois une escadre d'un bout à l'autre de nos possessions d'Amérique en moins de quatre semaines; il est vrai qu'il allait plus vite que de coutume, parce qu'il allait à la poursuite des ennemis de son pays.

— Et cette terrible Porte-d'Enfer! s'écria Gertrude avec ce frémissement et cette expression de terreur naturelle qui sont quelquefois séduisants dans une jeune et jolie personne; sans cette Porte-d'Enfer, ces gouffres, ces écueils, ces bancs de sable qui ont vu tant de naufrages, je ne songerais qu'au plaisir de revoir mon père.

La gouvernante, qui n'encourageait jamais les faiblesses de son élève, lui dit d'un ton ferme : — Si tous les dangers que vous appréhendez existaient en réalité, on n'irait pas tous les jours de Newport à la Caroline. Demandez à madame votre tante, si elle n'a pas fait plusieurs fois ce voyage avec le contre-amiral de Lacey.

— Jamais, répondit la veuve un peu sèchement; la mer ne convenait pas à mon tempérament, et j'ai toujours voyagé par terre; mais, en ma qualité d'épouse d'un officier supérieur, je ne suis pas restée étrangère aux sciences maritimes, je crois qu'il y a peu de dames qui les connaissent aussi bien que moi; je me suis naturellement instruite de ce qui concerne les vaisseaux. Ce sont, sans doute, madame Wyllys, des choses que vous ignorez complétement?

La gouvernante avait une physionomie calme, sur laquelle de pénibles souvenirs avaient laissé une empreinte de douleur qui n'ôtait rien à ses traits de leur caractère; ses yeux, pleins de noblesse, semblèrent se voiler d'une ombre de mélancolie lorsqu'elle répondit : — Je ne suis pas entièrement étrangère à la mer, mon sort m'a condamnée à faire des traversées longues et souvent périlleuses.

— Comme simple passagère? reprit la douairière en s'animant; mais nous autres, femmes de marins, nous nous familiarisons avec l'Océan. Qu'y a-t-il de plus beau qu'un vaisseau qui fend les vagues, lorsque son couronnement laboure la plaine liquide, lorsque son taille-mer se traîne derrière lui comme un serpent sinueux!

Ces étranges paroles excitèrent un léger sourire sur les lèvres de la gouvernante, dont l'air ironique eût été peut-être remarqué s'il n'était parti du premier étage de la tour un léger bruit qui ressemblait au murmure du vent, mais qui était de fait celui d'un éclat de rire étouffé. L'illustre veuve, qui se préparait à poursuivre sa magnifique description, s'arrêta court, et Gertrude s'écria en tressaillant :

— N'avez-vous rien entendu?

— Les rats n'ont pas encore quitté le moulin, répliqua froidement la gouvernante.

— Le moulin, ma chère mistress Wyllys! croyez-vous que cette ruine pittoresque ne soit qu'un moulin vulgaire?

— Je suis forcée d'en convenir, quoique cette certitude puisse lui ôter bien des charmes aux yeux d'une jeune fille de dix-huit ans. Quels qu'aient été d'ailleurs ces débris, avant de disparaître, ils resteront longtemps encore en place. Nous ne pouvons en dire autant de notre prison, puisque c'est ainsi que vous appelez le vaisseau sur lequel nous devons nous embarquer : si mes yeux ne me trompent pas, madame, ses mâts se meuvent lentement au-dessus des cheminées de la ville.

— Vous avez raison, Wyllys, répondit madame de Lacey; les matelots ont remarqué le navire dans le chenal à la touée, de manière à

appareiller demain matin. C'est une manœuvre que feu mon époux le contre-amiral m'a plus d'une fois expliquée avec tant de lucidité, que je la commanderais moi-même au besoin. Allons nous occuper de nos préparatifs de départ, nous nous sommes assez promenées.

A ces mots les quatre femmes s'éloignèrent, et les curieux qui les avaient écoutées s'abandonnèrent librement à l'hilarité provoquée par les discours de la vieille dame.

— Voilà une douairière bien originale! s'écria l'homme à la redingote verte; mais sa nièce me paraît une charmante personne.

Le jeune marin cessa de rire aussitôt, comme s'il eût senti l'inconvenance de se divertir aux dépens de la belle vision qui venait de lui apparaître.

— Et ne trouvez-vous pas, reprit l'avocat, qu'il y a quelque chose de remarquable, de touchant, de sympathique dans la voix de cette gouvernante qu'elles ont appelée Wyllys?

— Vous croyez?

Elle résonnait à mes oreilles comme celle d'un oracle mystérieux.

— J'avoue que j'en ai ressenti l'influence d'une manière dont je ne puis me rendre compte.

— C'est une véritable fascination! reprit l'avocat en arpentant à grands pas la petite salle.

La gaieté et l'ironie qui régnaient sur son visage firent place à un air pensif, et il médita en silence pendant quelques minutes; puis, changeant de manière avec cette promptitude qui lui semblait habituelle, il s'approcha d'une fenêtre et montra de nouveau à Wilder le bâtiment négrier.

— Ce vaisseau, dit-il, ne vous inspire-t-il plus d'intérêt?

— Au contraire, c'est un beau bateau, tel que l'œil d'un marin aime à l'étudier.

— Voulez-vous essayer d'aller à bord?

— A cette heure, seul! je ne connais ni le commandant ni personne de l'équipage.

— Il y a des heures plus favorables, et un marin est sûr d'être cordialement accueilli par ses camarades.

— Ces négriers ne se soucient pas toujours d'être abordés; ils sont armés, et savent tenir les étrangers à distance.

— N'y a-t-il pas dans la franc-maçonnerie de votre métier des mots d'ordre au moyen desquels un frère se fait reconnaître, par exemple : « Son couronnement laboure la plaine liquide, » ou : « Son taille-mer se traîne comme un serpent? »

— Mais pourquoi m'adressez-vous cette question? demanda froidement Wilder.

—Parce que de même qu'on n'obtient une belle qu'à force d'assiduité, de même on n'a de l'emploi qu'en adoptant bien nettement une ligne de conduite. Vous voulez vous placer, prenez le chemin qu'il faut pour cela. Mais je parle peut-être avec trop de laisser aller avec une personne qui m'est complétement étrangère; néanmoins vous vous rappellerez que, tout avocat que je suis, je donne gratis mes conseils. Adieu, mon ami; si nous ne sommes pas destinés à nous revoir, n'oubliez jamais les rats des ruines de Newport.

En prononçant cette allocution, l'homme à la redingote verte descendait les degrés de l'échelle; lorsqu'il fut à terre, il se retourna avec le plus admirable sang-froid et, donnant un vigoureux coup de pied sur les derniers barreaux, il priva Wilder de tout moyen de retraite, puis il le salua d'un signe de tête, et s'éloigna rapidement.

— Voilà une bien singulière conduite! murmura Wilder, qui se trouvait prisonnier dans les ruines.

Après s'être assuré qu'il était impossible de sauter du haut de la trappe sans risquer de se casser la jambe, le jeune marin s'élança à l'une des fenêtres afin d'adresser des reproches au perfide déserteur; mais celui-ci était déjà hors de la portée de la voix. Wilder appela à grands cris; et ses clameurs réitérées attirèrent Richard Fid et Scipion l'Africain, qui furent stupéfaits de le voir dans cette position; ils s'empressèrent de relever l'échelle; et dès qu'il fut délivré, Wilder leur demanda s'ils avaient vu passer l'étranger en redingote verte.

— Celui qui a des bottes à l'écuyère? dit Richard Fid.

— Lui-même.

— Il a gagné au vent jusqu'à ce qu'il eût doublé cette grange que vous voyez là-bas; ensuite il a viré de bord et a fait force de voiles vers l'est-sud-est avec ses bonnettes basses et ses bonnettes de hune. Il doit maintenant avoir poussé diablement au large.

— Suivez-moi! s'écria Wilder du ton impérieux d'un officier.

Leurs efforts furent inutiles, ils continuèrent leurs recherches longtemps après le coucher du soleil sans pouvoir avoir des nouvelles de l'étranger; quelques individus avaient remarqué son singulier costume et son air d'audace, mais il avait disparu de la ville aussi mystérieusement qu'il y était entré.

CHAPITRE V.

Les bons habitants de Newport se retiraient de bonne heure, aussi, après leurs inutiles perquisitions, le trio dont nous venons de parler se trouva seul dans les rues; toutes les lumières étaient éteintes, et les auberges étaient toutes fermées, même celle de l'Ancre Dérapée où avait eu lieu la discussion de Fid et de Rossignol. Au lieu de chercher asile dans la ville, nos aventuriers se dirigèrent vers le bord de la mer, et Wilder donna à ses compagnons l'ordre de lui amener un canot. Peu de temps après, on vit paraître à la fois deux embarcations, l'une gouvernée par le nègre, et l'autre sous la direction de Richard Fid.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda Wilder.

— Cela veut dire, répondit Richard, qui semblait satisfait de sa conduite, que vous aviez loué une barque dans laquelle vous voyez présentement Scipion l'Africain; mais vous aviez fait un mauvais marché, je m'en suis aperçu et, comme le proverbe dit qu'il vaut mieux tard que jamais, j'ai choisi au milieu de tous les canots amarrés au rivage celui qui m'a semblé le meilleur. Je m'y connais, attendu que mon père était constructeur de barques, et d'ailleurs vous pourrez en juger par vous-même.

— Drôle! s'écria Wilder avec colère, vous m'obligerez un de ces jours à vous envoyer en dérive; ramenez ce canot à la place où vous l'avez pris, et rattachez-en les amarres.

— Vous voudriez m'envoyer en dérive, répéta Fid d'un ton résolu, ce serait couper d'un seul coup toutes vos rides de haubans; si vous me perdiez, maître Henry, il vous arriverait malheur, à vous et à Scipion l'Africain : n'avez-vous donc pas inscrit sur votre livre de loch le temps pendant lequel nous avons navigué ensemble?

— Sans doute, je sais que nous sommes de vieux amis; mais on peut rompre une liaison, fût-elle de vingt ans.

— Sauf votre respect, maître Henry, je veux être damné si j'en crois rien. Voici Scipion qui n'est qu'un nègre, et dont par conséquent la société est loin d'être convenable pour un homme blanc; eh bien! je suis habitué depuis vingt-quatre ans à voir sa figure noire, et je ne voudrais pas m'en séparer : j'ai oublié la couleur de son teint, et d'ailleurs, en mer, par les nuits sombres, la différence du blanc au noir n'est pas sensible. Je ne suis pas las de vous, maître Henry, et il ne faudrait pas nous brouiller pour une bagatelle.

— En ce cas, renoncez donc à l'habitude de vous approprier le bien d'autrui.

— Je ne renonce à rien, surtout lorsque j'ai raison. En vérité, il y a bien de quoi exciter votre bile; vous avez donné à un pêcheur qui n'a jamais sondé l'eau qu'avec sa ligne un beau dollar espagnol pour disposer de sa coquille de noix jusqu'à demain. Qu'a fait votre ami Richard? Il s'est dit à lui-même : Le propriétaire de la barque est trop payé, et, pour chercher quelque embarcation qui valût votre argent, j'ai examiné tous les canots du voisinage. L'argent peut se manger, et, ce qui vaut mieux, il peut se boire; on ne doit donc pas le jeter pardessus le bord avec les cendres du coke. Tous ces pêcheurs sont de la même famille, ils partagent entre eux, et je parie qu'ils ont déjà dépensé votre dollar en tabac et en liqueurs fortes. Ainsi je n'ai fait de tort à personne.

Wilder, avec un geste d'impatience, ordonna à Richard de remettre le canot à sa place, et il se promena sur le rivage pour lui donner le temps d'obéir.

Fid ne discutait jamais un ordre positif, quoiqu'il usât souvent d'une latitude discrétionnaire en exécutant ceux qui étaient moins précis. Tout en murmurant, il rattacha donc le bateau au quai; et après avoir accompli cet acte de justice, il rejoignit Wilder dans la barque que dirigeait Scipion l'Africain.

— Faites le moins de bruit possible, leur dit Wilder, et conduisez-moi d'abord à proximité de ce bâtiment.

En disant ces mots il désignait le navire qui venait de quitter le bassin, et où il avait appris si clandestinement que la gouvernante Wyllys et la séduisante Gertrude devaient s'embarquer le lendemain matin pour la Caroline. A la lueur vague des étoiles, il observa d'un œil exercé la quille, les agrès et les espares de ce vaisseau; et lorsque la barque, en s'éloignant, ne lui permit plus d'apercevoir qu'une masse informe, il pencha la tête et se mit à rêver. Fid n'osa le troubler dans cette méditation profonde, et Scipion l'Africain était naturellement taciturne. Au bout de quelques minutes, Wilder se ranima tout à coup et dit brusquement :

— C'est un grand vaisseau qui soutiendrait longtemps la chasse.

— C'est possible, répondit Fid; s'il avait un bon vent et toutes voiles dehors, je crois qu'il ne serait pas facile, même à un croiseur de la marine royale, de l'approcher d'assez près pour jeter le grappin sur ses ponts; mais si ses cordages sont embarrassés, et qu'il gouverne au plus près, je m'engage à le prendre par le travers...

— Mes amis, interrompit Wilder, il est à propos que je vous donne quelques éclaircissements sur mes projets. Il y a vingt ans que nous vivons ensemble; je n'étais encore qu'un faible enfant, Richard, lorsque vous m'apportâtes au commandant de votre vaisseau, et non-seulement vous m'avez sauvé la vie, mais encore vous m'avez mis à même de devenir officier.

— Ah! maître Henry, vous ne teniez pas alors beaucoup de place dans le monde, et vous étiez aussi à l'aise dans un petit hamac que dans le lit du capitaine.

— Je reconnaîtrai toujours votre générosité, mon cher Richard, et surtout l'intérêt que vous n'avez cessé de me témoigner.

— J'en conviens, maître Henry, j'ai été ferme dans ma conduite, et j'ai toujours tenu le grappin sur vous, quoique vous m'ayez souvent

menacé de me congédier. Quant à Scipion, il supporte sans peine vos bourrasques; tandis que pour la moindre chose il s'élève entre nous des grains terribles, comme le prouve cette misérable affaire du canot.

— N'en parlons plus, interrompit Wilder ému des souvenirs que lui rappelaient les paroles de Richard; vous savez que la mort seule peut nous séparer, à moins que vous ne vouliez me quitter immédiatement. Il est bon de vous dire que je suis engagé dans une entreprise désespérée qui peut causer ma perte et celle de tous ceux qui m'accompagneront; j'hésite à vous abandonner, mes amis, car ce serait peut-être pour toujours, mais en même temps je dois vous avertir du danger.

— Aurons-nous à voyager par terre? demanda Richard.

— Non, le service, quel qu'il soit, se fera entièrement sur eau.

— Alors apportez vos registres de bord, et j'y apposerai une marque qui représentera toutes les lettres dont se compose le nom de Richard Fid.

— Mais peut-être quand vous saurez...

— Je ne veux rien savoir, maître Henry; n'avons-nous pas souvent navigué de conserve avec des ordres cachetés? Je m'en rapporte entièrement à vous, et je vous abandonne ma vieille carcasse. Qu'en dites-vous, moricaud? voulez-vous nous suivre, ou faut-il vous débarquer sur cette langue de terre?



Le tailleur Homespun dans son échoppe.

— Je suis bien ici, murmura le nègre d'un air satisfait.

— Oui, oui, le noir est comme la chaloupe d'un chasse-marée; il est toujours à la remorque dans vos eaux, maître Henry, pendant que je viens souvent au lof par le travers de vos écubiers. Quoi qu'il en soit, nous sommes disposés à nous embarquer avec vous pour cette croisière, sans demander d'autres détails; dites-nous donc ce qu'il y a à faire, et ne parlementons pas davantage.

— Rappelez-vous les recommandations que vous avez déjà reçues, répliqua Wilder, qui ne voulait pas abuser du dévouement de ses vieux compagnons, et maintenant nagez vers le bâtiment négrier qui est à l'ancre au bout du chenal.

Fid et Scipion obéirent, et le canot prit rapidement la direction voulue; en approchant du vaisseau, ils ralentirent leurs coups de rame, et se laissèrent bientôt dériver au gré du jusant. Wilder désirait être à même d'examiner le bâtiment avant de s'aventurer à bord.

— Je crois, dit-il à voix basse, que ce navire a ses filets de bastingage hissés à ses agrès.

— Oui, si j'en crois mes yeux, répliqua Richard; ces marchands d'esclaves ont des remords de conscience et sont toujours assez craintifs, à moins qu'ils ne poursuivent un jeune nègre sur la côte du Congo; ils sont sur leurs gardes en ce moment; et pourtant, par cette nuit claire et cette brise de terre, ils sont aussi certains de n'être pas arrêtés par un croiseur français que je suis sûr de n'être pas nommé grand amiral d'Angleterre, attendu que le roi n'est pas encore instruit de mon mérite.

Wilder, qui faisait rarement attention aux développements dont Fid ornait ses harangues, répliqua brusquement : — Je m'aperçois qu'ils préparent une chaude réception à ceux qui tenteraient de les aborder; il ne serait pas facile de se rendre maître d'un vaisseau ainsi disposé, si son équipage tenait ce qu'il promet.

— Je vous garantis, reprit Fid, qu'il y en a au moins la moitié d'endormis dans la batterie; le reste des matelots fait le quart au bossoir et à la poupe. Une fois que j'étais à la grande vergue de misaine de l'*Hébé*, je signalai au sud-ouest une voile qui venait droit sur nous...

— Silence, on fait du bruit sur le pont.

— C'est sans doute le coke qui fend une bûche, ou le capitaine qui demande son bonnet de nuit.

La voix de Fid fut étouffée par un cri, qui, partant du vaisseau, retentit sur les vagues comme le mugissement de quelque monstre marin; les oreilles exercées de nos aventuriers comprirent aussitôt que c'était une manière de héler un bateau. Wilder se leva, et répondit par un cri.

— Qui êtes-vous? dit la vigie, vous n'appartenez pas au bord; de quel côté vous tenez-vous?

— Par le bossoir de bâbord, répondit Wilder.

— Et que faites-vous près du balant des câbles de mes écubiers?

— Nous nageons, répliqua Wilder après un moment d'hésitation.

— Quel est le fou qui vient se jeter sur nous à la dérive? repartit l'interrogateur. Passez-moi un mousqueton, afin que j'essaie de tirer une réponse civile de ces intrus.

— Arrêtez, dit une voix impérieuse qui partait du gaillard d'arrière, tout se passe dans les règles, laissez approcher.

La vigie dit au canot de venir bord à bord, et la conversation cessa. Wilder put s'apercevoir qu'on avait d'abord hélé une chaloupe qui était à quelque distance, et qu'il avait répondu prématurément; mais, voyant qu'il était trop tard pour se retirer et persistant dans sa première résolution, il donna ordre à ses deux matelots d'avancer. Il monta sur le bâtiment au milieu d'un silence qui lui parut d'un sinistre présage. La nuit était sombre; cependant les étoiles, qui se montraient çà et là, répandaient assez de clarté pour rendre les objets distincts aux yeux d'un marin.

Lorsque le jeune aventurier eut atteint le pont, il jeta autour de lui un regard scrutateur, comme pour résoudre au premier coup d'œil les doutes qu'il avait depuis longtemps conçus.

Un homme de l'intérieur des terres aurait été frappé de la symétrie et de l'ordre avec lesquels les mâts s'élevaient vers les cieux depuis la masse noire de la coque jusqu'aux agrès supérieurs, qui formaient un labyrinthe régulier mais inextricable. Le premier regard de Wilder s'était dirigé vers les vergues supérieures; mais leur entrelacement, qui aurait frappé d'admiration tout autre qu'un marin, lui était trop familier pour qu'il s'y arrêtât longtemps, et ses yeux se reportèrent immédiatement sur le pont. On y remarquait de chaque côté une batterie merveilleusement disposée; mais il n'y avait ni canonniers ni matelots, pas même les hommes de quart qui veillent d'ordinaire à la sûreté d'un vaisseau. On ne remarquait qu'un seul individu, qui paraissait être un officier, et qui était enveloppé dans un ample manteau. Ce fut à lui que s'adressa Wilder, qui sentait la nécessité d'une prompte explication.

— Vous êtes sans doute surpris, monsieur, dit-il, de l'heure avancée que j'ai choisie pour vous rendre visite.

— Il est certain qu'on vous attendait plus tôt, dit laconiquement l'officier.

— On m'attendait!

— Cela n'a rien de surprenant; ne vous ai-je pas vu, avec vos deux autres compagnons qui sont dans le canot, posté la moitié du jour sur les quais pour nous reconnaître? n'êtes-vous pas même monté dans les ruines de la tour? que pouvait annoncer votre curiosité, si ce n'est l'intention de venir à bord?

— Voilà qui est étrange, s'écria Wilder avec une certaine inquiétude; vous aviez donc prévu mon projet et observé mes démarches?

— Ecoutez, l'ami, interrompit l'officier en riant, si j'en juge par votre extérieur, je suis en droit de vous qualifier de marin; vous figurez-vous que les lunettes aient été oubliées dans l'inventaire de ce vaisseau, ou que nous ne sachions pas nous en servir?

— Il faut que vous ayez de fortes raisons pour épier si attentivement les mouvements des étrangers qui sont à terre.

— Hum! nous attendons peut-être une cargaison de l'intérieur. Mais je suppose que vous n'êtes pas venu nous voir de nuit pour connaître la nature de notre chargement. Vous voulez voir le capitaine?

— N'est-ce pas lui que je vois?

— Où? demanda l'autre avec un brusque tressaillement qui témoignait d'un respect salutaire envers son supérieur.

— En votre personne.

— Je ne suis pas encore placé si haut dans les livres de bord, quoique mon temps puisse venir un beau jour. Dites-moi, mon ami, vous êtes passé sous l'arrière de ce vaisseau qu'on a hélé dans le chenal?

— Assurément; il était, comme vous voyez, droit sur mon passage.

— C'est un beau bateau qui a tout au complet et en bon état; on m'a dit qu'il était sur le point d'appareiller.

— En effet, ses voiles sont enverguées, et, si j'en juge par sa flottaison, il est complètement chargé.

— De quoi? demanda brusquement l'autre.

— D'objets mentionnés dans ses lettres de bord, répliqua Wilder; mais vous-même vous semblez n'avoir pas de cargaison, et, puisque

vous êtes en charge à Newport, il se passera quelques jours avant que vous puissiez prendre la mer.

— Hum ! dit l'officier un peu sèchement, je crois que nous suivrons de près ce navire qui part pour la Caroline. Puis, comme s'il eût craint d'en avoir trop dit, il ajouta précipitamment :

— Nous autres négriers, voyez-vous, nous n'avons guère à bord que nos manacles et quelques sacs de riz; le reste de notre lest se compose de ces caronades et de nos munitions d'artillerie.

— Il est donc d'usage que les bâtiments négriers soient aussi pesamment armés ?

— C'est selon. A dire vrai, les lois ne sont pas très-respectées sur les côtes, et la force prédomine souvent sur le bon droit ; nos armateurs ont donc bien fait de nous mettre en état de résister à quiconque voudrait nous chercher querelle.



Gertrude et sa servante noire.

— Ils auraient dû vous donner au moins du monde pour manœuvrer vos pièces.

En ce moment on entendit le cri étrange qui avait fait mettre en panne l'embarcation de Wilder. Le bateau hélé répondit brièvement à voix basse et avec précaution. L'officier qui causait avec Wilder parut embarrassé de cette soudaine arrivée, et, comme pour dérober au visiteur ce qui allait se passer, il l'invita à entrer dans la cabine du capitaine ; mais le bruit des rames qui faisaient clapoter les lames sous la quille annonçait qu'il était trop tard. L'officier fit signe au jeune marin de rester en place, et courut à l'échelle de bord pour recevoir les nouveaux venus.

Cinq ou six matelots athlétiques montèrent de la barque sur le pont; ils eurent une courte conférence avec l'officier, qui reçut leur rapport et leur communiqua ses ordres. Après ces préliminaires, on descendit un cartaheu de la grande vergue; et on hissa à bord un lourd fardeau, qui fut amené doucement sur le pont. Ce qui stupéfia Wilder ce fut la forme de ce ballot, qui était absolument semblable à un corps humain empaqueté. Les matelots se réunirent auprès de cet objet et l'emportèrent à l'avant du bâtiment. Les yeux de Wilder sortaient de leurs orbites ; mais l'attention qu'il prêtait à cette scène ne l'empêcha pas de remarquer des têtes humaines qui se montraient derrière les mâts et autres objets compactes du vaisseau. Il les prit d'abord pour des poulies ; mais la manière dont elles paraissaient et disparaissaient simultanément lui laissa la conviction que c'étaient bien des têtes d'individus cachés qui se découvraient par mégarde en satisfaisant leur curiosité. Il n'eut pas le temps de réfléchir à ces circonstances, car l'officier le rejoignit.

— Excusez-moi, dit celui-ci, qui semblait être de nouveau maître absolu du pont, vous savez combien il est difficile de faire rentrer les matelots quand on est prêt à mettre à la voile.

— Vous semblez avoir un moyen expéditif de les hisser à bord, répliqua Wilder.

— Ah ! voyez-vous, cet homme avait été mutin, du moins autant que le lui permettait son état, car il était complétement ivre ; mais le capitaine vous attend, suivez-moi, je vais être votre pilote.

— Arrêtez, dit Wilder, n'est-il pas à propos de lui annoncer ma visite ?

— Il en est prévenu ; tout ce qui se passe à bord arrive bientôt à ses oreilles, même avant d'être consigné sur le livre de loch. En disant ces mots l'officier conduisait Wilder vers la cloison qui séparait la cabine principale du gaillard d'arrière, et, lui indiquant une porte, il murmura : Frappez deux fois, et, s'il vous répond, entrez. Wilder se conforma à cette injonction. Ses premiers coups ne furent point entendus, mais il les répéta et reçut l'ordre d'entrer. Il ouvrit la porte le cœur en proie à une foule de sensations variées, et à la lueur d'une lampe qui jetait une vive clarté il se trouva en présence de l'homme à la redingote verte.

CHAPITRE VI.

La chambre où entra notre aventurier faisait ressortir le caractère de celui qui l'occupait; elle avait la grandeur et les dispositions ordinaires d'une cabine, mais son mobilier offrait un singulier mélange de luxe mondain et de préparatifs militaires. La lampe qui était suspendue au plafond était d'argent massif, et, quoiqu'elle fût adaptée à son usage actuel, il y avait dans sa forme et dans ses ornements quelque chose qui indiquait qu'elle avait servi à éclairer des lieux plus sacrés. Des chandeliers d'argent qui avaient la même tournure ecclésiastique étaient posés sur une table d'acajou dont les griffes dorées et les pieds sculptés n'avaient pas été faits primitivement pour figurer sur un vaisseau. Un sopha couvert de velours épinglé était adossé à la barre d'arcasse; à la cloison d'en face s'appuyait un divan de soie bleue dont la forme, l'étoffe et les coussins annonçaient que l'Asie même avait été mise à contribution pour le bien-être du somptueux capitaine. Une foule d'autres meubles, tentures, argenterie, glaces taillées en biseau, portaient des signes caractéristiques qui indiquaient diverses origines. En réunissant tous ces objets on avait consulté moins le bon goût que le faste, et on les avait entassés au hasard pour complaire au caprice de leur bizarre possesseur.

Des trophées d'armes étaient mêlés à ces richesses. La cabine renfermait quatre canons tout prêts à faire feu : il était facile à un marin de reconnaître qu'au besoin il suffirait de quelques minutes pour faire disparaître le clinquant qui décorait cette enceinte pour la transformer en batterie couverte. Des pistolets, des sabres, des demi-piques, des haches d'abordage donnaient à la cabine un aspect guerrier ; mais leurs faisceaux, tout en contribuant à sa décoration, étaient arrangés de manière à être à proximité de la main.



Jacques Rossignol, le vieux Borée, à la taverne.

Autour du mât étaient placés des mousquets et de grosses barres de bois qu'on pouvait placer en guise de courbâtons. De chaque côté de la porte, une écoutille communiquait aux appartements des officiers inférieurs et à la soute aux poudres.

La cabine du capitaine était incontestablement la citadelle du vaisseau.

Wilder, frappé de ces dispositions inusitées, n'eut pas le temps d'y réfléchir, car le capitaine attira toute son attention. Il portait encore

le costume avec lequel il s'était aventuré sur les quais de Newport, et sa figure exprimait une satisfaction secrète mêlée d'un peu d'ironie.

— A quelle heureuse circonstance ce vaisseau est-il redevable de votre visite? demanda le prétendu avocat.

— Je crois, répondit Wilder avec fermeté, pouvoir répondre que je suis venu sur l'invitation du capitaine.

— Vous a-t-il montré le brevet qui l'autorise à prendre ce titre? On assure qu'en mer tout croiseur doit avoir un brevet.

— Que disent à ce sujet les universités?

— Je vois, reprit l'avocat en souriant, que je puis renoncer à la robe et avouer l'épissoir. Il y a dans notre métier ou plutôt dans notre profession, puisque vous aimez mieux ce mot, quelque chose qui nous trahit. Oui, monsieur Wilder, ajouta-t-il avec dignité en faisant signe à son hôte de s'asseoir, je suis marin comme vous, et je m'honore de commander ce beau navire.

— Ainsi vous devez convenir que je ne me suis pas présenté sans autorisation.

— J'en conviens; la physionomie de mon vaisseau vous a charmé, et le peu que j'ai vu de vous m'a inspiré le désir de faire plus ample connaissance. Vous cherchez du service?

— Dans ces temps d'agitation on doit avoir honte de l'oisiveté.

— C'est bien. Le monde où nous vivons est étrangement fait, monsieur Wilder; les uns se croient en danger même sur la terre ferme, tandis que d'autres confient sans hésitation leur fortune à la mer. Il y en a qui pensent que la prière doit être l'unique occupation de l'homme, d'autres au contraire ne songent qu'aux choses matérielles. Enfin, n'importe : vous avez sans doute jugé à propos de vous informer de la nature de notre commerce avant de venir ici solliciter de l'emploi?

— Les gens de Newport disent que vous êtes un négrier.

— Les commères de village ne se trompent jamais. Si la sorcellerie a jamais existé sur la terre, son premier adepte a dû être un aubergiste, le second un docteur et le troisième un prêtre; quant au quatrième rang, il est disputé par deux concurrents, le barbier et le tailleur... Rodrigue!

Le capitaine accompagna cet appel d'un léger coup frappé sur un gong chinois qui, entre autres curiosités, était suspendu aux baux du premier pont.

— Eh bien! Rodrigue, dormez-vous?

— Un jeune mousse alerte s'élança hors d'une des petites cabines qui étaient construites sur les hanches du bâtiment.

— Me voici! dit-il.

— Le canot est-il de retour?

— Il vient d'arriver.

— A-t-il réussi?

— Le général est dans sa chambre, monsieur, et pourra vous répondre mieux que moi.

— Eh bien! que le général paraisse et me rende compte du résultat de sa campagne.

Wilder éprouva un trop vif intérêt pour oser troubler, même par le bruit de sa respiration, la rêverie dans laquelle son interlocuteur était tombé; le mousse se glissa par l'écoutille comme un serpent qui rentre dans son trou, ou plutôt comme un renard qui se jette dans son terrier. Un profond silence régna dans la cabine, le capitaine pencha la tête sur sa main, et sembla oublier complétement la présence d'un étranger. Tout à coup une figure longue et roide s'éleva lentement sur l'escalier de l'écoutille de la même manière que les spectres de théâtre font leurs apparitions sur la scène. Lorsque la moitié de sa personne fut visible, cet individu cessa de monter et se tourna vers le capitaine dans l'attitude d'un soldat au port d'arme.

— J'attends vos ordres, murmura-t-il en remuant à peine les lèvres.

Wilder tressaillit à cette apparition inattendue. Elle était en effet de nature à exciter la surprise. Le visage de l'inconnu, dont la fatigue avait endurci tous les traits, annonçait une cinquantaine d'années; son teint était d'un rouge uniforme, mais marbré sur chaque joue de ces fibres significatives qui ressemblent aux bourgeons de la vigne et qui justifient le proverbe : Bon vin n'a pas besoin d'enseigne. Le sommet de sa tête était chauve, mais chacune de ses oreilles était entourée d'une touffe de cheveux gris peignés et pommadés avec soin. Il avait le cou long et garni d'un col noir. Sa grande taille était enveloppée d'un pardessus qui avait quelque analogie avec un domino.

— Vous voilà, général, dit le capitaine, avez-vous trouvé l'endroit que je vous avais indiqué?

— Oui, monsieur.

— L'homme y était?

— Oui.

— Et qu'avez-vous fait?

— J'ai obéi à vos ordres.

— A merveille! vous êtes un trésor pour exécuter une commission, général; aussi je vous porte dans mon cœur. L'homme a-t-il fait entendre des plaintes?

— Il était bâillonné.

— C'est un bon moyen de couper court à toute espèce de réclamation. Vous vous êtes bien conduit, général, et vous avez droit à mes éloges.

— En ce cas, récompensez-moi.

— Comment? vous avez déjà atteint le rang le plus élevé que je puisse vous accorder.

— Bah! mes hommes ne sont pas mieux traités que des miliciens; ils sont à moitié nus.

— On leur donnera des habits. Les gardes de Sa Majesté le roi d'Angleterre ne seront pas aussi bien équipés. Général, je vous souhaite le bonsoir.

L'apparition descendit comme elle était montée, avec une roideur sépucrale, et laissa de nouveau Wilder seul avec le commandant. Celui-ci parut brusquement saisi de l'idée que cette étrange entrevue avait eu lieu en présence d'un tiers et qu'elle avait besoin d'explication. — Mon ami, dit-il, commande ce que sur un croiseur plus régulier on appellerait la garde marine; il s'est élevé par ses services d'un poste subalterne au grade éminent qu'il occupe actuellement. Vous avez dû remarquer qu'il est tout imprégné du parfum des camps.

— Plutôt que de celui d'un vaisseau. Est-il donc dans les habitudes des négriers d'être armés comme vous l'êtes?

Le capitaine répondit en souriant : — Vous désirez avoir des renseignements précis sur notre compte avant de conclure un marché avec nous!

Et à ces mots il ouvrit un petit coffret, qui était posé sur sa table, et en tira un parchemin, qu'il présenta froidement à Wilder.

— Vous voyez, lui dit-il en attachant sur le jeune homme un regard fixe et pénétrant, que nous avons des lettres de marque, et que nous sommes dûment autorisés à combattre pour le roi d'Angleterre tout en faisant tranquillement notre petit commerce.

— C'est la commission d'un brick.

— En effet, je me suis trompé de papier; vous trouverez celui-ci plus en règle.

— C'est une commission pour le vaisseau *les Sept-Sœurs*, mais elle ne vous convient pas; car vous portez plus de dix canons, et ceux qui sont dans votre cabine sont des pièces de neuf au lieu de quatre.

— Comme vous êtes précis, dit le capitaine en rejetant négligemment le parchemin sur une liasse d'actes de la même espèce, vous mettez les points sur les *i*. Il semble que vous ayez pris mon rôle d'avocat.

Là-dessus il se leva et fit quelques pas dans la cabine en ajoutant : — Je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur Wilder, que notre métier est hasardeux et qu'on l'accuse même d'illégalité. Comme je n'aime pas les discussions, je ne chercherai pas à le justifier : vous n'êtes pas sans doute venu ici sans savoir à quoi vous en tenir.

— Je cherche un emploi.

— Vous avez sans doute réfléchi à la nature de celui que vous voulez accepter. Afin de ne pas perdre un temps précieux, je vous avouerai franchement que j'ai besoin de vos services. Un brave et habile homme, plus âgé que vous sans valoir davantage, occupait il y a un mois cette cabine à bâbord. Pauvre diable! il a servi de pâture aux poissons!

— Il s'est noyé?

— Non, il est mort en combattant un vaisseau du roi.

— Un vaisseau du roi? Est-ce que vous avez donné assez de latitude à votre commission pour qu'elle vous permît de livrer bataille aux croiseurs de Sa Majesté Britannique?

— N'y a-t-il d'autre roi que Georges II! Le bâtiment que nous avons attaqué portait peut-être le pavillon blanc ou celui du Danemark. Quoi qu'il en soit, mon pauvre camarade était un brave; et sa place est vide depuis le jour où on l'en a tiré pour le jeter à la mer. C'était un homme propre à me succéder si une mauvaise étoile avait lui pour moi. Je crois que je mourrais plus tranquille si j'avais la certitude de transmettre ce beau navire à un homme qui saurait en faire bon usage.

— En cas de malheur, vos armateurs vous trouveraient sans doute un successeur.

— Mes armateurs sont très-raisonnables, répliqua le capitaine en fixant sur son interlocuteur un coup d'œil qui le força à baisser les yeux; il est rare qu'ils m'importunent de leurs ordres.

— Ils ont de l'indulgence; je vois au reste qu'on n'a pas oublié les pavillons dans l'inventaire de votre bord, avez-vous l'autorisation d'en changer au gré de votre fantaisie? A cette question les deux marins échangèrent un coup d'œil d'intelligence. Le capitaine prit dans un équipet à demi ouvert un pavillon qui attirait l'attention de Wilder, et dit en le déployant :

— Voici les lis de France, emblème de la nation sans peur et sans reproche, symbole dont la blancheur est un peu ternie par le temps. Voici maintenant le drapeau des Hollandais, peuple de marchands positifs et calculateurs. Vous voyez ensuite les tours hambourgeoises, qui représentent une seule cité; les auteurs de ce blason allégorique ont eu le bon esprit de n'y point faire figurer les autres possessions de leur nation. Passons maintenant au croissant des Turcs, race de lunatiques qui se croient les héritiers du ciel, et qui n'en sont pas souvent favorisés sur les mers. Ces petites étoiles qui se jouent autour de la puissante lune sont l'image des Etats-Barbaresques, avec lesquels j'ai peu de rapports. On n'a rien à gagner avec ces coquins en pantalons larges, et cependant, ajouta le capitaine en jetant un coup d'œil sur le divan de soie bleue, je ne les ai jamais rencontrés sans leur dire un mot. Ah!

voici l'homme que j'aime, le fastueux Espagnol. Ce champ d'or rappelle la richesse de ses mines, et l'on a envie d'étendre la main pour saisir cette magnifique couronne! Quelle belle armoirie pour un galion! Le Portugais est moins prétentieux, mais il a pourtant un certain air d'opulence: ce crucifix que vous voyez là-bas vient des colonies portugaises du Brésil, et les diamants dont il est orné me paraissent de la plus belle eau.

Wilder tourna la tête pour examiner la précieuse relique suspendue à la cloison; et, après avoir satisfait sa curiosité, il remarqua que le capitaine lui lançait à la dérobée des regards perçants, comme pour juger de l'effet que produisait cet étalage de richesses. Wilder sourit à l'idée que la décoration de la cabine avait été disposée tout exprès dans l'attente de sa visite, et afin de l'impressionner favorablement. Le capitaine crut sans doute y avoir réussi, car il poursuivit sa bizarre analyse des pavillons avec plus d'enjouement et de vivacité qu'auparavant.

— Ces monstres à double tête sont des oiseaux de terre qui prennent rarement leur vol au-dessus de l'eau; ils ne m'occupent guère. Il est inutile de vous montrer le riche Napolitain, l'audacieux Danois, le robuste Suédois et autres menus peuples qui déploient des enseignes tout aussi bien que les grandes nations. Ah! voici les clefs du ciel, c'est le drapeau qu'il faut prendre pour mourir. Je m'en servis un jour en combattant un gros corsaire algérien...

— Quoi! vous avez arboré l'étendard de l'Eglise?

— Oui, par pure dévotion. Je me figurais quelle serait la surprise du Barbare en voyant que nous ne nous occupions pas uniquement de prières. Il suffit de deux bordées pour lui faire jurer qu'Allah avait décidé qu'il devait se rendre. Au moment où je lofai par sa hanche du vent, je crois que le musulman s'imagina que tout le saint conclave était à mon bord, et que la chute des enfants de Mahomet allait s'accomplir.

— Et quels sont ces pavillons que vous laissez dans un coin?

— Ceux de l'Angleterre, aristocratiques et divisés comme elle. Il y en a pour tous les rangs et toutes les conditions, comme si les hommes n'étaient pas faits de la même chair, et comme si les sujets d'un même souverain ne pouvaient pas tous faire voile honnêtement sous les mêmes emblèmes. Voici le pavillon de milord le grand amiral, les banderoles des Indes orientales et l'étendard royal lui-même.

— Comment! l'étendard royal?

— Pourquoi pas! on dit qu'un commandant est souverain sur son vaisseau. Oui, c'est l'étendard de Sa Majesté Britannique, et, qui plus est, il a été arboré en présence d'un amiral.

— Ceci demande explication! s'écria Wilder, qui ressentait cette espèce d'horreur qu'un ecclésiastique aurait éprouvée en découvrant un sacrilége; arborer l'étendard royal en présence d'un pavillon amiral: nous savons tous combien il est dangereux de plaisanter dans ces sortes de choses, lorsque nous sommes sous les yeux d'un croiseur du roi.

— J'aime à braver les périls, interrompit le capitaine avec un rire amer; pour me punir, il faudrait en avoir la force, et on l'a vainement tenté jusqu'à ce jour; vous comprenez qu'on peut régler ses comptes avec les lois en mettant toutes voiles dehors; je n'ai pas besoin d'en dire davantage.

— Et quel est celui de ces pavillons dont vous vous servez le plus volontiers? demanda Wilder après quelques instants d'une méditation profonde.

— Je suis capricieux comme une fille de quinze ans dans le choix de ses rubans; je change souvent de pavillon douze fois par jour: plus d'un digne marchand qui m'avait rencontré au large est venu m'annoncer dans le port comme danois ou comme hollandais. Lorsqu'il s'agit de combattre, je m'abandonne aussi parfois à ma fantaisie. Cependant il est un drapeau que j'affectionne tout particulièrement.

— Lequel?

Le capitaine mit la main sur un rouleau, et avant de le déployer il fixa sur son interlocuteur un regard qui semblait avoir pour but de lire dans les pensées les plus intimes du jeune homme; puis il développa un pavillon d'un rouge de sang, sans aucune espèce de bordure ni d'ornement.

— C'est celui-ci, répondit-il avec calme.

— C'est la couleur d'un corsaire!

— Oui, c'est un drapeau rouge; je le préfère à vos sinistres champs de noir ornés de têtes de mort, ou d'autres emblèmes bons pour effrayer les enfants. Il ne menace point, mais il dit simplement: Vous savez à quel prix vous pouvez m'acquérir. Monsieur Wilder, nous nous comprenons l'un l'autre. Il est temps que chacun de nous navigue sous les couleurs qui lui sont propres. Je n'ai pas besoin de vous dire qui je suis.

— Non, certes, si j'en juge à ces signes, je suis en présence du.... du....

— Du Corsaire-Rouge, répliqua le capitaine en remarquant que Wilder hésitait à prononcer ce formidable nom, vous l'avez deviné, et j'espère que cette entrevue sera le commencement d'une liaison solide et durable. Depuis que je vous ai rencontré, un intérêt puissant et indéfinissable m'a attiré vers vous. J'en ignore la cause secrète; peut-être est-elle dans le vide que ma position a fait autour de moi. Quoi qu'il en soit, je vous reçois à bras ouverts.

Wilder avant cet aveu n'ignorait pas la nature du vaisseau sur lequel il s'était aventuré. Cependant il éprouva un certain embarras: la réputation du célèbre flibustier, son audace, son mépris de la vie, ses qualités et ses vices se peignaient en vives couleurs à l'esprit du jeune marin, et il craignait de s'engager. La gravité décisive de sa démarche, qu'il avait cependant accomplie en parfaite connaissance de cause, le jetait dans une étrange hésitation.

— Mes soupçons, répondit-il enfin, étaient fondés, ainsi que vos présomptions; j'accepte du service à votre bord. Dès ce moment, vous pouvez m'assigner le poste que vous me croirez capable de remplir.

— Vous serez mon lieutenant; demain matin, je vous ferai reconnaître sur le gaillard d'arrière; et si je viens à mourir, et que vous ne trompiez pas mes prévisions, vous serez mon successeur. Cette confiance soudaine peut vous sembler bizarre; mais nos listes de recrutement ne peuvent être proclamées, comme celles de la marine royale, au son du tambour dans les rues d'une capitale. D'ailleurs, je n'ai jamais été bon juge du cœur humain si la manière cordiale et franche dont je vous accueille ne suffit pas pour fortifier vos bonnes dispositions en ma faveur.

— Oui! s'écria Wilder dans un soudain accès d'enthousiasme.

Le Corsaire sourit tranquillement, et ajouta:

— Les jeunes gens de votre âge ont le cœur sur la main; mais, malgré l'apparente sympathie qui nous unit, il est nécessaire que je vous dise que nous nous sommes déjà rencontrés, autrement vous auriez une mauvaise idée de la prudence de votre chef: j'étais instruit de l'intention où vous étiez de me chercher et de m'offrir vos services.

— C'est impossible! s'écria Wilder. Aucun être humain.....

— Ne peut être certain de garder ses secrets, interrompit le capitaine, quand il a une physionomie aussi ouverte que la vôtre. Il y a vingt-quatre heures que vous étiez encore dans la ville de Boston.

— J'en conviens, mais.....

— Vous conviendrez bientôt du reste. Vous avez questionné avec curiosité un capitaine marchand qui prétendait que nous lui avions volé ses provisions et ses voiles. Le menteur! s'il se rencontre sur mon passage, je lui donnerai une sévère leçon. Pense-t-il que je voulusse me déranger pour un aussi misérable butin?

— Son rapport n'est donc pas vrai? demanda Wilder avec étonnement.

— Vrai! répliqua dédaigneusement le Corsaire, qu'y a-t-il de vrai sur mon compte? on me dépeint comme un démon; regardez-moi, ai-je des cornes et les pieds fourchus? sent-on autour de moi une odeur de soufre? Mais laissons cela; j'ai su que vous demandiez des renseignements sur moi, votre figure m'a plu, et j'ai fait en sorte de vous enrôler.

Le nouveau flibustier s'inclina, pour remercier son supérieur de ces opinions favorables, et, voulant mettre un terme à la conversation, il dit précipitamment:

— Maintenant nous nous entendons, je ne veux pas vous déranger plus longtemps; je vous quitte, et je viendrai prendre possession de mon poste demain matin.

— Un instant, dit le Corsaire, il n'est pas d'usage que mes officiers me quittent à cette heure. Un marin doit aimer son vaisseau, et y coucher, à moins d'un cas de force majeure.

— Il est bon de s'expliquer, dit Wilder avec vivacité. Si vous voulez faire de moi un esclave et me clouer à bord, il n'y a rien de conclu entre nous.

— J'admire votre ardeur, monsieur, beaucoup plus que votre prudence. Vous trouverez en moi un ami dévoué qui n'aime point les séparations, même quand elles sont courtes. N'avez-vous pas ici de quoi vous distraire? Je ne vous parlerai point des avantages tout matériels qui peuvent séduire les hommes grossiers; mais, si vous aimez l'étude, voici des livres: vous avez du goût, ici le luxe et l'élégance vous environneront.

— Ce n'est rien sans la liberté, répliqua froidement Wilder.

— Et quelle liberté me demandez-vous? J'espère, jeune homme, que vous ne voudriez pas trahir la confiance qui vous a été accordée, peut-être avec trop de précipitation.

— Il faut que je retourne à terre, reprit Wilder d'un ton ferme; ne serait-ce que pour savoir si l'on a confiance en moi ou si je suis prisonnier.

— Cette insistance, reprit le Corsaire, dénote un sentiment généreux ou une profonde scélératesse. Promettez-moi que tant que nous resterons à Newport vous n'apprendrez à personne quel est mon navire.

— Je suis prêt à vous le jurer, interrompit Wilder avec empressement.

— Sur cette croix, repartit le Corsaire avec un sourire sarcastique, sur cette croix montée en diamants! Non, monsieur, ajouta-t-il en mettant dédaigneusement de côté le riche emblème; les serments sont faits pour les hommes qui ont besoin que les lois les forcent à garder leurs promesses, il me suffit de votre parole.

— Eh bien, je m'engage à ne point révéler votre présence à Newport sans votre autorisation; bien plus.....

— Cela me suffit. Il est bon d'économiser les promesses lorsqu'elles ne sont pas strictement nécessaires. Dans une heure vous débarquerez. Il faut d'abord nous occuper de vous inscrire sur mon rôle d'équipage

et de vous faire connaître les conditions de votre enrôlement. Rodrigue, ajouta-t-il en touchant le gong.

Le jeune mousse apparut aussitôt.

— Rodrigue, reprit le Corsaire, voici mon futur lieutenant, votre supérieur et mon ami. Voulez-vous prendre quelques rafraîchissements, monsieur Rodrigue en a de toute espèce à votre disposition?

— Je vous remercie, je n'ai besoin de rien.

— Eh bien, ayez la bonté de suivre le mousse; il va vous mener en bas et vous donnera nos règlements écrits : je vous retrouverai dans une heure. Descendez par l'échelle; à la vérité, vous pouvez vous en passer : car sans cela je n'aurais pas le plaisir de vous voir en ce moment.

Le sourire significatif du Corsaire ne trouva point d'écho sur les traits du jeune homme, qui ne se rappelait qu'avec déplaisir la situation embarrassante où il s'était trouvé dans les ruines.

Le Corsaire remarqua cette émotion, et dit avec la grâce d'un homme bien né :

— Monsieur Wilder, je vous dois des excuses pour la manière brusque dont je vous ai enfermé dans la tour; mon seul but était de m'assurer de votre précieuse acquisition.

— Votre procédé était sans doute assez cavalier, répliqua Wilder, dont la mauvaise humeur s'était tout à coup dissipée, mais je conçois votre conduite; et j'aurais agi de même en pareille occasion, si j'avais eu assez de présence d'esprit.

En disant ces mots il descendit l'échelle, et suivit le mousse dans le faux-pont.

CHAPITRE VII.

Resté seul, le Corsaire, radieux de son succès, laissa éclater sa joie. Sa figure, qui révélait une satisfaction interne, était celle d'un homme soulagé d'une grave inquiétude.

Après avoir laissé au mousse le temps de conduire Wilder dans la cabine, située au-dessous, il frappa de nouveau sur le gong, et cet appel fit remonter Rodrigue.

— Eh bien, dit le Corsaire, lui avez-vous remis les règlements?

— Oui.

— C'est bien. Je voudrais parler au général, Rodrigue. Vous devez avoir besoin de repos. Bonsoir, mon cher ami.

Le mousse, au lieu de s'empresser d'exécuter cet ordre suivant son habitude, tourna autour de la chaise de son maître; mais, n'ayant pu obtenir un regard de celui-ci, il descendit lentement l'échelle qui conduisait à l'étage inférieur.

Il est inutile de dire de quelle manière le général fit sa seconde apparition; elle ne différait en rien de sa première entrée. Seulement il montrait plus de laisser aller, il développait entièrement sa grande taille bien proportionnée; mais il était tellement astreint aux mouvements réguliers, de la discipline militaire qu'il semblait avoir perdu l'usage de son libre arbitre, et qu'aucun de ses membres ne pouvait bouger sans provoquer de la part des autres une démonstration correspondante.

— Général, lui dit le Corsaire, la campagne n'est pas finie.

— Que reste-t-il à faire? la bataille est gagnée et l'ennemi est prisonnier.

— Oui, vous avez joué votre rôle, mais le mien n'est pas achevé. Vous avez vu notre jeune recrue... Comment le trouvez-vous?

— Il a l'air d'un marin.

— Si j'en juge à votre mine, il ne paraît pas vous plaire; mais vous le verrez à l'œuvre. Maintenant j'ai encore un service à vous demander : vous trouverez deux matelots dans une embarcation auprès du vaisseau, l'un blanc et l'autre noir; vous les amènerez ici, et vous aurez soin de les enivrer complétement.

— C'est entendu, répliqua celui qu'on appelait le général.

— Arrêtez un moment, ajouta le Corsaire; quel agent emploierez vous?

— Rossignol est la plus forte tête du vaisseau, excepté une.

— Il a déjà été trop loin; je l'ai envoyé à terre pour y chercher quelques marins errants, susceptibles de nous convenir, et je l'ai trouvé dans une taverne, déclamant comme un avocat qui aurait reçu des honoraires des deux parties. D'ailleurs il a eu une querelle avec l'un de ces matelots dont je vous parle, et il est probable qu'ils en viendraient bientôt aux coups.

— Eh bien, dit le général, je me chargerai moi-même de la commission.

— Encore un mot : faites venir votre prisonnier.

Le général fit un signe d'assentiment et sortit de la cabine.

— Ce serait une faiblesse, se dit à lui-même le Corsaire en se promenant en long et en large, d'avoir une confiance trop exclusive dans une figure naïve et dans un jeune enthousiaste. Ce Wilder a sans doute des raisons pour être dégoûté du monde; il est prêt à s'embarquer dans les entreprises les plus romanesques et les plus périlleuses. Il est donc essentiel d'user à son égard de la plus grande réserve, et de pousser même la prudence à l'excès. Il est attaché d'une manière extraordinaire à ces deux matelots, et je connaîtrai par eux toute son histoire; ils seront pour moi des otages qui me répondront de son retour et de sa fidélité. S'il me trahit, eh bien! j'aurai acquis deux bons matelots; et j'ai besoin d'hommes dans la rude carrière où je me suis lancé.

Telles furent les réflexions auxquelles se livra le Corsaire. Le mouvement de ses lèvres, ses sourires, les contractions de son visage décelaient l'agitation de son esprit; ses pas étaient rapides, et il faisait parfois des gestes bizarres qui auraient pu le faire accuser de folie s'il avait eu des témoins. Tout à coup deux matelots aux formes herculéennes entrèrent dans la cabine, déposèrent un être humain sur une chaise, et se retirèrent silencieusement; la crainte et l'étonnement ôtaient à cet individu toutes ses facultés, et il serait longtemps resté muet si le Corsaire ne l'avait interrogé.

— Soyez le bienvenu, sir Hector Homespun.

Le malheureux tailleur, car c'était lui, promena des yeux égarés sur les attributs de luxe et de guerre qui l'environnaient, et les arrêta sur la physionomie railleuse du capitaine.

— Soyez le bienvenu, sir Hector Homespun! répéta le Corsaire.

— Que le Seigneur pardonne les péchés du misérable père de sept petits enfants! Vous n'aurez rien à gagner, vaillant pirate, avec un pauvre ouvrier qui reste du matin au soir penché sur son établi.

Le corsaire prit sa cravache, qu'il avait jetée sur une table, et en toucha légèrement l'épaule du tailleur, comme pour rompre par une sorte d'opération magique le charme qui le captivait.

— Sir Hector, reprit-il, vos expressions sont indignes de la chevalerie. Ranimez-vous, honnête et loyal sujet, la fortune va vous sourire; il y a quelques heures vous vous plaigniez de ne pas avoir de pratiques, maintenant vous êtes à même de travailler pour tout l'équipage.

— Ah! honorable et magnanime flibustier, répondit Homespun, qui retrouvait l'usage de sa langue, je suis un homme ruiné; ma vie a été un tissu d'épreuves, j'ai fait la guerre pendant longues années.....

— C'est assez! Je vous ai dit que la fortune commençait à vous sourire. Les gens de notre profession ne se passent pas d'habits plus que les prêtres de la paroisse. Vous ne coudrez pas un point qui n'ait sa récompense : voyez plutôt!

A ces mots le Corsaire toucha le ressort d'un tiroir secret, qui, en s'ouvrant, laissa voir un monceau d'or où se confondaient presque toutes les monnaies de la chrétienté. Cet étalage de trésors produisit une vive impression sur le brave homme, qui n'avait jamais rien vu et même rien imaginé de pareil. Après en avoir rassasié ses yeux, il se tourna vers le possesseur de tant de richesses et demanda d'une voix assurée :

— Que dois-je faire, illustre pirate! pour avoir ma part de cet argent?

— Ce que vous faites tous les jours à terre : couper, ajuster et coudre. Peut-être aura-t-on quelquefois recours à vos talents pour un costume de travestissement.

— Ah! voilà bien les artifices du démon pour entraîner l'homme dans le péché. Mais, digne flibustier, j'ai laissé à Newport Désirée, mon épouse inconsolable; elle est vieille et maussade. Cependant c'est ma compagne légitime et la mère d'une nombreuse famille.

— Elle ne manquera de rien. Notre vaisseau est un asile pour les maris malheureux; ceux qui n'ont pas la force d'être maîtres chez eux viennent y chercher un refuge. Vous serez le septième qui ayez trouvé la paix en s'enfermant dans ce sanctuaire. Quant aux familles que les fugitifs laissent à terre, nous avons des moyens pour les soutenir, et tout le monde est content.

— C'est à merveille, honorable boucanier! et je présume que vous n'oublierez ni ma femme ni mes enfants. Toute tâche mérite son salaire; et si par aventure je travaille pour vous, de force ou de plein gré, j'espère que la vieille et ses marmots s'engraisseront à vos dépens.

— Vous avez ma parole : on ne les négligera pas.

— Peut-être, judicieux pirate, que si vous me faisiez une avance sur ce monceau d'or, mon épouse se tranquilliserait. Si son esprit était moins troublé, elle mettrait assurément moins de zèle à faire des recherches sur mon sort. Je connais son caractère, et je sais que la perspective de la misère lui ferait pousser des cris qui retentiraient dans toute la ville.

Le Corsaire, qui était en ce moment disposé à l'indulgence, toucha de nouveau le ressort, et présenta à Homespun une poignée d'or.

— Voulez-vous prendre ces arrhes, dit-il, et prêter serment?

— Que le Seigneur me préserve de la tentation, dit le tailleur. Héroïque pirate! j'ai peur de la justice. Si quelque croiseur de la marine royale venait à nous chercher noise, si une tempête nous jetait à la côte, et qu'on me trouvât en communication trop immédiate avec votre équipage, je pourrais être exposé à de graves inconvénients. J'ose donc espérer, honnête et honorable flibustier, que vous passerez sous silence tous les petits services que je vous rendrai dans l'occasion; mais j'espère aussi que vous ne m'oublierez pas dans le partage des bénéfices.

— Quel tailleur! murmura le Corsaire avec impatience, et il frappa sur le gong avec tant de force qu'il fit vibrer toutes les planches du vaisseau; plusieurs têtes se montrèrent aux différentes portes de la cabine, et une voix demanda les ordres du commandant.

— Portez cet homme dans son hamac.

Homespun, qui, par peur ou par politique, semblait incapable de se mouvoir, fut enlevé promptement de sa chaise, et emporté sans cérémonie jusqu'à la porte qui communiquait au gaillard d'arrière.

— Arrêtez! s'écria-t-il, j'ai encore un mot à dire. Honnête et loyal pirate, je n'accepte pas de service à bord; mais je ne vous refuse pas d'une manière inconvenante. Nous pouvons conclure un arrangement à l'amiable sans y perdre ni l'un ni l'autre. Je voudrais emporter un nom honorable au tombeau et finir paisiblement mes jours. Après avoir fait la guerre si longtemps....

— Emportez-le.

Aussitôt Homespun disparut comme par enchantement, et le Corsaire put se livrer seul à ses méditations : un silence maintenu par une discipline sévère régnait sur le bâtiment. Quoique l'équipage se composât d'hommes violents et sans frein, un homme de l'intérieur des terres, assis dans la cabine, aurait pu se croire sous les voûtes d'une église abandonnée; les bruits mêmes que le service rendait absolument nécessaires étaient étouffés et amortis; les refrains maritimes qui partaient par intervalles de la chambre des matelots osaient à peine se faire entendre, et ressemblaient aux sons discordants qu'un timide élève tire d'un cor de chasse. Au milieu de ce calme une main mal assurée remua le bouton de la porte, et le général reparut; on voyait à sa démarche qu'il n'avait pu réussir à griser les deux matelots sans s'exposer lui-même à l'influence des boissons alcooliques.

— Eh bien, qu'avez-vous fait de nos hommes? demanda le Corsaire.

— Le blanc est ivre-mort; mais le noir a une tête de pierre.

— J'espère toutefois que vous n'avez pas renoncé à vos projets.

— J'ai fait de mon mieux; mais j'avais affaire à forte partie.

Le Corsaire fixa les yeux sur le général, et lui dit sèchement :

— C'est bien, allons nous coucher.

Le général redressa sa haute taille et tourna la tête du côté de la petite écoutille; par un effort désespéré, il essaya de la regagner en conservant l'attitude militaire qui lui était familière, l'irrégularité de ses mouvements et la titubation de ses jambes n'ayant pas été remarquées par le capitaine. L'officier, qui n'avait pas une idée parfaitement nette de son état, crut avoir descendu les échelons avec une dignité suffisante. Le Corsaire lui laissa le temps de la retraite, et, après avoir consulté sa montre, il descendit d'un pas léger à l'étage inférieur.

Les appartements disposés dans le faux-pont avaient, comme la cabine du capitaine, un aspect d'aisance et de propreté. Quelques offices destinés aux domestiques occupaient l'arrière du vaisseau et communiquaient à la salle à manger des officiers inférieurs, appelée, en termes techniques, la grande chambre. De chaque côté étaient les dortoirs de ceux qui avaient des droits aux honneurs du gaillard d'arrière. En avant de la grande chambre, on avait placé les logements des officiers subalternes; et immédiatement en face habitaient les soldats de marine, qui formaient comme une barrière entre les matelots et leurs supérieurs. Il y avait dans ces arrangements peu de chose qui différât de ceux qui règnent d'ordinaire à bord des vaisseaux de guerre de même force; mais Wilder ne manqua pas de remarquer que les cloisons qui séparaient les cabines de la chambre des matelots étaient plus solides que de coutume, et qu'un petit obusier était disposé à servir au besoin pour l'usage interne : suivant une expression médicale. Les portes étaient d'une épaisseur extraordinaire, et barricadées avec un soin qui annonçait des préparatifs de guerre plutôt que des précautions usuelles pour la défense de la propriété privée; des mousquets, des pistolets, des sabres, des demi-piques étaient attachés aux baux et aux traversins ou appliqués contre les cloisons, en guise d'ornements, avec une profusion qui prouvait clairement qu'ils n'étaient pas là seulement pour la montre. Enfin il était facile de voir que les supérieurs avaient prévu l'insubordination et la violence de l'équipage, et n'avaient rien négligé pour s'entourer d'une force matérielle imposante.

Le Corsaire trouva son nouveau lieutenant dans la grande chambre occupé à parcourir les règlements, et lui dit d'un ton de franchise et d'encouragement :

— J'espère que vous trouverez nos lois suffisamment fermes, monsieur Wilder.

— Ce n'est pas la fermeté qui leur manque, répliqua le lieutenant en se levant pour saluer; si l'on en met autant à les faire exécuter, on doit maintenir aisément le bon ordre. Je n'ai jamais vu de lois aussi sévères, même dans...

— Même dans quoi, monsieur? demanda le Corsaire s'apercevant que son compagnon hésitait.

— J'allais dire dans le service de Sa Majesté, répondit Wilder en rougissant légèrement, j'ignore si c'est un désavantage ou une recommandation d'avoir été employé à bord d'un vaisseau du roi.

— Auprès de moi c'est une recommandation, puisque c'est dans la marine royale que j'ai appris mon métier.

— Sur quel vaisseau? demanda Wilder avec empressement.

— Sur plusieurs, dit froidement le Corsaire; mais revenons à la rigidité de nos règlements. Vous reconnaîtrez bientôt que, faute de croiseurs pour venir à notre aide et de cour de justice pour nous protéger, il a été indispensable de laisser au commandant une autorité assez étendue.

— Un peu illimitée, dit Wilder avec un sourire ironique.

— J'espère vous prouver que je n'en use jamais arbitrairement; mais l'heure est expirée, et vous êtes libre de retourner à terre.

Le jeune homme remercia son supérieur par une inclination de tête et exprima le désir de partir immédiatement. Le capitaine lui exprima le regret de ne pouvoir l'envoyer à terre avec le décorum dû à son rang, attendu la nécessité de conserver au navire le plus strict incognito; mais, ajouta-t-il, l'embarcation qui vous a amené est encore là, et vos deux robustes compagnons vous auront bientôt conduit à la pointe. A propos de ces deux hommes, sont-ils compris dans nos arrangements?

— Ils ne m'ont jamais quitté depuis mon enfance et ne voudraient pas se séparer de moi.

— Singulier lien que celui qui unit des individus de cette espèce à un homme qui diffère d'eux par ses habitudes et son éducation!

— Sans doute, répondit Wilder avec calme; mais comme nous sommes tous marins, l'inégalité qui règne entre nous n'est pas aussi grande qu'elle le paraît au premier abord. Je vais les trouver et leur faire savoir qu'ils serviront désormais sous vos ordres.

Le Corsaire d'un air insouciant l'accompagna de la cabine sur le gaillard d'arrière, comme s'il n'eût eu d'autre intention que de respirer l'air frais du soir. Le temps n'était pas changé, il était toujours doux et sombre; la même tranquillité régnait sur le pont, où l'on ne voyait que l'homme qui avait reçu Wilder et qui se promenait de long en large enveloppé dans son grand manteau. Le jeune homme annonça à ce personnage qu'il se proposait de quitter momentanément le vaisseau, et il fut écouté avec une déférence qui lui prouva que son nouveau grade était déjà connu.

— Vous savez, monsieur, que personne, quel que soit son rang, ne peut quitter le bâtiment à cette heure sans l'ordre du capitaine.

— Je le présume; mais j'ai cet ordre, et je vous le transmets. Je descendrai à terre dans mon propre canot.

Le gardien du pont, reconnaissant de loin son capitaine, et ne l'entendant faire aucune objection, indiqua à Wilder la place où il trouverait sa barque.

— Mes gens n'y sont plus! s'écria celui-ci reculant de surprise au moment où il posait le pied sur l'échelle de bord.

— Les gredins se seraient-ils enfuis?

— Non, monsieur, reprit Wilder, ils ne peuvent s'être enfuis, ils sont à bord, et il faut qu'ils se retrouvent.

Le gardien du pont examina l'effet qu'avaient produit ces paroles impérieuses sur l'individu qui était encore caché à l'ombre d'un mât. N'entendant rien de ce côté, il se vit dans la nécessité d'obéir et se dirigea vers l'avant en annonçant qu'il allait chercher les fuyards.

Wilder se croyait seul sur le gaillard d'arrière; mais le Corsaire s'approcha de lui avec insouciance, et essaya de faire diversion aux pensées qui agitaient le nouveau lieutenant.

— Mon navire doit vous plaire, dit-il, il est bien gréé et vif à la mer, je l'appelle *le Dauphin*, tant à cause de la manière dont il fend les eaux que parce qu'il est de plusieurs couleurs comme ce poisson. J'aime mieux ce simple nom que les sobriquets sinistres qu'adoptent trop facilement les corsaires.

— Vous êtes heureux d'avoir un pareil navire; a-t-il été construit par vos ordres?

— Presque tous les vaisseaux au-dessous de six cents tonneaux qu'on lance dans ces colonies ont été construits pour servir mes desseins, répondit le Corsaire en souriant comme pour ranimer son compagnon en lui montrant la mine d'or qui s'ouvrait devant lui. Ce bâtiment a été fait originairement pour Sa Majesté Catholique, et il était destiné à combattre les Algériens; mais, comme vous le voyez, il a changé de propriétaire, et, avec quelques modifications, il est devenu excellent pour la course.

— Sa beauté a frappé mes yeux et m'a déterminé à prendre des renseignements sur lui.

— Vous avez dû voir qu'il n'est tenu que par une seule ancre. Je n'expose jamais rien inutilement, pas même la garniture de mes ancres. Avec la batterie que je porte, il me serait facile de faire taire l'artillerie du fort qui défend l'entrée de la rade; mais un combat pourrait nous causer des avaries, et j'aime mieux me tenir prêt à partir au premier moment.

— Il doit être assez embarrassant de combattre lorsqu'on ne peut amener pavillon dans aucune circonstance, murmura Wilder entre ses dents.

— La mer est toujours sous nos pieds, répondit laconiquement le capitaine : cependant, en principe, j'épargne mes mâts et mon gréement; je les fais examiner chaque jour comme les sabots d'un cheval de course, car il arrive souvent que notre valeur doit être tempérée par la prudence.

— Et comment trouvez-vous moyen de vous radouber si vous perdez des agrès dans une bataille ou dans une bourrasque?

— Hum! nous y parvenons, monsieur, et nous reprenons la mer en assez bon état. Il s'arrêta; et Wilder, voyant qu'on ne le jugeait pas encore digne d'une entière confiance, jugea à propos de demeurer silencieux. Cependant l'officier reparut ramenant Scipion l'Africain, qui expliqua en peu de mots la position de Richard Fid. Le jeune lieute-

nant éprouva un vif désappointement; mais la franchise avec laquelle il excusa auprès du corsaire le déréglement de son compagnon prouvait qu'il ne soupçonnait pas le stratagème qui avait été mis en œuvre.

— Vous connaissez trop bien le caractère des marins, monsieur, dit-il, pour attribuer cet excès à un vice enraciné. Jamais meilleur matelot n'est monté sur une vergue; mais, malgré ses qualités, Richard Fid ne recule pas assez souvent quand il s'agit de porter un toast.

— Vous êtes heureux qu'il vous reste un homme pour conduire votre embarcation à terre.

— J'y suffirai moi-même, car je n'aime pas à séparer mes hommes; si vous le permettez, le nègre couchera à bord avec Richard Fid.

— Comme il vous plaira, nous ne manquons pas de hamacs vides depuis notre dernier engagement.

Wilder dit à Scipion de rejoindre son camarade et de veiller sur lui jusqu'à ce qu'il fût en état de se passer de secours. Le nègre, qui était loin d'avoir les idées nettes, y consentit volontiers. Le jeune homme descendit dans le canot et s'éloigna à force de rames. Il se retourna plusieurs fois pour admirer le bon ordre des apparaux et les belles proportions de la quille; une forme humaine, qui se tenait au pied du beaupré, semblait suivre les mouvements de Wilder, et, malgré les ténèbres d'un ciel nuageux, il reconnut le Corsaire-Rouge.

CHAPITRE VIII.

Le soleil sortait du sein des eaux sur lesquelles sont situées les îles bleues de Massachusetts, lorsque les habitants de Newport ouvrirent leurs portes et leurs croisées et se préparèrent à se livrer à leurs travaux avec la fraîcheur et l'activité de gens qui suivent sagement les règles naturelles pour chercher le repos ou le plaisir. Les voisins, en détachant les contrevents de leurs boutiques, échangèrent de cordiales salutations et se demandèrent des nouvelles de leur santé respective. Joé Joram, l'aubergiste de l'Ancre Dérapée, fut l'un des premiers sur le seuil de son établissement pour guetter au passage les pratiques qui pourraient éprouver le besoin de combattre l'humidité de la nuit précédente par des stomachiques fortifiants. Il é ait alors d'usage en Amérique de prendre le matin, pour dissiper les impuretés engendrées dans le système du corps humain, différents cordiaux connus sous les noms d'amers, juleps, gouttes du matin, chasse-brouillards: cette vénérable coutume commence malheureusement à tomber en désuétude, mais elle conserve encore ce sacré caractère qui résulte de l'antiquité.

Le zèle matinal du digne Joé Joram ne manqua pas d'être récompensé. Dès la première demi-heure, la marée de la clientèle monta avec force vers le port de son cabaret; ce qui n'empêcha pas l'aubergiste d'attendre de nouveaux chalands. Il aperçut un étranger qui se tenait à quelque distance la main dans son gilet et livré à une profonde méditation; il comprit soudain qu'un homme qui aurait eu recours aux boissons alcooliques n'aurait pas une figure aussi pensive à une heure aussi avancée, en conséquence il crut avoir quelque chose à gagner en lui faisant des avances.

— Voilà un air pur, dit-il, pour éloigner les brouillards de la nuit; ce sont ces brises salutaires qui donnent à notre île son caractère propre, et qui en font le plus sain comme le plus bel endroit de la création. Vous êtes étranger, sans doute?

— Tout récemment arrivé, monsieur, répondit l'inconnu.

— Vous êtes marin, si j'en juge à votre costume, et vous êtes en quête d'un navire, ajouta Joram en ricanant de sa pénétration; nous voyons beaucoup de gens dans votre position, mais il ne faut pas croire, parce que Newport est florissant, qu'il suffise de demander des places pour en avoir: avez-vous tenté la chance dans la capitale de la province de la baie?

— J'ai quitté Boston pas plus tard qu'avant-hier.

— Eh quoi! vous n'avez pu y trouver un bâtiment? Ici, c'est tout différent, vous en aurez par douzaines: voilà un brick qui va échanger des chevaux contre du rhum et du sucre; voilà un vaisseau qui a descendu le chenal pas plus tard qu'hier au soleil couchant. C'est un magnifique bateau, et ses cabines conviendraient à des princes; il sera en charge aussitôt que le vent changera, et j'ose dire qu'un bon marin pourrait y avoir de l'emploi présentement. Ah! j'oubliais de vous signaler ce négrier qui est au large du fort, dans le cas où vous voudriez échanger votre argent contre une cargaison de têtes à laine.

— Croit-on, demanda l'étranger, que le navire qui a descendu le chenal parte à la première saute de vent?

— Sans doute. Ma femme est cousine de l'épouse du commis du collecteur, et je sais par elle que les lettres de bord sont prêtes; j'ai quelques comptes à régler avec les matelots, et dans ces temps difficiles il faut qu'un honnête homme prenne de bons renseignements s'il ne veut pas compromettre ses intérêts. Ce bâtiment s'appelle *la Royale Caroline*, il fait une fois par an la traversée des colonies à Bristol, et touche ici en passant pour prendre de l'eau et du bois et nous apporter certains articles de commerce.

— Dites-moi, monsieur, je vous prie, poursuivit l'étranger, qui commençait à prendre intérêt à la conversation, ce navire est-il solidement armé?

— Oui, oui, il a quelques bouledogues capables d'aboyer pour défendre ses droits et soutenir l'honneur de Sa Majesté Britannique. Judy, Judy, ajouta-t-il en appelant une jeune négresse qui ramassait des copeaux dans un chantier, courez chez le voisin Homespun, et frappez aux fenêtres de sa chambre à coucher; le brave homme s'oublie, sept heures sont sonnées, et il reste dans son lit au lieu de venir réclamer son petit verre.

La domestique exécuta les ordres de son maître; mais ses coups retentissants n'eurent d'autre effet que de provoquer une aigre réponse de Désirée, dont les planches frêles de la petite habitation laissèrent passer la voix comme si le son eût traversé un tamis.

— Eh bien! s'écria l'épouse offensée, qui pensait que son sommeil était troublé par le retour d'un époux infidèle, n'est-ce pas assez d'avoir passé la nuit dehors? Faut-il encore que vous troubliez le repos d'une mère et de sept enfants? O Hector, Hector, quel exemple vous donnez!

— Apportez-moi le registre noir, dit Joé Joram à sa femme, qu'avaient attirée à sa fenêtre les lamentations de Désirée. D'après ce que dit cette femme, il paraît que son mari a découché, et dans un cas semblable il convient à un honnête homme d'examiner ses comptes. Sur mon âme, j'ai fait crédit à ce tailleur boiteux de vingt-sept sous, et cela pour des misères telles que gouttes du matin et du soir.

— Vous vous emportez sans raison, répondit la femme de l'aubergiste; M. Homespun a fait une veste pour notre garçon.

— Silence, interrompit le mari en lui rendant le livre, tout s'arrangera en temps opportun, et moins on fera de bruit à propos des escapades d'un voisin, moins on sera remarqué soi-même. C'est un digne et laborieux ouvrier, monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers l'étranger, mais néanmoins il n'a jamais pu réussir à fixer chez lui la fortune.

— Vous croyez donc qu'il est en fuite?

— C'est un malheur qui arrive à des gens qui valent mieux que lui, répliqua l'aubergiste en croisant les mains sur son ventre rebondi d'un air de profonde réflexion; nous autres hôteliers, qui voyons à nu les secrets de tout le monde, car c'est après nous avoir visités qu'on est disposé à ouvrir son cœur, nous connaissons un peu les affaires du voisinage; le brave Homespun avait des motifs pour ne pas se complaire dans son domicile; il lui était malheureusement plus facile de rabattre une couture que d'apaiser la mauvaise humeur de sa compagne.... Ne prenez-vous rien ce matin, monsieur?

— Donnez-moi une goutte de ce que vous avez de meilleur.

— Je vous sers à l'instant; peut-être votre intention est-elle de dîner avec nous?

— Je ne dis ni oui ni non, répliqua l'étranger, cela dépend du résultat de mes recherches relativement aux divers bâtiments qui sont dans le port. Vous me conseillez de m'adresser au commandant de *la Royale Caroline*; êtes-vous sûr qu'elle parte très-prochainement?

— J'en suis convaincu, je connais toute l'histoire de ce vaisseau depuis le jour où l'on en a posé la charpente jusqu'à ce moment. La jolie fille du général Grayson, la plus riche héritière du Sud, doit s'y embarquer avec sa gouvernante, qu'on appelle, je crois, madame Wyllys; elles attendent le signal chez madame de Lacey, veuve du contre-amiral de ce nom et sœur du général Grayson: on croit que sa nièce Gertrude réunira les deux héritages, et celui qui l'épousera ne sera pas malheureux.

L'étranger écouta avec un vif intérêt ces paroles de l'aubergiste, et lui demanda un peu brusquement:

— Et cette maison que vous me désignez du doigt est la résidence de madame de Lacey?

— Oui, monsieur, c'est une habitation qui convient à une dame de sa qualité; elle est, comme vous le voyez, isolée et environnée d'ombrages qui, je le parie, n'ont pas leurs pareils en Europe.

— C'est probable, murmura l'étranger en reprenant son air rêveur.

Au lieu de continuer l'entretien, il annonça qu'il serait probablement obligé de revenir et s'éloigna d'un pas résolu en prenant le chemin de la maison de madame de Lacey. L'aubergiste aurait cherché à l'arrêter si, dans ce moment même, Désirée n'était sortie de sa boutique en vomissant des torrents d'injures contre le tailleur fugitif.

Nos lecteurs ont déjà probablement soupçoné que cet étranger ne leur était pas inconnu: en effet, il n'était autre que Wilder, qui, pour accomplir ses desseins secrets, gravit la montée au pied de laquelle Newport est bâti, et se dirigea vers les faubourgs.

La matinée était déjà avancée et présageait un de ces jours d'automne doux et sans nuages qui distinguent le climat de Rhode-Island. La brise du sud, qui éventait le visage de notre aventurier, avait la douceur de celle du mois de juin. C'était un de ces temps dont l'on aime à profiter pour errer au hasard dans les champs, et qui rendent inutiles les efforts des marins en ne leur permettant pas d'avancer.

Wilder s'approcha du jardin qui avoisinait la maison de madame de Lacey; un berceau rustique était situé à l'angle du mur, et Wilder y entendit plusieurs voix dont l'une surtout lui causa un invincible tressaillement. Profitant de la disposition du terrain, il monta doucement sur un tertre de la route et s'approcha de l'angle du mur de manière à pouvoir surprendre toute la conversation.

Le berceau était couvert en été de feuilles et de fleurs; mais au mois d'octobre il était assez dégarni pour qu'il fût possible d'en voir l'intérieur. Wilder y reconnut la veuve de l'amiral, la gouvernante et la séduisante Gertrude. A quelque distance était un vieillard encore vert

qui s'était assis sur une pierre pour reposer ses membres fatigués ; il avait la tête blanche; et sa main, qui serrait une longue canne, tremblait par intervalles ; mais il était facile de voir à son costume et à ses manières que c'était un vétéran de la mer.

— Mon Dieu, ma chère dame, dit-il d'une voix légèrement cassée, mais qui conservait encore les intonations profondes du métier, nous autres vieux loups de mer nous ne nous amusons pas à consulter l'almanach avant de nous mettre en mer. Il nous suffit que l'ordre d'embarquement ait été donné et que le capitaine ait pris congé de sa femme.

— Ah ! c'est là précisément ce que me disait feu l'amiral, s'écria madame de Lacey. Vous êtes donc d'avis, mon brave ami, que lorsqu'un vaisseau est prêt il doit appareiller quel que soit le vent?

— Voici un autre marin qui pourrait nous servir d'arbitre! interrompit Gertrude en désignant Wilder, qu'elle venait d'apercevoir; puis, rougissant de son empressement, elle recula timidement, comme si elle se fût repentie de sa témérité.

— C'est vrai, dit mistress Wyllys. Que pensez-vous, monsieur, du temps qu'il fait aujourd'hui, est-il avantageux pour mettre à la voile ?

Wilder détourna à contre-cœur les yeux, qu'il tenait attachés sur Gertrude, puis il regarda la gouvernante avec tant de fixité, qu'embarrassée, et croyant avoir été mal comprise, elle réitéra sa question.

— Il ne faut jamais se fier au temps, madame, répliqua évasivement Wilder, celui qui fréquente longtemps la mer sans s'apercevoir de cette vérité ne profite point en voyageant.

Il y avait dans la voix de Wilder quelque chose de si doux, de si harmonieux, et en même temps de si mâle, que les trois dames, par une commune impulsion, se sentirent disposées à l'écouter. La propreté de son costume augmentait cette impression favorable ; il le portait avec une noblesse qui faisait supposer sans peine qu'il occupait dans la société un rang supérieur à sa condition actuelle. Madame de Lacey crut devoir se montrer polie envers lui, moins peut-être par considération pour l'étranger que par égard pour elle-même.

— Ces dames, lui dit-elle en le saluant, sont sur le point de s'embarquer pour la Caroline sur ce vaisseau que vous apercevez en rade, et nous nous demandons de quel côté le vent se lèvera dans la journée. Au reste, qu'il soit favorable ou contraire , peu importe sur un pareil bâtiment.

— Je suis de votre avis, madame; quel que soit le vent, ce bâtiment n'en marchera ni plus ni moins.

— Comment! il a la réputation d'être un fin voilier. Que dis-je, la réputation ! Il l'a suffisamment justifié en faisant la traversée d'Angleterre aux colonies dans le court espace de trois semaines. Mais les marins ont leurs sympathies et leurs antipathies comme nous autres pauvres gens de la terre. Pardonnez-moi donc, si, sans m'en rapporter à votre opinion, je demande l'avis de cet honnête vétéran. Qu'en dites-vous, mon ami! pensez-vous que ce navire ait les qualités d'un voilier avec ses grands boute-hors de perroquet?

Un léger sourire effleura les lèvres de Wilder, mais il resta silencieux. Le vieux marin se leva et examina gravement *la Royale Caroline*, qu'on apercevait en rade.

— Ce navire, dit-il ensuite, a tout ce qu'il faut pour satisfaire un marin. Il est solide, et sa marche, sans être extraordinaire, doit être excellente.

— Voilà une divergence d'opinion bien extraordinaire! s'écria madame de Lacey. Je suis charmée d'ailleurs que vous reconnaissiez la solidité de *la Royale Caroline*, et je présume que la partie adverse sera d'accord avec vous sur ce point.

— C'est précisément la qualité que je lui conteste, dit laconiquement Wilder.

— C'est singulier! vous vous trouvez en opposition avec un vétéran.

— Il peut avoir plus d'expérience que moi, madame; mais je doute qu'il ait la vue aussi bonne que la mienne. Il y a loin de cette colline au port, et il est difficile à cette distance d'apprécier les qualités ou les défauts d'un vaisseau ; je l'ai vu de plus près.

— Et vous croyez vraiment qu'on ne peut s'y embarquer sans danger? dit Gertrude, dont les alarmes triomphaient de sa timidité.

— Assurément. Si j'avais une mère ou une sœur, j'hésiterais à les confier à *la Royale Caroline*. Ses pièces de quartier sont trop minces; sa grande soute est trop pleine pour qu'il gouverne bien. Ses parois montent droit comme les murs d'une église, et il est trop chargé au-dessus de la ligne de flottaison. En outre, il ne porte pas de voiles d'avant, et toute la pression se porte sur l'arrière, ce qui l'assujettira trop au vent et vraisemblablement le masquera ; le jour viendra où le navire sombrera la poupe la première.

Wilder émit cette opinion d'un ton tranchant et décidé, et ses auditeurs ignorants l'accueillirent avec la soumission que leurs pareils accordent presque toujours à ceux qui sont initiés dans les mystères d'une profession libérale. Les dames ne comprirent pas assurément ce qu'il avait dit, mais elles s'aperçurent qu'il parlait de dangers et de mort; pourtant, madame de Lacey, qui croyait avoir des connaissances toutes particulières, essaya de les déployer dans cette occasion.

— Voilà certainement des imperfections réelles, dit-elle gravement; je ne sais comment l'agent que j'ai chargé de négocier cette affaire a osé me les dissimuler. En est-il encore d'autres que vous puissiez constater malgré l'éloignement ?

— Il y en a trop! remarquez que la clef est passée en arrière dans les mâts de perroquet, et que les hautes voiles sont en panne; observez aussi que le beaupré, cette partie si essentielle, n'est soutenu que par des soubarbes et des liures.

— Ce n'est que trop vrai, dit madame de Lacey avec horreur, comme si elle avait compris ces expressions techniques, ces détails m'avaient complétement échappé, mais maintenant qu'on m'en parle ils me sautent aux yeux. Cette négligence est impardonnable : compter sur des soubarbes et des liures pour soutenir le beaupré ! En vérité, madame Wyllys, je ne consentirai jamais à laisser partir ma nièce sur le vaisseau *la Caroline*.

L'œil calme de la gouvernante était resté fixé sur Wilder tant que celui-ci avait parlé, elle se tourna vers la veuve de l'amiral avec la même sérénité imperturbable.

— Peut-être a-t-on exagéré le danger, dit-elle; interrogeons cet autre marin. Croyez-vous, mon ami, que nous nous exposions à un péril réel en prenant passage à bord de *la Royale Caroline* dans cette saison de l'année?

— Mon Dieu, madame, dit l'homme à tête grise en ricanant, on a inventé des défauts et des embarras qui étaient complétement inconnus de mon temps, et j'avoue que j'ai eu la bêtise de ne pas comprendre la moitié de ce que ce jeune homme nous a dit.

— Alors, dit froidement Wilder, il y a longtemps sans doute que vous n'êtes allé en mer?

— Cinq ou six ans, et après cinquante années de navigation.

— Ainsi, vous ne voyez pas les mêmes motifs de crainte? demanda madame Wyllys.

— Quoique je sois vieux et cassé, madame, si le capitaine de *la Royale Caroline* daignait me donner une place à son bord, je l'en remercierais comme d'une faveur.

— La misère cherche partout du soulagement, murmura madame de Lacey en échangeant un regard expressif avec ses compagnes; j'incline pour l'avis du jeune marin, qu'il a su appuyer d'arguments solides tirés de sa profession.

— Et comment expliquez-vous, madame, la différence qui existe entre les opinions de deux hommes aussi compétents ?

— Je crois qu'il y a un proverbe bien connu qui répondrait à cette question, répliqua le jeune homme en souriant; mais il faut tenir compte des progrès de la marine et peut-être des positions respectives que nous avons occupées à bord.

— Sans doute, mais cependant une douzaine d'années ne peuvent avoir apporté des modifications considérables dans une profession d'une aussi haute antiquité.

— Je vous demande pardon, madame, il y a des changements qu'on ne peut comprendre qu'à l'aide d'une pratique constante; ainsi je parie que ce digne loup de mer ignore la manière dont un navire fend les vagues lorsque son couronnement laboure la plaine liquide, et que son taille-mer se traîne derrière lui.

— Impossible ! s'écria la veuve de l'amiral, le moindre marin doit avoir été frappé de la beauté d'un tel spectacle.

— Rien de plus vrai, répondit le vieux marin, qui n'avait jamais entendu parler de cette partie du métier, mais qui n'était pas sans doute en humeur d'en convenir, j'ai vu plus d'un magnifique vaisseau se comporter de la sorte et, comme dit madame, c'est un grand et magnifique spectacle.

Wilder fut confondu; il se mordit les lèvres comme un homme vaincu par un excès d'ignorance ou d'astuce, mais l'amour-propre de madame de Lacey lui épargna la nécessité de répondre immédiatement.

— Il eût été extraordinaire, dit-elle, qu'un homme qui a blanchi sur les mers n'eût jamais été frappé de cette noble allure d'un vaisseau dont le couronnement laboure l'Océan ; cependant, mon vieux brave, je crois que vous avez tort de glisser si légèrement sur les défauts qui vous ont été signalés.

— Je n'en vois aucun dans *la Royale Caroline;* ce vaisseau a les mêmes agrès que celui de défunt mon digne commandant, le plus honnête homme et le meilleur marin qui ait jamais servi sur les flottes de Sa Majesté.

— Comment le nommiez-vous? dit avec intérêt madame de Lacey.

— Comment? nous autres, qui le connaissions bien, nous l'appelions Beau-Temps, car sous ses ordres nous avions toujours une belle mer et un vent favorable; mais à terre il était désigné sous le nom illustre du contre-amiral de Lacey.

— Ainsi, feu mon respectable époux faisait gréer ses bâtiments comme *la Royale Caroline!* dit la veuve d'une voix tremblante qui dénotait l'émotion d'un orgueil satisfait.

Le vieux marin se leva lentement, et s'inclina jusqu'à terre devant l'honorable veuve en répondant :

— C'est une joie pour moi, au déclin de mes jours, de pouvoir contempler l'épouse de mon amiral. J'ai servi seize ans à bord de son propre vaisseau, et cinq ans dans la même escadre; j'ose dire que Votre Seigneurie doit avoir entendu parler de Robert Bunt, premier gabier de la grande hune.

— En effet, il aimait à parler de ceux qui l'avaient servi fidèlement.

— Oui, que Dieu le bénisse et rende sa mémoire glorieuse. C'était un bon officier, qui n'oubliait jamais un ami, et qui était la providence de ses matelots.

— Cet homme est plein de reconnaissance, dit madame de Lacey en s'essuyant les yeux, et je commence à croire qu'il est parfaitement compétent pour décider du mérite d'un vaisseau. Toutefois, mon digne ami, êtes-vous bien sûr que feu mon illustre époux disposait ainsi ses agrès ?

— Très-sûr, madame, puisque j'y prêtais moi-même les mains.

— Même les soubarbes ?



Wilder se rendant à bord du négrier.

— Et les liures, madame. Si l'amiral vivait encore, il déclarerait que *la Royale Caroline* est un excellent navire comme je suis prêt à le jurer.

Madame de Lacey se tourna vers Wilder d'un air de dignité et de résolution :

— Monsieur, dit-elle, je me suis sentie d'abord disposée à partager votre avis. Mes souvenirs étaient en défaut; ce qui n'est pas surprenant, puisque mon professeur n'est plus là pour me continuer ses leçons. Nous vous sommes infiniment obligées de vos conseils; mais nous ne les accepterons pas.

— Sur mon honneur, madame, interrompit Wilder avec une emphase singulière et en mettant la main sur son cœur, je suis sincère dans ce que je dis; j'affirme que je crois qu'il y a un grand danger à s'embarquer sur *la Royale Caroline*, et je prends le ciel à témoin qu'en parlant ainsi je n'ai aucune mauvaise intention contre le capitaine ni contre les armateurs.

— Nous vous croyons, monsieur, reprit la veuve de l'amiral avec un sourire de commisération, mais nous pensons que vous êtes un peu dans l'erreur. Allons, mon digne vétéran, il ne faut pas nous séparer ainsi. Allez frapper à ma porte; elle vous sera ouverte, et nous nous entretiendrons des exploits de feu mon époux.

A ces mots elle salua froidement Wilder, et se mit en marche d'un air majestueux. La gouvernante la suivit en rêvant et ayant à ses côtés Gertrude, dont le visage était ombragé d'un large chapeau de paille. Wilder crut remarquer qu'elle jetait à la dérobée des regards inquiets vers celui qui avait excité des émotions dans son cœur sensible, quoiqu'il ne lui eût inspiré que des alarmes. Lorsqu'il eut vu le groupe disparaître au milieu des bosquets, il chercha le vieux Robert Bunt pour lui faire sentir les effets de son mécontentement; mais le vieillard s'était empressé de regagner la maison avec la douce perspective de recueillir le prix de son adulation.

CHAPITRE IX.

Wilder se retira du champ de bataille accablé de la honte de sa défaite; tous ses plans avaient été déjoués par la flatterie hypocrite du vétéran, et il ne devait plus retrouver l'occasion de réaliser ses projets. Nous ne devons pas en ce moment exposer à nos lecteurs les sentiments secrets qui portaient le jeune aventurier à conspirer contre les intérêts de ses nouveaux associés; il nous suffit présentement d'exposer les faits tels qu'ils se passèrent.

Wilder s'achemina lentement vers la ville en s'arrêtant de temps en temps pour examiner les navires en rade, et principalement *la Royale Caroline*. L'heure des travaux était venue; les chants des marins s'élevaient dans l'air calme du matin avec leurs intonations particulières et prolongées. Le navire en partance donnait aux autres des preuves d'activité; les matelots montaient dans les cordages et longeaient les vergues noires et massives. Bientôt la voile du petit hunier se déroula sur la vergue en gracieux festons; les angles inférieurs de cette voile importante furent abaissés jusqu'aux extrémités de l'espare qui lui correspondait au-dessous; la lourde vergue remonta lentement le mât en traînant après elle les plis déployés de la voile, jusqu'à ce que celle-ci, attachée par tous ses coins, se développât en nappe blanche comme la neige; de légers courants d'air frappèrent cette large surface, qui se gonfla sous leur influence pour retomber ensuite le long du mât : puis les préparatifs furent suspendus, comme si les matelots, après avoir fait une invocation à la brise, eussent attendu le résultat de leur appel.

Par une transition toute naturelle, Wilder, après avoir observé attentivement ces indices de départ, se tourna vers *le Dauphin* afin de juger du mouvement qu'avaient pu produire à son bord les signaux de *la Royale Caroline;* mais l'examen le plus persévérant ne révélait aucun rapport entre les deux bâtiments. Pendant que l'un faisait les préparatifs ci-dessus décrits, l'autre reposait sur ses ancres sans que rien annonçât la présence des hommes dans sa masse noire et inanimée. Il semblait si tranquille, si immobile, qu'on l'aurait pris volontiers pour un objet fixé dans la mer, pour quelque énorme varech rejeté par les vagues, ou pour un de ces monstres séculaires qu'on croit exister au fond de l'Océan, rendus hideux par des siècles de brouillards et de tempêtes.

Néanmoins, sous la torpeur apparente du *Dauphin*, Wilder y reconnut la vie. Le câble de l'ancre, au lieu de décrire une longue courbe, était tendu presque à pic, comme on le dit en termes techniques; on avait laissé juste assez de longueur à la touée pour résister à la force de la marée, qui battait la quille du navire. Toutes les embarcations étaient à flot, disposées de manière à être employées à la



Rodrigue.

remorque dans le plus bref délai possible. Pas une voile, pas une vergue n'avaient été enlevées pour subir ces réparations auxquelles les marins s'occupent quand ils sont en sûreté dans un port commode. Au milieu de ces milliers de cordages qui se détachaient sur l'azur du ciel, il ne manquait pas une seule corde qui pût servir à faciliter les manœuvres et à accélérer la marche. Enfin ce bâtiment, qui semblait le moins songer au départ, était en état de lever l'ancre ou de déployer au besoin ses moyens de défense et d'attaque. A la vérité, ses filets d'abordage étaient comme la veille hissés aux agrès; mais cet acte d'extrême prudence était suffisamment justifié par la position du navire

en dehors du bassin, et par les excursions des légers croiseurs français qui, sortant des Antilles, ravageaient souvent les côtes du continent.

Ainsi, aux yeux de quiconque connaissait le véritable caractère du prétendu négrier, il avait l'air d'une bête fauve ou d'un reptile venimeux enseveli dans une feinte léthargie, afin de tromper sur la portée de ses bonds les victimes imprudentes que menacent ses coups.

La manière dont Wilder secoua la tête prouvait assez clairement qu'il avait compris cette perfide tranquillité. Il continua sa route vers la ville d'un pas calme et indolent. Absorbé dans ses réflexions, il avançait à son insu, quand on le tira brusquement de sa rêverie en lui frappant légèrement sur l'épaule. Tressaillant à cette diversion inattendue, il se retourna, et s'aperçut que dans sa marche irrégulière il s'était laissé rejoindre par le vieux marin qu'il avait vu admettre dans une société où il aurait désiré lui-même s'introduire.

— Vos jeunes jambes devraient vous porter à l'avant, mon maître, dit le visiteur quand il eut réussi à se faire remarquer de Wilder; vous devriez être comme un vaisseau des Bermudes allant à pleine voile; et cependant, malgré ma vieillesse, j'ai pu vous atteindre et vous héler d'assez près.

— Peut-être jouissez-vous du privilége extraordinaire de labourer les vagues avec votre couronnement, répondit Wilder d'un ton sarcastique; quand on navigue d'une manière aussi remarquable, il est impossible de calculer combien l'on avance.

— Je vois, confrère, que vous êtes offensé de ce que j'ai suivi vos traces, quoique vous ayez cherché vous-même à me rencontrer. Pensez-vous qu'un vieux loup de mer comme moi, après avoir si longtemps servi à bord d'un vaisseau de premier rang, voulût paraître ignorant de ce qui concerne le métier?

— Très-bien, vieillard; je suppose que la veuve de l'amiral a payé largement votre flatterie, et que vous pouvez maintenant mettre en panne pendant une saison sans vous soucier de la manière dont on construit les vaisseaux. Dites-moi, avez-vous l'intention de descendre cette colline?

— Oui, jusqu'à ce que je sois en bas.

— J'en suis charmé, car pour moi je me propose de la remonter. Comme nous disons en mer lorsque nous avons fini un entretien, je vous souhaite un beau temps.

Robert Bunt se mit à rire quand il vit le jeune homme lui tourner brusquement les talons et reprendre la route qui conduisait à la maison de madame de Lacey. Quant à lui, il se dirigea vers Newport avec toute la diligence que lui laissaient son âge et ses infirmités.

— Ah! se dit-il en continuant sa route, ce jeune homme n'a jamais dû servir dans la marine de l'Etat; ce n'est que là qu'on acquiert une instruction complète, surtout lorsqu'on est gabier de misaine.

— Vieil hypocrite insupportable! murmura Wilder de son côté. Ce drôle a vu des temps meilleurs, et il consacre maintenant toutes les ressources de son esprit à cajoler une vieille femme à moitié folle; aujourd'hui que le travail est tout à fait improductif, il ne songe plus à vivre que de mensonges. Il faut que je retourne sur mes pas; peut-être obtiendrai-je plus de succès que la première fois.

Ces deux soliloques furent prononcés à voix basse, et la dernière partie en fut même plutôt pensée qu'exprimée.

Wilder, resté seul, erra au hasard sur le coteau en essayant de prendre l'air indifférent d'un flâneur, dans la prévoyance du cas où son retour exciterait l'attention. Il alla se promener sous les fenêtres de madame de Lacey, mais ses efforts furent inutiles; il n'aperçut aucune de celles qui occupaient la maison, seulement il remarqua les préparatifs d'un prochain voyage. Des domestiques couraient çà et là d'un air effaré, portant des malles et des paquets; mais les maîtresses du logis s'étaient retirées dans quelque secret asile, sans doute dans l'intention très-naturelle d'un entretien confidentiel et de tendres adieux. Le jeune homme désappointé s'apprêtait à renoncer à ses démarches infructueuses, lorsqu'il entendit des voix de femmes derrière le mur contre lequel il était appuyé. Les sons se rapprochèrent, et bientôt son oreille fine reconnut la voix harmonieuse de Gertrude.

— Ma chère dame, disait-elle, c'est nous tourmenter sans motifs suffisants que d'attacher la moindre importance à ce qu'a pu dire un... un pareil individu.

— Je sens la justesse de ce que vous me dites, ma chère amie, répondit la gouvernante, et cependant je ne puis m'empêcher d'éprouver une sorte de crainte superstitieuse. N'avez-vous pas le désir de revoir encore ce jeune homme?

— Moi, madame, dit Gertrude avec l'accent de la pudeur alarmée, pourquoi aurais-je le désir de revoir une personne qui m'est complétement étrangère, et qui... et qui... par sa position sociale, n'est pas assurément... digne de la compagnie de...

— De dames bien nées, voilà ce que vous voulez dire. Vous imaginez-vous donc que ce jeune homme nous soit si inférieur?

— Certes, répliqua Gertrude, je suis loin de partager les idées de ma tante sur les distinctions de rang et de naissance. Cependant j'oublierais vos propres instructions, ma chère dame Wyllys, si je ne sentais que l'éducation et les manières établissent une différence sensible entre les personnes.

Ces paroles avaient quelque chose d'injurieux pour Wilder, mais la douce voix de la jeune fille l'empêcha de s'en irriter.

— Vous avez raison, mon enfant, répliqua la gouvernante, mais rien ne nous porte à croire que le jeune homme en question ne soit pas parfaitement élevé; son langage, sa prononciation, son maintien, annoncent de l'éducation. A la vérité, il a la franchise et la simplicité d'un marin; mais vous savez que les jeunes gens des premières familles d'Amérique et même d'Angleterre s'engagent quelquefois au service de l'Etat.

— Mais, en ce cas, il sont officiers, ma chère dame, et cet... individu portait le costume d'un matelot.

— Pas tout à fait; ses habits sont d'une étoffe plus fine et taillés avec plus de goût. J'ai vu des amiraux se vêtir de la sorte dans leurs moments de distractions. Ceux qui occupent un poste élevé dans la marine ne quittent pas volontiers les insignes de leur profession, mais ils font quelquefois disparaître toutes les marques extérieures du grade qu'ils occupent.

— Vous croyez donc que c'est un officier, et qu'il est peut-être au service du roi?

— Je serais tenté de le croire s'il y avait dans le port quelque croiseur de l'Etat. Ce n'est pas d'ailleurs le rang dont il peut être investi qui m'a inspiré l'inexplicable intérêt que j'éprouve pour lui. Dans mon jeune âge, Gertrude, le hasard m'a mis en rapport avec un grand nombre de marins, et j'en vois rarement sans éprouver quelque émotion, surtout quand ils ont cette physionomie mâle et intelligente; mais parlons d'autre chose, je m'aperçois que je vous importune.

— Pas le moins du monde, ma chère dame, répondit Gertrude avec vivacité; puisque vous croyez que cet étranger est un homme comme il faut, il n'y a aucun inconvénient... ou plutôt il n'est pas inconvenant d'en parler. Croyez-vous que le danger qu'il nous a signalé soit réel?

— Il y avait dans ses manières un mélange d'ironie et d'intérêt qui est vraiment étrange. Il a dit certainement beaucoup de choses insignifiantes, mais il avait un but sérieux. Gertrude, vous n'êtes pas aussi familière que moi avec les expressions maritimes; vous n'ignorez pas que votre estimable tante, malgré son admiration pour un métier qu'elle est en droit d'affectionner, commet parfois des erreurs...



La chasse.

— Je le sais, je le sais, interrompit la jeune fille, qui voulait couper court à des observations désagréables, ou, du moins, je l'ai souvent présumé. Cependant, madame, il est singulier qu'un étranger ait osé se divertir aux dépens d'une pauvre dame.

— J'en conviens, poursuivit madame Wyllys; cependant ce marin ne m'a point paru semblable à ces écervelés qui trouvent du plaisir à mettre en relief les folies des autres. Vous vous rappelez, ma chère Gertrude, qu'hier, quand nous étions près des ruines du moulin, madame de Lacey a exprimé l'admiration que lui causait la vue d'un navire sans voiles.

— Oui, oui, je m'en souviens, répondit la nièce avec un peu d'impatience.

— Eh bien ! mon amie, elle s'est servie de termes très-incorrects, ce qui n'est pas extraordinaire de la part d'une dame; mais je m'étonne qu'un marin ait employé des termes identiques, et ce qui achève de me confondre, c'est que le vétéran les ait acceptés comme parfaitement justes.

— Peut-être, dit Gertrude à voix basse, ces deux hommes savent le faible de madame de Lacey pour les conversations nautiques. D'après cela, ma chère dame, je suis sûre que vous ne pouvez plus considérer cet étranger comme un homme bien élevé.

— Je n'y songerais plus, Gertrude, sans un sentiment que je ne puis ni expliquer ni définir; je voudrais le revoir encore.

En ce moment la jeune élève poussa un léger cri, un rotin tomba aux pieds de Gertrude, et l'objet des pensées des deux dames escalada le mur en personne. Après s'être excusé de sa brusque apparition, Wilder ramassa sa canne et se mit en devoir de se retirer, comme s'il ne fût rien arrivé d'extraordinaire. Il y avait dans ses manières une douceur et une délicatesse qui avaient probablement pour but de convaincre la jeune fille qu'il pouvait avoir quelque prétention au titre qu'elle lui refusait; il produisit une impression favorable, la gouvernante pâlit, ses lèvres tremblèrent, mais elle n'éprouvait aucune alarme, et son émotion n'ôta rien à la fermeté de sa voix.

— Restez un moment, monsieur, dit-elle avec précipitation, à moins que vous n'ayez affaire ailleurs; il y a quelque chose de si bizarre dans cette entrevue, que je désire en profiter.

Wilder salua et demeura face à face avec les dames qu'il était sur le point de quitter; il avait d'abord feint de croire qu'il n'avait le droit de rester que le temps nécessaire pour reprendre son rotin, après l'avoir fait maladroitement sauter par-dessus le mur; néanmoins il céda à l'invitation de la gouvernante, qui, voyant ses vues réalisées d'une manière si imprévue, hésita avant de prendre la parole.

— Si je me permets de vous retenir, monsieur, dit-elle avec quelque embarras, c'est à cause de l'opinion que vous avez exprimée sur le navire qui va mettre à la voile dès que le vent sera favorable.

— *La Royale Caroline?* répliqua Wilder avec indifférence.

— Oui, je crois qu'on le nomme ainsi.

— J'espère, madame, que mes paroles ne vous ont inspiré aucune prévention fâcheuse contre ce vaisseau; je puis vous affirmer qu'il est fait de matériaux excellents, il est hors de doute que le capitaine entend son affaire.

— Et cependant vous n'avez pas hésité à nous dire qu'on courait plus de risques en s'embarquant sur ce bâtiment que sur tout autre.

— Je le répète encore, répondit Wilder d'un ton décisif.

— Auriez-vous la complaisance d'expliquer les motifs de votre opinion?

— Si je m'en souviens bien, je les ai donnés à la dame que j'ai eu l'honneur de voir il y a une heure.

— Elle n'est plus ici, monsieur; d'ailleurs elle n'a point l'intention de se mettre en route; c'est moi qui dois entreprendre cette traversée avec mon élève et nos domestiques.

— Je l'avais bien compris ainsi, répondit Wilder en tenant les yeux fixés sur la physionomie expressive de Gertrude.

— Et maintenant, monsieur, puisque les deux parties intéressées sont ici, voulez-vous nous redire pourquoi vous avez si mauvaise opinion de *la Royale Caroline?*

Wilder tressaillit et ses joues se couvrirent même d'une légère rougeur.

— Vous n'exigerez pas de moi, madame, dit-il en balbutiant, que je répète ce que j'ai déjà dit sur ce sujet.

— Non, sans doute, vos explications m'ont paru suffisantes, mais je suis persuadée que vous avez encore d'autres motifs dont vous n'avez pas jugé à propos de nous faire part.

— Il est très-difficile à un marin d'éviter le langage technique qui est tout à fait inintelligible pour une personne de votre sexe. Avez-vous été quelquefois en mer?

— Très souvent.

— En ce cas, je parviendrai peut-être à me faire comprendre. Vous savez, madame, que la sûreté d'un bâtiment dépend principalement de la manière dont il tient son côté droit en dessus, ce que les marins appellent faire porter. Maintenant il est inutile de dire à une dame de votre intelligence que si *la Caroline* penche par son travers, il y aura un péril imminent pour tous les passagers.

— Rien n'est plus évident; mais tout autre navire offrirait le même inconvénient.

— Sans doute, si tout autre navire dérapait; mais depuis que j'exerce mon métier, ce malheur ne m'est arrivé qu'une seule fois. En outre, les amarres du beaupré...

— Sont excellentes, s'écria une voix derrière eux.

Les trois interlocuteurs se retournèrent et virent de l'autre côté du mur Robert Bunt, qui semblait monté sur un tertre, et qui s'appuyait tranquillement sur le chaperon, d'où il contemplait l'intérieur du jardin.

— D'après les vœux de madame de Lacey, dit-il, veuve de feu mon noble commandant et amiral, je me suis rendu sur la plage pour examiner de près *la Royale Caroline*, je soutiens que son beaupré est aussi solide que celui de n'importe quelle frégate naviguant sous le pavillon britannique. Ce n'est pas encore là tout ce que j'ai à dire en sa faveur; ses espars sont légers et bien tenus; ses côtés n'ont juste que la hauteur nécessaire. Je suis vieux, et mon compte est arrivé au dernier feuillet du livre de loch, par conséquent je ne puis être guidé par l'intérêt; mais je me permets de dire qu'il est impardonnable de calomnier un des meilleurs bâtiments que nous possédions.

Robert Bunt parlait avec énergie et montrait une honnête indignation, qui ne manqua pas de produire son effet.

— Vous voyez, monsieur, dit la gouvernante, que deux hommes également expérimentés peuvent n'être pas d'accord sur un point essentiel; lequel devons-nous croire?

— Celui dont votre bon sens reconnaîtra la supériorité : je le redis encore avec une sincérité dont je prends le ciel à témoin, si j'avais une mère ou une sœur, jamais de mon consentement elle ne s'embarquerait sur *la Caroline*.

— En vérité, c'est incompréhensible, murmura la gouvernante à l'oreille de Gertrude; ma raison me dit que ce jeune homme s'est joué de nous, et pourtant ses protestations sont si sérieuses, son insistance porte un tel cachet de vérité, que je ne sais à quoi m'en tenir : auquel des deux, ma chère, devons-nous ajouter foi?

— Vous savez, madame, combien je suis ignorante en pareille matière, dit Gertrude en baissant les yeux vers une fleur fanée qu'elle effeuillait. Quant à moi, je trouve à ce vieillard un air d'insolence et de méchanceté...

— Ainsi, le jeune homme vous paraît plus digne de confiance.

— Pourquoi pas, puisque vous supposez qu'il a reçu de l'éducation?

— La position supérieure qu'il peut occuper dans le monde ne doit pas être un argument en sa faveur; les hommes n'ont souvent les avantages du rang que pour en abuser. — Monsieur, ajouta la gouvernante en se tournant vers Wilder, qui attendait patiemment, si vous ne jugez convenable de vous exprimer avec plus de franchise, nous serons forcées de refuser de vous croire, et nous persisterons dans l'intention de profiter de l'occasion de *la Royale Caroline* pour aller retrouver le père de miss Gertrude Grayson.

— C'est du fond de mon cœur, madame, que je déplore votre résolution.

— Vous pouvez encore nous en faire changer en vous expliquant catégoriquement.

Wilder parut rêver; deux fois ses lèvres remuèrent comme s'il eût été sur le point de parler. Madame Willys et Gertrude l'observaient avec un vif intérêt. Après un long silence d'hésitation, il les désappointa toutes deux en disant :

— Je suis fâché de n'avoir pas le talent de ne pouvoir me faire mieux comprendre, j'attribue mon échec à la faiblesse de mon éloquence; mais je persiste à affirmer que le péril est aussi visible à mes yeux que le soleil en plein midi.

— En ce cas, monsieur, répondit madame Wyllys en le saluant froidement, je vous remercie de vos bonnes intentions. Toutefois, puisque vous ne nous exposez pas vos raisons cachées, vous ne nous blâmerez pas de résister à des conseils si obscurément énoncés. Pardonnez-nous de vous quitter brusquement; mais le temps presse, et l'heure fixée par notre départ est arrivée.

Wilder répondit à la grave politesse de madame Wyllys par une révérence cérémonieuse; il s'inclina avec plus de grâce et de cordialité devant Gertrude, qui le salua précipitamment avant de s'éloigner. Il attendit, pour quitter la place, que les deux dames fussent rentrées, et il crut encore surprendre de timides regards que lançait de son côté la jeune fille, dont la figure svelte et légère s'évanouit comme une ombre à ses yeux.

Posant une main sur l'arête du petit mur, le jeune marin sauta sur la grande route. Lorsque ses pieds frappèrent le sol, il éprouva une légère secousse qui fit diversion à ses dispositions rêveuses, et il s'aperçut de la présence du vétéran, qui l'avait deux fois contrecarré si brutalement. Celui-ci ne lui laissa pas le temps d'exprimer son mécontentement, car il fut le premier à prendre la parole.

— Allons, camarade, dit-il d'un ton amical et confidentiel, il y a assez longtemps que vous courez cette bordée, et il est temps de virer lof pour lof.

La vue de cet homme était désagréable à Wilder. Il évita de le regarder en lui répondant :

— Quand je vous ai quitté sur le chemin de la ville, pendant que je gravissais la côte, j'espérais que nous nous étions séparés pour toujours. Vous êtes revenu sur vos pas; et, puisque vous semblez avoir de la prédilection pour les lieux élevés, je vous laisse satisfaire votre inclination. Quant à moi, je retourne à Newport.

Le vieux Robert Bunt ne se déconcerta pas. Il se mit à trotter à la suite de Wilder avec une activité si prodigieuse, que ce dernier se vit dans l'impossibilité de lui échapper autrement qu'en prenant sa course. Il dédaigna de recourir à cet indigne expédient. De mauvaise humeur contre lui-même et contre son bourreau, il fut un moment tenté de lui administrer une correction manuelle; mais, réprimant ce mouvement peu charitable, il ralentit le pas, avec la ferme résolution de dompter les émotions qu'exciterait en lui ce misérable.

— Vous faites forces de voile, mon jeune maître, dit l'opiniâtre Robert, et j'ai été forcé de m'essouffler pour vous rattraper. Maintenant que vous semblez disposé à devenir plus raisonnable, nous pouvons avoir ensemble une petite conversation. Vous avez failli persuader à la vieille dame de Lacey que *la Royale Caroline* n'était autre que *le Hollandais*, ce vaisseau pirate, qui, pour expier les forfaits de son équipage, est condamné à errer perpétuellement sur les mers.

— Et pourquoi avez-vous jugé convenable de la désabuser? demanda brusquement Wilder.

— Voudriez-vous qu'un homme qui a passé cinquante ans de sa vie sur l'eau calomniât le bois et le cuivre? La réputation d'un vaisseau est aussi chère à un vieux marin que celle de sa femme ou de sa maîtresse.

— Ecoutez, l'ami; je suppose que vous vivez, comme tout le monde, de manger et de boire?

— Un peu du premier, beaucoup du second, répondit Robert Bunt en ricanant.

— Et, comme la plupart des marins, vous ne subsistez qu'à l'aide de rudes et périlleux travaux?

— Hum! je fais comme les autres; nous gagnons tous notre argent comme des chevaux, et le dépensons comme des ânes.

— Eh bien, je vais vous proposer d'en acquérir avec moins de peine, et vous le dépenserez ensuite à votre fantaisie. Voulez-vous vous engager à mon service pour quelques heures; vous aurez cette guinée pour arrhes, et une autre pour récompense, à condition de m'être fidèlement dévoué.

En disant ces mots, Wilder levait la main, et montrait une pièce d'or par-dessus son épaule à Robert, qui marchait derrière lui, mais qu'il ne daigna pas regarder.

— N'est-elle pas fausse? dit le vétéran en prenant la guinée et la faisant sonner sur une pierre.

— C'est de l'or, aussi pur qu'il en soit jamais sorti de la Monnaie.

Robert Bunt empocha froidement la pièce; et, de l'air déterminé d'un homme prêt à tout, il demanda:

— Quel poulailler faut-il dévaliser?

— Je ne réclame pas de vous de misérables rapines; il vous suffira, pour me satisfaire, d'accomplir une tâche à laquelle vous êtes, je crois, accoutumé. Savez-vous tenir un faux loc?

— Parbleu! au besoin, je jure qu'il est vrai. Je vous entends; vous êtes fatigué de torturer la vérité comme un cordage nouvellement commis, et vous désirez me transmettre ce soin.

— Précisément. Il faut démentir tout ce que vous avez dit de *la Royale Caroline*. Comme vous avez eu l'adresse de gagner madame de Lacey du côté du vent, il faut profiter de votre avantage pour enchérir sur mes propres paroles. Dites-moi, afin de me mettre à même d'apprécier vos qualités, avez-vous réellement navigué sous les ordres du contre-amiral?

— Aussi vrai que je suis un honnête homme et bon chrétien, j'ai entendu parler de lui hier pour la première fois. Oh! vous pouvez avoir pleine confiance en moi; je ne suis jamais à court d'inventions.

— Vous ferez mon affaire. Ecoutez donc mon plan....

— Un instant, digne camarade, interrompit le vieillard; les pierres ont des oreilles, dit-on à terre, et, nous autres marins, nous savons que les pompes du bord en ont aussi. Connaissez-vous la taverne de l'Ancre Dérapée?

— J'y suis allé.

— J'espère que vous voudrez bien y retourner. Séparons-nous ici. Etant plus fin voilier que moi, vous allez pincer le vent, et courir quelques bordées autour de ces maisons, jusqu'à ce que vous soyez au vent de l'église que vous voyez là-bas. Vous n'aurez alors qu'à naviguer en ligne directe, pour atterrir chez le brave Joé Joram, où l'on trouve un mouillage qui vaut tous ceux des colonies. Pour moi, je vais descendre la côte et, vu la différence de notre marche, nous arriverons presque ensemble au port.

— Et que gagnerons-nous à tant de manœuvres? Ne pouvez-vous rien entendre sans vous humecter le gosier?

— Vous m'offensez. Vous verrez, en temps opportun, que vous avez en moi un messager des plus tempérants; mais si l'on me voyait m'entretenir sur la grande route avec vous, qui êtes actuellement en défaveur, je perdrais toute mon influence auprès de ces dames.

— Vous pouvez avoir raison. Hâtez-vous de me rejoindre; il n'y a pas une minute à perdre, car elles ont parlé de s'embarquer bientôt.

— Nous avons le temps, répondit le vieillard en élevant la paume de sa main au-dessus de sa tête pour sentir le vent, il n'y a pas encore assez d'air pour rafraîchir les joues brûlantes de cette jeune beauté; et, soyez-en convaincu, le signal ne leur sera pas donné avant que la brise de mer ait commencé à souffler.

Wilder fit un signe de la main, et suivit légèrement la route que son compagnon lui avait indiquée en rêvant aux charmes de Gertrude, qui avaient été assez puissants pour impressionner un vieillard aussi grossier que son nouvel allié. Ce dernier précipita ses pas pour atteindre à temps le lieu du rendez-vous.

CHAPITRE X.

Lorsque Wilder approcha de l'auberge de l'Ancre Dérapée, il y remarqua une grande agitation inusitée dans cette ville ordinairement si paisible; plus de la moitié des femmes de Newport et environ le quart des hommes étaient rassemblés devant la porte. On écoutait avec attention un orateur du sexe féminin qui déclamait d'une voix si perçante, que ses auditeurs, même les plus éloignés, pouvaient entendre facilement. La conscience de notre aventurier lui reprocha de s'être embarqué tout récemment dans une entreprise illégitime. Aussi, lorsqu'il vit cette émotion étrange, il hésita à avancer; mais, voyant son vieux confédéré se frayer énergiquement un passage à travers la foule, il fut encouragé par cet exemple. En conséquence, il s'approcha; mais en ayant soin de conserver la liberté de tous ses mouvements, afin de pouvoir battre en retraite si les circonstances le rendaient nécessaire.

— Je vous prends tous à témoin, mes amis, dit Désirée, connaissez-vous une femme qui ait montré plus de dévouement à celui qui m'a abandonnée en me laissant ses enfants à nourrir?

— Mais est-il bien certain, dit Joé Joram, que le brave homme vous ait délaissée? C'était un jour de réjouissance, et peut-être votre mari, comme tant d'autres que je pourrais nommer, était un peu sens dessus dessous; il a sans doute dormi un peu plus que de coutume. Je parierais que l'honnête tailleur sortira prochainement de quelque grange, aussi disposé à reprendre ses ciseaux que s'il n'avait pris que de l'eau claire depuis la fête dernière.

Il s'éleva un rire universel; mais cette gaieté ne trouva point d'écho sur le visage de Désirée, qui paraissait désormais réservée à la douleur.

— Non, dit-elle, il n'a pas eu le cœur de s'exciter en buvant loyalement à la gloire de Sa Majesté. C'était un homme uniquement adonné au travail; et c'est principalement à cause de cela que je le regrette. Après avoir été si longtemps accoutumée à compter sur les bénéfices de son ouvrage, il est cruel pour une malheureuse femme de rester ainsi sans soutien; mais j'en tirerai vengeance, s'il y a encore des lois dans Rhode-Island ou dans les Plantations de la Providence.

A ces mots, elle aperçut le vieux marin, qui avait fini par arriver auprès d'elle, et elle ajouta brusquement:

— Je vois que vous êtes étranger, mon ami. Avez-vous rencontré dans votre voyage un vagabond qui s'est enfui?

— J'ai trop de peine à diriger moi-même ma vieille carcasse sur la terre ferme, répondit le vétéran, pour enregistrer sur mon livre de loch le nom et la marche de toutes les embarcations que je rencontre. Cependant, maintenant que vous me mettez sur la voie, je me souviens d'avoir vu ce matin un individu caché dans les buissons entre cette ville et le bac qui conduit au continent.

— Quelle espèce d'homme était-ce? demandèrent à la fois cinq ou six voix empressées, au milieu desquelles les accents de Désirée conservaient leur suprématie, comme ceux d'un premier sujet entre les modestes cadences du reste de la troupe.

— Quelle espèce d'homme? C'est un gaillard qui, comme tous les autres chrétiens, a les bras attachés par le travers du vaisseau; mais il avait à l'une de ses jambes une jambe de chien, et roulait un peu quand il donnait de l'avant. En un mot, il était boiteux.

— C'est lui! répéta la multitude. Et aussitôt plusieurs individus, qui étaient créanciers d'Homespun pour certaines sommes plus ou moins importantes, se précipitèrent à sa poursuite; ils coururent vers le bac avec une excessive diligence et en faisant des efforts secrets pour arriver les premiers. Désirée les suivit sans demander de nouveaux détails sur le fugitif. En la voyant s'éloigner, le vieux marin haussa les épaules; et regardant fixement Joé Joram, il lui dit:

— C'est une honte qu'une virago de cette espèce attire une pareille foule à la porte d'une taverne légitimement patentée. On dirait qu'il y a un embargo sur ce port. Aussi j'ai eu soin d'envoyer la bonne femme à la recherche de son mari.

Joé Joram regarda le vieux marin, comme s'il eût été captivé par un charme mystérieux. Il resta près d'une minute à le contempler, immobile, la bouche béante, puis, partant d'un grand éclat de rire, et semblant applaudir à quelque fourberie habilement conçue, il s'écria:

— Soyez le bienvenu, Robert Bunt! De quel nuage êtes-vous tombé? Quel vent vous a ramené dans notre port?

— Ami Joram, répondit le vétéran, c'est trop de questions pour qu'on puisse y répondre dans une rade découverte, et c'est un sujet trop sec pour s'en occuper sans boire. Entrons chez vous; et, lorsque vous m'aurez servi un pot de bière et une tranche de bœuf, je causerai avec vous tant que vous voudrez. J'ai de quoi payer mon écot, grâce à ce jeune homme que vous apercevez là-bas, et qui m'a donné une guinée.

— Dieu le bénisse! dit Joram en ouvrant la porte d'une salle particulière. Entrez, ami Robert, et vous jetterez votre grappin sur un excellent rosbif.

Après avoir montré le chemin au vétéran, Joé Joram entra dans la salle commune de l'auberge, où il aperçut Wilder, qui venait d'arriver.

— Eh bien, monsieur, lui demanda-t-il en reconnaissant l'étranger avec lequel il avait conféré le matin, êtes-vous parvenu à trouver un bâtiment? Malheureusement il y a maintenant moins d'emploi que de bras.

— Peut-être n'est-ce pas complétement vrai. Mais en me promenant sur la côte j'ai rencontré un vieux marin qui devrait être ici.

— Motus! interrompit le tavernier, en lançant à Wilder à la dérobée un coup d'œil d'intelligence. Vous serez mieux pour déjeuner dans une autre pièce.

Après avoir dit ces mots d'un ton mystérieux, Joé Joram conduisit discrètement son hôte par un escalier dérobé dans les mansardes de la maison, et frappa doucement à une petite porte.

— Entrez, dit une voix creuse et sévère, que Wilder crut reconnaître, et qui le fit tressaillir.

Néanmoins, en pénétrant dans l'étroite enceinte il n'y trouva que Robert Bunt occupé à dévorer un quartier de bœuf. L'aubergiste se retira; et l'associé de Wilder, lui faisant signe de s'asseoir, continua tranquillement son œuvre masticatoire.

— Le brave Joram est bien avec son boucher, dit il après avoir avalé un grand coup de bière. Voilà un bœuf qui a une telle saveur qu'on pourrait le prendre pour un morceau de morue. Vous n'avez pas envie d'y goûter, monsieur..... quel nom dois-je donner à Votre Honneur?

— Harris; c'est ainsi que je m'appelle.

— Eh bien, monsieur Harris, voulez-vous partager mon repas?

— Merci, répliqua Wilder, je ne viens ici que pour nous entretenir de l'affaire en question. Vous n'avez pas oublié les arrhes que vous avez reçues?

— Moi! s'écria le vétéran avec indignation, je suis un homme sur lequel on peut compter; et, lorsque je suis une fois enrôlé dans un équipage, je ne déserte jamais.

— Vous faites bien, répondit Wilder; mais, avant que je vous communique mes projets, permettez-moi d'examiner le cabinet voisin. Je tiens à m'assurer que nous sommes entièrement seuls.

— A votre aise. Vous ne trouverez là que les accoutrements de la belle-fille de Joram; et, si vous ne me croyez pas, vous n'avez qu'à ouvrir la porte, qui n'est pas fermée avec un soin extraordinaire.

Wilder n'avait pas attendu cette permission; il avait pénétré dans le cabinet, et, n'y voyant en effet que des hardes de femme, il en sortit tout désappointé.

— Etiez-vous seul quand je suis arrivé? demanda-t-il après un moment de réflexion.

— Parfaitement seul, répliqua le vétéran avec un certain embarras. Si vous croyez le contraire, faites ici une revue générale, et l'individu que nous trouverons aux écoutes devra s'attendre à éprouver la pesanteur de mon bras.

— Arrêtez! Répondez à une seule question. Qui a prononcé le mot: Entrez?

Robert Bunt, qui s'était levé précipitamment, réfléchit à son tour pendant quelques secondes, et sa méditation se termina par un éclat de rire étouffé.

— Ah! je vois ce qui vous trouble. Un homme qui a un morceau de bœuf à la bouche n'a pas la langue tout à fait libre.

— C'est donc vous que j'ai entendu?

— Je suis prêt à en faire serment, répondit Robert en reprenant sa place comme s'il eût arrangé l'affaire à son entière satisfaction. Maintenant, ami Harris, si vous voulez m'ouvrir votre cœur, je suis disposé à vous entendre.

Wilder ne semblait pas très-satisfait de l'explication de son interlocuteur; cependant il prit une chaise et entama l'objet de sa visite.

— Vous avez vu, mon camarade, que je ne me souciais pas que miss Gertrude Grayson s'embarquât sur *la Royale Caroline*. Il est inutile de vous dire pourquoi.

— Parbleu! je le devine sans peine, répondit Robert en ricanant; je n'ai point passé cinquante ans de ma vie sur l'eau pour la confondre avec le ciel.

— Vous croyez donc, monsieur, que mes motifs ne sont pas un secret pour vous?

— Il ne me faut pas de lunettes pour m'apercevoir que vous désirez vous rapprocher de cette jeune fille.

— Vous vous trompez, monsieur; elle m'est inconnue, et je l'ai rencontrée hier pour la première fois.

— En ce cas, vous avez peut-être à vous plaindre des propriétaires de *la Caroline*, et vous réglez un petit compte avec eux.

— Pas du tout, dit gravement Wilder. Ce sentiment de vengeance pourrait s'accorder avec vos pensées, mais non pas avec les miennes. D'ailleurs ces armateurs me sont étrangers.

— Hum! Il faut donc que vous apparteniez au bâtiment mouillé à l'entrée de la rade. Vous ne haïssez pas vos ennemis, mais vous aimez vos amis; et vous tâchez d'engager ces dames à prendre passage à bord du négrier.

— Dieu m'en préserve!

— Dieu vous en préserve? Je crois, ami Harris, que vous tenez les galhaubans de votre conscience un peu trop élevés. Quoique je diffère d'avis avec vous en ce qui concerne *la Royale Caroline*, je ne vois aucune raison pour que vous conceviez des soupçons injurieux à propos du négrier. C'est un navire solide, bien proportionné, auquel le roi lui-même pourrait confier sa personne.

— Je ne le conteste pas; mais j'ai pour lui une certaine antipathie.

— Eh bien, j'en suis charmé! répondit le vétéran. Puisque nous sommes sur ce sujet, je profiterai volontiers de l'occasion pour vous découvrir le fond de ma pensée. Je suis un vieux loup de mer, et l'on ne m'aveugle pas aisément. Ne trouvez-vous pas que ce navire à l'ancre en dehors de la citadelle n'a pas les allures d'un honnête marchand?

— Qui peut vous donner cette pensée? Croyez-vous que ce soit un contrebandier?

— Rien ne me le prouve. Mais je suis étonné qu'il ait une batterie aussi bien garnie.

— Ses propriétaires ont voulu sans doute éviter de tomber entre les mains des Français.

— C'est bon, je puis avoir tort. Cependant, si je ne suis pas abusé par ma vue que l'âge a affaiblie, il y a du louche à bord de ce négrier. Qu'en pensez-vous, honnête Joram?

Wilder se retourna avec impatience et reconnut l'aubergiste, qui était entré à pas de loup. Le jeune marin, qui accordait à son vieux compagnon l'attention la plus absolue, n'avait pas remarqué cet intrus. L'air de surprise avec lequel celui-ci regarda le vétéran n'avait certainement rien d'affecté.

— Répondez donc, reprit Robert Bunt; avez-vous bonne opinion du négrier qui est dans le mouillage extérieur?

— Vous êtes embarrassant avec vos interrogations, répliqua le tavernier en jetant autour de lui un regard oblique comme un orateur qui s'assure de la composition de son auditoire. Vous soulevez parfois des questions si brûlantes, que je ne sais comment rassembler mes idées pour les résoudre convenablement.

— Ma foi, reprit le vieillard avec impassibilité, il est assez étrange que l'aubergiste de l'Ancre Dérapée soit devenu muet. Je vous demande, en termes clairs et précis, si ce négrier ne vous inspire aucune défiance.

— Songez bien à ce que vous dites, maître Robert! Je ne voudrais pas, fût-ce pour la pratique du lord grand-amiral, que dans ma maison on révoquât en doute la vertu et la probité des marchands d'esclaves. Le Seigneur me préserve de noircir la réputation de ces braves gens!

— Digne Joram, répéta maître Robert Bunt d'un ton ferme, ne remarquez-vous rien de louche dans ce négrier?

— Eh bien, puisque vous me poussez si vivement, et que d'ailleurs vous êtes une bonne pratique, je vous avouerai que s'il peut y avoir quelque chose de déraisonnable, ou même d'illégal, dans la conduite de l'équipage....

— Ami Joram, interrompit froidement le vieillard, vous serrez le vent de si près que vous faites tout claquer à bord, y compris vos dents. Voyons! montrez plus de franchise, tout vous semble-t-il régulier sur ce bâtiment?

— Tout, sur ma conscience! répliqua le tavernier en soufflant comme un cétacé qui vient respirer à la surface de l'eau.

— Je vous croyais la vue meilleure. Comment! vous ne supposez rien?

— Dieu m'en garde! Le doute est l'œuvre du démon. Les officiers et l'équipage de ce vaisseau sont de francs buveurs, et généreux comme des princes. En outre, ils n'oublient jamais de payer leurs comptes avant leur départ. Je prétends que ce sont d'honnêtes gens.

— Et moi, je prétends que ce sont des pirates!

En entendant cette épithète, Joram jeta un coup d'œil de défiance et d'inquiétude sur Wilder.

— Des pirates! reprit l'aubergiste. Voilà un mot bien dur, maître Robert! Vous ne devriez pas le prononcer sans preuves positives; mais je présume que vous savez ce que vous dites, et devant qui vous parlez.

— Assurément. Et puisque votre opinion sur le négrier n'équivaut à rien, ayez la complaisance....

— Je suis prêt à vous obéir, s'écria Joram enchanté de changer de conversation.

— Allez donc en bas demander à vos habitués s'ils ont le gosier sec, ajouta le vieux Robert d'un ton d'autorité.

Joram s'empressa de déguerpir, et, dès qu'il eut refermé la porte, Robert Bunt se tourna vers son jeune compagnon.

— Vous semblez vous-même, lui dit-il, aussi stupéfait que l'incrédule Joram de ce que vous avez entendu.

— C'est que vos soupçons ne manquent pas de témérité; il faudrait les appuyer de quelques témoignages solides avant d'oser les admettre. Quel pirate a-t-on vu récemment dans ces parages?

— Le Corsaire-Rouge, repartit Robert en baissant la voix et en jetant

un coup d'œil furtif autour de lui comme si l'on n'eût dû prononcer ce formidable nom qu'avec des précautions extraordinaires.

— Mais on dit qu'il se tient surtout dans la mer des Caraïbes?

— C'est un homme à être partout et nulle part. Le roi payerait bien cher celui qui livrerait ce scélérat à la justice.

— C'est une chose plus facile à vouloir qu'à exécuter, répliqua Wilder d'un ton rêveur.

— Peut-être. Je suis un vieil homme, plus propre à montrer la route qu'à donner de l'avant; mais vous êtes comme un vaisseau nouvellement lancé, avec des agrès en bon ordre et des espars sans courbure. N'auriez-vous pas envie de faire votre fortune en vendant au roi le pirate et ses compagnons? Qu'importe de l'envoyer au diable quelques mois plus tôt?

Wilder tressaillit et ne parut nullement goûter la proposition. Cependant, sentant la nécessité de répondre :

— Quelle raison, dit-il, avez-vous de croire que vos soupçons soient fondés? S'ils le sont, quels moyens avez-vous d'effectuer vos projets en l'absence des croiseurs de la marine royale?

— Je ne jurerais pas que je suis dans le vrai; mais si je cours une mauvaise bordée, nous en serons quittes pour changer de route après avoir reconnu notre méprise. Quant aux moyens d'exécution, j'avoue que je n'en ai pas sous la main.

— Allez, allez! ce sont des bavardages, de pures rêveries de votre vieille cervelle, dit froidement Wilder; et mieux vaut les oublier que d'en parler. Je suis disposé à croire, maître Robert, que vous allumez de faux signaux pour vous débarrasser des fonctions dont je vous ai déjà payé les honoraires.

Pendant que Wilder parlait, il y avait sur la physionomie du vieillard un air de contentement qui aurait frappé le jeune homme s'il ne s'était levé pour arpenter l'étroite chambre à pas précipités.

— C'est vrai, répondit Robert Bunt en essayant de déguiser sa vive satisfaction sous son masque habituel d'égoïsme et d'astuce, je suis un vieux rêveur, et je crois parfois nager dans la mer, tandis que je suis solidement amarré sur le continent. Voyons donc les ordres de Votre Honneur.

Wilder reprit sa place, et se prépara à donner à son associé les instructions nécessaires pour démentir ce qu'il avait dit en faveur de *la Royale Caroline*.

CHAPITRE XI.

A mesure que le jour avançait, les symptômes d'une fraîche brise de mer devenaient plus forts par degrés; et le bâtiment marchand de Bristol, *la Royale Caroline*, se disposait à appareiller. Le départ d'un grand navire était un événement beaucoup plus important en Amérique il y a soixante ans qu'à présent, où on les voit défiler par vingtaines en un seul jour. Les bonnes gens de Newport ne virent donc pas les manœuvres qui s'opéraient à bord de *la Royale Caroline* avec cette indolence qu'engendre la satiété, en fait de spectacles comme en matière plus grave; au contraire, les quais se garnirent d'enfants et, postérieurement, de flâneurs de toute espèce; tous les citoyens, oubliant le prix qu'ils attachaient d'ordinaire au temps, et laissant prendre à la curiosité l'ascendant sur leurs intérêts, quittèrent leurs boutiques et leurs chantiers pour voir partir le navire de Bristol. Il roulait encore sur son ancre, et s'inclinait au gré du vent à bâbord et à tribord, comme un coursier impatient du frein. Bientôt le bruit se répandit qu'un accident était arrivé, et qu'un des officiers de l'état-major avait été grièvement blessé; cependant un jet de flamme sortit du sabord de bossoir de *la Caroline*, et des tourbillons d'une épaisse fumée furent suivis d'une détonation : il était décidé que le navire partirait.

Appuyé contre la patte d'une ancre condamnée, Wilder surveillait avec anxiété les mouvements de *la Royale Caroline;* il tressaillit en entendant le coup de canon; mais comme ce signal ne fut suivi d'aucun dérangement, le jeune marin, dont la physionomie s'était assombrie, reprit un air de satisfaction; un sourire effleura ses lèvres, qui se remuèrent comme celles d'un homme livré à une méditation agréable; mais, pendant qu'il s'y laissait aller, il aperçut madame Wyllys et Gertrude, dont le costume indiquait évidemment des préparatifs de voyage immédiats. Cette vue inattendue produisit sur le visage de notre aventurier un effet pareil à celui d'un nuage sur le soleil; il avait compté sur le succès de son associé; mais reconnaissant qu'il avait été indignement trahi, il se retira à l'écart; néanmoins il ne put éviter d'être remarqué par la gouvernante, qui, un moment émue de cette rencontre subite, reprit bientôt son sang-froid pour lui dire :

— Vous voyez, monsieur, que les périls ne nous détournent pas d'une entreprise que nous avons décidée.

— J'espère, madame, que vous ne vous repentirez pas de votre courage.

Un silence pénible succéda à ce court dialogue; et madame Wyllys, après s'être assurée qu'elle ne pouvait être entendue de ceux qui l'environnaient, murmura d'une voix tremblante : — Il n'est pas encore trop tard, donnez-moi l'ombre d'une raison pour justifier vos paroles, et j'attendrai un autre bâtiment; je suis toute disposée à vous croire, quoique probablement votre seul but soit de vous divertir aux dépens de nos craintes féminines.

— Comment, madame! dans une affaire aussi grave je ne voudrais me divertir aux dépens de personne, et moins encore de vous que de tout autre.

— Cet intérêt est inexplicable de la part d'un étranger, mais enfin voulez-vous alléguer un fait que je puisse invoquer auprès des amies de ma jeune élève?

— J'ai dit tout ce que je devais dire.

— Puisqu'il en est ainsi, monsieur, reprit la gouvernante d'un air de mortification, je suis forcée, bien malgré moi, de croire que vous avez quelque secret qui vous lie et vous empêche de vous expliquer; je désire qu'il n'ait rien de répréhensible : si vos intentions sont bonnes, je vous en remercie; et dans le cas contraire, je vous le pardonne.

Elle rejoignit aussitôt ses compagnes, parmi lesquelles on remarquait la veuve du contre-amiral, qui réitérait l'invitation de lui écrire souvent, de transmettre littéralement au général Grayson des instructions particulières, de se tenir en bas pendant les coups de vent, et de tenir exactement note de tout ce qu'elle verrait d'extraordinaire pendant la traversée.

— Et maintenant, ma chère nièce, ajouta-t-elle, je vous confie au vaste Océan et à celui qui l'a fait; effacez de votre esprit tout ce que vous avez entendu dire des imperfections de *la Royale Caroline*, car nous avons pour nous l'avis d'un vieux marin qui a navigué avec feu mon illustre époux.

— Misérable traître! murmura Wilder.

— Qui a parlé? dit madame de Lacey; mais ne recevant point de réponse, elle continua : Assurément, c'est une coupable négligence de faire reposer la sûreté du beaupré sur des liures et sur des soubarbes; mais, comme me l'a dit mon vieil ami, on peut y remédier par des lignes d'amarrages et de faux étais. Ainsi, ma chère, ne craignez rien, soignez votre santé, profitez de toutes les occasions pour m'écrire, faites mes compliments sincères à votre père, et n'oubliez pas de me décrire exactement les baleines.

A ces mots les yeux de la digne et bonne veuve se remplirent de pleurs, et le tremblement de sa voix émut tous ceux qui l'entendirent. Une minute après, on entendit l'eau clapoter sous les rames du canot qui emportait les voyageurs. Wilder écouta ces sons bien connus avec un intérêt fiévreux, qu'il avait peine à s'expliquer; ses pensées prenaient une direction désagréable, quand il se sentit légèrement toucher au coude : celui qui le dérangeait ainsi était Rodrigue, le jeune serviteur du Corsaire.

— Que me voulez-vous? lui demanda-t-il avec étonnement.

— Je suis chargé de remettre ces ordres entre vos mains.

— Des ordres! répéta le jeune homme avec humeur, il faut respecter l'autorité qui charge de ses commissions un pareil messager?

— C'est une autorité à laquelle il a toujours été dangereux de désobéir, répliqua gravement le mousse.

— En vérité! En ce cas je vais ouvrir sans délai ce paquet, de peur de commettre quelque fatale négligence. Attendez-vous la réponse?

En levant les yeux après avoir brisé le cachet, Wilder s'aperçut que l'émissaire avait déjà disparu; il déploya la lettre et lut ce qui suit :

« Un accident vient de mettre hors d'état de service le commandant de *la Royale Caroline*, le consignataire hésite à confier le navire à l'officier qui vient immédiatement après; mais il faut qu'il parte : si vous avez des certificats suffisants, profitez de la circonstance, et méritez le poste que vous êtes définitivement appelé à remplir. Vous avez été désigné à quelques-unes des personnes intéressées; l'on a déjà fait des démarches pour vous trouver. Si cette lettre vous arrive à temps, soyez sur le qui-vive et décidez-vous promptement. Ne témoignez aucune surprise de l'appui mystérieux que vous pourrez rencontrer; mes agents sont plus nombreux que vous ne vous l'imaginez, la raison en est toute simple : l'or est jaune quoique je sois

» ROUGE. »

La signature, le sujet de cette lettre ne laissaient aucun doute sur celui qui l'avait écrite. Wilder sauta immédiatement dans une embarcation, devança celle des voyageuses, et fut bientôt sur le pont de *la Royale Caroline*. Franchissant la foule des importuns qui encombrent toujours le tillac d'un vaisseau en partance, il s'approcha d'un groupe qui lui parut composé des principaux intéressés. Jusqu'alors il avait pris à peine le temps de respirer, et n'avait pas réfléchi aux conséquences de son entreprise hasardeuse; mais il n'était plus temps de reculer : il ne pouvait renoncer à ses desseins sans exciter de dangereux soupçons. Il demanda donc d'une voix ferme :

— Où est le propriétaire de *la Caroline?*

— Notre maison en est consignataire, répliqua un individu calme et grave qui avait l'extérieur d'un riche négociant.

— J'ai appris que vous aviez besoin d'un officier expérimenté.

— Nous n'en manquons pas, reprit le marchand; cependant notre commandant se trouve dans l'impossibilité de remplir ses fonctions.

— Eh bien! je me présente pour le remplacer.

— Vous, dit le marchand; mais qui me prouvera votre aptitude?

— Ces papiers, dit Wilder en lui remettant des lettres décachetées.

Le négociant prit les certificats, et ses yeux perçants quittèrent à plusieurs reprises les papiers pour contempler par-dessus ses lunettes le candidat qui se présentait si audacieusement.

— Voilà sans doute d'excellents témoignages en votre faveur, mon jeune ami, dit-il, elles viennent de maisons de commerce très-recommandables.

— Puisque vous savez les apprécier, monsieur, reprit Wilder, vous ne me blâmerez pas d'avoir compté sur leur recommandation.

— Pas du tout, pas du tout, monsieur..., dit le négociant en jetant de nouveau un coup d'œil sur une des lettres; ah! c'est cela, monsieur Wilder! en matière d'affaires, les offres sont toujours admissibles. S'il n'y avait pas d'offres d'achat et de vente, nos biens ne changeraient jamais de mains et ne procureraient point de bénéfices.

— Je sens la vérité de ce que vous dites, c'est pourquoi je vous réitère mes propositions.

— C'est bien, monsieur Wilder; vos certificats sont en règle, mais nous ne pouvons vous donner une place qui n'est pas vacante : l'état du commandant Nicolas Nichols n'est pas encore désespéré, et tout porte à croire que *la Caroline* pourra encore voguer sous les ordres de ce vieux marin.

— Alors, monsieur, je suis fâché de vous avoir dérangé, dit Wilder en faisant un mouvement pour se retirer.

— Ne soyez pas si prompt, jeune homme! il ne faut pas conclure un marché aussi vite qu'on laisse tomber une voile de sa vergue; il est possible qu'on ait besoin de vos services dans le poste responsable de patron du navire: tenez-vous au titre de capitaine?

— Peu m'importe le nom, pourvu que j'aie la confiance et l'autorité.

— Ce jeune homme est plein de bon sens, repartit le marchand, et il sait distinguer entre la proie et l'ombre. Cependant, monsieur, vous devez savoir que les honoraires sont en raison de la dignité nominale. Si j'agissais pour mon compte dans cette affaire, je pourrais changer les conditions; mais je ne suis qu'un simple agent.

— Je ne tiens pas à l'argent! s'écria Wilder avec empressement, je demande seulement de l'emploi.

— Eh bien! vous en aurez, dit le négociant ravi de pouvoir faire des économies; vous ne pouvez exiger des avances pour un voyage qui ne durera pas plus d'un mois; il ne faut pas non plus vous attendre à embarquer une pacotille, puisque notre navire est plein jusqu'aux écoutilles; quant au salaire, il ne saurait être considérable puisque nous vous prenons uniquement pour faire honneur aux recommandations de vos patrons.

— Je vous ai déjà dit, monsieur, que le prix qui me serait offert n'influerait en rien sur notre marché.

— C'est parler comme il faut, il y a du plaisir à traiter avec un individu aussi accommodant; mais je désirerais voir dans ces lettres, dont les signatures me sont connues, quelque détail qui pût constater votre identité. Qui peut me prouver que vous êtes réellement l'homme qu'on y désigne?

— Moi! dit une voix qui partit du petit cercle des auditeurs.

Wilder se retourna précipitamment et vit avec un certain étonnement l'honnête Joé Joram, l'aubergiste de l'Ancre Dérapée.

— Ah! vous avez logé chez vous monsieur Wilder, et vous pouvez certifier qu'il n'est pas bruyant et qu'il paye exactement son loyer; mais j'aurais besoin de pièces propres à être jointes à ma correspondance avec les armateurs.

— J'ignore à quelles pièces vous faites allusion, répliqua le tavernier en levant la main avec un air d'innocence admirable; mais, si la déclaration d'un maître de maison vous suffit, vous êtes magistrat, monsieur Bale, et vous n'avez qu'à me faire prêter serment.

— Non pas, non pas, mon ami, malgré ma qualité de magistrat ce serment serait irrégulier; mais que pouvez-vous me dire au sujet du postulant?

— Que c'est un bon marin; qu'il manque peut-être de cette expérience que donnent les années, mais qu'il n'a pas son pareil pour la vigilance, l'activité et surtout la prudence.

— Vous êtes donc certain que monsieur est l'individu désigné par le contenu de ces papiers?

Joram, en recevant les certificats, conserva son admirable sang-froid, et se disposa à les lire avec le plus grand soin après avoir mis préalablement ses lunettes; car il était au déclin de la vie, et sa vue commençait à s'obscurcir. Wilder, qui l'observait, sentit combien la dépravation peut sembler respectable lorsqu'elle est appuyée par un extérieur imposant.

— Ces pièces sont parfaitement exactes, reprit Joé Joram en ôtant ses lunettes; mais on a oublié de relater la manière dont ce jeune homme a sauvé *la Nancy* à la hauteur de Hatteras et comment il a fait franchir à *la Peggy*, à *la Dolly* la barre dangereuse de la Savannah. Comme j'ai été marin dans ma jeunesse, et que je suis toujours en relation avec les gens du métier, j'ai entendu souvent parler de ces hauts faits; je prends d'ailleurs intérêt à ce navire, qui ne sort jamais de Newport sans me laisser quelques pièces de monnaie.

En terminant ainsi, le tavernier fit sonner l'argent qu'il avait dans sa poche avec un tintement non moins agréable à ses oreilles qu'à celles du marchand. Ces deux dignes personnages se mirent à rire d'un air d'intelligence, comme des gens qui avaient trouvé un avantage particulier à se mêler des affaires du bâtiment. M. Bale prit Wilder à part, et après un nouvel entretien préliminaire les conditions de l'engagement du jeune marin furent enfin arrêtées. Le capitaine en titre de *la Caroline* devait rester à bord, tant pour conserver sa réputation que pour maintenir la validité de l'assurance maritime; mais, s'étant cassé une jambe, il était incapable de remplir ses fonctions pendant un mois au moins.

Ces arrangements employèrent une heure; et le consignataire retourna à terre, ravi de la manière sage et économique dont il avait levé toutes difficultés. Toutefois, pour mettre sa responsabilité à couvert, il eut soin de proposer à Joram une attestation en forme de tout ce qu'il savait concernant le nouvel officier. L'honnête tavernier y consentit verbalement; mais, comme tout était terminé à la satisfaction générale, il ne jugea pas à propos de se compromettre. Quand on le somma de tenir sa promesse, il allégua, comme suffisante excuse, qu'en y réfléchissant bien il n'avait absolument aucun renseignement sur le personnage en question.

Il est inutile de décrire l'agitation du départ, l'expédition hâtive des affaires négligées, le règlement des dettes, les vœux échangés, les commissions données, les recommandations pressantes; enfin toutes les occupations interminables qui remplissent le dernier quart d'heure avant qu'un vaisseau marchand mette à la voile, surtout quand il a le bonheur ou le malheur d'avoir des passagers.

Il y a certaines gens qui ne se décident à quitter le navire qu'au dernier moment, ils s'y cramponnent comme à une proie; ils en tombent lentement comme des sangsues gorgées. *La Royale Caroline* était encombrée de ces importuns. Les matelots, dont l'attention se partageait entre les adieux de leurs connaissances et les ordres du pilote, couraient dans tous les sens, excepté où il fallait; et pour la première fois peut-être ils paraissaient ignorer l'usage des cordages qu'ils maniaient depuis si longtemps.

Malgré ces embarras ordinaires, le navire finit par être délivré de tous ses visiteurs; et Wilder put contempler un spectacle dont un marin seul apprécie la beauté : des ponts libres et un équipage discipliné.

CHAPITRE XII.

La Royale Caroline justifiait son nom ambitieux par des qualités incontestables, que son jeune et intelligent commandant reconnut au premier examen. Les matelots étaient vigoureux et exercés; les mâts bien proportionnés, les hunes peu chargées; les voiles légères nombreuses; les dispositions de l'arrimage excellentes. Wilder s'en félicita intérieurement; ses yeux s'animèrent, et il conçut un noble orgueil.

L'équipage, sous les ordres du pilote, s'était réuni autour du cabestan, et commençait à virer le câble. Cet exercice était de nature à mettre en relief les forces individuelles ou collectives des marins. Leurs mouvements étaient prompts, simultanés, pleins d'énergie; leurs cris sonores et joyeux. Comme pour éprouver son influence, notre aventurier éleva la voix au milieu des chants des matelots et fit entendre une de ces brusques exhortations à l'aide desquelles un officier de marine encourage ses gens. Ses accents étaient pleins, animés, impérieux. Les matelots tressaillirent comme d'ardents coursiers en entendant le signal, et chacun jeta un regard scrutateur sur le nouveau capitaine. Celui-ci, content de son succès, sourit; et en reprenant sa promenade sur le gaillard d'arrière, il se trouva face à face avec madame Wyllys.

La figure calme et réfléchie de la gouvernante exprimait un naïf étonnement.

— D'après les opinions que vous avez énoncées, dit-elle avec une froide ironie, je ne m'attendais guère à vous trouver ici.

— Vous savez probablement, madame, qu'un accident est arrivé au patron.

— Oui, et j'ai entendu dire qu'on avait choisi un autre officier pour remplir l'intérim; cependant, si vous y réfléchissez, vous ne trouverez pas singulier que je sois surprise de vous voir.

— Peut-être d'après notre conversation avez-vous conçu une idée défavorable de mes talents, j'espère vous faire changer d'opinion.

— Je vous crois maître dans votre art, d'autant plus que vous ne reculez pas devant les dangers. Nous espérons d'ailleurs qu'ils sont moindres que vous l'aviez présumé, sans cela vous n'eussiez pas été aussi disposé à les affronter en notre compagnie.

— Vous ne me rendez pas justice, madame! répondit Wilder avec ardeur; il n'est pas de péril que je ne sois prêt à braver pour vous préserver, vous et cette jeune dame.

En prononçant ces mots il regardait Gertrude, qui l'écoutait avec attention.

— Cette jeune dame elle-même doit être sensible à votre dévouement chevaleresque, reprit la gouvernante avec plus d'abandon. Ce qui plaide en votre faveur, jeune homme, c'est l'inexplicable désir que j'éprouve de croire à votre sincérité. Comme le navire a besoin de vos services, je ne vous retiendrai pas plus longtemps; nous ne manquerons pas d'occasions pour juger de votre bonne volonté et de votre aptitude... Gertrude, ma chère amie, on regarde ordinairement les femmes comme gênantes à bord d'un vaisseau, surtout quand on exécute une manœuvre aussi essentielle que celle-ci.

Les yeux de notre aventurier disaient à Gertrude que sa présence était loin de le contrarier; toutefois elle suivit madame Wyllys en rougissant, et suspendit ainsi un entretien que le jeune homme aurait volontiers continué jusqu'au moment où il serait forcé de reprendre le commandement des mains du pilote. Cependant l'ancre serait levée, les nappes de toile tombaient des vergues les unes après les autres, et le navire se dirigeait vers l'embouchure du havre. Wilder oublia tout autre sentiment pour s'occuper de son devoir; il fit orienter le navire au plus près du vent, examina la voilure, et finit par jeter un coup d'œil sur les flancs du bâtiment, afin de constater qu'aucune corde ne pouvait gêner la marche en trempant dans l'eau. Un petit canot occupé par un enfant était remorqué sous le vent, et, comme le navire commençait à descendre, il se balançait sur la mer comme une plume légère. Wilder demanda à qui appartenait cette embarcation et un contre-maître lui indiqua Joé Joram, qui venait de monter l'échelle de bord et réglait son compte avec un débiteur fugitif.

Joram ne semblait pas songer à ce qui s'était passé dans la matinée, il n'avait d'autre pensée que de gagner de l'argent; il s'approcha de Wilder en le saluant du titre de capitaine, et lui souhaita un bon voyage.

— Vous avez fait une bonne affaire, lui dit-il en terminant, et j'espère que votre traversée ne sera pas longue : vous aurez de la brise dans l'après-midi et, en portant votre bordée sur Montauk, vous parviendrez à gagner le large, de manière à longer la côte demain matin; si je suis bon appréciateur du vent, le vent vous poussera à l'est plus que vous ne le voudriez.

— Et combien croyez-vous que durera ma traversée ? demanda Wilder en baissant la voix pour n'être entendu que de l'aubergiste.

Joram jeta un coup d'œil furtif autour de lui et, voyant que personne n'était aux écoutes, il laissa une expression de fourberie consommée s'emparer de sa physionomie d'ordinaire lourde et matérielle, puis il murmura en se mettant un doigt sur le nez :

— N'ai-je pas fait aux consignataires un magnifique serment?

— Vous avez dépassé mon attente, répondit Wilder.

— J'ai toujours été remarquable par mon activité d'esprit, ajouta l'hôte de l'Ancre Dérapée; et d'ailleurs il faut bien gagner un peu d'argent, autrement comment élèverait-on ses enfants? Il n'y a que les imbéciles qui reculent lorsqu'un ami a besoin qu'on lève la main ou qu'on parle pour lui.

— Voilà des principes très-louables, et qui ne manqueront pas de vous élever tôt ou tard dans le monde; mais vous ne répondez pas à ma question, la traversée sera-t-elle longue ou courte?

— Que sais-je ! maître Wilder, ce n'est pas un pauvre cabaretier comme moi qui peut deviner de quel côté le vent soufflera. Le digne commandant Nichols, qui est couché maintenant dans sa cabine, faisait tout ce qu'il voulait de *la Caroline*, pourquoi n'en tireriez-vous pas un aussi bon parti, vous qui avez été si chaudement recommandé? Je compte apprendre un jour que vous aurez fourni une brillante carrière, et que vous aurez justifié ce que j'ai dit en votre faveur.

Wilder maudit du fond de son cœur la prudence du misérable avec lequel il était actuellement forcé d'être d'intelligence; il vit clairement que Joram craignait de se compromettre, et désespéra d'en obtenir des renseignements sur les intentions du Corsaire-Rouge. Cependant il tenta un dernier effort.

— Vous voyez, dit-il, que le navire avance trop vite pour qu'on s'amuse de bagatelles, vous connaissez la lettre que j'ai reçue ce matin ?

— Eh quoi ! capitaine, me prenez-vous pour un facteur? Comment voulez-vous que je connaisse les lettres qui arrivent à Newport?

— Il est aussi lâche que méchant, murmura le jeune marin. Mais enfin, ajouta-t-il, vous pouvez me dire si l'on marchera immédiatement sur mes traces, ou si je dois retenir le bâtiment au large sous un prétexte quelconque?

— Voilà d'étranges questions, capitaine, adressées à un homme qui n'a pas fréquenté la mer depuis vingt-cinq ans. Si j'en crois mes souvenirs, vous ferez comme les autres, vous naviguerez vers le sud jusqu'à ce que vous ayez dépassé les îles, vous calculerez le vent, et vous éviterez les écueils et les courants qui vous entraîneraient à la dérive.

— Lofez, cria le pilote à l'homme qui tenait la barre, lofez, au nom du ciel! ne passez pas sous le vent du négrier.

Wilder et Joram tressaillirent, comme s'ils eussent tous deux trouvé quelque chose d'alarmant dans le voisinage du vaisseau désigné.

— Monsieur Joram, dit le capitaine, il faut que je m'acquitte de ma tâche; à moins que vous ne vouliez faire le voyage avec nous, il est temps de descendre dans votre canot.

— Oui, oui, vous êtes sous voiles, il faut que je quitte votre société malgré le plaisir qu'elle me cause. Adieu donc, bon vent, bonne traversée, et prompt retour!

Joram descendit, l'embarcation démarra, et n'étant plus entraînée par le bâtiment, elle resta immobile. Après avoir décrit un tour sur elle-même, *la Caroline* continua sa route, comme un éléphant du dos duquel un papillon vient de prendre son vol.

Wilder suivit un moment le canot des yeux; mais son attention fut appelée de nouveau vers le pilote, qui criait à l'avant :

— En ralingue et larguez les petites voiles, sans cela nous ne gagnerons pas au vent du négrier; lofez, vous dis-je, lofez.

Wilder s'avança pour observer vers la balustrade du gaillard d'arrière et y retrouva madame Wyllys et Gertrude, qui contemplaient le navire étranger avec une naïve admiration.

— Vous pouvez vous moquer de moi, disait la jeune fille sans méfiance; je suis peut-être inconstante et crédule, mais je souhaiterais avoir quitté cette *Royale Caroline* et faire la traversée sur le magnifique vaisseau que nous voyons.

— Il est superbe, sans doute, répliqua la gouvernante, mais je ne vois pas qu'il l'emporte sur celui où nous sommes.

— Avec quel ordre et quelle symétrie ses cordages sont arrangés! On le prendrait pour un oiseau qui voltige sur l'eau.

— Si vous aviez spécifié le canard, dit madame Wyllys en souriant, votre comparaison aurait été tout à fait maritime. Vous montrez des dispositions, ma chère, à devenir un jour la femme d'un marin.

Gertrude rougit légèrement; et en ce moment ses yeux rencontrèrent ceux de Wilder, qui la regardait fixement; l'incarnat de ses joues devint plus vif, et elle demeura silencieuse; le large chapeau de paille qu'elle portait servait à cacher à la fois son visage et son embarras.

— Vous ne me répondez pas, ma chère enfant, reprit la gouvernante, on dirait que vous réfléchissez sérieusement à ce que je vous ai dit?

— La mer est trop inconstante pour me plaire, répondit froidement Gertrude. Dites-moi, madame Wyllys, le bâtiment que nous approchons est-il un vaisseau du roi; il a un aspect belliqueux, pour ne pas dire menaçant?

— Le pilote l'a deux fois qualifié de négrier.

— Négrier ! Combien sa beauté et sa symétrie sont trompeuses! Je ne me fierai plus aux apparences, puisqu'un vaisseau aussi remarquable est employé à un aussi vil commerce.

— Oui, elles sont trompeuses, dit Wilder emporté par une impulsion aussi irrésistible qu'involontaire, je prends sur moi de dire que jamais un vaisseau plus perfide n'a flotté sur l'Océan.

Ces mots furent suivis d'un profond silence. Madame Wyllys regarda avec étonnement les traits agités du jeune homme; puis elle baissa les yeux vers la mer. Gertrude resta appuyée sur la balustrade, et déroba son visage à Wilder.

Cependant il se passait des événements propres à distraire des rêveries même les plus agréables. *La Caroline* était sortie du chenal, elle avait le négrier droit devant elle, et il s'agissait de le passer du côté du vent. Cette mesure était désirable, parce qu'un marin met de l'amour-propre à conserver le côté honorable des navires qu'il rencontre; en outre, elle dispensait *la Caroline* de virer vent devant avant d'avoir atteint un endroit plus favorable à cette manœuvre. Toutefois nos lecteurs comprennent aisément que l'importance qu'y attachait le nouveau capitaine ne provenait ni de l'orgueil du métier, ni des convenances du moment.

On se rappelle qu'il ignorait complétement les intentions du Corsaire. Comme le fort n'était plus en état de service, il n'eût pas été difficile au hardi pirate de saisir sa proie à la vue des citoyens de Newport, et de l'emmener impunément au large. La position respective des deux navires favorisait une pareille entreprise. *La Caroline*, sans soupçons, et incapable de lutter contre un aussi formidable adversaire, pouvait aisément succomber; et la batterie du fort n'était pas à même de tirer avant que le ravisseur fût avec sa capture hors de la portée des boulets. L'audacieuse conception de cette attaque était en rapport avec la réputation du terrible écumeur de mer, dont le caprice pouvait ordonner de suspendre le combat.

Sous ces impressions, et avec la triste perspective de voir brusquement finir son autorité naissante, il n'est pas étonnant que notre aventurier attendît les événements avec un intérêt beaucoup plus vif que celui qu'y prenaient ses subordonnés. Il s'avança vers le stribord et essaya de découvrir le plan de ses secrets associés par quelques-unes de ces indications familières à un marin. *Le Dauphin* n'annonçait aucune intention d'appareiller, même de changer de position. Il restait plongé dans son calme imposant, mais perfide; on n'apercevait dans les méandres de ses agrès qu'un seul individu, un matelot, assis sur l'extrémité d'une basse vergue, où il semblait occupé de ces réparations que requièrent constamment les apparaux d'un vaisseau. Comme cet homme était placé du côté du vent du faux négrier, il parut à Wilder posté là tout exprès pour jeter au besoin le grappin dans le gréement de *la Caroline*. Dans le but de prévenir cette manœuvre, Wilder appela immédiatement le pilote, représenta qu'il était difficile de passer au vent du négrier, et qu'il valait mieux prendre le côté de dessous le vent.

L'opiniâtre pilote tenait à exercer son autorité d'autant plus absolument qu'elle durerait peu, et, comme tout usurpateur, il était jaloux du pouvoir plus légitime qu'il avait momentanément supplanté.

— N'ayez pas peur, capitaine, dit-il, je connais mon affaire. J'ai rôdé dans ces parages plus de fois que vous n'avez traversé l'Océan. Je connais par leurs noms tous les récifs, aussi bien que le crieur de ville connaît les rues de Newport. Lofez! lofez! cherchez le lit du vent! vous pouvez lofer!

— Nos voiles fasient, pilote! si nous touchons le négrier, qui payera les avaries?

— J'endosse tout, reprit l'entêté pilote; ma femme raccommodera

tous les trous que je ferai dans vos voiles, et il lui suffira pour cela d'une aiguille grosse comme un cheveu et d'une paumelle pareille au dé d'une fée.

— Voilà qui est bien parlé, monsieur; mais déjà vous perdez route, et avant que vous ayez fini ces forfanteries *la Caroline* sera accrochée dans les ferrures du négrier comme un criminel condamné! Plein la voile! plein la voile!

— Oui, oui, dit le pilote, qui, reconnaissant la difficulté de passer au vent, commençait à chanceler dans sa résolution; près et plein! je l'ai déjà dit. Je crois, capitaine, que, comme nous avons orienté au plus près, nous serons obligés de prendre le côté de dessous le vent. En ce cas, il faudra virer de bord.

— Laisse arriver! laisse arriver! s'écria Wilder, éloignez-vous du négrier, pendant qu'il vous reste de la place, ou par le ciel!...

Le jeune capitaine s'arrêta, car ses yeux venaient de rencontrer le pâle visage de Gertrude effrayée.



Wilder.

— Je crois qu'il le faut, dit le pilote, puisque le vent nous serre! Arrive tout, la barre tout au vent! Gouverne sur l'arrière du navire à l'ancre! Serre le vent! Tiens-toi dans le lit du vent! En ralingue les petites voiles! Le négrier a porté une touée droit sur notre route! S'il y a de la justice dans les colonies, je traduirai son capitaine devant les tribunaux!

— Que veut dire cet homme? demanda Wilder en sautant précipitamment sur un canon pour mieux juger de la situation.

Le lieutenant lui montra la hanche du vent de l'autre navire, où l'on voyait distinctement un gros câble qui fouettait l'eau et qu'on travaillait à tendre. La vérité brilla sur-le-champ aux yeux du jeune marin. Le Corsaire s'était secrètement amarré avec une houssière, afin de pouvoir diriger plus promptement ses canons contre la batterie si la défense devenait nécessaire, et il profitait maintenant de la circonstance pour empêcher le vaisseau marchand de passer du côté de dessous le vent. Cet arrangement provoqua la surprise et les jurons des officiers de *la Caroline;* mais le commandant seul devina pourquoi on avait jeté l'ancre empenellée, et placé si singulièrement un grain sur leur passage. Le pilote seul s'applaudit de cet embarras; il avait amené *la Caroline* à une position où il était aussi difficile de passer d'un côté que de l'autre. Il avait désormais une justification suffisante s'il arrivait quelque accident dans le cours d'une manœuvre devenue nécessaire.

— C'est prendre une liberté bien extraordinaire à l'entrée d'un port, murmura Wilder lorsqu'il eut constaté l'obstacle qui s'opposait à son passage; il faut pousser le navire au vent, pilote! c'est inévitable.

— Je m'en lave les mains, dit le pilote; je prends tout l'équipage à témoin que j'ai fait mon devoir. Il faudra invoquer les lois si nous avons une espare cassée ou un cordage endommagé.

— Une demi-bordée, lofe, lofe, au plus près du vent!

Le timonier obéit. La roue dont il relâcha la poignée fit une évolution rapide, et *la Caroline*, obéissant à l'impulsion du vent, tourna lourdement son avant. La toile en ralingue battit les mâts avec un bruit pareil à celui d'une bande d'oiseaux aquatiques qui prend son vol; mais, sous l'influence de la barre, le vaisseau fit bientôt son abatée, et, poussé par le vent qu'il avait debout, il dériva par le travers du faux négrier. La marée allait changer, la brise était inconstante et ne soufflait que par bouffées intermittentes, il fallait un changement de vent pour mettre *la Caroline* à même de passer à l'avant du *Dauphin* ou pour l'empêcher d'aller se heurter contre lui.

Les officiers subalternes de *la Caroline* n'épargnaient pas le maladroit pilote. Celui-ci, pour dissimuler son dépit, donnait en même temps une foule d'ordres contradictoires qui augmentaient la confusion.

— Levez le gui de baume au vent! criait-il. Mettez les canots à la mer, et remorquez le vaisseau lof pour lof. Dégagez l'ancre des touées, bordez le foc, amarrez la grande voile!

Les matelots, étonnés, au lieu d'obéir demeuraient immobiles comme des statues, criant tous à la fois et ne sachant de quel côté tourner. Enfin Wilder, dont les yeux se fixaient avec inquiétude sur l'impassible négrier, cria d'une voix tonnante :

— Silence à bord! Coiffez toutes les voiles! Brassez tout culer à l'avant et à l'arrière!

— Oui, répéta le pilote, brassez tout culer!

— Y a-t-il une barque de la côte le long du navire? demanda notre aventurier.

Une douzaine de voix répondirent affirmativement.

— Qu'on y mette ce pilote!

— C'est un ordre illégal, s'écria celui-ci; je défends qu'on obéisse à d'autres commandements qu'aux miens!

— Jetez-le dans la barque, répéta Wilder.

Au milieu du tumulte qui régnait parmi les matelots occupés à brasser les voiles, la résistance du pilote produisit peu de sensation. Les deux lieutenants l'enlevèrent à bras tendus; et, après avoir fait dans l'air diverses contorsions, il fut jeté dans le canot sans cérémonie, comme un bloc de bois. Cependant l'on avait exécuté la manœuvre commandée par le capitaine; et les voiles, dont les mouvements avaient été jusqu'alors incertains, s'appuyaient contre leurs mâts respectifs, et forçaient le navire à reprendre le droit chemin. Cette manœuvre exigeait la plus grande attention et le soin le plus minutieux; mais le jeune commandant se montra digne de ses fonctions, et *la Caroline*, comme un être animé, parut s'apercevoir que ses destinées étaient remises entre des mains plus habiles que celles qui avaient failli causer sa perte. Elle commença à rétrograder lentement et fit enfin son abatée dans un endroit où elle pouvait être dirigée au gré de son capitaine. Celui-ci, voyant que le vent diminuait et que la marée était contraire, fit carguer les voiles et jeter l'ancre.

Pendant tout ce temps un silence de mort régna sur le négrier, pas une figure ne parut à ses sabords; le matelot en observation sur une vergue continua paisiblement son travail. Cependant Wilder remarqua qu'il y avait dans ce bâtiment un mouvement imperceptible, pareil à celui d'une baleine qui sommeille; il tournait lentement de manière à présenter toujours le flanc à *la Caroline* qui se retirait. Les bouches menaçantes de ses canons ne cessaient d'être braquées sur le vaisseau marchand, comme les yeux d'un tigre qui guette une victime. Tant que les deux navires furent à proximité l'un de l'autre, il n'y eut pas un seul instant où les ponts du vaisseau marchand ne pussent être balayés par une décharge générale de la batterie du *Dauphin*. Aussi notre aventurier ne fut rassuré qu'après avoir réussi à placer son navire à une encâblure de distance de son formidable voisin.

CHAPITRE XIII.

Ravi de son succès, heureux de s'être acquitté honorablement d'une manœuvre difficile, Wilder ne songea plus qu'à se distraire par une conversation agréable, et il se rapprocha de madame Wyllys, qui contemplait le *Dauphin* avec une singulière admiration.

— L'équipage de ce vaisseau est vraiment extraordinaire, lui dit-elle du plus loin qu'elle l'aperçut; il ne donne aucun signe de vie, et l'on dirait qu'il appartient à un vaisseau-fantôme. Cependant, si je ne me trompe, il a failli être compromis par le voisinage de *la Caroline*.

— Un choc a été à craindre pendant quelques instants, madame; mais à présent nous sommes hors de danger.

— Grâce à vos talents, reprit la gouvernante; mais la manière dont vous vous êtes tiré d'affaire, en même temps qu'elle atteste votre capacité prouve combien vous aviez été injuste envers le vaisseau sur lequel nous sommes. Je vois que vous avez voulu vous divertir aux dépens de trois femmes faibles et crédules.

— Sur mon honneur, madame, je suis encore convaincu de ce que j'ai dit, et je répète que ni ma mère, ni ma femme, ni ma sœur ne se seraient embarquées sur *la Caroline* avec mon consentement.

— Vos regards, votre voix, votre air de bonne foi forment une étrange contradiction avec vos paroles, jeune homme; ils sont de nature à inspirer la confiance, et cependant vous n'articulez aucune raison décisive. Peut-être dois-je rougir de ma faiblesse, mais j'avoue que la tranquillité mystérieuse de ce négrier me cause un trouble inexplicable; elle pourrait inspirer les plus terribles soupçons. J'ai entendu dire qu'on avait vu déployer de faux pavillons sur la côte, que des

vaisseaux avaient été pillés. On assure même que le fameux Corsaire-Rouge s'est lassé des excès qu'il avait commis dans les colonies espagnoles, et qu'il croise maintenant dans la mer des Antilles.

Wilder ne fit aucune réponse et baissa les yeux vers le pont. La gouvernante rêva un instant, et le changement qui s'opéra sur sa physionomie prouva que les vagues soupçons qu'elle avait conçus étaient trop légers pour se perpétuer.

— Au reste, dit-elle, le métier de négrier est assez vil pour qu'il soit nécessaire d'attribuer à ce navire étranger un rôle plus criminel encore. Oublions-le, monsieur Wilder, et revenons à vos singulières assertions relativement à *la Caroline*.

— Je les maintiens, madame, mais il m'est impossible de les énoncer plus clairement.

— Le péril n'est-il pas diminué par votre présence?

— Diminué, mais non pas détruit.



Les naufragés.

Jusqu'alors Gertrude avait plutôt écouté parce qu'elle n'avait pu s'en dispenser, qu'en prêtant une attention réelle à la conversation; mais en ce moment elle se tourna vers Wilder avec un peu de vivacité et même d'impatience. Ses joues se colorèrent, et elle demanda avec un sourire qui aurait pu arracher un aveu à un homme plus endurci :

— Vous est-il défendu de vous expliquer?

Le jeune capitaine hésita, autant peut-être pour contempler les traits naïfs de Gertrude que pour arrêter une réponse. Le sang monta à son front basané, et ses yeux brillèrent d'un rayon de plaisir; puis il se rappela soudain qu'il différait à répondre, et dit :

— Je suis certain que je puis en toute sûreté me fier à votre discrétion?

— N'en doutez pas, reprit madame Wyllys; jamais nous ne consentirions à vous trahir.

— Me trahir, madame! je ne crains rien pour moi. Vous me faites injure en me supposant capable d'appréhensions personnelles.

— Nous ne vous soupçonnons de rien d'indigne, dit Gertrude précipitamment; mais... nous tremblons pour nous-mêmes.

— Eh bien, donc, je vous tirerai de votre inquiétude, fût-ce aux dépens de...

Il fut interrompu par quelques mots adressés par l'un des lieutenants à l'autre, qui était alors à la hune.

— Ohé! criait-il, l'équipage du négrier vient de découvrir que son vaisseau n'était pas fait pour être mis sous verre!

— Oui, oui! répondit l'autre lieutenant; nous voyant en mouvement, il s'est souvenu de ses projets de voyage. Il fait le quart à son bord comme le soleil au Groenland, six mois dessus et six mois dessous.

Cette saillie, comme toutes celles des lieutenants, excita un rire bruyant parmi les matelots, qui la répétèrent en y ajoutant leur propres observations, mais d'une voix moins élevée par déférence pour leurs supérieurs.

Cependant les yeux de Wilder s'étaient fixés sur *le Dauphin*. L'homme qui était resté si longtemps assis au bout de la grande vergue avait disparu, et un autre marin marchait résolument sur l'autre bras de la même espare. Il s'appuyait sur le boute-hors, et tenait à la main le bout d'une corde qu'il semblait vouloir remettre en place. Wilder reconnut Richard Fid, assez remis de ses débauches pour marcher à cette hauteur étourdissante d'un pas aussi ferme que sur le continent. La physionomie du jeune homme, qui avait été tout récemment animée d'une vive émotion, prit un air sombre et réservé. Madame Wyllys en remarqua toutes les variations, et reprit l'entretien à l'endroit où il avait été si brusquement suspendu.

— Vous vouliez nous tirer d'inquiétude aux dépens de...

— De ma vie, madame, mais non de mon honneur.

La gouvernante pensa que Wilder avait voulu se jouer d'elle; un sentiment d'irritation se mêla à son dépit, et elle dit à Gertrude d'un air de mécontentement glacial :

— Mon amie, nous pouvons maintenant nous retirer dans notre cabine.

Les yeux de Gertrude n'exprimaient pas moins de désappointement et d'humeur que ceux de la gouvernante; leur éclat était rehaussé par le coloris plus brillant du reste de sa figure, qui prenait un caractère plus marqué de ressentiment et d'indignation. Elles saluèrent cérémonieusement notre aventurier silencieux, et il demeura seul sur le gaillard d'arrière. Pendant que les matelots travaillaient à lever des cordages et à parer les ponts il appuya la tête sur le couronnement, cette même partie de la poupe que la bonne veuve du contre-amiral avait si étrangement déplacée. Il resta quelques minutes dans l'attitude de la rêverie, et la quitta en entendant le bruit d'une rame qui s'élevait et retombait légèrement dans l'eau.

Se croyant sur le point d'être importuné par des visites, il leva la tête et jeta un regard de mécontentement par-dessus le flanc du vaisseau pour reconnaître ceux qui approchaient. Une barque de pêcheur, placée à dix pieds de *la Caroline*, était occupée par un seul homme qui tournait le dos en ce moment, et semblait disposer ses appâts.

— Eh! l'ami, cria Wilder, quel poisson cherchez-vous si près de ma grande voile? On dit que la baie est pleine de délicieux loups de mer qui vous payeront de votre peine.

— On ne perd jamais sa peine quand on prend le morceau qu'on amorce, reprit le pêcheur en se retournant; et il fit voir les yeux malins et la physionomie rieuse du vieux Robert Bunt.



Richard Fid, le matelot de Wilder.

— Comment! s'écria Wilder, vous osez vous risquer auprès de moi sur cinq brasses d'eau après le vilain tour que vous m'avez joué...

— Silence, noble capitaine, silence, interrompit Robert Bunt en mettant un doigt en l'air; il n'est pas nécessaire d'appeler tout le monde sur le pont pour assister à notre conférence. En quoi vous ai-je offensé, capitaine?

— En quoi, drôle! N'avez-vous pas reçu de l'argent pour dire à ces dames qu'il vaudrait mieux passer la nuit dans un cimetière que de mettre le pied à bord de *la Caroline?*

— Il s'est passé quelque chose de semblable entre nous, capitaine; mais vous avez oublié de remplir la moitié des conditions, alors j'ai négligé l'autre. Je n'ai pas besoin de dire à un navigateur aussi expert,

que deux moitiés font un tout. Il n'est donc pas étonnant que l'affaire entière soit tombée dans l'eau.

— Quoi! vous ajoutez la fausseté à la perfidie! Quelle partie de mon engagement ai-je négligée?

Le prétendu pêcheur leva tranquillement une ligne qui avait à son extrémité une masse assez considérable de plomb, mais qui manquait d'un appendice assez essentiel : le hameçon.

— Quelle partie? répliqua-t-il tranquillement. Rien de moins que la seconde guinée.

— Elle devait être la récompense d'un service rendu, et non, comme l'autre, une avance pour vous décider à vous charger de l'entreprise.

— Cela n'empêche pas que je n'aie été payé qu'à moitié; or j'ai accompli religieusement la moitié de mes promesses, en remontant la côte jusqu'à la maison de madame de Lacey.

— A laquelle vous avez parlé dans un sens contraire à ce dont nous étions convenus.

— C'est vrai.

— C'est vrai, misérable! Si l'on vous traitait comme vous le méritez, vous feriez connaissance avec un bout de corde!

— Quelle tempête de mots! Si votre navire est comme vos idées, capitaine, vous ferez une mauvaise traversée. N'est-il pas plus pénible pour un vieillard de gravir une côte escarpée que de faire quelques mensonges! En bonne conscience, j'ai bien gagné votre argent; mais, arrivé en présence de la veuve crédule, j'ai renoncé à ce que vous restiez me devoir, et j'ai accepté une gratification de la partie adverse.

— Coquin! s'écria Wilder exaspéré; vos années même ne vous protégeront pas plus longtemps! Holà! le petit canot à la mer, et qu'on m'amène cet homme. Ne faites pas attention à ses cris; j'ai à terminer avec lui un compte qu'on ne peut régler sans bruit!

Le lieutenant, M. Knighthead, à qui cet ordre s'adressait, sauta sur la lisse et observa l'embarcation qu'il fallait poursuivre. Au bout d'une minute, il fut dans le petit canot, avec quatre chaloupiers, et tourna les bossoirs de *la Caroline* pour s'acquitter de la commission.

Celui qui se disait Robert Bunt donna deux ou trois coups de rames, et envoya son esquif à vingt ou trente brasses; puis il se mit à rire comme un homme enchanté de son triomphe et peu inquiet des menaces du capitaine. Cependant, dès qu'il vit le petit canot, il se mit à l'œuvre d'un bras vigoureux, et convainquit bientôt les spectateurs qu'on ne s'emparerait pas facilement de lui.

Pendant quelques instants on ne sut quelle direction le fugitif voulait prendre, car il décrivait des cercles brusques et rapides; ses habiles évolutions déjouèrent complétement ses adversaires; mais, las de s'amuser à leurs dépens, ou craignant d'épuiser ses forces, qu'il employait avec autant d'énergie que d'adresse, il rama en droite ligne vers *le Dauphin*.

La chasse devint ardente et sérieuse, elle excita les acclamations et les applaudissements des marins qui la contemplaient. Le résultat en parut douteux pendant quelque temps : le petit canot, quoiqu'il eût toujours le désavantage, surmontait la résistance de l'eau, et commençait à gagner du terrain. Cependant la barque passa sous l'arrière du faux négrier et disparut, mettant la coque du bâtiment entre elle et ses ennemis. Ceux-ci ne tardèrent pas à prendre le même chemin; et les matelots de *la Caroline* montèrent en riant dans les agrès, pour suivre des yeux cette lutte intéressante. Ils ne virent rien derrière le navire à l'ancre, que l'eau et les batteries du fort. Au bout de quelques minutes, l'équipage du petit canot revint désappointé sur ses pas. Tous les matelots se réunirent en un seul groupe pour apprendre la fin de l'aventure, et leur réunion tumultueuse attira les passagères hors de leur cabine; mais, au lieu d'aller au-devant des questions, et de faire un de ces récits verbeux si ordinaires dans la marine, les chaloupiers demeurèrent silencieux et embarrassés. Le lieutenant Knighthead sauta sur le pont sans parler, et chercha immédiatement le capitaine.

— Eh bien! lui dit celui-ci d'un ton calme, vous n'avez pu rattraper la barque?

— Ma foi non! Connaissez-vous l'homme qui la montait?

— Pas particulièrement; je sais seulement que c'est un gredin.

— Je ne m'en étonne pas, car il est de la famille du diable.

— Je ne prendrai pas sur moi de dire qu'il est aussi mauvais que vous le supposez, mais je crois que le lest de la probité ne le charge pas énormément. Qu'est-il devenu?

— C'est un problème plus facile à poser qu'à résoudre. D'abord, quoiqu'il soit vieux et qu'il ait la tête grise, il maniait sa barque comme une plume; il n'avait pas une minute d'avance sur nous, mais quand nous avons passé de l'autre côté du négrier l'homme et l'embarcation avaient diparu.

— Il aura doublé les bossoirs avant que vous franchissiez la poupe.

— Alors vous avez dû le voir?

— J'avoue que nous ne l'avons pas vu.

— Je n'en suis pas surpris, monsieur; nous avons ramé à l'avant, de manière à pouvoir examiner les deux flancs à la fois : d'ailleurs, les matelots du négrier ne savaient ce qu'il était devenu.

— Vous avez vu les matelots du négrier?

— Je devrais dire son matelot, car il n'y a en apparence qu'un seul homme à bord.

— Et que fait-il?

— Il est assis sur les porte-haubans, et semble à moitié endormi. C'est un navire bien paresseux, monsieur, et je crois qu'il coûte plus d'argent à ses armateurs qu'il n'en rapporte.

— C'est possible; eh bien! ne parlons plus de cet individu. La brise fraîchit, monsieur Earing; déployons nos voiles de hune, et tenons-nous prêts à profiter du vent : je voudrais partir à la nuit.

Les lieutenants et l'équipage se mirent joyeusement à la besogne; non sans faire diverses questions aux chaloupiers, qui répondirent d'un ton solennel. Cependant Wilder se retourna vers madame Wyllys, qui avait entendu sa courte conversation avec le lieutenant.

— Vous voyez, madame, dit-il, que notre voyage ne commence pas sans présages.

— Quand vous me dites, inexplicable jeune homme, avec l'air de sincérité singulière que vous possédez quelquefois, que nous avons eu tort de nous confier à l'Océan, je suis tentée de croire à vos paroles; mais lorsque vous semblez voir dans cet incident l'intervention de quelque puissance magique, vous ne faites que confirmer ma résolution.

— Du monde au cabestan! s'écria Wilder; il faut profiter de la brise et gagner le large pendant qu'il fait jour.

Le retentissement des anspects précéda le chant des matelots, et l'ancre pesante fut remontée. Bientôt le vent fraîchit au large, et arriva chargé d'humidité saline. A mesure que l'air vint frapper les voiles étendues, le navire s'inclina comme pour saluer un hôte bienvenu; puis il se releva gracieusement, et l'on entendit dans les mille replis du gréement cette harmonie de la brise qui est toujours si agréable aux oreilles des marins. Ces sons et la fraîcheur de l'air donnèrent une nouvelle énergie aux mouvements des hommes, l'ancre fut mise à poste, *la Caroline* fit son abatée, les petites voiles furent mises dehors, les basses voiles tombèrent, et l'écume jaillit sous les bossoirs.

Wilder avait entrepris de gouverner entre les îles de Rhode et de Connecticut. Heureusement pour la grave responsabilité dont il était chargé, le chenal n'était pas difficile, et le vent avait tourné à l'est, de manière à lui permettre de courir en ligne droite après une courte bordée au vent. Mais cette bordée l'amenait infailliblement très-près du Corsaire; toutefois, il n'hésita pas. Lorsque *la Caroline* se fut rapprochée de la terre au vent, autant qu'elle le pouvait sans imprudence, elle vira de bord et se dirigea une seconde fois vers le négrier, qui demeurait toujours immobile et en apparence inattentif.

Ce rapprochement se fit sous de plus favorables auspices qu'auparavant. Le vent se maintenait, et l'équipage de *la Caroline* était maître de ce vaisseau comme un cavalier habile des mouvements d'un coursier plein d'ardeur. Cependant ce trajet ne s'effectua pas sans exciter une puissante émotion parmi tous ceux qui étaient embarqués sur le bâtiment marchand de Bristol. Chacun avait son motif secret de curiosité. Le négrier était pour les matelots un sujet d'étonnement et d'admiration. La gouvernante et son élève éprouvaient un vif intérêt dont elles ne se rendaient pas compte. Quant à Wilder, il était préoccupé des dangers que tous couraient excepté lui.

Comme la première fois, le timonier, stimulé par l'amour-propre naval, voulut essayer de passer au vent; mais il reçut un ordre contraire.

— Sous le vent du négrier! dit Wilder avec un geste d'autorité.

Alors le jeune capitaine alla s'appuyer sur la lisse du vent, comme tous ceux qui n'avaient rien à faire à bord, pour examiner le bâtiment dont ils approchaient si vite. Pendant que *la Caroline* s'avançait hardiment, semblant chasser la brise devant elle, les soupirs du vent qui murmuraient à travers les agrès du *Dauphin* étaient les seuls sons qu'on y entendit. On n'y voyait pas même une seule figure humaine, pas un œil curieux. Le passage fut rapide, et, lorsque les deux bâtiments eurent leurs proues et leurs poupes sur une ligne presque parallèle, Wilder crut que le faux négrier ne leur accordait aucune marque d'attention. Néanmoins un homme agile, en petit uniforme d'officier de marine, sauta sur la dunette, et agita sa casquette pour saluer. Wilder reconnut le Corsaire-Rouge.

— Croyez-vous que le vent se maintienne, monsieur? cria celui-ci.

— Il est assez frais pour être constant, répondit Wilder.

— Un sage marin doit s'empresser de gagner le large; car cette brise me semble avoir le parfum des Antilles.

— Vous croyez qu'elle tournera plus au sud?

— Sans doute; mais il vous suffira de tendre une bouline pendant la nuit.

Cependant *la Caroline* avait lofé par le travers des bossoirs du négrier. L'officier de marine agita sa casquette en signe d'adieu, et disparut.

— Est-il possible qu'un tel homme fasse trafic de créatures humaines? s'écria Gertrude.

Ne recevant pas de réponse, elle se tourna vers sa compagne; celle-ci, captivée par un charme mystérieux, n'avait cessé de contempler l'étranger, et ses yeux étaient toujours fixés dans la même direction. Gertrude lui prit la main et répéta sa question. Madame Wyllys revint à elle, passa la main sur son front d'un air égaré, et essaya de sourire en répondant :

— Toutes les fois que deux navires se rencontrent ou que j'assiste à quelques manœuvres, je me reporte toujours à mes souvenirs de jeunesse. Certes, cet homme qui s'est enfin montré sur ce bâtiment avait quelque chose d'extraordinaire.

— Très-extraordinaire pour un négrier, dit Gertrude.

Madame Wyllys pencha un instant la tête sur sa main, et chercha des yeux Wilder, qui la contemplait avec intérêt.

— Dites-moi, jeune homme, cet individu est-il commandant du négrier?

— Oui, madame.

— Vous le connaissez?

— Nous nous sommes rencontrés.

— Et vous l'appelez?...

— Le patron de ce vaisseau. Je ne lui connais pas d'autre nom.

— Gertrude, rentrons dans notre cabine. Quand nous aurons quitté la terre, monsieur Wilder aura la bonté de nous en avertir.

Le capitaine s'inclina, et les dames quittèrent le pont. *La Caroline* avait alors la perspective de gagner promptement le large. Tous les efforts de Wilder y tendaient; mais cent fois, en commandant les manœuvres nécessaires, il se retourna pour jeter à la dérobée un regard sur le navire qu'il laissait derrière lui. *Le Dauphin* était toujours calme, et rien ne troublait la régularité de son aspect imposant.

Les soins de Wilder furent couronnés de succès, et le vaisseau marchand de Bristol fendit les vagues avec une vitesse qu'il avait rarement atteinte. Au moment où la nuit tomba et où les passagères furent appelées pour faire leurs adieux à la terre, Wilder monta sur une haute vergue et examina l'horizon avec une longue-vue. Quand il redescendit il était plus calme, et un sourire effleura ses lèvres; il commanda d'un ton plus enjoué et avec une admirable lucidité. Les vieux marins, en montrant les lames, affirmèrent que *la Caroline* n'avait jamais mieux marché. Les lieutenants jetèrent le loch et échangèrent un signe d'approbation en s'annonçant la rapidité inusitée du navire. Enfin la satisfaction et la gaieté régnèrent à bord; car la traversée commençait d'une manière entièrement favorable, et on avait l'espoir de la terminer promptement. Au milieu de ces présages encourageants, le soleil se plongea dans les flots et illumina dans sa chute une large étendue du vaste élément; puis les ombres de la nuit s'emparèrent de l'abîme sans limites.

CHAPITRE XIV.

Le premier quart de la nuit n'amena aucun changement. Wilder rejoignit ses passagers avec cet air de gaieté que tout officier de marine est disposé à montrer lorsqu'il a dégagé son bâtiment de la côte et qu'il l'a lancé sur les profondeurs de l'Océan. Il cessa de faire allusion aux hasards de la traversée, et, par les mille prévenances sans nom dont son poste le mettait à même d'être prodigue, il essaya de bannir des esprits tout souvenir de ce qui s'était passé. Madame Wyllys se prêta aux efforts qu'il faisait pour dissiper leurs alarmes; et, en les voyant assis à table pendant le repas du soir, personne ne se serait douté qu'ils avaient conçu d'abord de sinistres pressentiments.

Il y avait toutefois dans les yeux pensifs et sur le front assombri de la gouvernante quelque chose qui dénotait un esprit dont la tranquillité était loin d'être assurée. Elle écoutait les saillies de notre aventurier avec des sourires d'indulgence et de mélancolie. Ces accès de gaieté, qui avaient le cachet spécial de la profession maritime, rappelaient à l'active imagination de madame Wyllys des images familières, mais frivoles. Gertrude éprouvait un plaisir plus naïf : elle avait devant elle sa maison et son père, et chaque fois que le vent frappait dans les voiles elle se rapprochait des objets chéris dont elle avait été si longtemps séparée.

Durant ces heures courtes, mais riantes, le marin qui avait été si étrangement appelé au commandement du vaisseau marchand de Bristol se montra sous un nouvel aspect. Quoiqu'il eût dans la conversation la mâle franchise d'un marin, il y mêlait toutefois la délicatesse d'un homme dont l'éducation n'avait pas été négligée. A ses traits d'esprit, des sourires creusaient de légères fossettes sur les joues de Gertrude, comme les brises du printemps rident la surface d'une source limpide. Elle essayait en vain de leur dérober sa bouche charmante; et quand la bonne humeur de Wilder se décelait en expressions plus vivement colorées, la jeune fille se laissait entraîner à une irrésistible hilarité.

Une heure de libre entretien à bord d'un vaisseau contribue à tempérer cette froideur dont le monde enveloppe les sentiments humains plus efficacement que des semaines consacrées aux causeries cérémonieuses de la terre. Celui qui n'a pas reconnu cette vérité fera bien de se défier de ses qualités aimables. On dirait que l'homme, quand il se trouve sur les solitudes de l'Océan, s'aperçoit plus vivement que son bonheur dépend des autres; il cède à des sentiments dont il se raillait dans une insouciante sécurité, et se complaît à chercher des distractions dans les sympathies de ses semblables. Que les personnes ou les biens soient exposés aux hasards de la fortune, il arrive toujours que d'une communauté de dangers découle une communauté d'intérêts. Chacun des coassociés sait que la condition de ses voisins est la même que la sienne, et les relations qu'il établit avec eux lui sont rendues plus précieuses par l'affinité de leurs destinées. Ils lui deviennent chers en vertu de son égoïsme; mais ce sentiment est trop vague, trop caché pour être sensible chez les individus que la Providence a favorisés de ses dons. On ne put le remarquer un seul instant parmi les trois personnes rassemblées autour de la table de la cabine de *la Royale Caroline*. Elles avaient oublié le singulier début de leur connaissance, ou, si les dames s'en souvenaient, c'était pour savoir gré au jeune marin de l'intérêt qu'il leur avait témoigné.

La cloche avait sonné huit heures, et une rauque voix appelait sur le pont un nouveau détachement de veilleurs avant que les convives se fussent aperçus de l'heure avancée. Ces sons étranges firent tressaillir Gertrude comme une biche timide aux oreilles de laquelle arrive le bruit des cors des chasseurs.

— C'est le quart de huit heures à minuit, dit Wilder en souriant; mais nous autres marins nous ne respectons pas toujours la musique, comme vous pouvez en juger par les présents accords : il y a cependant à bord des hommes auxquels ils sont plus désagréables qu'à vous-même.

— Vous voulez parler de ceux qui dorment, dit la gouvernante.

— De ceux qu'on réveille. Le sommeil est la plus douce et la plus précaire de toutes les jouissances du matelot; c'est aussi le plus perfide compagnon du capitaine.

— Et pourquoi le repos a-t-il moins de charmes pour le chef que pour les inférieurs?

— Parce qu'il a pour oreiller la responsabilité.

— Vous êtes jeune, monsieur Wilder, pour le fardeau que vous portez.

— Le service nous fait à tous une vieillesse prématurée.

— Alors pourquoi ne le quittez-vous pas? dit Gertrude avec vivacité.

— Le quitter! répondit-il en la regardant fixement, ce serait quitter l'air que je respire.

— Y a-t-il longtemps que vous y êtes entré? demanda madame Wyllys.

— Je crois que je suis né sur mer.

— Vous croyez! vous connaissez assurément votre lieu de naissance.

— Nous sommes obligés de nous en rapporter au témoignage d'autrui au sujet de cet important événement, dit Wilder avec un sourire. Mes premiers souvenirs se rattachent à la vue de l'Océan, et j'appartiens à peine à la terre.

— Vous avez eu au moins le bonheur d'être en bonnes mains pendant vos jeunes années.

— Oui! répliqua le capitaine; puis, se cachant la figure avec les mains, il se leva, et ajouta avec un sourire mélancolique : Et maintenant, achevons ma tâche du soir. Avez-vous quelque envie de contempler le spectacle de la nuit? Vous êtes un peu du métier, et vous ne devez pas dormir sans donner votre avis sur le vent.

La gouvernante lui prit le bras, et ils montèrent en silence sur le pont. La nuit était brumeuse plutôt que sombre; la lune s'était levée, mais ses rayons, interceptés par d'épais nuages, n'éclairaient que çà et là les lames sur lesquelles ils tombaient comme la lueur vague d'un flambeau lointain. Soulevée par un frais vent d'est, la mer semblait rendre aux cieux plus de clarté qu'elle n'en recevait; de longues lignes d'écume étincelante se succédaient rapidement et permettaient de distinguer plus aisément sur les eaux que dans le firmament. *La Caroline* était fortement inclinée, et, en fendant les lames, elle chassait devant elle un large croissant d'écume. Le temps était favorable; le vent n'était pas absolument contraire; les cieux étaient plutôt sombres que menaçants; mais une lumière incertaine, qu'un homme inexpérimenté aurait regardée comme surnaturelle, donnait à ce spectacle un caractère de sauvage solitude.

A l'aspect de ces vagues noires qui brillaient à l'horizon d'un rayonnement si singulier, madame Wyllys éleva ses pensées à celui qui a créé le ciel et la terre; Gertrude éprouva une admiration mêlée de terreur, et s'écria avec enthousiasme :

— De pareilles vues dédommageraient d'un mois de captivité à bord! Vous devez y trouver un grand plaisir, monsieur Wilder.

— Je conçois qu'elles en procurent, répondit le capitaine, qui ne partageait guère l'émotion de sa jeune compagne. Je voudrais que ce vent variât de quelques points; cet horizon brumeux ne me semble pas de bon augure. Lieutenant Earing, ferlez vos voiles de perroquet, et orientez au plus près.

Wilder prononça vivement ces paroles, sans songer qu'il éveillait les alarmes des deux dames; puis il continua à observer les cieux et l'horizon avec inquiétude en marchant à grands pas sur le pont. Tout à coup ses yeux se fixèrent sur un point éloigné de l'Océan.

— Vous attendez-vous à un changement de temps? demanda la gouvernante étonnée de la persistance avec laquelle il poursuivait cet examen.

— Par une brise comme celle-ci, dit Wilder, on ne cherche pas sous le vent les signes du temps.

— Que regardez-vous donc avec tant d'attention?

Wilder ouvrit la bouche et tendit le bras, mais il le laissa brusquement retomber.

— C'était une illusion! murmura-t-il, et, tournant le dos, il se remit à marcher avec encore plus de rapidité qu'auparavant. Ses mouvements extraordinaires, dont il paraissait à peine avoir conscience, inspirèrent à ses compagnes de l'étonnement, et même une secrète épouvante. Leurs regards errèrent sur l'étendue des eaux, du côté de dessous le vent; mais elles ne virent que les lames onduleuses,

striées de bandes d'écume resplendissante qui faisaient ressortir les ténèbres glaciales du reste de l'Océan.

— Nous n'apercevons rien ! dit Gertrude à Wilder, qui s'était de nouveau arrêté pour sonder le vide du lointain.

— Regardez ! répondit-il en leur montrant du doigt l'horizon; ne voyez-vous rien ici?

— Rien.

— Vous regardez sur la mer, mais là, à l'endroit où les cieux et l'eau se rencontrent, le long de cette raie de lumière brumeuse où les vagues s'élèvent en monticules, mes yeux ne m'ont pas trompé, par le ciel ! c'est un vaisseau.

— Une voile ! cria le gabier de hune; et ce cri retentit aux oreilles de notre aventurier comme le croassement d'un oiseau de mauvais augure.

— De quel côté? demanda-t-il.

— Par notre hanche de dessous le vent, répliqua le gabier; c'est un vaisseau orienté au plus près : il y a une heure que je l'aperçois, et je l'avais pris d'abord pour un brouillard.

— Il a raison, murmura Wilder; et cependant il est étrange de voir un navire dans ces parages.

— Pourquoi cela? demanda madame Wyllys.

— Je ne sais, répondit vaguement le jeune homme; mais je voudrais qu'il fût ailleurs et qu'il gouvernât au nord.

— Vous ne donnez jamais de raisons à l'appui de ce que vous dites, ajouta la gouvernante; vous nous trouvez indignes d'entendre vos explications, ou incapables de les comprendre; vous n'avez jamais daigné tenter une épreuve; mais, si vous consentiez à nous parler franchement, nous tromperions peut-être votre attente.

Wilder sourit, et, sans répondre, il contempla la partie de l'Océan où la voile étrangère avait paru. Les deux femmes l'imitèrent, mais sans pouvoir rien distinguer; et Gertrude lui exprima l'inutilité de ses efforts.

— Vous voyez, dit-il, ce rayon de lumière qui colore l'écume de la mer, cet objet qui se détache sur le ciel comme une toile d'araignée : c'est le navire signalé; et si vous en aviez l'habitude, vous reconnaîtriez les trois mâts d'un noble vaisseau.

A l'aide de ces indications, Gertrude finit par entrevoir un objet qu'elle montra à la gouvernante.

— En effet, dit celle-ci, c'est un vaisseau, mais il est à une grande distance.

— Plût au ciel qu'il fût plus loin ! s'écria le jeune capitaine.

— Avez-vous donc des motifs pour croire que l'ennemi nous attend de ce côté?

— Non, cependant je n'aime pas à le voir là.

— C'est sans doute un bâtiment marchand ou un croiseur qui vient de New-York et qui va dans les possessions anglaises des Antilles.

— Il faut l'espérer, dit Wilder d'une voix étouffée; et, quittant brusquement madame Wyllys, il rejoignit le lieutenant Earing. Ce marin, brave, mais doué de peu de pénétration, ne vit rien de remarquable dans l'apparition d'une voile étrangère dont les contours étaient à peine visibles; il n'hésita pas à déclarer que c'était quelque honnête bâtiment marchand comme *la Caroline*. Le capitaine parut être d'un avis contraire.

— N'est-il pas extraordinaire qu'il soit précisément là? dit-il après avoir examiné avec une excellente lunette de nuit. Ne voyez-vous pas qu'il faut qu'il ait suivi la même route que nous? S'il venait de New-York, il n'aurait pu s'avancer au nord avec le vent qu'il fait; s'il était parti de la colonie d'York en charge pour l'est, il ne courrait pas cette bordée; s'il gouvernait vers le sud, il n'occuperait pas cette place.

Le lieutenant, dont la tête contenait une sorte de carte de l'Océan, comprit aussitôt les observations de son commandant, dont il commença à partager les inquiétudes.

— Vous avez raison, dit-il, et la position de ce navire est extraordinaire; je le prendrais volontiers pour *le Hollandais*, qui s'est montré parfois dans ces parages, pendant la nuit, avec ses sabords ouverts et ses batteries éclairées; mais ce ne peut être *le Hollandais*, puisque ses dimensions sont tout au plus celles d'un grand sloop de guerre; d'ailleurs *le Hollandais* paraît toujours au vent, et cette voile est sous le vent.

— Ohé ! interrompit brusquement Wilder, les barres traversières de la grande hune !

Le matelot qui était posté en haut du grand mât répondit à cet appel de la manière accoutumée, et la conversation qui suivit se composa nécessairement plutôt de cris que de paroles.

— Depuis combien de temps voyez-vous cette voile? demanda Wilder.

— Je viens de monter, monsieur; mais le gabier que j'ai relevé m'a dit qu'il la voyait depuis plus d'une heure.

— Où est cet homme?

— Auprès de moi, monsieur; il prétend qu'il ne peut dormir, et il est resté sur la vergue pour me tenir compagnie.

— Faites-le descendre, je veux lui parler.

Pendant que le vigilant marin descendait les agrès, les deux officiers gardèrent le silence; ils étaient suffisamment occupés à méditer sur ce qui se passait.

— Pourquoi n'êtes-vous pas dans votre hamac ? dit Wilder d'un ton sévère au gabier qui venait de débarquer sur le gaillard d'arrière.

— Je n'ai pas envie de dormir, capitaine, et je me suis décidé à passer encore une heure dans la hune.

— Et comment se fait-il que vous qui avez déjà deux quarts à faire en acceptiez si facilement un troisième ?

— A vrai dire, capitaine, depuis le moment où nous avons levé l'ancre j'ai de sinistres pressentiments sur notre traversée.

A ces mots, madame Wyllys et Gertrude se rapprochèrent avec une anxiété qui se manifestait par le battement accéléré de leurs pouls.

— Ainsi vous avez des doutes, dit Wilder avec dédain ; puis-je vous demander sur quoi ils sont fondés?

— Sans aucun inconvénient, capitaine ! répliqua le gabier en froissant son chapeau entre ses mains calleuses. Je ramais dans la barque qui a couru ce matin après le vieux pêcheur, et je ne devine pas de quelle manière il nous a échappé; en outre, il y a dans ce vaisseau qui vient sous le vent quelque chose dont je suis inquiet : ça me passe à travers l'esprit comme une drague, et il me serait impossible de faire route pour le sommeil quand même on me bercerait dans un hamac.

— Combien y a-t-il de temps que vous avez vu ce vaisseau ?

— Lorsqu'il s'est montré à moi, la cloche venait de sonner sept heures; mais je ne suis pas certain que ce soit un véritable navire.

— Et comment se comportait-il quand vous l'avez signalé?

— Il était de deux ou trois points plus par notre travers.

— En ce cas, nous le passons ! s'écria Wilder avec transport.

— Non, capitaine ! vous oubliez que *la Caroline* a orienté au plus près depuis le quart de huit heures.

— C'est vrai, reprit Wilder désappointé; retournez dans votre hamac. Demain matin nous pourrons mieux observer l'étranger. Monsieur Earing, ajouta-t-il, faites courir au navire une autre bordée et gouvernons plus à l'est; nos gens viennent à peine de se mettre au lit, rappelez-les sur le pont et virons de bord.

Cet ordre donné d'un ton bref et impérieux fut immédiatement exécuté, *la Caroline* vira vent debout. Pendant ce temps Wilder épiait avec sa longue-vue la voile étrangère. Il s'écria tout à coup :

— Par le ciel ! il a également viré de bord.

On apercevait en effet à l'horizon les mêmes contours frêles et indécis, pareils à ces ombres jetées sur une surface plus brillante par les illusions de la fantasmagorie; mais pour des marins capables de distinguer les différentes lignes des mâts il était évident que le navire étranger avait brusquement changé de route, et que comme *la Caroline* il gouvernait maintenant au nord-est.

— Le drôle a viré, dit le lieutenant Earing après un moment de silence et d'une voix mal assurée; il faut qu'il ait un équipage de diable pour avoir effectué cette manœuvre aussi vite.

— Lieutenant, dit Wilder, il faut lutter de vitesse, amarrez dans la grande voile et déployez les perroquets.

Le lieutenant, dont la conception était lente, aurait volontiers hasardé des représentations; mais le ton du jeune commandant était trop ferme et trop décidé. L'exécution de l'ordre qu'il venait de donner pouvait en effet entraîner quelques risques, car *la Caroline* portait déjà trop de voiles. Cependant les matelots obéirent avec un empressement qui prouvait qu'un sentiment de crainte superstitieuse les engageait à s'éloigner rapidement du navire inconnu; toutes les voiles furent successivement mises dehors, puis chaque homme se croisa les bras et regarda avec attention l'objet de l'inquiétude générale. *La Caroline* semblait comme son équipage croire à la nécessité de redoubler de vitesse : sous l'influence des larges pièces de toile qu'on avait tendues, elle s'inclina assez bas pour que l'eau vînt battre ses dalots; du côté opposé elle montra à découvert ses planches noires et le cuivre poli de sa quille, que venaient laver par intervalles les lames vertes aux crêtes étincelantes.

Wilder suivait d'un œil sombre les mouvements du navire. Il eut un moment la pensée de faire diminuer de voiles; mais il fut arrêté par la vue du vaisseau étranger, qui s'avançait toujours à l'horizon.

— Le mât de hune plie comme une baguette, murmura le lieutenant Earing.

— S'il casse on en mettra un autre ! dit Wilder, dont la résolution était inébranlable.

— *La Caroline* fait toujours des voies d'eau quand elle fatigue en luttant contre la mer.

— Nous avons des pompes.

— C'est vrai, capitaine; mais, selon mon faible jugement, il est inutile de chercher à éviter un vaisseau que le diable commande, en admettant qu'il n'ait pas fourni tout l'équipage.

— C'est ce que nous verrons en l'essayant.

— Nous l'avons déjà tenté avec *le Hollandais ;* toutes nos voiles étaient dehors et le vent était pour nous ; il n'avait que les trois voiles de hune, son tapecu et son foc; et nous avec nos bonnettes hautes et basses, nous n'avons pu gagner un pouce de terrain.

— *Le Hollandais* ne paraît jamais dans les latitudes du nord.

— On l'assure, reprit Earing avec résignation; mais celui qui l'a placé à la hauteur du Cap peut bien avoir trouvé la croisière assez avantageuse pour envoyer un autre vaisseau dans ces parages.

Wilder ne répondit pas; il ne songeait qu'à précipiter la marche du vaisseau, qui, en s'avançant, était souvent comme enseveli dans les vagues qu'il ne pouvait ni franchir ni surmonter. Les matelots inquiets restaient groupés sur le pont, la terreur superstitieuse qui s'était emparée de l'esprit faible du lieutenant se communiquait à tout l'équipage. L'accident arrivé au commandant en titre, l'arrivée inattendue de Wilder, le calme et la fermeté de celui-ci augmentaient l'impression générale. L'impunité avec laquelle *la Caroline* faisait force de voiles dans les circonstances actuelles ajoutait à la surprise des marins, et ils ne pouvaient s'empêcher de concevoir d'étranges soupçons relativement à leur jeune capitaine.

CHAPITRE XV.

Nous avons eu déjà l'occasion de présenter à nos lecteurs le second lieutenant de *la Caroline;* il se nommait Knighthead et exerçait une grande influence sur les matelots, avec lesquels il entretenait des relations très-familières. Il avait vu avec déplaisir la subite élévation de Wilder, et il s'empressa de profiter des circonstances pour se permettre des insinuations malveillantes.

— On prétend, dit-il à un groupe rassemblé dans le tribord, que le diable envoie quelquefois ses lieutenants à bord d'un vaisseau marchand pour le conduire au milieu des écueils et des bancs de sable et avoir sa part des âmes des naufragés. Qui peut savoir à quoi s'en tenir lorsqu'un nom inconnu est inscrit le premier sur le rôle d'équipage d'un bâtiment?

— Pourtant, dit un des plus vieux matelots, le capitaine n'est pas maladroit; jusqu'à présent, malgré la manière insensée dont il a conduit le vaisseau, il n'a pas encore cassé un fil de caret.

— Un fil de caret! répéta le second lieutenant d'un ton de mépris, qu'importe? Le diable ne joue pas ses tours à moitié, il ne s'inquiète que des câbles; et quand il s'y met, il brise tout à la fois.

— Oh! M. Knighthead s'y connaît, dit un autre matelot plein de confiance dans la capacité du second lieutenant.

— Je n'ai pas grand mérite à cela; j'ai vu tous les services, j'ai manié tous les bâtiments depuis le lougre jusqu'au trois-mâts. Peu de gens peuvent parler plus sûrement que moi en leur propre faveur; car ce que je sais, je l'ai appris, non dans les livres, mais par une rude pratique.. Que peuvent néanmoins les connaissances contre la sorcellerie ou les manigances d'un être que je ne veux pas nommer, vu qu'il ne faut offenser personne? Je prétends donc que *la Caroline* est sous voiles comme ne l'y aurait pas mise un marin prudent.

Un murmure général annonça que tous le auditeurs, ou du moins la plupart, avaient la même opinion. Le lieutenant Knighthead jeta un coup d'œil oblique par-dessus son épaule, probablement pour s'assurer qu'il n'avait pas auprès de lui l'homme dont il craignait d'exciter le mécontentement.

— Examinons philosophiquement, reprit-il, nous tous qui sommes nés dans la vieille Angleterre, car il n'y a pas même parmi nous d'Écossais ni d'Irlandais. L'honnête Nicolas Nichols glisse de cette baille, et se casse une jambe : premier point extraordinaire, puisqu'on voit des hommes tomber des hunes ou des vergues sans se faire la moindre contusion. Ensuite on introduit à bord un étranger qui sent les colonies, et n'a pas une de ces franches physionomies anglaises...

— Le garçon a bonne mine, interrompit le vieux marin.

— Je vous l'accorde, c'est même là que gît la diablerie; mais il n'a pas une de ces figures comme un Anglais les aime. La sienne est trop expressive, de sorte qu'on y lit trop de choses à la fois pour deviner jamais ce qu'il veut faire. Je disais donc qu'il était venu, on ne sait comment, usurper les droits du patron.

— Il y a eu un arrangement très-régulier avec le consignataire, qui a été enchanté de trouver un jeune homme aussi convenable pour conduire *la Caroline.*

— Un marchand, comme nous tous, est fait d'argile, et malheureusement pour la pétrir on ne la détrempe pas souvent d'eau salée. Plus d'un commerçant largue ses lunettes et ferme ses livres de comptes, afin de tromper son voisin; et il finit par découvrir qu'il s'est trompé lui-même. M. Bale a cru sans doute faire une excellente affaire en embarquant M. Wilder; mais il ne savait pas alors que c'était vendre le navire à Belzébuth.

— Mais cependant, dit le vieux marin, la manœuvre de ce matin a été commandée fort à propos et parfaitement ordonnée.

— Avec un capitaine de cette espèce, cela n'a rien d'étonnant; j'avoue qu'il a fait habilement reculer *la Caroline*, qui était trop près du négrier; il a montré même trop de science pour un jeune marin, et moi, qui suis un vieux routier, je n'aurais pas certainement fait mieux; mais que pensez-vous, mes camarades, de l'évasion du vieux pêcheur, ne trouvez-vous pas qu'elle a quelque chose de mystérieux, d'incompréhensible?

— C'est vrai! dit le vieux marin, qui commençait à perdre les préventions qu'il avait conçues en faveur de Wilder.

En ce moment, le capitaine s'écria d'une voix tonnante : — Ohé, du vibord! déployez la voile du petit perroquet.

Si cette voix s'était élevée du sein de l'Océan en courroux, elle n'aurait pas jeté plus de trouble dans le cœur des matelots; le lieutenant et ses compagnons se regardèrent un moment avec stupeur et échangèrent plusieurs signes de tête avant de monter dans les haubans pour exécuter le commandement.

Il y avait certainement de quoi exciter la défiance dans la manière désespérée dont Wilder faisait mettre toutes voiles dehors, quand même l'opinion des matelots n'aurait pas été influencée par la superstition. Les deux lieutenants avaient reconnu depuis longtemps qu'il voulait échapper à ce vaisseau-fantôme qui suivait si singulièrement tous leurs mouvements, ils le désiraient également; mais le parti que prenait le capitaine leur semblait offrir de graves dangers, et, après avoir tenu conseil avec son coadjuteur, Earing s'approcha de Wilder pour lui soumettre quelques observations.

— Je ne vois pas, monsieur, dit-il, que nous gagnions sur le navire inconnu, quoique *la Caroline* roule péniblement contre les lames.

Wilder jeta encore un coup d'œil sur le profil obscur qu'on apercevait à l'horizon et se tourna sans répondre du côté d'où venait le vent.

— L'équipage murmure en travaillant au pont, reprit Earing après un moment de silence. Vous savez que c'est une tâche qui a toujours rebuté des matelots.

— Toutes les fois que je jugerai nécessaire de donner un ordre, dit Wilder d'un ton ferme, l'équipage voudra bien l'exécuter.

Le lieutenant Earing recula et prit un air d'humble soumission; il feignit pendant un instant d'être occupé à considérer les nuages, dont l'accumulation rapide semblait présager une tempête. Puis, rassemblant toutes ses forces, il essaya de revenir à la charge.

— Capitaine, dit-il, pensez-vous que *la Caroline* puisse par des moyens humains laisser de l'arrière ce navire inconnu?

— Je crains que non, répliqua le jeune homme en soupirant comme s'il eût fait un effort pour cacher le fond de sa pensée.

— Et moi, monsieur, sauf le respect que je dois à votre autorité et à vos talents, je suis persuadé que nous n'y échapperons pas; ce bâtiment me paraît être de la nature des Hollandais.

— Prenez la longue-vue, Earing, et dites-moi sous quelles voiles marche l'étranger.

L'honnête lieutenant, qui était réellement bien intentionné, déposa son chapeau sur le gaillard d'arrière, examina longtemps et gravement l'inconnu, puis il ferma la lunette avec la paume de sa large main et répliqua :

— Si ce vaisseau avait été construit par des ouvriers ordinaires, je n'hésiterais pas à déclarer qu'il a tous ses agrès et qu'il porte trois voiles de hune avec un ris pris, ses basses voiles, son gui de baume et son foc.

— N'a-t-il rien de plus?

— Je serais prêt à l'attester, pourvu que j'eusse l'occasion de m'assurer qu'il est en tout pareil aux autres bâtiments.

— Et cependant, Earing, malgré tous nos efforts, nous n'avons pas gagné un pied d'après le compas.

— Mon Dieu! monsieur, répliqua le matelot en secouant la tête, toutes vos tentatives seraient inutiles; vous auriez beau fendre en deux toutes vos voiles, vous ne changeriez pas nos relèvements avant le lever du soleil: peut-être alors verrons-nous ce mystérieux vaisseau s'envoler vers les nuages.

— N'importe, il faut que je l'évite, et j'y réussirai, dussé-je faire voler *la Caroline* hors de l'eau.

— Ce serait possible si elle avait des ailes comme un courlis ou comme une mouette; mais, telle qu'elle est, elle s'enfoncerait plus aisément dessous. J'ai navigué par tous les temps, capitaine Wilder, mais...

Sa bouche se ferma brusquement, une vague noire surgit entre le navire et l'horizon oriental et se dressa comme pour engloutir tout ce qui s'opposerait à son passage. Wilder attendit le choc avec anxiété, et sentit un moment qu'il avait outre-passé les bornes de la prudence en poussant *la Caroline* contre de pareilles masses d'eau. Par bonheur, la lame se brisa à quelques brasses des bossoirs et envoya sur le pont des flots d'écume. Pendant une demi-minute, l'avant eut disparu complétement comme s'il eût été incapable de gravir cette éminence liquide : le navire en sortit lentement étoilé de millions d'insectes phosphoriques de l'Océan; toutes les jointures de la charpente massive tremblèrent avec fracas. Il s'arrêta comme un cheval effrayé; quand il reprit sa course, ce fut avec une modération qui semblait avertir ses guides de leur imprudence.

Earing regarda le capitaine en silence et comprit que ce fait matériel valait les meilleurs arguments; les matelots n'hésitèrent pas à exprimer à haute voix leur mécontentement et prophétisèrent que la perte du vaisseau serait infailliblement la suite d'une aussi inconcevable témérité. Wilder fut inébranlable. Ferme dans ses secrets desseins, il aurait bravé des risques plus terribles pour parvenir à son but; mais un léger cri étouffé qui partait de l'arrière lui rappela les craintes de ses compagnes. Il courut vers la tremblante Gertrude, qui avait, ainsi que la gouvernante, observé de loin ce qui se passait.

— Rassurez-vous, dit-il doucement, *la Caroline* a si bien soutenu le choc que j'ai la plus grande confiance dans sa solidité.

— Capitaine, reprit madame Wyllys, j'ai déjà vu le redoutable élément sur lequel vous vivez, c'est en vain que vous essayez de me tromper; je sais que vous pressez la marche de *la Caroline* bien au

delà de sa vitesse ordinaire. Avez-vous des motifs suffisants pour justifier votre hardiesse?

— Oui, madame, j'en ai.

— Et comme les autres ils sont ensevelis à jamais dans votre cœur?

— Je ne puis vous le dire, madame, répliqua le jeune homme; mais, puisque vous connaissez un peu notre métier, vous devez comprendre que, pour faire marcher un navire au vent, il est nécessaire de mettre toutes voiles dehors.

— Vous pouvez du moins répondre directement à l'une de mes questions : Ce fait est-il assez favorable pour nous permettre de passer les dangereux écueils d'Hatteras?

— J'en doute.

— Alors pourquoi ne retournons-nous pas d'où nous venons?

— Y consentiriez-vous? demanda le jeune homme avec la rapidité de la pensée.

— Je veux aller rejoindre mon père, dit Gertrude presque aussi vivement.

— Et moi, reprit la gouvernante avec calme, je suis disposée à abandonner ce navire. Je ne sollicite plus l'explication de ces mystérieux avertissements; mais rendez-nous à nos amis de Newport.

— Cela pourrait se faire, murmura notre aventurier; avec le vent qu'il fait, il suffirait d'employer fructueusement quelques heures. Monsieur Earing!

Le lieutenant accourut, et, à la demande de Wilder, prit la longue-vue pour regarder le bâtiment inconnu. Le capitaine l'examina à son tour et s'écria avec impatience:

— Il ne porte pas plus de voiles!

— Non, monsieur, dit le superstitieux lieutenant, mais qu'importe à un pareil navire ce qu'il étend de toiles et ce qu'il a de vent?

— Earing, cette brise tourne trop au sud, et il se brasse quelque chose dans ces nuages bruns qui viennent droit par notre travers. Que le navire abatte d'une couple de points! Les espars fatiguent, soulagez-les en pesant sur les bras du vent.

Le brave lieutenant reçut cet ordre avec une surprise qu'il ne prit pas soin de dissimuler. Il fallait peu d'explication pour apprendre à un homme de son expérience que cette manœuvre les ramenait d'où ils venaient, et qu'en conséquence on renonçait au voyage. Il osa hasarder quelques remontrances.

— J'espère, capitaine, dit-il, qu'un vieux marin comme moi peut, sans vous offenser, donner son avis sur les temps. Quand les intérêts des armateurs sont compromis, je suis toujours disposé à virer de bord; mais, présentement, en prenant quelques ris nous pouvons nous maintenir au large.

— Abattez d'une couple de points et pesez sur les bras du vent, dit Wilder d'un ton résolu.

Le caractère paisible et soumis d'Earing ne lui permettait pas de différer plus longtemps, il obéit; mais, quand le commandement fut transmis au lieutenant Knighthead et aux matelots, ils réprimèrent à peine leur mécontentement, tant l'inconstance du capitaine leur semblait déraisonnable. Wilder demeura parfaitement insensible à ces symptômes de désaffection.

Cependant *la Caroline*, pareille à un oiseau dont les ailes ont vainement lutté contre la tempête, et qui lui cède pour voler plus aisément, glissa sur les lames, dont elle coupait les crêtes écumeuses ou descendait les pentes escarpées. Le vent lui était désormais favorable; les vagues ne roulaient plus dans une direction contraire à sa marche, et elle n'avait plus besoin de conserver toutes ses voiles. L'avis de l'équipage était qu'elle en portait assez dans une nuit dont l'aspect était d'assez mauvais augure; mais telle n'était pas l'opinion du capitaine. Il ordonna d'un ton d'autorité de déployer les bonnettes, et le navire chassa derrière lui un sillon d'écume dont le volume et l'éclat égalaient ceux des plus hautes lames.

Ce changement de marche fut imité par le bâtiment inconnu, qu'on aurait volontiers pris pour l'ombre de *la Caroline* sur la masse compacte des nuées lointaines. Les ténèbres empêchaient de voir s'il avait augmenté sa voilure, mais il était certain qu'on ne pouvait échapper à sa vigilance; et la facilité extraordinaire de ses manœuvres commença à jeter dans l'esprit même du commandant des idées d'intervention surnaturelle.

Pendant qu'il essayait de les dissiper, les cieux et la mer prirent de nouveaux aspects. On vit disparaître brusquement cette ligne de lumière qui rasait l'horizon oriental, comme si le rideau du firmament se fût soudain refermé après s'être entr'ouvert pour livrer passage aux vents. Les vapeurs s'épaississaient à l'est et se confondaient avec les eaux. A l'ouest, au contraire, un sombre dais de nuages se levait, et une longue ceinture de clarté livide frappait obliquement les yeux. Au milieu de cette brume étincelante et sinistre on apercevait le navire étranger; mais il y avait des instants où ses contours faibles et fantastiques semblaient se confondre avec les airs.

CHAPITRE XVI.

Notre vigilant aventurier ne se méprit nullement sur ces sinistres présages, et, dès qu'il remarqua l'atmosphère particulière dont était environné l'objet qu'il avait tant de fois contemplé, il fit retentir sa voix sonore et puissante :

— Ohé! paré à rentrer toutes les bonnettes! Le monde aux cargues! Points des perroquets! Monsieur Earing, faites carguer toutes les voiles à l'avant et à l'arrière! »

Ce langage était familier aux matelots; et il fut favorablement accueilli, car ils avaient cru d'abord que leur commandant inconnu se jouait de la sûreté de *la Caroline* en ne tenant aucun compte des signes du temps. Tout le monde fut aussitôt sur le qui-vive; les voiles descendirent comme autant de nuages, et le navire fut réduit à l'action des plus pesantes et des plus essentielles. L'équipage déploya toute son énergie dans cette manœuvre et suspendit un moment son travail pour observer l'occident, où chacun, selon la mesure de ses facultés, chercha à lire sa destinée.

Le profil du navire étranger avait été enseveli dans le brouillard lumineux qui roulait d'un bout à l'autre de la mer comme une vapeur transparente, surnaturelle, et pour ainsi dire tangible. L'Océan même semblait averti qu'un changement prompt et violent se préparait. Les vagues cessaient de se briser en flots d'écume resplendissante, et de noires volutes d'eau dressaient leurs cimes altières vers l'orient sans répandre autour d'elles la moindre lueur. La brise, qui avait été fraîche et presque carabinée, s'assoupissait et devenait incertaine, comme si elle eût été tenue en respect par la force plus puissante qui s'amassait aux bords de la mer dans la direction de la côte américaine. Les bouffées du vent d'ouest s'affaiblissaient par degrés, et bientôt on entendit les lourdes voiles fouetter les mâts. Un calme effrayant pesa sur les flots. Tout à coup une étincelle de flamme perça l'affreuse obscurité de la mer, qui retentit d'un roulement pareil à celui d'un tonnerre lointain. Les matelots se regardèrent avec angoisse, la voix du ciel elle-même semblait les prévenir de ce qui allait suivre; mais leur judicieux capitaine reconnut le bruit d'un coup de canon, et il murmura avec une fierté dédaigneuse :

— Croit-il que nous dormions? La tempête l'a atteint, et il veut nous en donner avis. Croit-il que nous ayons fermé les yeux depuis le quart de huit heures?

Wilder fit quelques tours sur le gaillard d'arrière, promena ses yeux sur le ciel, sur les vergues, sur son équipage dans l'attente; puis il s'écria : — Brassez carré les vergues d'arrière!

Les vergues craquèrent en prenant la position indiquée, et les poulies firent entendre de sinistres sifflements.

— Cargue les basses voiles! reprit le capitaine; puis, après avoir jeté un nouveau coup d'œil sur l'horizon menaçant, il ajouta: — Ferle la grande voile, la misaine à l'artimon! En haut! serre les voiles! Du courage, garçons, du courage!

Les matelots voyaient le danger, et leur ardeur fut surexcitée par la voix calme et forte de Wilder. Ils montèrent dans les agrès avec une célérité de quadrumanes, et les vastes et puissantes nappes de toiles furent, en moins d'une minute, rendues inoffensives et assujetties en rouleaux serrés le long de leurs mâtereaux respectifs; les hommes descendirent des vergues aussi rapidement qu'ils y étaient montés, et il y eut encore un moment d'arrêt. Le vent était tombé; la flamme d'une lumière aurait pu s'élever verticalement vers le ciel : *la Caroline* roulait lourdement entre les lames qui s'aplanissaient à chaque instant, comme si la mer eût rappelé dans l'asile de ses profondeurs les parcelles écumeuses qu'elle avait longtemps laissées se jouer à sa surface. L'eau clapotait tristement le long des flancs du navire, ou tombait des ponts en cascades lorsqu'il se relevait après avoir plongé dans le creux des vagues. Les sons qui sortaient de l'Océan, la hauteur des cieux, l'anxiété peinte sur les visages, tout contribuait à prouver la solennité de ces instants d'attente. Les deux lieutenants, n'ayant premièrement rien à faire, s'approchèrent du commandant.

— Quelle horrible nuit, capitaine! dit le lieutenant Earing.

— J'ai vu des sautes de vent moins clairement annoncées, répliqua Wilder.

— Heureusement, reprit Earing, que nous avons eu le temps de tout empaqueter; mais cette saute est accompagnée des plus redoutables symptômes.

— Oui, dit Knighthead d'une voix rauque; ce fut par un temps semblable que j'ai vu sombrer *le Vésuve*.

— Et il faisait ce calme plat quand *le Groenlandais* fut jeté sur la côte des Orcades, ajouta Earing.

— Messieurs, dit Wilder, que pouvons-nous de plus? Il n'y a pas un souffle de vent, et le navire est à la cape.

Les deux mécontents étaient dans l'impossibilité de proposer d'autres expédients; mais tous deux étaient tourmentés par des appréhensions superstieuses, fortifiées par l'aspect réellement formidable de la nuit. Earing les exprima dans sa réponse :

— Oui, dit-il, *la Caroline* est telle qu'elle doit être; néanmoins, avec sa cargaison, elle n'est pas aussi facile à conduire qu'un de ces *Hollandais* toujours agiles dans leur marche, sans qu'on sache quel homme ils ont à la barre, par quelle boussole ils se gouvernent et quel est leur tirant d'eau.

— Le navire étranger doit être de cette espèce, ajouta Knighthead. Après être resté longtemps sous le vent, le voilà qui nous gagne au vent sans qu'on puisse deviner comment ni pourquoi.

— J'abandonnerais volontiers aux armateurs ma part du mois dernier, dit Earing, pour savoir quel est son pavillon.

— Français, espagnol, ou diable, le voici ! s'écria Wilder; et, se tournant vers l'équipage attentif, il ajouta avec véhémence :

— Laisse tomber les drisses d'arrière ! Hale la vergue de misaine !

Les matelots obéirent en silence, mais avec une incroyable activité; car il n'y avait pas un instant à perdre. Des brouillards qui s'amoncelaient au nord-ouest depuis environ un quart d'heure arrivaient sur *la Caroline*. L'air avait perdu cette humidité qui caractérise la brise d'est; et de légers revolins voltigeaient autour des mâts, précurseurs de la rafale. Un rugissement terrible ébranla tout à coup l'Océan, dont la superficie ondula, se rida, et finit par se couvrir d'une nappe d'écume blanche et limpide. La puissance du vent se fit aussitôt sentir sur les flancs du vaisseau, qui, le recevant par sa batterie, inclina ses mâts sous le choc impétueux.

— La barre au vent! la barre au vent! cria Wilder, il y va de notre vie !

Le timonier accomplit l'ordre; mais le navire ne se releva point, et les mâts restèrent penchés vers l'horizon.

— Du sang-froid ! dit Wilder saisissant par le bras Earing, qui courait comme un fou sur le pont, il est de votre devoir d'être calme, apportez une hache.

Aussi prompt que la pensée, le lieutenant alla chercher une hache et monta dans les grands porte-haubans d'artimon pour exécuter lui-même l'ordre auquel il s'attendait.

— Faut-il couper? demanda-t-il le bras levé et d'une voix dont la force et la fermeté prouvaient que son premier trouble s'était dissipé.

— Arrêtez, le vaisseau obéit-il au gouvernail ?

— Pas du tout, monsieur.

— Alors coupez, dit froidement Wilder.

Un seul coup suffit pour mettre à fin cette tâche importante. La ride que le lieutenant frappa était tellement tendue qu'elle céda à l'instant même; toutes les autres se détachèrent, et le mât soutint seul la masse compliquée de ses agrès. Il ne tarda pas à craquer avec un épouvantable fracas, et tomba comme un arbre coupé à sa racine.

— Le vaisseau fait-il son abatée? demanda Wilder au timonier.

— Il a cédé un peu, monsieur, mais ce nouveau grain le rejette sur le flanc.

— Faut-il couper? cria Earing en montant dans les agrès du grand mât comme un tigre qui bondit sur sa proie.

— Coupez.

Un craquement plus bruyant et plus imposant succéda à cet ordre. Après plusieurs coups fortement appliqués, l'énorme mât s'abîma dans la mer avec ses vergues, ses agrès et ses voiles; *la Caroline* se redressa et roula péniblement au vent.

— Il se relève ! s'écrièrent les matelots jusqu'alors silencieux et suspendus entre la vie et la mort.

— Déblayez ! ajouta le capitaine. Sois paré à ferler le petit hunier ! Débarrassez le pont de ces débris; coupez, coupez, mes amis, prenez vos hachettes et vos couteaux : coupez, coupez tout!

Comme les hommes travaillaient avec la vigueur que donne l'espérance, les cordages qui retenaient encore la mâture abattue furent promptement tranchés. *La Caroline*, sans forces contre la tempête, semblait toucher à peine les flots écumeux, on eût dit que les bouffées de vent qui se ruaient sur elle avec un bruit de tonnerre allaient l'enlever de l'élément sur lequel elle flottait. Au moment où le gros temps s'était déclaré, un judicieux matelot avait laissé flotter les drisses de la seule voile qui restât; et cette voile, larguée, mais avancée, menaçait d'entraîner avec elle le mât de misaine, le seul qui restât sur le vaisseau. Wilder comprit la nécessité de remédier à ce nouveau danger.

— Ce mât ne peut résister longtemps à de pareils chocs, dit-il à Earing; et s'il tombe par-dessus les bossoirs, il donnera au navire une secousse qui peut être funeste : il faut envoyer quelques matelots en haut pour séparer la voile de hunier de ses vergues.

— Le mât de misaine plie comme une baguette d'osier, répondit le lieutenant, le pied même en est fendu; envoyer un homme à la hune avec une telle rafale, ce serait l'exposer à un grand péril.

— Vous avez raison, reprit Wilder convaincu de la vérité de ce que Earing avançait. Restez donc ici; et s'il m'arrive quelque chose, tâchez de faire entrer *la Caroline* dans l'un des ports des côtes du nord.

En disant ces mots, le commandant jeta sa casquette sur le pont et se disposa à ôter son habit.

— Que faites-vous, capitaine? s'écria le lieutenant en lui posant la main sur l'épaule.

— Je vais en haut pour couper la voile de hunier; sans quoi nous perdrons le mât, et peut-être le vaisseau.

— C'est évident, monsieur; mais il ne sera pas dit qu'un autre a rempli le devoir d'Édouard Earing. Votre affaire est de faire entrer le vaisseau dans un port, la mienne est de couper cette voile. S'il m'arrive malheur, mettez-le sur le livre de loch, en faisant mention de la manière dont je me suis comporté. C'est la meilleure épitaphe d'un marin.

Wilder ne fit aucune résistance. Il reprit son attitude de vigilance et de réflexion; il accepta le dévouement du lieutenant avec la simplicité d'un homme depuis longtemps habitué à remplir ses obligations dans toute leur étendue, et qui n'était pas surpris qu'un autre fût animé des mêmes sentiments. Sans proférer une parole, le premier lieutenant alla prendre une hache dans le tribord et s'élança dans les agrès de misaine, dont les cordages et les fils de caret étaient roides et près de se casser. Les matelots comprirent son intention, et cinq ou six des plus âgés, mus par un même sentiment de fierté professionnelle, sautèrent dans les enfléchures pour participer à la périlleuse entreprise.

— Descendez des agrès de misaine, cria Wilder avec un porte-voix, descendez tous, excepté le lieutenant !

Les matelots furent mortifiés d'entendre ces paroles; mais ils étaient trop animés pour y avoir égard, et ils se dispersèrent sur les vergues. Le lieutenant, profitant d'un ralentissement du vent, porta un coup sur un gros cordage qui retenait à la cargue l'un des coins inférieurs de la voile gonflée. L'effet fut celui qu'on aurait produit en frappant la clef de voûte d'une arche mal cimentée. La toile se détacha de ses amarres avec une bruyante explosion, et s'envola à l'avant du vaisseau comme si elle eût été soutenue par des ailes. Les matelots la suivaient encore des yeux, lorsqu'une ride des haubans inférieurs se brisa avec un craquement qui parvint aux oreilles de Wilder.

— Descendez ! répéta-t-il, descendez par les galhaubans ! il y va de votre vie !

Un seul individu profita de cet avertissement et glissa sur le pont avec la rapidité du vent. Les cordages se rompirent les uns après les autres; les étais et les rides se cassèrent comme du fil; le mât se fendit, chancela, et s'abîma lourdement dans les flots. Wilder s'élança vers le plat-bord et aperçut distinctement les victimes cramponnées aux débris. Il vit même le brave Earing agiter la main en signe d'adieu, comme un homme qui se voit perdu, mais qui se résigne à son sort avec le courage d'un marin. Puis les débris du mât et tous ceux qui y étaient suspendus furent engloutis dans l'effrayante brume qui s'étendait depuis l'Océan jusqu'aux cieux.

— Sois paré à mettre le canot en mer! cria Wilder sans réfléchir à l'impossibilité d'effectuer un sauvetage dans une aussi affreuse tourmente.

Les marins, éperdus, demeurèrent immobiles et se regardèrent avec des yeux hagards.

— Il est trop tard! il est trop tard! murmura Wilder, aucun effort humain ne pourrait les sauver !

— Ohé, une voile! cria le lieutenant Knighthead d'une voix pleine de superstitieuse terreur.

— Qu'elle arrive ! répondit le jeune commandant avec amertume, elle ne fera qu'achever la ruine que les éléments ont commencée.

— Si c'est un vaisseau véritable, poursuivit le second lieutenant, nous devons aux passagers et aux armateurs de l'accoster; il faut tâcher de lui parler, pourvu que nous puissions nous faire entendre à travers la tempête.

— Plutôt la mort que de lui parler, murmura Wilder. Ce navire arrive-t-il rapidement sur nous? ajouta-t-il en s'adressant au timonier.

— Oui, oui, monsieur.

— Faites-lui place, bâbord tout ! peut-être nous passera-t-il dans l'obscurité, maintenant que nos ponts sont rasés.

Grâce à cette manœuvre, le navire marchand de Bristol s'écarta de la ligne dans laquelle l'étranger approchait. Celui-ci s'avança à travers le brouillard, toutes ses voiles étaient ferlées, ses mâts et ses vergues restaient intacts, y compris les perroquets; ses bossoirs soulevaient une énorme masse d'écume, et le mugissement des eaux qu'il écartait ressemblait au bruit d'une cascade. Les matelots de *la Caroline* craignirent un moment qu'il les heurtât dans l'obscurité, et ils demandèrent qu'on allumât des fanaux.

— Il ne nous voit déjà que trop, dit Wilder.

L'équipage s'arrêta, le mystérieux bâtiment qu'on signalait depuis si longtemps n'était plus qu'à une centaine de pieds. Le vent qui avait soulevé les lames pesait alors sur elles et les maintenait dans leur lit, on eût dit que la mer était changée en un lac glacé; si par hasard une vague montait des gouffres profonds, la tourmente l'emportait en écume. Le vaisseau étranger, toutes voiles dehors, glissait sur les eaux avec la vitesse et la grandeur d'un nuage chassé par la tempête, on n'y apercevait aucun signe de vie. Au moment où il approcha, Wilder, au comble de l'inquiétude, osait à peine respirer; mais il n'aperçut sur les ponts de son ennemi aucune forme humaine, aucun œil curieux, aucun signe de reconnaissance, l'inconnu passa comme une sombre vision et s'enfonça bientôt du côté de dessous le vent.

— Il se perd dans le brouillard ! s'écria Wilder, qui semblait prendre un secret plaisir à être abandonné dans sa détresse.

— Dans le brouillard ou dans les nuages, répondit Knighthead.

— Dans les cieux ou dans les nuages, répondit Wilder, peu m'importe, pourvu qu'il ait disparu.

— Sur un vaisseau réduit à l'état où est le nôtre, dit le second lieutenant, la plupart des marins se féliciteraient de voir une voile étrangère.

— Les hommes courent souvent à leur perte par ignorance de

leurs propres intérêts; qu'il s'en aille, vous dis-je, et je le demande au ciel. Il a de l'avance sur nous, et tout ce que je désire c'est que cette bourrasque dure jusqu'au lever du soleil.

Knighthead tressaillit, et jeta sur son supérieur un coup d'œil soupçonneux. Aux yeux de cet homme superstitieux, c'était une témérité profane d'invoquer ainsi la tempête dans un moment où elle avait déjà épuisé toute sa fureur.

— Oui, dit Wilder en frappant convulsivement ses mains l'une contre l'autre, qu'elle souffle, je ne demande que du vent.



Homespun hissé au mât.

Tous les soupçons du second lieutenant sur le caractère du capitaine se trouvèrent confirmés par ces paroles, et il alla rejoindre silencieusement l'équipage de l'air d'un homme dont l'opinion était fixée.

CHAPITRE XVII.

Pendant la nuit, Wilder veilla presque seul à la sûreté de *la Caroline*: il ne fut secondé que par les deux matelots expérimentés qu'il avait placés à la barre. Il eut besoin de son habileté consommée pour empêcher les débris du malheureux navire de devenir la proie des flots. Lorsque l'aurore se leva, la force du vent était sensiblement diminuée; une brise inconstante lui succéda par degrés, et un calme plat finit par unir la surface de l'Océan.

— Sondez les pompes, dit Wilder, et étanchez le vaisseau.

Les matelots, qui avaient passé la nuit à se concerter, se décidèrent lentement à obéir. Knighthead, auquel Wilder s'était adressé personnellement en donnant son ordre, jeta un regard presque menaçant sur le capitaine, et répondit :

— Il n'y a que la sorcellerie qui puisse vider la cale d'un navire qui est déjà à moitié rempli d'eau.

— N'importe! faites jouer les pompes, monsieur, reprit Wilder, et qu'on se mette en mesure de vider la cale.

Knighthead fit ce qu'on lui commandait; mais les matelots refusèrent de se prêter à ce pénible travail. Le capitaine en appela deux par leurs noms, et essaya de leur faire quelques représentations; néanmoins ils hésitèrent, et laissèrent au second lieutenant le soin de déclarer ouvertement leurs projets de rébellion.

— Qu'a-t-on besoin de pompes dans un navire comme celui-ci? dit Knighthead avec un sourire de sarcasme; après la nuit que nous avons passée, nous ne serions pas surpris de voir *la Caroline* vomir comme une baleine les flots qu'elle a engloutis.

— Qu'est-ce que cela signifie? dit Wilder en regardant fixement le second lieutenant. Est-ce-vous qui, dans un pareil moment, osez donner l'exemple de l'insubordination?

Knighthead recula d'un pas, ses lèvres s'entr'ouvrirent; mais il ne prononça aucune réponse intelligible. Wilder lui ordonna d'un ton impérieux de conduire ses gens à la brimbale; le second lieutenant répondit par un refus positif, et reçut, du commandant indigné, un coup qui le renversa sur le pont. Ce trait d'audace jeta un moment l'incertitude parmi les matelots; mais bientôt, s'animant mutuellement, ils se précipitèrent sur notre aventurier seul et sans défense. Un cri qui partit du gaillard d'arrière suspendit un moment l'attaque; il avait été poussé par Gertrude, et il eut assez d'influence pour comprimer la fureur des êtres grossiers dont les passions venaient de se déchaîner.

Après avoir longtemps veillé, Gertrude et la gouvernante avaient succombé à la fatigue; elles venaient de se lever et de monter sur le pont, et n'étaient pas encore revenues de la stupeur que leur causait le spectacle qui se présentait à leurs yeux, lorsque la révolte éclata.

— Que se passe-t-il? demanda madame Wyllys d'une voix tremblante.

— C'est une sédition, madame, une lâche sédition, dit Wilder, dont les yeux étincelants menaçaient ses adversaires, et dont le front était aussi sombre que la tempête à laquelle il venait d'échapper.

— Ecoutez, madame, interompit rudement le second lieutenant, j'ai vu cette nuit les cieux et l'Océan se comporter comme je ne l'avais jamais vu : tandis qu'un navire courait vent arrière, léger comme un bouchon de liége, et conservant toute sa mâture, un autre était forcé de jeter tous ses mâts à la mer.

— Est-ce que cela justifie la violence dont j'ai été témoin? demanda la gouvernante. Le vaisseau est-il destiné à toute espèce de malheur? Monsieur Wilder, consentez-vous enfin à me donner des explications?

— Je vous ai avertie du danger, madame! dit le jeune capitaine avec amertume.

— Oui, reprit le second lieutenant, le diable est obligé d'être honnête quand on l'y force, et nous avons eu des avertissements suffisants : l'accident arrivé à Nicolas Nichols, la disparition du vieillard dans sa barque, l'expulsion de notre pilote. Nous aurions dû ne pas mettre à la voile, d'autant plus que le jour de notre départ était un vendredi; nous aurions dû ne pas nous confier à un capitaine inconnu. A présent, la cale se remplit; le bâtiment va sombrer, mais il y a encore du remède.

— Et quel remède? demanda la gouvernante en jetant un regard de détresse sur Gertrude pâle et attentive; devons-nous périr sans secours? y a-t-il en vue un bâtiment pour nous recueillir?



Farces à bord du *Dauphin*; le vieux Neptune.

— Dieu nous garde des voiles étrangères! s'écria Knighthead. La pinasse est suspendue à l'arrière, le continent d'Amérique est à une quarantaine de lieues au nord-ouest, à moins qu'il ne se soit dérangé depuis hier, et douze rameurs robustes peuvent y conduire une embarcation.

— Vous proposez donc d'abandonner le vaisseau? demanda la gouvernante.

— Précisément; l'intérêt des armateurs est cher à tous les bons marins, mais la vie est plus précieuse que l'or.

— Que la volonté du ciel soit faite! dit madame Wyllys; mais sans doute vous ne méditez aucune violence contre votre capitaine, qui,

j'en suis convaincue, s'est conduit en homme d'honneur et de talent dans des circonstances aussi critiques.

Knighthead ne répondit que par un murmure inintelligible; et il alla se concerter avec les matelots, qui, à la suite d'une courte conférence, mirent la pinasse à la mer, et y transportèrent des provisions.

— Tous les chrétiens du bord, reprit le second lieutenant, trouveront à s'arrimer dans cette embarcation; et quant aux personnes qui ont encore confiance dans certaines gens, qu'elles appellent à leur aide ceux qu'elles implorent ordinairement.

Wilder avait contemplé ces apprêts avec un profond dédain; son attitude était plutôt celle d'un homme qui a le droit de décider du sort des autres, que d'un malheureux dont la destinée dépend du caprice d'une multitude indisciplinée.

— Ainsi, dit-il froidement, votre intention est de manquer à tous vos devoirs et d'abandonner le vaisseau?

Le lieutenant, malgré son triomphe, ne put se défendre d'un mouvement de crainte; il répondit cependant: — Vous qui savez gouverner un vaisseau sans équipage, vous n'avez pas besoin d'embarcation. D'ailleurs, vous ne pourrez jamais dire à vos amis quels qu'ils soient, que nous vous laissons sans moyens de gagner la terre, en admettant que vous lui apparteniez. Il vous reste la chaloupe.

— La chaloupe! reprit Wilder, mais vous savez bien que sans l'aide des mâts, toutes nos forces réunies ne pourraient pas l'enlever du pont.

— Ceux qui ont enlevé les mâts de *la Caroline* pourront bien les remettre en place, répondit un matelot interprète des idées superstitieuses de ses camarades. Une heure après notre départ, une machine à mâter viendra réparer le dommage, et vous permettra de reprendre votre route.

Wilder ne daigna pas répondre, et se promena sur le pont d'un air pensif, mais avec un calme imperturbable. Pendant ce temps, les matelots, pressés par le désir de quitter le bâtiment, avaient descendu dans la pinasse l'ancien commandant blessé; les deux femmes alarmées avaient jugé qu'il était impossible d'adoucir ces hommes aveuglés. La gouvernante eut un moment l'idée de s'adresser à Nicolas Nichols; mais, enveloppé dans plusieurs couvertures, il semblait en proie à des douleurs si vives, qu'on ne pouvait rien espérer de lui.



Adieux du Corsaire-Rouge à l'équipage de son vaisseau.

— Qu'allons-nous faire? demanda madame Wyllys au jeune capitaine.

— Je l'ignore, répondit celui-ci; il est probable qu'ils atteindront le rivage. Vingt-quatre heures de calme suffisent pour leur assurer une bonne traversée, à moins qu'il ne survienne un coup de vent du nord-ouest.

— Et le bâtiment?

— S'il est abandonné, il doit couler bas.

— Alors il faut que je parle en votre faveur à ces cœurs de pierre. J'éprouve pour vous un intérêt toujours croissant, inexplicable, jeune homme, et je m'exposerai à tous les dangers plutôt que de vous abandonner.

— Arrêtez, ma chère dame, répliqua Wilder en la retenant respectueusement par la main, je ne dois pas quitter mon vaisseau.

— Ne prenez pas de détermination; les caractères les plus opiniâtres peuvent être soumis, mes instances peuvent changer la résolution de ces grossiers matelots.

— Il y a un caractère qui ne peut fléchir, une raison qu'on ne peut convaincre, des préjugés que vous ne parviendrez pas à déraciner.

— Lesquels?

— Les miens.

— Que voulez-vous dire, monsieur? Vous n'êtes pas sans doute assez fou pour vous laisser entraîner par le ressentiment à un acte de folie?

— Ai-je l'air d'un fou? demanda Wilder. Le sentiment qui me gouverne peut être faux; mais il est greffé sur mes habitudes, sur mes opinions, je puis dire aussi sur mes principes. L'honneur me défend de quitter le vaisseau que je commande tant qu'une planche en surnagera.

— A quoi servirait votre dévouement dans une pareille crise?

— A rien, répondit le jeune homme avec un sourire mélancolique. Je mourrai pour apprendre à faire leur devoir à ceux qui viendront après moi.

Gertrude et la gouvernante regardèrent avec un sentiment d'intérêt profond la physionomie animée mais calme et résolue de Wilder, dont le courage les remplit d'admiration. En comparant son caractère avec celui des hommes qui s'étaient emparés du pouvoir, madame Wyllys hésita à se séparer de lui pour prendre place parmi eux.

— Que Dieu me guide! s'écria-t-elle, je ne sais quel parti prendre. Parlez-nous, jeune homme, conseillez-nous comme vous conseilleriez une mère et une sœur.

— Si j'avais le bonheur de posséder des parents aussi proches et aussi chers, rien ne nous désunirait en d'aussi cruelles circonstances.

— Y a-t-il quelque espérance pour ceux qui resteront sur le vaisseau?

— Bien peu.

— Et dans la chaloupe?

Une minute entière s'écoula avant que Wilder répondît. Il étudia avec soin les cieux dans la direction du continent lointain. Aucun pronostic du temps n'échappa à sa vigilance, et son visage réfléchit les émotions variées qui le maîtrisaient.

— Aussi vrai que je suis homme d'honneur, dit-il avec énergie, et que mon devoir est de vous donner conseil et protection, je n'ai pas confiance dans le temps. Je crois qu'on a autant de chances d'être recueilli sur ces débris par quelque navire, que d'atteindre la terre en s'embarquant sur la pinasse.

— Restons donc! dit Gertrude, et le sang remonta en torrent à ses joues décolorées.

Madame Wyllys ne répondit pas; elle était en proie au doute et à l'indécision.

— Allons! allons! lui cria Knighthead. Chaque minute de jour est pour nous une semaine de vie; chaque moment de calme, une année. Descendez! ou nous vous abandonnons.

— Plutôt mourir, reprit la jeune fille, que de m'embarquer en compagnie de ces misérables!

En ce moment on entendit sur l'eau le bruit cadencé des rames, et la pinasse démarra poussée par les bras de six robustes rameurs. L'irrésolution de la gouvernante cessa tout à coup.

— Arrêtez! s'écria-t-elle, recevez mon enfant, mais abandonnez-moi!

Le second lieutenant ne répondit que par un signe de la main et quelques mots prononcés indistinctement d'un ton grossier. Les physionomies opiniâtres des matelots se confondirent promptement dans le lointain; la pinasse qui les emportait se rapetissa par degrés, et ne fut bientôt qu'un point noir qui montait et descendait au gré des flots. Les individus abandonnés suivirent des yeux l'embarcation sans proférer une parole. Wilder lui-même ne sortit de la torpeur dans laquelle il était plongé que lorsque sa vue refusa de transmettre à son cerveau la frêle image qui s'éloignait. Il regarda ses compagnes, et appuya la main sur son front comme pour rassembler ses idées. Il était effrayé de la responsabilité qu'il avait assumée en conseillant aux dames de rester; mais son trouble se dissipa rapidement, et il reconquit son sang-froid qu'avaient fortifié tant de traverses.

— Ils sont partis! dit-il avec un long soupir.

— Ils sont partis! Il n'y a plus d'espoir! dit la gouvernante en contemplant avec anxiété son élève presque inanimée.

Le regard que Wilder attacha sur cette belle et touchante statue

n'était guère moins expressif que celui de madame Wyllys. Son front devint pensif; ses lèvres se serrèrent, et, par une méditation profonde, il chercha à recueillir toutes les ressources de son imagination fertile et de sa longue expérience.

— Eh bien! avons-nous quelque chance de salut? demanda la gouvernante, qui ne le perdait pas de vue.

Un sourire passa sur la figure sombre du jeune homme, comme un rayon du soleil qui perce les plus épaisses vapeurs de l'orage.

— Nous en avons, répondit-il avec fermeté; notre position n'est pas encore désespérée.

— Alors, que celui qui gouverne la terre et la mer reçoive nos actions de grâces! dit la gouvernante, dont la douleur longtemps étouffée s'épancha en un torrent de larmes.

Gertrude se jeta au cou de son amie, et pendant quelques instants elles s'abandonnèrent sans réserve à leur émotion.

— Maintenant, ma chère dame, dit Gertrude en sortant des bras de madame Wyllys, confions-nous à l'habileté de M. Wilder. Il a prévu et prédit le danger, il peut également nous présager notre salut.

— Prévu et prédit! répondit madame Wyllys d'un ton qui prouvait qu'elle n'avait pas autant de confiance dans la prescience du capitaine. Personne au monde n'était capable de prévoir cet affreux malheur, et personne, en le pressentant, ne s'y serait exposé! Monsieur Wilder, je cesserai de vous demander des explications qui seraient désormais inutiles, mais vous ne refuserez pas de me communiquer vos motifs d'espérance.

Wilder se hâta de satisfaire une curiosité aussi pénible que naturelle. Les rebelles, pressés de profiter du calme, avaient laissé entre les tronçons des deux principaux mâts la meilleure des chaloupes, dont l'enlèvement aurait exigé plusieurs heures d'un rude travail. Ce fut dans cette petite arche que Wilder proposa de transporter les objets qui leur étaient indispensables et d'entrer avec ses compagnes pour attendre l'instant critique où le vaisseau sombrerait sous leurs pieds.

— Quoi! s'écria madame Wyllys en pâlissant, j'ai entendu dire que l'abîme lorsqu'il s'entr'ouvrait pour recevoir un bâtiment engloutissait tous les objets de moindre volume qui flottaient aux environs.

— Cela arrive quelquefois, je ne veux point vous abuser; mais je crois qu'il y a autant de chance pour que nous puissions nous sauver que pour que nous disparaissions avec le navire.

— C'est terrible, répondit la gouvernante; que la volonté du ciel soit faite! Mais l'adresse ne peut elle pas suppléer à la force, et n'y a-t-il aucun moyen de lancer la chaloupe à la mer avant l'instant fatal?

Wilder fit un geste négatif.

— Nous ne sommes pas aussi faibles que nous le paraissons, dit Gertrude; dirigez nos efforts, la domestique Cassandre est presque aussi forte qu'un homme.

En disant ces mots, la jeune fille désigna la négresse dont nous avons déjà parlé et qui se tenait à quelques pas en arrière, et tenant sur son bras le châle et le manteau de sa maîtresse, comme s'il se fût agi d'une promenade.

— Quand même nous aurions la force de vingt hommes, reprit Wilder, nous ne parviendrions pas à lancer la chaloupe sans le secours des machines. Ne perdons pas le temps en paroles, je vais savoir quelle sera la durée de la crise en visitant la cale; procédez cependant aux préparatifs nécessaires. Cette jeune personne, toute frêle qu'elle paraît, est en état de nous seconder.

Il indiqua alors diverses provisions qu'il leur conseilla de mettre sans délai dans l'embarcation, et descendit dans la cale afin d'y remarquer le progrès de l'eau. Il trouva la position plus alarmante qu'il ne s'y était attendu; *la Caroline*, privée de ses mâts, avait tellement fatigué, que la plupart de ses bordages s'étaient disjoints et que ses œuvres vives commençaient à descendre au-dessous du niveau de l'Océan.

A cette vue, le jeune marin maudit amèrement l'ignorance et la superstition qui avaient causé la désertion de l'équipage; le mal était grand sans doute, mais on aurait pu y remédier à force d'habileté et de patience; il était désormais inutile de songer à retarder une catastrophe devenue inévitable; et Wilder, remontant sur le pont, prit immédiatement des dispositions pour profiter de la seule chance qui leur restait.

Pendant que ses compagnes oubliaient leurs angoisses dans une occupation active, le jeune capitaine garnit la chaloupe de ses deux mâts, de ses voiles et de ses agrès; il coupa ensuite les drisses qui la retenaient en place et y fit entrer promptement les trois femmes, puis il débarrassa le bateau du chaos d'objets dont il avait été encombré, et jeta de côté des malles, des boîtes et des paquets, sans avoir égard aux criailleries de la négresse. Lorsqu'il se fut assuré que la chaloupe avait une boussole, des vivres et de l'eau, il se plaça à l'arrière, et par la fermeté de son maintien il essaya de rassurer ses plaintives compagnes.

Le soleil illuminait la mer qu'aplanissait un calme complet, la quille de *la Caroline* s'affaissait avec une lenteur qui fatiguait celles dont la submersion totale allait décider la vie ou la mort. Durant ces longues heures d'attente, la conversation qui eut lieu entre les naufragés prit le ton d'une confiance intime et souvent même de la tendresse; mais elle fut interrompue par des intervalles de silence et de rêverie. Chacun d'eux, pour ne point causer d'alarmes inutiles, évitait de faire la moindre allusion au danger imminent qu'ils couraient, néanmoins ils ne pouvaient se le dissimuler; les ténèbres survinrent et augmentèrent l'horreur de la situation. Il semblait que la mort approchât avec toutes ses horreurs : on entendait au loin se jouer sur les vagues les pesantes baleines, accompagnées de leur cortége ordinaire de poissons. L'imagination fiévreuse et troublée de Gertrude se représentait tous les monstres de l'Océan sortis de leur retraite pour assister au sinistre; et quoique Wilder lui assurât que ces apparitions étaient de favorable augure, elle persistait à voir les gouffres mystérieux au-dessus desquels le navire était suspendu, et où les attendaient les hôtes effroyables de l'abîme. L'intelligent marin ne put s'empêcher lui-même de tressaillir quand il aperçut à la surface des eaux les sombres nageoires des voraces requins que leur instinct avertissait d'une proie assurée. La lune se leva, et ses doux rayons donnèrent un aspect illusoire à cette scène variée mais toujours terrible.

— Du moins, dit Wilder en voyant l'astre pâle et mélancolique sortir du lit de l'Océan, nous aurons un flambeau pour nous guider. Le moment fatal approche, les dalots sont déjà submergés; si nous devons couler, ce sera bientôt.

— Vous pensez que *la Caroline* ne peut flotter ainsi longtemps? demanda la gouvernante.

— Oui, dit Wilder en s'arrêtant pour écouter les sons creux qui sortaient des profondeurs du bâtiment.

Bientôt on entendit dans la cale de sourds mugissements, et l'air qui y était renfermé fit sauter le gaillard d'avant du pont avec une explosion pareille à celle d'un canon.

— Cramponnez-vous aux cordages que je vous ai donnés! s'écria Wilder hors d'haleine.

Ces mots furent étouffés par le bouillonnement des eaux. *La Caroline* plongea; élevant son arrière en l'air, elle glissa dans les profondeurs de la mer comme le léviathan qui regagne ses mystérieuses retraites. Lorsque le navire descendit, les bossoirs de la chaloupe disparurent un moment sous les lames qui menacèrent de la remplir; mais, légère et agile, elle se releva, et fut lancée en avant par l'impulsion violente de la masse qui sombrait. L'eau se précipita dans le tourbillon avec une puissance d'aspiration qui semblait vouloir tout entraîner; la chaloupe se précipita un moment sur la pente des vagues, comme si elle eût voulu suivre le navire dont elle avait si longtemps dépendu; elle tournoya comme une bulle d'écume; mais, après la disparition de *la Caroline*, la frêle embarcation continua à flotter sur l'Océan, qui avait repris sa tranquillité première.

CHAPITRE XVIII.

— Nous sommes sauvés! dit Wilder, et il faut en rendre grâces à Dieu seul, sans lequel toute ma science aurait été inutile.

Les femmes, qui s'étaient caché la figure dans les plis de leurs vêtements, prièrent avec ferveur dès qu'elles virent l'imminence du danger passée; cependant leur situation était encore critique. Pour elles une petite barque était le monde, et de toutes parts s'étendait un désert liquide dont on n'apercevait point les limites.

— Allons, dit Wilder avec un enjouement propre à dissiper leurs alarmes, notre chaloupe est bonne, et nous pouvons encore espérer d'atteindre la côte d'Amérique; le vent souffle du sud-ouest, et il faut en profiter.

Aussitôt il étendit ses deux voiles de fortune et, orientant les écoutes, il se plaça à la barre. La légère toile qui donnait du mouvement à la petite embarcation se gonfla et la poussa lentement sur les flots au milieu des ténèbres. Wilder invita ses compagnes à chercher le repos sous un dais de prélart goudronné, et, voyant qu'il désirait être seul, elles se retirèrent sous l'abri qu'on leur indiquait. Le jeune capitaine continua à manœuvrer dans la direction de cette île longue et étroite qui s'étend entre la pleine mer et la côte de Connecticut. Comme le temps était favorable, Wilder se mit à rêver aux circonstances romanesques de sa vie courte mais aventureuse; de temps en temps il se penchait pour écouter la douce respiration de celles qui dormaient. La plus grande partie de la nuit s'écoula sans qu'il survînt aucun changement.

Mais vers le matin la lune brilla dans une atmosphère entièrement dégagée de brouillards, et la brise apporta les parfums de la terre; c'étaient autant de signes que le vent de la côte allait prévaloir, et ils étaient confirmés par l'aspect des nuages longs et étroits qui s'entassaient à l'ouest.

Quelques heures avant le lever du soleil, la brise faiblit et fut traversée par des courants contraires qui venaient de l'occident : notre marin prit aussitôt de doubles ris aux voiles, de manière à les réduire au tiers de leurs dimensions ordinaires, puis il jeta sans hésitation à la mer les divers objets embarrassants qui n'étaient pas absolument utiles. Peu de temps après, le vent fraîchit du nord-ouest et apporta avec lui l'âpreté glaciale des contrées inhospitalières du Canada.

— Ah! je vous reconnais, murmura Wilder à la première bouffée de ce vent malencontreux, je vous reconnais avec votre odeur d'eau douce et de terre; plaise au ciel que vous ayez épuisé vos forces sur les lacs, sans venir créer des obstacles au marin fatigué!

— Que dites-vous? s'écria Gertrude en se mettant tout à coup sur son séant et en frissonnant sous son abri lorsqu'elle sentit l'influence du changement d'air.

— Dormez, madame, dormez, répondit-il; car cette voix, malgré sa douceur, l'importunait en un pareil moment.

— Y a-t-il de nouveaux dangers? demanda-t-elle, apprenez-les moi; j'écouterai sans crainte, car je suis fille d'un soldat!

Wilder indiqua du doigt l'horizon, mais il ne répondit pas.

— Je sens, reprit Gertrude, que le vent est plus froid qu'auparavant; mais je ne vois aucun changement.

— Et savez-vous où va la chaloupe?

— Vers la terre, sans doute! reprit Gertrude; vous me l'avez affirmé hier, et je ne crois pas que vous ayez voulu me tromper.

— Vous me rendez justice, et, pour vous le prouver, je vous déclarerai maintenant que vous êtes dans l'erreur. Je sais que sur la mer tous les points du compas doivent vous paraître les mêmes; mais je ne puis m'abuser aussi aisément.

— Ainsi, nous ne courons pas vers la côte?

— Loin de là; si ce vent continue, il nous faudra traverser toute l'Atlantique avant de revoir la terre.

Gertrude ne répondit rien, mais elle se retira tristement auprès de sa gouvernante. Wilder, abandonné à lui-même, consulta la boussole et la direction du vent; s'apercevant qu'il pouvait se rapprocher du continent d'Amérique en changeant la position de la chaloupe, il vira de bord et orienta l'avant au sud-ouest.

Cette modification ne pouvait produire de grands résultats. La brise fraîchit rapidement et le força à ferler la voile d'arrière. L'Océan endormi se réveilla, et l'embarcation s'éleva sur la cime des vagues et s'enfonça alternativement dans leurs cavités. Le bruit du vent et des eaux attira les femmes auprès de leur protecteur, qui, tout en s'occupant de mettre la misaine au bas ris, répondit brièvement à leurs questions empressées.

Lorsque le jour parut, les lames moutonnaient, des flocons d'écume se brisaient à leur cime verdâtre, et présageaient une lutte entre les éléments; le soleil était sans nuages dans un firmament bleu, clair et glacé. Les secousses que les flots communiquaient à la chaloupe, dont ils battaient les flancs, en faisaient craindre la destruction totale.

— Que pensez-vous de notre situation? demanda madame Wyllys en regardant fixement Wilder.

— Tant que le vent se maintiendra, répondit-il, nous pouvons espérer de rester sur la route des vaisseaux qui vont aux grands ports du nord; mais si l'ouragan se déclare, et si la mer continue de briser avec violence, il nous sera impossible de nous tenir en panne.

— Alors notre unique ressource sera de courir vent arrière?

— Alors il faudra fuir devant le vent.

— Mais de quel côté? demanda Gertrude, qui, au milieu des solitudes de l'Océan, perdait toute idée des lieux et des distances.

— D'un côté opposé à la terre, répliqua Wilder en lui jetant un regard de commisération et d'intérêt qui lui fit baisser timidement les yeux.

Pendant ce temps, Cassandre, dont aucun sentiment de danger ne pouvait éteindre la curiosité, roulait en tous sens ses gros yeux noirs. Elle s'écria tout à coup :

— Qu'est-ce que cela? Voilà un gros poisson.

— C'est un bateau! dit Wilder en sautant sur un banc pour mieux voir le sombre objet qui dérivait sur la crête étincelante d'une vague à cents pieds de la place où la chaloupe elle-même luttait contre la mer. — Ohé! du bateau! ohé!

La brise emporta ces sons, auxquels aucune voix humaine ne répondit. La chaloupe s'enfonça entre deux lames dans une profonde vallée d'eau, où la vue ne s'étendait pas au delà des barrières liquides qui roulaient de chaque côté.

— Miséricordieuse Providence! s'écria la gouvernante, il y a donc d'autres êtres aussi malheureux que nous!

— C'était un bateau! dit Wilder. A peine avait-il achevé, qu'une pinasse renversée passa auprès d'eux. Cassandre qui avait pris la barre l'abandonna en poussant un cri, tomba agenouillée, et se cacha la face avec les mains. Ce qui l'avait épouvantée, c'était un cadavre que la vague roulait au hasard, et que les naufragés reconnurent pour celui de Knighthead. Aucun d'eux n'osa parler et prononcer le nom de la victime. Wilder espéra que ses compagnes n'avaient pas distingué les traits du lieutenant défigurés par l'agonie, et les femmes éprouvèrent une horreur qui leur ôta l'usage de la parole en songeant au sort qui les aurait attendues si elles avaient suivi les révoltés.

— La pinasse a sombré, dit enfin Wilder; elle était fragile et chargée jusqu'à la ligne de flottaison.

— Croyez-vous que tous aient péri? murmura madame Wyllys.

— Tous! J'aurais donné un bras pour sauver l'un de ces pauvres marins si follement abusés.

— Et de tous ces êtres heureux et insouciants qui ont quitté si récemment la rade de Newport, nous sommes les seuls vivants?

— Les seuls!

— Il n'était pas au pouvoir de l'homme de prévoir ces malheurs, ajouta la gouvernante; le danger auquel vous avez si souvent fait allusion n'avait donc aucun rapport avec celui que nous avons couru?

— Aucun.

— Il est passé maintenant?

— Je l'espère.

En ce moment, Gertrude posa précipitamment la main sur le bras de Wilder. — Voyez! s'écria-t-elle; Dieu soit loué! voilà un consolant spectacle!

— C'est un vaisseau! dit madame Wyllys. Mais une vague jalouse dressa son vaste rempart entre elle et l'objet qu'elle signalait. Les mouvements de la chaloupe, balancée sur la surface inégale de l'Océan, permirent d'apercevoir encore à plusieurs reprises le navire étranger, qui tanguait gracieusement avec une seule voile au bas ris. Madame Wyllys et Gertrude, la tête inclinée, remercièrent le ciel, par de silencieuses prières, du secours inattendu qu'il leur envoyait. Cassandre, plus expansive, s'abandonna à des transports de joie, en riant et pleurant à la fois. Wilder seul resta morne et inquiet.

— Qu'avez-vous? lui dit Gertrude avec étonnement. Êtes-vous affligé de la perspective de nous voir échapper à une mort presque certaine?

— Je donnerais ma vie pour vous protéger! répondit le jeune marin; mais.....

— Il ne faut penser qu'à rendre grâces, interrompit la gouvernante; je ne puis prêter l'oreille à de froides objections. Que signifie ce *mais?*

— Le temps nous empêchera peut-être d'aborder, de héler ce bâtiment.

— Ce n'est pas à craindre. Je comprends que vous cherchiez à diminuer des espérances que vous croyez pouvoir être déçues; mais, habituée à la mer, je sais qu'ayant l'avantage d'être au vent nous sommes à même de nous faire entendre. Le navire est en panne! il nous a vus! il nous attend!

— Non, non! Dieu merci, nous ne sommes pas encore vus; notre petite barque échappe à leurs yeux.

— Et vous en remerciez le ciel? s'écria Gertrude en laissant voir une stupéfaction que la gouvernante, plus réservée, avait la force de réprimer.

— En ai-je remercié le ciel? demanda Wilder. C'est que ce vaisseau est armé. Il peut appartenir à une nation ennemie.

— Qui vous dit que ce n'est pas un croiseur du roi? D'ailleurs, quand ce serait un français, je ne crains pas un ennemi généreux; un pirate même donnerait asile à des femmes en détresse.

— Eh bien, reprit Wilder, avançons; et comme ce navire court une autre bordée que la nôtre, nous pouvons atteindre une position qui nous laissera maîtres de nos mouvements.

En entendant ces mots, les trois femmes restèrent interdites, s'interrogeant elles-mêmes pour tâcher de deviner les motifs de la froideur de Wilder. Bientôt Cassandre lui adressa de vives représentations, qu'il reçut avec dédain. Alors, profitant d'un moment où il détournait la tête, elle saisit la gaffe, y attacha une des toiles qu'on avait sauvées du naufrage, et éleva cette draperie flottante. Au moment où l'œil sombre du jeune marin aperçut ce signal, un nuage de fumée enveloppa le flanc du vaisseau, et fut accompagné d'une détonation amortie par le sifflement d'un vent contraire.

— Il est maintenant trop tard pour hésiter, dit madame Wyllys. Ami ou ennemi, l'étranger nous a vus.

Wilder ne répondit pas; mais il continua à surveiller les mouvements du navire, qui avait viré de bord du côté des naufragés. Quatre ou cinq voiles se déployèrent, le bâtiment inclina au vent; ses bossoirs, en montant sur les lames, semblèrent prêts à sortir de la mer, et éparpillèrent d'immenses jets d'écume qui retombèrent en perles brillantes sur les voiles et sur les agrès.

— Il est en effet trop tard, murmura notre aventurier en faisant porter la chaloupe et en larguant son écoute. L'embarcation, qui avait si longtemps fatigué pour se rapprocher du continent, fendit les vagues comme une flèche, et se trouva bientôt dans cet espace uni et calme qui environne d'ordinaire la coque d'un grand vaisseau. Le capitaine, placé dans le gréement, commanda lui-même la manœuvre, et les naufragés ne tardèrent pas à être recueillis à bord.

CHAPITRE XIX.

Nos lecteurs ont déjà deviné que ce navire n'était autre que *le Dauphin*. Nous ne le suivrons pas dans les tours et détours de sa course incertaine, souvent dérangée par la nécessité d'éviter les croiseurs anglais; il nous suffira de le montrer une semaine plus tard dans un climat plus doux et sur une mer plus favorable. On était alors en vue de quelques îlots bas et entourés de rochers; le temps était calme, et le vaisseau, de même que l'Océan, semblait réserver ses forces pour une meilleure occasion. La brise du matin soufflait à peine, et donnait à la mer l'aspect d'un lac paisible. Les matelots travaillaient nonchalamment, comme par distraction, en échangeant des propos joyeux. Quelques sentinelles, vêtues comme des soldats d'infanterie, contre l'usage maritime, étaient postées sur la ligne qui séparait du reste du pont la place réservée aux officiers. Le Corsaire-Rouge y était seul; ses blonds cheveux tombaient en anneaux de dessous un bonnet de velours vert surmonté d'un gland d'or. Tandis que les officiers inférieurs dissimulaient les poignards et les pistolets qu'ils portaient à la ceinture, le Corsaire laissait voir toutes ses armes. Il avait un yatagan recourbé qui, à en juger par les ciselures de la garde, était probablement de fabrique orientale. Madame Wyllys et Gertrude étaient sur le pont; et comme la nature du bâtiment sur lequel elles se trouvaient était en-

core un mystère pour elles, elles ne témoignaient aucune défiance. Cependant la gouvernante, remarquant l'étrange accoutrement de quelques-uns des officiers, communiqua ses observations à Wilder.

— J'ai passé une grande partie de ma vie sur la mer, dit-elle; mais les usages semblent avoir changé depuis ce temps-là. Voit-on toujours maintenant les officiers armés au milieu de l'équipage?

— C'est le bon plaisir de notre commandant, répliqua Wilder.

— Ce commandant est évidemment un marin habile; je crois l'avoir déjà vu quelque part, il n'y a même pas longtemps; ses caprices et ses goûts sont aussi extraordinaires que sa physionomie; comment se fait-il qu'après vous avoir arraché aux vagues il vous ait installé ici en qualité de second?

Notre aventurier détourna les yeux, et chercha une explication plausible.

— Un brevet de lieutenant est toujours respecté, dit-il enfin; le mien m'a procuré le rang dont vous me voyez investi.

— Vous êtes donc officier de la marine royale?

— Sans doute; autrement pourrais-je jouir de la moindre autorité sur un vaisseau de l'État? La mort avait laissé la seconde place vacante sur le... croiseur, et je me suis trouvé là à-propos.

— Je comprends, reprit madame Wyllys; je crois d'ailleurs que vous connaissiez déjà le capitaine Heidegger.

— Oui, nous nous étions rencontrés.

— Il porte un nom allemand qui est tout nouveau pour moi, et pourtant j'ai autrefois connu, de nom du moins, presque tous les officiers de son grade. Y a-t-il longtemps que sa famille est fixée en Angleterre?

— C'est une question à laquelle il pourra vous répondre mieux que moi, dit Wilder, car le voici qui approche.

Le Corsaire s'avança d'un air froid et distrait. Il était évident qu'il ne recherchait la société des dames que par le sentiment des obligations que lui imposait l'hospitalité. Toutefois son maintien était affable et sa voix douce comme la brise qui venait du continent.

— Voilà, dit-il en montrant la ligne bleuâtre de la terre, une vue qui doit vous être agréable et qui fait la terreur du marin.

— Quoi! dit Gertrude, ils ont de l'antipathie pour des régions que tant de millions de leurs semblables prennent plaisir à ne jamais quitter!

— Vous êtes du nombre, répliqua le Corsaire avec un léger sourire, et les dangers que vous venez de courir doivent encore avoir accru votre antipathie pour la mer. Cependant, comme vous voyez, elle n'est pas entièrement dépourvue de charmes. Aucun lac n'a plus de calme et de limpidité que cette partie de l'Océan. Si nous étions à quelques degrés plus au sud, je vous montrerais de magnifiques paysages; vous verriez des baies riantes, des rochers escarpés, des coteaux émaillés de fleurs, des baleines se jouant sur les flots, des pêcheurs jetant leurs filets; il y aurait de quoi remplir des pages sur lesquelles s'arrêteraient volontiers les yeux de la beauté.

— Et cependant presque tous les traits de votre tableau seraient empruntés à la terre; d'ailleurs il n'est pas exact partout. Transportez-vous au nord; je vous y montrerai une mer inerte et courroucée, des nuages noirs, des récifs, des épaves, de hideux requins.

La mémoire de la jeune fille était encore remplie d'images effrayantes, et sa voix trembla en prononçant ces paroles. Le Corsaire s'en aperçut, et détourna la conversation avec autant d'habileté que de délicatesse.

— Il y a des gens qui s'imaginent que la mer n'offre aucun plaisir. Certes, elle est sans attraits pour le lourdaud qui tombe malade sitôt qu'il a le pied à bord; mais elle présente des amusements variés à l'homme qui sait maîtriser sa constitution: ainsi, nous avons nos bals, notre théâtre, notre orchestre; nous possédons des amateurs capables de danser dans les règles, même au milieu d'un grain de vent. L'individu que vous voyez là-bas étendu sur la vergue du perroquet de misaine roucoule comme une colombe dans la tragédie, et voici plus loin un farceur qui ferait rire un moine atteint du mal de mer. Je pense que je ne puis rien dire de mieux à sa louange.

— Permettez-moi de croire, reprit madame Wyllys, que vous brodez légèrement.

— Pas du tout, madame, je suis un historien fidèle et véridique; mais, puisque vous doutez de notre gaieté, je vais vous fournir la preuve de ce que j'avance. Lieutenant Wilder, que le contre-maître fasse entendre son sifflet magique, et fasse circuler le mot d'ordre: Aux bamboches!

L'ordre fut donné. Rossignol, dont nous avons fait connaissance à la taverne de l'Ancre Dérapée, parut près de la grande écoutille, et, après avoir fait entendre un sifflement long et perçant, cria d'une voix de taureau:

— Ohé! tout le monde aux bamboches!

Cet appel dut paraître étrange et inintelligible à Gertrude. Mais il fut loin de produire un effet désagréable sur la majorité de ceux qui l'entendirent. Les jeunes marins suspendus dans les enfléchures ou allongés sur les vergues levèrent la tête au premier coup de sifflet, comme un chien de chasse dresse l'oreille pour saisir l'ordre de son maître. Dès que le mot magique eut été prononcé, une exclamation bruyante y répondit. Tout symptôme de léthargie disparut; les jeunes gabiers montèrent à leurs postes, et gravirent les échelles de corde avec une merveilleuse agilité. Ils ne ressemblaient plus à des serpents engourdis qui se chauffent au soleil; c'étaient plutôt comme des écureuils effarouchés qui se hâtent de regagner leurs trous.

L'équipage se distribua sur le bâtiment; et bientôt ceux qui s'étaient portés sur les mâts, malgré l'opposition des autres, rattachèrent à des cartaheux des seaux de cuir et y puisèrent de l'eau, dont ils inondèrent le pont. Plus d'un soldat de marine, plus d'un novice inexpérimenté, fit alors plus intimement connaissance avec l'élément sur lequel il flottait. La rosée atteignit même quelques sous-officiers, qui pour venger leur dignité offensée amenèrent sur le gaillard-d'avant une pompe avec laquelle ils chargèrent leurs adversaires. Cette escarmouche fut suivie d'un mouvement plus décisif. Une demi-douzaine de soldats de marine conduits par un caporal, dont la chevelure poudrée avait été convertie en une espèce de pâte par le contenu d'un seau d'eau, entreprirent de gravir dans les agrès; exploit beaucoup plus difficile pour eux que l'assaut d'une citadelle. Les aides-canonniers et les quartiers-maîtres les excitèrent malicieusement, et Rossignol les encouragea par de fréquentes exhortations. L'apparition de ces assaillants dans les agrès produisit le même effet que celle d'un essaim de mouches autour d'une toile d'araignée. Les gabiers comprirent par les regards d'intelligence de ceux qui restaient, qu'ils pouvaient tout se permettre à l'égard des soldats. En conséquence, ils s'emparèrent de la moitié d'entre eux et les lièrent à différentes vergues; le reste, au moyen de palans, fut enlevé avec autant de facilité qu'une basse voile, au milieu des applaudissements qui accueillirent ce succès. Richard Fid se fit remarquer par la manière grave dont il remplit son rôle dans la comédie. Assis sur l'extrémité d'une basse vergue avec autant de calme que s'il eût été sur un canapé, il reçut pour sa part de butin un captif que le gabier lui avait pris. Le commandant lui ordonna de l'amarrer en guise de poulie frappée.

— Oui, oui, répondit Richard Fid, les élingues, que vous m'avez envoyées avec ce prisonnier ne sont pas des meilleures; et s'il fait maintenant tant de vacarme, que sera-ce donc lorsqu'on l'entourera d'un cordage! Par le ciel! mes maîtres, vous auriez dû fournir à cet homme un costume plus convenable lorsque vous l'avez envoyé en haut; il y a autant de trous à sa veste que de croisées à la cabine d'une jonque chinoise. Holà! Scipion l'Africain, procurez-moi un tailleur et envoyez-le-moi pour raccommoder le prélart goudronné de ce novice.

Scipion se mit aussitôt à rôder sur le pont pour chercher le malheureux Homespun et, avant que la pauvre victime eût songé à se défendre, il lui passa à la ceinture de la culotte un grappin qui le hissa immédiatement en l'air.

— Prenez garde qu'il ne tombe à la mer! cria Wilder de l'extrémité de la poupe.

— Il est tailleur, monsieur, répondit le noir, et si son drap n'est pas bon il ne doit s'en prendre qu'à lui-même.

Durant ce court pourparler, l'honnête Homespun était déjà arrivé à sa destination. Richard Fid l'installa commodément entre la vergue et le boute-hors, et l'amarra solidement en lui laissant la libre disposition de ses mains.

— Raccommodez la culotte de ce novice, dit Richard. Allons, courage! voici le moment de manier l'aiguille comme si vous étiez sur votre établi.

— Que Dieu me protége! s'écria Homespun en regardant la hauteur prodigieuse à laquelle il était suspendu avec une sensation pareille à celle d'un aéronaute qui fait sa première ascension.

— Allons donc, reprit Richard Fid, pourquoi ouvrez-vous des yeux comme des sabords, vous ne voyez autour de vous que la mer avec un morceau de la terre des Bahamas! Vous avez fait une promenade que j'ai vu faire à des gaillards plus solides que vous et qui ne sont jamais redescendus.

Homespun comprit à demi cette allusion à l'un des supplices en usage dans la marine, mais elle ne fit qu'augmenter ses alarmes; et il n'était pas encore revenu de sa stupeur, lorsqu'un mouvement extraordinaire se manifesta sur une autre partie du vaisseau.

CHAPITRE XX.

La lutte entre les gabiers et ceux qui occupaient le pont était loin d'être terminée, des coups assez graves avaient été échangés, et le Corsaire commençait à se repentir d'avoir relâché les liens de la discipline. Au milieu du tumulte, une voix qui semblait sortir de l'Océan se fit entendre à l'extérieur de l'un des écubiers.

— Qui hèle *le Dauphin?*

— Le père Neptune est sous votre brion.

— Que demande le dieu?

— Il a appris que certains étrangers étaient venus dans ses domaines, et il demande la permission de venir les interroger à bord du *Dauphin*.

— Il est le bienvenu.

— Qu'on l'introduise à l'avant du vaisseau, car c'est un marin trop expérimenté pour entrer par les fenêtres de la cabine.

La conférence cessa; et Wilder tourna les talons, dégoûté de la part qu'il prenait à cette vulgaire comédie. Un matelot de taille athlé-

tique sortit aussitôt du sein de l'élément dont il personnifiait la divinité; des guipons dégouttant d'eau saumâtre lui tenaient lieu de cheveux blancs; des varechs cueillis autour du navire lui formaient une espèce de manteau négligé; il portait à la main un trident composé de trois épissoirs qui surmontaient le manche d'une demi-pique. Ainsi accoutré, le dieu de l'Océan, qui n'était autre que le capitaine du gaillard d'avant, s'avança sur le pont avec la gravité convenable, entouré d'un cortége de nymphes et de naïades barbues, dans un costume aussi grotesque que le sien.

Arrivé sur le gaillard d'arrière en face des officiers, Neptune les salua de son sceptre et adressa la parole à Wilder, qui se vit dans la nécessité de soutenir la conversation.

— Vous avez un bateau bien gréé, mon fils, dit le dieu, et l'équipage me semble composé de l'élite de mes enfants. Combien y a-t-il que vous avez quitté la terre?

— Environ huit jours.

— C'est à peine le temps qu'il faut pour donner aux navires le pied marin; je les reconnaîtrai à la manière dont ils se tiennent dans un temps calme.

Ici le général, qui affectait un profond mépris pour ces cérémonies, lâcha le hauban d'artimon, auquel il s'était accroché pour conserver son centre de gravité; Neptune le remarqua et sourit.

— Je ne vous demanderai pas, continua-t-il, le port d'où vous venez, car je vois encore le sable de Newport aux oreilles de vos ancres. Je n'aurai pas le temps de passer en revue tous vos gens, parce que je sens la morue à bord d'un vaisseau de la Baltique que je vais aller trouver à une centaine de lieues d'ici.

— Nous sommes en règle, reprit Wilder; vous voyez devant vous tout l'équipage, il vous est facile d'y reconnaître des marins depuis longtemps exercés.

— Et ces dames?

— Toutes deux ont déjà vu la mer, et par conséquent elles sont dispensées de subir votre interrogatoire.

— La plus jeune est assez jolie pour être née dans mes domaines, dit le galant souverain des flots; mais personne ne peut refuser de répondre à une question du vieux Neptune. Si donc Votre Honneur veut bien me le permettre, je prierai cette jeune personne de s'expliquer elle-même.

Alors, sans faire attention aux regards courroucés de Wilder, le faux dieu s'adressa directement à Gertrude.

— Si le rapport qu'on me fait est exact, ma jolie demoiselle, vous avez déjà vu les eaux bleues avant cette traversée. Pourriez-vous vous rappeler le nom du bâtiment à bord duquel vous vous êtes trouvée?

Gertrude changea de couleur, et ses joues, comme le ciel du soir, prirent des teintes rouges qui firent place à une pâleur subite; mais elle fut assez maîtresse d'elle-même pour répondre :

— Si j'entrais dans ces menus détails, je vous détournerais d'objets plus dignes de votre attention; voici un certificat qui vous convaincra que je ne suis pas novice à la mer.

A ces mots, sa main blanche laissa tomber une guinée dans la large main que lui tendait la divinité postiche.

— Il est singulier que je ne vous aie pas reconnue au premier coup d'œil, reprit le pirate en empochant l'offrande, mais j'ai tant d'occupations! Si j'avais consulté mes livres avant de venir à bord du *Dauphin*, j'y aurais vu votre nom en toutes lettres. Je me souviens même que j'ai ordonné à mes peintres ordinaires de copier votre jolie figure sur une écaille d'huître, afin de la montrer à Amphitrite. J'en ferai faire un double et je l'enverrai à votre mari quand vous voudrez bien en prendre un.

Après cette allocution, le dieu s'inclina et se tourna vers la gouvernante pour continuer son examen.

— Et vous, madame, dit-il, est-ce la première fois que vous paraissez dans mon empire?

— Ce n'est pas même la vingtième, répliqua madame Wyllys; j'ai eu souvent l'honneur de voir Votre Majesté!

— Ah! ah! nous sommes de vieilles connaissances! Dans quelle latitude nous sommes-nous rencontrés pour la première fois?

— Je crois que c'était sous l'équateur, il y a environ trente ans.

— En effet, je me promène souvent dans ces parages pour héler des bâtiments de la compagnie des Grandes-Indes, ou des vaisseaux espagnols en charge pour le Brésil. J'en ai abordé un très-grand nombre à l'époque que vous m'indiquez, mais il m'est impossible de me rappeler vos traits.

— Trente années ont dû y apporter du changement, reprit la gouvernante avec un sourire qui, quoique douloureux, avait trop de dignité pour faire soupçonner qu'elle regrettait la perte de ses charmes personnels. J'étais à bord d'un vaisseau du roi dont les dimensions étaient assez remarquables, puisqu'il était à trois ponts.

Madame Wyllys accompagna ces explications de l'offre d'une seconde guinée, mais le flibustier, dont l'avidité allait toujours croissante, paraissait disposé à exiger une double indemnité au lieu de remercier de celle qu'il avait déjà reçue.

— Vos affirmations peuvent être très-justes, répondit-il, mais l'intérêt de mon royaume et celui de la nombreuse famille que j'élève exigent que j'exerce mes droits dans toute leur plénitude; je demanderai donc à Votre Seigneurie s'il y avait un pavillon à bord de ce vaisseau?

— Il y en avait un.

— En ce cas, il est probable qu'on le hissait, suivant l'usage, au bout du bâton de foc.

— On le hissait à l'avant, comme sur tous les navires qui portent un vice-amiral.

— Bien répondu pour un navigateur en jupons, murmura Neptune; mais comment ai-je pu oublier un pareil vaisseau? N'avez-vous pas quelque particularité frappante qui puisse me remettre sur la voie?

Les traits de la gouvernante avaient déjà perdu leur expression de plaisanterie forcée, et on eût dit qu'elle cherchait à rassembler ses souvenirs.

— En ce moment, dit-elle, je vois encore un enfant qui n'avait alors que huit ans et qui ripostait bravement aux questions d'un faux Neptune en mettant tous les rieurs de son côté.

— N'avait-il que huit ans? demanda le Corsaire.

— Oui, mais il avait une intelligence prématurée, répliqua madame Wyllys en regardant fixement ce nouvel interlocuteur, sur lequel ses yeux s'étaient souvent arrêtés depuis qu'elle était arrivée à bord.

— Bien, bien! cela suffit, interrompit le capitaine du gaillard d'avant, qui ne jugeait pas à propos de continuer une enquête à laquelle le Corsaire prenait part. J'ose dire que tout est en ordre. Je consulterai mon journal : si tout est à mon gré, je laisserai *le Dauphin* continuer sa route; dans le cas contraire, il peut être sûr que je lui enverrai vent de bout.

En disant ces mots, le dieu s'éloigna et tourna son attention vers les soldats de marine, qui s'étaient rassemblés en corps pour soutenir son examen. Le chef du gaillard d'avant choisit parmi eux une nouvelle recrue dont il comptait faire sa victime, mais déjà irrités de la manière dont on avait ri à leurs dépens, les soldats résolurent de défendre leurs camarades; les marins résistèrent, et il s'ensuivit une discussion animée pendant laquelle le général exprima avec énergie son mécontentement.

— Je proteste, dit-il, contre ces usages qui violent la discipline militaire. Mes hommes sont convenablement dressés; ils ne doivent souffrir aucun châtiment, à moins qu'ils ne s'y soient exposés par leur inconduite. Je déclare donc que si un seul d'entre eux est touché, nous en tirerons une vengeance éclatante.

Ces paroles produisirent un effet terrible; un vigoureux coup de poing appliqué par un sergent fit jaillir le sang de Neptune, et démontra surabondamment l'origine terrestre du dieu de la mer. Forcé de défendre son humanité, le robuste matelot riposta en donnant à ses coups tous les développements qu'exigeaient les circonstances. Cet échange de civilités entre deux personnages aussi haut placés fut le signal d'hostilités générales. Richard Fid, voyant la nature de l'engagement, se glissa sur le pont au moyen d'un galhauban, et son exemple fut suivi par tous les gabiers; mais les soldats, malgré les forces supérieures qui les environnaient, se formèrent en bataillon carré, et firent luire leurs baïonnettes au soleil. Wilder intervint alors pour séparer les combattants, et il fut secondé par quelques officiers qui sentaient combien ils allaient être exposés si les liens de la subordination se relâchaient dans un rassemblement d'hommes aussi déterminés. Il s'empara du plus furieux de la bande des gabiers, mais une vingtaine de camarades lui arrachèrent le prisonnier des mains.

— Quel est cet individu qui se donne des airs de commodore à bord du *Dauphin?* demanda l'un des matelots; de quelle manière est-il venu parmi nous? à quel service a-t-il appris son métier?

— Oui, oui! ajouta un autre, où est *la Caroline* qu'il devait amener dans nos filets, et pour laquelle nous avons perdu à l'ancre les meilleurs jours de la saison?

Le murmure simultané qui suivit prouva que l'officier inconnu n'était guère mieux accueilli de l'équipage actuel que de celui qu'il avait précédemment commandé. Les deux partis se coalisèrent contre Wilder et de toutes parts on lui lançait des sarcasmes, auxquels il se contentait d'opposer de dédaigneux sourires.

— Ecoutez-le! disait l'un, il parle comme un officier du roi à la poursuite d'un contrebandier.

— Oui, oui! disait l'autre, il est brave pendant le calme.

— C'est un Jonas qui s'est glissé par la fenêtre dans la cabine!

— Tant qu'il sera sur *le Dauphin*, le malheur nous prendra en travers.

— A la mer, le parvenu! à la mer! s'écrièrent une douzaine de matelots.

Ils se préparèrent aussitôt à mettre la menace à exécution; mais Richard Fid et Scipion, comme deux lions irrités, se précipitèrent entre l'aventurier et ses ennemis. Ce dernier abattit à ses pieds l'apocryphe Neptune comme si ce n'eût été qu'une idole d'argile, et Richard brandit un poing aussi gros et presque aussi solide qu'un boulet. Toutefois leurs efforts auraient peut-être été inutiles, si le Corsaire, voyant ce qui se passait, ne s'était précipité dans la mêlée.

— Qu'est-ce! dit-il d'une voix qui fit trembler les plus mutins, une sédition! une révolte ouverte et sanguinaire! Êtes-vous las de la vie, matelots? Si quelqu'un de vous veut servir d'exemple aux autres, qu'il ose remuer, qu'il parle, qu'il me regarde, qu'il fasse le moindre geste!

Le charme produit par la présence et l'attitude du capitaine était

si puissant, que les révoltés demeurèrent humbles et soumis comme des enfants devant une autorité à laquelle ils sentaient qu'il était impossible de se soustraire. S'apercevant que personne ne bougeait, le Corsaire poursuivit :

— C'est bien! La raison vous est venue tard, mais enfin elle vous est revenue. Retirez-vous, retirez-vous!

Les matelots reculèrent avec une crainte respectueuse.

— Que ces armes soient remises aux fourreaux! Il sera temps de s'en servir lorsque j'en donnerai l'ordre. Et vous, qui avez eu l'audace de lever une pique sans ma permission, prenez garde qu'elle ne vous brûle les mains!

Une douzaine de piques tombèrent en même temps sur le pont.

— A la bonne heure! reprit le Corsaire. Y a-t-il un tambour à bord? qu'il se montre!

Un individu terrifié et tremblant se présenta après avoir retrouvé son instrument par une espèce d'instinct.

— Maintenant, expliquez-vous; dites-moi si je commande à des hommes disciplinés ou à une horde de mécréants qu'il faut purifier avant de me fier à eux.

Les premiers roulements de tambour suffirent pour apprendre aux matelots qu'on faisait le commandement de : Chacun à son poste! Sans hésiter, la foule se dispersa, et chacun se glissa silencieusement à son poste. Pendant toute cette affaire, le capitaine Heidegger ne manifesta ni emportement ni impatience. Son maintien exprimait un mépris calme et profond, une entière confiance en lui-même; mais il ne se laissa pas un seul instant dominer par la colère. Après avoir rappelé les matelots à leur devoir, il ne se montra pas plus satisfait de son triomphe qu'effrayé des tentatives faites contre son autorité. Au lieu de presser le châtiment des coupables, il fit observer minutieusement les formalités que l'usage et l'étiquette exigeaient en pareil cas. Les officiers s'approchèrent et firent leur rapport, pour annoncer que leurs divisions respectives s'étaient mises en ligne avec autant de régularité qu'en présence de l'ennemi; les hunes et les vergues se garnirent; on vida les coffres d'armes, on distribua les boulets coupés et les refouloirs; enfin, pour rétablir l'ordre dans l'équipage, on fit tous les préparatifs qui précèdent ordinairement un combat.

— Qu'on mette de fausses drisses aux vergues! dit le Corsaire à son lieutenant. Que les écoutes et les drisses soient bossées! Donnez aux hommes d'abordage leurs piques et leurs haches, afin de montrer à ces drôles que nous n'avons pas peur de leur confier des armes.

Ces différents ordres furent exécutés, et il régna à bord ce grave et profond silence qui rend toujours si imposant le spectacle d'un équipage prêt au combat. L'habile commandant sut ainsi plier cette horde d'écumeurs de mer au frein salutaire de la discipline. Lorqu'il crut leurs idées rassises, et leur irritation calmée par un rude exercice, il manda les principaux coupables, et les harangua sévèrement. Un seul d'entre eux osa tenter une justification.

— Votre Honneur, dit-il, sait que nous n'avons jamais été d'accord avec les soldats de marine; mais ce n'est pas à eux que nous en voulons le plus, c'est à celui qui a remplacé...

— Mon bon plaisir est qu'il conserve son grade, interrompit le capitaine Heidegger; je suis seul juge de son mérite.

— Puisque vos intentions sont bien arrêtées, personne ne s'y opposera; mais il ne nous a pas rendu compte de *la Royale Caroline*, sur laquelle nous avions fondé tant d'espérances. Vous êtes un homme raisonnable, et vous ne serez pas surpris que nous, qui attendions un beau navire marchand de Bristol, nous ayons été mécontents d'accepter à la place une chaloupe vide et avariée.

— Vous accepterez une rame, une barre, un tollet pour votre part de prise, si telle est ma volonté. Qu'il n'en soit plus question! Vous avez vu de vos propres yeux l'état de *la Caroline*; quel est le marin qui, dans un mauvais jour, n'est pas forcé de reconnaître l'inutilité de sa science? L'ouragan nous a ravi notre proie, vous avez failli y succomber vous-mêmes. Qui vous a sauvés? est-ce vous? ou celui qui vous a tant de fois tirés d'affaire, mais qui pourrait bien un jour laisser à votre ignorance le soin de vos intérêts? Il suffit que je croie mon lieutenant fidèle, et ce n'est pas le moment de convaincre vos esprits obtus de l'opportunité de mes actions. Allez! envoyez-moi les deux hommes qui se sont si noblement jetés entre leur officier et les rebelles.

Richard Fid et Scipion se présentèrent avec embarras, et reçurent les félicitations du Corsaire : — Il paraît, mes amis, leur dit-il, qu'il y a longtemps que vous êtes attachés à M. Wilder?

Scipion l'Africain n'osa répondre; il remuait sa casquette de la main droite, et cherchait à cacher l'autre sous ses vêtements. Ce fut Richard qui se chargea du rôle d'interprète.

— Il y a eu vingt-quatre ans au dernier équinoxe que M. Harry est tombé par le travers de nos écubiers. Nous sommes restés ensemble trois ans à bord du *Tonnant*, et nous avons doublé le cap Horn sur *la Baie*.

— Ah! vous connaissez M. Wilder depuis vingt-quatre ans; il n'est pas étonnant que sa vie vous soit précieuse.

— Je n'en calcule pas la valeur, repartit l'honnête marin; mais sachant que depuis quelques jours il était question de le jeter à l'eau, j'ai cru devoir intervenir en sa faveur. Scipion, qui n'est pas un grand orateur, s'est mêlé de la partie à sa manière, et nos actions ont valu les plus beaux discours.

Le Corsaire sourit, et, ne voyant pas Wilder auprès de lui, il fut tenté de poursuivre l'interrogatoire; mais après un moment de réflexion il étouffa cette curiosité comme indigne de son caractère.

— Vos services ne seront pas oubliés, dit-il en s'adressant au nègre qui était le plus près de lui. Voici de l'or, vous le partagerez en honnêtes camarades, et vous pourrez toujours compter sur ma protection.

Scipion l'Africain recula et fit un demi-tour en présentant le coude pour exprimer son refus.

— Votre Honneur donnera ces pièces à maître Harry.

— Maître Harry en a assez pour sa part, mon garçon; il n'a pas besoin d'argent.

— Scipion non plus.

— Ne faites pas attention à ses manières, monsieur, dit Richard Fid en interposant sa propre main avec beaucoup de sang-froid et en empochant résolument la somme, il est inutile de dire à un vieux marin comme Votre Honneur que Scipion est d'un pays où l'on n'est pas fort sur le savoir-vivre; néanmoins, je puis dire en son nom qu'il remercie sincèrement Votre Honneur. Allons, saluez Son Honneur, Scipion, prouvez que vous êtes digne de la bonne société que vous fréquentez. Maintenant que nous avons réglé cette petite difficulté relative à l'argent, je prendrai congé de Votre Honneur et j'irai détacher les aiguillettes de ce tailleur qui est là-haut sur la vergue de misaine de bâbord; il n'a pas été créé pour être gabier, je le vois à la manière dont il tient ses basses épentilles.

Le Corsaire lui fit signe de se retirer, et ordonna ensuite au premier lieutenant de faire battre la retraite. Les canons furent amarrés, les magasins fermés, les câbles débossés, les sabords aiguilletés; et l'équipage reprit ses occupations ordinaires, complétement soumis par l'influence d'un esprit supérieur.

CHAPITRE XXI.

Pendant ces heures d'agitation, le Corsaire avait à peine parlé à Wilder, et s'était borné à lui demander quelques renseignements sur la révolte. La nuit venue, il vint retrouver le lieutenant, qui était de quart sur le pont.

— Eh bien, lui dit-il, nous avons eu une rude matinée, Wilder; mais il ne faut pas vous inquiéter de l'animosité personnelle que quelques-uns de ces coquins ont manifestée contre vous. Ils sont difficiles à contenir, mais je m'en suis rendu maître dans des circonstances plus périlleuses que celle-ci. Un jour, pendant mon absence, ils s'avisèrent de mettre en pratique ces paroles de l'Évangile : Les premiers seront les derniers. Ils enfermèrent les officiers à fond de cale, et se mirent à boire dans la cabine. J'arrivai seul sur un canot; mais il suffisait que j'eusse un endroit pour poser le pied, et l'espace pour mouvoir le bras, et je les fis promptement rentrer dans l'ordre.

— J'avoue, répondit Wilder, qu'à votre place je dormirais sur un oreiller d'épines, avec de pareils misérables. Quelques heures de désordre pourraient livrer *le Dauphin* aux mains du gouvernement, et votre vie...

— Au bourreau! et pourquoi pas la vôtre? demanda le Corsaire avec un certain air de défiance, car vous êtes à présent bien et dûment enrôlé parmi les pirates et j'espère que vous me resterez fidèle.

— Avez-vous quelque sujet d'en douter? dit Wilder avec un léger embarras.

— Pas encore; je pourrais cependant protester contre certaine intrigue qui a compromis mes intérêts et empêché le poisson de tomber dans ma nasse.

— Que voulez-vous dire?

— Que *la Royale Caroline* a été habilement conduite, et a fait naufrage uniquement par la volonté du ciel. J'oublie que vous me l'avez ravie, et je parle d'une plus noble proie. N'est-il pas vrai que vous avez fait tous vos efforts pour décider la jeune miss Grayson et sa digne gouvernante à se priver des avantages de notre société?

— Oui; mais est-ce une intention perfide que celle de protéger deux femmes, qui, aujourd'hui même, ont failli tomber à la merci de vos matelots?

— Par le ciel! Wilder, s'écria le Corsaire avec chaleur, avant qu'on outrage miss Grayson je ferai de mes mains sauter le vaisseau, et je la renverrai pure et sans tache au séjour d'où elle semble descendue.

Notre aventurier écouta avidement ces généreuses paroles, quoiqu'il éprouvât un secret déplaisir à voir le capitaine Heidegger exprimer avec tant de feu son admiration.

— Comment avez-vous deviné que je voulais les servir? demanda Wilder après un moment de silence.

— Ai-je pu me méprendre à votre langage? il était assez clair, et je l'ai bien entendu.

— Vous l'avez entendu! Je vous ai donc fait ma confession sans m'en douter.

Le Corsaire sourit pour toute réponse; mais son compagnon comprit qu'il avait été dupe d'une audacieuse mascarade, et qu'il s'était entretenu avec son commandant lui-même dans la personne du vieux

marin Robert Bunt. Il s'expliqua immédiatement la conduite de Joram et la disparition mystérieuse du canot. Piqué d'avoir été trompé si aisément, et troublé de la découverte d'une intrigue aussi compliquée, il fit plusieurs tours sur le pont sans parler.

— Je m'avoue battu! dit-il enfin, et je vous reconnais pour un maître dont on peut apprendre beaucoup de choses, mais qui ne s'est jamais surpassé. Quel que fût le vieux marin, l'hôtelier de l'Ancre Dérapée paraissait du moins dans son véritable caractère?

— L'honnête Joé Joram! C'est un homme utile aux marins dans l'embarras, vous en conviendrez. Comment avez-vous trouvé le pilote de Newport?

— Etait-ce aussi un de vos agents?

— Oui, je l'emploie pour les bagatelles. Mais silence! N'avez-vous rien entendu?

— Il m'a semblé qu'une corde tombait dans l'eau.

— En effet, vous allez avoir une idée de la manière dont je surveille mes turbulents satellites.

Le Corsaire coupa court au dialogue, qui intéressait souvent son interlocuteur, et s'approcha à pas de loup de l'arrière, où il resta penché quelques instants, comme un homme qui prend plaisir à contempler la surface de la mer. Wilder se plaça à ses côtés, et entendit un léger bruit produit par le balancement de quelques cordages. Il acquit bientôt la preuve que tous les hommes du bord étaient circonvenus par les habiles machinations de leur chef.

Un individu, à l'aide des câbles et des moulures du bâtiment, en faisait le tour avec précaution. Il atteignit une échelle de l'arrière, et s'y tint suspendu.

— Est-ce vous, David? dit le Corsaire en frappant légèrement sur l'épaule de Wilder pour l'inviter à ne pas bouger : je crains qu'on ne vous ait vu ou entendu?

— N'ayez pas peur, capitaine, je suis sorti du sabord par la cloison de la cabine, tout le monde dort profondément.

— C'est bien. Quelles nouvelles m'apportez-vous?

— Les matelots sont rentrés dans l'ordre; vous pouvez leur dire d'aller à la messe, les loups de mer les plus déterminés n'oseront pas alléguer qu'ils ont oublié leur livre de prières. Il n'y a que le capitaine du gaillard d'avant qui soit un peu estomaqué à cause du coup de poing qu'il a reçu du nègre.

— C'est un homme dangereux, avec lequel j'aurai un compte à régler. Au reste, il n'y a rien de nouveau?

— Non, capitaine.

— A merveille. Retirez-vous, et que personne ne puisse vous remarquer.

A ces mots il le congédia, après lui avoir jeté une bourse pleine; puis il reprit sa promenade, et Wilder l'accompagna d'un air rêveur.

— A bord d'un vaisseau comme celui-ci, dit le Corsaire, il est aussi nécessaire d'avoir l'oreille fine que l'esprit résolu. Nous autres officiers nous serions bientôt morts, si on laissait manger à ces coquins le fruit de la science.

— C'est un périlleux service que celui dans lequel nous sommes embarqués, reprit Wilder trahissant involontairement ses pensées.

— Vous êtes encore sur le seuil de la vie, dit le Corsaire, et il dépend encore de vous de choisir la route sur laquelle vous voulez marcher; jusqu'à présent vous n'avez assisté ici à aucune violation de ce que le monde appelle ses lois. Il n'est pas trop tard; dites un mot, et vous êtes libre; rien de plus facile que de détruire les preuves qui établissent que vous avez fait partie de mon équipage; la terre n'est pas loin, demain au coucher du soleil on pourrait vous y débarquer.

— Pourquoi ne m'accompagneriez-vous pas? Si cette vie irrégulière est indigne de moi, elle est également indigne de vous. Oserai-je espérer...

— Que voulez-vous dire? interrompit le capitaine; parlez-moi franchement, comme à un ami.

— Eh bien, c'est à un ami que je m'adresse. La terre est à l'occident, nous sommes habitués à la mer, et nous pourrions sans peine profiter des ténèbres pour nous emparer d'un canot, et nous éloigner avant que notre absence fût remarquée.

— De quel côté gouvernerions-nous?

— Vers la plage d'Amérique, nous pourrions trouver un abri paisible.

— Eh quoi! un homme comme moi, qui a si longtemps vécu en prince, consentirait à mendier sur une terre étrangère?

— Mais vous avez de l'or. Ne sommes-nous pas les maîtres ici? Qui oserait épier nos mouvements, et nous demander compte de l'autorité que nous abandonnons? Avant la fin du quart de minuit nous aurions quitté le vaisseau.

— Seuls?

— Pas tout à fait. On pourrait nous accuser de lâcheté si nous abandonnions des femmes à la brutalité de ceux que nous laissons derrière nous.

— Et ne serions-nous pas aussi des lâches si nous quittions ceux qui se sont fiés à notre loyauté? Monsieur Wilder, votre proposition est inacceptable; je passe pour un scélérat, mais je n'ai jamais été traître à ma parole. L'heure pourra venir où ceux dont toute la vie est concentrée à bord du *Dauphin* se disperseront; mais leur séparation doit être franche et volontaire. Vous n'avez jamais su ce qui m'avait attiré dans les habitations des hommes, lorsque je vous ai vu pour la première fois à Boston.

— Jamais, répondit Wilder d'un ton de profond désappointement; car il avait conçu d'abord une vague espérance, qui avait accéléré les mouvements de son cœur.

— Eh bien, apprenez-le. Un de mes compagnons était tombé entre les mains de la justice : il était nécessaire de le sauver. C'était un homme pour lequel je ne me sentais aucune sympathie, mais je ne voulais pas l'abandonner aux vengeances de la loi; j'employai l'or et la ruse, et aujourd'hui cet homme chante mes louanges à l'équipage. M'est-il permis de compromettre une réputation aussi péniblement acquise?

— Vous renonceriez à la bonne opinion de ces malheureux pour mériter celle des hommes d'honneur.

— Vous ne connaissez guère la nature humaine, s'il faut vous apprendre qu'on tient à conserver une renommée que l'on a acquise même par ses vices. D'ailleurs je ne voudrais pas vivre dans ces colonies soumises au joug de la métropole.

— Vous vous glorifiez peut-être d'être né en Angleterre?

— Non, répondit le capitaine, je ne suis qu'un pauvre colon. Vous avez vu mes nombreux pavillons, monsieur Wilder, mais il en manque un à la collection, et s'il y avait existé j'aurais mis mon orgueil et ma gloire à le défendre du plus pur de mon sang.

— J'ignore ce que vous voulez dire.

— Voyez au loin la côte américaine, reprit le Corsaire avec enthousiasme, comptez les ports vastes et commodes qu'on y trouve, représentez-vous les nombreuses rivières qui traversent le pays et viennent se jeter dans l'Océan.

— Sans doute, dit le lieutenant, je connais les avantages de mon pays natal.

— Eh bien, reprit le Corsaire, lorsque d'autres hommes tels que vous les auront compris, le pavillon dont je parle se déploiera majestueusement, et nos compatriotes refuseront d'être à la solde d'un monarque étranger.

— J'ai déjà entendu exprimer cette espérance, dit Wilder, mais je la regarde comme une illusion.

— Non. Le jour de l'indépendance arrivera aussi certainement que la lumière succédera aux ténèbres. S'il était déjà venu, monsieur Wilder, on n'aurait jamais entendu parler du Corsaire-Rouge. J'aurais pu être sujet du roi d'Angleterre, mais ma patience s'est lassée d'être celui d'un agent subalterne. J'ai servi sur un vaisseau anglais, et l'on m'y a fait cruellement sentir que l'Océan séparait mon lieu de naissance des marches du trône. Le croiriez-vous, un capitaine a eu l'audace d'accoler au nom de mon pays une épithète injurieuse.

— J'espère que vous l'en avez puni?

Le Corsaire regarda en face son interlocuteur, et répondit avec un affreux sourire :

— Il n'a jamais répété son offense; il fallait sa vie ou la mienne.

— Vous avez combattu comme des hommes, et la fortune s'est déclarée en votre faveur.

— Oui, nous nous sommes battus en duel. Mais j'avais osé lever la main sur un habitant de la mère-patrie; c'en fut assez, monsieur Wilder, le roi poussa à bout un fidèle sujet, et il a eu lieu de s'en repentir. Une autre fois je vous en dirai davantage. Bonsoir.

Wilder vit son compagnon descendre l'échelle du gaillard d'arrière. Il resta seul livré à ses pensées jusqu'à la fin d'un quart qui parut un siècle à son impatience.

CHAPITRE XXII.

La plupart des matelots du *Dauphin* étaient endormis. Mais dans la cabine que le Corsaire avait abandonnée à madame Wyllys et à Gertrude, le sommeil n'avait pas encore pénétré; les douces clartés qui tombaient de la lampe d'argent suspendue au plafond laissaient voir des physionomies inquiètes et pensives.

— Gertrude, dit la gouvernante, il serait imprudent de garder un plus long silence, les scènes dont j'ai été témoin aujourd'hui ont fait naître en mon cœur d'horribles soupçons.

Les joues de la jeune fille pâlirent, et ses yeux demandèrent une explication.

— Je suis familiarisée depuis longtemps avec les usages des vaisseaux de guerre, dit la gouvernante, mais jamais je n'ai vu un navire tenu comme celui-ci; il faut que je parle et que j'éclaire votre innocence. Je me méfie de ce vaisseau et de tous ceux qui lui appartiennent.

— De tous?

— Oui, de tous.

— Il peut y avoir des hommes coupables à bord des vaisseaux de l'Etat, mais nous sommes à l'abri de leurs atteintes; car à défaut du déshonneur ils peuvent craindre le châtiment.

— J'ai peur, reprit la gouvernante, que les matelots de ce bord ne reconnaissent d'autres lois que celles qu'ils se font eux-mêmes.

— En ce cas, ce seraient des pirates?

— J'en ai peur.

— Des pirates! Quoi! tous?

— Oui, tous. Du moment que l'un d'eux est coupable, tous les autres sont évidemment ses complices.

— Mais, madame, reprit Gertrude, vous savez qu'il y en a au moins un d'innocent, puisqu'il est arrivé avec nous, et dans des circonstances telles qu'il ne peut nous avoir trompées.

— Je l'ignore. Il y a différents degrés d'avilissement; mais il me paraît presque prouvé que si l'honnêteté est à bord de ce vaisseau, elle n'existe que dans cette cabine.

Les yeux de Gertrude se baissèrent, et ses lèvres frémirent. Elle éprouva un tremblement qu'elle ne put réprimer, et une émotion dont elle ne se rendit pas compte à elle-même.

— Je crois que vous ne rendez pas justice à notre protecteur, reprit-elle à voix basse.

— C'est possible, ma chère, mais il faut nous attendre à tout. Contenez-vous; notre jeune domestique monte l'échelle, nous pourrons en tirer peut-être quelque éclaircissement.

Madame Wyllys prit une attitude calme, et s'adressa au mousse, qui entra sur ces entrefaites, avec un air d'affection et d'intérêt.



Le capitaine Bignall, commandant *le Dard*, vaisseau de Sa Majesté.

— Rodrigue, mon enfant, dit-elle, vos paupières semblent appesanties; le service du vaisseau doit être nouveau pour vous?

— Il est assez ancien pour que je ne m'endorme point pendant mon heure de quart, répliqua l'enfant avec calme.

— A votre âge, vous vous trouveriez mieux des leçons d'une mère attentive que de celles d'un contre-maître. Vous êtes jeune, Rodrigue?

— J'ai assez vécu pour être plus sage et meilleur que je le suis, répondit-il d'un ton mélancolique; dans un mois j'aurait vingt ans.

— Vingt ans! ce n'est pas possible, reprit la gouvernante; vous vous amusez de ma curiosité.

— Ai-je dit vingt ans, madame; si j'avais dit quinze, j'aurais été plus près de la vérité.

— Je vous crois. Et combien de temps avez-vous passé sur la mer?

— Deux ans, madame; mais je m'imagine souvent qu'il y en a dix, et il me semble quelquefois qu'il n'y a qu'un jour.

— Vous êtes romanesque, mon cher ami; et la guerre, vous plaît-elle?

— La guerre, madame?

— Sans doute; ne suivez-vous pas le métier des armes, sur ce vaisseau qui a été construit tout exprès pour les combats?

— Oh oui, assurément!

— Vous avez dû la voir avec toutes ses horreurs. Avez-vous servi sur un autre bord?

— Jamais.

— Votre équipage a-t-il souvent des parts de prise?

— En abondance.

— En ce cas, vous devez aimer votre vaisseau et votre capitaine: les matelots s'attachent volontiers à un commandant qui leur procure une vie active?

— Oui, madame; il y a en effet parmi nous des hommes qui ont un vif attachement pour le commandant.

— Et avez-vous une mère, un ami auquel vous puissiez envoyer vos bénéfices?

— Moi, madame? s'écria le jeune homme avec stupeur en la regardant en face d'un œil égaré.

— Voyons, Rodrigue, continua madame Wyllys, contez-moi votre existence; la trouvez-vous heureuse?

— Heureuse, madame! je la trouve triste.

— C'est étrange; les jeunes mousses sont ordinairement les plus gais des mortels. Votre capitaine vous traite peut-être un peu durement?

— Non, madame; sa bienveillance pour moi ne s'est jamais démentie.

— Tant mieux; et débarquez-vous souvent au port, Rodrigue, pour jouir des agréments de la terre?

— Je ne tiendrais pas à la terre si j'avais des amis sur ce vaisseau.

— N'en avez-vous pas, monsieur Wilder n'est-il pas votre ami?

— Je le connais à peine, je l'ai vu pour la première fois à Newport; je suis allé lui porter l'ordre de prendre le commandement du vaisseau marchand de Bristol, il n'avait paru parmi nous que la veille.

— Je vois que c'est une nouvelle recrue, mais je suppose que votre capitaine avait déjà apprécié son mérite.

— C'est probable; mais on n'ose interroger le capitaine sur sa conduite, moi-même je suis obligé d'être muet.

— Vous-même! s'écria madame Wyllys oubliant la réserve qu'elle s'était imposée; mais sa surprise ne fut pas remarquée par le mousse, il était plongé dans une rêverie profonde, étranger aux objets extérieurs et dans un état apparent d'insensibilité.

— Qu'en pensez-vous, Rodrigue, poursuivit la gouvernante, croyez-vous que le capitaine refuserait aussi de nous répondre si nous l'interrogions?

Le jeune mousse tressaillit et fixa des yeux pénétrants sur Gertrude.

— Cette dame est d'une rare beauté, répondit-il avec véhémence, mais il ne faut pas qu'elle s'abuse sur son empire; aucune femme ne peut dompter le caractère du capitaine.

— A-t il donc le cœur si dur, refuserait-il de répondre à une question que cette aimable personne lui adresserait?

— Ecoutez-moi, madame, dit le mousse avec une ardeur non moins remarquable que la plaintive douceur de ses accents, j'ai vu plus de choses dans les deux dernières années de mon existence que la plupart des jeunes gens n'en voient entre l'enfance et la maturité. Ce n'est pas ici la place de l'innocence et de la beauté. Oh! quittez ce vaisseau! dussiez-vous en sortir comme vous y êtes venue, sans avoir un pont sous lequel reposer la tête!

— Il est peut-être trop tard pour suivre un tel conseil, reprit gravement madame Wyllys après avoir jeté un coup d'œil sur Gertrude éperdue et silencieuse; mais, Rodrigue, donnez-moi quelques détails sur ce vaisseau extraordinaire, vous n'étiez pas né pour la position dans laquelle je vous trouve.

Le jeune mousse secoua la tête et baissa les yeux, mais il ne sembla pas disposé à répondre.

— Comment se fait-il que les couleurs que porte aujourd'hui *le Dauphin* soient différentes de celles d'hier? Pourquoi en arbore-t-il presque journellement de nouvelles, autres que celles qu'avait le négrier dans la rade de Newport?

Le mousse répliqua avec un sourire d'amertume et de mélancolie:
— Il est difficile de lire dans les replis du cœur de celui qui ordonne tous ces changements. Si les pavillons du *Dauphin* changeaient seuls à bord, nous pourrions encore être heureux.

— Alors, Rodrigue, vous n'êtes pas heureux. Voulez-vous que j'intercède auprès du capitaine Heidegger pour obtenir votre congé?

— Il me serait impossible de vouloir en servir un autre.

— Comment, vous vous plaignez, et vous aimez vos chaînes!

— Je ne me plains pas.

La gouvernante le regarda fixement, et après un moment de silence elle ajouta:

— Est-il ordinaire de voir l'équipage se révolter comme aujourd'hui?

— Non; vous n'avez rien à craindre des matelots, celui qui les a disciplinés sait les maintenir dans le devoir.

— Ils sont enrôlés par ordre du roi?

— Sans doute, c'est un roi celui qui n'a point d'égal.

— Cependant ils ont osé menacer la vie de monsieur Wilder. Les marins de l'État ont-ils souvent cette audace?

Le regard du mousse fit sentir à madame Wyllys qu'il devinait qu'elle était éclairée sur le véritable caractère du *Dauphin*, mais il resta silencieux.

— Pensez-vous, Rodrigue, ajouta la gouvernante, que le Cor..., c'est-à-dire que le capitaine Heidegger nous laissera débarquer dans le premier port que nous rencontrerons?

— Nous en avons déjà passé plusieurs depuis que vous êtes ici.

— Oui, mais ils étaient trop loin de notre destination; et d'ailleurs le navire n'y pouvait peut-être pas entrer sans inconvénient.

— Il n'y a pas beaucoup de ports qui lui soient ouverts.

— Mais s'il s'en trouve un, pensez-vous qu'il nous permettra de débarquer? Nous avons assez d'or pour le récompenser de ses soins.

— Il ne s'inquiète pas de l'or; si par hasard je lui en demande, il m'en donne à pleines mains.

— Eh bien, donc, reprit la gouvernante, vous êtes heureux quoi que vous en disiez; l'aisance peut vous indemniser de quelques regards de froideur.

— Jamais, répondit le mousse avec énergie; si l'on m'offrait ce navire rempli de trésors, je les abandonnerais tous pour obtenir du capitaine un regard de bonté.



Le combat.

Madame Wyllys fut interdite; le langage et l'ardeur de l'adolescent confondaient toutes ses idées; elle se leva, et, à la clarté de la lampe, elle vit de grosses larmes perler sous les cils longs et soyeux du jeune matelot et rouler sur ses joues, qui, quoique brunies par le soleil, se couvraient d'une vive et éclatante rougeur; elle remarqua que Rodrigue avait des formes grêles et délicates et des pieds si petits qu'ils semblaient à peine le soutenir. La douce physionomie de la gouvernante prit une expression de froideur et de chasteté indignée, elle dit d'un ton sévère : — Enfant, avez-vous une mère?

— Je ne sais pas, répondit le mousse d'une voix étouffée.

— Cela suffit, une autre fois je vous parlerai plus longtemps. A l'avenir, Cassandre fera le service de cette cabine; et lorsque j'aurai besoin de vous, je frapperai sur le gong.

La tête de Rodrigue tomba sur son sein; il évita les regards froids et pénétrants de madame Wyllys, qui, après l'avoir vu disparaître par l'écoutille, serra contre son sein Gertrude étonnée de cette incompréhensible effusion. Avant qu'elles eussent eu le temps de se communiquer leurs idées on frappa doucement à la porte, et le Corsaire-Rouge entra.

CHAPITRE XXIII.

Les dames reçurent ce visiteur avec une contrainte que fera facilement concevoir le sujet de leur récente conversation. Le Corsaire lui-même était pensif et distrait, on eût dit qu'il se regardait comme un intrus dans la cabine d'un vaisseau sur lequel il régnait véritablement en souverain; il crut devoir s'excuser de se présenter à une heure aussi indue.

— J'aurais cru, dit-il, manquer aux obligations que m'impose l'hospitalité si je n'étais venu vous rassurer sur les suites de la scène dont vous avez été témoins; mes gens sont à présent tranquilles comme des agneaux, et vous n'avez plus rien à craindre.

— Cette affirmation est bienvenue, même à présent! dit la gouvernante.

— Et votre jeune et douce amie, ajouta le Corsaire en se penchant vers Gertrude, n'aura-t-elle pas le sommeil troublé par ce qui s'est passé ?

— Le repos de l'innocence est toujours paisible.

— Oui, vous avez raison, et plût au ciel que les coupables pussent aussi trouver un asile sûr contre leurs pensées !

Après avoir prononcé ces mots, le Corsaire s'arrêta et garda longtemps le silence.

Le voyant embarrassé, la gouvernante reprit l'entretien : — Vous avez, dit-elle, pardonné à votre équipage; mais monsieur Wilder, qui était particulièrement en butte à la fureur des matelots, montra-t-il la même clémence que vous?

— Oui, dit le Corsaire, il a été consolé de leurs attaques par le dévouement de deux amis éprouvés, qui, d'après ce qu'ils m'ont dit, lui sont attachés depuis vingt-quatre ans.

— Il est étonnant, reprit madame Willys, que des hommes aussi grossiers éprouvent les mêmes sentiments que ceux dont l'éducation a développé les facultés.

— Il doit y avoir entre eux quelque lien extraordinaire, dit le Corsaire; je donnerais mille des plus belles guinées qui soient jamais sorties de la monnaie de Georges II pour connaître l'histoire de ce jeune homme.

— Est-ce donc un étranger pour vous? demanda la gouvernante, qui tenait à s'assurer que Wylder n'était pas absolument le complice des pirates.

— Qui peut se flatter de connaître le cœur humain? répliqua le Corsaire; tous les hommes sont pour nous des étrangers tant que nous ne parvenons pas à lire dans leurs pensées, le mieux est de ne pas s'en préoccuper et de se laisser vivre tranquillement en débarrassant l'existence de toutes ses épines. Le véritable secret du philosophe n'est pas de vivre longtemps, mais de mettre ses jours à profit; celui qui meurt à cinquante ans après une série de plaisirs est plus vieux que le centenaire dont la conduite a toujours été enchaînée par les préjugés.

Ces paroles parurent à la gouvernante exprimer, quoiqu'en termes couverts, toute la licence d'un pirate sans frein.

— Ce que vous appelez préjugés, répondit-elle, ce sont les devoirs que nous impose l'opinion, ce sont les vertus que certaines âmes d'élite trouvent plaisir à pratiquer; vous devriez cependant y être sensible, vous qui aimez les arts et les travaux de l'intelligence.

En disant ces mots, elle montra du doigt divers instruments de musique qui faisaient partie de l'ameublement hétérogène de la cabine.



Un forban de l'équipage du *Dauphin*.

— Ah! dit le Corsaire, ce sont ces futilités qui vous font croire que je cultive les arts? Voilà comme on se fie toujours aux apparences. Vous voyez chez moi une flûte, une guitare, et vous pensez que je suis musicien; de même ce brillant crucifix qui est suspendu là-bas peut passer à vos yeux pour une preuve de ma dévotion, et vous vous imaginez sans doute que je m'agenouille devant lui du matin au soir.

— J'espère du moins que l'être dont cette image est destinée à rappeler le souvenir occupe encore votre cœur, et que, malgré l'orgueil que vous inspire la prospérité, vous vous mettez quelquefois en présence de Dieu.

— Il y a longtemps, dit le Corsaire en tressaillant, que ce nom n'a été prononcé sur *le Dauphin*, excepté dans ces misérables jurons par

lesquels des hommes grossiers le profanent; mais quelles idées a-t-on de cette divinité inconnue, la pouvons-nous concevoir autrement que par les vaines descriptions qu'a inventées la faiblesse humaine?

— L'insensé a dit dans son cœur: Il n'y a point de Dieu! répondit la gouvernante d'une voix si ferme qu'elle troubla un homme accoutumé au désordre et à la grandeur de sa sauvage profession. « Ceins » tes reins comme un homme, car je t'interrogerai et tu me répon- » dras. Où étais-tu quand je posai les fondements de la terre? »

Le Corsaire entendit cette citation avec une sorte d'égarement et dit en détournant les yeux : — Ces paroles ont souvent retenti à mes oreilles, et cependant elles me viennent aujourd'hui comme les fraiches brises de la terre natale; répétez-les, je vous en supplie, n'y changez pas une syllabe, ne variez pas même l'intonation de votre voix.

La gouvernante, surprise, se prêta néanmoins volontiers à ce singulier désir et répéta les versets de l'Écriture. Le Corsaire l'écouta avidement, demeura longtemps immobile, et poussa un profond soupir avant de retrouver l'usage de la parole.

— Il me semble, dit-il, que je remonte le sentier de la vie; mon pouls, qui est ordinairement de fer, a des battements irréguliers..... Allons, c'est une folie..., ajouta-t-il sans achever sa pensée. Vous voulez de la musique; il me suffit de frapper trois coups sur ce gong, ce sera le signal d'un concert.

La gouvernante fut profondément mortifiée de voir si vite cet homme fantasque et irrésolu échapper à l'influence qu'elle croyait avoir acquise sur lui; elle n'eut pas le temps de se rendre compte de cette impression, car il s'éleva dans le silence de la nuit des sons doux et mélodieux dont la justesse parfaite aurait fait honneur à des artistes consommés. L'air que l'on joua avait d'abord quelque chose de sauvage et de mélancolique; mais il ne tarda pas à se modifier en accords si touchants, que le Corsaire inclina la tête comme s'il eût voulu cacher des larmes.

Madame Wyllys céda malgré elle à l'influence de l'harmonie, tout en réfléchissant à l'effrayante diversité de passions et de sentiments qui agitaient le cœur de l'homme singulier entre les mains duquel le hasard l'avait placée.

— Chantez-vous? dit brusquement le Corsaire à Gertrude; une personne dont le langage ordinaire est tout musical ne doit pas avoir négligé les dons de la nature.

Quand même Gertrude aurait possédé le talent qu'on lui supposait, il lui eût été impossible de le montrer en ce moment; elle murmura des excuses en des termes à peine intelligibles, et le corsaire, sans insister davantage, frappa sur le gong un léger coup qui fit apparaître Rodrigue.

— Voici, madame, un jeune homme à la naissance duquel a présidé Apollon, ce garçon est capable d'adoucir par ses accents les plus rudes marins. Allons, placez-vous à la porte de la cabine, mon bon Rodrigue, et dites à l'orchestre de vous accompagner.

Le mousse obéit, et se mit dans l'ombre de manière à cacher entièrement son visage; les instruments entamèrent une ritournelle, qu'ils répétèrent une seconde fois sans qu'aucune voix se fît entendre.

— Chantez donc, chantez!

Le mousse commença d'une voix de contralto pleine et sonore, mais défigurée par un tremblement qui faillit plus d'une fois interrompre la chanson :

Il est, dans un coin de terre,
Une source solitaire
Où l'oiseau vient s'abreuver;
Les parois en sont couvertes
De lichens et d'algues vertes :
Là tout invite à rêver.

Là croît le nénuphar jaune,
Le saule pleureur et l'aune
Y forment d'ombreux arceaux;
Contre la saison ardente,
La clématite pendante
S'arrondit en frais berceaux.

Vous qui cherchez des retraites,
Philosophes ou poëtes,
Gens rêveurs, cœurs désolés;
De la source solitaire
Venez goûter le mystère,
Et vous serez consolés.

Car c'est là que l'espérance...

— C'est assez, bon Rodrigue, interrompit le capitaine avec impatience, ta chanson est trop pastorale pour convenir à un marin; chante-nous la mer et ses plaisirs, et que ta voix ait un éclat susceptible de plaire au goût des matelots.

Le mousse resta muet, soit par incapacité, soit par mauvaise disposition.

— Eh quoi! Rodrigue, reprit le capitaine Heidegger, la muse t'abandonne-t-elle? Est-ce que ta mémoire se trouble? Vous voyez un enfant volontaire, qui ne sait chanter que l'amour ou les rayons du soleil. Allons, mes musiciens, faites résonner des cordes plus énergiques, et je vais essayer d'entonner un air en l'honneur du *Dauphin*.

L'orchestre, se conformant à la volonté du maître, joua une puissante et gracieuse symphonie. Les intonations séduisantes et féminines que le Corsaire donnait souvent à sa voix dans le langage ordinaire faisaient présumer qu'elle était sonore et mélodieuse; une oreille exquise favorisait le développement de ses avantages naturels, et il chanta les strophes suivantes d'un ton où régnait à la fois la gaieté et le sentiment.

Qu'on lance le navire
Sur les flots azurés!
Que le cabestan vire!
Alerte! démarrez!

Qu'importe la tempête?
A travers les dangers,
Allons nous mettre en quête
Des vaisseaux étrangers.

Qu'ils paraissent au large,
Et nous sommes tout prêts!
Qu'une ardente décharge
Sillonne leurs agrès!

Que la mitraille éclate
Dans leurs flancs entr'ouverts,
Qu'une teinte écarlate
Rougisse les flots verts!

Le feu nous environne,
Marins braves et forts;
Mais le succès couronne
Nos vœux et nos efforts...

Tout est calme sur l'onde;
Le bronze est rendormi :
Que notre foule inonde
Les ponts de l'ennemi.

A nous ce que recèle
Leur vaste profondeur;
Qu'en nos mains l'or ruisselle
Pour prix de notre ardeur!

L'or vous fait peu d'envie,
Soldats déterminés!
Et ce qui vous convie
Aux combats acharnés,

Ce qui vous électrise
Et fait battre vos cœurs,
C'est la gloire promise
Aux matelots vainqueurs!

Quand il eut achevé la chanson, le Corsaire n'attendit pas les compliments de ses hôtes; et après avoir invité les dames à donner leurs ordres à l'orchestre, il leur souhaita froidement un doux sommeil et des rêves agréables. Puis il descendit dans une pièce inférieure pour s'y livrer au repos. Madame Wyllys et Gertrude, quoiqu'elles fussent séduites par l'originalité du Corsaire, se sentirent soulagées par son absence, il leur sembla qu'elles respiraient plus librement.

— Voulez-vous encore entendre de la musique, madame, demanda Rodrigue en sortant timidement de sa retraite, je chanterai si vous voulez pour vous endormir; mais je suis suffoqué lorsque le capitaine m'ordonne d'être joyeux et que je n'en ai pas envie.

La gouvernante méditait une réponse sévère. Cependant elle fut touchée de l'air humble et triste du jeune marin, et elle lui répondit avec une douceur maternelle : — Rodrigue, je pensais que nous ne vous reverrions plus ce soir.

— J'ai été forcé de répondre à l'appel du gong, j'ai craint la colère du capitaine.

— Elle est donc bien terrible?

— Peut-être plus pour moi que pour tout autre, parce que je la redoute davantage.

— Il est donc souvent rude envers vous?

— Jamais.

— Vous êtes en contradiction avec vous-même, Rodrigue; vous dites qu'il ne vous maltraite jamais, et cependant vous craignez son emportement.

— Oui, car je le trouve changé; autrefois il était d'une humeur égale, maintenant il n'est plus semblable à lui-même.

Madame Wyllys ne répondit point. Le rôle que remplissait le jeune mousse, ses mystérieuses relations avec le capitaine étaient beaucoup plus intelligibles pour elle que pour sa compagne, qui ne soupçonnait aucunement dans Rodrigue une personne de son sexe cachée sous des habits étrangers. La jeune fille désirait même avoir par lui quelques détails sur la vie et les mœurs du bizarre flibustier; mais madame Wyllys fit signe au mousse de se retirer, et il s'éloigna silencieusement. Les deux dames entrèrent dans leur chambre à coucher, et

après avoir consacré quelques minutes à de pieux devoirs qu'elles ne négligeaient jamais, elles s'endormirent avec le calme de l'innocence et dans l'espoir d'une toute-puissante protection. La cloche du vaisseau qui sonnait les heures de quart troubla seule de ses sons réguliers la tranquillité du *Dauphin* et de l'Océan sur lequel il flottait.

CHAPITRE XXIV.

Durant ces moments de calme perfide, *le Dauphin* aurait pu être comparé à une bête fauve qui sommeille. Mais comme la nature limite le repos de toutes les créatures, l'inactivité des pirates ne pouvait durer longtemps. Au soleil levant, il se fit sentir une brise chargée des parfums de la terre, et le vaisseau se remit en marche. Pendant toute la journée, il se dirigea vers le sud en déployant à ses boute-hors de larges pièces de toile. Les jours se succédèrent, et sa direction ne fut point changée. Les prisonnières du Corsaire, car les deux dames étaient obligées de se considérer comme telles, examinèrent avidement tous les monticules verts ou stériles que l'on aperçut au lointain; mais elles n'osèrent adresser au Corsaire aucune question sur la route qu'il comptait suivre. Gertrude, qui songeait aux douleurs de son père, se cacha pour pleurer, et évita Wilder, dont elle concevait, malgré elle, une idée défavorable. De leur côté, le capitaine et son lieutenant n'eurent avec les habitants de la cabine que les rapides communications que la politesse exigeait absolument. Le premier semblait se repentir d'avoir mis à nu les caprices de son esprit, le second paraissait deviner les motifs de la réserve de madame Wyllys et de l'air de compassion que prenait la jeune fille.

Il est inutile de dire quels regrets éprouva Gertrude en acquérant la triste conviction que Wilder, malgré ses qualités nombreuses, était le complice d'un ramas de mécréants; elle forma secrètement des vœux pour qu'il abjurât ses erreurs et qu'il revînt à une vie plus conforme à sa nature et à son intelligence éclairée; elle adressa même à Dieu des prières plus ferventes que de coutume pour lui demander la conversion d'un homme qui ne pouvait être encore endurci dans la voie du mal; mais il ne nous appartient pas de soulever le voile qui cachait les sentiments ensevelis dans son cœur, de violer ce sanctuaire de vertu et de pureté.

Au bout de plusieurs jours, *le Dauphin*, qui avait lutté contre les vents variables de l'Archipel occidental, changea brusquement d'allure, et se glissa dans un des nombreux bras de mer qui séparaient les îles. Il avait évité avec soin toutes les voiles qu'on avait signalées, car la politique des pirates leur faisait sentir la nécessité de la modération dans une mer encombrée de vaisseaux de guerre. Ils dépassèrent les Antilles, et se lancèrent dans le golfe du Mexique. Alors le front du Corsaire, qui s'était montré un instant soucieux, reprit toute sa sérénité. Les matelots, dont la vigilance avait sans cesse été éveillée par le voisinage des croiseurs anglais, respirèrent avec plus d'aisance, et firent entendre des chants joyeux.

Quant à la gouvernante, elle vit de nouveaux motifs d'inquiétude dans la marche nouvelle que prenait *le Dauphin*. Elle avait espéré que le ravisseur n'attendait qu'une occasion favorable pour déposer ses prisonnières dans quelque colonie. Cette attente était justifiée par les sentiments nobles et élevés qui distinguaient les deux principaux chefs de cette horde irrégulière. La renommée qui racontait les dévastations du Corsaire y avait toujours mêlé des traits de générosité chevaleresque ; et s'il aimait à humilier l'orgueil des forts, il passait aussi pour se déclarer souvent l'ami et le protecteur des faibles. Malheureusement ces douces prévisions furent oubliées lorsque la dernière des Antilles disparut dans la mer derrière *le Dauphin*, qui resta seul au milieu des flots.

Comme s'il fût prêt à jeter le masque, le Corsaire ordonna de diminuer de voiles; et, sans daigner profiter de la brise, il laissa ses matelots s'abandonner aux plaisirs de l'oisiveté.

— Monsieur, dit la gouvernante en s'adressant au prétendu capitaine Heidegger, lorsqu'elle lui eut entendu donner l'ordre de mettre en panne, je pensais que votre intention était de nous débarquer aux Lucayes ou à Tabago; vous devez être las d'être privé depuis si longtemps de votre cabine.

— Elle ne saurait être mieux occupée, répliqua le capitaine avec galanterie. Si l'usage n'exigeait pas qu'on arborât les couleurs d'une nation quelconque, je porterais toujours celle des belles.

— Voilà quinze jours que je vous importune de ma présence, monsieur, et j'ignore encore quel est votre véritable pavillon.

— Eh bien! votre incertitude cessera le seizième jour. Qui est là?

— Personne autre que Richard Fid, répliqua l'individu en question, toujours aux ordres de Votre Honneur.

— Ah! c'est l'ami de notre ami, dit le Corsaire à madame Wyllys, il se chargera d'être mon interprète. Venez ici, mon garçon, j'ai un mot à vous dire.

— A votre service, capitaine! répondit Richard; car, quoique je ne sois pas causeur, j'ai toujours à flot quelques idées sur lesquelles on peut jeter le grappin.

— J'espère que vous trouvez votre hamac commode à mon bord?

— Je ne m'en plains pas, capitaine; il serait difficile de trouver un vaisseau qui manœuvre plus aisément, surtout lorsqu'il bouline.

— Et la croisière? je pense qu'elle est aussi de votre goût.

— Je ne m'en inquiète guère, et je ne me permets pas de commenter les ordres du capitaine.

— En outre, dit madame Wyllys, vous avez pour vous attacher à ce vaisseau la société de M. Wilder, dont je vous ai entendu dire que vous aviez fait la connaissance il y a vingt-quatre ans.

— La connaissance! s'écria Richard; mon Dieu, madame, il ne savait guère ce que c'était que des connaissances en ce temps-là.

— La rencontre de deux hommes aussi singuliers a dû être un peu remarquable, dit le Corsaire.

— En effet, elle l'était assez; mais, comme on dit, le meilleur moyen de connaître la vitesse d'un vaisseau est de consulter le livre de loch. Si donc vous désirez savoir comment la chose s'est passée, je vous l'apprendrai sans façon.

— Votre proposition est très-acceptable, répondit le Corsaire, et je pense que madame y adhérera.

Madame Wyllys avait surmonté toute la répugnance qu'elle éprouvait à s'emparer clandestinement des secrets d'autrui, et, cédant à une curiosité invincible, elle s'assit à côté du Corsaire. Richard Fid était loin de se refuser à une explication ; il cracha, mit une chique dans le coin de sa bouche, et débuta en ces termes :— Je fus envoyé de bonne heure en mer par mon père, qui, comme moi, passait plus de temps sur l'eau que sur la terre ferme; et pour mon apprentissage je doublai le cap Horn, ce qui n'était pas peu de chose. Au bout de quatre ans, je servis à bord des vaisseaux de l'Etat, et j'acquis dans une campagne beaucoup d'honneur et de blessures. Ce fut alors que je me liai avec Scipion l'Africain, que vous voyez là-bas occupé à arranger une poulie de cargue-point pour le point de tribord de la basse voile de misaine.

— Bien, bien, dit le Corsaire, ce fut alors que l'Africain devint votre camarade?

— Oui, Votre Honneur, et nous restâmes plus de cinq ans ensemble; nous fîmes naufrage à bord de *la Proserpine;* nous nous partageâmes souvent la faim et la soif; et je puis dire que c'est à lui que je dois la vie.

— Comment cela? demanda madame Wyllys.

— *La Proserpine* avait été prise par un bâtiment contrebandier; mais il prit fantaisie à ce dernier de se renverser sur le côté pour aller s'endormir dans le gouffre des ombres. Je ne savais pas nager, pas plus qu'un boulet ramé, et sans le noir j'étais englouti avec le navire. Nous parvînmes à mettre le canot à flot, et nous mîmes dedans de quoi nous soutenir le corps et l'âme. Il est inutile de dire à cette dame combien on a de peine à manœuvrer un canot; elle en a jugé par sa propre expérience, puisqu'elle s'est confiée dans une chaloupe aux soins de M. Wilder, le plus habile de tous les canotiers.

— Oui, répliqua la gouvernante, et j'ai eu occasion de reconnaître sa capacité; mais ce naufrage dont vous me parlez n'a rien de commun avec la rencontre dont vous comptiez m'entretenir.

— Si fait, si fait, madame; j'étais, comme je vous le dis, dans le canot du contrebandier, et nous ramions avec l'energie d'hommes qui tiennent à leur peau, lorsque nous aperçûmes un vaisseau de haut bord qui semblait sorti des chantiers d'Angleterre, et qui flottait au hasard à mâts et à cordes.

— Vous montâtes à l'abordage? dit le Corsaire.

— Ce n'était pas difficile, capitaine, puisque pour nous en empêcher il n'y avait sur le pont qu'un chien affamé; c'était un spectacle solennel dont je me souviendrai toujours; le navire était dans un état aussi désespéré qu'une plie dans un baquet; il était rempli d'eau, immobile comme une église.

— On l'avait donc abandonné? demanda le Corsaire.

— L'équipage l'avait quitté ou avait été emporté par une rafale, c'est ce que nous n'avons jamais pu savoir. Le chien avait sans doute causé du trouble sur les ponts, car on l'avait attaché à un couple, et heureusement pour lui il s'était trouvé du côté du vent lorsque la quille s'était redressée. Nous nous mîmes à chercher à droite et à gauche pour découvrir quelque chose à notre convenance, et Scipion l'Africain me dit : Monsieur Richard, j'entends des gémissements dans la cale. J'avais entendu aussi les mêmes bruits, mais je m'étais bien gardé d'en parler; je pensais que c'étaient les âmes des matelots noyés, et je ne voulais pas réveiller la superstition du noir. Nous écoutâmes tous les deux, et il ne fut pas difficile de distinguer des sons humains. Il est vrai qu'au premier abord on pouvait croire que c'étaient les plaintes du vaisseau lui-même, car vous savez, madame, que les navires, lorsqu'ils vont sombrer, se lamentent comme des êtres vivants.

— Oui, oui, répondit la gouvernante en frémissant, j'ai entendu ces tristes sons, et je n'en perdrai jamais le souvenir.

— Je savais bien que vous deviez en savoir quelque chose. Quoi qu'il en soit, comme la coque se maintenait sur le sommet des vagues, je crus devoir faire un trou à l'arrière pour m'assurer que quelque malheureux n'avait pas été surpris dans son hamac.

— Et vous trouvâtes un enfant? dit la gouvernante.

— Et sa mère, madame; l'eau ne les avait pas encore atteints, mais ils étaient épuisés par la faim et étouffés par le manque d'air; la dame était à l'agonie lorsqu'elle fut tirée de sa cabine; et quant à l'enfant, que vous voyez là-bas si fier et si vigoureux, il était si faible qu'on eut de la peine à lui faire avaler la goutte de vin et d'eau que la Providence nous avait laissée.

— Et la mère? demanda madame Wyllys.

— Elle avait donné à l'enfant le seul morceau de biscuit qu'elle possédait, et s'était condamnée à mourir pour qu'il pût vivre. Je n'ai jamais pu m'expliquer comment une femme, être faible et sans courage, a pu quitter la vie aussi tranquillement dans un moment où les plus robustes marins se disputeraient chaque bouffée d'air que le Seigneur leur enverrait. Pourtant elle était, là, blanche comme une voile longtemps battue par la tempête, son corps était souple comme un pavillon dans un temps calme; elle entourait l'enfant avec son pauvre bras desséché, et lui présentait la misérable nourriture qui aurait pu l'empêcher elle-même de succomber.

— Que fit-elle lorsqu'elle fut montée sur le pont?

— Ce qu'elle fit, répéta Fid d'une voix étouffée, une chose diablement honorable : elle donna à l'enfant sa miette de biscuit, et nous fit signe, autant que sa faiblesse le lui permettait, d'avoir l'œil sur le pauvre orphelin jusqu'à la fin de la croisière de la vie.

— Et puis? dit madame Wyllys avec anxiété.

— J'ai toujours eu l'idée qu'elle avait prié, car elle levait les yeux au ciel et ses lèvres s'agitaient. Elle n'avait pas besoin de demander grand'chose pour elle, aussi j'espère qu'elle aura murmuré quelques mots en faveur de Richard Fid; mais personne ne peut répéter ce qu'elle a dit, car sa bouche se ferma pour toujours.

— Elle mourut?

— Mon Dieu oui, il était impossible de la sauver quand elle tomba entre nos mains. Un quartaut d'eau, un demi-setier de vin, un biscuit et une poignée de riz n'étaient pas une trop grande pitance pour deux hommes qui avaient soixante-dix lieues à faire en canot sous les tropiques. Nous reconnûmes bientôt qu'il n'y avait pas moyen de sauver le débris; l'air s'en échappait par le trou que nous avions pratiqué, et le navire coula bas en nous laissant à peine le temps de nous esquiver dans notre embarcation.

— Et l'enfant, l'orphelin? s'écria la gouvernante, dont les yeux se remplissaient de larmes.

— Ne croyez pas qu'il fut abandonné, madame; nous l'emmenâmes avec nous, comme nous aurions emmené toute autre créature vivante, que nous aurions pu trouver sur le vaisseau naufragé. Nous avions encore un long voyage à faire, attendu que nous n'étions pas sur le chemin des navires marchands. Je tins donc conseil avec mon équipage, qui ne se composait que de Scipion, puisque l'enfant était trop faible pour parler, et qu'il n'aurait pas été capable de raisonner sur notre situation. Nègre, dis-je à mon compagnon, il faut que nous mangions ce chien ou cet enfant. Si nous mangeons l'enfant, nous ressemblerons aux naturels de votre pays, qui sont de vrais cannibales; mais si nous mangeons le chien, quoiqu'il soit bien maigre, nous pourrons nous soutenir et donner à l'enfant de quoi vivre. — Je n'ai pas faim, répondit le noir; ainsi donnez à l'enfant tout ce que vous voudrez. En conséquence, l'équipage se partagea le chien; on en dévora même la peau, et, quoique ce fût une nourriture peu agréable et un peu coriace, elle nous donna la force de gagner une île où nous trouvâmes un excellent repas dont nous avions grand besoin.

— Et l'enfant? demanda la gouvernante.

— Oh! il allait assez bien; comme les docteurs l'ont déclaré depuis, la diète à laquelle il avait été soumis lui avait été très-favorable.

— Vous vous occupâtes de chercher ses amis?

— Oui, mais inutilement. Il nous parut certain que ses meilleurs amis étaient ceux qui l'avaient sauvé. Nous n'avions aucune espèce de renseignements. L'enfant, qui avait environ quatre ans, nous dit qu'il s'appelait Henry; il avait l'air d'appartenir à une bonne famille, et comme il parlait anglais, et qu'il avait été trouvé sur un vaisseau de Sa Majesté Britannique, nous supposâmes qu'il était né en Angleterre.

— N'avez-vous jamais su le nom du vaisseau? demanda le Corsaire attentif, dont la physionomie exprimait le plus vif intérêt.

— Quant à cela, Votre Honneur, les écoles étaient très-rares dans le pays où j'ai été élevé, et en Afrique, patrie de Scipion, il n'y en a pas du tout; ainsi, quand même le nom n'aurait pas été déjà submergé, il nous aurait été impo sible de l'épeler. Cependant il y avait sur le pont un seau embarrassé dans les pompes, et sur ce seau, dont nous nous emparâmes, était écrit un nom que Scipion, qui a des dispositions naturelles pour tatouer, me grava sur le bras avec de la poudre à canon. Vous allez voir comment il s'en est acquitté.

En prononçant ces mots, Richard Fid ôta froidement sa veste, et découvrit son bras droit, sur lequel on lisait en caractères bleuâtres grossièrement tracés, mais assez distinctement, ces mots : l'*Arche de l'Ynnhaven*.

— Eh bien! dit le Corsaire après avoir examiné ces lettres, c'était un moyen de retrouver les parents de l'enfant.

— Nous fîmes tous nos efforts pour cela, capitaine; mais au bout d'un an de tentatives, nous fûmes obligés d'y renoncer. L'enfant n'était pas à même de nous donner de longs éclaircissements. Nous nous occupâmes simplement de lui apprendre a marine; un capitaine de la marine royale lui enseigna le latin et la navigation, et quelques années après il fut en état de se tirer d'affaire.

— A-t-il servi longtemps sur un vaisseau de l'Etat? dit le Corsaire en feignant l'indifférence.

— Assez de temps pour y apprendre tout ce qu'on y enseigne, répondit Richard Fid d'une manière évasive.

— Il arriva au grade d'officier, je suppose.

— Il n'y arriva pas, et ce fut le roi qui y perdit. Mais que vois-je là-bas entre l'étai d'artimon et le palan de retenue? Est-ce une voile, est-ce une mouette qui bat des ailes avant de prendre son essor?

— Ohé! une voile! cria la vigie du haut de la hune du grand mât.

— Ohé! une voile! répondit l'équipage, car cet aspect inattendu avait frappé à la fois une douzaine d'observateurs vigilants.

Le Corsaire fut forcé de prêter toute son attention à un appel si souvent répété. Richard Fid profita de la circonstance pour quitter le gaillard d'arrière avec un empressement qui prouvait qu'il n'était pas fâché de l'interruption. La gouvernante se leva pensive et se retira dans sa cabine.

CHAPITRE XXV.

Il était rare qu'on signalât une voile dans ces parages, et ce cri fit battre le cœur de tous les matelots. D'après leur calcul, les plans imaginaires et chimériques de leur chef leur avaient fait perdre plusieurs semaines. Ils avaient l'esprit trop obtus pour se rendre compte de la fatalité qui les avait privés des riches dépouilles de *la Royale Caroline*; mais ils comprenaient qu'il s'offrait à eux une occasion de s'indemniser de cette perte. Le bâtiment se montrait dans une partie de l'Océan où aucun secours ne pouvait le sauver des entreprises des pirates. L'équipage comprit cet avantage, et de bruyantes clameurs retentirent depuis les vergues jusqu'au dernier pont du *Dauphin*.

Le Corsaire lui-même parut enchanté de la perspective d'une capture. Il sentait la nécessité de maîtriser son équipage indiscipliné par quelque exploit brillant et profitable, et une longue expérience lui avait appris que les instants où sa bande lui était le plus soumise étaient ceux où elle sentait combien elle avait besoin du courage et de l'habileté consommés de son chef. Il courut donc à l'avant, appela les matelots par leur nom, leur affirma qu'il avait oublié leurs torts, et manda à la poupe Wilder et le général avec quelques officiers supérieurs pour faire des observations plus positives à l'aide d'excellentes longues-vues.

— C'est un vaisseau, dit le capitaine Heidegger après une longue inspection.

— C'est un vaisseau! répéta le général, dont les traits rigides firent un effort pour exprimer une certaine satisfaction.

— Un vaisseau garni de tous ses agrès, ajouta un troisième officier.

— Il faut qu'il ait quelque importance pour porter des mâts aussi élevés, reprit le capitaine. Sa cargaison doit être précieuse. Mais vous ne dites rien, monsieur Wilder?

— Un vaisseau de taille, répliqua notre aventurier; mais il me semble qu'il vient à nous!

— Tant mieux! il a le cap est-nord-est, il nous épargnera la peine de lui donner la chasse; laissons-le arriver. Que vous semble de ses allures, général?

— Elle me charment; ses perroquets même sentent les mines.

— Et vous, messieurs, ne trouvez-vous pas que ses voiles de hune elles-mêmes annoncent un galion?

— C'est vraisemblable, répondit un officier. Les Espagnols prennent souvent cette route afin d'échapper aux pirates.

— Ces nobles hidalgos sont les princes de la terre, dit le Corsaire. Il y a de la charité à le soulager de son fardeau d'or, qui le ferait couler bas. Si j'en juge par vos yeux, monsieur Wilder, vous n'êtes pas de notre avis sur les richesses de l'étranger?

— Il est pesamment chargé, répondit Wilder.

— Et il est probable qu'il porte une magnifique cargaison. Vous êtes neuf, monsieur, dans notre joyeux métier; autrement vous sauriez que la grandeur est une des qualités que nous estimons le plus.

— Le bâtiment étranger ne fait-il pas des signaux? demanda précipitamment Wilder.

— Serait-il aussi alerte, ce serait une preuve infaillible de la richesse de son chargement. Examinons, messieurs; il faut beaucoup d'attention pour discerner de loin un navire qui ne porte que ses voiles d'étai.

Toutes les lunettes furent braquées à la fois, et différents avis furent donnés. Le Corsaire demeura le plus longtemps en observation et dit après un long silence : — Nous nous fatiguons les yeux, messieurs. Je me suis toujours aperçu que dans cette occasion il fallait employer de nouvelles forces. Venez ici, ajouta-t-il en s'adressant à un matelot qui travaillait à la poupe; dites-moi ce que vous pensez de la voile que l'on aperçoit par notre bordée du sud-ouest?

L'individu ainsi mis en réquisition se trouva être Scipion l'Africain. Il déposa respectueusement son bonnet sur le pont, leva d'une main la lunette, et de l'autre se couvrit l'œil gauche, qui lui était dans le moment d'une complète inutilité. A peine eut-il remarqué le navire lointain qu'il laissa retomber sa longue-vue et regarda Wilder avec stupéfaction.

— Eh bien! avez-vous vu la voile? demanda le Corsaire.

— Vous pouvez la voir aussi bien que moi, répliqua Scipion; c'est un vaisseau.

— Rien n'est plus positif; mais quelle est sa marche?

— Il court notre bordée de tribord.

— C'est encore vrai; a-t-il des signaux déployés?

— Il a trois nouvelles voiles au perroquet de la grande hune.

— Ce qui démontre qu'il a de la toile de rechange. Voyez-vous son pavillon?

— Il n'en a pas.

— C'est aussi mon opinion. Retirez-vous, mon ami... mais non, j'y pense, vous pouvez peut-être encore nous donner de bonnes idées. Quelle est, selon vous, la grandeur de ce bâtiment?

— Elle est juste de sept cent cinquante tonneaux.

— C'est singulier, monsieur Wilder; la langue de votre nègre est aussi exacte que la règle d'un charpentier. Il parle de la dimension d'un vaisseau avec autant d'assurance qu'un douanier de l'État qui a effectué le jaugeage en vertu de ses fonctions.

— Excusez son ignorance, répondit Wilder.

— Son ignorance, répéta le Corsaire en regardant les deux amis d'un air inquiet, c'est plutôt de l'habileté. Ce noir ne semble pas douter de ce qu'il avance. Ainsi, mon camarade, vous croyez que son tonnage est précisément tel que vous l'indiquez?

Les facultés de Scipion parurent un moment troublées, et ses gros yeux noirs roulèrent dans leurs orbites en se promenant de son nouveau commandant à son ancien maître. Mais son incertitude ne dura qu'un instant : à peine eut-il remarqué les nuages qui s'amoncelaient sur le front de Wilder, que la confiance qu'il avait manifestée fit place à une expression d'hébétement et de stupidité.

— Répondez-moi donc, ajouta le Corsaire; avez-vous bien apprécié les dimensions de ce vaisseau?

— Elles sont ce que Votre Honneur voudra, répondit Scipion.

— Je voudrais qu'elles fussent de mille tonneaux pour avoir une plus riche proie.

— Il est possible qu'elles soient de mille tonneaux.

— Cependant un vaisseau de trois cents tonneaux me suffirait s'il était chargé d'or.

— Il a bien l'air d'être de trois cents tonneaux

— Il me semble que c'est un brick.

— Oui, je crois aussi que c'est un brick! répliqua Scipion.

— Pourtant, à en juger par le nombre de ses voiles hautes et légères, l'étranger peut être un schooner.

— En effet, répondit le noir, un schooner porte souvent des perroquets.

— C'est bien, reprit le Corsaire; maintenant, retirez-vous, il est essentiel de recueillir toutes les opinions dans une affaire aussi importante.

— Ohé de l'avant! envoyez-moi le gabier qu'on appelle Richard Fid. Vos compagnons sont si intelligents et si fidèles, monsieur Wilder, que vous ne devez pas être surpris que je tienne à avoir leur avis.

Wilder se mordit les lèvres; et les autres officiers témoignèrent un naïf étonnement, quoiqu'ils fussent habitués aux caprices de leur chef.

Le gabier parut et reçut une lunette des mains du Corsaire, qui lui dit : — Dites-moi ce que vous pensez du vaisseau qui est en vue?

Fid salua, déposa à son tour sa casquette sur le pont, et examina l'objet en question avec une attention soutenue. Il semblait occupé à recueillir ses idées.

— Eh bien! je vous attends, répliqua le commandant. Quelle est votre opinion sur cet étranger?

— C'est un vaisseau qui a trois voiles neuves au perroquet de la grande hune.

— A-t-il des signaux?

— Pas un morceau d'étamine.

— Alors, dit le Corsaire, on ne nous voit pas encore, et nous avons du temps devant nous. Messieurs, la fortune nous présente une occasion de nous signaler. Je n'ose déclarer, comme le noir, que ce vaisseau porte précisément sept cent cinquante tonneaux, mais il est des faits certains qu'un marin peut reconnaître. Les vergues supérieures de ce vaisseau sont carrées et orientées avec une symétrie qui me décide à déclarer que c'est un vaisseau de guerre. Parlez, monsieur Wilder, n'êtes-vous pas du même avis?

— Sans doute, vos raisons me paraissent concluantes.

La défiance qui avait assombri les traits du Corsaire pendant la scène précédente, fut dissipée par la franchise de cet aveu.

— C'est bien répondu, reprit le Corsaire, mais il est une autre question plus décisive : faut-il attaquer? Qu'en dites-vous, général? Livrerons-nous bataille à un vaisseau du roi, ou devons-nous déployer nos ailes pour prendre la fuite?

— Mes soldats ne sont pas dressés à la retraite; donnez-leur d'autres ordres, et je vous réponds de leur fermeté.

— Mais faut-il nous risquer sans motifs suffisants?

— Les Espagnols envoient souvent leurs lingots en Europe à bord d'un vaisseau de guerre, dit l'un des officiers, qui ne se souciait pas de courir des dangers sans indemnités suffisantes; tâtons l'étranger : s'il porte autre chose que ses canons, il n'aura pas envie d'entrer en conversation; mais s'il est pauvre, il sera aussi fier qu'un tigre affamé.

— Votre conseil est de bon sens, repartit le Corsaire; rendez-vous à vos postes respectifs. Messieurs, préparez tout sans bruit et attendons.

Le groupe se sépara aussitôt; et Wilder se disposait à le suivre, lorsqu'un signe du capitaine le retint.

— La monotonie de notre existence va être probablement interrompue, monsieur Wilder, dit le capitaine. J'ai pu apprécier assez votre caractère et vos talents pour croire que s'il m'arrivait malheur, je trouverais en vous un digne remplaçant.

— Si le hasard vous mettait hors d'état de servir, j'espère que votre attente ne serait pas déçue.

— J'y compte, Wilder, et je crois avoir raison de penser que ma confiance n'est pas mal placée; mais vos camarades ont la vue bien pénétrante pour juger de la voilure d'un vaisseau au premier coup d'œil.

— Leurs observations sont comme toutes celles des gens de leur condition; c'est vous qui le premier avez déterminé la véritable nature du croiseur.

— Assurément; mais je suis étonné de la perspicacité de ce noir, qui s'est arrêté juste au chiffre de sept cent cinquante tonneaux.

— Les ignorants sont toujours tranchants dans leurs observations.

— Vous avez raison. Maintenant, veuillez jeter un coup d'œil sur l'étranger.

Wilder obéit, charmé d'être délivré d'une conversation embarrassante. Après avoir tenu la lunette pendant plusieurs minutes il se retourna vers son interlocuteur, dont les yeux semblaient vouloir pénétrer jusqu'au fond de son âme. Le lieutenant rougit involontairement, et aucune parole ne sortit de ses lèvres entr'ouvertes.

— Eh bien? dit le Corsaire.

— Le vaisseau a déployé ses basses voiles; dans quelques minutes nous verrons sa quille.

— C'est un fin voilier. Il manœuvre directement sur nous.

— Je ne le pense pas, il gouverne plus à l'est.

— Il est bon de s'assurer du fait, reprit le Corsaire. Après un nouvel examen : — En effet, vous avez parfaitement raison Ohé de l'avant! hale bas la voile d'étai de misaine; nous soutiendrons *le Dauphin* avec ses vergues. Maintenant, qu'ils nous regardent de tous leurs yeux, il faudra qu'ils aient bonne vue pour apercevoir à cette distance nos mâtereaux dégarnis. Ils se mirent à se promener en long et en large sans échanger un seul mot.

— Nous sommes en mesure de fuir ou de combattre, dit enfin le Corsaire après avoir observé les préparatifs qui se faisaient sans ostentation. Je vous avoue, Wilder, que j'éprouve un secret plaisir à penser que cet audacieux navire est nanti de la commission du roi d'Angleterre. S'il est trop fort pour moi, je le narguerai par une fuite prudente; et si je puis lutter sans trop de désavantage, je verrai avec joie sombrer le pavillon de Saint-Georges.

— Je croyais, dit Wilder, que des gens de notre état laissaient aux fous le vain préjugé de l'honneur, et qu'ils frappaient rarement un coup sans être sûrs de faire résonner un métal plus précieux que le fer.

— Tel est le caractère que le monde nous suppose, dit le capitaine Heidegger. Quant à moi, j'aime mieux humilier l'orgueil des favoris du roi Georges que d'avoir la clef de sa cassette. N'ai-je pas raison, général?

— Nous combattons pour la victoire, répliqua le vieux militaire, qui s'avançait, je suis prêt à engager l'action au premier signal.

— Il est prompt et décidé comme un soldat. Dites-moi, général, si la fortune, le hasard ou la Providence; si celui de ces pouvoirs que vous reconnaissez vous donnait le choix d'une bataille, laquelle choisiriez-vous?

Le général rêva un moment.

— Ma foi! dit-il, si j'étais le maître des événements, je prendrais une douzaine de mes braves pour enfoncer la porte de cette caverne où entra le fils du tailleur dont parlent les contes, et qu'on appelait Aladin.

— Aspirations dignes d'un pirate! En ce cas, les arbres magiques seraient bientôt dépouillés de leurs fruits. Ce serait toutefois un succès sans gloire, puisque les enchantements et les charmes y auraient part. Comptez-vous pour rien l'honneur?

— Hum! je me suis battu pour l'honneur pendant la moitié d'une vie passablement longue, et je me suis trouvé aussi léger à la fin de mes rudes travaux qu'au commencement. Ne me parlez pas de l'honneur sans profit. Il y a longtemps que je lui ai dit adieu.

— Qu'importent les motifs qui vous dirigent, si l'on peut compter sur vos services?... Qu'est-ce? Qui a osé déployer cette voile de perroquet?

L'altération subite de la voix du Corsaire fit trembler tous ceux qui l'entendirent; ses accents exprimaient l'anxiété et la menace, et les matelots levèrent les yeux pour voir sur quelle tête allait tomber l'indignation du maître. Comme les vergues étaient nues et les cordages réduits, on constata aisément ce qui se passait. Richard Fid était en haut de la hune de misaine, dont la voile de perroquet flottait au gré du vent affranchie de tous ses apparaux.

Le battement de cette voile empêcha sans doute Richard d'entendre les paroles de son capitaine; car, au lieu de leur prêter toute son attention, il regarda tranquillement voler le lambeau d'étoffe qu'il avait détendu. Mais une seconde apostrophe fut proférée d'un ton trop terrible pour être dédaignée. — Par quel ordre avez-vous osé larguer cette voile? demanda le Corsaire.

— Par l'ordre du vent, Votre Honneur. Le meilleur gabier doit céder au grain.

— Ferlez-la ! montez, et ferlez-la, cria le capitaine irrité, et faites descendre le drôle qui a osé reconnaître à mon bord une autre autorité que la mienne, fût-ce celle de la tempête !

Une douzaine de matelots agiles montèrent au secours de Richard, qui, après avoir contribué à rattacher la voile de perroquet, descendit tranquillement sur le gaillard d'arrière. Il y trouva le Corsaire aussi sombre que la mer troublée par l'orage. Wilder, qui n'avait jamais vu le commandant plus courroucé, trembla pour son camarade, et s'approcha pour intercéder au besoin en sa faveur.

— Comment est-ce possible? dit avec emportement le capitaine Heidegger. Comment se fait-il que vous, dont je n'ai eu qu'à me louer jusqu'à présent, ayez largué une voile au moment où il est si essentiel qu'on n'aperçoive pas *le Dauphin?*

— Votre Honneur admettra que l'homme le plus habile voit souvent sa proie lui échapper, et à plus forte raison un morceau de toile. Si j'ai trop relâché la garcette de la vergue, c'est une faute que je suis prêt à expier.

— Oui, et vous la payerez cher. Qu'on le conduise au passavant, et qu'il fasse connaissance avec le fouet.

— Il y a longtemps que je le connais, Votre Honneur, et je l'ai subi pour des affaires plus humiliantes.

— M'est-il permis de demander le pardon du coupable ? interrompit Wilder avec empressement. Il peut se tromper; mais cela lui arriverait rarement s'il avait autant d'intelligence que de bonne volonté.

— Laissez faire, maître Henri, reprit le gabier avec un clignement d'œil tout particulier, la voile s'est détachée et il est maintenant trop tard pour le nier. On marquera cet incident sur le dos de Richard Fid, comme on mettrait tout autre malheur sur le livre de loch.

— Si vous lui pardonnez, je crois pouvoir promettre en son nom que ce sera sa dernière faute....

— Oublions cela, repartit le Corsaire en faisant un effort pour maîtriser sa colère. Je ne veux pas troubler dans ce moment l'harmonie qui règne entre nous, monsieur Wilder, en vous refusant cette légère faveur, mais vous concevez tous les inconvénients d'une pareille négligence. Donnez-moi ma longue-vue, je veux voir si cette voile a attiré les yeux de l'étranger.

Le gabier lança à la dérobée un regard de triomphe sur Wilder, qui lui fit signe de se retirer à la hâte et s'approcha du Corsaire pour prendre part à l'examen.

CHAPITRE XXVI.

La voile étrangère s'approchait de plus en plus. Ce point blanc, qu'on avait vaguement aperçu à l'extrémité de l'Océan, comme une mouette planant sur le sommet d'une vague, s'était graduellement élevé pendant la dernière demi-heure, et s'était transformé en une haute pyramide de voiles et d'agrès. En remettant la lunette à Wilder, le Corsaire sembla lui dire : — Vous voyez que la bévue de votre compagnon nous a trahis. Cependant son regard exprimait plus de regret que d'emportement; et pas une seule parole ne confirma le langage de ses yeux. On eût dit au contraire que le commandant désirait n'avoir avec son lieutenant que des relations amicales et pacifiques; car, lorsque celui-ci essaya gauchement d'expliquer les causes de la faute de Richard, un geste significatif lui imposa silence.

— N'en parlons plus, dit le Corsaire. Notre voisin a de bonnes vigies, car il a viré vent devant, et gouverne hardiment par le travers de notre brion. Eh bien, laissons-le venir ; nous serons bientôt à même d'observer sa batterie, et nous arrêterons la nature de l'entretien que nous devons tenir avec lui.

— Si vous laissez approcher l'étranger, dit Wilder, il pourra être difficile de fuir devant lui dans le cas où vous auriez envie d'être débarrassé.

— Il faut, répliqua le Corsaire, qu'un vaisseau soit bien fin voilier pour que *le Dauphin* ne lui rende pas au moins une voile de perroquet.

— Ne vous y fiez pas, monsieur; la voile que nous avons en vue paraît filer vite. J'ai rarement vu un vaisseau s'élever aussi rapidement qu'il l'a fait depuis que nous l'avons signalé.

Le jeune homme parlait avec tant d'ardeur que le Corsaire, après avoir étudié sa physionomie, lui dit vivement et d'un air de résolution :

— Monsieur Wilder, vous connaissez ce vaisseau.

— Je ne le nierai pas. Si je ne me trompe, il se trouvera trop fort pour *le Dauphin ;* et nous n'avons aucun motif pour essayer de nous en emparer.

— Quelle est sa grandeur ?

— Le nègre vous l'a apprise.

— Vos camarades la connaissent aussi ?

— Il serait difficile de tromper un gabier sur la coupe et l'arrimage de voiles au milieu desquelles il a passé plusieurs années.

— Ah ! je comprends maintenant, monsieur Wilder ; il y a peu de temps que vous avez quitté ce vaisseau.

— Au moment où je suis venu à votre bord.

Le Corsaire garda le silence pendant plusieurs minutes ; et son compagnon n'essaya pas de le troubler dans sa méditation, quoiqu'il exprimât par ses regards furtifs un peu d'inquiétude sur le résultat d'un aveu aussi sincère.

— Quel est le nombre de ses canons? demanda brusquement le Corsaire.

— Il en compte plus que *le Dauphin*, et, en somme, ses dimensions surpassent de beaucoup les vôtres.

— C'est un vaisseau de la marine royale ?

— Assurément.

— Eh bien, il changera de maître. Par le ciel ! il sera à moi.

Wilder secoua la tête avec un sourire d'incrédulité.

— Vous en doutez? Venez ici, et regardez : ce pont de vaisseau que vous avez abandonné a-t-il dans son équipage des matelots tels que ceux-ci?

En effet, l'équipage du *Dauphin* avait été recruté parmi les différents peuples de la chrétienté, et par un homme qui comprenait parfaitement le caractère du marin; il n'y avait pas une seule nation maritime de l'Europe qui n'eût son représentant dans cette horde de bandits. On y voyait même des indigènes d'Amérique, qui avaient consenti à errer sur un élément si longtemps inconnu à leurs ancêtres. Tous les matelots avaient été amenés par une vie aventureuse à la profession irrégulière qu'ils exerçaient, et, sous la direction d'un despote habile et persévérant, ils composaient un assemblage redoutable et presque invincible. Leur chef sourit de plaisir en voyant l'effet que produisait sur son interlocuteur l'insouciance ou la joie farouche de ces hommes occupés à se préparer au combat ; les plus novices euxmêmes étaient aussi certains de la victoire que ceux dont l'audace était justifiée par des succès réitérés.

— Comptez-vous ces gens-là pour rien? demanda le Corsaire après avoir laissé à son lieutenant le loisir d'examiner la formidable troupe. Voyez ! Voici un Danois, ferme et pesant comme le canon auprès duquel je le placerai bientôt ; on peut le couper par morceaux, et il restera inébranlable, pareil à une tour qu'on démolit pierre à pierre. Il a pour voisins un Suédois et un Russe, ses dignes compagnons, dont, j'en suis sûr, la pièce ne se taira pas tant qu'ils pourront appliquer une mèche ou manier l'écouvillon. Voici un marin des villes anséatiques, athlète bâti carrément, qui préfère notre liberté à celle de sa terre natale. J'ai là des Anglais qui viennent d'un pays que je n'aime guère, mais qui sont au besoin des hommes déterminés. Il suffit de les bien nourrir et de les bien battre pour que leur courage ne chancelle jamais. Voyez-vous cet individu à la charpente osseuse, à la mine réfléchie, qui conserve un air de dévotion malgré sa scélératesse, c'était un pêcheur de harengs auquel il prit envie un jour de manger du bœuf.

— Je crois que c'est un Ecossais?

— Oui ; et il combattra pour de l'argent, pour l'honneur des clans et pour sa religion. Ah ! voici un Irlandais qui est excellent pour exécuter un ordre. Je lui dis un jour, dans une circonstance difficile, de couper un cordage ; mais, au lieu de mettre ce cordage sous ses pieds, il le trancha par-dessus sa tête, et se laissa tomber à l'eau. C'est un Irlandais dont l'imagination ardente quintuple en ce moment les forces de l'ennemi.

— Il en a donc peur? demanda Wilder.

— Point du tout. La fuite est la dernière de ses pensées ; il ne songe qu'au moyen d'attaquer. Voyez ici cet homme au teint bilieux, à la figure pensive, ce Castillan reste sentimental même dans la bataille ; il y a en lui une teinte de chevalerie qui peut quelquefois se transformer en héroïsme. Son camarade le Portugais m'est plus suspect, et je ne me fierais pas à lui s'il pouvait toucher de l'ennemi la solde qu'il reçoit ici. Ah ! j'aperçois là-bas un Français dont les pieds et la langue sont dans un mouvement perpétuel ; il aime à danser le dimanche. C'est un être rempli de contradictions : bon enfant, spirituel, mais capable de vous couper la gorge à l'occasion ; il y a en lui un singulier mélange de férocité et de bonhomie. Je l'enverrai à l'abordage ; car, dès le début du combat, il ne songera qu'à faire un coup de main.

— Et quel est cet homme qui est en train de se dépouiller de ses vêtements? demanda Wilder entraîné par le charme irrésistible de l'énumération du Corsaire.

— Un Hollandais économe ; il calcule qu'il vaut mieux être tué avec une vieille veste qu'avec une neuve, et il a sans doute fait part de sa défroque à son ami le Gascon, qui tient à être mis décemment, même pour mourir. Le Hollandais a heureusement commencé de bonne heure ses préparatifs de combat, sans cela nous pourrions être mis en déroute longtemps avant qu'il fût prêt. S'il avait à vider une querelle avec le Français, celui-ci le jetterait par terre sans que l'autre se doutât que la bataille est commencée ; mais si on laissait échapper le moment favorable, soyez sûr que le bourgeois d'Amsterdam donnerait du fil à retordre à ses adversaires. Je pourrais vous continuer cette revue, monsieur Wilder, mais le temps presse, et il est à propos de montrer nos voiles.

Le Corsaire quitta brusquement son air de légèreté sarcastique et prit une attitude propre à maintenir l'autorité de son rang, pendant que le lieutenant s'occupait de faire exécuter l'ordre qui venait d'être donné. On entendit bientôt le sifflet de Rossignol avec le cri de : Toutes voiles dehors. Tous les mâts du *Dauphin* furent promptement environnés de vastes pièces de toile blanches comme la neige. Lorsque tout fut prêt, Wilder vint avertir le Corsaire ; ce dernier contemplait sur la quille du vaisseau étranger une longue ligne jaune qui indiquait la place des sabords et des canons. Madame Wyllys et Gertrude étaient venues se placer à ses côtés.

— Nous sommes prêts à prendre de l'air, dit le lieutenant; et nous attendons que vous décidiez de notre marche.

Le Corsaire tressaillit, s'approcha de son second, et lui dit en le regardant fixement :

— Vous êtes bien sûr, monsieur Wilder, de reconnaître ce vaisseau?

— Positivement.

— C'est un croiseur de l'Etat, dit la gouvernante avec précipitation.

— Je l'ai déjà dit.

— Monsieur Wilder, reprit le Corsaire, nous allons mettre sa vitesse à l'épreuve. Faites tomber les basses voiles; éventez les voiles de misaine.

Le jeune marin se mit en devoir d'obéir; mais il y avait dans sa voix un tremblement, une agitation qui contrastaient avec le calme du Corsaire. Les plus vieux marins le remarquèrent; toutefois, ils s'acquittèrent de leur tâche avec empressement : les vergues de l'avant furent changées, les voiles en ralingue furent tendues par la brise, et *le Dauphin* si longtemps inerte commença à fendre les eaux, comme s'il eût péniblement triomphé de son état de torpeur.

Cependant le bâtiment étranger n'était éloigné que d'une demi-lieue et droit sous le vent du *Dauphin*, les rayons du soleil miroitaient sur sa bordée et l'ombre de ses voiles se reflétait sur les eaux; à l'aide des longues-vues on pouvait pénétrer par les sabords ouverts dans l'intérieur de la cale et y surprendre vaguement les mouvements de l'équipage. Quelques formes humaines étaient éparses sur différents points de ses agrès; mais tout en lui annonçait l'ordre le plus parfait et la discipline la plus sévère.

Lorsque le Corsaire eut entendu le clapotement des eaux divisées par l'éperon, et qu'il vit l'écume jaillir sous les bossoirs du *Dauphin*, il fit signe à son lieutenant de venir le retrouver sur le gaillard d'arrière.

— Monsieur Wilder, lui dit-il, tous mes doutes sont éclaircis, j'ai déjà vu ce croiseur.

— C'est probable, on l'appelle *le Dard*, il y a longtemps qu'il rôde sur l'Océan Atlantique.

— Avez-vous longtemps servi sur ce vaisseau?

— Pendant plusieurs années.

— Et vous l'avez abandonné?

— Pour me joindre à vous.

— Ils vous ont donc donné des sujets de mécontentement, Wilder; ils vous ont sans doute raillé sur votre origine coloniale?

— Qu'il vous suffise de savoir que je l'ai quitté.

— Bien, je n'en demande pas la raison. En tout cas, ils m'ont rendu service en vous forçant à venir ici. Mais vous y étiez encore durant l'équinoxe de mars?

Wilder fit un léger signe d'adhésion.

— Je m'en doutais, et vous avez combattu un navire étranger pendant une tempête; l'homme, la mer et les vents étaient à l'œuvre tous ensemble.

— C'est vrai; nous vous avions reconnu, et nous pensions que votre heure était venue.

— J'aime votre franchise; nous nous sommes battus franchement l'un contre l'autre; et maintenant que nous avons fait alliance, nous serons deux amis fidèles; je ne vous interrogerai pas davantage, Wilder, car vous ne gagneriez pas mes bonnes grâces en trahissant ceux que vous avez quittés, il me suffit que vous naviguiez maintenant sous mon pavillon.

— Quel est ce pavillon? demanda une voix douce mais ferme.

Le Corsaire se retourna brusquement et rencontra les regards scrutateurs de la gouvernante. Les passions contradictoires qui agitaient ses traits perdirent aussitôt leur empire, et il prit cette expression d'affabilité et de courtoisie avec laquelle il abordait ordinairement ses prisonnières.

— C'est une femme qui rappelle deux vieux marins à leurs devoirs, s'écria-t-il, nous sommes impolis envers l'étranger en ne lui montrant pas notre pavillon; hissons-le, monsieur Wilder, et n'omettons aucune des règles de l'étiquette navale.

— L'étranger n'a rien à sa corne d'artimon.

— N'importe, arborons nos couleurs.

— J'ignore lesquelles il vous plaira de choisir, répondit Wilder en ouvrant le petit coffret qui contenait les étendards de diverses nations.

— Essayons du pavillon hollandais.

Le lieutenant fit un signe au quartier-maître et le drapeau des Provinces-Unies flotta une minute après au pic du *Dauphin*, sans que son apparition produisît aucun effet sur l'étranger.

— Il voit bien que notre quille n'a jamais été faite pour manœuvrer au milieu des écueils de Hollande! il nous connaît peut-être, dit le Corsaire en lançant à son compagnon un coup d'œil interrogateur.

— Je ne le pense pas, la peinture du *Dauphin* est trop variable pour que ses amis mêmes puissent constater son identité d'une manière exacte.

— Eh bien! montrons-lui le portugais; voyons si les diamants du Brésil auront quelque prix à ses yeux.

On amena les couleurs déjà arborées, et on hissa à leur place celles de la maison de Bragance; mais l'étranger, serrant toujours le vent, continua sa course sans donner aucun signe d'attention.

— Un allié ne peut le déterminer à bouger, dit le Corsaire. Défions-le en déployant le drapeau blanc.

Wilder obéit en silence. Le pavillon portugais fut halé sur le pont, et les blanches couleurs de la France parurent à la place. Aussitôt le blason anglais se déploya comme un énorme oiseau qui prend son essor, une colonne de fumée sortit des bossoirs du *Dard* et avait été refoulée par le vent dans les agrès lorsqu'on entendit la détonation de l'artillerie.

— Voilà ce que c'est que les antipathies nationales! dit le capitaine Heidegger. La vue d'une nappe blanche le met en fureur. Laissons-lui contempler à son aise les couleurs qui lui déplaisent, et notre coffre nous en fournira d'autres plus tard.

La vue de l'étendard ennemi excita *le Dard* de même que la pièce d'étoffe de l'agile banderillo anime le taureau dans l'arène. Plusieurs petites voiles furent immédiatement déployées pour augmenter la célérité du vaisseau, elles étaient aussi inutiles que les coups d'éperon donnés par le jockey à un coursier qui a atteint son dernier degré de vitesse; cependant de nouveaux efforts furent tentés sur toutes les boulines, sur tous les bras des vergues. Le *Dauphin*, de son côté, employa ses ressources de voilure, mais sans obtenir un sensible avantage.

— *Le Dard* est digne de son nom! dit le Corsaire à son lieutenant, qui s'efforçait vainement de dissimuler une anxiété toujours croissante.

— L'hirondelle n'est pas plus rapide, et il me semble que nous sommes bien près de lui pour des hommes qui n'ont d'autre commission que leur bon plaisir.

Le Corsaire lança à son interlocuteur un regard de soupçon et d'impatience. Mais prenant soudain un air d'audace, il s'écria : — Qu'il égale l'aigle dans son vol, il ne nous prendra pas au dépourvu! Pourquoi craindriez-vous que nous nous trouvions à un mille d'un croiseur de l'Etat?

— Parce que je connais ses forces et l'inutilité d'un engagement contre des forces supérieures, répliqua Wilder avec fermeté. Capitaine Heidegger, vous ne sauriez combattre *le Dard* avec succès; et si vous ne doublez la distance qui existe entre nous et lui, vous ne lui échapperez pas.

— Vous exagérez l'importance de l'ennemi, monsieur Wilder; mais nous sommes en mesure de lui riposter. Nous avons été parfois plus près d'un vaisseau de l'Etat, et pourtant nous sommes encore debout.

— Ecoutez! c'est le tambour!

Le capitaine se pencha, et entendit le roulement qui appelait les matelots du *Dard* à leurs postes respectifs.

— Imitons leur exemple, dit-il froidement.

Jusqu'alors les pirates du *Dauphin* ne s'étaient occupés que d'observer la voile étrangère ou de disposer tout pour l'action. Un sourd bourdonnement de voix, réprimé par une rigoureuse discipline, avait été le seul indice de l'intérêt qu'ils prenaient à l'aventure; mais, dès les premiers sons du tambour, ils rompirent les groupes qu'ils avaient formés, et se répartirent dans les batteries. Un instant de tumulte et d'activité fut suivi d'un profond silence.

Le Corsaire disparut un moment pour aller revêtir son costume de combat, et revint étudier avec persistance les forces et les évolutions de son antagoniste. Ceux qui le connaissaient depuis longtemps disaient que la question du combat n'était pas encore décidée dans son esprit, et cherchaient à lire dans ses yeux le mystère de ses délibérations. Il avait cependant ôté sa casquette, et ses beaux cheveux blonds ondulaient autour d'un front qui semblait formé pour recéler des pensées plus nobles que celles dont il était préoccupé. A ses pieds était une espèce de casque de cuir, dont la garniture devait prêter un air farouche à sa physionomie. Toutes les fois qu'il prenait cette coiffure d'abordage, les matelots comprenaient qu'une lutte sérieuse était proche; mais en ce moment ce signe infaillible des intentions hostiles du chef n'attirait point son attention.

CHAPITRE XXVII.

Tous les compagnons du Corsaire montraient une inébranlable résolution. Wilder seul était au-dessous de ses fonctions; il avait la démarche aussi assurée que dans les heures de sécurité complète, mais sa figure, qui aurait dû annoncer la fermeté la plus décidée, exprimait le doute et l'indécision. Le Corsaire en fut étonné; et, comme pour expliquer l'énigme d'un pareil maintien, il chercha des yeux Richard Fid et le nègre, placés tous deux près d'une pièce dont le premier était capitaine.

Les flancs du vaisseau eux-mêmes n'étaient pas plus solides à leur poste que l'intrépide gabier; toutefois ses traits rudes indiquaient une surprise inexplicable. Lorsque ses regards erraient de la physionomie de Wilder au bâtiment étranger, il n'était pas difficile de s'apercevoir qu'il s'étonnait de les trouver en opposition. Il était toutefois résolu à ne pas se départir de ses devoirs, et ne se permettait aucune espèce de commentaire sur une circonstance qui lui semblait évidemment extraordinaire. Quant à Scipion l'Africain, de même que son camarade il regardait tantôt le lieutenant, tantôt la voile étrangère, et sa stupéfaction croissait à vue d'œil.

Frappé de ces manifestations singulières, le Corsaire adressa affectueusement la parole aux deux matelots et chercha à en tirer quelques explications; mais il n'y réussit pas. Richard Fid fut le seul qui lui répondît en termes vagues et avec des protestations de dévouement.

— Je veux, dit-il, que ce canon soutienne sa réputation. Tout ce que je demande, c'est un écouvillon propre et une bourre serrée. Scipion, dessinez à votre manière une ancre sur une demi-douzaine de boulets et, lorsque l'affaire sera terminée, ceux qui vivront encore et pourront aller à bord de l'ennemi verront de quelle manière Richard Fid a semé sa graine.

— Vous êtes habitué à vous battre, maître Fid?

— Dieu merci, l'odeur de la poudre m'est aussi familière que celle du tabac; cependant...

— Eh bien! que voulez-vous dire?



Derniers moments de Scipion l'Africain.

— Que je me trouve quelquefois dérouté comme un bâton de foc placé à l'arrière en guise de mât de brigantin. Je suis Anglais et, lorsqu'il s'agit de jeter des pierres, j'aimerais mieux casser les carreaux d'un voisin que ceux de mon père; néanmoins mon canon soutiendra sa réputation. Ohé! moricaud, marquez encore trois ou quatre boulets.

Le Corsaire se retira rêveur et silencieux, et fit signe à Wilder de s'approcher.

— Lieutenant, lui dit-il affectueusement, je conçois que vous soyez encore attaché au *Dard* sur lequel vous avez si longtemps navigué, et vous voudriez exercer sur un autre navire la haine que vous inspire l'orgueilleux pavillon de l'Angleterre. D'ailleurs nous n'avons à gagner en attaquant qu'un peu d'honneur sans profit; par égard pour vous, j'éviterai le combat.

— Il est trop tard, dit Wilder en secouant tristement la tête.

— Vous êtes dans l'erreur. Nous serons peut-être obligés de lâcher une bordée; mais nous réussirons à nous éloigner. Allez en avertir ces dames, qui s'inquiètent.

Wilder descendit avec empressement dans la cabine et communiqua à la gouvernante et à Gertrude les intentions du commandant, et les conduisit dans une partie reculée du faux pont où elles étaient à l'abri de tout accident. Quand il revint sur le gaillard d'arrière, le drapeau blanc avait fait place aux couleurs anglaises, au sommet du pic du *Dauphin*, et les deux bâtiments échangeaient des signaux réitérés. Toutes les voiles du Corsaire étaient ferlées à l'exception des huniers et il se dirigeait hardiment vers l'étranger, qui, de son côté, serrait ses hautes voiles avec le regret évident de ne pas rencontrer l'ennemi qu'il cherchait.

— Wilder, lui dit le Corsaire, *le Dard* est fâché maintenant de trouver un ami en place d'un adversaire. Nos signaux l'ont complétement abusé; on pourrait profiter de son erreur, mais je saurai résister à la tentation.

Le lieutenant ne pouvait en croire ses yeux; mais il n'eut pas le temps de réfléchir, *le Dauphin* s'avançait assez rapidement vers l'étranger pour qu'on pût en distinguer les canons, les palans et les cordages. *Le Dard* se rangeait au vent; et comme ses voiles d'artimon, qu'il avait brassées carré, recevaient la brise sur leur surface extérieure, sa coque demeura stationnaire. Les matelots du *Dauphin*, imitant la confiante crédulité du croiseur de l'Etat, ferlèrent aussi leurs hautes voiles; mais, par les ordres du Corsaire, l'avant du vaisseau fut placé dans une position oblique, relativement à l'autre, et ses vergues d'artimon prirent une direction opposée, qui en ralentit la marche. Lorsque les deux bâtiments furent suffisamment rapprochés, ils se hélèrent mutuellement; et le Corsaire, appliquant son porte-voix à ses lèvres, donna au *Dauphin* le nom de *l'Antilope*, vaisseau de l'Etat de la même force et de la même grandeur.

On y répondit en invitant le capitaine à se rendre à bord pour saluer le commandant du *Dard*, qui était d'un rang supérieur au sien.

Il semblait difficile de faire durer plus longtemps l'erreur. Cependant le sang-froid du Corsaire ne se démentit pas. En entendant les tambours anglais battre la retraite, il s'empressa de donner à son équipage l'ordre de quitter la batterie; et au bout de cinq minutes une parfaite intelligence régnait en apparence entre deux vaisseaux qui auraient engagé une lutte mortelle si la vérité s'était révélée.

— Eh bien, monsieur Wilder, dit le Corsaire avec un sourire ironique, mon supérieur au service de Sa Majesté me prie de lui rendre visite; vous conviendrait-il d'être de la partie?

Le lieutenant reçut cette proposition hardie avec un tressaillement qui ne provenait point d'une feinte émotion.

— Il serait insensé de courir un pareil risque, s'écria-t-il lorsqu'il eut recouvré l'usage de la voix.

— Si vous avez peur pour vous, j'irai seul.

— Peur! dit le jeune homme, dont les yeux étincelèrent d'une nouvelle flamme. Ce n'est pas la crainte qui me domine, capitaine Heidegger; mais la prudence m'ordonne de me tenir caché: ma présence vous trahirait, puisque je suis connu de tout le monde à bord de ce croiseur.

— En effet, je l'avais oublié. Eh bien! restez ici pendant que je vais me jouer de la crédulité d'un capitaine de la marine royale.

Sans attendre de réponse, le capitaine descendit en faisant signe à son interlocuteur de le suivre. Quelques moments suffirent pour disposer les boucles dorées qui ajoutaient à la vivacité de sa physionomie. Il revêtit un uniforme de marine qui s'adaptait à merveille à sa taille. Dès que son déguisement fut complet, il se regarda dans une glace et dit au lieutenant.

— De plus clairvoyants s'y tromperaient, et je suis certain de n'être pas reconnu par le capitaine Bignalt.



Madame Wyllys retrouve son fils en la personne de Wilder.

— Vous le connaissez donc?

— Monsieur Wilder, mes occupations m'imposent la nécessité de savoir beaucoup de choses que les autres hommes négligent. Cette entreprise, que vous considérez comme si périlleuse, ne sera qu'un jeu pour moi. Personne à bord du *Dard* ne connaît le vaisseau dont il m'a plu d'usurper le nom et qui est tout nouvellement sorti des chantiers; en outre, il est peu probable que je sois forcé, pour remplir mon rôle jusqu'au bout, de renouer connaissance avec d'anciens officiers. Vous savez que le navire que vous avez quitté est absent d'Europe depuis très-longtemps et, si vous daignez jeter un coup d'œil sur mes papiers,

vous verrez que je suis un mortel privilégié, fils d'un lord, et tout récemment parvenu à l'âge d'homme, ainsi qu'au commandement.

— Toutes ces circonstances vous favorisent, certainement; mais, enfin, pourquoi vous exposer?

— Je l'ignore; peut-être est-ce pour apprendre si *le Dard* vaut la peine d'être attaqué; peut-être est-ce uniquement par amour pour les aventures. Quoi qu'il en soit, j'ai confiance en vous, je mets ma vie et mon honneur sous votre garde.

— Ce dépôt sera respecté, répondit Wilder d'une voix sourde et étouffée.

Après avoir fixé un regard scrutateur sur la figure du lieutenant, le Corsaire agita la main en signe d'adieu. Il allait sortir de sa cabine, lorsqu'un troisième personnage se plaça sur son chemin.

C'était le jeune mousse; le capitaine lui posa la main sur l'épaule et lui dit doucement :

— Rodrigue, que signifient ces préparatifs?

— Je vais accompagner mon maître au canot.

— Enfant, tes services ne sont pas nécessaires.

— Ils le sont rarement depuis quelque temps.

— Pourquoi risquer ta vie sans nécessité?

— En vous perdant, je perdrai tout, répliqua le mousse avec résignation, mais d'une voix tremblante et altérée.

Le Corsaire ne répondit pas; il avait encore la main sur l'épaule de l'enfant, dont il semblait vouloir pénétrer les émotions mystérieuses; enfin il reprit avec douceur et bienveillance :

— Rodrigue, mon sort sera le tien : nous irons ensemble.

A ces mots, le capitaine passa rapidement la main sur son front, et remonta sur le pont avec assurance. Il examina rapidement tous les agrès de son navire, et ne sembla hésiter qu'en mettant le pied dans l'embarcation. Elle était conduite par Davis, son espion ordinaire, qu'il savait par expérience être habitué à la trahison.

— Otez-vous de là, Davis, lui dit-il sévèrement, et envoyez moi le capitaine du gaillard d'avant; quoiqu'il soit naturellement bavard, il sait se taire quand il le faut.

Ce changement fut aussitôt effectué, et toute inquiétude sembla disparaître des traits du Corsaire.

— Adieu, Wilder, dit-il avec une noble et généreuse confiance, je vous laisse capitaine et maître de mon sort. J'espère que mon équipage est en bonnes mains.

A ces mots, sans attendre de vaines protestations, il se plaça dans le canot, et s'avança vers le croiseur de la marine royale. Sa courte traversée causa parmi ses compagnons une anxiété à laquelle lui seul demeura étranger. Il monta sur le pont du *Dard* au milieu des honneurs dus à son grade imaginaire et à la haute naissance qu'on lui supposait. Son air d'aisance et de calme pouvait être facilement pris pour la grâce et la dignité d'un rang supérieur. L'honnête Rignall, vieux marin qui avait reçu un commandement pour prix de ses longs services, accueillit son hôte avec cordialité et le conduisit dans son appartement.

— Asseyez-vous où vous voudrez, capitaine Howard, dit le vétéran, qui ne tenait pas aux cérémonies; un homme de votre mérite ne doit pas aimer à perdre le temps en paroles inutiles. Vous vous êtes déjà distingué, quoique bien jeune pour le commandement que vous devez à votre heureuse étoile.

— Au contraire, répliqua froidement le Corsaire, il me semble que je suis vieux comme le déluge. Croiriez-vous que j'aurai ce soir même vingt-trois ans?

— Je vous en aurais donné un peu davantage, mon jeune gentilhomme; mais la face humaine peut mûrir aussi vite à Londres que sous l'équateur.

— Vous n'avez jamais dit plus vrai, reprit le faux Howard. De toutes les croisières, celles de la capitale sont les plus redoutables, et que le ciel m'en préserve! Je vous assure, Bignall, qu'on y fait un service capable d'altérer la plus solide constitution.

— Heureusement vous avez été récompensé de vos peines, car on vous a donné un assez beau bateau.

— Il est passable, Bignall, mais il est horriblement petit. J'ai dit à mon père que si l'amirauté ne régénérait le service en faisant construire des vaisseaux plus commodes, la marine tomberait entre les mains des roturiers. Ne trouvez-vous pas, Bignall, que le roulis est excessivement fatigant sur ces vaisseaux à un seul pont?

— Quand un homme a été secoué pendant quarante-cinq ans, reprit le vieux marin étouffant de colère, peu lui importe qu'un bâtiment tangue plus ou moins.

— Voilà ce que j'appelle de la philosophie; mais je n'en fais pas usage. Au reste, après cette croisière, j'espère être placé et obtenir le commandement d'un stationnaire dans la Tamise.

Les idées de népotisme qu'évoquait le langage du prétendu fils de lord échauffaient tellement la bile du capitaine Bignall, qu'il s'empressa de changer de conversation, de peur de manquer aux devoirs de l'hospitalité.

— Parmi les vieux usages, capitaine Howard, je suppose qu'on a conservé celui de faire flotter sur l'amirauté les couleurs de la vieille Angleterre. Vous avez porté si longtemps celles de Louis ce matin, qu'une demi-heure plus tard nous allions vous envoyer une bordée.

— Ruse de guerre, excellente ruse, dont j'écrirai certainement les détails en Angleterre!

— On vous en saura gré, capitaine Howard; elle vous vaudra peut-être la chevalerie!

— La chevalerie! fi donc! elle a été tellement avilie, qu'il y a longtemps qu'on n'en veut plus dans notre famille.

— Eh bien, capitaine Howard, il est heureux que vous ayez renoncé plus tôt à votre fantaisie gauloise, car elle commençait à m'échauffer les sens, et au bout de cinq minutes, je crois que mes canons seraient partis d'eux-mêmes.

— Il est heureux que tout se soit passé convenablement, répliqua le Corsaire. Quelle distraction trouvez-vous, Bignal, dans cette triste partie du monde?

— Je combats les ennemis de Sa Majesté ; je prends soin de mon navire, et je tiens compagnie à mes officiers.

— En effet, vous devez avoir des officiers à bord; voulez-vous me faire le plaisir de m'en montrer la liste?

Le commandant du *Dard* la lui remit assez dédaigneusement.

— Quels singuliers noms! dit le Corsaire; des Smith, des Yarmouth, Exmouth. Mais quel est cet Henry Arche! que je trouve inscrit en qualité de premier lieutenant?

— C'est un jeune homme auquel il ne manque que quelques gouttes de votre noble sang pour être à la tête des flottes de Sa Majesté.

— Puisqu'il est si distingué, reprit le Corsaire, j'espère que vous voudrez bien le prier de nous honorer de sa présence.

— Pauvre garçon! Dieu sait où il est en ce moment. Il s'est embarqué dans une périlleuse entreprise, et j'ignore encore comment il s'en est tiré. Mes remontrances et même mes instances ont été inutiles; l'amiral avait besoin d'un agent sûr, dévoué : le bien de l'Etat l'exigeait. Dans ce cas, vous le savez, un homme qui n'est pas d'une naissance élevée doit gagner son avancement autrement qu'en allant faire sa cour à Londres; et mon lieutenant, dont la bravoure est incontestable, est un homme obscur qu'on a recueilli sur un vaisseau naufragé, et qui ne doit qu'à cette circonstance le seul nom qu'il porte.



Le général.

— Et cependant il est encore porté sur vos livres en qualité de premier lieutenant!

— Et j'espère qu'il le sera toujours, jusqu'à ce qu'il obtienne un navire pour la récompense de ses efforts. Bon Dieu! êtes-vous malade, capitaine Howard? Garçon, un verre de grog!

Le Corsaire sourit avec calme en repoussant le breuvage qu'on lui présentait, et le sang qui avait quitté ses joues y revint avec une violence qui menaçait de rompre ses artères.

— Je vous remercie, monsieur, dit-il. Je suis sujet à une maladie que je tiens de ma mère, et que dans notre famille nous appelons le mal d'ivoire, parce que l'une de mes aïeules se trouvant dans une position intéressante, a été effrayée par une dent d'éléphant. Il paraît que ce mal change terriblement la physionomie.

— Effectivement. Vous avez l'air d'un homme qui se trouverait mieux dans son lit qu'à bord d'un hamac; mais je présume que cet accès sera bientôt passé.

— On voit souvent les gens changer de visage par le temps qui court, repartit le Corsaire d'un air rêveur. Ainsi cet Henry Arche est un homme de rien?

— J'ignore ce que vous entendez par ces paroles, monsieur; mais si vous estimez le courage, la loyauté et les connaissances, vous devez traiter Henry avec égards, et je suis certain qu'il aura bientôt le commandement d'une frégate.

— Peut-être, reprit le Corsaire d'une voix insinuante, y aurait-il moyen de le recommander chaudement, si l'on savait à quoi s'en tenir sur la nature de son entreprise.

— Il m'est impossible de vous la révéler, répondit le vieux marin. Qu'il vous suffise de savoir que ce qu'il se propose est honorable, dangereux, et utile au bien de l'Etat. Il y a environ une heure, je croyais franchement qu'il avait réussi. Avez-vous souvent vu, capitaine Howard, déployer les hautes voiles pendant que les autres étaient ferlées? Un navire ainsi arrimé me fait l'effet d'un homme qui aurait mis son habit avant d'avoir passé son pantalon.

— Vous faites allusion à l'accident qui est arrivé à ma voile de perroquet?

— Assurément, reprit le capitaine Bignall; nous avons regardé vos vergues avec la longue vue; nous ne savions où vous étiez, lorsqu'une vigie aperçut le perroquet. A vrai dire, le déplacement de cette voile était remarquable, et il aurait pu s'ensuivre de fâcheux événements.

— Ah! j'ordonne souvent de pareilles manœuvres par esprit d'originalité; on se fait passer pour habile en se singularisant. Moi aussi, de même que votre Henry Arche, je suis envoyé dans ces parages avec une mission spéciale.

— Laquelle? demanda brusquement le capitaine du *Dard*.

— De chercher un vaisseau qui assurément me donnera un fameux relief si j'ai le bonheur de le rencontrer. Pendant quelque temps, je vous ai pris positivement pour l'individu que je cherchais, et je vous assure que si vos signaux n'avaient pas été aussi irréprochables, il se serait passé quelque chose entre nous.

— De grâce, monsieur, reprit le capitaine Bignall, pour qui donc me preniez-vous?

— Pour ce scélérat qu'on appelle le Corsaire-Rouge, répondit le Corsaire en personne.

— Comment! répliqua le vieux marin, vous avez pu avoir cette idée en voyant mes agrès en si bon ordre! Pour l'honneur de votre vaisseau, monsieur, j'espère que l'erreur du capitaine n'a pas été partagée par l'équipage.

— Je vous l'avoue, répliqua le Corsaire, avant que nous fussions à même d'examiner vos signaux, la moitié de mes matelots s'était déclarée contre vous. En effet, il y a si longtemps que vous avez quitté l'Angleterre, qu'à force de naviguer *le Dard* a pris la tournure d'un pirate.

L'honnête Bignall était sur le point d'éclater en entendant une imputation aussi odieuse; mais un troisième personnage se présenta à l'improviste : le faux Howard se leva involontairement, et perdit pendant une demi-minute cette admirable présence d'esprit qui lui servait à soutenir les rôles qu'il lui plaisait de jouer.

— Monsieur est sans doute votre chapelain? dit-il en saluant le nouveau venu, qui portait un costume d'ecclésiastique.

— Oui, monsieur. C'est un digne et brave homme que je ne rougis pas d'appeler mon ami; après une séparation de trente ans, l'amiral a eu la bonté de me le prêter pour une croisière. Monsieur l'aumônier, je vous présente l'honorable capitaine Howard, qui commande *l'Antilope*, vaisseau de la marine royale; je n'ai pas besoin de m'étendre sur ses qualités, les fonctions qu'il remplit dans un âge si tendre, témoignent suffisamment en sa faveur.

En regardant le prétendu fils de lord, le chapelain ne put se défendre d'une surprise qui allait jusqu'à l'égarement. De son côté, le Corsaire parut un moment étonné; mais il ne tarda pas à se remettre, et reprit tranquillement l'entretien.

— Capitaine Bignall, dit-il, il est temps que je retourne à mon bord, et puisque, suivant mes soupçons, nous avons la même mission dans ces parages, nous pouvons nous concerter ensemble : votre expérience aidera ma jeunesse; et en nous soutenant l'un l'autre, nous atteindrons le but que nous nous proposons.

Le capitaine du *Dard* fut attendri par cette concession faite à son âge et à son rang; il combla son hôte de politesses, et finit par l'inviter à se revoir le verre à la main vers la fin du jour. Le prétendu Howard accepta en disant que c'était une raison de plus pour qu'il retournât à son bord, afin de choisir les officiers qu'il jugerait dignes de participer au banquet projeté. Le vétéran, marin d'un mérite réel, malgré son caractère maussade, avait servi trop longtemps dans l'obscurité et dans l'indigence pour ne pas sentir le besoin de se rattacher à un courtisan qui pouvait lui procurer de l'avancement; il reconduisit donc le fils du lord jusqu'au passavant avec une multitude de salutations. Celui-ci salua les officiers d'un air de condescendance, et serra affectueusement la main du vieux marin qui était complétement la dupe de cette comédie, et descendit dans son embarcation.

— Capitaine Howard! lui cria tout d'un coup Bignall, un mot, s'il vous plaît.

Le Corsaire remonta l'échelle, et revint auprès du commandant du *Dard*, qui s'entretenait avec le chapelain.

— Je suis à vos ordres, repartit le Corsaire.

— Avez-vous un ecclésiastique à bord? demanda Bignall.

— J'en ai deux.

— Comment, deux! il est rare de trouver un prêtre surnuméraire sur un vaisseau de guerre. Au reste, avec votre influence à la cour, vous auriez un évêque si cela vous plaisait. Eh bien! mon chapelain désire que vos aumôniers soient invités à notre festin.

— Vous aurez toute la théologie du bord, reprit en riant le Corsaire.

— Vous n'oublierez pas aussi de m'amener votre premier lieutenant.

— Mort ou vif, il sera de la partie, répliqua le Corsaire avec une véhémence qui surprit les auditeurs; vous ne trouverez pas en lui l'arche sur laquelle on peut se reposer, mais tel qu'il est, il est entièrement à votre service. Maintenant, je vous prie d'agréer mes remerciments.

En prononçant ces paroles, il s'embarqua, non sans avoir fixé sur les agrès du *Dard* ce coup d'œil que jette le petit-maître sur l'étrange accoutrement d'un provincial.

Le capitaine Bignall lui fit de loin des signes d'amitié, et laissa s'échapper ainsi un homme dont la capture lui aurait assuré les honneurs auxquels il avait aspiré depuis si longtemps.

CHAPITRE XXVIII.

— Oui, murmura le Corsaire en passant sous l'arrière du croiseur royal, oui, mes officiers et moi, nous goûterons de votre banquet; mais les mets ne seront pas de votre goût. Ramez, mes amis, ramez avec zèle; dans une heure, pour vous récompenser, vous saccagerez les soutes de ces insensés.

Les avides flibustiers purent à peine réprimer leurs acclamations; ils parvinrent cependant à conserver le calme que la politique exigeait, et ne donnèrent carrière à leur agitation qu'en maniant leurs avirons avec une recrudescence d'énergie. Une minute après, ils étaient en sûreté sous la protection des canons du *Dauphin*.

La mine altière du capitaine fit présumer à ses matelots qu'il allait agir vigoureusement. Il contempla d'abord avec joie les forces dont il disposait, puis il entra brusquement dans sa cabine sans songer qu'il l'avait cédée à ses prisonnières. Il frappa un coup terrible sur le gong, et dit au marin qui vint prendre ses ordres : — Qu'on avertisse le premier lieutenant que je veux lui parler.

En attendant qu'on exécutât ce commandement, le Corsaire parut lutter contre la colère qui l'étouffait; mais en voyant paraître Wilder, il sut contenir son irritation de manière à n'en pas laisser le moindre vestige sur sa physionomie. Lorsqu'il eut repris son sang-froid, du moins en apparence, il se rappela qu'il s'était introduit dans un asile dont il avait voulu faire lui-même un lieu privilégié.

— Mesdames, dit-il aux deux femmes effrayées, pressé d'avoir un entretien avec un ami, j'ai oublié les hôtesses que j'ai le bonheur de posséder, bien que je m'acquitte de mes devoirs avec trop d'indifférence.

— Trêve de politesses, monsieur, dit madame Wyllys; veuillez agir en maître dans cette cabine.

Le Corsaire pria les dames de s'asseoir, et comme s'il eût été persuadé que l'occasion pouvait excuser quelques infractions aux cérémonies, il fit signe à Wilder de prendre un siége. — Les ouvriers de l'Etat, dit-il, ont lancé sur l'Océan des vaisseaux plus mauvais que *le Dard*, mais les ministres du roi Georges auraient pu en donner le commandement à un homme plus observateur.

— Le capitaine Bignall, reprit Wilder, a la réputation d'un brave et honnête homme.

— Il la mérite; mais ôtez-lui ces deux qualités, il lui restera bien peu de chose. Il me donne à entendre qu'il a été envoyé dans cette latitude pour chercher un vaisseau dont nous avons tous entendu parler en bien ou en mal; je veux dire le Corsaire-Rouge.

La gouvernante tressaillit involontairement, et Gertrude lui serra le bras; mais le capitaine feignit de ne pas s'apercevoir de leur trouble; son sang-froid fut admirablement imité par le lieutenant, qui répondit avec tranquilité :

— Sa croisière sera périlleuse et probablement sans succès.

— Je le présume, reprit le Corsaire; et pourtant il compte sur le triomphe.

— Il partage sans doute l'erreur commune sur le caractère de l'homme qu'il cherche; il se le représente comme un pirate ordinaire, grossier, rapace, inexorant et incurable.

— Il a tort, reprit le Corsaire; mais ne trouvez-vous pas singulier qu'un vétéran aussi expérimenté parcoure des mers peu fréquentées pour y trouver un vaisseau que sa destination doit conduire ailleurs?

— Il l'a peut-être aperçu dans l'un des canaux étroits qui séparent les Antilles, et il l'a suivi jusqu'ici.

— C'est possible, répondit le Corsaire; mais encore fallait-il pour se guider qu'il eût une description du navire en question.

— On la lui a probablement donnée, reprit Wilder en baissant les yeux avec embarras.

— En effet, ce qu'il m'a dit me fait supposer qu'il a un agent dans les rangs de l'ennemi; il me l'a même avoué expressément; il a reconnu que ses chances de succès dépendaient des renseignements et de l'habileté de ce personnage, qui a sans doute de secrets moyens de communiquer avec ses anciens camarades au détriment de ceux qu'il sert aujourd'hui.

— Vous a-t-il nommé cet homme?

— Il me l'a nommé.

— Quel est-il?

— Henry Arche, autrement dit Wilder.

— Il est inutile de le nier, dit notre aventurier se levant avec un air d'orgueil pour dissimuler l'émotion qui l'assiégeait. Ainsi vous me connaissez.

— Pour un traître, monsieur!

— Capitaine Heidegger, vous ne pourriez ailleurs qu'ici vous permettre ces termes injurieux.

Le Corsaire fit un violent effort pour réprimer son emportement, et contempla Wilder avec un profond mépris.

— Eh bien! reprit-il, dites aussi à vos supérieurs que ce monstre des mers, qui brave le pavillon du roi Georges et qui ravage les côtes sans défense, sait être maître de lui-même et respecter la présence des femmes.

La première surprise de Wilder était passée, et croisant les bras avec calme, il dédaigna également les injures et les prières.

— Oui, dit-il, j'ai entrepris de purger les mers d'un fléau que personne jusqu'ici n'a pu détruire; je sais que je me suis exposé, et je ne reculerai pas devant la punition qui m'attend.

— C'est ce que nous verrons, répliqua le Corsaire en frappant le gong avec un doigt qui semblait avoir le poids de la main d'un géant. Capitaine d'armes, ajouta-t-il, qu'on mette aux fers Scipion l'Africain et Richard Fid. Quant à vous, monsieur Wilder, la communauté dans laquelle vous vous êtes si perfidement introduit vous condamnerait à être pendu à la grande vergue, vous et vos misérables complices; je n'ai qu'à ouvrir cette porte et à proclamer la nature de votre délit pour vous livrer à toute la fureur de mon équipage.

— Vous n'en ferez rien! s'écria la gouvernante éplorée; vous avez oublié les liens qui unissent l'homme à ses semblables, mais la cruauté n'est pas un sentiment naturel à votre cœur. Par tous les souvenirs de vos jeunes années, par la tendresse qui veilla sur votre enfance, par l'Être tout-puissant qui protége l'innocence, je vous conjure de réfléchir, et de ne pas encourir une grave responsabilité.

— Quel sort réservait-il à moi et à mes compagnons, lorsqu'il a conçu son perfide dessein?

— Les lois de Dieu et des hommes sont pour lui, reprit madame Wyllys; c'est la raison qui parle par ma voix, c'est la pitié qui plaide en sa faveur; le noble but qu'il poursuivait sanctifie ses actes, tandis que les vôtres ne trouvent aucune espèce de justification devant les lois divines et humaines.

— Voilà un langage bien hardi pour le faire entendre aux oreilles d'un pirate sanguinaire et sans remords, repartit le Corsaire avec un sourire de fierté qui prouvait qu'il s'applaudissait de montrer un caractère tout opposé à celui qu'on lui attribuait.

— C'est le langage de la vérité, et vous ne pouvez y rester insensible.

— C'est assez, madame, interrompit le Corsaire; ma résolution est inébranlable, elle a été formée dès le premier instant; vos appréhensions, vos remontrances, la crainte des suites qu'elle peut avoir, rien ne pourra m'en détourner. Monsieur Wilder, vous êtes libre; si vous ne m'avez pas servi aussi fidèlement que je m'y attendais, vous m'avez du moins donné dans l'art de la physionomie une leçon qui me rendra plus sage pour le reste de mes jours.

Plein de remords, Wilder demeura anéanti; ses traits, dont il ne cherchait pas à dissimuler l'expression, peignaient la honte et la douleur; cependant son trouble ne dura qu'un moment.

— Vous ne connaissez pas, dit-il, mes projets dans toute leur étendue: ils comprenaient la perte de votre vie et la dispersion de votre équipage.

— C'était conforme aux usages établis de cette partie du monde, qui, ayant en main le pouvoir, en profite pour écraser le reste. N'importe, partez, monsieur, rejoignez votre navire; je vous le répète, vous êtes libre.

— Je ne puis vous quitter, capitaine Heidegger, sans un mot de justification.

— Quoi! le pirate poursuivi, dénoncé, condamné, est-il en droit d'exiger une explication? sa bonne opinion est-elle nécessaire à un vertueux serviteur de la couronne?

— Employez tous les termes de défi ou de reproche qui vous conviendront, vos discours ne peuvent m'offenser; mais je ne voudrais pas vous quitter sans me disculper d'une partie des griefs que vous croyez avoir contre moi.

— Expliquez-vous franchement, monsieur; vous êtes mon hôte.

Wilder n'aurait pas été blessé des plus sangiants sarcasmes autant que de cette généreuse conduite; mais il étouffa ses sentiments et répondit: — Vous n'ignorez pas que l'opinion publique vous peint sous des couleurs défavorables.

— Il vous est loisible d'en rembrunir les teintes, dit précipitamment le Corsaire. Et l'on pouvait juger, au tremblement de sa voix, combien il était affligé du mépris d'un monde qu'il affectait de mépriser.

— Je veux vous parler à cœur ouvert, capitaine Heidegger. Plein d'ardeur pour un service que vous trouviez vous-même honorable autrefois, est-il étonnant que j'aie risqué ma vie, que j'aie même eu recours à la duplicité pour accomplir une tâche qui, en cas de succès, m'assurait l'approbation de tous et de légitimes récompenses? Avec ces idées, je m'embarquai dans l'entreprise; mais, aussi vrai que Dieu est mon juge, votre mâle confiance m'avait désarmé dès mon début.

— Et pourtant, vous n'avez pas renoncé à vos desseins?

— J'avais peut-être des raisons irrésistibles pour y renoncer, dit Wilder en lançant un regard à Gertrude. Je vous ai tenu ma parole à Newport, et si mes deux camarades n'avaient pas été retenus sur *le Dauphin*, jamais je n'y serais rentré.

— Je veux bien vous croire, jeune homme. Je pense que je devine vos intentions. Vous avez joué un jeu délicat; au lieu de regretter d'avoir perdu, vous vous en féliciterez un jour. Allez, monsieur; un canot va vous conduire au *Dard*.

— Ne vous abusez pas, capitaine Heidegger, en vous persuadant que votre générosité me détournera de mes devoirs. Dès que j'aurai vu le commandant Bignall, je révélerai qui vous êtes.

— Je m'y attends.

— Mon bras ne sera pas oisif dans l'action qui s'engagera. Je puis mourir ici, si vous le voulez, victime de mon imprudence; mais une fois libre je deviens inévitablement votre ennemi.

— Wilder, s'écria le Corsaire en lui serrant la main avec une sauvage énergie, nous aurions dû nous connaître plus tôt! mais les regrets sont inutiles. Allez! si mes gens apprenaient la vérité, tous mes efforts ne vous sauveraient pas.

— Lorsque je montai sur *le Dauphin*, je n'étais pas seul.

— N'est-ce pas assez, repartit le Corsaire en reculant d'un pas, que je vous offre la liberté et la vie?

— A quoi bon laisser de faibles et malheureuses femmes à bord d'un vaisseau voué à une semblable carrière?

— Faut-il que je sois à jamais séparé de la meilleure partie de l'humanité? De grâce, à défaut de la vertu qui me manque, laissez-m'en du moins l'image.

— Capitaine Heidegger, je fais appel aux meilleurs sentiments de votre âme.

— J'y répondrai, monsieur; mais où voulez-vous conduire vos compagnes? Ne sont-elles pas aussi en sûreté sur ce vaisseau que partout ailleurs? Dois-je être privé de tout moyen de me faire des amis? Laissez-moi, monsieur; vous pourriez en différant rendre inutile la protection que je vous accorde!

— Je n'abandonnerai jamais le dépôt qui m'est confié, dit Wilder avec fermeté; faites de moi ce qu'il vous plaira, mais je mourrai à mon poste, ou je m'en irai en compagnie de celles avec lesquelles je suis venu.

— Monsieur Wilder, ou plutôt lieutenant Arche, vous les avez connues en même temps que moi. Comment savez-vous qu'elles préfèrent vous avoir pour protecteur? Je me suis abusé et j'ai mal accompli mes intentions, si elles ont eu sujet de se plaindre de moi depuis leur séjour à bord du *Dauphin*. Parlez, jeune fille, lequel de nous choisissez-vous pour vous protéger?

— Laissez-moi, laissez-moi, s'écria Gertrude en se cachant le visage pour éviter le sourire insidieux du Corsaire; si votre cœur est encore accessible à la pitié, permettez-nous de quitter *le Dauphin*.

Quoique le commandant fût maître de lui-même, il ne put retenir un air de mortification profonde en se voyant repoussé d'une manière aussi spontanée. — Je me suis attiré l'antipathie universelle, dit-il avec une insurmontable émotion. Madame, vous et votre aimable tutrice, vous êtes libres de vos actions. Ce vaisseau, cette cabine sont à vos ordres, et si vous désirez les quitter, d'autres vous recevront.

— Notre sexe, dit madame Wyllys, ne peut trouver d'abri assuré que sous la protection des lois. Plût à Dieu...

— C'est assez, interrompit le Corsaire, vous accompagnerez votre ami. Ce vaisseau ne sera pas plus vide que mon cœur quand vous m'aurez abandonné.

En ce moment, une voix douce et plaintive murmura auprès de lui:

— Avez-vous appelé?

— Rodrigue, répondit-il avec empressement, vous trouverez de l'occupation dans le faux-pont; laissez-nous, mon bon Rodrigue, laissez-nous pour quelques instants.

Puis, comme s'il eût eu hâte de mettre un terme à cette triste entrevue, il frappa de nouveau sur le gong, et donna ordre d'envoyer Richard Fid et le noir dans un canot, où il fit descendre aussi les bagages des deux femmes. Aussitôt que ces courts arrangements eurent été achevés, il donna la main à la gouvernante avec une courtoisie étudiée, passa au milieu de ses matelots étonnés, et la fit asseoir dans la pinasse avec Gertrude et Wilder.

Les rames furent saisies par les deux marins, et le Corsaire dit silencieusement adieu en agitant la main; puis il disparut, laissant ses captives aussi surprises de leur délivrance que des événements auxquels elles avaient assisté depuis plusieurs semaines.

La menace de l'intervention de l'équipage du *Dauphin* retentissait aux oreilles du lieutenant; il fit un geste d'impatience pour engager ses camarades à redoubler d'ardeur, et comme il tenait la barre, il gouverna de manière à éviter le plus promptement possible le canon des pirates. Au moment où il passait sous l'arrière du *Dauphin*, il entendit la voix du Corsaire qui hélait le commandant du *Dard*.

— Je vous envoie une partie de vos convives, disait-il; vous m'avez demandé des prêtres, je vous adresse tout ce que j'ai de divin à mon bord.

La traversée fut courte, et les deux femmes délivrées avaient eu à peine le temps de recueillir leurs pensées, lorsqu'il leur fallut monter à bord du croiseur de l'Etat.

— Dieu nous garde! s'écria Bignall en regardant l'embarcation par un sabord. Croiriez-vous, monsieur Merton, que le jeune écervelé à cheveux blonds nous envoie une paire de jupons; voilà ce que ce profane appelle ses divinités; on devine aisément où il se les est procurées.

Le rire facétieux du vieux commandant prouva qu'il pardonnait aisément la présomption de son inférieur, lorsque Gertrude, le visage animé par la scène qui venait de se passer, se montra sur le pont. Le vétéran se frotta les yeux avec stupéfaction, et parut trouver qu'en effet les convives qui lui étaient adressés avaient quelque chose de divin.

— Le réprouvé! s'écria-t-il, est-il possible qu'il ait entraîné dans la perdition un être aussi jeune et aussi aimable! Mais que vois-je, mon propre lieutenant! comment cela se fait-il? monsieur Arche! sommes-nous dans le jour des miracles?

Une exclamation qui partit du fond du cœur de la gouvernante et un écho douloureux qui s'échappa de lèvres de Merton empêchèrent le vieux marin d'exprimer plus longuement sa surprise et son indignation.

— Capitaine Bignall, dit le chapelain en montrant madame Wyllys, vous vous êtes trompé sur le caractère de cette dame; il a y vingt ans que je l'ai vue, et je vous garantis qu'elle est pure et irréprochable.

— Conduisez-moi dans la cabine, murmura madame Wyllys; Gertrude, ma chère amie, où sommes-nous? Menez-moi dans quelque endroit retiré.

Ses vœux furent immédiatement accomplis, et lorsqu'elle eut recouvré ses sens agités, elle chercha des yeux le chapelain, qui l'avait suivie, lui prit la main et la porta à ses lèvres.

— C'est une rencontre bien tardive et bien déchirante, dit-elle. Gertrude, vous voyez ici le prêtre qui m'a unie à l'homme qui a fait longtemps l'orgueil et le bonheur de mon existence.

— Ne déplorez pas sa perte, repartit le révérend; il vous fut ravi prématurément, mais il eut une mort telle que nous pourrions la souhaiter à ceux que nous aimons.

— Et il n'a laissé personne pour transmettre à la postérité son nom et ses vertus. Dites-moi, mon bon Merton, la main de la Providence n'est-elle pas visible en ce qui m'est arrivé? Ne dois-je pas m'humilier sous ses coups, qui sont un juste châtiment de ma désobéissance envers un père tendre, quoique trop inflexible?

— Nul ne doit se permettre de sonder les mystères de la puissance qui nous régit: il faut nous soumettre à ce qu'elle ordonne, sans révoquer en doute sa justice.

— Mais, ajouta madame Wyllys, fallait-il que je fusse privée de tout à la fois?

— Réfléchissez, madame, reprit Merton; tous les événements sont l'œuvre d'une sagesse et d'une miséricorde infinies.

— Vous dites vrai, et je tâcherai d'oublier. Mais comment avez-vous passé votre vie depuis que je vous ai perdu de vue?

— Je ne suis que l'humble berger d'un troupeau assez rebelle, répliqua l'honnête chapelain en soupirant; j'ai visité des mers lointaines, j'ai trouvé dans mon pèlerinage bien des figures et des mœurs étrangères. Je suis tout récemment revenu dans l'hémisphère où je suis né, et j'ai obtenu la permission de venir passer un mois sur *le Dard*, avec le commandant duquel je suis lié par une amitié plus ancienne encore que la vôtre.

— Oui, oui, madame, dit le capitaine Bignall, qui venait de descendre dans la cabine, il y a près de cinquante ans que Merton et moi nous avons été à l'école ensemble, et nous renouvelons connaissance dans cette croisière. Je m'estime heureux qu'une dame aussi recommandable que vous soit venue se joindre à notre petite société.

— Cette dame, dit le prêtre, est fille du capitaine Forster et veuve du fils du contre-amiral de Lacey.

— Je les ai connus tous les deux; c'étaient de braves gens et des marins accomplis. Madame était la bien venue comme votre amie, Merton; mais elle l'est plus encore comme veuve et fille de deux anciens compagnons d'armes.

— De Lacey! murmura Gertrude d'une voix agitée.

— La loi me donne le droit de porter ce nom, reprit la gouvernante en pressant tendrement son élève sur son cœur. Le voile a été déchiré d'une manière inattendue, et tout mystère serait désormais inutile. Mon père était capitaine à bord du vaisseau amiral; la nécessité du service le força à me laisser dans la société de votre jeune cousin plus souvent qu'il ne l'aurait fait s'il en avait prévu les conséquences. Mais je connaissais trop bien sa fierté pour le rendre arbitre de mon sort, lorsque le refus de son consentement m'eût été plus cruel que sa colère même. Le fils du contre-amiral et moi nous fûmes unis secrètement par M. Merton, et la mort.....

La voix de la veuve devint étouffée; elle fit signe au chapelain de continuer ce triste récit.

— M. de Lacey et le capitaine Forster périrent dans la même bataille un mois après la célébration de ce mariage. Vous avez vous-même, ma chère dame, ignoré les particularités de leur mort; j'en fus seul témoin, car on les avait confiés à mes soins pendant le tumulte du combat. Ils mêlèrent leur sang; et votre père, en bénissant le jeune héros, bénit son fils à son insu.

— Oh! j'ai trompé cette noble nature, et je l'ai chèrement expié, s'écria celle que nous continuerons à appeler madame Wyllys, du nom qu'elle s'était donné. Ainsi, Merton, mon père n'a jamais connu mon mariage?

— Jamais. M. de Lacey mourut le premier sur le sein de votre père, qui l'aimait comme un enfant; mais des pensées plus graves que des préoccupations terrestres les préoccupaient à cette heure solennelle.

— Gertrude, ajouta madame Wyllys d'un ton de repentir, il n'y a de paix pour notre faible sexe que dans la soumission et de bonheur que dans l'obéissance.

— Que tout soit oublié maintenant, murmura la jeune fille en versant des larmes. Je suis votre enfant, votre Gertrude, l'être qui vous doit tout.

En ce moment, Bignall saisit le bras de son lieutenant, et fit entendre un *hem* si vigoureux que l'écho en résonna sur le premier pont.

— Henry Arche, s'écria-t-il, à quoi diable songez-vous? Je ne suis pas plus instruit de vos aventures que le premier ministre d'Angleterre l'est de la navigation. Je vous vois arriver d'un croiseur de l'Etat, tandis que je vous croyais occupé à jouer le rôle de pirate; comment se fait-il que ce gentillâtre se trouve en possession d'un aussi bon vaisseau et d'une aussi bonne compagnie?

Wilder poussa un profond soupir, comme un homme qui est tiré d'un songe agréable, et quitta malgré lui une retraite où il s'imaginait qu'il aurait pu rester jusqu'à la fin de ses jours.

CHAPITRE XXIX.

Le capitaine du *Dard* et son lieutenant montèrent sur le gaillard d'arrière. Wilder chercha d'abord des yeux le bâtiment voisin, et ses vagues regards semblaient annoncer une aberration momentanée. *Le Dauphin* était assez près pour qu'on pût voir la beauté admirable de ses proportions; mais, au lieu de s'être maintenu dans un état de repos, il avait déployé ses voiles à la brise, changé ses vergues de misaine, et il commençait à se mouvoir gracieusement sur les vagues, mais sans trop de rapidité. D'ailleurs ses évolutions n'annonçaient aucune idée de fuite; au contraire, les voiles hautes et légères étaient ferlées, et les matelots s'occupaient activement à descendre vers le pont les espars qui étaient nécessaires pour déployer les voiles capables d'accroître la vitesse du navire. Wilder se détourna de ce spectacle avec une triste appréhension, car il savait bien que ces préparatifs étaient ceux qu'on a coutume de faire pour un combat désespéré.

— Eh bien! dit le capitaine Bignall, voilà votre marin de Londres qui met dehors sa voile d'artimon et qui évente ses huniers, comme s'il avait déjà oublié qu'il doit dîner avec moi. Pardieu, Henri Arche, il manie merveilleusement ses vergues; le drôle n'est pas fort, mais je parie qu'il a pour premier lieutenant quelque homme de sens et d'expérience.

— Peu de marins, répondit Wilder, savent leur métier mieux que le capitaine de ce vaisseau, et vous avez tort de le taxer d'ignorance.

— Comment! s'écria Bignall, n'est-ce pas la première fois qu'il fait connaissance avec l'eau salée?

— Il est presque né sur les mers, où il a passé près de trente ans.

— Sur ma parole, Henry Arche, vous vous abusez; il m'a affirmé ce soir qu'il entrait dans sa vingt-quatrième année.

— En ce cas il vous a trompé.

— Cela me paraît difficile, monsieur Arche; soixante-quatre ans ajoutent autant de poids à la tête d'un homme qu'à ses talents. Je peux avoir méconnu l'habileté de ce novice, mais je ne me suis pas trompé de beaucoup sur son âge. Mais que fait-il donc? A-t-il besoin d'aller demander la permission à sa mère pour venir dîner à bord d'un vaisseau de guerre?

— Voyez! s'écria Wilder avec une satisfaction qui aurait pu exciter les soupçons d'un capitaine plus clairvoyant.

— Vous dites vrai, répliqua Bignall, si je sais distinguer l'arrière

d'un vaisseau de ses bossoirs. Ecoutez-moi, monsieur Arche. J'ai envie de donner à ce fat une leçon, puisqu'il oublie le respect que l'on doit à ses supérieurs. Par le ciel, je le ferai! et dans ses prochaines dépêches, il rendra compte à l'amirauté de cette manœuvre. Faites garnir les vergues d'artimon, monsieur; cet honorable jeune homme semble disposé à faire une course avec nous, et nous allons voir comment il s'en tirera.

Le lieutenant de quart entendit cet ordre, et *le Dard* commença bientôt à avancer, mais dans une direction opposée à celle que suivait *le Dauphin*. Le vieux Bignall ricanait et paraissait enthousiasmé de son idée.

— Il faut qu'il note cela sur son livre de loch, dit-il en s'adressant de nouveau à Wilder. Il ne goûtera de ma cuisine qu'à la condition de venir la chercher. Mais comment se fait-il que vous soyez à bord de ce vaisseau? Toute cette partie de votre croisière m'est inconnue.

— J'ai fait naufrage depuis la dernière lettre que je vous ai écrite.

— Eh quoi! s'écria Bignall avec satisfaction, le Corsaire Rouge a-t il donc sombré?

— Non, j'étais à bord d'un vaisseau marchand de Bristol lorsque ce malheur m'est arrivé.

— Et vous avez été recueilli par *l'Antilope?* Je vois maintenant toute votre affaire. Il paraît que maître Fid vous est toujours resté fidèle. Bonjour, Richard, ajouta-t-il en s'adressant au gabier, je suis content de vous revoir à bord du *Dard*.

— Et moi aussi, répliqua Richard, votre équipage est solide et bien commandé. Celui que je viens de quitter ne le lui cède en rien. Néanmoins, j'aime mieux faire voile sur un vaisseau qui peut montrer sa commission lorsqu'on la lui demande.

A ces mots, Wilder rougit et pâlit successivement, et ses yeux se promenèrent çà et là pour éviter les regards du vétéran.

— Je ne comprends pas bien ce que dit ce matelot, monsieur Arche, reprit Bignall; tout officier du roi, depuis le capitaine jusqu'au contremaître, porte avec lui une autorisation légale, sans laquelle il s'exposerait à passer pour un pirate.

— C'est précisément ce que je disais, reprit Richard Fid, et grâce à vos études et à votre expérience, vous trouvez des expressions meilleures que les miennes. J'ai souvent disserté sur ce sujet avec mon ami Scipion, et je lui disais :

— Que feriez-vous, Moricaud, si nous venions à être attaqués par un croiseur de l'Etat?

— Ma foi, me répondit-il, je servirais mon canon à côté de maître Henry.

J'étais aussi de cette opinion; mais j'ajoutai cependant qu'il vaudrait mieux être tué à bord d'un vaisseau honorable que sur le pont d'un boucanier.

— D'un boucanier! s'écria Bignall, la bouche béante et les yeux écarquillés.

— Capitaine, dit Wilder, j'ai peut-être eu tort de garder aussi longtemps le silence; mais, lorsque vous saurez tout, vous trouverez quelque motif pour m'excuser. Le bâtiment que vous voyez est celui du célèbre Corsaire-Rouge. Ecoutez-moi, je vous en conjure au nom de la bienveillance que vous m'avez toujours témoignée; vous serez libre de me blâmer ensuite.

L'air noble et sérieux du lieutenant étouffa l'indignation croissante du vieux marin. Il écouta avec attention la narration courte et précise de Wilder, et comprit les sentiments de générosité et de reconnaissance qui avaient empêché notre aventurier de trahir l'homme dont il avait tant à se louer. Le récit ne fut interrompu que par les exclamations de Bignall, qui à la fin de l'histoire s'écria avec une sorte d'admiration :

— En vérité, c'est étrange, et c'est mille fois dommage qu'un aussi honnête homme soit aussi grand scélérat! En tout cas, la loyauté nous défend de lui laisser prendre la fuite; il faut virer de bord et lui donner la chasse; et si les paroles ne lui font pas entendre raison, le seul parti à prendre est d'en venir aux coups.

— Je vois avec peine que c'est là notre devoir, répondit Wilder en soupirant.

— C'est une affaire de conscience. Ainsi donc, ce freluquet qu'il m'a envoyé n'est pas capitaine? Cependant il avait l'air d'un gentilhomme; il m'a été impossible de ne pas le reconnaître à ses manières, et ce jeune réprouvé doit appartenir à une bonne famille, qu'il faudra bien nous garder de déshonorer en divulguant son nom.

— L'homme qui a visité *le Dard* était le Corsaire en personne.

— Quoi! s'écria le vieux Bignall avec un geste d'horreur, le Corsaire-Rouge a osé paraître à mon bord, en ma présence, vous vous jouez de moi, monsieur Arche.

— Il faudrait oublier toutes les obligations que j'ai envers vous avant de me permettre une telle hardiesse; je vous jure que c'était le Corsaire lui-même.

— C'est incontestable, le déguisement était parfait. Je n'ai pas vu ses favoris hérissés, je n'ai pas entendu sa voix brutale, je n'ai remarqué en rien aucune de ces difformités monstrueuses qui le caractérisent.

— C'est l'erreur du vulgaire qui les lui prête, répondit le premier lieutenant. Les vices les plus dangereux et les plus effrontés sont souvent cachés sous l'extérieur le plus séduisant.

— Mais ce n'est pas même un homme de haute taille.

— Il n'est pas grand de corps, mais il a le cœur d'un géant.

— Et vous croyez, monsieur Arche, que c'est bien là le vaisseau qui a soutenu notre attaque à l'équinoxe de mars?

— J'en suis sûr.

— Eh bien, Henry, à cause de vous, je traiterai généreusement le bandit. Il m'a échappé une fois, grâce au gros temps et à la perte de mon mât de hune. Actuellement, la brise et la mer étant pour nous, je le soumettrai quand il me plaira, d'autant plus aisément qu'il n'a pas l'air de vouloir se sauver.

— Je ne crains pas qu'il cherche à fuir, répéta Wilder.

— Il ne peut combattre avec la moindre chance de succès, et puisqu'il n'est pas tel que je me l'étais figuré, nous tenterons avec lui les voies d'une négociation. Voulez-vous vous charger de lui porter mes propositions? N'est-il pas à redouter qu'il ne se repente de sa modération?

— Je vous promets qu'il saura respecter un parlementaire! s'écria Wilder avec empressement. Faites tirer un coup de canon sous le vent et hisser un pavillon de trêve à votre grand mât. Je risquerai tout pour le ramener au sein de la société.

— Par saint Georges! ce sera remplir du moins la mission d'un chrétien! et si, pour prix de cette action, nous ne gagnons pas nos éperons ici-bas, nous aurons une meilleure place là-haut.

Aussitôt que le commandant du *Dard*, exalté et même un peu visionnaire, malgré son âge, eut arrêté la mesure avec son lieutenant, ils s'occupèrent tous deux des moyens d'en assurer le succès. On mit la barre au vent; un jet de flamme partit du sabord de bossoir, du côté de dessous le vent, et annonça, de la part des marins du *Dard*, l'intention de communiquer avec le bâtiment en vue. En même temps, on vit flotter à la cime des mâts un petit pavillon blanc, tandis que l'étendard britannique était amené. Une demi-minute de profonde angoisse succéda à ces signaux. Bientôt un nuage de fumée sortit des flancs du *Dauphin;* la détonation retentit sourdement, et une blanche banderolle se déploya comme les ailes d'une colombe qui prend son essor. Cependant on ne vit aucun emblème à l'endroit où sont placées d'ordinaire les couleurs nationales d'un croiseur.

— Il a la modestie de porter un pic nu en notre présence, dit Bignall, qui considéra cette circonstance comme d'un favorable augure. Rapprochons-nous de lui, et nous mettrons un canot à la mer.

Conformément à cette détermination, *le Dard* vira de bord, et largua plusieurs voiles. A une demi-portée de canon, Wilder fit sentir à son supérieur qu'il était essentiel de ralentir la marche pour éviter toute idée d'hostilités. Notre aventurier descendit presque aussitôt dans un canot, à l'avant duquel ondulait un pavillon de paix.

— Faites-lui l'énumération de nos forces, monsieur Arche, dit le capitaine en réitérant ses instructions. Promettez-lui une absolution complète, s'il veut souscrire à toutes mes conditions. Dieu vous garde, mon ami! Ayez soin de taire les avaries que nous avons essuyées dans l'affaire du mois de mars dernier. Adieu; puissiez-vous réussir!

L'éloignement empêcha Wilder d'en entendre davantage. Chemin faisant, il eut le temps de réfléchir à la situation extraordinaire dans laquelle il se trouvait. Il douta un moment que sa démarche fût d'accord avec la prudence; mais ses appréhensions se calmèrent quand il se représenta la grandeur d'âme de celui auquel il se fiait. Il fut reçu sur le gaillard d'arrière du *Dauphin* par le Corsaire en personne, qui, avant de lui adresser la parole, le conduisit dans sa cabine.

— Des soupçons s'éveillent parmi mon peuple, monsieur Arche, lui dit-il, et vous n'auriez pas dû vous montrer ici.

— J'y suis venu par ordre de mon supérieur, et sous la sanction d'un pavillon parlementaire. Je suis prêt, capitaine Heidegger, à m'ouvrir à vous, aussitôt que nous serons seuls.

— Ne faites pas attention à Rodrigue, répondit le Corsaire; il est muet lorsque je veux.

— Eh bien, en ce cas, je vous dirai que le capitaine Bignall, porteur d'une commission de S. M. Georges II, vous propose de vous rendre avec vos armes, vos approvisionnements et vos munitions de guerre. Il se contentera de prendre pour otage dix hommes de votre équipage, et laissera les autres libres de se disperser ou d'entrer au service du roi.

— En vérité, ce sont des propositions magnifiques! Je devrais m'agenouiller et baiser la terre devant celui qui me les apporte.

— Quant à vous personnellement, poursuivit Wilder, le capitaine, dont je ne fais que répéter les paroles, s'engage à obtenir votre pardon, à condition que vous quitterez la mer et que vous renoncerez pour toujours à votre qualité d'Anglais.

— Cela n'est pas très-difficile. Mais pourquoi use-t-il de tant de douceur envers un homme proscrit avec acharnement pendant de longues années?

— Parce que vous avez libéralement agi envers son lieutenant et la fille et la veuve de deux anciens compagnons d'armes. Il reconnaît que la rumeur publique n'a pas rendu justice à votre caractère.

— Vraiment, dit le Corsaire en faisant un puissant effort pour réprimer un sourire de triomphe. Mais n'a-t-il d'autres motifs que son

bon plaisir, pour vouloir me contraindre à changer violemment toutes mes habitudes, à abandonner un élément qui m'est devenu aussi nécessaire que l'air que je respire?

— Cet état de nos forces, que vous pouvez examiner, vous convaincra que toute résistance serait inutile.

— Voyons, dit froidement le Corsaire. Et il parcourut à la hâte le papier, en s'arrêtant sur quelques points importants.

— Eh bien, n'êtes-vous pas convaincu? demanda Wilder.

— Je le suis.

— Puis-je maintenant vous demander votre résolution?

— Donnez-moi d'abord le conseil de votre propre cœur.

— Capitaine Heidegger, reprit Wilder avec émotion, je ne vous dissimulerai pas que si ce message n'eût dépendu que de moi, il eût été conçu en termes différents. Je conserve une profonde reconnaissance de votre générosité, et ne voudrais pas vous engager à un acte déshonorant; mais je vous conjure d'accepter et de quitter une carrière où vous ne pouvez trouver ni le bonheur ni la gloire.

— C'est là tout ce que vous avez à me dire, monsieur?

— Oui, répondit le parlementaire avec tristesse, et en faisant mine de se retirer.

— Ne vous découragez pas encore, monsieur, murmura en ce moment Rodrigue à voix basse, mais d'un ton plein d'ardeur.

— Cet enfant rêve quelquefois tout éveillé, dit le Corsaire.

— Non, je ne rêve pas, ajouta Rodrigue plus haut et d'un ton plus ferme. Si sa tranquillité vous est chère, monsieur Wilder, ne l'abandonnez pas. Parlez-lui du nom honorable qu'il porte, de sa mère, de ses amis, de tous ceux qui l'aiment, et je vous promets qu'il ne pourra être sourd à vos instances.

— Cet enfant est fou.

— Je ne suis pas fou; ou si ma tête est troublée, c'est par les crimes et les dangers de ceux que j'aime. Oh! monsieur Wilder, ne l'abandonnez pas. Depuis que vous êtes parmi nous, il est revenu aux sentiments que je lui ai connus jadis. Ne lui faites pas le tableau de vos forces; présentez-vous à lui non pas comme un ministre de vengeance, mais comme un ami. Voyez, ses yeux semblent déjà s'adoucir.

— C'est pitié de voir que ta raison s'égare!

— Si elle ne s'était jamais plus égarée qu'en ce moment, Walter, vous feriez plus attention à mes paroles, et je n'aurais pas besoin d'un intermédiaire pour vous convaincre.

— Wilder, cet enfant a été effrayé par l'aspect de vos batteries et le nombre de vos matelots; il redoute le nom de votre maître. Donnez-lui une place dans votre canot, et recommandez-le à votre supérieur.

— Non, s'écria Rodrigue, je ne vous quitterai pas. Que me reste-t-il au monde, si ce n'est vous?

— Oui, poursuivit le Corsaire d'un ton rêveur, il vaut mieux que Rodrigue s'éloigne de moi. Voici de l'or; emmenez cet enfant, et confiez-le à la garde de cette admirable femme qui veille déjà sur une jeune fille aussi infortunée, quoique peut-être moins....

— Coupable! prononcez ce mot hardiment! s'écria Rodrigue. J'ai mérité cette épithète, et je la subis sans hésitation. Regardez, ajouta-t-il en prenant le sac pesant, je puis jeter cet or avec dédain; mais le lien qui m'unit au Corsaire ne sera jamais rompu.

A ces mots, l'enfant s'approcha de la fenêtre de la cabine, et lança à la mer le trésor qu'on lui avait offert. Wilder s'avança pour désarmer la colère du capitaine; mais, à sa grande surprise, il ne vit sur les traits de ce redoutable chef qu'une expression de pitié.

— Rodrigue serait un mauvais caissier, dit-il avec un sourire imperturbable. Au reste, la perte de l'or peut se réparer; mais, s'il arrivait quelque accident sérieux à ce jeune homme, je ne recouvrerais jamais la tranquillité de mon esprit.

— Gardez-le donc auprès de vous, murmura l'enfant, dont les violentes émotions semblaient avoir épuisé les forces. Monsieur Wilder, votre canot vous attend; vous n'avez plus rien à faire ici.

— Je le vois avec peine, répondit notre aventurier, qui, pendant le dialogue précédent, avait fixé des regards pensifs vers les deux interlocuteurs. Puisque je suis venu ici comme messager d'un autre, capitaine Heidegger, c'est à vous à formuler votre réponse.

Le Corsaire le prit par le bras, l'entraîna sur le pont, et lui montra le peu de voiles qu'il portait.

— Monsieur, lui dit-il avec simplicité, vous êtes marin, et vous pouvez juger de mes intentions par ma voilure; je ne veux ni chercher ni éviter votre croiseur.

CHAPITRE XXX.

— Vous m'apportez la soumission du pirate? s'écria le commandant du *Dard* aussitôt que les pieds du messager eurent touché le pont.

— Je ne vous apporte qu'un défi.

— Avez-vous montré l'état de nos forces? Vous n'avez pas sans doute négligé une pièce aussi importante?

— Je n'ai rien oublié de ce que pouvait me suggérer l'intérêt que je prends à son salut; mais il refuse d'adhérer à vos conditions.

— Peut-être s'imagine-t-il que nos vergues ont quelque imperfection, et qu'il lui sera facile de nous échapper?

— Croyez-vous qu'il en ait envie? dit Wilder en désignant du doigt les vergues presque nues et la coque immobile du Corsaire. Tout ce que j'ai pu obtenir de lui, c'est la promesse de ne pas attaquer.

— Par Saint-George! voilà bien de la bonté de sa part! Il veut bien ne pas conduire sa horde d'écumeurs de mer sous les canons d'un vaisseau de guerre anglais, par respect sans doute pour le pavillon de son maître! Rappelez-vous ce détail, monsieur Arche, quand vous paraîtrez comme témoin au procès du bandit. Du monde, aux pièces, et qu'on vire de bord! Si nous tardions, il serait capable de pousser la folie jusqu'à nous envoyer un canot pour nous demander nos papiers.

L'ordre du combat fut aussitôt donné; le tambour rappela tous les matelots à leur poste, et le pavillon anglais fut hissé de nouveau à son pic. Comme le ciel, jusqu'alors sans nuages, s'assombrissait du côté de l'occident, Bignall ordonna de déployer promptement la grande voile, afin de commencer l'action avant que l'ouragan se déclarât ou que la nuit les surprît. *Le Dauphin* demeura immobile, ayant toutes ses voiles ferlées et sans arborer aucun drapeau.

— Il ne se laisse pas facilement émouvoir, à ce qu'il paraît, dit le capitaine Bignall; il faut lui envoyer un boulet.

Trois coups de canon furent successivement tirés sur le Corsaire sans l'atteindre et sans obtenir de lui la moindre marque d'attention; enfin un quatrième atteignit ses paviers et produisit en lui un changement presque magique. Un longue bande de toile grise qui était artistement tendue le long du *Dauphin* disparut subitement, et l'on vit à la place une large ceinture d'un rouge de sang étincelante de pièces d'artillerie, puis un drapeau rouge fut hissé à la poupe.

— Ah! s'écria l'ardent Bignall, le coquin se montre tel qu'il est, il a jeté le masque et fait voir les couleurs bien connues auxquelles il doit son nom. A vos pièces, mes amis, le pirate prend la chose au sérieux.

Il parlait encore, lorsqu'une nappe de flammes illumina cette ligne rouge, qui était si propre à inspirer aux matelots une terreur superstitieuse; une douzaine de canons partirent à la fois, et la mitraille, habilement dirigée, vint pleuvoir dans le bois et les agrès du *Dard*.

Les Anglais, d'abord interdits, se remirent promptement et ripostèrent; il s'ensuivit une canonnade en règle pendant laquelle les deux vaisseaux se rapprochèrent, et bientôt les deux nuages de fumée blanche qui enveloppait leurs mâts se réunirent en un seul. Il y avait une différence sensible entre la manière de combattre des deux équipages. Le croiseur anglais retentissait de bruyantes acclamations, tandis que les pirates accomplissaient leur œuvre meurtrière avec le silence du désespoir.

Au bout de quelque temps, les matelots du *Dard* s'aperçurent qu'il n'obéissait plus aisément à la manœuvre; Wilder s'empressa de faire part de cette circonstance importante au vieux commandant, qui, avec son expérience consommée, reconnut promptement la cause de cet accident.

— J'avais prévu l'orage, dit-il; l'artillerie du ciel va tonner plus haut que nos canons. Bâbord la barre, monsieur, bâbord tout, et dégageons le vaisseau de la fumée!

Des tourbillons tellement épais environnaient *le Dard*, qu'il combattait au milieu d'un brouillard obscur; mais l'équipage, sûr de la supériorité de ses forces, ne doutait pas de la victoire. Son feu ne fut point ralenti par l'approche de la tempête, et continua même lorsque les roulements du tonnerre se mêlèrent au fracas du canon. Tout à coup la vapeur compacte qui planait au-dessus du *Dard*, en même temps qu'elle en enveloppait les côtés, s'entr'ouvrit pour laisser passer une vive lumière, et la foudre éclata avec un bruit terrible.

— Dites aux hommes de quitter leurs pièces, s'écria Bignall en s'efforçant de conserver son sang-froid, et faites serrer toutes les voiles.

Les canonniers, pareils à des athlètes qui se retirent de l'arène, quittèrent les batteries, les uns sanglants et affaiblis, les autres pleins de force et d'irritation, tous plus ou moins animés par la scène où ils avaient joué un rôle si actif.

— Faut-il ferler ou prendre des ris? demanda Wilder.

— Attendez, monsieur, répondit Bignall, la fumée va se dissiper.

Elle commença en effet à monter, tournoya autour des mâts, et fut emportée au loin par la force du vent; on vit alors les cieux couverts d'un immense voile noir, la mer courroucée et d'une couleur sinistre, l'horizon sillonné d'éclairs, accompagnés des effroyables éclats du tonnerre des régions tropicales. Au milieu du désordre des éléments, on voyait *le Dauphin* qui avait diminué de voiles et courait légèrement devant la brise, et ses matelots travaillaient avec activité, mais avec calme, à réparer les avaries du combat; il n'y avait pas un instant à perdre pour imiter l'exemple des prudents flibustiers; l'avant du *Dard* fut placé à la hâte dans une direction contraire à la brise, et l'on essaya de raccommoder les voiles déchirées qui pendaient aux vergues, mais on avait perdu un temps précieux pendant que le vaisseau était enveloppé de fumée. Les teintes vertes de la mer firent place à une éblouissante blancheur, et la rafale souffla sur les eaux avec une violence irrésistible.

— Alerte! mes amis, cria Bignall, qui vit l'imminence du danger, ferlez les voiles, coupez-les s'il le faut, et descendez vite, il y va de votre vie.

Wilder répéta ces ordres avec d'autant plus d'énergie qu'il avait été

récemment témoin d'une calamité semblable. Les matelots s'empressèrent de descendre, et bien leur en prit, car les mâts de hune, privés de leurs agrès, cédèrent à la fureur de la tempête et tombèrent les uns après les autres. Quelques matelots, trop excités pour écouter la voix de la prudence, furent jetés à la mer et disparurent dans l'abîme avec les débris des hunes.

— C'est la main de Dieu, s'écria le vieux Bignall, mais, faites-y attention, Henry Arche, ce ne sont pas les canons du Corsaire qui nous ont mis dans ce triste état.

Peu disposé à goûter cette misérable consolation, Wilder ne songea qu'à déployer toute son énergie pour échapper à la bourrasque. A travers les traces sanglantes du combat, au milieu du bouleversement du ciel et des eaux, il se montra digne de sa renommée. Heureusement l'ouragan, contrarié par les vents alizés, fut de courte durée; mais ce péril ne disparut que pour permettre à l'équipage du *Dard* d'en apercevoir un autre plus formidable encore. *Le Dauphin*, protégé en apparence par un pouvoir surnaturel, mais en réalité par les talents du capitaine, semblait n'avoir souffert ni de l'orage ni des boulets. Il serrait le vent, était si près du gaillard d'avant du croiseur royal que l'abordage était imminent. On entendit la voix du Corsaire qui criait au commandant du *Dard* d'amener son pavillon.

— Venez le prendre, scélérat! s'écria Bignall exaspéré.

Le vaisseau, qui manœuvrait avec grâce, comme s'il eût été sensible au défi de l'ennemi, s'arrêta au plus près, et lâcha successivement tous ses canons par le travers du brion du *Dard*. Bientôt après on entendit le craquement des deux navires qui s'entrechoquaient, et les pirates s'élancèrent sur le pont du *Dard*. Wilder et Bignall se mirent à la tête de l'élite de leurs hommes, et se précipitèrent bravement dans le passavant pour s'opposer à l'abordage.

— Arrivez, brigands, s'écria le vétéran, reconnaissable aux cheveux gris qui flottaient sur sa tête nue, arrivez! vous verrez bien que le ciel est pour le bon droit.

Les pirates qui lui faisaient face reculèrent et démasquèrent, en s'écartant, plusieurs pièces qui vomirent la mitraille dans les flancs et sur les ponts du *Dard*. Bignall, qui brandissait son épée avec fureur, fut atteint mortellement et tomba en criant encore :

— Venez, venez, nous vous bravons.

Jusqu'alors Wilder s'était maintenu sur le pont; il ralliait ses gens avec énergie, mais il sentit bientôt qu'il ne pouvait résister à l'impétuosité des assaillants, qu'encourageait la voix du Corsaire.

— Faites-moi place, criait-il, nulle autre main que la mienne n'abaissera cet orgueilleux étendard. D'un autre côté, on entendait le général qui disait avec fureur :

— Mort au traître! Tuez-le comme un chien, ainsi que ses deux compagnons.

Wilder aurait succombé, sans le secours de Richard Fid et de Scipion, qui accourent pour le défendre. La demi-pique du noir fut coupée comme un roseau par la lame acérée du général; mais celui-ci, malgré son habileté dans l'art de l'escrime, ne put parer un coup de sabre de Richard, qui lui fendit la tête jusqu'à la mâchoire. Au moment où il tombait, Scipion roula sur le pont en luttant corps à corps avec deux marins.

— Arrêtez, meurtriers! s'écria Wilder qui vit le danger du noir; épargnez un homme désarmé.

En ce moment, une voix aussi profonde que l'émotion que pouvait causer une pareille scène retentit à ses oreilles; c'était le Corsaire qui disait :

— Notre tâche est finie. Celui qui frappera un coup de plus se déclarera mon ennemi.

CHAPITRE XXXI.

Le combat cessa aussitôt, et le brillant soleil des Antilles éclaira le vaisseau mutilé. Le Corsaire, fier et triomphant, tenait à la main son yatagan dont la lame était teinte de sang, et foulait aux pieds le drapeau britannique, qu'il avait voulu abattre lui-même; près de lui se tenait Rodrigue, sans armes, souillé de sang, et presque aussi pâle que les morts. Le pont était jonché de blessés et de cadavres, et les vaincus qui n'avaient pas été pris les armes à la main cherchaient un refuge dans la cale du navire.

— Capitaine Heidegger, dit Wilder en essayant de conserver son assurance, la fortune s'est déclarée en votre faveur; je demande quartier pour ceux qui survivent.

— Il sera accordé à ceux qui y ont des droits, répliqua le Corsaire d'une voix solennelle. Wilder aurait pu chercher longtemps le sens de cette réponse équivoque, s'il n'avait vu s'approcher des hommes qu'il reconnut pour les chefs de la dernière révolte du *Dauphin*.

— Nous réclamons l'exécution de nos anciennes lois, dit le meneur de cette bande.

— Que voulez-vous?

— La vie des traîtres.

— Vous connaissez nos réglements; si vous avez des traîtres en votre pouvoir, qu'ils subissent leur sort.

Aussitôt Wilder et ses deux compagnons furent entraînés devant le capitaine. Wilder, quoiqu'en ce terrible moment il sentit se rallumer son amour de la vie, ne daigna pas s'abaisser aux prières, et après avoir jeté un coup d'œil sur les traits sévères du Corsaire, qui seul pouvait le sauver, il comprit qu'il n'avait rien à espérer, et rassembla toutes ses forces pour mourir.

— Que demandez-vous? dit le Corsaire à ses matelots tumultueusement groupés autour de lui.

— Nous l'avons dit, la vie des traîtres!

— Je vous les abandonne, reprit le Corsaire du ton solennel d'un juge qui rend un arrêt. A ces mots, Wilder sentit son sang refluer vers son cœur, et son cerveau se troubler sous l'empire d'un invincible égarement; mais cette secousse passa vite, et, plus intrépide que jamais, il ne laissa percer dans son attitude aucun symptôme de faiblesse.

— Je ne demande rien pour moi, dit-il avec une admirable fermeté; je sais que les lois dont vous êtes les auteurs me condamnent à une mort misérable; mais j'implore votre merci pour mes fidèles compagnons.

— Parlez à ces hommes, dit le Corsaire en détournant les yeux et en montrant la troupe farouche qui l'environnait.

— Eh bien! ajouta Wilder en surmontant sa répugnance, je m'abaisserai jusqu'à les supplier. Vous êtes hommes, vous êtes marins...

— A la vergue! à la vergue! s'écria Jacques Rossignol; empêchons-le de prêcher. Et il accompagna ces mots des sons aigus de son sifflet de contre-maître.

— A la vergue! à la vergue tous les trois! répétèrent des voix discordantes.

Wilder fit un dernier appel au Corsaire, qui continuait à détourner les yeux, et se sentit rudement transporté sur le gaillard d'avant. Il entendit le capitaine de cette partie du bâtiment crier : — Un pavillon jaune, comme signal de supplice!

— Oui, oui, dit la foule; amenons les couleurs du Corsaire, et arborons celles du grand prévôt.

Les rires et les insultes grossières qui accueillirent cette proposition excitèrent la bile de Richard Fid, qui s'était jusque-là soumis en silenec, parce qu'il croyait que son officier était plus capable de plaider leur cause.

— Canailles que vous êtes! dit-il avec indignation; vous êtes aussi maladroits que lâches. Voyez comme vous avez arrangé cette corde autour de mon cou! Vous ne savez pas même comment on pend un homme décemment; mais vous l'apprendrez par expérience, misérables!

— Arrangez le nœud, cria l'un des pirates, et enlevons-le. Dépêchons-nous, et faisons-le partir pour le ciel.

Plusieurs autres répétèrent ce cri; mais de nouvelles clameurs qui partaient des écoutilles interrompirent l'exécution de ce sinistre projet; ceux qui intervenaient demandaient un prêtre.

— Un prêtre! un prêtre! disaient-ils; qu'il fasse réciter aux condamnés leurs prières avant que nous les voyons danser entre la terre et le ciel.

Le rire féroce avec lequel les flibustiers reçurent cette proposition dérisoire fut étouffé aussi brusquement que si l'Etre qu'ils outrageaient avec tant d'impiété eût répondu à leurs insultes du haut de son trône de miséricorde; une voix sonore et menaçante retentit au milieu d'eux.

— Prenez garde, disait-elle, si l'on se permet envers les prisonniers quelque injure trop hardie, quelque traitement trop rigoureux, on s'exposera à ma colère, et celui qui l'aura encourue devra envier le sort des malheureux dont vous faites le jouet de votre cruauté. Ecartez-vous, je vous l'ordonne, et laissez approcher le chapelain.

A ces paroles du capitaine, les plus audacieux tremblèrent; les blasphèmes cessèrent, et le ministre, frappé d'horreur, put s'avancer sans crainte jusqu'au lieu du supplice.

— Voyez, dit le Corsaire, d'un ton calme, mais impérieux, vous êtes un serviteur de Dieu, et votre devoir est la charité. Si vous avez quelques consolations propres à adoucir les derniers moments de vos semblables, hâtez-vous de les leur communiquer.

— En quoi ont-ils prévariqué? demanda l'ecclésiastique lorsqu'il eut la force de parler.

— Que vous importe? il suffit que leur heure soit proche. Si vous voulez prier pour eux, vous pouvez le faire sans crainte, et ces mécréants qui vous environnent s'agenouilleront en silence à mon moindre geste, comme s'ils étaient touchés de vos enseignements.

— Fléau des mers! s'écria le chapelain, dont les traits pâles étaient animés d'une sainte indignation, violateur des lois humaines, n'avez-vous pas aujourd'hui frappé assez de victimes? votre vengeance n'est-elle pas rassasiée de sang? L'aumônier ne put achever, car ses yeux s'arrêtèrent sur le cadavre de Bignall, à demi caché par le pavillon anglais que le Corsaire avait jeté dessus.

— Voilà comme le ciel protége le bon droit, reprit le capitaine avec un sourire hagard. Monsieur Merton, vous parlez en vain; votre devoir est d'assister ces hommes ou de vous taire.

— Sont-ils donc condamnés sans appel?

— Oui.

— Qui l'a dit? demanda la gouvernante, qui venait d'accourir sur le théâtre de cette horrible scène, et dont les accents firent frissonner le Corsaire. Cependant il répondit avec calme :

— La loi.

— La loi! repartit la gouvernante. Ceux qui la bravent journelle-

ment peuvent-ils l'invoquer? Dites plutôt la vengeance implacable. Mais il est peut-être un moyen de la désarmer. Quel prix mettez-vous au rachat des coupables? Un père auquel on rendra sa fille est prêt à sacrifier sa fortune pour celui qui l'a sauvée.

Le Corsaire ajouta avec précipitation :

— Si l'or peut acheter leur vie, il y en a ici en monceaux. Qu'en dites-vous, camarades, voulez-vous accepter une rançon?



Scipion l'Africain le matelot.

Les matelots ne témoignèrent leur refus que par un morne silence. Le Corsaire les regarda avec mépris, et dédaignant d'intercéder plus longtemps, il dit à Merton : — Faites votre devoir. Puis il se retira à l'écart, suivi de la gouvernante, qui avait abaissé son voile pour ne pas voir les horreurs qui se préparaient. Wilder s'approcha de lui et lui dit d'un ton pénétré : — Je vous remercie de ce que vous vouliez faire pour moi. Si vous voulez que je vous quitte en paix, faites-moi encore une promesse. — Laquelle? — Je désire que celles qui sont venues avec moi à votre bord soient libres de le quitter promptement. — Promettez, Walter, dit une voix solennelle au milieu de la foule. — Je le promets, répliqua le Corsaire. — Je n'en demande pas davantage, ajouta Wilder. Maintenant, digne ministre de Dieu, songez à mes compagnons, dont l'ignorance a besoin d'être éclairée; quant à moi, je ne pourrais sans aveuglement quitter le monde avec d'autres sentiments que ceux de la reconnaissance envers Dieu.

Au milieu d'un profond silence, l'aumônier s'approcha de Fid, qui, la corde passée autour du cou, était assis sur le pont, et soutenait sur ses genoux Scipion, blessé et à demi mort. — Ce nègre, du moins, dit le prêtre, trompera la malice de ses ennemis, car le terme de ses maux est prochain. Comment l'appelez-vous, mon camarade?

— Peu importe la manière dont vous hélerez un homme qui se meurt, répondit Richard en secouant la tête; en tous cas, il est inscrit sur les livres sous le nom de Scipion l'Africain. — Est-il chrétien? — S'il ne l'est pas, je ne sais qui diable le serait, reprit Richard avec une aigreur un peu inopportune. Un homme qui sert son pays et qui se conduit avec probité envers ses camarades est un saint à mon avis. Hé! mon brave moricaud, donnez une poignée de main à l'aumônier, si vous êtes chrétien. Pauvre hère, il y a une heure il était aussi fort qu'un cabestan, et maintenant c'est à peine s'il peut remuer.

— Maître Fid, donnez-lui le collier, dit le nègre avec effort. — Oui, mon camarade, répondit Richard, on fera ce que vous désires. Soyez en paix, toutes les commissions dont vous voudrez me charger seront accomplies.

Le nègre fit un nouvel effort pour tendre la main à Wilder, mais ses bras robustes se roidirent convulsivement, et il tomba en cherchant des yeux celui qu'il avait tant aimé. Loin d'être attendris par ce spectacle, les pirates, mécontents du retard apporté à leur vengeance, s'écrièrent simultanément : — A la mer le mort! à la vergue les vivants!

A ces mots de funeste augure, Richard Fid, rassemblant toutes ses forces, se débattit, rompit les cordes dont il était lié, et se prépara à lutter pour défendre ses jours. Ce mouvement mit à découvert ses coudes nerveux, et à peine le chapelain en eut-il remarqué le tatouage, qu'il s'écria : — Arrêtez, mes yeux ne me trompent-ils point? Que signifient ces mots : Arche de Lynnhaven?

Il y eut un moment de stupeur dont Richard profita pour prendre une chique dans sa tabatière. — Ces mots, dit-il, ont été tracés par une main qui maniait mieux l'épissoir que la plume; mais comme vous êtes savant, vous les avez facilement déchiffrés. — Que signifient-ils? reprit Merton. — Ils servent tout simplement à rappeler certaines circonstances dont les héros vont bientôt disparaître du monde. Scipion a parlé du collier parce qu'il pensait que je survivrais et que je pourrais enfin trouver un port.

Madame Wyllys se rapprocha et dit d'une voix tremblante : — O Merton! que veulent dire vos questions? Mes pressentiments étaient-ils donc fondés? — Silence, ma chère dame, ne me troublez pas. L'Arche de Lynnhaven était le nom d'une propriété appartenant à l'un de nos meilleurs amis, et ce fut le lieu où je reçus le précieux dépôt que vous m'aviez confié. — Ce n'est donc pas le nom d'un vaisseau? s'écria madame Wyllys. Et aussitôt s'élançant vers Wilder, elle enleva avec une adresse surnaturelle la corde qu'on lui avait déjà passée au cou.

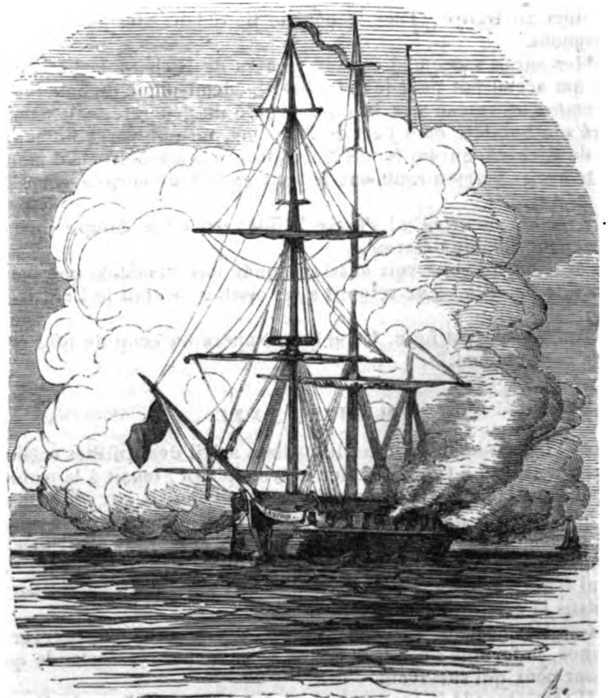
— Non, madame, dit le prêtre; mais pourquoi ces craintes, ces espérances?

— Ce collier, reprit la gouvernante, qu'est-ce que ce collier?

— Pas grand'chose, madame, répliqua Fid; c'est tout simplement un collier de chien que vous pouvez voir au bras du pauvre noir.

Le prêtre s'inclina, et lut distinctement sur la plaque de cuivre ces mots : — Septun, appartenant à Paul de Lacey!

— Mon enfant! mon enfant! s'écria la gouvernante, qui, après avoir joint un moment les mains pour remercier le ciel, pressa Wilder contre son cœur avec une tendresse passionnée. Non, vous n'oserez pas me l'enlever quand il m'est si miraculeusement rendu! Laissez-le moi! et je fatiguerai le ciel à force de prier pour vous. Vous êtes braves, et vous ne pouvez être sourds à la pitié. Vous êtes des hommes qui avez vécu sans cesse en présence de la majesté de Dieu, et vous ne refuserez pas de vous rendre à ce témoignage de sa volonté. Donnez-moi mon fils, et je vous abandonne tout ce que je possède. Il est d'une race longtemps honorée sur les mers, et que tous les matelots doivent connaître et respecter. Celle qui vous implore est la fille de Forster, la veuve de Larcey, et leur sang réuni coule dans les veines de celui que vous vouliez frapper!



Incendie du *Dauphin*.

Le silence qui accueillit ces touchantes paroles pourrait être comparé à ce calme saint qu'un retour à de meilleurs sentiments laisse dans l'âme du pécheur. Les cruels flibustiers se regardèrent les uns les autres; la nature prit un certain empire dans leurs cœurs et sur leurs rudes physionomies. Cependant la soif de la vengeance l'aurait emporté, sans l'intervention de celui dont la voix ne s'était jamais élevée en vain. Aussi pâle que la mère éplorée, il fit lentement le tour du cercle de ses compagnons, qui reculèrent sous son regard. Trois fois

ses lèvres s'ouvrirent avant qu'un son sortit de sa bouche. Enfin il dit avec un geste hautain :

— Dispersez-vous ! vous connaissez ma justice, mais vous savez que je veux être obéi. Demain vous connaîtrez mon bon plaisir.

CHAPITRE XXXII.

Le lendemain, *le Dauphin* et *le Dard* faisaient voile de conserve, le premier sous le pavillon anglais, le second sans aucun emblème. Au lever du soleil, le Corsaire, dont rien n'avait fait pressentir les projets, ordonna de tirer un coup de canon, pour attirer l'un des chasse-marées



Richard Fid le vieux matelot, vingt ans après.

qui longeaient la côte voisine ; mais il fit ranger l'équipage sur le pont, et s'exprima en ces termes : — Une même destinée nous a longtemps unis, nous avons longtemps été soumis aux mêmes lois ; si j'ai été prompt à punir, j'ai été le premier à donner le signal de l'obéissance. Vous ne pouvez m'accuser d'injustice ; mais le pacte est maintenant rompu ; je retire ma parole, et je vous rends la vôtre, suivant les conditions arrêtées entre nous. N'hésitez pas, ne murmurez pas ; je vous rends votre liberté, et réclame peu de chose en échange. Pour que vous n'ayez pas de reproches à me faire, je vous abandonne mes trésors. Voyez, ajouta-t-il en soulevant le sanglant étendard qui avait si souvent bravé la puissance des nations, et en montrant dessous des sacs d'argent, ceci était à moi, c'est à vous ; vous l'emporterez dans ce bâtiment côtier qui va vous conduire à terre. Allez, éloignez-vous pour votre sûreté, car, sans moi, vous savez que le croiseur royal vous aurait vaincus. Je prends pour ma part les deux vaisseaux et les prisonniers ; le reste est à vous, adieu !

Une stupéfaction silencieuse succéda à cette allocution inattendue ; il y eut un moment quelques velléités de révolte ; mais les mesures du Corsaire avaient été prises. *Le Dard* était par le travers du *Dauphin*, et les matelots anglais étaient à leurs pièces mèche allumée. Les pirates comprirent que toute résistance serait un acte de folie, et s'empressèrent de transporter leurs bagages à bord du chasse-marée, qui alla chercher l'abri de quelque crique isolée. Quand tous furent partis, le Corsaire s'approcha de Wilder, et lui dit : — Maintenant il faut nous séparer : je vous recommande mes blessés.

— Ma parole vous garantit leur sûreté, reprit le jeune de Lacey.

— Je vous crois. Madame, ajouta-t-il en s'adressant à la veuve, un criminel proscrit de tous peut-il vous demander une faveur ?

— Parlez ; une mère est disposée à entendre celui qui a épargné son fils.

— Quand vous prierez pour cet enfant, madame, n'oubliez pas qu'il est un autre homme auquel vos prières peuvent être utiles. C'est assez, séparons-nous ! le canot vous attend !

— Et vous, dit Wilder, qu'allez-vous devenir ?

— Je serai bientôt... oublié. Adieu !

Wilder lui serra la main, et, après un moment d'hésitation, descendit dans la pinasse avec sa mère et Gertrude. Arrivé à bord du *Dard*, dont la mort de Bignall lui laissait le commandement, il ordonna immédiatement d'appareiller et de se diriger vers le port le plus voisin. En s'éloignant, il ne cessa d'avoir les yeux fixés sur *le Dauphin*, sur lequel on apercevait le Corsaire avec son fidèle Rodri-



Le fils de Wilder et de Gertrude.

gue. Tout à coup un nuage de fumée s'éleva de la quille ; l'artillerie retentit sur les eaux, et *le Dauphin*, en proie à l'incendie, sauta avec une explosion qui fit varier les voiles du *Dard*, comme si elle eût dé-



Mort du Corsaire-Rouge.

tourné le cours des vents alisés. Lorsque la fumée se fut dissipée, on ne vit plus aucun vestige de ce chef-d'œuvre de construction navale. Les gabiers grimpés dans les hunes du croiseur anglais aperçurent à l'aide de longues-vues un point noir sur la mer ; mais était-ce un canot ? était-ce un débris du naufrage ?

Depuis cette époque, l'histoire du redoutable Corsaire-Rouge ne fut plus qu'une espèce de souvenir conservé par les marins. La révolution américaine fit oublier les aventures presque fabuleuses des pirates. Ce fut seulement vingt ans après, lorsque Newport célébrait les victoires des Américains, qu'on vit un croiseur américain entrer dans le port, et qu'une barque déposa sur la rive une femme et une litière fermée par des rideaux. Un vieillard boiteux se trouvait seul sur le quai. La dame lui demanda la demeure du capitaine Henry de Lacey, et elle en prit le chemin, en montant à côté de la litière que portaient les matelots, et d'où sortaient par intervalles des gémissements étouffés. Il était nuit quand ce cortége arriva. La porte fut ouverte par un vieux matelot à jambe de bois, qui n'était autre que Richard Fid.

— Monsieur, lui dit la dame d'une voix si plaintive et si tremblante qu'elle gagna aussitôt le cœur du cerbère nautique, voici un marin blessé qui réclame d'un frère d'armes l'hospitalité et un asile pour la nuit. Nous désirons parler au capitaine Henry de Lacey. — En ce cas, vous avez bien gouverné, répliqua le vieux gabier; maître Paul, ici présent, peut vous le dire au nom de son père, de madame Gertrude de Lacey sa mère, sans oublier la vieille grand'maman.

— Sans doute, dit un beau jeune homme d'environ dix-sept ans, en costume d'élève de marine; je puis instruire mon père de votre visite. Richard, occupez-vous de loger convenablement nos hôtes.

La litière fut déposée dans le grand salon du rez-de-chaussée, où parut bientôt le maître de la maison. L'ex-lieutenant Wilder avait encore la démarche assurée, quoique sa chevelure grisonnât. Il portait un bras en écharpe par suite d'une blessure encore récente, et soutenait de l'autre Gertrude, dont les joues étaient encore fraîches et les yeux brillants. L'ancienne mistress Wyllys portait sur ses traits l'empreinte du calme d'un soir paisible après un jour orageux. Tous les trois saluèrent l'étrangère, et eurent l'attention de ne pas lui demander précipitamment le sujet de sa visite. Il était évident, à en juger par son agitation extrême, qu'il lui faudrait quelque temps pour recueillir ses idées. Elle pleura longtemps, comme si elle eût été seule, avant de dire : — Vous pouvez me regarder comme indiscrète, mais un homme, dont la volonté est ma loi, a désiré être amené ici.

— Pourquoi? demanda doucement Henry de Lacey.

— Pour mourir.

La surprise des assistants se manifesta par un tressaillement. Henry se leva, écarta les rideaux, et exposa le blessé aux regards. Celui-ci touchait à ses derniers moments; mais, quoiqu'il fût arrivé au dernier degré de la faiblesse humaine, ses yeux étaient encore pleins de feu et d'intelligence. — En quoi puis-je vous servir? lui demanda le capitaine de Lacey après un silence solennel, pendant lequel tous les individus réunis autour de la litière contemplèrent tristement le spectacle de l'agonie.

Le sourire du mourant était effrayant, mais on voyait régner sur ses traits une expression singulièrement combinée de tendresse et de douleur. Il ne répondit pas; ses yeux errèrent de visage en visage, et se fixèrent enfin par une espèce de charme sur celui de la plus âgée des deux femmes. Celle-ci, de son côté, le contempla avec persistance; il y avait entre eux une évidente sympathie qui ne pouvait échapper à l'observation des assistants.

— Ma mère, dit l'officier avec un tendre intérêt, quelle est la cause de votre trouble?

— Henry, Gertrude, répondit la vénérable mère en tendant les bras à ses enfants comme pour leur demander un appui, votre porte a été ouverte à un homme qui a droit d'y entrer. Oh! c'est dans ces terribles moments, lorsque les passions sont endormies et que notre faiblesse est à son comble, que la nature se manifeste avec le plus d'énergie. Je reconnais cette figure presque inanimée, où il reste encore un dernier air de famille.

— De famille! s'écria le capitaine de Lacey, notre hêtre est donc notre parent?

— C'est mon frère! répondit la vieille dame en laissant tomber sa tête sur son sein, comme si cette parenté lui eût causé autant de peine que de plaisir.

L'étranger, trop accablé lui-même pour parler, fit avec joie un signe d'assentiment, mais sans détourner les yeux qui semblaient devoir conserver leur direction jusqu'à la fin de son existence.

— Votre frère! répéta Henry avec étonnement; je savais que vous aviez eu un frère, mais je le croyais mort depuis longtemps.

— Je l'ai cru moi-même, mais de vagues pressentiments m'avertissaient de mon erreur; aujourd'hui la vérité est trop évidente pour être méconnue. La pauvreté et le malheur nous avaient divisés, et peut-être croyait-il aussi m'avoir perdue à jamais.

Un autre geste fut le signe d'adhésion du blessé.

— Tout mystère est éclairci, reprit la vieille dame. Henry, l'étranger est ton oncle, mon frère, autrefois mon pupille.

— J'aurais voulu le voir dans des circonstances plus heureuses, dit l'officier avec la franchise d'un marin; mais à titre de parent, il est le bienvenu; la pauvreté du moins ne nous séparera plus.

— Regardez, Henry, Gertrude, ajouta la mère en se voilant les yeux. Cette figure ne vous est pas étrangère; n'y voyez-vous pas ce qui reste encore d'un homme que vous avez craint et aimé?

Ses enfants demeurèrent muets de surprise, et examinèrent le mourant avec tant d'attention que leur vue finit par se troubler. Il fit entendre tout à coup une voix sourde qui leur causa un tressaillement, et tous leurs doutes furent dissipés lorsqu'il murmura ces paroles.

— Wilder, dit-il en rassemblant toutes ses forces, je suis venu vous demander de me fermer les yeux.

— Le capitaine Heidegger! s'écria Henri de Lacey.

— Le Corsaire-Rouge! murmura Gertrude, en reculant involontairement.

— Le Corsaire Rouge! répéta le jeune Paul en s'approchant avec une insurmontable curiosité.

Lorsque ce moment de surprise fut calmé, le mourant reprit avec effort:

— J'ai longtemps caché mon repentir et ma honte; mais la guerre de l'indépendance m'a fait sortir de ma retraite. Notre pays avait besoin de nous, et nous avons répondu à son appel. Vous l'avez servi ouvertement comme un homme qui n'a pas voulu rougir de son passé. Mais je n'ai pas voulu qu'une aussi sainte cause fût souillée par un nom comme le mien. Si le monde s'entretient de mes forfaits, puissent du moins mes bonnes actions ne pas être oubliées. Ma sœur, ma bonne sœur, pardon!

La vieille dame s'agenouilla en pleurant et leva les mains vers le ciel.

— Puisse, dit-elle, ce Dieu qui nous créa avec tant d'imperfections, être miséricordieux pour nos faiblesses! Mon frère, mon frère, vous avez été élevé dans des sentiments religieux, et je n'ai pas besoin de vous dire sur quelles bases vous devez asseoir vos espérances de pardon.

— Si je n'avais jamais oublié ces préceptes, mon nom serait encore connu avec honneur; mais... Wilder! Wilder!

Tous les yeux se tournèrent avec empressement vers lui, ses mains prirent un rouleau qui lui servait d'oreiller. Par un effort surnaturel, il se dressa sur son séant, et levant brusquement ses deux bras au-dessus de sa tête, il déploya le drapeau américain parsemé d'étoiles sur un champ d'azur et entremêlé de bandes éclatantes. En même temps les rayons d'une noble joie illuminèrent tous les traits de son visage comme aux plus beaux jours de son orgueil.

— Wilder, répéta-t-il avec un sourire convulsif, nous avons triomphé!

Il retomba sans mouvement, l'ombre de la mort éteignit ces dernières lueurs d'intelligence, comme un nuage obscurcit la douce clarté du soleil.

FIN DU CORSAIRE ROUGE.

LETTRES SUR PARIS EN 1832,

PAR

FENIMORE COOPER.

TRADUCTION DE LA BÉDOLLIÈRE.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Après avoir fait un premier voyage en Europe dans le courant de l'année 1828, j'y revins en 1832. J'y retrouvai la nature telle que je l'avais vue; mais quatre années avaient considérablement modifié la situation politique de l'Europe. Elles avaient aussi produit dans mes sentiments et dans mes idées des changements qui sont la conséquence inévitable du temps et de l'expérience. Jefferson a dit quelque part qu'un Américain ne devait jamais s'absenter pendant plus de cinq ans, de peur d'être en arrière à son retour. Cette assertion peut être vraie quant aux faits; mais, par rapport à l'opinion, je suis convaincu qu'il s'expose plutôt à être en avant. Le présent ouvrage en fournira peut-être la preuve.

LETTRE I.

Paris, février 1832.

MON CHER AMI,

L'influence de la dernière révolution sur les mœurs françaises est appréciée par vous d'une manière plus ingénieuse que vraie. La masse de la nation n'a pas obtenu les droits qu'elle était en droit d'attendre après quarante ans de convulsions politiques; mais elle en a conquis quelques-uns, et, ce qui est plus important encore, elle est arrivée à une appréciation plus exacte de ces droits, ainsi que des moyens de les mettre utilement en pratique. Des progrès essentiels sont déjà accomplis, et d'autres s'accompliront encore : il est donc faux de prétendre que les Français n'ont pas été indemnisés de leurs souffrances.

Pour me faire une idée de l'ancien régime, je prends pour guide le général La Fayette, qui s'exprime, sur ses ennemis même, avec autant de finesse que de candeur. Je le vois fréquemment le soir après la chambre, à l'heure de son dîner. En quittant l'hôtel de l'état-major, après avoir été privé avec si peu de cérémonie de son titre de général en chef de la garde nationale, La Fayette est retourné dans sa maison de la rue d'Anjou. Cet hôtel a quelque chose d'assez prétentieux; mais les appartements qu'y occupent le général ne sont pas les plus beaux de l'édifice. Ils consistent en une vaste antichambre, deux salons, un cabinet de travail, et une chambre à coucher. Ils communiquent latéralement avec deux autres pièces et les offices. La Fayette n'a pour domestiques que le valet de chambre allemand, nommé Bastien, qui l'a accompagné dans sa dernière visite en Amérique, le valet de pied, le cocher, et le cuisinier. Aucun d'eux ne porte de livrée.

Une singularité m'a frappé dans cette maison. On n'y trouve pas un seul tapis; et je ne crois pas en avoir vu au château de la Grange. Cependant les Américains, dont La Fayette imite volontiers les habitudes, mettent des tapis partout, et l'usage commence à s'en répandre à Paris.

Quand je me présente, Bastien me fait un signe d'assentiment, et m'introduit dans la chambre à coucher, où je trouve le général devant une table, à peine assez grande pour contenir un plat et un couvert. Un petit carlin blanc est son seul compagnon. Comme il sait que j'ai toujours dîné, il ne fait aucune cérémonie, et continue son repas, où figurent invariablement un poulet rôti et des dattes, dont il est très-friand J'en prends d'ordinaire, au dessert, quelques-unes, et nous causons de la séance de la Chambre, de la politique de l'Europe, des bruits du château, dont il est toujours bien informé, quoiqu'il ait cessé d'y aller. Notre entrevue ne dure guère qu'une demi-heure; mais, lors de ma dernière visite, j'ai passé deux heures avec lui, et j'en ai profité pour obtenir divers renseignements sur les hommes et les choses de la Révolution.

Louis XVI était, selon lui, un homme bien intentionné, un peu trop adonné aux plaisirs de la table, mais qui aurait pu marcher s'il n'avait été entouré de mauvais conseillers. Louis XVIII était le plus faux des hommes; ce sont à son égard les propres termes du général, qui lui reconnaît des talents réels, mais en ajoutant que, chez ce prince, la duplicité était plutôt un vice inné qu'un résultat de sa position. Il en avait donné des preuves dès sa plus tendre enfance, et ses jeunes camarades disaient en plaisantant qu'il ne fallait pas se fier au comte de Provence.

Charles X avait un caractère tout différent; c'était le plus honnête des trois frères, quoiqu'il fût entièrement incapable de faire tête à la crise au milieu de laquelle il fut appelé à régner. Il était sincèrement religieux, et vraisemblablement affilié à la congrégation.

Marie-Antoinette aurait été calomniée, suivant le général La Fayette. Il m'a parlé avec ménagement des galanteries qu'on lui imputait, en m'avertissant que, pour ne pas juger trop sévèrement la reine, je devais tenir compte d'un état social inconnu en Amérique. Il a traité ce sujet avec le discernement de l'homme du monde et la délicatesse du gentilhomme. Il justifiait la reine de toutes les grossières accusations dirigées contre elle; mais il convenait qu'elle avait montré une prédilection au moins indiscrète pour un jeune Suédois, le comte de Koningsmarke, quoiqu'il n'eût aucune raison de croire que cet attachement lui eût fait oublier ses devoirs.

Je demandai au général son opinion sur la légitimité du duc de Bordeaux. Il considérait les bruits qui avaient couru sur la filiation de ce prince comme de misérables inventions dictées par l'esprit de parti, et complétement indignes d'attention.

Je m'amusai de la simplicité avec laquelle il racontait ses efforts pour amener un changement de gouvernement pendant le règne de Charles X. Nous vînmes à parler du complot qui avait éclaté dans l'armée, en 1822. — Je devais être, me dit-il, à la tête du mouvement; lorsqu'il fut sur le point d'éclater, je montai dans ma voiture sans passe-port, et je me dirigeai du côté du rendez-vous; mais un courrier qui me rejoignit m'annonça que la conspiration était découverte, et que nos principaux agents étaient arrêtés. On me conseillait en même temps de sortir de France. Mais, loin de prendre ce parti, je retournai à Paris, et je vins reprendre ma place à la Chambre des Députés. On parut très-surpris de m'y voir, et je crois qu'on avait compté sur ma fuite. Les ministériels accusaient l'opposition d'encourager la trahison, et nous étions vigoureusement défendus par Casimir Périer et Benjamin Constant. Je montai à la tribune, et j'invitai les ministres à donner l'historique de ma vie politique et de mes complots, en disant qu'à mon tour je révélerais ce que je savais des leurs. L'affaire finit par là, et je n'entendis plus parler de rien.

Je lui demandai s'il n'avait pas craint d'être arrêté et jugé.

— Pas beaucoup, me répondit-il. On savait que je niais que les étrangers eussent le droit d'imposer un gouvernement à la France, et le ministère savait aussi qu'il n'avait pas toujours respecté la Charte. Je ne cachais pas mes principes, et je mettais souvent à la poste des lettres décachetées où j'exprimais franchement mon opinion. En somme, je pense qu'ils avaient plutôt peur de moi que je n'avais peur d'eux.

Il est impossible de donner une idée du charme qu'avaient les récits de La Fayette; il était augmenté par la manière incorrecte dont il parlait l'anglais, quoiqu'il le sût parfaitement.

— A propos, me dit-il brusquement, où avez-vous trouvé l'idée première de Harvey Birch, dans *l'Espion?* — C'est, lui dis-je, une anecdote qui m'a été racontée par le gouverneur Jay. — Eh bien, reprit-il,

vous auriez pu choisir pour héros d'un roman un nègre nommé Harry, qui était mon espion, et qui servait de temps en temps lord Cornwallis. Ce nègre était tout dévoué à la cause américaine, mais il s'employait parfois pour les Anglais, afin d'en tirer des renseignements; il était dans mon antichambre, occupé à cirer mes bottes, lorsque lord Cornwallis, qui venait de capituler, vint me rendre visite. — Comment! c'est vous, maître Harry! s'écria-t-il. — Oui, mylord, répondit le noir; il faut bien travailler un peu pour son pays. Cet homme était d'une habileté et d'une audace singulières, et d'un patriotisme à toute épreuve.

Le général me fit rire en me racontant l'histoire de Knyphausen, qui commandait les mercenaires hessois en 1776. Cet officier, bon militaire, n'était pas accoutumé à la mer, et connaissait peu la géographie; il passa d'Angleterre en Amérique sur le vaisseau de lord Howe, dont la traversée fut d'une longueur inaccoutumée. Knyphausen prit d'abord le temps en patience; mais enfin, n'y pouvant plus tenir, il alla trouver l'amiral, et lui dit :

— Mylord, je sais que le devoir d'un soldat est dans l'obéissance; mais Son Altesse Sérénissime m'ayant confié ses troupes, je prends la liberté de vous demander si par hasard, pendant les nuits obscures que nous avons eues, nous n'avons point dépassé l'Amérique.

Je parlai à La Fayette de ses relations avec le château.

— Je n'y vais plus, me dit-il; Louis-Philippe nie le programme de l'Hôtel-de-Ville, et nous nous trouvons dans la situation de deux hommes qui se sont donné un démenti. Les circonstances nous empêchent d'aller au bois de Boulogne échanger des balles, mais elles nous empêchent également d'échanger des visites.

Je lui dis alors que j'avais prévu depuis longtemps que l'amitié de Louis-Philippe ne serait pas durable, et je lui rappelai qu'en 1830 nous avions fait ensemble une visite aux Tuileries. J'en retrouve les détails dans mes notes, et je vous les transmets, pensant qu'ils pourront vous faire plaisir.

Ce fut sous les auspices du général que je me rendis un soir aux Tuileries avec deux de mes compatriotes. Quand nous arrivâmes, la cour était déjà encombrée, et la foule se pressait à l'entrée du grand escalier; mais elle s'écarta à l'aspect de La Fayette avec un empressement qui prouvait qu'il jouissait d'une grande popularité. J'entendis murmurer à mes oreilles des Américains, et je fus convaincu que dans l'opinion publique, ils étaient complétement identifiés avec nous et avec nos principes. L'antichambre était remplie de monde, mais notre guide nous fit faire place. Chemin faisant, il échangea quelques mots avec le maréchal Soult. Je n'entendis pas le commencement de leur conversation, qui roulait sur d'anciennes blessures.

— Vous avez eu la jambe cassée? disait La Fayette.

— Oui, répliqua le maréchal Soult; elle a été un peu maltraitée à Gênes. Mais vous-même, général, vous avez été blessé en Amérique?

— Très-légèrement, reprit La Fayette; il y a de cela cinquante ans, et puis c'était pour la bonne cause.

En ce moment on ouvrit les portes, et la cour quasi républicaine se rangea pour laisser passer les deux vieux soldats. Le roi était à l'entrée de la salle, habillé en uniforme de général de la garde nationale, sans décorations, et entouré de sa famille. Il s'avança vers La Fayette avec un air de satisfaction qui me parut étudié; toutefois il lui donna la main avec cordialité. Nous fûmes présentés nominativement, et chacun de nous eut l'honneur de recevoir une poignée de main du monarque, honneur qui du reste fut partagé par la moitié des assistants. La reine, dont nous nous approchâmes ensuite, s'adressa à l'un de mes compagnons, monsieur Lane, en français, et comme il ne comprenait pas cette langue, je fus obligé d'être son interprète; mais la reine dit immédiatement qu'elle comprenait l'anglais, et entama en effet avec mon compagnon une conversation qui eut nécessairement peu de durée.

La reine Amélie est une femme d'une physionomie douce et intelligente; elle a le type des Bourbons plutôt que celui des Autrichiens, et ressemble assez à la duchesse de Saint-Leu. On assure qu'elle est bonne mère et bonne épouse, et je crois qu'elle mérite les éloges qu'on lui accorde; elle est svelte, gracieuse, et l'on peut supposer qu'elle a été jolie dans sa jeunesse.

J'ai vu peu de figures aussi franches et aussi séduisantes que celle de madame Adélaïde, sœur du roi; elle a moins d'abandon que la reine, et plus d'empire sur elle-même. La princesse Louise, la reine des Belges, est pâle, et son profil bourbonnien ressemble à celui des monnaies françaises. Les traits de la princesse Marie portent le caractère italien. Toutes ces dames étaient habillées très-simplement : la reine et madame Adélaïde étaient en chapeau.

Après la cérémonie de notre présentation, je m'amusai à examiner la société; il y avait peu de femmes et une grande quantité d'uniformes. Le hasard me rapprocha d'un vieillard qui avait cette physionomie révolutionnaire que nous connaissons par les portraits qu'on fit de Bonaparte après la bataille d'Italie. Son menton était comme enseveli dans sa cravate, sa chevelure longue et en désordre, et son habit roide et mal taillé : c'était le maréchal Jourdan.

Il était assez divertissant de voir la nouvelle dynastie saluée par des courtisans que je connaissais pour avoir été dévoués à la branche aînée, et qui, trois années auparavant, n'auraient pas hésité à passer Louis-Philippe au fil de l'épée, si Charles X en avait donné l'ordre. Ils venaient maintenant se montrer au souverain du jour, les uns pour obtenir de l'avancement, d'autres pour reconnaître la place, quelques-uns pour cacher leur mécontentement, tous pour sauvegarder leurs intérêts.

Le roi se retira de bonne heure, et la compagnie se dispersa presque aussitôt. Le général La Fayette, qui ne semblait pas satisfait de notre première réception, nous fit chercher par un aide de camp qui nous conduisit auprès de Louis-Philippe. Le roi avait l'air grave, pour ne pas dire mécontent, et je vis au premier coup d'œil qu'il se serait volontiers passé de ce surcroît d'attention. Il échangea quelques mots avec M. Lane en anglais, langue qu'il parle avec facilité et sans trop d'accent; puis il se tourna vers moi, murmura une phrase inintelligible, nous salua et se retira. Nous ne tardâmes pas à l'imiter.

Cette entrevue acheva de me prouver qu'un roi républicain ne méritait aucune confiance, et je jugeai que le général La Fayette avait été dupe de sa bonne foi et de ses sentiments généreux.

LETTRE II.

Mon cher ami,

Depuis ma dernière lettre, nous n'avons été occupés que par le choléra, qui est tombé comme une bombe au milieu de cette grande et opulente cité. L'existence de ce fléau me fut révélée par un médecin avec lequel je me trouvai à dîner, et dès le lendemain le nombre des morts s'élevait par jour à près d'un mille. La ville changea d'aspect, les étrangers désertèrent, les passants devinrent plus rares dans les rues. J'étais habitué à voir une rangée de marchandes des quatre saisons depuis la rue Saint-Dominique jusqu'au Pont-Royal, elles disparurent toutes les unes après les autres; la dernière que je remarquai fut atteinte subitement, et j'appris qu'elle était morte avant qu'on eût pu la conduire à l'hôpital le plus proche.

Je citerai entre autres un cas qui pourra vous donner une faible idée de Paris en ces funestes moments.

Un matin, revenant de me promener dans les rues désertes, je vis un groupe sous la porte cochère de notre hôtel. Une marchande d'allumettes avait été prise d'une attaque subite, et s'était assise sur un des bancs de pierre de la maison. Je la fis transporter dans la cour et lui fis donner les premiers secours en me conformant aux recommandations de la faculté. C'était une femme robuste, d'un âge mûr; elle était accompagnée de sa mère, et toutes deux venaient d'un village de la banlieue; elles n'avaient eu d'autres aliments pendant leur route que des morceaux de pain sec et dur qu'elles avaient mendiés. Pendant qu'on s'occupait de la fille, la mère était agenouillée sur le pavé, et, les yeux pleins de larmes, elle demandait assistance pour son enfant. Il y avait quelque chose de profondément touchant dans l'affection qui unissait ces deux êtres voués à la misère. Un individu de la foule mit une pièce de cinq francs entre les mains de la vieille femme; mais, tout en remerciant, elle ne détourna pas les yeux des traits défaits de sa fille, et ne parut pas un instant après songer à l'argent qu'on lui avait donné. Les porteurs de l'hôpital arrivèrent pour emporter la malade. La mère me promit de venir me donner le lendemain des nouvelles; et ne la voyant pas reparaître, je pris des informations, et j'appris qu'elles étaient mortes toutes les deux.

Dix ou quinze mille personnes furent enlevées en quelques semaines, des rues entières furent dépeuplées. Quant à moi, craignant d'être saisi de la maladie dans un village des environs, je me confiai à la Providence, et me décidai à rester. Chaque matin, quelques-uns des gens qui m'environnaient manquaient à l'appel : c'était la laitière, puis le garçon boucher; mes amis m'envoyaient leur message par un nouveau domestique, en m'informant que l'autre était mort. Les hautes classes ne furent pas épargnées : le choléra frappa Casimir Périer, le général Lamarque et le prince de Castel-Sicala, ambassadeur de Naples. Pendant la durée de l'épidémie, les rues les plus fréquentées de Paris avaient l'aspect d'une solitude; je me suis souvent promené sur la terrasse des Tuileries sans rencontrer plus d'une douzaine de personnes dans le jardin, et je suis allé de la rue Saint-Dominique à la place Vendôme sans voir plus de cinq ou six voitures.

Au milieu de tant d'horreur, le caractère national se décelait encore par quelques traits, et l'on fit des caricatures sur le choléra !

Dans un pays où un tel fléau exerce le crayon des artistes, on ne doit pas s'attendre à ce que le roi soit mieux traité. La partie inférieure de la figure de Louis-Philippe est massive, tandis que son front, sans être bas, se rétrécit de manière à donner à l'ensemble les contours d'une poire. Ce fruit, quoique la saison en soit passée, abonde aujourd'hui de toutes parts : on voit sur les murs de Paris des milliers de poires à la craie et au charbon. Pendant le carnaval, on a vu des masques en poire avec des poires pour bonnets, ce qui a dû prouver au roi que l'extrême licence qu'il a tolérée jusqu'à ce jour n'est pas en harmonie avec son intention secrète d'amener la France à un gouvernement de réaction.

LETTRE III.

Les événements se sont multipliés depuis ma dernière lettre. Le choléra a diminué par degrés, et a cessé d'être le sujet des conversations; le nombre des morts, qui s'était élevé à deux mille, a été réduit à deux ou trois cents par jour. Alors le peuple a commencé à respirer, et quand le chiffre est descendu au-dessous d'une centaine, l'épidémie a été oubliée; mais le public n'a cessé de songer aux illustres victimes qu'elle avait faites, entre autres à Casimir Périer, que l'on regarde avec juste raison comme l'inventeur du juste-milieu. Ses funérailles ont été célébrées avec pompe. Son convoi a été suivi avec un grand déploiement de forces militaires et d'employés du gouvernement; mais il a excité peu de sympathie dans la masse de la population. C'était une tentative pour prouver que le juste-milieu a obtenu l'approbation générale, mais elle a complétement échoué.

L'opposition a tenté une manifestation plus imposante à l'occasion des obsèques du général Lamarque. Cet officier distingué avait succombé au choléra, et son enterrement fut fixé au 5 juin. Les journaux de l'opposition avaient convoqué tous leurs amis, afin de profiter de la circonstance pour convaincre le ministère qu'il s'embarquait dans une mauvaise voie où le sentiment national ne le soutiendrait pas. L'autorité, qui avait dirigé les préparatifs de l'inhumation de Casimir Périer, s'était effacée complétement, et n'avait pris de mesures que pour maintenir son ascendant. Le grade du défunt lui donnait droit à une escorte militaire; elle lui fut accordée d'autant plus volontiers qu'elle fournissait un prétexte pour mettre sur pied toutes les troupes dont les ministres pouvaient disposer. On évalue à vingt mille le nombre de gardes nationaux qui s'y trouvèrent, et à cent mille celui du cortége tout entier. On se dirigea par les boulevards vers le Jardin-des-Plantes, auprès duquel on devait remettre le corps à la famille du défunt, pour qu'il fût transporté dans le Midi de la France. Diverses occupations m'empêchèrent de suivre la cérémonie, et je me contentai d'en voir le commencement. Pendant la journée, notre quartier fut dans un calme profond; le faubourg Saint-Germain a tant de vastes hôtels et si peu de boutiques, que la foule n'y est jamais considérable. La population flottante paraissait l'avoir entièrement abandonné pour se joindre du convoi. Vers cinq heures, j'eus occasion d'aller rue Rivoli, et je trouvai les rues et les Tuileries presque désertes; j'appris qu'une légère émeute avait eu lieu sur le boulevard des Italiens, parce que le duc de Fitz-James, l'un des chefs du parti légitimiste, avait refusé d'ôter son chapeau pour saluer le cercueil. J'avais vu quelquefois le duc dans le monde, et quoiqu'il fût un partisan décidé de l'ancien régime, je connaissais trop ses sentiments et ses manières pour croire à la réalité de ce récit. Par une coïncidence singulière, je m'étais trouvé un jour à dîner chez madame de Mirbel avec le général Lamarque et M. de Fitz-James, et j'avais admiré l'esprit de conciliation qui régnait entre ces deux hommes que leur opinion séparait si complétement.

J'étais retourné chez moi, lorsqu'à six heures j'entendis battre le rappel; quelques minutes après, mon domestique vint m'annoncer qu'il venait de voir passer un garde national blessé à la tête et couvert de sang. Je sortis et je me dirigeai vers la Seine par la rue du Bac; il y avait peu de monde dans les rues, et l'on ignorait ce qui se passait dans les quartiers éloignés. Un calme profond régnait autour des Tuileries, et j'en conclus que la famille royale s'était réfugiée à Saint-Cloud ou à Neuilly; j'étais arrivé à la colonnade du Théâtre-Français, lorsque je vis passer au galop un escadron de gendarmes à cheval qui se dirigeaient vers les boulevards; j'aperçus à quelque distance un gendarme à pied auquel je demandai la cause de ce mouvement. — Je n'en sais rien, me répondit-il avec ce ton brusque que sont souvent disposés à prendre les soldats français.

J'allai me promener dans les galeries du Palais-Royal; j'étais presque seul; quelques têtes se montraient par intervalles à la porte des boutiques entr'ouvertes. Tout à coup, une détonation lointaine se fit entendre : les magasins se refermèrent, hommes, femmes et enfants s'occupèrent à l'envi à poser les contrevents, et la tranquillité la plus absolue succéda à cette alerte.

En retournant à la rue Saint-Dominique, je remarquai quelques groupes sur les ponts et sur les quais; une brigade d'artillerie légère, qui venait de l'École militaire, traversa le guichet du Louvre, et franchit au galop la place du Carrousel. Dans la rue du Bac, les rassemblements étaient nombreux et composés principalement de femmes. J'entendis un garçon, occupé à fermer une boutique, vomir des anathèmes contre ces messieurs les républicains. Demain peut-être, cet homme, entraîné par une nouvelle impulsion, sera l'un des premiers à crier vive la république! aujourd'hui sa devise est : Vive le commerce!

Une cinquantaine de gardes nationaux s'étaient réunis sur le quai près du Pont-Royal; leur petit nombre était de mauvais augure pour le gouvernement, et l'aspect de la multitude ne lui était pas non plus favorable. Environ dix mille individus débouchèrent subitement sur les quais; ce n'était pas des *sans-culottes*, mais bien d'honnêtes citoyens qui observaient un silence grave et sinistre. Je suis persuadé que s'ils avaient eu des chefs connus, le gouvernement de Louis-Philippe aurait fondu comme de la neige : il n'avait pour lui ni la garde nationale, ni l'armée, ni le peuple; chacun attendait les événements, sans témoigner beaucoup d'intérêt au régime du juste-milieu. L'apathie et l'indifférence étaient visibles, et quelques boutiquiers étaient les seuls qui montrassent un peu d'inquiétude.

Je me glissai dans un groupe afin d'avoir une idée de ce qui se passait : on disait qu'une collision avait eu lieu entre les troupes et le peuple, et que la cavalerie avait chargé sans s'astreindre aux formalités légales; alors le cri aux armes avait été poussé, on s'était emparé de plusieurs corps-de-garde, et des milliers d'hommes se ralliaient pour défendre leur liberté. Tout semblait indiquer le commencement d'une autre révolution. L'objet des discussions de la foule était de savoir si les dragons avaient le droit de charger sans sommation. Je fus frappé du bon sens de quelques-uns des orateurs qui appartenaient à la classe des artisans, et dont les raisonnements étaient supérieurs à tous ceux que j'avais entendu émettre dans les salons les plus aristocratiques de la capitale.

Du Pont-Royal je gagnai le Pont-Neuf, où les groupes étaient plus compactes encore. Tous les yeux se tournaient du côté de la place de la Bastille, près de laquelle l'émeute avait commencé, et par intervalles le bruit de la fusillade parvenait jusqu'à nous. Je rentrai chez moi, et après avoir calmé les appréhensions de ma famille, j'allai rendre visite à une dame de ma connaissance. Je la trouvai remplie d'alarmes et fermement convaincue que le gouvernement de Louis-Philippe allait être renversé; elle m'apprit que le général La Fayette avait été ramené chez lui en triomphe, et qu'on lui avait mis sur la tête un bonnet rouge au début de l'insurrection.

Je considérai cette histoire comme une fable mensongère, et en effet, quoique enthousiaste de la liberté, le général était tellement ennemi de la violence, que toutes les fois qu'il a eu le pouvoir, il l'a perdu faute d'avoir pris les mesures nécessaires pour maintenir sa prépondérance.

Vers le soir, les troupes de ligne se massèrent de toutes parts, et l'on acquit la certitude qu'une lutte acharnée s'était engagée dans les rues étroites du quartier Montmartre. Les environs des Tuileries restaient toujours presque abandonnés; quelques patrouilles les parcouraient; quelques gardes nationaux en faction, évidemment troublés par la frayeur, criaient aux rares passants : Allez au large! Le Carrousel était occupé par un bivouac d'un effet pittoresque. En faisant un long détour, je réussis à traverser la Seine sur le Pont-des-Arts; c'était une chose étrange de me trouver sur ce pont à minuit, au cœur d'une grande capitale, au moment où les factions qui se disputaient l'empire allaient décider du sort de la France, et peut-être de celui de l'Europe. Je m'arrêtai quelques instants pour observer la masse noire du Louvre; je me reportai aux temps de la Ligue et de la Fronde, et jetai involontairement les yeux sur la fenêtre d'où l'on prétend que Charles IX a tiré sur les protestants.

Aussitôt que je fus rentré, le concierge barra la porte de l'hôtel, et nous nous retirâmes avec le désir de voir le lendemain les changements que la nuit pouvait apporter.

— Les canons grondent dans les rues, monsieur, me dit le concierge, lorsque je franchis le seuil le lendemain matin. Sur la rive droite, on circulait librement; les boutiques s'étaient ouvertes, et rien ne faisait pressentir la proximité d'un combat. Trois gardes nationaux qui descendaient la rue du Bac revenaient du champ de bataille, ayant, pour ainsi dire, passé la nuit en pays ennemi. Ils racontaient des choses miraculeuses, et s'imaginèrent s'être couverts de gloire.

Des rassemblements s'étaient formés sur les ponts et sur les quais, pour y mieux écouter le bruit des décharges de mousqueterie. L'affluence était également grande partout, comme en un jour de fête, et semblait encore douter du résultat. Soixante mille hommes étaient sous les armes pour défendre la monarchie; la moitié aurait suffi pour assurer le succès; mais, si un seul régiment de ligne avait tourné, sa défection aurait, je le présume, amené la chute de Louis-Philippe.

Quand j'arrivai à la porte Saint-Denis, le combat y était engagé, et plusieurs soldats blessés se retiraient dans leurs casernes. Les insurgés se retranchèrent dans la rue Saint-Méry, où ils furent cernés par la troupe, et où je ne jugeai pas prudent de les suivre. La lutte, de ce côté, devint acharnée, et le canon retentit à mes oreilles.

Vous êtes sans doute curieux de savoir comment on se promenait sans encombre dans la ville, pendant que tant d'hommes étaient aux prises. Un moment de réflexion vous démontrera qu'il y avait peu ou point de danger. On trouvait facilement des abris; les combattants d'aucun parti ne songeaient à tirer sur la masse inoffensive. La bataille était circonscrite dans un quartier qu'il suffisait d'éviter. Les cafés étaient fréquentés comme de coutume, et à peu de distance du théâtre de l'action, la ville avait la physionomie qu'elle porte ordinairement le dimanche, lorsque c'est un jour de revue.

Vers les quatre heures, je m'étais acheminé vers le Pont-Neuf, quand j'entendis crier : Vive le roi! Je vis passer M. de Rohan-Chabot, premier aide de camp honoraire, qui précédait habituellement le cortége du roi. Louis-Philippe était revenu de la campagne, et avait suivi les boulevards jusqu'à la place de la Bastille, d'où il revenait aux Tuileries par les quais. Les journaux ont vanté outre mesure la fermeté qu'il avait déployée en se montrant dans les rues pendant une pareille insurrection. Un homme d'une timidité excessive aurait pu craindre de

s'exposer ainsi; mais le danger n'était pas si grand qu'on le suppose au premier abord. Le cortége royal ne fut nulle part sous le feu, et demeura cinq minutes à peine à proximité du lieu du combat. Il n'eût pas été facile d'assassiner un homme entouré de tant de soldats. Au reste, il n'y a aucune raison de croire que Louis-Philippe ne se fût pas bravement comporté dans des circonstances beaucoup plus critiques.

Les trottoirs du Pont-Neuf étaient occupés par la troupe de ligne; des hommes, des femmes, des enfants, occupaient la chaussée. Il y avait eu une légère escarmouche à la place de Grève, et la rue Saint-Méry n'était pas loin de là. Je me frayais péniblement une route à travers la foule, lorsque cinq ou six coups de fusil partirent sur le quai, et mirent tout le monde en rumeur. La multitude se dispersa, comme un troupeau de moutons à la brusque apparition d'un chien étranger. La crainte est la plus contagieuse de toutes les maladies, et j'y cedai pendant un instant. J'étais à côté d'un garde national qui ressemblait à Mayeux; il était gros et court, et fuyait en se serrant la gorge, comme s'il eût craint que le cœur ne lui échappât. Cette alarme fut promptement dissipée, et les soldats qui étaient rangés sur le trottoir, tout en dressant l'oreille, ne daignèrent pas même épauler leurs armes.

Vous serez probablement surpris d'apprendre que j'étais invité à dîner le jour même chez une personne qui occupe un poste éminent auprès de Louis-Philippe; il ne m'avait point fait prévenir que la partie fût différée, et en l'apercevant au milieu du cortége, je me rappelai qu'il était temps d'aller faire ma toilette. Je me rendis au rendez-vous à six heures précises, afin de montrer que j'étais au moins aussi indifférent qu'un Français aux événements qui venaient de s'accomplir. On dîna comme si la tranquillité de Paris n'eût jamais été troublée.

LETTRE IV.

Le lendemain, j'allai au Louvre, où je trouvais ordinairement un de mes amis qui copiait des tableaux; il était, comme aux jours du choléra, presque seul dans la longue et somptueuse galerie; nous vîmes dans la cour passer en revue les gardes nationaux qui avaient pris part à l'affaire, et qui venaient recevoir les félicitations du roi; ils n'étaient pas plus de cinq mille, dont la plupart, je crois, ne s'étaient montrés qu'après le combat.

Du Louvre, je me rendis à la Morgue, où il y avait environ une soixantaine de cadavres, parmi lesquels se trouvaient des femmes et des enfants, tués sans doute par accident; presque toutes les blessures des morts avaient été faites par des balles, et quelques-unes seulement par la mitraille. Le peuple disait tout bas que des agents de police étaient venus à la Morgue pour épier la physionomie des spectateurs et découvrir les insurgés.

Nous avions eu la veille à dîner plusieurs officiers de l'empire qui s'accordaient à louer la position militaire choisie par les rebelles : je fus curieux de l'examiner. La rue Saint-Méry est étroite, et les maisons en sont élevées; la forme des pavés, cubiques et plus larges que les nôtres, avait facilité la construction des barricades, que l'artillerie seule pouvait renverser. Deux rues latérales, qui n'étaient pas en face l'une de l'autre, débouchaient dans le cloître Saint-Merry, et leur issue était commandée par les maisons voisines, dont l'une était criblée de balles et de boulets. Une population immense se pressait dans ce lieu pour contempler les traces du combat; elle paraissait avoir plus de sympathie pour les vaincus que pour les vainqueurs, plutôt par admiration de leur courage que par un sentiment politique.

Le public a été alarmé le matin par le bruit que le ministère avait l'intention de mettre Paris en état de siége, c'est-à-dire de soumettre les habitants à la loi martiale. Cette mesure sent le despotisme impérial, qui ne s'accorde guère avec la liberté promise aux trois journées. Les membres de l'opposition commencent à examiner la charte, afin de constater leurs droits. Mais que fait un pacte écrit contre des nécessités impérieuses et contre la volonté de ceux qui tiennent le pouvoir? La cour de cassation est appelée à décider. On assure qu'elle est composée en majorité de carlistes, et, chose étrange! on compte sur ces créatures des Bourbons pour défendre la liberté. Nous vivons dans un temps bizarre, mon cher ami, et l'on sait à peine sur qui compter, au milieu des girouettes politiques de l'époque. Afin de comprendre la question, apprenez qu'une clause de la charte dit expressément que nul ne sera distrait de ses juges naturels, ce qui implique clairement qu'aucune cour extraordinaire ne sera établie pour la punition des crimes. Or, l'état de siége entraîne avec lui des tribunaux et des peines militaires; et, d'après l'opposition, il n'y a aucun prétexte pour l'appliquer au moment où le pouvoir de juillet est plus solide qu'il ne l'a été depuis son organisation.

Les boutiques sont toutes ouvertes aujourd'hui; les affaires et les plaisirs reprennent leur cours; les gardes nationaux de la banlieue, qui ont donné hier avec énergie, sont fêtés et comblés de louanges; ils sont persuadés qu'ils ont rendu un grand service à la liberté, mais les uns croient s'être battus contre les carlistes, et les autres contre les jacobins.

Au milieu de l'agitation de ces derniers jours, je n'avais pas songé à rendre visite au général La Fayette. Le soir du 7 juin, j'appris par hasard qu'on pouvait le trouver chez lui, et je m'empressai d'y courir. Mais quelle différence entre l'aspect des rues et celui qu'elles présentaient dans la nuit du 5 : les quais étaient déserts, et les passants qui se montraient semblaient tristes et soucieux : la mise en état de siége de Paris était confirmée, quoiqu'elle ne fût pas encore officielle, et elle indisposait tous les esprits. Une pareille illégalité ne pouvait avoir aucune justification dans une ville où cinquante mille soldats venaient de comprimer le soulèvement de quelques centaines d'individus; seulement elle avait l'avantage de faire voir de quelle manière Louis-Philippe entendait un gouvernement populaire.

Un calme funèbre régnait dans la rue d'Anjou; on ne voyait aucune voiture devant la porte cochère du numéro six, ce qui était si peu ordinaire, surtout dans les moments critiques, que je crus d'abord que j'avais été induit en erreur et que La Fayette était au château de Lagrange ou en état d'arrestation. La porte était ouverte; je ne trouvai personne sur cet escalier où j'avais vu se presser tant de hauts dignitaires. Bastien me conduisit dans la chambre à coucher du général, qui était seul avec François de Corcelles, mari de sa petite-fille. Il me salua amicalement en me disant : — Bon soir, mon ami. Il se redressait de toute la hauteur de sa taille, et ses yeux, dont l'âge n'avait pas éteint l'éclat, étaient pleins de calme et de fierté; il paraissait préparé à subir les événements avec la fermeté qu'il avait toujours montrée. Après quelques minutes de conversation, je lui demandai en riant ce qu'il avait fait du bonnet rouge. Il me raconta alors ce qui s'était passé près du pont d'Austerlitz. Le tumulte avait commencé au moment où le cortége était arrêté pour entendre les discours funèbres. Au milieu du mouvement général, on vit un homme à cheval portant le terrible bonnet rouge. Quelques-uns des agitateurs s'approchèrent de La Fayette et l'invitèrent à se rendre à l'Hôtel-de-Ville pour se mettre à la tête de l'insurrection. En même temps on lui présenta le bonnet rouge; mais il le prit et le jeta dans la boue; ensuite il monta dans sa voiture pour retourner chez lui, mais le peuple dételа les chevaux et le traîna jusqu'à la rue d'Anjou, puis la foule se retira paisiblement.

Je voulus connaître l'opinion de La Fayette sur les événements du jour: il croyait qu'il existait un complot, mais que la police avait précipité le mouvement par ses machinations, et que l'étranger à cheval qui avait paru si subitement était un agent provocateur.

— J'avais, ajouta-t-il, l'intention de quitter Paris immédiatement après les funérailles; mais le bruit s'est répandu que le ministre voulait me faire arrêter. J'ai jugé à propos de lui épargner la peine d'aller me chercher jusqu'à Lagrange.

Il me dit ensuite que ses amis politiques avaient compté sur une grande manifestation de l'opinion publique. Notre but était de montrer au gouvernement qu'il devait changer de système, et que la France n'avait pas fait une révolution pour suivre les principes de la sainte alliance. La tentative faite pour obtenir des signes d'assentiment aux funérailles de Casimir Périer était un échec. Au contraire, le succès que nous avions obtenu à l'occasion du convoi de Lamarque aurait forcé le roi à prendre de nouveaux ministres et de nouvelles mesures, si cette funeste insurrection n'avait pas éclaté. Maintenant le pouvoir va profiter des événements.

Tandis que nous causions, un général que je connaissais de vue fut introduit et resta pendant quelques minutes : il fut cordialement accueilli. Toutefois il était évident que les dernières affaires avaient jeté de la contrainte entre lui et La Fayette; ce dernier, pendant cette visite, laissa échapper la plus forte expression d'hostilité politique que j'eusse jamais entendue sortir de sa bouche. Son interlocuteur lui parlait de la possibilité d'un rapprochement entre le parti libéral et la monarchie de Juillet.

— A présent, dit La Fayette, un ruisseau de sang nous sépare.

Le visiteur parut considérer ces paroles comme aussi énergiques que décisives, car il se leva et sortit presque aussitôt.

Notre entretien continua et roula sur la révolution de juillet. Lafayette accusa ses adversaires d'avoir dénaturé son mot célèbre : « Voici la meilleure des républiques. »

— J'aurais pu, dit-il, proclamer cette forme de gouvernement, et me mettre à la tête avec l'appui du peuple de Paris et de la garde nationale; mais il eût suffi de six semaines pour terminer ma carrière et celle de la république; toutes les puissances de l'Europe se seraient liguées contre nous, et nous n'étions pas en état de leur résister; car les Bourbons avaient, pour ainsi dire, désarmé la France. Deux invasions suivies de succès avaient diminué la confiance de la nation, qui, en outre, se trouvait divisée en deux factions presque égales. En admettant qu'il eût été possible de lutter contre l'étranger au moyen de la propagande, nous aurions eu à l'intérieur un ennemi qui certainement l'aurait emporté sur nous. Les aristocrates des deux chambres, auxquelles une partie considérable de la nation accordait sa confiance, auraient contrecarré toutes les mesures importantes que j'aurais essayé de prendre, et s'ils n'avaient pu réussir autrement à empêcher la république, ils m'auraient jeté dans la rivière.

Cette dernière expression est littérale, et il la répéta deux fois dans la soirée; il ajouta que, voyant l'impossibilité de faire ce qu'il avait voulu, il avait été forcé d'acquiescer à la proposition qui se rapprochait le plus de ses vues. Les amis du duc d'Orléans, et surtout M. Laffitte, se remuaient activement; le duc lui-même montrait les sentiments les plus libéraux. Dans ces circonstances, La Fayette crut possible d'établir un gouvernement monarchique par la forme et ré-

publicain par le fait, et ce fut alors qu'en faisant allusion aux embarras qui motivaient sa conduite, il prononça réellement ces mots : « Voici la meilleure des républiques pour nous. » Au reste, il ne cherchait pas à dissimuler qu'il avait été trompé par le roi, auquel il avait cru des idées tout autres que celles que le rusé monarque avait montrées depuis.

On parla ensuite de l'état de siége et des intentions du pouvoir. — J'irai à Lagrange dans quelques jours, dit La Fayette en souriant, à moins qu'on ne m'arrête. J'y resterai jusqu'au 4 juillet, et je reviendrai assister au banquet annuel des Américains. Vous y serez, je l'espère?

Je lui dis qu'un de mes compagnons de voyage était depuis longtemps attaqué de la fièvre intermittente, qu'il était indispensable de le faire changer d'air, et que nous nous préparions à quitter la France. Il me pressa de rester jusqu'au 4. — Mais, lui objectai-je, dans l'état actuel des choses, si nous nous avisons de boire à la liberté, nous pourrons bien être tous fusillés. — Oh ! dit-il en riant, ils aboient, mais ils ne mordent pas.

Il était près de dix heures, lorsque je pris congé du général pour retourner à la rue Saint-Dominique. Paris était sombre et triste ; je ne rencontrai pas une âme entre les deux hôtels. Il y avait une sorte de plaisir sauvage à contempler une ville dans un état aussi extraordinaire, et je ne pouvais m'empêcher de comparer son sinistre silence à l'agitation que j'y avais remarquée, alors que le pouvoir, jeune encore et mal affermi, sentait la nécessité de caresser le peuple. On était bien loin de l'époque où Louis-Philippe se promenait à pied avec un chapeau gris et un parapluie rouge.

LETTRE V.

Pendant les derniers jours de juin, la cour martiale condamna plusieurs insurgés à être fusillés ; mais ils en appelèrent à la cour de cassation, qui déclara toute la procédure illégale. Le 4, nous eûmes notre dîner annuel, qui me dégoûta à jamais des banquets, et me fit prendre la ferme résolution de n'assister désormais à aucun. Au commencement de juillet, la température fut chaude et agréable, et, malgré la recrudescence du choléra, je ne crois pas avoir passé à Paris de plus heureux moments qu'à cette époque. La ville avait été pour ainsi dire abandonnée, et j'en jouissais en paix. Après avoir vaqué à mes occupations du matin, j'errais dans les jardins, je visitais les églises, je flânais sur les quais, je bouleversais les magasins de vieux meubles et de curiosités. Le nombre en est considérable, et ils sont abondamment pourvus. Ils ont été enrichis d'une manière incroyable par le pillage des châteaux et des hôtels, et je m'étonne qu'aucun spéculateur n'ait songé à transporter une partie de ces riches dépouilles en Amérique.

J'allais passer ordinairement quelques heures dans la galerie du Louvre avec un peintre de mes amis ; je l'emmenais dîner avec moi, et nous sortions pour nous promener à sept heures ; à ce moment de la soirée, il fait encore grand jour en cette saison et sous cette latitude. Paris est une ville pittoresque, et elle offre des distractions infinies et variées, indépendamment de ses boulevards, de ses théâtres et de ses cercles. Les séances publiques de l'Institut, les assemblées scientifiques, littéraires et philanthropiques n'avaient aucun charme pour moi, à cause de leur ton guindé et de leur ridicule affectation. Je cherchais mes plaisirs dans un monde ordinairement dédaigné par les voyageurs.

Les églises de Paris n'ont pas la physionomie cléricale et l'aspect de dévotion superstitieuse de celles d'Italie, mais ce sont de gigantesques édifices qu'on visite toujours avec intérêt. Notre-Dame est un beau monument, et maintenant que l'archevêché est détruit, la vue peut embrasser plus aisément les beautés imposantes de cette cathédrale. Elle se distingue en cela de la plupart de ces vénérables bâtiments qui sont masqués par des masures.

Il y a quelques jours, nous sommes montés sur les tours, mon ami le peintre et moi, et nous avons regardé pendant près d'une heure le tableau extraordinaire qui se déroulait à nos pieds. Le labyrinthe des toits, débordés çà et là par des tours grisâtres, par des dômes, par des pavillons comme ceux des Tuileries et du Louvre ; la variété des constructions ; les fissures des rues, qui ressemblent à de béantes crevasses de rocher ; les méandres du fleuve, les ponts couverts d'hommes-mouches et de voitures microscopiques ; les souvenirs du passé, l'idée de ce que contient et de ce qu'a vu la ville immense, tout cela contribuait à nous impressionner. L'horizon se perdait dans l'ombre, et quand nous descendîmes, les ténèbres, qui commençaient à couvrir Paris, augmentaient singulièrement nos dispositions à la rêverie.

Nous avons encore erré au milieu d'autres restes d'antiquités. La place Royale est une des plus curieuses de la cité ; je l'avais déjà vue, mais je retourne la voir, car je commence à envisager les objets avec l'intérêt qui s'attache à des objets aimés que l'on va quitter peut-être pour toujours. Cette place, unique dans son genre, occupe en partie le terrain de l'ancienne résidence des rois, qui fut abandonnée après la mort d'Henri II. Le carré est environné d'hôtels construits en brique, dans le style du règne de Henri IV. Près de là était le célèbre arsenal où Sully recevait si souvent son royal maître, et le château de la Bastille. Mais la mode a décidé la déchéance de ce quartier : on en loue les magnifiques appartements moitié moins cher que les logements étroits de la rue de Rivoli. Le beau monde, dans l'espace de deux siècles, est allé d'un bout de la ville à l'autre.

Je ne puis me lasser de parler des ponts de Paris. Je m'y suis arrêté de jour et de nuit pour en observer les points de vue. Comme travaux d'art, ils sont moins étonnants que ceux de Londres, de Florence, de Dresde, de Bordeaux et de beaucoup d'autres villes d'Europe, attendu le peu de largeur du cours d'eau qu'ils traversent ; mais leur nombre, la variété de leurs modèles, l'élégance de quelques-uns, les rendent, dans leur ensemble, plus intéressants que tous les autres. Le pont d'Iéna est presque un chef-d'œuvre, et je le préfère beaucoup au pont de la Trinite, à Florence : d'énormes statues vont être placées sur le pont Louis XVI, et si elles n'échappent pas à la critique, elles contribueront du moins au pittoresque.

Je ne suis pas resté assez longtemps à Paris pour suivre avec intérêt les progrès des travaux publics. L'arc de Neuilly s'est élevé de quelques pieds et est presque terminé. L'aile qui doit longer le Carrousel et réunir les Tuileries au Louvre est avancée jusqu'à la rue Richelieu. Lorsque cette entreprise sera achevée, le palais des rois de France comprendra une suite de bâtiments continus, disposés autour d'une vaste place et ayant plus d'une lieue de longueur.

Durant la dernière discussion financière, on a lancé contre l'Amérique toute espèce de calomnies ; car la puissance de l'argent agit ici comme partout ailleurs, et l'emporte même sur le bon ton français. Des écrivains du gouvernement, dépourvus de logique et d'exactitude, ont affirmé que les Américains commençaient une foule de travaux qu'ils ne finissaient jamais. Ces accusations m'ont donné l'envie de jeter les yeux autour de moi, pour voir si en matière de travaux publics les sujets d'une monarchie l'emportaient sur les républicains des États-Unis. Le résultat de mes observations a fait rire mes amis, et ils ont reconnu que lorsqu'on habite une maison de verre, on ne doit pas lancer des pierres.

Le palais du Louvre a près de deux siècles ; c'est une masse imposante, ornée d'une magnifique colonnade, de statues et de bas-reliefs. Sous quelques rapports, c'est un des plus beaux palais de l'Europe. Cependant l'intérieur est inachevé et ne s'embellit qu'avec lenteur.

Une des fenêtres principales du pavillon qui fait face au Carrousel n'a pas de vitres, et n'est garantie des intempéries que par de mauvaises planches. Avec une centaine de francs on ferait disparaître cette difformité.

Le palais des Tuileries a été bâti par Catherine de Médicis, qui était morte longtemps avant qu'on eût commencé à coloniser les Etats-Unis. C'est un édifice sans goût, à jour comme une lanterne, composé de pavillons que relient des corps de bâtiments de différentes grandeurs, mais d'une laideur uniforme. La pierre de Paris est si tendre qu'on la pose ordinairement après l'avoir simplement dégrossie, et on sculpte ensuite sur place les chapiteaux et autres ornements. Eh bien, il y a dans la principale partie de ce palais des blocs encore bruts ou à peine ébauchés, qui apprennent à l'observateur que le plan primitif n'a jamais été complétement exécuté.

Le style des édifices publics de Paris mérite la réputation dont il jouit. L'église de la Madeleine sera l'un des plus beaux édifices modernes de l'Europe ; la Bourse est d'un effet admirable. Les hôtels et jardins particuliers, dont les étrangers ne s'occupent guère, me causent une surprise journalière par leur beauté et leur magnificence. Rome, Florence, Venise et Gênes, peuvent surpasser Paris par la richesse et la grandeur de leurs résidences privées ; mais aucune de ces villes ne possède de jardins annexés aux maisons, car les villas romaines sont presque toujours hors des murs.

Il y a ici derrière un assez grand nombre d'hôtels de petits enclos plantés d'arbres dont rien n'égale le charme paisible. L'usage de placer la maison entre cour et jardin est infiniment judicieux, car, en éloignant le bâtiment de la rue et en garantissant la sécurité des habitants, il laisse en même temps de la place pour de la verdure et des fleurs.

Il n'est pas rare qu'en été les Parisiens prennent leur repos dans l'enceinte paisible de leurs jardins, et cela au milieu d'une des plus vastes et des plus populeuses villes de l'Europe. Les misérables et mesquines subdivisions de nos cités nous empêchent de jouir d'un luxe aussi grand, et cependant aussi raisonnable. En Amérique, chacun songe à faire fortune. L'amour de l'or est la corde sensible qui vibre dans tous les cœurs ; mais ceux qui sont arrivés à l'opulence ne savent pas employer leur argent avec goût et avec discernement. S'ils étaient naturellement simples, le peu d'élégance de nos demeures aurait quelque chose de respectable ; mais tout le monde connaît notre penchant pour le faste, et nous aimons à briller, même aux dépens de la commodité et de l'aisance. A la vérité, nous perfectionnons nos gonds, nos serrures, nos boiseries ; mais nous ne pouvons nullement prétendre à la magnificence, faute de grandeur, d'espace, et de sages dispositions.

Il était d'usage autrefois que la noblesse fît construire, auprès de sa principale habitation, un petit hôtel où logeaient les cadets de famille, et quelquefois des subalternes favorisés.

J'ai logé autrefois dans un de ces petits hôtels qui avaient appartenu aux Montmorency. Le grand hôtel qui y était adjacent était occupé par un Américain, dont le but en venant en France avait été de chercher la fortune après laquelle les Européens courent ordinairement en Amérique. Je logeai ensuite à l'hôtel Jumillac, situé dans une partie reculée du faubourg Saint-Germain; il était de petite dimension, et les principales pièces se trouvaient au second étage, qui équivalait à un troisième des Etats-Unis. Notre salon et notre salle à manger avaient été jadis l'antichambre et la chambre à coucher de madame la marquise, et donnaient une idée assez respectable de la position d'une femme de qualité au temps de Louis XV. Je quittai la rue Saint-Maur pour aller demeurer dans une maison de campagne qui avait appartenu au prince de Soubise, grand veneur de Louis XV, et où ce prince avait souvent dîné pendant ses parties de chasse. Je me casai ensuite dans les Champs-Elysées, et, par un hasard étrange, j'avais eu pour prédécesseur le prince de Polignac, et je fus remplacé par le maréchal Marmont, deux hommes actuellement proscrits. J'occupe maintenant un petit hôtel de la rue Saint-Dominique, où, sous quelques rapports, je suis mieux que jamais. Le salon a près de vingt-cinq pieds de long et quinze de hauteur; il est complétement boisé, et au-dessus des portes vraies ou fausses il y a six allégories peintes sur toile et entourées de cadres dorés et sculptés. Les fenêtres descendent jusqu'au plancher et font face à quatre glaces énormes. La salle à manger, qui donne sur le jardin, est plus élevée encore que le salon. Cet hôtel a été autrefois couvert de dorures, qui sont aujourd'hui cachées par un badigeon.

Il fut bâti par le médecin du duc d'Orléans, qui avait épousé madame de Montesson, ce qui peut vous mettre à même d'apprécier les nobles de ce temps, où, dans tout le reste de l'Europe, un médecin était un personnage très-secondaire.

J'ai vu une centaine d'hôtels parisiens: ils sont moins grands et moins magnifiques que certains palais d'Italie; mais ils l'emportent sur ceux de Londres, bien que ces derniers aient des avantages sous le rapport de ce que les Anglais nomment le comfort.

Vous m'avez adressé diverses questions sur les dépenses relatives qu'on peut faire en Europe ou en Amérique. Il me serait difficile d'y répondre, principalement parce que les prix sont très-variables. Les logements coûtent moins cher à New-York, mais il serait impossible d'y trouver une suite de pièces de plain-pied et une maison bien disposée, avec une loge et un portier. A l'exception du pain, les vivres sont beaucoup moins chers aux Etats-Unis qu'à Paris, le droit de douane étant moins élevé que l'octroi. Nous pouvons nous procurer les vins de France à aussi bon marché qu'ici, et les frais de transport n'augmentent pas d'une manière sensible la valeur du bordeaux, du bourgogne et du champagne. Les effets d'habillement sont moins coûteux en France que chez nous, mais en revanche les étoffes sont moins durables. Nos femmes ne savent pas ce que c'est qu'une grande toilette, et elles échappent à des exigences auxquelles sont obligées de se soumettre les Parisiennes, qui ne voudraient pas se montrer deux fois de suite dans un salon avec la même robe.

LETTRE VI.

Avant de quitter Paris, j'ai voulu faire une visite à Lagrange. C'est un vieux manoir dont les tours sont couvertes de lierre, et où l'on entre par une porte qu'une herse a fermée autrefois. J'ai reçu l'accueil le plus flatteur, et j'ai passé deux jours au château. Le général m'a entretenu principalement des intérêts de l'Union-Américaine. A table, on a servi en mon honneur plusieurs mets américains, quoiqu'on y vive généralement à la manière française.

Deux erreurs matérielles existent en Amérique au sujet de la France, l'une concerne les manières, et l'autre la cuisine. Nous croyons que le maintien des Français est plein d'affectation, léger, inconséquent; au contraire, le calme et la simplicité sont les signes indispensables de toute bonne éducation, et le bon ton règne en France peut-être plus que partout ailleurs.

Quant à la cuisine, nous nous imaginons à tort qu'elle est excessivement épicée. Celle des Anglais l'est davantage; et j'ai vu à Londres un Français avoir les larmes aux yeux en essayant de goûter l'une de ces sauces que l'on fabrique dans la Grande-Bretagne.

Je revins à Paris pour faire mes préparatifs de départ. Ma vieille calèche fut réparée et munie d'un nouveau siége, puis je fis signer mon passeport.

Nous sommes habitués à nous vanter de la facilité avec laquelle nous voyageons en Amérique; et certes, si l'on ne tient qu'à la rapidité du transport, si l'on se contente des chemins de fer ou des bateaux à vapeur, on ne trouvera aucune contrée comparable aux Etats-Unis; mais nous manquons absolument du moyen le plus relevé de locomotion, qui consiste à voyager en poste. Par cette méthode, vous restez absolument maître de vos actions; vous allez où vous voulez, vous vous arrêtez quand il vous convient; et quant à la vitesse, en payant un léger pourboire, vous pouvez faire un peu plus de trois lieues à l'heure. Un bon domestique et une bonne voiture sont indispensables, et dans cette partie du monde on peut se procurer l'un et l'autre à des conditions très-raisonnables.

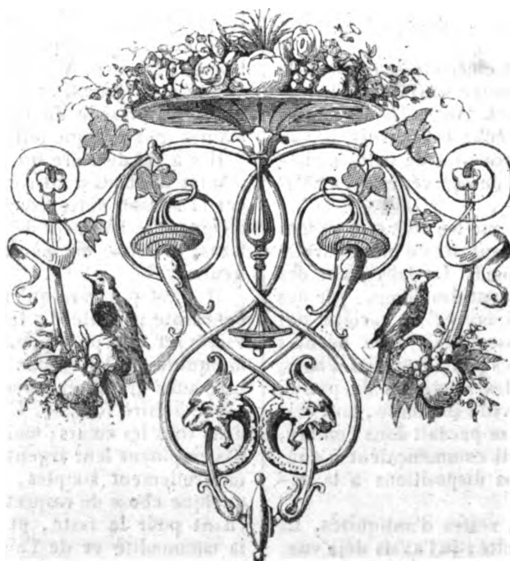
Mes paquets ont été prêts de bonne heure. Vers midi, le claquement du fouet m'a annoncé l'arrivée des chevaux de poste conduits par deux postillons, qui, suivant l'antique usage, portaient de lourdes bottes à l'écuyère. Nous avons dit adieu à nos voisins, qui étaient descendus ou s'étaient mis aux fenêtres pour nous voir partir. Mon intention était de me rendre en Belgique, mais je n'avais pas encore songé au chemin que je prendrais.

— Par quelle route, monsieur? me demanda le postillon en mettant le pied dans l'étrier.

— A Saint-Denis, répondis-je brusquement. Et nous partîmes au galop.

Pendant que nous traversions les rues, nous entendîmes des femmes crier: — Voici des gens qui fuient le choléra.

C'était une accusation bien peu méritée, puisque nous étions restés à Paris pendant les terribles mois d'avril et de mai. Il est vrai que les impulsions populaires ne sont pas plus justes que les préjugés des grands.



ROMANS POPULAIRES ILLUSTRÉS

G. BARBA ÉDITEUR 31 RUE DE SEINE

20 C. LA LIVRAISON

VALENTINE,

PAR

VICTOR DUCANGE.

INTRODUCTION.

Le Carrosse. — La Mariée.

Le coq chantait pour la troisième fois. Je ne sais pas si quelqu'un songeait à renier le Seigneur; mais plusieurs l'invoquaient, et d'un cœur bien différent; car, pour quelle action honnête, coupable, innocente ou criminelle, l'homme, toujours imprudent, insensé, téméraire, ne l'invoque-t-il pas ce nom divin, ce nom sacré, qui ne devrait être élancé vers le ciel qu'avec amour, avec ivresse; qui ne devrait être inspiré que par la plus sainte reconnaissance, et que partout, jusqu'au pied de l'autel, on n'entend presque jamais appeler que par l'intérêt ou la peur? O Dieu! exauce-moi! voilà le cri général. — Que médites-tu? peut-être un crime; et tu demandes l'aide du ciel! — Pourquoi non? Charles IX régnait par la grâce de Dieu, et la Saint-Barthélemy fut commise en invoquant Jésus. — Retire-toi, docteur jésuitique! je ne t'ai pas offert de soutenir une thèse: va porter en Sorbonne tes odieux arguments et ton absurde piété!

J'ai dit qu'on invoquait le nom du Seigneur: où donc? et pourquoi? On l'invoquait sur la route de Privas, dans



Une charmante petite fille était couchée sur le banc de pierre et dormait.

une voiture brillante, attelée de quatre forts chevaux de poste qui faisaient jaillir l'étincelle des pavés ébranlés, et volaient rapides comme le vent qui porte la tempête.

Trois femmes étaient dans cette voiture. A leurs vœux, à leur impatience, à la rapidité de leur course, on doit juger que leur sort dépend d'une heure, d'un quart d'heure, d'une minute de retard; et à la disparité frappante de leur mise, de leurs manières, de leur langage, que des rapports bien étranges ont dû les réunir.

L'une est grande, fière, imposante. Elle serait belle sans la dureté de son regard, l'amertume de son sourire; et la pâleur livide qui couvre son visage lui donne, quand ses yeux sont immobiles, l'aspect d'un cadavre. Elle commande aux deux autres, et on l'appelle madame la marquise.

La seconde est vieille, laide, hideuse: elle ressemble au portrait des sorcières de Macbeth; et de temps en temps, levant ses doigts crochus comme les serres d'un vautour, elle veut arracher les yeux à la troisième, qui pleure, et qui est une simple villageoise, bonne, douce et honnête.

La première a traversé la mer qui sépare l'Angleterre

et la France, a débarqué à Cherbourg, et franchi en six jours un espace de deux cent cinquante lieues. La seconde s'est jointe à elle à Rhodez : elles ont pris la troisième à Privas. Toutes trois volent sur le chemin d'Uzès, et la marquise s'écrie : — Que Dieu permette que j'arrive, et que je sauve l'honneur de ma famille, ou je vengerai sa honte dans mon propre sang.

Peut-être Dieu ferait-il bien d'ordonner à Satan de lui rompre le cou.

Et la vieille murmure en agitant ses doigts décharnés : — Le ciel est équitable; je serai justifiée, ou je ne laisserai pas un cheveu sur la tête de la nourrice.

Si justice se rendait par le ciel, la vieille serait peut-être, avec les trois Parques, au fond du Tartare.

Et la pauvre villageoise dit en tremblant et en essuyant ses larmes : — Hélas! que le Seigneur vous entende! qu'il vous rende votre fille! Pour moi, ce n'est pas dans ce monde que je reverrai mon pauvre Alexandre!

Cette prière est touchante : j'y vois de la douleur, point d'orgueil, point de haine, et point d'intérêt.

Mais dans quel but commun, unique, bizarre, le sort entraîne-t-il ces trois femmes à la fois? c'est un mystère, même pour moi.

A chaque poste on paye double : on promet au postillon des profits que les chevaux doivent gagner par la vitesse de leurs jambes. Tout s'anime à l'aspect de l'or. Les coursiers ont double ration d'avoine, les phaétons triple pourboire : toutes les forces de la nature semblent être quadruplées; les distances sont dévorées, et le temps s'étonne qu'on ose et que l'on puisse excéder sa mesure.

Enfin on arrive au dernier relais, entre Bagnols et Uzès. La voiture s'arrête : il est six heures. — Des chevaux! des chevaux! s'écrie la marquise, et elle jette de l'or : jugez si l'on s'empresse!

La chaleur était accablante : point d'air, et une poussière insupportable. — Je meurs, j'étrangle, j'étouffe, s'écrie la vieille, si vous ne me faites point donner à boire pendant qu'on change de chevaux. — Du vin, de l'eau! crie la villageoise à travers la portière.

Les chevaux étaient prêts : le postillon allait se mettre en selle : les domestiques de la poste étaient déjà éloignés : un seul tenait la tête des chevaux. Le postillon entend la demande de la villageoise, qu'il prend pour la domestique de madame. Il vole à la cuisine; on ne se hâte pas assez : impatient comme ses chevaux qui frappent déjà la terre, il apporte lui-même un verre de vin sur une assiette, ouvre et présente. La marquise se baisse pour recevoir l'assiette : Jacques, c'est le postillon, lève les yeux en même temps que la main. La figure pâle, immobile et froide de la marquise s'offre devant lui, et son regard fixe l'observe. Aussitôt Jacques recule épouvanté, ses lèvres tremblent, ses jambes fléchissent; l'assiette échappe de sa main, tout se brise, et le pauvre garçon, qui, dans le même instant, voit la figure de la vieille qui s'avance, s'enfuit à toutes jambes dans la cuisine, où on ne l'empêche de s'évanouir qu'en lui jetant un pot d'eau à la figure.

— Qu'a donc vu Jacques qui l'a tant effrayé? Tout le monde l'interroge. — Un revenant, répond Jacques : une femme morte et qui vit. On se met à rire aux éclats... — Paix! s'écrie Jacques : je vois bien qu'elle n'est pas morte, mais je l'ai vue mourir : j'ai vu son cadavre immobile, glacé... j'ai signé... Grand Dieu!... il est impossible qu'elle soit vivante, et cependant c'est bien elle! Ah! Seigneur, ayez-moi en aide!

On croit que Jacques est devenu fou, qu'il est malade, qu'il a le transport, et l'on appelle un autre postillon. Mais Jacques est revenu de son premier effroi. — Non! non! s'écrie-t-il; c'est moi qui la conduirai, et bon train, soyez-en sûr. Il faut que j'arrive à Uzès aussitôt qu'elle; que j'avertisse M. Ludger... Pauvre homme!... Digne pasteur!... Quelle aventure!... Qu'est-ce qu'il va dire... lui qui pense... Ah! mon Dieu!... Et tout en prononçant ces mots sans suite, Jacques sort de la maison suivi de tout le monde, jette un regard dans la voiture, pâlit encore, monte en selle, fouette, et part comme l'éclair.

Laissons rouler cette voiture mystérieuse qui semble renfermer un cadavre vivant; elle n'a plus qu'une poste à faire; nous la rattraperons. Jacques a dit : *Il faut que j'avertisse M. Ludger... Pauvre homme!... Digne pasteur!...* Entrons avant lui chez ce pasteur d'Uzès, et sachons ce qui s'y passe.

Non pas depuis le troisième, mais depuis le premier chant du coq on y invoquait aussi le Seigneur; mais avec le calme, avec la sincérité du bonheur présent et du plus touchant espoir dans l'avenir; et tous les vœux, toutes les prières d'une famille vertueuse n'avaient pour objet que de bénir la bonté suprême et le jour fortuné qui s'élevait pur, brillant et radieux, pour éclairer la plus tendre et la plus charmante union, celle de deux enfants chéris, le bonheur, l'espérance et la joie du pasteur et de son épouse.

Aussi matinale que l'aurore, aussitôt éveillée que les oiseaux qui la saluent de leur ramage, Valentine ouvre ses beaux yeux noirs, doux et brillants comme le matin. Ainsi qu'un léger nuage, l'oubli causé par le sommeil s'évanouit soudain, et sa mémoire revient avec un sourire. C'est aujourd'hui... Adrien... Un tendre effroi arrête ses mots, et cependant elle sourit tendrement au jour dont la clarté semble la rendre confuse : son cœur bat, ses joues se colorent; inquiète, heureuse et craintive, elle s'échappe avec vitesse de sa couche virginale, et tout à coup immobile, d'un regard timide, et cependant brillant d'amour, semble lui dire adieu. Que de pensées confuses troublent, charment et tourmentent son cœur! Une fois encore elle se couchera vierge, mais elle se réveillera dans les bras d'Adrien... Elle se regarde aussitôt et rougit, car elle sera la belle et charmante fille comme elle se voit maintenant... L'osera-t-elle... Heureusement il le faut bien! A quatorze ans, quand on est belle comme le jour, qu'on aime et qu'on est adorée, oh! comme on craint et comme on désire ce terrible moment! comme on l'appelle tout bas! comme on voudrait l'éloigner quand il est là, et qu'on serait malheureuse s'il était retardé! C'est bien dommage pour les amants jeunes, innocents, et bien épris, c'est bien dommage que l'hymen n'ait qu'un premier jour!

Enfin ce premier jour était venu pour Valentine. Silencieuse, attentive, elle écoutait si quelque bruit se ferait entendre, car elle n'osait pas avoir l'air de s'être éveillée la première : elle avait peur, la pauvre enfant, qu'on devinât trop bien tout ce qui se passait dans son petit cœur. Mais le trouble qu'elle éprouvait, sa tendre mère en ressentait quelque chose. On ne dort pas non plus le jour où sa fille se marie. Valentine entend des pas bien légers; sa porte s'entr'ouvre, et, sans songer à voiler ses charmes, elle s'élance, car elle est sûre que c'est sa mère, et son cœur n'eut jamais pour elle ni crainte ni détours.

En effet, c'était madame Ludger. Nul autre ne pénétrait dans l'asile de l'innocence. Elle entre; elle tient déjà sa fille dans ses bras : mais pourquoi pleure-t-elle? On ne va pas lui ravir l'objet de son divin amour, car l'amour d'une mère a quelque chose du ciel. Sa fille adorée, son cher et charmant Adrien, qu'elle aime presque aussi tendrement, ne la quitteront jamais : le même toit ne cessera point de les couvrir; et pourtant les larmes de Thérèse coulent sur les épaules et la poitrine de la charmante enfant.

— C'est aujourd'hui, Valentine... — C'est aujourd'hui, maman... On n'allait pas plus loin. Que de choses! que de secrets dans ce mot! — Viens t'habiller. Valentine tressaillit : toute sa figure d'ange devint brillante comme une rose. — Ton père est allé chercher Adrien; il faut que tu sois prête. — Je le serai, maman! Oh! je le serai! Elle fut honteuse de sa joie, se jeta au cou de sa mère, et ajouta bien vite : — Maman, je ne te quitterai pas! Oh! comme j'aime Adrien!

Madame Ludger emmena sa fille pour l'habiller dans sa chambre; tout était prêt, et Annette attendait la figure rayonnante et la joie dans les yeux.

Pendant qu'on va parer cette innocente beauté, cet ange de quatorze ans, pour que l'amour la présente à l'hymen; pendant que le pasteur va chercher le jeune époux, qui, par respect pour les convenances, depuis trois mois a quitté la maison de son oncle, et couche chez un ami voisin du presbytère; et pendant que la fatale voiture roule avec fracas sur le chemin d'Uzès, ami lecteur, faisons connaissance avec nos personnages, c'est-à-dire avec le pasteur et sa charmante famille; car, pour le trio féminin, je ne sais en vérité d'où il vient, où il va, où il s'arrêtera, ni ce qu'il veut, ni ce qu'il fera; mais j'en ai cependant quelque secrète frayeur, car j'ai vu dans la voiture une marquise qui arrive de loin, et une vieille femme qui m'a l'air acariâtre; deux choses dont je ne suis pas dans l'usage d'attendre rien de bon. Au demeurant, nous verrons...

CHAPITRE I. — Le Pasteur et sa famille.

Entre Nîmes et Uzès se trouve un petit pays appelé le Vaunage, peu connu pour son bonheur, mais bien digne de l'être, si l'exemple des vertus pouvait profiter aux hommes. A la fertilité de ses champs, à la richesse de ses villages, à la prospérité qui règne dans cette heureuse contrée, où tout présente l'image de la plus douce égalité dans une aisance générale, le voyageur, étonné d'abord, reconnaît bientôt que cette vallée florissante est habitée par des protestants. Mais qu'il s'arrête parmi eux : leurs vertus hospitalières, l'innocence de leurs mœurs, l'amour de l'ordre et du travail, la paix et la concorde, qui partout frapperont ses yeux et parleront à son cœur, lui révéleront encore que le catholicisme en fut banni depuis des siècles, et que jamais il ne rentrera dans cet asile du christianisme avec son ignorance, ses moines, ses vices, son fanatisme et ses fureurs.

Or, dans ce charmant pays, où l'on est homme de bien sans aller à confesse, vivait, il y a soixante ans, un laboureur nommé Ludger. A Nîmes ou à Uzès, peut-être ses vertus l'eussent rendu célèbre; dans son village, il ressemblait à ses voisins; on l'aimait et l'on n'en parlait pas.

Ce laboureur eut deux fils. L'aîné fut destiné à conduire la charrue de son père. Le plus jeune se distingua de bonne heure par une extrême douceur, un goût passionné pour l'étude, et une piété touchante. Le laboureur était riche; il résolut de consacrer son second fils au service divin; et le ciel exauça ses vœux. Avant de quitter la terre, il vit l'hymen assurer le bonheur de ses enfants, la prospérité s'étendre sur sa famille; et il s'endormit au milieu d'elle, pour se réveiller à jamais dans le séjour où la pure ivresse attend sans doute le vertueux père de famille.

Le fils laboureur garda le champ paternel, et l'agrandit par son travail. Le jeune pasteur et son épouse, l'aimable et bonne Thérèse, furent appelés à Uzès, et les deux ménages offrirent également un modèle de vertu, de paix et d'amour.

Le bonheur se lasse-t-il? ou bien serait-il vrai que Dieu voulût

éprouver tous les hommes? Le pasteur le disait; peut-être avait-il raison. Moi qui ne suis pas obligé de le croire, puisque ce n'est pas mon état, je m'en tiens à douter; car un Dieu qui sait tout, et veut encore éprouver, gêne trop ma logique. Ce que je vois et dont je suis trop sûr, c'est qu'il n'est pas de sort si prospère qui ne soit arrosé de larmes.

Les deux jeunes épouses en versaient en secret, car l'hymen semblait trahir leur plus ardent désir. Enfin, après bien des années d'attente et d'espoir toujours déçu, madame Ludger et sa belle-sœur devinrent mères presque en même temps. La femme du laboureur mit au monde un garçon. Le pasteur l'offrit au temple; il fut son parrain, et le nom d'Adrien, qu'avait porté son vénérable aïeul, fut accordé au premier né comme un précieux héritage. Six mois après, Thérèse accoucha d'une fille. Quelle joie! quel avenir! déjà l'on voyait au delà de trois lustres; Adèle serait charmante, Adrien serait la vertu même; ils s'aimeraient dès le berceau, et l'hymen tressait leur couronne. Que de projets semblables on voit éclore le matin et mourir avant le soir! Hélas! celui des deux belles-sœurs ne fut pas plus heureux!

Trois mois après sa naissance, Adrien était orphelin. Le laboureur avait succombé à une maladie cruelle et prompte dans ses ravages. Son épouse, jour et nuit près du lit fatal, avait respiré la contagion, et quand elle s'affligeait de survivre à l'objet de son amour, la mort tenait déjà sa double proie, et le cercueil la dévora.

Le pasteur courut chercher le fils de son frère. Thérèse et lui l'embrassèrent comme leur propre enfant; le jeune orphelin sourit à sa nouvelle famille, et le deuil commençait à s'éloigner de la maison du bon Ludger, quand ses voiles les plus sombres semblèrent tout à coup l'envelopper pour toujours.

Le ciel avait comblé les vœux de Thérèse en lui donnant une fille; il les avait surpassés en douant de tous les charmes l'enfant que ses prières avaient tant appelé. Elle avait éprouvé ces transports d'ivresse, ce délire charmant que toutes les mères partagent quand le premier sourire de l'enfant s'adresse, avec un cri de joie, au sein que l'on présente à ses lèvres; quand sa bouche, un peu plus tard, s'efforce de balbutier le doux nom de maman, que la nature semble lui dire elle-même. Elle avait épuisé toutes les joies, tous les tourments, toutes les délices de la maternité. Sa vie, le monde, le ciel ouvert, étaient pour elle dans sa fille; elle la voyait déjà brillante de beauté, parée de six printemps... et sa fille mourut... Elle mourut; c'est tout ce qu'il faut dire; on ne peindra jamais la douleur d'une mère; le temps efface tout, excepté la trace de ses larmes.

Les années se succédèrent, et l'âge vint avec elles dépouiller le front du pasteur. Déjà sa tête vénérable se penchait vers la terre, comme accablée sous le poids d'un regret trop pesant, et Thérèse, qui dans la solitude pleurait toujours sa fille quand son époux revenait du temple, s'efforçait de sourire, et lui présentait Adrien, que son cœur et sa bouche avaient nommé son fils, et que le pasteur embrassait avec l'amour d'un père.

Lui seul en effet leur rendait quelque joie. Sa brillante jeunesse, sa gaieté folâtre, ses jeux bruyants, semblaient quelquefois ranimer le bon Ludger et sa tendre compagne. Alors, entraînés par son aimable ardeur, ils prenaient part à son bonheur enfantin; mais tout à coup leurs regards se rencontraient; un souvenir cruel s'éveillait dans leur cœur, et ils se détournaient pour se cacher une larme.

L'éducation d'Adrien offrit bientôt au pasteur une heureuse distraction. Il s'y livra tout entier, et pour que rien ne troublât ses leçons et les heures que le jeune homme devait consacrer à l'étude, il acheta, du fruit de longues épargnes, une maisonnette hors de la ville, bien simple, bien modeste, mais que sa femme sut embellir par l'ordre, la propreté, l'aisance, et dont il cultivait lui-même le jardin. Elle était entourée par de gros arbres qui comptaient plus d'un siècle, et située dans le centre d'un magnifique horizon. Vis-à-vis de la porte et dans l'angle de deux chemins plantés d'oliviers qui conduisaient à la ville, se trouvait un banc de pierre adossé à des mûriers qui le couvraient de leur épais feuillage. C'était presque toujours sur ce banc, ombragé à toute heure, et pendant que Thérèse travaillait près de lui, que Ludger donnait à son cher Adrien des leçons instructives et quelquefois touchantes. L'admirable tableau qui se développait à leurs yeux, la voûte céleste qui l'environnait resplendissante de lumière, ou parsemée de tant de milliers de globes étincelants, portaient naturellement son âme à des pensées sublimes, consolantes et douces; et c'était à l'aspect de la nature immense qu'il apprenait au jeune homme à s'élever vers son créateur, à concevoir sa grandeur par la richesse de ses œuvres, sa puissance par sa bonté, et le culte qu'il demande par l'amour qu'il inspire.

Ce catéchisme valait bien celui qu'on récite à l'école, sans savoir ce qu'on dit; ce qui d'ailleurs est très-indifférent, puisqu'on ne l'apprend qu'à l'âge où on ne le comprend guere, et qu'on ne le lit plus quand on pourrait le comprendre; conduite fort prudente à ce que dit mon curé.

Ainsi vivait le vertueux Ludger, béni, respecté, chéri dans sa communauté; connu bien au delà sous le nom révéré du bon pasteur d'Uzès, et adoré de sa petite famille; où son bonheur eût été trop parfait sans l'amer souvenir qui pesait sur son cœur, et que lui rappelaient souvent les soupirs de Thérèse. Ainsi passaient sans trouble, mais sans joie, les jours de cette tendre épouse, qui se croyait consolée et n'était que résignée; ainsi croissait et s'élevait sous leurs yeux le jeune et bel Adrien, qui déjà comptait quatorze ans, quand un grand événement vint changer tout l'aspect de cette bonne et simple famille, et lui préparer des malheurs qu'un mystère effrayant couvre encore à leurs yeux d'un voile impénétrable.

Un jour, c'était la veille de la fête de la naissance d'Adrien, qu'on ne manquait jamais de célébrer avec solennité, le pasteur avait été été forcé de rester à Uzès. Un père de famille touchait à son dernier moment; les médecins avaient annoncé qu'il expirerait dans la nuit : sa famille au désespoir avait supplié le pasteur de ne le point abandonner, et le vieillard était resté pour fermer les yeux d'un autre vieillard.

Adrien, sans en prévenir personne, s'était promis de se lever au point du jour, d'aller au-devant de son oncle jusqu'à la porte de la Condamine, et de le ramener à la maisonnette : il savait que les plus tendres caresses lui payeraient cette aimable attention.

En effet, il s'éveille avec l'aurore, saute à bas de son lit, secoue légèrement sa tête, ce qui arrange sur son front ses boucles naturelles, et court à sa fenêtre pour voir si la beauté du ciel promet un jour qui réponde à ses vœux. Le ciel était pur et brillant; une vive clarté, avant-courrière du soleil, détachait de l'horizon les riches coteaux d'Orange et d'Avignon; son reflet semblait atteindre les sommités grisâtres de la montagne d'ardoise qui forme la moitié du grand bassin de Nîmes, et, dans le silence du matin, il croyait entendre le murmure de l'onde qui s'échappe sous le vaste aqueduc du Gard, dont les trois rangs d'arcades s'élèvent et fuient majestueusement au milieu des monts qu'elles traversent. Son cœur bondit de joie. Tout est bonheur pour l'enfance; car tout est jeune, tout est nouveau, même l'aspect riant du matin d'un beau jour.

Il passe au plus vite son pantalon, sa veste de nankin, et descend à bas bruit; mais, quelque précaution qu'il prenne, la bonne Thérèse l'entend et l'appelle. L'inquiétude est le tourment des âmes tendres; Thérèse ne dormait pas quand son époux était absent. Adrien, un peu déconcerté, entre, avoue son projet, et demande pardon. Thérèse l'embrasse, arrange en souriant le col de sa chemise, dégage son cou, écarte sa chevelure, et lui dit avec douceur : — Va, mon fils, va audevant de mon époux; je vois bien que le ciel veut nous dédommager par ta tendresse.....

Madame Ludger en resta là : ses yeux s'étaient remplis de larmes, et Adrien en savait bien la cause. L'anniversaire de sa naissance ne précédait que de deux jours celle de la mort de sa cousine. Il y avait six ans qu'elle avait péri victime d'un accident affreux.... Hélas! il n'y avait qu'un jour pour sa mère. Adrien baisa tendrement la main de sa tante, et dit tout bas ce qu'il avait entendu dire au pasteur : Ne pleurez plus Adèle, Dieu vous la rendra. — Oui, là! répondit Thérèse en regardant le ciel.

Elle congédia le jeune homme, qui s'échappa léger comme le zéphyr, aussi brillant, aussi frais que l'aurore qui se levait en ce moment. On aurait pu le prendre pour l'Amour, sans la paisible innocence qui respirait encore sur son visage.

Il descend, ouvre la porte, et va sortir. Aussitôt un énorme chien, de l'espèce de ceux des montagnes, s'élance au-devant de ses pas, les yeux en feu, la gueule ouverte, et prêt à se jeter sur lui s'il passe le seuil de la maisonnette. Adrien s'arrête épouvanté, entrebâille la porte, se tient derrière et réfléchit, fort en peine de ce qu'il va faire pour sortir de chez lui : mais le chien n'approche pas; il recule au contraire; ses aboiements expriment encore plus l'effroi que la colère; sa queue s'agite, et il se tourne à chaque instant du côté du banc de pierre, qu'Adrien n'aperçoit pas encore. Le jeune homme n'était pas timide; il avance : l'agitation du chien redouble; il se jette contre le banc, en criant comme si on le battait, et Adrien, qui fait encore un pas pour s'échapper lui-même, aperçoit tout à coup le plus touchant spectacle.

Une petite fille d'une beauté ravissante est couchée sur la pierre, elle dort paisiblement sous la voûte de feuillage que les mûriers forment sur elle; et le chien, son gardien fidèle, protége son repos et défend sa faiblesse.

Etonné, attendri, Adrien reste longtemps immobile, et contemple en silence le plus charmant objet qui jamais ait frappé sa vue. Son cœur éprouve une émotion qui enchaîne tous ses mouvements, et un mélange confus de surprise, de joie et de compassion remplit ses yeux de larmes.

Inconcevable pouvoir! intelligence vraiment divine, qui formez entre tous les êtres un langage universel! pourrait-on vous nier quand on a vu dans Florence un lion furieux, attendri par les cris d'une mère, déposer à ses pieds l'enfant qu'il emportait pour en faire sa proie! Comme ce lion généreux, le chien qui gardait la petite fille comprend les larmes et la pitié d'Adrien : son effroi se dissipe, il se couche sur le ventre, vient en rampant lécher les pieds du jeune homme, et, par ses regards et ses mouvements, lui montrant sa jeune maîtresse, semble prier en sa faveur. Adrien le caresse : aussitôt il bondit de joie, et s'élance de l'un à l'autre, comme pour dire au jeune homme : — Viens, regarde, prends cet enfant.

Adrien s'approcha : le chien ne gênait plus le tendre élan de son

cœur. Tout près du banc, le corps penché, il regardait la petite fille, et près de lui le fidèle animal, dressé sur ses pattes de derrière, et celles de devant appuyées sur la pierre, léchait tour à tour la petite main de l'enfant et celle d'Adrien, qui pendait à côté.

La petite fille dormait dans l'attitude la plus gracieuse. La moitié de ses cheveux, d'un beau châtain-foncé, apparemment poussés par le vent qui s'élève au matin, couvrait presque toute sa figure; mais la joue qui était restée découverte ressemblait à une feuille de rose. Elle n'avait pour tout vêtement qu'une petite robe de serge noire presque en lambeaux, et, sous cette grossière étoffe, pas même une chemise pour garantir sa peau délicate. Adrien ne remarqua point d'abord sa misère : la petite était si jolie, si touchante dans son sommeil, qu'il ne fut frappé que de sa beauté. Ses épaules et sa poitrine étaient fraîches, potelées, et d'un blanc pur et doux comme celui du satin rosé. Sa robe, beaucoup trop courte et relevée par les mouvements qu'elle avait faits en dormant, laissait voir ses petites jambes nues, faites à peindre, et ses genoux pleins de fossettes. Elle paraissait avoir cinq ou six ans, mais être forte et belle pour son âge; un de ses bras pendait à côté du banc, et l'autre était posé sur elle.

La première pensée d'Adrien fut que le père ou la mère de ce bel enfant travaillait aux environs, sans doute à quelques pas. Il regarda partout, courut autour de la maison, monta sur les mûriers, et ne découvrit personne. Pendant tous ces mouvements, le chien ne quittait pas le banc. Etait-ce un enfant abandonné? Le jeune homme raccourut, et se remit à contempler l'innocente et jolie créature.

Il n'avait point encore vu son visage. Il avance sa main pour écarter les cheveux qui le couvrent. Au même instant, et comme si la petite dormeuse voulait elle-même lui causer une douce surprise, elle fait un léger mouvement qui dégage sa tête; ses cheveux bouclés roulent sur ses épaules, et laissent voir le plus joli visage que l'imagination puisse donner à l'enfance. Ses grandes paupières étaient fermées, et pourtant il y avait déjà dans toute sa figure d'ange quelque chose de céleste qui s'adressait à l'âme et portait à l'attendrissement; tandis que sa grâce, sa blancheur et le rose de ses joues colorées par le sommeil, étonnaient et charmaient tous les yeux. Entraîné par le plus doux et le plus innocent transport, Adrien lui donne un baiser. La petite s'éveille, ouvre deux grands yeux noirs, d'abord pleins d'étonnement; puis elle sourit, tend ses petits bras, entoure de ses deux mains le cou d'Adrien, et lui dit, dans le patois charmant du pays : — *Bonjour, ami; est-ce toi qui vas me prendre? Oh! oui, c'est pour toi qu'on m'a laissée ici : prends Valentine, elle t'aimera bien, elle t'obéira toujours.*

Adrien croyait rêver; il s'assit sur le banc, prit l'enfant sur ses genoux, toucha ses cheveux, son joli cou, ses petites mains un peu froides; regarda le chien paisiblement couché à ses pieds, et se disait tout haut : — C'est pourtant bien vrai!... Qu'elle est jolie!... le beau petit ange! Et comme il la pressait doucement sur son cœur, tout à coup une pensée le fit tressaillir. — Ah! mon Dieu! s'écria-t-il, voilà une fille pour ma tante!

L'éclair n'est pas plus prompt que le mouvement qui suivit sa pensée. Il se lève, jette autour de lui un regard inquiet, car il tremble à présent d'apercevoir quelqu'un, emporte la belle petite, que le chien suit en jappant, et vole comme un trait dans la chambre de madame Ludger, qui pleurait encore et demandait pardon de pleurer.

Il entre comme un fou en criant : — Ma tante! ma tante! j'ai trouvé une petite fille! c'est Dieu qui nous l'envoie pour Adèle! Voyez! voyez! Oh! comme elle est jolie! elle lui ressemble, elle a des yeux noirs. Tenez, ma tante, c'est pour vous! c'est pour nous deux! Et il pose le bel enfant sur le lit de Thérèse.

Il est plus facile de concevoir que de peindre l'étonnement de madame Ludger. Assise sur son séant, immobile, les yeux tout grands ouverts, et la bouche aussi, elle regarde la petite sans dire un mot, tandis qu'Adrien couvre ses jolis bras de baisers. Mais si la pauvre Thérèse semble être devenue insensible, comme son cœur tressaille! Le nom d'Adèle et la vue d'un enfant du même âge, aussi beau, presque semblable, ont en même temps frappé son âme, et toute sa tête est bouleversée.

Adrien raconte d'un trait comment il a fait cette précieuse trouvaille. Il répète mot pour mot ce qu'a dit la charmante petite, et aussitôt elle ajoute, toujours dans son joli patois : — *Oui, ami, c'est pour toi qu'on a perdu Valentine, on la donne à toi : le méchant homme l'a dit. Oh! il avait raison; tu es bon, tu ne battras pas Valentine.*

Sa voix avait un accent si doux, sa confiance innocente avait quelque chose de si touchant, qu'elle aurait attendri les êtres les plus durs. Madame Ludger retrouva enfin des larmes, son cœur soulagé lui rendit l'usage de ses sens, et la petite inconnue fut à l'instant couverte de ses baisers.

Cependant une pensée cruelle tout à coup suspendit ses caresses. Adrien avait été chercher des gâteaux et du lait. L'enfant déjeunait gaiement, partageant avec Azor, le chien fidèle. Adrien riait en contemplant ses jolies manières, et madame Ludger se disait en soupirant : — Hélas! ce bel enfant, dont la figure est céleste, aurait-il un mauvais cœur?.... Elle hésita un moment, puis enfin, se hasardant, elle l'attira sur son cœur, et lui demanda en tremblant : — Chère petite, tu parais bien contente; ne songes-tu donc pas à ta mère? Valentine la regarda avec étonnement; ses grands yeux noirs se troublèrent, et deux grosses perles roulèrent sur ses joues. — Je n'ai plus de maman, répondit-elle; le curé dit qu'elle est morte. On l'a mise dans la terre. Si tu veux, tu seras maman, toi. Et elle fit un gros soupir. — Ah! oui, s'écria Thérèse, oui, je serai ta mère!

Son cœur était trop ému pour s'arrêter à aucune réflexion. Elle couvrait Valentine de baisers et de larmes; elle l'appelait sa fille; elle admirait sa beauté, et elle répétait sans cesse à Adrien : — Quel événement! quel prodige! quel mystère! et c'est le jour de ta naissance que tu as trouvé cet enfant! — Quel bonheur pour vous, ma tante! Ah! gardez-la, elle sera votre fille! — Elle est aussi à toi, mon ami. Vois donc, vois donc, ajoutait-elle en dégageant le front de Valentine couvert de boucles en désordre, vois le joli bouquet que le ciel t'envoie pour ta fête! — *Mon bouquet de fête!* répéta Adrien; et une légère rougeur vint colorer son visage. Oui, ma tante, s'écria-t-il; oui, c'est mon bouquet de fête! Ses yeux brillaient de joie. Il jeta ses deux bras autour de Valentine; et comme il allait baiser ses joues, la bouche de la belle petite se présenta sous ses lèvres, et Adrien éprouva quelque chose qu'il n'avait pas encore senti, qu'il ne comprit point.

Dans ce moment, la porte s'ouvrit, et le pasteur entra. — Dieu soit loué! s'écria-t-il. La voilà! pauvre enfant! elle n'est donc point perdue, et l'on ne m'a pas trompé!

Le pasteur savait tout : il en savait même plus que Thérèse et Adrien.

Dans sa précipitation, le jeune homme n'avait point aperçu une lettre posée sur le banc à côté de l'enfant. Prêt à rentrer chez lui, le pasteur l'avait vue, l'avait prise, et l'avait déjà lue. On la relut vingt fois; une seule aurait suffi pour retenir le peu de choses essentielles qu'elle renfermait, si elle eût été moins diffuse, moins confuse, et surtout mieux écrite. En voici la substance :

« Dans l'hiver de 1799, une pauvre femme, veuve d'un chaudronnier de Saint-Flour, se rendait à Montélimart, où elle avait une sœur. Elle voyageait à pied. En sortant de Privas, à cinq heures du matin, comme elle traversait une grande prairie pour abréger sa route, elle entend des cris plaintifs, elle suit les gémissements, et trouve, au milieu de l'herbe, au pied d'un saule, un enfant prêt à mourir, déjà froid et trempé par la rosée. Quelle femme n'en aurait eu pitié? c'était une petite fille; elle était abandonnée. Elle la prend, la réchauffe et l'emporte. Arrivée à Montélimart, sa sœur l'accueille; mais le mari de sa sœur, homme dur et sans pitié, lui refuse un asile, parce qu'elle apporte un enfant.

» La bonne femme était catholique : le mari qu'elle pleurait se nommait Valentin. Elle présenta l'enfant à l'église : deux pauvres, pris au hasard, le tinrent sur les fonts; elle lui fit donner le nom de Valentine. »

L'extrait de baptême, joint à la lettre, portait ces mots :

« Valentine, père et mère inconnus, trouvée à Privas dans une prairie, le premier décembre 1799, à cinq heures du matin, jour présumé de sa naissance, et baptisée à...., etc., le trois janvier de l'an de grâce 1800...., » etc.

Voilà tout ce qui concernait Valentine. Le reste était le récit des malheurs de la pauvre femme et les doléances de sa sœur.

La veuve du chaudronnier, après des efforts incroyables pour élever et soutenir sa pauvre petite, était morte de fatigue, d'épuisement et de misère.

Sa sœur avait recueilli l'enfant, malgré la défense de son mari. Pouvait-on la laisser dans la rue! La pauvre petite connut tout le poids de l'infortune. Elle trempa de ses pleurs le pain que ses pleurs demandaient, et l'acheta souvent par les plus cruels traitements; encore le partageait-elle avec Azor, qui avait appartenu à la bonne veuve, et suivait sa jeune maîtresse.

Enfin, l'inconduite de ce méchant homme, que la petite appelait Pierre, ouvrit sur lui l'œil de la police. Il était étranger, montagnard des Pyrénées-Orientales, du côté de Prades.

Il reçut un beau jour l'ordre de sortir sous vingt-quatre heures de Montélimart, et sous huit jours du département. Il partit pour ses montagnes; mais il ne permit point à sa femme d'emmener Valentine. — Perds-la, lui dit-il, tue-la, fais-en ce qu'il te plaira; mais que je ne la voie plus. La pauvre femme lui proposa alors de l'exposer, chemin faisant, à la porte de quelque bonne maison, dont elle pourrait apprendre quelque bien des maîtres. Ce parti lui convint. Ils passaient à Uzès. Les louanges du pasteur étaient dans toutes les bouches. Ce fut à lui qu'ils la donnèrent; et voici à peu près comme la petite racontait leur séparation d'avec elle.

« C'était la nuit; on la fit lever : elle avait bien peur, quoiqu'Azor fût avec elle. On la mena dans la campagne. Le méchant homme la mit sur le banc, en lui défendant bien d'en bouger, sous peine d'être battue, et il voulut emmener sa femme. Mais la femme revint une fois; elle pleurait, et elle dit à la petite de ne point avoir peur, qu'un monsieur bien bon la prendrait, lui donnerait des joujoux, de beaux habits, qu'elle serait bien heureuse, comme avec sa maman, et qu'on ne la battrait plus. Là-dessus, l'homme et la femme s'étaient enfuis; la petite s'était mise à pleurer, et Azor à la caresser. Insensiblement elle s'endormit sur le banc; le chien fidèle la garda; il la gardait depuis qu'il était au monde, et à son réveil, quand Adrien s'offrit à ses

regards, elle le prit pour le protecteur qu'on lui avait annoncé. Elle lui tendit les bras, parce que le malheur lui disait qu'elle avait besoin d'un ami. Elle lui sourit, parce qu'il était jeune et beau, et que le charme de la jeunesse et de la beauté se fait sentir à tous les âges; et il se forma dans son cœur et dans sa tête une idée vague, mais forte, et qui ne s'effaça jamais : c'est qu'elle appartenait à celui qui l'avait prise sur le banc, et qu'elle était à Adrien. »

La bonne sœur de la veuve avait écrit la longue lettre en cachette de son mari; elle l'avouait, et n'avait rien dissimulé. Il eût donc été bien facile de faire courir sur les traces des fugitifs. Mais pourquoi? pour leur rendre l'enfant? Ludger et Thérèse s'en gardèrent bien. Adrien aurait fait aussi de beaux cris. Ils adoptèrent avec transport la charmante petite fille. Le pasteur bénit le ciel de la lui avoir envoyée, et la bonne Thérèse ne pouvait plus l'éloigner de son cœur.

La vie, l'activité, le bonheur rentrèrent dans la maison du pasteur avec la charmante Valentine : les fronts s'éclaircirent; un sourire habituel revint animer la figure douce et calme de Thérèse; le pasteur s'éloigna moins souvent pour méditer dans la solitude; et Adrien oublia ses plaisirs bruyants pour se rapprocher davantage, dans ses amusements, de l'âge et des jeux paisibles de la petite fille, qu'on appela longtemps le bouquet d'Adrien.

Madame Ludger donnait habituellement tous ses soins à son ménage; ce qui la dispensait d'un nombreux domestique. Elle allait maintenant tourner toute sa sollicitude vers sa fille. A cinq ans et demi l'éducation commence, et madame Ludger n'entendait point qu'un autre en partageât l'honneur. Il fallut donc songer à augmenter sa maison d'une personne active, laborieuse et fidèle, à qui Thérèse pût remettre avec confiance une partie du gouvernement intérieur, car le bon ordre et l'économie, même au sein de l'aisance, est une des vertus des protestants et une des causes de leur richesse.

On demanda une fille honnête.

Le hasard, qui jamais ne s'endort, sembla profiter de cette circonstance si simple, si naturelle, pour amener un de ses jeux les plus bizarres, et jeter sur Valentine la demi-clarté d'un jour sombre, douteux et chargé d'orage.

Sur la demande du pasteur, une femme de vingt-six ans, belle, forte, et d'une figure aimable, s'était présentée pour entrer en service. Comme elle ne sortait d'aucune maison, elle n'avait aucun certificat. Mais elle se nommait Annette, était femme de Jacques, le voiturier d'Alais, homme honnête, actif, laborieux, que la moitié de la ville avait connu; et son nom valait toutes les recommandations.

Le pasteur et Thérèse furent étrangement surpris que la femme d'un voiturier, qui possédait trois voitures, huit chevaux, une petite auberge, et qui passait pour être fort sage et fort heureux, se trouvât réduite à se faire domestique. La pauvre Annette fondit en larmes, et raconta qu'à la suite d'une grande frayeur que Jacques avait eue dans un voyage, d'où il avait pensé ne jamais revenir, il avait fait une maladie de dix-huit mois qui les avait ruinés; qu'ils avaient été obligés de vendre leurs voitures, leurs chevaux et tout ce qu'ils possédaient, pour subvenir aux frais énormes de cette longue maladie : que depuis lors ils avaient inutilement tenté de se relever, et qu'enfin, lassés de lutter contre le mauvais sort, et dans leur infortune, ayant du moins le bonheur de n'avoir pas d'enfants, ils avaient résolu de se mettre tous les deux en service.

Annette fut acceptée d'abord : elle eut de bons gages, fut bien traitée, et considérée comme une personne de la maison; mais le pasteur voulut aussi s'intéresser à Jacques. Il le fit venir, lui promit de le placer, en attendant lui fit donner par Annette des secours, que ces braves gens mouillaient des larmes de la reconnaissance; et, ce qui est bien naturel, il voulut connaître tous les détails de leur malheur, et surtout le grand événement qui en avait été la première cause.

A cette question, tous deux faisaient de grandes exclamations : Jacques changeait de couleur, et Annette tremblait. Cette conduite singulière, leur effroi, leur silence redoublèrent la curiosité de Ludger et de sa femme, ils pressèrent davantage le voiturier d'Alais; et ce brave homme, que son cœur entraînait aussi, se décida à leur confier le grand secret sur lequel il n'avait jamais osé ouvrir la bouche, parce qu'il croyait toujours que sa vie répondait de son silence. Un soir, par un beau clair de lune, qui donnait à son récit un caractère plus frappant, une couleur plus sombre; assis, entouré de la famille respectable, sur le banc de pierre où Valentine avait été trouvée, il raconta, encore tout ému, l'histoire effrayante et presque incroyable que je vais vous rendre à mon tour, sous une forme plus rapide que la narration de Jacques.

HISTOIRE DU VOITURIER D'ALAIS.

Dans les derniers jours de novembre 1799, trois voyageurs se présentèrent chez Jacques, et demandèrent une voiture, grande et bien suspendue, pour se rendre à Privas. Jacques les conduisit, arriva le troisième jour à dix heures du soir, les descendit à l'hôtel du *Lion d'Or*, et, ayant été payé d'avance, regagnait lentement l'extrémité du faubourg, dont la dernière maison est une petite auberge où il voulait coucher, afin de se trouver le lendemain sur son chemin pour retourner à Uzès. Le ciel était couvert; il faisait une nuit noire : à peine y voyait-il pour diriger sa voiture.

Tout à coup, et sans avoir aperçu ni entendu personne s'approcher, un homme arrête ses chevaux; un autre lui saisit les deux mains par derrière; et un troisième, lui fermant la bouche avec un mouchoir, lui dit à l'oreille : Ne crains rien; laisse-toi faire; ne bouge ni ne crie. Voilà de l'or : obéis; sinon, tu meurs. Il lui montra en même temps une bourse et un poignard. Jacques ferma les yeux; il était déjà à demi mort.

Une grande porte s'ouvrit. Les gonds en étaient si bien huilés, qu'elle ne fit aucun bruit. Un des trois hommes, conduisant les chevaux par la bride, fit entrer la voiture dans une cour étroite, longue et pleine de fumier; les deux autres y portèrent Jacques, que la frayeur faisait presque trouver mal, et la porte se referma.

On resta dans cette cour environ dix minutes, sans faire aucun mouvement, dans le plus grand silence et la plus profonde obscurité.

Au bout de ce temps, une femme parut, portant une lampe allumée. Elle descendait un escalier étroit, placé dans le coin d'une espèce de masure. Elle ne fit qu'avancer la tête, et dit d'une voix étouffée : Etes-vous prêts? — Oui, répondit un des trois hommes. — Tout à l'heure, ça va bien; le travail avance, ajouta-t-elle.

Cette femme était hideuse; sa main desséchée, placée devant la lampe, paraissait sanglante, et rejetait une lumière rouge sur sa figure pâle; son front chauve, le reste de sa tête échevelé, ses joues creuses, sa bouche renfoncée, son nez pointu, et ses yeux gris, petits et perçants, offraient absolument l'image d'une horrible sorcière. Elle se retira.

Onze heures sonnèrent. Au dernier coup, des gémissements, comprimés avec violence, partirent d'un grenier. Jacques crut que sa dernière heure était venue; il tomba à genoux et se mit en prières; mais les trois hommes, sans dire un mot, le relevèrent, lui firent avaler quelques gouttes d'une liqueur forte, et tout rentra dans l'immobilité.

Une heure s'écoula encore. A minuit, l'horrible vieille reparut : un bras, au haut de l'escalier, tenait la lampe pour l'éclairer. Cette fois elle portait un objet assez considérable, enveloppé de linge blanc. En traversant la cour, elle dit aux trois hommes : C'est fini : on va l'apporter; préparez-vous. L'un d'eux, en désignant l'objet qu'elle portait enveloppé, demanda tout bas : Qu'est-ce que c'est? — Une fille..... superbe! répondit-elle! et elle disparut dans l'ombre, sans que Jacques aperçût aucune porte...

En cet endroit du récit, le pasteur fit un mouvement; Thérèse et lui se regardèrent, et tous deux s'écrièrent ensemble : Mon Dieu!.... Valentine s'endormait; madame Ludger la prit sur ses genoux et l'embrassa plus étroitement que de coutume.

Jacques continua :

Une voix, qui venait de l'escalier, dit : Venez! Deux des trois hommes montèrent, l'autre arrangea la voiture; enfin, les deux hommes qui étaient montés, et un troisième, qu'à son costume, à ses manières et à sa tonsure, le voiturier reconnut pour un prêtre, apportèrent dans leurs bras une femme si faible, qu'elle paraissait évanouie. On la plaça dans la voiture avec toutes les attentions imaginables. Le prêtre y monta avec elle, mais se plaça respectueusement sur la banquette de devant, et l'on dit à Jacques de monter sur son siége.

Jacques commençait à se rassurer. Selon toutes les apparences il ne s'agissait que de cacher un accouchement. Il demanda un peu de la liqueur fortifiante dont il avait déjà éprouvé le bon effet, jura qu'il était tout dévoué, et qu'il irait partout où l'on voudrait.

Il avait toujours raison de se résigner, puisqu'il ne pouvait pas faire autrement; mais il n'était pas au bout de ses peines ni de ses frayeurs.

Quoique Jacques fût sur le siége, et qu'il tînt les rênes, comme il n'y voyait goutte, qu'il ne savait où il était, ni où il fallait aller, les trois hommes se mirent en devoir de conduire la voiture. Elle ne retourna point pour sortir de la cour; elle avança tout droit, passa sous une espèce de hangar qui se referma aussitôt derrière elle, et se trouva dans une grande prairie où, malgré l'excessive obscurité, Jacques aperçut de toutes parts des hommes qui semblaient errer.

A peine avait-on roulé sur l'herbe l'espace de cinquante pas, fort lentement, qu'on entendit un grand bruit de chevaux, d'armes et de cris confus qui partaient de la cour d'où l'on venait de sortir. On s'arrêta, et en une minute la voiture fut entourée d'une trentaine d'hommes armés jusqu'aux dents : c'étaient ceux qui erraient dans la prairie. Jacques s'imagina alors qu'il était tombé au pouvoir d'une bande de voleurs; que le prêtre qui était dans la voiture en était sans doute le capitaine déguisé, et la dame accouchée sa respectable épouse. Jacques se trompait au moins sur deux points.

Il ne douta pas non plus qu'on allait en venir aux mains et se battre vigoureusement. Aussi fut-il bien étonné de voir tous ces gens armés fort tranquilles, mais sur leurs gardes, ne plus bouger d'où ils étaient, quoique à la vue de la maison, et d'entendre l'un d'eux dire aux autres : Cela va bien; le commissaire est un brave homme; laissons faire les gendarmes, et regardons la fenêtre.

Les regards de toute la troupe se dirigèrent aussitôt sur la maison. On entendait toujours des chevaux galoper sur le pavé de la rue, et le bruit tumultueux de la populace qui se rassemble et qu'on disperse. Tout à coup une lumière parut comme une étoile, à la plus haute fenêtre de la maison qu'on venait de quitter. — Bon! dit un homme de la bande; à gauche!

A l'instant, la voiture et toute la troupe tournèrent à gauche, et avancèrent sans précipitation. La lumière disparut : on s'arrêta, on écouta, et l'on entendit distinctement des cavaliers passer au trot dans l'endroit que l'on venait de quitter. L'obscurité était si épaisse qu'on se voyait à peine, et le silence tel, qu'on entendait le bruit léger des feuilles d'un saule qui était à dix pas.

A la même fenêtre où la lumière avait paru, il en vint deux. — A droite ! dit le même homme qui avait dit à gauche. On se mit à marcher à droite, toujours en observant les deux lumières, et l'on arriva au bord d'un large ruisseau. Comme on paraissait incertain s'il fallait le côtoyer, les deux lumières firent un singulier mouvement : elles disparurent et revinrent trois fois de suite; puis à la troisième fois elles s'éteignirent tout à fait. — Nous sommes sauvés ! dirent plusieurs voix, les gendarmes sont sur le chemin de Montélimart; ils arrêteront l'Italienne; prenons la route d'Aubenas.

Ces mots étaient à peine prononcés, qu'un malheureux enfant de dix à onze ans, conduit par un sort bien fatal, parut de l'autre côté du ruisseau. Il était de Privas, avait été conduire un cheval à une ferme fort éloignée, et revenait la nuit pour être le lendemain de bonne heure chez son maître. Sans s'inquiéter du monde qu'il aperçoit à l'autre bord, et ne pouvant penser qu'il en ait rien à craindre, il relève son pantalon jusqu'aux genoux, et passe à gué; mais à peine a-t-il atteint l'autre rive, que les bandits s'en emparent. C'est un témoin de leur fuite : que vont-ils en faire ? S'ils le laissent échapper, il ira les trahir. Le petit malheureux, tremblant comme la feuille, était à genoux les mains jointes, et attendait son sort. Il ne fut pas longtemps douteux. Après une courte délibération, les brigands le saisirent par les jambes, lui plongèrent la tête et le corps dans le ruisseau, marchant sur lui pour l'empêcher de se débattre, et l'y tinrent jusqu'à ce qu'il eût entièrement perdu connaissance. Alors ils l'abandonnèrent au milieu de l'eau, bien certains que le lendemain, en trouvant son cadavre, on n'attribuerait qu'au hasard, à la maladresse, à l'imprudence du pauvre petit le crime épouvantable qu'ils venaient de commettre avec un sang-froid sans exemple. Jacques, qui frissonnait sur son siége, manqua tomber à la renverse. L'homme qui tenait ses chevaux lui dit : — Tu vois, fais ton devoir, car nous ne badinons pas, et ne cherche point à juger de ce que tu ne peux comprendre. Ce que nous faisons est juste, noble, généreux. Il est vrai que nous pillons, que nous incendions, que nous assassinons, mais tout cela est légitime. Un jour nous serons des héros, et nous exterminerons quiconque osera dire que nous étions des brigands.

— Hélas ! s'écria Jacques, vous êtes d'*honnêtes gens*, je le vois bien, ne me tuez pas !

On se remit en marche. Au bout de la prairie, qui était fort étendue, on trouva un chemin creux qui conduisait à celui d'Aubenas. Là, toute la troupe s'arrêta, le prêtre sortit de la voiture, monta sur un tertre, et toute la troupe l'entourant, il tira de sa poche un petit crucifix, et le tenant des deux mains, il parla ainsi :

« Du courage, mes enfants; c'est par l'adversité que Dieu éprouve les hommes de bien, et la victoire qu'il promit si souvent à son peuple fut toujours achetée par de grandes calamités. Mais sa parole est éternelle, et vous triompherez, parce que l'Eglise le veut, et que, par conséquent, le ciel doit le vouloir. Quoique les sables de l'Egypte aient refusé d'engloutir le fils de Satan, quoiqu'il ait reparu sous le ciel de la France au moment fortuné où tous les fléaux réunis allaient nous la rendre soumise et repentante, n'accusez point la sainte Providence; ses vues sont impénétrables, et ses desseins sont vastes. Mais, au contraire, persévérez dans la bonne cause, redoublez de zèle et de ferveur, ne vous laissez jamais abattre ni par les revers ni par le désespoir : la terre promise vous sera donnée. En attendant, retournez chacun à votre poste, tenez-vous toujours prêts à agir, et attendez les ordres de vos chefs. Nous sommes dispersés, mais non pas vaincus. L'argent ne vous manquera pas; vous savez d'où il vient, et comment on en trouve. Allez donc en paix; mes enfants; que le Seigneur vous accompagne. Vous êtes absous d'avance de tous vos péchés par les mérites de vos œuvres. Le royaume des cieux est à vous; celui-ci nous reviendra tôt ou tard; et quand nous le tiendrons, bien lié, bien garrotté, bien absous et bien béni, nous le garderons, s'il plaît à Dieu, *in omnia sæcula sæculorum*. — *Amen*. »

Là-dessus, toute la troupe se signa, se prosterna, et le prêtre l'aspergea avec de l'eau bénite qu'il avait dans une bouteille.

Après cette pieuse cérémonie, que Jacques avait regardée à genoux sur son siége, le digne prêtre remonta en voiture; la dame, passant la main par la portière, dit adieu du geste à ses compagnons, et toute la bande, se divisant par petits groupes, se dispersa par divers sentiers, et même à travers les champs. Tout disparut; il ne resta avec la dame que le prêtre dans la voiture et un seul des trois hommes qui monta sur le siége à côté de Jacques, et qui lui ordonna de fouetter et d'aller bon train.

Il était deux heures du matin. A quatre, on s'arrêta au milieu du chemin pour donner l'avoine aux chevaux; Jacques en avait sur sa voiture, et à cinq heures on entra dans Aubenas.

Quoique le temps fût très-couvert, le jour paraissait déjà. Jacques, pour la première fois, et non sans une grande frayeur, osa regarder le brigand qui s'était mis à côté de lui sur le siége. Ce qui le frappa d'abord, c'est qu'il portait par-dessus ses habits une mauvaise blouse de domestique; mais quand il leva les yeux pour examiner son visage, le pauvre Jacques demeura pétrifié, le fouet tomba de sa main, et ses guides lui échappèrent : il reconnut l'un des trois voyageurs qu'il avait conduits à Privas. Toute cette affaire avait donc été préparée de bien loin.

L'homme prit les guides, le fouet, dit à Jacques de ne point parler, de ne faire aucun geste, et conduisit lui-même.

Au lieu de traverser la ville, il tourna dans une rue écartée, trouva de suite un chemin qui donnait dans la campagne, et au bout d'un quart d'heure s'arrêta devant une petite maison isolée, dont tous les volets étaient fermés, et sur laquelle il y avait : *Maison à vendre*.

La porte de la maison s'ouvrit aussitôt, et un homme en sortit. Cet homme était trop remarquable pour que Jacques n'en fût point frappé. Il était fort bien mis, d'un extérieur très distingué, d'une taille au-dessus de la moyenne, mais extrêmement gros et se tenant fort renversé, ce qui rendait son ventre plus saillant. Ses cheveux d'un blond fade, sa figure ronde, pleine, bouffie et colorée, lui eussent donné une de ces physionomies que l'on désigne à Londres par le nom de *john bull*, sans l'expression féroce qu'imprimait à son regard la forme de son large front et de ses sourcils droits. Il ouvrit précipitamment la portière, et s'écria : *My God! my lady!...*

— C'était donc un Anglais ! s'écrièrent à la fois le pasteur, Thérèse et Adrien. — Apparemment, répondit le voiturier; au reste, j'ai bien retenu tout ce qu'il a dit dans sa langue.

Il poursuivit :

On porta la dame dans la maison : elle paraissait très-faible. Jacques, qui vit alors son visage, fut surpris de sa beauté. Elle pouvait avoir vingt-huit ans. Son extrême pâleur ne la défigurait pas. Ses traits réguliers avaient beaucoup de noblesse; mais la froide sévérité de sa figure, et surtout de ses regards, avait une expression singulière de fausseté, d'orgueil, et quelque chose de sombre qui faisait peur. Comme elle sortait de voiture, et s'appuyait sur le gros Anglais, elle lui dit assez haut : — Nous voilà, mon ami : j'ai beaucoup souffert. En vérité, mon cher George, je ne prévoyais pas que cela finirait ainsi : c'est encore une partie perdue.

Au nom de George, l'Anglais fut effrayé, et se tourna brusquement du côté de Jacques, qu'il regarda fixement. Le prêtre, qui sortait alors de la voiture, dit tout bas à la dame : — Prenez donc garde, madame la marquise. — *My God!* s'écria de nouveau le gros Anglais avec impatience, vous êtes fou !

On entra, et Jacques n'en entendit pas davantage.

Il aurait bien voulu que son pèlerinage finît là; mais on ne le consulta point. On fit entrer lui, sa voiture et ses chevaux dans une écurie où il y avait du foin, de la paille, de l'avoine, de l'eau, trois bouteilles de bon vin, la moitié d'un jambon, un pain, des pipes, du tabac, et une lampe allumée. On ferma sur eux la porte de l'écurie, et on les y laissa jusqu'au soir, boire, manger et dormir à leur aise; ce que les chevaux firent de tout leur cœur, et Jacques tout en tremblant, parce qu'il avait, de plus qu'eux, une âme pensante et prévoyante, ce qui n'est pas toujours un avantage.

Quand la nuit vint, comme à son ordinaire, effacer la clarté du jour, on vint aussi désemprisonner Jacques. Il attela. La dame remonta en voiture. Elle paraissait beaucoup mieux. Le prêtre reprit sa place à côté d'elle. Jacques et son compagnon remontèrent sur le siége; mais dès lors, et jusqu'à la fin du voyage, ce ne fut plus le voiturier d'Alais qui conduisit sa voiture. Il eut ordre de ne se mêler de rien; il obéit, et le brigand prit les rênes.

Au bout d'une heure de marche sur un chemin pavé, on rencontra un charretier en blouse bleue conduisant un fourgon chargé de ballots et attelé de quatre chevaux. On s'arrêta, le fourgon aussi : le charretier en blouse vint à côté de la voiture; la dame passa sa main par la portière; le charretier la baisa, puis il dit : *God save! my lady!* Elle répondit : *And yourself, mylord*. La voiture et le fourgon se remirent en marche, et Jacques n'eut pas encore une petite surprise en reconnaissant dans le charretier en blouse le gros Anglais de la maison à vendre.

Jacques ne savait pas qu'il y avait alors des Anglais qui se mêlaient singulièrement de ce qui ne les regardait pas : Dieu nous préserve d'en faire autant chez eux !

A partir de ce moment, on ne suivit plus aucune route pavée; on prit continuellement des chemins de traverse, on ne passa dans aucune ville, dans aucun bourg considérable; on s'arrêta au milieu des champs pour donner l'avoine, ou au bord des ruisseaux pour faire boire les chevaux; et, quand le jour parut, on se trouva encore devant une maison à vendre, sur une côte isolée, entièrement inhabitée, hermétiquement fermée, et dont pourtant les portes s'ouvrirent comme par enchantement, sans qu'on aperçût âme qui vive, et dont l'écurie, à la grande satisfaction de Jacques et de ses deux bêtes, se trouva aussi bien fournie que celle de la veille.

La journée s'y passa comme celle qui avait précédé. On en partit de même, à la même heure, prenant les mêmes précautions, exécutant les mêmes choses, et gardant toujours un silence absolu. Sans le souvenir des choses horribles qu'il avait vues, Jacques se serait un peu tranquillisé; mais sa terreur s'augmentait encore de l'ignorance absolue des

lieux où il était et du but où on le conduisait; car, enfermé tout le jour, ne marchant que la nuit, ne parlant à personne, n'apercevant que quelques hameaux, dans le silence et les ténèbres, et chaque matin, au point du jour, arrivant à la porte d'une maison à vendre, il lui devenait impossible de s'orienter, et il ne pouvait que se recommander à Dieu, ce qu'il faisait sans cesse.

La quatrième nuit, comme il faisait ces tristes réflexions et pleurait en pensant qu'il ne reverrait peut-être plus sa femme et son auberge, tandis que son compagnon, toujours morne et grave, conduisait la voiture le long d'un bois, tout à coup, au détour d'un angle, deux gendarmes se présentèrent. — Qu'allons-nous faire? se demanda Jacques. Il avait envie de crier au secours; mais son compagnon, aussi prompt que sa pensée, lui applique le bout d'un pistolet sur les côtes et lui dit à l'oreille : — Si tu laisses échapper un mot, je lâche le coup; il y a deux balles; je dirai que c'est un malheur. — Jacques resta comme un bloc de pierre.

Les gendarmes s'approchent. — Où allez-vous? — Chez nous, répond le compagnon de Jacques sans se déconcerter. — A ma terre de Salars, qui est à un quart de lieue d'ici, dit la dame en passant la tête à la portière. — A Salars! reprend le gendarme en ôtant son chapeau; je vous demande pardon, madame, de vous avoir arrêtée, mais vous avez tort de voyager la nuit dans les circonstances où nous sommes; toutes les routes sont couvertes de gendarmes qui ont ordre d'examiner les voyageurs avec la plus sévère attention. Vous allez permettre que nous vous accompagnions jusqu'à votre château : sinon, nous sommes obligés de vous conduire à Rhodez.

L'alternative était difficile : on paraissait embarrassé, et Jacques se voyait déjà délivré, quand un officier de gendarmerie, accourant à toute bride, s'arrêta et demanda la cause de ce qu'il voyait. — Nous sommes perdus, murmura très-bas le compagnon de Jacques, et celui-ci entendit qu'il armait un second pistolet sous sa blouse. — Laissons-les faire, se dit Jacques.

Les gendarmes s'approchèrent de l'officier et lui parlèrent bas. — C'est inutile, répondit très-haut l'officier, elle est arrêtée; on l'a reconnue à Montélimart comme elle prenait la route de Marseille, où l'attendait apparemment son chevalier anglais. Elle court à présent la poste sur la route de Paris. J'ai commandé moi-même jusqu'à Valence le détachement qui l'escortait. Je suis maintenant chargé de dépêches pour Cahors, et j'ai ordre de diriger sur Lyon tous les gendarmes que je rencontrerai sur mon chemin. Laissez aller cette dame : voilà un ordre de route; partez et faites diligence.

L'officier piqua des deux et partit comme l'éclair. Les gendarmes tournèrent bride et en firent autant. Le prêtre, d'une voix tremblante, cria au compagnon de Jacques : — Allons, vite! poussez les chevaux! Le compagnon fouetta, et Jacques, à la fois tremblant, déçu et désolé, se consola pourtant en disant : — Dieu soit loué! je sais maintenant où je suis, à qui j'ai affaire, car on connaît madame de Salars, et dans un quart d'heure nous serons arrivés.

De ces trois points un seul était vrai : c'est qu'il était en effet près de Salars et à quatre lieues de Rhodez.

Il n'était encore que minuit : on pressa vigoureusement les chevaux, on descendit au grand trot, au risque de se briser vingt fois sur les rochers et dans les gorges profondes et sauvages où l'Aveyron se roule avec le fracas d'un torrent, et revenant sur son cours, comme un vaste serpent qui se replie sur lui-même, enveloppe la montagne où Rhodes s'élève en pyramide au milieu de ses remparts, et semble avoir placé sur elle le clocher de sa cathédrale comme une immense aiguille de paratonnerre.

— Allons, pensa Jacques, ils ont fait encore un mensonge.

Il faisait froid et humide. — Bois un coup, lui dit son compagnon. Tu as peur, tu trembles! Il ne se trompait pas. Il lui présenta une gourde avec laquelle Jacques avait déjà fait connaissance. Cette fois, la liqueur était plus douce, c'était du vin de Frontignan. Jacques en avala une forte dose; son compagnon n'en but point, et mit les chevaux au pas.

Comme ils approchaient d'une porte de la ville, Jacques se sentit tout engourdi. Il essaya de lutter contre le sommeil; ce fut inutilement. Ses yeux s'appesantirent, ses paupières se closent; une idée vague, qu'on venait de l'empoisonner, lui causa une angoisse inexprimable, qui, dans un instant, le couvrit d'une sueur glacée; mais cette horrible pensée ne fit que traverser son esprit, elle s'évanouit promptement comme toutes ses autres sentations, il cessa pour ainsi dire d'exister, et il ne sut, ne vit, ni n'entendit plus rien.

Deux heures après, et dans l'instant où le son grave d'une cloche fort éloignée faisait entendre quatre heures, Jacques se réveilla. Ses idées étaient confuses, et sa tête dans un vague indéfinissable. Une obscurité profonde régnait autour de lui : il se croyait mort; mais à mesure qu'il reprenait l'usage de ses sens, un bruit étrange, et qui finit par le glacer d'horreur, se faisait plus distinctement entendre : c'étaient de longs et sourds gémissements, entrecoupés de sanglots, et mêlés du bruit confus de plusieurs voix parlant bas, et de pieds s'agitant sans vouloir faire de bruit. Jacques écouta longtemps, immobile, n'osant respirer, ni faire aucun mouvement. Le bruit cessait par intervalles; mais quand il recommençait, le pauvre homme sentait ses cheveux se dresser sur sa tête.

Cependant la peur a aussi son courage. L'idée de chercher à fuir rendit des forces au malheureux. Il toucha autour de lui, sentit qu'il était étendu sur un lit, en descendit, et, marchant à tâtons, suivit les murs froids et humides d'une chambre fort étroite : elle paraissait sans fenêtres. Jacques cherchait la porte; il toucha une boiserie, et, dans ce moment, crut entendre plus près de lui les sanglots étouffés. Il ne se trompait pas; la cloison contre laquelle il se trouvait le séparait de la pièce où se passait la scène lugubre dont il n'entendait encore que le bruit.

La frayeur et la curiosité sont inséparables. Le mouvement avait rendu quelque courage au pauvre Jacques; la compassion parlait aussi à son cœur; les gémissements qu'il entendait le déchiraient : il se mit à chercher avec plus d'ardeur : sa main, en passant sur les planches, souleva un lambeau de tapisserie, et une faible clarté frappa ses yeux. Elle jaillissait d'un déjoint qui se trouvait dans la boiserie, et qu'il venait de découvrir.

Aussitôt, et le cœur palpitant, il regarde par cette étroite ouverture, et le spectacle le plus épouvantable s'offre à ses regards.

Au milieu d'une chambre à peine éclairée, il voit une femme étendue par terre, les mains liées derrière le dos, les cheveux épars, un bâillon dans la bouche, baignée dans des flots de sang, et se débattant dans les dernières convulsions du trépas.

Trois hommes l'entourent; ils paraissent suivre attentivement ses convulsions. L'un d'eux, pâle comme la mort, tient un couteau d'une forme et d'une longueur effrayantes; et une femme à genoux étanche précipitamment avec des draps le sang qui ruisselle.

— Achevez-la donc! dit en grinçant les dents un des trois spectateurs. — Cela ne se peut, répond l'homme pâle en essuyant son fer sanglant, il faut attendre qu'elle expire, ou nous nous perdrions.

Le scélérat qui avait parlé arrache le couteau des mains de l'autre scélérat, se précipite sur la femme expirante; d'une main sacrilége, et bravant toute pudeur, il relève comme un forcené le vêtement qui la couvre, mais à l'instant on l'arrête. La femme à genoux se lève aussi pour le retenir, et Jacques reconnaît l'horrible vieille qui emporta l'enfant à Privas. Au même instant, la femme sanglante, échevelée, se dresse, pousse un cri, expire; et Jacques, frappé d'horreur et d'épouvante, s'évanouit, et tombe à la renverse.

Il paraît qu'on n'entendit pas sa chute, ou qu'on n'en soupçonna point la cause.

Quand il rouvrit les yeux, il faisait petit jour. On l'avait assis : un homme en veste, qui paraissait ouvrier maçon, le tenait, et la vieille lui donnait à boire de l'eau et du vinaigre. Il eut heureusement assez de présence d'esprit pour ne point se trahir, et pour cacher une partie de son effroi. Persuadé que depuis quatre jours il était au milieu d'une bande d'assassins, il n'aspirait qu'à leur échapper, et il se garda bien de faire aucune question.

On lui dit qu'on était arrivé, qu'on n'irait pas plus loin : il s'en doutait d'après ce qu'il avait vu. On lui expliqua, comme on voulut, qu'il s'était endormi si profondément qu'on n'avait pu le réveiller; mais qu'on l'avait porté dans la maison, couché sur un lit, et qu'on avait remisé sa voiture et ses chevaux dans une cour, en attendant qu'il pût partir. Il respira, et dit qu'il était tout prêt. — Attendez donc qu'on vous ait payé, reprit la vieille en le retenant; vous avez bien gagné votre argent. Malheureusement tous les soins qu'on a pris, toutes les peines qu'on s'est données, ne serviront à rien : la pauvre dame avait plus compté sur son courage que sur ses forces. La fatigue du voyage, et surtout la frayeur qu'elle éprouvait de revoir son père, après la faute qu'elle avait commise, lui ont causé une telle révolution, qu'elle en est morte en arrivant.

Jacques ne soufflait mot. L'horrible vieille lui expliqua qu'un accident affreux, mais non sans exemple à la suite des couches, avait emporté la pauvre dame en moins d'une heure; qu'on avait envoyé chercher toute sa famille, qu'elle était réunie et dans le désespoir, qu'on dressait actuellement le procès-verbal de ce cruel accident, en présence du chirurgien, et qu'enfin il était indispensable que Jacques signât ce procès-verbal comme un des principaux témoins, puisqu'il avait amené lui-même cette infortunée de Privas à Rhodez.

C'était là le motif pour lequel on l'avait si bien gardé. Jacques devait jouer un rôle important comme témoin, en reconnaissant la femme morte. En attendant, l'avait-on fait dormir pour qu'il ne gênât point? Ceci n'était pas aussi clair, mais Jacques était hors d'état de réfléchir; et si le pauvre homme ne devint pas fou, c'est que, dans ce moment, il était comme stupide. Il avait vu commettre un assassinat, et on lui parlait de signer un procès-verbal dressé par un commissaire de police!

La vieille et son mari, car le maçon était en effet l'époux de cette sorcière, le prirent, l'emmenèrent et le conduisirent dans la chambre fatale, que Jacques ne reconnut que trop. Il pensa tomber; on le soutint.

Cette chambre était une espèce de cuisine sale et obscure; une lampe brûlait encore sur la cheminée, et jetait une lueur pâle sur un grand lit entouré de rideaux de serge verte. Les carreaux venaient d'en être lavés, ce qui les rendait rouges. Jacques savait bien pourquoi.

Il y avait beaucoup de monde dans cette chambre.

Un vieillard, d'une figure vénérable, était assis, entouré de trois dames qui paraissaient fort distinguées, et tous les quatre étaient plon-

gés dans la plus cruelle affliction. Le vieillard était le père de la victime, et les trois dames ses parentes.

Dans un coin, un homme vêtu de noir, assis devant une table, écrivait en silence, et près de lui, debout, appuyé sur la table, et toujours aussi pâle, était l'homme que Jacques avait vu armé du couteau. Il dictait d'une voix tremblante, en termes de chirurgie, les détails du prétendu accident qui avait causé la mort de la dame.

Il y avait encore deux autres personnes qui paraissaient assez indifférentes et qui n'avaient été mandées que pour reconnaître aussi la femme morte. Mais Jacques ne vit aucun des personnages dont il avait été entouré pendant son mystérieux voyage. On s'assit dans un morne silence. Les regards du voiturier erraient autour de cette salle lugubre : il croyait y voir encore l'infortunée se débattant contre la mort. La vieille, qui l'observait. lui dit d'une voix cassée : — Elle est là ; et son doigt décharné lui montrait le lit. Jacques frissonnait.

Au bout d'un quart d heure, l'homme noir se leva, tenant son papier timbré, et tout le monde écouta.



Ludger, le pasteur d'Uzès.

Il lut. Son procès-verbal relatait avec une grande clarté qu'une jeune personne de vingt-deux ans, nommée Cécile-Antoinette Walker, avait depuis trois mois disparu du sein de sa famille pour suivre son séducteur ; qu'abandonnée par lui, et revenant implorer le pardon de son père, elle était accouchée à Privas d'un enfant mort, venu à sept mois ; qu'elle avait continué sa route jusqu'à Rhodez, en s'entourant du plus grand mystère pour cacher son déshonneur, et que, n'osant d'abord se présenter dans sa famille, elle était descendue chez la femme Léonard, dont la maison, désignée par une épithète qui fit rougir le vieillard et les trois dames, avait précédemment, et plusieurs fois, servi de lieu de rendez-vous entre Cécile et son amant.

Le reste du procès-verbal contenait les détails donnés par le chirurgien sur l'accident funeste qui avait causé la mort, et enfin il se terminait par les formules obligées.

Jacques y était nommé plusieurs fois comme ayant connaissance de l'accouchement précipité fait pendant la nuit à Privas, et ensuite comme ayant conduit Cécile de cette ville à Rhodez. Mais il ne disait pas un mot du prêtre, ni des brigands, ni de toutes les aventures de la route, et Jacques sentit bien qu'il fallait garder le silence : la vieille le fixait d'une manière effrayante, son doigt était sur sa bouche, et le commissaire ne l'interrogeait pas.

Après cette lecture on procéda à l'examen du corps : c'était là ce qui allait constater la notoriété. Tout le monde approcha du lit, la vieille tira les rideaux, et l'on vit le cadavre étendu.

La mort avait peu défiguré cette infortunée : elle était encore belle malgré la lividité du trépas. On ne l'avait point déshabillée ; elle portait le même vêtement que Jacques lui avait vu pendant tout le voyage. Dans tout autre moment, il eût osé la considérer avec attention ; mais son âme était frappée de terreur : l'obscurité qui régnait dans la chambre, les gémissements du vieillard, les sanglots des trois dames, rendaient encore plus lugubre cette scène effrayante. Il détourna les yeux en déclarant que c'était la personne qu'il avait amenée de Privas, il le croyait, et il fut contraint de s'asseoir pour ne pas défaillir.

Le commissaire présenta sur-le-champ son procès-verbal ; tout le monde signa : Jacques signa comme tout le monde, et le mari de la vieille l'emmena aussitôt.

Il le conduisit dans une cour où sa voiture était tout attelée ; là, il lui donna douze louis, et ouvrant une porte charretière qui donnait dans la rue des Hebdomadiers, il lui rendit la liberté, lui indiqua bien la route qu'il devait suivre pour regagner la porte de la ville par laquelle il était entré sans le savoir, et lui recommanda de partir sur-le-champ, parce que, disait-il, la famille de la jeune personne était vindicative, et pourrait lui faire un mauvais parti.

Cette menace était une sottise : Jacques n'était coupable de rien. L'absurdité de ce propos lui fit faire, un instant après, des réflexions qui ne se seraient peut-être pas présentées sans cela, et lui inspira une défiance qui lui sauva la vie.

Il se hâta de quitter la ville, et prit le chemin de Milhau, qui était sa route directe pour revenir à Uzès ; mais à peine fut-il hors des remparts, que, frappé de la menace qu'on lui avait faite, il abandonna sa route, se jeta dans celle de Sainte-Affrique, passa par Lodève, et malgré ce grand détour, fit une telle diligence qu'il arriva le cinquième jour. Il y en avait douze qu'il était parti : il n'avait donné aucune nouvelle ; Annette était dans une inquiétude affreuse. L'état dans lequel il reparut n'était pas propre à la calmer. On n'eut que le temps de le mettre au lit ; une fièvre violente se déclara. Après avoir tremblé pendant trois mois pour ses jours, on eut ensuite à craindre que sa raison fût pour jamais égarée. Enfin, il fut dix-huit mois dans un état fort alarmant ; et comme la pauvre Annette sacrifia tout pour le sauver, la ruine de ces braves gens fut le résultat de cette horrible aventure.

Elle pouvait leur être plus fatale, car, peu de jours après l'arrivée de Jacques dans ses foyers, on apprit qu'un voiturier, ramenant une voiture vide à deux chevaux de Rhodez à Milhau, avait été assassiné sur la grande route, et son corps enterré dans un fossé, le jour même que Jacques aurait dû y passer s'il n'eût pris la route de Sainte-Affrique. On n'eut jamais d'autres détails sur ce dernier meurtre ; mais il redoubla la terreur de Jacques, qui demeura convaincu, d'après tout ce qui s'était passé sous ses yeux d'étrange et d'inexplicable, qu'il était sans doute observé, et que le silence le plus absolu pouvait seul le garantir du sort de ce voiturier, de la dame mystérieuse et du malheureux enfant de Privas.

SUITE DU CHAPITRE I. — Enfance de Valentine. — Amour innocent.

L'histoire du voiturier produisit une impression profonde sur l'esprit du pasteur et sur celui de Thérèse. Cette suite d'événements bizarres, la catastrophe horrible et inattendue qui la terminait, l'incohérence trop frappante entre son commencement et sa fin, et une certaine teinte politique, ou apparence de complot, de conspiration, qui paraissait la rattacher par quelques points à des événements connus et encore récents, la leur rendaient d'autant plus incompréhensible.

Mais parmi tant de faits, il y en avait un surtout qui les frappait également : c'est que dans la nuit du 30 novembre au 1er décembre, la dame mystérieuse était accouchée à Privas, dans une maison voisine d'une prairie, d'une fille qu'elle n'avait point emportée et qu'on faisait passer pour morte, et que, dans la nuit même, à cinq heures du matin, une pauvre femme sortant de Privas et traversant une prairie, qui, d'après quelques détails, paraissait bien être la même, avait aussi trouvé une petite fille qui venait de naître, abandonnée et mourante. Certes, il était bien probable, il paraissait presque certain que cette petite fille était celle de la dame, et cette petite fille, si cruellement traitée et sauvée presque miraculeusement par la pauvre femme, était précisément la belle Valentine qui dormait profondément dans les bras de Thérèse.

Le rapprochement était frappant. Adrien courut chercher des lumières ; tout le monde entoura la charmante enfant, et Jacques, à genoux devant elle comme le roi mage devant l'enfant Jésus dormant sur le giron de Marie, se mit à l'examiner attentivement.

Les grands cheveux bouclés de Valentine étaient de la couleur des cheveux de la dame. — C'est elle ! s'écria tout le monde. — La dame était surtout d'une blancheur remarquable, ajoute Jacques. Vite on découvre Valentine. — C'est elle ! car c'est de l'ivoire, c'est du satin. — La dame avait de grands yeux noirs, mais son regard était dur. — C'est elle ! car elle a de grands yeux noirs, mais son regard est céleste. — Attendez, s'écrie Jacques inspiré : la dame avait un petit signe noir fort joli au-dessus du sourcil gauche. Elle l'a ! elle l'a ! s'écrie Thérèse. — Je ne le vois pas, dit Jacques. — Il n'est pas au même endroit, répond Thérèse en rougissant un peu, mais je sais bien qu'elle a le signe. Elle dit à Adrien d'aller chercher les lunettes du pasteur, et aussitôt qu'il fut éloigné, elle releva la robe de la belle enfant, et l'on vit avec admiration, sur le plus joli petit bijou d'ivoire que jamais la nature ait moulé, une petite lentille, noire comme de l'ébène. Pour le coup il n'y eut plus de doute ; on admira la Providence, on la bénit aussi. Quand Adrien revint, il voulut voir le signe de Valentine ; mais on parla d'autre chose, et le pasteur mit ses lunettes dans sa poche.

Dès ce moment on ne mit plus en doute la naissance de l'orpheline,

si l'on peut nommer ainsi l'enfant que Ludger et sa femme adoptaient, qu'ils appelaient leur fille, et dont ils étaient idolâtres; et cette idée douloureuse, qui enveloppait son berceau d'un mystère imposant, impénétrable, effrayant, et permettait de supposer à la plus belle enfant du monde une origine élevée, peut-être illustre, la rendait bien plus intéressante; car sa beauté, ses charmes, ses grâces naissantes, recevaient un nouveau lustre de la grande infortune dont elle était la victime innocente, et répandait autour de sa figure angélique l'inconcevable et magique influence d'un profond attendrissement.



Valentine et son fiancé.

Ludger était la bonté même. Il ne se donna point de repos qu'il n'eût trouvé une honnête et bonne maison pour le mari d'Annette, qu'il ne voulait pas non plus trop éloigner de sa femme; car le pasteur aimait à voir régner l'union et l'amour dans le mariage, parce qu'il n'était pas lui-même dans la dure et sotte condition d'envier et de haïr le bonheur d'autrui, ou de souiller clandestinement, comme l'odieux frelon, le miel doux et pur de la vigilante abeille. Il parvint à le faire entrer comme premier postillon chez un excellent maître qui tenait la première poste sur la route de Privas, en sortant d'Uzès; et il fut amplement dédommagé de sa peine et de ses démarches par la touchante reconnaissance de ces braves gens, leur dévouement pour son service, et l'attachement de la bonne Annette, qui retrouva toute sa gaieté, et plus tard refusa de quitter Thérèse et sa chère Valentine, quoiqu'elle pût se réunir alors à son mari, qui devint le postillon le plus renommé des environs d'Uzès.

La paix, le bonheur, la plus aimable sérénité, semblaient avoir choisi pour séjour la maisonnette du pasteur. Le temps passait sur elle d'un vol insensible, et cependant rapide; car le temps paraît immobile quand il marche sans secousses, sans heurts, et glissant sur la vie sans y laisser de traces. C'est ainsi qu'emporté sur un fleuve dont le cours est doux et tranquille, on croit être arrêté et voir autour de soi s'éloigner les rivages : c'est qu'un mouvement égal entraîne et le fleuve et la barque. Ainsi les journées, les mois et les années passaient paisiblement pour l'heureuse famille, et la douce uniformité du bonheur eût confondu pour elle tous les jours de la vie dans un seul souvenir de paix et d'amour, sans intervalle et, partant, sans mesure, si, dans son cours uniforme, le temps n'eût cependant marqué son passage par les charmes qu'il apportait sans cesse à Valentine, et la brillante jeunesse qu'il développait dans Adrien.

Comme deux jeunes et belles plantes, dont l'une, chargée de riches boutons, est déjà prête à fleurir, tandis que l'autre, encore tendre et délicate, semble se dépêcher de croître et d'élancer sa tige pour atteindre bientôt sa compagne qui s'arrête et l'attend : ainsi s'élevaient, à côté l'un de l'autre, Adrien déjà brillant de tout l'éclat de la jeunesse, et Valentine prête à sortir de l'enfance, embellie de la double parure des grâces touchantes du premier âge et des charmes naissants du second.

L'éducation morale d'une jeune fille est simple et facile bien plus qu'on ne le croit. Ce sont des vertus qu'il faut lui montrer; mais pour cela il faut en avoir, et Valentine ne voyait pas autre chose autour d'elle. On s'imagine y suppléer par des maximes, des leçons, des livres. Quelle erreur! son livre doit être le cœur de sa mère, et l'exemple de l'une, la seule règle de l'autre. Femmes légères et coquettes, vous n'élèverez jamais que des poupées qui vous ressembleront. Consolez-vous pourtant : une jolie poupée vaut mieux qu'une prude et une dévote; j'aime mieux un boudoir qu'un confessionnal; mais qu'il y a loin de toutes ces folies à la chambre modeste d'une bonne mère de famille!

Souvent la bonne Thérèse priait son mari de l'éclairer de ses conseils. — Que dois-je faire? lui disait-elle; Valentine devient grande et belle, sa raison m'étonne, son cœur me charme, et sa sensibilité m'inquiète. Apprends-moi donc comment il faut diriger une âme si tendre, si aimante? Que faut-il qu'une bonne mère dise à sa fille? Que faut-il qu'elle fasse? — Rien... rien du tout, répondait le pasteur, une bonne mère n'a rien à faire; c'est une mauvaise mère dont le travail est immense et toujours infructueux. — Tu ne me rassures pas : je tremble de ne pas remplir, comme mon cœur le voudrait, le plus touchant comme le plus saint des devoirs. — Voilà pourquoi, ma chère Thérèse, tu le remplis si bien. — Mais, mon ami, je ne fais rien. — Ah! c'est beaucoup! c'est bien plus que tu ne penses! — Mais enfin, que faut-il apprendre à ma fille? — A aimer. — A aimer!... oh! mon ami, je crois qu'elle est déjà bien savante.

Le pasteur était persuadé que toute la morale était dans le seul mot *aimer*, et le pasteur avait puisé son système comme le plus consolant des dogmes et la plus sûre de toutes les règles, dans les paroles de l'Homme-Dieu, dont toute la vie n'avait été qu'amour, et dont le culte divin, méconnu, outragé, n'était aussi qu'amour. — Sans doute, disait-il à Valentine qui l'écoutait avec une émotion touchante, sans doute le méchant doit craindre Dieu, puisqu'il a eu le malheur de l'offenser? Si toujours il l'eût aimé, eût-il jamais pu l'offenser? Si toujours il eût aimé ses frères, eût-il jamais blessé leurs cœurs et irrité leurs âmes contre lui? — Oh, non, non! s'écriait l'aimable enfant; offenser ce qu'on aime! l'affliger par sa faute! oh, non! cela ne peut pas être. Et elle baisait tendrement la main du vieillard, qu'elle unissait dans son âme avec l'idée de ce Dieu d'amour dont il était le ministre et l'image. Ou elle se jetait au cou de sa mère comme pour lui dire : Je ne t'affligerai jamais! Ou elle tournait sur Adrien ses grands yeux noirs, doux et brillants comme le ciel du midi; et son regard, son sourire et son mouvement disaient : Je t'aime trop bien pour t'offenser!



Derniers conseils d'une mere à la jeune mariée.

Entourée constamment des soins les plus tendres, chérie, adorée, caressée par tout le monde, n'ayant jamais sous les yeux que des images de paix, de tendresse et d'amour, l'âme de Valentine se composait de tous les éléments du bonheur qui l'entourait, dont elle était le principe; et la vie paisible et riante au sein de laquelle se développait son enfance, ses grâces et sa beauté, répandait sur ses traits charmants une douceur inexprimable, donnait à sa démarche, à tous ses mouvements, cet abandon délicieux, à la fois vif et tendre, et laissait à son jeune cœur toute la liberté d'exprimer sa joie naïve et son amour qui était toute son âme.

Mais ce n'était point assez que de cultiver avec tant de soin cette tendre et jolie fleur, il fallait encore la garantir des orages dont l'a

venir pouvait la menacer. — Je suis le père de cette jeune fille, disait le pasteur; elle est la joie de ma maison, le bonheur de ma femme, et elle répand sur mes vieux jours tout le charme de sa jeunesse. En la recevant des mains de la Providence, en l'adoptant en présence de Dieu même et dans son saint temple, j'ai contracté l'obligation non-seulement de former son cœur à la vertu, mais encore d'assurer son sort, de l'établir, et de la laisser après moi aussi heureuse qu'il m'eût été possible de laisser ma propre fille. Mais, d'un autre côté, je ne dois pas priver mon Adrien, le fils de mon frère, de l'héritage qui lui appartient légitimement. Il faut donc accorder tous mes devoirs; toutes mes affections.

Et pour les accorder, le bon Ludger faisait de grandes économies, sans rien diminuer pourtant aux aumônes qu'il avait l'habitude de répandre. C'était sur lui-même, sur mille petites jouissances de sa vie paisible, qu'il prenait avec courage, ou plutôt avec la plus douce satisfaction, en songeant qu'il amassait pour Valentine. Il surveilla davantage la culture de son bien du Vaunage; il rapporta près d'un cinquième de plus, et le trésor futur de Valentine s'en augmenta. Dans ses heures de loisir, et il n'en perdait plus une seule, le digne pasteur écrivait des ouvrages de piété. Jamais il n'avait songé à en tirer d'autre avantage que le plaisir de les écrire. Il les montra, on l'encouragea; il hasarda d'offrir avec modestie, ses pensées, ses réflexions, ses conseils; sa morale était pure, aimable et facile; ses ouvrages eurent un grand débit. Le pasteur redoubla de zèle, le jour il instruisait Adrien, une grande partie de la nuit il écrivait... la dot de Valentine, disait-il en riant; aucun de ses devoirs n'en souffrait, et il était le plus heureux des hommes chaque fois qu'il allait chez son banquier porter le fruit de son travail ou de ses économies, et augmenter le fonds déposé pour sa chère fille, qui, se grossissant aussi tous les mois des intérêts accumulés versés sur le capital, s'accroissait rapidement et dans une proportion qui étonnerait ceux qui n'ont jamais réfléchi à ce procédé si favorable et si avantageux.

Ces douces occupations, ces tendres sollicitudes étaient souvent l'objet des entretiens du pasteur et de Thérèse. L'épouse obéissante et soumise secondait de tout son zèle et de toute sa sagesse les intentions si pures et si touchantes de son mari. Mais en l'écoutant elle souriait. Quand le pasteur, inquiet et prévoyant, lui disait : — Un jour il faudra songer à marier notre chère enfant, elle secouait doucement la tête et répondait : — Oh ! nous ne chercherons pas bien loin.

Adrien ignorait la conduite admirable de son oncle. L'ordre et les soins de Thérèse savaient si bien cacher la grande économie, que le trésor de Valentine ne semblait être amassé que sur le superflu : elle ne savait pas même qu'elle en eût un. L'enfant heureux n'en connaît pas d'autre que sa mère, et ne songe pas qu'il doit la perdre. Pour le jeune homme, il eût été bien surpris s'il eût connu l'inquiétude que l'on prenait du sort futur de Valentine. Il ne se fût point récrié qu'elle était sa sœur, madame Ludger avait remarqué que ce mot, ce nom si naturel entre deux enfants élevés ensemble, n'était jamais sorti de sa bouche. Valentine ne l'appelait pas non plus son frère, elle disait *ami*, comme le jour qu'il l'avait trouvée, et le jeune homme donnait à la belle enfant tous les noms aimables et tendres, excepté celui de sœur, mais il eût réclamé ses droits, il se fût plaint amèrement comme d'un cruel outrage, et il eût dit à son oncle : — Ne l'ai-je pas trouvée sur le banc ? N'est-ce pas moi qui l'ai apportée à ma tante ? N'avez-vous pas dit que Valentine était aussi à moi ?... On lui aurait répondu : — Oui... Il aurait demandé ensuite s'il était riche, on lui aurait encore répondu oui. — De quoi donc avez-vous peur ? aurait-il dit bien étonné ; si Valentine n'a pas assez de tout ce que je dois posséder, ah! je travaillerai.

Thérèse aurait aussi parié que telle eût été la réponse d'Adrien. Mille fois elle avait éprouvé son cœur, et le cœur du jeune homme n'avait jamais trompé son désir, son espoir, sa plus douce attente. Quand elle lui présentait la charmante enfant la tête parée d'une couronne de fleurs, et lui disait en riant : *Voilà ton bouquet de fête*, le jeune homme rougissait jusqu'aux oreilles, et il balbutiait un *oui, ma tante* inintelligible.

Autrefois il prenait Valentine dans ses bras, et la couvrait de baisers; depuis quelque temps il osait à peine la toucher. S'il entrait étourdiment dans la chambre où Thérèse l'habillait, il s'arrêtait tout confus, et se retirait si vite qu'on aurait dit qu'il en avait peur; et quand le genre de sa parure, ou seulement la chaleur du jour exigeait qu'elle fût un peu plus découverte que de coutume, et que sa belle poitrine et ses jolies épaules fussent dégagées de leurs voiles légers, le jeune homme tremblait en lui parlant et osait à peine lever les yeux sur elle.

Rien n'échappait aux regards de Thérèse, elle caressait de plus en plus une idée chérie, mais en femme éclairée, en mère prudente et sage, sans laisser soupçonner son espoir, sans oser même le confier tout entier à son mari. — Ah! se disait-elle les yeux mouillés de larmes, tout le bien qu'il s'efforce d'amasser pour ma fille vaudra-t-il jamais celui que j'espère lui donner?

Mais que de craintes, que d'inquiétudes, que de tourments se mêlèrent pendant longtemps aux plus jolis projets, à la plus charmante espérance! Tant qu'Adrien fut presque aussi enfant que Valentine, madame Ludger bâtit sans obstacle ses beaux châteaux; mais quand les années arrivèrent, il se présenta un danger qu'elle n'avait pas prévu. Déjà Adrien était presque un homme que Valentine n'entrait que dans sa douzième année. Quelle distance ! Sans doute Valentine ne pouvait guère se comparer aux jeunes filles de son âge. Elle était d'une beauté si rare, elle avait une âme si tendre et si vive, qu'on l'eût prise, au premier coup d'œil, pour une jeune personne de quatorze ans, à qui la nature avait prodigué tous les charmes, tous les attraits, à l'exception des seuls qui, plus tardifs et plus délicats, sont aussi plus séduisants, et qui déjà s'annonçaient par la beauté du théâtre qui les attendait. Mais enfin Valentine, belle de la beauté des anges, pure et candide comme eux, n'était qu'une enfant; Adrien la chérissait, mais un baiser bien innocent était la seule réponse qu'obtenait sa naissante ardeur. Le cœur de la charmante enfant, quoique ouvert de toutes parts à l'amour, n'en connaissait encore ni le mystère ni le langage.

Sans doute aussi dans bien peu d'années toutes les craintes de Thérèse seraient dissipées; l'intervalle serait comblé, car Valentine serait alors l'amour même, et l'amour dans toute sa fraîcheur, dans toute la pureté idéale et réelle. Mais trois ans, mais deux ans, mais seulement un an, c'était un siècle à franchir pour un jeune homme dont le cœur brûlant, dont l'imagination ardente s'élançaient avec impétuosité dans la carrière de la vie; dont l'âme noble, le cœur généreux, tout à coup éblouis par le feu de la jeunesse, entraînés par l'ardeur des sens, pouvaient s'écarter inopinément du chemin de la vertu; dont la beauté trop remarquable allait attirer autour de lui tous les périls qui menacent son âge, et dont le premier pas enfin pouvait renverser pour jamais l'espoir de Thérèse.

Voilà ce qu'elle craignait, et sa crainte était prudence et sagesse. Que pouvait-elle, cependant? elle était mère, elle était femme; son cœur le devina. Elle qui jamais n'avait été coquette, elle le devint pour sa fille, qui n'était qu'innocente et belle. Elle découvrit mille petits secrets du cœur, elle employa presque la séduction pour conserver à sa fille le cœur d'Adrien; pour attacher sans cesse ses regards sur la jolie enfant, et pour tromper, rappeler, ou calmer tour à tour son impatiente ardeur, quand ses regards trop brûlants, ou tristes et découragés semblaient dire à l'innocence : Hâte-toi donc ! mon cœur se consume !

Mais dans sa coquetterie maternelle combien il y avait de candeur et de décence ! combien l'objet en était pur ! Avec une adresse charmante, mais toujours sage, elle savait montrer au jeune homme toute la beauté de sa fille, toutes ses grâces séduisantes, et l'innocente enfant ne s'en doutait nullement; et le jeune homme lui-même sentait le pouvoir de la douce magie et ne la devinait pas La vertu la plus sévere n'aurait rien trouvé à b âmer dans l'art que Thérèse employait; et c'était plutôt un spectacle touchant de voir cette tendre mère, sans jamais blesser la pudeur, parvenir à fixer constamment l'imagination d'Adrien sur une enfant de douze ans, qui ne soupçonnait même pas l'amour : conjurer, par ses charmes naissants, le terrible pouvoir des beautés dangereuses qui auraient pu frapper ailleurs les regards d'un jeune amant, et se servir d'une innocente séduction pour conserver, dans un amour pur, la sagesse d'un jeune homme.

Jamais aussi mère idolâtre ne trouva dans une fille si jolie tant de beautés réelles et tant d'espoirs enchanteurs. Dès sa plus tendre enfance, Valentine s'était promptement développée; mais, tandis qu'elle grandissait avec une rapidité étonnante, la nature semblait faire un double effort pour lui donner des charmes nouveaux, et ne lui rien ôter de sa grâce enfantine. C'était une miniature qui s'était agrandie dans toutes ses proportions à la fois. Ses bras charmants étaient aussi potelés, mais les contours en étaient plus finis. Sa poitrine, aussi fraîche, paraissait toujours trop large pour sa robe, et le mouvement de sa respiration la soulevait au-dessus du lien qui semblait l'arrêter. Son cou et ses épaules s'arrondissaient avec le même charme que dans son enfance; mais ils étaient maintenant supportés par une taille légère, dont les mouvements flexibles et mille petites imprudences de son âge trahissaient à tous moments les trésors les mieux voilés; et, quant aux traits de son visage, ils étaient déjà si purs et si doux, que dans le plaisir de la regarder on sentait de l'attendrissement.

Thérèse avait conservé avec un soin jaloux les beaux cheveux châtains de Valentine. Maintenant, quand ils étaient en liberté, leurs boucles brunes se jouaient si bas autour de son corps qu'elles eussent aisément caché ce qu'Adrien n'avait pas vu, parce qu'il était allé chercher les lunettes du pasteur, et ce qu'au fond de son cœur, sans oser le dire, il espérait bien voir un jour. Le jeune homme si curieux était surtout idolâtre de cette belle chevelure. Thérèse la déployait souvent sur les épaules de la charmante enfant. Elle jouait, embarrassée de sa riche parure; sa tête, par un léger mouvement, la rejetait en arrière, et ce mouvement, mille fois répété, qui développait toute sa grâce et semblait dégager son beau front d'un nuage, la rendait à la fois si piquante et si délicieuse, que les regards d'Adrien, qui la suivaient sans cesse, se remplissaient de tout le feu de son jeune amour. Thérèse l'observait : un sourire effleurait ses lèvres; mais, pour ne pas émousser les armes de l'amour, elle rappelait la petite innocente, touchait ses joues fraîches et vermeilles comme l'aurore, prétendait qu'elle avait chaud, qu'elle était brûlante, relevait sa chevelure, dégageait son cou d'albâtre d'un fichu qu'on pouvait ôter sans danger : alors la

jeune nymphe des bois devenait une charmante Hébé, et elle reprenait sa course sous les grands arbres du jardin.

Adrien aurait donné la moitié de sa vie pour interrompre ses jeux; pour qu'elle fût moins lég re quand elle s'éloignait; pour que ses pas, rapides comme les vents, l'apportassent sur son cœur, et il n'osait appeler ce joli petit oiseau, ni courir, et saisir par ses ailes brillantes ce papillon léger qui voltigeait autour de lui. Il n'aurait eu pourtant qu'un mot, un seul mot à dire : *Valentine!...* A ce nom échappé de ses lèvres plus vite encore elle fût accourue, en lui tendant ses jolis bras, en lui disant : *Ami, me voilà!* et tous ses attraits, si jolis et si purs, que le jeune homme craignait de profaner par un regard trop amoureux, la jeune fille candide les eût à l'instant, et d'elle-même, offerts à ses baisers, apportés sur ses lèvres, sans soupçonner le prix d'une si tendre faveur.

Qu'elle est enfant! s'écriait-il avec impatience.—Elle est heureuse, elle est charmante, répondait Thérèse; mais aussitôt elle la rappelait; Valentine raccourait. Un mot de sa mère était un ordre : un ordre n'était jamais une peine. On voulait qu'elle s'assît, qu'elle se reposât. Elle était, animée, mille fois plus jolie, et elle n'en savait rien.

Tremblant, honteux, hardi tout ensemble, au lieu de se lever du banc où il n'y avait plus de place, Adrien prenait sa petite main, et l'attirait tout doucement. Bien plus vive, elle se jetait sur un de ses genoux, passait son joli bras autour du cou de son ami, appuyait sur lui son épaule blanche et douce comme du satin, offrait à ses regards, presque sous sa bouche, des attraits déjà trop séduisants, et qui promettaient plus encore; le regardait avec la vive et douce expression de ses grands yeux de douze ans, et sa petite bouche vermeille, et ouverte pour respirer plus librement, lui montrait en riant des perles et l'intérieur d'une rose.

Pauvre Adrien! qu'il était malheureux! Personne, j'en suis sûr, n'aurait voulu être à sa place. Il soupirait en respirant le doux parfum de la jeune fleur, mais il n'osait en approcher ses lèvres. Où donc était le temps où il couvrait de baisers la jolie petite fille! Hélas! elle avait douze ans, et les mains d'Adrien tremblaient en la soutenant sur son genou, en la pressant si doucement sur son cœur, qu'à peine elle le sentait. Pour avoir un prétexte de toucher son bras blanc, il la grondait d'avoir couru; il ne savait ce qu'il disait: mais soudain, pour rassurer son tendre ami, l'aimable enfant prenait sa main et la posait sur sa belle poitrine, en l'appuyant des deux siennes.—Tu vois, ami, je suis fraîche.— Il avait bien envie de lui dire : — Oh oui! comme tes joues de rose : hélas! c'est moi qui brûle. Il se taisait, il n'osait plus bouger, et Valentine, qui le croyait fâché, lui présentait sa joue vermeille; et parce qu'il hésitait et n'osait la baiser, elle tournait vite sa jolie tête, et lui donnait elle-même ce qu'elle lui demandait.

Aussitôt, attentive et prudente, madame Ludger se levait. Il était dangereux de prendre du froid, surtout après avoir eu chaud. Elle ôtait son grand châle, en enveloppait l'ange innocent; tout disparaissait sous l'énorme draperie... tout, excepté des souvenirs de feu. Ah!... comme l'imagination savait les multiplier! Adrien pouvait sortir de sa maisonnette; son cœur et son âme y restaient. Il pouvait voir toutes les femmes de l'univers; Thérèse était rassurée. Cette belle chevelure qui voltigeait autour de l'ange; le doux éclat d'une beauté naissante, déjà divine et demain plus parfaite; ce baiser chaste et tendre de l'amour innocent par une bouche céleste, où trouvera-t-il rien de semblable? et quel aliment pour l'imagination! Elle n'en cherchera pas d'autres; elle les repoussera tous, au contraire, car l'imagination se dévore elle-même. A vingt ans, comme l'image de la beauté se grave profondément! comme elle remplit l'âme! comme elle s'unit à la vie, à l'air que l'on respire, à la douleur comme à la joie que l'on éprouve! comme on est seul avec elle! comme elle est seule avec vous!

On ne voit pas un jeune amant bien amoureux, bien épris, aller perdre ses mœurs, payer son déshonneur et jouer sa santé. Observez donc les hommes : le libertin n'aime pas; s'il aimait, il serait sage.

Telle était l'innocente coquetterie de Thérèse : conserver Adrien à sa fille et à la vertu, tel en était l'objet. Un curé n'eût pas manqué de jeter feu et flamme; il eût appelé tout cela des pompes de Satan, des œuvres du démon. Envoyez-moi, aurait-il dit, cette petite fille qui a de si grands yeux noirs; que je la confesse au plus vite; j'ai quarante-trois questions à lui faire, seulement depuis les genoux jusqu'à cette jolie petite lentille, qui n'est pas là sans péché, et je vous la renverrai sage comme une image.—Doucement, monsieur le curé, libre à vous de blâmer, je ne m'en soucie guère; quand vous avez des filles, vous n'êtes pas obligé de les marier comme Thérèse; souffrez donc que je ne vous prenne pas pour juge de la conduite d'une bonne mère. Si quelque jour j'ai querelle avec ma gouvernante, je prendrai vos avis. Quant à ma Valentine, vous ne la confesserez pas; elle est trop pure pour entrer dans un confessionnal. Une boîte carrée, où l'on n'entre que pour entendre et débiter des propos malhonnêtes et des choses honteuses, puisqu'on y va conter ses fredaines, et souvent celles du prochain, n'est pas faite pour recevoir ma jeune fille : elle n'y entrera point. Si elle commet quelque faute, elle en demandera pardon à sa mère et à Dieu..., à Dieu, monsieur le curé, qui, sans compliment, vous vaut bien; qui prendra la liberté de lui pardonner, sans votre permission, si cela lui convient, et sans tirer à conséquence. Sur ce, je vous baise les mains, et je retourne à mes moutons.

Le temps continuait à marcher. Valentine embellissait toujours; Adrien n'en devenait que plus timide, et Thérèse en augurait bien : mais elle ne pouvait comprendre comment les regards si brûlants et les baisers si tendres d'un jeune homme aussi beau qu'Adrien n'eussent pas encore fait battre le cœur d'une charmante fille qui bientôt allait compter treize ans; qui était belle, vive, aimante, et dont le corset renfermait déjà bien autre chose que de l'espérance. Elle était prête à concevoir de nouvelles inquiétudes et à s'alarmer maintenant du calme de sa fille, quand une circonstance absolument imprévue, un mot échappé sans réflexion de la bouche d'Annette, fit enfin jaillir du cœur de Valentine la première étincelle du feu divin qu'il recélait à son insu, et permit au regard attentif de la bonne mère d'en pénétrer le tendre et charmant mystère.

Un jour, madame Ludger rangeait dans un meuble quelques-unes de ses parures. Elle déploya sa robe de noce, précieusement conservée. — Je ne la remettrai plus, dit-elle, cela n'est plus de mon âge; et elle l'examinait, occupée d'une pensée qu'elle ne disait pas.—Oh! si fait, madame, s'écria étourdiment Annette; il faudra la mettre encore une fois, pour le mariage de M. Adrien et de mademoiselle Val..... Le regard de Thérèse la fit taire; mais la moitié du mot était lâché, et les deux jeunes gens étaient là. Valentine brodait, et Adrien faisait semblant de crayonner une fleur, et dessinait son portrait.

Une étincelle électrique ne produit pas une impression plus rapide et plus simultanée. Thérèse demeura immobile, les yeux attachés sur sa robe; Annette devint rouge jusqu'aux oreilles; Adrien fixa la charmante enfant; et la pauvre petite, frappée comme par une baguette magique, resta dans la même attitude, ses deux petites mains levées comme si elle allait faire un point; mais son ouvrage était tombé sur ses genoux, et toute sa figure d'ange, et jusqu'à sa poitrine et son joli sein, étaient devenus de la couleur d'une rose.

Adrien était trop vif pour maîtriser son émotion et contenir sa joie. Un bandeau cruel venait de tomber de ses yeux : la rougeur d'Annette lui révélait tous les secrets de sa bonne tante. Il se leva, courut à elle, et l'embrassa tendrement; puis il contempla Valentine, qui n'avait pas encore bougé. Galatée, s'éveillant à la voix de Vénus, était moins belle et moins touchante. Elle sentit, elle devina, car son regard était baissé, qu'Adrien s'approchait d'elle : aussitôt elle leva doucement sur lui ses grands yeux noirs, et, pour la première fois, ses paupières retombèrent à l'instant.

Adrien n'osait parler : tout le monde gardait le silence; il s'approcha si près de Valentine qu'il touchait ses genoux. Il prit une de ses mains; il tremblait plus qu'elle; il se pencha jusqu'à son joli front, et y posa ses lèvres brûlantes comme son âme. La belle enfant ne fit aucun mouvement; elle porta seulement la main sur son cœur, et quand Adrien retira sa bouche pour regarder son doux visage et deviner son sort, elle resta comme frappée d'un tendre étonnement, paraissant écouter son cœur, et lui demander ce qu'il sentait.

Si dans ce moment le pasteur fût entré, certes il eût cru voir devant lui l'innocente et belle Marie au moment où le Saint-Esprit venait d'opérer le miracle; et moi, qui suis dévot, je me fusse mis à genoux, car rien ne me paraît plus adorable qu'une jolie vierge de quatorze ans.

On n'alla pas plus loin; mais le cœur de Thérèse nageait dans la joie. Elle fit semblant de gronder Annette, qui fit semblant de se repentir, et qui était contente, contente comme une reine d'avoir, disait-elle, rompu la glace. Le soir même, le pasteur sut qu'Adrien adorait Valentine, et que Valentine était toute prête d'adorer Adrien; et le brave homme en fut ravi jusqu'à pleurer d'attendrissement.

Quant aux deux jeunes gens, dès ce moment il s'établit entre eux une relation plus tendre et plus intime. Chaque jour la charmante Valentine perdait un peu de son enfantillage, et Adrien l'en dédommageait en amour. L'émotion qu'elle avait éprouvée semblait avoir soulevé un petit coin du voile qui enveloppait encore son cœur, et elle paraissait attendre, avec une douce inquiétude, que le temps et son amant l'écartassent tout à fait. Elle ne rougissait pas encore beaucoup quand Adrien égarait ses lèvres dans sa belle chevelure; mais elle laissait volontiers sa tête sous ses baisers, et quand ils effleuraient son front, elle appuyait avec un doux sourire. Surprise par son ami dans la chaleur du jour, elle ne pensait pas encore à croiser son fichu; mais le regard enflammé du jeune homme faisait aussi tomber le sien sur ses jeunes attraits, et un peu d'embarras l'empêchait de relever ses paupières. Elle ne tremblait pas non plus quand Adrien touchait ses mains; quand il entourait sa taille; quand, profitant d'un instant d'isolement, il l'attirait sur son cœur et, sous le nom de l'amitié, lui prodiguait les plus tendres aveux : mais elle ne s'échappait plus de ses bras pour courir après un papillon; elle y restait, elle s'y plaisait, elle s'y plaçait elle-même; ses jolies mains semblaient chercher autour de lui le lien qui l'attachait, et elle répétait, comme la voix d'un doux écho, les tendres expressions qui s'échappaient des lèvres de son ami.

Enfin, la nature acheva son ouvrage, et l'amour n'attendait qu'après elle pour dénouer tout à fait le bandeau de l'innocence. Un jour, bien affligé, bien alarmé pour sa charmante Valentine, Adrien tremblant, et les yeux presque en larmes, remarqua sur les joues de la belle enfant une pâleur inconnue : tout son cœur en fut troublé. L'aimable fille rougit : elle n'osait rien répondre, et se pressait contre sa mère,

qui, plus tendre que jamais, l'embrassait avec un air de triomphe et répondait avec fierté : — Ma fille n'a rien... Les roses reparurent plus fraîches et plus tendres. Le joli cou de Valentine devint d'une blancheur plus éclatante et plus pure; ses charmes, plus parfaits, s'animèrent tout à coup d'une douce palpitation; ses grands yeux noirs se remplirent d'un feu divin : ils n'osaient plus s'attacher sur ceux de son ami; devant lui, surtout, ils se voilaient à tous moments; mais un seul de leurs regards pénétrait au fond de son âme, y laissait un trouble enchanteur, et un pur incarnat colorait à l'instant les joues de la tendre vierge. Enfin, elle tremblait maintenant quand Adrien tenait sa main délicate : son sein soulevait son fichu, beaucoup mieux attaché, quand la bouche de son amant effleurait ses cheveux, et sa respiration pouvait à peine s'échapper, quand ses lèvres brûlantes venaient toucher ses paupières. On ne la voyait plus courir; elle marchait bien doucement quand elle se promenait seule; et quand son ami la surprenait assise, immobile et rêvant sous un bosquet, elle se levait prête à fuir, s'arrêtait au premier pas, devenait tremblante, et cependant un doux sourire entr'ouvrait sa jolie bouche; et quand Adrien la suppliait de lever ses beaux yeux, elle le regardait avec tant d'amour et un si touchant abandon qu'il lui semblait alors n'avoir point assez d'un cœur et d'une âme pour l'adorer. Enfin, la plus charmante enfant était devenue la plus belle fille, et la jolie Valentine d'Adrien l'amante la plus tendre et la plus séduisante.

Tous les vœux de Thérèse étaient donc exaucés. Ceux du pasteur étaient bien surpassés : il n'avait songé qu'à préserver Valentine du malheur, et Adrien ouvrait devant elle l'avenir le plus aimable et le plus enchanteur. On ne songera plus qu'à les unir : ils étaient trop épris pour différer sans péril. Valentine avait quatorze ans : c'était bien jeune; mais la nature n'avait plus rien à ajouter à ses charmes. Adrien en avait vingt-deux, et jamais le hasard, la Providence, ou la nature, ne s'était plu à réunir un aussi joli couple.

Des motifs d'un autre ordre et d'une autre importance engageaient encore le pasteur à précipiter leur union. Hélas! tout était bien changé en France depuis l'époque où Adrien avait trouvé Valentine sur le banc de la maisonnette. Alors, grande, riche, puissante et victorieuse, la France commandait à l'Europe; respectée au dehors et paisible au dedans, sa prospérité nouvelle semblait chaque jour s'établir sur des bases plus fermes et plus certaines. Les fureurs des partis s'étaient calmées, ou du moins elles gardaient un silence obligé. Les persécutions religieuses semblaient pour jamais oubliées. Chacun suivait en paix sa croyance et sa foi; chacun était soumis à la loi générale. Ce n'était pas sans doute la liberté qu'on avait désirée, qu'on avait appelée, qu'on croyait avoir trop achetée par tant d'affreux sacrifices; mais du moins aucun objet odieux ne blessait les regards, aucun outrage n'était fait au citoyen paisible : sa vie, sa liberté, son honneur, sa fortune, ne dépendaient pas du caprice, de la haine, de la démence de trois ou quatre mille intrigants, petits tyrans subalternes. Après le travail du jour, du moins, en retournant au sein de sa famille, il n'avait à redouter ni le poignard d'un assassin, ni le glaive d'un dragon. Les lois étaient pesantes, mais non pas fallacieuses; on connaissait le poids qu'il fallait supporter : beaucoup de gloire peut-être avait pu l'alléger. L'humiliation et la perfidie sont seules insupportables. Enfin toute la France semblait marcher dans une même et grande voie, quand la plus épouvantable des catastrophes anéantit d'un seul coup, dans les glaces du Nord, l'élite de la France, son armée formidable, et livra cette terre, devenue classique de la gloire, hier encore si florissante, aujourd hui si misérable, aux armées de l'Europe et aux barbares de l'Asie.

L'horizon politique était couvert d'épais nuages. Des promesses, des menaces, des vengeances, l'Etat sans force, sans liberté, et l'ennemi parlant en maître, tout cela n'était pas propre à rassurer Ludger, qui se rappelait en frémissant les horreurs de la bagarre; il voyait déjà errer autour de Nîmes et d'Uzès les épouvantables satellites des mêmes instigateurs, entendait leurs cris féroces solliciter de nouvelles hécatombes, et leurs chefs incertains caresser leur fureur, n'osant encore donner l'ordre du carnage, mais en laisser éclater dans leurs regards et dans leurs vœux sacriléges le désir et l'espoir.

Déjà repassaient de toutes parts des nuées de prêtres et de moines de tous les ordres et de toutes les couleurs; comme sur les mers orageuses on voit des troupes d'oiseaux sauvages annoncer, par leurs aspects et leurs cris effrayants, l'approche des tempêtes. Déjà, pour recevoir un prince *pacificateur*, un magistrat faisait inscrire sur une des portes de Lyon : *Un Dieu, un roi, une foi, une loi*, comme pour annoncer qu'il fallait faire disparaître du sol de la France tout ce qui ne servait pas à l'Eglise à la manière de Rome. Déjà dans Paris étonné on lisait sur la porte des temples : *Quand l'heure sera venue, les hérésies, les schismes s'enfuiront comme les ennemis et les usurpateurs*, et cette heure annoncée, cette heure attendue, et qui semblait prédite, faisait songer en frémissant à la Tour de l'Horloge, que M. Chevalier appelle un monument national, et dont la cloche funèbre sonnait l'agonie des protestants le jour mémorable de la Saint-Barthélemy.

A tant de signes effrayants, le pasteur ne put douter qu'un effroyable incendie s'allumait de toutes parts, et qu'il éclaterait d'abord dans le Midi, sur Nîmes et sur Uzès. Il résolut de l'attendre avec calme. Son devoir lui défendait d'abandonner son troupeau à l'instant où des loups dévorants s'apprêtaient à le déchirer. Sa conscience lui disait qu'il devait soutenir par son exemple le courage et la résignation de ses compagnons d'infortune; qu'il devait les sauver en désarmant par la prière des hommes égarés, ou, comme l'infortuné Coligny, mourir le premier au milieu de ses frères.

Il avait donc résolu, quelque événement qui arrivât, de ne point quitter Uzès; mais il voulait sauver sa femme et ses enfants : sa femme, mille fois plus chère que ses jours; son Adrien, sa Valentine, pour qui, sans balancer, il eût donné le reste de sa vie, et qu'il voyait avec douleur entrer dans le monde à une époque si fatale, et qui ne laissait guère entrevoir un avenir moins sombre.

Il était possible cependant que ces présages alarmants se dissipassent encore, et que l'orage, au lieu d'éclater, s'éloignât et s'évanouit. Une autorité ferme, juste et surtout éclairée, en s'appuyant franchement, sans vains détours, sans misérables ruses, de tout ce qu'il y avait encore de national en France, pouvait présenter une barrière imposante aux intrigues secrètes comme aux entreprises téméraires d'une noblesse trop désenchantée pour être redoutable; si complétement effacée par tant de gloire nouvelle; qui n'avait su garder de l'héritage de ses aïeux que des noms sonores, sans dignité pour les soutenir; de l'orgueil sans courage, et des prétentions sans mérite; et qui, réduite à sa seule arrogance, n'eût jamais montré, comme depuis tant d'années, qu'impiété, pusillanimité et risible fureur. Mais le pasteur avait trop vécu pour se faire aisément illusion. Il avait connu jadis les hommes qui reparaissaient alors, et qu'une génération nouvelle regardait avec étonnement et confondait avec l'étranger. Il se souvenait de leurs discours, de leur conduite, de leurs actions passées; il disait, en cherchant le joint du masque de popularité dont quelques-uns essayaient de couvrir leur figure féodale : *Timeo Danaos....*; et comme il n'était ni assez simple pour se livrer à l'enthousiasme, ni payé pour en feindre, il attendait, triste et craintif, le dénoûment d'un nouveau drame dont la péripétie lui paraissait inévitable, et dont le résultat lui semblait au delà de la portée de ses regards.

Sans laisser pénétrer toute l'étendue de ses inquiétudes, et cachant au contraire la véritable cause de son empressement à unir ses enfants, le pasteur se hâta d'assurer leur sort.

La fortune dont Adrien jouissait déjà, celle de Ludger et de sa femme, dont les jeunes époux hériteraient encore sans partage, leur assuraient un sort brillant; et si jamais une grande infortune venait à frapper les protestants du Midi, ils pourraient aller chercher ensemble un asile étranger, y recevoir leur mère et y fermer ses yeux.

Pour lui, victime résignée d'avance, dévoué par devoir, et plus encore par piété, il voulait bien prévoir, mais non pas éviter son sort. Il implorait le ciel pour qu'il détournât les malheurs qui de jour en jour s'appesantissaient sur ses frères et menaçaient de les accabler; mais il ne demandait point cette grâce pour lui seul, et il se fût au contraire offert en sacrifice, si ce sacrifice eût pu racheter le sang innocent qu'une faction en démence demandait avec rage, que des furieux étaient avides de répandre, et que d'infâmes hypocrites promettaient de livrer pour la gloire de Dieu.

On fit donc à la hâte les apprêts du mariage. Tout entier à son amour, jeune, imprévoyant, et dans l'âge heureux des illusions, Adrien ne voyait pas, comme son oncle, le spectacle affligeant que présentait sa patrie. Le despotisme l'avait révolté; on parlait d'un avenir plus doux. Il ne voyait dans le présent que Valentine et le bonheur de posséder ses charmes. La terre était parée de la même verdure; les chants harmonieux des oiseaux se faisaient toujours entendre sous le feuillage des mûriers; le pont du Gard n'était pas moins majestueux, l'horizon moins immense, son âme moins embrasée d'amour, de jeunesse, d'impatience, et les grands yeux de Valentine étaient encore plus tendres; ils s'humectaient de douces larmes, ils devenaient languissants.

Depuis qu'elle attendait la couronne de l'hymen, elle n'évitait plus les regards brûlants de son ami; elle les cherchait au contraire; elle s'enivrait de leurs flammes; elle ne redoutait plus ni ses baisers, ni sa main caressante; elle écoutait sans effroi les expressions de son amour; elle le suivait dans la solitude, et sa bouche si pure et si jolie lui répétait mille fois : Valentine est à toi, elle t'appartient, tu l'as trouvée. Ah! jamais pour Adrien la France, le monde, l'univers, n'avaient été si beaux! La vue d'un Russe ou d'un Anglais quelquefois sans doute venait rompre le charme, et la rougeur de l'indignation montait jusqu'à son front. Mais un moment après l'ange de quatorze ans accourait au-devant de lui; son sourire était divin, son regard enchanteur...... Que n'eussent pas effacé sa beauté, sa fraîcheur, sa grâce et son amour!...

La bonne Thérèse n'était pas forte en politique : elle n'entendait rien au droit des nations; elle avait lu l'*Émile*, mais non le *Contrat social*. Ces choses-là, disait-elle, ne regardent point les femmes; et son mari se gardait bien de lui dire que, sous des rois légitimes et chrétiens, des catholiques s'amusaient quelquefois à massacrer des protestants, et que la fantaisie pourrait bien leur en reprendre, ne fût-ce que pour n'en pas perdre la sainte habitude.

Quant à la grosse Annette, le cercle de ses idées, de ses craintes, de ses espérances, de ses plaisirs et de ses peines, ne s'étendait point au delà de la maisonnette du pasteur. Elle chérissait Thérèse, elle ai-

mait Adrien comme ses yeux; et quand elle voyait la jolie Valentine, elle était toujours prête à frapper dans ses mains d'admiration, et elle n'entendait plus que la moitié de ce qu'on lui disait. D'ailleurs, depuis quelque temps on voyageait beaucoup; l'or roulait sur les grandes routes; Jacques faisait de gros profits : ainsi tout allait bien, tout allait pour le mieux; et à cela près des Cosaques, des Tartares, des Moscovites, des Hongrois, des Autrichiens, des Silésiens, des Prussiens, des Saxons, des Badois, des Bavarois, des Anglais, des Ecossais, des Irlandais, et d'une douzaine d'autres peuples, tous nos chers amis, nos protecteurs et nos défenseurs je ne sais pas contre qui, mais qui, tout en nous défendant et nous protégeant, nous volaient, nous pillaient, nous tuaient et nous brûlaient pour la meilleure des causes et pour la meilleure fin; à ces bagatelles près, on avait bien raison de dire qu'on n'avait jamais vu la France aussi heureuse, que tous les cœurs étaient dans l'ivresse, et que la joie était telle qu'on en pleurait à chaudes larmes.

Ainsi donc, en dépit de la plus foudroyante et de la plus incroyable de toutes les révolutions du monde, la joie était encore dans la maison du pasteur. A l'exception du vieillard prévoyant, tout le monde se livrait à la plus douce espérance, chacun entrevoyait son bonheur dans l'union qu'on allait former, et par conséquent je n'avais pas tort de vous dire en commençant ce livre :

« Depuis le premier chant du coq, on invoquait le Seigneur dans la maison du bon Ludger avec le calme et la sérénité du bonheur présent et du plus touchant espoir dans l'avenir. »

Or vous savez que la charmante Valentine vient de s'éveiller, fraîche et jolie comme l'aurore; qu'en s'échappant de ses draps blancs, et songeant tout à coup que demain, aux premiers rayons du jour, son doux et cher Adrien verra tous ces divins appas sous sa fine chemise, un doux frémissement fait palpiter son sein délicat; qu'elle a peur, et pourtant qu'elle est bien heureuse. Vous savez aussi que la tendre Thérèse est venue l'embrasser la première à son réveil; qu'on habille en ce moment la jeune et belle mariée; que le pasteur est allé chercher l'heureux futur; enfin que tout est prêt pour former et serrer le nœud d'un éternel bonheur... quelquefois aussi d'un éternel regret; et que, pendant ces doux et charmants apprêts, une voiture élégante roule avec le bruit du tonnerre, enveloppée, dans sa course rapide, d'un nuage de poussière, et renfermant trois voyageuses, un grand secret et un affreux mystère.

CHAPITRE II. — Qui ne commence pas mal, et qui ne finit pas bien.

Si le ciel est serein, impatient de voguer sur une mer paisible, on entend le navigateur jeter des cris d'allégresse en quittant le rivage : d'où vient donc sa sécurité? Puisque le ciel est calme, que peut-il attendre autre chose que la tempête? Au milieu de la tourmente, il est juste d'espérer que les vents s'apaiseront; mais quand ils gardent le silence, êtes-vous assez insensés pour croire qu'ils ne souffleront plus? Si leur retour est inévitable, s'il est fréquent, s'il est imprévu, sur quoi donc est fondée votre joie? Hommes aveugles... hélas! qu'allais-je dire? puisque vous ne pouvez échapper au malheur; puisqu'il n'est en votre pouvoir ni d'en éviter l'atteinte, ni peut-être d'en retarder l'instant; puisqu'il faut subir sa loi terrible comme celle du trépas, à quoi vous servirait d'apprendre à le prévoir? Ah! que vos yeux restent plutôt fermés! dormez paisiblement sur le bord de l'abîme : il vaut mieux y tomber endormi qu'éveillé. Du moins on n'a pas éprouvé le supplice d'en mesurer la profondeur, et l'on a pu goûter quelques moments d'un doux repos.

Déjà, pour la septième fois, une main discrète, mais impatiente, frappait légèrement à la porte de la chambre où Thérèse et Annette, le cœur ému, les yeux humides, tâchaient d'embellir encore un ange de beauté; déjà sept fois une voix tendre et chérie avait demandé tout bas et d'un ton suppliant : — Puis-je entrer? et sept fois le cœur du bel ange avait tressailli, ses joues s'étaient colorées, et son joli sein, qui semblait achever d'éclore, avait soulevé le corset qu'Annette resserrait en riant, lorsque madame Ludger ouvrit enfin la porte, et, prenant Adrien par la main, lui dit : — La voilà.

Jamais la modeste et simple Valentine n'avait paru dans un semblable éclat. La blancheur éblouissante de toute sa parure se mariait si délicieusement avec la fraîcheur de ses charmes de quatorze ans, qu'on éprouvait, en la voyant, ce tendre respect qui défend de toucher à une fleur délicate, de crainte d'en altérer la suave pureté. Ses belles boucles brunes descendaient sur son cou, sans cacher ses épaules. Son front, pur comme la neige, mais bien plus doux à l'œil, était couronné de fleur d'oranger et de jasmin; un bouquet semblable parait, sans en voiler le contour et la grâce, un sein délicat comme celui d'Hébé, et seulement un peu moins qu'à demi découvert. Sa taille légère était entourée d'un simple ruban de satin, et sa robe un peu courte, comme celles des femmes du Midi, laissait voir tout entiers deux petits pieds si mignons, si jolis, qu'on aurait voulu pouvoir les empêcher de toucher la terre. Elle n'avait pas encore le grand voile, ni ses gants, de sorte qu'on voyait ses bras charmants et ses petites mains potelées dans toute leur beauté, et qu'on pouvait d'un seul regard l'embrasser tout entière.

Adrien, qui l'admirait tous les jours, qui, depuis son enfance, la contemplait sans cesse, qui avait vu naître ses charmes, avait suivi, pour ainsi dire, tous les progrès de sa beauté, et dont l'imagination en était si remplie, si brûlante, qu'il en traçait partout la ressemblante image, Adrien demeura devant elle immobile de surprise et muet d'admiration. Thérèse, comme lui, silencieuse, et la joie dans tous les traits, jouissait de son trouble et de son étonnement; et la charmante enfant, confuse de sa beauté, embarrassée de tant de charmes, intimidée par leur éclat, restait aussi tout interdite devant le beau jeune homme, ses grandes paupières baissées, ses joues bien vermeilles, sa petite bouche bien sérieuse, ses jolis bras pendants, et son sein de quatorze ans, dont la tendre fraîcheur eût effacé celle de la rose, se soulevant si vite et si fort que son bouquet virginal semblait agité par le zéphir. — Valentine! ô Valentine! dit Adrien presque en tremblant. Ce fut tout le compliment qu'il put lui adresser, tant il était ému. Aussitôt les grands yeux noirs de la jeune vierge se levèrent doucement; un regard céleste, plein d'innocence, de trouble et d'amour, rencontra celui d'Adrien : un sourire, celui des anges, lui dit la joie de son amante, et la rougeur de ses joues lui révéla son touchant embarras, sa crainte, son désir, son tourment et son bonheur. Ses lèvres, comme celles de son ami, murmurèrent : — Adrien! A cet accent si doux, à ce regard divin, le jeune homme s'approcha d'elle et se mit à genoux. Soudain les deux petites mains de la belle enfant s'avancèrent vite, comme pour se donner à la fois; et tandis qu'Adrien les tenait, osant à peine les toucher et les presser de ses lèvres, Thérèse, attendrie et d'une main tremblante, posa sur la tête de sa fille le voile de la mariée.

Au même instant, huit heures sonnèrent, et Annette s'écria : — Allons! allons! le pasteur vous attend. — Oh! maman!... maman! s'écria Valentine. Sans songer le moins du monde à sa belle parure, elle se mit à genoux à côté d'Adrien, et joignit ses mains en regardant sa mère. La bonne Thérèse ne demandait pas mieux que de bénir ses enfants avant de les envoyer au temple. Elle le fit de cœur, car elle ne pouvait parler. Elle pleurait; elle les releva; elle les embrassa tendrement, joignit elle-même leurs mains; elle leur dit enfin : — Allez, si Dieu le veut comme votre mère, vous êtes unis depuis longtemps!

On passa dans la salle où les amis et les témoins attendaient, et l'on se rendit au temple à pied, car le presbytère touchait à la chapelle, et sans rien omettre de l'imposant et touchant cérémonial établi par une sage piété.

Le contrat civil avait été passé la veille à la mairie. Toutes les formalités avaient été remplies avec la plus scrupuleuse exactitude. D'après son acte de naissance, bien et dûment constaté, il était évident que Valentine avait été abandonnée dès sa naissance; que depuis quatorze ans (et la loi n'en exige que dix) elle n'avait eu aucune révélation de ses parents. Ces faits étant prouvés, non-seulement par des actes, mais par le nombre de témoins voulu, un jugement en première instance, rendu par le tribunal de Nîmes, et remplissant en pareil cas la volonté supposée de la famille absente ou inconnue, avait autorisé la jeune orpheline à s'unir au neveu du pasteur. Tous ces actes étaient enregistrés, enfin l'indissoluble nœud du mariage était déjà placé sous la garantie des lois. Il ne manquait donc plus au couple aimable et si tendrement épris que la sanction divine pour oser goûter sans trouble, et dans toute sa pureté, les délices de l'amour.

Ils la reçurent plus auguste et plus solennelle de la main du pasteur, et jamais on ne vit un spectacle à la fois plus touchant et plus enchanteur. La beauté céleste de Valentine, sa candeur tout à fait virginale, l'expression indéfinissable de joie, d'amour, d'innocence, et l'attendrissement répandu sur toute sa figure éblouissante de blancheur, animée du rose le plus pur, et sur lequel ressortaient avec éclat les longs sourcils noirs de ses grandes paupières, semblaient en faire un être idéal, un de ces anges, purs et suaves, que les peintres anglais placent avec tant de charmes dans leurs ciels vaporeux.

Un doux murmure l'avait accompagnée dans le temple, un silence profond et religieux régna pendant la cérémonie. Mais à l'instant où le vénérable pasteur, s'efforçant lui-même de retenir ses larmes et d'assurer sa voix tremblante, unit les mains du couple charmant, et prononça sur lui les paroles sacramentelles avec la plus fervente onction, un attendrissement général s'empara de tous les cœurs, des larmes mouillèrent tous les yeux, et l'on aurait pu croire que cette nombreuse assemblée n'était tout entière que la famille des jeunes époux, tant elle était émue.

Valentine prononça avec son doux et tendre accent la promesse d'aimer, d'être fidèle et d'obéir. A chaque mot sa petite main, tremblante comme la feuille, serrait celle d'Adrien, comme pour lui répéter le serment que son cœur faisait à Dieu, et le *oui*, ce *oui* que les jeunes mariés n'osent dire que du bout des lèvres, demandé à chacun séparément, fut prononcé par tous les deux bien vite en même temps et avec la plus touchante ivresse.

On revint à la maisonnette, où, depuis plusieurs jours tout était prêt pour recevoir les jeunes époux. — Elle est donc à moi! se disait Adrien en la couvrant de ses regards. — Je suis à lui! se disait Valentine en se serrant tout près de son ami et tenant les yeux si bas, qu'ils avaient l'air d'être fermés. Hélas! qui ne l'aurait cru!... Tout en marchant, l'aimable enfant écoutait son petit cœur : il battait, elle tremblait, et elle ne savait pas trop ce qu'elle sentait. Jusque-là, son

âme candide, comme sa douce figure, n'avait été frappée que de l'idée d'un saint engagement. Tout à coup son bras, plus tendrement serré par celui d'Adrien, lui fit lever sur lui ses grandes prunelles remplies d'un éclat céleste. Le regard du jeune époux, bien autrement animé, sembla pénétrer jusqu'au fond du cœur de la tendre vierge et l'embraser soudain d'un feu qu'elle ignorait encore. Elle rebaissa bien vite ses paupières; mais ses joues devinrent éclatantes, et son joli sein, qu'elle appuyait sans y penser sur le bras du jeune homme, répondit par ses palpitations aux regards enflammés qui suivaient avec ivresse sa charmante ondulation.

C'est un beau jour qu'un jour de noce : non pas quand une nombreuse et bruyante cohue vient s'agiter étourdiment autour de deux époux timides, inquiéter le bonheur, qui n'aime pas les grelots de la folie, et poursuivre de ses regards indiscrets le tendre et silencieux amour, qui cherche encore le mystère; mais ce jour est divin, lorsqu'entouré seulement des objets de ses plus chères affections, le cœur, encouragé par de doux regards, et dans un calme enchanteur, ose écouter sa joie, recueillir toute sa félicité, et laisser échapper les premiers élans d'une flamme si longtemps combattue par la pudeur. C'est alors que le flambeau de l'amour enveloppe la jeune épouse d'un éclat vraiment céleste, et que son âme innocente, oubliant pour la première fois de renfermer tout son bonheur, semble le laisser exhaler comme un parfum divin.

Sans doute une ivresse aussi touchante ne saurait être également partagée : cette douce extase n'appartient qu'à l'amour, et, dans un jour de fête, il faut faire pour les convives la part de la gaieté; mais la gaieté la plus vive, la joie même la plus folâtre, n'exclut pas la décence, et jamais on ne devrait davantage en respecter les lois que lorsque la couronne de l'hymen pare le front timide d'une jeune et tendre vierge. La moindre atteinte portée vis-à-vis d'elle à la pudeur devrait être regardée comme un outrage fait à l'époux; car s'égayer à faire rougir celle que l'amour a respectée, c'est supposer que la vertu n'est plus un devoir, et la candeur un charme divin dans une épouse. On sait cela chez les pasteurs; on le sait aussi chez tous les protestants; je crois même qu'on le sait chez les Chinois et chez les Patagons; mais chez nous, gens polis, catholiques romains, catéchisés par des curés, qui n'ont point de fille à marier, confessés, absous et bénis, rien ne paraît plus joli dans un repas de noces que d'épouvanter les oreilles d'une jeune vierge par un déluge d'obscénités; de la traiter, sous les yeux de sa mère, et de son amant assez sot pour en rire, comme une femme déhontée qui pourrait tout entendre, et de la réduire enfin à la nécessité ou de paraître immobile comme une statue de marbre, ou de jouer le rôle d'une idiote, ou de braver toute pudeur comme une fille effrontée.

Eh quoi! n'arriverons-nous jamais aux idées les plus simples? En morale comme en politique, comme en toutes choses, serons-nous toujours des gens d'esprit qui n'ont pas le sens commun? Une bonne et tendre mère se donne des soins, des peines infinis pour élever sa fille chérie dans l'innocence et la vertu, pour l'offrir chaste et pure à l'autel de l'hymen, et le jour solennel qui doit couronner un si charmant ouvrage présentera l'aspect révoltant d'une partie de débauche! Est-ce un moment bien convenable pour se livrer à la licence que celui où l'on passe un contrat éternel, où l'on engage toute son âme, où l'on promet l'échange de toutes les vertus sous peine des plus grands malheurs?

Mais, quelque choquant que doive paraître cette inconvenance à tout esprit juste et droit, qu'est-elle encore en comparaison du désordre moral qui règne autour de nous? Si je jette un regard sur tout l'ensemble de la société, combien d'incohérences révoltantes s'offrent à moi de toutes parts! Ne dirait-on pas que chacun emploie tous ses efforts pour ne pas atteindre au but qu'elle se propose? D'où vient, par exemple, que le pouvoir est sans force, la loi sans respect, le culte sans vénération, et le peuple sans caractère? C'est que depuis des siècles le pouvoir est corrompu; la loi, une arme à deux tranchants; le serment, une formule; le culte, une absurdité, et que le peuple, enfin, échappé d'un esclavage de treize siècles, et qui secoue avec impatience les débris de ses vieilles chaînes, jeté trop brusquement au milieu d'une route nouvelle, y marche encore au hasard, sans guide, sans fanal, sans boussole; car il ne peut plus reconnaître pour tels, ni vos vieilles erreurs, ni vos vieilles sottises, fussent-elles rhabillées de vos haillons modernes. Donnez-lui donc d'autres instituteurs et d'autres institutions. Donnez-lui d'abord une religion qui ne le fasse pas mourir de rire, des prêtres qu'une honnête femme puisse fréquenter sans honte, et un honnête homme sans ridicule. Donnez-lui des lois qui ne fassent point hurler le bon sens, des ministres qui ne sortent point de la fange de la police, des magistrats dont la robe ne sente pas l'infamie comme celle des capucins sentait la mendicité. Enfin, donnez-lui un gouvernement qui ne soit pas un calembour, et une constitution qui ne soit pas comme la tête de Janus, une pagode à deux visages, dont l'un fait la grimace et l'autre semblant de rire. Ne cherchez pas surtout à vouloir le repousser dans son antique ignorance, qui vous était si chère et si commode. Il n'y rentrera pas, la chose est résolue : c'est dur; je ne sais qu'y faire. Le peuple peut encore être votre victime; longtemps, j'en doute; mais à coup sûr, il ne sera plus votre dupe. Prenez donc, ainsi que lui, une attitude plus décente et plus noble; ne jouez plus de parades, car on vous sifflerait. Le trône et l'autel sont des théâtres dont on connaît maintenant les coulisses; on a trop vu le rouge des acteurs : il faut autre chose que de l'oripeau pour jouer Agamemnon. Ayez donc de la raison, puisque le siècle en a! Vous avez été, ce me semble, assez longtemps à l'école; on n'a rien négligé pour votre éducation, et elle a coûté bon à votre chère maman : pour Dieu! qu'elle profite à quelque chose. Par exemple, ne serait-il pas bien temps que cette nuée d'évêques, de prêtres, de curés, de missionnaires, d'ignorantins, de pères, de frères et de sœurs de toutes les couleurs, gens d'un appétit si robuste, dont les foies sont si chauds, et la foi si ardente, au lieu de s'obstiner à révolter le bon sens, s'occupassent un peu de la morale publique? Voilà le grand secret auquel tout se rattache! Au lieu de perdre leur temps à raconter aux petits enfants des historiettes beaucoup moins amusantes que le Petit-Poucet, se hâtassent d'apprendre aux hommes et non pas à des morveux, à aimer la vertu, qui n'est que l'ordre dans ses devoirs; à la rendre simple, facile, *honnête?* et surtout ne serait-il pas bien temps qu'ils prêchassent d'exemple en devenant eux-mêmes hommes et citoyens, en rentrant avec dignité dans la famille de l'Etat, et en obtenant par des vertus réelles, visibles, et portant de bons fruits, un respect qu'il n'est plus au pouvoir des charlatans d'attacher à des bonnets de papier doré? Certes, quand la famille du pasteur est un objet de vénération, les familles voisines s'en ressentent quelque peu; le spectacle de ses vertus domestiques et du bonheur qui en est le résultat n'est pas moins efficace que les discours qu'il fait entendre du haut de la chaire évangélique, et il prête à ses conseils et à ses exhortations un poids respectable et une force imposante. Qu'on ne vienne plus me dire d'un ton dérisoire : *Faites ce que je dis, et non ce que je fais*... Cet ordre-là ne sera jamais qu'une mauvaise plaisanterie; et si le sermonneur, qui vient de prêcher sur la chasteté, franchit le seuil de ma chambre conjugale et laisse à ma porte ses sandales, son sermon et ses pantoufles ne seront jamais qu'un scandale.

Adrien ne faisait point, comme nous, ces réflexions à propos de bottes, et nous nous garderions bien aussi de les faire, si nous avions à nos côtés une jeune mariée de quatorze ans, blanche comme une colombe, vermeille comme une rose; si nous tenions ses petites mains dans les nôtres; si, de minute en minute, nous baisions sa petite bouche, le bout de son nez frais comme un sorbet, et ses grandes paupières unies comme du satin, sans parler de mille autres choses qu'un amant n'oublie pas en pareille circonstance. Voilà ce que faisait l'amoureux Adrien : aussi d'autres pensées remplissaient son esprit; elles étaient riantes comme la figure de Valentine, tendres comme son doux regard, et comme lui un peu confuses, et partant plus délicieuses.

Déjà le char de la lumière ne jetait plus qu'une pâle clarté, son disque lumineux disparaissait sous l horizon. Le crépuscule est court dans le Midi; la nuit commence avec le soir, et son voile étoilé déjà couvrait le ciel. — Valentine, lui dit son jeune époux en la pressant doucement sur son cœur et lui montrant l'astre brillant de Vénus : Vois!... vois l'étoile de l'amour!... Tout à l'heure... ô Valentine! tout à l'heure! Ah! ne me cache pas ta charmante figure! laisse-moi respirer tes soupirs! laisse-moi m'enivrer de tes regards! — Oui, Adrien! je suis à toi, répondait-elle; et, pour le lui prouver aussitôt, la charmante enfant relevait sa jolie tête, lui présentait sa bouche de rose, et tâchait d'ouvrir ses grands yeux noirs, dont l'amour rabaissait à moitié les paupières. — Tu es à moi!... à moi... répétait Adrien en la couvrant de baisers. Et il pensait en lui-même, en parcourant d'un regard toute la charmante fille : Je vais donc voir ce joli signe dont on m'a fait mystère! Je ne sais pas où il est, mais je le trouverai bien! Et le bel ange innocent, qui, dans le fond de son petit cœur, pensait tout juste à la même chose, se disait en tremblant : Mon Dieu! s'il veut le voir, faudra-t-il? Oh! je ne dirai rien, je le laisserai faire : il est à lui comme tout ce que j'ai, comme mon cœur et mon âme! Pauvre petite! si tu savais quelle main sacrilége, au lieu de celle d'un tendre amant, doit découvrir ce trésor de l'amour! Si tu savais quel œil profane... Mais ton âme est livrée tout entière à la plus douce attente; la crainte qui l'agite n'est qu'une tendre pudeur. Jouis encore un moment de ton aimable frayeur, et cherche, en rougissant, dans les bras d'Adrien, à deviner la vérité.

Dix heures sonnèrent : toute la société était encore dans le jardin; on n'avait ni dansé ni joué, ni bu, ni médit, et pourtant on avait passé la plus agréable journée. Tout à coup la jeune mariée disparut; personne ne la chercha, personne ne plaisanta, et le pasteur, s'appuyant sur le bras d'Adrien, reconduisit la société, et fit les honneurs pour Thérèse, qu'on se garda bien aussi d'appeler. La bonne mère prescrivait le dernier de ses devoirs.

La nuit était majestueuse. Son silence religieux n'était interrompu que par le bruit lointain des eaux, et la lune, jetant ses rayons à travers le feuillage des mûriers, éclairait le banc de pierre sur lequel Adrien avait trouvé la petite fille abandonnée, maintenant la plus tendre amante, et tout à l'heure la plus charmante épouse. Tous les deux s'y assirent : Adrien dans la plus douce ivresse, heureux, tourmenté, impatient, mais n'osant le paraître, et Ludger plus calme, mais le cœur non moins heureux. — Mon ami, lui dit-il, nous venons de te donner une épouse bien jeune, bien belle et bien innocente. —

Ah! mon père, je l'adore! — Ce n'est pas assez, mon fils, il faut l'aimer. — Oh! plus que ma vie! — Ce n'est pas assez, mon fils, il faut l'aimer plus que ses charmes. Adrien le promit, sans trop comprendre comment il pouvait aimer sa femme plus que son amante, plus que sa tendre Valentine. Le pasteur lui dit là-dessus des choses admirables. Adrien écoutait si sa tante revenait, et au moindre bruit dans le feuillage, son cœur battait, et il était prêt à voler.

Thérèse parut enfin. Ses yeux étaient humides; elle venait de donner le dernier baiser à la jeune vierge, en l'exhortant au bonheur, et de l'abandonner tremblante entre la pudeur et l'amour. — Mon rôle est fini, dit-elle en s'approchant et avec un soupir. — Jamais! jamais! ma mère! — Elle embrassa tendrement Adrien, sentit battre son cœur, sourit, et le pasteur prit aussitôt le jeune époux par la main, pour le conduire jusqu'à la chambre nuptiale; mais a peine avaient-ils fait un pas, qu'un bruit étrange, qui retentit du côté d'Uzès, les épouvante et les arrête. La terre semble frémir sous le trot d'une troupe à cheval accourant de la ville, et l'air apporte jusqu'à eux le cliquetis des armes et le hennissement des chevaux.

La maisonnette n'était voisine d'aucune grande route. Deux chemins y conduisaient de la ville : l'un par la porte de la Condamine, l'autre par celle de Saint-Julien ; mais tous les deux se joignaient devant l'entrée de la maison, et n'allaient pas plus loin

C'était donc chez le pasteur que la troupe accourait; que pouvait-on imaginer? Depuis longtemps on était dans des transes continuelles. Les différents partis se menaçaient ouvertement : chaque jour on s'attendait à voir éclater la guerre civile, et les plus forcenés l'annonçaient sans mystère, et demandaient hautement le massacre des protestants.

Les plus horribles soupçons étaient donc permis. Le pasteur se sentit frémir, et son regard invoqua le secours du ciel. Adrien courut chercher son fusil. Thérèse voulait rentrer et fermer les portes et les fenêtres; mais Annette était dehors, elle avait suivi une jeune dame de la société, qui avait passé la journée chez Ludger, afin de porter jusqu'à moitié chemin un enfant qui s'était endormi dans ses bras. Comment fermer la maison, et laisser Annette à la porte, surtout si la nuit devait être marquée par des événements funestes? On hésitait, on écoutait, et le bruit approchait comme celui d'un torrent.

Tout à coup Annette accourt. Elle est pâle, tremblante. — Ah! madame! oh! monsieur! sauvez-vous! sauvez-vous! — Pourquoi? qu'est-ce que c'est? — Des gendarmes! — Des gendarmes! eh bien? — Ils viennent ici! c'est à vous qu'on en veut! On se révolte à Uzès, on dit qu'on se bat à Nîmes, qu'on va massacrer, qu'on va...

Le pasteur ferme la bouche d'Annette, mais il était trop tard; il aurait dû l'arrêter au premier mot. Le coup était porté, et Thérèse était déjà tombée sur le banc.

— Massacrer! s'écrie Adrien en armant son fusil à deux coups et marchant en avant. Massacrer mon père! ma mère! ma Valentine! ah! ce sera donc quand je n'aurai plus ni poudre, ni plomb, ni sang dans les veines!

Annette veut enlever Thérèse étendue sur le banc, mais la frayeur trahit ses forces. Ludger court après le jeune homme, arrache de ses mains l'arme fatale, dont un seul coup peut attirer sur tous une mort inévitable. Il veut qu'on rentre, il veut rester seul; mais pendant qu'on s'agite au milieu de l'effroi et du doute, la troupe arrive par le chemin de la tour de Bonastière, tombe sur eux comme la foudre, fait halte devant la maisonnette, et entoure le pasteur, Adrien, Thérèse, qui rouvre les yeux, et Annette, qui tremble de tous ses membres.

— Au nom du roi! dit le brigadier.... — Nous sommes perdus! s'écrie Annette. — Attendez donc, mademoiselle!

Tout en achevant sa formule, que je ne comprends pas trop et qu'il ne comprenait pas du tout, le brigadier déploie un ordre de l'autorité civile, et enjoint au pasteur de remettre sur-le-champ entre ses mains un jeune homme appelé Adrien Ludger, qui loge dans sa maison.

Le tonnerre tombant tout à coup au milieu de cette famille tout à l'heure si calme et si heureuse, ne l'eût pas plongée dans une égale stupeur. Ludger et Thérèse, embrassant Adrien par le milieu du corps et les lèvres tremblantes, répétaient en regardant les gendarmes : — Mon fils! mon neveu! notre Adrien!... Mon Dieu! qu'a-t-il donc fait?

Le jeune homme lui-même était comme frappé de la foudre; son regard parcourait les huit gendarmes. Que faire? Peut-on lutter contre une pareille force?... et Valentine!.... sa chère, sa tendre Valentine qui l'attendait!... Grand Dieu! être arrêté dans un pareil moment!... Lecteur, cela vous fait rire! Adrien n'en riait pas: il trouvait cela aussi sérieux que Diégo l'histoire du moutardier du pape; il avait plus raison que lui, et je voudrais bien vous voir à sa place!

— Voyons votre ordre, s'écrie-t-il, c'est peut-être une erreur... — Non! c'est bien lui qu'il désigne, et l'ordre est parfaitement en règle... Eh! quand il ne le serait pas? — Quel crime ai-je commis? — Ce n'est pas mon affaire. — Où prétendez-vous me conduire? — Devant le commissaire d'Uzès. — A présent? — Sur-le-champ. — Je n'irai pas! La loi défend d'arrêter un citoyen après le soleil couché. Le brigadier se met à rire, et ordonne à ses gens de s'emparer de ce petit jacobin qui s'avise de parler de citoyen. — Vous ne savez donc pas, mon petit monsieur, que vous êtes sujet du roi, et qu'il n'est plus question de citoyen?

Adrien furieux arrache une des deux dalles qui forment le banc de pierre, et veut en assommer le brigadier. Aussitôt il est saisi, lié, garrotté, attaché à la queue d'un cheval, malgré les cris et les prières de Thérèse et d'Annette, qui demandent grâce à genoux, se traînent aux pieds des gendarmes, et s'attachent à ceux de leurs chevaux. On repousse les deux femmes, on les renverse mourantes, on arrache le vieillard des bras de son fils; on part, et un des huit cavaliers oblige, à grands coups de plat de sabre, le malheureux Adrien à suivre le trot des chevaux.

Thérèse et Annette jetaient des cris lamentables, Adrien en poussait de rage et de désespoir, les gendarmes juraient, les chevaux piaffaient, et le tumulte était épouvantable. Le bruit en arriva jusqu'à la chambre où la charmante Valentine, le sein palpitant d'amour, craintive et brûlante, attendait son doux ami. Au lieu de ses pas légers, que son oreille guettait et connaissait si bien, des cris déchirants retentissent, le nom d'Adrien s'y mêle; ce nom, sa vie, son âme, ne sont qu'une même chose. Elle s'élance hors du lit, ouvre la porte, écoute... Grand Dieu! c'est sa voix qu'elle entend... On crie au secours. — Adrien! Adrien! s'écrie la pauvre enfant; et sans savoir ce qu'elle fait, où elle va, sans penser qu'elle est nue en chemise, qu'elle va se tuer contre l'angle d'une porte, elle franchit en trois bonds tous les escaliers, traverse comme le vent la cour, le jardin, ne sent pas que ses pieds délicats se meurtrissent sur les cailloux, et toujours en criant : — Adrien! Adrien! elle arrive au moment où l'on part; voit son amant, son époux, son doux ami traîné par un cheval, et le fer d'un barbare se lever, briller et retomber sur lui. Elle le croit frappé à mort au milieu d'assassins, elle pousse des cris perçants que les échos répètent, elle s'élance..... mais des bras l'enveloppent de toutes parts, on la retient, on l'enchaîne, elle se débat vainement, les cavaliers s'éloignent, la voix d'Adrien se perd dans l'espace, et le dernier cri que l'on entende encore est le nom de Valentine, dont le cœur du jeune homme a reconnu l'accent et qu'il appelle en lui disant : Adieu. Enfin tout disparaît, et la pauvre enfant tombe alors comme frappée de mort entre les bras de sa mère.

Hélas! cette scène inattendue, douloureuse, déchirante, n'était que le prélude des malheurs de cette nuit fatale.

On rapporta dans la maison Valentine expirante. Annette la croyait morte, et s'arrachait les cheveux; Thérèse l'appelait comme une insensée, l'inondait de larmes, la couvrait de baisers, et tandis que la chambre nuptiale retentissait de cris et de sanglots, le pasteur, précipitant ses pas chancelants, suivait la trace des cavaliers, marchait vers Uzès, seul, la nuit, sans un bâton pour appuyer sa marche, et courait réclamer son cher fils, ou demander en grâce qu'on l'arrêtât avec lui.

Chapitre III. — Reconnaissance bizarre. — Enlèvement. — Incendie.

Lecteur, savez-vous ce que c'est que des futurs contingents? Vous ne le savez pas, ou bien vous le savez; et c'est pour moi une et même chose si j'ai décidé que je vous l'apprendrai.

Un chasseur a résolu de manger une perdrix; un lièvre a résolu d'aller brouter le thym parfumé : voilà deux actions futures bien résolues. Il est écrit de toute éternité qu'elles se passeront précisément à la même seconde. — Les voilà contingents. — Un moment, pas encore. Le chasseur aperçoit sa perdrix dans un buisson. Le lièvre devine au flair qu'il y a du thym au pied du même arbuste. L'un tire, l'autre court. La balle et la bête arrivent tout juste ensemble au même point géométrique de l'espace infini; se rencontrent, il le faut; se heurtent, c'est inévitable; la balle ne tue pas le lièvre, mais le lièvre se tue contre la balle, ce qui n'est pas du tout la même chose en justice; et voilà ce que c'est que des futurs contingents. Si la perdrix se fût avisée de passer au même instant entre le lièvre et la balle, c'eût été bien plus beau, et monsieur de Crac aurait cru cela. Eh bien, maintenant que vous savez ce que c'est que des futurs contingents, vous allez en voir d'une bien autre espèce.

Il vous souvient sans doute qu'une voiture brillante, attelée de quatre forts chevaux, que Jacques, depuis la dernière poste, conduit en mourant d'effroi, accourait ventre à terre, tandis que nos jeunes amants, dans la plus perfide sécurité, goûtaient tout le bonheur du plus charmant espoir, ou tout l'espoir du plus charmant bonheur. Or, pendant qu'on entraînait impitoyablement le malheureux Adrien, les mains liées, meurtri de coups, furieux et désespéré; pendant que le pasteur se hâtait de le suivre à Uzès, maudissant sa vieillesse et la lenteur de ses pas; que Thérèse et Annette, à genoux autour de Valentine, trempaient ses petites mains dans de l'eau de puits toute fraîche, mouillaient ses tempes d'eau de Cologne, lui répétaient aux oreilles le nom chéri d'Adrien, et que la pauvre petite, qui ne les entendait pas, restait immobile et glacée sur un lit où l'amour aurait dû seul fermer ses belles paupières, ce carrosse, qui roulait dès le matin avec tant de fracas sur le chemin d'Uzès, conduit alors par Jacques, et maintenant par un autre; ce carrosse, qui renfermait trois femmes, dont l'une est un revenant, et dont la réunion nous parut si bizarre, ce carrosse, enfin, arrive à la porte de la maisonnette, suivi de quatre grands laquais à cheval, portant des falots allumés, et d'un chasseur hanarché comme un marchand de vulnéraire suisse.

Les valets frappent à coups redoublés, sonnent à briser la sonnette, et crient qu'on ouvre à madame la marquise.

Que faire? faut-il répondre? faut-il ouvrir? Deux femmes seules, un enfant évanoui, point de voisins, point de secours. Thérèse perdait la tête, et Annette tremblait si fort qu'elle ne pouvait tenir la lampe.

Le bruit redouble à la porte; on menace de l'enfoncer : il est impossible de feindre qu'on n'entend pas. Résister est inutile et dangereux. — Allez ouvrir, dit Thérèse, et recommandez-vous à Dieu! Pour moi, je ne quitte point ma fille.... Elle l'entoure de ses bras, tombe à genoux, et Annette va ouvrir.

A l'aspect des falots allumés, du carrosse, des chevaux et des habits galonnés des gens de la marquise, la pauvre Annette, éblouie, ouvre les yeux, regarde tout, et ne voit rien.



Antoine le postillon.

Les trois femmes descendent. D'abord la villageoise, qui manque le marchepied, trébuche et tombe sur les mains. — L'idiote! crie une voix rauque et sourde, et à l'instant l'horrible vieille se présente. A sa vue, Annette manqua s'enfuir; mais la vieille lui arracha la lampe des mains pour éclairer madame la marquise, qui craignait l'odeur des falots, et Annette resta tout à coup comme pétrifiée, car, à sa taille imposante, à son regard sévère, à sa pâleur livide, et surtout au signe noir et saillant empreint sur son sourcil gauche, elle reconnut sur-le-champ, dans la marquise, l'original du portrait effrayant que Jacques, dans sa terreur mortelle, lui avait cent fois tracé de la dame de Privas. Cet être mystérieux était mort; Jacques l'avait vu expirer sous ses yeux : c'était donc une ombre, un spectre, un cadavre marchant qui s'offrait aux regards d'Annette. Elle jeta un cri d'horreur, s'enfuit à toutes jambes, vola jusqu'au grenier, et tomba sans haleine sur des bottes de foin.

La marquise montait, éclairée par ses gens. Valentine était toujours froide, immobile, glacée comme la mort; et Thérèse, à genoux devant le lit de sa fille, d'une main consultant le mouvement de son cœur et les lèvres appuyées sur le front décoloré de la belle enfant, épiait le premier souffle de son haleine, et ne voyait, n'écoutait, n'entendait rien autre chose.

Guidées par la lumière qui éclairait la chambre et qui se prolongeait sur l'escalier, la marquise, la vieille et la villageoise se dirigent vers cette chambre, d'où l'amour avait fui, où la terreur régnait; elles y entrent sans bruit, et les valets attendent sur l'escalier.

Elles s'arrêtent en silence; immobiles, sévères, l'œil inquiet, et comme les trois Parques, elles se montrent du doigt la jeune et belle fille étendue sur le lit presque nue et à moitié couverte de ses grands cheveux épars.

— O mon Dieu!... elle respire! s'écrie Thérèse avec un cri de joie... Ma fille!... ma chère fille!

Valentine avait fait un mouvement imperceptible, mais Thérèse l'avait surpris; transportée d'espoir et de joie, elle se lève, elle court chercher un flacon, voit les trois femmes devant elle, rencontre à la fois le regard sombre et glacé de la marquise, les yeux gris et perçants de la vieille, ceux de la villageoise pleins de pitié, d'épouvante et de larmes, et recule involontairement jusqu'au bout de la chambre. Un sentiment confus d'horreur et d'aversion s'empare de son âme; elle sent une sueur froide découler de son front, et le tremblement de tous ses membres l'oblige à tomber sur un siége.

Sans jeter un seul regard sur la charmante enfant, qui peut-être se meurt; sans ordonner seulement qu'on la secoure, la marquise vient froidement s'asseoir à côté de l'épouse du pasteur; la vieille se place également à son autre côté; les deux spectres vivants s'emparent chacun d'une de ses mains, et Thérèse, se voyant prise au milieu d'eux, sent ses cheveux se dresser sur sa tête.

— Hélas!... que me voulez-vous? — La vérité, madame, et prenez garde d'en imposer. Quelle est la jeune personne évanouie sur ce lit? — C'est ma fille. — Vous n'êtes point sa mère. — Nous l'avons adoptée. — De qui la tenez-vous? — Nous l'avons trouvée. — Dans quel endroit? — A notre porte. — Qui l'y avait mise? Un malheureux, nommé Pierre. — Pierre! Dans quelle année, quel mois, quel jour?... Répondez donc, madame... — Mon Dieu!... mon Dieu! madame, il y a huit ans et demi; c'était le 6 mai... Oh! comme j'étais heureuse!

— C'est elle! s'écrie la marquise. Ses lèvres tremblaient d'une joie cruelle. Allez, dit-elle à la vieille, avec vivacité, allez! visitez-la! assurez-vous si c'est ma fille! — Votre fille!... ah! c'est la mienne! c'est ma Valentine! — Nous allons voir, madame!

La marquise retient Thérèse avec force sur son fauteuil. L'horrible vieille se lève, se précipite vers le lit. Thérèse frémit et suit tous ses mouvements. Les mains de la mégère, jaunes et sèches comme celles d'un squelette, déjà s'étendent devant elle comme pour saisir sa proie : son œil gris étincelle, sa figure se contracte! elle sourit comme la mort, si la mort pouvait rire; et tel que les vampires quand ils s'apprêtent à dévorer les jeunes fiancées, le spectre sexagénaire, sans respect pour la pudeur et la virginité d'une fille de quatorze ans, belle et pure comme le jour, soulève audacieusement le seul voile qui couvre à peine l'amante d'Adrien, expose à la lumière des charmes que l'hymen a seul le droit de connaître, et, sans être ému ni touché de leur beauté divine, braque ses lunettes sur son horrible nez, saisit une lampe, cherche d'un œil sacrilége ce signe charmant et fatal, cette mouche d'ébène, qui depuis quelques mois seulement se perd



Une affreuse vieille femme descendit le petit escalier, portant un paquet assez volumineux. — C'est une fille, dit-elle.

et disparaît sous des charmes nouveaux, l'aperçoit sous le jeune duvet qui lui sert de couronne, et posant effrontément son doigt décharné sur le trône de l'amour, crie en nasillonnant : — Le voila! le voilà! c'est la fille de la marquise! c'est mademoiselle de Tercy! voilà le certificat de sa noble origine!

Où diable la nature l'avait-elle été mettre!

Malgré son effroi, son étonnement, sa douleur, les joues de madame Ludger se couvrirent de la rougeur de la honte et de l'indignation; et dans le même instant, Annette, qui, n'entendant plus rien, s'était hasardée de descendre, et arrivait sur le seuil de la porte, voyant l'étrange cérémonie, le cou tendu, les bras en l'air, disait : — Mon Dieu! qu'est-ce que l'on fait à notre chère enfant?

De son côté, la charmante petite revenait à la vie. Sa mémoire troublée ne lui offrait encore que l'image de son amant et le souvenir de l'hyménée. L'odieux attouchement de la mégère fit tressaillir son cœur : une tendre rougeur couvrit soudain sa figure d'ange, et, sans avoir encore la force de soulever ses paupières, elle dit tout bas en avançant ses jolis bras... : — Mon Adrien... mon doux ami... Pauvre enfant, que ton erreur est aimable et que la réalité est affreuse!

Aux cris de l'horrible vieille, la marquise avait enfin abandonné Thérèse pour aller s'assurer par ses yeux. La timide épouse du pasteur, animée tout à coup du courage maternel, se précipite sur sa fille, repousse avec indignation les deux femmes sans pudeur, rejette jusque sur les pieds de la belle enfant le voile qui doit cacher même à l'hymen le trésor de l'amour, et, embrassant Valentine et la serrant sur son cœur, elle prend Dieu à témoin de l'outrage qu'on a fait à son enfant, à sa fille innocente et pure, à l'épouse encore vierge de son cher Adrien, et réclame de la justice divine la punition de cet attentat.

Annette avait aussi compris que les morts ne marchent pas et ne reviennent pas en carrosse. Elle voyait que la marquise était vivante; elle n'en avait plus peur; elle avait des bras robustes, et elle était femme à en battre trois sans se gêner. Elle accourut auprès de sa maîtresse, ferma ses deux gros poings, et les mettant sous le nez de la vieille, la fit reculer jusqu'à la porte, et jura son grand Dieu qu'elle arracherait la coiffe à la première qui approcherait encore de sa chère Valentine pour regarder ce qu'on ne devait pas voir.

A ces menaces, à cette opposition hardie et vigoureuse, la marquise devient encore plus pâle de colère. Elle déclara qu'elle était la mère de Valentine, qu'on lui avait enlevé son enfant, qu'on en avait indignement abusé, qu'elle avait le droit de la reprendre, que personne dans l'univers ne devait avoir l'audace de s'y opposer, qu'une fille appartient toujours à sa mère, et qu'elle venait chercher la sienne de force ou d'autorité. Pour toute réponse, Annette agitait ses poings; elle mourait d'envie de battre, et Thérèse s'écriait en pleurant : — Hélas! je suis aussi sa mère! Demandez à son cœur si elle en connaît une autre! Mais elle n'appartient plus ni à vous ni à moi! elle est mariée, elle est l'épouse d'Adrien, et vous commettriez un crime en l'enlevant à son époux. — Imposture, sacrilége exécrable, impiété! Ce mariage est nul, illégal, faux, parjure! Ma fille est catholique, elle n'a point paru à l'église, elle n'est donc point mariée, et vous la prostituez! — Juste Dieu! quelle horreur!... Ah! vous êtes un monstre d'ingratitude! Non, vous n'êtes point la mère de cette enfant! Si vous l'aviez portée dans votre sein, traiteriez-vous ainsi celle qui l'a recueillie, adorée, comme le fruit de ses entrailles! Non, vous n'êtes point sa mère! et vous ne parviendrez pas à l'arracher de mon cœur.

Thérèse, dans son désespoir et son indignation, en dit sans doute bien davantage; mais, sans l'écouter plus longtemps, la marquise, toujours froidement furieuse, saisit par un bras la malheureuse enfant, et l'arrache hors du lit. Thérèse, jetant alors des cris de désespoir, la retient de toutes ses forces. Valentine, à peine revenue à elle, éperdue, échevelée, tremblante, appelle Adrien, son père, sa mère, et se débat contre la marquise. La vieille veut aider, Annette lui donne des coups de poings, la mégère égratigne; elles se prennent aux cheveux, et la villageoise appelle au secours.

Aussitôt les quatre laquais arrivent; leurs torches allumées jettent une lumière éclatante; Valentine se voit au milieu de la chambre, vis-à-vis de quatre hommes; elle échappe des mains de la marquise, se précipite sur le sein de Thérèse, s'y cache avec pudeur, et la chaste épouse du pasteur la couvre de sa robe, de ses bras et de l'amour d'une mère.



La marquise, le jésuite Siméon et la vieille Léonarde.

Si quelque chose avait pu toucher le cœur de la marquise et lui paraître sacré, c'eût été le tableau qu'offrait alors à tous les regards la plus charmante fille, à peine couverte par les vêtements de Thérèse et ses grands cheveux épars, et cette bonne et tendre mère l'inondant de ses pleurs et demandant à genoux qu'on ait pitié de sa fille.

Mais ces noms de fille et de mère, sans cesse répétés, blessaient l'orgueil de la marquise et redoublaient sa colère. D'ailleurs, des motifs plus graves la forçaient de terminer précipitamment cette scène violente; elle ne pouvait les faire connaître; il fallait agir comme une femme emportée par la fureur, et braver toute décence pour arracher à l'instant Valentine de la maison du pasteur, ou, dans une heure, dans un moment, son exécrable projet pouvait être à jamais renversé, car Adrien et Ludger pouvaient à l'instant revenir d'Uzès. La marquise le savait; elle savait bien autre chose encore que nous apprendrons plus tard. Ah! si Thérèse en avait soupçonné la moitié, il eût fallu marcher sur son corps, écarteler ses membres pour arracher de son sein sa tendre et belle Valentine. Mais elle était abandonnée, sans secours, sans espoir, et frappée de terreur.

— Emparez-vous de ma fille! qu'on l'entraîne d'ici! s'écrie enfin la marquise avec emportement.

Aussitôt des cris déchirants retentissent. Thérèse et Annette enveloppent Valentine; elles la dérobent entièrement au milieu de leurs bras, et la pauvre petite les tient, les saisit, les serre de toute la force de ses mains délicates. Mais, sans pitié, sans pudeur, même pour la fille de leur maîtresse, les quatre grands laquais, aidés par l'exécrable vieille, encouragés par l'implacable marquise, séparent avec violence les deux femmes éperdues. Le spectre, livide et tremblant de colère, saisit la jeune vierge par son léger vêtement, l'entraîne avec fureur, atteint déjà la porte; l'enfant, épouvanté, fait un dernier effort, son voile se déchire, elle échappe et vient se jeter encore dans les bras de sa mère, qui se traîne vers elle.

Dans ce désordre épouvantable, les laquais ont jeté au hasard leurs torches enflammées; elles roulent près du lit, sous les rideaux, contre les meubles; le désespoir et la colère ne permirent de rien voir. Tous les regards sont sur Valentine, tous les efforts sont dirigés sur elle. Le feu prend partout à la fois; mille flammes s'élèvent en tourbillons. Des cris d'horreur et d'épouvante se mêlent à ceux du désespoir. — Fuyez! fuyez! s'écrie-t-on de toutes parts; et cependant Thérèse, étendue sur le parquet et tenant Valentine serrée sur sa poitrine, n'entend point les cris et ne voit point les flammes; encore un instant, une minute, quelques secondes, et tout va s'écrouler autour d'elle, tout va s'abîmer sur son corps.

Toujours froide et maîtresse d'elle-même au milieu de cette scène infernale, la marquise veut ressaisir sa fille. Mais ses membres sont enlacés autour du corps de Thérèse; sa chemise, en lambeaux, ne peut résister aux efforts. Par où la prendre?... Ses grands cheveux flottaient de toutes parts; ils couvraient le plancher, ils défendaient ses charmes, ils étaient le seul voile de la pudique enfant; et, dans son affreux désordre l'épouse d'Adrien cherchait encore à s'en couvrir. D'une main barbare la marquise les saisit, soulève et traîne à la fois la mère et la fille, comme les Furies, dans le Tartare, secouent par leur chevelure les filles de Danaüs. — Arrêtez! arrêtez! lui crie-t-on de toutes parts. — Qu'elle me suive! répond la marquise en marchant au milieu des flammes. Cédant alors à sa douleur aiguë, Valentine jette des cris perçants et abandonne sa mère. A la voix de sa fille, Thérèse voit enfin le pouvoir qui l'entraîne; c'est elle qui tient le corps de la malheureuse enfant, qui résiste, qui cause sa douleur et ses cris déchirants. — Ah! s'écrie-t-elle en ouvrant les bras et en livrant sa fille adorée, barbare! emporte-la donc, mais ne lui fais pas de mal.

A l'instant Valentine roule aux pieds de la marquise; un vigoureux laquais l'emporte comme une plume. Ose t-il bien toucher ce corps d'albâtre dont l'amour est jaloux! Tout fuit, tout se précipite hors de la chambre embrasée; Annette en arrache aussi, en la traînant par les pieds, Thérèse évanouie. Aussitôt le plafond s'écroule, les murs s'abattent, des craquements affreux se font entendre de toutes parts; les flammes s'élancent de toutes les parties du toit, l'incendie a gagné toutes les chambres, l'escalier commence à s'ébranler; enfin la destruction et le malheur sont tombés comme la foudre sur la maison du pasteur.

Tout a fini, tout a disparu; la marquise, ses gens, sa voiture, emportant Valentine, sont partis comme l'éclair; et la maison est embrasée, et les cruels abandonnent, au milieu des tourbillons de feu, sous des murs qui s'écroulent, celle qui fut la mère et la plus tendre mère de l'orpheline abandonnée!

La bonne et courageuse Annette, dans ce moment épouvantable, retrouva toutes ses forces; elle chargea sur ses épaules le corps de sa maîtresse; chancelante sous son fardeau, l'âme glacée d'horreur, et marchant au milieu des décombres brûlants, elle parvint à gagner la cour, sortit à la lueur des flammes, posa au pied d'un arbre l'infortunée Thérèse, qui paraissait avoir cessé de vivre, et assise auprès d'elle, gémissante et baignée de larmes, elle vit s'abîmer dans les tourbillons de flammes cette maison si chère, asile des vertus, et tout à l'heure encore du bonheur et de la paix.

Cependant le ciel embrasé par la réverbération des flammes et des nuages de fumée tourbillonnant au milieu de cette lumière éclatante, apprennent à toute la ville qu'un incendie dévore une maison dans la campagne.

On se lève, on s'agite, on s'oriente; chacun raisonne à sa manière sur le lieu et l'objet du désastre. La troupe prend les armes, les pompiers ajustent les pompes, les filous mettent des redingotes à douze poches, et toute la population, en deux énormes colonnes, sort de la ville, moitié par la tour de Bonastière, et moitié par la porte Saint-Julien; les autorités montent à cheval et suivent la cohue; le tambour bat, les cloches sonnent, les femmes crient, les enfants pleurent, et tout Uzès est en alarme.

Des badauds (car il y en a partout) qui s'éveillent et ne savent point ce qui arrive, s'imaginent que la contre-révolution, dont on parle tous les jours, vient d'éclater; ils se sont couchés en tremblant, ils s'éveillent avec le frisson; on court des deux côtés, ils s'enfuient en chemise par les autres portes, à cheval, à âne, à pied, comme ils peuvent, gagnent les villages environnants, disent qu'on s'égorge, que le roi est en fuite, l'empereur à Nîmes, à Grenoble, à Valence, à Lyon, n'importe. On sonne le tocsin dans trente bourgades; les paysans s'arment de faux, de fourches, de pelles. Les catholiques, qui sont royalistes, et je sais bien pourquoi, crient : *Vive le roi, quand même! égorgeons tout le monde, et profitons de la nuit*. Les protestants, qui ne sont pas si royalistes, et je sais bien pourquoi, crient : *Vive le roi! ne tuons personne, et attendons qu'il fasse jour.*

Cependant les habitants d'Uzès, guidés par la lueur de l'incendie, découvrent enfin, au milieu des arbres, l'objet que la flamme dévore. Mille cris à la fois répètent : C'est la maison du pasteur! Aussitôt la troupe fait volte-face et retourne à la caserne. Les pompiers sont inutiles, parce qu'il n'y a pas d'eau de ce côté-là. Les autorités vont coucher, parce qu'il est minuit, et la canaille danse en rond à la lueur des flammes : un hérétique qui brûle... c'est un feu de joie; demandez plutôt à messieurs les jésuites...

Mais, pendant que les uns s'en retournent, faisant semblant de s'apitoyer, et que les autres, moins hypocrites, se réjouissent ouvertement, une foule de protestants accourent et se mettent courageusement à l'ouvrage; toute la communauté est sur pied... Hélas! soin, courage, efforts inutiles! la flamme brille encore, mais la maison n'est plus; l'ange exterminateur a passé sur la demeure du juste.

On cherche partout le pasteur et sa famille; on se demande avec consternation : — Où sont ils? qui les a vus? On appelle : point de réponse. On cherche en frémissant sous les décombres fumants. Enfin on entend les sanglots d'Annette, et l'on voit l'épouse du pasteur étendue sur la terre.

Un combat touchant s'élève entre mille personnes; chacun veut l'emporter dans ses bras, chacun veut la conduire dans sa famille. L'un a des filles pour la servir; l'autre une femme, une mère. Enfin, l'on s'accorde, et l'on trouve plus sage de la porter au presbytère. Il ne restait pas même un matelas sur lequel on pût la poser. Tous les hommes s'offrent : six, marchant trois à trois, lui firent de leurs bras entrelacés un siége plus doux que commode. Les autres les relevaient tour à tour. Toute la communauté suivit, les yeux en larmes, silencieuse, et durant le chemin Annette racontait les malheurs de cette nuit funeste.

CHAPITRE IV. — Histoire de la marquise, qui commence à la création.

D'où vient que Jacques n'a point paru? Il conduisait la fatale voiture; il avait reconnu la dame de Privas, assassinée à Rhodez, et l'épouvantable vieille qui essuyait le sang. Sur des soupçons trop bien fondés, il croyait l'une la mère de Valentine, l'autre une furie échappée du Tartare, et il ne se trompait pas. Il avait dit en partant de la dernière poste : Il faut que je les conduise, *que j'arrive en même temps qu'elles à Uzès, que j'avertisse M. Ludger. Pauvre homme! Quelle aventure!...* Il savait à merveille que Valentine épousait Adrien; il s'était promis de venir coucher avec sa femme pour célébrer les noces de la charmante enfant. Au train dont il poussait les chevaux, il a dû parcourir la distance en une heure. Il est arrivé à sept; on n'a arrêté Adrien qu'à dix; la marquise n'a paru devant la maisonnette qu'à dix et demie. La scène atroce de l'enlèvement de Valentine a duré près d'une heure. Jacques en a eu trois pour avertir la malheureuse famille, pour la préparer à des événements nouveaux, peut-être pour la garantir, par un mot, par un conseil prudent, du plus terrible coup qui pouvait la frapper. — Qu'est donc devenu son zèle ardent? Que fait ce postillon? Où est-il? Boit-il dans un cabaret? Fait-il quelque infidélité à sa bonne et grosse Annette? — Je n'en sais rien, je ne puis vous le dire. Depuis la première page de ce livre, ne voyez-vous pas qu'un mystère bizarre, affreux, épouvantable, enveloppe de toutes parts une aventure inconcevable? Que cette aventure a des fils à l'infini qui se perdent dans des ténèbres épaisses, et que le seul moyen d'en pénétrer l'effrayante profondeur est de remonter à l'origine de ces futurs contingents, dont je vous ai donné l'explication métaphysique et lumineuse, qui certainement a dû vous enchanter, et de savoir enfin ce que c'est que cette marquise qui s'appelle de Tercy, qui s'est dite de Salars, qu'on poursuivait à Paris, qui est morte à Rhodez, que tout le monde a reconnue pour Cécile-Antoinette Walker; qu'on a portée en terre, qui apparemment est ressuscitée des morts, est montée... je ne sais où, s'est assise... où elle a pu, et revient maintenant d'Angleterre pour faire enrager les vivants. Le peloton d'Ariane est dans la main de cette femme; tâchons de le saisir; je ne vois pas d'autre moyen pour sortir du labyrinthe.

D'ailleurs, Jacques est perdu, Adrien arrêté, le pasteur enfermé avec lui chez le commissaire de police, la douce et tendre Valentine, avec sa chemise en lambeaux, ses grands cheveux épars, et son joli petit signe presque encore découvert, est couchée sur les genoux de trois femmes, dans une voiture qui roule toujours et qui ne revient jamais, comme les roues du prophète Ezéchiel, qui faisait si mauvaise chère; madame Ludger est au presbytère, où elle pleure à chaudes larmes; Annette court toute la ville pour avoir des nouvelles de son maître; la communauté est en deuil; les bons catholiques sont couchés, et la maison est brûlée. Nous ne pouvons choisir un moment plus opportun pour parler d'autre chose, et nous allons, s'il vous plaît, remonter à l'origine de ce noir *imbroglio*, c'est-à-dire, si je devine juste, à la marquise de Tercy.

Sortie fort tard du couvent, et seulement à l'époque de son mariage, qu'elle contracta sans amour, mais avec l'empressement que doit avoir toute fille que l'on retient captive, la jeune marquise de Tercy, belle, grande, d'un aspect imposant, et appelée par son rang à jouer un rôle important sur la scène du monde, sembla s'y précipiter plutôt qu'elle ne s'y présenta. L'impression qu'elle produisit en paraissant à la cour, l'accueil qu'elle y reçut, et l'empire qu'elle exerça dès le premier abord, décidèrent sur-le-champ du sort de sa vie. Un caractère ardent, sombre, réfléchi, des passions violentes, mais qu'elle savait diriger, contenir, rallumer ou éteindre à propos; un esprit pénétrant, mais faux, astucieux, pervers; un courage inconnu à son sexe, une intrépidité que la prudence rendait irrésistible, et avec tant de qualités, de défauts et de vices, un cœur brûlant d'ambition, gonflé d'orgueil et sans cesse agité par l'envie et la haine, faisaient de la marquise, même dès l'âge où l'amour devait tourner toutes ses pensées vers le plaisir, un de ces êtres appelés par la nature même à figurer dans les cours, à y briller par sa beauté, son esprit, sa fierté; à y régner par l'intrigue, l'audace, la fermeté; à toucher d'une main hardie aux rênes de l'État, et à vouloir diriger les destinées du trône.

L'amour occupa peu sa jeunesse; la vanité seule lui fit sacrifier quelques instants à goûter un bonheur qu'elle ne connut jamais dans toute sa pureté; son cœur sec, son œil sévère, son sourire dédaigneux, étaient étrangers aux tendres affections de l'âme. Elle se fit de la froideur de ses sens une vertu qu'on encensa comme un prodige, et joua la piété pour se faire une arme de plus, un parti formidable, et imposer au vulgaire.

Un demi-siècle plus tôt, la superbe, l'artificieuse marquise eût écarté facilement la tendre La Vallière, dont la douceur et la timidité n'étaient pas faites pour affronter les orages qui environnent le trône. Plus profondément hypocrite que la veuve de Scarron, plus audacieuse dans son ambition, plus emportée dans ses désirs, et plus noblement atroce, si elle n'eût pu supplanter sa rivale, elle l'eût fait poignarder, eût fondé un monastère pour sanctifier le nom de sa victime, et sur le trône, à sa place, au lieu d'avoir la faiblesse de s'en tenir à la révocation de l'édit de Nantes, elle eût fait égorger dans une nuit tous les protestants de la France.

Voilà de la vertu! voilà une femme vraiment catholique, et tout à fait digne d'aller au ciel.

Les circonstances ne la servirent pas avec autant d'avantage; mais pour les grands génies tous les temps, même ceux de l'adversité, offrent quelque occasion de déployer les grandes facultés qu'ils ont reçues du ciel; la marquise le prouva.

Enveloppée dans le tourbillon qui fit disparaître en un jour l'édifice

gothique élevé sur tant de siècles, colossal, mais sans base, et miné dans tous les sens par la sottise, l'aveuglement, l'insolence et la cupidité, la marquise fut entraînée avec la foule de ces héros d'une autre espèce que ceux d'Homère, car ils fuyaient en chantant victoire, allaient prier des étrangers de se battre pour eux, et dansaient à Coblentz pour montrer à l'univers leur grâce, leur légèreté, et prouver qu'ils étaient éminemment Français. La marquise eut pitié de ces fous; ils allèrent danser plus loin, et elle s'unit à des gens d'une autre trempe.

Une vaste association se forma pour opérer par la ruse et l'intrigue ce qui était impossible à la force des armes, à tous les rois ligués, à toute l'Europe marchant contre un seul peuple, ce fut d'allumer sur tous les points de la France la guerre civile, politique et religieuse; de soutenir l'une par l'autre, et d'unir sur la même bannière le lis et la croix.

Aussitôt tout s'organisa; des émissaires secrets, actifs, ardents, infatigables, volèrent dans toutes les cours, enrôlèrent de toutes parts, intriguèrent dans tous les sens, et la guerre ténébreuse qui s'engagea dès lors et qui fut sans relâche, était plus redoutable que les batailles rangées où le canon vomissait la mort sur des millions de braves.

D'abord, instigatrice éloignée de ces mouvements confus, longtemps, des bords de la Tamise, la marquise se contenta de diriger quelques-uns des principaux fils de la vaste conjuration. Mais enfin son grand génie, ennemi du repos, incompatible avec un rang secondaire, prit un essor plus rapide. Elle s'indigna de la faiblesse des uns, elle voulut égaler, surpasser l'audace des autres, et la violence de ses passions, l'âpreté de son caractère, l'humiliation qui la rongeait en secret, et la haine qu'elle ne dissimulait point, l'engagèrent à se précipiter enfin au milieu des événements.

Le moment était favorable; la France touchait à la plus terrible secousse qu'elle eût encore éprouvée, et le parti royal relevait partout la tête et redoublait d'efforts. La Vendée était en feu; ses campagnes sanglantes, couvertes de cendres, n'offraient plus que le spectacle de la dévastation; tout le Midi s'agitait; les montagnes se remplissaient de bandes armées, avides de pillage, de meurtres et d'excès; la France entière paraissait toucher à une horrible convulsion, et dans cet ébranlement de toutes les provinces, le Directoire expirant se débattait sans force; divisé en lui-même, pressé par tous les partis, incapable d'agir, il devait succomber; l'heure en était prévue, elle était annoncée, et la famille royale se tenait prête à rentrer.

L'instant de jouer le rôle d'une héroïne était donc arrivé. Il ne fallait que réunir les éléments de discorde, hâter l'instant de la crise par un dernier et violent effort, et personne n'était plus capable que la marquise d'opérer ce grand résultat. Elle s'embarque, comblée d'éloges, chargée d'espérances, emportant mille vœux; elle traverse la mer en promettant aux siens du sang et des vengeances, et sa nef fend rapidement les flots.

Telle était son ardeur, qu'elle bravait toutes les souffrances, tous les obstacles, tous les périls même d'une grossesse avancée. Elle portait dans son sein le premier fruit de l'hymen; il serait aussi le dernier, car le marquis, homme d'un caractère aimable, doux, d'un esprit juste et prévoyant, trop affecté des malheurs dont il n'entrevoyait point le terme, et sans consolation dans l'intérieur de son ménage, avait eu la faiblesse de mettre un terme à ses jours. Il ignorait que sa femme était grosse, et la marquise, qui en ressentait peu de joie, n'avait pas seulement songé à lui révéler le doux espoir d'être père. Elle éleva à sa mémoire un superbe tombeau, et ne versa point une larme; elle s'écria avec fureur qu'il était une victime de la révolution, et jura de venger sa mort. On admira son amour conjugal, et on exalta jusqu'aux cieux la noblesse de ses sentiments... La moitié de l'espèce humaine est composée de fourbes et l'autre d'imbéciles. — Ami lecteur, je vous excepte.

Elle touche enfin la terre de France; elle est impatiemment attendue par l'intrépide Charette, le féroce Cadoudal, et une foule d'autres héros ou d'autres brigands, selon l'époque où on aura écrit l'histoire.

Tout était prêt pour la recevoir; argent, faux passeports, asiles préparés, autorités achetées, rien n'était oublié, et elle fut reçue aux acclamations d'un peuple de flibustiers, au milieu des villages ravagés, des bourgades détruites, des champs couverts de cendres, comme l'ange de la victoire. On dit une messe solennelle dans une église qui n'avait plus de toit. Elle communia dévotement après avoir juré d'exterminer ses semblables. Le sabre d'une main et la torche de l'autre, on chanta le *Te Deum laudamus*, et la marquise partit pour achever d'insurger le Midi, organiser régulièrement les bandes des montagnes et ranimer la pieuse ardeur des héros de la bagarre. Elle connaissait l'esprit, les mœurs, les hommes de ces contrées brûlantes; elle était née dans le Languedoc, et ce théâtre souriait à ses vues ambitieuses, à ses desseins hardis.

Un homme l'accompagnait. A sa vue, les chouans avaient jeté des cris de joie. C'était le père Siméon, jésuite espagnol, disciple de Molina, partisan d'Escobar, profond théologien et prédicateur furibond, mais en même temps confesseur plein d'indulgence, et directeur infaillible dans l'art de conduire une âme au ciel. Il s'était fait chasser des Etats d'un prince du Nord pour avoir enseigné à la femme d'un podestat les extases du père Girard, et aux sujets de Sa Majesté les sages préceptes de Loyola, qui permettent le régicide quand les jésuites l'ordonnent. Comment peut-on persécuter des hommes si vertueux? Heureusement pour sa gloire, la France leur a rouvert son sein.

Ce digne homme, longtemps en butte à la méchanceté des impies, errant, misérable, dînant d'une messe, soupant d'aumônes, et s'habillant, quand il plaisait à Dieu, avec le prix modique de quelques billets de confession, trouva enfin un refuge dans la maison de la marquise. Ils se reconnurent l'un à l'autre un génie supérieur; ils s'entendirent au premier mot, au premier regard, au premier signe de croix. La marquise résolut de faire du père Siméon un chef de mission; il en avait déjà la mine, le port, le geste et la voix; et par reconnaissance, le père Siméon initia la marquise aux mystères du grand ordre. Elle apprit ce que c'est que la restriction mentale, le serment intérieur, les arguties théologiques, les deux faces de toutes choses, et fut dans l'admiration. Le bon père lui révéla ensuite la piété extatique, les visions célestes par exaltation, le secret des stigmates, l'art d'avaler des clous, des serpents, des crapauds, la manière de faire suer la Vierge, pleurer un crucifix, brûler une chandelle qui ne s'éteint jamais; et la marquise, qui ne riait guère, rit comme une folle pendant huit jours. Enfin il éleva l'âme de son élève jusqu'aux sublimités du jésuitisme pur; il s'élança avec elle dans les régions célestes; ils virent les sept chandelles, toutes les bêtes de l'Apocalypse, des anges tout nus faits comme de beaux garçons, et alors ils se dégagèrent de toutes les impuretés de la terre; leur esprit s'exalta jusqu'au trône environné d'éclairs; ils livrèrent sans pitié leur corps au démon; pour mieux narguer Satan, ils se déshabillèrent devant lui, afin d'irriter leurs désirs par la vue de leurs charmes, et d'en mieux triompher en s'y abandonnant. Ils se livrèrent à tous les combats de l'amour, ils se perdirent dans toutes les voluptés, mais seulement pour défier le malin, et leur âme, épurée dans les orgies de l'obsession, goûta les joies célestes, s'élança dans la béatitude, et vit la face de Dieu le Père resplendissante comme le bouquet du feu d'artifice qu'on tire à Tivoli.

Dès ce moment ils devinrent inséparables, et coururent ensemble servir la même cause.

En arrivant dans le Midi, les deux champions sacrés trouvèrent tout disposé au gré de leurs désirs; les factions s'agitaient, les esprits s'irritaient, les souvenirs de la bagarre épouvantaient les protestants; ils s'unissaient pour se défendre, on peignait leur effroi des couleurs de la révolte, on criait anathème, les bandes armées étaient prêtes à se précipiter sur les villes, et le brandon de la discorde n'attendait qu'une main hardie pour embraser le reste de la France. La marquise le saisit, et le bon père Siméon souffla pour exciter la flamme.

Tout marchait à ravir. Deux armées formidables s'approchaient des frontières. Pendant que la France se déchirait elle-même, l'Autriche et la Russie allaient en faire leur proie. Rien n'était plus réjouissant! Il y avait des gens qui mouraient de plaisir, d'autres d'impatience; et ceux qui attendaient criaient à ceux qui faisaient : — Allons, messieurs, dépêchez-vous! la vie est courte, il faut jouir! Et on allait bon train. Les jacobins hurlaient à Paris; les directeurs s'injuriaient; les honnêtes gens tremblaient; les chouans pillaient, volaient, brûlaient, et la marquise s'agitait comme un démon enfermé dans un bénitier. C'était une bénédiction du ciel.

Enfin, l'heure était venue; la marquise avait organisé les bandes des montagnes; le Nord et le Midi avaient agi de concert; massacrer d'abord les protestants, pour se mettre en haleine, puis marcher sur la capitale avec la croix et la bannière. — Dieu le veut! Dieu le veut! criait le père Siméon.

Dieu le voulait sans doute, puisqu'un jésuite le voulait; mais le bonhomme La Fontaine avait fait une prophétie; il avait dit dans ses Fables :

> Pour un âne enlevé deux voleurs se battaient.
> Tandis que coups de poing trottaient,
> Arrive un troisième larron
> Qui saisit maître Aliboron.

Hélas! ce troisième larron, que l'on n'attendait guère, tomba d'Egypte à Fréjus, comme une bombe, pour s'emparer de maître Aliboron, qui ne demanda pas mieux que de lui présenter le dos, et, comme le juge du même prophète, il mit les plaideurs d'accord en avalant l'huître. Mais, voyez la malice de la Providence! il ne peut pas la digérer!

Dans deux cents ans tout cela sera bien drôle; qu'en dites-vous, lecteur? — Mais... — Eh bien! vous riez jaune? — Il est vrai. — Pourquoi? — Le maître Aliboron du prophète portait toujours le même bât; que lui importait son maître? Mais chaque fois que nous changeons de mains, on élargit le nôtre; on y met double charge, on nous fait plier les genoux, et, pour rendre la farce plus risible et plus amère, on nous assure que nous sommes enchantés, et l'on nous fait danser à coups de fouet pour montrer notre joie. Je vous avoue que je meurs d'envie de braire. — Bon! vous êtes un âne libéral.

Suite du Chapitre IV. — Continuation de l'histoire de la marquise. — Mystères éclaircis.

Vous savez comme le conseil des rats s'enfuit à l'approche de Rodilard; comme les plus rodomonts gagnent les premiers au large, et le fretin leurs trous, leurs nids à rats; de même, ainsi, tout comme, se

dispersa, s'enfuit et disparut la sainte ligue... au moins pour le moment. Homère vous eût comparé cela au souffle du fougueux aquilon qui chasse devant lui les sables du rivage et précipite dans les flots leurs tourbillons épars; le Tasse, au retour de la clarté des cieux, dont les rayons éclatants replongent dans les cavernes de la nuit les fantômes livides et les spectres qu'elle enfante. Cela eût été plus noble, je dois en convenir; mais l'un était Grec, l'autre Italien, moi, je ne suis que Parisien : il faut bien que chacun ait son ton et son allure; et puis, je n'écris pas l'histoire des dieux, tant s'en faut!

La vindicative marquise, le turbulent Siméon, leurs agents et leurs bandes furent frappés de terreur. La main vigoureuse qui, au milieu de sa chute épouvantable, venait de saisir les rênes du char de Phaéton, et de lancer ses coursiers haletants, mais pleins de jeunesse et d'ardeur, dans une route nouvelle; cette main déjà remplie des palmes de la victoire, et que n'affaissait pas encore le poids d'un sceptre de fer, imprimait partout sa force, rendait aux lois leur vigueur, au citoyen le courage avec l'espoir, et à la France entière le calme avec le retour de l'ordre.

Il fallut donc plier bagage. Messieurs de la grande ligue s'en retournèrent jusqu'à la première occasion. On laboura les champs de la Vendée au lieu de les incendier, on rebâtit les villages au lieu de les démolir, on ne dévalisa plus les voyageurs sur les grandes routes, pour faire de leurs dépouilles le trésor des princes; les montagnards du Midi retournèrent dans leurs montagnes chasser les renards et les loups; les pieux catholiques de Nîmes mirent leurs poignards dans leur poche, et allèrent à la messe sans insulter personne; les protestants retournèrent paisiblement dans leur temple, et des armées formidables, régulières, bien disciplinées, et conduites par des gens habiles, renvoyèrent à coups de canon les Russes et les Autrichiens; enfin tout alla au plus mal.

Mais les plus embarrassés de tous étaient la marquise et le bon père Siméon. Les grosses têtes, comme vous l'avez vu dans le combat des rats et des belettes, sont les plus empêchées, à cause de leur panache. La marquise était poursuivie de près; elle était particulièrement désignée parmi les chefs qu'on aurait bien voulu happer. Les ordres les plus sévères étaient donnés dans tout le Midi, et on la cherchait comme une aiguille dans une botte de foin... Qui diable a imaginé cette comparaison?

Déguisés de toutes façons, la marquise et Siméon fuyaient d'une ville à l'autre, rencontrant partout des débris de leur expédition; quelquefois s'unissant à eux pour se protéger l'un l'autre, se séparant par prudence, se rassemblant de nouveau par peur, par habitude, par un dernier espoir qui résistait au coup fatal, et la plupart se dirigeant vers les côtes, dans toutes les directions, afin de s'embarquer et de regagner le gîte commun, les bords de la Tamise.

Arrivés à Privas, le plus malencontreux incident vint mettre le comble aux dangers que courait le couple fugitif. La marquise avait mal compté, ou, si vous aimez mieux, elle avait compté sans son hôte. Sa grossesse était plus avancée qu'elle n'imaginait quand elle passa en France. Elle ressentit les premières douleurs, et il fut inutile de songer à aller plus loin.

Ici, et dans un espace de six à sept jours, se combinèrent fortuitement tant de hasards, tant d'événements disparates, qui tout à coup se confondirent et se mêlèrent comme un lacet dont les bouts deviennent introuvables, qu'on pourrait croire en effet qu'un pouvoir surnaturel ou la malice de quelque génie présidait aux destinées de la marquise et au sort de l'enfant qu'elle allait mettre au monde.

Comme ce n'est pourtant pas l'histoire qui nous intéresse, je vais narrer succinctement.

Remettez-vous d'abord en mémoire le récit du voiturier d'Alais.

Il vous souvient d'un gros Anglais, nommé George, que nous vîmes dans la première maison à vendre et sur la route, en charretier. Ce gros Anglais était un capitaine de bande, exécuteur en chef des coups de main, grand admirateur de la marquise à laquelle il était dévoué, et qui apparemment avait la maladie de se faire pendre ailleurs que dans son pays. Les Anglais ont de singuliers goûts! Ne les blâmons pourtant pas trop : l'un d'eux sauva La Valette : une belle action en rachète cent mauvaises.

Ce George, instruit par ses émissaires de la route que devaient suivre la marquise et le père Siméon, s'était aussi dirigé sur Privas, et y avait donné rendez-vous à une trentaine de ses compagnons les plus sûrs, les plus adroits et les plus intrépides, afin d'y tenir un dernier conseil que présiderait la marquise en personne, et d'y aviser aux moyens qu'il était urgent de prendre dans un moment aussi critique.

Privas leur offrait des sûretés. Ils y avaient des partisans secrets, qui, d'accord avec eux, s'étaient toujours montrés sous des couleurs opposées. La plupart des autorités avaient été changées; mais un homme restait; cet homme était à eux; on ne le soupçonnait pas, et rien ne pouvait se faire sans sa participation. Ils étaient donc sûrs d'être protégés et, au cas de péril, avertis. Cependant George et ses compagnons ne comptaient rester à Privas que douze heures au plus, et ils furent sur le point de perdre la tête quand la marquise déclara qu'elle ne pouvait aller plus loin.

Elle se trompait encore : cela peut arriver aisément dans une première grossesse. Ce qu'elle ressentait n'était qu'un avant-coureur éloigné, peut-être provoqué par la fatigue et le désespoir. Elle aurait eu le temps de gagner un port de la Méditerranée, de s'embarquer, et Valentine eût vu le jour au milieu des flots, comme la déesse dont elle avait la beauté; mais la marquise s'imaginait toucher au terme. On s'arrêta donc à Privas, à tous risques et périls.

Il fallait échapper aux recherches, aux regards, à la curiosité. Mille espions circulaient de toutes parts; les courriers de Paris, les ordres, les signalements se succédaient sans cesse; chaque heure apportait un nouveau danger, et l'on n'avait pas même d'asile assuré.

George et Siméon, sous les habits les plus grossiers, se mirent en quête. D'indications en indications, ils arrivèrent chez une pauvre femme demeurant à l'extrémité d'un faubourg. Cette femme faisait un singulier métier.

Elle avait une sœur à Rhodez, femme d'un maçon appelé Léonard. Cette sœur et son mari exerçaient la plus infâme des professions. Leur maison, objet de scandale et d'horreur, servait d'asile au vice, de piége à l'innocence, était le repaire du crime, et les deux hôtes de cet antre de Cacus portaient sur leur odieux visage l'affreux certificat de la bassesse de leur cœur, de l'infamie de leurs mœurs, et des inclinations plus funestes encore. La rumeur publique les chargeait du soupçon des plus horribles forfaits; mais une protection invisible, un pouvoir inexplicable semblait autoriser leur abominable commerce. On les croyait sous l'influence d'un parti qui plus d'une fois utilisa ces vils instruments du crime. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils poussaient bien loin l'audace et l'impunité, et qu'ils semblaient n'avoir rien à redouter de cette police effrayante qui fait trembler tant d'honnêtes gens. Il est des secrets impénétrables, même à l'œil d'un faiseur de romans.

Or, cette femme Léonard, cette vieille hideuse dont le regard impudique a profané tout à l'heure les jeunes appas de Valentine, avait établi chez sa sœur de Privas une espèce de succursale où venaient disparaître et mourir, dans un secret impénétrable, les honteux résultats des crimes commis à Rhodez. On ose à peine soulever le voile qui couvre de tels mystères.

La vieille Léonard venait d'arriver. Un grand événement avait nécessité qu'elle fît elle-même le voyage. Une jeune personne des environs de Rhodez, d'une famille respectable, belle, tendre et confiante comme on l'est quand on connaît peu le monde; enfin, cette malheureuse Cécile, dont le voiturier d'Alais a vu l'épouvantable trépas, entraînée par un amour funeste, victime du plus perfide séducteur, et arrachée par ce monstre du sein de sa famille, avait été jetée par lui dans la maison de l'infâme Léonard, et, cachée à tous les yeux dans un réduit impénétrable, attendait dans les larmes et le désespoir l'instant de mettre au jour le fruit de sa faiblesse et du crime d'un autre.

La vieille venait l'annoncer à sa sœur, et disposer elle-même quelques arrangemens secrets. L'amant était riche : le zèle était sans bornes. L'argent est l'âme des gens de cette espèce.

Le jésuite, l'Anglais et la vieille arrivèrent ensemble chez l'autre vieille du faubourg. Est-ce la Providence, le hasard ou Satan qui les avait réunis? Un docteur vous dira cela.

On s'expliqua. Le cas était perplexe. La maison étroite, pauvre, misérable, mais supérieurement située pour des expéditions de ce genre, ne pouvait pourtant recevoir qu'une personne à la fois. Les deux vieilles se consultèrent. L'amant donnait cinquante louis, et l'enfant devait disparaître. On en promettait cent pour la marquise, la surveillance de l'enfant, des profits continuels. La décision fut prompte. On écrivit à l'amant que la place était prise, à Cécile qu'elle accoucherait à Rhodez, au maçon Léonard qu'il redoublât de surveillance. Dès le soir même, la marquise fut installée dans le taudis. La vieille de Privas était experte en accouchement : la vieille de Rhodez s'assura d'une nourrice, simple et bonne villageoise et déjà mère d'un beau garçon de dix ans et d'un superbe nourrisson d'un mois. Le jésuite et l'Anglais trouvèrent un gîte voisin; les compagnons, dispersés de toutes parts et sous tous les costumes, jurèrent de ne point s'écarter, d'accourir au premier appel, au cas d'un danger pressant; on prit un bois voisin pour quartier-général, lieu du conseil, point de réunion; et tout se passa avec un tel mystère qu'excepté l'homme vendu qui protégeait la bande, personne ne soupçonna rien.

On soupçonnait que la marquise accoucherait dans la nuit même. Assez tranquille du côté de l'autorité, dont les moyens d'exécution étaient dans la main de l'homme vendu, on décida qu'elle prendrait quelques jours de repos pour rétablir ses forces, et qu'on en profiterait pour disposer à l'avance toutes les mesures de sûreté qu'exigeait le reste de son voyage. Dans un conseil tenu à ce sujet, le soir même, dans le bois, il fut arrêté :

1° Que le père Siméon, confesseur et directeur de madame la marquise, resterait auprès d'elle, faisant les fonctions d'aumônier, prierait, dirait la messe et ondoyerait l'enfant.

2° Que George, le plus adroit, le plus connu et le mieux servi des partisans, irait explorer la route, préparer les gîtes, et tracer enfin la marche que suivrait la marquise, qui, de Privas, où elle ne pouvait rester longtemps sans péril, se rendrait à Rhodez chez la vieille Léonard, pour achever de s'y rétablir, et où elle pouvait compter sur le secret, le repos, et je soupçonne même sur d'efficaces protections, car ce conseil venait de l'homme vendu.

3° Que, pour couper toutes traces, on irait chercher au loin une

voiture et un voiturier pour transporter à Rhodez la marquise et le jésuite, et qu'on s'arrangerait de manière à être prêts à partir dans la nuit même où la voiture arriverait, et sans que le voiturier eût pu parler à personne. Ce fut encore l'homme vendu qui donna ce conseil et qui indiqua Jacques, le voiturier d'Alais.

4° Que la petite troupe se réunirait au départ de madame la marquise, s'il y avait apparence qu'elle courût quelque danger, et l'escorterait aussi longtemps que le père Siméon le jugerait nécessaire.

Mille autres détails étaient confiés à la prudence de chacun.

On partagea beaucoup d'or, car on avait beaucoup pillé. On s'embrassa en se disant au revoir. Siméon regagna le taudis; George, sans rentrer dans la ville, prit le chemin d'Aubenas. Trois des compagnons gagnèrent Villeneuve à pied, et là, sous le nom de marchands de bestiaux, prirent les chevaux et coururent à Alais. Le reste attendit, la nuit dans les bois, et le jour errant de fermes en fermes.

Cependant la marquise n'accouchait pas : la vieille experte assurait que rien n'annonçait l'enfant, et la marquise prétendait le contraire.

Enfin, le sixième jour, vers les sept heures du soir, des douleurs plus aiguës annoncèrent sa délivrance, et les deux vieilles prédirent que l'héroïne de cette histoire verrait le jour à minuit... L'heure était mal choisie, mais c'est une phrase de rhétorique dont on ne peut guère se dispenser.

Or, cette nuit sombre, noire, froide et sinistre où naquit Valentine, fut encore une nuit aux aventures telle qu'il n'en fut jamais.

Tandis que la marquise gémissait dans le taudis des deux vieilles où la nature accomplissait un sublime phénomène, un courrier arrivait à toute bride, et apportait une dépêche qui annonçait au préfet, au maire, à toutes les autorités, que la marquise de Tercy était à Privas ou dans les environs, ou allait y arriver, ou venait d'en partir; enfin, qu'on savait par des témoins, des complices, des révélations, qu'elle se dirigeait sur cette ville et se rendait à Marseille, accompagnée, suivie ou précédée d'un George, et qu'il fallait à tout prix s'emparer de ces deux personnages.

En un clin d'œil, toute la police est sur pied, tous les gendarmes sont mandés, tous les espions sont en campagne. L'homme vendu fait semblant de se mettre en quatre pour découvrir les traîtres, mais il les fait avertir sous main; ils se réunissent dans le bois, et on a bien soin d'en éloigner tout le monde.

Cependant il faut trouver quelqu'un, arrêter des coupables, faire preuve d'un zèle ardent, ou l'on sera compromis. Que faire? à qui sera-t-on fidèle? Une heure de réflexion peut perdre la marquise, Siméon et toute la bande.

Pendant qu'on s'évertue, qu'on s'arme, qu'on tremble, qu'on hésite et qu'on accouche, une chaise de poste arrive par la route de Valence; vingt espions l'entourent : — Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est? — Une dame! — Vite, le signalement. — Eh non, vous vous trompez, c'est la comtesse de Popoli. — Popoli tant qu'il vous plaira; comtesse, je m'en bats l'œil : elle est grande, brune, des cheveux, des yeux, des sourcils noirs; le nez pointu, les lèvres minces, le front découvert, le visage ovale, le teint pâle... C'est elle! allons! vite un rapport.

La comtesse de Popoli descend à l'auberge, demande à souper, et les mouchards font leur rapport.

Par une porte opposée entre en sifflant sur son siége le voiturier d'Alais, avec ses trois marchands. On les arrête...Oh, oh! des marchands de bœufs! Allez... Et le long de la prairie, derrière la maison des vieilles, la bonne nourrice s'avance enveloppée d'un grand mantelet, souffle dans ses doigts en attendant qu'on lui apporte le poupon mystérieux; et pendant qu'elle grelotte, son cher fils qui a dix ans, son petit Alexandre, dont elle raffole, conduit un cheval à une ferme éloignée, afin de ne rien voir et de ne rien dire le lendemain à ses petits camarades.

Que de ressorts tendus! Dans quel sens la Fortune va-t-elle tourner sa roue? Savez-vous bien, lecteur, qu'il est peu d'instants de votre vie où votre sort ne dépende de mille futurs contingents que vous ne soupçonnez pas? Vous dormez, le temps marche, une foule d'événements se heurtent autour de vous; un seul vous touche, vous entraîne, et vous voilà roulant avec tous... Espérez-vous rester immobile sur la surface des flots, quand la tourmente les soulève, les brise et les abîme?

Vous savez ce que devient le voiturier d'Alais; mais voici ce que vous ne savez pas.

L'homme vendu apprend par ses mouchards l'arrivée fortuite de la comtesse de Popoli, qu'elle est grande, belle, brune, et qu'elle suit la route de Marseille; c'est un vrai coup du sort! Il lui fait dire sous main de partir à l'instant, sans bruit, sans éclat, ou qu'elle doit être arrêtée dans une heure. — Comment? — Ecoutez donc! — L'Italienne épouvantée laisse là son souper, gagne au plus vite et à pied la porte de la ville; sa voiture, ses chevaux, ses gens, viennent la rejoindre par des chemins détournés, et tous partent au grand galop pour Montélimart.

Pendant qu'elle se sauve, l'homme vendu, et qui aurait vendu Jésus comme le traître Judas, court chez les vieilles et ordonne au jésuite de déguerpir à l'instant, lui, la marquise et la bande. — Votre chef de mouchards ne voulait donc arrêter personne? — Au contraire, poursuivez.

Minuit sonnait; Valentine était née, emmaillottée, ondoyée; mais la marquise était sans forces; elle avait essuyé un accident grave, elle courait risque de la vie... N'importe, la frayeur n'examine et ne calcule rien.

La vieille de Rhodez emporte l'enfant, le donne à la nourrice, et court à la diligence de Mende payer sa place et partir. La nourrice se sauve avec l'enfant; mais elle ne va pas loin; vous allez voir pourquoi. On met la marquise en voiture. Toute la bande, sur le qui-vive, attend dans la prairie derrière la maison : on part; et pendant qu'on part, l'homme vendu fait accourir les gendarmes; on visite le faubourg, on entre dans les maisons, on fait lever tout le monde, on cherche dans les greniers, dans les puits, dans les caves, dans les lits; on met tout sens dessus dessous, et le peuple ébahi admire comme la police est bien faite.

Cependant on crie de toutes parts : — La marquise s'est échappée! Elle s'est enfuie de l'auberge où elle devait souper! On l'a vue gagner le faubourg; il faut la trouver morte ou vive! Et cependant, aidée de l'homme vendu, la vieille de Privas, juchée dans son grenier, donne avec deux chandelles allumées des signaux aux fugitifs, et dirige leur marche combinée adroitement avec celle des gendarmes.

Enfin, et quand il en est temps, l'homme vendu apprend par ses mouches que la comtesse de Popoli galope sur la route de Montélimart. — Nous la tenons! s'écrie-t-il. Les gendarmes se mettent à ses trousses, on l'atteint, on l'arrête, on la conduit à Paris, on l'enferme à la Conciergerie, on l'y garde trois mois, on l'examine enfin, on voit que ce n'est pas elle, on la renvoie, et tout est dit.

Mais l'homme vendu a fait des prodiges d'activité, d'intelligence et d'un dévouement remarquable. Le préfet fait au ministre un superbe rapport; le ministre, au premier travail, en dit un mot au premier consul. Un consul n'est pas plus difficile à tromper qu'une altesse, et l'homme vendu est élevé à un poste éminent. — Voilà comme on sert sa patrie quand on veut parvenir! Arrive qui plante, l'homme vendu est sûr de conserver sa place.

Laissons aller la marquise jusqu'à Rhodez; Jacques vous a raconté cet étrange voyage. Les mystères qui l'environnent s'expliquent maintenant par les antécédents; et voyons promptement comment Valentine, emportée par la nourrice, est cependant restée dans le pré.

Vous vous souvenez d'un pauvre enfant qui traversa le ruisseau qui bordait la prairie; d'un petit malheureux que les brigands aperçurent, qu'ils plongèrent dans l'eau, qu'ils foulèrent sous leurs pieds et noyèrent avec une si froide et si atroce barbarie? Admirez si vous voulez la Providence, ou soyez épouvanté des jeux cruels du hasard, je ne m'en soucie guère, le résultat en restera le même; ce pauvre enfant, ce petit malheureux était le fils de la nourrice, son gentil Alexandre, qu'elle avait écarté par une précaution bien funeste, et qui n'avait pas voulu coucher à la ferme où elle l'avait envoyé, parce que son cœur le rappelait vers sa mère.

Prête à rentrer dans sa chaumière, qui était à plus d'un quart de lieue de la ville, et sur le bord du même ruisseau, une pauvre femme du pays, qui voyageait, son paquet sur le dos, arrête la villageoise, se met à pleurer, et lui apprend que le corps de son fils est étendu sur le rivage. La villageoise ne prend pas le temps de rentrer chez elle : éperdue, égarée, et tenant dans ses bras l'enfant d'une femme qui venait de faire donner la mort au sien, elle court vers l'endroit indiqué, aperçoit le cadavre, pense mourir d'horreur, pose sur l'herbe, au pied d'un saule, l'enfant que ses bras n'ont plus la force de soutenir, et va tomber à côté de son fils en poussant des cris déchirants.

Soit une illusion de l'amour maternel, soit qu'en effet, dans ce moment, le pauvre petit rendit le dernier soupir, elle croit le sentir palpiter.

Sur l'autre rive, à deux cents pas, il y avait une cabane, quelquefois habitée par un berger, souvent déserte. Elle espère y trouver du secours; du moins elle pourra y déposer son fils, et courir en chercher. Elle le prend dans ses bras, elle l'emporte, traverse le ruisseau, oublie l'enfant, tout l'univers; elle ne pensait plus qu'à son Alexandre, et elle ne tenait qu'un cadavre.

Elle arrive dans la cabane : le berger n'y était pas. Il faisait nuit, elle était seule, dans les ténèbres les plus épaisses, son fils ne respirait plus, il était glacé, il était mort; il tombe de ses bras, la terre gémit, et la malheureuse mère, glacée d'horreur et d'effroi, s'évanouit à côté de lui.

Ce ne fut point d'elle-même qu'elle revint à la vie. Le lendemain, fort tard, on la trouva dans la cabane, immobile et froide comme le corps de son fils. On la rapporta chez elle; les voisins avaient soigné le jeune enfant qu'elle nourrissait; ils s'empressèrent de la secourir à son tour, et la pauvre femme survécut à ce coup affreux.

Dès que le sentiment lui revint, et que ses idées s'éclaircirent, elle se souvint qu'elle avait laissé dans la prairie l'enfant qu'on lui avait confié. Elle congédia tout le monde, sortit secrètement, et courut vers le lieu fatal, trop certaine qu'elle allait trouver l'enfant expiré. Elle le cherche... Il n'y est plus.

Vous savez comment la veuve d'un chaudronnier de Saint-Flour, allant à Montélimart, et passant dans la prairie à cinq heures du matin, avait entendu les gémissements de Valentine, l'avait ramassée, réchauffée, et emportée dans son tablier.

La destinée est une singulière chose! Tout cela était-il arrangé, et nécessairement ordonné de toute éternité? Le bon sens dit non; le fait

dit oui : car enfin ce qui est ne pouvait pas ne pas être; car Dieu a tout prévu et tout combiné pour la cause finale; car la Providence.... ma foi, laissons ça là.

La pauvre villageoise avait manqué mourir de chagrin : elle manqua mourir de peur. Elle savait que l'enfant appartenait à des gens riches, puissants, forcés maintenant de se cacher, mais qui un jour reparaîtraient; du moins ils le disaient, et ce n'est pas leur faute si la chose est arrivée. En attendant, elle était sous la surveillance de la vieille Léonard et de sa sœur de Privas. Qu'imaginer, que leur dire, quelle histoire inventer pour expliquer la disparition de la petite fille, qu'on lui avait recommandée comme le plus précieux trésor? Qu'elle est morte? Il faut le prouver. Que les loups l'ont mangée? A qui la faute? Où sont les langes? Qu'elle est perdue? La belle défaite! n'en répondait-elle pas?

La pauvre nourrice, après avoir pleuré toute la journée et toute la nuit, écrivit à son homme, qui était soldat, et au delà du Rhin, sa cruelle aventure, vendit tout ce qu'elle possédait à un juif, partit sans rien dire à personne, avec le petit enfant qui lui restait, et s'en fut rejoindre son mari.

Ainsi tout disparut, et les deux vieilles sœurs eurent beau remuer ciel et terre, ce qu'elles ne firent pas beaucoup et pas aisément, parce qu'il y avait du danger, elles ne découvrirent absolument rien; et l'on supposa Valentine perdue avec sa nourrice.

Or, pendant qu'on emportait Valentine à Montélimart; que la malheureuse villageoise pleurait son fils, vendait ses nippes et s'enfuyait; que la comtesse de Popoli, au lieu d'aller à Rome, courait la poste sur la route de Paris, parce qu'elle avait des chevaux noirs, et que l'homme vendu recevait les félicitations de tout le monde, la marquise de Tercy arrivait à Rhodez, et Jacques dormait sur son siége, parce que son compagnon de route lui avait fait boire de l'opium dans du vin de Frontignan, et ce pour cause.

Voici ce qui avait été résolu.

La vieille Léonard, qui, dans la diligence, avait couru en droite ligne de Privas à Rhodez, par Mende et Marvejols, était arrivée depuis douze ou quinze heures. Le gros Anglais George, après avoir préparé, avec toute l'adresse dont vous avez vu le résultat, la route que devait suivre la marquise, revenait sur ses pas, déguisé en charretier, parce qu'il avait encore à visiter quelques départements, à s'aboucher avec quelques honnêtes gens, quelques autorités fidèles, et à ressaisir, autant que faire se pourrait, les fils rompus de la grande trame, pour les renouer à la première occasion.

De son côté, la marquise devait rester à Rhodez, cachée dans la maison de Léonard, qui était sous la main et sous la surveillance de la police, ce qui rend un gîte assuré dans certaines circonstances.

Si quelques-uns de mes chers lecteurs ne trouvent pas tout cela bien clair, c'est qu'ils ne sont pas à la hauteur du siècle; et si par hasard une dame célèbre de la ville où nous sommes, au lieu de jouer des parades pour amuser à la porte, nous avait fait l'honneur de nous initier aux mystères de son théâtre, et avait daigné tirer tout à fait le rideau qui couvre encore l'avant-scène d'une belle tragédie, je crois qu'on aurait en vue des merveilles qui en expliqueraient bien d'autres, et développeraient singulièrement l'intelligence des lecteurs. Cela viendra, peut-être.

Or, on devait, pendant la nuit noire et le sommeil de Jacques, introduire la marquise et le jésuite dans la maison Léonard, reconduire, toujours dormant, le voiturier hors de la ville, culbuter sa voiture, l'écraser sous les roues, briser l'attelage, et laisser au beau milieu du chemin, homme, voiture et chevaux. Le lendemain, le journal véridique aurait raconté le grand malheur arrivé par accident, et tout le monde aurait bien vu que Jacques était mort de *maladresse*, comme le malheureux petit noyé à Privas.

Mais ce qu'on a résolu ne peut jamais être ce qui doit arriver; autrement, dites-moi à quoi servirait la Providence?

La vieille était à peine arrivée, qu'elle reçut, par une main inconnue, le billet suivant :

« Prenez garde à vous; la contre-police de Privas a fait des découvertes. On soupçonne que la marquise de Tercy se rend à Rhodez; on veut savoir pourquoi vous avez été à Privas, et on vous a suivie. Demain, votre maison sera visitée. Prenez des mesures promptes; parez le coup; on sera sévère.

» Rendez sur-le-champ le billet au porteur, et point de questions. »

L'épouvante et la consternation étaient dans la maison Léonard, quand la marquise arriva, à deux heures du matin.

Il fallait sur-le-champ délibérer. Dans le cas où l'on voudrait fuir, on aurait encore besoin de la voiture de Jacques, il ne fallait donc pas s'en défaire comme il était convenu. On cacha la berline dans une cour; on porta le voiturier dormant dans la maison, on le jeta sur un lit dans un cabinet noir; puis la vieille, son mari, la marquise, le jésuite, et cet homme qui avait servi de compagnon à Jacques, tinrent conseil, pâles, tremblants, assis comme cinq spectres autour d'une lampe sépulcrale.

Le jésuite avait étalé sur la table un monceau de louis; la marquise y avait joint des diamants pour une somme énorme : on promettait le double, le triple, le centuple; et le couple infâme dévorait des yeux l'or et les pierreries. — Si nous pouvions les égorger tous les trois, pensait tout bas Léonard, ce serait plus tôt fait. Mais le compagnon de Jacques, homme prudent en affaire, tenait deux pistolets toujours armés, et observait les regards de la vieille et du maçon. C'est un plaisir de voir comme les honnêtes gens s'entendent.

Tout à coup un génie infernal inspire l'horrible vieille; ses yeux étincellent, son front jaune se déplisse, ses doigts décrépits s'agitent; elle se dresse sur son siége; ses lèvres tremblantes semblent distiller un poison; on la prendrait pour Canidie quand elle évoque les ombres et conjure le Tartare.

Elle fait lever la marquise, l'examine d'un œil hagard, sourit en frémissant, et s'écrie : C'est cela!... la ressemblance est légère, mais la mort fera le reste, le voiturier sera trompé lui-même. Allons! allons! madame, à l'ouvrage; et elle veut à l'instant déshabiller la marquise, parce que, dit-elle, ses vêtements vont couvrir une autre victime. On ne la comprend pas, on hésite, on frissonne. La vieille dit tout bas quelques mots à Léonard; la figure atroce et ignoble du maçon s'épanouit comme celle de la sorcière, et leur assurance, leur ton, leur impatience, et le péril imminent, plus puissant que tout le reste, en imposent aux trois fugitifs, qui s'abandonnent à leurs épouvantables hôtes.

Aussitôt, pour enflammer encore leur zèle, on remplit leurs mains d'or. En touchant le métal éclatant, leurs idées achèvent de s'éclaircir; leur effroyable combinaison se développe comme un projet longtemps mûri. La vieille arrache d'une main tremblante la robe qui couvre la marquise; celle-ci s'en laisse dépouiller, ainsi que de ses bijoux. Le maçon ouvre une citerne depuis longtemps desséchée; il y fait descendre, non sans effroi, le jésuite, la marquise et le compagnon de Jacques, avec des vivres et de la lumière. L'homme hideux la referme, en laissant cependant à l'air un courant masqué; scelle la pierre pour ôter tout soupçon, et, pendant qu'il achève ce travail, la vieille court dans les ténèbres éveiller ses associés au crime, et les amène en silence pour partager l'horreur et le salaire du forfait.

Hélas! pendant ces mouvements sinistres, l'infortunée Cécile, captive depuis trois mois, et prête à devenir mère, mouillait sa couche des larmes du repentir, et appelait la mort... La mort!.. elle s'approchait; elle agitait déjà sa faux sur la tête de la fille imprudente. Malheureuse! doit-on jamais quitter le toit paternel quand on ne suit pas un époux?

La vieille avait mesuré d'un coup d'œil exercé toute la grandeur du péril qui la menaçait. Il fallait expliquer d'une manière nette, claire, précise, son voyage à Privas; il fallait entièrement éloigner la pensée qu'il eût aucun rapport avec la marquise, et il fallait en même temps servir cette marquise, parce qu'elle était protégée par un pouvoir secret, utile à ménager pour soi-même; qu'elle avait de l'or, et qu'elle en donnait à pleines mains. La mégère entrevit un moyen de la sauver en égorgeant une victime innocente, et elle n'hésita point.

Le voyage de Cécile à Privas avait été arrangé avec son séducteur; la vieille en avait des preuves incontestables dans sa correspondance. Elle conçut l'épouvantable idée d'assassiner cette jeune fille, d'appeler sa famille et la justice; de rendre le cadavre, et de soutenir qu'elle était allée à Privas, y était accouchée, venait d'en arriver, et de mourir subitement, victime d'un accident funeste, provoqué par son imprudence.

Tout fut préparé pour la scène effroyable dont Jacques, sorti de son sommeil léthargique, n'entrevit que l'épouvantable dénoûment. On courut arracher la malheureuse de la couche où elle gémissait. Epouvantée, tremblante, elle voulut se débattre, appeler à son secours. On lui mit un bâillon dans la bouche; on la traîna par les cheveux jusque dans la chambre fatale : on la meurtrit de coups : ces horreurs étaient préméditées pour provoquer d'autres douleurs qu'elle éprouva bientôt. Alors on lui lia les mains, on l'étendit sur le parquet, et des hommes... le reste de cette épouvantable exécution doit rester couvert d'un voile sanglant, que l'imagination ne soulève que trop.

L'enfant mort, déchiré par lambeaux, fut dévoré par un animal immonde. Le cadavre de la jeune fille fut couvert des vêtements de la marquise. On noircit un peu ses sourcils et ses cheveux pour mieux abuser Jacques : c'était un soin superflu, son effroi suffisait, et il était préparé à croire des prodiges, pourvu qu'ils fussent effrayants. On courut appeler la famille de la pauvre Cécile; on alla chercher la justice : tout se passa comme vous l'avez vu dans l'histoire du voiturier : les soupçons sur la marquise s'évanouirent, on n'en conçut point sur la mort de Cécile, et le procès-verbal du commissaire dispensa même la police de visiter la maison Léonard.

Jacques revint chez lui, grâce au détour qu'il fit. Huit jours après, et sans savoir encore l'aventure de Privas et la perte de Valentine, Siméon et la marquise trouvèrent une occasion sûre pour se rendre à Bayonne. Ils passèrent en Espagne, s'embarquèrent dans le premier port, et retournèrent à Londres, raconter leurs exploits, en méditer de nouveaux, et déplorer, en attendant, les malheurs de la France qui battait toute l'Europe, chantait, dansait, et vivait en paix chez elle.

SUITE DU CHAPITRE IV. — Fin de l'histoire de la marquise. — Justice. — Hasard. — Intrigue.

Il y aurait trop d'injustice dans la part que le destin, le sort ou la Providence fait à chacun de nous dans ce bas monde, si tant de crimes

et d'horreurs se commettaient impunément, et seulement au hasard d'une peine *ultra vitam*, même pour le service de la meilleure des causes, supposé qu'il y en ait une bonne parmi toutes celles de ce genre, chose que je n'accorde pas. Quelle que soit votre fantaisie sur l'immortalité de l'âme, dont tout ce que vous savez de plus clair est que vous ne savez rien, sauf monsieur l'abbé qui sait tout, en attendant l'instant d'aller vous en éclaircir, ouvrez les yeux, regardez autour de vous, et reconnaissez qu'il est dans ce monde même un enfer inévitable pour les méchants, pour les pervers, pour les fourbes de toute espèce. Ils le portent dans leur cœur : ils ont beau masquer leur figure, il perce à chaque instant sur leurs traits altérés, et le démon qui les tourmente, c'est l'univers entier qui les regarde en face. Et n'allez pas m'opposer les larmes de leurs victimes ! ces larmes sont passagères : le temps efface toutes les douleurs ; mais le remords vous suit comme votre ombre, tandis que l'honnête homme trouve en lui-même le prix de sa vertu, et possède déjà le bonheur dont l'Eglise elle-même ne vend que l'espérance.

Le bonheur, m'allez-vous dire, c'est la chimère de la philosophie. Ah ! cette pensée est coupable ! c'est une injustice envers la nature, une ingratitude envers son auteur. Parce que l'alchimiste, victime de sa folie, use sa vie à vouloir faire de l'or et ne peut y parvenir, osera-t-il me dire qu'il n'existe point d'or ? Laisse là, lui dirai-je, tes fourneaux, tes soufflets, tes creusets où ton sang se calcine, où ta vie s'évapore avec la fumée du charbon. Prends la charrue, le casque, la plume : tourne la meule d'un moulin, si tes bras sont plus forts que ta tête : monte à la tribune populaire, si ton cœur est doué d'une noble énergie, si ton esprit est juste, droit, profond, libéral, et si ta voix est sonore et brillante. Que si tes bras sont énervés, ta tête vide, ton cœur vil et corrompu, ton esprit astucieux, sordide, vénal et rampant, va t'offrir à la cour, les faveurs t'y attendent. Enfin prends un métier noble, utile, honnête ou infâme, et tu auras de l'or, car la nature en fait pour toi comme pour tous les hommes.

La divine bonté de l'auteur de toutes choses a mis aussi le bonheur à la portée de tous les êtres ; mais l'homme n'en veut pas ; il le repousse avec dédain, parce qu'il est trop facile à saisir pour qu'il en apprécie la valeur, comme la vérité est trop simple pour qu'il daigne y croire. Tel que cet astrologue qui tomba dans un puits en regardant les étoiles, il ne voit point la félicité qui lui est offerte, qu'on a mise sous ses pieds, autour de son berceau, dont il est réellement environné de toutes parts : non, il ne la voit point, parce qu'elle est trop près de lui. Il jette au loin son regard avide, inquiet, dévorant ; il aperçoit dans l'horizon des images fantastiques, des ombres, des chimères : — Voilà mes dieux ! s'écrie-t-il, et il court. Mais comme le cercle qu'il veut atteindre est immense et sans bornes, à mesure qu'il avance, les fantômes reculent. Il s'irrite, son sang s'allume, sa fièvre se change en démence, il s'épuise, il se traîne encore, et, après un demi-siècle d'efforts inutiles, également loin du bonheur qui l'appelle en arrière et du but incertain qu'il fixe d'un œil mourant, il se heurte sur la pierre d'un tombeau, et dit en expirant : — Le bonheur n'existe pas.

Infortuné ! que tu me sembles à plaindre ! Il est partout, ce bonheur que tu as fui en t'efforçant de l'atteindre, et tu as parcouru tout l'espace de la vie sans l'avoir aperçu ! Il est partout, te dis-je ! sur le trône, quand l'honneur, la justice et la loyauté y règnent ; mais il cesse d'y être dès que le despotisme y secoue ses chaînes sanglantes ; dès que le jésuitisme y aiguise ses poignards et s'entoure de valets, de bourreaux et de moines. Il est au milieu des armes, quand le salut de la patrie conduit seul au combat ; mais il fuit avec horreur devant le meurtrier. Il est dans le cœur du juge intègre, même quand il frappe avec douleur. Mais crois-tu qu'il puisse approcher de celui qui a reçu le prix du sang innocent ? d'un dignitaire vendu, d'un lâche courtisan, d'un ministre avili, postillon éhonté de toutes les tyrannies, et dont le front, jauni dans la bassesse et l'intrigue, n'a plus la force de rougir, même au récit de sa longue infamie ? Quand on les comblerait de plus d'or que n'en roule le Pactole ; quand on les couvrirait de tous les ordres et de tous les cordons que l'Europe inventa pour décorer l'honneur, et qui devinrent si souvent les hochets de l'orgueil, le masque de l'ineptie et le salaire du crime ; quand ils seraient promenés dans des chars de triomphe plus hauts, plus éclatants que celui de Trajan, étouffera-t-on jamais la voix d'un peuple indigné ? empêchera-t-on l'histoire de préparer ses burins, de raconter à la postérité qu'on brûla dans les rues de Ninive le siége où s'était assis un magistrat infâme ? Le mépris, le dégoût, plus affreux que la haine, ne leur montrent-ils pas leur visage glacé ? et quand ils rentrent dans leurs palais, dont l'insolente opulence est le prix des larmes, de la misère et du sang des peuples, la nuit, la nuit terrible n'a-t-elle pas ses ténèbres, son silence, ses remords et ses spectres livides ?

La main terrible, inévitable, qu'on croit celle du malheur, et qui est celle de la justice éternelle, avait frappé la marquise d'un châtiment épouvantable. Les terreurs, les révolutions subites, multipliées et effroyables qu'elle avait essuyées coup sur coup, pendant et après ses couches ; cette citerne sombre et glacée dans laquelle on l'avait enfermée trente heures, pendant qu'on égorgeait une fille innocente ; le reste de son voyage, qu'il fallut faire presque tout entier à pied, exposée aux injures de l'air, à la pluie, au vent, aux orages ; tant d'émotions, de fatigues et d'effroi dans un moment où la nature était épuisée, développèrent en elle une maladie plus horrible que la mort même.

Pendant longtemps ses yeux se refusaient au sommeil. Après ces longues insomnies, ses forces épuisées la faisaient tomber dans un assoupissement qui ressemblait au trépas. Alors son sang, brûlé par des passions ardentes, le travail et les veilles, et ses nerfs irrités, s'agitant dans ses membres, leur rendaient le mouvement, à sa bouche la parole, à son cerveau la mémoire ; et dans cet état, à la fois de somme et de veille, la marquise sortait de sa couche, parcourait son hôtel d'un pas lent, les yeux fermés, couverte de ses draps, ou les entraînant dans sa marche ; quelquefois portant une lampe, révélant d'une voix sombre les secrets de son cœur implacable, conservant dans sa marche cette immobilité que l'on prête aux fantômes ; telle, enfin, qu'on nous peint le Lazare, évoqué par Dieu même, s'échappant du tombeau, couvert de son linceul.

Après avoir longtemps erré, elle sortait tout à coup de ce profond sommeil ; et se voyant au milieu des ténèbres, dans le silence de la mort, ou bien apercevant autour d'elle, à la lueur des lampes, ses gens épouvantés, pâles, tremblants, et elle-même, répétée dans les glaces de ses appartements, s'apparaissant à ses propres yeux comme une armée de spectres, une épouvante mortelle s'emparait de son âme : elle poussait des cris perçants, déchirait de ses mains les voiles qui l'entouraient, se roulait sur la terre, et, les cheveux hérissés, l'œil hagard, immobile, tous les membres roidis et les dents frémissantes, elle restait ainsi jusqu'au lever du jour.

Alors elle reprenait ses sens : abattue, expirante, elle versait des larmes de désespoir, appelait le père Siméon, s'enfermait avec lui pendant des jours, des nuits entières, le forçait à conjurer tous les esprits immondes, se croyait sous l'empire des démons infernaux : elle qui n'avait fait qu'une arme de sa religion, pressée par la terreur, en devenait le jouet et l'esclave ; elle se prosternait aux pieds de son directeur, elle récitait des prières, se couvrait de reliques, faisait des vœux, des neuvaines ; remplissait d'or les mains du jésuite, pour qu'il implorât tous les saints ; promettait ses biens à l'Eglise, et au ciel de nouveaux crimes pour effacer ses remords.

Ces affreux accidents, pendant longtemps assez rares, à mesure que son sang s'aigrissait, que son esprit se frappait de terreur, et que son caractère devenait plus sombre, se multipliaient davantage et devenaient plus graves. Elle redoutait le sommeil, elle s'efforçait de veiller, écrivait toute la nuit, le jour, machinait des complots ; et quand, malgré ses efforts, elle sentait le sommeil vaincre sa résistance, une sueur glacée descendait de son front, et le frisson de la mort précédait son repos.

Cet état cruel et violent finit par imprimer sur ses traits cette lividité qui ressemblait au trépas, et à son regard cette effrayante fixité que sa pâleur et l'immobilité de son visage rendaient encore plus pénétrante.

La perte de sa fille, dont elle n'apprit qu'au bout d'un an l'inconcevable disparition, vint ajouter encore à ses chagrins secrets. L'amour maternel n'avait pas pénétré dans un cœur tel que le sien : l'Eglise veut qu'on la serve, qu'on l'adore sans partage, et la marquise était devenue dévote à la façon du bon père Siméon : mais son amour-propre avait été flatté d'avoir une héritière, et, dans ses vastes projets politiques, elle avait entrevu la brillante espérance, au retour du bon temps et du bon ordre en France, d'y fonder une abbaye, d'en faire sa fille abbesse, et le bon jésuite directeur. Le saint homme avait applaudi de toute son âme à cette pieuse inspiration qui lui venait évidemment du ciel : il était bien cruel d'être obligé de renoncer à un projet si admirable, et ils en parlaient sans cesse, tantôt en soupirant comme d'une chimère, d'un songe évanoui pour jamais, tantôt en caressant la pensée qu'un enfant perdu pouvait bien être retrouvé, et ajournant d'année en année, avec la réussite du grand projet diplomatique, le dessein de commencer ces recherches, que des événements d'un ordre supérieur obligeaient de différer sans cesse, mais ne faisaient point abandonner.

Enfin, d'espérances en déceptions, de déceptions en espérances, et de complots en complots, arriva la grande époque.

Le fort chasseur devant le Seigneur voulut chasser trop loin de ses terres. Le Seigneur, qui est susceptible en diable, lui retira tout aussitôt sa grâce : car, comme tout le monde sait, le fort chasseur régnait par la grâce de Dieu, comme cela est écrit dans le *Moniteur*, autrement dit l'Evangile officiel, puisqu'il faut y croire ; car le fort chasseur avait été sacré par le pape, qui ne se trompe jamais et qui est infaillible ; donc étant sacré par le pape, il était l'oint du Seigneur ; donc étant l'oint du Seigneur, il était roi légitime.

Le Seigneur se fâcha donc contre le fort chasseur, quoiqu'il fût oint ; il voulut le punir comme il le méritait, fit geler les Français : c'était un supplice tout neuf ; et la Providence fit arriver incontinent cent mille Russes, cent mille Allemands, cent mille barbares et cent mille sauvages en France, pour y rétablir la paix, la liberté et la justice. Tout cela se fit à la plus grande gloire de Dieu et à la plus grande satisfaction des hommes, comme il est écrit dans le livre sacré du *Moniteur*, et aussitôt la marquise de Tercy et le bon père Siméon, qui furent des premiers à rentrer avec nos bons amis d'outre-mer, reprirent leurs travaux catholico-monarchiques, et volèrent dans le Midi, d'une part, à la recherche du petit enfant perdu, qui alors était

une belle et charmante fille de quatorze ans; et de l'autre organiser au plus vite à Nîmes un bureau d'agence secrète, correspondant avec le bureau principal des grandes mystifications du royaume.

Halte là! qu'est-ce que c'est, s'il vous plaît, qu'un grand bureau de mystifications? En fait de grand bureau je ne connaissais à Paris que celui du mont de piété, qui est bien la chose du monde la plus impie, car l'argent qu'on y prête aux malheureux, en apparence à douze pour cent, leur revient en définitive à plus de cinquante pour cent. — Ami lecteur, vous êtes bien exigeant : ce que vous me demandez là est justement le mot d'un logogriphe inexplicable; les meilleures têtes s'y sont perdues : au moins donnez-moi le temps; laissons faire le respectable père Siméon, qui organise à Nîmes, tandis que la marquise court après sa fille, et nous en saurons peut-être davantage à mesure que nous avancerons.

La marquise et le jésuite avaient débarqué à Cherbourg. Sans perdre un seul instant, la grande dame était partie pour Rhodez, vous savez avec quelle diligence, et le saint homme de Dieu pour Paris, où il portait des dépêches importantes de la marquise; un grand plan d'organisation méridionale, cinq ou six projets de confréries, un aperçu lumineux sur l'urgence des missions, et des notes secrètes sur une



L'Anglais George.

foule d'autres matières de la plus haute importance, le tout pour travailler à l'extirpation de l'ivraie dans le champ du Seigneur, c'est-à-dire l'extinction prompte et radicale de cet esprit funeste qui veut absolument qu'on y voie clair en plein jour, comme si les hommes avaient des yeux pour cela, et ce, au moyen d'une pieuse et légitime extermination à la façon de Charles IX. Muni de ces précieux documents, il devait s'aboucher avec les agents directeurs en chef du bureau des grandes mystifications, ce qu'il fit avec une rare habileté; en recevoir des pleins pouvoirs au nom de la marquise, ce qu'il obtint sans la moindre difficulté; partir sur-le-champ pour Nîmes, où il arriva avec les instructions les plus étendues, et jeter aussitôt les bases du grand travail épuratoire que la marquise devait achever à son retour; ce qu'il exécuta de même, avec toute la dextérité d'un vieux diplomate, la prudente audace d'un prêtre, et la profonde habileté ou la prodigieuse fourberie d'un jésuite.

Il devait aussi monter la maison de la marquise, faire venir ses gens les plus dévoués, choisir les autres, et tout disposer pour son arrivée, ce qu'il exécuta encore avec le même talent.

De son côté, la marquise tomba comme une bombe chez la vieille Léonard. A son aspect, l'épouvantable mégère pensa trébucher à la renverse, car elle s'était chargée de veiller sur l'enfant, elle en avait répondu, elle avait reçu en dépôt, et pour cet objet, une somme considérable, dont elle avait fait son profit; et ce n'était point par elle, mais par une voie détournée, que la marquise avait appris que sa fille avait disparu.

La vieille et le maçon tombèrent aux pieds de la marquise, à deux genoux, à quatre pattes; ils baisèrent ses falbalas, ils demandèrent pardon, ils prouvèrent qu'ils étaient innocents, ils racontèrent toutes les démarches qu'ils avaient faites; et pour achever de désarmer sa colère, ils lui jurèrent qu'ils étaient *purs* et royalistes comme on ne l'est pas. La marquise, qui n'en avait jamais douté, leur dit : — Levez-vous! et à la vieille : Suivez-moi!

Elles montent en voiture, courent la poste, et arrivent à Privas chez l'autre vieille, qui ne les attendait pas davantage.

— Seigneur Dieu! c'est vous, madame la marquise! — Qu'est devenue la nourrice de mon enfant? — Hélas! madame, elle est ici; son mari, qui était soldat, est échappé comme par miracle au massacre de son régiment; il y a trois mois qu'ils sont revenus. — Allons chez elle.

On y court. A la vue des deux vieilles, la villageoise veut s'enfuir. Son mari, qui a vu d'autres ennemis en face, retient la bonne femme, raconte franchement ce qui s'est passé : sa femme et lui fondent encore en larmes au souvenir de la mort de leur cher Alexandre; et la marquise, qui ne peut point pâlir, parce qu'elle ressemble à la mort, frémit en songeant que c'est elle-même qui a donné l'ordre d'exterminer l'enfant.

Une pensée subtile, un soupçon épouvantable traverse son esprit, y revient, s'y arrête, et elle tourne sur les deux vieilles sœurs des regards où la fureur éclate. — Misérables, s'écrie-t-elle, si vous étiez les seuls coupables! Si vous aviez vous-mêmes commis ce vol infâme! Toute la France s'imaginait que nous en étions chassés pour jamais; et en perdant ma fille, vous partagiez tout l'or que je vous avais laissé!

A ces mots, les deux vieilles poussent des cris d'indignation; elles arrachent leur bonnet, sèment la chambre de leurs cheveux gris, et ne pouvant battre la marquise, se jettent sur la villageoise, et font pleuvoir sur elle une grêle de coups de poing. La pauvre femme tombe à genoux et demande grâce, mais son mari saisit un bâton, frappe comme un sourd à tort et à travers, et la scène change aussitôt; les deux mégères se retournant l'une sur l'autre, se cachant sous les meubles, poussent des hurlements qui épouvantent tout le quartier. On accourt de toutes parts; les commères laissent leurs boutiques, les ouvriers leurs établis, les passants s'arrêtent, on crie au feu! au meurtre! à l'assassin! On entoure la maison, on enfonce la porte, on entre par les fenêtres, la garde accourt, le commissaire vient en écharpe, on arrête tout le monde, et l'on conduit les battants et les battus au corps de garde, entre douze soldats, et madame la marquise en calèche, et avec toutes sortes d'égards, chez monsieur le commissaire de police, qui doit avant tout entendre sa déposition.

Osez dire qu'il n'y a pas une Providence, et je vous ferme la bouche. La belle conduite de l'homme vendu, si bien recommandé par un préfet à un ministre, avait été récompensée; il occupait à Paris un poste éminent, qu'il avait conservé, parce que l'homme vendu avait toujours été à vendre, et par conséquent avait été acheté par les nouveaux occupants; il faut bien s'accommoder de ce qu'on trouve, surtout quand on vient tard au marché. Or, le commissaire de Montélimart, qui s'était aussi fort bien conduit dans l'arrestation de la comtesse de Popoli, avait obtenu une mention honorable, et était parvenu au commissariat de Privas, poste infiniment plus élevé. Ce commissaire de Montélimart, aujourd'hui commissaire à Privas, était donc tout justement celui auquel la pauvre femme, veuve du chaudronnier de Saint-Flour, avait été déclarer au mois de janvier 1800 que le premier décembre 1799, à cinq heures du matin, sortant de Privas et venant à Montélimart, elle avait trouvé dans la prairie, au pied d'un saule, une petite fille nouvellement née. Ce commissaire était encore le même qui, longtemps après la mort de cette bonne et honnête veuve, avait chassé de Montélimart Pierre, sa femme, et la petite Valentine, qui leur était restée après la mort de leur sœur. Comme ce Pierre était un fort mauvais sujet, et de plus un espion subalterne, le commissaire s'était informé de ses faits et gestes partout où il avait passé, et son confrère d'Uzès lui avait appris que ce Pierre et sa femme, passant nécessairement par sa ville, en suivant leur route pour se rendre à Prades dans les Pyrénées-Orientales, s'étaient défaits d'une petite fille de cinq ans et demi, qui les accompagnait, en l'exposant pendant la nuit à la porte du pasteur Ludger, lequel l'avait recueillie et adoptée.

Or, ce commissaire de police savait donc justement tout ce que la marquise, les deux vieilles et la nourrice mouraient d'envie de découvrir. Or, jamais il ne serait venu dans sa pensée d'aller leur raconter cette petite histoire, à laquelle il ne songeait plus; jamais non plus les quatre femmes n'eussent été l'interroger à ce sujet : donc cet éclaircissement tout naturel ne pouvait cependant arriver que par un coup de la Providence; donc l'odieux soupçon de la marquise, la fureur des vieilles, les coups de poing et les coups de bâton, ne furent évidemment que des coups dirigés par le ciel pour faire venir la garde avec le commissaire, et réunir tous ces personnages qui avaient un si grand intérêt à se rencontrer.

En moins d'une heure tout fut expliqué, les transports de la joie succédèrent aux cris, aux larmes, à la fureur. Tout le monde s'embrassa, tout le monde se pardonna. Le commissaire reçut de la marquise un cadeau digne du service qu'il venait de lui rendre, et il l'accepta parce que cela ne l'engageait à rien; car celui-là était un homme qui, par hasard, ne se vendait pas. Je ne saurais vous dire s'il est toujours en place, mais j'en doute beaucoup.

Comme on était encore dans une sorte d'étourdissement causé par ces heureuses nouvelles, un nouveau coup de tonnerre éclata.

Le père Siméon, toujours exactement instruit de la marche de la marquise, lui envoyait, avec sa correspondance particulière et ses lettres de Paris, tous les papiers publics imprimés dans le département et ceux environnants. Les gens qui s'intriguent dans les affaires de l'Etat ont un besoin impérieux d'étudier ces sortes d'écrits; ils y découvrent des choses que nous ne soupçonnons pas : la diplomatie du cabinet est la science des points et des virgules.



Le jésuite s'approcha du lit ou reposait Valentine.

Or le paquet du père Siméon arrive comme de coutume. La marquise le parcourt d'un œil satisfait. Elle ouvre le journal de Nîmes... Des adresses bien plates et bien niaises... excellent!... Des injures à ceux qui ne peuvent répondre, qui les méprisent et sourient de pitié... fort bon esprit! Des dénonciations odieuses contre des hommes estimables... beau zèle!... Des cris de rage, on demande du sang, des victimes, seulement une heure de carnage, et l'on répond du trône et de l'autel... à merveille! Le rédacteur de ce journal est un homme bien *pur!* La marquise souriait avec une douce satisfaction. Tout à coup à la dernière colonne, et à l'article *Uzès*, ces mots frappent ses regards.

« On doit célébrer, d'aujourd'hui en huit, dans notre église réformée, le mariage d'une jeune orpheline de quatorze ans, élevée par le pasteur lui-même, avec le neveu de cet homme respectable, fils unique, également orphelin. Cette union ne peut manquer d'offrir un spectacle intéressant; les deux futurs époux sont de la même communion. »

La marquise resta longtemps immobile, comme si Jupiter venait de la changer en pierre. Sa fille protestante! sa fille l'épouse d'un protestant! Elle n'eût point balancé à préférer sa mort, elle eût mille fois mieux aimé apprendre son trépas. Elle en eût été quitte pour lui faire élever un superbe tombeau, pour fonder des messes, des prières, et sa vanité eût été satisfaite. Mais sa fille protestante!... Sa fille l'épouse d'un protestant!... Ses lèvres tremblantes ne cessaient de murmurer ces deux phrases; tous ses membres frémissaient, et elle paraissait en proie à ses épouvantables convulsions.

Tout à coup elle reprend le fatal papier qui s'était échappé de ses mains; d'un regard où la fureur et l'espoir se combattent, elle cherche la date de l'article fatal... il y a sept jours que le mariage est annoncé. il doit être célébré le huitième, c'est donc demain, demain!... Le matin, sans doute, de bonne heure... Il n'est plus temps! et le frémissement de tout son corps redouble... — Mais demain!... ne puis-je au moins arriver avant l'instant fatal où ma fille, dans les bras d'un hérétique que j'ai juré d'égorger, consommera sa perte, mon déshonneur, ma honte!

Elle appelle : ses cris, son regard, ses mouvements convulsifs inspirent l'effroi; on la croirait en démence. Egarée, furieuse, elle a pourtant toute sa tête. — Combien y a-t-il de Privas à Uzès? — Madame, trente-six lieues de poste. — Il faudra dix-huit heures. Les chemins? — Excellents. — Il n'en faudra que quinze. Quelle heure est-il? — Cinq heures. — Cinq heures!... Je partirai à six, j'arriverai demain à huit; il y aura sans doute chez le pasteur une fête, un bal, un souper; les époux ne se retireront pas avant onze heures, minuit... J'aurai le temps... je l'aurai! et je ferai rompre le mariage! Mais si j'arrive trop tard?... alors... alors je poignarde ma fille dans les bras de l'hérétique! je la poignarde, et j'ai raison! Si votre œil est cause du scandale, arrachez votre œil. Une fille est l'œil de sa mère; j'arracherai mon œil, j'étranglerai ma fille! et j'accomplirai la parole!... Allons, ma voiture! des chevaux! que tout soit prêt dans un quart d'heure! Elle jette de l'or en parlant, et tout s'empresse, tout vole, tout se précipite, et tout est prêt dans dix minutes.

Elle ne forme aucun doute que Valentine ne soit sa fille : cependant il est encore en son pouvoir d'acquérir une preuve qui, jointe à toutes les autres, deviendra irrécusable et les appuiera toutes. Au moment où son enfant a vu le jour dans le taudis de Privas, l'autre vieille, celle de Rhodez, dont l'œil perçant examina partout la petite fille, s'écria qu'elle portait un signe qui la ferait toujours reconnaître, fût-elle confondue parmi des milliers d'autres enfants. Cette circonstance parut heureuse : que n'a-t-on pas à craindre quand on abandonne un enfant à des mains mercenaires? La marquise y songea. Elle avait entendu parler de ce signe, mais elle ne l'avait pas vu. La vieille seule l'avait observé avec soin; elle avait dû, par précaution, le faire remarquer à la nourrice, qui l'avait en effet examiné à la clarté d'une lanterne sourde : le témoignage de ces deux femmes lui parut donc indispensable. Elle les fit monter dans sa voiture, et elles partirent toutes les trois, encore une fois désolées, furieuses et prêtes à se battre, du moins la vieille et la nourrice.

Chemin faisant, la marquise réfléchit.

On n'épouse pas une orpheline, un enfant perdu, trouvé à sa porte, sans parents, sans naissance, sans une obole, à moins qu'on n'en soit éperdument amoureux. Or, on n'enlève pas à un jeune homme éperdument amoureux, chez lui, au milieu de sa famille et de ses amis, une petite femme de quatorze ans, avec laquelle il brûle d'aller coucher. La petite femme elle-même ne se laisse pas enlever tant que le mari est là pour la défendre. Il serait donc insensé d'entreprendre d'arracher ma fille de vive force de la maison du pasteur; je n'y



Léonard le maçon.

parviendrais pas : je ne puis pas non plus espérer que les autorités veuillent me prêter main-forte pour cette expédition; quelle que soit mon influence, elles ne l'oseraient pas; elles n'ont pas encore repris la bonne habitude d'obéir sans répliquer aux gens d'un certain ordre, cela viendra plus tard... Oh! un intendant! comme cela eût fait mon affaire!... puis une lettre de cachet... Patience! laissons les sots et les dupes crier vive la charte : il fallait bien jeter un gâteau à Cerbère : de bonnes lois d'exception nous rendront l'ancien régime, et nous crierons alors vive la charte plus haut que les imbéciles, ou nous les ferons sabrer si leurs cris nous déplaisent : tout cela est de droit divin; car la France est notre patrimoine, et le peuple notre mobilier, comme le bétail d'une ferme. Mais aujourd'hui, aujourd'hui que faut-

il faire? Arrivons d'abord; informons-nous ensuite; connaissons les obstacles, et nous agirons en conséquence.

A la dernière poste, Jacques et la marquise se reconnurent au premier regard. L'un résolut de courir avertir le pasteur; l'autre de l'en empêcher; et l'on arriva à Uzès, tandis qu'Adrien et sa jolie petite femme, l'un brillant de tous les feux de l'amour, l'autre encore embellie d'une tendre pudeur, regardaient la pendule, soupiraient, rougissaient, puis gagnaient un bosquet solitaire, se donnaient un doux baiser, et revenaient bientôt plus agités et plus brûlants.

— Où madame descend-elle? s'écrie Jacques en entrant ventre à terre par la porte Saint-Étienne. — A l'esplanade. Il fouette de plus belle, arrive en deux minutes, arrête devant l'hôtel du Prince, met pied à terre, dételle, se remet en selle, et part, toujours au galop, pour conduire d'abord les chevaux à la poste, et de là voler chez le pasteur. On remarque son empressement : les gens de l'hôtel s'en étonnent : la marquise l'a prévu. A peine le pauvre Jacques a-t-il tourné la rue qu'elle fouille précipitamment, et avec l'accent de la plus grande vérité :

— Je suis volée! volée de mes effets les plus précieux ! Courez sur les pas du postillon. On trouvera sur lui un portefeuille contenant dix mille francs, des papiers, des lettres. Allez! qu'on l'arrête! — Lui, madame, impossible ! C'est Jacques : toute la ville le connaît.—Qu'on l'arrête toujours : je réponds qu'il est coupable.

Une marquise qui arrivait en calèche ne pouvait pas avoir tort, surtout en 1814.

On court au corps de garde voisin; trois fusiliers, un agent de police se mettent aux trousses du postillon. On ne l'atteint pas, il court trop vite; mais on l'arrête comme il revient toujours courant : on le saisit au collet, on lui tient les mains, on le fouille, et on trouve en effet dans la poche de sa veste le portefeuille avec les dix mille francs. L'effet volé est rapporté à la marquise, qui donne une récompense honnête; et Jacques, au désespoir, confondu, croyant rêver, est conduit au corps de garde, et du corps de garde en prison, pour être le lendemain interrogé à la police.

Voilà toujours un homme qui ne commettra pas d'indiscrétion. Pendant que la marquise expédie cette affaire, la vieille Léonard court au temple, à la maison pastorale. Tout est fermé, tout est désert. Elle s'informe aux voisins, aux voisines surtout. Elle achète des olives, des citrons, des oranges. Dans tous les pays les fruitières sont causeuses : elle apprend en dix minutes tout ce qu'elle veut savoir, et raccourt à l'hôtel instruire madame de Tercy.

Celle-ci réfléchit. Le pasteur est un vieillard; Adrien un jeune homme vif, ardent, passionné. Le reste de la maison se compose de trois femmes : madame Ludger, tendre, bonne et craintive; la grosse Annette, femme de Jacques; et la charmante Valentine, une enfant de quatorze ans. L'assemblée est un peu nombreuse : il ne doit y avoir ni bal ni souper : vers dix heures, au plus tard, les amis du pasteur se retireront, sans doute tous ensemble, pour regagner la ville, et la maisonnette est isolée.

Toutes ces dispositions sont assez favorables à son projet. Mais il faut parvenir à éloigner Adrien; et comment éloigner un amant de la jeune beauté qu'il adore, à l'instant même où l'hymen va permettre à l'amour de détacher son bandeau virginal; au moment où la charmante épouse, plus timide et plus tendre, par sa rougeur semble encore se défendre, par son silence avouer qu'elle attend, et par son doux regard appeler son amant ? Quel pouvoir l'arrachera du temple du bonheur, quand l'objet divin dont toute son âme est embrasée va tomber dans ses bras, sans autre voile que sa pudeur, et, tremblante au milieu des plus touchants transports, va livrer tous ses charmes, tous ses trésors inconnus d'elle-même aux regards, aux baisers, au délire de l'amour? Un trône à conquérir, sa vie même à sauver, ne le détourneraient pas. Dût la mort vous frapper au sortir de ses bras, on ne fuit pas une vierge de quatorze ans belle comme Valentine, tendre, aimante, adorée, que l'amour offre à l'hymen et l'hymen à l'amour.

La marquise le conçoit. Elle maintenant sait que sa fille est un ange de beauté, et son effroi s'en augmente, sa colère s'en accroît, parce que son amour-propre aurait à en souffrir si le mariage ne pouvait être rompu; mais il le sera, elle l'a juré. Cependant le temps presse; neuf heures sonnent; elle se décide.

Botweld, son premier valet, son homme de confiance, était venu au-devant d'elle à Uzès, avec ses équipages. En deux heures, avec un cheval excellent, il peut être de retour à Nîmes. Elle lui ordonne de se préparer. Botweld est un homme incomparable pour l'activité; et pendant qu'il selle une jument aussi rapide que l'éclair, la marquise écrit ce billet au jésuite Siméon :

« Mon cher directeur,

» Cherchez sur-le-champ quatre ou cinq hommes bien déterminés : faites-leur prendre l'habit militaire, n'importe le régiment : la cocarde tricolore et le petit ruban rouge. Qu'ils parcourent cette nuit les rues de Nîmes en criant : *Vive l'empereur!* Si quelques misérables se joignent à eux, qu'on les fasse arrêter; s'il survient quelque rixe, faites cesser le désordre, et que vos gens disparaissent. Un peu de bruit, de scandale, mais pas trop; l'instant n'est pas venu de faire jouer les grands ressorts, et cette petite mystification doit rester sans but apparent. Vous recevrez mon billet à onze heures; à minuit le bruit commencera, et vous ferez partir en même un courrier pour en instruire l'autorité d'Uzès. Adieu, mon respectable ami. J'ai retrouvé ma fille : j'arriverai cette nuit avec elle à une heure du matin : qu'on m'attende; je vous expliquerai tout ceci. Prudence, célérité.»

La marquise achève de cacheter; le cheval est sellé; Botweld est prêt; il reçoit la missive, part, vole et arrive.

La digne élève du disciple de Loyola se remet à son secrétaire et écrit cet autre billet, qu'elle envoie par le premier domestique au commissaire de police :

« Monsieur,

» Faites avertir à l'instant un brigadier et huit gendarmes de se tenir prêts à monter à cheval : vous recevrez dans dix minutes des ordres de l'autorité supérieure, qui nécessiteront le prompt usage de ces cavaliers.

» La marquise de Tercy. »

Et sous sa signature :

« Par ordre de leurs... X. Y. K. Z. Olecotu. »

Le billet partit; la marquise monta en voiture, et se fit annoncer chez le sous-préfet.

Un sous-préfet est un homme d'une très grande importance dans sa sous-préfecture; mais devant une marquise plénipotentiaire du bureau des grandes mystifications, c'est un fort petit monsieur qui fait des courbettes comme un solliciteur, et se rapetisse en raison inverse de tout ce qui le grandit, à ce qu'il s'imagine. Aussi le haut administrateur devint-il imperceptible, et la marquise fut-elle obligée de regarder à terre pour l'apercevoir devant elle. — Monsieur le sous-préfet, point de cérémonies, surtout point d'éclat : passons sur-le-champ dans votre cabinet. — Madame, je suis à vos ordres.—Je le sais, monsieur; c'est-à-dire à ceux de leurs... X. Y. K. Z. Olecotu. — C'est leur obéir, madame, que d'exécuter fidèlement ce que vous daignez me prescrire. — Il y aura cette nuit du bruit à Nîmes monsieur le sous-préfet. — Vous le savez, madame?— Je suis instruite. Quelques misérables tenteront de soulever le peuple. — Hélas! madame, nous n'en pouvons pas venir à bout — Quelques jeunes gens de votre ville doivent se joindre aux perturbateurs. — Fort bien, madame : autant que vous en voudrez; combien en voulez-vous ? — Ce n'est pas cela, monsieur! Je connais leurs desseins. — Ah! c'est différent : il ne s'agit que de les laisser faire?— Au contraire, il s'agit de les empêcher de partir cette nuit. — Ah! j'entends... — Je ne crois pas, monsieur; mais il n'est pas nécessaire que vous entendiez. Donnez à votre commissaire de police l'ordre de faire arrêter sur-le-champ un certain Adrien Ludger, le fils de votre pasteur. — Ah! ah!... mais, madame, il s'est marié ce matin.—Raison de plus, monsieur.—Mais, madame... — Dépêchons-nous, monsieur; je dois arriver à Nîmes à une heure du matin. — Ah !... j'entends... Mais, madame... sur quoi fonderai-je cet ordre? — Mesure de sûreté. — J'entends... et les autres, madame? — Ils ne bougeront pas : ce petit jeune homme devait être leur chef. — Voyez-vous ! ce petit perturbateur! Oh! cela ne m'étonne pas : un protestant, un libéral, un jacobin. Voulez-vous, madame la marquise, que je le fasse fusiller à l'instant sous les fenêtres de ma maison? Je vous donnerai ce petit divertissement. — Non, monsieur, vous ferez cela plus tard, quand on vous l'ordonnera. — En ce cas, madame, je m'en tiendrai seulement à l'interroger moi-même, et croyez que je n'épargnerai rien...—Vous vous en garderez bien, monsieur : vous vous contenterez de faire prendre les armes à votre garde nationale et à toute la troupe. A deux heures du matin vous apprendrez que le coup que l'on devait tenter à Nîmes a complétement échoué : vous observerez l'impression que cela produira sur vos administrés, vous m'en ferez votre rapport; vous en ferez aussi un, comme il vous plaira, à votre gouvernement; et de crainte de quelque embarras que nous ne prévoyions pas, vous remettrez sur-le-champ votre prisonnier en liberté. — Ah ! ah !... c'est donc pour tout de bon cette fois-ci? — Eh non, monsieur, c'est une mystification comme tant d'autres. Voyons votre ordre. — Le voici, madame. — Fort bien; je m'en charge.

La marquise remonte en voiture et vole chez le commissaire de police. Le piquet de gendarmerie était déjà à sa porte, le brigadier en tête. Elle n'eut qu'un mot à dire, tout fut à sa disposition, et elle partit pour diriger elle-même le coup qu'elle avait si bien combiné.

Il était dix heures; elle tremblait d'arriver trop tard : il ne s'agissait ici que de quelques minutes. Je vous ai dit qu'il y avait deux chemins pour se rendre de la ville à la maisonnette : un par la porte Saint-Julien, l'autre par la tour de Bonastière. La calèche de la marquise va s'embusquer dans le premier; le brigadier et les gendarmes se postent dans le second. A peine un quart d'heure s'était-il écoulé que les convives du pasteur, partagés en deux groupes, retournent à la ville par les deux chemins qui font l'angle dont la maisonnette est le sommet. On les laisse passer, et dès qu'ils sont à cinquante pas les gendarmes accourent à bride abattue, la marquise au petit trot, et vous avez vu comment s'accomplit cet infernal complot.

Retournons promptement à ces infortunés, qui viennent de passer, avec la rapidité de l'éclair et le fracas de la tempête, du moment le plus enchanteur de la vie à ses plus épouvantables horreurs, comme s'ils

avaient été réveillés, au milieu d'un songe divin, par un coup de tonnerre.

CHAPITRE V. — Vœu téméraire de la marquise. — Résolution désespérée d'Adrien. — Incident imprévu. — Départ précipité.

Le bon M. Ludger, suivant la trace des gendarmes, courait de toute la vitesse que lui permettaient son grand âge et l'effroi dont son âme était saisie. En traversant la ville il aperçoit des groupes; il entend murmurer; on s'agite, on parle avec mystère. Quelques pr. testants, qui le reconnaissent malgré l'obscurité, s'approchent de lui et, tremblant pour eux-mêmes, lui disent à l'oreille : — Eloignez-vous d'ici; on se révolte à Nîmes; on parle de massacres. Le pasteur frémit. D'autres l'entourent et le conjurent d'assembler la communauté. Que doit-il faire? que prescrit son devoir? Trop d'empressement peut éveiller des soupçons injustes et provoquer un trouble funeste; et puis abandonner Adrien! en aurait il le courage? Cette agitation, ces bruits sinistres et l'arrestation du jeune homme : quels sujets d'alarmes! Il s'échappe des groupes qui l'entourent; l'excès du danger que court son Adrien lui rend toutes ses forces, et il arrive chez le commissaire de police.

Adrien n'y était déjà plus, on venait de le transférer à la maison d'arrêt; et le commissaire allait sortir en costume, en écharpe, pour se rendre chez le sous préfet, lequel sous-préfet s'agitait comme si la France était en péril, se donnait une importance à faire mourir de rire, et se croyait grandi d'un pied pour le moins depuis qu'une marquise avait daigné lui dire qu'il était un sot. Le malheureux vieillard interroge le redoutable commissaire. Celui-ci n'a garde de répondre : d'abord il ne sait rien, ensuite il n'y a rien; raison de plus pour prendre un air mystérieux, sévère, imposant. Le pasteur ne se rebute pas : il demande en grâce la permission de voir au moins son cher Adrien; et, comme rien ne s'y oppose et que le billet du sous-préfet ne portait pas de mettre le jeune homme au secret, le commissaire affairé ordonne à son adjoint de faire conduire le vieillard à la maison d'arrêt, et s'échappe comme un ministre qui se rend au conseil.

Aussitôt celui-ci prend à son tour un air capable : c'est encore un sot qui veut parvenir, et qui parviendra parce qu'il est sot, bas, insolent, et qu'il se donne de l'importance. Le commissaire a dit; — Faites conduire M. Ludger à la maison d'arrêt. Conduire un homme à la maison d'arrêt, c'est l'arrêter, le mettre en prison : la chose est claire, évidente, surtout pour un agent subalterne qui n'a le droit d'interpréter que dans le sens le plus défavorable. Il fait appeler quatre fusiliers, marche à la tête, consigne le pasteur à la maison d'arrêt, et, pour ajouter quelque chose de sa tête qui prouve sa capacité, sa prudence et sa pénétration, il ordonne qu'on mette le vieillard au secret.

La nuit se passe. Ludger, le cœur profondément indigné de ce qu'il croit une exécrable perfidie, du haut de la tourelle où il est enfermé entend tout à coup les cris de la populace, le son du tocsin, le bruit du tambour; ne doute plus que la ville ne soit livrée au pillage, les protestants voués à la mort; tombe à genoux, et, baigné de larmes, invoque la miséricorde de Dieu et appelle son pardon sur les coupables et sa pitié sur les innocents.

Adrien l'entend aussi, ce tumulte effrayant; il ne sait à quoi l'attribuer, mais il frémit de rage, de désespoir. Il frappe les murs de ses poings, qu'il meurtrit; il appelle Valentine, sa Valentine adorée, dont les accents chéris, dont les cris déchirants ont retenti jusqu'à lui pendant qu'on l'entraînait. Au milieu du traitement cruel qu'on lui faisait éprouver, il a bravé les menaces, la douleur d'être emporté par un cheval fougueux, et, malgré ses bourreaux, il s'est retourné, il a vu son amante demi-nue, les cheveux épars, les bras tendus vers lui, et cette image touchante, cruelle, et pourtant délicieuse, est toujours devant lui : elle irrite sa douleur, elle le console; elle le remplit à la fois de fureur et d'attendrissement.

Enfin le jour commence à poindre : tout se calme; un silence profond semble envelopper la ville, et les tourments d'une horrible incertitude livrent le vieillard et le jeune homme à un supplice nouveau. S'ils avaient su la vérité, ils n'auraient pu en supporter l'horreur.

De leur côté la marquise, la vieille, la nourrice, et Valentine évanouie sur leurs genoux, volaient sur le chemin de Nîmes. La lune et les torches des valets jetaient dans la voiture une assez vive clarté, à chaque instant Valentine en était couverte; et, malgré la pâleur de ses joues et l'expression d'effroi que son évanouissement n'avait point effacé, sa jolie figure était toujours céleste, et ses charmes de quatorze ans s'embellissaient de leur désordre et de leur nudité.

Les trois femmes la contemplaient en silence. La nourrice fondait en larmes : Pauvre enfant! pensait-elle, ah! qu'elle est à plaindre d'être la fille d'une marquise! Que n'est-elle née au village! elle serait maintenant dans les bras de son mari! Et, si jolie, si belle!... comme elle serait heureuse!... Et, à cause de cette pensée, la bonne femme, d'une main chaste, avançait les lambeaux de la chemise sur le bout rosé d'un sein virginal, et les croisait sur un objet divin qui doit être encore plus secret.

La vieille, avec un sourire infernal, évaluait par habitude le prix du chef-d'œuvre de l'amour, et sa main, exercée aux horribles enchères, se promenait sur des fleurs délicates avec une exécrable avidité.

Pour la marquise, elle fixait Valentine avec des regards qui s'animaient à chaque instant davantage. Une grande pensée paraissait absorber toute son âme et redoubler son immobilité ordinaire. Etait-ce l'amour maternel, la nature, la pitié, qui, pour la première fois, parlaient à son cœur? Non, c'était toujours l'orgueil. En examinant en silence la figure angélique de la pauvre petite, la douceur toute céleste répandue sur ses traits, la blancheur pure comme l'albâtre de tout son corps charmant renversé sur ses genoux, et ses cheveux d'ébène épars et flottants sur ses charmes, elle s'écriait intérieurement : Quelle admirable sainte on pourrait faire de cette jeune fille! Quel trésor dans mes mains pour fonder un ordre nouveau, et combien sa beauté la rendrait promptement célèbre!... Sainte Valentine!... eh! pourquoi pas? fondatrice d'un couvent!... sa figure est déjà céleste! Sainte Chantal ne la valait pas! Comme elle serait ravissante dans le tableau du maître-autel du cloître, représentée, comme Geneviève de la forêt, couverte de ses cheveux, enlevée par les anges au milieu des nuages! La chevelure de la Madeleine serait oubliée pour la sienne; son sein flétri dans le désert serait effacé par ces roses naissantes; l'harmonie de sainte Cécile, par la pureté de ce visage; et le tendre regard de sainte Thérèse, par ces deux grands yeux noirs mourant d'amour divin!... Et de plus elle est vierge! Elle n'a que quatorze ans, et tout son corps est un prodige de beauté. Oh! la belle sainte pour fonder un couvent! La digne épouse du Seigneur, sans défaut et sans tache! Le charmant corps à stigmatiser! Quels miracles ne fera-t-elle pas, aidée du père Siméon! et quel éclat en rejaillira sur le nom de Tercy! Oui, j'ai promis ma fille à l'Eglise, elle en doit faire une bienheureuse; il le faut absolument pour l'exemple du siècle et le retour à la foi catholique; et pour prix d'avoir sauvé cette vierge des mains des hérétiques, dès ce moment je la voue au Seigneur : elle sera l'épouse du Christ.

Aussitôt la marquise fit avec le pouce droit, sur le front décoloré de la charmante enfant, sur sa poitrine, entre ses deux jolis seins et sur son cœur, le simulacre de la croix; puis elle la couvrit tout entière de son grand cachemire, pour dérober les appas divins qu'elle offrait au Seigneur, et ordonna aux deux femmes de se mettre en prières. La villageoise récita son Pater sans savoir pourquoi. La vieille infâme fit des signes de croix par douzaine, et remua les lèvres sans rien dire du tout, comme on fait à la messe quand on oublie son livre. La marquise tomba dans une méditation profonde, et la voiture roula dans le plus grand silence.

On fit en moins de deux heures le trajet d'Uzès à Nîmes. Valentine ne rouvrit point les yeux, mais un faible battement de son cœur annonçait qu'elle ne tarderait pas à reprendre ses sens. On l'enveloppa dans le cachemire de la marquise pour la descendre de voiture et l'apporter dans l'hôtel; on la mit au lit; on courut chercher des secours, mais avant qu'ils arrivassent la pauvre enfant était revenue à la vie. Elle regarda autour d'elle, comme après un long sommeil, et ne reconnut rien; elle appela Adrien, elle demanda sa mère; elle semblait effrayée. Personne ne répondit, dans la crainte de redoubler son effroi. La bonne villageoise s'approcha seule de son lit, l'embrassa, fondit en larmes, et, sans avoir encore retrouvé sa mémoire, sans rassembler aucune idée, et cependant le cœur déjà déchiré, l'innocente enfant se jeta sur le sein de la bonne femme, l'inonda de ses pleurs, et, succombant à l'épuisement où tant d'horreurs l'avaient plongée, elle s'assoupit dans ses bras, referma ses paupières, et s'endormit au milieu des sanglots en murmurant tout bas le nom chéri d'Adrien, que le mouvement de ses lèvres redit encore dans son sommeil.

Le père Siméon attendait la marquise avec la plus vive impatience. Il avait exactement rempli ses ordres. Des cris séditieux retentissaient depuis une heure dans tous les quartiers de la ville; ses agents, déguisés en militaires, les avaient déjà proférés d'un bout à l'autre de la rue Dorée, devant la Comédie, devant la maison Carrée, au cirque des Arènes, et toute la ville était en rumeur. Des bandes de polissons couraient les rues, cassant les vitres, criant aux armes, et se disposant à piller. Les gardes nationaux se rendaient à leurs postes, la troupe prenait les armes, les autorités s'observaient avec inquiétude, et les gens clairvoyants cherchaient en vain la cause, le motif et le nœud de cette nouvelle mystification.

La marquise la fit cesser. Elle pouvait déjà pousser les choses beaucoup plus loin, mais ce n'était pas le moment : les coups prématurés sont toujours dangereux, même avec la certitude de l'impunité; elle n'avait voulu qu'un mouvement factice, dont la secousse se fit sentir à Uzès, expliquât, justifiât parfaitement l'arrestation d'Adrien, la fît paraître entièrement étrangère à l'enlèvement de Valentine, compromît en même temps toute la famille Ludger, jetât sur elle un vernis défavorable, utile au contraire au procès qu'elle allait lui intenter; et elle s'était arrêtée sans balancer à ce moyen, qui a dû paraître bizarre au premier coup d'œil, parce qu'en servant parfaitement son projet il remplissait en outre un double but, celui de pressentir, par un premier mouvement, la véritable situation de l'opinion publique, et de commencer la chaîne de ces agitations sourdes, de ces provocations à la révolte, et de ces complots perfides, inexplicables, ridicules, qui devaient à la longue irriter les esprits, semer la défiance, exciter les

haines, armer tous les partis, et les pousser à des excès dont on saurait ensuite diriger les fureurs. Elle avait fait enfin, comme on dit vulgairement, d'une pierre deux coups, et tous deux avaient frappé juste.

Aussitôt les provocateurs disparurent; on arrêta quelques polissons qui ne purent rien éclaircir, des patrouilles circulèrent tout le reste de la nuit, la ville fut en alarmes; on apprit à Uzès le mouvement de Nîmes, on apprit à Nîmes le mouvement d'Uzès : on apprit partout l'épouvante où les peureux, les visionnaires et les sots avaient jeté, pendant la même nuit, tous les villages voisins, à l'occasion de l'incendie de la maison du pasteur. On sut que les protestants avaient tremblé, on sut que des cris menaçants s'étaient fait entendre, et l'on fut enchanté de ces précieuses découvertes, car on entrevit dès lors l'espoir d'arriver au grand résultat, et tous les bureaux mystificateurs du royaume se mirent en mouvement, s'expédièrent des courriers, et se hâtèrent d'agir avec célérité.

C'est un trésor qu'une femme, et surtout une marquise, pour conduire une intrigue, deux, trois, quatre à la fois. Si par hasard vous connaissez à Paris le directeur en chef des grandes mystifications du royaume, demandez-lui-en des nouvelles. — Retournons à Uzès.

L'alarme avait été plus sérieuse qu'on ne s'y était attendu. L'important sous-préfet, le commissaire affairé, le sot adjoint, et la police de tous les étages jusqu'au dernier goujat, avaient été sur pied. A cinq heures du matin, le sous-préfet se ressouvient d'Adrien, fait appeler le concierge de la maison d'arrêt, et lui donne l'ordre de relâcher M. Ludger. — Lequel? demande l'homme en bonnet bleu; est-ce l'oncle ou le neveu? — Comment, monsieur! le pasteur est arrêté? — Il est au secret. — Et par quel ordre? — Du commissaire de police.

Le sous-préfet, furieux, envoie chercher le commissaire et le traite du haut en bas. Le commissaire s'excuse, envoie chercher l'adjoint, et le menace des galères. L'adjoint se met à genoux, interpelle les mouchards, et les menace de la potence. Les mouchards se rejettent sur les sous-mouchards, et les soufflettent d'importance; les sous-mouchards soufflettent les filles de joie, les filles de joie soufflettent leurs amants, les amants souffletés reviennent souffleter leurs femmes, les femmes souffletées donnent le fouet aux marmots; et pendant que toute la ville est souffletée de proche en proche, on ouvre les portes des deux cachots où le pasteur et Adrien ont passé une nuit si cruelle.

Ils s'embrassent, ils pleurent de joie, ils suivent, en pressant sa marche, le concierge qui les conduit; mais comme ils traversaient une cour où se promenaient quelques misérables, un cri retentit, un homme tombe à leurs pieds, serre leurs genoux entre ses bras et les arrose de larmes. Adrien saisit sa tête, la relève. C'est Jacques! Jacques en prison! Jacques avec des voleurs!

En quatre mots le pauvre Jacques raconte son aventure, mais ce qu'il dit est incompréhensible. La mère de Valentine est arrivée : elle vit, elle est morte; c'est un spectre qui parle, et c'est elle qui lui a joué le tour infâme qui le fait passer pour un voleur.

Le sous-préfet était présent. Pour réparer la bévue du commissaire, il avait cru devoir quelques excuses au pasteur, et il avait jugé qu'elles devaient être publiques, afin d'apaiser les esprits, qui commençaient à s'irriter d'une manière effrayante. Son amour-propre n'avait rien à souffrir; il avait même tout à gagner dans cette démarche : un sous-préfet réparer la sottise d'un commissaire et se donner des airs d'équité, c'est un double triomphe : on ne perd jamais l'occasion de s'élever en humiliant autrui.

Le pasteur avait à se plaindre; s'il l'eût fait, toute la communauté aurait pris fait et cause pour son respectable ministre; la sotte perspicacité de l'adjoint aurait fort bien pu passer pour une odieuse persécution; et Adrien jurait qu'il demanderait raison devant les tribunaux de son arrestation et de celle de son oncle.

Le sous-préfet n'avait pas peur des tribunaux; les circulaires numérotées de leurs.... X. Y. K. Z., arrangeaient tous les jours d'autres affaires que celle-là. Mais la marquise ne voulait pas d'éclat. Le bon Ludger, pour tout dédommagement, demanda sous sa propre caution la liberté de Jacques; il répondit de son innocence, et le sous-préfet saisit promptement ce biais.

On interrogea le postillon. La simplicité de ses réponses persuada tout le monde. La marquise était partie, elle n'avait point porté plainte. En mettant les choses au pis, on avait trouvé sur Jacques un portefeuille, mais rien ne prouvait qu'il l'avait volé, personne ne le soutenait; il pouvait l'avoir trouvé, et toute la ville connaissait Jacques pour un honnête garçon. Le sous-préfet commença peut-être à soupçonner quelque chose, mais il se garda bien d'en laisser rien paraître. Il feignit de céder à la prière du pasteur, y mit pour condition qu'Adrien se tairait. Le jeune homme le jura. Il mourait d'impatience de revoir Valentine, et l'on fit monter dans une voiture qui les attendait à la porte le pasteur, Adrien et le postillon Jacques.

Personne n'avait osé apprendre au vieillard qu'un incendie dont on ignorait la cause avait dévoré sa maison, qu'il n'allait trouver à sa place qu'un monceau de cendres et de décombres. Quant au reste, on l'ignorait.

La voiture part; le cœur d'Adrien s'élance vers sa douce Valentine; Jacques arrose encore de larmes les mains du pasteur; et le pasteur, inquiet, agité, repasse dans son esprit tout ce qu'il vient d'apprendre, tout ce qui s'est passé, et, sans les deviner, pressent d'autres malheurs.

On sort de la ville, on approche, on arrive, on ne voit point la maisonnette, on se trouble, on cherche avec effroi, et le désastre épouvantable se montre enfin dans toute son horreur.

Pâles, interdits, tremblants, tous les trois se précipitent hors de la voiture; ils regardent en silence, immobiles et glacés.

Le banc de pierre existait encore : une femme y était assise, le visage caché dans ses mains, et dans la plus amère affliction. — Ah, mon Dieu! s'écrie Jacques, c'est ma femme! c'est Annette! La bonne Annette relève sa tête, voit ses maîtres, et vient se jeter à leurs pieds en sanglotant.

Après avoir inutilement couru toute la nuit, la fidèle servante était venue s'asseoir sur les ruines de la maison, et là elle attendait en pleurant que le pasteur revînt.

— Valentine!... Thérèse!... s'écrient en même temps Ludger et Adrien en frémissant d'avance de ce qu'ils vont apprendre. La pauvre fille ne pouvait répondre, ses sanglots la suffoquaient. Le pasteur se sentait défaillir. Adrien la fixait d'un œil égaré, et Jacques les mains jointes regardait les décombres et la fumée qui s'en élevait encore. — Au nom de Dieu, Annette! où sont-elles donc? — Madame... au presbytère. — Et Valentine? Valentine?... — Je ne sais pas.

Ce mot fatal est un coup de foudre. Adrien s'imagine qu'elle a péri dans les flammes; il s'élance, se précipite au milieu des décombres, saisit les poutres encore en feu, arrache comme un insensé les débris encore fumants, pousse des cris horribles en écartant les cendres, et va s'engloutir lui-même sous le reste des murs qui s'écroulent à chaque instant. On court, on le saisit, on veut l'entraîner : mais quelle force égalerait son désespoir? Il ne connaît plus ceux qui l'appellent; il les repousse comme un furieux, il les tuerait s'ils osaient persister. Epouvantée de son délire, Annette lui crie de toutes ses forces que Valentine existe, et à ce nom seulement il s'arrête. La pâleur de la mort succède à ce terrible accès; ses yeux n'y voient plus, mais il cherche autour de lui avec ses mains ensanglantées, il appelle Valentine, et il écoute si sa voix lui répond.

Enfin, on parvient à l'arracher du milieu des décombres; on lui répète mille fois que Valentine n'a point péri. Sa raison égarée revient à l'espoir; et pour obtenir qu'il abandonne ce théâtre d'horreurs, on lui promet qu'il apprendra au presbytère, de la bouche même de Thérèse, ce qu'est devenue sa chère et charmante épouse.

Alors il brûle de partir, il offre au cocher tout ce qu'il possède, son or, sa montre, pour qu'il précipite ses chevaux, et l'on arrive en cinq minutes.

Les forces de la sensible et bonne Thérèse n'étaient point proportionnées à l'épouvantable scène dont l'incendie de sa maison avait été le dénoûment. Deux fois on avait arraché sa fille de ses bras, un spectre avait outragé sa pudeur, il avait déchiré ses vêtements, il l'avait traînée par ses cheveux épars, et, au milieu des cris, des hurlements et des tourbillons de feu, elle avait vu disparaître sa jeune et tendre fille. Ces images épouvantables étaient toujours devant ses yeux. Une fièvre ardente s'était déclarée, et, dans les transports de son délire, elle retraçait toutes les horreurs qu'elle avait éprouvées. Une foule d'amis fondant en larmes entouraient son lit, tous les secours de l'art lui étaient prodigués; mais l'art ne guérit pas le cœur d'une mère si horriblement déchiré.

Thérèse était dans cet état alarmant quand son mari, Adrien, Jacques et Annette arrivèrent au presbytère.

A ce tableau déchirant toute autre pensée s'effaça dans l'esprit du pasteur; mais chaque mot que Thérèse prononçait dans son délire augmentait le désespoir et la terreur d'Adrien. Immobile, et le regard attaché sur sa tante, il écoutait en frémissant. L'épouvantable tableau se déroula tout entier à ses yeux; Annette acheva de raconter, avec tous ses horribles détails, l'enlèvement de la jeune épouse. Pendant qu'elle parlait, Thérèse semblait reprendre ses sens; elle écoutait; elle retraçait, avec une effrayante énergie, ce qu'Annette oubliait; et le pasteur, glacé d'effroi, écoutait en silence, l'épouvante sur le front, la douleur dans les yeux; et Adrien, immobile, pâle, et les cheveux hérissés, semblait avoir été tout à coup privé de l'existence.

Le récit achevé, le jeune homme restait encore comme frappé par la mort, et le pasteur s'écriait : — Enlever une épouse! quelle incroyable audace! Cette coupable femme, fût-elle cent fois la mère de notre Valentine, avait-elle le droit de l'arracher à son mari? Jamais! Toutes les lois divines, toutes les lois humaines condamneront cet enlèvement comme un crime effroyable! Adrien! Adrien! mon cher fils, résiste à ton affreux désespoir; nous attaquerons la marquise, les tribunaux retentiront de nos plaintes, et les lois te rendront ton épouse. — Les lois! les lois! s'écrie Adrien comme s'il s'éveillait en sursaut; Valentine est à moi, elle est mon épouse, elle m'appartient. Adieu, mon père! demain, cette nuit, je serai ici avec elle.

Il dit et part comme l'éclair. Le pasteur veut le suivre, tout le monde le retient; mais on crie à Jacques : — Courez! courez!... Ces cris étaient superflus; Jacques était déjà dans la rue, et il tenait le bras du jeune homme, qui marchait toujours sans rien voir, sans rien sentir. C'est une étrange fièvre que celle des passions!

— Monsieur Adrien... mon cher maître... au nom de Dieu, où allez-vous? — Je vais chercher ma Valentine... Jacques, elle est à moi! — Oui, monsieur; oh! elle est bien à vous! pauvre petite femme! allons la

chercher, monsieur! — Quoi, Jacques! tu veux venir? — Certainement, monsieur! j'ai eu le malheur d'amener à Uzès cette enragée marquise, parbleu! je veux avoir le bonheur d'y ramener votre femme. Adrien saute au cou de Jacques, l'embrasse, et tous les deux se mettent à courir.

Où vont-ils donc? ils vont s'informer à toutes les portes de la ville si l'on a vu dans la nuit, entre dix et onze heures, sortir une calèche attelée de quatre chevaux, escortée de trois hommes portant des falots et d'un chasseur monté derrière. Un équipage aussi brillant ne passe pas incognito, surtout en province. Un commis de l'octroi leur apprend que cette voiture, ces laquais, ces falots, ont pris la route de Nîmes, et qu'ils volaient comme le vent. — Allons à Nîmes! s'écrie Adrien. — Allons à la poste! s'écrie Jacques. Il y court avec le jeune homme, selle deux chevaux. Pendant qu'il les sangle et leur met la bride, Adrien écrit au crayon :

« Mon digne et respectable père,

» Pardonnez-moi de vous abandonner dans un moment aussi cruel; mais Valentine! Valentine!... Ah! n'est-elle pas votre fille!... C'est à Nîmes que l'exécrable marquise l'a conduite : j'y vole. Adieu, mon père; adieu! Jacques me suit. »

Un garçon d'écurie court porter le billet au pasteur. Adrien et Jacques montent à cheval, piquent des deux. — Gare! gare! s'écrie Jacques. Son fouet retentit, l'éclair jaillit du fer des chevaux; et l'œil effrayé ne voit qu'un tourbillon de poussière qui fend l'air comme l'oiseau de proie.

On apporte au pasteur le billet d'Adrien. — Il est parti! malheureux jeune homme, que va-t-il faire?... Annette tremble aussi pour son pauvre Jacques. Cette effrayante marquise a jeté dans tous les cœurs l'épouvante et la consternation.

Si Adrien se disposait à l'attaquer vigoureusement, de son côté la marquise ne s'endormait pas.

Pendant qu'on s'agite, qu'on tremble et qu'on pleure au presbytère, un huissier s'y présente. Il a beau faire des courbettes, sa figure plate, son œil faux, son regard en dessous, inspirent déjà la crainte et la défiance. Il tire de sa poche un papier timbré, griffonné, le dépose et se retire.

Le pasteur étonné se hâte de lire le grimoire. A mesure que son œil le parcourt, il se trouble, il pâlit. Ce fatal papier, arrivé de Nîmes depuis quelques minutes, est une assignation parfaitement dans les formes, envoyée au nom même de Valentine de Tercy au malheureux Adrien, pour qu'il ait à comparaître sous huit jours par-devant le maire de Nîmes, afin d'*y voir entendre* prononcer son divorce, et ce pour cause d'impossibilité d'union... etc., etc.

Le coup était étourdissant. Valentine était enlevée; elle était maintenant au pouvoir de sa mère, et cette mère était une femme puissante, audacieuse, implacable, appuyée de toute la force des circonstances qui l'avaient ramenée en France, pouvant effrontément abuser de l'influence qu'elle exerçait sur des hommes intimidés, imposer à la justice et faire taire les lois. Sans doute Valentine restait maîtresse de son sort; mais une enfant de quatorze ans, douce, timide, craintive, pourrait-elle résister au terrible ascendant qu'on allait prendre sur elle? quels moyens mettrait-on en usage? quelles forces allait-on faire agir? comment les deviner, les combattre, les conjurer? et pour comble de malheur le mariage n'était point consommé, la jeune épouse était vierge; il était impossible de soutenir le contraire. Mais quels étaient pourtant les moyens de divorce? Le pasteur s'y perdait. L'ingratitude de la marquise lui paraissait monstrueuse, et son audace l'épouvantait.

Il comprit aussi que la question se trouvait entièrement déplacée; qu'il n'était guère possible d'attaquer maintenant la marquise pour le fait de l'enlèvement de Valentine, puisque Valentine elle-même paraissait demander le divorce, et semblait s'être jetée dans les bras de sa mère pour s'éloigner de la maison conjugale. Quant à l'incendie, ce n'était que le résultat d'un malheur. Il devenait également impossible de réclamer la jeune épouse : le rapt le plus criminel, le plus épouvantable, prenait tout à coup un caractère légal, s'enveloppait de la force des lois, et le départ d'Adrien pour Nîmes, sa résolution désespérée, pouvaient avoir les suites les plus funestes et les conséquences les plus graves, s'il ne parvenait pas à reprendre Valentine.

Il n'y avait donc pas un instant à perdre pour l'avertir du nouveau coup, du coup perfide qu'on lui portait. Il ne suffisait pas de l'en avertir, il fallait surtout contenir son désespoir, l'empêcher d'aggraver l'horreur de sa position par quelque tentative trop téméraire; il fallait chercher des conseils sages, prudents, éclairés. Le bon Ludger ne balança pas une seconde : il oublia son propre malheur, le désastre effroyable qu'il venait d'éprouver, la nécessité où il était lui-même de mettre ordre à ses affaires; il ne songea qu'au désespoir de ses enfants, au péril qui les menaçait. Il envoya chercher sur-le-champ une voiture de louage, et résolut de partir, de courir sur les traces de son jeune homme.

Toute sa peine était d'abandonner sa femme. Ses joues vénérables se couvrirent de larmes quand il lui déclara sa résolution. Mais quel fut son étonnement lorsque Thérèse, poussant un cri de joie, se précipita dans ses bras, et s'écria en pleurant : — Partons! partons! mon ami; ah! que je revoie ma Valentine! que j'embrasse mon enfant, et que je l'entende m'appeler sa mère! J'irai, s'il le faut, me jeter aux genoux de la marquise. Si elle me repousse, eh bien! j'attendrai ma fille quand elle sortira, je me mettrai sur son passage; je ne demande qu'à la regarder.

Le pasteur fut effrayé de la résolution de Thérèse. Il avait tort. L'accès qu'elle avait éprouvé, le délire où il l'avait vue, avaient été la suite inévitable d'une scène dont l'horreur est impossible à décrire. Elle en sortait à peine; tous ses nerfs étaient émus : elle s'y croyait encore. La vue de son époux, des secours prompts, des calmants, d'autres objets autour d'elle, rappelèrent bientôt sa raison, et l'espérance de revoir sa Valentine lui rendit à l'instant le courage et la force.

Annette fit en un clin d'œil tous les apprêts du départ; la voiture arriva, et midi sonnait à peine à la cathédrale, que déjà le couple vertueux et la fidèle servante sortaient d'Uzès par la même porte qu'Adrien et Jacques venaient de franchir comme l'éclair.

Mais ils ne pouvaient pas aller du même train que le jeune homme et le postillon, et le cœur de Thérèse à tous moments se brisait de douleur. Cependant elle employait toutes les ressources de sa raison pour soutenir son courage. — Non, s'écriait-elle, non, le mariage de nos enfants est inattaquable, il est sous la garantie des lois; le saint nœud a été formé dans le temple, ces liens sont indissolubles! N'est-il pas vrai, mon ami? les lois sont immuables, et la justice est pour nous. — Hélas! répondait le pasteur, dont le regard plus pénétrant et plus étendu embrassait un cercle plus vaste; hélas! tout ce que les hommes ont imaginé de plus beau, de plus noble, de plus sage, pour former et serrer les liens de la société, la maintenir dans la paix, l'ordre et la vertu, les lois enfin et la justice deviennent autant de piéges tournés contre eux-mêmes, quand l'arbitraire ou l'anarchie, qui ne font qu'un même monstre sous deux noms différents, s'emparent d'un État. Alors plus il y aura d'institutions pour garantir la société, plus chacun de ses membres courra de risque pour sa personne, son honneur et sa propriété : car ces institutions, de défensives qu'elles étaient, deviendront offensives quand le pouvoir protecteur de l'État sera devenu pouvoir ennemi de l'État; et il sera nécessairement devenu ennnemi de l'État et de chaque membre de l'État dès l'instant qu'il se sera emparé de l'arbitraire : car on n'établit pas l'arbitraire dans l'intérêt des citoyens, pour s'opposer au mal et poursuivre le crime : les lois y ont pourvu. On établit l'arbitraire dans l'intérêt d'un homme, d'un parti, d'une faction : on l'établit pour frapper impunément la vertu, flétrir l'honneur, voiler la vérité, étouffer les cris de l'innocence, dénaturer l'esprit des lois; et tout s'organise en effet pour ce but criminel : alors un ministre est coupable, par cela seul qu'il est ministre sans responsabilité : alors un magistrat est à craindre par cela seul qu'il est magistrat. Il vaudrait mieux être jugé par le premier passant que l'on rencontrerait; car on aurait au moins une chance en sa faveur, ce serait le cri de sa conscience : alors il y a plus de sûreté dans un bois que dans une ville, et surtout devant un tribunal. Alors il est moins funeste de tomber au milieu d'une bande de voleurs armés qu'au milieu d'un peuple ainsi gouverné, car on peut attendrir des brigands; on en a vu détourner le glaive prêt à donner la mort; mais rien ne va jusqu'au cœur ni jusqu'à la conscience des juges payés pour être sourds; de tous les assassins, c'est la plus cruelle et la plus lâche espèce.

En raisonnant ainsi, les voyageurs approchaient de Nîmes. — Comment ferons-nous, dit tout à coup la bonne Annette, pour trouver M. Adrien dans une si grande ville? — Nous chercherons la maison où demeure Valentine, répondirent Ludger et Thérèse.

La voiture entra dans le faubourg et s'arrêta devant une modeste auberge.

Chapitre VI. — Moyen théologique et moyen diabolique de rompre un mariage. — Tentation du jésuite. — Sacrifice de Valentine.

Malgré la violence de son caractère et l'emportement de ses passions, la marquise raisonnait, combinait, prévoyait tout avec autant de justesse et de sang-froid que la personne la plus calme. Elle ne s'abusa nullement sur la hardiesse, l'indignité, l'audace de sa conduite : elle en avait d'avance prévu tous les résultats possibles. Elle prévit bien que le pasteur, et surtout Adrien, jetteraient les hauts cris, accourraient à Nîmes, réclameraient la jeune épouse; et elle n'ignorait pas qu'une simple réclamation de la part du mari devant l'autorité civile suffirait pour rendre inutile et sans but son exécrable attentat. Aucun prétexte, aucune raison captieuse, n'auraient pu la dispenser de représenter la femme d'Adrien, dès qu'il l'aurait exigé; l'aimable enfant se serait jetée à son cou, aurait demandé la mort plutôt que d'en être séparée une minute, une seconde; et cela n'aurait pas ressemblé du tout à une demande en divorce.

Madame de Tercy songea donc à parer d'abord ce coup, inévitable si elle avait perdu un seul instant; et, dès la nuit même, pendant qu'on s'occupait à secourir sa fille, elle fit dresser l'assignation perfide qui changeait tout à coup la face et la marche des choses. Le diligent Botwell partit à quatre heures du matin avec le fatal papier; à six il était à Uzès, et à sept elle était entre les mains du pasteur.

D'après cette attaque vigoureuse et inattendue, la marquise se trouvait, au moins pour le moment, en mesure de répondre à toute espèce de réclamation. Sa fille demandait le divorce ; cela seul arrêtait toute démarche jusqu'au jour fixé pour expliquer ses motifs. Elle s'était réfugiée chez sa mère ; son asile y devenait sacré ; il était du devoir de la marquise d'en défendre l'accès. Enfin la femme artificieuse avait huit jours devant elle, huit jours pendant lesquels elle restait maîtresse absolue d'une enfant timide, faible, épouvantée, et jetée, comme après une tempête horrible, au milieu d'êtres que son cœur ne comprenait plus. C'était plus qu'il n'en fallait à la marquise pour défier la justice et les lois.

Restait à décider quel parti il faudrait prendre, et, quoiqu'on eût huit jours pour agir et se mettre en mesure, il était urgent de ne pas perdre une minute et d'arrêter son plan.

Soutiendrait-on le divorce? par quels moyens? l'abandonnerait-on, sans pourtant rendre Valentine? Au premier aperçu, les deux expédients paraissaient également impossibles ; il fallait pourtant opter.

Siméon, docteur jésuitique, ergoteur théologique, grand disputeur sur tous les cas obscurs, examina, pesa, alambiqua les deux questions. D'abord il prétendit que l'action en divorce, bien soutenue par le crédit et l'intrigue, devait être infaillible, si, dans les huit jours qu'on avait devant soi, on parvenait à faire abjurer Valentine, et à la faire rentrer, comme par une inspiration du Saint-Esprit, un coup de la grâce suffisante ou efficiente, dans le giron de la sainte Église catholique; car, disait-il, qu'est-ce que le mariage?

La mariage est un sacrement, c'est-à-dire un signe sensible institué par Jésus-Christ, qui ne s'est point marié, et n'a jamais marié personne ; lequel signe sensible donne la grâce pour sanctifier ce que vous savez bien.

Or ce signe sensible ne peut être donné que par la sainte Église catholique romaine, hors laquelle il n'y a point de salut ; attendu que la sainte Église catholique romaine est la seule Église véritable, c'est à-dire qui représente notre Seigneur Jésus-Christ, lequel n'était ni catholique ni romain.

Or quiconque n'est point marié par la sainte Église catholique n'est point marié du tout; ce qui fait que les dix-neuf vingtièmes au moins des jolies petites femmes qui travaillent à peupler toute la surface de la terre, sur laquelle notre Seigneur Jésus-Christ n'est représenté que dans un fort petit coin, font évidemment leur affaire sans la moindre grâce qui sanctifie.

Or, si nous parvenions à faire catholique mademoiselle de Tercy, elle ne pourrait plus travailler sans grâce à la société légitime; elle ne voudrait pas non plus y travailler avec une demi-grâce : donc sa conscience lui défendrait impérieusement de coucher avec un jeune homme qui n'aurait aucune grâce ; et comme il n'est aucun pouvoir sur la terre qui puisse violenter la conscience, excepté la sainte Église catholique romaine, qui dit : *Forcez-les d'entrer;* ou nous forcerions le jeune époux de Valentine d'entrer dans la grâce de sa femme; ou la sainte Église déclarerait nul l'accouplement sacrilége, n'en reconnaîtrait pas un mot, autrement que pour une œuvre de Satan, et ferait prononcer en cour de Rome ladite nullité, ce qui serait d'un fort bel exemple pour tous les peuples policés.

La marquise trouva ce raisonnement admirable, d'autant plus qu'elle était bien persuadée qu'Adrien, obstiné comme un hérétique, refuserait tout net d'entrer dans la grâce, ou de laisser entrer la grâce en lui : je ne saurais vous dire, ces matières sont si absurdes. De plus, elle souriait à la pensée d'une belle abjuration en grande cérémonie. Elle voyait déjà sainte Valentine, toute couverte de voiles blancs, prosternée au milieu du chœur, ses jolies petites mains croisées sur sa poitrine, tandis qu'à la lueur de mille cierges éclatants, vingt prêtres, armés de goupillons, et chantant à pleine voix, l'exorciseraient au son de l'orgue, en l'aspergeant en cadence. Ce serait un fort beau spectacle et un fort joli début pour devenir fondatrice.

Mais il fallait pour cela que le Saint-Esprit opérât une conversion subite. A défaut de bonne volonté de sa part, la marquise songea tout à coup qu'elle avait un moyen sûr pour le faire opérer de gré ou de force. Elle ne voulut pourtant point interrompre le savant théologien, et elle le pria d'un air gracieux de faire connaître le second moyen, supposé que sa fille ne voulût point abjurer, ou refusât, même en abjurant, de soutenir le divorce pour cause de cas de conscience, quelques moyens qu'on employât d'ailleurs pour l'y contraindre.

Alors, continua le père Siméon, il reste à prendre un parti plus sûr, plus facile et plus expéditif. Nous faisons disparaître mademoiselle de Tercy; elle part pour l'Italie : on l'enferme dans un couvent; et pendant qu'on travaille à la faire entrer de force dans la voie du salut, vous déclarez ici qu'elle a fui de chez vous, dans la crainte de retomber sous l'autorité d'un époux hérétique. Nous répondons à toutes les autres questions par des larmes, par des soupirs : vous criez qu'on vous a ravi votre enfant; et pendant qu'on cherche inutilement les traces de votre fille, et que la question du divorce reste suspendue à notre sollicitation, nous activons de toutes nos forces les opérations du comité mystificateur, nous faisons éclater coup sur coup trois ou quatre petites conspirations obscures, qui paraissent annoncer un vaste complot dont aucun fil n'est visible. Tous les esprits s'échauffent, le gouvernement s'épouvante; nous faisons crier par tous les X. Y. K. Z.: Du sang! du sang! ou tout est perdu. Les sots répètent : Tout est perdu; les dévots et les royalistes : Du sang! du sang!... Et le grand Olecctu se montre. Aussitôt nous réunissons de toutes parts les braves à bandelettes, les suicideurs à pantalons verts, les soldats du Christ à fleurs de lis rouges, le régiment de *Quand-Même* à cocarde verte; nous crions à l'agent central invisible : Tout est prêt, le triage est fait, les impurs sont comptés, leurs maisons marquées: Dieu veut qu'on égorge les libéraux et les protestants. Dieu le veut! son peuple le demande! Il est temps d'éventrer les femmes et les vieillards, d'écraser sous la pierre la tête des enfants, de les immoler dans le sein de leur mère. Nous demandons le signal; l'ordre suprême est donné, il part, il vole, il atteint tous les points de la France; et nous massacrons tous les protestants, tous les libéraux, tous les philosophes, tous les gens impies, déistes, athées, scélérats, qui osent dire que la terre n'appartient pas de droit divin à douze hommes, quand le pape veut bien la leur donner; que tous les biens qui la couvrent ne sont pas à l'Église, qui représente Dieu le maître de toutes choses, qui osent vouloir être libres, voir clair, apprendre à lire et raisonner, au lieu de se coucher à plat-ventre et de baiser la poussière de nos sandales. Nous les égorgeons tous, et nous commençons la sainte et monarchique extermination par la famille Ludger, et surtout par Adrien.

Alors, et sans embarras d'aucun genre, le mariage de votre fille est rompu sans avoir été consommé. L'Église victorieuse anéantit tout ce qu'on a fait sans elle. Valentine abjure, parce qu'elle n'a plus rien de mieux à faire, et que les protestants sont voués à la mort. Elle se fait religieuse parce qu'elle est au désespoir. Alors nous fondons un couvent des sœurs du Saint-Sacrifice, en mémoire des massacres de Nîmes; votre fille en est l'abbesse, j'en suis le directeur; vous nous donnez tout votre bien; la caisse connue de la grande agence invisible nous comble de largesses; à notre sainte imitation, la France se couvre de monastères; la cause de Dieu triomphe, la philosophie expire, un immense éteignoir descend du ciel sur le royaume, et nous rentrons vainqueurs au son des cloches, des bourdons, des crecelles, des cornets à bouquin et des chants hébraïques, dans notre cher et doux ancien régime, en dansant comme David devant l'arche sainte, où l'on ne voyait rien quand on regardait dedans.

A ce brillant et délicieux tableau pour un cœur monarchique, la marquise, malgré sa fière dignité, ne peut maîtriser un mouvement d'enthousiasme : elle se précipita dans les bras du respectable Siméon, et ses yeux, depuis si longtemps desséchés par l'orgueil, l'envie et la haine, laissèrent échapper quelques larmes d'espérance et de joie. — Oui! oui! s'écria-t-elle, nous reverrons encore d'heureux jours! Grâce au ciel, il ne reste plus que deux ou trois générations à exterminer. C'est une bagatelle. Le bienheureux saint Louis, dans ses glorieuses croisades, en a bien fait exterminer d'autres! Nous serons saints, mon cher Siméon, nous serons saints comme lui, car nous nous baignerons dans le sang des hérétiques!

Quand son exaltation fut un peu calmée, la marquise revint au premier moyen du père Siméon. Elle tenait singulièrement à une abjuration publique; elle regardait ce premier pas comme devant être décisif dans la carrière de la sanctification; et quant à la difficulté, regardée comme indivisible, de faire soutenir par Valentine elle-même la demande en divorce, elle était certaine de la lever en mettant la malheureuse enfant, dont elle avait déjà sondé le caractère doux et tendre, dans l'épouvantable alternative, ou de poursuivre ce procès révoltant, ou de vouer elle-même à la mort son Adrien qu'elle adorait.

La soumission forcée de Valentine n'eût rien changé d'ailleurs au dénoûment sanglant qui devait toujours avoir lieu.

Voici comment la marquise combinait son projet. Elle révélait à sa fille l'épouvantable secret de sa mission. Elle le pouvait sans crainte, sans indiscrétion; car, en cas de refus, sa fille ne sortirait plus de ses mains que pour être conduite dans un couvent, sous la garde du père Siméon, et y être enfermée jusqu'à l'accomplissement de la grande et tragique mystification : et dans le cas, bien plus probable, d'après l'amour de la tendre enfant, où Valentine épouvantée, tremblante pour son époux et le pasteur, obéirait aveuglément à ce qu'on exigerait d'elle, madame de Tercy s'engageait par serment à sauver du massacre toute la famille Ludger; mais elle ferait en même temps une restriction mentale, de sorte que la malheureuse Valentine, après avoir consommé le sacrifice entier, fait abjuration, obtenu le divorce, brisé tous les liens qui attachaient son cœur, pour sauver des jours plus chers que les siens, verrait commencer le massacre des protestants par ceux même qu'elle avait cru sauver; et à ses cris de désespoir, la marquise répondrait : « J'ai juré d'épargner votre époux et sa famille, et j'ai tenu mon serment; mais, par une restriction mentale, je me suis réservé de laisser frapper d'autres bras. Siméon n'avait rien promis; Siméon a fait ce que le ciel voulait, et je ne suis point parjure devant ma conscience, mentalement restreinte à répondre de mes œuvres.

Alors la victoire était complète. Et l'on oserait blâmer l'excellence d'une religion qui offre de si belles ressources! Eh, quand la marquise n'eût pas fait de restriction mentale, ne pouvait-elle pas se parjurer tout de même, s'en confesser immédiatement, racheter sa pénitence, la faire faire par un capucin, être absoute, et tout est dit? En vérité,

l'homme, naturellement si fort enclin au péché, a fait une bien belle découverte en imaginant la foi catholique romaine et jésuitique!

La marquise se décida donc à faire connaître sa volonté à sa fille dans la journée même, dont l'aurore commençait à poindre. Il ne fallait pas espérer d'elle d'autre abjuration que celle fondée sur la plus terrible nécessité. Quels que fussent les talents et les secrets du père Siméon pour convertir les jeunes filles, la marquise n'espérait pas qu'il pût triompher en huit jours d'un cœur brûlant d'amour pour un jeune protestant, et le moyen qu'elle se préparait à employer était en effet le seul capable de faire opérer la grâce de force ou de gré. Tous les chemins sont bons quand le ciel est le but.

Pendant qu'elle réfléchissait à la scène effroyable qu'elle allait avoir avec la tendre Valentine, et préparait d'avance les peintures les plus propres à jeter la terreur dans sa jeune âme, le père Siméon, qui dans tous les cas allait être chargé de la nouvelle éducation chrétienne de la petite hérétique, sentit un vif désir de connaître sa future élève; et laissant la marquise plongée dans sa rêverie, s'achemina vers la chambre où reposait Valentine.

Il avait entendu dire qu'elle était d'une beauté rare, et pleine de grâces, et d'un charme attendrissant. Il avait entendu vanter sa longue et brune chevelure; la douceur angélique de son joli visage, l'éclat de sa blancheur, le regard doux comme le ciel qui jaillissait de ses grands yeux noirs, et un certain frémissement se fit sentir à son cœur lorsqu'il posa la main sur le bouton de la serrure.

Il ouvre. Le jour naissant n'éclairait point la chambre; les volets étaient fermés; mais une lumière assez vive, posée près du lit, l'éclairait en entier. La villageoise, assise au chevet, avait veillé sans que personne le sût: l'horrible vieille reposait dans la chambre à côté, et Valentine était plongée dans un sommeil profond.

A la vue du saint homme, la bonne nourrice se leva, fit une profonde révérence, et attendit respectueusement debout.

Le jésuite approcha. Un simple drap couvrait la belle enfant; un de ses bras seulement était sorti du lit; mais ce bras était un chef-d'œuvre de l'amour, sa main était ravissante, et le drap, souple et fin, affaissé autour du corps, en dessinait les formes délicates, et se soulevait légèrement autour des plus jolis appas. Le saint homme sentit une chaleur brûlante parcourir toutes ses veines. Il s'approcha davantage afin d'examiner les traits de la jeune hérétique; il vit sa tête virginale et céleste: malgré les deux ruisseaux de larmes qui, même dans son sommeil, coulaient encore sur ses joues, il resta en extase tant sa douce fraîcheur lui parut délicieuse, et pendant quelques minutes, il contempla son front si pur, ses grandes paupières gonflées par les pleurs, et sa petite bouche encore entourée des grâces enfantines.

Insensiblement l'homme de Dieu se sentit tout en feu; sa respiration s'embarrassait dans sa poitrine, et s'échappait avec violence en soupirs entrecoupés; ses yeux commençaient à jeter des flammes; et ses mains s'approchaient malgré lui et se levaient... pour conjurer le démon et le chasser du corps divin de la charmante hérétique.

O Dieu! pensait-il en lui-même, voilà donc le petit ange que je vais convertir! quelle douceur! quelle innocence! comme elle sera divine, comme elle sera céleste quand elle aura des extases!... elle en aura bientôt, j'espère! je la convertirai; je la confesserai, j'infligerai moi-même les pénitences qu'elle méritera; je la fustigerai... doucement avec la main · je lui donnerai la discipline, beaucoup de discipline, sur ses épaules nues, sur son dos, par tout le corps, pour la sanctifier par la macération; et puis... et puis je la stigmatiserai avec l'aide du Seigneur... Voyons donc si le corps de ce bel ange hérétique offrira des endroits favorables pour appliquer de beaux stigmates.

Il se retourne les yeux baissés, la tête humble, les mains à demi jointes, et d'un air pieux, d'un geste paternel, il ordonne à la villageoise de sortir de la chambre. — Allez, ma bonne, allez vous reposer... je le permets... je le veux.

La bonne femme, enchantée de voir la pauvre enfant sous la garde du saint homme, s'en va les larmes aux yeux, en bénissant le Seigneur.

Aussitôt le jésuite court fermer la porte, et revient à grands pas sur la pointe des pieds: il est seul, personne ne viendra. La charmante fille repose; son sommeil est profond, et le démon de la luxure s'est emparé de tous les sens de l'homme de Dieu. Il écoute... il tressaille... rien!... D'une main tremblante, agitée par la violence de ses désirs impurs, il saisit légèrement les deux coins du drap qui couvre l'innocence et la virginité; le soulève lentement, retient son haleine, et couvre de regards enflammés le corps délicat et blanc de la charmante enfant, et ses attraits aussi purs que son âme est candide.

Le monstre! il contemplait ces trésors que l'hymen avait rendus sacrés, et l'amour irrité d'un si grand sacrilége n'aveuglait pas le profanateur! non, il ne l'aveuglait pas; au contraire, le saint homme voyait tout! Mais comme Tantale expirant de soif au milieu des ruisseaux limpides, le fils de Loyola, ou plutôt de Satan, se sentait dévorer de tous les feux de la concupiscence, et n'osait l'assouvir. Sa poitrine haletante laissait échapper de longs gémissements; tout son cœur frémissait, ses regards se troublaient, son esprit n'était plus le maître de ses sens, et déjà ses lèvres tremblantes allaient toucher le bout rosé du sein naissant de Valentine, qu'un songe soulevait, quand la porte s'ouvrit brusquement. Rapide comme l'éclair, l'hypocrite lâche le voile: l'enfant s'éveille, pousse un cri;... mais tout est réparé, on n'a rien aperçu.

Le saint homme, les bras croisés sur la poitrine, est en prière devant le lit. La marquise s'avance d'un pas grave; et la pauvre petite, glacée d'effroi devant sa mère, honteuse de paraître aux yeux d'un homme dans le désordre du sommeil; cache ses jolis bras sous le drap qui la couvre, et baisse ses paupières, d'où s'échappent de grosses larmes qui roulent sur ses joues.

La marquise s'approcha, et affectant un air riant, la baisa sur le front; mais au moment où ses lèvres touchèrent Valentine, elle la sentit frémir. Elle se retira promptement: son regard devint sévère et dur. — Votre mère vous fait peur! dit-elle avec un sourire amer. Valentine parut réfléchir un moment; puis elle répondit avec beaucoup de fermeté: Oui, madame.

Siméon et la marquise se regardèrent avec surprise. Ils sortirent sans ajouter autre chose qu'un ordre à Valentine de se lever et de venir au salon.

Comme ils sortaient de sa chambre, ils rencontrèrent la villageoise. On lui défendit de reparaître devant mademoiselle de Tercy. La vieille Léonard fut envoyée pour l'habiller.

Quand l'horrible mégère se présenta devant elle, la figure céleste de Valentine prit un caractère jusqu'alors inconnu: l'indignation, l'horreur, l'épouvante éclatèrent tout à coup dans ses grands yeux noirs. La vieille interdite voulut approcher. La jeune femme s'élança de son lit, se cacha derrière ses rideaux, et se mit à pousser des cris de désespoir en appelant Adrien à son secours, et jurant que le monstre ne la toucherait pas. La vieille se sauva, vint raconter au salon sa mésaventure, et l'on envoya une femme de chambre habiller Valentine.

Sa toilette fut bientôt achevée. On lui avait procuré des vêtements tout faits. Elle se hâta de descendre, persuadée qu'on allait lui parler d'Adrien, et bien décidée à déclarer qu'elle voulait être rendue à son époux; aller le rejoindre dans sa prison, s'il était en prison; ou mourir à l'instant si son doux ami était mort.

Valentine commençait à sentir qu'elle avait du courage.

Pendant qu'elle s'apprêtait à descendre, la marquise et Siméon raisonnaient au salon.

La vue de Valentine, trahie par le sommeil, avait fait sur le saint homme une impression terrible: jamais rien d'aussi beau, d'aussi pur, d'aussi divin n'avait livré son âme impudique aux tourments de la tentation. La femme du podestat, qu'il avait mise en extase, avait quelques attraits: la marquise, qu'il avait poussée dans la grâce jusqu'aux mystères de l'obsession, passait pour une belle femme. Il avait souvent aussi fustigé ses jeunes pénitentes, et entrevu leurs tendres appas. Il en avait entraîné quelques-unes dans les horribles mystères et les ténèbres du sabbat, et là ses mains dissolues n'avaient rien épargné. Mais rien de tout cela ne pouvait se comparer aux charmes célestes dont ses regards, ses sens, toute son âme venaient de s'enivrer. Il résolut de posséder le plus parfait ouvrage du Créateur, et déjà il se plongeait en idée dans ces torrents de délices, dans ces abîmes de voluptés, dont les mahométans, un peu moins sots que nous, ont composé les joies du paradis.

Grand Dieu! si Adrien l'avait su, de quels tourments nouveaux tous ses tourments eussent été surpassés, et quel nouveau désespoir eût déchiré le cœur de la chaste Thérèse!

Pour accomplir son horrible dessein sans obstacle et sans péril, l'homme de Dieu sentit qu'il fallait s'emparer de la jeune vierge, et la séparer pour jamais du monde. Rien n'était plus facile: tout concourait à servir sa détestable fureur. Il était arrêté dans les projets de la marquise que dans le cas où Valentine refuserait d'abjurer et de poursuivre le divorce demandé en son nom, et sous la condition de sauver Adrien, on la ferait partir sur-le-champ pour l'Italie, secrètement, pendant la nuit, et sous la garde du père Siméon, qui la déposerait lui-même dans le couvent qu'il jugerait le plus convenable aux desseins ultérieurs de la marquise. Il ne s'agissait donc, ou, que d'empêcher la jeune épouse d'accepter le marché infâme qu'on allait lui proposer, et un mot pour cela suffisait; ou, au cas qu'elle acceptât, de faire naître dans l'esprit de la marquise des craintes si plausibles sur la faiblesse et l'irrésolution de sa fille, qu'elle ne balançât plus à l'éloigner, en la confiant à la garde de Siméon, jusqu'après la grande exécution qui devait délivrer la France et faire triompher l'Église.

Une fois la jeune vierge entre ses mains, et hors de tous les regards, le jésuite en disposerait à son gré.

Or, dans l'entretien qu'il avait avec la marquise, en attendant que Valentine descendît, le saint homme essayait déjà de jeter l'irrésolution dans ses projets. — Votre fille aura du caractère, lui disait-il; la réponse qu'elle vous a faite n'est pas d'une enfant craintive; l'horreur qu'elle a laissé éclater à la vue de Léonard n'annonce pas non plus qu'elle soit facile à subjuguer. Son regard, malgré sa douceur, a quelque chose de profond que j'ai bien observé. Prenez donc garde qu'elle ne feigne d'accepter vos conditions que pour nous trahir par une déclaration publique, soit en présence des magistrats, en réclamant leur secours, soit au milieu de l'église même, en protestant contre une abjuration forcée.

La marquise frémit: elle sentit que c'était là précisément ce qu'elle ne manquerait point de faire à la place de sa fille, au moyen d'une

restriction mentale, et elle crut sans hésiter que Valentine la trahirait. Elle se trompait; tout cela était du jésuitisme pur. L'aimable enfant avait du courage, assez pour accepter, assez pour refuser, assez pour s'immoler; mais la pensée d'une perfidie, même bien légitime, ne serait jamais entrée dans son âme innocente : elle aurait cru offenser le ciel, et ce malheur était le plus grand à ses yeux. Enfin, la jeune épouse était l'élève d'un pasteur, d'un père de famille honnête et vertueux, et non d'un moine hypocrite et dissolu : elle était protestante et non pas catholique, et elle croyait que Dieu pardonne, mais qu'il n'est pas permis de jouer avec sa clémence.



Les révérences officielles de M. le sous-préfet.

Voilà pourtant comment les pasteurs élèvent la jeunesse!... Ce sont des monstres qu'il faut étouffer, et l'on s'y prépare à Nîmes et à Uzès.

Les projets de la marquise furent à l'instant modifiés. Satan lui envoya un supplément de perfidie, et elle prit son message diabolique pour une inspiration d'en-haut, parce qu'il lui vint par la bouche d'un jésuite, c'est-à-dire d'un serviteur de Jésus. Pauvre Jésus, qui s'est fait crucifier pour avoir démasqué des fourbes, le voilà bien servi!...

L'amendement du jésuite venait d'être adopté par la marquise comme le plus propre à remplir toutes ses vues sans s'exposer à des retours dangereux, quand Valentine, amenée par la femme de chambre jusqu'à la porte du salon, entra, l'air abattu, les joues pâles, les yeux gonflés de pleurs, mais non moins belle, et plus touchante dans son affliction.

Le cœur du saint homme palpita sous sa robe. La marquise s'efforça de sourire, tira près d'elle un fauteuil et fit asseoir Valentine.

Elle prit une de ses mains : la jeune femme la retira, et de son autre main saisit et serra avec force l'anneau nuptial qu'Adrien avait mis à son doigt. La marquise remarqua son mouvement, et malgré elle la colère contracta tous ses traits; cependant, elle se posséda et débuta par ces mots : — Ma fille, vous vous croyez en droit de m'en vouloir, et votre cœur m'accuse. — Madame, je ne dois pas être ici; rendez-moi à mon époux.

Quelque douce que fût la voix de Valentine, elle avait donné de la force à son accent, et sa douleur lui prêtait une grande énergie. Siméon s'applaudit en secret, et la marquise baissa les yeux et se mordit les lèvres. La jeune femme se leva, et rassemblant tout son courage : — Madame, ajouta-t-elle, je suis mariée; personne au monde que mon époux ne peut disposer de moi. Je vous conjure, au nom du ciel, de ne pas me retenir! Suis-je libre? puis-je sortir de chez vous? — Non, mademoiselle! s'écria la marquise; vous n'êtes pas libre, vous ne sortirez pas! Valentine devint pâle comme la mort; mais elle conserva toute sa dignité, et dit en appuyant ses mains sur sa poitrine et levant au ciel un regard douloureux : — En ce cas, je mets sous la protection de Dieu et sous la garantie des lois l'épouse d'Adrien; je ne me regarde ici que comme prisonnière... Mon Dieu! mon Dieu! délivrez-moi.

Elle retomba sur son siége, baisa son anneau nuptial, et garda le silence.

La marquise vit clairement que le jésuite ne s'était point abusé que cette enfant était douée d'une grande force avec une grande douceur, et qu'il était inutile de chercher à la séduire, et d'entreprendre de gagner le terrain pied à pied : elle pensait qu'il fallait mieux commencer par frapper un grand coup et l'étourdir pour la désarmer sur-le-champ! Il ne s'agissait plus, d'ailleurs, de lui faire exécuter une suite d'actions révoltantes, impossibles; il s'agissait seulement de lui arracher un acte, un seul acte, mais terrible, décisif; et à l'instant même de la faire partir pour l'Italie, de peur qu'elle ne se rétractât.

Elle fit un signe à Siméon, qui sortit aussitôt, courut chez un notaire, fit dresser une procuration générale qu'il dicta lui-même; ramena avec lui le notaire, les témoins nécessaires, et attendit l'instant de paraître.

Pendant qu'il agissait au-dehors avec l'ardeur qu'inspire le succès qu'on se croit près d'atteindre, la marquise, changeant tout à coup de ton et de langage, et d'une voix qui frappa Valentine comme si la foudre tombait sur elle : — Jamais, jamais, s'écria-t-elle, vous ne fûtes ni ne serez l'épouse d'un exécrable protestant, d'un réprouvé, d'un monstre qui n'a que la figure humaine et l'âme d'un démon; d'un reptile, d'un serpent dont l'haleine hérétique est un poison mortel qui vous donnerait la mort, parce que l'Eglise l'excommunie, que Dieu le damne à toute éternité, et qu'il vous entraînerait dans les flammes de l'enfer pour y brûler avec lui d'un feu cent millions de fois plus pénétrant que ne sera celui du soleil quand il descendra pour brûler la terre au jugement dernier.

Après ce bel exorde, devant qui Cicéron eût pâli comme la lune devant l'astre du jour, la marquise, se levant avec dignité, fit briller aux yeux de Valentine son illustre origine, l'antiquité de sa noblesse, l'excellence de son sang, et lança tous les traits du mépris sur la roture des Ludger, la bassesse de leur bourgeoisie, et l'indignité de n'avoir point d'aïeux qui eussent jadis exterminé des mécréants.

Passant au second point, elle prouva clairement à l'innocente enfant qu'elle n'était point mariée : — Car, s'écriait-elle avec un saint transport, l'état civil, inventé par la philosophie, la raison et le sens commun, est une impiété monstrueuse dont nous allons purger la France! Les temples protestants vont être livrés aux flammes! votre prétendu mariage n'a été prononcé que dans ces cavernes d'iniquité; vous n'avez pas reçu par la sainte Église catholique le sacrement qui donne la grâce, donc vous n'avez point la grâce, donc vous n'êtes point mariée, donc le ciel ne connaît point votre hymen, donc il n'existe pas, donc il sera rompu, cassé, anéanti, ou de force ou de gré.



Le notaire.

Valentine ne répondait rien : l'étonnement, l'effroi, la stupeur se peignaient avec énergie sur sa figure céleste, ses grands yeux noirs étaient tout ouverts, sa petite bouche aussi : à tous moments elle avait envie de s'enfuir, car elle prenait la marquise pour une folle furieuse; et, en effet, nonobstant la pureté de ses principes, la hauteur de son royalisme et la profondeur de sa piété catholique, il eût été fort sage de l'enfermer à Charenton avec tous les honnêtes gens aussi purs, aussi pieux et aussi bien intentionnés qu'elle.

Au reste, la charmante fille, toute imbue des vertus du pasteur, de la simple et douce piété de Thérèse, et de l'amour chaste et tendre

qu'elle inspirait et partageait, entendait toutes ces doctes sottises, mais n'y comprenait rien; et le discours de la marquise l'effrayait comme le bruit d'un torrent, dont le fracas étourdit et n'offre aucune idée.

Lecteur, n'en dites pas autant; ces absurdes sottises furent pendant des siècles la sagesse de Dieu et la loi des nations. Ces siècles ne sont pas aussi loin qu'on peut croire; essayez de vous taire, et vous verrez beau jeu!... Mais non; gardez-vous bien de faire ce dangereux essai; vous vous réveilleriez liés comme des esclaves.

La marquise, enchantée de l'effet accablant que produisait son éloquence, entama, sans s'arrêter, son épouvantable péroraison.

Elle ne dissimula rien à sa fille. L'entreprise exécrable dont elle était, dans le Midi, un des agents secrets les plus actifs et les plus acharnés, lui paraissait sublime. Elle y mettait sa gloire: exterminer les hérétiques, les ennemis de son église, les excommuniés du pape, c'était servir le ciel! Eh! quel plus noble emploi, quelle plus sainte fonction que d'être sur la terre le soldat du Seigneur, pour soutenir sa gloire qu'il ne peut pas soutenir lui-même! Exterminez ses ennemis! vous dit partout l'Ecriture; vous êtes sourds, si vous ne l'entendez pas. Le bienheureux Clément, le bienheureux Ravaillac, le bienheureux Damiens furent les champions de l'Eglise, les martyrs de la foi: on les a mis en paradis. Le roi croisé les surpassa tous par la grandeur de l'holocauste, et la marquise voulait monter au ciel sur de si nobles traces.

Elle y montera; laissez-la faire. En attendant, elle déroula aux yeux de Valentine l'impénétrable et vaste secret de l'épouvantable machination. L'innocente créature crut qu'elle était descendue vivante au milieu des enfers; que les furies ardentes secouaient autour d'elles leurs serpents et leurs torches; qu'elle voyait, à ses pieds rouler des flots de sang. La terreur la rendit immobile et glacée; et l'impitoyable marquise, profitant de son effroi mortel pour arracher sa victoire, semblable à l'Euménide montrant déjà du doigt les victimes mourantes, termina par ces mots effroyables: — Tous les protestants seront exterminés! l'heure est venue! le moment est marqué! C'est en vain qu'ils ont échappé pendant des siècles au glaive exterminateur, aux dragonnades, à l'édit de Nantes, à la bagarre qui était décisive si les armes fussent arrivées; ils périront! car ils sont tous condamnés par l'implacable Oleccta.

— Un seul pourtant, un seul peut encore être épargné, et sa famille avec lui, mais leur sort est dans vos mains. Vous êtes née catholique, vous êtes l'héritière d'une illustre maison: elle ne souffrira pas que vous la fassiez déchoir. Rentrez donc dans la foi de vos pères; abjurez une hérésie qui vous ferme l'entrée du ciel où vous êtes appelée; rompez un mariage honteux, déshonorant, criminel, qui ne sera jamais consommé; je vous l'ordonne comme votre mère, et cependant pour prix de votre obéissance, on fera grâce à votre Adrien, ainsi qu'à tous vos Ludger. Je vous le jure, je vous en fais le serment. Mais si vous résistez à mes ordres, si vous persistez dans l'opprobre dont on vous arrachera malgré vous, je les abandonne au sort qu'ils vont tous éprouver. *La cloche des protestants va descendre; ils vont retourner au désert; la Charte n'existera pas un mois, et la Saint-Barthélemy n'est pas loin!* Ne cherchez aucun détour; vous ne pouvez rien pour eux, que les sauver par votre soumission; car vous allez partir à l'instant et sortir de la France, et vous n'y reviendrez que quand vous serez digne de paraître à côté de votre mère, et qu'elle pourra remercier le ciel de vous avoir donné le jour.

La marquise s'arrêta et regarda sa fille, attendant sa réponse; mais elle recula, frappée elle-même d'épouvante et la croyant expirée. Ses yeux ouverts étaient fixes et voilés par un nuage; ses lèvres, son visage et ses mains étaient frappés d'une égale pâleur, et sa poitrine immobile semblait ne plus respirer.



L'apparition.

La marquise avait partout des sels, de l'éther, elle se hâta d'en faire respirer à Valentine, qui paraissait mourir; mais d'un faible mouvement l'enfant écarta la main qui voulait la secourir après l'avoir frappée au cœur, et d'une voix à peine articulée: — Hélas! dit-elle, que voulez-vous, qu'ordonnez-vous que je fasse pour sauver mon époux, mon père, ma tendre mère? Ah! je suis prête à tout! j'obéirai à tous vos ordres! Si vous voulez ma mort, vous serez satisfaite; sauvez les! sauvez-les! vous me l'avez juré! Puisque je suis le prix de leurs jours, je m'abandonne à vous!

Elle tomba en effet aux pieds de la marquise, se livrant en victime, et persuadée qu'on allait la faire périr; car elle ne concevait pas qu'elle pût cesser d'être la femme d'Adrien autrement qu'en cessant de vivre, puisque le pasteur avait uni leurs mains, et que leur mariage était écrit dans le ciel. Cette fois la marquise avait bien jugé. Le trouble, l'étourdissement, le désordre affreux où elle venait de plonger la jeune et tendre femme, la lui livrait sans réserve. Bien loin de reculer devant le sacrifice dont l'horreur lui était cachée par les images sanglantes qu'on venait d'offrir à ses yeux, Valentine, toujours à genoux, les mains jointes et la mort dans les yeux, suppliait la marquise de lui dicter son devoir, et voulait s'immoler à l'instant, à l'instant même, pour son cher Adrien.

Le moment était décisif, le triomphe allait être complet; mais il ne fallait pas perdre une minute; il ne fallait pas laisser au trouble de Valentine le temps de se dissiper, ni à sa raison égarée celui de rappeler son courage, et d'entrevoir le précipice où on allait la jeter. La marquise trembla que l'acte ne fût pas prêt; car il était impossible de prolonger l'épouvantable angoisse de sa fille sans exposer ses jours, ni d'essayer de la calmer sans perdre le fruit du combat. Elle sonna, et fit appeler Siméon.

Le jésuite n'avait pas été moins expéditif. Il était de retour avec le notaire, un avoué, l'huissier chargé de la première assignation, et tous les quatre attendaient avec l'acte à la main.

Je vous ai dit que Siméon l'avait dictée lui-même: aussi rien n'y manquait.

C'était une procuration générale et motivée, illimitée, sans bornes, donnée par Valentine de Tercy à la marquise, pour attaquer en nullité, faire casser, rompre, par tous moyens quelconques, son mariage avec Adrien Ludger, ou poursuivre en divorce si toute autre voie était interdite, et:

1° Parce qu'elle avait été contrainte par violence, mauvais traitements et ignorance d'elle-même, à contracter cette union, qui était criminelle, illégale, illégitime et disproportionnée.

2° Parce qu'étant mineure, demoiselle de Tercy, et seulement âgée de quatorze ans, elle n'avait pu se marier sans le consentement de sa mère, et que c'était par supercherie qu'on l'avait fait passer pour orpheline; ce qui serait prouvé par une foule de déclarations et de témoins irrécusables.

3° Parce qu'étant née catholique, de parents catholiques, et élevée dans cette religion jusqu'à l'âge de cinq ans et demi, on l'en avait détournée par ruse, avec des desseins perfides, contre sa volonté, et en la contraignant; mais qu'elle avait au fond du cœur conservé sa croyance; qu'elle était demeurée catholique romaine, et que nonobstant, étant désignée protestante réformée sur le registre des mariages, cet acte était entaché de faux.

4° Qu'elle n'y était désignée que sous le nom de Valentine, enfant trouvé, père et mère inconnus, et qu'il était évident qu'elle avait sa mère, qu'on la lui avait cachée, et qu'elle se nommait de Tercy.

5° Que le mariage, ainsi entaché de faux, n'avait point été con-

sommé, parce qu'elle avait pris la fuite avec sa mère, et s'était échappée, le jour même du mariage, de la maison nuptiale.

Enfin, et d'après ces motifs, elle déclarait n'y vouloir plus entrer, parce que sa conscience lui défendait de s'unir à son époux hérétique, et qu'en expiation d'avoir passé huit années de son enfance au milieu des ennemis de l'Eglise et de Dieu, et pour mettre entre eux et elle une barrière éternelle, elle allait se jeter dans un cloître, y prendre le voile, et se consacrer au Seigneur.

Ce chef-d'œuvre de fourberie ouvrait à la chicane une carrière immense.

L'huissier présent fut chargé d'en faire lecture à Valentine. La malheureuse enfant distinguait à peine ce qui se passait autour d'elle; les paroles n'arrivaient à son oreille que comme un bruit confus, et la marquise, qu'elle entrevoyait toujours auprès d'elle, lui paraissait un bourreau prêt à lui percer le cœur. Elle n'osa plus prononcer le nom d'Adrien ni celui de Ludger, et elle se disait tout bas : — Mon Dieu! donnez-moi la force de faire tout ce qu'ils veulent et de sauver mon doux ami!

Le jésuite avait fait la leçon à l'huissier. Il savait sur quel ton il devait lire la fatale déclaration de Valentine, portant procuration. Il le fit comme un curé, expédiant une messe basse et crucifiant Jésus pour quinze sous, bredouille l'introït, l'épître et l'*orate fratres*. Personne n'entendit rien, et tout le monde dit : C'est cela.

Le notaire, qui n'avait point cessé de considérer Valentine, vit aisément qu'il y avait du mystère, et qu'on exerçait une odieuse violence. Il était honnête homme, il souffrait, son cœur était ému, il aurait voulu s'éclaircir. Mais tout le monde à Nîmes commençait à trembler pour soi-même : le notaire était entaché du soupçon de libéralisme, observé, menacé; on avait déjà placardé sur sa porte : *le Roi ou la mort*. Il avait ôté *la mort*, parce que cela sonne mal, et on avait cassé ses vitres. Personne n'ignorait qu'on méditait un massacre général, qu'on préparait des vengeances, qu'on inscrivait des victimes; et le nom de la marquise, la robe du jésuite l'avertissaient de se tenir en garde. Il n'osa dire qu'un mot : — Avez-vous entendu, mademoiselle? est-ce là votre volonté? — Oh! oui! oh! oui, monsieur! sauvez-le! sauvez-le! je le veux de toute mon âme.

La marquise se hâta d'étouffer la voix de la pauvre petite en prenant la parole, et pour rompre l'attention, elle lui fit respirer des sels.

Siméon, dont le regard perçant et vif suivait tous les mouvements, prit aussitôt la plume, déjà trempée dans l'encre, la mit entre les doigts tremblants de Valentine, dicta les mots qu'il fallait qu'elle écrivît, et lui fit signer le plus faux, le plus absurde et le plus coupable des actes. L'innocente enfant se dépêchait d'écrire, croyant la vie d'Adrien attachée à son dernier mot. Mais aussitôt qu'il fut tracé, sa force l'abandonna, ses beaux yeux se fermèrent, et elle s'évanouit. Le sacrifice était accompli.

On l'emporta. — Vous voyez, dit la marquise en remettant le double à l'avoué et le registre au notaire, vous voyez que tout s'est fait de son plein consentement et de son propre mouvement. — Nous le voyons, répondit l'avoué; la cause est excellente!

Le notaire garda le silence, et retint une larme prête à s'échapper de ses yeux. La marquise remit dix louis à l'homme de loi pour les premières avances; le jésuite en glissa un dans la main de l'huissier, et tout le monde sortit.

CHAPITRE VII. — Expédition nocturne.

La marquise était au comble de la joie : un plein succès allait infailliblement couronner ses projets. La monstrueuse absurdité des accusations portées contre le pasteur et sa famille, appuyées par cent témoins achetés, discutées devant des juges tremblants, subjugués, peut-être payés eux-mêmes pour être *purs et monarchiques*, deviendrait vérité lumineuse. Il ne fallait que de l'or, beaucoup d'or, et le trésor du grand Olecctu était ouvert à la marquise; elle y puisait à pleines mains pour soudoyer des armées d'agitateurs, remuer tout le Midi, acheter des conspirateurs, les livrer, les racheter, les trahir, les sauver, et faire jouer de toutes parts cent mystifications bizarres, capables de bouleverser le plus solide empire, pour arriver enfin au grand jour des vengeances. Ce moyen redoutable ne lui manquerait donc pas, soit avant, soit après l'accomplissement de sa mission sanglante; et qu'Adrien pût échapper ou non à la nouvelle bagarre, elle était assurée de faire rompre le mariage par le droit du plus fort; et son orgueil même s'en trouverait flatté, puisque sa fille allait paraître dans tout l'éclat d'une victime des malheurs de l'émigration, de la perfidie des protestants, et de l'héroïsme de la foi catholique. Quelle superbe cause à opposer au meurtre de Calas! Et quel beau début, qu'un procès qui retentirait dans toutes les églises, pour commencer l'histoire de sainte Valentine, qu'on écrirait un jour!

En attendant, l'infortunée peut-être expire de douleur, et la marquise n'a pas le temps de s'en occuper.

D'autres événements marchent aussi rapidement. Les élections approchent : à Nîmes, à Montpellier, à Marseille, à Avignon, les choix paraissent balancés, les suffrages disputés avec vigueur, refusés avec courage. Partout les protestants ont résolu de nommer des amis de la charte, des libéraux, des révolutionnaires, qui demanderont des lois constitutionnelles, des jurés indépendants, des communes libres, des autorités responsables, la liberté de penser et d'écrire, enfin, tout ce qui est ordre, raison, bon sens. Eh! que pourra-t-on faire si jamais ils triomphent? Il faut les arrêter, les réduire au silence : il faut frapper le grand coup avant qu'ils soient unis. L'ordre en est expédié par le grand Olecctu; tous les agents de la vaste mystification redoublent d'activité : les courriers volent, les circulaires se multiplient; déjà l'on touche au numéro 35, et soudain tout s'agite. On irrite sourdement les hommes qu'on veut perdre; on les provoque, on les insulte, on les brave publiquement. Il faut forcer à la révolte des gens qui veulent la paix; les contraindre à s'armer, afin de crier au secours; et les X. Y. K. Z., qui font ces belles manœuvres, s'applaudissent dans le salon vert, en pensant qu'on ne les devine pas.

Il est à Charenton un insensé qui croit sa main plus grande que Paris, parce qu'elle lui cache cette ville quand il la tient devant ses yeux : tous les X. Y. K. Z. lui ressemblent beaucoup.

De son côté, Siméon, non moins triomphant que la marquise, et non moins affairé, certain maintenant de posséder la douce Valentine, la plus charmante fille, la plus céleste vierge que jamais le destin ait offerte aux transports d'un jésuite, mettait la plus grande activité dans les apprêts de son départ. Mais ce n'était point pour l'Italie; il avait bien d'autres desseins! Le serviteur de Jésus se sentait tout en feu : il n'osait plus approcher de la chambre de Valentine, de peur que la violence de ses désirs ne l'emportât sur sa prudence, et il aurait donné son âme à Satan, pour pouvoir à l'instant même ravir sa tendre proie. Mais l'infortunée était souffrante, abattue, si faible, que la marquise elle-même, satisfaite de sa docilité, eut pitié de son état.

Il fallait d'ailleurs que madame de Tercy terminât un travail important; qu'elle expédiât avant la nuit un courrier pour Paris, porteur de quelques propositions tranchantes, pour activer les opérations qui traînaient trop en longueur, et depuis vingt ans le jésuite était son conseiller, son secrétaire, son confident intime.

Immédiatement après le départ de ce courrier, et conformément aux dernières instructions qu'elle avait reçues du grand bureau des mystifications, elle devait se rendre avec célérité sur tous les points où les élections s'organisaient; surveiller les travaux préparatoires, connaître le plus ou moins d'influence qu'exerçaient les autorités, pour les secourir au besoin par quelques promptes mystifications, dont on avait toujours un dépôt de réserve, et arracher, par la ruse et l'audace, des choix qui envoyassent à la grande agence des députés si purs, qu'ils méritassent le beau nom d'*introuvables!*... Hélas! on les trouva!

Afin de mettre à profit jusqu'aux moindres instants; il fut arrêté que Siméon, jésuite diplomate, profiterait du voyage qu'il allait entreprendre avec Valentine, pour jeter un coup-d'œil observateur et rapide sur le département des Bouches-du-Rhône; et qu'il se chargerait de quelques instructions pour Arles, Aix, et surtout Marseille, ville importante où il devait s'embarquer pour l'Italie. Ce n'était pas le plan du saint homme, mais il garda le silence; et la marquise, achevant ses dispositions, se réserva toute l'inspection électorale des autres départements limitrophes, dont les bureaux mystificateurs correspondaient avec Nîmes, et se chargea de visiter elle-même Montpellier, Avignon, Alais, et les sous-préfectures avoisinantes, afin de faire marcher de front toutes les opérations latérales, réunir tous les éléments monarchiques épars sur une grande surface, leur donner au plus vite la force du faisceau, en lier toutes les parties par des signes visibles, communiquer à tous la chaleur et suppléer à la faiblesse, et quand la vaste machine serait suffisamment remplie du fluide électrique, donner et communiquer la terrible étincelle qui devait tout embraser.

Vous voyez que ce n'est pas un métier de paresseux que celui d'intrigant politique, et qu'un rentier de Paris qui va tous les matins au Palais-Royal mettre sa montre à l'heure sur le cadran solaire, et de là consulter, sur le quai des Lunettes, le thermomètre de Chevalier, ne sera jamais propre à faire un agent mystificateur, et doit s'en tenir modestement à lire sa *Quotidienne*.

Tous les ordres nécessaires furent donc donnés en conséquence. La marquise arrêta qu'elle partirait dans la nuit même, à quatre heures du matin.

Attendu l'extrême faiblesse de Valentine, qui, depuis l'affreux sacrifice qu'elle venait de consommer, restait plongée dans un accablement total; et aussi parce que le long voyage qu'on allait lui faire entreprendre, et le dénûment absolu dans lequel on l'avait arrachée de la maison Ludger, exigeaient l'achat d'une foule de choses indispensables, on remit à la nuit suivante le départ de Siméon, ce qui l'arrangeait on ne peut mieux; et, pendant le court intervalle qui précédait et se trouvait entre les deux départs, toute la maison fut dans la plus grande activité.

Botweld se chargea de tenir prêt l'équipage de la marquise et la chaise de poste que demanda Siméon. La vieille Léonard courut chez les premiers marchands de la ville acheter tout ce qui devait composer le trousseau de Valentine pour entrer au couvent..... Quel couvent, juste ciel! que celui où l'infâme Siméon songeait à conduire l'innocente enfant!

Les domestiques faisaient les malles, les porte-manteaux, et quant à la bonne nourrice dont on s'était défié, et qu'on gardait par précaution, maintenant que Valentine était perdue sans retour, elle n'inspi-

rait plus de crainte, et on la laissait libre. Au lieu d'en profiter pour retourner à son village, elle vint se jeter aux genoux de la marquise, lui demanda en pleurant à chaudes larmes la grâce de rester auprès de sa fille, pour la soigner et la veiller, et on la lui accorda comme chose indifférente.

La bonne femme raccourut au chevet du lit de la pauvre petite, et ne la quitta plus. Elle pleurait avec l'innocente victime, la soutenait dans ses bras, essuyait ses pleurs sans les arrêter, et combattait son désespoir sans lui rendre le courage. Sa douceur, sa bonté, ses larmes, étaient les seuls secours que Valentine pût en attendre; mais du moins devant elle osait prononcer sans effroi le nom des êtres qu'elle chérissait : elle appelait son père, sa mère, son tendre époux : elle jurait de les aimer, de les chérir toujours : elle s'applaudissait, en mourant de douleur, de les avoir sauvés, et répétait sans cesse à Dieu qu'elle s'offrait en sacrifice pour son doux Adrien! Eh! que faisait-il donc, pendant que sa jeune épouse, sa tendre et belle amante, toute couverte de larmes, et ses petites mains levées au ciel, se dévouait pour lui avec un si pur amour? — Ce qu'il faisait? Ah! gardez-vous de croire qu'il était moins à plaindre.

Vous avez vu comme il courait. D'abord, il eut le bonheur de ne se point casser le cou, ce qui fut bien heureux, car il ne retenait pas du tout la bride de son cheval, tant il était pressé. Il arriva avec Jacques, tous deux trempés de sueur, tous deux couverts de poussière. Jacques demanda du vin en tombant de cheval, Adrien l'hôtel de la marquise de Tercy, en sautant du sien. D'abord on servit Jacques, parce qu'on vend du vin et qu'on ne fait pas payer une adresse; puis un valet répondit à Adrien, qui le tenait à la gorge, que l'hôtel de Tercy était près de la Comédie.

— Courons! s'écria Adrien.—Ne courons pas, dit Jacques : buvons d'abord un coup; raisonnons ensuite, et courons après. Il verse, et présente au jeune homme. — Boire, malheureux! et ma Valentine! Il jette le vin, le verre et la bouteille par la fenêtre, et Jacques, l'altéré Jacques, pousse un cri lamentable. Cependant il retient l'amant de Valentine prêt à lui échapper, et lui parle ainsi : — Mon cher maître, écoutez-moi; nous sommes partis d'Uzès et nous accourons à Nîmes, bien décidés tous les deux à enlever votre femme, et nous l'enlèverons, ou le diable dira pourquoi. Mais, quand on veut enlever une femme, même la sienne, que des gens qui la gardent ne veulent pas apparemment laisser prendre, il ne faut pas aller la chercher en plein jour, tête levée, et casser les vitres pour entrer dans la maison où elle est enfermée. Ah! vous m'écoutez! à la bonne heure; faites apporter du vin, monsieur, car je meurs de soif, et nous allons causer.

Adrien marchait à grands pas. Le bon sens de Jacques venait de le rappeler à lui-même. Il était onze heures du matin. Fallait-il attendre la nuit pour tenter d'exécuter le projet dont sa vie dépendait? Attendre! quel supplice! et ce projet lui-même, combien il était hardi, dangereux, difficile! Ah! le péril n'embarrassait guère Adrien; mais la difficulté qu'il entrevoyait tout à coup redoublait son désespoir, son amour et sa fureur.

— Jacques, tu as raison; il faut attendre la nuit. Mais la marquise ne m'a jamais vu; je ne suis connu de personne à Nîmes; je vais me mettre en sentinelle devant l'hôtel de Tercy, examiner la maison, les entours; peut-être ma Valentine paraîtra-t-elle à une fenêtre. Ah! Jacques, si je pouvais la voir! si elle sortait! si... — Doucement, monsieur! vous n'irez pas vous mettre devant l'hôtel de Tercy; vous n'irez pas en regarder les fenêtres ni faire sentinelle devant la porte, parce que vous ne tarderiez pas à être remarqué, observé, suivi vous-même, et que vous donneriez au moins des soupçons et des inquiétudes qui nous empêcheraient d'agir quand nous pourrons le faire.

Adrien se promène de nouveau, se frappe le front, maudit la marquise; et Jacques siffle, parce qu'il siffle toujours quand il est fort préoccupé, comme il y a des gens qui fredonnent toujours le même air quand ils ont du chagrin.

— Parbleu! Jacques, je serais bien bon, bien sot, bien fou d'attendre jusqu'au soir! Valentine est ma femme : ma femme est à moi : courons la réclamer chez le commissaire de police; prenons des gendarmes; un mari est en droit d'aller s'emparer de sa femme partout où il la découvre, pourvu qu'il soit le plus fort. Je serai le plus fort; je le serai même tout seul, sans gendarmes; cela sera plus tôt fait. Allons, Jacques, partons!

— Un moment, monsieur... diable... attendez... oui, vous avez raison... — Eh bien! maudit raisonneur, viens donc! — Non pas; peste! votre moyen serait sûr, excellent, infaillible, si nous n'avions pas affaire à une marquise, ou si nous étions plus ou moins vieux de quelques années; mais aujourd'hui, monsieur! aujourd'hui! voulez-vous parier qu'on ne vous donnerait pas la moitié d'un gendarme, parce qu'il s'agit d'une marquise? Voulez-vous parier qu'avant d'être sorti de chez le commissaire, le maire ou le juge de paix, car je ne sais pas au juste à qui l'on redemande sa femme quand on l'a perdue; voulez-vous parier que la marquise de Tercy serait instruite de tout, et votre chère Valentine, qu'on n'a si cruellement traitée que pour vous la ravir, cachée de manière à ne la jamais retrouver? Ah! monsieur, souvenez-vous du commissaire de Privas! — Eh bien, Jacques, je n'écoute donc plus que mon désespoir et ma rage, et je vais la chercher, parce qu'elle m'appartient, parce qu'elle est ma femme, parce que je l'adore, et que je meurs si je la perds. Viens si tu m'aimes; reste là si tu crains. — Arrêtez! arrêtez! mon cher maître; nom de Dieu, ne faisons pas de sottises! par pitié pour votre petite femme, tâchons de la sauver!

— Mais, cruel! mais, bourreau! que veux-tu donc que je fasse? Suis-je venu à Nîmes pour m'enfermer dans une auberge? Demain, cette nuit, tout à l'heure, serai-je plus sûr qu'à présent de ravoir mon épouse? aurai-je des moyens, des soldats, une armée?

Et le malheureux Adrien s'arrachait les cheveux; et Jacques tenait la porte pour qu'il ne s'échappât point; et le jeune homme était prêt à sauter par la fenêtre, et il en menaçait Jacques qui défendait toujours la porte.

Enfin le postillon le voyant prêt à s'élancer, le saisit à bras le corps, le serre de toutes ses forces, et s'écrie en pleurant : — Je vous ai suivi pour veiller sur vous, parce que j'ai vu que vous étiez au désespoir! A présent vous voulez vous perdre! Vous voulez perdre votre Valentine! vous voulez faire mourir de chagrin votre oncle et votre tante! Eh bien, mon cher maître, je ne retournerai certainement pas sans vous à Uzès. Allons chez la marquise; allons nous jeter à la rivière, allons partout où vous voudrez!

Un moyen presque sûr d'arrêter tout court un homme que la passion aveugle est de lui céder brusquement. Jacques n'avait nullement pensé à cela. Il avait cédé lui même au mouvement de la nature. L'impétueux Adrien demeura immobile; un moment après il tomba sur une chaise, et dit les larmes aux yeux : — Bon Jacques, je ne veux pas te perdre! Voyons, réfléchissons : que penses-tu, mon ami?

— Monsieur, je pense que nous avons affaire à la femme la plus méchante, la plus artificieuse, la plus ensorcelée que jamais le grand diable d'enfer ait envoyée dans ce monde. — Soit! — Il faut donc commencer par nous tenir sur nos gardes, non-seulement pour ne plus être pincés comme nous l'avons été à Uzès, mais encore pour...—Attends, Jacques! Il me vient une idée... C'est toi qui la fais naître! Tiens, prends ces quatre louis : cours chez le premier marchand fripier, et achète deux habits de porte-faix commissionnaires. — Bon! à merveille! — Tu devines? — Parbleu! la marquise demeure devant la Comédie; il y a toute la journée des commissionnaires sur cette place, et des commissionnaires sont des gens qu'on ne pense pas à remarquer. Excellent! monsieur! Vous m'attendez ici? — Je te le jure! — Et vous boirez un coup? — Je te le jure. —Et vous... — Va donc! ou je sors.

Jacques a bientôt fait emplette des deux déguisements : on est vite servi quand on ne marchande pas. Il raccourt avec tout son bagage : des crochets pour Adrien, une sellette de décrotteur pour lui, garnie de tous ses ustensiles, brosses, cire, et journal de Paris. Aussitôt ils s'affublent en porte-faix commissionnaires, décrotteurs : le garçon qui les sert ouvre des yeux énormes. On lui met six francs dans la main; on lui promet un louis s'il est discret. Il n'aura garde de dire un mot : bien plus, il est d'une complaisance, d'une adresse, d'une intelligence admirable; il fait sortir Adrien et Jacques sans que personne s'en aperçoive, et les fera entrer et sortir avec la même dextérité aussi souvent qu'ils le voudront.

Les voilà cheminant. — Pas si vite, monsieur : les crocheteurs marchent d'un pas lourd et lent. — Tu as raison, Jacques. — Ah! monsieur, ne prononcez pas ce nom-là près de l'hôtel; si la marquise l'entendait! — Tu as encore raison : tu ne dois pas non plus m'appeler monsieur. Nomme-toi Pierre et moi Simon! — C'est convenu.

Ils arrivent devant la Comédie, regardent toutes les maisons, en voient une fort apparente. Le cœur d'Adrien battait avec une violence extrême; il mourait d'envie d'aller tout simplement sonner de porte en porte, d'entrer où on lui dirait : — C'est ici que demeure la marquise; d'assommer tout ce qu'il rencontrerait à coups de crochets, et d'emmener sa charmante petite femme de droit et de force. Oh! comme elle se serait jetée à son cou; comme elle l'aurait bien tenu, même avec ses petites mains; comme elle l'aurait aidé à l'enlever de toutes les forces de son âme courageuse et de son corps délicat! Pauvre enfant! elle n'avait plus d'espoir, elle était noyée dans les larmes, elle se mourait, et Adrien, sa vie, son amour, son âme, n'était séparé d'elle que par l'épaisseur d'un mur.

Jacques aussi tremblait; mais lui, c'était de peur. La terrible marquise, qu'il avait vue mourir et ressusciter, le glaçait d'épouvante : il demandait tout bas à son maître si par hasard elle ne serait pas madame Cagliostro, ou quelque juive errante. Tout à coup il devint pâle comme la mort. L'horrible vieille de Rhodez rentrait à l'hôtel.—Pour le coup, monsieur, c'est bien cela!... Ah! mon Dieu!... mon Dieu!... prenons garde! La vieille sorcière y est... Il y a tout à parier qu'on assassine dans cette maison.—Paix, mon ami, paix! approchons, examinons.

Jacques établit sa sellette à quatre pas des marches de la porte d'entrée, contre le mur de la maison, devant un soupirail de cave; et Adrien s'assied à côté de lui sur ses crochets.

— Jacques! — Chut! — Tu as raison, tu te nommes Pierre... Retourne-toi... Regarde... Vois-tu ce soupirail? — Un homme y passerait. — Aisément! — Approche! Vois si la cave est profonde. — Regarde-t-on? — Non. — Huit ou neuf pieds au plus. — Fais rouler un pinceau. — J'entends...; mais je n'oserai jamais... — J'irai le demander. — Monsieur, vous me faites trembler. — Va donc! va donc!

Jacques fait rouler son gros pinceau qui tombe dans la cave, et Adrien court sonner à la porte de l'hôtel.

Un valet ouvre. — Que demandez-vous? Adrien jette un regard rapide : la maison est vaste; tant mieux! Il explique, le plus sottement qu'il peut, la maladresse de Pierre, son camarade. — L'imbécile! pourquoi se met-il justement devant le soupirail? Entrez, descendez.

Adrien suit le valet. Il prête aux moindres choses la plus scrupuleuse attention. Un grand mouvement règne dans la maison : il y a donc beaucoup de monde : c'est un obstacle; n'importe. Il traverse un vaste vestibule, aperçoit l'entrée d'un fort bel escalier, et le suit du regard jusqu'au premier étage... Elle est là sans doute, ma Valentine! Grand Dieu! Cette porte, peut-être rien que cette porte... — Venez donc!... Joseph, prenez de la lumière, conduisez ce drôle à la cave, son camarade le décrotteur a laissé tomber son pinceau par le soupirail. — Eh! parbleu! qu'il attende un moment!...

Adrien n'était pas pressé. Il s'assied sur l'escalier, il examine, il observe. Une porte s'ouvre : il tressaille, et une voix crie sur l'escalier : — André! appelez un commissionnaire! — Parbleu, dit celui-ci, je n'irai pas loin, en voilà un tout trouvé, autant lui qu'un autre : dépêchez-vous d'aller chercher votre pinceau, et montez chez madame la marquise, elle paie bien les gens qu'elle emploie.

— Le hasard est pour moi, se dit Adrien; du courage! Je ne sortirai pas d'ici sans savoir comment y rentrer.

Joseph avait allumé une lanterne; il pousse une porte... Il paraît qu'on ne la ferme pas. Il descend avec Adrien un long, sombre et tortueux escalier. Ils arrivent à une porte épaisse, fermée par une énorme serrure... Voilà qui devient fâcheux; et ils entrent enfin dans un vaste caveau, richement garni de tonnes, de bouteilles, et passablement éclairé par le grand soupirail. — Voilà votre pinceau, ramassez-le. — Holà! Pierre! avance la main, tends ton bras, encore, tiens, voilà ton pinceau.

Jacques le prend. Il était plus mort que vif. Adrien revient avec Joseph : celui-ci referme la fatale porte; mais en montant l'escalier tortueux, Adrien lui voit faire un mouvement, et l'entend déposer la grosse clef du caveau dans un trou de la muraille qui lui sert de cachette, comme il arrive dans mille maisons. Joseph passe : Adrien a bien vu son mouvement; il avance sa main vers le même endroit, tâte, trouve le trou, saisit la clef et la coule dans sa poche... Il ne s'agit pas là de courage, d'ailleurs Adrien n'avait peur de rien, et cependant il devint tremblant comme la feuille.

Joseph souffla la lanterne, et André, qui attendait le commissionnaire, lui dit de le suivre chez madame.

Ils montent. Du milieu de l'escalier, Adrien aperçoit deux portes, en face l'une de l'autre, sur un large palier. Lequel des deux appartements peut occuper Valentine? Comment le savoir? comment le deviner? Voyons, pense Adrien; essayons une maladresse, une indiscrétion.

André était vieux, il marchait pesamment, même il boîtait un peu, et se tenait fort à la rampe. Adrien le devance, marche droit à l'une des portes, l'ouvre et entre, le bonnet à la main. — Attendez donc! lui crie André, ce n'est pas là! on n'entre pas là! et il se dépêche d'accourir. Adrien était sourd, et il allait pousser plus loin; mais il est arrêté tout court par quatre femmes qui jettent un cri de surprise. Trois, qui paraissent des femmes de chambre, couturières, tailleuses, coupaient des étoffes, du linge, des chiffons; et la quatrième, qui était la vieille Léonard, une aune à la main, mesurait et commandait.

La vieille jette son aune, et court fermer une porte avec une précipitation qui n'est point naturelle; puis elle revient en grommelant, pour mettre Adrien dehors : mais André le saisit par le bras et le pousse brutalement sur le carré. — De quoi diable vous avisez-vous d'ouvrir les portes et d'entrer sans qu'on vous le dise? — Dam... je croyais... — Je croyais! je croyais! Quand on ne connait pas une maison, on attend qu'on vous conduise!

Il ouvre l'autre porte, qui est en face sur le palier, et Adrien se trouve alors dans la première pièce d'une enfilade de fort belles chambres, dont toutes les fenêtres donnent sur la place; et voici comme il raisonne aussitôt : Cet appartement est sur le devant de la maison, donc l'autre est sur le derrière. Il est impossible qu'on retienne ici Valentine autrement que par la violence; or, on doit craindre qu'elle ne jette des cris, ouvre les fenêtres, appelle les passants, leur jette des billets à mon adresse, etc., etc.; donc on l'a confinée dans la partie la plus reculée de la maison, avec défense expresse de laisser entrer qui que ce soit; donc elle est dans l'autre appartement dont on m'a mis à la porte : tout ce que j'ai vu le confirme; et c'est là qu'il faudra pénétrer la nuit prochaine... Comment? Je l'ignore... Nous verrons.

Pendant qu'il raisonne, une dame grande, haute, fière, entre précipitamment, et jette sur Adrien un regard pénétrant. Il n'a pas besoin de l'observer longtemps pour la reconnaître. Voilà la figure froide, immobile, glacée que Jacques peint avec tant d'énergie : voilà le regard fixe, sombre et profond qui inspire une terreur secrète; enfin voilà cette mère si cruelle, si perfide, si implacable, d'une enfant si douce, si tendre, si aimante! O prodige! ô bizarrerie de la nature!

La marquise et Adrien se fixaient tous les deux avec une attention croissante; celle-ci par une longue habitude de crainte et de défiance, celui-là avec un sentiment d'horreur et pourtant de respect... C'était la mère de son épouse.

— André, qui vous a procuré cet homme? — Personne, madame, il était sur la place. — Renvoyez-le, je ne veux pas m'en servir.

André demeure tout ébahi. Le regard d'Adrien restait toujours attaché sur la marquise, avec une expression qui paraissait inexprimable; et celle-ci, étonnée, embarrassée, tourmentée de ce regard inflexible, et frappée en même temps du caractère noble et fier qui respirait dans les traits du jeune commissionnaire, se troublait visiblement. — Faites-le donc sortir! s'écria-t-elle avec une sorte d'épouvante, je ne puis pas souffrir qu'on me regarde ainsi! — Vous tremblez, dit Adrien d'une voix forte; ah! si...

Je ne sais ce qu'il allait ajouter. La marquise se jette sur un cordon de sonnette; trois ou quatre valets accourent. — Qu'on chasse ce misérable, il m'a menacée! — Laissez, laissez, dit André, il va se retirer.

Personne ne s'avisa de porter la main sur Adrien; il avait une certaine manière de regarder les gens qui défendait toute espèce de geste impoli. Il sortit tranquillement, jeta, en passant, un regard douloureux sur l'autre porte, et dit en lui-même : — Adieu, Valentine, adieu jusqu'à la nuit.

André le suivait. — Vous avez déplu à madame : je n'ai pas songé à vous dire qu'elle n'aime pas qu'on la fixe avec trop d'attention. Maintenant, croyez-moi, ne restez pas sur la place, allez vous mettre ailleurs. Et il ferma la porte sur le dos d'Adrien.

— Eh bien, monsieur? — Chut! donne-moi mes crochets, prends ta sellette et partons. — Où allons-nous? — Tournons à gauche... A présent à droite... Va déposer ta sellette et mes crochets dans ce petit cabaret borgne... Revenons par ici... Bon, restons là.

Ils étaient revenus vers la place et s'étaient blottis au coin d'une rue, dans un angle, de manière à ce qu'ils pouvaient voir encore l'hôtel de la marquise sans qu'on pût les en apercevoir.

A peine sont-ils en embuscade au nouveau poste qu'un véritable commissionnaire, ses crochets sur le dos, et une énorme malle sur ses crochets, sort de l'hôtel, une adresse à la main. — Suivons-le, dit Adrien.

Au bout d'un grand quart d'heure de marche, le commissionnaire entre dans un bureau de diligence. Adrien et Jacques le suivent. On le décharge, on traîne la malle au bureau, on la pose, et on écrit sur le registre :

Une malle pesant trente-deux kilos, appartenant à mademoiselle Valentine de Tercy, contenant des effets de corps à son usage, valeur 1,500 francs, pour Marseille, bureau restant, très-pressé.

Adrien devient pâle comme la mort. Sa Valentine est-elle déjà partie? — Quand madame la marquise enverra-t-elle l'autre malle? demanda l'homme du bureau. — Demain matin, répond le commissionnaire. — Adrien respire, son sang reflue dans ses veines. — Faut-il retenir des places? — Non, les personnes vont en poste.

— On part demain, en poste, on l'enlève, on l'embarque; les scélérats! mais nous avons la nuit, je sais tout, et j'ai la clef de la cave; allons, Jacques! — Allons, monsieur!

Ils volent à l'auberge, reprennent leurs habits, courent chez un carrossier, louent une chaise légère à deux chevaux, paient tout ce qu'on demande pour en disposer comme ils l'entendront, et on les en laisse maîtres, parce que Jacques est connu à Nîmes comme à Uzès de tous les carrossiers et loueurs de chevaux, que Jacques conduit comme un ange, qu'il conduira lui-même, et qu'il répond de la voiture. La chaise sera prête à minuit, on la tiendra toute attelée.

— A présent, monsieur, qu'allons-nous faire jusqu'à minuit? — Retournons devant l'hôtel. — Point du tout; ne nous montrons plus; allons dîner, sortons de la ville; allons nous promener du côté de la tour Magne, ne rentrons qu'à onze heures; laissons fermer les cafés, les cabarets, les coupe-gorges où l'on va pour se divertir, et alors mettons-nous en campagne. Ce n'était pas l'avis d'Adrien; son cœur volait où respirait sa douce et belle Valentine; mais Jacques avait raison, et Jacques l'entraîna.

Chemin faisant, il acheta une grosse corde, une lanterne sourde, et des chaussons de lisière. Jacques était prévoyant, Adrien intrépide. Certainement ils réussiront si le jésuite n'est pas inspiré par Satan; mais j'ai peur qu'il le soit.

Or, pendant qu'on torturait l'innocente Valentine, qu'Adrien se faisait commissionnaire et Jacques décrotteur, le pasteur, sa femme et Annette arrivaient aussi à Nîmes, ayant en poche la funeste assignation, et descendaient, comme je vous l'ai dit, dans la modeste auberge du faubourg.

— Allons! dirent-ils tous les trois, allons à la recherche de notre cher Adrien, et nous verrons après...

Ils partent... Où vont-ils? On ne trouve pas un homme dans une ville comme un mot dans le dictionnaire. Le jour baissait rapidement, et ils se hâtaient de gagner la place de la Comédie, parce que c'était là que demeurait la marquise, là que devait être Valentine, et là par conséquent que devait être Adrien.

On donnait une pièce nouvelle. Une foule immense circulait sur la place. Malgré les malheurs publics dont chacun s'entretenait, tout le monde avait un air riant; et Thérèse, qui ne songeait pas aux malheurs publics, pleurait sous son chapeau en regardant, comme avait fait Adrien, les fenêtres de l'hôtel, en disant comme lui : Elle est là, ma

Valentine! ma tendre fille! ma fille adorée! Le cœur d'une mère est aussi tendre que celui d'un amant, et il l'est toujours... D'une mère? et la marquise? — Elle ne l'est pas! Ce fier républicain, devenu humble sujet, sénateur rampant et pair à deux votes, le prenez-vous aussi pour un homme? Il n'en a que la figure; tout le reste est du singe : malice et lâcheté.

La grande porte de l'hôtel s'ouvre : un équipage en sort, fend la foule, s'arrête devant l'entrée du théâtre, et Thérèse émue, tremblante, prête à s'évanouir, en voit sortir la redoutable marquise couverte de pierreries, éblouissante, éclatante, et le front surmonté d'une forêt de plumes. Un chevalier de Saint-Louis l'accompagne et la conduit chapeau bas.

Ah! si Thérèse osait profiter de son absence! se présenter à l'hôtel!... Quoi! elle entrerait dans la maison d'une femme qui l'a si cruellement outragée? qui a payé par la plus exécrable ingratitude, par une atroce barbarie les soins touchants et l'amour sans borne qu'on a eus pour sa fille; les veilles, les pleurs, les tourments qu'a coûté son enfance? Oui! oui! elle entrera chez elle; elle fera plus, s'il le faut, elle se jettera aux genoux de cette furie infernale comme une mère se jeta devant un lion pour ravoir son enfant; mais un lion peut s'attendrir, et jamais une marquise immobile, monarchique et dévote.

Cependant la pauvre Thérèse n'ose exprimer son désir : le pasteur n'y consentira pas. Il adore aussi Valentine, il l'aime en père; mais il ne peut s'exposer à des humiliations : Thérèse ne voudrait pas. Elle retient ses larmes, renferme sa pensée et ajourne son dessein. Demain, oui, demain, elle ira trouver la marquise; elle lui dira : J'ai recueilli votre enfant dans une affreuse misère; elle était nue, et je l'ai vêtue comme ma fille; elle était sans pain, et je lui ai donné tout ce que je possédais; elle n'avait point de mère, et je lui ai ouvert mes bras et mon cœur! Me voilà; je ne veux que la voir, que l'embrasser : me chasserez-vous?

L'honnête et simple Thérèse crut la chose impossible. La nuit s'avançait, le spectacle allait finir, tout espoir était perdu, au moins jusqu'au lendemain. Le pasteur reprit en soupirant le chemin du faubourg, et Thérèse le suivit, un peu plus calme, parce qu'elle avait son petit projet. Hélas! oui, dans le malheur, c'est une grande ressource qu'un petit projet.

Pendant qu'ils s'en allaient, Adrien et Jacques faisaient tout le contraire; ils arrivaient à grands pas par le chemin des Arènes. Adrien comptait les minutes, les secondes, et son cœur battait comme le balancier de toutes les horloges qu'il consultait. Revoir sa Valentine, l'emporter dans ses bras, fuir avec elle, avec elle qui lui appartenait, qui n'avait plus rien à refuser à son amour; qui pouvait, qui voulait tout accorder à ses transports! Il ne voyait plus d'obstacle ni de péril, il ne voyait que Valentine, sa Valentine sur son cœur, appuyée, couchée sur son sein, dans la petite chaise de poste; il sentait déjà sur ses lèvres les doux baisers de son amante, pendant qu'ils volaient comme le vent, et la plus folle, la plus extravagante, la plus téméraire entreprise, lui paraissait la chose la plus naturelle du monde.

Le scélérat saint homme, tout juste au même instant, seul, agité, brûlant, s'enivrait des mêmes images, savourait la même volupté, et se perdait bien davantage dans ses vagues délices. Mais les pensées amoureuses d'un jésuite sont criminelles, infâmes, révoltantes, parce qu'il a maudit l'amour et que l'amour le maudit; parce que le dégoût, le ridicule, la honte, sont les justes châtiments dont la nature doit punir ou la sacrilége abstinence qui l'efface du monde, ou la flamme impure qui s'allume sous sa robe hypocrite.

Il n'en est pas ainsi de celles d'un jeune homme dont la tendresse est partagée : les plus brûlants baisers, les plus tendres caresses sont approuvés de la nature qui l'invite à l'amour; ses feux célestes sont purs comme ceux du jour qui fécondent la terre; leur objet est le même, et les fruits en sont divins.

Mais les fruits d'un jésuite, d'un moine, d'un capucin!... Fi! l'horrible récolte!

Enfin minuit sonne! Adrien commence à vivre. On court chez le carrossier; la chaise est attelée. Adrien y monte avec un petit jeune homme de dix ans qui gardera les chevaux, et Jacques se met en selle. Malgré l'empressement d'Adrien, il fait un long détour pour gagner du temps, car il est encore trop tôt, et va placer la voiture derrière la Comédie, dans un endroit qui offre trois débouchés, et près d'une grande rue que l'on peut au besoin enfiler ventre à terre. Les chevaux sont excellents, vifs comme des cerfs, doux comme des moutons; l'enfant suffit pour les tenir : il attendra, c'est convenu; et les deux ravisseurs, légitimes si jamais il en fut, s'acheminent vers l'hôtel.

Ils ont en poche une corde à puits, des chaussons, une lanterne sourde, un briquet phosphorique et des bouts de bougie. Ils ont aussi des rossignols, non pas de ceux qui chantent, mais de ceux qui ouvrent les portes; et quant à ceux de la troisième espèce, dont parle La Fontaine, j'imagine qu'ils n'en manquent pas; mais il ne s'agissait pas d'eux pour le moment; nous verrons tout à l'heure.

La nuit était superbe... pour des amants; il faisait noir comme dans un four. Des nuages épais couvraient tout l'horizon : ils s'amoncelaient sur la ville comme un vaste rideau qu'on ferme de toutes parts. Déjà quelques éclairs traversaient le ciel couleur d'encre, et de larges gouttes annonçaient à la fois et l'averse et l'orage.

— Allons, dit Adrien en se frottant les mains, le ciel nous favorise; le spectacle est fini depuis deux grandes heures; les cafés sont fermés, les rues désertes, pas un chat sur la place. Allons, Jacques, allons, mon ami, la corde, et descendons dans la cave.

Jacques aveind la corde. — Tenez ferme, dit-il à son maître; je vais me couler d'abord, puis je me tiendrai contre le mur, et vous descendrez sur mon dos. Avant de descendre, ils jettent un coup d'œil, ils prêtent l'oreille. Le vent siffle, le tonnerre gronde, un éclair luit, découvre toute la place... il n'y a personne! Allons! Jacques se coule, présente le dos, fait l'échelle, et les voilà tous les deux dans la cave, et dans une obscurité pareille à celle des limbes, où les âmes justes devaient tant s'ennuyer en attendant la venue du Seigneur, à moins qu'elles n'y fissent des charades et des logogriphes.

On tire le briquet phosphorique, on allume la lanterne, et d'abord on s'oriente. — Ah! monsieur, la belle bibliothèque! Les vins, rangés avec art, étaient étiquetés, numérotés : vin d'Arbois, vin d'Alicante, vin de Médoc, vin de Pommard 1806. — 1806! ah! monsieur, quelle année! attendez, j'ai un tire-bouchon!

Le postillon n'avait rien oublié; pendant qu'il débouche une bouteille de Pommard, Adrien fait rouler une barrique vide devant le soupirail; devant la barrique il place un quartaut : il cale le tout avec des pierres, des bouteilles, peu lui importe; puis il essaie son marchepied : excellent! Valentine est légère, adroite, elle grimpe à une échelle comme un écureuil; elle montera là comme un petit ange et atteindra le soupirail.

— Allons, Jacques! — Divin, monsieur! divin! buvez un coup. — Au diable!..... ôtons nos souliers. Ils se déchaussent, mettent des chaussons pour ne faire aucun bruit et courir plus lestement : Jacques retient les rossignols d'une main, la lanterne de l'autre; Adrien a la grosse clef du caveau; et les voilà en marche.

La clef tourne à ravir; la porte s'ouvre; ils montent l'escalier tortueux, poussent l'autre porte, qui cède parce qu'elle est seulement tout contre; mais comme elle s'entr'ouvre, un bruit vague, singulier, sinistre, les arrête et les fait tressaillir.

L'orage éclatait, la pluie tombait par torrents, et dans le silence et les ténèbres, la foudre retentissante semblait rouler sous le vestibule. — Ce n'est rien, dit Adrien, marchons. — Marchons, monsieur, répéta Jacques en tremblant.

Le désordre de la nature inspire toujours la terreur; la nuit redouble, alors l'émotion est au comble. Jacques n'était pas, comme Adrien, animé par l'amour : le cœur du jeune homme battait peut-être secrètement, et celui de Jacques commençait à se glacer. Des souvenirs horribles se retraçaient à son esprit; des images épouvantables semblaient sortir de la nuit : l'effroi que lui inspirait la marquise lui rappelait toutes les scènes de son voyage, Alexandre expirant sous les pieds des brigands, la vieille les mains ensanglantées, et Cécile, la belle et malheureuse Cécile, gémissante, échevelée, se débattant contre la mort entre quatre assassins.

Cependant ils montaient l'escalier. La lumière tremblait dans la main de Jacques. Tous deux retenaient leur respiration. Au moindre craquement des marches, ils s'arrêtaient en pâlissant, Adrien de la peur de manquer son coup, et Jacques d'une terreur indéfinissable.

Ils atteignent le palier. — C'est là! voilà la porte! ô Valentine! ma Valentine!

Toute crainte a fui l'âme d'Adrien : il n'entend plus ni les roulements du tonnerre, ni le fracas de la pluie poussée par les vents sur les vitres. Il prend la lanterne, examine la serrure, saisit un de ses crochets, va l'introduire... Une main froide, glacée, l'arrête en tombant sur la sienne. Le jeune homme se retourne avec la lumière, voit son compagnon pâle comme la mort, les lèvres tremblantes, ne pouvant plus parler, et lui montrant du doigt un objet apparemment terrible.

Epouvanté lui-même, Adrien suit son mouvement. A travers la croisée, il aperçoit d'abord une lumière dans l'appartement où on l'a conduit le matin : cette lumière semble s'agiter; et pendant qu'il la considère un éclair éblouissant lui fait enfin entrevoir un spectre couvert d'un linceul, tenant une lampe, un fer brillant semblable à un poignard, et s'avançant lentement.

Fuira-t-il? Quel est ce fantôme qui a disparu dans les ténèbres? Est-ce un être vivant, un prodige, une vaine illusion? Le plus sage est de se retirer, d'entendre, d'observer. Mais Jacques ne peut plus faire un pas; ses dents frappent l'une contre l'autre, il est prêt à s'évanouir, et il articule à peine : C'est elle... elle est morte... j'en étais sûr... je l'avais vue... elle retourne dans la terre!

Il ne reste plus qu'un parti à prendre, c'était qu'Adrien emportât Jacques sur son dos. Il ne balance pas; mais à l'instant où il veut le saisir pour le charger sur ses épaules, la porte en face s'ouvre avec fracas, comme par l'effet d'un prodige; la foudre éclate, toute la maison semble s'abîmer, un éclair effroyable la fait paraître en feu, et au milieu de cet horrible appareil, le spectre paraît. Il marche d'un pas grave : sa tête, comme celle d'un cadavre, est immobile et fixe, ses yeux ouverts sont sans mouvement, ses lèvres violettes sont agitées comme par un frisson; il est enveloppé d'un long vêtement blanc, ses bras et ses pieds sont nus; il tient un couteau, une lampe; ses cheveux

épars tombent en désordre, et il semble traîner après lui le drap qui doit l'ensevelir.

Quel que fût le courage d'Adrien, il faillit jeter un cri d'épouvante; mais à l'instant il reconnut la marquise, et son effroi changea de caractère. Il se crut découvert; il ne pouvait plus fuir; Jacques était à genoux, il le soutenait par son collet d'habit, et il attendait dans une horrible angoisse, car la figure qui apparaissait était pourtant aussi un spectre, un cadavre marchant.

Elle s'avance, elle s'arrête, elle le fixe. Adrien frissonne. Elle ne semble point le voir. Un rire convulsif agite les muscles de son visage : tout à coup la fureur succède et s'y peint, ses yeux brillent sans bouger; elle pousse un long soupir, et levant son couteau : — Abjure !... abjure ! ou meurs ! s'écrie-t-elle; et en même temps elle frappe dans le vide.

Les cheveux d'Adrien se dressaient sur sa tête, et Jacques avait caché la sienne dans les jambes du jeune homme. La marquise continue sa marche, ouvre la porte qu'Adrien venait d'abandonner, en poussant un ressort caché, et s'avance d'un pas plus rapide. Grand Dieu ! pense Adrien, aurait-elle le dessein d'assassiner sa fille !... Jacques ! allons ! suivons-la.

Il s'avance sur les pas du spectre, examinant tous ses mouvements, et Jacques le suit à quatre pattes, parce qu'il a trop peur pour rester seul, et qu'il aime trop Adrien pour le quitter.

Le jeune homme a deviné que la marquise est somnambule; il le dit tout bas à Jacques; puis il pense que c'est peut-être un vrai coup du ciel que cette apparition, qui peut les conduire sans le moindre embarras jusqu'à la chambre de Valentine; et cette idée fort juste le fait tressaillir d'impatience et d'espoir.

En effet, la marquise va droit à la porte que la vieille a si brusquement fermée. Le cœur d'Adrien palpite. Jacques, encouragé par son maître, se relève sur ses pieds et commence à regarder le fantôme. celui-ci, ou celle-ci, comme vous voudrez, puisque c'était la marquise, ouvre encore cette porte, et s'arrête un moment, comme si elle hésitait.

Adrien est prêt à s'élancer; mais tout à coup il entend un bruit rauque, aigu, sourd, comme celui d'une vieille crécelle, ou, ce qui est plus juste, semblable au grognement d'un certain animal dont les juifs ne mangent point. Ah ! pense-t-il, le plus léger zéphyr n'est pas aussi doux que la respiration de Valentine, et l'être, humain ou non, qui dort dans cette chambre, ronfle à faire trembler les vitres..... Voyons toujours.

La marquise entre. Adrien et Jacques se coulent derrière elle. Un grand lit frappe leurs yeux; les rideaux sont ouverts; ils y courent... Quel monstre est là-dedans ? est-ce la Gorgone, la Chimère, la vieille sibylle de Cumes? C'est Léonard qui dort et qui ronfle...

Cependant la marquise venait droit à son lit. — Ma foi, dit Adrien, si ce fantôme en veut à cet autre fantôme, laissons-les s'arranger, ne nous mêlons point de cela, et tenons-nous prudemment derrière ce grand rideau.

Le rideau dont il parlait était celui d'une grande fenêtre. Ils s'y cachent tous les deux, et regardent par le coin. Ils ne se doutaient guère de l'horrible spectacle qu'on allait leur offrir.

La marquise est près du lit, et Léonard ronfle toujours. Le spectre, comme il l'avait déjà fait devant Adrien, rit en grinçant des dents; puis son œil fixe s'allume, il brandit son fer, secoue sa lampe, et crie d'une voix sourde : — Abjure !... abjure !...

Mais, en agitant la lumière, une goutte d'huile enflammée tombe sur le nez de la vieille, qui ne ressemble point à l'épouse de l'Amour. Elle s'éveille comme lui, mais elle crie comme un loup qu'on étrangle; elle se dresse sur son séant, voit le spectre épouvantable, qui n'a rien de Psyché que le poignard et la lampe, et comme elle ne peut pas s'envoler comme Cupidon, elle se fourre sous ses draps, sous ses couvertures, et beugle comme un taureau.

Le spectre somnambule, qui a sa folie dans la tête, d'une main vigoureuse arrache les draps du lit; la vieille s'y cramponne : le spectre recule en tirant toujours; il les traîne par la chambre; la vieille roule avec eux; elle tombe sur la face, ses jambes restent en l'air, sa chemise descend jusque sur ses épaules, et ce qu'elle découvre dans tout son entier est cent fois plus hideux que la tête de Méduse, et non pas mieux coiffé. Le spectre se rapproche, et parlant à ce laid derrière : — Abjure ! lui dit-il, abjure ! confesse-toi ! Le derrière ne dit mot, et le spectre furieux, prenant la lampe pour le poignard, applique sur les fesses un coup de chandelier.

La flamme s'éteint. L'obscurité profonde, le tonnerre, les éclairs, redoublent l'épouvante de la vieille de Rhodez, et l'huile bouillante coule sur tout son corps. La douleur, l'effroi, la rage, la transportent; elle se jette en désespérée sur le fantôme et lui arrache les cheveux. Le fantôme s'éveille au milieu des cris, des hurlements, des coups de poing, des ténèbres, des éclats de la foudre : l'épouvante et la fureur s'emparent aussi de lui; les deux furies se saisissent, se terrassent, se roulent, se mordent, et poussent de si terribles cris qu'enfin toute la maison accourt, femmes, valets, cocher, portier, et Siméon en robe de chambre et en bonnet de coton.

On sépare aussitôt les deux champions échevelés, meurtris, mordus, brûlés. Quatre hommes emportent la marquise, qui tombe dans un de ces spasmes qui ressemblent au trépas. La vieille, qui ne comprend rien à cette infernale aventure, se recouche en criant à la trahison; qu'elle veut partir à l'instant, ou qu'elle portera plainte à la police. Siméon renvoie tout le monde, garde de la lumière, ferme la porte, et s'asseoit près de la vieille, qui tremble encore dans son lit et frotte tour à tour son nez et son derrière.

Jacques ouvrait des yeux comme des portes cochères, et Adrien pensait : Diable ! si cet homme reste là, comment sortirons-nous?

Le saint homme commença par calmer la ménagère, en lui expliquant la cruelle maladie de la marquise, ce qu'Adrien trouva juste, naturel et opportun ; mais ce qu'il trouva singulier, plaisant, bizarre, c'est que la vieille, en lui parlant, disait : — Mon père, mon saint père, mon saint homme de Dieu. — Qui diable est donc ce personnage? pensait l'époux de Valentine ; il a le ton mielleux, le regard du tigre et la face d'un moine... Il comprit bientôt que c'était un jésuite, et son cœur frémit en songeant que sa douce et innocente Valentine était encore entre les mains d'une marquise, d'un jésuite et de l'infâme Léonard.

Mais l'entretien prit tout à coup un tour si étrange qu'Adrien devint tout oreilles, et que Jacques, l'honnête Jacques, en trembla de tous ses membres.

— Mon enfant, disait le jésuite en caressant une main de la vieille, le Seigneur est miséricordieux; il sait que l'homme est grand pécheur, il n'exige point la perfection de l'imparfaite créature : enfin la chair est faible; mais les souillures du corps n'empêchent point le salut, quand l'âme peut se conserver pure, et échapper par le secours de la foi du milieu du naufrage des sens. Elle en a même plus de mérite, car celui qui lutte avec Satan remporte une plus grande victoire que celui qui l'évite, et les blessures qu'on a reçues dans le combat, bien loin d'être honteuses, laissent de nobles cicatrices. C'est le système admirable de plusieurs grands théologiens, de quelques pères de la foi, du profond Molina, du fameux Escobard, et j'ai résolu d'en faire la sainte épreuve avec la jeune Valentine. — Bah ! vous voulez éprouver mademoiselle Valentine ? — Non pas, ma chère enfant, je veux triompher du péché en bravant le démon par le pouvoir de ses charmes, et sanctifier mon âme à la sienne en les purifiant par le feu d'un amour tout charnel. Ces mystères profonds ne sont point à la portée des âmes tièdes, et je n'exige pas que vous les entendiez ; aidez-moi seulement ; voilà vingt-cinq louis à compte sur le marché que nous allons conclure ; car toute peine vaut un salaire. Maintenant écoutez-moi.

La vieille met la bourse sous son chevet, ne sent plus ses brûlures, et ouvre les oreilles. Vous jugez si Adrien et Jacques en font autant derrière le rideau, et le jésuite continue :

— La marquise ne partira pas à quatre heures du matin, parce qu'il en est trois, qu'elle est évanouie, qu'elle ne reprendra connaissance que vers sept ou huit heures, et qu'elle aura besoin de se reposer au moins jusqu'à midi. Mais elle partira aujourd'hui, car elle est attendue ce soir à Avignon, où elle doit inspecter la compagnie des suicideurs à pantalons verts. Or, pendant que la marquise est dans sa léthargie, vous allez vous lever, faire votre paquet, qui n'est pas volumineux, prendre la poste, courir sans vous arrêter jusqu'à Rhodez, rentrer chez vous, faire tapisser, blanchir, arranger élégamment la chambre de Cécile, et la tenir toute prête pour une nouvelle pensionnaire qu'il faudra traiter avec de grands égards. Vous vous dépêcherez, vous n'aurez pas une minute à perdre, car vous n'aurez que douze ou quinze heures d'avance sur votre pensionnaire, attendu qu'elle partira la nuit prochaine à onze heures du soir, ne s'arrêtera nulle part, et courra la poste aussi vite que vous. — Ah ! ah !... mais, mon révérend père, quelle est, je vous prie, cette jeune pensionnaire ? — Hélas ! ma chère enfant, que les décrets de la Providence sont incompréhensibles et que ses voies sont obscures ! Cette jeune colombe que je conduirai moi-même dans votre colombier est la gentille Valentine. — Vous badinez, mon saint père ! — Hélas ! ma chère enfant, elle a de si grands yeux noirs, une peau si blanche et si douce, une chevelure si admirable, une gorge naissante si bien taillée ! — Mais, mon saint homme de Dieu, vous deviez la conduire en Italie et la mettre dans un couvent? — C'est toujours la même chose, ma chère enfant : la fin est tout quand il s'agit du salut, et les moyens sont indifférents. Or il s'agit de retirer cette jolie fille du monde, de préserver son innocence des embûches du malin, de ses tentations, et de convertir sa jeune âme en y faisant entrer la grâce : or la grâce vient par la pénitence; la pénitence est la conséquence immédiate du péché ; le péché est donc un moyen infaillible de faire son salut, puisque le péché conduit à la pénitence, et que la pénitence donne la grâce. — Mais, mon respectable homme de Dieu, la marquise m'arrachera les yeux. — Soyez tranquille, mon enfant; la marquise n'en saura jamais rien, la marquise la croira partie pour l'Italie; la divine poulette tombe malade en route, elle meurt, et tout est dit. — Mais, mon très-vénérable père, vous n'en ferez donc pas une sainte? — Au contraire, ma chère enfant : sainte Madeleine commença par être une grande pécheresse, et sainte Thérèse par faire l'amour. — Mais, mon doux serviteur de Jésus, mademoiselle de Tercy ne fondera donc pas un couvent du saint sacrifice en mémoire des pieux massacres que nous ferons bientôt à Nîmes? — Au contraire, ma chère enfant ; mais ce sera votre maison qui sera convertie en couvent de la Purification, en mémoire du séjour

qu'y aura fait sainte Valentine, comme dans la rue des Billettes, à Paris, on transforma en église la bicoque où trois juifs coupèrent une hostie qui saigna comme un bœuf. (La vieille riait comme une folle.) — Allons donc, mon cher père, vous vous moquez de moi! — Au contraire, ma chère enfant, rien n'est plus respectable que le métier que vous faites, car le Seigneur l'institua lui-même! (La vieille se tenait les côtés.)—Mais vous êtes fou, mon saint homme de Dieu! — Au contraire, ma chère enfant. Un matin, le Seigneur vint trouver Oolla et Ooliba, deux jeunes demoiselles juives, fort belles, fort brunes de cheveux, et fort amoureuses, et le Seigneur leur ordonna d'ouvrir une maison de prostitution, d'appeler les hommes qui passeraient dans la rue, et de préférer surtout ceux qui auraient la *taille* d'un âne et la *vertu* d'un cheval. — Oh!!! saint père de Dieu! les beaux garçons que cela devait faire! — Je le crois comme vous, ma chère enfant. Or cela veut dire la sainte Église de Dieu. — En vérité!!! — C'est tout comme j'ai l'honneur de vous le dire; je ne mens pas d'un mot. Vous voyez bien d'après cela qu'il n'y a que manière de voir et d'entendre les choses pour lever bien des difficultés.

Adrien, qui dans le fond n'était qu'un hérétique à gorge noire, avait envie de s'élancer sur le jésuite et de l'étrangler. Jacques lui tenait les deux mains et lui disait dans le tuyau de l'oreille : — Ne craignez rien, j'ai mon plan, nous attraperons cet exécrable suppôt de l'enfer! — Peut-on traiter ainsi un serviteur de Dieu, parce qu'il cite l'Écriture sainte à cause qu'il l'a lue, laquelle Écriture nous sommes obligés de croire, à cause que nous ne l'avons pas lue!

Quant à la vieille, elle était enchantée. L'histoire de mesdemoiselles Oolla et Ooliba lui donnait un grand relief : elle résolut, dès son retour à Rhodes, de mettre sur sa porte un tableau en lettres d'or et d'y prendre pour enseigne : *A la Grâce de Dieu.*

Le marché fut conclu sans autres cérémonies. Elle empocha les vingt-cinq louis d'avance; dix autres pour les réparations et embellissements à faire à la chambre de Cécile, destinée à Valentine. La marquise payait le voyage, c'était pour elle qu'on était venu, et quant au prix de la pension, il fut réglé sur-le-champ à cent écus par quinzaine. La vieille répondit d'ailleurs de sa nouvelle colombe, et nonobstant l'ordre du Seigneur à mademoiselle Ooliba, elle promit de ne point appeler pour la pauvre petite les beaux garçons qui auraient la *taille* d'un âne et la *vertu* d'un cheval.

Sur ce, la vieille promit de se lever à la pointe du jour, et le saint homme alla se remettre au lit.

— Eh bien, monsieur? — Eh bien, Jacques? Il n'y a plus qu'un moyen d'en finir, c'est de mettre le feu à la maison. — Et de brûler votre chère petite femme? — Eh! comment veux-tu que je la laisse entre les mains de pareils scélérats? Et quand je le voudrais, comment sortirions-nous d'ici? — Attendons que la vieille se rendorme. Quant à la charmante Valentine, elle est en sûreté jusqu'à la nuit prochaine, et foi de Jacques, c'est nous qui l'enlèverons si vous voulez me laisser faire.

Adrien avait du bon sens; il sentit que la colère le conseillerait mal. Il connaissait le dévouement de Jacques, son touchant attachement pour Valentine, il garda le silence, et tous deux attendirent que la vieille se remît à ronfler.

Mais la vieille ne ronflait plus. La scène horrible où la marquise avait voulu faire abjurer son derrière, ses brûlures qui cuisaient, et les confidences du jésuite, lui donnaient trop à penser pour qu'elle se rendormît, et la situation d'Adrien et de Jacques devenait de plus en plus périlleuse. Déjà même, à travers les vitres, ils apercevaient à l'horizon une teinte blanchâtre qui annonçait l'aurore. L'orage était dissipé, le ciel bien dégagé, de sorte que le jour allait venir rapidement. Que faire? quel parti prendre?

Comme ils se le demandaient, la maudite vieille, ennuyée de ne point dormir et impatiente de partir, se lève et s'en vient droit à la fatale fenêtre pour voir si le jour ne paraîtra pas bientôt. L'obscurité commençait à n'être plus si profonde, de sorte qu'Adrien et Jacques non-seulement l'entendaient marcher, mais la voyaient venir à eux. Jacques recommence à trembler de tous ses membres : ce n'était pas ce qu'il fallait. Heureusement le jeune homme ne perd pas la tête; il voit qu'il faut un coup hardi pour se tirer d'un mauvais pas, et il est décidé.

Le grand rideau, d'une percale épaisse, est attaché par des ganses de coton : fût-il enfilé dans une tringle de fer, Adrien a des bras vigoureux :

La vieille approche en se cognant, en grognant, en se frottant les jambes. Adrien tient le rideau par les deux côtés; et comme la laide sorcière s'apprête à le tirer, le jeune homme, par un vigoureux effort, l'arrache des liens qui le suspendent. L'énorme voile tombe sur la mégère et la couvre tout entière avant qu'elle puisse jeter un cri. Aussitôt Jacques et Adrien la roulent dans la percale, la serrent comme une momie; et quand elle est roulée, serrée, enveloppée comme un paquet de blanchisseuse, sans pouvoir remuer, ni crier, ni souffler, ils se sauvent lestement, regagnent l'escalier, le vestibule, la cave, ferment celle-ci, gardent toujours la clef, remettent leurs souliers, grimpent par le soupirail, et courent à l'endroit où le petit jeune homme les attendait avec les chevaux et la voiture. Le petit drôle n'était pas sot; il avait avancé dix pas, s'était mis sous une avance, et sifflait dans la voiture. Adrien s'y précipita; Jacques sauta en selle, et ils regagnèrent au plus vite leur auberge, sans avoir rencontré une âme... C'eût été bien plus drôle s'ils en avaient rencontré une se promenant par la ville.

CHAPITRE VIII. — Ce qu'advint de la vieille. — Mauvais succès de Thérèse. — Dîner séditieux de quatre philosophes.

L'épouvante de la vieille de Rhodez avait été si grande qu'elle avait perdu connaissance, et le défaut absolu de respiration et l'immobilité obligée de ses membres avaient prolongé son évanouissement jusqu'au jour.

Inquiet comme il devait l'être, Siméon vient presser le départ de la dame Léonard. Il entre; le lit est vide... Oh! oh! elle est partie! on l'aura vue sans doute. Il appelle les valets; tous accourent. Il interroge : personne n'est sorti de la maison; il est à peine cinq heures. On cherche : point de Léonard! Quelle étrange disparition!... Mais non, elle est encore à l'hôtel, car voilà son paquet... Comme il est long, comme il est mal bâti! quelle idée saugrenue de l'avoir fait dans un rideau? Ouvrez-moi cela, voyons.

On le traîne, on le secoue, on commence à le dérouler; mais au premier tour, tout le monde recule en se pinçant le nez. Quel diable de mystère y a-t-il donc là-dedans? On n'osait plus y toucher; on faisait cercle autour en le regardant de loin, et chacun faisait une grimace qui disait clairement : — Pouah, ça m'a l'air d'en être!

C'en était, en effet; on n'a pas impunément deux algarades dans une nuit. Enfin le plus intrépide se dévoue, y met toutes ses forces pour avoir plus tôt fait, et d'une seule secousse fait rouler d'un bout à l'autre de la chambre la malheureuse vieille, dans un état impossible à décrire : on pousse un cri d'horreur; toutes les femmes s'enfuient, et les hommes reculent.

Le grand air la réveille; elle ouvre ses yeux gris, elle s'assied sur ses fesses nues; elle se signe, et demande ce qu'est devenu le diable qui a voulu l'emporter.

Avant de lui répondre, on la mit dans un bain, on la trempa dans une eau de lessive, en la prenant comme on put; puis le savant jésuite, qui était physicien, lui expliqua fort bien comment le rideau, apparemment mal attaché et tiré brusquement par elle, était tombé sur sa tête, l'avait enveloppée; et comment la frayeur, agissant à son insu, l'avait fait se débattre et se rouler dans la percale, où la nature avait obéi à la nécessité.

Ce point éclairci, la vieille se remit; mais elle voulut absolument aller à la messe, pour prier Dieu que pareille chose ne lui arrivât plus : puis on la conduisit à la poste avec son paquet; on l'emballa dans une chaise légère; on recommanda d'aller grand train, et elle partit pour Rhodez, où elle arriva saine et sauve, fut reçue à bras ouverts par toutes les Oolla et les brunes Ooliba, et se hâta de préparer pour Valentine la chambre fatale d'où elle avait arraché Cécile par les cheveux pour la traîner au plus épouvantable supplice. Pauvre petite! sera-ce donc là ton sort?

Hélas! pendant que son jeune époux, ou plutôt son amant, s'exposait à la mort; que la marquise, un couteau à la main, dans son épouvantable délire, la cherchait pour l'immoler à son exécrable fanatisme; qu'un jésuite méditait la plus infâme trahison, et qu'une femme..... non! un serpent, un aspic, un monstre féminin, comptait déjà parmi ses victimes une perle d'amour, un trésor d'innocence; cette perle, ce trésor, cette pure et blanche colombe, ou plutôt Valentine, bien plus belle, bien plus pure, bien plus blanche que tout cela, pleurait, soupirait, gémissait dans les bras de la bonne villageoise, qui se disait tout bas, en caressant et en baisant le front de l'innocente épouse : — Pauvre enfant! ta naissance m'a coûté la perte de mon fils, et je donnerais ma vie pour te sauver! Adrien aurait mal fait de brûler la maison.

Une autre femme encore plus tendre, encore plus généreuse, un autre cœur encore plus maternel avait aussi veillé toute la nuit, s'était abreuvé de larmes, avait attendu le jour avec impatience, et depuis qu'il avait paru, comptait les heures avec le tourment insupportable de la crainte et de l'espoir.

Le pasteur était rentré triste, abattu, découragé. Maintenant, il paraissait préoccupé : un rayon d'espoir avait reparu sur son front vénérable. — Thérèse, dit-il, j'ai passé la nuit à consulter toutes les lois civiles, toutes celles de notre église. Le mariage de nos enfants est indissoluble, et cette fatale assignation ne peut être qu'une attaque inconsidérée, un acte vain, lancé *ab irato*. Laissons donc faire Adrien : il aime, il sera prudent, et Jacques est avec lui. Moi, je vais tâcher de conjurer l'orage par un autre moyen.

Il dit, et sort. Thérèse se garda bien de le retenir. Elle s'habille à la hâte, met son mantelet noir garni d'une belle blonde, ses mitaines de soie, sa plus belle chaîne, avec son plus beau saint-esprit d'or, ordonne à Annette de rester à l'auberge; et comme dix heures sonnent, le cœur gros, et pourtant tressaillant de joie, hardie, tremblante, et s'arrêtant à tous moments pour reprendre sa respiration, elle s'achemine, tantôt vite, tantôt lentement vers l'hôtel de Tercy.

Elle a répété cent fois dans la nuit ce qu'elle doit dire à la marquise, et elle a peur de l'oublier : ses reproches lui paraissaient trop doux; maintenant elle tremble de l'irriter; elle lui parlera avec douceur,

elle ne se plaindra pas, elle demandera seulement à voir son enfant... son enfant qu'on a arrachée de ses bras, nue, mourante, au milieu des flammes, et qu'on veut séparer pour jamais du plus charmant, du plus tendre époux! Son cœur se soulève d'indignation; et dans l'instant il descend à la prière, il s'abandonne au désespoir. Thérèse était partie bien résolue, et elle ne sait plus ce qu'elle doit faire, ce qu'elle doit dire; elle sait à peine où elle va.

— Non! non! s'écrie-t-elle, je n'irai pas!... Et elle se trouve en même-temps devant la porte de l'hôtel.

Un tremblement universel s'empare de tous ses membres : elle est si près de sa Valentine! S'en aller sans la voir!... Oh non! non! elle essuiera plutôt toutes les humiliations, elle mourra plutôt sur les marches de l'hôtel.

Pendant qu'elle hésitait, qu'elle tremblait, qu'elle essuyait ses larmes, tâchait d'assurer sa voix pour demander sa fille, et ses jambes pour se soutenir, la marquise, revenue de son sommeil léthargique, sortait de son lit et s'approchait d'une fenêtre ouverte pour respirer l'air et dissiper ses sombres et amères réflexions. Elle voit une femme qui considère sa maison. La marquise est toujours inquiète et défiante;


George et Adrien dans la cave de la marquise.

c'est un des supplices des méchants. Le costume de cette femme appelle son attention. C'est une protestante : comment ose-t-elle regarder une maison catholique? Elle pleure... La marquise frémit et reconnaît Thérèse!... Elle approche... elle a sonné. — Allez! courez! chassez cette femme!... La marquise parlait haut, et la fenêtre était ouverte. Thérèse allait sonner; sa main tremblante touchait déjà le fatal cordon, quand la voix de la marquise retentit jusqu'à elle.

Chassez cette femme!... Cette femme, qui avait sauvé sa fille, qui avait été la plus tendre mère, et qui mourait de désespoir!... Cet ordre barbare, épouvantable, fut un coup de foudre pour Thérèse; sa main retomba, elle se sentit pâlir, un froid mortel glaça ses membres, et elle s'assit sur la dernière marche du perron, pour ne pas tomber dans la rue.

La porte s'ouvrit, un valet parut.

— Éloignez-vous! passez votre chemin! on ne s'asseoit pas là! Elle voulut se lever, et ne put : sa tête tomba dans ses deux mains; elle se sentait mourir, et elle entendait toujours : *Chassez cette femme!*

Le valet, impatient, la saisit par un bras, la force de se lever, la pousse contre le mur, et lui ordonne d'aller plus loin pleurer et se trouver mal.

— On n'est pas dupe de ces jongleries : vous n'aurez pas un verre d'eau.

— Hélas! dit la pauvre Thérèse, ce n'est pas là ce qui me rendrait la vie! Laissez-moi... je vais tâcher de m'éloigner. Dites à votre maîtresse que si sa fille revient un jour à ma porte, j'irai la chercher dans mes bras.

Le valet se retourna, rentra, ferma la porte, et Thérèse, s'appuyant contre le mur, tâcha de marcher jusqu'à la porte voisine. — Elle y arriva et s'évanouit sur les marches.

C'était la maison d'un curé. Elle ne pouvait tomber plus heureusement pour obtenir de prompts secours. Une voisine sonna : la gouvernante du curé ouvrit, et jeta les hauts cris en voyant une femme sans connaissance. Mais ce fut bien pis quand elle apprit de la bouche de la voisine qu'on avait eu l'inhumanité de chasser cette infortunée, qui se sentant faiblir s'était assise sur les degrés du perron de l'hôtel voisin. — Les monstres! s'écria la bonne gouvernante, n'avoir aucune pitié d'une créature de Dieu! Ah! ces riches! ces riches! ils n'ont ni foi, ni charité! Elle débita pendant un quart d'heure les plus belles choses du monde sur les préceptes de l'Evangile : elle avait beau jeu, le curé avait prêché la veille. — Mes frères, s'était-il écrié, aimez-vous, chérissez-vous, soutenez-vous, secourez-vous les uns les autres. — Eh! donnez donc un verre d'eau à cette dame, s'écria la voisine, ou je vais le chercher!

La bonne gouvernante se mit en devoir de relever Thérèse pour la porter dans la maison; mais comme elle la soulevait par-dessous les bras, elle aperçut le petit saint-esprit d'or qui pendait à son cou. — Sainte Vierge! s'écria-t-elle en la laissant retomber, j'allais porter chez nous une pareille créature! une hérétique! une damnée qui a la gorge noire! Ah! Jésus, mon sauveur! que le ciel m'en préserve! le tonnerre tomberait chez nous à la première occasion! Oh! je ne m'étonne plus qu'on l'ait chassée de devant l'hôtel! Madame la marquise est une femme respectable, une bonne chrétienne, une vraie catholique! Et quant à cette hérétique, cette damnée, elle peut mourir dans la rue comme un chien; je ne lui donnerai pas seulement une goutte d'eau, si ce n'est pour la rebaptiser. — Là-dessus, la bonne gouvernante ferme la porte du curé, s'enfuit tremper le bout de son doigt dans de l'eau bénite, et dit un pater et un avé.

La voisine était aussi catholique, mais elle n'avait qu'une foi tiède; c'était tout simplement une pauvre fruitière qui depuis plus de douze ans n'avait point avalé Dieu le fils, ce qui est impardonnable vu la facilité. Elle emmena la pauvre Thérèse dans son arrière-boutique, et sans s'embarrasser du bijou qu'elle portait à son cou, elle lui mit les mains dans l'eau, lui fit respirer du vinaigre, lui fit avaler quelques gouttes de cassis, et la rappela à la vie.

Un torrent de larmes soulagea le cœur de Thérèse; puis un retour de fierté, une juste indignation, lui rendirent le courage. Elle voulut payer généreusement les secours de la fruitière : la mauvaise catholique refusa; l'hérétique l'embrassa tendrement, trouva moyen en s'en allant de glisser cent sous dans la main d'un petit marmot qui jouait dans la boutique, et rentra chez elle, où elle ne se vanta point de son expédition.

Pendant ce temps, la marquise partait pour Avignon, et le saint homme de Dieu expédiait Botweld à Marseille avec une lettre qu'il devait y jeter à la poste.

Ce Botweld était un fourbe subalterne de première qualité. Il était dévoué au jésuite, parce que le jésuite gouvernait madame, que madame était riche, et que l'or de madame passait par les mains du saint homme; et voici comme le saint homme avait arrangé son plan :

Il allait conduire à Rhodez la jeune et douce colombe, avec laquelle le Saint-Esprit lui ordonnait de coucher, comme jadis le Seigneur avait ordonné au prophète Osée de coucher avec une fille de joie; mais néanmoins il fallait que la marquise le crût parti pour l'Italie. En outre, il avait des dépêches pour Arles, Aix et Marseille, qu'il fallait absolument remettre, et il avait promis à la marquise de lui écrire à Marseille au moment de s'embarquer; or, il fallait que tout cela fût fait.

Le jésuite ne fut point empêché par ces bagatelles. Il écrivit à Nîmes une lettre datée de Marseille, dans laquelle il annonça qu'il s'embarquait sur l'heure, que la mer était houleuse, mais le vent favorable. Botweld partit à franc étrier pour aller mettre cette lettre à la poste de Marseille : chemin faisant, il se chargea de porter les dépêches à leurs adresses; et comme il était censé suivre son maître en Italie, au lieu de revenir à Nîmes, il devait aller le rejoindre à Rhodez, avec les deux malles qu'il retirerait du bureau restant. Quant aux observations diplomatiques, le jésuite se réserva de les faire à loisir, le matin, en cassant la croûte et mangeant du jambon, comme en usent messieurs les correspondants politiques, et de combiner son retour de manière à tout concilier.

Botweld expédié, le saint homme congédia aussi la bonne villageoise, qu'il fallut arracher de la chambre de Valentine, et qui retourna dans son village, le cœur encore plus gros que quand elle en était partie.

Puis il envoya retenir sa chaise de poste pour onze heures précises : on y chargea d'avance un bout de sac, un porte-manteau, pour que rien n'arrêtât, n'embarrassât, ne retardât; et en attendant l'heure fortunée qui devait mettre en son pouvoir la plus jolie, la plus charmante petite vierge, le saint homme se mit à table.

Or, le pasteur d'Uzès était sorti comme vous le savez. En examinant à fond la cause de son neveu et les moyens de la soutenir, il avait retrouvé quelque espoir : l'honnête Ludger était loin de soupçonner le tour qu'elle avait pris.

Comme l'assignation qu'il avait en poche portait qu'on eût à comparaître par-devant le maire de la ville de Nîmes, le pasteur crut qu'il était plus prudent de devancer le jour de l'audience; d'expliquer net-

tement, clairement et avec vérité au magistrat respectable tout ce qui s'était passé depuis le jour où Valentine avait été abandonnée à sa porte et recueillie par lui, jusqu'à celui où la marquise était venue l'arracher du lit nuptial avec une violence criminelle, une barbarie sans exemple, et qui passerait pour incroyable si les cendres de sa maison n'en attestaient la vérité.

Pour donner à ce récit toute la suite et l'exactitude convenable, il l'avait, pendant la nuit, rédigé en forme de mémoire, court, succinct, précis, mais plein de force, de sentiment, et de ces traits qui partent d'une âme profondément touchée.



Le vieux domestique de madame de Tercy

Il arriva chez le maire avec son travail joint à l'assignation, et lui fit demander la permission de l'entretenir.

Le maire de Nîmes était un de ces hommes rares qui unissent aux vertus les plus douces, à la bonté la plus facile à émouvoir, une inflexible probité et une force de caractère qui déconcerte le vice et décourage les méchants.

Il fit répondre, avec honnêteté, qu'il ne pouvait recevoir personne parce qu'il était occupé d'une affaire très-importante, mais qu'il désirait qu'on laissât son nom. Le pasteur s'inscrivit et partit. Mais à peine avait-il fait quarante pas, qu'un domestique le rattrapa, lui fit des excuses de la part du maire et le pria de revenir, ajoutant que monsieur désirait l'entretenir à l'instant.

Le pasteur ne se fit point prier. — Venez, monsieur, venez, lui dit le maire, en le prenant par la main, l'affaire qui m'occupait est précisément celle qui vous amène. Et en lui parlant ainsi, avec les marques du plus vif intérêt, il introduisit le pasteur dans un cabinet où se trouvaient deux hommes vêtus de noir, et d'un extérieur prévenant et distingué.

L'un était le notaire qui avait reçu la prétendue déclaration de Valentine et rédigé la fameuse procuration, et l'autre était un célèbre avocat, qui s'était consacré à la défense des victimes du pouvoir et du fanatisme. On l'injuriait dans les gazettes; on l'estimait dans le monde; les magistrats vendus le redoutaient, parce qu'il montrait leur turpitude, et tous les autres l'honoraient. Il est aussi à Paris des avocats de ce genre, et la lumière du barreau est le fanal de l'Europe.

Le notaire était catholique; le maire était protestant; l'avocat n'était précisément ni l'un ni l'autre; tous les trois reçurent avec respect le simple et vertueux ministre.

On conçoit aisément comment cette réunion s'était formée. Le notaire, profondément ému, révolté de la scène dont il avait été un des acteurs principaux, avait conçu des soupçons de la nature la plus grave. Il était allé sur-le-champ les communiquer au maire, qui déjà n'avait pas vu sans inquiétude la première démarche de la marquise; tous deux avaient appelé l'avocat pour les éclairer, et on discutait sur cette affaire bizarre quand le pasteur se présenta.

On lut à l'instant son mémoire; il toucha jusqu'aux larmes, il excita l'indignation. La vertu la plus pure, la piété la plus touchante, y paraissaient avec une candeur, avec une simplicité qui attendrissaient l'auditoire.

On s'efforça de consoler le digne et respectable Ludger; on lui donna plus d'espérance que l'on n'osait en concevoir, et des larmes de reconnaissance coulèrent sur les joues du vieillard.

L'heure avançait, on allait se retirer. — Messieurs, dit le maire, si un sage et vertueux pasteur et un bon et charitable catholique n'ont pas peur de dîner ensemble à la table d'un protestant, je vous offre ma soupe, que M. l'avocat partage avec moi. Le notaire et le pasteur se serrèrent la main en acceptant. — Mon Dieu, dit celui-ci, ne fait aucune acception entre tous ses enfants. — Le mien non plus, s'écria le notaire. — Si fait, parbleu, dit l'avocat, ou il serait bien injuste s'il réservait le même salaire à votre infernale marquise et à la tendre et bonne Thérèse.

Le pasteur soupira sans répondre; il le pensait aussi. Il envoya prévenir sa femme qu'il dînait chez le maire, et l'on se mit à table.

Lorsque les cœurs s'entendent, l'esprit est promptement à l'aise, et entre quatre convives dont l'esprit est orné par l'étude, le jugement mûri par l'expérience, et les opinions également fondées sur l'amour de la vertu, de la patrie et de la vérité, la conversation est bientôt montée au plus haut degré d'intérêt : la philosophie en devient l'aliment; elle s'applique à tout, car la sagesse embrasse l'univers, et la philosophie est le culte le plus pur que les âmes vertueuses, éclairées par la raison, puissent rendre à la nature et à l'auteur de ses merveilles.

Doucement, s'il vous plaît; quoi! vous oseriez dire que le pasteur était philosophe? Passe pour votre maire, votre notaire, votre avocat; on destituera le premier, on dénoncera le second, on rayera le troisième du tableau des avocats, mais un pasteur philosophe!... Oui, philosophe, très-philosophe, même en dépit de Mélanchthon; car le pasteur est sage, doux, patient, charitable, humain et tolérant; car il ne croit pas que l'homme soit né pour être esclave; il ne croit pas qu'il doive renoncer à son jugement, son plus noble apanage; il ne croit pas que Dieu soit un tigre altéré du sang de ses créatures.

Aussi les quatre convives, tous enfants du même Dieu, et pleins d'amour pour lui et pour l'humanité, semblaient n'avoir qu'un cœur, un esprit, une âme...



L'enlèvement.

Quel scandale? deux huguenots, un catholique et un déiste à table! comment le Seigneur ne lança-t-il pas la foudre dans la soupière quand on servit le potage?

Il fit mieux, car le Seigneur n'est jamais en reste avec les hérétiques, il l'a bien prouvé dans mainte occasion. Il permit au malin de se cacher sous la table, de s'infuser dans les bouteilles, de s'incorporer aux ragoûts, de se fourrer jusque dans les biscuits, les crèmes, le fromage, et de se faire avaler par quatre philosophes; ils eurent beau le mâcher, le diable ne dit mot, il se laissa mettre en quatre; il s'était bien mis en deux mille pour entrer dans des cochons. Or, il passa dans l'œsophage des convives comme une lettre à la poste, et, quand ils l'eurent dans le corps et qu'ils commencèrent à le digérer, alors il n'y eut plus

de bornes aux abominations qu'ils commirent; ils burent à la paix du monde, à la liberté des peuples, au règne des lois, de la justice et de la raison; ils burent à l'union de tous les cœurs, à l'oubli de toutes les injures, au pardon... mais non pas à celui qu'on accorde aux victimes pour sauver les bourreaux! ils firent des vœux pour la prospérité de la France nouvelle, sa gloire acquise et ses lumières futures; ils maudirent à jamais les sanglantes croisades, les saintes dragonnades, les bienheureuses grillades, et la pieuse Saint-Barthélemy, dont les gentils souvenirs causent toujours un doux tressaillement aux cœurs vraiment dévots; enfin Satan, pour couronner l'œuvre, leur inspira la plus exécrable de toutes les pensées : au lieu d'appeler de toute la force de leurs désirs, de leurs paroles furibondes et de leurs cris prophétiques, l'extermination des trois quarts de l'espèce humaine et l'épuration du reste, pour le profit d'un cent millionième, ils eurent l'épouvantable audace de souhaiter la fusion de tous les cultes dans une seule religion, symbole d'un seul Dieu, sans farces, sans mystères, simple comme la parole de Jésus, de Confucius, de Zoroastre, de Platon, de Socrate, d'Epictète, de tous les hommes sages; douce comme leur morale, pure comme leur vie, facile, honnête et claire comme tout ce qu'ils recommandent, et ils conçurent et proférèrent la détestable espérance que les hommes, enfin éclairés et meilleurs, verraient un jour ce prodige se réaliser en Europe.

A ces mots, ils se levèrent de table et s'approchèrent les uns des autres par un mouvement spontané. Leurs cœurs étaient émus, leurs yeux remplis de larmes; ils s'embrassèrent, se tinrent longtemps unis...

Et le plafond de la chambre ne s'écroula point sur leur tête sacrilége! et le plancher ne s'entr'ouvrit point pour les engloutir dans la cave, et de là dans les abîmes et les feux de l'enfer! et un commissaire de police, armé d'une belle loi d'exception, ne vint point, au nom du roi, leur prouver qu'ils étaient de la conspiration, et les arrêter sur un ordre signé de trois ministres CONSTITUTIONNELS!!!...

Ah! c'est que l'heure de la justice n'était point encore arrivée! la mesure de leurs crimes, sans doute, n'était point comblée! Mais la police veille, les hommes *purs* sont là, le bras du Dieu d'Abraham est étendu sur les séditieux, et l'ange exterminateur les suit. Fiez-vous à leur vengeance; le Seigneur des Hébreux ne pardonne jamais; c'est le dieu des ultras! et, pour calmer enfin votre sainte colère, souvenez-vous qu'ils sont à Nîmes, que cette terre chérie des moines et de l'Eglise recèle encore de profondes racines de l'antique foi de nos pères, et qu'un jour, un jour de larmes et de sang...

Mais n'anticipons pas, suivons l'histoire de mes héros et avançons avec elle.

CHAPITRE IX. — Exécrable attentat. — Pressentiments fondés. — Fuite de Valentine.

Assis sur quelques débris épars de la vaste muraille qui jadis servit d'enceinte à l'une des premières villes du monde, Adrien contemplait en silence la ruine imposante et majestueuse du cirque des Arènes; quelques arcades de l'immense aqueduc apparaissant dans l'intervalle des collines; les fondements découverts de ces tours épaisses que les contemporains croyaient sans doute indestructibles; et du milieu de ces décombres, encore admirables, renversés, moins par la faux du temps que par l'ignorance et l'esclavage des hommes, il se rejetait, par la pensée, dans les siècles de grandeur et de gloire, et croyait voir devant lui la gigantesque antiquité repasser tout entière.

Nîmes et le territoire qui l'entoure offrent un des points de l'univers où les débris de la grandeur romaine parlent avec le plus d'éloquence au souvenir de l'homme. Quoique étranger à la riche et brillante Italie, on le prendrait pour une parcelle fortuitement détachée de cette terre classique de la gloire et de la liberté. A chaque pas on y retrouve l'empreinte ineffaçable de la puissance et de la force de ce peuple de citoyens, et non de misérables sujets, qui fut souverain chez lui et maître chez les autres.

Pourquoi donc, se disait Adrien, pourquoi ce peuple, à peine entré dans sa jeunesse, a-t-il vaincu Carthage, grande, riche et puissante comme lui? et pourquoi, quand l'univers soumis l'eut salué du titre de maître de la terre, courba-t-il son front chargé de palmes et de couronnes devant le fer des barbares?

Avait-il moins de guerriers? manquait-il de généraux? ses trésors étaient-ils épuisés? Non! mais dans Rome, au temps de Carthage, il n'y avait que des Romains, et sous le règne des Césars il n'y eut plus que des esclaves ou des janissaires; et des armées d'esclaves ou de factieux, des généraux courtisans, et tout le reste, sous l'empire du caprice, payant tribut au despote; sous quelques dénominations que toutes ces choses existent, elles ne feront jamais un peuple de héros; car alors les armées seront sans énergie, les généraux sans enthousiasme, et la nation entière sans amour d'elle-même.

Mais jetez un regard sur Rome libre, sur Rome luttant avec Carthage, triomphant, non parce qu'Annibal s'amusa dans Capoue, non parce que les Scipions gagnaient des batailles, ce ne sont là que les chances de la guerre, mais parce que le génie de la liberté et l'amour de la patrie indépendante étaient ses dieux tutélaires, et que les aigles des légions romaines n'étaient pas les insignes d'un maître, mais ceux d'un peuple libre.

Ah! dans ces beaux temps de gloire, Rome n'avait pas un sénat dont l'intérêt fût étranger à l'intérêt de la cité; la chose publique était celle de tous, chaque citoyen était dans l'Etat, l'Etat était dans chaque citoyen. Aussi, quand le cri de guerre et de salut partit à la fois du sénat et du forum, on ne vit point la moitié de ces fiers patriciens, honteusement vendus à la cour de Carthage, oser dire à la nation qu'elle n'était point romaine, parce qu'elle avait en horreur les ennemis de son repos. Quand après des journées de désastres et de deuil, Annibal vainqueur foula le sol de l'Italie, on ne vit point dans Capoue des femmes insensées offrir le spectacle risiblement infâme de claquer des mains pour célébrer le triomphe d'un général africain, et arborer aux fenêtres des étendards que tant de bassesse aurait alors voués à l'exécration publique; on ne vit point enfin les vénérables pères conscrits, alarmés tout à coup, non du péril de Rome, mais de leur seul danger, guidés par le plus vil égoïsme, courir placer leur fortune dans les fonds de Carthage, et par cette obscure et perfide manœuvre cicatriser les plaies que les guerriers romains faisaient à l'ennemi, et retourner le poignard dans le sein de l'Etat.

Dans Rome tout était romain, et tout l'était également. L'amour de la patrie se puisait avec le lait dans le sein maternel, et l'on aimait sa patrie comme on adore sa famille, parce qu'en effet toute la patrie n'était qu'une famille, et que le bon sens des Romains aurait ri de pitié, si, parmi tant de familles qui composaient l'Etat, quelques-unes avaient conçu l'extravagante idée qu'elles étaient à elles seules l'Etat et la patrie. Aussi, Rome eut des Cincinnatus, et, après d'épouvantables déchirements, du moins resta-t-il un Caton pour mourir avec la liberté.

Ainsi raisonnait Adrien, à six heures du matin, hors de la ville, où le silence régnait encore, assis sur une pierre qu'une main romaine avait touchée; et, de ces vastes et profonds souvenirs, ramenant un regard douloureux sur sa patrie en deuil, non pas vaincue, mais renversée sur une arène sanglante, il soupirait à la fois et sur le sort de son pays, et sur le sort de sa tendre amante, quand le postillon Jacques, lui frappant sur l'épaule, le tira de sa sombre rêverie.

— Eh bien, Jacques! auras-tu pitié de moi? m'expliqueras-tu ton projet? saurai-je pourquoi tu m'as fait sortir de la ville où ma Valentine est au pouvoir d'un jésuite; pourquoi tu m'as envoyé t'attendre au milieu de ces ruines, pourquoi tu m'as quitté; enfin, pourquoi tu ne veux pas que j'aille enlever ma femme, à présent, sur-le-champ? — Doucement, monsieur, en voilà six! — Six quoi? — Six questions! — Tu peux rire, et je suis au désespoir! et tu as entendu les projets de l'infâme Siméon! et tu as été témoin de l'exécrable marché qu'il a conclu avec la vieille!

Jacques laissa le jeune homme se soulager tout à son aise, puis il prit la parole. — Je ris, parce que votre chère Valentine ne court aucun risque jusqu'à onze heures du soir, attendu que le jésuite ne peut se compromettre, et se gardera bien de le faire; je ris, parce qu'à onze heures du soir c'est nous qui enlèverons votre charmante petite femme, et que le jésuite nous l'amènera lui-même et la fera monter dans notre voiture, en lui donnant la main, de peur qu'elle ne tombe; je ris, parce que nous enlèverons le saint homme de Dieu avec la chère enfant du pasteur, que nous jetterons le digne père dans un fossé quand nous en trouverons un bien profond, que nous lui casserons bras et jambes si cela vous amuse, ou que nous l'étranglerons si cela vous convient mieux. — Diable! c'est différent! mais comment espères-tu... — Oh! je n'espère pas, monsieur! je suis sûr de mon fait. Le jésuite enverra dans la journée retenir sa chaise de poste et ordonner qu'elle arrive à la porte de l'hôtel à onze heures du soir. — C'est un point arrêté entre la vieille et lui? — A dix heures, je cours à la poste changer l'ordre de la part de monsieur Siméon, retarder le départ d'une heure et commander la chaise pour minuit. — Après? — A onze heures précises, notre chaise vient se camper à la porte de l'hôtel, je suis en selle, je claque du fouet, et vous vous tenez caché à cinquante pas dans la rue. — Ah! ah! — Tout est prêt, on l'a dit; on est pressé, on l'a dit aussi. L'homme de Dieu monte en voiture avec votre femme, qui est encore demoiselle. Je pars au petit trot, je tiens mes chevaux en bride, je ralentis quand je vous aperçois; vous me laissez passer, vous montez derrière la voiture; alors je prends le galop, j'enfile la porte qui conduit à Quissac, et aussitôt sortis de Nîmes, j'arrête tout court; vous montez en voiture; un pistolet à la main, vous ordonnez au saint homme de réciter son bréviaire; vous embrassez votre femme, qui vous saute au cou, et je fouette mes chevaux. Nous courons un quart d'heure; je fais une lieue, nous sommes en pleine campagne; là, troisième station. Nous jetons le jésuite hors de la voiture, nous l'assommons, nous lui coupons les oreilles, voire autre chose, dont il n'a pas besoin pour louer le Seigneur, et nous rattrapons, par la traverse, le chemin d'Uzès, où nous arrivons à deux heures. Eh bien, monsieur?

Adrien embrassa Jacques... Pourquoi pas? Qu'eût fait de plus que le bon voiturier l'ami le plus chaud, le plus dévoué? — Mais pourquoi m'as-tu fait sortir de notre auberge une heure après y être rentré? — Pour échapper à des questions indiscrètes. Nous avons donné des noms en l'air, et nous n'avons aucun papier qui les prouve. Le garçon intelligent qui nous a vu prendre des déguisements et rentrer la nuit d'un air effaré a cru bon de m'avertir que la police faisait faire toutes les semaines une visite dans les maisons garnies, que c'est aujourd'hui le jour de cette visite, et que ses agents viennent à toute heure. Je vous

ai prié d'aller respirer le grand air pour ne pas causer avec eux, et je suis allé mettre en sûreté notre voiture et nos chevaux dans une maison de connaissance. A présent, monsieur, reprenons nos habits de portefaix qui sont là dans un petit sac derrière ces pierres, où je viens de les poser; rentrons en ville, et promenons-nous, sans faire semblant de rien, autour de l'hôtel, pour voir s'il ne survient rien de neuf. Nous retrouvons vos crochets et ma sellette chez le marchand de vin, si nous en avons besoin, et dans tous les cas nous avons aussi dans le petit sac la corde à puits, la lanterne, le briquet, les rossignols et la clef de la cave. — A propos, Jacques! on aura eu besoin de vin? — Eh bien! monsieur, on aura fait sauter la serrure! — Mais si on en a mis une autre? — Diable!... Non... Madame est partie; monsieur ne doit pas revenir; les gens ne sont pas fâchés que la cave reste ouverte sans que personne puisse en répondre... On ne remettra point de serrure avant le retour de la marquise. — Allons, Jacques, habillons-nous en portefaix.

Les habits d'Adrien et ceux du postillon remplacent, dans le petit sac, ceux de Pierre et de Simon; Jacques l'attache sur ses épaules au moyen d'une courroie, et les deux commissionnaires rentrent dans Nîmes, vont déjeuner au cabaret, où ils ne parlent guère, de peur de se compromettre, et vers midi, heure probable du départ de la marquise, viennent rôder autour de l'hôtel.

Ah! si Adrien avait pu deviner, prévoir, soupçonner que sa bonne tante, la tendre mère de sa Valentine, devait mouiller de ses larmes les marches du perron, en être chassée par un insolent valet bien digne de sa maîtresse, et aller essuyer un nouvel outrage à la porte d'un curé, comme il y serait accouru dès la naissance du jour, comme il y aurait bravé toutes les marquises, eussent-elles été le grand Olecclu même, et, dans sa juste indignation, comme il en aurait au moins châtié une, pour servir d'exemple aux autres! mais il était loin de se douter que sa famille fût à Nîmes. Valentine, son amour, son désespoir, absorbait toutes ses pensées.

Ils virent bientôt partir la voiture de la marquise avec deux femmes de chambre et un laquais. Jacques se détourna prudemment, mais Adrien ne chercha point à éviter son regard; la femme altière l'aperçut, fit un mouvement de surprise, lança sur lui un coup d'œil qui exprimait la colère, et, le montrant du doigt à ses femmes, sembla le menacer. Adrien sourit, et la voiture disparut.

Longtemps après un laquais sortit; Jacques le suivit, tandis qu'Adrien restait sur la place. Le laquais s'en fut droit à la poste commander la chaise et les chevaux pour onze heures précises. Jacques, se fourrant partout à l'aide de son costume, entendit l'ordre et revint joyeux le confirmer au jeune amant, que l'impatience dévorait, et qui jetait des regards enflammés d'amour, de rage et d'effroi, sur les fenêtres de l'hôtel. Ah! si du moins le jésuite en sortait! si Valentine y restait seule! mais sa femme adorée, sa femme de quatorze ans, belle comme l'amour, faible comme l'innocence, vierge! vierge encore! et au pouvoir d'un disciple de Loyola, d'un Molina, d'un Escobard! la figure d'Adrien devenait tour à tour pâle de frayeur, écarlate de colère, et Jacques commençait à désespérer de pouvoir le maintenir jusqu'à onze heures, lorsqu'à travers les fenêtres de l'hôtel ils aperçurent le jésuite aller et venir avec précipitation, arranger des papiers, s'entretenir souvent avec un grand escogriffe, qui était Botweld, et celui-ci paraître le suivre d'une chambre à l'autre. Ce manége, qu'Adrien suivait d'un œil attentif à qui rien n'échappait, lui fit prendre longtemps patience; mais chaque fois que le jésuite disparaissait, le pauvre jeune homme était prêt à se précipiter dans l'hôtel.

Eh! je voudrais bien vous y voir, lecteur qui lisez cela fort à votre aise! — Vous badinez! eh! j'y suis bien souvent tout de mon long. Toute femme bien élevée, qui a des mœurs, de la religion, et qui conserve quelque reste des vertus du bon vieux temps, jeune ou vieille, belle ou laide, n'a-t-elle pas, où, quand et comme lui plaît, son confesseur, son directeur, son bon père de la foi? Il serait beau vraiment de s'en scandaliser! — Peste! quelle confiance maritale! — Mais, mon Dieu, c'est l'usage! nos pères faisaient ainsi; donc la monarchie ne saurait subsister sans ces sages coutumes. — En vérité? — La sainte Eglise nous l'assure. — Oh! oh! — Et vous savez qu'elle ne peut mentir. — Sans doute. — Donc votre jeune homme est tout à fait dans son tort. — Cela est clair. — Et sa frayeur est un péché. — Voilà qui est dit.

Mais Adrien, qui n'était pas élevé dans d'aussi bons principes et qui avait certains soupçons dignes d'une âme hérétique, se damnait sans miséricorde, et jurait qu'il ferait payer au jésuite le mauvais quart d'heure que celui-ci lui faisait passer.

Enfin, sur la brune, les deux observateurs virent dételer Botweld en habit d'estafette. — A merveille, disait Jacques, encore un homme de moins! — La bonne villageoise, son paquet sous le bras, fila de son côté. — Mais, disait Adrien, tout le monde déménage! — Tant mieux! tant mieux! répondait Jacques. — Tant pis! tant pis! pensait Adrien, et il allait décidément renoncer au projet du postillon quand ils aperçurent tous les deux, au mouvement des lumières, à leur clarté, et à la nature des objets qu'un domestique portait et rangeait, que l'on dressait une table, et qu'on mettait un couvert. Oh! ciel! était-ce pour Valentine! allait-elle paraître? la verrait-on à travers les carreaux? elle ne mangera pas; la chose est impossible, inusitée, sans exemple: on ne mange jamais quand on est séparé de ce qu'on aime, mais on se met à table, et par bon procédé seulement on avale... quelques bagatelles, comme Candide dévorait un jambon en pleurant Cunégonde. Mais non! ce n'est pas la charmante Valentine, c'est le saint homme de Dieu qui s'étale dans un large fauteuil, se carre, et se met en devoir de se lester comme il faut. — Allons, dit le jeune époux, qui reprenait courage, ce saint homme, que le diable emporte! dîne seul, c'est bon signe! — Quelle heure est-il? — Huit heures. — Huit heures! encore trois mortelles heures! Jacques, si nous avancions la montre? — D'une demi-heure: j'y pensais... Il n'y a point de spectacle aujourd'hui; la place sera déserte à neuf heures. Parbleu! arrivons à dix, nous attendrons une heure, qu'importe! arrivons, c'est l'important! — Oui, Jacques, oui! c'est l'important!

Oui, certes, ce l'était, et plus qu'ils ne pensaient. Pendant que Jacques fait avancer l'aiguille de sa montre d'argent, on ferme les rideaux de toutes les fenêtres de l'hôtel, et Adrien ne voit plus rien que la clarté des lumières à travers la draperie; mais cette clarté suffit pour le tranquilliser; tant que le jésuite est à table, il patiente, il respire, et chaque instant qui s'écoule est un poids horrible dont son cœur se dégage.

Neuf heures sonnent. — Allons, Jacques. — Allons, monsieur! Attendez-moi dans ce petit coin, je suis à vous dans dix minutes; ne vous tourmentez pas, ne vous effrayez pas, et songez qu'une jeune fille élevée par un pasteur, sortant des mains respectables de madame Ludger, et mariée depuis quarante-huit heures à un homme qu'elle aime, qu'elle chérit, qu'elle adore depuis l'enfance, en mettant tout au pis, ne cède pas la victoire en une heure de combat. — Eh! malheureux! s'il faut en venir à ce combat, n'est-ce pas mille fois trop! Va, cours!

Jacques ne court pas, il vole; il arrive à la poste. On ne pense pas encore à tirer la chaise de dessous la remise. Il dit au maître, à la maîtresse, aux postillons, aux valets d'écurie, aux servantes, à tout ce qu'il rencontre que Siméon ne partira qu'à minuit au plus tôt, et que la chaise de poste ne doit venir le prendre à l'hôtel de Tercy qu'à cette heure juste et précise; puis il raccourt où son maître l'attend.

— Jacques, il faut entrer! — Pourquoi? — Regarde!.. plus de lumières! — Ah! mon Dieu!... Mais cela ne prouve rien! — Cela prouve tout.

Adrien est déjà à moitié passé par le soupirail. Jacques, vigoureux comme un postillon, l'en tire par son collet; il l'entraîne de force; il lui prouve en courant que tout espoir de sauver Valentine est perdu, s'ils entrent imprudemment, provoquent une esclandre, et ameutent contre eux seuls, sans armes, sans défense, tout ce qui reste de valets à l'hôtel, et les voisins qui prendront fait et cause, sans s'informer des pourquoi, et les soldats du poste, qui n'est qu'à trente pas. — Je réponds de votre femme, criait Jacques en courant toujours plus fort! j'en réponds, c'est la vertu même; elle vous aime, elle doit détester un jésuite, et une belle fille de quatorze ans a plus de courage qu'on ne pense! Arrivons! arrivons avec la voiture, et tout est sauvé.

Jacques raisonnait comme un ange, mais Adrien sentait où le bât le blessait, et rugissait comme un lion, tout en courant avec Jacques, parce qu'il voyait bien qu'il valait mieux se hâter d'exécuter un plan tout arrêté que d'employer à discuter un temps qui devenait de plus en plus précieux, que de perdre seulement une minute, une seconde.

Et en définitive, la terreur d'Adrien n'était fondée sur rien.... Sur rien!... Je ne veux point discuter ici sur la réalité des pressentiments; je n'en ai pas le temps; mes jeunes époux sont dans une épouvantable crise: pour l'un il s'agit de la vie, pour l'autre de la plus délicate, de la plus tendre fleur qui jamais fut promise à l'amour et gardée pour l'hymen. Je ne vous dirai donc pas s'il est ou s'il n'est point d'avertissements secrets, d'émotions sympathiques, de voix mystérieuses qui révèlent à l'âme embrasée par l'amour les secrets d'une autre âme, sa douleur ou sa joie. Que ces cruelles sensations, incompréhensibles, indéfinissables, soient enfantées par une imagination en délire, et justifiées souvent par des jeux de hasard, soit, j'y consens; mais je sais qu'Adrien, qui depuis onze heures éprouvait tous les supplices, toutes les tortures d'une épouvantable inquiétude, et les avait endurés avec courage, depuis dix minutes ne pouvait plus en supporter les traits acérés; qu'une main de glace, un fer brûlant à la fois pressaient son cœur, qu'il entendait les cris déchirants de sa Valentine, qu'il voyait sa jeune et chaste amante en proie à la fureur de l'infernal jésuite; seule, abandonnée, sans défense, luttant avec désespoir, mais expirant d'horreur, et que cette épouvantable image, que Jacques et sa propre raison s'efforçaient en vain de chasser, était l'horrible vérité.

Siméon s'était mis à table. L'abstinence n'est pas la vertu des gens de son métier. Je ne saurais vous dire quelle est la vertu qui leur est propre: tâchez d'en trouver une à l'homme qui n'est ni citoyen, ni époux, ni père, qui ne veut pas l'être, qui ne doit pas l'être, et je vous serai bien obligé de me la faire connaître.

En attendant le saint homme de Dieu, prêt à se mettre en route, et sans nul autre objet que de réconforter ses entrailles sacrées, et de bien réchauffer son estomac béni, pour que les cahots de la chaise et la fraîcheur de la nuit ne lui donnassent point la colique, se mit à manger comme un capucin et à boire comme un bénédictin. Tout en buvant et en mangeant, les atomes vitaux des mets succulents et la sève pétillante des vins capiteux mirent en fermentation ses esprits animaux. Son front se colora, ses oreilles se bordèrent d'une auréole écarlate, ses joues s'animèrent du vermillon qu'on broyait à Citeaux,

ses yeux brillèrent comme des étoiles, une douce et vive chaleur pénétra tout son corps, et dans cet état de bien-être, favorable à l'amour et avant-coureur des désirs qu'il fait naître, l'image de la céleste fille apparut au jésuite, et le fit tressaillir. Il but pour s'étourdir, le motif était louable. Mais la chaleur des sens allant toujours croissant avec les libations, bientôt l'homme de Dieu se trouva tout en feu. Il résistait encore; mais ce maudit esprit, cet esprit tout charnel, lui tendait mille embûches. A travers le nuage, qui déjà s'étendait sur ses yeux pétillants, tantôt il se voyait dans l'étroite voiture, la tendre vierge entre ses bras; il lui faisait avec onction savourer lentement tous les préludes de la volupté. Tantôt, il était chez la vieille, et la douce colombe, docile à ses leçons, se jetait à corps perdu dans la béatitude, et livrait au démon tous ses charmes de quatorze ans, par les mains du saint homme. Comme Adrien et Jacques, il comptait les minutes, il gémissait d'impatience, les heures lui paraissaient des siècles, et, pour en abréger le cours, tandis que le pauvre époux humait l'air et regardait la lune, le jésuite lampait le médoc, le pommard et le madère avec des biscuits à la reine; et tout en lampant, le démon lui disait à l'oreille: — La fille céleste n'est qu'à deux pas, elle est seule, il fait nuit; plus de mère, plus de femme, plus d'argus, tu es maître dans la maison, et tu es plein comme un templier, et tu brûles comme un carme. Quand trouveras-tu jamais une plus belle occasion? quand seras-tu jamais dans une plus belle attitude? Et soudain, le voyant s'animer, rougir, trembler et lutter faiblement entre la prudence et la tentation pour achever d'embraser son âme, déjà ouverte de toutes parts aux aiguillons de la concupiscence, le malin, d'une main traîtresse, relève, en imagination, ce drap léger, ce drap fin, transparent, que le jésuite avait soulevé la veille. Le serviteur de Jésus revoit, dans un profond sommeil, la céleste jeune fille; rien ne voile ses charmes: tout est nu, tout est divin! tout est pur comme sa virginité! L'homme de Dieu s'agite: ses pieds frémissent sous la table; ses yeux lancent des flammes. Il se lève, il tressaille; le démon le pousse vers la chambre écartée, solitaire, éloignée de tout secours, où repose, où sommeille encore l'innocente et belle enfant, et le jésuite y marche à pas de loup, comprimant ses soupirs dans sa poitrine haletante.

Les valets sont éloignés. Aucun n'ose approcher de la chambre fatale; la marquise l'a défendu sous peine d'être chassé. Deux heures encore doivent s'écouler avant celle du départ. Deux heures! deux heures de délire, d'ivresse, de voluptés! deux heures de joies célestes!..... Dût-il être damné à toute éternité, un moine bien repu ne balança jamais entre l'enfer et une belle fille.... Il écoute. ... tout est calme... Il ferme les portes à double tour: rien ne le troublera; rien ne l'arrêtera! Valentine est à lui! à lui! et dans l'instant!.. Le démon rit en grinçant des dents: l'amour s'enfuit tout en larmes; la pudeur, l'innocence, la vertu se couvrent les yeux avec horreur, et le jésuite, les lèvres pantelantes, chancelant moitié d'ivresse et moitié de fureur amoureuse, entre et se précipite, comme un satyre, vers la couche où repose Valentine.

Elle dormait. Abandonnée à elle-même depuis le départ de la villageoise, seule, enfermée, sans lumière, et n'entendant aucun bruit, elle pensa que tout le monde était sorti de la maison, qu'on l'avait oubliée, peut-être abandonnée, et elle en éprouva une secrète et amère joie, car elle ne pensait plus qu'à mourir, et elle avait résolu d'aider à sa douleur en refusant toute nourriture; ses yeux étaient épuisés de larmes et son âme abattue. Faible, accablée, n'ayant plus ni désirs ni espoirs, ne pensant plus, mais ressentant toute l'horreur de son sort, et découragée au point de s'abandonner elle-même, elle s'était jetée sur son lit, tout habillée, telle qu'on l'avait parée, indifférente de passer ainsi la nuit, croyant ne plus exister au lever de l'aurore; et dans l'anéantissement de toutes ses forces et de tout son courage, elle s'était assoupie en disant à son Adrien, à son père, à sa tendre mère, un douloureux adieu, qu'elle pensait être le dernier.

C'est dans ce pénible sommeil que le jésuite trouva la tendre fille. L'expression de la douleur prêtait encore à son visage un charme plus touchant, et l'abandon où son corps et ses membres semblaient être tombés sur le lit acheva d'enflammer l'âme impudique de Siméon. Egaré, furieux, transporté de cet amour féroce que les tigres exhalent dans leurs rugissements, pour s'emparer à l'instant de cette proie douce et tendre que ses regards dévorent le saint homme veut poser le flambeau qui l'éclaire; sa main tremblante n'atteint pas jusqu'au meuble; le flambeau tombe, s'éteint et les ténèbres l'environnent! — Tant mieux, s'écrie le monstre, je serai plus hardi! et soudain il saisit dans ses bras la chaste fille du pasteur.

Ce fut alors que, par une inspiration de l'amour et du ciel, Adrien sentit tout à coup ses membres frémir, son sang bouillonner de fureur et ses cheveux s'agiter d'épouvante; ce fut alors qu'il se précipita à moitié dans la cave: mais Jacques, le cruel Jacques l'en retira, et vous savez comme il l'entraîne. Ils courent, ils vont chercher la voiture.... Malheureux! que faites-vous? serez-vous assez prompts? arriverez-vous à temps? sauverez-vous l'innocence?

Je n'ose plus retourner dans la chambre fatale! Suivons les pas rapides du malheureux Adrien: c'est en lui seul qu'est mon dernier espoir. Il sauvera Valentine, ou vengera son épouse.... La venger! ah! qu'il se brise plutôt la tête sous les roues de sa voiture, s'il ne lui reste à goûter que cette horrible consolation!

Jacques et le jeune époux de la charmante enfant, courant comme deux insensés, et par conséquent exposés à mille événements, grâce à la nuit, à la frayeur qu'ils inspiraient peut-être aux passants et au désordre qui depuis quelque temps régnait dans Nîmes, malgré, ou plutôt à cause de la police, qui devient le fléau des cités quand elle est l'arme d'un parti, arrivèrent lestement à la maison où la chaise était en dépôt. Les chevaux étaient harnachés, le prudent Jacques était sur ses gardes, il n'y avait autre chose à faire qu'à attacher les traits au brancard; ce fut l'affaire d'une minute. — Allons! monsieur! à bas la veste de commissionnaire! — Courons d'abord! — Inutile! il faut que je sois postillon. — Il a raison! toujours raison! mais Valentine! Valentine! grand Dieu!... Es-tu prêt? — Montez! — Partons! fouette! cours! vole!

Ils arrivent. — Allons, monsieur, descendez: cachez-vous là, tout contre la porte; il fait nuit, on ne nous verra pas, nous serons plus près l'un de l'autre, et vous serez plus tôt derrière la voiture.—Sonne donc, sonne dono, cruel bavard! — Mais, monsieur, il n'est que neuf heures et demie; la voiture est mandée pour onze heures; c'est vraiment une folie! — Avance encore ta montre. — De deux heures! c'est trop fort! — Paix! que sonne-t-il à ce cadran? — Trois quarts. — On peut avancer d'une heure, arriver un quart d'heure d'avance. Allons! sonne, frappe, fais du bruit, ou j'entre moi-même.

Jacques fait claquer son fouet de postillon comme si trente pétards s'échappaient à la fois. Pendant ces vigoureux claquements, Adrien sonne à briser la sonnette: c'était une cloche. A l'épouvantable charivari du carillon et du fouet, on accourt à la porte, et Adrien se coule auprès du soupirail, et revient tout doucement pour écouter le dialogue.

— Que demandez-vous? — C'est moi qu'on demande: ne voyez-vous pas que j'amène la chaise de poste qu'on a commandée? — Vous êtes fou! c'est pour onze heures qu'on l'a fait retenir. — Le quart avant vient de sonner. — Avant dix. — Avant onze. — Avant dix! — Voyez ma montre! — Vous avancez. — Eh bien! si monsieur est prêt. .. — Vous partirez plus tôt, c'est juste, il est aussi pressé. Attendez... Joseph! demandez à monsieur s'il veut partir à présent, la chaise est là.

Le cœur d'Adrien battait avec violence, il tressaillait à chaque mot, il n'en perdait pas un seul. Siméon partirait-il à l'instant? Allait-il lui amener sa Valentine? Il écoutait en tremblant. Mais Joseph, au lieu d'aller s'informer, parlait au vieil André, qui répondait tout haut: — C'est singulier!... et il est entré chez mademoiselle?... et il a fermé la porte?... et il a beaucoup bu?

Apparemment que Joseph répondait à ces questions. A la dernière, tous deux partirent d'un éclat de rire. Adrien n'avait plus une goutte de sang dans les veines. Jacques avait tout entendu, tout compris comme le jeune époux, et il avait déjà une jambe à terre. — C'est inutile! cria brusquement André; attendez à la porte, ou revenez à onze heures... Et en disant ce dernier mot, il pousse rudement la lourde porte qui tourne, frappe et se ferme comme Adrien se précipitait sur les marches.

Le postillon et Adrien ne se disent pas un mot, ils ont tous deux la même pensée; ils courent au soupirail. Les chevaux se garderont eux-mêmes ou partiront; maintenant tout est égal. On ne prend point de corde, on est trop pressé; on se précipite, on ne se casse point les jambes, et c'est un miracle.

On allume. Tout se fait avec une rapidité qu'on ne saurait décrire, avec un silence qui annonce une résolution terrible. Adrien ne soupire plus, Jacques ne tremble plus: la rage est dans le cœur de l'un, l'indignation dans celui de l'autre. On laisse les rossignols, on brisera les portes. Mais ce à quoi le jeune homme ne s'attendait pas, et ce qui prouve la bonne tête du postillon, c'est qu'à l'instant de se mettre en marche ce brave homme tire de sa veste deux pistolets. Il n'avait jamais dit qu'il eût des armes, parce qu'il redoutait la vivacité d'Adrien et n'en voulait faire usage que dans un extrême besoin. Le moment était venu. Il remit un de ses pistolets au jeune homme; ils étaient à deux coups. Adrien le saisit avec fureur, et ils se précipitèrent vers l'escalier.

La porte du caveau était ouverte: on avait jeté la serrure en dedans; Jacques ne s'était pas trompé dans sa conjecture. Ils montent comme l'éclair. Des éclats bruyants retentissent. Ils écoutent pourtant, car il faut se diriger sur quelque chose. Ce sont les ris immodérés des valets qui soupent dans une cuisine basse, dont l'escalier, descendant comme celui de la cave, mais éclairé par la cour, est à l'autre extrémité du vestibule. — Bon! dit Jacques, ceux-là ne nous arrêteront pas!

En deux sauts ils ont franchi le grand escalier: la clef est sur la porte... mais le verrou est mis en dedans. — Scélérat!... Adrien va la renverser d'un coup de pied, Jacques se jette devant, le reçoit et tombe les quatre fers en l'air. — C'est bien heureux! dit-il en se relevant, que je l'aie arrêté au passage. Au nom de Dieu, point de bruit; laissez-moi faire.

Je vous ai dit qu'il était fort: le gaillard soulevait un cheval sur ses épaules. La porte avait deux battants: il ouvre d'abord la serrure, prend la clef des deux mains; puis, poussant et soulevant à la fois les deux côtés par le milieu, sans leur donner une seule secousse, force

la gâche, le verrou s'en échappe, et la porte s'entr'ouvre sans avoir seulement craqué sur ses gonds.

— Victoire! dit-il tout bas. Ils entrent. A peine ont-ils fait quatre pas que des cris étouffés retentissent et sont suivis de pas précipités et sourds. Malgré l'éloignement, les portes fermées et l'agitation qu'il éprouve, la douce voix de Valentine, cette voix chérie, adorée, est reconnue par Adrien; elle a frappé toute son âme : son sang se précipite comme un torrent dans ses veines, et, tremblant de rage et de désespoir, pâle, égaré, rugissant, il reste immobile, hésitant, entre deux portes, son cœur est prêt à se briser; celui de Jacques, au contraire, bondit de joie. — Elle est sauvée! crie-t-il à son maître, écoutez! écoutez!... elle est sauvée, vous dis-je! Dieu soit loué, nous arrivons à temps pour finir le combat!... Et il arrache aussitôt le pistolet des mains du jeune homme, car il faut maintenant enlever Valentine, et non venger sa perte.

Adrien s'embarrassait peu d'une arme, sa rage en était une inévitable, et il criait à Jacques, d'une voix étouffée par la plus horrible angoisse et en montrant les deux portes : — Par où faut-il aller?.... Ah! prends ce chemin, moi celui-ci.

Ils sont plus avancés dans l'appartement; ils ne craignent plus autant d'être entendus; tous deux font en même temps sauter les deux serrures, c'étaient des portes légères fermant des cabinets. Aussitôt les cris bien distincts partent du côté qu'Adrien vient d'ouvrir. Tous deux volent; la lanterne est ouverte, sa lumière les guide : le bruit, les cris, le combat exécrable ont lieu dans la chambre voisine. Adrien saisit un meuble, le lève et va briser la porte... Au même instant elle s'ouvre avec fracas, et Valentine échevelée, pâle, tremblante, mais ses grands yeux noirs éclatants de courroux et toute sa figure d'ange animée d'un courage sublime, se précipite, voit Adrien, pousse un cri commencé par l'horreur, achevé par la joie, s'élance à son cou, l'enveloppe, le serre, le presse en le couvrant de baisers, et s'unit si fortement à son époux qu'ils ne font plus qu'un seul être et n'ont plus qu'une seule âme.

Le passage subit, immédiat, prompt comme la pensée, des tourments de l'enfer aux joies célestes du paradis, serait à peine comparable à la rapidité des émotions contraires qu'éprouvaient simultanément Adrien et sa charmante femme. Tous deux tremblaient encore, l'un d'épouvante, l'autre de rage, et la plus douce ivresse en même temps inondait leurs cœurs; leurs lèvres étaient unies, leurs soupirs confondus et leurs deux corps si étroitement serrés dans les bras de l'un et de l'autre que les cheveux épars de Valentine couvraient son amant autant qu'elle-même.

— Allons! allons! dit Jacques, ne nous oublions pas! Personne ne nous a suivis, le chemin de la cave nous est encore ouvert; la voiture nous attend, partons, monsieur! — Partons, Jacques! Et le jeune homme enlève déjà dans ses bras la belle et tendre Valentine, qui ne pèse pas une once.

Mais le saint homme de Dieu, à moitié dégrisé par le rude combat, et d'une main réparant à la hâte le désordre inutile qui accusait encore son impudicité, paraît à la même porte d'où vient de s'échapper l'ange d'innocence et d'amour. A l'aspect de sa face hypocrite et perverse, Adrien sent aussitôt se rallumer sa fureur. Jacques entrevoit un autre péril. Le jésuite est grand, vigoureux, trapu comme un Cordelier : s'il résiste, s'il appelle, si un combat s'engage, tout est perdu; on accourra, on les arrêtera, et ils ne fuiront pas. Toutes ces pensées traversent son esprit comme l'éclair, tandis qu'Adrien apostrophe l'exécrable saint homme, et que Valentine, suspendue au cou de de son amant, lui crie de toutes ses forces : — Emmène-moi, cher ami! sauve ta Valentine!

Jacques ne se trompait point. Siméon voit d'un coup d'œil ce qui lui reste à faire. Il ne songe point à saisir Valentine, à lutter contre un beau jeune homme dont les deux mains s'avancent déjà pour l'étrangler; un serviteur de Jésus fait bien assassiner les gens qui lui déplaisent, mais ne paye point de sa personne; et Siméon, digne en tout des plus grands héros de son ordre, file le long du mur en faisant des signes de croix, cherche à tourner ses deux terribles antagonistes, à gagner une porte masquée par la tapisserie, et à courir appeler toute la maison, les voisins et la garde : le reste s'expliquera comme il le jugera bon; rien n'embarrasse un hypocrite couvert d'une robe dont la canaille a peur, d'une tonsure que les sots respectent, et du superbe privilége de faire un dieu avec trois paroles.

Mais Jacques, qui n'est point aveuglé par la colère qui transporte Adrien, Jacques, dont le cœur ne palpite point sur celui d'une épouse qu'on outrageait, a conservé l'usage de ses yeux et de son jugement. Il suit, il devine, il prévoit tous les mouvements du jésuite; et aussi rapidement qu'il a tout vu, tout compris, il saisit Valentine dans ses bras vigoureux, conjure Adrien de la lui abandonner, et lui répond, lui jure de la sauver pendant qu'il étranglera le jésuite pour l'empêcher de les trahir.

Dans les moments décisifs on s'entend à demi-mot. — Va! fuis avec elle! s'écrie Adrien en mettant la belle enfant dans les mains du postillon, et, d'un regard éclatant comme la foudre, arrêtant Siméon tout court : — Va! je te confie ma Valentine! mon épouse, ma vie! pars pour Uzès; je vais étrangler ce monstre, et je te suis dans deux minutes.

Cet arrangement fit dresser les cheveux sur la tête de Siméon. Jacques partit comme l'éclair, emportant le plus doux, le plus beau, le plus charmant trésor. L'ange d'amour criait à son amant : — Viens avec ta Valentine! N'abandonne pas ta Valentine!... Il n'avait garde; mais tandis que Jacques l'enlevait comme un oiseau, transporté de courroux, les yeux étincelants et les bras étendus pour barrer le passage, il s'avançait vers le saint homme, qui, ne pouvant plus fuir ni à droite ni à gauche, et tremblant comme un criminel, tomba sur ses deux genoux, demanda grâce au nom du doux sauveur des hommes, confessa volontiers qu'il était un scélérat, et, tout en implorant la pitié d'Adrien et la miséricorde du ciel, cherchait dans ses poches s'il ne trouverait pas un couteau. Il y en avait un; il le sentit, frémit d'une joie catholique à la sainte pensée de percer le cœur d'un huguenot, et rampant à genoux pour attendrir davantage le jeune homme, il ouvre le couteau sous sa robe, et se prépare à le plonger dans les entrailles d'Adrien en lui baisant les pieds. Mais comme le serpent se dresse pour lancer le coup fatal, la pointe du fer brille; le jeune époux de Valentine fait un bond en arrière, saisit le bras prêt à le poignarder, arrache, jette le fer, et d'une main saisissant l'infâme à la gorge : — Je savais, lui dit-il, l'histoire de Clément; je te suivais des yeux, j'observais tes mains, car je me défie moins du venin d'un reptile que de l'âme d'un jésuite!

En lui coulant ce petit compliment, qui sentait le huguenot, le vigoureux jeune homme lui serre le gosier; le saint homme de Dieu devient tout écarlate, ne dit plus mot parce qu'il étrangle, mais sa langue épaissie lui sort de la bouche, ses gros yeux de la tête; et, pendant qu'il étouffe, Adrien écoute, prêt à partir comme un éclair dès qu'il entendra le bruit de la voiture fuyant avec sa Valentine.

Pendant que ce dialogue concis et serré avait lieu dans l'appartement où Valentine venait d'échapper au plus terrible danger, le bon, le fidèle Jacques emportait dans ses bras la virginale épouse, docile comme un mouton, légère comme une plume, ne remuant pas, par crainte de fatiguer Jacques, ne soufflant pas de peur d'être entendue, et relevant avec sa petite main ses grands cheveux qui traînaient sur les marches, tandis que de l'autre elle portait la lanterne. Jacques ne remarquait pas combien elle était belle, combien elle était touchante; comme la peur et la joie, animant à la fois sa jolie figure d'ange, la rendaient séduisante; il sauvait l'épouse de son maître, et ne la voyait pas.

L'honnête Jacques et la charmante enfant arrivent sous le vestibule; ils s'arrêtent, ils écoutent. Les convives de l'office commençaient à s'animer; on riait à gorge déployée, on criait à tue-tête un refrain bachique que chacun répétait en chœur. Valentine tressaillit en entendant ce vacarme, et ses grands yeux noirs devinrent si expressifs que Jacques lui-même entendit leur regard. — Rassurez-vous, tout va bien, dit-il à la tremblante enfant. — Mais Adrien! mon Adrien! Oh! ne m'emmenez pas sans lui! — Si fait, si fait! répond Jacques en la serrant plus ferme et prenant au plus vite l'escalier de la cave.

Ils sont en bas, ils traversent le caveau, ils arrivent au grand soupirail. — Allons, madame, du courage, il faut passer là! — Mais Adrien! mon Adrien! — Il y passera tout à l'heure, il nous suit, partons toujours! montez sur la feuillette, et puis sur ce tonneau; prenez garde... C'est lui, c'est monsieur votre époux qui a arrangé tout cela! — Lui!... et pour moi, Jacques? — Pour vous, madame! — O mon Adrien!... Elle allait baiser la feuillette et le tonneau qu'avait touchés son tendre amant, mais Jacques était pressé. — Allons! dépêchons-nous! Un petit effort... Oh! ne vous blessez pas!...

Il n'y a point de risque : avec la taille, les attraits et la grâce de Flore, Valentine en avait la souplesse et la légèreté. Elle se cramponne avec ses petites mains, s'appuie sur ses genoux délicats, grimpe avec une vivacité qui fait trembler le bon Jacques; car, décent et réservé, il ose à peine toucher la charmante petite femme; et prompte comme l'éclair, elle s'élance dans la rue. Jacques la suit. Elle se retourne, tend ses jolies mains, saisit Jacques à son tour, et le tire de la cave.

La voiture n'avait pas bougé. Jacques reprend la belle petite, la met dans la voiture, ferme, saute en selle, pique des deux, part comme l'éclair, et, pour avertir son maître, claque du fouet à faire trembler les vitres.

Mais, ô terrible rencontre! comme il pique des deux, comme il claque, comme il part, un carrosse arrive au grand galop, traverse la place et vient droit à l'hôtel. — Arrêtez! arrêtez! crie la voix d'une femme. — Arrêtez! répètent quatre ou cinq autres voix. Valentine était déjà sans connaissance, et Jacques pâle comme la mort; car ce carrosse était celui de la marquise; cette voix impérative était la sienne, qui croyait s'adresser à Siméon, et les autres voix celles de ses gens.

Les deux voitures étaient lancées : celle de la marquise fait un crochet pour se mettre en travers et arrêter celle de Valentine; mais Jacques eût défié à la course les deux fils de Léda. Malgré son effroi, sa pâleur, son tremblement, il ne perd pas la tête, fait un crochet en sens inverse, et passe intrépidement sous le nez des chevaux de la marquise : ceux-ci, arrêtés court, se cabrent, reculent, ruent et s'embarrassent dans les traits; pendant qu'ils trépignent, d'un vigoureux coup de fouet lancé droit à travers la figure, le postillon fait dégringoler le cocher de son siége, et tandis qu'il culbute et se casse les dents sur la roue, que les chevaux se démènent, que les harnais se

brisent, que la marquise se désespère, que ses femmes crient comme des folles, et que les laquais se sauvent, crainte des éclaboussures du redoutable fouet, la chaise de poste roule comme le vent, et disparaît comme l'éclair.

Valentine rouvre les yeux : la chaise vole! Elle est sauvée! Mais Adrien... son doux Adrien!... Elle se met à pleurer, et Jacques redouble à coups d'éperons l'ardeur de ses vigoureux coursiers... Injuste, mais utile empire de l'homme, il faut que ces généreux animaux partagent nos passions!

En trois minutes il est hors de la ville et sur le chemin d'Uzès. Mais, tandis qu'il galope de toute la force de ses chevaux, il fait une réflexion qui l'épouvante : il a rencontré la marquise à la porte même de l'hôtel; s'il n'avait pas démonté son cocher, peut-être Valentine était-elle perdue, car les chevaux d'une marquise sont plus fins, plus rapides que ceux d'un loueur de carrosse. Or tout est déjà découvert, la fuite de la jeune femme est connue; on est sans doute sur ses traces, il est possible qu'on l'atteigne; et quand on ne l'atteindrait pas, quand il arriverait à Uzès, quand il remettrait Valentine dans les bras de Thérèse, ne l'en a-t-on pas arrachée par une infâme trahison? Ne viendra-t-on pas encore la reprendre en dépit de toutes les lois, et renouveler les horreurs du premier enlèvement?

Rien n'était plus juste et plus sage. Jacques était rempli de bon sens : le terrible voyage de Privas à Rhodez l'avait singulièrement formé. Mais que faire? où aller? où conduire, où cacher le tendre et précieux objet dont il est devenu l'arbitre?

Jacques avait une cousine, cette cousine avait épousé un charbonnier, ce charbonnier habitait une fort jolie cabane bâtie au beau milieu d'un bois où il cuisait son charbon; le bois et la cabane n'étaient qu'à deux petites lieues de Nîmes, du côté de Saint-Gilles, et le charbonnier et sa charbonnière étaient la bonté même et l'obligeance personnifiées.

Jacques se garde bien de revenir sur ses pas; il ne ralentit pas non plus sa course, mais il se jette dans le premier chemin de traverse qu'il rencontre, regagne par mille détours le mur d'enceinte de la ville, tourne autour, joint comme il peut le chemin de Saint-Gilles, l'atteint, le quitte, prend celui du bois, y entre au galop, et en moins cinq quarts d'heure s'arrête devant la porte de sa cousine.

La route avait été horriblement fatigante. Valentine, constamment obligée d'appuyer ses deux mains sur les panneaux de la voiture, pour ne pas se heurter dans les cahots, était rendue de lassitude; mais son agitation la soutenait encore, et l'étonnement de se trouver au milieu d'une forêt et à la porte d'une cabane, tandis qu'elle se croyait encore sur le chemin d'Uzès, la fit s'élancer hors de la chaise pendant que Jacques descendait de cheval. Elle tremblait, elle avait peur; ses petites mains serraient les bras du postillon, et ses grands yeux interdits regardaient autour d'elle. Ce fut bien pis quand, à la voix de Jacques et au clair de la lune, dont les rayons d'argent, perçant à travers le feuillage, frappaient sur la cabane enfumée, la pauvre petite en vit sortir une grande figure toute noire.

Mais son effroi fut bientôt dissipé — Cousin, dit Jacques en frappant sur l'épaule de la grande figure, va bien vite éveiller ta femme, bats le briquet, allume, fais du feu et arrange un bon lit pour cette charmante petite dame : c'est la fille du pasteur d'Uzès, l'épouse de M. Adrien. — Ah! Seigneur!..... est-il possible! s'écrie à son tour le charbonnier..... Femme! femme!..... Entrez, madame; entrez chez nous... Femme! femme!

Et tandis que la charbonnière cogne au plafond pour annoncer qu'elle se lève, et met à la hâte un jupon de laine, une cornette, un fichu, et descend, la grande figure allume une lampe, jette un fagot dans l'âtre, en approche la flamme, et Jacques, rassurant par un mot d'explication la charmante enfant, la fait entrer dans la cabane, que le feu pétillant du fagot éclaire et chauffe à l'instant.

Rien n'était comparable à la douceur de Valentine, à son obéissance envers ceux qu'elle aimait, qui l'avaient recueillie, qui l'avaient élevée, mais surtout envers son Adrien, à qui tout son cœur, toute son âme appartenaient sans réserve, dont elle se croyait toujours et bien sincèrement la propriété depuis le jour où, s'éveillant à la porte de la maisonnette, et voyant devant elle un beau jeune homme qui lui souriait, elle lui avait dit : *Prends Valentine, elle est à toi*, et s'était senti réchauffer dans ses bras. Or son Adrien, son époux, le maître de sa vie venait de dire à Jacques : Je te confie ma femme, ma Valentine, va, pars avec elle; et lui-même avait jeté l'aimable enfant dans les bras du postillon. Valentine devait donc obéir à Jacques sans craintes, sans alarmes, sans raisonner; elle devait le suivre au bout du monde s'il avait dit : Venez; et elle l'aurait suivi, puisqu'Adrien l'avait dit. A plus forte raison s'arrêta-t-elle dans la forêt, entra-t-elle dans la cabane, et s'assit-elle sans impatience au foyer du charbonnier.

Bientôt la chaleur du feu ranima sa jolie figure pâlie par le froid et la peur; elle avançait ses petites mains blanches en souriant à l'impression bienfaisante qu'elle éprouvait, et la clarté brillante de la flamme, la couvrant tout entière, la rendait toute pareille à un bel ange apparaissant au milieu d'une auréole lumineuse.

Le charbonnier et la charbonnière, se tenant par la main, immobiles, et la bouche ouverte, la regardaient tout stupéfaits. Rien en effet, pour ces bonnes gens, ne pouvait paraître plus singulier, plus bizarre, plus incompréhensible que ce qu'ils voyaient. Comment se faisait-il que la fille d'un pasteur, l'épouse d'un jeune homme connu dans tout le pays, voyageât seule, dans une chaise de poste, au milieu de la nuit, par des chemins de traverse presque impraticables, et s'arrêtât dans un bois, chez un charbonnier, quand elle pouvait arriver à Nîmes en trois quarts d'heure? Comment se pouvait-il que cette charmante enfant, qui était belle comme l'amour, qui semblait n'avoir pas quinze ans, courût ainsi les champs au clair de la lune, vêtue d'une robe de mousseline, en petits souliers blancs, le cou tout découvert, les bras nus, sans un petit fichu pour garantir ses jolies épaules, rien enfin pour l'envelopper, que ses bruns et magnifiques cheveux flottants tout autour d'elle dans un désordre qui la rendait plus belle, mais n'en était que plus étrange, et, malgré tant d'inconséquence, les deux bonnes gens etaient émus de l'expression candide et pure de son visage, de la douceur angélique de son beau regard, et de la grâce simple et naïve de ses moindres mouvements.

L'aimable enfant, tout occupée de son cher Adrien, ne remarquait ni leur attitude, ni leur silence, ni la contemplation dans laquelle ils étaient. Mais Jacques, devinant aisément la cause de leur extrême étonnement, les attire dans un coin, leur raconte en deux mots tout ce qu'ils viennent de faire, les dangers qu'ils ont courus, et leur recommandant Valentine comme le plus précieux des trésors, il ne prend que le temps de boire un verre de vin, jure à la virginale épouse de lui amener son mari avant le lever du soleil, et part en renouvelant à sa bonne cousine la prière de prodiguer tous les soins imaginables à la charmante petite femme, dont les grands yeux se troublent en voyant partir Jacques, et qui joint ses mains en le conjurant de lui ramener son Adrien, tandis qu'il pique des deux et reprend au galop le chemin d'Uzès.

La rapide explication de Jacques avait tout éclairci, et la surprise avait fait place à un autre sentiment. Le charbonnier et sa bonne femme, touchés, attendris, et ravis en même temps de pouvoir secourir la plus aimable créature, ne savaient plus comment s'y prendre pour lui témoigner leur respect, leur dévouement, leur zèle. La grande figure noire, dont Valentine n'avait plus peur, courait de la cave au grenier pour apprêter bien vite le meilleur souper qu'il pouvait offrir; et pendant qu'il faisait l'omelette au lard, la cousine, qui n'était pas non plus très-blanche, caressait les mains de la jolie petite femme, chauffait les siennes pour les passer sur les bras satinés de la céleste enfant, rassemblait ses cheveux, les relevait, et s'écriait à tous moments :— Oh! le charmant petit ange! Mais vois donc, Nicolas; mais vois donc comme elle est belle! Mais Nicolas, qui tenait la queue de la poêle, n'était pas moins embarrassé; et Valentine, rougissant et souriant, serrait avec reconnaissance les mains de la charbonnière, sans avoir peur de noircir ses doigts blancs.

Le couvert d'un charbonnier est plus tôt mis que celui d'un prince; on fit pourtant de grandes cérémonies pour servir Valentine. Madame Nicolas mit au jour ses serviettes les plus blanches, sa faïence à bord bleu, dont on ne se servait qu'aux grands jours, et les deux couverts d'argent, présent de noce de son père; on retira de dessous le sable, dans un coin de la cave, l'unique bouteille d'un fin bourgogne, pour restaurer le petit estomac de madame Adrien; puis les deux bonnes gens s'assirent à ses côtés, l'engagèrent, la prièrent, l'excitèrent à manger : le mari lui versait, la femme choisissait dans l'omelette les morceaux les plus délicats, et tous deux la servaient avec un empressement, un plaisir, des soins si touchants, que Valentine essuya deux ou trois fois une petite larme prête à couler sur sa joue. Hélas! elle comparait leur tendre sollicitude envers une étrangère aux traitements cruels que lui avait fait éprouver la marquise, et cet amer souvenir augmentait le doux attendrissement qui s'emparait insensiblement de son âme.

Ce que la pauvre petite avait souffert était inexprimable : toutes ses forces étaient épuisées, et le calme subit qu'elle goûtait tout à coup la fit tomber dans un sommeil réparateur. Soit que la chaleur du foyer eût engourdi ses membres fatigués, soit qu'un peu de vin pur qu'elle avait bu par complaisance produisît cet effet, encore à table et tout en parlant à ses hôtes, ses grands yeux se fermèrent à moitié, puis tout à fait, les paroles expirèrent sur ses lèvres redevenues vermeilles; elle laissa tomber sa jolie tête sur le sein de la bonne cousine, et s'endormit paisiblement comme elle s'endormait dans les bras de Thérèse, le sourire errant sur sa bouche avec le nom d'Adrien.

Aussitôt Nicolas courut mettre des draps blancs à son lit, arrangea sa petite chambre déjà fort propre et fort jolie, et dont la vue, sur deux percées dans la forêt, était charmante le matin; puis il monta la belle enfant, qui ne s'éveilla point; la charbonnière la déshabilla, la mit au lit, osa baiser ses joues fraîches et roses, parce qu'elle dormait profondément; puis elle jeta un matelas par terre dans un petit grenier, où elle s'arrangea du mieux qu'elle put avec son charbonnier; et pendant que la douce figure blanche reposait à côté d'eux d'un sommeil qui était bien celui de l'innocence, les deux bonnes figures noires, à force de parler de la beauté du petit ange et du bonheur qu'ils auraient d'en avoir un pareil, se mirent en devoir de connaître ce bonheur-là; et monsieur Nicolas s'exprima avec tant d'éloquence que madame Nicolas crut fermement, depuis ce jour, qu'un bienfait n'est jamais perdu et que le ciel récompense ceux qui sont charitables.

Chapitre X. — Expédient nouveau pour s'échapper d'une maison. — Les chevaux de poste ont fort à faire. — Triste réveil du jésuite. — Charmant réveil de Valentine.

Valentine dort profondément; Jacques galope de nouveau sur le chemin d'Uzès. Si j'ai compris quelques propos obscurs, le charbonnier et la charbonnière font, je crois, un enfant dans leur grenier, ce qui est une action fort louable, puisqu'elle est ordonnée par la première parole que Dieu le Père ait dite du temps qu'il parlait. Laissons donc tous ces braves gens, puisqu'ils font bien ce qu'ils font, et allons voir à Nîmes si le jésuite est étranglé, Adrien sauvé, le cocher relevé, et la marquise arrivée.

Mais comment la marquise, partie à midi pour Avignon, où elle devait présider dans la nuit un grand conseil de mystification provinciale, le lendemain dîner à la préfecture et nommer deux députés au dessert, était-elle de retour avant dix heures du soir et voulait-elle arrêter la voiture dans laquelle elle ne pouvait douter que Siméon ne fût avec sa fille partant pour l'Italie? Quel motif assez puissant, quel nouvel incident l'avaient fait subitement rétrograder, abandonner son voyage et raccourir à l'hôtel? Une nouvelle étonnante, incroyable, accablante, un coup de tonnerre qui retentit jusqu'aux deux pôles, un jeu de la fortune comme on n'en vit jamais, même dans *les Marionnettes* de M. Picard.

La Renommée, s'élançant tout à coup des rochers de l'île d'Elbe, traversait rapidement le midi de la France en volant vers le nord : toutes ses trompettes sonnaient à la fois, et dans les accords belliqueux qu'elle en faisait jaillir, on entendait résonner le nom de Napoléon.... c'est-à-dire, en style vulgaire, qu'un bruit général, mais encore vague et confus, annonçait que le vainqueur de l'Europe avait remis le pied sur la terre de France; et comme il ne peut toucher cette terre qu'il a couverte de tant de joie et de larmes, de gloire et de chaînes, de beaux souvenirs et de regrets ineffaçables, sans qu'elle se sente électrisée, sans qu'elle frémisse à la fois d'épouvante, d'espoir, de reconnaissance et d'indignation, déjà tout s'agitait à la terrible nouvelle, et la marquise avait une des premières été frappée du bruit de la soudaine apparition du géant politique.

C'était à Rémoulin, petit bourg à cinq lieues de Nîmes, sur la route d'Avignon, que la mère de Valentine avait appris cette étrange nouvelle. Un officier des mousquetaires, courant à toute bride au-devant du terrible champion, non pas pour le combattre, cela regarde les Prussiens, mais seulement pour savoir s'il était temps de vider les lieux, avait reconnu la livrée de la marquise, et s'approchant de sa voiture, lui avait dit par la portière le fatal secret. Il était blême de frayeur, ce qui n'était pas beau pour un mousquetaire noir; mais il dit à la marquise qu'il pâlissait de courroux, qu'il tremblait de colère, et qu'aussitôt qu'il aurait reconnu la marche de l'usurpateur, il se sauverait à Gand pour ne point le voir, tant il était pénétré d'une noble indignation. Sur ce, il reprit sa course avec une grande agilité, car il était fort bien monté; et la marquise, qui tombait de son haut, demeura quelques minutes fort embarrassée de ce qu'elle avait à faire.

La nouvelle effrayante était-elle véritable? ce bruit inattendu, imprévu, inconcevable, n'était-il pas plutôt l'effet d'une belle et savante mystification que faisait jouer à l'improviste le grand bureau de Paris? Il en était capable; elle savait de ses tours : les gens qui sont du métier ont le regard exercé. Cependant le coup eût été violent, téméraire : elle en doutait, et son doute était sage; mais, dans l'un et l'autre cas, son voyage d'Avignon devenait également sans objet; toutes les opérations allaient être suspendues, tous les ressorts allaient se tendre dans une autre direction; et, soit qu'elle supposât ou la réalité du funeste retour, ou que le bruit qui s'en répandait ne fût qu'un jeu, une imagination élaborée du grand génie de l'invisible Olecctu, il n'en fallait pas moins attendre que ce mystère s'éclaircît; et enfin, soit qu'on voulût tenter un coup préparatoire, soit qu'il fût question d'exécuter la grande expédition, et de la faire éclater comme la foudre, soit qu'il fût urgent d'échapper au péril, il n'en était pas moins indispensable que leurs X. Y. K. Z. communiquassent rapidement avec tous les bureaux mystificateurs de second, troisième et quatrième ordre; et la marquise n'hésita plus à revenir précipitamment à Nîmes, espérant y trouver un courrier, des dépêches, enfin quelques éclaircissements.

Dans le doute qui bouleversait son esprit, il devenait également important pour elle que Siméon ne s'éloignât point et que sa fille restât sous ses yeux. Quoi qu'il dût arriver, et de quelque côté qu'ils se portassent, on allait frapper de grands coups. Vraie ou fausse, la nouvelle devait amener un moment décisif; tous les masques allaient tomber, on allait se reconnaître, se compter, se partager : la confusion allait paralyser le reste d'un pouvoir chancelant, et dans le désordre et l'épouvante, la vengeance allait marcher à front découvert sous les bannières de l'église et protégée par l'étendard dont elle comptait follement se faire un droit à l'impunité.

Tel était l'aperçu rapide, mais encore incertain et confus, que, d'un regard pénétrant, la marquise saisissait au milieu d'un labyrinthe qui paraissait inextricable à ceux qui n'avaient pas comme elle le secret de ses détours, et elle précipita sa course avec une impétueuse impatience, afin d'arriver encore assez à temps pour empêcher le départ de sa fille et surtout celui du plus fidèle et du plus sûr de ses agents.

Ce fut donc à l'espace d'une minute, d'une seconde, ou plutôt au vigoureux coup de fouet que Jacques appliqua sur les moustaches du gros cocher de la marquise que Valentine dut son salut. Un baiser de plus, un seul qu'Adrien eût pu lui donner en la posant dans les bras de Jacques, l'eût perdue sans retour. A quoi tiennent nos destinées! à quels fils imperceptibles sont attachés le bonheur et le malheur de la vie!

La marquise, étonnée, indignée, furieuse, n'attendit point que son cocher fût relevé : elle ouvrit elle-même la portière, se précipita hors de la voiture, et s'élança sur le perron, où des deux mains elle se mit à sonner avec emportement.

Au même instant, Adrien, qui avait entendu résonner le fouet du postillon, et la chaise où fuyait Valentine partir comme l'éclair en faisant frémir les vitres, bien plus pressé de voler après sa jeune et tendre épouse que d'achever d'étrangler un scélérat, jette le saint homme à dix pas, sans s'inquiéter s'il respire ou s'il est mort; gagne la porte, le vestibule, le grand escalier, et en a déjà franchi la moitié, quand tout à coup des fallots brillent de toutes parts; les portes s'ouvrent; la marquise paraît, monte aussi vite qu'Adrien descend et le rencontre nez à nez sur les marches. Tous les deux se reconnaissent, poussent un cri et demeurent immobiles.

L'épouvante d'Adrien était d'une autre nature que celle de la marquise : celle-ci ne voyait dans le beau jeune homme que le commissionnaire déguisé; mais son regard enflammé, la fureur, l'indignation qui animaient son visage et lui donnaient un aspect terrible, semblaient pétrifier la femme altière.

Elle s'écrie avec effroi : — Qu'on arrête cet inconnu! Et, hardie jusqu'à la témérité, elle-même porte la main sur lui en appelant au secours.

Aussitôt cinq ou six valets montent les degrés quatre à quatre, les femmes crient à la garde; le cocher sanglant, et qui croit toujours avoir affaire au même antagoniste, crie à tue-tête : — A l'assassin! Ces cris, mille fois répétés, retentissent à tous les coins de la place, et Adrien, prompt, violent et calme tout à la fois dans le péril, voit le danger présent et celui qui va fondre sur lui de toutes parts.

Les lèvres pâles et tous les muscles contractés, la marquise le tenait fortement par son habit. Les valets montaient. Adrien n'avait qu'une seconde pour délibérer et choisir un parti. La valetaille, qui grimpe comme à l'assaut et qui va l'assiéger, ne l'embarrasse guère; mais, quoique bien décidé à houspiller cette canaille, il veut pourtant respecter la mère de son épouse, et voilà ce qui l'empêche de voler au-devant d'elle. Il fait mieux : une idée bizarre, extravagante, lui traverse l'esprit, et sur-le-champ il se décide. Au lieu de repousser la femme imprudente, audacieuse, qui le tient en tremblant, de s'échapper de ses mains et de fuir comme un écolier, Adrien saisit lui-même la marquise dans ses bras, l'enlève, l'emporte, vole avec elle au-devant des valets, et, se précipitant au milieu d'eux, crie d'une voix retentissante : — Ouvrez les portes! ouvrez les portes! je sauve la marquise!

Étonné, confondu, tout le monde s'arrête. La marquise elle-même, l'esprit encore rempli des idées sinistres qu'a fait naître la terrible nouvelle, ne sait que penser, se croit en péril et se laisse emporter. — Ouvrez les portes, criait toujours Adrien d'un ton à se faire obéir. On ouvre, les valets éclairent; Adrien franchit le vestibule et arrive à la grande porte au moment où la garde et le peuple en foule s'y présentent. — Place! place! dit-il encore plus fort. Tous les rangs s'ouvrent, il traverse la garde et la foule, arrive au grand escalier de la Comédie, assied rudement la marquise sur les marches de pierre, et pendant que les uns accourent sur ses pas, que les autres se précipitent dans l'hôtel, et que tout le monde se heurte, se pousse, et demande ce qu'il y a, le jeune homme dit rapidement à la marquise : — Vous êtes un monstre d'ingratitude et de barbarie; je pouvais, je devais peut-être vous étrangler comme je viens d'étrangler votre exécrable jésuite, mais vous êtes la mère de mon épouse, j'adore votre fille, je vous fais grâce à cause de ses vertus et je vous livre à vos remords. Il parlait bas : la marquise le regardait avec des yeux étincelants de surprise et de rage. Il n'attendit pas ce qu'elle avait à lui répondre, et, profitant des ténèbres, du tumulte et de l'éblouissement que ne manque pas de causer la lueur des falots, il disparut comme un éclair et courut à la poste.

En un clin d'œil, maîtres, valets, postillons, tout est sur pied, car Adrien avait un don particulier pour animer les hommes les plus froids, les plus lents, les plus lourds. Il y a toujours dans les maisons de poste bien tenues des chevaux sellés, bridés, qu'on tient tout prêts pour les courriers. Avec de l'or l'on a tout, même les chevaux des courriers, et l'on donnerait tout l'or du Pérou quand il s'agit de courir après une petite vierge de quatorze ans, belle comme les anges de Raphaël, tendre comme le pur amour que rêvait le sage Platon, et dont les deux baisers vous attendent et vous appellent. Chevaux et postillon sortent de l'écurie; on enfourche et l'on part à toute bride.... mais hélas! on prend le chemin d'Uzès; le pauvre Adrien manque de

deux minutes la chaise de poste que sa douce Valentine mouille de ses tendres pleurs; que Jacques jette au hasard dans un chemin de traverse, à l'instant même où le jeune homme n'en était plus qu'à deux cents pas; et le malencontreux époux, qu'un sort funeste se plaît à séparer toujours de sa jolie petite femme au moment le plus intéressant, arrive, court chez son oncle, voit tout fermé, sonne, frappe, appelle, apprend des voisins que depuis trois jours la maison est déserte, que le pasteur et Thérèse sont à Nîmes, que personne n'est revenu, que personne n'a paru; et ne sachant que penser, que croire, qu'imaginer, retourne à la poste, remonte à cheval, et reprend en soupirant, en gémissant, en redoutant quelques nouveaux malheurs, ce chemin



Le charbonnier.

de Nîmes qui lui parut quelquefois si beau, et lui paraît maintenant si long, quoiqu'il vole comme l'hirondelle.

Mais où va-t-il? où trouvera-t-il, à qui demandera-t-il sa tendre Valentine? où Jacques l'a-t-il conduite? Eh! qu'importe! il y a deux heures elle était à Nîmes, elle n'est point à Uzès; Jacques est fidèle, dévoué, intelligent, il va donc la rencontrer en chemin, ou bien il la retrouvera dans les bras de Thérèse, ou bien..... il la cherchera..... Comment aurait-il deviné qu'elle était couchée chez un charbonnier?

Trop fière pour avouer qu'elle avait été dupe d'une ruse dont le motif était encore un mystère, auquel il était pourtant évident que sa fille n'était point étrangère, et trop adroite pour s'exposer à la risée de ses gens et peut-être de toute la ville, la marquise se hâta de justifier la conduite inexplicable du singulier jeune homme, qui l'avait si brusquement assise sur les marches de la Comédie, déclara qu'elle l'avait reconnu, et que le service qu'il venait de lui rendre en l'enlevant de l'hôtel où se trouvait une personne qui en voulait à ses jours et qui avait pris la fuite, cachait à la vérité un secret important, mais qu'il était de son devoir de ne le point divulguer. Sur ce, on congédia la garde qui cernait déjà tous les passages; on rentra à l'hôtel, on ferma les portes, et, frémissant d'avance de ce qu'elle allait apprendre où découvrir, la marquise monta, précédée d'un seul domestique qui l'éclairait, et marcha droit à l'appartement de sa fille.

Le premier objet qui frappa ses regards fut le jésuite étendu en travers de la porte. Tout son sang se glaça dans ses veines. Elle le poussa du pied, il roula : elle le crut mort, et son effroi fut au comble, car elle songea tout à coup qu'on l'avait assassiné pour enlever sa fille. Le valet reculait d'horreur : la marquise arrache un des flambeaux qu'il porte, enjambe par-dessus le saint homme qui lui barrait le passage, et se précipite dans la chambre de Valentine.

Les meubles y sont renversés, dispersés, jetés çà et là, le lit dans le plus grand désordre, les rideaux déchirés, des flambeaux roulant sur le parquet, des bougies écrasées; enfin, toutes les traces d'un combat, d'une lutte effroyable, s'offrent à ses regards, et Valentine a disparu.

Elle tombe sur un siége qui par hasard est encore debout, et là, les dents serrées, les lèvres tremblantes et roulant un regard sombre et sinistre du lit désert sur le jésuite étendu à la porte, elle cherche à pénétrer la profondeur d'un complot dont elle croît Siméon la première victime, et rapprochant de cet horrible spectacle la fuite de la chaise de poste, l'action hardie du postillon, le commissionnaire de la veille, dont le regard la faisait frémir, et le jeune homme qui vient de s'échapper d'une manière si bizarre en avouant qu'il était l'époux de sa fille et qu'il avait étranglé le jésuite, elle vit clairement d'où partait le coup irréparable, jugea qu'il n'était plus temps de courir sur les traces des deux époux, sentit avec un redoublement de fureur qu'on ne réussit pas deux fois dans l'épouvantable entreprise qu'elle avait osé tenter à Uzès : mais incapable de changer dans ses résolutions, *immobile* dans ses volontés comme dans ses opinions, et résolue, à quelque prix que ce puisse être, de faire une sainte de sa fille, elle jurait intérieurement l'extermination de toute la famille Ludger; et assise sur les débris du combat comme Marius sur les ruines de Carthage, elle rêvait déjà au moyen d'accomplir, dès la nuit même, son exécrable mais sainte résolution, lorsqu'un râlement sourd, horrible, effrayant, s'échappa péniblement de la gorge du jésuite.

— Il n'est pas mort! s'écria-t-elle. Dieu soit loué! son serviteur m'aidera dans ma vengeance! C'est peut-être pour l'accomplir que le ciel lui rend la vie.

Voilà comme l'homme est religieux quand il se fait des dieux à l'image de lui-même; lorsque, dans son absurde piété, il les anime des passions fougueuses qui troublent sa raison; lorsqu'il se fait ordonner par eux le meurtre, le larcin, la trahison; lorsqu'il ose appeler l'être infiniment grand, infiniment parfait, un Dieu Vengeur, un Dieu jaloux, un Dieu sans miséricorde; comme si la vengeance, la jalousie, la cruauté, dont nous avons horreur, pouvaient entrer dans les attributs de la divinité! Ah! ce n'est pas ainsi que Platon, Epictète, Marc-Aurèle, Voltaire, peignent le Dieu qu'ils adorent! Le leur est tout amour, toute bonté, toute justice, et cependant on les appelle impies! Peut-on pousser plus loin l'ignorance et le mensonge?

Tout l'hôtel accourut aux cris de la marquise. Le saint homme respirait encore, mais ses jours étaient en péril. La strangulation qu'il avait éprouvée presqu'en sortant de table, l'estomac chargé de mets, rempli de vins, et tous les sens émus par sa lubrique fureur, lui avait causé une révolution épouvantable; tout son sang s'était porté vers la partie qu'Adrien serrait comme dans un tourniquet, et à l'instant où il lâcha prise et jeta l'infâme à dix pas de lui, le misérable avait été frappé d'un coup de sang.



Valentine dans la chaumière des bons charbonniers de la forêt.

On le porta sur le lit même où Valentine avait si courageusement défendu le trésor d'Adrien : on appela du secours, les médecins accoururent : on mit quarante sangsues autour de sa gorge meurtrie; elles burent à longs traits le sang qui l'étouffait; ses yeux se rouvrirent à la lumière; sa langue épaissie reprit l'usage de la parole; il loua le Seigneur, remercia la marquise, maudit le traître hérétique qui l'avait mis si près du cercueil, et raconta ingénument comment, après un

repas frugal et au moment de partir avec mademoiselle de Tercy, étant allé la chercher pour monter en voiture, il avait trouvé chez elle deux hommes, deux scélérats, deux impies, deux jacobins, qui l'avaient mis, lui jésuite, lui serviteur de Dieu, sans défense et sans fiel, dans l'horrible état où on l'avait trouvé; puis, après l'avoir inhumainement et traitreusement assassiné, s'étaient enfuis avec la jeune personne, qui n'avait pas demandé mieux, et les avait aidés à cet abominable attentat.

Après ce récit, qui arracha des larmes à l'auditoire, il dit tout bas à la marquise que sa fille était partie pour Uzès, que Jacques la conduisait dans les bras de Thérèse, et qu'Adrien, qu'il n'avait pu poignarder, mais qui l'avait échappé belle, volait sur ses traces.

A ce dernier trait de courage et de présence d'esprit, la marquise reconnut le saint homme et l'embrassa. Mais il n'était plus temps de courir sur les pas des fugitifs. Six heures s'étaient écoulées pendant qu'on prodiguait du secours à Siméon; déjà le soleil paraissait sur le sommet des édifices; déjà le peuple agité, inquiet, incertain, circulait dans les rues, s'assemblait, s'observait et murmurait sourdement, car déjà la grande nouvelle qui avait ramené la marquise à l'hôtel passait de bouche en bouche, d'oreille en oreille.

Avant qu'elle n'éclate et ne change en un moment toute la scène de l'Europe, retournons sur le grand chemin où galopent Adrien et Jacques.

Tous deux couraient ventre à terre, mais l'un allait, l'autre revenait; donc ils se rencontrèrent : et parce qu'Adrien était parti d'Uzès beaucoup plus tôt que Jacques n'avait quitté la forêt, ce fut presque sous les murs de Nîmes qu'ils se reconnurent et qu'Adrien se précipita dans la chaise en appelant sa Valentine. Jacques avait beau crier : — Elle est sauvée! elle est sauvée! Adrien, pâle, tremblant, égaré, n'entendait rien, parce qu'il criait de son côté : — Où est-elle, grand Dieu! où est-elle? et qu'au lieu d'interroger Jacques il cherchait dans les coffres de la voiture; ce qui était bien fou, et faisait rire le bon Jacques à se tenir les côtés. Enfin, le postillon parvint à s'expliquer; et malgré sa juste et tendre impatience, et tout en maudissant le retard qu'éprouvait encore son amour, le jeune époux ne put s'empêcher de louer la prudence de Jacques, et elle lui parut une inspiration du ciel quand il se rappela que sa famille était à Nîmes, et que sa chère et tremblante Valentine n'aurait trouvé personne à Uzès pour la recevoir et la rassurer.



Avant la bataille de Waterloo.

— Allons, allons, Jacques! tout va bien, tout va au mieux! courons maintenant, moi chez ta cousine, toi chez mon oncle. — Courons, monsieur; mais commençons par quitter la grande route. — Tu as raison, Jacques; si près d'être heureux, ah! soyons prudents! — Vous le connaissez le chemin du bois? — Comme celui d'Uzès. — Et la cabane du charbonnier? — Je m'y suis arrêté dix fois en allant à Saint-Gilles. — Allons, monsieur, bon voyage! — Allons, Jacques, ne t'arrête pas... Ah!... dis-moi, Jacques.... ces bonnes gens ont-ils pu donner à ma femme une chambre que... un lit qui... — Une petite chambre comme un bijou, un lit excellent; le tout bien clos, bien... — Adieu, Jacques. — Adieu, monsieur... Ah!... où trouverai-je monsieur votre oncle? — A Nîmes. — Dans quelle auberge? — Je n'en sais rien. — Ça suffit... Ah! monsieur, monsieur, écoutez donc! — Eh! que diable veux-tu? — Restez chez ma cousine, ne quittez pas la cabane que je ne sois de retour. Et, parbleu! je n'aurai garde! Il pique des deux, et continue sa course, en prenant cependant les chemins détournés que Jacques avait déjà suivis; et celui-ci, toujours prudent, toujours raisonnant, rentre dans Nîmes par une porte opposée.

Tandis qu'Adrien, tout occupé de mille idées ravissantes, et des tendres images que l'amour lui suggère, presse les flancs de son coursier, et, sa montre à la main, calcule au clair de la lune les délicieux instants que l'hymen lui réserve avant le retour de la clarté, Jacques, qui voudrait bien passer le reste de la nuit auprès de sa bonne Annette, dont les ronds et solides appas ont une valeur réelle et positive, pour arriver à cette fin naturelle, excellente et légitime, raisonne ainsi :

Le pasteur, humble et modeste, fuit le fracas, le luxe et la dépense des grands hôtels; de plus, il y a tout à parier qu'étant venu à Nîmes pour y chercher son neveu, il doit s'y tenir incognito : donc il est extrêmement probable que l'honnête et bonne famille, moitié par goût, moitié par prudence et par économie, est descendue dans quelque auberge du faubourg. Et comme elle est arrivée par celui d'Uzès, il n'y a point de doute que Jacques la trouvera au Lion-d'Argent.

Rien n'était plus simple que de tirer toutes ces inductions des goûts, des habitudes du bon pasteur, et des motifs qui le faisaient agir. Cependant un homme de génie ne s'en fût point avisé, ou c'eût été merveille. Les gens du peuple ont une habitude particulière de cette finesse de gros bon sens dont nous sommes étonnés lorsque nous l'observons. Cela vient peut-être de ce qu'ils n'appliquent point leurs facultés pensantes à des matières abstraites, et que, ne voyant pas si loin, ils voient mieux autour d'eux. Voilà peut-être d'où vient le dicton populaire, que rien n'est si bête qu'un homme d'esprit. Au reste, il me faudrait trop de temps pour développer tout cela : pensez-y si cela vous amuse.

Quant à Jacques, qui n'avait tout juste qu'une bonne et forte dose de bon sens, il devina du premier coup, et alla tout droit frapper au Lion-d'Argent, où était en effet descendue la famille Ludger.

Tout le monde y était couché, car il était deux heures du matin : mais il ne craignait pas de faire éveiller le pasteur et Thérèse. Il était bien sûr que la bonne nouvelle qu'il leur apportait leur paraîtrait plus douce que quelques heures de sommeil. A son aspect, ils jetèrent des cris de joie, car la figure riante du bon voiturier leur annonçait quelque chose d'heureux, et la fidèle Annette, à qui sa longue et périlleuse absence avait aussi donné son grand chagrin particulier, se mit à rire et à pleurer comme une folle.

Mais ce fut bien autre fête quand Jacques leur apprit la singulière aventure qu'il venait de mettre à fin, avec un bonheur inconcevable, au milieu d'une foule d'obstacles renaissants à chaque pas. Au récit naïf et pathétique que le brave homme leur fit de l'expédition nocturne, où il vit le derrière de l'exécrable vieille, et surtout à la peinture effrayante de l'horrible attentat du jésuite, du courage, des tourments, du désespoir de leur aimable et charmante enfant; Annette, la bouche ouverte et les mains en l'air, écoutait en respirant à peine; le pasteur couvrait quelquefois son front vénérable pour cacher la rougeur qu'y allumait l'indignation; et Thérèse, baignée de larmes, éprouvait toutes les angoisses que sa fille avait ressenties.

La généreuse Annette ne put retenir ses imprécations. Les monstres! s'écriait-elle, ah! que Dieu les punisse! Malgré sa piété profonde, malgré son inépuisable indulgence, et l'idée sublime qu'il se faisait de l'immense bonté du Créateur, le vertueux Ludger, pour la première fois, n'osa demander la grâce des coupables; il lui sembla qu'il offensait la justice éternelle; et quant à Thérèse, elle n'avait plus qu'un désir, une pensée, un sentiment qui absorbait toute son âme. — Partons, partons! s'écriait-elle en serrant tour à tour les mains de Jacques et celles de son époux : ah! conduisez-moi où est ma fille! Rendez-moi ma Valentine!

Jacques était excédé; les chevaux, rendus comme lui, étaient étendus sur la litière. Et Thérèse était trop bonne et trop raisonnable pour exiger qu'on sacrifiât tout à son impatience; jamais rien n'avait pu lui inspirer l'égoïsme et la dureté des grands. Elle fut la première à con-

damner la vivacité de ses désirs et à faire taire son tendre amour; mais ses yeux, si longtemps noyés des pleurs du désespoir, ne désemplissaient plus de douces larmes. Elle ne savait quelles caresses prodiguer au bon Jacques; elle était prête à tous moments à lui baiser les mains.

Une certaine langueur dans le regard d'Annette, une certaine vivacité dans celui de Jacques, lui rappelèrent tout à coup ce qu'il est rare qu'une femme oublie tout à fait, et elle se fit conscience de les retenir plus longtemps. De cette pensée toute chrétienne, puisqu'elle était toute bonne, son esprit glissa soudain sur une autre qui était toute maternelle, elle songea qu'il était sage de laisser aussi à sa jolie Valentine quelques heures d'un doux repos; car Adrien approchait de la cabane, car cette cabane était solitaire et paisible, et la charmante petite femme qui, dans le lit du charbonnier, attendait son mari, était encore une craintive amante, une vierge de quatorze ans. — Ah! se dit-elle avec un soupir, Adrien l'a sauvée, qu'il ait son premier regard, son premier baiser... Elle sera plus heureuse, plus jolie quand je la verrai. Cette madame Ludger avait une âme bien tendre! Moi, c'est ainsi que la vertu me plaît.

On décida qu'on partirait à six heures du matin, pour n'arriver qu'à huit, au lever des époux, qu'on surprendrait encore au lit. On envoya coucher le bon Jacques, que la grosse Annette tirait sans faire semblant de rien par la manche, et qui remercia ingénument madame, en assurant qu'il allait se dépêcher... de dormir, dit bien vite Annette; et tout le monde se remit au lit, excepté Jacques, qui s'y mettait seulement pour la première fois. Ceux qui dormirent dormirent d'un doux sommeil; ceux qui causèrent firent de beaux châteaux en Espagne, ce qui rafraîchit presque autant qu'un bon somme, et ceux qui ne dormirent ni ne causèrent n'employèrent pas plus mal leur temps, et peut-être firent encore mieux que tout cela.

Or, pendant que Jacques et le cousin à figure noire, ainsi que beaucoup d'autres sans acception de couleur, goûtaient en belle et bonne réalité les divins plaisirs dont Adrien n'avait encore que l'avant-goût et l'espérance, le jeune époux, le cœur palpitant d'impatience et d'amour, arrivait à l'heureuse cabane où le sort avait décidé que le lit d'un charbonnier serait sa couche nuptiale.

Il met pied à terre à l'entrée du bois, congédie le postillon avec les chevaux, et seul, à pied, léger comme s'il sortait d'un long repos, il suit l'allée obscure et sinueuse qui conduit à la chaumière.

Jamais une nuit plus belle et plus calme n'avait enveloppé le ciel et la terre de son voile transparent: jamais la voûte étoilée n'avait lancé plus de feu, et l'astre qui commande à la vaste mer n'avait brillé d'un plus vif éclat. — Quelle différence, pensait Adrien en marchant rapidement sous le feuillage immobile, quelle différence entre cette nuit majestueuse, ce ciel pur, cet air frais et doux, et l'horrible désordre où pendant la nuit dernière la nature était plongée! Que sont devenus ces vents impétueux, ces éclats de la foudre, ces éclairs, ces torrents de pluie qui semblaient menacer le monde de sa ruine? Quelques heures se sont à peine écoulées, et les plus doux séphyrs, les plus ravissants tableaux, les plus harmonieux accords ont remplacé la plus horrible tourmente! Ah! dans moi-même aussi tout est changé! L'orage affreux que le désespoir soulevait dans mon cœur s'est dissipé comme celui qui roulait sur ma tête; et maintenant, mon âme heureuse, et tranquille comme la nature qui m'environne, n'est agitée que par de doux transports, n'est remplie que des images de l'amour! O Valentine! ô mon amante et mon épouse! dois-je accepter comme un heureux présage le bonheur que j'éprouve, et la joie qui se mêle à ma tendre impatience! Oui! oh oui! ton cœur aussi m'appelle! tes jolis bras s'entr'ouvrent pour me presser sur ton sein virginal! Il palpite comme le mien à l'attente d'un si doux moment, et la divine rougeur qui couvrira ton front céleste redoublera l'ardeur de mes baisers.

Le cœur brûlant d'amour, et l'âme de plus en plus émue par le plus charmant espoir, il arrive à la porte de la chaumière. Elle est entr'ouverte, et à travers l'entre-bâillement luit la faible clarté d'une lampe qu'on a laissée brûler pour attendre l'époux de Valentine. Quelle heureuse sécurité! quel repos enchanteur dans la cabane du charbonnier! Ah! les verrous, les doubles clefs, les serrures à secret, dont nous armons nos portes, sont des gardiens moins sûrs que l'indigence. On passe devant la chaumière ouverte; on pénètre dans les palais hérissés de fer. On peut dormir sans alarme quand on n'a pour voisins que des loups; mais au milieu des hommes... hélas! il faut toujours être prêt à recevoir ou à donner la mort.

Le silence qui environnait Adrien, le calme imposant de la nuit, l'aspect religieux et grave des arbres majestueux qui environnaient la cabane, et l'espèce de mystère avec lequel il pénétrait sans bruit, à pas légers dans le réduit solitaire où reposait l'ange de l'amour, remplissaient le jeune homme d'une émotion si vive, si délicieuse, et pourtant si nouvelle, que son cœur en était oppressé, et qu'il pouvait à peine surmonter le trouble de son esprit. Quelle étrange situation pour un jeune époux dont le mariage n'avait été qu'un jour de fête! Ne semblait-il pas aller dérober une fleur défendue par des soins jaloux, toucher au trésor de l'amour conservé pour l'hymen? et pourtant cette fleur divine, ce trésor si délicat et si cher n'étaient ils pas à lui? Il le sait et n'ose le croire. Il semble craindre encore qu'une main invisible, un pouvoir inconnu ne lui ravisse sa tendre amante; et comme s'il voulait échapper au génie cruel et malin qui peut-être le suit encore, d'une main tremblante il ferme doucement la chaumière, puis il respire! — Elle est ici! et je suis avec elle!... Elle repose... là!... près de moi... et tout le monde l'ignore! O bienheureuse cabane, ô bois hospitalier, ô mystère de la nuit, qui faites battre le cœur d'un époux du tendre effroi d'un amant, de quels charmes secrets, voluptueux, divins, vous allez embellir la première nuit des noces!

Il monte... Une seule porte... une seule chambre... Jacques a tout expliqué. Les hôtes sont plus haut. Frappera-t-il?... Oh non! une clef laissée exprès dans la serrure semble lui dire : Entrez; la confiance et l'amour vous attendent. Il ouvre donc bien doucement, toujours avec mystère; le tendre amour n'est jamais emporté; et, respirant à peine, ému jusqu'à trembler, il pose la lampe, qui répand une clarté douce, et son regard s'arrête avec ivresse sur sa paisible et innocente épouse.

Par le plus charmant hasard, la jolie vierge dormait dans la même attitude où Adrien l'avait vue pour la première fois quand il avait trouvé la petite orpheline abandonnée sur le banc de la maisonnette; et ce souvenir attendrissant remplit ses yeux de larmes et son cœur d'un amour plus touchant et plus brûlant peut-être, quoique moins impétueux. La même candeur, le même abandon, la même grâce encore enfantine l'enveloppaient comme alors d'un charme céleste, et de même aussi couvraient son désordre voluptueux du voile divin de l'innocence. Mais combien elle était plus belle! quelle expression ravissante avait maintenant son doux visage! et comme la pureté de son âme et la tendresse de son amour, même au milieu du sommeil, se peignaient dans son sourire, dans toute sa pose, et se lisaient sur son front d'albâtre et sur ses belles paupières!

Enfin Adrien possédait son amante : cette amante était bien son épouse : tous les transports de l'amour étaient permis à son ivresse. Le cœur palpitant et les lèvres brûlantes, il mourait de désirs et, toujours prêt à couvrir sa Valentine de baisers, il s'arrêtait, il ne pouvait s'arracher à son admiration; il lui semblait qu'en sortant de sa contemplation il allait perdre l'existence. Sa bouche cependant s'approchait malgré lui; en effleurant celle de la jeune vierge, elle s'arrêtait pour respirer sa douce haleine; elle errait parmi les beaux cheveux qui semblaient encadrer ses épaules; et, maîtresse de s'arrêter sur les plus divins appas, elle osait à peine presser le bout rosé d'un sein que ses regards enflammés semblaient pourtant agiter.

Soit en effet que sa brûlante haleine et le contact de ses lèvres communiquassent à la dormeuse le feu de ses désirs, soit qu'un songe d'amour agitât dans ce moment le cœur de la tendre enfant, elle sembla tressaillir; ses joues s'animèrent, sa jolie bouche s'entr'ouvrit en souriant comme celle d'Hébé; son sein virginal se souleva plus vite; ses bras charmants se rapprochèrent comme s'ils serraient un objet chéri, et le nom d'Adrien s'échappa de son cœur avec un soupir.

Aussitôt elle fut dans ses bras : ses grands yeux noirs s'ouvrirent : un cri de joie et d'amour expira sur les lèvres du jeune homme, etc...

Je m'arrête... Le reste de ces moments délicieux appartient à l'hymen. L'historien de l'amour peut, sans être indiscret, révéler certains mystères; mais il doit respecter les droits de l'hyménée, et nulle main ne peut soulever le voile dont la pudeur d'une épouse couvre ses chastes plaisirs.

Chapitre XI. — Réunion. — Séparation. — Un peu de politique et d'amour légitime.

Un jour doux, perçant à travers le feuillage, éclairait la chambre nuptiale, quand Adrien s'éveilla au bruit encore éloigné d'une chaise roulant dans la forêt et s'approchant avec rapidité de la cabane : il tressaillit, et fut prêt à s'élancer du lit. Mais, en ouvrant les yeux, son premier regard tomba sur Valentine, et il fut presque tenté de douter que sa jeune épouse fût une simple mortelle; car, dans le charmant désordre où l'ivresse du bonheur avait fermé ses paupières, elle offrait à la fois les attraits de Psyché, toutes les grâces de l'Amour et la candeur des anges, comme eux aussi presque sans voile dans les bras de son amant. Ému, troublé, le regard humide et brûlant, il contemplait son doux sommeil; il hésitait..... Mais la cruelle voiture approchait davantage; il fallait qu'il veillât sur son divin trésor; il en savait maintenant tout le prix; il en avait compté tous les charmes : le perdre encore après tant de délices! jamais! On ne le lui ravira plus qu'en lui ôtant la vie.

Il retire doucement ses bras, qui enveloppaient le bel ange; s'arrache en soupirant de la simple couchette que l'amour vient d'élever au-dessus de tous les trônes; avant de fuir, touche encore les jolies lèvres que des baisers de flamme ont rendues plus vermeilles; et court à la fenêtre examiner quel ennemi s'approche, quel danger le menace.

Il avait tressailli de crainte, il fit un bond de surprise et de joie en reconnaissant la chaise de poste dans laquelle le bon Jacques avait enlevé sa Valentine; lui-même conduisant les chevaux, qu'il poussait au grand trot, et dans la voiture le vénérable pasteur, la tendre Thérèse, et la riante Annette, qui trouvait la fin de l'aventure beaucoup plus gaie que le commencement. Son premier mouvement fut d'éveiller Valentine; mais elle était si jolie dans son sommeil!... Une autre idée l'emporta sur-le-champ. En une demi-minute il fut habillé; et pendant que les arrivants descendaient de voiture et demandaient à la

charbonnière : — Est-il arrivé? sont-ils ici? ont-ils couché? ont-ils dormi? dorment-ils à présent? et que la charbonnière, tout émerveillée de jouer un si grand rôle, répondait au hasard : — Oui... non... je ne sais pas... je crois qu'ils n'ont pas dormi tout de suite... je crois que la petite dame s'est éveillée plusieurs fois, et faisait, tout en répondant, des révérences jusqu'à terre, Adrien s'esquive légèrement de la chambre à coucher, ne fait qu'un bond jusqu'en bas, saute au cou de son oncle, et tombe aux genoux de la tendre mère de son épouse, dont il couvre les mains de baisers et de larmes; puis, avec son impétuosité ordinaire, n'écoutant rien de ce qu'on lui dit ni de ce qu'on lui demande, il entraîne Thérèse, qui ne demandait pas mieux; monte quatre à quatre en lui disant sur l'escalier : — O ma tante! venez la voir, venez l'embrasser! c'est un ange, c'est un amour!

Mais la chaste Thérèse n'oserait entrer avec le jeune époux; elle l'arrête à la porte. — Mon fils, j'ai conduit ta jolie femme au lit nuptial, et je suis bien heureuse d'être arrivée à temps pour remplir le dernier devoir d'une mère. Retourne auprès de ton oncle, il a des choses bien étranges à t'apprendre; moi, je vais lever ta Valentine et la présenter à son père.

Pour toute réponse, Adrien serra sa tante sur son cœur : deux larmes roulaient dans ses yeux. Il descendit comme l'éclair. Thérèse entra dans la petite chambre du charbonnier, devenue tout à coup le temple du bonheur et de l'amour.

L'agitation qui régnait dans la cabane avait éveillé Valentine; ses grands yeux interdits cherchaient son Adrien; son cœur ému se rappelait ses doux baisers; elle se penchait pour rencontrer ses lèvres... il n'est plus là! qu'est-il devenu! Elle se trouble, elle est prête à voler... on monte.... on parle.... elle tremble.... la porte s'ouvre, et c'est sa mère.

L'aimable enfant s'était enveloppée : elle jette tout, s'élance... mais elle n'en a pas le temps; Thérèse est déjà penchée sur le lit; sa fille chérie est dans ses bras; elle aussi est dans les siens; leurs seins s'unissent, leurs baisers, leurs larmes se confondent, et tout ce qu'elles se disent se borne à trois mots : Ma mère! ma fille! ma Valentine!

En apprenant que le pasteur était en bas, la charmante petite prit à peine le temps de se vêtir; de grosses larmes de joie coulaient sur ses joues, et, en voulant les essuyer, celles de Thérèse tombaient sur ses jolies épaules. La belle enfant fut prête en deux minutes; elle était pourtant parée avec élégance, car sa robe de mousseline, la seule qu'elle possédât, lui donnait un petit air de bal, et sa jeunesse, sa fraîcheur, sa beauté et ses superbes cheveux la rendaient éblouissante. Elle descendit comme un oiseau, et courut si vite, que le pasteur, qui lui tendait les bras pour la recevoir sur son cœur, les eut à peine levés, qu'il la vit à ses pieds, à genoux, et couverte de larmes.

Un rayon de joie pure parut alors éclairer le front du vieillard. Il ne se hâta point de relever la jeune femme, mais il baisait sa tête innocente avec un profond attendrissement; et, la touchant de ses mains tremblantes, il élevait son regard vers le ciel, et du ciel le ramenait vers sa fille, comme si ces deux objets remplissaient toute son âme. Le jeune homme, entraîné, se mit à genoux auprès de sa jeune épouse, et, l'enveloppant de ses bras, sembla s'unir à elle pour partager la bénédiction que le pasteur lui donnait. Ce fut alors qu'élevant son cœur généreux jusqu'au trône de Dieu, ce vénérable père lui demanda, pour prix de sa vie sans tache, le bonheur de ses enfants; offrant, s'il le fallait, de l'acheter au prix du sacrifice de ses jours. — Ah! des miens aussi! répéta Thérèse... Hélas! le ciel les entendit.

Pendant que les heureux époux et leurs bons et tendres parents se livraient à l'attendrissement auquel on est tout disposé après de grands chagrins, Jacques et Annette préparaient avec la charbonnière un déjeuner impromptu, sous les arbres de la forêt, devant la cabane solitaire. On avait apporté de Nîmes tout ce qu'il fallait pour cela : pâté, jambon, poulet froid, vin blanc pour les messieurs, et le doux frontignan pour la gentille mariée. On invita la grande figure noire et sa bonne femme à prendre leur part du déjeuner du lendemain de noces; et comme la simple nature présidait à ce repas champêtre, servi sous le feuillage, au milieu d'une forêt, Adrien voulut qu'elle y conservât tous ses droits, surtout le plus précieux, celui d'égalité, et le bon Jacques, à qui les époux devaient en partie leur bonheur, s'assit, avec la grosse Annette, au bout de la petite table dont le pasteur occupait le centre.

On déjeuna gaiement, mais on mangea peu : on était trop ému, on était trop heureux. Thérèse essuyait à tous moments ses yeux : ceux d'Adrien pétillaient d'amour, et Valentine paraissait mille fois plus jolie qu'elle ne l'avait jamais été. Un doux et profond sommeil goûté dans les bras d'Adrien avait effacé de ses joues toutes les traces de ses larmes. Le tendre abattement qu'on y voyait encore n'était plus celui du malheur : un charmant sourire, mêlé de confusion et de rougeur, en expliquait l'aimable cause, et l'intérêt qu'il faisait naître, loin d'exciter la peine, ne s'exprimait que par des regards de félicitation.

Quant aux autres convives, ils faisaient en conscience les honneurs du repas, et il faut avouer que le robuste Jacques, le grand charbonnier et les deux grosses cousines n'avaient rien négligé pour se procurer de l'appétit.

Cependant le front du pasteur s'obscurcissait visiblement chaque fois que ses regards ne s'arrêtaient point sur sa famille, et il fixait alors le ciel avec des marques trop visibles d'une grande inquiétude. Jacques, de son côté, parlait souvent tout bas au charbonnier : la figure noire de celui-ci prenait toutes sortes d'expressions, puis ils choquaient leur verre, et se disaient avec un certain trouble : — Ma foi, cousin, arrive que plante, nous n'en serons pas beaucoup plus mal : à la Providence, qui réglera toutes choses!

Ces propos répétés, l'air soucieux du bon Ludger, et ces mots que Thérèse avait dits au jeune homme : *Le pasteur a des choses bien étranges à t'apprendre*, éveillèrent enfin l'attention d'Adrien; et tout à coup, certain qu'il existait un mystère qu'on ne lui révélait pas : — Mon oncle, s'écria-t-il, vous me cachez un secret! Que veut dire Jacques avec sa Providence? pourquoi soupirez-vous? qu'avons-nous donc à redouter? Et il était déjà levé, tenait la main de Valentine, et cherchait des yeux la chaise de poste, car il ne concevait qu'un malheur à craindre, celui de perdre sa jolie femme, et il était prêt à l'emmener au bout du monde.

Un geste expressif de Thérèse le rassura pour sa tendre amante. Le pasteur lui révéla la grande nouvelle qui circulait dans Nîmes; et Jacques, dont la langue était enfin dénouée, répéta tous les ouï-dire qu'il avait recueillis en achetant le pâté, le jambon, en allant à la poste, en attelant ses chevaux, et même en traversant la ville, où la rumeur, l'agitation et la consternation allaient toujours croissantes.

En écoutant toutes ces choses, Adrien respirait à peine. Il rougissait à tout moment. Sa main, qui tenait Valentine, tremblait dans la sienne, et la confusion de ses idées était telle qu'il n'aurait pu rendre compte du trouble qu'il ressentait. — Quoi! s'écriait-il en interrogeant du regard, Napoléon reviendrait en France? — Il y est depuis trois jours. — Depuis trois jours! — Le fait est sûr. — Et il marche!... — Sans obstacles.

Adrien réfléchit un moment, puis entourant Valentine de ses bras : — Eh bien, tant mieux! s'écria-t-il, qu'il vienne donc! la marquise partira; on ne m'arrachera plus mon épouse, et les catholiques n'insulteront plus les protestants. — Adrien, Adrien! s'écria le pasteur avec sévérité. — Il a raison, reprit Thérèse avec vivacité; n'avons-nous pas vécu douze années tranquilles, paisibles, heureux, unis avec les catholiques comme ne faisant qu'une seule famille! et sommes-nous aujourd'hui unis, heureux et paisibles? Je n'entends rien à la politique, moi; je ne sais ce que c'est que les affaires d'État; mais tout le monde entend les menaces que l'on nous fait; tout le monde voit les outrages dont on nous abreuve. Nos biens sont voués au pillage, nous-mêmes nous le sommes à la mort; on nous le dit ouvertement, on le chante sous nos fenêtres; on commence déjà le supplice qu'on nous destine en nous annonçant des bagarres, des Saint-Barthélemy; et ce serait un crime de nous réjouir d'échapper à la persécution des catholiques, à notre ruine absolue, au massacre de nos familles! ce serait un crime de demander à Dieu qu'il nous conserve au moins la vie!

Tout le monde écoutait Thérèse et déjà partageait son imprudente joie, quand le pasteur, se levant, reprit avec un accent solennel : — Thérèse, et vous, mes amis, au nom du ciel, prenez garde d'être injustes, et, en souhaitant la punition de nos cruels persécuteurs, d'appeler aussi l'infortune sur un prince innocent des maux qu'on nous fait souffrir, qui les ignore sans doute; et sur la patrie tout entière, qui répond à nos gémissements. Mais vous-mêmes, croyez-vous donc échapper au malheur en voyant avec joie se rouvrir la carrière sanglante de la guerre civile? Ce repos de douze années, cette prospérité qu'on n'osait plus attendre, n'a-t-il pas fallu les acheter par dix ans de tourmente et d'effroyables calamités! Hélas! un seul jour ouvre l'abîme des révolutions, mais il faut des siècles pour le fermer! il en faut ensuite pour cicatriser des blessures profondes! et l'impatience ne conduit pas à la guérison du corps social, que tous les vœux appellent. Oui, certes, la France est malheureuse, car les factions s'agitent dans son sein. Hélas! il en est une implacable, dont la fureur, tantôt sourde et tantôt éclatante, provoque ouvertement la rébellion aux lois, le meurtre, la discorde, et ose s'en glorifier; qui, pour arriver à ses horribles fins, entoure le trône de mensonges et de fausses terreurs, sème la défiance dans tous les esprits, conduit le peuple au désespoir, et, pour montrer ensuite un péril chimérique, à force d'insultes et d'outrages oblige ses victimes, en se soulevant contre lui, à se précipiter sous le glaive de la loi pour se soustraire à celui de la persécution. Mais comme la terreur et la désolation qu'un loup furieux répand dans la campagne doit finir infailliblement par son propre trépas, de même, après d'affreux malheurs, s'éteindra la rage de ce parti destructeur par sa ruine absolue. Ainsi le veut l'ordre éternel du temps, qui marche escorté des lumières naissantes et d'une longue expérience. Ce parti doit tomber, parce que son but est absurde, révoltant, insensé, impossible comme la rétrogradation des siècles : il doit tomber, parce que s'il avait un seul jour de victoire entière le trône s'écroulerait sous sa main féodale, qu'il serait le premier enseveli sous les ruines de l'édifice social, et que la France seule sortirait triomphante, mais couverte d'un long deuil, de cette lutte téméraire entre le temps qui n'est plus et le temps qui s'avance.

Ah! c'est de lui seul, c'est de ce maître éternel de l'univers qu'il faut attendre et implorer le repos et la paix. Mais se réjouir de voir chanceler le trône, dans l'espoir trompeur et criminel d'être enfin délivré des furieux qui l'ébranlent de toutes parts en feignant de le soutenir, c'est encore un aveuglement non moins funeste, non moins re-

doutable que la démence de nos persécuteurs. Si l'ouragan brise les arbres du rivage, pour échapper au danger de leur chute faut-il se jeter en pleine mer au milieu de la tourmente? Arriverons-nous au calme, si ardemment appelé, en rallumant sans cesse le flambeau de la guerre, en relevant et renversant toujours les trônes, en recommençant chaque jour un nouvel avenir? Non : le trône est debout; soutenons-le; voilà notre devoir et notre cause à tous : défendons-le à la fois contre l'ennemi du dehors, contre l'ennemi du dedans et contre toutes tentatives. S'il n'a pas fait tout le bien dont nous avions la promesse, croyons avec confiance qu'il n'a pu le faire encore, et attendons-le de notre propre sagesse, de notre volonté fermement unie à la sienne, et non des bouleversements. Mais d'abord sauvons l'Etat tel qu'il est; voilà le premier des devoirs : qui s'en écarte n'est qu'un traître, quelle que soit son excuse. Mon fils, ajouta-t-il en serrant la main d'Adrien, ne commets point cette faute irréparable, et songe qu'une nation, quelque grande, quelque glorieuse qu'elle puisse être, si elle ne sait point obtenir légalement la liberté qu'elle réclame, si elle s'abaisse à l'espérer de la révolte et de l'oubli de ses devoirs, devient indigne d'en jouir, qu'elle l'a perdue sans retour; et, soit qu'elle renverse ses rois, soit qu'elle les laisse renverser, ce ne sera jamais que pour tomber dans les mains d'un tyran.

Adrien écoutait le pasteur avec recueillement : il rougit de sa précipitation. Il sentit qu'il avait confondu deux choses bien différentes : la haine trop légitime qu'une faction coupable doit inspirer à tout homme doué d'un cœur droit et d'une âme énergique; et le respect, la fidélité, le dévouement, l'obéissance qu'il doit à l'Etat et au trône qui en est le palladium.

De son côté, Thérèse n'osait plus lever les yeux et, persuadée que son époux devait avoir raison, elle était prête à rétracter tout ce qu'elle avait dit. Mais convaincue seulement par obéissance, et toujours abusée par la fatale apparence, elle ne pouvait séparer dans son cœur la cause odieuse qui faisait couler ses larmes et celle qu'il fallait servir, et dont la force protectrice ne pouvait arriver jusqu'aux malheureux qui l'imploraient. Thérèse éprouvait le sentiment que la multitude éprouve, et c'est bien sur cette erreur dangereuse et inévitable que comptait le parti cruel et perfide dont la marquise était un des ardents émissaires.

Pour les autres, ils étaient là, la bouche ouverte et le regard fixe, comme on est au prêche, et ne comprenant guère ce que le petit peuple, et peut-être ce que le gros peuple ne comprend pas du tout : c'est que les meilleurs royalistes ne sont pas ceux qui flattent, qui trompent et trahissent les rois, mais bien ceux qui les éclairent, et raisonnent leur amour.

Mais si l'attention, tout entière attirée par le sage Ludger, se fût un moment détournée sur Valentine, on eût été surpris de la joie subite qui éclatait sur sa douce figure, et qui contrastait avec les larmes dont elle était couverte. Plusieurs fois elle avait été prête à s'élancer dans les bras du pasteur en s'écriant : — O mon père! vous êtes sauvé! Mais la présence de son époux et de tant de témoins avait comprimé son élan. L'aimable enfant avait senti qu'après ce mot échappé de ses lèvres, il faudrait accuser la marquise, dévoiler des horreurs dont l'énormité paraîtrait incroyable, appellerait sur elle toutes les malédictions; et quelque barbare qu'elle eût été, Valentine respectait en elle le titre de mère : hélas! c'était tout ce qu'elle pouvait reconnaître dans la sienne, et elle eut là vertu de ne pas la rendre plus odieuse aux yeux de son époux.

Cependant un secret effroyable pesait sur son cœur innocent. Afin de frapper sa victime de terreur et de s'emparer d'elle par son effroi, on sait que la marquise, qui la croyait irrévocablement en son pouvoir, avait soulevé pour sa fille une partie du voile sanglant dont s'enveloppait encore la proscription des réformés. Dépositaire de cet effroyable secret, la jeune protestante se sentait responsable des jours d'une multitude parmi laquelle se trouvaient des êtres qui lui étaient plus chers que la vie, qui depuis le berceau l'avaient entourée d'amour, et ne semblaient encore respirer que pour elle.

Elle eut pourtant la force de contenir la violence de son agitation. Mais aussitôt qu'Adrien, qui brûlait d'apprendre de nouveaux détails, eut embrassé sa famille, et fut parti pour Nîmes avec Jacques, qui ne le quittait plus, la charmante fille de Thérèse attira le pasteur à l'écart; et se jetant à ses genoux, qu'elle embrassait tendrement : — O mon père! s'écria-t-elle, recevez, sous le sceau de la confession, un secret qui ne peut rester enfermé dans mon âme! Ma conscience me dit que je dois le déposer dans la vôtre, afin qu'il vous éclaire, qu'il vous guide, et sauve tout ce que j'aime!

Le pasteur, étonné, inquiet, attendri, d'abord l'encouragea, car elle était tremblante : il voulut la relever et la presser sur son cœur avant de l'entendre; il était bien persuadé qu'elle n'était point coupable. Mais Valentine le supplia de la laisser à ses pieds, afin qu'elle pût cacher son visage pendant qu'elle parlerait; car elle éprouvait plus de trouble et plus de honte en confessant le crime d'un autre que si elle eût eu à s'accuser de quelque faute qu'elle eût commise elle-même. Ah! le cœur de l'aimable enfant était pur comme sa beauté.

A mesure qu'elle avançait dans son affreux récit, et qu'elle révélait le grand et douloureux sacrifice qu'elle avait fait pour sauver son époux et sa famille, les soupirs du vieillard se mêlaient à sa voix, et les larmes qui roulaient sur ses joues vénérables tombaient sur la chevelure de l'ange prosterné à ses pieds. Quand les aveux cruels furent achevés, la jeune femme demanda si elle était coupable d'avoir trahi sa mère.

Le pasteur fut longtemps sans répondre; il ne pouvait parler, mais il avait attiré Valentine sur son cœur, il l'y pressait avec amour, et son regard demandait au ciel le prix de sa vertu. Enfin il apaisa le trouble de sa charmante enfant. — Non, lui dit-il, non, tu n'es pas coupable; je garderai ton secret, quoiqu'il renferme, avec le crime d'un autre, toute la beauté, toute la pureté de ton âme, et Dieu ne permettra pas que la marquise accomplisse son exécrable dessein. Hélas! depuis des siècles, cette épouvantable démence, cette soif dévorante du sang des protestants, s'est emparée du cœur de quelques furieux qui semblent se la transmettre comme une horrible maladie. Ah! sans doute ils n'en ont que trop répandu! Mais une extermination générale est plus que jamais impossible, et ce rêve effroyable de leur imagination délirante inspire maintenant plus d'horreur que d'épouvante. Le temps, qui tous les jours amène la vérité, commence à la faire entrevoir; la France, plus éclairée, compte plus de protestants qu'elle n'en eut jamais, l'Europe en est couverte, et, malgré les tempêtes que le fanatisme expirant et le despotisme avili soufflent encore de toutes parts, le temps approche, quoiqu'il marche lentement et à travers mille obstacles; oui, le temps approche pour le triomphe de la vérité; et la France, éclairée comme l'Europe entière, finira par entrer avec un culte pur dans le port d'une liberté sage. Quant aux affreux projets que des furieux méditent, nous le savons, ma fille, vous n'avez rien révélé; eux-mêmes ont pris le soin de les faire deviner. Hélas! que pouvons-nous y opposer? la patience et la résignation. Si nous envoyons nos plaintes au pied du trône, elles n'y parviendront pas, ou seront défigurées par le mensonge et la calomnie. Si nous prenons les armes pour défendre nos jours, nous comblerons de joie nos cruels ennemis, nous remplirons tout leur espoir, car ils iront alors nous dépeindre comme des rebelles, comme des ennemis du trône : eux seuls seront écoutés, parce qu'eux seuls ont les voies ouvertes, et nous verrons éclater tous les orages que l'on amasse sur nos têtes. Soyons prudents contre des ennemis que la colère aveugle : notre patience, notre calme, les étonne et les déconcerte; voilà nos armes les plus sûres. Ils ont soif de sang; ils le disent, ils le crient jusque dans leurs journaux dégoûtants; mais sans prétexte ils n'oseront le répandre; et ce qui fait leur désespoir et soutient notre courage dans une épreuve si périlleuse, c'est qu'il est encore des lois justes, des tribunaux sévères, moins d'ignorance, peu d'assassins, et beaucoup de clarté. Par le silence et la modération nous déjouerons tous les complots, et tôt ou tard la vérité, à force de retentir de toutes parts, pénétrera jusqu'au trône.

La confiance apparente du pasteur rassura Valentine. Ce bon et sage père ne lui avait laissé voir que la moitié de sa pensée. Pourquoi l'aurait-il effrayée vainement? Quand on est sur un vaisseau battu par la tempête, ce n'est point en poussant des cris que l'on échappe au naufrage : étranger à la manœuvre qui va le perdre ou le sauver, on espère, on attend... et l'on périt!

Adrien et Jacques revinrent à la cabane avant l'heure du dîner. Les deux familles les attendaient avec la plus vive anxiété. Valentine, dont le doux regard errait sans cesse à travers les arbres, les aperçut la première, et partit comme un trait. Enlacée dans les bras d'Adrien et suspendue à son cou, sa bouche de rose ne lui demanda que des baisers, et Dieu sait combien elle en eut! Mais tous les autres, qui accouraient sur ses pas, entouraient avec impatience les deux arrivants, et répétaient tous ensemble : — Eh bien, eh bien? est-ce vrai? arrive-t-il?

— Si c'est un malheur, répondit Adrien, ce malheur est consommé. Il marche vers Paris, non en ennemi, non en vainqueur, car il ne rencontre rien à combattre, car il n'a même point d'armée, mais comme un simple officier qui, l'épée sous le bras, reviendrait avec sécurité au quartier général après une expédition malheureuse. — Et que dit-on à Nîmes? s'écria tout le monde. — Les royalistes sont dans la joie. — Vous badinez! Et ceux qu'ils nomment bonapartistes? — Dans la consternation.

— Je le conçois, dit le pasteur : si le retour de cet homme, dont toute la vie n'offre qu'une suite de funestes prodiges, n'était évidemment le résultat des malheurs dont la source fatale ne jaillit point du trône, mais rejaillit sur lui, je le croirais l'ouvrage de quelque horrible perfidie, tant il sert admirablement des projets bien odieux, tant il semblera prouver de calomnies bien atroces! Les cruels! ils vont donc enfin triompher! ils vont nous placer entre le poignard et la révolte! ils vont nous contraindre à former des vœux coupables, à nous jeter par désespoir dans une cause que nous avions sincèrement abandonnée pour toujours! Et les voilà ces amis, ces soutiens, ces idoles de la légitimité! ah! puissions-nous avoir autant de constance à souffrir qu'ils en ont à nous persécuter!

Le pasteur, qui jetait dans l'avenir un coup d'œil exercé par l'expérience et la réflexion, se sentait de plus en plus frappé de crainte et accablé de douleur; il n'osait plus attacher sur sa jeune famille son regard, où elle aurait pu lire le sort qu'il redoutait pour elle bien plus que pour lui-même; seul et pensif, il s'enfonçait sous les arbres de la forêt; et là, comme l'homme divin, dont il était le ministre, priait jadis, au jardin des Oliviers, Dieu son père de détourner de ses lèvres le

calice d'amertume, non par amour pour lui, mais par amour pour les coupables; de même le vertueux Ludger, qu'épouvantait la joie féroce des insensés, et qui savait leurs vœux barbares et le secret de leur faux zèle, priait aussi la Providence de détourner la coupe amère, et confondait dans un même vœu, dans une même prière, et les bourreaux avides de frapper, et les victimes désignées pour le sanglant sacrifice.

Mais la Providence ne reçoit pas toujours les vœux des mortels : elle a ses raisons qui ne sont pas les nôtres. Fait-elle toujours bien? c'est une question délicate. Si vous dites oui, quelque chose qui arrive, comment osez-vous vous plaindre? si vous dites non, la Providence n'est donc pas la volonté de Dieu, ou Dieu peut donc mal faire? Arrangez-vous : quand vous serez d'accord, je vous prierai de m'en avertir. En attendant, je m'abstiendrai de prier la Providence, car si je la priais, et que par hasard elle m'accordât la grâce de faire ce que je veux, ce serait moi qui deviendrais la Providence, et je n'ai pas tant de prétention; mais je la remercierais avec reconnaissance de ce qu'elle fait pour moi, quelque chétif que soit mon sort. C'est une étrange chose que la piété des dévots! Est-ce que les impies auraient plus de religion! il y a longtemps que je le soupçonne.

Malgré le beau discours qu'avait fait le pasteur et les efforts de sa logique pour convaincre son auditoire, Thérèse et les jeunes gens ne pouvaient parvenir à partager sincèrement son chagrin. Ils n'avaient rien souhaité de semblable à ce qui allait changer leur sort; mais on avait rendu leur sort si pénible, si cruel, si insupportable, qu'ils ne pouvaient craindre d'en changer. Il y avait même bien de la vertu à ne point faire éclater leur joie; car pour eux il était trop évident que leur intérêt le plus cher, le repos, le bonheur de toute leur vie, étaient attachés au succès de cette étrange et rapide révolution; elle seule pouvait les affranchir des persécutions de la marquise, dont le terme était inaperçu. Adrien le sentait à merveille, mais par respect pour son oncle et par un sentiment secret de devoir et d'honneur, il gardait le silence, et n'osait, même au fond de son âme, former un vœu qu'eût dicté son intérêt personnel.

Plus indiscrète, ou peut-être seulement plus naïve, Valentine laissait percer la joie dans ses regards, dans ses caresses à son époux et à sa mère, dans son impatience d'apprendre des nouvelles. Certes son jeune cœur était bien étranger à toutes querelles politiques; mais on avait trouvé l'admirable secret de lier irrévocablement son destin et celui de bien d'autres au succès d'une entreprise funeste, téméraire, qui devait infailliblement échouer, afin d'envelopper dans la proscription de son auteur ceux que l'on forçait, le poignard sur la gorge, à se jeter dans ses bras.

De moment en moment il arrivait à la cabane des charbonniers des environs, apportant de nouveaux détails, des ouï-dire, des contes absurdes, ridicules, bizarres, mais qui confirmaient un fait unique et positif, c'est que le prisonnier de l'île d'Elbe s'avançait avec la rapidité d'un simple voyageur, recevait, passait en revue, et faisait marcher à sa suite toutes les troupes qu'on envoyait pour le combattre; et cette espèce de prodige, ce calme, cette assurance et des promesses fallacieuses qui déjà circulaient, augmentaient l'agitation, l'espoir, la crainte, l'étonnement, et tous les sentiments divers et confus que l'on éprouve dans les moments de crise.

Cependant rien ne changeait encore à Nîmes et à Uzès. Les protestants, calmes et silencieux, malgré tous les efforts que l'on faisait pour lasser leur patience, redoublaient de modération; et comme pour rendre plus frappant le contraste de leur sagesse et de la démence de leurs ennemis, opposaient à leur joie féroce une tristesse qui n'était pas feinte; à leurs insultes, un froid mépris; et à leurs clameurs inutiles, les offres d'un zèle véritable.

Dans cette situation, qui ne pouvait rester longtemps la même, dont le péril augmentait à chaque instant, qu'un seul mot imprudent, une seule rixe provoquée à dessein, pouvait changer tout à coup en des scènes de carnage, le pasteur voulut à l'instant retourner à Uzès pour soutenir par sa présence, ses conseils, ses prières même, le courage, la patience et la résignation de ses frères. Mais comme, au lieu de rien perdre de son autorité, la faction qui s'intitulait monarchique et qui semblait triompher dans la consternation publique, redoublait encore d'audace et de violence, on se garda bien d'exposer de nouveau Valentine, en la faisant sortir du modeste mais sûr asile que le bon sens de Jacques lui avait choisi; et il fut décidé qu'elle y resterait avec Thérèse et Annette jusqu'à nouvel ordre.

La bonne mère et la charmante fille s'embrassèrent en pleurant de joie, dès qu'elles apprirent qu'on leur permettait de passer quelques jours dans la paisible cabane, sous les beaux arbres de la forêt, dans la paix, la solitude et le calme, qui faisaient pour elles d'une simple chaumière le temple du repos. Là, Thérèse était sûre de goûter sans trouble le charme de contempler sa fille, et la tendre Valentine les doux baisers d'Adrien. Ah! combien cette cabane hospitalière, depuis quelques heures, avait d'attraits aux yeux de la jeune femme! C'était là qu'après tant de larmes, de souffrances et de combats, un paisible sommeil, pour la première fois, avait rafraîchi ses sens; que, réveillée par des baisers de flamme, elle s'était vue dans les bras d'un amant adoré; que son bonheur en un moment avait effacé, surpassé toutes ses peines, et qu'après avoir résisté aux plus affreux tourments, elle s'était sentie mourir de plaisir et d'amour.

Jacques courut atteler, tandis que Thérèse, s'entretenant avec le pasteur, prenait tous les moyens possibles de communiquer avec prudence et célérité, et lui faisait mille fois promettre de la rappeler près de lui au premier signe de danger; tandis qu'Adrien et sa jolie femme, mettant à profit de courts et délicieux instants, confiaient aux arbres de la forêt les divins mystères de leurs jeunes amours, et apprenaient à ses échos solitaires le doux murmure de leurs soupirs et de leurs tendres baisers, tandis qu'Annette cherchait des nids de merles, tandis que le charbonnier cuisait son charbon, tandis que la charbonnière faisait son petit ménage, et tandis que le temps, continuant sa course rapide, d'une main agitait sa faux tranchante, sans écouter les cris et les vœux des mortels, et de l'autre laissait échapper tout ce que le destin, la Providence, le sort ou le hasard, ont résolu d'envoyer sur la terre, nonobstant nos projets, nos prières, nos efforts, et les arrêts des lois et les bulles des papes.

Quand le fouet du postillon Jacques, avertissant tout le monde, eut réuni la petite société devant la cabane, où Adrien et Valentine arrivèrent les derniers, l'un tout ému, l'autre vermeille... parce qu'ils avaient couru, disaient-ils, on s'embrassa tendrement, on mit le bon pasteur sous la garde d'Adrien, on mit le cher Adrien sous la garde de Jacques. Annette criait à son mari : Ne te casse pas le cou! Thérèse criait au sien : Sois prudent! Valentine à son doux ami : Reviens! reviens! reviens! et tous les trois partirent; Jacques en claquant comme s'il entrait aux barrières de Paris, et les deux autres en agitant leur mouchoir en signe d'adieu, de souvenir et d'amour.

Alors Thérèse devint toute pensive et rentra dans la cabane. Le beau visage de Valentine se couvrit de grosses larmes, son joli sein se gonfla de soupirs : elle s'en fut toute triste s'asseoir sur le gazon froissé où les baisers d'Adrien avaient mis sur ses joues un si charmant vermillon; et tout en essuyant ses pleurs, elle souriait au ravissant espoir d'être encore la nuit prochaine réveillée, comme la tendre Psyché, par les caresses de l'Amour.

On avait pris d'ailleurs toutes les mesures nécessaires pour le séjour prolongé de Thérèse et de Valentine chez la cousine d'Annette. Le charbonnier était allé au village le plus près louer des matelas et des couchettes. Avec quelques draps tendus adroitement on avait fait de la chambre d'en bas une petite salle assez propre. On y dressa deux lits jumeaux pour Thérèse et Annette. Les deux bonnes figures noires conservèrent le petit grenier. La chambre nuptiale fut respectée; Annette la décora de gros bouquets de fleurs des champs, dont l'odeur à peine sensible ne peut offenser l'odorat, et dont la vue riante et fraîche se marie si bien avec les charmes de la jeunesse et les tendres pensées d'amour. Quant à Jacques, il avait déclaré qu'il s'arrangerait avec ses chevaux dans une espèce de charbonnier qui servait aussi d'écurie, et au besoin de chambre à coucher Tous les hommes sont frères, mais tous ne dorment pas sous des lambris dorés.

Sans faire semblant de rien, quand on s'en fut coucher, la jolie petite femme alla s'assurer que la porte d'entrée n'était fermée qu'au loquet. Elle mit dans un petit coin la lampe discrète qui devait éclairer les pas du doux ami, et, légère comme l'oiseau craintif, personne ne l'entendit voler sur les marches de l'escalier.

Déjà son cœur battait; déjà son sein, qu'agitait un feu charmant, repoussait sa main délicate, et ses beaux yeux, qu'elle fermait en vain pour appeler le sommeil, au moindre frémissement dans le feuillage se rouvraient pleins de trouble et d'impatience. Dix fois, tremblante au bruit du zéphyr, et redoutant pour son charmant époux la plus légère intempérie, elle courut à sa fenêtre examiner le ciel, interroger les astres, et mesurer sur leur cours le temps qu'elle avait à soupirer encore. Enfin des pas retentirent; le loquet tomba sous une main légère; une faible clarté brilla sous sa porte mal close... Hier l'aimable enfant se fût cachée sous ses draps, aujourd'hui elle s'en échappe; ses petits pieds bravent le froid du carreau; ses jolis bras, sur son dos d'ivoire, ne sentent point la fraîcheur de la nuit; et comme Léandre sortant des flots se jetait dans les bras d'Héro, la belle enfant, s'échappant de son lit, tombe dans ceux d'Adrien.

Tous les jours le jeune époux et Jacques partaient après le déjeuner, passaient à Nîmes incognito, s'y cachaient soigneusement aux yeux de la marquise, écoutaient, observaient, recueillaient tous les bruits, puis volaient à Uzès consulter le bon Ludger, lui porter des nouvelles de sa tendre famille, le consoler d'en être séparé; et dès que le soleil, penchant vers l'horizon, annonçait le prochain retour de l'ombre, ils raccouraient vers la paisible cabane, prenant des chemins divers pour n'être point observés, et apportant une ample provision de journaux et d'amour.

Alors les doux baisers du retour dédommageaient des soupirs du départ, le mystère et la crainte environnaient l'hymen de tous les charmes de l'amour; et c'est ainsi que, malgré la séparation douloureuse que les devoirs du pasteur avaient rendue inévitable, malgré les troubles politiques qui chaque jour prenaient un caractère plus grave et plus alarmant, Thérèse et ses charmants enfants goûtaient encore des jours heureux dans la cabane d'un charbonnier, tant il est vrai que la vertu, le pur amour et la tendre amitié savent tout embellir.

CHAPITRE XII. — Révolution du 20 mars. — Départ d'Adrien. — Projets divers. — Un grand événement se prépare.

Souvent, quand un terrible ouragan s'apprête à ravager la campagne, toute la nature, comme glacée d'effroi, semble garder un sinistre silence. Les nuages épais s'arrêtent immobiles, les vents compriment leur haleine comme pour ménager leur force et leur fureur; la pointe des hauts peupliers ne se balance plus dans les airs; le ruisseau, plus lent dans son cours, murmure sourdement; un voile pesant et sombre dérobe la lumière, et dans ce calme effrayant, précurseur du désastre, on voit la colombe timide fuir en rasant la terre, le laboureur inquiet ramener à l'étable ses bœufs mugissants, et la glaneuse insouciante abandonner l'épi sur le champ moissonné pour raccourir à la chaumière. Mais au milieu du deuil de la terre, l'oiseau sinistre, qui vit de proies sanglantes, quitte le creux des rochers où il fuit la clarté du jour, plane sur ses ailes noires, fait entendre ses cris perçants, et seul, dans la consternation de l'univers, se réjouit à l'approche des tempêtes, des malheurs et des désastres qu'elles vont apporter.

Tel était le spectacle qu'offraient Nîmes et Uzès quand le duc d'Angoulême accourut dans les murs de Nîmes, et vint avec une juste et noble confiance y demander des défenseurs.

Si jamais on vit un rare et bel exemple de fidélité nationale et d'oubli généreux de soi-même, ce fut celui qu'offrirent spontanément les protestants du Gard. Ils avaient tout à redouter si la cour triomphait, non pas d'elle sans doute, qui ne connaît en France que des Français; mais dans l'affreux calcul de leurs persécuteurs, leur sang devait être d'abord le prix de la victoire: ils le disaient publiquement, ils s'en glorifiaient d'avance, ils n'aspiraient qu'après le jour du carnage, ils en annonçaient l'heure; ils espéraient sans doute que tant d'injustice et d'horreur forcerait enfin les protestants à prendre un parti funeste.... Ils en prirent un, mais héroïque, mais sublime: ils accoururent à la voix du prince, ils furent sourds aux menaces, aux insultes, aux outrages; ils n'entendirent que le cri de l'honneur, et demandèrent à servir le roi dans les rangs de leurs ennemis, au milieu de leurs assassins. Qu'auraient pu faire de plus des citoyens de Rome?

Tant de vertu devenait embarrassante: on ne pouvait plus calomnier, la France entière allait ouvrir les yeux; le roi lui-même, le roi, chose inouïe, chose effroyable! allait savoir la vérité... la vérité! quelle horreur! quel danger! Et si les protestants, sous l'étendard des lis, avaient sauvé la cour? Eux la sauver! qu'elle périsse cent fois plutôt qu'un tel malheur arrive! Il n'appartient qu'aux royalistes par excellence de défendre le roi. On a vu leurs triomphes, je n'en parlerai pas: l'histoire et le café Lemblin apprendront leurs exploits à la postérité. En attendant, il fallut étouffer en naissant l'explosion du zèle magnanime que montraient les protestants; et l'orage qui s'amoncelait en silence, et ne grondait que sourdement avant l'arrivée du prince, éclata sous ses yeux, et commença le cours de ses effroyables ravages.

Le zèle était ardent, général, unanime. On se hâta de séparer les *purs*, pour ne point confondre les rangs. Le prince demandait des soldats, tout le monde voulait s'offrir; mais le fameux bureau des grandes mystifications du royaume, qui, pour peloter en attendant partie, n'avait encore enfanté qu'une centaine de conspirations avortées, ne laissa point échapper une si belle occasion et, dût-il se mystifier lui-même, il résolut de faire un coup d'éclat dans le Midi, aux risques et périls de la cause royale.

Instruite des premières, et dès son retour d'Avignon, de l'immense avantage que la faction féodale devait retirer d'un événement en apparence si funeste, mais en réalité si favorable à ses desseins, la marquise avait redoublé d'ardeur et d'activité. La fuite de sa fille, l'espoir de son divorce à jamais renversé, et tous ses autres projets sur elle indéfiniment ajournés, s'effaçaient de son esprit actif, remuant, intrigant, à l'aspect de la vaste carrière que la guerre civile renaissante rouvrait devant son ambition. Brûlante de s'y précipiter avec l'aide et les conseils du profond Siméon, tout à fait remis de sa mésaventure amoureuse, de son étranglement, de ses quarante sangsues, et résolu comme un jésuite de se venger d'Adrien et de satifaire ses feux impurs, la marquise, mieux et plus sûrement que toute autre, pouvait calculer avec quelque précision le résultat infaillible du retour de Napoléon; car elle avait, par l'entremise de l'invisible Olecctu, le secret de tous les cabinets de l'Europe, qui savent fort bien ce qu'ils veulent, pas toujours ce qu'ils peuvent, et rarement ce qu'il faut.

Aussi, dans les transports de sa joie monarchique, déjà elle croyait voir la France couverte des armées étrangères, la Charte déchirée, toutes les libertés immolées, toutes les lumières éteintes, le temps refoulé sur lui-même jusqu'au beau siècle de Dagobert; et les châteaux se relevaient flanqués de leurs donjons menaçants; les monastères redressaient leurs tours gothiques et leurs clochers pointus; tous les droits féodaux étaient remis en vigueur par de belles ordonnances; le vil peuple attaché à la glèbe, serf, gueux, lâche, abruti comme il doit l'être pour plaire à Dieu, revenait en rampant baiser l'orteil de monseigneur; et ces bienfaits inappréciables, cette admirable prospérité, ce règne doux et patriarcal ne devaient coûter qu'un million de têtes, l'esclavage de la France sous le bon plaisir de monsieur Wellington, sa barbarie, sa misère, son opprobre et son éternel avilissement. Vraiment, c'était une bagatelle; le marché était excellent, et il faut être bien jacobin pour oser dire que la marquise était folle.

De là cette joie féroce, stupide, indécente, inexplicable, que faisaient éclater les *purs* royalistes du Midi en apprenant un retour qui les eût consternés s'ils n'eussent été que les amis du roi. De là leur belle conduite, qui, sous les yeux même d'un prince qui demandait du secours, ne pouvant forcer les protestants à le trahir, parvint à rendre leur vertu suspecte et leur zèle inutile. Certes, si jamais le bon La Fontaine eut raison de dire qu'un sot ami est plus dangereux qu'un prudent ennemi, ce fut bien dans cette circonstance: pour la seconde fois, l'ours cassa la tête de son maître en voulant écraser la mouche. Et quelle était cette mouche que les honnêtes gens visaient? C'était la Charte! Voilà la mouche qui les pique.

Adrien, que l'honneur seul aiguillonnait, et que la voix du pasteur, qu'il respectait comme son père, dirigeait, peut-être contre son cœur, dans le chemin du devoir, courut à Nîmes avec ses amis et la jeunesse d'Uzès. Les volontaires royaux se formaient avec activité. Ils demandèrent à partir avec eux, à suivre leur drapeau, à se placer dans leurs rangs. On les repoussa avec ignominie, on refusa de marcher avec des hérétiques. Leur conduite était irréprochable; on accusa leurs desseins, on les chassa de tous les corps, on les abreuva publiquement d'insultes et d'outrages, et ils se turent encore par respect pour le prince; et, par amour national, à défaut de leur sang, ils donnèrent de l'or, et payèrent les bras qui s'armaient contre eux plus que contre l'ennemi qu'ils ne combattirent point.

Mais plus d'un cœur était cruellement ulcéré; celui d'Adrien se révoltait malgré lui. Il se défendit pourtant avec courage de former aucun vœu coupable, mais il n'en fit point non plus pour ses plus cruels ennemis; et quand l'armée volontaire, décorée de fleurs de lis rouges, partit pour le Saint-Esprit en proférant des cris de rage, de vengeance, et promettant, à son retour, de *faire reste des protestants*, il ne put s'empêcher de souhaiter que de tels hommes ne revinssent jamais, et sentit qu'il ne pourrait regarder comme ennemie la main qui délivrerait sa patrie des monstres qui la menaçaient de tant d'horreurs, et qui n'aspiraient au triomphe que pour la couvrir de deuil, de ténèbres et de chaînes. Voilà comme on force les hommes à se tromper eux-mêmes.

Il avait fait son devoir. Le pasteur l'embrassa, le consola, et chercha à faire rentrer dans son âme des sentiments plus justes et plus généreux. Mais comme il s'efforçait encore de réveiller son cœur irrité, tout changea. Le drapeau tricolore flotta sur Nîmes et Uzès. Madame de Tercy et Siméon partirent rapidement pour Beaucaire, où se réunissaient toutes les forces royales; et la famille Ludger, qui n'avait plus à redouter les persécutions de la marquise et du jésuite, revint à Uzès, où, dans le calme, la paix et la sécurité, elle sembla recommencer le cours de ses premières années.

Pendant ces jours de calme, Adrien fit relever la maisonnette du pasteur; et le vieillard pensa renaître en revoyant l'asile où il s'était promis de terminer ses jours. Thérèse y retrouva ses douces habitudes, et la jolie Valentine les souvenirs de son heureuse enfance. Jacques n'était plus postillon: Adrien et sa jeune épouse lui devaient le bonheur; ils firent le sien en le réunissant à sa joyeuse Annette. Et jamais des jours plus unis, un sort plus riant, une félicité plus pure et plus parfaite n'eussent été par le ciel accordés sur la terre à une famille plus digne d'en jouir, sans les alarmes que réveillait souvent l'incertitude de l'avenir.

Adrien surtout avait sujet de s'en inquiéter. Sans l'avoir prévu, sans l'avoir désiré, sans avoir rien fait pour cela, son sort et celui de sa chère Valentine se trouvaient irrévocablement attachés au grand résultat qui allait décider du destin de la France, et peut-être de l'Europe. D'un côté, des persécutions sans terme, des malheurs sans bornes, une existence insupportable, ou la fuite et l'exil, telle était la perspective effrayante, inévitable, que lui offrait le retour de la marquise. De l'autre... qu'avait-il à redouter? Bien malheureux est le siècle où les plus obscurs particuliers se trouvent aussi vivement intéressés dans les affaires de l'État que les hommes du pouvoir. Eh! qui de nous n'a point ressenti l'effet de la tourmente? Qui de nous n'a pas vu son repos, sa fortune, son existence joués à pair ou non, sous tel ou tel étendard? De qui de nous, aujourd'hui, la vie privée n'est-elle pas une histoire politique?

Depuis son séjour à la cabane du charbonnier, Valentine était devenue bien plus jolie, du moins aux yeux de sa famille, et surtout d'Adrien; car sa douce figure pâlissait sensiblement, ses joues étaient un peu moins rondes, ses beaux yeux devenaient languissants, et mille petites indispositions, qu'elle ressentait à chaque instant, agitaient, tourmentaient ses tendres amis, en les comblant de joie et d'espoir. Quel motif de plus pour son époux, de craintes, d'alarmes, et d'embrasser le seul parti qui pouvait rassurer sa tendresse sur tout ce que l'homme a de plus cher... de plus cher après la patrie, sans doute... Mais qui pensait la trahir? Qui ne crut pas la défendre dans ces jours d'orage et de confusion? Si le doute pouvait encore planer sur quelques-uns de ses enfants, ah! certes, ce ne serait pas sur ceux qui préférèrent la mort au joug de l'étranger dont les armées nous enveloppaient.

Mais ce calme apparent, cette fallacieuse tranquillité dont avait joui quelques moments la famille du pasteur, semblable à l'assoupissement trompeur et souvent funeste, qui suspend quelquefois les douleurs d'un malade, se dissipèrent bientôt au cri d'alarme qui, du sein de Paris, retentit à tous les points de la France; et, au milieu du doux sommeil où l'amour la berçait, Valentine se réveilla tout à coup, épouvantée de se revoir encore sur le bord de l'abîme.

Les armées étrangères se réunissaient dans le Nord; elle s'avançaient vers nos frontières; les souvenirs effrayants de tous les fléaux d'une invasion récente précédaient ses drapeaux; et les Français volaient aux armes, parce que les Français ne connaissent point d'amis sous l'étendard de Londres et de Berlin.

Adrien voulut partir. Valentine et Thérèse jetèrent les hauts cris, le pasteur garda le silence, et la maisonnette fut de nouveau remplie de larmes et de soupirs. Thérèse, qui ne jugeait du bien et du mal que sur l'influence directe et momentanée qu'elle en recevait, regrettait déjà les jours de paix qui s'étaient écoulés sous un autre sceptre, trouvait encore moins cruelles les persécutions qu'elle avait endurées, que l'idée d'être séparé de son cher Adrien, peut-être de le perdre pour toujours; et, après avoir désiré secrètement le retour du maître actuel, elle était prête à le maudire, parce qu'elle avait entendu qu'il ramènerait avec lui la paix, l'abondance et la prospérité, pour en jouir à l'instant. Beaucoup de gens raisonnent comme Thérèse, ou plutôt ne raisonnent pas mieux. Il l'a promis, disait-elle, et il nous trompe comme les autres! Pourquoi Thérèse était-elle si facile à tromper? Quel conquérant, quel despote, quel monarque ne vous promet la poule au pot? C'est bien à cela qu'il songe!

Valentine ne raisonnait point, n'accusait personne; mais elle entourait Adrien de ses jolis bras, elle attachait sur lui ses grands yeux baignés de larmes, elle posait la main de son jeune époux sur le sein qui recélait leur trésor commun, et elle lui disait à travers ses baisers: — Ami, ne m'abandonne pas! laisse-moi te suivre, c'est tout ce que je te demande. Et plus elle était aimante, plus elle était belle, plus elle était chère à son cœur, nécessaire à sa vie, plus le jeune homme se croyait obligé d'aller soutenir et défendre une cause qui était devenue la sienne propre, non par opinion, non par choix, non par esprit de révolte et de turbulence, mais parce que son bonheur, sa vie, la possession paisible de sa Valentine y étaient attachés.

Cependant, prêt à répondre à l'appel qui retentissait dans toute la France, et rougissant d'être encore dans ses foyers, quand toute la jeunesse marchait sous le nouvel étendard, Adrien se sentait arrêté, retenu, embarrassé par une crainte secrète. Il tremblait d'interroger le pasteur, parce qu'il craignait une décision contraire à son plus ardent désir, et cependant il n'osait se décider sans avoir obtenu l'assentiment du sage Ludger; car il tenait à l'honneur beaucoup plus qu'à la vie, autant qu'à sa chère Valentine. — Mon père, disait-il au pasteur avec une impatience que le silence du vieillard irritait, vous savez quels malheurs affreux nous menacent si la marquise revient à Nîmes. Si sa faction cruelle, vindicative, implacable, peut obtenir un jour, seulement une heure de triomphe, tout ce que la haine peut inventer de plus atroce, de plus barbare, elle l'exécutera contre ma femme, contre vous-même, contre nous tous: cette idée ne vous fait-elle pas frémir? — Mon fils, répondait le vieillard, au milieu du danger public je ne sais pas arrêter mes regards sur une seule famille, dont le sort peut dépendre de celui de l'État, mais ne doit pas en décider, et je ne puis consulter mon intérêt avant celui de la patrie. — Mais comme époux, comme père, car Valentine m'en donne le tendre espoir, puis-je rester inactif quand le sort de mon pays va se décider par les armes? — Je ne le crois pas. — Et que dois-je faire? — Tu es Français, et tu le demandes!

Interdit, étonné, Adrien ne savait comment interpréter les paroles du pasteur. Quand, plein d'ardeur et brûlant de défendre sa Valentine, il était prêt à s'arracher de ses bras pour voler sous l'étendard de l'aigle, le pasteur, d'un air triste, et lui serrant la main comme pour l'arrêter, lui demandait sévèrement: — Quel motif te décide? Adrien n'osait répondre; tous deux fixaient la terre en silence: ils ne se comprenaient plus, et jamais cependant ils n'avaient été si près de s'entendre. Ludger voulait que son neveu fit son devoir, mais le fit en homme d'honneur, en véritable Français, et ne se décidât point en amant aveugle, en factieux téméraire. Il voulait que le cri de l'honneur partit de son propre cœur, et ne lui fût point inspiré par une voix étrangère, surtout par un motif coupable.

Cependant le grand jour approchait: la crise allait se décider: les troupes se rassemblaient de toutes parts avec une rapidité, une ardeur qui redoublaient l'impatience et le tourment d'Adrien. — Ils vont combattre, se disait-il en frémissant d'indignation contre lui-même, ils vont combattre pour repousser du sol de la patrie des armées étrangères qui l'ont couverte de deuil; et moi, moi qui suis jeune et Français, je reste ici comme étranger à la cause nationale! Mon sort, ma vie, le repos de ma Valentine, l'existence du tendre gage de notre amour qu'elle porte déjà, vont dépendre du sang que ces braves vont répandre; et moi, j'épargnerais le mien quand la patrie me le demande, quand ma famille en a besoin pour échapper au trépas! J'attendrais comme un lâche que mon sort se décidât! qu'il dépendît de tous, excepté de moi seul! non! non! j'irai combattre.

Le pasteur l'observait. Il commençait à s'alarmer: il adorait son neveu, il eût donné sa vie pour conserver celle de l'époux de Valentine, mais il ne voulait pas que le jeune homme préférât la sienne à l'honneur.

Enfin Adrien n'y put tenir davantage, et un jour qu'il aperçut Ludger, seul, abattu, rêvant sous un berceau solitaire, il courut, vola jusqu'à lui, et tombant à ses genoux: — Mon père! s'écria-t-il, au nom du ciel, ordonnez-moi de partir! L'étranger franchit déjà nos frontières, mon pays va être ravagé; c'est l'Anglais, l'Allemand, le Russe qui nous attaquent, qui foulent la terre de France, qui brisent nos trophées qui trempent nos lauriers dans notre propre sang! Je suis déshonoré, je ne suis plus Français, je suis traître envers la patrie si je ne cours les combattre.

Adrien embrassait avec force les genoux du pasteur. Le vieillard jeta un cri de joie, releva son fils, son généreux Adrien, et le serrant sur sa poitrine: — A présent, lui dit-il, à présent j'entends le cri de ton âme, et ton âme est française. Va, cours préserver ton pays de l'invasion étrangère. Ne t'embarrasse point des querelles intestines, des intérêts de ta famille, de tes propres désirs. L'ennemi s'avance, vole le combattre! Laisse-nous demander à Dieu de conserver tes jours, et ne les épargne pas. Voilà, mon fils, voilà comme on est citoyen! Que les autres te jugent au gré de leurs caprices, de leurs passions misérables! Consulte ta conscience, interroge ton cœur, et fais ce qu'ils t'ordonnent!

Adrien crut recevoir une nouvelle existence. Thérèse pleura amèrement; mais le pasteur avait parlé, elle ne fit plus entendre sa voix que pour encourager Valentine, la consoler, la persuader. Mais la charmante petite femme n'écoutait ni conseils, ni raison, ni prudence: elle voulait suivre son doux ami, elle le priait à genoux de l'emmener avec lui; elle promettait de supporter les fatigues, le froid, le besoin, tous les maux, plus aisément que la séparation. — Je puis vivre et souffrir, disait-elle en l'inondant de ses larmes, mais je ne puis vivre sans toi; et si tu quittes ta Valentine, si tu l'abandonnes, tu ne la retrouveras plus!

Hélas! le désespoir de la charmante enfant, ses douloureux pressentiments, les songes effrayants qui, même dans les bras de son époux, la réveillaient à tous moments dans la nuit, baignée de pleurs et se croyant déjà abandonnée, perdue, seule au monde, égarée dans un désert, quelquefois livrée à la vengeance de la marquise et aux fureurs de Siméon; enfin ses larmes et ses prières, rien ne put, rien ne devait détourner Adrien de sa résolution: plus était grand, plus était pénible et douloureux le sacrifice qu'il faisait à son devoir, plus il se sentait d'ardeur et de courage. — J'ai de la vertu, disait-il avec orgueil, car il en faut avoir pour quitter cet ange d'amour et de beauté.

Quand Valentine fut persuadée que son sort était irrévocablement décidé, elle imita Thérèse, elle appela tout son courage, toute sa force pour obéir. — Il le veut... il le veut, disait-elle, allons, je dois aussi le vouloir. Puis, portant sur elle-même un regard de ses beaux yeux, et souriant, à travers ses larmes, à l'imperceptible élévation qui s'annonçait à peine sous sa robe: Ah! du moins, ajoutait-elle en embrassant sa mère, son souvenir, son amour, sa présence... ah! tout lui-même est en moi.

Tandis qu'elle essayait ainsi son courage et sa résignation, entraîné par le pasteur, qui n'avait pas voulu l'exposer aux dangers d'un adieu, Adrien partait secrètement. Ah! comme son cœur était déchiré! combien de fois, en couvrant de baisers les mains du vieillard, il lui recommanda sa douce Valentine, lui fit promettre de lui écrire tous les jours... Tous les jours ce n'était pas assez.

Il partit. A son retour à la maisonnette, malgré tous ses efforts, le visage du pasteur annonça l'affreuse nouvelle. Avant qu'il eût ouvert la bouche, Thérèse pâlit, Annette devint tremblante, Jacques courut comme un fou à l'écurie, sella un cheval, partit comme l'éclair; et pour Valentine, elle ne jeta qu'un soupir, ses grands yeux se fermèrent, une pâleur affreuse couvrit ses traits angéliques et elle tomba sur les genoux de Thérèse comme une belle et tendre fleur qu'une main cruelle vient d'arracher de sa tige.

Pendant qu'Adrien accomplissait un grand et noble sacrifice, pendant qu'il répondait en homme, en citoyen français, au cri de la patrie en danger, deux Français d'une autre espèce, animés d'un autre zèle que Dieu me préserve de blâmer et qu'on est libre d'admirer tant et si fort que l'on voudra, ne s'endormaient point à Beaucaire, et préparaient de nouvelles mystifications.

La guerre était déclarée avec l'Europe entière par le fait seul de l'occupation du trône de France par le prisonnier de l'île d'Elbe, que tous les rois ligués avaient exilé du continent et ne voulaient plus appeler mon cousin depuis qu'il était devenu irrévocablement leur proche parent. La marquise, qui n'écoutait qu'une cloche et n'entendait qu'un son, combinait ainsi son affaire: une armée, deux armées, trois armées vont attaquer l'usurpateur. Si l'usurpateur, qui n'est pas manchot, s'avise de battre les trois armées, quatre armées, cinq armées, six armées reviendront à la charge contre l'usurpateur. Si l'usurpateur, qui ne se mouche pas du pied, frotte encore les six armées, sept armées, huit armées, neuf armées, dix armées arriveront soudain; car il faut absolument que l'usurpateur succombe. Pourquoi?... Je le saurais peut-être si j'étais diplomate, baron du saint empire, ou légat de la triple cou-

ronne, et je vous le dirais ingénument; mais comme je ne suis qu'un manant, un vilain, un faquin de roturier, qui n'entend rien aux raisons d'État, je ne saurais vous éclaircir un point d'aussi haute politique. Quant à la marquise, qui savait tout cela, elle en déduisait pour conclusions naturelles le triomphe infaillible de la cause royale, ce qui n'était pas un malheur; le prochain retour du roi dans sa capitale, ce qu'on désirait peut-être plus qu'on n'en avait l'air; l'occupation de la France par l'étranger, ce qui révoltait tous les esprits; le règne des ordonnances, ce qui faisait rire jusqu'aux écoliers; et le triomphe éclatant du *pur* royalisme, comme elle l'entendait, ce qui faisait frémir et suffisait pour révolter toute la France; et comme on ne triomphe pas sans jouir de certains droits de victoire, la marquise se préparait à faire une rentrée digne de sa sortie; et pendant que les armées allaient se battre, les unes pour faire plaisir à leurs maîtres, les autres pour soutenir l'honneur et l'indépendance nationale, la marquise réunissait les assassins de profession, les bourreaux, les incendiaires, les gens qui découpent les protestants en trois, en quatre taillons et, dans un pays gouverné par des lois, font parade de cet épouvantable métier, qu'on n'oserait avouer chez un peuple de cannibales.

Tous ces honnêtes gens, d'une pureté incomparable, catholiques par excellence et royalistes par exception, car c'est ainsi qu'ils se prétendent eux-mêmes, n'attendaient pour signal que la défaite de l'usurpateur, et se tenaient prêts à fondre sur le Midi, comme on voit, dans les jours de bataille, des nuées de corbeaux, attirés par l'espoir du carnage, voler en troupes noires aux environs des champs où la guerre et la mort préparent leur pâture et, quand l'airain a cessé de tonner, s'abattre avec des cris sinistres, se précipiter sur la proie sanglante, et déchirer avec une joie féroce les victimes abandonnées sur l'arène.

Voilà comment la marquise, qui avait transféré à Beaucaire son agence des grandes mystifications, au milieu des graves événements qui tenaient l'Europe incertaine, renouait secrètement ses projets de vengeance, avait aussi son armée, ses héros, prêts à porter le fer et la flamme au sein de la France, pour assouvir des passions hideuses, et dans sa folie ultramonarchique s'imaginait qu'elle allait relever dans le Midi l'étendard de la féodalité tandis qu'au nord se décidait noblement la querelle des rois.

Le cœur de l'homme devient un singulier chaos quand la sagesse en est bannie sans retour et que les passions désordonnées en ont fait leur repaire. Au milieu de ces horribles projets, de ces noires et vastes combinaisons, la marquise n'oubliait point la promesse qu'elle avait faite au ciel, le saint engagement de fonder un ordre nouveau, d'y consacrer sa fille, et de réveiller en France, par un si bel exemple, le souvenir et la folie des anciennes institutions. Si la Providence eût accordé un fils à madame de Tercy, elle eût voulu sans doute qu'il fût évêque ou cardinal; rien ne lui paraissait au-dessus d'un front paré d'une mitre d'or ou d'un chapeau écarlate; rien ne lui semblait comparable au superbe privilége de verser les grâces du ciel par un simple mouvement des doigts. Moi j'aime mieux un laboureur qui trace un sillon, un maçon qui fait une maison, un tisserand qui fait de la toile, et surtout un sage et modeste pasteur qui prouve que la vertu est aimable et facile. J'estime un homme pour son utilité; voilà pourquoi je casserais aux gages tous les valets de cour et tous les rois d'église; mais chacun a son goût; et comme la marquise n'avait qu'une fille, bon gré mal gré il fallait qu'elle fût religieuse, abbesse, bienheureuse et sainte: ce que je trouve encore une profession beaucoup moins respectable que d'être épouse et mère.

Quant aux difficultés, elles ne rebutaient point la marquise. Valentine était si jeune! et d'ailleurs quelle assurance ne donnait pas à la femme altière la première victoire qu'elle avait remportée sur l'innocente et tendre fille? Qui pourrait encore la soustraire à son autorité, à son pouvoir, à ses volontés absolues, quand Adrien et la famille entière du pasteur, enveloppés dans le massacre des protestants, qu'elle avait résolu d'accomplir dans le Midi, le tout par zèle et par dévotion, auraient cessé d'encourager, de soutenir la rébellion de Valentine, et que l'infortunée, abandonnée, seule au monde, sans ressource, sans espoir, entre la mendicité et la mort, n'aurait plus d'autre soutien que la main de la marquise, et d'autre asile que le cloître?

Ce moment approchait de jour en jour; les hostilités étaient commencées; quelques avantages d'avant-postes, remportés par l'usurpateur, ne faisaient rien présager de funeste; et la confiance de la marquise dans les armées étrangères était sans bornes, parce qu'en effet les armées étrangères étaient fortes de nos malheurs, de nos divisions et de notre épuisement. Elle entrevoyait donc l'instant où Valentine retomberait en son pouvoir, et y retomberait pour toujours, et sans avoir désormais de combats à soutenir, puisque cette fois ce serait après avoir d'abord plongé dans la tombe son époux, qui l'adorait, et les tendres parents d'adoption que le ciel lui avait donnés.

Un seul point cependant l'inquiétait mortellement, car il pouvait renverser toutes ses pieuses combinaisons. Quand elle avait enlevé Valentine de la maisonnette du pasteur, en l'arrachant par les cheveux du milieu des flammes que sa fureur y avait allumées, la jeune épouse était encore vierge, pure et sans tache, telle enfin que doivent être les saintes odalisques de nos sérails catholiques pour mériter la faveur d'être agréables à l'époux divin. Or, la marquise comptait bien ne plus retrouver la tendre Valentine tout à fait aussi virginale; trois mois d'hymen! et un mari si amoureux, si jeune et si beau!...

Le fait en lui-même ne lui semblait qu'une vétille. Les temps sont si changés! Comme on voit à nos barrières des commis impitoyables, armés de sondes menaçantes, faire main basse sur tout objet qui se présente en fraude; de même d'inflexibles matrones, au regard pénétrant, au tact infaillible, jadis en sentinelle au parvis des couvents, vérifiaient le délicat mystère de la virginité, et délivraient le *passe de bout* à la beauté novice. Aujourd'hui, on est un peu moins sévère, on y regarde de moins près. Il importait donc assez peu que Valentine eût couché avec son cher Adrien, de fait et en réalité, comme la Madeleine repentante, ou seulement en rêve et en extase, comme la sentimentale Thérèse; mais c'étaient les suites du péché qui faisaient frémir la marquise, car les suites sont évidemment bien plus terribles que le péché lui-même: témoin le baptême, qui nous lave, blancs comme neige, du péché originel; mais nonobstant nous laisse sous l'empire du démon, qui, pour servir d'exercice à notre vertu, nous damne infailliblement. J'eusse mieux aimé qu'on m'eût laissé ma tache en quelque endroit qu'elle fût, et qu'on m'eût préservé du malin; si toutefois le malin n'est pas le doux sourire ou les beaux yeux de ma jolie lectrice, auquel cas j'aime encore mieux rester sous l'empire du démon.

La marquise, qui connaissait le fort et le faible de la théologie, craignait seulement que Valentine, comme la bergère de la romance, parmi les fleurs n'eût cueilli quelque fruit, car il est bien difficile de dissimuler un péché qui grossit pendant neuf mois, et fait ensuite des cris à éveiller tous les voisins. D'ailleurs, le courage même avec lequel la pauvre petite avait obéi à tout pour sauver son Adrien, lui révélait toute la tendresse de son cœur, toute la force de son âme, et elle ne doutait pas que sa fille ne préférât la mort à l'horreur d'abandonner son enfant, et ne consentirait jamais à ce qu'on l'en séparât, quelques ruses, quelques menaces, quelques violences qu'on employât; et cependant, comment reconnaître un hymen que l'Eglise romaine n'avait pas légitimé! comment admettre dans sa famille un être dont la naissance ferait sa honte et l'existence son supplice! l'enfant d'un huguenot, d'un roturier, et d'une demoiselle de Tercy!

Après avoir frémi d'indignation à la pensée de ce malheur irréparable, la marquise, toujours grande, toujours noble, toujours au-dessus du vulgaire dans les actions décisives de la vie politique, prit une résolution violente, mais ferme et inébranlable; ce fut, si les charmes de sa fille n'avaient été qu'inutilement et sans fructueux effet souillés par les caresses du huguenot, de purifier son âme et ses jeunes appas par la prière, le jeûne, la mortification; ensuite de passer outre, d'accomplir ses desseins, de vérifier pour sa fille les paroles de l'Ecriture: *Forcez-les d'entrer*, et de donner au Seigneur, qui, certes, ne la refuserait pas, une petite veuve de quinze ans, assez belle, assez noble, et surtout assez riche, pour qu'on ne s'arrêtât point à la bagatelle qu'Adrien avait dérobée, et sur laquelle on garderait un mystérieux silence; ou bien si, par un sort fatal, un arrêt vengeur de la Providence, la belle et tendre enfant, qui ne demandait pas mieux, qui le désirait de toute son âme, portait le fruit coupable d'un hymen sacrilége, impie, criminel, illégitime, et visiblement formé par le diable, puisqu'on n'avait pas payé un prêtre catholique pour dire: *Conjungo vos*; alors, n'écoutant plus qu'une juste colère, et, comme l'ordonne l'Ecriture, arrachant et jetant son œil, si son œil est la cause du scandale, la marquise jura de renier une fille si indigne de lui appartenir, et, après avoir préalablement fait égorger son époux et sa famille adoptive, de déclarer qu'elle n'était point sa mère, de la chasser, de la maudire; et prêtant à la colère céleste les effets redoutables de sa colère terrestre, de faire bannir l'infortunée comme un être inconnu, vagabond, errant; de la séparer à jamais de la société, où elle n'aurait plus d'asile; de la faire enfermer pour la vie dans une maison de correction; et, pour prouver ensuite à l'univers combien son âme était pieuse et chrétienne, d'acheter de son vivant la béatitude éternelle, qu'on acquiert, comme un marquisat, à beaux deniers comptants. Elle s'engagea d'avance à donner tout son bien à l'Eglise, sans oublier le bon père Siméon, et à fonder une sainte chapelle dédiée à la Vierge aux sept douleurs, où son image serait représentée comme celle de sainte Chantal dans tous les cloîtres d'annonciades.

Cette grande résolution, conforme en tous points aux bons principes du bon vieux temps qui avaient servi de règle à la conduite de la marquise pendant sa vie entière, et auxquels elle ne pouvait déroger et par droit de naissance et par esprit d'état, fut approuvée par le saint homme de Dieu, comme un exemple de sagesse et une haute leçon de morale. Il prouva, avec une admirable sagacité jésuitique, que tous les liens sont rompus entre une mère catholique et son enfant réprouvé; qu'elle ne doit point reconnaître ce que l'Eglise méconnaît; qu'elle doit jeter elle-même au feu le membre condamné aux flammes, et que quiconque est chassé de la table où l'on mange le père des hommes doit être lapidé, torturé, brûlé vif, les os broyés sous la pierre, et les cendres jetées au vent.

Telle était sans doute l'opinion très-orthodoxe du jésuite, et il ne pouvait décemment en professer une autre sans s'écarter des vrais principes de sa foi. Mais son cœur renfermait en secret le vautour de Prométhée; il était aussi en proie à la passion la plus ardente, la plus despotique, la plus désordonnée, à l'amour qui s'était emparé de toutes

les puissances de son âme, et l'embrasait d'un feu dont il n'avait jusqu'alors éprouvé que la flamme passagère, et dont il se sentait maintenant consumé jusqu'à la moelle des os.

L'innocence et la jeunesse de Valentine; sa tendre fraîcheur, qui surpassait tout ce qu'on pourrait lui comparer; l'expression angélique de sa douce figure; la pureté, la blancheur, la perfection divine de tous les charmes qu'il avait contemplés dans son sommeil, avaient laissé dans son cœur une image ineffaçable, porté le trouble dans son esprit, et dans ses sens le désordre et le ravage. La passion délirante à laquelle il s'abandonnait ne ressemblait point sans doute à cet amour ardent et durable, impétueux et tendre, discret, timide, et toujours prêt à s'immoler lui-même, tel que la beauté candide l'inspire aux cœurs vertueux, tel que l'aimable enfant le sentait et le faisait éprouver à son doux Adrien. La flamme adultère qui dévorait le jésuite était sombre, cruelle, poignante comme le crime qui l'avait allumée. Elle brûlait son sang, elle calcinait son cœur, elle irritait toutes les fibres de son cerveau, et ne permettait à l'insensé, dont elle était peut-être le secret châtiment, de goûter de repos ni le jour ni la nuit. Endormi, éveillé, dans la clarté comme dans les ténèbres, l'image ravissante de la céleste fille était toujours devant lui, sans parure, sans voile, comme dans la mère de l'Amour, telle que son œil impudique avait osé la surprendre sous le drap perfide; il la voyait sans cesse dans le doux abandon du sommeil, son sein virginal entouré de sa noire chevelure, un de ses bras d'ivoire s'arrondissant autour de sa tête angélique, et ses pieds délicats rapprochés avec pudeur; et ces rêves brûlants qui le poursuivaient sans relâche, et qui eussent fait les délices d'un amant heureux, égalaient le tourment du jésuite aux supplices de l'enfer, parce que dans son cœur criminel tout était désir, emportement sans tendresse, regrets sans espoir, et fureur inutile; parce qu'il songeait, en frémissant d'une jalouse rage, que ces longues et fatigantes nuits, où le reste de sa vigueur s'épuisait en soupirs inutiles, la jeune et ravissante fille les passait délicieuses dans les bras d'Adrien; et que tandis qu'il gémissait, brûlé par un torrent de feu, elle prodiguait à son beau rival ses célestes appas, ses enivrantes caresses et ses divins baisers.

Ainsi, comme Tantale expirait de soif au milieu des eaux limpides, le saint homme de Dieu se desséchait d'amour au milieu de ces rêves voluptueux; mais comme les martyrs du Tartare, dont notre sot enfer n'est qu'une burlesque copie, il n'avait pas perdu l'espoir, et l'espoir c'est la vie.

Loin donc de contrarier la marquise dans ses projets, il la fortifiait au contraire dans ses *nobles* résolutions; il excitait sa fureur contre les protestants, qui joignent au crime d'être huguenots celui beaucoup plus grand de passer pour libéraux, peut-être même de l'être; j'aime à le croire, je voudrais l'assurer; et il fondait sur l'exécution d'une partie du plan général, combiné avec le bureau directorial des grandes mystifications, la réussite de celui qu'il méditait de son côté pour s'emparer à son tour de la charmante fille, que la marquise et lui ne voulaient point appeler l'épouse d'Adrien. Ce qui servait surtout merveilleusement ses desseins, et lui donnait l'assurance d'un plein succès, si toutefois le massacre des protestants s'exécutait, comme il n'en doutait pas, c'est qu'il devait lui-même, par ordre de la marquise et avant l'heure fatale, de peur qu'elle ne fût victime et enveloppée dans la proscription des Ludger, courir enlever Valentine, et l'emmener loin d'Uzès et des scènes de carnage dont le signal partirait à la fois de Nimes et de toutes les paroisses; et quant au moyen d'approcher de l'épouse d'Adrien et de s'en emparer, Siméon était jésuite, et comptait sur la ruse et l'adresse.

En attendant cet heureux jour, plus délicat sur certain point que madame de Tercy, il calculait, en frémissant, par le nombre des nuits, le nombre des outrages que l'heureux Adrien faisait subir à sa flamme adultère, et jurait de s'en venger. Mais moins sévère et plus accommodant sur certain autre point délicat que les inflexibles matrones du onzième siècle, telle qu'il aurait le bonheur de la retrouver il était bien résolu d'enlever la belle épouse, de la conduire rapidement à Rhodez, de l'enfermer chez la vieille Léonard, de la faire passer pour morte, perdue, partie, tout ce qu'il jugerait convenable; et là, maître absolu de la malheureuse enfant, de satisfaire à la fois, dans la possession de ses charmes et leur profanation, ses désirs effrénés et sa vengeance implacable.

Comme la marquise, il n'attendait que le jour du triomphe et l'heure du massacre; comme elle il en appelait l'instant par ses vœux; il excitait, il armait, il échauffait le zèle des soldats de l'Eglise; il bénissait les poignards, il promettait le ciel, il recevait les serments, il désignait les victimes qui devaient tomber sous le fer, il marquait les maisons qui devaient s'écrouler dans les flammes; mais ce que la marquise ne pouvait faire, et ce qui dut infailliblement décider du sort de la France et du triomphe que nous remportâmes, c'est que tous les matins, pendant son séjour à Beaucaire, le bon père Siméon ne manqua point de dire une messe pour la prospérité des armes anglaises, la conservation des jours précieux de Wellington, et le retour fortuné des étrangers en France. Sauf le mérite encore plus éminent des auteurs de la note secrète, pouvait-on mieux servir son roi et son pays?

Enfin le grand jour arriva : toute la France apprit que l'usurpateur, à la tête d'une armée rassemblée à la hâte, et pourtant formidable, non par le nombre, les armes, le matériel, mais par sa valeur éprouvée et sa résolution de vaincre ou de périr, marchait au-devant de l'ennemi dans les champs de la Belgique.

A l'instant un calme trompeur, qui n'était d'une part que l'anxiété, de l'autre que l'attente, sembla s'étendre sur tout l'empire, et chacun, selon son intérêt, ses craintes, ses affections ou ses haines, fit des vœux secrets, mais défendit à ses yeux, à son visage, à sa bouche, de trahir le mystère de son âme.

On appelle cela prudence : je le nomme lâcheté. Il n'y aurait ni moments de crise, ni despotisme, ni anarchie, ni invasion, ni révolution, si, comme l'ordonna Lycurgue dans sa patrie, chaque citoyen, dans une émeute, était obligé de prendre un parti, car alors on connaîtrait la volonté générale; elle seule déciderait, elle seule rétablirait l'ordre comme elle le veut, comme il doit être, puisque c'est pour elle qu'il existe, et l'on ne verrait jamais une poignée d'audacieux et de véritables rebelles abuser du silence d'une nation, interpréter ses désirs, trancher en maîtres de l'Etat, dont ils ne sont que les sujets, et faire parler un peuple entier qui ne les reconnaît pas et qui les désavoue.

Voilà ce que pensait Lycurgue.... mais Lycurgue n'avait point de cordon bleu; c'était donc un fort petit garçon en comparaison de nos législateurs en habits brodés.

Chapitre XIII. — Adrien soldat, lieutenant et capitaine.

Toujours plein d'un patriotique enthousiasme, l'âme émue, attendrie, encore plus enflammée par les dernières paroles du vertueux Ludger, et fier maintenant d'une résolution qu'avait approuvée la sagesse du pasteur, Adrien, bien monté, bien équipé, suivait la route de Lyon. Mais triste, abattu, et la tête penchée sur sa poitrine, il marchait lentement, laissant échapper un soupir presque à chaque pas de son cheval. Ferme cependant dans son devoir et dans sa volonté, il ne songeait point à retourner en arrière; mais son cœur, qui n'avait battu jusqu'alors que de tendresse et d'amour, était oppressé d'une douleur mortelle : à mesure qu'il s'éloignait d'Uzès, il lui semblait que toute son âme l'abandonnait, et qu'il venait de perdre, avec sa Valentine, le principe de sa vie, de sa force et de sa vertu même. Malgré lui, sans réflexion, sans volonté, il retenait l'ardeur de son coursier; il croyait sentir qu'en s'éloignant plus lentement le sacrifice était moins cruel. Dès qu'il apercevait sur la route, ou dans les champs voisins, quelque point élevé d'où son regard pouvait encore découvrir l'habitation qui renfermait toute sa vie, tout son amour, aussitôt il pressait les flancs de son cheval, il y volait, et de là, cherchant dans l'immense horizon quelque faible indice qui lui révélât seulement l'endroit où respirait sa douce amante, s'il croyait le découvrir, ses yeux se remplissaient de larmes, il couvrait de baisers sa charmante image qu'il portait sur sa poitrine, il lui répétait tous les serments du plus ardent amour; et quand, honteux de sa faiblesse, et regardant comme un vol fait à son devoir les instants qu'il perdait à soupirer en vain, il reprenait soudain sa course avec courage et désespoir, alors il croyait s'arracher encore de la maisonnette du pasteur, et son cœur se brisait comme à l'instant qu'il en était sorti.

A sa douleur se joignait un sentiment étrange, pénible, sombre, et qu'il repoussait de toutes ses forces comme un piége que lui tendaient sa faiblesse et son amour. Mais opiniâtre à le poursuivre, le sinistre pressentiment malgré lui le glaçait. Au milieu de ses larmes, de ses caresses et de son désespoir, cent fois sa tendre Valentine, pendant le calme et le silence des nuits, tout à coup s'éveillant avec effroi, et s'attachant au sein de son époux, lui avait dit avec cet accent qui pénètre : — *Ah! si tu quittes ta Valentine, si tu l'abandonnes, tu ne la reverras plus!* Et une voix prophétique, qui semblait sortir de son propre cœur, lui répétait ces mots, et le jetait dans un trouble si affreux, si bizarre, si inexplicable, que le jeune homme s'arrêtait comme frappé de la foudre, et quelquefois était prêt à retourner sur ses pas. Mais tout à coup, rougissant à la pensée de reparaître devant son père, de passer pour un lâche, d'avouer sa superstitieuse terreur, et s'indignant contre lui-même, il précipitait son coursier, voulait chasser de son esprit effrayé jusqu'à l'image, jusqu'au souvenir de Valentine, et plus il combattait sa chère et cruelle illusion, plus son âme en était remplie.

Trois fois, avant la fin du jour, il s'arrêta pour écrire à sa jeune épouse, et chaque fois, après lui avoir peint sa douleur, son amour, ses tourments, et fait passer sur un froid papier tout le feu de son âme, il se sentit plus de courage. Comme il écrivait sa quatrième épître sur une table de bois, dans une petite auberge sur la route, un cavalier, courant ventre à terre, s'arrête à la porte, saute à bas de son cheval, se précipite dans la maison, entre dans toutes les chambres sans adresser un mot à personne, visite tout de la cave au grenier, malgré les cris et les menaces de l'hôte, de sa femme et de ses gens; entre enfin dans la salle où Adrien écrit sans rien entendre de ce qui se passe, car il écrit à sa Valentine, et vient se jeter au cou du jeune homme.

C'était le bon Jacques, qui était parti sans rien dire à personne, avait suivi les traces de son maître, et qui, depuis la porte d'Uzès jusqu'à ce méchant cabaret, avait visité toutes les auberges de la même façon. Adrien le reconnaît, se lève brusquement, renverse la table, le

saisit à bras-le-corps, et l'embrasse de tout son cœur, tandis que le brave homme cherche à se dégager pour lui baiser les mains. Comme ils ne disaient mot et s'agitaient d'une singulière façon, l'hôte et ses gens croient qu'ils se battent, tombent sur l'agresseur et vont l'assommer. Mais, tandis que Jacques allonge de grands coups de poing tout en s'expliquant, qu'Adrien se jette au milieu des coups en criant d'arrêter, et que l'hôte et l'hôtesse ne savent plus à qui s'en prendre, un courrier du gouvernement, arrivant de Paris, courant à Marseille, et portant des dépêches que lui a remises l'empereur en personne, s'arrête aussi, ne descend pas de cheval, et demande un verre de vin; car il court vite, mange peu et boit souvent. On accourt, on l'entoure,



La grosse Annette.

on le presse, on le sert, il boit; et pendant qu'il boit, tout le monde lui demande à la fois : — D'où venez-vous? — De Paris. — Quelle nouvelle? — Tout va bien. — Et l'armée? — Superbe. — Et l'empereur? — Il est parti.... — Il est parti! s'écrie Adrien en s'élançant à la bride du cheval; quand, quel jour, à quelle heure? — Il y a soixante heures que j'ai quitté Paris, ajoute le courrier en rendant son verre, et l'empereur, qui m'a parlé lui-même, devait en partir deux jours après moi; comptez. — Lâchez mon cheval : gare! adieu, messieurs! Le courrier pique des deux, part, vole, et disparaît.

— A cheval! s'écrie Adrien sans songer à finir sa quatrième épître. — A cheval, monsieur, répond Jacques en lui tenant l'étrier. Tous deux s'élancent sur leurs vigoureux coursiers, et, comme le courrier, piquent des deux, partent, volent, et disparaissent.

Arrivés à Bagnols, ils renvoient leurs montures à Uzès; Adrien n'écrit que quatre lignes à sa femme, pas davantage au pasteur :

« Ma Valentine, mon amour, ma vie, mon âme, au nom de ton amant, de ton époux, et du gage adoré que renferme ton sein, imite mon courage : je vais combattre pour Valentine; conserve-toi pour Adrien. »

« Mon père, Jacques m'a rejoint; il veut me suivre, je le garde. Je vous renvoie nos chevaux, nous n'avons plus un jour, une heure, une minute à perdre. L'empereur est parti; on va se battre, et j'y veux être. Adieu, mon père; adieu, ma tendre mère : nous allons courir jour et nuit. Soutenez, consolez, chérissez ma Valentine!... Ah! je vous ai laissé plus que ma vie! »

Pendant qu'il trace au crayon ces deux billets, Jacques fait seller des chevaux de poste, visite leurs fers, attache les porte-manteaux, se munit d'une gourde de vieux cognac, et fait tout avec une telle rapidité, qu'à peine arrivé, Adrien remonte à cheval et part aussi lestement qu'une estafette, suivi du fidèle serviteur et précédé du postillon obligé.

Partout même diligence : on ne s'arrête qu'une fois par jour, on ne fait qu'un repas léger; la nuit on se réchauffe par quelque liqueur forte, par une gorgée de cognac que d'heure en heure on avale. Adrien était soutenu par sa jeunesse, son ardeur, sa brillante santé; Jacques, par la force de son tempérament, l'habitude de la fatigue, et tout homme est capable de prodige quand une passion noble, un sentiment exalté l'animent : l'histoire militaire de la révolution française et des triomphes de nos armées en offre des milliers de preuves. Quelque jour cette histoire remplacera dans les écoles celle des prodiges de la Grèce, en effacera le souvenir en surpassant sa gloire, et deviendra pour les peuples futurs un objet d'étonnement, et peut-être d'incrédulité.

Le troisième jour, au soir, Adrien et Jacques arrivent à Paris. Il fallut les descendre de cheval; ils pouvaient à peine se soutenir. Un bon souper, un bon lit, un bon somme, à vingt ans, réparent tout; et quant à Jacques, il avait passé sa vie à cheval. Le lendemain, dès neuf heures du matin, ils étaient dans les cours du ministère de la guerre. Ils s'informent aux premiers venus des formalités à remplir pour s'engager comme simples soldats. On les regarde avec surprise, on leur indique le bureau des engagements : ils y courent. Adrien prend la parole, explique ses motifs, exhibe ses papiers, ceux de Jacques, et, en se faisant ainsi connaître, redouble l'étonnement que tous les deux font naître, et force à les admirer tous ceux qui les écoutent. Ils passent au conseil : tous deux manient les armes avec adresse, précision, sûreté; tous deux sont exercés à la manœuvre : Adrien commande et exécute à la fois, et tous les deux demandent à partir sur-le-champ, à être incorporés dans l'un des corps quelconque que va commander l'empereur : l'arme et l'uniforme leur sont indifférents, pourvu qu'ils marchent à l'ennemi, pourvu qu'ils soient au feu; et pour lever tout obstacle, ils offrent de s'équiper à leurs frais.

Ce n'était pas l'instant de refuser les hommes qui s'offraient de bonne volonté; cent mille, qui se fussent présentés comme Adrien et Jacques, eussent été acceptés sur-le-champ. Le jeune époux de Valentine et le robuste mari d'Annette furent aussitôt inscrits sur le grand registre; et, pendant qu'on écrivait leur engagement, qu'on expédiait leur feuille de route, et qu'ils allaient et venaient dans les bureaux de l'état-major, du personnel, de l'activité, et remplissaient toutes les formalités prescrites, avec la vivacité qu'Adrien mettait dans toutes ses actions, le bruit de leur arrivée, de leur conduite, de leur patriotisme, de leur enthousiasme, se répandait de proche en proche, circulait de bureaux en bureaux, de divisions en divisions, et arrivait, par le secrétaire général, aux oreilles du ministre lui-même.



Adrien et Jacques, s'étant engagés, vont à marches forcées rejoindre leur régiment.

Tout ce qui s'écarte de la marche ordinaire frappe, inquiète, alarme les hommes qui disposent du pouvoir et répondent des événements. Le ministre, homme juste, guerrier français, digne de comprendre l'effet d'un noble sentiment, mais en même temps sage et prudent, voulut voir ce jeune Ludger, ce protestant d'Uzès, cet époux de la fille d'une marquise, si ardent défenseur de la gloire nationale, et qui voulait à tout prix combattre sous les ordres et sous les yeux de Napoléon. On le lui amena ainsi que Jacques, qui ne quittait jamais son maître.

Adrien se présenta devant lui avec cet air d'assurance et de candeur, d'aisance et de modestie qu'on apporte toujours avec un cœur

pur, une intention loyale et franche. Le ministre fut frappé à la fois du charme et de la noblesse de sa figure, de l'expression fière et douce de son regard; du premier coup d'œil qu'il attacha pendant près d'une demi-minute sur le beau jeune homme, il sentit se dissiper tous ses vagues soupçons, et, lui prenant la main, qu'il serra affectueusement, il le complimenta sur son zèle, sur son patriotisme et le bel exemple qu'il donnait à la jeunesse française.



Siméon le jésuite et Bothweld son âme damnée.

Adrien répondit avec respect, mais l'ardeur de son imagination perçait dans ses moindres discours; et dès qu'il parlait de gloire et de patrie, son âme toute française se montrait sur ses lèvres. Le ministre sourit plusieurs fois en l'écoutant; puis, paraissant réfléchir un moment, il écrivit quelques mots, plia, cacheta son billet, et, le donnant au jeune homme : — Quand vous serez arrivé, lui dit-il, à votre destination, vous demanderez à votre colonel la permission de remettre vous-même ce billet au général M.... Allez, monsieur; celui qui sert son pays avec le désintéressement, l'amour et l'ardeur que vous montrez, est au-dessus des éloges et n'a besoin de prétendre à rien pour parvenir à tout.

Le ministre ajouta un mot flatteur pour Jacques, qui le salua jusqu'à terre; et les deux nouveaux soldats, leur feuille de route en poche et s'embarrassant peu du droit d'étape, coururent à la diligence de Lille, qu'on attelait, afin de joindre au plus vite le corps pour lequel ils étaient désignés, dont les cadres n'avaient pu être complétés, qui était sorti un des derniers des murs de Paris, et marchait à grandes journées pour atteindre le gros de l'armée avant le commencement des opérations générales qui devaient s'ouvrir à l'arrivée de l'empereur.

Pendant qu'on empaquetait les effets et les voyageurs dans la lourde machine, Adrien et Jacques, maintenant camarades, coururent au cabaret voisin; et tandis que l'un vidait une bouteille à la santé du régiment dont il portait l'habit, l'autre écrivait à sa famille :

« Votre Adrien est soldat : dans deux jours il sera à son régiment, dans six à sa destination; et tant qu'un drapeau étranger flottera sur la terre de France, croyez qu'il fera son devoir, car il adore son pays, sa femme et sa famille. »

A ce peu de mots il allait joindre les plus tendres prières pour engager sa Valentine à supporter courageusement leur sort; mais le fouet du postillon retentit, ils n'ont que le temps de jeter à la poste le billet interrompu au milieu d'une phrase, de courir, monter en voiture, partir, et ils sortent de Paris au bruit retentissant de la guimbarde, qui ébranle le pavé, fait trembler les vitres, écorne les coins de rue, et menace d'écraser les passants qui fuient dans les boutiques.

Le régiment d'Adrien et de Jacques avait fait une incroyable diligence; il avait déjà quitté Lille depuis vingt-quatre heures quand ils y arrivèrent. — Tant mieux ! s'écria Adrien en apprenant cette nouvelle, voilà une ardeur qui est de bon augure et me donne de la confiance dans mes camarades; allons, Jacques, en route ! — En route! monsieur. — Marchons à pied, mon ami. — Marchons à pied, monsieur; donnez-moi votre sac, j'en porterai bien deux, et cela vous soulagera. — Jacques ! Jacques ! nous sommes tous deux soldats.

Adrien garda son sac sur le dos, son fusil sur l'épaule; et quelque prière, quelque supplication que fît le bon Jacques, tout le temps qu'il porta l'uniforme, le neveu du pasteur ne voulut recevoir du mari d'Annette que de petits services d'amitié, et de ces douces prévenances que l'on échange entre camarades, et sur le pied d'égalité. Jacques, plus que jamais pénétré de respect et d'attachement, pleurait souvent en pressant ou en baisant à la dérobée les mains de son maître et, ne pouvant le servir comme domestique, le brave homme le suivait comme son ombre, et jurait dans le fond de son cœur de mourir avec son jeune homme plutôt que de revenir sans lui.

A mesure qu'ils avançaient, ils rencontraient de toutes parts des colonnes se dirigeant vers la Sambre, et marchant en hâte sur Maubeuge, Avesnes, Beaumont, Philippeville et les villages environnants. On entendait dans toutes les bouches : — L'empereur était hier à tel endroit, il a parlé à tel corps, il passe aujourd'hui sur tel point, il sera demain à telle distance. Et sur tous les visages éclatait la confiance.... présage de la victoire, et les détachements qui se rencontraient dans leurs marches s'abordaient au cri de *vive l'empereur!*

Adrien et Jacques suivirent un corps de la vieille garde : chemin faisant, causant, riant et buvant avec ces vétérans de la gloire, ils s'animaient encore de leur esprit militaire, de leur froide intrépidité, de leur amour national et de leur gaieté française. Enfin ils rencontrèrent l'armée, occupant une vaste étendue, et trouvèrent leur régiment entre Avesne et Maubeuge. C'était en ce moment le centre de la ligne, et le commandement provisoire en était confié au général M.... Adrien ne perdit pas un instant, il se fit conduire à son quartier, et, s'annonçant au général de la part du ministre, il fut à l'instant introduit, et présenta le billet dont il était porteur, et dont il ne soupçonnait nullement le contenu.

Après l'avoir lu, le général examina Adrien avec une attention particulière et, sans aucune préparation, lui adressa rapidement quelques questions sur l'art militaire, la discipline, le commandement, l'ordre et la nature des évolutions. Adrien avait lu, il avait quelque théorie de la guerre, et les mots, les termes lui étaient familiers. Servi par une mémoire sûre, prompte, et une extrême facilité dans le don de s'exprimer, il eut le bonheur de répondre avec justesse, précision, et surtout avec cet air ouvert et décidé, qui porte à la fois la confiance et la conviction.



Les Trestaillons.

— C'est fort bien, lui dit le général après l'avoir écouté, et là-dessus il lui tourna le dos. Tout fut dit, et Adrien s'en revint trouver Jacques et son régiment, un peu surpris, un peu déconcerté, car il avait fondé quelque espoir sur le billet du ministre.

Comme il revenait à son quartier, plusieurs corps se formaient en bataille : on annonçait l'arrivée de l'empereur et l'ouverture de la

campagne : l'enthousiasme était au comble, l'air retentissait de cris de joie.

Tout à coup, Adrien aperçoit le général M... parcourant au galop le front de la ligne. Il s'arrête un instant, dit quelques mots à un colonel, lui remet un papier, en parlant désigne Adrien, qui était déjà sous les armes, et remet aussitôt son cheval au galop. Le colonel s'approche du jeune Ludger; celui-ci tressaille; il n'ose croire, mais il pressent qu'il sortira des rangs. Comme le ministre et le général, le colonel commence par jeter sur l'époux de Valentine un regard observateur, puis il lui dit : — Monsieur Ludger, vous êtes porté sur la liste de promotions au grade de sous-lieutenant : l'empereur arrive aujourd'hui, on la lui présentera. Adrien respirait à peine, une rougeur éclatante couvrait son visage, et le bon Jacques, son camarade de gauche, pleurait à grosses larmes sous son shako.

On apprit dans le moment même que Napoléon arrivait à Avesnes : l'ardeur et l'enthousiasme éclatèrent par un cri général, et un grand mouvement se fit dans toute l'armée.

Elle campa dans la nuit, ayant sa gauche sur la Sambre, le centre à Beaumont, où était le quartier général, et sa droite en avant de Philippeville. Les deux armées ennemies, prusso-saxonne et anglo-hollandaise, avaient développé leurs lignes en face des nôtres; Blücher avait son quartier général à Namur, Wellington à Bruxelles.

Le lendemain, jour anniversaire de Marengo et de Friedland, l'empereur se montra sur toute la ligne. Il fit approcher de lui les officiers promus à de nouveaux grades; Adrien était du nombre. L'empereur le fixa un moment : sa jeunesse, sa beauté, sa grâce, sa bonne mine sous l'habit d'officier, et l'expression fière, douce et pleine d'admiration avec laquelle le jeune homme contemplait lui-même le premier capitaine du monde et le plus étonnant des hommes, parurent le frapper. — Vous êtes bien jeune, lui dit-il brusquement; où avez-vous déjà servi? — Sire, répondit aussi vivement Adrien, on se battra sans doute aujourd'hui, et demain je pourrai vous répondre. — Bien, très-bien! murmurèrent les généraux qui accompagnaient l'empereur. Le général M..., qui faisait partie de la suite, s'approcha du jeune sous-lieutenant, et lui dit tout bas : — Maintenant, distinguez-vous.

L'empereur avait résolu d'attaquer d'abord les Prussiens.

L'avant-garde, commandée par Jérôme, se mit en marche sur trois colonnes : le corps dans lequel était compris le régiment d'Adrien en faisait partie : le sort avait donc décidé qu'il se trouverait au premier combat qui ouvrirait la campagne. A peine fut-on sorti des lignes du camp qu'on rencontra l'avant-garde prussienne. A son aspect, tous les soldats poussèrent des cris de joie; leur ardeur était impossible à décrire, et l'on marcha sur l'ennemi au pas de charge. A la première explosion des armes, Adrien tira de son sein le portrait de Valentine, le baisa, serra la main de Jacques; et son régiment marchant le premier au feu, il s'avança aussi intrépidement que les vieux militaires.

L'attaque était foudroyante; c'était le premier élan de la valeur française : l'ennemi fut culbuté, le pont de Marchienne emporté, et l'empereur à la tête de sa garde entra dans Charleroi.

Adrien était mécontent : étourdi par l'explosion des armes et les tourbillons de fumée; ébloui, déconcerté par la rapidité même de l'action, il avait fait son devoir, mais rien au delà, et il ne trouvait pas que ce fût mériter l'épaulette qu'on lui avait accordée. Il écrivit à sa famille :

« J'ai combattu, voilà tout. Mais je suis maintenant accoutumé au bruit du canon, à l'odeur de la poudre, à la vue de l'ennemi, et l'on nous promet une bataille pour demain. »

En effet, le maréchal Ney venait d'arriver sur le champ de bataille. Il avait reçu à l'instant le commandement de toute la gauche, avait pris ses positions, observant les routes de Bruxelles, Namur, Nivelles; et l'empereur marchait avec le centre et la droite en avant de Fleurus, pour attaquer l'armée prussienne.

Elle était forte de quatre-vingt-dix mille hommes, la nôtre seulement de soixante-dix mille; mais la nôtre était française, la vieille garde y était, elle devait au moins compter pour le double. L'ennemi s'en aperçut.

L'action s'engagea entre les tirailleurs des deux armées : Adrien était au désespoir.

— La journée ne sera pas pour nous, disait-il à ses soldats; l'ennemi sera battu avant que nous puissions donner.

Comme il suivait d'un œil inquiet les mouvements qu'il pouvait apercevoir, il se fit un changement de position qui porta son régiment vers Ligny, que l'empereur ordonnait d'attaquer, et il se trouva tout à coup au plus fort de la bataille; alors, invoquant à la fois sa patrie et sa chère Valentine, et répétant d'une voix mâle l'ordre donné par son colonel, il se précipita, l'épée à la main, à la tête de sa compagnie, dans le village de Ligny. C'était le point important; il fallait l'arracher à l'ennemi, qui le défendait avec fureur. Trois fois, au milieu de la plus terrible mitraille, on parvint à y pénétrer, à repousser l'ennemi, à l'en chasser; et trois fois l'ennemi, réunissant de nouvelles forces, y rentra victorieux. Le champ de bataille était couvert de cadavres, la terre était labourée par les boulets et la mitraille; on hésitait à livrer un quatrième assaut. Mais Napoléon avait dit : Vous prendrez Ligny; il fallait donc le prendre, et l'honneur devait en appartenir au régiment d'Adrien. Il cherche des yeux son colonel, il le voit grièvement blessé; il se tourne vers son capitaine, une balle le frappe à mort. — Camarades! crie-t-il à ses soldats, le village est tourné, on va l'emporter, et l'empereur saura que ce n'est pas nous qui l'avons pris! ne nous laissons point arracher notre gloire et le prix de notre sang! marchons!

Son cri est répété par toutes les bouches : pour la quatrième fois on se précipite dans Ligny, on renverse, on écrase, on culbute à la baïonnette tout ce qui fait résistance; l'ennemi, étonné d'une telle opiniâtreté, s'ébranle, hésite, recule. Au milieu de la plus épouvantable mêlée, Adrien aperçoit le drapeau étranger : il vole, l'atteint, l'arrache aux yeux d'une foule de combattants : mais il est entouré, il va périr... Au même instant, des cris de victoire retentissent, l'ennemi prend la fuite, Ligny reste aux Français, et la vieille garde, qui poursuit sa marche triomphante, achève de décider le sort de cette brillante journée, égale et comparable à nos plus belles victoires.

Une partie de l'armée bivouaqua sur le champ de bataille. Adrien, tenant son drapeau, ses habits et son chapeau criblés de balles, et couverts de son propre sang, qui coulait de plusieurs blessures, fut présenté à l'empereur par le général M... — Sire, dit le jeune homme en posant aux pieds du grand capitaine son étendard en lambeaux, vous me demandiez où j'ai servi : à Ligny, sous l'empereur; en voici la preuve!

Le soir même Adrien remplaça le capitaine mort à ses côtés, et la croix d'honneur, vaillamment achetée, fut attachée sur sa poitrine par le général M...

Ses blessures étaient légères : Jacques les pansa lui-même; il pria à genoux son jeune maître de passer un jour ou deux à l'ambulance. — Ce n'est pas de ce côté-là qu'est l'ennemi, répondit Adrien en riant; Jacques, je ne ferai un pas en arrière que quand nous pourrons voler vers ma chère Valentine.

L'armée prussienne était séparée de l'armée anglaise : c'était maintenant celle-ci qu'il fallait battre.

L'empereur vint camper à Planchenoit, à quatre lieues de Bruxelles, avec soixante-huit mille hommes. Le quartier général anglais était à Waterloo.

Le maréchal..., avec trente-six mille combattants, devait marcher sur Wavres, pour achever d'intercepter toute communication entre Blücher et Wellington. Il s'arrêta à Gembloux, malgré des ordres réitérés; perdit de vue l'armée de Blücher et Bulow, forte de soixante-quinze mille hommes, quoiqu'elle ne fût qu'à trois lieues de lui, et la laissa passer... Passons aussi; je n'écris pas l'histoire, et mon héros n'était pas là.

L'empereur annonça la grande bataille qui allait décider du sort de la France, et dont le résultat paraissait et devait paraître infaillible. Le cœur d'Adrien bondissait de joie. — Dans deux jours, disait-il à Jacques, dans deux jours, les Anglais seront battus, chassés comme les Prussiens : notre devoir sera rempli, nous reprendrons le chemin d'Uzès, et je suis capitaine, je suis décoré! Ah! dis-moi, Jacques, sous cet uniforme, ne crois-tu pas que Valentine devra m'aimer encore davantage? ne penses-tu pas que mon père sera content de moi?

Jacques disait oui; et tout bas le brave homme priait le ciel de toute son âme de conserver les jours de son jeune maître, car il n'aurait jamais osé lui conseiller de les ménager lui-même.

Les deux armées étaient en présence : la nuit s'était passée dans un repos absolu. Dès l'aurore, Adrien voulut jouir du spectacle imposant qu'offre une grande armée. Il sortit de sa tente avec Jacques. Tout paraissait plongé dans un profond sommeil : la forêt de Soignes apparaissait comme un vaste incendie, tant l'horizon, entre cette forêt, Braine-la-Leud, la Belle-Alliance et la Haye, était resplendissant du feu des bivouacs. Il rencontra l'empereur qui visitait les grand'gardes.

Le temps avait été affreux, mais l'horizon s'éclaircissait; un jour assez beau s'annonçait, et la bataille fut décidée.

— *Nous avons quatre-vingt-dix chances en notre faveur*, disait l'empereur, qui ne savait pas encore ce qui se passait à Wavres, *le duc de Wellington a jeté les dés et ils sont pour nous.*

Il rentra, réfléchit un quart d'heure, et dicta l'ordre de bataille, que deux généraux écrivaient assis par terre.

Aussitôt l'armée s'ébranla, et se mit en marche sur onze colonnes. Pendant qu'elle se déployait majestueusement dans la vaste plaine qui s'étend du chemin de Nivelles à Frischermont, on apercevait sur les hauteurs sept autres colonnes qui débouchaient en bon ordre. Les tambours battaient, les trompettes sonnaient aux champs, et la musique militaire faisait retentir les airs chéris de la victoire. Ce spectacle était imposant, sublime; et l'ennemi, qui occupait le plateau du Mont-Saint-Jean et découvrait toute la plaine, dut en être frappé.

L'empereur parcourut toute la ligne. L'enthousiasme était tel qu'aucune expression ne pourrait le peindre : l'infanterie élevait ses shakos sur les baïonnettes, la cavalerie ses casques au bout des sabres; et les vieux soldats, en admirant ce nouvel ordre de bataille, indiquaient d'avance les mouvements qu'on allait faire, démontraient la perte infaillible de l'armée anglaise, et disaient aux jeunes guerriers : — La victoire est à nous, et la bataille de Waterloo sera le plus beau fait d'armes.

Il le fut en effet, et pendant la journée tout entière la victoire couronna tous les mouvements, toutes les charges de l'armée. Chaque corps, chaque arme, chaque soldat fit des prodiges, et surpassa en

intrépidité, en dévouement, en faits éclatants, tout ce que l'antiquité nous offre de plus incroyable. L'infortuné maréchal Ney eut l'honneur de diriger la grande attaque du centre. Les intrépides cuirassiers, commandés par un général dont le nom s'est pour jamais uni au leur, décidèrent deux fois la plus grande victoire qui jamais ait élevé les armes françaises au-dessus de toute comparaison. Déjà la nuit approchait; l'Anglais avait perdu le champ de bataille; les soldats, jetant leurs shakos en l'air, criaient victoire... quand toute l'armée de Blücher, qui s'était ralliée sur Wavres, qu'un maréchal avec trente-six mille hommes devait arrêter, et qu'il avait laissée passer à trois lieues de lui, apparut sur la route de Saint-Lambert, déboucha par Ohain, et entra dans La Haye.

Cet épouvantable incident, à l'entrée de la nuit, au moment où l'armée, sans réserve, tout entière engagée, excédée de fatigue, croyait avoir arraché la victoire, y porta le découragement. On dit que des cris d'alarme, perfidement jetés au milieu de nos rangs, achevèrent d'y répandre l'effroi. On prit la fuite; toute la ligne fut rompue. La cavalerie prussienne, fraîche, et qui entrait en combat, inonda le champ de bataille; le désordre, la confusion devinrent épouvantables : l'empereur lui-même, pour échapper au massacre, fut obligé de se jeter dans le seul carré qui n'était pas rompu; ce fut alors que la vieille garde, pour la première fois témoin d'un si horrible désastre, préféra la mort sur le terrain qu'elle avait conquis, à l'horreur de voir ses lauriers flétris... Peuvent-ils l'être? Jamais!!!

Egaré, perdu au milieu de cette épouvantable confusion, dont la nuit redoublait l'horreur et l'effroi, Adrien, désespéré, attendait, cherchait aussi la mort à l'endroit où il avait vaincu; mais Jacques qui, depuis le premier coup de canon, ne l'avait jamais perdu de vue, l'entraîna malgré lui et, au nom de sa chère et malheureuse Valentine, parvint à l'arracher blessé, sanglant, exaspéré, de ce champ de carnage, où le désespoir avait remplacé la valeur; et luttant contre sa résistance et ses efforts, il gagna rapidement vers les bois qui bordent la route de Nivelles, en deçà de Mont-Plaisir; à la faveur des ténèbres s'y enfonça avec son jeune maître, et eut au moins l'honneur de sauver l'époux de Valentine d'un trépas inutile.

La crise était horrible. Cependant les ressources étaient encore immenses; mais, pour réparer les malheurs d'une journée si fatale, il eût fallu que la France imitât Rome après la bataille de Cannes, et non Carthage après Zama. L'épouvante jetée dans l'armée gagna la capitale, l'insurrection s'y déclara, l'ennemi en profita, marcha sur Paris, arriva sous ses murs, et sa précipitation pouvait encore entraîner sa perte...; mais Bonaparte avait abdiqué. Il livra sa personne : ce fut un dernier acte de courage. L'histoire le jugera, ainsi que la conduite du cabinet britannique.

Quant à la confusion qui régnait à Paris, elle gagna les provinces et bientôt remplit toute la France.

Retournons à mon jeune homme désespéré, furieux, blessé, et errant avec Jacques dans les bois de Nivelles.

Chapitre XIV. — Le vieux Belge. — Les courriers. — Épouvantables catastrophes.

Après avoir longtemps marché dans les ténèbres, ils aperçurent une misérable cabane et allèrent y frapper. Elle était habitée par un vieillard belge, qui avait servi jadis, aimait la France et, avait espéré mourir Français. Il leur ouvrit sans défiance et, reconnaissant aussitôt leur uniforme, il se hâta de les faire entrer, et leur offrit tous les secours qui étaient en son pouvoir. Adrien voulait absolument continuer à marcher, tâcher de découvrir sur quel point les débris de l'armée faisaient leur retraite, rejoindre ses drapeaux et partager le sort de ses frères d'armes. Les prières, les larmes de Jacques et les conseils du vieillard ne purent rien sur ce qu'il appelait son devoir : mais comme, à son tour, il entraînait Jacques et allait sortir de la cabane, les forces l'abandonnèrent, il s'évanouit, et tomba sans connaissance sur le seuil de la porte.

Adrien était couvert de blessures : aucune n'était profonde, aucune n'était dangereuse; à peine, pendant toute la journée, s'en était-il aperçu : dans la chaleur du combat, dans la joie de la victoire, dans le désespoir qui l'avait suivi, il n'avait rien ressenti; mille autres ont éprouvé ces effets : mais le sang que depuis douze heures il perdait, la fraîcheur de la nuit et un instant de repos calmèrent tout à coup l'irritation qui le soutenait et décidèrent cette crise de la nature.

Jacques et le vieillard le portèrent sur le seul grabat qu'il y eût dans la cabane, visitèrent ses plaies, étanchèrent le sang, et reconnurent avec joie qu'il ne courait aucun danger pour sa vie : mais il avait passé sans intervalle d'une extrême exaltation à une excessive faiblesse, et cet état pouvait avoir des dangers si la fièvre se déclarait. Le bon Jacques, aussi pâle, aussi défait et plus souffrant que le jeune homme, le veilla le reste de la nuit, le jour et toute la nuit suivante, qu'Adrien passa dans un profond accablement. Il n'eut dans cet intervalle qu'un très léger accès de fièvre, sans caractère alarmant. Ses blessures, que Jacques pansait avec soin, n'offraient aucune inflammation et se cicatrisaient d'elles-mêmes. L'élève du pasteur recueillait dans ce moment les fruits précieux d'une jeunesse sage; son sang était pur, sa force celle de la fleur de l'âge, et la nature répara promptement ce qu'elle avait perdu.

Dès le second jour, Adrien reprit toute sa connaissance; il parla, reconnut son bon Jacques, le serra sur sa poitrine et l'embrassa comme un tendre ami. Ce brave homme pleurait de joie : — Dieu soit loué, disait-il, je le ramènerai à Uzès; je le rendrai au pasteur et à sa chère Valentine!

Le troisième jour, Adrien se leva; Jacques le soutenait. Tout à coup le jeune homme se trouble, il pâlit..., il ne sentait plus sur sa poitrine le médaillon qui renfermait l'image de Valentine.—Le voilà, le voilà! s'écrie bien vite le fidèle serviteur, et il le tire de dessous son gilet, attaché avec la croix d'honneur. Depuis l'évanouissement de son maître, il avait mis ces deux objets précieux en dépôt sur son cœur.

Adrien ne les sépara plus. — Qu'ils restent unis sur mon sein, dit-il en les baisant tous deux, c'est le bonheur et la gloire de ma vie.

Le vieux Belge allait tous les jours à la découverte, et revenait triste, sombre, déconcerté et gardant le silence.

Cependant Adrien ne pouvait supporter davantage l'incertitude où il était; il suppliait ce vieillard de l'instruire du sort de l'armée, de sa position, de ses ressources, enfin de ce qu'il devait savoir, puisqu'il allait dans les villages voisins, et le vieillard ne répondait que par ces mots : — Tout est fini... Ces mots glaçaient Adrien : il voulait sortir, du moins envoyer Jacques. — Vous ne rentreriez plus, disait le vieux Belge, et il les enfermait chez lui. Enfin, quand ce singulier homme vit Adrien assez fort pour supporter de nouvelles fatigues et hasarder de nouveaux dangers, un soir que le jeune homme impatient était prêt à se plaindre de ce qu'on lui ravissait sa liberté, il lui apprit la vérité tout entière, et jetant devant lui et Jacques deux habillements complets de paysans : — Quittez, leur dit-il, vos habits d'uniforme, couvrez-vous de ceux-ci, partez, que le ciel vous conduise, et tâchez de regagner vos foyers.

Jacques observait son maître; il tremblait qu'un coup si violent ne le fît tomber à la renverse. Adrien resta un moment comme pétrifié; puis tout à coup, saisissant la main de Jacques : — Courons à Uzès, s'écria-t-il, ou Valentine est perdue! — Courons, monsieur!

Ils se dépouillent de l'uniforme non sans laisser échapper un soupir, une larme; se vêtent en paysans et, profitant de la nuit, guidés par le vieux Belge, ils sortent de la forêt et gagnent la grande route. Là, ils embrassent le vieillard qui, sans la moindre ostentation et sans paraître y songer lui-même, avait réellement été leur protecteur et leur sauveur. Au moment de se séparer, Adrien, en lui serrant la main, voulut y glisser sa bourse. — Gardez cela, lui dit tout simplement le vieux Belge, vous en aurez besoin : si j'avais de l'argent, ce serait à moi de vous en donner. Ils se quittèrent les larmes aux yeux. Ils avaient eu la même patrie, ils éprouvaient les mêmes sentiments, et ils devenaient étrangers.

— Allons, Jacques, marchons avec courage; nous quitterons ces habits à la première occasion, et nous prendrons des chevaux.—Oui, monsieur, nous prendrons des chevaux. — Jacques, Jacques! quel changement! — Marchons, monsieur, parlons bas, car il me semble que j'aperçois, entre ces maisons en ruines, remuer quelque chose de brillant, comme des hommes armés.

Adrien s'arrête; il regarde. Le ciel était couvert, la lune voilée et la nuit épaisse. Les ruines dont Jacques parlait étaient les restes d'un village incendié; il n'y restait plus un seul habitant. Comme ils cherchent à deviner quels gens peuvent s'y être embusqués, ils entendent derrière eux des chevaux au galop. Ils n'avaient conservé pour toute défense que des pistolets. Déjà Adrien les saisit et les arme : mais le prudent Jacques l'entraîne dans un fossé profond sur le bord de la route, le force à s'y baisser pour n'être point aperçu, et fait comprendre au jeune homme qu'il n'y a que de la témérité à s'exposer inutilement.

Les chevaux qu'ils entendaient étaient ceux de deux courriers de cabinet. D'où ils venaient, où ils allaient, ce qu'ils portaient, on ne l'a jamais su. Ils passent devant le fossé, atteignent les ruines et vont passer outre, lorsque tout à coup douze hommes à cheval sortent de ces ruines, fondent sur eux, les entourent, pour toute explication leur font sauter la cervelle de deux coups de carabine tirés à bout portant, les fouillent, s'emparent de leurs dépêches et partent comme l'éclair, laissant au milieu du chemin les deux cadavres et les deux chevaux.

Tout s'était passé en aussi peu de temps qu'il en faut pour le dire. Jacques et Adrien coururent au secours des deux victimes diplomatiques : elles ne respiraient plus, elles avaient la tête fracassée. — Ah! monsieur, s'écria Jacques, si nous prenions leurs chevaux! — Parbleu, dit Adrien, ce sont des courriers de cabinet, leurs plaques le prouvent, ils vont partout aux frais des gouvernements, on les sert à toutes les postes avant qui que ce puisse être : ma foi, Jacques, puisqu'ils sont morts, prenons leurs habits, faisons-nous courriers de cabinet, et courons à Uzès.—Mais, monsieur, ces gens qui les ont tués...—Sont partis. — Mais si d'autres s'avisent aussi... — Tu vois bien qu'on les attendait : le coup est fait, nous n'avons point de dépêches, on ne nous attend pas, et nous n'avons rien à craindre : allons, Jacques, allons — Allons, monsieur; au fait, nous irons bon train, on payera pour nous, ce qui n'est pas malheureux, car nous n'avons plus beaucoup d'argent : c'est peut-être la Providence qui a voulu que tout ceci ar-

rivât. — Je ne le crois pas, Jacques. — Pourquoi donc, monsieur? — Parce que la Providence ferait fort mal d'assassiner deux hommes pour donner leurs chevaux à deux autres.

Tout en parlant de la sorte, on pense bien qu'ils agissaient. Ils jettent bas la veste de paysan, endossent celle de courrier, n'oublient pas surtout la plaque, le bonnet fourré, ramassent les fouets à manche courts sautent à cheval, piquent des deux et galopent.

A toutes les postes ils trouvent des chevaux tout sellés, réservés pour les courriers qui volent sur toutes les routes; montrent leurs plaques, sont servis, et on ne leur demande pas une obole. — C'est charmant, disait Jacques. — C'est commode, disait Adrien.

Ils traversent au milieu des armées prussienne et anglaise avec une imperturbable assurance, arrivent à Paris, où la confusion est au comble; se gardent bien d'y arrêter, même pour s'y rafraîchir; doublent cette poste, et prennent la route du Midi.

Partout la terrible nouvelle les avait devancés : partout éclatait la joie des uns, la consternation des autres; partout régnaient l'effroi, la stupeur, les menaces, les violences; et le désordre, le tumulte augmentaient à mesure qu'ils avançaient dans les départements méridionaux; et la guerre civile paraissait sur le point d'éclater de toutes parts.

En apercevant jusque dans les moindres villages ces terribles indices, Adrien et Jacques redoublaient d'ardeur et de vitesse : le péril qui augmentait à toute heure augmentait aussi leur force et leur courage. — Ah! s'écriait Adrien en serrant les flancs de son cheval, je connais Nîmes et Uzès. Jacques! Jacques! j'arriverai trop tard pour défendre ma famille et sauver mon épouse! Jacques voulait combattre sa frayeur, écarter ses noirs pressentiments, mais il tremblait lui-même, prévoyait mille horreurs, et ne savait pas mentir.

Enfin, ils approchent du terme de leur fatale expédition; ils entrent dans le département du Gard; ils touchent la terre qui les a vus naître, qu'ils ont arrosée de larmes en partant; et au lieu de bondir de joie, le cœur d'Adrien se serre : demain il verra sa Valentine, sa tendre amante, son épouse chérie, et ce n'est point du bonheur qu'il éprouve, c'est un effroi mortel qui l'oppresse, qui le glace, qui l'anéantit : son âme, qui s'élance vers tout ce qu'il adore, semble en même temps reculer d'épouvante, et il croit entendre de nouveau cette voix lugubre et lamentable qui lui criait à son départ : — *Tu as quitté ta Valentine, tu ne la retrouveras plus!* Il repousse ces sombres terreurs, il les conjure en contemplant, en couvrant de baisers le portrait de son amante : il retrouve tous ses feux, tout son amour, tous ses transports; mais, au milieu de leurs délices, la main de glace est toujours appuyée sur son cœur, elle est comme le présage et l'empreinte de la mort.

A Pont, première ville que l'on rencontre en entrant dans le département du Gard par la route de Lyon, ils abandonnent leurs chevaux de poste, jettent leurs habits de courrier, se vêtent convenablement chez le premier tailleur qu'on leur indique, perdent à peine un quart d'heure à se mettre en état de rentrer décemment dans leur ville natale, louent des chevaux pour ne point reparaître à la poste où on les a vus en courrier, et continuent, dans un morne silence, leur course rapide.

A mesure qu'ils approchent, de nouveaux sujets d'alarme justifient leur effroi, et changent en certitude leurs noirs pressentiments. Ils rencontrent à chaque instant, se dirigeant sur Uzès et sur Nîmes, des bandes armées, dont l'aspect effroyable, les cris féroces et les hurlements sauvages annoncent les desseins sanguinaires. Elles sont armées comme les brigands qui ravagent la Calabre, pillent, dévastent, incendient les maisons qu'elles rencontrent, brûlent les moissons, arrachent les vignes, entrent en ennemi vainqueur et furieux dans les villages protestants, imposent des malheureux tremblants, sans défense, qui demandent à genoux la vie, ne la rachètent qu'à force d'or, et ces bandes à cocarde blanche et verte, ces prétendus *catholiques royalistes*, gorgés de pillage, souillés de sang, ivres de carnage, livrent encore aux flammes ce qu'ils ont dévasté, et, des décombres qu'ils abandonnent, marchent à d'autres exploits en chantant des airs infâmes et aux cris de *vive le roi!* qu'ils associent audacieusement à leurs meurtres, à leurs assassinats.

Epouvantés, pâles de colère et d'effroi, Adrien et Jacques pressent davantage leurs chevaux haletants; ils veulent devancer ces cannibales; ils s'efforcent d'arriver à Uzès avant ces régiments d'assassins; ils courent... mais ils retrouvent devant eux d'autres brigands, d'autres scènes de carnage, et c'est au milieu de la dévastation, des cris, des larmes et du sang qu'ils approchent de leurs foyers.

Déjà le soleil, épouvanté d'éclairer tant d'horreurs (hélas! dont le cours commençait à peine), atteignait l'horizon couvert d'un voile sanglant; et ses rayons, échappés de nuages orageux, dardaient sur les clochers d'Uzès une lumière rouge et sinistre quand Adrien et Jacques les aperçurent. A leur aspect, ils jettent un cri mêlé d'horreur et de joie, se précipitent vers ces murs chéris qui renferment tout leur amour, toute leur existence, tremblent, espèrent, frémissent, et, ne pouvant plus forcer à courir leurs chevaux harassés, entrent lentement au milieu des flots d'un peuple effrayé, dont une partie s'échappe, s'enfuit dans les campagnes, va chercher un refuge dans les bois, dans les rochers, et dont le reste, frappé de stupeur, erre dans les rues comme des spectres, ou s'enferme et se barricade dans les maisons.

On battait la générale dans tous les quartiers, *Quatre-Taillons* et sa bande couraient à l'Esplanade, on entendait crier aux armes, on rencontrait des hommes hideux, armés de sabres et de poignards, excitant au carnage, et on cherchait en tremblant, on se demandait en frémissant : — Où donc est l'ennemi?... L'ennemi! c'étaient les malheureux protestants sans armes, sans défense, enfermés, cachés, tremblants, embrassant leurs enfants et leurs femmes, et attendant, avec le calme du désespoir, l'heure si souvent annoncée de la nouvelle Saint-Barthélemy.

Sans se dire un seul mot, sans se communiquer leur terreur, Adrien et Jacques laissent dans un faubourg leurs montures épuisées; et se tenant par le bras, se serrant l'un contre l'autre, et fixant devant eux leur regard immobile, ils précipitent leurs pas vers le presbytère. Mais à mesure qu'ils approchent du centre de la ville, le tumulte redouble, la foule les arrête, les entraîne dans sa fuite, ou les porte, malgré leurs efforts, où des cris retentissent. Là, c'est la maison d'une veuve qu'on livre au pillage, qu'on démolit jusqu'aux fondements : plus loin des femmes tremblantes, dont les époux se sont soustraits à la mort, sont arrachées de leurs maisons dévastées, égorgées dans les rues, et leurs cadavres servent de jouets à la populace enivrée de sang et d'eau-de-vie.

Adrien, qui a vu sans pâlir le champ de bataille de Waterloo, fuit, glacé d'épouvante, à ce spectacle hideux : Jacques l'entraîne par les rues détournées, mais partout on égorge. On immole un vieillard sous les yeux de son fils, et le fils, percé de coups, est précipité d'une fenêtre sur le corps de son père. La vieillesse, l'enfance, le sexe, la beauté ne rachètent point, aux yeux des *catholiques royalistes de Quatre-Taillons*, le crime d'être protestants et d'aimer la liberté.

Fuyant une scène d'horreur et toujours tombant dans une autre, eux-mêmes, menacés poursuivis, et forcés à se défendre, Adrien et Jacques avaient enfin gagné l'Esplanade et couraient éperdus vers le temple. On les arrête encore : on traîne deux à deux les victimes arrachées des prisons, on court les immoler sous le balcon de la sous-préfecture; et pourtant, ô vertu! ô pitié touchante et sublime! un prêtre... un prêtre catholique!... quel exemple et quelle condamnation! suivait, en se traînant à genoux, ces bourreaux impitoyables, trempait leurs pieds de ses larmes, implorait en chrétien la grâce des victimes, parlait au nom du Dieu de tous les hommes, du Dieu de tous les cultes... Mais ce Dieu, ce Dieu sublime n'est pas celui des fanatiques. Ils repoussèrent le vénérable prêtre; les malheureux furent assassinés sous les yeux de l'autorité même, et leurs corps honteusement outragés devant le palais de justice.

Enfin, prenant un long détour et courant de toutes ses forces, le malheureux Adrien, pâle, glacé comme la mort, et cependant trempé de sueur, arrive avec Jacques, prêt à mourir aussi d'effroi, devant le temple et la maison du pasteur.

Mais, ô terreur nouvelle! trop prévue, et pourtant accablante comme le coup de la foudre! la porte est enfoncée, toutes les fenêtres sont brisées, le pavé de la rue est couvert de débris, de lambeaux, de meubles fracassés : point de lumières, les ténèbres, le silence de la mort, et tout le quartier est désert, toutes les maisons voisines paraissent abandonnées.

Adrien se sent mourir; son courage n'allait pas jusqu'à supporter un tel coup. Il s'appuie contre le mur : s'il entre, que va-t-il voir? Il le veut cependant. Si Valentine n'est plus, il doit expirer en embrassant son corps : mais la nature le trahit, et sans Jacques, qui le soutient, il serait déjà tombé sur le seuil.

Comme ils étaient là tous deux, n'ayant ni la force de bouger, ni de s'adresser un seul mot, le volet d'une salle basse de la maison en face s'entr'ouvre, et la tête d'une femme passe, regarde à droite et à gauche, et, n'apercevant rien, appelle tout bas : — Monsieur Adrien... monsieur Adrien!... Jacques se retourne, reconnaît une voisine amie de la maison, et lui répond : — C'est nous! — Je le vois bien, ajoute la femme; je vous ai reconnus par une ouverture que j'ai faite à mon volet, afin de n'ouvrir ma porte qu'après avoir vu qui frappe. Mais vous, que venez-vous faire? que demandez-vous? ne voyez-vous pas qu'on vous a pillés?

Adrien était un peu revenu à lui-même. — Nous arrivons, s'écrie-t-il; au nom du ciel! qu'est devenue ma famille? — Votre famille! vous devez bien le savoir, puisque depuis deux jours vous êtes caché dans les environs, et que madame votre tante et votre jeune dame sont allées vous trouver tantôt, avant la nuit. — Valentine!... ma tante!... elles sont allées..... où donc? — Où vous leur avez dit. — Moi!... Et le pasteur? — Oh! pauvre monsieur Ludger! bien heureusement qu'il est parti depuis trois jours... Il est allé, de son côté, dans les villages réformés, où il y a eu du tumulte, pour empêcher les protestants de prendre les armes et de venir au secours d'Uzès, car on ne demande qu'une occasion pour les massacrer tous. Il n'y a pas une heure qu'on a pillé votre maison; par bonheur il n'y avait plus personne, car la pauvre Annette, qui est aussi bien inquiète, est allée avec votre jeune dame, et elle m'a laissé les clefs pour les donner au pasteur s'il revenait avant sa femme : hélas! ils n'en ont plus besoin! Vous voyez comme on a traité leur maison! Croyez-moi, monsieur

Adrien, ne restez pas non plus dans la ville : quoique je sois catholique, je ne suis pas si méchante que les autres, et je vous avertis tout bas qu'on tuera tous les protestants; on ne veut pas qu'il en reste, parce qu'on dit qu'ils sont trop riches et pas assez royalistes.

Comme la bonne dame en était là de ces exhortations, on entendit des pas résonner dans la rue. Aussitôt elle ferma le volet en disant tout bas : — Sauvez-vous! Et elle disparut.

La voisine aurait pu parler pendant une heure, sans qu'Adrien ni Jacques songeassent à l'interrompre. Ce qu'elle venait de leur dire leur paraissait incompréhensible.

Tout à coup une idée sinistre, effrayante, ou plutôt un trait de lumière vint frapper Adrien. — On massacre! s'écria-t-il; donc la marquise est de retour. Jacques, je ne puis percer le mystère qui enveloppe encore une fois le sort de ma Valentine, mais tout me dit que c'est à Nîmes qu'il faut aller la chercher. Allons, Jacques, du courage; un dernier effort! cours dans les villages protestants, informe-toi où est mon oncle, apprends-lui le désastre de sa maison; qu'il se garde de revenir à Uzès; dis-lui que son épouse, la mienne, la tienne aussi, par un miracle, une trahison, j'ignore lequel, ont peut-être échappé à la mort; que je les crois à Nîmes, que j'y vole, et qu'il vienne m'y joindre. Allons, Jacques, mon fidèle Jacques! — Allons, monsieur! ménagez-vous! — Va vite. — Allez doucement.

Ils s'embrassent... sans pleurer, le désespoir n'a plus de larmes; mais, en se serrant dans les bras l'un de l'autre, ils poussent des gémissements douloureux, puis se séparent et prennent des chemins différents.

La nuit était au milieu de son cours, et la ville paraissait illuminée; car, par ordre de la police, toutes les maisons étaient éclairées. — Pourquoi ces feux? s'écriait Adrien en courant éperdu vers la porte de Nîmes. Il le sut bientôt; il rencontra dans sa marche la troupe armée, en bon ordre, suivie de chariots, les sapeurs en tête; elle se présentait devant les maisons qui n'étaient point marquées d'une croix, enfonçait les portes à la hache, ouvrait un passage à la populace qui suivait en hurlant; on dévastait avec ordre, on partageait les dépouilles à la clarté; et les meubles, jetés dans les chariots, allaient alimenter le feu de joie allumé sous les fenêtres de la sous-préfecture.

Adrien crut que sa patrie était livrée à des fous enragés, et, se précipitant vers la porte de Nîmes, sortit d'Uzès à la lueur des incendies et longtemps poursuivi par les cris confondus des victimes et des bourreaux.

Le voilà sur la grande route, courant comme un insensé. Jacques s'est également échappé d'Uzès, et se dirige vers les villages protestants. Revenons sur nos pas, et soulevons le voile qui couvre le singulier événement de la disparition de Valentine, de Thérèse et d'Annette.

Pendant qu'Adrien, épuisé de sang et de fatigue, revenait lentement à la vie et réparait ses forces dans la cabane du vieux Belge, la nouvelle du désastre de Waterloo volait de proche en proche et retentissait dans toute la France. Elle arrive à Beaucaire. Tout était préparé pour ce terrible moment. La marquise donne ses ordres; les bandes armées n'attendaient que le signal; il retentit de ville en ville; tout s'agite, tout marche; et la marquise, multipliant son activité par sa fureur, part, vole, se montre partout, et arrive à Nîmes.

De son côté, Siméon, en apparence d'accord avec elle, mais au fond de l'âme ne songeant qu'à satisfaire son exécrable passion, se jette dans une chaise de poste, et court à Uzès, résolu d'enlever Valentine.

Il arrive. Déjà partout régnaient l'épouvante et la consternation. La famille Ludger était plongée dans le désespoir; aucune des lettres qu'Adrien avait écrites du champ de bataille n'étaient parvenues. Valentine passait les jours et les nuits dans les larmes; rien ne pouvait plus ranimer son courage et réveiller son espoir; les caresses de Thérèse, les prières du pasteur achevaient de déchirer son âme; et dans l'excès de sa douleur elle ne songeait même plus au tendre fruit de l'amour que son sein renfermait.

Tout à coup, des bruits sinistres éclatent. On se révolte, dit-on, dans les villages protestants. C'était une calomnie; mais cette calomnie, perfidement employée, pouvait se changer en réalité. Tous les pasteurs des environs se hâtent de courir pour empêcher un crime qui pouvait entraîner des malheurs incalculables. Ludger donne l'exemple du dévouement : il embrasse sa famille, il s'arrache de ses bras; malgré son âge, ses cheveux blancs, sa douleur, il court où son devoir l'appelle, où le danger de ses frères le réclame, et abandonne dans de mortelles alarmes son épouse et sa fille expirantes.

Le même jour, Siméon arrivait; Botweld le suivait. Ce fourbe secondaire n'avait pu aller jusqu'à Marseille, il était revenu sur ses pas, et tout était resté enveloppé d'un impénétrable secret.

Le digne agent du jésuite court aux informations; il apprend que Ludger est parti depuis trois jours, que les femmes sont restées seules, livrées à la terreur, au désespoir, et que Valentine croit avoir perdu son époux. — Je la tiens! s'écrie le saint homme. Il réfléchit quelques minutes, puis fait asseoir Botweld à un secrétaire, et lui dicte le billet suivant :

« Madame, veuillez avoir la bonté de vous rendre à l'instant, seule, et surtout sans en prévenir qui que ce soit, excepté le pasteur si vous le jugez nécessaire, à l'adresse que vous trouverez ici au bas. Monsieur votre époux est arrivé. Il est chez moi depuis hier; des raisons très-fortes, qu'il ne peut vous expliquer que de vive voix, et que vous pouvez pressentir, l'empêchent de paraître à Uzès, et l'obligent de se tenir caché, du moins pendant quelques jours. Il ne peut vous écrire lui-même, parce qu'il a été blessé au bras droit. Vous connaissez son cœur et ses sentiments; il espère que vous partagerez le désir et l'impatience qu'il éprouve à vous revoir. Je vous salue avec respect.

» A l'extrémité du faubourg de la Dougue, la dernière maison à droite, dans la campagne, à côté du bouquet de peupliers qui borde la route. »

Le billet finissait ainsi et sans signature.

Botweld le porte, le remet à Annette sans dire un mot, et s'échappe. Valentine l'ouvre devant Thérèse. Les premiers mots l'étonnent; mais à la quatrième ligne, des cris de joie, des larmes, des sanglots lui permettent à peine de l'achever. Il existe! mais il est blessé! il est proscrit! Quel transport et quelle douleur partagent son âme! Valentine veut courir à l'instant, mais elle tremble comme la feuille et s'évanouit deux fois. Enfin elle réunit toutes ses forces, tout son courage, tout son amour. Annette lui demande à genoux, en pleurant à chaudes larmes, la permission de la suivre pour apprendre des nouvelles de son pauvre Jacques : qui pourrait la repousser? qui pourrait aussi empêcher Thérèse de voler embrasser son Adrien? que peut-il craindre de sa mère? On appelle la voisine, c'est une femme sûre, honnête, prudente; on lui confie la grande nouvelle, on lui remet les clefs; on avait l'habitude de les laisser chez elle; et les trois femmes, enveloppées de grands mantelets, de voiles, de chapeaux, pleurant de joie, de crainte, et tourmentées d'un secret effroi, qu'elles ne peuvent, qu'elles ne cherchent point à expliquer, partent et s'acheminent vers le lieu indiqué.

Il était presque nuit, elles marchaient en tremblant; elles sortent du faubourg; elles cherchent des yeux, point de maison, à droite ni à gauche, isolée dans la campagne; mais voilà le bouquet de peupliers qui borde la grande route. Elles en approchent le cœur palpitant... Trois hommes en sortent et se précipitent sur elles : l'un, Botweld, s'empare de Thérèse, qu'il tient à bras-le-corps; le second, un grand cocher, renverse Annette, la presse sous son genou, lui ferme la bouche; et le troisième, Siméon lui-même, enlève Valentine, qui s'évanouit dans ses bras; la porte dans la voiture qui attend sous les peupliers, appelle aussitôt ses complices, qui abandonnent les deux femmes mourantes, sans force, étendues par terre; s'élancent, l'un sur le siége, l'autre derrière le carrosse, et les trois ravisseurs partent comme le vent, font un détour et disparaissent avec leur proie.

Annette, suffoquée, meurtrie, se relève pourtant la première; elle rappelle sa maîtresse à la vie; toutes deux poussent des sanglots et des cris déchirants; elles ont reconnu le monstre. Où va-t-il? où conduit-il l'infortunée Valentine? — A Nîmes! à Nîmes! s'écrie Thérèse en se tordant les bras, il va la rendre à son exécrable marquise; et c'est moi qui ai conduit ma pauvre enfant à sa perte! c'est moi qui ai livré l'épouse de mon fils!

La douleur de Thérèse, ses regrets, sa honte d'avoir été le jouet d'une ruse infernale, firent sur son âme une impression si terrible, qu'elle résolut sur-le-champ de ne point rentrer au presbytère et de ne point reparaître devant son mari qu'elle n'eût réparé sa fatale imprudence. — Si jamais Adrien revenait, disait-elle les lèvres tremblantes et prête à suffoquer, que lui dirais-je, que lui répondrais-je? Il m'a confié sa Valentine, Annette, il faut que je la lui rende. J'ai le droit maintenant d'aller la réclamer à Nîmes, de m'adresser aux autorités, aux magistrats, à la justice; on ne pourra plus en imposer par une fausse demande en divorce, Valentine elle-même ne peut plus consentir à rien; j'aurai le courage d'attaquer seule la marquise; oui, puisque c'est moi qui ai fait le mal, c'est à moi de le réparer.

La résolution de Thérèse, en apparence dictée par le désespoir seul, avait aussi un côté raisonnable et sage. Il devenait important de ne pas perdre une minute pour suivre les traces de Valentine et rendre efficaces et utiles la plainte que Thérèse allait porter devant les tribunaux, et les réclamations qu'elle allait y faire entendre. C'eût donc été perdre un temps trop précieux que d'attendre le retour du pasteur, qui pouvait être absent plusieurs jours. Et quant à l'appui dont une femme ne saurait se passer, Thérèse était sûre de le trouver à Nîmes, en courant s'adresser au maire, au notaire et à l'avocat, qui avaient fait à son mari un accueil si flatteur, qui avaient appris de lui toute la vérité, et, après l'avoir embrassé, lui avaient promis leur secours, à l'issue du dîner séditieux, dont le pasteur gardait le plus doux souvenir.

Thérèse avait pris sur elle tout ce qu'il y avait d'argent à la maison, pensant qu'Adrien pourrait en avoir besoin. On trouve partout du linge et des hardes, un pareil obstacle n'était pas de nature à lui faire perdre un quart d'heure dans une pareille circonstance. Elle ne retourna donc sur ses pas que jusqu'à l'entrée du faubourg. Annette courut chez un voiturier, loua une chaise, y monta avec sa maîtresse, et elles partirent toutes les deux, indiquant au voiturier le détour qu'avait pris la voiture de Siméon, lequel détour donnait dans un chemin circulaire qui aboutissait en effet à la grande chaussée de Nîmes.

Le saint homme avait sur les deux femmes une demi-heure d'avance; ses chevaux allaient d'un autre train que la méchante rosse qui traînait la carriole. D'ailleurs il n'allait pas à Nîmes, quoique la marquise l'y attendit. A mi-chemin de cette ville, le carrosse avait pris à droite;

et, par une route de traverse, remontait au grand galop vers la chaussée d'Anduze, qui est aussi celle de Rhodez.

La rapidité de la course, le froid de la nuit et le grand air raniment les sens de Valentine : elle ouvre les yeux, la lune frappait dans la voiture; elle se voit dans les bras de Siméon; elle se sent entraînée avec une effrayante vitesse; un souvenir, prompt comme l'éclair, lui retrace la ruse exécrable dont elle est victime et, trop sûre enfin qu'elle est au pouvoir du monstre, elle referme les yeux, feint de rester évanouie, espère, par son immobilité, échapper aux horribles tentatives du jésuite, retient jusqu'à sa respiration pour mieux paraître glacée par la mort, et concentrant toute la force qui lui reste, et qu'elle ranime en invoquant son époux, elle se prépare à faire retentir de ses cris le premier endroit habité que la voiture atteindra. Ce n'est plus l'enfant timide et craintive, c'est la femme vertueuse et forte, décidée à mourir, si elle ne peut sortir sans outrage et sans honte des bras d'un scélérat.

Mais le jésuite n'est pas homme à s'en laisser imposer par une femme, par une enfant, courageuse sans doute, mais faible, mais délicate. Tous les moyens sont déjà pris pour étouffer ses cris quand il en sera temps; et l'évanouissement où semble toujours plongée l'infortunée Valentine, loin de la garantir de la fureur amoureuse du saint homme en la livrant sans défense à l'impudique ardeur qui le dévore, redoublerait son audace et provoquerait ses outrages, sans la frayeur mortelle qui le tient lui-même immobile.

Il sait que des bandes de brigands armés, avides de meurtre, de sang et de pillage, guidés par les agents de la marquise, marchent sur Nimes par toutes les routes. Vainement il est un de leurs chefs invisibles, vainement il se réclamera du grand Oleectu; s'il tombe entre les mains de ces cannibales appelés pour le crime, et dont lui-même a excité les fureurs, il peut devenir leur première victime, car il a de l'or, son équipage est brillant, et la jeune femme qu'il enlève est une beauté accomplie. Il frémit, il écoute; son regard cherche à travers les ombres, et ses mains, enchaînées par l'effroi, touchent, mais n'offensent point la beauté innocente.

On approche d'un bois. Sa terreur redouble. D'un côté du chemin est une vallée profonde; sa pente escarpée offre l'aspect d'un précipice, et des hommes laborieux ont osé la gravir pour y planter des vignes que le soleil frappe et mûrit les premières. De l'autre s'élève en amphithéâtre une forêt sombre, épaisse, où l'œil n'entrevoit que des ténèbres. La voiture s'engage dans cette route montueuse, rasant le précipice moins effrayant que la forêt.

Tout à coup des cris retentissent de toutes parts : les pressentiments du jésuite n'étaient que trop fondés : une vingtaine de brigands, armés de glaives et de fusils, arrêtent les chevaux, couchent en joue Botweld et le cocher, ouvrent la portière du côté du bois, arrachent de la voiture le jésuite, qu'ils prennent pour un riche protestant cherchant à fuir le trépas; l'accablent déjà des noms de scélérat, de révolutionnaire, de gorge-noire; lui demandent son or, tout son or; et ne diffèrent son supplice que pour jouir de son effroi.

L'homme de Dieu, dès le premier cri d'alarme, avait laissé tomber Valentine, qu'il soutenait; et la jeune femme, par un effet naturel de la peur, s'était laissée couler entre les deux banquettes dans le fond de la voiture, on ne l'apercevait pas. Dans le péril affreux qui le menace, Siméon, rappelant toute sa présence d'esprit, au lieu de prier, de demander grâce ou de résister, s'écrie de toutes ses forces : *Vive le roi quand même! à bas les protestants!* La troupe étonnée le regarde avec surprise. Je suis des vôtres, continue le jésuite; regardez la cocarde verte que portent mes laquais. Vous voulez de l'argent, vous en aurez, mes amis, il est juste de bien payer des honnêtes gens comme vous : voilà deux cents louis, c'est tout ce que j'ai sur moi; mais je vais vous faire un bon de mille écus, payable à vue, que vous toucherez, en arrivant à Nimes, chez la marquise de Tercy. — Chez la marquise de Tercy! s'écrient les brigands. Ils relèvent Siméon, qu'ils avaient terrassé; l'entourent, le pressent, l'embrassent, en font autant au cocher, à Botweld, et les emportent tous les trois sous les premiers arbres de la forêt, où le reste de la bande les force à boire, à chanter, et surtout à faire, à la lueur d'une torche, le bon de mille écus que le jésuite a promis, et qu'il se hâte d'écrire en bénissant le ciel d'en être quitte à si bon marché, et surtout de ce que les brigands n'ont pas aperçu la jeune et belle Valentine.

De son côté, tremblante au fond de la voiture, l'épouse d'Adrien n'a rien vu, mais elle a bien entendu; pas un mot n'est échappé à son oreille attentive. Les brigands sont à plus de trente pas avec ses trois ravisseurs, qui n'ont point osé leur résister : elle entend leurs chants, leurs cris de joie, et la voiture est restée seule sur le bord de la profonde vallée. Une pensée hardie, téméraire, s'offre aussitôt à son esprit : elle peut périr, mais elle peut se sauver; elle n'hésite pas. Le cœur palpitant, mais d'une main prompte et résolue, elle ouvre l'autre portière, se laisse couler sur le chemin, reste cachée par la voiture, et gagne le bord du précipice pour s'y précipiter..... Mais une crainte l'arrête; tout à l'heure on la suivra. Les chevaux étaient vifs, ardents : sans le trouble où il était plongé, le cocher ne les eût jamais quittés. L'aimable enfant, inspirée par le ciel, animée par le désespoir et l'amour, arrache, en écorchant ses mains, une baguette épineuse, se traîne à genoux jusque sous les pieds des chevaux et les frappe sous le ventre de toutes ses forces; ils se dressent, se cabrent; elle se jette dans le précipice, roule au milieu des vignes jusqu'au bas de la colline escarpée; et pendant que, meurtrie, déchirée, couverte de terre, elle arrive évanouie au bord du ruisseau qui coule dans la vallée, les chevaux effrayés s'élancent avec la voiture : ne sentant plus de frein qui les retienne, leur vitesse redouble avec leur effroi; ils prennent le mors aux dents, font une lieue en cinq minutes, atteignent un pont étroit, s'y précipitent, manquent le milieu, et culbutent, avec la voiture fracassée, dans un torrent qui les entraîne.

Siméon, Botweld, le cocher, les brigands courent sur les traces des chevaux; ils arrivent jusqu'au pont fatal, voient sur les bords du torrent les débris de la voiture, les chevaux expirants, et suivent d'un œil morne les flots qu'ils accusent de servir de tombeau à la plus céleste créature.

Valentine était restée sans connaissance sur le bord du ruisseau; l'humidité de la terre et la fraîcheur de l'eau qui baignait ses pieds la rappelèrent bientôt de l'étourdissement causé par sa chute violente. Le ciel avait veillé sur elle et sur l'enfant qu'elle portait. Elle n'était point blessée, mais elle était meurtrie dans beaucoup d'endroits, et le sang coulait de ses mains. Elle se mit à genoux, et pleura de joie et de reconnaissance en remerciant la Providence d'avoir épargné le fruit de son amour; puis elle lava dans le ruisseau ses mains et son visage, but un peu de son eau limpide et froide pour remettre ses sens, et regarda tout autour d'elle, ne sachant par où marcher.

Tout à coup elle aperçoit bien loin une vive clarté se refléter dans le ciel : elle a déjà vu de pareils phénomènes au-dessus des fabriques où l'on fait de grands feux. Elle marche aussitôt vers ce point lumineux; mais, à mesure qu'elle avance, la lueur devient plus vive, elle aperçoit des flammes à travers les arbres; bientôt ce sont des tourbillons de feu, il s'y joint des cris horribles; enfin d'une éminence elle voit l'épouvantable scène. C'est un immense domaine que les brigands livrent aux flammes, et de loin en loin elle aperçoit sur les collines d'autres lueurs, d'autres embrasements, d'autres dévastations.

Épouvantée, glacée d'horreur, elle se détourne et court vers un village dont elle découvre le clocher à la clarté de la lune; mais comme elle en approche elle voit tout à coup autour d'elle la terre couverte de cendres, de murs écroulés, de ruines fumantes et, au milieu de ces débris affreux, une femme que la douleur semble avoir aliénée, pâle, échevelée, ses vêtements déchirés, poussant tantôt des cris déchirants, tantôt de longs soupirs, et recueillant dans sa robe des ossements humains encore couverts de chair, qu'elle couvre de baisers et cache avec mystère. Tremblante, émue de pitié, Valentine s'en approche : la femme épouvantée la fixe d'un œil hagard. — Que veux-tu? lui crie-t-elle, es-tu catholique? me poursuis-tu encore? viens-tu me disputer les os de ma fille? n'est-ce pas assez de les avoir arrachés de la tombe? veux-tu les dévorer?..... (Valentine tombe à genoux.) Oui! oui! s'écrie la femme égarée, ils ont égorgé mon époux, ils ont livré ma maison aux flammes, ils ont brisé la tombe où reposait ma fille, ils ont semé ses os sur la terre... Les voilà! les voilà!... laisse-moi les emporter, ne va pas dire aux catholiques que tu m'as vue les recueillir!

A ces mots, elle s'enfuit comme une ombre; et Valentine s'échappe aussi de ces ruines effrayantes, et arrive au point du jour au village, qui lui paraît désert, abandonné.

Un vieillard était assis sur le seuil d'une porte; sa figure était douce, elle invitait à la confiance. Valentine s'en approche en tremblant. — Monsieur, lui dit-elle, suis-je bien loin d'Uzès?... Le vieillard la regarde : elle était pâle, abattue, mais si jeune et si jolie! — Pauvre enfant, lui dit-il, vous allez à Uzès? — Oui, monsieur. — Eh! mon Dieu, qu'allez-vous y faire? Vous ne savez donc pas... — Je suis la fille du pasteur, répond bien vite Valentine. — Du pasteur! s'écrie le vieillard en se levant, et vous le cherchez sans doute? — Oui, monsieur. — Hélas! il était hier ici; il n'a pu nous défendre, nous avons été pillés, presque tout le monde a fui : il est parti pour le village voisin, qu'il ne sauvera pas davantage! Venez, venez, ma chère fille, je vais vous y conduire.

Valentine lui baisa les mains avec transport; elle se crut sauvée. Avant de l'emmener, il lui offrit le peu qu'il possédait encore : un morceau de pain et de vin qu'il avait caché. Valentine le remercia avec une tendre reconnaissance, mais son cœur était trop serré. Ils partirent à l'instant, et arrivèrent, au bout d'une heure de marche, au village où le pasteur d'Uzès venait à peine d'arriver.

Il était sur la place entouré des habitants, leur parlant avec toute la douceur évangélique, s'efforçant de diminuer l'effroi dont ils étaient saisis, d'apaiser leur indignation, d'adoucir le tableau des forfaits dont les horribles nouvelles arrivaient à chaque instant; les exhortant à la patience, à la modération, et leur défendant, au nom du Dieu de paix et de miséricorde, d'exercer d'odieuses représailles et de coupables vengeances.

Les hommes l'écoutaient dans un morne silence, les femmes fondaient en larmes, lui demandaient du secours, et les enfants baisaient ses mains et s'attachaient à ses habits.

Valentine l'aperçut au milieu de la foule, exerçant son touchant et divin ministère; elle n'osa l'interrompre; elle l'écouta avec un grand respect; sa voix touchante et solennelle pénétrait jusqu'au fond de son

âme, et ses prières y portaient le courage de souffrir et la force de pardonner.

Quand il s'interrompit, elle supplia doucement qu'on la laissât passer; elle était baignée de pleurs. Le vieillard la guidait encore : tout le monde s'écarta, elle parvint jusqu'au pasteur et embrassa ses genoux.

Au même instant Jacques arrivait.

Il est des scènes de la vie impossibles à décrire, parce que les émotions, rapides comme la pensée, pénétrantes comme le trait de la foudre, ne s'expriment point par des mots. L'âme n'a souvent qu'un cri, et dans ce cri se concentrent toutes les forces de la nature. Tel fut l'instant où Valentine, encore aux genoux du pasteur, apprit que son époux, son Adrien, son doux ami existait, était près d'elle; où le malheureux Ludger, déjà frappé d'un coup terrible à l'aspect de sa fille, apprit à la fois que sa maison était dévastée, et son épouse disparue. Sa tête, chargée d'années et de douleurs, tomba sur sa poitrine : il n'avait plus la force de la relever vers le ciel. — Hélas! dit-il d'une voix éteinte, je suis venu pour exhorter mes enfants au courage, à la résignation, et voilà que mon âme est frappée de désespoir; un coup mortel a traversé mon cœur, et je sens que l'Eternel vient de marquer mon heure.

La joie de Valentine s'évanouit comme un éclair. Une pâleur effrayante couvrait le front du pasteur, et ses mains tremblantes cherchaient un appui sur l'épaule de sa fille.

On voulut l'asseoir, le faire entrer quelque part; les villageois volaient chercher des secours. — Non, non, dit-il, je crains d'avoir trop peu d'instants à vivre; allons à Nîmes, hâtons-nous, que j'embrasse mon fils, que je revoie Adrien, que je puisse du moins lui recommander ma famille, et je vous quitterai tous avec moins d'amertume.

Quelle main fatale le poussait vers Nîmes!... — Allons à Nîmes! allons à Nîmes! s'écriaient Jacques et Valentine. Malheureux! où conduisez-vous votre père?... Il est donc un destin sans pitié, inévitable? Oui certes, il en est un! N'est-ce donc pas la mort?

Ils partirent tous les trois!

Cependant Thérèse et Annette sont arrivées avant le jour. Le cocher qui les mène n'ose entrer dans Nîmes : il les force à descendre, retourne sur ses pas, et les deux femmes entrent dans le faubourg avec le courage qu'inspire le désespoir. La générale battait, le tocsin sonnait dans toutes les paroisses; et les sons lugubres de l'airain, plus terribles et plus effrayants au milieu de la nuit, retentissaient depuis trois heures, et jetaient au loin l'épouvante et l'alarme.

A cet appel redoutable de l'église catholique aux communes catholiques, elles se lèvent en masse, elles s'arment, elles accourent : partout il y a des chefs désignés pour les conduire; et ces troupes, dont l'aspect hideux révèle l'épouvantable mission, excitées au carnage, amenées pour le meurtre, conduites par les *abatteurs* de protestants, entrent, se précipitent par toutes les portes, écartant, renversant, foulant aux pieds les femmes éperdues, les vieillards et les enfants, qui se jettent sur leur passage, embrassent leurs genoux, et demandent avec des cris et des larmes qu'ils épargnent le sang. Vaines prières! ils sont venus pour le répandre. Ils inondent tous les quartiers à la fois, ils font ouvrir toutes les portes, ils demandent toutes les armes. L'effroi s'empare des habitants! Ils croient racheter leurs jours par une aveugle soumission; ils se livrent eux-mêmes, ils arment leurs assassins, et aussitôt commencent le pillage, le massacre et la dévastation.

C'est au milieu de ces horreurs que Thérèse et Annette se trouvent jetées tout à coup par leur fatale imprudence. Elles venaient invoquer la justice, implorer les lois! Il n'y a que des larmes, du sang et des flammes quand la terrible faction triomphe, et la marquise régnait enfin dans Nîmes, et l'implacable Oleсctu y développait ses fureurs en frémissant de joie.

Epouvantées, mourantes, et se traînant le long des murs au milieu des scènes de carnage, Thérèse et sa compagne cherchent inutilement à regagner les faubourgs, à s'échapper d'une ville dont la destruction paraît inévitable : la terreur qui les glace a troublé leurs esprits, elle couvre leurs yeux d'un nuage funeste, elle égare leur marche incertaine et tremblante; et les efforts que font ces deux infortunées pour se soustraire à des horreurs qui leur peignent le Tartare les y ramènent toujours, les y replongent sans cesse.

Tout à coup elles sont enveloppées, entraînées, emportées par les flots d'une horrible populace qui se précipite comme un torrent devant les bandes armées, marchant au pas de charge, et faisant impudemment flotter à leur tête l'étendard blanc fleurdelisé, portant pour devise : *Principes! fidélité! religion!*

On courait aux casernes : la troupe, soumise et calme, avait aussi livré ses armes; on pouvait donc l'égorger sans péril. On va l'attendre à tous les passages. Elle sort : les malheureux s'avancent quatre à quatre sur la foi des traités, sans peur, sans défiance, et soudain le pavé des rues est inondé de leur sang, jonché de leurs cadavres, et leurs membres déchirés servent de trophées à ceux qui portent sur leurs bannières : *Principes! fidélité! religion!*

Cet épouvantable massacre avait rejeté la foule vers le faubourg d'Uzès. Le jour naissait. Il semblait venir assister aux funérailles de Nîmes, et sa clarté sinistre montrait alors dans toute son effroyable horreur une ville abandonnée au pillage, des maisons écroulées, des assassins hideux, sanglants, partageant les dépouilles, s'excitant au carnage, des victimes expirantes, mutilées, palpitantes, tout un peuple dans la terreur, et des femmes éperdues, pâles, échevelées, gémissantes, entraînant les enfants éplorés et les vieillards tremblants... Voilà leurs jours de triomphe!

L'épouse du pasteur n'en put voir davantage : Annette, qui la soutenait dans ses bras, la sentit défaillir, et toutes les deux tombèrent au milieu de la rue, l'une sans connaissance, l'autre à genoux, ne voyant déjà plus qu'à travers un nuage, et pourtant cherchant encore à secourir sa compagne. Personne ne les releva, personne ne les secourut; elles étaient protestantes : on eût risqué ses jours.

Thérèse allait donc mourir, quand un cri d'horreur et de joie partit près des deux femmes. Annette se retourne, voit Adrien, n'a point la force de crier, mais se jette sur ses pieds, qu'elle embrasse et qu'elle mouille de larmes, tandis que le jeune homme relève dans ses bras sa malheureuse mère.

Il avait marché toute la nuit, deux fois il avait échappé à la mort : les environs de Nîmes étaient remplis de bandes d'assassins; on poursuivait les protestants qui fuyaient; il suffisait qu'on les reconnût à leurs vêtements pour qu'ils fussent livrés aux plus horribles supplices; on les perçait de coups, on mutilait leurs membres, on leur crevait les yeux, on en livrait aux flammes, on en faisait traîner par des chevaux. Adrien venait d'en voir massacrer aux portes de la ville avec tous ces épouvantables raffinements de barbarie, et il entrait dans Nîmes glacé d'horreur et sans espoir.

A sa voix, à ses cris déchirants, à ses tendres embrassements, Thérèse rouvrit les yeux et revint à la vie. Ses larmes, arrêtées par l'effroi, se rouvrirent un passage; l'aspect d'un fils adoré ranima tout son cœur; elle entourait son cou, elle se pressait sur sa poitrine, elle couvrait de baisers jusqu'à ses habits; et au milieu de ses sanglots, elle s'écriait avec transport : — Mon Dieu! mon Dieu! vous me l'avez rendu!

Mais Adrien, pâle, égaré, cherchait des yeux autour d'elle et ne voyait pas Valentine... — Ma mère... ma mère!.... Il n'osait achever; et Thérèse, hors d'elle-même, ne le comprenait pas, et Annette, toujours à ses genoux, s'écriait avec effroi : — Sauvez-nous, monsieur! sauvez-nous!

Tout à coup, et de l'extrémité du faubourg, on aperçoit une foule immense accourant avec tous les signes d'une épouvante horrible. Les femmes, les yeux hagards et poussant des cris affreux, entraînent leurs enfants, se précipitent dans les maisons ouvertes; les hommes eux-mêmes se détournent et cachent leur visage : ceux qui accourent aux fenêtres les referment avec horreur; et cependant le torrent, qui s'approche toujours, s'accumule, remplit la rue, et les flots de peuple se précipitent avec des hurlements effroyables, et semblent fuir devant la mort elle-même. Adrien, Thérèse et Annette n'ont que le temps de se jeter contre le mur... Fuyez! fuyez plutôt, malheureux! détournez du moins vos regards! ne voyez pas ce que ces flots sinistres renferment dans leurs flancs. Il est trop tard, la foule les entoure, les hurlements redoublent, le pavé frémit sous les pas d'une troupe de cavaliers ivres, sanglants, furieux; tout s'écarte, ils passent, et le dernier traîne un cadavre attaché par les pieds aux crins de son cheval. Sa tête est fracassée, son visage est tourné contre les pierres, il est couvert de sang et de boue... mais son front chauve!... ses cheveux blancs!... son vêtement noir!... Tout le sang d'Adrien s'est glacé, Thérèse est immobile comme la mort; Annette, les bras en l'air, les regarde pour deviner... Tout a fui, tout est loin, tout a suivi l'épouvantable cortége; eux seuls ne bougent ni ne respirent : ils ne savent pas encore, et sont déjà frappés.

Un homme arrive, défait, livide, effrayant comme le trépas; il soutient, il porte, il traîne une jeune femme qui semble aussi avoir cessé de vivre, et tous les deux suivent la trace du sang... Cet homme s'arrête; c'était Jacques. Il regarde Adrien, lui montre le pavé teint du sang du pasteur : la jeune femme, c'était Valentine, s'évanouit en tendant les bras à son époux. Annette seule jette un cri déchirant, et Thérèse expire.

CONCLUSION.

Je n'ai pas le courage de relever le voile sanglant que ma main effrayée vient de laisser tomber sur une épouvantable scène : hélas! qu'aurais-je à peindre à mes lecteurs! Les douleurs sans espoir, les regrets sans consolation, flétrissent l'âme, navrent le cœur, et font couler des larmes trop amères. Le temps seul, le temps, vainqueur de tout, a le pouvoir d'en rendre le souvenir supportable.

Laissons donc une vaste lacune; et profitons d'un hasard heureux, qui, loin de Nîmes, loin de cette contrée couverte de larmes et de crimes, me permet de faire entrevoir mes jeunes héros échappés aux massacres et respirant sur une terre étrangère un air moins doux, sans doute, mais, hélas! moins agité, moins funeste que celui de leur patrie.

Longtemps après l'effroyable catastrophe qui termina les jours du

vertueux pasteur et de Thérèse, on apprit qu'Adrien était à Lausanne avec sa femme, Jacques et Annette, et l'on eut connaissance de la lettre suivante, qu'il écrivit à M..., notaire à Nîmes, qui a bien voulu m'en procurer la copie. La voici; elle renferme, en peu de mots, la fin d'un récit que je n'ai pas eu la force d'achever. Je soupçonne que ce notaire est celui devant qui fut passée la procuration qu'on arracha à Valentine, qui prit un si vif intérêt à la famille Ludger, et s'acquit à jamais l'estime, l'amitié et la reconnaissance de ces infortunés.

Lettre d'Adrien à son ami M..., notaire à Nîmes.

« Lausanne, le ...

» Rassurez-vous, mon digne et respectable ami, la santé de Valentine est entièrement rétablie. Sa jeunesse, mes soins, la douce certitude d'être bientôt mère, ont triomphé des coups affreux dont le moins cruel eût suffi pour donner la mort. Le sourire commence à reparaître sur ses lèvres, mais encore rarement; son regard reprend la douce et tendre expression que la seule douleur avait si longtemps remplacée, et dans nos longues promenades sur les bords enchanteurs du lac, à l'aspect des monts immenses dont les sommets éternellement couverts de frimas semblent servir de cadre éblouissant aux vertes prairies, aux sites délicieux, aux vallées profondes, riantes et pittoresques de ce pays créé par la nature pour l'imagination, son cœur tressaille encore d'émotions vives et touchantes, et son âme s'élève avec joie vers l'auteur de tant de merveilles. Pardon, pardon, mon ami, c'est encore en amant que je parle de Valentine.

» Le banquier auquel vous avez eu la bonté de m'adresser en me recommandant à lui dans des termes si flatteurs, a maintenant reçu toutes vos traites, et je puis disposer de la totalité des fonds provenant de mon bien du Vaunage, et de l'héritage de mon malheureux oncle. Leur emploi est déjà arrêté : une maisonnette charmante sur le penchant d'un coteau qui domine le lac, d'où j'aperçois les montagnes des bons et simples Savoyards, et la ville de Genève, patrie du dernier citoyen, va devenir ma retraite et le temple du bonheur conjugal. Oui, mon ami, nous y vivrons heureux... heureux, hélas! autant qu'on peut l'être avec d'amers souvenirs, et loin de sa patrie.

» Quoi! vous revenez encore sur des événements trop douloureux dont je voudrais pouvoir arracher les souvenirs de ma mémoire; vous exigez que je vous retrace la plus déchirante des scènes de ma vie! J'ai longtemps résisté à vos désirs, je ne me sentais pas le courage et la force d'y satisfaire; j'avais besoin surtout d'éloigner ma pensée de ces sombres retours, pour que rien n'y ramenât celle de Valentine. Aujourd'hui ma jeune épouse est plus calme, je suis plus résigné : je veux m'efforcer de vous obéir, mais n'attendez de moi ni tableaux ni détails douloureux. Je vais tracer le plus rapidement qu'il me sera possible, et seulement pour ne rien refuser à votre amitié, qui m'est si chère, la fin de la plus horrible infortune et du plus grand forfait.

» Ce fut à la porte même de Nîmes que mon vénérable père fut reconnu par les brigands de la bande de Trestaillons... Faut-il que ce nom se retrouve sous ma plume! Vous avez vu comme ils le traitèrent! son cadavre passa devant nous, et mon épouse le suivait avec le fidèle Jacques. A sa vue... ô mon ami! quel souvenir! ma tendre mère expira.

» Je me suis arrêté, ma plume est tombée de mes mains; toutes les plaies de mon cœur se sont rouvertes... Je reprends, et je me hâte.

» Nous étions devant la maison d'un catholique : il en est qui ne sont ni cruels ni persécuteurs, qui ont les vertus de notre religion, et n'ont pas l'esprit de leurs prêtres. Comme la rue était devenue déserte et que ce bon catholique était sûr de n'être point observé, il nous fit signe d'entrer chez lui. Nous y portâmes, Jacques et moi, Thérèse qui n'existait déjà plus, mon épouse évanouie, et Annette, qui n'avait plus la force de se soutenir, et nous courûmes sur les traces, hélas! trop visibles du corps de mon père.

» Les monstres l'avaient abandonné près d'une maison entièrement saccagée. Nous profitâmes d'un moment de tumulte pour cacher ses restes défigurés sous un monceau de décombres; et quand la nuit fut venue, nous l'emportâmes dans nos bras.

» Le bon catholique, à qui nous avions confié notre projet, tenait tout prêt un chariot couvert. Nous y plaçâmes le corps du pasteur et celui de son épouse; ma femme et moi nous nous assîmes auprès d'eux, Jacques conduisait, Annette suivait par derrière, et nous partîmes ainsi pour la cabane du charbonnier... Vous faites-vous une idée de l'horreur d'une telle nuit?

» J'étais armé, résolu à défendre jusqu'à la mort les restes précieux d'un père et d'une mère. Le ciel... trop tard, hélas! nous favorisa. Nous arrivâmes sans avoir été inquiétés; nous déposâmes dans un même tombeau les deux époux, dont toute la vie avait été si unie, que le même coup avait frappés, et nous couvrîmes leur tombe de fleurs et de larmes.

» Nous ne séjournâmes dans la cabane du charbonnier qu'autant qu'il le fallut absolument pour que Valentine recouvrât quelques forces : son courage était grand, je m'en sentais moins qu'elle; mais notre amour nous soutint. Ce fut de là, mon ami, que je vous écrivis, et vous chargeai du détail de mes affaires. Je comptais sur vous comme sur moi-même, vous aviez été l'ami de mon père.

» Résolu de quitter mon pays... peut-être pour jamais! nous partîmes! Ah! qu'il en coûte d'abandonner sa patrie, même... Qu'allais-je faire? l'accuser! c'est bien assez d'être malheureux; ne soyons pas injustes!... Jacques et Annette nous suivirent : rien ne me séparera de ces bons serviteurs.

» Voilà ma tâche remplie. Au nom de l'amitié, ne me rappelez jamais ces douloureux moments! C'est déjà trop, pour mon courage, que des souvenirs que je ne puis chasser, et du regret qui s'attache aux pas de l'exilé!

» Cessez aussi, mon ami, de me parler de madame de Tercy et du jésuite Siméon. La femme altière, dites-vous, a renié sa fille par un acte public; elle a déclaré qu'elle n'était point sa mère, et l'a déshéritée pour enrichir l'Église. O mon ami, j'en rends grâces au ciel! maintenant ma Valentine est pure et sans tache. Mais, hélas! vous ajoutez que le jésuite et la marquise triomphent... Que je plains ma patrie! »

RÉVÉLATION TARDIVE,

Mais non hors de propos, de la cause secrète du courroux de Thémis contre l'auteur de *Valentine*, en ce temps-là.

Janvier 1833.

Mes chers lecteurs,

Il y aura tantôt quelque quatorze ans que, pour la première fois, je vous offris ce roman : c'était sous la restauration n° 2. (Il faut mettre de l'ordre dans l'histoire.)

Quatorze ans!!! c'est plus d'un siècle par ce temps-ci. Vous souvient-il un peu du bruit que nous fîmes alors, mon livre et moi?... tout au plus, point peut-être? Ma foi, c'est justice : tant d'autres écrits, tant d'autres écrivains, bien plus dignes des honneurs de la persécution, ont eu depuis le même sort, ont obtenu même gloire... même scandale! Aussi ne rappellerai-je point ici au lecteur, blasé sur ce genre de mérite et rassasié sans doute d'une telle sorte d'épice, l'arrêt, quelque peu dur, qui frappa Valentine... et l'auteur de ses jours, si je n'avais à lui faire, à cette occasion, une révélation curieuse, tout à fait drôle, que je ne saurais dire quel sentiment d'honneur, de fierté, de défi, me força d'enfermer dans le fond de mon cœur, tant qu'il y eut courage, péril, audace à garder le silence... Le destin qui, de nos jours, se fait si fréquemment un jeu des sceptres et des couronnes, est venu délier ma langue; je puis parler maintenant sans lâcheté, et vous donner, lecteurs, un peu tard, mais encore à propos, la clef, le mot, le secret du grand tapage, du grand courroux, de l'énorme scandale et de la sainte fureur qu'excita mon humble roman : c'est un petit document pour l'histoire d'une grande princesse.

— Eh! bon Dieu! allez-vous peut-être vous écrier tout d'abord en m'interrompant, comme le voisin du grillon dressant ses oreilles : nous prenez-vous pour des cruches? Ne savons-nous pas lire? Ne voyons-nous pas de reste, dans votre histoire impertinente, ce qui dut irriter les cagots, les bigots, les tartufes du moment, et soulever contre vous l'Église et le château? Vous aviez mis à nu je ne sais combien de sots, de traîtres, d'hypocrites fourrés, brodés, chamarrés, vous aviez dit tout haut leurs sottises, leurs trahisons, leurs crimes contre la France; vous aviez raconté au peuple qui vous lit les sanguinaires orgies de l'Est et du Midi, les dévotes boucheries de Nîmes et d'Usès, les sanglantes saturnales des bourreaux du trône et de l'autel... Voilà votre péché, il était des plus gros, d'autant irrémissible sous un roi catholique, jésuite et restauré.

— J'en conviens; c'est un fait; oui, j'avais rompu la glace un peu brutalement; j'étais un grand maladroit, un vrai fou, un pauvre sot bien malavisé de laisser dire ainsi à ma plume toute fraîche taillée et novice en besogne la chaude indignation de mon âme, jeune alors, indiscrète, fougueuse et patriote... quand même!... Ah! la Parque n'avait filé que la moitié de mon fuseau, tout neuf encore en était le chanvre... Maintenant que chaque jour le fil s'amoindrit et que la bobine s'use, moins dru, mais plus retors, j'estime mieux les choses, et je n'en dis que ce qu'il faut. M. Persil ne sait pas seulement que je suis au monde. Tout glorieux, tout joyeux, tout ravi de mon roi-citoyen, de mon roi que je me suis fait, qui m'a donné la main, avec qui j'ai chanté la *Marseillaise*, et qui n'a plus de fleurs de lis, on ne m'entend point parler du programme escamoté comme la muscade invisible entre les doigts de M. Bosco; j'appprouve de grand cœur, si la chose est commode, que la charte-vérité soit mise au cabinet avec le sonnet de Dorante; j'admire et justifie, avec M. Barthélemy, Paris en état de siége; je tiens pour véritable le coup de pistolet, et je trouve une odeur suave et délectable au sang du pont d'Arcole. Ma foi, sur mes vieux jours, je veux me réconcilier avec les honnêtes

gens, et depuis que M. de Lafayette nous a fait cadeau de la meilleure des républiques je ne suis pas éloigné de me faire henriquinquiste... Mais revenons à mon procès : j'ai conservé le goût de la causerie.

Non, vous n'avez pas mis, comme on dit, le doigt sur la plaie, le point sur l'i, la clef dans la serrure; il n'est sagacité qui puisse aller jusque-là. Mon vrai crime, mon sacrilége, ma culpe irrémissible fut un secret pour moi-même; cette énigme, lecteurs, n'en cherchez point le mot, je vous le donnerais à deviner en dix, en trente, en mille, que vous ne le devineriez pas plus que mademoiselle Boury, l'assassin du pont Royal, et M. le garde des sceaux d'aujourd'hui ce qu'il voulait quand il était carbonaro. En conséquence, je vais vous le dire, et je crois bien que vous en rirez.

Or donc, ma Valentine avait paru. On en parlait peu, je pense; car enfin, en quelque haute estime que je tienne mes œuvres, je ne les prends point pour des soleils vers qui tous les yeux se tournent dès qu'ils paraissent sur l'horizon; mon honnête pasteur d'Uzès n'était bien, tout au plus, qu'une étoile nébuleuse. Pourtant, tout à coup, voici rumeur chez Thémis, rumeur chez Barba (mon libraire), rumeur... le croiriez-vous? oui, ma foi! sur mon âme! rumeur même au château!!!...

— Au château!... des Tuileries?

— Comme vous dites, des Tuileries, au pavillon Marsan, en l'auguste demeure. Vite on appelle M. Persil... Je me trompe, je veux dire M. Jacquinot-Pampelune... Non, c'est M. Bellart; et tout aussitôt M. Delapalme... Ce n'est pas lui, c'est M. de Broë... Il y a entre tous ces messieurs un air de famille si frappant qu'on les confond sans le vouloir : je vais tâcher de ne plus les mêler. Bref, pour ne point m'égarer dans le dédale du parquet, j'arrive au fait : mon livre est saisi... moi, je tremble, je pâlis, je frissonne : Dieu du Pinde! être saisi!... j'étais novice. Mon libraire rit dans sa barbe, lui : — Bravo! dit-il en se frottant les mains derrière son comptoir; voilà une édition toute vendue! au double, au triple, au décuple de son prix annoncé. Il y a du bon dans tout. Mais écoutez la suite.

Commencement du prodige... Jusqu'alors, dans ces sortes d'expéditions préliminaires d'hostilités entre la justice et la presse, il avait été sans exemple qu'on eût mis la main, avant jugement, sur autre chose que le livre; le livre seul, réputé dangereux, était mis à l'écart; et quant à la personne inoffensive de son auteur, on ne s'en emparait qu'après condamnation, si condamnation survenait... Point du tout, cette fois, et pour la première fois, on déroge, en mon honneur, à l'usage, à la règle, au bon sens, à la logique; on m'*empoigne* avec mon livre (le mot n'était pas encore consacré, mais la chose avait lieu); on m'*empoigne* bel et bien, par huissiers, gendarmes, etc. (Les sergents de ville, heureusement, n'étaient point encore inventés; ceux-ci peut-être m'eussent expédié, si j'avais eu un chapeau gris.) Bref, comme nous n'étions pas encore sous une monarchie républicaine, on eut l'indulgence et l'humanité de me jeter simplement, et sans m'assommer préalablement, dans un cachot de la Conciergerie... Hélas! ce fut un fécond précédent; plus d'un de mes amis passa, après moi, sur le pont des Soupirs.

O merveille! voilà donc un pauvre petit, chétif, obscur romancier, traité comme un grand coupable, un grand conspirateur... Oui-da, ne vous en déplaise, ne m'ôtez rien de ma gloire; j'étais devenu tout cela sans le savoir, je me trouvais tout d'un coup être un homme terrible, presque aussi redoutable, exécrable et détestable à la monarchie, que M. Barthe en 1829. Et vous allez bien le voir :

J'étais accusé :

1° D'avoir gâté, corrompu, honni, empoisonné... qui? quoi? l'eau? l'air? Nenni. Les mœurs de toute la France : vous avez dû vous en apercevoir;

2° *Item* la morale publique, d'où provient le déficit Kesner;

3° La morale religieuse, d'où les saints-simoniens;

4° (Les cheveux m'en dressent à la tête.) D'avoir commis, en écriture privée, l'énorme attentat d'exciter au mépris, à la haine et au renversement du gouvernement de Louis XVIII. (Et notez que Louis-Philippe ne m'a rien donné pour cela, pas même un ministère.)

5° D'avoir invité courtoisement les citoyens à s'armer les uns contre les autres, à se donner des horions dans les rues, sur les places publiques; pour qui? pourquoi? qu'importe! c'était ma fantaisie; j'allumais la guerre, moi tout seul, pour me récréer, et tout la France était fort disposée à s'assommer pour me divertir.... Et il y eut un homme du roi assez sot pour le dire, et des juges pour l'écouter!... Je me crus pendu pour le moins....

Continuation du prodige.... J'appelai bien vite à mon secours des avocats; je me jetai à leurs pieds, et je leur dis : Messieurs, au nom de Dieu, de ma femme, et du bon sens, sauvez ma tête, si vous le pouvez.

Les avocats lurent mon roman; plusieurs en rirent; d'aucuns en levèrent les épaules; et ceux que j'implorais me dirent : — Allons! c'est une plaisanterie; on a voulu vous faire peur, quelque dévote; tranquillisez-vous, la France aussi, on ne prendra point les armes; nous plaiderons et tout ira bien.

Sur ce, je dors.... Quel réveil!... Le jour fatal approche : plus d'avocats pour me défendre, tous m'évitent, s'esquivent ou s'excusent; l'un ne répond à ma prière que par un profond soupir. Celui-ci m'adresse en fuyant un sinistre regard; cet autre se dérobe en détournant la tête.... Eh quoi! tout m'abandonne! on déserte ma cause! nul ne l'ose entreprendre! on se la renvoie, on se la rejette comme une tâche impossible... Enfin, pourtant, *in extremis*, il en est un qui me prend en pitié.... Je dois une éternelle reconnaissance à son généreux secours, des éloges à son courage et des hommages à son talent.

Redoublement du prodige.... Nous voici donc à l'audience.... Véritablement c'était solennel! Cour royale, grande salle, tout le barreau!... et M. de Broë!!! Tudieu! on en voulait à mon cou. L'épouvantable Couturier, qui cinquante-deux fois avait poignardé sa mère; la mystérieuse madame Manson, qui mit sa main toute nue sur le corps de Fualdès; voire l'éloquent M. Berryer, qui s'en fut en Vendée causer innocemment de la pluie et du beau temps avec la reine des chouans, ne virent point, aux débats de leur fameux procès, un plus nombreux auditoire, une affluence plus flatteuse et plus encourageante. La foule était immense au dedans comme au dehors. Dès l'aube matinale on avait pris ses places (la mienne était gardée); les croisées, les degrés, les couloirs, tout était envahi, jusqu'au bureau des juges, jusqu'au banc des jurés, je crois jusqu'aux corniches : on eût dit qu'on allait, pour une fois unique, voir un drame romantique de mon confrère Hugo... Moi de m'émerveiller, voire de me rengorger en préparant tout bas mon superbe discours que tant d'oreilles devaient ouïr... Oh! oh! que non pas! vraiment, on vous en donnera des causes de cette importance! un roman où j'avais l'impudeur de soutenir que l'amour de Dieu défend la haine des hommes!... Mon crime était trop grand pour qu'on l'osât même châtier en audience publique.... Le président ordonne qu'on chasse l'auditoire. Aussitôt gendarmes d'accourir; à grand bruit la foule est poussée, les portes de Thémis se ferment avec fracas, la grand'salle est vidée.... plus de témoins, plus d'oreilles, plus d'échos : l'Inquisition.... Mon avocat pâlit : il avait ses raisons!.... je ne les connaissais pas.

Soudain, et comme une ombre, quelqu'un que je vis à peine, que je reconnus pourtant, mais que je ne trahirai point, me dit vite et tout bas, en passant près de mon banc : — *Courage! on vous sauvera*.... De quoi donc?... De la mort!

Achevons, abrégeons. On me juge à *huis clos*..... Sur quoi? Lisez l'ouvrage, cherchez, trouvez, si vous pouvez... Voilà la farce jouée... et je ne suis, en effet, condamné, me dit-on en m'embrassant de toutes parts, qu'à six mois de verrous.... six mois!...

— Allez, bénissez Dieu, vous en revenez d'une belle!... — Six mois!... On avait beau me le dire, moi, je n'en revenais point; il me restait toujours à comprendre pourquoi....

Alors vint un ami.... il savait le mot de l'énigme : l'écueil était franchi, on osa me le montrer.... de loin.

Complément du prodige.... Imprudent! insensé! audacieux! qu'avez-vous osé faire?

— Moi? eh parbleu! un roman.

— Vous le dites; mais, sous ce titre banal, sous ce manteau perfide.... Allons! confessez-vous, le péril est passé, *Non bis in idem*, on n'y reviendra plus. Entre nous, à *huis clos*, avouez, nous en rirons.

— Avouer.... mais, quoi donc?

— Votre crime est effroyable.

— Oh! tant qu'il vous plaira, c'est même trop peu d'un, je suis plus riche de beaucoup, vous pouvez dire mes crimes, le M. de Broë en fait une belle liste dont je me tiens honoré; peste! je suis payé pour m'en bien souvenir, et, nonobstant l'arrêt de la cour monarchique, j'attache quelque gloire à ne les point nier. Oui, j'ai reproché tout haut, à leurs infâmes auteurs, en face de leur puissance, leurs crimes tout récents.... les meurtres du Midi, la France assassinée....

— Vous eûtes grand tort; mais ce n'est pas cela...

— J'ai, de maints bons coups de fouet, flagellé les marquis et les héros de Coblentz.

— Ce n'est point encore cela.

— J'ai dit que les jésuites étaient la honte, la peste, la gangrène de la France.

— Ce n'est pas cela non plus.

— Que les cagots, les bigots, tous ces gens trempés d'eau bénite, soit en ville, soit en cour, sont des fourbes fieffés ou de misérables dupes.

— C'est une grande injure pour beaucoup d'honnêtes citoyens, mais ce n'est point cela.

— Oh! oh!... Alors, j'ai dit aussi qu'une jeune et tendre fille de quinze ans, à l'œil noir, innocente et jolie, avait, en certain lieu, certain signe mignon...

— Oh! pur enfantillage! Eh! non...

— Si fait, parbleu! on ne m'a rien reproché de plus; les actes de Thémis sont là pour l'attester.

— Prétextes, mon cher auteur, prétextes! Eh! vous eût-on fait l'honneur de tant d'éclat pour d'aussi minces et si communes peccadilles? Parbleu! vous le savez bien! on ne pouvait articuler tout haut le fait, mettre en jeu certain *haut personnage*, profaner un *auguste nom*... Enfin, que vous sert de le nier? dans cette œuvre inspirée par une insigne malice, vous avez fait un portrait... diabolique.

— Un portrait?

— Cette marquise de Tercy... mon cher, on l'a reconnue.

— Elle! ce n'est pas possible! c'est une femme atroce, une idéalité;

c'est le type de tous les vices de l'orgueil, de tous les crimes du fanatisme.

— Eh bien?

— Eh bien?

— Eh bien, parbleu! on vous a deviné.

— Moi, je ne vous devine pas.

— Vous êtes bien obstiné!... c'est la DUCHESSE D'ANGOULÊME.

— !!!... (Je restai muet d'étonnement.)

Oui, lecteur, voilà le secret, la clef, le mystère... et l'explication de mon procès et des persécutions qui l'ont suivi.

Et j'étais à l'audience le seul qui l'ignorât.

Avait-on répandu cette indigne calomnie pour me perdre?... Mais qui?... Si petit que l'on soit on a bien quelques rivaux, mais je ne me suis jamais connu d'ennemis. Et puis (c'est incroyable), on m'assura que ce fut au château même, où mon roman fut porté, qu'on fit cette belle découverte! Voyez-vous comme les gens de cour ont le regard exercé! ils furent plus malins que moi... Je m'expliquerai tout à fait, et certes, maintenant rien ne m'y oblige, que le respect pour la vérité. Je n'ai jamais connu la duchesse d'Angoulême dans les relations de sa vie privée; mais fût-elle en effet aussi dévote et méchante que je l'ai ouï dire parmi le peuple, oh! non, certes, dauphine ou simple bourgeoise, ni elle, ni aucune femme au monde, ne se trouverait pour servir de modèle au portrait hideux sous les traits duquel j'avais voulu peindre et personnifier une secte tout entière, une faction perverse, détestable, et si funeste à la France! La duchesse d'Angoulême en était l'âme, cela est vrai, mais non la tête ni les bras, et j'entendais embrasser plus qu'elle et plus loin qu'elle dans mon tableau... Ma marquise de Tercy n'a pas quitté la France en *juillet*, elle a repris la partie en *août*; seulement elle a changé de masque, et Siméon d'habit. Voilà tout; ils se sont faits doctrinaires... c'est toujours la restauration.

Mais, dira-t-on peut-être, dès que je fus averti de la fatale méprise, de la sanglante allusion, je devais donc parler, m'expliquer, réclamer, crier *tout du haut de ma tête* contre une présomption qui blessait toutes convenances et m'exposait surtout à de continuels chagrins que je n'ai pas évités.

— Non; alors, à mon sens du moins, c'eût été bassesse, à tout risque je me suis tu... Aujourd'hui, que tout a changé de place, que d'un côté il n'y a plus péril, que de l'autre il y a malheur, et que mon roman reparait, me taire serait lâcheté.

VICTOR DUCANGE.



Pauvre Valentine.

FIN DE VALENTINE.

ROMANS POPULAIRES ILLUSTRÉS

Gve BARBA ÉDITEUR 31 RUE DE SEINE

A. LAFONTAINE — H. DUCANGE — A. RICARD — P. DE KOCK — PIGAULT LEBRUN — HOFFMANN — MARRYAT — COOPER — DICKENS

20 C. LA LIVRAISON

LE CARÊME DE MA TANTE,

PAR

AUGUSTE RICARD.

I.

BREVET D'HISTORIEN.

Post-scriptum : *J'autorise mon cher neveu à livrer au public l'Histoire de mon Carême. Cette narration donnera de l'espoir aux vieilles filles. On a besoin d'espérer à tout âge, et les vieilles filles plus que personne.*

. . . .

. . . .

Armé de cette autorisation, grisette ou grande dame qui voulez bien me lire, je commencerai.

Incipiam.

C'est du latin.

Passez.

II.

Je ne joue qu'un rôle infiniment subalterne dans cette histoire, dont je suis, comme on sait maintenant, le narrateur autorisé. Je n'ai presque rien de commun avec le Carême de ma tante.

Je suis à cette époque de la vie de ma bonne parente à peu près ce qu'Homère est à l'Odyssée, Virgile à l'Énéide, le Tasse à la Jérusalem délivrée. Je narre des faits dont je ne fus pas le témoin, mais avec lesquels je me suis identifié.

J'ai aussi un avantage sur les poëtes épiques que je viens de nommer; les événements que je raconte sont mes contemporains, et le principal personnage de mon épopée m'a délivré d'avance un certificat dans lequel il est expressément déclaré que tout ce que je dis est vrai. J'en souhaite autant à tous les historiens, depuis l'abbé Vertot jusqu'à M. Thiers.



Ma tante Colette et son vieux confesseur.

Par une froide soirée du mois de février de l'année 1835, un homme, enveloppé d'un vaste manteau dont l'ampleur à dessein calculée protégeait la croupe et les flancs d'un vigoureux cheval qu'il montait, suivait au petit pas la descente rapide que forme la route de Gisors à l'entrée du bourg de Chars.

A la lueur blafarde d'une lune d'hiver, dont la clarté sans force ne perçait qu'avec peine les gros nuages qui couraient au ciel, on distinguait de loin en loin, au sommet de la masse noire que formaient l'homme et sa monture, quelques jets lumineux qui s'échappaient d'un casque toutes les fois qu'un rayon de l'astre vainqueur de la brume descendait jusqu'à terre.

Le cliquetis d'un sabre au fourreau de fer qui se faisait entendre sous le manteau du voyageur, n'eût, d'ailleurs, laissé aucun doute sur sa profession.

Au milieu de la pente qui tournoie jusqu'au bourg, le cavalier arrêta son cheval, et à la promptitude avec laquelle le noble animal répondit au mouvement de la bride, il eût été facile de reconnaître en lui un de ces Bucéphales d'escadron, qui n'ont quitté les herbages du Mecklembourg ou de la Normandie que pour la chambrière des maréchaux de logis instructeurs, ou la cravache non moins énergique de messieurs du corps d'officiers.

Le cavalier se dressa sur les étriers, et d'une voix dont l'accent indiquait la jeunesse et la force, il dit :

— Où diable suis-je ici?

A peine avait-il parlé, que des hurlements se firent entendre derrière lui au sommet de la côte sur le penchant de laquelle il se trouvait.

— Oui, dit-il, voilà bien les loups du bois de Chars dont ces ivrognes de meuniers, avec lesquels j'ai bu tant de punch à Pontoise, m'ont parlé. En avant, vive Dieu!... un capitaine du huitième cuirassier mangé par les loups, ce serait ignoble!

Il rendit légèrement la main à son cheval, qui reprit sa route sur le rapide penchant, posant chaque pied avec précaution et tâtant son terrain comme s'il eût senti que son maître s'abandonnait à sa prudence.

Cependant la lune, débarrassée des nuages qui, un moment avant, la cachaient aux yeux, éclaira à l'improviste le voyageur. Il regarda autour de lui, cherchant ce qu'il est si doux de trouver quand le froid vous perce jusqu'aux os et que depuis longtemps on court la campagne, laquelle en vérité ne convient qu'aux loups et aux voleurs pendant les nuits d'hiver : une hôtellerie bonne ou mauvaise.

Guidé par cette lumière soudaine qu'il bénit, — à la cuirassière sans doute, — il darda autour de lui des yeux qui eussent reconnu un lièvre à cent pas.

Il n'est donc pas étonnant que le capitaine Franval reconnût tout de suite sur sa gauche un clocher.

C'était celui de l'église de Chars. Ce bourg est situé au bas de la montagne que descendait le capitaine. Il résulte de la position de ce petit pays et de son église qu'en suivant les capricieuses sinuosités du chemin tracé sur la côte, la pointe seule de ce clocher vous apparait toujours sur la gauche, et que l'on ne sait trop quel nom donner à cette petite pyramide, qui tantôt se rapetisse, tantôt s'allonge, selon les accidents du terrain que l'on parcourt. Quand j'étais petit je me souviens que j'avais peur du clocher de Chars, et qu'en le voyant ainsi, dans la perspective, changer de dimension à chaque minute, je le prenais pour un géant qui s'amusait à se faire nain un instant, grand un autre, pour se moquer de moi.

Mais le capitaine Franval n'avait pas de ces idées-là, et il se dit militairement :

— Là où il y a un clocher, il y a une église; là où il y a une église, il y a des maisons et des auberges. En avant!

Le capitaine Franval, pressé d'en finir avec les glaciales haleines de février, oublia un moment les règles de prudence en matière d'équitation qu'il avait apprises autrefois à l'école de Saumur, et il lança son cheval au grand trot, quoiqu'il se trouvât sur un plan incliné, genre de terrain que bêtes et cavaliers redoutent quand il faut presser le pas.

Heureusement le noble animal qu'il montait était aussi remarquable par la vigueur de ses jarrets que par sa docilité, et il sut courir dans cette périlleuse carrière sans se donner l'affront d'un seul faux pas.

Pendant ce temps-là on entendait toujours le bruissement de la brise dans les branches décharnées des arbres du grand chemin, et au loin le chant nocturne des loups dans le bois de Chars.

Au bout de dix minutes, le capitaine se trouva au bas de la montagne et aux premières maisons du bourg.

Chars est un chétif amas de chétives maisons dont quelques-unes sont taillées dans le roc par des hommes réduits, comme les bêtes de la plaine, à se creuser des trous pour dormir et pour être à l'abri quand il grêle.

Rien dans cette pauvre localité du Vexin ne rappelle ces campagnes des environs de Paris où l'on voit la petite maison bourgeoise avec ses volets verts, sa porte peinte en bronze, et sa girouette avec un chasseur de fer-blanc bruni, s'élever à côté de la cabane couverte en chaume. A Chars tout est champêtre, tristement champêtre; rien n'y rappelle la ville que les voitures de poste qui la traversent pour courir à Gisors, et quelquefois des groupes de promeneurs qui viennent des châteaux d'alentour pour demander leur chemin et boire du cidre qui leur fait faire la grimace.

Le capitaine de cuirassiers se trouva donc tout seul dans la grande rue du village quand il y fit son entrée; car dans les pays où l'argent manque pour se procurer du bois et un jeu de cartes, on se couche de bonne heure en février. Il chercha quelques lumières aux fenêtres. Tout était noir, silencieux, mort.

— Je n'en démords pas, dit-il; il doit y avoir une auberge, il me faut une auberge!

Comme il parlait ainsi, son cheval dressa les oreilles et partit au grand trot allongé en remontant la grande rue.

— Bon, dit-il, Saladin a senti le souper, laissons-le faire.

Saladin, en effet, s'arrêta bientôt devant une hôtellerie qu'il avait flairée à deux cents pas.

Le capitaine reconnut tout de suite l'auberge de village avec sa grande porte captive entre deux forts piliers en maçonnerie, et s'ouvrant sur une cour immense, l'énorme fanal à la clarté rougeâtre fixé entre deux fenêtres du premier étage, et, devant la maison, plusieurs voitures de roulage les brancards en l'air et abandonnées à la bonne foi publique, pendant que les bêtes de l'attelage et les charretiers dormaient.

Le capitaine mit pied à terre dans la cour, il attacha Saladin, et il entra dans une grande cuisine au rez-de-chaussée; là, il s'adressa à un indigène de Chars qui fumait sa pipe devant un feu de broussailles :

— Eh! l'ami, dit-il, va-t'en mettre mon cheval à l'écurie, et soigne-le comme ton propre frère.

Il accompagna ces paroles du cadeau d'une pièce blanche, précaution qui donna des ailes au paysan, et qui assura à Saladin une bonne litière et un picotin de la meilleure.

Une servante de l'auberge, qui entra dans le même moment, dit au capitaine Franval :

— Si monsieur veut souper, il peut aller dans la salle, où il y a déjà quelqu'un, ça lui tiendra compagnie.

— Ah! vous avez du monde?

— Oui, monsieur : un officier de cavalerie qui a des épaulettes en pur argent. Je viens de lui servir un poulet rôti que le roi, il est sûr et certain, n'en a pas mangé un pareil au jour d'aujourd'hui.

— Peste!-voilà qui est séduisant! avec cela que l'air est diablement vif sur la grande route! Allons, il faut voir si le camarade voudra m'abandonner une des ailes de ce fameux poulet.

— Bignot, dit la servante, conduis monsieur à la petite salle, t'auras pour ta peine un morceau de pain trempé dans la lèchefrite!

Bignot, le plus pauvre des pauvres habitants de Chars, et qui dormait sur un banc dans un coin de l'immense cheminée, se leva électrisé par la promesse de la servante, et il conduisit le capitaine Franval dans une pièce assez propre du premier étage où l'on recevait les voyageurs qui paraissaient devoir faire de la dépense. Ensuite il revint toujours courant à la cuisine demander le prix de sa peine. La pauvre créature se jeta sur la croûte de pain imbibée comme les loups du bois de Chars se fussent jetés sur Saladin et son maître, puis il se rendormit sous le manteau de la cheminée, où le maître de l'auberge lui laissait prendre place par charité, et aussi parce que Bignot dans l'occasion donnait volontiers un coup de main pour étriller un cheval, pendant que les gens de la maison étrillaient le cavalier.

Nous le laisserons dormir, et nous remonterons à la petite salle dont les échos, bien étonnés sans doute, redisaient des mots qui sentaient Paris, le monde civilisé, le salon même de loin en loin, quoique les interlocuteurs portassent des moustaches, des éperons et un grand sabre.

III.

— Eh! c'est Franval!

— Tiens! la drôle de rencontre! Jules de Cerny!... C'est lui, morbleu!

— Lui-même.

— Il mange d'un poulet dont, sans doute, il ne me refusera pas le quart.

— La moitié t'appartient, mon ami. Mets-toi là, pauvre garçon. Il est gelé! Heureusement que grâce à ce poële de fonte, la température est ici à dix-huit degrés au moins. Franval, comment se porte Saladin?

— Très-bien. Je viens de le remettre dans les mains d'un palefrenier.

— Et tu voyages à cheval par le temps qu'il fait?

— Ecoute donc, mon très-cher, je n'ai pas, comme toi, un père qui boit dans la grande tasse du budget. Je voyage comme l'officier de fortune de Scott, le brave et prudent major d'Algerty, sur mon bon cheval.

— Ah çà! et que viens-tu faire dans ce pays-ci, et dans l'hiver encore!... sur ton bon cheval?

— Avant de te répondre, laisse-moi te demander quelques renseignements sur ce coin du globe terrestre.

— Peuh! ce n'est pas la terre promise d'abord. Des pommiers, du cidre par conséquent; peu de gibier; de loin en loin, dans les châteaux, quelques femmes passables, et encore dans cette saison sont-elles toutes envolées vers Paris. Aussi, tu vois, je me sauve.

— Hélas! et moi j'arrive.

— Aux champs dans l'hiver, c'est de bien mauvais goût.

— Mais tu y étais hier, ce matin même, toi!

— Oh! moi, mon enfant, j'avais des raisons pour cela. Je possède un oncle qui, près de Gisors, à cinq heures d'ici, habite, sur les bords de l'Epte, un château où il fait beaucoup d'économies. Je lui ai sacrifié deux mois de mon temps pour cinq cents louis. Ce n'est pas trop payé, je pense.

— Fat!

— Ce matin, il m'a compté ma somme, et je me suis mis en route immédiatement et sans même dire adieu aux connaissances que je me suis faites dans ces latitudes. Je voulais être ce soir à Paris... pour l'Opéra..., mais en entrant dans Chars, mon postillon n'a pas su éviter une borne...

— *Metaque fervidis evitata rotis...*

— Ne parle donc pas latin, mon cher, et avec une cuirasse sur-

tout! Bref, mon ami, ma chaise de poste est entre les mains d'un charron de ce pays depuis cinq heures... Et tiens, j'entends dans la cour le bruit de ses roues; oui, c'est bien cela. Dans vingt minutes je pars.

— Bon voyage.

— Merci! Deux jours à Paris seulement pour payer quelques mémoires arriérés, et je pars pour Montpellier rejoindre mon cher régiment... Ah! du moins, j'aurai chaud par là-bas. Ici, Franval, on gèle, ou l'on est aveuglé par le brouillard. C'est déjà la Normandie; je ne te fais pas mon compliment d'y être venu, va!

— Oh! toi, tu es un Sybarite; mais le pauvre Franval, l'officier de fortune...

— Dis-moi donc ce qu'il vient faire ici, le pauvre Franval?

— Acheter des chevaux pour l'Etat, mon cher, ici, dans les environs de Rouen, de là en Basse-Normandie; j'ai une mission qui va me retenir six mois au moins dans les villages de la vieille Neustrie et de son Vexin.

— Voilà ce que c'est que de se faire une réputation d'homme entendu en matières chevalines. Si tu étais un fou comme moi, on t'enverrait en semestre, ou on te laisserait au régiment pour caresser les filles de la garnison, casser des lanternes et faire des dettes. Au lieu de venir seul, dans un pays perdu, acheter des chevaux, tu resterais tranquillement au corps à crever les tiens. C'est bien plus amusant.

— Oui, mais c'est trop cher pour moi.

— Ce pauvre Franval! C'est vrai, toi, tu n'as que tes appointements... Pourquoi ne te maries-tu pas? Morbleu! tu es le plus bel homme de l'armée.

— Eh, mon cher ami, je n'ai que ma belle taille et ma cuirasse. Que diable veux-tu qu'une femme fasse de cela? tu sais bien que le siècle est à l'argent.

— C'est vrai. Dis donc, Franval, tu sais que je suis ton ami.

— Je l'espère.

— Veux-tu... mais ne te fâche pas.,. veux-tu cent louis, hein?

Le capitaine Franval à ces paroles rougit jusqu'aux cheveux.

— Allons, dit Jules de Cerny, j'en étais sûr. Fier comme un Ecossais!

— Et gueux aussi comme un Ecossais! Que veux-tu, c'est dans le sang! Du reste, Jules, je te remercie. Ma fierté n'est pas assez sauvage pour méconnaître ta bonne intention. Mais, vois-tu, j'aime bien m'avancer dans ma vie sans me soutenir sur personne. C'est une marche que je me suis faite lorsqu'il y a vingt ans je sortis de l'Ecole militaire sous-lieutenant de dragons. Elle n'est pas rapide cette marche, et j'en ai eu la preuve pendant la campagne de 1814, que je fis en quittant l'école. Sacrebleu! je pris trois drapeaux, je tuai je ne sais combien de Cosaques, je sauvai la vie à mon colonel : c'était beau pourtant, cela, à dix-sept ans!

En parlant ainsi, le capitaine Franval relevait la tête avec fierté, ses grands yeux noirs étincelaient, sa main, qui eût tordu une barre de fer, se serrait convulsivement. Il continua :

— Tous mes camarades eurent de l'avancement, et moi je restai sous-lieutenant. La Restauration m'a donné le grade supérieur; un an passé dans les chasseurs d'Afrique m'a valu les épaulettes de capitaine; dans quelques années ils me feront commandant, et j'irai manger ma retraite et quatre ou cinq cents francs de rente que j'aurai amassés, dans quelque village... pas à Chars, par exemple!... Eh bien! mon cher, j'aurai une vieillesse heureuse, car je ne devrai rien à personne.

— Sauvage! tu aimes tant les chevaux que tu es homme à te faire maréchal ferrant dans ta retraite.

— Eh! eh! je ne dis pas non.

— Tiens, vois-tu, tu manques ta vie; avec ta belle figure, ton éducation, les femmes eussent tout fait pour toi.

— Oh! ne me parle donc pas des femmes, dit le capitaine Franval avec une expression pleine d'amertume. Tu n'y entends rien.

— Par exemple! tu sais pourtant bien que je suis un homme à bonne fortune, que diable!

— Tu es comme certains soldats ivrognes qui boivent beaucoup, mais qui ne goûtent jamais le vin.

— Ah! cela est possible.

— Moi, Jules, continua le capitaine en fronçant le sourcil, moi, je n'ai pas de nombreux triomphes à raconter. Pour me servir d'une expression fort basse, mais qui est consacrée comme tant d'autres mots détestables, *j'ai eu* peu de femmes dans ma vie; mais cinq ou six maîtresses ont suffi pour me convaincre que la femme est un être imparfait dont le cœur vide ne peut répondre au cœur d'un homme sensible. Il faut se dépêcher de les tromper si l'on ne veut pas être leur dupe.

— J'agis toujours d'après ce principe.

— Oh! toi, c'est du vice, mon cher; moi, c'est le fruit de la réflexion.

— Ah çà! tu méprises les femmes?

— Au delà de toute expression, répondit froidement le capitaine Franval. Ah! si je pouvais les mieux juger, je serais un tout autre homme. Si les femmes, Jules, valaient quelque chose, mais vraiment, notre vie serait enchantée. Est-ce qu'il y aurait au monde un plus grand bonheur que celui de trouver de l'âme, des sentiments élevés dans ces jolies créatures-là? Elles nous donnent, coquettes, méchantes, dissimulées, que sais-je moi, elles nous donnent déjà tant de délices! Que serait-ce donc si elles pouvaient donner les joies du cœur!.. Mais je suis venu ici pour des chevaux, nobles bêtes qui, soit dit en passant, valent mieux, beaucoup mieux que les femmes. Souffre donc ma philosophie de palefrenier, Jules, parlons d'autre chose, de chevaux, par exemple!

— Oh! nous ne causerons pas longtemps, car j'entends du bruit dans la cour, on prépare ma voiture... Ah! Franval, un mot cependant... et je te le dirai bas, car à Chars, comme à Nanterre et à Chandernagor, les murs ont des oreilles... Ecoute, grand contempteur des femmes...

Comme Jules parlait ainsi, la servante qui avait préparé le souper entra dans la salle.

— Avez-vous du bordeaux? dit Jules.

— Pardi! et du ch'nu encore.

— Faites-en monter deux bouteilles.

— Oui, mon général.

Les deux officiers se rapprochèrent, et ils commencèrent un entretien à voix basse.

Celui qui eût vu ces deux hommes dans la salle de l'auberge de Chars, dont les murs étaient chargés d'arabesques au charbon par les ivrognes du lieu, qui les eût vus, dis-je, à la clarté de deux morceaux de suif jaunâtres fichés dans des chandeliers de fer, installés devant une table couverte d'une nappe de toile grise, tandis qu'au loin on entendait mugir la brise, et qu'une pluie d'hiver battait contre les vitres, celui-là sans doute eût tout de suite cru saisir l'épisode d'une campagne d'hiver contre le Russe, et il eût dit :

— Délassements de soldats français dans un cantonnement.

Un membre de la chambre des pairs eût cru prendre sur le fait une nouvelle conspiration militaire comme celle de Lunéville; en bon Perrin Dandin il eût dit :

— Oh! je te vais juger!

Mais en observant avec plus d'attention le capitaine Franval et le commandant Jules de Cerny, en voyant l'air de joyeuse malice répandu dans les traits de ce dernier et le besoin, difficilement combattu, d'éclater de rire dans la belle et mâle figure de Franval, il était facile de voir cependant qu'entre eux il ne s'agissait pas de guerre, de conspiration contre l'Etat surtout.

Pendant ce mystérieux entretien, le hasard qui pousse à la même heure des millions de destinées vers un but écrit au ciel — ou ailleurs — le hasard, qui mène par la main tant d'individus dans tel ou tel lieu, ou qui les fait mener par des chevaux de poste, ce qui revient au même, conduisit dans l'auberge de Chars une berline magnifique de laquelle descendirent un monsieur et une dame.

— Vite, madame, dit le monsieur, buvez un verre d'eau sucrée, puisque vous avez mal au cœur, et partons.

Or, cet homme qui n'était pas galant avec sa compagne de voyage, par la raison qu'elle était sa femme, cet homme fit sensation en entrant dans la cuisine de l'auberge.

La servante qui chantait en filant, le maître de la maison qui réglait ses comptes, un palefrenier qui fumait sa pipe, Bignot qui sommeillait sous le manteau de la cheminée, tous enfin se levèrent et saluèrent respectueusement M. Dutaillis le chevalier de la Légion d'honneur, M. Dutaillis le député, M. Dutaillis qui parlait haut et longtemps, M. Dutaillis, enfin, qui était connu pour avoir habité longtemps le château de Bréancourt, à peu de distance de Chars, et pour avoir rossé d'importance les gamins du pays quand ceux-ci, les jours où il se mettait en chasse, ne rabattaient pas bien son gibier.

Sa femme, jolie blonde aux formes délicates, au sourire fin et doux, entra derrière lui, et elle courut à ce feu devant lequel Bignot se chauffait, et levant tantôt un pied devant le foyer, tantôt l'autre, elle dit en grelottant :

— Oh! comme il fait froid!

— Plains-toi donc! dit M. Dutaillis..... un châle immense et deux manteaux l'un sur l'autre! D'ailleurs je te promets que dans quatre heures nous serons à Paris. Je paye les guides triple!... Allons, bois ton eau sucrée... jolie drogue, ma foi... et partons. Ah! je vais veiller à ce que le postillon ne quitte pas ses chevaux.

M. Dutaillis retourna dans la cour.

Sa femme se chauffait toujours. La pauvre petite créature eût bien voulu exposer à la fois les deux semelles de ses pantoufles fourrées au bon feu de l'auberge de Chars, mais cela n'était pas facile. Elle prit une chaise, et elle leva ses deux jambes mignonnes vers l'âtre embrasé; cette nouvelle position sans point d'appui la fatigua bientôt, et elle dit en faisant une jolie moue :

— Il n'y a pas de coussins ici?

— Non, mais il y a Bignot, ma bonne dame; il y a Bignot, que c'est mon nom, Bignot à qui que vous avez donné trente sous l'autre jour! sans compter les autres jours et les autres pièces de trente sous, et puis un casaquin à ma mère et des bons bas à ma p'tite sœur Annette.

En parlant ainsi, Bignot s'étendit à plat ventre devant la cheminée, et il força madame Dutaillis à mettre ses pieds sur lui. Le dos du pauvre garçon devint ainsi une manière de tabouret sur lequel la jolie dame s'appuya.

Un esclave d'Orient n'eût pas poussé plus loin l'abandon de lui-même, le mépris de sa chair pour plaire à son seigneur.

Bignot, le plus pauvre parmi tant de pauvres villageois, Bignot qui n'avait pas six pouces de terrain sous ce soleil qui éclaire tant de beaux domaines, tant de vastes et grasses métairies dans le Vexin, gagnait cinq sous par jour à garder les cochons de l'endroit dans la campagne de Chars. Souvent il avait rencontré madame Dutaillis se promenant au bois; il lui avait cueilli des noisettes, pour elle il avait escaladé les plus hauts arbres pour lui apporter un nid de merles ou de geais, et toujours il était sorti de ses rencontres avec la jolie dame du château de Briancourt à la tête d'une ou de deux pièces blanches. Bignot n'avait pas oublié cela, et son cœur et son corps étaient à la disposition de l'aimable femme. Il y avait sous sa blouse plus de sensibilité qu'il n'en faut pour faire douze artistes et quatre-vingt-dix philanthropes.

Le pauvre innocent, rebuté de tous à Chars, avait surtout été sensible au doux sourire de cette belle et jeune dame, qui plusieurs fois lui était apparue dans la forêt comme une bonne fée, et qui, de sa voix plus douce que celle de l'alouette qu'il aimait à écouter le matin, lui avait dit souvent :

— Bonjour, mon ami, comment se porte ta mère?

Bignot aimait sa mère comme une dévote aime le bon Dieu.

Cependant le pauvre garçon, en train de faire de la reconnaissance dans l'auberge de Chars, avait déjà tout un côté rôti, mais il était devenu incombustible à force d'être galant à sa manière, et il ne disait mot.

Pour se distraire de la cuisson, qui commençait à être vive, il frottait ses joues hâlées sur l'hermine du manteau de madame Dutaillis, il respirait les odeurs de cette toilette de femme, et il se disait à part lui :

— Les fleurs du bois de Chars ne sentent pas si bon que ça.

Tout d'un coup madame Dutaillis se pencha vers lui. Elle mit une pièce d'or dans sa main et une lettre, et elle lui dit :

— Tout de suite! tout de suite, Bignot!

— Mais, not' dame, il pleut de l'eau glacée, et il y a si loin!

— Je croyais que pour moi....

— Pour vous, not' dame, je me ferais mettre en croix comme Not' Seigneur Jésus-Christ; je vais partir.

— Allons, Clarisse, en route, dit M. Dutaillis.

— Je te suis, mon bon Charles!

Elle fit un signe d'intelligence à Bignot, et elle sortit de la cuisine.

En montant en voiture, elle dit à son mari, plaçant une main au-dessus de ses yeux, pour voir au fond de la cour, où l'un des garçons de l'auberge aidait le postillon de Jules de Cerny à atteler :

— On prépare une voiture là-bas, au fond de la cour; c'est une chaise de poste.

— Eh! qu'est-ce que cela nous fait, Clarisse? Allons, postillons, à cheval, la selle mouille.

Ils partirent au grand trot.

Cinq minutes après, Jules aussi quitta l'auberge, après avoir embrassé le capitaine Franval, qui monta sur Saladin, et prit la route de Gisors malgré la pluie et la bise.

En quittant Chars, qui s'étend dans un fond, Franval fut obligé de gravir une montée assez roide qui forme l'autre versant du ravin dans lequel le village est situé; arrivé sur la crête, il rencontra Bignot qui cheminait bravement à l'injure du ciel pour plaire à la belle dame, et en pensant à sa mère, à laquelle il rapporterait un louis d'or le lendemain matin.

— Bonne route à mon officier, dit le pauvre garçon, secouant une mauvaise couverture de laine qui lui servait de manteau, et qui déjà était toute ruisselante de l'eau qui tombait à verse.

— Ah! c'est toi, mon enfant, dit le capitaine. Je t'ai vu tout à l'heure à l'auberge de Chars, n'est-ce pas?

— Oui, mon cuirassier, même que vous m'avez dit en entrant : — Bonjour, mon garçon!

— Et où vas-tu comme ça?

— Dame! à Gisors, Dieu aidant.

— Comment, quatre lieues!

— Vous les faites bien, vous qu'êtes un officier du roi.

— Mais moi, pauvre créature, je monte un bon cheval, et j'ai un manteau bien doublé... Tiens, saute en croupe, je t'emmènerai!

— Vous me faites honneur, mon militaire, mais ça ne se peut pas, parce que je veux faire mes dévotions à la croix du chemin, là-bas, à une lieue d'ici.

— Eh bien! je t'attendrai. J'allumerai un cigare pendant ce temps-là.

— Oh! non, tenez, faut pas mentir. J'ai reçu un louis pour ma commission : si je la faisais sur votre beau cheval, il me semble que je n'aurais pas gagné mon argent; je n'en dormirais pas d'un an, vrai.

— Tu es un brave garçon! Et tu n'as donc pas peur au milieu de cette obscurité? Tiens, le vent mugit comme un tonnerre, et il n'y a pas une étoile au ciel.

— Non, mais le bon Dieu est avec moi; ça rend crâne, c't' idée-là.

— Et les ornières, et cette eau qui t'inonde, et les loups?

— Puisque je vous dis que le bon Dieu est avec moi!

— Tiens, voilà cent sous. Adieu.

— Bon soir, mon cuirassier, et merci!

Franval partit au grand trot.

Bignot cessa bientôt d'entendre les pas de son cheval, et il continua sa route, disant un pater à chaque rafale du vent, et un avé à chaque faux pas sur les cailloux de la route.

Il fit ses dévotions à la croix du chemin, et il marcha vers Gisors.

En entrant dans cette ville à la pointe du jour, il disait encore en pensant aux brumes de la nuit :

— Le bon Dieu est avec moi!

Mais tout à son bonheur, à son amour pour sa mère, à son amour pour Dieu, il se trompa de rue, et il fut donner en plein dans l'Epte, rivière qui coule à Gisors; il se débattit avec toute la force que donne l'horreur de la mort; mais il ne savait pas nager, le pauvre Bignot! Dans ses efforts au milieu de l'eau, il fut entraîné vers de longues herbes qui enlacèrent ses membres affaiblis par une marche récente, plus affaiblis encore par une misère ancienne. Ces plantes traîtresses, redoutées du nageur exercé, le prirent au corps comme autant de liens; leurs mille nœuds l'enchaînèrent; il pensa à sa mère, à son louis, à sa petite sœur Annette, à son écu de cent sous, au bon Dieu, et il mourut, le pauvre innocent, étouffé sous l'eau de l'Epte, dont la surface cessa bientôt de tourbillonner, parce que la lutte était finie, et dont le cours continuait doucement, sans le plus petit flot, vers l'Oise.

IV.

La rue des Tournelles fait partie d'un quartier vieux et oublié, comme la noblesse qui l'habita jadis. Les arbres généalogiques y sont morts, Dieu en soit béni! Quelques-uns, transplantés dans le faubourg Saint-Germain, ont prospéré un temps sous le soleil impérial qui daigna les féconder. Quel astre n'a pas ses faiblesses? Mais juillet les a bien fatigués, espérons qu'un mois de l'année plus heureux les déracinera tout à fait.

Dans la rue des Tournelles, non loin de cette maison dont le portier complaisant promène aujourd'hui les flâneurs dans l'ancienne demeure de Ninon, s'élève un autre édifice avec les quatre étages sur la rue et le jardin fermé d'une grille sur le boulevard Saint-Antoine. Cette maison est depuis cent cinquante années dans la famille des Mathias, et aujourd'hui elle appartient en toute propriété, et sans aucune hypothèque, je vous l'assure, à ma tante Colette Mathias, qui l'a reçue il y a cinq ans en héritage de son père, avec bien d'autres richesses dont plus tard je vous estimerai la valeur ni plus ni moins habilement qu'un commissaire-priseur.

Le premier étage de cette maison était encore habité par ma tante le 29 février 1835, — et qu'il me soit permis d'exprimer, en passant, mes sentiments personnels dans cette histoire, qui n'est pas la mienne. — Jamais je ne verrai les fenêtres de ce vaste appartement sans sentir mon cœur remuer dans ma poitrine, car là ma bonne tante Colette jura de veiller sur moi en mère, après la mort de mes grands parents, qui avaient quitté ce monde à deux jours de distance, tués par le chagrin d'avoir dissipé leur fortune en spéculations malheureuses. Elle a tenu religieusement sa parole, ma tante Colette, et elle a versé sur ma jeune tête tous les trésors d'amour d'une bonne et tendre mère.

Ma tante Colette est née dans cette maison de la rue des Tournelles le 28 février 1808. Son père, qui perdit sa femme en recevant d'elle une héritière, prit tout de suite en haine l'innocente créature cause de cette mort, et il reporta tout ce que son cœur pouvait renfermer de tendresse sur Alphonse Mathias, son fils aîné, et mon père.

Colette fut envoyée en nourrice à cent lieues de Paris, et pendant cinq années il ne fut plus question d'elle à la maison. Cependant, la nourrice étant morte, force fut à son père de rappeler sa fille. Colette ne demeura pas longtemps sous le toit paternel. Deux jours après son arrivée, elle fut expédiée pour une petite ville des environs de Paris, près de laquelle M. Mathias avait des propriétés. Le cher homme avait découvert dans cette bicoque un nid de religieuses, bonnes et simples filles que l'Empire laissait libres de prier Dieu toute la journée, et peut-être de faire des vœux pour le retour du bon vieux temps. Colette demeura dix années dans cette sainte maison. La mort, qui toujours se mit à la traverse dans les plans fort peu paternels du bon homme Mathias pour sa fille, enleva une à une les religieuses qui prenaient soin de Colette, et il fallut encore la rappeler.

Mais la haine est presque aussi-ingénieuse que l'amour à créer les moyens de s'assouvir. M. Mathias profita en homme habile de la restauration, qui florissait alors dans toute sa vigueur. La France de ce temps-là était pavée de communautés de toutes les couleurs; il en découvrit une, une charmante communauté, sur les bords de la Loire, dans un air très-sain, disait-il, et très-favorable à la croissance d'une jeune personne. Là, Colette fut exilée jusqu'en 1830. L'explosion qui retentit alors fit mourir de peur la supérieure du couvent. Le saint troupeau se dispersa, et Colette, âgée de vingt-deux ans, fut renvoyée à Paris, rue des Tournelles, à l'adresse de M. son père.

Je n'oublierai jamais le jour de son arrivée, la mauvaise humeur de M. Mathias et le dédain avec lequel mon père reçut sa sœur, pour laquelle commença de suite une vie de Cendrillon.

Je dois à ma mère cette justice de déclarer qu'elle ne partagea pas

l'éloignement que chacun montrait à la tante Colette. Elle fut constamment pour elle douce et bonne, et moi je fis comme maman.

Mais le moyen d'adoucir le sort d'une pauvre créature frappée de l'anathème du maître même de la maison?

Ma tante, qui de bonne heure s'était pénétrée de la morale de Jésus, eut tout de suite l'occasion de la mettre en pratique. L'oubli des injures fut de toutes les vertus chrétiennes celle qu'elle eut le plus souvent l'occasion d'appliquer à son prochain. On l'avait cruellement abandonnée à la malice d'enfer de tous les domestiques dont la maison de M. Mathias le millionnaire était encombrée, et depuis la femme de charge jusqu'à la laveuse de vaisselle, tous épuisaient sur Colette ce que la méchanceté d'antichambre, d'office, d'écurie et de cuisine a de féroce. Tante Colette, brebis résignée, souffrait sans se plaindre; elle mettait tout au pied de la croix, la pauvre fille!

Rarement on la voyait dans les appartements de son père, et, en vérité, elle eût fait tache au milieu des assemblées brillantes qui avaient lieu là deux fois la semaine.

Vêtue d'une robe noire, encapuchonnée jusqu'aux yeux, un chapelet à la ceinture, ma tante sentait le couvent et la sacristie d'une lieue.

Au moindre bruit, elle s'enfuyait chez elle comme une colombe à l'approche du milan. Solitaire, abandonnée, elle vivait avec Dieu. Elle était à peine sur terre une heure par jour.

Elle recevait en baissant les yeux les services que les gens de la maison ne pouvaient se dispenser de lui rendre, elle les recevait comme autant de faveurs, et pour rien au monde elle n'eût osé les demander. Elle dînait seule dans sa chambre, et souvent il lui arriva de ne prendre ce repas qu'à dix heures du soir, parce qu'on l'avait oubliée; hélas! quelquefois même elle ne le prit pas du tout, ce qui ne l'empêcha pas de prier, avant de s'endormir dans sa chambrette du cinquième étage, pour son père et pour tous les serviteurs de la maison. Et, en vérité, c'est une bien belle chose que d'appeler les bénédictions du ciel sur ceux qui vous laissent mourir de faim. Je n'en serais pas capable, moi! Et vous?

Colette Mathias était une pauvre enfant sans force et sans volonté: son âme, qui eût volé au-devant de tous, effrayée de cet accueil ennemi, replia ses ailes, et s'effaça tout à fait. Toujours en crainte d'un reproche, d'une colère de son père ou de quelqu'un de ces plats et méchants valets auxquels on l'avait livrée, comme autrefois on livrait des chrétiens aux bêtes sauvages, ma tante perdit jusqu'à ce sentiment de sa propre dignité qui donne de l'énergie au plus faible; elle se fût mise volontiers sous les pieds de tous ces tyrans, s'ils lui en eussent donné l'ordre.

Elle s'habitua à l'oppression. Une dévotion outrée, une longue intimité avec des béates qui ne faisaient de la religion qu'une mortification de tous les jours, avaient arrêté chez Colette les élans de l'intelligence. Elle ne voyait le paradis que comme un port auquel on ne peut arriver qu'à travers les écueils et les tempêtes, et tout bas elle remerciait quelquefois le sort qui la rendait si malheureuse.

Quelquefois aussi la voix de la nature criait dans son cœur. Ma pauvre tante se demandait alors si elle avait mérité cette longue misère qui pesait sur sa vie; elle se demandait pourquoi elle avait un père, un frère sans amour pour elle, et elle avait bien de la peine à étouffer ce murmure de l'âme, cette révolte intime. Elle s'en effrayait, et, prosternée au pied de son grand christ d'ébène, elle s'accusait, en se frappant le sein, d'avoir mal pensé de ceux qui la faisaient souffrir, et elle promettait bien au Seigneur que cela ne lui arriverait plus.

Privée de tout rapport avec l'extérieur, abandonnée à la discrétion d'un bonhomme d'ecclésiastique aux vues étroites, à la dévotion brutale, elle manquait de tout ce qui développe la raison et forme l'esprit. Elle ne quittait la maison, je veux dire la prison paternelle, que le dimanche à huit heures, pour aller au temple entendre la messe du matin. Les voisins en la voyant passer lui riaient au nez, non qu'ils s'associassent méchamment à la ligue formée contre Colette, mais seulement parce qu'ils pensaient que cette vie retirée et misérable, que ces vêtements lugubres et pauvres étaient chez elle une vocation; ils croyaient, les bonnes gens de la rue des Tournelles, que ma tante Colette était une bigote, fanatique comme une Espagnole, sèche et intolérante comme un confesseur du roi, et ils disaient entre eux:

— Comme ce bon monsieur Mathias est malheureux d'avoir dans sa famille un pareil mauvais sujet!

A part ses excursions du dimanche, ma tante Colette ne voyait jamais Paris et, chez elle, comme dans la ville, elle ne devait s'attendre qu'à des visages ennemis, qu'à des paroles amères et dédaigneuses.

Ma pauvre tante! elle devint, en moins d'une année, comme ces animaux domestiques tombés en mauvaises mains, qui finissent par s'habituer à vivre de coups. Sa patience, son humilité devinrent une sorte d'abrutissement. Les ressorts de son âme s'émoussèrent un à un, et elle arriva à ce touchant idiotisme d'un pauvre chien qui lèche la main qui le bat au lieu de la dévorer, ce qui, de par Dieu, est si naturel.

En une semaine, M. Mathias, mon honoré grand-père, perdit son fils, qui mourut, et dont la succession se trouva écrasée par de nombreuses dettes, résultat de mauvaises spéculations. Ma pauvre mère ne lui survécut que trois jours.

Et M. Mathias, frappé de saisissement et de paralysie, sentit que son heure était venue. Il fut obligé, le pauvre homme, de laisser cent cinquante mille livres de rente, ses terres, ses maisons, ses châteaux, à ma tante Colette. M. Dutaillis, l'ami de la famille, — ce qui ne voulait pas dire du tout l'ami de ma tante Colette, — fut choisi pour exécuteur testamentaire. En outre, M. Mathias ordonna par son testament que tous les biens qu'il laissait seraient régis et administrés par le même Dutaillis, qui devint ainsi le tuteur de Colette. Cette volonté du bonhomme Mathias était un de ces caprices de mourant, que l'on promet de suivre à la lettre, mais dont on peut secouer le joug quand les pompes funèbres ont fait leur office: Colette était majeure!

— Chienne de dévote, elle aura donc tout mon bien! dit M. Mathias une minute avant de s'envoler dans les célestes demeures.

Pendant qu'il parlait ainsi, sa fille disait tout bas:

— Mon Dieu! mon Dieu! faites-moi mourir à sa place!

Mais le bon Dieu frappa le pécheur, et ma tante Colette vécut.

V.

Il y a dans Paris des familles aussi anciennes vraiment que celle des Montmorency et dont, par parenthèse, le premier du nom ne fut pas un voleur de grands chemins.

La province nous envoie annuellement quelques-uns de ses enfants qui s'établissent parmi nous, épousent nos filles, apportent leurs noms picards ou languedociens à l'état civil de notre métropole, et détournent ainsi le cours du sang héréditaire par un croisement de races; mais il y a encore par-ci par-là quelques familles vieilles comme Notre-Dame, la vieille basilique, dont le nom se perd dans les brouillards de l'histoire, et qui sont venues jusqu'à notre époque pures de toute alliance provinciale. M. Mathias et son ami Dutaillis avaient l'honneur d'appartenir à des familles comme celles-là. Tous deux étaient Parisiens pur sang.

Cependant, n'allez pas croire que l'on trouvât chez eux cette vivacité d'esprit, cet élan généreux, cette franchise un peu brutale qui distinguent la populace parisienne, vraiment parisienne. La gueusaille, voyez-vous bien, estimable lecteur, ou lectrice toute charmante, la gueusaille n'a jamais changé de condition depuis Hugues Capet jusqu'à Louis-Philippe; elle a toujours été indigente, mal nourrie, mal vêtue, mal chaussée et très-bien éclaboussée, et très-bien mise en prison quand elle voulait faire la mutine. Il est résulté de cette misère tenace, de ce guignon séculaire, un caractère constamment le même: la canaille est toujours restée au même point physique et moral, les grandes secousses politiques n'ayant jamais amélioré sa position.

Mais la bourgeoisie a eu d'heureuses phases; depuis longues années elle s'est frottée contre princes et rois, pour leur prêter de l'argent, des armes, et des femmes quelquefois; elle a de longue date pris sa part dans les joies mondaines; un bourgeois de nos jours est presque aussi sensuel, presque aussi ambitieux qu'un gentilhomme. Comment voudriez-vous alors que, dans les salons, dans cette vie énervante, il conservât les signes typiques du Parisien de race?

M. Mathias et son intime étaient donc de vrais Parisiens; pas de sang mêlé chez eux; mais, au moral, ils avaient un coin de ressemblance avec tous les peuples; ou, pour mieux dire, ils avaient pris chez tous les peuples un défaut qui, ajouté aux défauts du terroir, — car, ô gentils enfants de Paris, vous n'êtes pas parfaits, da! — leur composait le caractère le plus effroyable du monde.

La seule chose à laquelle leur pureté de race se reconnaissait, c'était le grasseyement et l'habitude de dire: conséquent, au lieu de: considérable.

Or, M. Mathias est mort, il est même enterré, nous n'en parlerons plus.

Son Pylade, M. Dutaillis, fut frappé de stupeur en apprenant les deux catastrophes qui venaient de fondre sur cette maison de la rue des Tournelles, dans laquelle il avait toujours son couvert mis, et, de loin en loin, quelques billets de mille francs, quand la fin du mois était rude, ou que la paye des ouvriers le trouvait à court d'espèces. M. Dutaillis était, il est encore industriel.

Et, voyez le malheur! à ce moment même où les Mathias père et fils quittaient ce monde, il était sur le point, lui Dutaillis, de faire un nouvel appel de fonds rue des Tournelles.

Les électeurs d'un arrondissement de Paris venaient de l'élever sur le pavois de la députation, mais cet honneur lui avait coûté cher. Lui, qui empruntait si bien dans le Marais, il s'était fait prêteur dans la Chaussée-d'Antin, qu'il habitait; et il avait aidé de sa bourse une foule de petits boutiquiers pour avoir leur voix. — La rue des Tournelles, s'était-il dit en vidant son coffre, me rendra cela.

Et quand il nageait ainsi dans l'espérance, la camarde, vous le savez, lui laissait une rude besogne.

Dutaillis courut à la maison mortuaire. Chemin faisant, il se demandait s'il était bien possible que la bigote héritât de son père; cela lui semblait une monstruosité.

Il fit les honneurs de la cérémonie funèbre, il se mêla de toutes les exécrables affaires qui suivent, dans une société organisée proprement, le décès d'un chef de famille: scellés, inventaire, testament, tout lui passa par les mains; il vit avec un étonnement marqué que Colette se

trouvait à la tête des cent cinquante mille livres de rente de son père, et il vit encore, avec infiniment de mauvaise humeur, que, grâce à des reçus signés de lui, et que le prudent Mathias avait conservés, il se trouvait être le débiteur de la bigote d'une somme de quarante-cinq mille francs, argent de France.

— Diable ! dit-il.

— Peste ! dit sa femme, Clarisse Dutaillis, jolie blonde que le lecteur connaît déjà.

M. Dutaillis était loin d'être un aigle. Depuis quarante-neuf ans qu'il était au monde, il n'avait eu que fort peu de rapports avec les auteurs dont la lecture orne l'esprit, et, quoiqu'il eût une bibliothèque magnifique, il était notoire dans sa maison qu'il ne lisait jamais que les *Petites Affiches*, la cote de la Bourse dans le *Journal des Débats*, et quelquefois le *premier-Paris* de cette feuille, pour se faire une opinion de vingt-quatre heures sur la politique européenne. Clarisse, sa femme, usait seule des richesses littéraires reliées en veau qui étaient amoncelées chez M. Dutaillis son époux. Or, cet époux était un sot, parlant haut, massacrant sa langue maternelle, et étranger, comme un Cosaque du Don, aux connaissances aimables qui font l'homme du monde. Mais à défaut de cette instruction, il avait à un très-haut degré l'astuce et la perspicacité d'un faiseur d'affaires. Tout ce qui allait à l'esprit sans descendre au coffre-fort était pour lui de l'hébreu. Au contraire, tout ce qui pouvait aboutir à un dénoûment en espèces sonnantes, il le comprenait à miracle, et, alors, il cessait vraiment d'être une bête. Il s'inspirait, il faisait des merveilles, l'argent développait en lui des ressources d'esprit incroyables.

La nouvelle position de Colette, dont il était le tuteur, lui avait causé d'abord quelques alarmes ; le premier moment passé, il vit de l'argent pour lui dans l'administration de ces grands biens. Cette pensée d'argent opéra comme de coutume. L'épais Dutaillis vit avec d'autres yeux, son cerveau s'éveilla, l'âne devint un singe.

Pendant les jours qui suivirent la mort de son père, Colette ne se montra pas : elle resta dans sa chambre, abîmée dans la douleur et dans la prière. Dutaillis la laissa en repos; il n'était pas fâché d'avoir du temps pour se recueillir et pour voir de quel côté viendrait le vent. Mais il n'oublia pas d'envoyer vingt-cinq pots de confiture, un quartaut de romanée, et une grande quantité de pruneaux au confesseur de Colette. Il ordonna aussi à la valetaille de ne plus rire au nez du bonhomme quand il viendrait voir sa pénitente, et il fut obéi; toutes ces intelligences d'antichambre comprenant fort bien qu'on n'arrivait à un dévot qu'en passant par son confesseur. Colette enfin fit dire à M. Dutaillis qu'elle le recevrait, et elle assigna un jour pour ce rendez-vous. M. Dutaillis, qui avait soixante-douze heures devant lui, apprit par cœur le *Pater*, l'*Ave Maria* et le *Miserere mei Deus*. Il les répéta d'une haleine à sa femme le matin même du jour indiqué par Colette, et il dit en se frottant les mains :

— Maintenant, je pourrai lui parler sa langue.

Madame Dutaillis, jeune et jolie blonde, frêle créature aux yeux bleus, à la voix douce, au caractère timide, madame Dutaillis, dis-je, ne fit aucune remarque sur cette grossière impiété. Depuis son mariage, elle était habituée à une obéissance passive : elle était à son mari ce qu'est un Russe au czar Nicolas.

A l'heure convenue, M. Dutaillis se rendit à la maison de la rue des Tournelles.

Là, il trouva une certaine émotion parmi les valets. Tous avaient été bien cruels pour la pauvre Colette. Parmi cette canaille, pas un individu qui n'eût à se reprocher quelque méchanceté envers la pauvre fille, et ils sentaient tous que l'heure des représailles était venue.

Enfin, à midi, Colette, appuyée sur le bras de son confesseur, entra dans le salon, où, d'après ses ordres, tout le personnel de la maison était rassemblé.

Moi, l'historien de ma tante, je faisais partie de l'assistance : l'instituteur chez lequel j'avais commencé mon éducation, ayant appris que mon père était mort après avoir, par avance, dissipé ce qui lui revenait de l'énorme fortune de son père, et se trouvant déjà créancier pour deux termes de ma pension, avait jugé à propos de m'envoyer à ma jeune parente.

J'eus le premier regard de la bonne Colette. Elle courut à moi, et me prenant dans ses bras, elle me dit :

— Cher petit, je serai ta mère, je le jure à Dieu.

J'avais quatorze ans déjà à cette époque; je commençais à me rendre compte des choses et des gens. Je compris que dans les paroles de ma tante il y avait pour moi tout un avenir de bonheur, et je ne me trompais pas.

Ma tante, je crois la voir encore, avait conservé sa robe de laine; à sa blanche coiffe de religieuse elle avait substitué un bonnet de crêpe noir qui lui tombait jusque sur les yeux; une collerette de la même étoffe lui montait jusqu'au menton; ses cheveux, le tour de son visage, son front, étaient cachés aux yeux de manière qu'après comme avant la mort de son père il était impossible de se faire une idée de sa figure. Nous avions vécu tous auprès de ma tante Colette, mais pas un de nous ne pouvait dire :

— Je la connais ! elle est belle, elle est laide.

La plupart même des personnes qui étaient là entendaient sa voix pour la première fois.

— Monsieur Dutaillis, dit-elle ensuite en baissant les yeux et d'une voix tremblante comme celle d'une pauvre créature habituée aux dédains de ses semblables, monsieur Dutaillis, je vous demande la permission de garder avec moi tous les anciens serviteurs de mon père, non, veuillez bien le croire, non dans la pensée orgueilleuse de traîner après moi une nuée de valets, mais pour que ces vieux amis de la maison soient heureux. Je vous le demande instamment.

— Oui, monsieur, dit le vieux prêtre d'un air plus soumis encore, daignez accorder cela à cette chère demoiselle.

Ces paroles et l'expression du confesseur et de la pénitente retentirent aux oreilles de Dutaillis comme une harmonie céleste. Il jugea tout de suite que Colette, façonnée depuis longtemps à l'humilité et à la soumission, n'en pouvait perdre l'habitude, et que son confesseur était un pauvre idiot en matière d'intérêts mondains, chose assez rare chez les prêtres, par parenthèse.

Sa figure reprit une expression de triomphe, et il se dit :

— Ici, je suis maître !

Puis tout haut il ajouta d'un air protecteur :

— Je le permets, oui, oui, je veux bien le permettre.

VI.

Après la levée des scellés, et lorsqu'on eut satisfait à toutes les formalités voulues par la loi, il fut reconnu par Colette et par son tuteur qu'elle héritait de cent cinquante mille livres de rente, d'une somme considérable en argent comptant, et de plusieurs domaines de plaisance, vieux fiefs passés bourgeois depuis la grande révolution.

M. Dutaillis prit possession de toutes ces richesses au nom de sa pupille.

Revenu de l'étourdissement qu'il avait éprouvé en voyant Colette lui demander merci, et se placer d'elle-même sous le joug, quand il lui était si facile de le prendre de très-haut avec tous ses persécuteurs, revenu de la joie qui avait failli l'étouffer, le pauvre homme, en se voyant ministre des finances d'une reine tout à fait débonnaire, Dutaillis regarda en face sa position et les devoirs qu'elle lui indiquait dans son intérêt, à lui, riche malaisé, industriel au crédit chancelant, et député de pacotille.

— Il faut, se dit-il, que je me fasse un plan de conduite bien établi, bien arrêté, et que je n'en sorte pas. Je ne veux de confident que moi, de guide que moi, parce que, dans ma maison, nul ne comprend les choses de la vie que moi. N'ayons donc de recours qu'en moi, et, de par tous les diables, vive moi !

Mais il n'eut pas besoin de réfléchir longtemps et d'ourdir une trame bien adroite pour arriver à son but. Loup, il avait à croquer une brebis, ce n'était pas bien difficile.

Colette avait vingt-trois ans, et elle était entièrement dépourvue de cette expérience du monde que nos demoiselles de cet âge possèdent déjà quand elles ont fait leur éducation à Paris. Un père, un parent, un ami, qui fréquentent la Bourse, un ou deux bals par saison dans les salons de la finance, et un peu d'assiduité au théâtre du Gymnase, suffisent pour faire de nos vierges de la Seine de petits hommes d'affaires fins, retors, et mettant sans scrupule un sentiment après un intérêt d'argent. Une jeune fille, aujourd'hui, met de l'arithmétique dans tout, même dans un premier amour; le billet de mille francs a détrôné ce que nos sentimentales grand'mères appelaient le bouquet à Chloris.

Colette Mathias n'était pas une demoiselle du monde; elle devenait riche sans comprendre que cela fût un grand bonheur : elle avait constamment vécu au ciel avec les anges et les saints; elle n'entendait rien à la terre.

Il faut bien le dire, elle avait passé son temps, depuis sa naissance, avec des matrones au bigotisme aveugle, et avec des méchants à la colère continuelle; et chez ma tante la dévotion et l'abnégation d'elle-même allaient presque jusqu'à l'idiotisme.

M. Dutaillis, comme nous le disions plus haut, n'eut donc pas besoin de grands efforts de génie pour s'emparer de la pauvre innocente, et pour l'habituer à voir en lui son second arbitre après Dieu. Il sentit aussi avec une grande joie qu'il pouvait se dispenser de jouer la piété auprès de sa pupille, et il oublia tout de suite l'*Ave Maria* et le *Miserere*.

Mais il comprit, en même temps, qu'il devait modérer l'ardeur, l'amour inépuisable que lui donnaient les millions de ma tante.

Sa pupille avait passé l'âge où la protection d'un tuteur est un article de loi. Il ne remplissait ces fonctions que par suite d'un arrangement à l'amiable, ordonné par le défunt et consenti par l'héritière.

Devant le Code, il n'était rien auprès de Colette. Tuteur honoraire, il n'avait d'influence dans la vie de cette simple fille que grâce à une soumission, fruit de l'ignorance et de l'hébétement de ma pauvre parente. En un mot, il n'entrait dans l'administration de ce joli budget que comme un ministre sans portefeuille qui travaille derrière le rideau. Mais, par cela même, il n'en avait que plus de profits à espérer, car il n'était pas responsable.

Quant à ma tante, la mort de son père l'eût trouvée à soixante-quinze

ans, qu'elle eût accepté un tuteur et des lisières. Elle était de la pâte dont on fait les esclaves ici-bas, et là-haut les anges.

M. Dutaillis commença donc tout de suite ses fonctions de tuteur comme il les entendait; il ne s'exposa pas, lui député par les suffrages de tout un arrondissement industriel, dont le papier, quoique protesté de loin en loin, s'escomptait sur le pavé de Paris, à perdre sa renommée en pillant à brûle-pourpoint les deniers dont il avait la garde, cela eût été infiniment absurde et infiniment digne de la cour d'assises. Il tourna la difficulté comme un homme habile; et, en vérité, grâce à l'arrangement des choses et des idées dans ce monde, il ne fut plus passible d'aucun tribunal. L'ordre le plus parfait fut établi dans sa gestion. Chaque rente, chaque contrat fut étiqueté avec un soin qui eût fait honneur au comptable le plus expert. Colette, en supposant qu'elle eût un éclair de bon sens, pouvait venir à toute heure demander compte de sa fortune; on lui eût tout de suite, et avec les pièces à l'appui, établi son bilan. L'éplucheur de budgets le plus méticuleux n'y eût rien trouvé à dire.

Dutaillis, voyez-vous bien, n'était pas un voleur, oh, non!

Mais rien ne l'empêchait de faire valoir à quinze pour cent des sommes dont il ne faisait figurer l'intérêt sur son grand livre qu'au taux de cinq.

Rien ne l'empêchait, quand il renouvelait un bail au nom de Colette Mathias, de prouver à la partie contractante l'influence extrême qu'il avait sur cette opulente fille, et de faire payer au locataire ou au fermier le prix de cette influence en un bon pot de-vin.

Quand le soleil de juin chassait de Paris députés, pairs de France, banquiers et marchands enrichis, rien n'empêchait Dutaillis d'aller avec sa Clarisse, cette autre esclave, s'installer dans l'un des châteaux de Colette, qui restait fidèle à la maison du Marais, parce que l'église Sainte-Marie était à deux cents pas, son confesseur à cinquante, et mon collége à mille. Dutaillis arrivait dans le domaine de ma tante, toujours suivi d'une nombreuse société de Parisiens, ses intimes, des industriels, des gens de finance, quelques collègues, centriers impitoyables de l'Assemblée législative, et autres individus qui composaient le cercle de ses amis, c'est-à dire des gens dont il avait besoin.

Et, vous pouvez m'en croire, on faisait joyeuse vie. Les celliers étaient pleins de vins exquis; les fermes, dispersées autour du manoir, fournissaient de fines volailles; les potagers donnaient du fruit; les étangs de beaux brochets, de bonnes carpes; les prés nourrissaient les attelages de tout ce beau monde. Le poisson dans l'eau, l'alouette dans l'air, les ministres dans le budget, n'étaient pas plus heureux que Dutaillis et les siens dans les excellents châteaux de Colette.

Le digne tuteur ne pillait pas sa pupille; il n'avait organisé contre elle qu'une filouterie mixte, en s'emparant de son seul superflu, et, comme souvent il le disait lui-même, en jetant un regard complaisant sur cette douce vie : il était en règle.

C'est ainsi, ami lecteur, qu'il avait passé son temps, depuis la mort de son ami M. Mathias, jusqu'à cette froide nuit de février 1835, pendant laquelle nous l'avons vu s'arrêter quelques minutes à l'auberge de Chars, suivi de sa victime conjugale, Clarisse Dutaillis, la jolie blonde de vingt-six ans, qui avait les yeux bleus, le front blanc et pur, le parler doux, qui était bien bonne, bien craintive, bien humaine, et qui cependant devait conduire à la mort le pauvre Bignot.

Dutaillis, cette nuit-là, quittait le château de Bréancourt, propriété de Colette, pour des raisons que le lecteur apprendra plus tard. Maintenant, il faut que nous retournions chez ma tante, que nous entrions dans la vie qu'elle s'était faite après la mort de son père, au premier étage de la vieille mais solide maison de la rue des Tournelles. L'historique de cette vie nous ramènera à la grande auberge du village que le pauvre Bignot ne doit plus revoir, et dans laquelle vous savez maintenant que l'on boit du cidre quand on est pauvre, et du bon vin de Bordeaux quand on a de l'argent en poche. Nous entendrons encore hurler les loups du bois de Chars, gémir la bise dans les bruyères, et nous assisterons à de mystérieuses et nocturnes aventures qui vous seront racontées, le mieux qu'il sera possible, par l'historien du carême de ma tante Colette.

VII.

La maison de ma tante était déjà debout au temps où le Marais était, à Paris, le quartier de la noblesse. Sous ses lambris, dont quelques-uns retiennent encore des peintures de Mignard et de Lebrun, ont passé les petits marquis dont Molière s'amusait, les belles et coquettes dames que Chapelle chansonnait, et qui faisaient l'amour avec l'armée de Flandre, quand l'époque des quartiers d'hiver était venue. Devant la porte de cette maison ont passé les carrosses de tous les amants de Ninon, et la tradition de notre famille assure que le marquis de Sévigné y loua un appartement pour être plus près de cette belle. Je n'ai pas trouvé dans nos titres le bail que ce galant, si le fait est exact, dut passer avec celui des Mathias qui florissait sous le règne de Louis XIV. Je ne puis donc rien préciser là-dessus; mais, puisque la tradition le dit, il faut bien que cela soit. Ce qu'il y a de positif, c'est que la maison de ma tante fut construite par un Mathias, en 1659, et qu'il s'y installa l'année suivante le jour même où Mazarin s'en allait dans le coin du paradis destiné aux grands ministres, attendre la venue de MM. Guizot, Thiers et autres bienfaiteurs à portefeuille du peuple français.

Et les années coulèrent jusqu'à nos jours sans que le vigoureux édifice chancelât. Il est debout encore, et je conseille vivement à ceux de mes lecteurs qui aiment la tranquillité, les souvenirs du grand siècle et la promenade du boulevard Saint-Antoine, d'y prendre un logement. Les Omnibus et les Favorites passent tous les quarts d'heure sous les fenêtres, les marches de l'escalier y sont peu élevées, les cheminées ne fument pas, il n'y a pas de sou pour livre à payer, et le portier n'a que huit enfants.

Le premier étage est encore, au moment où l'historien de ma tante tient la plume, la demeure d'hiver de cette bonne parente. Là se sont éteints, depuis l'an précité, une foule de Mathias de toutes les tailles, qui n'ont rien à faire dans cette narration, et dont nous n'exhumerons pas les faits et gestes.

Ma tante, en entrant en possession de cette demeure, en conserva la physionomie avec un religieux soin. Les meubles surannés, les vieilles tapisseries, tout fut respecté. Rien de moderne, rien qui rappelât la coquetterie de notre époque ne put se glisser avec la jeune héritière au milieu de ce mobilier du vieux temps. L'architecture de nos jours, qui n'est plus qu'un talent agréable de commodes distributions dans les habitations parisiennes, ne fut pas appelée en aide. Les salles immenses, les plafonds hauts de vingt-cinq pieds, les cheminées colossales demeurèrent intactes. Tout, comme par le passé, resta grandiose et, par conséquent, monotone, ennuyeux et triste chez ma tante. L'on put dire même, en voyant la châtelaine de ces lieux avec son noir costume, son air glacé, sa vie moitié silence, moitié prière, qu'elle était une tristesse de plus dans l'historique maison des Mathias.

Car le défunt, tout en conservant autour de lui ce qui avait servi à ses aïeux, avait ouvert la porte aux joies modernes. Dutaillis et quelques vieux pécheurs de sa connaissance avaient souvent chanté du Désaugiers en éventrant une volaille périgourdine dans l'immense salle à manger où les dames Mathias du dix-septième et du dix-huitième siècle avaient dit le bénédicité.

Mais tante Colette avait changé cela. Pour seule innovation dans l'appartement de son père, elle avait introduit un christ de six pieds, un prie-Dieu et un confesseur.

Cette vaste pièce, dont les échos avaient redit de joyeux chants, devint désormais silencieuse comme un tombeau. La massive vaisselle plate resta enfermée dans le grand buffet de chêne noirci par un siècle et demi, et qui s'élevait entre deux croisées. Le lustre, de forme antique, qui avait éclairé de somptueux banquets de défunt Mathias, fut emprisonné dans une enveloppe de serge, et si, une fois la semaine au plus, une figure humaine se glissait dans cette salle, c'était celle d'un domestique de la maison, qui, le plumeau à la main, venait enlever la poussière et laisser un peu d'air jouer sous ces lambris abandonnés; puis les fenêtres et les grands volets rembourrés se refermaient, et tout rentrait dans l'obscurité pour huit jours.

Les salons, l'appartement que M. Mathias avait occupés étaient dans le même état d'abandon, ma tante n'ayant conservé cet immense local que dans la pieuse pensée de ne pas laisser à des locataires le vieux logis de ses aïeux.

La pièce la plus reculée était celle qu'elle avait choisie pour sa demeure.

Ces quelques pieds carrés et un cabinet de toilette qui y était, composaient seuls la retraite de ma tante. Elle s'y faisait servir ses repas sur un petit guéridon; elle y priait Dieu; elle y chantait d'une voix douce et mystérieuse des cantiques à la Vierge, en s'accompagnant sur un clavecin contemporain du chevalier Gluck; elle y recevait son confesseur; elle y donnait audience à quelques vieilles mendiantes du quartier; là était sa vie, son univers.

Lorsque après s'être aventurée dans une promenade elle rentrait dans sa cellule, ma tante traversait la longue suite de pièces qui conduisaient à la sienne, absolument comme si elle eût traversé la rue, et en jetant les yeux sur tous ces meubles, ces glaces, ces tentures, comme sur des choses étrangères à elle; là, pour Colette, ce n'était pas le logis. Dans la chambre du fond, à côté de son grand christ en ébène, à côté de son prie-Dieu et du large fauteuil de cuir dans lequel son confesseur s'asseyait, elle disait : Ici, je suis chez moi!

Jamais sinécuristes ne s'engraissèrent plus tranquillement que les domestiques de cette singulière maison. Le chef n'avait à composer chaque jour sur ses fourneaux qu'une innocente panade, deux œufs brouillés, et, de loin en loin, le court bouillon d'un brochet ou d'une tanche. L'un de ces mets et de l'eau claire composaient toujours le dîner de la maîtresse de la maison. Les laquais mouraient d'ennui et d'obésité devant la remise et l'écurie, dans laquelle une paire de vigoureux normands tournaient à la graisse d'une manière alarmante; pour eux c'était un jour de fête quand le matin ma tante annonçait en baissant les yeux qu'elle irait faire un tour de promenade. Les normands, étonnés de voir le jour, sortaient alors de l'écurie, la berline de la remise; on allait trotter deux heures dans les avenues du bois de Vincennes, et l'on rentrait dans la rue des Tournelles en se disant :

— En voilà pour huit jours!

Chaque journée s'écoulait triste, lourde, et se terminait par une prière que ma tante prononçait devant tout le monde, et dans laquelle chacun devait dire : *Amen!*

Mais, deux fois par mois, cette population d'ennuyés avait quelques heures de distraction ; le tombeau de la rue des Tournelles s'animait, et, grande joie pour tout le monde! les volets rembourrés s'ouvraient pour faire place au soleil toute la journée; le chef recevait l'ordre de s'abandonner à toute sa verve, et les normands étaient certains de ne pas retourner à leur litière, le soir, sans avoir — style d'écurie, bien permis puisque je vous parle de chevaux — sans avoir, dis-je, cinq ou six lieues dans le ventre.

Ces jours-là, lecteur attentif; c'étaient ceux — qu'ils soient à jamais bénis! — où j'étais en congé. Avec moi la gaieté, le mouvement, la vie rentraient dans la maison; je courais en chantant dans tous les coins, je déjeunais trois ou quatre fois, je forçais ma tante à me conduire dans sa belle voiture aux promenades les plus éloignées, et l'excellente fille se laissait faire; mais elle était inexorable sur un point : il



Pranval le capitaine de cuirassiers.

était convenu que jamais je ne demanderais à aller dans des lieux fréquentés par les promeneurs parisiens. Ainsi nous évitions Saint-Cloud, Auteuil; mais les bois de Meudon, ceux de Bellevue nous voyaient souvent : là, dans les allées les plus solitaires, nous quittions la voiture, et nous marchions longtemps à côté l'un de l'autre, moi causant de mes études, de mes joies et de mes ennuis d'écolier, et ma tante m'écoutant comme quelqu'un qui ne comprend pas bien, mais qui s'est imposé le devoir d'auditeur comme une pénitence. Je me rappelle qu'après m'avoir laissé parler des heures entières, elle me disait toujours de sa voix douce :

— Tout cela est très-bien, cher petit; mais il faudrait penser un peu plus au bon Dieu!

Dans ces jours de bonheur, c'est-à-dire de récréation, je me souviens que souvent je cherchais à travers les coiffes, les bandeaux dont ma seconde mère était toujours surchargée, que je cherchais, dis-je, à prendre une idée d'elle; car, en vérité, je ne la connaissais pas. Il m'eût été difficile de dire : Elle est brune, elle est blonde, elle a trente ans, elle en a cinquante.

— Ma tante, lui dis-je un jour m'arrêtant tout court devant elle dans l'une de nos promenades, ma tante, puisque tu es la fille de mon grand-papa Mathias, tu n'es donc pas bien vieille?

— Mais non, cher petit; j'ai vingt-trois ans.

— Es-tu jolie, ma tante?

— Je crois que non, me répondit-elle avec la plus grande tranquillité; mais vous m'affligez beaucoup, Léon, en me parlant ce langage mondain : il n'y a de belle aux yeux de Dieu que celle qui est sans péché. Priez le ciel que je sois ainsi, mon enfant.

Cette phrase était sans doute la plus longue que je lui eusse entendu prononcer. Elle fit en la terminant un signe de croix, et je vis que tout en marchant elle priait avec ferveur.

Eh bien! je ne pouffai pas de rire. J'étais pourtant un écolier de troisième, et déjà plus d'un livre d'impiété m'était passé par les mains. J'étais un philosophe de seize ans ferré à glace. Mais quoi! il y avait dans le bigotisme de ma tante quelque chose de si doux, de si touchant, que jamais je ne me sentis un sarcasme d'esprit fort me piquer la langue, que j'avais très-acérée pourtant. Les dévotes, en général, semblent toujours être en chaire : elles débitent la religion comme un professeur de la Faculté débite du droit ou de la philosophie.

L'onction, la simplicité chrétienne ne sont plus de mise dans un siècle où tous visent à l'effet. Les femmes parlent presque toujours de Dieu et des choses sacrées avec une aigreur qu'elles quittent sur-le-champ si vous ramenez la conversation sur une collerette. La dévotion de ma tante et l'expression de cette piété étaient tout autres : elle était craintive, humble.

Quand ma tante m'entretenait de Dieu, je comprenais tout de suite que la religion avait sur elle la plus belle influence; qu'elle était pour Colette comme une exquise chose que, dans son bon cœur, elle eût voulu me faire partager, et non comme une leçon qu'elle voulait que j'apprisse de gré ou de force. Ce commerce de toute sa vie avec des intelligences de séminaire et de couvent avait peut-être arrêté chez ma tante l'élan de l'esprit; mais il avait façonné son âme à une inépuisable charité, à un amour pour le prochain, qu'un blasphème peut-être n'eût pu altérer. Le hasard, un instinct heureux, un rayon d'en haut, que sais-je, moi, ne lui avait fait prendre de la vie religieuse que ce qu'elle peut verser de bon, quant au cœur, dans une organisation humaine. Et si des pratiques extrapieuses, des habitudes de bigotisme avaient paralysé chez elle le sens et la raison, elle était restée si généreuse, si excellente, ma tante Colette, que la pensée de rire de ses momeries ne pouvait vous venir. Tout de suite on se prenait, en la voyant, d'amour et de respect. On ne pouvait plus se moquer d'elle. Il fallait être un Dutaillis pour rire de cette sainte fille.

Il en riait, lui, et devant elle encore! Ma tante, dans son obstinée dévotion, trouvait tout cela tout simple. Elle se disait que, sans doute, elle était une grande pécheresse, puisque le vieil ami de son père la trouvait ainsi; et, prosternée devant son christ, elle demandait à Dieu de la rendre enfin digne de l'estime de M. Dutaillis.

Certes, jamais homme ne trouva une dupe plus soumise que ce digne ami de la famille Mathias. Il semblait vraiment que sa bonne étoile lui eût ménagé et pétri tout exprès ma tante Colette. Perdue au fond du Marais, s'effaçant tout à fait dans la retraite, elle était comme une source, connue seulement de lui, et à laquelle il pouvait puiser sans que personne s'en doutât. Les autres parasites de défunt Mathias, voyant que la cave et la salle à manger étaient fermées depuis sa mort, s'étaient pourvus ailleurs, et avaient laissé, dans toute l'étendue du mot, la brebis au loup.

Quand M. Dutaillis n'habitait pas l'une des campagnes de ma tante, c'est-à-dire pendant la session de la chambre des députés, il venait, de loin en loin, faire visite à la rue des Tournelles; et chaque fois il quittait la maison en se disant : Cette fille est à moi! C'est que chaque fois il trouvait Colette tremblante devant lui, écoutant ses paroles avec une respectueuse attention, et lui donnant sa signature pour tous les actes possibles avec une obéissance aveugle.

Alors l'industriel Dutaillis, que son luxe et sa manie des entreprises tenaient toujours dans un état de gêne, et qui possédait au plus haut degré cette soif d'or si épidémique à notre époque, Dutaillis éprouvait d'horribles tentations. Avec ces deux noms : COLETTE MATHIAS, au bas d'une feuille de papier timbré, il pouvait arriver à de si beaux résultats! et ces deux noms, il lui était si facile de les obtenir! Dutaillis était un honnête homme, tout juste ce qu'il faut pour ne pas être pendu. C'était une moralité de bourse; et, pour une probité si voisine de la friponnerie, l'occasion était bien séduisante.

Heureusement pour les millions de Colette, Dutaillis fut nommé chevalier de la Légion d'honneur; et il se dit un matin en attachant le ruban rouge à sa boutonnière : — Ces animaux-là, avec leur décoration, ils me forcent de faire de la probité! Je sais bien que ce n'est pas toujours une raison... mais, puisqu'on me met dans la route de l'honneur, arrivons par l'honneur. Qu'est-ce que cela me fait à moi, pourvu que j'arrive! Par exemple, Colette payera les frais de route; c'est trop juste.

Les mois, les années coulèrent. Ma tante conserva son amour de la retraite; les volets rembourrés du grand appartement ne s'ouvrirent que deux fois par mois. Je terminai mes études, les chevaux normands moururent étouffés dans la graisse et furent remplacés; M. Dutaillis conserva sa prépondérance; rien ne changea que les chevaux normands.

Dans l'été de 1834, M. Dutaillis vint voir ma tante, et il lui annonça son départ pour la terre de Bréancourt, dont il allait soigner de près les fermages, les coupes de prés et de bois. C'était toujours ainsi qu'il parlait, quand il se disposait à mener la vie de château aux dépens de ma tante. Elle le remercia bien humblement des peines qu'il se donnait pour elle, et, la pauvre fille! elle lui demanda sa bénédiction. La bénédiction d'un Dutaillis!!!

Il la lui donna, lui, et, pendant que ma tante baissait la tête, il me fit un signe d'intelligence qui pouvait se traduire par ces mots :

— L'idiote!

J'avais dix-neuf ans, j'étais doué d'une déplorable facilité à me mettre en colère, et je me rappelle très-bien que je fus saisi d'une envie bien violente de lui cracher au nez; la crainte seule d'affliger

ma tante m'arrêta : je me bornai donc à faire des vœux pour qu'elle eût enfin des yeux pour voir ; mais je n'y comptais guère. Colette Mathias était dévote et dupe jusqu'à l'abrutissement !

Moi-même, j'arrivai peu à peu sous le même joug que ma tante ; j'étais outré du ton dur et tranchant que Dutaillis prenait avec elle ; mais, jeune et sans expérience, je ne pus me défendre d'une certaine admiration respectueuse devant cet homme qui marchait un des premiers parmi nos industriels, que les électeurs avaient élevé à la députation, et qui portait à sa boutonnière le même ruban qu'un général de Napoléon. J'étais alors un très-jeune homme ; je croyais à une foule de mensonges, à la croix d'honneur, par exemple.



Le banquier Dutaillis, député, chevalier de la Légion d'honneur.

M. Dutaillis voulant d'ailleurs se donner des airs paternels avec le petit-fils de son ami Mathias, me fit la politesse de m'inviter à une fête qu'il donnait chez lui, avant de quitter la ville ; et là, j'eus tout le temps d'admirer l'ordre étonnant avec lequel ce tyran habile avait organisé le despotisme chez lui.

Chacun obéissait au moindre signe du maître, et sa femme toute la première. Clarisse Dutaillis et son mari formaient un couple à peindre. S'il est vrai que *du côté de la barbe est la toute-puissance*, et que de l'autre est la soumission, ils étaient deux types d'une pureté parfaite. Dutaillis, grand, fort, haut en couleur, l'œil fauve, les cheveux crépus, la lèvre épaisse, semblait nager en pleine eau dans l'omnipotence conjugale. Clarisse, mignonne, frêle comme une jeune tige, l'œil baissé constamment, pouvait donner une idée exacte de l'obéissance passive personnifiée.

Quand le bal s'ouvrit, son maître lui glissa à l'oreille : — Tu ne danseras qu'avec messieurs tels et tels.

Et elle répondit sans le moindre trouble, comme une créature qui obéit par instinct :

— Oui, mon ami.

— Madame Dutaillis, dis-je à part moi, est une autre tante Colette, sauf le confesseur et le bon Dieu.

Elle était charmante, cette jolie esclave de Dutaillis, avec son costume de bal, et je la regardais avec des yeux et une émotion qui sentaient beaucoup l'écolier. Je fixais un œil avide sur ses jolies mains d'enfant, son pied étroit et gracieux, sa taille de nymphe ; j'écoutais avec un battement de cœur sa conversation, dans laquelle le mot arrivait toujours facile et doux, et je me disais en me laissant aller à de la colère :

— Oh ! sylphide, pourquoi te mariais tu à cet Hercule ?

Mais Hercule se montra bon prince pour moi ; car il ordonna à sa femme de me prendre pour cavalier, et de me faire les honneurs de la maison. Le fin matois voyait très-bien que je n'étais plus un enfant, et que tante Colette pouvait quelque jour trouver en moi un conseiller. J'admirai la soumission avec laquelle Clarisse se déroba au babil amusant de quelques adorateurs de trente ans, passés maîtres en matière de galanterie, pour ne s'occuper que de moi, pauvre enfant, frais débarqué du collége, et aussi souverainement ennuyeux que l'éducation classique dont j'étais barbouillé de neuf.

J'admirai encore autre chose.

Entre deux contredanses, pendant que les hommes causaient par groupes, et que les dames attendaient un nouveau signal de l'orchestre, je m'étais retiré dans un petit salon, étourdi de toute cette brillante féerie du bal, à laquelle j'assistais pour la première fois de ma vie ; je m'étais jeté dans un fauteuil près d'une fenêtre dont les draperies me cachaient aux yeux. Clarisse et son mari entrèrent.

— Eh bien ! ma chérie, dit l'époux, que te semble de cette fête, de cet essaim d'hommes aimables ?

— Oh ! dit-elle posant ses mains de petite fée dans la titus crépue de Dutaillis, oh ! j'aime mieux toi que tout !

Et elle l'embrassa.

Vive Dieu ! j'aurais donné deux palettes de mon sang pour ce baiser qu'il reçut en pacha caressé par sa Géorgienne. Je sortis du bal, persuadé que M. Dutaillis était un brutal, un fort de halle en frac, un industriel parlant mal le français ; mais au total un homme supérieur, puisque ma tante le vénérait comme son confesseur, et que Clarisse, cette délicieuse créature dont la bouche était fraîche comme une rose de mai, dont les yeux étaient spirituels et voluptueux, *aimait mieux lui que tout.*

Dutaillis et sa femme étaient partis pour la terre de Bréancourt, et la vie continua son cours pour nous dans la rue des Tournelles comme un fleuve aux eaux lentes et paresseuses.

Ma tante s'enfonçait de plus en plus dans le bigotisme étroit et stupide dont Dutaillis savait tirer un parti si adroit.

Moi j'étudiais le droit, ce qui n'était guère plus gai vraiment.

Tout d'un coup, le bon vieux prêtre qui dirigeait ma tante fut emporté dans les célestes régions par une apoplexie foudroyante.

La pénitente en tomba malade de chagrin.

— Vite un médecin ! m'écriai-je.

Le praticien que je choisis était un homme d'esprit qui ne faisait de la médecine qu'à son corps défendant.

Il ordonna un changement d'air et quelques occupations. Dutaillis, à qui j'avais écrit, et qui était accouru pour savoir à quoi s'en tenir sur une vie infiniment utile à ses intérêts, était au chevet de ma tante quand cet ordre du docteur fut prononcé.



Au bal, M. Dutaillis recommandait à sa femme de ne pas danser avec MM. tels et tels. On était d'une obéissance merveilleuse.

— Monsieur a raison, dis-je ; ma tante devrait s'occuper un peu de ses affaires, elle trouverait dans les soins de sa fortune quelques distractions.

M. Dutaillis me lança un regard foudroyant, mais se contenant en homme habile, il se rangea de cet avis, et il vanta beaucoup l'air salubre de Bréancourt.

— Bréancourt ! bonté divine ! dit la vieille femme de charge s'arrêtant tout court au moment de verser dans un verre une potion calmante, Bréancourt ! mais il y revient des esprits.

— Taisez-vous, vieille folle! dit M. Dutaillis.

— Vieille folle! vieille folle! grommela madame Durand la femme de charge. Monsieur était donc fou, lui, lorsqu'à l'entrée de cet hiver, il a fait coucher un gendarme dans sa chambre à cause des gémissements qu'il avait entendus pendant les nuits!

M. Dutaillis changea de visage, et il dit en s'efforçant de sourire :

— Je voudrais bien savoir qui a répandu cette belle histoire?

— Eh! mon Dieu, tout le village de Chars, qui est à côté de Bréancourt, sait cela, et j'en suis de Chars, moi. Mes neveux m'ont envoyé cette nouvelle-là pour mes étrennes.

— Bonne femme, dit M. Dutaillis, vos neveux sont des sots. J'ai, en effet, demandé l'assistance de la gendarmerie, parce que j'avais vu, ce qui s'appelle vu, des gens de mauvaise mine rôder autour de ce château, où je suis resté jusqu'à l'hiver par amour pour la chasse; et il me semble, à moi, que le meilleur exorcisme pour des voleurs, c'est la gendarmerie! Quant aux esprits, continua Dutaillis en ricanant, il y en a peu dans votre pays, c'est connu.

Malgré cette chaude défense, nous savions tous dans la maison à quoi nous en tenir sur l'histoire de dame Durand, et nous savions très-bien encore que le chevalier de la Légion d'honneur avait eu peur des revenants; et que cette prolongation de séjour à la campagne jusqu'au mois de février tenait moins à un grand amour pour la chasse qu'à certaines affaires dérangées et à une baisse notable de crédit.

M. Dutaillis avait tout simplement attendu à la campagne d'énormes rentrées qu'il avait à recevoir en mars pour le compte de Colette, et dont il entendait bien se servir, cette fois, malgré son ruban rouge.

Mais excité par la présence de celle qu'il considérait comme sa caissière naturelle, il brusqua les choses. Il demanda et il eut des signatures qui le remirent à flot et lui permirent d'en finir tout de suite avec ses créanciers, qui, perdus dans la longue liste des propriétés de ma tante, ignoraient celle de Bréancourt. Colette allait changer de lieu, d'ailleurs, et d'autres lieux pouvaient amener d'autres sentiments. Il fallait se hâter. — Qui sait, pensait-il, si d'ici à ce mois de mars, si prochain pourtant, elle ne m'échappera pas?

Il se trompait. Colette était d'une obéissance et d'une humilité tenace. Un coup de foudre seul pouvait l'arracher à la stupide fascination qu'elle supportait de cet homme, et ils sont rares les coups de foudre.

Or, le 28 février, Dutaillis et sa femme revenant à Paris, joyeux et lestés d'argent, s'arrêtaient à la grande auberge de Chars, où le capitaine Franval et Jules de Cerny dînaient dans une salle reculée; et puis ils partirent tous chacun de son côté.

Une heure après, ma tante, que j'accompagnais, s'arrêtait à la même enseigne pour demander un guide qui la conduisit au château. Je me souviens qu'elle me dit en entrant dans ce manoir paternel :

— Aujourd'hui, 28 février 1835, j'ai vingt-sept ans.

Et puis elle fit le signe de la croix.

Vingt-sept ans, elle! Figurez-vous une pâle figure, ou plutôt une partie de pâle figure, car le reste était enfoui sous une affreuse coiffe; une taille carrée, le dos voûté... Une sœur du pot. Oh! elle était bien bonne, ma tante, mais elle était bien laide ainsi. Pour parler comme madame Durand, c'était un vilain brin de femme.

VIII.

Tante Colette, sans la courte maladie qu'elle avait faite après la mort de son confesseur, et l'ordonnance du médecin pour sa convalescence, n'eût peut-être pas quitté de dix ans encore la maison de la rue des Tournelles. Sa vie était arrangée là de manière que rien ne pût en changer la monotonie. Un confesseur, c'est comme un jupon; après celui-là un autre. Celui de Colette mort, elle en eût trouvé trente dans son arrondissement et elle eût continué à vivre de prières, de recueillement, la sainte fille.

Comme par le passé, les habitants de la rue des Tournelles eussent regardé avec étonnement ces hautes croisées de la maison Mathias toujours fermées. La riche Colette, toujours réfugiée en Dieu, et connue seulement par des aumônes, eût donné lieu à de pittoresques entretiens dans toutes les loges des portiers : et les gens de la maison, moi-même avec eux, nous eussions vécu près d'elle sans la connaître; car elle parlait seulement à de longs intervalles, et elle ne donnait audience à son prochain qu'à travers les mille plis d'une coiffure de religieuse, presque toujours augmentée d'un voile épais.

A Bréancourt, la vie promettait d'être tout autre, et nous, habitants du tombeau de la rue des Tournelles, nous en étions ravis. Dutaillis fuyait à Paris avec cent mille écus en poche. Quand le loup a la gueule pleine, dit-on, il ne mord plus. Dutaillis donc ne pouvait mordre de longtemps. Il fuyait; et si le crédit étonnant qu'il avait sur ma tante, lui qui n'avait plus de crédit à la Banque, était toujours aussi puissant, la position de Colette, désormais dame de château et forcée de traiter sur place les affaires relatives à sa propriété, changeait assez pour donner à ceux qui l'entouraient l'espoir d'un peu de mouvement, de vie. Ma tante comprit, car — Dieu me pardonne le mot, mais je n'en trouve pas d'autre, — elle n'était idiote qu'au premier degré, que loin du ministre de sa maison elle allait être forcée de quitter un peu le ciel pour s'occuper de la terre, et elle me dit en entrant dans la cour d'honneur du château : — Léon, vous m'aiderez, n'est-ce pas? Puis elle ajouta s'adressant au Père-Éternel, son interlocuteur ordinaire :

— Mon Dieu, mon Dieu, ne m'abandonnez pas!

— Soyez tranquille, notre demoiselle, dit la femme de charge encore sous l'impression du titre de vieille folle dont le tuteur de ma tante l'avait récemment saluée, vous n'aurez à vous occuper que de ce domaine; M. Dutaillis GARDE les autres.

Voilà quel était l'ordre des idées de ma tante Colette en prenant possession de son château de Bréancourt, le 28 février 1835.

Quant à Dutaillis, qui courait en poste vers Paris, à la même heure, il emportait avec lui le sentiment de sa supériorité, de sa puissance sur la pauvre fille, et de plus, quelque chose qui ressemblait beaucoup à de la haine. Il détestait ma tante par cet instinct qui fait que le voleur déteste celui qu'il pille, le loup la brebis qu'il mange. Il était furieux encore contre tante Colette, parce qu'elle était maintenant dans son château; que là, le goût d'administrer son bien pouvait la prendre, et qu'alors les beaux et gras domaines qu'elle avait ailleurs pourraient, dans l'avenir, lui échapper à lui qui aimait beaucoup les beaux et gras domaines. Les cent mille écus tempéraient seuls l'âcreté de ses réflexions. Il était facile de supposer que Dutaillis désormais haïrait ma tante. Jusqu'alors il ne l'avait que pillée.

Ces impressions diverses des deux personnages importants de notre histoire bien connues, nous entrerons au château de Bréancourt avec ma tante.

Le lecteur se souvient que cette nuit du 28 février était glaciale, et que le capitaine Franval, sur son brave Saladin, et le pauvre Bignot sous sa couverture de laine, cheminaient en grelottant, quoique tous deux fussent habitués aux intempéries des saisons : l'un, parce qu'il était soldat, l'autre parce qu'il était pauvre.

Quand la berline de ma tante entra dans la cour d'honneur, les domestiques vinrent au-devant d'elle avec des torches qui jetaient autour d'eux une flamme rougeâtre d'un aspect fort lugubre.

Cet accueil avait quelque chose de sinistre et d'effrayant, et donnait au péristyle du vieux manoir une ressemblance parfaite avec l'entrée de l'enfer.

Les torches n'éclairaient que la partie de la cour d'où l'antique perron aux larges dalles s'élevait jusqu'aux appartements du rez-de-chaussée : tout le reste était enseveli dans d'horribles ténèbres, et c'était avec peine que l'on entrevoyait quelquefois, en perçant des yeux l'obscurité, la masse noire de l'édifice.

Ma tante descendit de voiture. Elle s'appuyait sur mon bras. Le pied lui manqua en franchissant la première marche du perron, et elle tomba sur ses genoux.

— Mauvais présage! dit la femme de charge.

Ma tante se releva, et s'adressant à ce vieil oiseau de sinistre présage, elle lui dit d'une voix douce :

— Dieu ordonnera, ma bonne dame, et nous nous soumettrons!

— Amen! dit madame Durand en baissant les yeux.

Cependant le concierge du château et les autres valets regardaient avec étonnement leur nouvelle maîtresse.

Je les entendais se demander si cette maîtresse, c'était bien la créature informe, couverte de serge noire des pieds à la tête, et qui n'osait regarder en face ceux qu'elle payait pour la servir.

C'est qu'il y avait loin vraiment de cette tenue à celle du superbe Dutaillis.

Les gens du château avaient bien entendu vaguement parler de la dévotion outrée et de la vie modeste de ma tante, mais ils étaient loin de s'attendre à voir en elle une châtelaine plus mal vêtue qu'eux et leur parlant les yeux baissés.

Il résulta de cette première impression, produite par l'aspect de ma tante, un moment de trouble et d'indécision, pendant lequel on la laissa sous l'immense palier du château, tremblante de froid et debout, elle, la pauvre fille qui relevait de maladie.

Sa langue n'était pas faite à former des paroles de commandement, encore moins de colère, et patiente, elle attendait.

Je pris la parole, et donnai l'ordre au concierge de nous conduire dans un lieu où ma tante pût se réchauffer.

Les gens de la maison alors se rappelèrent leur métier, et ils nous guidèrent à travers un dédale de corridors et de vastes salles, vers un salon dans lequel un grand feu était allumé.

Ma tante prit place dans un fauteuil; elle regarda autour d'elle d'un air embarrassé; on eût dit la fermière d'un riche seigneur s'asseyant, pour la première fois, dans le château du maître.

Il était facile de voir que l'aspect de cet appartement lui causait une surprise profonde; elle tournait lentement la tête, examinant avec une sorte de terreur respectueuse les objets nouveaux répandus autour d'elle.

Ce salon, ancienne pièce de réception du manoir, avait été décoré par d'anciens possesseurs avec tout le luxe du dix-septième siècle, et le concierge avait cru devoir y conduire Colette, parce que là était ce que Bréancourt renfermait de plus moderne.

Jugez du reste!!!

Partout des glaces, de l'or et des peintures restaurées avec le plus grand soin par le défunt M. Mathias; au-dessus de chaque porte un médaillon renfermant une Vénus et son Adonis, ou un Amour aux joues rosées, vers lequel ma tante peut-être envoya une prière mentale, voyant en lui l'enfant de Bethléem; sous les pieds un tapis épais sur lequel courait Amphitrite dans une conque amarante, précédée de Tritons joufflus, et sonnant quelques fanfares maritimes, musique d'Amphion ou d'Orphée; au-dessus de nos têtes, et descendant d'un délicieux Olympe du plus beau bleu, un lustre dans lequel brûlaient vingt bougies.

Ma tante, après l'examen de toutes ces merveilleuses choses, baissa les yeux et fit le signe de la croix, exorde d'une prière dans laquelle elle demanda humblement pardon à Dieu d'avoir cent cinquante mille livres de rente.

Rue des Tournelles tout était grandiose aussi, mais grandiose pour Paris seulement, où de longue date l'agglomération des habitants a dû restreindre la dimension des demeures de chacun.

A Bréancourt, c'était une habitation fondée au moyen âge, par quelque baron bardé de fer, qui n'avait eu que la peine de voler son terrain et de faire tailler la pierre aux vilains du lieu pour quelques morceaux de pain noir et beaucoup de coups de bâton.

Là, tout était taillé grandement, car on y avait eu les coudées franches. Le plus spacieux des salons de la rue des Tournelles n'était qu'un trou à côté de celui où ma tante Colette venait d'être reçue.

La châtelaine de fraîche date, pour laquelle un souper magnifique avait été servi, prit la moitié d'une poire et un verre d'eau. D'une voix timide elle demanda sa chambre à coucher.

Le concierge, en majordome qui savait son monde, prit un candélabre aux trois branches duquel brûlaient des bougies, et il précéda sa dame et souveraine jusqu'à sa chambre.

Arrivé au seuil de ce sanctuaire, il salua profondément, et il remit Colette aux mains de madame Durand, qui grommelait tout bas contre l'humidité des corridors, et les malades qui viennent l'hiver à la campagne.

La chambre à coucher était précédée d'une petite pièce qui avait dû, à une autre époque, servir d'oratoire.

Au fond d'une niche faite dans l'épaisse muraille s'élevait encore une Vierge Marie de pierre; des quatre coins de cette petite salle s'élançaient des piliers délicats et légers, qui parvenus au plafond voûté se repliaient comme de flexibles tiges, et venaient mourir dans les ornements multipliés, les mille contours d'un pendentif qui sortait hardiment de la voûte.

Mystérieux et solennel, ce lieu était le digne boudoir d'une femme comme la nouvelle dame du château.

En y entrant, ses yeux, qui s'étaient baissés avec une sorte d'effroi devant le luxe répandu dans le salon du dix-septième siècle, étincelèrent joyeux à la vue de cette retraite pieuse.

Tout de suite elle fut là comme chez elle, ma tante Colette!

Et il fallut faire une pose aux pieds de la mère du Seigneur.

Madame Durand et moi qui accompagnais ma tante, nous nous agenouillâmes, et si notre prière ne fut pas aussi fervente que celle de Colette, du moins nous imitâmes son geste avec une grande docilité.

En conscience, on ne pouvait exiger plus d'une femme de quarante ans qui lisait avec amour les romans de Pigault-Lebrun, et d'un jeune homme qui avait pris ses inscriptions à l'Ecole de Droit, laquelle apprend à plaider tant bien que mal, mais pas du tout à prier.

Pendant le court silence qui s'établit alors entre nous, nous entendions d'étranges bruits dans le vieux château de Bréancourt.

Il semblait que dans les corridors, dans les galeries qui tournaient au cœur de cette antique masse de pierre, tous les loups du voisinage se fussent donné rendez-vous.

C'étaient de longs hurlements comme ceux que poussent les bêtes féroces au fond des bois, quelquefois de plaintives voix qui faisaient songer à celles d'un *tutti* exécuté au loin par des femmes, puis tout à coup un bruit terrible, infernal, comme une musique d'enfer.

Je ne manquais pas de cette témérité qui fait le duelliste, le bon soldat même quelquefois; mais j'avoue cependant que cette diabolique harmonie me causa quelque émotion. Je regardais ma tante; je voulais voir dans ses traits si les bruits sinistres du château de Bréancourt lui faisaient peur. Mais on sait déjà que Colette Mathias était comme un Dieu environné de nuages, et que sa face céleste restait inconnue, même à ses plus chauds adorateurs : ensevelie par le bas dans un mentonnette au tulle touffu, par le haut dans une ruche dont les tuyaux tombaient jusqu'aux yeux, la figure de ma tante était insaisissable. Je ne vis donc rien, mais je trouvai ailleurs les traces d'une terreur que la pauvre fille, dont les sentiments avaient toujours été froissés par le prochain, s'efforçait par habitude de dissimuler, dans la crainte de quelque injure sans doute. Elle! la maîtresse! elle qui n'avait qu'à dire un mot pour être obéie, adulée!

Je remarquai donc que la serge noire de son vêtement, cette grossière étoffe découpée sans grâce, et qui faisait de ma tante un paquet humain fort désagréable à l'œil, s'agitait violemment. Je jugeai qu'un frisson, moitié peur, moitié fièvre, faisait trembler ma tante, et doucement, — c'était une pauvre fauvette qu'il ne fallait pas effrayer; — je lui pris le bras en disant :

— Allons, tante Colette, entrons chez vous. Ici, il fait trop froid. Madame Durand, soutenez VOTRE MAITRESSE.

J'appuyai beaucoup sur ces derniers mots à dessein. J'étais bien aise de faire sentir à la vénérable matrone et à ses camarades de l'antichambre et de l'office qu'il y avait une maîtresse au château de Bréancourt.

Ma tante, dont le caractère s'était abâtardi à force d'obéissance; ma tante, qui s'était habituée à trembler, et par suite à céder à tout, n'osa me résister. Elle s'appuya sur moi, quoique au fond de l'âme elle eût bien voulu rester quelque temps encore auprès de la Vierge Marie, et elle se laissa entraîner.

En entrant dans sa chambre, nous demeurâmes saisis d'étonnement à la vue d'une immense pièce dans le goût, à la mode aujourd'hui, des demeures de nos pères, alors que ceux-ci passèrent du moyen âge à la renaissance. La petite chapelle aux pierres humides, à la sarrasine architecture, était le digne vestibule de cette chambre à coucher.

Colette Mathias jeta un regard circulaire dans cet univers qu'elle allait habiter, et ne put s'empêcher de dire en se serrant contre moi :

— Oh! Léon, mon ami, cela me fait peur!

Pour toute réponse, je me pendis à un cordon de sonnette dont le satin moiré était la seule invention moderne qui ornât ce bazar du seizième siècle.

Le concierge du château arriva sur-le-champ. En ouvrant la porte pour obéir à la voix de la sonnette, il fut suivi d'un tourbillon de vent qui entra en sifflant dans la chambre, et éteignit la bougie que je tenais à la main.

Heureusement, d'autres lumières avaient été préparées auprès du lit qui s'élevait dans le fond de l'appartement, et la bourrasque eut le temps de s'amortir avant de parcourir la longueur de l'espace.

Madame Durand, qui était enchantée de se poser devant les gens de Bréancourt comme suprême maîtresse de tout le domestique de la maison, dit au concierge d'un air capable :

— Dans quelle halle, monsieur, avez-vous donc logé mademoiselle?

— Une halle, madame! une halle! répliqua le brave homme croisant les mains comme s'il eût entendu un horrible blasphème, une halle!!! Savez-vous bien qu'en 1520, le roi François I[er] coucha dans cette chambre, dans ce lit!... Une halle!... Oui, mademoiselle, continua le concierge se tournant vers Colette, le roi François I[er], à son retour du *Camp du Drap d'Or*, fit avertir le seigneur de ce château qu'il viendrait se reposer chez lui. Cette chambre lui fut donc destinée, et tous les meubles, les tapisseries que vous voyez, achetés pour cette occasion. Monsieur votre père a tout fait restaurer l'an dernier... En un mot, mademoiselle, c'est ici la chambre d'honneur.

— Vous pourriez dire la chambre d'horreur... dit la femme de charge; voyez donc comme c'est gai, ces murs couverts de cuirs dorés, ces meubles, ces bahuts en chêne... et ce gigantesque crucifix là-bas, près du lit! Du reste, je suis du pays, comme vous savez, monsieur Guillot, et je sais de bonne source que Bréancourt est un vieux donjon fort maussade, dont les habitants de Chars ont peur, et où...

Elle fut interrompue par de longs gémissements, dans lesquels il était impossible de ne pas reconnaître une voix humaine. Madame Durand, le lecteur doit s'en souvenir, était un esprit fort d'antichambre; elle possédait sur le bout du doigt les Œuvres complètes de Pigault-Lebrun. C'était une matrone qui, s'il faut en croire les bavardages de la rue des Tournelles, avait fait son éducation dans la société de tous les régiments de cavalerie qui depuis quarante ans s'étaient succédé à la caserne de l'*Ave-Maria*, peu éloignée de la maison des Mathias. Son courage, qu'elle aimait à citer en toute occasion, parut lui faire défaut en ce moment, et elle dit en pâlissant beaucoup :

— En... en... en... tendez-vous, monsieur Guillot?

— Oui, madame, répondit celui-ci avec le plus beau sang-froid, oui, j'entends la bise qui s'engouffre en grondant, en mugissant, dans les vieilles galeries de Bréancourt. La musique pourrait être plus gaie, mais j'y suis fait, moi, que voulez-vous?

— Vous, vous, dit avec un superbe dédain madame Durand; vous! qu'importe! mais nous, s'il vous plaît, mais mademoiselle!!!

— Vous voyez, dit Guillot, que mademoiselle est fort tranquille.

Colette en effet, ayant entendu madame Durand mentionner un christ dans l'inventaire assez méprisant qu'elle avait fait de la chambre d'honneur, était allée finir aux pieds du fils la prière commencée aux pieds de la mère. Elle se releva, et les yeux baissés, elle dit :

— Madame Durand, j'ai prié Dieu qu'il fût avec moi, et j'ai foi en lui. D'ailleurs mon père habita ces lieux; ils seront hospitaliers et heureux pour sa fille.

— Oui, heureux!... merci!... Vous avez fait un faux pas en entrant au château.

— Madame Durand, ma bonne mère, continua Colette d'une voix douce et suppliante, dites avec moi les sept psaumes de la pénitence, et Dieu nous enverra une bonne nuit.

Elle finissait à peine de parler, que les gémissements se firent entendre de nouveau.

— Au fait, dit Guillot, voilà qui n'est pas naturel.

— Hein! quand je vous le disais, balbutia madame Durand.

— Plus bas elle ajouta humiliant son superbe orgueil :

— Un bout de prière ne peut pas faire de mal, au fait! Heureuse-

ment que je sais toutes les miennes par cœur. Faut ça avec une bourgeoise comme la mienne... Y parait tout d' même que M. Dutaillis n'a pas eu si tort de...

— M. Dutaillis, dit Guillot, a eu peur une fois, c'est vrai; mais il en est bien revenu.

— Ma foi, répondit madame Durand, dont les dents claquaient, je ne demande pas mieux que d'en revenir aussi, mais j'ai bien peur que...

Elle fut interrompue par Colette, qui disait à voix basse le premier verset des psaumes :

« *Seigneur, ne me reprenez pas dans votre fureur, et ne me châtiez pas dans votre colère.* »

Madame Durand reprit après sa maîtresse le second verset, et pendant une grande heure on n'entendit plus dans la chambre d'honneur où François Ier avait couché que le bourdonnement monotone de cette prière lugubre, dominé de loin en loin par les gémissements qui nous avaient frappés en y entrant.

Guillot, vieux braconnier du bois de Chars, et qui avait quinze ans de garde impériale sur sa vieille tête, tenait sa casquette à la main et retournait dans sa bouche une énorme chique en regardant sa nouvelle maîtresse d'un air stupéfait.

Je me hasardai à lui dire :

— Que pensez-vous de ces bruits, mon ancien?

— Je pense, monsieur, que ce n'est pas le vent cette fois-ci. Il y a quelque vilaine histoire en l'air... Mais je réponds de mettre la main dessus. Monsieur ne croit pas aux revenants, sans doute?

— Non, mon vieux.

— Il ne croit pas non plus que ce soit avec des patenôtres que l'on puisse conjurer le danger, s'il y en a?

— Non, Guillot; mais je crois que la dévotion de ma tante ne fait de mal à personne, et qu'elle doit être respectée.

— Je ne dis pas non; mais, jour de Dieu! j'aimerais mieux tenir le corps ou l'esprit qui beugle auprès du château, à la pointe de mon sabre.....

— Qu'à la pointe d'un psaume de la pénitence, n'est-ce pas?

— Juste.

Pendant que nous parlions ainsi, la prière s'achevait; ma tante, quand elle eut terminé, fit le signe de la croix, et elle se retourna vers nous qui causions au tuyau de l'oreille dans une embrasure de fenêtre.

— Léon, et vous, MONSIEUR Guillot, vous pouvez vous retirer, nous dit la sainte fille avec son accent habituel de prière. Madame Durand, je vous prie aussi d'aller prendre du repos.

— Mais les gémissements, not' demoiselle?

— Si c'est une âme en peine, ma bonne dame, j'ai prié pour elle. Si c'est un être vivant, pourquoi me ferait-il du mal?

Nous la quittâmes, et chacun de nous avait ses raisons pour lui obéir si promptement.

Madame Durand allait cacher son effroi dans une chambre où couchait monsieur son fils, cocher de la maison, hercule aux épaules et aux bras puissants, et qui n'aurait pas eu peur du diable.

Guillot, lui, voulait se mettre à la piste de ces gémissements, et de celui ou de ceux qui les poussaient dans le château confié à sa garde.

Moi aussi, j'avais mon projet.

— Mon ami, dis-je au concierge quand madame Durand, après nous avoir salués, eut disparu, son bougeoir à la main, dans la galerie sur laquelle s'ouvrait l'appartement de Colette; mon ami, par combien d'issues peut-on arriver chez ma tante?

— Par une seule : cette petite chapelle.

— J'y passerai donc la nuit.

— Des bêtises!... Et qui diable voulez-vous qui vienne?....

— C'est un parti pris. Je ne dis pas qu'il y ait du danger, mais ces hurlements, ce vent qui rugit, ces immenses salles aux tapisseries sombres... Enfin je le veux.

— Il n'y avait que ça à dire... Mais vous n'aurez pas chaud, vu que Bréancourt date de 1480, et que depuis sa fondation il n'y a jamais eu de feu dans la chambre de la Vierge. On l'appelle ainsi à cause de cette maman du Sauveur qui est là dans cette niche... Tenez, voyez, la pierre est toute verdâtre d'humidité. Autant vaudrait le bivouac. Enfin, puisque c'est votre idée!

Il sortit, et revint bientôt après avec un lit de sangle sous un bras, un matelas sur l'épaule et une bonne provision de couvertures dans lesquelles je me roulai devant lui après avoir bravement placé mon lit en travers de la porte qui conduisait chez ma tante.

Je plaçai ma bougie, que je voulais garder allumée toute la nuit, dans la chapelle de la sainte Vierge et je dis à Guillot que je n'avais plus besoin de ses services.

— Tenez, dit-il, vous êtes un brave jeune homme. Du danger, il n'y en a pas; mais enfin l'intention est bonne.

Des gémissements à terrifier un housard se firent entendre de nouveau.

Mes cheveux, je crois, se dressèrent sur mon crâne d'étudiant en droit.

Pour Guillot, il ne changea pas de figure; et, retournant sa chique dans sa bouche, il dit fort tranquillement :

— Je suis né à Bréancourt; j'en suis le concierge depuis vingt ans, et voilà la première fois que j'entends le vent du nord chanter avec un pareil second dessus.

— N'est-ce pas que c'est étonnant? on dirait d'une voix infernale.

— Ah çà! est-ce que vous avez peur, vous qui voulez garder les autres?

— Oh! non, mais...

— Allons, bonsoir. Notre maîtresse va prendre une jolie idée de son château tout de même... Tiens, v'là que ça recommence.

Je pris un air déterminé, quoique mon pouls battît plus de cent pulsations à la minute, et je dis à Guillot en ricanant :

— C'est l'ombre de quelques vieilles connaissances à vous ou à moi.

— Mille dieux! dit Guillot, si c'était seulement celle de Napoléon ou du maréchal Ney, il y aurait du plaisir à se voir face à face. Bonsoir, monsieur.

— Vous vous en allez déjà, monsieur Guillot?

— Eh! sans doute. Bonsoir.

— Bonsoir donc!

Il sortit, et j'entendis le bruit de ses pas se perdre bientôt dans les profondeurs du château de Bréancourt.

IX.

Malgré les sinistres présages qui s'étaient fait entendre à l'arrivée de Colette dans le château de Bréancourt, la première nuit qu'elle y passa fut douce et tranquille.

La pieuse fille, qui s'était endormie confiante dans le sein de Dieu, se réveilla au grand jour, ne conservant qu'un souvenir confus des événements de la veille.

Les domestiques du château sentaient qu'à douze lieues de la rue des Tournelles et du grand despote Dutaillis, Colette Mathias pourrait s'apercevoir à la fin qu'elle n'avait qu'à vouloir pour être dame et souveraine, et, dans l'attente de cette volonté, ils épiaient l'heure de son réveil pour lui offrir leurs services.

Madame Durand et moi, qui avais passé une excellente nuit aux pieds de la mère de notre Rédempteur, nous attendions dans cette petite chapelle où j'avais dormi, et qui formait l'antichambre de la chambre d'honneur, qu'un peu de bruit nous annonçât le réveil de ma tante.

A huit heures du matin, Colette Mathias, habituée de longue date à s'habiller seule, ouvrit elle-même la porte de son appartement, et vint au-devant de nous qui l'attendions comme autrefois on attendait le lever d'un roi.

Madame Durand avait déjà bu deux verres de ratafia, et elle lui demanda d'un air résolu si elle avait été effrayée par quelque apparition nocturne.

— Non, ma bonne dame, dit ma tante Colette. Dieu a veillé sur nous, et grâce lui en soit rendue.

— Oh! mam'zelle, dit Guillot, sauf vot' respect, il n'y avait pas que le bon Dieu qui veillât sur vous. Voilà un brave jeune homme, continua-t-il en me montrant, qui a passé la nuit dans cette froide chapelle, et qui a bravement placé son lit en travers de votre porte, pour que les revenants passassent sur son corps avant d'arriver jusqu'à vous.

Ma tante Colette, qui avait écouté les yeux baissés son concierge, dont la voix rude et les gestes carrés lui faisaient peur, vint à moi; et prenant ma main dans la sienne toujours enveloppée d'un gant de soie noire à jour :

— Merci, Léon! merci, cher petit! me dit-elle, à moi grand garçon de cinq pieds six pouces!

— Mais, reprit-elle de plus en plus intimidée parce qu'elle voyait autour d'elle toute cette livrée qui la regardait, qui écoutait ses paroles, mais le repos que nous avons goûté cette nuit doit rassurer tout le monde. Le bon M. Guillot, d'ailleurs, qui habite ce château depuis longtemps, m'assurait hier, et je me confesse de ne pas avoir eu foi en ses paroles, qu'il n'y avait nul danger à craindre. Ainsi, Léon, mon cher enfant, vous pourrez retourner à Paris pour y continuer vos études.

Elle se rapprocha encore de moi pour me soupirer à l'oreille ces paroles :

— Fils de mon frère, n'oubliez pas de prier pour lui tous les jours, et de mener dans Babylone une vie sainte.

Une heure après, je partais sous la conduite de Guillot, mon intime déjà, pour gagner la grande route à travers champs et joindre la diligence de Paris.

— Soyez tranquille sur la bourgeoise, me dit le vieux serviteur en me quittant. Hier soir, j'en conviens, il y a eu dans mon vieux donjon des choses mystérieuses et capables de donner le frisson au plus brave... à vous, par exemple... mais, mille millions du diable, — on peut jurer, elle n'est pas là, — je veille aux grains, et soyez tranquille. J'ai vu sauter le Kremlin, moi, mon petit, et j'ai braconné dans les bois de Chars à la barbe des loups et des feux follets, qui sont des âmes, à ce qu'on dit. Encore une fois, comptez sur Guillot ex-fusilier-grenadier dans la vieille garde; et adieu.

Nous échangeâmes une poignée de main, et il me quitta pour retourner à Bréancourt.

Le vieux château dressait sa masse noire et triste dans l'éloignement. Je jetai sur ses sombres tourelles un mélancolique regard. Il me semblait que ma tante, ma bonne, ma seule amie, ne devait attendre que malheur sous ces lambris séculaires.

Et puis, que vous dirai-je, j'étais jeune, je partis, et je n'y pensai plus.

Colette devait, par ordonnance du médecin, faire de l'exercice, et dès mon départ elle se fit un devoir de suivre la prescription.

Ce fut d'abord dans le château qu'elle commença la longue promenade qui lui était recommandée pour chaque jour.

Cette visite au vieux châtel de Bréancourt était peu propre à détruire dans la pauvre Colette les pensées graves et mélancoliques, fruit de la dévotion outrée à laquelle elle s'était abandonnée toute sa vie.

Les campagnes de Chars, les bois, les vallées des environs, pouvaient lui fournir de longues promenades et peut-être d'agréables distractions, malgré la neige et les glaciales haleines de mars, mois capricieux et pénible dans lequel on entrait.

Mais Bréancourt, mais ce féodal château, mais cette demeure des vieux temps qui était venue jusqu'au nôtre avec ses sombres galeries, ses retentissantes salles, ses vitres enchassées dans le plomb et chargées de vieilles peintures, Bréancourt avec ses ogives béantes, ses portes massives, ses tours qui sentaient la prison et le captif; oh! c'était là un bien lugubre lieu de résidence pour une imagination déjà rembrunie par les pratiques religieuses et une longue habitude de la douleur.

Colette, pauvre fille seule au monde, n'avait pas pour se distraire de cette influence qui pèse sur l'âme dans un séjour pareil, la ressource de la chasse, comme le fougueux Dutaillis, la ressource du roman nouveau ou de la prose musquée d'une revue littéraire, comme Clarisse, la timide et jolie blonde.

Ses yeux fatigués d'errer sur les piliers gothiques, sur les fossés menaçants de son château, n'avaient pour se reposer que les litanies, les hymnes, les oraisons, qu'elle savait par cœur.

Son âme déjà abattue, déjà si peu confiante au bonheur, n'avait pour se distraire des pensées sinistres qui semblaient jaillir des vieilles pierres de Bréancourt, que la morale terrible et les entretiens sur la mort, sur l'enfer, de ses volumes de piété, qui l'avaient suivie aux champs.

Aussi Colette, après avoir examiné dans tous ses détails cette seigneuriale demeure, achetée au temps jadis par quelque Mathias jaloux de trancher du gentilhomme campagnard, Colette rentra dans la *chambre d'honneur* avec un serrement de cœur inexprimable et une grande envie de pleurer. Selon sa coutume, quand elle croyait offenser Dieu, elle se jeta à genoux devant le Christ, et elle s'accusa d'être malheureuse au milieu des biens de la fortune dont elle était entourée.

La prière est aux âmes pieuses ce qu'est la citerne aux voyageurs dans le désert; Colette donc, après avoir prié, retrouva un peu de force, et assise au milieu de sa chambre, elle se prit à en faire l'inventaire d'un œil timide et humide encore.

Cette pièce était d'une dimension effrayante pour des yeux faits à l'aspect des localités modernes. Les murs étaient tendus d'une vieille tapisserie, sur laquelle était reproduite dans tous ses détails la pompeuse entrevue de deux porteurs de sceptres connue sous le nom de *Champ-du-Drap-d'Or*.

Dans le fond s'élevait le lit colossal où, si la tradition était exacte, François Ier avait daigné dormir.

Cette couche, royale pendant une nuit, était d'un bois de chêne que les siècles avaient bruni, et ornée de bas-reliefs, de ciselures du travail le plus délicat.

Pour un antiquaire, c'était un morceau précieux; mais aussi, comme tous les monuments de l'art aux vieux temps de l'estrapade, il offrait à l'œil tant de saints, d'anges, de diables, à côté des guirlandes, des festons les plus gracieux, que l'on se sentait le désir de le voir dans un musée, et pas du tout dans une chambre où nos meubles de 1835 pouvaient d'un jour à l'autre trouver place.

A la vérité, ce lit à Bréancourt répondait au style du château et à son ameublement soigneusement conservé par tous les maîtres de ce lieu qui s'y étaient succédé. Là, encore, tout était comme au temps où le battu de Pavie y avait fait son apparition. Mais ce lit, ce lugubre lit, était vraiment chose singulière à voir.

On conçoit que la mode donne aux meubles des autres siècles l'entrée de nos salons, qu'un bahut qui servit, il y a deux cents ans, à quelque dame châtelaine, trouve accès à côté d'un divan de Darrac.

Mais ce lit, ce lit où l'on dort, ce lit où l'on aime, ce lit où l'on parcourt le journal des Modes, le matin, il doit être moderne, il doit être un reflet de nos habitudes, de nos goûts, de nos passions, à nous, qui ne portons pas de casque, de bouclier, de gantelets de fer; à nous qui aimons les danseuses de l'Opéra, Adolphe Nourrit, les concerts du Conservatoire et les petits pâtés de Félix.

N'est-ce pas?

En face du lit, une cheminée, dans laquelle un architecte de nos jours eût trouvé un délicieux boudoir, ouvrait ses larges flancs; deux corps d'arbre de la forêt voisine y brûlaient en pétillant.

Colette, d'un œil rêveur et mélancolique, suivait les dessins bizarres taillés dans la pierre du manteau de cette cheminée, sous lequel une nombreuse compagnie eût pu trouver asile, et y voyait taillé au ciseau, avec une patience digne de ce temps où l'artiste travaillait en conscience, le drame tout entier de la passion de notre Seigneur Jésus-Christ.

Les vitres des hautes croisées en ogives étaient couvertes de peintures, à travers desquelles la lumière du ciel n'arrivait qu'incertaine aux hôtes de la *chambre d'honneur*.

Enfin, des meubles dans le goût de la renaissance étaient rangés dans ce triste réduit des anciens châtelains de Bréancourt.

Pour le voyageur qui serait descendu une heure de sa voiture pour visiter le vieux domaine, Bréancourt était un lieu ravissant. Pour ceux qui devaient l'habiter, pour ceux qui le voyaient aujourd'hui, pour le voir encore demain, après demain, tous les jours, oh! c'était une bien dure retraite!

Au dehors, vous trouviez l'architecture lourde, menaçante des vieilles forteresses au moyen âge. A l'intérieur, c'était la renaissance et ses dessins plus élégants; mais renaissance ou moyen âge, tout cela était vieux, abominablement vieux.

C'étaient les aises, le confortable au temps de Bayard et de Bonivet, et ce confortable-là ferait peur aujourd'hui à une blanchisseuse... une blanchisseuse de fin, bien entendu!

Colette Mathias se sentait triste et malheureuse au milieu de tous ces objets sur lesquels la main du temps était empreinte. Ceux qui avaient travaillé ces ciselures, découpé ces ogives, taillé ces colonnettes gracieuses et légères, où étaient-ils?

Combien de seigneurs du fief de Bréancourt avaient rendu l'âme dans ce lit!

Impossible de fixer les yeux sur la moindre pièce de ce mobilier sombre, sans qu'une pensée de mort ne troublât l'examen.

Colette, grâce à l'austérité de sa dévotion, avait sans doute plus qu'une autre l'habitude de cette pensée-là, mais elle était jeune; à son insu un besoin de vivre inondait ses veines, et ce que son esprit, nourri de maximes pieuses et résignées, considérait comme le dernier pas vers le Seigneur, était peut-être pour son cœur une horrible chose.

Et puis, dans la grande maison de la rue des Tournelles, la vie, certes, n'était pas bien gaie. Là, Colette s'était condamnée par goût à une solitude, à une retraite que la prière, le jeûne et les méditations sur l'autre existence remplissaient seuls. Mais, du fond de cet oratoire où elle avait vécu depuis la mort de son père, elle entendait les bruits de la grande ville; les ménestrels ambulants venaient jouer sous ses fenêtres les airs profanes de l'Opéra. Colette ne les écoutait pas, c'eût été pécher; elle n'en suivait pas le chant, la modulation douce et criminelle, mais elle ne pouvait empêcher qu'ils n'arrivassent à son oreille, et, sans le vouloir, elle éprouvait un certain charme de ces concerts de la rue.

Elle vivait seule; mais elle n'avait qu'à tourner l'espagnolette de sa fenêtre pour voir du mouvement, des hommes, de la vie!

Elle était pieuse comme un apôtre; elle donnait la plus grande partie de sa journée au culte du Seigneur, soit; mais l'église de la rue Saint-Antoine, où elle se rendait, ses ministres, ses pompes, aux grands jours de saintes solennités, reflétaient encore Paris, son luxe et sa gaieté.

Dieu, le seul amour de Colette, Jésus, sa passion intime, ne s'offraient plus à son œil de dévote, personnifiés en chêne noir ou en pierre toute bleuâtre de l'humidité de plusieurs siècles.

Des lampes d'argent, des fleurs toujours nouvelles éclairaient, embaumaient Dieu le père et Jésus son fils dans l'église parisienne; l'artiste qui touchait l'orgue, le dimanche, glissait quelquefois dans ses mélodies quelques chants animés, quelques passages saisissants, réminiscence de Meyerbeer et de Rossini, et tout cela sans qu'elle s'en doutât, la pauvre tante Colette, était autant de petites joies, d'épisodes consolants dans le désert de sa vie.

Mais à Bréancourt, que pouvait-elle attendre? Les gémissements de la bise dans les murs crevassés, les chants sinistres de l'orfraie sur les vieilles tourelles, et l'aspect sinistre de la *chambre d'honneur*.

Colette, dès le lendemain de son arrivée, se sentit une indéfinissable tristesse au cœur. Une autre à sa place eût demandé des chevaux pour retourner à Paris. Colette resta à Bréancourt, parce que, dit-elle dans sa naïve piété, ce serait un caprice, et un caprice ne saurait plaire à Dieu.

Alors elle se rappela l'ordonnance du médecin. Affublée d'une espèce de mantelet en serge brune, elle alla dans les jardins du château faire une longue promenade.

Des jardins, elle s'aventura à travers la campagne et la vallée si agreste du bois de Chars.

Dans cette course, elle rencontra l'hiver, triste compagnon du promeneur; mais elle trouva aussi de pauvres bûcherons, bonnes gens, dans les mains desquels elle vida sa bourse, et qui, trompés par son costume presque religieux, la nommèrent tout de suite la bonne sœur de Bréancourt.

En rentrant au château, elle trouva une jeune fille qui pleurait, assise dans la neige. La pauvre petite, la tête dans ses mains rougies par le froid, sanglotait avec toute l'énergie d'une douleur d'enfant. Colette courut à elle.

— Hélas! ma fille, qu'as-tu donc? lui dit-elle commençant elle-même à pleurer de la douleur qu'elle voyait.

A travers les sanglots, les mots entrecoupés de l'enfant, Colette comprit qu'elle était en peine de son frère, qui depuis la veille n'était pas rentré dans la chaumière de ses parents.

Colette, dans sa vie de sacrifice et d'abnégation, s'était si peu faite à l'art d'imposer sa volonté au prochain, que, malgré sa grande envie, son tendre désir d'hospitalité pour la jeune fille, elle manquait des arguments nécessaires pour la décider à la suivre au château. Bonne, humaine, compatissante, elle mêlait ses larmes à celles de la petite; mais, dans sa stérile générosité, elle ne savait pas la prendre par la main et l'arracher à cette neige pour la conduire devant le foyer si bien nourri de Bréancourt.

Elle serait restée toute la nuit à côté d'elle, malgré le froid qui lui mordait le corps, malgré la bise piquante qui bruissait autour d'elle, oubliant qu'elle était la dame du château, et qu'elle n'avait qu'un mot à dire pour que des valets intelligents, humains peut-être, s'empressassent près de la jeune pleureuse. Mais tel était l'idiotisme touchant de la bonne Colette, qu'avec des millions dans les mains, elle se croyait souvent hors d'état de soulager la misère qu'elle trouvait sur son chemin, quand une autre misère avait, un moment avant, vidé sa bourse.

Cette bourse s'était-elle épuisée en aumônes, Colette se croyait pauvre. Il est de jeunes hommes d'une athlétique vigueur qui, dans l'ignorance de leur force, se laissent marcher sur le ventre par des crétins. Colette aussi ignorait les ressources que son immense fortune lui donnait, et le plus léger obstacle l'arrêtait dans un siècle où l'argent les terrasse tous. Colette avait été pétrie tout exprès pour un tuteur, ou, ce qui est plus exact, pour un intendant comme Charles Dutaillis, le chevalier de la Légion d'honneur.

Comment voulez-vous qu'elle allât dans son château ordonner à ses gens de venir auprès de la jeune fille qui pleurait, elle qui tremblait devant eux, et qui n'avait pas le sentiment de sa position de maîtresse à Bréancourt, le vieux castel.

Heureusement pour la petite fille, Guillot, son vieux fusil de chasse en sautoir, passe le pont-levis pour aller troubler au gîte un chevreuil dont il avait le matin étudié les traces sur la neige. A la vue de sa maîtresse, à genoux près d'un enfant en pleurs, il donna un soupir de regret au beau coup de fusil qu'il s'était promis avant la fin du jour, et il dit :

— Allons, mon chevreuil ira se faire tuer par les braconniers de Chars, des imbéciles qui tirent au ventre, et ne savent pas ménager la peau d'une pauvre bête des bois!...

En parlant ainsi, il courut au-devant de ma tante, et, lisant dans ses yeux le désir qui l'animait, il prit l'enfant dans ses bras et il l'emporta au château.

Ceux des domestiques qui composaient le personnel de Bréancourt reconnurent bientôt dans la petite une camarade, et Guillot lui-même, en la déposant près du foyer de la cuisine, s'écria :

— Mille millions!!! c'est-à-dire sainte Vierge! c'est Annette, cette pauvre chère poulette que M. Dutaillis, à la recommandation de sa femme, a placée ici comme aide à la cuisine.

Ensuite le vieux soldat plia sur ses jarrets, et se faisant petit pour parler bouche à bouche avec la jeune fille :

— Quoi c'est donc q' tas, m'n enfant! à cause que tu pleures comme ça, mille millions.... c'est-à-dire bonne sainte Vierge du ciel?

— Hélas! mon bon m'sieu Guillot, mon frère, mon bon Bignot, n'est pas rentré hier cheux nous, et maman dit qu'il aura été emporté par les esprits qui reviennent dans les bois et dans les clos du pays. A pleure, voyez-vous, et puis moi itou..... Mon bon Bignot, mon bon Dieu! ous qu'il est donc?

— Le fait est que c'est extraordinaire, dit Guillot. Bignot est un garçon rangé et honnête, et s'il n'est pas rentré à la caserne maternelle, c'est qu'il lui est survenu un malheur quelconque, ou une mort subite.

— Mais, dit Colette, énergique parce qu'il y allait de l'intérêt des autres, ne pourrait-on pas aller aux informations, faire des recherches?

— J'irai! j'irai! j'irai! crièrent à la fois tous les domestiques, jaloux de faire preuve de zèle auprès de leur nouvelle maîtresse.

Et, en moins de deux heures, tous avaient parcouru les bois de Chars, les cabarets du bourg de Marine, situé à une petite lieue, et les champs où l'on savait que Bignot conduisait les troupeaux confiés à sa garde; mais le pauvre Bignot fut introuvable, car personne ne songea à le chercher à six lieues de là, dans l'Epte, la perfide rivière.

Et madame Durand dit en prenant une pincée de tabac :

— J'étais bien sûre que cette nuit d'hier serait fatale à quelqu'un... Mamzelle a fait un faux pas en arrivant ici! sans compter les gémissements!

Colette ne savait pas donner un ordre. Madame Durand et les autres domestiques qui étaient assemblés autour d'elle et de l'enfant la fatiguaient beaucoup. Leur intérêt pour la pauvre petite s'exprimait avec une vigueur d'accent, un flux de paroles qui effarouchait cette pauvre dévote, habituée au silence, au recueillement, et dont l'organisation façonnée par le temps avait besoin, avant tout, de calme et de paix.

Une autre à sa place eût congédié l'assistance.

Colette, colombe toujours craintive, aima mieux s'envoler ailleurs, emportant sous son aile la petite pleureuse. Ce fut dans la chambre d'honneur qu'avec elle elle se réfugia.

La jeune paysanne marchait avec précaution, et, pour ainsi dire, d'un pied respectueux, en traversant ces beaux et nobles salons du domaine de Bréancourt; et, si son frère Bignot eût été retrouvé, oh! elle eût été bien fière d'être admise dans ce château, dont elle s'était crue condamnée à ne voir jamais que les cuisines et l'office.

Colette la fit asseoir sur une chaise contemporaine de la bataille de Marignan, dont les pieds, tourmentés par un habile artiste, tournoyaient comme deux serpents, et dont le siége était orné d'une tapisserie fruit des loisirs d'une châtelaine du temps.

Ensuite, elle courut à son grand buffet de chêne noir, sur les portes duquel notre Seigneur Jésus-Christ était sculpté en relief, portant sa croix et gravissant le Calvaire. Sur l'une des tablettes, elle prit des bonbons, des fruits confits qu'elle répandit dans les poches du tablier de la petite.

Ensuite elle lui dit :

— Viens prier avec moi, mon cher ange, nous demanderons ton frère au bon Dieu!

Toutes deux s'agenouillèrent aux pieds du Christ et montèrent au ciel par la prière.

Mais il est juste de dire que la sœur de Bignot descendit trois ou quatre fois sur terre pour fouiller dans la pochette du tablier garni par la bonne religieuse de Bréancourt, comme on disait dans le pays.

Quand la prière fut terminée, c'est-à-dire au bout d'une heure, Colette, qui ne pouvait prendre sur elle de sonner ses gens, mit une main de l'enfant dans la sienne, et elle emmena Annette à travers les tristes galeries du vieux castel, cherchant un serviteur. Enfin elle rencontra Guillot le garde-chasse.

L'ancien grenadier de Napoléon commençait une ronde, parce que la nuit venait, et, avec elle, l'heure des gémissements, des bruits mystérieux qui s'étaient fait entendre la veille.

Colette aborda son garde-chasse les yeux baissés. Avec l'accent de la prière, elle lui dit :

— Mon bon MONSIEUR Guillot, voulez-vous me faire le plaisir de reconduire cette pauvre enfant à sa chaumière?

— Sacré.... c'est-à-dire par la croix de Not' Seigneur! je la conduirai à Quimper-Corentin ou à Chandernagor si vous m'en donnez l'ordre, not' demoiselle. Est-ce que vous ne nous payez pas tous pour vous servir donc?

— Mon cher monsieur, je veux devoir vos bons soins à de l'amitié et non à de l'argent que j'ai le bonheur de pouvoir offrir aux anciens serviteurs de mon père.

— De l'amitié, dit Guillot, mâchonnant avec majesté sa chique de tabac, de l'amitié! ce serait un peu trop hardi; mais du respect et du dévouement, tous en ont à revendre, si j'en juge d'après moi.... Mais il fait humide ici, mamzelle; je vous tiens là, sans songer que nous sommes dans l'ancienne prison du château : car c'était une prison dans le temps, cette salle!

Colette regarda autour d'elle avec un sentiment de terreur. Elle vit, non sans pousser un long soupir, que la lumière du ciel ne parvenait dans ce réduit de misère qu'à travers les barreaux serrés d'une petite fenêtre; elle vit encore, scellés dans le mur, les fers qui avaient servi à enchaîner les captifs. Dans ce lieu avaient souffert des hommes, bien des larmes brûlantes et amères avaient été répandues.

— Que le bon Dieu, dit-elle en faisant le signe de la croix, veuille prendre les âmes de ceux qui ont gémi sous ces lugubres voûtes! Mon cher monsieur Guillot, il faudra fermer cette salle au cadenas, et n'y rentrer jamais, je vous en prie.

— Ça suffit, not' mademoiselle. Du moment que c'est vot' idée!

— Voudrez-vous bien aussi remettre cela aux parents de ma petite protégée?

Elle tira de la poche de sa robe noire un sac dans lequel il y avait de l'argent.

— Soyez tranquille, not' demoiselle. Allons, viens, Annette, et remercie.

Annette embrassa sans façon le petit bout de figure que tante Colette laissait voir; ensuite elle dit : — Merci, la bonne religieuse de Bréancourt; je t'aime bien, entends-tu! Et elle partit en pleurant sur son frère et en croquant des marrons glacés.

Au moment où Colette allait rentrer chez elle, il se fit un grand bruit dans le château.

Les voix de tous les domestiques retentissaient, et au-dessus d'elles celle de madame Durand, la femme de charge.

Colette entendit la vénérable matrone qui criait à tue-tête :

— Non! non! pas de pitié pour le vice! J'vas conter la chose à mademoiselle. Oh! oh! elle est la maîtresse maintenant, ou, du moins, je lui apprendrai à l'être, moi! Chez mademoiselle, jour de Dieu! chez mademoiselle!

Colette se prit à trembler.

Les paroles de madame Durand lui révélaient assez que désormais, à Bréancourt, il fallait qu'elle eût une opinion, une volonté, qu'à chaque

moment les gens attachés à son service viendraient solliciter une décision d'elle, et cette pensée-là lui donnait le frisson.

La vie de maîtresse de maison était pour elle comme un pays désert, inconnu, dans lequel elle entrait en frémissant. Son âme, énervée par l'habitude de céder aux autres, n'avait plus qu'une volonté, celle de n'en pas avoir. Lorsqu'elle entendit madame Durand qui menaçait de recourir à son tribunal, et qui lui donnait, de son plein gré de femme de charge, ce brevet d'omnipotence, ce sceptre qui lui faisait peur, elle s'agenouilla, pour la trentième fois de la journée, devant la vierge en pierre dont la petite chapelle qui précédait la chambre d'honneur était parée, et elle dit en pleurant :

— Sainte mère du Sauveur, le monde et ses devoirs ne sont pas faits pour moi. Marie, mère de Dieu, il y a trop de trouble, de bruit parmi les hommes, et je ne peux m'accoutumer à vivre dans leur tumulte. Sainte Vierge du ciel, inspirez-moi!

Ensuite elle se réfugia dans sa chambre, et elle attendit en tremblant la foule bruyante des gens du château, dont les voix se rapprochaient.

Madame Durand entra la première, et elle dit, avec une énergie que parfumaient deux verres de cognac, sous lesquels la bonne dame, après dîner, engloutissait toujours son café dans les profondeurs de son estomac :

— Not' jeune demoiselle, c'est ici qu'il faut avoir du caractère! Les temps de la rue des Tournelles sont passés, temps où l'on pouvait vous ranger parmi les rofeignants... que c'est un terme de l'histoire, même que M. Anquetil en parle dans ses livres. Anquetil, voyez-vous, mademoiselle, était un auteur; il a inventé l'histoire de France!

Madame Durand, après avoir donné ces preuves de son érudition, se rengorgea, et, sans faire attention le moins du monde à sa maîtresse, qui, debout, les yeux baissés, attendait humblement son bon plaisir, elle reprit :

— Mais vous ne comprenez pas ça, vous autres, et je ne sais pas pourquoi je parle devant vous de science. C'est de l'hébreu ici! Revenons donc à nos moutons. Mamzelle saura donc que Justine, la cuisinière, et Billard, le laquais... je m'en étais douté à Paris; mais je n'avais pas de preuves... alors, j'ai dû me taire. Au jour d'aujourd'hui, j'en ai! Tant il y en a, mamzelle, qu'on peut me croire, moi qui ai quarante-neuf ans et trente ans de service dans la maison des Mathias...

— Oui, ma bonne dame, dit Colette d'une voix douce et qu'à peine on entendait sous le long voile noir qu'elle avait abattu sur son visage; vous aviez la confiance de feu mon père, vous étiez son amie, et je serai la vôtre tant que Dieu me rendra digne de ce titre!

Madame Durand jeta autour d'elle de flamboyantes œillades, et tous les domestiques s'inclinèrent, car elle venait de recevoir devant le peuple son brevet de premier ministre, elle reprit :

— Justine et Billard... Billard et Justine ont offensé la morale, ils ont offensé Dieu!

— Mais, dit Billard, je ne dis pas non... Mais une supposition, madame Durand... puisque nous voulons nous marier!... Le sacrement a la chose d'effacer les incongruités de la conduite, parlant par respect!

Pendant ce colloque auquel tante Colette ne comprenait rien, elle restait debout, humble, les yeux baissés, silencieuse, sous son long voile noir.

— Alors, pour lors, reprit madame Durand, j'étais allée tout à l'heure dans le salon du dix-septième siècle, où M. Guillot a reçu mademoiselle à son arrivée. Il y a là un dieu Mars avec une grande perruque, qui ressemble comme deux gouttes d'eau à Durand, feu mon mari... des amours innocents, dont on peut parler!... Bref donc que j'allais chercher des amours innocents, et que j'ai trouvé Billard et Justine...

— Mais, dit Billard, honnête garçon qui pansait très-bien les chevaux, mais qui parlait avec une extrême difficulté, puisqu'on vous dit que nous voulons nous marier.

— Ma bonne dame, dit Colette Mathias avec une grande naïveté qui n'étonna personne, je ne comprends pas.

— Pardine! vous qu'êtes plus innocente que la colombe qui vient d'éclore!... certainement vous ne comprenez pas; mais il faut en finir! Billard et Justine sont en péché mortel; ils ne peuvent plus rentrer ici.

— Eh bien! ma bonne dame, il faut qu'ils partent, répondit Colette avec quelque énergie, parce qu'il s'agissait, d'après le dire de madame Durand, d'un outrage à Dieu.

Billard et Justine voulurent se justifier.

— Non, mes bons amis, leur dit Colette d'une voix douce, non, je vous en prie! allez loin de cette maison, demandez pardon à Dieu, et quand vous serez purifiés par la pénitence, revenez, nos bras vous seront ouverts.

— Enfoncés! dit Billard à Justine, mamzelle croit que nous avons fait de la peine au bon Dieu; elle n'en reviendra pas.

— Oui, murmura la pauvre Justine, c'est doux comme un mouton; mais quand il s'agit du ciel, ça devient tigre comme tout.

— Mes amis, mes chers amis, leur dit Colette s'approchant d'eux, vous resterez quelques jours encore; il vous faut le temps de faire vos préparatifs. Justine viendra dans cette chambre après-demain, saint jour des cendres. Je lui donnerai de l'argent; elle me promettra, et vous aussi, mon bon monsieur Billard, de vivre dans la retraite et la pénitence pendant six mois, et ensuite, avec l'agrément de madame Durand, vous rentrerez dans la maison de mon père, dont le péché seul pouvait vous chasser!

Tous savaient si bien que la pauvre fille exprimait une conviction profonde, tous connaissaient si bien la candeur, l'innocence de Colette, qu'ils n'échangèrent entre eux aucun sourire moqueur. Le peuple rit des hypocrites, il les insulte même quelquefois, mais la vraie piété, reflet de Dieu, le touche et le domine. Les domestiques de Colette se disaient entre eux : Elle fait une bêtise, la bourgeoise, mais elle croit bien faire, faut respecter ça!

Et madame Durand étouffait de joie, ses petits yeux étincelaient; dans son bon sens de femme de quarante-neuf ans, elle comprenait toute l'influence qu'elle allait avoir dans ce château, elle comprenait qu'elle serait aux champs ce que Dutaillis était à Paris.

Ce n'était pas une méchante femme, madame Durand; la suprématie qu'elle saisissait n'avait qu'un attrait pour elle, celui de posséder le droit de haute et basse justice sur toute la gent domestique, de parler en dame et souveraine, et de se faire, tous les matins, servir au lit son café à la crème.

Du reste elle ne songeait nullement à d'autres intérêts; elle était acariâtre et honnête femme dans le sang; elle eût donné vingt profits pour un coup d'autorité.

Elle allait adresser quelques mots en forme de péroraison aux coupables, lorsque les gémissements de la veille retentirent encore.

Chacun se regarda avec terreur.

Madame Durand tomba des hauteurs de sa gloire, et, quoique dévote par flatterie seulement, elle fit le signe de la croix.

Colette alors prit son livre de prières, et elle commença la lecture des psaumes de la pénitence.

Ses gens, pour la première fois peut-être, prièrent avec elle de bonne foi. Les vieux murs, les échos sinistres du château, l'aspect désolé de la campagne en hiver, les mugissements qui venaient avec l'ombre, avaient agi sur eux; la superbe madame Durand et son fils, les plus grands philosophes de toute la maison, étaient eux-mêmes effrayés, et ils ne donnèrent aucun signe d'impatience.

Pendant plus d'une heure la voix douce et frêle de Colette se fit entendre dans la chambre d'honneur, mais au loin les gémissements retentissaient toujours.

Ils furent suivis d'un cri aigu, déchirant, qui fit tomber le livre des mains de Colette.

Les domestiques se serrèrent les uns contre les autres.

Au même moment la porte s'ouvrit, et l'on vit entrer Guillot le garde chasse; il s'appuya sur son fusil, redressa sa haute taille, et il dit d'un ton ferme et légèrement dédaigneux :

— N'ayez plus peur : le revenant est mort.

— Comment, mort? dit madame Durand s'efforçant de rire.

— Eh! oui, mort. C'était un chien... un chien errant; je l'ai tué, et tout est dit. Not' demoiselle peut dormir en paix.

Chacun sortit de la chambre d'honneur, honteux d'avoir eu peur des hurlements d'un chien. Madame Durand disait en se frappant le front :

— Je ne me pardonnerai jamais ça, moi!

Peu à peu les lumières s'éteignirent dans le château, et tous s'endormirent tranquilles, car on n'entendait plus que les sifflements de la bise qui, comme on sait, ne tourmente que les gens qui n'ont ni feu ni lieu.

Seul, Guillot ne dormait pas. Son fusil sous le bras, il sortit encore du château, et il se dirigea vers le parc à la lueur blafarde de la lune et foulant la neige qui craquait sous ses souliers ferrés.

Il entra dans un massif d'arbres, et là, se penchant sur un homme ramassé en peloton sur le sol, il dit :

— Eh bien! Camus, te voilà pris dans le piége à loup.

— Guillot, si tu as une âme dans le corps, délivre-moi; ce fer me coupe la jambe.

— Minute!... Ah! tu fais le revenant, toi! j'étais bien sûr que je prendrais au piége ce chanteur de nuit. Ah çà! si je raconte le fait, sais-tu qu'il pourrait t'en cuire.

— Oui, mais il n'y a pas loin d'ici à Paris, Guillot. J'ai un protecteur là.

— M. Dutaillis, n'est-ce pas?

— Oui, Guillot.

— Et c'est lui qui t'a payé pour faire peur à not' demoiselle.

— C'est lui ou ce n'est pas lui; mais, ce qui est sûr, c'est que rien ne lui est plus facile que d'arriver ici et de te faire jeter à la porte comme un chien. On ne te croira pas, toi, et lui...

— Oh! lui, après le bon Dieu, c'est le chef de file de la religieuse de Bréancourt, c'est connu!

— Eh bien! donc, le mieux, vois-tu, c'est de me délivrer, et je te jure sur le salut de mon âme que je ne recommencerai plus le métier de loup-garou; d'ailleurs la religieuse, ce matin, m'a trouvé au bois, où elle m'a donné de l'argent, et si je lui ai fait peur ce soir encore, c'était pour gagner celui que j'avais eu avant; à compter de maintenant, je suis à elle : pauvre petite femme, elle a une voix si douce!

Guillot délivra le revenant, et il lui dit :

— Tu es libre : si tu recommences, je te tue, mon vieux, comme un loup enragé.

— Je sais bien que tu le ferais comme tu le dis; mais ce qui me décide à ne plus m'égosiller la nuit, comme ça, c'est qu'elle m'a fait du bien, la religieuse! Vrai! je ressentais comme des remords; mais j'étais payé, et on a de l'honneur! Maintenant j' vas me coucher. Bonsoir, Guillot.

— Bonsoir, Camus.

Guillot rentra en sifflant une marche de la garde impériale, ferma les portes, et il se dit en se mettant au lit :

— Pauvre p'tit ange, il dormira tranquille maintenant! Mais Camus a raison, il faut que je me taise.

X.

Cette seconde nuit au vieux château fut douce pour tous. Chacun, le lendemain, se leva frais et dispos, excepté Justine et Billard, que la perte de leur excellente sinécure avait tenus éveillés jusqu'à l'aurore. On se rassura, on plaisanta même sur les terreurs de la vieille, et il ne resta plus dans les esprits que la mélancolie inséparable d'un séjour en hiver, dans une retraite telle que celle de Bréancourt.



Le pauvre Bignot ne voulut pas monter en croupe sur le beau cheval du cuirassier.

C'était la saison d'ailleurs où la campagne attriste la vue, où l'œil, en s'égarant dans les profondeurs du paysage, ne s'arrête que sur des aspects de désolation. Vieux chênes renversés par la tourmente, ruisseaux gelés, et de loin en loin une cabane dont le chaume a disparu sous la neige, et dans laquelle des hommes, des enfants, ont froid.

Les habitants du château de Bréancourt n'avaient du matin jusqu'au soir qu'une perspective semblable quand ils sortaient par le vieux pont-levis, ou quand, désœuvrés, inquiets, ils regardaient à travers les vitres. D'un côté, la plaine, immense tapis de neige sur lequel s'élevaient quelques pommiers blanchis; de l'autre, le bois de Chars, dans lequel les loups hurlaient, et dont les arbres décharnés et neigeux avaient perdu cette vie, cette couleur de végétation qui réjouit le cœur.

Et au centre même de ce site lugubre, la lugubre masse du château avec ses tours aiguës, ses créneaux, ses croisées gothiques.

Si quelque domestique se hasardait jusqu'à quitter la grande cheminée de la cuisine, dans laquelle deux arbres brûlaient toujours, pour battre les environs, il ne rapportait que de sinistres nouvelles : les loups du bois de Chars avaient mangé l'enfant d'un bûcheron; un homme avait été trouvé assassiné sur la route de Gisors; une pauvre femme, qui s'était rendue sur la lisière du bois pour ramasser quelques broussailles, était tombée morte, tuée par le froid; la diligence avait été renversée dans la neige.

La nuit, ce n'étaient plus les plaintes des revenants et des âmes en peine, mais c'étaient celles de la bise qui s'engouffrait avec fureur dans les longues galeries du château, et qui faisait crier les girouettes sur les combles du vieil édifice.

Et celle qui devait animer cette vie-là ne servait qu'à la rendre plus sombre. Colette n'avait pas d'ordre à donner. A Bréancourt, comme à Paris, silencieuse et retirée, elle ne parlait qu'avec Dieu, et ne voulait voir que les pauvres.

On voyait sa robe noire se détacher sur la masse blanche qui couvrait la campagne, et flotter au vent glacé de l'hiver dans toutes les directions où une chaumière misérable s'élevait. Guillot, qui la suivait de loin dans ses excursions, son fusil en bandoulière, la comparait, dans son imagination de vieux braconnier, à une corneille courant sur la neige.

Mais il gardait pour lui cette comparaison; car déjà il était à Colette corps et âme, et pour rien au monde il n'eût voulu donner aux autres l'occasion de rire d'elle.

Tous les deux ils couraient donc le pays, toujours à la piste de quelque misère; et, disait Guillot, on la trouve plus facilement que celle du chevreuil ou du loup.

Le garde-chasse avait toujours de l'argent dans sa gibecière, et quand il revenait au château, toutes ces pièces blanches étaient restées dans les mains des indigents du pays.

La renommée était allée dire aux pauvres de Marine, de Chars, du Haume, bourgs et hameaux environnants, qu'un ange consolateur s'était abattu sur la contrée.

Trois jours seulement s'étaient écoulés, et l'on savait partout que la religieuse de Bréancourt, qui marchait, parlait, donnait, toujours voilée, était un pauvre être sans force, sans volonté, qui, indifférente aux joies de la fortune, n'aimait que Dieu et les pauvres, avait des domestiques et des chevaux pour les engraisser, un visage pour le cacher, des millions pour les donner.

A la veillée du village, les mauvaises langues avaient déclaré que sans doute quelque infirmité secrète, quelque trait horrible dans le visage avaient contraint Colette à se cacher ainsi aux yeux, et cet avis était passé à l'unanimité.

Mais, comme celle qui était l'objet de ces interprétations de village se montrait douce et bonne pour les affligés, il ne résulta pas de cette décision sur sa laideur de grossières épigrammes, de malicieux dictons.



Madame Durand, la femme de charge de Bréancourt.

On se mit dans le pays environnant à la plaindre, à gémir sur elle; et quand la douce Colette vidait sa bourse dans les mains de quelque bonne vieille qu'elle rencontrait au bois, chargée d'un fagot ou de quelque enfant dont les pieds nus faisaient fondre la neige sous eux, elle était saluée de ces mots :

— Merci! pauvre demoiselle! que le bon Dieu ait pitié de vous!

L'humilité naturelle à Colette lui faisait trouver ces vœux tout simples.

Son père et M. Dutaillis lui avaient si souvent dit qu'elle était un être à part, une créature imparfaite; elle avait si souvent excité leur mécontentement et lu dans leurs yeux l'expression du mépris, qu'elle avait une foi entière dans son infériorité à l'égard des autres; elle y

croyait comme à Dieu, et elle était heureuse, même en faisant l'aumône, de se placer plus bas que ceux auxquels elle donnait du pain.

Trois jours coulèrent ainsi.

Chaque malheureux, à trois lieues à la ronde, sut que la religieuse de Bréancourt avait des aliments pour le réconforter, des habits pour le couvrir, et qu'il fallait en avoir pitié, parce qu'elle était disgraciée de la nature.

Les petites filles se mirent à avoir peur d'elle, et dans leurs jeux elles se disaient :

— Au bois de Chars il y a des loups tout noirs, noirs comme la religieuse de Bréancourt.

Le froid était plus piquant encore que de coutume, la nuit du 3 mars 1835. Le carême, qui commençait le lendemain, s'annonçait menaçant pour les frileux comme pour les gourmands.

Madame Durand, dont le vent du nord avait mordu cruellement les chairs grassouillettes, avait donné l'ordre de tripler le feu dans la grande cheminée de la cuisine; et autour de l'ardent foyer toute la population de serviteurs qui encombraient cette maison, dans laquelle il n'y avait personne à servir, était réunie.

Madame Durand donnait un thé auquel tous avaient été conviés; sans exception de Justine et de Billard, qui le lendemain devaient entrer chez leur maîtresse à sept heures du matin, pour recevoir un sermon, de l'argent et leur congé.

Guillot, le vieux garde-chasse, avait galamment pensé que, dans cette réunion où des dames prenaient place, il aurait fort mauvaise grâce de conserver sa chique, et il s'était rejeté sur sa pipe, historique brûle-gueule avec lequel il avait fait la campagne de France.

Il secoua les cendres qui s'y étaient amoncelées, et il dit de sa rude voix :

— C'est égal, mame Durand, vous avez été trop sévère avec ces jeunes gens-là. Que diable! ils auraient pu faire l'amour ici sans que mademoiselle s'en aperçût. Pourquoi avoir été vendre la mèche?

— Les mœurs! mon bon monsieur Guillot, les mœurs!

— Propos de vieux, mame Durand! Vous avez des yeux noirs et brillants qui me disent que vous n'avez pas été toujours aussi rude à la détente. Avec tout ça, voilà ces pauvres enfants sur le pavé. Ils peuvent tourner à mal, vous en serez cause... sans vous commander!

En parlant ainsi, Guillot versa la valeur d'un grand verre de rhum dans le bol de thé que madame Durand avait devant elle. La bonne dame y mêla du sucre, et elle but le tout d'un seul trait.

Bientôt après son teint se colora, ses yeux devinrent tendres, caressants. Elle jeta autour d'elle un regard qui rencontra celui de Justine et de son amant.

— C'est vrai, dit-elle, j'ai été trop vite. Mais aussi, Justine m'a répondu d'un air si malhonnête, que j'ai pris la mouche, et... vous savez le reste.

— Ma bonne madame Durand, dit Billard, une supposition... De[illegible] pour nous à mademoiselle. En deux temps, j' fais v'nir [illegible] j'épouse Justine. Foi d'homme, là!

— [illegible], mes pauvres enfants! dit la femme de charge, j'ai déjà tâché d'arranger la chose ce soir, quand mamselle est rentrée après sa promenade; [illegible], que voulez-vous, j'ai lâché le grand mot de péché mortel, [illegible]nant il faut que vous sortiez. Le notaire y a passé. C'est une [illegible] agneau; mais, quand la religion s'en mêle, elle se ferait tuer [illegible] de céder.

[illegible] Guillot, continua-t-elle, encore une tasse de thé : vous le [illegible], comme une divinité... C'est bon le thé, ça rafraîchit.... [illegible] pauvres enfants, vous sortirez. Elle a demandé six mois de [illegible]. Vous les ferez en servant dans quelque baraque pendant ce temps-là, et vous reviendrez ensuite au bercail. Que voulez-vous? la mère Durand est vive, mais elle n'est pas une hyène!

— Allons, Justine, allons, Billard, dit Guillot aux deux amants, vous ne pouvez en vouloir à c'te pauvre femme; six mois sont bientôt passés.

— Tout de même, dit madame Durand, c'est drôle que c'te femme, qui n'a pas de volonté, qui tremble devant tout le monde, devant ceux qu'elle paye pour la servir même, soit de fer comme ça quand elle voit le bon Dieu mêlé à la question. Ses millions, ses châteaux, elle donnerait tout pour une hostie consacrée. Vous verrez qu'elle se fera religieuse, et tredame! ce sera malheureux pour nous, da!

— Vous devriez la conseiller, dit timidement une femme de chambre.

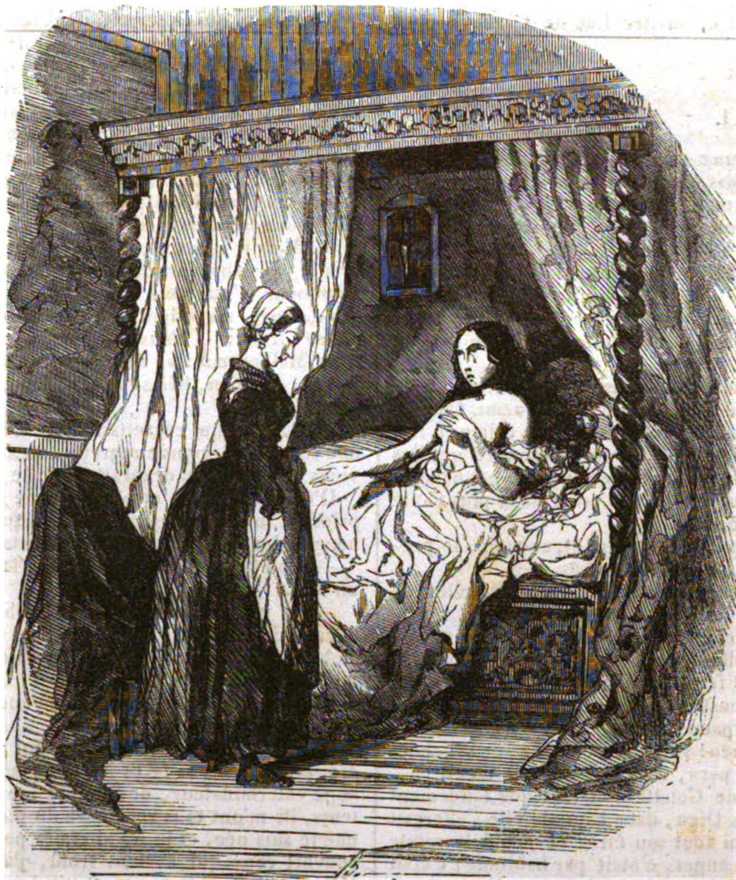
Madame Durand mit de côté l'amour-propre, et elle répondit ingénument :

— La conseiller? Je ne peux que prier avec elle, ma chère! sa dévotion maintenant est trop bien enracinée. Allez donc redresser une bossue.

— Ah çà! dit Guillot jetant sur le feu le tronc d'un hêtre, ils disent dans le village qu'elle se cache aux yeux parce qu'elle a un goître au cou; d'autres disent plus de cheveux; ceux-là, une bosse; ceux-ci, des bras velus comme ceux d'un homme. Vous devez savoir quelque chose de ça, vous, la maman?

— Je ne sais rien du tout. Avant la mort du père, elle se servait, s'habillait toute seule. Depuis, elle a continué le même train. Je ne la connais pas, vrai, comme il n'y a qu'un Dieu au ciel.

Pendant cet entretien, le thé mélangé de rhum circulait; et bientôt la tête des assistants devint lourde, les yeux s'appesantirent. Onze heures sonnèrent à l'horloge du château. Madame Durand proposa un dernier toast à Guillot, qui avait tué le revenant dont les cris avaient effrayé tout le monde; et les domestiques de Colette Mathias, qui depuis longtemps était rentrée chez elle, regagnèrent leur chambre en grelottant, car la nuit était glaciale, et un vent aigu sifflait dans les corridors du château.



Justine, tout interdite, s'approcha du lit, ma tante Colette n'était plus la même.

Colette dormait.

Une lampe de nuit, qui veillait près d'elle, jetait une faible clarté dans l'immense chambre d'honneur. Un léger pétillement se fit entendre au milieu de la flamme bleue, et réveilla Colette en sursaut. Elle regarda autour d'elle, et elle chercha à reprendre ses esprits. Alors elle se rappela que maintenant ses nuits étaient bonnes au château de Bréancourt, et que ces bruits mystérieux qui l'avaient épouvantée deux fois avaient fini par un événement fort ordinaire : la mort d'un pauvre chien errant.

Cependant de fortes rafales ébranlaient les croisées, le froid pénétrait jusque sous l'édredon qui la couvrait.

— Mon Dieu! dit Colette, ayez pitié de ceux qui n'ont pas d'abri!

En prononçant ces paroles d'une charité toujours en action dans son cœur, elle suivit de l'œil une ondulation de la lampe, qui, poussée par le vent, allait mourir sur un vieux tableau dépendant d'une boiserie placée en face du lit.

C'était un échantillon de l'école allemande au quinzième siècle, dû au pinceau de Luc de Cranach, et qui avait été ajusté, par un travail digne de la sainte patience de nos aïeux, avec les planches de chêne collées au mur.

Les couleurs avaient tourné au noir; mais une tête de Judas, l'infidèle apôtre, avait conservé toute son expression, que le peintre avait cru devoir rendre la plus diabolique possible.

Ses yeux froncés et menaçants avaient causé une si vive émotion à Colette, qu'elle s'était promis de ne plus y porter les siens.

Elle se souvint donc de la promesse qu'elle s'était faite, et elle évita le regard de celui qui avait été traître à Jésus.

Mais il lui sembla que le bas du tableau, sur lequel elle fixait ma-

chinalement la vue, s'agitait; elle crut même entendre un léger bruit. Au même instant son sommeil interrompu reprit toute sa force, et elle se rendormit profondément,

Alors elle eut un rêve, ou plutôt une sorte d'extase qui l'oppressa délicieusement.

Les objets, le sens même de ce songe étaient choses confuses, indéterminées.

Il lui sembla qu'elle était emportée sur des ailes rapides et caressantes dans une région bienheureuse.

Des sensations inconnues, ravissantes, glissèrent dans ses veines comme un baume d'une pénétrante douceur.

Son sein se gonfla inondé de bonheur et d'ivresse, son être tout entier sembla se fondre, s'abîmer dans des torrents de délices. Puis, tout d'un coup, une douleur courte, mais aiguë, la réveilla brusquement.

Et la pauvre Colette se trouva dans les bras d'un sylphe, d'un ange ou d'un démon qui la couvrait de baisers fous, qui la tenait captive dans ses bras.

La lampe ne brûlait plus, mais un rayon de la lune frappait en plein la boiserie sur laquelle le tableau de maître Luc de Cranach était scellé depuis des siècles.

Le tableau n'y était plus!

XI.

Vous êtes mon asile contre les maux qui me pressent. O Dieu! qui êtes ma joie, délivrez-moi des ennemis qui m'environnent.

Ainsi disait Colette la nuit du 4 mars 1838; alors qu'elle était tombée dans la terreur et dans l'affliction.

Mais pas une voix ne répondait à la sienne.

Perdue au fond de l'immense manoir, elle n'entendait que les rugissements du vent du nord au loin, et, à côté d'elle, la respiration précipitée de l'être terrible et mystérieux qui, à travers les triples portes, les massives murailles, s'était glissé jusqu'à elle, invisible comme l'esprit du mal.

La lampe qui brûlait toujours près de la couche des châtelaines de Bréancourt avait avait été renversée par ce silencieux ennemi. Comme le démon, il avait voulu que les ténèbres couvrissent son crime. L'immense chambre d'honneur était plongée dans une obscurité que les premiers et faibles jets de la lumière matinale ne perçaient pas encore.

Le timbre de la vieille horloge suspendue à la crête de la plus haute tour résonna : quatre heures sonnèrent.

Le quatrième jour du mois de mars était venu, et, avec lui, le premier jour de carême.

Colette, dont les mains étaient toujours emprisonnées dans celles de son nocturne persécuteur, ne put les joindre pour prier.

— Mon Dieu! mon Dieu! dit-elle d'une plaintive voix, il m'empêche d'élever vers vous mes suppliantes mains; mais mon cœur plein d'amertume s'y élance. Mon Dieu! frappez-moi; mon Dieu! faites-moi mourir. Je sens près de moi un monstre de l'enfer : sa chair brûle ma chair; son haleine enflammée se répand sur mon front, sur mes lèvres; mais j'ai confiance en vous, mon Dieu! vous m'arracherez aux angoisses qui me dévorent. Mon Dieu, mon père, vous ferez que je meure!

La terreur, la peine cuisante de Colette n'étaient que faiblement combattues par cette confiance en Dieu, dans laquelle elle s'efforçait de se réfugier. Elles avaient envahi tout son être; et quand la sainte fille appelait en aide le ciel et les anges, c'était par habitude; c'était un ressentiment de cette longue piété dans laquelle jusque-là elle avait vécu; mais dans cette heure horriblement décisive pour elle, sa douleur, son épouvante étaient les plus fortes.

Un frisson nerveux agitait ses membres, ses dents s'entrechoquaient; elle percevait par tous les pores l'horreur et le désespoir, car le coup le plus rude pour son âme l'avait frappée : elle était souillée.

Colette était trop pure pour apprécier exactement l'étendue de sa misère comme femme; comme servante du Christ, elle la comprenait. Etrangère aux idées sociales, elle, qui avait toujours été près de Dieu, elle ne sentait que confusément par instinct ce qu'on appelle dans le monde le déshonneur; mais ce qu'elle sentait bien, ce qui la jetait dans d'atroces tourments, c'était le souvenir de ce rêve dans lequel elle avait goûté comme du bonheur sous les étreintes de ce sylphe. Elle se disait qu'un ange déchu l'avait caressée de ses ailes, et qu'elle en avait été heureuse. Alors l'enfer arrivait à la suite de ce raisonnement d'un esprit perdu dans l'extrême piété. Colette voyait déjà l'abîme infernal béant sous ses pas. Tout l'appareil monstrueux que les dramaturges de la chaire avaient si souvent étalé devant elle dans leurs sermons sur le jugement dernier, lui apparaissait menaçant.

Puis, dans son imagination bourrelée, les choses du salut, sa nourriture ordinaire, cédaient quelquefois au sentiment des choses de la vie temporelle. A défaut de cette expérience, dont une demoiselle échappée le jour même du pensionnat n'eût pas manqué, Colette, guidée par le vague flambeau du pressentiment dans les ténèbres que le bigotisme avait épaissies autour d'elle, Colette se disait que flétrie pour Dieu, elle était flétrie pour le monde. Innocente jusqu'à la sottise, elle n'avait pas d'idées précises sur ce grand crime pour lequel il faut la participation d'un fils d'Adam et d'une fille d'Eve; mais, dans la vie la plus pure, à côté du prochain, les révélations vagues, à défaut d'instructions positives, ne sauraient manquer, et Colette, quoique solitaire et cachée, avait eu sa part de ces avertissements. Elle ne les avait eus que dans l'extension proportionnée à son isolement; mais il faut peu de chose pour éclairer une intelligence de fille. Une catastrophe comme celle qui venait de frapper Colette devait faire le reste.

Et perdue aux yeux de son céleste maître, elle se voyait perdue aux yeux du prochain. Ici, ce n'était plus l'enfer qui l'attendait; ou plutôt c'était un autre enfer : Dutaillis et ses dédains, Dutaillis et ses moqueries impitoyables.

Alors, sous l'influence de sa terreur de Dieu, de sa terreur de Dutaillis, Colette, sans appui, sans refuge, inondée de douleur, Colette, à qui son dernier recours, le ciel, manquait, s'abandonna au paroxysme du plus terrible désespoir.

— Sans espoir! dit-elle; sans espoir!

Et, entourée des bras de son oppresseur, dont le contact lui faisait horreur comme celui de la vipère, elle se pelotonna, écrasée sous le poids d'un mal dont rien ne pouvait la sauver, colombe tombée dans les griffes du milan.

Alors celui qui la serrait, dont les étreintes, chaînes puissantes, enlaçaient son corps frêle et délicat, détendit les muscles de ses bras de fer, comme le bourreau compatissant et oublieux de sa profession qui relâche un peu les liens du supplicié, et Colette sentit de moins près battre le cœur de cet effroyable amant.

L'usage de ses mains lui étant rendu, la pauvrette, en les agitant, sentit sous ses doigts tremblants une figure humaine.

Alors elle voulut s'élancer hors du lit; car plus les pensées revenaient précises et nettes dans son esprit, plus la chaste colombe du Seigneur percevait le sentiment de la souillure que cet homme lui avait faite. Mais il la retint, il la serra sur son cœur, et d'une voix qui n'ébranla pas dans leurs lames de plomb les vitres coloriées de la chambre d'honneur, d'une voix qui ne grinça pas aigre, perçante comme celle des damnés, mais dont, au contraire, le timbre était doux, touchant même, il dit : — Pauvre ange!...

— Malheureux! ne donne pas ce nom à celle que tu as éloignée de Dieu... de Dieu, hélas! le seul refuge, le seul bonheur de la malheureuse Colette!

Et Colette, qui regrettait Dieu, dont elle se croyait bannie, comme une femme du monde regrette son amant, un Suisse sa montagne, un vieux guerrier son drapeau, Colette se prit à pleurer.

D'une voix douce et plaintive, de sa voix qui n'avait jamais fait que prier ou murmurer quelques cantiques à la Vierge Marie, elle prononçait des mots entrecoupés, reflets rares et séparés de sa peine.

— Colette! Colette! sèche tes larmes. Oh! tu viens de trouver un ami.

— Je viens d'être assassinée! Oh! mais que ne me tuais-tu, toi, démon des ténèbres? Je serais près de Dieu maintenant. Et dis, quel mal t'ai-je fait pour mériter l'horrible malheur que tu me jettes? pourquoi es-tu venu briser ma vie?

Le démon des ténèbres relâcha encore les liens qui retenaient Colette, et il soupira.

— Mais, reprit-elle d'un ton qui ne révélait que trop son agitation croissante, mais si tu es envoyé pour me punir d'un péché, dis donc, ange exterminateur, de quoi tu me punis! Hélas! père, amis, serviteurs, ils m'ont tous repoussée du pied comme un pauvre chien depuis que je suis née, et je les ai aimés pourtant, et j'ai prié pour eux! J'ai couvert ceux qui avaient froid, j'ai nourri ceux qui avaient faim. Hélas! hélas! dans mon orgueil de pécheresse, je croyais être dans la bonne voie. Dieu me punit de ma présomption; que son saint nom soit bénit... mais qu'il me donne donc la force de supporter ce châtiment qui m'écrase. Oh! perdre la vie n'eût rien été.

Colette en prononçant ces derniers mots succomba sous la force de la peine qui broyait son cœur. Ses nerfs crispés tressaillirent avec une violence qui fit craquer les vieux panneaux du lit de François Ier. Le vertige qui sifflait dans sa tête fit passer devant ses yeux des figures fantastiques, des flammes qui tourbillonnaient; il lui sembla qu'un fer aigu se retournait dans sa poitrine, et elle dit d'une voix suppliante, d'une voix de femme à l'agonie :

— Oh! si je pouvais presser de mes mains ma tête qui brûle!

Et aussitôt elle se sentit libre; celui qui s'était glissé dans la couche virginale, comme dans l'étable le loup affamé, en sortit légèrement.

Colette, un moment après, se trouva appuyée sur le bras de cet homme, ou de ce diable; il soutenait sa tête abandonnée. De l'autre main, il lui faisait boire goutte à goutte un peu d'eau.

Ces soins la ranimèrent; et revenue tout à fait à elle, elle sentit que l'être mystérieux appuyait un doigt sur son artère qui battait avec fureur.

— Pauvre ange! pauvre ange! disait-il encore. Colette! ma Colette! que ta voix est suave et pénétrante quand tu pleures! Dieu, que tu pries si tendrement, te devait du bonheur. Il y a autour de toi comme un parfum d'innocence et de vertu.

— Autour de moi il n'y a, dit Colette en sanglotant, qu'amertume et damnation, car je suis damnée... Vous m'avez damnée, vous!

— Chère Colette! oh! je t'aime... oh! je te rendrai en amour toutes les angoisses que je te donne. Colette! pauvre martyre! je ne suis pas un méchant!

— Il n'est pas méchant, mon Dieu! lui qui me plonge dans l'abîme!

Les larmes de la malheureuse fille recommencèrent à couler. Par intervalles, des soubresauts, comme ceux d'une personne frappée inopinément de terreur, la faisaient bondir sur son lit. Pendant toute la durée de ce nouvel accès, l'inconnu, toujours hors de la couche de sa victime, la soutenait sur un bras; il lui disait des mots d'amour, d'espérance. Il baisait ses cheveux, son front, il appuyait sur sa poitrine la tête brûlante de Colette; puis il lui donna un baiser plus prolongé, mais un baiser plus chaste, et dans lequel il y avait moins d'ardeur amoureuse que de tristesse, et puis plus rien.

Colette, tout à fait libre, regarda autour d'elle.

Les premières lueurs du jour perçaient doucement les vitres coloriées des gothiques fenêtres.

Et l'homme, l'ange, le démon avait disparu.

XII.

Colette, après que son mystérieux visiteur eut disparu, tomba dans un abattement léthargique.

Brisée par le chagrin, sa délicate organisation de femme succomba pendant quelques heures.

Après avoir longtemps encore regardé autour d'elle, comme pour deviner par quelle issue l'audacieux s'était enfui, la pauvre fille retomba sur le duvet de sa couche.

Pour la première fois, les cheveux de Colette n'étaient pas ensevelis sous l'énorme coiffe de béguine que, dès sa jeunesse, elle avait adoptée. Ce pieux et chaste rempart avait disparu dans les luttes de la nuit; et en s'approchant de la couche historique de Bréancourt on eût pu, aux premiers jets de la lumière du jour, voir la figure pâle et contractée de ma tante, reposant sur l'oreiller inondé des flots abondants d'une chevelure noire et soyeuse.

Avant de se fermer, ses yeux errèrent de nouveau dans la chambre, sur les fenêtres en ogives, sur les meubles de chêne, sur la porte qui conduisait à la chapelle de la Vierge, dans laquelle l'historien de Colette avait, comme on sait, fait bonne garde pendant une nuit; ils se portèrent encore sur le vieux tableau de Luc de Cranach. Tout était dans l'ordre accoutumé, et la dernière pensée de Colette, avant de céder à l'engourdissement qui s'emparait d'elle, fut qu'elle s'était trompée en croyant voir cette vieille peinture bouger de place; ensuite les images cruelles qui la torturaient s'effacèrent une à une; elle perdit jusqu'au sentiment de son infortune et de sa honte; son âme fatiguée cessa de veiller, de sentir, de souffrir, et jusqu'au moment où la vieille horloge sonna sept heures un silence solennel régna dans la chambre d'honneur.

Celui qui eût vu dans ce lit colossal et noirci par les années, sous ces couvertures en désordre, le corps délicat de Colette renversé sur le dos, les bras collés aux flancs, et sa pâle figure immobile, eût cru voir une morte.

Mais enfin la cloche de l'horloge sonna dans la tour, son mugissement lugubre, apporté par un caprice de la bise dans la chambre d'honneur, éclata plus pénétrant que de coutume; et presque à la même minute, quelqu'un qui s'était introduit dans la chambre de la Vierge, ce gothique vestibule du gothique appartement de ma tante, frappa assez rudement à la porte.

Réveillée en sursaut de ce sommeil de plomb qui venait de peser sur elle et qui avait enchaîné toutes ses facultés, arrêté dans son esprit le mouvement de l'intelligence, Colette en revoyant le jour ne demeura frappée que de ce qu'elle vit d'abord : l'immense chambre d'honneur, les mille moulures de ses meubles de chêne, et la triste lumière d'une matinée de mars n'arrivant au grand lit de François Ier que toute chargée des mille nuances que le vitrage colorié des étroites fenêtres avait déposées sur elle.

Le jour qui brillait au ciel et sur la campagne n'avait pas lui encore dans la mémoire de Colette, et, d'une voix aussi libre que de coutume, elle dit : — Entrez, je ne dors plus.

Puis, pendant que la porte tournait sur ses gonds, Colette mit d'aventure la main sur sa tête qu'elle trouva nue, sur son cou que n'enveloppait plus le collet d'une camisole fermée comme une prison; et tout de suite le souvenir avec toutes ses amertumes lui jaillit au cerveau, et fit bouillonner son sang qui avait repris son cours tranquille.

Justine, la femme de chambre congédiée, ou du moins exilée pour cause d'inconduite, fit la révérence en entrant; et d'un pas mal assuré, la tête basse, chiffonnant d'une main le coin de son tablier, elle s'approcha du lit de sa maîtresse.

En passant devant le grand crucifix, dont la croix gigantesque se dressait en face des fenêtres, elle fit une révérence plus profonde; de son autre main elle se signa humblement, et confuse, tremblante, le sein agité, elle dit en s'arrêtant auprès de la couche de tante Colette :

— C'est moi, mamselle, vous m'avez dit comme ça que je vienne le mercredi des Cendres recevoir mon congé, et je viens...

Un torrent de larmes, des sanglots à fendre un cœur de hyène, l'interrompirent. Justine aimait sa maîtresse; elle aimait aussi la maison, dans laquelle le travail était doux et les profits considérables. Le sentiment et l'égoïsme s'unissaient donc pour lui faire regretter le service de Colette.

Elle attendait une réponse; étonnée de ne pas l'entendre, elle leva les yeux, et le spectacle qui la frappa alors lui arracha un petit cri; elle recula même de quelques pas, croyant n'avoir pas devant elle Colette Mathias la dévote, Colette Mathias la riche dame de Bréancourt et autres lieux.

C'est que Colette n'était plus cachée sous des flots de mousseline, c'est que sur son front, sur son cou, sur ses épaules, ne se roulaient plus les plis chastes et impénétrables d'un ajustement de nonne; c'est que Colette, en un mot, n'était plus Colette.

Ses cheveux, dont les matrones de Chars, de Bréancourt et des environs, attestaient la couleur rousse, s'épandaient libres enfin autour d'elle, brillants, fins comme soie et noirs comme ébène; leurs tresses, qui souvent mal arrêtées sous la coiffe de religieuse, donnaient à Colette l'apparence d'un être affligé d'une énorme loupe sur le crâne, s'étendaient longues, touffues sur l'oreiller et loin au delà. Tout le haut du lit en était couvert; c'était un déluge de cheveux qui, brillants et légers, faisaient ressortir la blanche et délicate figure de Colette, comme un manteau de satin noir.

Justine remarqua encore un front pur, un cou flexible et harmonieux, d'éblouissantes épaules; Justine vit une autre Colette. C'était une métamorphose à tromper l'œil d'une mère.

Colette avait constamment mis un rempart entre elle et l'œil du prochain; et lorsque, par hasard, elle levait son voile, ce qu'elle laissait voir de sa figure alors était trop peu de chose et se produisait au jour trop ridiculement encadré pour qu'il ne fût pas permis de supposer de la laideur, de la difformité sous cet amas d'étoffes.

Mais quand Justine entra, la merveilleuse beauté des cheveux de la sainte fille, la grâce de son front, de ses sourcils, de son menton, tous ses charmes enfin, cachés jusque-là, jetaient comme une vive lumière sur ce que l'on connaissait de cette figure. De l'ensemble de tous ces traits, réunis pour la première fois au grand jour, résultait une adorable tête de femme.

— Mon divin Sauveur, qu'elle est belle! dit tout bas Justine admirant d'un œil, pleurant de l'autre.

Elle se dit encore :

— Oui, elle est belle, mais comme la sainte Madeleine en pleurs.

Cependant Colette ne répondait pas; Justine, plus intimidée encore devant sa maîtresse depuis qu'elle la savait si jolie, hasarda encore quelques mots :

— Mamselle, vous nous chassez avec ce pauvre Billard.... Il m'épouserait pourtant! il l'a bien promis à M. Guillot, le garde-chasse, qu'on ne trompe pas, lui! Pour lors, je viens vous demander bien pardon du scandale que je vous ai donné, et... et.. et je m'en irai avec Billard, puisque mamselle l'ordonne.

— Vous voulez vous en aller, Justine? dit celle qui devait être le juge et dont l'accent était celui de l'abattement et de la peur.

— Il le faut bien, mamselle, puisque... je ne suis plus pure aux yeux du prochain.

Colette, dont les mouvements d'ordinaire étaient si lents, si doux, se leva sur son lit avec impétuosité, et elle saisit la main de Justine.

— Pure aux yeux du prochain, avez-vous dit! et qu'avez-vous donc fait, Justine, pour cesser de l'être?

— Dame! mamselle, j'ai aimé Billard, et... et j'ai aimé Billard!

— Et moi, moi, dans ma dureté, dans mon orgueil, je me suis érigée en juge de votre faute, et je vous ai chassée; n'est-ce pas, Justine, je vous ai chassée!

— Eh, mamselle! celle qui est sans souillure a bien le droit de se montrer sévère envers le pécheur... Mais, mamselle... pardon!... vous allez prendre froid; vous voilà à demi nue sur ce lit.

Colette rougit; une ravissante expression de pudeur se répandit sur son visage : d'une main elle ramena sur elle les couvertures, de l'autre elle chercha à nouer ses cheveux. Justine alors oublia le motif de sa matinale visite, et jetant sur sa maîtresse ce regard plein d'amour et de caresse que la beauté surprend toujours, même à une femme, elle l'aida à rajuster sa belle chevelure. Elle mit en ordre toute sa toilette de nuit, elle attacha une épingle à sa camisole, elle cacha une à une toutes ces belles choses qu'elle avait vues, et, par un sentiment de délicatesse, un tact heureux qu'une fille seule peut avoir avec une autre, elle ne parut pas s'étonner de cet abandon étrange dans une personne jusque-là si jalouse de se dérober aux yeux.

Justine, en même temps, remarquait l'expression nouvelle répandue dans toute la personne, dans l'accent même de sa maîtresse : c'était une expression de douleur profonde, mais qui n'avait plus rien de ce mysticisme guindé, de cette roideur de sacristie, qui toujours accompagnait ses mots et ses gestes. Il semblait que les pensées de la demoiselle de Bréancourt l'éloignassent un peu du ciel, objet de son éternelle contemplation. Colette maintenant était sur terre avec une peine comme on en ressent sur terre; sa belle figure, qui pour la première fois se montrait au jour, portait l'empreinte d'une impression mondaine, d'une impression de femme. C'était se rallier au monde pour y souffrir, mais c'était aussi conquérir un charme de plus. Colette, dans ce moment, était moitié madone, moitié femme. Justine n'y comprenait plus rien.

— Là, dit-elle, v'là q' c'est fini; maintenant, mamselle, que le bon

Dieu vous protége toujours... et qu'il me pardonne! Vous avez chassé le péché, le péché s'en va!

Elle prit la main de sa maîtresse, elle la baisa, et elle voulait partir; mais elle se sentit retenue, et elle ne se défendit pas, la pauvre enfant.

— Où vas-tu, Justine?

— Hélas! me repentir... Mais quand Billard m'aura épousée, mamselle, ah! vous me reprendrez, pas vrai?

— Justine, ma bonne Justine, reste... reste... oh! je t'en prie!

— Mamselle... certainement... je ne demande que ça d'abord! Vous êtes si bonne! aussi, en m'en allant, oh! là, bien sûr, je ne me plaignais que de madame Durand; car vous, vous seule ici vous avez le droit de reprendre le pécheur; vous, mamselle, vous êtes pure comme la fleur de mai, vous êtes comme la bonne sainte Vierge!

— Justine, Justine! par le salut de ton âme, ne blasphème pas, ma chère petite.

— Tiens, par exemple! c'est pas blasphémer que de dire que la colombe du Seigneur est sans tache; moi, mamselle, je prierais à vos pieds comme aux pieds de Jésus d'abord!

Colette poussa un soupir étouffé; pleine de l'énergie du désespoir, elle répondit avec une force inaccoutumée :

— Ah! tais-toi, Justine; tes paroles me brûlent! Tu ne vois donc pas que l'enfer m'attend? tu ne vois donc pas qu'un souffle impur s'est répandu sur moi.

— Mais, mamselle, le ciel est dans votre cœur; les petits de l'alouette qui vont éclore c'printemps ne sont pas plus innocents que vous. Mamselle, j'crois que vous avez eu un brin de fièvre c'te nuit, l'esprit n'y était plus pour le moment! Mamselle, ma bonne maîtresse, M. Guillot, qui est un bien honnête homme, quoiqu'il jure de temps en temps, dit comme ça que la religion vous égare quequ'fois, que vous vous faites des fantômes. Je crois qu'il a raison. Vous êtes en état de grâce, vous. Seule, moi, j'ai péché... et cependant vous ne me renvoyez plus.

— Non, oh non! dit impétueusement Colette; tu resteras, Justine!

Et, en parlant ainsi, elle entourait la jeune fille de ses bras, et elle cachait sa tête dans son sein. Justine étonnée se perdait en conjectures. Elle pleurait, parce qu'elle voyait pleurer sa maîtresse; elle se demandait comment la riche demoiselle de Bréancourt pouvait ainsi descendre de sa position, abdiquer volontairement la qualité de juge, et pleurer dans le sein du coupable qu'elle avait cité à sa barre. Ce ne peut être, pensait Justine, qu'une rechute de dévotion : elle aura lu trop longtemps cette nuit dans ses gros volumes de piété.

Mais ce qui dominait surtout la pensée de Justine, c'était un sentiment de reconnaissance pour le pardon qu'elle recevait, et un redoublement de vénération, de respect pour la bonne, l'indulgente Colette. Le bonheur qui lui arrivait aussi était pour elle chose si inattendue, si surprenante, qu'elle s'étonnait devant lui comme un neveu ruiné et endetté devant le million d'un oncle d'Amérique. Elle qui déjà avait envisagé la triste vie qui l'attendait loin de l'hospitalière maison de Colette, elle qui depuis quelques jours vivait avec la pensée si amère pour son amour-propre de femme de chambre, de ce départ devant tous les autres domestiques, et cela pour cause d'inconduite, elle voyait l'horizon s'éclaircir : au lieu de la misère, c'était la joie; au lieu de l'enfer, c'était le paradis.

Enfin, la réception que Justine recevait lui causait aussi cette surprise que l'on ressent à la nouvelle d'un événement auquel rien n'a pu vous préparer, surprise mêlée d'incrédulité, qui vous empêche de vous livrer tout de suite au sentiment de joie ou de peine que cet événement amène avec lui.

— Est-ce possible, est-ce possible, disait la jeune femme de chambre, comment! je resterai ici... moi!

— Oui, Justine, dit Colette, oui, je t'en prie.

— Vous m'en priez!... Ah! l'on a bien raison de dire que les anges du ciel pardonnent tout.

— Justine, Justine! pourquoi dis-tu que je suis un ange, quand le péché me couvre de ses ailes impures?

— Oh! bien sûr, une femme comme il y en tant, — madame Durand toute la première, quoique je la respecte, vu son âge, — ne pardonnerait pas comme vous, mamselle, à la pauvre Justine.

— Mais, Justine, en me parlant ainsi, vous ne voyez donc pas que vous faites saigner les plaies de mon cœur?

— Et tenez, M. Guillot me disait encore ce matin, mamselle, pendant qu'il s'apprêtait à porter au presbytère de Chars un chevreuil qu'il a tué hier dans le bois; il me disait donc, M. Guillot : C'est dommage que notre demoiselle ne vous ait pas pris dans le péché, au lieu de la vieille Bertrand; elle vous aurait pardonné, elle vous aurait été comme une mère bonne et tendre, parce qu'elle est sage et sans tache. Voyez-vous, Justine, qui m'disait encore le père Guillot, ceux dont la vie est pure sont miséricordieux.

Colette, pendant que Justine parlait, se tordait les mains comme si chaque parole de la pauvre fille eût été pour elle une cuisante douleur.

— Grâce, grâce! dit-elle enfin; grâce, Justine!

— Allons, mamselle, je ne veux pas vous faire de chagrin; mais tout d'même c'est bien malheureux que vous ne vouliez pas être ce que vous êtes : une sainte!... Allons, allons, je n'en parlerai plus. Ah! comme Billard va être content! Il restera aussi, lui, pas vrai, not' demoiselle?

— Oui, oui.

— Et nous nous marierons?

— Et vous prierez Dieu pour qu'il me pardonne.

— Eh, mamselle! le bon Dieu n'a pas de pardon à vous donner : il n'a que de l'amour.

— Justine!

— Ah! tiens, c'est vrai! je n'y pensais déjà plus : vous êtes une grande pécheresse. Maintenant, si mamselle veut le permettre, j'vas l'aider à s'habiller.

Justine, animée par le bonheur, était revenue à son enjouement naturel. Rappelée au bercail dont elle s'était crue exilée, voyant dans un avenir rapproché son mariage, cette jolie perspective de fille, elle eût volontiers, comme de coutume, fredonné la chansonnette que Billard aimait tant; mais l'aspect de la triste chambre d'honneur, du grand crucifix, et plus encore de tante Colette, dont la jolie figure ne s'était révélée enfin que pour exprimer la peine, retint les élans de cette gaieté.

Mais si elle ne chantait pas par respect, l'accent qu'elle mit à ses paroles trahit assez la joie qui fermentait en elle.

— Voyons, dit-elle enhardie par le bonheur, puisque je reste ici, il faut que j'y sois femme de chambre tout de bon. Je ne veux plus gagner mes gages à ne rien faire, d'abord. Mamselle, j'vas vous habiller. Pas besoin de demander si vous mettez votre robe noire, votre capuchon et la grande coiffe : c'est le vrai costume d'une fille de Dieu, au moins!

Ces derniers mots retentirent comme la foudre aux oreilles de Colette, et vinrent rappeler à son esprit faible et égaré de dévote ce qu'elle appelait ses souillures.

— Une fille de Dieu! dit-elle avec une énergie à laquelle la douce fille n'avait accoutumé personne, une fille de Dieu!... Justine, vous ôterez de mes yeux ces vêtements.

— Quoi! vos habits de religieuse? dit-elle avec joie parce qu'elle se méprenait sur l'intention de Colette

— Oui, Justine, oui, mes habits de religieuse, comme vous les nommez. Hélas! ce sont ceux des saintes filles qui m'ont élevée.

Un torrent de larmes vint interrompre la pauvre Colette, qui de la main fit signe à sa femme de chambre d'éloigner de sa vue ces lugubres dépouilles de nonne.

Et Justine, interprétant toujours à sa manière la pensée de sa maîtresse, sortit en disant :

— Bien, bien, mamselle, je vais aller vous chercher d'autres robes... Ah! mais en avez-vous?

— Oui, dit d'une voix étouffée la malheureuse Colette; oui, vous trouverez celles que M. Mathias m'a fait faire, et que, dans mon orgueil, j'ai remplacées par ce pieux habit. Elles sont entre les mains de madame Durand.

Justine enchantée sortit. En quelques secondes elle fut à l'office, où les gens de la maison, présidés par l'altière Durand, commençaient l'hygiène de la journée par du café à la crème dont le parfum faisait honneur au fournisseur ordinaire de la maison.

— Grande nouvelle! grande nouvelle! dit Justine en entrant.

— Le pape vient-il de Rome pour confesser notre demoiselle? dit madame Durand remuant deux énormes morceaux de sucre dans sa tasse.

— Avez-vous rencontré quelque âme en peine dans la galerie du Nord? dit la cuisinière.

— Mon frère, mon bon Bignot est-il retrouvé? dit Annette.

— Une supposition, dit Billard, qui avait quitté la livrée des Mathias et qui prenait son café en tenant sous le bras un petit paquet dans lequel était sa garde-robe particulière; une supposition, est-ce que Mademoiselle nous garderait à son service?

— Toi seul as deviné, dit Justine, nous restons!

— Si c'est Dieu vrai! dit Billard jetant son paquet et courant embrasser Justine.

— C'est vrai, dit Justine, comme il n'y a qu'un Dieu au ciel.

— En v'là une crâne nouvelle! s'écria Billard trépignant de joie. Ensuite il regarda madame Durand, et d'un ton plus tranquille il reprit :

— Ah! mais, mame Durand, j'y pense : une supposition, ça vous fait-y de la peine que nous restions?

La femme de charge prit ses plus grands airs, et elle répondit :

— Mademoiselle Mathias est maîtresse chez elle! J'ai dû lui signaler deux coupables; mais, du moment qu'elle pardonne, je pardonne aussi.

— Cré coquin! avant huit jours nous serons mariés, ma p'tite Justine. Mame Durand, serait-ce un effet de la vôtre d'être... une supposition... la marraine de notre premier?

— Vous me faites honneur, monsieur Billard, et je réponds par un oui. Je prierai M. Guillot d'être mon compère.

— Ça portera bonheur au fruit de mon hyménée, mame Bertrand, dit Billard, car vous êtes une femme conséquente et M. Guillot est chevalier de la croix d'honneur du temps du Petit Caporal. C'est bien dommage qu'il soit allé en visite chez le curé de Chars, lui qui... une supposition... n'est pas un homme à curé.

Justine interrompit cet entretien, dans lequel sa pudeur trouvait plus d'une alarme, et elle se hâta d'ajouter : — Mais ce n'est pas tout : tenez, vous autres, connaissez-vous cette robe noire?

En parlant ainsi, elle élevait les habits de celle que l'on nommait déjà dans le pays la bonne sœur de Bréancourt, au-dessus de la grande table devant laquelle tous étaient installés.

— Pardine! dit madame Durand, c'est la robe de Mademoiselle. Joli habit de corbeau, ma foi!

— Eh bien! madame Durand, Mamselle ne veut plus de l'habit de corbeau. Elle vous fait demander les robes que feu M. Mathias lui avait achetées dans le temps.

Chacun se regarda avec étonnement dans la vaste cuisine du château.

— On a bien raison de dire : Qui vivra verra! dit d'une voix lente madame Durand. Mais, peste! c'est une révolution, ça! Eh bien! tant mieux! puisqu'elle veut s'habiller comme tout le monde, elle voudra faire aussi comme tout le monde, et être maîtresse chez elle. Ça me débarrassera du poids immense de ma responsabilité. Je ne demande pas mieux que de quitter le sceptre qu'elle m'avait confié. J'abdique.

Ensuite, regardant autour d'elle, madame Durand continua avec une intention marquée :

— Je ne crois pas que personne ici ait à se plaindre de mon règne. J'ai été sévère, mais juste. La mère Durand est pour la discipline, mais elle aime ses soldats. Nous verrons si ses soldats, quand elle aura donné sa démission, la respecteront encore.

— Une supposition, dit Billard, qu'un quelqu'un vous manque de respect ici, mame Durand; si je ne le tue pas comme un chien, j' veux qu' la marmite du diable me serve de tabatière. Billard a le poing lourd, connu!

— Mon ami, dit la magnanime Durand, vous avez mon estime, et, pour me servir de votre naïf langage, une supposition que vous et votre femme vous ayez jamais besoin d'une amie, comptez sur moi.

— C'est dit!

Madame Durand alors quitta la cuisine, et courut, accompagnée de Justine, chercher les robes confiées à sa garde avec tout le linge de la maison.

— Quoiqu' ça, disait-elle secouant la soie un peu flétrie de ces ajustements jusque-là méprisés, quoiqu' ça, je ne me serais jamais attendue à voir Mademoiselle quitter les habits du bon Dieu le premier jour de carême. Se réconcilier avec la mode le jour où l'on vous avertit à la messe que l'homme n'est que poussière, c'est un peu exorbitant, comme disait le fourrier du 5e dragons, que j'ai connu dans le temps à l'Ave-Maria. Ou bien, comme dit le père Guillot, notre brave garde-chasse, c'est superlatif..... une drôle d'expression! pas vrai, Justine?

XIII.

Tandis que le changement survenu dans les goûts de Colette occupait ainsi le petit peuple de Bréancourt, la maîtresse du château, laissée seule un moment par Justine dans la chambre d'honneur, rentrait sous l'influence des terribles événements de la nuit.

A peine Justine eut-elle fermé la porte que Colette, lente et impassible jusque-là comme un pauvre être abruti par le malheur et la soumission, se lança, prompte et légère, dans sa chambre, bien loin du grand lit de chêne.

Pieds nus, oublieuse de cette pudeur qui l'accompagnait même dans le secret de sa vie intérieure, elle fit deux fois le tour de cette vaste pièce, couverte seulement d'un léger manteau de nuit. Ses cheveux noirs, trop précipitamment rattachés, étaient retombés sur son cou, sur ses épaules : leurs tresses longues et abondantes, connues seulement de Justine et du sylphe nocturne, descendaient jusqu'à ses pieds.

En la voyant ainsi courir autour de cette chambre, jambes nues, cheveux épars, on eût dit une pauvre folle par amour échappée à ses gardiens, et cherchant une issue pour fuir loin d'eux.

Dans ses yeux brillants d'un feu extraordinaire, dans ses gestes heurtés, nerveux, il y avait plus que l'égarement fruit d'un choc récent à l'âme; il y avait vraiment de l'aliénation : car quel autre nom donner à ce brusque changement de Colette, de cette fille qui jusque-là avait reflété dans ses paroles, dans son regard, dans le moindre geste, la tranquille piété des bienheureux?

L'œil enflammé, elle parcourait sa chambre, elle inspectait les murailles, elle visitait les grandes armoires. Deux fois s'arrêtant devant le vieux tableau de Luc de Cranach, elle palpa de ses mains mignonnes la boiserie dans laquelle il avait été enchâssé au vieux temps du *Camp du Drap d'or*; et deux fois elle dit :

— Non! non! il n'y a pas d'issue! le démon n'est entré ici que par la porte.

Puis, comme le bruit des pas de Justine, qui revenait avec les robes mondaines, se fit entendre, Colette rentra dans son lit, et, par un reste d'habitude, elle chercha à se soustraire aux regards en s'entourant des draps et des couvertures.

Mais Colette, malgré ce dernier acte de modestie, était pourtant bien décidée à ne plus se cacher aux hommes. Elle voulait que désormais on pût lire dans ses yeux, sur son front, les pensées de son âme.

Là encore se montrait cette malheureuse exagération de piété, ce bigotisme suicide, qui peu à peu, et sous les leçons des béates auxquelles on l'avait confiée jadis, avaient envahi son esprit et sa raison. Une pensée stupide et noble à la fois lui était venue, et elle l'avait accueillie comme une révélation de là-haut.

— Je suis, avait-elle dit, couverte d'un crime énorme. Dieu a permis les profanations de cette nuit pour me punir. Cacherai-je sous un manteau la rougeur de mon front coupable? Réfugiée dans une solitude que les âmes charitables croiront la retraite d'une sainte fille de Dieu, éviterai-je ainsi les flagellations du mépris? Non, j'aborderai mon prochain; je lui montrerai ma honte, pour qu'il en parle, pour qu'il m'accable de son indignation. Mon Dieu, mon Dieu, faites qu il soit sans pitié pour moi!

Voilà sous quel point de vue Colette Mathias voyait la nécessité de se rallier enfin à ses semblables, et de ne plus dérober à leurs yeux les traits de son visage. Ce n'était pas à des fêtes, à des joies d'orgueil qu'elle voulait courir, mais à des châtiments et aux tortures de la mortification.

Justine, assistée de madame Durand, composa une toilette qui aux champs pouvait encore passer pour moderne. Parmi les robes, les guimpes, les chapeaux achetés autrefois par M. Mathias pour sa fille, on choisit ce qui avait conservé quelque fraîcheur, et surtout quelque rapport avec la mode présente.

Sous le coup de peigne adroit de Justine, les cheveux fins de Colette s'aplatirent en bandeau, et descendirent partagés également sur ses tempes. Le chapeau un peu relevé dégagea les deux arcs d'ébène qui s'étendaient au-dessus de ses beaux yeux, et qui, jusqu'à ce jour, étaient restés enfouis sous les tuyaux sans grâce d'une coiffe de percale. Le cou flexible et harmonieux de Colette sortit aussi de sa chaste enveloppe; un corset gracieusement coupé dessina les contours de sa taille de nymphe. Une à une les beautés de Colette se dessinèrent, aux regards étonnés de ses caméristes, comme ces fleurs que pendant l'hiver on a cachées, et qui, rendues au jour lors du printemps, sortent de leur retraite de paille jeunes, fraîches et embaumées.

Madame Durand, femme d'expérience, céda, à la première vue de ces trésors ignorés, au sentiment de l'admiration; puis réfléchissant à cette coquetterie subite, à cet amour de la mode que, dans le désert de Bréancourt, nul n'avait pu conseiller, et qui alors étaient éclos d'eux-mêmes dans l'esprit de sa maîtresse, madame Durand ne partagea pas les idées de Justine sur une réconciliation de la demoiselle du lieu avec le monde et ses séductions, et elle dit tout bas à sa jeune camarade :

— Il y a encore de la dévotion là-dessous.

— Par exemple! vous ne voyez donc pas qu'elle ne se cache plus, et que bien au contraire elle appelle l'œil des hommes? Idées d'amour, idées d'amour!

— Idées de dévote, Justine; vous verrez!

Colette, quand elle fut habillée, annonça son intention d'aller à l'église de Chars recevoir les cendres. Madame Bertrand, déjà animée par deux verres d'eau de noyau, répondit avec feu :

— Et qui donc dans le château négligerait la messe le mercredi des Cendres? Nous irons tous, Mamselle. Ça ne fait pas de mal un peu de cendres après les voluptuosités du carnaval; ça retrempe! pas vrai donc, Justine! Mais l'heure de la messe est loin encore.

— Je le sais, dit Colette; mais avant je voudrais.... je désirerais....

— Parler un tantinet au bon Dieu, n'est-ce pas, oh! je vois ça tout de suite, moi! eh bien! rien de plus aisé. Mamselle peut partir devant; nous irons la rejoindre à Chars, puisque nous n'avons pas d'église à Bréancourt.

— Merci, dit Colette humblement.

La pauvre fille ne se souvenait qu'à de rares intervalles qu'elle était la maîtresse.

Elle sortit, précédée de Justine et de madame Durand. Cette dernière entrant tout essoufflée dans la cuisine! s'écria :

— Eh! arrivez donc, vous autres, et allez donc voir dans la cour Mamselle qui va passer pour aller chercher des cendres à Chars! Figurez-vous, mes enfants, qu'elle est jolie comme une rose de mai. Dites donc, étions-nous stupides et sans intelligence, nous qui la croyions laide et détériorée sous le rapport physique! Figurez-vous un amour de femme! figurez-vous madame Durand il y a vingt-cinq ans.... du temps que les dragons de l'impératrice étaient casernés à l'Ave-Maria.... un corps superbe, avec des habits bleu de ciel et des casques dorés!

— Tiens, not' demoiselle porte un casque? dit la cuisinière qui flambait un canard sauvage.

— Eh, non, mame Simonot, qu' vous êtes simple! je vous parle des dragons de l'impératrice.

Madame Simonot eût peut-être chaudement répliqué; mais la curiosité fut plus forte dans son cœur que la colère, et elle courut, suivie de tout le monde, dans la grande cour du château que Colette devait traverser.

Colette, après avoir lentement cheminé dans les tortueux corridors du château et descendu l'étroit escalier de pierre, arriva enfin sur le perron qui liait à la grande cour les rez-de-chaussée de Bréancourt.

L'effet qu'elle produisit sur ses gens assemblés fut magique.

Tous ils se regardèrent avec étonnement. On voyait sur leurs lèvres le sourire de bienveillance, de plaisir que fait naître la vue d'un beau site, d'une belle peinture, d'un bel enfant.

Ils regardaient leur maîtresse aussi d'un œil plus respectueux. Cette grâce divine répandue dans ses traits était pour eux comme un sujet de plus de vénération. Ces merveilles si longtemps cachées, et qui enfin daignaient se produire, ils les saluaient comme on salue un premier rayon du soleil après une longue nuit. On n'entendait dans leurs groupes que ces mots :

— Qu'elle est belle ! qu'elle est belle !

Et en effet la beauté de Colette devait frapper d'étonnement ceux-là qui, jusqu'à ce jour, s'étaient habitués à ne voir sous ses noires draperies qu'une bigote jaune et renfrognée; mais quand elle leur apparut ainsi, déjà belle de sa beauté, elle était belle encore des émotions célestes qui de son cœur venaient s'épanouir dans ses traits.

Colette croyait qu'elle avait mérité l'affliction qui lui était venue, et qu'après la souillure dont elle était flétrie elle ne pouvait plaire encore à Dieu qu'en s'imposant le sacrifice affreux pour elle de laisser voir au prochain le sceau réprobateur imprimé sur son visage. L'idée de la douleur qu'elle se donnait, de cet atroce supplice au-devant duquel, joyeuse, elle était venue, exaltait son âme et répandait sur son front, au lieu de ce signe du péché qu'elle y croyait empreint, un éclat, une splendeur martyrienne qui était une grâce de plus. La résignation, cette beauté de l'âme, était passée dans ses yeux qu'elle rendait plus doux, plus touchants.

Le petit peuple de Bréancourt ne pouvait saisir toutes ces nuances, écloses après les mystères de la nuit, mais du moins il en subit les effets, et chacun des domestiques avoua plus tard qu'il s'était senti près de s'agenouiller devant cette figure naïve, suave, inspirée, lorsqu'elle s'était montrée à lui sur le perron du vieux château.

Ils s'inclinèrent, et la bonne madame Durand, dont l'expressive physionomie peignait beaucoup de cette admiration, et un reste de sa vieille familiarité envers l'humble maîtresse du logis, dit en riant :

— Soyez bien tranquille, mamselle, nous allons vous suivre à l'église. Mais j'y pense, M. Guillot, votre cavalier ordinaire, n'est pas là. Il vous faut quelqu'un cependant. D'ici à Chars on peut rencontrer un loup, un ivrogne, un voleur peut-être.

Alors Billard s'avança; et montrant à l'assistance un bras musculeux qui faisait craquer les coutures de sa manche, il dit ;

— Une supposition que mamselle voudrait que je marche derrière elle; je lui réponds de tout, moi! Je ne tire pas si bien un chevreuil que M. Guillot; mais le nerf est bon, et je ne crains rien.

— Il faut craindre Dieu, mon ami.

— Oh! ma foi! aujourd'hui, je n'ai pas le temps de le craindre, je ne peux que l'aimer, puisque, grâce à lui, Mamselle garde Justine et moi..... Mais nous nous marierons, même que mame Durand m'a promis d'être la marraine.....

— Assez! assez! dit Justine prudemment, tu ne vois pas que not' demoiselle t'attend!

Colette salua l'assemblée, s'étonnant tout bas qu'elle la regardât avec un sourire d'amour au lieu de lui cracher au visage et de lui reprocher son crime, et elle partit, la pauvre fille, suivie de Billard, dont tous enviaient l'heureux destin. L'honnête garçon, avant de régler sa marche sur celle de sa maîtresse, dit :

— Une supposition qu'un quelqu'un viendrait l'insulter, c'te drôle de ratapiole que je lui administrerais!

Il était à peine neuf heures quand, suivie de Billard, Colette quitta ainsi le château pour se rendre à l'église de Chars, le premier jour de carême de l'année 1835.

C'était une fraiche matinée de mars, ce mois si âpre, si cuisant, sous notre ciel septentrional, dans lequel l'hiver frappe ses derniers coups; dans lequel les fleurs, les feuilles et le soleil ne sont encore qu'une espérance.

Colette, pour arriver au bourg dont l'église et son desservant l'attiraient, traversait une campagne déserte et toute froissée encore des désastres de la dure saison.

Les terres basses étaient couvertes de neige, et sur le sommet des collines les pommiers du Vexin français dressaient leurs squelettes noircis. Les bois de Chars, dépouillés de leur parure d'été, n'arrêtaient plus, par un large rideau vert, l'œil du voyageur, qui, plongeant à travers les masses d'arbres, s'égarait au delà dans la plaine. Le vent, qui faisait tourbillonner les feuilles sèches répandues sur le sol, était encore aigre et mordant. Il faisait frissonner les membres délicats de Colette.

La pauvre fille, pour gagner Chars, avait été forcée de s'engager dans la vallée de ce nom, tortueux espace qui s'étend entre deux terrains élevés, sur l'un desquels s'élève le château de Bréancourt; tandis que l'autre est tout parsemé des bois de Chars, au travers desquels court le grand chemin de Gisors.

L'aspect désolé de la campagne, la bise qui sifflait, ce grand silence des champs qui régnait autour d'elle, ajoutaient à sa profonde tristesse. Colette sentait ses jambes défaillir; l'horreur présente encore de la nuit, le souvenir trop fidèle des terribles événements passés sous son ombre, absorbaient toute l'âme de la malheureuse; et pour la première fois elle ne répondit pas au salut des bûcherons de la forêt près desquels elle passa dans les silencieuses allées. Ces hommes saluaient seulement sa robe de soie et son chapeau à plumes : car ils étaient loin de penser que cette jeune et belle femme était la bonne sœur de Bréancourt. Billard, qui la suivait, tout fier de remplacer M. Guillot le garde-chasse, leur apprit la métamorphose qui s'était opérée; et les bûcherons quittèrent leur cognée pour aller dans leur cabane raconter ce prodige. Quand Colette arriva à Chars, les quinze ou vingt matrones qui composaient le personnel nouvelliste du pays en étaient instruites déjà.

Colette sentit comme un rayon de joie lorsque, débouchant de la forêt de Chars, elle aperçut sur sa droite le clocher de l'église. Un temple, c'était pour elle ce qu'est l'étape pour le soldat harassé, la citerne dans le désert pour l'Arabe. Elle hâta le pas en descendant la route qui plonge dans le bourg; et tout bas elle se promettait bien de faire rétablir la vieille chapelle de Bréancourt, et d'appeler un homme de Dieu pour la desservir. Enfin elle arriva au bas de cette côte rapide où le vieux Chars étale ses quelques masures; et au bout de la Grand' rue elle trouva l'église, ce port si ardemment désiré.

La maison de Dieu était déserte encore; la messe n'était pas sonnée.

Colette appela Billard, et elle lui dit d'une voix émue :

— Mon ami, je resterai longtemps ici.

— Un an si vous voulez, mamselle. Je ne vous quitterai pas. C'est honneur et plaisir.

— Merci, monsieur Billard, merci! Je vous engage à entendre la messe. Mais, en attendant, je vous prie de me laisser seule.

— Suffit, mamselle.

Billard alors courut vers le cabaret de Chars; là, entre un pot de cidre et un verre d'esprit-de-vin mélangé d'eau, il raconta à ceux qui voulurent l'entendre les grands changements survenus au château de Bréancourt. Il était impatient aussi de retrouver Guillot.

Celui-ci était parti au jour pour porter un chevreuil, tombé sous son bon fusil, au curé de Chars, bon homme de prêtre qu'il aimait beaucoup, malgré l'éducation de la garde impériale. Mais Billard ne rencontra pas Guillot.

— Allons, dit-il, il aura vu la trace d'un autre chevreuil sur la neige, et il sera retourné dans le bois.

Billard se consola en buvant du cidre, en annonçant à ceux qu'il trouva au cabaret son prochain mariage avec Justine, et le pardon octroyé le matin même à celle-ci par la jeune et belle demoiselle du château.

Pendant ce temps-là Colette s'avançait tremblante sous les voûtes gothiques de l'église de Chars.

Elle était seule.

Cette solitude lui fit du bien.

Elle était dans une de ces situations d'âme où il est doux de n'avoir personne entre Dieu et soi.

Et elle jeta encore un regard autour d'elle, ma tante Colette, pour voir si derrière quelque pilier, si agenouillée sur la froide pierre, elle ne trouverait pas quelque pieuse femme du pays; elle ne vit rien.

Alors elle examina dans un recueillement profond l'église de Chars, lourd monument du treizième siècle, dont le clocher élégant, qui ne date que de la renaissance, semble une branche légère et svelte greffée sur le tronc noueux et vieilli d'un gros saule.

Ensuite elle entendit quelque bruit dans le confessionnal, qui s'élevait mystérieux et presque caché dans l'une des nefs latérales.

Jamais musique des grands maîtres ne résonna plus suave aux oreilles d'un dilettante, car ce bruit annonçait dans le tribunal de la pénitence la présence du pasteur, et c'était comme un appel à la conscience torturée de ma tante. Colette y courut; et s'agenouillant, elle commença sa confession.

Elle fut longue cette pieuse confidence à l'homme de Dieu, et elle se termina par ces mots :

— Je ne vous demande pas l'absolution, mon père, oh! non, je n'en suis pas digne. Veuillez prier pour moi, car je suis une grande pécheresse puisque Dieu m'a envoyé une si terrible affliction.

Colette essuya ses yeux inondés de larmes, et elle dit encore :

— Mais croyez-vous, mon père, que Dieu me pardonnera?

— Oui, oui, dit une voix basse dans le confessionnal, allez! et allez en paix prier à l'autel de la Vierge; je vous l'ordonne au nom du Sauveur.

Colette, à cet ordre, quitta le confessionnal.

Les paroles sorties pour elle du tribunal de la pénitence avaient été consolantes. Son âme s'était un peu ranimée sous l'espoir du pardon de Dieu; et en s'avançant vers la chapelle de la Vierge, sa jolie figure était plus calme. On y voyait encore les traces d'une douleur récente; mais ce sombre nuage semblait s'éloigner, chassé par l'espérance, comme l'orage par le soleil.

Seule encore dans la vieille église de Chars, les mains jointes, les yeux baissés, Colette traversa la nef d'un pas furtif et léger comme celui d'une biche, et elle fut s'agenouiller devant la Vierge Marie.

Quelques moments après, le sonneur de l'église entra. Il se pendit à la grosse corde qui descendait de la voûte, et la cloche mise en branle inonda toute la campagne de son éclatante voix.

Les fidèles arrivèrent, et la messe commença.

Mais plus d'une âme fut mise en péché pendant l'office du mercredi des Cendres, ce jour-là, à Chars.

Car chacun, au lieu de suivre sur son vieux livre les paroles sacrées, regardait la demoiselle de Bréancourt.

Cette sainte fille, que les matrones, pendant la veillée, avaient déclarée atteinte et convaincue de laideur et d'infirmité, était là brillante de beauté et de cette splendeur que la vraie piété répand au front d'une femme. Tous, dans la vieille église, ils se sentaient charmés. Les bienfaits que Colette avait semés dans leur pays déjà leur semblaient d'un plus haut prix depuis que la bienfaitrice leur apparaissait aussi belle.

Ce que voyant le curé, il haussa la voix pour ramener à lui, et de là à Dieu, les imaginations en fuite, et il prononça le plus haut qu'il put les paroles sacramentelles du jour :

Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris.

XIV.

Bien des heures s'étaient enfuies après l'office du mercredi des Cendres; depuis longtemps les oisifs du village qui, cédant à l'attraction de la beauté, étaient allés d'eux-mêmes accompagner Colette jusqu'au bois de Chars, étaient rentrés chez eux, étonnés de cet ascendant qui les avait conduits si loin sur les pas d'une femme, lorsque dans le cabaret de la Grand' rue il s'éleva une discussion animée parmi quelques buveurs ordinaires du cidre du lieu.

Ce cabaret était une dépendance de la grande auberge dans laquelle nous avons conduit le lecteur déjà, et où lui sont apparus successivement le capitaine Franval, le commandant Jules de Cerpy, Dutaillis et sa femme, et enfin le naïf et dévoué Bignot.

Par une coquetterie digne d'un naturel du Vexin français, lequel touche de bien près le Vexin normand, et pour ménager les susceptibilités de messieurs les voyageurs, marchands de beurre de Gournay, rouliers de passage, conducteurs de marée venant de Dieppe, le maître de l'auberge avait fait une séparation entre le cabaret et la grande maison où il logeait à pied et à cheval.

Au moyen de cet arrangement judicieux, il mettait quotidiennement en poche les petits bénéfices de son débit de cidre, et il conservait dans le pays le titre flatteur d'aubergiste, sous lequel celui de cabaretier se trouvait écrasé.

Toutefois il est juste d'ajouter qu'une petite porte, masquée par un vieux rideau, conduisait du cabaret dans l'auberge, et que souvent après l'*Angelus*, quand il ne restait plus autour des tables que les habitués de la maison, le passage interdit au commun des buveurs était discrètement ouvert.

Alors celui des protégés du maître qui se sentait l'envie de joindre à sa canette de cidre une galimafrée de pommes de terre ou un morceau de lard, savait quel chemin prendre pour aller auprès de la cuisinière.

Le soir du mercredi des Cendres, sur les huit heures, plusieurs de ces hôtes choisis étaient rassemblés dans le cabaret.

Ces ivrognes d'élite se composaient du sacristain de la paroisse, d'un marchand de veaux, Crésus du Vexin, qui avait toujours cinq cents francs de crédit sur le marché de Pontoise, de M. le brigadier de la gendarmerie, et enfin de M. Pichut, le chef de la maison, lequel ne dédaignait pas d'apporter sa pinte et son verre à l'écot qui lui plaisait.

Chacun des assistants fumait dans une pipe de terre l'effroyable feuille que la régie vend si cher aux consommateurs.

A la fumée de tabac se mêlait l'épaisse vapeur d'un ragoût de petit salé aux pommes de terre, truffé d'ail, et le parfum d'un poêle de fonte chauffé à la température de trente degrés. Il fallait être portier, tabagiste, habitué du paradis de l'Ambigu, ou habitant de Chars en Vexin, pour supporter ce mélange d'émanations diverses, sans éprouver de suffocations et de mal de cœur.

Dans un coin reculé on voyait encore un homme vêtu d'une grande redingote bleue.

Ce personnage, qui se tenait éloigné de la *société* avec une affectation visible, avait près de lui, sur une chaise, un ample manteau jeté là avec cette sorte de dédain que nous avons tous, quand le froid nous a quittés, pour cet ami fidèle et utile.

A l'exemple des autres commensaux de l'honorable M. Pichut, cet étranger fumait et n'apparaissait à l'œil qu'entouré d'un nuage de fumée; mais à travers cette vapeur, dont ses poumons, aussi vigoureux que des poumons de Chars, supportaient les épaisses et puantes molécules, on pouvait voir qu'il savourait un cigare à la couleur dorée, sentant son la Havane, et que le pouce et l'index entre lesquels il le tenait pour le porter à sa bouche appartenaient à une main blanche dont les ongles, coupés avec art, étaient d'une irréprochable netteté.

Les assistants eussent volontiers hasardé quelques remarques aigres-douces sur la sauvagerie de ce fumeur solitaire; mais M. Pichut ayant froncé le sourcil à la première tentative faite par le sacristain, individualité moitié église, moitié taverne, ils avaient pensé que le dédaigneux personnage était sans doute une pratique de poids pour la maison, et, en amis de céans, ils s'étaient abstenus.

D'ailleurs ce jour-là, à Chars, les sujets de conversation ne manquaient pas.

— De par Moncey, ce vieux colonel général de la gendarmerie de l'Empire, dit le brigadier, il souffle sur le pays un drôle de vent! et encore on ne sait pas d'où il vient, parole la plus sacrée! Les loups du bois de Chars ont mangé hier la fesse droite de la jument de Chesne, un de mes gendarmes. Je ne peux pas mettre la main sur ce forçat libéré qui rôde dans les alentours. Ce pauvre Bignot, une simple et bonne créature qui n'aurait pas cherché querelle à une puce, a disparu. En voilà-t-il des calamités! nom d'un chien! je commence à croire que la mère Foucault a raison, et que quelquefois il y a des sorts sur un pays.

— Ah! mon brigadier, dit M. Rivoire le marchand de veaux, ah! mon brigadier, pour un cuirassier du temps *de l'autre*, voilà une idée bien... bien... bien médiocre! C'est une calamité vraiment comme le fanatisme se répand dans nos campagnes, et dessèche les plus hautes intelligences! Voilà un agent de la force publique qui croit aux sorts. Ah! mon brigadier! ah!... ah!... mon brigadier!

En parlant ainsi, le marchand de veaux, qui était maire de Bouconvilliers, village voisin, membre du conseil communal et électeur au collége, fronçait dédaigneusement la lèvre supérieure. Puis il gonflait ses joues du vent de l'orgueil, et il jetait sur le malencontreux gendarme des regards dans lesquels brillait une indignation de philosophe aux prises avec une routine du quinzième siècle.

M. Pichut, le maître du lieu, se leva doucement, et franchissant le passage secret dont nous avons révélé l'existence au lecteur, il entra dans la cuisine de l'auberge. Là, sa femme, à un signe qu'il fit, comme un homme fort habitué à l'obéissance chez lui, descendit à la cave, et revint bientôt, colombe soumise, avec deux bouteilles au cachet rouge, qu'elle lui remit humblement. Pichut traversa de nouveau la route mystérieuse, et revint auprès de ses amis, devant lesquels il déposa le joyeux échantillon de sa cave.

A la physionomie générale de l'assistance, il comprit que depuis son départ pas un mot n'avait été échangé, et il reprit l'entretien comme s'il n'eût pas quitté d'une minute ses interlocuteurs :

— Au fait, dit-il débouchant une bouteille à l'aide du foret qui pendait constamment à sa ceinture comme le bon poignard d'un chevalier errant; au fait, sans faire tort aux connaissances de M. Rivoire, qui écrit l'expédiée comme un maître d'école, et qui lit couramment dans Voltaire et dans le *Journal des Connaissances utiles*, il y a dans le canton des choses surprenantes. Je sais que les sorts et autres balivernes de vieilles femmes ne doivent pas fixer l'attention de gens établis comme nous. C'est bon pour le peuple! Mais tout de même il y a quelque chose en l'air! Tenez, messieurs, écoutez seulement comme la bise chante! Nous voilà au mois de mars, et cependant tout à l'heure, quand je suis allé faire un tour à l'écurie, là-bas, au fond de ma grande cour, le vent a éteint ma lanterne, ni plus ni moins qu'en hiver! Bignot, comme l'a très-bien dit le brigadier, a disparu; le galérien Berthoud rôde dans le pays. Dame, tout ça ce sont des faits!

— Et puis, dit le sacristain, c'te demoiselle de Bréancourt, qui passait pour un laideron, qui avait les cheveux roux, le nez en tire-bouchon, et les yeux bordés d'anchois de Marseille, et qui nous arrive au jour d'aujourd'hui belle comme un archange à la messe!... En voilà encore une drôle de chose! Figurez-vous, messieurs, sans vous commander, que malgré ce vent qui vient d'éteindre la lanterne du père Pichut, et qui faisait craquer les branches dans le bois de Chars, figurez-vous qu'en la voyant si charmante, cette jolie mère des pauvres, tout le village l'a accompagnée, moi le premier, jarni! Nous avons monté la route qui de cheux nous va à Marines; nous avons pris à droite dans la forêt, et puis, arrivés au bord de la vallée de Chars, nous l'avons suivie de l'œil dans la bruyère jusqu'à ce qu'elle fût dans son vieux donjon, qui est debout de l'autre côté, tout noir, tout sinistre, quoi! qu'on dirait une prison.

— Ne me parlez pas de ces fiefs, de ces domaines, dit le marchand de veaux de Pontoise. Féodalité! va! que je te hais! Messieurs, la République et la féodalité, voilà les deux ennemis de la petite propriété et des marchands de veaux!

— Je ne connais pas la féodalité, dit le brigadier, vu que je suis un enfant de troupe du huitième cuirassier, et que dans ce régiment-là on n'apprenait qu'à monter à cheval, mais je dis qu'il y a dans le pays des choses surprenantes.

— Brigadier, mon cher, vous avez peur! dit le marchand de veaux.

— Cré coquin, dit le gendarme donnant un grand coup de poing sur la table, voulez-vous venir avec moi fumer une pipe devant les fossés du château de Bréancourt? Tenez, j'ai cent écus d'économie. Je les parie que vous ne viendrez pas.

Le marchand de veaux devint blême comme le facies de Pierrot.

— Voyez-vous, monsieur Rivoire, dit le sacristain, on peut parler comme le brigadier et ne pas manquer de courage. Le père Guillot, le garde-chasse, a monté la garde dans les temps devant la tente de Napoléon, ça n'empêche pas qu'il respecte les idées des personnes!... Et qui oserait dire que le père Guillot n'est pas un brave à trois poils?

— Personne, personne! dit le marchand de veaux ému encore de la proposition du brigadier. Du reste, continua-t-il avec son incorrigible tendance à médire du prochain, il paraît que cette demoiselle de Bréancourt n'est qu'une bigote!... Oh! le fanatisme! la croix de Migné, les missionnaires, les bûchers de l'inquisition!!!

— Tenez, monsieur Rivoire, dit le brigadier, parlons d'autre chose. M'est avis que si l'église vous achetait des veaux, vous seriez plus enragé pour le bon Dieu que la jolie sœur de Bréancourt.

— Moi, dit M. Rivoire s'échauffant sous l'influence du cachet

rouge, je ne crois à rien qu'à mes veaux, dont vous me faites l'honneur de me parler; à la Charte et à l'ordre public. Du vin !

— Vous feriez bien de croire aussi, dit le gendarme, aux vertus d'une fille charitable qui donne du pain et des habits aux malheureux, et qui se sauve bien vite pour qu'on ne la remercie pas. Sacré millions du diable! c'est des sentiments, ça!

— Bien parlé, dit Guillot soulevant la tapisserie qui couvrait la porte secrète.

Il s'approcha des buveurs son fusil en bandoulière, redressant sa haute taille et jetant autour de lui le regard assuré d'un homme qui a le sentiment de sa force et de son courage.

Il attira à lui un tabouret, et, son fusil entre les jambes, il y prit place. Le givre qui tombait dans la campagne s'était arrêté en petites perles blanches sur ses larges moustaches et sur ses favoris; et ses voisins remarquèrent que de ses vêtements, de toute sa personne, s'échappaient des émanations du froid qui sévissait au dehors.



Guillot, le vieux grenadier, garde-chasse de ma tante Colette.

— Ah çà! père Pichut, il paraît que nous ne buvons pas de cidre ce soir?

— C'est si froid sur l'estomac, dit le sacristain d'un ton piteux et en levant vers le ciel des yeux d'un bleu pâle et dans lesquels l'esprit de l'église se reflétait, c'est si froid, mon bon monsieur Guillot, que par raison de santé nous avons pris ensemble un doigt de vin. Papa Pichut, vous nous en donnerez encore une bouteille, si c'est un effet de la vôtre.

— Et c'est moi qui la paye, dit Guillot essuyant avec un coin de son mouchoir bleu le verre à côtes que lui avait fait passer l'aubergiste.

En un clin d'œil, une troisième bouteille passa de l'auberge dans le cabaret par la porte secrète; et les quatre buveurs, pelotonnés ensemble, recommencèrent l'entretien, au murmure du poêle de fonte, que la chaleur trop intense de son foyer faisait gémir.

— Nous disions, reprit le brigadier, que les temps sont durs, mon vieux Guillot, et qu'il y a sur le pays comme un vent de malédiction. Qu'en penses-tu, toi? es-tu comme M. Rivoire, qui se rit de tout, qui ne craint rien... à ce qu'il dit?

— Monsieur Rivoire, répondit Guillot d'un air grave, ne craint rien ici parce qu'il est entouré de braves gens, et que la sacoche d'écus qu'il a rapportée du marché de Pontoise ne court aucun risque. Mais s'il avait fait la rencontre que j'ai faite, moi, aujourd'hui, à la nuit tombante, dans la vallée de Chars, il serait mort de peur au pied de quelque arbre à l'heure qu'il est.

A ces paroles de Guillot, ses interlocuteurs se rapprochèrent de lui. M. Rivoire, une main sur la sacoche mentionnée par le garde-chasse, jeta un regard soupçonneux sur l'homme silencieux, qui dans le fond de la salle fumait son quatrième cigare, et M. Pichut moucha avec ses doigts l'unique chandelle qui éclairât le cabaret enfumé.

— J'allais, continua Guillot, monter la côte de la vallée qui fait face à celle où le vieux Bréancourt noircit à l'eau du ciel depuis si longtemps, lorsque tout à coup j'entends le trot d'un cheval dans le fond de la vallée, derrière moi. Tiens, que je me dis, quel est donc ce cavalier qui évite la grande route qui est-là haut, pour courir là-bas dans les roches et les cailloux? Alors, ma foi, par un reste d'habitude, je fis comme au temps où, en vedette, je guettais ces gueusards de Cosaques. Je me glisse derrière les arbres, et j'arrive au bas du vallon à temps pour barrer le chemin au cavalier... Où q' tu vas? que je lui dis? Queq' ça t' fait? qui m' répond; et poussant son cheval de l'éperon, il fuit comme l'éclair. L'animal, en s'élançant, donne de son poitrail contre le mien, et je tombe sur mon... enfin suffit. J'avais une fière démangeaison de brûler un peu de poudre; mais on n'a pas le droit de tirer à la cible dans le dos des gens, parce qu'ils voyagent tard dans des lieux solitaires, et je m'en suis tenu à ma culbute.

— Diable! diable! dit M. Rivoire, dont le visage s'altérait de plus en plus, si c'était ce gueux de Berthoud, ce forçat qui rôde dans le pays... Avec ça que j'ai seize cents francs sur moi, et qu'il faut que je parte ce soir pour Bouconvilliers!!!

— Je pourrais affirmer que Berthoud le galérien était dans la peau de l'homme que j'ai rencontré, car j'ai reconnu sous lui et sur lui le cheval et le manteau qui ont été volés au dernier franc-marché de Marines à ce pauvre monsieur Fauvel le marchand de beurre de Gournay! J'en jurerais presque; et quoique je n'eusse aucune raison pour venir ce soir à Chars..., moi qui au contraire ai beaucoup de grabuge dans la tête, et qui ne me promenais à la fraîche que pour dissiper ça..., je suis venu afin d'avertir le vieux brigadier. Entre vieux soldats, on se doit des égards; pas vrai donc, brigadier?

— C'est sûr, dit le gendarme, et je t'en remercie, Guillot. Encore un coup, et j'irai faire une battue dans les environs. Ah çà! Guillot, service pour service. T'as dit tout à l'heure que t'avais du grabuge en tête; si t'as besoin d'un ami, tu sais que j' suis là : fort aux armes et sans reproche.

— J' sais bien que t'es des bons, et que s'il s'agissait de m'aligner, tu me servirais de témoin. J' sais aussi que tu prêterais ta bourse à Guillot... Mais, vois-tu, ce que j'ai c'est un secret que je ne dirais pas à ma mère, si la digne femme était encore de ce monde. Ainsi, assez causé; te v'là averti, monte à cheval avec tes hommes, et va démolir Berthoud... dans l'intérêt de la société, comme dit m'sieu Rivoire quand il fait des discours au collége électoral, et qu'il n'a pas peur comme dans c'moment ici. Moi, j' retourne au château.

— Il ne craint ni Dieu ni diable, ce Guillot! dit M. Rivoire. Ah çà! vous allez traverser encore le bois de Chars?

— Eh! oui, puisque c'est le plus court; et puis c'est agréable les bois quand il fait nuit d'hiver. Vous entendez le vent qui siffle dans les arbres et dans la bruyère; quelquefois, au clair de la lune, vous trouvez les traces d'un loup. Que diable! c'est récréatif, ça... Mais ce soir j'aurai du mal à me remettre du baume dans le sang. Ma cervelle bat la générale, foi d'homme!

— Il aura eu quelque désagrément au château, dit tout bas l'aubergiste. Il y a là une femme de charge, un vrai dragon.

Mais le marchand de veaux à qui Pichut faisait cette confidence, n'en saisit pas un mot. Son attention était ailleurs. Penché en avant, au-dessus des verres et des bouteilles, il regardait l'homme qui fumait au fond de la salle. Posant une main sur le bras de Guillot, l'autre sur le bras du brigadier, il dit d'une voix étouffée :

— Un manteau! un manteau! Il en a un, lui!... et je sais qu'il est venu à cheval... Si c'était!

— A-t-il des moustaches? dit Guillot.

— D'énormes, mon brave! répondit M. Rivoire.

— Dame, alors, ça pourrait bien être ça. Berthoud porte des moustaches, je les ai vues, il y a trois heures, au clair de la lune.

— En deux temps je l'empoigne, dit le brigadier.

— Non, dit le marchand de veaux, non, laissez-moi faire. Je suis maire, fonctionnaire public, et en cette qualité j'ai le droit... Seulement, brigadier, ayez l'œil sur votre sabre, et vous, Guillot, sur votre fusil.

Monsieur Rivoire, le marchand de veaux, flanqué d'un gendarme qui avait été cuirassier, et d'un garde-chasse qui avait été grenadier, devenait un Roland. Il avait, en outre, contre Berthoud la haine que les voyageurs habitués d'un grand chemin portent au bandit qui l'exploite. Le souvenir du vol fait au marchand de beurre de Gournay agitait aussi M. Rivoire, qui se disait avec son bon sens d'officier municipal : Quand on vole un marchand de beurre, on vole un marchand de veaux. Heureux de purger le pays, qu'il parcourait souvent avec des sacoches pleines; voyant déjà dans l'avenir l'honneur que lui ferait sa part de collaborateur dans l'arrestation du voleur, M. Rivoire, l'œil enflammé, les narines ouvertes, s'élança vers le fumeur de cigares, qui tournait le dos obstinément :

— Mon cœur, lui dit-il, je voudrais voir vos papiers, car vous me faites l'effet de...

Le reste de la phrase resta au fond de son gosier, et il alla tomber à l'autre bout de la salle sous l'écrasante masse d'un coup de poing qui l'avait atteint au point le plus également éloigné de la circonférence de son thorax de marchand de veaux; en d'autres termes, au milieu de la poitrine. Son corps, dont les dimensions étaient de la grande espèce, fit en mesurant le sol un bruit affreux, augmenté par le reten-

tissement des seize cents livres, argent de France, qui garnissaient la fameuse sacoche de cuir.

Le brigadier tira son sabre, Guillot arma son fusil, Pichut l'aubergiste s'empara d'une grosse bouteille par le goulot en forme de massue, et le sacristain se cacha sous la table.

Mais déjà, prompt comme la foudre, l'homme au manteau bleu s'était levé. Saisissant une canne noire à la tête plombée, qui pendait par un cordon de soie à l'un des boutons de sa redingote, il cria d'une voix éclatante :

— Qui sont les drôles ici qui veulent se faire casser les reins?



L'auberge du père Pichut.

— Brigadier, mon ami, rendez-moi le service de le tuer, disait M. Rivoire, dont la partie postérieure du corps semblait être rivée aux dalles du plancher, je vous ferai avoir la croix d'honneur par le sous-préfet!

L'étranger fit quelques pas; et s'adressant au brigadier avec un ton de supériorité qui n'admettait pas de réplique, il continua :

— Et vous, qui me paraissez être un vieux soldat, vous ne rougissez pas de vous enivrer avec cette brute?

— Mais tuez-le donc, brigadier! criait toujours M. Rivoire.

— Ma foi, monsieur, reprit Guillot, franchement nous vous avons pris pour un voleur... Berthoud, le forçat libéré qui rôde dans le pays... Mais ce n'est pas vous. Oh! non, vous n'avez pas de moustaches! Berthoud, d'ailleurs, a un pied de moins que vous.

— Monsieur, bien des pardons, balbutia le gendarme, nous n'avions vu que votre dos.

— Eh! que diable! on ne juge pas les gens par derrière, brigadier!

— Aussi, répondit le gendarme, Guillot, Pichut et moi, nous n'avions pas l'intention de vous traiter en voleur avant d'avoir vu votre visage. C'est ce monsieur Rivoire qui est toujours pressé!...

— Ah! dit l'étranger regardant le marchand de veaux, qui se relevait péniblement, ça s'appelle Rivoire, ça!

— Oui, ça, répliqua le battu avec une physionomie hargneuse dans laquelle la peur cependant luttait avec quelque avantage contre la colère, oui, ça!

— Eh bien, monsieur Rivoire, je suis pour quelque temps encore dans ces environs, entendez-vous?

— Merci.

— Et puisque vous m'avez pris pour un voleur, il est juste que je me fasse connaître. Je suis le capitaine Franval, du huitième cuirassiers. Je viens dans votre pays acheter des chevaux pour le régiment.

Le capitaine Franval jeta son portefeuille sur la table. Mais le brigadier, après s'être frappé le front comme un homme éclairé par un souvenir, le lui rendit sans l'ouvrir, et il lui dit :

— Mon capitaine, je n'ai pas toujours fait la guerre aux voleurs. Il y avait en 1814 dans votre peloton un cuirassier qui, je m'en vante, faisait bien son devoir devant les Prussiens.

— Eh! en effet, tu as un visage du vieux huitième, toi!

— Vous me faites honneur, mon capitaine. Cré sort! moi qui vas vous prendre pour un voleur! Monsieur Rivoire, vous m'en rendrez raison.

— Eh! dit Guillot, tu vois bien qu'il a son compte!

M. Rivoire sortit sans répondre; courant aux écuries, il sella son bidet, et il prit le chemin de Bouconvilliers, en donnant au diable tous les capitaines de cuirassiers du monde et particulièrement ceux du huitième régiment.

Le capitaine Franval, pendant ce temps-là, demandait une bouteille du meilleur, qu'il partagea avec le brigadier et Guillot. La connaissance fut faite de suite avec celui-ci, qui avait aussi un vieux visage de l'Empire.

Quant au sacristain, caché sous la table d'abord, il avait rampé jusqu'à la porte, et il s'était éclipsé.

L'aubergiste regardait d'un air assez embarrassé les trois buveurs, et il se disait dans sa bonne foi d'homme du Vexin, de quasi-Normand, que jamais il n'avait vu réunis trois chrétiens plus vigoureux, mieux découplés. Guillot et le brigadier étaient en effet de ces hommes athlétiques dont l'armée de l'Empire était remplie, et que l'on retrouve encore de loin en loin, quand on court nos provinces, blanchis, ridés, mais conservant leur martiale tenue. A côté d'eux, le capitaine Franval avec sa haute taille, sa large poitrine, sa beauté mâle et ses trente-huit ans, donnait une idée de cette autre génération de soldats qui ont vu les derniers soupirs du lion impérial et qui n'attendent qu'un signal pour le ressusciter.

— Si, au lieu d'écouter ce marchand de veaux, disait le capitaine à Pichut l'aubergiste, vous eussiez eu l'œil sur votre maison, le garçon d'écurie vous eût dit que le voyageur au manteau bleu est une de vos pratiques, et que le plus beau des chevaux qui jamais ait honoré votre râtelier, seigneur Pichut, appartient à celui que vous avez pris pour Berthoud le vagabond. Mais n'en parlons plus, et à votre santé!

— Parbleu, mon capitaine, dit Guillot, nous avons au château deux bêtes magnifiques, des élèves de nos prairies; vous devriez les voir. On m'a donné ordre de les faire vendre; si ça pouvait vous aller!.... Nous n'avons pas besoin de chevaux de selle chez nous; la bourgeoise n'a pour dada que le curé.

Le capitaine Franval promit de se rendre à Bréancourt, et l'on se sépara; le brigadier rentra à son quartier; le capitaine, monté sur Saladin, partit comme un trait, annonçant qu'il se rendait à Gisors; et Guillot, traversant les bois de Chars, montant et descendant les flancs rapides de la vallée, gagna Bréancourt.



Rivoire le marchand de veaux et le sacristain.

Cette fois il n'écouta pas avec plaisir la bise qui bruissait dans la bruyère; il ne rêva plus aux temps où, à pareille heure, il guettait le Cosaque dans les buissons.

Il était triste, Guillot!

Il avait, se disait-il en suivant la route à travers les ténèbres qui couvraient la campagne, il avait un poids sur la poitrine.

Mais le garde-chasse était un de ces hommes à organisation forte, qui savent prendre un parti. Le sien était arrêté quand il entra au château.

— Il faut en finir, dit-il, ça m'étoufferait!

Il fit une courte apparition dans la cuisine, il fit son compliment à Justine et à Billard, il donna une prise à madame Durand, qui estimait fort le tabac et M. Guillot, le chevalier de la Légion d'honneur, et il monta dans l'intérieur du vieux manoir, en se dirigeant droit vers la chambre d'honneur, où Colette était seule, filant du lin pour faire des chemises aux pauvres.

XV.

Au fond de la chambre d'honneur, à la clarté d'une lampe, Colette, ignorante des gracieux travaux de femme qui font valoir aux yeux de la galerie la blancheur et les ongles roses d'une jolie main, filait, à un rouet emprunté dans une chaumière de Chars. Comme un fer aigu, l'affliction avait percé son cœur. Colette, seule au monde, séparée des hommes par la vie qu'elle s'était faite, n'avait pas un ami qui pût recevoir les épanchements de sa peine. Dutaillis, avec ses moqueries impitoyables, son gros rire, sa voix tonnante, l'épouvantait. Pour elle, il eût pu être un tendre père. Elle ne voyait en lui qu'un juge terrible. Le seul recours de la pauvre fille, c'était Dieu et son ministre. Elle s'était confiée à eux; et quoiqu'elle attendît d'eux, dans sa naïve piété, beaucoup de miséricorde, elle sentait toujours le poids du malheur. Elle croyait au pardon, mais encore plus à sa détresse. La dévote, à tout prendre, pouvait espérer, la femme sentait qu'elle était perdue. Il n'y a de vraie indulgence qu'au ciel.

Guillot entra. Sa figure, dans laquelle brillait ordinairement la joyeuse insouciance du vieux soldat, était pâle et renfrognée. Le sentiment pénible dont la trace était écrite dans sa physionomie le possédait tellement, qu'il ne songea pas à s'excuser sur cette visite dans la chambre de sa maîtresse, à une heure aussi avancée. Il s'appuya sur le dossier d'une chaise gothique, et il dit d'une voix sombre :

— C'est moi, mademoiselle, c'est moi, Guillot.

Colette, dont les traits n'étaient plus cachés, tourna vers le vieux guerrier une figure céleste. Ses beaux yeux noirs se fixèrent sur ceux du garde-chasse.

— Que me voulez-vous, monsieur Guillot ? dit-elle.

Guillot eut besoin de quelques minutes pour ressaisir sa présence d'esprit, qui s'était enfuie sous ce regard d'ange, devant cette figure qui appelait le cœur. Enfin, reprenant sur lui l'empire d'un homme qui a vu de longues guerres, il dit d'une voix ferme :

— Mademoiselle, je viens vous dire que je m'en vais. Je ne puis plus rester ici. Voilà la chose.

A ces paroles, le regard suave et innocent de Colette alla chercher encore celui du vieux soldat. Guillot n'avait pas assisté, le matin, à la merveilleuse métamorphose de sa maîtresse ; pour la première fois, il voyait hors de la coiffe et du lugubre casaquin de religieuse cette belle fille de vingt-sept ans, bien plus jeune encore que son âge par la vie douce et sans passion qu'elle avait menée jusque-là. Il resta un moment stupéfait devant ces formes ravissantes, qu'à l'exemple de tous les autres serviteurs il avait été bien loin de soupçonner sous l'enveloppe de béguine, et il perdit de vue l'objet principal de sa visite. Passant ses doigts longs et osseux dans les mèches grises qui ombrageaient son front :

— Sacré mille.... c'est-à-dire, bonne sainte Vierge ! je ne me souviens plus guère de ce que je voulais dire à mademoiselle.... Ah ! si fait : m'y v'là. Mademoiselle sait que nous avons dans les écuries deux jeunes chevaux. Ce sont des élèves de nos prairies; belles bêtes qu'on peut dire. Il y a dans le pays un capitaine en remonte qui pourrait les acheter; il viendra les voir demain.

— Mon cher monsieur Guillot, dit Colette avec sa simplicité ordinaire, si c'est à cause de la vente de ces chevaux que vous voulez me quitter, nous ne les vendrons pas.

— Ah ! c'est pas pour ça, dit Guillot ressaisissant sa mémoire et avec elle le sentiment de son chagrin secret, oh ! c'est pas pour ça.

Colette, de sa voix pure et harmonieuse, et avec son doux accent de prière, ajouta :

— Mais, monsieur Guillot, vous êtes né dans ce château, je le sais. Depuis votre retour de la guerre, vous y avez constamment vécu; mon père vous y honorait, M. Dutaillis vous en avait donné l'administration en son absence, et moi, moi, qui ne vous veux aussi que du bien, mon cher monsieur Guillot, moi, je vous chasse !

— Me chasser, vous !... Mais je donnerais tout ce qui reste de mon vieux sang pour votre service ! Mais je ne vois pas de plus grand bonheur au monde pour le vieux soldat que de vivre près de vous ! Vos ordres ressemblent à des prières; votre pain, mille millions, est donné si gentiment, qu'on dirait de la galette ; vous m'appelez Monsieur gros comme le bras; votre maison, c'est comme un paradis dont vous êtes le bon Dieu. Oh ! non, vous ne me chassez pas, mamselle, c'est moi qui qui me chasse.

— Mais pourquoi donc ?

— Je voudrais ne pas vous le dire ; mais il faudrait vous tromper, et ça me ferait comme un remords pour le restant de mes jours.

Guillot alors garda un moment le silence. On voyait sur sa mâle figure qu'un combat déchirant avait lieu dans son âme.

— Cré sort, dit-il enfin, oubliant le respect et se donnant un coup de poing sur le front, cré sort ! que je suis donc malheureux ! J'aimerais mieux une retraite de Moscou, foi d'homme ! C'est égal ; la bouchée sera dure à digérer, mais faut que je l'avale.

Il regarda autour de lui avec un reste de crainte, puis il continua :

— Allons, courage ! J'ai vu en Espagne ces gredins de *carajo* au moment de me crucifier, après la bataille de Talavera. La croix était prête ; sans l'arrivée du régiment, j'étais cloué comme not' Seigneur. J'ai vu mourir ma mère; bah! que n'ai-je pas vu, moi ! Il faut être homme, comme je l'ai été dans ces quarts d'heure-là.

— Mais, enfin, qu'est-ce donc, monsieur Guillot? dit Colette avec anxiété.

— J'ai porté ce matin un chevreuil au curé de Chars. Une bête superbe. Pas le curé ! La nièce du digne homme m'a fait boire d'un vin blanc qui m'a un peu tapé sur la cervelle. En traversant l'église, je voyais les piliers faire des conversions à droite et à gauche comme des grenadiers de pierre. Un confessionnal était ouvert ; je ne sais pas comment ça s'est fait, mais je sais bien que je m'y suis trouvé assis. Là, j'ai dormi deux bonnes heures. VOUS M'AVEZ RÉVEILLÉ !

— O ciel ! et vous avez entendu ?

— Tout !

— Profanation ! et pourquoi ne vous nommiez-vous pas, monsieur Guillot? dit Colette toute tremblante et dont la voix saccadée trahissait une émotion violente.

— Hélas ! ma bonne demoiselle, vous avez parlé si vite ! et moi j'étais si troublé ! Quand on sort d'un sommeil profond on est tout... on est tout bête, quoi ! Je me disais : Si je parle, qui sait? elle va s'évanouir dans l'église ; alors que ferons-nous ?

— Mon Dieu ! dit Colette en se jetant au pied de son grand christ, mon Dieu, j'accepte cette horrible humiliation. Divin Sauveur, on vous a couronné d'épines, on vous a craché au visage, et vous, vous étiez le fils de Dieu, le Rédempteur du monde. Merci ! mon Dieu, merci ! J'assemblerai mes serviteurs, je leur dévoilerai ma honte dont celui-ci a seul le secret... Mais, mon Dieu, pardonnez-moi ; mais, mon Dieu, je suis bien malheureuse !

— Là, j'en étais sûr, dit Guillot, voilà que vous vous désespérez.

— Guillot, monsieur Guillot, allez, courez, que tous ceux qui sont ici se rassemblent dans cet appartement. Je me jetterai à leurs pieds, et je leur demanderai leur colère et leur mépris.

Guillot, dont le large front se rembrunissait, dont le sourcil se fronçait comme celui d'un brave soldat au moment d'accomplir une audacieuse action, dit d'une voix sombre :

— Vous ne devez pas, mamselle, vous jeter aux pieds de vos domestiques et leur confier la chose..... un tas de bavards !..... Si vous voulez, j'irai prendre le curé de Chars. Un curé, voilà ce qu'il vous faut.

Colette restait toujours à genoux, ses beaux yeux noyés de larmes s'arrêtaient sur le vieux soldat.

— Non, non, dit-elle, il faut que je mette ma honte aux pieds de la croix. Il faut que tous me voient dans mon abjection.

— Il faut sacrr...., il faut, mamselle, que vous viviez heureuse et respectée. Je sens de la colère, de la rage dans mon cœur, quand je vous vois ainsi abandonnée à vos idées de martyre. Vous voulez qu'on vous méprise, vous demandez à vous humilier devant vos serviteurs ! Ce sera donc devant mame Durand, bonne diablesse au fond, qui fait l'eau de noyau d'une manière superlative, mais qui a donné de fameux crocs-en-jambe à la chasteté, avec les régiments qui ont habité la caserne de l'Ave-Maria ? Ce sera donc devant Justine et Billard, qui, au vu et au su de tout le monde, se sont dernièrement mariés sans mariage ? Ce sera donc devant moi, qui ai tué des moines italiens, battu des Andalouses, violé des Allemandes?..

Colette se tordait les bras. — Ah ! pourquoi, disait-elle, ai-je quitté Paris, pourquoi ai-je quitté ma vie douce et cachée? Voyez, mon Dieu, toutes les calamités qui ont fondu sur moi. La nuit m'a envoyé un démon pour me perdre, et le jour il me faut entendre les paroles impies de cet homme.

— Eh ! je ne suis pas un impie, mamselle ! je suis un homme tout rond, qui veut votre bien, qui vous aime pour vous. Sacrebleu, si, au lieu d'être garde-chasse, j'étais seulement un marchand établi, un négociant, un médecin, un ambassadeur, queq' chose de propre enfin, je vous dirais : Il vous faut un père; et je serais le vôtre de force, quida ! Je vous prouverais bien que l'amour de Dieu vous embrouille votre vie.

— Blasphémateur, taisez-vous !

— Mamselle Mathias, dit Guillot allant mettre les verrous de la porte, vous m'entendrez ! Après ça, vous me renverrez si ça vous amuse ! Vous jetterez à la porte comme un chien celui qui est né à Bréancourt, et que votre père, dans ses bons moments, — qui étaient rares tout d' même, — que votre père écoutait, et à qui le grand Napoléon dit une fois.... c'était en Autriche.... à qui, donc, il a dit : — Bonjour, mon camarade ; tu me plais, toi ! tu as une bonne face !.... Vous me renverrez. Aussi bien, vous savez qu'en entrant je vous ai dit que je m'en allais.

Guillot fit une pause, puis il reprit avec une énergie nouvelle :

— Mais je ne partirai pas comme ça ! Avant d'exécuter mon demi-tour en retraite, je vous empêcherai de livrer votre secret à vos do-

mestiques. J'irai vous chercher le curé de Chars, qu'est un bon homme, pas bigot, mais qu'a un cœur dans la poitrine pour ceux qui souffrent. Je lui dirai que vous êtes abandonnée aux loups depuis votre jeunesse, que votre monsieur Dutaillis vous laisse moisir dans les choses du bon Dieu pour vous tondre la laine sur le dos, comme les rois de l'autre côté des Pyrénées font à ces cornichons d'Espagnols. Je lui dirai que vous êtes dans la vie comme une pauvre biche dans le bois quand elle a perdu sa mère; qu'il vous faut un guide, un appui, un conseiller, et, tonnerre de Dieu! le curé de Chars sera tout ça pour vous.

Colette ne pleurait plus; toujours agenouillée devant son christ, elle regardait Guillot avec épouvante. La force terrible de l'accent et du geste de cet homme l'écrasait. Selon son habitude, cette volonté forte qui s'élevait devant elle la trouvait déjà soumise. D'ailleurs, il y avait au fond des paroles de Guillot, quelle que fût leur violence, de l'amour pour elle. Colette sentait cela et, tout en déplorant pour le salut du vieux soldat les jurements qu'il mêlait à ses discours, elle se sentait reconnaissante, parce qu'il l'aimait, et soumise, parce qu'il parlait avec résolution.

— Allons, mamselle, lui dit-il la prenant par le bras, ne restez pas si longtemps à genoux; que c'est mauvais pour des créatures faibles, et que ça leur donne des éblouissements. Là... bien... Mettez-vous dans ce fauteuil, et parlons raison. Vous pleurez! tant mieux, faut que le cœur débonde; ça soulage.

La poitrine de Colette se soulevait convulsivement, de grosses larmes descendaient sur ses joues, ses yeux en se fixant sur ceux du vieux garde-chasse avaient une irrésistible expression de désespoir; on y voyait aussi l'embarras douloureux d'une pudeur de fille dont un homme a surpris le secret.

— Eh! certainement, que vous êtes à plaindre! Croyez-vous que je ne comprends pas comme vous souffrez, quand moi, vieux scélérat à barbe grise, me v'là forcé de vous parler de... suffit! Croyez-vous que je ne sente pas la position d'une fille de maison, qui a pour confident son garde-chasse!

— Oh! monsieur Guillot, dit Colette entre deux sanglots et prenant dans ses deux mains mignonnes et douces la main calleuse du brave homme, oh! monsieur Guillot, vous savez bien que les serviteurs de mon père sont mes amis. Hélas! je ne crois pas avoir commis le péché d'orgueil... Mais, oh! mais je suis bien malheureuse.

— Ah! dame, si vous me faites pleurer aussi, moi, nous ne ferons que de l'eau claire. Voyons, du calme; et les yeux fixés à quinze pas devant soi, comme dans l'école du soldat! M'y v'là. Vous êtes jeune, je suis vieux; je serais trente mille fois vot' père, ainsi faut pas que ça vous blesse si je sais la chose. Je comprends bien que pour sécher vos larmes il faudrait une main de femme, une oreille de femme pour entendre le récit de ce qui s'est fait, un esprit de femme pour vous débiter des rocamboles en manière de consolations. Que voulez-vous? je suis un homme. C'est pas ma faute! Il y a cinquante-huit ans que c'est comme ça; pas moyen de revenir là-dessus.

Ici Guillot, par un tact que les organisations les plus rudes possèdent quelquefois, cessa de promener ses yeux sur ceux de Colette, et il reprit:

— Vous avez dit dans le confessionnal que... Dame! il ne faut pas trembler comme ça, mamselle... c'est vrai ça aussi, vous manquez de courage.... Vous avez dit dans le confessionnal qu'IL avait des moustaches, pas vrai?

Un oui étouffé, intelligible à peine, parvint à l'oreille de Guillot.

— Allons, c'est ça! dit-il... Pauvre, pauvre enfant! Au moins, si c'était un chrétien.... mais un!!!.... Mamselle, avez-vous un Evangile ici?

Colette montra un gros livre rouge sur son prie-Dieu. Guillot le prit, et, le posant sur les genoux de sa maîtresse, il dit d'une voix dont l'accent plein de puissance n'admettait pas de réplique:

— Au nom de votre mère, une sainte femme, mamselle, que j'ai bien connue dans les temps; au nom de votre mère, moi, Guillot, je vous somme de faire à haute voix un serment sur ce livre.

Colette frissonna comme si un serpent l'eût touchée.

— Oh! voyez-vous, mademoiselle Mathias, je sais bien que c'est une fière chose que de s'engager sur ce livre-là, mais il le faut; mademoiselle, je vous dis qu'il le faut!

La dernière prière d'un agonisant est prononcée d'une voix plus ferme que ne le fut cette réponse de Colette.

— Je jurerai!

— A l'exception du curé de Chars, vous ne parlerez à personne de votre malheur; dans l'idée d'enfant de faire plaisir au bon Dieu en vous humiliant, vous ne mettrez pas votre renommée dans les mains d'un tas de méchants, dans les mains du prochain, ça revient crânement au même, allez!

— Mais M. Dutaillis, mon second père? balbutia Colette, dont le tremblement nerveux faisait craquer le fauteuil.

— M'sieu Dutaillis! dit Guillot... ah! diable! c'est embarrassant... Ecoutez, mamselle, vous ne lui en parlerez qu'à la dernière extrémité... dans le cas où la chose aurait des résultats.... Suffit, vous comprenez; c'est-à-dire je crois que vous ne comprenez pas, mais c'est la même chose. Jurez, jurez donc, ma bonne chère demoiselle.

— Je le jure!!!

— Très-bien! Vos domestiques, vos voisins n'auront pas le droit de médire de vous et, mille millions du diable! vous conserverez la réputation qui vous est due, celle d'un ange.

— Ah! monsieur Guillot!

— D'un ange, que j' vous dis, ventrebleu! est-ce que c'est votre faute si, pendant la nuit?.... C'est le crime d'un autre, mamselle, et pas le vôtre; mais vous avez juré, me v'là tranquille. Cette nuit, je coucherai dans la chambre de la Vierge, qui précède la vôtre, et si l'amateur revient, comme faut qu'il passe par là, son compte est bon. Le gueusard se sera introduit par la porte qui donne sur le jardin. Qu'il y revienne! Maintenant que je suis sûr que vous ne parlerez pas, j' vas appeler des femmes pour vous soigner; il y a de la fièvre dans vos yeux.

Colette, exaspérée, chassée hors de ses habitudes de calme et d'indolence, saisit la main du garde-chasse, et elle dit:

— Mon ami! mon père!...

— Allez, v'là encore mes yeux qui coulent! dit Guillot.

Elle appuya sa tête sur la poitrine du vieux soldat, qui baisa ses beaux cheveux noirs et la repoussa doucement dans le fauteuil d'où elle s'était élancée.

— Soyez tranquille, mamselle! je veillerai cette nuit dans la chambre à côté. A votre lit, il y a un cordon de sonnette; tintez un brin, et j'irai réveiller Justine ou mame Durand. Maintenant, je vais les faire venir ces braves femmes-là.

Et ensuite d'une voix de tonnerre il appelait Justine et madame Durand.

— C'est nerveux, dit celle-ci; vite au lit, et quinze gouttes de laudanum.

Pendant ce temps-là, Guillot, qui avait jeté un matelas dans la première chambre, au pied de la figure de Marie mère de Dieu, s'assit tristement; et il dit:

— Une vierge dans les bras d'un galérien!!! Car il n'y a que Berthoud qui soit assez hardi... Oh! qu'il reparaisse donc!

— Tiens, vous couchez là, dit madame Durand quand elle quitta la chambre de sa maîtresse, pourquoi donc?

— Une fantaisie! Madame Durand, votre bonnet vous va à merveille, parole!

— Vil flatteur! Bonsoir, monsieur Guillot.

XVI.

Le lendemain de bonne heure, Guillot quitta la chambre de la Vierge, dans laquelle, fidèle à la consigne qu'il s'était faite, il avait passé toute la nuit sans dormir, fumant une pipe tous les quarts d'heure, et lisant les *Victoires et conquêtes*, son Evangile à lui! Bien souvent, pendant cette longue faction, il avait prêté l'oreille aux bruits qui se faisaient entendre dans ce vieux château, dont les localités spacieuses, les corridors nombreux offraient un champ si vaste aux caprices du vent, et tant d'échos pour répondre à ses voix. A l'exception de ces gémissements de la bise auxquels Guillot, dans son long séjour au noir donjon, avait dû s'habituer, rien d'alarmant ne s'était fait entendre. Cette chambre de la Vierge, vestibule de celle de Colette, et sa seule issue, n'avait vu qu'un seul hôte jusqu'à la naissance du jour; la sonnette de Colette ne s'était pas fait entendre.

— A moins que Berthoud sache se rendre invisible, dit Guillot, il n'a pu recommencer le jeu de la nuit dernière; car les fenêtres, il n'y faut pas songer, elles sont grillées comme celles d'un cachot et à soixante pieds du sol.

Le vieux soldat descendit à la cuisine, où madame Durand se trouvait déjà. La bonne dame lui présenta un verre de son eau de noyau.

— Eh bien, monsieur Guillot, dit-elle, en voilà-t-il de ces événements depuis quelques jours! Tout d' même, ça n'a pas porté bonheur à Mademoiselle de quitter son habit du bon Dieu; la v'là malade, qui sait? elle a peut-être une gastri-entérote, une inflammation du poumon, une odontalgie.

— Elle a, dit brusquement Guillot, besoin d'être soignée, dites à Justine d'aller près d'elle.

— Ah! dit madame Durand d'un air piqué, je croyais que vous aviez seul le privilége de garder Mademoiselle. Ne vous a-t-elle pas préféré à une femme cette nuit? Une femme, monsieur Guillot, c'eût été bien plus convenable, bien plus dans les mœurs.

— Eh! tonnerre! allez-vous pas être jalouse maintenant! Elle a des terreurs la nuit, qui diable voulez-vous qui la rassure mieux qu'un troupier comme moi? Serait-ce Justine, une enfant qui aurait peur d'un lièvre? Serait-ce vous, qui êtes un peu troupière aussi, c'est vrai, mais qui avez besoin de dormir dur et longtemps parce que vous êtes une femme d'âge?

— Au fait, il a raison, le père Guillot, dit madame Durand.

— Et la preuve que je ne veux pas marcher sur vos brisées, vous faire du tort enfin, c'est que, si vous voulez, je mêlerai mes appointements de garde-chasse et mon traitement de la Légion d'honneur à vos charmes et à vos économies?

— Je ne comprends pas.

— Je vous dis que je vous épouserai, vieille colombe! hurla Guillot à l'oreille de madame Durand.

— Ah! bien, très-bien, ça me va.

— Parbleu!

Guillot prit son fusil; et il partit pour Chars à la recherche du curé, et, chemin faisant, de quelque lièvre. Deux heures après il était de retour au château avec l'ecclésiastique, à qui il avait franchement raconté l'aventure du confessionnal.

Le curé de Chars, lorsque Guillot eut achevé son récit dans la grande allée du bois, que tous deux traversaient pour gagner la vallée, et de là le château; le curé de Chars, bon homme au fond, se mit à faire du scrupule, et il dit :

— Mais, Guillot, c'est une impiété cela, on ne dort pas dans un confessionnal?

— Eh! ventrebleu! n'allez-vous pas vouloir me faire peur du diable, à moi! Vous savez bien que je ne crois qu'à Dieu! D'ailleurs, mon brave homme, j'ai dormi en guêtres blanches, avec la grande tenue de la vieille garde, dans l'antichambre de Napoléon, aux Tuileries; vous voyez bien que je n'ai pas pu déshonorer votre confessional.

— Excellente raison!

— Je n'en ai jamais que comme ça, moi! et puis, voyez-vous, il s'agit de choses bien plus importantes que d'un somme dans une boutique d'absolutions.

— Guillot! mon bon Guillot!

— Il s'agit d'une bonne sainte fille, d'un ange de femme à laquelle une horrible chose est arrivée!

— Mais qu'est-ce donc?

— Elle m'a confié cela, dit Guillot, dans le tribunal de la pénitence, et le secret de la confession est sacré.

Le curé ne put s'empêcher de rire.

— Bon, dit madame Durand en voyant arriver Guillot accompagné d'une soutane noire, j'étais bien sûre que Mademoiselle ne changerait pas d'idées comme de costume. Voilà donc le gibier que notre garde-chasse nous ramène ce matin!

Guillot, sans faire attention aux remarques de sa fiancée, guida le curé dans l'escalier tortueux du vieil édifice jusqu'à la chambre d'honneur.

En entrant dans ce sanctuaire non impénétrable, Guillot dit tout bas à Justine, qui tricotait près du lit de sa maîtresse endormie :

— Billard vient de ramener les chevaux de l'abreuvoir; il s'ennuie dans la cour, ce pauvre garçon!

— Mais si Mamselle se réveille et me demande?

— Je me charge de tout.

Justine, l'œil pétillant, le sourire aux lèvres, remercia Guillot avec une caresse sur sa moustache grise, et elle partit comme un trait.

Colette, réveillée par le bruit de la porte, attendit que Justine fût éloignée; puis, se levant dans son lit, elle tira son bras des couvertures et, l'agitant devant Guillot, elle lui dit en pleurant :

— Regardez!

Elle tenait dans la main le cordon de la sonnette, qui avait été coupé.

— Qu'est-ce que cela signifie? cria Guillot pâle, l'œil fixe.

— Il est revenu, dit Colette. Je n'ai pu appeler, et, ce matin, j'ai trouvé ce cordon sur mon lit.

— Bonne précaution de brigand, dit Guillot avec une rage concentrée; puis il prit son fusil et il frappa de la crosse contre les murs, sondant avec soin les murs séculaires de la chambre.

— Rien, rien! dit-il avec découragement. Et d'ailleurs, je le sais bien qu'il n'y a rien. Je connais le château, peut-être!

— Le tableau, le tableau! dit Colette d'une mourante voix; j'ai cru voir.....

— Vision, vertige! cette peinture est scellée sur un mur épais de dix pieds.

Pétrifié, le curé de Chars ne comprenait rien à ces mots échangés entre la demoiselle de Bréancourt et son garde-chasse; il ne comprenait rien à la fureur qui brillait dans les traits durs de Guillot, il ne comprenait rien à l'horrible angoisse écrite au front de Colette.

— Vous saurez tout, lui dit Guillot las de sonder inutilement les murs; vous saurez tout. Vous, mademoiselle, vous coucherez cette nuit et les autres dans le salon du dix-septième siècle; deux lits jumeaux seront dressés : l'un pour madame Durand, l'autre pour vous; moi, je m'empare de celui-ci. Scélérat d'opium qu'on vous a donné hier!... Vous sentez bien, monsieur le curé, qu'ayant pris de l'opium, n'est-ce pas, vous entendez bien?

— Mon ami, que voulez-vous que j'entende? que voulez-vous que je sente? je m'y perds! dit le curé de Chars, vieillard à la pâle et mélancolique figure sous la calotte noire.

— Et il y a de quoi, au moins! Mais votre nouvelle pénitente vous expliquera... Mademoiselle, je vous laisse avec monsieur Aubry, le curé de Chars; c'est un digne homme. A lui, vous pouvez tout dire.

En parlant ainsi, il sortit pour aller faire une ronde dans le château. Il voulait s'assurer par lui-même de la route qu'avait pu prendre le nocturne visiteur. Il visita jusqu'aux recoins les plus secrets du vieil édifice; il visita les serrures, les verrous que lui-même, tous les soirs, fermait avec son exactitude militaire. Il trouva tout dans le meilleur état.

— Il ne reste plus, dit-il, que le toit et les tuyaux de cheminée. Montons.

Les domestiques du château s'étonnaient de ce surcroît de vigilance de la part d'un homme qui riait à leur nez quand ils lui parlaient des loups du bois de Chars, des gémissements du vent du nord dans les sombres galeries de Bréancourt, et du forçat libéré qui rôdait dans le pays.

— Eh! mon Dieu, dit madame Durand prenant Guillot par le bras au moment où il faisait jouer dans le pêne un lourd verrou de la grande porte; eh! mon Dieu, est-ce que vous devenez en un jour dévot et poltron? Vous amenez une robe noire ici, et voilà que vous examinez les portes comme un avare qui craint pour ses écus.

— Femme Durand, j'ai amené un curé pour faire plaisir à la bourgeoise, qui aime beaucoup les soldats de ce régiment-là, et je regarde les portes, quoique cela soit fort inutile, parce que je lui ai promis de le faire. Que voulez-vous? elle a peur des voleurs. C'est une faiblesse sans doute; mais j'ai pour habitude de respecter les faiblesses de mes chefs.

— Une supposition, dit Billard, il y a dans le pays un fin voleur qui rôde, il est bien permis de prendre quelques précautions.

Guillot affecta assez de calme pour détourner les soupçonneuses curiosités de ses camarades, et il continua sa ronde en se dirigeant vers les combles du château. Rien sur les toits, rien sur les hautes cheminées ne révélait une effraction récente, et, à moins d'avoir employé un aérostat, il était physiquement impossible d'être parvenu sur la crête du gigantesque manoir. Guillot poussa un juron; et s'appuyant sur la tête d'un griffon de pierre dont la large gueule donnait une issue à la fumée, il dit :

— En vérité, il y aurait de quoi se donner au diable. Mademoiselle ne peut avoir été la dupe d'un songe. Oh! non; dans son innocence, elle a révélé au confessionnal des choses qui ne laissent aucun doute, des choses que son esprit ignorait avant-hier et qui n'ont pu lui venir en rêve. Le gueusard aura tout bonnement passé par-dessus les murs, et nous dormons tous si fort dans ce château!...

Il se prit ensuite à regarder, du haut de cet observatoire ardoisé où il se trouvait, la campagne encore dévastée par l'hiver, et qui se déroulait comme un immense tapis noir aux pieds du sombre manoir de Bréancourt. Dans l'éloignement, il aperçut un homme à cheval qui venait avec rapidité dans la direction du château. A la tournure aisée du cavalier sur sa monture, il reconnut tout de suite un militaire. C'était en effet le capitaine Franval, qui, au grand trot du noble et beau Saladin, venait pour décider si les élèves des prés de Bréancourt étaient dignes de figurer dans les escadrons du 8e de cuirassiers.

Guillot descendit promptement pour aller à sa rencontre.

Le capitaine venait de mettre pied à terre dans la cour au moment où Guillot y entrait. Le vieux garde-chasse donna un regard d'amateur à Saladin, qui, ferme sur ses jambes déliées, les oreilles droites, les yeux fixés sur son maître, qui l'avait laissé libre comme un ami dont on est sûr, attendait un signe pour obéir.

Guillot ensuite fit le salut militaire au capitaine, et il le conduisit dans la prairie où les élèves de Bréancourt tondaient tranquillement l'herbe que l'hiver n'avait pas dévorée. Le capitaine Franval vit tout de suite que les chevaux pouvaient servir dans la cavalerie de ligne, et le marché fut bientôt conclu.

— J'aurais voulu, dit-il, saluer la maîtresse du château en payant le prix de ces chevaux-là.

— Ah! aujourd'hui, impossible, dit Guillot, Mademoiselle est un peu souffrante... L'air de la campagne qui l'éprouve, voyez-vous?... et puis des terreurs la nuit! On est allé lui parler de voleurs... des bêtises!... Il n'en a pas fallu davantage pour la rendre malade; c'est un pauvre être si délicat!

— Ma foi, je comprends l'effroi d'une jeune femme dans un donjon comme celui-là, maître Guillot, surtout si le dedans répond à l'extérieur.

— Ah! mon Dieu! dedans comme dehors, c'est vieux et triste comme l'histoire de France. Cependant, il y a du plus moderne. Oui, nous avons la salle dite du dix-septième siècle, dont mademoiselle va prendre possession aujourd'hui même, elle sera mieux là que dans la chambre de François Ier. Dix-septième siècle, voilà ce que nous avons de plus nouveau!

— Ce château doit être bien curieux!

— Ah! capitaine, dans quelques jours vous pourrez le visiter; en changeant de chambre Mademoiselle changera peut-être d'idées, et je pense qu'elle aura l'honneur de vous recevoir.

— Eh bien! mon vieux brave, je reviendrai.

Le capitaine Franval donna une poignée de main à Guillot, et, sautant avec légèreté sur le brave Saladin, il partit.

— J'aime cet homme, se disait Guillot en suivant des yeux le capitaine, il a une figure de vieille garde... c'est-à-dire de jeune garde!

Ensuite il monta à la chambre d'honneur.

— Monsieur le curé, disait-il, a eu le temps de catéchiser Mademoiselle; mais voyez donc comme me voilà occupé, moi qui serais si heureux de ne vivre que dans mes chers bois de Chars avec mon fusil en bandoulière. Ah bien oui! il ne s'agit plus de chevreuils, de lapins... Il faut que j'entre, malgré moi, dans un diable de secret... que de

garde-chasse je devienne confident!... Tout ça parce que la nièce du curé m'a donné trop de vin blanc et que j'ai dormi dans un confessionnal!

Guillot trouva le curé de Chars maître déjà de la volonté de Colette. L'esprit de la faible fille était une place dans laquelle il fallait peu d'efforts pour s'établir.

Le curé heureusement n'était pas un de ces prêtres dont la soutane noire se glisse dans les familles pour y devenir comme un drapeau de discorde et de guerre. Il avait dans son cœur d'homme simple et droit toute la piété de l'autel, mais rien de l'intrigue de la sacristie. Heureux dans son modeste presbytère, il y servait Dieu sans songer à d'autres soins qu'à ceux du ciel. Il vit tout de suite quelle puissance il pouvait exercer sur cette organisation faussée par l'habitude du bigotisme et abattue par de récentes peines. Il ne s'en réjouit que dans l'intérêt de Colette, qui, docile et confiante, viendrait plus facilement au-devant du bien qu'il voulait lui faire.

— Père Guillot, dit-il au vieux garde-chasse quand celui-ci fut entré dans la chambre d'honneur, père Guillot, vous avez agi avec cette bonne demoiselle comme un père prudent. Je n'approuve pourtant pas absolument le serment sur les saints Evangiles, parce que....

— Que voulez-vous, monsieur le curé? si mademoiselle avait été aussi bien un vieux troupier comme moi, je l'aurais fait jurer sur sa croix, braconnier je l'aurais fait jurer sur son fusil, épicier sur un tonneau de cassonade; mais une fille qui n'a pour chef de file que le Père-Éternel...

— J'entends, j'entends, mon vieux brave. Mademoiselle, dans un esprit de mortification mal entendu, ne livrera pas son secret à la médisance du prochain : elle n'aura pas recours à la loi, car là encore l'attend la publicité; et pour ce monde il y a des malheurs ridicules, flétrissants même. Il n'est pas permis, sous peine d'horribles flagellations, de confier à la loi certaines infortunes.

— Je comprends l'apologe, dit Guillot.

— Il faut que mademoiselle quitte Bréancourt, ou, si elle y demeure, qu'elle vive d'une autre vie que celle que jusqu'à ce jour elle a menée. Qui sait si l'atroce guet-apens dont elle est victime ne vient pas du sentiment qu'elle a donné généralement de son abnégation, de son innocence? elle s'est placée comme un but à toutes les attaques.

— C'est comme qui dirait, interrompit Guillot, un chien de chasse qui ne saurait jamais jouer de la dent : le lapin finirait par le mordre.

XVII.

Un mois s'était écoulé depuis ces derniers événements. L'hiver n'était déjà plus qu'un souvenir. Les belles campagnes répandues autour du vieux château de Colette avaient repris leur verdure : les bois de Chars formaient, d'un côté de l'horizon, un vaste rideau de feuilles; le printemps, dans sa plus grande force, animait tout dans la plaine.

Tandis qu'autour d'elle l'influence de la saison se répandait, Colette gardait le deuil dans son cœur et vivait insensible aux joies qui l'entouraient. Le soleil plus chaud, les fleurs avec leur parfum, les jours avec leur lumière éclatante, toutes les merveilles du printemps la trouvaient froide et sans bonheur. C'est que Colette venait récemment de recevoir le choc le plus rude qui pût l'atteindre dans sa position horriblement bizarre.

Dutaillis était venu lui faire une visite de quelques heures!

Fidèle au terrible serment qu'elle avait fait de ne révéler son malheur à cet homme qu'à la dernière extrémité, elle n'avait rien dit au sévère et moqueur industriel; mais elle s'était fait voir à lui dans le nouveau costume qu'elle avait adopté. Dutaillis, à l'aspect de cette angélique beauté, était resté confondu. Colette cessait tout d'un coup d'être pour lui un laideron, un être frappé de crétinisme et séparé à jamais du monde : c'était une fille éblouissante, âgée à peine de vingt-sept ans.

— Colette, dit-il dans son bon sens d'homme de l'industrie et de député du centre, Colette a jeté le froc aux orties. Elle veut vivre. Coquine, va!

Mais il dissimula sa mauvaise humeur. Il avait besoin de quatre-vingt mille francs pour une superbe opération sur une partie de fers anglais. Avec son air de supériorité ordinaire il présenta sa requête. Mais ici, sans s'en douter, M. Dutaillis échoua contre le bon sens et la droiture du curé de Chars.

Le bon prêtre s'était mis à aimer paternellement la pauvre Colette, et, tout en guidant la fille simple dans la route du salut, il n'avait pas dédaigné de lui donner quelques notions sur les intérêts mondains. Il n'avait, certes, jamais entamé avec elle les questions spéciales d'administration de fortune : cinq et trois pour cent, bons des cortès, placements en viager, actions sur les canaux, valeurs foncières et mobilières. Il n'y entendait rien, le saint homme! Mais, à défaut de ces indications précises, il avait réussi à peu près à faire comprendre à sa pénitente que les biens terrestres ne devaient pas être jetés au vent comme grains de sable; que l'argent avait une valeur, une valeur immense, puisqu'il pouvait faire pénétrer quelques rayons de joie dans la cabane du pauvre.

— Etendez vos charités, lui avait-il dit, mais ne donnez qu'à ceux qui n'ont pas.

Guillot, qui depuis la confidence du confessionnal s'était fait auprès de Colette une importance dont il usait d'ailleurs en homme honnête et discret, Guillot, avec sa rude franchise, son expression âpre de probité, ajoutait à ces leçons du bon curé ce qui leur manquait de précision. L'honnête homme de prêtre ne donnait que des notions générales; Guillot, en bon soldat, abordait de front la difficulté, et mettait, comme on dit communément, les points sur les i. Il avait l'habitude de dire :

— Les pauvres de notre pays mangent avec leurs doigts..... quand ils mangent! M. Dutaillis, votre emprunteur ordinaire, mange tous les jours et dans de l'argent encore!

Colette, sous l'influence de ces leçons, avait refusé sa signature.

Le gros Dutaillis se sentit une envie terrible de la battre; mais il sut se contenir, et il affecta un très-grand dédain pour la faveur qu'il était venu implorer. Cette diplomatie est celle des gens grossiers, qui ne songent à être fins que lorsqu'ils ont manqué l'occasion.

— Allons, pensa-t-il, il n'y a plus qu'un moyen : c'est de vivre avec elle. Bréancourt n'est pas fort gai. Clarisse boudera, mais Clarisse obéira. Un mois pour régler quelques affaires..... un congé demandé à la chambre, par l'organe de son président... et je viens vivre auprès de la dévote!

Il s'était si bien habitué à voir dans Colette une victime obligée, une sotte bonne à donner à Dieu son amour et à lui son argent, qu'il se surprit tout près de crier à l'émeute et à la révolution même, parce que la pauvre fille ne couvrait plus ses cheveux de deux aunes de calicot empesé, qu'elle avait une robe comme tout le monde, et qu'elle refusait de se ruiner pour lui. Il demanda des chevaux de poste, et il retourna à Paris. Il voulut d'abord avant de quitter Colette prendre le ton d'un bon père qu'un enfant ingrat méconnaît, mais la grosse colère qui l'animait prit le dessus; il se montra père comme on l'est communément : avec des injures, de lâches et cruelles accusations envers la pauvre victime qui s'est retournée enfin contre son oppresseur.

— Parbleu! dit-il ombrageant de sa casquette de voyage ses grosses joues si souvent gonflées d'orgueil dans la salle des conférences, à la chambre des députés, et dans les ateliers où de malheureux forçats, sous le nom d'ouvriers, travaillaient avec leur sueur et leur santé au confortable de sa vie, parbleu! ma mignonne, je suis bien aise de ce changement de costume! vous voilà belle et fraîche comme le printemps : Jésus-Christ n'est plus votre amant, c'est facile à voir! — Ah! monsieur, mon cher monsieur, dit Colette en sanglotant. — Vous avez voulu, continua le digne industriel, le bon bourgeois de Paris, vous avez voulu que votre beauté fût connue... vous l'avez fait connaître, j'en suis sûr! reste à savoir si Mathias, mon vertueux ami, votre père, approuverait cette brusque transition. — Oh! par pitié, dit encore Colette. — On se fait une réputation de sainteté, continua Dutaillis s'animant de plus en plus, on affiche une dévotion, un amour de Dieu... Mademoiselle, vous rendrez compte au ciel de ce que vous avez fait ici depuis un mois. Mademoiselle, je ne sais pas si je dois vous estimer encore; ma parole d'honneur, je n'en sais rien.

Colette voulait répliquer, mais déjà Dutaillis était monté dans sa voiture, et il était parti. Il était parti, Scythe de la Chaussée d'Antin, en perçant le cœur de la pauvre enfant. Ce dernier coup manquait à Colette.

Dutaillis, l'ami de son père, était pour elle un objet de vénération. Là s'arrêtait l'influence du curé de Chars. Elle pouvait bien lui refuser l'argent qui, dans sa charitable croyance, appartenait aux misères dont Bréancourt était entouré; mais ce qu'elle pensait devoir lui refuser en espèces, elle le lui rendait amplement en respect, en soumission.

L'habitude de voir dans Dutaillis un arbitre quand même avait grandi avec elle. C'était comme une autre dévotion. Les yeux baignés de larmes, le cœur navré, elle écouta quelque temps le bruit de la voiture qui emportait le fougueux homme. Ensuite elle s'enferma dans la nouvelle chambre qu'elle habitait.

Une terreur de plus était entrée dans son âme, après les méchantes paroles de son tuteur. Colette désormais croyait que du ciel, où elle avait la complaisance de placer feu M. Mathias son père, la malédiction paternelle pesait sur sa vie. Et sa vie devint un enfer, malgré les soins tendres et consolants du bon curé de Chars.

Quinze jours se précipitèrent encore dans l'abîme du temps, comme on dit en style poétique, et Colette eut de prosaïques maux de cœur. Guillot, qui la surveillait attentivement, fit part de cette nouvelle circonstance au pasteur. Celui-ci, dans l'intérêt de son troupeau, s'était donné une teinture de la science d'Hippocrate.

Il pouvait au besoin pratiquer une saignée presque aussi bien que le roi des Français, et il avait en outre classé dans sa tête les symptômes des différentes maladies qui s'acharnent après l'espèce humaine. Or, la maladie de Colette était de celles dont les signes symptomatiques sont les plus faciles à saisir, et le curé de Chars, malgré l'austérité de sa vie, dut reconnaître tout de suite *ce qu'à Paris, aussi bien qu'en province, les gens grossiers ont nommé* fièvre de neuf mois.

Ce nouveau coup, pour la malheureuse fille, augmenta l'amour et la vénération que l'homme de Dieu lui portait. Plus il la voyait affligée, plus il s'attachait à elle; plus le désert de la vie de Colette devenait lugubre, plus il se sentait de force pour l'y suivre.

Il eût voulu, le digne prêtre, ambitieux par charité, être une des puissances du monde, pour que, sous son ombre, Colette pût braver les vents contraires; mais il n'était que le pauvre berger d'un pauvre troupeau. Les chevaux d'un évêque eussent été mal à l'aise au presbytère de Chars. L'influence du pauvre homme ne s'étendait que dans le misérable bourg.

Et un peu au delà, sous le chaume de quelques cabanes éparses dans la plaine, où il portait des prières aux fidèles, des consolations aux malheureux, de saintes images aux petits enfants, et, au besoin, le quarteron de sucre aux femmes en couche.

Un matin il partit à pied pour Gisors, son grand bâton à la main. Tout dormait encore dans Chars.

Il traversa la grande rue sans rencontrer une figure humaine, et il en fut bien heureux. Patient et dur à la fatigue, comme un homme trempé par une vie pure, et toujours passée loin des villes, il fit les six lieues qui séparent Chars de Gisors sans se reposer une minute.

Arrivé à l'étape qu'il s'était désignée, il dit deux mots à un vieil ami, médecin de campagne à clientèle de cent louis, ayant petite maison et petit jardin, une cuisinière à vingt écus de gages et, dans l'étroite écurie du fond de la cour, un bidet du Vexin aux jambes un peu engorgées, mais au trot égal et doux.

Le soir même une des voitures qui sillonnent ce pays pour porter les Parisiens à Rouen et les Rouennais à Paris, prit le curé de Chars, et le ramena au bourg à minuit, heure à laquelle tout est mort dans les champs. Il rentra chez lui sans avoir été remarqué, et le lendemain le brave homme de curé eut recours à un mensonge innocent. Il déclara qu'une attaque de goutte l'avait empêché de dire sa messe. Dieu, croyez-le bien, lui pardonna.

Le médecin de Gisors et son bidet fidèle s'arrêtèrent le soir même au presbytère. — Eh bien! dit le curé à son vieux camarade, tu viens de Bréancourt? — C'est, en effet, répondit celui-ci, le commencement d'une magnifique grossesse. — Tu n'en diras mot à qui que ce soit au monde, dit le curé. — Suffit, ajouta le médecin; maintenant donne-moi à souper!

Pendant que les deux amis s'établissent au fond du presbytère devant un saladier plein de lentilles à l'huile et d'une bouteille de grès, dans laquelle pétille le cidre du Vexin, — dont Dieu nous garde, lecteur, — pendant ce temps-là, Guillot ferme derrière lui la poterne du château qui donne auprès des premiers taillis du bois de Chars. Il se met en marche ensuite dans les buissons, s'avançant avec précaution, et murmurant contre les feuilles sèches qui, en craquant sous ses souliers ferrés, trahissent sa marche. Puis il se frappe le front en disant: — Eh! j'oublie l'essentiel!

Alors, à la clarté de la lune, il fouille dans sa poche, et il en tire deux chevrotines, qu'il met dans l'embouchure de son canon de fusil. Appuyant la baguette sur ces projectiles, dont il ne fait usage que contre les loups, il les chasse fortement à deux reprises, en disant avec une très-grande gravité: — Donnez-vous la peine d'entrer! Et il continue sa route à travers le bois.

Il marcha long-temps. Il descendit l'un des rapides flancs de la vallée, il grimpa sur l'autre, il traversa la route de Marines à Chars, qui coupe en deux parties le bois, à la lisière duquel enfin il s'arrêta. Là commençait une vaste plaine où de loin en loin se dressait le pommier, cet arbre triste et au branchage disgracieux.

La lune qui éclairait l'espace laissait apercevoir sur ce terrain plat les fragiles remparts d'un parc de moutons, et, à côté de ces murailles qui se portent à dos d'homme, la petite maison roulante dans laquelle le berger, las de contempler les étoiles qui scintillent au firmament, s'endort dans son manteau de laine en rêvant au loup.

Guillot s'approcha avec précaution près de l'enceinte du parc, et il vit qu'il était désert. La frêle muraille présentait même plusieurs brèches, et il était facile de remarquer que depuis quelques jours le berger et son troupeau étaient allés plus loin dans la plaine.

— Eh! eh! dit le vieux soldat, il n'y a plus de brebis, ni de berger, mais en cherchant bien on peut encore trouver quelque chose!

En parlant ainsi, il s'avança vers la cabane — forteresse qui marche quelquefois avec sa garnison.

Arrivé près de la petite porte, il s'arrêta l'espace de quelques secondes. Soldat vieilli dans les audacieuses entreprises, il voulait rassembler toutes ses forces pour celle qu'il allait hasarder. La guerre avait appris depuis longtemps à Guillot le secret de commander à sa bravoure, pour la laisser ensuite se répandre comme la foudre. Il donna donc à sa respiration le temps de reprendre son cours accoutumé; il profita d'une rafale qui passa retentissante sur la campagne pour armer son fusil, dont le cri se perdit ainsi dans la grande voix de la tempête, et tenant d'une main son arme, de l'autre il brisa la porte de la cabane en disant:

— Allons, Berthoud, lève-toi!

Aussitôt, à la lumière pâle et incertaine de la lune, Guillot vit un homme passer la moitié du corps par l'ouverture faite à la cabane du berger. Il était armé d'un long coutelas, et sur sa figure, faiblement éclairée par la blême planète, on voyait l'expression de ce courage féroce naturel aux enfants du bagne.

— Eh bien, je te tiens! dit Guillot.

Berthoud, voyant à deux pouces de sa tête un canon de fusil, et voulant saisir un pistolet qu'il avait placé dans la paille sur laquelle il dormait, fit un mouvement que Guillot, le vétéran consommé, devina. Alors il fut atteint au milieu du visage d'un coup de crosse si violent, que, les bras en avant comme un matelot qui plonge du haut de la dunette, il donna une tête sur la bonne terre du Vexin français.

Le garde-chasse de Bréancourt avait au suprême degré le sang-froid qui s'apprend au milieu des tueries de la guerre. Calme et méthodique comme un tailleur de pierre qui donne le dernier coup à la partie d'entablement confiée à son ciseau, il frappa de nouveau de la crosse de son fusil sur le crâne de Berthoud; puis, posant son arme, il tira de sa poche une corde dont il était sûr, et il lia fortement les mains du voleur.

Ensuite, s'agenouillant près de lui comme une mère auprès de son enfant malade, il lui glissa dans la bouche quelques gouttes d'une bonne eau-de-vie que renfermait sa gourde.

Berthoud reprit ses sens; et crachant trois dents excellentes que Guillot avait brisées, il dit: — Chien! tu m'as tué! — Eh! non, imbécile, puisque tu parles! — Mais tu m'as lié. — Ah! oui, et solidement! Allons, en route pour le quart d'heure. Tu as les jambes libres. Arpente ou je t'achève! — Es-tu gendarme? — Non: garde-chasse.... pour te servir. — Mais je ne braconne pas, moi! que me veux-tu? — Tu le sauras. Marche, ou je te brise encore que'qu' chose! — Cré nom!... je dormais si bien! — Ah! je conçois, c'est désagréable. Mais dis donc, Berthoud, si tu ne dérouilles pas tes jambes, je vas te tailler le cuir. — Eh bien! c'est bon. On y va! Est-il pressé encore, celui-là! Mais, qui t'a dit que j'étais là? — Sur la brune, je guettais un braconnier, et je t'ai vu faire ton lit dans cette cabane. — Vieux renard, va! Dis donc, veux-tu lâcher un peu la courroie? Ça me scie les poignets. — Marche!

Une heure après, Guillot enfermait Berthoud dans la prison de Bréancourt. Il était rentré au château sans être vu par personne. Avant de quitter son prisonnier, il lui jeta un matelas et une couverture, et il lui mit encore sa gourde dans la bouche à discrétion, en lui disant: — Rince-toi le bec, mon homme! C'est bon, vois-tu, quand on s'est fait arracher des dents.

Le lendemain, à la même heure, comme tout dormait dans le château, Colette, dont les yeux étaient sillonnés par les larmes, dont l'affliction avait ravagé l'angélique visage, Colette, à laquelle on avait fait comprendre à grand'peine que bientôt elle serait mère, et que son enfant aurait pour père un voleur de grand chemin, remettait au curé de Chars et à Guillot des rouleaux d'or en leur disant:

— Allez, allez, vous seuls qui me soutenez dans ma misère! et vous, monsieur l'abbé, ah! vous, priez pour moi! — Avant de prier, dit Guillot, il faut agir. En route, curé, sans vous commander, et sauf votre respect!

Le curé de Chars, précédé de Guillot, arriva à pas de loup à la prison de Bréancourt, séjour infâme où jadis les seigneurs du lieu avaient exercé leur droit de haute et basse justice.

— Lève-toi, glissa Guillot à l'oreille du voleur qui dormait d'un sommeil d'ange. — Dieu! s'écria le curé, ce malheureux a le visage tout sanglant! — Des bêtises, dit Guillot, un rien!... Nous avons eu hier soir des difficultés!... Allons, viens, Berthoud; vois-tu, sois gentil, mon bon homme, ou ça se gâtera encore! — Je vous suis, répondit le forçat libéré; mais ce qui m'embête, c'est que j'ai oublié mon Code pénal dans la cabane du berger. J'étudiais un article! — Berthoud, dit Guillot, il te reste des dents!... — Allons, ne nous fâchons pas! me voilà.

Le curé et Guillot conduisirent Berthoud jusque sur la route de Marines. Là, Guillot montra au voleur les rouleaux d'or en lui disant: — Si tu avais tout ça à toi, quitterais-tu le pays? — Tout ça à moi? — Oui, dit le curé, à vous. — J'irais en Amérique, au Mississipi, j'irais au firmament à cheval sur un rayon du soleil!... Mais, bah! vous voulez rire! — On te parle sérieusement, dit Guillot. Tiens, voilà un passeport au nom de Billard. Billard a trente-deux ans, c'est ton âge à peu près; il est blond comme toi, il a cinq pieds deux pouces comme toi. Avec ça, tu peux aller te faire pendre à mille lieues d'ici. — J'ai l'honneur de vous remercier. — Mais maintenant tu me diras par quel moyen, brigand, tu t'es introduit au château. — Moi? — Toi! — Moi? — Toi, animal! — Je veux que vingt mille procureurs du roi viennent me réveiller demain matin si je comprends... — Ah! tu veux faire le discret; eh bien! je vais te conduire à la brigade de gendarmerie de Marines. — Ah! Guillot, ce ne serait pas délicat! — Ne fais pas le plaisant, ou, comme il n'y a qu'un Dieu au ciel, je te tue, je t'écrase!... — Guillot, mon bon Guillot, dit le curé d'une voix douce, modérez-vous; vos paroles font frémir. — Eh, tonnerre! vous croyez, vous peut-être, que l'on confesse un gaillard comme ça comme une petite fille!

Pendant que Guillot et le curé échangeaient ces paroles, Berthoud le forçat libéré, dont la figure rusée était éclairée par la lune, paraissait réfléchir profondément. Interpellé de nouveau par l'inexorable garde-chasse, il répondit enfin: — Ah! vous voulez savoir par où je me suis introduit, eh bien! je vais vous le dire. — Quand on pense, dit Guillot, qu'un monstre pareil, avec sa barbe sale et ses mains crasseuses, a osé... — Laissez-le donc parler, mon ami! dit le curé de Chars. — Je me suis introduit, reprit Berthoud, par le jardin, tout simplement; j'ai passé ensuite par la porte de la cuisine qui donne sur la petite cour...

vous savez bien. — Oui, oui ! Je l'avais donc laissée ouverte ? — Sans doute, dit Berthoud. — Faut-il que je sois canard sauvage !.... Oui; mais la nuit où j'ai fait sentinelle dans la chambre de la Vierge, comment donc as-tu fait ? — Ah ! comment j'ai fait... je ne veux pas le dire. — Eh bien ! recommande ton âme à Dieu, car je vais te tuer. — Tu ne me tueras pas. — Ah, gueux ! dit Guillot saisissant Berthoud à la gorge. — Tu ne me tueras pas, et tu ne me conduiras pas aux gendarmes de Marines. Donne-moi mon argent pour que je m'en aille, je suis pressé. — Quel dommage que vous soyez venu avec nous, monsieur Aubry, dit Guillot au curé, je l'aurais tué et tout serait dit ! Maintenant, c'est clair, vous m'empêcherez de lui casser la tête; et si je le remets aux gendarmes, il jasera, et ce sera bien d'autres histoires. Approche, Berthoud, que je délie tes mains.... Là, te voilà libre comme le chevreuil au bois. Tiens, voilà trois rouleaux d'or, et adieu. — Merci, rat. — Mon pauvre enfant, dit le curé à Berthoud; tâchez de vous rapprocher de Dieu, seul il peut... — Bonsoir, bonsoir, vieux mufle !

En prononçant ces élégantes paroles, Berthoud sauta sur la droite dans un taillis; et pendant quelques minutes on put suivre sa course rapide au craquement des branchages qu'il brisait en courant.

XVIII.

Dans une salle à manger du meilleur goût, au premier étage d'une belle maison de la rue Saint-Georges, M. Dutaillis s'acharnait sur une truite cuite au bleu, dont les trois quarts déjà n'avaient fait qu'un saut du plat d'argent dans son assiette de porcelaine du Japon, et de son assiette dans son estomac.

Autour du poisson, ou plutôt de ses restes, s'étendaient sur la table d'acajou sans nappe plusieurs autres mets indispensables au confortable d'un déjeuner. M. Dutaillis mangeait avec un bonheur tout voluptueux; il s'épanouissait dans la joie du gourmand avec un abandon plein de suavité : il n'était qu'estomac depuis l'orteil jusqu'aux cheveux.

Cependant, pour un observateur habitué à la contemplation de cette individualité puissante, Dutaillis n'avait donné au plaisir de la bouche ou de la gueule — choisissez — qu'une partie de ses facultés, le reste était tout entier à une autre béatitude : c'était jouir par tous les pores.

Aux émotions charmantes de la table se joignait pour lui le charme si pénétrant d'une malice naturelle satisfaite. Le bonheur du méchant éclairait son front étroit, enflammait son regard. C'était comme l'extase du milan quand il a saisi la colombe, ou bien de l'huissier près les tribunaux quand il a mis la griffe sur le mobilier d'un débiteur.

Debout, son castor usé dans la main droite, le curé de Chars attendait dans une position respectueuse que l'industriel eût fini son repas du matin.

Dans la figure honnête et calme du vieillard il n'y avait ni impatience ni mépris pour ce riche qui le laissait debout à côté de vingt siéges épars dans la salle, et qui se gorgeait d'aliments et de vin sans dire au visiteur ces mots si doux à prononcer : — As-tu faim ? as-tu soif ?... Le curé de Chars était une créature humaine moitié résignation, moitié tolérance; c'était l'âme de Colette fécondée par un esprit droit et juste; c'était une de ces individualités d'église qui donneraient de la piété au plus endurci; parce qu'on sent qu'il doit être doux d'aimer leur Dieu.

Dutaillis but encore un demi-verre de sauterne; il passa sur ses lèvres une langue longue comme celle d'un veau, et, renversé dans son fauteuil, il dit : — Et vous voulez, bon homme, que moi, dans ce Paris, centre des lumières, où nous voilà tous les deux, je donne dans le panneau comme un niais ? — Monsieur, vous croyez donc que j'ai quitté ma paisible retraite pour venir jouer ici le rôle de mystificateur ? — Et, voyez-vous, continua Dutaillis, qui suivait sa pensée, je ne passe pas dans ce monde pour être absolument un sot; non, en vérité ! on veut bien accorder quelque mérite à celui qui dirige sans premier ministre d'immenses entreprises, à celui qui défend à la chambre élective les intérêts du pays. Avec toute la meilleure volonté du monde, monsieur, je ne veux pas me laisser jauger ainsi en Vexin, lorsque dans la capitale des arts et de la civilisation je suis quelque peu goûté. — Mais encore une fois, monsieur Dutaillis, personne ne pense à vous tromper, et c'est la vérité tout entière que vous venez d'entendre. — Monsieur le curé de Chars... Ah ! mais donnez-vous donc la peine de vous asseoir. — Volontiers; j'ai quitté la voiture à Franconville, et j'ai fait quatre lieues ce matin à pied. — Eh ! pourquoi diable quitter la voiture, curé ? — Pour payer moitié place, monsieur. Je suis pauvre. — Eh bien, mon cher ! commis voyageur de mademoiselle Colette Mathias, il fallait lui faire supporter les frais de route ; c'est dans l'ordre, cela. — J'aime à obliger gratis, monsieur. — Ah ! ah ! nous sommes fiers !... Mais revenons à nos moutons. Curé, je ne puis croire au conte absurde que mademoiselle Mathias vous a chargé de me débiter, et je dois m'étonner qu'un ministre des autels.... — Monsieur, ma conscience est en repos; et cet ange d'innocence et de vertu qui m'envoie.... — Un ange ! dites donc une bigote, une fille hébétée par toutes les momeries... Monsieur le curé, je crois en Dieu, je vous déclare que je crois en Dieu ! mais je vous déclare en même temps que j'ai un souverain mépris pour le fanatisme. — Moi aussi, monsieur. — Ah !... eh bien ! vous devez furieusement mépriser la suzeraine de Bréancourt ? — Non, monsieur; j'ai pour elle l'amour que l'on doit à un pauvre enfant sans force et sans volonté. J'essaie d'éclairer son esprit sur la vraie religion, de détruire en lui les idées déplorables qui y germent depuis si longtemps, et... — Et en attendant, elle se fait faire un enfant par je ne sais qui, un sacristain, un chantre peut-être, et vous voulez que moi je croie à la puissance magique de ce nouveau Saint-Esprit qui entre chez la Vierge sans être vu !... — Il ne s'agit, monsieur, ni de sacristain, ni de chantre, ni de Saint-Esprit. J'ai eu l'honneur de vous dire qu'un adroit scélérat, pendant la nuit...

— Homme simple que vous êtes, allez !... car je veux bien croire que vous n'êtes pas complice, et attribuer seulement à de la naïveté...

Le curé se mit à rire, et fort tranquillement il prit du tabac dans sa vieille boîte de carton. — Oh ! c'est que messieurs les prêtres, quand ils s'y mettent !... Mingrat, Contrafatto, *et cœtera*. — C'étaient de grands misérables, monsieur Dutaillis. — Ces dévotes finissent toujours comme ça ! Vous les verrez toujours ou intrigantes ou impudiques. Celle-là eût jeté les hauts cris à une proposition de mariage... Mais, comme je le disais tout à l'heure, elle se fait faire un enfant, et nous devons croire qu'elle l'a fait toute seule. — Ah, monsieur ! vous ne pourriez conserver cette pensée sur mademoiselle Mathias, si, comme moi, vous aviez vu sa douleur. Son innocence éclatait jusque dans ses plaintes. Monsieur Dutaillis, la candeur, l'ingénuité de cette malheureuse fille sont au delà de tout ce qu'on peut imaginer. Elle est victime d'un épouvantable guet-apens. Les gens vulgaires en riraient, mais un homme comme vous ne voit plus de ridicule là où il y a de l'affliction vraie. — Sans doute, sans doute, dit Dutaillis intérieurement flatté de la distinction que venait de faire le bon curé; sans doute, mais les femmes ! oh, les femmes ! vous ne les connaissez pas, vous, bon prêtre : moi, voyez-vous, je les connais. Et, tenez, je me suis fait le despote de la mienne pour n'être pas son esclave. Sarpejeu ! madame Dutaillis est à moi ce qu'est le soldat à son capitaine; elle n'est pas dévote, elle, cependant !

Comme Dutaillis parlait ainsi, un domestique entra en disant :

— Une lettre de madame. — Tenez, monsieur le curé, il faut que je vous donne une idée d'une femme qui ne va pas à confesse, qui ne se refuse aucun des plaisirs innocents du monde, d'une femme qui, enfin, n'est pas une femme... une femme à prêtre !

Le curé de Chars ne répondit pas à cette nouvelle insolence; mais comme la grossièreté de cet homme faisait un contraste choquant avec le luxe de la maison et la renommée qui dans le monde suivait Dutaillis et son ruban de la Légion d'honneur, il regarda avec étonnement celui que Colette considérait obstinément comme l'arbitre de sa vie. Dans ce respect de la pauvre fille pour une si misérable individualité, il vit une nouvelle preuve de doux idiotisme qui lui arracha un soupir. — Oui, curé, continua Dutaillis, ce ne sont pas les gourmandes d'hosties qui, dans ce monde, se conduisent le plus honorablement. Voyez ma femme ! elle est partie pour les eaux de Balaruc, elle est pour le moment à deux cents lieues de moi. Lisez !

Il remit la lettre qu'il venait de recevoir au curé de Chars, et celui-ci l'ouvrit pour ne pas mécontenter le considérable personnage dont il croyait avoir besoin dans l'intérêt de sa pénitente.

— Lisez, monsieur le curé de Chars, lisez, disait Dutaillis d'un air radieux, lisez.

M. Aubry lut donc l'épître conjugale. C'était un bulletin, heure par heure, des faits et gestes de Clarisse Dutaillis aux eaux de Balaruc. Il avait au moins fallu trois heures pour le rédiger.

— J'en reçois un tous les jours comme celui-là, monsieur le curé, dit Dutaillis en se frottant les mains, et ma femme, je vous prie de le croire, n'est pas un pilier de sacristie. Madame Dutaillis, curé, est une honnête femme. Croyez-vous qu'elle ira en enfer, curé ! — Monsieur, je sais depuis longtemps que madame Dutaillis est un modèle de vertu et de soumission conjugale; elle est en cela comme ces chastes épouses qui ont le bon esprit de ne voir, après Dieu, pour maître que leur mari, créatures innocentes dans le cœur desquelles l'amour se confond avec le respect. — Bien parlé, homme d'église ! — Madame Dutaillis habita longtemps nos campagnes, et son souvenir est resté cher à plus d'un de nos pauvres. — Et encore une fois, curé, elle n'est pas dévote ! J'insiste sur ce point pour vous faire sentir que mademoiselle Mathias eût beaucoup mieux fait de vivre comme Clarisse que de s'hébéter dans une église. — Mais, mon cher monsieur, mademoiselle Colette est victime d'un guet-apens, d'un assassinat. Ce n'est pas du tout parce qu'elle est dévote que son terrible amant a osé son crime, mais tout simplement parce qu'elle a un château isolé et plein d'issues mystérieuses. Une athée eût éprouvé le même sort. — Ouiche !!! je comprends parfaitement le machiavélisme de vos paroles, ministre des autels ! Oui, sans doute, une athée eût pu être appréhendée au corps... Mille pardons, c'est le mot... Mais que diable ! je connais Bréancourt, moi ! Il n'y a pas là d'issues mystérieuses; il y a des gars bien découplés qu'une fille de vingt-sept ans peut apprécier. Sous prétexte de prier ensemble sous le manteau sacré de la religion, on va jusqu'à... Et puis il y a un enfant de fait. Telle est mon opinion ferme et inébranlable sur tout cela. — Je vous plains de l'avoir, monsieur. — Dans ma position, prêtre villageois, je ne saurais supporter qu'on me plaigne. — Pardon ! j'ai été trop vif. — Je ne vous en veux pas, je dirai même que je vous estime... Vous pas-

ses pour un homme qui ne fait pas de la religion un métier... Mais pour Dieu, bonhomme, ne croyez donc plus aux issues mystérieuses. Au reste, Colette me demande, Colette me veut. J'irai donc à Bréancourt, et nous verrons si je dois, sans compromettre mon caractère, lui conserver ma protection. Je ne vous retiens plus, curé. A demain! Le curé sortit.

Dutaillis demanda son cabriolet, et il brûla le pavé de Paris pour réunir trois amis intimes. Ces personnages, intéressés avec lui dans l'opération sur les fers anglais que le refus insurrectionnel de Colette au sujet des quatre-vingt mille francs avait fait manquer, avaient voué à la pauvre fille une haine d'industriels déçus dans une affaire d'argent.



Une supposition, dit Billard, qu'un quelqu'un viendrait l'insulter, c'te drôle de ratapiole que je lui administrerais!

— Mes enfants, leur dit Dutaillis de sa belle voix de basse-taille, mes amis, je vous apporte des fonds et de la vengeance. Ils dressèrent les oreilles. Dutaillis leur raconta l'histoire, et il termina ainsi :

— Je vous emmène tous à Bréancourt sous prétexte de vous faire voir de belles campagnes... des coupes de bois à acheter... quelques lièvres à tirer dans les bois de Chars... Nous nous moquerons d'elle; et comme elle me revient, vous comprenez que les quatre-vingt mille francs!... Il y a double bénéfice!

Dutaillis parlait à cœur ouvert. Ces trois amis avaient été ses complices dans nombre d'opérations décorées par eux du nom d'industrielles, mais qui par leur nature n'avaient en réalité rien de commun avec le Code de commerce. C'était de ces spéculateurs du ruisseau qui conduisent leur barque à la fortune ou au bagne. Il n'y a pas de milieu, on devient électeur, éligible même, ou galérien.

Colette, en refusant les quatre-vingt mille livres qui, d'après les plans de ces messieurs, devaient servir à jeter dans l'industrie parisienne une grande quantité de fers de rebut; Colette avait encouru toute leur indignation. L'opération devait être d'un bénéfice énorme, et leur mauvaise humeur fut énorme par conséquent : c'était de la haine à soixante pour cent.

La proposition de Dutaillis leur plut donc extrêmement. Après un dîner au café Hardi, ils étaient montés dans une voiture de poste et ils avaient quitté avec fracas le boulevard Italien salués par la loueuse de chaises, les commissionnaires du coin de la rue Laffitte et l'homme qui vend le *Messager* devant le café Tortoni.

A onze heures du soir ils arrivaient à Bréancourt, et Dutaillis, de sa voix redoutable et trop connue du personnel de la maison, demandait que des chambres fussent préparées à ses amis.

— Jour de Dieu! dit madame Durand, le loup rentre dans la bergerie : je parie deux verres d'eau de noyau que nous allons en voir de grises.— Et même, dit Billard, des grises de toutes les couleurs... une supposition. — Si j'avais été capitaine, ajouta Guillot allumant sa pipe au bougeoir de madame Durand, oui, capitaine au lieu d'être un valet, et si le curé de Chars eût été un jésuite au lieu d'être un honnête homme qui ne s'empare pas des idées des autres, l'individu de Paris, l'ogre de la rue de Provence ne serait pas ici. — Voyez-vous, m'sieu Guillot, dit encore madame Durand, il y a un secret ici que vous me cachez.—Eh! laissez-nous donc la paix, la mère! il n'y avait de caché que ma flamme pour vous; mais je vous l'ai récitée, alors ce n'est plus un secret. Nous nous marierons à la Pentecôte, c'est dit.— Oui, mon joli vainqueur.— C'te grosse maman Durand est-elle bien conservée! — Taisez-vous, vieux lovelace de nos bois!

Or, le lendemain matin, dans le salon du dix-septième siècle, Colette Mathias, les yeux ruisselants de larmes, la voix tremblante, le front décoloré, se traînait aux pieds du terrible Dutaillis.

Dans un coin de l'appartement, qui était devenu celui de la malheureuse fille, le curé de Chars essuyait ses yeux et joignait les mains devant le juge de Colette comme devant Dieu.

— Monsieur, monsieur, disait Colette, ne me rejetez pas loin de vous comme un être impur! Ce saint homme vous a dit que ce crime n'était pas le mien.

Dutaillis se mit à chanter :

J'ai du bon tabac
Dans ma tabatière;
J'ai du bon tabac,
Tu n'en auras pas!

— Mais, mon bon monsieur, si vous me repoussez, si vous n'ajoutez pas foi à mes paroles, vous voulez donc que je meure! — Non, fille Mathias, je ne veux pas la mort du pécheur. — Eh! bon Dieu! s'il me faut vivre avec votre mépris, autant la mort, mon bon monsieur! croyez-moi. Oh! comme il y a une Providence suprême, comme dans ce moment la lumière du ciel éclaire nos champs, j'ai dit des paroles vraies. — Mais comment voulez-vous qu'au dix-neuvième siècle je croie...? — Croyez, mon bon monsieur Dutaillis, croyez, car ma bouche n'a pas menti. Oh! sans doute, je suis une grande pécheresse! Je conviens que j'ai été dure et cruelle envers vous, mon second père, en vous refusant ce prêt que mes grands biens m'eussent rendu si léger, j'ai montré un mauvais cœur; mais je n'ai pas menti, oh! je n'ai pas menti, mon bon monsieur. — Quant à cette somme, fille Mathias, répliqua Dutaillis prenant un ton digne qui grimaçait fort avec sa plate



La confession de ma tante Colette.

figure, quant à cette somme, je l'ai trouvée ailleurs. Dans ma position, les amis ne manquent pas. — Et qui ne s'empresserait de vous obliger, mon cher monsieur? Il faut être méchante comme moi pour... — Vous n'êtes pas méchante, Colette; vous êtes seulement, à ce que je puis croire, fort mal conseillée! — C'est en effet moi, monsieur, dit le curé de Chars avec une grande tranquillité, qui ai donné à mademoiselle le conseil de vous refuser toute avance d'argent. — Vous! dit Dutaillis fixant sur le prêtre des yeux enflammés et mordant sa lèvre supérieure avec une rage visible, vous! — Moi-même; mais un homme de votre supériorité ne se laissera pas influencer par une circonstance

de cette nature; vous devez voir de plus haut que cela, monsieur! — Oh! sans doute, sans doute, de plus haut, d'infiniment plus haut. — Mais tout ce que j'ai est à vous, mon bon monsieur, reprit Colette égarée par le désespoir, oh! tout!

Le curé haussa les épaules comme un homme qui ne comprenait que trop la portée de ces imprudentes paroles.

— Vertubleu! beugla l'industriel de la rue de Provence, voulez-vous m'acheter, fille Mathias? Suis-je à vendre, donc? — Pardon, oh! pardon! dit Colette en sanglotant.

Elle prit le pan de la redingote du terrible homme, et elle ajouta d'une voix déchirante et qui par intervalles s'éteignait sous la violence de la douleur :

— Je ne suis qu'une pauvre fille sans esprit, une idiote, une brute, vous le savez! Si je vous ai offensé, c'est par ignorance. — Eh bien! soit. — Mais, mon bon monsieur, rendez-moi votre estime, votre protection. Sans l'appui du vieil ami de mon père, la vie n'est plus pour moi qu'un désert épouvantable. Pitié! pitié! monsieur Dutaillis! Par le souvenir du digne M. Mathias, par tout ce que vous avez de plus cher au monde, par votre respectable femme, cette Clarisse dont les vertus aimables enchantent votre vie, ah! ayez pitié de moi! — Vous pourriez choisir d'autres circonstances pour citer l'être pur qui porte mon nom, fille Mathias; elle est sans reproche, elle! — Et moi aussi, mon cher monsieur... Mais, tenez, voyez cette lettre mystérieusement arrivée hier à mon adresse : elle est de ce monstre; elle vous dira assez que je ne suis pas sa complice. Elle est du voleur, du galérien. Bon monsieur Dutaillis, croyez-vous que la pauvre Colette se fût [illegible]née à un misérable ba[illegible] ! si vous le croyez, alors [illegible] faut que je me brise la face sur ce parquet; il faut que je déchire ma chair avec mes mains. Je le ferais! oh! je le ferais!

A genoux, elle tendait ses bras; les veines de son cou se gonflaient à crever; une ardeur fiévreuse enflammait ses lèvres. On sentait que quelques minutes de plus d'angoisses pareilles la tueraient. Dutaillis ne put s'empêcher de frémir; il la releva, assisté du curé de Chars.

— Voyons la lettre, dit-il.

Colette la lui remit, et il lut :

« Il faut que je vous voie, il le faut. Colette, vous portez dans votre sein le fruit de mon crime. Colette, ne refusez pas deux minutes d'audience au père de votre enfant; ou, par le Dieu vivant, je me tuerai aux bords des fossés du château! Un mouchoir aux barreaux de votre fenêtre m'annoncera que je puis venir. De grâce, reprenez votre chambre pour cette nuit; celui qui viendra vous y trouver n'a plus que des paroles de remords et de respect à vous faire entendre. »

— Il faut mettre le signal à la fenêtre, dit Dutaillis; et des gendarmes cachés... — Oh! monsieur, dit le curé, c'est une affaire de famille; Guillot est un intrépide soldat, il suffira. Vous savez qu'il est dans le secret? — Très-bien. — Allons-nous rire! disait une heure après le malicieux Dutaillis à ses amis qu'il avait rejoints dans le bois de Chars, où ces messieurs faisaient un horrible carnage des lapins de Colette; allons-nous rire! hein! je vous le demande? — Dutaillis, dit l'un d'eux, probité de Bourse bien connue du tribunal de commerce, qui [illegible] l'avait mis en faillite, Dutaillis, tu es un heureux scélérat. Il y a [illegible]llions à manipuler pour toi dans toute cette affaire-là; sans [illegible]; comme tu viens de le dire, nous allons rire un peu [illegible]. — Eh bien! vivent l'argent et la gaieté!

[illegible]nuit, tous les domestiques du château dormaient. Colette, par [illegible] de Dutaillis, était rentrée dans la chambre d'honneur.

En revoyant ces lugubres lambris, elle éprouva un horrible serrement au cœur; ses jambes plièrent, un cri plaintif sortit de sa poitrine.

— Du courage, ma bonne demoiselle, dit Guillot, il faut bien prouver que vous êtes pure comme un ange du ciel! Par exemple, je n'aurais pas cru qu'il fallût des preuves pour ça! — Taisez-vous! dit impérieusement Dutaillis.

Guillot le regarda d'un œil sombre, il allait répondre.

— Chut! mon vieux brave, lui dit le curé de Chars; chut! dans l'intérêt de la pauvre et chère demoiselle. — Muet comme un tombeau! répondit le vieux soldat à voix basse, mais c'est embêtant!

Au moment où le dernier coup de minuit frappa, le curé se retira dans la pièce voisine, dite la chambre de la Vierge.

Guillot, armé d'une paire de pistolets chargés jusqu'à la gueule, se blottit à côté d'une grande armoire de chêne en se disant :

— Cette fois-ci Berthoud n'échappera pas!

Quant à Dutaillis, il passa au fond de l'immense chambre, derrière un large paravent qui cachait ses trois intimes de Paris. Le mouchoir de poche entre les dents, ils s'efforçaient d'étouffer le rire impétueux qui les tourmentait; et dans les intervalles pendant lesquels ils réussissaient à modérer cette fougueuse joie, ils se disaient à l'oreille, heureux de la *bonne farce* faite à la dévote :

— C'est ravissant! Mieux vaut cette scène qu'un spectacle tout entier au Gymnase.

Puis un silence profond s'établit.

Après quelques minutes, il fut interrompu par un léger bruit qui se fit entendre.

— Colette, dit Dutaillis du fond de sa retraite, baissez un peu la flamme de votre lampe!

La bonne fille, renversée dans un fauteuil, pâle comme une morte, étendit le bras et obéit à son arbitre suprême.

Un moment après, un nouveau bruit, une sorte de grincement, comme celui d'un ressort qui joue avec peine, traversa l'espace de cette chambre d'honneur aux proportions si vastes.

On entendait les dents de Colette claquer.

Le vieux tableau de maître Luc de Cranach descendit, en criant, dans les rainures où il était enchâssé.

A sa place, Guillot, en observation, vit une large ouverture dans la muraille : trouée noire et béante de laquelle sortit une bouffée de vent qui tourbillonna dans la chambre et courba brusquement la flamme raccourcie de la lampe. Un homme se montra par ce passage : il était enveloppé dans un grand manteau; il portait un chapeau dont les larges bords couvraient ses yeux. A pas de loup, il s'avança jusqu'au milieu de la chambre d'honneur. Alors Guillot bondit jusqu'à lui comme un tigre : d'une main il tenait un pistolet; de l'autre, qui n'était pas plus convulsive que si elle eût serré une bonne pipe de tabac, il releva la lampe.

— Arrête, dit-il, ou je te brûle... — Oui, arrête, dit Dutaillis s'élançant de sa cachette avec ce courage qui distingue toujours un poltron flanqué d'un homme de cœur dans un moment décisif; oui, arrête!

Et puis de son côté le curé de Chars avait entre-bâillé la porte qui s'ouvrait sur cette chambre de la Vierge dans laquelle il s'était réfugié. Les trois industriels, venus en poste pour s'amuser, avaient aussi quitté le rempart de papier peint qui les cachait. Colette en les voyant sentit le rouge lui monter au visage. Elle, qui n'avait compté que sur la présence de Guillot et du curé, ses amis sûrs, éprouva un sentiment d'humiliation amère à leur aspect. D'une voix touchante elle dit se précipitant sur son prie-Dieu :

— O mon Dieu! divin Sauveur! il est impossible que cette dernière torture vienne de vous! Non, vous ne m'avez pas livrée, moi votre servante pleine d'amour pour vous, à la malice de ces hommes; car leur présence ici est un atroce supplice que je n'ai pas mérité!

En parlant ainsi, Colette, écrasée par toutes ces angoisses, tomba devant le prie-Dieu, pliante, brisée comme la tige d'un jeune arbre abattue sous la serpe. Dédaigneux du danger qui le menaçait, et qui était écrit sur l'intrépide front de Guillot, l'homme mystérieux se pen-


Mathilde Dorsan et son oncle le général Clairville.

cha vers elle. D'une main il la souleva par sa taille délicate, de l'autre il jeta à terre son manteau; et saisissant à sa ceinture un long poignard dont la lame brillante causa un éblouissement soudain au fougueux Dutaillis :

— Qu'est-ce, dit-il, une embuscade!... Faut-il absolument que j'extermine quelqu'un ici?

Son geste avait été si brusque, que dans la secousse le large chapeau qui cachait aux assistants son visage avait roulé loin de lui. On vit alors ses traits. Ils étaient beaux, mâles. Ses yeux étincelaient. Guillot ne recula pas d'une semelle, mais il baissa son pistolet. Dutaillis, à reculons et pesant les pieds comme un chat poserait les pattes sur une braise ardente, opéra un mouvement de retraite. Il aspirait au paravent.

Pendant ce temps-là, le curé de Chars rentrait dans la chambre d'honneur et venait, tranquille comme un Girondin sous la hache, se placer entre le pistolet de Guillot et le poignard de l'étranger.

— Cette douce fille, dit celui-ci regardant Colette dont le corps brisé se tordait sur son bras comme une écharpe tenue par le milieu, cette douce fille n'a pas, j'en suis sûr, organisé cette stupide tragédie; mais je vois d'ici de plates figures qui tout à l'heure m'en rendront bon compte. — Votre nom? balbutia un des amis de Dutaillis. — Eh! parbleu! dit le tuteur de Colette, c'est Berthoud le forçat libéré! — Tu mens, faquin! je suis le capitaine Franval, du huitième cuirassiers.

— Ah! bah!... capitaine au huitième cuirassiers! mais alors qu'avez-vous fait de vos moustaches?... où sont vos moustaches, Berthoud le forçat, hein? — Mes moustaches, monsieur?... oh! il y a une histoire là-dessous. L'état de cette malheureuse femme me permet de la raconter; mais, toi qui me parais commander ici, ton nom, à ton tour?

— Tiens... est-il étonnant cet ange de la nuit... je n'ai pas de comptes à vous rendre, entendez-vous, monsieur! Maintenant, dites-nous un peu ce que cela signifie? — Vous allez le savoir. Vous, mon brave Guillot, mettez au repos le chien de votre pistolet. Il n'y a plus de drame. Le vent tourne à la comédie!... — Comédie! comédie! dit Guillot, dans l'accent duquel on n'eût plus trouvé cette bonne et loyale colère qui un quart d'heure avant l'animait; comédie! est-ce donc si gai de croire qu'un ange comme ça a été... a été tutoyé par un forçat? Nous l'avons cru, nous! Même que j'ai donné trois rouleaux d'or au coquin pour qu'il abandonne le pays. Même encore qu'il a avoué s'être introduit ici... — Maître Guillot, Berthoud le forçat a voulu se vanter!... Le crime commis dans cette chambre n'est pas sur sa conscience, soyez-en sûr. — Je conçois; il a vu dans mes yeux de vieil imbécile que ce crime serait payé, et il l'a pris. Je crois bien! c'était de l'argent comptant! — Maintenant, reprit le capitaine, qui soutenait toujours Colette évanouie, on m'a demandé des explications, en voici : Dans ce château habitait naguère une femme douce, réservée, mielleuse, l'hypocrisie personnifiée!... elle avait pour amant... que dis-je! à cette heure, minuit, heure des amours, comme a dit Voltaire, auteur que nous estimons encore au huitième cuirassiers, elle est encore dans les bras de Jules de Cerny... un blond, plein d'esprit, le chef d'escadron le plus gracieux de toute l'armée! Cette femme, — je suis indiscret vu l'urgence, — cette femme, c'est madame Dutaillis. — Infâme scélérat! c'est ma femme! s'écria celui-ci. — Que voulez-vous que j'y fasse, monsieur? — Comment, ce que je veux qu'il y fasse!... Guillot, je vous défends de rire comme ça, entendez-vous!

— Vous m'avez placé dans une position où les explications les plus franches sont forcées, continua le capitaine Franval. Votre femme donc, sous les dehors les plus chastes, cache une âme prodigieusement gangrenée... Foi d'honnête homme, je vous plains, monsieur, quoique vous ayez été bien dur envers moi!.... Un jeune paysan, qui lui avait voué beaucoup d'amour pour quelques pièces de cent sous données à propos, était son messager; il portait ses lettres à Gisors à mon ami Jules de Cerny. Or Jules, dans sa jeunesse, avait habité ce château, loué à son père par M. Mathias, et il avait découvert, en courant après des papillons, ce passage secret par lequel ce soir je me suis introduit. Quand madame Dutaillis vint habiter Bréancourt, Jules, qui demeurait alors près d'un vieil oncle, aux environs de Gisors, trouva divertissant d'avoir encore aux champs et d'une manière romanesque une femme qu'à la ville il ne voulait plus... Il n'est pas inconstant, Jules; seulement il avait été dégoûté d'un cynisme rendu plus hideux par les dehors d'honnêteté qui le cachaient... Or M. Dutaillis et sa femme font lit et chambre à part, et madame Dutaillis reposait là, dans cette couche gothique... vous comprenez, messieurs? — Oui, mon capitaine, dit Guillot seul et d'une voix de tonnerre. — Guillot, tu es un gredin! hurla Dutaillis. — Moi, messieurs, reprit Franval, j'arrive en ce pays, et le hasard jette sur mes pas mon ami Jules; il me propose sa maîtresse et son passage secret; j'accepte. Un officier en remonte est presque en campagne, et en campagne on prend tout. C'était périlleux, par cela même bien plus amusant. Madame Dutaillis avait trouvé joyeux d'inviter Jules à venir avec elle fêter le premier jour de carême... impiété que le dernier cuirassier de mon régiment ne commettrait pas, ma parole d'honneur... Voici la lettre d'avis... Puis, par une autre missive, Clarisse avertissait Jules qu'elle partait pour Paris, où elle lui donnait rendez-vous. Malheureusement ce billet est demeuré près de deux mois dans la rivière, à Gisors, avec celui qui s'en était chargé, le bon et naïf Bignot. Le pauvre enfant a été trouvé ce matin enlacé dans les herbes qui croissent près de la rive. Jules, qui habite Montpellier, à quelques lieues des eaux de Balaruc, où madame Dutaillis est en ce moment, m'a écrit trop tard que ce contre-ordre avait été donné, et que nécessairement le messager d'amour était en fuite ou mort. Ce bon Jules! il adore votre femme, monsieur Dutaillis, depuis qu'il a failli me la donner... Un fou!.... un drôle de corps!.... Pour moi, messieurs, qui suis venu à sa place, j'ai trouvé Psyché au lieu de Vénus, une vierge au lieu d'une bacchante. Je ne prétends pas justifier ma conduite; je sais ce qu'elle a de condamnable... Un honnête homme qui se met des moustaches postiches, comme un masque du dimanche gras, qui les ôte ensuite pour détourner les soupçons, oh! ce n'est pas digne d'un militaire, c'est une comédie bien misérable. Mes pauvres moustaches! elles pouvaient me trahir, elles sont tombées sous le rasoir le lendemain de ma visite ici... première punition! J'étais bien honteux quand, le soir même, dans l'impatience de doubler mon péché du même, j'ai placé sur ma lèvre supérieure celles que j'avais achetées au figaro de Gisors... Belle ruse, ma foi! qui m'a exposé à être pris pour le voleur Berthoud. Mais, voyez-vous, j'étais arrivé avec un profond mépris pour les femmes, et particulièrement pour la vôtre, monsieur Dutaillis; j'avais commencé en mousquetaire, je ne pouvais guère finir en Joseph. Plus tard la démarche d'un brave médecin de Gisors, aux pas duquel je me suis attaché, m'a révélé une chose qui a fait battre mon cœur, et, ma foi, ayant appris un jour, et de Guillot lui-même, que la pauvre enfant que voilà avait changé de chambre, j'ai sollicité ce rendez-vous ici, rendez-vous qui me vaut l'honneur de votre connaissance, monsieur Dutaillis. — Merci! — Ensuite vous me direz, vous tous : Tu as dû voir tout de suite..... Voir! un drôle de mot!... Tu as dû voir donc que ta victime n'était pas Clarisse. Alors il fallait partir. Seriez-vous partis, vous?... Je vous assure que j'ai eu une atroce envie de me pendre, lorsqu'un homme du pays, que j'interrogeai, me dit le lendemain du jour fatal, c'est-à-dire du jour heureux : — Ce château appartient à mademoiselle Colette Mathias!!! la mère des pauvres, un ange!

Le capitaine Franval, après avoir ainsi parlé, porta Colette sur le lit, et se retournant vers l'assistance :

— J'ai été rude dans mes paroles, monsieur Dutaillis! j'ai jeté à pleines mains de la fange sur votre front de mari. C'est votre faute. D'abord je vous croyais avec votre femme aux eaux de Balaruc, département de l'Hérault, au bout du monde!... Et loin des maris on dit tout ce qui passe par la tête... Ensuite, quand je suis entré tout à l'heure, quand ce loyal soldat voulait me tuer, procédé de brave homme dont je le remercie pour sa maîtresse, je vous ai vu rire, vous et ces héros qui se cachent au moment où je parle derrière ce paravent... Or ceux qui pouvaient rire dans un pareil moment sont les ennemis de cette jeune femme qui est là... les miens par conséquent! — Rire, rire! dit M. Dutaillis suant à grosses gouttes, est-ce que nous avons ri? — D'un rire fort stupide, je vous assure! Dès mes premiers pas dans cette chambre, ce soir, j'ai vu de quelles gens mademoiselle Colette était entourée. — Et de quelles gens, s'il vous plait? dit un des amis de l'époux malheureux. — D'un brave soldat pour la défendre, d'un bon prêtre pour la consoler, et de mauvais drôles pour rire de son malheur, monsieur! — C'est égal, dit l'industriel, Dutaillis nous avait promis une joyeuse soirée, il a tenu parole.. . . . .

Maintenant, ami lecteur, j'ai à vous dire que, moi l'historien du Carême de ma Tante, je possède aujourd'hui pour oncle le capitaine Franval, du huitième cuirassiers. Diable d'homme! il s'est fait pardonner tout de suite par notre bonne Colette.

Le magnétisme, l'électricité, la poudre à canon agissent, je vous assure, avec moins de puissance. En huit jours, il était pardonné, je vous l'ai dit; en quinze jours, adoré; en trois semaines épousé. Il a payé les dettes de Dutaillis, à qui il a jeté un pardon comme on jette un os à un chien; et, entre nous, je crois qu'il va encore payer les miennes pour la troisième fois. Tout est hors de prix au quartier Latin, où j'étudie le droit, vrai!

Madame Durand, devenue madame Guillot, compose toujours de l'eau de noyau excellente; et elle fait la guerre à son mari parce qu'il préfère l'eau-de-vie, qui, dit-elle, est un poison. Guillot se porte à merveille.

Justine a épousé Billard, qui répète chaque jour : — Une supposition : un homme séduit une fille : il doit l'épouser, connu en morale!

Ma tante va à l'Opéra, aux Bouffes, aux concerts du Conservatoire; elle sait par cœur Meyerbeer, Tamburini, Urhan, mademoiselle Plessis, Monrose, le bois de Boulogne, les petits pâtés de Félix, les romans maritimes, la trompette à piston, Tortoni, Walter Scott, les chemins de fer, le galop, l'homœopathie, la phrénologie, le satin de laine, les courses au clocher et madame Dorval. — Mais apprends-moi donc, me dit-elle quelquefois en fixant sur moi son regard céleste, son regard qui tient à la fois maintenant du paradis et du salon, mais dis-moi donc comment Franval a pu me changer ainsi? — Je le sais bien, moi! Mais on ne dit pas certaines choses à sa tante!

Le curé de Chars est venu nous voir récemment à la maison de la rue des Tournelles; il nous a appris la mort de Berthoud, qui a eu la bêtise de regarder de trop près le grand sabre du brigadier de gendarmerie.

— Ce pauvre Berthoud! a dit Guillot, moi qui ai cru pourtant!.... J'aurais dû penser que ces gens-là ne volent que de l'argent; mais on ne pense pas à tout!

LE
CARNAVAL DE MON PÈRE,

PAR

AUGUSTE RICARD.

I.

L'autre jour, j'étais avec quelques amis... des amis de Paris... Nous déjeunions dans la salle du café Hardi dont les fenêtres s'ouvrent sur la rue Laffitte; nous déjeunions avec du homard, du vin de Chablis et du pâté de foie d'oie... un déjeuner raisonnable!

Notre état digestif, quelques organes en souffrance, le vent, l'influence d'un certain air atmosphérique peut-être, nous avaient tout doucement conduits à des pensées graves et philosophiques.

Oh! de la philosophie, nous en faisions avec un bruit infernal. Nous avions traduit le siècle à notre barre, et nous le jugions avec une sévérité!... Observateurs froids et moroses, nous prenions en pitié les folies du monde, nous regardions au microscope l'humanité, et Dieu sait comme nous la trouvions laide!

Nous nous demandions où étaient la vertu, l'honneur, dans notre capitale des arts, et nous arrivions, portés sur l'aile de nos idées misanthropiques, à nier la bonne foi, la générosité dans la classe élevée, et la résignation, le courage, le désintéressement dans le peuple.

Or, le peuple, nous ne le connaissions pas, en vérité, hommes de vie épicurienne que nous étions, et c'était agir en gens fort malavisés que de prendre avec lui la férule.

Quant aux puissances sociales, oh! nous pouvions parler de source, et les exemples étaient là pour garantir nos anathèmes. Car, bien près de nous, au milieu de cette rue Laffitte, qui commence par un restaurateur et qui finit par une église, s'élevait l'hôtel du grand citoyen dont les pachas du commerce parlent en ricanant aujourd'hui, dont les pachas du commerce eussent volontiers léché les bottes, il y a quelques années, les jours d'échéance.

A Laffitte, le Français reconnaissant n'a pu offrir qu'une récompense: l'honneur de donner son nom à une enfilade assez étroite de maisons dans la Chaussée-d'Antin.

Un badigeonneur est monté sur une échelle, il a inscrit le nom du patriote de 1830 en lettres noires sur la maison du coin; la rue d'Artois est devenue la rue Laffitte, et celui qui avait donné ses millions pour que la nation cessât d'être opprimée, a dû être content, on était quitte avec lui. Ce n'est pas cher, n'est-ce pas? Et maintenant des orphées de pacotille font de la musique dans la demeure de Laffitte, sous la direction d'un entrepreneur, et la trompette à piston résonne dans ces murs qui retentirent naguère des hurras d'un régiment entier prenant la cocarde nationale pour aller ensuite pactiser avec le peuple.

Oh! nous étions merveilleusement placés pour fronder les infamies contemporaines, comme aussi pour fronder les ridicules contemporains.

Car, à côté de nous, un gros monsieur, ministériel de son état, criait d'une voix de stentor et avec l'intention marquée de se faire entendre:

— Garçon! garçon! le *Moniteur* tout de suite! Ils ont fait l'appel nominal hier à la chambre, et je veux voir si mon nom est inscrit sur la feuille officielle avec ceux des manquants.

Le digne homme était ravi de nous faire savoir qu'il était député de la session de 1835. C'était du courage au moins, et nous sûmes lui en tenir compte. Or, moi, au milieu des mille propos qui s'échangeaient sous l'influence de ces faits que je vous rapporte aujourd'hui, moi, j'étais muet. J'approuvais tout de la mine et du geste, mais je n'entr'ouvrais les lèvres que pour envoyer à mon excellent estomac du vin blanc frappé de glace.

Jules Norville, celui de toute la bande qui m'avait toujours montré le plus d'amitié, s'écria:

— Eh! messieurs, regardez Edmond... toujours triste! ne jetant jamais un mot dans nos entretiens, dont il ferait l'agrément s'il voulait, car il est gentil, Edmond... Non, vrai, mon cher, tu es spirituel, toi! Et puis, voyez-vous, messieurs, il y a chez lui des connaissances véritables. Oh! tu n'es pas frivole et ignorant comme moi, par exemple, Edmond! Eh bien! je parierais que cette peine secrète qui ride un front, qui glace une langue de vingt-huit ans... je gagerais, dis-je, que cette peine qui t'obsède te vient de ce monde contre lequel nous venons de déblatérer comme de fameux philosophes que nous sommes, n'est-ce pas, Edmond? — Hélas! mon cher, ne parlons pas de moi, répondis-je en lui versant à boire, ma piètre individualité n'a rien à faire au milieu des noms intéressants que vous venez de citer. Ma peine, Jules, est une peine obscure comme moi, et qui, comme moi, doit mourir à l'ombre où elle est née. — Du tout, du tout, Edmond; tu nous mettras dans le secret. — Oui, oui! crièrent les assistants. — Nous sommes tes amis, tu nous dois cette confidence. — Sans la confiance, où est l'amitié? — Nous haïrons avec lui la femme qui l'a trompé. — L'ami qui l'a abandonné au jour du péril. — Le banquier qui lui a enlevé sa fortune. — Ou le maladroit qui lui a donné un coup d'épée. — Messieurs, dit Jules Norville, je vous invite tous à dîner à Saint-Cloud, chez le Griel. Je vais envoyer prendre un landau; car, en conscience, nous sommes trop de six pour mon cabriolet. A l'ombre d'un bocage, Edmond nous racontera son histoire; nous emportons avec nous des cœurs d'amis faits pour comprendre la peine de sa vie. — Ah! emportons aussi beaucoup de cigares!

Une heure après, dans un fourré épais du parc, au milieu des merveilles d'une végétation magnifique, respirant un air embaumé, étendu sur une herbe épaisse qui eût fait envie aux bergers de Virgile et aux agneaux de madame Deshoulières, je parlais ainsi:

II.

Je suis né à Bordeaux. Ma famille, s'il faut l'en croire, est aussi noble que celle des Montmorency. Je me souviens qu'aux jours de ma jeunesse j'ai trouvé, au fond d'une vieille armoire, dans le château de mon père, une liasse de parchemins qui prouve jusqu'à l'évidence que les nobles Gascons dont le nom m'a été transmis firent partie jadis de cette pépinière vaillante et capricieuse qui tantôt livrait la vieille Guyenne à l'Anglais, tantôt l'enlevait à celui-ci pour la vendre au roi de France.

Ce qu'il y a de certain, c'est que je suis noble, car mes ancêtres ont été d'excellents voleurs de grand chemin, une de mes aïeules a vendu ses charmes à Louis XIV, mon grand-père a trahi la France en 1793 et a combattu contre elle, et enfin mon oncle était grand prévôt en 1815, et a fait fusiller beaucoup de soldats de l'armée de la Loire.

Le comte de Blansac, mon père, mort l'an passé, était un Gascon des plus aimables. Il était brave, ardent, beau diseur, aimé des dames, et il le leur rendait bien. Dans sa jeunesse, il avait été l'ami de toutes les parties folles que faisaient entre eux les jeunes gens de Bordeaux. Il composait alors des vers assez bien tournés en l'honneur du sexe, il buvait le vin du cru sans jamais perdre son sang-froid, il tuait tous les ans deux ou trois de ses amis en duel; c'était un homme charmant!

La liberté, l'égalité, et la déclaration des droits de l'homme le trouvèrent assez résigné. Il ne suivit pas sa famille à travers les mille chances de l'émigration et, laissant de côté les préjugés nobiliaires, il épousa sans le moindre remords la fille d'un riche armateur, et il se mit bravement à faire du commerce avec son beau-père. Embarqué sur cette mer mouvante des spéculations, il eut à supporter plus d'une bourrasque.

En 1815 il eut le bonheur de revoir ceux de ses parents qui avaient suivi la famille des Bourbons, et l'ennui de se séparer de moi qui avais huit ans déjà et qui partais pour Paris, où il était décidé que je ferais mon éducation.

Moi, messieurs, qui entre sur la scène, j'étais alors un enfant infiniment ordinaire, je haïssais la classe et les professeurs, j'idolâtrais les confitures et les pâtissiers; du reste, menteur, hargneux, poltron, caressant et ingrat. Je vous fais grâce des années que j'ai passées au collége et des triomphes que j'ai obtenus avec mes discours français et mes vers latins. A vingt ans, je fus libre des chaînes scolastiques. Je savais Cicéron par cœur, et j'écrivais mal le français; j'avais perdu l'accent méridional, et je ne mettais jamais un pantalon sans sous-pieds.

Mes professeurs disaient que j'étais un élève très-distingué.

Je partis pour Bordeaux, dont j'étais éloigné depuis douze ans. Il me serait bien difficile maintenant de me rappeler toutes les extravagances, les amours, les duels dont je fus le héros pendant une année que je passai dans cette ville. Cette année fut comme un torrent qui m'emporta, je n'avais pas le temps de regarder sur les rives. Mon père... l'excellent homme!... me laissait faire. Il y avait chez moi une surabondance d'énergie que, disait-il, il eût été imprudent de retenir; dans l'intérêt de mon avenir, il fallait laisser ce feu, cette pétulance s'appauvrir. Il me comparait, le brave négociant, à son bon vin de Bordeaux, qui n'obtient ses hautes qualités, son velouté et son parfum que lorsque le prudent vigneron l'a laissé bouillir longtemps et rejeter au dehors toutes les parties impures qui eussent pu, faute de ces soins, affaiblir son prix. Et puis, un jour, dans son joli cabinet du Chartron, de la fenêtre duquel l'œil s'élançait sur la Gironde et sur la mâture gracieuse de mille navires, il me parla ainsi :

— Edmond, il y a eu hier trois cent soixante-cinq jours que tu es revenu de Paris. Voici, noté sur mon carnet, l'emploi de ton temps depuis que, frotté de rhétorique et de philosophie, tu es rentré dans la maison paternelle : tu as eu six maîtresses en titre, sans compter les distractions, tu as blessé en duel cinq jeunes gens de famille, tu en as tué trois, tu as crevé ou mis aux invalides quatre bons chevaux, et enfin tu m'as dépensé trente mille francs.

J'avoue, messieurs, que ce compte, dont l'exactitude était effrayante, me causa un vif sentiment de terreur. J'avais fait tout cela, moi! et en si peu de temps!

Je tombai dans les bras de mon père. Je crois que je versai des larmes. J'avais honte de moi, de cette vie physique, grossière que j'avais menée; car au fond de mon cœur il y avait, depuis que j'étais homme, un je ne sais quoi de tendre, une certaine disposition au recueillement, et même quelque chose d'honnête, de timide, qui certes s'alliait assez mal avec cette vie de matamore dont on déroulait complaisamment le tableau sous mes yeux.

Mais, que voulez-vous, la vie de Bordeaux est si séduisante, ou bien mon père, en me comparant au vin du cru, avait raisonné si juste, qu'il n'y avait pas un mot à dire. Modeste et sentimental, craintif et chaste, j'avais vécu en épicurien, en grenadier, en goujat, passez-moi le mot. Ma vie, qui devait être un roman doux et mélancolique, avait commencé comme un drame de fabrique moderne : par le sang et l'orgie!

Bordeaux, messieurs, Bordeaux me fit horreur. Les femmes au parler spirituel et leste, les promenades magnifiques, le fleuve large et imposant, la gaieté des habitations, le théâtre toujours peuplé de danseuses si jolies, tout cela fut pris subitement en haine par mon jeune cœur.

Je voulus partir; mon père ne s'opposa pas à ce nouveau caprice. Il garnit mon portefeuille de lettres de crédit, et un matin, après l'avoir tendrement embrassé, je quittai le théâtre de mes folies. Je ne vous conduirai pas avec moi, mes amis, dans toutes les contrées que j'ai parcourues. Je ne vous ferai pas non plus le cadeau de mes impressions de voyage.

Je ne vois rien de plus impertinent que cette manie de quelques voyageurs-écrivains qui consiste à imposer aux autres l'admiration ou le dégoût que tel peuple, tel site leur a causé dans leurs excursions loin du pays natal. Ils ont vu à leur manière, eux, et ils ne comprennent pas que d'autres yeux eussent pu voir autrement. N'importe, ils vous déclarent dans la *Revue de Paris* que le ciel est magnifique, enchanteur, vivifiant ou triste, lourd, écrasant dans le pays qu'ils viennent de parcourir, et malheur à vous si vous n'avez pas senti comme eux. Et tenez, au moment où je vous parle, Alexandre Dumas vient de partir pour explorer toute cette côte sur laquelle se dressent Marseille, Nice, Gênes, Civita-Vecchia et Naples. Eh bien! il va revenir avec une mer Méditerranée de fantaisie qu'il vous dessinera à l'aide d'une prose à facettes. Ayez le malheur de dire ou d'écrire que les mêmes lieux vous ont produit un autre effet, il vous traitera de Béotien, d'Allobroge, de Scythe, ou il daignera peut-être vous envoyer un cartel.

Pour mon compte, moi, je vous avoue que la mer Méditerranée m'a fait regretter souvent la petite Seine qui serpente, modeste et jaunâtre, au bord de ce parc de Saint-Cloud, où nous voilà tous établis, et que Nice, Gênes, Naples même, m'ont fait dire bien souvent :

— Ah! qu'on est bien au café de Paris, au bois de Boulogne, et à l'orchestre du Vaudeville!

Et cependant, moi aussi, j'ai ces goûts d'artiste, cet amour des beautés naturelles qui mettent à la main de tant de gens aujourd'hui le crayon ou la plume. Mais, moins esclave de la mode et du parti pris, je déclare qu'en Auvergne, au milieu des Pyrénées, en Normandie, j'ai vu de délicieuses campagnes, un ciel gai, des femmes charmantes. Je déclare encore... Mais, à mon tour, je me laisse aller au doux plaisir de vous imposer mon sentiment, et j'oublie que j'ai à vous instruire de l'histoire de ma vie, et non de celle des impressions que j'ai reçues en courant la poste... Jules, donne-moi un cigare... J'ai un appel à faire à ma mémoire. Rien de tel que la fumée de tabac pour exciter le cerveau et remettre un narrateur sur son chemin.

III.

Il y a deux ans, à Naples, j'ai fait la connaissance de madame Dorsan. Elle était venue là avec sa fille, et sous la protection d'un frère, vieux général de cavalerie qui ne parle que de son rhumatisme aigu et de la grande redoute de la Moskowa.

Madame Dorsan compte aujourd'hui quarante-six ans; c'est une belle femme, bien conservée, des dents blanches, l'œil noir; pas trop coquette pour une Française, pas trop minaudière pour une femme riche.

Sa fille, la belle Mathilde, est âgée de vingt-deux ans.... Une figure de vierge, des yeux bleus d'une irrésistible expression, un front, un nez dessinés avec une pureté admirable, une bouche.... oh! une bouche!... figurez-vous une rose de mai qui s'ouvre; et puis une taille de nymphe, un organe doux et pénétrant, des mains et des pieds parfaits. Mathilde, messieurs, est la plus jolie femme de Paris, de la France, de l'Europe, de l'univers.....

Un soir, au théâtre de *San-Carlino*, je vis pour la première fois ces dames. Jusqu'au moment où je les aperçus, j'avais écouté dans un religieux silence la musique spirituelle et folle d'un opéra-bouffon chanté comme on chante en Italie; mais à la vue de Mathilde, toutes mes facultés furent comme enchaînées, anéanties, mon âme était passée dans mes yeux.

Jamais je n'oublierai le choc terrible que la vue de cette belle figure fit en moi. Je me rappelle encore que je me dis avec une sorte de terreur :

— Oh! mon Dieu.... c'est de l'amour. Je suis perdu!

Un coup de foudre m'avait frappé, je sentais que ma vie allait changer, que la divinité douce et fatale qui devait décider de moi était là. Une heure n'était pas écoulée, et je sentais que l'ordre de mes idées était détruit, et qu'une influence irrésistible m'avait saisi. Un moment j'eus l'idée de quitter le théâtre, de courir chez moi, de fuir Naples. L'instinct vague d'un grand danger me parla; mais le besoin de m'enivrer d'amour parla plus fort, et je restai.

Un de mes amis qui se trouvait au théâtre se pencha à mon oreille et me dit :

— Je suis des amis de ces dames, veux-tu que je te présente à elles?

Sans attendre ma réponse, il m'entraîna vers la loge de Mathilde et de sa mère; il n'y avait que vingt-cinq pas à faire, eh bien! j'eus toutes les peines du monde à franchir cette faible distance : mes pieds se soulevaient avec effort, mon cœur battait avec une force terrible, une terreur invincible me dominait; plusieurs fois je passai les mains sur mon front comme un homme qui cherche à rappeler ses esprits en fuite. Il y avait en moi quelque chose de ces avertissements secrets, de cette voix mystérieuse qui crie au fond de l'âme à l'approche d'un grand danger. Oh! que n'ai-je cédé à cette révélation, à ces pressentiments qui me disaient : Arrête!

J'entrai dans la loge de Mathilde, et la présentation eut lieu. Je restai avec ces dames jusqu'à la fin du spectacle; et, en vérité, dans cette première entrevue, je fus d'une simplicité, d'une gaucherie à tuer pour toujours un homme de réputation. Mais mon étoile voulut que mes sottises, qui passèrent sans doute sur le compte d'une grande timidité, ne me fissent aucun tort dans l'esprit de ces dames. Mon ami leur avait déclaré que j'étais un cavalier infiniment spirituel; il était écrit que, malgré mes bévues dans la loge de Mathilde, je conserverais ce titre auprès d'elle, il était écrit que je plairais. Ah! damnation! c'était jouer de malheur!

Mon ami et moi, nous conduisîmes ces dames jusqu'à leur voiture; elles y montèrent accompagnées du général Clairville, frère de ma-

dame Dorsan, et elles partirent après m'avoir gracieusement invité à venir les voir à la rue de Tolède, où elles s'étaient établies pour passer la saison. Cette invitation n'avait rien que d'ordinaire entre compatriotes se rencontrant loin du pays natal; cependant elle me troubla au dernier point, je balbutiai un compliment stupide et entortillé qui durait encore lorsque les chevaux emportèrent l'équipage.

Madame veuve Dorsan était une femme hautement placée à Paris. Son mari, mort depuis deux ans, lui avait laissé une grande fortune et une certaine considération dans le monde. Feu M. Dorsan avait joui pendant toute sa vie d'une position élevée dans la bourgeoisie; il était de ces plébéiens enrichis et bien posés qui occupent les conseils généraux, les tribunaux de commerce et le centre de la chambre des représentants, libéraux aux élastiques doctrines, qui verraient avec joie revenir le temps où le marchand devenu riche trouvait à acheter de la noblesse comme on achète du beurre au marché. De la noblesse, messieurs, il n'avait manqué que cela à M. Dorsan, l'ancien marchand de fers, pour emporter dans le paradis, où il est sans doute aujourd'hui, une âme bienheureuse. Malheureusement, juillet, qui a ouvert une route si large à nos aristocrates bourgeois, a donné le dernier coup aux vieilles idées qui s'attachèrent longtemps aux titres nobiliaires. La noblesse a perdu tout son prix aux yeux du peuple, et l'on n'en veut même plus dans le vaudeville pour faire un peu rire. Un gentilhomme entiché de son titre n'est plus amusant. On ne comprend plus cela aujourd'hui.

Or donc, excepté la particule qui ne vaut plus la peine de se baisser, et dont, par conséquent, M. Dorsan n'avait pas voulu, cet honnête bourgeois avait eu à son service pendant la fin de sa vie tous les hochets d'orgueil qui aident à vivre les imbéciles. Le jour de son enterrement, deux députés, un pair de France et un colonel de la garde nationale parisienne avaient tenu les coins du drap mortuaire. Une messe en musique avait été chantée à Saint-Roch, et le *Requiem* de Mozart s'était élancé pour lui jusqu'au ciel, accompagné par la trompette à piston, le violoncelle et le trombone.

Sa veuve ensuite avait fait élever, au cimetière du Père-Lachaise, un magnifique mausolée sur lequel des lettres d'or apprennent à la multitude de flâneurs qui fréquentent ce joli champ du repos, que M. Barthélemy-Pamphile Dorsan, était là, sous le marbre, après avoir vécu membre de la chambre des députés, jugé au tribunal de commerce, marguillier de Saint-Roch, *et cœtera, et cœtera*.

Le moyen d'oublier un homme, sa vie et ses titres, quand tout cela est sculpté en relief et rivé avec du fer sur une plaque en marbre des Pyrénées.

Madame Dorsan, entourée de ses souvenirs, tenait donc une place brillante à Paris. Belle encore, elle recevait les hommages des jeunes gens, et, dans son regard de brune, il est encore facile de voir aujourd'hui qu'une éducation à faire ne serait pas impossible pour elle. Et moi qui vous parle, j'eusse aimé peut-être continuer la mienne près d'elle, si elle n'avait pas eu une fille.

Madame Dorsan, qui sort, je crois, d'un comptoir de la rue Saint-Denis, a reçu une éducation assez distinguée. Les résultats de cette éducation, chez une femme qui a de l'or en abondance, sont pour l'ordinaire une élégance, une recherche pleine de coquetterie dans les goûts. Femme mariée, elle satisfit le mieux qu'elle put ce penchant pour le confortable; veuve et maîtresse d'une fortune considérable, elle s'y abandonna tout à fait.

Et il y eut cela d'heureux pour elle, que, grâce aux vieux principes de bourgeoisie dans lesquels sa respectable mère l'avait élevée, elle sut mener une vie toute parfumée des douceurs du luxe en la mélangeant doucement d'économie.

Tous les ans, elle quittait Paris aux chaleurs avec ce que nous sommes, vous et moi, convenus de nommer la bonne compagnie. L'année où je fis sa connaissance, son infidélité à la capitale avait encore été plus grande, car elle passait l'hiver à Naples, et son intention était de donner à ses terres de Normandie le printemps et l'été.

Mathilde sa fille avait des goûts d'artiste, et elle ne les gênait en rien. Loin de là, elle s'associait à cette ambition du talent. Musicienne savante et hardie, peintre à la main gracieuse et ferme, Mathilde se livrait à ses travaux sans que madame Dorsan songeât à l'en détourner. Cette excellente mère lui disait souvent : — Tu as raison, mon enfant, de travailler ainsi. L'esprit, le talent sont à la mode.

C'était pour être à la mode qu'elle laissait sa fille poursuivre la perfection dans les arts. Une pensée frivole, mesquine peut-être, était ainsi comme la base d'une éducation de femme du premier ordre. Madame Dorsan avait mis à faire de sa fille une merveille d'esprit et de talent la même obstination dont elle eût fait preuve pour l'achat d'une collerette plus belle que toutes celles de ses amies.

Ses efforts avaient été couronnés du plus heureux résultat : Mathilde était une artiste du plus grand mérite. Déjà, dans le monde, le surnom de Corinne lui avait été donné, et moi, quand je la connus, je fis chorus; car, en vérité, jamais plus belle, plus magnifique femme ne posséda à un plus haut degré le don de la poésie et n'éleva davantage le vol de l'artiste. Vous pouvez juger de ma joie quand je fus admis dans cette brillante intimité, moi qui brûlais aussi du feu sacré, et qui, depuis plusieurs années, avais expié mes plaisirs grossiers de Bordeaux par les plaisirs relevés et nobles des arts.

Dès mon entrée dans la maison de Mathilde, pendant tout le temps qu'il me fut permis de vivre près de cette fille adorable, et aujourd'hui même, messieurs, que, ramené vers ces jours heureux par le souvenir, je vous raconte ma liaison avec elle, j'ai vécu dans une sorte de délire, d'ivresse irrésistible; tout ce qui me rappelle Mathilde, tout ce qui tient d'elle, le son de sa voix, son sourire, sa mise, à la fois simple et élégante, que je retrouve quelquefois sur nos dames du grand monde, une bagatelle, un rien, son nom même, prononcé près de moi, font battre mon cœur, me donnent le vertige.

Je l'ai perdue, mes amis, je ne la verrai plus, un mur de fer nous sépare. Eh bien! malgré le sentiment de cette triste réalité, Mathilde est tout encore dans ma vie. Cette individualité entoure la mienne d'une influence magique, je tiens à elle comme l'esclave à son maître. Je crois vraiment que, du lieu où elle est, si Mathilde disait : Meurs, Edmond, je crois, dis-je, que je mourrais tout de suite. Que voulez-vous, mes chers amis, j'ai laissé mon âme s'attacher en captive à cette âme; j'ai mis dans cette passion amoureuse tous les ressorts de mon être, toute ma vie. C'est un mal incurable. Je n'en relèverai pas. Sans doute, il faut attribuer cette adoration, cet amour, qui est plus que de l'amour, à la puissance supérieure qui réside dans Mathilde.

Mathilde, mes amis, ce n'est pas ce que nous autres, dans notre jargon du monde, nous appelons une ravissante fille; ce n'est pas seulement une belle personne au regard doux et fin, au parler suave, une charmante poupée de bonne compagnie, chantant avec grâce une romance de Panseron, et jouant tout Rossini à livre ouvert sur un piano de cent louis. Mathilde est montée plus haut que cela. Riche ou pauvre, il fallait qu'elle fût une femme remarquable, parce qu'elle a reçu du ciel ce que Boileau, le maître d'école, nomme l'influence secrète. Pauvre, elle eût deviné une partie des sciences dont le secret coûte mille peines à tant d'autres; riche, et placée dès sa jeunesse la plus tendre entre les mains de ceux qui vendent de l'éducation, elle les a tout de suite dépassés; elle a appris ce qui s'apprend à tant le cachet, puis elle s'est élevée jusque-là où ne vont que les imaginations d'élite.

Dans nos épanchements d'amis, messieurs, vous m'avez souvent donné parmi vous une place fort belle, trop belle sans doute. Tout à votre amitié pour moi, il vous a plu souvent de me prêter sur vous une supériorité imaginaire très-certainement, mais qui révèle assez une haute opinion de ma personne. Eh bien! messieurs, celui que vous placez si haut n'était, n'est encore, à côté de Mathilde, qu'un atome, un rien.

Et cependant j'ai osé l'aimer, moi!

C'était toute une cour d'adorateurs qui se pressaient, à Naples, dans les salons de madame Dorsan. Mathilde faisait les honneurs de ces réunions avec une grâce enchanteresse et une intarissable amabilité. On était alors dans cette douce saison pendant laquelle la haute société de tous les pays quitte, bien heureuse, le ciel natal pour aller, sous le ciel italien, se reposer d'un hiver qui a été tout à l'ambition, aux dévorantes intrigues du monde, et à ses plaisirs, plus meurtriers encore.

Pendant le jour, nous autres Septentrionaux, nous étions brûlés par le soleil de Naples; mais le soir nous apportait ces brises rafraîchissantes qui sont comme le repos après la fatigue, le ciel après l'enfer. Pendant ces heures si suaves où quelque chose qui ressemble à du bonheur inonde les veines du plus misanthrope, du plus ambitieux, où l'on voit le diplomate sourire à son prochain sans arrière-pensée, le ministre remercié s'épanouir dans une sorte de béatitude; pendant ces heures, dis-je, si impatiemment attendues depuis la naissance du jour, deux textes inépuisables sont le but des entretiens : les arts et l'amour. Tous ces hommes d'Etat, échappés des chambres de Paris ou du parlement de Londres, ont abdiqué la politique, cette déplorable maladie chronique. A Naples, pendant le frais de la nuit, il ne ressentent plus leur infirmité; leurs pensées sont joyeuses, le sang coule tranquille dans leurs artères; donnez-leur une guitare, ils vous chanteront une romance; et vous, maîtresse du logis, soyez belle, ils vous parleront d'amour dans le style le plus gracieux.

Or, je vous l'ai dit, madame Dorsan était belle encore, et plus d'un Français en voyage à Naples, plus d'un grave député échappé des bords de la Seine et des ennuis parlementaires, a mis à ses pieds son cœur d'homme politique et son intelligence un peu froissée par les *butins* du *Corsaire* et le *carillon* du *Charivari*.

Mes yeux étaient ailleurs, mes amis, et je ne saurais vous dire si l'aimable veuve se laissa aller aux séductions de quelqu'un de ces mandataires du peuple français. Je pourrais presque vous affirmer même que madame Dorsan, femme d'expérience, avait détourné ses quarante printemps du chemin de l'amour, pour les jeter dans celui de l'ambition et de la fortune; l'expérience, d'ailleurs, m'a prouvé depuis qu'après les joies d'être riche et bien placée dans le monde, il n'y avait plus rien sous le ciel pour madame veuve Dorsan qui ressemblât à du plaisir.

Mais Mathilde, ah! Mathilde! je la suivais d'un œil avide, j'épiais ses gestes, les mobiles impressions qui se peignaient sur son visage au milieu de cette cohue brillante, et cette observation, à laquelle je me livrais avec une obstination, une ténacité infatigable, me conduisit à un doux résultat d'abord, car je crus voir que parmi tous ces hom-

mages prodigués à sa beauté, à ses rares talents, pas un seul ne l'avait touchée.

Le général Clairville, oncle de Mathilde, m'avait pris tout de suite en amitié. C'était un brave homme, ce vieux guerrier de la Moskowa; il aimait par habitude madame Dorsan, sa sœur, et par sentiment sa nièce la charmante Mathilde. Ces deux dames le payaient franchement de retour. Elles se plaisaient à voir en lui le chef de la famille, et à le considérer comme leur protecteur au milieu des embarras de la vie.

Dans le monde, il tenait lieu de père à Mathilde, et d'époux ou de frère à madame Dorsan. Il avait la haute direction dans l'administration de leur fortune, et comme la sienne, d'ailleurs, était considérable, le bavardage des oisifs n'avait rien à dire sur cette intendance du général.

On comprend qu'avec cette influence dans l'intérieur des dames Dorsan, le vieux guerrier était le premier ministre qu'il fallait disposer en sa faveur pour parvenir jusqu'au sanctuaire sacré, et que, rude et inflexible comme un hussard de Napoléon, il n'ouvrait qu'à ses amis la porte dont il avait à sa disposition la clef.

Pour les grandes réunions du soir, il se montrait peu difficile. Il avait coutume de dire :

— Il faut absolument meubler son salon, et pour cela il faut bien un peu prendre pêle-mêle tout ce qui vous tombe sous la main. C'est comme dans les temps difficiles en guerre, après une défaite de votre cavalerie, vous prenez pour la remonter tous les chevaux qui vous arrivent, borgnes et poussifs, n'importe.... il faut des chevaux, il en faut, le choix n'est plus permis.

Mais le général, dont, vous le voyez, messieurs, les comparaisons n'étaient pas toujours du meilleur goût, était plus *regardant* — c'était un terme à lui — dans la composition de l'intimité des dames confiées à sa garde.

Pendant toute la saison que j'ai passée à Naples et à Paris même, depuis notre retour, ce cercle fut toujours fort resserré. J'eus le bonheur d'y être admis, parce que madame Dorsan se souvint fort à propos que feu son mari avait eu avec mon père des relations d'intérêt, dont il n'avait eu qu'à se louer.

Une autre cause fit décider peut-être mon admission dans ce temple impénétrable, où il y avait une fille à marier, et la voici telle que souvent je me la suis expliquée moi-même.

J'avais en vérité pris en haine la vie que, pendant une année, on m'avait vu mener à Bordeaux. Revenu à de meilleures pensées, j'avais honte de ces plaisirs, de ces voluptés grossières dont je m'étais abreuvé. Un autre souvenir plus cuisant encore me poursuivait, c'était celui de mes duels, dans lesquels, par un bonheur épouvantable, j'avais arraché la vie à plusieurs enfants de famille. Je ne voyais plus la prétendue gloire de ces combats singuliers que sous son point de vue véritable. Je sentais que j'étais un assassin, et ce sang, que j'avais versé, je le voyais toujours.

Ces souvenirs, ces remords, avaient gravé leur empreinte sur mon front; une mélancolie profonde me suivait partout. Mais cette tristesse n'était pas sauvage, tranchante comme celle de beaucoup de nos jeunes gens. Elle s'accompagnait d'une inaltérable douceur, d'une humeur douce et facile à tous. Je sentais que j'avais fait du mal à mes semblables, et toutes les fois que d'eux il me venait un chagrin je l'acceptais, comme une expiation, sans révolte, sans murmure. Vierge de quinze ans, en vérité, ne fut jamais plus bienveillante, plus soumise à son prochain que moi.

Cet extérieur de raison et de bonté produisit sans doute son effet sur le frère de madame Dorsan. Il crut que ma gravité, ma douceur, mon sang-froid étaient le résultat d'une heureuse organisation; il ne chercha pas à démêler si ces qualités n'étaient pas la conséquence d'une grande fatigue du vice. On me prit pour ce que je paraissais être, et l'on ne se douta pas que je n'étais un honnête homme que parce que la vie de débauché ne me plaisait plus. Bref, je fus admis dans le petit comité de madame Dorsan; et là, je fis la connaissance d'un certain Alphonse Robert, dont j'aurai l'occasion de vous parler souvent, si mon récit ne vous ennuie pas!

IV.

Alphonse Robert était artiste. Sorti du Conservatoire depuis quelques années, il avait débuté dans le monde comme beaucoup de nos grands maîtres en musique, par donner des leçons de piano et de chant aux petites demoiselles, profession qui, après celle de galérien ou de cheval de charrette, est sans contredit la plus exécrable de toutes.

Lancé au théâtre au moyen de je ne sais quel bonheur ou de je ne sais quelle intrigue, il s'était fait connaître par un opéra dans lequel on avait remarqué le germe d'un grand talent. Bientôt une autre partition vint confirmer ces espérances et placer Alphonse Robert en première ligne. En moins de trois années, il enrichit la scène de plusieurs chefs-d'œuvre. Fêté du public, fêté des journaux consacrés aux arts, dont il payait d'ailleurs l'abonnement avec un religieux soin, Alphonse devint bientôt un artiste comme il y en a un sur mille, c'est-à-dire achetant tous les trois mois un coupon de rente, roulant cabriolet sur le pavé de Paris, et voyant pour la fin de sa vie de compositeur une position assurée, ou, comme disent les grenadiers, du pain sur la planche.

Alphonse Robert mena dès lors la vie joyeuse, et dont veuille Dieu vous favoriser, vous tous; vie que font à Paris artistes et écrivains que la mode a adoptés, gens qui vendent au poids de l'or leurs productions les plus faibles, vers lesquels toutes les joies de la vie se dirigent comme tous les fleuves courent à la mer, enfants gâtés de l'art, qui n'ont plus de vœux à former et qui, en vérité, ne sauraient redouter qu'une chose: une apoplexie de bonheur.

Un jour, dans un château sur la rive gauche de la haute Seine, chez un banquier trente ou quarante fois millionnaire, Alphonse Robert fut invité à une partie de plaisir dans laquelle devaient figurer toutes les notabilités artistiques de Paris.

Et là, il arriva un immense événement. Rossini, le dieu de la musique — jusqu'à nouvel ordre — était au nombre des conviés. Et il donna à Alphonse Robert une prise de tabac!!! Voilà, certes, qui est important. Ne riez pas, messieurs! Il était tout simple que Rossini offrit une prise de tabac à Alphonse Robert, qui marchait en première ligne parmi nos compositeurs, et qui, pour lui, était un confrère; aussi n'est-ce pas sur cette politesse sans conséquence que j'insisterai, mais bien sur ses résultats.

Or, il advint qu'Alphonse Robert, qui n'était pas habitué à la poudre sternutatoire, en laissa quelques grains s'engager dans ce canal d'anneaux cartilagineux qui commence vers la racine de la langue et qui donne passage à l'air que nous respirons. Cette maladresse détermina une toux violente. Et, tout de suite, un médecin fashionable qui était de la fête arriva en jouant avec son binocle et, gonflant ses joues d'un air infiniment grave, il laissa tomber des hauteurs de sa science l'oracle suivant :

— Vous travaillez trop, mon bon! la poitrine s'échauffe. Du repos et l'air de l'Italie.... et puis un verre d'eau fraîche tout de suite pour vous nettoyer le larynx!

Un mois après, tout Naples avait déjà fait connaissance avec Alphonse Robert, le musicien français qui avait un groom fort bien habillé, une grande réputation, une place au Conservatoire, un commencement de fortune et des besicles avec des verres bleus.

Et, plus tard, le même Alphonse Robert, grâce aux goûts d'artiste de Mathilde, était admis dans la délicieuse intimité de cette enchanteresse.

Alphonse Robert est, messieurs, un assez joli homme, il a l'habitude du monde, beaucoup d'esprit, du feu, de l'enthousiasme; il chante sa musique et celle de ses confrères avec une exquise pureté; il n'est pas étranger aux arts dont il ne fait pas métier; c'est enfin un cavalier agréable, et moi qui tout de suite fus amoureux de Mathilde, et par suite jaloux comme un Espagnol, je ne pus m'empêcher de trouver tout naturel le penchant que ces dames montraient pour lui.

Et puis, comme vous tous, enfant de famille, je suis très-fat, et je ne pouvais, *en conscience*, faire à un homme qui vend des partitions l'honneur de le prendre pour rival, moi dont le nom était vieux comme l'Histoire de France, et dont l'héritage devait être de soixante mille livres de rente.

Le petit comité des dames Dorsan se composait encore de quelques sommités françaises en voyage pour le moment, et qui, malgré les bourgeois antécédents du défunt époux de la mère, s'empressaient chez elle, attirés par les grâces de la fille, la belle réputation militaire du vieux général impérialiste et la grande fortune qui se dépensait là.

C'est que, voyez-vous, mes amis, c'était toute une vie de prince. Le général, qui adorait sa nièce, mêlait gaiement ses propres revenus à ceux de la maison, et cela formait un énorme tas d'or que, chaque année, on pouvait jeter au vent.

Par une belle nuit, nous revenions d'une excursion assez longue dans les environs de Naples; nous avions vu Sorrente, la patrie du Tasse, et ensuite nous étions venus à Amalfi, après avoir laissé notre suite et nos voitures dans les environs.

Nous retournions vers eux à pied, après avoir parcouru cette ville, et nous pestions en bon français contre le sol où elle est assise, et qui, par ses inégalités, défend aux riches voyageurs de l'aborder dans un commode équipage, lorsque nous fûmes rencontrés par un jeune homme qu'à sa démarche il était facile de reconnaître pour un personnage de distinction. Une légère moustache noire ombrageait sa lèvre supérieure, il portait à sa boutonnière le ruban de l'ordre de la Légion d'honneur. Il nous salua avec une aisance et une politesse dans laquelle un observateur aussi pointilleux que je le fus moi-même dans ce moment, eût peut-être distingué une imperceptible nuance de mépris. Il fit route avec nous jusqu'au lieu où nos gens nous attendaient, et, tout en cheminant, il s'éleva avec une gaieté souvent spirituelle contre les mauvais chemins qui arrêtent, aux portes d'Amalfi, le tilbury des gens comme il faut. A l'endroit même où nous trouvâmes notre suite, il fit signe à son domestique, qui lui amena un magnifique cheval anglais sur lequel il s'élança avec toute la grâce d'un cavalier consommé; il nous fit encore un salut de la main et il partit ventre à terre suivi de son groom, qui, comme lui, montait un coursier de prix.

Un moment après, enfoui dans le coin d'une berline, je rêvais à cette rencontre, et je me demandais pourquoi elle n'était pas sans importance pour moi, pourquoi, surtout, ce jeune homme, dont l'exté-

rieur d'ailleurs était fort distingué, m'avait déplu à moi, qui depuis des années m'étais imposé à l'égard du prochain une grande mansuétude en expiation de mes anciennes fureurs contre lui. J'allais entrer tout à fait en querelle avec moi-même, lorsque le général interrompit le silence dans lequel nous étions plongés, et peut-être bien même le sommeil de quelques-uns de nous, en disant :

— Je ne peux souffrir cet homme ! — Quel homme, mon oncle ? demanda Mathilde d'un son de voix qui annonçait une grande fatigue et un état d'engourdissement très-voisin de celui du sommeil, quel homme, mon oncle ? — Eh bien ! ce monsieur que nous venons de rencontrer. — Bon, dis-je en moi-même, nous sommes deux ! — Et le connaissez-vous au moins pour ne pas l'aimer ? continua Mathilde. — Si je le connais ? sans doute. C'est le comte de Bernay. Il était lieutenant-colonel d'un régiment de la garde du roi Charles X. — Et il ne sert plus ? — Non, il boude le drapeau tricolore. C'est un forcené légitimiste ; il dépense ses cent mille livres de rente en courses à travers l'Europe pour le compte de Henri V. Si les monarques du Nord font un rassemblement de troupes pour se donner le plaisir de la petite guerre, vite il y court pour intriguer en faveur de son roi. Partout il est éconduit et il n'obtient que le stérile honneur de galoper à la portière d'un empereur ou d'un roi, et de faire quelquefois le métier d'aide de camp auprès d'un général russe, ce qui ne laisse pas d'être bien flatteur pour un Français. — C'est, dit en riant Mathilde, une tradition de 1793. — Du reste, reprit le général, M. le comte de Bernay, s'il ne réussit pas dans ses intrigues politiques, a plus de bonheur en duel. Tout ce qu'il trouve sur son chemin de républicain ou seulement de libéral, il le tue au pistolet ou à l'épée. C'est un enragé tueur que ce gentilhomme légitimiste. Il n'y a pas en France un plus agréable assassin. — Quelle horreur ! dit Mathilde. Oh ! mon oncle, pouvez-vous dire cela en riant ?

Nous arrivions rue de Tolède à l'instant où Mathilde parlait ainsi. L'entretien se rompit brusquement. Mesdames Dorsan rentrèrent dans leur hôtel horriblement fatiguées. Je les quittai, et, accompagné d'Alphonse Robert, je rentrai chez moi ; le cher compositeur ayant planté son piquet dans la maison où j'occupais un appartement.

A peu de jours de là, mon mélodieux compagnon vint tout effaré dans ma chambre, et il m'apprit que la veille, au théâtre de *San Carlo*, M. le comte de Bernay s'était fort égayé sur le compte de mademoiselle Dorsan, qu'il qualifiait de Corinne du vingtième ordre, et de son oncle le général, qu'il traitait de perruque impérialiste. J'étais, je m'en souviens, occupé avec un Napolitain, carrossier du cru, à qui j'achetais une petite calèche faite dans le goût du pays, dans laquelle je me faisais une fête de conduire Mathilde et sa famille.

— Ainsi, dis-je avec ce sang-froid dont j'avais si longtemps étudié le secret, et qu'enfin je possédais, ainsi ce freluquet titré insulte nos amis ? — Oui, mon cher, il les insulte ; c'est le mot. — Et vous ne l'avez pas jeté par-dessus la balustrade de votre loge ?

Je n'oublierai jamais la figure du pauvre musicien à ces paroles ; il devint blême, et jeta sur moi des yeux égarés.

— Mais vous avez donc oublié, mon bon, qu'il tue tout le monde ? Tenez, il n'y a pas une heure, j'ai vu passer l'enterrement d'un jeune peintre français occis de sa façon ; le pauvre enfant était venu ici pour étudier le ciel de Naples, et c'est la terre de Naples qui le couvre maintenant. — Mais c'est un bourreau que cet homme-là ! — Sans doute. Notre pauvre compatriote avait fait courir dans Naples une caricature du vieux roi Charles X. Le fait est que c'était bête, que surtout c'était du réchauffé... On ne se moque plus d'un roi quand il est remplacé... c'est de mauvais goût ; mais cela pourtant ne mérite pas une balle au milieu du front.

Je me souviens que ce jour-là et ceux qui suivirent je me laissai aller en parlant de M. le comte de Bernay à des expressions excessivement vives, et je me souviens aussi que ce ne fut jamais qu'en présence de mon intime Alphonse Robert ; car mes sentiments pour le général et sa famille étaient trop délicats pour que je songeasse jamais à les informer des méchants propos du comte de Bernay sur eux, et ma grande colère contre lui n'eût pu être expliquée que par les mauvaises plaisanteries qu'il s'était permises.

Vous sentez que je dus être bien étonné lorsqu'un jour, dans une réunion d'hommes où les Français seuls résidant à Naples avaient été admis, le comte de Bernay m'apostropha assez cavalièrement, et me demanda d'un ton goguenard que je voulusse bien lui dire pourquoi j'avais prétendu qu'il était un fat, un maître d'armes, un sot, que sais-je, moi ?

Je tombai de mon haut et, obéissant à l'instinct qui vous force à nier de prime abord une sottise que l'on vous impute, je lui répondis avec la plus grande politesse qu'on l'avait trompé, et que je ne m'étais jamais exprimé ainsi sur son compte.

Mais il était bien informé ; et il me rendit si bien les propres mots dont je m'étais servi, qu'il eût fallu être un lâche pour nier plus longtemps.

Et puis ce jeune homme en me parlant avait pris cet accent perfidement poli naturel aux duellistes ; et dans ses yeux, dont l'expression démentait ses paroles, je voyais cette insolente supériorité du spadassin habile qui vous dit :

— Je te tuerai, si je le veux.

Excité par cet air insolemment vainqueur du comte, par le dépit de voir mes paroles sur lui mises au grand jour, emporté par je ne sais quelle puissance plus forte que ma raison, je pris un moyen tout simple de finir cette scène avec M. de Bernay. J'ouvris la main droite, et je lui donnai un soufflet.

V.

Le lendemain, ce fut mon tour d'aller chez mon excellent ami Alphonse Robert. J'avais besoin d'un témoin, et il y avait entre lui et moi ces rapports d'âge qui autorisent la demande de cet épouvantable service. Je trouvai mon musicien établi devant son piano ; il jouait de toute la force de ses dix doigts une marche guerrière pour un opéra qu'il destinait à l'Académie royale. Tout à son sujet, ému par ces sons militaires sortis de son âme, il avait dans sa figure, ordinairement douce, un éclat martial, ce feu des batailles qui relève si bien un visage d'homme.

— Voilà, dis-je, le témoin qu'il me faut ! Si je manquais de l'enthousiasme belliqueux, il me le donnerait, lui ! — Eh bien ! cher ami, me dit-il, comment trouvez-vous cette musique ? Est-ce qu'après avoir entendu des accents pareils on n'irait pas attaquer tout seul vingt mille ennemis ? — Oui, répondis-je en m'asseyant près du piano, et c'est vraiment de la musique de circonstance : le vent est à la guerre aujourd'hui. — Comment ! que voulez-vous dire ? Les brigands du pays se sont-ils révoltés contre les excellents carabiniers du roi de Naples ? — Non, il s'agit d'une guerre d'homme à homme. — Expliquez-vous plus clairement, *mio caro*. — J'ai donné un soufflet à M. le comte de Bernay, et dans une heure je me bats avec lui.

La figure de mon ami Alphonse se bouleversa : j'y vis successivement se refléter plusieurs sentiments qu'alors je ne me donnai pas le temps d'analyser, mais que dans la suite je ne me suis expliqués que trop bien. D'abord il laissa voir une grande terreur, il se prit à trembler comme un niais de mélodrame. Ensuite, en proie à quelque diabolique pensée, il laissa échapper un sourire singulier qu'il réprima tout de suite.

Moi, mes chers amis, j'avais à me battre contre un tireur de première force ; et tout à la préoccupation d'un pareil combat, je ne pris pas, je vous le répète, la peine d'approfondir les changeantes expressions de cette physionomie d'ami intime. J'étais fixé sur un point : je ne croyais pas à mon compositeur une grande dose de courage, je pensai seulement qu'il avait un peu peur ; mais il me fallait un témoin, je n'y regardai pas de trop près.

J'enlevai donc l'étui de serge verte qui depuis plusieurs années déjà enveloppait mes épées de combat. Hélas ! dis-je, j'espérais qu'elles ne sortiraient plus de leur enveloppe, mais le moyen de résister à sa destinée ! Et qui pouvait supposer que ce batailleur éternel apprendrait ce que j'ai dit sur son compte ?

Oh ! j'étais, dans ce beau pays de Naples, d'une bien lourde bêtise, mes pauvres amis... L'influence du soleil peut-être... un retour sur moi-même, sur le confident que j'avais choisi, m'eût assez révélé le nom de cet indiscret qui, méchamment sans doute, était allé colporter ce que dans une intimité confiante je lui avais dit sur le comte de Bernay.

Mais, en vérité, le moyen d'être toujours en garde contre celui qui vous nomme mon ami ! Ceux qui ont voulu et qui même encore veulent me tromper, ont beau jeu certainement. Dans le commerce de l'amitié, je suis crédule et plein d'abandon. Je pense et je m'exprime. Cette pensée, quelle qu'elle soit, vole en une seconde de mon cœur à mes lèvres ; je la donne comme je l'ai, et craindre qu'on ne la retourne contre moi ne me viendra jamais à l'esprit ; en un mot, je suis du bois dont on fait les dupes ; il n'y a qu'à se baisser, et je me décide bien lentement à reconnaître que j'ai été trahi.

Que vous dirai-je ? En me rendant au lieu du combat, accompagné de mon excellent ami Alphonse Robert, je me disais remarquant sa préoccupation :

— Pauvre ami ! il fait des vœux pour moi. . . . .

. . . .

Derrière un vieux pan de muraille, dans une campagne magnifique, sous un ciel riant et qui semblait inviter les hommes à s'aimer, le comte de Bernay et moi nous mîmes nos habits bas, et nous fondîmes l'un sur l'autre l'épée à la main. Le combat fut long, tous deux nous étions très-habiles dans le métier d'assassin. Il paraît que j'en savais encore plus que lui, car je l'atteignis enfin d'un coup terrible sous l'aisselle qui le jeta roide mort sur le pré.

J'étais à peine rentré dans Naples, qu'un officieux indigène m'apprit que l'ordre de m'arrêter venait d'être donné par la police. Le comte de Bernay avait trouvé des sympathies près du trône, et l'on voulait venger sa mort.

Car l'Italie est la terre classique de la vengeance, qui a là un terrible savoir-faire.

Mon Pylade, Alphonse Robert, m'aida à faire quelques préparatifs indispensables. Il m'obtint, dans son impatience de me voir bien loin sans doute, un passe-port sous un faux nom, et j'envoyai mes domes-

tiques à quatre lieues de Naples avec mes chevaux. Certain de voyager en paix, grâce à ce passe-port, je voulais aller jusqu'à Rome à petites journées, pour m'éloigner moins vite de Mathilde, car je l'aimais, messieurs, comme on n'aime qu'une fois dans la vie.

A mon arrivée à Rome, la première personne que je rencontrai, ce fut mon précieux ami Alphonse Robert. Je me jetai à son cou, et je lui demandai la cause de ce voyage.

— Avez-vous aussi tué un homme, vous? lui dis-je. — Eh! non, mon cher, répondit le compositeur avec un ton singulier qui cette fois enfin me frappa; eh! non, je n'ai tué personne; mais il a plu à mademoiselle Mathilde de trouver tout d'un coup le séjour de Naples défavorable à son système nerveux. Le général et madame Dorsan, dont elle est l'idole, ont tout de suite demandé des chevaux, et comme j'aime beaucoup cette famille... me voilà!

De cette déclaration du compositeur jaillissait pour moi une grande lumière. Mathilde peut-être m'aimait! Ah! je pensai devenir fou à cette idée! Le soir même il y avait une réunion chez un cardinal dans laquelle les Dorsan devaient se trouver. C'était une coterie de jésuites, de nobles de tous les pays, ayant tous l'œil sur Prague, où grandit celui que la *Quotidienne* nomme l'espoir de la France. Le nom de Dorsan était bien bourgeois, bien révolution de juillet, pour être en bonne odeur dans ce club absolutiste; mais la renommée de beauté et de talent qui avait précédé Mathilde, l'importance du grade et de l'illustration militaire du général, avaient encore produit leur effet à Rome, et adouci en leur faveur les rigueurs de l'orgueil.

Moi, messieurs, je suis noble, vous le savez, et, grâce à mon nom, je peux entrer partout, même dans les terriers des châteaux monarchiques. Je venais de tuer un confrère; mais la politique n'était entrée pour rien dans notre querelle. J'étais pur!... Je n'eus pas de peine à me faire inviter.

La sympathie, l'attraction, le je ne sais quoi qui unit les âmes, fit qu'en entrant dans le salon les premiers yeux dans lesquels les miens plongèrent furent ceux de Mathilde. Etincelante de grâces, de diamants, entourée d'un cercle d'adorateurs parmi lesquels son orgueil pouvait compter des personnages du plus haut rang, elle écoutait leurs brûlantes adulations. Le feu du triomphe enflammait ses joues; mais quand elle m'aperçut, ce vif incarnat disparut rapidement. Elle poussa un léger cri, et par un mouvement instinctif elle avança les bras vers moi. De ma place, je vis l'essaim qui l'entourait se presser près d'elle, et lui demander la cause de cette émotion subite. A l'expression qu'elle prit en répondant, à son geste, je jugeai qu'elle mettait son trouble sur le compte d'une migraine ou d'une fatigue nerveuse, petits maux qui viennent aux belles avec un à-propos si heureux, et qu'elles savent appliquer avec tant d'adresse au mauvais pas qu'elles veulent franchir saines et sauves.

J'étais trop amoureux pour être fat. Mon premier sentiment aussi quand je reconnus la préférence de Mathilde pour moi, dans cette occasion, fut celui d'un bonheur infini, trop pur, trop céleste pour que l'orgueil s'en mêlât. Un feu extraordinaire se répandit dans mes veines; mon sang bondit joyeusement à mon cerveau, où il fit éclore des idées dont l'expression brillante ne me coûtait rien. Emporté sur l'aile du bonheur, métamorphosé par un coup de baguette de la fée Mathilde, je me surpassai pendant toute cette soirée. Je fus aimable, spirituel, entraînant, au point d'obscurcir un moment le triomphe de mademoiselle Dorsan; mais je m'en aperçus à temps, et je lui laissai la première place, que j'avais usurpée sans m'en apercevoir.

Vous tous qui m'écoutez, vous connaissez le monde, vous connaissez les femmes. Vous savez que celles qui se font remarquer par leur esprit tiennent le plus souvent à cet esprit comme l'avare à son or. Elles font profession d'être spirituelles, là est leur vie, leur état. Elles aiment, elles caressent leur supériorité comme d'autres aiment et caressent leur amant. Malheur à qui vient projeter une ombre sur ce soleil. Mathilde n'était pas de ces femmes si exécrablement agréables; elle savait jouir de l'esprit des autres d'aussi bonne foi qu'elle abandonnait le sien au cercle qui l'écoutait, et je remarquai qu'elle fut dans cette soirée plus heureuse de mon triomphe que du sien, et qu'elle parut peinée lorsque, par un généreux sentiment, je m'éclipsai volontairement, lui remettant pour ainsi dire dans les mains les rênes de la conversation. Du reste, il faut que vous le sachiez bien, je ne brillai un moment que grâce à l'état d'exaltation dans lequel la pensée d'être aimé de Mathilde me jeta.

Mes facultés se triplèrent dans ce paroxysme de bonheur; mais cela ne pouvait durer. Cet esprit extraordinaire vint sans doute de ce que j'étais malade; la santé ne pouvait tarder à revenir. Alphonse Robert d'ailleurs était là pour neutraliser les effets de cette joie qui m'inondait. Doux, aimable, moelleux comme un chat, il vint à moi, et il me dit s'asseyant à mes côtés :

— Votre arrivée ici a fait le plus grand plaisir aux Dorsan. La belle Mathilde même n'a pas dissimulé son plaisir à vous revoir.

Et moi, pauvre sot, je sus gré à Alphonse Robert d'avoir remarqué cela. Je le crus heureux de mon bonheur, et dans ma reconnaissance je lui pris cordialement la main. Le traître sourit alors avec une amertume jésuitique, et répondant à mon amical serrement de main :

— Mais les femmes, reprit-il, oh! les femmes!... qui peut répondre d'elles... de celles surtout qui adorent les arts comme Mathilde?... Un cœur ne peut suffire à deux adorations..... Sapho aimait mieux sa lyre que Phaon... Madame de Staël eût donné vingt Benjamin Constant pour la plus médiocre page de Corinne, et Mathilde n'accordera jamais à l'amour que la seconde partie dans son cœur. La première est aux arts.

Ces pensées pouvaient être fort justes, mais elles ne m'étaient pas venues. Me les donner ou m'enfoncer un poignard dans le cœur était exactement la même chose. Je me retournai avec violence vers Alphonse, et je lui dis :

— Vous êtes un homme infernal! — Moi, répondit-il d'une voix douce et mélodieuse comme le soupir d'une harpe éolienne; moi?..... et pourquoi donc? grand Dieu! — A quoi bon ces réflexions sur mademoiselle Dorsan? — Mais, cher ami, ces réflexions ne pourraient être pénibles qu'à un homme amoureux d'elle... Ah! mais j'y pense, vous l'êtes peut-être. Oh! dans ce cas, je m'en voudrais toute ma vie... — Alphonse, je l'aime, je l'aime avec passion. — Il l'aime!... et moi qui vais lui débiter je ne sais quelles sornettes!... Mais, mon bon, mon cher, mon meilleur ami, que ne me disiez-vous l'état de votre cœur? Pourquoi m'avoir fait un mystère?...

Il fit une pause de quelques secondes. Sa figure, vraiment belle, prit une expression mélancolique et tendre, et d'une voix émue il reprit :

— Monsieur Edmond de Blansac, aimer Mathilde Dorsan est chose toute naturelle pour tous ceux qui la verront. Mais il faut être digne d'elle; vous l'êtes, vous! Nom historique, grande fortune, talents distingués, vous avez tout ce qu'il faut pour aspirer à sa main. Ce n'est pas comme moi... — Mais, mon cher, lui dis-je avec un peu plus de douceur, vous parlez de talents, qui donc en possède plus que vous? — Oh! dit-il en souriant avec une amertume qui vraiment me toucha; oh! moi, sans doute, je suis un grand artiste... Je sais très-certainement la musique mieux que vous..... Mais je n'ai encore qu'une médiocre fortune, et mon père était portier!... Que vingt jeunes gens après boire me sifflent un ouvrage pour s'amuser, et je m'arrête dans la carrière. Que le feuilletoniste des *Débats* ou du *National* critique mes partitions, et je suis un homme mort. Ouvrier en fait d'art, j'ai besoin d'une clientèle; et quoi de plus précaire, de plus inconstant qu'une clientèle, je vous prie? Mathilde Dorsan prendra un artiste en qualité d'ami pour l'amuser, mais il lui faudra un mari à la fois riche et bien posé dans le monde pour l'honorer. Présentez-vous. — Alphonse, lui dis-je avec amitié; Alphonse, l'aimez-vous? — Je vous répondrai avec franchise : dans les premiers jours de ma liaison avec la famille Dorsan, j'ai été ébloui par les grâces de Mathilde; les rayons de l'astre m'avaient touché. Mais moi, mon ami, pour qui la vie fut toujours difficile, moi qui n'ai pas eu que la peine de naître pour être heureux, comme vous, par exemple, je me suis mis de bonne heure en garde contre les séductions du monde; je me suis appris à éteindre en moi l'audace de certains désirs naturels aux jeunes hommes. En pleurant j'ai donc dit un jour : Mathilde n'est pas faite pour toi! J'ai foulé l'amour aux pieds, et borné mon ambition à la conquête d'une grande renommée.... La renommée ne vaut pas le bonheur; mais qu'y faire? — Mais, dis-je encore, il me reste une inquiétude : vous avez dit que Mathilde, toute à son adoration pour les arts, n'aimerait un mari qu'après eux... — Eh! mon cher, *que le cœur* d'un homme *est mal connu de vous!*... Oui, certes, je vous ai dit cela! Mais ne savez-vous donc pas que le premier mouvement n'est pas toujours le meilleur? Je voyais dans vos yeux un amour ardent pour cette ravissante fille que j'ai aimée, moi, et je n'ai pu me défendre en vous parlant d'elle d'une malice que très-judicieusement vous avez qualifiée d'infernale. La première impression passée, je suis revenu à d'autres sentiments, Edmond, et je vous dis : Aimez-la. — Pauvre Alphonse! — Oui, pauvre Alphonse! En conscience, vous ne devez pas m'en vouloir. Je ne l'aime plus; oh non! Mais quel est l'homme qui n'est pas encore un peu jaloux quand il n'est plus amoureux?

Alphonse Robert se leva en parlant ainsi, et prenant ma main il me dit avec la plus grande gravité, avant de rejoindre les groupes qui s'étaient formés dans les salons :

— Edmond de Blansac, soyez heureux. Je vous aime assez pour que votre bonheur soit une consolation pour moi.

Et il me quitta.

VI.

Pendant tout le reste de la soirée, Mathilde, sa mère et le vieux général continuèrent à me donner mille preuves d'intérêt. La mère et la fille avaient su à Naples, par l'indiscrétion d'un des témoins du comte de Bernay, que notre duel avait eu lieu pour des propos tenus par le malheureux jeune homme sur elles et le général. Elles n'en furent que plus tendres dans l'expression de leur amitié pour moi. Quant à l'ancien guerrier de Napoléon, il ne cessait de me dire :

— Et ne m'avoir pas pris pour second, moi, vieux housard, moi, mille escadrons! qui ai soutenu dans ma vie soixante-quinze duels.

Et avec cette aimable férocité qui distingue les ferrailleurs de tout âge, il voulait absolument que je lui expliquasse par quelle feinte et quel coup, trompant l'arme de mon adversaire, je l'avais tué. Ces dé-

tails m'étaient horriblement pénibles. Depuis Bordeaux j'avais en horreur le duel et les duellistes. Je nourrissais même l'idée qu'un combat de ce genre devait flétrir à jamais ma vie. Madame Dorsan comprit heureusement ma pensée, et elle détourna la conversation avec une présence d'esprit dont je lui sus un gré infini.

Alphonse, qui s'était réuni à nous, ne cessait de me faire des signes que sans vanité je me pouvais traduire ainsi :—Heureux homme! on vous aime! Or, être aimé de Mathilde, c'était, ce serait encore pour moi le bonheur le plus suave qui pût me tomber du ciel. Aussi, mes amis, étais-je fou, enivré dans ces beaux salons, à Rome, pendant cette délicieuse soirée.

On se sépara fort tard, et Mathilde m'ayant demandé mon bras jusqu'à sa voiture, je me trouvai, quoique au milieu d'une cohue, seul avec elle. Enhardi par tout ce qu'Alphonse Robert m'avait dit, et en vérité par tout ce que j'avais vu, je me hasardai jusqu'à dire à Mathilde :

— Mademoiselle, il faut que vous m'accordiez un entretien. — Ah! il faut! — Non, non, charmante Mathilde!... C'est une grâce que je vous demande. Je vous implore comme on implore Dieu.

Elle ne me répondit que ces mots; ah! ils résonnent encore à mon oreille comme une harmonie divine :

— Ma mère et mon oncle font des visites demain soir. Je serai malade.... venez.

La joie me bondit au cerveau; il me sembla que ma vie se décuplait; j'aurais offert de porter le monde sur mes épaules. Mais une heure après, retiré chez moi, cherchant en vain le sommeil, je sentis une pensée cruelle glisser sur mon cœur comme une glace. J'avais demandé à Mathilde un entretien, et ma prière avait été aussitôt exaucée que faite. Mais cette facilité avec laquelle j'avais été écouté ne pouvait-elle pas être une preuve chez Mathilde d'une absence totale d'amour pour moi? Elle m'accordait un rendez-vous, peut-être comme elle l'eût accordé à Alphonse. Qui sait, dis-je en me promenant dans ma chambre, elle croit peut-être que je veux lui parler de quelque vieille toile de Salvator découverte chez un brocanteur, d'un manuscrit poudreux ou d'une statue de Diane déterrée par un pâtre romain.

Oh! quand cette pensée fatale me saisit je fus bien malheureux, et je donnai de bon cœur à tous les démons de l'enfer du Dante ces beaux-arts, musique, peinture et sculpture, qui peut-être étaient les seuls liens qui unissaient Mathilde à moi.

— Mathilde! m'écriai-je en frappant du pied, femme artiste, ne vois-tu en moi qu'un frère, et aimes-tu trop les arts pour aimer un homme?

Les paroles d'Alphonse Robert portaient leur fruit. Mon ami le compositeur m'avait décoché un trait trop bien dirigé! Chacun de mes efforts le faisait entrer plus avant dans la plaie. Cette nuit fut pour moi sans sommeil. Au jour, je montai à cheval, et je m'élançai dans la campagne de Rome pour fuir l'importun, le fatal soupçon que Robert avait jeté dans mon esprit. Tout ce qui frappa mes yeux jusqu'au soir ne fit que le nourrir.

L'avertissement que m'avait glissé Robert me donnait pour rivaux tous les arts réunis, et les arts m'entouraient dans cette campagne de Rome. Auprès d'un tombeau antique je voyais un peintre français dessinant avec ardeur. Plus loin des ouvriers, sous la surveillance d'un autre artiste, arrachaient aux entrailles de la vieille terre de Jules César les bas-reliefs d'un temple renversé sans doute par Attila, quand ce *fléau de Dieu*, surtout des dieux de marbre, se présenta devant la ville immortelle. Je lançais plus loin mon cheval, et j'apercevais des musiciens amateurs assis sur des tronçons de colonne, et chantant en chœur Meyerbeer et Rossini. Vrai barbare alors, je m'écriai :

— Que le ciel donc écrase les arts et les artistes!

Je poussai mon cheval à travers ces débris de statues et de chapiteaux, j'éprouvai du plaisir à entendre ses pieds retentir sur eux; j'enviai un moment le sort des Visigoths qui avaient eu le bonheur d'y porter la hache. J'étais dans ce moment un vrai cosaque de l'Ukraine.

La nuit vint, je rentrai dans Rome, et à l'heure ou j'espérais que Mathilde était seule, je me présentai chez elle. Dans ma jalousie féroce, je me souviens que je dis en montant l'escalier :

— Si je la trouve à son piano, je la tue!!!

Mathilde était étendue sur un sopha. Rien autour d'elle qui annonçât une préoccupation d'artiste; pas une partition, une gravure, un meuble antique. La ravissante fille jouait avec les franges de son écharpe.

— Savez-vous, me dit-elle avec son harmonieuse voix, que j'ai menti à ma mère et à mon oncle pour vous donner audience, et que ce que je fais là est bien mal pour une jeune fille!.. Mais la pureté de vos sentiments me rassure, monsieur de Blansac. — Allons, dis-je..., la pureté... elle croit que je vais lui parler du Colysée ou de Saint-Pierre! — Car, continua-t-elle, je sais ce que vous voulez me dire. — Vous le savez! dis-je avec une terreur inexprimable; oh! je crains bien. — Monsieur Edmond, vous voulez me dire que vous m'aimez.

Les bras étendus, l'œil suppliant, je tombai à côté du divan, et je n'eus pas la force de répondre. Oh! quelle joie m'inondait! moi qui avais compté sur un affreux désappointement.

— Eh bien! reprit Mathilde, n'est-ce pas cela? — Oui! oh, oui! et dans cet amour, Mathilde, réside le destin de toute ma vie. Oh! permettez-moi de vous aimer!

Au même moment, le général Clairville et madame Dorsan, qui n'avaient pas trouvé chez elles les personnes qu'ils voulaient visiter, entrèrent dans le cabinet de Mathilde. A peine eus-je le temps de quitter mon humble position en disant d'un ton dépité :

— Quel malheur! — Dites donc quel bonheur! interrompit Mathilde; et courant au-devant de sa mère, elle ajouta : Maman, voici M. Edmond de Blansac, avec lequel peut-être je viens de me conduire bien légèrement pour une jeune personne. Il me disait : Je vous aime; et moi, je lui laissais voir que j'en étais heureuse. C'est mal, n'est-ce pas? — Non, dit le général avec sa pétulance de cavalerie légère; non, ma nièce, ce n'est pas mal; et vous, ma sœur, je vous prie de ne pas la gronder.

Cette soirée fut la plus douce de ma vie. A deux heures du matin, le général Clairville me prit par les épaules, et me mit à la porte en disant :

— Vous vous marierez, vous aurez votre Mathilde; mais laissez-la dormir, et nous aussi.

Dès ce moment, une suite de jours enchantés commença pour moi. On me laissa plus de liberté avec Mathilde, et j'appris alors tout ce qu'il y a de pur, d'élevé, d'exquis dans une femme; dans Mathilde je découvris une foule de qualités, de grâces qu'elle dérobait au monde, et dont seul je jouis. Les craintes qu'Alphonse Robert m'avait suggérées s'évanouirent. Mademoiselle Dorsan avait du bonheur sans doute avec les arts, mais elle m'avoua qu'elle en avait plus encore avec notre amour. Elle n'était pas cette femme artiste dont Robert m'avait un moment donné l'idée, prête à sacrifier un sentiment à la gloire, toujours dans l'orgueil, jamais dans la nature, et n'aimant son ami qu'après son talent. Dès que notre mariage eut été arrêté, elle ne se mit plus à son piano, et son chevalet fut abandonné. Décidément je n'avais pas de rivaux dans son cœur.

L'éternel Robert ne quitta pas la maison. Il était contraint quelquefois, mais toujours aimable, toujours bienveillant. Je lui sus gré de cette douceur; elle était un grand mérite, car il était malheureux.

Après un séjour de quelques mois à Rome, nous quittâmes tous cette ville pour gagner Civita-Vecchia, où nous nous embarquâmes pour Marseille. De là les dames Dorsan, le général et Alphonse Robert partirent en poste pour Paris, et moi je volai à Bordeaux pour annoncer à mon père mon prochain mariage.

Son premier cri fut celui-ci : — Un mariage? tant mieux!... Est-elle jolie? — Charmante. — Et où te marieras-tu? — Mais, à Paris, mon père. — Quand? — Dans deux mois. — C'est bien, j'irai à ta noce. Ah! j'ai soixante mille livres de rente; il y en a trente pour toi... Tu auras le reste un peu plus tard, s'il plaît à Dieu!

Je ne donnai que quatre jours à mon père, et je repartis. En quarante-cinq heures je franchis la distance qui sépare la Seine de la Gironde. Mathilde m'attendait!

VII.

J'étais impatient de connaître à Paris l'intérieur de la famille dans laquelle j'allais entrer. Comme à Naples et à Rome, tout y était marqué au coin du goût le plus parfait. Madame Dorsan menait une grande vie. Elle avait sa loge aux Bouffes, un équipage du meilleur ton, une livrée riche et un salon très-bien composé. Les goûts de sa fille y avaient conduit beaucoup de gens célèbres dans les arts, et le général Clairville s'était chargé de compléter cette intimité brillante en y mêlant bon nombre de sommités impériales, vieux généraux, vieux chambellans qui avaient pris leurs invalides à la chambre des pairs.

Je fus tout de suite au mieux dans ce monde-là. Réconcilié avec les arts depuis que Mathilde me préférait à eux, je devins l'ami de plusieurs vétérans de Wagram et d'Austerlitz, et l'inséparable de plusieurs peintres et musiciens auxquels Alphonse Robert me présenta. Six mois avant, cette familiarité des grands artistes avec moi m'eût rendu fou de joie; mais alors j'étais amoureux, et je supportai l'étonnant bonheur d'être appelé *mon cher* par ces rivaux de Rossini et d'Horace Vernet avec la plus grande tranquillité; j'étais tout à Mathilde et au bonheur d'être aimé d'elle.

Je me rappelle encore que tous les soirs, lorsque, retiré dans mon appartement de garçon du boulevard Italien, je pensais à ma journée et à tous les charmes dont Mathilde, ma fiancée, l'avait remplie, j'étais comme atterré de tant de bonheur. Je me prenais à trembler d'émotion quand je me disais que bientôt cette ravissante fille serait à moi, et il y avait dans les derniers replis de mon cœur quelque chose qui me disait qu'une aussi suave félicité n'était pas faite pour le pauvre Edmond. Je n'osais regarder mon mariage en face.

Tout cependant concourait pour en rapprocher le terme. Mon père avait écrit aux dames Dorsan une lettre pleine d'esprit et de bonté qui le faisait aimer avant d'être connu. Quelques rivaux, après avoir tenté de l'emporter sur moi, avaient quitté la place; Alphonse Robert, qui avait pris d'abord un peu d'ombrage, s'était enfin rallié à mon bonheur. Amour, fortune, liaisons, tout me souriait; je touchais à la suprême félicité.

A force de voir devant moi de flatteuses images, je finis par comprendre enfin qu'il était au ciel d'heureuses étoiles, je me laissai aller

au doux courant qui m'entraînait, et je dis un beau jour : Le sort en est jeté, je serai heureux. Il faut céder à son destin !

Mais un jour je vis quelques traces de chagrin dans les traits de madame Dorsan, et mes anciennes terreurs reprirent le dessus. Je la questionnai avec la cordiale liberté d'un homme qui allait la nommer sa mère. Elle éluda une réponse, et elle mit cette altération que j'avais remarquée en elle sur le compte de la migraine. Je pris le change un jour, deux jours ; le troisième je réitérai ma question, donnant à entendre qu'une migraine ne durait ordinairement que vingt-quatre heures.



Première visite chez madame Dorsan.

— Mon ami, me dit-elle en me serrant la main, sachez d'abord que rien de relatif à votre mariage ne me cause de peine. Ce mariage est mon vœu le plus cher. Nous vous aimons tous, vous serez de la famille. Que voulez-vous de plus ? — Connaître vos ennuis secrets, répondis-je, pour les adoucir s'il est en mon pouvoir.

Elle réfléchit longtemps. — Au fait, dit-elle ensuite, vous serez bientôt mon fils ; il est juste que vous ayez ma confiance... Mon fils ! ah ! c'est en père qu'il faut que vous m'écoutiez. Ma confidence, c'est une confession.

Ces paroles m'étourdirent au dernier point. Madame Dorsan voulait se confesser à moi. Et de quoi ? grands dieux ! En voyant sa figure encore belle, sa taille parfaitement conservée, je pensai tout de suite à un amant, moi ! Mais je me souvins à propos qu'une femme de quarante ans qui veut s'avouer coupable du péché d'amour ne prend jamais pour confesseur l'amant ou l'époux de sa fille, et en vérité je me perdis dans une foule de conjectures.

Pendant ce temps-là, ma future belle-mère, la tête basse, semblait commencer en elle-même l'exorde du discours que j'étais condamné à entendre. Un domestique entra et lui remit une lettre qu'elle décacheta précipitamment après avoir reconnu sur l'adresse l'écriture du suscripteur ; elle lut quelques lignes, et je la vis pâlir.

— Encore un nouveau malheur, dit-elle... Oui, oui, il faut parler. Ah ! malheureuse Mathilde ! Ce nom de Mathilde, ce nom qui jusqu'à la fin de ma vie doit être magique pour moi, alla retentir jusque dans les replis les plus secrets de mon cœur. Moi aussi je pâlis, et prenant la main de madame Dorsan que je broyai dans la mienne, je dis, m'abandonnant à toute cette fougue qui avait coûté la vie récemment à M. de Bernay, et dont je m'étais fait une étude de modérer l'essor auprès de la famille Dorsan :

— Mathilde ! Mathilde !... qui parle de Mathilde ? Auriez-vous disposé de son sort ?... Vous savez qu'elle m'aime, elle vous l'a dit ! Dites, madame, dites donc !... — Monsieur de Blansac, mon cher Edmond, vous me faites peur... Vous me regardez avec une expression terrible. Oh ! ayez pitié de moi. Mathilde !... Oh, ma pauvre enfant ! — Mais, lui dis-je cherchant à adoucir ma voix, mais, madame, vous ne voyez donc pas qu'en répétant ainsi le nom de Mathilde, en accompagnant ce nom de plaintes, vous ne voyez donc pas que vous me tuez ? — Mon ami, vous allez me haïr.

Mes cheveux se dressaient sur ma tête, une rage horrible me possédait. L'incertitude dans laquelle cette femme me laissait ainsi embrasait mon cerveau, y faisait éclore d'affreux soupçons.

— Vous haïr ! lui criai-je avec fureur ; oh, oui ! je sens que je vous haïrai si vous prolongez ainsi cette torture. Au nom du ciel, parlez ! — Eh bien ! dit-elle baissant la tête comme écrasée par une faute, eh bien ! mon ami, Mathilde... je l'ai ruinée... La rente d'Espagne....

A ces paroles, je restai immobile. Madame Dorsan plongeait dans mes yeux comme pour y chercher un pardon. Je la regardais fixement, et, faut-il l'avouer, je me sentais subitement pris d'un grand dédain pour cette femme qui venait de jeter tant de cris, de verser tant de larmes pour une affaire d'argent. Mon chapeau que depuis un quart d'heure je tordais dans mes mains s'en échappa, et roula sur le tapis sans que je songeasse à le reprendre. Hébété par la surprise, je balbutiais quelques mots inintelligibles.

— N'est-ce pas, Edmond, n'est-ce pas que c'est bien épouvantable ? perdre ainsi tout son bien !

En une minute, en deux mots, madame Dorsan venait de tomber pour moi d'une hauteur prodigieuse. Je l'avais crue sur parole une femme artiste : ce n'était plus qu'une bonne et honnête épicière pleurant quelques mille livres de sucre avarié. Je cachai de mon mieux cette impression fâcheuse dont l'expression voltigeait sur mes lèvres, et je répondis d'un ton dans lequel il y avait sans doute un peu de ce mépris qui me débordait.

— En vérité, vous êtes tourmentée pour bien peu de chose ! — Mais vous ne m'avez donc pas entendue ? J'ai perdu sept cent mille francs à la bourse ; c'est à peine s'il me reste deux mille écus de rente... nous voilà sur la paille ! Je dois, Edmond, et je n'ai que le bien de ma fille pour m'acquitter. — Eh bien, madame ! vous payerez, et nous vivrons encore fort honorablement avec les trente mille livres de rente que mon père me donne en mariage. — Ah, monsieur de Blansac, vous êtes un dieu.

Cette nouvelle exclamation me fit de la peine. Il était décidé que j'allais vivre auprès d'une belle-mère pour laquelle l'agent était tout, et qui voyait un dieu dans le premier homme qui lui en donnait. Je me consolai en pensant à Mathilde, et je me dis : — J'aurai ma femme pour la poésie de l'existence ; pour le positif, j'aurai la mère... Mais, par exemple, je la prierai de ne plus faire de spéculations de bourse.



Madame Dorsan était une excellente femme, mais pour elle l'argent était tout.

Grand tapage à l'heure du dîner, auquel je fus invité de rester par madame Dorsan, pour laquelle vous savez que j'étais un dieu. Le général entra dans le salon au moment où la compagnie, qui se composait des dames Dorsan, d'Alphonse Robert et de moi, passait à la salle à manger.

Le général, d'un ton rude qui ne lui était pas ordinaire, avec sa sœur surtout, dit, lorsque chacun eut pris sa place autour de la table :

— Ma sœur, dinons sans cérémonie, et que les domestiques sortent.

Le vieux militaire avait habitué les gens de la maison à obéir à ses ordres sans répliquer. L'un d'eux posa silencieusement une sonnette

de bronze auprès de madame Dorsan pour qu'elle pût appeler au besoin, et en un clin d'œil il ne resta plus que les maîtres dans la salle à manger.

Moi, je voyais qu'un orage allait fondre sur la maîtresse de la maison, et bien méchamment je ne fis rien pour le conjurer. Je savais trop bien que, dans l'entretien que le général allait provoquer, le caractère de chacun des assistants devait se poser franchement, et je n'étais pas fâché de me fixer une fois pour toutes sur les sentiments de la famille.

— Ah çà! reprit brutalement le général, j'en ai appris de belles aujourd'hui, ma chère sœur. Figurez-vous, continua-t-il se retournant vers Alphonse Robert qui se trouvait près de lui, figurez-vous que, par hasard, je fais arrêter mon cabriolet devant la Bourse, j'entre, et la première personne que je rencontre est ce M. Saint-Clair, l'agent de change... Je n'aime pas cet homme-là, moi... mais on n'aime pas les gens et on les salue quand on a joué à l'écarté deux fois avec eux dans un salon. Nous nous mettons à causer, et j'apprends que ma chère sœur est ruinée, qu'elle a fondu toute sa fortune dans la rente d'Espagne. Voilà ce que j'avais à dire.



Alphonse Robert était à son piano jouant de toute la force de ses dix doigts une marche guerrière.

J'ai une vue excellente. Quand le général eut cessé de parler, je regardai au moyen d'un regard circulaire toutes les physionomies. Madame Dorsan était toujours sous l'influence du désespoir que lui causait la perte de son cher argent, et que ne tempérait qu'assez médiocrement l'offre sincère et filiale que je lui avais faite. Qui sait? elle n'y comptait peut-être pas. Les hautes positions désapprennent si bien la confiance dans le prochain!

Mathilde était entrée dans la salle à manger avec cet air heureux qui ne la quittait plus quand j'étais là. La nouvelle donnée par son oncle n'altéra pas la sérénité de son beau visage. Je crois même que Mathilde n'en parut que plus gaie, et ce fut pour moi un grand bonheur. Si elle eût pleuré ses rentes, je crois que j'eusse cessé de l'aimer.

Quant au général Clairville, il fronçait le sourcil; mais en regardant avec attention à travers son courroux, on trouvait tout de suite de l'indulgence pour le coupable et le désir paternel de venir à son aide.

Mais, ma foi, Alphonse Robert mit en défaut toutes mes observations. Il s'était entouré d'une atmosphère d'impassibilité dans laquelle le plus fin n'eût rien vu. Je l'attendis donc à la parole, le geste me faisant défaut.

— Voyons un peu, reprit M. Clairville, je vais aller aux voix sur l'impression que ce malheur... diable de Bourse, va!... nous donne à tous. Toi, Mathilde, parle. — Moi, cher oncle! et que voulez-vous que je vous dise? — Mais ce que tu vas faire, maintenant que tu es ruinée. — Moi, cela m'amuse beaucoup en vérité... Allons, maman, ne fronce pas ainsi le sourcil; je ne comprends pas l'argent, c'est un sens qui me manque. — Et vous, monsieur Robert? dit le général. — Je pense, monsieur le comte, que le talent est aujourd'hui vainqueur de la mauvaise fortune. Mademoiselle a vingt mille livres de rente avec son mérite... sans compter que ses amis seront toujours heureux de partager avec elle... — Bien parlé, s'écria le vétéran, qui, pardonnez la trivialité du mot, n'y voyait pas plus loin que son nez. — Bien parlé, ajoutai-je, moi qui n'y voyais pas plus clair que lui alors, et qui me



M. de Blansac le père venu pour faire son carême à Paris.

sentais entraîné par quelques paroles généreuses... oubliant que quelques paroles généreuses ne coûtent rien quand on a l'élocution facile. Voyez le barreau et la tribune!



Mort du général Clairville, tué en duel par M. de Blansac.

Je continuai en tirant de mon portefeuille la lettre par laquelle M. de Blansac, mon père, me promettait la moitié de sa fortune pour le jour de mon mariage : — Et puis il me semble que dans une maison

qui roule sur trente mille livres de rente, il y a du bonheur encore... si décidément l'argent est tout dans ce monde.

Ici commença un combat de générosité entre le général et moi. Il voulait qu'après mon union avec Mathilde, madame Dorsan vînt avec lui et l'aidât à dépenser ses revenus. Le brave Edmond, disait-il, ne devait pas épouser la mère et la fille. — J'ajoute, dit-il d'une voix tonnante, que ma nièce aura une dot. Je m'en charge. Je ne veux pas que votre père, Edmond, puisse dire que vous entrez dans une famille de gens pauvres. Diable! ce serait humiliant, cela! Ces dernières paroles firent rire aux larmes la charmante Mathilde, et malgré moi je fis comme elle.

— Sont-ils étonnants! disait le vieux guerrier; mais vous ne savez donc pas, vous autres, que sans argent... Allons, les voilà qui recommencent! riez donc; mais moi qui sais le monde, vous me permettrez de parler sa langue : or donc je suis riche, il faut que ma nièce le soit aussi en se mariant, et de son fait, le contraire étant, je le répète, fort humiliant. Ici, un mot d'explication, car l'heure des confidences est venue. J'ai dans ce monde un fils... un vieux péché de 1800, après Marengo... Je l'ai reconnu devant la loi, et puis je l'ai marié. Le drôle est riche. Je ne lui destine donc que la moitié de mon bien. L'autre sera à Mathilde. — Ah! mon oncle, dit la jeune fille, est-ce que nous allons encore parler longtemps de tout cela? — Fais les yeux doux à ton futur, ma nièce, et ne m'interromps plus... Mon fils est donc avantageusement placé dans le monde... mais je ne l'aime pas, c'est un cafard. Il a préféré la plume de la diplomatie au dolman de housard que je lui offrais, qu'il aille au diable; en attendant, il n'aura, comme je l'ai dit, que la moitié de ma fortune. J'arrangerai tout cela par un testament. Seulement, ma sœur, je ne demande à tester que dans quelques mois... Je me porte bien, il n'y a pas de danger que la camarde me surprenne... Ah! une idée; nous entrons demain en carnaval. Laissons passer cette joyeuse époque. Allons, c'est dit, je ne ferai mon testament qu'en carême. — Comment, mon oncle, dit Mathilde, j'avais un cousin, maman un neveu, vous n'avez pas voulu nous le faire connaître... nous le faire aimer! — Eh! puisque je te dis que c'est un cafard; et puis, sauf le respect que je dois à ton honorée mère, je prévoyais qu'après la mort de son mari elle nous ferait quelque mauvaise plaisanterie comme celle des sept cent mille francs, et je ne voulais pas vous faire aimer celui dont une partie de l'héritage vous était destinée dans mes prévisions pour l'avenir... Tiens, continua-t-il, voilà un homard qui n'est pas d'une fraîcheur parfaite... Vive le Rocher de Cancale pour le coquillage... il n'y a que le Rocher de Cancale. — Je vous invite tous pour jeudi prochain, dis-je gaiement. Je vais annoncer à mon père votre perte, madame Dorsan; et comme je sais que la réponse sera une joie pour tous, je veux vous la lire au cabaret. — Présent, dit le général.

VIII.

Au jour indiqué, nous étions rassemblés dans un petit salon du Rocher de Cancale. Une lampe suspendue au-dessus de la table autour de laquelle nous étions rangés éclairait les débris d'un joyeux repas. Le champ de bataille était jonché de débris, parmi lesquels figuraient les éclats de la cuirasse pourpre d'un homard que le général avait traité comme autrefois les cosaques de Platoff.

Madame Dorsan et Mathilde, au commencement du dîner, avaient levé la consigne dans laquelle, par respect pour le catarrhe du vieux guerrier de cavalerie, elles retenaient leur parent, dont l'âge n'avait pas étouffé les goûts de bivouac : permission lui avait été donnée de boire du vin sans eau, et il en avait usé largement.

Alphonse Robert et moi nous avions dû lui tenir tête. Nous composions donc un triumvirat passablement échauffé quand on servit le dessert, et nos saillies, parfumées de bordeaux, s'échappaient sans contrainte. Le général Clairville surtout avait tout à fait pris le mors aux dents, il courait bride abattue dans le champ de la gaudriole. L'œil en feu, les joues ardentes, la voix tonnante, il nous faisait des récits fort peu édifiants sur les belles de l'Andalousie, de la Castille, et même sur celles de la froide Pologne; il évoquait tous ces vieux souvenirs des grandes journées impériales, et comme cavalerie légère à part, il était homme de bonne compagnie, ses anecdotes comiques ne sortaient jamais du cercle d'idées et d'expressions permises devant des dames. M. Clairville était amusant, libre dans ses propos, mais cette liberté de mots sentait son officier supérieur, habitué au salon depuis la paix générale.

Mathilde riait aux éclats à chaque saillie de son oncle; le général, enchanté de son succès, ne cessait plus de parler que pour boire du champagne.

— Ah çà! dit-il, puisque nous voilà si joyeux, ne serait-ce pas le moment d'écouter la lecture de la lettre promise par mon honorable ami et futur neveu Edmond de Blansac, gentilhomme de Guyenne?

Pour toute réponse, j'ouvris mon portefeuille, et j'en tirai l'épître paternelle que le matin même j'avais reçue de Bordeaux. Pauvre père! J'ai conservé sa lettre, je la garde précieusement; elle sera désormais pour moi un préservatif contre les joies immodérées de la bonne fortune. Toutes les fois que je jetterai les yeux sur elle, je me souviendrai qu'en fait de bonheur ici-bas, il ne faut compter que sur celui qu'on tient. Bonheur ou amour, fortune ou jolie femme, c'est exactement la même chose. Comptez sur aujourd'hui, mais ne vous fiez pas à demain.

Voici ce que M. de Blansac, mon père, m'écrivait :

Bordeaux, ce...

» Je reçois ta lettre, mon cher enfant, et j'apprends avec le plus grand plaisir la ruine totale de madame Dorsan, ta future belle-mère. »

— Quel diable de compliment, dit le général. — Attendez, repris-je, attendez... « Je dis plaisir, mon ami, parce que maintenant tu auras la joie d'enrichir celle que tu aimes, et dans mon esprit de négociant poétique, je ne vois rien de plus doux que de donner à ceux qui n'ont pas, surtout quand nous les aimons. Je ne vois rien au contraire de plus stupide, de plus froid, de plus terne, que ces mariages dans lesquels un jeune homme ne s'embarque que pour toucher une dot considérable. Une union semblable n'est qu'une affaire commerciale, un bordereau de bons effets à encaisser, une spéculation de bourse; et le moyen, je te prie, de mêler les joies gracieuses de l'amour à une affaire commerciale, à un bordereau, à une spéculation de bourse? Trouve-moi donc un sentiment dans des balles de coton ou dans des tonneaux de café! »

Toute la compagnie partit d'un éclat de rire. Le flegmatique et prudent Alphonse Robert même ne put s'empêcher de faire comme tout le monde.

— Vivat! dit le général, voilà parler. Ah! ventre-bleu! J'aimerai votre père, Edmond, oh! je l'aimerai!

Je repris ma lecture :

« Une jeune personne, au contraire, peut sans rougir devoir tout à son mari. Nous sommes créés, nous autres porteurs de barbe, pour servir d'appui au sexe. Si ta femme reçoit une injure, tu te battras pour elle, Edmond! Si elle a froid, tu lui donneras ton manteau; si elle est fatiguée, tu la soutiendras : pourquoi donc ne tiendrait-elle pas de toi sa fortune et le bien-être de la vie qui s'achète?

» Voilà mes arguments à moi! et heureusement mon coffre-fort nous permettra d'en faire l'application. Je te donne trente mille livres de rente en mariage; trente autres t'attendent après moi. Sois donc heureux, mon enfant, conviens aussi que jamais créature humaine ne fut entourée de plus de félicités que toi. Tu as un père qui t'aime tendrement. Le bonhomme est encore présentable; il a su faire du commerce pendant de longues années sans trop laisser son intelligence s'obscurcir, son cœur se resserrer. Il te donne une belle fortune, et si, d'aventure, tu étais assez benêt pour tenir aux illustrations nobiliaires, il te fait cadeau encore d'un nom aussi ancien que celui des Créqui. Ta fiancée est ravissante de beauté, de talents; elle a la bonté de t'aimer un peu. Sa mère n'entend rien aux spéculations sur les fonds publics, mais elle est citée pour sa gracieuse bienveillance, pour son esprit; ton futur oncle ressort à chaque page dans les victoires et conquêtes des Français... Que diable te manque-t-il, fais-moi le plaisir de me le dire? Ah! tu vas peut-être me répondre qu'il te manquera ma présence pour le jour de ton mariage.... Eh bien! mon cher enfant, c'est ce qui te trompe. J'y serai, j'ai assez du négoce. Je veux me donner du bon temps, et revenir vers ma jeunesse s'il plaît à Dieu et à ma goutte. Dans quinze jours je pars pour Paris. Le carnaval sera commencé, et je veux faire mon carnaval, moi! j'ai dans l'idée qu'il sera très-comique. Adieu, aime-moi et attends-moi! »

Cette lettre, dans laquelle l'âme généreuse de mon père était passée, plut à tout le monde. Mathilde s'attacha surtout à cette délicatesse de sentiment que le métier d'armateur et la vie forcément égoïste de commerçant avaient respectée dans M. de Blansac. Madame Dorsan, dont l'esprit moins élevé ne voyait rien au delà des joies d'une grande fortune, exalta beaucoup le don magnifique des trente mille livres de rente. Quant au vieux guerrier napoléonien, il but coup sur coup à la santé de ce comte de Blansac, dont la gentilhommerie savait apprécier les gloires impériales. Alphonse Robert seul ne dit rien, mais du geste il approuvait les éloges que l'on faisait du négociant de Bordeaux au Rocher de Cancale.

— Ainsi, dit-il, mademoiselle Mathilde ne pouvait manquer, même après la terrible perte de sa mère. Il y a trente, quarante, cinquante mille livres de rente dans son talent pour la musique. — Vous croyez, dit madame Dorsan, dont les yeux de femme cupide étincelaient, vous croyez que ma fille *pourrait se faire* cinquante mille francs par année? mais c'est énorme cela! Mon excellent et intime ami Alphonse Robert répondit avec un flegme glacial :

— Cinquante, madame?.. Oh! mieux que cela, soixante, quatre-vingt... Voyez madame Malibran, voyez Lablache et tous les grands artistes... Mais pour cela, il faut savoir imposer silence à la voix de certains préjugés, il faut monter sur le théâtre. — Eh! dit avec impétuosité madame Dorsan, eh! qu'importe le théâtre et ses planches, la fortune avant tout... D'ailleurs, dans ce siècle, les artistes vivent avec l'estime publique. Je ne suis pas fâchée du tout de savoir que Mathilde a cette ressource-là, moi. — As-tu peur, ma sœur, dit sévèrement le général, que notre ami Edmond lui manque? — Oh! non, très-certainement. Je suis au contraire ravie... mais, enfin... — Enfin, enfin, reprit M. Clairville, en voilà assez là-dessus : j'estime infini-

ment ceux qui tirent des arts une grande position dans le monde..... une grande position d'argent... Mais nous, qui en avons une toute faite, nous sommes encore mieux placés. Mathilde, Dieu en soit loué, ne chantera que pour son mari... Ah! et pour son vieil oncle... Quelques airs tyroliens, par exemple... Imaginez-vous que pendant la campagne du Tyrol, j'étais colonel alors... Ah! mais je vous dirai cela une autre fois. Il se fait tard, et ma sœur vient de bâiller.

Alphonse Robert me dit alors à l'oreille : — J'espère que vous ne prendrez pas en mauvaise part ce renseignement que je viens de donner à madame votre belle-mère; dans la position où sont les choses, il n'y a rien que de fort insignifiant.

Et moi, dans la sincérité de mon cœur, je lui pris la main cordialement et je lui répondis : — Vous en vouloir, mon bon Alphonse! Oh! il faudrait que je fusse un grand misérable!

IX.

Les jours s'écoulaient radieux pour moi; il y avait vraiment du bonheur à vivre ainsi; c'était un torrent qui m'emportait; mais ses flots étaient doux et caressants. Chaque jour, quand je sortais de mon joli petit appartement de garçon du boulevard Italien, et que j'allais me mêler un moment aux groupes d'élégants paresseux qui tuent le temps devant le café de Paris, chacun admirait l'épanouissement de ma figure. Sur mon front le bonheur coulait à pleins bords. Je produisais à tous ceux dont j'étais rencontré l'effet d'une bonne nouvelle, un proverbe courut même sur moi parmi mes connaissances : on disait : Heureux comme Edmond de Blansac. Cela n'a duré que deux mois!!!!!

J'allais être le mari de mademoiselle Dorsan, et grâce à mon titre de fiancé, on avait levé pour moi cette consigne qui arrête tout homme jeune sur le seuil d'une intimité de demoiselle; on me laissait seul avec Mathilde, dans une embrasure de fenêtre, pendant que le général, qui était de l'opposition par tempérament, lisait dans une autre son cher *Courrier Français*, et que madame Dorsan faisait de la tapisserie en pensant peut-être à la cote des fonds publics. Je m'enivrais du bonheur d'être aimé, et jamais, ah! jamais je ne cédais au sommeil, le soir, avant d'avoir remercié Dieu des joies ineffables dont il entourait ma vie.

Savez-vous bien, vous que je fais assister ainsi à ces beaux jours que j'ai passés près de Mathilde, qu'un autre à ma place eût été fier de cette préférence qu'elle m'accordait! moi je ne pouvais être qu'heureux.

Et autour de moi chacun vantait ce bonheur; je n'étais jamais salué par l'ami que je trouvais sur mon chemin que par d'interminables félicitations, et dans mes longues et douces méditations chez moi, je m'étais si bien habitué à parler tout haut de mon bonheur, que ma petite perruche s'était faite à dire comme son maître : Heureux Edmond!

Je l'ai donnée depuis, ma perruche!

Enfin le carnaval, cette époque à laquelle tous les plaisirs viennent s'abattre sur Paris, le carnaval arriva. J'avais reçu une seconde lettre de mon père dans laquelle il me disait : — Attends-moi tous les jours.

Et je ne voyais pas courir dans Paris une voiture de poste sans voler à sa rencontre pour y chercher M. de Blansac. Mathilde était fort empressée de faire sa connaissance, et moi, dans l'orgueil de mon amour, je l'étais plus encore de faire voir à ce bon père qu'il allait avoir pour fille la femme la plus belle, la plus séduisante du monde.

Enfin, par une froide matinée de février, François, son vieux domestique, entra chez moi. Il m'annonça que depuis une heure il était arrivé avec son maître, et qu'ils avaient planté leur piquet à l'hôtel de Castille, rue de Richelieu.

— Mais, dis-je à François, j'avais fait préparer un appartement à côté du mien pour mon père, et je ne conçois pas... — Ah! dit le vieux serviteur, M. de Blansac veut être libre. Il entend faire son carnaval, et peut-être il a jugé que son fils ne devait pas voir certaines choses.

La déclaration de François ne me surprit pas beaucoup. Je savais que mon père avait conservé une partie des goûts de sa jeunesse, et qu'à Bordeaux il donnait encore le ton aux jeunes gens. Je courus à l'hôtel de Castille, et je trouvai mon père vêtu en négligé du matin du meilleur goût; en vérité, on eût dit un homme de trente-six ans. La redingote courte et étroite, le pantalon à sous-pieds, la cravate noire nouée sans prétention.

Il redevint bonhomme et papa en me voyant. Je vis ses yeux se mouiller de larmes, et il me dit, l'excellent homme : Ah! pourquoi ta pauvre mère n'est-elle plus de ce monde? comme elle serait heureuse en nous voyant à Paris! moi, droit et vert comme un chêne; toi, au moment de te marier honorablement, de devenir un citoyen. C'était une brave femme, ta mère, Edmond!... Pauvre Pauline... mais, allons, allons, tâchons d'oublier cela. Monsieur mon fils, vous me payez ce matin à déjeuner chez Véfour? N'est-ce pas ainsi que vous nommez le traiteur en vogue?

— Oui, mon père. — Ensuite, tu me mèneras à la Madeleine, aux Tuileries, et quand l'heure à laquelle on peut se présenter chez des dames sera venue, j'aurai l'honneur d'aller chez ta belle-mère... Est-ce qu'une autre toilette ne sera pas nécessaire, Edmond? — Non, papa; jusqu'à cinq heures la redingote est de mise. — Ah! Edmond, tu me donneras ton tailleur, ton bottier... Est-ce que mon chapeau n'a pas une forme un peu départementale? — Mais, mon père, tu oublies donc que Bordeaux est un petit Paris! Les artistes en mode de la Gironde ne le cèdent en rien à ceux de la Seine. — Ta, ta, ta!... Il y a toujours dans cette délicieuse capitale un goût, une grâce particulière qui ne franchit jamais le mur d'enceinte. Il n'est que Paris, vois-tu, et je vais prendre un chapeau et des gants chez tes fournisseurs ordinaires. Avant quarante-huit heures, j'entends être à la façon de Paris du bas en haut. Allons déjeuner.

Mon père trouva mon cabriolet à la porte, il l'examina attentivement.

— Ravissant, Edmond, ravissant, me dit-il; mais le cheval est un peu modeste. Comment, monsieur Edmond de Blansac, mon fils unique, daigne se laisser traîner par un lourd normand. Ah! fi! après déjeuner nous irons acheter un anglais. C'est une bête de brasseur cela, mon cher.

Nous partîmes d'un train qui eût dû sans doute réconcilier mon père avec le normand; mais il avait lu dans l'article modes du journal *le Temps*, lequel est un oracle, s'il faut en croire ses rédacteurs, que les gens comme il faut ne se servaient plus que de chevaux anglais.

Le déjeuner, dont il fit la carte lui-même, était tout à fait un déjeuner de jeune homme. La salade de homard, le poulet à la Marengo, le vin de Châblis, rien n'y manquait. Il y fit honneur, et je pus me convaincre que mon père avait une aussi grande vigueur d'estomac qu'un sous-lieutenant ou un clerc de notaire. Après boire, nous fîmes des courses dans Paris. Je le conduisis, selon son désir, dans tous les nouveaux quartiers, et devant tous les monuments nouveaux qui depuis vingt ans ont jailli du sol parisien. Après avoir admiré la Madeleine, mon père se souvint que cette église est voisine de la promenade des Champs-Elysées, et il voulut absolument aller à l'un des tirs au pistolet qui peuplent ce beau quartier, et cela à cinq cents pas du bois de Boulogne, théâtre ordinaire des combats singuliers, ce qui fait qu'on n'a qu'un saut à faire, quand on s'est bien instruit dans l'art d'assassiner son prochain, pour aller mettre en pratique ses petits talents. Toutes ces promenades étaient peu de mon goût, la journée s'avançait, et je n'avais pas encore vu Mathilde. C'était la première fois, depuis plus de six semaines, que je laissais la moitié du jour s'écouler sans aller chez les dames Dorsan, et je me sentais malheureux, quoique j'aimasse tendrement mon père, et qu'à part les liens de nature qui me faisaient un devoir de souscrire à ses petites fantaisies, il fût d'un commerce très attrayant. Mais quoi! j'étais amoureux. M. de Blansac s'aperçut de mon inquiétude, et le malin Bordelais me dit en souriant :

— Mais j'y pense, Edmond, je t'ennuie peut-être horriblement? Tu voudrais, j'en suis sûr, tirer le pistolet un autre jour.

En parlant ainsi, il mit la main sur les guides de mon cheval, que je poussais dans la direction des Champs-Elysées. Mais je sentis bientôt que je devais des égards aux goûts de mon père, quels qu'ils fussent, et, qu'après tout, mieux valait encore que ces goûts fussent ceux d'un homme jeune que ceux d'un vieillard. Nous fûmes donc au tir, et là mon père étonna l'assemblée par son adresse et son coup d'œil. A tout coup il fit mouche, il coupa en deux, à quarante pas, une badine grosse comme un salsifis. Il eut les honneurs de la séance. Nous courûmes ensuite chez les dames Dorsan : deux minutes plus tard nous ne les trouvions plus chez elles. Au moment où mon cabriolet s'arrêtait à leur porte, elles montaient en voiture pour se rendre à deux lieues de Paris chez une amie de Mathilde, qui avait pris une fluxion de poitrine en sortant d'un bal de banlieue. Et, en vérité, il ne devrait y avoir que les bals de Paris qui tuassent! Mathilde et sa mère voulurent absolument, malgré les instances de mon père, remonter chez elles pour le recevoir. Mon père, l'homme le plus galant du département de la Gironde, s'obstinait à refuser cet honneur; mais enfin, comme ce débat avait lieu au milieu d'une vaste cour, dans laquelle le vent du nord tourbillonnait, il comprit qu'en s'obstinant à être poli, il donnerait infailliblement l'onglée à ces dames; il prit donc respectueusement la main de madame Dorsan, et il la conduisit chez elle. Là, pendant un entretien qu'il eut la discrétion de ne pas trop prolonger, il fit la conquête de la mère et de la fille. Gai, malin, entraînant, de bon goût, il sut les distraire, quoiqu'un moment avant elles eussent voulu, pressées par un intérêt de sentiment, être bien loin de là. Mathilde le regardait avec une expression pleine de bonheur, et elle me dit tout bas :

— Oh! mon ami, je vais trop l'aimer, il vous ressemble tant!

Mathilde, en me parlant ainsi, s'abandonnait avec une si gracieuse confiance à ce sentiment que j'avais eu le bonheur de lui inspirer, qu'elle était belle comme un beau jour. L'amour naïf et frais de son cœur, se reflétant dans ses beaux yeux, leur donnait un attrait de plus. Mon père remarqua notre colloque particulier; il saisit, homme habile et fin, la pensée qui brillait sur le front de Mathilde comme une étoile au ciel. Entraîné par l'irrésistible expression de ce visage d'ange, il abdiqua subitement les airs, toujours un peu contraints, d'homme de salon, et, redevenant père, c'est-à-dire bon et naturel, il dit en regardant Mathilde avec admiration :

— Oh! chère enfant, que je vous remercie d'aimer ainsi mon Edmond!

Dès lors la conversation devint plus intime, elle fut moins polie, mais beaucoup plus tendre, chacun de nous s'y établit avec confiance et bonheur. Mon père eût bien voulu faire tout de suite la connaissance du général.

— Je le connais déjà, dit-il, par l'histoire de la grande armée; il m'eût été doux de lui serrer la main, de lui demander son amitié!

Mais le général était parti dès le matin pour la campagne à laquelle se rendaient les dames Dorsan quand nous les avions rencontrées; ami du père de la jeune malade qu'elles allaient visiter, il avait couru vers son vieux camarade, un Pylade de la Moscowa, pour lui offrir quelques consolations, ou pour jurer avec lui contre la destinée.

La journée s'avançait; nous prîmes congé, et Mathilde me dit avec une grande tristesse que nous allions rester trois jours sans nous voir. Trois jours! quel siècle! Mais le moyen de se fâcher? Pauvre Mathilde, elle ne me quittait pas pour se rendre à une fête. Elle allait comme un ange consolateur s'asseoir au chevet d'une pauvre malade, et elle sacrifiait à ce soin pieux un bal auquel nous étions tous invités pour le lendemain. Mon père et moi nous reconduisîmes la mère et la fille jusqu'à leur voiture.

— Cette campagne, dis-je tout bas à Mathilde, est-elle bien éloignée de Paris? — Non, monsieur Edmond, trois petites lieues... Saint-Brice... Après Saint-Denis, le château à gauche. — Oh! je monterai à cheval tous les matins, et j'irai voir... les fenêtres, qui sait? Peut-être apercevrai-je Mathilde. Ce sera du bonheur pour toute ma journée! — Mathilde, mon ami, ira tous les matins entendre la messe de neuf heures à l'église du village.

Oh! comme ce peu de mots me rendit heureux. Je ne pus remercier Mathilde que du regard, car déjà madame Dorsan était installée dans la voiture, et Mathilde s'élança à ses côtés, elles partirent. Mon bon père était dans l'ivresse. — L'aimable, la délicieuse fille! disait-il à chaque instant. Ah! pourquoi n'ai-je pas des millions à te donner, mon pauvre enfant! C'est qu'elle les vaut au moins! Edmond, vous êtes un heureux, un bienheureux jeune homme!

Et son parti était pris. Il abandonnerait Bordeaux, il viendrait vivre avec nous, et il ferait encore quelques affaires pour nous laisser plus riches après lui. Moi, je voulais qu'il se reposât; mais il était entêté, mon père. Nous dînâmes chez Véry, et à huit heures du soir nous étions installés au balcon de l'Opéra. On jouait *Robert le Diable;* mon père applaudit Adolphe Nourrit, il applaudit Lafon, et il répétait son refrain: Il n'y a que Paris... même pour trouver une bru. Le lendemain, j'étais chez lui avec le jour, car je connaissais de longue date ses excellentes habitudes de négociant actif, et je savais que l'aurore le trouvait souvent le nez dans ses livres de compte.

— Déjà levé! dit-il en me voyant; c'est trop tôt, beaucoup trop tôt pour une petite santé comme la tienne. Bon pour moi, provincial de la vieille roche, vieux coursier que deux heures de repos remettent en haleine.

Il continua après avoir jeté un dernier coup d'œil sur des papiers qu'il avait devant lui:

— Edmond, je suis en train de te gagner dix mille livres de rente de plus... car je veux que ta Mathilde ait un équipage... et elle l'aura, morbleu! Aujourd'hui, mon enfant, nous ne nous verrons pas... j'emploierai ma journée à voir mes vieux correspondants... J'ai l'idée d'une belle entreprise, je veux les consulter. — Mais, mon père, nous sommes riches; vivez donc pour vous, au nom du ciel. — Eh! mais c'est vivre pour moi que de travailler à ton bonheur. Je dirai même que c'est de l'égoïsme. J'ai soixante mille livres de rente. Oh! oui, je peux bien réaliser cela! Mais, vois tu, j'ai des goûts de dépense d'une part, et de l'autre en partageant avec toi tu ne serais pas assez riche. Il me faut encore cent mille écus. Je gagnerai cela en m'amusant ici. Je veux couvrir d'or ta Mathilde, moi! A demain; aujourd'hui, après mes affaires, j'entends mener la vie de garçon, et, dans ces moments-là, un fils est embarrassant. Ainsi, à demain!

Je quittai mon père, et je courus à Saint-Brice. Comme j'entrais dans le village, on sonnait la messe. Près d'un pilier humide et noirci par le temps, j'aperçus Mathilde en prières, et puis quelques vieilles femmes éparses, priant sous leur mantelet de bure, et à l'autel le prêtre consacrant l'hostie dans un ciboire d'étain. Les passions de la ville cessèrent un moment de gronder dans mon cœur, et je m'inclinai plein de confiance et de bonheur devant le Dieu que Mathilde adorait. Quand le saint sacrifice fut terminé, je vis Mathilde s'avancer vers la porte, et je la suivis à quelque distance. Sortie de l'église, elle se retourna, et je m'avançai.

— Mon ami, me dit-elle, maman et mon oncle connaissent par moi notre rendez-vous.... un rendez-vous devant Dieu ne doit pas se cacher! Nous restons ici deux jours encore, quoique mon amie soit sauvée. A demain, à la même heure, au même lieu. Adieu, Edmond!

Je repartis pour Paris, et comme là mon père menait la vie de garçon et ne pouvait entendre le récit de mes joies, je m'attachai jusqu'à minuit à mon ami Alphonse Robert, qui m'écouta avec sa douceur ordinaire. Je me rappelle que le soir, en éteignant ma bougie, je me disais:

— L'excellent homme!!!

X.

Le lendemain, j'étais à l'hôtel de Castille avant sept heures du matin. Mon père m'avait parlé des nouveaux travaux auxquels il comptait se livrer, dans sa subite adoration pour Mathilde, qu'il voulait rendre millionnaire, et je savais que, dans ce beau feu pour les spéculations commerciales, il était homme à se lever avant l'aurore. Telle était son habitude à Bordeaux, et quels qu'eussent été les plaisirs un peu fous de sa soirée, quelquefois même de sa nuit, M. de Blansac s'abandonnait déjà aux combinaisons du négoce, et s'égarait dans ses livres, comme autrefois Napoléon sur ses cartes, que tout dormait encore autour de lui. Avant sept heures, j'étais donc chez lui. Son vieux domestique était établi devant un grand feu; la tête tombant sur la poitrine, il dormait profondément. Je fis un peu de bruit, et le pauvre homme se réveillant en sursaut commença de grandes et longues excuses sur l'inconvenance de la réception qu'il faisait à *monsieur;* mais *monsieur* le pardonnerait sans doute, quand il saurait que le vieux François avait passé la nuit tout entière à attendre son maître qui n'était pas rentré.

— M. de Blansac, dit François en terminant, a déclaré formellement qu'il voulait faire son carnaval: ça commence!

Comme il parlait ainsi, un commissionnaire, porteur d'une figure honnête, d'une veste de velours, de la médaille concédée par M. le préfet de police, et enfin d'une lettre à l'adresse de François, entra dans l'appartement. François rompit le cachet de la missive, et il en trouva une autre pour moi sous l'enveloppe. J'eus, tant le bonheur donne de confiance, j'eus la fantaisie de lire d'abord ce qui s'adressait à François. Mon père sans doute m'apprenait quelque nouvelle générosité de sa part pour moi ou pour ma fiancée. J'avais le temps de savoir cela!

Je lus donc ces lignes par-dessus l'épaule du vieux Frontin de mon père:

« François, apporte-moi tout de suite ce qu'il me faut pour faire une jolie toilette du matin, et viens m'habiller. Rue Saint-Georges, n° 6, Chaussée-d'Antin. Tu demanderas mademoiselle Théodora, artiste dramatique. Ci-joint un mot pour mon fils, que sur l'heure il faut lui envoyer.

» Comte de B**** »

Le nom de mademoiselle Théodora, que le pudique François prononça en baissant les yeux et d'une voix embarrassée, me donna une furieuse envie de rire. J'eus cependant la force de me contenir. François paraissait souffrir en l'articulant devant moi, le fils de la maison: c'était une leçon de pudeur que le vieux brave homme me donnait, et dont je devais profiter. Aussi bien le temps était peu à la joie. J'eus lieu de m'en convaincre en lisant la lettre qui m'était destinée. Voici quel était son contenu:

« Mon pauvre Edmond.

» Du triomphe à la chute, il n'est souvent qu'un pas!

» C'est Voltaire qui dit cela dans sa tragédie de la *Mort de César*. Hélas, je me rappelle qu'au collége de Bordeaux, l'année où je finis mes classes, on me fit jouer dans cette tragédie le jour de la distribution des prix; je fus couvert d'applaudissements quand je prononçai cette sentence. Pourquoi donc ne me la suis-je remise en mémoire qu'aujourd'hui, frappé par un choc inattendu?

» Il est vrai qu'il y a quarante-quatre ans que je déclamais de la tragédie au collége de Bordeaux! Mais, tiens, mon cher enfant, je plaisante bien douloureusement. C'est comme ce sourire qu'un orgueil atroce arrache au supplicié. Hier, Edmond, je suis allé à la Bourse pour y rencontrer quelques vieux correspondants, car tu sais que je me suis mis en tête de semer d'or la route que tu vas suivre avec ta Mathilde. Le sort, le hasard, le diable, que sais-je, moi! a mis sur mon chemin ce Saint-Clair, l'agent de change, dont les fatals conseils et les spéculations déraisonnables ont amené la ruine de madame Dorsan. Je lui ai fait de la morale: vieux négociant habitué à un commerce, à des chances réglées et honnêtes, je lui ai fait la guerre sur cette cupidité féroce qui fait entreprendre aux hommes de bourse des opérations folles, immorales le plus souvent, dans le but de s'enrichir tout d'un coup. Saint-Clair avait réponse à tout. Il s'est défendu si bien, il m'a démontré avec une parole si séduisante l'avantage de certaines combinaisons dans le jeu sur les fonds publics, que trente ans de prudence n'ont pu résister, et que je suis passé dans son camp. J'en suis sorti, à la fermeture de la Bourse, comme une brebis sort d'une haie vive. Hier, Edmond, j'ai perdu cinq cent mille francs!!! J'ai cherché Saint-Clair toute la soirée, je voulais le tuer. Démarche inutile! à neuf heures du soir, il s'est brûlé la cervelle. Les journaux de ce matin te donneront tous les détails possibles sur ce suicide d'agent de change.

» Edmond, je ne veux pas te voir aujourd'hui. Nous ne devons nous rencontrer que lorsque j'aurai remis à flot notre barque, et je l'espère avec la grâce de Dieu et une spéculation sur les huiles, dont l'idée m'est venue hier au soir en causant avec un courtier provençal. A demain. »

Cette lettre ne m'attrista pas beaucoup. Je n'ai jamais pu attacher une grande importance à l'argent. D'ailleurs l'homme qui possède le cœur d'une Mathilde n'est-il pas au-dessus de tous les événements de la vie? La perte d'un demi-million tombe pour lui au rang des choses vulgaires. Je courus à Saint-Brice, et grande fut ma surprise lorsqu'aux premières maisons du village je rencontrai la voiture de madame Dor-

san qui revenait à Paris. On m'avait aperçu : je vis que l'on baissait les glaces. Le général lui-même mit la tête à la portière, et il me cria :

— Entrez-ici, beau cavalier, il y fait plus chaud que sur le grand chemin.

J'obéis avec empressement et, après avoir essuyé quelques plaisanteries sur mes excursions champêtres au mois de février, je racontai avec une franchise d'honnête homme l'événement de la Bourse et le sinistre paternel.

— Allons, dit le général, notre jeune malade a bien fait de guérir. Nous arrivons, mon cher, et votre père, riche encore malgré cette énorme perte, vivra avec nous en famille, et laissera de côté Bourse et agent de change. — Mais, répondit madame Dorsan d'un son de voix qui trahissait un grand fonds de dépit, mais, mon frère, voilà une fortune bien compromise. Cinq cent mille francs, bon Dieu! — Vous en avez perdu deux cents de plus, vous! — Sans doute, mon frère, sans doute.... et puis, je ne parle pas pour moi, c'est pour ma pauvre Mathilde. — Mathilde, ma sœur, aime Edmond. Ne jetez donc pas dans les amours de ces pauvres enfants des pensées aussi matérielles. Pour couper court à toutes ces questions d'argent, madame Dorsan, je suis riche pour Mathilde, je le suis pour vous, je le suis pour Edmond, je le serai pour son brave homme de père. — Mais, mon frère, ce fils dont vous nous avez parlé? — Il n'a besoin de rien, cria le général d'une voix de tonnerre, je vous l'ai dit, corbleu! Ma sœur, si vous voulez, je vais faire arrêter à la porte du premier notaire que nous trouverons à Saint-Denis, et je ferai mon testament pour que vous soyez en repos. — Oh! mon bon oncle, dit Mathilde mettant sa jolie main sur la bouche du général, vous êtes bien dur aujourd'hui! — Eh! ma belle, tu ne vois pas que c'est ta mère qui.... Allons, n'en parlons plus. Que diable, nous avons l'air d'une bande de financiers dans cette voiture, nous qui sommes d'aimables gens!

Le général avait sur Mathilde et moi l'autorité de sa vieille vertu, il avait sur sa sœur l'autorité de l'argent : la conversation prit donc la tournure qu'il souhaitait, et il ne fut plus question jusqu'à Paris que de la pluie et du beau temps, et de nos projets après mon mariage avec Mathilde.

Mais l'orage que le vieux guerrier avait dissipé pour d'autres grondait encore au fond de mon cœur, et rien au monde ne pouvait ôter de ma mémoire l'expression et l'accent avec lesquels la mère de Mathilde avait accueilli ma confidence sur la mésaventure de mon père. J'étais humilié pour Mathilde, froissé pour moi, et je me promettais bien que je ne vivrais avec ma belle-mère, mon mariage conclu, qu'à mon corps défendant. Nous arrivâmes à la demeure des dames Dorsan, et je parlai d'aller, à travers Paris, la Bourse, que sais-je moi? à la recherche de mon père.

— N'en faites rien, dit le général en m'arrêtant par le bras et me clouant dans un fauteuil à côté de Mathilde, n'en faites rien, votre père veut être seul toute la journée; il vous le marque dans sa lettre : obéissez. Demain, grand dîner ici; vous nous l'amènerez. Jusque-là il faut lui laisser la liberté qu'il réclame. Respect aux grands parents, mon ami. Le général nous laissa, et je passai toute ma journée auprès de Mathilde. Il revint pour le dîner, auquel je fus invité par madame Dorsan d'un ton qui m'annonça une envie bien franche de réparer la sottise du matin. Je suis d'une excellente pâte, moi! J'acceptai joyeusement, et je m'en voulus tout de suite du ressentiment que j'avais nourri quelques heures contre elle. Nous venions de nous installer dans la salle à manger, lorsque le général Clairville nous fit signe de la main de garder le silence. Ensuite il avança l'oreille dans la direction de la porte qui s'ouvrait sur l'antichambre, et il dressa l'oreille comme au temps où, général d'avant-garde, il flairait l'ennemi à deux lieues.

— Il y a, dit-il, quelqu'un dans l'antichambre qui vient nous demander à dîner. Oh! j'ai le tympan d'une délicatesse! je parie que c'est une personne qu'une bonne nouvelle vient de réjouir : je reconnais cela au son de la voix.

Un domestique annonça Alphonse Robert.

— J'ai dit, lui cria le général, que vous veniez dîner avec nous, et que vous étiez joyeux; me suis-je trompé? — Je viens en effet sans façon vous demander une place à table, répondit Alphonse Robert saluant avec sa grâce ordinaire. Quant à la joie, sauf celle d'être des vôtres, je n'en ai pas. Je viens d'apprendre une mauvaise nouvelle.

Malgré cette réponse, je trouvai, moi, du bonheur dans la figure d'Alphonse Robert. Il eut beau prendre un air grave, un son de voix touchant, je m'obstinai à le croire heureux et sous l'impression d'un événement qu'il avait ardemment souhaité. Et tout de suite aussi je pensai aux différentes remarques que j'avais faites sur lui en plusieurs occasions, et qui étaient restées dans mon esprit d'homme crédule et confiant. Pour la première fois cette crédulité et cette confiance m'abandonnèrent. Une idée diabolique me grimpa au cerveau; en moins de dix secondes je vis avec d'autres yeux, je sentis avec un autre cœur : je fus frappé d'une attaque d'antipathie foudroyante. Mais chacun voulait savoir la mauvaise nouvelle qu'Alphonse Robert apportait avec lui. Il lui fallut parler. L'infâme en mourait d'envie!

— M. le comte de Blansac, dit-il, ce digne père de mon digne ami, ce vieux et intègre négociant dont toute la vie s'est écoulée dans les combinaisons d'un commerce sage et bien réglé... — S'est ruiné en deux jours à la Bourse, interrompit brusquement le général. Aujourd'hui, à cinq heures, tout était consommé; nous savons cela, mon cher maître!

Chacun de nous demeura confondu à ces paroles du général. Nous étions sans mouvement, sans voix; et lui, le brave et généreux vieillard, il jetait sur l'officieux Alphonse Robert de flamboyantes œillades. Madame Dorsan, la première, rompit le silence :

— Ruiné, dit-elle, ruiné! Tu le savais, mon frère?

Il y a des moments de colère où l'homme de bonne compagnie laisse sa bile s'exhaler sur un assez mauvais ton. Cela peut-être prouverait au besoin que le mauvais ton est plus dans la nature que le bon. Quoi qu'il en soit, M. Clairville, comte de l'Empire, grand officier de la Légion d'honneur; M. Clairville, qui excellait dans l'art de conduire un entretien dans un salon émaillé de femmes, donna un vigoureux coup de poing sur la table, comme il eût fait dans une tabagie, et d'une furibonde voix il répondit à sa sœur :

— Eh! mille millions de tonnerres! oui, sans doute, je le savais! — Mais tu n'en disais rien, mon frère! — Parce que depuis un mois j'ai les oreilles rebattues de rentes, d'argent, de questions de fortune, et que cela m'ennuie, ma sœur; parce que, ruiné ou non ruiné, Edmond aura ma nièce, à laquelle je donnerai ce qui te plaît tant, à toi, madame Dorsan, de l'argent beaucoup! parce que dès demain je voulais, et je veux encore, me mettre à la piste de M. de Blansac, l'amener ici et lui dire : — Vivez en paix, mon vieux camarade, ne vous désolez pas, il y a place pour vous; parce que, non d'un diable! en parlant de pertes à la Bourse, on eût pu remarquer que c'est toi, ma sœur, qui as commencé cette série de désastres, et qui, je ne puis m'empêcher de le croire, as porté malheur à tout le monde! Quant à vous, Alphonse Robert, vous êtes un très-aimable garçon; mais vous devriez bien, quand vous avez de mauvaises nouvelles, les garder pour vous!!!

Alphonse rougit et balbutia quelques paroles.

— Oui, oui, dit le général, je sais que vous êtes un fort aimable homme; mais, voyez-vous, il ne faut publier jamais que les joies de nos amis : en se faisant l'écho de leurs désastres, on laisse à penser qu'au fond du cœur on n'est pas fâché de cette mauvaise fortune du prochain! — Oh ciel! dit Alphonse d'une voix plus douce, plus moelleuse que celle du violon de Paganini, vous ne pensez pas sans doute... — Je ne pense pas mal de vous, mon cher Alphonse; c'est un avis seulement, et que ma qualité de vieillard me permet de vous donner. Sans rancune donc!

Il se retourna d'un autre côté, et il reprit d'un son de voix ferme et qui révélait assez la grande habitude d'être obéi :

— Pour vous, Edmond, et vous, ma sœur, et toi, ma nièce, voilà un potage à la Crécy dont le parfum réjouit mon vieil estomac. Je veux dîner, morbleu! dîner en paix; un mot donc encore, et, mille bombes! qu'il ne soit plus question d'intérêts... Nous sommes ou nous ne sommes pas des gens cupides..

Mathilde lui dit en riant avec une grâce caressante :

— Nous écoutons, mon général! — Bien, mon enfant, tu es une angélique créature, toi!...... Or donc moi, je ne joue pas à la Bourse; j'ai mes fonds autrement placés, Dieu merci! J'ai fait comme nos grands seigneurs, je suis devenu industriel. Principal actionnaire d'une immense exploitation, je mets Edmond à la tête de cette affaire... Il aura tout de suite une grande existence, et après moi la moitié d'une soixantaine de mille francs de rente. Edmond, mon enfant, quand ton père et toi vous parliez d'enrichir Mathilde, que madame sa mère avait ruinée, étiez-vous sincères? — Oui, général. — Ce que vous avez voulu faire, je le ferai, moi. Vous n'avez pas le droit de refuser ce que vous avez offert; ainsi, Mathilde, tu as perdu deux fortunes en moins de six semaines, une troisième t'arrive. Il est écrit, ventre-bleu! que tu seras riche et qu'Edmond sera ton mari. Mariage qui résiste à deux pareils naufrages doit se faire en dépit du sort. Le doigt de Dieu est là, mes enfants. Maintenant dînons et vive le carnaval! Moi, ce soir, je vais au bal de l'Opéra avec deux vieux généraux de cavalerie. Venez-vous, vous autres? — Non, mon petit oncle, dit Mathilde; nous allons danser au faubourg Saint-Germain, chez madame de Belval. — Je suis engagé à cette réunion; mais je veux me donner du bal de l'Opéra d'abord. Sur le matin j'irai vous prendre. — Quelle vie, mon frère! et votre goutte? — Il n'y a pas de goutte au carnaval. Tel que vous me voyez, je ne me coucherai pas cette nuit. Au jour, je vais vous prendre chez madame de Belval, ensuite je cours chez M. de Blansac. — Je le verrai ce soir, dis-je. — Non, mon ami, vous ne le verrez pas; je sors de chez lui. Son domestique avait l'ordre de vous dire de venir le trouver demain matin. *Pas avant!* Le brave homme!... Je le vois d'ici.... Il veut rassembler les restes de son naufrage, et prendre vent avant de vous donner ce qu'il nomme sans doute le coup de la mort.... Sa seule punition d'avoir joué à la Bourse sera d'avoir cru pendant vingt-quatre heures qu'il vous a rendu bien malheureux, Edmond. Maintenant pas de remercîments, pas de commentaires, dînons, à demain les choses sérieuses.

Chacun s'empressa d'obéir à cet ordre. Alphonse Robert et madame Dorsan, que la rude franchise du vieux général n'avait pas ménagés, se tinrent cois : l'un se résigna à ne pas être jeté par la fenêtre pour s'être fait le porteur officieux de mauvaises nouvelles; l'autre à rester riche dame de maison, malgré deux échecs violents de la façon du tiers

consolidé et du trois pour cent. Le général nous quitta de bonne heure dans la soirée. Cette impatience ne m'étonna pas : le vieux guerrier passait dans le monde pour faire du bien à une jeune beauté. Il n'était pas fâché sans doute de fêter avec elle la Saint-Carnaval, ou d'avoir l'œil sur elle pendant ces gaies saturnales dont les vieux amants payent presque toujours les frais. Faiblesse d'honnête vieillard! Il est si difficile d'ailleurs de renoncer à l'amour! Jaloux de remplir les instructions que le général m'avait données, je ne cherchai pas à voir mon père, et à onze heures du soir j'accompagnai les dames Dorsan au bal. Ma foi, je suis presque honteux de le dire dans ce siècle où l'argent a une si terrible valeur, en entrant dans la salle avec Mathilde, qui, dans sa toilette de danse, ressemblait à une sylphide, je ne pensais déjà plus à cette somme immense que mon père avait laissée dans la grande caverne qui s'appelle Bourse. C'est que Mathilde était la plus belle entre toutes ces femmes; c'est que tous les jeunes gens de ma connaissance alors venaient me serrer la main et me dire tout bas :

— Non, il est impossible d'être plus heureux que vous!

Et je la regardais avec adoration, cette ravissante fille, et je me laissais aller au doux plaisir de contempler ces trésors de grâce, de beauté qu'emprisonnait une gaze légère. L'ample collerette, l'immense cachemire avaient disparu. Mathilde, en toilette de bal, m'apparaissait presque dans l'état où l'Albane peignait ses Vénus. La moindre imperfection sous ce corsage léger, sous cette robe courte, eût frappé le regard. Souvent cette demi-nudité métamorphose bien cruellement au bal filles et femmes. Pour ma fiancée, elle était un charme de plus. Et ce n'était pas une jolie poupée, comme la société nous en montre tant dans ses salons, et dont une merveilleuse beauté compose tout le mérite. Ces yeux si bien fendus et voilés de cils délicats exprimaient autre chose qu'une sèche coquetterie; cette bouche de rose ne laissait échapper que des paroles pétillantes du feu de l'esprit; cette main élégante conduisait un pinceau sur la toile avec le talent d'un maître. Mathilde, voyez-vous, c'est une enchanteresse; sa beauté rend amoureux, son esprit et son cœur rendent fidèle, aimez-la : vous n'aimerez plus après. Dans ce bal, j'eus quelques heures d'une félicité indicible. Le moyen de ne pas devenir fou de bonheur quand je voyais Mathilde, la reine de la beauté parmi tant de belles, ne regarder que moi, me rapporter tous ces jolis triomphes qu'à l'envi on lui décernait, quand j'entendais sa douce voix murmurer à mon oreille :

— Tout cela, Edmond, n'est rien à côté de votre amour.

Selon mon habitude de m'examiner dans toutes les positions décisives où je me trouve, dans la peine comme dans la joie, je me recueillis un moment dans l'un de ces salons inondés de lumières et de sons joyeux, et je me demandai, aussi froidement que possible, si je devais céder au sentiment de ce bonheur. Eh! oui sans doute, répondit mon cœur qui débordait. En effet, il semblait que mon étoile voulût faire de moi un heureux. Au moment même où un événement fatal pouvait, en brisant mes espérances de fortune, rompre mon mariage, je sortis vainqueur de ce péril; comme l'avait dit le vieux général, mon bienfaiteur, mon second père, il était écrit que Mathilde serait ma femme.

— Ce qui est écrit est écrit, dis-je gaiement. Et courant vers ma fiancée, qui m'attendait, je pris sa main, et tous deux nous nous lançâmes dans le joyeux tourbillon d'un galop qui venait de commencer.

Trois heures sonnèrent, le bal était dans toute son intensité, le cavalier trouvait plus facilement d'aimables riens à dire à sa dame, les femmes laides, emportées comme les belles sur l'aile de la folie, ne songeaient plus à médire de leurs rivales; les instrumentistes de l'orchestre eux-mêmes, cédant à cette ivresse magnétique, exécutaient leurs quadrilles avec une sorte d'amour. Je dansais, je m'en souviens, et, dans une glace où je me voyais sautiller, moi, homme grave, j'aperçus la figure d'Alphonse Robert. Sous son front pâle et qu'une ride sillonnait, ses yeux noirs brillaient d'un feu singulier; il suivait les mouvements de ma danse et, comme s'il eût eu pitié de ma gaieté, il fronçait les lèvres avec un insolent dédain. Au moment où ses yeux rencontrèrent les miens, il prit tout de suite une expression amie; celle-là ne me trompa pas. Un frisson glacial se répandit sur tous mes membres. Courant à lui, je lui dis emporté par un mouvement involontaire :

— Vous ne deviez pas venir à ce bal, et je vous y rencontre. Quel nouveau malheur vais-je apprendre? Vous savez qu'en pareil cas vous êtes le messager.

Alphonse Robert à ces paroles, que, je l'avoue, je prononçai avec une rare insolence, fut pris sans doute d'un furieux mouvement de colère; car ses yeux, que l'étude de toute sa vie avait été de rendre doux et caressants, s'animèrent d'une expression terrible. Ce suave et moelleux artiste, dont toutes les coulisses des théâtres lyriques de Paris appréciaient depuis longtemps l'humeur tranquille et débonnaire, me regarda comme très-certainement Tancrède dut regarder Argant quand il lui donna le coup mortel. Mais cette colère ne fut pas de durée. Alphonse Robert savait quel homme j'étais moi-même quand ce sentiment me possédait. Je pris d'ailleurs le soin de l'en informer tout de suite en lui disant :

— J'ignore pourquoi vous êtes là, j'ignore ce qui se passe; mais une voix secrète me dit que vous êtes heureux d'un malheur qui m'arrive, et j'ai envie de vous écraser sous mes pieds devant tout ce monde.

Comme je parlais ainsi, Mathilde, que j'avais abandonnée au milieu de la contredanse, vint me demander si je voulais absolument qu'elle dansât sans cavalier. Puis, remarquant l'altération de mes traits, elle dit d'une voix craintive :

— Ah! mon Dieu, qu'y a-t-il donc?

Alphonse Robert répliqua en baissant les yeux et d'un ton plein de tristesse :

— Edmond de Blansac, mademoiselle, méconnaît son ami; il m'outrage..... mais, hélás! est-ce donc le moment de l'accuser?

Il s'éloigna en poussant un soupir. Mathilde et moi nous nous regardâmes avec anxiété. Ah! qu'il me soit permis de me rappeler cette heure, la dernière de ma vie où mes yeux purent se reposer sur cette adorable fille et osèrent détailler tous ses charmes. Elle était haletante de la délicieuse fatigue du bal, sa gorge se soulevait avec effort; elle avait encore sur ses lèvres le sourire de bonheur que la danse et nos heureuses amours y avaient amené. Mais déjà sur son front perçait une inquiétude vague; car les derniers mots de Robert n'avaient été que trop bien recueillis par elle. Ces mots avaient porté juste au but que cherchait l'infâme; Mathilde, sous leur impression, changeait lentement de visage, les traces de gaieté s'effaçaient une à une comme le soleil s'éteint par degrés dans le nuage noir qui roule doucement au ciel. Mais déjà il se formait des groupes dans le bal; on se parlait bas avec un air de mystère; les femmes chuchotaient entre elles, levaient au ciel de tristes regards; et les hommes, s'amassant ensemble, semblaient déplorer, d'une manière plus énergique, quelque récent malheur. Au moment où, m'emparant de la main de Mathilde, j'allais conduire ma fiancée à sa mère — car les contredanses étaient interrompues — un homme d'une haute taille, le général Sauvigny, un intime de l'oncle de Mathilde, que l'on entourait comme pour entendre de lui le récit de quelque sinistre événement, fendit la presse, et, s'avançant vers nous, il dit :

— Vite! vite! mes enfants, suivez-moi! — Vous suivre! dit Mathilde déjà toute tremblante avant de savoir la cause de tout ce qui se passait d'étrange dans cette salle de bal. — Oui, mademoiselle, votre mère a déjà pris son manteau, elle vous attend. Vite! vite! plus vite donc, si vous voulez fermer les yeux de votre oncle, de mon vieux camarade! — Mon oncle!!! — Il vient d'être frappé.... une balle de pistolet à travers le corps.... Andral et Broussais sont près de lui! — Mon oncle! mon oncle! — Il n'a pas une heure à vivre : ils l'ont dit, et ils s'y entendent.... Pauvre vieux, va!... Vite! vite! mais plus vite donc, de par tous les diables!

Aidé du général Sauvigny, je portai les dames Dorsan dans une voiture.

— Rue d'Anjou-Saint-Honoré, dit le général, et ventre à terre!

Nous partîmes comme la foudre.

XI.

Nous entrâmes bientôt dans l'hôtel du général Sauvigny. Il pleurait comme une fille, ce vieux camarade du brave Clairville. De la main il nous fit un signe en montrant une porte dans un salon du rez-de-chaussée. Lui-même il tourna le bouton, et tous nous nous élançâmes vers notre bon, notre généreux ami. Le général Clairville était étendu dans un lit fait à la hâte sur un divan. Ce meuble était placé au-dessous d'un trophée dans lequel brillaient les armes, les uniformes impériaux que le vieux Sauvigny avait portés pendant les longues guerres de l'Empire; guerres dans lesquelles il avait conquis chaque grade militaire par une action d'éclat, comme celui qui, là, sous nos yeux, allait mourir.

— Vous le voyez, dit le brave Clairville, j'aurai du moins le bonheur de voir en mourant la cocarde tricolore et l'uniforme du cinquième hussard; c'est une dernière caresse du sort. J'ai toujours été un heureux coquin, moi!... excepté ce soir. — Mais, dis-je au général Sauvigny en me tordant les mains, meurt-il assassiné? — Non, répondit-il d'une voix sombre. Il a été frappé là, dans mon jardin..... aux flambeaux..... — Sauvigny, Sauvigny, dit le moribond d'une voix convulsive, tu sais nos conventions..... tu sais ta promesse. Tais-toi, je te l'ordonne. Souviens-toi que j'étais ton colonel à Marengo! — Sois tranquille, mon vieux. Je serai muet.

Mathilde, les cheveux épars, était agenouillée auprès de son oncle : les fleurs de sa toilette de bal, le manteau dont elle s'était couverte à la hâte pour suivre le général Sauvigny, jonchaient le tapis; elle pleurait comme une tendre fille pleure son père, la tête appuyée sur le lit de douleur. Madame Dorsan, immobile, pétrifiée, regardait fixement les linges rougis de sang, mêlés, au pied du lit, avec la garniture de bruyères tombée de la robe de Mathilde. Le général Sauvigny, qui aimait son frère d'armes comme on aime un vieux souvenir, essuyait de temps en temps sa grosse moustache grise, sur laquelle ses larmes tombaient. Je le voyais, ce brave de la grande armée, fixer un œil de désespoir sur son ami, et s'abandonner à une douleur d'enfant. Quelques bougies brûlaient sur la cheminée et éclairaient l'appartement, réduit éblouissant, rez-de-chaussée d'un somptueux hôtel qui rappelait

le luxe de l'Empire, ce faste militaire que Napoléon exigeait de ses lieutenants. Hélas! c'était encore une gloire impériale qui s'éteignait là. Madame Dorsan, sortant de sa stupeur, s'écria :

— Mais enfin, quelle main a frappé mon frère? Comment cette horrible catastrophe s'est-elle passée, qui a pu la faire naître? — Eh! madame, répondit d'une voix rude le général Sauvigny, Clairville a une balle dans la poitrine, voilà! — Bien répondu, murmura le malade.... Mais le notaire tarde bien à venir, Sauvigny! — Une minute de patience.... Je l'ai envoyé prendre; mais ce diable de carnaval, vois-tu, mon bon Clairville, éparpille dans les bals jusqu'aux hommes de la loi. — Ah! oui, nous sommes en carnaval, dit l'oncle de Mathilde, passant sa main sur la coiffure de bal de sa nièce.... C'est la saison des plaisirs. — Mon oncle! mon bon oncle! — Allons, mon enfant, du courage! Je veux mourir sans entendre de gémissements autour de moi. — Mais vous ne mourrez pas! oh! non, vous ne mourrez pas! — Tu vas peut-être vouloir t'y entendre mieux que la médecine, toi! Elle m'a condamné, la médecine, ma pauvre enfant.... Mais ce notaire! oh! ce notaire!... — Tiens-toi donc tranquille, dit le général Sauvigny essuyant ses yeux. Tu ne vois pas que tu avances ta dernière crise avec tes emportements! Tu n'es pas plus raisonnable qu'un conscrit! — C'est vrai, Sauvigny, c'est vrai. Mais je vais me calmer; il faut que je sois calme pour dicter mon testament. Mathilde, mon enfant, tu auras l'héritage du vieux soldat, tu te marieras avec ton Edmond... Je t'aime, toi, Edmond : tu es un bon jeune homme. Dis donc, Sauvigny, il est taillé sur le patron de ces gentils et braves colonels de cavalerie légère de notre temps. Est-ce que tu ne trouves pas qu'il ressemble à ce brillant Colbert, mort si jeune, hélas! Eh bien! tu ne me réponds pas, Sauvigny. — Eh non! je pleure! — Poule mouillée!... Mais ce notaire, sacr.....

Oh! je n'oublierai jamais cette scène de nuit dans le petit salon de l'hôtel Sauvigny; cette belle fille en habits de fête renversée sur le lit de mort; ce bon général Sauvigny, dont l'âme de fer pliait, vaincue par la douleur, et le malheureux Clairville se roidissant contre les déchirements atroces d'une profonde blessure, avec tout le beau calme, toute l'imposante gravité de ces hommes de cœur que Napoléon aimait tant, et que les hasards de tant de guerres avaient si bien trempés.

La tête appuyée sur une pile de coussins, le digne oncle de Mathilde résistait avec un courage de lion aux tortures avant-courrières de la mort. Une grande et noble pensée le dominait dans cette heure où, d'ordinaire, la peur et ses tourments envahissent une organisation d'homme vulgaire. Il voulait que sa nièce, qu'il aimait en père, devînt son héritière devant la loi. Au moment de quitter la vie, c'était la vie de Mathilde qui l'occupait; et dans cette volonté paternelle et forte, il retenait son âme prête à s'envoler, il combattait la mort pied à pied, le vieux soldat, comme autrefois dans les champs de la France il avait combattu l'ennemi avec courage, opiniâtreté. Mais aussi, comme l'ennemi de 1814, la mort s'avançait puissante, tenace, et déjà, sur le front du brave, on la voyait poindre.

— Un notaire, Sauvigny, un notaire! dit-il entre deux convulsions. Comment! est-ce qu'on ne trouvera pas un notaire?

Et je voyais ses muscles se roidir; il serrait les poings avec une violence terrible, et ses yeux se fixaient, brillants comme deux charbons ardents, sur la porte par laquelle il espérait que l'homme de la loi allait entrer. Mais un silence lugubre régnait dans l'hôtel du général Sauvigny, et le bruit des voitures ramenant au logis les amis du carnaval ne se faisait plus entendre dans l'éloignement.

— Rien, rien! dit l'oncle de Mathilde roidissant ses bras, sur lesquels les nerfs crispés saillirent. Rien! sacrebleu! Un notaire n'est pourtant pas un oiseau si rare! Sauvigny, mon vieux, vas-y toi-même, si tu ne veux pas que j'étouffe de rage sous ton toit.

Le général Sauvigny prit en silence son chapeau, et après avoir fait un signe à son ancien camarade, il se dirigea vers la porte.

— Va, va! mon bon Sauvigny, dit le blessé, et n'oublie pas que la mort n'attend personne.

Comme il parlait ainsi, le retentissement d'une voiture se fit entendre au loin. La figure du général Clairville s'anima. Les traces de la douleur s'éteignirent sur son large front, et il sourit, le guerrier de l'Empire, comme autrefois quand le grand capitaine lui donnait un nouveau grade. Madame Dorsan sembla aussi respirer plus à l'aise. Au chevet d'un mourant elle avait encore le temps de penser à son avenir. Elle était une de ces femmes qui savent pleurer d'un œil et lire de l'autre dans un testament. Oh! elle me fit horreur, ma future belle-mère!

Mathilde et moi, nous échangeâmes un regard dans lequel nous nous disions :

— Vienne la misère, mais qu'il vive!

Madame Dorsan se méprit sur l'expression qui dans ce moment éclairait nos physionomies, et elle nous dit :

— Du courage, mes enfants; VOICI le notaire!

Mathilde regarda autour d'elle en rougissant pour sa mère.

— Ne craignez rien, dis-je en lui montrant le général Clairville, dont toute l'âme était passée dans les yeux fixés sur la porte, et le vieux Sauvigny qui écoutait le bruit de la voiture qui s'approchait; ne craignez rien, Mathilde, ils n'ont pas entendu!

La porte d'entrée de l'hôtel retentit tournant sur ses gonds, et les roues résonnèrent sur le pavé de la cour au milieu du grand calme de la nuit.

— Béni soit le ciel! dit le général Sauvigny pressant la main de son ami, au moins tu mourras content, mon vieux, c'est le notaire. — Mathilde, mon enfant, conçois-tu mon bonheur, c'est le notaire! — Eh! petit oncle, guérissez-vous; c'est le plus pressé. — Tu crois ça, méchante fille! Mais, vois-tu, guérir, c'est impossible! Ah! ah! elle épousera son Edmond, ma bonne Mathilde. Mais, ventre-bleu! il était temps; car je sens que ça vient.

La porte s'ouvrit et un homme entra. C'était Alphonse Robert!

— Ah! malédiction! dit le général retombant sur son oreiller. Puis il ajouta en souriant, parce que le délire le saisissait : — Eh! Sauvigny, te rappelles-tu ton Virgile, toi? *Sæpe... sinistra... corniœ...* Ma foi! j'ai oublié le reste... Il y a si longtemps!

L'œil humide, la démarche lente et douce, le suave, le moelleux artiste s'approcha de nous, et d'une voix plus harmonieuse, plus mélancolique que celle de madame Malibran :

— Mes amis, dit-il, mes bons, mes malheureux amis, ma place est ici : vous souffrez!

Ensuite il jeta un long regard sur les traits décolorés du général Clairville, puis il tira son mouchoir de batiste et il en couvrit ses beaux yeux bleus. Et moi, je sentais des torrents de feu dans mes veines. Ma douleur, auprès de ce lit, avait été jusque-là celle d'un enfant qui voit la mort planer sur son père, elle devint de la rage à la vue d'Alphonse Robert. Un tremblement nerveux fit tressaillir mon corps, sans comprendre pourquoi j'éprouvais le besoin d'écraser cet homme. Mais les portes de l'hôtel s'ouvrirent de nouveau. Des piétinements de chevaux, le fracas des roues et du marchepied se déroulant avec bruit firent tressaillir dans son lit le général Clairville. Il en résulta un choc salutaire qui dissipa les hallucinations naissantes du délire.

— Enfin, cette fois, dit-il, c'est le notaire! Cours au-devant de lui, mon bon Sauvigny, cours, cours!... Toi, Edmond, mon ami, prends dans ta main la main de Mathilde, je le veux.

J'obéis à cet ordre, puis silencieusement nous attendîmes. J'aimais... j'aime encore Mathilde : ce moment était décisif pour mon amour. Une paternelle volonté allait sceller un nœud, l'espoir de ma vie; mais Dieu m'est témoin que, dans cette heure solennelle, la pensée d'un mariage, d'une fortune, retombait froide et sans force sur mon cœur. Je ne voyais que la mort d'un honnête homme, frappé quand d'heureux jours lui étaient comptés encore. Alors, au milieu de ce silence que nous gardions, la voix d'Alphonse Robert se glissa, discrète, timide d'abord, comme celle d'un lâche qui hésite devant un danger, puis retentissante, terrible :

— Il est des destinées déplorables, disait-il s'adressant à la mère de Mathilde comme à la personne sans doute dont les sentiments s'harmonisaient le plus avec les siens. Cette mort... je veux dire cette blessure, car nous conserverons, j'en suis certain, notre bon général; cette blessure, dis-je, dans ce moment, portée par la main de... Oh! il y a dans cette vie de mystérieuses puissances qui vous entraînent, qui vous poussent vers un but que vous ne pressentez pas, vers des destinées que l'œil humain ne saurait voir sur l'horizon de la vie! — Vous connaissez donc celui qui a frappé mon frère? dit madame Dorsan avec impétuosité. — Je te défends de parler, basilic, serpent! cria le général.

Le vieux soldat fit un effort violent et parvint à s'asseoir dans son lit.

— Edmond, continua-t-il, écrase-le sous tes pieds s'il ajoute un mot!

Nous demeurâmes glacés à la vue du malheureux vieillard, dont l'effort avait ouvert la blessure. Son sang coulait abondamment; mais il n'en avait souci, tant de fois il l'avait versé! Nous regardions avec terreur son visage contracté par la colère, ses yeux étincelants.

Ce coup mortel qui l'avait frappé, cette fureur qui maintenant le transportait, ces regards de haine qu'il lançait sur Alphonse Robert, tout était un mystère pour nous, et ce mystère ajoutait encore une teinte plus sombre à l'horrible spectacle que nous avions sous les yeux. Ma haine pour le bénin compositeur n'était encore que de l'instinct, celle du général, pensais-je, est donc fondée sur quelque fait. — D'ailleurs, que dirais-tu... reprit l'impétueux vieillard, que dirais-tu, menteur?... Sauvigny, moi et un autre nous savons seuls... Le secret mourra avec moi, lâche! Tu ne l'as pas, va!

Alphonse Robert sourit. Il se pencha vers le lit de douleur, et il dit :

— Général, j'étais près de vous en domino noir. — Un domino noir! Oh! oui, je me rappelle, démon! Ah! si j'avais su!... Mais voilà le notaire, je l'entends. Sauvigny, va chasser cet homme, puisque Edmond n'en a pas le courage; et vous, mes enfants, vous, vous signerez devant moi une promesse de mariage. Edmond, tu auras ta Mathilde, mon ami.

J'étais haletant; une indicible émotion me tordait le cœur. Mathilde épouvantée se serrait contre moi, laissant toujours sa douce main captive dans la mienne.

— Vois-tu, Edmond, c'est à toi que je laisserai la moitié de ma fortune... Tu sais que l'autre est à mon fils... Tu seras riche; et sois tranquille, madame Dorsan te donnera sa fille. L'argent est tout pour elle. — Ah, mon frère! ai-je mérité?... — C'est bon! c'est bon! Au fond, tu es une bonne femme; mais je te devais la vérité à l'heure suprême. Eh bien! mons Alphonse Robert, tu es donc muet? — Muet!

oh, non! répondit l'artiste avec une expression dans le regard qui nous le fit paraître hideux; non, je ne suis pas muet : vous avez été frappé par....

Le général Clairville fixa sur lui un œil étincelant, et il se dit d'une voix sourde :

— Oui, l'infâme sait tout! Espion, génie du mal, en domino noir il a tout entendu. C'est écrit dans sa plate figure... mais, tu ne diras rien, va!

Il s'élança de la moitié du corps hors de son lit, et, sans que nous eussions le temps de l'arrêter, il saisit Alphonse Robert à la gorge.

Ce terrible mouvement avait été prompt comme la foudre; comme la foudre il nous épouvanta, et nous laissa sans force, sans pensée.

— Ah! je te tiens, hurlait le vieillard tout sanglant. — Vous avez été frappé par.... — Oh! cette horrible douleur qui enchaîne mes forces!... Comment, je ne t'étranglerai pas! — Au secours! au secours! cria madame Dorsan.

Alphonse Robert reprit en se débattant sous les étreintes du général :

— Frappé par le comte de Blansac, le père d'Edmond!

Mathilde, qui tenait ma main, éloigna la sienne comme si une vipère l'eût touchée, et elle se jeta loin de moi sur un fauteuil en couvrant son visage de ses deux mains.

— Ah, mon Dieu! murmura le général avec un accent de désespoir, de détresse à navrer l'âme d'un bourreau; ah, mon Dieu! pourquoi m'empêchez-vous de mourir comme je voulais mourir : en donnant du bonheur à de pauvres enfants! La porte s'ouvrit, Sauvigny et le notaire parurent.

— Sauvigny! cria le général Clairville d'une voix éteinte en agitant son bras vers son vieux compagnon; Sauvigny, ce misérable a tout vu à l'Opéra. Nous n'aurons pas le temps d'agir avant que la rumeur publique répande la nouvelle. Il a parlé, le lâche!... et... et c'est lui, oh! c'est lui seul qui m'a tué!

Il retomba roide mort sur son lit.

Le général Sauvigny, quoique contemporain de Fleurus, bondit comme un jeune tigre sur Alphonse; il le prit par le milieu du corps et il le lança à la porte. Puis, reprenant son vieux sang-froid :

— Monsieur, dit-il à l'officier public, on n'a plus besoin de votre ministère.

XII.

Paris est immense. Les hommes qui fêtent le carnaval dans les bals masqués composeraient une innombrable armée. Admirez avec moi la fatalité qui, dans cette grande cohue, devait mettre en présence le général Clairville et mon père. Ces deux individualités, si étrangères l'une à l'autre, dont celle-ci avait traversé en courant les champs de bataille de l'Empire tandis que celle-là, dépouillant les préjugés nobiliaires, s'était assise pendant trente années dans le comptoir d'un négociant, viennent se heurter au milieu de la grande cohue d'un bal de l'Opéra. De ce choc naît un duel, et ce duel tue l'homme qui tenait en main ma destinée. Cela n'est-il pas pour moi comme un avertissement que ma vie est maudite et dévouée à la douleur? Ne suis-je pas un de ces hommes qu'une main mystérieuse conduit vers d'horribles destinées, et le doigt d'une puissance ennemie n'est-il pas empreint sur cet affreux épisode de ma vie? Mon père, irrité de la perte de sa fortune et de ses paternelles espérances, se jette dans le tumulte d'un bal, après s'être étourdi avec du vin de Champagne. Chez lui la douleur est de la colère, car un sang plein de chaleur coule encore dans ses veines. Il voudrait assouvir la rage qui brûle son cœur sur un ennemi. Mais il n'en a pas. — Eh bien! dit-il, j'en ferai un!

Il se parle ainsi en se laissant emporter par le flot qui tourbillonne dans la vaste salle de l'Opéra. La voix d'une femme frappe son oreille, et cette voix, il la connaît : c'est celle de Théodora, la jeune danseuse qui lui a vendu pour deux cents louis d'amour. Le marché portait un bail de huit jours. Trois seulement sont écoulés.

— Voilà une querelle trouvée, dit mon père. Ah! pourvu qu'on me tue au moins!

Puis, se tournant vers la bayadère infidèle :

— Tu me voles cinq jours, reprend-il arrachant la barbe du masque de Théodora. Et aussitôt un homme de haute taille, sur lequel s'appuie la sylphide, lance un soufflet retentissant à M. de Blansac, en disant :

— Insulte pour insulte! Mon père est ivre de joie. — Un soufflet, dit-il, tant mieux! — A quand la réparation? — Tout de suite, dit le général Clairville; car c'est lui, c'est l'oncle de Mathilde, cet homme aux paternelles, aux vertueuses pensées, qui sacrifie à un reste d'amour, à la mode peut-être, en élevant jusqu'à lui une fille qui se vend, dont le confident intime est un coiffeur puant la pommade à la vanille, et qui demain sera au bourreau, si le bourreau veut la payer.

Le vieux housard repousse durement la marchande d'amour qui veut grimacer une attaque de nerfs. Il sort après avoir pris le bras de son ami, le lieutenant général Sauvigny, qui l'a accompagné au bal, et dont l'équipage est en bas. C'est à l'hôtel Sauvigny même, dans le jardin, aux flambeaux, que le duel aura lieu. Mon père suit le carrosse armorié dans un cabriolet. On arrive. Mon père dit en prenant un pistolet que lui présente le général Sauvigny :

— Je n'ai pas de témoin; mais à quoi bon? Vous êtes d'honnêtes gens!

Les deux coups partent ensemble, et l'oncle de Mathilde chancelle.

— Es-tu blessé, Clairville? crie Sauvigny. — Clairville, hurle mon père, le général Clairville! — Lui-même, répond le témoin de ce duel effroyable; vous l'avez tué! — Quoi! l'oncle de Mathilde Dorsan! — Vous connaissez Mathilde? dit le blessé. — Oui, oui, je la connais, et... Malédiction!.... je suis un misérable!.... — Eh! non, dit Clairville, vous tirez bien le pistolet, voilà tout! — Je m'appelle le comte de Blansac! — Pauvre homme, je vous plains!... Et pour une ignoble prostituée encore!...

Mon père épouvanté prend la fuite, et il se lance à travers Paris, accusant Dieu et les hommes. Cependant le général Clairville est transporté dans un salon du rez-de-chaussée de l'hôtel Sauvigny; là, après avoir entendu le verdict de mort de la bouche de deux praticiens célèbres, il veut accomplir l'acte d'une générosité héroïque en faveur du fils de son meurtrier. C'est à moi qu'il veut laisser son bien, c'est à moi qu'il destine la plus belle, la plus adorable femme de Paris. L'horrible blessure saigne. Le noble vieillard sent dans sa poitrine d'atroces déchirements; mais toute son âme, prête à s'éteindre, est ailleurs. J'arrive, il me voit, et mes traits, qui reproduisent si bien ceux de l'autre amant de Théodora, il les salue d'un paternel sourire. Encore quelques moments, le notaire aura tracé son testament et mon contrat de mariage. Paris saura plus tard de quelle main est mort le général Clairville. Il n'aura plus le temps de maudire ce mariage, cette donation. Mon bonheur sera accompli. Mathilde, enchaînée à moi, ne pourra plus que me plaindre; car en l'épousant j'aurai, comme elle, ignoré que le sang du meurtrier de son oncle coulait dans mes veines.

Par les soins du général Sauvigny, une voiture de poste entraînera Edmond, sa fiancée, leur mère, si docile quand l'or brille au bout du chemin. Le mariage se fera loin de Paris, de ses révélations : rien au monde ne pourra nous faire remonter ce torrent sur lequel la généreuse volonté du mourant nous jette. Il faudra accepter son bonheur. Mais Alphonse Robert a tout entendu à l'Opéra; il a suivi les voitures. Spectateur invisible, il a vu l'horrible drame. Et les mots qui pourraient renverser l'édifice de bonté surhumaine du général Clairville, il les a prononcés, le lâche!

Tel fut, en 1833, le CARNAVAL DE MON PÈRE. . . .

. . . .

Le lecteur doit se souvenir qu'Edmond de Blansac racontait à plusieurs amis cette histoire dans un fourré des bois de Saint-Cloud, après un déjeuner d'hommes fait au café de Paris. En prononçant ces derniers mots, il éprouva une émotion si forte, il ressentit si cruellement le poids de ses souvenirs qu'il avait invoqués, qu'il ne put continuer. Il s'éloigna un moment de ses amis qui l'avaient écouté en brûlant une vingtaine de cigares. Un des assistants, homme de haute taille, connu de tous les auditeurs d'Edmond sous le nom de capitaine Robert, prit alors la parole en ces termes :

— Messieurs, laissons notre ami Edmond se remettre un peu. Je connais toute cette histoire, qu'il a depuis longtemps confiée à mon amitié discrète; en voici la fin : Il y a maintenant en Italie une ravissante *prima donna* qui, sous le nom de la signora Bianchi, fait les délices des théâtres de Rome et de Naples. Cette artiste n'est autre que Mathilde Dorsan. Sa mère l'a mariée à M. Alphonse Robert, et celui-ci, en vrai artiste, en artiste de 1835, exploite les talents de sa femme. Il a réalisé en pièces de cinq francs l'organisation si supérieure de la brillante Mathilde. La malheureuse fille, ruinée, privée de l'héritage que voulait lui laisser son oncle, est tombée aux mains d'un spéculateur conjugal qu'elle enrichit. L'honnête Alphonse se dépêche de la faire produire; car le chagrin la dévore, et dans quelques années elle s'éteindra. Quant à Edmond, il a trouvé dans les débris de fortune de son père, mort l'an passé, huit à neuf mille francs de rente; et il essaie de tuer ses souvenirs : il y parviendra.

FIN DU CARNAVAL DE MON PÈRE.

UN BAL COSTUMÉ,

PAR PAUL DE KOCK.

Quelques jours avant la mi-carême, je reçus le billet suivant :

« Vous êtes invité à venir passer la soirée jeudi chez M. ***, il y aura un piano et des violons pour ceux qui en voudront jouer ; on sera reçu masqué ou non masqué, le déguisement n'est pas obligatoire ; on se livrera à une foule de divertissements et autres. La soirée se terminera par deux pâtés ; les personnes qui ne seront point arrivées à dix heures ne souperont pas. »

La formule de cette invitation, et surtout le nom de la personne qui me l'envoyait, me décidèrent sur-le-champ à me rendre à cette soirée. Celui qui donnait le bal était un vieux garçon, rentier fort à son aise, retiré des affaires depuis quelque temps, et ne songeant plus qu'à ses plaisirs ; aimant le monde, aimant surtout les artistes, parce qu'il avait reconnu que leur société est plus aimable que toutes les autres, et faisant toujours de son mieux pour que l'on s'amusât chez lui, où l'on était fort à son aise. Tel était l'Amphitryon de la soirée ; ajoutons cependant que M. *** avait la prétention d'être plaisant, de faire des malices, des bouffonneries, et que ses plaisanteries n'étaient pas toujours heureuses ; mais c'était justement ce qui me donnait le désir d'aller à son bal, bien certain que le maître de la maison avait médité quelques espiègleries dont il voudrait divertir la société. Il ne s'agissait plus que de savoir quel déguisement je prendrais. Un costume de caractère ?... Mais alors il faut savoir soutenir le rôle qu'on a pris, il faut jouer son personnage, il faut parler et agir, il faut amuser les autres. Je trouve qu'il est bien plus agréable de s'amuser soi-même. J'aime mieux être spectateur que d'être acteur. Je ne me déguiserai donc pas.

Me voici devant la maison de M. *** ; il n'y a ni lampions ni garde municipal à la porte ; mais il ne s'agit ici que d'un bal bourgeois.

J'entre dans la cour ; le portier et toutes les bonnes de la maison sont rassemblés devant sa loge ; probablement ces gens-là guettent l'arrivée des masques qui doivent venir au bal.

Le portier, qui est sorti de sa loge avec un enfant et une botte dans ses bras, s'écrie : — Tiens ! monsieur va au bal et il n'est pas déguisé !... — Est-ce que vous avez reçu l'ordre de ne laisser monter que des masques ? — Ce n'est pas cela que je veux dire... Mais c'est bien plus amusant d'être déguisé !... Là-haut, il y a déjà deux postillons de Longjumeau, et des paysans et des bergers avec des calottes grecques !... C'est bien joli ce costume de postillon ! Quand mon petit aura été vacciné, je le mettrai comme ça tous les dimanches pour aller voir sa marraine.

Je n'écoute pas le portier, je monte l'escalier. C'est au quatrième que je vais ; je crois être arrivé, je sonne : on n'ouvre pas, mais la clef est sur la porte, j'entre. Je suis surpris de ne voir personne dans l'antichambre, qui n'est éclairée que par une lampe. Serais-je venu trop tôt ? pourtant il est près de dix heures, et il ne s'agit ici que d'un petit bal sans cérémonie. Je me décide à ouvrir une porte qui est devant moi ; je fais quelques pas... on pousse des cris horribles ; j'avance la tête... ; on crie plus fort, et j'aperçois une dame déjà âgée qui est habillée avec beaucoup de coquetterie, mais qui n'est point encore coiffée, car elle tient à la main une grosse natte et des anglaises d'un fort beau noir, qui doivent probablement cacher les cheveux gris que je vois en cet instant.

Je me confonds en excuses, mais cette dame semble désolée d'avoir été vue sans son tour et sa natte : elle a l'air de vouloir se trouver mal ; je vais la secourir, lorsqu'une femme de chambre accourt derrière moi en criant : — Madame ! le coiffeur va venir... il est encore après madame Féodille, qui a défait deux fois tout ce qu'il lui avait mis sur la tête, parce qu'elle ne se trouvait pas assez bien. Le pauvre coiffeur !... a-t-il du mal après cette dame pour la rendre jolie !.... — Ah ! mon Dieu ! dis-je en m'apercevant de la méprise que je venais de commettre : mais je ne suis donc pas ici chez monsieur *** ? — Non, monsieur, me dit la femme de chambre, c'est au-dessus... la porte pareille.

La dame à qui je m'adresse ne me répond pas ; elle s'est retournée et cachée au fond de la chambre. Je me hâte de sortir pendant que la femme de chambre rit de ma maladresse. Je monte un étage de plus : cette fois je suis bien au bal. J'entends déjà le son de la musique ; j'entre : un gros Turc accourt me recevoir ; c'est le maître de la maison. Figurez-vous un petit homme très-gras, ayant le nez presque entièrement caché par deux joues toujours cerise, et au-dessus de deux petits yeux verts qu'il roule sans cesse, un fragment de sourcil qui menace son front. Maintenant habillez ce personnage avec un large pantalon à gros plis, une petite veste de velours ornée de paillettes, qui relève par derrière et ne descend qu'à moitié du dos ; mettez-lui une large ceinture de cachemire autour du corps et un immense turban sur la tête, et vous aurez notre Amphitryon. Il me regarde quelque temps et part enfin d'un éclat de rire : — Hi, hi, hi... Je suis Turc, mon ami... J'étouffe là-dedans !... mais, que voulez-vous ? il faut bien s'amuser. Comment me trouvez-vous ? — Vous avez l'air d'un poussah. — N'est-ce pas ?... hé ! hé !... nous allons rire !... entrez donc, mon cher ami. Ils dansent déjà là-dedans. Oh ! nous ferons des folies !... Je suis en train d'abord. — Dites-moi, est-ce que vous avez invité votre voisine d'ici-dessous à venir à votre bal ? — Oui... c'est une dame très-aimable, et qui est encore fort bien.... Vous verrez.... une brune qui a des cheveux superbes.

Je savais à quoi m'en tenir sur les cheveux de la voisine ; mais je ne jugeai pas à propos de détromper notre vieux garçon, et je pénétrai dans le salon. L'orchestre était bruyant. Outre un pianiste, il y avait deux jeunes gens qui jouaient du violon, un petit monsieur qui soufflait dans un flageolet, et un grand gaillard qui, avec son cor à piston, semblait décidé à faire plus de bruit que tout le reste. La réunion n'était pas encore nombreuse ; les danseurs étaient quatre, dont deux petites filles de six à sept ans, costumées en bergères, qui sautaient à tort et à travers dans les jambes de tout le monde ; puis une dame très-puissante habillée en sultane, et qui s'efforçait de montrer le galop à un monsieur d'une quarantaine d'années, qui se laissait faire, et, conservant en dansant une gravité comique, dansait le galop comme un menuet, malgré tous les efforts de la sultane pour l'animer.

Je promène mes regards autour de moi. Dans une embrasure de fenêtre sont deux messieurs qui se tiennent bien raides, et semblent craindre qu'un mouvement de leur corps ne dérange quelque chose à leur déguisement. Ils sont en Chinois ; leurs costumes sont fort beaux : robes, pantalons, ceintures, tout est frais, brillant ; rien ne manque à leur toilette. Depuis les pieds jusqu'à la tête ce sont bien de vrais Chinois. Je demande à mon gros Turc quels sont ces messieurs.

— Ce sont des gens fort riches, ils ont chacun plusieurs maisons dans Paris... Ce sont les deux frères ; leur signature est très-estimée à la Bourse. — Fort bien ; mais sont-ils aimables..., gais ? — Ah !... ils sont très-riches... Ils ont de beaux costumes, n'est-ce pas ? — Oh ! leur costume est magnifique !... mais est-ce qu'ils ne disent rien ? — Oh ! je pense qu'ils se mettront en train plus tard. — Y a-t-il longtemps qu'ils sont arrivés ? — Plus d'une heure : ils se sont assis tous les deux comme vous le voyez... jambes croisées, le doigt en l'air.... pose chinoise tout à fait ! et ils n'ont pas bougé de là. — Peste ! voilà deux gaillards qui doivent bien s'amuser !

J'aperçois à quelques pas de moi un monsieur habillé en marquis et un autre vêtu en chevalier qui parlaient avec chaleur. Je m'approche d'eux, croyant qu'ils sont dans l'esprit de leur rôle, et j'entends le dialogue suivant :

— Je vous dis, monsieur, que les laitières ne se mettront pas dans les boutiques. Ce serait commode vraiment... J'ai mon neveu qui est parfumeur, il a un fort joli magasin rue Saint-Denis. Une laitière étalait à quelques pas de lui ; elle a voulu apporter toutes ses boîtes et ses petites cruches dans sa boutique.... c'eût été du joli !... Il n'y a rien de plus sale que ces laitières avec tout leur attirail... Comme cela eût été agréable pour les personnes qui viennent acheter de l'eau de Portugal et de la pâte d'amandes de marcher à travers les cruches d'une laitière ! Mon neveu l'a renvoyée bien vite. — Et où voulez-vous qu'elles se placent, ces pauvres femmes ? — Sous les portes cochères ! — Sous les portes cochères !... vous plaisantez, je crois ! Comment, j'ai une maison bien tenue, une maison sûre ; mon portier ne laisse entrer qu'après s'être assuré où l'on va, et vous voulez qu'une laitière vienne s'établir sous ma porte, qu'elle y serve, qu'elle y reçoive toutes ses pratiques !.... toutes les bonnes, toutes les petites filles !... tous les gamins qui viennent acheter du lait !... Bien obligé, monsieur ! Une maison serait donc un endroit public ? plus de sûreté, plus de propriété !... Non pas vraiment ! je ne recevrai pas de laitière sous ma porte cochère ! — Où diable voulez-vous qu'elles se mettent, alors ?...

— Messieurs ! messieurs ! je vous défends de parler politique, s'écrie le maître de la maison en s'élançant entre le marquis et le chevalier. Faites danser les dames !.... faites donc danser les dames ! — Et où sont-elles donc vos dames ? — Les voici ! elles arrivent en foule ! Nous allons faire des folies...

Et le gros poussah riait, se frappait le ventre et courait à chacun en faisant son possible pour égayer sa société, qui ne s'amusait pas.

Un grand monsieur sort d'une pièce voisine et vient se promener dans la salle du bal. Ce monsieur est en bourgeois, mais il a un faux nez terminé par d'épaisses moustaches. Il regarde tout le monde, il se regarde souvent dans les glaces ; il paraît persuadé qu'on doit l'admirer. Moi, je ne comprends pas trop que, dans un bal de société, on ne se déguise qu'avec un faux nez. Ce monsieur a peut-être des intentions comiques qui perceront plus tard. Attendons.

Le monde arrive enfin. Voici quelques jolies femmes ; des Camargo, des paysannes, des vivandières : tous ces costumes sont d'une grande fraîcheur ; ils sont élégants, gracieux même ; mais je n'en vois pas un d'exact. Les paysannes ne se mettent point avec cette recherche, les vivandières n'ont pas de jupes faites de cette étoffe. Cette personne que j'aperçois dans un coin du salon, et qui a sur elle une profusion

de rubans, de fleurs, de dentelles, n'est pas plus une villageoise d'Italie qu'une bourgeoise du quinzième siècle. On résume maintenant tous les déguisements par ces mots : *costumes de fantaisie*. Fantaisie, à la bonne heure; mais il est fâcheux que les dames n'aient pas la fantaisie de porter un costume exact et vrai; les bals costumés y gagneraient, et l'on saurait au moins à quel personnage on a affaire. Ce que je regrette aussi, c'est de ne point voir de déguisements qui annoncent au moins une idée bouffonne et égaient une réunion; mais il est plus facile de se mettre un beau costume et de dire : admirez mon déguisement, que d'avoir une idée comique. Voilà pourquoi tant de gens se bornent à mettre un bel habit.

Jusqu'à présent, le personnage le plus plaisant du bal est le monsieur au faux nez. Il se promène gravement dans les salons, il s'arrête devant les dames, et semble attendre qu'on l'intrigue; mais personne ne lui parle. Cela doit le contrarier beaucoup. J'ai dans l'idée que son nez le gêne un peu pour voir, car je l'ai aperçu plusieurs fois qui se cognait contre des portes et se heurtait à des chaises. Je voudrais bien savoir par quel procédé il est parvenu, sans le secours d'un chapeau, à faire tenir son nez sur sa figure. Ah! une dame qui n'est pas déguisée s'approche de lui... elle parle... Je m'approche aussi et j'écoute : c'est permis dans un bal masqué.

— Mon ami, est-ce que tu garderas ton nez toute la soirée! — Oui, certainement!... — Mais il me semble que je ne vois personne de notre connaissance ici; qui veux-tu donc intriguer? — Cela ne fait rien; on me regarde beaucoup... on chuchote!... Tu ne vois pas cela, toi.... Oh! je fais un effet étonnant!... — Cela doit te gêner d'avoir cela sur la figure? — Non; cela me fait un peu loucher, mais ce n'en est que mieux... Je t'assure qu'on ne me reconnaît pas... — Mais puisqu'il n'y a ici que M. *** qui te connaisse... — Laisse-moi donc tranquille!.... On m'intriguera, j'en suis sûr... — Au moins, mon ami, tu ôteras ton nez pour le souper? — Non, je ne l'ôterai pas!... D'ailleurs, j'ai tellement collé les moustaches et le haut avec du vernis!... Ça me tire un peu la peau, mais cela tient parfaitement... — Me feras-tu danser? — Non, certainement!... Danser avec ma femme, belle malice! Tout le monde me reconnaîtrait! — Mais puisque personne ici ne... — Laisse-moi tranquille, je t'en prie!...

Le monsieur au faux nez s'éloigne de sa femme avec humeur, et s'en va marchant sur les pieds de tout le monde.

Le maître de la maison est enchanté : on commence à ne plus pouvoir circuler dans la salle du bal; et cependant on veut danser. Le gros Turc va, vient, court et s'écrie : — J'étouffe là-dedans!... Il faut s'amuser!... Faisons des folies!

La musique se fait entendre. Les danseurs se mettent en place comme ils peuvent; ils veulent s'élancer et tâcher d'exécuter les figures; mais leurs pieds se collent au parquet, ils ne peuvent en détacher leur chaussure. On se regarde, on se demande d'où provient cette difficulté de faire aller ses pieds. Le Turc rit aux larmes, il se tord, il se roule sur une banquette : c'est une plaisanterie de sa façon. Il vient de répandre à pleine main de la poudre de goudron dans la salle du bal pour que les danseurs ne puissent pas faire glisser leurs pieds.

Les dames vont se fâcher; et en effet, il est assez singulier d'inviter du monde pour un bal, puis de trouver le moyen d'empêcher de danser. Enfin M. *** demande grâce, et pendant qu'on va danser dans la première pièce, il promet de rendre son salon praticable pour le bal.

Je suis entré dans une pièce où l'on joue la bouillotte; le jeu est très-modéré, c'est presque une partie de famille. Cependant un des joueurs paraît y apporter beaucoup d'intérêt, car après chaque coup il ne manque pas de lâcher une des phrases suivantes : — Je perds!... Non, je ne perds pas... je suis dans mon argent!... Ah! je ne suis plus dans mon argent!... Je ne gagne pas... Ah! je suis rentré dans mon argent!

On fait circuler des glaces; le monsieur au faux nez est parvenu à en saisir une, mais il s'obstine à la faire manger à ses moustaches au lieu de la mettre dans sa bouche. Après de longs essais infructueux pour avaler un peu de vanille sans crépé, le monsieur au faux nez se décide à laisser sa glace sur le coin d'une cheminée.

Une famille déguisée vient d'arriver; le mari est en Ecossais. Toutes les dames du bal ont eu un beau mouvement de terreur, mais l'épouse de l'Ecossais, qui est habillée en sauvage, s'empresse de rassurer la société. Quant à la dame sauvage, elle s'est fait une espèce de jupe en fourrure. J'entends quelques personnes placées derrière moi assurer que c'est avec un manchon décousu que l'épouse de l'Ecossais a confectionné son costume. Ses deux enfants, dont l'un a douze ans et l'autre neuf, sont en vieux paysans et ont l'air d'avoir envie de pleurer, parce que les boucles de leurs perruques reviennent continuellement dans leurs yeux.

Le marquis et le chevalier causent toujours avec feu dans une embrasure de fenêtre. Je pense qu'ils s'occupent de ce qui se passe au bal, mais en passant près d'eux je saisis ces mots :

— Il faut pourtant qu'on m'apporte mon lait tous les matins, monsieur... C'est mon déjeuner depuis quarante ans, du café au lait... Il me faut mon café! — Vous le prendrez à l'eau. — Bien obligé! Je ne dormirais plus de l'année. Ces messieurs en sont encore sur le chapitre des laitières.

Mais le maître de la maison a ramené tout le monde dans son salon en jurant aux dames que leurs pieds mignons ne s'attacheront plus au parquet. Je vois notre gros Turc rire en disant cela, et je soupçonne encore quelque malice de sa part : d'autant plus qu'avant de donner le signal à l'orchestre, il a encore eu soin de se promener dans toutes les parties de son salon.

Mais la musique se fait entendre de nouveau; le flageolet, le cor à piston, invitent à la danse. Le monsieur au faux nez, qui s'obstine à se promener dans la foule, où personne ne lui parle, est bousculé et repoussé par les danseurs. Peu lui importe d'être pressé, d'être cogné par tout le monde : il est sûr que son nez ne se défera pas. Cette conviction lui suffit.

Le signal est donné, les danseurs s'élancent.... Mais un autre événement signale cette contredanse. Le parquet est maintenant si glissant qu'il est difficile d'y tenir pied; il semble que l'on danse sur un verglas. A la huitième mesure, trois danseurs sont déjà par terre : le père de famille déguisé en Ecossais se trouve être du nombre. Le Turc rit de plus belle; mais cette fois les danseurs l'entourent, les danseuses se fâchent : on lui dit que sa plaisanterie est une mystification. Ce n'est pas sans peine que M. *** parvient à calmer son monde et à obtenir son pardon pour cette nouvelle espièglerie. Enfin on se calme. Le gros Turc fait balayer la poudre de savon qu'il avait répandue, et les danses recommencent. Mais j'entends une grande dame habillée en troubadour se plaindre amèrement de ce qui vient d'arriver.

— C'est fort désagréable! disait cette dame à une de ses voisines : mon petit garçon, qui est en page, dansait tout à l'heure, il vient de tomber ainsi que plusieurs autres personnes; il a déchiré son pantalon... Le voilà forcé de rester assis jusqu'à la fin du bal!... C'est très-contrariant!... Je vais le bourrer de gâteaux et de glaces pour le consoler.

Les deux Chinois n'étaient pas tombés, car ils n'avaient pas bougé de leur place, et ils tenaient constamment leur doigt en l'air. J'admirais la patience de ces messieurs et je cherchais à deviner le plaisir qu'ils pouvaient trouver au bal. Dans ce moment une certaine rumeur se fait entendre dans le salon. C'est un nouveau masque qui vient d'arriver. C'est un jeune homme vêtu en Espagnol, mais déguisé d'une manière bouffonne : habit fripé à paillettes, perruque blonde trop courte, petite toque et plume; enfin de faux mollets dans lesquels il a piqué des papillons. Je reconnais un jeune artiste fort spirituel, et qui a pensé comme moi, que dans un bal de société, ceux qui amusent sont les plus goûtés; mais notre Espagnol n'obtient aucun succès au milieu de toutes ces personnes qui n'ont eu d'autre pensée en se déguisant que de se faire admirer. J'entends même quelques dames critiquer vivement le costume de l'Espagnol en s'écriant : — Ah, mon Dieu! où ce monsieur a-t-il été chercher un pareil costume?... En revanche, on admire beaucoup les deux Chinois, qui toute la soirée ont l'air d'être collés sur un paravent.

Un grand bruit retentit tout à coup dans une partie du salon. C'était le monsieur au faux nez qui avait voulu boire du punch et qui s'étranglait en buvant ses moustaches. Il devenait violet, chacun cherchait à lui porter secours. Sa femme arriva et dit : — Il faut lui ôter son faux nez... c'est cela qui l'a fait avaler de travers. Plusieurs jeunes gens saisirent le nez de ce monsieur. Il était si bien collé, qu'il fallut s'y prendre à plusieurs fois pour l'arracher. On y parvint pourtant. La douleur que ce monsieur éprouva lorsqu'ensuite on lui ôta ses moustaches le fit revenir à lui, mais il porta la main à sa figure, et furieux de ne plus avoir son nez, se leva, perça la foule, et sortit du salon, suivi de sa femme, en s'écriant : — Je ne voulais pas me démasquer... Tout le monde m'a reconnu maintenant!... Allons-nous-en!... C'est très-ridicule de m'avoir ôté mon nez!

Cependant la nuit s'avançait. Quelques personnes manifestaient le désir de voir arriver les deux pâtés qui devaient terminer la fête.... M. *** fait dresser un buffet dans la salle à manger, et au milieu de diverses sucreries on place les objets annoncés.—Que ce monsieur est original! disent les dames; quelle idée de nous offrir du pâté dans un bal!... Fi! c'est lourd!... c'est mauvais!... on ne donne plus de ces choses-là!... — Ma foi, disent les hommes, puisqu'il n'y a que cela pour se restaurer, il faudra bien y goûter. Ils sont superbes, ces pâtés-là. Ce sont au moins des pâtés de Chartres.

M. *** prie alors deux messieurs de la société d'en faire l'ouverture. Je m'approche du buffet. J'avais dans l'idée que notre Turc nous réservait encore un plat de sa façon. En effet, à peine ces messieurs ont-ils enlevé la couverture, que de chaque pâté sort une chauve-souris qui se met à voltiger. Les dames poussent des cris perçants; on court, on se sauve dans toutes les chambres; le plus grand désordre règne dans le salon, et à travers tout ce tapage, on entend les éclats de rire du maître de la maison qui vient de voir une des chauves-souris s'attacher à la perruque de l'Ecossais.

Cette plaisanterie dut clore le bal. Je sortis en même temps que le joueur à la bouillotte, qui continuait de répéter tout le long de l'escalier : — Je suis dans mon argent! Je ne gagne pas!... Je ne fais rien!... Je suis rentré dans mon argent!

ROMANS POPULAIRES

UN VOLUME ILLUSTRÉ PAR BERTALL

POUR 20 CENT.

Une combinaison nouvelle dans la fabrication en Librairie me permet d'atteindre les dernières limites du **VÉRITABLE BON MARCHÉ** et de donner, au prix de 20 c. LE VOLUME, les meilleurs Romans d'excellents auteurs vivants, enrichis de dessins originaux et inédits de BERTALL, l'héritier de Granville, imprimés avec luxe par les frères Plon, sur papier vélin sortant de la fabrique du Marais.

Le succès de BON ALOI qu'obtient cette nouvelle collection de Romans populaires est suffisamment justifié par les qualités de l'exécution, et, afin de me rendre digne de la confiance que m'accorde le public, je déclare ici que je ne donnerai accès dans cette publication qu'à des Romans d'un mérite éprouvé.

GUSTAVE BARBA.

ROMANS PUBLIÉS.

CHAQUE VOLUME CONTIENT LA MATIÈRE DE 20 VOLUMES IN-8° ORDINAIRES.

Prix : 4 francs.

Ier VOLUME.	M. DUPONT, par Paul de Kock.	26	vign. par Bertall.	4 livr. broché	» fr. 90 c.
	LE DERNIER DES MOHICANS, par Fenimore Cooper.	25	—	4 livr. —	» 90 c.
	AGATHE, par V. Ducange; LES CROIX, par P. de Kock.	18	—	3 livr. —	» 70 c.
	ANGÉLIQUE ET JEANNETON, par Pigault-Lebrun.	13	—	2 livr. —	» 50 c.
	LES PIONNIERS, par Fenimore Cooper.	19	—	3 livr. —	» 70 c.
	LE VIVEUR, par Auguste Ricard.	25	—	4 livr. —	» 90 c.
IIe VOLUME.	MON VOISIN RAYMOND, par Paul de Kock.	31	vign. par Bertall.	5 livr. broché	1 fr. 10 c.
	LA FOLIE ESPAGNOLE, par Pigault-Lebrun.	25	—	4 livr. —	» 90 c.
	LE CORSAIRE ROUGE, par Fenimore Cooper.	25	—	4 livr. —	» 90 c.
	VALENTINE, par Victor Ducange.	25	—	4 livr. —	» 90 c.
	LE CARÊME DE MA TANTE, par Auguste Ricard.	19	—	3 livr. —	» 70 c.

Sous Presse :

La Femme, le Mari et l'Amant, par PAUL DE KOCK.
M. Botte, par PIGAULT-LEBRUN.
L'Espion, par F. COOPER.
Pierre Simple, par le capitaine MARRYAT.
Les Voleurs de Londres, par CH. DICKENS.
Pierre Giroux le Parisien, par AUG. RICARD
Anne d'Autriche, par TOUCHARD-LAFOSSE.
Le Cocu, par PAUL DE KOCK.
L'Enfant du Carnaval, par PIGAULT-LEBRUN.
Le Pilote, par F. COOPER.
Albert, par VICTOR DUCANGE.
Fleur des Bois, par F. COOPER.

On peut toujours souscrire par livraisons ou volumes à 20 centimes.

— PARIS. TYPOGRAPHIE PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD. —

LES

ROMANS POPULAIRES

ILLUSTRÉS PAR BERTALL

Septième Série — contenant :

LE COCU, PAR P. DE KOCK.
CHRISTOPHE COLOMB, PAR FENIMORE COOPER.
UN BON ENFANT, PAR P. DE KOCK.
UN HOMME A MARIER, PAR P. DE KOCK.
L'ÉCUMEUR DE MER, PAR FENIMORE COOPER.



PARIS
GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR
31, RUE DE SEINE

LES

ROMANS POPULAIRES.

SEPTIÈME SÉRIE.

Septième série, contenant :

LE COCU, PAR PAUL DE KOCK.
CHRISTOPHE COLOMB, PAR FENIMORE COOPER.
UN BON ENFANT, PAR PAUL DE KOCK.
UN HOMME A MARIER, PAR PAUL DE KOCK.
L'ÉCUMEUR DE MER, PAR FENIMORE COOPER.

PARIS. TYPOGRAPHIE PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.

LES

ROMANS POPULAIRES

ILLUSTRÉS PAR BERTALL.

7e série.



PARIS,

GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-EDITEUR,

RUE DE SEINE, 31.

ROMANS POPULAIRES ILLUSTRÉS

G^{ve} BARBA ÉDITEUR 31 RUE DE SEINE

P. DE KOCK — PIGAULT LEBRUN — H. DUCANGE — A. RICARD — A. LAFONTAINE — HOFFMANN — MARRYAT — DICKENS — COOPER

20 C^{mes} LA LIVRAISON

LE COCU,

PAR

PAUL DE KOCK.

PRÉFACE

A CAUSE DU TITRE.

Je n'ai jamais fait de préface à mes romans ; j'ai toujours regardé comme assez inutile ce que l'auteur y dit, y explique d'avance au lecteur. Celui-ci serait en droit de lui répondre, comme Alceste à Oronte : *Nous verrons bien.*

Je n'ai jamais pensé non plus que c'était pour causer avec l'auteur du roman que le public lisait ce roman. Peu importe sans doute à mes lecteurs que je sois jeune ou vieux, petit ou grand, que j'écrive le matin ou la nuit : ce qu'ils désirent c'est un ouvrage qui leur plaise, où il y ait assez de naturel pour qu'on puisse s'identifier avec les personnages ; et, si l'auteur vient toujours parler de lui et se mettre là entre ses héros et son lecteur, il me semble qu'il détruit l'illusion et nuit à son propre ouvrage.

Si je mets aujourd'hui une préface à mon livre, c'est à cause du titre.... de ce titre qui a fait reculer d'épouvante quelques personnes qui ne reculent pas devant les *bourreaux*, les *damnés*, les *suppliciés*, les *guillotinés* et autres gracieusetés qu'on se permet en toute liberté. Je veux, non pas me justifier, car je ne me crois pas coupable, mais je désire rassurer quelques-unes de mes lectrices que mon titre effaroucherait par trop.

Le Cocu ! qu'a donc ce mot de si indécent? qu'est-ce qu'il signifie d'abord ? Un homme marié, qui est trompé par sa femme ; un mari dont l'épouse est infidèle. Voulez-vous que je misse pour titre à mon livre : *l'Epoux dont la femme a trahi ses serments?* Cela aurait ressemblé à une affiche de Pontoise. N'était-il pas plus clair, plus simple de ne mettre que le mot qui, seul, dit tout cela ?

Vous auriez pu mettre *le Prédestiné*, me diront quelques personnes. Je répondrai à ces personnes que ce titre eût été fort bon pour ceux qui l'auraient compris, mais que beaucoup de gens n'auraient pas deviné que cela signifiait *Cocu* ; que tout le monde n'est pas initié à ce langage de convention, et que j'écris pour être compris de tout le monde.

Puis enfin, pourquoi tant se gendarmer contre ce mot, si souvent et si heureusement employé au théâtre ? Qui ne sait pas que notre immortel Molière a intitulé une de ses pièces : *le Cocu imaginaire?* Cette pièce, je l'ai vue représentée, et par conséquent



LE CABINET DE LECTURE.

— Ah ! avez-vous quelque chose de nouveau de l'auteur de *Sœur Anne?* Vous savez bien que c'est mon favori, celui-là.

Paris. Typographie Plon frères rue de Vaugirard 36.

affichée dans les rues de Paris, il n'y a pas encore trois ans, temps où cependant nous nous permettions beaucoup moins de libertés qu'à présent; et cependant je n'ai vu personne reculer d'horreur, de dégoût, ou avoir des mouvements d'indignation, des crispations nerveuses, en lisant l'affiche du Théâtre-Français sur laquelle était imprimé : *le Cocu imaginaire*. Je crois pourtant que l'on doit être plus sévère pour ce que l'on dit au théâtre que pour ce qu'on met dans un roman; car, si je mène ma fille au spectacle, et si les personnages y disent quelque chose d'inconvenant, je ne puis pas empêcher ma fille de l'entendre; tandis qu'il m'est bien facile de ne pas lui laisser lire un roman où il y aurait de ces choses-là.

Mais, je le répète, le mot *Cocu* doit faire rire, et voilà tout. N'est-ce pas là l'effet qu'il produit au théâtre?

Oui, voilà qui est bien ; mes enfants seront gentilshommes; mais je serai cocu, moi, si l'on n'y met ordre.

(*Georges Dandin*, acte Ier.)

Voilà pour le prochain une leçon utile;
Et si tous les maris qui sont en cette ville
De leurs femmes ainsi recevaient le galant,
Le nombre des cocus ne serait pas si grand.

(*L'École des Femmes*, acte IV.)

Ce damoiseau, parlant par révérence,
Me fait cocu, madame, avec toute licence

(*Sganarelle*, scène XVI.)

Vous apprendrez, maroufle, à rire à nos dépens,
Et, sans aucun respect, faire cocus les gens.

(*Idem*, scène XVII.)

On vit brûler son âme,
Malgré nous et nos dents, d'une illicite flamme;
Et qu'enfin, m'efforçant d'en être convaincu,
J'appris, sans me vanter, qu'on me faisait cocu.

(MONTFLEURY, *la Femme juge et partie*.)

Quoi! me couvrir moi-même et d'opprobre et de blâme!
Moi-même publier la honte de ma femme!
Et chercher, quoiqu'enfin j'en sois trop convaincu,
Des témoins, et prouver qu'elle m'a fait cocu!

(*Idem*, *ibidem*.)

Je sais qu'on me dira encore : Ce qui était bon jadis peut ne plus l'être maintenant; autres temps, autres mœurs.

Je répondrai à cela : autres temps, autres usages, autres modes, autres façons d'habits, autres heures pour les repas, c'est très-vrai; mais autres mœurs, je n'en crois rien. Nous avons les mêmes passions, les mêmes défauts, les mêmes ridicules que nos pères. Je suis très-persuadé que nous ne valons pas mieux qu'eux : ces passions, ces vices peuvent être cachés sous des formes plus policées, mais le fond est toujours le même. La civilisation rend les hommes plus aimables, plus habiles à cacher leurs défauts; le progrès des lumières les rend plus instruits, moins crédules. Mais où me prouverez-vous que cela les rend moins intéressés, moins ambitieux, moins envieux, moins libertins? Non : les hommes d'aujourd'hui ne valent pas mieux que ceux d'autrefois et que ceux qui existeront dans mille ans, si dans mille ans il en existe encore, ce que je ne vous affirmerai pas, mais ce qui est présumable. Ne soyons point scandalisés aujourd'hui de ce qui faisait rire nos ancêtres; ne nous montrons donc pas si rigoristes, si méticuleux, cela ne prouverait nullement en faveur de notre vertu. Au spectacle, les bonnes mères de famille rient franchement d'une plaisanterie un peu leste, mais les femmes entretenues font la grimace ou mettent leur éventail devant leurs yeux.

Ensuite, lorsque l'on ose tant dans le genre qu'on appelle romantique, pourquoi donc serait-on plus sévère pour le genre gai, pour des tableaux de société? Parce que je peins une scène contemporaine, dois-je craindre de laisser trop d'allure à ma plume? ce privilége sera-t-il exclusivement réservé à ceux qui nous transportent aux siècles passés, et qui affublent leurs personnages de bottes à entonnoir et de petits manteaux?

Pendant que je m'adresse à mes lecteurs, et surtout à mes lectrices, je ne puis résister au désir de répondre à l'inculpation que l'on m'a quelquefois adressée, de faire des ouvrages peu moraux.

Ce qui est gai, ce qui ne tend qu'à provoquer le rire, peut être un peu leste de ton sans être pour cela licencieux.

Si la volupté est dangereuse, des plaisanteries ne l'inspirent jamais. Un ouvrage qui fait soupirer, qui exalte l'imagination, est bien autrement dangereux que celui qui fait rire. Ceux qui dans mes romans n'ont point vu le but moral, n'ont pas voulu le voir. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'être morose pour offrir quelques leçons à ses lecteurs. Ce n'est pas tristement que Molière a châtié les travers, les sottises des hommes, et tourné leurs vices en ridicules.

Dans *Georgette*, j'ai tracé la vie d'une femme entretenue; elle finit de manière à ne pas donner envie de l'imiter. Dans *Frère Jacques*, j'ai peint un joueur, et montré jusqu'où cette affreuse passion peut nous mener. Dans *le Barbier de Paris*, deux hommes cèdent à leurs passions : la cupidité et le libertinage. Tous deux y sont punis par où ils ont péché. *Jean* prouve qu'une passion bien placée peut nous faire rougir sur nos manières, sur notre ignorance, et nous dégoûter de la mauvaise compagnie et des mauvais lieux. Dans *la Laitière de Montfermeil*, j'ai cherché à prouver que l'argent répandu en bienfaits rapportait plus que celui dépensé en folies. *André le Savoyard* est l'histoire d'un pauvre enfant des montagnes : c'est en se conduisant bien, c'est en secourant sa mère, en aidant son frère, en donnant ce qu'il possède à sa bienfaitrice, qu'il parvient à être heureux et à triompher d'un amour sans espoir. *Sœur Anne* est une jeune fille séduite. Son séducteur, placé entre sa maîtresse et sa femme, y reçoit une assez forte leçon. *La femme, le mari et l'amant* offre un tableau trop vrai de la conduite de bien des époux. *L'homme de la nature et l'homme policé* doit montrer les avantages de l'éducation. Si ces ouvrages n'ont pas un but moral, c'est que probablement je n'ai pas su les écrire avec assez de talent pour le faire sentir à mes lecteurs.

Mais c'est assez, c'est beaucoup trop parler de mes romans; et tout cela à propos de ce pauvre *Cocu!* De grâce, mesdames, que ce titre ne vous effraie pas. L'épigraphe de ce livre a dû déjà vous rassurer un peu : lisez donc sans crainte, ne condamnez pas sans entendre. Peut-être trouverez-vous ce roman bien moins gai que vous ne le croyiez; peut-être même penserez-vous que j'aurais pu, que j'aurais dû présenter mon héros d'une tout autre manière. Enfin, si tel qu'il est, ce roman ne vous plaît pas, pardonnez-le-moi, mesdames, je tâcherai de prendre ma revanche dans un autre ouvrage; car le *Cocu* que je vous offre aujourd'hui ne sera pas, je l'espère, le dernier que je ferai.

CH. PAUL DE KOCK.

LE COCU.

CHAPITRE PREMIER. — Un Cabinet de Lecture.

— Madame, donnez-moi *le Constitutionnel*.

— Ils sont tous en lecture pour le moment, monsieur.

— Eh bien! donnez-moi *le Courrier français*.

— En voici la première feuille, monsieur... Vous aurez l'autre tout à l'heure.

— Madame, quand je viens lire un journal, je suis bien aise de l'avoir entier : avec vos nouvelles méthodes de couper le journal en deux, vous nous faites quelquefois rester en suspens dans l'endroit le plus intéressant, et c'est fort désagréable...

— Mais, monsieur, nous ne pouvons cependant pas avoir dix exemplaires de chaque journal!... Les frais sont déjà assez lourds!... En coupant le journal, il est plus facile de contenter beaucoup de personnes, et certainement la seconde feuille du *Courrier* rentrera avant que vous n'ayez lu la première.

— Ce n'est pas sûr. Je ne suis pas de ces gens qui mettent une heure à lire une colonne... Je veux un journal entier.

— Voulez-vous les *Débats?*

— Va pour les *Débats*.

Le monsieur qui tient à avoir un journal entier, comme ces enfants qui, chez le traiteur, veulent un plat pour eux seuls, quoique souvent ils n'en puissent pas manger la moitié, est entré en grommelant dans le salon de lecture : il va s'asseoir sur un banc entre deux liseurs, dont

l'un, jeune et poli, se recule pour lui faire place; tandis que l'autre, vieux, rabougri et coiffé en ailes de pigeon, regarde avec humeur le nouveau venu, et lui tourne le dos après avoir murmuré d'une voix aigre :

— Prenez donc garde, monsieur, vous vous asseyez sur ma redingote.

Moi, je suis debout à l'entrée du salon, où je fais rarement une longue station : j'ai eu facilement un journal *entier*, parce que j'ai pris un petit journal littéraire, et maintenant que la politique absorbe tout, on néglige cruellement la simple littérature. Je conçois fort bien que les intérêts de notre pays occupent et intéressent. Il y a des moments où je lis les grands journaux avec empressement; mais alors même je ne pourrais passer des heures à les méditer... Que voulez-vous! on ne se refait pas : la politique n'a jamais été de mon ressort!.... et, je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'il serait bien heureux, le pays où l'on n'aurait pas besoin de s'en occuper.

Je voulais savoir ce qu'on disait de la pièce que l'on a donnée hier aux *Variétés*. Un journal prétend qu'elle est détestable; un autre la trouve charmante : faites-vous donc une opinion là-dessus!...

— Madame, donnez-moi, s'il vous plaît, *la Quotidienne*... et *la Gazette de France*... si on ne les tient pas...

— Non, monsieur, on ne les tient pas... Les voici.

J'ai tourné la tête.... On tourne souvent la tête quand on ne lit pas des choses sérieuses : j'ai voulu voir la figure du monsieur qui vient de prendre *la Gazette* et *la Quotidienne*. J'ai vu un grand personnage, tout long, tout droit; aux cheveux plats, lisses, bouclés par derrière l'oreille; à l'œil couvert, à la voix mielleuse... j'allais presque dire à l'oreille rouge et au teint fleuri : c'est qu'en vérité il y a de cela; et si j'avais regardé ce monsieur avant qu'il parlât, j'aurais deviné quels journaux il demanderait. On prétend que la physionomie est trompeuse, mais non, elle ne l'est pas autant qu'on le dit, surtout pour ceux qui veulent bien se donner la peine de l'examiner attentivement.

Je tiens encore mon journal, mais je ne le lis plus. Je m'amuse à considérer toutes ces figures penchées sur ces feuilles de papier imprimé. Ce serait un joli tableau à faire pour un peintre de genre. Ce gros homme, dont les deux coudes sont appuyés sur la table couverte du tapis vert de rigueur, a l'air d'un potentat appelé à prononcer entre les rois ses voisins. Tantôt sa lèvre inférieure s'avance, il blâme sans doute ce que l'on a fait; mais bientôt il se radoucit, sa bouche reprend son expression accoutumée, et un petit mouvement de tête annonce qu'il est plus satisfait de ce qu'il lit. A sa droite, un petit homme à cheveux gris lit avec une avidité qui se peint dans tous ses traits. Peu lui importe qu'on entre, qu'on sorte, qu'on tousse, qu'on se mouche ou qu'on s'asseye près de lui; ses yeux ne quittent pas une minute la feuille qu'il tient, et ses yeux brillent comme ceux d'un jeune homme. Il y a du patriotisme, de la gloire, de la liberté dans cette tête-là.

Là-bas, un homme entre deux âges, un homme à manies : cela se voit sur-le-champ. Il faut que la lampe soit juste devant lui, que ses pieds aient une chaise pour s'appuyer, et que sa tabatière soit placée à côté de son journal. Si toutes ces formalités ne sont pas exactement remplies, voilà un homme qui est malheureux et qui ne saura plus ce qu'il lit. J'en ai bientôt la preuve : son voisin vient avec son coude de repousser sa tabatière; il lève les yeux avec colère et regarde le voisin en murmurant :

— Il me semble que vous avez assez de place, et qu'elle ne vous gêne pas.

Il est plusieurs minutes avant de pouvoir reprendre tranquillement sa lecture, ce qu'il ne fera qu'après avoir replacé sa boîte à la même distance de sa main. Mais bientôt il lui arrive un accident plus grave : comme il y a beaucoup de monde dans le cabinet, un nouveau venu se permet de s'emparer de la chaise sur laquelle il posait ses pieds. Alors l'homme à manies est tout bouleversé : après avoir regardé du haut en bas celui qui s'est permis une telle action, il se lève, passe au comptoir, jette avec humeur le journal et un sou, puis sort en disant :

— C'est détestable!... il n'y a pas moyen de lire les nouvelles quand on est troublé et dérangé à chaque instant.

Dans ce coin, au fond, s'est placé le monsieur aux cheveux lisses. Il jette de temps à autre un regard en dessous autour de lui; il reprend ensuite sa lecture, mais doucement, sans remuer, sans gesticuler, sans laisser paraître le moindre changement dans l'expression de sa physionomie.

Un peu plus loin, un individu à figure bête est depuis un temps infini penché sur la même feuille; cependant il ne dort pas, ce que j'avais cru d'abord. Cet homme-là est, m'a-t-on dit, l'épouvantail des cabinets littéraires. Il met régulièrement quatre heures pour lire un journal ordinaire, et six heures pour *le Moniteur*. Si les loueurs de journaux avaient beaucoup d'habitués comme celui-là, ils devraient faire payer à l'heure, comme au billard.

J'allais continuer ma revue, mais je suis distrait par une voix féminine, qui retentit à mes oreilles; ce qui est féminin m'a toujours causé des distractions. J'abandonne bien vite les habitués du cabinet, et je regarde à ma droite dans le salon voisin, qui est tapissé de tablettes chargées de livres, car ici on loue des livres et des journaux : et en vérité on a raison; dans ce siècle-c , pour gagner sa vie, ce n'est pas trop, ce n'est même quelquefois pas assez de faire deux choses à la fois.

Comme je suis debout entre les deux salons, il m'est facile de voir aussi dans celui consacré à la librairie : je vois donc une femme d'une vingtaine d'années, à la figure vive, éveillée. Sa mise annonce qu'elle est voisine; elle est coiffée en cheveux; un tablier de taffetas noir à corsage lui prend fort bien la taille; mais ses pieds sont dans des chaussons de lisière beaucoup trop larges, et elle a encore un dé à une de ses mains, couvertes de vieux gants dont les doigts sont coupés.

Elle entre en souriant, en sautillant, et dépose sur le comptoir un paquet de livres en disant :

— Tenez! nous avons déjà *dévoré* tout ça!...

— Comment!... et vous ne les avez que d'hier!...

— Oh! c'est que nous lisons vite à la maison... Ma tante ne fait pas autre chose; ma sœur, qui a mal au pouce, ne pouvait pas travailler... elle a souvent mal au pouce, ma sœur!... et monsieur mon frère aime beaucoup mieux lire des romans que d'étudier son violon.... J'avoue que j'aime bien mieux aussi quand il n'étudie pas; c'est si ennuyant d'entendre racler du violon à vos oreilles!... Ah! ça me fait grincer des dents, rien que d'y penser... J'ai le violon en horreur!... Qu'est-ce que vous allez me donner?... Nous voulons quelque chose de gentil...

— Je ne sais trop... Vous allez si vite!... Vous aurez bientôt lu toute ma boutique!...

— Nous voulons du nouveau.

— Du nouveau!.... voilà bien tous les abonnés : il leur semble que le nouveau seul est bon!... Et pourtant nous avons d'anciens romans qui sont bien au-dessus des modernes!...

— Ah! vous dites ça pour me faire prendre encore vos *Cleveland*, vos *Tom Jones*, votre vieux *Doyen de Killerine*...

— Mademoiselle, *le Doyen de Killerine* est un très-bon ouvrage, et....

— Madame, je ne m'intéresse pas à un héros qui est bossu, a les jambes torses et des loupes sur les yeux! Fi donc! parlez-moi d'un beau jeune homme, bien brun... bien fait, d'une belle tournure.... A la bonne heure; on se le représente, on croit le voir... Quand il parle d'amour, on se dit : Je voudrais un amant comme cela... Et ça fait plaisir.

La libraire sourit; j'en fais autant, tout en ayant l'air de n'être occupé que de mon journal. La demoiselle voltige devant chaque tablette du magasin; elle prend des volumes, les ouvre, puis les replace sur des rayons en disant :

— Nous avons lu cela... nous avons lu cela... Mon Dieu! Est-ce que nous avons tout lu?...

— Tenez, mademoiselle, dit la dame qui tient le cabinet, voici quelque chose de fort intéressant et de bien écrit...

— Qu'est-ce que c'est?...

— *La Femme de bon sens* ou *la Prisonnière de Bohême*.

— Voyons par qui : Traduit de l'anglais par *Ducos*!... Comment! cela a paru en 1798! Est-ce que vous vous moquez de moi, de me donner un roman aussi vieux?

— Mais qu'importe son âge, puisque je vous dis que c'est bien?

— Et moi je vous dis que l'âge fait beaucoup; nous aimons les tableaux de mœurs, les scènes contemporaines. Un roman qui a plus de vingt ans ne peut peindre les mœurs actuelles.

— Mais il peut peindre les passions, les ridicules de la société; ces choses-là sont de tous les temps, mademoiselle. C'est pourquoi on s'amuse encore en voyant représenter *Tartufe*, le *Misanthrope*, l'*Etourdi*, quoique ces ouvrages ne soient certainement pas nouveaux.

— Ah! cela dépend du goût... Mais je ne veux pas de votre *Femme de bon sens*... D'ailleurs, le titre ne me plaît pas.. Il semble que ce soit une épigramme!...

— Tenez, voici qui est plus nouveau... C'est le *Bourreau de*...

— Assez!... assez!... Grâce au ciel, nous n'avons jamais eu de goût pour les bourreaux!... Nous n'aimons pas la littérature de cimetière, les mœurs de la Morgue... Il est possible que ces tableaux-là soient pleins de vérité, mais nous n'avons nulle envie d'aller nous en assurer; nous fuirions avec horreur une rue, une place où l'on se disposerait à exécuter quelques criminels : et vous voulez que nous lisions avec plaisir des ouvrages où l'on s'attache à nous détailler de telles horreurs, à nous offrir des tableaux hideux!... Ah! madame, je trouve qu'il faut avoir bien mauvaise opinion des femmes pour penser qu'elles prendront goût à ces lectures, pour croire que de telles peintures peuvent avoir de l'attrait pour nous! C'est nous assimiler à ces malheureuses qui se pressent, se foulent pour assister à une exécution, et je ne pensais pas qu'il pût y avoir de la gloire à écrire pour ces femmes-là!

Je ne puis m'empêcher de quitter des yeux mon journal; on aime à rencontrer des personnes qui pensent comme nous, et comme, relativement à la littérature, je partage entièrement l'opinion de cette demoiselle, je la regarde avec satisfaction. Le hasard fait qu'en ce moment elle me regarde aussi. Je souris sans doute, car elle fait une petite figure toute drôle, et va voltiger près d'une autre partie de la bibliothèque.

Elle revient bientôt, tenant quatre gros volumes, en disant :

— Enfin, je crois qu'en voici un que nous n'avons pas lu... *Eugène et Guillaume*... Je prends cela... C'est par *Picard*; ça doit être bon.

— Il ne faut pas toujours s'en rapporter au nom de l'auteur, mademoiselle ; malgré cela, quand c'est d'un écrivain qui sait écrire, on est sûr au moins d'avoir quelque chose qui ne pèche pas par le style, alors même que l'intrigue ou les événements ne seraient pas heureux. Vous prenez alors *Eugène et Guillaume?*

— Oui ; mais il me faut encore quelque chose avec cela... Quatre volumes! à peine s'il y en a pour notre soirée!... Ah! avez-vous quelque chose de nouveau de l'auteur de *Sœur Anne?*... Vous savez bien que c'est mon favori, celui-là?...

Je ne puis m'empêcher de regarder cette demoiselle avec une nouvelle satisfaction, parce que je suis très-lié avec l'auteur dont elle vient de parler.

— Non, mademoiselle; nous n'avons rien de cet auteur-là que vous n'ayez lu... Mais voici quelque chose qui a paru hier...

— Ah! donnez... donnez...

— Je ne ne sais pas trop ce que c'est... Mais pour nouveau, je vous le garantis!...

— Donnez...

— Vous me promettez de ne point le garder longtemps?...

— Non, non; vous savez bien que c'est l'affaire d'une veillée, chez nous...

— Vous prendrez bien garde en le coupant...

— Oui, oui!... je m'en vais bien vite, car ma tante dira que j'ai bavardé.

La demoiselle prend tous les volumes sous son bras et sort, après toutefois avoir encore jeté un petit regard de mon côté.

A cette jeune personne succède une femme en bonnet rond, en déshabillé d'indienne. Celle-là ne rapporte qu'un seul ouvrage qu'elle dépose sur le comptoir en disant :

— Ah! Dieu!... avons-nous eu de la peine à le finir!... J'ai cru que nous n'en verrions jamais la queue!...

— Il est vrai qu'il y a près d'un mois que vous avez ce roman-là...

— Ah! dame! nous ne lisons pas vite chez nous; avec ça, d'ordinaire, c'est mon homme qui me lit pendant que je travaille; et, comme il a toujours son catarrhe, il s'arrête à chaque virgule pour tousser... C'est égal, c'est ben amusant... J'ai fièrement pleuré avec cette pauvre fille qui passe quinze ans dans des souterrains, nourrie seulement avec du pain et de l'eau... Fallait qu'elle eût un fameux estomac, quoique ça, pour ne pas faire une maladie!...

— Voulez-vous quelque chose?

— Oui, sans doute. Des *voleurs*, s'il vous plaît... et puis des *revenants*, si vous en avez... parce qu'un roman où il y a des revenants et des voleurs, ça ne peut pas être mauvais!... Ah! et puis qu'il y ait des gravures... de ces belles gravures où l'on voit des crimes!... Je tiens aux gravures, moi; d'ailleurs je me dis : Un roman où l'on n'a pas fait la dépense d'une image, c'est qu'apparemment ce n'est pas le Pérou... Est-ce que je n'ai pas deviné juste?...

— Tenez, madame, voici qui vous amusera beaucoup.

— Qu'est-ce que c'est?

— *Les Esprits du château sans nom* ou *les Brigands de la Carrière abandonnée*.

— Ah! le beau titre!... comme ça résonne bien!... Voyons les images... Un homme qui mange un squelette! Ah! Dieu! que ça doit être joli!... Je n'en veux pas voir davantage... J'emporte vos *Esprits*, et je vais acheter de la pâte de jujube pour mon mari, afin qu'il tousse un peu moins en lisant.

La bonne dame qui aime les images est remplacée par un monsieur âgé qui veut aussi avoir un roman. On lui demande dans quel genre; mais peu lui importe : c'est pour lire le soir dans son lit; il désire quelque chose qui l'endorme tout de suite. On lui trouve sur-le-champ ce qu'il lui faut.

Après ce monsieur, vient une dame sur le retour. Elle rapporte des *Mémoires*; elle demande des *Mémoires*; elle trouve qu'on ne peut plus lire que des Mémoires. Quand une dame a passé l'âge des conquêtes, je conçois que les Mémoires lui semblent une lecture instructive et agréable : pour ces dames, le passé a plus de charmes que le présent. Ne pouvant plus nous entretenir de ce qu'elles font, elles veulent que l'on s'occupe de ce qu'elles ont fait : c'est encore un moyen de faire parler de soi. Après avoir eu des aventures, elles trouvent que ne plus occuper le public, c'est mourir de son vivant. Pauvres femmes! je les plains : elles meurent deux fois. Voyez comme on se trompe pourtant!... Celles-là tombent dans l'oubli en cherchant l'immortalité; et il est de ces bonnes mères de famille, de ces femmes simples, vertueuses, vivant sans renommée auprès de leurs enfants, qui pourtant ne meurent pas entièrement, car tous ceux qui les ont connues conservent au fond du cœur et leur image et leur souvenir.

La dame aux mémoires est partie avec huit volumes *in-octavo* sous le bras. Vient ensuite un vieux monsieur poudré et musqué comme au temps de la régence. Il porte un petit chapeau à cornes qui n'approche pas de ses oreilles, et par-dessus son habit une douillette de soie, quoique nous soyons à peine en octobre.

Ce monsieur fait un salut de protection à la dame qui tient le magasin, et place deux volumes sur son comptoir en disant :

— Que diable m'avez-vous donné là?... c'est mauvais... c'est détestable...

— Quoi! monsieur, vous n'êtes pas content de cet ouvrage?... Il a cependant obtenu l'approbation générale.

— Je vous assure qu'il n'aura pas la mienne!...

— Alors monsieur ne veut pas la suite?... Il y a encore deux volumes.

— Non certainement je ne veux pas la suite... C'est tout au plus si j'en ai lu trois pages.

— Et cela vous a suffi pour juger?

— Oui, madame; je juge dès les premières lignes, moi... Je veux quelque chose de bon... d'utile... un roman de chevalerie, par exemple.

— J'ai *Amadis des Gaules*.

— Je l'ai lu.

— *Geneviève de Cornouailles*.

— Je l'ai lu...

— *Les Chevaliers du Cygne*.

— Je l'ai lu... J'ai lu tout ce qui est ancien dans ce genre. Donnez-m'en un nouveau.

— Mais... c'est qu'on ne fait plus guère de romans de chevalerie.

— Comment! on n'en fait plus?... Et pourquoi n'en fait-on pas?... Il faut en faire faire, madame; il faut en commander à vos romanciers.

— Ils disent que ce n'est plus de mode, monsieur.

— Ils ne savent ce qu'ils disent!... Il n'y a que cela de joli... c'est le vrai genre du roman... Mais ces auteurs modernes ne comprennent pas le goût des lecteurs!... Ils font des ouvrages où ils visent à l'esprit, au naturel... Ils font des tableaux de société... comme si cela pouvait se comparer à la description d'un tournoi!... Jadis on faisait des romans bien meilleurs! Ceux de Crébillon fils n'étaient pas sans mérite. Mademoiselle de Scudéry les faisait un peu trop longs, j'en conviens; mais *le Sopha, les Bijoux indiscrets, Angola!*... voilà de jolis ouvrages... pétillants de détails délicieux!...

— Si monsieur voulait *l'Enfant du Carnaval* de Pigault-Lebrun, c'est aussi plein de détails fort amusants...

— Non, madame, non; je ne lis point de ces ouvrages-là!... Pour qui me prenez-vous? C'est d'un leste!... il y a là-dedans un certain plat d'épinards qui...

— Qui fait rire, monsieur; tandis que votre *Angola* fait rougir, et quelquefois pis encore...

— Madame, donnez-moi un roman de chevalerie... Je veux instruire mon petit-fils; et certainement c'est la seule lecture qui puisse lui être à la fois *utile dulci*.

— Si monsieur voulait *Don Quichotte?*...

— *Don Quichotte!*... fi donc, madame!... votre *Cervantes* est un impertinent!... un drôle!... un faquin!... qui se permet de rire de ce qu'il y a de plus noble, de plus galant, de plus révéré!... Si ce Cervantes avait vécu de mon temps, madame, je lui aurais fait rétracter son *Don Quichotte*... ou, par les mânes de mes aïeux! je jure qu'il aurait passé un mauvais quart d'heure!...

La libraire feint d'avoir un accès de toux pour cacher son envie de rire. Quant à moi, je n'y tiens pas... j'éclate, et le journal me tombe des mains. L'homme à la douillette se retourne de mon côté; il me toise avec indignation, et porte sa main droite à son côté gauche : je ne sais si c'était pour y chercher une épée et me traiter comme *Michel Cervantes*; mais comme, au lieu d'une rapière, sa main ne rencontre qu'une bonbonnière en bergamote, il la prend, l'ouvre, en tire deux ou trois pastilles qu'il met avec dignité dans sa bouche, puis il dit à la libraire :

— Voyons, finissons-en... Que me donnez-vous, madame?...

— Si monsieur ne connaissait pas, par hasard, l'histoire des *Quatre fils Aymon?*...

— Je l'ai lue trois fois; mais je la lirai encore avec plaisir... Donnez-moi l'histoire des fils Aymon, je la ferai méditer à mon petit-fils... et ce ne sera pas ma faute si je n'en fais pas un *Richardet*.

Le monsieur met les fils Aymon sous sa douillette; il me lance encore un regard courroucé, et va probablement faire une très-belle sortie : malheureusement en me regardant il n'a pas vu une dame qui entrait; en se retournant il se jette sur elle, et le chapeau de la dame fait tomber à terre celui à trois cornes qui n'était posé qu'en équilibre. Le petit vieux ramasse son chapeau, l'enfonce sur ses yeux en murmurant : — Où en sommes-nous!... et sort en tirant la porte avec une telle colère, qu'il manque de briser tous les carreaux, ce que je ne trouve nullement poli pour un vieux chevalier.

La dame qui a fait voltiger le petit chapeau est jeune et assez gentille; un demi-voile rejeté sur la forme de sa capote n'empêche pas de voir ses traits; ses yeux d'ailleurs n'annoncent pas une personne qui craint d'être remarquée; au contraire. Mais il y a dans sa mise un mélange de coquetterie et de malpropreté, de prétention et de pauvreté; elle tient à la main une brochure qu'elle jette sur le comptoir en disant :

— Je vous apporte *les Chevilles de maître Adam* : combien vous dois-je?

— Six sous, mademoiselle.

— Comment! six sous pour un vaudeville que je n'ai gardé que trois jours, le temps de copier mon rôle?...

— Mademoiselle, c'est le prix... Vous m'avez donné trente sous d'arrhes : en voici vingt-quatre.

— Mais, madame, c'est exorbitant... six sous!... J'en loue très-souvent, et je n'ai jamais payé cela... Autant vaudrait alors acheter la pièce. Combien donc coûte-t-elle?

— Trente sous, mademoiselle.

— Ah! mon Dieu! comme on fait monter les pièces à présent.... C'est bien bête!... j'ai pourtant besoin du *Mariage de Figaro* pour apprendre Chérubin, que je joue dimanche rue Chantereine... Moi, je ne peux apprendre mes rôles qu'en les copiant: en écrivant, ça se grave dans la tête... J'ai copié *Nanine* en une nuit, et je la savais le lendemain. Mais six sous! c'est un peu dur... On croit que de jouer en société ça ne coûte rien! Ah bien! ce sont des frais à n'en plus finir. Les costumes... le rouge, les paquets à faire porter. C'est égal, donnez-moi *Figaro*. Je n'ai pas encore joué de *travesti*, mais mon professeur m'a dit que je serais très-bien, parce que je n'ai pas les genoux en dedans... Gardez mes arrhes, ça fera pour celle-ci.

On donne à cette dame *le Mariage de Figaro*. Elle feuillette la brochure en murmurant: — Ah! qu'il est court!... presque pas de tirades... moi qui aime tant les *tartines*... Je suis fâchée maintenant de ne pas jouer *Suzanne*... Mais je les copierai tous les deux: ça fait que je ferai la femme ou l'homme, comme on voudra. Je n'y tiens pas.

L'apprentie comédienne fourre la brochure dans son sac, et sort en tortillant autour de son corps un vieux châle qui semble avoir servi souvent de turban à Zaïre ou à Mahomet.

Ce doit être amusant de louer des livres; on voit beaucoup de monde, on entend de plaisantes choses; il y a des gens qui mettent tout de suite à nu leur sottise, leur ridicule, leur mauvais goût; mais il faut de la patience, surtout lorsqu'on a affaire à des abonnés comme le chevalier en douillette.

Je vais rendre mon journal et payer, lorsqu'une voix, bien connue de moi, se fait entendre avant même que celui à qui elle appartient ait ouvert la porte de la boutique.

Je me retourne et vois entrer mon ami Bélan, qui, suivant son habitude, crie en parlant comme s'il s'adressait à des sourds, et trouve moyen de tenir la place de quatre personnes, quoiqu'il soit fluet et que sa taille l'ait exempté de la conscription; mais Bélan fait sans cesse aller ses bras, il se hausse sur ses pointes pour se grandir, jette sa tête en arrière, et fait continuellement le manége d'un ours dans sa cage.

En ouvrant la porte Bélan m'aperçoit; il vient à moi en s'écriant: — Ah, Blémont!... je vous cherche, mon ami... je viens de chez vous... on m'a dit que vous étiez peut-être ici, et voilà que...

— Chut!... chut!... ne parlez pas si haut! dis-je à Bélan dont les accents criards causent une révolution dans le cabinet de lecture. Attendez... je suis à vous.

— Mon cher ami, c'est qu'il s'agit d'une chose... d'un événement très-grave... Je vais vous conter cela: vous verrez si...

— Mais taisez-vous donc... les liseurs de journaux, dont vous interrompez la lecture, ne se soucient nullement de savoir vos affaires: ce n'est pas pour cela qu'ils sont venus ici.

— Ah! c'est juste, mais...

— Allons, venez.

Et, prenant M. Bélan sous le bras, je l'entraîne loin du cabinet de lecture.

Chapitre II. — De ces choses qui arrivent souvent.

— Maintenant, mon cher Bélan, parlez: nous sommes sur le boulevard, et vous ne gênerez personne; cependant je vous engage à baisser un peu la voix, car je ne vois jamais la nécessité de mettre les passants dans notre confidence.

— Mon ami, baisser la voix!... Cela vous est fort aisé à dire... Mais quand on est aussi agité... aussi ému que je le suis... il est bien permis de crier... ça soulage... Ah! mon Dieu! comment finira tout ceci!...

— Vous commencez à m'effrayer, Bélan. De quoi s'agit-il donc?...

— Eh parbleu! d'amour... d'intrigue... de femme... toujours de femmes! Vous savez bien que je ne sors pas de là!...

Je ne puis m'empêcher de regarder le petit homme. Je conviens qu'il est très-bien fait dans sa petite façon, et que beaucoup d'hommes grands n'ont pas le mollet aussi fourni et aussi bien placé que le sien. Mais sa figure est si drôle!... son nez au vent, ses sourcils trop haut, sa bouche en cœur et ses gros yeux saillants forment un ensemble si comique, que je ne conçois jamais que cela puisse inspirer de l'amour; je le concevrais bien plutôt d'une figure laide qui serait aimable ou spirituelle; mais probablement que je ne m'y connais pas, car Bélan passe pour un homme à bonnes fortunes; et, comme il vient de le dire lui-même, il est continuellement mêlé dans des intrigues d'amour. Il est vrai que Bélan est riche, et l'argent est un puissant auxiliaire: c'est à lui seul que beaucoup de soi-disant séducteurs doivent leurs succès.

Bélan s'aperçoit que je le regarde. Il grimpe de nouveau sur la pointe de ses souliers, et me dit d'un ton piqué, car le petit homme se pique et s'irrite très-facilement:

— Vous avez l'air surpris qu'il s'agisse d'une intrigue d'amour? Est-ce que cela vous étonne, que je tourne des têtes?

— Non, mon cher ami; mais je m'étonne que vous soyez si agité, puisqu'il ne s'agit que d'une chose à laquelle vous devez être habitué.

— Ah! c'est que ce n'est pas toujours aussi sérieux qu'aujourd'hui... Vous n'êtes pas sans savoir que je suis au mieux avec madame Montdidier?...

— Ma foi non, je ne le savais pas...

— Comment! vous ne saviez pas cela?... vous, un roué!... un séducteur dans mon genre!

— Vous me faites trop d'honneur.

— A coup sûr je ne l'ai dit à personne... car je suis la discrétion même! Mais ces choses-là! ça se voit toujours; ordinairement il n'y a que le mari qui ne s'en aperçoit pas.

— Est-ce qu'il s'en est aperçu cette fois?

— Ecoutez: Montdidier est un homme emporté, brutal même, à ce que dit sa femme; et de plus, horriblement jaloux!...

— Tout cela ne l'empêche pas d'être...

— Non, ça n'empêche jamais; au contraire, ça en donne l'envie... Mais enfin vous sentez qu'il fallait redoubler de précaution, de prudence!... Ce n'était pas ici un de ces maris qui vont au-devant de vos désirs, qui vous supplient sans cesse d'accompagner leur femme, de lui donner le bras au spectacle, à la promenade... de ces maris enfin qui ont l'air de vous dire: Faites-moi cocu, ça me fera plaisir...

— C'est vrai qu'il y en a comme cela.

— Il s'agissait de tromper un Argus, un Othello; il fallait sans cesse inventer quelque stratagème. Heureusement je ne suis jamais à court!...

— Vous êtes bien heureux.

— Aujourd'hui Montdidier dînait en ville; un repas de cérémonie auquel il ne pouvait se dispenser d'aller. Là-dessus nous dressons nos batteries. Sa femme fera semblant de dîner de bonne heure, et dira ensuite qu'elle va voir sa tante; elle ira en effet, mais viendra me retrouver chez un petit restaurateur du boulevard du Temple. Tout cela s'arrange comme nous en étions convenus; nous dînons très-bien... *et cœtera, et cœtera!*

— Oui, beaucoup de *et cœtera*.

— Je vous prie de croire qu'il y en a eu beaucoup. Le soir, il fallait qu'Hélène... c'est le nom de mon infante...

— Le nom lui va très bien.

— Tiens, c'est vrai, au fait!... je n'y avais pas encore pensé!... Il fallait donc qu'Hélène allât retrouver son *Ménélas*... Ah! ah! c'est très-drôle, *Ménélas*...

— Vous êtes *Pâris*, vous...

— C'est cela même... Je suis Pâris... Ah! quel dommage que je ne puisse pas rire maintenant!... Hélène devait donc aller retrouver son mari chez Giraud, qui donne une soirée... Vous connaissez Giraud... un bavard... qui croit qu'il a un cabinet d'affaires parce qu'il a trois cartons rangés sur son bureau... et qui a la manie de vouloir marier tout le monde... le tout pour que sa femme et lui aillent à la noce.

— Oui, je le connais.

— Moi, je devais aller aussi chez Giraud, mais plus tard; nous ne voulions pas arriver ensemble... On jase déjà assez!... et j'ai une réputation si terrible!...

— Enfin?

— Enfin tout à l'heure nous faisons venir un fiacre, je monte dedans avec Hélène... j'aurais dû la laisser aller seule... Mais que voulez-vous!... on a toujours tant de peine à se quitter!... Cette femme-là est extrêmement passionnée!... Me voilà dedans avec elle. Vous savez que Giraud demeure rue Poissonnière; j'avais dit au cocher de me descendre au coin du boulevard. Nous roulions assez doucement, par parenthèse, lorsque tout à coup nous nous sentons entraînés sur le côté: Hélène tombe contre une portière, je tombe sur elle... et tout cela était la suite d'un accident arrivé à la voiture: une roue de derrière venait de casser... Nous poussions des cris de possédé... Hélène me repoussait avec son poing qu'elle me mettait dans l'œil en disant que je l'étouffais, et moi je lui disais: Otez donc votre main; vous allez m'éborgner... Voyez-vous d'ici le tableau?

— Je vois que vous ne songiez plus à vous dire des douceurs!

— Ma foi non... bien au contraire... je crois que nous allions nous dire des injures... Voyez cependant comme une roue qui se casse change la disposition des sentiments. Heureusement nous avions eu plus de peur que de mal. La foule s'était portée autour de notre fiacre. Je parviens à ouvrir la portière, je saute dehors le premier... Mais jugez de ma stupéfaction en voyant devant moi le mari... oui, Montdidier lui-même, qui tendait le cou pour savoir ce qui était arrivé.

— Et vous a-t-il reconnu?

— Je n'en sais rien: en l'apercevant je ne lui ai pas laissé le temps de me parler; je me suis retourné si brusquement que j'ai manqué renverser un marchand de tisane qui était derrière moi... J'ai écarté, bousculé tout le monde, et j'ai couru jusque chez vous sans m'arrêter.

— Et votre pauvre dame, vous l'avez laissée là?

— Ne vouliez-vous pas que je lui donnasse encore la main, que je fisse le galant avec elle devant son mari?... Il me semble que j'ai pris le parti le plus sage... Mais cependant si Montdidier m'a reconnu... et j'en ai peur... si sa femme me nomme... si... car il aura vu sa femme sortir du fiacre... Ah, mon Dieu! un homme si colère, si jaloux!...

— Il est capable de faire un mauvais parti à sa femme...

— Oui, sans doute, à sa femme... et à moi... Elle ne cessait de me dire, quand nous étions ensemble : — Ah ! si mon mari savait... il me tuerait !... il me tuerait !...

— Alors il pourrait fort bien vouloir vous tuer aussi...

— C'est terrible... c'est désolant... Ce n'est pas la crainte de me battre... on sait bien que ce n'est pas ça... j'ai fait mes preuves... Mais le bruit, le scandale que causerait cette affaire... Et puis... au fond, je n'en veux pas à Montdidier, moi... Il me recevait très-bien, m'engageait à dîner... Je ne lui en veux pas du tout !...

— Vous n'en vouliez qu'à sa femme.

— Pas de plaisanteries, mon cher... la chose est trop sérieuse... Maudite manie des intrigues !... C'est fini ; je ne veux plus tromper de maris... C'est fort ridicule... c'est même immoral... je m'en veux beaucoup de l'avoir fait... Comment ! vous riez encore ?

— Oui, je ne puis m'empêcher de rire, parce que vous me faites l'effet de ces matelots qui prient Dieu pendant la tempête et s'en moquent quand il fait beau temps.

— Je ne sais pas si j'ai l'air d'un matelot, mais je sais que je me sens bien mal à mon aise... Cette aventure... tout de suite après le dîner... J'ai la charlotte russe sur l'estomac... Voyons, mon cher Blémont, ne rions pas... aidez-moi à sortir d'embarras... à charge de revanche ; et ça peut arriver bientôt, car vous êtes aussi un terrible homme... la terreur des maris... Ah ! Dieu ! en avez-vous fait de ces pauvres !...

— Si je puis vous être utile, je le veux bien, mais je ne vois pas trop comment... à moins de faire croire à Montdidier que c'est moi qui étais dans le fiacre avec sa femme ; mais cela ne rétablirait pas la réputation de son Hélène... et c'est à cela qu'il faut d'abord songer.

— C'est juste... c'est à cela... quoique, depuis qu'elle m'a mis sa main dans l'œil, je n'en suis plus amoureux du tout... C'est étonnant comme je l'ai trouvée laide dans ce moment-là !...

— Elle ne vous a pas toujours paru laide... Elle a eu des bontés pour vous : il faut tâcher de les reconnaître en lui sauvant l'honneur.

— Oui... elle a eu des bontés... mais je n'en veux plus, de ses bontés... Oh ! quand même tout cela s'arrangerait ! c'est fini, je le répète... plus de femmes mariées, plus d'amours illicites... des demoiselles, des veuves... des femmes libres, à la bonne heure ! on n'a pas toujours besoin de se cacher... de prendre des détours et des voitures...

— Ce sont toutes ces craintes qui donnent du piquant à ces sortes de bonnes fortunes.

— Merci... il est gentil, le piquant... Ah ! que je me tire de cette aventure, et je me range... je deviens incorruptible près des dames... Mais pour que j'aie le temps de devenir vertueux, il faut que Montdidier ne me brûle pas la cervelle... Voyons, mon ami, cherchons...

— Allez chez Giraud : vous verrez si Montdidier y est avec sa femme ; d'après la mine qu'il vous fera, il vous sera facile de juger s'il vous a reconnu, et comment il a pris la chose.

— Que j'aille m'exposer à sa fureur... à sa colère, devant tout le monde !... Vous n'y pensez pas, mon ami !...

— Un homme qui sait vivre ne met pas le monde dans ces sortes de confidences.

— Je vous ai dit que Montdidier était un brutal...

— S'il se croit trompé, il ne sera pas allé avec sa femme en soirée.

— C'est vrai... mais pour nous en assurer, il y aurait un autre moyen... ce serait que vous allassiez chez Giraud, vous. Si nos époux y sont, vous les observerez. Vous verrez tout de suite comment ils sont ensemble, et vous pourriez même faire adroitement entendre à la dame que vous me quittez... Hein ?... Ah ! mon cher Blémont, rendez-moi ce service-là ; allez chez Giraud.

— Il faut que ce soit pour vous obliger, car les soirées de l'homme d'affaires ne sont pas très-divertissantes ; et ce soir je comptais aller voir des dames fort aimables...

— Vous verrez vos dames demain... vous les retrouverez toujours... D'ailleurs ce sont peut-être des dames mariées, et qui sait si je ne vous sauve pas aussi de quelque mauvaise affaire ?

— Il semblerait, à vous entendre, qu'on ne va chez les dames qu'avec des intentions de conquêtes !...

— Oh ! c'est que je vous connais... Allons, Blémont, sacrifiez-moi vos dames... songez que je suis entre la vie et la mort tant que je ne saurai pas à quoi m'en tenir.

— Puisque cela vous oblige, je vais aller chez Giraud.

— Vous êtes vraiment un ami... Il est près de neuf heures ; c'est le moment où la réunion est dans son beau... Ce soir on doit chanter, faire de la musique... Agissez avec prudence... et si nos époux y sont, observez-les bien...

— J'ai l'air d'un confident de mélodrame.

— Moi, je vous attendrai... au café au coin du boulevard... je prendrai de l'eau sucrée... Si tout va bien, si je puis me montrer, vous aurez la bonté de me le dire.

— C'est entendu.

Nous doublons le pas ; nous arrivons au coin de la rue Poissonnière ; Bélan me prend la main et me la serre avec force en me disant :

— Mon ami, je vais vous attendre au café là-bas, en face... N'allez pas dire que je suis là... ne me nommez pas !...

— Soyez tranquille.

Je fais quelques pas dans la rue ; je me sens arrêté par derrière : c'est encore Bélan, qui a couru après moi et qui me dit d'un ton pénétré :

— Mon cher Blémont, que cette aventure vous fasse faire des réflexions... quelle vous corrige, comme elle me corrigera... Il faut nous amender, mon ami. Quant à moi, je jure, foi de Ferdinand Bélan, que la plus belle femme de Paris, si elle n'est pas libre...

Je n'écoute pas la fin du sermon du petit homme ; je le quitte en souriant, et je monte la rue jusque chez M. Giraud.

Chapitre III. — La Maison Giraud.

C'est une maison bien drôle que celle de M. Giraud ; elle n'a cependant rien d'extraordinaire, car les ridicules que l'on y rencontre sont communs dans la société ; mais, pour que les choses soient comiques, elles n'ont jamais besoin d'être extraordinaires.

M. Giraud est un homme de quarante ans ; ancien commis dans un ministère, ancien clerc de notaire, ancien receveur de la loterie ; il a fait beaucoup de choses, je ne crois pas qu'il ait rien fait de bien ; mais il est curieux et tatillon comme une portière, et il a de la prétention à l'esprit et au bon ton ; il en a même à faire des conquêtes, quoiqu'il soit fort laid et que son haleine fasse deviner son approche à trois pas de distance... ce qui ne l'empêche pas de vous parler toujours sous le nez, manie ordinaire des gens qui ont cette infirmité.

Madame Giraud a presque l'âge de son mari. Elle n'est ni laide ni belle ; mais malheureusement elle a les mêmes prétentions, s'habille toujours comme une comédienne de province, et veut surtout paraître mince, au risque de ne pas respirer.

Il y a ensuite un fils de onze ans, qui est tout le portrait de son père, et joue encore avec des *petits ménages ;* un autre fils de quatre ans, auquel on laisse faire tout ce qu'il veut, et qui use tellement de la permission qu'il n'y a pas un meuble intact dans la maison ; puis enfin une petite fille de huit ans, qui veut faire la maîtresse et fouetter ses deux frères pour montrer qu'elle est déjà raisonnable. Joignez à cela un chien hargneux qui aboie pendant cinq minutes après toutes les personnes qui arrivent, et une grosse chatte qui a continuellement un collier de liége et un emplâtre sur la tête ; et vous connaîtrez toute la maison Giraud. Je ne parle pas de la domestique, parce qu'ils en changent tous les quinze jours.

Je ne sais si ces gens-là sont riches (je n'ai pas l'habitude de m'informer de ce qui ne me regarde pas) ; mais je ne les crois pas aussi à leur aise qu'ils veulent le faire croire. J'ai dans l'idée que M. Giraud qui veut marier tous les célibataires qu'il rencontre, prélève un droit sur les mariages qu'il fait ; et ce n'est pas, à coup sûr, le droit du seigneur.

Je suis arrivé. Je monte au troisième étage. J'entends des enfants crier : je reconnais la voix de mademoiselle Joséphine Giraud et celle de son frère aîné. Il se mêle à cela des accords d'un piano et le son d'une flûte, d'où je conclus que la soirée est à son apogée.

J'entre dans la salle à manger. Une bonne, que je ne connais pas, est en train de faire des verres d'eau sucrée ; je crois qu'elle les goûte pour s'assurer s'ils sont bons. Le frère et la sœur se disputent un morceau de *baba*. En ce moment, M. Giraud sort du salon en tenant à la main un quinquet à globe ; il vient au-devant de moi avec son quinquet.

— C'est vous, mon cher monsieur Blémont ?... enchanté de vous voir... Ah ! pourquoi n'êtes-vous pas venu un peu plus tôt ?... Céran vient de chanter... il était en voix... c'était prodigieux ! Et on vient d'exécuter un morceau concertant flûte et piano... Deux amateurs ! ils ont joué cela d'une force extraordinaire... Ce maudit quinquet ne va pas... je ne sais pas ce qu'il a... Entrez, entrez... Nous avons beaucoup de monde... On chantera encore... Nous avons de fort jolies femmes... Il y en a plusieurs à marier... mon cher... et de bonnes dots. Si quelquefois l'envie vous en prenait... Ecoutez donc : il faut toujours finir par là... Diable de quinquet ! c'est pourtant une mèche neuve.

J'entre dans le salon. Mais il est fort difficile d'y circuler : d'abord la pièce n'est pas grande, ensuite les dames sont toutes assises et forment un cercle dans lequel personne ne s'est encore permis de pénétrer ; en sorte qu'il faut se contenter de se faufiler derrière les chaises de ces dames, au risque d'en déranger quelques-unes, ou en marchant sur les pieds des hommes qui occupent ce défilé. Je ne connais rien de plus ennuyeux qu'une réunion où les dames sont ainsi rangées comme des bordures de jardin, ne causant point avec les hommes, et n'étant occupées qu'à se regarder entre elles depuis le haut de la tête jusqu'au bout du pied afin de chercher ce qu'elles peuvent critiquer. Pour ajouter à l'ennui qui règne toujours dans une telle assemblée, le salon était fort mal éclairé : un grand quinquet, le pendant de celui que j'avais vu entre les mains de Giraud, ne jetait qu'une lueur douteuse ; et quelques flambeaux, placés de loin en loin sur les meubles, ne suffisaient pas pour remplacer la lumière des quinquets. Tout cela, joint au silence que gardaient les dames et aux simples chuchotements que se permettaient les messieurs, donnait à la réunion quelque chose de lugubre, de mystérieux ; on se croyait au spectacle de Robertson pendant la fantasmagorie.

J'aperçois madame Giraud dans le défilé. Elle me voit aussi, et tâche d'arriver jusqu'à moi en écartant quelques messieurs et en souriant à ceux qui ne se rangent qu'à demi afin d'avoir le plaisir de frôler ses appas. Enfin nous nous abordons. Comme je ne comprends rien au ton de ces messieurs, qui parlent tout bas comme s'ils étaient à l'église, je me permets de m'informer de la santé de la maîtresse de la maison avec ma voix ordinaire : ce qui attire un moment tous les regards sur moi ; mais ce qui pourtant ne produit pas un mauvais effet : car plusieurs jeunes gens, qui sans doute n'osaient pas commencer, se mettent à causer plus librement, et cela remplace les chuchotements mystérieux.

— Si vous étiez venu plus tôt, me dit madame Giraud, vous auriez entendu un grand morceau... Ah ! c'était bien gentil tout à l'heure.

J'ai envie de répondre qu'en effet ce n'est plus du tout gentil en ce moment, mais je m'en garde bien : dans le monde il ne faut pas dire tout ce qu'on pense, on y serait fort mal venu. Madame Giraud s'écrie bientôt :

— Mais où est donc M. Giraud ? que fait-il avec son quinquet?... Voilà celui-ci qui ne va plus à présent... Comme c'est désagréable !... Comment trouvez-vous cette demoiselle contre la cheminée ? Quarante-cinq mille francs comptant et des espérances. Ce n'est pas à dédaigner. Vous l'entendrez tout à l'heure : elle doit chanter de l'italien. Ah ! que M. Giraud me fait faire de mauvais sang !...

Enfin M. Giraud reparaît tenant d'un air fier le quinquet qui répand une vive lumière. Il le pose sur un meuble en disant :

— Il va aller maintenant... Ce n'était que peu de chose à arranger...

— Vous allez en faire autant à l'autre, dit madame Giraud, car vous voyez qu'il ne va plus...

— Ah ! c'est vrai... Eh bien! je vais lui en faire autant...

Madame Giraud arrête son mari, qui va pour chercher l'autre quinquet, et lui dit tout bas, mais pas assez pour que je ne puisse l'entendre : Concevez-vous ce Dufloc qui ne veut pas chanter?...

— Bah ! vraiment?...

— Il dit qu'il est enrhumé.

— C'est par méchanceté... C'est parce que nous ne l'avons pas invité à dîner.

— Il faut pourtant faire faire quelque chose.. Ça n'est pas animé.

— Il faut faire danser tout de suite...

— Non, monsieur, il est trop tôt...

— Alors tâche de faire chanter Montausol et sa femme... ou bien mademoiselle Dupuis... Arrange ça pendant que je vais arranger le quinquet.

Les époux se séparent ; et moi, profitant de la clarté qui est revenue, je songe à remplir le but de ma mission, et je passe en revue la société pour y chercher Montdidier et sa chaste épouse.

Il y a en effet de fort jolies femmes dans ce salon, et elles le seraient encore plus si, au lieu de ces bâillements qu'elles s'efforcent de comprimer, leur physionomie était animée par le plaisir. En voilà une surtout contre le piano... ce doit être une demoiselle... Elle est charmante... Il y a de la douceur et de l'esprit dans sa figure : ce sont deux choses que l'on rencontre rarement sur la même physionomie. De beaux cheveux blonds... pas trop clairs... des yeux bleus pas trop ouverts... une jolie bouche... une peau très-blanche, des couleurs légères, et de la grâce dans la tenue, dans la coiffure... il me semble qu'il y en a dans toutes les boucles de ses cheveux... Elle n'a pas l'air de s'ennuyer... cela dénote beaucoup d'usage du monde.

Les beaux yeux de cette jeune personne me font oublier Bélan et sa commission. Ah ! j'aperçois là-bas madame Montdidier... Elle cause, elle rit avec sa voisine. Il me semble que c'est bon signe : si elle avait eu quelque scène avec son mari, je pense qu'elle ne serait pas aussi gaie maintenant. Il est vrai que dans le monde on sait si bien se contrefaire !... Cherchons le mari : un homme est moins habile à cacher ce qu'il éprouve. Celui même qui n'est pas amoureux de sa femme sent son amour-propre blessé quand il a la certitude d'être trompé. Cela doit se voir sur la figure quand c'est aussi récent. Ces pauvres maris !... comme nous en rions tant que nous sommes garçons !... Après tout, j'espère bien rire de même quand je serai marié... D'abord je me flatte que j'aurai une épouse sage : il faut toujours se flatter de cela ; et puis... si enfin... Eh, mon Dieu ! est-ce donc une chose si terrible? Je me rappellerai les deux vers de La Fontaine :

Quand on le sait, c'est peu de chose;
Quand on l'ignore, ce n'est rien.

Je n'aperçois pas Montdidier dans ce salon. Il est peut-être dans la chambre à coucher, où je pense qu'on fait l'écarté. Je voudrais y aller ; mais cela n'est pas facile... Est-ce que personne ne se décidera à rompre le cercle que forment ces dames?... J'en saisirai la première occasion.

Le chien aboie : cela annonce de nouveaux venus. Ce chien-là remplit parfaitement les fonctions d'un laquais. Ce sont des dames. Tant mieux ; il faudra ouvrir le cercle pour l'agrandir. C'est ce qui arrive en effet ; et dès que je vois une ouverture j'y passe. Un jeune homme, qui n'est pas fâché de se rapprocher de certaine dame, en fait autant que moi ; puis un autre, puis un autre... Toujours les moutons de Panurge! Décidément le cercle est rompu. On se mêle, on se rapproche, on peut circuler... C'est pourtant à moi que l'on doit cela ! J'ai fait une révolution dans le salon de Giraud : celle-là du moins ne causera la mort de personne.

Je me suis involontairement rapproché de cette jolie personne que j'avais admirée de loin. Elle me semble encore mieux de près. J'oublie que Bélan attend devant un verre d'eau sucrée que je lui apporte la vie ou la mort. Il m'en coûte pour quitter la place où je suis.

Mais le piano résonne, on va chanter. Il me semble que je puis bien rester pour entendre le morceau. C'est le couple Montausol qui va nous donner un duo. Ce doit être un ménage bien uni ! Ces gens-là ne chantent jamais l'un sans l'autre. Figurez-vous un homme de petite taille, mais d'un embonpoint énorme, dont les joues violettes semblent vouloir crever lorsqu'il respire, et qui par conséquent est effrayant lorsqu'il pousse une voix de stentor qui a la vibration d'une contre-basse. Sa femme est aussi fort petite et pour le moins aussi grosse que son époux ; elle a l'air de beaucoup souffrir pour tirer de sa poitrine des accents vinaigrés qui percent le tympan. Le couple a la fureur des grands morceaux : c'est du grand opéra qu'on va nous régaler. Une dame tient le piano. Le mari regarde sa femme en soufflant comme un bœuf pendant la ritournelle ; la femme regarde son mari en élevant une de ses mains pour marquer la mesure. Chacun d'eux a l'air de dire à l'autre :

— Allons, ferme ! enlevons ça ! étourdissons-les !

Le récitatif commence : à la troisième mesure, la société ne sait déjà plus où elle en est. Le mari et la femme se renvoient la réplique comme deux joueurs de paume qui lancent la balle de toute leur force. Quand l'un des deux se trompe ou retarde dans la mesure, l'autre lui lance des regards furibonds et fait aller tout son corps pour remettre le duo au pas.

N'ayant pas assez d'empire sur moi-même pour regarder tranquillement les chanteurs, je porte mes yeux sur cette demoiselle qui est près de moi : c'est le meilleur moyen d'oublier la musique. Elle ne rit pas ; mais je crois m'apercevoir qu'elle mord légèrement ses lèvres. Le fait est qu'on est quelquefois bien embarrassé dans un salon pour garder son sérieux. Elle a levé les yeux de mon côté ; elle semble plus embarrassée que tout à l'heure... elle détourne la tête. C'est peut-être moi dont l'attention à la regarder lui aura déplu ; peut-être était-il inconvenant de la regarder aussi fixement... Je n'y songeais pas. Je le faisais, non pas pour qu'elle me remarquât, mais parce que j'avais du plaisir à la voir. Je me hâte de porter mes yeux d'un autre côté, de m'occuper de la musique. Ce malheureux duo n'en finit pas. Le mari et la femme suent à grosses gouttes. On devrait leur faire comme à ces faiseurs de tours de force auxquels on crie d'arrêter lorsque leurs exercices deviennent trop effrayants.

Je m'amuse à considérer nos mélomanes lorsque tout à coup la lumière baisse ; Montausol se penche sur la musique, et dans ses moments de *tacet* crie avec impatience :

— Mouchez donc, mouchez donc ; nous n'y voyons plus.

Mais l'obscurité ne vient pas des chandelles. C'est le quinquet rarrangé par Giraud qui vient de perdre toute sa clarté. Madame Giraud se hâte d'appeler son mari, qui est encore occupé à l'autre quinquet. Giraud arrive avec de grands ciseaux à la main en s'écriant :

— Je n'y conçois rien... ça ne peut pas être l'huile... elle est nouvelle.

— Papa, dit la petite fille, j'ai vu mon frère Alexandre fourrer hier de petits bons hommes de plomb dans le quinquet.

— Ah ! parbleu... si ce petit drôle a joué avec les quinquets, je ne m'étonne plus qu'ils n'aillent pas. Ma femme le laisse toucher à tout !... Quelque jour il bouleversera mon bureau.

— Il m'est impossible de gronder mes enfants, dit madame Giraud aux personnes qui l'entourent. Dès qu'ils ont l'air d'avoir du chagrin, je suis prête à me trouver mal... Et puis ce petit Alexandre est si gentil !... si aimable !...

La maman est interrompue par un grand bruit qui part de l'antichambre ; le chien aboie, et la petite fille se présente à la porte du salon en criant :

— C'est mon petit frère qui vient de renverser le plateau avec les verres qui étaient dessus.

Cet accident met toute la maison en l'air : la maman court à ses verres cassés ; le papa quitte ses quinquets pour tâcher d'attraper son fils ; et le petit Alexandre court dans les jambes de chacun, et se fourre enfin sous un sofa en tirant la langue à son père.

Le duo a fini au milieu de ce brouhaha, et l'on avait même cessé de s'occuper des chanteurs que ceux-ci chantaient encore. Aussi les Montausol quittent-ils le piano d'un air de mauvaise humeur ; ils viennent s'asseoir derrière moi en se disant :

— Ils ne m'y reprendront pas à chanter chez eux !...

— Je l'espère bien... Ces gens-là ne comprennent pas la bonne musique...

— Non... il leur faudrait des *Pont-Neuf !*... Nous nous en irons après le punch.

— Oui, si on en donne.

J'ai quitté le salon. J'entre dans la chambre à coucher. J'aperçois Montdidier causant avec quelques personnes. Je ne vois rien d'extraor-

dinaire dans sa physionomie; cependant il parle avec feu. Je m'approche d'un air d'indifférence. D'ailleurs je puis bien écouter comme les autres; il n'y met pas de mystère.

— Oui, messieurs, dit Montdidier, je suis arrivé là au moment où la voiture versait... Ma femme revenait de chez sa tante et se faisait conduire ici... Mais celui qui a eu le plus peur, c'est ce pauvre Bélan... Il passait, à ce qu'il paraît, tout contre le fiacre lorsque la roue de derrière s'est détachée... En voyant la voiture passer de son côté, il s'est cru mort, pulvérisé; et, comme la glace de la portière était ouverte, il a sauté par là dans l'intérieur du fiacre pour ne pas être écrasé. Vous savez qu'il est fort petit... Ma femme m'a dit qu'il était entré là-dedans avec l'agilité d'un singe. Ensuite, voyant que la voiture ne bougeait plus, il a ouvert la portière et s'est sauvé. Ma femme est même persuadée que, dans son trouble, il ne l'a pas reconnue; et c'est probable, sans quoi il lui aurait au moins donné la main pour descendre du fiacre... Ah! ah! ah!... ce pauvre Bélan, je rirai bien quand je le verrai!



M. de Bélan passe pour un homme à bonnes fortunes; il est vrai qu'il est riche.

Et M. Montdidier se met à rire de nouveau, ses auditeurs en font autant; je les imite de bon cœur : dans le fait, c'était moi qui devais rire le plus. Aussi Montdidier, qui s'aperçoit que je m'en donne largement, vient-il me frapper sur l'épaule en me disant :

— Vous avez entendu l'aventure de ma femme?

— Oui.

— Et sa rencontre avec Bélan... n'est-ce pas que c'est fort drôle?

— C'est extrêmement drôle!...

— Je donnerais un napoléon pour que Bélan vînt ici ce soir, afin de m'amuser un peu à ses dépens.

Je ne réponds rien, mais je m'éclipse dans la foule afin de procurer à ce pauvre mari le plaisir qu'il souhaite. Il semble qu'il est bien juste qu'il en ait aussi un peu.

Je suis sorti sans être remarqué. Je cours au café où m'attend l'amant inquiet; je le trouve devant son troisième verre d'eau sucrée, la figure pâle, défaite, n'augurant rien de bon de ma longue absence. Je me hâte de le rassurer et lui conte en riant ce que je viens d'apprendre.

Pendant que je parle, les traits de Bélan reprennent toute leur sérénité. Je n'ai pas fini qu'il se penche sur la table et se tient le ventre en riant aux éclats.

— C'est charmant!... c'est délicieux!... Assez, Blémont, assez... Vous me faites mourir de rire... J'ai sauté par la portière... Oh! les femmes! ont-elles des idées... des inventions pour tous les événements!... J'étais un fou de m'inquiéter!

— C'est ce que je vous disais il y a une heure, mais alors vous n'étiez pas en état de m'entendre.

— Oui, j'en conviens, j'étais tourmenté... pas pour moi, mais pour elle... C'est arrangé; n'y pensons plus que pour en rire... Garçon, prenez trois verres d'eau. Il me tarde d'être chez Giraud... Est-ce brillant? y a-t-il beaucoup de monde?

— Ce n'est pas absolument brillant, mais il y a beaucoup de monde, et j'ai remarqué de fort jolies femmes...

— De jolies femmes!... Voyons que je rarrange ma cravate...

— Mais vous savez, Bélan, que cette aventure doit vous corriger; que vous avez juré de n'en plus conter aux dames.

— Je n'ai pas dit à toutes... Celles qui sont libres n'étaient pas comprises dans mon serment... Et puis... ma foi!... on dit cela dans le premier moment... Allons chez Giraud... je chanterai... Je sais une romance nouvelle... Vous les engagerez à me prier de chanter, n'est-ce pas?

— Il paraît que décidément vous voulez que je sois votre compère.

Bélan ne me répond qu'en faisant une pirouette; et il est d'une gaieté folle. Nous nous acheminons chez Giraud; je l'engage à n'entrer que quelques minutes après moi, je ne veux pas avoir l'air d'être allé le chercher, et je tâcherai de rentrer incognito comme je suis sorti.

Je trouve dans l'antichambre Giraud qui regarde d'un air consterné ses deux quinquets qui sont sur le point de s'éteindre. Il ne voit pas que je viens du dehors, il est tout entier à ses mèches, et il me dit en m'en présentant une :

— C'est incompréhensible... Vous êtes témoin que je vais mettre des mèches neuves... nous verrons si elles charbonnent encore.

— Oui, je vois que vous vous donnez beaucoup de mal pour nous amuser.

— Oh! quand une fois ils iront bien!... Théodore... monsieur Théodore, voulez-vous bien ne pas toucher aux gâteaux.... Un grand garçon de votre âge... il est plus gourmand que son petit frère...

— Papa, laisse-moi en prendre un; c'est pour faire la *dînette*.

— Faire la *dînette* à onze ans!... et tu n'es pas honteux!... ne touche pas à la brioche au moins... Mais ça ne va pas là-dedans!... Ma femme ne sait pas animer sa réunion!... Nos chanteurs ont des rhumes!... il faudrait faire danser... monsieur Blémont, vous seriez bien aimable d'aller mettre cela en train.

— Vous savez bien que je ne touche pas du piano, moi.

— Non, mais vous direz à ma femme qu'elle prie quelqu'un de jouer une contredanse.... Nous ne manquons pas de musiciens.

— Avant de faire votre commission, dites-moi donc quelle est cette jolie personne en rose qui était assise contre le piano?

— En rose... devant le piano... avec des épis d'or dans les cheveux?

— Non, elle n'a pas d'or dans ses cheveux... une blonde, un peu pâle... fort jolie...

— Blonde... jolie... C'est que nous en avons plusieurs en rose... Ecoutez : quand j'aurai fini mes quinquets, vous me la montrerez.

Je vois qu'il n'y a rien à tirer de M. Giraud en ce moment; je rentre au salon. Un monsieur s'est placé au piano, mais ce n'est pas pour faire danser; c'est pour chanter, pour préluder, pour jouer des passages, des morceaux qu'il se rappelle. Il a à côté de lui un ami qui, lorsqu'il a fini un fragment d'air ou de morceau, lui en demande sur-le-champ un autre, en lui disant :

— Et cet air de *Tancrède*... Et la romance d'*Othello*... Et ce joli endroit de l'ouverture de la *Semiramide*...

— Ah! oui...

— Tâche donc de te rappeler un peu cela.

Et le monsieur joue, commence, s'arrête, reprend autre chose; il fait enfin comme s'il était chez lui : on comprend comme c'est amusant pour la société. Il y a longtemps que cela dure, et ce monsieur n'a pas l'air de vouloir en finir : il semble que le piano ait été mis là pour lui, et que nous sommes trop heureux d'entendre les petits préludes, les traits, les roulades et tout ce que ses souvenirs lui rappellent. J'ai rencontré dans le monde beaucoup d'originaux comme ce monsieur-là.

Bélan est depuis longtemps dans le salon; il y était entré avant moi. Je le vois causer et rire avec Montdidier : je devine le sujet de leur conversation. Madame Montdidier regarde Bélan avec inquiétude, elle ne sait pas qu'il est prévenu de ce qu'il doit dire : mais elle se rassure en voyant que ces messieurs paraissent fort bien d'accord. Dans tout cela, ce pauvre Montdidier ne me fait pas l'effet d'être aussi méchant, aussi jaloux que sa femme le prétend. Ces dames aiment à dire que l'on est très-jaloux d'elles, cela flatte leur amour-propre; et puis il n'y aurait plus de malice à tromper les gens auxquels cela serait égal.

Madame Giraud se donne en vain du mouvement pour trouver un chanteur ou une chanteuse : chaque virtuose a quelque motif pour refuser : cela contrarie la maîtresse de la maison, qui tenait à pouvoir dire qu'elle avait eu concert avant le bal, et qui s'aperçoit que chacun fait son possible pour ne pas entendre les *essais* du monsieur qui est au piano; elle se décide pourtant à dire à celui-ci que l'on désire une contredanse, et le monsieur quitte nonchalamment le piano, en passant ses mains dans ses cheveux et en fredonnant encore un fragment de *Rossini*.

Je vais inviter cette demoiselle que je trouve si bien : non que j'aie l'intention de lui faire une déclaration pendant la contredanse : ces choses-là ne se font que dans un bal public, ou tout au plus à une noce chez un traiteur; mais je tâcherai de causer un peu, si toutefois elle se montre d'une humeur causeuse. Il y a beaucoup de demoiselles avec

lesquelles il est impossible d'obtenir plus de trois mots de suite quand elles dansent.

Je suis arrivé presque à temps, on m'a accepté : nous dansons. J'essaie de dire autre chose que : Il fait bien chaud, ou cette contredanse est très-jolie. C'est vraiment difficile de trouver tout de suite quelque chose à dire à quelqu'un qu'on ne connaît pas, surtout quand on voudrait sortir des lieux communs.

Mais Giraud revient avec ses deux quinquets qui sont resplendissants de lumière. Voilà un sujet de conversation.



M. Giraud et son quinquet.

— Nous avions besoin de cela... il n'y a rien de triste comme un bal mal éclairé ; n'est-ce pas, mademoiselle ?

— C'est vrai, monsieur.

— Il y a cependant ici quelques dames qui pouvaient préférer le demi-jour. (Elle se contente de sourire.)

— Vous n'avez pas chanté, mademoiselle ?

— Pardonnez-moi, monsieur, j'ai chanté une romance.

— C'est donc avant que je sois venu... Cela me fait bien regretter d'être arrivé tard.

— Vous n'avez pas perdu beaucoup, monsieur.

— Ce n'est pas vous que je puis croire pour cela ; mais si... Ah ! c'est à vous.

La *poule* interrompt notre conversation : c'est contrariant, cela allait peut-être s'engager.

Après la *figure*, j'essaie de renouer l'entretien. — Est-ce que vous ne chanterez plus, mademoiselle ?

— J'espère bien que non : j'ai payé ma dette, cela suffit.

— Vous n'aimez pas à faire de la musique ?

— Si, je l'aime, mais avec des personnes de connaissance. Je ne vois aucune nécessité d'amuser des gens que l'on n'a jamais vus, et qui souvent ne vous écoutent que par complaisance.

— Vous jugez déjà le monde avec...

Allons ! il faut faire la *trénis* maintenant. Puis la dernière figure arrive, et la contredanse est finie. N'importe, j'ai pu juger que cette jeune personne n'est pas sotte. Elle n'en dira peut-être pas autant de moi.

Je saisis Giraud au moment où il va donner un coup de pouce à ses quinquets, qui baissent déjà.

— Vous m'avez vu danser avec cette demoiselle qui est en face de nous ?...

— Oui.

— Eh bien ! c'est sur ma danseuse que je vous questionnais tout à l'heure.

— Ah ! c'est mademoiselle Eugénie Dumeillan.

— Qu'est-ce que c'est que mademoiselle Dumeillan ?

— C'est la fille de madame Dumeillan, qui est assise contre elle.

— Mon cher monsieur Giraud, je pense bien que cette demoiselle est la fille de sa mère et de son père ; mais en vous demandant qui c'est, cela veut dire : quels sont ces gens-là ?... que font-ils ?... enfin c'est pour avoir d'autres informations. Comment ! vous, qui êtes l'homme aux renseignements, vous ne sentez pas cela ?

— Si fait, si fait... Mais c'est que celle-ci n'est pas sur ma liste pour se marier... Cependant elle est à marier aussi ; mais on n'y pense pas encore : tandis que cette grande brune là-bas... en turban... mon cher, on a cent mille francs comptant... Hein ?... c'est gentil ça ?... Ah ! si je n'étais pas marié, moi !... Ma femme, fais attention à ton fils Alexandre : il va renverser le cabaret, et toutes les tasses y passeront comme les verres à patte !

— Mon cher monsieur Giraud, je m'inquiète fort peu du montant de la dot de cette grande brune. Vous ne pouvez donc pas m'en dire plus sur ces dames en face ?

— Pardonnez-moi. La mère est veuve ; M. Dumeillan était sous-chef... je ne sais plus à quel ministère ; mais enfin il était sous-chef ; il a laissé, je crois, quatre ou cinq mille francs de rente à sa veuve... Mademoiselle Eugénie a reçu une très-bonne éducation ; elle est excellente musicienne ; elle aura aussi quelque chose que lui a laissé une tante... je ne sais pas au juste... mais je pourrai m'informer... Ce ne sera pas un mauvais parti : elle est fille unique... Voulez-vous que je parle en votre nom ?

— N'allez pas me jouer ce tour-là !... Qui diable vous dit que je veux me marier ?... est-ce qu'on ne peut pas causer d'une demoiselle sans songer à l'épouser ?

— Je ne dis pas... mais comme il faut toujours en venir là...

— Papa, voilà mon frère Théodore qui fourre des quartiers d'orange sucrés dans sa poche.

C'est mademoiselle Giraud qui est venue faire cette annonce : Giraud me quitte pour aller souffleter son fils aîné. Bélan s'approche alors de moi.

— Vous n'avez donc pas dit à Giraud de me prier de chanter, puisqu'il ne m'en parle pas ?



Eugénie.

— Eh ! mon Dieu ! Bélan, laissez-nous donc tranquilles avec votre chant ! on en a bien assez ! on aime mieux danser.

— C'est qu'on ne m'a pas entendu... je sais bien que j'aurais fait plaisir... j'avais appris un air exprès... Ah ! vous ne savez pas... Hélène qui me bat froid... mais très-froid !... elle trouve mauvais que je me sois sauvé si brusquement en voyant son mari. A-t-on idée de ça ?... Est-ce que je pouvais deviner qu'elle trouverait tout de suite une histoire ?... Au reste, qu'elle soit fâchée si elle veut... ça m'est bien égal... je ne m'en soucie plus du tout... je la vois toujours me mettant son poing dans l'œil quand nous avons versé... Elle n'était pas jolie alors...

J'ai des vues sur cette petite femme en noir... là-bas... voyez-vous?... bonne grosse mère!... un regard brûlant... ça promet...

— Mais elle est mariée... son mari est à l'écarté... il est receveur de l'enregistrement.

— Eh ben! tant mieux!... nous lui en ferons voir de toutes les couleurs, au receveur.

On danse de nouveau : cette fois c'est mademoiselle Eugénie qui tient le piano. Elle joue avec beaucoup d'aplomb et de goût. J'éprouve des regrets en songeant que je ne suis pas musicien ; j'ai préféré la peinture... C'est un art charmant que la peinture, mais il ne procure pas les mêmes avantages dans le monde que la musique. Dans un salon on négligera le peintre pour fêter, pour choyer le musicien : à la vérité, on ne songe pas toujours à danser et à chanter.

Le quadrille n'est qu'à moitié lorsque les deux quinquets s'éteignent de nouveau. On fait les dernières figures dans un demi-jour ou plutôt dans une demi-nuit. Tout le monde rit, tandis que madame Giraud gronde son mari, et que celui-ci s'écrie :

— Ma foi!... j'y renonce!... j'y perds mon latin. Théodore, dites à la bonne d'apporter des flambeaux en plus grande quantité.

Théodore sort du salon, mais c'est pour aller visiter le buffet de la salle à manger. Une troisième contredanse s'organise sans qu'on voie plus clair ; elle commence accompagnée par les cris de madame Giraud, qui demande toujours un supplément de lumière ; les plaintes de Giraud, qui fait inutilement monter et descendre les mèches de ses quinquets ; les piaillements des trois enfants qui se disputent les gâteaux, et les aboiements du chien, qui reconduit en jappant toutes les personnes qui s'en vont.

Bélan, qui danse en face de *la bonne grosse mère*, s'inquiète peu du bruit et ne songe qu'à perler sa danse : mais le clair-obscur qui règne dans le salon ne lui permet pas de voir un quartier d'orange que M. Théodore a laissé tomber de sa poche ; en voulant faire des pas *glissés*, Bélan glisse réellement et tombe dans les jambes de son vis-à-vis. Les dames poussent des cris d'effroi. Bélan se relève en se tenant le côté et en jurant qu'il ne serait point tombé s'il n'avait pas marché sur quelque chose. La petite Giraud ramasse le quartier d'orange écrasé en s'écriant :

— C'est mon frère qui a jeté ça par terre. Et le papa sort du salon en jurant à Bélan que son fils sera châtié quand tout le monde sera parti.

Cette contredanse est la dernière : les chandelles menacent d'en faire autant que les quinquets, et les danseurs craignent de rencontrer des quartiers d'orange en balançant avec leurs dames.

On s'en va. Mademoiselle Dumeillan part avec sa mère, je descends en même temps que ces dames. J'offre ma main à la maman, tout en ne regardant que la fille ; j'aide ces dames à monter dans un fiacre, et je les salue... Cela ne pouvait pas aller plus loin... pour une première rencontre.

J'entends rire et fredonner derrière moi. C'est Bélan qui suit la dame en noir et son mari, et me dit à l'oreille en passant :

— Je la suis... Ça va bien... ça prend... Quant à la Montdidier, c'est fini, c'est rompu... nous sommes ennemis jurés. Adieu... je poursuis ma conquête.

L'instant d'après, je vois Montdidier et sa femme qui passent, accompagnés par un grand blondin qui, toute la soirée, est resté derrière la chaise de madame.

Je souris en pensant aux projets de sagesse de Bélan, et je ne puis m'empêcher de m'écrier :

— Oh! les hommes! oh! les femmes!

Chapitre IV. — Deux vrais Amants.

Je loge rue Meslay, dans une grande maison où il y a des logements pour toutes les fortunes, et même pour ceux qui n'ont pas de fortune, où par conséquent celui qui veille pour gagner sa vie monte le même escalier que celui qui veille pour se divertir : il monte seulement beaucoup plus haut. Mais sous les mansardes il y a aussi des plaisirs, de l'amour et des minois fort séduisants. Celui qui sait les y rencontrer ne s'effraie pas de monter un peu haut.

Je sais qu'il y a dans le haut de ma maison (c'est-à-dire de la maison où je loge) de petites chambres lambrissées, mal closes, mal fermées, où il fume, où l'on gèle l'hiver, où les rats et les souris viennent chaque nuit vous rendre visite, et que cependant le propriétaire loue le plus cher qu'il peut ; encore n'y admet-il pas tout le monde et ne veut-il que des personnes *tranquilles*.

Je ne suis pas allé visiter ces petites chambres. Ce n'est pas faute d'envie cependant, car j'ai rencontré plusieurs fois sur mon escalier une jeune fille fort jolie, qui, je le sais, habite une des plus modestes chambres du cinquième. Elle n'a pas l'air commun d'une ouvrière, elle n'a pas non plus l'air éveillé d'une grisette ; et cependant c'est bien à peu près cela, car elle travaille pour vivre. Elle fait du feston, à ce que m'ont dit les portiers, et raccommode du linge quand on veut bien lui en donner. Mais elle a l'air si jeune encore, que cela inspire peu de confiance aux personnes chez lesquelles elle va demander de l'ouvrage ; et pourtant on peut être tout aussi honnête à seize ans qu'à quarante. La probité est dans le sang ; quand il faut l'attendre du temps et de l'expérience, on n'en a jamais une bien solide.

Ce n'est pas sans peine que la petite Marguerite a pu obtenir une chambre dans la maison. Le propriétaire la trouvait trop jeune, il ne voulait pas lui louer : il s'étonnait qu'elle se mît de si bonne heure dans sa chambre. Mais la petite avait un certain air de candeur qui a désarmé la sévérité du propriétaire ; elle a juré qu'elle était bien tranquille, ne faisait pas de bruit, ne rentrait jamais tard, et on lui a loué une chambre de cent trente francs par an. Il faut encore faire beaucoup de feston pour gagner cela.

Malgré son petit air de candeur, mademoiselle Marguerite a un amant ; mais quand on n'en a qu'un, qu'on ne reçoit que lui, qu'on ne sort qu'avec lui, il est permis de se dire tranquille et même honnête. L'honnêteté ne consiste pas spécialement dans l'innocence. J'ai eu une bonne qui était vierge et qui me volait mes cravates.

J'ignorais tous ces détails, lorsque j'ai rencontré pour la première fois la jeune fille sur l'escalier. En voyant ces traits mignons qui annoncent à peine quinze ans, ces grands yeux bleu-clair, cette petite bouche, cette petite taille, ces petits (car, hors les yeux, mademoiselle Marguerite me semble avoir tout petit), j'ai fait le joli cœur, c'est-à-dire que j'ai beaucoup regardé la jeune fille, et que j'ai tâché de m'en faire regarder ; mais on n'a pas fait attention à mes œillades, et on a descendu lestement l'escalier. Une autre fois j'ai hasardé quelques mots, quelques compliments, on n'y a pas répondu : alors j'ai cessé de la lorgner et de lui parler, car je ne suis pas entêté, et je crois que pour plaire il faut plaire tout de suite.

Une fois, cependant, mademoiselle Marguerite est venue sonner chez moi ; en la voyant me rendre visite, je ne savais trop que penser : mais la jeune fille, qui avait les yeux gros de larmes et poussait de grands soupirs, ne pensait nullement à l'inconvenance de sa démarche. Elle venait me demander si j'avais vu son chat, qui était perdu depuis le matin ; en apprenant que je n'avais pas aperçu son pauvre *Moquette*, elle partit comme un trait, sans écouter les consolations que je voulais lui prodiguer.

Alors je me dis : Cette jeune fille est sage ; car je trouve que c'est être sage que d'être fidèle à son amant. Je causai un peu de cette petite avec mes portiers, et ce que j'appris me confirma dans mes idées.

— Oui, c'est fort tranquille, me dit ma portière, excepté quand elle court après son chat, avec lequel elle joue comme si elle n'avait que cinq ans. Mais au fait, c'est encore si jeune!... Ça vous a cependant un bon ami... qui est presque aussi jeune qu'elle... Bien gentil aussi... Par exemple, c'est pauvre comme Job!... Une chambre dans laquelle il n'y a qu'un lit... et quel lit!... Quatre morceaux de bois qui se démontent dès qu'on y touche! Un petit buffet qui vaut bien quinze sous, quatre chaises, un pot pour fontaine et un petit miroir de trois francs ; allez, marchez avec ça!... Voilà ce que mademoiselle Marguerite appelle son ménage!... Mais enfin ça paye son terme ; il n'y a rien à dire.

— Son amant est sans doute un ouvrier, un apprenti?

— Non pas vraiment! c'est un muscadin!... un jeune *monsieur* enfin : mais apparemment qu'il la trouve assez bien meublée comme ça ou qu'il ne peut pas faire mieux! et je vous réponds que la petite mange plus souvent des pommes de terre qu'autre chose. Mais pourvu qu'elle voie son Ernest et qu'elle joue avec son chat, elle se trouve heureuse comme une reine.

Depuis que je savais tout cela, je ne regardais plus la jeune fille qu'avec intérêt. Quelque temps après, cet intérêt augmenta encore. J'entendis, sans le chercher, une conversation entre mademoiselle Marguerite et un vieux comte qui demeure sur le même carré que moi. M. le comte est un vieux libertin ; il n'y a rien d'extraordinaire à cela ; nous le sommes tous plus ou moins. Il lorgnait aussi notre jeune voisine, et un certain jour que j'allais sortir et que ma porte était entre-bâillée, le dialogue suivant vint frapper mes oreilles :

— Ecoutez donc!... écoutez donc, jolie espiègle! on a deux mots à vous dire.

— Qu'est-ce que c'est, monsieur?

— D'abord, que vous êtes un petit cœur...

— Ah! si ce n'est que cela...

— Ecoutez donc... ma chère amie, je veux faire votre bonheur...

— Mon bonheur?... mais je suis bien heureuse, monsieur.

— On n'est pas heureuse quand on demeure sur les toits, dans une mauvaise chambre mal meublée... Moi, je veux vous donner un joli appartement... et de l'argent pour vous acheter tout ce qui vous fera plaisir.

— Comment, monsieur! pour qui me prenez-vous?...

— Allons, mademoiselle Marguerite, ne faites pas la Lucrèce ; quand on a un amant, et qu'on vit avec un jeune homme, on ne doit pas se montrer si sévère.

— Parce que j'ai un amant, monsieur, est-ce une raison pour que j'écoute de pareilles choses?

— Votre petit freluquet d'amoureux ne vous donne rien, et vous plantera là au premier jour ; moi, je m'engage à vous faire une pension, et, si vous vous conduisez bien, je...

— Monsieur, je vous prie de vous taire, et surtout de ne plus me parler ; prenez garde que je ne dise à Ernest que vous l'avez appelé freluquet

quet, et que vous m'avez tenu de tels discours... Ah! c'est qu'il vous arrangerait bien, lui...

— Qu'est-ce que c'est?... petite insolente! petite impertinente!

— Hom! le vieux fou!...

Là-dessus la jeune fille monta lestement l'escalier; M. le comte rentra chez lui en grommelant; et moi, je me dis : Elle aime véritablement son Ernest, puisqu'elle préfère la misère avec lui à l'aisance avec un autre; et je fus presque honteux de lui avoir dit quelques douceurs, car, sans pratiquer la constance, on peut rendre hommage à la fidélité.

J'étais curieux de voir son amant; mais probablement il venait de très-bon matin et s'en allait fort tard, ou ne s'en allait pas du tout. Un jour, cependant, je le rencontrai; et je fus surpris de le connaître : je m'étais trouvé plusieurs fois avec lui en société. C'est un jeune homme de très-bonne famille; il n'a guère que vingt ans; il est joli garçon; mais il a la manie de travailler pour le théâtre, et n'a encore pu faire jouer que quelques petites pièces aux boulevards. Ses parents n'approuvent point son penchant dramatique, et veulent le faire entrer dans une administration; mais il trouve toujours moyen d'arriver quand la place est prise; et ses parents, qui ne sont pas contents de lui, ne lui donnent que très-peu d'argent pour ses menus plaisirs. Pauvre jeune homme!... je conçois que sa petite maîtresse mange plus souvent des pommes de terre que des cailles.

Je ne le connaissais que sous son nom de famille; j'ignorais qu'il se nommât Ernest. En me rencontrant dans l'escalier, il a souri, et nous nous sommes salués. Je ne cherche point à l'arrêter : il monte toujours si vite!... Je conçois qu'il est plus pressé d'être là-haut avec elle que de causer avec moi.

Il y avait longtemps que je n'avais aperçu la petite Marguerite et son jeune amant. En revenant de la soirée donnée par Giraud, je remarque beaucoup de mouvement chez mes portiers; le mari et la femme sont encore levés : cependant il est plus de minuit, et ordinairement un des deux est toujours couché à onze heures. Il y a aussi dans leur loge une vieille cuisinière de la maison; on cause avec action, et j'entends ces mots :

— Elle est fort mal... la sage-femme a secoué la tête... c'est mauvais signe.

— Qui est-ce donc qui est très-mal? dis-je en prenant mon flambeau.

— Eh! mais... monsieur, c'est la petite Marguerite qui a fait une fausse couche...

— Comment! elle était grosse, cette pauvre petite?

— Tiens, vous n'avez pas vu cela, monsieur! grosse de quatre mois et demi déjà!...

— Est-ce que monsieur Ernest n'est pas là?...

— Ah! il est comme un perdu!... Il vient d'aller chez lui... ce n'est qu'à deux pas. Il a emmené notre petit neveu... c'est pour rapporter quelque chose, sans doute : car ça manque de tout là-haut.!...

En ce moment on frappe fortement à la porte. On ouvre, et Ernest entre dans la cour, portant sur la tête un matelas; le jeune homme n'a pas craint de compromettre sa jolie tournure en faisant un métier de commissionnaire; quand il s'agit de secourir celle qu'on aime, les bienséances ne sont plus consultées. D'ailleurs, à minuit les rues ne sont pas très-fréquentées.

Le petit neveu vient derrière, portant un fauteuil couvert en velours d'Utrecht; je vois qu'à l'insu de ses parents, le jeune Ernest a dépouillé sa chambre pour procurer quelques meubles à sa petite amie.

— Il est temps que vous reveniez, monsieur, dit la vieille portière avec cet air alarmant qui augmente l'effet des mauvaises nouvelles. Mademoiselle Marguerite est très-mal... il y a eu des accidents compliqués... Bref, elle perd tout son sang, et vous sentez bien que cela ne peut pas aller loin comme ça!...

Le jeune homme pousse un cri de terreur, et, jetant son matelas à terre, monte l'escalier quatre à quatre sans en écouter davantage. Je suis resté devant la loge des portiers, qui sont l'un et l'autre trop vieux et trop paresseux pour offrir de monter le matelas; quant au petit neveu, c'est tout ce qu'il peut faire que de grimper avec le fauteuil, et la cuisinière n'est là que pour faire des commentaires. Je me suis bientôt décidé : je prends le matelas sur mes épaules et je monte avec cela jusqu'au cinquième.

J'arrive devant la porte de la chambre de la petite Marguerite. Cette porte n'est que poussée, et cependant je n'ose pas entrer... Je sais que cette jeune fille est si pauvre!... et c'est surtout avec les gens peu fortunés que l'on doit user de discrétion. Peut-être elle et son amant trouveront-ils mauvais que je me permette de venir... Cependant, puisqu'elle est si malade...

Pendant que j'hésite, et que je reste à la porte avec le matelas sur l'épaule, j'entends une voix aigre qui dit :

— Allez chercher un accoucheur, monsieur : moi, je ne réponds plus de rien... Il faut un accoucheur... c'est très-urgent...

Une voix bien faible, que je reconnais pour celle de la jeune fille, dit alors :

— Reste, Ernest, ne me quitte pas... J'ai moins mal quand tu es là.

J'ai poussé la porte, et je jette le matelas dans un coin de la chambre en disant :

— Je vais aller chercher un accoucheur... Restez près d'elle, puisque cela lui fait du bien...

— Oh! oui, oui... allez, me dit Ernest; oh! que je vous aurai d'obligation!...

Je n'entends pas le reste; je descends rapidement l'escalier; je manque de renverser le petit neveu du portier qui n'est encore qu'au troisième avec son fauteuil; je crois que le petit drôle s'assied dedans sur chaque palier; enfin je suis dehors. Me voilà dans la rue, courant au hasard, et cherchant si j'apercevrai encore quelque boutique ouverte pour m'informer s'il y a un accoucheur dans les environs.

Où avoir des renseignements? tout le monde est couché; je vois bien des tableaux de sages-femmes, mais ce n'est point une sage-femme qu'il nous faut. Je me hasarde à frapper au hasard à plusieurs portes; je carillonne, je fais un bruit d'enfer.

— Qui est là? me demandent les portiers, et je m'écrie :

— N'y a-t-il pas un accoucheur dans la maison? On me répond des injures, ou on ne me répond pas; le monde n'est pas obligeant quand il a envie de dormir.

Je connais bien deux médecins accoucheurs... mais ils demeurent si loin! La pauvre enfant aurait le temps de mourir avant leur arrivée. Que faire?... je ne veux cependant pas revenir seul... il me prend l'envie de crier au feu. Ce moyen, que l'on a employé dans plusieurs pièces de théâtre, peut aussi être bon à la ville, il faut effrayer ses concitoyens pour en obtenir quelque chose; quand tout le monde sera aux fenêtres, je demanderai un accoucheur.

Je vais répandre l'alarme dans le quartier, lorsque deux hommes passent près de moi en parlant avec chaleur... Je reconnais la voix d'Ernest; c'est lui-même; craignant que je ne revinsse pas assez vite, il est descendu sur mes pas; mais au moins il a demandé à la sage-femme l'adresse d'un accoucheur, et il en ramène un. Je cours à lui : il me remercie, quoique je n'aie été bon à rien. Nous revenons en doublant le pas, et nous ne parlons plus; le pauvre Ernest n'a qu'une pensée, c'est de sauver Marguerite. Nous arrivons. Ernest se rend près de sa maîtresse avec l'accoucheur. Je reste sur l'escalier. Je le monte, je le descends avec agitation... Je n'ai dit à Ernest que ces mots :

— Si vous avez besoin de quelque chose, je serai là.

Que les moments me semblent longs! ces jeunes amants s'aiment si bien!... Cette pauvre petite est si gentille... Si elle mourait, quel chagrin! quels regrets pour son amant!... Perdre un si long avenir de bonheur... Ah! la mort se trompe quand elle ferme des yeux de seize ans.

Il me semble qu'une heure s'est écoulée depuis que cet accoucheur est là-haut... Mais j'entends venir... on descend... on m'appelle... c'est Ernest... La joie brille dans ses yeux, et il me crie :

— Mon ami... mon ami, elle est sauvée... il n'y a plus de danger!...

— Ah! que vous me faites plaisir!

Nous nous serrons la main. Il m'a appelé son ami, et, quelques heures auparavant, nous nous connaissions à peine; mais il y a des circonstances qui nous lient plus étroitement que soixante soirées passées ensemble dans le monde. C'est ce qui vient de nous arriver.

L'accoucheur descend. Ernest court à lui : — Vous partez, monsieur... il n'y a donc plus de danger?...

— Non, non... rassurez-vous... Toutes les choses sont maintenant à leur place... et telles qu'elles doivent être... je vous réponds d'elle... il ne lui faut plus que du repos.

— Mais vous viendrez demain matin, n'est-ce pas, monsieur?

— Oui, je viendrai la voir demain.

L'accoucheur s'éloigne; Ernest le suit jusqu'à la porte de la rue, en le regardant, en l'écoutant comme un oracle. Ah! c'est un bel art que celui qui nous donne le moyen de sauver nos semblables. Ce n'est plus un homme à nos yeux, c'est un dieu, celui qui a conservé l'existence à l'être que nous chérissons.

Je vais rentrer chez moi, mais Ernest me dit : — Montez donc un moment avec moi : cela lui fera plaisir. Je le suis.

La jeune fille est établie dans son lit, qui, en effet, ne me semble pas devoir être bien doux; cependant elle a, de plus que d'ordinaire, le matelas que son amant a apporté. La sage-femme est assise dans le fauteuil, qui, par son élégance, jure avec le peu de meubles qui garnissent la chambre, elle a ses deux pieds sur une chaufferette, quoiqu'elle soit placée juste en face de la cheminée; il est vrai que le feu est bien modeste. Cette femme n'a rien en elle qui dénote la sensibilité; on voit qu'elle vient faire son état, et voilà tout; et, à sa mine peu aimable, aux regards qu'elle jette autour d'elle, je devine que la pauvreté de cette chambre lui fait craindre de n'être pas bien payée de ses services : cependant, elle a consenti à passer la nuit, et le jeune homme lui en sait beaucoup de gré.

Ernest s'approche bien doucement du lit; mais la jeune fille lui tend sur-le-champ la main en disant : — Oh! je ne dors pas... je n'ai pas envie de dormir... mais je suis bien à présent... Seulement, je crains que cela ne te fatigue, de passer la nuit... tu relèves aussi de maladie, tu n'es pas fort encore... Retourne chez toi... Tu sais bien que je ne suis plus en danger : l'accoucheur l'a dit... et puisque madame reste...

— Dame! oui, je reste, dit la sage-femme d'une voix aigre, quoique ça me dérange... mais enfin... Ah! Dieu! qu'il fait froid dans cette chambre! le vent souffle de partout.... Joli feu... deux tisons... Est-ce qu'il n'y a pas seulement un soufflet ici?

Ernest court chercher un soufflet qu'il présente à la sage-femme, et revient près du lit en disant : — Tu dois bien penser, ma chère, que je ne te quitterai pas... Mais tiens, voilà M. Blémont, qui a eu la complaisance de courir aussi pour trouver un médecin, quand il est venu il y a une heure ; nous n'avons pas seulement pensé à le remercier...

— Ah! c'est vrai, mon ami. Pardon, monsieur, excusez-moi : mais alors j'étais si souffrante...

— Vous ne me devez aucun remercîment, car ce n'est pas moi qui ai trouvé votre docteur...

— N'importe, dit Ernest, vous nous avez montré un intérêt... que je n'oublierai jamais...

— Beau fichu soufflet! qui n'a pas pour deux liards de vent!... Quand il gèle, ça doit être gentil ici!...

Je me retourne vers cette sage-femme ; je voudrais pouvoir la faire taire : il me semble que ses réflexions indiscrètes doivent être pénibles pour les deux amants. Mais je me trompe ; ils n'écoutent pas cette femme. Ernest tient la main de son amie, celle-ci le regarde tendrement ; après avoir craint une séparation éternelle, il leur semble qu'ils viennent de se retrouver. Ils sont tout à l'amour. Cependant Marguerite soupire, et, au bout d'un moment, je l'entends dire à demi-voix à Ernest : — Quel dommage, mon ami!... C'était un garçon!...

Pauvre petite! pouvant à peine se faire exister elle-même, elle voudrait un enfant, parce qu'on est toujours fière d'être mère, et qu'un enfant est un lien de plus pour s'attacher son amant.

Je vais les quitter, lorsqu'un bruit violent se fait entendre : ce sont des vitres que l'on brise, et cela semble être sur le toit, près de la croisée de la chambre où nous sommes.

La sage-femme pousse un cri de terreur, et vient se mettre derrière moi en disant : — Ce sont des voleurs... Avez-vous entendu, messieurs?... Ils entrent par une croisée... Il faut réveiller toute la maison...

J'avoue que je partage l'idée de la sage-femme, et je vais aller ouvrir la fenêtre pour voir ce que c'est, lorsque Marguerite, qui, au lieu d'avoir peur, laisse échapper un léger sourire, me fait signe d'arrêter, et nous dit : — Rassurez-vous... je sais ce que c'est... Je suis maintenant habituée à ce bruit-là... c'est mon voisin M. Pettermann qui rentre chez lui.

— Qu'est-ce que c'est donc que M. Pettermann, et pourquoi fait-il ce vacarme pour rentrer? dit la sage-femme.

— M. Pettermann est tailleur, et travaille dans sa chambre ; mais il se grise au moins trois fois par semaine : ces jours-là il perd toujours la clef de sa chambre ; alors il monte sur le plomb qui donne sur la fenêtre du carré, et, au risque de se rompre le cou, il va jusqu'à sa croisée, donne un coup de poing dans un carreau afin de pouvoir lever l'espagnolette, et rentre chez lui par la fenêtre... Demandez à Ernest si nous ne l'avons pas déjà entendu plus de douze fois en faire autant?

Je ne puis m'empêcher de rire des habitudes de M. Pettermann, tandis que la sage-femme s'écrie : — Oh! l'imbécile!... Il m'a fait une peur... Marcher sur un plomb... et quand on est gris!...

— S'il était de sang-froid, madame, il est probable qu'il ne s'y hasarderait pas...

— Mais quelque jour il se rompra le cou, votre voisin!...

— C'est ce que je lui ai dit souvent... Le lendemain, quand il fait mettre son carreau, il jure que cela ne lui arrivera plus. La portière l'a déjà menacé de lui faire donner congé s'il ne rentre pas par sa porte et ne revient pas moins tard.

Nous entendons en ce moment jurer et tempêter sur le carré. M. Pettermann, rentré chez lui, avait pu ouvrir sa porte, qu'il ne fermait qu'au pêne.

— Il veut peut-être de la lumière, dit Marguerite. Cependant il est bien rare qu'il me demande quelque chose : mais il aura vu qu'on n'était pas couché ici.

Nous entendons heurter à la porte, et une voix enrouée dire en bégayant : — La voisine... est-ce que vous n'êtes pas coucou... couchée, ma voisine : si c'était un effet de vot'part... de m'allumer mon petit bout...

Je suis curieux de voir le voisin Pettermann, et, avant qu'Ernest ait eu le temps de quitter la main de sa petite Marguerite, j'ai été ouvrir la porte.

Le tailleur est un homme jeune encore, d'une figure franche et ouverte : mais l'habitude de se griser a rendu son nez violet, bourgeonné ; sa toilette est dans un désordre qui accuse aussi son intempérance.

En me voyant, il ouvre de grands yeux et s'écrie : — Tiens! prout!... je me suis donc trompé?... C'est drôle... C'est donc pas la porte de la voisine... ou si c'est qu'elle est déménagée?...

— Non, monsieur, dit Ernest, mais ne criez pas si haut... elle est malade... Que désirez-vous?

— Ah! elle est malade, c'te pauvre petite mère!...

Et M. Pettermann s'avance vers le lit en disant : — Vous êtes malade, ma petite mère!... qu'est-ce que vous avez donc?...

Ernest arrête le tailleur qui empeste le vin ; et celui-ci, toujours très-poli, quoique gris, craint d'avoir fait une sottise, et recule jusqu'au fauteuil dans lequel est assise la sage-femme, sur les genoux de laquelle il se laisse aller en disant :

— Pardon... c'est juste... ça ne me regarde pas... Ah! prout!

— Voulez-vous vous relever, ivrogne? crie la sage-femme en repoussant le tailleur par le dos. Celui-ci se retourne en balbutiant :

— Tiens!... j'étais sur du sexe... sans m'en douter... Pardon, ma petite mère!... C'est sans *ostentation*.... je vous le jure.

— Donnez-moi votre chandelle, que je vous l'allume, dit Ernest ; car c'est sans doute cela que vous voulez?

— Oui, mon voisin, si c'était un effet de votre part... Je n'ai pas pu battre mon briquet... vu que je me suis un peu égratigné la main droite en rentrant chez moi.

Nous remarquons seulement alors que ce malheureux a la main droite tout ensanglantée, deux de ses doigts sont grièvement coupés. La jeune fille montre à Ernest une armoire dans laquelle sont des chiffons, avec lesquels il s'empresse d'entortiller la main du tailleur. Celui-ci se laisse faire, tout en disant : — Oh! mon Dieu!... c'est rien du tout... prout! une misère!... Je ne sais pas comment j'ai fait ce soir, mais j'ai cassé deux carreaux au lieu d'un...

— Mais, monsieur Pettermann, est-ce que vous ne vous corrigerez pas de cette habitude de rentrer par la fenêtre?...

— Comment voulez-vous que je fasse?... je perds ma clef... Ces clefs, ça vous glisse de la poche sans qu'on le sente... et puis je crois qu'aujourd'hui ma poche était trouée... Mais je vous jure qu'à présent j'y ferai attention... d'autant plus que ça va me gêner pour coudre ça...

— Tenez! voilà votre chandelle.

— En vous remerciant. . Bien le bonsoir à la société... Meilleure santé, ma voisine... Si quelquefois vous aviez besoin de mes services.. appelez-moi... ne vous gênez pas...

— Merci... merci, monsieur Pettermann.

— Non, mais ne vous gênez pas... appelez-moi... ça me fera plaisir.

— Le tailleur est rentré chez lui. Je pense que la jeune malade doit avoir besoin de repos ; je lui souhaite aussi le bonsoir et quitte sa chambre. Cependant je voudrais dire quelque chose à Ernest ; mais à lui seul. Il me reconduit avec la lumière. Lorsque nous sommes tous deux devant ma porte, je m'arrête, je le regarde... et je me tais ; car je ne sais, en vérité, comment m'y prendre.

Ernest, qui ne pense pas que j'ai encore quelque chose à lui dire, me souhaite le bonsoir et va remonter. Je l'arrête par le bras, il faut que je me décide à parler.

— Monsieur Ernest... je suis charmé d'avoir fait plus ample connaissance avec vous... J'espère que notre liaison ne se bornera pas là...

— Monsieur, je vous remercie... C'est aussi mon désir... Je vous le répète, je n'oublierai pas l'intérêt que vous avez pris au chagrin que j'éprouvais cette nuit... Il y a tant de gens dans le monde qui auraient ri de ma douleur... qui l'auraient blâmée même.

— Ces gens-là ne voient jamais dans les liaisons d'amour que des occasions de plaisir ; du moment qu'il s'y mêle de la peine, ils pensent qu'il faut les rompre!

— Ah! vous avez bien raison... Mais, bonsoir, je vais...

— Un moment encore... Je voulais vous dire.... Excusez-moi d'abord : j'espère que ce que je vais vous dire ne vous offensera pas... Tenez, entre jeunes gens on doit parler franchement... Quoique j'aie cinq à six ans de plus que vous, je me souviens fort bien qu'étant encore chez mes parents à dix-huit ans, j'étais quelquefois fort embarrassé pour faire un cadeau à ma maîtresse... Ecoutez : votre jeune amie vient d'éprouver un accident qui va vous nécessiter des dépenses que vous ne comptiez pas devoir être si prochaines... Un jeune homme qui vit avec ses parents est parfois gêné... Permettez-moi de vous offrir ma bourse... Vous me rendrez quand vous le pourrez...

Ernest me serre la main en me répondant : — Je vous remercie de cette offre, monsieur Blémont : elle ne m'offense pas, car je ne pense pas que ce soit un crime d'être à court d'argent, et je n'affecterai pas ici une aisance qui ferait bien mal penser de mon cœur, quand on a vu la chambre de cette pauvre petite. Mes parents sont à leur aise, vous le savez ; mais ils me traitent fort sévèrement, parce que je ne fais pas absolument ce qu'ils veulent... Ils pensent aussi qu'à mon âge on ne doit pas avoir besoin de dépenser de l'argent pour une maîtresse. Peut-être n'ont-ils pas tort au fond!... Pourtant je vous assure que les privations que nous éprouvons, Marguerite et moi, bien loin de diminuer notre amour, ne font que l'augmenter encore. Ne doit-on pas s'attacher à quelqu'un en raison de tout ce qu'il a souffert pour nous?.., Marguerite, si jeune, si jolie, trouverait, si elle le voulait, des amants, riches, avec lesquels elle aurait toutes les douceurs de la vie ; elle préfère être pauvre avec moi!... Mais nous ne sommes nullement à plaindre pour cela, car nous nous aimons mieux que de l'argent. Au reste, cette gêne ne sera que momentanée, je l'espère ; j'ai deux pièces reçues... et si elles réussissent...

— Alors, vous acceptez mon offre?

— Non... Oh! je n'emprunte jamais d'argent quand je n'ai pas la certitude de pouvoir le rendre. C'est un principe dont je ne m'écarterai point.

— Mais puisque vous avez des pièces reçues et qu'on va jouer...

— Une pièce de théâtre n'est jamais une certitude ; c'est un coup de dés!... Je vous remercie mille fois. J'ai d'ailleurs de quoi faire face aux événements... Quant à l'avenir... nous espérerons... nous ferons des châteaux en Espagne.

— Je suis fâché que vous me refusiez.

— Et moi je suis bien aise que vous m'ayez offert : car vous êtes le premier de mes amis qui me fassiez une telle proposition, et pourtant vous n'êtes le mien que depuis quelques heures!...

— C'est que souvent on passe sa vie avec des gens auxquels on donne ce nom, mais qui n'en ont pas les sentiments.

— Bonsoir, monsieur Blémont. Si vous avez le temps de monter une minute demain, cela nous fera plaisir.

— Oui, j'irai savoir des nouvelles de ma voisine; bonsoir.

Ernest remonte au cinquième, et je rentre chez moi.

Chapitre V. — Encore de l'amour.

J'ai été le lendemain rendre visite à ma voisine du cinquième, je la trouve seule avec son amant; la sage-femme n'est plus là : c'est Ernest qui s'est établi garde-malade, autant par nécessité que par goût; car les deux amants se trouvent plus heureux de n'avoir pas toute la journée un tiers avec eux, et ce qui serait une privation pour d'autres est une satisfaction pour des amoureux.

Ernest est assis près du lit de sa maîtresse; je crains de les gêner; je ne voulais rester qu'un moment, et une heure s'est écoulée depuis que je suis là. Restez donc encore, me disent-ils toutes les fois que je me lève pour partir. D'où vient que le temps passe si vite, que nous nous trouvons si bien ensemble?... C'est que tous trois nous laissons librement paraître nos sentiments, que nous parlons avec franchise de ce qui nous intéresse, que nous épanchons nos cœurs en liberté. Marguerite parle de l'enfant qu'elle espérait, et ses yeux attachés sur ceux d'Ernest semblent lui dire : — Cela pourra se réparer, n'est-ce pas? Ernest sourit, la console, puis parle de ses deux pièces reçues... ce sont ses enfants aussi. Moi, je leur parle spectacle, bals, intrigues amoureuses... Je leur conte, sans nommer personne, l'aventure de Bélan et de son Hélène. Cela les fait beaucoup rire. Je ne sais si dans mes récits j'ai parlé avec plus d'intérêt de mademoiselle Dumeillan; mais quand je prononce son nom, je remarque que mademoiselle Marguerite sourit et qu'Ernest en fait autant.

Enfin, Ernest me dit après un de mes récits : — Mon cher monsieur Blémont, il me semble que vous êtes amoureux?

— Moi, amoureux!... et de qui donc?

— Parbleu! de la demoiselle blonde qui cause si bien, qui touche si agréablement du piano... qui a un regard si doux...

— Comment! est-ce que je vous ai dit cela?

— Non, mais nous l'avons deviné à la manière dont vous en avez parlé... N'est-ce pas, Marguerite?

— Oui, oui, certainement vous êtes amoureux de la demoiselle en rose.

— Ah! je vous jure bien que...

— Allons, ne jurez pas, monsieur, vous mentiriez.

— Mademoiselle Eugénie est fort jolie, c'est vrai.... mais je ne la connais pas...

— On fait connaissance.

— Je ne sais pas si ces dames voudraient me recevoir... Ma foi! au fait, vous me donnez l'idée d'aller en causer avec M. Giraud... Aujourd'hui il ne sera peut-être plus occupé de ses quinquets... Je vais y aller... je n'aurai l'air de rien, mais j'amènerai la conversation sur ces dames.

— C'est ça : allez; vous viendrez ensuite nous dire où en seront vos affaires.

J'avoue que le tableau de l'amour si vrai de ces jeunes amants me fait désirer de goûter un bonheur semblable. Peut-être le souvenir de la charmante Eugénie influe-t-il beaucoup sur mes réflexions. J'ai vingt-six ans, je suis déjà las d'intrigues galantes... C'est pourtant bien amusant d'avoir trois ou quatre maîtresses que l'on trompe toutes à la fois; qui nous font des scènes, nous suivent, nous menacent, nous guettent, et se passionnent davantage pour nous à chaque infidélité que nous leur faisons. Et ces pauvres maris que l'on fait... Ah! c'est aussi fort amusant!... Mais au milieu de tous ces plaisirs, il me semble que le cœur éprouve parfois un vide... Ernest et Marguerite ne goûtent-ils pas un bonheur plus réel que moi?.... Je ne sais, mais je voudrais en essayer.

J'ai huit mille francs de rente. Ce n'est pas une fortune, mais c'est une existence assurée. D'ailleurs, j'ai fait mon stage, j'ai été reçu avocat; c'est encore quelque chose : il est vrai que je n'ai pas plaidé souvent depuis que j'ai le droit de porter la robe. Les plaisirs m'ont trop distrait des affaires; mais si je me mariais, je serais sage... il le faudrait bien.

Mon père est mort; il était aussi dans le barreau. Il m'a laisssé un nom honorable, que je me flatte de conserver sans tache : car on peut avoir trois ou quatre maîtresses à la fois, cela n'attaque nullement l'honneur!... surtout lorsqu'on n'a à se reprocher ni rapt ni séduction, et Dieu merci! nous vivons dans un temps où il est facile de faire l'amour sans en venir là... Je sais bien que ce n'est pas moral de tromper des maris... Mais l'exemple est si contagieux, et puis il y a tant de ces messieurs qui délaissent leurs femmes... N'est-il pas alors naturel de consoler ces dames?

Ma mère, qui passe l'été à la campagne, et l'hiver à Paris devant une table de whist, serait certainement fort aise que je fusse marié; elle a mille écus de rente qui me reviendront un jour : mais je n'y songe jamais : quand on aime ses parents, on doit toujours espérer qu'ils ne mourront pas.

Je fais ces réflexions, je ne sais pas trop pourquoi. Après tout, je ne songe nullement à me marier, ou du moins à faire un de ces mariages qui sont prévus, arrangés d'avance par des parents ou des amis. Si je me mariais, il faudrait que je fusse bien amoureux, il faudrait que j'eusse la certitude d'être tendrement aimé.

Tout en marchant et en pensant, je suis arrivé devant la porte de Giraud. Monterai-je?... pourquoi pas?... je ferai semblant d'avoir perdu la veille... une canne... une badine... Je n'en porte jamais... mais c'est égal. Il est deux heures; je pense que Giraud doit être dans son cabinet; je monte. Je trouve la porte du carré ouverte. Les trois enfants, habillés comme de petits voleurs, et sales comme des chiffonniers, se traînent dans l'antichambre en jouant avec le chien, auquel ils ont mis un bonnet de soie noire de leur père. Je m'aperçois que les appartements ne sont pas encore faits; la bonne balaie le salon. On m'a dit que Giraud y était. Je pense qu'il est dans son cabinet; mais la petite fille me crie que son papa habille sa maman, et je n'ose me permettre d'entrer dans la chambre de madame. On va appeler monsieur; pendant ce temps, je reste dans la poussière et poursuivi par le balai.

Enfin Giraud arrive en secouant ses mains, en faisant des grimaces.

— Bonjour, mon cher Blémont...

— Je suis désolé de vous avoir dérangé... j'étais monté en passant pour...

— Vous ne me dérangez aucunement; au contraire, vous avez mis un terme à mes souffrances... J'étais en train de faire mes efforts pour agrafer la robe de ma femme... Aïe! les pouces... Dieu! que ça fait mal!... Je n'en suis pas venu à bout... elle prétend cependant que sa robe lui est trop large... je n'en crois rien. Françoise, allez donc agrafer la robe de ma femme.

— Mais, monsieur, vous savez bien que madame dit que je m'y prends mal, que je ne suis pas assez forte...

— Allez toujours... vous finirez le salon après...

Je crois que nous allons passer dans son cabinet et que nous y trouverons du feu, car il ne fait pas chaud; mais Giraud m'invite à m'asseoir sur le canapé en me disant :

— Je ne vous conduis pas dans mon cabinet, parce qu'il n'est pas encore fait... Dieu! que ça fait mal aux pouces!... Mais nous causerons aussi bien ici... on va allumer le feu quand le salon sera fait; est-ce qu'il est tard?... Je n'ai pas encore trouvé le moment de m'habiller...

— Mais il est deux heures passées...

— Ah! mon Dieu... et j'ai trois rendez-vous pour ce matin... pour des entrevues de gens qui veulent se marier.

— Je ne veux pas vous retenir.

— Restez donc... on m'attendra... C'est qu'en vérité on ne finit rien ici... Mon ami, c'est une bien jolie chose que le mariage!... j'espère que bientôt vous vous rangerez dans la classe respectable des époux...

— Oh! j'ai le temps.

— Vous devez être las de la vie de garçon?

— Non vraiment!...

— Est-ce que vous auriez vu à ma réunion d'hier quelqu'un qui vous ait séduit? Allons! contez-moi cela.

— Non, oh! ce n'est pas ce motif qui m'amène; mais j'ai cru avoir laissé chez vous hier... une badine assez gentille...

— Une badine!.... Il faut demander cela aux enfants; c'est eux qui trouvent tout ici. Ils ont de l'esprit comme des démons! Théodore... Alexandre... ma fille...

— Oh! ne les dérangez pas...

— Si, si; je ne suis pas fâché que vous les voyiez... ils sont si espiègles dans leurs réponses!

Je n'ose pas dire que j'ai déjà vu les espiègles. Le papa les appelle encore. Théodore arrive à quatre pattes, tenant Alexandre sur son dos; celui-ci tient le chien dans ses bras. Pour mieux faire la monture, Théodore s'est mis de grandes oreilles en papier; la petite fille le fouette par derrière avec un paquet de plumes.

Je ris de ce tableau, et Giraud le trouve d'abord très-plaisant. Mais bientôt il reconnaît son bonnet de soie noire sur la tête du chien, et il ne rit plus.

— Comment, polisson! vous avez pris mon bonnet de soie pour mettre à Azor!...

— Papa, c'était pour en faire Croquemitaine...

— Je vous ai déjà défendu cent fois de toucher à mes affaires... Et vous, mademoiselle... avec quoi fouettez-vous votre frère ?

— Papa... c'est avec...

— C'est avec un paquet de plumes qui était sur mon bureau... des plumes fort chères; des cochets... que je garde pour écrire mes circulaires... Qui vous a permis de prendre quelque chose sur mes bureaux?... Mais approchez donc un peu... monsieur Théodore... Avec quoi vous êtes-vous fait des oreilles d'âne?...

— Papa... c'est un papier qui traînait...

— Qui traînait!... Dieu me pardonne! c'est la lettre de M. Mermillon, dans laquelle il me détaille tout ce que sa fille aura en dot!.

Petit drôle!... faire des oreilles d'âne avec ma correspondance... Quelque jour il prendra sur mon bureau des billets de mille francs pour faire des cornets... Je vais t'arranger, moi...

Giraud veut courir après son fils, je l'arrête : nous entendons madame crier d'une voix colère :

— Giraud!... Giraud!... Est-ce que vous n'allez pas venir achever de m'habiller?... Françoise ne sait pas m'agrafer... cette fille-là est d'une gaucherie détestable...

— Allons! c'est ça, dit Giraud : on va encore renvoyer celle-là parce qu'elle n'agrafe pas la robe assez vite... C'est toujours la même chanson!... Ma foi tant pis, qu'elle s'arrange!... Tenez! voyez mes pouces; je n'ai plus de chair sous les ongles.

On entr'ouvre la porte de la chambre à coucher; madame Giraud paraît à l'entrée, à demi habillée! et derrière elle arrive la bonne qui vient reprendre son balai en murmurant :

— Ah! queu chien de métier!... Ah ben, est-ce que je suis entrée ici pour leur serrer le ventre!

En me voyant, madame Giraud fait un pas en arrière, puis trois en avant, et s'écrie :

— Ah! monsieur Blémont, veuillez excuser mon désordre... mais M. Giraud est un homme terrible!... il ne me finit jamais... Je ne puis cependant pas rester habillée à moitié... Je vous jure, monsieur, que cette robe m'est trop large...

— Ma femme, je te jure, moi, que j'ai mal aux pouces...

— Ah! vous êtes un douillet... et j'ai trois visites à faire avant dîner... et vous savez que nous dînons chez madame Dumeillan, qui a une loge à la Porte-Saint-Martin.

— C'est vrai... nous dînons en ville... Figurez-vous, mon cher Blémont, que nous avons des invitations... nous ne savons plus auquel entendre...

— On dîne de bonne heure!... mon Dieu, que je suis malheureuse! je n'aurai jamais le temps.

Madame Giraud vient d'en dire assez pour moi. Enchanté de ce que je viens d'apprendre, je me lève et vais à elle :

— Si vous vouliez permettre, madame... Peut-être serai-je plus adroit que votre bonne.

Madame Giraud me fait un sourire très-gracieux et me présente sur-le-champ son dos, en me disant :

— Que vous êtes aimable, monsieur Blémont! Comment, vous seriez assez bon?...

— Avec un grand plaisir, madame.

Je ne suis pas neuf pour attacher des robes; je prends la ceinture de chaque côté, je me fais un peu de mal, mais la robe est agrafée; et je fais comme si cela ne m'avait coûté aucun effort.

— Ça y est! s'écrie madame Giraud d'un air triomphant. Ça y est... n'est-ce pas, monsieur Blémont?

— Oui, madame... Oh! ça y est bien!...

— Eh bien! monsieur Giraud, vous le voyez... Quand on sait s'y prendre... Et monsieur n'a pas l'air d'avoir fait aucun effort...

— Non, madame, aucun...

— Ma foi! mon cher, dit Giraud, si vous voulez venir ici tous les jours quand madame s'habille, vous me rendrez un grand service...

— Taisez-vous, monsieur Giraud; vous devriez être honteux... Pardon, monsieur Blémont; je vais achever ma toilette... Mille remercîments.

Madame rentre, et Giraud veut me faire asseoir dans un coin qui est balayé; mais je prends mon chapeau et lui dis adieu; il me reconduit jusque sur le carré en me répétant :

— Mon ami, mariez-vous... Croyez-moi... c'est l'état le plus doux... J'ai trois partis superbes de disponibles.

— C'est bien... nous verrons...

— Si on trouve votre badine, je la serrerai...

— Oh! je crois maintenant que ce n'est pas chez vous que je l'ai laissée. Adieu.

Mademoiselle Eugénie sera ce soir au théâtre de la Porte-Saint-Martin. J'irai et je la verrai. Les Giraud seront avec eux; ce sera une occasion pour aller saluer ces dames. Et cependant... ces Giraud sont si sots, si ridicules avec leur manie de marier tout le monde... Je suis fâché de les voir liés avec ces dames. Ce n'est peut-être qu'une de ces liaisons de société : on se voit pour passer le temps, mais on ne s'aime point.

J'attends le soir sans trop d'impatience, car je ne suis pas amoureux. Je veux revoir cette demoiselle, parce que je n'ai rien de mieux à faire, et que mes yeux fatigués de feindre depuis longtemps de l'amour, auraient besoin de se reposer sur d'autres charmes pour retrouver un peu de ce feu qu'ils ont perdu.

Je vais au spectacle tard, car je désire que l'on soit arrivé. Mes regards parcourent les loges. J'aperçois ces dames dans une première découverte. La maman et madame Giraud sont sur le devant, mademoiselle Eugénie est sur le second banc. Je ne vois pas Giraud; il aura eu quelque mariage à faire ce soir. Il y a encore une place près de mademoiselle Eugénie... Si j'osais?... Mais la loge est à eux; je ne puis pas me permettre d'y entrer : il faudrait qu'on m'y invitât.

Je trouve cette jeune personne encore plus jolie qu'hier. Cette toilette, cette coiffure plus simple lui donnent des grâces nouvelles. On ne me voit pas, je puis la regarder tout à mon aise. Il y a de la place dans une loge auprès de la leur : si j'y allais?... Non; ce serait trop montrer mon désir de leur parler.

Une pièce se joue. On ne me voit pas. Je me suis pourtant rapproché... Cette madame Giraud n'est occupée que de sa taille... Je suis sûr qu'elle étouffe!... Elle n'a pas l'esprit de regarder de mon côté.

On ouvre la porte de leur loge... C'est Giraud, sans doute... Non, c'est un jeune homme... Il salue ces dames, mademoiselle Dumeillan lui sourit; elle cause, elle rit avec lui!... C'était bien la peine que je vinsse ici pour voir cela... Mon Dieu! comme on est bête!... Je suis jaloux. Et pour une personne que je connais à peine, à qui je n'ai pas dit un mot d'amour... Est-ce que cette demoiselle n'est pas libre d'avoir un amoureux... dix même, si cela lui plaît? Je rougis de ma sottise, et, pour me prouver à moi-même que cette jeune personne m'est fort indifférente, je cours me faire ouvrir la loge qui est près de la sienne : car je ne vois pas pourquoi la présence de ces dames, qui me sont presque étrangères, m'empêcherait d'aller causer avec madame Giraud, que j'ai agrafée ce matin.

J'entre dans la loge. Je ne regarde pas mademoiselle Eugénie; je feins de ne point voir ces dames. Mais bientôt madame Giraud m'appelle.

— Bonsoir, monsieur Blémont. Ah! que vous êtes aimable d'être venu nous voir!... Vous vous êtes donc souvenu que j'avais dit que je viendrais ici ce soir avec ces dames?...

Que le diable emporte madame Giraud avec ses souvenirs! Je réponds d'un air délibéré :

— Non, madame, je ne savais pas... j'ignorais... Mais j'ai donné rendez-vous ici à quelqu'un; c'est ce qui m'y a fait venir.

Je salue ensuite froidement madame Dumeillan et sa fille, puis je me retourne et je regarde dans la salle. Mais madame Giraud recommence bientôt à me parler; elle m'accable d'amitiés depuis que je suis parvenu à agrafer sa robe.

J'ai l'air d'écouter madame Giraud; je ne sais pas seulement ce qu'elle dit. J'écoute le jeune homme qui cause avec mademoiselle Eugénie. Sa conversation est vague. Il ne lui dit rien de particulier, il ne lui parle que du spectacle... Je sens ma mauvaise humeur se dissiper un peu. Je me retourne vers ces dames, je prends part à la conversation; mais je n'arrête pas mes regards sur mademoiselle Eugénie. Je serais désolé qu'elle pensât que je suis venu ici pour elle.

Bientôt le jeune homme prend congé de ces dames; il va rejoindre sa société. Il la quitte... il n'est donc pas amoureux d'elle? Je regarde mademoiselle Dumeillan à la dérobée. Après le départ de ce jeune homme elle est aussi gaie, elle semble s'amuser autant que lorsqu'il était là. Je commence à penser que je me suis trompé, et que ce n'était pas un amoureux.

Je me mets alors tout contre la loge de ces dames, et pendant que l'on joue, j'échange quelques mots avec mademoiselle Eugénie. Une fois ma main se trouve tout contre la sienne, qui est appuyée sur la travée qui nous sépare : c'était le hasard qui les faisait se rencontrer là; nos deux mains se sont touchées. Elle retire vivement la sienne, et j'en fais autant en balbutiant quelques excuses... Mais cette main charmante en touchant la mienne m'a fait éprouver une émotion délicieuse... Un simple attouchement a produit cet effet! Je voudrais bien savoir si mademoisellle Eugénie... mais elle ne regarde pas de mon côté.

Dans l'entr'acte qui suit, madame Giraud, qui causait avec madame Dumeillan, se tourne tout à coup vers moi en disant :

— Tenez, madame! M. Blémont est avocat; il connaît à fond tout ce qui regarde les lois, les droits de chacun... Mon mari n'est pas très-versé là-dedans; il n'est fort que pour les mariages.... Consultez M. Blémont sur votre affaire; il vous dira si vous avez tort ou raison.

— Je n'oserais pas importuner monsieur, répond la maman, ni me permettre de lui prendre son temps.

Je m'empresse d'offrir mes services et de demander ce dont il s'agit; mais on ne peut m'expliquer cela au spectacle. Il faut que je prenne connaissance d'actes, de titres. C'est bien ce que j'espérais. Madame Dumeillan me donne son adresse, et, en me renouvelant ses excuses pour la peine que je prendrai, me remercie d'avance, si je veux passer un matin chez elle. On me remercie pour une chose que j'aurais demandée comme une faveur!... Suis-je assez heureux!... Mais je sais cacher ma joie! Je n'approche plus ma main de celle de mademoiselle Dumeillan. C'est surtout maintenant que je me garderais bien d'avoir l'air amoureux. Un novice se jette à la tête des gens!... mais un homme habile sait ménager ses avantages.

C'est par suite de ce principe qu'en voyant arriver Giraud je salue ces dames et quitte le spectacle. En restant, j'aurais eu l'air de guetter l'occasion de les reconduire.

CHAPITRE VI. — Je vais dans la maison.

Le lendemain est arrivé, et je balance pour aller chez ces dames. Ne serait-ce pas montrer trop d'empressement?... Non, ce ne sera que de la politesse. Puisqu'on veut bien avoir confiance dans mes lumières, je ne dois pas les faire attendre.

J'attends que deux heures sonnent; alors je me rends chez madame Dumeillan. Là, ce n'est point comme chez Giraud : la bonne a fini de balayer les appartements. Celle qui m'ouvre m'introduit dans un salon décoré sans faste, mais avec goût; il y a bon feu, et j'y trouve la demoiselle de la maison qui étudie son piano.

Mademoiselle Eugénie quitte sa musique pour aller prévenir sa mère de mon arrivée; je n'ose lui dire que c'est pour elle seule que je viens... ce serait aller trop vite. Quel dommage de ne pouvoir toujours aller droit à son but!... que de temps on perd!

La maman revient. Après les premiers compliments, elle m'explique son affaire, me communique ses titres. Eugénie quitte le salon pendant que sa mère me parle. Elle fait bien, car j'écoutais mal, et je crois que je répondais de travers. Maintenant je suis tout à la maman. Il s'agit d'une petite ferme qui revenait d'une succession à son mari, et dont un beau-frère du défunt veut lui contester la possession. Ses droits me semblent clairs; cependant je ne puis lire sur-le-champ tous les titres. On trouve fort juste que je les emporte pour en prendre connaissance chez moi.

Eugénie revient, nous causons de choses moins sérieuses. La maman est fort aimable; Eugénie a de l'esprit, des connaissances, et quoique je ne sois pas encore tout à fait sans cérémonies avec ces dames, je m'y trouve déjà très-bien. Après une visite d'une heure, je prends congé. Je n'ai pas besoin de demander la permission de revenir; j'ai maintenant pied dans la maison.

Je reste deux jours sans retourner chez madame Dumeillan. Je suis un drôle de corps, je veux cacher mes sentiments, et je serais désolé que mademoiselle Eugénie devinât l'impression que sa vue a produite sur moi. Enfin je fais ma seconde visite. J'ai pris une exacte connaissance du procès que l'on veut susciter à la veuve. Je suis persuadé qu'elle a le droit pour elle. Je le lui assure, et lui offre mes services pour poursuivre cette cause, que je regarde d'avance comme gagnée. Madame Dumeillan est enchantée; elle me remercie; elle accepte mes offres... Décidément je ne suis plus un étranger; on semble maintenant me regarder comme un ami.

Ces dames reçoivent souvent du monde; mais elles ont spécialement un jour dans la semaine, qui est celui de leur réunion. Alors on joue, on fait de la musique, on danse quelquefois. Leur société est plus choisie que celle qui se rassemble chez Giraud; c'est un tout autre genre. Cependant il y a encore des personnes que je ne voudrais pas y voir. Ce sont des jeunes gens, fort jolis garçons, qui sont galants, empressés avec Eugénie... Que je suis ridicule!... Je voudrais bien qu'il vint chez elle des femmes jeunes; mais en fait d'hommes, je ne voudrais que des têtes à perruques. Ceux-là, je les trouve extrêmement aimables!

Quant à moi, je crois que je ne le suis pas souvent. On ne l'est plus dès qu'on devient véritablement amoureux. C'est en petit comité que j'aime à voir ces dames : alors je suis bien plus heureux. Si Eugénie fait de la musique, il n'y a point un jeune homme penché sur le piano et prêt à lui tourner les feuilles. Si je cause avec elle, nous ne sommes pas interrompus par quelque fashionable qui vient lui adresser un compliment, et cependant je conçois que l'on ne peut pas ne recevoir que moi.

Je ne néglige pas la cause que l'on m'a confiée; il me sera doublement agréable de la gagner : j'obligerai ces dames, et je donnerai une opinion favorable de mon talent. Il ne me faut pas beaucoup d'éloquence pour réussir : madame Dumeillan triomphe d'un adversaire qui lui avait cherché chicane par manie pour les procès. Il n'y a que deux mois que je suis reçu chez ces dames lorsque j'ai le plaisir de terminer heureusement cette affaire.

Quoiqu'il ne s'agisse pas d'une propriété importante, madame Dumeillan me remercie avec effusion; les mamans tiennent à l'argent. Eugénie me remercie poliment, mais voilà tout. En général, nous sommes assez froidement ensemble. Pourquoi ne me traite-t-elle pas comme un autre?... A-t-elle remarqué que j'ai de l'humeur lorsqu'on lui fait la cour, que je m'éloigne d'elle lorsque les autres s'en approchent?... Mon caractère lui déplaît-il?... Au fait elle doit me trouver peu aimable... Je le suis bien moins que tous ceux qui viennent chez sa mère. Jamais je ne lui dis rien de flatteur, jamais je ne me montre empressé ni galant auprès d'elle... Est-ce donc ainsi que je parviendrai à lui plaire?... Oui, je voudrais qu'elle m'aimât comme je suis!... Je voudrais qu'elle me témoignât qu'elle a lu dans mon cœur... et je fais ce que je puis pour lui cacher ce qui s'y passe!... L'amour nous rend bien bizarres!

Quelquefois je me promets de changer de manière d'être avec Eugénie; je tâche de faire comme les jeunes gens qui viennent chez elle : d'être aimable, galant, de rire, de plaisanter lorsque d'autres l'entourent; mais je ne remplis pas bien mon rôle, ma gaieté est forcée; Eugénie semble s'en apercevoir, et cela me rend encore plus gauche.

Les jeunes gens que l'on reçoit chez madame Dumeillan ont tous fort bon ton; leur galanterie près de mademoiselle Eugénie n'a rien qui puisse blesser les plus sévères bienséances. Pourquoi donc m'en formaliserais-je? Parce que je ne sais pas être aimable avec elle, faut-il que les autres ne le soient point?

Je sens que j'ai tort; mais je voudrais étudier et bien connaître le caractère d'Eugénie. Je la crois un peu coquette... A son âge, et si jolie... c'est bien pardonnable; et d'ailleurs, toutes les femmes ne le sont-elles pas?... Oui, toutes... un peu plus, un peu moins; mais c'est un défaut qui tient à leur nature. Et puis, est-ce un défaut?... Une coquetterie innocente n'est que le désir de plaire... Ce désir fait qu'elles apportent plus de soin dans leur coiffure, dans leur toilette, dans toute leur personne. Que dirions-nous d'une femme qui négligerait tout cela? nous la blâmerions, ou nous penserions qu'elle n'a pas de goût. Pourquoi donc appeler un défaut ce que l'on fait pour nous charmer, nous séduire?... Par leur éducation, par leur situation dans le monde, les femmes sont éloignées des emplois, qu'elles rempliraient peut-être mieux que nous; des affaires sérieuses, qu'elles débrouilleraient plus vite que beaucoup de diplomates; et des débats politiques, où tant d'hommes ne savent ce qu'ils disent. Nous avons laissé aux femmes les occupations simples et douces de l'intérieur de leur maison; mais ces occupations, si elles suffisent à l'emploi du temps, ne sauraient donner assez de travail à l'esprit, à l'imagination, pour qu'elles ne s'en cherchent pas d'autres. Quelques hommes croient qu'une aiguille, un métier à broder, un piano, doivent suffire pour occuper une femme. Je ne pense pas, comme Caton, que la sagesse et la raison soient incompatibles avec l'esprit de ces dames : je crois qu'il faut à leur esprit, à leur imagination, d'autres ressources qu'une aiguille et un piano. Elles ont dû devenir coquettes, parce que le désir de plaire est un soin qui occupe, qui fait rêver l'esprit; elles le seraient beaucoup moins si elles étaient livrées aux mêmes travaux que nous. Ensuite il y a tant de nuance dans la coquetterie, celle dont je viens de parler est toute naturelle, et bien permise aux femmes. Eugénie n'en a point d'autre. Elle aime les plaisirs... c'est naturel; cependant jamais elle ne témoigne de chagrin lorsque sa mère refuse quelque invitation de bal, elle doit avoir une âme aimante... Ses yeux ont quelquefois une expression si tendre... Je l'ai vue répandre des larmes à la représentation d'une pièce touchante; mais ce n'est pas encore cela qui prouverait qu'elle saura bien aimer.

Décidément je crois que cette jeune personne ne me porte aucun intérêt; elle est avec moi d'une froideur, d'une réserve... Elle s'aperçoit sans doute que je la suis des yeux, que je l'observe sans cesse; je ne vois pas la nécessité d'aller dans une maison pour être triste lorsque les autres sont gais, pour se faire moquer de soi peut-être... Ah! cette idée me fait rougir de ma faiblesse... L'amour-propre a tant d'empire sur notre cœur! Je ne veux plus penser à Eugénie, et, pour l'oublier plus vite, je vais être quinze jours sans aller chez sa mère.

Il m'en coûte beaucoup pour tenir cette résolution, moi qui n'étais jamais plus de deux jours sans la voir! Huit jours s'écoulent cependant et je me suis tenu parole; le neuvième je songe que madame Dumeillan, qui me témoigne beaucoup d'amitié et montre toujours le plus grand plaisir à me voir, trouvera singulier que je sois si longtemps sans aller chez elle. Après tout, si sa fille me voit avec froideur, ce n'est pas la faute de cette aimable dame, et cela ne doit pas me rendre impoli avec elle. Le dixième jour je me décide, le soir, à y aller faire visite.

Ce n'est point le jour de réunion que j'ai choisi; cependant je trouve quelques vieilles connaissances de madame Dumeillan qui sont venues faire son boston; deux dames et un vieux monsieur jouent avec la maman, et Eugénie est seule, dans un coin du salon, occupée à faire de la tapisserie.

Madame Dumeillan s'informe avec bonté de ma santé; elle craignait que je ne fusse malade, et voulait le lendemain envoyer chez moi. Je la remercie, la rassure, m'excuse sur de grandes occupations; puis je laisse la maman à son jeu, et je vais m'asseoir près d'Eugénie.

Elle m'a salué froidement; elle ne lève plus les yeux, et ne m'adresse que des phrases indifférentes; elle n'a pas même, comme sa mère, la politesse de me reprocher d'avoir été longtemps sans venir. Il me semble que cette jeune personne me déplaît autant qu'elle m'avait charmé; si j'osais, je reprendrais mon chapeau et je m'en irais sur-le-champ... mais ce serait malhonnête.

Ah! si nous nous aimions! que de choses nous pourrions nous dire, en ce moment où nous sommes comme seuls dans ce salon, car on ne s'occupe pas de nous!... et il faut se borner à échanger quelques phrases insignifiantes!... Quelquefois nous sommes plusieurs minutes sans nous rien dire... Elle ne lèvera pas les yeux de dessus son ouvrage... Ah! que j'aurais de plaisir à déchirer cette tapisserie qui semble tant l'occuper!

Une demi-heure s'est écoulée de cette manière. Elle travaille toujours avec la même assiduité, et je suis encore auprès d'elle, parlant peu et soupirant involontairement. Tout à coup la porte du salon s'ouvre; c'est M. Gerval, un des jeunes gens les plus assidus près d'Eugénie, et qui, dans les soirées, fait souvent de la musique avec elle.

Ce Gerval est joli garçon, et il est aimable; aussi c'est un de ceux que je déteste le plus. En le voyant entrer, je suis sûr que j'ai changé de couleur; j'ai senti sur-le-champ un poids énorme m'oppresser et se placer sur ma poitrine. Pendant que M. Gerval va saluer madame Dumeillan, je vais bien vite dans le coin du salon où j'ai posé mon chapeau : car je ne veux pas rester une minute de plus; je voudrais être à cent lieues; je suis désolé d'être venu. Déjà je tiens mon chapeau et je vais m'éloigner sans rien dire à personne... lorsqu'une main saisit la mienne, la presse doucement et m'arrête; au même instant Eugénie... car c'est elle... me dit d'un ton qu'elle n'avait jamais eu

avec moi : — Pourquoi vous en allez-vous?... Etre quinze jours sans venir... et s'en aller ainsi!... En vérité, je ne vous conçois pas... Que vous a-t-on fait ici pour que vous ne veniez plus?...

Je suis resté immobile. Cette voix si douce, où règne à la fois un ton de reproche et de tendresse, cette main qui tient encore la mienne et ces yeux qui me regardent avec une expression charmante... tout cela me bouleverse... mais me fait éprouver un bonheur jusqu'alors inconnu pour moi. Il faut avoir aimé véritablement pour comprendre tout ce que je ressens alors. Je presse sa main avec ivresse... et sa main a aussi serré la mienne; puis elle la retire doucement en me regardant encore. Tout cela a été l'affaire d'un moment... mais ce moment a décidé du reste de ma vie. Eugénie m'aime... elle a lu dans mon cœur, et moi je sens que je ne puis plus vivre sans elle, qu'Eugénie sera désormais tout pour moi.



— Que vous êtes aimable, monsieur Blémont, dit madame Giraud; comment, vous seriez assez bon?...
— Avec grand plaisir, madame.

Je ne songe plus à m'éloigner. Eugénie est retournée à sa place : Gerval va lui parler; mais je ne suis plus jaloux, Gerval a cessé de me déplaire... il n'a fallu qu'un instant pour changer la disposition de mon esprit. Je me rapproche d'Eugénie. Tout en causant avec Gerval, elle trouve moyen de ne regarder que moi. Le jeune homme lui propose de faire de la musique. Elle me regarde encore, et semble me demander si cela ne me déplaira pas. Je joins mes instances à celles de Gerval. Elle consent à se mettre au piano; mais en s'y rendant elle passe tout près de moi, et nos deux mains se rencontrent; en chantant avec Gerval un duo où deux amants se parlent d'amour, c'est à moi que ses yeux adressent ce qu'elle chante. Ah! du moment que deux cœurs savent s'entendre, il est mille moyens de se le prouver.

Après ce duo, Gerval lui en propose un autre; elle refuse en prétextant un mal de gorge, et revient s'asseoir à côté de moi. Gerval reste quelque temps; il me semble qu'il est ce soir moins gai, moins sémillant qu'à l'ordinaire. Enfin il prend congé et s'éloigne.

Je me rapproche d'elle. Eugénie tient son ouvrage, mais elle ne travaille plus ; nos yeux se rencontrent souvent; nous parlons à demi-voix; j'ai maintenant tant de choses à lui dire, et pourtant nous n'échangeons que quelques mots; mais nos regards sont plus éloquents que nos discours.

Combien le temps passe vite!... Je suis si heureux près d'elle! Les joueurs ont fini leur partie. Madame Dumeillan appelle sa fille pour avoir sa bourse. On va s'en aller. Il faut que j'en fasse autant.

— J'espère que vous ne serez pas si longtemps sans revenir? me dit avec bonté madame Dumeillan. Et, en passant près de moi, Eugénie me dit tout bas :

— A demain, n'est-ce pas?

Mes yeux seuls lui ont répondu, mais elle a dû les entendre : j'ai vu sur ses lèvres un tendre sourire. Je m'éloigne ivre d'amour, de félicité. Je reviens chez moi en effleurant à peine la terre... Il semble que mon bonheur m'enlève et me transporte déjà au troisième ciel... si toutefois il y en a un troisième.

En remontant mon escalier, je songe à mes jeunes amants du cinquième. Je les ai bien négligés depuis quelque temps!... Mais j'étais sans cesse triste, jaloux, de mauvaise humeur, et le tableau de leur amour n'aurait fait qu'aggraver ma peine... Aujourd'hui je puis aller les voir... je ne serai pas triste, maussade devant eux... et ils comprendront mon bonheur.

Il n'est que onze heures et quart; voyons si l'on n'est pas couché là-haut. Je monte, je frappe, et je me nomme.

Ernest vient m'ouvrir. — D'où sortez-vous donc? me dit-il en riant; il y a un mois qu'on ne vous a vu.

— Il vient de chez son Eugénie, dit la petite Marguerite. Oh! comme nous avons l'air content!... il paraît que les amours vont bien!

— Oh! oui, très-bien... Ah! je suis ce soir le plus heureux des hommes!... Elle m'aime, j'en suis sûr maintenant... c'est moi qu'elle préfère à tous ceux qui lui faisaient la cour... et pourtant j'étais bien moins galant, bien moins aimable que les autres...

— Qu'est-ce que cela fait? on est toujours aimable quand on est aimé.

Je leur conte tout ce qui s'est passé dans la soirée entre Eugénie et moi. Ils m'écoutent avec intérêt; ils me comprennent, eux, car ils s'aiment tendrement. En finissant mon récit, je saute et je fais des pirouettes dans la chambre : je ne puis pas tenir en place.

— Prenez donc garde! me dit Marguerite; il va tout casser, tout briser... Mais, monsieur, vous ne voyez donc pas comme c'est beau ici maintenant?



La petite Marguerite a loué une chambre de cent trente francs par an; il faut encore faire beaucoup de festons pour gagner cela.

Je n'avais pas seulement regardé dans la chambre. En effet il y a un peu de changement. Le mauvais lit a fait place à une petite couchette en bois peint, mais fort propre. Il y a des rideaux et une flèche au-dessus du lit. Les chaises, qui étaient presque toutes cassées, ont été remplacées par six chaises neuves; et une commode en noyer a fait place au petit buffet. Enfin, il y a presque un bon feu dans la cheminée.

— Voyez-vous comme c'est gentil? me dit Marguerite; c'est mon Ernest qui m'a donné tout cela... Sa pièce a réussi. Oh! elle est bien jolie, sa pièce!... Quand on a demandé l'auteur et qu'on est venu le nommer, j'étais si contente que j'avais envie de crier tout haut : C'est mon petit homme qui a fait ça!... Oh! il a bien de l'esprit, mon petit homme.

— Veux-tu te taire, Marguerite?

— Non, monsieur, je veux parler... Nous ne sommes plus si pauvres à présent... Tenez... venez voir ma cheminée... voilà deux tasses et un

sucrier en porcelaine... Cette boîte-là, c'est pour mettre l'argent de la semaine... Quand il y a du *mégo*, je le mets dans une tirelire... Ah! nous sommes bien heureux à présent!...

Pauvre petite! qu'il faut peu de chose pour qu'elle se croie riche!... Tant d'autres trouveraient encore cette chambre misérable! Je la félicite, j'admire tout ce qu'elle me montre. Je fais compliment à Ernest sur la réussite de sa pièce. Je partage sincèrement leur bonheur; cela me rend plus heureux, de voir qu'ils le sont aussi. Il y a plus d'une heure que je suis avec eux. Je leur parle d'Eugénie, de notre amour. Ils me comptent leurs petits projets, leurs plans pour l'avenir, les désirs qu'ils forment... désirs bien modestes, et qui prouvent que, tout à l'amour, ils ne connaissent ni l'ambition ni la vanité.

Je ne songe pas encore à me retirer, et je crois que nous passerions la nuit entière à causer ainsi. Mais tout à coup nous entendons un bruit violent sur le toit, et des carreaux brisés tombent sur le plomb et dans la cour. J'éprouve d'abord un saisissement involontaire; mais cela se passe bien vite, et je me mets à rire en regardant Ernest et Marguerite qui en font autant.

C'était M. Pettermann qui rentrait chez lui.

Chapitre VII. — Préliminaires de bonheur.

Maintenant je vais tous les jours chez Eugénie, car je ne vois pas pourquoi je cacherais encore mon amour. Elle m'aime, elle sait que je l'adore; ne faut-il pas que sa mère connaisse aussi nos sentiments? Je n'ai jamais pensé qu'Eugénie serait ma maîtresse : c'est un bonheur durable que je désire, que j'espère. Eugénie sera ma femme... Je suis sûr de son consentement, mais il faudra bien aussi avoir celui de sa mère.

Je crois que depuis longtemps la bonne-maman avait deviné mes sentiments : les parents ne sont pas toujours dupes de nos petites ruses, de notre air de froideur, de cérémonie; mais quand ils ont l'air de ne pas voir, c'est qu'ils approuvent en secret nos penchants. Madame Dumeillan me voit venir tous les jours, et on ne va pas tous les jours dans une maison où il y a une jolie femme sans qu'il y ait de l'amour sous jeu. Eugénie me boude quand j'arrive tard, me gronde quand je parle de m'en aller : la maman entend tout cela et se contente de sourire. Je vois que notre amour n'est plus un secret pour personne.



On procède à la toilette de mariée de mademoiselle Armide de Beausire. La belle-mère pleure toujours : c'est un ruisseau que cette femme-là.

Eugénie ne m'appelle plus monsieur Blémont; elle me nomme *monsieur* Henri, et rien que Henri lorsque nous sommes seuls. Qu'il est doux d'entendre pour la première fois celle qu'on aime nous appeler par notre nom de baptême sans y joindre ce triste *monsieur!* Dès ce moment, un lien plus fort nous unit, une intimité plus tendre règne entre nous. Eugénie sait aimer autant que moi : je lis dans ses yeux toutes ses pensées, elle ne cherche plus à me cacher ce qu'elle éprouve. Ah! j'ai trouvé la femme que je désirais : de la beauté, des grâces, de l'esprit et des vertus. Oui, des vertus; car Eugénie est bonne, sensible, soumise et tendre avec sa mère; jamais je ne l'ai entendue murmurer en obéissant à ses moindres volontés. Je la jugeais très-coquette, mais je me trompais : elle aime les plaisirs de son âge; elle s'y livre avec franchise, avec abandon : ce n'est pas là de la coquetterie. Elle riait avec ceux qui cherchaient à lui plaire, mais elle ne donnait à aucun de fausses espérances. Maintenant, lorsque dans les réunions du soir des jeunes gens viennent lui faire la cour, lui adresser des compliments, elle ne rit plus : leurs propos galants l'ennuient; ses yeux me cherchent, me suivent sans cesse; et lorsqu'elle peut se dérober à la foule, elle vient près de moi et me dit tout bas :

— Henri, cela ne m'amuse plus d'être dans le monde... j'aime bien mieux quand vous seul venez nous tenir compagnie.

Eugénie est peut-être un peu susceptible; elle cède trop vite à une première impression. Je l'ai vue quelquefois pour un mot mal interprété, pour une action fort innocente, prendre de l'humeur et bouder pendant quelques jours; mais ce léger défaut disparaîtra avec le temps et l'expérience. Je crois aussi qu'Eugénie sera jalouse, très-jalouse même; elle change de couleur, elle se trouble lorsque par hasard je cause longtemps avec la même dame. Mais, loin de la blâmer d'éprouver ce sentiment, j'en ressens une secrète joie : cette jalousie est une nouvelle preuve de l'amour que je lui inspire. Je serais fâché qu'elle me vît froidement causer avec une jolie femme; car je penserais qu'elle ne m'aime que légèrement. Et puis, après tout, je n'ai pas espéré trouver un être parfait; on dit qu'il n'en existe pas. Mais s'il existait une femme parfaite, je ne voudrais pas l'épouser; je crois qu'on s'ennuierait avec elle.

Eugénie doit m'apprendre la musique; elle trouve que j'ai une jolie voix, que je chante avec goût; déjà nous avons commencé les leçons. Je ne ferai peut-être pas des progrès rapides; mais comme ces leçons nous plaisent, comme elles me procurent l'occasion d'être près d'Eugénie, de lui répéter cent fois que je l'adore, elle m'en donnera souvent, et il faudra bien que je devienne musicien. De mon côté, je dois lui apprendre la peinture; elle a eu quelque notion du dessin; elle désire avec ardeur pouvoir se servir d'un pinceau, et je ne doute pas qu'en peu de temps elle ne fasse honneur à son maître.

Chaque jour augmente mon amour pour Eugénie, et chaque jour j'acquiers de nouvelles preuves de son attachement pour moi. Ces heures délicieuses que je passe près d'elle, mais toujours devant sa mère, me font désirer un bonheur plus grand encore. Pourquoi tarderais-je à fixer mon sort? Eugénie acceptera avec joie le titre de mon épouse. Je ne lui ai encore parlé que d'amour et point de mariage. Mais qu'avais-je besoin de prononcer ce mot? et Eugénie, de son côté, pouvait-elle m'en parler? Une demoiselle bien élevée ne demande pas à l'homme qui lui fait la cour s'il a l'intention de l'épouser, car elle ne doit pas lui en supposer d'autre. Celle qui fait une pareille question se met toujours dans une position défavorable; elle semble dire : — J'aurai de l'amour pour vous, quand je serai sûre que vous m'épouserez. Triste amour, que celui qu'on peut commander ou décommander à volonté!

Je viens de me rendre chez madame Dumeillan. Il est midi. Eugénie est seule par extraordinaire : la maman est allée faire une visite; Eugénie a trouvé moyen de se dispenser de l'accompagner; elle espérait que je viendrais. Elle me le dit avec ce sourire charmant qui me transporte et qui me ravit! elle me tend sa main, que je presse avec ivresse; puis je m'assieds à côté d'elle, bien près, aussi près qu'il soit possible. Je lui parle de mon amour... je lui dis... ce que je lui ai déjà cent fois répété... que je ne suis heureux qu'auprès d'elle. Mais on ne se lasse pas d'entendre les assurances d'un sentiment que l'on partage : quand de tels discours nous fatiguent, c'est que notre cœur commence à changer.

En parlant à Eugénie, j'ai, pour la première fois, passé mon bras autour de sa taille, et je la presse tendrement contre moi; mais elle se dégage doucement; et se lève en me disant : — Allons, monsieur! venez au piano; vous devez prendre une leçon ce matin.

Je ne me sens pas capable de regarder tranquillement des notes. Je retiens Eugénie par la main. — De grâce, causons encore!... nous avons tout le temps d'être au piano...

— Nous causerons en étudiant.

— Il me serait impossible d'étudier ce matin...

— Et pourquoi cela, monsieur? est-ce que cela vous ennuie déjà d'apprendre la musique?

— Oh! non... Mais... j'ai tant de choses à vous dire! il est si rare que je vous trouve seule!...

— Est-ce que la présence de maman vous empêche de me parler?... Ne causons-nous pas tous les soirs des heures entières pendant que l'on joue?

— Oui... mais ce n'est plus la même chose... c'est bien plus doux d'être seuls!... Chère Eugénie! je voudrais passer ma vie rien qu'avec vous!...

— Oh!... cela vous ennuierait bien vite!...

— M'ennuyer avec vous!... c'est impossible!... C'est vous peut-être qui ne voudriez pas me sacrifier les hommages de cette foule de jeunes gens qui soupirent pour vous...

— Ah! que c'est vilain de dire cela! Moi qui m'ennuie partout où vous n'êtes pas!... est-ce que j'écoute les compliments, les galanteries d'une foule de jeunes gens? Allons, venez au piano, monsieur!...

— Encore un moment!...

Je l'adore, je suis certain d'être aimé d'elle, et pourtant je tremble pour prononcer le mot de mariage!... Quelle singulière chose! hésiter... être embarrassé avec ce qu'on aime pour parler d'un lien qu'on désire tous deux! Avec une jolie femme, je n'ai jamais hésité pour triompher de sa pudeur et abuser de sa faiblesse : il me paraît qu'il faut plus de courage pour bien se conduire que pour faire des folies.

Je tiens la main d'Eugénie, elle me l'a abandonnée; je ne puis parler, mais je couvre sa main de baisers. Je ne sais si elle devine tout ce qui se passe dans mon cœur; mais une vive rougeur colore ses joues; et elle détourne ses yeux pour ne point rencontrer les miens. Enfin je balbutie à demi-voix et d'un air presque honteux :

— Eugénie... voulez-vous être ma femme?...

Elle ne me répond pas; mais sa main serre tendrement la mienne, son sein palpite avec force; je rencontre ses yeux qu'elle veut détourner encore... ils sont mouillés de larmes... Qu'elles sont douces, ces larmes que le plaisir fait verser! Je tombe aux genoux d'Eugénie en répétant le serment de l'aimer toute ma vie.

J'étais encore à ses genoux... on est si bien ainsi devant la femme qu'on adore! On a dit, je crois, que rien n'était plus sot qu'un homme aux genoux d'une femme; cela peut être devant une femme qui nous résiste, mais près de celle qui nous aime, je ne vois rien de sot dans cette position-là.

On a ouvert la porte du salon : c'est madame Dumeillan. Elle me trouve aux genoux de sa fille.

Je ne me sens pas confus d'être surpris ainsi, car je n'ai point d'intentions coupables, et Eugénie elle-même regarde sa mère sans effroi. Mais elle lui dit en rougissant :

— Maman... il me jure qu'il m'aimera toute la vie... il me demande si je veux être sa femme...

La maman sourit : nous ne lui apprenions rien de nouveau. Cependant je cours à elle, je prends ses mains que je serre dans les miennes, je la supplie de ne point s'opposer à mon bonheur et de me nommer son fils.

— Que vous a répondu Eugénie? me dit avec bonté madame Dumeillan. Vous savez que je la gâte un peu... si elle ne veut pas vous épouser, je ne l'y contraindrai pas; je vous en préviens.

En disant cela la bonne maman regarde sa fille avec malice; elle sait bien que mon amour est partagé. Eugénie vient se jeter dans les bras de sa mère; elle cache sa jolie figure sur son sein; elle ne peut plus parler. Moi-même j'en ai à peine la force. Madame Dumeillan prend la main de sa fille qu'elle met dans la mienne... Eugénie cache toujours sa figure, mais sa main répond à la mienne. Sa mère nous entoure de ses bras, et nous tient ainsi pressés contre son cœur... Heureux moment! goûterai-je jamais un bonheur plus pur!....

Ce premier instant d'effusion calmé, madame Dumeillan s'écrie :

— Mais, en vérité! pour une mère, j'agis bien en étourdie!... Je vous marie, et je ne sais pas seulement si vous avez le consentement de madame votre mère, si notre alliance lui plaira.

— Oh! oui, madame! je suis bien tranquille de ce côté!... Ma mère sera enchantée de me voir marié; le choix que j'ai fait ne pourra que lui plaire... Je ne lui en avais pas encore parlé, parce que, avant tout, je voulais savoir si Eugénie... si mademoiselle votre fille...

— Allons! dites Eugénie, monsieur; on vous le permet à présent. N'est-ce pas, ma fille, que tu le lui permets?

— Oui, maman...

— Chère Eugénie... Ah! madame, que vous êtes bonne!... Mais je vais aller trouver ma mère... je veux que demain elle vienne elle-même...

— Eh! mon Dieu! donnez-lui donc le temps, au moins...

— Non, madame, il faut aller vite pour être heureux... Vous avez consenti... puis-je ne pas être empressé de vous nommer aussi ma mère?

— Dites de la nommer votre femme, fripon!

— Eh bien! oui, je brûle de la nommer ma femme!... Chère Eugénie!... je suis si content!... je cours chez ma mère...

— Si vite! Mais il est fou, en vérité!...

— Henri, vous reviendrez ce soir?...

— Pouvez-vous me le demander!

Je baise la main d'Eugénie, celle de madame Dumeillan, et je sors précipitamment pour me rendre chez ma mère. Ah! je suis bien heureux! et cependant je voudrais être plus vieux de quelques semaines, afin de l'être davantage. Mais nous désirons toujours vieillir! et si nous avions notre vie entière à notre disposition, nous la dépenserions en bien peu de temps.

Ma mère n'est pas chez elle. Quel contre-temps!... Elle est allée faire des visites... Chez qui?... où la chercher?... Je m'éloigne en disant à la domestique que je vais revenir. Je sors, et je ne sais où aller. Ma mère demeure rue du Pas-de-la-Mule; je ne connais personne dans ce quartier. Retourner chez Eugénie, c'est trop loin; je veux revenir bientôt chez ma mère. Promenons-nous sur les boulevards du Marais; ils sont moins fréquentés que les autres. Je pourrai y penser à mon Eugénie sans être distrait par le monde.

Je me suis promené un quart d'heure; je retourne chez ma mère; elle n'est pas rentrée. Il faut me promener encore!... quel ennui! J'aurais eu le temps d'aller voir Eugénie : loin d'elle, je ne vis plus!

Un petit homme passe près de moi, se retourne, puis s'arrête en me barrant le passage. Je n'avais point fait attention à cet original; mais il me crie : — Ah çà! à quoi diable pense-t-il donc pour ne plus reconnaître ses amis?

C'est Bélan. Je lui tends la main. — Pardonnez-moi, mon cher Bélan; mais je ne vous voyais pas!

— Vous étiez terriblement préoccupé... Vous songiez à vos amours, je gage?

— Ma foi, oui; je ne m'en cache pas. Je pensais à celle que j'aime, que j'adore, que j'adorerai toute ma vie!

— Oh! comme nous avons la tête montée! Je me reconnais là!...

Je suis comme les enfants; je brûle d'apprendre, de dire à tout le monde ce qui me rend heureux. Je conte à Bélan mes amours et mon prochain hymen avec mademoiselle Dumeillan. Le petit séducteur fait une demi-pirouette et frappe des mains en s'écriant :

— Bah! vous allez vous marier? Eh bien! d'honneur, il y a sympathie entre nous : je veux me marier aussi!...

— Vraiment?

— Oui... Oh! j'y suis même très-décidé : je suis las des bonnes fortunes!... Et puis, toujours la vie en péril, ça finit par devenir fatigant. Depuis mon aventure avec Montdidier... vous vous rappelez?

— Oh! parfaitement... C'est ce jour-là que j'ai vu pour la première fois Eugénie chez Giraud.

— Ah! vous avez connu votre future chez les Giraud? Alors ce sont eux qui ont fait ce mariage-là?

— Non, certainement... Madame Dumeillan les voit rarement... Moi, je ne leur en ai jamais parlé. Il me semble que je n'ai pas besoin de Giraud pour me marier.

— C'est égal; comme c'est chez lui que vous avez connu la demoiselle, il sera furieux s'il n'est pas de la noce, s'il n'y dirige pas tout, si sa femme n'est pas au haut bout de la table, et si ses trois enfants n'y mettent pas du dessert dans leur poche.

— Alors je crois qu'il pourra être bien furieux.

— Pour en revenir à moi, mon cher ami, je vous disais donc que, depuis mon aventure avec madame Montdidier, j'en ai eu d'infiniment désagréables! Obligé de sauter par la fenêtre d'un entresol; une autre fois de passer la nuit sur un balcon, où j'ai gagné un rhume qui m'a coûté huit rouleaux de sirop; et dernièrement, pour n'être pas surpris par un mari, forcé de me cacher dans un coffre où j'étouffais!... J'y suis resté une heure. Quand on m'en a retiré, j'étais pourpre, je n'avais plus de vent!... Ma foi! cela m'a totalement dégoûté des intrigues galantes; et, ainsi que vous, je veux faire une fin. Je fais la cour à une demoiselle qui demeure rue de la Roquette... J'y vais en ce moment... Vous l'avez peut-être vue chez Giraud : c'est mademoiselle de Beausire.

— Je ne me souviens pas de l'avoir vue.

— Ah! c'est une bien belle personne!... Figure régulière... nez aquilin... J'aime beaucoup les nez aquilins... Des yeux extraordinaires... belle taille... belles formes... tout y est!...

— Vous êtes sûr que tout y est?

— Hum! mauvais plaisant!... Oui, j'en suis sûr... Ça se voit tout de suite! Je fais une cour assidue, et j'ai lieu de penser qu'on ne me voit pas avec indifférence. Dernièrement, en jouant aux jeux innocents, chez sa mère, elle m'a choisi pour faire une confidence... Elle s'est approchée de moi en rougissant, et m'a dit à l'oreille : *Je ne sais que vous dire!...* J'étais dans l'enchantement!

— C'était bien fait pour cela.

— Oui; car, je ne sais que vous dire, signifiait : Je craindrais de vous en dire trop.

— Avec un peu de bonne volonté, cela peut signifier cela.

— Depuis ce temps je ne fais plus mystère de mes intentions. C'est, au reste, un fort bon parti. Mademoiselle de Beausire a quatre-vingt mille francs de dot... et des espérances brillantes!... Sa famille est noble. Ma foi! mon cher, je vous avoue que, pour être mieux vu de la belle-mère, j'ai risqué un petit *de* devant mon nom : c'est Giraud qui m'a conseillé cela. On ne m'appelle plus que Ferdinand de Bélan!...

— Ah! vous vous êtes anobli de votre autorité privée?...

— Mon cher, je crois que j'en ai le droit; en fouillant dans mes paperasses de famille, j'ai vu qu'un de mes aïeux a été officier de bouche de Louis XV, et pour occuper cet emploi il fallait être noble. C'est

sans doute pendant la révolution que mon père aura, par crainte, supprimé son *de*.

— Mais je vous ai entendu souvent professer la plus profonde aversion pour les titres, vous moquer des vieux parchemins?

— Ah! vous savez... on dit souvent une chose... pour avoir l'air d'avoir une opinion!... Vous verrez ma future... vous verrez, je ne vous dis que ça!... et ma belle-mère!... femme superbe encore, et d'un ton!... Elle a été à la cour!... aussi on est un peu sévère sur l'étiquette. Mais elle adore sa fille, et elle a juré de ne jamais s'en séparer!...

— Alors vous épouserez deux femmes à la fois?...

— Oh! c'est une façon de parler!... Mais voici l'heure où ces dames sont visibles... Adieu, mon cher Blémont; je vous invite d'avance à ma noce, car je veux que nous fassions une noce brillante... chez *Lointier* : ses salons sont magnifiques... J'ai déjà dans la tête les deux toilettes que je ferai ce jour-là, et le pas que j'exécuterai pour ouvrir le bal... J'espère bien aussi que j'irai à votre noce, à vous?

— Ma foi, j'ignore si nous en ferons une. Ce sera comme Eugénie voudra; je vous assure que ce n'est pas cela qui m'occupe.

— Moi, je rêve toutes les nuits noces, festins, galopades; deux fois j'ai renversé mon *somno* en croyant ouvrir le bal!... Décidément c'est fort gentil de se marier : on m'assurerait douze mille livres de rente, que je ne voudrais pas rester garçon. Adieu, mon ami : je cours chez ces dames.

Moi, je cours chez ma mère, et je la trouve cette fois. Elle n'a pas encore fini de me demander des nouvelles de ma santé, que déjà je lui conte mes amours; je ne m'arrête qu'en la suppliant de venir tout de suite avec moi chez madame Dumeillan.

Mais ma mère ne partage pas ma vivacité, qui cependant la fait sourire. Elle est bien aise que je songe à m'établir; elle ne doute pas que je n'aie fait un bon choix. Mais la voilà qui commence ses cruelles phrases d'usage :

— Il faudra voir... s'assurer; il ne faut pas se presser!...

Ne pas se presser quand il s'agit du bonheur!... Ah! les parents ne veulent jamais se rappeler le temps où ils étaient amoureux! Je presse, je supplie ma mère de m'accompagner sur-le-champ chez ces dames. Elle me fait tranquillement observer qu'il est près de quatre heures, qu'elle dîne en ville, et qu'il est trop tard pour qu'elle se rende aujourd'hui chez madame Dumeillan. Tout ce que je puis obtenir, c'est la promesse qu'elle ira demain dans la journée. Elle me permet même d'annoncer sa visite à ces dames.

Allons! il faut bien prendre mon parti. Je quitte ma mère... Je gage que je ne suis pas au bas de l'escalier que déjà elle a oublié ma visite, et pense au partner qu'elle aura ce soir pour faire son whist.

Je retourne le soir près d'Eugénie. Ce n'est que là que je puis prendre patience et trouver moyen de passer le temps jusqu'au jour où je serai son époux.

Malheureusement c'est le soir de réunion de madame Dumeillan; il vient beaucoup de monde : nous ne pourrons pas causer... Mes yeux expriment à Eugénie toute l'impatience que j'éprouve de ne pouvoir lui parler de mon amour; ses regards me disent qu'elle partage mon ennui. En ce moment, le monde nous déplaît beaucoup. Si tous ces gens-là savaient combien nous serions contents de les voir s'en aller!...

Cependant, les parties de jeu étant arrangées, j'espère me rapprocher enfin d'Eugénie; mais voilà M. Giraud et sa femme qui arrivent. Après les saluts et les échanges de politesse, madame Giraud s'empare d'Eugénie et son mari vient se placer près de moi. Il me parle d'un ton où il met, je crois, de la malice. Il aura entendu dire que je faisais la cour à mademoiselle Dumeillan; il pense peut-être que je vais le prier d'arranger mon mariage, de parler pour moi, de stipuler les clauses du contrat... Pauvre Giraud! je le vois venir!... Mais je feins de ne pas comprendre ses demi-mots, ses allusions. Quand il parle d'Eugénie, je change de conversation. Il est piqué. Il se lève et me laisse là; c'est tout ce que je voulais. Je gage que sa femme fait auprès d'Eugénie ce qu'il a fait près de moi. Bélan avait raison, ces gens-là ne nous pardonneront pas de nous marier sans qu'ils s'en soient mêlés; mais nous nous passerons de leur pardon.

Madame Giraud s'est éloignée d'Eugénie d'un air d'humeur; Eugénie me regarde en souriant : j'avais deviné le sujet de leur conversation. Le mari et la femme se rejoignent, chuchotent avec chaleur. Les voilà maintenant qui se dirigent vers madame Dumeillan, ils la cernent : l'un est à sa droite, l'autre à sa gauche; elle ne pourra leur échapper. Ils vont tâcher d'être plus heureux près de la mère d'Eugénie. Mais ils perdront encore leur temps; madame Dumeillan ne leur dira rien; elle trouve un prétexte pour les quitter après quelques minutes d'entretien.

Giraud et sa femme sont fort en colère. Ils se rapprochent de moi; je gage qu'on va me lancer des épigrammes, des coups de patte : justement; c'est madame Giraud qui commence en s'adressant à son mari de manière à ce que je l'entende.

— C'est très-drôle... n'est-ce pas, monsieur Giraud?

— Oui, madame Giraud, c'est très-plaisant... on fait de la diplomatie ici.

— Oui, l'on fait un mystère de ce qui est le secret de Polichinelle, ah! ah! ah! On nous prend peut-être pour des imbéciles!

— Ça me fait cet effet-là.

— Ne dirait-on pas qu'il s'agit de l'union de deux puissances?...

— On a peut-être peur d'être obligé de nous inviter à la noce...

— Ah! mon Dieu! des noces!... nous n'en manquons pas!... C'est-à-dire que nous en avons tant que c'en est dégoûtant!...

— J'en ai encore refusé une pour demain. Et ce pauvre Bélan, qui nous a déjà retenus pour la sienne, qui se fera chez Lointier.

Ce jeune homme-là fera un très-bon mari... Ça s'arrange-t-il avec madame de Beausire?

— Oui, oh! depuis que j'ai été voir la belle-mère, toutes les difficultés s'aplanissent. Il y a des gens qui ne craignent pas que je me mêle de leurs intérêts, et qui s'en trouvent fort bien.

— Allons-nous-en, monsieur Giraud; nous avons encore le temps d'aller chez nos bons amis qui ont un logement de cent louis rue de la Paix, et dont tu as marié la fille il y a deux mois.

— Tu as raison,.. je suis sûr qu'ils nous attendent pour prendre le thé.

Le mari et la femme s'éclipsent sans rien dire à personne. Voilà pourtant des gens qui nous en veulent parce que nous trouvons naturel et commode de faire nos affaires nous-mêmes. Mais dans le monde il faut si peu de chose pour se faire des ennemis, surtout avec les petits esprits!

La société commence à se retirer; je trouve un moment pour causer avec Eugénie. Je lui dis que ma mère viendra demain la voir. Elle rougit et soupire en me répondant :

— Si je n'allais pas lui plaire... Si elle ne voulait pas de moi pour sa fille!...

Ne pas lui plaire!... Et à qui pourrait-elle ne pas plaire? Oh! je suis bien tranquille. J'ai rassuré Eugénie, et enfin je la quitte lorsque l'heure l'ordonne, puisque je n'ai pas encore le droit de ne point la quitter.

En rentrant chez moi, je rencontre Ernest qui descend de chez sa maîtresse. Depuis que je ne sors plus de chez madame Dumeillan, j'ai bien négligé mes amis du cinquième. Ernest m'en fait d'aimables reproches, mais ils ne m'en veulent pas; ils savent que je suis amoureux, et trouvent tout naturel que je ne pense qu'à celle que j'aime. Cependant Ernest me dit :

— J'espère que vous viendrez nous voir quelquefois, quoique Marguerite cesse bientôt d'être votre voisine.

— Elle va déménager?

— Dans huit jours. Grâce au ciel, elle ne logera plus dans une mansarde!... Pauvre petite! elle a été assez malheureuse! elle m'a fait assez de sacrifices pour que je me réjouisse de lui offrir enfin une situation plus douce. Grâce au ciel, mes affaires vont bien!... J'ai eu des succès, mon ami, et des succès lucratifs!... Je ne les ai point mangés dans les cafés ou au restaurant, parce que j'ai toujours pensé à Marguerite, pauvre et privée de tout dans sa mansarde. Vous voyez que, quoi qu'en aient dit mes parents, cela ne fait pas toujours du tort d'avoir une maîtresse pauvre, puisque de bonne heure ça m'a donné de l'ordre et de l'économie.

— Je vois que vous n'êtes point un égoïste, et que vous ne pensez point comme tant de jeunes gens de votre âge qui croient faire assez pour une femme en la menant au spectacle et chez le traiteur... plaisirs dont ils partagent la moitié... mais qui cessent de s'inquiéter d'elle dès qu'ils ont quitté sa demeure.

— J'ai loué un joli petit appartement rue du Temple; c'est presque en face des bains.. C'est là que nous demeurerons; je dis *nous*, car bientôt j'espère ne plus quitter Marguerite. Peu m'importe ce qu'on dira... je veux être heureux, et je laisserai parler les médisants.

— Vous avez raison, mon cher Ernest; le bonheur est une chose assez rare pour qu'on lui fasse quelques sacrifices. Moi je vais me marier... épouser mon Eugénie!... tous mes vœux sont comblés.

— Je pourrais bien aussi épouser Marguerite... mais nous sommes si bien comme cela!... Pourquoi changer?... D'ailleurs n'avons-nous pas tout le temps?... Adieu, mon cher Blémont. Vous viendrez nous voir, n'est-ce pas?...

— Oui, je vous le promets.

CHAPITRE VIII. — Mariage. — Rencontre. — Bal.

Ma mère a été voir madame Dumeillan; ces dames se sont convenu... C'est beaucoup quand deux femmes sur le retour se conviennent. Ma mère trouve Eugénie très-bien; elle m'a fait compliment de mon choix, et ma mère est difficile! Je suis dans l'enchantement, dans le ravissement. Les dispositions du contrat ont été bien vite réglées entre ces dames, qui n'ont chacune qu'un enfant. Moi, je hâte tant que je peux le moment de mon mariage. Je suis cependant heureux maintenant. Je passe les trois quarts des matinées et toutes mes soirées avec Eugénie. Si ces dames vont en société, je les accompagne. Notre prochaine union n'est pas un mystère, et plusieurs jeunes gens m'ont déjà félicité de mon bonheur. Quelques-uns ont soupiré en regardant Eugénie... ils l'aiment peut-être! Pauvres jeunes gens, je les plains! mais, en vérité, je ne puis rien pour eux.

Il est décidé que je garderai le logement que j'occupe. Il est assez grand pour que j'y reçoive ma femme, et je le fais décorer avec soin

pour qu'il soit de son goût. Il n'eût pas été assez grand si madame Dumeillan était venue loger avec nous, ce que je croyais d'abord, et Eugénie espérait aussi que sa mère ne la quitterait pas; mais madame Dumeillan lui a répondu avec tendresse et fermeté :

— Non, mes enfants, je ne demeurerai point avec vous. Un homme, en se mariant, n'a le désir de prendre qu'une femme : pourquoi lui en donner deux? Je sais que Henri m'aime, qu'il me verrait avec plaisir demeurer chez lui ; mais je sais aussi, mes enfants, que deux jeunes époux ont souvent mille choses à se dire, et que le tiers le plus aimé gêne quelquefois. En amour, en jalousie, pour la querelle la plus légère, la présence d'une autre personne peut être nuisible et faire durer huit jours ce qui n'aurait été que l'affaire d'un moment ; elle arrête les épanchements de l'amour et double l'aigreur du reproche. Mais je me logerai près de vous; je vous verrai souvent, bien souvent. Et vous me trouverez toutes les fois que vous me désirerez.

Eugénie est obligée de céder à sa mère, et moi... ma foi ! moi, je trouve que madame Dumeillan a raison.

Ferons-nous une noce? telle est la question que je me suis souvent proposée et que plus d'une fois j'ai été tenté d'adresser à Eugénie. Mais un peu plus de réflexion m'a fait sentir que j'aurais tort de ne point fêter mon hymen. Pour me faire plaisir, Eugénie aura l'air de ne pas tenir au bal; mais à vingt ans, parée de mille charmes, douée de toutes les grâces qui attirent, qui subjuguent, n'est-il pas naturel de désirer se montrer dans tout l'éclat de son bonheur? Ne marque-t-il pas dans la vie, ce jour où l'on est pour la première fois appelée madame, quoique l'on n'ait pas entièrement cessé d'être demoiselle, où l'on n'a point encore l'assurance de l'une, où l'on sent au contraire s'augmenter toute la pudeur de l'autre? Oui, dans l'âge des amours, des plaisirs, il faut faire une noce; il faut doublement lorsqu'on épouse l'objet que l'on chérit : le bonheur embellit. Mon Eugénie n'a pas besoin de cela ; mais pourquoi n'aurais-je pas un peu de vanité? pourquoi ne serais-je pas fier de mon triomphe?

Nous ferons une noce, c'est décidé : c'est-à-dire un grand déjeuner après la cérémonie, puis le soir le bal et le souper chez Lointier. Je m'arrangerai pour que mon Eugénie ait pour ce grand jour de superbes toilettes; non qu'elle puisse me plaire davantage, mais je veux qu'elle goûte tous ces triomphes de femme qui font époque dans la vie. Je lui permets d'être coquette ce jour-là.

Le moment de mon bonheur approche. Nous nous occupons des listes d'invitation. Pour le déjeuner peu de monde, mais assez cependant pour que les convives ne s'ennuient pas et que cela n'ait pas l'air d'une assemblée de famille. Pour le soir beaucoup de monde ; les salons sont grands, il faut les remplir. Nous tâcherons seulement qu'au milieu de la foule il ne s'introduise pas de ces beaux messieurs qui ne sont connus ni du marié, ni de sa femme, ni de leurs parents, mais qui se présentent effrontément dans un grand bal où, à la faveur de leur tenue, ils viennent manger des glaces, souper et souvent tricher à l'écarté.

Nous avons déjà écrit une foule de noms ; je n'ai pas oublié celui de Bélan ; et, comme ces dames connaissent un peu madame de Beausire et sa fille, nous leur envoyons aussi une invitation, ce qui rendra heureux ce pauvre Ferdinand. Tout à coup je m'arrête, je regarde en souriant Eugénie et sa mère, et je leur dis :

— Faut-il mettre aussi leur nom?

— Je gage que je devine! s'écrie Eugénie. Henri pense à la famille Giraud?

— Justement.

— Pourquoi les inviter? dit madame Dumeillan; ces gens-là sont ennuyeux et d'une curiosité qui va jusqu'à l'espionnage.

—Je pense comme vous, et la dernière fois qu'ils sont venus à votre soirée ils m'ont paru bien ridicules! Mais je ne puis oublier que c'est chez eux que j'ai vu Eugénie pour la première fois... Notre invitation leur fera tant de plaisir... Et quand je suis si content, j'aime que les autres le soient aussi !

— Maman, Henri a raison... invitons-les...

Décidément le nom de Giraud est inscrit sur la liste. Enfin le jour solennel est arrivé. Je suis levé dès six heures du matin, je n'ai presque pas dormi. Je ne puis tenir en place.. Que ferai-je jusqu'à onze heures où je dois aller chercher ma mère, puis mon Eugénie ? Lire, c'est impossible ; dessiner, peindre, c'est impossible aussi... penser à elle... ah ! je ne fais que cela... mais cela me fatigue et ne me distrait pas. Après m'être habillé, je parcours mon logement, où je suis seul encore ; j'examine si rien ne manque. J'espère qu'elle s'y trouvera bien. Ce logement, que j'occupe depuis quatre ans, me rappelle involontairement mille épisodes de ma vie de garçon... Cette chambre... ce petit salon ont vu plus d'une femme... j'ai reçu bien des visites... Lorsqu'on m'avait promis de venir déjeuner ou de passer la journée avec moi, avec quelle impatience je comptais les minutes ; jusqu'à l'heure du rendez-vous, combien je craignais qu'un importun ne vînt sonner à la place de celle que j'attendais!... Sur ce canapé, que de serments, de baisers, de promesses !... et comme tout cela s'oubliait vite!... ah! j'étais aussi bien heureux dans ce temps-là.

Eh! mais... j'y songe... toutes ces lettres que je recevais alors, je ne les ai pas brûlées, elles sont dans une cassette sous mon bureau. J'ai eu souvent du plaisir à les relire : mais si Eugénie trouvait cela... Ah! brûlons! brûlons tout... A quoi bon les garder maintenant?

Je tire la cassette qui renferme les billets doux; je l'ouvre... elle est bourrée de lettres ! Il y a des dames qui aiment tant à écrire !... les unes parce qu'elles écrivent bien, les autres parce qu'elles le croient, quelques-unes seulement parce qu'elles nous aiment. Je prends toutes ces lettres, je les porte dans une cheminée... je les entasse... Mais, avant d'y mettre le feu, j'en ouvre une... puis une seconde... j'en prends ensuite une autre... chacune d'elles me rappelle une époque... un jour de ma vie. C'est singulier comme le temps passe au milieu de ces vieux souvenirs... neuf heures sonnent : je lisais encore... Je n'ai plus d'amour pour ces dames! Mais ce sont mes derniers adieux à ma vie de garçon.

J'ai mis le feu à tout cela, non sans laisser échapper un léger soupir. Enfin les amours du garçon ont brûlé, il n'en reste qu'un peu de cendre!... il n'en restera pas plus de tous les biens, de toutes les merveilles de la terre!

Voilà des pensées bien sérieuses pour un jour de mariage... mais elles m'ont servi à passer le temps, et c'est quelque chose. D'ailleurs les extrêmes se touchent : plus on est au comble du bonheur, plus l'âme est disposée aux impressions de la mélancolie. Un épicier qui pèse du sucre, ou un facteur qui porte ses lettres, n'a pas de ces émotions-là.

Ah ! j'allais encore oublier quelque chose; car depuis quelque temps, ne m'occupant que d'Eugénie depuis le matin jusqu'au soir, il n'est pas étonnant que je n'aie point mis en ordre toutes mes affaires. Je me suis amusé à peindre en miniature quelques-unes de ces dames dont je viens de brûler les lettres. Ces portraits sont enfermés dans le pupitre sur lequel je peins... Il y en a huit... Dois-je aussi en faire le sacrifice?... Ce serait dommage; non pas à cause des modèles, mais ces miniatures ne sont vraiment pas mal faites. Pourquoi les détruire? D'abord Eugénie ne les verra pas; et quand même elle les verrait... ce sont des portraits de fantaisie... Quand on peint la figure, il faut bien faire des portraits. Je fais donc grâce à ces dames, et je remets leurs jolies figures dans le fond du pupitre, d'où je ne pense pas qu'elles sortent jamais.

Cette fois tout est bien vu, bien examiné... il ne reste plus rien en ces lieux qui puisse offenser les regards d'Eugénie... Non... elle peut y venir, y régner en maîtresse; désormais, en fait de femmes, il n'entrera plus ici que celles qu'elle voudra bien recevoir.

Il est temps de m'occuper de ma toilette. Je ne ferai pas mal d'ailleurs d'être chez ma mère un peu avant l'heure. Pourvu que les voitures ne se fassent pas attendre !... Mais quelqu'un entre chez moi... Ah! c'est mon portier et sa femme... Ils tiennent un gros bouquet. Est-ce qu'ils croient que je vais le mettre à ma boutonnière ?

Le mari s'avance d'un air gracieux et va pour parler : sa femme ne lui en laisse pas le temps.

—Monsieur, c'est à l'occasion de votre mariage; nous sommes bien flattés de pouvoir vous féliciter dans un si beau jour en vous offrant ce bouquet et nos compliments... dont ces immortelles sont le gage de votre bonheur qui durera éternellement.

Pendant que sa femme a débité cela, le portier a essayé de glisser quelques mots; mais il n'a pas pu. Je prends le bouquet, je donne de l'argent et je les renvoie. Un jour de noces n'aurait rien d'agréable s'il fallait subir beaucoup de félicitations semblables. Enfin une voiture est en bas. Je descends, je passe rapidement devant une rangée de cuisinières et quelques commères de la maison qui sont dans la cour pour me voir, comme si un homme qui se marie avait ce jour-là le nez placé différemment qu'à l'ordinaire.

Je me fais conduire chez ma mère. Elle ne fait que de commencer sa toilette.

— Il n'est pas encore onze heures, me dit-elle; nous avons le temps... Va lire le journal.

Que j'aille lire le journal!... au moment de me marier!... moi qui n'en peux pas lire un tout entier quand je n'ai rien à faire! Non : j'aime mieux rester, et toutes les cinq minutes je vais cogner à la porte de son cabinet de toilette pour m'informer si elle est prête.

A onze heures et un quart j'enlève ma mère, je l'emmène presque de force, quoiqu'elle trouve son chapeau mal posé et qu'elle veuille faire changer les rubans de place. Mais je n'écoute rien; nous sommes en voiture; je jure à ma mère qu'elle est parfaitement coiffée; elle se calme et veut bien redevenir aimable.

Nous arrivons chez ces dames. Eugénie est prête... J'étais sûr qu'elle ne se ferait pas attendre, qu'elle aurait pitié de mon impatience. Sa toilette est charmante, à ce que disent toutes les personnes qui sont là; moi, je ne remarque pas sa robe, je ne vois qu'elle, je la trouverais encore cent fois plus jolie si je le pouvais.

Un de nos témoins se fait attendre. Il y a des gens qui, pour être agréables aux autres, ne se hâteraient pas d'une minute, et pour lesquels il n'y a jamais dans le monde sujet de se presser. Je ne pourrais pas vivre avec des gens comme cela.

Enfin le témoin est venu ; on part pour la mairie. Ce n'est pas moi qui donne la main à Eugénie. Aujourd'hui tout est pour les cérémonies ; on doit être plus heureux le lendemain de ses noces que le jour même.

Les cérémonies ne m'ont jamais amusé ; celles de mon mariage me semblent extrêmement longues. Pour prendre courage, je regarde ma femme... elle est plus que moi pénétrée de la dignité de ce moment; elle est vivement émue, elle pleure... Chère Eugénie !... Moi, je ne pense qu'à l'aimer toujours, et certainement il n'était pas nécessaire qu'on me l'ordonnât.

Tout est fini. Nous regagnons les voitures, toujours en ordre de cortége et au milieu d'une foule de curieux qui nous dévorent des yeux. Je me sens plus léger, plus heureux.. Je suis si content que cela soit fini!

J'ai aperçu à l'église Giraud et sa femme en grande tenue ; ils nous ont fait des compliments que je n'ai pas écoutés ; mais je leur ai dit :

— A ce soir; et ils ont répondu en s'inclinant profondément.

Nous nous rendons chez Lointier, où un beau déjeuner nous attend. Mais c'est généralement une chose assez triste qu'un déjeuner de noce. La mariée ne peut guère rire, et, lors même qu'elle est le plus contente, elle est pensive et parle peu : les grands-parents veulent toujours conserver leur dignité; moi, je suis préoccupé, ou plutôt ennuyé d'être encore au matin. Il y a bien dans la réunion quelques plaisants ou gens qui veulent l'être : un gros monsieur, allié de ma mère, nous lance quelques-unes de ces plaisanteries surannées sur la circonstance, sur le bonheur qui nous attend; mais les quolibets de ce monsieur n'ont aucun succès; on ne rit pas, et il est forcé de garder les bons mots dont je crois qu'il avait fait une ample provision. J'en suis enchanté : je trouve de telles plaisanteries de fort mauvais ton; il faut laisser cela aux noces de laquais ou de portiers; il faut respecter la pudeur de celle qui n'a plus qu'un jour d'innocence; il faut en supposer à celles qui n'en ont pas.

Eugénie et moi, nous sommes loin l'un de l'autre; nous ne pouvons causer, mais nous nous regardons à la dérobée et nos yeux se disent mutuellement de prendre patience.

Cinq heures ont sonné. Les dames partent pour changer de toilette. Je reconduis ma femme à la voiture qui va l'emmener avec sa mère. Je voudrais bien m'en aller avec elle. Madame Dumeillan et ma mère me font sentir que je me dois à la société qui est encore à table. Eugénie se penche vers moi et me dit à l'oreille :

— Oh! mon ami, nous serons bien plus heureux demain!... On ne nous séparera pas, j'espère!...

Chère Eugénie, tu as bien raison... Il faut que je retourne me mettre à table, parce qu'il plaît à quelques-uns de nos convives de boire et de manger pendant quatre heures de suite... Encore si j'avais faim, moi!

A six heures on quitte enfin la table. Plusieurs de ces messieurs se mettent à jouer. Comme la politesse n'exige pas que je les regarde perdre leur argent, je pars et me fais conduire chez ma femme.

Le coiffeur ne fait que d'arriver, et elle vient de lui livrer ses beaux cheveux. Ces coiffeurs sont vraiment trop heureux! Tourner ces belles tresses dans leurs doigts, regarder à chaque instant la jolie tête qu'on leur confie!... Celui-ci met au moins trois quarts d'heure à coiffer Eugénie, comme s'il était difficile de la rendre charmante!... Mais les femmes ont une grande patience pour tout ce qui tient à leur toilette.

Elle est coiffée. Mais on l'emmène; elle n'est point habillée. Ma femme n'est point encore à moi... elle est aux convenances de ce jour. Patience! une fois que j'en aurai pris possession!... Ce soir, je verrouille toutes les portes, et on ne nous verra demain que quand je le voudrai.

Je vois bien qu'Eugénie ne sera pas habillée avant une heure au moins; je sors pour tâcher de tuer le temps. Je me jette dans une des remises qui sont en bas, et me fais conduire aux Tuileries.

Je descends de voiture rue de Rivoli, et j'entre dans le jardin. Le jour commence à finir; le temps est sombre et incertain. Il y a fort peu de monde sous ces beaux marronniers vers lesquels je me dirige. J'en suis charmé; je n'aime pas les promenades où il y a du monde : ces gens qui vous regardent ou vous coudoient à chaque instant vous empêchent de rêver, de penser à votre aise.

Je vais rarement aux Tuileries; je trouve ce grand jardin triste et monotone; mais aujourd'hui il me semble plus agréable... C'est que je puis librement y penser à ma femme!... Ma femme!... ce mot sonne encore singulièrement à mes oreilles... Je suis marié, moi, qui me suis si souvent moqué des maris!... avais-je tort de m'en moquer, ou ferai-je exception à la règle?

Je marche au hasard. Je me trouve devant l'enceinte où figurent Hippomène et Atalante. Cela me rappelle certain rendez-vous... Il y a trois ans... c'était dans le cœur de l'hiver; il avait tombé beaucoup de neige... Ce jardin... ces bancs en étaient couverts, et il faisait un froid bien vif. Mais il s'agissait d'un rendez-vous d'amour, et alors on ne consulte pas le baromètre. C'était avec une nommée Lucile qui, par décence, se faisait appeler madame Lejeune, et faisait des reprises perdues dans les cachemires. Elle était fort jolie, cette Lucile... Vingt-trois ans alors, une jolie taille, bien faite, une figure presque distinguée, et qui ne trahissait pas la grisette!... Je crois que son portrait est au nombre de ceux que j'ai conservés. Elle aimait avec fureur pendant quinze jours, la troisième semaine cela se calmait, et ordinairement elle était infidèle au bout du mois. Comme on m'avait prévenu, je jugeai plus drôle de la devancer, et d'en prendre une autre avant que les quinze jours fussent expirés. Elle ne me le pardonna pas; son amour-propre fut blessé, car je ne pense pas qu'elle aurait été plus constante avec moi qu'avec un autre; mais elle voulut me le faire croire, et, depuis ce temps, lorsque je l'ai rencontrée, j'ai toujours remarqué de l'amertume dans ses paroles et du dépit dans ses regards.

C'était devant cette enceinte... près de ces statues que nous nous étions donné rendez-vous. Malgré la rigueur du froid, je me rappelle que Lucile y était avant moi. Il n'y avait que quatre jours que nous nous connaissions... et nous nous adorions... Elle ne me gronda pas de ce que je l'avais fait attendre, et cependant son nez, son menton étaient rouges de froid, ses doigts avaient l'onglée, mais ses yeux étaient brûlants. Je la fis monter dans une voiture, et l'emmenai dîner chez Pelletan, au Pavillon-Français. Ce fut une des jolies journées de ma vie de garçon.

Oui, mais tout cela ne vaut pas un sourire d'Eugénie... Je vais m'éloigner d'*Atalante*, lorsqu'en me retournant je vois à deux pas de moi une dame mise avec assez d'élégance, qui me regarde en souriant et dit : — Avouez qu'il n'y manque que la neige pour que le rapprochement soit complet.

C'est Lucile!... quel singulier hasard! Je m'approche d'elle.

— Vous ici, madame?

— Oui, monsieur, et je vous prie de croire que ce ne sont pas des souvenirs que j'y viens chercher.

— Moi, madame, je m'y trouvais par hasard... Mais, en passant près de ces statues, je me suis rappelé un rendez-vous d'hiver, et je vous avoue que je pensais à vous...

— Vraiment!... Ah! que c'est beau de votre part!... Il faut venir aux Tuileries pour cela... n'est-ce pas, monsieur?...

— Madame... quand cela serait, convenez qu'assez d'autres s'occupent de vous... Un de plus ou de moins dans le nombre de vos soupirants!... vous ne devez pas vous en apercevoir!...

— Ah! c'est extrêmement poli ce que vous me dites là!... Mais cela ne m'étonne pas! vous n'avez jamais eu que des choses aimables pour moi!... Vous êtes toujours le même.

— Il me semble que je ne vous ai rien dit qui...

— Oh, mon Dieu! laissons cela... Vous croiriez que j'attache du prix à vos souvenirs, et vous auriez grand tort. Mais comme vous êtes en tenue!... Est-ce que vous allez à la noce?

— Précisément, je suis à la noce depuis ce matin... et je me promène ici un moment pendant que la mariée achève sa toilette de bal.

— Ah! vous êtes de noce... La mariée est-elle jolie?...

— Charmante.

— Est-ce une veuve ou une demoiselle?

— C'est une demoiselle.

— Quel âge?

— Vingt ans.

— A-t-elle... ce que vous savez bien?

— Je vous dirais cela demain bien mieux, si je vous voyais.

— Est-ce que vous êtes garçon d'honneur?

— Mieux que cela.

— Mieux que cela!... Comment!... est-ce que... Oh! non, ce n'est pas possible... Vous ne vous mariez pas, vous?...

— Pourquoi n'est-ce pas possible?

— Parce que vous ne faites pas de ces bêtises-là!...

— Je ne sais pas si le mariage est toujours une bêtise; mais je puis vous assurer que je suis marié de ce matin, et que loin d'en être fâché, je m'en félicite.

— Ah! si c'est de ce matin, cela se conçoit... Quoi! vraiment, Henri, vous êtes marié? Ah, ah, ah! que c'est drôle!...

— Qu'y a-t-il donc de si drôle à cela?...

— Ah, ah, ah!... ce pauvre Henri!... Vous êtes marié!... D'honneur, je n'en reviens pas!... mais je vous jure que cela me fait le plus grand plaisir!... Ah, ah, ah!...

Les ricanements de Lucile ont quelque chose d'ironique qui commence à m'impatienter. Je la salue et vais m'éloigner, elle me retient.

— Ah!... encore un moment, monsieur; il est probable que je n'aurai pas de longtemps le plaisir de causer avec vous... un homme marié ne sort pas sans sa femme... La vôtre est donc bien jolie?

— Oui.

— Vous en êtes bien amoureux?

— Plus que je ne l'ai jamais été.

— Ah! que c'est honnête!...

— Pourquoi ne dirais-je pas ce que je pense?

— C'est juste. Dites donc, il faut tâcher qu'elle vous aime aussi plus que vous ne l'avez jamais été... Ah, ah, ah, ah.

— Mais je crois que ce ne sera pas difficile.

— Vous croyez?... vous pourriez vous tromper.

— Pardon, madame, si je vous quitte; mais ma femme doit avoir fini sa toilette, et je vais la chercher.

— Du moment que *votre femme* vous attend!... allez, monsieur, et tâchez qu'elle n'attende jamais que vous... Ah, ah, ah!

Je vois que Lucile ne m'a pas encore pardonné. Je la quitte. Je n'ai pas été maître d'un mouvement d'humeur que cette femme m'a fait éprouver. Je me jette dans la voiture qui me ramène près d'Eu-

génie. Elle m'attendait; sa vue, une seule de ses paroles dissipent bien vite ce léger nuage. Eugénie est éblouissante; ses charmes, ses grâces, sa brillante toilette, tout se réunit pour que son aspect enchante. Je lui prends la main... — Il est l'heure de se rendre au bal. Allons, partons! me répètent madame Dumeillan et ma mère; moi, je tenais la main d'Eugénie, je regardais ma femme, et j'avais oublié tout le reste.

Notre entrée dans les salons est accompagnée d'un murmure flatteur. Les éloges retentissent à mes oreilles, et j'avoue qu'ils flattent aussi mon cœur : c'est ma femme que l'on admire. Eugénie rougit et baisse les yeux; mais il lui serait difficile de ne point entendre les compliments qui pleuvent sur son passage.

Il y a déjà beaucoup de monde; mes connaissances viennent me saluer. Giraud m'a pris et serré la main. Je me sens disposé à être l'ami de tout le monde : je suis si content!... On se presse autour de ma femme pour obtenir la faveur de danser avec elle. Les jeunes gens prennent leur numéro. Je viens d'entendre l'un d'eux dire qu'il était le vingt-sixième. D'après cela il ne faut pas que je me flatte de danser avec ma femme cette nuit. Mais j'ai pris mon parti, et je fais danser les autres.

J'aperçois un petit monsieur qui pousse et bouscule tout le monde pour se faire faire de la place; c'est Bélan, donnant la main à une demoiselle qui a au moins la tête de plus que lui, et avec laquelle il va danser. En passant près de moi il s'arrête et me dit :

— Mon ami, voilà mademoiselle Armide de Beausire, dont je t'ai parlé si souvent.

Je m'incline devant mademoiselle Armide, qui n'est ni belle ni laide, et dont les yeux sont en effet presque aussi grands que la bouche; mais il y a dans sa physionomie et dans toute sa personne quelque chose de roide, de pincé, qui sent la province d'une lieue.

On fait foule pour voir danser Bélan et mademoiselle Armide. Le petit-maître danse fort bien; et, comme il est très-bien fait, il s'est fait faire un pantalon collant, un habit collant, et un gilet collant; il n'y a pas un pli sur toute sa personne : si sa figure était noire, on croirait que c'est un petit nègre *in naturalibus*.

Entre les contredanses je tâche de me rapprocher de ma femme; je lui présente une foule de gens que je connais à peine, mais qui me disent : — Voulez-vous bien me présenter à madame?

Sur le minuit la foule est devenue si considérable que l'on peut à peine circuler; est-ce que je connais tout ce monde-là?... Non... mais j'ai dit à plusieurs de mes connaissances de m'amener des leurs, et cela va si loin quelquefois. Du reste, la réunion est brillante. Il y a de belles toilettes, de fort jolies femmes; les hommes ont de la tournure, et je ne vois pas au milieu de tout cela de ces figures ignobles et plates, de ces vieux bonnets plissés que l'on rencontre avec surprise dans une réunion élégante, où pourtant ils ont souvent plus que tout autre le droit de figurer : car, dans une noce, ces vilaines têtes communes que l'on aperçoit dans les coins sont ordinairement celles de quelque oncle ou de quelque cousine que l'on n'a pu se dispenser d'inviter.

J'ai rencontré trois fois Giraud mangeant des glaces ou en portant à sa femme. Il n'a amené que deux de ses enfants, les aînés; c'est bien généreux de sa part. Je suis tellement heureux aujourd'hui que j'invite madame Giraud à danser. Elle paraît très-flattée de cette politesse. Eh! que m'importe à moi avec qui je danse quand ce n'est pas avec Eugénie! Je ne songe plus à faire la cour aux dames! Autre temps, autres soins!

— Votre bal est délicieux! me dit Bélan en m'entraînant dans un salon où l'on joue, mais où l'on peut circuler. Vous avez au moins quatre cents personnes!...

— Ma foi! je serais bien embarrassé de vous en dire le nombre... Si l'on s'amuse, c'est tout ce qu'il faut.

— Ce sera comme cela à mon mariage... Comment trouvez-vous Armide?

— Elle est fort bien.

— Et ses yeux?

— Ils sont superbes.

— N'est-il pas vrai qu'ils sont extraordinaires?... Eh bien! mon ami, elle a tout comme cela... l'esprit, les talents... et un ton si distingué!... M'avez-vous vu danser avec elle?...

— Oui.

— N'est-ce pas que nous nous entendons bien?...

— C'est dommage que vous soyez un peu petit à côté d'elle.

— Petit?... Vous plaisantez! c'est elle qui est un peu grande!... Au reste, quand on est moulé comme je le suis, cela vaut trois pouces de plus... Je ne me changerais pas à coup sûr contre ce grand déhanché qui est devant nous... Ces hommes grands ont toujours mauvaise tournure... Avez-vous vu madame de Beausire?

— Je ne crois pas.

— Venez donc, que je vous présente à elle... Vous allez voir une femme qui n'a pas un mouvement roturier... c'est le type du bon ton.

Je me laisse conduire; je fais tout ce qu'on veut ce soir. Je vois une grande femme jaune qui me fait l'effet d'un morceau de vieille tapisserie, et qui a l'air de ne pas avoir ri depuis qu'elle est au monde. Je me hâte de saluer et de m'éclipser. Il me semble qu'on doit attraper le *spleen* dans la compagnie de madame de Beausire.

L'heure du souper arrive... Enfin ce bal finira; et, quoique je ne m'ennuie pas précisément, je voudrais pourtant bien être chez moi avec ma femme.

On fait placer les dames. Je m'occupe de tout le monde; je fais soigner les grandes et les petites tables. — Reposez-vous donc! prenez donc quelque chose! me dit-on. Eh! vraiment, je songe bien à manger! j'aime mieux presser le souper de tout ce monde-là.

Je trouve Giraud avec ses deux enfants assis à une petite table avec trois jeunes gens. Giraud tient un *baba* sur ses genoux, et il a glissé une gelée au rhum sous la table, ne voulant pas faire circuler cela de peur que cela ne lui revienne pas. Je lui fais apporter du poisson, du pâté, des volailles; je couvre de gâteaux les assiettes de ses enfants. Giraud est dans le ravissement; il me serre la main en murmurant : — C'est une des plus jolies noces que j'aie vues de ma vie... et, Dieu merci, j'en ai terriblement vu!

Madame Giraud, qui a été obligée de quitter la grande table lorsque les autres dames se sont levées, vient alors tourner derrière son mari et ses enfants; elle a un énorme ridicule passé au bras. Tout en ayant l'air de faire passer à ces messieurs ce qu'ils désirent, je la vois qui ouvre à chaque instant le sac et y entasse babas, biscuits et même croûtes de pâtés. Giraud, qui s'est aperçu que je remarquais le manége de sa femme, lui dit d'un ton d'humeur, au moment où madame essayait de pousser encore des macarons dans son sac :

— Qu'est-ce que tu fais donc, madame Giraud? qu'est-ce que ces manières-là?... tu mets un macaron dans ton sac!

— Mon ami, c'est seulement pour Azor... cette pauvre bête... Tu sais bien qu'il aime les macarons... Ça serait perdu... quel mal cela fait-il?... Il faut bien qu'il se sente un peu de la fête, ce pauvre Azor.

— Madame Giraud, vous savez bien que je n'aime pas cela.

J'apaise Giraud qui fait semblant d'être en colère, et je m'éloigne pour laisser toute liberté à sa femme qui finit par faire un ballon de son sac.

Cependant les tables sont abandonnées; beaucoup de personnes retournent à la danse; mais beaucoup d'autres remontent en voiture, et je trouve que celles-là font très-bien.

Le bal est peut-être plus agréable maintenant, parce qu'on danse plus à l'aise. Eugénie est toujours invitée : il faut que je me contente de me placer en face d'elle; mais il y a des figures où nous nous donnons la main... Alors combien nous nous disons de choses par une douce étreinte!... Il semble que le cœur, que l'âme passent dans cette main chérie qui serre tendrement la nôtre.

Les rangs s'éclaircissent. Ma mère est partie. Madame Dumeillan n'attend que notre départ pour en faire autant. Il est cinq heures. Le jour se montre à travers les carreaux et commence à faire pâlir l'éclat des lustres. A chaque instant, le nombre des dames diminue. Je me suis approché d'Eugénie.

— Je suis fatiguée de danser, me dit-elle, et pourtant je n'ose refuser.

— Mais il me semble que nous pourrions bien partir maintenant.

— Elle baisse les yeux et ne répond pas. Ma foi! j'ai bien assez fait pour les autres, pensons enfin à moi! Je prends la main de ma femme; je l'entraîne; madame Dumeillan nous suit; nous montons en voiture, et nous voilà partis. Il faut que nous remettions madame Dumeillan chez elle; nous irons chez nous après. Le trajet est court, mais il me semble long. Plus on touche au moment d'être heureux, plus l'impatience de l'être redouble.

Nous avons peu parlé devant la maman. Enfin voilà sa demeure. Je descends. Madame Dumeillan embrasse sa fille. Cet embrassement me semblait bien long!... Égoïstes que nous sommes!... je ne songe pas que c'est le dernier où une mère tient encore sa fille vierge dans ses bras... et que j'aurai tout le reste de ma vie pour jouir de mes droits d'époux.

Madame Dumeillan est rentrée chez elle... Je remonte dans la voiture qui repart. Je suis enfin seul avec Eugénie, avec ma femme... Je crois que ce moment est le plus doux que j'aie encore goûté; il me semblait qu'il n'arriverait jamais. J'entoure Eugénie de mes bras... Elle a pleuré en embrassant sa mère; je l'embrasse à mon tour, et elle ne pleure plus, car je l'étourdis de caresses, et de nouvelles sensations font palpiter son cœur.

Nous sommes chez moi, chez nous. La domestique qui doit nous servir, et qui était chez sa mère, nous attendait chez le portier avec de la lumière; mais il fait jour; nous n'avons besoin de personne. Ma femme entre chez moi; je la conduis : je sens qu'elle tremble... je crois que je tremble aussi... Singulier effet du bonheur... cela étouffe... cela fait presque du mal.

J'ai fermé les portes, mis les verrous... Je suis seul avec ma femme... Enfin! il n'y a donc plus personne... Nous pouvons nous aimer, nous le dire, nous le prouver!...

Chapitre IX. — La Lune de miel. — Noce de Bélan.

Comme le bonheur use la vie!.. Voilà quinze jours d'écoulés depuis que je suis l'époux d'Eugénie, et il nous semble à tous deux que nous sommes mariés d'hier!... Ces quinze jours ont passé si vite!... Ah! il me serait bien difficile de dire comment nous les avons employés...

nous n'avons le temps de rien faire. D'abord nous nous levons tard, nous déjeunons en tête-à-tête, puis nous causons; souvent je tiens Eugénie assise sur mes genoux, on s'entend mieux quand on est tout près. Nous faisons des plans, des projets, nos conversations sont souvent interrompues par des baisers que je vole ou que l'on me donne. Nous sommes tout surpris, en jetant les yeux sur la pendule, de voir qu'il est près de midi, et qu'il y a deux heures que nous causons. Il faut alors songer à s'habiller pour aller voir madame Dumeillan, et quelquefois faire un tour de promenade. On s'habille en causant encore. Je prie Eugénie de me chanter une romance, de me toucher quelque chose sur le piano. S'il me vient par hasard une visite, une consultation qui me retienne un quart d'heure dans mon cabinet, lorsque j'en sors je trouve ma femme qui s'impatiente déjà de ma longue absence, et nous causons encore quelques moments pour nous dédommager de l'ennui que nous a occasionné la visite. Enfin nous sortons; mais nous faisons comme les écoliers; nous prenons le chemin le plus long; et il est presque l'heure du dîner quand nous arrivons chez ma bellemère. Depuis que nous sommes mariés, nous avons été deux fois au spectacle : nous aimons mieux cela que d'aller en soirée. Au spectacle on est encore en tête-à-tête, on peut y causer lorsque la pièce ennuie, et dans le monde on n'est pas maître de faire tout ce qui plaît. Enfin, nous rentrons de bonne heure, et nous sommes toujours contents de rentrer chez nous. Mais, je le répète, tout cela passe comme l'éclair.

Ma femme a trouvé mon logement fort à son goût; elle me dit que cela lui fait plaisir d'être où j'habitais étant garçon. Souvent elle me questionne sur cette époque de ma vie; elle m'écoute avec intérêt, avec curiosité; mais je ne lui dis pas tout. Je glisse sur bien des épisodes; je me suis aperçu qu'Eugénie est jalouse. Son front se rembrunit lorsqu'il y a des femmes dans mes aventures, et souvent alors elle m'interrompt en me disant avec humeur :

— Assez... tais-toi... je ne veux pas en savoir davantage!

Je l'embrasse en lui disant :

— Ma chère amie, je ne te connaissais pas alors.

Mais, malgré mes caresses, l'humeur est toujours quelques minutes à se dissiper.

Il faut pourtant que nous fassions autre chose que causer et nous embrasser; Eugénie doit m'apprendre le piano; moi, je dois lui donner des leçons de peinture. Mais avant tout je commence son portrait. Voilà une occupation qui nous prend encore un temps infini, car nous sommes souvent distraits; en regardant mon modèle qui fixe sur moi ses beaux yeux, qui me sourit avec tendresse, comment résister toujours au désir de l'embrasser? On me fait une petite moue si gentille quand je suis longtemps sans quitter mes pinceaux!... Alors je me lève et je cours serrer mon modèle dans mes bras. Cela me fait penser qu'il faut que les peintres aient bien de la vertu pour résister aux tentations qu'ils doivent éprouver lorsqu'ils font le portrait d'une jeune et jolie femme. Une femme que nous sommes en train de peindre nous regarde comme nous le désirons; nous demandons un regard, un sourire bien doux, et on s'applique à nous le faire aussi gracieux, aussi tendre que possible, parce que l'on veut être bien séduisante en peinture. Moi, je n'ai jamais eu la peine de résister à mes désirs, puisque je n'ai peint que mes maîtresses; mais quand il faut examiner, détailler mille charmes et rester tranquille près de son pupitre... ah! je le répète, il faut beaucoup de sagesse, et pourtant ce n'est pas la vertu favorite des peintres.

Malgré nos distractions, je travaille avec ardeur au portrait de ma femme; en dix séances il est achevé, et je suis enchanté de mon ouvrage; Eugénie est frappante. Elle-même fait un cri de surprise en se voyant; elle craint pourtant que je ne l'aie flattée. Non; je l'ai peinte, à la vérité, non pas telle qu'elle est dans le monde lorsqu'elle regarde chacun avec indifférence, mais telle qu'elle me regardait pendant que je faisais son portrait, avec des yeux remplis d'amour. Il me semble que j'ai tout aussi bien fait de choisir cette expression; car c'est pour moi, et non pour les autres, que j'ai fait son portrait.

Maintenant il faut que je fasse le mien; Eugénie l'exige. Ce sera beaucoup moins amusant. Je crains que ce ne soit long; je me suis déjà donné plusieurs séances, et il me semble que cela ne vient pas bien. Eugénie n'est pas contente; elle me dit :

— Tu te fais un air boudeur, un air sérieux... Ce n'est pas ainsi que tu me regardes.

— Ma chère amie, c'est que cela m'ennuie de me regarder.

— Ah!... attends, je conçois un moyen... Pour que tes traits aient l'expression qui me plaît, je vais m'asseoir à côté de toi; alors, en regardant dans la glace, tu me verras aussi... et j'espère, monsieur, que vous ne me ferez pas la mine.

Je trouve l'idée d'Eugénie charmante. Grâce à son invention, je ne m'ennuie plus en prenant séance; car elle est là, à côté de moi, et en regardant dans la glace, c'est toujours elle que je vois d'abord : mon portrait y gagne étonnamment. Je puis me peindre tel qu'elle le désire, et elle en est aussi contente que je l'ai été du sien.

J'ai fait mettre son portrait dans un souvenir que j'ai toujours sur moi; elle fait mettre le mien sur un bracelet qu'elle veut avoir sans cesse à son bras. Nous ne nous contentons pas de nous avoir en réalité, il nous faut encore nos images; si nous pouvions nous posséder d'une autre façon, nous le voudrions aussi. Mais est-ce un mal de trop s'aimer?... Sa mère et la mienne prétendent que nous ne sommes pas raisonnables, que nous sommes pis que des amants; Eugénie et moi nous voulons toujours rester de même : nous nous trouvons très-bien ainsi.

Ma femme me fait commencer le piano; moi, je lui montre à se servir d'un pinceau. Ces leçons nous semblent délicieuses, elles nous prennent une grande partie de la journée. Je sens bien cependant que le piano et la peinture ne me feront pas remarquer au barreau. Depuis mon mariage je néglige le Palais, je ne m'occupe presque pas d'affaires. Mais lorsque je veux étudier, m'enfermer dans mon cabinet, Eugénie me retient en me disant :

— A quoi bon te donner de la peine... te casser la tête sur ton Code... tes Pandectes?... ne sommes-nous pas assez riches? ne sommes-nous pas heureux?... Qu'est-il besoin que tu plaides... que tu te tourmentes pour les autres? reste avec moi... donne-moi une leçon de peinture... et ne va pas au Palais.

Je ne sais pas résister à ma femme. Ma mère me gronde quelquefois sur ce qu'elle appelle ma paresse. L'amour n'est point de la paresse; mais l'amour heureux ne nous rend plus bons qu'à faire l'amour.

Trois mois se sont écoulés presque aussi vite que les premiers quinze jours de notre hymen. Mais je sais jouer *On dit qu'à quinze ans* sur le piano, et Eugénie fait des progrès rapides dans la peinture. Un nouveau sujet de joie augmente notre bonheur : ma femme est enceinte. Nous sautons, nous dansons dans notre chambre en pensant que nous aurons un enfant. Nous ne parlons plus que de cela, nous ne faisons plus un projet pour l'avenir sans y mêler notre fils ou notre fille. La bonne madame Dumeillan partage notre joie; ma mère me fait son compliment, mais sans enthousiasme, et comme s'il s'agissait d'une chose toute simple; il me semble que cela devrait faire événement dans le monde.

Nous allons assez rarement en société, et nous n'avons été qu'à deux bals depuis que nous sommes mariés. Mais un matin nous recevons la lettre de faire part et d'invitation pour la noce de M. Ferdinand de Bélan avec mademoiselle Armide de Beausire. Eugénie n'est point encore assez avancée dans sa grossesse pour craindre que la danse lui fasse du mal, d'ailleurs elle me promet de n'en prendre que modérément : nous irons donc à la noce de M. de Bélan, où j'ai dans l'idée qu'il y aura de quoi s'amuser. Ma femme le pense aussi. Bélan est venu nous voir deux fois depuis que nous sommes mariés, et Eugénie trouve que c'est un petit être fort risible par son babil et ses prétentions. Quant à la famille de Beausire, le peu que j'en ai vu m'a paru curieux.

La lettre d'invitation porte, par un supplément olographe, que l'on compte aussi sur nous pour le déjeuner. C'est un plaisir dont nous voulons nous priver. Nous nous défions des déjeuners de noces, c'est amusant comme un concert d'amateurs ou une lecture en société; nous sommes résolus à n'aller qu'au bal, lorsque Bélan lui-même se présente chez nous.

Le petit-maître salue ma femme jusqu'à terre, ce qui ne lui est pas difficile; puis il vient me serrer la main en nous disant d'un air triomphant :

— Vous avez reçu nos invitations?

— Oui, mon cher ami. Nous vous faisons d'abord notre compliment.

— Je le reçois avec plaisir... Il est certain que je puis être flatté de la préférence que l'on m'accorde. J'avais dix-sept rivaux, dont trois millionnaires qui ont des forges, des usines, des mines de houilles, et deux marquis, dont l'un a six croix : mais j'ai passé par-dessus tout cela; et comme César : *Veni*, *vidi*, *vici*. Ah çà! nous comptons sur vous?

— Oui; oh! nous serons à votre bal.

— Et au déjeuner?

— Ah! pour le déjeuner, nous ne pouvons pas trop promettre...

— Oh! pardonnez-moi... J'exige votre promesse... Ce serait affreux de nous manquer... Nous n'avons pour le matin qu'un certain nombre de personnes... mais d'un choix exquis. Deux oncles de ma femme... trois cousins, cinq tantes... toutes femmes dans le genre de ma bellemère... Oh Dieu! ma belle-mère... elle ne fait que pleurer depuis que l'époque de l'hymen est arrêtée... elle trempe au moins quatre mouchoirs par jour... elle ne perd plus sa fille de vue... Ça me gêne un peu pour mes expansions de sentiment, mais j'aurai mon temps. Enfin, il faut que vous soyez de toute ma fête. Madame, c'est vous que je supplie; Henri ne vous résistera pas.

Eugénie n'ose pas refuser; elle me regarde et nous promettons. Bélan baise la main de ma femme en la remerciant; puis il me demande deux minutes dans mon cabinet.

— Est-ce que vous avez quelques procès? dis-je à Bélan quand nous sommes seuls.

— Non... cependant je veux vous consulter. Vous qui venez de vous marier avec une femme que vous adoriez, vous pourrez me dire...

— Quoi?

— Je ne sais comment vous expliquer cela... Vous savez que j'étais, ainsi que vous, un séducteur, un homme à conquête, jamais embarrassé dans un tête-à-tête... Je m'y conduisais comme la poudre.

— Eh bien?

— Eh bien!... c'est singulier... près de mademoiselle de Beausire...

que j'adore cependant... ça me produit un effet tout différent... Il me semble que je n'oserai pas lui pincer le bout du doigt... Enfin je ne me sens pas la plus petite disposition à être entreprenant... Je vous avoue que cela me tourmente... cela m'inquiète... je n'en dors pas de la nuit; et plus le jour de ma noce approche, plus je sens mes craintes redoubler...

— Ah! ah! ce pauvre Bélan... Allons! calmez-vous : l'amour véritable, l'amour trop vif produit quelquefois l'effet que vous ressentez... mais cela ne dure pas... Et d'ailleurs, avec votre femme, qu'avez-vous à craindre? vous êtes bien sûr qu'elle ne vous échappera pas. Ce n'est plus comme une maîtresse, qui souvent n'accorde pas un second rendez-vous lorsqu'elle est mécontente du premier. Avec sa femme, ce qui n'arrive pas la première nuit arriverait la seconde.

— C'est juste... Ça pourrait même n'arriver que la huitième... Vous me calmez un peu l'esprit... C'est que mademoiselle de Beausire... une demoiselle si bien élevée... cela n'est plus comme une grisette... Ah! ça va tout seul avec une grisette... Et puis la belle-mère qui est toujours là...

— Je pense qu'elle ne sera pas là pendant la nuit de vos noces.



Le grand cousin de madame Armide de Bélan.

— Ma foi! je n'en répondrais pas... Elle ne fait que dire qu'elle ne se séparera pas de sa fille... qu'elle ne peut pas dormir loin d'elle... Je crois qu'elle veut coucher dans un cabinet qui touche à notre alcôve.

— Ce sera bien amusant pour vous!

— C'est tout cela qui me trotte dans la tête et qui m'ôte de mon brûlant naturel. C'est égal : d'ici à mon mariage je mangerai tout à la vanille... j'en ferai mettre jusque dans mes bouillons. Adieu, mon cher Blémont. Nous comptons sur vous. Votre noce était fort belle, mais vous verrez la mienne... Je ne vous dis que cela...

Bélan est parti. Nous voilà forcés d'être du déjeuner : nous avons promis; mais cela sera peut-être plus amusant que nous ne le croyons. D'ailleurs il y a des réunions qui sont comiques à force d'être ennuyeuses. Il ne s'agit que de prendre les choses du bon côté : on assure qu'il y en a un dans tout.

Eugénie s'occupe de ses toilettes; car il lui en faudra deux pour ce jour-là. Moi je lui recommande de ne point trop se serrer dans ses robes, dans son corset; on devine pourquoi. Il faut penser à être mère avant de chercher à être mince : c'est ce que les dames oublient trop souvent.

Le grand jour est venu pour Bélan. Un remise vient nous chercher; le cocher et le jockey qui est derrière la voiture ont une livrée abricot. J'avoue que voilà qui passe déjà ma noce : attendons-nous à voir des choses superbes. Le rendez-vous est chez madame de Beausire, où je n'ai jamais été : c'est une vieille maison de la rue de la Roquette. Nous passons devant un vieux portier; nous montons un vieil escalier sur lequel on a jeté des feuilles de rose avec profusion. Je gage que c'est une invention de Bélan; je ne la trouve pas très-heureuse, car cela a manqué faire tomber ma femme, que j'ai retenue à temps, et qui me dit en riant :

— Mon ami, nous nous sommes mariés sans feuilles de roses...

— Oui, ma chère amie; c'était moins romantique, mais on ne glissait pas.

Nous entrons au premier, dans un appartement d'une hauteur effrayante. C'est tout au plus si je puis distinguer les moulures du plafond. Nous sommes annoncés par un vieux laquais, qui a aussi l'air d'avoir pleuré : c'est peut-être l'habitude de la maison. Nous pénétrons dans un immense salon, où Bélan, qui fait les honneurs, a l'air d'un nain au milieu de Patagons. Nous voyons une série de vieilles figures : c'est une continuation de la tapisserie dont madame de Beausire m'a donné un échantillon. Les hommes sont sérieux, prétentieux, sentencieux; les femmes pincées, guindées et fardées. Il y a bien quelques personnes de notre genre, mais elles sont en petit nombre. Je présume que Bélan n'aura pas eu la permission d'inviter beaucoup de ses connaissances. Ce pauvre garçon ne me semble pas à son aise au milieu de la famille des Beausire; il n'ose pas être gai; il craint d'être triste; il tourne autour de ses nouveaux parents, qui ne causent point, de crainte de compromettre leur dignité.

C'est avec joie que le marié nous voit arriver. Il se trouve plus à l'aise avec nous.

— Vous allez voir ma femme, nous dit-il; elle est dans ce moment avec sa mère... qui achève, en pleurant, sa toilette...

— Comment! votre belle-mère pleure toujours?

— Oui, mon ami : c'est un véritable ruisseau que cette femme-là.

— Et quel motif?

— Le chagrin de se séparer de sa fille. Et pourtant elle ne s'en sépare pas, puisqu'elle veut coucher dans la même chambre que nous.

— Dans la même chambre? Ah! ah! c'est un peu fort.

— Je vous jure que c'est comme cela. Je crois même qu'elle espérait que je ne coucherais pas avec ma femme; mais, ma foi! malgré tout mon respect pour madame de Beausire, je n'ai pas cédé là-dessus, et je crois qu'Armide m'en a su gré... Mais voici ces dames.

La mariée entre, conduite d'un côté par une vieille tante qui a un nez en limace, et de l'autre par sa mère, qui, avec sa grande taille maigre, ses yeux rouges et son teint blême, a vraiment l'air d'un spectre.

Aux soupirs que poussent ces dames, il semblerait que c'est *Iphigénie* que l'on va sacrifier. Les parents s'avancent et font des compliments dans le goût de leur tournure. Au milieu de tout cela, le marié est celui dont on s'occupe le moins. Quand il s'adresse à sa femme, elle ne lui répond pas; quand il va vers sa belle-mère, elle prend son mouchoir et lui tourne le dos; et s'il se faufile parmi les parents, ceux-ci n'ont pas l'air de faire attention à lui.

On part pour l'église. Chacun prend la main d'une dame; moi, je prends celle de ma femme; je ne vois pas pourquoi je m'en priverais pour ces gens-là. On descend l'escalier en ordre de cérémonie, Bélan à la tête, donnant la main à sa belle-mère. Les feuilles de roses font un effet merveilleux.

— C'est charmant! dit une vieille tante; c'est comme à une procession!

— C'est de moi! crie Bélan; c'est une idée qui m'est venue cette nuit en pensant à mon hymen. Et je suis charmé que...

Bélan en est là de son discours lorsqu'un grand cousin, qui donnait la main à la mariée, glisse deux marches et tombe sur son postérieur en entraînant la belle Armide sur lui.

Des cris partent de tous côtés. Grâce au ciel, Armide est tombée décemment, et n'a rien montré à la société; ce qui eût été fort désagréable pour le marié, qui espère être le premier à voir cela, et ce qui sans doute aurait fait pousser des sanglots à sa belle-mère.

On a vivement relevé la mariée. Le grand cousin se relève tout seul en poussant un juron assez roturier et en disant :

— Que la peste étouffe les feuilles de roses! il faut être bien bête pour jeter de cela sur un escalier!... J'ai le *scrotum* affecté...

Bélan est resté tout interdit, il est confus de l'accident produit par son invention.

— Monsieur de Bélan, il faudra faire balayer tout cela, dit la belle-mère; et le marié répond en s'inclinant : — Oui, ma belle-mère de Beausire... J'y veillerai.

C'est dans une petite église du Marais que l'on unit nos époux. Il ne s'y passe rien d'extraordinaire, si ce n'est que la belle-mère y trempe deux mouchoirs, et que Bélan fait des grimaces horribles pour tâcher de pleurer aussi, sans pouvoir y parvenir.

J'espérais que le déjeuner se ferait chez le traiteur; mais c'est chez la belle-mère qu'on nous fait retourner. Pour le coup il faut du courage. Nous nous regardons, Eugénie et moi, en jurant, mais un peu tard, qu'on ne nous y prendra plus.

Le marié a pris les devants, sans doute pour faire balayer ses roses. Je suis sûr qu'il les balaierait lui-même plutôt que de s'exposer à la colère de sa belle-mère.

Un grand couvert est dressé dans l'immense salle à manger. On se place. Je suis entre la vieille tante qui a le nez en limace et le grand

cousin qui a fait une si belle glissade sur l'escalier; ma femme est à une lieue de moi, entre deux vieux oncles à manchettes et à perruques à boudins. Comme nous allons nous amuser!

Je m'attendais à voir Giraud et sa femme au déjeuner, car Giraud dit partout que c'est lui qui a fait le mariage de Bélan. Mais probablement la belle-mère ne les aura pas trouvés dignes de cet honneur, et nous ne les verrons que ce soir.

La mariée a les yeux baissés et ne mange pas. La belle-mère regarde sa fille, s'essuie les yeux, et ne semble pas s'apercevoir qu'il y a du monde là. On est deux minutes assis à table sans toucher à rien, personne n'ayant reçu la mission de servir; Bélan, ne sachant pas s'il doit faire les honneurs, regarde tour à tour sa femme et sa belle-mère, et dit en balbutiant :



Ernest et Marguerite.

— Qui est-ce qui sert?... Madame de Beausire désire-t-elle que je serve?

Et madame de Beausire ne répond qu'en se mouchant et en soupirant.

Je regarde ma femme. Il me prend une envie de rire si forte, que je jette à terre mon couteau et ma fourchette, afin de pouvoir la satisfaire un peu en cherchant sous la table. Il vaut mieux passer pour gauche que pour impoli.

Enfin un vieil oncle, qui n'est pas venu à la noce pour se contenter de regarder les plats, ce qui serait cependant plus noble que de les manger, attire à lui un immense pâté et donne le signal de l'attaque. On se décide à déjeuner, nonobstant les soupirs de madame de Beausire; mais on le fait avec ce décorum, cette gravité qui ne sont troublés que par le bruit des assiettes et des fourchettes.

Lorsque le premier appétit est calmé, quelques-uns des oncles et des cousins veulent bien nous débiter des phrases à prétention en s'arrêtant sur chaque mot qu'ils prononcent, comme s'ils jugeaient cela nécessaire pour que nous les comprenions. Bélan dit par-ci par-là quelque chose, mais cela n'est pas remarqué. Je m'aperçois qu'il cherche à amener la conversation sur les vers de circonstance. Je gagerais qu'il en a fait ou fait faire, et qu'il ne sait comment les débiter. Quand il arrive à son sujet, un oncle ou une tante lui coupe la parole en parlant d'autre chose. J'ai pitié de lui et je lui dis :

— Mon cher Bélan, est-ce que l'on a fait des vers pour votre mariage?

— Oui... c'est justement cela... c'est moi qui ai ébauché quelque chose en l'honneur de cette journée; et si vous le permettez, je vais...

— Comment! monsieur de Bélan, est-ce que vous allez chanter? s'écrie madame de Beausire en jetant sur son gendre des regards presque menaçants. Fi donc, monsieur! dans quel monde avez-vous été où l'on chante à table?

— Ma belle-mère, je n'ai jamais eu l'intention de chanter, je n'en ai même pas l'envie... Ce sont des vers que je voulais vous réciter... et des vers qui ne ressemblent nullement à une chanson...

— Des vers pour un mariage!... Il faut laisser cela à l'Almanach des Muses, dit le grand cousin assis près de moi, et qui a conservé de la rancune contre le marié depuis sa chute sur l'escalier. Au même moment madame de Beausire pousse un cri en disant :

— Tu as pâli, Armide?... Tu te trouves mal, ma fille?...

Je ne me suis pas aperçu que la mariée ait changé de couleur; mais comme sa mère lui dit cela, peut-être Armide juge-t-elle convenable de ne pas se trouver bien. Elle passe sa main sur ses yeux en balbutiant :

— Oui... j'ai là... quelque chose...

Sa mère ne la laisse pas achever... Elle se lève en s'écriant :

— Ah! mon Dieu!... ah! mon Dieu! Armide se meurt!... Transportons-la sur son lit.

Aussitôt il s'opère un mouvement général. La tante qui est à mon côté me donne un coup de coude dans le nez pour se lever plus vite et aller soutenir sa nièce, qui pense alors qu'elle doit se trouver mal tout à fait. Pendant qu'on transporte Armide chez elle, et que Bélan tourne et court autour de tout le monde comme un petit fou, je m'approche de ma femme, je lui prends la main et l'emmène vers la porte de sortie en lui disant :

— En voilà bien assez pour ce matin.

Bélan nous rattrape sur l'escalier et nous crie :

— Comment! vous partez déjà? Mais ma femme va revenir à elle tout de suite... Je ne suis pas inquiet de sa santé... C'est ma belle-mère qui lui persuade toujours qu'elle va mourir quand elle n'y songe pas.

— Nous avons affaire.

— A ce soir toujours.

— Le bal n'est pas chez votre belle-mère?

— Non; chez Lointier... Ce sera magnifique.

— Nous y serons.



Rencontre de Blémont et de Lucile aux Tuileries.

Avec quel plaisir nous nous retrouvons seuls, Eugénie et moi! Nous avons de quoi rire en passant en revue les originaux que nous venons de voir; et quoique ma femme ne soit pas méchante, elle saisit fort bien les ridicules de la société.

Nous avons promis d'être au bal, il faut nous y rendre. D'ailleurs, il est impossible que cela soit aussi triste que le déjeuner; et puis le bal a lieu dans les mêmes salons où le nôtre s'est donné, et nous ne serons pas fâchés de les revoir.

Nous allons tard, parce que nous voulons trouver la danse bien établie, mais nous voyons avec surprise des salons presque déserts, et deux quadrilles bien maigres où l'on danse fort à l'aise. Il est pourtant onze heures sonnées.

Bélan vient à nous. Il a la mine longue d'une aune; il me dit en nous abordant : — C'est très contrariant : ma belle-mère ne m'a pas permis d'inviter plus de trente personnes, en me disant que ce serait bien assez de monde avec sa famille et ses connaissances... et vous voyez... il y a des vides... Je sais bien que la réunion est choisie... mais un peu plus de monde ne ferait pas de mal.

— Cela fait, mon cher Bélan, que l'on dansera plus à l'aise.

— C'est vrai au fait... les danseurs y gagneront.

— Et madame n'est plus indisposée?

— Non... cela n'a pas eu de suite.. Mais maintenant c'est ma belle-mère qui a des suffocations... Regardez donc ses yeux... c'est un vrai lapin... elle me fait de la peine... elle pleure parce que ma femme ne manque pas une contredanse; elle prétend qu'on lui tuera sa fille... Dieu! quelle sensibilité!

— Mais je n'aperçois pas la famille Giraud à votre bal, cela me surprend; car certainement vous l'avez invitée?

— Mon Dieu! mon cher Blémont... ne me parlez pas de cela... J'ai été désolé... mais ma belle-mère a prétendu que les Giraud avaient des manières qui ne cadraient pas avec sa famille... elle n'a pas voulu que je les invitasse.

— Madame de Beausire allait chez eux, il me semble?

— Oui; mais depuis que la petite Giraud lui a tiré la langue, elle a juré qu'elle n'y remettrait plus les pieds.

— Je croyais que Giraud s'était occupé de votre mariage?

— Oui, il a mis la chose en train...

— Et vous ne l'avez pas invité? Il ne vous le pardonnera de sa vie.

— Que voulez-vous?... Ma belle-mère... Mais pardon, je crois qu'elle me fait un signe.

Nous laissons là Bélan, et je fais danser mon Eugénie. Nous sommes heureux de danser ensemble, de nous retrouver dans ces lieux qui ont vu notre hymen. Nos regards expriment le contentement et l'amour. A coup sûr, c'est nous, bien plus que tous les autres, qui avons l'air d'être à la noce.

Danser est ce qu'on peut faire de mieux dans un bal où l'on ne connaît personne. Tous ces Beausire qui se promènent gravement autour des quadrilles, et ces vieilles tantes qui font tapisserie, semblent presque mécontents de voir des personnes qui ont l'air de s'amuser. Je suis sûr qu'ils nous trouvent mauvais ton.

Eugénie me propose de partir avant le souper; mais je veux rester, parce que je m'attends à quelque chose d'amusant pour le dénoûment de la fête. Le souper ne se sert pas comme le mien. Les dames seules sont assises, et il faut que les hommes restent debout derrière. Madame de Beausire l'a voulu ainsi, parce que c'est beaucoup moins gai que lorsque l'on forme de petites tables.

Le repas dure fort peu de temps. Madame de Beausire donne le signal en se levant; il faut bien que les autres dames en fassent autant. J'entends une vieille parente murmurer en se levant : « C'est ridicule, je n'ai pas eu le temps de finir mon aile de volaille. » Plus le moment fatal approche, plus les yeux de madame de Beausire s'emplissent de larmes. Enfin, lorsque, la danse tirant à sa fin, Bélan s'approche de son Armide et lui propose de partir, madame de Beausire vient se précipiter entre eux en sanglotant, et elle enlace sa fille de ses bras en s'écriant : — Vous ne m'en séparerez pas, monsieur!

Bélan reste comme pétrifié devant sa belle-mère. Les parents viennent les entourer, et j'entends les oncles et les cousins dire entre eux : « Ce petit marié se conduit d'une façon bien indécente... Ça me fait mal de le voir entrer dans notre famille. »

Cependant les tantes, les vieilles filles ont entraîné madame de Beausire, qui part avec sa fille, tandis que Bélan reste là. Il nous aperçoit et vient nous dire adieu en balbutiant : — J'ai laissé aller devant ma femme et sa mère... parce que... vous savez?... on couche la mariée; et au fait je ne dois pas être là.

— Mon cher Bélan, je crains que madame de Beausire ne vous fasse encore quelque scène cette nuit.

— Oh!... non... D'ailleurs... s'il le faut... je me montrerai.

Nous partons, et nous nous disons en revenant, Eugénie et moi, qu'un homme est toujours bien sot d'entrer dans une famille qui croit lui faire beaucoup d'honneur en s'alliant avec lui. Si le hasard l'a fait naître dans une classe inférieure, il faut que par son esprit ou son caractère il se montre supérieur à ceux qui voudraient l'humilier.

Chapitre X. — Une Querelle. — Première Contrariété.

Peu de jours après la noce de Bélan, nous recevons la visite de M. et madame Giraud. Je devine ce qui les amène, et en effet ils ne sont pas encore assis que déjà Giraud s'écrie : — Vous avez dû être bien étonnés de ne pas nous voir à la noce du petit Bélan?...

— C'est-à-dire, reprend madame Giraud, que c'est une chose qui a frappé tout le monde!... C'est une grossièreté si forte! si extraordinaire!... Comment! c'est chez nous qu'ils se sont connus, et c'est Giraud qui a fait les premières démarches, qui a sondé madame de Beausire, qui a fait l'énumération des biens et des qualités du jeune homme : et on ne nous engage ni au déjeuner ni même au bal! c'est une indignité!

— C'est-à-dire, que c'est indécent, s'écrie Giraud; et si ma femme ne m'avait pas retenu, j'en aurais demandé raison à ce petit impertinent de Bélan!...

— Non, non : on aurait cru que nous tenions à une noce... et, Dieu merci! nous en avons plus que nous ne voulons. Au reste, on dit que celle-là était bien triste, bien ennuyeuse!

— Mais cela n'était pas très-gai, dit Eugénie.

— Ah! c'est la vôtre qui était jolie, ma chère madame Blémont, et ordonnée avec un goût, une profusion... J'avoue que j'y ai mangé treize glaces... Il passait à chaque minute des plateaux devant moi, et je me laissais aller.

— Oui, c'était une noce délicieuse, dit Giraud; mais à celle de Bélan, on m'a dit qu'il n'y avait pas de quoi faire deux quadrilles à douze, et que c'était presque toutes figures hétéroclites du siècle dernier... Et la vieille Beausire, qui n'a fait que pleurer... Et la nuit... vous savez ce qui est arrivé?

— Non, nous ne savons pas.

— Moi, je sais tout, parce que j'ai une bonne qui a servi dans la maison où logent les Beausire, et qui y a conservé des relations. Eh bien! la nuit, la belle-mère ne voulait pas quitter sa fille. Quand le mari est arrivé, madame de Beausire a poussé des sanglots qui ont réveillé les voisins. Bélan s'est fâché; on lui a fait une scène; bref: de colère, il a été coucher dans un petit cabinet où l'on met le charbon, et le matin il en est sorti comme un fumeron. Pauvre garçon! s'il n'y prend pas garde, ces deux femmes-là l'enfermeront dans une chaufferette, et lui donneront à manger par les trous, quand il sera bien sage. — Ah! ah! ah! c'est trop drôle! dit madame Giraud. Au reste, je ne lui donne pas un an pour être... suffit... et à coup sûr il l'aura bien mérité...

Monsieur et madame Giraud prennent congé de nous en nous renouvelant l'assurance de leur amitié, et ils vont probablement faire une tournée pour le même motif chez toutes leurs connaissances.

En avançant dans sa grossesse, ma femme s'occupe de mille petits soins qui lui font nécessairement négliger la musique et la peinture. Et puis, sa santé est souvent altérée; elle a besoin de repos : il s'ensuit que j'ai beaucoup plus de temps pour travailler dans mon cabinet. D'ailleurs, le titre de père, que je vais avoir bientôt, me fait penser plus raisonnablement qu'il y a quelques mois. Si notre fortune était suffisante pour Eugénie et pour moi, elle ne le sera plus, s'il nous vient plusieurs enfants, et pour eux je dois songer à l'augmenter.

Bélan nous a fait sa visite de noce avec sa femme, qui n'est ni moins roide ni moins guindée depuis qu'elle est mariée. Je trouve que le nouveau mari a maintenant les yeux aussi rouges que sa belle-mère. Peut-être que, pour plaire à madame de Beausire, il pleure aussi quelquefois. Il est tellement aux petits soins, tellement prévenant près de son Armide, et il fait tout cela avec une telle humilité, qu'il a l'air d'être le domestique de sa femme.

Nous leur avons rendu la visite d'usage, et nous n'y sommes pas retournés : nous nous souvenons de leur déjeuner.

Depuis que je me suis remis aux affaires, que je m'occupe de mon état, ma mère dit que nous sommes devenus raisonnables, et que j'ai maintenant l'air d'un homme marié. Je ne sais pas quel air j'ai; mais je trouve que nous devenons beaucoup trop sages, Eugénie et moi : nous ne jouons plus, nous ne faisons plus de folies, comme dans les commencements de notre mariage : c'est son état qui en est cause; aussi il me tarde que cela soit fini.

Ce moment désiré arrive. Eugénie me rend père d'une fille, que je trouve fort gentille. Ma femme a un moment de chagrin; elle désirait un garçon, elle était persuadée qu'elle aurait un garçon. Moi, j'aime autant une fille; d'ailleurs, nous n'en resterons pas là. Je console Eugénie. Elle voulait nourrir, mais le médecin a déclaré qu'elle n'était pas assez forte pour cela. Ma fille, que sa marraine, madame Dumeillan, a nommée Henriette, est remise à une bonne grosse nourrice, qui ne demeure qu'à trois lieues de Paris; et nous irons la voir souvent.

La santé de ma femme se rétablit assez vite, cependant il lui reste des inégalités d'humeur, des caprices : ce qu'elle avait décidé de faire le matin n'est plus ce qui lui plaît le soir. Je suis extrêmement complaisant, mais j'aime assez que l'on fasse ce qu'on a projeté, et non pas que l'on soit comme une girouette. Ma femme veut aller promener; et, lorsque je vais la chercher pour cela, elle change d'avis parce qu'il faudrait s'habiller; alors je retourne en riant dans mon cabinet :

— Si tu te décides, lui dis-je, c'est toi maintenant qui viendras me chercher.

En passant un jour dans la rue du Temple, je m'entends appeler... C'est Ernest qui est derrière moi. Je le revois avec grand plaisir, et nous nous serrons la main de bon cœur.

— C'est vous, mon cher Ernest?... Eh! mon Dieu! qu'il y a longtemps que nous ne nous sommes vus!

— Oui, il y a plus d'un an... Je pense que vous êtes marié maintenant; car vous étiez au moment d'épouser votre chère Eugénie, la dernière fois que je vous ai vu.

— Oui, je suis marié et je suis père; vous voyez que je ne perds pas de temps.

— C'est très-bien. Demeurez-vous toujours dans votre même logement?

— Toujours. Ma femme s'y plaît beaucoup. Et vous?

— Nous, nous demeurons dans cette rue... à deux pas d'ici... Je vous avais donné notre adresse; vous aviez promis de venir nous voir.. mais vous avez oublié vos voisins de la mansarde.

— Je m'avoue coupable!... le changement qui s'est opéré dans ma situation me rend excusable.

— Pour qu'on vous excuse tout à fait, vous allez monter dire bonjour à ma femme .. Je dis ma femme... quoique nous ne soyons pas mariés : mais pour des portiers, pour des étrangers, il faut bien dire ma femme : c'est un sacrifice aux convenances. Après tout, quelle différence y a-t-il entre nous et des gens mariés?. . Rien qu'une signature sur un gros registre!... et ce n'est point cette signature, le serment, et tous les engagements pris devant les hommes qui font que l'on se conduit mieux.

— Je suis tout à fait de votre avis.

— Du reste, nous sommes bien heureux; nous sommes toujours amants, et nous nous moquons des mauvaises langues.

— Vous avez bien raison, mon cher Ernest : il faut vivre pour soi, et non pour les autres.

— Maintenant je fais bien mes affaires, j'envoie mes parents promener, je ne dois rien à personne, et je suis content comme un roi... c'est-à-dire plus qu'un roi. Mais venez donc! Marguerite sera bien aise de vous voir : nous parlions souvent de vous.

Je suis Ernest. Il me fait entrer dans une assez jolie maison; nous montons trois étages; il sonne, et mon ancienne voisine vient nous ouvrir. Elle pousse un cri de surprise en me voyant.

— Ah! c'est monsieur Blémont! quel miracle!...

— Parbleu! s'il vient, ma chère amie, c'est parce que je l'ai rencontré et amené de force, sans quoi tu ne le verrais pas encore.

— Ah! que c'est vilain d'oublier ses bons amis, ses voisins!...

— Madame... mon Dieu!... c'est vrai que...

— Ah! ah! il s'embrouille... il est honteux de ses torts, dit Ernest en riant.,. il faut être généreux, et ne plus lui en parler.

On me fait entrer dans une chambre à coucher qui fait salon : cela n'est pas élégant, mais il y a tout ce qu'il faut, et il règne en ces lieux un air d'ordre, une propreté qui font honneur à la maîtresse de la maison.

Madame Ernest (car je ne dois plus l'appeler autrement) a pris un peu d'embonpoint; elle est charmante, et ses yeux, tous ses traits expriment un contentement, un bonheur qui l'embellissent encore. On me fait asseoir; nous causons de nos anciennes soirées passées ensemble dans la mansarde. Vous êtes marié avec votre Eugénie? me dit madame Ernest.

— Oui, madame... depuis treize mois.

— Vous devez être bien heureux! car vous en étiez très-amoureux, et elle vous aimait bien aussi.

— Oui, madame.

— Avez-vous des enfants?...

— Que tu es folle! dit Ernest, ne voudrais-tu pas qu'ils en eussent déjà six en treize mois?

— Je veux dire un enfant.

— Depuis deux mois et demi j'ai une petite fille.

— Ah! vous êtes plus heureux que nous... Je serais si contente d'être mère... et depuis ma fausse couche... mais cependant cette fois-ci j'espère...

Et la petite femme regarde Ernest en souriant, et celui-ci sourit aussi en disant :

— Est-ce que l'on parle de cela devant le monde?...

— Ah bien, tant pis!... Quel mal donc à espérer d'être mère?... D'ailleurs, monsieur Blémont n'est pas du monde; il est notre ami; il nous l'a prouvé cette nuit où j'étais si malade... Ah! venez donc voir notre logement comme il est gentil.

La petite femme me fait parcourir son appartement, qui se compose de trois pièces avec un petit cabinet; elle s'arrête devant la cheminée de sa chambre en me disant : — Voyez-vous?... nous avons une pendule!..

— Mais, Marguerite, tais-toi donc! dit Ernest.

— Non, non... je veux parler... Est-ce que je dois faire la fière avec monsieur Henri, qui m'a vue si pauvre, si malheureuse! Je suis sûre que cela lui fait plaisir de nous voir tout cela...

— Ah! vous avez bien raison, madame; et vous me jugez bien en pensant que je suis heureux de votre bonheur.

— Tu vois que j'ai raison... J'ai aussi une femme de ménage qui vient le matin faire les gros ouvrages... C'est Ernest qui l'a voulu, parce qu'il prétend que je ne suis pas assez forte...

— Comme c'est intéressant à savoir pour monsieur!...

— Oui, oui, c'est intéressant... Il me gronde toujours, parce qu'il dit que je ne sais pas les convenances... Dame!... ce n'est pas ma faute... moi; il me semble qu'on peut bien conter ses affaires à ses amis; je suis si heureuse!...

Et Marguerite se met à sauter dans la chambre, puis elle court prendre Ernest par le cou et elle l'embrasse... Elle est toujours aussi enfant; mais elle n'a pas encore dix-huit ans. Puisse-t-elle conserver longtemps cet heureux caractère!

Le temps passe vite quand on se plaît avec les gens. Je m'aperçois que cinq heures sont sonnées depuis longtemps; et ma femme qui m'attend pour dîner, et que je dois mener ce soir voir une pièce nouvelle! Je dis adieu à mes jeunes amis. Je promets de venir les voir, et j'engage Ernest à monter quand il passera devant chez moi.

Il est rare que je ne sois pas rentré bien avant l'instant de se mettre à table, et nous devions aujourd'hui dîner avant cinq heures, pour avoir le temps d'aller au spectacle. Je trouve Eugénie à la fenêtre : elle s'inquiétait, elle s'impatientait.

— D'où viens-tu donc?... il est près de cinq heures et demie... tu ne rentres jamais si tard...

— Ma chère amie, c'est que j'ai fait une rencontre... d'anciens amis.

— Est-ce que des amis doivent faire oublier sa femme?

— Je n'avais pas regardé l'heure...

— Et tu ne pensais pas à moi, qui t'attendais... qui ne savais que penser?....

— Allons! viens dîner.

— Mais enfin, d'où viens-tu?

— Je te le dirai en dînant.

Nous nous mettons à table. Je fais à ma femme le récit de ma liaison avec Ernest et Marguerite. Je suis obligé de prendre mon récit d'un peu haut pour faire connaître comment je suis monté à la mansarde. Eugénie, qui m'écoutait d'abord avec intérêt, devient soucieuse, son front se rembrunit. J'ai fini mon récit, et pendant longtemps elle garde le silence. Je dîne; mais elle ne mange pas. Elle se tait toujours : cela m'impatiente.

— Pourquoi ne manges-tu pas?

— Parce que je n'ai pas faim.

— Et pourquoi me fais-tu la mine?

— Moi! je ne fais pas la mine.

— Tu ne me dis pas un mot... est-ce que nous sommes comme cela ensemble ordinairement?

— C'est que je pense... à votre ancienne voisine... à la maîtresse de votre ami... que vous alliez voir dans sa mansarde.

— J'allais la voir quand Ernest y était.

— Ah!... vous étiez sûr de le trouver toujours?

— Oui; car je n'y allais ordinairement que le soir, et Ernest y couchait presque toujours.

— Presque!...

— Eugénie, je t'ai dit la vérité : tu aurais bien tort de penser autre chose!

— C'est que vous avez l'air tellement engoué de cette petite Marguerite... Vous la trouvez si jolie!...

— D'abord je n'ai pas dit qu'elle était très-jolie... Quand même elle le serait, ce n'est pas cela que j'admirais en elle; c'était son amour, sa tendresse pour son amant!...

— Oh, oui, c'est cela qui vous faisait monter sur les toits?

— Oui, c'est cela... Pourquoi penses-tu mal de quelqu'un que tu ne connais pas?,..

— Ah! vous avez fait tant de choses étant garçon!... Vous avez eu tant de maîtresses!

— C'est pour cela que je n'avais pas besoin de m'adresser à celle d'un autre, qui d'ailleurs ne m'aurait pas écouté.

— Vous auriez pu connaître mademoiselle Marguerite avant qu'elle ne connût son M. Ernest, puisqu'elle était votre voisine,..

— Si j'avais su que vous penseriez tout cela, certainement je ne vous aurais parlé ni d'Ernest ni de sa femme...

— Sa femme!... ce n'est pas sa femme!

— C'est à peu près la même chose, puisqu'ils demeurent ensemble.

— Cela fait toujours du drôle de monde... et on ne recevra pas cette femme-là dans une société honnête!...

— Du drôle de monde!... voilà bien les sots préjugés!... On ne recevra pas dans ce qu'on appelle la bonne société une femme qui vit depuis longtemps avec le seul homme qu'elle ait jamais aimé; qui met tous ses soins, toute sa gloire à le rendre heureux; qui ne sort qu'avec lui, ne se pare que pour lui, ne prend aucun plaisir sans lui : mais on y accueillera, on y fêtera celle qui ruine son mari par de folles dépenses, celle qui ne se donne même pas la peine de cacher ses galanteries, celle qui ne sort qu'avec son sigisbée!... Et tout cela parce que ces dames sont mariées!... Cela fait vraiment honneur au bon sens du monde.

— Mon Dieu! monsieur, comme vous prenez feu!

— C'est que je ne puis souffrir les injustices, et que celle-là se renouvelle souvent dans la société. Quant à moi, je vous déclare que je me mettrai toujours au-dessus des préjugés, et que je recevrais très-volontiers Ernest et sa femme chez moi.

— Je vous remercie, monsieur; j'espère cependant que cela ne sera pas.

— Si tu les connaissais, je gage que tu ne parlerais pas ainsi.

— Je n'ai pas envie de faire leur connaissance : c'est bien assez que vous soyez l'ami intime de mademoiselle Marguerite.

— Mon Dieu! Eugénie, que c'est ridicule ce que tu dis là!...

— Et c'est dans cette maison qu'elle demeurait?

— Sans doute.

— Je ne m'étonne plus si vous tenez tant à votre logement.

Je jette avec humeur mon couteau et ma fourchette, et je me lève

de table en disant : — Ne parlons plus de cela, car vous me feriez aussi prendre de l'humeur... Etes-vous prête? voilà l'heure d'aller au spectacle.

— Je ne veux pas y aller.

Et ce matin vous vous en faisiez une fête... Quel est ce nouveau caprice?

— Ce n'est point un caprice; je ne me soucie pas d'aller au spectacle : je ne veux pas sortir.

— Comme vous voudrez. J'irai sans vous alors.

Je prends mon chapeau, et je sors en fermant la porte avec un peu de violence. Il faut bien passer sa mauvaise humeur sur quelque chose.

J'ai vraiment du chagrin. Voilà la première querelle que j'ai avec ma femme. Celle-ci me peine d'autant plus que, certainement, je n'avais aucun tort; et quand on sent qu'on ne mérite ni reproche ni blâme, on en veut doublement à ceux qui nous les ont adressés.

M'entendre dire des injures par Eugénie!... Il y a quelques mois encore, je n'aurais pas cru que cela pût jamais arriver. Avoir du chagrin, être affligé par elle!... Mais c'est la jalousie qui l'égare, qui lui monte la tête... Je cherche moi-même à l'excuser... On tâche de trouver moyen d'excuser ceux qu'on aime; on serait si malheureux si on ne les excusait pas!

Le spectacle m'amuse peu. Il y a pourtant des moments où, tout à la pièce, qui est jolie, je me laisse aller au plaisir qu'elle me donne; mais bientôt le souvenir de ma querelle avec ma femme se présente à ma pensée : c'est comme un poids qui vient se replacer sur ma poitrine... Cela me gêne et m'empêche de me distraire. Je suis un enfant. Après tout, cette discussion a été bien légère... je ne devais pas penser que deux époux étaient toujours d'accord... Et je le pensais... je le croyais pourtant... Cette querelle, quoique légère, me cause beaucoup de peine, parce qu'elle est la première et qu'elle m'arrache déjà une de mes illusions.

Ma femme est couchée lorsque je rentre. Le lendemain nous ne parlons pas de notre discussion de la veille. Nous ne sommes pas mal ensemble, cependant nous ne sommes pas bien. Eugénie est plus froide, moins causeuse : ce n'est pas ce doux abandon d'autrefois. Je ne puis pourtant pas lui demander pardon de ne lui avoir rien fait. Que madame boude, si cela l'amuse : je n'aurai pas l'air d'y faire attention.

Quinze jours s'écoulent ainsi, pendant lesquels j'ai été une fois chez Ernest; mais je me suis bien gardé de le dire à ma femme : il faut bien faire des mystères aux gens qui voient du mal dans tout.

Un matin Eugénie me dit :

— Il faut pourtant nous occuper de chercher un logement.

— Un logement! pourquoi donc cela?

— Mais pour déménager, je pense.

— Vous voulez quitter cet appartement qui vous plaisait tant?

— Oh! maintenant je ne puis plus le souffrir! et si j'avais su tout ce que je sais... certainement, nous en aurions pris un autre en nous mariant.

— Su ce que vous savez... Est-ce que vous allez recommencer?...

— Vous ne pouvez pas nier que c'est ici que vous avez connu mademoiselle Marguerite... tout le monde le sait dans la maison, et certainement il n'est pas agréable pour moi d'y demeurer...

— Tout le monde sait dans la maison que je parlais à ma voisine... mais tout le monde sait aussi que je n'étais pas son amant.

— Ah! ce n'est pas ce qu'on dit... les portiers eux-mêmes...

— Comment, Eugénie! est-ce que vous causez avec les portiers?

— Non, pas moi... mais notre bonne leur parle quelquefois... c'est assez naturel... Et je sais, monsieur, que mademoiselle Marguerite ne se contentait pas de recevoir vos visites... elle venait chez vous.

— C'est faux, madame.

— Vous n'en conviendrez pas... c'est tout simple... Vous ne pourriez pas dire qu'elle venait avec son amant.

— Ah! si... Je me rappelle qu'en effet elle est venue une fois, une seule fois chez moi, un matin, pour me demander si j'avais vu son chat qu'elle avait perdu.

— Son chat!... Ah! ah! le prétexte est charmant!... Cette demoiselle si sage qui vient chez un garçon pour chercher son chat!...

— Je vous jure que c'est la vérité.

— Et une autre fois elle sera venue vous demander son chien, n'est-ce pas?

Je ne réponds pas, car je sens que je me mettrais en colère, et alors il est bien plus sage de se taire... Eugénie s'aperçoit peut-être qu'elle a été trop loin : au bout d'un moment elle me dit avec douceur :

— Il faudrait toujours déménager quand notre fille reviendra de nourrice; ce logement sera trop petit... Pourquoi attendrions-nous ce moment?

— Madame, ce logement me convient, et je veux y rester.

Je ne suis point habitué à résister à ma femme; mais ses soupçons sur ma liaison avec madame Ernest me donnent de l'humeur, et cela me contrarierait de quitter mon logement.

Eugénie n'insiste pas. Pendant plusieurs jours, nous sommes froidement ensemble, et il n'est plus question de logement. Je vois bien que ma femme a envie de m'en reparler, mais elle n'ose pas. Après tout, je réfléchis que les voisins, les portiers, les commères ont bien pu faire des propos... Ces gens-là n'aiment qu'à médire. Ils me voyaient monter chez la jeune fille, ils pouvaient croire qu'Ernest n'y était pas. Pourquoi forcer ma femme à entendre sans cesse les sots propos de ces gens-là?... Ce logement lui déplaît... D'ailleurs il faut bien faire quelque chose pour avoir la paix. La paix!... Ah! oui; je commence à sentir que c'est un bien précieux qui n'habite pas toujours dans l'intérieur des ménages.

Et je dis un matin à Eugénie :

— Si tu veux t'habiller tantôt, nous irons ensemble chercher des logements

Alors elle vient se jeter dans mes bras, elle m'embrasse tendrement; elle a repris toute sa bonne humeur d'autrefois. Pour rendre ces dames aimables, il ne s'agit que de faire toutes leurs volontés.

Chapitre XI. — Une Scène.

Nous avons loué un appartement sur le boulevard Montmartre. Il est un peu cher, mais il est fort joli.

Nous ne pourrons l'habiter que dans trois mois. En attendant, ma femme est d'une humeur charmante, sauf ces petites discussions qui arrivent entre les gens les mieux unis; car enfin nous ne sommes pas parfaits : mon Eugénie est comme dans les premiers jours de notre mariage; elle ne me parle plus d'Ernest ni de Marguerite, et moi je ne lui dis pas que je vais les voir quelquefois.

Par une belle matinée d'hiver, nous formons le projet d'aller voir notre fille. Il serait trop long d'attendre au printemps pour embrasser notre petite Henriette. A peine avons-nous formé ce projet que je cours louer un cabriolet pour toute la journée. Je fais mettre dedans un pâté, une volaille froide, du vin de Bordeaux; toutes choses que l'on se procure difficilement chez les nourrices, et qui pourtant ne sont déplacées nulle part. Eugénie a un grand chapeau qui la garantit du vent, un manteau bien ample; je m'entortille dans le mien, ne laissant que mes mains libres pour conduire, et nous voilà partis pour Livry.

Nous avons une belle route, un froid piquant, mais un beau soleil. Nous avons, ce qui est le mieux, de l'amour et de la bonne humeur pour compagnons de voyage : aussi faisons-nous le nôtre gaiement. Lorsque j'ai trop froid aux mains, Eugénie prend les rênes et conduit à ma place. Nous chantons, nous rions, nous mangeons même dans notre cabriolet; nous y sommes nos maîtres; nous n'y sommes que nous deux : point d'ennuyeux cocher derrière qui murmure si nous allons trop vite ou si nous fouettons son cheval, qui puisse rire en comptant les baisers que nous nous donnons. Lorsqu'on s'aime, on se trouve si bien de n'être que deux.

Nous passons contre la lisière de la fameuse forêt de Bondy, qui est beaucoup moins fameuse aujourd'hui, parce qu'il y a moins de voleurs dans les forêts et plus dans les salons. Nous arrivons à Livry, village où il n'y a presque pas de chaumières, bourg où il y a peu de maisons. Nous trouvons celle de notre nourrice. Nous faisons une entrée triomphale dans une cour pleine de fumier, de crottes et de mares d'eau : les paysans appellent cela du *piqueux*. Ma femme est déjà descendue de voiture; elle a aperçu la nourrice tenant un marmot dans ses bras, et elle court lui prendre le poupon en disant :

— C'est ma fille! je la reconnais!

Moi, j'avoue que je ne l'aurais pas reconnue. Quand ma fille nous a quittés, elle avait trois jours; et à cet âge, je trouve que tous les enfants se ressemblent. Aujourd'hui elle a quatre mois; on commence à distinguer quelque chose; mais je n'aurais pu deviner si c'était là ma fille ou celle de la nourrice, qui n'a que trois mois de plus : les mères ne se trompent point.

Eugénie admire sa fille, et veut déjà qu'elle me ressemble. Avec la meilleure volonté du monde, je ne trouve aucun rapprochement; et, quoique je sente que j'aimerai beaucoup ma fille, franchement je ne lui vois encore rien d'admirable.

Ce que j'admire, c'est la santé, la corpulence de notre nourrice. Cette femme-là serait de force à allaiter quatre enfants à la fois; et, en considérant ses grosses joues, sa large poitrine, je dis, comme Diderot : — On pourrait l'embrasser pendant six semaines de suite sans la baiser à la même place.

J'ai bien fait d'apporter des provisions. On ne trouve ici que des œufs, du lait et du lard : c'est champêtre, mais ce n'est pas succulent. Je mange avec les paysans pendant que ma femme porte et berce sa fille. Eugénie dit que je suis un gourmand, que j'aime mieux le pâté que ma fille. J'aime beaucoup l'un et l'autre. J'avoue que je ne puis pas encore m'enthousiasmer pour un petit être qui ne parle pas et ne fait que des grimaces; mais mon cœur me dit que je n'en serai pas moins bon père pour cela. L'exagération s'éloigne de la vérité, et l'enthousiasme ne prouve pas le sentiment.

Nous allons visiter les environs. Nous n'admirons pas la verdure, parce qu'il gèle; mais nous voyons de beaux sites, des points de vue qui doivent être délicieux en été, et des prairies où il doit être fort agréable de se rouler quand la luzerne est poussée.

Nous revenons nous chauffer devant un feu pétillant, et on se chauffe à l'aise devant les énormes cheminées de campagne : c'est la seule chose que je regrette de nos bons aïeux.

Nous mangeons de nouveau, car c'est toujours à cela qu'on revient, et on y revient toujours avec plaisir; puis nous embrassons l'enfant, la nourrice, tout le monde, et nous remontons en cabriolet. Il est près de cinq heures, et en hiver la nuit vient vite.

Le soir, le froid semble plus piquant. Eugénie et moi nous nous serrons l'un contre l'autre. Mon manteau, qui est très-grand, nous entortille tous deux : nous cherchons tous les moyens de nous réchauffer. Eugénie se place sur mes genoux; elle conduit; je la laisse faire : il ne fait presque plus jour. Tout à coup le cheval s'arrête : Eugénie et moi ne pensions plus être sur la route. Je ne sais pas trop où nous en étions; mais enfin, le cheval, ne se sentant plus guidé, avait pris sur le côté, il était en travers du chemin, et justement arrêté devant un fossé.

Nous rions de notre situation, de nos distractions, qui pouvaient nous faire rouler dans un fossé... Mais heureusement notre cheval n'était pas amoureux. Je reprends les guides; je remets notre voiture dans le bon chemin, et nous revenons à Paris en trouvant que cette journée a été bien courte, en nous promettant d'aller voir encore la nourrice.

Quelques jours après cette visite à Livry, en rentrant chez moi, je trouve Ernest dans le salon, causant avec ma femme. J'avais engagé quelquefois Ernest à venir me voir, et il ne l'avait pas encore fait. Ce qui me surprend, c'est qu'Eugénie a l'air fort aimable : je craignais qu'elle ne lui fît au moins froide mine. Mais je comprends bientôt pourquoi elle a conservé son air gracieux : Ernest s'est fait annoncer sous son nom de famille, que je n'ai jamais dit à ma femme.

— Voilà un de tes amis, M. Firmin, qui t'attend depuis longtemps, me dit Eugénie lorsque j'arrive. Je n'avais pas encore eu le plaisir de voir monsieur... Il me semble qu'il n'était pas à notre noce...

— C'est vrai, dis-je en prenant la main d'Ernest. J'avoue que... je l'avais oublié... Ce jour-là, il est permis d'avoir peu de mémoire.

Je suis un peu embarrassé. Je n'ose demander à Ernest des nouvelles de sa femme; je vois qu'Eugénie ne sait pas que c'est l'amant de mon ancienne voisine qui est devant elle. Je me hâte de causer théâtre, littérature; je mets Ernest sur son terrain, et en effet il m'apprend les nouvelles de coulisses. Mais tout à coup il s'écrie :

— J'ai été bien fâché, avant-hier, de ne pas m'être trouvé à la maison quand vous êtes venu... Ma femme m'a dit que vous m'aviez attendu longtemps.

— Monsieur est marié? dit aussitôt Eugénie. Ernest, pour toute réponse, se contente de s'incliner. Puis il reprend :

— J'ai été d'autant plus contrarié que j'avais une loge du Vaudeville à vous offrir; ce qui peut-être aurait amusé madame.

Eugénie remercie; moi je tâche de ramener la conversation sur les théâtres; mais Ernest, qui ne se doute pas de ma crainte, me dit bientôt :

— Marguerite, qui aimait tant le spectacle, commence pourtant à s'en lasser : je l'y mène si souvent!...

Au nom de Marguerite, ma femme a pâli, puis elle me dit avec un sourire forcé :

— Est-ce que monsieur serait M. Ernest?...

— Oui... c'est M. Ernest Firmin, dont je t'ai parlé plusieurs fois...

— Ah! je sais... Et dont l'*épouse* a demeuré dans cette maison.

Ernest s'incline encore. Je me tais, mais je me sens rougir; et c'est de colère, car Eugénie a prononcé ce mot *épouse* avec une expression d'ironie qui m'a blessé. Il y avait de la méchanceté là-dedans, et je ne conçois pas que l'on adresse des méchancetés à quelqu'un qui ne nous en a jamais fait

Heureusement Ernest n'a pas, je crois, remarqué l'intention de ma femme. Il me parle encore littérature, spectacles. Eugénie ne dit plus un mot, et son air est aussi froid qu'il était aimable quand je suis arrivé. Je soutiens avec Ernest la conversation. Enfin il se lève, me dit adieu; et, en saluant ma femme, lui offre de lui envoyer quelquefois des billets, si cela peut lui être agréable. Eugénie répond qu'elle n'aime pas le spectacle : mais cette réponse est faite d'un ton si dédaigneux, si peu poli, que cette fois Ernest a dû en être choqué. Il se contente de me regarder, sourit à demi, me serre la main avec expression et s'éloigne.

Je m'attends à une querelle, à quelque chose enfin; car je commence à m'apercevoir que, lorsqu'on est mari, il faut souvent s'attendre à quelque chose. Eugénie ne me dit rien, elle se retire dans sa chambre; je la laisse aller, et je rentre dans mon cabinet. J'y passe le reste de la journée sans la voir.

Mais, à l'heure du dîner, ennuyé de ce qu'elle ne quitte pas sa chambre, je me décide à aller l'y chercher. Je la trouve assise et pleurant amèrement.

Je cours à elle, je veux l'embrasser. Elle me repousse.

— Que veut dire tout ceci, Eugénie, pourquoi pleures-tu?... Qui est-ce qui te fait du chagrin?

— C'est vous, monsieur.

— Moi!...

— Ah! vous me rendez bien malheureuse!...

— Je te rends malheureuse!... J'avoue que je ne m'attendais pas à un tel reproche!... Quand je cherche à satisfaire tous vos désirs, tous vos goûts; quand je n'ai pas d'autres volontés que les vôtres, je vous rends malheureuse!... D'honneur! les femmes sont bien injustes... Que diriez-vous donc, Eugénie, si vous aviez un mari grondeur, fantasque ou dissipé, coureur, joueur?...

— Mon Dieu! monsieur, je sais bien qu'un mari croit avoir tout fait quand il donne à sa femme le chapeau et le châle qu'elle désire!... Mais moi, j'aimerais mieux que vous eussiez tous les défauts que vous citiez tout à l'heure, et que vous me fussiez fidèle.

— Et vous me reprochez de ne pas être fidèle!... A moi ce reproche!...

— Osez-vous nier que vous allez chez votre ancienne voisine... chez cette madame Ernest?...

— Non, madame, je ne l'ai jamais nié; pourquoi nier quand on ne fait pas de mal?

— Cependant vous ne me le disiez pas, et, sans la visite de ce monsieur, je ne l'aurais pas su.

— Je ne vous en ai pas parlé, parce que vos ridicules soupçons m'ont forcé à ce mystère... J'ai bien pensé que vous trouveriez du mal là-dedans. Il était donc inutile de vous dire une chose qui ne vous intéressait guère!

— Ah! cela ne m'intéresse pas que vous alliez faire la cour à d'autres femmes!... Quelle horreur!...

— Eugénie, vous n'avez pas le sens commun... Vous me faites pitié!...

— On n'a pas le sens commun quand on découvre les intrigues de ces messieurs... Direz-vous encore que son amant est toujours là quand vous y allez?... C'est dommage que lui-même ait dit que vous l'aviez attendu longtemps... L'imbécile! qui ne voit pas ce que vous allez faire chez lui quand il n'y est pas...

— Ah! quelle patience il faut avoir pour écouter de pareilles sottises!...

— Je suis sûre que vous allez tous les jours voir votre ancienne voisine... cette Marguerite... Je ne la connais pas, mais je la déteste, je l'ai en horreur... Que son M. Ernest ne s'avise pas de me l'amener ici! car je la mets à la porte... Mon Dieu! mon Dieu! après quinze mois de ménage... avoir une maîtresse!...

Elle cache sa tête dans ses mains, et se remet à sangloter. Ses larmes me font pardonner son injustice. Je vais m'approcher d'elle et essayer de lui faire entendre raison, lorsque tout à coup elle se lève en disant :

— Eh bien! monsieur, si vous avez une maîtresse, je vous préviens que j'aurai un amant.

J'avoue que ces mots produisent sur moi un effet fort désagréable : je sais bien qu'ils sont dits par colère; mais je n'aurais pas cru qu'Eugénie pût même avoir une semblable pensée.

— Madame! dis-je d'un ton qui n'a plus rien de doux, ne me faites point sortir de mon caractère, et ne lassez pas ma patience. Je veux bien vous répéter encore que je n'ai aucune maîtresse, que jamais madame Ernest n'a été ni ne sera la mienne, que je vais rarement les voir, et que c'est un hasard quand Ernest n'est pas là à l'heure où je vais chez lui. D'ailleurs, comme il n'est employé dans aucun bureau, on ne peut point calculer les heures de son absence. Mais maintenant, madame, songez-y bien! alors même que j'aurais une ou plusieurs maîtresses, que je négligerais ou abandonnerais mon ménage, cela ne vous donne nullement le droit d'avoir un amant. La position d'un homme et celle de sa femme sont toutes différentes. Je puis avoir des intrigues, perdre ma fortune, ma santé!... cela ne vous déshonorera pas, madame, et n'amènera point d'enfants étrangers dans le sein de votre famille; il n'en est pas de même de la conduite d'une femme : une seule faute la perd aux yeux de la société, et peut forcer les fils de son époux à partager leur pain avec les enfants de son séducteur.

— Tout cela est très-commode, monsieur; cela prouve que vous pouvez faire ce que vous voulez et que les femmes n'ont qu'à passer leur vie à pleurer!... Est-ce que cela est juste, monsieur?

— Si vous trouvez cela trop difficile... trop cruel... pourquoi vous mariez-vous, mesdames?... En vous mariant vous devez savoir à quoi cela vous engage.

— C'est vrai, au fait, ce serait plus commode de ne pas se marier... de faire comme mademoiselle Marguerite : on est libre de suivre ses penchants, on quitte les gens, on les reprend quand cela fait plaisir.

Je ne réponds plus. Je me promène de long en large dans la chambre. Cependant Eugénie ne pleure plus, elle a essuyé ses yeux; au bout d'un moment elle se rapproche de moi, me prend doucement le bras et me dit :

— Henri, j'ai peut-être un peu tort... Mais enfin... si cette femme n'a pas été... ou n'est pas ta maîtresse... si tu ne l'aimes pas, jure-moi que tu ne l'aimes pas.

— Oui, je vous jure que je n'ai pas d'amour pour elle, que je n'ai jamais été son amant.

— Eh bien! alors, mon ami, pur me prouver cela, tu vas me promettre que jamais de la vie tu ne remettras les pieds chez eux.

— Non... j'en suis bien fâché, mais je ne vous promettrai pas cela.

— Pourquoi donc, si vous n'aimez pas cette femme?...

— C'est justement parce que je n'ai aucune intrigue avec madame Ernest que je veux continuer de la voir, elle et son mari, quand cela me conviendra. D'ailleurs, écoutez, ma chère amie : aujourd'hui vous êtes jalouse de cette dame, et vous ne voulez plus que j'aille là; dans quelques jours vous serez jalouse d'une autre, et vous me défendrez d'aller ailleurs. Cela ne peut pas s'arranger ainsi. Je vous aime... je

vous chéris comme aux premiers jours de notre mariage; mais je ne veux pas être votre esclave. Il n'y a rien de plus sot qu'un mari qui n'ose point faire un pas sans la permission de sa femme; il n'y a rien de plus impertinent qu'une femme qui dit à son mari : Vous n'irez pas là, parce que je ne le veux pas.

— Mais, Henri, je ne vous le défends pas; je vous en prie.

— Non, ma chère Eugénie, je suis désolé de vous refuser, mais j'irai où cela me plaira.

— Et vous osez dire que vous n'aimez pas cette femme-là!

— Si j'étais son amant, vous n'auriez jamais su que j'y allais, vous n'en auriez jamais entendu parler.

— Ainsi vous préférez l'amitié de ces gens-là à mon repos, à mon bonheur; vous leur sacrifiez ma tranquillité?

— Votre repos ne doit pas être troublé des visites que je rends à Ernest. Je vous le répète, je ne céderai point à des soupçons ridicules, et je ferai mes volontés.

— Cela suffit, monsieur : j'apprécie maintenant votre amour à sa juste valeur.

Et madame retourne dans sa chambre; moi, je me mets à table et je dîne. Eugénie ne revient pas. Je dîne seul. C'est la première fois depuis notre mariage; hélas! je n'aurais jamais pensé que cela dût arriver.

Mon dîner est bientôt fini : rien n'ôte l'appétit comme les disputes. Et se disputer avec quelqu'un que l'on aime, cela donne en même temps de la colère et du chagrin.

Je sors aussitôt après mon dîner. Je marche sans but, mais je marche, et rien n'est bon comme le grand air pour calmer la mauvaise humeur. Cependant on ne peut pas toujours marcher; d'ailleurs il fait froid. J'entre aux Variétés. Cest un théâtre où l'on rit ordinairement, et c'est si bon de rire!

Je vais me placer à l'orchestre. J'y aperçois Bélan, non plus frisé et pincé dans son habit comme on le voyait toujours étant garçon, mais enveloppé dans une ample redingote à la propriétaire qui est croisée et boutonnée jusqu'au menton, et ayant une figure sérieuse qui ne ressemble plus à celle de l'homme qui cherche des conquêtes.

Est-ce donc là l'effet du mariage?... Est-ce que moi-même, sans m'en apercevoir, j'aurais subi la même métamorphose?

La rencontre de Bélan me fait plaisir; j'espère qu'elle me distraira de mes chagrins. Je vais m'asseoir à côté de lui. Le ci-devant séducteur est tellement enfoncé dans ses réflexions qu'il ne m'a pas reconnu.

— Eh bien! Bélan, le spectacle vous amuse-t-il?

— Tiens! c'est l'ami Blémont!... Heureuse rencontre!... Depuis que nous sommes mariés, on ne se voit presque plus... Ah! nous avons bien fait des folies ensemble autrefois!... nous étions garçons : c'était le bon temps!

— Comment! est-ce que vous vous repentez déjà d'être marié?

— Non, certainement; je dis cela pour plaisanter... Oh! je suis très-heureux!... Mais je veux dire qu'un homme marié se doit à lui-même de ne plus faire d'étourderies comme un garçon. Du reste, je suis extrêmement heureux.

— Je vous en félicite. Par quel hasard n'êtes-vous pas avec madame ici?

— Ah!... elle a dîné en ville avec sa mère dans une maison... où on ne pouvait pas m'inviter... parce qu'on aurait été treize à table... J'irai la chercher... Mais, comme c'est une maison où l'on dîne fort tard, Armide m'a engagé à ne pas me presser... à n'y aller qu'entre dix et onze... C'est pourquoi je suis venu ici en attendant. Mais, vous-même, mon cher Blémont, je croyais que vous ne quittiez jamais votre épouse adorée; on vous cite comme des tourtereaux!...

— Ah! les tourtereaux ne sont pas toujours d'accord... Nous avons eu une petite querelle... et je viens me distraire au spectacle.

— Bah! vraiment!... vous avez eu une querelle?... Eh bien! c'est comme moi : j'ai assez souvent des querelles avec Armide... Mais ça n'empêche pas d'être heureux!... ce sont de petits nuages qui ne font que passer.

— Et votre belle-mère pleure-t-elle toujours?...

— Ah! ne me parlez pas de ma belle-mère... Je vous avoue que c'est mon cauchemar!... C'est elle qui monte la tête à sa fille... Je sais bien que ce n'est pas par mauvaise intention... elle est trop noble pour cela... Mais, quand on manque à un salut, à une cérémonie, quand on ne lui offre pas la main assez vite, ce sont des reproches, des plaintes!... Du reste, je suis fort heureux; et, quoique ces polissons de Giraud aient déjà voulu faire croire que j'étais cocu...

— Quoi! les Giraud ont dit?...

— Que j'étais cocu... Oui, mon ami, ils l'ont dit!... Tandis que j'ai une femme d'une sévérité de principes!... et puis de ces femmes d'ailleurs avec qui on peut être tranquille. Vous savez?... de ces femmes froides... marbrées... Quand on les embrasse, c'est absolument comme si on ne les embrassait pas; ça leur fait le même effet.

— Ah! diable!... c'est très-rassurant!

— Ah! par exemple, quand je serai cocu, moi, je permets qu'on l'affiche!... Mais on sait pourquoi les Giraud ont dit cela : le dépit de n'avoir pas été de ma noce.

— Je le pense aussi. Malgré cela, je ne puis croire qu'ils se soient permis de...

— Si fait. Ah! mais je vais vous dire; ils ont trouvé un prétexte pour faire des propos. Je vous ai dit que, pour obtenir la main d'Armide, j'avais écarté bien des rivaux, entre autres un marquis qui avait six croix.

— Oui.

— Eh bien! au lieu de se fâcher, comme les autres, de ce que je l'emportais sur lui, le marquis est venu franchement me faire compliment, et avec une amabilité charmante il m'a dit : Vous l'emportez sur moi, on a raison : vous valez mieux que moi : je vous rends justice, je vous apprécie. Epousez mademoiselle de Beausire, mais permettez-moi d'être toujours de vos amis... Hein! comment trouvez-vous cela?

— C'est fort aimable!

— Vous sentez bien que j'ai été sensible à cette manière d'agir. J'ai engagé le marquis à venir nous voir; il est venu, il est même venu très-souvent. C'est sur cela que les Giraud ont lancé des quolibets. Quand ma femme a su cela, elle, qui est très-sévère, voulait sur-le-champ que je priasse le marquis de cesser ses visites; mais moi j'ai montré du caractère. J'ai dit au marquis : Vous venez tous les jours, tâchez de venir deux fois par jour, et ça me fera plus de plaisir. Il le fait... Et cette fois du moins ma belle-mère a trouvé que j'avais bien agi.

Je ne dis plus rien, mais je ris en moi-même. Egoïstes que nous sommes : nous rions du mal des autres, et nous voulons qu'on s'apitoie sur nos peines!

A dix heures et quart, quoiqu'il y ait encore une pièce à voir, Bélan s'en va pour chercher sa femme. Il craindrait, en restant, d'arriver trop tard et d'être grondé par sa belle-mère. Ce qui ne l'empêche pas, en me disant adieu, de me répéter qu'il est très-heureux.

Chapitre XII. — Des Apparences.

Pendant plusieurs jours nous nous parlons à peine, Eugénie et moi; presque toute la journée elle reste dans sa chambre et moi dans mon cabinet. De cette façon on ne se dispute pas; oui; mais cette façon d'exister est triste, ce n'est pas pour vivre comme cela avec ma femme que je me suis marié; et, si cela devait durer, à coup sûr je regretterais mon existence de garçon.

J'ai été chez Ernest. Ah! quelle différence!... Qu'ils sont heureux là!... Ils sont toujours amants! De l'amour, du plaisir, du bonheur, voilà ce qu'ils se donnent l'un à l'autre; et ils sont encore aussi gais, aussi enfants que lorsqu'ils habitaient la mansarde. Ernest me demande par politesse des nouvelles de ma femme; mais je crois qu'il n'est pas pressé de la revoir : moi-même je n'ose l'engager à venir, quoique je me garde bien de leur parler de ma querelle avec Eugénie.

Quand on est jeune, quand on s'aime surtout, on ne peut pas se bouder bien longtemps. Eugénie et moi nous tournons autour l'un de l'autre, et ce maudit amour-propre nous arrête encore. C'est à qui ne reviendra pas le premier, parce qu'elle ne croit pas sans doute avoir tort, et que moi je sais bien que j'avais raison... Mais un jour qu'Eugénie est assise près de moi et garde le silence, je mets tout amour-propre de côté; j'embrasse tendrement ma femme et nous nous raccommodons. Ah! c'est bien doux un raccommodement!... Malgré cela, comme ils ne sont que la suite des querelles, je crois que ce sont de ces plaisirs dont il faut être sobre. L'époque de notre déménagement approche, je sens que je quitterai avec regret cette maison où j'ai passé de si heureux instants. Mais je garde mes regrets pour moi, car ma femme leur croirait d'autres motifs. Pour Eugénie, ce déménagement est un bonheur. J'ai l'air de le partager. Je crois qu'elle est doublement contente, d'abord de quitter cette maison, ensuite de s'éloigner de ce quartier où elle sait que nous sommes près d'Ernest et de sa femme.

La veille du jour où nous devons déménager, comme tout est sens dessus dessous chez nous, nous ne voulons pas y dîner; nous ne pouvons pas aller demander à dîner à madame Dumeillan, qui depuis quelque temps n'est pas bien portante; aller chez ma mère, cela pourrait lui faire manquer son wisk du soir : nous avons bien vite pris notre parti; nous dînerons chez le traiteur, en partie fine. Ma femme s'en fait une fête. Comme mes affaires doivent me retenir tard dans le quartier des Tuileries, je donne rendez-vous à Eugénie sur la terrasse des Feuillants; elle doit aller visiter notre nouveau logement, et de là venir à cinq heures au rendez-vous que je lui indique.

Je me suis hâté de terminer mes affaires. Je ne voudrais pas qu'Eugénie m'attendît et fût au rendez-vous avant moi. Je me suis tellement pressé qu'il n'est pas encore quatre heures et demie lorsque j'entre aux Tuileries. N'importe, je me promènerai.

Il n'y a pas trois minutes que je suis arrivé, quand j'entends dire par une voix qui ne m'est pas étrangère : — Il paraît que c'est toujours ici que nous devons nous revoir!... C'est vraiment singulier.

C'est encore Lucile... Je ne l'avais pas rencontrée depuis le jour de mon mariage. Elle est mise avec beaucoup d'élégance, et elle est seule aussi.

— C'est vous, madame !...
— Oui, monsieur... Il faut que je vienne dans ce jardin pour vous rencontrer.
— Il est certain qu'à Paris, quand on ne se cherche pas...
— Et même quand on se cherche, ce n'est pas une raison pour qu'on se trouve. Est-ce que vous venez encore de vous marier, monsieur ?
— Non, madame. C'est bon quand on est garçon... on peut prendre une femme nouvelle toutes les semaines !...
— Mais maintenant vous êtes sage ?
— Oui, madame, très-sage.
— Je vous en fais mon compliment... Pour un homme sage, vous me faites cependant l'effet d'être à un rendez-vous ici.
— C'est vrai, madame; mais tous les rendez-vous ne prouvent pas des intrigues galantes.
— Je ne sais pas ce que cela prouve; mais vous attendez quelqu'un, et je gagerais que c'est une femme !
— Vous ne vous trompez pas; et une femme que je vais mener dîner chez le traiteur en cabinet particulier.
— Voyez vous, cette sagesse !... Mais j'aurais été plus étonnée du contraire... C'était bien la peine de se marier !...
— Madame, je ne veux pas prolonger votre erreur : c'est ma femme que j'attends ici et à qui j'ai donné rendez-vous.
— Votre femme !... Ah ! pardon, monsieur, recevez mes excuses... Je ne me doutais pas que vous fussiez devenu un *Philémon !*... Comment ! sans plaisanterie, c'est votre femme que vous attendez ?...
— Oui, certainement. Qu'y a-t-il donc là d'extraordinaire ?...
— Est-ce que vous êtes encore amoureux de votre femme, Henri ?
— Encore !... Mais il me semble que je suis marié d'hier !
— Ah, Dieu! que c'est beau!
Lucile se mord les lèvres en faisant un sourire de dépit. Je ne désire pas prolonger ma conversation avec elle, quoique je sache bien que ma femme ne va pas encore venir. Je fais un mouvement pour la saluer; elle me retient par le bras.
— Comment! vous me quittez si vite!... Mon Dieu ! ne tremblez pas... votre femme ne va pas encore arriver...
— Je l'espère; car, franchement, je ne voudrais pas qu'elle me vît causer avec vous...
— Elle vous donnerait le fouet?
— Non, elle ne me donnerait rien; mais elle est jalouse, et cela lui ferait de la peine.
— Elle aurait bien tort d'être jalouse de moi.
— C'est vrai... mais vous savez que les gens jaloux ont souvent tort.
— Henri, je vais vous proposer quelque chose...
— Qu'est-ce que c'est ?
— Emmenez-moi dîner à la place de votre femme... Vous lui direz ce soir que vous n'avez pas été maître de votre temps.
— Non, Dieu merci ! je n'en suis pas encore là.
— Ah ! c'est une plaisanterie, monsieur; je vous connais trop vertueux pour faire un trait semblable... Est-ce que vous avez des fourmis dans les jambes?
— Non, mais je ne veux pas rester là.
— Eh bien ! promenons-nous.
— Je ne veux pas me promener avec vous.
— Et si je ne veux pas vous quitter, moi!
— Lucile ! je vous en prie, laissez-moi m'en aller.
— Ah ! Dieu... monsieur prend son air sentimental... Ecoutez donc : après tout, le jardin est libre... Si je veux marcher à côté de vous, vous n'avez pas le droit de m'en empêcher... D'ailleurs, je suis très-curieuse de voir votre femme... Est-ce qu'elle me mangera si elle me trouve avec vous !... Hein ?... Ah ! monsieur ne veut plus répondre... Monsieur est en colère.
— Oui, madame. J'avoue que je ne comprends pas quel est votre motif en agissant comme vous le faites... C'est pure méchanceté... et il me semble que je ne vous ai pas donné sujet de m'en faire...
— Ah! il vous semble... Vous avez bien peu de mémoire... Il me semble à moi que j'aurais bien des vengeances à exercer contre vous...
— Madame, vous devez avoir à vous occuper de personnes qui vous intéressent beaucoup plus; et depuis quatre ans que nos relations ont cessé, ce qui m'étonne c'est que vous vous soyez souvenue de moi.
— Il est certain que vous ne le méritez guère... Mais que voulez-vous !... c'est peut-être pour cela...
— Lucile, un autre jour nous causerons tant que vous voudrez; mais aujourd'hui, je vous en prie, laissez-moi... ne restez pas avec moi.
— Ah ! ah ! il me fait rire.
Je me mets à marcher très-vite. Lucile marche de même en continuant de me parler, quoique je ne lui réponde plus. Je m'aperçois qu'on nous regarde, parce que j'ai l'air de fuir une femme qui me poursuit. Je suis au supplice. Je m'arrête.
— Lucile, c'est affreux ce que vous me faites...
— Allons, calmez-vous, je vais vous laisser... car vous me faites de la peine... Vous avez des mouvements convulsifs à chaque femme que vous apercevez !... Mais dites-moi auparavant... avez-vous toujours mon portrait?
— Votre portrait... Mais je ne sais pas... je chercherai...
— Je veux que vous me le rendiez... Vous ne devez pas y tenir... Je veux l'avoir, car il était très-ressemblant.
— Je vous le donnerai.
— Je demeure toujours dans la même rue... seulement deux maisons au-dessus.
— C'est bien; j'irai le mettre chez vous.
— Vous me le promettez ?
— Oui.
— Ah! vous serez bien aimable. Adieu, mon cher Henri. Allons, ne soyez plus fâché... et n'oubliez pas ce que vous venez de me promettre...
— Oui, je...
La parole expire sur mes lèvres : je viens de voir ma femme à deux pas de nous, ma femme qui est pâle, tremblante, qui nous examine. Et, dans ce moment, Lucile me tient la main en me disant adieu : et moi, enchanté de ce qu'elle me quittait, je lui secouais amicalement la main ! Eugénie a vu tout cela ; et Lucile, qui s'aperçoit du changement qui vient de s'opérer dans mes traits, se retourne, regarde ma femme, laisse échapper un sourire moqueur, et s'éloigne en me disant encore adieu d'un air très-sans façon. Ah ! je ne sais pas ce que je lui ferais !
Je m'approche de ma femme. Je suis sûr que j'ai l'air aussi embarrassé que si j'étais coupable.
— Te voilà.... Je causais avec une dame... que je venais de rencontrer...
— Je l'ai vue, cette dame, je l'ai entendue même... Il est inutile, monsieur, de me donner rendez-vous... de me faire venir pour être témoin de choses pareilles.
— Allons! tu vas encore voir du mal là-dedans... mais je te jure...
— Oh ! cela ne vous coûte rien de jurer !... Quelle est cette femme !... Est-ce votre ancienne voisine, madame Ernest?
— Oh ! pas du tout.... C'est une femme que.... j'ai connue avant d'être marié.
— Ah ! c'est une de vos anciennes maîtresses?
— Eh bien ! quand cela serait?... Comme depuis bien longtemps je ne la vois plus...
— Vous ne la voyez plus, et elle se permet de vous parler aussi librement !... en vous tenant la main... en vous regardant dans le blanc des yeux... et elle me rit au nez en s'éloignant... Ah ! elle a l'air bien effrontée !... Mais je la reconnaîtrai, celle-là... J'ai eu le temps de la considérer, vous ne m'aperceviez pas, vous étiez si occupé de cette femme !... vous lui avez promis quelque chose, car elle vous disait : N'oubliez pas ce que vous venez de me promettre. Est-ce vrai, monsieur ?
— Mon Dieu ! c'est possible, madame !... Je ne sais pas trop ce qu'elle me disait, mais je ne désirais qu'une chose : c'était de m'en débarrasser... car je me doutais qu'en la voyant me parler vous vous mettriez encore mille chimères en tête...
— Des chimères !... Il faudrait vous voir dans les bras d'une femme, et ne pas trouver cela mal !... Ah ! j'étouffe... Je n'en puis plus !...
Elle met son mouchoir sur ses yeux. Je lui prends le bras et l'entraîne : je n'ai pas envie de me donner encore en spectacle sur la terrasse des Feuillants. Nous marchons quelque temps, sans rien dire, dans les Champs-Elysées. Je m'arrête devant un restaurateur. Je veux l'y faire entrer :
— Quel est cet endroit?
— Un traiteur... où nous devons dîner.
— C'est inutile, je n'ai pas faim ; je veux retourner chez moi.
— Vous savez bien que toutes les affaires sont emballées, empaquetées chez nous, et que nous ne pouvons pas y dîner. En vérité, Eugénie, vous vous faites du mal sans raison. Comment pouvez-vous penser, si j'avais des relations avec cette femme, que je resterais avec elle là où je sais que vous allez venir?
— Que lui avez-vous promis?
— Eh ! mon Dieu ! je n'en sais rien : elle m'ennuyait, elle m'impatientait depuis dix minutes; je lui aurais promis tous les trésors de l'Inde pour m'en débarrasser.
— Mais pourquoi vous tenait-elle la main?
— Parce que c'est l'habitude de toutes ces femmes-là : elles ne peuvent pas vous parler sans vous prendre ou le bras ou la main.
— C'est donc une fille ?
— Non... Mais c'est une femme... entretenue.
— Elle a l'air bien hardi, toujours!
Enfin j'ai fait entrer Eugénie; on nous conduit dans un cabinet. Je fais ma carte, car après tout je sens, moi, que je n'ai pas dîné. Le garçon s'éloigne en me disant à demi-voix à l'oreille : — Monsieur sonnera quand il voudra qu'on monte le dîner. Il me croit en bonne fortune !... Les maris et femmes n'ont pas l'habitude de venir en cabinet particulier.
Madame s'est assise dans un coin, bien loin de la table. Sa tête est appuyée sur une de ses mains. Elle ne pleure plus, mais elle ne me regarde pas. Comme cela va être amusant si, pendant tout le temps que nous dînerons ou que je dînerai, elle fait cette mine-là ! Voilà donc cette partie fine où je me promettais tant de plaisir ! L'homme propose et la femme dispose !

Je donne Lucile au diable de bon cœur. C'est sa méchanceté, son entêtement, qui sont cause de tout ceci. Ne pas vouloir me quitter!... Ah! c'est bien parce que cela me contrariait.

Si nous devons rester comme cela, il me semble que je ferai bien de sonner tout de suite pour avoir le dîner.

Notre cabinet donne sur les Champs-Elysées. Le temps est beau : nous ne sommes qu'au milieu d'avril, et il fait chaud comme en été. J'ouvre la fenêtre, je regarde quelque temps les promeneurs. Eugénie ne bouge pas. Je me rapproche d'elle.

— Eugénie, est-ce que vous allez rester ainsi à une lieue de la table?



LA NOURRICE.

En la considérant, je dis comme Diderot : On pourrait l'embrasser pendant six semaines de suite sans la baiser à la même place.

— Je vous ai dit que je n'avais pas faim... Dînez, monsieur, je ne vous en empêche pas.

— Quelle jolie partie de plaisir!

— Oui, je m'en souviendrai.

— Et moi aussi, madame. Il faut que vous ayez une bien mauvaise tête pour ne pas vouloir entendre raison!... Supposer que je cherchais cette femme lorsque je vous attendais!...

— Je ne dis pas que vous la cherchiez, monsieur, je ne suis pas assez bête pour cela; mais je pense que c'est elle qui vous cherchait, ce dont sans doute vous lui évitez souvent la peine... D'ailleurs, vous m'avez avoué qu'elle était votre maîtresse.

— Que je l'avais connue avant d'être marié... c'est vrai, madame... J'ai peut-être eu tort aussi de vous avouer cela; mais ne faisant point de mal, je n'ai pas cru devoir mentir.

— Quand on a connu une femme... et qu'on la revoit... on doit être toujours aussi bien avec elle.

— Vous vous trompez beaucoup! s'il en était ainsi, les hommes auraient fort à faire.

— Tout le monde n'a pas connu tout Paris comme vous!

— Madame, je n'en ai pas fait plus qu'un autre... Mais je vois seulement que j'aurais dû être moins franc avec vous...

— Vous auriez dû l'être davantage avant de m'épouser.

— Comme c'eût été joli d'aller conter à une demoiselle honnête mes aventures de garçon!... En vérité, vous n'avez pas le sens commun.

Je prends le cordon de la sonnette et je le tire avec violence, car je sens l'impatience qui me prend.

Le garçon vient. Il entr'ouvre à peine la porte et passe le bout de son nez en disant :

— Que désire monsieur?

— Qu'on nous serve.

— A l'instant, monsieur.

Et il s'éloigne après avoir cependant jeté un petit regard sur Eugénie.

— Madame, vous ne mangerez pas, si cela est votre idée; mais au moins, pour ne pas se singulariser devant ce garçon, vous devriez vous mettre à table.

Eugénie ne répond rien; mais elle vient s'asseoir à table en face de moi.

On nous apporte le potage. J'en sers à madame.

— Mais, monsieur, je vous ai dit que je ne prendrais rien.

— Mais, madame, je ne vous dis pas d'en prendre; j'en mets dans votre assiette, pour que vous ayez l'air d'avoir dîné.

Madame ne répond plus; elle ne touche pas à son assiette. Je mange mon potage en chantant entre mes dents. C'est mon habitude quand j'ai de l'humeur.

Le garçon arrive. Il a toujours la précaution de tourner la clef trois ou quatre fois dans la serrure avant d'entrer. Ce garçon est un imbécile; il devrait bien voir que nous ne pensons pas à faire l'amour.

Il nous apporte un bifteck. Chez nous, c'est toujours Eugénie qui sert; je n'aime ni servir ni découper. Mais madame ne veut pas même me regarder. Je me coupe du bifteck avec un mouvement de colère, puis je pousse le plat devant Eugénie. Mais elle n'y touchera pas : elle pense bien que cela me contrarie de voir qu'elle ne mange pas, aussi elle se gardera bien de prendre la moindre des choses.

Je sens que la contrariété, l'impatience m'ôtent aussi l'appétit : c'est égal! je mets les morceaux doubles. Pour augmenter mon ennui, un petit joueur de vielle s'est arrêté sous notre fenêtre; depuis que nous sommes là, il joue le même air, et pourtant je lui ai déjà crié qu'il n'aurait rien. Je ne suis pas d'humeur à être sensible.

Allons! voilà que l'on tourne et retourne encore la clef... Que ce garçon est bête! j'aurais du plaisir à le souffleter. Il entre, et, toujours d'un air mystérieux, place des ris de veau sur la table.



AU RESTAURANT DES CHAMPS-ÉLYSÉES.

Le garçon se retire brusquement, en murmurant : — Pardon, vous n'y étiez pas encore... Je crois d'ailleurs que le gratin n'est pas assez pris.

En vérité, ces querelles de ménage sont fort ennuyeuses; car il n'y a pas moyen de s'y soustraire, il faut les subir tout du long. Que vous ayez de l'ennui chez les autres, vous pouvez vous en aller et n'y pas retourner : mais chez vous... il faut toujours y revenir. Je sais bien qu'il y a des maris qui sortent le matin et ne reviennent que pour se coucher; mais être obligé de fuir sa maison pour vivre tranquille! ne vaudrait-il pas cent fois mieux être garçon? Du moins on s'amuse, on rit quelquefois chez soi.

Il y a sans doute longtemps que je fais ces réflexions, et beaucoup d'autres qui ne sont pas couleur de rose. La vielle va toujours son train, mais je n'y fais plus attention; j'ai aussi oublié les ris de veau

qui sont devant nous : je ne pensais plus être chez le traiteur. Je suis rappelé à moi par le bruit qui se fait dans la serrure. Le garçon entre apportant un poulet rôti.

Il place son poulet et regarde le plat précédent qui est resté intact. Il ne sait s'il doit l'emporter ; il nous regarde l'un après l'autre. Je suis certain qu'il voit peu de couples aussi taciturnes. Comme on ne lui dit rien, il se décide à parler.

— Monsieur et madame n'ont pas encore touché aux ris... J'ai apporté le poulet trop tôt... Je vais le remporter...

— Non, non, laissez-le, et emportez vos ris ; nous n'en voulons pas...

— Ah ! monsieur, je vous assure pourtant qu'ils sont bien accommodés... et d'une fraîcheur...

— Je vous dis de les remporter.

Je ne sais pas si le ton dont j'ai dit cela était effrayant, mais le garçon a pris ses ris, et il disparaît comme un éclair en tirant toutes les portes sur lui.

Le poulet est là. Est-ce que madame n'aura pas au moins la complaisance de le découper? Je le passe devant elle en la priant de vouloir bien le servir. Elle le repousse au milieu de la table en disant :

— Je ne découperai pas.

Je prends de nouveau le plat et le lui présente :

— Madame, vous savez bien que je n'ai pas l'habitude de découper.

— Vous ferez comme vous voudrez, monsieur.

— Vous ne voulez pas découper, madame ?

— Non, monsieur.

— Une fois, deux fois?

— Non, monsieur.

— Alors, comme il est inutile d'en faire cadeau au traiteur...

J'enlève le plat, et je jette le poulet par la fenêtre. Ma femme a fait un petit cri involontaire. Moi, je m'approche de la croisée, car j'ai remarqué que la vielle s'était subitement arrêtée. Je vois le petit Savoyard qui vient de ramasser le poulet, et qui, craignant sans doute qu'on ne descende le rechercher, repousse vivement sa vielle derrière son dos, cache la volaille sous sa veste, et se sauve à travers les Champs-Elysées, comme si le diable était sur ses talons.

A cette vue, je ne puis plus garder mon sérieux : je pars d'un éclat de rire qui s'augmente encore en voyant que le petit joueur de vielle court plus fort en m'apercevant à la croisée. Madame n'a pu résister au désir de regarder ce qu'était devenu le poulet. Elle a vu l'action du petit garçon, elle se mord les lèvres pour ne pas rire ; mais quand je me retourne de son côté, elle n'y tient plus, elle en fait autant que moi.

Rien ne ramène l'accord comme le rire : avec les gens gais on a rarement des disputes. Nous nous sommes rapprochés, puisque tous deux nous avons quitté la table pour nous mettre à la croisée. Je ne sais pas comment cela se fait, mais bientôt je me trouve tenir Eugénie dans mes bras, puis nous nous embrassons, puis nous avons quitté la croisée et nous sommes au fond de la chambre ; puis...

On ouvre la porte, cette fois sans avoir remué longtemps la clef. Il est dit que ce garçon-là ne fera que des gaucheries ! il ne devine jamais juste. Eugénie, rouge comme une cerise, s'est vivement éloignée de moi, mais pas assez vite pour que le garçon, qui nous a vus tout près, ne se retire brusquement avec le macaroni qu'il apportait en murmurant :

— Pardon !... vous n'y étiez pas encore... Je crois d'ailleurs que le gratin n'est pas assez pris.

Il a refermé la porte. Je rattrape Eugénie, qui murmure :

— Mon Dieu ! que pensera ce garçon?

J'avoue que cela m'inquiète fort peu, et au bout de quelques minutes, je crois qu'Eugénie l'oublie aussi.

Il faut que je sonne pour avoir le macaroni. Le garçon vient enfin ; mais il chante, il parle tout seul sur le carré avant de toucher à la clef, puis il farfouille cinq minutes dans la serrure. Cette fois il a bien pris ses précautions pour ne pas entrer mal à propos. Pendant tout le temps qu'il est là, ma femme tient ses yeux baissés et n'ose pas remuer ni parler. Elle n'a pas l'habitude des parties fines.

J'ai fait venir du dessert, du champagne. Nous finissons notre dîner beaucoup plus gaiement que le commencement ne l'aurait fait présumer. J'ai juré au moins vingt fois à Eugénie que, même longtemps avant de l'épouser, je n'avais plus de relations avec Lucile. Elle est redevenue aimable ; elle n'a pris que des biscuits et du vin de Champagne, mais elle trouve que c'est fort amusant de dîner en cabinet particulier, et je lui promets que nous y reviendrons.

Le lendemain de cette partie est le jour de notre déménagement. Eugénie va de bonne heure avec sa bonne s'établir dans notre nouvel appartement, où elle veut sur-le-champ faire placer les meubles suivant son goût. Je reste à notre ancien logement pour surveiller les départs, les emballages ; et d'ailleurs je ne suis pas fâché de rester le plus longtemps possible dans mon ci-devant appartement de garçon.



M. Leberger, artiste fort aimable, a voulu absolument, quoique garçon, donner un bal aux dames chez lesquelles il va danser souvent.

Les gens chargés de nous déménager avaient promis que tout serait terminé à quatre heures : il en est sept et je suis encore là. Enfin les derniers meubles viennent de partir, je puis en faire autant. Je me promène encore dans ces pièces nues, mais qui pour moi sont pleines de souvenirs. C'est ici que j'ai reçu de si jolis minois... C'est ici que j'ai amené Eugénie... qu'elle m'a rendu père.... Quel dommage de quitter un séjour où l'on a été si heureux !... Ailleurs le serai-je autant?

Mais c'est assez céder à des enfantillages. On doit être bien partout où l'on est avec les objets de ses affections ; ma femme doit s'impatienter de ne pas me voir, partons.

J'arrive à notre nouvelle demeure du boulevard Montmartre. La bonne m'ouvre. Les derniers meubles ont été apportés, mais rien n'est encore en place. Je m'attendais à trouver un appartement tout prêt, tout rangé.

— Qu'est-ce qu'on a donc fait ici depuis ce matin ?

Je le demande à la bonne, qui semble triste, et me répond :

— Dame, monsieur, je ne savais pas, moi, où je devais faire placer tout ça.

— Comment! est-ce que ma femme n'était pas ici avec vous toute la journée?

— Si, monsieur ; madame est ici... D'abord elle s'est bien occupée à faire ranger... puis, peu après, en plaçant un meuble...

— Elle se serait blessée !...

— Oh ! non, monsieur, non ; madame n'est pas blessée. Mais je ne sais pas ce qu'elle a trouvé qui lui a donné du chagrin... elle a pleuré, et puis elle s'est retirée dans sa chambre... et elle n'a plus voulu se mêler de rien...

Allons ! il y a encore du nouveau !... Est-ce que je ne jouirai plus de deux jours de tranquillité? Hier, cependant, nous nous sommes raccommodés... Ce matin encore elle ne me faisait pas la mine. Qui peut donc lui avoir causé ce nouveau chagrin ?

Tout en me disant cela, je me dirige vers la chambre à coucher. Je trouve Eugénie assise sur un des fauteuils qui sont encore au milieu de la chambre ; elle est pâle, mais elle a les yeux secs et semble réfléchir profondément. A mon arrivée, elle ne bouge pas.

— Que fais-tu donc là? ma chère amie ? On ne sait encore où se reconnaître ici, et la bonne dit que tu ne veux plus rien ordonner ; qu'est-ce que cela signifie?

— Cela signifie, monsieur, que vous ferez tout placer à votre idée... Moi... je ne veux plus me mêler de rien...

— Monsieur... Allons!... tu as encore quelque chose... En vérité cela revient trop souvent.... Voyons, qu'est-ce que tu as aujourd'hui?...

— Oh! je ne devrais rien avoir; je devrais avec vous m'attendre à tout... Mais il est des choses que je ne prendrai jamais de sang-froid... et quand on se voit trompée aussi indignement!...

— Trompée... Ah çà! madame, expliquez-vous; je vous en prie... Quel conte vous a-t-on fait aujourd'hui?

— On ne me fait pas de conte, monsieur. Cette fois j'ai des preuves... des preuves irrécusables... A coup sûr, je ne les cherchais pas... le hasard les a fait tomber entre mes mains... En voulant ranger votre pupitre, quelque chose s'est cassé... le tiroir s'est ouvert... et j'ai vu... Tenez, monsieur, voilà ce que j'ai trouvé.

Eugénie ouvre un tiroir et jette sur une table devant moi les huit portraits de femme que j'avais conservés au fond de mon pupitre.

J'avoue qu'à cette vue je reste quelques moments interdit; mais je me remets enfin.

— Pourquoi la découverte de ces portraits vous donne-t-elle de l'humeur?... Vous savez bien que je m'amuse à peindre. Etant garçon, j'ai fait ces miniatures... Ce sont des figures de fantaisie... je n'ai vu aucun mal à les conserver.

— Ah! ce sont des portraits de fantaisie! s'écrie Eugénie, qui devient alors tremblante de colère et dont les yeux sont étincelants. Monstre que vous êtes!... je m'attendais à cette réponse... Vous ne pensiez plus qu'hier j'avais vu un des modèles!... Tenez, monsieur, celui-ci est-il de fantaisie?... Oh! il est trop ressemblant pour qu'on puisse s'y tromper... C'est celui de cette femme qui était hier avec vous.

Elle me présente le portrait de Lucile. J'avais oublié qu'il était parmi ceux que j'avais conservés, et c'est justement un des plus ressemblants. Je ne sais plus que dire; je suis si ennuyé d'avoir l'air d'un coupable lorsque je n'ai fait aucun mal; je suis surtout tellement impatienté des reproches de ma femme, que je me jette sur une chaise et ne dis plus rien.

Eugénie me poursuit avec le portrait de Lucile à la main.

— Vous êtes confondu, monsieur! vous ne trouvez plus de mensonges à faire... c'est dommage, vous les faites si bien!... Voilà donc cette femme avec qui, depuis longtemps, on n'a plus de relation, que l'on ne voit plus, que l'on n'a jamais aimée!... et on a son portrait... on le conserve, on le garde précieusement, ainsi que celui de sept autres femmes que probablement vous rencontrez aussi par hasard, comme cette fille d'hier!... Huit maîtresses à la fois!... Je vous fais mon compliment, monsieur! vous faites un époux bien sage, bien rangé!... Et voilà l'homme qui, en m'épousant, me jurait qu'il n'aimerait jamais que moi; que, seule, je suffirais à son bonheur!.... Eh bien! monsieur, ayez huit maîtresses, ayez-en trente, si cela vous plaît... mais je ne resterai pas avec un homme qui se conduit ainsi... Je n'ai plus d'amour pour vous... Je sens que je vous hais... que je ne puis plus vous voir!... Je vais me retirer chez ma mère. Comme cela, monsieur, vous serez libre de recevoir chez vous vos voisines et toutes celles dont vous faites le portrait.

— Ma foi, madame, vous ferez comme cela vous fera plaisir. De mon côté, je vous avoue que je commence à me lasser de votre caractère jaloux, de vos emportements, de vos scènes... Ce n'est pas là l'existence que je m'étais promise en me mariant... Ce n'est plus celle si douce, si heureuse, que nous avons passée ensemble : et cependant, moi, je vous aime toujours autant; je n'ai pas cessé un moment de vous aimer... Ce n'est pas ma faute si vous vous forgez des chimères, si vous voyez des intrigues dans les choses les plus innocentes... Je n'ai rien à me reprocher... Si j'étais coupable, il est probable que j'aurais pris mes précautions et que j'aurais su le cacher; mais je n'ai vu aucun mal à conserver des portraits faits avant de vous connaître, et qui me rappelaient mes études de garçon... Il y a celui de la personne que j'ai rencontrée hier, c'est vrai... C'est même cela qu'elle me demandait et que je promettais de lui faire remettre quand vous êtes arrivée...

— Non pas de lui faire remettre, mais de lui porter vous-même... Je m'en souviens très-bien maintenant... Ah! vous ne me ferez pas accroire, monsieur, qu'il y a longtemps que ce portrait-là est fait?... C'est bien cette femme telle que je l'ai vue hier pendant qu'elle vous serrait tendrement la main... Et oser se dire innocent, quand chaque jour je découvre de nouvelles preuves de votre inconstance!... Mais vous ne lui porterez pas son portrait... ni le sien, ni aucun autre... Tenez! voilà ce que j'en fais!... Ah! je voudrais briser de même les liens qui m'unissent à vous!

Eugénie a jeté les miniatures à terre; elle marche dessus, elle les broie sous ses pieds; jamais je ne l'ai vue livrée à de tels transports de fureur. Je ne dis rien, je reste assis, il semble que ma tranquillité augmente encore sa colère. Enfin, lorsqu'elle a réduit les ivoires en poudre, elle relève la manche de sa robe, arrache le bracelet qui est à son bras, et auquel est attaché mon portrait, puis elle le jette et le brise à ses pieds en s'écriant :

— Je ne conserverai pas non plus celui d'un homme que je ne puis plus aimer.

La vue des portraits de femmes détruits ne m'avait causé aucune émotion; mais en voyant Eugénie briser à ses pieds mon image, qu'elle avait juré de conserver toute sa vie, j'éprouve un profond chagrin. C'est une douleur vive, cuisante, qui vient tout à coup me saisir... Il me semble que tout mon bonheur vient d'être détruit comme ce portrait.... J'ai fait un mouvement involontaire pour arrêter Eugénie, mais le sentiment d'une juste fierté m'a retenu, et je l'ai laissée consommer le sacrifice.

Après avoir brisé mon portrait, Eugénie s'est laissée aller dans un fauteuil, comme épuisée par les transports auxquels elle vient de se livrer. Il me semble même apercevoir dans ses yeux quelque honte de l'action qu'elle vient de commettre. Moi je me lève à mon tour, je considère tristement ces morceaux brisés de mon portrait, puis je jette un regard sur ma femme, et je quitte la chambre sans lui dire un seul mot. Je sors. Je ne sais où je vais. Je n'ai pas dîné, mais c'est à mon tour de n'avoir pas faim. Je vois encore Eugénie brisant à ses pieds mon portrait, et il me semble qu'elle ne doit plus m'aimer, que son amour, sa fidélité étaient attachés à cette image dont elle n'a plus voulu.

Je sens qu'il faut être homme plutôt qu'amant, car l'amour ne dure pas éternellement, et le courage nous soutient dans tout le cours de notre vie. Tout en disant cela, je pousse de gros soupirs, car j'adore toujours Eugénie; après tout, la jalousie est, dit-on, une preuve d'amour; ma femme reviendra à la raison, et je lui pardonnerai. Mais avoir brisé mon portrait!... mon ouvrage!... qui devait lui rappeler les séances charmantes où elle me tenait compagnie; ah! c'est bien mal! et j'aurai de la peine à lui pardonner cela.

J'ai marché longtemps. Je me trouve dans mon ancienne rue; je crois que nos jambes ont aussi un instinct, elles nous ramènent vers les lieux qu'elles ont souvent parcourus.

Si j'allais voir Ernest et sa femme pour me distraire de mes ennuis? Ceux-là seuls, je crois, sont mes amis, et partageraient volontiers mes chagrins. Je ne leur conterai pas mes peines, mais je les oublierai près d'eux; je me dirige vers la rue du Temple.

Le portier me dit qu'il y a du monde. Je monte. Madame Ernest vient m'ouvrir et me fait entrer dans sa chambre en me disant :

— Ah! par quel miracle venez-vous le soir, monsieur? c'est même assez rare de vous voir le matin. Ernest est au spectacle, mais il m'a promis de rentrer de bonne heure.

La petite femme me fait asseoir, et elle reprend son ouvrage. Nous causons, ou plutôt elle cause : elle me parle d'Ernest, de ses ouvrages, de ses succès, de leur manière de vivre. J'ai du plaisir à l'écouter. Pendant qu'elle parle, je la regarde, il me semble encore être à ces soirées que je passais dans sa mansarde... Marguerite est toujours la même, et dans ma pensée j'aime à lui donner encore ce nom.

Tout à coup elle s'arrête et me dit :

— Je parle toujours... Je dois vous ennuyer?

— Oh! non...

— Vous ne dites rien?

— Je vous écoute.

— C'est égal, vous n'êtes pas silencieux comme cela à l'ordinaire. Est-ce que vous auriez du chagrin?

— Peut-être...

— Une petite brouille avec votre femme!.... Je parie que j'ai deviné?

— C'est vrai... nous nous sommes un peu querellés.

— Et cela vous fait du chagrin... Ah! vous êtes comme moi : quand j'ai une querelle avec Ernest, cela me fait un mal!... Heureusement c'est rare, et cela ne dure pas longtemps.... J'étoufferais, si cela durait!

Et la petite femme me fait le récit de quelques petites brouilleries survenues entre elle et Ernest, véritables enfantillages qui n'ont pu altérer un instant leur amour. Depuis une heure j'écoute ma petite voisine, sans m'être ennuyé un instant; cependant je voudrais savoir ce qui se passe chez moi; je me lève.

— Je ne veux pas vous retenir, me dit madame Ernest; votre femme vous attend sans doute, et il ne faut pas la laisser s'ennuyer. Ernest sera bien fâché de ne pas vous avoir vu.

Je prends congé de mon ancienne voisine et je pars. Au moment où je sors de sa maison, une femme, qui était appuyée contre une borne, près de la porte cochère, me prend le bras avec un mouvement convulsif en me disant :

— Vous avez été une heure et demie seul avec elle; son Ernest n'y était pas, je le sais, le portier me l'a dit.

C'est Eugénie!... Eugénie qui, sans doute, m'a suivi, qui m'a vu entrer dans cette maison, et qui est restée à la porte pendant tout le temps que j'étais auprès de Marguerite.

Je suis tellement surpris, tellement saisi, que je ne puis répondre. Après m'avoir dit ce peu de mots, ma femme m'a quitté, elle a fui rapidement devant moi. Je l'appelle, j'essaie de l'atteindre, j'y parviens enfin. Mais elle ne me répond pas; elle s'obstine à ne pas me donner le bras.

C'est ainsi que nous revenons chez nous. Je veux m'expliquer avec ma femme. Elle s'est enfermée dans sa chambre à coucher; elle refuse de m'ouvrir. On m'a fait un lit dans mon cabinet.

Il faut donc coucher chacun de son côté... et après les scènes de la

soirée, se séparer ainsi. Ah! c'est bien tristement inaugurer notre nouvel appartement.

CHAPITRE XIII. — Eugénie et Marguerite.

Après plusieurs semaines passées sans que nous nous soyons adressé la parole ma femme et moi, nous nous sommes cependant rapprochés et raccommodés; mais il me semble que cette réconciliation n'est pas bien franche, et que ce n'est que du replâtrage. Ces fréquentes scènes auraient-elles altéré notre amour?... Non : j'aime toujours ma femme; mais répétées souvent, les querelles aigrissent l'humeur, changent le caractère. Les mots que l'on se dit dans la colère, quoique oubliés ensuite, portent une atteinte fatale à nos illusions, et celles-là ne renaissent plus.

Nous sommes retournés à Livry, chez la nourrice de notre fille, et cette fois par une superbe journée du mois de juin. Combien cette partie ressemble peu à l'autre!... Nous n'avons aucune querelle ma femme et moi, mais ce calme qui règne entre nous ressemble à celui qui serait la suite de vingt ans de ménage; et nous revenons sans que notre cheval nous conduise au bord d'un fossé.

Un événement bien cruel marque les premiers mois de notre séjour dans notre nouveau local : Eugénie perd sa mère. La bonne madame Dumeillan nous est enlevée à la suite d'une courte maladie, et lorsque nous devions espérer jouir encore longtemps de sa présence et de sa tendresse. Je sens cette perte presque aussi vivement que ma femme; car madame Dumeillan était notre meilleure amie. Évitant de se mêler de nos discussions, feignant de ne point s'apercevoir de nos querelles, madame Dumeillan, sans donner tort à l'un de nous, savait adroitement nous ramener l'un vers l'autre, et ranimer dans notre cœur les plus doux sentiments. Toutes les fois qu'Eugénie revenait de chez sa mère, je m'en apercevais, parce qu'elle était plus aimable avec moi. Ah! combien ils sont rares les parents qui veulent nous voir heureux sans prétendre diriger notre conduite, nos actions, et nous fatiguer de leurs conseils!... La perte que nous venions de faire était irréparable : on ne rencontre pas deux fois dans la vie des personnes qui ne nous aiment que pour nous, et qui ne nous imposent pas mille sujétions pour prix de leur amitié.

La douleur d'Eugénie est bien vive, bien profonde. Pour la distraire, je la mène dans le monde. Nous allons en soirée, au spectacle, au concert; nous recevons plus souvent chez nous. Le bruit du monde ne fait pas entièrement oublier une perte cruelle, mais il occupe, il étourdit. Il est des peines avec lesquelles on aime à rentrer en soi-même; il en est d'autres qui nous forcent à nous fuir, et pour lesquelles la réflexion est mortelle.

Nous reprenons notre fille avec nous. Sa présence contribue à distraire ma femme de sa douleur. La vue de sa petite Henriette, ses caresses, ses premiers mots inintelligibles pour d'autres que nous, font enfin supporter à Eugénie la perte qu'elle a faite. On est fille avant d'être mère, mais on est mère bien plus longtemps que l'on n'a été fille; et, dans notre cœur, la tendresse n'est point ascendante, elle incline au contraire vers les nouvelles générations.

La mort de madame Dumeillan a rendu ma femme plus riche que moi de quatre mille francs de rente. Je ne lui envie pas sa fortune, mais je voudrais que mes enfants ne dussent pas plus à leur mère qu'à moi. Cette idée me fait livrer au travail avec plus de zèle : je passe une partie de mon temps dans mon cabinet et au palais. Nous nous voyons moins, Eugénie et moi; est-ce pour cela que nous sommes plus d'accord? J'espère que cela ne tient pas à cette circonstance. Je me retrouve toujours avec plaisir auprès d'Eugénie, et je suis bien heureux quand je tiens ma fille dans mes bras. Ma petite Henriette est si gentille! je la trouve déjà spirituelle, je me sens disposé à la gâter, à faire toutes ses volontés : mais ma femme est plus sévère que moi.

Nous voyons ma mère, mais rarement; elle trouve que l'on joue mal le whist chez nous. Les Giraud viennent quelquefois, ils s'occupent toujours à faire des mariages; je me suis donné le plaisir de les réunir chez moi avec Bélan et sa femme. C'était un feu roulant d'épigrammes de la part de Giraud. La superbe Armide n'a point eu l'air d'y faire attention; quant à Bélan, il s'est retranché derrière sa femme, dont il a l'air d'être le domestique, et à laquelle il ne parle qu'après l'avoir saluée.

Dans ces réunions nombreuses, dans ces cercles bruyants où nous nous trouvons assez souvent, il y a de jolies femmes et de très-jolies demoiselles. Je l'avouerai franchement; je me suis surpris plusieurs fois, oubliant que j'étais marié, à faire les yeux doux aux dames, à faire la cour aux jeunes personnes : les dernières n'ont pas répondu à mes œillades, le titre d'homme marié les empêche de me remarquer : il n'en est pas toujours de même à l'égard des autres. Mais ces moments d'oubli ne durent qu'un instant; je suis tout étonné alors de m'être encore conduit comme un garçon. Il n'y a pas grand mal à regarder tendrement une autre femme que la sienne : cependant si Eugénie en faisait autant, si elle regardait tendrement un homme, je trouverais cela fort mauvais... A coup sûr, je ne suis pas fâché d'être marié : pourquoi donc quelquefois dans le monde me conduire comme si je ne l'étais pas? Mais cette légèreté apparente tient à mon humeur, et non à mon cœur. Parce que l'on est époux, je ne pense pas qu'il faille avoir l'air d'un hibou et ne plus oser rire et plaisanter qu'avec sa femme : c'est alors que l'hymen serait une chaîne trop lourde.

Je vais quelquefois chez Ernest; il est père aussi : sa petite Marguerite lui a donné un garçon. Ils sont au comble de leurs vœux : la fortune leur sourit. Ernest gagne de l'argent, et, s'il le voulait, il ne manquerait pas de gens qui viendraient à sa table le complimenter sur ses succès, et encenser sa femme en fermant les yeux sur ce qui manque à leur union. Mais Marguerite ne veut pas aller en société; elle prétend que quelques amis véritables valent mieux que des réunions où les femmes se déchirent, où les hommes se trompent entre eux. Elle parle du monde comme si elle le connaissait. — Ce monde où tu veux que j'aille, dit-elle à Ernest, croirait me faire beaucoup d'honneur en me recevant; bien des femmes même rougiraient de me parler. Elle n'est pas mariée, se diraient-elles en me toisant d'un air dédaigneux. Et moi, mon ami, je ne me sens pas disposée à me contenter d'un tel accueil. Dans le fond de mon âme, je me crois tout aussi estimable que ces dames-là; car je donnerais mon sang, ma vie pour toi!... et il en est plus d'une parmi elles qui n'en feraient pas autant pour leur mari.

Je trouve que mon ancienne voisine n'a pas tort. Ernest lui-même n'a rien à lui répondre; et pourtant il voudrait qu'elle allât quelquefois dans le monde pour se former aux manières de la société et ne pas être empruntée si elle devait en recevoir. Il veut faire de sa petite Marguerite une dame. Il me semble qu'elle est très-bien comme elle est.

Depuis quelque temps ma femme est moins jalouse; elle aura senti qu'elle avait toujours eu tort de l'être; elle aura travaillé à se corriger. Mais si ce n'était pas ce motif; si elle m'aimait moins.... Mon Dieu! que nous sommes ingénieux à nous tourmenter! j'étais malheureux par la jalousie de ma femme, et voilà que je m'inquiète parce qu'elle me laisse en repos!

Quelquefois cependant je vois encore ses yeux me suivre lorsque je cause avec une jolie femme; mais, après avoir fait le galant, si je me rapproche d'Eugénie comme pour rassurer son cœur, elle détourne ses regards avec indifférence et semble n'être pas occupée de moi. Est-ce donc là sa nouvelle manière de m'aimer, et n'y a-t-il pas un milieu entre cet air de froideur et des transports jaloux?

Parmi les personnes qui viennent chez moi il est beaucoup d'hommes de lettres et d'artistes. Leur société est agréable; dans leur méchanceté ils mettent au moins de l'esprit et nulle cérémonie dans leur manière. Un peintre fort aimable, qui est de beaucoup de réunions où nous nous trouvons, veut absolument, quoique garçon, donner un bal aux dames chez lesquelles il va danser souvent. M. Leberger a fait ses invitations et tout le monde a accepté; on se promet de rire et de s'amuser à une soirée donnée par un peintre qui est garçon. Pour mon compte, j'ai eu soin de lui faire inviter les Bélan et les Giraud; j'aime à mettre les ennemis en présence. Leberger invite toutes les personnes qu'on lui désigne, son plus grand désir est d'avoir beaucoup de monde; d'ailleurs on doit danser dans son atelier, et il y aura de la place.

Ma femme a fait quelques façons pour aller à ce bal : elle croit qu'on ne s'amusera pas; elle prétend qu'elle n'aime plus danser. Ne plus aimer danser!... et elle n'a que vingt ans!... Je veux qu'elle y vienne; elle se rend enfin. Mais nous ne partirons que lorsque notre petite Henriette sera endormie; je voudrais qu'elle fût déjà en âge de venir danser avec nous.

Deux lampions, placés à la porte de chez Leberger, nous indiquent de loin sa demeure. Notre artiste veut que rien ne manque à son bal; l'escalier est éclairé par des chandeliers placés à de courtes distances; on n'a pas jeté de fleurs sur les marches, mais il y a des tapis. Le son des instruments nous guide, le bal est déjà en train. Nous montons. Un voisin obligeant, qui demeure sur le même carré que l'artiste, lui a prêté son logement, qui sert à la fois de vestiaire et de laboratoire; car c'est chez le voisin qu'on fait le punch et qu'on prépare les rafraîchissements.

L'atelier, transformé en salle de bal, offre un coup d'œil piquant. Il est grand, mais très-bien éclairé. Des tableaux achevés, des ébauches, des études ornent les murs. Des bustes, des bosses, des torses supportent les bougies et servent de candélabres; les musiciens sont montés sur un grand marchepied autour duquel des costumes romains forment draperies. Ce sont des amateurs qui font l'orchestre; mais ces amateurs-là ont l'aplomb et presque le talent de Tolbecque. Derrière eux est placé un mannequin qui porte à sa bouche un serpent dont il a l'air de jouer; enfin on a mis une petite flûte dans la bouche d'un Ajax et un trombonne à la main de Bélisaire.

Il y a foule : Leberger a invité beaucoup de ses confrères et des poëtes, des musiciens, des statuaires. Le bal est déjà animé. J'aperçois Giraud dansant avec sa fille, tandis que sa femme s'est fait inviter par son fils aîné, qui commence à donner fort gentiment des coups de pied à ses voisins. Je vois madame Bélan qui a daigné figurer avec un poëte, tandis que son mari tient compagnie à sa belle-mère, madame de Beausire, qui est assise dans un coin de l'atelier, où elle semble poser pour la mère des Machabées.

Ma femme s'est placée près de dames de sa connaissance. Je vais re-

garder un quadrille; mes yeux s'arrêtent sur une jeune dame qui danse timidement, mais qui cependant n'est point dépourvue de grâces. Je connais cette figure-là... certainement je la connais... mais d'où?... Ah! se pourrait-il!... C'est Marguerite, c'est madame Ernest. Cette toilette, si différente de celle toute simple que je lui ai toujours vue, m'empêchait de la reconnaître. J'étais si loin de la croire à ce bal!... Par quel hasard?... Son mari l'aura voulu. Mais il doit être ici... oui, le voilà; il regarde danser sa femme, il la regarde avec plaisir. Il a raison : c'est une des mieux du bal.

Je ne vois rien d'étonnant à ce qu'Ernest ait amené sa femme ici : je ne verrais aucun mal à ce qu'il la menât partout avec lui; mais il y a dans cette réunion des personnes ridicules qui ne pensent pas comme moi. Heureusement la position des gens n'est pas écrite sur leur front. Mais ma femme!... depuis ce certain soir où elle m'a suivi, elle est persuadée que je suis ou que j'ai été l'amant de madame Firmin!... Je n'irai pas lui dire que mon ancienne voisine est là; mais, si elle voit Ernest, elle l'apprendra sans doute. Je suis inquiet comme si j'étais coupable; si je l'étais, peut-être ne serais-je pas aussi embarrassé. Cependant je ne puis pas me dispenser de dire bonsoir à madame Firmin; parce que ma femme est injuste, je ne serai pas malhonnête; mais je tâcherai de le faire sans qu'elle s'en aperçoive.

Je m'approche d'Ernest, il me voit et vient aussi à moi.

— Vous voilà, mon cher Blémont... Ah! je suis charmé que vous soyez ici; je ne m'attendais pas au plaisir de vous y rencontrer... Vous connaissez donc Leberger?

— Oui, il vient quelquefois à la maison.

— Son bal est fort bien... J'ai amené ma femme!... Tenez... elle est là, elle danse.

— Je l'ai aperçue.

— Marguerite ne voulait pas venir; mais je me suis fâché, elle a cédé enfin. D'abord Leberger m'avait dit : C'est un petit bal sans façon. Chez un garçon on devait le présumer : après tout, ma femme vaut bien celles qui sont ici. Du moment que je la nomme ma femme, personne ne doit se permettre de la nommer autrement; et, s'il fallait savoir ce qu'ont fait tous les gens qui garnissent un salon, je crois qu'on en apprendrait de belles.

— Vous savez ce que je pense à cet égard, mon cher Ernest; je ne suis pas de ceux qui ne croient à la vertu que par-devant notaire. Mais on ne sait pas ici que vous n'êtes pas mariés; et ce n'est pas de ces choses que l'on a besoin de tambouriner.

— Sans doute... Regardez donc Marguerite : comme elle est bien!... Je craignais qu'elle ne fût gauche, embarrassée devant le monde; elle s'en tire mieux que je ne le croyais. Je lui ai dit avant d'entrer dans le bal : Ma chère amie, persuade-toi bien que tu vaux mieux que tous les gens que tu vas voir, et leurs regards ne t'intimideront pas.

— C'est toujours ce qu'on devrait se dire, quand même on irait à la cour.

— Madame votre épouse n'est pas ici?

— Pardonnez-moi...

— Ah! j'irai lui souhaiter le bonsoir...

— Je crois qu'elle danse maintenant... Il y a de bien drôles de figures ici, n'est ce pas?

— Oh! oui... il y a de quoi trouver un sujet de vaudeville...

Je voudrais bien qu'Ernest oubliât d'aller dire bonsoir à ma femme; mais comment l'en empêcher?... La contredanse finit. Je profite du moment où on reconduit les danseuses, et je m'approche de madame Ernest, qui est heureusement placée très-loin de ma femme.

Mon ancienne voisine paraît enchantée de me voir.

— Asseyez-vous donc un moment près de moi, me dit-elle; je suis si contente de trouver quelqu'un de connaissance!... Je suis perdue au milieu de tout ce monde-là... Et ce pauvre Ernest n'ose pas me quitter.... J'ai peur que ça ne l'ennuie.... Me trouvez-vous bien coiffée!...

— Très-bien, madame.

— Il me semble que je suis très-mal!... je m'aime bien mieux avec mon petit bonnet que j'ai toujours à la maison. Mais Ernest a voulu m'emmener... il a bien fallu faire de la toilette...

— Pardon, madame, je voudrais bien vous tenir compagnie... mais... c'est que je suis avec ma femme ici...

— Madame Blémont est ici... Oh! mon Dieu! et moi qui vous retenais. Ah! montrez-moi donc votre Eugénie; je serais bien aise de la voir...

— En ce moment, il y a trop de monde qui vous sépare d'elle... Mais Ernest la connaît, il vous la montrera... Pardon... j'aurai le plaisir de vous revoir.

Je m'éloigne de madame Ernest; elle me trouvera peu poli peut-être. Mon Dieu! que c'est cruel d'avoir une femme soupçonneuse; on ne sait comment se conduire dans le monde.

Bélan vient s'accrocher à mon bras en me disant :

— Bonsoir, mon ami, vous savez que je ne suis pas cocu...

— Eh! mon Dieu! mon cher Bélan, vous ai-je jamais dit que vous l'étiez?

— Mon ami, si je vous dis cela, j'ai mes raisons... Ces polissons de Giraud ont fait des propos indignes... Ma belle-mère voulait que je me battisse avec eux.

— Avec Giraud et sa femme?

— Avec le mari, cela s'entend; moi, je le voulais aussi... Ma femme Armide a prétendu que cela n'en valait pas la peine... Mais ils sont ici... Et quand je vois ces gens-là je ne sais comment me contenir...

— Eh! mon Dieu, est-ce qu'il faut croire tout ce qu'on nous rapporte? Les Giraud n'ont peut-être jamais parlé de vous.

— Oh! si fait; ils ont même... Pardon, ma belle-mère me fait un signe.

Bélan me quitte. Je ris encore de ce qu'il vient de me dire lorsque j'aperçois Ernest qui parle à ma femme. Allons! il n'y a pas eu moyen d'empêcher cela... Après tout, je suis bien bon de me tourmenter lorsque je n'ai rien à me reprocher.

Ernest s'éloigne d'Eugénie; alors je m'approche d'elle. A la mine qu'elle me fait je vois qu'elle sait que madame Firmin est ici...

— J'avais le désir de ne point venir à ce bal, me dit Eugénie; c'était sans doute un pressentiment. J'aurais dû suivre mon idée, je ne me serais pas trouvée avec des personnes que je ne désirais pas voir... Vous venez sans doute de causer avec votre ci-devant voisine, monsieur?

— Ma voisine?... Ah! pardon; c'est madame Firmin qu'il faut dire...

— Je sais qu'elle est ici : son *monsieur* a eu la bonté de me l'apprendre.

— En effet, madame Firmin est ici, et je viens de lui dire bonsoir.

— Comme c'est agréable pour moi de me trouver en soirée avec cette femme!...

— Je vous réponds que, si j'avais su qu'elle fût ici, je ne vous aurais pas engagée à y venir.

— Oh! je le crois! mais il ne faut pas que cela vous gêne, monsieur!... Ah!... la voilà sans doute qui passe avec son monsieur Ernest... Quelle figure commune!... on voit bien ce que c'est... Mais allez donc, monsieur; elle veut peut-être vous parler. Elle me regarde, je crois... l'impertinente!... Au moins, monsieur, je vous prie de lui défendre de me regarder ainsi.

Je suis au supplice! Ernest et Marguerite ont passé tout près de nous. Je tremble qu'ils n'aient entendu Eugénie. Je m'éloigne et vais me placer à une table d'écarté, où je reste plus d'une heure.

Quand je retourne à la danse, je passe devant madame Ernest. Elle me regarde en souriant, elle n'a pas entendu ma femme. Je m'approche d'elle, car j'ai pris mon parti et ne m'inquiète plus de ce qu'on pensera.

— Vous ne dansez donc pas, monsieur Blémont?

— Mais pas souvent.

— J'ai vu votre femme, elle est bien jolie, mais elle a l'air un peu sérieux. Est-elle toujours comme cela?

— Non... c'est qu'elle a mal à la tête.

— Est-ce que vous ne la faites pas danser?

— Elle ne manque pas de cavaliers!

— C'est égal; on m'invite toujours; mais j'ai voulu danser avec Ernest aussi... Je n'ai pas encore manqué une contredanse.

— Vous amusez-vous ici?

— Comme ça... Ah! j'aime mieux être chez nous au coin de notre feu!...

Un cavalier vient prendre la main de madame Ernest. Je me promène dans le bal. Ma femme danse avec un petit-maître fort joli garçon. Bélan figure en face de sa femme, qu'il regarde avec admiration, tandis que la grande Armide semble de mauvaise humeur d'avoir son mari pour vis-à-vis. Giraud vient près de moi et me dit d'un air goguenard :

— Il me semble que Bélan est rapetissé depuis qu'il est marié : sa femme l'écrase.

— Vous êtes un méchant, Giraud.

— Regardez donc la belle-mère... là-bas... Ou elle a pleuré, ou elle pleure, ou elle pleurera.

— C'est peut-être de plaisir.

— En effet, elle a l'air gai!... Comme Bélan doit s'amuser avec ces deux femmes-là!... Ça ne lui a pas porté bonheur de ne point nous avoir invités à sa noce. Tiens!... le marquis n'est pas avec eux... Par quel hasard?

— Quel marquis?

— Ah! ah! vous avez l'air de ne pas savoir!... C'est le secret de polichinelle!... Mais je crois que ma fille veut se rafraîchir.

Marguerite a raison : le monde est bien méchant! La contredanse est terminée. Je suis debout près de ma femme, quoique je ne lui parle pas. Bélan s'arrête près de nous, et, tout en faisant sa revue, nous montre Marguerite en disant :

— Voilà une des plus jolies femmes du bal!

— Vous avez bien mauvais goût, monsieur! s'écrie Eugénie. Comment peut-on trouver cette femme-là jolie!... Et d'ailleurs quelle tournure!... On voit bien ce que c'est...

— Comment!... Qu'est-ce que c'est donc?... Est-ce que vous la connaissez? demande aussitôt Bélan avec curiosité.

— Non... je ne la connais pas! mais je sais ce qu'elle est, et...

— Madame! dis-je à mon tour, quelle nécessité trouvez-vous donc de médire de quelqu'un qui ne vous a jamais fait de mal?

— Jamais fait de mal!... Ah! cela vous plaît à dire, monsieur! mais je puis au moins trouver mauvais que M. Leberger invite à un bal qu'il nous donne les maîtresses de ses amis.

— Bah!... comment! cette petite femme?...

— C'est la maîtresse de M. Firmin.

— On m'avait dit que c'était sa femme.

— C'est sa femme aussi, dis-je en lançant à Eugénie un regard courroucé. Mais elle continue d'un ton ironique :

— Non, monsieur Bélan, cette petite femme, que vous avez la bonté de trouver jolie, n'est pas la femme de M. Firmin; et monsieur sait tout cela mieux que personne, quoiqu'il vous dise le contraire.

— Bah! comment?... est-ce que?...

Je n'entends pas ce que dit Bélan; je m'éloigne d'Eugénie. Je ne la croyais pas méchante, mais ce qu'elle vient de faire me révolte. En ce moment, je crois que je la déteste.

On danse, mais il y a déjà beaucoup de monde de parti. Je me promène dans l'atelier. Il me semble voir plusieurs dames chuchoter, se parler bas et en même temps se montrer madame Ernest. Bélan est capable d'avoir été conter à toutes ses connaissances ce que ma femme lui a dit. Pauvre Marguerite! elle est jolie, on est enchanté de pouvoir médire d'elle. Ces dames seraient plus indulgentes si Marguerite était laide.

On ne fait plus qu'un quadrille. L'orchestre donne le signal. Madame Ernest est invitée : son cavalier la place vis-à-vis de ma femme. Je vois aussitôt Eugénie entraîner son cavalier et se mettre ailleurs. Le danseur de madame Ernest la conduit alors vis-à-vis de madame Bélan. La grande Armide en fait autant que ma femme ; elle s'éloigne et va se rasseoir en s'écriant assez haut :

— J'aime mieux ne pas danser.

Je suis indigné. Je cours prendre la main de la première dame que j'aperçois, sans même me donner le temps de l'inviter. Je l'entraîne, et nous nous plaçons vis-à-vis de madame Ernest et de son cavalier. Ma femme fait alors comme madame de Bélan ; elle quitte le quadrille en me lançant des regards dont je me soucie fort peu maintenant. Pendant que nous dansons, Ernest s'approche de moi. Il est rouge, ses yeux sont animés.

— Mon ami, me dit-il tout bas, je vous remercie de ce que vous venez de faire... je ne l'oublierai pas...

— Comment?...

— Oh! vous avez fort bien vu l'affectation avec laquelle on s'est éloigné de devant ma femme... J'ai même entendu quelques mots de la grande femme de ce petit monsieur... J'ai eu peine à me contenir...

— Vous vous êtes trompé, Ernest...

— Oh! non... On craint de se compromettre en dansant vis-à-vis d'une femme qui n'est pas mariée!... Cela fait pitié!... Si je voulais, moi, fouiller dans la conduite de beaucoup de ces dames *mariées*, je crois que j'en apprendrais de belles!...

Ernest parle assez haut en regardant avec ironie autour de lui. Je crains qu'on ne l'entende; je crains une scène. Heureusement la contredanse s'achève. La petite Marguerite s'est aperçue aussi que plusieurs dames affectaient de sourire en la regardant. Elle n'est pas à son aise. Elle dit à Ernest aussitôt après la contredanse :

— Nous allons partir, n'est-ce pas, mon ami? Il est tard; je suis fatiguée.

— Non, nous ne partirons pas encore, répond brusquement Ernest. Je serais bien fâché de m'en aller à présent; nous resterons les derniers.

Sa femme n'a pas l'habitude de lui répliquer, et d'ailleurs elle voit bien qu'il a quelque chose. Firmin me prend le bras et m'entraîne. Nous nous promenons dans l'atelier. Je tâche de le distraire de ce qui l'occupe, lorsque Giraud vient à moi en se frottant les mains.

— On fait des cancans ici, me dit-il; ces Bélans sont mauvais... ah!...

— Mon cher Giraud, je me soucie peu des cancans, et...

— Voyez-vous, là-bas, cette jeune femme en bleu?... des bluets dans les cheveux?...

Giraud me désigne madame Ernest. Je ne lui réponds pas, et veux entraîner Firmin d'un autre côté : mais il me quitte le bras et s'approche de Giraud en lui disant :

— Que vous a-t-on conté sur cette dame?... J'aime beaucoup les cancans, moi.

— On prétend qu'elle n'est pas mariée; que c'est la maîtresse d'un jeune auteur qui est ici, et qui la présente partout comme sa femme...

Je fais en vain des yeux, des signes à Giraud; il ne me regarde plus, et continue de parler à Firmin.

— On trouve très-mauvais que Leberger l'ait invitée à son bal, parce qu'on prétend que ce n'est pas grand'chose : on dit qu'elle a été brodeuse ou ouvrière en dentelles... Quelqu'un a même prétendu qu'elle avait été figurante sur un théâtre des boulevards.

— Monsieur, dit Ernest en prenant le bras de Giraud et le lui serrant avec force, allez dire de ma part à tous ceux qui vous ont tenu ces propos que ce sont des jean-fesses; que si cette jeune femme n'est pas mariée, elle n'en est pas moins estimable; qu'elle l'est cent fois plus que beaucoup d'épouses légitimes : et si je disais aux dames qui sont ici ce passage de l'Ecriture : *Que celle d'entre vous qui n'a point péché lui jette la première pierre*, je crois, monsieur, que votre épouse elle-même n'oserait pas lapider ma pauvre Marguerite.

Giraud est très-embarrassé; il s'aperçoit de la sottise qu'il a commise : il se confond en excuses. Mais Ernest veut absolument qu'il lui désigne les personnes qui ont tenu les propos, et l'homme d'affaires s'empresse de lui montrer Bélan. Ernest se dirige vers le petit homme : je veux en vain le retenir, il ne m'écoute pas. Je le suis pour tâcher d'arranger l'affaire.

Bélan est en train de présenter un verre d'orgeat à sa femme. Ernest passe brusquement contre lui, et le coudoie de manière que le verre et l'orgeat tombent sur la robe de la superbe Armide. Elle pousse un cri; sa belle-mère en pousse deux. Bélan se retourne vers Ernest en murmurant : — Que diable... faites donc attention!

Ernest se contente de sourire en disant : — C'est bien malheureux!

La grande Armide a vu ce sourire, elle dit à son mari : — Ce monsieur l'a fait exprès; il ne daigne pas même s'en cacher.

La belle-mère ajoute : — J'espère, monsieur de Bélan, que cela ne va pas se passer ainsi, et que l'on n'aura pas gâté la robe de ma fille impunément. Il faut que ce monsieur fasse des excuses, il le faut.

Bélan est devenu moins bouillant depuis qu'il est marié; cependant il quitte sa femme, et vient à Ernest qui s'est arrêté à quelques pas.

— Monsieur, vous avez gâté la robe de ma femme, et je suis étonné que, en homme qui sait vivre, vous ne lui en demandiez pas au moins pardon.

— Monsieur, vous avez essayé, vous et votre femme, de ternir la réputation de la mienne; une robe se lave, mais les propos de la médisance ne s'effacent pas de longtemps : c'est donc à vous, monsieur, de me faire des excuses.

Bélan demeure interdit. Je m'empresse de me mettre entre eux. — Mon cher Ernest, dis-je, Bélan n'est coupable que d'inconséquence; il n'a fait que rapporter ce qu'il a entendu.

— Certainement, dit Bélan; je n'ai fait que répéter ce que madame Blémont m'avait dit. Je n'ai rien inventé. Malgré cela, monsieur, si vous voulez une satisfaction?...

— Non, non, Bélan; Ernest voit bien que c'est à moi seul qu'il doit avoir affaire, et vous me feriez beaucoup de peine en vous mêlant d'une chose qui ne regarde que moi.

Bélan s'est éloigné; il va rejoindre ses dames. Je ne sais ce qu'il leur dit, mais bientôt il part avec elles. En sortant, sa belle-mère lance des regards furibonds à Ernest.

Je suis resté près de celui-ci : il est pensif et ne me dit rien. Je romps le premier le silence : — Ernest, ma femme est cause de tout ce que vous avez éprouvé de désagréable ce soir ici. Je ne puis vous expliquer les motifs qui l'ont fait agir ainsi. Je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai blâmé sa conduite; mais cela ne doit pas vous suffire, et je suis prêt à vous rendre raison.

— Non, mon cher Blémont; nous ne nous battrons pas parce que votre femme a dit quelques méchancetés; je n'ai pas besoin que vous m'expliquiez ses motifs; je les connais parfaitement...

— Vous les connaissez?...

— Je les devine du moins. Votre femme est jalouse de Marguerite...

— Qui a pu vous dire?...

— Écoutez donc, mon cher : on n'est pas auteur sans étudier un peu le cœur humain, et surtout le cœur féminin!...

— Il n'est que trop vrai, Ernest : ma femme est horriblement jalouse de toutes les personnes que j'ai connues avant d'être marié; sans cela, ne vous aurais-je pas déjà invités, vous et votre femme, à venir nous voir?...

— J'avais deviné tout cela!... Je vous plains, mon ami, mais je ne vous en veux pas!

— Je vais inviter votre femme pour la contredanse?

— Non, cela affligera la vôtre.

— Elle n'a pas craint de me faire de la peine; et je tiens à prouver, moi, que je ne suis pas de moitié dans ses méchants propos.

Je cours inviter madame Ernest pour la contredanse; elle accepte en me disant en riant : — C'est bien heureux que vous m'invitiez, monsieur : j'ai cru que vous trouviez que je ne dansais pas assez bien pour vous.

— Je vais danser en face de vous, dit Ernest; comme ça je suis certain que vous aurez un vis-à-vis.

Les violons partent. Je prends la main de ma danseuse. Il n'y a plus que de quoi former un quadrille. Nos connaissances sont parties. Je cherche des yeux ma femme. Elle est d'une pâleur effrayante : cela me fait de la peine; je sens toute ma colère s'évanouir. Je suis presque fâché de danser maintenant; mais il ne fallait pas me pousser à bout!

Tout à coup Eugénie se lève et vient à moi. Que va-t-elle faire?

— Monsieur, je suis indisposée, je veux m'en aller.

— Nous nous en irons après la contredanse, madame.

— Non, monsieur, je veux m'en aller sur-le-champ.

Marguerite a entendu ma femme : elle s'empresse de me dire : — Monsieur Blémont, si madame votre épouse est souffrante, partez, je vous en prie, ne vous gênez pas pour moi!...

— Non, madame; j'aurai le plaisir de vous faire danser. Nous partirons ensuite.

— Comment, monsieur ! dit Eugénie avec ironie, vous ne venez pas quand madame vous le permet !...

— Madame, en voilà assez ; pas un mot de plus, je vous prie.

— Eh bien ! monsieur, il suffit. Je vous laisse... Dansez avec cette femme... faites-en encore votre maîtresse, comme lorsqu'elle demeurait sous les toits, dans les mansardes de votre maison ; moi je pars.

Elle est partie en effet ; mais madame Ernest a tout entendu : on a parlé de manière à se faire entendre. Marguerite est devenue rouge et pâle tour à tour. Elle baisse les yeux. Je crois voir des larmes mouiller ses paupières. Mais elle se retourne vivement, essuie ses yeux avec son mouchoir, et s'efforce de reprendre un air riant en regardant son mari.

Je suis atterré et indigné en même temps. Je ne sais plus où j'en suis ; et, au milieu de tout cela, il faut danser !

— Eh bien ! c'est à vous, nous crie Ernest. En avant !... A quoi pensez-vous donc ?... Heureusement, il n'a rien entendu, lui !

Je profite d'un moment où nous ne figurons pas pour parler bas à ma danseuse.

— Madame, vous avez entendu ce qu'a dit ma femme, je le vois. Je ne vous demande pas de lui pardonner : elle est inexcusable, la jalousie trouble sa raison ; mais veuillez croire que je suis plus blessé que vous de ce qu'elle vient de dire.

— J'avoue, monsieur Blémont, que j'ai été si surprise... si saisie... M'appeler votre maîtresse !... Grand Dieu ! qui donc a pu dire que j'avais été votre maîtresse ?

— J'espère que vous ne croyez pas que ce soit moi, madame ?

— Oh ! non, monsieur !... non !... Mais qui a pu dire cela ?

— Personne ne l'a dit, madame. Je vous le répète ; la jalousie peut seule inspirer de telles calomnies.

— Ma mansarde !... Elle a cru me faire honte en me rappelant que j'y ai demeuré... Ah ! je n'en rougis pas ! Il y a souvent plus de vertus, plus de délicatesse dans les mansardes que dans les boudoirs ! Mais quoi !... votre femme est jalouse de moi ?...

— Oui, madame, depuis que j'ai eu le malheur de lui parler des soirées que j'allais passer près de vous et d'Ernest... Si vous saviez combien sa jalousie me rend malheureux ! Hélas ! les beaux jours de notre mariage ont passé bien rapidement !...

— Ah ! monsieur Blémont, je vous plains... Je plains aussi votre femme, et je lui pardonne... car Ernest n'a pas entendu ce qu'elle a dit... Mais, je vous en prie, qu'il ne sache jamais ce que votre femme a dit !

— A coup sûr, ce n'est pas moi qui le lui dirai.

— Ah ! je ne voulais pas venir à ce bal !... J'aurais bien mieux fait de rester chez moi !

Cette fatale contredanse est terminée enfin. Tout le monde part. Ernest et sa femme me disent adieu. Je lis dans les yeux de celle-ci combien elle est contente de s'en aller.

Ma femme est partie... Qui donc l'a accompagnée ?... Serait-elle partie seule ?... Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle n'est plus ici.

Leberger vient à moi et me dit : — Vous cherchez votre femme peut-être ?... Elle s'est trouvée indisposée pendant que vous dansiez ; Dulac l'a accompagnée... Vous savez ? le grand Dulac, un de nos amateurs de l'orchestre...

— Je ne connais pas ce monsieur... mais je le remercierai quand je le rencontrerai.

— C'est un bon enfant... qui joue joliment du violon. Je le mènerai à une de vos soirées, si vous le voulez...

— Volontiers. Adieu, il est tard.

— C'était gentil, et on s'est amusé, n'est-ce pas ?

— Oui... Oh ! je me suis beaucoup amusé, moi !

Je rentre chez moi. Je m'attends à une scène : c'est toujours quelque chose que d'y être préparé. Si ma femme pouvait être couchée et endormie !... Non ; je l'entends qui va et vient dans le salon. Ah ! je rencontre la bonne qui porte des matelas !... Madame se fait faire un lit dans son boudoir. Quel ennui de ne pas trouver la paix chez soi !... d'avoir encore des scènes, des querelles !... Et il n'y a que trois ans et demi que nous sommes mariés !

Allons ! il faut affronter l'orage. J'entre dans le salon. Madame est échevelée : elle me fait presque peur. Elle tient sous son nez un flacon de sels.

J'ai la bonté de m'approcher d'elle et de lui demander si elle est malade. On ne me répond pas. Je vais prendre une lumière et m'éloigner, quand madame se lève vivement et vient se placer devant moi.

— Vous avez donc enfin quitté cette femme, monsieur !

— Je ne sais pas ce que c'est que *cette femme*, madame. J'ai dansé avec une personne que j'estime, et qui a eu encore la bonté de vous pardonner les propos indignes que vous avez tenus devant elle.

— Elle a eu la bonté de me pardonner !... En vérité, c'est bien beau de sa part !... Mais moi, monsieur, je ne pardonne pas à cette dame, que vous *estimez*, d'oser danser avec vous devant moi. Que son benêt d'amant trouve ça bien, c'est digne de lui ; mais vous, monsieur, n'avez-vous pas de honte ?...

— Oui, madame, j'ai éprouvé de la honte ce soir, et c'est d'être le mari d'une femme qui se conduit comme vous l'avez fait !

— Quelle horreur !... C'est à moi que monsieur fait des reproches !

— Oui, à vous, qui calomniez publiquement une femme honnête...

— Dites une fille, monsieur...

— Qui rendez le public témoin de votre sotte jalousie !...

— En effet, je suis bien sotte d'être jalouse de vous, vous n'en valez pas la peine !...

— Mais n'espérez pas, madame, que je souffrirai une telle conduite !... que vous insulterez mes amis, et que je garderai le silence !...

— Vous auriez dû me faire une scène devant votre maîtresse, ça lui aurait fait plaisir.

— Vous n'avez pas craint, vous, de m'humilier devant le monde ; car c'est humilier un homme que de le mettre dans la position où j'étais à ce bal.

— Je n'irai plus avec vous, monsieur. Vous ne direz plus alors que je vous fais honte, ou que je vous humilie.

— Vous ferez bien, madame. Il vaut mieux ne pas aller avec son mari que de se conduire comme vous l'avez fait ce soir.

— Au ton avec lequel vous me parlez, monsieur, je vois quelles sont les personnes que vous quittez ! Vous profitez de leurs conseils !...

Ces paroles achèvent de m'exaspérer. Je me hâte de sortir du salon, et vais m'enfermer dans la chambre à coucher.

Chapitre XIV. — M. Dulac.

Des querelles fréquentes, des raccommodements rares, voilà donc quelle doit être maintenant notre existence. Après le bal chez Leberger nous avons été un mois entier sans nous parler. Ce mois m'a semblé bien long ; j'ai regretté ma vie de garçon, mais plus encore les premiers mois de notre hymen.

Nous nous reparlons enfin ; mais ce n'est plus avec la même expansion de sentiment. Pour la chose la plus légère, ma femme s'emporte, se fâche. Lorsque je lui tiens tête, elle a des attaques de nerfs, elle pousse des cris affreux !... Dans les premiers temps de notre mariage, lorsque nous avions une petite querelle, elle pleurait, mais elle ne criait pas et elle n'avait pas d'attaque de nerfs !

Ma fille a trois ans accomplis ; elle est charmante : ses traits ont la beauté de ceux de sa mère, mais au moins elle ne boude jamais ; elle cause, elle raisonne déjà avec moi ; je suis fou de ma petite Henriette. Lorsque je suis en brouille avec sa mère, je prends ma fille dans mes bras, je la couvre de baisers, je me dédommage sur elle des caresses que je ne fais pas à Eugénie : — Tu m'aimeras toujours, toi ? dis-je à mon Henriette ; et lorsque sa douce voix me répond : — Oui, papa, toujours... mon cœur éprouve un bien-aise qui me fait souvent oublier mes querelles avec ma femme.

Lorsque l'hiver ramène l'époque des soirées et des bals, Leberger nous amène M. Dulac : c'est un grand jeune homme brun, assez joli garçon, l'air un peu fat ; mais il ne faut pas toujours s'en rapporter aux manières que l'on a en société : pour connaître les gens, il faut les voir dans leur intérieur. Du reste, M. Dulac a bon ton ; il est assez aimable ; on le dit excellent musicien ; il a une fortune indépendante : voilà des titres suffisants pour être recherché dans le monde.

M. Dulac paraît flatté de venir chez nous. Il est très-assidu à nos réunions ; il vient aussi quelquefois me voir le matin. Il a un léger différend pour une métairie qu'il possède en partage avec un de ses cousins ; il me prie d'arranger cette affaire, ce dont je me charge volontiers. Ce jeune homme me témoigne beaucoup d'amitié, et, quoique je sache qu'il ne faut pas compter sur les amis de société, je me laisse toujours prendre à l'amitié qu'on a l'air d'avoir pour moi, car je n'en ai jamais feint pour les gens que je n'aimais pas.

Grâce à M. Dulac, on fait plus souvent de la musique chez nous. Ma femme avait presque abandonné son piano ; je n'ai pas besoin de dire qu'elle a cessé de me donner des leçons ; il faut être bien d'accord avec les gens pour avoir la patience de leur apprendre un instrument. Nous ne sommes pas toujours d'accord, et Eugénie n'est pas patiente ; elle a prétendu que je ne l'écoutais pas ; moi j'en ai dit autant pour la peinture, et les pinceaux ont été négligés comme le piano.

Mais M. Dulac, qui joue très-bien du violon, engage ma femme à se remettre à la musique ; moi-même je serais bien aise qu'Eugénie n'oubliât pas un talent qu'elle possédait si bien. Elle cède, parce que les compliments d'un étranger sont bien plus flatteurs que ceux d'un mari ; le piano résonne de nouveau sous ses doigts, et je l'écoute avec plaisir. Elle en jouait si souvent lorsque je lui faisais la cour !

Avec le goût de la musique, Eugénie prend aussi celui des bals, des soirées, des spectacles, du monde enfin. Nous en voyons beaucoup maintenant ; presque tous les jours nous avons des invitations, des dîners ; il faut rendre ensuite les politesses que l'on a reçues ; nous n'avons pas un jour à nous. Ce n'est pas là l'existence paisible dont nous nous tracions le plan dans les premiers temps de notre mariage. Quant à moi, j'avoue que ce tourbillon continuel m'étourdit ; mais cela plaît à ma femme : et si c'est un moyen d'avoir la paix !...

Je gagne assez d'argent pour subvenir au train de vie que nous menons. Eugénie dépense maintenant à sa toilette une grande partie de son revenu. Depuis quelque temps elle est devenue bien coquette ;

cependant elle n'a pas encore vingt-cinq ans, et elle est toujours aussi jolie.

Ce qui m'afflige, c'est qu'au milieu de ses plaisirs ma femme s'occupe peu de sa fille. Il ne manque jamais rien à notre Henriette, on a bien soin d'elle... mais il me semble que sa mère ne l'embrasse pas assez.

Eugénie aime tendrement sa fille, je n'en saurais douter; peut-être est-ce parce que je la gâte un peu qu'elle montre plus de sévérité avec elle. Je n'ose le lui reprocher; en ce moment d'ailleurs j'évite avec soin tout ce qui pourrait lui donner de l'humeur; elle est de nouveau enceinte, et j'ai reçu cette nouvelle avec la plus vive joie; je serais si heureux d'avoir un garçon! Je ne l'aimerais pas plus que ma fille, mais je l'aimerais autant, et par les jouissances qu'un enfant me procure, je sens qu'avec deux je doublerais mon bonheur. Aussi je suis aux petits soins près de ma femme; je ne m'aperçois pas cependant qu'elle soit plus aimable pour moi.

Je ne vais que rarement chez Ernest, mais je les sais heureux. Ils ont maintenant deux enfants qu'ils adorent, et Marguerite aime mieux rester près de leurs berceaux que d'aller au bal ou en soirée. Ah! je l'avoue, je voudrais qu'Eugénie eût les goûts aussi paisibles. Marguerite a toujours la bonté de me demander des nouvelles de ma femme; quant à Ernest, il n'a pas remis les pieds chez nous, et je l'approuve.

Depuis longtemps je n'avais pas rencontré Bélan, lorsqu'un matin je le vois entrer dans mon cabinet, rouge, haletant et en nage. Il s'assied près de moi et ne me donne pas le temps de l'interroger.

— Je le suis, mon ami, décidément je le suis... J'en suis convaincu maintenant... C'est une chose bien épouvantable!... bien abominable!...

— Qu'est-ce que vous êtes donc? dis-je en regardant Bélan s'essuyer le front.

— Eh parbleu! est-ce que ça se demande!... je suis cocu!...

Bélan me dit cela si drôlement que je ne puis résister à mon envie de rire. Pendant que j'y cède, Bélan se lève en murmurant d'un ton pénétré : — Je ne croyais pas qu'un ancien ami... qu'un homme marié aussi rirait de mon malheur...

— Pardon, mon cher Bélan, dis-je en le forçant à se rasseoir, pardon... Vous ne devez pas me supposer l'intention de vous blesser... Mais c'est que... vous êtes venu me dire cela si brusquement!... J'ai cru que c'était une plaisanterie...

— Non, je vous jure qu'il n'y a rien de plaisant là-dedans... Ah! Dieu! scélérate d'Armide!... Une femme si bien élevée... une femme noble!... une femme qui ne voulait pas que j'ôtasse ma chemise devant elle!... Je n'en peux plus, et je suis venu pour vous consulter sur ce que je dois faire... Vous êtes avocat, vous me guiderez... Femme indigne!...

— Allons! calmez-vous d'abord, Bélan, et ensuite, puisque vous voulez mes conseils, dites-moi ce qui vous fait présumer que votre femme vous trompe.

— Je vous ai parlé, mon ami, d'un certain marquis qui avait fait jadis la cour à ma femme, qui s'est ensuite présenté fort honnêtement chez moi... Oh! pour ça, je dois convenir qu'il m'accablait d'honnêtetés... Il venait souvent...

— C'est vous qui l'y engagiez, m'avez-vous dit?

— Oui, c'est vrai, parce que les Giraud s'étaient permis des propos... D'ailleurs est-ce que je pouvais présumer... Perfide Armide!... Une femme qui m'a pincé, mordu, égratigné la nuit de nos noces, lorsque j'ai voulu... Vous entendez?...

— Enfin, mon cher Bélan?...

— Enfin le marquis ne sortait plus de chez nous. Il donnait le bras à ma femme, la conduisait au spectacle, la ramenait du bal, faisait des duo avec elle; il a une très-belle voix, j'en conviens. Tout cela me convenait, c'est fort bien. D'ailleurs, je me disais : Ma belle-mère est là. Cependant, avant-hier, étant rentré dans la journée sans être attendu, je voulus aller chez ma femme; elle était enfermée dans son boudoir avec le marquis... Pourquoi faire?... Il n'y a pas de piano dans son boudoir. Mon ami, je me suis rappelé mes aventures de garçon, tous les maris que j'ai trompés; cela m'a donné comme un coup de marteau!... J'ai couru au boudoir, j'ai frappé comme un sourd; ma femme m'a ouvert et m'a fait une scène... le marquis a paru choqué de mon air soupçonneux, je me suis cru dans mon tort. Cependant... il paraît que quand une fois ces maudites idées vous viennent à l'esprit, elles ne s'en vont pas si vite... J'ai rêvé toute la nuit aux pièces de Molière, à *Georges Dandin*, au *Cocu imaginaire*. J'ai rapproché certaines circonstances... Ah! mon cher Blémont, c'est une chose cruelle que la jalousie!... vous ne connaissez pas ça, vous êtes bien heureux!... Et dire que ça m'a pris comme un coup de pistolet!...

— Ma femme, mon cher Bélan, m'a appris tout ce que ce sentiment peut faire souffrir. Mais achevez...

— Eh bien! hier, je devais dîner en ville, ma femme devait dîner chez une de ses tantes. Je partis... Je me rappelai en route mon aventure avec madame Montdidier... vous savez... avant nos mariages?...

— Oui, je m'en souviens.

— Elle avait dit aussi qu'elle dînait avec une de ses tantes, et c'était moi qui étais la tante... Ah! mon ami, je crois que ça porte malheur d'en avoir tant fait porter aux autres. Bref, j'eus l'idée de rentrer chez moi, et d'épier ma femme. Je revins, je me postai dans une allée, en face de notre porte... Cela me rappela encore ma vie de garçon!... Au bout de cinq minutes, je vis Armide monter en fiacre, dans un négligé fort galant. La belle-mère n'était pas avec elle, quoique l'on m'eût dit qu'elles iraient ensemble. Je suivis le fiacre, au risque de me donner une fluxion de poitrine... Il mena ma femme sur les boulevards neufs; ce n'était pas du tout le chemin de chez sa tante. On s'arrêta devant un traiteur renommé pour ses fritures et ses goujons. Armide entre; au bout de quelques instants, j'en fais autant; je mets cent sous dans la main du garçon, et lui ordonne de me dire avec qui dîne cette dame. Il me fait si bien le portrait du monsieur qui l'attendait, que je ne puis méconnaître le marquis. Il m'indique le cabinet où ils sont, au bout du corridor; je cours comme un fou... Je vois la clef sur la porte, j'entre comme un furieux, et je me trouve devant un artilleur de la garde qui folichonnait avec une grisette du douzième arrondissement.

L'artilleur trouve très-mauvais que je le dérange; je me confonds en excuses. Il me dit des sottises; et, pendant que la donzelle remet son fichu, il vient à moi, me prend par les épaules, et me pousse dehors en me disant qu'il me reverra après le dessert. Vous sentez que je ne me souciais pas d'attendre l'artilleur. Me retrouvant dans le corridor, où il n'y avait plus de clef sur les portes, je me mis à crier d'une voix de stentor : Armide, ouvrez-moi! Personne n'ouvrit; et le garçon m'apprit que, pendant que je m'expliquais avec le militaire, la dame était repartie bien vite avec son monsieur. Mais où était-elle?... c'est ce qu'on ne pouvait me dire. Je rentrai chez moi; je n'y trouvai que ma belle-mère, qui m'appela visionnaire; et le soir, aux premiers mots que je dis à ma femme, elle s'enferma dans sa chambre et ne voulut plus m'ouvrir. Voilà ma situation, mon ami; j'ai encore rêvé de *Georges Dandin*, et je suis venu bien vite ce matin vous conter tout cela.

Bélan a fini de parler. J'ai encore envie de rire, mais je me contiens. — Dans tout ce que vous venez de me conter, lui dis-je, il y a des présomptions, mais il n'y a pas de preuves...

— Ah! mon cher Blémont, pour nous autres, qui avons eu tant d'aventures!... qui connaissons tout cela... cela vaut des preuves...

— Ce garçon a pu se tromper : ce n'était peut-être pas le marquis; vous ne l'avez pas vu?

— Non, puisqu'ils étaient partis, et que je n'avais pas envie d'attendre l'artilleur.

— Vous n'avez pas agi en homme adroit...

— C'est vrai... j'ai été en ustuberlu!... la tête n'y était plus...

— Il faut se défier des apparences, mon pauvre Bélan. Je puis vous dire cela mieux que tout autre...

— Bah! est-ce que vous avez eu aussi des soupçons sur madame?...

— Moi? oh! jamais; mais c'est elle qui en a eu sur moi, et de très-mal fondés, je vous le jure.

— Diable... si j'avais tort... Que me conseillez-vous de faire?

— Attendez... voyez, examinez... mais avec prudence; ou bien demandez franchement à votre femme l'explication de sa conduite d'hier : tout cela est peut-être fort simple, fort innocent.

— Dans le fait... il serait possible... Ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai agi comme un enfant. Ce cher Blémont... il me calme les sens. Dans le fait, parce qu'un jeune homme vient souvent chez nous, et qu'il est galant près de notre femme, ça ne prouve pas... car enfin, vous, vous n'êtes pas jaloux de M. Dulac, qu'on voit toujours chez vous, et qui donne souvent le bras à madame votre épouse... C'est ma belle-mère qui en parlait l'autre jour avec ma femme!...

— Ah! ces dames parlaient de moi?

— Non; elles parlaient seulement de M. Dulac. Armide le trouve très-beau garçon. Moi, je ne lui vois rien d'extraordinaire. On vous citait ensuite; on disait : Voilà un mari qui n'est pas jaloux; à la bonne heure! M. Dulac est le cavalier de sa femme; il n'a pas l'air d'y faire attention : c'est un mari qui sait vivre. Et puis ces dames riaient, parce que vous savez, quand les femmes nous passent en revue, ça n'en finit plus... Eh bien! mon cher, à quoi pensez-vous donc?... vous ne m'écoutez plus...

— Pardonnez-moi... je pensais... que le monde remarque des choses... auxquelles souvent nous ne faisons pas attention, nous que cela intéresse...

— Vous me conseillez d'attendre, de surveiller et d'être prudent : c'est ce que je vais faire... Si j'acquérais des preuves... oh! par exemple, alors... j'éclaterais... je serais terrible... je serais inflexible... Adieu, mon cher; je vous laisse, car je vois que vous êtes préoccupé. Au revoir.

Bélan est parti; je lui ai dit adieu sans avoir envie de rire cette fois. C'est singulier l'effet qu'a produit sur moi ce qu'il vient de me rapporter des propos de sa femme et de sa belle-mère. On remarque que M. Dulac est très-assidu chez moi, très-galant près de ma femme, et moi, je ne l'avais pas remarqué... C'est que je n'y ai vu aucun mal, tandis que le monde est si méchant!... Et la calomnie est une arme si perfide!... *Figaro* a bien raison : — La calomnie!... toujours la calomnie!

Quoique je sache que ce sont des méchancetés, je passe involontairement en revue la conduite de M. Dulac. Je me rappelle un vif désir de s'introduire chez moi depuis ce bal où il a reconduit sa femme.

Je deviens triste, rêveur; j'éprouve un malaise, une inquiétude que je ne connaissais pas encore. Est-ce donc ainsi que nous prend la jalousie?... Ah! quelle folie! à quoi vais-je m'occuper?... c'est ce Bélan qui est venu me troubler avec son malheur conjugal. Que sa femme le trompe, c'est possible, c'est même probable; elle ne l'a jamais aimé; mais mon Eugénie, qui m'aimait tant, qui m'aime toujours, je l'espère... quoique la jalousie ait un peu aigri son caractère! Mais cette jalousie était une preuve d'amour. Elle n'en a plus maintenant... Pourquoi?... Ah! Bélan avait bien besoin de me rapporter ces propos!... Il l'a fait par méchanceté.

Pour me distraire de ces pensées, je quitte mon cabinet. J'entends résonner le piano. Ma femme est au salon : sa vue me fera oublier toutes les folies qui m'ont passé par la tête. J'entre brusquement... M. Dulac est là... assis près de ma femme... bien près même, à ce qu'il me semble. En ce moment, j'avoue que sa présence me fait éprouver une sensation fort désagréable.

Dulac se lève vivement et vient à moi. — Bonjour, monsieur Blémont. J'ai apporté à madame une fantaisie délicieuse sur un air favori de Rossini. Madame joue cela à livre ouvert avec un aplomb... un goût!...

— Ah! vous me flattez toujours, monsieur Dulac.



— Je le suis, mon ami, décidément je le suis.

— Non, madame; d'honneur vous êtes d'une force remarquable.

Je fais quelques tours dans le salon; puis je dis à Eugénie : — Pourquoi donc Henriette n'est-elle pas ici?

— Parce qu'elle joue dans ma chambre sans doute. Est-ce que vous croyez, monsieur, que je puis toujours m'occuper d'elle?... Une fille qui aura bientôt quatre ans peut jouer seule.

Je m'assieds pour écouter la musique, mais, au bout de cinq minutes, ma femme se trouve fatiguée, et quitte le piano. M. Dulac cause quelques moments, puis prend congé. Ma femme retourne dans sa chambre, et moi je rentre dans mon cabinet tout en me disant que j'ai dû avoir l'air bien bête devant ce monsieur.

Lorsque je suis seul, je rougis des soupçons qui m'ont passé par la tête. Malgré cela je deviens plus assidu près de ma femme. Je ne laisse pas à d'autres le soin de lui donner la main pour aller en soirée; je l'y conduis moi-même. Mais comme le terme de sa grossesse approche, Eugénie devient plus sédentaire. Les bals sont abandonnés, les réunions moins fréquentées, la musique même est un peu négligée. Enfin le moment de sa délivrance arrive, et je suis père d'un garçon.

Rien ne peut rendre ma joie, mon ivresse : j'ai un garçon! Je cours moi-même l'annoncer partout; et dans mes visites, je n'oublie pas Ernest et sa femme, car je sais qu'ils prendront part à ma félicité. Ils m'embrassent, me complimentent : ils chérissent leurs enfants, ils comprennent ce que j'éprouve.

Ma mère est marraine de mon fils avec un parent éloigné de ma femme. Je fais nommer mon fils Eugène, et nous le mettons en nourrice à Livry, chez la même paysanne qui a eu notre fille, et qui, par état, a toujours du lait.

Eugénie a paru contente d'avoir un fils, quoique sa joie soit moins expressive que la mienne. Nos connaissances sont venues nous voir : M. Dulac n'a pas été un des derniers. Ce jeune homme a semblé prendre tant de part à ma joie que j'en suis touché. J'ai totalement oublié les idées qui m'étaient passées par la tête il y a quelques mois; je ne conçois pas même comment j'ai pu un instant douter de la fidélité de mon Eugénie.

Bélan est revenu aussi me voir. Il est maintenant rassuré sur la vertu de son Armide. Sa femme lui a prouvé que c'était pour faire une quête au profit des pauvres qu'elle avait donné rendez-vous au marquis sur les boulevards neufs : et si elle mettait du mystère dans cette action, c'est parce que sa modestie aurait trop souffert si l'on avait été instruit de tout ce qu'elle faisait pour soulager l'humanité. Bélan s'est humilié devant sa charitable moitié; il va maintenant prôner partout les belles actions de sa femme; il n'a plus peur d'être cocu. Tant mieux pour lui. Je l'en félicite et le congédie au moment où il semble vouloir me parler encore de M. Dulac. Je fais entendre à Bélan que je n'aime pas les mauvaises langues et que je saurais très-mauvais gré aux personnes qui chercheraient à troubler la paix de mon ménage.

Non, certainement, je ne serai plus jaloux. Je rougis de l'avoir été un seul instant. Si Eugénie n'est plus avec moi comme elle était dans les premiers mois de notre hymen, c'est qu'il ne nous est pas permis sans doute de goûter toujours un bonheur aussi vif. La jouissance, si elle n'éteint pas entièrement l'amour, lui donne assurément moins de piquant : quand on peut satisfaire ses désirs aussitôt qu'on les forme, on en a moins. Cependant Ernest et Marguerite sont encore ensemble comme deux amants!... Il est vrai qu'ils ne sont pas mariés... Cette idée, que l'un pourrait sur-le-champ quitter l'autre, est-elle donc ce qui empêche leur amour de vieillir?

Rétablie de sa grossesse, Eugénie reprend le goût du monde; elle s'occupe bien peu de sa fille : cela me fait de la peine. Notre Henriette est pourtant charmante! Je passe des heures à causer avec elle, et ces heures-là passent plus vite que celles où il me faut être en soirée.

Je désire aller voir mon fils à Livry. Ma femme prétend qu'il est encore trop petit, qu'il faut attendre que ses traits soient plus formés : moi je ne veux plus attendre. J'ai hâte d'embrasser mon petit Eugène, je loue un cheval, et un matin je me rends chez la nourrice.

Mon fils me semble charmant, je retrouve dans ses traits ceux de sa mère. Je l'embrasse... mais je soupire; quelque chose manque à mon bonheur. Je sens que c'est mal à Eugénie de n'avoir pas désiré embrasser aussi son fils!

La nourrice me demande si ma femme est malade. Ces bonnes gens pensent qu'il faut qu'elle soit malade pour ne m'avoir pas accompagné.

— Oui, elle est indisposée, dis-je à la nourrice.

— Oh, ben! dré qu'alle se portera ben, j'sommes ben sûre que madame voudra v'nir aussi!...

— Oui, nous reviendrons ensemble...

Je passe plusieurs heures près du berceau de mon fils. En revenant à Paris, je fais des réflexions qui ne sont pas gaies. J'ai beau vouloir excuser Eugénie, je sens que sa conduite n'est pas ce qu'elle devrait être; et cela m'afflige de lui trouver des torts.

J'arrive chez moi à six heures. Madame n'y est pas; elle est allée dîner en ville chez madame Dorcelles. C'est une de ses amies de pension qu'elle a retrouvée dans le monde; une de ces femmes dissipées, coquettes, qui trouvent tout naturel de ne voir leur mari que par hasard, quand on dîne avec lui. Je n'aime pas cette femme-là; je l'ai dit à Eugénie, je l'ai priée de ne point trop la fréquenter : et elle va dîner chez elle!

Elle n'a pas emmené sa fille. Ma petite Henriette accourt m'embrasser, me tendre les bras!... Comment Eugénie peut-elle trouver du plaisir loin de sa fille!.... Je ne conçois pas cela.

— Ta maman n'a donc pas voulu t'emmener? dis-je à ma fille en la prenant sur mes genoux.

— Non, papa.

— As-tu pleuré quand elle est sortie?

— Oui, papa; j'ai pleuré.

— Pauvre petite! tu as pleuré!.... et ta mère t'a laissée!

— Mais maman m'a dit que, si j'étais bien sage, elle me rapporterait un gâteau : alors je n'ai plus pleuré.

— Est-il venu du monde voir ta maman aujourd'hui?

— Ah! oui, il est venu...tu sais bien ce monsieur qui joue de la musique avec maman et qui me donne des bonbons?...

— M. Dulac?

— Oui.

— Et... tu es restée près de ta maman pendant qu'elle faisait de la musique?

— Non, parce que maman trouve que je fais trop de bruit; on m'a envoyée jouer dans la salle avec ma poupée.

J'ai le cœur serré; je garde pendant longtemps le silence. Il semble que ma petite Henriette devine que j'ai du chagrin : elle me regarde timidement et ne dit plus rien. Je l'embrasse tendrement; alors elle me sourit de nouveau.

Où sera Eugénie ce soir?... Cette madame Dorcelles ne reçoit point; du moins, je crois que ce n'est pas son jour. D'ailleurs, je ne veux pas aller chez elle. Je soupçonne cette femme de donner de très-mauvais conseils à Eugénie... Je pourrais laisser paraître mon humeur... Il vaut mieux ne pas aller chez elle

Mais pourquoi toujours se contraindre?... pourquoi ne pas dire franchement à sa femme ce que l'on éprouve?... C'est pour avoir la paix... pour éviter les querelles... Mais, pour avoir la paix, doit-on laisser sa femme faire des sottises, commettre au moins des inconséquences? Non; je dirai à Eugénie tout ce que j'ai sur le cœur.



Comment Eugénie peut-elle trouver du plaisir loin de sa fille? Je ne comprends pas cela.

Ces dames sont peut-être au spectacle. Je sors après avoir embrassé mon Henriette, que je recommande à sa bonne. Où irai-je?... à quel théâtre les chercher? J'entre aux Variétés, au Gymnase, puis à la Porte Saint-Martin. Là, je me rappelle que j'y ai rencontré Eugénie le lendemain du bal de chez Giraud, où je l'avais vue pour la première fois. Mes yeux se portent sur la loge où elle était ce soir-là... Ah! je voudrais être encore à ce temps!... Combien j'en étais amoureux!... Je l'aime toujours autant! mais elle!...

Avec des souvenirs le temps passe bien vite! Le spectacle a fini sans que je m'en sois aperçu. Je suis distrait de mes pensées parce que je vois tout le monde s'en aller; alors je comprends qu'il faut que j'en fasse autant.

Je retourne chez moi. Au moment d'être devant ma demeure, j'aperçois un monsieur et une dame arrêtés contre la porte : il me semble que c'est ma femme... Je vais me mettre derrière un des arbres du boulevard, d'où je les vois mieux. Oui, c'est ma femme avec M. Dulac... Il a reconduit Eugénie. Mais ils causent bien longtemps ensemble!... Il lui prend la main... il ne la lâche pas... Pourquoi lui tenir la main ainsi?... Quand on tient si longtemps la main à une femme, c'est qu'on veut lui faire la cour. Je me rappelle fort bien que c'est ainsi que je faisais; et cette main, que je retenais dans la mienne, je la serrais tendrement. Il presse celle de ma femme sans doute, et elle ne la retire pas!... Cette idée m'exaspère, je ne puis plus me contenir : je m'avance brusquement... On a vite quitté la main; on se salue d'un air cérémonieux, puis on s'écrie : — Ah! c'est monsieur Blémont! Je vous ramenais madame, qui a bien voulu accepter mon bras. Bien le bonsoir, madame; je vous présente mon hommage.

Il a salué, il s'est éloigné; je ne sais pas si je lui ai même répondu. Je pousse ma femme dans la maison; nous montons sans nous dire un mot. Arrivés chez nous, madame entre dans sa chambre à coucher; je l'y suis. Je me promène longtemps sans rien dire. Je veux voir si elle me demandera des nouvelles de son fils, car elle doit bien deviner que c'est à Livry que j'ai été. Mais elle ne dit pas un mot; elle se contente de mettre ses papillotes.

Je n'y tiens plus. Je m'approche d'elle :

— Où donc avez-vous été aujourd'hui, madame?

— Mais où cela m'a fait plaisir, monsieur. Il me semble que je n'ai pas l'habitude de vous demander où vous allez, vous!

— Ce ne serait pas une raison, madame, et j'ai le droit de vous demander compte de vos actions.

— Oh! le droit!... Moi aussi j'avais ce droit-là... Lorsque j'ai voulu en faire usage, cela ne m'a pas réussi!...

— Madame, je ne sais ce que vous voulez dire... D'ailleurs, vous ne répondez plus à ce que je vous demande...

— J'ai été dîner chez madame Dorcelles, ce n'est pas un mystère : je l'avais dit à la bonne, et je pensais que vous viendriez m'y chercher...

— Vous ne pouviez penser que j'irais chez une femme que je n'aime pas... et vous deviez savoir aussi que vous ne me feriez pas plaisir en dînant chez cette madame Dorcelles, qui a la réputation d'une coquette et non d'une bonne mère de famille.

— La réputation!... Est-ce madame Ernest qui vous a dit que Laure est une coquette?

— Madame Ernest ne parle mal de personne.

— Elle a ses raisons pour cela.

— Pour Dieu!. laissons là madame Ernest, que je ne vois presque jamais...

— Oh! cela m'est bien égal à présent.

— Je le crois, vous avez d'autres choses qui vous occupent.

— Qu'entendez-vous par là, monsieur?

— Si vous me trouviez reconduisant une femme comme je viens de vous trouver avec M. Dulac, je voudrais bien savoir ce que vous diriez?

— Ah! mon Dieu! est-ce que vous seriez jaloux par hasard... vous, monsieur, qui trouviez si ridicule que je le fusse?

— Sans être jaloux, madame, je puis veiller à ce que vous ne vous exposiez pas aux propos de la médisance.



— Parbleu! dit Lucile, ne vous êtes-vous pas cru privilégié? Non, monsieur, on vous en fait porter, et très-joliment encore.

— Oh! je vous remercie, monsieur; je suis d'âge à savoir me conduire.

— Eugénie, vous devenez bien singulière; je ne sais de qui vous suivez les conseils, car je ne puis supposer que ce soit de vous-même que vous agissiez ainsi; mais je doute que cette nouvelle manière d'être avec moi nous rende heureux l'un et l'autre... En vérité, je ne vous reconnais plus.

— Il y a déjà longtemps, monsieur, que j'en ai dit autant de vous!

— Que vous ne soyez plus la même pour moi... je le conçois trop bien... mais avec vos enfants!... Vous ne me demandez pas des nouvelles de votre fils!

— Est-ce que je puis deviner que vous avez été le voir?

— Vous laissez ici votre petite Henriette... vous l'abandonnez aux soins d'une bonne!...

— Lorsqu'on va en société, est-ce qu'on peut toujours traîner un enfant avec soi ?

— *Traîner!*... Ah! madame, j'aime à croire que ce mot ne vient pas de vous : c'est probablement madame Dorcelles qui vous l'a appris en parlant de ses enfants !

— C'est sans doute parce que Laure est une de mes amies de pension que vous ne l'aimez pas et que vous en dites du mal; mais je vous préviens, monsieur, que cela ne m'empêchera pas de la voir et d'aller chez elle quand cela me fera plaisir.

— Si je vous le défendais, cependant?

— Ce serait une raison de plus pour que je le fisse.

— A merveille, madame! Allez de votre côté, j'irai du mien.

— Allez où vous voudrez, cela m'est bien égal!... Je fais encore un tour dans la chambre, puis je laisse madame, qui continue de mettre ses papillotes.

CHAPITRE XV. — Un Service de femme.

Six mois se sont écoulés pendant lesquels j'ai cherché le plaisir loin de ma femme. D'abord cette conduite fut le résultat de notre scène le soir où je revenais de Livry; ensuite le dépit, l'amour-propre s'en sont mêlés!... On ne veut pas revenir le premier, surtout lorsqu'on n'a pas de tort à se reprocher. Et pourtant ce genre de vie est bien loin de me plaire; il n'est nullement dans mes goûts. Etre obligé de chercher le bonheur loin de sa maison, de son ménage, moi qui aime encore ma femme et qui chéris mes enfants! Mais Eugénie!... se conduire ainsi!... Cela lui plaît donc, de ne plus aller avec moi?... Chaque jour j'espère qu'elle viendra me trouver dans mon cabinet et se jeter dans mes bras... mais j'espère en vain. Alors j'éprouve des accès de colère, de dépit : je me jure de ne plus penser à elle; je sors pour l'oublier, et je rentre en y songeant encore.

Elle ne dira pas que je la gêne en rien, que je l'empêche de faire ses volontés. Je veux lui ôter tout sujet de se plaindre. J'ignore bien souvent où elle va. Mais je ne puis penser qu'Eugénie oublie jamais ce qu'elle se doit, et manque à ses devoirs; si cela était, elle mériterait mon mépris et non mon amour. On a donc toujours tort d'être jaloux, car ou on l'est sans raison, ou les gens ne méritent pas qu'on s'occupe d'eux.

Malgré ces raisonnements, que l'on se fait quand on est calme, j'avoue que parfois je songe à M. Dulac. Ce certain soir où il tenait la main d'Eugénie dans les siennes n'est pas effacé de ma pensée. Mais il y a tant de jeunes gens qui, par habitude, font la cour à toutes les dames, sans que cela tire à conséquence!... Je crois que celui-ci est du nombre. Il me semble que, lorsque j'étais garçon, je ne pouvais pas non plus voir une jolie femme sans chercher à lui faire la cour. Au reste, M. Dulac vient moins souvent chez moi. J'ignore s'il reconduit encore Eugénie; je ne la suis point.

Ernest et sa petite Marguerite sont allés passer la belle saison à la campagne, dans un pays désert où ils ne verront qu'eux et leurs enfants; mais ils ne s'ennuient pas ensemble! Combien j'envie leur bonheur!

Je fuis Bélan; il m'impatiente : un jour, il se croit cocu; le lendemain, il est certain de la fidélité de sa femme. Je ne conçois pas qu'un homme reste ainsi; si j'avais eu la centième partie de ses raisons pour être jaloux, il y a longtemps que je saurais à quoi m'en tenir.

Je n'aime guère plus à me trouver avec les Giraud : leur vue me rappelle trop d'époques de ma vie! Giraud ne me voit pas sans trouver moyen de me glisser un compliment sur ma noce et la somptuosité du souper qui a coupé le bal. Cela m'impatiente d'entendre parler de ce jour-là; il me semble d'ailleurs qu'il y a de la malignité, de la moquerie dans leur manière de me complimenter sur mon bonheur. Peut-être vois-je mal.

En général, le monde m'amuse peu. J'y vais pour m'étourdir, mais je me plais mieux au spectacle; là on fait ce qu'on veut : on écoute, ou l'on pense; j'y ai mené quelquefois ma petite Henriette; elle semble déjà comprendre les pièces; et je suis si heureux quand j'ai ma fille près de moi! Je suis aussi retourné à Livry voir mon fils; mais il n'est pas encore en âge de m'entendre et de me répondre comme sa sœur.

Je vais quelquefois chez ma mère. Je ne lui ai jamais parlé de mes chagrins domestiques : à quoi bon? ce sont des choses qu'il faut garder pour soi le plus qu'on peut. Ma mère me dirait que je suis d'âge à savoir diriger ma femme et ma maison. Je ne voudrais pas qu'elle fît la moindre remontrance à sa bru... Je sais que les conseils d'une belle-mère sont rarement écoutés. Il vaut donc beaucoup mieux se taire : c'est ce que je fais.

L'hiver est revenu, et avec lui les soirées et les bals. Eugénie veut prendre un jour dans la semaine pour recevoir nos nombreuses connaissances. Je la laisse maîtresse d'inviter qui elle veut. Il y a des moments où je la crois touchée de ma complaisance à satisfaire tous ses désirs; je la vois quelquefois rêveuse, triste, préoccupée; mais je ne la vois pas se rapprocher de moi, quoiqu'elle me montre plus de douceur et d'amitié; au contraire, elle semble me fuir davantage et craindre que je ne lui témoigne de l'amour. Que se passe-t-il donc en elle?...

Dulac revient bien souvent chez nous. Décidément ce jeune homme m'ennuie. Il me semble qu'il est toujours là entre Eugénie et moi. Mais comment l'éconduire? il est avec moi d'une extrême politesse, avec ma femme d'une grande complaisance... Tout le monde le trouve aimable : il n'y a que moi qui ne suis pas de l'avis de tout le monde.

Madame Dorcelles vient quelquefois chez nous, mais je ne m'aperçois pas que ma femme aille plus souvent chez elle; au contraire, je crois qu'elle la voit moins, et je lui en sais bon gré. Madame Dorcelles a voulu faire la coquette avec moi; elle m'appelle le sauvage, le misanthrope : je la laisse m'appeler comme elle veut, et ne fais aucune attention à ses mines et à ses œillades. Il faut avouer que ma femme a là une bien singulière amie.

Je veux essayer de retourner en société avec ma femme. Cela me contrarie que ce Dulac soit presque toujours son cavalier.

Eugénie paraît surprise de ma nouvelle manière d'agir; elle ne me dit rien. Je ne puis savoir si cela lui plaît, mais entre elle et M. Dulac j'ai cru remarquer un échange de regards... de coups d'œil... Ah! si j'en étais sûr!... Il me prend des mouvements de fureur; je reviens bien vite à moi-même, et je me dis que je suis un fou.

On a parlé d'une lanterne magique chez une dame de nos amies qui en possède une fort belle; on pense que cela amusera les enfants et peut-être les grandes personnes; la soirée est prise pour voir la lanterne magique.

Je conduis ma femme; elle est triste ou plutôt maussade; nous emmenons Henriette, qui se fait une grande joie du spectacle qu'elle va voir, et moi je m'en réjouis pour elle.

Nous trouvons à la réunion les Bélan, les Giraud, et l'inévitable M. Dulac... Cet homme-là me poursuivra donc partout!... Il faut toujours que, par sa présence, il trouble le plaisir que je me promets... Je commence à le détester...

Après être restés quelque temps dans le salon, on nous invite à passer dans la salle à manger, où la lanterne magique est préparée. La société se rend dans cette salle, où il fait à peine clair, parce qu'il faut que cela soit ainsi pour que la lanterne brille mieux.

Les dames s'asseyent, d'autres restent debout. On rit d'avance de ce qu'on va voir. Quelques-uns de ces messieurs imitent polichinelle ou le diable; on fait des scènes avant le spectacle. L'obscurité qui règne dans cette salle semble augmenter la gaîté de beaucoup de personnes.

Giraud, qui est près de moi, me dit à l'oreille : — Les scènes les plus drôles ne seront pas celles de la lanterne... Tenez, dans ce coin là-bas... madame Bélan est avec M. le marquis... C'est fort drôle... Pauvre Bélan!... Mais il a bien une figure à ça...

Ces plaisanteries ne me font plus rire. Je cherche des yeux ma femme; il m'a semblé que M. Dulac n'avait pas quitté le salon où il jouait à l'écarté, et je suis plus tranquille.

Le spectacle commence. Il est encore arrivé du monde; et nous sommes tellement pressés qu'on ne peut bouger.

On nous montre le soleil et la lune, Pierrot et le diable, l'amour et le sauvage. Le monsieur qui explique fait des discours qui n'en finissent pas. Les enfants poussent des cris de joie; les dames rient beaucoup. Je trouve tout cela bien long; je ne puis bouger de ma place pour me rapprocher de ma femme; et il fait encore plus nuit.

Tout à coup, au beau milieu de son explication, le monsieur pousse trop sa lanterne, elle tombe de dessus la table à terre, les lumières sont alors démasquées, et le jour revient subitement.

Mes yeux se sont sur-le-champ portés sur ma femme. M. Dulac est assis derrière elle; mais elle a un bras qui pend par-dessus sa chaise, et sa main est dans celle de son voisin.

Je fais un mouvement si brusque pour me rapprocher d'Eugénie que je marche sur les pieds de Giraud, qui était contre moi. Il pousse un cri perçant en disant que je l'ai blessé. Je ne songe pas à m'excuser. Je me fais jour jusqu'à ma femme; déjà son bras ne pend plus en arrière, et M. Dulac est moins près d'elle.

Je ne sais comment je les regarde, Eugénie semble troublée, et M. Dulac assez embarrassé de sa physionomie.

— Prenez votre châle, dit-je brusquement à ma femme, appelez votre fille et partons.

— Pourquoi donc partir déjà? répond Eugénie en me regardant avec surprise.

— Parce que je le veux, madame. Allons! point d'observations, et dépêchez-vous.

Le ton dont j'ai dit ces mots est si nouveau pour Eugénie, qu'elle se lève sur-le-champ pour obéir; d'ailleurs, on pourrait m'entendre lui parler ainsi, et je crois qu'elle n'en a pas envie.

Madame est prête, je tiens la main de ma fille; nous nous disposons à partir : — Vous vous en allez déjà? nous dit la maîtresse de la maison. Mais ce n'est pas fini, on va raccommoder la lanterne.

— Nous ne pouvons rester davantage, dis-je assez sèchement.

— Je me sens indisposée, murmure Eugénie. Nous partons.

Je ne dis pas un mot à ma femme pendant la route : notre fille est avec nous. La pauvre enfant! je la prive d'une partie du plaisir qu'elle croyait goûter, et elle n'ose se plaindre.

Lorsque nous sommes rentrés et que sa fille est couchée, Eugénie me dit d'un ton assez aigre : — Pourrai-je savoir pourquoi vous m'avez emmenée si brusquement de la réunion où nous étions?

— Pourrais-je savoir, madame, pourquoi votre main était dans celle de M. Dulac pendant que l'obscurité régnait dans la salle?...

— Ma main dans celle de M. Dulac!... Vous avez rêvé cela!

— Non, madame, je n'ai pas rêvé cela : je l'ai vu et très-bien vu.

— Je ne sais pas si par hasard en plaisantant M. Dulac m'a pris la main... Je ne m'en suis pas seulement aperçue!... Et c'est pour cela que vous arrivez comme un furieux... que vous me parlez d'un ton menaçant comme si vous alliez me battre... que vous me faites regarder par toute la société?... On n'a jamais vu quelqu'un qui a l'usage du monde se conduire comme vous l'avez fait!

— Madame, lorsque je me crois offensé, le monde m'occupe fort peu. Il fut un temps où vous pensiez et agissiez de même. Je ne sais quel genre de plaisanterie M. Dulac se permet avec vous, mais je vous préviens que cela me déplaît. Je vous engage à ne plus le souffrir, et à dire à ce monsieur de ne point les recommencer.

— Que je parle à ce jeune homme de vos sottes idées!... je m'en garderai bien!... Cela n'a pas le sens commun.

— Au reste, lorsque cela me conviendra, je ne me gênerai pas pour mettre ce monsieur à la porte.

— Je vous le conseille, mettez ce jeune homme à la porte parce qu'il est honnête, aimable, obligeant avec moi. Il ne manquerait plus que cela pour vous faire une belle réputation dans le monde!

— Prenez garde, madame, de m'en faire une qui me plairait encore moins.

— Il me semble que ce n'est pas la peine de venir avec moi pour me faire de telles scènes. Autrefois vous alliez de votre côté, monsieur, et moi du mien.

— Je vous accompagnerai quand cela me conviendra, madame. Je sais bien que ce sera fort ennuyeux pour vous, mais j'en suis fâché; et vous n'irez nulle part sans moi si je ne le veux pas.

— Oh! par exemple, c'est ce que nous verrons!

Je rentre dans ma chambre. Je ne dors point de la nuit : je vois sans cesse ce jeune homme avec ma femme. Cependant ce qu'Eugénie m'a dit est assez probable, cela peut être vrai... Mais mille autres circonstances, que je me rappelle maintenant, raniment mes soupçons lorsque je voudrais les éloigner. Si elle me trompait!... A cette pensée, un frisson parcourt tout mon être, et, depuis hier au soir, j'ai toujours un poids énorme qui m'oppresse, qui m'étouffe. Quel supplice!... Je veux savoir, je veux m'assurer si je suis trompé. M'en assurer!... ce n'est pas facile!... les femmes savent si bien prendre leurs précautions!... pas toujours cependant... Celles qui n'ont pas l'habitude des intrigues peuvent se laisser surprendre. Me voilà donc jaloux!... mari jaloux!... moi, qui me suis si souvent moqué d'eux... qui en ai tant trompé!... mon tour est arrivé!... Et si j'étais... Ah! je ne sais pas ce que je ferais! Autrefois je riais de ce mot... je trouvais cela tout simple, tout naturel!... Nous ne nous mettons jamais à la place de ceux dont nous rions. Il est vrai qu'il y en a qui prennent cela avec tant d'indifférence... d'autres qui en plaisantent... Ces maris-là n'aiment plus leur femme. Mais les plus sages, les plus raisonnables ne cherchent point à s'assurer de ce qu'ils sont... Bien au contraire, ils évitent avec soin tout ce qui pourrait, en les éclairant, détruire leur tranquillité. Ah! ils ont bien raison, ceux qui agissent ainsi!... Pourquoi donc ne pas faire comme eux?

Après cette nuit si longue, si pénible, je me suis retiré dans mon cabinet, et je cherche dans mes occupations une distraction à mes pensées. Il n'est pas encore dix heures, lorsque je vois arriver Bélan, rien en ce moment ne pouvait m'être plus désagréable que sa présence. Il se jette dans un fauteuil en disant :

— Cette fois, mon cher, je n'en saurais encore douter..... je suis cocu!

A ce début, je me lève vivement de mon siége et me promène dans la chambre en m'écriant avec humeur :

— Eh morbleu! monsieur, depuis le temps que vous le dites, ce serait bien étonnant si vous ne l'étiez pas.

Bélan ouvre de grands yeux en murmurant :

— Si ce sont là les conseils que vous me donnez!... Ah! c'est là votre avis?

— Je n'ai ni avis ni conseil à vous donner... Il y a des circonstances où l'on n'en doit prendre que de soi-même. Ce que je ne conçois pas, c'est que l'on aille tambouriner sa honte comme vous le faites!

— Tambouriner!... Qu'est-ce à dire, s'il vous plaît?... Parce que je viens me confier à un ami... vous appelez cela tambouriner!... Ecoutez donc! je ne me soucie pas d'être cocu, moi; chacun a sa manière de voir. Je sais fort bien qu'il y a des maris auxquels cela est égal... qui laissent leur femme aller avec leur galant, et n'ont pas l'air d'y faire attention...

J'écoutais Bélan avec impatience, en ce moment je ne puis plus me contenir : je saute sur lui, je le prends au collet, et le secoue avec violence en m'écriant :

— Est-ce pour moi que vous venez de dire cela, monsieur? Prétendez-vous m'insulter et me mettre au rang de ces maris complaisants dont vous parlez?... Morbleu! monsieur Bélan, je ne suis point d'humeur à endurer rien sur ce chapitre.

Le pauvre petit homme s'est laissé secouer sans pouvoir se défendre, tant il est étourdi de mon action. Enfin il s'écrie en me regardant avec effroi :

— Blémont... mon ami! qu'est-ce que vous avez?... Certainement vous êtes malade... vous n'êtes pas dans votre état naturel!

Je lâche son collet, et, honteux de ma colère, je vais me jeter sur un siége en balbutiant :

— Ah! oui... je ne suis pas bien... Il m'avait semblé que vous aviez voulu m'insulter... mais...

— Moi, vouloir insulter un ancien ami... quand je viens lui confier mes malheurs domestiques... vous me faites de la peine, Blémont, vous m'affectez... Au reste, si vous pensez vraiment que j'ai voulu plaisanter sur vous... D'abord je ne savais pas s'il y avait à plaisanter sur vous... Enfin, si vous voulez une réparation... vous savez que je ne suis pas un gaillard à reculer, j'ai fait mes preuves... J'ai évité l'artilleur, c'est vrai, mais on ne se bat pas avec un inconnu; avec un ami, c'est bien différent.

Je tends la main à Bélan en lui disant :

— Je vous le répète, je ne sais ce que j'avais... Nous battre tous deux!... non, non mon cher Bélan, oublions cela.

Bélan me serre fortement la main en me répondant :

— Oublions cela, c'est aussi mon avis... et donnons-nous la main... Ah! mon cher ami... je crois que nous pouvons nous donner la main... cordialement. Je vous laisse, puisque vous êtes préoccupé et que vous avez des pensées... désagréables... Perfide Armide!... trompeuse Armide! Pope a bien raison!... Avez-vous lu Pope, mon ami?

— Je ne sais... Je crois que oui.

— C'est que si je l'avais lu plus tôt, moi, j'y aurais regardé à deux fois avant de me marier. Vous rappelez-vous ce qu'il dit des femmes?

— Non.

— Eh bien! il dit que : *Toute femme a le cœur libertin*. Que pensez-vous de cela?

— Je pense que ce n'est pas honnête.

— Mais, moi, je crains que cela ne soit vrai... Ainsi Armide a le cœur libertin, votre épouse a aussi le cœur...

— Pour Dieu, Bélan, laissons ce sujet.

— Oui, je vous conterai mes nouvelles découvertes une autre fois... Oh! ces femmes! sont-elles subtiles!... mais vous savez cela comme moi... Au revoir, mon cher ami.

Il a bien fait de s'en aller; j'ai été encore sur le point de lui sauter au collet. Est-ce que je ne pourrai plus entendre parler de maris trompés, de femmes infidèles sans me mettre en fureur? Ah! il faut absolument que je prenne sur moi, que j'aie du sang-froid, de la raison; mais il faut aussi que je sache à quoi m'en tenir sur la liaison qui existe entre Eugénie et M. Dulac.

Nous ne nous parlons plus, Eugénie et moi, que pour nous dire des choses amères, des mots piquants; le plus souvent nous ne nous disons rien. Malgré cela, j'accompagne ma femme partout, je ne veux plus qu'elle sorte sans moi. Mais dans le monde je porte cet air triste, pensif, qui empêche d'être aimable; car nous rencontrons M. Dulac dans presque toutes les réunions où nous allons. Si je joue, je ne suis point à mon jeu, je cherche des yeux ma femme; je veux voir si on lui parle, si on est près d'elle. Si c'est elle qui joue, je m'assieds à son côté, de crainte qu'un autre ne vienne s'y mettre. Si elle danse, et que ce soit avec M. Dulac, je la force à quitter brusquement le bal, et elle n'ose me résister, car elle lit dans mes yeux que je lui ferais une scène devant toute la société. Je suis sûr que le monde me trouve maussade, grondeur, jaloux, et que l'on dit en parlant d'Eugénie : — Pauvre petite femme! son mari la rend bien malheureuse! C'est un tyran! c'est un vilain homme. Oui, le monde doit dire cela de moi maintenant; car c'est presque toujours sur les apparences que le monde juge!

Ce n'est qu'en embrassant ma fille que j'éprouve un instant de bonheur. Chère enfant! s'il me fallait être privé de tes caresses, que me resterait-il sur la terre?... Ton frère est encore trop jeune pour me comprendre; mais toi, il semble que tu lises ma tristesse dans mes yeux, et que tu veuilles alors, par tes douces paroles, me distraire de mes chagrins.

Un matin, fatigué d'une nuit sans sommeil, fatigué surtout de mes pensées, je m'habille, et, contre mon ordinaire, qui est de rester dans mon cabinet jusqu'à dix heures, je sors avant que huit heures aient sonné.

Le hasard, ma destinée peut-être me font porter mes pas du côté du boulevard du Temple. Il me prend d'abord envie d'aller voir ma mère... mais je réfléchis qu'il est beaucoup trop tôt... elle ne se lève guère avant dix heures. Je pense que je ferai mieux d'aller chez mes amis de la rue du Temple; il y a plus de six mois que je ne les ai vus. Je me rends à la demeure d'Ernest; on m'apprend qu'il a déménagé, et qu'il demeure à présent boulevard Saint-Martin.

Je vais m'y rendre, lorsqu'une femme en bonnet, en camisole du matin, et tenant à sa main une boîte au lait, me fait un petit salut en passant près de moi.

Je me retourne... c'est Lucile. Je ne l'avais pas rencontrée depuis le jour où ma femme nous a surpris sur la terrasse des Feuillants. Elle s'est retournée et arrêtée; elle me sourit. Comme je ne crains plus que ma femme me guette, je vais dire bonjour à Lucile.

— Cette fois, ce n'est pas aux Tuileries que nous nous trouvons!...

— Non... il s'est passé du temps depuis!... Me trouvez-vous changée?...

— Mais non... vous êtes toujours jolie...

— Ah! que monsieur est galant aujourd'hui!... Moi, j'avoue que je vous trouve pâli, maigri... Le mariage ne vous a pas trop bien réussi, à ce qu'il me semble.

— Peut-être... Vous demeurez donc par ici maintenant?

— Oui... là... dans la rue Basse-du-Temple, et je viens de chercher mon lait... Que voulez-vous! je deviens économe, je n'ai plus de femme de chambre!... Voulez-vous venir déjeuner avec moi? je vous donnerai du café...

— Non... je ne puis, il faut que je rentre.

— Est-ce que vous avez encore peur d'être grondé, suivi par votre femme?

— Oh! non, je vous assure.

— Je le crois!... elle a autre chose à faire qu'à vous suivre!... Ah! ah! ah! ce pauvre Henri!...

Lucile rit, je sens déjà le feu qui me monte au visage; cependant je me promets de me contenir.

— Qu'avez-vous à rire? Lucile, il me semble que si ma femme a beaucoup de choses à faire, ce n'est pas vous qui pouvez le savoir.

— Je le sais peut-être mieux que vous... Je suis plus instruite que vous ne le pensez.

— D'abord, vous ne connaissez pas ma femme.

— Je ne la connais pas!... Je l'avais vue une fois sur la terrasse des Feuillants, et une fois me suffit, à moi, pour connaître les personnes: je vous réponds que je l'ai fort bien reconnue depuis... et que je ne me suis pas trompée.

— Qu'est-ce que cela veut dire?

— Cela veut dire que votre femme fait ses farces tout comme les autres!... Parbleu! ne vous êtes-vous pas cru privilégié? Non, monsieur, on vous en fait porter, et très-joliment encore!

Je m'efforce de dissimuler les tourments que j'éprouve en répondant à Lucile:

— Vous êtes bien aise de me dire des méchancetés... c'est votre habitude, mais vous seriez bien embarrassée pour me prouver les calomnies que vous débitez sur ma femme.

— Les calomnies!... Non, monsieur, je ne fais point de calomnies... Votre femme m'a fait l'effet d'une chipie la première fois que je l'ai vue; mais je n'aurais rien dit sur son compte si je n'avais été sûre de mon fait. Je ne puis pas dire que je suis fâchée que votre femme ait des amants!... je mentirais si je disais cela... mais enfin ce n'est pas moi qui lui ai dit de vous faire cornard: elle n'a pas eu besoin de mes avis pour cela.

— Lucile, c'en est trop!... Vous me prouverez ce que vous venez de me dire, et sur-le-champ...

— Oh! comme monsieur est pressé! je ne me presse jamais, moi... Si vous voulez que je vous réponde, vous allez d'abord venir chez moi; il faut que je prenne mon café... j'ai faim.

Lucile se dirige vers sa demeure; je la suis en me disant à chaque instant:

— Contenons-nous... soyons homme; et, si elle m'a dit vrai, tâchons encore d'agir avec ma raison.

Lucile est entrée dans une maison à allée qui est près de la rue de Crussol. Elle monte au troisième, ouvre sa porte; j'entre dans un appartement meublé modestement, mais bien tenu. Lucile s'approche de sa cheminée, souffle son feu, et se dispose à faire son café. Je lui prends le bras et l'arrête:

— Lucile, me laisserez-vous souffrir plus longtemps?... Je vous en supplie, dites-moi tout ce que vous savez sur ma femme.

Lucile me regarde; elle paraît chagrine.

— Mon Dieu! Henri, dans quel état vous voilà!... Si j'avais su que cela vous fît tant d'effet, je ne vous l'aurais pas dit... Que c'est bête de se chagriner pour si peu de chose! Votre femme va de son côté, vous du vôtre... n'est-ce pas l'usage? Vous avez bien peu de philosophie!

— J'en aurai quand je serai certain de mon sort. Encore une fois, parlez!

— Eh bien! tenez... venez à la fenêtre... Voyez-vous là-bas cette petite porte basse?

— Oui.

— C'est l'entrée de derrière d'une maison de traiteur... café... où il y a des cabinets... vous savez, de ces maisons à rendez-vous?

— Je vous comprends.

— En entrant par là, on n'est pas vu, on ne va pas dans le café. On monte sur-le-champ un escalier; une sonnette avertit un garçon qui vient vous ouvrir un cabinet... Oh! c'est très-commode... J'y allais souvent autrefois.

— Enfin?

— Eh bien! votre femme va là retrouver son amant.

— Ma femme!... C'est faux!

— Oh! je l'ai fort bien reconnue, quoique, le plus souvent, elle vienne en fiacre, et se fasse descendre à deux pas. Elle était cachée par un grand chapeau, enveloppée dans son châle; mais d'abord j'avais remarqué sa tournure: je l'ai guettée... Ça m'amuse de guetter les amants qui vont là. Je n'ai rien à faire, ça m'occupe!... Oui, je suis sûre que c'est elle. Elle n'y est pas venue une fois, mais dix au moins.

— Et à quelle heure va-t-elle là?

— Il n'est ordinairement que sept heures et quart... sept heures et demie quand elle arrive; elle y reste une heure environ.

— Quel mensonge! ma femme ne se lève jamais avant neuf heures.

— Vous le croyez, mon cher ami!... Vous vous figurez qu'on dort!... Et si je vous disais qu'elle est en face maintenant?

— Maintenant!...

— Oui... Une demi-heure avant de vous rencontrer, je l'avais vue entrer. Restez contre la fenêtre: vous verrez arriver un fiacre qu'on enverra chercher, puis madame monter dedans, et le monsieur s'en va cinq minutes plus tard... Je connais l'ordre et la marche.

— Cet homme... comment est-il?

— Il est jeune, grand, brun... Oh! il est bien! c'est une justice à rendre à votre femme.

J'ai pris mon chapeau; je cours vers la porte. Lucile court se mettre devant moi.

— Où allez-vous?

— M'assurer que ce sont eux.

— Vous allez faire du bruit... une scène.... Y pensez-vous!

— Non... vous ne me connaissez pas! Certain de mon malheur, je serai calme... mais je veux les voir.... Lucile, laissez-moi sortir! je le veux.

— Eh bien! à condition que j'irai avec vous... Je connais cette maison, je vous guiderai... vous conduirai... Mais vous, vous me promettez...

— Allons! venez.

Lucile met un chapeau, elle jette un châle sur ses épaules; nous descendons,.. Nous sommes bientôt en face. Nous ouvrons une petite barrière de bois, qui fait résonner une sonnette... Nous montons un petit escalier. Lucile me tient la main; elle marche devant moi. Mon cœur bat avec une telle violence que je suis forcé de m'arrêter pour retrouver ma respiration.

Nous arrivons dans une cour. Un garçon nous attend sous un vestibule, et monte un escalier devant nous. Arrivés en haut, je l'arrête:

— Vous avez ici un homme et une dame?

Le garçon me regarde, et ne sait s'il doit répondre. Je lui mets vingt francs dans la main, et lui renouvelle ma question en faisant le portrait des deux personnes.

— Oh! monsieur, je sais qui vous voulez dire!... D'ailleurs, à cette heure-ci, nous n'avons qu'eux ordinairement. Ils sont là... sur le devant...

— Ouvrez-nous à côté d'eux...

Le garçon nous ouvre une grande chambre. Comment les voir?... Si ce n'était qu'une cloison!... mais ce sont des murs... N'importe! je la verrai au moins sortir. Le garçon a l'ordre de me prévenir quand on enverra chercher le fiacre.

Quelle situation!... être là... près de sa femme, tandis qu'elle est dans les bras de son amant! J'ai envie d'enfoncer la porte... Non... non... je veux être maître de moi... je le veux pour mes enfants... Mais si ce n'était pas elle!... J'écoute près du mur... J'entends quelque bruit et ne puis distinguer. Lucile va doucement ouvrir notre porte, et me montre celle d'à-côté en me disant:

— Tu pourras mieux entendre là.

Je vais, en marchant avec précaution, me coller contre leur porte. Oui... j'entends fort bien... ils s'embrassent!... et je distingue ces mots:

— A présent, il faut que je parte... Je veux être dans ma chambre avant que monsieur ne sorte de son cabinet.

C'est elle!... c'est bien elle qui est là!... cette voix a pénétré jusqu'à mon cœur: elle a bouleversé tout mon être.

Je suis retourné près de Lucile. Je ne sais ce qui s'est passé en moi et quelle est l'expression de ma physionomie; mais Lucile se jette à mes genoux en pleurant et en balbutiant:

— Pardonnez-moi!... ah! pardonnez-moi!... Mon Dieu! si j'avais su! Oh! que je suis donc fâchée de ce que j'ai fait!

Je ne lui réponds pas. Je ne puis plus parler. On sonne à côté; j'écoute.

Le garçon monte, on lui demande un fiacre. J'ai reconnu cette fois la voix de Dulac. Je m'arrache la poitrine, mais je me contiens. Le garçon revient m'avertir lorsque le fiacre est en bas. Alors je sors du cabinet et j'attends au bas de l'escalier.

Elle descend enfin... J'entends le froissement de sa robe. Elle touche la dernière marche, lorsque je me présente tout à coup devant elle et l'arrête par le bras. Eugénie a levé les yeux, et, saisie d'épouvante, elle tombe sans pousser un cri sur les marches de l'escalier.

Je la relève, l'emporte, la monte ou plutôt la jette dans la voiture, je donne l'adresse au cocher, puis je m'éloigne à grands pas comme si je ne pouvais fuir assez vite cette maison où je viens d'acquérir la preuve de ma honte.

Chapitre XVI. — Suite inévitable.

J'ai marché longtemps; épuisé de fatigue, je m'arrête enfin. Je suis dans les champs, dans un lieu bordé de haies: je ne vois point de mai-

sons. Je ne sais où je suis; mais que m'importe? Je vais m'asseoir sur la terre, au pied d'un arbre dépouillé de ses feuilles; car la nature est morte encore, et il n'y a point de verdure autour de moi.

Je suis seul; j'appuie mon front dans mes mains, et je m'abandonne à ma douleur... à mon désespoir... pourquoi ne pas l'avouer? je verse des larmes, oui, je pleure : car personne ne peut me voir, et il me semble que j'éprouve quelque soulagement à pleurer.

Ce n'est pas son amour seul que je regrette, c'est tout mon bonheur, tout mon avenir détruit. Mon bonheur!... depuis quelque temps il avait cessé; mais je me flattais toujours qu'il renaîtrait : j'espérais encore ces jours si doux de confiance et d'amour qui avaient suivi notre hymen. Tout est perdu!... et il est impossible que ce bonheur renaisse jamais pour moi : impossible!.. ah! ce mot est cruel; je ne puis concevoir qu'Eugénie ait pu me condamner à d'éternelles douleurs.

Et cependant, il est bien des maris qui pardonnent ou qui ferment les yeux sur les infidélités de leur femme. Ils les trompent eux-mêmes, et trouvent naturel qu'elles en fassent autant. Ah! lors même que j'aurais mille fois trompé Eugénie, je n'aurais pu supporter la pensée de l'être. Encore, si, en cédant à leur faiblesse, elles ne cessaient pas de nous aimer!... mais un sentiment nouveau tue un ancien... A mesure qu'elles en aiment un autre, nous devenons moins aimables à leurs yeux, et bientôt leur cœur est tout entier à leur nouvelle passion.

Je ne la verrai plus... nous nous séparerons... mais sans bruit, sans éclat.... J'ai des enfants, c'est pour eux que je saurai dissimuler ma honte : c'est pour eux que ce matin j'ai été maître de moi. J'aurais pu aller frapper Dulac, un duel s'en serait suivi; mais, d'après les propos que l'on tenait déjà, tout le monde aurait deviné les causes, les motifs de ce duel. Je trouverai un autre moyen de satisfaire ma vengeance sans que mon déshonneur soit avéré aux yeux de la société.

Je me lève. Il y a des moments où l'entraînement de mes idées m'a distrait de mon malheur même et redonné du courage; mais l'instant d'après les raisonnements s'évanouissent : je songe à tout ce que j'ai perdu. Je me revois seul sur la terre, lorsque je croyais y être aimé de celle que j'adorais; je vois tous mes projets détruits, tous mes rêves dissipés. Alors mon cœur se brise, mes yeux se remplissent encore de larmes. Je suis comme quelqu'un qui essaie de sortir d'un précipice, mais qui, après quelques efforts, retombe sans cesse au fond.

Je me remets en marche. Je vois devant moi des maisons. Un paysan m'apprend que je suis à Montreuil. Je regarde à ma montre.... il n'est que midi... Mon Dieu! comme le temps va me sembler long maintenant!

J'entre chez une espèce de traiteur. Je n'ai pas faim, mais je voudrais trouver moyen d'abréger cette journée; je ne voudrais pas encore rentrer à Paris. Il me semble que tout le monde va lire mon malheur sur mon visage; mais c'est surtout chez moi que je crains de retourner. J'espère bien cependant que je ne l'y trouverai plus. Sa fortune lui suffira pour vivre dans l'aisance; qu'elle parte, mais qu'elle me laisse mes enfants; je les veux : j'ai bien, je crois, le droit de les séparer de leur mère. D'ailleurs ce ne sera pas une grande privation pour elle; elle ne savait pas aimer ses enfants; en vérité, elle ne mérite pas que je la regrette.

Je voudrais essayer de manger : il m'est impossible d'avaler. Je paye et sors. Je marche encore, puis je consulte ma montre... Le temps ne va pas... il faut cependant retourner à Paris. J'y arrive à trois heures. Si elle était encore chez moi.... je sens que je ne saurais supporter sa présence : je m'en assurerai avant de rentrer.

Cela me fait mal de revoir ces boulevards, plus mal encore lorsque je revois ma demeure. Je regarde nos fenêtres... Elle se mettait là quelquefois... elle me regardait, me souriait... Pourquoi n'y est-elle pas encore?... Ah! si tout cela pouvait n'être qu'un rêve,... que je serais heureux!... que je serais soulagé!.. Mais non, ce n'est que trop vrai... je n'ai plus de femme!... il n'y a plus d'Eugénie pour moi!... Que lui avais-je donc fait pour me rendre si malheureux!

Insensé que je suis! je verse encore des larmes, et je suis à Paris au milieu de ce monde qui rirait de moi s'il connaissait la cause de ma douleur. Encore une fois, soyons homme, du moins devant les autres.

J'entre et vais à mon portier.

— Madame est-elle à la maison?

— Non, monsieur; madame est partie sur les dix heures, en voiture, avec des cartons, des paquets et puis mademoiselle sa fille.

— Ma fille!... Elle a emmené ma fille?

— Oui, monsieur. Ça m'a fait l'effet que madame partait pour la campagne. Est-ce que monsieur ne le savait pas?...

Je n'écoute plus le portier. Je monte, je sonne avec violence. La bonne vient m'ouvrir. Cette pauvre fille devient tremblante en me voyant.

— Votre maîtresse est partie?

— Oui, monsieur;... madame a dit qu'elle allait à la campagne... D'abord, quand madame est revenue du bain, elle avait l'air bien malade...

— Du bain?...

— Oui, monsieur; madame était sortie ce matin de très-bonne heure pour aller au bain.

— Elle y allait souvent, au bain?

— Mais, monsieur, oui... assez souvent depuis quelque temps.

— Pourquoi ne me l'aviez-vous jamais dit?

— Madame... me l'avait défendu.

— Ah! bien! enfin?

— D'abord madame s'est renfermée longtemps dans sa chambre; et puis elle m'a appelée, m'a fait faire des paquets en me disant de me dépêcher; et puis elle m'a dit d'aller chercher une voiture; elle a fait descendre les paquets; ensuite elle est partie avec sa fille en me disant : Vous remettrez cette lettre à monsieur.

— Une lettre!... où est-elle?

— Je l'ai mise sur votre bureau, monsieur.

Je cours dans mon cabinet. La voilà, cette lettre... Que peut-elle m'écrire? Je brise le cachet... Je cherche des traces de larmes sur le papier... mais il n'y en a point. Elle m'a quitté, quitté pour toujours sans répandre une larme!... Mon cœur se révolte. Ah! si le ciel est juste, un jour viendra où je pourrai lui en faire verser d'aussi amères que celles que j'ai répandues. Lisons.

« Monsieur, je vous ai trompé. Je pourrais peut-être le nier encore; mais je veux être plus franche que vous ne l'avez été avec moi. Je suis coupable, je le sais; mais sans votre exemple je ne l'aurais jamais été. Et, quoique aux yeux de la loi je sois beaucoup plus criminelle que vous, moi je ne me juge pas ainsi. Nous ne pouvons plus demeurer ensemble, je le sens. D'ailleurs je crois que ce sera un bien pour tous deux. Je garderai ma fille, vous garderez votre fils. Ma fortune me suffira, et je n'aurai jamais besoin d'avoir recours à la vôtre. Adieu, monsieur; croyez pourtant que je fais des vœux sincères pour votre bonheur.

» Eugénie. »

Quelle lettre!... Pas un mot de regret... pas une expression de repentir! Ah, tant mieux! cela me donne du courage. Mais ma fille, mon Henriette... il faudrait vivre sans la voir, sans l'embrasser tous les jours!... Quelle cruauté!... Eugénie sait à quel point je chéris ma fille, et elle l'emmène... Ce n'est pas par tendresse maternelle... Non, elle ne sait pas aimer ses enfants... C'est donc pour me rendre encore plus malheureux!... Henriette... chère enfant... tu ne viendras plus tous les matins t'asseoir sur mes genoux; je ne passerai plus ma main dans ta blonde chevelure en appuyant ta tête contre ma poitrine; et, en cessant de me voir, tu cesseras peut-être de m'aimer.

Je me jette sur un siége; j'appuie ma tête sur mon bureau; je ne sais combien de temps je reste ainsi.

J'entends la bonne. Cette pauvre fille est derrière moi; elle me parle depuis longtemps peut-être.

— Que me voulez-vous?

— Est-ce que monsieur ne dînera pas?... il est plus de six heures. C'est pour cela que j'ai osé... Je craignais que monsieur ne fût incommodé.

— Non... merci... je ne dînerai pas... Mais que disait ma fille en partant? que faisait-elle... cette pauvre petite?

— Dame! monsieur, elle voulait emporter sa poupée; sa maman n'a pas voulu; elle lui a dit qu'elle lui en achèterait une autre...

— C'est là tout?

— Et puis mamzelle Henriette a dit : Pourquoi donc n'attendons-nous pas papa pour aller en voiture?

— Chère enfant, elle a pensé à moi!

Ces mots me font du bien. Je reviens à moi. Eugénie n'a pas dit où elle va, mais je le saurai par son banquier. Il faudra bien que je le sache; et nous verrons si elle refusera de me rendre ma fille. Allons! plus de faiblesse : ne songeons maintenant qu'à me venger de Dulac. Je sais dans quelle réunion il sera ce soir... Je devais y conduire madame. Mais si elle lui avait écrit... si elle l'avait instruit de ce qui s'est passé... Oh! non, elle n'a d'abord songé qu'à s'éloigner.

Je m'informe à la bonne si madame a écrit d'autres lettres; elle ne le sait pas. Ah! si Dulac m'échappait ce soir... Il est près de sept heures; habillons-nous pour aller en soirée... Aller dans le monde!... feindre le calme, sourire lorsque mon cœur est déchiré!... mais ce sera pour longtemps, j'espère.

Je mets beaucoup d'or dans mes poches; il est encore de bien bonne heure pour aller en soirée... je me promène dans mon appartement... Logement maudit, où je débutai par être malheureux, tu ne me verras plus longtemps!

Enfin huit heures sonnent; je pars. C'est chez la dame où l'on a vu la lanterne magique qu'il y a réunion. C'est là que j'ai eu les premières lumières sur mon malheur : il est juste que ce soit là que j'en tire vengeance.

Il y a du monde, mais peu encore, et il n'est point arrivé. On me demande des nouvelles de madame; je la dis indisposée, et vais m'asseoir contre une table de jeu.

Toutes les fois que la porte du salon s'ouvre, je me retourne avec un frémissement involontaire... Il ne vient pas!

Bélan, Giraud arrivent. Ils viennent me dire bonsoir; j'ai l'air très-occupé du jeu pour ne pas entrer en conversation avec eux; mais Bélan trouve moyen de s'approcher de moi et de me dire dans le tuyau de l'oreille :

— Mon ami, je ne le suis pas... tout s'est expliqué à ma plus grande satisfaction... J'irai vous conter cela un de ces matins.

Je me contente de lui serrer la main; un peu convulsivement sans doute, car il retire la sienne en disant : — Je suis bien sensible au plaisir que cela vous fait.

Enfin le voilà! Il est entré dans le salon... il le parcourt des yeux... Je devine ce qu'il cherche... Il vient à moi... Bon! il ne sait rien! Il a l'audace de me demander des nouvelles de ma femme, et pourquoi elle n'est pas venue. Je me contiens, je réponds quelques mots vagues, et je m'éloigne de lui.

J'attends qu'il se place à l'écarté; il s'y met enfin. Je parie contre lui. Au second coup, où nous perdons deux points, je prétends que notre adversaire n'avait pas fait couper; j'ai l'air de croire que le jeu était préparé. On se regarde avec étonnement, on ne dit rien. M. Dulac devient rêveur, distrait; il propose d'annuler le coup, on s'y refuse.

Nous perdons. Je me hâte de prendre la place. Je triple mon jeu pour que les parieurs ne trouvent pas à mettre pour moi; ensuite je tiens mes cartes de manière qu'on ne puisse les voir. J'écarte mes atouts afin de perdre. Je demande ma revanche, et, quoiqu'il soit d'usage de se lever quand on perd, je ne me lève pas, et je double mon jeu, en lançant encore des épigrammes sur le bonheur de mon adversaire.

M. Dulac montre une grande patience, il paraît mal à son aise, mais il ne dit rien. Je perds de nouveau; j'ai l'air d'un joueur déterminé; j'augmente encore mon jeu. Je perds; je me lève en jetant les cartes au nez de M. Dulac.

Il n'y avait plus moyen de prendre cela paisiblement. Dulac se lève à son tour et me demande si j'ai eu l'intention de l'insulter. Je lui ris au nez et ne lui réponds pas. On cherche à arranger l'affaire en lui faisant entendre que je suis mauvais joueur, et que la perte m'a exaspéré. Je vois bien que tout le monde me donne tort. Dulac ne dit rien, ni moi non plus. J'en ai fait assez en public pour que notre duel puisse s'expliquer par cette scène.

Au bout de quelques instants, je m'approche de Dulac et lui dis bas : — Je vous attendrai demain à sept heures, avec un ami, à l'entrée de Vincennes; n'y manquez pas, et songez que cette affaire ne peut s'arranger.

Il m'a fait un signe affirmatif. Je fais encore quelques tours dans le salon, puis je m'éclipse.

Il me faut un témoin; mon choix est déjà fait : le nombre de nos vrais amis n'est pas si grand pour que l'on puisse être embarrassé.

Je vais chez Ernest, à sa nouvelle demeure. Ils sont sortis, ils sont au spectacle avec leurs enfants. Mais ils ont une domestique maintenant. Je les attendrai, car il faut absolument que je voie Ernest ce soir.

La certitude d'une prochaine vengeance ou de la fin de mes peines a un peu calmé mes sens. Je réfléchis à ma situation : je vais me battre... Si je tue mon adversaire, cela ne me rendra pas le bonheur... S'il me tue, mes enfants seront donc livrés à une mère qui ne les aime pas; ainsi ce duel même ne peut avoir un résultat satisfaisant. Etait-il bien nécessaire?... Oui, parce que j'exècre ce Dulac maintenant... Et pourtant il n'a fait que remplir son rôle de jeune homme, il n'a fait que ce que j'ai fait aussi, moi, étant garçon. Ma femme est bien plus coupable!... et je ne puis la punir!

En cas de mort, je n'ai aucun écrit à tracer, mes enfants hériteront de moi... Puissent-ils ignorer toujours la faute de leur mère!

Que de maux peuvent résulter d'un instant de faiblesse! si une femme les calculait, serait-elle jamais coupable!... Mais le calculais-je, moi, avant mon mariage? Non; il faut des passions, des tourments, de l'agitation à notre âme. Un bonheur calme et pur nous ennuierait.

Il en est pourtant qui connaissent ce bonheur!...

Il y a des êtres privilégiés! il y en a aussi qui n'ont point de passions, qui aiment comme ils mangent, comme ils boivent, comme ils dorment. Ne connaissant pas le véritable amour, ils n'en ont jamais les tourments : ce sont peut-être les plus heureux.

Après cinq ans et quelques mois de mariage... et d'un mariage d'amour!... Elle semblait tant m'aimer!... N'était-ce donc pas vrai alors?... Mais qui l'aurait forcée à me le dire, à m'épouser? Sa mère ne faisait que ses volontés. Celle que l'on contraint à donner sa main à un homme qu'elle n'aime pas est bien moins coupable quand elle trahit sa foi. Mais me montrer tant d'amour, et... Allons, il faut oublier tout cela.

Ernest et sa femme reviennent du spectacle. On leur dit qu'un monsieur les attend dans leur salon. Ils entrent et poussent un cri de surprise en me voyant.

— C'est Blémont!...

— C'est monsieur Henri... Ah! qu'il y a longtemps... Par quel hasard si tard?

— Je voulais vous voir... J'avais quelque chose à demander à Ernest.

Ils me regardent tous deux, et tous deux en même temps se rapprochent de moi...

— Qu'avez-vous donc?... Que vous est-il arrivé?

— Comme il est pâle... défait!...

— Je n'ai rien.

— Oh! si, mon ami, vous avez quelque chose... Votre femme serait-elle malade?... vos enfants?...

Je retombe sur ma chaise en balbutiant : — Je n'ai plus de femme... plus d'enfant avec moi... je suis seul à présent...

— Que dit-il? s'écrie Marguerite. Votre femme?...

— Elle m'a trompé... trahi... elle n'est plus avec moi.

— Ils ne disent plus un mot; ils paraissent atterrés. Je me lève, et reprends d'un ton plus ferme : — Oui, elle m'a trompé, cette Eugénie... que j'aimais tant... Vous le savez... vous... qui étiez confidents de mon amour... Ce n'est que ce matin que j'ai eu la preuve de sa perfidie... Je ne suis pas encore habitué à souffrir... je m'y ferai peut-être... mais, je le jure, je ferai mon possible pour oublier une femme indigne de moi... J'ai été malheureux en amour... j'aurai du moins quelques consolations en amitié.

Ernest et Marguerite se jettent dans mes bras; Marguerite pleure; Ernest me presse tendrement la main. Enfin je me dégage de leurs bras.

— Mes amis, il est tard; pardonnez-moi d'être venu ainsi troubler votre bonheur. Adieu, ma chère voisine... Ernest, deux mots, s'il vous plait...

Il me suit dans l'embrasure d'une croisée.

— Je me bats demain. Vous devinez avec qui et pour quel motif. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il n'y a aucun arrangement à proposer... quoique nous soyons censés nous battre pour une querelle au jeu. Voulez-vous être mon témoin?

— Oui, sans doute.

— Je vous attendrai demain, à six heures précises du matin.

— Je serai exact.

Marguerite était passée dans une autre chambre. Elle revient alors en me disant : — Avant de vous en aller, est-ce que vous ne voulez pas embrasser nos enfants?...

A cette proposition, des larmes me viennent dans les yeux; car je songe que ce soir je ne pourrai pas, avant de me coucher, aller embrasser ma fille.

Marguerite a sans doute deviné ma pensée : — Ah! pardonnez-moi, me dit-elle, je vous fais du chagrin... Mon Dieu! c'est sans le vouloir.

Je lui serre la main, je fais un signe de tête à Ernest, et je sors précipitamment.

Il faut encore rentrer dans ce logement... Ah! c'est un supplice. Comme il me semble vide!... il l'est en effet. Plus de femme... plus d'enfant autour de moi. Ce n'est pas Eugénie que mes yeux cherchent... Depuis longtemps elle fuyait, elle évitait ma présence. C'est ma fille, ma petite Henriette... celle-là ne m'évitait pas!

Quelle nuit pénible je passe! pas un instant de sommeil!... je voudrais savoir si elle dort tranquille, celle qui me rend si malheureux.

Enfin le jour vient, et à six heures Ernest est chez moi. Je prends mes pistolets, une voiture est en bas, nous montons dedans et j'indique Vincennes au cocher.

Je ne parle pas pendant le trajet. Près d'arriver, Ernest me dit :

— Si vous succombiez, mon ami, n'avez-vous rien à me dire, à m'ordonner?

— Rien, mon cher Ernest... car, excepté vous et votre femme, personne ne s'intéresse véritablement à moi. Mon fils n'est pas d'âge à comprendre la perte qu'il ferait... Ma fille... elle pleurerait peut-être!... c'est pour cela qu'il ne faudrait rien lui dire non plus... Pauvre enfant! je ne voudrais pas lui faire verser une larme!

Nous sommes arrivés. A quelques portées de fusil du château, j'aperçois deux hommes qui se promènent : c'est Dulac et son témoin. Nous marchons à grands pas vers eux : nous nous rejoignons; ils nous saluent : je ne réponds pas à cette politesse et marche vers le bois.

Je ne connais pas le témoin de Dulac : il ne vient pas dans nos sociétés : tant mieux! J'ignore ce que Dulac lui a dit, mais je suis persuadé que celui-ci n'est pas dupe du motif qui m'a fait lui chercher querelle hier au soir.

Nous nous arrêtons. Les témoins nous donnent nos armes, qu'ils ont examinées; ils ont mesuré la distance.

— Tirez, monsieur, dis-je à Dulac; je suis l'agresseur.

— Non, monsieur, me répondit-il froidement; c'est à vous de tirer, c'est vous qui êtes l'offensé.

Je ne me le fais pas répéter; je tire... Je le manque. C'est à son tour... il hésite...

— Tirez, lui dis-je : et songez, monsieur, que cette affaire ne peut se terminer ainsi.

Il tire... Je ne suis pas atteint. Ernest me donne un autre pistolet. Je vise de nouveau Dulac : le coup part; il tombe.

Je ne suis pas méchant, mais je voudrais l'avoir tué.

Chapitre XVII. — Un tourment de plus. — Une ancienne connaissance.

J'ai sur-le-champ quitté le bois; Ernest en fait autant en annonçant au témoin de Dulac qu'il va lui envoyer du monde.

Cette fois, le sort a donc été juste! ma vengeance est satisfaite. Je devrais me sentir un peu soulagé, et pourtant il n'en est rien : c'est que je ne suis pas vengé de celle qui m'a fait le plus de mal. Je remercie Ernest, et le quitte en lui promettant d'aller le voir souvent. Il voulait que j'allasse, ce jour même, dîner avec lui; mais j'ai encore besoin d'être seul. J'irai chez eux lorsque j'aurai un peu appris à supporter ou, du moins, à cacher mes chagrins.

Je cherche un appartement dans le quartier d'Ernest, loin de celui où je suis maintenant. Je loue le premier qui est vacant, puis je rentre à ma demeure. Je vais chez mon propriétaire; je paye ce qu'il exige pour partir tout de suite. Je suis libre enfin! Je fais sur-le-champ emporter mes meubles.

Je renvoie ma domestique. Je n'ai pas à me plaindre de cette femme, bien au contraire; mais elle me servait du temps que je veux oublier : je ne veux plus la voir. Je lui donne de quoi attendre patiemment une autre condition.

Mes meubles sont portés dans mon nouveau logement, rue Saint-Louis. Je m'y installe... Je m'y sens déjà mieux, j'y respire plus librement. Pour les peines du cœur comme pour celles du corps, il n'y a rien de tel que de changer d'air.

Je voudrais aller voir mon fils : il est trop tard aujourd'hui pour me rendre à Livry. Je vais chez le banquier d'Eugénie pour tâcher de savoir où elle est. Je veux lui écrire, je veux qu'elle me rende ma fille. Ce n'est pas trop de mes deux enfants pour me tenir lieu de tout ce que j'ai perdu.

Ce banquier est un homme recommandable. Je me garde bien de lui apprendre la véritable cause de ma séparation avec ma femme. Je lui fais entendre que notre humeur, que nos goûts étant changés, nous avons cru tous deux devoir prendre ce parti, qui est irrévocable. Ce n'est donc pas pour courir après ma femme que je désire savoir où elle est, c'est simplement pour lui écrire au sujet de quelques affaires d'intérêt que nous n'avons pu régler.

Il ignore où est Eugénie; elle ne lui a pas écrit. Mais il me promet de m'envoyer son adresse aussitôt qu'il la saura.

Il faut donc attendre pour revoir ma fille. Si je l'avais près de moi, il me semble que je retrouverais tout mon courage, et que je pourrais encore être heureux. Oh! oui, je le serais en embrassant cette aimable enfant. Si du moins j'avais son portrait!... Bien souvent j'ai eu l'idée de le faire, mais des occupations ou des scènes avec sa mère m'empêchaient de me livrer à ce travail... Attendons quelques jours, l'original me reviendra, et je ne m'en séparerai plus.

Le regret de n'avoir pas fait ce portrait me rappelle celui que je porte sans cesse sur moi... Ah! je veux le briser, comme jadis elle a brisé le mien.

Le portrait d'Eugénie est attaché dans l'intérieur d'un souvenir. Je le sors de ma poche; j'ouvre le souvenir, et, malgré moi, mes yeux se portent sur cette miniature, qui me retrace si bien ses traits. Je ne sais comment cela se fait, mais ma fureur se dissipe... Je me sens ému, attendri... Ah! ce n'est pas là cette femme qui m'a trahi, abandonné!... C'est celle qui m'aimait.... qui répondait si bien à mes transports.... dont les yeux cherchaient toujours les miens!... Cette Eugénie d'autrefois n'est plus la même que celle d'aujourd'hui.... pourquoi donc briserais-je son image?

Je regarde autour de moi... je suis seul... Mes lèvres se collent encore sur ce portrait... C'est une indigne faiblesse... mais je me persuade que je la retrouve comme il y a cinq ans, et cette illusion me procure un moment de bonheur.

Le lendemain je pars de grand matin pour Livry. Cette route me rappelle bien des souvenirs!.... Mon fils n'a encore que onze mois; mais aussitôt que cela se pourra, sans nuire à sa santé, je le retirerai de chez sa nourrice, et je ne viendrai plus dans cette campagne.

J'arrive chez les paysans. Ils me demandent toujours des nouvelles de ma femme. J'abrége leurs questions en leur disant qu'elle est en voyage pour longtemps. Je demande mon fils.

On m'apporte le petit Eugène. Je le prends dans mes bras... je vais le couvrir de baisers... Tout à coup une idée nouvelle... une pensée cruelle s'offre à mon esprit... mes traits s'altèrent. J'éloigne l'enfant qui me tendait les bras, et le remets dans ceux de sa nourrice.

Cette bonne femme ne comprend rien au changement qui vient de s'opérer en moi. Elle me regarde et s'écrie :

— Eh ben! quoi donc?... vous me rendez vot' fils sans l'embrasser!... Il est pourtant ben gentil ce pauvre bijou...

— Mon fils! me dis-je à moi-même, mon fils!... Il n'a que onze mois... et Dulac venait à la maison avant qu'Eugénie ne fût enceinte!...

Un nouveau soupçon vient aggraver mes tourments. Qui me dit que cet enfant est à moi? que ce n'est pas le fruit de leur liaison que je vais embrasser?

A cette idée je me lève brusquement.

— Est-ce que vous êtes malade, monsieur? me demande la nourrice.

Je ne lui réponds pas et sors de la maison. Je me promène quelque temps dans la campagne. Je sens que désormais je ne pourrai plus penser à mon fils sans que cette idée cruelle me poursuive : en embrassant cet enfant, elle troublera mon bonheur, elle altérera la tendresse que j'aurais eue pour lui. Et ces dames prétendent qu'elles ne sont pas plus coupables que nous!... Ah! elles sont toujours sûres d'être mères... elles ne craignent pas de prodiguer leurs caresses à l'enfant d'une étrangère! C'est un bien grand avantage qu'elles ont sur nous. Mais la nature ne fait pas tout... on devient père en adoptant une innocente créature; il ne l'est plus, celui qui abandonne, qui délaisse ses enfants.

Je rentre plus calme chez la nourrice. Cette pauvre femme se tient dans un coin avec l'enfant sur ses bras; elle n'ose plus me le présenter. Je vais à elle, je baise l'enfant sur le front en poussant un profond soupir. Je le recommande à la paysanne; je lui donne de l'argent et je retourne à Paris plus triste encore que je n'en étais parti.

Je trouve chez moi Ernest qui m'attendait. Il a été à mon ancienne demeure, il a su ma nouvelle, et depuis ce matin il m'a cherché partout pour me distraire, me consoler.

— Que dit-on dans le monde? telle est ma première question en la voyant; car, je l'avoue, ma plus grande crainte est que l'on sache que ma femme m'a trompé, et c'est bien moins pour moi que pour elle que je le crains. Aux yeux de la société, je ne voudrais pas qu'elle fût coupable; c'est bien assez qu'elle le soit pour moi. Je supplie donc Ernest de ne me rien cacher.

— Votre duel est connu, me dit-il; mais on l'attribue à la scène que vous avez eue au jeu. On vous donne tort, on plaint votre adversaire. Dulac n'est point mort, on pense même qu'il en reviendra; mais sa blessure est grave et il sera pour longtemps au lit. Je ne sais comment il se fait que Giraud a déjà su votre changement de domicile, et qu'ici vous êtes emménagé sans votre épouse. Il aura sans doute questionné les portiers. Il a été conter cela partout. On en jase, chacun fait son histoire; le plus grand nombre pense que vous rendiez votre femme si malheureuse qu'elle a été obligée de se séparer de vous.

— Ah! tant mieux! que l'on croie cela et qu'on me donne tous les torts, c'est ce que je désire. Vous seul et votre femme connaissez la vérité, mon cher Ernest; mais je sais bien que vous ne trahirez pas ma confiance.

— Non, sans doute... quoique cela m'indigne d'entendre qu'on vous accuse et que l'on plaint votre femme. A votre place, je ne sais si je serais aussi généreux!...

— Et mes enfants, mon ami, et ma fille!...

— C'est vrai!... je n'y songeais pas.

— Que m'importe ce monde qui me blâme?... il ne me verra guère à présent.

— J'espère cependant que vous ne deviendrez pas misanthrope et que vous chercherez à vous distraire, à oublier une femme qui ne mérite pas vos regrets; agir autrement serait une faiblesse impardonnable...

— Je vous promets de tâcher de suivre vos conseils.

— Pour commencer, vous allez venir dîner avec moi...

Je ne puis refuser Ernest, quoique la solitude soit maintenant tout ce que je désire. Je vais chez lui. Sa compagne m'accable de soins, d'amitiés; leurs enfants viennent me caresser et jouer avec moi. En dînant, ils font tout ce qu'ils peuvent pour me distraire. Je suis sensible à leur amitié; mais la vue de ce bonheur domestique, de cette heureuse famille n'est pas capable d'alléger mes peines; elle les redouble au contraire. Et moi aussi j'ai une femme, des enfants!... Ah! ce ne sont point de pareils tableaux qu'il faut me présenter : ils brisent mon cœur. C'est de la foule, du tumulte, ce sont des plaisirs bruyants qu'il faut m'offrir; j'ai besoin d'être étourdi et non pas attendri.

Je quitte de bonne heure ces bons amis. Trois jours après, je reçois une lettre du banquier d'Eugénie : il m'apprend qu'elle est pour le moment à Aubonne, près de Montmorency. Je sais où est ma fille, cela me fait du bien; il semble que l'on soit moins éloigné des personnes quand on sait où elles sont. Je me rappelle qu'Eugénie a une vieille parente de sa mère qui habite Aubonne : elle se sera retirée chez elle. Y restera-t-elle, c'est ce que j'ignore. Mais je vais lui écrire sur-le-champ.

Je me mets à mon bureau. Je ne sais par où commencer : c'est la première fois que j'écris à Eugénie... Nous n'avions jamais été séparés... Je ne lui adresserai aucun reproche sur sa conduite... A quoi bon maintenant? il ne faut se plaindre que lorsqu'on veut bien pardonner. Pas de phrases, allons au fait.

« Madame, vous avez emmené ma fille; je désire, je veux qu'elle reste avec moi. Gardez votre fils; vous pouvez, vous, lui donner ce nom; mais, moi, dois-je aussi l'appeler mon fils?... Prenez cet enfant et rendez-moi ma fille. Ce ne sera pas pour vous une privation; d'ailleurs, je lui permettrai d'aller vous voir quand vous le désirerez. J'espère, madame, ne pas être obligé de vous écrire une seconde fois. »

Je signe cette lettre, et la fais sur-le-champ porter à la poste : il me tarde d'en avoir la réponse.

Je ne veux plus m'occuper d'affaires, je renonce à mon état. J'ai assez de quoi vivre, maintenant que je ne veux plus tenir de maison ni recevoir de monde. Mais que ferai-je pour utiliser ce temps, si long quand on souffre?... Je reprendrai mes pinceaux; oui, je vais de nouveau cultiver cet art consolateur; je vais m'y livrer entièrement, il charmera mes loisirs. Cette idée me sourit; il me semble que je vais revenir à ma vie de garçon. Sans mes enfants, j'aurais pour quelque temps quitté Paris, j'aurais voyagé... mais ma fille est encore trop

jeune pour que je lui fasse supporter des changements de climat qui pourraient altérer sa santé.

Deux jours ne sont pas écoulés que je reçois une lettre d'Aubonne : c'est la réponse d'Eugénie... Je tremble en ouvrant cette lettre.

« Monsieur, vous vous trompez en croyant que ce ne serait pas une grande privation pour moi de n'avoir pas ma fille; je l'aime tout autant que vous pouvez l'aimer. Quant à votre fils, il est bien à vous, monsieur. Vous connaissez ma franchise, croyez donc à ce que je vous dis. Les choses resteront telles qu'elles sont : ma fille ne me quittera pas. Invoquez les lois si vous le voulez; rien ne changera ma résolution.

» Eugénie. »

J'ai peine à supporter la lecture de cette lettre. Je suis indigné,



M. Dulac.

furieux. Elle m'a déshonoré, elle fait mon malheur, et refuse de me rendre ma fille ! Ah ! cette femme n'a plus aucune pitié, aucune sensibilité !... Elle aime sa fille, dit-elle... oui, comme elle m'a aimé, moi ! Elle me brave... elle me dit d'invoquer les lois ! Ah ! si je le pouvais... si j'avais à produire des preuves de son crime !... Mais, non; quand même je le pourrais, elle sait trop bien que je ne le ferais pas... que je ne voudrais pas que les tribunaux retentissent de mes plaintes... que dans le monde mon nom ne soit plus prononcé sans être un sujet de plaisanteries. Oui, elle me connaît, c'est pourquoi elle ne craint rien. Elle m'affirme que son fils est le mien; elle veut que je croie à sa parole !... Non, je ne verrai plus cet enfant, je ne veux plus en entendre parler ! Mais ma fille !... Ah ! je ne puis ni ne veux l'oublier !

Je suis pendant quelques jours dans la plus grande agitation, je ne sais que faire et à quel parti m'arrêter. Tantôt je veux partir, quitter pour jamais la France : mais l'image de Henriette me retient; tantôt je veux retourner dans le monde, avoir des maîtresses, passer mon temps avec elles et m'étourdir entièrement sur le passé. Un profond abattement succède à cette fièvre de mes sens. Je fuis la société, je ne vais même pas chez Ernest, quoiqu'il soit venu plusieurs fois m'en prier. Tout m'ennuie, tout me fatigue; je n'aime qu'à être seul pour penser à ma fille... Sa mère, je la hais, je la maudis. Ah ! je partirai, je quitterai ce pays... Qui donc me retient encore ?... Je n'en sais rien.

Plusieurs semaines se sont écoulées sans que je sache comment j'ai vécu. Je sors de grand matin pour éviter même les visites d'Ernest, car chaque jour je deviens plus misanthrope, plus morose; je me promène dans les endroits solitaires, je rentre de bonne heure et j'ordonne toujours à mon portier de dire que je n'y suis pas. C'est aussi mon portier qui est mon domestique, qui a soin de mon appartement, lequel est même assez mal soigné.

La maison où je demeure maintenant me convient sous beaucoup de rapports : triste et sombre comme la plupart des maisons anciennes du Marais, elle renferme, je crois, fort peu de locataires, car je n'en rencontre jamais sur l'escalier. Cependant j'ai un voisin dont je me passerais volontiers : c'est un homme qui loge dans les chambres mansardées, lesquelles sont au-dessus de mon appartement, la maison n'ayant en tout que trois étages.

Ce voisin a l'habitude de chanter dès qu'il est chez lui; il rentre ordinairement entre dix et onze heures du soir; et, jusqu'à ce qu'il soit couché et endormi, il faut que j'entende ses refrains joyeux, ses chansons à boire. Cela m'impatiente... non que cela m'empêche de dormir; le sommeil ne me visite pas de si bonne heure. Mais cela me trouble dans mes pensées, dans mes réflexions. J'ai eu quelquefois envie de me plaindre au portier... Mais parce que j'ai des chagrins, faut-il donc que j'empêche les autres d'être gais ?

Depuis quelques jours cela devient plus insupportable, parce que le voisin rentre beaucoup plus tôt et que les chants commencent souvent dès huit heures du soir. Moi, qui ne cause jamais avec mon portier, je me décide pourtant à lui demander quel est ce voisin qui chante toujours.

— Monsieur, me répond le portier, c'est un pauvre tailleur... un Allemand... Je ne conçois pas comment il a le cœur de chanter, car il n'a pas le sou, il ne trouve pas d'ouvrage, à ce qu'il paraît... Ça ne m'étonne pas, c'est un ivrogne; il travaille fort mal ! Je lui ai donné un de mes pantalons pour faire un habit neuf à mon fils; c'était mal fait... sans grâce, sans tournure... les reprises en devant !... Je lui ai retiré ma pratique. Au reste, il ne vous ennuiera pas longtemps; comme il ne paye pas le loyer de sa chambre, on est décidé à lui donner congé.

Je fais entendre au portier que je ne demande pas que l'on renvoie cet homme; mais il paraît que le propriétaire ne connaît que ses loyers. Le soir, sur les huit heures, j'entends chanter le tailleur... il donne toute sa voix, il fait des roulades, des cadences... Qui croirait que cet homme n'a pas le sou ?



J'entends fort bien... ils s'embrassent... et je distingue ces mots : A présent, il faut que je parte...

Je me rappelle la fable du *savetier et du financier;* si j'allais donner de l'argent au voisin pour le faire taire ?... Mais l'argent le fera peut-être chanter plus fort; car on trouverait peu de savetiers comme celui de la fable. Cependant je cède à l'idée d'aller voir mon voisin... S'il est complaisant, il voudra peut-être bien chanter un peu moins fort... mais je ne l'espère pas, car les Allemands sont entêtés, et ils aiment la musique. N'importe, allons toujours voir le tailleur.

Je monte l'étage qui me sépare des mansardes. La voix du voisin me guide pour trouver sa porte. La clef est après, malgré cela je frappe avant d'ouvrir.

On continue un passage du *Freyschutz* et on ne me répond pas ; j'ouvre alors.

J'entre dans une chambre dans laquelle il y a, dans un coin à terre, un matelas avec une mauvaise couverture dessus. Une chaise dépaillée, quelques pots égueulés, et une longue planche qui sert sans doute d'établi, mais qui alors est adossée au mur : voilà tout l'ameublement. Sur le rebord de la fenêtre, qui est ouverte, est un homme jeune encore, dont la figure insouciante et enluminée ne m'est pas inconnue. Il est en chemise, et assis à la manière des tailleurs, les genoux en dehors de la croisée, ce qui, au moindre mouvement en avant, l'exposerait à tomber dans la cour.

A mon arrivée il s'arrête au milieu de sa roulade et s'écrie : — Tiens, je croyais que c'était le portier qui venait encore me demander de l'argent... Je lui aurais dit : Prout, prout! Asseyez-vous donc, monsieur.

Je m'assieds, car le voisin paraît sans façon ; il ne s'est pas levé. Je ne sais s'il croit que je suis venu pour l'entendre chanter ; mais il semble disposé à reprendre son air ; je l'arrête auparavant.

— Monsieur, je suis votre voisin...

— Ah! vous êtes mon voisin!... A côté ou au-dessous?

— Au-dessous...

— Ah! oui... Parbleu, à côté ce ne sont que les cuisinières de la maison... toutes des vieilles malheureusement... Ça ne chante plus... ça ne fait plus l'amour... ça ne sait plus faire que des sauces... des consommés réduits, comme dit celle du premier... Moi, je donnerais tous ses réduits pour une bouteille de beaune... Ah! que c'est bon, le beaune... Si j'en avais je vous en offrirais!... mais depuis trois jours je n'ai bu que de l'eau... Prout! prout! il faut se consoler.

Pendant que le tailleur parle, je l'examine, je suis persuadé que je l'ai vu quelque part, je ne puis me rappeler où.

— Etes-vous venu pour une culotte ou un habit? reprend mon voisin. Ça tomberait bien, je n'ai rien à faire, je vous ferai cela tout de suite, et dans le dernier goût, quoique ce méchant portier ait osé se plaindre de mon talent... L'imbécile! il veut que je trouve un habit neuf pour son fils dans un vieux pantalon qui avait déjà été retourné trois fois.



M. de Roquencourt et sa nièce Caroline.

— Je ne suis venu ni pour un habit ni pour une veste... mais pour vous adresser une prière...

— Une prière!...

— Vous chantez beaucoup, monsieur.

— Parbleu! je n'ai pas autre chose à faire!...

— Vous chantez très-bien certainement...

— Oui, j'ai de la voix ; nous autres Allemands, nous sommes tous musiciens, c'est né avec nous.

— Je le sais ; mais pensez-vous que pour quelqu'un qui travaille de tête... qui est obligé de réfléchir... de méditer, ce soit bien agréable d'entendre chanter toute la soirée?

— Qu'est-ce que ça me fait tout ça?

— Tenez, monsieur, je vais au fait, vos chants m'incommodent, m'importunent, et si vous vouliez avoir la complaisance de chanter moins ou moins fort, je vous prierais d'accepter ceci comme une faible marque de ma reconnaissance.

J'avais tiré ma bourse de ma poche et je cherchais sur quoi la poser, ce qui était difficile, à moins de la mettre à terre, lorsque le tailleur, qui venait de quitter brusquement la fenêtre pour sauter dans la chambre, s'avance vers moi en fronçant les sourcils.

— Dites donc, monsieur d'au-dessous qui n'aimez pas la musique, est-ce que je vous ai l'air de demander l'aumône? qui est-ce qui vous a permis de venir me faire une avanie dans ma chambre? Est-ce que Pettermann a jamais passé pour un mendiant?...

— Pettermann! dis-je en le regardant plus fixement ; vous vous appelez Petterman?

— Schnick Pettermann... garçon tailleur depuis l'âge de quinze ans... Je n'ai jamais pu devenir maître... Ce n'est pas ma faute... Eh ben! quand vous me regarderez sous le nez...

— Oui, j'y suis à présent... Vous avez demeuré rue Meslay?

— Je crois que oui... J'ai déménagé si souvent que je ne peux guère me souvenir de tous les appartements que j'ai occupés!

— Vous rappelez-vous cette petite chambre où vous rentriez si souvent par la fenêtre du toit en cassant les carreaux... parce que vous perdiez votre clef?...

— Ah! j'y suis... il y avait un plomb large... C'était commode, je grimpais dessus.

— Et cette jeune voisine chez qui vous allumiez votre chandelle?...

— La petite Marguerite... Ah! bon... je vous reconnais à présent! Vous étiez l'amant de ma voisine...

— Oh! non, je n'étais que son ami... mais j'y allais souvent... Nous vous entendions rentrer... Ah! que j'étais heureux alors!...

— Vous étiez heureux quand je cassais les carreaux? Ça vous amusait?...

— Il faudra donc toujours que je retrouve des souvenirs de ce temps... je veux les fuir... et pourtant votre vue me fait plaisir.

— Vous êtes bien honnête, monsieur!... Il y a de ça déjà cinq ans au moins... Pus de cinq ans même, je n'étais pas encore marié alors.

— Ah! vous vous êtes marié depuis?

— Mon Dieu, ne m'en parlez pas!... Je ne sais quelle chienne d'idée m'était passée par la tête, moi qui ne pense guère à l'amour, vlà-t-il pas qu'un jour... prout! prout!.. ça me prend comme une envie d'éternuer ; je me figure que j'en tiens pour une jeune cuisinière qui m'avait quelquefois demandé l'heure... puis du feu... des bêtises enfin qui annoncent l'intention de faire une connaissance. Suzanne était jolie... Oh! une superbe fille... bien découplée... Je lui rendrai justice pour le physique. Elle avait amassé douze cents francs en trichant un peu ses maîtres sur les légumes et le beurre. Je me dis : ce sera de quoi commencer un joli établissement de tailleur en boutique, à l'instar du Palais-Royal. J'offre ma personne, qu'on accepte, et nous nous marions, et je loue un magasin sur le boulevard du Pont-aux-Choux, et ça va bien pendant...

— Pendant quelques mois?

— Ah! prout! vous êtes ben honnête! pendant quelques jours... une semaine au plus. Après ça, mon épouse trouve que je m'attarde... que je bavarde, que je bois. Moi, je prétends qu'elle ne doit s'occuper que de faire des boutonnières. Elle refuse de mordre aux boutonnières, ça me fâche ; je m'entête, elle s'obstine, bref nous nous battons!... oh! mais nous nous battons comme des lutteurs ; et une fois l'habitude prise!... c'était fini, nous n'y manquions pas un seul jour. Prout! prout! matin et soir!... Fallait voir comme nous nous rossions!...

— Ne valait-il pas mieux quitter votre femme?

— Ah! certainement, c'est ce que je me suis dit ; un soir que mon épouse m'avait presque arraché toute l'oreille gauche, j'ai fait mon paquet et je l'ai laissée là.

— L'avez-vous revue depuis?

— Oh! pas si bête... Je n'ai pas envie de la revoir, et de son côté je crois bien qu'elle ne se soucie pas non plus de me retrouver. A c't'heure c'est fini! prout! pour l'amour!... Que ma femme meure ou non, ça m'est bien égal, je ne me marie plus.

— Vous n'avez pas d'enfants?

— Comment voulez-vous!... Est-ce que nous avions le temps d'en

faire en nous rossant?... Ma foi, j'aime autant n'en pas avoir eu; ça me serait resté sur les bras, il faudrait nourrir les mioches, et c'est difficile quand on ne peut pas se nourrir soi-même tous les jours.

— Mais du moins votre femme vous a été fidèle?...

— Fidèle? ah! prout! Est-ce que je me suis occupé de ça?... D'ailleurs nous ne sommes restés que quatre mois ensemble, et ça ne m'a pas enrichi!... Depuis quelque temps l'ouvrage ne va pas du tout, et on se gâte les doigts à ne rien faire. Mais c'est égal, ce n'est pas une raison pour venir comme ça avec vot' bourse à la main!...

— Ecoutez-moi, monsieur Pettermann, je me suis mal expliqué, je n'avais nullement l'intention de vous offenser...

— Je ne m'offense pas, mais...

— On m'a dit que vous étiez sans ouvrage, j'avais l'intention de vous donner ma pratique...

— Oh! c'est différent! vot' pratique, ça me va...

— Je ne puis pas vous montrer ce soir ce que je veux vous faire faire... mais je croyais qu'il n'y avait aucun mal à vous offrir quelque argent d'avance sur ce que vous ferez pour moi... nous avons déjà logé sous le même toit... nous nous connaissons... je serais fâché de me brouiller avec vous.

— Monsieur, du moment que vous m'offrez ça en avance sur des façons que je vous ferai, c'est toute autre chose. Donnez-moi ce que vous voudrez... je recevrai, et je ne vous prendrai pas plus cher pour cela.

— A la bonne heure... Tenez, voici quarante francs... nous compterons ensuite.

— Quarante francs... Je vous ferai habit, veste et culotte soignés pour ça... Et pour ce qui est de chanter, si ça vous gêne...

— Non, chantez, Pettermann, chantez; maintenant que je sais que c'est vous, cela ne me fatiguera plus; je me figurerai que j'habite encore mon logement d'autrefois.

Je laisse le tailleur, qui ne sait dans quelle poche mettre ses quarante francs, et je rentre chez moi... Mais ce soir-là et toute la semaine suivante je n'entends pas chanter Pettermann, parce qu'il ne rentre qu'à minuit, qu'il est gris et qu'il s'endort dès qu'il est couché.

Chapitre XVIII. — Une Rencontre. — Le Départ.

Ma conversation avec le tailleur m'a distrait; mes idées sont un peu moins noires, et je dors mieux : lorsque nous devenons mélancoliques, nous nous refusons à toutes distractions, nous fuyons nos amis, dont la présence adoucirait à la longue nos peines. On devrait alors nous traiter comme ces malades que l'on force à prendre des tisanes qu'ils refusent, et qui sont nécessaires à leur guérison.

Un matin je me rends chez Ernest, qui est venu au moins dix fois chez moi sans me trouver.

Sa femme me gronde beaucoup sur ma conduite : — Vous fuyez vos vrais amis, me dit-elle, vous vivez comme un loup!... cela n'a pas le sens commun... Devez-vous vous punir des fautes des autres? Votre femme a voulu garder sa fille... est-ce une raison pour vous désoler... ne pouvez-vous aller la voir?

— La voir... Ah! j'en ai eu mille fois le désir... mais elle est avec sa mère; dont je ne pourrais supporter la vue.

— Sa mère n'est pas toujours avec elle, me dit Ernest; lorsqu'elle vient à Paris... et cela lui arrive souvent depuis quelques jours, il est rare qu'elle emmène sa fille avec elle.

— Quoi! Eugénie est déjà revenue à Paris!... Je croyais qu'elle n'oserait plus s'y montrer.

— Songez donc que dans le monde c'est à vous que l'on donne tort... C'est vous qui avez abandonné une femme charmante dont vous faisiez le malheur... Je vous rapporte exactement ce qui se dit, cela ne vous fâche pas?...

— Au contraire, je suis bien aise de l'entendre. Continuez, Ernest : dites-moi ce que vous avez appris.

— Après avoir passé quinze jours seulement à la campagne, votre... femme est revenue à Paris... Elle a pris un bel appartement dans la rue d'Antin; elle a été dans le monde; elle s'est de nouveau livrée aux plaisirs. Elle est mise avec la plus grande élégance; on l'a vue au spectacle, au bal, au concert. Cependant elle retourne souvent à la campagne, elle y passe quelques jours, puis revient ici. Avant-hier je me suis trouvé avec elle à la soirée de madame de Saint-Albin...

— Vous l'avez vue?...

— Oui; il y avait beaucoup de monde. Lorsque j'arrivai, elle était à une table de jeu. Elle parlait très-haut, elle riait : frappé des éclats de sa voix, je m'approchai. Lorsqu'elle m'aperçut, mes yeux étaient fixés sur elle; elle détourna les siens; il se fit un grand changement dans ses traits; son front se rembrunit, elle cessa de parler et quitta bientôt le jeu.

— Lui avez-vous parlé?

— Non, je n'en avais nulle envie; et de son côté je crois qu'elle ne le désirait pas davantage, car elle évitait avec soin de rencontrer mes regards. Elle partit que je la cherchais encore dans le salon; je crois que ma présence fut cause de son départ.

— Vous n'étiez pas à cette soirée, madame? dis-je en m'adressant à madame Ernest.

— Oh! non, monsieur Henri!... vous savez bien qu'on ne m'invite pas, moi... Je ne suis pas mariée!...

En disant ces mots, il me semble que la petite femme soupire et jette un coup d'œil en dessous à Ernest. Elle reprend après un moment :

— Du reste, je serais mariée que je ne voudrais pas aller plus dans le monde pour cela!... Le peu que j'en ai vu ne me l'a pas fait aimer!

— Ma chère amie, dit Ernest, il faut aller en société comme on irait au spectacle, non pas pour faire plaisir aux autres, mais pour s'amuser soi-même; quand la pièce ennuie, on n'est pas obligé de rester jusqu'à la fin.

— Et M. Dulac? dis-je au bout d'un moment, vous ne m'en avez pas parlé, Ernest. Ne craignez pas de me dire ce que vous savez... Je pense bien qu'il est plus que jamais le chevalier de madame Blémont...

— Vous vous trompez... A peine était-il remis de sa blessure, et il n'y a pas longtemps de cela, qu'il s'est mis en voyage; on assure qu'il est allé en Italie.

J'avoue que cette nouvelle me fait plaisir. Et cependant que m'importe à présent que ce soit Dulac ou un autre qui soit l'amant de madame Blémont, puisque je n'aurai plus rien de commun avec cette femme? Madame Blémont!... elle se fait toujours appeler ainsi; Ernest me l'a confirmé. J'espérais qu'elle aurait repris le nom de sa mère. N'est-il pas cruel de ne pouvoir ôter son nom à une femme qui le déshonore? Si madame Blémont faisait maintenant des enfants, ils porteraient aussi mon nom, ils partageraient mon héritage... Est-ce là de la justice? Et l'on a proscrit le divorce!... on le trouvait immoral!... Ah! sans doute, il est bien plus moral de laisser à une femme coupable le nom du mari qu'elle abandonne, à des enfants étrangers un titre et des biens auxquels ils n'ont pas droit!

Et Ernest veut que j'y retourne dans ce monde où madame Blémont est fêté, accueillie; tandis que l'on croirait se compromettre en invitant cette bonne Marguerite qui chérit ses enfants, s'occupe de son ménage et fait le bonheur d'Ernest; et pourquoi?... parce qu'elle n'est pas mariée. Ah! il me fait pitié, ce monde rempli de vices et de sots préjugés! Je le laisse à madame Blémont, je ne veux plus rien partager avec elle.

Je promets à mes amis d'aller les voir plus souvent. Je ne suis pas encore déterminé sur ce que je veux faire; mais mon intention est toujours de voyager, de quitter Paris... surtout depuis que je sais que madame Blémont y est revenue.

Mon portier m'apprend qu'un monsieur est venu me demander pour la troisième fois. Au portrait qu'il me fait, je ne puis douter que ce soit Bélan, et je lui recommande de toujours lui dire que je suis absent. Il me remet aussi une carte sur laquelle est le nom de Giraud. Ces gens-là ne me laisseront donc jamais en repos! Malheureusement, mes affaires m'ont obligé de laisser mon adresse à mon ancien logement. Mais je vais me hâter de me débarrasser de toutes les causes que l'on m'avait confiées, afin de pouvoir quitter Paris le plus promptement possible.

Je cours une partie de mes journées pour trouver mes anciens clients auxquels je rends leurs dossiers, sous prétexte que ma santé me force à renoncer à ma profession d'avocat. Dans mes courses, j'ai quelquefois aperçu Bélan ou Giraud; mais j'ai toujours réussi à les éviter. Je viens de terminer ma dernière affaire. Je me sens libre et content de pouvoir disposer de moi-même, lorsqu'en traversant à la hâte le Palais-Royal, je suis arrêté par Bélan. Cette fois je n'ai pu l'éviter.

— Ah! je vous tiens enfin... Vraiment, ce n'est pas malheureux... Où diable vous cachez-vous, mon cher ami? j'ai été très-souvent chez vous... à votre nouveau logement... mais vous êtes toujours sorti...

— J'ai beaucoup d'affaires à terminer... mon cher Bélan; et dans ce moment je suis encore très-pressé...

— Oh! ça m'est égal... je ne vous lâche pas... j'ai trop de choses à vous conter... Mais, dites-moi, vous avez donc quitté votre femme?

— Oui... nous ne pouvions plus nous accorder...

— C'est ce que j'ai dit tout de suite, moi : ils ne s'accordaient pas. Je vous avoue qu'en général on vous donne tort... on vous nomme mari jaloux, tyran domestique.

— Que l'on dise ce qu'on voudra ; cela m'est fort indifférent.

— Et vous avez raison. Quant à moi, si je pouvais me séparer d'avec ma belle-mère!... oh! Dieu!... comme je serais content! Mais Armide ne veut pas quitter sa mère; ça fait que je suis sans cesse entre deux feux : quand l'une ne me cherche pas querelle, c'est l'autre. Il est vrai que je suis bien tranquille maintenant sur la vertu de ma femme. Le marquis ne vient plus nous voir; j'ignore pourquoi; mais il a entièrement cessé ses visites. Quant à Armide, elle est devenue d'une humeur si revêche!... si acariâtre... Ah! Dieu!... il y a des moments où je crois que j'aimerais mieux être cocu et que ma femme fût douce... et cependant...

— Bélan, je suis forcé de vous quitter...

— Bah! qui vous presse? à présent vous êtes bien heureux, vous!... vous vivez de nouveau en garçon... vous faites vos farces...

— Je ne m'occupe qu'à terminer mes affaires et...

— Oh! oui... le bon apôtre!... Je vous connais, séducteur!... Ma foi! entre nous, je vous dirai que j'ai fait aussi une petite connaissance... Ecoutez donc... on n'est pas un saint!... et, quoique marié, on peut

avoir des faiblesses, des moments d'oubli; d'ailleurs, ça nous est permis, à nous autres hommes. Mais il faut que je prenne les plus grandes précautions, car si ma femme ou ma belle-mère me surprenait en bonnes fortunes...

— Adieu, Bélan... Je vous souhaite beaucoup de plaisir.

— Mais où allez-vous donc si vite?... Je vais vous accompagner.

Je ne me soucie pas que le petit homme m'accompagne; et, pour m'en débarrasser, je lui dis que je vais au bois de Boulogne. Il se frappe dans les mains en s'écriant :

— Parbleu!... ça se trouve bien; c'est justement là que j'ai donné rendez-vous à ma petite... auprès du château de Madrid... Je ne la vois jamais que hors barrière.

— Moi, j'ai affaire d'un autre côté.

— C'est égal; nous allons prendre un cabriolet et aller ensemble jusqu'au bois.

Je ne puis plus faire autrement : allons jusqu'au bois de Boulogne; peu m'importe, après tout... J'ai le temps. Mais arrivé là, je saurai me débarrasser de Bélan.

Nous prenons un cabriolet. Chemin faisant, Bélan me parle de sa femme, de sa maîtresse, de sa belle-mère et de mon duel avec Dulac, qu'il croit la suite de notre scène au jeu. Je me garde bien de le détromper.

Nous arrivons. Entrés dans le bois, Bélan veut que je l'accompagne pour me faire voir sa connaissance. Je lui assure que l'on m'attend aussi; mais, pour le contenter, je lui donne rendez-vous pour deux heures plus tard, à la porte Maillot, et je me promets bien de ne pas m'y trouver.

Bélan me quitte enfin. J'entre dans une allée opposée à celle qu'il a prise. Le temps est beau. Il est quatre heures, et il y a baucoup de promeneurs, surtout beaucoup de cavaliers dans le bois. Depuis quelques instants je regarde ces jeunes gens qui viennent montrer ici leur toilette, leurs chevaux et leur talent dans l'équitation. Il fut aussi un temps où ce plaisir était le mien; et maintenant rien de tout cela ne me tente.

Un nuage de poussière m'annonce une cavalcade. Je crois distinguer deux femmes avec les cavaliers : je m'arrête pour regarder les amazones. La cavalcade arrive au galop, elle passe près de moi. J'ai vu une des dames; mes yeux se portent sur l'autre... C'est Eugénie... Eugénie, vêtue d'un élégant habit d'amazone, qui conduit avec grâce un cheval fringant. Elle passe contre moi; son cheval me couvre de poussière... et je n'ai pu faire un pas en arrière. Je suis resté là... tellement saisi, tellement oppressé, que je n'aurais pas eu la force de marcher.

La cavalcade est déjà loin; mes yeux la suivent encore, je suis à la même place, immobile, étourdi, ne voyant plus autre chose. Des cavaliers arrivent de nouveau au grand galop. Je ne les entends pas. Ils me crient : — Gare. Je ne bouge pas... Tout à coup j'éprouve une violente commotion. Je suis renversé sur le sable, et le pied d'un cheval me frappe au front.

Mes yeux se ferment; je perds connaissance. Quand je reviens à moi, je me trouve dans un des cafés de l'entrée du bois. Je vois beaucoup de monde autour de moi, entre autres plusieurs jeunes élégants. L'un d'eux me dit :

— Monsieur, je suis au désespoir... c'est moi qui suis l'auteur de cet accident... Cependant je vous ai bien crié : Gare; mais mon cheval était lancé, je n'ai plus été maître de l'arrêter.

— Oui, c'est vrai, reprend un homme qui me soutient la tête, je suis témoin que monsieur a crié : Gare... Mais aussi, pourquoi aller comme le vent?... Je vous criais : Arrêtez!... mais prout! prout!... vous n'arrêtiez pas.

J'ai reconnu Pettermann; c'est lui qui est derrière moi. Je reçois les excuses du jeune cavalier, je lui déclare que je ne lui en veux pas. Je le rassure sur ma blessure, quoique je me sente bien faible, car j'ai perdu beaucoup de sang. On a envoyé chercher une voiture, je demande à Pettermann s'il peut m'accompagner.

— Comment, si je le peux! répond le tailleur; mais je ne le pourrais pas, que je vous accompagnerais tout de même... Est-ce que je laisserais dans cet état un brave voisin qui m'a avancé quarante francs!... Ah! prout! vous ne me connaissez pas!

On m'a enveloppé la tête de linge, on m'aide à monter en voiture. Pettermann s'y place devant moi, et nous retournons à Paris.

Durant le chemin, ma blessure m'occupe bien moins que la rencontre que j'ai faite. Je demande à Pettermann si, lorsqu'on m'a relevé et emporté, il n'a pas vu une femme à cheval en amazone passer près de moi.

— Quand vous avez été renversé, dit le tailleur, je n'étais qu'à trente pas de vous. Je me promenais... je flânais... je n'ai rien à faire... Je suis pourtant allé encore ce matin chez vous, monsieur, pour vous demander vos étoffes; mais je ne vous trouve jamais le matin... et le soir je ne trouve pas votre porte...

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

— C'est juste... Je me promenais donc; je venais de regarder passer des dames à cheval... ah! prout! c'est qu'elles allaient joliment! D'autres chevaux viennent, je me range; c'est alors que je vous aperçois. On vous crie : Gare! Je ne sais pas ce que vous regardiez, mais vous ne bougiez pas; et pourtant je me disais : « Ce monsieur n'est pas sourd, car il m'entendait bien chanter. Les chevaux avançaient toujours. Je vous crie : Gare! aussi; je crie aux cavaliers : Arrêtez!... mais prout!... vous étiez déjà à terre, et avec une fameuse balafre!... Les jeunes gens se sont arrêtés alors. Je vous tenais déjà sur moi. Oh! celui qui vous a renversé était désolé, je dois lui rendre justice. Nous vous avons porté au café le plus proche. Quand j'ai dit que j'étais votre voisin et que je vous connaissais, on a envoyé chercher une voiture, et puis vous avez rouvert les yeux... Mais c'est égal! vous avez là un joli coup de pied!...

— Et, pendant que j'étais sans connaissance... vous n'avez pas vu d'autres personnes près de moi!... Ces dames à cheval... l'une d'elles n'est pas revenue?...

— Non, monsieur. Il n'y avait pas d'autre dame près de vous que la maîtresse du café; mais elle a bien lavé votre blessure... Oh! elle n'a pas épargné l'eau!...

Je ne dis plus rien. Je commence à souffrir beaucoup; la voiture me fait mal : ma tête brûle, mes idées s'embrouillent. Nous arrivons enfin à ma demeure. Pettermann et le portier me montent chez moi, me mettent au lit, et vont chercher un médecin. J'ai une fièvre violente; bientôt je ne puis plus répondre à ceux qui m'entourent, je ne les connais plus.

Un soir, je rouvre mes yeux appesantis; je les promène dans ma chambre : une lampe l'éclaire à demi. J'aperçois Pettermann assis devant une table, sa tête appuyée sur une de ses mains, et les regards attachés sur une montre qu'il tient dans l'autre. Je l'appelle faiblement : il m'entend, pousse un cri de joie, laisse tomber la montre, et vient à mon lit. Il m'embrasse en s'écriant : — Ah!.... vous êtes sauvé!... Le médecin avait prédit que ce soir, avant neuf heures, vous reprendriez votre connaissance... Je comptais les minutes... il n'y en avait plus que cinq... je commençais à douter du médecin... Mais vous me reconnaissez... Allons! sacrédié! vous êtes sauvé!..

Il m'embrasse de nouveau, et je sens des larmes qui me mouillent les joues. Il y a donc encore des gens qui m'aiment! Cette pensée me soulage. Je tends la main à ce brave homme, je serre la sienne, et lui fais signe de s'asseoir près de moi.

— Avant tout, me dit-il, vous allez boire ceci... c'est une potion ordonnée par le médecin, et il faut faire ce qu'il recommande, puisqu'il vous a guéri... Je croirai aux médecins à présent.

Je bois la potion; alors Pettermann ramasse la montre, et la porte à son oreille, en disant :

— C'est votre montre que j'avais jetée par terre, monsieur; mais elle ne s'est pas seulement arrêtée. Elle est comme vous, le ressort est bon.

Il s'assied, et reprend :

— Il y a cinq jours que vous êtes là au lit, et depuis ce temps, la fièvre, le délire vous tenaient jolimentl... Oh! votre tête galopait comme le maudit cheval qui vous a renversé. On avait beau chercher à vous calmer... vous m'appeliez Eugénie, moi... vous ne parliez que d'Eugénie. Tantôt vous l'adoriez, et l'instant d'après vous la maudissiez; ce qui fait que le portier, qui est un peu cancanier, disait qu'il fallait qu'une Eugénie vous eût fait des traits; moi, je lui répondais : Vous voyez bien que monsieur a le délire, par conséquent il ne sait ce qu'il dit. Bref, je ne sais pas si j'ai eu tort, monsieur, mais, vous voyant dans cet état, et personne avec vous pour vous soigner, je me suis installé ici, et je n'en ai plus bougé. Le portier a voulu me faire des remontrances, il voulait que ce fût sa nièce, qui a neuf ans, qui vous gardât; mais, prout! je ne l'ai pas écouté, et j'ai dit : C'est moi qui ai amené monsieur blessé chez lui, et je ne le quitterai que lorsqu'il sera guéri. Si j'ai eu tort... je vous en demande excuse, et j'vas m'en aller.

Je tends encore la main à Pettermann : — Bien loin d'avoir eu tort, mon ami... c'est moi qui vous dois beaucoup de reconnaissance...

— Du tout, monsieur, c'est moi qui vous dois quarante francs... mais dès que vous aurez vos étoffes...

— Ne parlons pas de cela!

— Soit, d'ailleurs, ne parlez pas beaucoup : c'est encore l'ordonnance du médecin.

— M'est-il venu des visites?

— Excepté le médecin et le portier, il n'est pas venu un chat.

Ernest et sa femme ignorent mon accident, sans quoi je suis bien sûr qu'ils seraient venus me garder. Je ne puis donc plus avoir que des étrangers près de moi! Ah! si ma mère avait su!... mais je suis bien aise qu'on ne lui ait pas appris cet événement, qui l'aurait effrayée. Il y a encore bien des choses qu'elle ignore et que je voudrais pouvoir lui cacher aussi!

Je tâche de prendre du repos : l'image d'Eugénie vient souvent le troubler. C'est elle qui est cause que je suis dans ce lit... Il est impossible qu'elle ne m'ait pas reconnu : son cheval a passé tout près de moi... et elle ne s'est pas retournée!... A-t-elle entendu le bruit causé par mon accident?... c'est ce que j'ignore. Pendant que je fuis la société, comme si j'étais coupable, Eugénie court le monde, les plaisirs. Elle qui ne montait qu'en tremblant sur un cheval, et le conduisait bien paisiblement, elle traverse maintenant le bois de Boulogne au grand galop et déploie l'audace d'un cavalier expérimenté!... Il me semble encore que je rêve, que j'ai le délire... Ah! puisque l'Eugénie

d'autrefois n'existe plus, oublions la nouvelle; ne songeons plus à celle qui a fait mon malheur.

Si je pouvais embrasser ma petite Henriette, il me semble que je serais sur-le-champ entièrement guéri. Avant de quitter Paris j'irai la voir, la presser dans mes bras à l'insu de sa mère; et, lors même que sa mère le saurait, n'ai-je pas le droit d'embrasser ma fille? Patientons jusque-là.

Le médecin revient me voir. C'est un homme que je ne connaissais pas. Il paraît brusque, froid; il parle peu, mais il ne fait ni embarras de son savoir, ni phrases à ses malades. J'aime les médecins comme cela.

Au bout de quelques jours je suis beaucoup mieux; je commence à reprendre des forces. Pettermann est toujours chez moi. Il m'a dit de le renvoyer dès qu'il m'ennuierait, et je l'ai gardé.

Je me suis habitué aux soins, aux services de cet homme. Je ne puis douter de son attachement; il m'en a donné des preuves, une bien grande surtout, c'est qu'il ne s'est pas grisé une seule fois depuis qu'il s'est fait mon gardien. Ce n'est pas l'intérêt qui le guide; en refusant ma bourse lorsque je suis monté chez lui, il m'a prouvé qu'il ne tenait pas à l'argent. J'ai remarqué aussi qu'il n'est ni curieux ni indiscret.

Je fais toutes ces réflexions un soir que je suis étendu sur une dormeuse; Pettermann est assis contre la croisée. Il ne dit rien : car, lorsque je ne lui parle pas, il ne cherche point à causer. Nous passons quelquefois plusieurs heures de suite sans dire un mot : c'est encore une qualité que j'aime en lui.

— Pettermann?

— Monsieur.

— Aimez-vous beaucoup votre état de tailleur?

— Ah! ma foi! monsieur, j'ai eu si peu d'ouvrage depuis quelque temps que je finirai par oublier mon état... Et puis, je dois l'avouer, je n'ai jamais pu m'y distinguer... et ça me dégoûte!...

— Dès que j'aurai repris toutes mes forces, je compte quitter Paris et voyager... fort longtemps peut-être... Si je vous proposais de me suivre, de rester avec moi, non comme domestique, mais comme homme de confiance, comme compagnon fidèle, cela vous conviendrait-il?

— Si ça me conviendrait!... Ah! prout!... Oui, monsieur, ça me conviendrait beaucoup. Je serai votre jockey, votre valet de chambre, tout ce que vous voudrez, car je suis certain que vous ne me traiterez jamais de manière à m'humilier.

— Non, sans doute. Mais, Pettermann, vous avez un défaut...

— Je sais ce que vous voulez dire : je me grise. C'est vrai; mais cela ne m'arrivait jamais que lorsque je n'avais rien à faire... Vous m'occuperez, ça me corrigera de boire... Cependant je ne veux pas jurer de renoncer entièrement au vin, je mentirais; si vous me prenez avec vous, vous me permettrez de me griser une fois par mois... Je ne vous demande que cela.

— Une fois par mois, soit; mais pas plus!

— Non, monsieur.

— C'est convenu : vous resterez avec moi. Rien ne vous retient à Paris?

— Oh! mon Dieu, non! monsieur, je n'y ai que ma femme.

— Dans quelques jours nous partirons; mais je vous préviens que je compte voyager en artiste, tantôt à pied, tantôt en voiture, braver la pluie, le soleil, quand ce sera mon idée.

— Monsieur plaisante. Je ne suis pas une petite maîtresse : je ferai ce qu'il fera.

— Encore un mot... Savez-vous mon nom?

— Je l'ai entendu dire une fois au portier... Je ne m'en souviens pas bien, mais...

— Ne cherchez pas à vous le rappeler. Je veux en prendre un autre sous lequel je compte voyager... Je me nommerai désormais... Dalbreuse. Je ne veux plus être appelé autrement.

— Cela suffit, monsieur, vous entendez bien que, moi, je vous nommerai comme vous voudrez... Me voilà donc un sort!... Je n'ai plus besoin de chercher des vestes, des culottes à faire... Prout pour la couture!... Et puis je suis content de ne plus quitter monsieur.

La joie de Pettermann me fait plaisir. Je suis bien aise de m'attacher quelqu'un qui ne m'ait pas connu marié.

Le lendemain de cette convention, Ernest entre chez moi; il court m'embrasser, me presser dans ses bras.

— Vous savez que j'ai manqué mourir? lui dis-je.

— Je viens de l'apprendre par votre portier... Ingrat! et vous ne nous avez rien fait dire!... Est-ce ainsi que l'on se conduit avec ses amis?

— Mon cher Ernest, quand j'ai été en état de vous le faire savoir, c'est que j'étais hors de danger; alors j'ai voulu attendre mon entière guérison pour aller vous dire cela moi-même.

— Mais quel est donc cet accident qui vous est arrivé?

Je conte tout à Ernest. Je ne lui cache pas que c'est pour avoir trop longtemps regardé Eugénie que j'ai été renversé sur la poussière. Ernest est indigné de ma faiblesse; il va me gronder :

— Mon ami, lui dis-je, vous n'aurez plus de tels reproches à me faire : pour vous le prouver, je ne veux plus, dès cet instant, entendre parler de ma femme. Vous-même, vous me promettez de ne plus m'en dire un mot?

— Oh! ce n'est pas moi qui manquerai à cette promesse!

— D'ailleurs, je vais vous quitter... pour longtemps peut-être. Je vais voyager.

— Malgré le chagrin que j'aurai d'être séparé de vous, je ne puis qu'approuver ce projet. Le changement de lieu vous fera du bien... Mais partez-vous seul?

— Non, j'ai trouvé un compagnon fidèle... Cet homme qui a quitté la chambre, lorsque vous êtes entré... Vous ne l'avez pas reconnu? C'est ce pauvre garçon tailleur qui demeurait dans les mansardes près de votre chère Marguerite, et cassait les carreaux pour rentrer chez lui.

— Se pourrait-il?... Et cet homme?...

— Ne m'a pas quitté une minute pendant que mes jours étaient en danger... Et pourtant je n'étais qu'un étranger pour lui... Il voyagera avec moi, il me suivra partout.

— Je suis bien aise de savoir quelqu'un de dévoué auprès de vous.

— Tenez, mon ami... prenez cet agenda...

— Qu'en faut-il faire?

— Il renferme le portrait de celle... que j'avais nommée ma femme... Je ne dois plus le garder... Plus tard, vous donnerez, si vous le voulez, ces tablettes... à... son fils.

— Son fils! mais, Blémont, il est le vôtre aussi... N'irez-vous donc pas le voir avant de partir?

— Non. Sa vue m'est trop pénible... Je vous ai dit tout ce que je pensais... tous mes tourments... Je ne verrai plus cet enfant...

— Mon cher Blémont!... n'êtes-vous point dans l'erreur?... Cet enfant est-il responsable des fautes de sa mère?...

— Il est possible que je sois injuste... Pourquoi m'a-t-on donné le droit de l'être?... C'est vous que je charge de veiller à tout ce qui le regarde, de le mettre en pension lorsqu'il aura l'âge convenable... Je vous donnerai une lettre pour mon notaire, afin qu'il vous remette des fonds chaque fois que vous en aurez besoin. Pardonnez, mon ami, tous les embarras que je vous cause.

— Ne parlez pas d'embarras..... Mais songez pourtant que cet enfant...

— Pas un mot de plus sur lui, je vous en prie. Je veux tâcher d'effacer de ma mémoire ceux que je dois bannir de mon cœur. Ah! il faut cesser aussi de m'appeler Blémont. Dès ce moment je quitte ce nom pour prendre celui de Dalbreuse. C'est donc sous ce nom que vous m'écrirez, Ernest; car j'espère que vous m'écrirez, mon ami?

— Oui, sans doute; mais j'espère aussi que vous ne resterez pas un siècle éloigné de nous... Il viendra un temps, mon cher Henri, où vous pourrez habiter Paris et y rencontrer... la personne que vous fuyez maintenant, sans que cela vous fasse une grande impression...

— Je le souhaite. En attendant, je partirai; j'irai visiter la Suisse, les Alpes... les Pyrénées... l'Italie... Non, je n'irai pas en Italie... Mais enfin je m'arrêterai partout où je me trouverai bien. Je tâcherai de copier quelques beaux sites, quelques riants paysages.

— Faites surtout des portraits de jolies femmes; c'est ce qui vous distraira le plus. Et quand partez-vous? Il faut d'abord être bien rétabli.

— Dans huit jours je me flatte de ne plus me ressentir de ma blessure; d'ici là vous me verrez souvent. On me permet de sortir demain, et j'irai chez vous.

Ernest est parti, et je fais mes dispositions pour mon voyage. Ernest louera mon appartement tout meublé pendant mon absence; je le laisse maître de tout. Je n'ai qu'un désir, c'est d'être loin de Paris; mais avant il faut que je revoie, que j'embrasse ma fille.

Je puis enfin quitter ma chambre. Je vais acheter deux chevaux : j'ai l'intention de voyager ainsi à petites journées tant que cela m'amusera. Je vais ensuite voir ma mère; je tremble qu'elle ne sache que je ne suis plus avec ma femme. Elle le sait en effet; des amis charitables n'ont pas manqué de lui apprendre que je n'habitais plus avec Eugénie; mais elle croit que ce n'est qu'une querelle qui a causé cette rupture. Elle me propose sa médiation pour nous raccommoder, car elle croit aussi que c'est moi qui suis dans mon tort; et elle me fait un sermon.

Je remercie ma mère, je lui apprends mon prochain départ, auquel je donne pour cause des affaires importantes. Elle espère qu'à mon retour tout sera oublié entre ma femme et moi, je le lui fais espérer et lui dis adieu. Je suis bien certain qu'elle n'ira pas voir ma femme, cela dérangerait ses habitudes.

Je donne à Ernest et à sa compagne tout le temps qui s'écoule jusqu'à mon départ. Ils sont fâchés de me quitter, et cependant ils sont satisfaits que je parte; il en est de même de moi. Je leur recommande de me donner des nouvelles de ma fille : c'est une partie de moi-même dont je me sépare, mais en restant je ne la verrais pas davantage. Je leur fais jurer que, lorsqu'ils m'écriront, il ne sera jamais question de madame Blémont. Enfin un soir j'embrasse tendrement Ernest, Marguerite et leurs enfants. Je veux partir le lendemain de grand matin.

Pettermann est prêt depuis longtemps. Il m'a dit qu'il montait bien à cheval. Nous avons chacun une excellente monture, et à six heures du matin nous quittons Paris. Mon compagnon est fort content de se mettre en route, il fredonne quelques refrains des *Nozze di Figaro*, ce qui ne lui était pas arrivé depuis ma maladie.

J'ai pris le chemin de Montmorency ; car c'est près de là qu'est Aubonne, où je veux aller pour voir ma fille. Depuis deux jours j'ai pris en secret des informations sur madame Blémont à son logement de la rue d'Antin. A Paris, avec de l'argent on sait tout ce qu'on veut. Le résultat de mes informations m'a appris que madame Blémont est maintenant à Paris, mais que sa fille n'y est pas avec elle. Henriette est donc sans sa mère à la campagne ; je ne puis trouver un instant plus favorable pour voir ma fille.

Nous passons Montmorency et nous arrivons à Aubonne. Pettermann trotte derrière moi sans jamais me demander où nous allons, et cette discrétion me plaît. Au moment où nous apercevons la première maison d'Aubonne, je lui dis :

— Pettermann, j'ai affaire dans ce village... il faut que j'y voie quelqu'un qui m'est bien cher.

— Tant que ça vous fera plaisir, monsieur; l'endroit paraît gentil.

— Il faudrait d'abord que vous prissiez quelques informations pour savoir où est la demeure de madame Rennebaut; c'est une vieille dame qui a une maison dans ce pays.

— Madame Rennebaut?... suffit, je vas demander chez le premier boulanger que je verrai. Il n'y en a peut-être qu'un dans l'endroit, et il faut nécessairement que madame Rennebaut se fournisse chez lui. Attendez-moi ici, monsieur, je serai bientôt de retour.

Je laisse aller Pettermann; je suis alors sur le haut d'une colline d'où je puis apercevoir plusieurs maisons de campagne des environs; j'ai arrêté mon cheval. Mes yeux voudraient percer dans l'intérieur de ces habitations pour y trouver mon Henriette; l'espoir de voir, d'embrasser bientôt ma fille fait battre non cœur, ah! bien plus fort que lorsqu'il s'agissait d'une maîtresse.

Pettermann revient.

— Monsieur, on m'a indiqué madame Rennebaut: une vieille dame, riche veuve, sans enfants, qui a un jardinier, une cuisinière et une femme de chambre.

— Sa maison?

— C'est à l'autre bout du village... en prenant ce chemin tout droit jusqu'à la mare, puis à gauche... puis nous verrons la maison devant nous... C'est une belle maison avec une grille, un jardin qui a une terrasse d'où on a une vue magnifique...

— Avançons, Pettermann.

Nous prenons le chemin qu'on nous a indiqué. Comme je sais madame Blémont à Paris, je ne crains point de me présenter chez madame Rennebaut; j'ignore ce qu'Eugénie lui a dit, mais je demanderai à voir ma fille, et je ne suppose pas qu'on veuille me refuser cette satisfaction.

Nous avons passé la mare, nous sommes sur une espèce de route dont un côté donne sur les champs et plonge sur la belle vallée de Montmorency. J'aperçois la maison qu'on nous a indiquée; je pousse mon cheval; nous côtoyons déjà les murs du jardin lorsque j'aperçois une femme se promenant sur la terrasse qui longe le mur de ce côté; elle donne la main à une petite fille. Cette femme, cette enfant, je les ai reconnues; et, faisant aussitôt tourner la bride à mon cheval, j'entre avec lui dans les champs, et je m'éloigne de la maison aussi vite que je m'en étais approché.

Je ne m'arrête que lorsque plusieurs touffes d'arbres me cachent la maison. Eugénie est là... mon émissaire a donc été trompé, ou peut-être est-elle revenue d'hier au soir. Mais enfin elle est là, et je ne puis plus entrer dans cette maison... sa présence m'en repousse; elle croirait peut-être que c'est elle que je veux voir... Je serais trop humilié qu'elle eût cette pensée. Cependant je ne veux pas m'éloigner sans embrasser ma fille.

Je ne sais que faire. Pettermann m'a suivi, il est derrière moi; mais il attend et ne dit rien. Je descends de cheval, il va en faire autant que moi.

— Non, lui dis-je, restez en selle... gardez mon cheval... nous repartirons bientôt... Attendez-moi derrière ces arbres.

Je le quitte et me rapproche de la maison en prenant des détours pour ne pas être vu des personnes qui seraient sur la terrasse; je suis certain que tout à l'heure on ne m'avait pas aperçu, car on ne regardait pas de mon côté.

Me voilà en face de ces jardins où elles étaient tout à l'heure; une charmille me masque... Je vois les bords de la terrasse, mais je ne puis plonger dans le jardin. Il y a un noyer à quelques pas de moi : je regarde si personne ne peut m'apercevoir, et en quelques secondes je suis dans l'arbre. Alors je vois parfaitement dans le jardin et je ne crains pas d'être vu.

Les voilà... elles reviennent... elles sortent d'une allée qui me les dérobait. Henriette court, joue. Sa mère se promène lentement, les regards souvent baissés vers la terre ou les portant avec indifférence autour d'elle. Oh! ma fille! que tu me sembles embellie encore!... Que je suis heureux lorsque tu tournes la tête de mon côté!

Elles s'approchent... Sa mère s'assied sur un banc qui est tout près de l'angle de ce mur. Elle tient un livre; mais elle le pose à côté d'elle et ne lit pas... Pourquoi ne lit-elle pas?... A quoi donc pense-t-elle? elle ne cause pas avec sa fille; son front est soucieux... ses yeux abattus... Est-elle donc déjà lasse de plaisirs?

Henriette vient près d'elle et lui présente quelques fleurs qu'elle vient de cueillir. Elle prend sa fille entre ses genoux... elle la regarde... puis tout à coup elle l'embrasse à plusieurs reprises avec une sorte de frénésie, puis elle la laisse aller et retombe dans sa rêverie.

Jamais devant moi elle n'avait embrassé sa fille ainsi : craignait-elle donc de me faire plaisir en me rendant témoin des caresses qu'elle faisait à cette enfant?

Près d'une heure s'écoule. Elle est toujours là... assise sur le banc, ne lisant point, regardant quelquefois sa fille qui joue sur la terrasse. Et moi je ne songe pas au temps qui s'écoule, à ce pauvre Pettermann qui m'attend; je ne puis détourner mes yeux qui sont attachés sur ce jardin.

Tout à coup, en courant pour revenir près de sa mère, Henriette fait un faux pas; elle tombe sur le visage... Je pousse un cri en même temps qu'Eugénie.

Elle court à sa fille, la relève, l'embrasse; la petite pleure un peu, mais bientôt elle se calme, sourit, et je l'entends dire :

— Ce n'est rien, maman.

Eugénie regarde alors de tous côtés. Tout en tenant sa fille dans ses bras, elle s'avance sur le bord de la terrasse et cherche sur la route.

Je l'entends dire à sa fille :

— Ce n'est cependant pas toi qui as crié en tombant?

— Non, maman.

— Qui est-ce donc?

— Je ne sais pas, maman.

— Est-ce que la bonne est dans le jardin?

— Je ne sais pas...

— Oh non! ce n'est pas la bonne qui a crié ainsi!

Ses yeux cherchent encore; elle regarde partout, et moi je n'ose pas bouger; je crains de remuer une feuille : je serais désolé d'être découvert.

Elle se rassied enfin; mais au bout d'un moment elle dit à sa fille :

— Rentrons, Henriette.

— J'aime mieux rester dans ce jardin.

— Si tu tombais encore...

— Non, je ne courrai plus... Je jouerai doucement.

Elle s'éloigne, et ma fille est restée. Si je pouvais profiter de ce moment!... mais ce mur est un peu haut... Comment arriver là?... Ah! en montant sur mon cheval, je le pourrai peut-être.

Je descends de mon arbre; je cours rejoindre Pettermann, qui est toujours en selle, je remonte à cheval, et fais signe à mon compagnon de me suivre. En une minute je suis de nouveau contre les murs du jardin. Je monte debout sur mon cheval, j'atteins le haut du mur, je m'élance, je suis sur la terrasse, laissant Pettermann me regarder avec des yeux étonnés, mais sans souffler mot.

Je fais quelques pas dans le jardin: je vois ma fille, je cours à elle, je la prends et la couvre de baisers avant qu'elle ait eu le temps de me reconnaître: enfin elle a pu me regarder et elle s'écrie avec joie :

— C'est mon papa!... mon petit papa!... Ah! tu es donc revenu... je demandais tous les jours à maman si tu allais venir...

— Tais-toi... tais-toi, chère enfant, viens là-bas... sur la terrasse... Je ne veux pas qu'on me voie de la maison.

— Attends... je vais chercher maman...

— Non... non... n'y va pas... reste avec moi... ne me quitte pas... il y a si longtemps que je ne t'ai embrassée... chère enfant!... Pensais-tu à moi quelquefois?

— Oh! oui, papa, je m'ennuyais après toi...

— Tu t'ennuyais de ne pas me voir... Et ta mère que dit-elle quand tu lui parles de moi?

— Elle ne dit rien... elle me dit : C'est assez... ne parle pas de ton papa.

— Elle ne veut pas que tu penses à moi... Elle veut que tu m'oublies!...

— Et pourtant elle me parle de toi toute la journée, elle.

— Ta mère?...

— Laisse-moi donc aller dire à maman que tu es là.

— Non, ma chère amie, je n'ai pas le temps de lui parler à présent... Et toi il faut aussi que je te quitte... pour bien longtemps peut-être...

— Comment! tu vas encore t'en aller... Ah! reste avec nous, papa, ne t'en va pas.

— Pauvre enfant! j'aurais tant de plaisir à rester avec toi! Je m'assieds sur le banc où était tout à l'heure sa mère, je la prends sur mes genoux, je la serre dans mes bras. Il me vient un moment l'idée de l'emmener avec moi, de la ravir à Eugénie; mais cette chère enfant ne pourrait voyager avec moi, et peut-être dans mes bras pleurerait-elle chaque jour sa mère; car un enfant se passe plutôt de son père que de celle dont le sein l'a porté... Ah! laissons-la près d'elle, il vaut bien mieux que ce soit moi qui souffre et qui sois malheureux.

Ces réflexions me serrent le cœur; je soupire en prenant ma petite Henriette dans mes bras, elle me regarde, et, me voyant triste, elle n'ose plus sourire. Pauvre enfant... et je voulais t'emmener avec moi! non... dans mes bras tu perdrais trop souvent cette gaieté seul trésor de ton âge.

Tout à coup une voix fait entendre ces mots :

— Henriette... Henriette... tu ne veux donc pas rentrer?...

— Voilà maman, s'écrie ma fille; je me lève brusquement, je pose ma fille à terre, je l'embrasse à plusieurs reprises, puis je me sauve.

— Mais, papa, attends donc... voilà maman...

Ces mots me font redoubler de vitesse, je suis au mur, je me laisse couler à terre, puis je cours près de Pettermann, je remonte à cheval et lui crie : — Au galop.

Tous deux nous pressons nos chevaux et nous sommes déjà loin d'Aubonne, que je n'ai pas encore osé me retourner, de crainte de voir sur la terrasse.

Chapitre XIX. — Le Mont-d'Or.

Deux années se sont écoulées depuis que j'ai quitté Paris. Accompagné de mon fidèle Pettermann, j'ai parcouru l'Espagne; le souvenir de Gil Blas m'en rendait le séjour plus gai; je le cherchais dans les hôtelleries, dans les promenades, et plus d'une fois, en voyant un mendiant jeter son chapeau devant moi, j'ai regardé s'il ne me couchait pas en joue avec une escopette. Les maritornes, les muletiers, m'ont aussi rappelé Don Quichotte et son facétieux écuyer; j'aurais voulu les rencontrer chevauchant et cherchant des aventures. Honneur aux poëtes qui peignent si bien leurs héros qu'on se persuade que ces personnages ont existé! Gil Blas, Don Quichotte, ne sont que des êtres imaginaires, et pourtant quelquefois nous croyons les reconnaître; nous les cherchons dans le pays où l'auteur les a placés. Elles sont donc bien vraies ces pages du romancier, puisque nous leur donnons la vie, et qu'elles se gravent dans notre mémoire. Quant à moi, je sais qu'il me serait impossible d'aller dans les montagnes d'Ecosse sans me rappeler *Rob-Roy*; à l'Ile-de-France, sans parler de *Paul et Virginie*, et en Italie, sans penser à *Corinne*.

J'ai traversé les Pyrénées; mais l'idée me vient de voir la Suisse, et nous nous éloignons de nouveau de la France. Ma mélancolie est dissipée, je ne suis plus silencieux et morose comme lorsque je partis : aussi Pettermann a repris l'habitude de chanter. Nous avons voyagé quelque temps à cheval; puis j'ai vendu nos coursiers, et nous avons parcouru à pied une partie de l'Andalousie; ensuite des voitures publiques ou des occasions de chaises de poste nous ont transportés en d'autres lieux. C'est en variant ainsi nos courses vagabondes que j'ai triomphé du mal qui me minait; et ce n'était pas chose facile. Cependant il y a toujours quelque chose d'amer dans mon sourire, et je crois que c'est une expression dont je ne pourrai me défaire.

Dans les différents pays que j'ai parcourus, j'ai vu bien des époux qui étaient ce que je suis et qui ne s'en inquiétaient guère. Quelques-uns, jaloux par amour-propre, avaient des maîtresses et tyrannisaient leurs femmes; d'autres, en feignant d'être philosophes, traitaient fort mal chez eux l'épouse à laquelle, dans le monde, ils semblaient accorder entière liberté. Beaucoup fermaient les yeux, et le plus grand nombre se croyait trop fin pour être trompé. Mais j'en ai vu bien peu aimant véritablement leur femme, et méritant par leurs soins et leur conduite que ces dames leur fussent fidèles.

J'ai formé quelques intrigues galantes; mais je n'ai pas donné mon cœur. Je ne le crois plus susceptible d'éprouver de l'amour; il a été trop cruellement déchiré!.... C'est un malade que je promène avec moi; il est faible encore, et il craint les fortes émotions.

Pettermann ne pense guère aux femmes : j'en suis bien aise pour lui; mais il n'oublie pas la permission que je lui ai donnée : il se grise complétement une fois tous les mois. Les autres jours il boit raisonnablement. Je n'ai pas eu à me plaindre de lui depuis qu'il m'est attaché. Son caractère est égal et gai; il chante quand il me voit de bonne humeur, il se tait quand je suis soucieux. Du reste, jamais une question, jamais un mot indiscret; il ne m'a pas une seule fois parlé d'Aubonne, où il m'a vu escalader un mur. J'ai tout lieu de penser qu'il me croit garçon.

Pendant la première année de mon absence, j'ai reçu assez fréquemment des lettres d'Ernest, auquel j'écrivais dès que je séjournais dans une ville. Fidèle à la promesse qu'il m'a faite, il s'est abstenu de me parler de celle que j'espère entièrement oublier. Il m'a donné des nouvelles de ma fille et du petit Eugène. Il m'a écrit que mon Henriette était toujours charmante; il l'a vue plusieurs fois... A-t-il pour cela été chez sa mère? c'est ce que j'ignore. Ah! qu'il me tarde de revoir ma fille, de l'embrasser! C'est pour elle que je vais retourner à Paris; je la presserai dans mes bras; puis je me remettrai en voyage; j'aurai pris du bonheur pour quelque temps. Quant à mon... quant au petit Eugène, je ne puis penser à cet enfant sans que toutes mes peines se renouvellent... J'aurais eu tant de plaisir à aimer mon fils, à partager ma tendresse entre sa sœur et lui! et ce bonheur, je ne le goûterai jamais!... Pauvre Eugène! quel triste avenir pour lui!

Les dernières lettres que j'ai reçues d'Ernest m'ont semblé différentes des autres; le style n'est plus le même; j'y trouve de la gêne, des réticences. Dans la dernière missive, j'ai remarqué cette phrase :

« On a bien changé ici depuis quelque temps, mon ami; vous ne reconnaîtriez plus la personne que vous avez fuie... Je n'ose vous en dire plus, de crainte d'être grondé pour avoir manqué à ma promesse. Mais ne tardez pas à revenir, mon cher Henri; vos enfants ont besoin de vous revoir, et vos amis de vous embrasser. »

Mes enfants... il s'obstine à dire mes enfants... Ah! je n'en ai qu'un, un seul. Quant au changement dont il me parle, que m'importe!... Voudrait-il m'intéresser à cette femme? Oh! non, je ne le crois pas. Je ne lui ai pas répondu un mot à ce sujet.

Avant de revenir à Paris, je suis bien aise de voir l'Auvergne, ce pays pittoresque et montagneux, l'Ecosse de la France, que les Français amateurs de rochers, de glaciers et de précipices, visiteraient davantage s'ils ne l'avaient pas près d'eux. Nous n'admirons que ce qui est loin de nous; nous n'aspirons qu'à voir la Suisse et l'Italie, et nous ne pensons pas à l'Auvergne, à la Bretagne, à la Touraine!...

J'ai vu Talende aux belles eaux, la Roche blanche, le Puy-de-Dôme. Quelquefois, charmé d'un beau site, je me tourne vers Pettermann, et lui dis :

— Comment trouvez-vous cela? Mais Pettermann n'est pas peintre; je ne vois aucun enthousiasme sur sa figure. Il secoue la tête, et répond froidement :

— C'est gentil!... mais prout! ça ne vaut pas les vues de Munich.

C'est que Munich est sa patrie. A la bonne heure, voilà au moins un homme qui fait les honneurs de son pays.

Comme nous passons près du Mont-d'Or, je veux aller en goûter les eaux, et voir la petite ville où se rendent les malades, les curieux, et le plus souvent les gens qui ne savent que faire de leur temps.

Je m'arrête dans le plus bel hôtel de l'endroit. J'y trouve nombreuse société; des étrangers, surtout des Anglais, mais j'y rencontre aussi beaucoup de Français, et notamment de ces chevaliers d'industrie, gens à belles manières que l'on voit à Paris dans les *raouts*, dans les grandes soirées, et qui ne viennent au Mont-d'Or que pour jouer; car on joue beaucoup dans les villes où l'on prend les eaux. Et tel voyageur arrive en bel équipage, avec valets en livrée, qui s'en retourne souvent à pied et sans suite pour avoir cédé à la passion du jeu.

Je ne joue pas; mais on se réunit aussi pour danser et faire de la musique. La musique ne me plaît plus, le son d'un piano me fait mal. Je ne danse pas; il faut donc que je cherche dans la conversation à m'occuper un peu. Parmi les voyageurs avec lesquels je me trouve chaque jour, je n'ai pu m'empêcher de remarquer une Parisienne qui peut avoir vingt-cinq ans. Elle est jolie, elle le sait trop peut-être; pourtant il y a dans sa coquetterie quelque chose de franc, d'aimable, qui semble dire : Je suis coquette, je ne puis pas m'en empêcher, il faut excuser mes défauts, et me prendre telle que je suis, car je ne changerai pas...

Elle se nomme Caroline Derbin. D'abord je l'ai crue mariée ou veuve, car à ses manières, à son ton décidé, je ne devinais pas une demoiselle; elle l'est cependant encore : on la dit riche et déjà maîtresse de son bien. Riche, jolie et encore demoiselle; il est probable que c'est par sa volonté.

Elle est ici avec son oncle, qui s'appelle M. Roquencourt; c'est un petit homme sec et maigre qui approche de la soixantaine, mais qui est vif et gai. Ses petits yeux brillent encore quand il lorgne une dame. Il a bon ton, il est galant et empressé près du beau sexe; un peu bavard; mais il faut bien laisser la parole à ceux qui n'ont plus que cela. Du reste, aux petits soins pour sa nièce, dont il fait toutes les volontés.

Si Carolie est coquette, si elle cherche à plaire, du moins elle n'a ni la maussaderie, ni les vapeurs d'une petite-maîtresse. Avec elle on fait vite connaissance, et on est bientôt comme avec une ancienne amie. Ce laisser aller prouve-t-il en faveur de sa vertu, de ses principes?... c'est ce que je ne déciderai pas. Je ne jugerai plus sur les apparences. Que me fait, à moi, sa coquetterie ou son inconséquence? Je n'en veux faire ni ma femme, ni ma maîtresse!... Sa société me plaît et m'amuse, cela me suffit.

M. Roquencourt aime à causer; je sais écouter : talent ou patience qui est plus rare qu'on ne pense. Je suis bientôt son homme de prédilection.

— Monsieur Dalbreuse, me dit-il le quatrième jour de mon arrivée au Mont-d'Or, figurez-vous que je ne pensais pas du tout à venir prendre les eaux... D'abord je ne suis pas malade, moi; mais l'idée est venue à ma nièce de voir le Mont-d'Or, et crac! il a fallu partir! Je me souviens qu'il y a trente-cinq ans je me trouvais aux eaux de Plombières avec le fameux Lekain?

— Avez-vous connu Lekain?

— Non, monsieur.

— C'est juste, vous êtes trop jeune. Eh bien! monsieur, j'ai pourtant joué devant Lekain le Crispin des *Folies amoureuses*...

— Ah! vous avez joué la comédie...

— Par goût... entre amateurs. Oh! j'ai été fou de la comédie!... J'avais une garde-robe complète... J'ai encore plusieurs de mes costumes à Paris; je jouais la grande livrée!...

— Et mademoiselle votre nièce?...

— Ma nièce!... non, elle prétend qu'elle serait mauvaise. Je jouai donc devant Lekain : c'était une partie qu'on avait formée à la hâte dans la maison de campagne d'un fournisseur. Nous avions, ma foi, un joli théâtre, et mademoiselle Contat y était, et joua avec nous. Avez-vous connu mademoiselle Contat?

— Non, monsieur.

— Ah! monsieur!... vous n'avez rien vu!... Quel talent!... quelle âme!... et quelle figure!... Un jour... je ne sais plus dans quelle pièce...

attendez, je crois que c'était dans *Tartufe!*... Non, ce n'était pas Tartufe...

La nièce de M. Roquencourt s'approche de nous en ce moment, ce dont je ne suis nullement fâché. Elle prend le bras de son oncle en lui disant :

— Voilà l'heure de la promenade; le temps est superbe. Venez, mon oncle, vous causerez comédie une autre fois. Venez-vous avec nous, monsieur Dalbreuse?...

Elle me dit cela comme si nous nous connaissions depuis longtemps. J'avoue que j'aime ces manières; je me suis toujours laissé prendre à ce qui ressemblait à la candeur, à la franchise; aujourd'hui, d'ailleurs, peu m'importe si je me trompe!

J'accompagne M. Roquencourt et sa nièce. Une jolie calèche les attend en bas. Je remarque que les voyageurs, en saluant la jolie Caroline, me regardent d'un œil d'envie quand je me place devant elle dans la voiture. Je conçois qu'une femme charmante, de vingt-cinq ans, et qui a une calèche, doit faire partout de nombreuses conquêtes. Les uns sont amoureux de la femme, les autres de la voiture. Mais moi qui ne convoite ni l'une ni l'autre, je m'assieds avec le plus grand calme près de mademoiselle Derbin, et jouis fort à mon aise de la promenade, parce que je ne suis pas occupé à faire les yeux doux à mon vis-à-vis.

Mademoiselle Derbin admire quelquefois le paysage; puis tout à coup elle se met à rire de la toilette d'une buveuse d'eau qui passe près de nous. Tout en riant de ses observations, je parais écouter avec attention l'oncle qui me conte maintenant l'effet qu'il a produit en jouant Mascarille devant Molé.

La promenade me semble courte. Nous revenons à l'hôtel; et le soir nous nous retrouvons à la salle des réunions. Je m'amuse à observer mademoiselle Derbin. Dans le monde elle est plus coquette, et par conséquent moins aimable qu'en petit comité. Comme je ne lui fais pas la cour, je m'éloigne discrètement lorsque je vois plusieurs adorateurs venir de son côté. Aussi par cette bizarrerie, assez commune chez les femmes, c'est mademoiselle Derbin qui semble me chercher, et qui souvent vient se placer près de moi.

— Vous ne dansez donc pas? me dit-elle vers la fin de la soirée.

— Non. Je n'aime plus la danse.

— Et vous ne jouez pas?

— On joue très-gros jeu ici. J'ai une fortune qui me suffit; je ne veux pas la compromettre avec des gens qui trouveraient tout simple de m'en dépouiller.

— Vous êtes un sage!

— Oh! non...

— Cependant vous n'avez pas d'intrigues ici?

— Vous pensez donc qu'on doit absolument avoir des intrigues quand on vient aux eaux?

— Je ne dis pas cela... mais je crois que vous êtes un homme original.

— Original... Non, je vous assure qu'il y en a beaucoup comme moi, au contraire.

Elle me quitte en me regardant d'une façon singulière. Voudrait-elle me ranger parmi ses nombreuses conquêtes?... C'est possible : ce qu'elle vient de me dire pourrait me donner de tristes idées de sa sagesse. Une demoiselle qui trouve singulier que vous n'ayez pas d'intrigues... et pourtant j'aime mieux croire que cela tient à son originalité.

Voilà quinze jours que je suis au Mont-d'Or, et je comptais n'y passer qu'une semaine. Mais je m'y amuse : la société y est agréable; cependant si Caroline et son oncle n'y étaient plus, je partirais : je m'habitue à être avec eux. Ici, on n'a rien à faire qu'à se voir. Aussi nous sommes ensemble presque toute la journée. Je ne fais pas la cour à Caroline, mais elle est bien jolie!... ses yeux noirs ont tour à tour une expression de douceur et de malice... Quoiqu'on ne soit pas amoureux, il y a toujours un charme attaché à la présence d'une jolie femme... c'est probablement ce charme-là qui me retient.

Il n'y a pas tous les jours bal ou concert à la salle des réunions, alors nous restons à l'hôtel; les voyageurs qui se conviennent se réunissent le soir. Les uns jouent, le plus grand nombre cause. Nous avons quelques personnages titrés : ce ne sont pas les plus aimables; mais nous les laissons s'ennuyer dans leur coin, et nous jasons avec l'artiste spirituel, qui a toujours en réserve une foule d'anecdotes plaisantes, ou avec l'homme à bonnes fortunes, qui nous raconte ses dernières aventures. Dans ce cercle, M. Roquencourt n'est pas un de ceux qui parlent le moins. Cite-t-on une ville, il y a joué la comédie; parle-t-on d'un personnage célèbre, il a connu un acteur qui le contrefaisait parfaitement, et lui-même nous en donne un échantillon.

J'aime à écouter; mais je parle peu, et dans le peu que je dis il n'est jamais question de moi. Caroline, qui avec son air léger et coquet remarque et observe fort bien tout ce qui se passe dans un salon, me dit un jour :

— Monsieur Dalbreuse, tout le monde ici conte ses aventures : vous seul jusqu'à présent avez gardé le silence; pourquoi cela?

— C'est qu'apparemment je n'ai pas d'aventures à conter, mademoiselle.

— Ou que vous ne voulez pas nous les dire. Au reste, vous êtes le maître. Moi je dis tout ce qui me regarde, parce que jusqu'à présent je n'ai eu aucun secret à garder. Je sus orpheline; mon père, qui était fournisseur aux armées, m'a laissé vingt-cinq mille francs de rente. Je demeure avec M. Roquencourt, mon tuteur et mon oncle maternel, qui me laisse faire toutes mes volontés, parce qu'il sait que depuis mon enfance je suis accoutumée à cela. Voilà toute mon histoire, et vous me connaissez à présent comme si nous avions été élevés ensemble.

Elle pense peut-être que sa confiance provoquera la mienne; je me contente de lui répondre : — Par quel hasard, riche et jolie comme vous l'êtes, n'êtes-vous pas encore mariée?

— Ah! j'étais certaine que vous me feriez cette question!... on me l'a faite si souvent! Eh, mon Dieu! monsieur, est-ce donc si pressé d'être mariée, et sous la dépendance d'un homme qui peut-être ne me laisserait plus faire toutes mes volontés? Je suis si heureuse avec mon oncle! il est si bon! surtout quand il ne parle pas de ses Crispin et de ses Lafleur. En vérité, je tremble de perdre ma liberté; et puis, tenez, je le dis franchement, je n'ai encore trouvé aucun homme qui méritât que je lui fisse tant de sacrifices.

— Vous êtes heureuse, mademoiselle; ah! vous avez bien raison de rester ainsi; croyez-moi, ne hasardez pas le repos de toute votre vie en vous liant à quelqu'un dont vous croirez être aimée, et qui vous trahira lâchement... non; ne vous mariez pas.

Caroline me regarde avec surprise; elle garde quelques moments le silence, puis elle se met à rire en disant : — Vous êtes le premier qui me teniez ce langage; j'avais raison de penser que vous ne ressembliez pas à tout le monde.

Le lendemain de cette conversation, après avoir écouté en riant beaucoup les galanteries de plusieurs jeunes gens, mademoiselle Derbin vient, comme c'est assez sa coutume, s'asseoir près de la croisée de laquelle je contemple la vue qui s'étend devant nous.

— Toujours en admiration devant ces montagnes, n'est-ce pas, monsieur?

— Oui, mademoiselle; je trouve ce pays fort curieux.

— Est-ce que vous êtes peintre, monsieur?

— Non, mademoiselle : je peins cependant, mais en simple amateur.

— Ah! vous peignez... quel genre?

— La miniature.

— Vous faites des portraits?

— Je m'y suis essayé quelquefois.

— Ah! que vous seriez aimable de faire le mien! Ici on a bien du temps à soi. Je vous donnerai séance aussi souvent que vous voudrez. On m'a peinte bien des fois, mais jamais je ne me suis trouvée ressemblante. Voulez-vous, monsieur Dalbreuse?

Comment refuser une jolie femme qui vous adresse une prière en fixant sur vous des yeux charmants? D'ailleurs je n'ai aucun motif pour lui refuser ce qu'elle me demande.

— Je ferai votre portrait, mademoiselle, mais je ne me flatte pas d'être plus heureux que ceux qui l'ont fait déjà.

— Oh! peut-être; d'ailleurs, qu'importe? cela nous amusera, cela nous occupera toujours. Quand commencerons-nous?

— Quand vous voudrez.

— Tout de suite, alors, nous prendrons séance chez mon oncle : mais il faut sans doute que je me fasse coiffer d'abord?

— Non, je veux vous peindre telle que vous êtes habituellement, et non pas en costume de bal; vous ne ferez aucune toilette.

— Comme vous voudrez.

— Je vais chercher ma boîte à couleurs.

— Et moi je vais dire cela à mon oncle. Ah! vous êtes bien aimable.

En rentrant chez moi, je trouve Pettermann qui fredonne un rondeau tout en brossant mes habits, auxquels il a toujours soin de regarder s'il ne manque aucun bouton, et si les poches ne sont pas percées, parce qu'alors il répare le dommage.

— Monsieur va peindre?

— Oui, Pettermann; et je crois que nous resterons encore quelques jours ici... vous ne vous y ennuyez pas, je pense?

— Non, monsieur; je ne m'ennuie nulle part, moi : d'ailleurs le vin est bon ici. A propos, monsieur, à quel quantième sommes-nous du mois?

— Au dix-sept.

— Ah! nous ne sommes qu'au dix-sept! diable! il est long ce mois-ci!...

Je devine pourquoi il me fait cette question, et je lui dis : — Puisque vous trouvez le vin bon ici, comme je m'y amuse et qu'il est juste que vous en fassiez autant, agissez comme si le mois était fini.

— Oh! non, monsieur, ce qui est convenu est sacré. Depuis que je suis avec vous, j'apprends à me respecter, et si je me grise encore une fois le mois, c'est que je serais malade si je cessais entièrement de riboter. Mais c'est égal; si le vin est bon ici, les femmes y sont terriblement curieuses!... Ah! prout!...

— Les femmes sont curieuses ici... comment savez-vous cela, Pettermann?

— Parce que depuis quelques jours on ne fait que tourner autour de moi pour tâcher de me faire jaser...

— Qui donc?

— D'abord, c'était l'hôtesse... les servantes; mais, comme on a vu

que ça ne prenait pas, il y a une jolie dame qui est venue elle-même, comme par hasard...

— Une dame qui demeure dans cet hôtel?

— Oui... celle qui a un petit oncle qui parle toujours.

— Mademoiselle Derbin?

— Justement.

— Que vous a-t-elle demandé?

— Elle avait l'air de passer dans la cour où j'étais; elle me dit d'abord : c'est vous qui êtes au service de M. Dalbreuse?

— Oui, mademoiselle.

— Il fallait dire, Pettermann, que vous étiez avec moi, mais non pas comme mon domestique.

— Pourquoi donc cela, monsieur? Je me trouve heureux de vous appartenir; et, comme il faut toujours qu'il y en ait un qui fasse la volonté de l'autre, il est juste que vous me commandiez : donc vous êtes le maître.

— Enfin, Pettermann?

— Enfin cette demoiselle ou cette dame reprit : — Y a-t-il longtemps que vous êtes avec M. Dalbreuse?

— Deux ans environ.

— Il a l'air bien doux, M. Dalbreuse?



Pettermann.

— Il n'est pas méchant, mademoiselle.

— Et que fait-il à Paris?...

— Moi, ça commençait à m'ennuyer toutes ces questions-là, et je lui répondis un peu sèchement : — Il fait ce qu'il veut, mademoiselle; ça m'est fort égal. Sur ce coup-là, elle s'éloigna. Mais elle revint en sautillant, et, en voulant me glisser une pièce d'or dans la main, elle me dit presque à l'oreille : — Il est garçon, n'est-ce pas?... Moi, je ne pris pas la pièce d'or et je la saluai en disant : — Oui, mademoiselle, il est garçon. Alors elle se mit à rire et s'éloigna en s'écriant : — Le valet est presque aussi original que le maître. Par exemple, si celle-là n'est pas curieuse, je ne m'y connais pas!

Mademoiselle Derbin veut absolument savoir qui je suis, quel est mon rang, ma position dans le monde. Le silence que je garde l'a piquée. Mais avoir été jusqu'à demander si je suis marié... c'est assez singulier. Pettermann me croit garçon. Je n'ai jamais rien dit devant lui qui pût faire deviner que j'ai cessé de l'être. Qu'importe à cette demoiselle que je sois marié ou non? Aurait-elle quelque penchant pour moi? je ne puis le croire; je ne lui ai jamais dit un mot d'amour. Ce serait donc un caprice de coquette qui veut tout soumettre à son empire. Elle ne me connaît que depuis quinze jours... Il me semble d'ailleurs que je ne dois plus inspirer d'amour, qu'on ne peut plus m'aimer.

Je me dis tout cela en examinant ma boîte à couleurs. Mais cela ne doit pas m'empêcher de me rendre près de mademoiselle Derbin, car elle m'attend; et alors même que je lui plairais, ce ne serait pas une raison pour la fuir. Il faut laisser ces beaux traits-là aux patriarches de la Genèse que nous ne sommes nullement tentés d'imiter.

On m'attend. L'oncle est là; il me félicite sur mon talent et me remercie de ma complaisance. Caroline est fort en peine de la pose qu'elle doit prendre. Je la prie de se tenir comme si je ne faisais pas son portrait, pour que la pose n'ait rien d'affecté, et je me mets à l'ouvrage.

Mon modèle est très-docile; il me regarde et me sourit avec beaucoup de complaisance. L'oncle se promène dans la chambre, et nous dit bientôt :

— Cela fera un fort joli portrait. Monsieur, on m'a peint dans le costume de Scapin... C'était un artiste de beaucoup de talent. Je ne me souviens plus de son nom... Il me reviendra tout à l'heure. Il se trouvait à Bordeaux, chez madame la comtesse de Vernac, qui recevait chez elle les premiers artistes de Paris!... Molé, Saint-Phal, Fleury, Dugazon... C'est même chez elle que je fis la connaissance de Dugazon... Oh! le farceur!... aussi comique en société qu'à la scène... Vous avez vu jouer Dugazon?

— Ma foi, monsieur, je crois que oui; mais j'étais si jeune que je m'en souviens à peine. Mademoiselle, la tête un peu moins baissée, s'il vous plaît...

— Pour en revenir à mon portrait, cet artiste me trouva si drôle dans les *Fourberies de Scapin*, j'avais une tête si plaisante lorsque je sortis du sac... Vous connaissez les *Fourberies de Scapin?*

— Oui, monsieur.

— Ah! mon oncle, comment pouvez-vous faire de telles questions à monsieur?... s'il connaît Molière!... Vous feriez bien mieux de regarder si cela me ressemble déjà.

— Est-ce que tu es folle, ma chère amie? Tu veux que cela ressemble au bout d'un quart d'heure!... On fit donc mon portrait en Scapin, et très-ressemblant. Ce n'était pourtant pas mon rôle de prédilection; mon triomphe, c'était le Pasquin du *Dissipateur*. J'ai fait pleurer, monsieur; oui, pleurer, en disant : *Le peu que je possède!...* Il y a beaucoup de manières de dire cela. Je l'avais entendu dire à Dugazon; eh bien! monsieur, je le pris tout autrement que lui : *le peu que je possède!...* il y en a qui déclament cela; Dugazon le déclamait, moi je soutiens qu'il ne faut y mettre que de la vérité et de l'âme : *le peu que je possède!...* et je voyais des larmes rouler dans tous les yeux!... *le peu que...*

— Ah! mon oncle, de grâce!... est-ce que vous voulez nous faire pleurer aussi?... Vous donnez des distractions à monsieur; vous serez cause que mon portrait ne ressemblera pas.

— Monsieur votre oncle peut parler, mademoiselle; je vous assure que cela ne m'empêche pas du tout de travailler.

Caroline fait une petite mine de dépit, que je voudrais pouvoir rendre sur l'ivoire, parce que cela lui va fort bien. Je crois qu'elle désirerait que son oncle nous laissât; mais M. Roquencourt n'y songe pas. Après avoir fait quelques tours dans la chambre, il vient me regarder travailler, puis considère sa nièce, et s'écrie :

— En vérité, Caroline a dans la physionomie, dans les yeux surtout, beaucoup de rapports avec mademoiselle Lange... Vous n'avez pas connu mademoiselle Lange, qui jouait aux Français?

— Non, monsieur.

— Ah! monsieur Dalbreuse! c'est peut-être l'actrice qui avait le plus de vérité, le plus de charme dans la manière de dire... et femme charmante avec cela! je l'ai beaucoup connue!... elle m'apprit à me poser mon rouge. C'est une chose fort difficile que de bien mettre son rouge!... je m'en couvrais la figure à tort et à travers. Elle me dit un soir, que je venais de jouer Gros-René... vous savez, Gros-René du *Dépit amoureux* :

> ... La femme est, comme on dit, mon maître,
> Un certain animal difficile à connaître,
> Et de qui la nature est fort encline au mal;
> Et comme un animal est toujours animal,
> Et ne sera jamais...

— Ah! mon oncle, nous avons vu le *Dépit amoureux!*... Cette tirade n'est pas ce que j'aime le mieux dans Molière!...

— Je venais donc de jouer Gros-René... et avec beaucoup de succès, ma foi!... j'avais fait rire aux larmes!... Lange me prit à part, après la pièce, et me dit : Tu as joué comme un Dieu (elle me tutoyait)!... Tu as joué divinement; mais, mon ami, tu ne sais pas mettre ton rouge... Tu te fais des placards partout... ce n'est pas cela : mets-en beaucoup sous les yeux... tu as déjà les yeux brillants, tu verras comme ils le seront encore plus! Ensuite, va en mourant derrière les oreilles, et presque rien au bas de la figure. Je suivis ses conseils, et je m'en trouvai très-bien.

— Mon oncle, est-ce que vous ne deviez pas faire ce matin une partie de trictrac avec cet Anglais qui vous a provoqué hier?

— Ce n'est pas ce matin, ma chère amie, c'est ce soir que nous devons y jouer.

— Il me semblait bien que c'était ce matin.

— Tu te trompes... C'est un fort beau jeu que le trictrac ; le jouez-vous, monsieur Dalbreuse?

— Un peu, monsieur.

— C'est Dazincourt qui me l'a appris... il y était de la première force. Je me souviens qu'un soir nous jouâmes une de ses perruques... c'était la perruque qu'il mettait dans... Attendez donc... une excellente perruque... et c'est beaucoup à la scène... C'était sa perruque du...

Caroline se lève avec impatience en disant :

— En voilà assez pour aujourd'hui; je ne veux pas fatiguer monsieur; allons promener, il fait beau et j'ai besoin de prendre l'air. Mon oncle, que vous seriez aimable d'aller me chercher mon chapeau!



Pettermann trotte derrière moi sans jamais demander où nous allons, et cette discrétion me plait.

Monsieur Roquencourt va chercher le chapeau en se grattant l'oreille et en murmurant : — Comment! le nom du rôle ne me reviendra pas!

Lorsqu'il est éloigné, mademoiselle Derbin me dit :

— Demain, si vous voulez, nous prendrons séance plus tôt, à l'heure où mon oncle va lire les journaux; car, en vérité, il est terrible avec ses acteurs, sa comédie... On ne sait plus ce qu'on fait, il me semble qu'on doit mieux travailler quand il n'y a pas toujours près de nous quelqu'un qui parle; à moins cependant, monsieur, que vous ne craigniez de rester en tête-à-tête avec moi?

Elle sourit en me disant cela; mais son sourire a quelque chose de mélancolique. En vérité, cette jeune personne sait prendre toutes les physionomies. Tantôt rieuse, enjouée, moqueuse, ou bien sérieuse, pensive, langoureuse; elle n'est pas deux minutes la même : est-ce un art chez elle, ou les différentes sensations qu'elle ressent viennent-elles aussitôt se peindre sur ses traits? Peu m'importe après tout; cependant je n'ai pas encore répondu à sa question, je me sens presque embarrassé. En ce moment son oncle revient avec le chapeau en s'écriant :

— Ce qu'il y a de certain, c'est que je gagnai la perruque par un *carme* qui me donna douze points. Dazincourt en sauta de dépit sur sa chaise en me disant :

— Je ne jouerai plus avec toi!... Il me tutoyait aussi.

Mademoiselle Derbin ne se soucie pas d'en entendre davantage, elle me prend le bras, et nous sortons; elle m'emmène promener, elle ne m'a pas même demandé si je voulais les accompagner; elle devine donc que cela me plaira... Elle devine fort bien : je ne m'ennuie jamais avec elle.

Le lendemain je me rends chez son oncle à l'heure qu'elle m'a indiquée; je la trouve seule; je n'en ressens aucun trouble, aucun embarras, car je n'ai point de déclaration à lui faire; alors même qu'elle me plairait, je ne le lui dirais pas. Je ne suis pas libre, et je ne voudrais pas la tromper; mais je n'ai rien à craindre. Mon cœur n'éprouvera plus d'amour; j'aime la société de mademoiselle Derbin, j'aime son caractère, son esprit, son abandon, je rends justice à ses charmes ; mais je ne suis pas amoureux d'elle... Je ne puis plus être amoureux.

Nous nous mettons sur-le-champ à l'ouvrage. Je travaille avec plaisir à ce portrait; quelquefois cependant un souvenir cruel se réveille dans mon cœur : je me rappelle ces séances délicieuses que ma femme me donna. Quel plaisir je goûtais à la peindre!... Ah! son sourire était bien doux aussi... et ses yeux pleins d'amour pour moi.

Lorsque ces idées reviennent m'assaillir, il se fait sans doute un changement bien visible dans ma physionomie, car mon modèle me dit pour la seconde fois :

— Qu'avez-vous donc, monsieur Dalbreuse?... vous sentiriez-vous indisposé?

— Non, mademoiselle.

— Vous avez pris tout à coup un air si triste!... Si cela vous ennuie de me peindre, monsieur, rien ne vous oblige à continuer.

— Non, mademoiselle, cela me plait beaucoup, au contraire.

— Ah! vous dites cela bien drôlement.

Je ne réponds plus, je travaille. Caroline devient sérieuse et ne souffle plus mot.

— Mademoiselle, voudriez-vous sourire un peu?... vous n'avez pas l'air si sérieux ordinairement.

— C'est que vous ne me dites rien pour m'amuser... et vous-même vous avez quelquefois un air... O mon Dieu! quel homme aimable vous faites!

— Je puis avoir des souvenirs qui ne soient pas gais... et ce que je fais en ce moment me rappelle...

— Quoi donc?

— Une personne dont j'ai fait aussi le portrait...

— Une femme?...

— Oui.

— Que vous aimiez sans doute?

— Oh! oui!...

Caroline change de couleur et se lève brusquement en disant :

— En voilà assez pour aujourd'hui... je ne veux plus poser...



Mon modèle est très-docile, il me regarde et sourit avec beaucoup de complaisance.

— Mais, mademoiselle, nous ne faisons que commencer.

— J'en suis fâchée; mais je suis fatiguée... d'ailleurs je ne me soucie plus d'avoir mon portrait!

— Quel caprice vous prend donc maintenant?

— Eh bien, monsieur, si je veux avoir des caprices, moi!...

— J'en suis bien fâché aussi, mais j'ai commencé votre portrait et je désire le finir...

— Je vous dis que je ne veux pas de mon portrait... vous seriez obligé de le garder... je vous demande un peu à quoi cela vous servirait?... un homme! cela ne porte pas un portrait... Ah! quelquefois! sur un souvenir, je crois... Allons, voilà que vous prenez encore vo-

tre air sérieux... Eh bien! me voilà, monsieur, me voilà, ne vous fâches pas... Mon Dieu, je poserai tant que vous voudrez.

Elle se remet à sa place. Je la regarde... Elle a essuyé ses yeux à la hâte, et pourtant j'y vois encore briller des larmes. Quelle femme singulière! quel mélange de coquetterie et de sensibilité! Que se passe-t-il donc dans son cœur?... Je crains quelquefois de le deviner.

Nous travaillons longtemps et j'avance peu ma besogne, car je suis bien distrait : le passé et le présent m'occupent tour à tour. Caroline elle-même est rêveuse. Quelquefois elle me parle de Paris, je devine qu'elle tient à savoir ce que j'y faisais; je ne vois aucun inconvénient à lui apprendre que j'étais avocat. Elle semble charmée de savoir que j'exerçais cette profession. Pourquoi prend-elle tant d'intérêt à ce qui me regarde?... Je ne lui dis pas un mot d'amour.

Notre seconde séance est plus gaie; nous nous habituons l'un à l'autre. Quand je soupire, elle me gronde et me dit de mieux travailler. Quand elle est rêveuse, je la prie de sourire, de faire la coquette comme en société. Le temps de ces séances passe bien vite. En vérité, je ne me reconnais plus : il y a des moments où je crains de trop m'habituer à la société de Caroline. Ah! Ernest avait bien raison lorsque, pour me distraire de ma douleur, il m'engageait à peindre de jolies femmes.

Chapitre XX. — La Gazette des Tribunaux.

Nous avons pris dix séances; le portrait est à peu près fini. Il pourrait même rester tel qu'il est, car Caroline en est enchantée, et son oncle le trouve aussi ressemblant que le sien en Scapin; mais, moi, je trouve encore quelque chose à faire; Caroline elle-même demande de petits changements dans la robe, dans la coiffure. Je crois que nous serions fâchés tous deux que les séances fussent terminées.

Un soir que le temps est mauvais et que nous sommes restés à l'hôtel avec plusieurs voyageurs, la conversation est devenue générale. Un vieux gentilhomme, qui est presque aussi causeur que M. Roquencourt, mais bien moins aimable, nous entretient d'un procès scandaleux dont la *Gazette des Tribunaux* a rendu compte. Il s'agit d'un mari qui attaque sa femme en adultère. « Il y a, dit-il, dans cette affaire des détails piquants que le journal rapporte en y ajoutant ses réflexions. » Le vieux gentilhomme monte à sa chambre chercher le journal, qu'il veut absolument nous lire. Je l'aurais volontiers dispensé de cette complaisance.

Toutes les fois que l'on traite ce sujet, je me sens mal à mon aise. Ces messieurs plaisantent, et rient beaucoup sur les maris trompés. J'ai beau vouloir feindre de rire aussi, je ne puis le prendre sur moi. Je voudrais changer la conversation; je n'ose : il me semble qu'on devinerait mon motif. Heureusement, mademoiselle Derbin est près de moi, et elle ne parait pas s'occuper beaucoup de l'anecdote rapportée par la *Gazette des Tribunaux*.

— Messieurs, dit un Anglais, chez nous on envisage la chose sous un autre point de vue; cela devient presque une opération commerciale. Nous faisons payer une amende fort considérable à l'amant de la dame.

— Une amende peut-elle rendre l'honneur à un mari outragé? dit un vieil Espagnol. Dans mon pays, la réparation est prompte, mais elle est terrible!...

— Messieurs, dit M. Roquencourt, je me souviens d'avoir joué le *Mariage de Figaro* avec un de mes amis, qui se trouvait dans le cas du mari de la *Gazette des Tribunaux*. Il faisait Almaviva. Comme tout le monde savait ce qui lui était arrivé, vous jugez combien on fit d'applications pendant la pièce... On rit beaucoup. Malgré cela, il joua fort bien. Moi je faisais Figaro. J'avais le plus joli costume qu'il soit possible de voir... blanc et cerise, tout en soie, en broderies, en paillettes! Ça m'avait coûté fort cher! Mais Dugazon, qui le vit, en fut si enchanté, qu'il me le demanda pour s'en faire faire un pareil.

Je suis enchanté cette fois d'entendre M. Roquencourt parler des rôles qu'il a joués : j'espère que cela changera la conversation; et je vais lui demander quelques anecdotes sur Dugazon, lorsque le maudit gentilhomme arrive avec son journal à la main en s'écriant : — Voici la *Gazette*... Je vous assure qu'il y a des détails fort plaisants, que du reste on peut lire devant les dames...

— Est-ce que cette conversation vous amuse? dis-je tout bas à Caroline.

— Croyez-vous que j'écoute tous ces bavards?... Non, vraiment, et je crois que mes pensées valent mieux que leurs discours.

En disant ces mots elle me regarde tendrement et appuie sa main sur mon bras, car je viens de m'asseoir à côté d'elle. Je baisse les yeux; je suis tout préoccupé de la *Gazette des Tribunaux*.

Le vieux gentilhomme a mis ses besicles et s'est approché d'une lampe. Il faudra absolument que nous entendions le journal. Il y a des gens qui veulent vous amuser malgré vous!

— Messieurs, voici l'article : c'est de Paris... les noms sont en toutes lettres...

— C'est fort agréable pour le mari, dit à demi-voix l'Espagnol; toute l'Europe saura qu'il est cocu!...

— Quand un mari est assez sot pour plaider pour une semblable bagatelle, dit un jeune Français, il mérite bien que l'univers entier se moque de lui...

— Bagatelle! monsieur! reprend l'Espagnol, quand il s'agit de notre honneur!...

— Où diable a-t-on été le placer?... Eh! eh!... C'est Beaumarchais qui a dit cela... et Beaumarchais avait diablement d'esprit!.... Quand j'ai joué son *Figaro*, je venais de me trouver avec...

— Ah çà! messieurs, vous ne voulez donc pas entendre le journal?

— Si fait. Nous écoutons.

« Une cause, assez commune par le fond, mais fort piquante par les détails et les débats, a été jugée aujourd'hui en première instance. Le sieur Ferdinand-Julien Bélan avait épousé, au mois de juin de mil huit cent vingt-quatre, demoiselle Armide-Constance-Fidèle de Beausire... Pendant quelques années... »

— Ferdinand Bélan? dis-je en sortant de ma rêverie. Tous les yeux se portent sur moi, et on s'écrie :

— Est-ce que vous le connaissez?... est-ce qu'il est de vos amis?... Ah! quel homme est-ce? contez-nous cela.

— Je connais en effet une personne qui porte ce nom... peut-être n'est-ce pas la même... Ce Bélan était marié, il est vrai, mais il y a longtemps que je l'ai perdu de vue... Je ne sais rien qui le concerne.

— Oh! il est probable que c'est celui-là.

— Il doit avoir l'air bête! s'écrie un jeune voyageur. Un mari trompé, il me semble que cela doit leur donner une drôle de figure!...

— Voilà bien une réflexion de jeune homme! dit l'Anglais. Si cela se voyait sur la figure, messieurs les Français en riraient moins!

— Messieurs, j'ai joué le Sganarelle du *Cocu imaginaire* : c'était à Bordeaux.... Je l'ai joué depuis à Paris; mais ce que je veux vous dire se passa à Bordeaux. C'était une partie montée depuis longtemps... je n'en étais pas. Tout à coup, l'amateur qui devait représenter Sganarelle se trouve dans une banqueroute épouvantable : il perdait deux cent mille francs. Vous sentez bien qu'il ne songe plus à jouer la comédie. La société était dans un grand embarras, lorsque Molé, qui se trouvait dans cette société, leur dit : — Eh! pardieu! je connais quelqu'un qui peut, s'il le veut, vous tirer de peine : c'est un de mes amis, qui joue la comédie comme un petit ange : il est justement à Bordeaux dans ce moment. Et tout le monde de lui dire : Oh! amenez-nous votre ami! amenez-nous votre ami! Molé vint me trouver, et me dit : Veux-tu jouer Sganarelle dans le *Cocu imaginaire*? (Molé et moi nous nous tutoyions.) Je lui réponds : Et pourquoi pas?

— Tu rendras la vie à des femmes charmantes, que tu embrasseras. . Sais-tu le rôle?

— Non.

— Il est long.

— Je le saurai demain.

— Je t'en défie!

— Gageons!

— Une dinde aux truffes!

— Ça va. Le lendemain, je jouai Sganarelle, et j'eus un succès prodigieux!...

— Messieurs, il me semble qui j'ai apporté le journal pour vous en faire la lecture; et, si vous le permettez...

Ce diable d'homme n'en démord pas; et, quoique je sache fort bien qu'il s'agit du Bélan que je connais, je ne suis pas curieux d'entendre la lecture de son procès. Heureusement la maîtresse de la maison entre ce moment dans le salon. Après avoir salué tout le monde, elle s'approche de mademoiselle Derbin!

— Mon Dieu! mademoiselle, si j'osais me permettre... si cela ne vous contrariait pas... je...

— Qu'est-ce donc, madame?

— C'est que nous avons une nouvelle voyageuse... une dame française... qui est ici depuis ce matin. Elle vient pour prendre les eaux, et on voit bien que ce n'est pas seulement pour son agrément qu'elle est venue, car elle a l'air bien malade, bien souffrant...

— Est-ce la jeune dame que j'ai aperçue ce matin? dit l'Anglais.

— Oui, milord.

— Elle a l'air très-confortable... très-intéressant.

— Et que puis-je faire à tout cela, madame l'hôtesse? dit Caroline.

— Pardon, mademoiselle; voilà ce que c'est. Cette dame, qui a fort bon ton et de très-bonnes manières, n'a avec elle que sa femme de chambre. Depuis ce matin elle n'est pas sortie de sa chambre; je crains qu'elle ne s'ennuie. Je suis montée un moment près d'elle tantôt; je lui ai dit que le soir la société se réunissait dans ce salon; qu'il fallait descendre, que cela la distrairait. Elle n'a ni promis ni refusé... Elle semble timide; mais si une personne de la réunion, comme vous, mademoiselle, allait l'engager à venir, je suis bien certaine qu'elle ne refuserait pas. Cette pauvre dame! elle a l'air si souffrant! Je suis persuadée qu'en compagnie elle oublierait un peu son mal.

Plusieurs voyageurs joignent leurs instances a celles de l'hôtesse. Moi-même, qui suis bien aise qu'on oublie le journal, j'engage mademoiselle Derbin à nous amener la malade.

— Puisque vous êtes si curieux de voir cette dame, messieurs, dit Caroline en se levant, je vais me rendre en ambassade près d'elle. Mais ne vous réjouissez pas trop d'avance, car je ne vous promets pas

de réussir; et il faudra peut-être que vous vous contentiez encore d'adresser vos galanteries aux dames qui sont dans ce salon.

En disant ces mots avec une gaieté chramante, elle sort du salon avec l'hôtesse. Cet événement a fait oublier le procès de Bélan, et j'espère qu'on n'y reviendra pas; cependant je remarque que le vieux gentilhomme, qui ne se tient pas pour battu, est allé s'asseoir d'un air de mauvaise humeur dans un coin du salon, mais en gardant toujours dans sa main la *Gazette des Tribunaux*.

Quelques moments s'écoulent.

— Mademoiselle Derbin ne réussira pas, dit l'Espagnol; si cette dame est malade, elle ne voudra pas quitter sa chambre.

— Et pourquoi cela ? dit un jeune homme; est-ce qu'il faut se faire ermite parce qu'on vient prendre les eaux ?...

— Messieurs, je crois que ma nièce réussira; car, en vérité, elle réussit en tout ce qu'elle entreprend, et, si elle a mis dans sa tête de nous amener cette voyageuse, soyez certains qu'elle ne reviendra pas seule. Ma nièce tient de moi : j'ai peut-être joué trente rôles dans ma vie... Bah! qu'est-ce que je dis donc? j'en ai joué plus de cinquante !... Eh bien! je vous assure qu'il y en a au moins une douzaine que j'ai appris dans les vingt-quatre heures, au pied levé, comme celui du *Cocu imaginaire*. Mais celui-là était long! Ah! je ne vous ai pas dit l'effet que je produisis sur Molé! Il ne m'avait vu que dans les grandes livrées; Sganarelle est bien, si l'on veut, de l'emploi des valets, mais.....

— Voici mademoiselle Derbin, et elle amène cette dame, dit un jeune homme qui a entr'ouvert la porte du salon.

Aussitôt, par un mouvement de curiosité naturel, on fait cercle et tous les yeux se tournent vers la porte.

Caroline paraît donnant la main à la nouvelle venue. Tout le monde salue cette dame; et moi, au moment d'en faire autant, je reste saisi, glacé; je retombe sur ma chaise. Dans cette femme pâle, maigre et à l'air souffrant qui vient d'entrer, j'ai reconnu Eugénie.

Elle ne m'a pas aperçu; car, en entrant, elle a salué sans regarder tout le monde : et, conduite par Caroline, elle a été s'asseoir sur-le-champ. Je suis presque derrière elle; je n'ose ni remuer ni respirer.

— Messieurs, dit mademoiselle Derbin, madame a bien voulu se rendre à mes prières; mais j'ai eu infiniment de peine à la décider à quitter sa retraite, et vous me devez beaucoup de reconnaissance.

Ces messieurs remercient Caroline, qui s'est assise près d'Eugénie. La conversation s'engage de nouveau. Eugénie y prend peu de part; elle ne cause qu'avec mademoiselle Derbin, qui la questionne sur sa maladie. J'entends un de nos jeunes gens dire à M. Roquencourt :

— Je reconnais cette dame, je l'ai vue en soirée a Paris il y a deux ans... Elle se nomme madame Blémont, son mari l'a quittée : c'était un mauvais sujet, un joueur, un libertin.

— Pauvre femme! répond M. Roquencourt; oh! nous en avons tant de ces scélérats de maris qui se conduisent ainsi! sans compter les *Beverley*, les *Othello*, les... On a voulu me faire jouer Beverley, c'est le seul rôle que j'aie refusé!

Je regarde le jeune homme qui a nommé ma femme. Je suis bien certain qu'il ne me connaît pas; je ne me rappelle pas l'avoir jamais rencontré en société. Mais je ne puis rendre ce que je souffre; la vue d'Eugénie a renouvelé toutes mes douleurs. Je voudrais fuir, je n'ose, je crains de faire un mouvement; si elle tournait un peu la tête, elle me verrait.

Cependant cette situation ne peut durer longtemps. Caroline, qui vient de cesser de parler à Eugénie, se tourne vers moi et me dit :

— Eh bien! monsieur Dalbreuse, pourquoi donc restez-vous si loin ?... Vous avez l'air de bouder... Venez donc causer un peu avec nous.

Je ne sais que répondre. Mais Eugénie a reculé son fauteuil, comme pour me faire de la place auprès de sa voisine; en même temps elle tourne les yeux vers moi. Bientôt je la vois chanceler et laisser tomber sa tête sur le dos de son fauteuil.

— Cette dame se trouve mal! s'écrie Caroline en se penchant vers Eugénie. Messieurs, vite des sels... un flacon... Ouvrez la fenêtre : il lui faut de l'air peut-être.

Il se fait un mouvement général. Je me lève aussi, je vais sortir du salon, Caroline m'appelle, me retient, me prie de l'aider à porter la malade contre la fenêtre qu'on vient d'ouvrir. Comment me dispenser de faire ce qu'elle me demande! et puis... la vue de cette femme dont les yeux sont fermés et dont les lèvres pâles, les traits amaigris, annoncent la souffrance me cause une émotion, me fait éprouver un sentiment... qui ressemble presque à du plaisir. Je n'ai pas un cœur barbare, mais elle m'a fait tant de mal!... Il me semble que je commence à me venger. Pourquoi donc fuirais-je de ce salon ? Est-ce à moi de fuir?... Non. Je veux voir comment elle supportera ma présence.

Pendant que ces idées se croisent dans ma tête, Caroline m'a poussé vers le fauteuil sur lequel est Eugénie en me disant :

— Eh bien! monsieur, voyons donc... Est-ce que vous allez rester là sans bouger?... Oh! que les hommes sont gauches dans certaines circonstances!...

Nous portons le fauteuil près de la fenêtre. On apporte des sels.

— Soutenez donc la tête à cette dame, me dit Caroline. Avancez-vous donc... En vérité, je ne sais à quoi vous pensez ce soir!... mais vous avez l'air de ne pas m'entendre... Pauvre femme!... comme elle est pâle!... Elle est jolie, malgré cela... n'est-ce pas ? Hein! la trouvez-vous jolie?

— Oui, mademoiselle...

— C'est bien heureux qu'on puisse vous arracher cela!... Ah! la voilà qui revient à elle!...

Eugénie rouvre les yeux... Elle semble chercher à rappeler ses idées... Enfin elle regarde lentement autour d'elle. Je suis la première personne qu'elle aperçoit... Elle rebaisse vivement les yeux et porte ses mains à son front.

— Vous m'avez fait bien peur, madame, dit Caroline. Comment vous trouvez-vous maintenant ?

— Je vous remercie, mademoiselle : c'était un étourdissement; je suis mieux... Cependant je voudrais rentrer chez moi...

En disant cela elle fait un mouvement pour se lever et retombe sur son fauteuil en balbutiant :

— Je me sens accablée!...

— Restez donc avec nous... cela va se dissiper; cette faiblesse vient des nerfs : contre la fenêtre vous serez bien... La retraite amène l'ennui, et l'ennui redouble le mal... N'est-ce pas, monsieur Dalbreuse?... Allons! il ne m'entend plus... Je ne conçois pas ce qu'il a ce soir.

Pendant que Caroline parlait, je me suis éloigné du fauteuil d'Eugénie. Celle-ci reste assise, la tête tournée vers la fenêtre; elle ne regarde plus dans le salon.

— Je ne me suis trouvé mal qu'une fois dans ma vie, dit M. Roquencourt; mais c'était de chaleur. J'avais consenti à faire le rôle d'Arlequin dans *Colombine mannequin;* je ne m'en souciais pas trop... je redoutais le masque; enfin la société m'en pria tant qu'il fallut bien se rendre... C'était madame la marquise de Crézieux qui faisait Colombine... Femme charmante, ma foi!... j'avais un faible pour elle... Quand je la vis en Colombine, je la trouvai si jolie que je me piquai d'honneur; je jouai mon rôle d'Arlequin à ravir. Je fis mille singeries, mille gambades... J'étais un véritable chat! A la fin de la pièce on me jeta des couronnes : c'était un transport, un délire!... mais moi, bien le bonsoir! je n'en pouvais plus. Je tombai dans la coulisse; et, si on ne m'avait pas sur-le-champ arraché mon masque, c'était fini, j'étais suffoqué.

Plusieurs personnes s'approchent d'Eugénie pour lui demander comment elle se trouve. Je n'entends pas ce qu'elle répond, mais elle ne bouge pas. Elle craint sans doute, en tournant la tête, de rencontrer encore mes regards. Elle n'a pas amené sa fille avec elle : quel dommage! Et cependant, si elle l'avait amenée, aurais-je été maître de cacher ma tendresse?... Ah! je suis resté trop longtemps ici : j'aurais déjà dû aller revoir ma fille...

Depuis quelques instants la conversation est tombée; quelques personnes causent entre elles à demi-voix, mais cela n'est plus animé. Le vieux monsieur qui est resté dans un coin, avec son journal à la main, juge le moment favorable; il rapproche sa chaise en disant : — Messieurs et dames... il me semble que tout à l'heure nous causions du procès dont il est fait mention dans la *Gazette des Tribunaux* que je tiens; j'allais même vous faire la lecture du journal, lorsqu'on a été chercher madame. Je pense que maintenant vous ne serez pas fâchés d'entendre cette lecture, et je commence... Hum! hum!...

— C'est très-difficile de bien lire, dit M. Roquencourt; nous avons beaucoup d'auteurs qui ne savent pas lire leurs ouvrages.... C'est Larive qui lisait bien... Oh! il lisait parfaitement!... Moi, lorsque j'avais une lettre à lire en scène, je ne voulais pas que le souffleur m'en envoyât un seul mot!... Mais une fois il m'arriva une plaisante aventure... C'était, je crois, dans *l'Etourdi*...

— Monsieur, dit d'un ton courroucé le vieux gentilhomme en s'avançant avec son journal, voulez-vous ou ne voulez-vous pas que je vous lise la *Gazette*?

— Ah! pardon!... lisez... je vous en prie... Je vous conterai mon histoire après... Elle vous fera rire...

— Je suis sur les épines. Faudra-t-il donc entendre la lecture de cette cause ? et cependant n'est-ce pas ma vengeance qui commence ?... Eugénie souffrira en écoutant ces détails... Mais il me semble que je souffrirai autant qu'elle. L'impitoyable liseur a développé le journal et remis ses besicles : nous ne l'échapperons pas !

« Une cause, assez commune par le fonds, mais fort piquante par les détails et les débats, a été... »

— Vous nous avez lu cela, monsieur.

— C'est juste... arrivons au procès. « Le sieur Bélan attaque donc en adultère sa femme Armide de Beausire. Voici quels sont les faits qui ont amené le sieur... »

Aux premiers mots de cette lecture, j'ai examiné Eugénie : elle a voulu se lever, s'éloigner; à peine a-t-elle fait quelques pas qu'un gémissement sourd lui échappe, ses membres se roidissent, elle tombe aux pieds de mademoiselle Derbin.

— C'est une attaque de nerfs, s'écrie-t-on de toutes parts; cette dame est bien mal, il faut la transporter chez elle.

Plusieurs de ces messieurs ont offert leur assistance; Eugénie est emportée du salon, Caroline les suit. Je reste, je m'approche de la fenêtre. Ce spectacle, ce gémissement que je crois entendre encore, m'ont déchiré l'âme. Je sens que je ne veux plus de vengeance à ce

prix. Je partirai cette nuit même... Je ne veux pas la tuer... S'il ne dépendait que de moi, son mal serait bientôt guéri.

On va et vient dans le salon. Les uns causent sur ce second évanouissement, les autres font demander des nouvelles de la malade. Le vieux gentilhomme seul est allé sans rien dire se rasseoir dans un coin, d'un air d'humeur, en remettant le journal dans sa poche.

Caroline revient enfin, on s'empresse autour d'elle : — Cette dame est un peu mieux, dit-elle, mais, en vérité, je crains que toutes les eaux du Mont-d'Or ne puissent lui rendre la santé.

— Eh! mais je devine ce qui a causé ce second évanouissement, dit le jeune homme qui a déjà parlé d'Eugénie. Cette pauvre madame Blémont... C'est le nom de cette dame...

— En effet, je me rappelle que l'hôtesse l'a nommée ainsi... Eh bien! vous disiez donc que cette dame?

— Elle a été très-malheureuse en ménage; son mari l'a quittée, abandonnée; elle aura pensé à tout cela en entendant parler d'un mari qui plaide contre sa femme.

— Comment, monsieur, dit Caroline, cette dame a été quittée par son mari?

— Oui, mademoiselle; j'ai vu plusieurs fois cette dame en soirée à Paris. Je l'ai sur-le-champ reconnue, quoiqu'elle soit bien changée...

— Et son mari?

— Je ne l'ai pas connu; il paraît que c'était un monstre!... joueur, débauché, jaloux! tous les vices enfin; il a laissé sa pauvre petite femme avec deux enfants sur les bras, un garçon et une fille...

— O mon Dieu!... il y a des hommes indignes!... Cette jeune dame a l'air si doux, si aimable! Certainement elle devait faire le bonheur d'un homme qui aurait su l'apprécier. Abandonnée par son mari! que je la plains!... Et peut-être l'aime-t-elle toujours; car nous sommes si bonnes, nous ne savons pas vous haïr, lors même que vous le méritez le plus!... Mon oncle, décidément je ne veux jamais me marier.

Après avoir dit cela, Caroline me regarde comme pour chercher dans mes yeux à deviner ce que je pense. Mais je détourne mes regards et ne dis pas un mot.

Tout le monde songe à se retirer. On se salue, on se dit bonsoir. Je me sens pincé au bras; c'est Caroline qui me dit d'un air piqué :

— Il faut donc que ce soit moi, monsieur, qui vous souhaite le bonsoir aujourd'hui!... Ah! vous pouvez vous flatter d'avoir été bien maussade!

Ce reproche me rend à moi-même; je pense que je veux partir avant le jour, que peut-être je vois mademoiselle Derbin pour la dernière fois : et je m'avance pour saisir sa main; mais elle la retire en me disant d'un ton plus doux :

— Je ne pardonne pas si vite... demain nous verrons si vous méritez qu'on fasse la paix.

Elle est éloignée. Je rentre dans mon appartement. Il faut que je parte, que je quitte cette maison... cette ville... Je sens que je ne puis me trouver en présence d'Eugénie; d'ailleurs elle est malade, je dois avoir pitié d'elle. Mais pourquoi est-elle venue troubler le bonheur que je goûtais en ces lieux?... j'y avais presque oublié le passé... mademoiselle Derbin est si aimable!... Après tout, un peu plus tôt, un peu plus tard, il aurait toujours fallu la quitter.... Si elle savait que je suis ce Blémont, cet homme que dans le monde ils appellent un monstre! Comme ils me traitent!... mais cela ne m'offense nullement; au contraire, je suis enchanté que l'on ait pris le change; je préfère passer pour un mauvais sujet, à faire, comme Bélan, retentir mes plaintes devant les tribunaux... Pauvre Bélan!... je me doutais qu'il en viendrait là... Mais Caroline me croit garçon... raison de plus pour partir... Que pouvais-je espérer de cette liaison? d'avoir une amie... Oh! non... à l'âge de Caroline c'est un époux, un amant qu'il faut; c'est de l'amour qu'elle veut éprouver : l'amitié ne suffit pas à une âme de vingt-quatre ans. Elle rencontrera l'homme qu'elle cherche, et elle m'oubliera aussi vite qu'elle a fait ma connaissance. Et moi... oh! moi, dès que je tiendrai ma fille dans mes bras, je suis bien certain que j'oublierai tout l'univers! Appelons Pettermann; il ira à la poste demander des chevaux, et fera nos valises.

J'appelle à plusieurs reprises mon fidèle compagnon; je ne reçois pas de réponse... il n'a pas l'habitude de se coucher avant moi. Je monte à sa chambre, il n'y est pas! je demande dans l'hôtel si on l'a vu : une servante se rappelle que sur le midi il est entré dans un petit cabinet tenant à un corps de logis au fond du jardin, et qu'il s'y est fait porter, avec un copieux déjeuner, plusieurs bouteilles de vin de Bourgogne. Elle assure qu'il n'en est pas sorti depuis le matin.

Je me rappelle à présent que nous sommes au premier du mois; c'est le jour que Pettermann choisit ordinairement pour se mettre en gaieté : je devine ce qu'il fait dans le cabinet. Je prie la servante de me conduire. Nous nous dirigeons, avec de la lumière, vers le pavillon que l'ancien tailleur a choisi pour prendre ses ébats.

Nous n'apercevons aucune clarté à travers la fenêtre; nous entrons. Pettermann, qui probablement a autant à cœur de s'enivrer complétement une fois par mois, qu'il met d'amour-propre à être sage les autres jours, est étendu dans un état complet d'ivresse devant la table, aux pieds d'une banquette, sur laquelle il était probablement assis quand il pouvait encore s'y tenir.

— Ah! mon Dieu! est-ce qu'il est mort? s'écrie la servante : il ne bouge pas!...

— Non, rassurez-vous, il n'est que gris, et comme maintenant cela ne lui arrive qu'une fois par mois, il ne se grise pas à demi. Fâcheux contre-temps, moi qui voulais partir cette nuit...

— Partir... mais, monsieur n'a pas demandé de chevaux...

— N'en trouve-t-on pas à toute heure à la poste?

— Ah! oui, mais v'là vot' domestique dans un bel état pour se mettre en route... Il me semblait que monsieur ne songeait pas encore à son départ?...

Je m'approche de Pettermann, je lui prends le bras, je le secoue, je l'appelle :

— Prout!... je dors... murmure enfin le tailleur.

— Mais, mon ami, j'ai besoin de vous, tâchez donc de vous réveiller.

— Prout! je veux boire aujourd'hui pour un mois... laissez-moi dormir... vous me réveillerez quand j'aurai soif.

Il m'est impossible d'en obtenir un mot de plus.

— Je vous conseille, monsieur, de laisser votre domestique passer la nuit là, dit la servante; il y sera tranquille, personne ne le dérangera. Et puis vous voyez qu'il serait difficile de le faire bouger. Vous ne pouvez pas l'emmener comme ça!

Cette fille a raison; je ne puis cette nuit rien espérer de Pettermann. Si je pars, il est hors d'état de me suivre. Faut-il m'éloigner sans lui, ou attendre à demain pour quitter le Mont-d'Or?

Ce dernier parti me semble le plus raisonnable. D'ailleurs, je me rappelle maintenant que je suis possesseur du portrait de mademoiselle Derbin; après toutes les politesses dont elle et son oncle m'ont accablé, n'eût-il pas été malhonnête de lui faire remettre ce portrait sans lui avoir seulement dit adieu?... Allons, je resterai jusqu'à demain; et d'ici à mon départ, je ferai en sorte de ne plus me trouver avec Eugénie.

Je remonte chez moi et je me couche. J'avais bien envie de m'éloigner, pourtant je crois que je ne suis pas fâché d'être obligé de rester encore.

CHAPITRE XXI. — Un Bavard.

En m'éveillant le lendemain de cette soirée, ma première pensée est qu'Eugénie habite sous le même toit que moi. Comme elle est changée!... quelle pâleur sur son visage! quelle expression de tristesse répandue sur tous ses traits! Est-ce le remords... le repentir qui ont amené ce changement? Ah! je suis bien bon de le supposer! m'a-t-elle montré des remords lorsque je lui ai écrit pour me séparer d'elle, pour lui demander ma fille!... En avait-elle lorsqu'au bois de Boulogne elle passait fièrement devant moi?... Non; et d'ailleurs la faute qu'elle a commise est celle dont on a le moins de repentir : cette vérité n'est point morale, mais ce n'en est pas moins une vérité.

N'importe, je partirai. Je ne veux pas que la soirée d'hier se renouvelle. Je ne veux plus me trouver avec madame Blémont, et je veux revoir ma fille. Pauvre petite! à qui l'a-t-elle confiée?... Et Ernest qui ne m'écrit pas... Mais j'oublie que je ne lui ai point fait savoir mon séjour dans cette ville, où je ne croyais m'arrêter que peu de jours.

Je me lève et je vais sonner Pettermann lorsque, en jetant les yeux sur ma cheminée, j'aperçois un billet et un agenda qui n'étaient point là la veille.

Je m'approche... Cet agenda... c'est le mien; c'est celui que j'ai remis à Ernest en le quittant; par quel hasard le trouvé-je ici?... Voyons ce billet... Ah! j'ai reconnu ces caractères... C'est Eugénie qui m'écrit : « A Monsieur Dalbreuse. » C'est elle qui m'aura fait remettre ces tablettes... Vouloir que j'aie son portrait!... quelle audace!... ne devrais-je pas lui renvoyer tout cela sans lire son billet!... Oui, je le devrais... mais, comme on ne fait pas souvent ce qu'on devrait faire, je ne résiste pas à ma curiosité et j'ouvre le billet.

« J'ai appris, monsieur, que vous aviez voulu quitter cet hôtel cette nuit. Que ma présence ne vous fasse pas fuir un séjour où vous semblez vous plaire; je vous jure, monsieur, que vous ne me rencontrerez plus; je ne quitterai plus ma chambre; et, si mes forces me l'avaient permis, je serais partie sur-le-champ. J'ai confié votre fille à madame Firmin. Elle et son mari veulent bien se charger de tenir lieu de parents à vos enfants. Je pense que vous m'approuverez de leur avoir laissé votre Henriette; au reste, vous serez le maître de disposer de votre fille; je vous la rends et ne veux plus garder que mes larmes et mes remords. »

Que nous sommes faibles!... J'étais courroucé contre elle en ouvrant ce billet, et maintenant je me sens tout ému... tout bouleversé!... C'est que cette lettre est encore empreinte de ses pleurs. Quelle différence entre ce billet et celui qu'elle me répondit il y a deux ans!... Si alors elle m'eût écrit ainsi... je ne sais ce que j'aurais fait. Elle me rend ma fille... elle l'a confiée à madame Firmin. Autrefois elle détestait Marguerite... comment se fait-il qu'elle lui ait confié sa fille?... que s'est-il donc passé en elle depuis deux ans?... Je m'y perds; mais je suis enchanté de savoir ma petite Henriette chez mes fidèles amis.

Quant à l'agenda, je ne conçois pas qu'elle ait eu l'idée de me l'envoyer. Espérerait-elle me forcer à l'aimer encore, obtenir son pardon en me rendant ce portrait? Oh! non; je l'ai trop aimée pour lui pardonner jamais. Pourquoi Ernest lui a-t-il donné ce souvenir?... je vais le lui renvoyer.

Je tiens les tablettes dans mes mains; je les tourne et les retourne... comme pour m'assurer si ce sont bien les mêmes; puis je les ouvre enfin pour voir si la peinture a beaucoup perdu depuis deux ans.

Que vois-je?... ce n'est plus le portrait d'Eugénie qui est là; c'est celui de ma fille... de mon Henriette! Chère enfant!... Oui, c'est bien elle; voilà son sourire, ses yeux... Il me semble que je la vois!

J'embrasse le portrait de ma fille. Cher agenda, tu ne me quitteras plus à présent; car, si un enfant se lasse de voir son père, un père a toujours du plaisir à contempler les traits de son enfant. Ah! que je sais gré à Eugénie de m'avoir envoyé ce portrait!... Si quelqu'un pouvait encore plaider pour elle, qui mieux que sa fille pourrait se charger de ce soin?

Je voudrais savoir qui a placé tout cela sur ma cheminée. Je sonne, et Pettermann arrive se frottant encore les yeux.

— Pettermann, vous étiez gris hier?...

— Oui, monsieur, c'était mon jour.

— Depuis quand êtes-vous éveillé?

— Mais il n'y a pas fort longtemps... Je m'en étais tapé hier... Ah! prout!...

— Je le sais, je vous ai vu, je vous ai parlé.

— Ma foi, je ne vous ai ni vu ni entendu, moi, monsieur.

— Ainsi vous n'avez dit à personne dans l'auberge que je voulais partir cette nuit?

— Partir... cette nuit?

— Et ce n'est pas vous qui avez placé ce matin sur ma cheminée ces tablettes et ce billet?

— Non, monsieur; je ne suis pas entré chez vous depuis hier au matin.

— Pettermann, envoyez-moi la petite servante qu'on nomme, je crois... Marie... une grosse courte...

— Ah! je sais, monsieur, c'est elle qui m'a servi à déjeuner hier.

La servante arrive. Elle nie avoir apporté le billet et le souvenir; mais elle avoue qu'elle a dit le matin devant les domestiques que j'avais voulu partir cette nuit.

Qu'importe par qui Eugénie m'a envoyé cela? je ne lui en veux plus de cette action; mais, comme je ne veux pas la forcer à garder la chambre, je partirai. Cependant, si je pars tout de suite, elle croira que je ne puis supporter d'être auprès d'elle... je ne voudrais pas qu'elle eût cette pensée en récompense du présent qu'elle m'a fait. Je ne sais à quel parti m'arrêter!

Je me suis fait servir à déjeuner dans ma chambre, et je vais me mettre à table, lorsque je vois arriver M. Roquencourt.

— Bonjour, monsieur Dalbreuse...

— Monsieur, je vous présente mes salutations... Quelle heureuse circonstance me procure cette visite matinale?

— Mon cher ami, c'est ma nièce qui m'envoie vous chercher pour que vous veniez déjeuner, prendre du thé avec nous... Oh! elle me pressait... elle me pressait... Heureusement je m'habille vite... Quand on a joué la comédie on a tellement l'habitude de changer de toilette... Ah çà, mon cher monsieur Dalbreuse, qu'est-ce que ma nièce m'a dit!... Vous avez voulu partir cette nuit... nous quitter sans nous dire même adieu?...

— Monsieur... il est vrai que...

— Est-ce qu'on saute des scènes comme cela?... est-ce qu'on se sauve ainsi?... Il me semble qu'on ne vous poursuit pas ici comme M. de Pourceaugnac... Ah! ah! ah! ai-je fait rire dans ce diable de *Pourceaugnac!*... C'est un rôle extrêmement difficile... bien des gens l'ont joué; celui que je mets au-dessus de tous là-dedans, c'est Baptiste cadet. Ah! monsieur, quelle admirable sottise... car Pourceaugnac n'est pas une bête, c'est un sot, mais un sot bien élevé; il ne faut pas en faire un imbécile de mauvais ton. Baptiste cadet saisissait parfaitement toutes ces nuances, et...

— Monsieur, puisque mademoiselle votre nièce nous attend...

— Oui, vous avez raison... Elle nous attend. Je vous préviens qu'elle est horriblement fâchée contre vous... C'est pour cela qu'elle veut que vous veniez déjeuner. Elle a dit que vous étiez un vilain homme... Ah! ah!...

> Non, l'on n'a point vu d'âme à manier si dure,
> Ni d'accommodement plus pénible à conclure.

Je suis M. Roquencourt. Caroline va donc me gronder de ce que je voulais partir; en a-t-elle le droit?... Il me semble que non.

Mademoiselle Derbin est assise et prend du thé; elle me fait une légère inclination de tête; je vois fort bien qu'elle est fâchée, mais qu'elle ne voudrait pas en avoir l'air.

M. Roquencourt m'a pris par la main et me présente à sa nièce d'un air comique en disant: — *Bourguignon, voilà Lisette! Lisette, voilà Bourguignon!..*

— Qu'est-ce que signifie tout cela, mon oncle? dit Caroline avec humeur. A qui en avez-vous, avec vos Bourguignon et vos Lisette?

— Comment! ce que cela signifie!... Est-ce que tu n'as pas vu *les Jeux de l'Amour et du Hasard?*...

— Est-ce que c'est pour jouer la comédie que vous amenez monsieur? Je pensais que c'était pour déjeuner... Asseyez-vous donc, monsieur. Mon oncle est terrible avec ses rôles!...

— C'est-à-dire que tu as de l'humeur, ce matin; voilà le fait...

— Moi, j'ai de l'humeur?... par exemple! Et pourquoi donc? Quel sujet m'en aurait donné?

— Je te dis que tu en as... Au reste, j'avais prévenu M. Dalbreuse, je lui avais dit: Ma nièce vous en veut à la mort!...

— En vérité, mon oncle, je ne sais pas ce que vous avez aujourd'hui! Vous avais-je chargé de dire cela?... Pourquoi donc en voudrais-je à monsieur?... Serait-ce parce qu'il voulait partir cette nuit sans nous dire seulement adieu?... Mais, après tout, monsieur n'est-il pas son maître? Nous ne sommes rien pour lui que de simples connaissances... de ces gens avec lesquels on veut bien s'amuser quand cela ne dérange pas, mais auxquels on ne pense plus dès qu'on les a quittés!...

— Ah! mademoiselle, j'espère que vous ne croyez pas cela...

— Si, monsieur, je le crois, j'en suis persuadée même. Si vous nous aviez regardés autrement, si vous aviez eu quelque amitié pour nous, vous n'auriez pas voulu nous quitter ainsi, et ce ne serait pas à l'ivresse seule de votre domestique que nous serions redevables du plaisir de vous voir encore.

— Mademoiselle, une circonstance imprévue nous force quelquefois à nous éloigner des personnes qui nous plaisent le plus.

— Oui, sans doute; quand il y en a d'autres que nous sommes pressés de revoir... et pour lesquelles nous oublions même la plus simple politesse.

— Mon cher ami, je vous avais prévenu... elle est fâchée contre vous!...

— Mon Dieu! mon oncle, que vous êtes désagréable aujourd'hui!

M. Roquencourt rit et prend son thé; j'en fais autant. Caroline ne dit plus rien et ne tourne pas les yeux de mon côté. L'oncle fait seul les frais de la conversation.

Au bout de quelques instants, Caroline lui dit:

— Mon oncle, avez-vous eu des nouvelles de madame Blémont?

— Non, pas encore...

— Elle a l'air fort distingué, cette dame; elle me plaît beaucoup.

— Oui, elle a l'œil très-beau... Elle m'a rappelé mademoiselle Contat dans...

— Mon oncle, est-ce qu'il ne serait pas convenable que vous allassiez vous-même vous informer comment elle a passé la nuit?

— Moi!... mais, ma chère amie... cette dame qui est seule... voudra-t-elle recevoir la visite d'un homme?...

— Oh! mon oncle... vous êtes d'un âge où les visites ne tirent point à conséquence!

— Qu'est-ce que vous dites donc, ma nièce? savez-vous bien que je suis un gaillard à faire encore des conquêtes? et si je voulais...

— Mais je pense bien que vous ne voulez plus, mon cher oncle. Je vous en prie, montez chez cette dame...

— J'y consens, mais je ne réponds pas des suites.

L'oncle nous a quittés. Caroline se tourne alors de mon côté, et me dit avec un accent de sensibilité que je ne lui supposais pas:

— Pourquoi partiez-vous si vite et sans me voir?... Je vous en prie, dites-moi pourquoi.

— Une affaire pressante me rappelait à Paris...

— Je ne crois pas cela; vous n'avez reçu aucune lettre hier. Que vous avait-on fait pour provoquer ce brusque départ?... Aurais-je dit quelque chose qui vous ait fait de la peine?... Je suis quelquefois si folle, si étourdie...

— Non, mademoiselle... bien loin de là... Je suis confus de votre bonté... de votre indulgence...

— Ma bonté! mon indulgence! on dirait qu'il parle à son précepteur!... Mais enfin pourquoi partiez-vous?

— Je ne puis vous le dire, mademoiselle.

— Ah! monsieur a des secrets... A la bonne heure! j'aime mieux qu'on me dise cela!... Mais mon portrait... est-ce que vous comptiez l'emporter?

— Non, mademoiselle... je vous l'aurais fait remettre...

— Vous me l'auriez fait remettre... Mais il n'est pas fini; il y manque encore beaucoup de choses.

L'oncle revient en disant: — Cette dame n'était pas encore visible... Je m'y attendais... Mais elle est fort sensible à notre attention, et se trouve un peu mieux ce matin.

— Tant mieux! J'irai la voir. Dites-moi, mon oncle, quand retournons-nous à Paris?

— Quand?... Pardieu! la question est bonne!... Je ne fais que ce qu'elle veut, et elle a l'air d'attendre mes volontés! Hum! bonne pièce!...

— Eh bien! il me semble que nous pourrions passer encore huit jours ici... Et si les affaires de M. Dalbreuse n'étaient pas si pressantes, nous le prierions d'accepter une place dans notre voiture, et nous le

ramènerions avec nous à Paris. Eh bien ! monsieur, voulez-vous nous dire ce que vous pensez de la proposition que mon oncle vous fait?...

— Oui, mon cher ami; car, quoique ce soit toujours ma nièce qui arrange tout à sa fantaisie, il faut que j'aie l'air de l'avoir décidé. Du reste, croyez que je serai très-flatté de vous avoir pour compagnon de voyage.

Je ne sais que dire, que résoudre; il me semble que je devrais partir : cela me serait pourtant agréable de rester. Huit jours sont bien vite écoulés... Je ne me trouverai pas avec madame Blémont, puisqu'elle reste chez elle, et elle-même m'a supplié de ne point m'éloigner.

Pendant que je fais ces réflexions, Caroline s'est rapprochée de moi. Enfin elle me frappe légèrement sur l'épaule :

— Monsieur, quand vous voudrez... nous attendons votre réponse...

— Ah ! pardon, mademoiselle... je réfléchissais à...

— Reviendrez-vous avec nous?...

— Je crains... de vous gêner... J'ai quelqu'un avec moi...

— Votre Allemand ? il y a un siége derrière la voiture.

— Eh bien !... j'accepte, mademoiselle.

— Ah !... c'est bien beau de votre part !

Mademoiselle Derbin redevient d'une humeur charmante. Elle arrange une promenade en calèche pour la journée; elle veut visiter plusieurs sites des environs, dont on lui a parlé. Il faut que nous soyons prêts dans une heure; elle nous quitte pour s'occuper de sa toilette; nous ne travaillerons pas au portrait aujourd'hui.

Caroline est un enfant gâté; on le voit à son ton volontaire, à ses impatiences lorsqu'on ne cède pas à ses caprices, mais elle est si aimable, si séduisante lorsqu'elle veut nous plaire, qu'il est vraiment difficile de lui résister. Je lui crois une âme aimante, sensible, exaltée peut-être; cet intérêt si vif qu'elle me témoigne m'inquiète quelquefois. Je crains qu'elle ne m'aime... Je le crains, parce que cet amour ne pourrait la rendre heureuse; mais dans le fond de mon cœur j'en serais flatté... enchanté, car notre amour-propre est toujours plus écouté que notre raison.

Pour me distraire de ces idées, je regarde le portrait de ma fille, je lui demande pardon de ne pas retourner près d'elle sur-le-champ; mais je la sais avec Ernest et sa femme, je suis certain qu'elle est bien et qu'ils lui parlent souvent de moi.

L'heure de la promenade est venue; je vais rejoindre mademoiselle Derbin et son oncle. Caroline a une toilette charmante, ses grands yeux bruns brillent d'un feu encore plus vif que de coutume; ils expriment le plaisir, le contentement.

— Me trouvez-vous bien ainsi, monsieur? me dit-elle.

— Je vous trouve toujours bien, mademoiselle.

— Est-ce vrai?... Pensez-vous ce que vous dites là?...

— Mais sans doute... Je ne suis d'ailleurs que l'écho de tout le monde.

— Je n'aime pas que l'on soit un écho; je ne vous demande pas ce que pensent les autres. Cela m'est bien indifférent.

Nous allons partir, quand tout à coup Caroline s'écrie : — Ah !. . si j'allais engager madame Blémont à venir avec nous...

— Vous savez bien qu'elle est malade, mademoiselle; elle vous refusera.

— Une promenade en voiture ne peut que lui faire du bien... Je vais le lui demander...

— Vous faites une démarche inutile, mademoiselle...

— C'est ce que nous allons voir, monsieur.

Elle ne m'écoute pas et nous quitte. Mais je suis tranquille; certainement Eugénie n'acceptera pas.

M. Roquencourt s'approche de moi; il me montre son gilet qui est en soie fond-blanc, avec des bouquets de couleur, et coupé comme du temps de Louis XV, et me dit : — Comment trouvez-vous ce gilet-là ?

— Fort original.

— Je l'ai mis pour faire M. de Crac.

— Je le crois, il devait être très-joli au théâtre.

— Toutes les dames en raffolaient; mais aussi je jouais bien joliment M. de Crac; d'abord je gasconne comme si j'étais de Toulouse, et Dugazon m'avait donné quelques leçons pour ce rôle. Mon entrée était admirable :

Enfants, pétits laquais qué jé né logé pas,
Jé suis content : allez, jé paîrai vos papas,
On né mé vit jamais prodigué dé louanges,
Mais ils ont rabattu commé dés pétits anges.

M. Roquencourt peut bien réciter la pièce entière si cela lui fa t plaisir; je ne l'écoute pas : j'attends avec impatience le retour de mademoiselle Derbin. Enfin elle revient, et seule, comme je l'espérais; il y a sur sa figure plus que de la contrariété.

— Partons, messieurs, nous dit-elle; M. Dalbreuse avait deviné que ma démarche serait inutile : cette dame refuse de venir avec nous.

Nous montons en voiture, et commençons notre promenade. Je voudrais bien savoir ce que ces dames se sont dit. Je n'ose questionner Caroline; elle m'en évite la peine, et me dit en me regardant fixement :

— Monsieur Dalbreuse, est-ce que vous connaissez madame Blémont ?

— Moi... si je connais cette dame?... mais... non, mademoiselle.

— Vous n'avez pas l'air d'en être bien sûr.

— Pardonnez-moi. Mais pourquoi me faites-vous cette question?

— C'est que cette dame n'a fait que me parler de vous pendant le peu de temps que j'ai été chez elle, me demandant s'il y avait longtemps que je vous connaissais... si nous nous étions vus ailleurs... J'ai trouvé cela un peu curieux. Lorsque je lui ai dit que nous comptions retourner à Paris ensemble, elle a fait une mine... Ah ! ah ! c'est fort plaisant... Et vous ne l'aviez jamais vue à Paris?

— Non, mademoiselle.

— Alors, c'est que vous avez apparemment fait sa conquête hier au soir... N'est-ce pas, mon oncle?

— Ma chère amie, qu'est-ce que cela aurait d'extraordinaire? Moi, j'ai fait dix conquêtes dans le rôle de Figaro... Il est vrai que mon costume cerise et blanc était bien élégant!...

— Il paraît que M. Dalbreuse n'a pas besoin d'être en Figaro pour séduire les dames... J'avoue que celle-là ne me plaît plus autant. Je l'ai bien regardée ce matin... Dieu ! quelle maigreur!... quelle pâleur! Décidément elle n'a jamais pu être bien jolie!...

Je suis prêt à affirmer le contraire, mais je me contiens et me tais. Après une promenade de plusieurs heures, nous rentrons à l'hôtel; nous remarquons beaucoup de mouvement parmi les gens de la maison; la servante nous apprend qu'il est arrivé de nouveaux hôtes : deux lords avec leurs ladys, et un monsieur de Paris, qui fait à lui seul autant d'embarras que quatre personnes. Caroline va sur-le-champ s'occuper de sa toilette, pour l'emporter sur les Anglaises, et peut-être aussi pour faire la conquête des Anglais et du Parisien. Je rentre dans mon appartement, je réfléchis à ce que mademoiselle Derbin m'a rapporté de sa conversation avec madame Blémont. Qu'importe à Eugénie ma liaison avec Caroline ou avec toute autre! Ne suis-je pas libre maintenant de disposer de mon cœur?... Mais les femmes ont tant d'amour-propre que, lors même qu'elles ne nous aiment plus, elles éprouvent du dépit de nous voir suivre leur exemple. Les hommes sont bien comme cela aussi.

Je me rends avec confiance à la réunion du soir, bien persuadé que madame Blémont n'a nulle envie d'y paraître.

Il y a beaucoup de monde au salon. Les Anglais y sont déjà, les deux Anglaises sont jeunes et jolies; leurs compagnons de voyage, j'ignore si ce sont leurs époux, ne s'occupent point d'elles et sont déjà enfoncés dans la politique avec l'Espagnol et quelques Français. Plusieurs jeunes gens font les galants près des deux étrangères; je m'approche de mademoiselle Derbin, qui est presque délaissée pour les nouvelles arrivées, qui cependant ne la valent pas.

Je m'assieds près de Caroline, je vois avec plaisir qu'elle n'a point d'humeur de l'abandon de sa petite cour.

— Vous ne faites donc pas comme les autres? me dit-elle en souriant. Vous n'allez pas encenser les étrangères?

— Je n'en ai nulle envie; pourquoi changer quand on est bien?

— Cela arrive souvent cependant...

— Hélas ! oui... mais c'est qu'apparemment on peut être bien et ne plus le sentir.

— J'espère ne jamais penser ainsi, moi.

Je ne sais comment il se fait qu'en ce moment la main de Caroline est sous la mienne. Elle ne la retire pas; nous restons longtemps ainsi sans nous occuper de ce qui se passe dans le salon. Cette main placée contre la mienne me rappelle pourtant Eugénie et l'époque où je lui faisais la cour. Ah ! sans doute Caroline ne se doute pas que la pression de sa main me fait penser à une autre femme, et que c'est là ce qui me rend rêveur. Mais on s'abuse bien souvent sur les sensations que l'on fait naître, et ce qui flatte notre amour-propre ne nous causerait quelquefois que du dépit si nous en connaissions la véritable cause.

Tout à coup la porte du salon est ouverte avec fracas; quelqu'un entre en parlant très-haut, en faisant beaucoup de bruit. Je me retourne; car chaque fois que l'on entre dans le salon j'éprouve une secrète inquiétude.

— C'est sans doute le monsieur de Paris, dit Caroline.

Je regarde le nouveau venu, qui est en train de saluer la société... c'est Bélan !

Il s'est déjà retourné de notre côté; il salue mademoiselle Derbin, et malgré les signes que je lui fais s'écrie en me voyant :

— Je ne me trompe pas!... c'est Blémont!... ce cher Blémont que je n'ai pas vu depuis deux ans!... Eh! mon cher ami, embrassons-nous donc!...

Il m'ouvre ses bras; je crois que je l'étoufferais de bon cœur. Tous les yeux se sont portés sur nous. Je ne puis cacher mon embarras, mon dépit. Bélan me prend, me presse, m'embrasse malgré moi en criant encore :

— Ce pauvre Blémont!... Comme ça fait plaisir en voyage de rencontrer un ami!... n'est-ce pas?...

— Hum!... Que la peste vous...

— Hein?... comment?... Il n'est pas encore revenu de sa surprise...

Caroline, que le nom de Blémont a frappée, me regarde fixement, et dit à Bélan :

— Mais, monsieur, ne vous trompez-vous pas?... C'est à M. Dalbreuse que vous parlez... N'est-il pas vrai, monsieur? Répondez donc!

Je ne sais que dire. Bélan reprend :

— Il se nomme à présent Dalbreuse?... Ma foi! mon cher ami, je ne vous ai jamais connu sous ce nom-là... Mais je devine... ah! le fripon!... c'est quand il a quitté sa femme qu'il aura changé de nom pour faire le garçon.

— Sa femme! s'écrie Caroline.

— Sa femme! répètent plusieurs personnes.

— Monsieur, dis-je en réprimant avec peine ma colère, qui vous a chargé de raconter des faits qui n'intéressent que moi?

— Mon Dieu! mon cher Blémont, je ne pensais pas que ce fût un secret; et puis... je viens de rencontrer votre femme dans le jardin... à présent je vous trouve ici, moi : je crois que tout est fini... que vous vous êtes remis ensemble, et...

— En voilà assez, monsieur.

— Votre femme dans le jardin!... Quoi!... c'est votre femme?... me dit à demi-voix Caroline.

Je baisse les yeux. Je voudrais en ce moment que la terre m'engloutît et me dérobât à tous les regards; j'entends dire de tous côtés :

— C'est le mari de la dame malade!...

Bélan, qui s'aperçoit de mon trouble et de l'effet que ses paroles ont produit dans le salon, me regarde d'un air bête en murmurant :

— Si ça vous fâche, je suis désolé de .. mais je ne pouvais pas deviner; il fallait me prévenir. Vous devez savoir ce qui m'est arrivé, à moi? Parbleu! ce n'est pas un mystère! mon procès était il y a quelques jours dans la *Gazette des Tribunaux*... Je suis... oh! c'est fini, je suis... je ne veux pas lâcher le mot devant des dames. Et voyez mon malheur! le tribunal a trouvé qu'il n'y avait pas de preuves : il me condamne à rester avec ma femme et il ne veut pas que je sois cocu. Ah! mon Dieu! le mot m'est échappé!

— Cocu! répètent plusieurs jeunes gens en riant. Monsieur serait-il le sieur Ferdinand Bélan dont la *Gazette des Tribunaux* parlait récemment?

— C'est moi-même, messieurs ; Julien-Ferdinand Bélan, voulant se séparer d'Armide-Constance-Fidèle de Beausire. On m'a condamné à garder ma femme, mais j'en appellerai. Je suis certain d'être cocu!... mes juges ont été influencés!

— On entoure Bélan, on le regarde en souriant, on le questionne. Cet incident fait qu'on ne s'occupe plus de moi. J'en profite, et, sans lever les yeux, sans remarquer l'état de Caroline, je sors vivement du salon.

Je monte chez moi. Je fais venir Pettermann ; je lui ordonne de tout préparer pour notre départ. Je veux m'éloigner le plus promptement possible. Ah! que n'ai-je suivi mon idée hier! Si j'étais parti, j'aurais évité cette scène... et on ne saurait pas... Mais je ne me retrouverai plus avec tous ces gens-là. Et Caroline... et son oncle... pour qui vais-je passer à leurs yeux?... pour un fourbe... un intrigant peut-être!... On a toujours mauvaise opinion de l'homme qui cache son nom. Maudit Bélan! quel funeste hasard l'a conduit près de moi!

Je descends payer mon hôtesse. Je veux retourner en poste à Paris. Je ne m'arrêterai plus en route, plus nulle part, de crainte de faire d'autres rencontres. L'hôtesse est désolée, dit-elle, de mon prompt départ; mais je paye et veux être servi.

En attendant que la chaise soit attelée, que les chevaux soient arrivés, je me promène avec agitation dans la cour de l'hôtel. Je ne veux pas entrer dans le jardin, de crainte d'y rencontrer madame Blémont, qui, dit-on, y est seule; je ne veux plus remonter dans la maison, car je crains aussi la rencontre de quelqu'un du salon. Je m'assieds sur un banc de pierre placé dans un coin de la cour Il est nuit, et je ne dois pas être vu de la maison. Je m'abandonne à mes réflexions : il y a des personnes que je quitte à regret. Je cherche à me consoler en songeant que je vais me rapprocher de ma fille et la revoir bientôt.

Quelqu'un vient de passer devant moi... c'est une femme. Elle s'arrête... revient de mon côté... M'aurait-elle aperçu?... Oui... elle s'approche et s'assied près de moi. C'est Caroline! Je ne puis voir l'expression de ses traits; mais, à l'altération de sa voix, à sa respiration courte et précipitée, je devine son agitation.

— Je vous cherchais, monsieur... je désirais vous parler...

— Moi-même, mademoiselle, je souffrais de ne pouvoir vous faire mes adieux... Mais j'attends des chevaux, et je vais partir.

— Vous partez!... je m'en doutais... Vous avez raison, monsieur, vous auriez même dû partir plus tôt... Je suis bien fâchée maintenant de vous avoir retenu ce matin. Ah! je conçois pourquoi vous vouliez fuir la présence de madame Blémont!... Il est donc vrai, monsieur, que vous êtes son mari?

— Oui, mademoiselle.

— Vous êtes marié... et vous nous le cachiez.... et vous... Ah! votre conduite est affreuse!.... Je vous hais, je vous déteste autant que... j'avais d'estime, d'amitié pour vous. Vous êtes marié!... Mais pourquoi donc ne me l'avoir pas dit, monsieur?

— Ne vivant plus avec ma femme, il me semble, mademoiselle, que j'étais libre de...

— Libre... oui... Oh! sans doute... vous étiez libre... Que vous importent les peines... les tourments que vous pouvez causer à d'autres?... Vous vous en riez peut-être en secret... Je vois qu'on ne s'est pas trompé dans ce qu'on a dit de vous... Le portrait n'était pas flatteur cependant... Au reste, vous avez pu l'entendre hier... A-t-on dit vrai, monsieur?

— Oui, mademoiselle.

— Ainsi, sans raison, sans sujets légitimes, vous avez abandonné votre femme?...

— Oui, mademoiselle.

— Et vous avez vu son état, ses souffrances... souffrances dont vous êtes l'auteur, et cela ne vous a pas touché! vous n'avez pas été vous jeter à ses pieds, lui demander pardon de vos torts!... Ah! vous êtes un monstre!

Elle porte son mouchoir à ses yeux, elle pleure, elle sanglote. Je ne puis que soupirer et me taire. Enfin elle reprend : — Il faut retourner avec votre femme, monsieur; c'est votre devoir... Ne le ferez-vous pas?... Rappelez-vous dans quel état l'a mise votre vue... Pauvre femme! que j'étais loin de me douter!... Et cela ne vous donne pas de repentir de votre conduite?... Mon Dieu!... votre cœur est donc insensible!... Ah! je ne vous avais pas jugé ainsi... Mais, monsieur Dalbreuse... ce nom... me revient seul à la mémoire : promettez-moi... jurez-moi que vous retournerez avec votre femme.

— Non, mademoiselle; je ne puis vous faire une promesse que je n'ai pas l'intention de tenir... Nous sommes séparés pour jamais.

— Pour jamais!... En ce cas, monsieur, je dois vous dire adieu... et pour jamais aussi... il ne me conviendrait plus de revoir un homme qui s'est donné pour ce qu'il n'était pas... qui n'a pas eu assez de confiance en moi pour me dire... Mais, au fait, que m'aurait-il dit?... qu'il avait abandonné sa femme et ses enfants... Oh! non... cette confidence m'aurait indignée contre lui!... Il valait bien mieux être aimable... chercher à plaire... cacher que l'on fût engagé pour la vie... car voilà votre conduite avec moi!... Et pourtant, monsieur, si je vous avais aimé... si je m'étais laissé séduire par ces dehors trompeurs, vous auriez donc fait aussi mon malheur à moi?... Eh bien! répondez donc, monsieur.

— Il me semble, mademoiselle, que je ne vous ai jamais dit un mot qui pût vous faire croire...

— Non... en effet... vous ne m'avez rien dit... Je suis une coquette, une insensée... Oh! non, vous n'avez jamais désiré me plaire... Mais vous avez mon portrait, monsieur, il me semble qu'il est au moins inutile que vous le gardiez : car j'espère que nous ne nous reverrons jamais!

— Le voilà, mademoiselle... je comptais vous le renvoyer à la première poste...

Caroline prend ou plutôt m'arrache le portrait des mains; en ce moment une servante m'appelle, et Pettermann me crie que les chevaux sont là.

Je me lève. Caroline en fait autant; mais au premier pas que je fais, elle me saisit le bras en me disant d'une voix suppliante :

— Monsieur, je ne puis croire que votre cœur soit sourd aux noms d'époux et de père... Votre départ va peut-être causer la mort de celle qui sans doute n'est venue en ces lieux que dans l'espoir de se réunir à vous. Ah! ne trompez pas son espérance... Rendez-lui un époux, rendez un père à vos enfants... Tous les plaisirs que vous allez chercher vaudront-ils ceux qui vous attendent près de cette épouse qui vous adore?... car elle vous adore, j'en suis certaine, et elle vous pardonnera... Songez qu'elle est là... dans ce jardin... Elle vous entend peut-être... Tenez... cette ombre blanche que je distingue près de l'entrée du jardin...

En effet, malgré l'obscurité, je crois apercevoir une femme. Aussitôt je me dégage, je m'éloigne de Caroline, je cours, je me jette dans la voiture qui m'attend; Pettermann en fait autant, et nous partons.

Chapitre XXII. — Les Enfants.

Nous faisons la route sans arrêter. Plus je m'éloigne d'Eugénie, plus je me sens soulagé. Je ne conçois pas maintenant comment j'avais pu consentir à rester dans les lieux qu'elle habite. Mademoiselle Derbin avait donc bien de l'empire sur moi pour me faire oublier toutes mes résolutions... En serais-je venu au point de me trouver sans émotion en présence de madame Blémont? Oh! non, cela ne sera jamais. Quand elle me bravait, j'étais indigné; maintenant qu'elle semble souffrir, je suis encore plus embarrassé devant elle.

Nous arrivons à Paris. En descendant de la chaise, ce pauvre Pettermann ne peut plus marcher, son pantalon est collé à son postérieur, et, malgré tous ses efforts pour cacher ses souffrances, il fait des grimaces qui me feraient rire si j'étais moins pressé d'arriver chez Ernest. Je prends une voiture, j'aide mon compagnon à monter dedans; il s'assied devant moi en criant :

— Ah! prout!... ça peut s'appeler aller bon train : deux postes de plus, et mon *incivil* était cuit.

Je vais revoir ma fille, l'embrasser à mon aise. Ah ! que ce cocher est lent ! que ses chevaux vont mal ! Nous arrivons enfin devant la demeure de Firmin ; je saute hors de la voiture avant que Pettermann ait pu se bouger.

Nouvelle contrariété : Firmin et sa femme sont à Saint-Mandé, où ils ont acheté une petite maison ; ils y passent toute la belle saison. Il faut donc aller à Saint-Mandé. Je me fais bien donner l'adresse, je remonte en voiture, et nous partons au grand désespoir de Pettermann, qui s'était levé et ne sait plus comment s'asseoir.



Le vieux gentilhomme a mis ses besicles ; il faudra absolument que nous entendions le journal.

Heureusement Saint-Mandé n'est pas loin de Paris. Arrivé dans le village, je descends de voiture, car j'irai plus vite à pied ; je cours en avant, je vois la maison que l'on m'a indiquée : deux étages, des persiennes grises, une porte grillée, le jardin au fond : c'est bien cela. Je sonne ou plutôt je carillonne. Une domestique vient m'ouvrir.

— M. Firmin ?

— C'est ici, monsieur.

Je n'en demande pas davantage, je monte le premier escalier que je vois devant moi ; je n'écoute pas la bonne qui me crie : — Monsieur travaille, et il ne veut pas qu'on le dérange... Je suis persuadé qu'Ernest me pardonnera si je l'interromps au milieu d'une scène ou d'un couplet.

J'arrive au premier, je traverse plusieurs pièces ; enfin je trouve mon auteur... Il va se plaindre d'être dérangé... Mais, en me reconnaissant, il jette la plume et vient m'embrasser.

— Vous voilà de retour enfin, mon cher Henri ? nous vous attendions tous les jours.

— Oui, me voilà, mon ami, et bien empressé de revoir ma fille...

— Elle est ici. Votre... votre fem... madame Blémont nous l'a confiée.

— Je le sais.

— Vous savez cela ?... Moi qui espérais vous surprendre !... Qui donc vous a dit ?...

— Eugénie elle-même.

— Vous l'avez vue ?

— Au Mont-d'Or. Je vous conterai tout cela. Mais, de grâce, où est Henriette ?

— Tous les enfants sont avec ma femme dans le jardin.

— Venez... Conduisez-moi. Mais, je vous en prie, ne lui dites rien : je veux voir si elle me reconnaîtra : à l'âge qu'elle avait on oublie si vite !...

— Mon ami, il n'y a pas que les enfants qui oublient vite !.. Je suis certain que votre fille vous reconnaîtra.

Nous descendons au jardin ; le cœur me bat de plaisir. Au bout d'une allée j'aperçois madame Firmin assise sur un banc de verdure ; un peu plus loin est un gazon sur lequel jouent quatre enfants. Mes yeux ne cherchent que ma fille, et je l'ai déjà reconnue. Elle est grandie, mais elle a peu changé.

Les enfants sont tout à leurs jeux, ils ne nous ont pas entendus venir. Marguerite nous aperçoit ; en me reconnaissant elle fait un mouvement pour venir à nous. Je lui fais signe de rester et de se taire.

J'arrive jusqu'au banc de gazon : je me glisse derrière madame Ernest, un buisson de lilas me cache aux enfants. Alors seulement j'appelle Henriette à haute voix.

Elle lève la tête, regarde autour d'elle avec étonnement en disant : — Qui donc m'a appelée ?... Ce n'est pas toi... n'est-ce pas, ma bonne amie ?

— Non, dit Marguerite, mais c'est peut-être mon mari, puisque le voilà.

— Oh ! non... ce n'était pas sa voix... C'est drôle... c'était une voix que je connais.

J'appelle de nouveau sans me montrer. Henriette paraît frappée ; elle rougit, elle est émue ; elle regarde de tous côtés en s'écriant : — Ah !... on dirait que c'est la voix de papa !...

Je n'y tiens plus : je sors de derrière le buisson ; Henriette me voit, pousse un cri et s'élance dans mes bras en répétant : — Ah ! c'est mon papa !...

— Chère enfant ! que j'éprouve de bonheur en te pressant dans mes bras !... Comment ai-je pu tarder si longtemps à revenir !... Je vais m'asseoir près de madame Ernest ; je prends ma fille sur mes genoux en lui disant : — Tu m'as donc reconnu ?

— Oh ! oui, papa ; j'avais bien reconnu ta voix aussi.

— Tu pensais quelquefois à moi ?

— Oui, papa, et je disais que tu étais bien longtemps à revenir.

— Ma chère fille !... Ah ! je ne te quitterai plus à présent.

Les deux enfants d'Ernest ont quitté leurs jeux, et se sont approchés pour me voir. Un petit garçon, de trois ans environ, est resté seul assis sur le gazon ; il nous regarde d'un air craintif ; ma fille quitte



Je m'approche de Pettermann, je le secoue, je l'appelle : — Prout ! je dors... murmure enfin le tailleur.

subitement mes genoux et court au petit garçon, elle lui prend la main et me l'amène en lui disant : — Eh bien ! Eugène, viens donc embrasser papa.

J'avais deviné que c'était lui. Je l'examine : il a de jolis cheveux châtains, de beaux yeux, un teint rosé, un air doux ; il ressemble beaucoup à Eugénie. C'est tout ce que je puis trouver dans ses traits.

Sans doute mon front est devenu sévère, car l'enfant semble craindre d'avancer. Cependant je ne puis m'empêcher de sourire lorsqu'il me dit avec un sérieux comique : — Bonjour, mon papa.

Je l'embrasse sur la joue, mais en soupirant et le cœur serré. Puis je le laisse, et il retourne bien vite sur le gazon. On dirait que le

pauvre petit s'aperçoit que c'est contre mon gré que je lui ai fait une caresse.

Je reprends ma fille sur mes genoux : elle saute, elle frappe des mains avec joie, en s'écriant : — A présent, quand maman sera revenue, je serai bien contente; elle reviendra bientôt, n'est-ce pas, papa? Pourquoi ne l'as-tu pas ramenée? En partant elle m'avait dit qu'elle allait te chercher.

Je baisse les yeux et ne réponds pas. Ernest me dit tout bas :

— Mon ami, vous nous avez défendu de vous parler de votre femme... mais maintenant il faut pourtant vous attendre à ce qu'on vous en parle souvent... Vous ne voudriez pas que votre fille cessât de penser à sa mère?

— Non, sans doute... maintenant, d'ailleurs, je suis plus raisonnable qu'autrefois... mais je suis curieux de savoir... Henriette, va jouer avec tes petits amis...

Ma fille va rejoindre son frère et les enfants d'Ernest. Je m'assieds entre Marguerite et Firmin, et leur dis :

— Contez-moi ce qui s'est passé depuis mon départ, et par quel hasard on vous a confié ma fille?

— Oui, nous allons vous conter cela, dit Marguerite. Mais d'abord... dis donc, Ernest : lui as-tu appris?... hein?...

Ernest sourit et se tait.

— Qu'est-ce donc? dis-je à mon tour.

— Nous sommes mariés! s'écrie Marguerite en sautant sur le banc. C'est fini... depuis trois mois... Ah! je n'ai pas peur qu'il me quitte à présent... je suis sa femme.

Marguerite court prendre Ernest par la tête et l'embrasse; celui-ci se dégage en lui disant :

— Finis donc!... tu me chiffonnes!...

— Voyez-vous, monsieur Henri, il n'est déjà plus si aimable... Oh! c'est pour rire que je dis cela!

— Mes chers amis, vous avez bien fait de vous marier, puisque cela vous a convenu. Je ne crois pas que vous serez plus heureux que vous ne l'étiez, mais j'espère que vous le serez autant... vous avez des garanties de bonheur.

J'embrasse Marguerite, je presse la main d'Ernest, qui me dit :

— C'est assez vous occuper de nous, venons à ce qui vous regarde.

Lorsque vous fûtes parti, je désirai connaître la conduite que tenait madame Blémont. Mais elle ne se montrait plus que rarement dans le monde; et cependant (car vous savez comme le monde est juste) on la plaignait, on faisait son éloge et on vous blâmait de l'avoir abandonnée. Un soir elle vint à une grande soirée où j'étais. Sa toilette était toujours recherchée; mais je la trouvai pâlie, changée. Je m'aperçus que sa gaieté était forcée et qu'elle retombait à chaque instant dans une sombre rêverie, dont elle ne sortait qu'avec peine.

Vous savez quels sentiments m'inspirait madame Blémont. Seul dans le monde je portais sur elle un regard plus que sévère, et je suis persuadé qu'elle devinait que j'étais le seul à qui vous aviez confié vos peines; aussi ma présence faisait-elle toujours sur elle un effet magique : elle cessait de parler; il semblait que devant moi elle n'osait plus même affecter d'être gaie.

Bélan vint à cette réunion avec sa femme et sa belle-mère. J'ignore si ce fut par méchanceté où bêtise, mais en me voyant il me dit : — Eh bien! ce pauvre Blémont a donc manqué mourir?... Il a été renversé au bois de Boulogne par une cavalcade. J'ai su cela par un jeune homme qui a aidé à le ramasser.

Votre femme se trouvait alors derrière nous. Je la regardai; je rencontrai ses yeux attachés sur les miens avec une expression que je ne saurais rendre... ils semblaient me supplier de l'entendre. Je me hâtai de m'éloigner, de quitter la réunion. Le lendemain, à sept heures du matin, votre femme était chez moi.

— Chez vous!

— Jugez de ma surprise en la voyant entrer dans mon cabinet, pâle, tremblante et se soutenant à peine. — Monsieur, me dit-elle, je suis persuadée que vous connaissez tous mes torts envers M. Blémont; j'ai lu dans vos yeux le mépris que je vous inspire, et il m'a fallu beaucoup de courage pour oser me présenter chez vous; mais ce que j'ai entendu hier ne m'a pas laissé un moment de repos. M. Blémont a été blessé au bois de Boulogne par des gens à cheval... je me rappelle fort bien y avoir passé près de lui... aurais-je, sans m'en douter, été cause de cet accident?... ai-je encore ce crime à me reprocher?... la santé de M. Blémont ne serait-elle pas rétablie? De grâce, monsieur, ayez pitié de mon inquiétude et ne me cachez rien.

J'appris à votre femme comment l'accident vous était arrivé. Elle ne put douter qu'elle en était la première cause. Elle m'écouta sans parler, elle semblait atterrée : je crus devoir profiter de ce moment pour lui faire connaître l'éloignement que vous éprouviez pour votre fils, votre intention de ne point le voir, et je terminai en lui présentant l'agenda que vous m'aviez remis et qui renfermait son portrait. En l'apercevant, un cri de désespoir lui échappa, et elle tomba privée de sentiment. Marguerite arriva, je la confiai à ses soins. C'est elle maintenant qui va terminer mon récit.

— Mon Dieu! j'aurai bientôt achevé, dit Marguerite. Je trouvai cette pauvre dame sans connaissance; je la secourus : mais, lorsqu'elle revint à elle, un affreux désespoir l'agitait; elle voulait mourir, elle voulait attenter à ses jours. Elle vous appelait ainsi que ses enfants, et se donnait les noms les plus odieux... Ah! si vous l'aviez vue alors, je suis certaine que vous en auriez eu pitié : quant à moi, comme je m'aperçus qu'elle avait la fièvre et que parfois sa raison s'égarait, je ne voulus pas la laisser revenir seule chez elle, je la reconduisis, puis ensuite je fis demander à mon mari la permission de rester près d'elle jusqu'à ce qu'elle fût mieux, et mon mari le voulut bien.



Je me glisse derrière madame Ernest, un buisson de lilas me cache aux enfants.

— Ah! madame, que votre cœur est bon!... vous avez oublié la manière dont elle s'est conduite avec vous...

— Ah! depuis longtemps, je vous jure. Dans ce monde, il faut, je crois, savoir oublier beaucoup et pardonner souvent. Madame Blémont, dans les intervalles de sa fièvre, me regardait et me serrait la main sans parler. Lorsqu'elle fut tout à fait mieux, elle me remercia de ce que j'avais eu soin d'elle, comme si ce que j'avais fait n'était pas tout naturel; elle me demanda pardon du mal qu'elle avait pensé de moi... Oh! je lui pardonnai de bon cœur. Elle m'avoua que je lui avais toujours inspiré beaucoup de jalousie : je la grondai de vous avoir soupçonné; je lui appris que c'était d'elle que vous veniez nous parler dans ma petite chambre : elle pleurait en m'écoutant. Mais elle pleura encore plus fort en me racontant sa faute... et moi je versais aussi des larmes pendant son récit, car je vis qu'elle vous avait toujours aimé, et que, sans une folle jalousie, le dépit, les mauvais conseils...

— Enfin, madame?...

— Enfin, elle me dit qu'elle se repentait de vous avoir refusé votre fille, et que, malgré tout le chagrin qu'elle éprouverait à se séparer d'elle, elle était décidée à satisfaire vos moindres volontés. Elle me pria de vouloir bien me charger de votre petite Henriette jusqu'à votre retour. Vous pensez bien que j'acceptai. Elle me recommanda aussi votre fils... Oui, votre fils, et elle répéta plusieurs fois ce mot. Elle me dit qu'elle allait vivre au fond d'une retraite et s'exiler pour toujours de la société.

— En effet, dit Ernest, elle abandonna entièrement le genre de vie qu'elle menait auparavant; elle vécut dans la solitude la plus absolue. Seulement, nous avons appris, il y a quelques jours, qu'elle était allée prendre les eaux du Mont-d'Or, parce que, sa santé étant fort altérée, son médecin lui avait ordonné ce voyage. Voilà ce qui s'est passé, mon cher Henri. En vous faisant ce récit, nous n'avons pas cherché à vous attendrir par le tableau du repentir de votre femme, quoique nous jugions ce repentir sincère... Nous savons que sa faute n'est pas de celles qu'un mari puisse oublier... surtout lorsqu'il aimait sa femme... comme vous aimiez la vôtre; cependant, sans oublier, on pardonne quelquefois : dans le monde, il y a beaucoup de femmes plus coupables!... et nous ne pouvons nous empêcher de plaindre madame Blémont et de gémir sur l'avenir de vos enfants!

— Mes chers amis, dis-je en prenant la main d'Ernest et de Marguerite, lorsque je partis il y a deux ans, votre seul désir était que j'oubliasse à jamais une épouse coupable; vous aviez été témoins de mon désespoir, des souffrances de mon cœur, et alors vous étiez peut-être plus irrités que moi contre l'auteur de tous mes maux. Aujourd'hui, la vue d'Eugénie en larmes... de ses remords... que je veux bien croire sincères, vous ont émus, attendris... Vous voudriez m'amener à pardonner; ne l'espérez pas. Si deux ans d'absence ont un peu cicatrisé les blessures de mon cœur, ne pensez pas pour cela qu'il puisse jamais oublier le coup dont il a été frappé!... Lors même que je pardonnerais à celle qui a détruit mon bonheur, ce bonheur ne renaîtrait pas, sa présence me serait toujours pénible, jamais je ne pourrais la presser dans mes bras sans me rappeler qu'un autre eut aussi ses caresses; une telle existence serait un supplice continuel; je ne m'y condamnerai pas. Je ne puis à ce prix rendre une mère à ma fille; je crois avoir fait assez en lui conservant l'honneur. Ne revenons donc jamais sur ce sujet. Quant au petit Eugène... je ferai mon devoir. Si je n'ai pas pour lui le cœur d'un père... c'est qu'il faudrait... je ne sais quelle lumière pour effacer de mon esprit les soupçons qui s'y sont introduits. Ah! je suis assez à plaindre de n'oser aimer celui que je nommais mon fils.

Ernest et Marguerite se regardent tristement, mais ne trouvent rien à me répondre. Je me lève; je songe à Pettermann que j'ai laissé dans le fiacre.

— Votre maison me paraît charmante : pourrez-vous m'y donner une chambre? dis-je à Ernest.

— Elle est toute prête et vous attend depuis quinze jours.

— Fort bien, mais ici je n'ai pas besoin de Pettermann : ai-je toujours mon logement à Paris?

— Oui, je n'ai pas voulu le relouer le terme dernier, parce que je vous attendais.

— En ce cas, Pettermann va s'y rendre; moi, puisque vous me le permettez, je me mets en pension chez vous... j'irai le moins possible à Paris.

— Nous tâcherons de vous rendre cette demeure agréable.

— J'y ai ma fille et de vrais amis; je m'y plairai.

Pettermann était encore assis dans le fiacre, qui attendait devant la maison. Je lui apprends qu'il doit retourner dans mon logement à Paris, s'y installer et se tenir toujours prêt à m'apporter à Saint-Mandé ce dont j'aurai besoin. Pettermann s'incline et repart en disant :

— Je suis bien content de ne m'être pas décollé de dedans la voiture.

Ernest et Marguerite me conduisent à la chambre qu'ils m'ont destinée. Elle donne sur le jardin; je la trouve fort à mon goût, surtout lorsqu'on me montre au bout du corridor, en face, la chambre où couchent Henriette et son frère : je suis bien aise de pouvoir, dès que je m'éveillerai, et sans déranger personne, aller embrasser ma fille.

Il ne reste plus qu'à me faire voir la maison. C'est un plaisir pour un propriétaire; Ernest et sa femme s'en acquittent avec joie. La maison n'est pas grande; mais elle est gentille et commode. D'ailleurs Ernest est vraiment poëte; il n'a point d'ambition. Il s'ennuierait dans un palais, et il est de l'avis de Socrate. Quant à Marguerite, elle se croit dans un château; elle ne peut se lasser de dire : *Notre propriété*. Mais elle ajoute bien vite :

— Ah! quand je demeurais dans ma petite chambre, sous les toits, je ne me doutais guère que j'aurais un jour une maison.

Et moi, je lui réponds :

— On est digne d'avoir une maison, madame, quand cela ne fait pas oublier qu'on a habité sous les toits.

Il ne reste plus à voir que le jardin. Il est passablement grand et il a au fond une sortie sur le bois de Vincennes. Au bout du mur, j'aperçois un petit pavillon ayant deux fenêtres, dont l'une donne sur le bois; elles sont toutes deux fermées par des volets.

— Que faites-vous de ce pavillon? dis-je à Ernest.

— Je compte... Je le destine à un cabinet de travail...

— En effet, vous y serez tranquille pour travailler.

— Mais il n'est pas encore disposé pour cela, dit Marguerite, et, comme nous avons déjà fait beaucoup de dépenses dans notre propriété, nous attendrons pour faire arranger ce pavillon... n'est-ce pas, mon mari?

— Oui, ma femme.

Ernest sourit en disant cela; j'en fais autant, parce que madame Ernest appuie sur ce mot : *mon mari*, qu'elle prononce à chaque instant, comme pour se dédommager du temps où elle n'osait pas le dire.

J'ai pris ma fille par la main pour parcourir le jardin. Henriette a sept ans; elle n'est pas très-grande, mais son esprit et sa raison m'étonnent. Toute la soirée je la fais causer; ses réponses me charment, car elles dénotent déjà autant de sens que de bonté. Je ne me lasse pas de la regarder, de l'entendre. Je me suis plus d'une fois ennuyé dans un cercle élégant, mais je suis bien sûr que je ne m'ennuierai jamais avec ma fille.

Les jours s'écoulent vite dans la demeure d'Ernest. La peinture, la lecture, des promenades avec ma fille, remplissent la journée. Le soir on cause; il vient quelques amis, quelques voisins, mais sans toilette, sans prétention; les hommes en casquette, en blouse; les dames en tablier : c'est ainsi qu'il faut être à la campagne. Ceux qui apportent aux champs les modes et l'étiquette de la ville ne connaîtront jamais les plaisirs de la campagne.

J'ai déjà passé quinze jours à Saint-Mandé, et je n'ai pas eu une seule fois le désir d'aller à Paris. Pettermann m'apporte tout ce que je désire et fait mes commissions avec exactitude. Je lui demande toujours s'il ne m'est venu aucune visite; cependant je n'en attends pas. Dans le monde, on ne sait pas seulement si je suis revenu de mes voyages. M. Roquencourt et sa nièce ignorent mon adresse à Paris; et, quand même ils la sauraient, je ne dois plus attendre leur visite. Sans doute Caroline ne pense plus à moi... Elle fait bien. Moi, j'avoue que je pense assez souvent à elle, et quelquefois je regrette de lui avoir rendu son portrait... Mais un sourire, une parole de ma fille dissipent ces idées-là.

Il y a encore une personne à laquelle je pense souvent, quoique Ernest et sa femme ne m'en parlent plus. Mais moi, je la vois pâlie, changée, telle que je l'ai laissée au Mont-d'Or; et la nuit, dans le bois, dans le jardin, je crois quelquefois distinguer encore cette ombre blanche dont l'aspect m'a fait fuir si précipitamment de l'auberge que j'habitais.

Comment oublierais-je Eugénie! Ma fille ne me parle-t-elle pas tous les jours de sa mère? ne me demande-t-elle pas si elle va bientôt revenir? Je cherche en vain à éviter ce sujet, Henriette y revient sans cesse; je n'ose lui dire qu'elle me chagrine en me parlant de sa mère; mais puis-je donc espérer encore un bonheur parfait? N'y a-t-il pas ici quelqu'un dont la présence m'empêcherait toujours d'oublier le passé.

Pauvre enfant! ce n'est pas sa faute, à lui, si sa mère fut coupable. C'est ce que je me dis chaque jour en le voyant; malgré cela, je ne puis prendre sur moi et cacher la tristesse que me cause sa présence. Je ne le hais pas, et je sens que je l'aimerais à la folie si j'osais le croire mon fils; mais ces cruels soupçons font plus de mal que la certitude du mal même, car alors je prendrais un parti relativement à Eugène, tandis que je ne sais à quoi m'arrêter.

Le pauvre petit ne m'a jamais vu lui sourire : aussi se tient-il toujours éloigné de moi; jamais il ne m'approche que lorsque sa sœur me l'amène. Quelquefois, en me promenant dans les jardins, j'aperçois de loin Eugène qui joue avec les enfants d'Ernest. Alors je m'arrête, et, me plaçant derrière une charmille, je reste longtemps à le regarder. Je passerais des heures ainsi! Il ne me voit pas, et il se livre sans réserve à la gaieté de son âge, que ma présence semble toujours comprimer. Il me craint sans doute et il ne m'aimera pas. Souvent cette pensée m'afflige... Alors il me prend des envies de courir l'embrasser, de l'accabler de caresses, car je me dis : Si c'était mon fils!... Mais bientôt l'idée cruelle revient, mon cœur se glace, et je m'éloigne précipitamment de l'enfant.

Ma fille s'est aperçue que je ne caressais pas son frère comme elle; car une fille de sept ans fait déjà ses petites remarques, et les enfants sont plus observateurs qu'on ne pense. Henriette, qui se croit une femme à côté de son frère, parce qu'elle a quatre ans de plus que lui, semble avoir pris le petit Eugène sous sa protection; elle le fait jouer, le gronde, le punit ou le récompense; enfin elle fait avec lui la petite maman. Mais, lorsque j'appelle Henriette, je n'appelle pas Eugène; quand je la prends sur mes genoux, je n'y prends pas son frère : ma fille, qui a observé tout cela, me dit un matin pendant que je l'embrasse :

— Mais, papa, est-ce que tu n'aimes pas mon frère:... tu ne l'embrasses jamais... tu ne lui parles jamais... Il est pourtant bien gentil! Il t'aime bien aussi, mon frère; pourquoi donc ne le prends-tu pas dans tes bras?...

— Ma bonne amie, c'est parce qu'on ne traite pas un garçon de même qu'une fille.

— Ah! on n'embrasse pas les petits garçons?

— Rarement.

— Mais, papa, M. Ernest embrasse pourtant son petit garçon aussi souvent que sa fille, lui.

Je ne sais que répondre; les enfants nous embarrassent souvent lorsque nous voulons leur cacher quelque chose. Mademoiselle Henriette, qui s'aperçoit que je ne sais plus que lui dire, s'écrie :

— Ah! si tu n'aimais pas mon frère, ce serait bien vilain!...

Pour éviter les remarques et les questions de ma fille, je me promets de moins l'embrasser dans la journée. Cependant, comme je veux

m'en dédommager tous les matins, en me levant je me rends dans la chambre des enfants. Ils sont encore endormis quand je vais les voir. Le berceau d'Eugène est près d'une croisée, le petit lit d'Henriette est au fond de la chambre et entouré de rideaux, que j'écarte avec précaution pour ne pas l'éveiller. Je ne vais jamais au berceau, je m'éloigne doucement et sans faire de bruit lorsque j'ai embrassé ma fille.

Il y a plusieurs jours que je me conduis ainsi. Henriette ne me parle plus de son frère, mais elle me regarde en dessous d'un air malin; il semblerait qu'il y a déjà des projets dans cette petite tête-là.

Un matin, je me rends comme à l'ordinaire dans la chambre des enfants; je viens d'entr'ouvrir les rideaux et d'embrasser ma fille; je vais m'éloigner sur la pointe du pied lorsque j'entends rire aux éclats derrière moi; je me retourne... je vois Henriette, en chemise, blottie derrière un fauteuil; elle sort de sa cachette et vient sauter et danser dans la chambre en s'écriant :

— Ah! je savais bien que je te ferais embrasser mon frère.

Je la regarde avec surprise, puis je cours écarter les rideaux de son lit... c'est son frère qui est couché dedans... son frère auquel elle a mis son petit bonnet et qui a la figure tournée vers le mur. C'est lui que j'ai embrassé!... parce que sa sœur l'a mis à cette place. Je me sens ému, attendri... En ce moment la petite voix d'Eugène se fait entendre; il crie sans bouger de place et sans se retourner :

— Ma sœur... faut-il que je remue à présent?

— Oui, oui; c'est fini, répond Henriette.

— Comment?... que veut-il dire par là? dis-je à mon tour.

— Ah! papa, c'est qu'il ne dormait pas, il faisait semblant; je lui avais tourné la tête du côté du mur et je lui avais dit : Si tu remues, si tu tournes la tête, papa te reconnaîtra et ne t'embrassera pas. Tu vois qu'il a été bien sage, il n'a pas remué du tout.

Je n'y tiens plus; je prends Eugène dans mes bras, je le couvre de baisers, ainsi que sa sœur, en m'écriant :

— Désormais vous recevrez de moi les mêmes caresses : mon cœur ne vous séparera plus... vous serez également mes enfants. Ah! il vaut encore mieux aimer un étranger que de s'exposer à repousser son fils de ses bras.

Chapitre XXIII. — Le Marieur.

Ernest et sa femme s'aperçoivent bien vite du changement qui s'est opéré dans mes manières avec mon fils; ils en paraissent enchantés. Je leur conte ce qu'a fait Henriette, je leur apprends que c'est à elle qu'est dû ce changement. Ils la comblent de caresses, et moi j'en fais autant, car je lui dois d'être bien plus heureux.

En arrivant un jour de Paris, d'où il apporte des livres pour moi et des jouets pour les enfants, Petterman reste debout devant moi; c'est son usage lorsqu'il veut me dire quelque chose : il attend que je l'interroge : je suis maintenant au fait de cela.

— Qu'est-ce qu'il y a de nouveau, Pettermann?

— Rien, monsieur, si ce n'est qu'en venant ici ce matin j'ai fait une rencontre.

— Une rencontre... est-ce que cela me regarde?

— Oui... ce sont des connaissances de monsieur... des personnes qui étaient au Mont-d'Or en même temps que nous; cette jeune dame bien faite, jolie, et ce petit monsieur maigre, vif, jovial.

— M. Roquencourt et sa nièce?

— C'est ça même.

— Vous les avez vus!

— Sur le boulevard, comme je gagnais le faubourg Saint-Antoine.

— Ce n'est pas vous qui leur avez parlé d'abord, je pense?

— Ah! prout! .. est-ce que j'aurais été m'aviser de ça?... je ne les voyais même pas.... Tout à coup je me sens frapper tout doucement sur l'épaule... je me retourne : c'était l'oncle; il était hors d'haleine : sa nièce était plus loin en arrière. Il me dit d'abord : Mon ami, vous marchez terriblement vite!... ouf! vous m'avez fait courir. Moi, je lui réponds : Dame, monsieur, je ne savais pas que vous me suiviez. Alors sa nièce nous rejoint. Il paraît qu'elle est toujours curieuse, la jeune personne; vous vous rappelez, monsieur, qu'au Mont-d'Or elle m'avait déjà fait des questions?

— Eh bien! que vous a-t-elle demandé?

— D'abord des nouvelles de monsieur; puis, comme je portais un paquet, elle me dit : — Où allez-vous donc avec cela? — A Saint-Mandé, mademoiselle. — Est-ce que M. Dalbreuse demeure à Saint-Mandé? — Oui, mademoiselle. — Et c'est pour lui, ce paquet? — Oui, mademoiselle. Alors elle se mit à rire d'un air drôle, et je m'aperçus que la tête d'un polichinelle sortait du paquet que je tenais; et l'oncle me dit : — Est-ce que M. Dalbreuse s'est fait un petit théâtre de marionnettes? Je lui dis : — Non, monsieur; il y a là-dedans des livres pour mon maître, mais les joujoux sont pour les enfants. — Comment! il a donc des enfants avec lui? s'écria la demoiselle. Ah! prout! que je me dis là-dessus, v'là les questions qui ne vont pas finir. Alors, ôtant mon chapeau; je leur tirai ma révérence en leur disant que j'étaie pressé.

— C'est là tout, Pettermann?

— Oui, monsieur.

Caroline ne m'a donc pas oublié... nous nous sommes bien mal quittés, pourtant. Mais ce ne serait pas une raison pour ne plus penser l'un à l'autre; tant de gens se quittent bien et s'oublient vite. Ce souvenir de mademoiselle Derbin me cause une douce émotion; elle avait un caractère si singulier... une façon de penser qui n'était pas celle de tout le monde, et malgré cela elle avait la grâce et l'amabilité de son sexe.

Si Pettermann était encore là, je lui demanderais si mademoiselle Derbin est changée, si elle a l'air aussi gai qu'autrefois.... Je lui demanderais... je ne sais quoi encore!... mais il est reparti. Il a aussi bien fait. Qu'ai-je besoin de m'occuper de Caroline!.... Je me suis promis de ne plus avoir d'amour que pour mes enfants. C'est dommage pourtant : l'amour est une si agréable occupation!

Il y a trois jours que Pettermann m'a conté cette rencontre. Je suis à me promener dans le bois de Vincennes avec mes enfants. Eugène est maintenant moins timide avec moi : il me sourit, il me caresse même, quoiqu'il n'ait pas encore tout l'abandon de sa sœur, qui me fait faire toutes ses volontés. Je leur donne la main à chacun. J'écoute le babillage d'Henriette et les petites réponses de son frère. Mais ma fille vient de parler de sa mère, et mon front se rembrunit.

— Papa! pourquoi donc ne revient-elle pas, maman?

— Elle est fort loin, ma fille... Il se peut que tu ne la revoies pas de longtemps.

— Mais c'est bien ennuyant, cela... Pourquoi n'allons-nous pas la chercher?

— Cela ne se peut pas.

— Pourquoi?

— J'ignore où elle est maintenant.

— Ah! mon Dieu... et si elle était perdue!...

Henriette a les yeux pleins de larmes; elle me regarde en m'adressant cette question. Pauvre petite! si elle savait le mal qu'elle me fait!... Je ne sais comment la consoler. Si Eugénie était revenue, je pense qu'elle aurait demandé à voir ses enfants, et je ne lui refuserai jamais cette satisfaction. Mais je n'entends pas parler d'elle. Ernest et sa femme ne me disent plus rien sur ce sujet, et quoique leur silence commence à me contrarier, je ne veux cependant pas être le premier à leur parler d'Eugénie; il est possible qu'ils n'en aient pas plus de nouvelles que moi.

Henriette me regarde toujours; impatientée de ce que je ne lui réponds pas, elle s'écrie enfin :

— Mais, papa, à quoi penses-tu donc?...

— A toi, ma fille.

— Je te demande si ma pauvre maman est perdue et tu ne me dis rien... Et monsieur Eugène qui ne demande jamais des nouvelles de sa maman... Hum!... que c'est vilain, ça!... Petit mauvais cœur!...

Eugène regarde sa sœur d'un air honteux, puis se met à me crier, comme s'il récitait un compliment :

— Papa, des nouvelles de maman..., s'il vous plaît?

J'embrasse Eugène; il se contentera de cette réponse, lui : mais ma fille, chaque jour elle m'embarrasse davantage. Cependant elle est déjà capable d'entendre la raison, car son intelligence est au-dessus de son âge. Je m'arrête, je m'assieds au pied d'un arbre; j'attire mes enfants près de moi, et je dis à Henriette :

— Ma chère amie, tu n'es plus une enfant, toi; on peut te parler raison.

— Oh! oui, papa, j'ai sept ans passés... et je sais lire.

— Ecoute : ta maman est partie... pour un pays fort éloigné, je ne sais pas moi-même quand elle reviendra; tu dois bien penser que cela me fait du chagrin de ne plus la voir... et toutes les fois que tu m'en parles, tu augmentes ce chagrin-là... Comprends-tu, ma chère amie?

— Oui, papa... Il ne faut donc plus que je te parle de maman?...

— Du moins, ne me fais pas de questions auxquelles je ne puisse répondre.

— Ah!... mais je pourrai toujours y penser, à maman?

— Oui, ma chère Henriette. Et sois bien sûre que, dès qu'elle reviendra à Paris, son premier soin sera de venir vous embrasser.

Ma fille se tait. Cette conversation semble avoir attristé ces pauvres enfants. Ils ne disent plus rien, et moi-même je reste pensif auprès d'eux. Au bout de quelques instants un monsieur et une dame viennent de notre côté. Je n'ai point levé les yeux pour les voir, mais je m'entends nommer... C'est M. Roquencourt et sa nièce. Ils s'arrêtent devant nous.

— Oui, ma nièce avait raison. .. c'est bien ce cher monsieur Dalbreuse!

Je me lève; je salue l'oncle et la nièce. Caroline a un air froid, mais poli. Je ne lui trouve plus cette physionomie vive et enjouée qui, au Mont-d'Or, attachait tant de gens à son char : elle a pris un maintien plur grave. Son regard est presque mélancolique : mais que cet air lui sied bien! que ce changement lui donne de charmes à mes yeux!

— Ma nièce me disait de loin : Voilà M. Dalbreuse.... et j'avoue que je ne vous remettais pas... J'ai cependant la vue très-bonne!... je ne me suis jamais servi de lunettes... Mais quels sont ces jolis enfants?

— Ce sont les miens.

— Les vôtres?... Ah! oui... je me rappelle... ma nièce m'a conté que vous étiez marié... Ils sont charmants... La petite a des yeux superbes... et déjà une petite tournure... Nous ferons bien des conquêtes avec ces yeux-là.... et toi, mon gros père.... Oh! que tu ferais bien les beaux Léandre... il serait étonnant avec une perruque et un catogan.

Pendant que M. Roquencourt regarde mes enfants, sa nièce se rapproche de moi et me dit à demi-voix :

— Vous avez donc vos enfants avec vous, maintenant?

— Oui, mademoiselle.

Elle se penche alors vers Henriette en lui disant :

— Voulez-vous bien m'embrasser, ma bonne amie?

Ma fille fait une belle révérence, puis se laisse embrasser. Ensuite mademoiselle Derbin prend Eugène dans ses bras pour le caresser. Je ne sais pourquoi je la regarde faire avec plaisir.

— Ah çà! vous demeurez à Saint-Mandé, monsieur Dalbreuse? Nous avons appris cela par votre domestique que nous avons rencontré.

— Oui, monsieur; je passe la belle saison ici; je suis chez un ami qui, pendant mes voyages, avait bien voulu avec sa femme se charger de mes enfants.

— Vous ne savez pas une chose? c'est que depuis hier nous sommes vos voisins.

— Comment?

— Oui, vraiment. Nous avons loué une petite maison toute meublée à Saint-Mandé, et nous sommes venus nous y établir pour passer le reste de la saison. C'est une idée qui est venue à ma nièce. Après que nous eûmes rencontré votre domestique, elle me dit : Mon oncle, je ne me porte pas bien.... Il est vrai qu'elle est toujours souffrante depuis notre retour du Mont-d'Or...

— Mon Dieu! mon oncle, tout cela intéresse fort peu monsieur. A quoi bon ces détails?

— Mademoiselle, tout ce qui vous regarde ne peut que m'intéresser.

Caroline détourne la tête. Son oncle continue :

— Oui, ma chère amie, tu es souffrante... tu as beau vouloir le cacher... cela se voit bien... et cet air sérieux, mélancolique, qui a remplacé ta gaieté d'autrefois... car tu n'as plus ta gaieté, et...

— Mais vous vous trompez, mon oncle; je suis toujours la même.

— Enfin, tu as voulu venir ici pour ta santé... tu me l'as dit du moins; et quand tu veux quelque chose... vous savez, mon cher Dalbreuse, c'est comme lorsqu'elle nous faisait faire des promenades au Mont-d'Or... il faut tout de suite que cela se fasse : aussi, dans les vingt-quatre heures, nous sommes venus, nous avons vu et loué une petite maison! et il a fallu l'habiter tout de suite.

— C'est que Paris m'ennuyait... et puis... je ne connaissais pas ce pays...

— Moi, je le connaissais; mais je l'aime beaucoup... Dugazon a eu une maison de campagne à Saint-Mandé... Je vous la montrerai en revenant. Nous venions y rire, y faire de petits soupers, y jouer la comédie. J'y ai joué *l'Avocat Patelin!*... et Petit-Jean des *Plaideurs*.... Oh! dans *les Plaideurs*, j'ai fait une farce indigne!... Vous savez, le moment...

— Mais, mon oncle, nous retenons monsieur.... nous le gênons peut-être!

— Oh! nullement, mademoiselle... j'allais retourner vers Saint-Mandé...

— Nous y retournions aussi; nous ferons route ensemble... C'était donc dans *les Plaideurs*. Vous savez qu'au troisième acte on apporte des petits chiens : Dugazon m'avait dit : Te charges-tu de... Je vous ai dit que Dugazon me tutoyait : Te charges-tu d'avoir des petits chiens? Moi qui avais déjà mon projet, je lui dis : Oui, je m'en charge. C'est très-bien. La pièce se joue; arrive le moment où l'on demande les malheureux orphelins... j'apporte une grande corbeille couverte... Devinez ce qui en sort!... une douzaine de souris que j'avais cachées là-dedans, et qui se mettent aussitôt à courir sur le théâtre, à se sauver dans l'orchestre... et les hommes de rire! les femmes de crier... elles croyaient toutes avoir une souris sous leur jupon!... Ah! ah! moi je me tenais les côtes!.... Après la pièce, ces dames dirent que j'étais un monstre!... Cela me valut trois bonnes fortunes!

M. Roquencourt continue de parler, et nous arrivons au village. Caroline a toujours tenu la main à Eugène, et elle a souvent causé avec ma fille.

— Voilà notre ermitage, dit M. Roquencourt en s'arrêtant devant une jolie maison qui n'est qu'à deux portées de fusil de celle d'Ernest. J'espère, monsieur Dalbreuse, que vous viendrez nous y voir. A la campagne, il faut voisiner... n'est-ce pas, ma nièce?

— Si monsieur veut nous faire ce plaisir... s'il voulait nous amener ses enfants... je serais charmée de les revoir... Voudrez-vous venir, ma chère amie?...

— Oui, madame.

— Et vous, mon petit ami?... vous devez aimer les bonbons, et j'en ai toujours.

Eugène répond avec un grand sérieux qu'il veut bien aller voir les bonbons. Je remercie pour mes enfants, et je prends congé en promettant de les amener le lendemain.

Caroline veut donc bien me revoir : sa grande colère contre moi est apaisée; c'est que sans doute le sentiment qui faisait naître cette colère est dissipé aussi. Mais pourquoi n'a-t-elle plus son enjouement d'autrefois?... En vérité! je serais bien fat de croire que cela me regarde. Mademoiselle Derbin ne peut-elle pas avoir quelque peine de cœur, ou quelque secret auquel je sois tout à fait étranger? Je voudrais bien savoir si, avant de quitter le Mont-d'Or, elle a revu madame Blémont. Au fait, je ne suis pas fâché de cette rencontre. Quand Ernest travaille, on ne peut pas lui parler; sa femme est sans cesse occupée de ses enfants, du soin de sa maison : j'irai quelquefois causer chez M. Roquencourt.

Au dîner, j'apprends à mes hôtes la rencontre que j'ai faite.

— Si ce sont des gens aimables, engages-les à venir nous voir, dit Ernest.

Je m'aperçois que sa femme n'est pas de cet avis. J'ai dit que Caroline était charmante : les femmes craignent quelquefois les visites d'une personne charmante, et Marguerite est femme maintenant.

— Mon ami, dit-elle, si ce sont des gens qui ont vingt-cinq mille livres de rente et un équipage, je n'oserai jamais les recevoir.

— Et pourquoi donc cela, ma chère amie? Je suis auteur, moi, et le génie marche avant la fortune. N'est-ce pas, Henri?

— Cela devrait être, du moins.

— Mon ami, moi, qui ne suis pas auteur, je n'ai pas de génie....

— Ce ne serait pas une raison, ma chère amie... l'un va très-souvent sans l'autre...

— Enfin je n'oserai... ou ne saurai pas... Tu dis toi-même qu'il ne faut pas faire des connaissances qui entraînent à des dépenses...

Il me semble que Marguerite s'embrouille; je crois voir qu'elle fait des signes à son mari; mais celui-ci cherche une fin de couplet et n'écoute plus Marguerite. Je rassure la petite femme en lui disant que rien ne l'oblige à recevoir M. Roquencourt et sa nièce.

— Mais vous irez les voir? me dit-elle.

— Oui; je ne vois pas ce qui m'en empêcherait.

— Non, sans doute... Mais, tenez, d'après ce que j'ai entendu de cette demoiselle, qui ne veut pas se marier, j'ai dans l'idée que c'est une coquette.

— Quand cela serait, pourvu que sa société soit agréable... Il me semble que je n'ai rien à craindre, moi.

Madame Ernest ne dit plus rien; je vois fort bien qu'elle n'est pas satisfaite du nouveau voisinage qui nous est arrivé, et je ne puis en concevoir la raison : cela ne m'empêchera pas d'aller voir les voisins.

Le lendemain j'emmène mes enfants et je me rends à la demeure de M. Roquencourt. Je trouve l'oncle se promenant dans son jardin avec plusieurs personnes du pays. Les gens riches ont vite de la société!... c'est à qui se liera avec les personnes qui ont équipage. M. Roquencourt était en train de raconter à ses nouvelles connaissances une scène de *M. de Crac;* il prend mon fils et ma fille par la main, et veut leur faire voir son jardin et goûter de ses pêches. Je les laisse aller; j'entre au rez-de-chaussée pour saluer Caroline. J'entends le son d'un piano. Un piano!... que cet instrument me rappelle de choses!... Ces accords me font mal maintenant. Je me souviens que mademoiselle Derbin m'a dit qu'elle touchait du piano. Je m'efforce de vaincre mon émotion, et j'entre dans le salon où est Caroline. Je l'écoute pendant quelque temps sans lui parler... je ne puis dire ce que j'éprouve. Elle cesse enfin, et je m'approche.

— Vous étiez-là? me dit-elle.

— Oui, je vous écoutais.

— Vous n'avez pas amené vos enfants?

— Pardonnez-moi; ils sont avec monsieur votre oncle.

— Ils sont charmants, vos enfants; et... je vous félicite, monsieur, de les avoir avec vous... C'est une preuve que madame votre épouse a oublié vos torts... puisqu'elle vous confie ce qu'elle a de plus cher... Cela me fait présumer que bientôt elle-même...

— L'avez-vous revue avant de quitter le Mont-d'Or, mademoiselle?

— Non, monsieur; elle a quitté l'hôtel que nous habitions le lendemain même de votre départ. Est-ce que vous ne savez pas où elle est maintenant?

— Non, mademoiselle.

— En vérité, monsieur, je ne comprends rien à votre conduite... à vous-même... Vous paraissez aimer, chérir vos enfants, et vous délaissez leur mère souffrante, malheureuse... Si je ne vous avais pas vu et que l'ont m'eût parlé de vous, je vous aurais cru hideux au physique comme au moral... mais quand on vous connait... on ne peut cependant pas penser cela.

Caroline sourit; je me tais : c'est ce que j'ai de mieux à faire quand on entame ce sujet. Henriette et Eugène reviennent du jardin. Caroline court les embrasser et leur prodigue des joujoux et des bonbons; puis, comme je garde toujours le silence, elle se remet devant le piano, et laisse pendant quelques instants errer ses doigts sur les touches. Eugène s'est assis dans un coin : il est tout occupé de ses bonbons; Henriette admire une belle poupée qu'on vient de lui donner : mais, aux premiers sons du piano, je m'aperçois qu'elle écoute et cesse de jouer. Moi aussi j'écoute; car il me semble entendre Eugénie... c'était le même talent, la même expression... Bientôt mon illusion augmente encore. Mademoiselle Derbin, après de brillants préludes,

vient de commencer un air que je reconnais... C'est celui qu'Eugénie jouait de préférence... Je me persuade que c'est elle que j'écoute comme aux premiers temps de notre union... Je suis tiré de cette illusion par des sanglots... je lève les yeux... Ma fille est tout en larmes, et la poupée est tombée de ses mains. Je cours à Henriette; Caroline en fait autant.

— Qu'as-tu donc, ma chère enfant? lui dis-je en la pressant dans mes bras. Pourquoi ces pleurs?

— Ah, papa... c'est que... je croyais encore entendre maman!

Pauvre petite, je la presse contre mon cœur, et je cache dans sa chevelure les larmes qui s'échappent aussi de mes yeux.

Caroline est restée devant nous, mais je l'entends me dire à demi-voix : — Vous voyez les pleurs de cette enfant, et vous ne lui rendez pas sa mère!...

Je reviens à moi-même, je console ma fille : Caroline la comble de caresses; mais malgré ses instances pour me retenir je m'éloigne avec mes enfants : car j'entends venir M. Roquencourt, et en ce moment il me serait impossible de supporter la société.

J'ai fait plusieurs visites à mes voisins. Caroline ne touche plus du piano quand je suis là Elle comble mes enfants de caresses, de présents, que les enfants ne peuvent refuser; avec moi elle est triste et silencieuse : pourtant elle trouve toujours que je m'en vais trop tôt.

Chez Ernest, je vois qu'on n'aime pas les nouveaux voisins : cela me semble fort injuste, puisqu'on ne les connaît pas. On jette des regards dédaigneux sur les jouets que ma fille et Eugène reçoivent de Caroline : est-ce jalousie, et parce que ses enfants n'en ont pas autant, que madame Ernest déprécie ce qu'on donne aux miens? Non, je connais l'excellent cœur de Marguerite; il est étranger à l'envie : d'où vient donc qu'elle montre tant de prévention contre la nièce de M. Roquencourt?

En allant un jour chez Caroline je suis fort surpris d'y rencontrer M. Giraud. Mais j'apprends bientôt qu'il a été présenté par un voisin chez lequel il allait passer la journée. A la campagne un ami en amène un autre, et Giraud est de ces gens qui ne demandent qu'à être amenés. Il paraît charmé de me voir; on aime toujours à trouver des connaissances dans une maison où l'on va pour la première fois, cela met plus à l'aise. En s'apercevant que je suis bien vu dans la maison, que l'oncle et la nièce me témoignent beaucoup d'amitié, Giraud redouble de prévenances avec moi; j'en devine le motif : Giraud n'est pas venu ici sans but : il aura entendu dire que mademoiselle Derbin était à marier... Une demoiselle jolie et riche, quelle belle noce à faire!... Il veut se ménager des intelligences ici. Il accable Caroline de compliments qui, je crois, ne la touchent guère; mais il écoute avec une patience imperturbable M. Roquencourt lui réciter Mascarille, et cela pourra le faire inviter à revenir.

Cependant le voisin qui l'a amené veut retourner chez lui; Giraud s'éloigne à regret; il demande la permission de venir saluer l'oncle et la nièce quand il se promènera à Saint-Mandé; on lui fait une réponse polie, il sort enchanté. Je pars en même temps, car je vois qu'il désire me parler; en effet, à peine dehors il me prend sous le bras, ralentit le pas en criant à son ami d'aller toujours devant; puis entame la conversation :

— Mon cher ami, il me paraît que vous êtes très-lié... très-bien reçu chez M. Roquencourt.

— Mais, monsieur Giraud, je me flatte d'être bien reçu partout où je vais; s'il en était autrement...

— Ce n'est pas ça... mon Dieu! je connais votre mérite, mon ami... quoique vous ne viviez plus avec votre femme... mais ça ne prouve rien!... Dites-moi donc, c'est un parti superbe que cette demoiselle Derbin... si ce qu'on m'a dit est vrai... Mais je prendrai des informations... vingt-cinq mille francs de rente bien nets, et encore des espérances sur l'oncle!... avec ça une jolie personne; de la tournure, des talents; elle touche du piano... Touche-t-elle d'autre chose encore?

— Je ne le lui ai pas demandé.

— C'est égal! c'est un parti très-avantageux, et j'ai justement l'homme qu'il lui faut.

— Ah! vous avez...

— Oui, vous savez bien que j'ai toujours des maris à offrir, moi... Aussi quand Dupont, qui va devant là-bas, m'a parlé de cette demoiselle, je lui ai dit sur-le-champ : Il faut me mener là; il m'y a mené, et j'y retournerai. Sont-ils toujours chez eux?

— Excepté quand ils vont se promener.

— Mais je veux dire : ils ne retournent pas à Paris?

— Je l'ignore.

— Alors je me hâterai de revenir... C'est un trop beau mariage à faire pour ne pas se presser; un autre le ferait... Heureusement Saint-Mandé ce n'est pas loin, et il y a les omnibus. Mais il faudrait, mon cher ami, me servir un peu, tâter l'oncle et la nièce, et leur parler de mon jeune homme.

— Quel jeune homme?

— Celui que je proposerai : un beau garçon de vingt-deux ans, fils unique, de la fortune... qui désire acheter une pharmacie... D'ailleurs, si celui-là ne convient pas, j'en ai d'autres... Le tout est de savoir si la demoiselle n'a pas d'inclination... Savez-vous si elle a quelque inclination?

— De quel droit, monsieur Giraud, irai-je demander cela à cette demoiselle?

— Ah! bah! sans demander, on sait toujours; enfin, c'est égal, servez-moi dans la maison; je tâcherai que Dupont me serve aussi. Il faut que je le rejoigne... Mon ami, je vous en prie, tâtez toujours la demoiselle : vous pouvez offrir un fort joli garçon avec cent mille francs et deux beaux héritages en perspective... Ah!... si elle ne veut pas d'une pharmacie... ce qui est présumable quand on a vingt-cinq mille livres de rente, on achètera une charge d'avoué... ça lui plaira mieux... à la rigueur même on n'achètera rien du tout... Holà... eh! Dupont... me voilà... Diable! il serait capable de dîner sans moi.

Giraud me quitte. Je ne puis m'empêcher de rire de sa manie de marier tout le monde; je crois que c'est sa seule profession, et que, outre les repas de noces, il se fait donner un pot-de-vin par le marié. S'il compte sur moi pour parler à mademoiselle Derbin, il sera trompé dans son attente. Irai-je parler pour quelqu'un que je ne connais pas?... D'ailleurs je ne vois pas qu'il soit si nécessaire de marier les gens.

Trois jours se sont écoulés depuis cette rencontre. J'ai oublié Giraud et je crois qu'on ne pense guère à lui chez M. Roquencourt. Je suis sorti un moment sans mes enfants; mon intention n'était pas d'aller voir Caroline, mais elle était contre la fenêtre quand je suis passé, elle m'a vu et me fait signe d'entrer. Son oncle est au jardin, elle est seule dans le salon. Depuis notre séjour au Mont-d'Or, je ne sais pourquoi je suis embarrassé quand je me trouve seul avec elle.

Nous restons assez longtemps sans nous parler. C'est assez ce qui arrive lorsqu'on aurait beaucoup de choses à se dire. Caroline est près de son piano et n'en touche pas.

— Pourquoi ne vous entends-je plus en jouer? lui dis-je.

— Parce que cela vous attriste... et je ne vois pas la nécessité de vous faire de la peine..

— Il y a des souvenirs pénibles et doux à la fois. Je voudrais pourtant entendre encore cet air que vous jouiez la dernière fois.

— Et qui a fait pleurer votre fille... Pauvre enfant... combien je l'aime!...

Caroline se met au piano et joue le morceau favori d'Eugénie. Je me laisse aller au charme de l'entendre et à l'illusion des souvenirs. Mon cœur est gros de larmes, et j'ai pourtant du plaisir. Caroline se retourne souvent pour me regarder, mais moi je ne la vois plus.

Tout à coup un grand bruit nous tire de cette situation qui avait du charme pour tous deux. On a sonné avec force à la porte de la maison. Bientôt nous entendons plusieurs voix et les aboiements d'un chien.

— Quel ennui! s'écrie Caroline, on ne peut pas être tranquille un moment ici; mon oncle reçoit tous ses voisins!... il faudra absolument que je me fâche.

Le bruit va toujours en augmentant. Il me semble entendre des voix de connaissance. Enfin on se dirige vers le salon, et je vois entrer Giraud avec sa femme, sa fille, un de ses fils, et un grand jeune homme qui est habillé comme pour aller au bal, et qui n'ose pas se mouvoir de peur de déranger le nœud de sa cravate ou de froisser son col.

Caroline regarde entrer tout ce monde en ouvrant de grands yeux. Giraud s'avance d'un air dégagé, et présente sa femme en disant : — Mademoiselle, j'ai bien l'honneur de vous offrir mes hommages... c'est mon épouse que je vous présente... Ma femme, c'est mademoiselle qui est la nièce de M. Roquencourt, chez qui j'ai reçu un accueil si aimable dimanche dernier, et qui m'a engagé à venir quand je me promènerais de ces côtés... Voilà mon fils aîné et ma fille... Saluez donc, mes enfants... Monsieur est un de vos amis intimes... il était de notre promenade, et je me suis permis de vous le présenter... Bonjour, mon cher Blémont, enchanté de vous retrouver ici!

Caroline a fait un salut assez froid à tout le monde; elle se contente d'indiquer des chaises. La famille Giraud s'assied; le beau monsieur se place sur le bord d'un canapé. Giraud reprend bien vite : — Mais où est donc ce cher oncle, cet aimable M. Roquencourt?... Dieu! qu'il m'a fait de plaisir en me récitant Mascarille de l'*Etourdi!*... et *M. de Crac!*... Ah! comme c'était ça!... J'ai bien fait rire ma femme en lui racontant cette pièce-là... N'est-ce pas, ma bonne?

— Oui, mon ami. Mais, mon Dieu! qu'a donc Azor à fureter ainsi sous toutes les chaises... Tenez-vous, Azor... Monsieur Mouillé, donnez-lui donc un coup de pied, s'il vous plaît, pour qu'il se tienne tranquille.

M. Mouillé, c'est le beau jeune homme, se lève, et cherche à saisir le chien. Ne pouvant le prendre, il lui applique un coup de pied, qui fait aboyer et fuir Azor au moment où M. Roquencourt entre dans le salon.

Tout le monde se lève de nouveau. M. Giraud présente derechef sa famille et son jeune homme en ajoutant cette fois : — M. Mouillé ne vient pas souvent à la campagne... il a tant d'affaires à régler depuis qu'il a hérité de son oncle le négociant, qui lui a laissé cent cinquante mille francs et un boghei... Est-ce un boghei ou un tilbury que votre oncle avait?...

— C'était un tape-cul, répond M. Mouillé sans tourner le cou. Giraud fait un peu la grimace et continue : — Oui... une voiture enfin. C'est gentil pour un jeune homme de vingt-trois ans. Mais quand je lui ai dit que nous nous arrêterions chez des personnes aussi ai-

mables, il n'a plus hésité à nous accompagner... Ma femme, voilà M. Roquencourt qui, comme je te le disais tout à l'heure, a si bien joué la comédie autrefois!... Dieu! que vous m'avez fait rire en me faisant Mascarille!...

M. Roquencourt a d'abord paru un peu surpris de trouver une réunion amenée par un homme qu'il n'a vu qu'une fois; mais, du moment qu'on lui parle comédie, ses traits se dilatent, ses yeux s'animent; il s'écrie :

— Oui, pardieu! j'ai joué la comédie!... et devant Dugazon, Larive, et beaucoup d'autres!...

— C'est ce que j'ai dit à ma femme et à M. Mouillé : vous avez joué devant Dugazon... Ma bonne, monsieur a joué devant Dugazon!

— Mascarille est un beau rôle, fort long; mais, quoique j'y fusse très-bien... surtout quand je disais : *Vivat Mascarillus, fourbum imperator!*...

— Ah! charmant!... délicieux!... Hein, ma femme? qu'est-ce que je t'avais dit? *Fourbum imperator!* Taisez-vous, mes enfants!

— J'avais d'autres rôles que je préférais... D'abord, Figaro... Ah! Figaro!... le costume est si joli!... il m'allait si bien!...

— Oui, le costume devait très-bien vous aller... Monsieur Mouillé, ne vous êtes-vous pas déguisé en Figaro une fois pour aller à un bal superbe chez un entrepreneur?

— Non, monsieur, j'étais en *Pinçon* dans *Je fais mes Farces.*

— Ah! c'est différent!

— Pour en revenir à mon costume, dit M. Roquencourt, il était blanc et cerise et tout en soie... Je crois que je l'ai encore!...

— Blanc et cerise!... et vous l'avez encore!... Ah, Dieu! si vous le mettiez que ce serait aimable!...

Caroline, qui n'a pas prononcé un mot pendant toute cette conversation, se penche alors vers moi et me dit à l'oreille : — Est-ce que ces gens-là sont venus avec l'intention de se moquer de mon oncle?

— Non... il y a un autre motif que je vous apprendrai.

M. Roquencourt regarde un moment Giraud; mais il lui répond avec bonhomie : — Oh! non; je ne puis plus mettre ce costume... Il y a vingt-cinq ans qu'il ne m'a servi... et, depuis ce temps, j'ai pris du corps... beaucoup de corps...

— Oui, au fait, en vingt-cinq ans on change, on engraisse... Monsieur Mouillé, je trouve que vous avez encore grandi depuis l'année dernière...

— De trois lignes, reprend M. Mouillé en s'inclinant.

— Trois lignes!... Peste!... vous ferez un gaillard!... Mademoiselle a une bien belle taille aussi... de ces tailles élégantes et sveltes... qui ne permettent pas à un petit homme de lui offrir son bras.

C'est à Caroline que ce compliment s'adresse. Elle me regarde en faisant un mouvement d'impatience; mais Giraud, qui croit avoir fait la plus belle chose du monde en vantant les belles tailles, n'a pas pensé à M. Roquencourt qui est fort petit. L'oncle s'avance au milieu du cercle en disant :

— Monsieur, vous vous trompez beaucoup en disant qu'un homme de moyenne taille ne doit pas donner le bras à une grande femme : mademoiselle Contat n'était pas petite, et certainement elle me trouvait très-bien pour son cavalier.

— Oh! monsieur Roquencourt!... mais ce n'est pas du tout ça que j'ai dit ou que j'ai voulu dire!... Diable! entendons-nous... les petits hommes!... peste!.. Mais tout le monde sait que les héros, les Alexandre, les Frédéric, les Napoléon, étaient de petite taille!... N'est-ce pas, monsieur Mouillé?... Ma femme, fais donc taire ta fille.

— Et au théâtre, monsieur, il vaut beaucoup mieux être petit que grand, car la scène grandit déjà.

— C'est ce que j'ai dit vingt fois à ma femme, la scène grandit... et vous en savez quelque chose, monsieur Roquencourt?

— Oui, certainement. Un homme grand ne peut jouer ni Figaro, ni Mascarille, ni Scapin. Ah! que j'étais leste et vif en Scapin!... On a fait mon portrait sous ce costume...

— Votre portrait en Scapin!... A-t-il été au salon?...

— On a voulu me faire aussi dans *M. de Crac*...

— Ah! *M. de Crac!*... Ma femme rit encore parce que je lui ai récité quelques scènes d'après vous... Ah! monsieur Roquencourt! si vous étiez assez bon... M. Mouillé n'a jamais vu *M. de Crac*... N'est-ce pas, M. Mouillé?

— Pardonnez-moi, répond le beau jeune homme, je crois l'avoir vu jouer chez *Bobino*.

— Ah! ah! chez Bobino? s'écrie M. Roquencourt. Pardieu! ce devait être joli!... Un rôle d'une difficulté!... D'abord il faut bien prendre l'accent :

> Dé façon qué dé loin sur lé pauvre animal
> Lé perdreau, sans mentir, semblait être à chéval,
> Et fût resté longtemps dans la mémé posture,
> Si mon chien n'avait pris cavalier et monture.
> Eh donc! qu'en dites-vous?

Pendant cette tirade, Giraud trépigne des pieds et a l'air de se rouler de plaisir sur sa chaise; madame Giraud n'est occupée qu'à faire tenir ses enfants en repos. M. Mouillé ne bouge pas.

— Ah! bravo!... bravo!... s'écrie Giraud. Hein! ma femme... tu n'avais jamais entendu jouer la comédie avec cette facilité!... Monsieur Mouillé, vous devez vous estimer bien heureux de nous avoir accompagnés à Saint-Mandé!... et bien heureux de toutes les façons... car on trouve ici tout ce qui peut séduire et charmer!... Ah! monsieur Roquencourt, encore quelque chose... quelques fragments.

— Est-ce que tout cela va durer longtemps? me dit tout bas Caroline. Je souris et ne réponds rien. M. Roquencourt ne se fait pas prier pour continuer. Il s'avance de nouveau au milieu du salon en disant :

— Voici un passage de la scène où on lui demande des nouvelles de son fils... et c'est son fils lui-même qui le questionne, sans qu'il le reconnaisse...

— Ah! bon... j'y suis... Ma femme, on lui demande des nouvelles de son fils... Attention, monsieur Mouillé; et c'est son fils lui-même... Vous entendez?

— Je ne comprends pas du tout, répond le beau jeune homme.

— Si fait, si fait... Chut! taisons-nous, mes enfants!

> . . . . Il sert contré lé Russe;
> Mais il sert tout dé bon. Ah! lé feu roi dé Prusse
> Savait l'apprécier : et lé Grand-Frédéric,
> En fait d'opinion, valait tout un public.
> Il admirait mon fils... J'en ai...

M. Roquencourt est interrompu dans sa déclamation par la cuisinière, qui accourt en disant : — Mon Dieu, mamselle, quest-ce que c'est donc que ce chien qui vient d'arriver ici? il est entré dans ma cuisine, il se jette sur tout ce qui s'y trouve; il a mangé d'un trait le restant du chapon qui était sur la table, et il vient d'emporter le gigot qui était pour vot' dîner...

— Ah! c'est qu'il a soif! s'écrie Giraud, donnez-lui à boire... il a eu très-chaud, faites-le boire, s'il vous plaît... et il vous caressera tout de suite.

— Monsieur, dit Caroline en se levant et en s'avançant d'un air très-décidé vers Giraud, je suis désolée, mais il faudra que vous fassiez boire votre chien ailleurs; mon oncle doit se rappeler que nous avons à sortir ce matin, l'heure nous presse, et nous ne pouvons avoir le plaisir de vous posséder plus longtemps chez nous.

En disant cela, Caroline a lancé à son oncle un regard que celui-ci a fort bien compris, et il balbutie : — Oui, en effet... je crois que nous avons à sortir...

Giraud paraît consterné, il regarde sa femme, qui regarde M. Mouillé, lequel regarde si son pantalon ne fait pas de plis. Cependant la famille se lève; le beau jeune homme les imite, et Giraud salue profondément en disant : — Puisque vous avez affaire... certainement nous ne voulons pas vous retenir... une autre fois j'espère que nous serons plus heureux, et que nous pourrons former des rapports dont l'heureuse suite... M. Mouillé, présentez donc vos hommages à mademoiselle... Saluez, mes enfants... Monsieur Roquencourt, nous n'oublierons pas votre aimable complaisance... Azor... holà... Azor... Azor... oh! il faudra bien qu'il vienne... Au revoir, mon cher Blémont.

La famille s'en va à reculons en saluant, et Giraud me dit à l'oreille : — Est-ce qu'elle a une inclination? Si ce jeune homme-ci ne lui convient pas, j'en ai deux autres à lui présenter... écrivez-moi ce qu'on vous aura dit.

Enfin ils ont quitté le salon, et on parvient à retrouver Azor qui sort de la maison avec un os de gigot dans la gueule.

Quand la société est partie, Caroline dit à la bonne et au jardinier : — Si jamais ces gens-là se présentent ici, songez bien à dire que nous n'y sommes pas. C'est vraiment d'une indiscrétion trop forte.

— Soyez tranquille, mamselle, dit la cuisinière, je n'ai pas envie de revoir pus les maîtres que l'chien... V'là mon dîner à refaire, à présent.

— C'est la faute à mon oncle... il invite tous les gens qu'il aperçoit; pourvu qu'on lui parle théâtre, comédie, ça lui suffit... il déclamerait devant des ramoneurs!...

— Ma nièce, ceci est trop fort... ai-je été chercher ce monsieur.... lui dire de nous amener sa femme, ses enfants et son chien? Il trouve que je dis bien la comédie, je ne vois rien d'extraordinaire à cela... bien d'autres que lui ont pensé cela aussi!... mais déclamer devant des ramoneurs!... au reste, des ramoneurs pourraient avoir le sens très-juste... le peuple ne juge pas si mal que vous semblez le croire, et Dugazon m'a répété plusieurs fois qu'aux représentations *gratis* les applaudissements ne partaient que lorsqu'ils étaient mérités... Mais vous ne comprenez rien à la comédie, et devant vous il serait fort inutile d'avoir du talent.

M. Roquencourt est piqué, il nous laisse et rentre dans son appartement. Je veux aussi m'éloigner. Caroline me retient en me disant : — Encore un moment, s'il vous plaît... Vous connaissez ce M. Giraud, qui semblait vouloir se planter ici avec toute sa famille et même ses amis... il vous a parlé bas... Vous m'avez dit que vous m'apprendriez le motif de sa visite... voulez-vous bien me l'apprendre, monsieur?

Je me rassieds près de Caroline; je ne puis m'empêcher de sourire en lui disant : — Mademoiselle, ce M. Giraud a une manie... un penchant... ou une vocation pour faire des mariages. En apprenant que vous étiez libre encore, il a sur-le-champ conçu le dessein de vous marier...

— L'impertinent ! de quoi se mêle-t-il ?...

— Comme il est persuadé que l'on doit toujours finir par en venir là, il met dans ses projets une persévérance incroyable. Il m'avait déjà chargé de vous parler en faveur du jeune homme qu'il vient de vous amener...

— Comment ! ce grand nigaud ?

— C'était un aspirant à votre main, oui, mademoiselle; et, malgré l'accueil peu flatteur que vous venez de faire à Giraud et à son protégé, je ne serais nullement étonné qu'il revînt bientôt à la charge avec un nouvel épouseur.

— Je vous assure, monsieur, que je ne le recevrai plus. Ce que vous venez de m'apprendre me fait trouver ce Giraud encore plus insupportable... Vouloir me marier !... conçoit-on une pareille idée ?

La physionomie de Caroline est devenue sérieuse. Elle baisse les yeux et reste pensive; au bout d'un moment elle reprend : — Me marier... oh ! non... Je ne me marierai jamais... un moment j'ai cru que c'était possible... C'était un rêve charmant que j'avais fait... mais ce n'était qu'un rêve... Je m'étais cruellement abusée !...

Ces paroles portent le trouble dans mon âme... et pourtant est-ce à moi qu'elles sont adressées? Je ne devrais pas chercher à le savoir; malgré moi je me rapproche de Caroline, dont la tête est tristement penchée sur sa poitrine, et je lui prends la main, ce que je n'avais jamais fait encore... mais elle a l'air si triste, je voudrais la consoler.

Je ne sais que lui dire... Je n'ose lui demander le motif de sa résolution. Nous restons longtemps ainsi sans parler; ma main serre doucement la sienne, mais cela ne la console pas, car des larmes coulent de ses yeux; alors mon bras presse sa taille... Je sens son cœur battre sous mes doigts... Je respire presque son haleine.

Tout à coup elle me repousse, s'éloigne de moi et s'écrie : — Ah ! je ne me croyais pas si faible... mais du moins je ne serai pas criminelle... non... je n'ajouterai pas à la douleur d'une femme que je plains... que je voudrais rendre au bonheur... et puisque je ne sais pas vous cacher ce que j'éprouve... ce n'est plus que dans le monde... que devant des étrangers qu'il faut nous voir... oui, j'en fais le serment, ce tête-à-tête est le dernier que nous aurons ensemble.

En achevant ces mots, elle sort précipitamment du salon, et moi je m'éloigne en trouvant qu'en effet nous aurons raison de nous fuir.

Chapitre XXIV. — Le Fantôme.

Depuis mon dernier tête-à-tête avec Caroline, je vais moins souvent chez elle, et je ne m'y rends jamais sans être accompagné de mes enfants. La saison s'avance, nous n'avons plus que peu de temps à passer à la campagne, et je vais chaque jour me promener avec eux dans le bois. Quelquefois madame Ernest vient avec nous; je m'aperçois qu'elle me montre plus d'amitié, qu'elle est de meilleure humeur depuis que je passe moins de temps chez M. Roquencourt; j'en conclus que décidément elle a quelque chose contre ses voisins. Mais comme elle est toujours aussi bonne, aussi attentive pour moi et mes enfants, comme son mari me témoigne la même amitié, je ne leur en demande pas davantage.

Souvent, au contraire, je m'aperçois que c'est madame Ernest qui voudrait me parler. Je lis assez bien dans les physionomies pour deviner qu'elle a quelque chose à me dire... Mais alors, qui la retient? Lorsque je suis pensif, je la vois m'examiner en dessous, puis regarder mes enfants; mais elle se tait, ou parle de choses qui ne peuvent m'intéresser.

Une après-dînée, nous venons d'aller dans le bois de Vincennes avec notre famille. Je tiens par la main Henriette et Eugène; madame Ernest conduit également son fils et sa fille. Le jour commence à baisser; en entrant dans une allée un peu sombre, Eugène s'écrie :

— Ah !... j'ai peur du fantôme ici !

— Du fantôme? dis-je en prenant Eugène dans mes bras. Et qui donc t'a parlé de fantôme, mon ami ?

— C'est la bonne, s'écrie la petite fille de madame Ernest, qui dit qu'il y a un fantôme dans notre maison, et qu'elle l'a vu dans le jardin.

— Votre bonne est une sotte, et vous aussi, mademoiselle, dit aussitôt la maman; je lui défendrai de vous parler de choses semblables.

— Oh ! j'en ai aussi entendu parler, dit Henriette, et la bonne assure que c'est du côté du petit pavillon qu'on entend ou qu'on voit le fantôme.

— Mon Dieu ! que ces gens-là sont bêtes !... Et vous, Henriette, qui êtes si raisonnable, comment pouvez-vous répéter cela ?

Madame Ernest semble très-fâchée que l'on ait parlé d'un fantôme. Je me mets à rire et lui dis : — Mais, en vérité, vous prenez presque cela au sérieux. Est-ce que vous pensez que je vais me sauver bien vite parce que ces enfants disent qu'il y a un fantôme dans votre maison ?

— Non, sans doute; mais ne trouvez-vous pas aussi que l'on a tort de rendre des enfants peureux en leur parlant de ces choses-là ?

— C'est pour cela qu'il vaut mieux en rire avec eux que de s'en fâcher. Toi, Henriette, je suis bien sûr que tu n'as pas peur du fantôme, parce que tu comprends qu'il n'en existe pas...

— Dame, papa... je ne sais pas s'il y en a, mais j'en ai un peu peur aussi... Et l'autre nuit... je me suis éveillée, il m'a semblé voir quelque chose de blanc qui sortait de la chambre.... Oh ! j'avais bien envie de crier; mais je me suis vite mis la tête sous la couverture.

— Mais, ma chère amie, il faudrait d'abord savoir de quoi l'on a peur. Qu'est-ce que c'est qu'un fantôme ? voyons !

— C'est... je ne sais pas, papa.

— Oh ! moi, je le sais bien, s'écrie le petit Ernest; un fantôme, c'est un revenant.

— Ah, diable ! et qu'est-ce que c'est qu'un revenant ?

— Dame !... c'est un fantôme.

— Bravo ! tu serais en état d'expliquer l'Apocalypse, toi.

— Un fantôme, s'écrie à son tour la petite fille, c'est un diable qui a une queue rouge et des cornes vertes, et qui vient la nuit tirer les pieds aux petits enfants qui sont méchants.

Cette définition nous fait rire, Marguerite et moi; mais je conviens qu'elle aura raison de gronder sa bonne, qui fait de tels contes aux enfants. Il ne faut jamais effrayer et rembrunir de jeunes imaginations. Il vient assez vite le temps où nous ne voyons plus tout en rose.

En parlant de fantômes, nous sommes revenus à la maison. J'embrasse mes enfants qui vont se livrer au repos, et je me rends au jardin. La soirée, qui est superbe, invite à respirer l'air du soir. Je me trouve bientôt près du pavillon qui n'est pas habité. La lune éclaire alors cette partie du jardin; mais sa clarté porte à la mélancolie. Tout en jetant les yeux sur les massifs d'arbres qui m'environnent, je me rappelle le fantôme dont nous avons parlé en route, et, quoique je n'aie nulle croyance aux revenants, je sens qu'en y mettant un peu de bonne volonté, il est facile de voir derrière le feuillage des ombres que le moindre souffle du vent fait mouvoir.

Je m'assieds sur un banc qui est contre le pavillon. La nuit est si douce, si calme, que je ne songe pas à rentrer. L'image de Caroline, le souvenir d'Eugénie viennent tour à tour s'offrir à ma pensée; je soupire en songeant que je dois fuir l'une parce qu'elle m'aime, et oublier l'autre parce qu'elle ne m'aimait pas. Mais cette dernière est la mère de mes enfants... Aujourd'hui encore ils m'ont parlé d'elle, ils m'ont demandé si elle reviendrait bientôt; je n'ai su que leur répondre. Ernest et sa femme ne me parlent plus d'Eugénie : ce silence m'étonne et m'inquiète... Plus un mot d'elle... plus rien qui me fasse savoir où elle est, ce qu'elle fait... si elle existe encore... Elle était si changée, si souffrante, au Mont-d'Or ! Ah ! je voudrais avoir de ses nouvelles. Je puis ne plus l'aimer, mais jamais elle ne me sera indifférente.

Ces pensées m'ont fait oublier l'heure. Un bruit que j'entends assez près de moi me fait lever la tête... C'était comme un léger soupir... Je n'aperçois personne, je me lève... Il me semble, à travers le feuillage, distinguer quelque chose de blanc qui fuit vers l'autre bout du jardin. Le souvenir du fantôme se présente à mon esprit... Tout ceci pique ma curiosité... Je me dirige vers l'allée où j'ai cru voir quelque chose; mais je ne trouve rien, et je me décide à rentrer dans ma chambre : car il est tard, et sans doute tout le monde est déjà retiré.

Je ne crois certainement pas aux revenants ; mais je me rappelle l'impatience de madame Ernest lorsque les enfants ont parlé du fantôme, et je soupçonne qu'il y a là-dessous quelque mystère. Je voudrais le découvrir, car quelque chose me dit que cela doit m'intéresser.

Je me suis couché, mais je ne puis dormir. Tourmenté par ces idées, je me décide à me relever et je vais ouvrir ma fenêtre, lorsqu'il me semble entendre du bruit au bout du corridor, dans la chambre de mes enfants. J'entrouvre bien doucement ma porte... En ce moment une espèce d'ombre blanche sort de la chambre du fond; j'avoue que j'éprouve d'abord un léger serrement de cœur... Je suis prêt à me précipiter vers cet être mystérieux... Je me contiens cependant, et j'attends en silence et sans bouger pour savoir ce que tout ceci deviendra.

Après avoir refermé la porte de la chambre des enfants, l'ombre se baisse pour prendre une lanterne; puis elle vient lentement de mon côté... C'est une femme... Je puis la distinguer à présent... Ah ! je la reconnais ! c'est Eugénie.

Elle marche bien doucement, elle semble craindre de faire du bruit; sa robe blanche et le grand voile de mousseline qui est rejeté en arrière de sa tête lui donnaient de loin quelque chose d'aérien, de vaporeux; je ne doute plus que ce ne soit là le fantôme qui a effrayé la bonne et les enfants. Pauvre Eugénie ! sa figure est presque aussi pâle que ses vêtements. Quelle tristesse dans ses yeux ! Quel abattement dans toute sa personne ! Elle s'arrête... elle est debout devant l'escalier... elle tourne la tête vers la chambre qu'elle vient de quitter, puis elle regarde de mon côté... Je tremble qu'elle ne m'aperçoive... mais non; je suis sans lumière et dans un endroit fort obscur. Elle se décide enfin à descendre l'escalier : je cours alors contre ma fenêtre, j'aperçois la petite lanterne traverser rapidement le jardin et disparaître près du pavillon.

C'est donc Eugénie qui habite ce pavillon, qui est toujours fermé avec soin; Ernest et Marguerite le lui ont donné pour qu'elle puisse plus facilement venir voir ses enfants... Ainsi elle est là... près de moi... depuis longtemps peut-être, et je ne m'en doutais pas. Quel est son but... son espoir?... N'est-ce que pour ses enfants qu'elle s'est ca-

chée là?... Mais Ernest et sa femme savent bien que je ne l'empêcherais pas de les voir.

Je voudrais connaître les motifs de la conduite d'Eugénie, les projets de Marguerite et de son mari. Pour cela, ne leur laissons pas deviner que j'ai aperçu le prétendu fantôme, et, la nuit prochaine, tâchons d'en savoir davantage.

Le temps me paraît bien long jusque-là. Dans la journée, j'ai involontairement été plusieurs fois du côté du pavillon... mais il est fermé comme de coutume. Je remarque alors que la porte qui est à côté, et qui donne sur le bois, doit être fort commode pour que l'on entre et que l'on sorte du jardin sans être vu de la maison.



Henriette sort de sa cachette et vient sauter et danser dans la chambre, en s'écriant : — Ah! je savais bien que je te ferais embrasser mon frère.

La nuit revient enfin. J'ai embrassé mes enfants, et on les a conduits dans leur chambre. Lorsque je les suppose endormis, je dis bonsoir à mes hôtes, et me retire chez moi en prétextant un violent mal de tête; mais, à peine dans ma chambre, j'en ressors doucement sans prendre de lumière, et vais dans celle de mes enfants. La clef est toujours sur la porte, j'entre; et, en attendant qu'on vienne, je m'assieds près du lit de ma fille, qui, ainsi que son frère, dort bien paisiblement.

Enfin, quelque temps après que chacun est retiré, j'entends marcher à petits pas. Aussitôt je quitte ma chaise, et vais me cacher derrière les grands rideaux de la croisée; à peine y suis-je qu'on ouvre doucement la porte, et Eugénie entre dans la chambre en tenant sa petite lanterne qu'elle pose avec précaution au pied du berceau de son fils.

Elle rejette son voile sur ses épaules, et, s'avançant sur la pointe du pied, elle se penche vers le lit de sa fille qu'elle embrasse sans l'éveiller; elle en fait autant à son fils, puis elle revient s'asseoir en face des enfants, et pendant longtemps les contemple endormis.

Je n'ose remuer; je respire à peine... mais Eugénie est presque en face de moi, je puis la voir, je puis compter ses soupirs. Elle porte son mouchoir à ses yeux, qui se sont remplis de larmes : bientôt j'entends des phrases entrecoupées sortir de sa bouche :

— Pauvres enfants!... que je suis malheureuse!... mais je dois me priver de vos caresses... vous ne me nommerez plus votre mère... et lui... il ne me nommera plus jamais son Eugénie!... Ah! que je suis punie!...

Ses sanglots redoublent, et moi j'ai besoin de tout mon courage pour ne pas voler près d'elle, essuyer ses larmes et la presser sur mon cœur comme autrefois.

Il y a déjà longtemps que nous sommes tous deux dans cette situation. Enfin Eugénie se lève et semble se disposer à dire adieu à ses enfants, lorsque l'on ouvre doucement la porte. Un mouvement d'effroi échappe à Eugénie; mais elle se rassure en reconnaissant Marguerite. Celle-ci referme la porte avec précaution, puis vient s'asseoir près d'Eugénie; et alors, quoiqu'elles parlent toujours à demi-voix, je ne perds pas un mot de leur conversation.

— Mon mari travaille; moi, je n'avais pas envie de dormir, j'ai pensé que je vous trouverais ici, et je suis venue tout doucement... d'ailleurs, il n'y a plus de lumière chez M. Blémont, et je crois qu'il dort depuis longtemps... Eh bien! toujours des larmes... vous vous rendez plus malade... vous n'êtes pas raisonnable.

— Ah! madame, les pleurs, les regrets, tel est désormais mon partage... je ne puis plus avoir d'autre existence!

— Qui sait?... il faut encore conserver de l'espérance... si votre mari lisait bien dans le fond de votre âme, je crois qu'il vous pardonnerait.

— Non, madame; car il penserait toujours à ma faute... rien à ses yeux n'en atténuerait les motifs... et cependant, quoique je sois bien coupable, je le suis peut-être moins qu'il ne le pense... Vous m'avez comprise, vous... car les femmes savent se comprendre... Mais un homme! il ne voit que le crime... sans examiner ce qui a pu porter une femme à oublier ses devoirs... Et pourtant, le ciel m'en est témoin, si je l'avais moins aimé, je ne serais pas devenue coupable. S'il m'entendait dire cela, il sourirait de pitié, de mépris... mais vous... vous savez bien que c'est vrai...

Eugénie pose alors sa tête sur l'épaule de Marguerite, et ses sanglots redoublent. Pendant quelques minutes, elles gardent le silence; enfin Eugénie reprend :

— Je sais bien que ma jalousie ne m'autorisait pas à devenir coupable... mais, mon Dieu! savais-je ce que je faisais!... Je me croyais oubliée, trompée, trahie par un époux que j'adorais... Je n'avais plus qu'un désir, celui de lui rendre une partie des tourments qu'il me faisait éprouver... Soyez coquette, me disait-on, et vous ramènerez votre époux dans vos bras... les hommes deviennent bientôt froids pour une femme dont personne ne semble désirer la possession... Je crus cela... ou plutôt je crus que Henri ne m'avait jamais aimée... et alors je voulus cesser de l'aimer aussi. Vous savez, madame, combien je fus jalouse de vous... Ce bal où vous étiez... où il dansa avec vous... ah! ce bal acheva d'égarer ma tête... Déjà ma jalousie avait banni la paix de notre ménage... Hélas! elle ne devait plus y renaître!... Je me jetai dans le tourbillon du monde, non que j'y fusse heureuse... mais je m'étourdissais... et j'étais satisfaite de voir qu'il en éprouvait de la peine...



M. Mouillé.

Fatal aveuglement! j'aimais mieux sa colère que son indifférence! Une fois coupable, je ne puis plus vous dire ce qui se passa en moi, je voulais m'abuser sur ma faute... je vivais dans un état d'étourdissement continuel... n'osant plus réfléchir... m'efforçant sans cesse de trouver des torts à Henri, de me persuader qu'il m'avait trahie cent fois, et, malgré cela, comprenant que j'avais pour jamais détruit mon repos. Lorsque mon époux sut la vérité, je ne m'abaissai point à chercher par des larmes à obtenir mon pardon... Non, je voulus encore essayer de m'abuser moi-même... Mon Dieu! que dut-il penser de mon cœur en lisant les deux lettres que je lui répondis! Une femme qui l'aurait dé-

testé n'aurait pu lui écrire autrement... Mais, comme si je n'étais pas déjà assez coupable, je voulais encore lui faire croire que je n'avais aucun repentir de ce que j'avais fait. Je continuai d'aller dans le monde... Il le saura, me disais-je, il croira que je suis heureuse sans lui... et cette idée me donnait la force de me contraindre au milieu de la foule et d'affecter une gaieté qui était si loin de mon cœur. Mais j'avais ignoré son duel et sa maladie. Ces deux nouvelles, que j'appris presque en même temps, m'ôtèrent la faculté de me contraindre davantage... il me sembla qu'un bandeau tombait de mes yeux. La pensée que j'aurais pu causer sa mort m'épouvanta... Dès ce moment, le monde me devint odieux!... j'ai senti tous mes torts; votre connaissance, vos discours m'ont appris que j'avais injustement soupçonné Henri... qu'il m'aimait lorsque je le croyais infidèle... Il m'aimait, et c'est par ma faute que j'ai perdu son amour! Ah, madame! cette idée est cruelle... et vous voulez que je cesse de pleurer!

— Mais pourquoi ne plus vouloir que nous lui parlions de vous, que nous cherchions à l'attendrir?...



La femme de Pettermann.

— Oh! non... c'est impossible... une autre l'a essayé déjà, et vainement, je vous l'ai dit... Cette jeune personne, mademoiselle Caroline Derbin, dont il avait, je crois, fait la rencontre au Mont-d'Or; cette demoiselle... qui le jugeait garçon d'abord, apprit, je ne sais comment, qu'il était mon époux. Alors, croyant que c'était lui qui m'avait abandonnée, elle le pria, elle le conjura de revenir à moi... J'étais près d'eux sans qu'ils s'en doutassent, dans la cour de l'auberge; j'entendis toute leur conversation... Il eut encore la bonté de se laisser accuser de torts qu'il n'a pas; il ne chercha point à la désabuser sur mon compte. Mais, comme elle le suppliait de retourner avec moi, je l'entendis lui répondre : *Nous sommes séparés pour jamais!...* Ah! ces mots cruels retentirent au fond de mon cœur, et je ne conçois pas comment ils ne m'ont pas tuée, quoique déjà j'eusse perdu toute espérance d'obtenir mon pardon.

— Ce qu'il a répondu alors à mademoselle Derbin, rien ne prouve qu'il le pense encore... Je vous ai dit combien il était changé avec son fils, ce pauvre petit Eugène, qu'il regardait à peine dans les commencements de son séjour ici : maintenant il lui témoigne autant de tendresse qu'à sa fille :

— Ah! depuis ma faute, je n'ai éprouvé qu'un moment de bonheur : c'est en apprenant qu'il ne repoussait plus son fils de ses bras!... Pauvre enfant! parce que ta mère fut coupable, ton père pouvait toute la vie te traiter en étranger... Et pourtant, je le jure, j'étais encore sans reproche lorsque mon fils vit le jour, et Henri peut sans crainte le presser dans ses bras!

Ce que je viens d'entendre me cause un plaisir si vif que je ne le puis rendre; j'ai besoin de me soutenir après la croisée, car la joie nous ôte aussi nos forces. Heureusement Marguerite reprend la parole; elles n'ont pas entendu le mouvement que je n'ai pu réprimer.

— Ce qui me fait espérer, madame, que M. Blémont peut encore vous pardonner, c'est le soin qu'il a mis à cacher votre faute. Tout le monde l'ignore; lui seul a encouru le blâme.



Pauvre Eugénie! sa figure est presque aussi pâle que ses vêtements.

— Ah! c'est pour son nom, pour ses enfants qu'il s'est conduit ainsi; mais ne croyez pas pour cela qu'il veuille me pardonner. Henri m'aimait trop... et j'ai fait son malheur!... Non! je vous en supplie



Bélan paraissait tout fier de promener la superbe Armide.

encore, ne lui parlez jamais de moi!... Qu'il m'oublie... mais qu'il aime ses enfants. N'est-ce pas tout ce que je puis demander?... Grâce à votre bonté... à votre pitié pour moi... je puis du moins le voir en-

core... Cachée dans ce pavillon que vous m'avez donné, une ouverture pratiquée dans les volets me permet de voir dans le jardin. Henri s'y promène souvent ; quelquefois j'entends sa voix, je l'aperçois au milieu de ses enfants... Alors... ah! madame, quel bonheur et quelle peine je ressens!... Entre mes enfants et lui... n'avais-je pas une place?... Et je ne puis plus l'occuper!...

— Pauvre Eugénie!... calmez-vous, de grâce...

— Oh! oui... il faut que je retienne mes sanglots, car je ne veux pas troubler le repos de mes enfants... Je puis les embrasser toutes les nuits... c'est ma seule consolation... mais ils ne m'appellent plus leur mère.. Ah! madame, c'est affreux de ne plus s'entendre nommer ainsi!...

— Si vous le vouliez, vous viendriez les voir... vous les feriez demander près de vous : jamais M. Blémont n'a eu l'intention de vous priver de leurs caresses.

— Non! je n'en suis plus digne... Et d'ailleurs ils grandiront... Que répondre à des enfants qui vous demandent pourquoi vous ne revenez pas avec leur père?... Il vaut mieux qu'ils ne me voient plus... qu'ils oublient leur mère!

Après un nouvel intervalle qui n'est rempli que par les sourds gémissements d'Eugénie, elle reprend : — Hélas! un autre tourment me déchire encore... Vous l'avez deviné... vous qui lisez si bien dans mon cœur... vous si bonne pour moi!... et que j'ai méconnue... accusée si longtemps!...

— Taisez-vous, dit Marguerite en embrassant Eugénie; ne vous ai-je pas défendu de me reparler de cela? Mais j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre encore : M. Blémont, depuis quelques jours, va beaucoup moins chez mademoiselle Derbin; il y passe bien moins de temps...

— Il y va moins?... il se pourrait?... Ah! madame, je n'ai plus le droit d'être jalouse, je le sais; je n'ai plus aucun droit sur son cœur... et cependant je ne puis me faire à l'idée qu'il en aime une autre... Et cette Caroline est si jolie!... et puis elle l'aime, je n'en saurais douter!

— Qui vous le fait présumer?

— Oh! vous savez bien que les femmes ne s'y trompent pas! Je m'en aperçus au Mont-d'Or; j'en eus la certitude lorsque, le soir de son départ, j'entendis leur conversation. Elle le suppliait, il est vrai, de retourner avec moi; mais sa voix était tremblante, elle avait peine à retenir ses larmes... Enfin elle lui parlait comme on parle à quelqu'un que l'on aime, alors même que l'on veut feindre de le haïr... Pauvre Caroline!... elle l'avait crû libre, garçon... Elle s'était sans crainte abandonnée au plaisir de l'aimer.

— Oui, mais maintenant qu'elle sait fort bien qu'il est marié, et qu'elle croit surtout que c'est lui qui vous a abandonnée, pourquoi est-elle venue avec son oncle s'établir à Saint-Mandé, à deux pas de nous? pourquoi engager M. Blémont à aller la voir? Est-ce ainsi qu'on se conduit avec un homme que l'on ne veut plus aimer, qu'on cherche à oublier? Ah! je vous avoue que cela ne m'a pas donné une très-bonne opinion de cette demoiselle, et plusieurs fois M. Blémont a pu s'apercevoir que, sans la connaître, je ne l'aimais pas.

— Que voulez-vous!... elle l'aime toujours... elle a voulu le revoir... Mais si du moins il pouvait ne pas l'aimer!... Depuis que je le vois chaque jour, depuis que, grâce à vous, j'habite si près de lui... je me fais encore illusion, je crois quelquefois régner encore sur son cœur... et le réveil est bien cruel!... Non, je ne suis plus qu'une étrangère... Je ne puis plus reconquérir la place que j'occupais dans son cœur... D'autres doivent avoir son amour.

— Pourquoi nous défendre de lui parler quelquefois de vous?...

— Oh! jamais... jamais, je vous en supplie... Mes enfants lui parlent de moi.. je les entends souvent lui demander leur mère... s'il est sourd à leur voix, pensez-vous donc qu'il cède à la vôtre?... Attendez que lui-même... mais il ne demandera jamais ce que je suis devenue!...

— Et moi je ne puis croire qu'il vous ait entièrement oubliée... Mais il est bien tard... rentrez... il est temps de vous reposer.

Marguerite va prendre la lumière, Eugénie va encore regarder et embrasser ses enfants; mais madame Ernest l'entraîne, et toutes deux sortent de la chambre dont elles referment la porte avec précaution.

J'écoute quelques instants le bruit de leurs pas dans le corridor; enfin je n'entends plus rien. Alors je quitte ma cachette; j'embrasse aussi mes enfants, mais c'est avec un plus vif plaisir que de coutume; et, après avoir pris les mêmes précautions pour ne pas faire de bruit, je retourne dans ma chambre. La conversation que je viens d'entendre est gravée dans ma mémoire, et déjà ma résolution est prise, mon plan de conduite arrêté.

Chapitre XXV. — Encore Lucile.

Le lendemain de cette nuit, qui doit changer ma destinée, j'écrivis à Pettermann de venir me trouver pour des commissions dont je veux le charger. Mon fidèle Allemand ne tarde pas à arriver à Saint-Mandé; mais je lui trouve l'air embarrassé et il s'arrête devant moi en gardant le silence.

— Voyons, Pettermann, qu'y a-t-il de nouveau?... je devine que vous avez quelque chose à m'apprendre.... pourquoi ne me parlez-vous pas?

— Oui, monsieur, oui... j'ai quelque chose à vous dire... et je ne sais comment vous tourner cela...

— Expliquez-vous donc?

— C'est que j'ai peur d'avoir l'air d'un imbécile... quand on a dit une chose et puis qu'on en fait une autre... Ma foi, prout!... au fait, tant pis!... monsieur sait bien que les hommes ne sont pas des phénix!... Voilà le fait... — Monsieur sait que je suis marié...

— Oui.

— Et que j'ai quitté ma femme parce que nous n'étions plus d'accord... Elle me battait et ne voulait pas que je boive... moi je voulais boire et ne pas être battu...

— Enfin, Pettermann?

— Eh bien! monsieur, il y a quelques jours j'ai rencontré ma femme... elle m'a parlé... elle a fait un air doucereux... bref, nous nous sommes attendris... elle m'a demandé si je me grisais toujours : je lui ai répondu que cela ne m'arrivait plus qu'une fois par mois; elle a dit : Pour une fois par mois, on ne peut pas s'en formaliser... Enfin, monsieur... tenez... j'ai promis de reprendre ma femme... Mais ce qui me chagrine, c'est qu'alors il me faudra vous quitter... et je crains aussi que monsieur ne soit fâché contre moi.

— Non, Pettermann, non; reprenez votre femme... bien loin de vous faire des reproches, j'approuve votre résolution. Que fait votre femme à présent?

— Elle est portière, monsieur, dans une belle maison à dix pas de celle où nous demeurons.

— Eh bien!... il est encore possible que vous me restiez attaché...

— Ah! mille prout!.., comme ça m'irait!...

— Y a-t-il un bel appartement à louer dans la maison de votre femme?

— Deux superbes, fraîchement décorés... un au second, un au troisième avec bûcher et cave, orné de glaces... Je sais déjà tout ce qu'il y a dans la maison.

— Louez pour moi le logement du second... Est-il libre maintenant?

— Oui, monsieur.

— Vous y ferez transporter mes meubles. Vous irez chez mon tapissier... Voici son adresse. Il ira voir le nouvel appartement, et y fera tout ce qu'il jugera nécessaire pour que rien n'y manque.. il faut que tout soit fini et disposé à nous recevoir dans quatre jours au plus tard; car alors... je vais vous faire une confidence, Pettermann... alors je reprends aussi ma femme.

— Votre femme! comment? monsieur est marié!...

— Oui, mon ami; et, ainsi que vous, je n'ai pas toujours été d'accord avec ma femme... quoique les motifs ne se ressemblent pas.

— Oh! je le pense bien.

— Mais aujourd'hui je reconnais mes torts, et j'espère encore retrouver le bonheur auprès de ma femme et de mes enfants.

— Ma foi! monsieur, ça me fait plaisir d'apprendre cela... Puisque monsieur fait comme moi, ça me tranquillise, et je pourrai toujours être au service de monsieur.

— Oui, mon ami. Vous m'avez bien compris? dans quatre jours que tout soit prêt!...

— Ça le sera.

— Mais, jusque-là, pas un mot!... point d'indiscrétion!

— C'est mort!

Pettermann est reparti pour Paris. Je me sens plus content, plus satisfait, et pourtant (je puis bien me l'avouer à moi-même) je n'ai plus d'amour pour Eugénie... non... Mais c'est peut-être parce que je n'ai plus d'amour pour elle qu'il m'est possible à présent de retourner avec ma femme. Je vois en elle la mère de mes enfants, et je ne veux pas la condamner à des larmes éternelles. Nous ne serons plus ensemble comme autrefois, c'est impossible!... j'aurai pour elle des égards, de l'amitié; le temps fera le reste... Il faudra que je cesse entièrement de voir Caroline. Ah! ce n'est pas là le moindre sacrifice que j'aurai fait à mes enfants! Mais, puisque tout est décidé, puisque ma résolution est invariable, j'irai la voir demain pour la dernière fois; je lui apprendrai que je retourne avec ma femme... Elle croira que je cède à ses conseils... à ses prières... je ne la détromperai pas. Je retourne au salon, où tout le monde est rassemblé. Je veux m'étourdir, je veux être gai; je joue avec les enfants, j'embrasse madame Ernest, je ris avec son mari.

— Qu'a-t-il donc aujourd'hui? se disent Ernest et sa femme, comme il a l'air content!

— Je le suis en effet.

— Qu'avez-vous qui vous rende si gai?

— J'ai... reçu des nouvelles qui m'ont fait plaisir.

— De qui?

— Ah!... vous le saurez plus tard.

Le mari et la femme se regardent; mais je ne crois pas qu'ils me devinent, et je reprends aussitôt: — Que fait-on aujourd'hui? je serais très-disposé à m'amuser.

— Mais nous pouvons aller au bal... me dit Ernest. C'est aujourd'hui le dernier bal de Saint-Mandé; on dit qu'il sera brillant.

— Je n'y ai pas encore été depuis que je suis ici; je ne serai pas fâché de le voir. Nous irons... Est-ce convenu?

— Oh! moi, je ne vais pas au bal, dit Marguerite, cela ne m'a plu.

pas; j'aime mieux rester avec les enfants... Vous irez tous les deux. Mais surtout ne parlez pas à des femmes... car il y a de tout dans ces bals des environs de Paris!

Nous promettons d'être sages, et aussitôt après le dîner, nous nous dirigeons, Ernest et moi, vers l'endroit où se tient le bal du pays. Comme le temps a été superbe, il y a, outre les habitants de Saint-Mandé et de Vincennes, beaucoup de gens de Paris qui ont voulu jouir encore d'un bal champêtre. De nombreux équipages stationnent aux alentours.

— Diable! mais ce sera superbe, me dit Ernest. Je parie que nous allons trouver là plus d'une dame de théâtre... les princesses de coulisses aiment beaucoup les bals champêtres.

— Vous savez que vous avez promis à votre femme d'être sage?...

— Eh! mon ami! on promet toujours! on tient si l'on peut!... Venez, mon cher Blémont : la musique se fait entendre...

En effet, on danse déjà. Il y a foule : de jolies toilettes, quelques paysannes, peu de bourgeoises, mais beaucoup de femmes entretenues. C'est comme dans tous les bals champêtres.

Nous n'avons pas fait dix pas que je m'entends appeler; je me retourne, et j'aperçois Bélan tenant sous son bras sa femme et sa belle-mère, et paraissant tout fier de promener sa superbe Armide. Il me fait un gracieux salut; puis, après avoir trouvé des chaises pour ses dames, vient à moi, et m'entraîne du côté opposé à la danse.

— Eh bien! mon cher Blémont... vous le voyez... tout est arrangé, je suis rentré au bercail... j'étais une brebis égarée... comme dit ma belle-mère : mais tout est oublié, je me suis remis avec ma femme.

— C'est ce que j'ai présumé en vous voyant tout à l'heure. Mais je vous avoue que cela m'a un peu surpris. Après avoir été en justice, après avoir fait mettre votre nom dans les gazettes...

— Qu'est-ce que ça fait tout cela?... qu'est-ce que ça prouve les gazettes?... D'ailleurs, puisque le tribunal a jugé que j'avais tort, que je n'étais pas cocu, je ne dois pas en savoir plus que mes juges.

— Il me semble qu'au Mont-d'Or vous teniez un autre langage : vous vouliez en appeler du jugement rendu contre vous.

— Vous croyez que j'ai dit ça?... c'est possible... C'est qu'alors j'étais exalté... la colère, la jalousie... on dit des bêtises... Aujourd'hui je raisonne. A mon retour du Mont-d'Or, les parents sont venus me trouver; ils m'ont dit qu'Armide était disposée à me pardonner. Là-dessus j'ai dit : Oublions nos discussions. Tous mes amis me disent que j'ai bien fait de reprendre ma femme.

— Je suis loin de vous en blâmer... mais, à votre place, j'aurais fait moins de bruit.

— Moi, j'aime assez à faire du bruit... à faire parler de moi... Dès que je vais dans le monde à présent, j'entends qu'on chuchote en me regardant, et qu'on se dit : — C'est M. Ferdinand Bélan... comme on se dirait : C'est Voltaire... ou, le grand Frédéric; je vous avoue que cela ne me déplaît pas du tout. Mais au revoir, mon cher ami, ces dames m'attendent, et je suis bien aise de faire danser Armide.

Je n'ai nulle envie de retenir Bélan. Quel singulier homme!... Singulier! pas tant... il s'en rencontre assez souvent de ce caractère. Mais sa société ne me plaît pas du tout. Il m'a fait quitter Ernest, tâchons de le retrouver.

Je me rapproche de la danse. Ernest y figure avec une dame de Saint-Mandé. Comme je ne veux pas danser, je cherche une place et une chaise, lorsque mes yeux rencontrent ceux d'une personne qui me fait signe de venir près d'elle. C'est Caroline qui est assise là avec son oncle et qui m'offre une place à ses côtés. J'hésite... car il me faudra bientôt cesser de jouir de sa présence... mais une fois encore... ce sera la dernière avant de lui dire adieu. Refuser en ce moment serait malhonnête. Je m'avance donc et vais m'asseoir à côté d'elle.

— Vous avez été long à vous décider, me dit-elle en souriant : ici pourtant nous ne sommes pas en tête-à-tête...

Je ne réponds rien, je crains même de la regarder; car je trouve ses yeux bien plus dangereux depuis que la coquetterie ne les anime plus. Heureusement son oncle met fin à mon embarras.

— Vous ne dansez pas, monsieur Dalbreuse?

— Non, monsieur; je n'aime plus la danse.

— Moi, je l'ai beaucoup aimée... j'ai même été un assez beau danseur... Je me rappelle que, dans *Amphitryon*, quand je faisais Sosie... Joli rôle que celui de Sosie!... Dugazon me l'avait fait répéter avec beaucoup de soin... Vous savez qu'il y a la fameuse scène de la lanterne... Dugazon sautait par-dessus la lanterne en faisant des bouffonneries, des cabrioles; moi, je voulus faire autre chose. Je plaçais la lanterne... tenez, comme cette chaise... à cette distance... Je m'élançais alors en faisant une pirouette, et je passais un très-joli entrechat en tombant de l'autre côté... C'était fort difficile... tenez... je vais coucher la chaise pour mieux vous montrer...

— Comment, mon oncle! est-ce que vous allez sauter par-dessus les chaises maintenant?

— Non, ma nièce, non, je ne veux pas sauter; mais j'explique à M. Dalbreuse ce que je faisais dans Sosie... et je me flatte que jamais acteur des Français n'a sauté plus haut que moi.

Heureusement pour M. Roquencourt qu'un de ses voisins de Saint-Mandé vient, en lui souhaitant le bonsoir, se placer sur la chaise qu'il voulait prendre. Cela dispense M. Roquencourt de me faire voir comme il sautait, et il entame la conversation avec le nouveau venu.

— Vous ne dansez pas? dis-je à Caroline.

— Oh! non... Ici je ne voudrais danser qu'avec une personne de connaissance... Mais d'ailleurs je suis comme vous, je n'aime plus la danse. Cet hiver je ne veux plus aller au bal... ni dans le monde. Tout ce qui me plaisait tant m'ennuie à présent!... je resterai chez moi... seule... avec mes pensées... Pouvoir penser tout à son aise... ah! c'est quelquefois un si grand plaisir!...

Elle me regarde, puis tous deux nous baissons les yeux et retombons dans le silence. Pendant ce temps, M. Roquencourt se dispute presque avec son voisin.

— Je vous certifie, monsieur, que jamais Dugazon n'a fait le marquis de Moncade de l'*Ecole des Bourgeois!*

— Pardonnez-moi, je l'y ai vu.

— Vous vous trompez; c'était Fleury.

— Non; c'était Dugazon.

— Mais c'est impossible, ce n'était pas son genre. C'est comme si vous disiez que vous m'avez vu jouer *Hamlet* ou *Œdipe;* c'est absolument la même chose.

— Je ne sais pas ce que vous avez joué, mais j'ai vu Dugazon faire le marquis de Moncade...

— Oh! il y aurait de quoi sauter au plafond!

Et comme le petit oncle ne peut pas sauter au plafond, vu que nous sommes sous des arbres, il se contente de se rejeter en arrière avec sa chaise, ce qui me fait craindre qu'il ne veuille encore faire Sosie.

Nous ne pouvons nous empêcher de sourire, Caroline et moi. Cela dissipe un moment nos pensées. Tout à coup mademoiselle Derbin, qui a de nouveau regardé la danse, dit à son oncle :

— Ah! voyez donc ma raccommodeuse de dentelles... comme elle est parée!... Elle n'a pas mauvaise tournure; on croirait vraiment que c'est une femme comme il faut... Tenez, monsieur Dalbreuse! c'est cette femme en chapeau lilas...

Je regarde la personne qu'on m'indique... je reste terrifié comme si je venais d'apercevoir un serpent. C'est Lucile qu'on m'a montrée... Lucile que je n'avais pas vue depuis le jour fatal. Il me semble que sa présence renouvelle tous les tourments que j'ai éprouvés alors. Je ne puis dire quel mal elle me fait.

Il faut que mes traits expriment bien ce que je ressens, car Caroline me dit aussitôt :

— Mon Dieu!... qu'avez-vous donc?... Vous connaissez cette femme assurément...

— Oui... je... C'est-à-dire autrefois... mais plus maintenant...

— Que vous a-t-elle donc fait pour que sa vue vous trouble à ce point?

— Rien... mais je ne sais pourquoi, en la regardant... je me suis rappelé... On ne sait pas quelquefois ce qu'on éprouve.

En ce moment la contredanse finit. Lucile et son danseur viennent de notre côté. Grand Dieu! elle s'assied à quelques pas de moi, elle m'aperçoit, elle me regarde fixement... Je ne puis supporter la présence, les regards de cette femme. Je me lève brusquement, je passe à travers tout le monde, je m'éloigne du bal et ne m'arrête que dans un endroit où il n'y a plus personne.

Je ne pourrai donc jamais être heureux, jamais perdre le souvenir de mes chagrins! Lorsque je suis décidé à pardonner à Eugénie, à rendre une mère à mes enfants, il faut que la vue de cette Lucile vienne me rappeler tout ce que je voulais oublier. Comme elle me regardait!... Elle jouissait du tourment, de la honte que me causait sa présence... La méchanceté brillait dans ses yeux.... Ah! j'espérais ne plus revoir Lucile!...

Je me jette sur le gazon. Je tâche de me calmer. Après tout, la rencontre de cette femme ne changera rien au parti que j'ai pris. Je saurai à l'avenir être plus maître de moi... mais je ferai cent lieues s'il le faut pour éviter la rencontre de Lucile.

Je reste près d'une demi-heure à cette place. Enfin je suis plus calme, je me lève, mais je ne sais si je veux retourner au bal. Ernest m'y attend sans doute. Je fais quelques pas, puis je m'arrête, car je ne voudrais plus voir Lucile. Pendant que je suis indécis une femme vient du côté de la danse. Elle marche presque en courant vers moi. J'attends avec inquiétude... Ah! c'est Caroline.

Elle me rejoint et s'appuie sur mon bras en me disant :

— Je vous retrouve enfin... Je vous cherchais de tous côtés... Ah! que je suis contente!... Mais venez... allons dans le bois, que je puisse enfin vous parler. J'ai tant de choses à vous dire... J'ai dit à mon oncle qu'il ne soit pas inquiet, que vous me ramèneriez...

J'écoute Caroline avec surprise; il semble qu'il se soit passé en elle quelque chose d'extraordinaire... elle n'est plus telle que je l'ai quittée il y a peu de temps. Elle a pris mon bras, elle le serre doucement; elle paraît vivement agitée, mais on dirait que c'est de plaisir.

Cependant nous entrons dans le bois, et Caroline me dit en me regardant tendrement :

— Mon ami, je dois vous sembler bien folle, bien inconséquente... mais vous ignorez encore tout ce que je viens d'éprouver! depuis quelques instants, mon sort, mon avenir sont changés... A présent je puis être heureuse... Je vous aimais... vous le savez bien... je n'avais pu

vous cacher les sentiments que j'avais pour vous. Sans nous l'être dit, nous nous étions entendus, mais cet amour était un crime... je le croyais du moins... je me le reprochais... je voulais vous fuir, vous oublier... Ah! mon Dieu! que j'étais malheureuse !... A présent je sais toute la vérité... je sais que je puis vous aimer...

— Comment?... Que voulez-vous dire ?...

— Que je sais tout... Ah! pardonnez-moi d'avoir questionné cette femme... mais je ne pouvais résister à ma curiosité. Votre trouble à sa vue était si extraordinaire.

— Cette femme... Vous avez parlé à Lucile?

— Oui, et je sais maintenant que, loin d'être coupable envers votre épouse, c'est elle qui vous a indignement trompé...

— Ah! taisez-vous... taisez-vous...

— Jamais, je vous le jure, je ne vous rappellerai une chose qui vous a tant affligé. Ah! maintenant je comprends bien que vous ne vous remettiez pas avec elle... je conçois pourquoi vous la fuyez. Je vous accusais... Je me croyais un obstacle à votre réconciliation, et c'est pour cela que je voulais vous fuir. Mais, puisqu'il en est ainsi, pourquoi me condamnerais-je à un chagrin éternel?... pourquoi donc ne me livrerais-je pas au sentiment que vous m'avez inspiré?...

— Caroline, que dites-vous? Si en effet mon épouse fut coupable... en suis-je plus libre de disposer de moi ?...

— Libre... non; je sais bien que je ne puis être votre femme, mais que m'importe ce titre? c'est votre amour seul que je veux; vous savez que je m'inquiète peu du monde, des convenances... Je suis ma maîtresse, moi: pourquoi donc n'oserais-je pas vous aimer? Parce que vous êtes enchaîné à quelqu'un qui a fait votre malheur, il faudrait que votre vie entière s'écoulât dans l'amertume et l'abandon!... Ah! je veux au contraire, à force d'amour, vous faire oublier vos chagrins d'autrefois... Il me sera si doux d'être votre seule, votre unique amie... d'avoir toutes vos pensées, tous vos instants.... Mais vous ne me répondez pas... Mon Dieu! me serais-je abusée?... Est-ce que vous ne m'aimeriez pas?... Oh! alors tout serait fini pour moi, je n'aurais plus qu'à mourir!... Henri!... Henri!... Il ne me répond pas!...

Elle a posé sa tête sur ma poitrine. Je ne puis dire ce qui se passe en moi. Comment fuir!... comment repousser une femme que l'on aime!... je n'en ai pas la force. J'ai soutenu cette tête charmante... En voulant la consoler, ma figure se trouve contre la sienne... nos joues sont brûlantes, nos lèvres se rencontrent... Nous oublions tout l'univers, nous n'existons plus que pour nous deux.

Je ne sais combien de temps nous sommes restés là, sur ce gazon témoin de notre délire. Je suis heureux, et pourtant quelque chose m'oppresse, m'attriste... Je crains de réfléchir... Caroline a enlacé ses bras autour de mon cou; elle est toute à son amour. Je regarde autour de moi, j'écoute... on n'entend plus aucun bruit.

— Il est bien tard... Je crois, dit Caroline, qu'il faut rentrer... Tu vas me reconduire, n'est-ce pas, mon ami?

— Sans doute.

— Où sommes nous ici?

— Je ne sais... Pourtant... on dirait que nous ne sommes pas loin du jardin d'Ernest... Oui... là-bas, ce mur...

— En effet, je crois voir un pavillon aussi...

— Un pavillon! ah! éloignons-nous bien vite.

— Tu viendras demain, n'est-ce pas, mon ami?... D'ailleurs je te verrai tous les jours à présent?

— Oui.... demain... je te verrai... je te parlerai...

— Comme tu dis cela d'une façon singulière!... Qu'as-tu donc?

— Rien... Mais viens... éloignons-nous d'ici...

Caroline passe son bras autour de moi; ma main soutient sa taille, et nous nous éloignons ainsi du lieu témoin de nos serments. Il fait sombre. Nous n'avons pas fait dix pas que quelque chose arrête nos pieds. Caroline se penche et pousse un cri d'effroi en disant :

— Oh! mon Dieu! mon ami, c'est une femme!...

— Une femme!...

Un frisson me saisit; j'ose à peine baisser les yeux pour examiner celle qui est étendue devant nous.

— On dirait qu'elle est morte! s'écrie Caroline.

— Morte... Ah! si c'était...

Je me jette à genoux, je soulève la tête de cette infortunée, j'écarte le feuillage qui nous cache la clarté des cieux... Un gémissement sourd m'échappe... Je reste moi-même anéanti... C'est Eugénie, c'est ma femme qui est sans mouvement devant moi.

Caroline m'a entendu murmurer le nom d'Eugénie, elle reconnait aussi l'infortunée; alors elle tombe à genoux près d'elle et s'abandonne au désespoir, car elle devine bien que c'est elle qui vient de causer sa mort. Moi, je ne puis plus ni parler ni agir. Je suis muet, glacé devant ce spectacle affreux.

Tout à coup Caroline s'écrie :

— Ah! son cœur bat encore... Elle n'est pas morte!...

Ces mots m'ont ranimé. Je me baisse, je prends Eugénie dans mes bras. Caroline écarte le feuillage... Mais où trouver du secours aussi tard?... L'endroit le plus proche est le jardin d'Ernest. Je me dirige vers la petite porte... Elle est ouverte; nous entrons. Une lumière éclaire l'intérieur du pavillon, dont la porte est restée ouverte aussi... On voit que l'on est sorti à la hâte de ces lieux. Nous entrons dans le pavillon. Je dépose Eugénie sur un lit. Caroline cherche partout; elle m'apporte de l'eau, des sels, puis elle sort et court vers la maison pour appeler du monde.

Je suis resté seul près d'Eugénie; j'inonde d'eau son front, ses tempes, tandis que mes mains cherchent à réchauffer ses mains glacées... Enfin elle fait un mouvement... Elle ouvre les yeux : elle me reconnaît... et, prenant ma main, elle la porte à sa bouche en murmurant :

— Ah! je serai donc heureuse encore une fois... Tu es auprès de moi...

— Eugénie, reviens à la vie... au bonheur... Je t'avais pardonné... Je voulais rendre une mère à ses enfants.

— Il se pourrait?... Mais non... il vaut mieux que je meure... Tu en aimes une autre... Je vous ai entendus... J'étais ici... Ta voix est parvenue jusqu'à moi... Je suis sortie à la hâte... et je t'ai vu dans ses bras... Cela m'a tuée. Et pourtant je méritais cette punition... Ah! puisse Caroline te rendre plus heureux que je ne l'ai fait!... Dis-moi encore que tu me pardonnes... que tu aimeras ton fils...

— Eugénie!... mon Dieu!... elle va perdre connaissance... Et personne ne vient!...

Ernest et Marguerite entrent précipitamment dans le pavillon. Ils courent au lit. Eugénie entr'ouvre encore les yeux, elle me tend la main en murmurant :

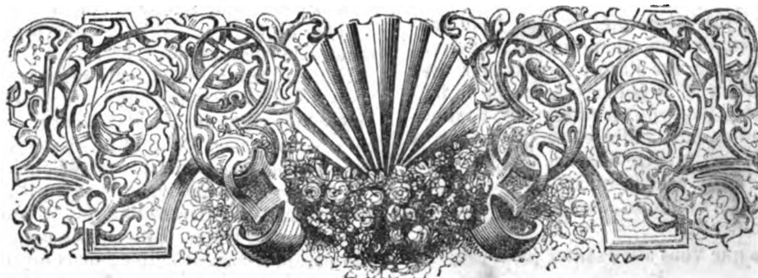
— Je n'ai pas vu mes enfants...

Marguerite fait un mouvement pour sortir; Eugénie lui fait signe d'arrêter en balbutiant :

— Non... ils dorment... Ne les éveillez pas!...

Puis elle s'endort aussi, mais pour ne plus s'éveiller.

FIN DU COCU.



UN SECRET,

PAR

PAUL DE KOCK.

Nathalie de Hauteville avait vingt-deux ans, et depuis trois années déjà elle se trouvait veuve. Nathalie était une des plus jolies femmes de Paris : brune piquante, dont les grands yeux noirs avaient un charme indéfinissable. C'était une de ces délicieuses têtes dans lesquelles on trouve tout à la fois la vivacité d'une Italienne, l'âme brûlante d'une Espagnole et la grâce d'une Française ; de ces traits fins et spirituels qui plaisent plus encore par leur expression que par leur régularité.

Mariée à dix-huit ans à un homme qui avait près de trois fois son âge, Nathalie, très-enfant de caractère, n'avait songé alors qu'au plaisir de faire une grande toilette, de recevoir une corbeille, de porter un bouquet de fleurs d'oranger et d'être appelée madame. M. de Hauteville était riche; il avait comblé sa femme de présents. Une année s'était écoulée au milieu des fêtes, des plaisirs; puis tout à coup une maladie de quelques jours avait emporté M. de Hauteville, et laissé veuve une jeune femme qui avait regretté son époux comme on regrette un ami et un protecteur.

Mais à dix-huit ans le chagrin passe vite; l'âme est encore si neuve d'illusions et de sentiments! Madame de Hauteville se voyait recherchée, invitée partout; le monde la désirait; elle était appelée par sa fortune, par sa position, à faire l'ornement de la société. Cependant Nathalie sentit qu'elle était trop jeune pour vivre sans mentor, pour aller seule dans ces brillantes réunions où elle se plaisait beaucoup. Elle pria son oncle, M. d'Ablaincourt, de venir demeurer avec elle.

M. d'Ablaincourt était un vieux garçon; il n'avait jamais eu en sa vie qu'une passion, et c'était lui-même qu'elle avait pour objet. Il s'aimait au-dessus de tout; et si parfois il avait un peu aimé quelque autre, c'est que probablement cet autre avait eu pour lui des soins, des attentions, des prévenances qui avaient rendu leurs relations à son avantage. M. d'Ablaincourt était un profond égoïste, mais un égoïste de bon ton, de bonnes manières; ayant l'air de ne faire que vos volontés, tout en ne faisant que ce qui lui était agréable; paraissant s'intéresser à vous, mais ne s'intéressant jamais qu'à lui; trop insouciant pour faire du mal, mais peu disposé à faire du bien, à moins que cela n'eût pour lui quelque résultat avantageux; enfin, aimant ses aises et tenant à toutes ces petites jouissances de la vie que le luxe sait inventer. Tel était M. d'Ablaincourt, qui avait consenti à venir demeurer chez sa nièce, parce qu'il savait que Nathalie, qui était aimable et bonne, quoiqu'un peu vive et légère, le comblerait de prévenances et de petits soins.

M. d'Ablaincourt accompagnait sa nièce dans le monde, parce qu'il aimait encore ses plaisirs; cependant, quand on avait reçu une invitation d'une maison où il présumait ne pas s'amuser, le vieux garçon tournait autour de sa nièce en lui disant :

— Je crains que tu ne te plaises pas à cette soirée... Il n'y aura pas de jolies toilettes... On n'y fera que jouer. Moi, je suis tout disposé à t'y conduire; tu sais que je fais tout ce que tu veux! mais j'ai bien peur que tu ne t'y ennuies!

Et Nathalie, qui avait toute confiance en son oncle, se laissait persuader et ne manquait pas de dire :

— Vous avez raison; je crois que nous ferons bien mieux de ne pas aller à cette réunion.

Il en était ainsi de tout. M. d'Ablaincourt, qui était très-gourmand, sans vouloir le paraître, avait dit à sa nièce :

— Ma chère amie, tu sais que je ne suis pas gourmand; je m'inquiète peu comment une table sera servie, et je suis toujours satisfait de ce qu'on me donne. Mais ta cuisinière accommode tout trop salé!... C'est malsain pour une jeune femme; et puis elle sert ses plats sans élégance, sans soins; et cela me contrarie pour toi qui donnes souvent à dîner. Dernièrement tu avais dix personnes à table, et elle a servi des épinards mal dressés. Que veux-tu qu'on pense de ta maison, quand on y voit de telles négligences?... On dit : Madame de Hauteville ne sait pas se faire servir. Cela peut te faire beaucoup de tort; il y a des personnes qui prennent garde à tout!...

— Cela est bien vrai, mon oncle; serez-vous assez bon alors pour me chercher un cuisinier?

— Oui, ma chère amie; pour t'être agréable, tu sais bien que je ne regarde pas à ma peine.

— Mon oncle! que je suis heureuse de vous avoir près de moi pour surveiller mille petits détails qui m'échappent encore!

— Sois tranquille, j'y aurai l'œil pour toi.

Nathalie embrassa M. d'Ablaincourt, et on renvoya la cuisinière qui servait mal les épinards, pour prendre un excellent cuisinier qui faisait fort bien les friandises, que le cher oncle aimait beaucoup.

Une autre fois, c'était le jardin dans lequel il fallait faire des changements; par exemple, couper les arbres qui étaient devant les fenêtres de la chambre du vieux garçon, parce que leur ombre donnait de l'humidité qui pouvait être dangereuse pour Nathalie; ou bien c'était l'élégante calèche qu'il fallait remplacer par un landau, voiture dans laquelle une jeune femme est beaucoup plus à son aise; et c'était ainsi que M. d'Ablaincourt s'occupait d'être agréable à sa nièce.

Nathalie était coquette, habituée à captiver les regards, à charmer, à séduire; elle écoutait en riant les nombreuses déclarations qui lui étaient adressées, et renvoyait à son oncle tous ceux qui aspiraient à sa main, en leur disant : — Avant de vous donner aucune espérance, je veux savoir si vous plairez à M. d'Ablaincourt.

Il est probable que Nathalie aurait répondu autrement si son cœur eût éprouvé quelque préférence; mais jusqu'alors elle avait trouvé qu'il était plus doux de plaire et de garder sa liberté.

De son côté, le vieux garçon, qui était maître chez sa nièce, ne désirait pas qu'elle se remariât. Un neveu pouvait être moins soumis, moins complaisant pour lui que Nathalie; c'est pourquoi M. d'Ablaincourt ne manquait jamais de découvrir quelque défaut grave chez chaque nouvel aspirant à la main de la jolie veuve.

Celui-ci était un homme d'un caractère trop sévère, trop sérieux pour Nathalie; celui-là aimait beaucoup le jeu, il était à craindre que cette passion ne l'entraînât un jour à faire quelque folie; un autre avait eu une série d'aventures galantes, on devait redouter qu'il ne fût pas corrigé; enfin, chacun des amoureux était bien poliment éconduit par le cher oncle, qui, en ceci comme en toute autre chose, semblait n'avoir pour objet, pour seul but que le bonheur de sa nièce.

Outre son égoïsme et sa gourmandise, le cher oncle avait depuis quelques années une autre passion; c'était celle du trictrac. Ce jeu l'amusait beaucoup, il le préférait à tous les autres : jouer au trictrac était pour M. d'Ablaincourt le plus doux passe-temps. Mais ce jeu est peu répandu; les dames ne l'aiment point dans un salon, parce qu'il fait passablement de bruit; les jeunes gens préfèrent la bouillotte ou l'écarté; M. d'Ablaincourt trouvait rarement l'occasion de faire cette partie qu'il aimait tant. Quand par hasard une des personnes qui venaient chez sa nièce savait jouer au trictrac, il s'en emparait pour toute la soirée; il n'y avait plus moyen de lui échapper. Mais on ne se souciait pas de venir chez la jolie veuve pour y faire la partie du vieil oncle, et M. d'Ablaincourt soupirait quelquefois longtemps après un joueur de trictrac.

Pour plaire à son oncle, Nathalie avait essayé d'apprendre ce jeu qu'il aimait tant; la jeune nièce n'avait pu y réussir : elle était trop étourdie, trop distraite pour prêter l'attention nécessaire; elle *casait* mal, elle faisait *école* sur *école*. Le cher oncle grondait, et Nathalie avait jeté de côté les dés et le cornet, en s'écriant : — Décidément, mon oncle, je ne comprendrai jamais ce jeu-là!

— Tant pis! avait répondu M. d'Ablaincourt, car c'est un jeu qui t'aurait beaucoup amusée, et je ne voulais te l'apprendre que pour te procurer un agrément de plus.

Les choses en étaient là, lorsque, dans une soirée brillante où Nathalie remportait tous les suffrages par ses grâces, ses attraits et le charme d'une toilette ravissante, on annonça M. d'Apremont, capitaine de vaisseau.

Nathalie s'attendait à voir un vieux marin bien brusque, bien sévère, ayant au moins une jambe de bois et un œil couvert d'un bandeau noir; à son grand étonnement, elle vit entrer un homme de trente ans au plus, fort bien de figure, dont la haute stature et la tournure martiale n'étaient nullement dépourvues de grâces, et qui n'avait ni jambe de bois ni bandeau sur l'œil.

Armand d'Apremont était entré de très-bonne heure au service; passionné pour la marine, il était parvenu, quoique fort jeune, au

grade de capitaine. Déjà riche par sa famille, il avait encore augmenté sa fortune. Cependant il venait d'avoir trente ans. Depuis quinze années il courait les mers, et il se sentait quelquefois le désir de prendre du repos. On lui conseillait de se marier; mais jusqu'alors le capitaine d'Apremont n'avait fait que rire de l'amour, qu'il regardait comme une passion indigne d'un marin.

La vue de Nathalie changea tous les sentiments du capitaine; une révolution soudaine s'opéra en lui. Il regardait danser la jeune veuve, et ne pouvait plus porter ailleurs ses regards. Il suivait tous les mouvements de madame de Hauteville, dont la danse gracieuse et légère le transportait et ne lui permettait plus de remarquer d'autres femmes. Enfin M. d'Apremont dit à quelqu'un qui était près de lui :

— Quelle est donc cette jolie femme qui danse avec tant de grâce?

— C'est madame de Hauteville... une jeune veuve... Vous la trouvez bien, n'est-ce pas, capitaine?

— Oh! oui!... Je la trouve... ravissante.

— Elle a autant d'esprit que de charmes; invitez-la à danser, vous pourrez causer avec elle, et vous en jugerez.

— Que je l'invite à danser... moi!... mais je ne sais pas danser.

— Ah! c'est différent.

Pour la première fois de sa vie, Armand regretta de ne pas savoir danser; il tournait autour de la jolie femme, et cherchait un prétexte pour entamer avec elle une conversation; mais quand il pensait l'avoir trouvé, un jeune cavalier venait prendre Nathalie par la main et l'emmenait à la danse.

M. d'Apremont se mordait les lèvres, et se contentait encore d'aller admirer la charmante danseuse.

La soirée se passa ainsi. Le capitaine n'osa point parler à madame de Hauteville, mais il ne la perdit pas de vue un instant.

Nathalie s'aperçut de la conduite du capitaine; les femmes voient bien vite l'effet qu'elles produisent; mais elle n'eut pas l'air d'y faire attention, quoiqu'en secret elle en fût flattée; car en parlant de M. d'Apremont on lui avait dit : — C'est un homme très-peu aimable avec les femmes; on ne l'a jamais entendu leur adresser un compliment.

Et Nathalie s'était dit : — Cela m'amuserait de l'entendre me faire la cour.

D'Apremont, qui, avant d'avoir vu Nathalie, allait très-peu dans le monde, et surtout aux bals, ne manqua plus de se rendre où il espérait rencontrer la jolie veuve. Il trouva moyen de lui parler, et fit tous ses efforts pour être aimable. On remarquait le changement de conduite du capitaine, ses assiduités près de Nathalie, et on lui disait :

— Prenez garde de vous laisser enflammer! Madame de Hauteville est coquette, elle s'amusera de votre amour et se moquera de vos soupirs.

Ensuite on disait à Nathalie : — Le capitaine est un original, un ours, qui a tous les défauts des marins : il est colère, emporté; il fume, il jure; vous ne parviendrez pas à le rendre aimable.

Malgré ces charitables avertissements, qui n'étaient peut-être que le résultat de la jalousie et de l'envie, le marin et la coquette avaient beaucoup de plaisir à se trouver ensemble. Lorsque d'Apremont allait s'oublier et laisser échapper une expression trop marine, Nathalie le regardait en faisant un petit mouvement du sourcil; aussitôt le capitaine s'arrêtait, balbutiait et n'osait plus achever, tant il avait peur de voir la jolie figure prendre une expression de sévérité. Et que l'on ne s'étonne pas de cette timidité dans un marin, l'amour change les caractères, il fait des miracles : n'en avons-nous pas eu mille preuves depuis Samson, le destructeur des Philistins, jusqu'à monsieur *Coradin*, le tyran de l'Opéra-Comique?

Il était venu quelques bruits aux oreilles de l'oncle sur la nouvelle conquête que sa nièce avait faite. M. d'Ablaincourt n'y avait apporté que peu d'attention, présumant qu'il en serait de ce soupirant comme des autres, et qu'il lui serait facile de le faire disgracier. Cependant les rapports devenaient plus fréquents, et lorsqu'un jour Nathalie annonça à son oncle qu'elle avait engagé le capitaine à venir chez elle, le vieux garçon se mit presque en colère, et dit à sa nièce :

— Vous avez fort mal fait, Nathalie, vous agissez trop sans me consulter. On dit le capitaine d'Apremont brusque, maussade, querelleur... Je ne l'ai aperçu dans le monde que derrière votre chaise... il ne m'a jamais demandé seulement comment je me portais... Il n'était pas nécessaire de le recevoir chez vous... C'est dans votre intérêt que je parle, ma nièce; mais vous êtes trop légère.

Nathalie, craignant d'avoir agi inconsidérément, était sur le point de faire dire au capitaine que sa soirée n'aurait pas lieu; son oncle n'exigea pas cela; il pensa qu'il saurait empêcher que le capitaine ne vînt trop souvent.

Mais à quoi tiennent les résolutions, les événements les plus importants de notre vie? souvent à un hochet, à une bagatelle que le hasard envoie sur notre chemin; ici le jeu de trictrac fut cause que la charmante Nathalie devint madame d'Apremont.

Le capitaine était très-fort au trictrac; il en laissa échapper quelques mots; aussitôt M. d'Ablaincourt lui proposa une partie; d'Apremont accepta. La partie dura presque toute la soirée, parce que le marin avait compris qu'il fallait être agréable à l'oncle de Nathalie.

Quand tout le monde fut parti, la jolie veuve se plaignit du capitaine qu'elle avait trouvé fort peu galant, et qui ne s'était presque pas occupé d'elle.

— Vous aviez raison, mon oncle, dit-elle avec dépit, les marins ne sont pas aimables du tout, et j'ai eu tort d'engager M. d'Apremont à venir chez moi.

— Au contraire, ma nièce, répondit le vieux garçon, ce capitaine est fort aimable, fort bien élevé; nous l'avions mal jugé... aussi je l'ai engagé à venir souvent faire ma partie... c'est-à-dire te faire la cour... C'est un homme plein d'esprit... et d'un ton parfait.

Nathalie vit que le capitaine avait fait la conquête de son oncle; elle lui pardonna d'avoir été moins empressé près d'elle. D'Apremont revint; grâce au trictrac, il était désiré par M. d'Ablaincourt.

A force d'amour, de soumission, il captiva aussi le cœur de la jolie veuve, et un matin Nathalie vint en rougissant dire à son oncle :

— Le capitaine veut m'épouser... que me conseillez-vous?

Le vieux garçon réfléchit quelques minutes; il se dit : « Si elle refuse, d'Apremont cessera de venir ici... plus de trictrac. Si elle accepte, il sera de la maison, je l'aurai toujours sous la main pour faire ma partie. »

Et la réponse fut : — Tu feras fort bien d'épouser le capitaine.

Nathalie ne demandait pas mieux, car elle aimait Armand. Cependant, comme une femme ne doit pas avoir l'air de céder trop vite, celle-ci fit venir le capitaine et lui dicta ses conditions.

— S'il est vrai que vous m'aimiez...

— Ah! madame! je jure par tout...

— Chut!... laissez-moi parler, s'il vous plaît : s'il est vrai que vous m'aimiez, il m'en faut des preuves...

— Tout ce que vous exigerez, je...

— Mais, monsieur, ne m'interrompez donc pas toujours. Il ne faut plus jurer... comme cela vous arrive encore quelquefois, ce qui est très-vilain devant une femme; ensuite il faut... et c'est surtout à cela que je tiens beaucoup, il faut ne plus fumer, car je déteste l'odeur de la pipe... du tabac... enfin, je ne veux pas d'un mari qui fume.

Armand poussa un léger soupir, mais il répondit : Je me soumets à tout pour vous plaire... je ne fumerai plus.

— Alors, voilà ma main.

Les noces furent bientôt célébrées. D'Apremont était au comble de ses vœux; Nathalie partageait l'amour de son époux. Lorsque dans le monde on les revit mariés, on se dit :

— Comment! cette petite maîtresse a pu épouser un marin!

— Eh quoi!... ce sévère capitaine s'est laissé séduire par les coquetteries de la jolie veuve! Voilà un couple bien mal assorti.

Pauvres juges du cœur humain que ceux qui croient qu'il faut se ressembler de caractère pour s'aimer. Ce sont les contrastes qui produisent les plus heureux effets; il faut de l'ombre à la lumière, de la force pour soutenir la faiblesse, des éclats de gaieté pour dissiper la mélancolie; mais si vous mettez ensemble deux humeurs, deux organisations semblables, quel résultat en obtiendrez-vous? *Sic cæcus cæcum ducat.*

Les premiers mois du mariage se passèrent donc très-bien. Cependant, je dois le dire, au milieu des plaisirs, du bonheur qu'il goûtait près de sa Nathalie, brillante de jeunesse et d'attraits, quelquefois Armand devenait soucieux, son front se rembrunissait, une certaine inquiétude se lisait dans ses yeux; mais cela ne durait pas : c'était comme un nuage qui passait sans laisser de traces; la jeune femme ne s'en était même pas aperçue.

Pourtant, au bout de quelque temps, ces moments de sombre, d'inquiétude vague, devinrent plus fréquents, et Nathalie le remarqua.

— Qu'as-tu donc, mon ami? dit-elle à son mari, un jour qu'elle le voyait frapper du pied avec impatience. Qui te cause de l'humeur... de l'ennui?...

— Moi!... rien, je t'assure! répondit le capitaine, comme honteux de n'avoir pas été maître de lui. Je n'ai ni ennui... ni humeur... Contre qui veux-tu que j'aie de l'humeur?

— Mon Dieu, mon ami! je n'en sais rien... mais voilà plusieurs fois que j'ai cru remarquer que tu avais quelque chose... Si je t'ai fâché sans le savoir, dis-le-moi, afin que cela ne m'arrive plus.

Le capitaine embrassait tendrement sa femme en lui répétant qu'elle se trompait, et pendant quelques jours il ne lui échappait aucun des mouvements qui inquiétaient Nathalie; mais ensuite cela revenait, Armand s'oubliait de nouveau, et sa femme se creusait la tête pour deviner le sujet des moments de tristesse de son mari.

Nathalie fit part de ses remarques à son oncle, et le vieux garçon répondit : — C'est vrai... je crois que d'Apremont a quelque chose... Plusieurs fois en jouant au trictrac je l'ai vu regarder autour de lui d'un air inquiet, puis passer sa main sur son front... et alors il fait école sur école!...

— Mon Dieu, mon oncle! que signifie ce mystère? Mon mari a

quelque secret qui l'oppresse... qui le chagrine, j'en suis certaine, et il ne veut pas me le confier !...

— Cela est possible.... il y a des choses qu'on ne peut pas dire à sa femme!

— Qu'on ne peut pas dire à sa femme!... mais je n'entends pas cela! je veux que mon mari me dise tout; qu'il n'ait point de mystère avec moi... car je n'en ai pas pour lui... Je ne puis pas être heureuse si celui auquel j'ai donné mon cœur a un secret pour moi.

M. d'Ablaincourt promit de tout tenter pour connaître le sujet des préoccupations de son neveu; mais il se borna à tâcher de le faire jouer plus souvent au trictrac, moyen qu'il pensait pour conserver la bonne humeur.

On était alors au commencement de l'été... On quitta Paris pour se rendre dans une jolie propriété que le capitaine possédait aux environs de Fontainebleau.

D'Apremont semblait être toujours aussi amoureux de sa femme : il mettait tous ses soins à lui plaire, à prévenir ses désirs. Cependant comme Nathalie préférait le repos à la promenade, son mari lui demanda la permission d'aller après le dîner faire quelques tours dans la campagne. Cette demande était trop naturelle pour qu'on pût la lui refuser. Tous les jours après le dîner, que l'on eût ou non de la société, Armand s'éclipsait pour aller faire sa promenade ; mais en revenant il était d'une humeur charmante, et les moments de tristesse, d'impatience, d'ennui, avaient entièrement disparu.

Malgré cela, Nathalie n'était pas satisfaite; ses soupçons renaissaient, elle se disait : — Mon mari n'a plus de ces airs sombres, soucieux, comme à Paris, mais c'est depuis qu'il sort tous les soirs après son dîner... Il est quelquefois deux heures absent... où va-t-il?... il préfère sortir seul... il y a du mystère dans sa conduite! Je ne serai pas heureuse tant que je ne découvrirai pas ce mystère-là.

Quelquefois Nathalie avait pensé à faire suivre son époux, mais elle éprouvait de la répugnance pour cette action ; mettre des domestiques dans sa confidence, faire espionner les pas d'un homme qui ne semblait occupé qu'à lui plaire, ç'eût été mal ; la jeune femme le sentait et ne le faisait pas. Ce n'était qu'à son oncle qu'elle osait conter ses inquiétudes, et celui-ci se contentait de répondre : — Ton mari joue moins au trictrac avec moi; c'est vrai; mais enfin il y joue encore, et je ne puis pas essayer de le suivre dans ses promenades, car j'ai de mauvaises jambes, et il en a de très-bonnes ; je me fatiguerais inutilement.

Un jour qu'il y avait du monde chez madame d'Apremont, un jeune homme dit en riant au maître de la maison :

— Que diable faisais-tu donc hier, mon cher Armand, déguisé en paysan, à la fenêtre d'une petite chaumière à un quart de lieue d'ici?... Si mon cheval n'avait pas été lancé, j'aurais voulu te demander si tu gardais là quelques troupeaux...

— Mon mari... déguisé en paysan! dit Nathalie en fixant sur son époux des regards pleins d'étonnement.

— Edouard se trompe, répondit le capitaine en cherchant à cacher un embarras assez visible, ce n'est pas moi qu'il a vu!

— Ce n'est pas toi!... c'est possible, dit le jeune homme fâché de l'impression que ses paroles ont produite sur Nathalie, et s'apercevant qu'il a été indiscret. — J'ai fort bien pu me tromper...

— Comment donc était mis cet homme? demanda Nathalie; où est cette chaumière?

— Ma foi, madame..., il me serait assez difficile de retrouver l'endroit, car je connais peu le pays... Quant à l'homme, il avait une blouse bleue... une espèce de casquette... Ah! je ne sais où diable j'ai été penser que c'était le capitaine, car enfin nous ne sommes pas en carnaval.

Madame d'Apremont ne dit plus rien, mais elle demeura persuadée que c'était bien son mari que l'on avait vu, et puisqu'il était obligé de se déguiser, il fallait qu'il fût engagé dans une intrigue bien extraordinaire, et la jeune femme versa quelques larmes en répétant : — Que je suis donc malheureuse d'avoir épousé un homme qui a des mystères avec moi!

La jalousie ne tarda pas à s'en mêler, car du moment que l'on a des secrets pour elles, les dames sont persuadées qu'il s'agit de quelques infidélités. Est-ce qu'elles n'auraient pour nous que de ces secrets-là?

Madame d'Apremont voulut revenir à la ville. Toujours docile aux moindres volontés de sa femme, le capitaine se hâta de la ramener à Paris; là, pendant quelque temps, les mouvements d'impatience, d'ennui, reparurent dans la conduite d'Armand, mais un jour il dit à sa femme :

— Ma chère amie, la promenade le soir me fait beaucoup de bien... je m'en étais parfaitement trouvé pendant notre séjour à la campagne; moi, ancien marin, tu conçois que j'ai besoin de prendre de l'exercice, et que je ne puis rester enfermé dans un salon ou dans un spectacle aussitôt après mon dîner.

— Oui, monsieur, oui, je conçois très-bien cela, répondit Nathalie en se mordant les lèvres de dépit. Allez vous promener, puisque cela vous fait du bien.

— Cependant, ma bonne amie, pour peu que cela te contrarie...

— Non, monsieur, non... allez vous promener... je ne m'y oppose pas.

Le mari fut se promener tous les soirs pendant deux heures, et sa bonne humeur revint, et ses moments d'impatience, de tristesse, disparurent de nouveau.

— Mon mari a quelque intrigue!... il aime une autre femme, et il ne peut pas se passer de la voir, se dit Nathalie en pleurant en secret. Voilà tout le mystère de ses humeurs... de sa conduite, de ses promenades... Ah! je suis bien malheureuse... d'autant plus malheureuse qu'il est toujours aimable... aux petits soins près de moi, et que je ne sais comment m'y prendre pour lui dire qu'il est un monstre... un perfide... Cependant il faut que je lui dise, car cela m'étouffe!... mais auparavant, si je pouvais avoir des preuves irrécusables de sa trahison... oh! oui, il me faut absolument des preuves!...

Et Nathalie va trouver son oncle, elle a le cœur gros, les yeux rouges, et elle s'écrie en l'abordant :

— Ah! je suis la plus malheureuse des femmes!

— Qu'est-ce donc? dit le vieux garçon en s'enfonçant dans sa bergère, qu'est-il arrivé?

— Mon mari va se promener tous les soirs après son dîner!... cela dure deux heures... comme à la campagne, et il revient gai, aimable... et il est toujours de bonne humeur, et il me fait mille caresses.... me jure qu'il m'adore comme le jour de mon mariage!... Ah! mon oncle, je ne puis plus y tenir... vous voyez que tout cela n'est que fausseté, perfidie... Armand me trompe... il a quelque intrigue.

— Il joue beaucoup moins au trictrac avec moi, cela est vrai, mais cependant...

— Mon oncle, si vous ne m'aidez pas à découvrir ce mystère... je mourrai de chagrin... je ferai quelque malheur... je me séparerai de mon mari...

— Mais, ma nièce...

— Mon cher oncle, vous qui êtes si bon, si obligeant, rendez-moi encore ce service, que je sache au moins où mon mari va tous les soirs.

— Sans doute j'aime beaucoup à rendre service... j'ai passé ma vie à cela... mais je ne vois pas comment...

— Je vous le répète, mon oncle, il faut que je perce ce mystère, ou vous n'avez plus de nièce.

M. d'Ablaincourt tenait à conserver sa nièce, et même son neveu; il sentait bien qu'une rupture entre les deux époux troublerait la vie paisible qu'il goûtait chez Nathalie; il se décida à simuler quelques démarches pour ramener la paix. Il fit semblant de suivre le capitaine dans ses promenades; mais comme cela le fatiguait, il revint tout doucement après avoir perdu Armand de vue, et dit à sa nièce :

— J'ai suivi ton mari plus de six fois; il se promène fort tranquillement tout seul...

— Où cela, mon oncle?

— Mais... tantôt d'un côté... tantôt de l'autre; ainsi tes soupçons n'ont pas le moindre fondement.

Nathalie ne fut pas dupe de cette réponse; elle eut l'air d'ajouter foi à ce que lui disait son oncle; mais, décidée à tout tenter pour savoir enfin la vérité, elle fait appeler près d'elle un petit commissionnaire qui stationnait au coin de sa maison, et dont plusieurs fois elle avait entendu vanter l'intelligence.

Après s'être assurée qu'il connaissait son mari, elle lui dit :

— M. d'Apremont sort tous les soirs.

— Oui, madame.

— Demain tu le suivras, tu sauras bien où il va... et tu viendras me le dire... Surtout qu'on ne se doute de rien!...

— Oh! madame peut être tranquille.

Nathalie attend le lendemain avec cette impatience qu'un jaloux peut seul comprendre. Enfin le moment est arrivé : le capitaine est sorti, et l'on doit être sur ses pas.

La jeune femme compte les minutes, les instants; elle brûle et tremble de voir revenir son commissionnaire. Trois quarts d'heure s'écoulent; il arrive enfin, couvert de sueur et de poussière.

— Eh bien! dit Nathalie d'une voix altérée, que sais-tu? parle... dis-moi tout... n'oublie aucune circonstance.

— Madame, j'ai donc suivi monsieur en prenant bien garde pour ne pas être remarqué. Monsieur m'a mené loin!... jusque dans le Marais, dans la Vieille rue du Temple; enfin il est entré dans une maison... pas trop belle... je ne sais pas le numéro, mais je reconnaîtrai bien la maison... c'est comme une allée; il n'y a pas de portier...

— Pas de portier... une allée!... quelle horreur!... enfin?...

— Je suis entré aussi, un moment après monsieur; je l'entendais monter toujours, il s'est arrêté au troisième : c'est le dernier étage; là il a mis une clef dans une serrure, et il a ouvert une porte...

— Il a ouvert lui-même... il n'a pas frappé, tu en es sûr?...

— Oh! oui, madame...

— Le monstre!... il a une clef!... Et mon oncle qui le défendait!... Mais achève donc...

— Quand j'ai entendu qu'on refermait la porte, je suis monté tout doucement... et je me suis ingéré de regarder par le trou de la serrure... ; comme il n'y avait que deux portes sur le carré, j'ai eu bientôt trouvé celle par où monsieur était entré...

— Tu auras vingt francs de plus, achève...

— J'ai aperçu monsieur qui traînait un grand coffre dans une chambre.

— Un coffre?

— Ensuite, j'ai vu monsieur qui se déshabillait.

— Il se déshabillait?... Mon Dieu! que je suis malheureuse!... Après?

— Je ne pouvais pas toujours bien voir, mais au bout d'un moment j'ai revu monsieur; il était vêtu d'une espèce de blouse grise, et avait un bonnet grec sur la tête...

— Une blouse grise à présent?... Mais, mon Dieu! qu'est-ce qu'il fait donc avec toutes ces blouses?... Et puis...

— Alors, madame, j'ai pensé que vous seriez déjà bien aise de savoir tout cela, je sommes bien vite accouru vous le dire.

— Il suffit. Va chercher un fiacre... qu'il m'attende en bas... tu monteras près du cocher, et tu le feras arrêter à la maison d'où tu viens.

Le commissionnaire va chercher la voiture. Nathalie met à la hâte un chapeau, un châle, et entre chez son oncle en s'écriant :

— Je suis trahie... j'en ai des preuves... mon mari est chez sa maîtresse en ce moment... il a une blouse grise... il en avait une bleue à la campagne... mais je vais le confondre.

— Ensuite...

— Oh! ensuite vous ne me verrez plus.

Le vieux garçon n'a pas le temps de répondre, de retenir sa nièce. Déjà Nathalie est partie, elle est montée dans le fiacre, et le commissionnaire est près du cocher.

On s'arrête Vieille rue du Temple.

— C'est là, dit le petit bonhomme, et Nathalie descend, pâle, tremblante, pouvant à peine se soutenir.

— Voulez-vous que je monte avec vous, madame? dit le commissionnaire.

— Non, c'est inutile, j'irai seule; tu m'as dit au troisième?...

— Oui, madame, la porte à gauche.

— C'est bien.

La jeune femme se tient après la rampe, car elle a besoin de soutien. Elle monte un escalier étroit et sombre; elle arrive au troisième; mais, parvenue devant le logement où est son mari, elle sent ses forces lui manquer, et ne peut plus que se jeter contre la porte en s'écriant : — Ouvrez-moi, de grâce, ou je vais mourir!

La porte s'ouvre, le capitaine reçoit sa femme dans ses bras, et Nathalie n'aperçoit dans la chambre que son mari, seul, vêtu en blouse, en bonnet grec, et fumant dans une superbe pipe turque.

— Ma femme! s'écrie Armand en regardant Nathalie avec surprise.

— Oui, votre femme, monsieur, qui sait que vous la trahissez... que vous vous déguisez... et qui veut enfin connaître le mystère de votre conduite...

— Comment, Nathalie, tu as pu penser que j'en aimais une autre!... Le mystère de ma conduite... eh bien! tiens... le voici... (et le capitaine montrait sa pipe à sa femme.) Avant notre mariage, tu m'avais défendu de fumer et je t'avais promis de t'obéir. Pendant quelques mois je tins religieusement ma promesse... mais si tu savais ce qu'il m'en coûtait! il me manquait quelque chose... j'avais des moments d'humeur, de tristesse, que je ne pouvais vaincre... c'était ma pipe... ma bonne pipe que je cherchais en vain... et après laquelle je soupirais. Enfin, n'y pouvant plus tenir, à la campagne je découvris une chaumière dans laquelle un bon paysan fumait. Je lui demandai s'il pourrait me prêter une blouse, un chapeau; car je voulais bien fumer, mais il ne fallait pas que tu pusses t'en apercevoir, et c'est surtout aux vêtements que s'attache la fumée; pour la bouche, je sais mille moyens qui empêchent qu'elle conserve aucune odeur de la pipe. Tout fut bientôt convenu entre moi et le paysan. Arrivé chez lui, je changeais de costume, je mettais même un bonnet sur ma tête pour que mes cheveux fussent garantis, et, grâce à ma précaution, tu ne te doutais de rien. Tu voulus revenir à Paris : il me fallut trouver un nouveau moyen pour fumer en secret. Je louai cette chambre dans un quartier éloigné du nôtre; j'y apportai moi-même un costume de rechange, et, avant de fumer, j'ai soin d'enfermer bien hermétiquement dans un coffre les effets que je viens d'ôter. Voilà tout le mystère, ma chère amie: pardonne-moi de t'avoir désobéi, tu vois que j'ai fait tout mon possible pour te le cacher.

Nathalie est déjà dans les bras de son mari, qu'elle embrasse tendrement en s'écriant :

— Il se pourrait! ce n'est que cela... Ah! que je suis heureuse!.... Oh! désormais, mon ami, tu fumeras chez toi tant que cela te fera plaisir... oh! je ne m'y opposerai plus, et tu n'auras pas besoin de te cacher pour cela!

Et Nathalie revient vers son oncle, rayonnante de joie, lui dire :

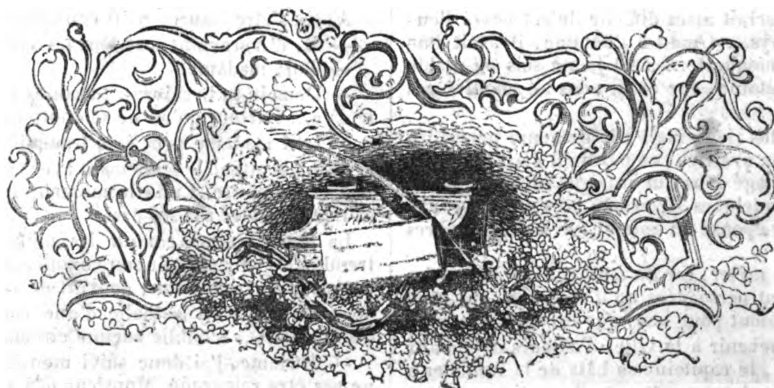
— Il m'aime toujours, mon cher oncle, il m'adore..... C'est qu'il fumait, et voilà tout... mais je veux qu'il fume tout à son aise à présent, je suis si contente!...

— Il y a un moyen de tout arranger, dit M. d'Ablaincourt, ton mari fumera en jouant au trictrac avec moi.

— Et comme cela... pensait le vieux garçon, je suis sûr de faire ma partie tous les soirs.

— Ma chère Nathalie, dit le capitaine, tout en profitant de la permission que tu me donnes, j'aurai toujours soin que cela ne t'incommode pas, et je prendrai chez moi les mêmes précautions que je prenais dehors.

— Oh! mon ami, tu es vraiment trop bon... mais je suis si heureuse de savoir que tu n'es pas infidèle! Ah!... il me semble maintenant que j'aime l'odeur de la pipe.



ROMANS POPULAIRES ILLUSTRÉS

G. BARBA, ÉDITEUR, 31 RUE DE SEINE

20 C. LA LIVRAISON

CHRISTOPHE COLOMB,

PAR

FENIMORE COOPER,

TRADUCTION DE LABÉDOLLIÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

Si nous ajoutons foi aux récits de Cervantes ou de Le Sage; si nous croyons les témoignages plus graves de l'histoire ou ceux des voyageurs modernes, jamais les auberges n'ont été bonnes, jamais les routes n'ont été sûres en Espagne. La sécurité des grands chemins et la commodité des gîtes sont des bienfaits de la civilisation que le peuple de la Péninsule semble véritablement ne devoir jamais atteindre, car on y voit dans tous les siècles le voyageur également victime des voleurs et des hôteliers. Le mal qui existe aujourd'hui existait au milieu du quinzième siècle, époque à laquelle nous désirons transporter en imagination le lecteur.

Au commencement du mois d'octobre de l'année 1469, Jean de Transtamare régnait en Aragon et tenait sa cour à Saragosse; c'était un des plus sages monarques de son siècle; mais il s'était appauvri par de nombreuses luttes avec les Catalans, race turbulente et insubordonnée. Il se soutenait avec peine sur le trône, et était maître d'un empire qui comprenait dans ses limites, outre l'Aragon et ses dépendances de Valence et la Catalogne, la Sicile et les îles Baléares. Il avait même des droits très-contestables sur la Navarre. Par le testament de son frère aîné et prédécesseur, la couronne de Naples était échue à un fils naturel de ce dernier, autrement ce royaume eût fait partie des possessions de Jean II.

Le roi d'Aragon avait eu un règne long et agité, et à l'époque dont nous parlons, son trésor était presque épuisé par les dépenses nécessaires à la soumission de la Catalogne, quoiqu'il fût plus près de triompher qu'il ne le prévoyait, son compétiteur, le duc de Lorraine, étant mort deux mois après. Mais il est interdit à l'homme de connaître l'avenir, et le 9 octobre 1469, au moment où l'armée était sur le point de se dissoudre, faute de paye, les coffres de l'Etat ne contenaient plus que la somme très-modique de trois cents enriquez ou henris, monnaie d'or ainsi appelée du nom du monarque précédent, et équivalant à peu près au ducat moderne.

Cependant l'on avait besoin d'une somme assez considérable pour exécuter un projet brusquement conçu et qui paraissait même plus important que la guerre. On tenait des conseils, on flattait ou l'on effrayait les prêteurs



CHRISTOPHE COLOMB
(d'après un portrait original).

Paris. Typographie Plon frères, rue de Vaugirard, 36.

d'argent, et les confidents de la cour montraient une vive agitation. Enfin l'action succéda aux préparatifs, et les habitants de Saragosse purent apprendre que leur souverain allait envoyer une ambassade solennelle, pour des affaires de haut intérêt, à son voisin, parent et allié, le roi de Castille.

Henri de Transtamare gouvernait alors ce pays sous le titre de Henri IV; il était petit-fils, en ligne masculine, du frère du père de Jean II, et par conséquent cousin issu de germain du roi d'Aragon. Malgré cette parenté et les puissants intérêts de famille qui étaient censés les unir, il fallait des ambassades amicales pour conserver la paix entre les deux monarques; et l'annonce de celle qui allait partir produisit dans la ville plus de satisfaction que d'étonnement.

Henri de Castille, quoiqu'il régnât sur des contrées plus riches et plus étendues que l'Aragon, avait aussi ses peines et ses inquiétudes. Il avait été marié deux fois, ayant répudié sa première femme, Blanche d'Aragon, pour épouser Jeanne de Portugal, princesse dont le caractère léger avait causé de grands scandales à la cour; on avait été jusqu'à concevoir des doutes sur la naissance de sa fille unique et la priver de ses droits à la couronne.

Le père de Henri, comme Henri lui-même, s'était marié deux fois, et le fruit de la seconde union était un fils et une fille, Alphonse et Isabelle : cette dernière devint célèbre par la suite sous le double titre de reine de Castille et de Catholique.

L'impéritie reconnue de Henri comme monarque avait entraîné une partie de ses sujets dans une rébellion ouverte. Trois années avant le commencement de ce récit, son frère Alphonse avait été proclamé roi à sa place, et une guerre civile déchirait les provinces. Cette guerre venait de se terminer par la mort d'Alphonse, et la paix du royaume fut momentanément rétablie par un traité, par lequel Henri consentait à déposer sa propre fille, ou plutôt la fille de Jeanne de Portugal, et reconnaissait sa sœur consanguine Isabelle comme héritière légitime du trône.

Cette dernière concession fut le résultat d'une nécessité cruelle; et, comme on pouvait s'y attendre, on employa pour en combattre l'effet des mesures violentes et secrètes. Entre autres expédients adoptés par le roi, ou plutôt par ses favoris, car l'inaction et l'indolence du bon prince étaient proverbiales, se trouvaient différents moyens de combattre la volonté d'Isabelle et de lui faire épouser soit un sujet, soit un prince étranger. En 1469, le mariage de la princesse était le principal objet de la diplomatie espagnole. Le fils du roi d'Aragon était l'un des aspirants à la main d'Isabelle, et la plupart de ceux qui apprirent le prochain départ de l'ambassade crurent naturellement qu'elle avait trait au point essentiel de la politique aragonaise.

Isabelle avait une réputation de savoir, de modestie, de prudence, de piété et de beauté; elle était en outre l'héritière reconnue d'une couronne bien digne d'envie, et de nombreux compétiteurs aspiraient à sa main. L'on voyait parmi eux des Français, des Anglais et des Portugais. Plusieurs favoris soutenaient les divers prétendants et s'efforçaient d'appuyer par l'intrigue leurs projets respectifs. Cependant la royale jeune fille, objet de tant de rivalités, dissimulait avec soin les penchants de son cœur. Le roi, son frère, se divertissait dans le Sud; et, accoutumée depuis longtemps à la solitude, la princesse s'occupait activement d'arranger ses affaires de la manière qu'elle croyait la plus favorable à son bonheur. A la suite de diverses tentatives pour s'emparer de sa personne, auxquelles elle n'avait échappé que par les prompts secours de ses partisans, elle s'était réfugiée à Valladolid, capitale du royaume de Léon. Comme Henri résidait dans le voisinage de Grenade, c'est de ce côté que nous devons tourner les yeux pour suivre la route prise par l'ambassade.

Le cortége sortit de Saragosse par une des portes du sud, le matin d'un beau jour d'automne. Il était accompagné de l'escorte de lances qu'exigeaient les troubles du pays; les gentilshommes de l'ambassade étaient armés, car peu de ceux que leur position exposait aux pillards s'aventuraient sur les grandes routes sans cette précaution. Après eux venait une longue suite de mules somptueuses et une armée de domestiques, que leur équipage faisait ressembler à des soldats. La foule se pressait sur le passage de ce brillant groupe, et les uns faisaient des vœux pour le succès du voyage, tandis que les autres se livraient à mille conjectures. Mais la curiosité a ses bornes, et le commérage finit par fatiguer; aussi, au coucher du soleil, la plupart des habitants de Saragosse avaient-ils déjà oublié le cérémonieux appareil du matin. A l'approche de la nuit toutefois, il était encore l'objet de l'entretien de deux soldats qui étaient de garde à la porte de l'ouest, conduisant à la province de Burgos; ces braves gens devisaient pour tromper l'ennui de leurs fonctions, et l'esprit de discussion et de critique avait survécu aux pensées et à l'agitation du jour.

— Si don Alonzo de Carbajal compte aller loin de cette manière, dit le plus âgé des soldats, il fera bien de surveiller de près ceux qui le suivent; car l'armée d'Aragon n'a point de plus mauvais soldats que ceux qui sont sortis avec lui par la porte du sud, malgré l'éclat des housses et le tintamarre des trompettes. Je te le dis, Diego, Valence aurait pu fournir des hommes d'armes plus dignes de l'ambassade d'un roi, et des chevaliers plus vaillants que ceux d'Aragon. Mais, si le roi est satisfait, il n'appartient pas à des soldats comme toi et moi d'être mécontents.

— Il y a beaucoup de gens qui pensent, Roderique, qu'il eût mieux valu employer l'argent que l'on gaspille pour cette expédition diplomatique à payer les braves gens qui ont si généreusement versé leur sang pour étouffer la révolte de Barcelonne.

— C'est toujours ce qui se passe, mon garçon, entre un débiteur et son créancier. Jean II vous doit quelques maravédis, et vous lui reprochez les enriquez qu'il dépense pour ses besoins personnels. Je suis un vieux soldat, et j'ai appris l'art de me payer moi-même quand le trésor est trop pauvre pour m'en éviter la peine.

— C'est bon dans une guerre étrangère, quand on se bat contre les Maures, par exemple; mais, après tout, ces Catalans sont aussi bons chrétiens que nous; quelques-uns sont des sujets dévoués; et il n'est pas aussi facile de piller un compatriote qu'un infidèle.

— C'est vingt fois plus facile; car celui-ci s'y attend, il a soin de mettre de côté tout ce qu'il a de précieux; tandis que celui-là vous ouvre volontiers ses trésors et son cœur. Mais quels sont ceux qui se mettent en route à cette heure avancée?

— Des gens qui ont la prétention de paraître riches tout en feignant de le cacher. Je vous garantirais, Roderique, que tous ces varlets ensemble n'ont pas assez d'argent pour payer le laquais qui leur servira ce soir leur olla podrida.

— Par saint Iago, mon bienheureux patron, murmura le chef d'une petite cavalcade, qui, avec un seul compagnon, était un peu en avant des autres, ce vagabond est bien près de la vérité! Nous pouvons avoir assez pour payer ses services et une olla podrida, mais je doute qu'il nous reste un seul doublon à la fin du voyage.

L'hilarité de celui qui parlait ainsi ne fut point partagée par son compagnon. La cavalcade s'arrêta aux portes; elle était montée sur des mules, et composée de marchands, comme il était facile de s'en apercevoir à leur extérieur; car, à cette époque, les différentes classes de la société avaient un costume distinct. La permission de quitter la ville était en règle, et le gardien de la porte, à moitié endormi, et par conséquent de mauvaise humeur, décrocha lentement les barreaux. Cependant les deux soldats s'étaient placés un peu à l'écart et regardaient froidement le groupe, quoique la gravité espagnole les empêchât d'exprimer hautement leur mépris pour trois ou quatre juifs qui se trouvaient parmi les commerçants. Le reste des marchands était d'une classe supérieure, comme le témoignaient les domestiques qui les accompagnaient. L'un de ces domestiques, monté sur une mule ardente et de forte taille, se plaça près de Diego, pendant que les maîtres comptaient la légère redevance qu'il fallait payer pour passer les portes après la chute du jour.

— Ho! hé! Pépé! s'écria le soldat, qui ne put retenir son penchant pour le bavardage, combien de centaines de doublons te donne-t-on par an? combien de fois renouvelle-t-on ce beau pourpoint de cuir?

Le varlet, qui était un jeune homme, quoique sa vigoureuse musculature et son front rembruni dénotassent de rudes travaux, tressaillit et rougit de cette libre question, que Diego appuya d'une tape familière sur le genou. Mais le soldat avait l'air de trop bonne humeur pour exciter le ressentiment, et ses éclats de rire prévinrent une explosion de colère de la part de son interlocuteur.

— Tu me serres un peu trop fort la jambe, camarade, dit avec douceur le jeune domestique, et, si tu veux suivre le conseil d'un ami, tu ne te permettras jamais de telles familiarités, de peur de t'attirer de mauvais coups.

— Par san Pedro! je voudrais bien voir...

Il n'eut pas le temps d'achever, car la cavalcade s'était mise en marche. Le jeune varlet pressa de l'éperon le flanc de sa mule, et le vigoureux animal faillit, en hâtant sa course, renverser Diego, qui venait de porter la main au pommeau de son sabre.

— Il y a du cœur dans ce jeune homme, s'écria le soldat après avoir recouvré l'équilibre; j'ai cru un moment qu'il allait me faire sentir la pesanteur de son bras.

— Tu as tort et tu n'es pas assez attentif, Diego, répondit son camarade, et il n'eût pas été étonnant que ce garçon t'eût couché à terre pour te punir de ta conduite.

— Un valet aux gages d'un juif eût-il osé frapper un soldat du roi?

— Peut-être a-t-il été soldat lui-même. Nous sommes dans un temps où les gaillards bâtis comme lui sont souvent appelés à endosser le harnais. Je crois avoir déjà vu sa face, et dans un endroit où les lâches n'auraient point osé paraître.

— Cet homme est tout bonnement un valet et un adolescent à peine sorti des mains des femmes.

— Quelle que soit sa jeunesse apparente, je crois qu'il a fait face aux Maures et aux Catalans. Tu sais que les nobles ont l'habitude d'envoyer de bonne heure leurs enfants au combat, afin de les exercer au métier de la chevalerie.

— Les nobles! répéta Diego en riant, au nom de tous les diables, Roderique, à quoi penses-tu de comparer ce vassal à un jeune noble? Crois-tu donc que ce soit un Guzman ou un Mendoza déguisé?

— Cela semble drôle, à la vérité, et pourtant je l'ai déjà rencontré au premier rang sur le champ de bataille, et j'ai entendu sa voix perçante encourager les troupes. Par saint Jacques de Compostelle, c'est un fait positif. Approche-toi, Diego, deux mots à l'oreille.

Le vétéran prit à part son jeune ami, quoique personne ne fût à por-

tée de l'entendre, et, regardant avec soin autour de lui, il prononça quelques paroles à voix basse.

— Sainte Mère de Dieu! s'écria Diego, que la surprise fit reculer de trois pas, tu te trompes assurément, Roderique!

— J'en répondrais sur mon salut, reprit Roderique. Ne l'ai-je pas souvent vu la visière levée, et ne l'ai-je pas suivi à la charge?

— Et il voyage maintenant en qualité de varlet d'un marchand, de serviteur d'un juif!

— Notre affaire, Diego, est de frapper sans examen dans la mêlée, de regarder sans voir et d'écouter sans entendre. Quoique ses fonds soient en baisse, Jean II est un bon maître, et nous devons nous montrer de discrets soldats.

— Mais il ne me pardonnera jamais mon imprudente familiarité! Je n'oserai jamais me présenter devant lui.

— Hum! il n'est pas probable que tu le retrouves à la table du roi, et quant au combat, comme il est habitué à y marcher le premier, il ne lui prendra pas l'envie de se retourner pour te regarder.

— Tu crois donc qu'il lui sera impossible de me reconnaître?

— En tout cas, mon garçon, tu n'as rien à craindre, car des gens comme lui ont toujours plus de choses en tête qu'ils n'en peuvent embrasser.

— Que la bienheureuse Marie te fasse prophétiser juste! autrement je n'oserais jamais paraître dans les rangs. Si je lui avais rendu un service, je pourrais espérer qu'il l'oublierait; mais le souvenir d'un affront se garde longtemps.

Ici les deux soldats s'éloignèrent en causant, et le vieux continua à recommander la discrétion à son camarade.

Cependant les voyageurs poursuivirent leur route avec une diligence qui indiquait une grande méfiance dans l'état des chemins et un vif désir d'arriver. Ils voyagèrent toute la nuit, et ne ralentirent leur marche que lorsque le retour du soleil les exposa de nouveau aux observations des curieux. On savait que les agents de Henri de Castille se tenaient en sentinelles sur les routes de communication, entre la capitale de l'Aragon et Valladolid, où Isabelle s'était renfermée. Toutefois il ne leur arriva rien de remarquable. Ils entrèrent bientôt sur le territoire de Soria, province de la vieille Castille, où les bandes armées du monarque observaient avec soin les routes; mais l'extérieur des voyageurs n'avait rien qui pût attirer l'attention des soldats de Henri, et la présence de ceux qui agissaient au nom du prince éloignait provisoirement les voleurs ordinaires. Quant au jeune homme objet de l'entretien des deux soldats, il suivit son maître avec célérité tant qu'il plut à ce dernier de rester en ville; et durant les courts instants de repos, il s'occupa, comme les autres domestiques, des devoirs de son état. Le soir du second jour, cependant, environ une heure après que la troupe eut quitté une hôtellerie, où elle s'était régalée d'olla podrida et de vin suret, le joyeux jeune homme déjà mentionné, qui occupait encore sa place à l'avant-garde, auprès d'un compagnon plus grave et plus âgé, partit brusquement d'un bruyant éclat de rire. Il arrêta sa mule et se laissa dépasser par toute la bande, jusqu'à ce qu'il se trouvât à côté du mystérieux valet. Ce dernier jeta un regard sévère sur son maître présumé, qui venait de se placer ainsi auprès de lui.

— Maître Nuñez! lui dit-il d'un ton sévère qui cadrait mal avec la position respective qu'ils avaient en apparence, pourquoi as-tu quitté ton poste à l'avant-garde pour venir te ranger au milieu des valets?

— Je te demande mille pardons, honnête Juan, répondit le maître en riant, quoiqu'il essayât évidemment d'étouffer sa gaieté, par respect pour son interlocuteur, mais il nous est arrivé un malheur, qui surpasse ceux dont font mention les légendes de la nécromancie et de la chevalerie errante. Le digne maître Ferreras, si habitué à manier de l'or, puisqu'il s'est enrichi dans le commerce des grains, a oublié, à ce qu'il paraît, sa bourse dans l'auberge que nous venons de quitter, en payant un peu d'huile rance et de beurre moisi. Je doute qu'il reste encore vingt réaux dans toute la société!

— Est-ce donc un sujet de plaisanterie, maître Nuñez, que nous soyons sans le sou? répliqua le serviteur, dont un léger sourire effleura les lèvres, comme s'il eût été disposé à partager l'hilarité de son compagnon. Dieu merci! le bourg d'Osma ne saurait être loin et nous n'aurons guère besoin d'argent jusque-là. Et maintenant, mon maître, souffre que je te commande de garder ta place dans cette cavalcade, et de ne pas t'oublier par une inconvenante familiarité avec tes inférieurs. Je n'ai plus besoin de toi. Retourne donc vers maître Ferreras, et fais-lui part de mes compliments de condoléance.

Le jeune homme sourit et chercha à échanger un regard avec le prétendu domestique, mais celui-ci détourna les yeux comme s'il eût craint de manquer lui-même au respect dû à ses avertissements. Une minute après, l'ordre accoutumé de la marche était rétabli.

Comme la nuit approchait et que l'heure venait où les hommes et les animaux sentent le besoin du repos, les voyageurs pressèrent leurs mules avec plus d'énergie. Vers minuit, à force de coups d'éperons, ils arrivèrent à la principale porte d'une petite ville murée, appelée Osma, qui n'était pas loin des limites de la province de Burgos, quoiqu'elle dépendît encore de celle de Soria.

Dès que sa mule fut assez près des portes, le jeune marchand placé à l'avant garde les frappa à plusieurs reprises de son bâton pour avertir les gens de l'intérieur de sa présence. Il ne fallut pas de grands efforts pour arrêter les mules; mais le faux domestique passa en avant, et allait prendre place au milieu des chefs de la cavalcade, rangés auprès de la porte, quand une grosse pierre, lancée des créneaux, passa assez près de sa tête pour qu'il pût se croire un moment menacé de faire à l'improviste un voyage en l'autre monde. Un cri s'éleva de toute la troupe, et celui qui avait lancé le projectile y répondit par de bruyantes imprécations. Le jeune homme lui-même parut le moins troublé de tous; et, quoiqu'il parlât haut et d'un ton d'autorité, l'élévation de sa voix n'était due ni à la colère ni à la crainte.

— Comment! dit-il, est-ce la manière dont vous traitez de paisibles voyageurs, des marchands qui viennent demander l'hospitalité et un asile pour une nuit?

— Des marchands et des voyageurs, grommela une voix du dedans, dites plutôt des espions et des agents du roi Henri. Qui êtes-vous? Répondez promptement, ou vous pouvez vous attendre à recevoir mieux que des pierres.

— Dites-moi, reprit le jeune homme, dédaignant de répondre à la question qu'on lui adressait, qui commande en ce bourg? n'est-ce pas le noble comte de Treviño?

— Lui-même, señor, répliqua-t-on du haut des remparts d'un ton radouci. Mais quel rapport une bande de marchands peut-elle avoir avec Son Excellence? et qui es-tu, toi qui parles avec autant d'aigreur et de fierté que si tu étais grand d'Espagne?

— Je suis Ferdinand de Transtamare, prince d'Aragon, roi de Sicile. Va dire à ton maître qu'il vienne sur-le-champ.

Cette déclaration subite, faite avec le ton hautain d'un homme habitué à se faire obéir, produisit un changement sensible dans l'état des choses. La cavalcade s'organisa d'une manière nouvelle. Les deux nobles qui avaient chevauché en tête cédèrent le pas au jeune roi, pendant que les chevaliers, se dépouillant de leurs déguisements, se montrèrent avec le costume qui leur était propre. Un observateur philosophe eût remarqué volontiers la promptitude avec laquelle les jeunes cavaliers se dressaient sur leurs selles, charmés de quitter enfin l'apparence d'humbles commerçants pour paraître ce qu'ils étaient réellement, des hommes accoutumés aux tournois et aux combats. Sur les murs, la transformation ne fut pas moins grande et moins brusque. Tout le monde fut bientôt sur pied; l'approche du gouverneur de la ville fut annoncée par un grand mouvement sur les murailles et la lueur de nombreuses lanternes, dont on descendit l'une pour mieux observer les nouveaux venus.

— Les joyeuses nouvelles que m'apportent mes gens sont-elles vraies? s'écria-t-on en même temps; ai-je réellement l'honneur de recevoir à cette heure indue la visite de don Ferdinand d'Aragon?

— Dis à ton serviteur de tourner sa lanterne de mon côté, répondit le roi, afin de t'en assurer par toi-même. Je te pardonnerai ce manque de respect, comte de Treviño, s'il me procure une admission plus expéditive.

— C'est lui! s'écria le gouverneur, je reconnais dans ces traits ceux d'une longue suite de rois, et j'ai souvent entendu cette voix rallier les escadrons d'Aragon dans les guerres contre les Maures. Que les trompettes sonnent et proclament cette heureuse arrivée. Ouvrez les portes sans délai!

Cet ordre fut promptement exécuté, et le jeune roi entra à Osma, au son des trompettes, entouré d'une forte troupe de gens d'armes et suivi de la moitié de la population, surprise et à demi réveillée.

— Sire, dit don Andres de Cabrera, le jeune noble de l'avant-garde, en se plaçant familièrement auprès de don Ferdinand, il est heureux que nous ayons trouvé ce bon logement gratis; car il n'était que trop vrai que maître Ferreras avait perdu la seule bourse qui fût entre nos mains. Dans une pareille extrémité, il ne nous eût pas été facile de jouer longtemps le rôle de négociants économes; car, tout en marchandant toutes choses, ils aiment à laisser voir leur or.

— Maintenant que nous sommes dans ta chère Castille, don Andres, répondit le roi en souriant, nous nous abandonnons entièrement à tes soins hospitaliers, sachant bien que tu as à ta disposition deux magnifiques diamants.

— Mais, sire, Votre Hautesse veut s'amuser à mes dépens, et c'est, en vérité, le seul agrément que je puisse actuellement lui offrir. Mon attachement pour la princesse Isabelle m'a fait quitter mes domaines, et le plus humble cavalier de l'armée aragonaise n'est pas plus pauvre que je ne le suis maintenant. De quels diamants puis-je donc disposer?

— On parle avantageusement de deux brillants qui parent la tête de doña Béatrix de Bobadilla, et je sais qu'ils sont à toi; ou, ce qui revient au même, qu'une noble jeune fille, suivant son inclination, les cèdera volontiers à un loyal chevalier.

— Ah! sire, si cette aventure finit aussi heureusement qu'elle a commencé, votre royale protection peut m'être dans cette affaire d'une grande utilité.

Le roi sourit avec calme, comme il en avait l'habitude, et le comte de Treviño, s'approchant de lui en ce moment, interrompit la conversation.

Cette nuit-là Ferdinand d'Aragon dormit d'un profond sommeil; mais à la pointe du jour lui et les siens étaient en selle de nouveau. Ils quittèrent Osma dans un appareil tout différent de celui de la veille. Ferdinand, revêtu de son armure, montait un cheval de ba-

taille andalou. Un gros de lanciers, commandé par le comte de Treviño en personne, composait l'escorte, et le 9 octobre 1469 toute la cavalcade atteignit Dueñas, ville du royaume de Léon voisine de Valladolid. Les nobles mécontents se pressèrent autour du prince pour lui faire leur cour, et il fut reçu avec les honneurs dus à son rang et à ses brillantes destinées.

Les Castillans, amis du luxe, eurent alors occasion d'observer la sévère discipline que s'était imposée don Ferdinand. A peine âgé de dix-huit ans, il avait su endurcir son corps, fortifier ses membres de manière à égaler les plus vaillants chevaliers. Il prenait plaisir aux plus rudes exercices militaires, et aucun chevalier d'Aragon ne savait mieux conduire un coursier au tournoi ou à la bataille. Comme la plupart des princes de ce temps, malgré le soleil brûlant auquel il s'exposait, il avait un teint clair et brillant, et cependant la chasse et les occupations martiales de son enfance l'avaient légèrement bruni. Il était sobre comme un musulman. Son corps, actif et bien proportionné, semblait doué d'une vigueur prématurée, comme si la Providence l'eût tenu en réserve pour une de ces fonctions qui exigent à la fois une grande force physique, une profonde prévoyance et une vigilante sagacité.

Durant les quatre ou cinq jours qui suivirent, les nobles Castillans qui eurent occasion de s'entretenir avec Ferdinand ne surent ce qu'ils devaient admirer davantage ou de son abondante éloquence, ou d'une sagesse de vues et d'expression qu'on eût pu croire l'indice du calcul et de la froideur, mais qui paraissait un mérite particulier dans un homme appelé à maîtriser les passions discordantes, les perfidies et l'égoïsme des autres.

CHAPITRE II.

Pendant que Jean d'Aragon avait recours à ces moyens pour mettre son fils à même d'échapper aux vigilants et vindicatifs émissaires du roi de Castille, les habitants de Valladolid attendaient le résultat avec l'impatience et l'anxiété qui accompagnent toujours l'exécution des entreprises hasardeuses. Parmi ceux qui éprouvaient un vif intérêt pour les mouvements de Jean d'Aragon, il y en avait qu'il devient nécessaire de faire connaître à nos lecteurs.

Quoique Valladolid ne fût point parvenue à la magnificence qu'elle atteignit comme capitale de Charles-Quint, c'était une ville ancienne, belle et riche, qui possédait des palais aussi bien que de plus humbles retraites. L'un d'eux était la résidence de Jean de Vivero, gentilhomme distingué. Là une compagnie plus agréable que celle que nous venons de quitter attendait avec inquiétude des nouvelles de Dueñas. Le principal appartement avait ce luxe grossier de l'époque uni à cet air d'aisance et de commodité qu'une femme ne manque jamais de communiquer à la partie d'un édifice placée sous sa direction immédiate. En l'année 1469, l'Espagne approchait du terme de cette grande lutte qui durait depuis sept siècles, et dans laquelle le chrétien et le musulman se disputaient la possession de la Péninsule. Les Maures avaient longtemps occupé le sud de Léon, et avaient laissé dans les palais de cette ville des traces de leur barbare magnificence. Les plafonds élevés et dentelés n'étaient pas aussi remarquables que ceux qu'on trouve dans des contrées plus méridionales. Toutefois le nom de Veled-Vlid, transformé en celui de Valladolid, signale la présence de la race arabe.

C'était dans la grande salle du principal palais de cette antique cité, celui de Jean de Vivero, que deux femmes se livraient à une conversation animée. Toutes deux étaient jeunes, et, quoiqu'elles fussent douées de charmes différents, toutes deux auraient passé pour belles dans tous les siècles et par tous les pays de la terre. L'une surtout était remarquable : elle venait d'atteindre sa dix-neuvième année, âge où, dans ce brûlant climat, la femme est complétement développée. La plus poétique imagination de l'Espagne, pays renommé pour la beauté de ses femmes, n'aurait pu concevoir une beauté plus régulière. Ses mains, ses pieds, son buste et tous ses contours portaient l'empreinte de la grâce féminine; sa taille, sans avoir rien de masculin, était cependant assez élevée pour lui donner un air de noblesse et de dignité. Celui qui la contemplait ne savait au premier abord s'il était fasciné par la perfection même du corps ou par l'expression que l'âme communiquait à un extérieur presque irréprochable. Sa figure était en harmonie avec le reste de sa personne. Quoique née sous le soleil de l'Espagne, elle descendait, par une longue suite de rois, des monarques goths, et leurs fréquentes alliances avec des princesses étrangères avaient produit sur sa physionomie un mélange de l'éclatante fraîcheur du Nord avec la séduisante vivacité des femmes du Midi. Son teint était blanc et son épaisse chevelure d'un brun clair. Ses yeux bleus, pleins de douceur, rayonnaient d'intelligence et de sensibilité. Pour ajouter à tous ces charmes, quoique du sang royal et élevée à la cour, une sincérité réelle mais inoffensive présidait à ses regards et à ses pensées, qui, en se décelant sur son visage, ajoutaient l'éclat de la vérité à celui de la jeunesse.

Le costume de cette princesse était simple, car heureusement le goût du siècle permettait aux ouvriers en modes de consulter les proportions de la nature. Toutefois sa toilette était riche et en rapport avec son rang élevé; une seule croix de diamant étincelait sur un cou de neige, auquel elle était suspendue par un petit collier de perles; quelques bagues enrichies de pierres précieuses embarrassaient plutôt qu'elles n'ornaient des mains qui n'avaient point besoin d'ornement pour captiver l'attention. Telle était Isabelle de Castille dans ses jours de retraite et de splendeur virginales, attendant l'issue des changements qui devaient décider de son sort et de celui de la postérité.

Sa compagne était Béatrix de Bobadilla, amie de son enfance, et qui lui demeura attachée jusqu'à son lit de mort. Cette dame, un peu plus âgée que la princesse, avait une tournure plus décidément espagnole; car, quoiqu'elle fût d'une ancienne et illustre maison, sa race, par politique ou par nécessité, n'avait point contracté d'unions étrangères. Ses yeux noirs et étincelants indiquaient une âme généreuse et une énergique résolution; ses cheveux étaient noirs comme l'aile du corbeau. Gracieuse comme celle de sa royale maîtresse, sa taille était un peu moins noble et les contours de sa figure avaient moins de perfection; enfin la nature avait établi entre ces deux femmes une différence analogue à celle que les idées des hommes attachaient à leurs conditions respectives; mais, considérées isolément, toutes deux eussent été trouvées charmantes. Isabelle venait de faire sa toilette du matin; elle était assise sur un fauteuil sur les bras duquel elle s'appuyait légèrement dans une attitude qu'avaient amenée naturellement l'intérêt du sujet dont elle s'occupait et sa confiance en sa compagne. A ses pieds Béatrix de Bobadilla, placée sur un tabouret, était penchée de manière que ses boucles noires se confondaient avec les cheveux moins foncés de la princesse, dont le visage semblait reposer sur la tête de son amie. Comme elles étaient seules, la plus entière liberté présidait à la conversation; et, affranchie de l'étiquette castillane et de la réserve espagnole, elle était dirigée plutôt par les sentiments de la nature que par les règles en usage dans les cours.

— Béatrix, dit la princesse, j'ai prié Dieu de diriger mon jugement dans cette importante affaire; et j'espère, dans le choix que j'ai fait, avoir eu en vue le bonheur de mes sujets aussi bien que le mien propre.

— Personne n'osera en douter, dit Béatrix de Bobadilla, car les Castillans vous aiment tant que, s'il vous plaisait d'épouser le grand Turc, ils ne contrarieraient point vos intentions.

— Dis plutôt, ma bonne Béatrix, reprit Isabelle en souriant et en relevant la tête, que tu juges de leur affection par la tienne; nos Castillans pourraient excuser un aussi grand péché, mais je ne me pardonnerais pas d'oublier que je suis chrétienne. Béatrix, ces projets de mariage m'ont causé bien des tourments!

— Mais le temps des épreuves est passé. Sainte Marie! que de légèreté, de vanité, d'illusions, doivent exister dans l'homme pour avoir donné à certains prétendants l'audace d'aspirer à votre main!

— Si j'ai choisi entre tous don Fernand d'Aragon, c'est, sans aucun doute, parce que son alliance était la plus avantageuse aux intérêts de la Castille. Tu sais, Béatrix, que les Castillans et les Aragonais sont issus du même peuple; ils ont les mêmes habitudes et les mêmes préjugés; ils parlent la même langue...

— De grâce, chère dame, ne confondez pas le pur castillan avec le dialecte des montagnes!

— Soit, puisque tu le veux; mais nous pouvons apprendre notre pur espagnol aux nobles d'Aragon plus aisément qu'à ceux de Gaule; et puis don Fernand est de ma propre race, la maison de Transtamare est descendue des monarques de Castille, et nous pouvons espérer que le roi de Sicile pourra se faire agréer.

— S'il ne le pouvait pas, ce ne serait pas un vrai chevalier! quel homme ne trouverait point de paroles quand il s'agit de conquérir une héritière belle comme l'aurore et d'une perfection céleste, une couronne?...

— Enfant, enfant, ta vivacité t'emporte; tes paroles ne conviennent ni à toi ni à moi.

— Et cependant, doña Isabelle, mes paroles sont la véritable expression de mon cœur.

— Je te crois, ma bonne Béatrix; mais nous devons songer à nos dernières confessions et aux conseils spirituels que nous avons reçus. Des discours aussi flatteurs paraissent légers quand nous nous rappelons combien de fois nous avons péché et combien nous avons besoin de pardon. Quant à ce mariage, j'aimerais à te voir l'idée que je m'y suis déterminée par des considérations et des motifs de princesse, et non par un caprice insensé. Tu sais que je n'ai jamais vu don Fernand, et qu'il n'a jamais jeté les yeux sur moi.

— Assurément, chère et honorée maîtresse, je sais tout cela, je le vois et je le crois; et je conviens aussi qu'il serait inconvenant à une noble fille de contracter les importantes obligations du mariage sans des motifs plus solides que ceux d'une simple bourgeoise. Nous sommes obligées de consulter notre dignité et les vœux de nos parents et amis : rien de plus juste; les habitudes de piété et de soumission dans lesquelles nous avons été élevées sont de meilleures garanties de notre affection conjugale que les caprices d'une imagination de jeune fille. Cependant, très-honorée dame, il est heureux que vos obligations aient pour objet un jeune homme brave, noble et chevaleresque, tel que le père Alonzo nous a dépeint le roi de Sicile; il est également heureux que tous mes amis s'accordent à dire que don Andres de Cabrera, tout étourdi qu'il est, sera un excellent mari pour Béatrix de Bobadilla.

Isabelle, malgré sa retenue, avait ses confidences et ses moments d'abandon; elle sourit de la saillie de sa favorite, et, séparant de sa belle main les noires boucles du front de Béatrix, elle la regarda comme une mère regarde son enfant dans un accès de tendresse.

— Si les écervelés se marient entre eux, tes amis ont raison, répondit la princesse; puis elle s'arrêta un instant comme absorbée par ses pensées, et la pudeur peinte sur sa physionomie et la sensibilité qui rayonnait dans ses yeux montrèrent qu'elle éprouvait les sentiments d'une femme plutôt que ceux d'une reine future, occupée exclusivement du bonheur de son peuple.

— A mesure que cette entrevue approche, reprit-elle, j'éprouve un embarras dont je n'aurais pas cru capable une infante de Castille. Je t'avouerai, ma fidèle Béatrix, que, si le roi de Sicile était moins agréable et moins jeune, je n'éprouverais pas autant d'embarras.

— C'est étrange, señora! J'avouerai de mon côté que je ne retrancherais pas volontiers une heure de la vie de don Andres, une grâce de sa personne ou une perfection de son âme ou de son corps.

— Tu n'es pas dans le même cas que moi, Béatrix; tu connais le marquis de Moya, tu l'as écouté, tu es accoutumée à ses louanges, à son admiration.

— Saint Jacques! señora, ne vous défiez pas de vous-même, sous prétexte que vous n'êtes pas habituée à de pareils entretiens; de toutes les sciences la plus facile à acquérir est celle d'écouter les louanges qu'on nous prodigue.

— C'est vrai, ma fille (Isabelle, quoique plus jeune, appelait souvent ainsi son amie, et plus tard, quand elle fut reine, elle lui donnait habituellement ce titre), c'est vrai, ma fille, quand les louanges sont données librement et bien méritées; mais je me demande avec inquiétude quels seront les sentiments de don Fernand à mon égard. Je le crois plein de grâce, de noblesse, de vaillance, de générosité, d'un extérieur agréable, sincèrement attaché à notre sainte religion, aussi recommandable par les qualités que par la naissance, et j'ai peur de ne pas lui être assortie comme fiancée et comme reine.

— Justice de Dieu! je voudrais bien qu'un impudent gentilhomme aragonais vînt parler ainsi! Si don Ferdinand est noble, n'êtes-vous plus noble, señora, vous qui descendez de la branche aînée de la même maison? s'il est jeune, ne l'êtes-vous pas aussi? s'il est sage, ne l'êtes-vous pas davantage? s'il est strict observateur des règles de notre sainte religion, n'êtes-vous pas d'une angélique piété?

— Doucement, doucement, Béatrix! modère un peu l'intempérance de ta langue.

— Votre modestie, honorée maîtresse, vous fait apercevoir vivement le mérite des autres et vous rend insensible au vôtre; mais don Fernand sera plus clairvoyant sur ce point. Il a beau venir avec toute la pompe de ses nombreuses couronnes, je vous garantis qu'il sera reçu par l'héritière du royaume de Castille, et qu'avec sa douceur et sa simplicité, elle triomphera de la vanité de son futur.

— Je n'ai point parlé de la vanité de don Fernand, Béatrix, et je ne le crois nullement enclin à cette faiblesse; quant à la pompe, nous savons bien que l'or n'est pas plus abondant à Saragosse qu'à Valladolid, quoiqu'il ait plusieurs couronnes en réalité et en espérance. Malgré tes folles mais bienveillantes observations, je me défie de moi et non du roi de Sicile; il me semble que je verrais avec indifférence, ou du moins avec le maintien qui convient à mon rang et à mon sexe, tout autre prince de la chrétienté; mais j'avoue que je tremble à l'idée de me trouver en face de mon noble cousin.

— C'est plutôt à don Ferdinand de trembler, señora, s'écrie Béatrix en baisant avec tendresse la main d'Isabelle.

— Il n'a rien à craindre, Béatrix, car on ne m'a parlé de lui que favorablement. Mais pourquoi m'arrêter ici, dans les alarmes et l'incertitude, quand j'ai près de moi le soutien sur lequel il est de mon devoir de m appuyer? Le père Alonzo nous attend sans doute; allons le retrouver.

La princesse et sa compagne se rendirent à la chapelle du palais, où son confesseur célébrait la messe quotidienne. La défiance qui troublait la modeste Isabelle fut apaisée par les pieuses cérémonies. Au moment où elle quittait la chapelle, un messager tout en sueur apporta la nouvelle que le roi de Sicile était arrivé sain et sauf à Dueñas, et qu'entouré désormais de ses partisans, il accomplirait dans un bref délai la célébration du mariage projeté!

Isabelle fut toute troublée de ces nouvelles, et il fallut tous les soins de Béatrix de Bobadilla pour lui rendre cette tranquillité d'âme et de maintien qui la rendait ordinairement aussi attrayante qu'imposante. Une heure ou deux consacrées à la méditation et à la prière ramenèrent le calme dans son cœur, et les deux amies se retrouvèrent seules dans l'appartement où elles avaient eu déjà la conférence que nous avons rapportée.

— As-tu vu don Andres de Cabrera? demanda la princesse en retirant la main de son front qu'elle avait souvent pressé comme pour rappeler ses esprits.

Béatrix de Bobadilla rougit et partit brusquement d'un éclat de rire avec une liberté dont sa maîtresse ne s'offensa point.

— Pour un jeune homme de trente ans et un cavalier assez malmené dans les guerres avec les Maures, don Andres a les pieds agiles; il a apporté ici l'annonce de l'arrivée, et en même temps sa charmante personne. Pour un homme aussi expérimenté, il a un fort penchant au bavardage; aussi, pendant que vous étiez renfermée dans votre oratoire, n'ai-je pu m'empêcher d'écouter le merveilleux récit du voyage. Il paraît, señora, qu'il était temps qu'ils atteignissent Dueñas, car ils avaient perdu leur unique bourse, emportée peut-être par les vents à cause de sa légèreté!

— Je crois que cet accident a été réparé. Peu de personnes de la maison de Transtamare ont beaucoup d'or en ces pénibles circonstances, mais aucune cependant n'en est totalement dépourvue.

— Don Andres n'est ni riche ni pauvre; il est maintenant en Castille, où je ne doute point qu'il soit connu des Juifs et des usuriers, et comme ils savent la valeur de ses terres, le roi de Sicile ne manquera de rien. On m'a dit aussi que le comte de Treviño s'était noblement conduit.

— Le comte de Treviño s'en trouvera bien. Mais, Béatrix, apportemoi de quoi écrire; il est temps d'informer don Enriquez de cet événement et de mes projets de mariage.

— Mais, ma chère maîtresse, c'est contre toutes les règles. Quand une jeune fille, noble ou roturière, veut disposer d'elle contre le vœu de ses parents, il est d'usage qu'elle se marie d'abord, et qu'elle écrive ensuite pour demander des bénédictions quand le mal est fait.

— Va, petite fille; tu as parlé, maintenant apporte-moi les plumes et le papier. Le roi est non-seulement mon seigneur et mon souverain, mais c'est mon plus proche parent, et il devrait me tenir lieu de père.

— Et doña Juanna de Portugal, sa royale épouse et notre noble reine, devrait vous tenir lieu de mère; et ce serait un excellent guide pour une vierge pudique! Non, non, ma bien-aimée maîtresse, votre mère était doña Isabelle de Portugal, princesse bien différente de sa nièce.

— Tu prends trop de liberté, doña Béatrix, et tu oublies ce que je t'ai demandé. Je désire écrire au roi mon frère.

Isabelle parlait si rarement avec tant de sévérité, que sa compagne tressaillit, et que les larmes lui vinrent aux yeux; mais elle avait apporté ce qu'il fallait avant d'oser regarder Isabelle en face pour s'assurer si la princesse était réellement en colère. Sa physionomie avait repris sa sérénité, et la señora de Bobadilla, voyant que sa maîtresse était entièrement absorbée dans son occupation et avait déjà oublié son mécontentement, s'abstint de toute interruption.

Isabelle écrivit sa célèbre lettre, où elle oublia toute sa timidité naturelle, et parla seulement en princesse. Par le traité de Toros de Guisando, qui, annulant les prétentions de la fille de Jeanne de Portugal, reconnaissait Isabelle comme héritière du trône, il avait été stipulé qu'elle ne se marierait pas sans le consentement du roi; elle s'excusait du parti qu'elle allait prendre, alléguant que ses ennemis avaient failli à l'engagement solennel de ne pas la contraindre à une alliance désagréable ou disproportionnée. Elle développait les avantages politiques qui résulteraient de l'union des couronnes de Castille et d'Aragon, et sollicitait l'approbation du roi.

Cette lettre fut soumise à Jean de Vivero et autres membres du conseil et envoyée par un courrier spécial; puis on s'occupa des préparatifs d'une entrevue entre les fiancés.

CHAPITRE III.

Malgré sa haute résolution, sa fermeté habituelle, et cette sérénité enthousiaste, dont la source était dans l'élévation et la solidité de ses principes, le cœur d'Isabelle battait violemment, et sa retenue naturelle était presque devenue de la crainte, à l'heure où elle allait voir pour la première fois le prince qu'elle avait accepté pour époux. L'étiquette et la grandeur des intérêts politiques attachés à ce mariage avaient prolongé durant plusieurs jours les négociations préliminaires, et l'on avait abandonné le fiancé aux tourments de l'impatience.

Cependant, le soir du 15 octobre 1469, tous les obstacles étant levés, don Ferdinand monta à cheval, et, accompagné seulement de quatre gentilshommes, parmi lesquels était Andres de Cabrera; il se rendit tranquillement, sans les signes extérieurs ordinaires à son rang, au palais de Jean de Vivero. L'archevêque de Tolède était prêt à recevoir le fiancé et à le conduire en présence d'Isabelle.

Celle-ci, assistée seulement de Béatrix de Bobadilla, attendait l'instant de l'entrevue dans la salle que nous avons décrite. Par un de ces efforts dont sont capables les femmes même les plus craintives, elle reçut son futur autant avec la dignité d'une princesse qu'avec la timidité de son sexe. Ferdinand d'Aragon s'attendait à la trouver d'une grâce et d'une beauté singulière, mais le mélange d'une amabilité féminine avec une angélique modestie formait un ensemble si céleste, que, malgré son sang-froid et son habitude de réprimer ses émotions, il tressaillit involontairement, et demeura cloué au parquet à l'aspect d'Isabelle; puis, se remettant, il s'avança précipitamment, et prenant la petite main qui ne lui était ni offerte ni refusée, il la porta à ses lèvres avec une ardeur qui accompagne rarement les premières entrevues de ceux dont les passions sont ordinairement si factices.

— Cet heureux moment est donc enfin venu, ma noble et belle cousine! dit-il avec un accent de vérité qui alla droit au cœur pur et tendre d'Isabelle; car toute l'éloquence apprêtée des cours ne saurait

imiter l'expression de la sincérité. J'ai cru que je n'arriverais jamais; mais, grâce à notre patron saint Jacques, que je n'ai cessé d'implorer, cet instant me dédommage de toutes mes peines.

— Je remercie Votre Majesté; elle est la bienvenue, répondit modestement Isabelle. Les obstacles que nous avons surmontés pour effectuer notre réunion ne sont que l'image de ceux que nous aurons à vaincre en avançant dans la vie.

Elle exprima ensuite l'espoir que son cousin n'avait manqué de rien depuis son arrivée en Castille, et don Ferdinand répondit avec à-propos. Puis, la conduisant vers un fauteuil à bras, il prit lui-même le tabouret où Béatrix de Bobadilla avait coutume de s'asseoir dans ses causeries familières avec sa maîtresse. Isabelle, préoccupée des prétentions des Castillans, qui cherchaient l'occasion d'établir la supériorité de leur pays sur l'Aragon, refusa de s'asseoir avant que son prétendu eût accepté la chaise préparée pour lui.

— Il ne conviendrait pas, dit-elle, à une personne qui n'a guère pour elle qu'un peu de sang royal dans les veines et son espoir en l'assistance céleste d'être ainsi placée, pendant que le roi de Sicile occuperait un tabouret.

— De grâce, souffrez qu'il en soit ainsi. Toutes considérations de rang terrestre s'évanouissent en présence de Dieu. Ne voyez en moi qu'un chevalier prêt à prouver sa féauté dans toutes les cours et sur tous les champs de bataille de la chrétienté, et traitez-moi comme tel.

Isabelle, à laquelle un tact exquis indiquait le point de démarcation qui sépare les bonnes manières des grands airs, rougit, sourit, et ne refusa plus de s'asseoir. Elle fut captivée, non pas tant par la conversation de son cousin, que par sa franche admiration pour elle, l'animation de ses yeux et la sincérité de son langage. Elle s'aperçut, avec l'instinct d'une femme, de l'impression favorable qu'elle avait causée, et avec la sensibilité d'une femme, elle se sentit disposée par cette découverte à de tendres sentiments.

Cette satisfaction mutuelle rendit l'entretien moins cérémonieux. Au bout d'une demi-heure l'archevêque, qui connaissait quoique superficiellement le langage et les vœux des amants, entraîna dans la chambre voisine les deux ou trois courtisans qui étaient présents. La porte demeura ouverte, mais le prélat les plaça avec tant de circonspection, qu'ils ne pouvaient ni voir ni entendre ce qui se passait. Quant à Béatrix de Bobadilla, dont l'étiquette exigeait la présence auprès de sa maîtresse, elle était si occupée d'Andres de Cabrera, que le royal couple aurait pu régler les destinées d'une demi-douzaine de trônes sans qu'elle s'en aperçût.

Sans perdre cette réserve et cette modestie qui, jusqu'à ses derniers moments, répandit tant de charmes sur sa personne, Isabelle reprit de l'assurance à mesure que la conversation continuait. Revenant à sa dignité, à son amour-propre, au savoir qu'elle avait soigneusement amassé, au lieu de perdre son temps en frivolités mondaines, elle fut promptement à son aise, sinon dans l'état de tranquillité auquel elle était accoutumée.

— Je crois qu'il n'y a plus de prétexte pour différer notre union, dit le roi. On a réclamé de nous tout ce que nous devions, comme chargés des intérêts des Etats, et j'ai droit maintenant de songer à mon propre bonheur. Nous ne sommes pas étrangers l'un à l'autre, doña Isabelle, car nos grands-pères étaient frères, et depuis l'enfance j'ai appris à respecter ta vertu, et me suis efforcé d'imiter ta piété.

— Je ne me suis pas engagée légèrement, don Fernand, reprit la princesse, qui rougissait même tout en affectant la majesté d'une reine; ce sujet a été si pleinement discuté, la sagesse de cette union si complétement établie, la nécessité de se hâter rendue si évidente, qu'aucun retard ne viendra de moi. Je crois que la cérémonie pourra avoir lieu dans quatre jours; ce qui nous donnera le temps de nous préparer à cette solennité en assistant dévotement aux offices de l'église.

— Qu'il en soit selon ta volonté, dit le roi s'inclinant respectueusement; peu de préparatifs restent inachevés, et l'on ne nous reprochera pas d'avoir rien oublié.

— Tu as bien examiné, don Fernand, le traité de mariage, et tu en as accepté volontiers, je l'espère, les diverses conditions? Tu as suffisamment médité les articles du contrat?

— J'ai eu tout le temps nécessaire pour cela, ma cousine; car voilà neuf mois qu'ils sont signés.

— Si j'ai pu te paraître exigeante en quelques points, c'est parce que je ne puis mettre de côté les devoirs de ma position. Tu sais, en outre, Fernand, l'influence que le mari acquiert sur la femme, et tu sentiras qu'il est nécessaire de garantir complétement mes Castillans de ma propre faiblesse.

— Si c'est la seule cause qui fasse jamais souffrir tes Castillans, leur sort est heureux, doña Isabelle.

— La galanterie a dicté ces paroles, et j'en dois blâmer l'usage dans un sujet aussi sérieux, Fernand. Je suis de quelques mois plus âgée que toi, et je me permettrai de prendre les droits d'une sœur aînée, jusqu'à ce qu'ils soient annulés par les obligations d'une épouse. Tu as vu dans les articles du contrat avec quel soin je protége mes Castillans contre la suprématie de l'étranger. Tu sais que la plupart des grands de ce royaume se sont opposés à notre union par crainte du joug aragonais, et tu remarqueras avec quelle attention nous nous sommes efforcés d'apaiser leur jalousie.

— Tes motifs, doña Isabelle, ont été compris, et tes désirs, en cela comme en tout, seront respectés.

— Je serai ton épouse fidèle et soumise, reprit la princesse en regardant son prétendu gravement mais avec tendresse; cependant je tiens à ce que la Castille conserve ses droits et son indépendance. Il y a aussi une clause du contrat relative à la guerre avec les Maures; je ne regarderai jamais les chrétiens d'Espagne comme fidèles à leur foi tant qu'un sectateur du faux prophète existera dans la Péninsule.

— Toi et ton archevêque ne pouviez m'imposer une tâche plus agréable que celle de mettre ma lance en arrêt contre les infidèles. J'ai déjà gagné mes éperons dans les guerres saintes, et sitôt que nous serons couronnés, tu verras avec quelle ardeur je saurai renvoyer les mécréants aux sables d'où ils sont sortis.

L'entretien se prolongea ainsi pendant plus de deux heures, et le couple royal se sépara avec des sentiments d'estime et de respect.

Le mariage eut lieu avec la pompe convenable, le matin du 19 octobre 1469, dans la chapelle du palais de Jean de Vivero.

Nous glisserons rapidement sur les vingt années qui suivirent le mariage de Ferdinand et d'Isabelle. Celle-ci devint reine de Castille en 1474 par la mort de don Henri. Vers le même temps, Jean II mourut, et Ferdinand monta sur le trône d'Aragon. Ces événements réduisirent à quatre les souverainetés de la Péninsule, si longtemps divisée en petits Etats, savoir : les possessions de Ferdinand et d'Isabelle, qui comprenaient la Castille, Léon, Aragon, Valence et plusieurs autres belles provinces d'Espagne; la Navarre, royaume insignifiant dans les Pyrénées; le Portugal, à peu près tel qu'il est aujourd'hui, et Grenade, la dernière retraite des Maures, au nord du détroit de Gibraltar.

Ni Ferdinand ni Isabelle n'oublièrent la clause de leur contrat qui les obligeait à entreprendre une guerre pour la destruction de la puissance mauresque. Le cours des événements les empêcha, pendant plusieurs années, de mettre leurs projets à exécution; mais le moment arrivé, la Providence, qui semblait vouloir conduire la pieuse Isabelle au faîte de la puissance humaine, n'abandonna point sa favorite. Les victoires succédèrent aux victoires; le Maure perdit forteresses sur forteresses, villes sur villes, et fut enfin assiégé dans sa capitale, son seul asile. Comme la reddition de Grenade est un des faits qui, aux yeux des chrétiens, dut avoir le second rang après la délivrance du Saint-Sépulcre, elle fut remarquable par de curieuses particularités. La place capitula le 25 novembre 1491, vingt-deux ans après le mariage d'Isabelle, et il est bon d'observer que c'est le même jour, quelques siècles plus tard, que les Anglais furent chassés du territoire des Etats-Unis.

Dans le courant de l'été de l'an 1491, pendant que les forces espagnoles campaient devant la ville, et qu'Isabelle et ses enfants suivaient avec intérêt les progrès du siége, un accident faillit être funeste à la famille royale et détruire l'armée chrétienne; la tente de la reine prit feu et fut réduite en cendres, ainsi que les pavillons d'un grand nombre de gentilshommes. Des richesses considérables en bijouterie et en vaisselle d'argent furent perdues. Afin de prévenir le retour de pareils désastres, et considérant sans doute la soumission de Grenade comme l'acte le plus important de leur règne, car l'avenir cachait encore le plus remarquable des événements de cette époque, les deux époux résolurent d'entreprendre une œuvre qui suffirait seule pour rendre ce siége mémorable. On fit le plan d'une ville régulière, et l'on posa les fondements de solides édifices pour y loger les troupes, élevant ainsi cité contre cité. Cette merveilleuse entreprise fut achevée en trois mois, avec ses avenues, ses rues et ses places, et reçut le nom de Santa-Fé, ou Sainte-Foi, bien en harmonie avec le zèle qu'il avait fallu pour exécuter ces rudes travaux sous un soleil ardent, et avec la confiance en Dieu, qui animait l'armée chrétienne. La construction de cette ville frappa les Maures de terreur, car ils la regardèrent comme une preuve que leurs ennemis n'abandonneraient le siége qu'avec la vie; et il est probable qu'elle eut une influence immédiate sur la soumission de Boabdil, roi de Grenade, qui rendit l'Alhambra quelques semaines après l'établissement des Espagnols dans leur nouvelle résidence.

Santa-Fé existe encore, et est visitée avec curiosité par les voyageurs. On a remarqué, à tort ou à raison, que c'était la seule ville importante d'Espagne qui n'ait jamais été sous la domination des Maures.

Les principaux incidents de notre récit nous transportent à cette époque et dans cette ville. Tout ce qui a été rapporté n'est qu'une introduction destinée à préparer le lecteur aux événements qui vont suivre.

CHAPITRE IV.

Le matin du 2 janvier 1492 fut célébré avec une pompe et une solennité inusitées, même dans une cour et dans un camp aussi habitués aux cérémonies religieuses et aux magnificences royales que ceux de Ferdinand et d'Isabelle. A peine le soleil avait-il paru, que toute la petite cité de Santa-Fé fut sur pied et radieuse de joie. Les négociations pour la reddition de Grenade, tenues secrètes depuis plusieurs semaines, étaient enfin terminées; l'armée et la nation avaient appris officiellement le résultat des conférences, et c'était le jour fixé pour l'entrée triomphale des vainqueurs.

La cour avait été en deuil de don Alonzo de Portugal, fiancé de la princesse royale de Castille; mais en cette joyeuse occasion, les signes

de la douleur furent mis de côté, et tous se montrèrent revêtus d'habits de fête. D'assez bonne heure, le grand cardinal gravit la colline appelée le Mont des Martyrs, à la tête d'un nombreux corps de troupes, dans le but de prendre possession de la ville. Chemin faisant, il rencontra un escadron de cavaliers maures, dont le chef était facile à reconnaître, à ses nobles traits et à sa triste contenance, pour Boabdil ou Abdallah, le monarque déchu. Le cardinal lui indiqua la position qu'occupait Ferdinand. Celui-ci, par un mélange de piété et de politique qui faisait le fond de son caractère, avait refusé d'entrer dans la cité conquise avant que le symbole de la rédemption eût remplacé les étendards de Mahomet. Il s'était placé à quelque distance des portes, et faisait parade d'une humilité qui s'accordait avec le fanatisme de cette époque. Le roi déchu salua ses vainqueurs; puis il se dirigea vers ce défilé qui est devenu célèbre comme l'endroit d'où il aperçut pour la dernière fois les palais et les tours de ses pères, et qui a reçu le nom poétique et touchant de *El ultimo suspiro del Moro*.

Quoique le départ du dernier roi de Grenade s'opérât avec assez de célérité, comme une dignité grave y présidait, il exigea quelque temps. Cependant la multitude couvrait les grands chemins, les champs d'alentour étaient garnis d'une foule nombreuse, et tous les yeux étaient fixés sur les tours de l'Alhambra, où tous les bons catholiques, témoins du triomphe de la religion, attendaient avec anxiété l'érection de la croix.

Les habitants de la contrée étaient accourus en masse pour voir l'entrée triomphale, parmi eux se trouvaient un grand nombre de prêtres et de moines, la guerre ayant le caractère d'une croisade. Le gros des curieux s'était rassemblé autour de la reine, car c'était là que la cour présentait l'aspect le plus véritablement imposant. Les plus religieux avaient choisi ce lieu de préférence, comme si la piété d'Isabelle eût produit une espèce d'atmosphère morale adaptée mieux que toute autre à leurs habitudes. On distinguait dans les groupes un moine d'un extérieur prévenant, d'une noble origine, que plusieurs grands d'Espagne saluèrent respectueusement du nom de père Pedro lorsqu'il s'éloigna de la reine pour chercher un endroit où la circulation fût plus libre. Il était accompagné d'un jeune homme si supérieur par sa bonne mine à ceux qui n'étaient pas à cheval ce jour-là qu'il attira l'attention générale. Quoiqu'il n'eût pas plus de vingt ans, il était facile de voir à sa charpente musculeuse, à ses joues vermeilles mais rembrunies, qu'il était endurci à la fatigue. Bien qu'il se montrât sans armure dans cette fête toute militaire, quelques-uns jugèrent à sa contenance qu'il devait aux exercices de la guerre sa vigueur prématurée. Son costume était simple, comme s'il eût évité plutôt que cherché les regards; mais il était cependant du genre de ceux que portaient exclusivement les nobles.

Plusieurs de ceux qui examinaient ce jeune homme le virent gracieusement accueilli par Isabelle, dont il obtint même la permission de baiser la main : faveur qui, dans la cérémonieuse cour de Castille, n'était accordée qu'à la grandeur du mérite ou à la noblesse de la naissance. Les uns se dirent à l'oreille qu'il était de la famille presque royale de Guzman; d'autres qu'il était de celle de Ponce, illustrée dans la présente guerre par les exploits du célèbre marquis-duc de Cadix; d'autres encore crurent reconnaître dans son front élevé, sa démarche hardie et son œil vif, le port et la physionomie d'un Mendoza.

Il était évident que l'objet de tant de commentaires ne songeait nullement aux regards que lui attiraient la vigueur de ses formes et la beauté de sa figure. Comme un homme accoutumé à être observé par des inférieurs, il n'accordait son attention qu'à ce qui plaisait à ses yeux, et prêtait une oreille attentive aux paroles qui, par intervalles, tombaient des lèvres de son révérend compagnon.

— C'est un glorieux jour pour la chrétienté! s'écria le moine après un moment de silence. Un règne impie de sept cents ans est enfin terminé, et le Maure est abaissé dans son orgueil pendant que la croix remplace la bannière du faux prophète. Tu as eu des ancêtres, mon fils, qui se lèveraient de leurs tombes et parcourraient la terre en triomphe, si la nouvelle de ces changements pouvait toucher l'âme des chrétiens morts depuis longtemps.

— Que la bienheureuse Marie intercède afin que leur repos ne soit pas troublé, mon père, même pour voir la défaite du Maure; car, malgré les charmes dont l'ont embellie les infidèles, je doute qu'ils trouvassent Grenade aussi agréable que le paradis.

— Mon fils don Luis, tu es devenu bien léger dans tes discours depuis tes derniers voyages, et je doute que tu te rappelles tes pater et tes confessions, comme lorsque tu étais sous la tutelle de ton excellente mère, de pieuse mémoire!

Ces mots furent prononcés avec une chaleur qui ressemblait presque à de la colère.

— Ne me gronde pas avec tant de vivacité, mon père, pour des paroles dont il faut attribuer l'inconvenance plutôt à ma jeunesse qu'à un manque de respect pour la sainte Église. Tu es sévère, et quand je viens te confier mes fautes en pénitent et demander l'absolution, ton regard est aussi fixe, aussi étrange que celui que pourraient avoir les esprits dont tu parlais, s'ils venaient voir le désespoir des Maures chassés de leur cher Alhambra!

— Vois-tu cet homme, Luis? demanda le moine l'œil dirigé sur un point mais sans faire un geste pour indiquer l'individu auquel il faisait allusion.

— Sur mon âme, je vois des milliers d'hommes, mon père, mais pas un seul qui vaille la peine qu'on ait pour lui les yeux immobiles comme si l'on sortait tout nouvellement du paradis. Serait-ce une indiscrétion de te demander quel est celui qui captive ton attention?

— Vois-tu ce personnage d'une taille élevée et imposante, dont l'air digne et grave est si singulièrement tempéré par la pauvreté de ses habits; du moins, s'il n'a pas absolument l'extérieur d'un malheureux, car il est mieux vêtu et semble plus prospère que jamais, il est évident que son costume n'est celui ni d'un riche, ni d'un gentilhomme; tandis que sa tournure le ferait prendre pour un monarque!

— Je crois apercevoir maintenant celui que tu me désignes, mon père; un homme d'un aspect grave et vénérable, mais simple en son maintien. Je ne vois rien d'extraordinaire ou de défectueux en lui.

— Sans doute, mais il y a dans sa personne une hauteur qu'on ne rencontre point chez ceux qui n'ont pas l'habitude du pouvoir.

— A en juger par quelques détails de son costume, il m'a l'air d'un navigateur ou d'un pilote habile; d'un homme accoutumé à la mer.

— En effet, don Luis, telle est sa profession. Il vient de Gênes, et son nom est Christoval Colon, ou, comme on l'appelle ailleurs, Christophe Colomb.

— Je me souviens d'avoir entendu parler d'un amiral de ce nom qui a rendu des services dans les guerres du Sud, et qui a récemment conduit une flotte en Orient.

— Ce n'est pas lui, mais un homme d'habitudes plus simples, quoique peut-être du même sang, car tous deux sont compatriotes. Ce n'est pas un amiral, mais il le deviendra, s'il n'est pas roi un jour!

— Cet homme a donc peu d'esprit ou peu d'ambition?

— Non, il a dépassé en savoir nos ecclésiastiques les plus instruits, et il faut reconnaître qu'il n'est pas en Espagne de chrétien aussi pieux. Il est clair, mon fils, que tu as été longtemps absent de la cour; autrement tu saurais l'histoire de cet être extraordinaire dont les idées ont diverti les gens frivoles et fait penser les hommes sérieux plus que les désastreuses assertions de l'hérésie.

— Tu piques ma curiosité, mon père; quel est cet homme?

— Une énigme que ne m'ont mis à même de déchiffrer ni mes prières à la Vierge, ni la science des cloîtres, ni un ardent désir de connaître la vérité. Viens t'asseoir sur ce quartier de roche, et je te ferai part des opinions qui rendent cet homme si remarquable. Tu dois savoir qu'il y a déjà sept ans qu'il est parmi nous; il a cherché à s'employer pour découvrir des terres, prétendant qu'en gouvernant à l'ouest il arriverait à l'extrémité des Indes dans la riche île de Cipango et au royaume de Cathay, dont le Vénitien Marco Polo nous a raconté tant de choses bizarres.

— Par saint Jacques! interrompit don Luis en riant, cet homme doit être fou. Comment ce qu'il avance serait-il possible si la terre n'était pas ronde? Les Indes sont à l'est et non pas à l'ouest de l'Espagne.

— C'est ce qu'on lui a souvent objecté; mais il a des réponses toutes prêtes à des arguments bien plus forts.

— Que peut-on trouver de plus incontestable? Nos yeux nous disent que la terre est plate.

— Il diffère là-dessus de la plupart des hommes; et, à vrai dire, mon fils Luis, il a quelques raisons assez spécieuses. Il est navigateur et explique que sur l'Océan, quand on aperçoit de loin un vaisseau, on voit d'abord les hunes, et qu'en approchant on en découvre successivement les basses voiles et la quille. Mais tu as souvent vu la mer et tu as pu remarquer quelque chose d'analogue!

— En effet, mon père, dans le détroit de la Manche nous avons rencontré une croisière anglaise, et comme tu le dis, nous en avons d'abord aperçu les voiles supérieures comme une tache blanche sur l'eau. Puis nous nous sommes approchés et avons vu monter les autres voiles, et enfin la quille gigantesque garnie de bombardes et de canons; il y en avait une vingtaine.

— Tu es d'accord avec Colomb, et tu crois que la terre est ronde?

— En aucune façon : par saint Georges d'Angleterre! j'ai trop couru le monde pour le juger si légèrement. L'Angleterre, la France, la Bourgogne, l'Allemagne, et tous ces lointains pays du Nord sont précisément au même niveau que la Castille.

— Pourquoi donc as-tu vu les hunes d'un vaisseau anglais avant les autres parties du bâtiment?

— Mais, mon père... parce que... parce qu'elles étaient visibles les premières; parce qu'elles se sont offertes les premières à mes yeux.

— Est-ce que les Anglais placent leurs plus hautes voiles au haut des mâts?

— Ils seraient fous s'ils en agissaient ainsi. Les Anglais ne sont pas aussi bons marins que les Génois et que les Portugais nos voisins; mais cependant ils ne sont pas maladroits. Tu connais la force des vents, et tu comprends que plus la voile est large, plus elle doit être bas placée.

— Tu as donc vu l'objet le plus petit avant le plus grand?

— En vérité, frère Pedro, tu n'es pas inutilement conversé avec Christophe! une question n'est pas une raison.

— Socrate aimait les questions, et attendait les réponses.

— Peste! comme on dit à la cour du roi Louis de France, je ne suis

pas Socrate, mon bon père, mais ton élève et ton parent, Luis de Bobadilla, neveu de la favorite de la reine, la marquise de Moya, et aussi bien né que n'importe quel cavalier espagnol, quoiqu'un peu enclin au vagabondage, s'il faut en croire mes ennemis.

— Tu n'as pas besoin de me parler ni de ta généalogie, ni de ton caractère, ni de ta vie errante, dont Luis de Bobadilla, puisque je te connais dès l'enfance. Tu as une qualité que personne ne te refusera ; c'est celle de la franchise ; et tu ne l'as jamais mieux montrée qu'en disant que tu n'étais pas Socrate.

Le digne frère accompagna cette saillie d'un malin sourire, et le jeune homme se mit à rire, comme trop convaincu de ces folies de jeunesse pour se fâcher de ce qu'il venait d'entendre.

— Mon cher frère Pedro, dit-il, mets de côté ton autorité, et cause avec moi raisonnablement sur ce sujet extraordinaire. Tu ne prétends pas assurément que la terre soit ronde?

— Non, certes, don Luis; car je crains de me trouver en opposition avec la sainte Ecriture. Cependant cette observation relative aux voiles m'a embarrassé, et j'ai souvent souhaité aller par mer d'un port à l'autre pour le vérifier de mes propres yeux. J'aurais tenté l'expérience sans le mal de mer qui me saisit aussitôt que j'entre dans une embarcation.



— Mon fils Luis, dit le frère Pedro, ce Christophe Colomb affirme que la terre est un globe.

— Ce serait un beau moyen de mettre le comble à ta sagesse, s'écria le jeune homme en riant. Frère Pedro de Carrascal errant, comme son disciple, et sur les traces d'un visionnaire! Mais tu peux te reposer en paix, mon honorable parent et mon excellent guide. Dans tous mes voyages par terre et par mer — et tu sais qu'ils sont en assez grand nombre pour mon âge, — j'ai toujours reconnu que la terre était plate, et l'Océan plus plat encore, excepté quand les vagues sont agitées.

— Sans doute, à en juger par le témoignage des yeux; mais ce Colomb, qui a été beaucoup plus loin que toi, est d'un avis contraire. Il affirme que la terre est un globe, et qu'en naviguant à l'ouest il arrivera dans des parages qu'on a déjà atteints en naviguant à l'est.

— Par san Lorenzo! l'idée est hardie! Est-ce qu'il se propose réellement de s'aventurer dans le vaste océan Atlantique, et de le traverser jusqu'à ce qu'il touche quelque terre éloignée ou inconnue?

— C'est là positivement son intention, et depuis sept ans il sollicite la cour de lui en fournir les moyens. Il a passé un temps beaucoup plus long, peut-être sept autres années, à faire chez les autres peuples de pareilles propositions.

— Si la terre est ronde, continua don Luis d'un air de rêverie, qui empêche l'eau d'inonder les parties inférieures? Comment se fait-il qu'il y ait des mers? Et si, comme tu l'as rapporté, il croit que les Indes sont de l'autre côté, comment leurs habitants se tiennent-ils debout? Ils ne peuvent être placés les pieds en l'air.

— Cette difficulté s'est présentée à Colomb; mais il l'a traitée légèrement. La plupart des théologiens sont portés à croire qu'il n'y a ni haut ni bas, si ce n'est par rapport à la surface de la terre. Cette objection n'est donc pas très-sérieuse.

— Voudrais-tu me donner à entendre, mon père, qu'un homme peut marcher sur la tête? par saint François! tes habitants du Cathay doivent avoir des talons comme ceux d'un chat, autrement ils tomberaient bien vite.

— Où, don Luis?

— Où, frère Pedro? dans l'espace. Il est impossible que des hommes marchent la tête en bas, sans autre appui que l'atmosphère. Si cela était, il s'ensuivrait que les caravelles seraient par-dessus leurs mâts; ce qui ne s'est jamais vu. Qui empêcherait la mer de sortir de son lit, et d'aller éteindre les feux de l'enfer?

— Mon fils Luis, interrompit gravement le moine, ta folle vivacité t'emporte trop loin. Mais puisque tu te moques des opinions de ce Colomb, quelles sont tes idées sur la formation de cette terre, que Dieu a honorée de son esprit et de sa présence.

— Quelle est plate comme le bouclier du Maure que j'ai tué dans la dernière sortie.

— Crois-tu qu'elle ait des limites?

— Assurément, et plaise au ciel et à doña Mercedès de Valverde que je les voie avant de mourir!

— Tu t'imagines donc qu'il y a un rebord, ou un précipice aux quatre côtés du monde; que les hommes peuvent y atteindre, et regarder de là comme du haut d'une plate-forme?

— Ce tableau ne perd rien à être présenté par toi, mon père. Je n'ai jamais songé à cela, et cependant il doit y avoir quelque lieu semblable.

— Sois-en convaincu, l'opinion et le projet de Colomb ne sont pas sans mérite. Je ne vois contre eux que deux objections réelles, la difficulté de les concilier avec la sainte Ecriture, et de l'autre l'immense étendue d'eau qui nous sépare du Cathay, et sans laquelle nous connaîtrions déjà à fond cette partie du monde.

— Les savants appuient-ils Colomb?

— On a agité dans une assemblée tenue à Salamanque la question qu'il avait pesée, et les avis ont été partagés. On a objecté que, si par hasard la terre était ronde, et si un vaisseau se rendait au Cathay par l'occident, il aurait beaucoup de peine à revenir, vu qu'il doit y avoir une montée et une descente. Je dois dire que la plupart des hommes traitent ce Colomb d'insensé, et je crains qu'il n'atteigne jamais son île de Cipango, car il ne semble pas près de se mettre en route. Je m'étonne qu'il soit maintenant ici; on m'avait dit qu'il était décidément parti pour le Portugal.

— Il y a donc longtemps qu'il est en Espagne? demanda gravement don Luis l'œil fixé sur Colomb, qui regardait avec calme le spectacle de l'entrée triomphale à peu de distance du roc où ils s'étaient assis.

— Il supplie depuis sept ans les nobles et les riches de lui fournir les moyens d'entreprendre son voyage.

— A-t-il assez d'argent pour vivre pendant le cours de ses longues instances?

— J'ai lieu de croire qu'il est pauvre; je sais même qu'il a travaillé pour gagner son pain, en qualité de dessinateur de cartes géographiques. Il passait une heure à discuter avec les philosophes et à solliciter les princes, et employait la suivante à son métier.

— Tu as si vivement excité ma curiosité, mon père, que je veux parler à ce Colomb. Je m'aperçois qu'il reste là dans la foule; je vais aller lui dire que je suis tant soit peu marin, et il me communiquera quelques-unes de ses idées.

— Et de quelle manière vas-tu faire connaissance avec lui, mon fils?

— En lui disant que je suis don Luis de Bobadilla, neveu de doña Béatrix de Moya, et gentilhomme d'une des meilleures maisons de Castille.

— Et tu crois que cela suffira? répliqua le moine en souriant. Non, non, mon fils; cette conduite réussirait auprès des marchands de cartes géographiques, mais non pas auprès de Christophe Colomb. Cet homme est si pénétré de la grandeur de ses projets, si relevé par l'importance des résultats auxquels il pense jour et nuit; il semble si persuadé de sa puissance intellectuelle, que les rois et les princes eux-mêmes ne sauraient rabattre son noble orgueil. Don Ferdinand, notre honoré maître, pourrait à peine accomplir le dessein que tu médites sans s'exposer à être éconduit.

— Par tous les saints! frère Pedro, tes explications augmentent le désir que j'éprouve de connaître cet homme; veux-tu te charger de me présenter?

— Très-volontiers; car je veux lui demander ce qui l'a ramené à la cour, qu'il avait quittée dernièrement dans l'intention de porter ailleurs ses projets. Laisse-moi faire, don Luis.

Le moine et son jeune compagnon fendirent la presse et s'approchèrent de l'homme qui, après avoir été le sujet de leurs discours, occupait encore leurs pensées. Quand il fut assez près pour parler, frère Pedro s'arrêta et attendit patiemment que le marin l'aperçût. Quelques minutes s'écoulèrent sans que les regards de Colomb se détournassent des tours de l'Alhambra; et Luis de Bobadilla, vif, indocile, orgueilleux de son illustre naissance, commença à s'impatienter d'être si

longtemps tenu dans l'attente par un pilote et un fabricant de mappemondes. Il pressait en vain son guide de s'avancer, quand un de ces mouvements brusques attira les yeux de Colomb, qui rencontrèrent ceux du moine. Comme c'étaient de vieilles connaissances, le frère et le marin se saluèrent courtoisement.

— Je me réjouis, señor Colomb, de ce que vous soyez ici pour assister à la glorieuse fin de ce siége; je croyais que des affaires d'importance vous avaient appelé dans un autre pays.

— La main de Dieu, mon père, se montre en toutes choses, vous voyez dans ce triomphe la victoire de la religion; il me donne, à moi, une leçon de persévérance, et m'annonce clairement que ce que Dieu a décrété doit s'accomplir.



Doña Mercedès de Valverde.

— J'aime cette application, señor, ainsi que la plupart de vos pensées sur notre sainte religion. La persévérance est en effet nécessaire au salut, et je doute qu'on en trouve nulle part un exemple aussi frappant que dans la manière dont nos pieux souverains ont conduit et terminé cette guerre.

— C'est vrai, mon père, répliqua Colomb les yeux pétillants de ce feu caché qui semble animer si profondément les enthousiastes, je vois ici une preuve du sort réservé à toutes les entreprises qui ont en vue la gloire de Dieu et la prospérité de l'Eglise. Peut-être vous paraît-il déraisonnable d'interpréter ainsi d'aussi grands événements; mais le succès de Leurs Hautesses en ce jour m'a singulièrement encouragé à ne pas me laisser abattre dans mon rude pèlerinage, qui, comme leur œuvre, aboutit au triomphe de la croix.

— Puisqu'il vous plaît de parler de vos projets, señor Colomb, reprit naïvement le moine, je ne suis pas fâché que vous entamiez ce sujet de conversation; voici un jeune homme de mes parents que l'ardeur du jeune âge a entraîné à des excursions lointaines, malgré les remontrances de ses amis; il a entendu parler de vos nobles projets, et brûle du désir d'obtenir des éclaircissements de votre bouche, si vous daignez lui en accorder.

— Je m'estime toujours heureux de me rendre aux louables désirs des hommes jeunes et aventureux, et je suis prêt à satisfaire votre ami sur tous les points, repartit Colomb avec une simplicité et une dignité qui bouleversèrent toutes les idées de don Luis, sur les distinctions conventionnelles, et lui firent sentir qu'il jouait dans cet entretien le rôle d'obligé; mais, señor, vous avez oublié de me dire le nom de ce cavalier?

— C'est don Luis de Bobadilla, dont les titres les plus solides à votre intérêt sont peut-être son esprit aventureux et la qualité de neveu de votre honorable amie la marquise de Moya.

— Un seul de ces titres suffirait, mon père; j'aime l'esprit aventureux dans les jeunes gens, car Dieu le leur a donné, sans doute, pour qu'il puisse servir à ses sages et bienveillantes intentions. C'est sur de tels appuis que je puis compter en ce monde; ensuite, après le père Juan Perez de Markhena et le señor Alonzo de Quintanilla, je mets doña Béatrix au rang de mes plus solides amis; son parent peut donc être assuré de mon estime et de mon respect.

Tout cela semblait extraordinaire à don Luis. L'extérieur de l'inconnu, qui parlait le castillan avec un accent étranger, était assurément respectable, mais on lui avait dit que c'était un simple pilote qui gagnait son pain à la sueur de son front, et la noblesse de Castille n'était pas accoutumée à être traitée avec une sorte de condescendance par ceux qui étaient au-dessous des princes. D'abord il se sentit disposé à s'irriter des paroles de l'étranger, puis à lui rire au nez; mais, remarquant que le moine le traitait avec une grande déférence, et frappé d'un respect involontaire, non-seulement il réussit à conserver un maintien convenable, mais encore il répondit avec une civilité digne de son rang et de son éducation. Les trois personnages s'écartèrent de la foule et allèrent s'installer sur un des rochers qui abondaient en ce lieu.

— Don Luis, dites-vous, mon père, a visité des pays lointains, reprit Colomb, qui, en vertu du rang ou du mérite, semblait vouloir diriger la conversation; il aime les merveilles et les dangers de l'Océan?

— Oui, señor, à tort ou à raison; s'il avait écouté les vœux de doña Béatrix et mes conseils, il n'aurait pas abandonné sa carrière de chevalier, pour en prendre une si peu en harmonie avec sa naissance.

— Mon père, vous traitez ce jeune homme avec trop de sévérité; celui qui passe ses jours sur mer ne peut être accusé de mener une vie infructueuse ou inutile. Dieu sépare les différentes contrées par de vastes étendues d'eau, non pour rendre les peuples étrangers les uns aux autres, mais sans doute pour qu'ils se rejoignent au milieu des grandeurs dont il a paré l'Océan, et glorifient d'autant plus son nom et sa toute-puissance. Nous avons tous nos moments d'irréflexion dans la jeunesse, époque à laquelle nous cédons à nos impulsions plus qu'à notre raison; et en songeant aux miens, je suis peu tenté de reprocher au señor don Luis ceux qu'il a pu avoir.

— Vous avez probablement battu les infidèles sur mer, señor Colomb? dit le jeune homme assez embarrassé de la manière dont il amènerait l'entretien sur ce qu'il désirait savoir.



Entrée de Ferdinand d'Aragon dans les murs de Grenade.

— Oui, et sur terre aussi, mon fils. — Cette familiarité fit tressaillir le jeune noble, sans qu'il eût la force de s'en offenser. — Il fut un temps où j'aimais à raconter les dangers que j'ai affrontés dans la guerre et dans les tempêtes; mais depuis que le pouvoir de Dieu a mis mon esprit en éveil pour des objets plus importants, depuis qu'il m'a choisi pour que sa volonté soit faite et sa parole répandue sur toute la terre, ma mémoire a cessé de s'arrêter sur mes périls passés.

Frère Pedro se signa, et don Luis sourit et haussa les épaules comme un homme qui écoute des extravagances; mais le navigateur poursuivit de ce ton grave qui lui paraissait habituel.

— Il y a longtemps, je pris part à un combat remarquable qui eut

lieu au nord du cap Saint-Vincent, sous les ordres de mon parent Colomb, qu'on appelait le jeune, pour le distinguer de son oncle, l'ancien amiral du même nom. En cette sanglante journée, nous luttâmes du matin jusqu'au soir avec les vaisseaux vénitiens, et pourtant le Seigneur me fit sortir de la mêlée sans blessures. Dans une autre circonstance, la galère à bord de laquelle je combattais fut incendiée, et, soutenu par une rame, je parvins à gagner la terre. Il me semble que la main de Dieu était dans tout ceci, et qu'il n'eût pas pris un soin aussi tendre et aussi signalé d'une de ses insignifiantes créatures, s'il n'avait voulu la faire servir à sa gloire.

Quoique l'œil du navigateur s'animât en parlant ainsi, quoique ses joues fussent colorées par un saint enthousiasme, il était impossible de confondre un homme aussi grave, aussi mesuré, même dans ses exagérations, avec ces songe-creux aveugles qui prennent des boutades passagères pour des impressions indélébiles, et des rêveries pour des convictions. Frère Pedro, au lieu de sourire et de témoigner des doutes, se signa une seconde fois, et exprima par sa contenance une vive sympathie pour la foi profonde de Colomb.

— Les voies de Dieu, dit le moine, sont souvent des mystères pour ses créatures; mais on nous enseigne qu'elles mènent toutes à sa glorification.

— C'est ainsi que je l'envisage, mon père, et c'est de ce point de vue que j'ai toujours considéré mes humbles efforts pour l'honorer. Nous ne sommes que des instruments, et des instruments inutiles, quand nous nous abusons sur l'importance de nos propres idées et l'étendue de notre puissance réduite à elle-même.

— Voilà le bienheureux symbole qui est notre salut et notre guide! s'écria le moine, et il leva avec empressement les bras, comme pour saisir dans les cieux un objet éloigné, tomba à genoux, et courba vers le sol sa tête nue et rosée, avec une humilité profonde.

Colomb tourna les yeux vers la direction indiquée par les gestes de frère Pedro, et vit briller sur la principale tour de l'Alhambra la grande croix d'argent que les deux souverains avaient apportée, comme emblème du but de la guerre. Au même instant les bannières de Castille et de Saint-Jacques furent élevées sur d'autres points. Le chant du triomphe se mêla avec les hymnes de l'Église; on entonna le *Te Deum*, et les chœurs de la chapelle royale répétèrent les louanges du Dieu des armées. La grande scène religieuse et militaire qui suivit appartient plus à l'histoire générale qu'au cadre de notre histoire.

CHAPITRE V.

La cour de Castille et d'Aragon passa la nuit dans le palais de l'Alhambra. A la fin de la cérémonie religieuse dont nous avons parlé, la foule se précipita dans cette enceinte, et les princes la suivirent avec une dignité plus en harmonie avec leur caractère. Les jeunes gentilshommes chrétiens, accompagnés de leurs femmes et de leurs sœurs, — car la présence d'Isabelle et la lenteur du siége avaient attiré au camp un grand nombre de femmes, outre les suivantes de la reine, — entrèrent tumultueusement dans les célèbres murs et dans les appartements de cette remarquable résidence. Leur curiosité n'était pas encore apaisée quand la nuit vint les interrompre. La cour des Lions, en particulier, si fameuse encore aujourd'hui pour ses restes de beauté orientale, avait été laissée par Boabdil dans le meilleur état, et quoiqu'on fût au milieu de l'hiver, elle était encore garnie de fleurs, grâce aux efforts de l'art humain. Les salles voisines, celles des deux Sœurs et des Abencerrages, étaient resplendissantes de lumières, et remplies de guerriers, de courtisans, de dignitaires ecclésiastiques et de séduisantes beautés.

Quoique les yeux des Espagnols fussent peu familiarisés avec la gracieuse légèreté de l'architecture mauresque, l'Alhambra était si supérieur à tous les autres palais élevés en cette partie du monde par les dynasties musulmanes, que ses splendeurs inaccoutumées frappèrent les spectateurs. De riches ouvrages en stuc, dont la fabrication était alors peu connue dans les pays chrétiens, de gracieuses et fantasques arabesques décoraient les murailles; des fontaines lançaient en l'air leurs jets brillants et retombaient en diamants liquides.

Parmi la foule qui admirait ces beautés presque magiques, était Béatrix de Bobadilla, depuis longtemps femme de don Andres de Cabrera, et généralement connue sous le titre de marquise de Moya. Elle était comme autrefois, et comme elle fut jusqu'à la mort d'Isabelle, la confidente de la reine. Sur son bras s'appuyait légèrement une jeune femme d'une beauté si remarquable, que peu d'étrangers passaient sans se retourner pour contempler une seconde fois des traits qu'il était rare de voir et d'oublier: c'était doña Mercedès de Valverde, une des plus riches et des plus nobles héritières de la Castille, parente, pupille et fille adoptive de doña Béatrix. Ce n'était pas la beauté singulière de doña Mercedès qui la rendait si séduisante, car, malgré ses charmes, il y avait dans cette cour brillante des femmes qu'on s'accordait à trouver plus belles; mais pas une n'avait une physionomie où respirât davantage la sensibilité de l'âme. Un habile observateur y eût avec plaisir trouvé les traces d'un enthousiasme profond, vrai sans être aveugle, et d'une mélancolie qui aurait dû paraître incompatible avec la position de Mercedès. Ce n'était au reste qu'une ombre légère, qui, loin de troubler la sérénité du visage, en rendait l'expression plus douce et plus intéressante.

De l'autre côté de la noble Béatrix, marchait Luis de Bobadilla; il se tenait un peu en avant de sa tante, pour que ses yeux noirs et pétillants rencontrassent autant que possible les yeux bleus de Mercedès. Tous trois causaient sans contrainte, car le couple royal s'était retiré, et les passants étaient trop captivés par la nouveauté de ce qu'ils voyaient, pour faire attention aux autres.

— Il est étonnant, dit doña Béatrix, que toi, rôdeur infatigable, tu entendes parler pour la première fois de ce Colomb! Il y a longues années qu'il est en instances auprès de Leurs Hautesses; ses projets ont été solenellement débattus à Salamanque, et à la cour même il n'a pas manqué de partisans.

— Parmi lesquels il faut classer doña Béatrix de Cabrera, dit Mercedès avec un sourire mélancolique, qui était comme une révélation de ses sentiments profonds et cachés, j'ai souvent entendu la reine déclarer que Colomb n'avait pas d'ami plus zélé en Castille.

— Sa Hautesse se trompe rarement, enfant, et jamais elle ne s'abusa sur mon compte. Je soutiens cet homme, car il me semble propre aux grandes et honorables entreprises, et certes l'esprit humain n'a jamais rien proposé de plus gigantesque que ce que Colomb demande à accomplir: nous mettre en rapport avec les nations de l'autre côté de la terre, trouver des moyens faciles et directs de communiquer avec eux, et de leur prodiguer les consolations de la sainte Eglise!

— Oui, ma tante, s'écria Luis en riant, et de marcher les pieds en l'air et la tête en bas dans leur délicieuse compagnie. J'espère que ce Colomb n'a pas négligé de pratiquer un peu cet art, car il faut quelque temps pour arriver à avoir le pied sûr en pareilles circonstances.

Mercedès accueillit cette saillie par un regard qui fit sentir à don Luis qu'il avait eu tort de s'y livrer. Son plus ardent désir était de gagner le cœur de la pupille de doña Béatrix, et un seul coup d'œil de mécontentement suffisait toujours pour réprimer la pétulance qui faisait accuser don Luis de légèreté, et empêchait de reconnaître ses qualités vraiment supérieures. Sous l'influence de ce regard, il ne tarda pas à réparer sa faute.

— Doña Mercedès est du parti des découvertes, à ce que je crois. Ce Colomb paraît avoir eu plus de succès auprès des dames de Castille qu'auprès des gentilshommes.

— Il est extraordinaire, don Luis, interrompit la jeune fille au front pensif, que les femmes aient plus de confiance dans le mérite, plus de généreuses impulsions, plus de zèle pour Dieu que les hommes.

— Il faut qu'il en soit ainsi, puisque ma tante et vous, vous vous rangez du côté du navigateur. Mais on ne comprend pas toujours le vrai sens de mes paroles. Je n'ai jamais malheureusement profité beaucoup des leçons des gens d'église; mais je suis homme d'exécution, et si le señor Colomb se met en quête du Cathay et des Indes, je demanderai à Leurs Hautesses d'être de la partie. Maintenant que les Maures sont soumis, les nobles n'ont plus grand'chose à faire en Espagne.

— Si tu prends réellement part à cette expédition, dit doña Béatrix avec une ironie sérieuse, il y aura du moins un être humain sens dessus dessous. Mais voici un serviteur de la cour: Sa Hautesse désire sans doute ma présence.

En effet, doña Béatrix était mandée auprès de la reine. Les mœurs de l'époque et du pays s'opposaient à ce qu'elle laissât doña Mercedès continuer sa promenade avec don Luis. Elle les conduisit donc dans l'appartement qu'on lui avait choisi, et réfléchit un moment avant de laisser son neveu seul avec sa pupille.

— Il a du goût pour la vie errante, dit-elle à Mercedès; mais ce n'est pas un troubadour, et il ne saurait charmer ton oreille par des vers faux. Peut-être vaudrait-il mieux l'envoyer sous ton balcon avec sa guitare; mais au fait j'ai confiance en sa maladresse, je vais le laisser seul avec toi pendant quelques instants. Un cavalier qui a tant de répugnance à renverser l'ordre de la nature ne consentira sûrement pas à se mettre à genoux même pour obtenir un sourire de la plus jolie fille de Castille.

Don Luis se mit à rire; doña Béatrix sourit et embrassa sa pupille avant de quitter la chambre; doña Mercedès rougit et fixa les yeux sur le parquet.

Luis de Bobadilla était le chevalier et le prétendu de Mercedès de Valverde. Mais cette union, qui paraissait si bien assortie sous le rapport de la naissance, de la fortune, de l'âge, des sympathies, éprouvait cependant de sérieux obstacles. Sa réalisation était retardée par les scrupules de doña Béatrix elle-même. Trop fière et de principes trop solides pour faire un acte blâmable, elle hésitait à cause même des avantages que ce mariage offrait à son neveu.

Don Luis avait peu de la gravité castillane, et sa vivacité passait souvent pour de l'inconséquence. Sa mère était d'une très-illustre famille française; et, par orgueil national, beaucoup d'Espagnols remarquaient que le fils avait hérité de cette frivolité qu'on prétend être le défaut de tout un peuple. L'opinion qu'on avait de don Luis dans sa famille l'avait déterminé à s'exiler volontairement; et, comme l'observation lui avait rendu plus sensibles les imperfections de la société espagnole, une espèce d'antipathie l'avait séparé de ses compatriotes et engagé à plusieurs reprises dans de nouvelles excursions. Sa passion prématurée et toujours croissante pour Mercedès l'avait

seule fait revenir dans sa patrie, et, heureusement pour lui, il se trouva en Espagne assez à temps pour assister à la prise de Grenade.

Bien que sa conduite parût singulière, surtout dans un pays comme la Castille, don Luis de Bobadilla était un chevalier digne de son lignage et de son nom. Ses prouesses en guerre et au tournoi lui avaient valu une haute réputation militaire. Quelque opinion qu'on se formât de ses écarts, on le regardait moins comme un jeune homme vicieux que comme un étourdi. Ses qualités guerrières en un âge si tendre rachetaient bien des fautes, et don Luis avait désarçonné dans un tournoi Alonzo de Ojeda lui-même, la meilleure lance de l'Espagne. On pouvait se défier de don Luis, mais non le mépriser.

La marquise de Moya connaissait le bon côté de son neveu beaucoup mieux que la plupart des observateurs superficiels; mais elle craignait de donner à un aussi proche parent la riche héritière confiée à ses soins, quand cette union pouvait ne pas obtenir l'approbation générale. Elle appréhendait d'être aveuglée par sa partialité sur le compte de don Luis et de compromettre imprudemment le bonheur de sa pupille. Aussi, quoique désirant secrètement cette union, elle accueillait froidement en public les prétentions de son neveu. Il lui eût fallu une dureté à toute épreuve pour empêcher tout rapprochement entre eux; mais elle avait eu soin de faire part à Mercedès de ses craintes et de ne pas laisser souvent seul avec sa pupille un aussi beau cavalier.

Mercedès ignorait elle-même l'état de son âme. Elle était belle, riche, d'une famille honorable; et comme elle avait souvent entendu blâmer le caractère de don Luis, elle n'avait pas le courage de lui témoigner une préférence marquée. Les formalités dont le monde environne les jeunes femmes d'un rang élevé venaient en aide à sa prudence naturelle, et don Luis, malgré ses instincts et sa jalousie d'amant, ne savait à quoi s'en tenir sur les sentiments de Mercedès. Par une de ces circonstances imprévues qui décident souvent de la fortune des hommes, soit en amour, soit dans leurs entreprises ambitieuses, leur incertitude était sur le point de cesser. Le triomphe des armes chrétiennes, la nouveauté de la situation, l'agitation de la journée, avaient dissipé la retenue habituelle de Mercedès. Toute la soirée son sourire avait été plus franc, son œil plus brillant, son visage plus coloré que de coutume; et pourtant ses sourires étaient toujours doux, ses yeux toujours vifs, et ses joues trahissaient toujours fortement les émotions de son âme. Dès que sa tante fut partie, le laissant avec Mercedès pour la première fois depuis son retour de son dernier voyage, don Luis se plaça sur un tabouret au pied de sa bien aimée. Celle-ci s'assit sur un sopha somptueux, qu'avait occupé, vingt-quatre heures auparavant, une princesse de la famille d'Abdallah.

— Quel que fût mon respect pour la reine, s'écria impétueusement le jeune homme, elle acquiert aujourd'hui dix fois plus de droits à ma vénération! Que n'a-t-elle besoin des services de ma bien-aimée tante trois fois au lieu d'une! Que sa présence devienne indispensable à sa souveraine, que les affaires de Castille ne puissent se régler sans son avis, si, en se conformant aux ordres de la reine, elle me procure l'occasion de vous dire tout ce que j'éprouve, doña Mercedès!

— La véhémence des paroles n'est pas toujours l'indice de la profondeur des sentiments, don Luis Bobadilla.

— Ni de leur peu de solidité. Mercedès, tu ne peux douter de mon amour! il a grandi avec moi! il s'est accru avec mes idées; il a fini par se confondre si intimement avec mon esprit, que je ne puis user d'aucune de mes facultés sans évoquer ta chère image! Je te vois dans tout ce qui est beau; si j'écoute le chant d'un oiseau, il me semble entendre les sons harmonieux de ton luth; si la brise fraîche et parfumée effleure ma joue, je crois sentir ta suave haleine!

— Vous avez trop fréquenté les beaux esprits de la cour de France, don Luis; vous paraissez avoir oublié que le cœur d'une Castillane est trop sincère pour être sensible à de pareilles rapsodies.

Si don Luis eût eu plus d'âge ou plus d'expérience du sexe, il eût été flatté de ce reproche, car il eût découvert dans le ton de Mercedès un sentiment plus doux que ses paroles et un tendre regret.

— Tu me fais une grande injure, Mercedès. Ce n'est pas à moi à faire mon apologie, mais jamais ma langue n'a proféré rien qui ne partît de mon cœur. Ne t'ai-je pas aimée dès notre enfance? N'ai-je pas montré ma préférence pour toi, dans tous les jeux et les plaisirs de cette innocente époque?

— Innocente en effet! répondit Mercedès animée sans doute par de riants souvenirs qui renversèrent en un seul instant les barrières de la réserve qu'avaient élevée tant d'années d'étude. Tu étais alors sincère, Luis; j'avais pleine confiance en ton amitié et en ton désir de me plaire.

— Merci, merci à toi, car pour la première fois depuis deux ans tu m'as parlé comme tu avais l'habitude de le faire, et tu m'as appelé Luis, en supprimant ce maudit titre de don.

— Un noble Castillan doit savoir se faire respecter, répliqua notre héroïne en baissant les yeux comme si elle se fût déjà repentie de sa familiarité. Vous êtes prompt à me rappeler mon erreur, don Luis de Bobadilla.

— Ma maudite langue ne voudra donc jamais suivre le chemin que je lui indique! N'as-tu donc pas vu dans tous mes regards, dans toutes mes actions, un désir de te plaire, et de plaire à toi seule, aimable Mercedès? Quand la reine a donné son approbation à mes succès dans le dernier tournoi, n'ai-je pas cherché tes yeux pour te demander la tienne? As-tu jamais exprimé un désir que je ne me sois efforcé d'accomplir?

— Tu m'enhardis à te rappeler, Luis, que j'ai exprimé le désir que tu ne fisses pas ton dernier voyage dans le Nord, et cependant tu es parti! Je savais que cela déplaisait à doña Béatrix; ta disposition à la vie errante lui faisait craindre que tu encourusses à jamais la disgrâce de la reine en contractant les habitudes d'un vrai pirate.

— Et mon orgueil fut blessé de ce que Mercedès de Valverde me connût assez peu pour s'imaginer qu'oubliant tous ses devoirs un gentilhomme de ma race pût s'associer à d'obscurs aventuriers.

— Tu n'as pas cru que j'aie eu de toi cette opinion.

— Si tu m'avais demandé, Mercedès, de rester à cause de toi, si tu m'avais imposé la tâche la plus pénible, comme à ton chevalier, à un homme honoré de tes bonnes grâces au moindre degré, j'aurais quitté la vie avant de quitter la Castille; mais pas un regard de tendresse pour me payer de mes tourments...

— Quels tourments, Luis?

— N'est-ce pas une affreuse douleur d'aimer au point de vouloir baiser la trace des pas de celle qu'on adore, et de n'obtenir aucune parole d'encouragement, aucun signe que la femme à laquelle on s'est consacré voit en vous autre chose qu'un forban et un aventurier sans cervelle?

— Luis de Bobadilla, ceux qui connaissent réellement ton caractère ne peuvent avoir de toi cette opinion.

— Un million de remercîments pour ce peu de mots, ma bien-aimée, et dix millions pour le doux sourire qui les a accompagnés! Tu pourrais me gouverner au gré de tes désirs...

— Mes désirs, don Luis!

— Me faire partager toutes tes idées de sagesse et de dignité, si je t'inspirais assez d'intérêt pour que tu consentisses à m'apprendre que mes actions peuvent t'être agréables ou pénibles!

— En pourrait-il être autrement? Pourrais-tu, Luis, voir avec indifférence la conduite d'une personne que tu as connue dès l'enfance, et estimée comme amie?

— Estimée! bonne Mercedès! tu daignes donc m'accorder au moins de l'estime?

— Ce n'est pas peu de chose, Luis, mais beaucoup. Ceux qui prisent la vertu n'estiment jamais les félons, et il est impossible de connaître ton excellent cœur et ton noble courage sans t'estimer. Je n'ai jamais dissimulé, ni à toi, ni à d'autres, l'estime que j'avais pour toi.

— N'as-tu dissimulé que cela? Ah! Mercedès, mets le comble à cette céleste condescendance, et conviens qu'un doux sentiment, bien léger si tu le veux, s'est parfois mêlé à l'estime.

Mercedès rougit vivement; mais elle ne voulut pas laisser échapper l'aveu tant de fois sollicité. Elle fut quelque temps sans répondre. Quand elle reprit la parole, ce fut avec hésitation, et comme si elle eût calculé la portée de chaque mot.

— Tu as fait de longs et fréquents voyages, Luis, dit-elle, tes inclinations vagabondes t'ont perdu dans l'esprit de beaucoup de gens. Pourquoi ne pas regagner la confiance de ta tante par les moyens mêmes qui te l'ont aliénée?

— Je ne te comprends pas. Voilà un singulier conseil de ta part, car tu es la sagesse même.

— Tu sembles avoir été frappé des hardies opinions du señor Colomb, et, malgré tes railleries, je vois qu'elles ont sur toi une grande influence.

— Je te respecterai désormais dix fois davantage, Mercedès; sous le masque d'un mépris affecté, tu as su découvrir mes véritables sentiments. Depuis que l'on m'a entretenu de ce vaste projet, il n'a cessé d'occuper mon imagination; et l'image du Génois s'est constamment tenue auprès de la tienne, devant mes yeux, sinon dans mon cœur. Je serais tenté de croire qu'il y a quelque chose de vrai dans ses opinions; une aussi noble idée ne saurait être entièrement fausse.

Les beaux yeux de Mercedès étaient fixés sur le visage de don Luis, et leur éclat s'accrut du feu de l'enthousiasme intérieur.

— Elle est vraie! répondit-elle avec solennité. Le Génois a été inspiré du ciel, et il saura le prouver tôt ou tard. Figure-toi un vaisseau faisant un jour le tour du monde; les nations païennes de l'Orient mises en rapport avec nous, et la croix jetant ses ombres sous l'ardent soleil de Cathay! Voilà de glorieux pressentiments, Luis; et ne s'assurerait-on pas une impérissable renommée en contribuant à une aussi grande découverte?

— Par le ciel! je verrai le Génois dès demain, et lui offrirai mes services. Il ne manquera pas d'or s'il en a besoin.

— Tes paroles sont celles d'un généreux et intrépide Castillan, et dignes de Luis de Bobadilla. Mais l'or est rare parmi nous en ce moment, et il n'est pas au pouvoir d'un sujet de fournir les sommes nécessaires. Des souverains seuls doivent ordonner une telle expédition; car, en cas de succès, il y aura de vastes territoires à gouverner. Mon puissant allié, le duc de Medina-Céli, a longtemps examiné cette affaire et l'envisage favorablement, comme il le témoigne dans ses lettres à Sa Hautesse; mais il pense que l'entreprise ne peut être tentée que par une tête couronnée, et il a employé auprès de la reine son influence

en faveur de Colomb. Il est inutile de songer à rien entreprendre sans la participation de nos souverains.

— Tu sais, Mercedès, que je ne puis rien à la cour pour le Génois. Voudrais-tu, par hasard, que je fisse partie de son expédition?

— Oui, Luis, car l'entreprise me paraît digne de ton audace et de ton épée. La gloire du succès effacera mille erreurs, suite de l'ardeur et de l'inconséquence de la jeunesse.

Don Luis regarda en silence, mais attentivement, la belle enthousiaste pendant près d'une minute, car le démon de la jalousie l'avait mordu; il doutait de la véritable tendresse, il se demandait jusqu'à quel point il était digne de l'intérêt d'un être aussi charmant, et quels motifs elle pouvait avoir pour l'éloigner.

— Je voudrais pouvoir lire dans ton cœur, doña Mercedès, dit-il enfin, car la retenue de ton sexe, en nous resserrant dans ses chaînes, met dans l'embarras des hommes plus habitués aux rudes rencontres dans la mêlée qu'à la diplomatie féminine. Veux-tu me lancer dans une expédition que la plupart des hommes, et à leur tête le sage et prudent Ferdinand que tu estimes tant, regardent comme le projet d'un visionnaire qui entraînera ses sectateurs à leur perte? Si je le pensais, je partirais demain, et mon odieuse présence ne troublerait plus ton bonheur.

— Rien ne vous justifie de ce cruel soupçon, don Luis, dit Mercedès essayant de punir la méfiance de son amant par un semblant de colère, mais les yeux pleins de larmes que sa fierté ne pouvait retenir. Vous savez qu'absent ou présent je ne vous ai jamais haï; vous savez que vous êtes aimé de tous, quoique la prudence castillane n'ait pu toujours donner à vos pérégrinations l'approbation qu'elle accorde à l'assiduité d'un courtisan et à la vie régulière d'un chevalier.

— Pardonne-moi, mon amie, ma bien-aimée Mercedès, ta froideur et ton aversion me rendent quelquefois insensé!

— Froideur! aversion! Luis de Bobadilla! Quand Mercedès vous a-t-elle témoigné de pareils sentiments?

— En ce moment même, peut-être.

— Alors tu connais peu ses motifs, et tu apprécies mal son cœur. Non, Luis, je n'ai pour toi aucune aversion, et je ne voudrais pas te sembler froide. Puisque tu te trompes à ce point, je vais tâcher d'être plus franche. Oui! plutôt que de te laisser emporter avec toi d'aussi fausses idées, et te jeter encore dans quelque excursion maritime sans but, j'humilierai mon orgueil de jeune fille en te conseillant de t'attacher à ce Colomb, et d'entrer franchement dans ses nobles desseins; j'ai en vue ton bonheur, et comme tu me l'as cent fois juré, ton bonheur ne peut être assuré...

— Mercedès! que veux-tu dire? mon bonheur ne peut être assuré que par mon union avec toi!

— Et l'on ne peut assurer ton union avec moi qu'en ennoblissant ton penchant à courir les mers par quelque action éclatante, qui justifiera doña Béatrix de donner la main de sa pupille à son neveu, et t'obtiendra la faveur d'Isabelle.

— Et toi! cette expédition me gagnera-t-elle ton cœur?

— Luis, si tu veux tout savoir, il t'est déjà acquis. Modère cette impétuosité et écoute ce que j'ai à dire. Malgré cet aveu, ne suppose pas que je puisse m'oublier davantage. Sans le consentement de ma tutrice et la gracieuse autorisation de la reine, je n'épouserai personne, pas même toi, Luis de Bobadilla, et cependant tu m'es cher. Ah! Luis, tu m'as reproché de l'indifférence, mais d'autres n'ont pas été aussi aveugles. Ne parle pas, laisse mon cœur déborder, car je crains que la honte et les regrets suivent de trop près mes aveux. Notre gracieuse reine connaît le cœur des femmes, et elle a vu depuis longtemps ce que tu as été si lent à découvrir; et sa prévoyance m'a seule empêchée de te confier plus tôt une partie du moins de ce qu'aujourd'hui je te révèle involontairement.

— Quoi! doña Isabelle est aussi mon ennemie! Me faudra-t-il vaincre les scrupules de Sa Hautesse, comme ceux de ma prude et insensible tante?

— Luis, ta pétulance te rend injuste. Doña Béatrix de Moya n'est ni prude ni insensible, c'est tout le contraire. Tu tiens d'elle la plupart des qualités que j'aime en toi. Quant à la reine, il est inutile que je te fasse son éloge. Tu sais qu'on la regarde comme la mère du peuple, qu'elle veille aux intérêts de tous, et que sa prudence semble inspirée par la sagesse infinie. Je ne sais comment cela se fait, mais ni ta tante, ni aucun de mes parents n'avait découvert un secret que j'ignorais, je crois, moi-même, quand l'œil d'Isabelle l'avait déjà pénétré. Tu te rappelles le tournoi qui eut lieu avant son dernier départ? Tu fus vainqueur, Luis! toute la chevalerie de Castille était en selle ce jour-là, et cependant aucun ne put lutter avec toi! Alonzo de Ojeda lui-même fut désarçonné par ta lance, et toutes les bouches furent remplies de tes louanges; tous oublièrent tes fautes, hormis une seule personne.

— Et ce fut toi, cruelle Mercedès!

— Ingrat Luis, tu ne me connais guère! je ne me souvins ce jour-là que de ton cœur noble et généreux, de ton intrépidité en champ clos. La reine eut plus de mémoire; quand les fêtes furent terminées, elle me fit appeler dans son cabinet, et m'entretint avec affection pendant une heure avant d'aborder le véritable objet de notre entrevue. Elle me parla, Luis, de nos devoirs comme chrétiennes, de nos devoirs comme femmes, et surtout des solennelles obligations du mariage, et des peines qui accompagnaient inévitablement les unions même les plus heureuses. Quand elle m'eut attendrie jusqu'aux larmes par ses représentations maternelles, elle me fit jurer de ne jamais marcher à l'autel, tant qu'elle vivrait, sans qu'elle marquât son assentiment par sa présence; et, dans le cas où elle serait retenue loin de moi par la maladie ou les affaires d'Etat, sans qu'elle m'octroyât son consentement signé de sa main.

— Par Saint-Denis de Paris! Sa Hautesse a essayé de te prévenir contre moi!

— Ton nom n'a pas même été prononcé, Luis, mais j'ai songé à toi durant tout l'entretien. Je ne sais ce que méditait Sa Hautesse, mais la manière dont ton image se présentait à moi me persuada, peut-être à tort, que le but d'Isabelle était de m'empêcher de t'épouser sans son agrément. Mais, connaissant sa bienveillance, puis-je croire qu'elle ne cédera pas à mes vœux quand elle verra que mon choix n'est pas réellement indigne?

— Mais es-tu sûre que c'est par crainte d'un mariage avec moi que Sa Hautesse t'a fait faire cette promesse?

— Je l'ai appréhendé, comme je viens de l'avouer avec trop de précipitation, parce que tu occupais toutes mes pensées; et puis les triomphes du jour, les louanges qu'on te prodiguait pouvaient bien fixer l'attention sur toi. Je pense que la reine t'avait en vue qu'elle craignait de me voir entraînée par toi à des démarches inconsidérées. Si elle n'a pas rendu justice à la noblesse de tes sentiments, si elle a été, comme tant d'autres, trompée par les apparences, la faute n'en est-elle pas à toi? ne t'es-tu pas fréquemment absenté de Castille, et quand tu t'y es montré, as-tu paru à la cour aussi souvent que tu le devais? ton courage, il est vrai, a brillé dans un tournoi et dans la dernière guerre; mais, si l'imagination des femmes est séduite par les exploits, le cœur des femmes rêve les vertus plus douces et plus durables du foyer. Doña Isabelle, quelque heureux qu'ait été son mariage avec le roi d'Aragon, a senti le besoin du bonheur domestique; est-il donc étonnant qu'elle y ait songé pour moi? Luis, ne sois pas injuste envers notre souveraine, et si tu aspires sincèrement à ma main, il m'importe de te concilier sa faveur.

— Et comment y parviendrai-je? le Maure est vaincu, et aucun chevalier ne voudrait jouter avec moi en son honneur.

— La reine ne désire rien de semblable; nous te reconnaissons pour un chevalier chrétien accompli. C'est par ce Colomb que tu peux obtenir le consentement d'Isabelle.

— J'ai compris tes intentions; achève cependant de me les expliquer.

— Je vais parler aussi clairement qu'il me sera possible, poursuivit la jeune fille, sur la joue de laquelle la rougeur de la tendresse se mêlait à celle d'un saint enthousiasme. Tu as une idée générale des opinions du señor Colomb et des moyens dont il compte se servir. J'étais encore enfant quand il vint en Castille demander des secours à doña Isabelle; la froideur de Ferdinand, les idées rétrécies de ses ministres détournèrent l'esprit de la reine des propositions du Génois; j'ai néanmoins lieu de croire qu'elle les voit favorablement, car, au moment de quitter l'Espagne, Christophe-Colomb a été rappelé à la cour, par l'influence du frère Juan Perez, ancien confesseur de la reine. Il attend maintenant impatiemment une audience. S'il obtient les caravelles qu'il demande, beaucoup de gentilshommes voudront sans doute prendre part à une entreprise aussi louable; tu peux être du nombre.

— Je ne sais comment apprécier cette sollicitude, Mercedès, car il semble étrange de chercher à pousser ceux que nous affectons d'estimer dans un voyage d'où ils peuvent ne jamais revenir.

— Dieu te protégera! répondit la jeune fille la figure rayonnante d'une pieuse ardeur; l'expédition sera entreprise pour sa gloire, et sa main puissante guidera les caravelles.

Don Luis de Bobadilla sourit, car il avait moins de foi religieuse et connaissait mieux les obstacles physiques que sa maîtresse. Malgré ses doutes passagers, il rendait justice aux intentions de Mercedès, et le projet était de nature à réveiller son goût pour les voyages. Il comprenait la manière dont il pouvait détruire la prévention dont il était l'objet, et obtenir le consentement d'Isabelle. Le peu d'incertitude qui lui restait se décela par la question suivante :

— Si la reine est si bien disposée en faveur de Colomb, pourquoi a-t-elle tant différé?

— La guerre avec les Maures, la pauvreté de l'Etat, la méticuleuse froideur du roi, ont empêché de souscrire aux vœux du Génois.

— Sa Grandeur ne regardera-t-elle pas les compagnons de cet homme comme autant de rêveurs, si nous revenons sans succès, en admettant que nous revenions?

— Tel n'est pas le caractère de doña Isabelle. Elle entrera dans le plan de Colomb en l'honneur de Dieu et considérera ceux qui suivront le navigateur comme autant de croisés bien dignes de son estime. Tu ne reviendras pas sans succès, Luis, mais avec un honneur qui rendra ton épouse fière de t'appartenir et de porter ton nom.

— Chère enthousiaste! si je pouvais t'emmener avec moi, je m'embarquerais sans autre compagnie.

Mercedès répliqua convenablement à ces galantes paroles, puis ils discutèrent avec le plus grand calme le sujet qui les occupait. Don Luis parvint à modérer son impatience, et la généreuse confiance avec la-

quelle Mercedès lui dévoila sa tendresse, la gravité avec laquelle elle insista sur la possibilité du succès amenèrent don Luis à admirer la grandeur de l'entreprise, au lieu de n'y voir qu'une occasion de satisfaire son penchant pour les aventures.

Doña Béatrix, retenue par la reine, ne revint qu'au bout de deux heures; et, dès qu'elle fut de retour, son neveu prit congé des deux dames, qui néanmoins ne se séparèrent pas avant minuit. Mercedès ouvrit son cœur à la marquise et lui expliqua en quoi ses espérances étaient liées à l'entreprise de Colomb. Doña Béatrix fut à la fois satisfaite et affligée de ces aveux et sourit de l'ingénuité de l'amour qui rattachait l'accomplissement de ses désirs aux vastes desseins du Génois. Cependant elle ne montra point de mécontentement. Luis de Bobadilla était le fils d'un frère chéri, et elle avait reporté sur son neveu l'affection qu'elle éprouvait pour le père. Des principes plus rigoureux que ceux sur lesquels sont ordinairement basés les mariages s'opposaient seuls à ce qu'il choisît une épouse parmi les plus belles et les plus nobles filles de la Castille. La marquise écouta sa pupille avec bienveillance et se retira à demi convertie par l'éloquence de Mercedès.

CHAPITRE VI.

Deux ou trois jours se passèrent avant que les chrétiens se sentissent à l'aise dans l'ancien siége de la puissance mahométane. Pendant ce temps, l'ordre, troublé par la joie de la prise de possession et la douleur de la défaite, se rétablit dans l'Alhambra et dans la ville. Le politique Ferdinand ayant ordonné de traiter les Maures non-seulement avec bonté, mais encore avec prévenance, Grenade reprit graduellement sa tranquillité.

Ferdinand était accablé de graves et nouvelles occupations; mais son illustre épouse, dont la puissance était limitée dans son exercice par la piété et la douceur, s'était déjà dérobée au tumulte d'une cour guerrière et cherchait dans la retraite une vie plus convenable à la délicatesse féminine. Elle consacrait à ses enfants une grande partie de ses soins, mais elle donnait aussi de longues heures à l'amitié, affection qui semblait remplir en son cœur la place que n'occupaient point les liens de la famille.

Trois jours après l'entrevue de don Luis et de Mercedès, doña Isabelle avait réuni autour d'elle quelques-uns des privilégiés qu'elle admettait dans son intimité. Parmi eux se trouvaient Fernand de Talavera, qui venait d'être élevé à la nouvelle dignité d'archevêque de Grenade, et frère Pedro de Carrascal, le premier maître de Luis de Bobadilla, ecclésiastique sans bénéfices, qui devait la faveur dont il jouissait à la simplicité de son caractère et à la noblesse de sa naissance.

Isabelle était assise devant une petite table et cousait. L'ouvrage dont elle s'occupait était tout bonnement une chemise pour le roi; car il entrait dans son plan de conduite de s'acquitter de ces humbles travaux aussi scrupuleusement que si elle eût été la femme d'un marchand de sa capitale. C'était une des habitudes du temps, sinon un point de la politique des princes. Beaucoup de voyageurs ont vu la célèbre selle de la duchesse de Bourgogne, où elle avait fait réserver une échancrure pour placer la quenouille, afin de donner ainsi à ses sujets l'exemple des travaux domestiques. Mais doña Isabelle n'avait rien d'affecté dans sa conduite. Elle éprouvait un plaisir réel à s'employer pour un mari qu'elle aimait tendrement, sans se dissimuler ses fautes. Auprès d'elle était assise la compagne fidèle de son enfance Béatrix de Cabrera. Mercedès était sur un tabouret aux pieds de l'infante Isabelle, et deux ou trois dames d'honneur étaient placées à peu de distance. Le roi écrivait sur une table, dans un coin reculé du vaste appartement, et personne, excepté l'archevêque de nouvelle création, n'osait s'approcher de lui. On conversait à voix basse, et la reine même baissait la voix de manière à ne pas troubler les pensées de son époux.

— Marquise, ma fille, dit Isabelle, — c'est ainsi qu'elle appelait habituellement son amie, — marquise, ma fille, a-t-on des nouvelles du señor Colomb, le pilote qui nous a si vivement sollicités pour ce voyage à l'ouest?

Le rapide regard d'intelligence qu'échangèrent Mercedès et sa tutrice trahit l'intérêt qu'elles prenaient à cette question.

— Vous vous rappelez, señora, que frère Juan Perez, ancien confesseur de Votre Grandeur, est venu de son couvent de Santa-Maria de Rabida, en Andalousie, tout exprès pour intercéder en faveur du Génois, afin que ses vastes projets ne fussent point perdus pour la Castille?

— Tu trouves donc ces projets vastes, marquise, ma fille?

— Qui n'en conviendrait, señora? ils paraissent raisonnables et naturels, et n'est-ce pas une idée grande que celle de reculer les bornes de l'Eglise, d'honorer et d'enrichir un royaume? Ma pupille, Mercedès de Valverde en est si enthousiasmée, qu'après ce qu'elle doit à Dieu et à ses souverains, c'est ce qui l'occupe le plus au monde.

La reine se tourna en souriant vers la rougissante jeune fille, et la contempla avec l'expression de tendresse qui animait ses regards quand ils s'arrêtaient sur les traits de ses filles.

— Conviens-tu de cela, doña Mercedès? Colomb t'a-t-il convaincue?

Mercedès se leva respectueusement, et se rapprocha de la reine avant de répondre.

— Je dois m'exprimer avec modestie en votre présence, dit la belle jeune fille; mais je ne chercherai pas à nier que je m'intéresse vivement à la réussite du señor Colomb. Son idée est si noble, señora, que ce serait dommage qu'elle ne fût pas fondée.

— Voilà le raisonnement d'un esprit jeune et généreux; et je confesse, Béatrix, que je suis parfois aussi enfant que qui que ce soit sur ce sujet. Colomb est-il encore ici?

— Oui, señora, répliqua Mercedès avec une précipitation dont elle se repentit immédiatement, car la question ne lui était pas directement adressée; je connais une personne qui l'a vu le jour où les troupes ont pris possession de la ville.

— Quelle est cette personne?

Mercedès éprouva un vif regret de son indiscrétion, et le sang lui monta au visage avant qu'elle eût pris sur elle de répliquer.

— Don Luis de Bobadilla, señora, le neveu de ma tutrice, doña Béatrix, dit-elle enfin; car chez cette pure jeune fille, l'amour de la vérité l'emportait même sur la crainte de la honte.

— Tu aimes les détails, señorita; don Luis est de trop bonne maison pour avoir besoin d'un hérant qui énumère ses alliances. Ma fille la marquise, ce neveu est un coureur de mer déterminé, mais je doute qu'on puisse le décider à faire partie d'une expédition comme celle de Colomb, qui a en vue la gloire du ciel et le bien du royaume.

— Pourtant, señora...

Mercedès s'interrompit par un effort subit et violent.

— Tu allais parler, doña Mercedès, dit gravement la reine.

— Je demande pardon à Votre Grandeur; j'eusse été indiscrète, car vous ne m'adressiez point la parole.

— Ce n'est pas ici la cour de la reine de Castille, ma fille, mais l'appartement d'Isabelle de Transtamare, dit la reine voulant dissiper le trouble de Mercedès. Le sang de l'amiral de Castille coule en tes veines, et tu es alliée au roi notre sire. Parle donc librement.

— J'ai failli m'oublier, señora, enhardie par vos bontés pour moi. Tout ce que j'avais à dire, c'était que don Luis de Bobadilla a le plus violent désir de voir le señor Colomb obtenir les caravelles qu'il sollicite, et d'avoir lui-même votre royal agrément pour se joindre à l'expédition.

— Est-il possible, Béatrix?

— L'inclination de Luis pour la vie errante, señora, n'est pas inspirée par de vils motifs, et je lui ai entendu exprimer avec ardeur le désir d'accompagner Colomb.

Isabelle ne répondit point, mais elle laissa reposer son ouvrage sur ses genoux, et rêva silencieusement pendant plusieurs minutes. Pendant cet intervalle, personne auprès d'elle n'osa parler, et Mercedès retourna sans bruit s'asseoir aux pieds de l'infante. Enfin la seine se leva, et, traversant la chambre, s'approcha de la table devant laquelle Ferdinand écrivait encore. Elle s'arrêta un moment de peur de le déranger; mais bientôt elle lui mit familièrement une main sur l'épaule. le roi se retourna aussitôt, se leva et fut le premier à parler.

— Il faut surveiller ces Maures, dit-il trahissant la direction qu'avaient prise ses pensées; je m'aperçois que nous avons laissé à Boabdil plusieurs forteresses dans les Alpuxarres, qui peuvent en faire un dangereux voisin, si nous ne le chassons au delà de la Méditerranée.

— Nous causerons de cela une autre fois, interrompit la reine. Il est assez difficile à ceux qui gouvernent les hommes d'obéir toujours à Dieu et à leur conscience sans chercher des occasions de violer la foi des traités. La multiplicité et l'importance de nos affaires nous ont fait négliger la promesse faite à Colomb le navigateur...

— Encore occupée à l'aiguille, et pour moi, Isabelle! dit Ferdinand jouant avec la chemise que la reine avait gardée à son insu entre ses mains, peu de sujets ont une femme aussi soigneuse et aussi bonne que vous!

— Après Dieu et mon peuple, ton bonheur est mon principal objet, repartit Isabelle satisfaite du compliment, tout en soupçonnant qu'il avait pour but de détourner la conversation. Je ne voudrais rien faire dans cette importante affaire sans ta pleine approbation, si je la puis obtenir; et je pense qu'il importe à notre loyauté de ne pas différer plus longtemps. Une épreuve de sept années est cruelle, et si nous tardons, nous verrons de jeunes gentilshommes à tête chaude tenter l'entreprise comme par passe-temps.

— Tu dis vrai, señora, et nous en référerons à Fernand de Talavera que voici, et sur lequel on peut compter. Archevêque de Grenade, notre royale épouse désire que l'affaire de Christophe Colomb soit l'objet d'une enquête immédiate. Occupez-vous-en donc dans les vingt-quatre heures, exposez-la mûrement, et faites-nous votre rapport. Nous désignerons dans le courant de la journée ceux que nous voulons vous adjoindre.

Pendant que Ferdinand donnait ces instructions au prélat, ce dernier lisait dans les yeux et sur la froide physionomie du monarque des intentions que son esprit vif et exercé ne tarda pas à interpréter. Il protesta de sa prompte obéissance, et l'on s'occupa de dresser la liste de ses assesseurs, dont un ou deux furent indiqués par Isabelle.

— Le projet de Colomb est digne d'un sérieux examen, reprit ensuite le roi, et nous y aviserons. On me dit que c'est un bon chrétien...

— Je le crois sincèrement, don Ferdinand. Il a l'intention, si Dieu fait prospérer sa présente entreprise, d'organiser une expédition pour la délivrance du Saint-Sépulcre.

— Hum! de tels desseins peuvent avoir du mérite, mais nous avons pris la voie la plus capable d'assurer les progrès de la foi. Nous avons relevé la croix, ma femme, là où flottaient les enseignes des infidèles, et Grenade est si près de la Castille qu'il ne sera guère difficile de maintenir nos autels. Telles sont du moins les opinions d'un laïque, saint prélat.

— Et elles sont des plus sages, señor. Il faut s'attacher à poursuivre ce que l'on peut conserver, car c'est perdre notre peine que d'acquérir des choses que la Providence a placées trop loin de nous pour être fructueusement soumises à nos lois.

— Seigneur archevêque, dit la reine, on pourrait, en s'appuyant sur votre haute autorité, combattre toute espèce de tentative pour délivrer le Saint-Sépulcre.

— C'est qu'on interpréterait mal ma pensée, señora, répondit avec empressement le prélat politique. Il importe à la chrétienté tout entière d'arracher la Terre-Sainte aux infidèles; mais il importe davantage à la Castille de leur enlever Grenade : la distinction est évidente, et serait admise par les meilleurs casuistes.

— Cette vérité est aussi évidente à notre raison, ajouta Ferdinand, qu'il est évident que ces tours appartenaient jadis à Boabdil, et qu'elles ne sont plus à lui.

Et il jeta par la fenêtre un coup d'œil de triomphe et de joie.

— Il importe davantage à la Castille!... répéta Isabelle d'un ton d'indifférence, à sa puissance mondaine peut-être, mais non pas au salut de ceux qui accomplissent l'acte, non pas à la gloire de Dieu.

— Ma très-honorée femme, ma chère compagne! dit le roi.

— Señora! ajouta le prélat.

Mais Isabelle s'éloigna lentement, pesant en son esprit les véritables principes, pendant que les deux politiques échangeaient entre eux ces signes en quelque sorte maçonniques si souvent employés par ceux qui sont malheureusement disposés à substituer les expédients au bon droit. La reine ne retourna pas à sa place, mais elle se promena en long et en large, dans une partie écartée de la salle, et Ferdinand avait trop de respect pour elle pour la troubler dans ses méditations. Plusieurs fois elle jeta les yeux sur Mercedès, et enfin elle lui ordonna de s'approcher.

— Ma fille, dit Isabelle, qui donnait fréquemment ce titre à celles qu'elle aimait, tu n'as pas oublié ton serment?

— Je ne cesserai jamais d'obéir à Dieu et à ma souveraine, señora.

Mercedès s'exprima avec fermeté, et de ce ton qui est rarement trompeur.

— Il est juste que Dieu passe avant moi, reprit la reine; cependant tu as, comme mes autres sujets, des obligations à remplir envers ta souveraine, et je serais indigne de la tâche que le ciel m'a imposée si je souffrais qu'on manquât à la moindre de ces obligations. Mais parlons d'autre chose. Tu sembles approuver les plans de ce Christophe Colomb?

— L'opinion d'une personne aussi jeune et aussi inexpérimentée que moi doit avoir bien peu de poids pour la reine de Castille, qui peut demander conseil aux prélats et aux savants ecclésiastiques, quand elle ne préfère pas s'en rapporter à sa propre sagesse.

— Enfin, tu as bonne opinion de son projet?

— Je crois qu'il a cette grandeur que la Providence favorise pour le bien des hommes et de l'Église.

— Et tu crois que l'on trouvera des cavaliers disposés à suivre cet obscur Génois?

La reine sentit trembler la main qu'elle serrait affectueusement dans les siennes. La généreuse jeune fille jugea le moment décisif, et rassembla toutes ses forces pour servir les intérêts de son amant.

— Oui, señora, dit-elle avec une fermeté qui surprit et charma la reine. Je pense que don Luis de Bobadilla s'embarquera avec le Génois. Depuis que sa tante lui a fait sentir l'importance de l'expédition, il en est sans cesse occupé; il fournirait volontiers les fonds nécessaires, si ses tuteurs y consentaient.

— Ils auraient tort. Nous pouvons prodiguer notre argent, mais nous défendons de hasarder celui des autres. Si don Luis de Bobadilla persévère, je reviendrai des préventions que j'avais contre lui.

— Señora!

— Ecoute-moi, ma fille, nous ne pouvons causer longuement sur ce point; le conseil réclame ma présence, et le roi vient déjà de s'y rendre. Ta tutrice et moi conférerons ensemble, et nous ne te laisserons pas inutilement dans l'incertitude. Mais rappelle-toi ta promesse; tu me l'as donnée librement; ne va pas l'oublier trop vite.

Isabelle baisa la pâle joue de la jeune fille, et sortit suivie de toutes les dames. Elle laissa Mercedès partagée entre le plaisir et la terreur, immobile au centre de la vaste salle, et ressemblant à une belle statue du Doute.

CHAPITRE VII.

Le jour suivant l'Alhambra était rempli par une foule de courtisans demandant les uns des faveurs, les autres le redressement de torts imaginaires. Les antichambres étaient encombrées; les solliciteurs s'observaient les uns les autres avec jalousie, et chacun cherchait à deviner si ses voisins contrarieraient ou favoriseraient ses vues. On se saluait avec froideur et défiance, et ceux qui s'abordaient échangeaient des compliments avec une civilité étudiée.

Pendant que la curiosité s'occupait activement de bâtir des conjectures sur les projets des individus présents, et que les vieux courtisans se communiquaient à voix basse ce qu'ils savaient ou croyaient savoir, se tenait dans un coin un homme remarquable par sa taille, son air de gravité et l'attention dont il était l'objet; peu de personnes s'approchaient de lui, et ceux qui venaient de son côté prenaient, dès qu'ils avaient le dos tourné, cet air de suffisance et de raillerie particulier aux esprits vulgaires quand ils croient être d'accord avec l'opinion populaire en se moquant de quelqu'un. C'était Colomb, regardé généralement comme un visionnaire, et discrédité comme tel. Les courtisans avaient cependant cessé de s'égayer à ses dépens, et la patience de ceux qui attendaient audience était épuisée, quand la porte fut ouverte avec une promptitude qui indiquait l'arrivée d'une personne de haut rang. Don Luis de Bobadilla parut.

— C'est le neveu de la favorite de la reine, murmura l'un des solliciteurs.

— Il est d'une des plus illustres familles de Castille, dit un autre, mais il peut aller de pair avec Colomb, car ni l'autorité de ses tuteurs, ni les désirs de la reine, ni sa position élevée ne peuvent l'empêcher de mener une vie de vagabond.

— Ce serait, dit un troisième, une des meilleures lames de l'Espagne, si sa prudence répondait à son adresse.

— C'est le jeune chevalier qui s'est si bien conduit dans cette dernière campagne, grommela un sous-officier d'infanterie; c'est celui qui a vaincu don Alonzo de Ojeda; il est brave, dit-on, mais d'humeur inconstante, et toujours prêt à s'embarquer.

Comme pour justifier cette assertion, Luis jeta autour de lui des regards inquiets, et se dirigea vers Colomb. Les sourires, les signes, les haussements d'épaules, les chuchotements qui s'ensuivirent trahirent le sentiment général; mais une porte venant à s'ouvrir du côté du cabinet de la reine, tous les yeux se portèrent dans cette direction, et l'on oublia don Luis.

— Je vous salue, señor, dit-il à Colomb en s'inclinant respectueusement; depuis notre conversation de l'autre soir, je n'ai songé qu'à ce qui en faisait l'objet, et je viens ici pour la renouveler.

Colomb se montra évidemment charmé de cet hommage, mais il était contraint de retarder le plaisir qu'il prenait toujours à causer de son entreprise.

— Je suis mandé ici, noble señor, par le saint archevêque de Grenade, qui, à ce qu'il semble, a mission de terminer promptement mon affaire. Nous touchons à de grands événements; le jour n'est pas loin où les choses que Dieu tient en réserve feront oublier la conquête de Grenade!

— Par saint Pedro, mon nouveau patron! je vous crois, señor; le Cathay doit être du côté que vous avez indiqué, et vos yeux ne le verront pas plus tôt que les miens. Rappelez-vous Pedro de Muñoz, je vous prie, señor Colomb.

— Je me souviendrai de lui, je vous le promets, mon jeune seigneur, et tous les hauts faits de vos ancêtres seront éclipsés par la gloire de leur descendant. Mais je m'entends appeler; nous parlerons de cela une autre fois.

— Le señor Christophe Colomb! cria le page, et le navigateur s'avança plein d'espérance et de joie.

La manière dont un homme qu'on regardait si généralement avec indifférence et même avec dédain avait été choisi entre tous excita quelque surprise; mais elle fut bientôt apaisée par l'apparition des officiers subalternes qui vinrent recevoir les placets et répondre aux questions. Luis se retira désappointé, car il avait compté sur une longue entrevue. Nous le laisserons dans l'antichambre avec les autres courtisans, pour suivre le célèbre navigateur dans les appartements du palais.

Fernand de Talavera n'avait pas oublié ses ordres; cependant, au lieu d'associer à ce prélat des hommes disposés à écouter les propositions de Colomb, le roi et la reine avaient commis l'erreur de choisir six ou huit courtisans, hommes de probité, sans doute, mais trop inaccoutumés aux recherches scientifiques pour apprécier l'importance des découvertes proposées. Ce fut parmi ces nobles ecclésiastiques que Colomb fut introduit.

Après les cérémonies usitées, l'archevêque de Grenade prit la parole au nom de la commission :

— Nous apprenons, señor Colomb, que, si l'autorité de Leurs Grandeurs vous vient en aide, vous vous proposez d'entreprendre un voyage à travers les parties inconnues de l'océan Atlantique pour chercher la terre du Cathay et la célèbre île de Cipango.

— C'est mon dessein, illustre et saint prélat. L'affaire a si souvent été discutée entre les agents des deux souverains et moi, qu'il est inutile de la développer.

— Dans l'assemblée tenue à Salamanque, plusieurs ecclésiastiques instruits partagèrent vos vues, señor, mais la majorité y fut contraire. Leurs Grandeurs vous sont néanmoins favorables, et la commission a été réunie pour poser les bases d'une convention, et déterminer les droits des parties respectives. Quelles forces navales demandez-vous pour exécuter vos projets, avec la bénédiction de Dieu?

— Vous avez dit vrai, seigneur archevêque, ce serait avec la bénédiction de Dieu que tout ceci s'accomplirait, car sa gloire et son culte sont intéressés à la réussite. Avec son appui, peu de moyens humains me seront nécessaires : deux caravelles d'un port peu considérable sont tout ce que je demande, avec le pavillon des souverains et une quantité suffisante de marins.

Les commissaires se regardèrent avec surprise, et virent dans cette modeste requête, les uns l'indifférence d'un enthousiaste, les autres une ferme croyance en Dieu ; l'archevêque fut des premiers.

— Ce n'est pas demander beaucoup, dit-il, et quoique les guerres aient laissé la Castille sans argent, nous pouvons vous fournir les caravelles et lever les matelots, sans le secours d'un miracle ; mais avant de vous les accorder il y a un point essentiel à fixer. Vous comptez, señor, être mis en personne à la tête de l'expédition ?

— Sans cette confiance, je ne saurais garantir du succès. Je demande l'autorité absolue d'un amiral de Leurs Grandeurs. Les forces employées sont peu de chose en apparence ; mais les risques sont grands, et la puissance des deux couronnes doit appuyer complétement celle de l'homme qui porte tout le poids de la responsabilité.

— C'est juste, et personne ne le contredira ; mais, señor, vous avez naturellement songé aux avantages qui écherront aux souverains, s'ils vous soutiennent dans cette entreprise ?

— Seigneur archevêque, depuis dix-huit ans ce sujet m'occupe nuit et jour ; durant cette longue période, j'ai fait peu de chose qui n'eût un rapport direct avec lui ; j'ai donc présents à l'esprit les avantages qui résulteront du succès.

— Indiquez-les, señor.

— D'abord on rendra à l'Être suprême la gloire qui lui est due pour sa prévoyante et toute-puissante protection, en augmentant l'éclat de son Église et le nombre de ses adorateurs.

Fernand de Talavera et tous les ecclésiastiques présents se signèrent pieusement, et Colomb les imita.

—Ensuite, le pouvoir de Leurs Grandeurs sera étendu sur de nouveaux empires ; la Castille et l'Aragon regorgeront de trésors, Sa Sainteté accordant aux monarques chrétiens les territoires des princes infidèles dont on pourra découvrir les possessions, et dont on convertira les peuples à la foi.

— C'est plausible, señor, et fondé sur de justes principes, répondit le prélat. Notre Saint-Père a sans doute ce pouvoir, et on l'a vu en user pour la gloire de Dieu. Vous savez sans doute, señor Colomb, que Jean de Portugal s'est déjà occupé de voyages de découvertes, ainsi que ses prédécesseurs, et qu'ils ont obtenu de Rome certains priviléges auxquels il ne faut pas toucher.

— Je n'ignore pas les expéditions des Portugais et l'esprit qui a guidé don Juan. Ses vaisseaux longent la côte occidentale de l'Afrique, et dans une direction toute différente de celle que je me propose de prendre. Mon dessein est de me lancer au milieu de l'océan Atlantique, en suivant le soleil vers son couchant, d'atteindre les limites orientales des Indes par une route qui diminuera le voyage de plusieurs mois.

Quoique l'archevêque et la plupart de ses coadjuteurs appartinssent à la nombreuse classe de ceux qui croyaient à la démence de Colomb, la simplicité grandiose avec laquelle il venait d'exposer ses projets, la manière dont il rangea, après avoir parlé, les boucles de ses cheveux blancs, l'enthousiasme qui pétillait dans ses yeux produisirent une profonde impression sur les assistants, et il y eut un moment où tous furent d'avis de le soutenir. Cette disposition passagère se trahit par la question d'un des commissaires :

— Avez-vous l'intention, señor Colomb, de chercher les Etats du prêtre Jean.

— Je ne sais, noble señor, s'il y a jamais eu un potentat de ce nom, répondit Colomb, dont les idées basées sur la science s'accordaient peu avec les croyances populaires, quoique se ressentant nécessairement de l'ignorance générale. — Je ne vois rien qui établisse d'une manière positive l'existence de ce monarque et de son royaume.

Cette assertion ne servit pas la cause du navigateur ; car affirmer que la terre était un globe, et le prêtre Jean un être fabuleux, c'était abandonner le merveilleux pour retomber dans la démonstration et les probabilités où n'aiment pas à s'enfoncer les esprits sans culture.

— Il y a des hommes qui ajoutent foi à la puissance royale du prêtre Jean, et qui nient la rondeur de la terre, car nous savons tous qu'il y a des rois, et nous voyons que la terre et l'océan sont plats.

Cette objection fut faite par un des commissaires qui devait sa nomination à la politique de Ferdinand, et elle fut accueillie de la plupart par un sourire d'assentiment, quoique Fernand de Talavera doutât de sa solidité.

— Señor, répondit Colomb avec douceur, si tout dans ce monde était réellement ce qu'il paraît être, on aurait peu besoin de confessions, et les pénitences seraient beaucoup plus légères.

— Je vous crois bon chrétien, señor Colomb, dit l'archevêque avec aigreur.

— Je le suis autant que me le permettent la grâce de Dieu et la faiblesse de ma nature, seigneur archevêque ; mais je suis humblement convaincu qu'après avoir accompli ce grand projet, je serai plus digne de la protection et de la faveur divine.

— On a dit que tu te croyais prédestiné à cette œuvre par la Providence ?

— Je sens en moi quelque chose qui m'enhardit à le présumer ; mais je ne fonde rien sur des mystères qui dépassent mon intelligence.

Il serait difficile de dire si, par cette réponse, Colomb perdit ou gagna dans l'esprit de ses auditeurs. Les sentiments religieux de l'époque étaient en parfaite harmonie avec ce sentiment, mais les ecclésiastiques présents trouvaient arrogant, de la part d'un laïque humble et inconnu, de se regarder comme un instrument providentiel, tandis que des hommes plus haut placés n'étaient pas élus par la volonté suprême. Cependant ils n'exprimèrent point leur opinion, car tant de confiance en Dieu leur en imposait.

— Vous vous proposez d'arriver au Cathay par l'océan Atlantique, reprit l'archevêque, et pourtant vous niez l'existence du prêtre Jean !

— Pardonnez-moi, saint prélat, tout en proposant d'atteindre le Cathay de la manière que vous avez indiquée, je ne nie pas absolument l'existence du monarque dont vous parlez. J'ai déjà fourni, sur la probabilité de mon entreprise, des preuves qui ont satisfait plusieurs ecclésiastiques instruits ; mais aucun témoignage ne confirme ce qu'on a avancé sur le prêtre Jean.

— On assure cependant qu'il y a deux cents ans, un roi qui portait ce titre a été converti à la vraie foi par l'évêque Giovanni di Montecorvino.

— Le pouvoir de Dieu peut tout, seigneur archevêque, et je ne suis pas homme à mettre en question le pouvoir de ses ministres ; tout ce que je puis répondre sur ce point, c'est que je ne vois aucune raison scientifique capable de me justifier, si je cherchais un empire peut-être aussi illusoire que la lumière qui semble fuir la main quand on cherche à la toucher. Quant au Cathay, à sa position et à ses merveilles, nous avons là-dessus les renseignements les plus exacts par les fameux Vénitiens Marco et Nicolo Polo ; non-seulement ils ont parcouru ces régions, mais encore ils ont séjourné plusieurs années à la cour du souverain. En tout cas, noble seigneur, sans chercher s'il y a un prêtre Jean ou un Cathay, il est certain que l'Atlantique a des bornes à l'ouest, et ce sont ces bornes que je suis prêt à chercher.

L'archevêque fit un signe d'incrédulité ; mais il avait des ordres de princes accoutumés a être obéis. Il savait que la théorie de Colomb avait été gravement discutée à Salamanque. Sans énoncer ses propres sentiments, il continua donc l'enquête dont il était chargé. — Señor, dit-il, vous avez exposé les avantages que le succès pourrait assurer à nos souverains, et ils sont brillants sans doute, si toutes vos espérances se réalisent. Il reste à savoir quelle récompense vous vous réservez pour payer vos dangers et de longues années d'un travail assidu.

— J'ai mûrement pesé les conditions de mon voyage, illustre archevêque, et je les ai consignées toutes sur ce papier, sauf quelques règlements de détails.

Colomb présenta à Ferdinand de Talavera le papier dont il parlait. Le prélat y jeta les yeux, d'abord précipitamment, ensuite avec plus d'attention. Quand il le rejeta sur la table, l'indignation et la raillerie se peignirent sur son visage, et il se tourna vers Colomb comme pour s'assurer que le navigateur n'était pas fou.

— Est-ce sérieusement que tu présentes ces conditions, señor ? demanda-t-il avec une sévérité qui eût suffi pour faire renoncer un autre homme à ses projets, dans l'humble situation du solliciteur.

— Seigneur archevêque, répliqua dignement Colomb sans se laisser déconcerter, cette affaire a pendant dix-huit ans occupé mes veilles et mon sommeil. Chaque jour, la vérité se montre plus brillante à mes yeux. J'ai confiance dans le succès ; je me crois l'agent choisi par Dieu même pour l'accomplissement de desseins dont l'avenir n'est pas borné au seul succès de mon entreprise. Je dois donc être investi de la dignité et de l'autorité nécessaires. Je ne puis rien rabattre de ces conditions.

Quoique le ton dont ces paroles étaient prononcées leur donnât quelque poids, le prélat s'imagina que l'esprit du navigateur était dérangé par la longue contemplation d'un unique objet. La méthode et la science de Colomb, la vraisemblance de ses suppositions géographiques, sans convaincre l'archevêque, trop défavorablement prévenu, l'avaient laissé dans l'incertitude ; mais les conditions qu'on venait de lui soumettre lui semblaient si extravagantes, que la pitié seule contenait son indignation prête à éclater.

— Comment trouvez-vous, nobles seigneurs, cria-t-il d'un ton mielleux aux commissaires qui parcouraient avidement le papier ; comment trouvez-vous les modestes propositions du señor Christophe Colomb, le célèbre navigateur qui a confondu les savants de Salamanque? Ne sont-elles pas de nature à être acceptées par Leurs Grandeurs à genoux et avec mille remercîments?

— Lisez-les, seigneur archevêque, s'écria-t-on de toutes parts.

— Il y a des conditions de moindre intérêt qui ne valent pas la peine d'être discutées ; mais en voici deux qui donneront à nos souverains une vive satisfaction. Le señor Colomb se contente du rang d'amiral et de vice-roi de tous les pays qu'il découvrira ; et quant aux bénéfices, il n'exige qu'un dixième... la part de l'Église, mes révérends frères,... oui, un simple dixième!

Un murmure de mécontentement accueillit cette révélation, et dès ce moment Colomb n'eut plus un appui dans la commission.

— Ce n'est pas tout, illustres gentilshommes et prêtres saints, ce n'est pas tout, s'écria l'archevêque profitant de son avantage; de peur que le poids de ces deux dignités ne fatigue les épaules de nos souverains, le libéral Génois consent à en charger à jamais sa postérité, il convertit l'empire du Cathay en un petit royaume à l'usage de la famille des Colomb, et c'est pour maintenir sa dignité qu'il s'arroge la gestion du dixième de tous les bénéfices.

Un éclat de rire aurait retenti dans la salle, sans le noble maintien de Colomb. Dominé par l'œil sévère et l'impassible figure du grand homme, Ferdinand de Talavera lui-même commença à penser qu'il avait été trop loin.

— Pardonnez-moi, señor Colomb, reprit-il immédiatement avec plus de courtoisie; mais ces conditions sont si élevées, que je crois à peine que vous vouliez les soutenir.



Don Luis de Bobadilla se plaça sur un coussin aux pieds de sa bien-aimée.

— Je n'en rabattrais pas un iota, seigneur prêtre. Ce que je demande m'est dû, et celui qui consent à recevoir moins qu'il ne mérite devient l'instrument de sa propre humiliation. Je donnerai aux souverains un empire qui surpassera de valeur toutes leurs autres possessions, et je réclame ma récompense. Je vous dirai, en outre, révérend prélat, qu'il est dans mes conditions des clauses qu'il sera nécessaire de compléter.

— Voilà en vérité de modestes propositions pour un Génois sans naissance! s'écria un des courtisans, dont le mépris débordait. Le señor Colomb sera certain de commander au service de Leurs Grandeurs, et si rien ne s'effectue, il obtiendra ce grand honneur sans frais, tandis que si, contre toute probabilité, son plan amène des bénéfices, il deviendra vice-roi, et se contentera du revenu de l'Eglise.

Cette observation parut décider ceux qui chancelaient, et les commissaires se levèrent en masse, comme s'ils jugeaient l'affaire indigne de toute discussion ultérieure. Dans le but de conserver au moins l'apparence de l'impartialité, l'archevêque se tourna encore vers Colomb, et certain désormais de son triomphe, il lui parla d'un ton plus doux.

— Pour la dernière fois, señor, dit-il, je vous demande si vous insistez sur ces étranges conditions?

— Je n'en veux point d'autres, dit Colomb avec fermeté, je connais la grandeur de mes travaux, et je ne les avilirai point en acceptant pis que je n'ai proposé; mais, seigneur archevêque, et vous aussi, nobles señors, qui traitez si légèrement mes prétentions, je suis prêt à faire plus que de risquer ma personne, ma vie et ma réputation, je fournirai un huitième des sommes nécessaires, si vous voulez accroître proportionnellement mes bénéfices.

— Assez, assez, repartit le prélat se préparant à quitter la salle, nous allons faire de suite notre rapport à nos maîtres, et vous saurez promptement leur volonté.

Ainsi se termina la conférence. Les courtisans quittèrent la chambre en causant d'un ton animé, comme des gens qui ne cherchaient point à réprimer leur indignation.

Colomb disparut dans une autre direction, avec la démarche d'un homme dont la confiance en ses propres forces n'était point altérée par de vaines clameurs, et qui appréciait avec trop de justesse l'ignorance et la petitesse de vues pour en être influencé.

Ferdinand de Talavera tint parole. C'était le confesseur de la reine, et cette qualité lui donnait en tout temps accès auprès de sa personne. Rempli du sujet de la conférence, il se dirigea immédiatement vers les appartements particuliers de la reine et fut aussitôt admis. Isabelle entendit ses représentations avec regret et mortification, car elle avait déjà arrêté en sa pensée ce voyage extraordinaire; mais l'influence de l'archevêque était grande, car son royal pénitent connaissait la sincérité et le dévouement du prélat.

— Tant de présomption va jusqu'à l'insolence, señora, continua l'homme d'église irrité; un mendiant aventurier n'a-t-il pas osé demander des honneurs qui n'appartiennent qu'à Dieu et à ses oints, les princes de la terre! Quel est ce Colomb? Un vil Génois, sans titres, sans antécédents, sans modestie, et pourtant il élève ses prétentions à une hauteur qu'un Guzman même craindrait d'ambitionner.

— C'est un bon chrétien, saint prélat, répondit doucement Isabelle, et il semble vouloir se consacrer au service de Dieu et favoriser l'extension de son Eglise visible et catholique.

— Il est vrai, señora, et cependant il y a peut-être de la perfidie dans...

— Non, seigneur archevêque, je ne crois pas que la perfidie soit le vice de cet homme, car il est rare de voir, même chez les plus puissants, une parole aussi franche, un maintien aussi viril. Il nous a sollicités pendant des années, et cependant on ne peut lui reprocher aucun acte de bassesse.

— Je ne jugerai pas témérairement le cœur de cet homme, doña Isabelle; mais nous pouvons juger de sang-froid ses actions et ses prétentions, et jusqu'à quel point elles s'accordent avec la dignité des deux couronnes. Il est, j'en conviens, grave, sensé, conséquent dans sa conduite et dans ses manières, et ce sont assurément des vertus, car le monde se règle sur les cours, où le siècle n'offre point ses plus purs modèles de sagesse et de modération.



Fernand de Talavera.

Isabelle sourit, mais sans parler, car son conseiller spirituel avait l'habitude de la réprimander librement, et elle celle d'écouter avec humilité.

— Au reste, continua le prélat, ces vertus peuvent exister dans un homme sans qu'il soit prédestiné. Mais que sont-elles, si elles sont accompagnées d'un orgueil immense et d'une rapacité désordonnée? Le terme d'ambition est trop élevé pour une avidité semblable. Réfléchissez, señora, à la nature de ces propositions. Ce Colomb demande à être établi, à jamais, en qualité de représentant d'un roi; il le demande non-seulement pour lui, mais pour ses descendants à perpétuité; il veut le titre et l'autorité d'amiral sur toutes les mers qui baignent les parages à découvrir, avant de consentir à commander les

vaisseaux de Vos Grandeurs, poste déjà trop honorable pour un homme aussi obscur. Si ses prétentions extravagantes se réalisaient, ce qui est presque impossible, ses exigences dépasseraient ses services; en cas d'échec, les noms castillan et aragonais seront couverts de ridicule, et la royauté sera cruellement discréditée pour s'être laissé duper par un aventurier. La gloire de votre dernière conquête serait en partie ternie par une si fâcheuse erreur.

— Marquise, ma fille, dit la reine en se tournant vers son amie fidèle et éprouvée, qui travaillait à l'aiguille auprès d'elle, ces conditions de Colomb semblent vraiment dépasser les bornes de la raison.

— L'entreprise dépasse aussi toutes les bornes des expéditions et des périls ordinaires, répondit avec fermeté doña Béatrix en regardant Mercedès. De nobles efforts méritent de nobles récompenses.

L'œil d'Isabelle suivit le regard de son amie, et demeura fixé quelque temps sur les traits pâles et troublés de la pupille de sa favorite. La jeune fille ignorait qu'on l'observait; mais quiconque savait le secret de son cœur s'apercevait aisément de l'ardente émotion avec laquelle elle attendait le résultat. Les opinions du confesseur avaient paru si raisonnables, qu'Isabelle était sur le point d'approuver le rapport des commissaires et d'abandonner en même temps les secrètes espérances qu'elle avait rattachées aux succès du navigateur. Mais un doux sentiment, particulier à son cœur de femme, vint donner au marin de nouvelles chances: il est rare que la femme ne sympathise pas avec les affections; et les vœux qui avaient leur source dans l'amour de Mercedès de Valverde furent la cause de la décision que la reine de Castille prit dans ce moment critique.

— Il ne faut traiter ce Génois ni avec sévérité ni avec précipitation, seigneur archevêque, dit-elle; il a de la loyauté et du dévouement, deux qualités que les rois apprennent à estimer. Ses demandes sans doute ont quelque chose d'exagéré qui tient à ses idées fixes; mais la raison et d'affectueuses remontrances peuvent l'amener à plus de modération. Offrons-lui de notre côté nos conditions, et la nécessité, à défaut d'un sentiment de justice, les lui fera accepter. L'abandon de vice-royauté est contraire à la politique ordinaire des princes, et, comme vous le dites, saint prélat, le dixième est la part de l'Eglise; mais on peut lui accorder le rang d'amiral. Allez le trouver, proposez-lui un quinzième au lieu d'un dixième; qu'il ait la qualité de vice-roi tant que Ferdinand et moi le jugerons convenable; mais qu'il y renonce pour sa postérité.



Bénédiction avant le départ.

Fernand de Talavera trouvait ces concessions trop considérables, mais, tout en jouissant d'une haute autorité en vertu de ses fonctions sacrées, il connaissait trop bien le caractère d'Isabelle pour oser mettre en discussion un ordre qu'elle avait donné, même avec sa douceur féminine. Après avoir reçu quelques autres instructions et pris l'avis du roi, qui travaillait dans un cabinet voisin, il alla s'acquitter de sa nouvelle commission.

Deux ou trois jours se passèrent avant d'obtenir une décision définitive. Isabelle était assise au milieu de ses intimes quand son confesseur vint lui demander audience. L'archevêque entra la figure bouleversée, et si troublé que les plus indifférents auraient remarqué son agitation.

— Eh bien! saint archevêque, demanda Isabelle, ton nouveau troupeau te cause-t-il des tourments? Les infidèles sont-ils si difficiles à administrer?

— Il ne s'agit pas de mon nouveau peuple, señora. Les sectateurs du faux prophète sont plus raisonnables que certaines gens qui parlent au nom du Christ. Ce Colomb est un insensé, et il est fait plutôt pour devenir un saint aux yeux des musulmans, qu'un pilote au service de Votre Altesse.

A cet élan d'indignation, la reine, la marquise de Moya et doña Mercedès de Valverde quittèrent simultanément leur ouvrage et regardèrent le prélat avec un intérêt commun. Elles avaient toutes espéré qu'on écarterait les difficultés qui s'opposaient à une conclusion favorable de la négociation; elles s'étaient dit que le temps était proche où l'homme qui, malgré la hardiesse et l'étrangeté de ses projets, leur avait inspiré tant de respect et de sympathie, partirait pour résoudre des problèmes qui, en confondant leur raison, excitaient leur curiosité. Mais leur attente paraissait être brusquement déçue. La reine et doña Béatrix éprouvaient un vif mécontentement, et l'émotion qui glaçait le cœur de Mercedès ressemblait à du désespoir.

— As-tu expliqué convenablement au señor Colomb la nature de nos propositions, seigneur archevêque? demanda la reine avec une sévérité inaccoutumée; insiste-t-il toujours sur l'injurieuse clause d'une vice-royauté héréditaire?

— Toujours, Votre Altesse; si Isabelle de Castille traitait avec Henri d'Angleterre ou Louis de France, ce Génois sans pain ne serait pas plus hautain et plus inflexible. Il ne veut rien entendre; il se croit choisi de Dieu pour répondre à des vues mystérieuses, et son langage est tel qu'un homme réellement animé du Saint-Esprit aurait à peine l'audace de le tenir.

— Cette constance a son mérite, dit la reine, mais il y a des bornes aux concessions. Je n'insisterai plus en faveur du navigateur, mais je l'abandonnerai au sort qui suit naturellement l'excessif amour-propre et les demandes extravagantes.

Ces paroles décidèrent en apparence du destin de Colomb en Castille. L'archevêque s'apaisa, eut une courte conférence avec sa royale pénitente et quitta la chambre. Bientôt après on annonça à Colomb, pour réponse définitive, que ses conditions étaient rejetées, et que la négociation entamée pour le voyage projeté aux Indes était décidément terminée.

CHAPITRE VIII.

On était dans les premiers jours de février, et, sous cette latitude, la chaleur et la pureté de l'atmosphère présageaient déjà l'approche du printemps. Le matin qui suivit l'entrevue que nous venons de rapporter, six ou huit individus, attirés par la beauté du jour et pour un motif moins matériel, étaient assemblés devant la porte d'un de ces bas édifices de Santa-Fé, qui avaient été élevés pour loger l'armée conquérante. La plupart de ces hommes étaient de graves Espagnols d'un certain âge. Le jeune Luis de Bobadilla se trouvait parmi eux, et Colomb se faisait remarquer au milieu du groupe par sa haute et noble stature. Il était en costume de voyage, et une vigoureuse mule andalouse était à ses côtés, prête à recevoir son fardeau. Un cheval de selle était auprès de la mule, et tout indiquait un prochain départ. Au nombre des Espagnols était Alonzo de Quintanilla, directeur des finances de Castille, fidèle ami du navigateur, et Luis de Saint-Angel, receveur des revenus ecclésiastiques d'Aragon, l'un des plus fermes adeptes de Colomb.

Ces deux personnages venaient de terminer une discussion animée; et le señor de Saint-Angel, homme généreux et ardent, s'écriait avec chaleur :

— Par le lustre des deux couronnes!!! ceci n'aurait pas dû se passer. Mais adieu, señor Colomb; que Dieu vous ait en sa sainte garde, et vous fasse rencontrer ailleurs des juges plus éclairés et moins prévenus. Le passé seul est pour nous un sujet de honte et de douleur; le temps enfantera l'avenir.

Toute la compagnie, à l'exception de Luis de Bobadilla, prit alors

congé de Colomb. Dès qu'elle fut éloignée, Colomb monta sur sa mule, et le jeune gentilhomme sur son coursier, et tous deux s'engagèrent au milieu de la foule qui encombrait les rues. Pas une syllabe ne fut prononcée, ni par l'un ni par l'autre, jusqu'à ce qu'ils fussent hors de la ville. Colomb soupirait comme un homme accablé de douleur, mais sa figure était calme, et son œil brillait de ce feu inextinguible qui trouve son aliment dans l'âme.

Aux portes de Santa-Fé, Colomb se tourna courtoisement vers son jeune compagnon, et le remercia de sa conduite; mais, par une attention qui faisait honneur à son cœur, il ajouta :

— Je suis reconnaissant de l'honneur que me fait une personne aussi noble et d'aussi belle espérance; mais je ne dois pas oublier votre caractère. As-tu remarqué, ami Luis, que lorsque nous traversions ces murs, plusieurs Espagnols me montraient au doigt comme un objet de mépris?

— Oui, señor, répondit Luis les joues brûlantes d'indignation, et, sans la crainte de vous désobliger, j'aurais foulé ces misérables aux pieds de mon cheval, à défaut de lance pour frapper sur eux.

— Tu as fait très-sagement de t'en abstenir, mais ce sont des hommes, et leur commun jugement forme l'opinion publique. Je ne crois pas que la naissance ou les circonstances établissent entre eux des distinctions matérielles, quoiqu'ils diffèrent par la manière de s'exprimer. Il y a des hommes vulgaires parmi les nobles et des nobles dans les rangs inférieurs. Ton acte de bienveillance pour moi sera tourné en ridicule à la cour des deux souverains.

— Qu'on se garde de parler légèrement de vous à Luis de Bobadilla, señor; nous ne sommes pas d'une race patiente, et le sang castillan est prompt à s'échauffer.

— Je serais fâché qu'un autre homme que moi épousât ma querelle. Mais, si nous nous offensions de ce que pensent et disent les sots, il faudrait vivre armés de pied en cap. Laisse les jeunes gentilshommes plaisanter, s'ils en ont envie, mais ne me fais pas regretter de t'avoir pour ami.

Luis le promit, puis il reprit précipitamment, comme si ses pensées revenaient au sujet dont on cherchait à les éloigner :

— Vous parlez de la noblesse comme d'une classe différente de la vôtre. Tu es noble sans doute, señor Colomb?

— Est-ce que je modifierais en quelque chose tes opinions et tes sentiments, jeune homme, si je répondais non?

Don Luis se repentit un moment de sa remarque, et son teint s'anima de la rougeur de l'embarras; mais, revenant de suite à son franc et généreux naturel, il répondit sans réserve ni duplicité :

— Par saint Pedro, mon nouveau patron! je souhaiterais que vous fussiez noble, señor, ne fût-ce que pour l'honneur de notre classe. Il y a tant de gens parmi nous qui n'honorent point la chevalerie que nous serions charmés d'une acquisition comme la vôtre.

— Jeune señor, repartit Colomb en souriant, ce monde est fait de changement. Les saisons ont chacune leur tour; la nuit suit le jour; les comètes vont et viennent; les monarques deviennent sujets et les sujets monarques; les nobles perdent le souvenir de leurs ancêtres et des plébéiens s'élèvent au rang des nobles. C'est parmi nous une tradition que nous appartenions jadis à une classe privilégiée; mais le temps et notre malheureuse fortune nous ont fait descendre à d'humbles emplois (1). Me faudra-t-il renoncer à l'honneur de la compagnie de don Luis de Bobadilla, si je suis plus heureux en France qu'en Castille, parce que j'ai le malheur de ne pouvoir fournir des preuves de noblesse?

— Non, señor, et je me hâte de dissiper votre erreur. Comme nous allons nous quitter pour quelque temps, permettez-moi de vous dévoiler le fond de mon cœur. Je vous avoue que la première fois qu'on me parla de ce voyage je le regardais comme le projet d'un fou.

— Ah! ami Luis, interrompit Colomb en remuant la tête, c'est l'opinion de trop de gens! je crains que ce soit celle de don Ferdinand d'Aragon et du sévère prélat, son homonyme, qui ont récemment tranché la question.

— Je vous demande pardon, señor Colomb, si mes paroles ont pu vous causer la moindre peine; mais, si j'ai été injuste envers vous, je suis prêt à expier mes torts, comme vous l'allez voir. Je suis d'abord entré en pourparler avec vous pour me divertir de vos fantasques rêveries; mais, sans changer immédiatement d'opinion sur la vérité de la théorie, je me suis aperçu que j'avais affaire à un grand philosophe et à un profond logicien. Je me serais borné à ce jugement, sans une circonstance très-importante pour moi. Vous devez savoir, señor, que, bien qu'issu d'une des plus anciennes familles d'Espagne et possédant de beaux domaines, je n'ai pas toujours répondu aux espérances des personnes chargées du soin de ma jeunesse.

— Il est inutile, messire...

— Par saint Luc! il faut tout dire. J'ai donc deux passions qui m'absorbent et se confondent parfois l'une avec l'autre. L'une est le goût pour les voyages, les courses dans les pays étrangers; l'autre est mon amour pour Mercédès de Valverde, la plus belle, la plus douce, la plus tendre, la plus sensible, la plus loyale fille de Castille.

(1) Colomb était fils d'un cardeur de laine de Cigureto, village de la côte de Gênes. (Note du traduct.)

— Et noble en outre, interrompit Colomb en souriant.

— Señor, répliqua gravement don Luis, je ne plaisante pas quand il s'agit de mon ange gardien. Non-seulement elle est noble et faite pour honorer mon nom, mais encore le sang de Guzman coule dans ses veines. Elle daigne me conserver son affection : mais j'ai perdu celle des autres en cédant à mon humeur vagabonde, et ma tante même, tutrice de Mercédès, ne voit pas avec plaisir nos projets d'union. Doña Isabelle, dont la parole fait loi parmi toutes les nobles filles de la cour, a aussi ses préventions, et il est devenu nécessaire de reconquérir sa faveur pour obtenir Mercédès. Il me vint à l'idée — Luis avait trop d'honneur pour trahir sa maîtresse en avouant que la proposition venait d'elle — il me vint à l'idée que, si mes inclinations errantes avaient pour but une noble entreprise comme celle que vous poursuivez, ce qui était un motif de répulsion deviendrait un mérite aux yeux de la reine, qui rangerait bientôt tout le monde à son opinion. C'est dans cette espérance que j'ai eu des conférences avec vous, et la force de vos arguments a complété ma conversion, et je crois maintenant que le plus court chemin du Cathay est l'océan Atlantique comme un prêtre croit au chef de la religion. Pas un Lombard n'est plus convaincu de l'aplatissement de sa Lombardie que je ne le suis de la sphéricité de notre bonne terre.

— Parlez révérencieusement des ministres de l'autel, jeune señor, dit Colomb en se signant; car il ne faut se permettre aucun propos inconvenant sur ce qui a rapport à leur saint office. A ce qu'il me semble, ajouta-t-il en souriant, je dois mon disciple à l'intervention de l'amour et de la raison. L'amour, comme le plus fort, a levé les premiers obstacles, et la raison a eu le dessus à la fin de l'affaire. C'est assez l'usage.

— Je ne nierai pas la puissance de l'amour, señor; car je l'éprouve trop vivement pour m'insurger contre elle. Vous connaissez mon secret, et quand je vous aurai fait connaître mes intentions tout sera dit. Je jure ici solennellement, dit Luis ôtant son chapeau et regardant le ciel, de vous accompagner dans ce voyage, n'importe en quelles régions, n'importe sur quel bâtiment, partout où il vous plaira. Ce faisant, je crois d'abord servir Dieu et son Eglise, secondement visiter le Cathay et ces terres lointaines et merveilleuses, enfin obtenir la main de doña Mercédès de Valverde.

— J'accepte votre engagement, messire, reprit Colomb charmé de cette sincérité et de cette ardeur, cependant vous auriez peut-être plus fidèlement exposé vos pensées si vous aviez interverti l'ordre des motifs qui vous dirigent.

— Dans quelques mois je serai maître de ma fortune, poursuivit le jeune homme trop occupé de ses propres desseins pour faire attention aux paroles du navigateur, et alors la volonté seule d'Isabelle nous empêchera de fréter au moins une caravelle; et, pour que nous n'ayons pas de quoi en équiper deux, il faudra que les biens de la maison Bobadilla aient été indignement administrés durant la minorité du propriétaire. Je ne suis pas le sujet de don Ferdinand, mais je sers la branche aînée de la maison de Transtamare, et le froid jugement du roi ne m'arrêtera pas.

— Tes sentiments se ressentent de la généreuse chaleur de la jeunesse; mais je ne saurais accepter tes offres. Il messiérait à Colomb d'employer l'or qui lui viendrait d'un esprit aussi confiant et d'une tête aussi inexpérimentée. Il y a en outre de plus grands obstacles à cela. Mon entreprise doit s'étayer du secours de quelque puissant prince. Un Guzman même n'aurait pas une autorité suffisante pour soutenir un plan aussi vaste. Si nous faisions des découvertes sans la sanction d'un monarque, nous travaillerions pour autrui sans sécurité pour nous-mêmes, car le Portugal ou tout autre royaume nous priverait du fruit de nos labeurs. Je sens que je suis destiné à accomplir ce grand œuvre, et il faut que la grandeur des moyens réponde à la majesté de l'objet. Maintenant, don Luis, il faut nous séparer. Si ma requête est accueillie de la cour de France, tu auras de mes nouvelles, car je ne demande pas mieux que d'être soutenu par un cœur comme le tien, par des mains comme les tiennes. En attendant, tu ne dois pas te compromettre inutilement, et je suis un homme perdu en Castille. Il y aurait danger pour ta réputation qu'on nous vît plus longtemps ensemble. Je le répète, il faut nous séparer ici.

Luis de Bobadilla protesta de son indifférence pour l'opinion d'autrui. Colomb, plus clairvoyant, savait se placer au-dessus des clameurs populaires en ce qui le concernait; mais il éprouvait une généreuse répugnance à laisser ce confiant jeune homme sacrifier sa position à ses dispositions amicales. Les adieux furent silencieux, et le navigateur sentit son cœur bondir de joie en voyant les franches et honorables émotions que le jeune homme ne pouvait parvenir à comprimer. Ils se séparèrent à une demi-lieue de la ville, et chacun suivit une direction opposée.

En s'éloignant, don Luis de Bobadilla était pénétré d'indignation contre ceux qui avaient insulté Colomb. Les émotions de celui-ci étaient bien différentes; depuis sept longues années il sollicitait instamment auprès des rois et des nobles d'Espagne. Pendant cet intervalle, que de pauvreté, de mépris, de ridicule et même de haine il avait patiemment supportés plutôt que d'abandonner la légère influence qu'il avait obtenue sur les esprits les plus éclairés de la nation! Il avait travaillé pour gagner sa vie pendant qu'il suppliait les grands

de contribuer à étendre leur puissance, et les plus faibles rayons d'espérance avaient été saisis avec un joyeux empressement, les désappointements avec une constance dont était seul capable l'esprit le plus exalté. Il venait d'éprouver la plus cruelle de toutes les tortures; Isabelle, en le rappelant, lui avait donné une confiance à laquelle il était depuis longtemps étranger, et il attendait la fin du siége avec une noble assurance, digne de ses vues et de sa philosophie élevée. L'heure du repos était venue, et ses ardentes espérances avaient été brusquement anéanties. Il avait cru ses raisons comprises, son caractère apprécié, ses intentions saisies, et il se voyait traité de rêveur et en butte à la défiance et au dédain. En un mot, la brillante perspective qu'il avait envisagée durant ses travaux de tant d'années s'était évanouie en un jour, et les courtes illusions que lui avait inspirées sa récente faveur rendaient son échec plus accablant.

Il n'est donc pas surprenant que, lorsqu'il fut seul sur la grande route, cet homme extraordinaire sentît son cœur faiblir en lui, et tournât les yeux vers une puissance supérieure. Sa tête retomba sur son sein, et il se passa un de ces moments où le passé et l'avenir se présentent confusément à l'esprit, laissant aux souffrances toute leur amertume, ôtant à l'espoir toute sa douceur. Le temps de son séjour en Espagne lui semblait une tache dans son existence, et il était réservé peut-être à une autre longue et pénible épreuve, qui, comme celle-ci, ne mènerait à rien. Il approchait de sa soixantième année, et la vie semblait se dérober sous lui, sans que le principal but de son existence fût atteint. Cependant la haute résolution de cet homme le soutenait; il ne songea pas un seul instant à faire un compromis avec ce qui lui semblait dû, il ne douta pas une seule minute de la possibilité d'achever la grande entreprise qu'on tournait en dérision : son cœur était plein de courage autant que de chagrin.

— Il est un Dieu sage, tout-puissant et miséricordieux! s'écria-t-il en levant les yeux au ciel; il sait ce qui a sa gloire pour but, et je mets ma confiance en lui!

Il se tut un moment, et un sourire presque imperceptible se joua sur sa figure, quand il murmura : — Oui, il prend son temps, mais l'infidèle sera éclairé, et le saint sépulcre racheté.

Après cette explosion d'un cœur trop plein, cet homme à l'air grave, dont les cheveux étaient déjà blanchis par les soucis, les fatigues, les travaux, poursuivit tranquillement sa route. Si des soupirs sortaient parfois de sa poitrine, le calme de sa physionomie n'en était point altéré; si le chagrin et le désappointement pesaient encore sur son cœur, ce cœur était une base capable d'en supporter le fardeau.

Laissons Colomb suivre la grande route, et retournons à Santa-Fé, où Ferdinand et Isabelle avaient rétabli leur cour, après les premiers jours de la prise de possession de Grenade.

Luis de Saint-Angel était un de ces esprits privilégiés qui sont en avant de leur siècle; il souffrait qu'on éclairât sa raison, et avait assez d'imagination pour comprendre vivement sans se laisser éblouir. Il se dirigea avec son ami Alonzo de Quintanilla vers le pavillon royal, après avoir quitté Colomb, et tous deux s'entretinrent du navigateur, de ses vastes conceptions, du traitement qu'il avait subi et de la honte que s'attirerait l'Espagne en le laissant s'éloigner à jamais. Brusque et bourru, le receveur des revenus ecclésiastiques ne mesurait pas les paroles dont chacune trouvait un écho dans le cœur du directeur général. Au moment où ils arrivèrent au pavillon, ils avaient pris la résolution de faire un dernier effort pour obtenir de la reine le rappel de Colomb.

Isabelle était toujours d'un facile accès pour ceux de ses serviteurs dont elle connaissait le zèle et la probité. C'était un siècle de formalités; mais la reine savait rendre impraticables toutes les cérémonies que n'exigeait pas la délicatesse. Les deux solliciteurs furent introduits sur-le-champ.

La reine était entourée de quelques dames, parmi lesquelles étaient la marquise de Moya et doña Mercedès de Valverde. Le roi était dans un cabinet voisin, occupé comme d'ordinaire à calculer et à donner des ordres.

— Qui m'amène si matin le señor Saint-Angel et le señor Quintanilla? dit Isabelle en souriant pour les encourager à présenter leur requête; vous n'êtes pas accoutumés à m'importuner de vos demandes, et l'heure est un peu indue.

— Toutes les heures conviennent, gracieuse dame, quand on vient conférer et non chercher des faveurs, répliqua Luis de Saint-Angel. Nous ne venons pas solliciter pour nous-mêmes, mais montrer à votre altesse la manière dont la couronne de Castille peut être enrichie de joyaux plus brillants qu'aucun de ceux qu'elle possède déjà.

Isabelle parut surprise des paroles de l'orateur et de sa vivacité, autant que de la liberté avec laquelle il s'exprimait. Cependant elle ne parut point mécontente, car elle était accoutumée à la franche brusquerie de Luis de Saint-Angel.

— Le Maure a-t-il encore un royaume dont on puisse le dépouiller? demanda-t-elle, ou le receveur de l'Eglise voudrait-il nous faire déclarer la guerre au Saint-Siége?

— Je voudrais que votre altesse acceptât avec empressement et reconnaissance les bienfaits qui viennent de Dieu, au lieu de les rejeter avec ingratitude! reprit de Saint-Angel en baisant la main que lui tendait la reine, avec un respect et une affection qui neutralisèrent la rudesse de ses paroles. — Savez-vous, ma gracieuse maîtresse, que Christophe Colomb, sur les projets duquel nous comptions tant, nous autres Espagnols, vient de prendre une mule et de quitter Santa-Fé?

— Je m'y attendais, señor, quoique je n'en fusse pas instruite. Le roi et moi avons remis l'affaire aux mains de l'archevêque de Grenade et autres féaux conseillers, et ils ont trouvé les conditions du Génois si exorbitantes, qu'il nous était impossible d'y consentir sans manquer à nos devoirs. L'homme qui a conçu des plans dont les résultats sont aussi douteux doit montrer de la modération dans ses préliminaires.

— Ce n'est pas le fait d'un visionnaire indigne, señora, de renoncer à ses espérances plutôt qu'à sa dignité. Colomb sent qu'il traite pour des empires, et il proportionne la négociation à l'importance du sujet.

— Celui qui s'estime peu dans les affaires graves, dit Alonso de Quintanilla, ne doit pas s'attendre à avoir beaucoup de valeur aux yeux des autres.

— Et, en outre, ma gracieuse et bien-aimée maîtresse, ajouta de Saint-Angel sans laisser à Isabelle le temps de répliquer, le caractère de l'homme et la valeur de ses intentions peuvent s'apprécier par le prix auquel il met ses services. S'il réussit, la découverte n'effacera-t-elle pas toutes celles qu'on a faites depuis la création du monde? N'est-ce rien que de faire le tour du monde, de prouver la sagesse de Dieu par une expérience matérielle, de suivre le soleil dans sa marche journalière et d'imiter les mouvements de cette éclatante masse de feu? et puis, les avantages qu'en retireront la Castille et l'Aragon ne sont-ils pas incalculables? Je m'étonne qu'une princesse qui a montré en d'autres occasions son esprit si rare et si élevé recule devant une entreprise comme celle-ci.

— Tu es vif, mon bon de Saint-Angel, reprit Isabelle avec un sourire qui n'annonçait point de colère, et beaucoup de vivacité entraîne souvent beaucoup d'irréflexion. Il y aurait honneur et profit dans le succès, mais qu'arriverait-il en cas d'échec? Si le roi et moi nommions ce Colomb vice-roi perpétuel des terres non découvertes, et qu'on ne découvrît rien, la sagesse de nos conseils pourrait être mise en question, et la dignité des deux couronnes serait gravement mais inutilement compromise.

— La main du seigneur archevêque est dans tout ceci! le prélat n'a jamais cru à la justesse des théories du marin, et il est facile de soulever des objections quand on est prévenu : on n'obtient pas de gloire sans risques. Regardez, votre altesse, nos voisins les Portugais, combien de navigateurs ont fait des découvertes pour leur nation, et combien en pourraient faire pour nous! Nous savons, mon honorée maîtresse, que la terre est ronde...

— En êtes-vous bien sûr, señor? demanda le roi, qui, attiré par le ton animé du señor de Saint-Angel, avait quitté son cabinet, et s'était approché sans être vu. Cette vérité est-elle établie? Nos docteurs de Salamanque étaient partagés sur cette grande question, et par saint Jacques! je ne vois point qu'elle soit si claire!

De Saint-Angel se tourna vivement vers son nouvel adversaire, comme un corps bien dressé qui fait volte-face. — Si elle n'est pas ronde, sire, de quelle forme peut-elle être? Aucun docteur, de Salamanque ou d'autres lieux, prétendra-t-il que la terre est plate, qu'elle a des limites, et qu'on peut sauter de ces limites sur le soleil quand il passe la nuit par dessous? Est-ce raisonnable, honoré señor, ou est-ce conforme à l'Écriture?

— Aucun docteur de Salamanque ou d'autres lieux, reprit gravement le roi quoiqu'on vît bien que la discussion l'intéressait peu, aucun docteur avancera-t-il qu'il y a des nations qui marchent la tête en bas, des pays où la pluie monte au lieu de descendre, où les mers restent dans leur lit, quoiqu'elles soient au-dessus et non au-dessous de leur fond?

— C'est pour expliquer ces grands mystères, señor don Ferdinand, mon gracieux maître, que je voudrais revoir ici Colomb. Il nous est démontré que la terre est une sphère, et cependant nous ne voyons nulle part les eaux s'échapper de sa surface. La quille d'un vaisseau est plus grande que ses hunes, et pourtant celles-ci sont visibles les premières sur l'Océan, ce qui prouve que le corps du navire est caché par la convexité de la mer. Cela étant, et tous les marins le savent, pourquoi l'eau, en se mettant de niveau, n'inonde-t-elle pas nos rivages? Si la terre est ronde, on doit pouvoir en faire le tour par eau comme par terre, achever entièrement ce voyage comme en accomplir une partie. Colomb propose de le tenter, et le monarque qui lui en facilitera les moyens vivra dans le souvenir de nos descendants, comme beaucoup au-dessus d'un conquérant. Rappelez-vous, illustre señor, que tout l'Orient est peuplé d'infidèles, et que le chef de l'Eglise accorde leurs territoires au monarque chrétien qui leur fera connaître la lumière de l'Evangile. Croyez-moi, doña Isabelle, si un autre souverain souscrit aux conditions de Colomb, et recueille les avantages probables de ses découvertes, les ennemis de l'Espagne feront retentir le monde de leurs chants de triomphe, pendant que toute la Péninsule déplorera cette funeste décision!

— Où le señor Colomb a-t-il dirigé ses pas? demanda précipitamment le roi, dont la jalousie politique fut un moment éveillée par les observations de son receveur général; il n'a pas été trouver Jean II de Portugal?

— Non, sire ; mais le roi Louis de France, dont l'amour pour l'Aragon est passé en proverbe.

Le roi murmura quelques mots entre ses dents et arpenta la salle avec agitation. Aucun homme ne se souciait moins de hasarder ses ressources ; mais l'idée qu'un autre profiterait des avantages qu'il avait négligés le plaça sous l'empire des sentiments qui influençaient toujours sa politique. Isabelle fut autrement impressionnée. Sa piété avait désiré l'accomplissement du grand projet de Colomb, et sa nature généreuse avait sympathisé avec la noblesse de la conception, les résultats moraux et la gloire de l'entreprise. Les occupations de la guerre de Grenade l'avaient empêchée d'examiner complétement les vues du navigateur, et elle avait cédé aux conseils de son confesseur, en refusant les conditions de Colomb, avec une répugnance qu'il ne lui avait pas été facile de surmonter. Maintenant la douceur de son règne reprenait le dessus. En réfléchissant au sujet de la conversation, elle regardait Mercedès, qui n'osait parler, mais dont la belle et pâle figure plaidait en faveur de Colomb, et l'appuyait éloquemment de toute la force d'un amour pur et enthousiaste.

— Marquise, ma fille, ajouta la reine, qui dans ses instants d'incertitude s'adressait toujours à son ancienne amie ; que penses-tu de cette importante affaire ? Devons-nous nous humilier au point de rappeler ce Génois hautain ?

— Ne le qualifiez pas ainsi, señora, car il me semble beaucoup au-dessus de tout sentiment d'arrogance ; voyez en lui un homme fermement convaincu. Je suis de l'avis du receveur général, en pensant que la Castille serait déshonorée si l'on découvrait un nouveau monde, et si les protecteurs de l'entreprise pouvaient reprocher à cette cour d'avoir refusé la gloire qui était à sa portée.

— Et cela à propos d'un titre, señora, ajouta Saint-Angel, pour une question de parchemins !

— Non, non, repartit la reine ; il y a des gens qui pensent que les honneurs réclamés par Colomb dépasseraient ses services, quand même il tiendrait ce qu'il promet.

— Alors, mon honorée maîtresse, ils ne comprennent pas la portée des vues du Génois. Songez, señora, à la démonstration de la rondeur de la terre, aux avantages de ces possessions d'Orient, partie du monde riche en épices, en perles, en soie, en métaux précieux. Songez surtout à la gloire de Dieu !

Isabelle se signa ; ses joues se colorèrent ; son œil s'anima ; son maintien prit une majesté en harmonie avec les sentiments que ces tableaux excitaient.

— Je crains, don Fernand, dit-elle, que mes conseillers aient été trop prompts ; la grandeur du projet justifie la singularité des conditions.

Mais le roi partageait peu les émotions généreuses de sa compagne, et la jalousie politique était pour lui un stimulant plus fort qu'un zèle désintéressé pour l'Eglise ou la science. Il passait pour un prince rempli de prudence, qualité qui n'implique ni la générosité ni la justice. Il sourit de l'enthousiasme de son épouse, mais continua de parcourir un papier que lui avait présenté un secrétaire.

— Votre altesse ressent ce que doit éprouver doña Isabelle de Castille, quand la gloire du ciel et l'honneur de la couronne sont en question, reprit Béatrix de Cabrera. J'aimerais mieux vous entendre prononcer le rappel de Colomb, que d'écouter encore les cris de triomphe qui ont suivi la reddition de Grenade.

— Je sais que tu m'aimes, Béatrix, s'écria la reine ; si un cœur sincère ne bat pas dans ta poitrine, c'est qu'alors l'état de déchéance de l'homme ne se concilie pas avec l'existence d'un pareil trésor.

— Nous sommes pleins de respect et d'amour pour votre altesse, dit de Saint-Angel, et nous ne désirons que votre gloire. Figurez-vous, señora, que vous avez sous les yeux une page de l'histoire, et qu'après la soumission des Maures, on y lit des faits encore plus remarquables, la découverte d'une communication prompte et facile avec les Indes, l'extension de l'Eglise, l'accroissement illimité des trésors de l'Espagne. Les froids et égoïstes calculs de l'homme ne sauraient venir en aide à Colomb ; son entreprise cherche l'appui plus libéral d'une femme capable de risquer beaucoup pour la gloire du ciel et le bien de l'Eglise.

— Señor de Saint-Angel, tu flattes et offenses à la fois.

— C'est un honnête homme dont le désappointement s'exhale, ma bien-aimée maîtresse, et qui devient hardi par trop de zèle pour la réputation de votre altesse. Hélas ! hélas ! si le roi Louis accepte les conditions que nous avons refusées, la pauvre Espagne n'osera plus lever la tête.

— Es-tu certain, Saint-Angel, que le Génois est parti pour la France ? demanda brusquement le roi d'un ton d'autorité.

— Je l'ai su de sa propre bouche, votre altesse. Oui, oui, en ce moment il s'efforce d'oublier notre dialecte castillan et de s'habituer au français. Ce sont les bigots et les partisans sans raison des vieux préjugés qui nient les théories de Colomb, señora. Les vieux philosophes ont raisonné comme lui ; et, bien que les timides trouvent imprudent de s'aventurer sur l'océan Atlantique, si les Portugais ne l'avaient point fait, ils n'auraient jamais découvert leurs îles. Vive Dieu ! mon sang bout quand je pense à ce que ces Lusitaniens ont fait pendant que l'Aragon et la Castille disputaient aux infidèles quelques vallées et une capitale !

La marquise de Moya s'aperçut que le receveur général se laissait emporter à sa fougue.

— Señor, dit-elle, vous oubliez l'honneur de nos souverains et le service de Dieu. Cette conquête est une des victoires de l'Eglise et ajoutera de l'éclat aux deux couronnes dans tous les siècles futurs. Notre saint-père lui-même et tous les bons chrétiens l'ont reconnu.

— Ce n'est point pour rabaisser ce succès que j'ai parlé, doña Béatrix, mais pour faire ressortir la conquête que Colomb doit vraisemblablement remporter sur tant de millions.

La marquise de Moya, qui avait autant d'esprit que d'affection pour la reine, fit une vive réponse et soutint un moment la discussion avec Luis de Saint-Angel et Alonzo de Quintanilla. Cependant Isabelle s'entretenait à part avec son mari. La reine paraissait agitée, mais Ferdinand conservait son sang-froid, quoique ses manières exprimassent le profond respect que le caractère d'Isabelle lui avait de bonne heure inspiré, et qu'elle sut s'assurer durant toute sa vie conjugale. Ces deux entretiens simultanés durèrent une demi-heure. De temps en temps la reine écoutait ce qui se passait dans l'autre groupe, puis elle revenait converser avec son époux.

Enfin Ferdinand reprit la lecture d'un papier ; Isabelle le quitta et marcha lentement vers le trio qui exprimait ses regrets plus haut que ne pouvait le permettre l'indulgence même d'une si bonne maîtresse. En passant elle jeta un coup d'œil sur Mercedès, qui se tenait à l'écart, son ouvrage négligemment posé sur son sein, et écoutant avec anxiété l'entretien qui avait attiré toutes ses compagnes auprès du cercle général.

— Tu ne prends pas part à cette chaude discussion, mon enfant ; n'as-tu plus d'intérêt pour Colomb ? dit la reine s'arrêtant devant la chaise de notre héroïne.

— Je ne parle pas, señora, parce que la modestie convient à la jeunesse et à l'ignorance ; mais, quoique silencieuse, je n'en sens pas moins.

— Et quels sont tes sentiments, ma fille ? Penses-tu aussi que les services du Génois ne sauraient être achetés trop cher ?

— Puisque votre altesse me fait l'honneur de m'interroger, je n'hésiterai pas à prendre la parole, répondit l'aimable fille, dont la pâle figure s'échauffa par degrés. Je crois que cette grande entreprise a été proposée aux souverains en récompense de tout ce qu'ils ont fait et souffert pour l'Eglise et la religion. Je pense que Colomb a été guidé vers cette cour par une main divine, retenu ici par une main divine, malgré les dégoûts dont on l'a accablé sept ans, et que ce dernier appel fait en sa faveur est inspiré par une puissance qui doit prévaloir.

— Tu est une enthousiaste, ma fille, surtout en cette cause, reprit la reine en souriant affectueusement. Je suis vivement touchée des vœux que tu formes pour Colomb.

En ce moment, Isabelle n'avait ni le temps ni la pensée d'analyser ses propres sentiments, qu'influençaient une multitude de motifs plutôt qu'une unique considération. Cette expansion passagère d'une femme contribua à donner une direction nouvelle à ses idées, et, quand elle rejoignit le groupe, qui s'ouvrit respectueusement à son approche, elle était très-disposée à céder aux instances bienveillantes mais un peu trop vives de Luis de Saint-Angel. Cependant elle hésitait, car son époux venait de lui rappeler l'état d'épuisement des deux trésors, et la triste condition où la dernière guerre avait laissé les deux couronnes.

— Marquise, ma fille, dit Isabelle en répondant par un léger salut aux révérences du cercle, penses-tu que ce Colomb est expressément choisi de Dieu ?

— Je ne l'assurerais pas, señora, quoique le Génois ait, je crois, lui-même cette opinion. Il me paraît que Dieu porte en son cœur ses serviteurs fidèles et qu'il choisit pour les grandes œuvres qui sont nécessaires des agents appropriés. Or nous savons que l'Eglise doit un jour régner sur le monde entier ; et pourquoi ce jour ne serait-il pas venu dès à présent ? Les voies de Dieu sont mystérieuses, et ces projets, qu'ont raillés tant d'hommes instruits, sont peut-être appelés à hâter la victoire de l'Eglise. Nous devons nous rappeler, votre altesse, les humbles commencements de cette Eglise ; combien peu de prétendus sages lui prêtèrent leur appui, et à quel degré de splendeur elle est montée. Cette conquête sur les Maures ressemble à l'accomplissement d'une époque, et la fin d'un règne de sept siècles peut être le début d'un glorieux avenir.

Isabelle sourit à son amie, car les raisonnements de celle-ci étaient d'accord avec ses secrètes pensées ; mais, ayant plus de lumières, elle avait aussi dans son zèle plus de discernement que la marquise.

— On aurait tort, marquise, ma fille, répondit-elle, d'imprimer le sceau de la Providence sur telle ou telle entreprise, et l'Eglise seule peut déterminer ce qui sera aidé par des miracles et ce qui sera abandonné à l'action des hommes. De quelle somme a besoin Colomb, señor de Saint-Angel, pour mettre à fin son projet ?

— Il ne demande que deux caravelles, mon honorée maîtresse, et trois mille couronnes, somme que plus d'un jeune débauché dépenserait pour ses plaisirs en quelques semaines.

— Ce n'est pas beaucoup, vraiment, dit Isabelle de plus en plus

fascinée par le noble caractère de l'entreprise, pourtant le roi doute que nos coffres réunis puissent en ce moment supporter cette saignée.

— Oh! s'écria doña Béatrix, ce serait dommage qu'une telle occasion de servir Dieu, d'étendre la domination chrétienne et d'ajouter à la gloire de l'Espagne, fût perdue faute d'un peu d'or!

— En effet, reprit la reine, dont le visage brillait d'un enthousiasme non moins vif que celui qui colorait l'ardente Mercedès, señor de Saint-Angel, le roi ne peut entrer dans cette affaire pour le compte de l'Aragon, mais je m'en charge comme reine de Castille et pour l'avantage de mon peuple bien-aimé. Si le trésor royal est épuisé, mes bijoux suffiront, et je les engagerai volontiers pour la sûreté de cette faible somme plutôt que de laisser partir Colomb. Le résultat est trop important pour permettre de plus longues discussions.

Un cri d'admiration et de plaisir échappa aux assistants, car il était inouï qu'une princesse se privât de ses ornements personnels pour le bien de l'Eglise ou de ses sujets.

Le receveur général leva bientôt toute difficulté pécuniaire en disant que ses coffres pouvaient fournir la somme requise sous la garantie de la couronne de Castille, et que les bijoux si libéralement offerts resteraient sons la garde de leur royale propriétaire.

— Et maintenant, dit la reine dès que ces préliminaires eurent été arrêtés, il s'agit de rappeler Colomb. Il est déjà parti, dites-vous, et il ne faut pas perdre de temps pour l'instruire de cette nouvelle résolution.

— Votre altesse a un courrier de bonne volonté et tout prêt à partir dans la personne de don Luis de Bobadilla, s'écria Alonzo de Quintanilla, que le galop d'un cheval avait attiré à la fenêtre, pas un habitant de Santa-Fé ne portera avec plus de joie ces nouvelles au navigateur.

— C'est un service qui n'est guère celui d'un personnage de son rang, répondit Isabelle incertaine; cependant, nous devons considérer que chaque instant de retard nuit à Colomb.

— N'épargnez pas mon neveu, señora, s'écria vivement doña Béatrix, il est trop heureux d'être employé à faire le bon plaisir de votre altesse. Qu'on l'amène donc de suite en notre présence; une décision semble vaine tant que le personnage principal est en route pour s'éloigner de la cour.

Un page fut immédiatement dépêché vers le jeune seigneur, et au bout de quelques minutes les pas de ce dernier retentirent dans l'antichambre. Quand Luis fut introduit, il était échauffé, troublé, et même courroucé du départ de son nouvel ami. Il ne manquait pas d'en imputer le blâme à ceux qui avaient eu le pouvoir de le retenir, et si la reine avait pu lire ses intentions dans ses yeux noirs et expressifs, elle aurait compris qu'il la regardait comme une personne qui avait été peu favorable à Colomb dans plus d'une occasion. Cependant l'influence de l'aménité d'Isabelle était rarement bravée par ceux qui l'approchaient, et le respect modéra l'ardeur du jeune homme.

— Je vous remercie de votre promptitude, don Luis, car j'ai besoin de vos services. Pouvez-vous nous dire ce qu'est devenu le señor Christophe Colomb, le navigateur génois avec lequel vous avez eu, assure-t-on, des rapports assez intimes?

— Pardonnez-moi, señora, s'il m'échappe quelque chose d'inconvenant, mais il faut qu'un cœur plein déborde ou se brise. Le Génois s'apprête à secouer la poussière de l'Espagne, et il est allé porter à une autre cour des services que celle-ci n'aurait jamais dû rejeter.

— Il est évident, don Luis, dit la reine en souriant, que tes instants de loisir ne se sont point écoulés dans les cours, mais présentement nous faisons appel à ton penchant pour les courses. Monte à cheval; suis les traces du señor Colomb, et annonce-lui que ses conditions sont acceptées, et qu'il ait à revenir de suite. Je donne ma parole royale de le faire partir pour un voyage aussitôt que le permettront les préparatifs et la prudence nécessaires.

— Señora! doña Isabella, ma gracieuse reine, ai-je bien entendu?

— Comme preuve de la fidélité de tes sens, don Luis, voici ma main.

La grâce avec laquelle cette main fut présentée, le ton affectueux des paroles firent luire dans l'esprit de don Luis une lueur d'espérance qu'il n'avait point connue depuis le moment où il avait appris que l'assentiment de la reine était indispensable à son bonheur. S'agenouillant respectueusement, il baisa la main de sa souveraine; puis, sans changer d'attitude, il demanda s'il devait partir à l'instant même.

— Lève-toi, don Luis, et ne perds pas un moment pour ramener le calme dans le cœur du Génois; je puis ajouter dans le nôtre, car, marquise, ma fille, depuis que cette sainte entreprise s'est offerte à mon esprit avec une clarté subite et presque miraculeuse, il semble qu'un poids lourd comme une montagne accablera mon cœur jusqu'à ce que le señor Christophe Colomb ait appris la vérité.

Luis de Bobadilla n'attendit pas une seconde injonction; mais il sortit aussi vite qu'il le put, sans blesser l'étiquette, et fut en selle au bout d'une minute. A son aspect, Mercedès s'était retirée dans l'embrasure d'une croisée, d'où heureusement elle pouvait apercevoir la cour. En montant à cheval, son amant put l'entrevoir, et, quoique les éperons fussent déjà dans les flancs du coursier, don Luis le retint brusquement. Telle est la mobilité, telles sont les illusions de la jeunesse, qu'ils échangèrent un regard de joie. Ils ne songèrent ni aux chances du voyage projeté, ni à la probabilité d'un échec, ni aux nombreux motifs qui pouvaient porter la reine à retirer son consentement. Mercedès sortit la première de ce court accès d'extase; car, alarmée du retard indiscret de Luis, elle lui fit rapidement signe de partir. L'éperon s'enfonça de nouveau dans les flancs du noble animal; le pavé étincela sous ses pieds, et don Luis de Bobadilla disparut.

Cependant Colomb avait continué son triste voyage; il marchait lentement, et plus d'une fois il arrêta sa mule, et demeura, la tête penchée, absorbé par ses réflexions, image vivante du malheur. La noble résignation qu'il manifestait en public l'abandonnait en particulier, et il sentait combien le découragement est difficile à vaincre. Il avait atteint le Pinos, théâtre de plus d'un combat sanglant, quand le bruit des pas d'un cheval frappa son oreille; il tourna la tête et reconnut Luis de Bobadilla sur un cheval dont les flancs saignaient, et dont la poitrine était blanche d'écume.

— Joie, joie, mille fois joie, señor Colomb! cria l'ardent jeune homme avant qu'il fût à même d'être entendu distinctement; sainte Marie soit louée! joie, señor, joie et rien que joie!

— Voici de l'imprévu, don Luis, s'écria le navigateur; que signifie ton retour?

Luis essaya d'expliquer son message; mais l'empressement et le manque d'haleine rendaient ses idées confuses et ses paroles incohérentes.

— Mais pourquoi retournerais-je dans une cour sans âme et sans résolution? répondit Colomb; n'ai-je pas perdu des années à la solliciter pour son propre bien? Regarde mes cheveux blancs, jeune señor, et rappelle-toi que j'ai consacré un temps presque égal à la somme de tes jours à m'efforcer inutilement de convaincre les maîtres de la Péninsule que mon projet était fondé sur la vérité.

— Enfin vous avez réussi; Isabelle, la sincère et loyale reine de Castille, a reconnu l'importance de votre projet, et a donné sa parole royale de le favoriser.

— Est-ce vrai? est-ce possible, don Luis?

— Je suis envoyé pour vous l'apprendre, señor, et pour vous inviter à revenir immédiatement.

— Par qui, messire?

— Par doña Isabelle, ma gracieuse maîtresse; je tiens l'ordre de sa bouche.

— Je ne puis abandonner une seule de mes conditions.

— On le sait, señor; notre excellente et généreuse maîtresse vous accorde tout ce que vous demandez, et a noblement offert, à ce que j'ai appris, d'engager ses bijoux plutôt que d'abandonner l'entreprise.

Colomb fut profondément touché de cette nouvelle; et, rabattant son chapeau, il s'en cacha la figure, honteux de montrer sa faiblesse. Quand il se découvrit le visage, il était radieux de bonheur. Ce moment de joie lui faisait oublier des années de souffrances, et il annonça qu'il était prêt à suivre le jeune homme à Santa-Fé.

CHAPITRE IX.

Colomb fut reçu par ses amis Luis de Saint-Angel et Alonzo de Quintanilla avec un plaisir qu'ils trouvèrent difficile à lui exprimer. Ils prodiguèrent hautement des éloges à Isabelle, et ajoutèrent aux assurances de don Luis de telles preuves de la sincérité de la reine, que tous les doutes du navigateur se dissipèrent. Il fut, sans plus de délais, conduit en sa présence.

— Señor Colomb, dit Isabelle quand le Génois se fut agenouillé à ses pieds, vous êtes encore le bienvenu. Tous nos malentendus ont cessé, et j'espère qu'à l'avenir nous serons cordialement unis pour atteindre le même but important. Levez-vous, señor, et recevez ma main comme gage de mon appui et de mon amitié.

Colomb baisa la main qu'on lui tendait, et se leva. Il n'y eut probablement en cet instant personne parmi les assistants dont la pensée ne s'élevât aux plus hautes espérances; car c'est une des particularités qui se rattachent à l'origine et à l'exécution de cette grande entreprise, qu'après avoir longtemps été repoussée par des doutes et des sarcasmes, elle ait été tout à coup adoptée avec une sorte d'enthousiasme.

— Señora, répliqua Colomb, dont l'aspect grave et le noble maintien ne contribuaient pas médiocrement à faire partager ses vues, señora, mon cœur vous remercie de votre bienveillance d'autant plus précieuse, que ce matin même je n'osais l'espérer; Dieu vous en récompensera. Nous méditons de grandes choses, et je désire ardemment ne pas me trouver au-dessous de mes devoirs. J'espère que mon seigneur le roi ne voudra pas priver mon entreprise de ses lumières et de son gracieux appui.

— Vous êtes serviteur de la couronne de Castille, seigneur Colomb; quoique peu de choses se fassent dans ce royaume sans l'approbation et le consentement du roi d'Aragon. Don Fernand a été gagné à votre cause, bien que sa grande prudence et son esprit supérieur ne l'aient pas fait embrasser cette mesure aussi facilement qu'une femme plus confiante et plus prompte à espérer.

— Je ne demande ni un esprit supérieur, ni une foi plus pure que celle d'Isabelle, répondit le navigateur avec un ton de gravité qu,

ajoutait du prix à ce compliment en le faisant paraître sincère. — Sa prudence connue détournera de moi les railleries des hommes légers. Je place toute ma confiance dans sa parole royale. Désormais, et j'espère que ce sera pour la vie, je suis le sujet et le serviteur de votre altesse.

Ce ton de vérité et cet air de grandeur, qui donnaient du relief aux pensées et aux manières du navigateur, produisirent une profonde impression sur la reine. Jusqu'à ce moment, elle n'avait pas prêté une grande attention à Colomb, et jamais encore elle ne s'était trouvée dans des circonstances qui pussent lui faire éprouver si puissamment l'influence de son air et de son attitude. Colomb n'avait pas dans les manières ce fini que l'usage des cours peut seul donner, et qui appartient exclusivement aux hommes dont la vie est vouée à l'art de plaire; mais le caractère de l'homme se montre dans son extérieur, et, chez Colomb, une étude artificielle n'aurait qu'imparfaitement suppléé au noble aspect d'une nature soutenue par de hautes inspirations. A un air de commandement et à sa gravité qui était relevée par la grandeur de ses projets, Colomb joignait l'ardeur d'un enthousiasme profond et entraînant.

— Je vous remercie, seigneur, de cette preuve de confiance, répondit la reine. Aussi longtemps que Dieu m'accordera le pouvoir de diriger et les connaissances nécessaires pour décider, vos intérêts et tout ce qui se rattache à ce projet, que vous nourrissez depuis tant d'années, seront défendus avec vigilance. Mais nous ne devons pas exclure de notre alliance le roi, puisqu'enfin il s'est rangé de notre avis, et nul doute qu'il n'attende le succès avec autant d'anxiété que nous-mêmes.

Colomb s'inclina en signe d'adhésion, et don Ferdinand, qui entra sur ses entrefaites, prit part à la conversation de manière à faire voir qu'il était disposé à remplir les engagements que la reine avait pris en son nom.

— Nous avons retrouvé notre fugitif, dit Isabelle à son mari qui s'approchait, et, en prononçant ces mots, ses yeux brillaient, ses joues étaient colorées d'un vif incarnat produit par un pieux enthousiasme, comme celles de Mercédès de Valverde, si ravie de la scène dont elle était un des témoins; nous avons retrouvé notre fugitif, et désormais il faut que rien n'empêche son départ pour ce grand voyage. Si vraiment il arrive au Cathay ou aux Indes, ce sera pour l'Église un plus grand triomphe que la conquête des pays jadis possédés par les Maures.

— Je suis enchanté de revoir le señor Colomb à Santé-Fé, répliqua courtoisement le roi, et s'il fait rien que la moitié de ce que tu sembles en attendre, nous aurons raison de nous réjouir de ne pas lui avoir refusé notre appui. Il lui est impossible de rendre plus puissante la couronne de Castille, mais il peut, lui sujet de cette couronne, s'enrichir tellement qu'il lui sera difficile de trouver à bien dépenser son or.

— Un chrétien saura toujours comment se servir de son or, répliqua le navigateur, tout aussi longtemps que le saint sépulcre sera au pouvoir des infidèles.

— Que signifie ceci? s'écria Ferdinand, dont la voix était vive et perçante; que signifie ceci? Señor, t'occupes-tu tout à la fois d'une croisade et de la découverte de nouvelles régions?

— Tel a toujours été mon espoir, altesse! tel a toujours été le but auquel je voudrais appliquer les richesses que l'on doit gagner par la découverte d'une nouvelle route menant plus promptement aux Indes. N'est-ce pas une honte pour la chrétienté que les musulmans puissent élever leurs autels profanes aux lieux que le Christ a visités sur la terre, sur la place où il est né, sur l'endroit où son corps a reposé jusqu'au moment de sa glorieuse résurrection! On ne manque ni de cœurs ni d'épées pour laver cette tache, mais on manque d'or. Si le premier souhait de mon cœur est de devenir l'instrument de la découverte du chemin direct de l'Orient par l'Ouest, mon second désir est de voir les richesses qui proviendront certainement de cette découverte consacrées au service de Dieu, en relevant ses autels et en faisant revivre son culte sur cette terre où il a enduré une si cruelle agonie, sur cette terre où il est mort pour racheter les péchés du genre humain.

Isabelle sourit de l'enthousiasme du navigateur, et, il est bien juste de le dire, les sentiments de Colomb trouvaient un écho dans son cœur religieux, bien que le temps des croisades semblât être passé. Il n'en était pas tout à fait de même quant à Ferdinand : il souriait aussi, mais aucun sentiment d'un zèle religieux ne s'était réveillé dans son cœur. Il regardait au contraire comme un manque de prudence la facilité avec laquelle on allait confier deux petites caravelles et la misérable somme de trois mille couronnes à un visionnaire qui, au moment de commencer une entreprise plus qu'équivoque, portait déjà ses pensées sur l'exécution d'une autre tentative dans laquelle avaient échoué les efforts réunis et la religieuse constance de toute l'Europe. Pour Ferdinand, la découverte d'un passage occidental pour aller aux Indes et la conquête du saint sépulcre étaient des résultats également problématiques, et celui qui aurait soutenu la possibilité de l'un ou de l'autre aurait encouru sa disgrâce. Il y avait cependant là un homme qui allait s'embarquer pour tenter d'exécuter la première de ces entreprises, et qui faisait dépendre de son succès l'exécution de la seconde.

Pendant quelques instants Ferdinand regarda comme vains les projets du Génois, et si la conversation se fût arrêtée à ce point, il serait difficile de prévoir si sa politique, froidement calculée, n'aurait pas prévalu sur la bonne foi, la sincère intégrité et le récent enthousiasme de sa femme.

Heureusement que l'on continuait à parler pendant qu'il réfléchissait sur ce sujet, et quand il se rapprocha de la reine, elle était engagée dans une conversation animée avec le navigateur.

— Je démontrerai à son altesse tout ce qu'elle me demande, disait Colomb en réponse à une question de la reine. Je compte arriver aux terres du grand khan, le descendant du monarque que les Polos ont visité il y a un siècle. A cette époque tous les habitants de cette riche contrée, et le souverain lui-même, manifestèrent le désir d'embrasser la religion du Christ. Les saintes Écritures nous apprennent qu'un jour viendra où toute la terre adorera le vrai Dieu vivant : ce temps s'approche, señora, à en juger par des signes visibles à ceux qui les cherchent; bientôt Dieu sera partout adoré et glorifié. Pour amener ces vastes contrées dans le giron de l'Eglise, il ne faut qu'une foi constante soutenue par les délégués du souverain pontife et par le pouvoir des princes.

— Cela paraît assez probable, observa la reine : puisse Dieu nous guider dans cette grande entreprise, de manière à la faire réussir! Ces Polos étaient-ils des missionnaires?

— C'étaient simplement des voyageurs; des hommes qui cherchaient à faire fortune, sans cependant oublier leurs devoirs religieux. Je pense, madame, qu'il faudrait d'abord planter la croix dans les îles, et de là répandre la foi sur le continent. Cipango est le pays qui me paraît le plus convenable pour commencer cette œuvre glorieuse, car la foi s'y répandra avec toute la vitesse d'un miracle.

— Trouve-t-on à Cipango des épices, des aromates ou quelque autre chose qui puisse nous donner assez de richesses pour compenser nos frais et nos dangers? demanda le roi un peu inopportunément pour le saint zèle des deux autres interlocuteurs.

Les regards d'Isabelle laissèrent percer le chagrin que lui causait la question de Ferdinand; la reine sentait ce que sentent toutes les femmes attachées à leurs maris chaque fois que ceux-ci oublient de penser, d'agir ou de parler d'une manière conforme é leurs cœurs ardents et à leurs penchants vertueux. Pourtant Isabelle ne donna aucun autres signe de l'émotion qu'elle éprouvait.

— Altesse, répondit Colomb, d'après les relations de Marco Polo, il n'y a pas d'île plus riche sur le globe : on y trouve de l'or en grande quantité; les perles et les pierres précieuses n'y sont pas rares. Mais tout ce pays, qui est immensément riche, appartient aux infidèles. La Providence semble avoir réuni les richesses et la fausse croyance afin de récompenser le monarque chrétien qui usera de son pouvoir pour étendre l'empire de l'Eglise. Les mers qui entourent Cipango sont couvertes d'îles; Marco en a compté sept mille quatre cent quarante, et dans chacune d'elles on trouve des arbres odoriférants et des plantes produisant des parfums délicieux. C'est là, mes honorés souverains, que je me propose d'aller d'abord; employant tous mes efforts pour rehausser la gloire des deux royaumes et pour servir l'Eglise. Si nous arrivons à Cipango, comme, par la bénédiction du Tout-Puissant et en agissant avec une foi et un zèle inébranlables, j'espère y arriver dans deux mois d'une diligente navigation, je me propose de passer sur le continent, et de chercher le khan lui-même dans son royaume de Cathay. Le jour où mon pied touchera la terre d'Asie sera un jour glorieux pour l'Espagne et pour tous ceux qui auront pris part à l'accomplissement d'une si grande entreprise.

Les yeux perçants de Ferdinand étaient cloués sur le navigateur pendant qu'il déroulait ses espérances avec une tranquillité empreinte d'enthousiasme, et il aurait dans ce moment été embarrassé de se rendre compte de ses propres sentiments. Le riche tableau déployé par Colomb contre-balançait dans son imagination son habitude de calculer et sa méfiance ordinaire. Isabelle n'avait écouté ou croyait n'avoir écouté que ses pieux désirs de conversion et de salut des infidèles, et ainsi les deux souverains étaient amenés, chacun par des considérations différentes, à consentir au voyage.

On entra alors dans quelques détails : les conditions que Colomb demandait furent de nouveau examinées et approuvées par ceux qui prenaient le plus grand intérêt à cette affaire. On avait pour le moment oublié l'archevêque et ses objections. Le Génois aurait-il été un monarque traitant avec des monarques, il n'aurait pu que se montrer satisfait du respect avec lequel on accueillait ses conditions : on lui accorda même, comme il l'avait demandé, le huitième du profit qu'il tirerait de son expédition et du pays qu'il découvrirait, moyennant l'avance d'un huitième des frais qu'il promettait de faire; il partageait ainsi avec la couronne les risques et les bénéfices de toutes les entreprises qu'on tenterait après le succès de la première.

Luis de Saint-Angel et Alonzo de Quintanilla prirent congé de la reine avec Colomb, et le reconduisirent chez lui en l'entourant de toutes les marques de respect qui pouvaient flatter un cœur naguère si désappointé, si brisé dans toutes ses affections. En chemin, le premier, qui, malgré ses vues libérales et ses efforts énergiques en faveur du navigateur, ne pouvait cacher ses pensées, ouvrit la conversation dans les termes suivants :

— Par tous les saints! ami Alonzo, mais ce Colomb a la haute main parmi nous, et je commence à douter que nous ayons fait preuve de

prudence en nous mêlant de cette affaire. Il a traité comme un monarque avec les deux souverains, et il a gagné sa cause comme un monarque.

— Qui l'a plus aidé que toi-même ? répondit Alonzo de Quintanilla ; car, si tu n'avais pas énergiquement insisté auprès de doña Isabelle, on se serait prononcé contre l'expédition, et le Génois serait parti pour la cour de Louis.

— Je n'ai aucun regret de ce que j'ai fait : la chance de contenir les Français dans de modestes limites méritait bien un grand effort. Son altesse, — le ciel et les saints puissent-ils la bénir pour la droiture de ses intentions et pour ses pensées généreuses ! — n'aura jamais à se repentir d'avoir fait une faible dépense, quand même ce serait en pure perte, en vue du grand bien qu'elle se propose. Mais, maintenant que la chose est arrêtée, je suis surpris que la reine de Castille et le roi d'Aragon aient accordé des conditions si favorables à un marin inconnu et obscur, à un homme qui n'a ni or, ni titres, ni famille pour le recommander.

— Luis de Saint-Angel n'a-t-il pas plaidé sa cause ?

— Certes, il l'a fait, répondit le receveur général, avec énergie et par de bonnes et suffisantes raisons. Je ne m'étonne que de notre succès et de la conduite qu'a tenue Colomb dans toute cette affaire. Je craignais que le haut prix qu'il demandait ne fît échouer toutes nos espérances.

— Et cependant tu as dit à la reine que ce qu'il demandait était insignifiant, si on le comparait avec les bénéfices probables de l'expédition.

— Il y a quelque chose de merveilleux dans le cœur humain. Nous faisons tous nos efforts pour arriver à nos fins ; et, quand nous les avons atteintes, nous commençons alors seulement à voir l'autre côté de la question. Je suis vraiment étonné de mon succès. Ce Génois est un homme d'un génie supérieur, et dans mon cœur je trouve qu'il avait raison de demander ce qu'il a obtenu. S'il réussit, qu'il sera grand ! s'il échoue, il n'aura aucun profit, et la Castille n'aura perdu que peu de chose.

— J'ai remarqué, seigneur de Saint-Angel, que lorsque les hommes graves font peu de cas d'eux-mêmes, le monde les prend au mot, et de la même manière que l'on méprise les hautes prétentions des impertinents. Après tout, Colomb a beaucoup demandé, il est vrai ; mais leurs altesses, en lui accordant tout, savaient fort bien qu'elles traitaient avec un homme plein de confiance dans ses projets.

— Tu as raison, Alonzo, les hommes nous jugent d'après notre propre jugement. Ce Colomb est incontestablement un homme d'un mérite transcendant. Tout ce qu'il dit est bien, comme tout ce qu'il fait. Sa parole est pleine de sagesse, sa contenance est digne et grave, et dans ses sentiments il y a une noble grandeur. En vérité, quand j'écoute cet homme, je le crois inspiré.

— C'est à lui maintenant de prouver si son inspiration est bonne ou mauvaise. Quant à moi, ajouta Alonzo, je me méfie souvent de la sagesse de mes conclusions.

Ces deux zélés amis de Colomb eux-mêmes discutaient ainsi sur le caractère du navigateur et sur ses chances de succès ; car, quoiqu'ils fussent parmi ses partisans les plus dévoués, et qu'ils eussent mis la plus grande vivacité à soutenir sa cause lorsqu'elle semblait désespérée, maintenant qu'on lui avait fourni les moyens nécessaires pour prouver la vérité de ses opinions, des doutes et des pressentiments assiégeaient leur esprit : ainsi est fait l'homme. L'opposition éveille notre zèle, donne de la vivacité à nos appréhensions, stimule notre raison et enhardit nos opinions ; mais quand, faisant un retour sur nous-mêmes, nous cherchons les preuves de ce que nous avons soutenu parce qu'on nous résistait, nous commençons alors à douter de la vérité de nos théories, et nous craignons un échec. Les disciples du Fils de Dieu eux-mêmes vacillèrent dans leur foi pendant que les prophéties s'accomplissaient. Personne n'est plus hardi et plus dogmatique qu'un réformateur quand il combat pour ses principes ; personne n'est si timide et si vacillant lorsque le moment s'approche de mettre à exécution des projets longtemps médités et chéris. Dans tout cela il faut reconnaître une sage prévision de la Providence, qui nous donne tout le zèle nécessaire pour surmonter les difficultés, et nous rend prudents lorsqu'il faut de la modération et que des précautions doivent être prises pour éviter des fautes.

Malgré cette discussion, don Luis et Alonzo n'avaient ni abandonné leurs convictions ni oublié leurs sentiments. Leurs doutes n'étaient que passagers, et de peu de valeur à leurs propres yeux : ils s'avouaient que, quand il se trouvaient en présence de Colomb, le calme, l'énergie, le constant enthousiasme de cet homme extraordinaire non-seulement entraînaient ceux qui étaient de ses amis, mais faisaient aussi une grande impression sur les autres auditeurs.

CHAPITRE X.

Dès l'instant qu'Isabelle avait pris l'engagement de soutenir Colomb dans sa grande entreprise, tous les doutes sur le départ de l'expédition avaient cessé, mais bien peu de personnes s'en promettaient des résultats avantageux. On regardait alors comme un fait immense la conquête du royaume de Grenade ; de sorte que, quelles que fussent les conséquences probables de l'expédition de Colomb, toutes les pensées étaient absorbées par l'autre entreprise qu'on allait tenter.

Il y avait cependant un cœur jeune et généreux dont toutes les espérances étaient concentrées dans le succès du navigateur. Il est à peu près inutile d'ajouter que nous parlons de Mercedès de Valverde. Elle avait suivi les événements qui venaient de se passer avec une attention et un sentiment d'anxiété qu'on trouve seulement chez les personnes jeunes, ardentes, sans expérience et pures ; et maintenant que ses espérances étaient au moment de se réaliser, son moral était agité d'une douce joie.

Luis n'avait pas cherché à obtenir une entrevue avec sa maîtresse, et le hasard ne lui en avait pas fourni l'occasion ; mais aussitôt qu'on sut que Colomb, après avoir fait toutes les démarches opportunes, était parti pour la côte, le jeune homme, se confiant entièrement à la générosité de sa tante, la pria de lui procurer un entretien, puisqu'il était au moment de quitter l'Espagne pour une aventure qu'on regardait comme désespérée. Il ne voulait obtenir que la promesse d'être par sa maîtresse et ses amis reçu cordialement à son retour. Béatrix en parla à la reine, qui ne fit aucune objection.

— Je ne vois pas, dit Isabelle, qu'on puisse refuser cette entrevue, maintenant que le jour du départ de don Luis est si proche. Dis-lui que je lui accorde ce qu'il désire, et qu'il se rappelle qu'un grand de Castille ne sort jamais du pays sans se présenter à son souverain.

— Je crains, altesse, répondit la marquise en souriant, que don Luis ne veuille regarder ce demi-ordre, quelque gracieux et bienveillant qu'il soit, comme un sévère reproche, parce que plus d'une fois il est parti sans même se présenter à sa tante.

— Il agissait alors inconsidérément et sans but, mais il s'est actuellement engagé dans une noble et honorable entreprise, et nous prenons sur nous de lui faire comprendre que tout le monde apprécie cette différence.

Béatrix s'empressa d'informer Mercedès de l'autorisation accordée par la reine. Notre héroïne reçut cette nouvelle avec une sensation entremêlée d'appréhension, de désir, de joie et de crainte, qui envahissent si aisément le cœur d'une femme lorsque ses affections les plus intimes sont mises en jeu. Elle n'avait jamais regardé comme possible que Luis voulût partir pour une expédition si hasardeuse sans tenter de la voir seule, et maintenant qu'elle savait que la reine et sa tutrice consentaient à ce qu'elle le reçût, elle en était presque à regretter leur complaisance. Ces émotions si contradictoires se changèrent peu à peu en une tendre mélancolie qui s'empara de toute sa personne à mesure que l'heure du départ s'approchait davantage.

Doña Béatrix, qui aimait tendrement ces jeunes gens, songea sérieusement à leur être agréable. Aussitôt que Luis fut introduit auprès d'elle le jour fixé, elle le prévint que Mercedès l'attendait dans le salon de réception. Il se donna à peine le temps de baiser la main de sa tante et de lui rendre les hommages que, d'après les habitudes de ce siècle, les jeunes gens rendaient aux vieillards. Le jeune homme courut vers le salon et se trouva bientôt en présence de sa maîtresse. Mercedès était préparée à cette entrevue ; elle ne trahit ses sentiments que par l'incarnat de ses joues et par le vif éclat de ses yeux.

— Luis ! s'écria-t-elle tout à coup, et ensuite, comme si elle avait été honteuse de l'émotion que sa voix faisait deviner, elle retira le pied qu'elle avait avancé pour aller au-devant de lui, tout en laissant la main comme gage de sa confiance.

— Mercedès ! il est plus difficile de te voir qu'il ne le sera de découvrir ce Cathay du Génois. Jamais paradis n'a été plus soigneusement gardé que ta personne ; doña Isabelle et Béatrix semblent vouloir te cacher à tous les regards.

— Cela n'est-il nécessaire, Luis, quand tu es l'être dangereux qu'on appréhende pour moi ?

— Penseraient-elles par hasard que je veuille t'enlever comme nos chevaliers chrétiens enlèvent des mauresques sur la croupe de leurs chevaux ! penseraient-elles que je veuille t'emmener dans une des caravelles de Colomb et aller avec toi à la recherche du grand khan ! Elles me traitent comme si j'étais un pauvre aventurier, et je suis pourtant un noble chevalier castillan.

— Tu oublies, Luis, que les nobles demoiselles castillanes ne sont pas habituées à voir, étant seules, les nobles chevaliers castillans ; et si ce n'était de la gracieuse condescendance de ma tutrice qui se trouve être ta tante, cette entrevue n'aurait pas lieu.

— Seule ! et tu crois être seule. Tu penses donc que son altesse nous a accordé une faveur spéciale quand tu vois qu'un œil nous surveille, et quand probablement une oreille nous écoute ? Je crains d'élever la voix, parce que son retentissement pourrait troubler les méditations de cette vénérable dame.

En disant cela, Luis Bobadilla jeta un coup d'œil sur la physionomie de la duègne de sa maîtresse, qu'on pouvait voir dans une pièce voisine, assise et ayant l'air de lire quelque livre sacré.

— Parles-tu de ma pauvre Pepita, répondit Mercedès en souriant, car la présence de sa suivante, à laquelle elle avait été habituée depuis sa plus tendre enfance, ne la gênait ni dans ses pensées ni dans ses paroles ; elle a protesté à plusieurs reprises contre cette entrevue, qu'elle persiste à regarder comme contraire aux habitudes des nobles

dames, et que, dit-elle, ma pauvre et sainte mère n'aurait jamais permise de son vivant.

— Cette Pepita a un regard qui suffirait seul à étouffer tout sentiment généreux. On voit dans tous les traits de sa laide figure qu'elle porte envie à ta jeunesse et à ta beauté. Je déteste une duègne comme je déteste une infidèle.

— Señor, dit Pepita dont les vigilantes oreilles avaient tout entendu malgré sa lecture, c'est là ce que pensent tous les jeunes chevaliers; mais ils seront forcés d'avouer que cette même duègne qui déplaît tant à l'amant devient avec le temps un objet très-agréable au mari. Puisque mes traits et mes rides vous déplaisent et vous causent du chagrin, en fermant cette porte vous ne les verrez plus, vous n'entendrez plus ma toux ennuyeuse, comme je n'entendrai plus vos protestations d'amour, señor chevalier.

Tout cela fut dit d'un ton doux, et on ne pouvait guère douter du bon naturel de Pepita, que les dures remarques de Luis n'avaient point irritée.

— Tu ne fermeras pas la porte, Pepita, cria Mercedès devenant d'un rouge empourpré et s'élançant pour l'empêcher de le faire, que peut avoir à me dire le comte de Llera que tu ne puisses entendre?



Pepita la duègne.

— Chère enfant, le noble gentilhomme allait te parler d'amour?

— Et c'est toi dont le langage est si affectueux qui t'en effrayes. Ne m'as-tu pas toujours parlé d'amour depuis que tu prends soin de moi?

— Je ne vois rien d'heureux pour vous, señor, dit Pepita avec un gracieux sourire pendant qu'elle retenait sa main prête à fermer la porte, je ne vois rien d'heureux pour vous si doña Mercedès pense de votre amour ce qu'elle pense du mien... Mon enfant, tu ne peux certainement pas t'imaginer que je suis un brillant et joyeux jeune homme prêt à mettre son âme à tes pieds; et tu te trompes en croyant que mes paroles affectueuses puissent ressembler à celles que va prononcer la langue mielleuse de Bobadilla, qui s'efforce de gagner le cœur de la plus jolie fille de toute la Castille.

Mercedès recula; car, quoique aussi innocente que la pureté elle-même, son cœur lui avait découvert la différence qui existait entre le langage de son amant et le langage de sa compagne. Laissant aller la porte, Mercedès porta ses deux belles mains à sa figure vivement colorée. Pepita profita de cet avantage pour fermer la porte, un rayon de triomphe traversa rapidement les beaux traits de Luis, et, après qu'il eut doucement forcé sa maîtresse à reprendre le siége d'où elle s'était levée, il se plaça, sur un tabouret, à ses pieds, et prit une attitude aisée qui lui permettait de regarder en face sa belle idole; puis il reprit l'entretien.

— Voici le modèle des duègnes! s'écria-t-il, et j'aurais dû savoir que tu ne tolérais point, dans ce genre de domestiques, la maussaderie et la déraison qui les caractérisent ordinairement. Cette Pepita est un bijou, et elle peut se considérer comme installée à vie dans sa charge, si, par le talent du Génois, ma propre résolution, le repentir de la reine et ta douce faveur, j'ai jamais le bonheur de devenir ton mari.

— Tu oublies, Luis, répondit Mercedès, qui tremblait tout en riant, de sa plaisanterie; tu oublies que, si le mari estime la duègne que l'amant ne pouvait souffrir, l'amant peut estimer la duègne que le mari congédierait.

— Peste! voilà de la recherche qui s'accorde mal avec la philosophie rectiligne de Luis de Bobadilla. Sans entamer de controverse, il n'est qu'une chose que je veuille savoir et que je sois tout prêt à soutenir en face de tous les docteurs de Salamanque ou de tous les chevaliers de la chrétienté, y compris les infidèles, c'est que tu es la plus belle, la meilleure, la plus vertueuse et en toutes choses la plus séduisante de toutes les filles de l'Espagne, et que pas un chevalier n'aime et n'honore autant que moi sa maîtresse!

Le langage de l'admiration est toujours doux à l'oreille des femmes, et Mercedès, convaincue de la sincérité de son amant, oublia l'interruption de la duègne pour se livrer au plaisir d'écouter d'aussi charmantes déclarations. Cependant la réserve de son sexe et la date courte de leur confiance mutuelle rendirent sa réponse moins franche qu'elle n'eût pu l'être.

— On dit que vous autres, jeunes cavaliers, qui cherchez à faire parade de votre adresse et de votre courage, vous faites toujours de semblables protestations en faveur de telle ou telle noble fille, afin de provoquer les autres à faire des assertions contraires, et de vous attirer, la lance à la main, une réputation de prouesse et de galanterie.

— Tu crois cela, Mercedès, parce que tu as toujours été enfermée dans les appartements de doña Béatrix, de peur que de hardis regards ne profanassent ta beauté. Nous ne sommes plus au temps des chevaliers errants et des troubadours, où les hommes commettaient mille folies qui les faisaient paraître encore moins sensés qu'ils ne l'étaient; les chevaliers d'autrefois discouraient longuement sur l'amour, ceux d'aujourd'hui l'éprouvent. Ceci se ressent un peu de la profonde moralité de Pepita.

— Ne dis rien, Luis, contre Pepita; si elle ne t'avait trop favorisé, ta langue et tes yeux seraient contraints par sa présence. Mais nous dépensons en vaines paroles les moments les plus précieux, des moments qui ne se trouveront jamais. Que devient Colomb? quand doit-il quitter la cour?

— Il est déjà parti; car, ayant obtenu de la reine tout ce qu'il demandait, il est sorti de Santa-Fé, appuyé de l'autorité royale de la manière la plus complète. Si tu entends parler d'un certain Pedro de Muñoz ou Pero Gutierrez à la cour du Cathay, tu sauras qui tu dois rendre responsable de ses folies.

— J'aimerais mieux te voir entreprendre ce voyage sous ton véritable nom; les déguisements de cette nature sont rarement sages.

— Ma tante le veut ainsi; quant à moi, je mettrais volontiers tes faveurs sur mon casque, ton emblème sur mon écusson, et je ferais savoir à tous que Luis de Llera est venu à la cour du Cathay dans l'intention de défier les chevaliers de montrer une jeune fille aussi belle, aussi vertueuse que toi.

Tous les mots qui prouvaient le dévouement du jeune homme allaient directement au cœur de Mercedès, et, recueillis avidement, ils augmentaient la flamme qui la brûlait. Pourtant elle reprit en riant :

— Nous ne sommes plus au temps des chevaliers errants, mais dans un âge de raison et de vérité. Tu l'as affirmé toi-même, don Luis de Bobadilla, à notre époque l'amant réfléchit, et saisit avec un égal discernement les défauts et les perfections de la dame de ses pensées. J'attends de toi autre chose que d'aller par les grands chemins du Cathay, défiant les géants au combat, et les forçant à convenir de ma beauté. Ah! Luis, tu es engagé maintenant dans une entreprise plus réellement noble, qui rendra ton nom célèbre, qui fera ton orgueil au déclin de la vie, lorsque nos yeux seront affaiblis par l'âge, et que nous chercherons dans le passé les actes dont nous pouvons nous enorgueillir.

Qu'il était doux au jeune homme d'entendre sa maîtresse, dans l'innocence de son cœur, dans son épanchement naïf, unir ainsi sa destinée avec la sienne! Ignorant tout ce qu'impliquaient indirectement ses paroles, elle avait cessé de parler que don Luis écoutait encore.

— Quelle entreprise peut être plus noble, plus digne de provoquer toute ma résolution, que celle d'obtenir ta main? s'écria-t-il après un moment de silence. C'est pour cela seulement que je suivrai Colomb, que je l'accompagnerai jusqu'aux confins de la terre. Tu es mon grand khan, chère Mercedès, et tes sourires et ton affection sont l'unique Cathay que je cherche.

— Ne parle pas ainsi, cher Luis, car tu ne connais pas toi-même la noblesse de ton âme. Ce projet de Colomb est merveilleux; je m'applaudis qu'il ait eu l'intelligence de le concevoir, la force de l'exécuter en vue de la conversion des païens; mais, je le crains, je ne suis pas moins ravie de l'idée que ton nom s'associera à jamais à celui de ce grand homme, et que ta résolution et ton intrépidité confondront tes détracteurs.

— Ceci aura lieu, Mercedès, si nous arrivons aux Indes; mais si les saints nous abandonnent, je crains que toi-même aies honte d'avouer ta prédilection pour un malheureux aventurier; je crains d'être un objet

de raillerie, au lieu de jouir de l'honorable distinction que tu te promets avec tant de confiance.

— Alors, Luis de Bobadilla, tu ne me connais pas, répondit précipitamment Mercedès, dont les yeux, s'allumant par degrés, brillèrent bientôt d'un éclat presque surnaturel. Non, Luis de Bobadilla, tu ne me connais pas; je désire que tu partages la gloire de l'expédition, parce que la calomnie s'est exercée sur ta jeunesse, parce que je sens que tu obtiendras par là la faveur de son altesse; mais si tu crois qu'il était nécessaire que tu suivisses Colomb pour m'inspirer de l'affection pour le neveu de ma tutrice, tu ne comprends point les sentiments qui m'entraînent vers toi, tu n'apprécies point les longs tourments que j'ai soufferts à cause de toi.



Adieux de Luis et de Mercedès.

— Chère et noble fille, je suis indigne de ta sincérité, de ta pureté, de ton dévouement! Eloigne-moi de toi à jamais pour que je ne sois plus pour toi la cause d'un seul instant de douleur.

— Non, Luis, répondit la belle Mercedès, qui sourit en rougissant, et tourna vers son amant des yeux plus éloquents que de longues pages de tendresse; non, Luis, le remède serait pire que le mal que tu veux guérir. Avec toi je dois être heureuse ou malheureuse, comme la Providence en disposera, ou misérable sans toi.

La conversation prit ensuite la forme large mais incohérente de celle des personnes qui sentent autant qu'elles raisonnent, et elle embrassa plus de faits et d'émotions que les bornes de cet ouvrage ne permettent d'en rapporter.

L'entrevue dura une heure, et il est inutile de dire que les promesses de constance furent mille fois répétées. Comme l'instant de la séparation approchait, Mercedès ouvrit une petite cassette, qui contenait ses bijoux, et en tira une croix qu'elle présenta à son amant comme gage de sa foi.

— Luis, dit-elle, je ne te donnerai pas un gant pour mettre à ton casque dans les tournois; mais je t'offre ce pieux symbole, qui peut te rappeler en même temps le but immense que tu poursuis, et celle qui attendra le résultat avec une anxiété non moins vive que celle de Colomb même. Tu n'as pas besoin désormais d'autre crucifix pour dire tes prières, et ces pierres sont des saphirs, symboles, comme tu le sais, de la foi; c'est un sentiment qu'il importe à ton salut éternel d'entretenir, et il ne me sera point pénible de savoir qu'il sera toujours vif en ton cœur, quand tu penseras à celle qui te fait ce léger présent.

Ces paroles furent dites moitié gaiement, moitié avec tristesse; car, à l'idée de la séparation, Mercedès éprouvait à la fois un chagrin difficile à supporter et une foi ardente qui la disposait à sourire. Elle les prononça de ce ton enchanteur dont les âmes jeunes et tendres avouent leurs émotions quand elles sont subjuguées par la perspective de l'absence et des dangers. Le don était aussi précieux par sa valeur intrinsèque que par les motifs qui l'avaient dicté.

— Tu as songé à mon salut en ceci, dit Luis après avoir baisé à plusieurs reprises la croix ornée de pierreries; tu as décidé que, si le souverain du Cathay refusait de se convertir à notre religion, nous ne serions pas convertis à la sienne. Je crains qu'après un aussi inestimable cadeau, mon offrande te paraisse vaine et sans valeur.

— Une boucle de tes cheveux, Luis, est tout ce que je désire, tu sais que je n'ai pas besoin de joyaux.

— Si je croyais que la vue de ma chevelure pût te faire plaisir, je m'en déferais à l'instant même, et je m'embarquerais avec un crâne aussi nu que celui d'un prêtre ou d'un musulman; mais les Bobadilla ont leurs bijoux, et la fiancée d'un Bobadilla les portera. Ce collier était celui de ma mère, Mercedès; on dit qu'il a autrefois appartenu à une reine, mais il n'aura jamais été porté par personne qui l'honore autant que toi.

— Je l'accepte, Luis, car je ne saurais refuser ce que tu m'offres; mais je le prends en tremblant, car je vois dans ces dons des signes de la différence de nos caractères. Tu as choisi un objet riche et éclatant, et l'éclat, flétri par le temps, mène rarement au bonheur; mon cœur de femme a préféré un emblème de constance. Je crains que quelque brillante beauté orientale n'enlève tes hommages à une pauvre fille castillane qui n'a d'autres recommandations que sa foi et son amour.

Le jeune homme renouvela ses protestations, et avant son départ, Mercedès lui laissa prendre un baiser long et passionné. Elle pleura sur le sein de don Luis, et à l'instant fatal le sentiment l'emporta; car il est en pareil cas très-puissant chez les femmes, et elle révéla toute sa faiblesse. Enfin Luis s'arracha de ses bras, et le soir même, sous un faux nom et un simple costume, il était en route pour la côte où Colomb l'avait déjà précédé.

CHAPITRE XI.

Il ne faut pas croire que les yeux de l'Europe fussent fixés sur nos aventuriers. La vérité et le mensonge, qu'on pourrait supposer inséparables, n'étaient pas alors répandus sur toute la terre au moyen des



Martin Alonzo Pinzon.

journaux avec une activité mercenaire, et un petit nombre de privilégiés étaient seuls admis à connaître avant la masse du public les entreprises comme celle que dirigeait Colomb. Luis de Bobadilla put donc sortir de la cour sans être remarqué, et ceux qui ne l'y trouvèrent pas supposèrent qu'il avait été visiter un de ses châteaux, ou qu'il était parti pour une de ces excursions que l'on regardait comme indignes de sa naissance. Quant au Génois lui-même, on fit à peine attention à son absence; mais le bruit circula parmi les courtisans qu'Isabelle était entrée en arrangement avec lui, et qu'on lui avait assuré un rang plus élevé et de plus grands avantages que n'en mériteraient probablement ses services futurs. Les autres principaux aventuriers étaient trop insignifiants pour attirer l'attention et s'étaient dirigés séparément vers la

côte sans que la connaissance de leurs mouvements se propageât au delà du cercle étroit de leurs relations.

Cette expédition, si hardie dans sa conception, si chanceuse dans ses conséquences, n'était pas destinée à partir d'un des ports les plus importants de l'Espagne; mais l'ordre de faire les préparatifs nécessaires avait été envoyé à un port d'un rang tout à fait inférieur, et qui ne semblait se recommander que par la hardiesse des marins et sa position en dehors du détroit de Gibraltar, où l'on avait quelquefois à redouter les pirates africains. On assure que le motif qui fit choisir ce lieu fut une condamnation judiciaire qu'il avait encourue, en vertu de laquelle il était obligé de fournir à la couronne deux caravelles armées. De semblables punitions faisaient, à ce qu'il paraît, partie de la politique d'une époque où les flottes ne se recrutaient guère que des levées faites dans les ports, et où les équipages se composaient de soldats pris dans l'armée de terre.

Palos de Moguer, ville soumise à ce tribut, avait peu d'importance même à la fin du quinzième siècle, et n'est plus aujourd'hui qu'un misérable village de pêcheurs. Sa population était hardie et aventureuse, comme celle de la plupart des contrées peu favorisées de la nature. Elle ne possédait point de caraques, mais les besoins de son commerce et son peu de moyens la contraignaient à se contenter de légères caravelles et de felouques encore plus petites. Tout le secours que Colomb avait pu obtenir des deux couronnes à force de sollicitations était l'équipement de ces caravelles, en y ajoutant les officiers et les matelots qui accompagnaient toujours une expédition royale. Toutefois, le lecteur ne doit pas tirer une conclusion défavorable à Isabelle, l'accuser d'avarice ou de manque de foi. C'était une conséquence de l'épuisement de son trésor, ruiné par la dernière guerre avec les Maures, et d'ailleurs l'expérience avait appris au grand navigateur que, pour des voyages de découvertes, des bâtiments de cette dimension étaient plus utiles et plus sûrs que de plus grands.

Sur un promontoire escarpé à la distance de moins d'une lieue du village de Palos, était le couvent de la Rabida, devenu célèbre par l'hospitalité qu'il exerça envers Colomb. C'était aux portes de ce couvent que, sept ans auparavant, le navigateur, conduisant son jeune fils par la main, était venu demander du pain pour l'enfant épuisé. L'histoire est trop bien connue pour avoir besoin d'être répétée ici, et nous ajouterons simplement que sa longue résidence dans le couvent et les liaisons durables qui s'établirent entre lui et les saints franciscains influèrent probablement sur le choix que la couronne fit de ce village. Colomb avait répandu ses opinions non-seulement parmi les moines, mais encore parmi les hommes les plus intelligents des environs, et ce fut là qu'il trouva en Espagne ses premiers prosélytes.

Nonobstant toutes ces circonstances, l'ordre d'équiper les caravelles jeta la consternation au milieu des marins de Palos. On regardait, dans ce siècle, comme un prodige de navigation, de longer la côte d'Afrique et d'approcher de l'équateur. Les plus vagues notions existaient dans l'esprit du peuple relativement à ces régions inconnues, et beaucoup de personnes se figuraient qu'en gouvernant au sud on finirait par atteindre une partie de la terre où l'excessive chaleur du soleil suspendait la vie animale et végétale. Les révolutions des planètes, le mouvement diurne de la terre, les causes du changement des saisons, étaient de profonds mystères même pour les plus instruits; si l'on voyait poindre quelques lueurs de la vérité, c'était comme les premiers rayons de l'aurore qui annoncent à peine l'approche du jour.

Il n'était donc pas étonnant que les marins de Palos, simples et illettrés, regardassent l'ordre de la couronne comme la sentence capitale de tous ceux qui étaient appelés à le mettre à exécution. On croyait qu'au delà de certaines limites, l'Océan, comme le firmament, n'était plus qu'une espèce de chaos; et l'imagination des ignorants se représentait des courants et des tourbillons prêts à entraîner dans d'affreuses contrées les imprudents voyageurs. Quelques-uns s'imaginaient même qu'on pouvait aller aux extrémités de la terre, et de là tomber dans le vide.

Tel était l'état des choses aux milieu du mois de juillet. Colomb était encore au couvent de la Rabida, en compagnie de son ami et partisan frère Juan Perès, quand un frère lai vint annoncer qu'un étranger s'était présenté à la porte et demandait avec empressement le señor Christophe Colomb.

— A-t-il l'apparence d'un messager de la cour? demanda le navigateur; car puisque la mission de Juan de Peñalosa a échoué, il faut de nouveaux ordres de Leurs Hautesses pour corroborer leurs gracieuses intentions.

— Je ne pense pas, señor, répondit le frère lai; les courriers de la reine arrivent généralement sur des chevaux couverts d'écume, avec un air effaré et en criant à haute voix, tandis que ce jeune cavalier a un maintien modeste, et monte une forte mule andalouse.

— Vous a-t-il donné son nom, bon Sancho?

— Il m'en a donné deux, Pedro de Muñoz, ou Pero Gutierrez, sans titre de noblesse.

— C'est lui, s'écria Colomb se tournant vers la porte avec assez de vivacité mais sans donner d'autres signes d'émotion. J'attends le jeune homme, et il est le bienvenu. Introduisez-le, bon Sancho, et dispensez-vous de toute cérémonie inutile.

— Est-ce une connaissance de la cour, señor? dit le prieur du ton d'un homme qui adresse une question indirecte.

— C'est un jeune homme, mon père, qui a le courage de risquer sa vie et sa position pour la gloire de Dieu en s'associant à notre entreprise. Il est de bonne maison, et n'est point sans fortune. Sans sa jeunesse et l'opposition de ses tuteurs, l'or ne nous aurait pas manqué. Quoi qu'il en soit, il expose sa personne, si l'on peut dire qu'on expose quelque chose dans une expédition qui semble braver les ordres mêmes de Leurs Hautesses.

Au moment où Colomb cessa de parler, la porte s'ouvrit, et Luis de Bobadilla entra. Le jeune homme avait mis de côté tous les signes extérieurs de grandeur, et pris les modestes vêtements d'un voyageur appartenant à une classe qui semblait pouvoir fournir plus de recrues à l'expédition que celle dont il était réellement.

Il salua Colomb avec une cordialité et un respect sincères, et le franciscain avec une humble déférence. Le chef de l'entreprise sentit dès ce moment qu'il pouvait compter sur le concours d'un brave, dont la résolution surmonterait tous les obstacles.

— Sois le bienvenu, Pedro, dit Colomb, tu arrives au moment où ta présence peut être de la plus grande utilité. On n'a pas eu égard au premier ordre de Sa Hautesse, par lequel on mettait à ma disposition deux caravelles. Un second mandement, qui m'autorisait à saisir tous les vaisseaux qui me seraient nécessaires, n'a pas eu plus de succès, quoique le señor de Peñalosa ait été envoyé directement de la cour pour en presser l'accomplissement, en infligeant au port une taxe de deux cents maravédis pour chaque jour de retard. Les imbéciles ont inventé mille moyens d'épouvanter eux et leurs voisins; et je crois être aussi loin de la réalisation de mes espérances qu'avant d'avoir acquis l'amitié de ce saint prieur et la royale protection de doña Isabelle. C'est une triste chose, bon Pedro, de dépenser sa vie à espérer sans fruit, quand on a en vue la propagation de la science et l'agrandissement de l'Église!

— J'apporte de grandes nouvelles, señor, répondit le jeune noble. En venant du village de Moguer, j'ai fait route avec un certain Martin Alonzo Pinzon, mon ancien compagnon de voyage, et nous nous sommes longuement entretenus de votre commission et de ses difficultés. Il prétend être connu de vous, señor Colomb, et j'ai lieu de croire par ses discours qu'il a bonne opinion de l'entreprise.

— Je le connais, bon Pedro, il a souvent écouté mes raisonnements avec l'attention d'un habile navigateur. Et ne m'as-tu pas dit que tu le connaissais?

— Oui, señor, nous avons été à Chypre, et une autre fois à l'île d'Angleterre. Dans d'aussi longs voyages, les hommes acquièrent quelque connaissance les uns des autres, et j'ai bonne opinion de celui du señor Pinzon.

— Tu es trop jeune, mon fils, dit le prieur, pour juger un marin de l'âge et de l'expérience de Martin Alonzo, homme qui jouit d'une haute réputation dans le voisinage, et dont les revenus sont assez considérables. Néanmoins je suis charmé d'apprendre qu'il est toujours du même avis sur le grand voyage, car je crois que dernièrement il avait commencé à chanceler.

Don Luis s'était exprimé sur le principal personnage de l'endroit plutôt comme un Bobadilla que comme un obscur voyageur du nom de Muñoz, et un regard de Colomb l'avertit d'oublier son rang, et de se rappeler le déguisement qu'il avait pris.

— Ainsi, reprit le navigateur, tu voyageais entre Moguer et Palos, quand tu as rencontré notre bonne connaissance Martin Alonzo?

— Oui, señor, et c'est lui qui m'a dit que je trouverais ici l'amiral. Il vous a donné le titre que vous a conféré la faveur de la reine, et ce n'est pas une légère preuve d'amitié, car il y a ici des gens qui semblent disposés à vous le refuser.

— Quiconque ne me l'accorderait pas, ou se défierait de ma science, ne doit pas songer à s'embarquer dans cette entreprise, répondit gravement le navigateur comme pour avertir le jeune homme que c'était une occasion de se retirer s'il le jugeait convenable.

— Par san Pedro, mon patron, reprit Luis en riant, vous ne pourrez guère compter sur les habitants de Palos et de Moguer, señor amiral; il paraît qu'aucun de ceux dont la peau a déjà été tant soit peu rôtie au soleil de l'Océan n'ose se montrer sur les grands chemins, de peur d'être envoyé au Cathay par une route qu'on n'a jamais parcourue qu'en imagination. Il y a toutefois, señor Colomb, un volontaire qui se donne à vous librement, qui est disposé à vous suivre jusqu'à l'extrémité de la terre, si elle est plate, et à en faire le tour avec vous, si elle est ronde; et ce volontaire est Pedro de Muñoz, guidé non par une soif sordide de l'or, ou par les objets ordinaires de l'ambition des hommes, mais par l'amour des aventures, et peut-être aussi par un amour pour la plus pure et la plus belle fille de Castille.

Frère Juan Perez regarda l'orateur, dont la franchise et la résolution l'étonnaient. Colomb était parvenu à éveiller tant de respect, que peu de gens osaient prendre avec lui ce ton léger, même avant qu'il eût été honoré du titre éminent que lui avait décerné Isabelle. Le bon moine ne se doutait point qu'il avait devant les yeux un personnage d'un rang encore plus élevé, quoique sans poste officiel; et il ne put s'empêcher d'exprimer l'impression désagréable que faisait sur lui cette liberté de langage et de maintien.

— Il semblerait, dit-il, señor Pedro de Muñoz, si tel est ton nom, quoiqu'un titre de duc, de marquis ou de comte s'accordât mieux avec ton allure, que tu traites Son Excellence l'amiral avec aussi peu de respect que tu as traité le digne Martin Alonzo. Un subalterne serait plus humble, et ne ferait pas un sujet de raillerie des opinions de son chef.

— Je vous demande pardon, saint père, ainsi qu'à l'amiral, qui me comprend mieux, je l'espère. Tout ce que je veux dire, c'est que ce Martin Alonzo est un de mes vieux compagnons de voyage, que nous avons fait plusieurs lieues ensemble aujourd'hui même, et qu'à la fin de notre entretien il a manifesté le bienveillant désir de mettre l'épaule à la roue pour tirer l'expédition, sinon de la fange d'un marais, du moins des sables de la rivière. C'est pour cela qu'il a promis de venir à ce bon couvent de la Rabida. Quant à moi, me voici prêt à suivre le señor Colomb partout où il lui plaira de me mener.

— C'est bien, bon Pedro, c'est bien, reprit l'amiral. J'ai pleine confiance dans ta sincérité et dans ton courage, et cela doit te suffire en attendant une occasion de convaincre les autres. Je suis charmé, mon père, d'apprendre cela de Martin Alonzo, car il peut réellement nous rendre service, et il est certain que son zèle commençait à chanceler.

— Il vous sera très-utile, s'il s'engage sérieusement dans l'affaire. Martin est le plus grand navigateur de toute la côte. Quoique je ne sache pas qu'il ait été en Chypre, comme il le semblerait d'après le récit de ce jeune homme, il est à ma connaissance qu'il a navigué au nord jusqu'en France, et au sud jusqu'aux Canaries. Penses-tu que le Cathay soit beaucoup plus éloigné que l'île de Chypre, señor amiral?

Colomb sourit de la question, et secoua la tête à la manière de ceux qui veulent préparer un ami à un cruel désappointement.

— Quoique Chypre, répondit-il, ne soit pas éloigné de la terre sainte et du siége de la puissance des infidèles, le Cathay doit être beaucoup plus loin. Je ne me flatte pas plus que ceux qui sont disposés à me suivre, en espérant atteindre les Indes après un voyage de huit cents à mille lieues.

— C'est une terrible distance! s'écria le franciscain pendant que Luis souriait avec indifférence, s'inquiétant peu de traverser mille ou dix mille lieues d'océan, pourvu que le voyage le menât à Mercedès et fût fécond en aventures.

— C'est une terrible distance! et cependant, señor amiral, je ne doute pas que vous soyez l'homme choisi par la Providence pour la franchir et pour ouvrir la route à ceux qui porteront la croix du Christ et les promesses de sa rédemption.

— Espérons, reprit Colomb en se signant respectueusement, et pour prouver que notre attente a quelque fondement, voici le señor Pinzon lui-même qui paraît empressé de nous voir.

Martin Alonzo Pinzon, dont le nom est si familier au lecteur comme celui d'un des plus actifs auxiliaires du Génois dans sa vaste entreprise, entra en ce moment dans la chambre, et sa préoccupation n'échappa pas à l'œil observateur de Colomb. Frère Juan Perez fut assez surpris de voir Martin Alonzo adresser le premier salut à Pedro, le second à l'amiral et le troisième au prieur lui-même. Cependant le digne franciscain, assez disposé à s'irriter d'un manque de convenance, n'eut pas le temps d'exprimer ce qu'il ressentait en cette occasion, car Martin Alonzo prit la parole avec un empressement qui montrait qu'il n'était pas venu faire une simple visite de cérémonie.

— Je suis cruellement fâché, señor amiral, d'apprendre que nos marins de Palos refusent opiniâtrément d'obéir aux ordres de la reine. Quoique habitant du port même et ayant toujours eu pour vos opinions du respect sinon une fois absolue, j'ignorais jusqu'où s'étendait l'insubordination avant de rencontrer par hasard sur le grand chemin une vieille connaissance en la personne de don Pedro, — je devrais dire du señor Pedro de Muñoz. Lui qui vient de loin a été plus vite instruit de ces menées que moi-même. Mais, señor, vous savez déjà à quel genre d'hommes vous avez affaire; ce sont des êtres raisonnables, nous dit-on; mais nonobstant cette incontestable vérité, comme il n'y en a pas un sur cent qui se donne la peine d'agir d'après ses propres impulsions, on peut trouver les moyens de changer l'opinion d'un nombre suffisant d'entre eux, sans même qu'ils s'en doutent.

— C'est très-vrai, voisin Martin Alonzo, dit le prieur, si vrai, qu'on pourrait en faire une homélie qui servirait la cause de la religion. L'homme est un animal raisonnable et responsable, mais il ne s'ensuit pas que ce soit un animal pensant. Pour ce qui regarde l'Eglise, les intérêts du ciel étant confiés à un ministre, les ignorants ont-ils besoin de s'en occuper? Pour ce qui regarde la navigation, un seul timonier ne vaut-il pas mieux qu'une centaine? L'homme est un animal raisonnable, sans doute, mais il y a beaucoup d'occasions où il est obligé d'obéir sans raisonner, et très-peu où il lui soit permis de raisonner sans obéir.

— Vous avez raison, saint prieur et très-excellent voisin, et tellement raison, que vous ne trouverez pas à Palos un seul contradicteur, et, puisqu'il est question de l'Eglise, je dirai que c'est elle qui a apporté le plus d'obstacles au succès du señor amiral; toutes les vieilles commères du port déclarent que l'idée de la rondeur de la terre est une hérésie contraire à la Bible, et, s'il faut dire la vérité, elles ne manquent pas de partisans parmi les moines de ce monastère. Il ne semble point naturel de dire que le globe est rond à un homme qui s'est trouvé plus souvent dans une vallée que sur une éminence, et quoique j'aie eu plus d'une fois l'occasion de voir l'Océan, je ne croirais pas aisément que la terre est ronde, si je n'avais observé qu'en approchant d'un vaisseau on aperçoit d'abord le haut des mâts, comme les girouettes et les croix d'une ville éloignée. Nous autres marins, nous avons une manière de gagner des partisans, et vous, gens d'église, en avez une autre, et pendant que j'emploierai les moyens dont je puis disposer pour mettre à la raison les matelots de Palos, je vous prie, révérend frère, d'utiliser les armes de l'Eglise de manière à réduire les femmes au silence et à étouffer le doute dans le cœur de vos subordonnés.

— Dois-je conclure de vos paroles, señor Pinzon, demanda Colomb, que vous avez l'intention de prendre une part plus active qu'auparavant à la réussite de mon entreprise?

— Vous le pouvez, señor; telle est mon intention, si nous parvenons à nous entendre sur les conditions que vous a imposées notre très-honorée maîtresse, doña Isabelle de Transtamare. J'ai conféré quelques instants avec le señor don — je voulais dire avec le señor Pedro de Muñoz; — quelle folie! mon excès de politesse finira par devenir un vice! — mais comme c'est un prudent jeune homme, et qu'il manifeste le désir de s'embarquer avec vous, il m'a si bien fait partager ses idées, que je serai volontiers de la partie; le señor de Muñoz et moi avons tant voyagé ensemble, et j'aurais du plaisir à voir quelle serait sa contenance sur l'Océan.

— Voilà d'heureuses nouvelles, Martin Alonzo, dit le prieur avec empressement, ton âme et celles de tous les tiens recueilleront les fruits de cette mâle et pieuse résolution. C'est un avantage pour vous, señor amiral, d'avoir de votre côté Leurs Hautesses dans un pays comme Palos, et c'est un avantage non moins grand de compter au nombre de vos partisans notre digne voisin Pinzon; car si la loi fait de celles-là des souverains, l'opinion fait de celui-ci un empereur. Je ne doute pas qu'on ne vous livre promptement les caravelles.

— Puisque tu parais avoir véritablement résolu d'entrer dans notre entreprise, señor Martin Alonzo, ajouta Colomb avec sa dignité grave, sans doute tu as songé aux conditions. Approuve-t-on celles que nous avons déjà discutées?

— Oui, señor amiral, quoique l'or ne soit plus aussi abondant dans nos bourses que lorsque nous nous sommes entretenus à ce sujet. Vous éprouverez de ce côté quelques obstacles, mais une brève explication suffira pour lever tous les autres.

— Quant au huitième des frais, señor Pinzon, pour lequel je suis engagé envers leurs altesses, nous n'avons pas à nous en occuper; car je puis trouver les moyens de me racheter de cette clause.

En parlant ainsi, les yeux de Colomb se tournèrent involontairement vers le prétendu Pedro, et ceux de Martin Alonzo Pinzon les suivirent.

— Mais, ajouta Colomb, il y a de graves difficultés à vaincre de la part de ces marins effrayés, et ton influence peut les vaincre. Si tu veux venir avec moi dans cette chambre, nous discuterons les bases de notre traité, laissant ce jeune homme aux soins hospitaliers de notre révérend ami.

Le prieur ne s'opposant pas à cette proposition, Colomb et Pinzon se retirèrent, laissant Juan Perez seul avec Luis.

— Tu penses donc sérieusement, mon fils, à faire partie de cette grande entreprise de l'amiral? dit le franciscain, aussitôt que la porte fut fermée, en examinant Luis avec plus d'attention qu'auparavant. Tu as le maintien des jeunes seigneurs de la cour, et tu auras occasion de prendre un air moins conquérant dans les étroites limites d'une caravelle de Palos.

— Saint prieur, je ne serai déplacé ni sur une flûte ni sur une caravelle, et je me conduirai avec l'amiral comme je me conduirais devant don Fernand d'Aragon, s'il était mon compagnon de voyage, ou en présence de Boabdil de Grenade, si cet infortuné monarque siégeait encore sur le trône d'où il a été si récemment renversé et s'il animait sa troupe à charger les chevaliers chrétiens.

— Voilà de belles paroles, mon fils, et prononcées d'un air de hauteur, mais il faudra changer de ton avec ce Génois, qui ne s'abaisserait pas même en présence de notre gracieuse reine doña Isabelle.

— Tu connais la reine, saint moine? demanda Luis oubliant son déguisement dans cette franche apostrophe.

— Je dois la connaître jusqu'au fond du cœur, mon fils; car j'ai souvent reçu sa douce et pure confession. Elle est notre bien-aimée à nous autres Castillans; mais personne ne peut connaître comme son confesseur la véritable élévation spirituelle de cette pieuse princesse et très-excellente femme.

Don Luis toussa, joua avec la poignée de sa rapière, et, dominé par sa principale pensée, il demanda au prieur:

— As-tu jamais été appelé par ton ministère à confesser une jeune fille de la cour qui est très-estimée de la reine et dont l'esprit, j'en répondrais, est aussi pur que celui de doña Isabelle?

— A en juger par la question, mon fils, il t'est plus nécessaire d'aller à Salamanque t'instruire de l'histoire, des pratiques et de la foi de l'Eglise, que de participer à une entreprise aussi recommandable que celle de Colomb. Ne sais-tu pas qu'il nous est défendu de trahir les

secrets de la confession! Mais quelle est la jeune fille à laquelle tu sembles t'intéresser aussi vivement et très-probablement sans fruit?

— J'ai tort d'en parler. La distance est si grande entre nous qu'il est vraisemblable que nous n'échangerons jamais une seule parole, et mon mérite n'est pas capable de lui faire oublier la supériorité de sa position.

— Mais enfin elle a un nom?

— Et un des plus nobles, mon père; elle s'appelle doña Maria de los Mercedès de Valverde. Tu connais peut-être cette illustre héritière?

Frère Juan Perez tressaillit à ce nom et regarda le jeune homme avec une expression de pitié; puis il baissa les yeux, sourit et secoua la tête comme agité par d'actives pensées.

— Je connais en effet cette dame, dit-il, et même quand j'ai été envoyé à la cour par Colomb, leur confesseur ordinaire étant malade, je l'ai confessée ainsi que leur royale maîtresse. Il est vrai qu'elle est digne de l'estime de doña Isabelle; mais ton admiration pour cette noble fille doit avoir quelque rapport avec le respect que nous éprouvons pour les nuages qui passent au-dessus de nos têtes; elle ne saurait être basée sur des espérances raisonnables.

— Tu ne peux le savoir, mon père. Si cette expédition finit comme nous l'espérons, tous ceux qui s'y engagent auront de l'honneur et de l'avancement; et pourquoi donc n'en aurais-je pas aussi bien qu'un autre?

— Tu peux avoir raison en ceci; mais, quant à doña Maria... Le franciscain s'interrompit, car il était sur le point de trahir le secret de la confession. Cependant ses pensées suivirent leur cours, et il dit ce qu'il croyait pouvoir avancer sans danger.

— Tu as beaucoup couru le monde, à ce qu'il paraît; as-tu jamais rencontré, mon fils, un certain cavalier de Castille nommé don Luis de Bobadilla, un grand d'Espagne qui porte aussi le nom de comte de Llera?

— Je connais peu ses espérances, et me soucie peu de ses titres, reprit avec calme don Luis, qui croyait devoir manifester une indifférence magnanime pour les opinions du franciscain. J'ai vu ce cavalier; c'est un fou, un coureur, un écervelé dont on ne saurait attendre aucun bien.

— Je crains que ce ne soit trop vrai, reprit frère Juan Perez secouant tristement la tête, et cependant l'on dit que c'est un bon cavalier et la meilleure lance de l'Espagne.

— C'est possible, répondit Luis toussant un peu plus haut que ne le permettait la décence; mais à quoi sert une bonne lance sans un bon caractère? Je n'ai qu'une triste idée de ce jeune comte de Llera.

— Je crois qu'il vaut mieux que sa réputation, répondit le moine au cœur simple, sans soupçonner le moins du monde le déguisement de son interlocuteur, je sais qu'il y a des personnes qui ont bonne opinion de lui et dont l'existence même est attachée à la sienne.

— Señor franciscain, pourquoi ne pas nommer ces personnes? dit Luis avec une impétuosité qui fit tressaillir le prieur.

— Pourquoi te donnerais-je ces renseignements plutôt qu'à un autre, jeune homme?

— Mais, mon père, pour plusieurs raisons excellentes et irrésistibles. D'abord, je suis jeune moi-même, comme tu le vois, et l'exemple, dit-on, vaut mieux que le précepte; et puis, je suis légèrement enclin à une vie errante, et il peut m'être utile de savoir l'histoire des gens qui ont le même penchant; en outre, mon cœur serait charmé d'apprendre... Mais deux raisons suffisantes valent mieux que trois, ainsi je m'arrête.

Frère Juan Perez, dévot chrétien, ecclésiastique instruit, était aussi simple qu'un enfant en ce qui regarde le monde et ses passions : néanmoins il n'était pas assez peu éclairé pour ne pas remarquer l'étrange conduite et le langage singulier de son compagnon. La mention du nom de Mercedès donna une direction à ses pensées, et comme il avait luimême conseillé l'éloignement de don Luis, la vérité commença à poindre dans son imagination.

— Jeune cavalier, s'écria-t-il, tu es don Luis de Bobadilla?

— Digne prieur, après cette découverte, je ne nierai jamais la science prophétique des gens d'église. Je suis don Luis, et suis entré dans l'expédition pour mériter l'amour de Mercedès de Valverde.

— C'était ce que je pensais, et cependant, señor, vous auriez pu prendre notre pauvre couvent moins à l'improviste. Souffrez que je commande aux frères lais de vous apporter quelques rafraîchissements.

— Excuse-moi, excellent prieur. Pedro de Muñoz ou Pero Gutierrez n'a pas besoin de nourriture; mais, maintenant que tu me connais, tu n'as plus autant de raisons pour ne pas me parler de doña Mercedès.

— Maintenant que je te connais, señor comte, j'ai plus de raisons que jamais de me taire sur ce chapitre, répliqua en souriant frère Juan Perez; ta tante, l'estimable et vertueuse dame de Moya, peut te donner toutes les occasions possibles de faire ta cour à cette charmante jeune fille, et il serait imprudent à un homme d'église d'intervenir mal à propos.

Cette explication fut le début d'un dialogue long et confidentiel dans lequel le digne prieur, désormais sur ses gardes, parvint à conserver son principal secret, quoiqu'il encourageât fortement le jeune homme dans ses espérances et dans ses projets de s'attacher à la fortune de Colomb.

Cependant le grand navigateur était demeuré enfermé avec Martin Alonzo, et quand ils reparurent ils annoncèrent à don Luis et au prieur que l'habitant de Palos pousserait le zèle pour l'expédition jusqu'à s'embarquer en personne à bord d'une des caravelles.

CHAPITRE XII.

La nouvelle que Martin Alonzo Pinzon devait accompagner Christophe Colomb se répandit dans le village de Palos avec la rapidité de l'incendie. Les volontaires ne manquèrent plus. L'exemple d'un homme connu et respecté dans la contrée fut plus efficace sur l'esprit des marins que les ordres de la reine et la science de Colomb. Ils connaissaient Martin Alonzo; ils étaient accoutumés à subir son influence; ils pouvaient le suivre dans ses démarches, et avaient confiance en son jugement; tandis que les simples ordres d'une souveraine bien-aimée, mais invisible, avaient plutôt le caractère d'une condamnation sévère que d'un généreux projet. Quant à Colomb, quoique la plupart des matelots fussent frappés de respect pour la noblesse et la gravité de ses manières, quand on l'avait perdu de vue on le regardait comme un aventurier, à Palos, ainsi qu'à Santa-Fé.

Les Pinzon coopérèrent à l'expédition comme des gens plus habitués à exécuter qu'à concevoir. Plusieurs membres de la famille s'adjoignirent de bon cœur à l'équipage, et un frère de Martin Alonzo, également marin de profession, dont le nom était Vicente Yañez, fut nommé commandant de l'un des bâtiments, pendant qu'un autre prit du service comme pilote. Enfin, le mois qui suivit les incidents rapportés cidessus fut activement employé, et l'on fit plus en ce court espace de temps, pour amener la solution du grand problème de Colomb, qu'on n'avait fait durant les dix-sept longues années pendant lesquelles ce projet avait occupé ses pensées.

Malgré l'influence locale des Pinzon, une vigoureuse opposition existait encore dans la petite commune choisie pour l'équipement des bâtiments nécessaires. Cette famille avait des ennemis comme des amis, et deux partis se trouvaient en présence, dont l'un s'attachait activement à contre-carrer les plans que l'autre soutenait. On avait opéré par ordre de la cour la saisie d'un bâtiment dont les propriétaires devinrent chefs de la faction des mécontents. Plusieurs marins, selon l'usage du temps, avaient été mis en réquisition pour ce voyage mystérieux et extraordinaire, et bien entendu qu'eux et leurs amis ne tardèrent pas à grossir les rangs des adversaires de Colomb. On reconnut que les travaux nécessaires avaient été mal faits, et quand on appela les ouvriers à réparer les imperfections des premières fournitures, ils refusèrent en masse de s'employer. A mesure que l'instant de mettre à la voile approchait, les vents devenaient de plus en plus violents, et les Pinzon avaient la mortification de voir que la plupart des volontaires commençaient à chanceler et que quelques-uns avaient ouvertement déserté.

Tel était l'état des choses vers la fin du mois de juillet, quand Martin Alonzo Pinzon retourna au couvent de Santa-Maria-de-Rabida, où Colomb continuait à passer le temps qu'il n'accordait pas à la surveillance directe des préparatifs. Luis de Bobadilla, qui était complétement inutile dans la position actuelle, y passait de longues heures de solitude et d'ennui, aspirant à un service actif et rêvant aux grâces, à la fidélité et aux vertus de Mercedès de Valverde. Frère Juan Perez mettait ses soins à faciliter l'exécution des projets de ses amis, et il était parvenu, sinon à étouffer toute opinion injurieuse de la part des membres les moins éclairés de la communauté, du moins à en restreindre l'expression.

Quand Colomb et le prieur apprirent que le señor Pinzon désirait une entrevue, ils s'empressèrent de lui accorder cette faveur. Comme l'époque du départ approchait, l'importance des efforts de cet homme devenait de plus en plus sensible, et tous deux savaient bien que la royale protection d'Isabelle leur était moins essentielle que celle de l'actif marin. Le señor Pinzon n'attendit donc pas longtemps une audience, et fut presque immédiatement introduit dans la chambre qu'occupait ordinairement le zélé franciscain.

— Tu es le bienvenu, digne Martin Alonzo! s'écria le prieur dès qu'il aperçut sa vieille connaissance. Comment vont les affaires à Palos, et quand mettra-t-on à fin cette sainte entreprise?

— Par san Francisco, révérend prieur, les plus habiles ne sauraient rien certifier là-dessus. J'ai cru vingt fois que nous étions en beau chemin pour mettre à la voile, quand des difficultés imprévues se sont élevées. *La Santa-Maria*, à bord de laquelle s'embarqueront l'amiral et le señor Gutierrez, ou de Muñoz, puisqu'il veut s'appeler ainsi, est déjà frétée. On peut la regarder comme un bâtiment solide, dont le port est d'un peu plus de cent tonneaux; de sorte que j'espère que Son Excellence et tous les braves qui l'accompagneront seront aussi à leur aise que les saints moines de Rabida, d'autant plus que la caravelle est pontée.

— Ceci me charme, reprit le prieur en se frottant les mains, cet excellent navire a vraiment un pont! Señor almirante, tu ne saurais monter un vaisseau indigne de ta haute mission; mais tu seras commodément et en sûreté, surtout à cause de ce pont!

— On ne doit songer ni à mes aises ni à ma santé, ami, Juan Perez,

quand il s'agit d'aussi graves intérêts. Je me réjouis que tu sois venu ce matin au couvent, señor Martin Alonzo; étant sur le point d'adresser des lettres à la cour par un courrier spécial, je désire savoir l'état actuel des choses. Tu crois que *la Santa-Maria* sera prête à la fin du mois?

— Oui, señor, ce bâtiment a été préparé avec la diligence convenable, et tiendra soixante matelots, si la panique qui s'est emparée de ces imbéciles de Palos nous permet de trouver ce nombre de volontaires. Les saints contemplent nos efforts, et se souviendront de notre zèle quand nous viendrons à partager avec eux les bénéfices de cette entreprise, qui n'a pas de pareille dans les annales de la marine.

— Les bénéfices, honnête Martin Alonzo, dit le prieur, seront dans l'extension des domaines de l'Eglise et de la gloire de Dieu.

— Sans doute, c'est le but commun, frère Juan Perez, mais il est permis à un pauvre marin de songer à sa femme et à ses enfants. J'ai cru voir que le señor Colomb pensait lui-même qu'on retirerait de cette visite au Cathay quelque avantage pécuniaire.

— Tu ne t'es pas trompé, honnête Martin Alonzo, répliqua gravement Colombe, je compte voir les trésors des Indes versés dans les coffres de Castille. Ainsi, excellent prieur, les ressources nécessaires à la délivrance du saint sépulcre viendront de nous et dépendent de notre succès.

— C'est bien, señor amiral, interrompit Martin Alonzo un peu précipitamment, et cela doit nous donner du relief aux yeux de tous les chrétiens, et en particulier des moines de la Rabida. Mais il est suffisamment difficile de persuader aux marins du port d'obéir à la reine, et d'accomplir leur engagement avec nous, sans prêcher en outre une croisade comme le meilleur moyen de dépenser le peu de maravédis qu'ils auront gagnés à force de fatigues et de courage. Les dignes pilotes, Francisco, Martin Pinzon mon frère, Sancho Ruiz, Pedro Alonzo Nino, et Bartolomeo Roldan, nous sont tous attachés solidement par les liens de la loi, mais s'ils trouvent une croisade au bout du voyage, tous les saints du calendrier auront à peine assez d'influence pour les empêcher de violer leur engagement.

— Ma conduite à mon retour me regarde seul, répondit Colomb avec calme. Tout homme, ami Martin Alonzo, sera jugé par ses actions et appelé à accomplir ses vœux. A ceux qui ne promettront rien, on ne demandera rien, et on ne donnera rien lors du grand compte définitif de la race humaine. Mais quelles nouvelles de *la Pinta?* ton vaisseau est-il vraiment en état d'affronter l'Atlantique?

— Comme il arrive pour tous les vaisseaux mis en réquisition, l'ouvrage a été lentement, señor, et sans être accompagné de la joyeuse activité que montrent ceux qui travaillent pour leur compte et de plein gré.

— Ces stupides mariniers travaillent sans le savoir pour leur propre avantage, reprit Colomb; c'est le devoir des ignorants de se laisser conduire par les plus éclairés, et d'être reconnaissants de l'accroissement des connaissances qu'ils en retirent, quoiqu'ils l'acquièrent contre leur volonté!

— C'est positif, ajouta le prieur; autrement les fonctions de nous autres hommes d'église se réduiraient à bien peu de chose: la foi, la foi dans l'Eglise est le premier et le dernier devoir du chrétien.

— Cela semble raisonnable, messeigneurs, répliqua maître Alonzo, mais les ignorants acceptent difficilement ce qu'ils ne comprennent pas. Quand un homme s'imagine être condamné à une mort inouïe, il est peu disposé à voir les bénéfices qui l'attendent au delà du tombeau. Cependant l'équipement de *la Pinta* est plus avancé que celui de nos autres navires; elle a tous ses matelots bien dûment engagés.

— Il reste encore *la Nina*, ajouta Colomb; quand elle sera prête, quand nos devoirs religieux seront accomplis, nous pourrons enfin mettre à la voile.

— Oui, señor, mon frère Vicente Yañez a consenti à se charger de ce petit bâtiment, et ce qu'un Pinzon promet un Pinzon l'accomplit. *La Nina* sera prête à portir avec *la Santa-Maria* et *la Pinta*, et il faudra que le Cathay soit bien loin pour que nous ne l'atteignions pas avec l'un ou l'autre de nos vaisseaux.

— C'est encourageant, voisin Alonzo, reprit le prieur en se frottant encore les mains, et je ne mets pas en doute la réussite, malgré les pronostics des médisants.

— Ils tiennent de sots propos comme toujours, frère Juan Perez; pourtant il n'est pas un marin qui n'admette qu'on voit d'abord sur l'Océan les hautes voiles, quoique ce soient les plus petites; mais ils affirment que cela vient du mouvement des eaux et non de la rondeur de la terre.

— Aucun d'eux n'a-t-il jamais observé les ombres que jette la terre dans les éclipses de lune? demanda Colomb avec calme mais en souriant de sa question comme un homme qui, ayant approfondi un problème naturel, pose négligemment une des preuves les plus simples aux gens peu disposés à le sonder. Ne voient-ils pas que ces ombres sont rondes, et ne savent-ils pas qu'une ombre ronde ne peut provenir que d'un corps rond?

— C'est concluant, bon Martin Alonzo, et cela doit dissiper les doutes des plus imbéciles cancaniers de la côte. Dites-leur de faire le tour de leurs habitations en commençant à droite et de voir si, en longeant les murs, ils ne reviennent point par la gauche au point d'où ils sont partis.

— Si nous pouvions, révérend prieur, expliquer notre voyage par des exemples aussi familiers, il n'y aurait pas d'ignorant à Moguer ou de courtisan à Séville qui n'arrivât à en pénétrer le mystère; mais autre chose est de poser nettement un problème ou de trouver des gens capables de le comprendre. J'ai fait l'autre jour un raisonnement analogue à l'alguazil de Palos, et il m'a demandé si je comptais revenir de ce voyage par la ville de Grenade. La meilleure manière de persuader ces braves gens serait, je crois, d'aller au Cathay par l'ouest et d'en revenir.

— C'est ce que nous ferons bientôt, maître Martin Alonzo, dit Colomb d'un ton enjoué, mais l'instant de notre départ approche et il est bon qu'aucun de nous ne néglige ses devoirs de religion. Je t'invite à te confesser, señor Pinzon, et j'espère qu'avant de quitter le port tous mes compagnons recevront avec moi la sainte communion. Cet excellent prieur confessera Pedro de Muñoz et moi, et que chacun s'adresse au saint conseiller qu'il a coutume de prendre.

Après ces pieuses injonctions, on s'entretint un moment des détails des préparatifs, puis les interlocuteurs se séparèrent, et quelques jours se passèrent dans d'actives occupations. Le jeudi matin, 2 août 1492, Colomb entra dans la chambre de frère Juan Perez. Il était vêtu comme un pénitent, et son air de calme et de dévotion prouvait que ses pensées avaient toutes pour objet ses péchés et la bonté de Dieu. Le zélé prieur l'attendait, et le grand navigateur s'agenouilla aux pieds de celui devant lequel Isabelle avait souvent courbé les genoux. La religion de Colomb avait la couleur de son siècle, ce qui doit être commun à la religion de tous les hommes, à un degré plus ou moins grand. Sa confession eut donc ce mélange de profonde piété et d'erreurs contradictoires que rencontre si souvent le moraliste en scrutant l'esprit humain. La vérité de cette disposition particulière sera mieux sentie si l'on fait connaître quelques-unes des fautes dont s'accusait cet homme extraordinaire.

— Ensuite, dit Colomb après avoir confessé les faiblesses les plus familières à l'espèce humaine, je crains de m'être trop exalté en méditant mon voyage, et de m'être regardé comme élu par Dieu pour un but que se proposent sa sagesse et sa science infinies.

— Ce serait une grave erreur, mon fils, et je te prémunis avec soin contre l'excès de la présomption. Que Dieu choisisse ses instruments, c'est incontestable; mais il faut se garder de prendre les impulsions de l'amour-propre pour les mouvements de l'Esprit divin! Il est dangereux pour ceux qui n'ont pas reçu les ordres de se croire des vases d'élection.

— Je m'efforce de penser comme vous, saint moine, répondit doucement Colomb, et cependant une voix intérieure, illusoire ou venue du ciel, me porte à croire ce que je viens de vous avouer. J'essaie de l'étouffer, et surtout de donner à mes sentiments une direction utile à la gloire du nom de Dieu et aux intérêts de son Eglise visible.

— C'est bien; mais cependant défends-toi de trop de confiance en ces impulsions intérieures. Tant qu'elles ne tendent qu'à accroître ton amour pour l'Etre suprême, tu peux être certain qu'elles sont de bonne nature; mais si elles ont pour but la glorification de ton amour-propre, fuis-les comme tu fuirais les embûches du démon.

— Je l'envisage ainsi; et maintenant que j'ai débarrassé ma conscience de son fardeau, puis-je espérer l'absolution, mon père?

— Ne te rappelles-tu pas, mon fils, d'autres péchés qui ne doivent point rester cachés devant le maître de tous les cœurs?

— Mes fautes sont nombreuses, saint prieur, et ne sauraient être trop vivement blâmées, mais je crois les avoir toutes énumérées.

— N'as-tu rien à te reprocher dans tes rapports avec ce sexe que le diable emploie souvent pour nous tenter et que les anges chargent parfois de la distribution de leurs grâces?

— J'ai péché comme tout homme, mon père; mais n'ai-je déjà pas fait mention de ces péchés?

— As-tu songé à doña Béatrix Enriquez, à ton fils Fernando, qui languit en ce moment dans notre couvent de la Rabida?

Colomb inclina la tête, et le profond soupir qui s'échappa de sa poitrine trahit la force de sa contrition.

— Tu dis vrai, mon père; c'est un tort que je ne réparerai jamais, quoique je m'en sois souvent confessé. Inflige-moi la pénitence qui m'est due, et tu verras comment un chrétien sait se courber sous ton juste châtiment.

— Cette bonne intention est tout ce que l'Eglise exige, et tu es maintenant occupé d'un service trop important pour elle pour que de moindres considérations te détournent de ton but principal. Cependant un ministre de l'autel ne peut s'abstenir de te réprimander. Tu diras un *pater* chaque jour, pendant vingt jours, à cause de ce grand péché; après cette pénitence, l'Eglise t'exemptera de ce devoir spécial, car tu approcheras alors de la terre de Cathay, et rien ne devra contrarier l'essor de tes pensées.

Le digne prieur prescrivit ensuite plusieurs pénitences légères, dont la plupart se bornaient à une augmentation modérée des devoirs journaliers de la relion. Le tour de Luis vint ensuite et plus d'une fois le prieur sourit involontairement en écoutant cet impétueux jeune homme, qui, par une disposition irrésistible, comparait les observations du

prieur à celles de Mercedès, plus douces et plus naturelles. La pénitence infligée à Luis ne fut pas exempte de sévérité, mais le jeune homme, peu habitué aux rigueurs du confessionnal, se regarda comme quitte de ce devoir, et assez puni par la longueur du compte qu'il avait été obligé de rendre.

Martin Alonzo Pinzon et les autres marins se confessèrent de leur côté. Puis vint une scène qui caractérisait l'époque, et qui eût eu tout temps fait impression sur des hommes prêts à s'embarquer pour une aussi périlleuse exédition.

On célébra la grand'messe dans la chapelle du couvent, et Colomb reçut avec componction l'hostie des mains de frère Juan Perez. Tous ses compagnons communièrent à son exemple : à cette époque, les raisonnements humains n'avaient pas été substitués à la foi et aux pratiques de l'Eglise assez pour qu'on en regardât les cérémonies comme le but et non comme les moyens de la religion. Plus d'un rude marin dont la vie ordinaire était loin d'être sainte s'agenouilla ce jour-là devant l'autel avec une soumission qui le plaça momentanément sur le chemin de la grâce. Il y aurait de la présomption à supposer que l'Etre infini, auquel ces grossiers matelots s'adressaient, ne fût pas touché de commisération pour leur ignorance et même pour leur superstition. Nous raillons les prières de ceux qui sont en danger, sans songer que ce sont autant d'hommages rendus à la puissance de Dieu; nous regardons ces boutades de dévotion comme des actes d'hypocrisie, parce que la même pureté ne préside pas à la conduite journalière. Il serait plus humble de se rappeler les infirmités générales de l'espèce humaine; de se dire que, personne n'étant parfait, ce n'est qu'une question de degrés, et que l'être qui lit dans les cœurs peut accepter les invocations de ceux même dont la vie n'est pas toujours conforme à ses lois. Ces éphémères mais pieuses émotions sont l'œuvre du Saint-Esprit, puisque le bien ne saurait émaner d'une autre source, et il est aussi déraisonnable qu'irrévérencieux d'imaginer que la Divinité méprise complétement les effets de sa grâce, quelle que soit leur faiblesse.

Abstraction faite des dispositions générales de la plupart des communiants, il est presque certain que, ce jour-là, s'agenouilla devant l'autel de la Rabida, en la personne du grand navigateur, un homme qui avait habituellement une profonde déférence pour la religion et un respect constant pour ses cérémonies. Colomb n'était pas à la lettre un dévot; mais un enthousiasme paisible et solide, qui s'était porté vers le christianisme, le disposait à compter sur la main protectrice de Dieu. Il est peu douteux qu'il se soit regardé comme un instrument providentiel. Si un pouvoir régulateur dirige réellement tous les événements de ce monde, qui osera dire que cette idée de Colomb ait été erronée, aujourd'hui qu'elle a été justifiée par le résultat? La conviction qui le poussait et soutenait constamment son courage est une preuve de la possibilité du fait. Dans ce cas, il est probable qu'une ardente croyance en sa destinée a été un des moyens employés par un pouvoir surnaturel pour déterminer son agent humain à accomplir l'œuvre dont il était chargé.

Sans examiner la question, il est positif que Colomb observa les rites de l'Eglise en cette occasion avec la certitude de la vérité de sa mission et les plus brillantes espérances de succès. Quant à ses compagnons, ils avaient chancelé plusieurs fois durant le cours des préparatifs. Le découragement prédominait chez eux sur l'espérance, principalement à cause des appréhensions des mères, des femmes, et de celles qui éprouvaient pour les marins un intérêt aussi tendre, quoique moins disposées à en convenir ouvertement. L'or était le but de leur ambition, et il y avait des moments où ils étaient prêts à tout risquer pour atteindre les mines inépuisables et les trésors de l'Orient; mais ces impressions étaient passagères, et c'était en partie le découragement des communiants qui leur inspirait tant de piété.

— Vos gens ne sont pas des plus joyeux, señor almirante, dit don Luis en quittant le couvent de la chapelle; à vrai dire, on aimerait à voir une expédition de cette grandeur appuyée par des cœurs joyeux et des physionomies riantes.

— Imagines-tu, jeune comte, que les plus riants de visage sont les plus fermes de cœur, ou qu'on est faible parce qu'on a l'air rassis? Ces honnêtes mariniers songent à leurs péchés, et loin de vouloir souiller une aussi sainte entreprise par la corruption de leurs cœurs, ils cherchent à se purifier et à se préparer convenablement en se soumettant à la volonté de Dieu. Je crois, Luis, que tu n'es pas toi-même sans éprouver de pieuses inspirations.

Des rapports fréquents avaient inspiré à Colomb pour le jeune seigneur une espèce d'intérêt paternel qui diminuait la distance établie entre eux par le rang.

— Par san Pedro, mon nouveau patron, señor almirante, je songe plus à Mercedès de Valverde qu'à toute autre chose dans cette grande affaire; c'est mon étoile polaire, ma religion, mon Cathay. Va, au nom du ciel, découvrir Cipango ou les régions inconnues des Indes; brave le grand khan sur son trône, et je te suivrai, n'importe avec quelle lance ou quelle épée, jurant que la vierge de Castille n'a pas d'égale, et saccageant l'Orient, uniquement pour prouver à la face du monde qu'elle est sans pareille, de quelque partie de la terre que viennent ses rivales.

Quoique Colomb eût été déridé par ce discours amphigourique, il ne jugea pas moins prudent de blâmer le sentiment qui l'avait dicté.

— Je suis affligé, mon jeune ami, de ne pas te trouver dans des dispositions convenables; ne peux-tu prévoir la longue suite de merveilleux événements qui découlera de ce voyage : la conversion des peuples, la conquête d'empires lointains, l'éclaircissement de plusieurs questions scientifiques, d'inépuisables richesses, et, pour couronner l'œuvre, la délivrance du sépulcre de Dieu?

— Sans doute, sans doute, señor Colomb; sans doute, je vois tout cela; mais je vois à la suite doña Mercedès. Que m'importe de l'or? j'en possède ou j'en posséderai bientôt plus qu'il ne m'en faut. Que me fait l'extension du pouvoir de la Castille, à moi qui n'en serai jamais roi? Quant au saint sépulcre, donnez-moi Mercedès, et, comme feu mes ancêtres, je suis prêt à rompre une lance avec le plus fort mécréant qui ait jamais porté un turban. Bref, señor almirante, sois mon guide, et, quoique dirigé par des vues différentes, ne doute pas que nous n'arrivions ensemble au bout de la lice; je sens qu'il faut t'aider dans ce noble dessein, et tu dois peu t'inquiéter de mes motifs.

— Tu es un écervelé, Luis, et il faut t'excuser, ne fût-ce que par égard pour la douce et pieuse jeune fille qui semble occuper toutes tes pensées.

— Vous l'avez vue, señor, et vous pouvez dire si elle ne mérite pas l'adoration de toute la jeunesse espagnole.

— Elle est belle, noble, vertueuse et zélée pour l'expédition; ce sont de rares mérites qui peuvent te faire pardonner ton enthousiasme; mais n'oublie pas que, pour l'obtenir, tu dois d'abord découvrir le Cathay.

— Je le vois déjà des yeux de l'imagination, et Mercedès est sur le rivage, souriant à ma bienvenue; et par saint Paul! elle me fait parfois signe, avec ce sourire dont le charme ensorcelle l'âme, et dont la modestie dompte les sens. Que sainte Marie nous envoie vite un bon vent pour que nous puissions quitter cette ennuyeuse rivière et ce triste couvent!

Colomb ne répondit point; car, malgré tous ses égards pour l'impatience d'un amant, ses pensées étaient dirigées vers des sujets trop graves pour s'amuser longtemps d'amoureuses folies,

CHAPITRE XIII.

L'instant du départ arriva enfin. Le moment désiré par le Génois était proche et effaçait des années de pauvreté, d'abandon, de lenteurs; si elles se représentaient à sa mémoire, ce n'était plus avec l'amertume qui suit l'espérance déçue. Le navigateur se voyait enfin en possession des moyens d'atteindre le grand objet pour lequel il avait vécu depuis quinze ans, avec l'idée de faire du succès de sa présente expédition un chemin pour arriver à la conquête du saint sépulcre. Pendant que ceux qui l'entouraient comparaient avec étonnement la faiblesse des moyens avec l'immensité des mers, et frémissaient de la témérité d'une entreprise qui semblait braver les lois de la nature et annihiler les arrêts de la Providence, Colomb était devenu plus tranquille à mesure que l'heure de mettre à la voile arrivait, et son esprit était dans un ravissement dont la vivacité était contenue par sa sagesse. Frère Juan Perez murmurait à l'oreille de Luis qu'il pouvait comparer la joie de l'amiral à l'extase tempérée d'un chrétien qui va quitter un monde de malheur pour entrer en jouissance de l'immortalité qu'il ignore, mais dont il est sûr.

Ces dispositions étaient loin d'être celles de tous les habitants de Palos. L'embarquement eut lieu le 2 août dans l'après-midi; l'intention du pilote était de conduire ce jour-là les navires à la hauteur de la côte de Huelva, où la position était plus avantageuse pour faire voile qu'en face de Palos. La distance n'était rien, mais c'était le commencement du voyage, et pour la plupart ce court mouvement semblait les arracher à la vie. Colomb, ayant une lettre à envoyer à la cour et d'autres devoirs à accomplir, fut le dernier à s'embarquer; enfin il quitta le couvent, et accompagné de Luis et du prieur, il se dirigea vers la plage. La route fut silencieuse, car tous trois étaient livrés à de profondes méditations; jamais l'expédition n'avait paru si périlleuse et si incertaine à l'excellent franciscain. Colomb repassait dans sa mémoire les détails de ses préparatifs, et Luis songeait à la vierge de Castille (c'était ainsi qu'il avait coutume d'appeler Mercedès) et aux longues journées qu'il allait passer loin d'elle.

Le trio s'arrêta dans un endroit écarté du rivage en attendant l'arrivée d'une embarcation. Là, frère Juan Perez se sépara des deux aventuriers; le long silence qu'ils avaient observé était plus éloquent que tous les discours ordinaires, mais il devenait nécessaire de le rompre. Le prieur, profondément affecté, eut à peine la force de parler.

— Señor Colomb, dit-il enfin, il y a de longues années que tu as frappé pour la première fois à la porte de Santa-Maria de Rabida, et ce furent pour moi des années d'amitié et de vive satisfaction.

— Je l'ai partagée, frère Juan Perez, quoique mes sollicitations aient rendu ce temps mortel pour moi. Ne crois pas que j'oublie jamais l'heure où, sans abri, sans nourriture, voyageant à pied, je vins implorer la charité du couvent. L'avenir est dans les mains de Dieu, mais le passé est gravé dans mon cœur. Tu as été mon ami constant, cher prieur, lorsque l'obscur Génois n'avait aucun crédit. Si je parviens à modifier l'opinion des hommes à mon égard...

— Elle a déjà changé, señor almirante, interrompit frère Perez avec ardeur. N'as-tu pas la commission de la reine, l'appui de Ferdinand, celui de ce jeune noble, quoiqu'il soit incognito? N'emportes-tu pas avec toi tous les vœux des hommes éclairés et notre espoir plutôt que nos craintes?

— C'est possible, cher Juan Perez, si tu juges des autres par toi-même. Je serai accompagné de tes vœux et de tes prières; mais peu de gens en Espagne respecteront Colomb pendant que nous serons errants sur le vaste désert de l'Océan. En ce moment même, quand nous avons le moyen de développer nos théories, quand nous sommes sur le seuil du grand portique des Indes, peu de gens, je le crains, croient à nos chances de succès.

— Tu as pour toi doña Isabelle, señor.

— Et señora Mercedès! s'écria Luis, sans parler de ma bonne tante!

— Je ne demande que quelques mois, señores, repartit Colomb la face levée vers le ciel, la tête découverte, ses cheveux gris flottant au vent et ses yeux étincelants de la lueur de l'enthousiasme; quelques mois seulement qui passeront inaperçus pour les heureux, que les misérables mêmes trouveront supportables, et qui nous sembleront des siècles. Prieur, j'ai souvent quitté la terre avec la conviction que je portais ma vie dans ma main, avec la connaissance des dangers de l'Océan et avec l'attente de la mort plutôt que celle d'un heureux retour; mais en cet heureux instant aucun doute ne m'assiége; quant à ma vie, je sais qu'elle est à la garde de Dieu; quant au succès, je sens qu'il est dans les desseins de Dieu.

— Ce sont des sentiments dignes d'un moment aussi grave, señor, et j'espère fermement que le résultat les justifiera. Mais voilà l'embarcation, et il faut nous séparer, señor. Mon fils, tu sais que mon esprit te suivra dans cette puissante entreprise.

— Saint prieur, souviens-toi de moi dans tes prières; je suis faible, et j'ai besoin de ton appui. Je crois fermement à l'efficacité de ton intercession aidée de celle de ta pieuse communauté, et tu diras pour nous quelques messes?

— Ne doute pas de nous, mon ami; tout ce que la Providence peut mettre en pratique auprès de la Vierge et des saints sera employé en ta faveur. Il n'est pas donné à l'homme de prévoir les événements dont dispose la Providence, et quoique nous regardions ton entreprise comme certaine et raisonnable, elle peut néanmoins échouer.

— Elle ne peut échouer, mon père; Dieu qui nous a dirigés jusqu'ici ne le souffrira pas.

— Qui sait, señor Colomb? notre sagesse est comme un grain de sénevé au milieu des sables de cette plage comparativement aux impénétrables desseins du ciel. Comme il est possible que tu reviennes frustré de ton espoir, j'allais dire que la porte de Santa-Maria te sera toujours ouverte, puisque une noble tentative est aussi méritoire à nos yeux qu'un succès aux yeux des autres.

— Je comprends, saint prieur, et la coupe et le morceau de pain que tu offris au jeune Diego ne me furent pas plus agréables que cette preuve de ton amitié! Je ne veux point partir sans ta bénédiction.

— Agenouille-toi donc, señor, car tu ne la recevras pas de Juan Perez de Marchena, mais du ministre de Dieu et de l'Eglise; et pour un acte aussi important on peut s'agenouiller, même sur les sables de ce rivage.

Les yeux de Colomb et du prieur étaient baignés de pleurs; car le cœur de chacun d'eux éprouvait un attendrissement naturel dans une heure si solennelle. Colomb aimait frère Jean, parce que celui-ci s'était montré son ami, quand ses amis étaient timides et en petit nombre; le digne moine avait le plus vif attachement pour le grand navigateur; chacun d'eux aussi honorait et appréciait les motifs de l'amitié, et ils avaient un lien d'union dans leur commun respect pour la religion chrétienne. Colomb s'agenouilla sur le sable, et reçut la bénédiction de son ami avec la soumission de la foi et le respect d'un tendre fils béni par son père.

— Et toi, jeune seigneur, reprit frère Juan Perez d'une voix étouffée, tu n'en vaudras pas moins pour recueillir les prières d'un jeune ecclésiastique.

Comme la plupart des hommes de son siècle, don Luis, malgré l'impétuosité de sa jeunesse, gardait enchâssée en son cœur l'image du Fils de Dieu, et conservait l'habitude de respecter les choses saintes; il s'agenouilla sans hésitation et écouta avec reconnaissance les paroles tremblantes du prêtre.

— Adieu, saint prieur! dit Colomb en pressant la main de son ami. Tu m'es resté fidèle quand tous m'abandonnaient; mais le jour est proche où ceux qui ont eu confiance en ma prédiction cesseront de montrer de l'embarras en entendant prononcer mon nom. Oublie-nous pendant quelques mois en toute chose, excepté dans tes prières, et alors attends des nouvelles qui illustreront la Castille, au point que la conquête de Grenade ne sera que d'un intérêt secondaire dans le règne glorieux de Ferdinand et d'Isabelle.

Ces mots ne furent pas prononcés avec une vaine forfanterie, mais avec l'ardeur d'un homme qui voyait si vivement la vérité cachée pour les autres, que sa vision morale produisait en lui autant de certitude que le témoignage des sens chez les hommes ordinaires. Cette affirmation consolait encore le digne franciscain longtemps après le départ de son ami.

Ils se quittèrent après s'être embrassés. Pendant ce temps la barque de Colomb avait atteint le rivage. Comme il s'en approchait lentement, une jeune femme se précipita devant lui avec égarement, se jeta au cou du jeune matelot qui était sorti de la barque pour aller à sa rencontre, et sanglota entre ses bras pendant une minute en proie au plus violent désespoir.

— Viens, viens, Pépé, s'écria enfin la jeune femme avec vivacité; et comme si elle se fût persuadée qu'un refus était impossible: Viens, Pépé; ton enfant t'a demandé en pleurant, et tu t'es déjà trop avancé.

— Non, Monica, répondit le mari jetant un regard furtif sur Colomb, qui était déjà assez près pour l'entendre. Tu sais que ce n'est point par ma volonté que je fais cet étrange voyage; j'y renoncerais de bon cœur; mais un pauvre marin comme moi ne saurait résister aux ordres de la reine.

— C'est insensé, Pépé, reprit la femme en tirant son mari par son pourpoint. J'ai déjà assez de ceci pour me briser le cœur; allons, viens revoir ton enfant.

— Tu ne vois pas que l'amiral est ici, Monica, et que nous lui manquons de respect.

La déférence habituelle que les petits avaient pour les grands suspendit un moment les plaintes de la femme. Elle regarda Colomb d'un air suppliant; ses beaux yeux noirs s'animèrent des sentiments d'une mère et d'une épouse, et elle s'adressa à Colomb lui-même.

— Señor, Pépé ne vous est plus nécessaire. Il a aidé à amener vos vaisseaux à Huelva, et maintenant sa femme et son fils le réclament.

Colomb fut touché de la douleur de cette femme, qui allait jusqu'au délire, et il lui répondit avec moins de rigueur qu'il n'en eût montré, dans un moment aussi critique, envers une personne qui provoquait à la rébellion.

— Ton mari doit s'honorer d'être choisi pour m'accompagner dans mon grand voyage; au lieu de plaindre son sort, ce serait le fait de la femme d'un bon marin de le féliciter de sa bonne fortune.

— Ne le crois pas, Pépé; il parle sous l'influence du malin esprit pour t'entraîner à ta perte. Il a blasphémé et contredit la parole de Dieu en disant que la terre est ronde, et qu'on peut faire voile à l'est en manœuvrant à l'ouest. Il veut vous faire périr, toi et les autres, en vous décidant à le suivre.

— Et pourquoi le ferais-je, bonne femme? demanda l'amiral. Qu'ai-je à gagner à la mort de ton mari ou de ses camarades?

— Je ne sais, je ne m'en inquiète pas; Pépé est tout pour moi, et il ne partira pas avec vous pour cette maudite expédition. Aucun bien ne peut résulter d'un voyage qui a commencé par un démenti donné aux vérités célestes.

— Et quel mal redoutes-tu pour ton mari dans cette traversée plutôt que dans une autre, pour tenir un pareil langage à un homme muni de l'autorité de leurs altesses? Tu savais qu'il était marin quand tu l'as épousé, et cependant tu veux l'empêcher de servir la reine, comme il est de son devoir de le faire.

— Il peut marcher contre les Maures, les Portugais, ou le peuple d'Angleterre; mais je m'oppose à ce qu'il voyage au service du prince des ténèbres. Pourquoi nous dire que la terre est ronde, señor, quand nos yeux nous montrent qu'elle est plate? Et si elle est ronde, comment un vaisseau qui a descendu l'un des côtés du monde, peut-il jamais revenir; la mer ne remonte pas, et une petite caravelle ne peut gravir une chute d'eau? Quand tu auras erré des mois entiers sur l'Océan, comment découvriras-tu la direction qu'il faut prendre pour revenir à ton point de départ? Ah! señor, Palos n'est qu'une petite ville, et quand tu l'auras perdue de vue, avec une telle confusion d'idées, tu ne la retrouveras jamais.

— Tout puérils que semblent ces discours, dit tranquillement Colomb à don Luis, ils sont aussi raisonnables que bien d'autres que j'ai été condamné à entendre depuis six ans de la bouche des savants. Quand la nuit de l'ignorance obscurcit l'esprit, les pensées entassent des arguments mille fois plus inexplicables que le phénomène dont il nie la possibilité. Je vais essayer de me faire une alliée de cette femme au moyen de la religion. Monica, es-tu chrétienne?

— Sainte Marie! señor almirante, que serais-je donc? Crois-tu que Pépé eût épousé une Mauresque?

— Ecoute-moi donc et apprends combien ta conduite est indigne d'une chrétienne; les Maures ne sont pas les seuls infidèles, mais la terre gémit sous le poids de leur multitude et de leurs péchés. Les sables de cette plage ne sont pas plus nombreux que les païens du seul empire de Cathay; car jusqu'ici Dieu n'a accordé qu'une petite partie de la terre à ceux qui croient à la médiation de son Fils: le sépulcre même du Christ est entre les mains de ses ennemis.

— On me l'a dit, señor, et malheureusement la foi est si faible parmi les sectateurs de l'Evangile qu'on n'a jamais remédié à un mal si criant!

— Ne t'a-t-on pas dit que tel serait pour un temps le sort du monde, mais que le jour viendrait où la parole, comme un son de trompette, retentirait aux oreilles des infidèles, où la terre ne serait qu'un vaste temple rempli des louanges de Dieu, de l'amour de son nom et de la soumission à sa volonté?

— Señor, les bons pères de la Rabida et nos curés de paroisse nous donnent souvent ces espérances consolantes.

— Et n'as-tu rien vu récemment pour les encourager, pour te faire

penser que Dieu se souvient de son peuple, et qu'un nouveau jour commence à poindre dans les ténèbres de l'Espagne?

— Pépé, Son Excellence fait allusion au dernier miracle du couvent où l'on assure qu'on a vu tomber de véritables larmes des yeux de la sainte Vierge qui contemple son enfant posé sur son sein.

Ce miracle était trop vulgaire pour l'intelligence de Colomb; cependant il se signa en ajoutant :

— Je ne songe pas à un prodige aussi douteux, qu'il est permis de croire ou de ne pas croire. Ta foi et ton zèle ne peuvent-ils penser à un succès des deux souverains dans lequel le pouvoir céleste s'est manifesté d'une manière signalée pour le progrès de la foi?



— Et toi, camarade, dit Colomb à Sancho Munido, tu m'as l'air de ne pas t'alarmer à la vue de l'eau trouble?

— Il veut parler de l'expulsion des Maures, Pépé! s'écria la femme en lançant à son mari un rapide regard de satisfaction; elle a eu lieu récemment, dit-on, par suite de la conquête de Grenade, où, comme je l'ai entendu dire, doña Isabelle est entrée en triomphe.

— C'est dans cette conquête que tu peux voir le commencement des grands événements de notre époque. Grenade a maintenant ses églises, et le pays si éloigné du Cathay suivra bientôt cet exemple. Ce sont les œuvres du Seigneur, femme insensée, et en empêchant ton mari de participer à cette grande entreprise, tu le prives d'une récompense éclatante dans le ciel, et tu t'exposes à attirer involontairement une malédiction au lieu d'une bénédiciion sur cet enfant même dont l'image occupe plus de place tans tes pensées que celle de son créateur et rédempteur.

La femme parut épouvantée; elle regarda attentivement l'amiral et son mari, puis elle inclina profondément la tête et se signa dévotement. Mais après cet accès d'humilité, elle se tourna de nouveau vers Colomb et lui demanda avec vivacité :

— Et vous, señor, partez-vous dans le désir et l'espérance de servir Dieu?

— C'est mon but principal; bonne femme; je prends le ciel lui-même à témoin de la vérité de mes paroles. Puisse mon voyage être aussi prospère que ce que je te dis est vrai!

— Et vous aussi, señor, dit-elle en se tournant subitement vers Luis de Bobadilla, est-ce pour servir Dieu que vous entreprenez ce voyage inouï?

— Si ce n'est pas par les ordres de Dieu lui-même, bonne femme, c'est au moins par l'inspiration d'un ange!

— Le crois-tu, Pépé?. Nous a-t-on trompés? Est-ce à tort qu'on dit tant de mal de l'amiral et de ses motifs?

— Qu'a-t-on dit? demanda tranquillement Colomb; parle librement, tu n'as rien à redonter de ma colère.

— Señor, vous avez vos ennemis tout comme un autre, et les épouses, les mères et les fiancées de Palos n'ont pas été les dernières à laisser éclater leurs emportements. D'abord on dit que vous êtes pauvre.

— Cela est si vrai et si évident, bonne femme, qu'il serait inutile de le nier. La pauvreté est-elle un crime à Palos?

— On ne considère guère les pauvres dans tout ce pays, señor; je ne sais pourquoi, quant à moi; il me semble que nous sommes comme les autres, mais on ne nous respecte guère. Ensuite, señor, on dit que vous n'êtes pas Castillan, mais Génois.

— Cela est également vrai; est-ce un crime aussi parmi les marins de Moguer, qui devraient estimer des hommes aussi fameux par leurs exploits sur mer que ceux de la superbe république?

— Je ne sais pas, señor; mais beaucoup tiennent à désavantage de ne pas appartenir à l'Espagne et surtout à la Castille, patrie de doña Isabelle elle-même; et comment serait-il aussi honorable d'être Génois que d'être Espagnol? Je préférerais voir partir Pépé avec un Espagnol, et encore un Espagnol de Palos ou de Moguer.

— Ton argument est ingénieux, sinon concluant, répliqua Colomb avec un sourire qui fut l'unique manifestation extérieure de ce qu'il éprouvait, mais est-ce qu'un homme à la fois pauvre et Génois ne peut pas servir Dieu?

— Sans doute, señor, et j'ai meilleure opinion de ce voyage depuis que je connais vos intentions, et que je vous ai vu, et que je vous ai parlé. Cependant c'est un grand sacrifice pour une jeune femme de rester seule avec un fils unique, et de laisser son mari partir pour une expédition qui excite tant de défiance.

— Voici un jeune noble, fils unique, et amant, qui plus est, amant passionné, riche, honoré, libre d'aller où il veut, qui non-seulement s'embarque avec moi, mais encore le fait avec le consentement, que dis-je! par l'ordre de sa maîtresse.

— Est-ce vrai, señor? demanda-t-elle vivement.

— Si vrai, ma bonne femme, que mes plus grandes espérances reposent sur ce voyage. Ne t'ai-je pas dit que je partais par l'inspiration d'un ange!

— Ah! ces jeunes seigneurs ont des langues séductrices! Mais, señor almirante, puisque telle est votre qualité, on dit encore que ce voyage ne peut que vous rapporter profit et honneur, tandis qu'il peut causer la mort ou le malheur de vos compagnons. Pauvre et inconnu, vous voilà transformé en officier de la reine, et quelques-uns croient que, si vous rencontriez en pleine mer les galères vénitiennes, elles seraient promptement débarrassées de leur cargaison.



Doña Inès Garaza.

— Et quel mal tout cela peut-il faire à ton mari? Je vais partout où il va, je partage ses dangers, j'expose ma vie avec lui. S'il y a de l'or de gagné, il ne sera pas oublié; si nous nous rapprochons du ciel par nos périls et nos fatigues, Pépé n'y perdra rien. Au grand jour du jugement dernier, femme, on ne demandera pas qui est pauvre ou qui est Génois.

— C'est vrai, señor, et cependant il est dur pour une jeune femme de se séparer de son mari. Franchement, désires-tu partir avec l'amiral, Pépé?

— Peu m'importe, Monica, je suis commandé pour servir la reine, et nous autres marins, nous n'avons pas le droit de mettre en question son autorité. Maintenant que j'ai entendu le discours de Son Excellence, j'ai un peu changé de manière de voir à ce sujet.

— Si l'on doit réellement servir Dieu dans ce voyage, continua la femme avec dignité, tu ne dois pas te tenir plus à l'écart qu'un autre, mon mari. Señor, voulez-vous permettre à Pépé de passer la nuit avec sa famille, à condition qu'il montera demain matin à bord de *la Santa-Maria?*

— Quelle certitude ai-je que cette condition sera respectée?

— Señor, nous sommes tous deux chrétiens, et nous servons le même Dieu, nous avons été rachetés par le même Rédempteur.

— Cela est vrai, et j'y aurai confiance. Pépé, tu peux rester jusqu'au matin, alors je t'attendrai à ton poste. Il y aura assez de rameurs sans toi.

La femme exprima sa reconnaissance par un regard, et Colomb crut lire une assurance de bonne foi dans ses nobles manières espagnoles et son air majestueux. Comme il y avait quelques préparatifs à faire avant que la chaloupe pût quitter le rivage, l'amiral et Luis se promenèrent en attendant sur la grève, engagés dans un entretien animé.

— Voilà un échantillon de ce que j'ai eu à surmonter et à endurer pour obtenir même ces faibles moyens d'accomplir les bons desseins de la Providence, observa tristement Colomb quoiqu'il parlât sans aigreur. C'est un crime d'être pauvre, d'être Génois, de ne pas être exactement ce que se croient vos juges et vos maîtres! Un jour viendra, comte de Llera, où Gênes ne se croira nullement déshonorée pour avoir donné le jour à Christophe Colomb et où votre fière Castille revendiquera ma gloire. Tu ne sais guère, jeune seigneur, combien tu as eu d'avance sur la route de la renommée et des belles actions en naissant noble et maître de vastes domaines. Tu me vois, moi déjà avancé en âge, la tête blanchie par le temps et la souffrance, et cependant je ne suis encore qu'au seuil de l'entreprise qui doit donner à mon nom une place parmi ceux des hommes qui ont servi Dieu et qui ont contribué au bonheur de leurs semblables.

— N'est-ce pas là, señor, le cours des choses par toute la terre? Ceux qui se trouvent au-dessous du niveau de leur mérite ne s'efforcent-ils pas de s'élever à la position à laquelle la nature les destine, tandis que ceux que la fortune a favorisés dans leurs aïeux ne se contentent que trop souvent de vivre d'honneurs qu'ils n'ont pas gagnés par eux-mêmes. Je ne vois dans ceci que la nature de l'homme et la marche ordinaire du monde.

— Tu as raison, Luis, mais la philosophie et le fait sont deux. On peut raisonner froidement sur des principes dont la mise en pratique est pénible. Tu as une généreuse et mâle nature, jeune homme; tu ne crains ni les railleries des chrétiens ni la lance des Maures, et tu ne le cèdes à personne en intrépidité et en sincérité. Toi qui es Castillan, crois tu vraiment aussi qu'un homme de ton pays vaille mieux qu'un homme de Gênes?

— Non pas lorsque celui de Gênes est Christophe Colomb, señor, et que celui de Castille n'est que Luis de Bobadilla, répondit le jeune homme en riant.

— Non, je veux une réponse : as-tu quelque opinion semblable à celle que la femme de Pépé a si ouvertement avouée?

— Que voulez-vous, señor Christophe, l'homme est le même en Espagne que parmi les Italiens et les Anglais. N'est-ce pas son grand péché de penser bien de lui-même et mal de son voisin?

— Luis, on ne doit pas répondre par un axiome à une question toute simple, franchement posée.

— Ni prendre pour évasive une réponse civile et candide. Nous autres de Castille, nous sommes des chrétiens humbles et très-dévots par la même raison que nous nous croyons tous sans faute et que nous regardons tout le reste du monde comme des pécheurs endurcis. Par san Iago, de sainte mémoire, un peuple peut bien être vain d'avoir produit une reine comme doña Isabelle et une jeune fille comme Mercedès de Valverde.

— Voilà qui est doublement loyal, d'être fidèle à la reine et à sa maîtresse, et je dois me contenter de cette déclaration, bien que ce ne soit pas une réponse. Mais, quoique je ne sois pas Castillan, les Guzman même n'ont pas osé entreprendre ce voyage à Cathay, et la maison de Transtamare peut encore être heureuse de reconnaître les services d'un Génois. Peu importe à Dieu les conditions et les démarcations humaines lorsqu'il choisit ses agents, car la plupart des saints étaient des Juifs méprisés, tandis que Jésus lui-même venait de Nazareth. Nous verrons, nous verrons, jeune homme, ce que trois mois révèleront à l'admiration du genre humain.

— Señor almirante, si mes espérances sont réalisées et mes prières exaucées, ce sont les royaumes du grand khan et l'île de Cipango; s'il n'en est pas ainsi, nous sommes hommes à supporter non-seulement nos fatigues, mais aussi nos mécomptes.

— De mécomptes en cette affaire, don Luis, je n'en prévois aucun. Maintenant que j'ai pour soutien la foi royale d'Isabelle et ces bonnes caravelles, le pêcheur qui va de Madère à Lisbonne n'est pas plus certain d'arriver à son port que moi de gagner le Cathay.

— Ce qu'aucun autre navigateur ne ferait, vous l'accomplirez, je n'en doute point, señor Colomb; cependant l'homme est sujet au désappointement, et il serait bon pour nous tous d'y être préparés.

— Le soleil qui descend derrière cette colline n'est pas plus évident à mes yeux que cette route des Indes. Je la vois depuis dix-sept ans aussi distincte que les vaisseaux sur la mer, brillante comme l'étoile polaire, et, je n'en doute pas, aussi réelle. Il est bon de parler de désappointement, puisque c'est le sort de l'homme; et qui peut mieux le savoir que celui qui a été guidé par de trompeuses espérances pendant toutes les plus belles années de sa vie, tantôt encouragé par des princes, des hommes d'Etat, des ecclésiastiques, tantôt joué, raillé comme un rêveur qui n'a ni faits ni arguments dont il puisse s'étayer?



Prise de possession des terres découvertes par Christophe Colomb, au nom de Ferdinand et d'Isabelle.

— Par mon nouveau patron san Pedro! señor almirante, vous avez longtemps mené une bien triste vie; les trois mois qui vont venir seront des mois importants pour vous?

— Tu connais peu le calme de la conviction et de la confiance, Luis, répondit Colomb, si tu crois que quelques doutes me tourmentent à mesure que l'instant de l'épreuve s'approche. Ce jour est le plus heureux que j'aie vu depuis de longues années; car quoique les préparatifs ne soient pas bien considérables, que nos vaisseaux ne soient que légers et de faible dimension, c'est par eux que va éclater sur le monde une lumière longtemps cachée, et c'est par eux que la Castille va s'élever bien au-dessus de toutes les autres nations chrétiennes.

— Tu dois regretter, señor Colomb, que ce ne soit pas Gênes, ta terre natale, qui soit maintenant au moment de recevoir cette grande faveur, après s'en être rendue digne par des dons libres et généreux dans l'intérêt de ce grand voyage.

— Ce n'a pas été la moindre de mes peines, Luis; il est dur d'abandonner sa patrie et de chercher de nouvelles liaisons quand la vie approche de son terme, quoique nous autres marins nous sentions moins le mal du pays que ceux qui ne quittent jamais la terre. Mais Gênes n'a pas voulu de moi; et si l'enfant est tenu d'honorer et d'aimer son

père, le père est également tenu de protéger et de nourrir l'enfant. Lorsque celui-là oublie son devoir, il ne faut pas blâmer celui-ci s'il recherche assistance partout où il peut en trouver. Tous les devoirs humains ont des bornes; nos devoirs envers Dieu sont les seuls qu'il faille toujours accomplir et qui réclament continuellement notre attention. Gênes ne m'a été qu'une marâtre, et, bien que rien ne me pût décider à lever le bras contre elle, elle n'a plus de droit sur moi. De plus, lorsque l'objet qu'on se propose est le service de Dieu, peu importe quel homme on prend pour instrument. On ne peut pas facilement haïr la terre de sa naissance, mais l'injustice peut amener à cesser de l'aimer. Le lien est mutuel : lorsque la patrie cesse de protéger la personne, la réputation, la propriété ou les droits, le sujet est dégagé de tous ses devoirs. Si la fidélité suit la protection, la protection devrait suivre la fidélité. Doña Isabelle est maintenant ma souveraine, et après Dieu, c'est à elle seule, à elle seule que je me dévouerai.

En ce moment, on annonça que la pinasse attendait, et nos deux aventuriers s'embarquèrent aussitôt.

Il ne fallait rien moins que la conviction profonde et enracinée d'un naturel ardent pour inspirer à Colomb de la joie d'avoir enfin obtenu les moyens de satisfaire sa passion de découverte, quand il se mit à considérer froidement quels étaient ces moyens. Les noms de ses vaisseaux, *la Santa-Maria*, *la Pinta* et *la Nina*, ont déjà été mentionnés, et on a un peu parlé de leurs dimensions et de leur construction. Cependant une rapide esquisse de ces bâtiments, et notamment de celui où Colomb et Luis de Bobadilla furent reçus en ce moment, peut aider le lecteur à se former une idée du caractère de cette grande entreprise.

Le vaisseau-amiral était *la Santa-Maria*, bâtiment d'un port double de celui du navire le plus considérable après lui. Il avait été arrimé avec plus de soin que les autres, et on avait eu quelques égards à la dignité et au bien-être de l'amiral qu'il devait porter. Non-seulement il était ponté, mais on avait pratiqué sur la dunette un logement pour Colomb. On ne saurait se former une idée exacte de l'aspect de *la Santa-Maria* d'après nos vaisseaux actuels, si bien gréés, si symétriques et si bas de l'arrière; car, quoique *la Santa-Maria* eût une poupe et un gaillard d'arrière, elle n'était pas construite avec la grâce et la légèreté d'à présent. La dunette s'appelait un château, et y ressemblait en effet. Le gaillard d'avant, où étaient pratiquées la plupart des cabines, était d'une largeur disproportionnée, s'élevait comme une construction séparée sur les bossoirs du vaisseau, et occupait, de l'avant à l'arrière, environ un tiers du tillac. Ceux qui ne connaissent pas les vaisseaux dont on se servait en Europe il y a un siècle ne comprendront pas bien comment de si petits bâtiments pouvaient sans danger s'élever si haut au-dessus de l'eau. Mais cette difficulté peut être résolue, car un grand nombre de vieux vaisseaux offrant quelques-unes de ces particularités ont existé de mémoire d'homme, et nous-même en avons pu examiner quelques-uns. Les relèvements de ces vaisseaux étaient aux lignes de flottaison ou très-peu au-dessus, et les baux de leurs gaillards d'arrière étaient réduits d'un quart ou à peu près. Au moyen de ces précautions, leur grande hauteur hors de l'eau n'était pas aussi à redouter qu'elle l'eût été sans elles, et, comme c'étaient des vaisseaux uniformément courts, possédant l'avantage de lever facilement de l'avant et qu'en outre ils étaient bas accastillés, on pouvait les considérer comme sûrs en mer. Etant aussi courts, ils avaient aussi un grand bau pour leur tonnage; ce qui était au moins un élément de sécurité, sinon de rapidité. Quoique nous les appelions vaisseaux, ces bâtiments n'étaient pas gréés comme ceux d'aujourd'hui; leurs esparres dormants étaient comparativement plus longs que ceux qui sont en usage maintenant, tandis que leurs autres esparres étaient beaucoup moins nombreux et beaucoup moins importants que ceux qui, dans nos bâtiments, s'élèvent comme des aiguilles vers les nuages; nécessairement un navire n avait pas, dans le quinzième siècle, le même nombre d'esparres et de mâtereaux que dans le dix-neuvième. Le terme dont on se sert dans toutes les parties méridionales de l'Europe étant directement tiré du mot latin *navis*, il était appliqué plutôt comme nom générique, que comme nom distinctif, et n'indiquait aucune particularité dans la construction ou le gréement. La caravelle était un vaisseau en ce sens; mais non peut-être dans toute la rigueur du mot, si nous entrons dans les classifications plus minutieuses des marins.

Ce n'est pas sans raison qu'on a considéré comme un fait très-important l'absence de ponts sur deux des vaisseaux faisant partie de cette expédition extraordinaire. A cette époque, où la plupart des voyages sur mer se faisaient dans une direction parallèle aux côtes, et où ceux même qui s'étendaient jusqu'aux îles s'effectuaient en peu de jours, les vaisseaux s'éloignaient rarement de terre, et les marins avaient coutume, pratique qui s'est maintenue jusqu'à notre temps dans les mers méridionales de l'Europe, de chercher un port à l'approche du mauvais temps. Ainsi des ponts n'étaient pas aussi nécessaires, soit pour la sécurité des bâtiments, soit pour la protection de la cargaison, ou pour la commodité des passagers, que dans le cas où il faut braver toute la fureur des éléments. Que le lecteur n'aille cependant pas se représenter un vaisseau complétement dépourvu de couverture supérieure, parce qu'il n'est pas rangé dans la classe des vaisseaux pontés; car même des caravelles, lorsqu'elles allaient en pleine mer, avaient ordinairement des gaillards d'arrière et d'avant, avec des passavants, des toiles goudronnées et d'autres moyens semblables d'empêcher la lame de porter atteinte à la cargaison.

Cependant, après toutes ces explications, il faut avouer que les apprêts de la grande entreprise de Colomb, tandis que l'imagination des citadins en exagérait l'insuffisance, frappaient les marins expérimentés par leur disproportion avec l'importance et les périls de cette expédition. On ne saurait croire que les marins de l'époque les regardassent comme tout à fait insuffisants, car des hommes aussi accoutumés à l'Océan que les Pinzon n'auraient pas voulu risquer leur vaisseau, leur argent et leurs personnes dans une expédition qui n'aurait pas présenté les conditions ordinaires de sécurité.

CHAPITRE XIV.

Colomb, à peine arrivé sur le pont de *la Santa-Maria*, se retira dans son logement, et Luis n'eut plus d'occasion de causer avec lui pendant la soirée. Il occupait, il est vrai, une partie de cette chambre, sous le titre emprunté de secrétaire de l'amiral; mais le grand navigateur était tellement occupé à achever les préliminaires du départ qu'on ne pouvait l'interrompre, et le jeune homme parcourut les étroites limites du pont, jusqu'à près de minuit, songeant comme d'ordinaire à Mercedès et à son retour. Lorsqu'il vint s'étendre sur son matelas, il trouva Colomb déjà enseveli dans un profond sommeil.

Le lendemain était un vendredi, et il est digne de remarque que le plus grand et le plus heureux voyage qu'on ait jamais fait sur ce globe fut commencé un jour de la semaine si funeste aux yeux des marins qu'ils ont souvent différé de mettre à la voile pour éviter des conséquences inconnues mais redoutées. Luis fut un des premiers qui reparurent sur le pont, et, levant les yeux, il aperçut l'amiral déjà sur pied et en possession du sommet de la haute poupe ou du château, dont les étroites limites étaient consacrées à l'usage exclusif des privilégiés, semblable en cela à la promenade plus étendue de notre moderne gaillard d'arrière. C'était de là que celui qui dirigeait les mouvements d'une escadre surveillait les évolutions, donnait les signaux, faisait ses observations astronomiques et prenait l'air. Cet espace, à bord de *la Santa-Maria*, pouvait avoir quinze pieds dans un sens et un peu moins dans l'autre; c'était un observatoire convenable plutôt par son isolement que par ses dimensions.

Dès que l'amiral ou don Christoval, comme l'appelaient alors les Espagnols depuis sa nomination au poste élevé qui lui donnait les droits et la position d'un noble; dès que don Christoval aperçut Luis, il fit signe au jeune homme de monter et de prendre place auprès de lui. Malgré la faiblesse de l'expédition, inférieure en force à un simple sloop de guerre d'aujourd'hui, l'autorité de la reine, la gravité et l'air imposant de Colomb lui-même, et surtout le but mystérieux de ce voyage, avaient empreint cette entreprise d'une dignité qui n'était nullement en proportion avec les moyens d'exécution. Habitué à gouverner les passions d'hommes turbulents, instruit de la grande nécessité d'imprimer dans ses compagnons le sentiment de sa haute position et de son influence à la cour, Colomb s'était abstenu de tout rapport familier avec ses subordonnés, agissant surtout par l'intermédiaire des Pinzon et des autres officiers, afin de ne rien perdre du respect qu'il savait devoir par la suite être si utile à ses projets. Il ne lui fallut pas une longue expérience pour voir que l'observance la plus rigoureuse des formes et du décorum pouvait seule retenir dans leurs positions respectives des hommes réunis dans un si petit espace, et il consolida ce point important en prescrivant de quelle manière devait se faire son service personnel et comment on honorerait sa dignité. C'est là un des grands secrets de la discipline d'un vaisseau; car des hommes qui ne raisonnent pas peuvent sentir, et personne ne se sent disposé à mépriser celui qui est bien retranché derrière des usages de déférence et de réserve. Nous voyons journellement l'influence d'un agent du gouvernement; les turbulents eux-mêmes se soumettent à son autorité, tandis qu'ils résisteraient peut-être aux mêmes injonctions légales émanées d'une source en apparence moins élevée.

— Tu resteras auprès de ma personne, señor Gutierrez, dit l'amiral employant le faux nom que Luis affectait de cacher sous celui de Pedro de Muños; car il savait qu'il y a toujours sur un vaisseau des gens aux écoutes, et il voulait que le jeune homme passât pour valet de chambre du roi; c'esti ci notre poste, et il nous y faut rester longtemps, jusqu'à ce que Dieu, dans sa sainte et sage providence, nous ait ouvert le chemin du Cathay, et nous ait amenés auprès du trône du grand khan. Voici notre route, et c'est sur cette étendue de l'Océan non frayé que j'entends naviguer.

En parlant ainsi, Colomb montrait une carte étendue devant lui en promenant tranquillement le doigt sur toute la ligne qu'il voulait parcourir. La côte de l'Europe et ses principaux contours étaient tracés sur cette carte aussi nettement que le permettaient les connaissances géographiques de l'époque, et une étendue de terre courait au sud jusqu'à la Guinée, au delà de laquelle tout était *terra incognita* pour le monde savant d'alors. Les Canaries et les Açores occupaient leur véritable position, tandis que la partie occidentale de l'Atlantique était bornée par un tracé imaginaire de la côte orientale de l'Inde ou du Cathay, confinant à l'île de Cipango ou du Japon et à un archipel

indiqué principalement d'après les renseignements de Marco Polo et de ses compagnons. Par un heureux malentendu, Cipango avait été placée à une longitude correspondant presque à celle de Washington, ou à environ deux mille lieues à l'est de la position où on la voit aujourd'hui. C'est très-probablement cette erreur de Colomb sur l'étendue de la circonférence du globe qui empêcha cette aventureuse entreprise de manquer.

Luis, pour la première fois depuis qu'il s'était engagé dans cette expédition, jeta les yeux sur la carte avec quelque curiosité, et éprouva le noble désir de résoudre le grand problème qui se présentait à lui lorsqu'il embrassa d'un coup d'œil les vastes résultats et les intéressants phénomènes naturels qui dépendaient de l'issue du voyage.

— Par san Gennaro de Naples! s'écria-t-il (la seule affectation qu'eût ce jeune noble était celle d'invoquer les saints des différents pays qu'il avait visités, et d'employer les petits jurons et les exclamations des contrées éloignées; manière abrégée de faire voir combien il avait voyagé et la dose d'instruction qu'il avait puisée dans ses courses); par san Gennaro! señor don Christoval, ce voyage aura du mérite si nous trouvons jamais notre route à travers cette ceinture d'eau, et bien plus encore si nous pouvons jamais en revenir.

— Cette dernière difficulté est celle qui en ce moment occupe le plus l'esprit de la plus grande partie de l'équipage, répondit Colomb; ne vois-tu pas, don Luis, l'air grave et découragé des marins, et n'entends-tu pas les plaintes qui s'élèvent du rivage?

A cette remarque, le jeune homme leva ses yeux de la carte et se mit à contempler la scène qui l'entourait. *La Nina*, légère felouque, était déjà en route, et passait tout près d'eux, sous voile latine, entourée de chaloupes chargées d'individus dont la plupart se tordaient les mains et poussaient des cris lamentables de désespoir. *La Pinta* allait être lancée, et, quoique Martin Alonzo Pinzon, par son autorité, réprimât les bruyants élans de la douleur, les flancs de son vaisseau étaient entourés d'une foule semblable, tandis que d'innombrables barques tournaient autour de *la Santa-Maria* même, et il ne fallait rien moins que l'autorité et la dignité de l'amiral pour les tenir à distance. Il était évident que ceux qui restaient pensaient voir leurs parents pour la dernière fois, et bon nombre de ceux qui allaient partir se croyaient sur le point de quitter à jamais l'Espagne.

— As-tu vu Pépé parmi nos hommes ce matin? demanda Colomb se rappelant pour la première fois l'incident du jeune matelot. S'il se montre infidèle à sa parole, nous pouvons considérer cela comme un funeste présage, et avoir l'œil sur nos compagnons tant qu'il y aura une chance d'évasion.

— Si son absence était un présage de malheur, señor almirante, il faut aussi considérer sa présence comme un augure favorable. Ce noble jeune homme est sur cette vergue au-dessus de notre tête et largue la voile.

Colomb, levant les yeux, vit en effet le jeune marin en équilibre sur l'extrême bout de la vergue latine que les vaisseaux mêmes alors portaient à leur mât d'arrière, se balançant au vent, tandis qu'il lâchait la garcette qui retenait la toile. Il regardait de temps en temps au-dessous de lui, désireux de voir si son retour avait été remarqué; une fois ou deux ses mains, d'ordinaire si agiles, se ralentirent pendant qu'il jetait un regard par-dessus l'arrière du vaisseau comme si quelqu'un eût attiré son attention de ce côté.

Colomb fit un signe de reconnaissance au jeune marin joyeux, qui lâcha aussitôt la toile; puis il alla au couronnement du navire, accompagné de Luis, pour s'assurer s'il y avait quelque embarcation auprès du vaisseau. Il y avait en effet un esquif, conduit par Monica toute seule, et qui, grâce au sexe de la personne qui l'occupait, avait pu s'approcher de si près. A peine la femme de Pépé eut-elle aperçu l'amiral qu'elle se leva de son banc et tendit les mains vers lui, voulant mais n'osant parler. Voyant que cette femme était intimidée par le bruit, la foule et l'aspect du vaisseau qu'elle pouvait toucher presque de la main, Colomb lui adressa la parole. Il lui parla doucement, et son regard, d'une gravité qui allait parfois jusqu'à la rudesse, prit une douceur que Luis n'avait jamais remarquée.

— Je vois que ton mari a été fidèle à sa promesse, bonne femme, dit-il, et je ne doute pas que tu ne lui aies dit qu'il est plus sage et meilleur de servir sa reine comme un homme que de vivre avec la flétrissure d'une désertion.

— Je le lui ai dit, señor; je donne mon époux à doña Isabelle sans murmure, sinon sans douleur, à présent que je sais que vous partez pour servir Dieu. Je vois combien ma répugnance était coupable, et je prierai pour qu'il soit toujours au premier rang jusqu'à ce que les infidèles aient ouvert leurs oreilles aux paroles de la vraie foi.

— C'est parler en épouse espagnole et en chrétienne. La Providence veille sur notre vie, et ne doute pas de revoir Pépé sain et sauf après qu'il aura visité le Cathay et qu'il aura pris part à sa découverte.

— Ah! señor, quand donc? s'écria la jeune épouse ne pouvant, malgré tout son courage emprunté et le profond sentiment de ses devoirs religieux, réprimer tout à fait son naturel de femme.

— Au temps fixé par Dieu, ma bonne... comment t'appelles-tu?

— Monica, señor almirante, et mon mari se nomme Pépé; et notre enfant, notre pauvre enfant qui n'a plus de père, a été baptisé Juan. Nous n'avons pas de sang maure dans les veines, nous sommes purs Espagnols, et je prie Votre Excellence de s'en souvenir dans toutes les occasions où il y aura à remplir quelque devoir plus dangereux que d'ordinaire.

— Tu peux compter sur ma sollicitude pour le père de Juan, répondit l'amiral en souriant quoique une larme vînt briller à sa paupière. Moi aussi je laisse derrière moi ceux qui me sont aussi chers que mon âme, et entre autres un fils qui n'a point de mère. S'il arrivait quelque chose de sérieux à notre vaisseau, Diego serait orphelin, tandis que ton Juan jouirait au moins des soins et de l'amour de celle qui l'a mis au monde.

— Mille pardons, señor, dit la femme émue du sentiment qui se trahissait dans la voix de l'amiral. Nous sommes égoïstes et nous oublions que les autres ont des peines quand nous sentons les nôtres trop vivement. Partez, au nom de Dieu, et remplissez sa sainte volonté, emmenez mon mari avec vous, je voudrais seulement que le petit Juan fût assez âgé pour le suivre.

Monica ne put prononcer un mot de plus; mais, essuyant ses larmes, elle reprit les rames et fit avancer lentement le petit esquif, comme si cette machine inanimée eût senti la répugnance avec laquelle elle la poussait vers la terre. Le court dialogue qui vient d'être rapporté avait eu lieu assez haut pour être entendu par tous ceux qui se trouvaient près des interlocuteurs; et lorsque Colomb détourna ses yeux du bateau, il vit que beaucoup d'hommes de son équipage étaient suspendus dans les cordages et sur les vergues, écoutant avidement la conversation. En cet instant même on leva l'ancre de *la Santa-Maria*, et l'avant du vaisseau commença à suivre la direction du vent. Un moment après on entendit le bruit de la grande voile carrée que portaient alors les vaisseaux ainsi gréés, et au bout de cinq minutes les vaisseaux suivaient lentement le cours de l'Odiel dans un des bras duquel ils étaient à l'ancre, et se dirigeaient vers une barre près de son embouchure. Le soleil n'était pas encore levé, ou plutôt il se levait au-dessus des montagnes d'Espagne, semblable à une boule de feu, au moment même où les voiles furent déployées, dorant de tristes splendeurs une côte que bien des hommes, à bord des différents vaisseaux, craignaient de contempler pour la dernière fois. Un grand nombre de chaloupes suivirent les deux plus petits bâtiments jusqu'à la barre de Saltes; une ou deux heures encore quelques-uns continuèrent jusqu'à ce qu'ils commençassent à sentir le ballottement des longues lames de l'Océan; alors le vent fraîchissant à l'ouest, ils se retirèrent avec peine les uns après les autres au milieu des plaintes et des soupirs. En même temps les vaisseaux, libres désormais, filaient rapidement sur les ondes bleues de l'Atlantique sans bornes, comme des êtres humains silencieusement poussés par la destinée vers une fatalité qu'ils ne peuvent ni prévoir, ni modifier, ni éviter.

La journée était belle, le vent soufflait bon et frais. Jusque-là, tous les auspices étaient favorables; mais l'avenir inconnu répandait un nuage sur les sentiments d'une grande partie de ces hommes qui abandonnaient ainsi, dans une sombre incertitude, ce qu'ils avaient de plus cher. On savait que l'amiral se dirigeait vers les Canaries pour pénétrer par là dans les déserts inconnus et jusque-là non frayés de l'Océan qui se trouvait au delà. Aussi ceux qui doutaient regardaient-ils ces îles comme le lieu où devaient commencer leurs véritables dangers, et les cherchaient déjà à l'horizon avec un sentiment analogue à celui avec lequel un coupable envisage le jour du procès, un condamné le jour de l'exécution, ou un pécheur son lit de mort. Plusieurs cependant s'étaient préparés à tous les hasards, et se montraient supérieurs à cette faiblesse; néanmoins presque tous hésitaient, car il y avait des moments où le pressentiment du succès semblait ranimer tous les équipages, et d'autres où le découragement était presque général.

Un voyage aux Canaries ou aux Açores, dans ce temps-là, devait très-probablement être rangé au nombre des exploits les plus aventureux des marins. Les îles Canaries étaient connues des anciens. Juba, roi de Mauritanie, contemporain de César, les a, dit-on, décrites assez exactement sous le nom générique d'îles Fortunées. L'ouvrage lui-même s'est perdu; mais ce fait est connu par le témoignage d'autres auteurs. On apprend de la même source que même à cette époque reculée ces îles avaient une population assez avancée en civilisation. Mais par la suite des temps, et pendant la sombre période qui vint remplacer l'éclat de la domination romaine, les Européens oublièrent jusqu'à la position de ces îles, et on ne put la déterminer de nouveau que quand, dans la première moitié du quatorzième siècle, elles furent découvertes par quelques Espagnols fugitifs serrés de près par les Maures. Après cela les Portugais, alors les plus intrépides navigateurs du monde connu, prirent possession d'une ou deux de ces îles, et en firent leur point de départ pour leurs voyages de découvertes le long des côtes de Guinée. Lorsque les Espagnols restreignirent la puissance musulmane, et qu'ils eurent reconquis leur ancienne domination dans la Péninsule, leur attention se porta de nouveau de ce côté, et ils soumirent les habitants de plusieurs autres îles, car ce groupe, à l'époque de notre récit, appartenait également à ces deux nations chrétiennes.

Luis de Bobadilla, qui avait fait de longues courses dans les mers plus septentrionales, et qui avait passé et repassé la Méditerranée dans différentes directions, ne savait rien que par ouï-dire des Canaries; et comme elles étaient en face de l'avant, Colomb lui en indiqua la position, lui en expliqua les différents traits caractéristiques, ce qu'il avait

intention d'y faire et s'étendit fort au long sur les ressources qu'elles présentaient et sur les avantages qu'elles offraient comme point de départ.

— Les Portugais ont retiré beaucoup de profit de ces îles, dit Colomb, car elles sont excellentes pour s'y ravitailler et y faire du bois et de l'eau, et je ne vois pas pourquoi la Castille ne suivrait pas leur exemple et ne participerait pas aux mêmes avantages. Tu vois à quelle distance nos voisins se sont avancés dans le sud, et quel commerce et quelles richesses ont fait affluer à Lisbonne ces nobles entreprises, qui cependant ne sont qu'un baquet d'eau dans l'Océan si on les compare avec les énormes conséquences qui peuvent résulter de notre voyage à l'ouest.

— Penses-tu arriver dans les Etats du grand khan, don Christoval, demanda Luis, sans aller plus loin que les Portugais au sud?

Le navigateur jeta avec circonspection les yeux autour de lui, et voyant que personne n'était à portée de l'entendre, pourvu qu'il n'élevât pas la voix, il répondit d'une manière qui flatta son jeune compagnon en lui prouvant que l'amiral était disposé à le traiter avec toute la franchise et la confiance d'un ami.

— Tu sais, don Luis, la nature des esprits auxquels j'ai affaire. Je ne serai même pas sûr de leurs services tant que nous serons près des côtes d'Europe, car rien n'est plus aisé, pour un de ces bâtiments, de m'abandonner pendant la nuit, et de chercher un port ou quelque côte connue, s'excusant sur quelque nécessité imaginaire.

— Martin Alonzo n'est pas homme à commettre cette indigne et ignoble action, interrompit Luis.

— Non, mon jeune ami, il n'en est pas capable pour un aussi vil motif que la peur, répliqua Colomb avec un sourire pensif où l'on voyait qu'il avait depuis longtemps sondé le vrai caractère de ceux qu'il s'était associés. Martin Alonzo est un intrépide et habile navigateur, et nous pouvons attendre de lui de bons services pour tout ce qui est de la résolution et de la persévérance. Mais les yeux des Pinzon ne peuvent pas toujours être ouverts, et la science de tous les philosophes de la terre ne saurait résister à l'irrésistible impétuosité d'une foule de mutins alarmés. Je ne me sens pas sûr de tous nos gens tant qu'il restera un espoir de retour facile, bien moins encore d'hommes qui ne sont pas sous ma surveillance et ma direction immédiates. Je ne puis donc pas, Luis, répondre publiquement à la question que tu m'as faite, puisque la distance que nous allons parcourir effrayerait nos marins, si facilement alarmés. Tu es un chevalier d'un courage reconnu, on peut compter sur toi, et je puis te dire, sans crainte d'éveiller en toi aucun sentiment indigne, que ce voyage, maintenant commencé, n'a jamais eu son pareil sur la terre pour sa longueur et la solitude de la route.

— Et cependant, señor, tu l'entreprends avec la confiance d'un homme certain d'arriver au port?

— Luis, tu as bien jugé mes sentiments. Quant à toutes ces craintes vulgaires de montées et de descentes, et d'arriver au bout du monde où l'on risque de tomber dans l'espace, ni toi ni moi n'y sommes sujets.

— Par san Iago! señor don Christoval, je n'ai pas d'idées bien arrêtées sur ces choses-là. Il est vrai que je n'ai jamais entendu dire que quelqu'un fût tombé de la terre dans l'air, et je ne crois guère qu'un pareil accident arrive à nous et à nos bons vaisseaux; mais, d'un autre côté, nous n'avons encore qu'une théorie pour prouver que la terre est ronde et qu'il est possible d'arriver à l'est en faisant voile à l'ouest. Je reste donc neutre sur ces matières, et, en attendant, tu peux gouverner droit sur la lune, et tu trouveras toujours Luis de Bobadilla à ton côté.

— Jeune cerveau brûlé, tu te fais plus ignorant en science qu'il n'est vrai ou nécessaire, mais restons-en là pour le moment. J'aurai le loisir de te rendre familiers tous mes projets et tous mes motifs. N'est-ce pas, don Luis, un spectacle divin? Me voici en plein Océan, honoré par les deux souverains de la dignité de leur vice-roi et amiral, avec une flotte chargée par leurs altesses de répandre le bruit de leur puissance et de leur autorité dans les parties les plus éloignées de la terre, et surtout d'élever la croix de notre saint Sauveur aux yeux des infidèles qui n'ont pas encore entendu même son nom, ou qui, s'ils l'ont entendu, le révèrent aussi peu qu'un chrétien révérerait les idoles des païens.

Ces mots furent prononcés avec l'enthousiasme calme, mais profond, qui caractérisait le grand navigateur, et qui inspirait tour à tour la défiance et le respect. L'effet qu'il produisit sur Luis, ainsi que sur tous ceux qui vivaient assez familièrement avec l'amiral pour pouvoir apprécier ses motifs et juger sainement de la droiture de ses vues, fut toujours favorable et ne l'aurait pas moins été probablement si Mercedès n'avait jamais existé. Le jeune homme lui-même n'était pas dépourvu d'enthousiasme, et, comme quiconque a de la générosité et de la loyauté, il savait parfaitement apprécier les impulsions des hommes doués de qualités semblables. Sa réponse fut donc en harmonie avec les sentiments de l'amiral, et ils restèrent plusieurs heures sur l'arrière, discourant de l'avenir avec l'ardeur de gens qui espéraient tout, mais d'une manière trop rapide et trop générale pour qu'il soit utile ou facile de rapporter leur entretien.

Il était huit heures du matin lorsque les vaisseaux passèrent la barre de Saltes, et le jour était déjà fort avancé avant que les navigateurs eussent perdu de vue les hauteurs si connues de Palos et les autres points de la côte. Les vaisseaux couraient plein sud et, comme les vaisseaux d'alors ne mettaient que peu de voiles dehors, la marche, si on la compare à la navigation plus rapide de nos jours, était lente et loin de promettre un terme rapproché d'un voyage que tout le monde savait devoir être d'une longueur jusque-là sans exemple, et que plus d'un craignait de ne voir jamais finir. Une marche de deux lieues marines, de trois milles anglais à l'heure, était le plus haut degré de vitesse que pût atteindre un navire de cette époque, même avec un vent frais et favorable. Il y eut cependant dans les bons jours des marches portées par Colomb lui-même à près de cent soixante milles en vingt-quatre heures, et qui sont évidemment marquées comme une vitesse dont un marin pouvait se glorifier. C'est là un peu plus de la moitié de la distance parcourue par un vaisseau bon voilier dans les mêmes circonstances et de notre temps.

Ainsi, dans ce fameux voyage, le soleil se coucha pour la première fois sur nos aventuriers, après qu'ils eurent fait voile avec une forte brise pendant onze heures, à partir de la barre de Saltes. Ils avaient alors parcouru moins de cinquante milles en courant plein sud depuis le lieu de leur départ. Palos avait tout à fait disparu derrière la ligne d'eau de l'Océan et, comme la côte courait à l'est, les yeux seuls plus expérimentés des vieux marins pouvaient découvrir de temps en temps les sommets vaporeux des montagnes de Séville, tandis que l'orbe étincelant du soleil se plongeait à l'ouest dans son lit humide, et disparaissait. En ce moment même Colomb et Luis étaient encore sur l'arrière, suivant avec un intérêt mélancolique les dernières ombres de la terre d'Espagne, tandis que deux matelots s'occupaient, non loin d'eux, à épisser un cordage rompu. Ces deux derniers étaient assis sur le tillac, et, comme par respect pour l'amiral, ils s'étaient placés un peu de côté; leur présence ne fut pas d'abord remarquée.

— Voilà le soleil qui se couche dans les ombres du vaste Océan, señor Guttierrez, dit l'amiral toujours attentif à employer un des faux noms de Luis toutes les fois que quelqu'un se trouvait auprès de lui. Voilà que le soleil nous quitte, Pedro, et dans son cours quotidien je vois la preuve de la forme sphérique de la terre, et de la vérité d'une théorie qui enseigne que je puis arriver au Cathay par l'ouest.

— Je suis toujours prêt à reconnaître la sagesse de vos desseins, de vos espérances et de vos pensées, señor don Christoval, reprit le jeune homme toujours respectueux dans ses discours et dans ses manières; mais j'avoue que je ne vois pas ce que le soleil a de commun avec la position du Cathay ou avec le chemin qui y conduit. Nous savons que l'astre du jour parcourt incessamment les cieux, qu'il sort de la mer le matin, et retourne le soir à son lit humide; mais ceci a lieu sur la côte de Castille aussi bien que sur celle du Cathay, et par conséquent il me semble que cette circonstance ne prouve rien pour ou contre notre succès.

A ces mots, les deux matelots abandonnèrent leur ouvrage, regardant l'amiral avec curiosité et brûlant d'entendre sa réponse. Luis vit aussitôt que l'un d'eux était Pépé; l'autre lui était inconnu. Le dernier avait l'air d'un vieux marin de l'époque, de ce que nous appellerions dans les langues plus septentrionales de l'Europe un vrai loup de mer, dénomination qui représente l'idée d'un homme si complétement identifié par l'habitude avec l'Océan, que son extérieur, son esprit, son langage et même sa moralité en reçoivent une teinte particulière. Ce matelot avait à peu près cinquante ans: c'était un homme petit, carré, athlétique et encore actif; mais il y avait dans ses traits rudes et lourds un mélange de brutalité et d'intelligence très-commun dans la physionomie des hommes dont les habitudes ont été à la fois rudes et sensuelles. Colomb vit d'un coup d'œil que c'était un ancien marin, non-seulement à son aspect, mais au travail dont il s'occupait, et qu'on ne confiait qu'aux hommes les plus habiles des équipages.

— Je raisonne de cette manière, señor, répondit l'amiral dès qu'il eut cessé de regarder ces deux hommes, sur lesquels il avait lui-même lancé un coup d'œil: le soleil n'est pas fait pour voyager ainsi autour de la terre sans un motif suffisant, puisque la Providence de Dieu est dirigée par une sagesse infinie. Il n'est pas probable qu'un astre aussi utile soit destiné à perdre en vain ses bienfaits, et nous sommes déjà certains que le jour et la nuit voyagent à l'occident jusqu'aux limites de la terre à nous connues; d'où je conclus que, prodiguant sans cesse aux hommes sa chaleur et sa clarté, l'astre immense atteint un point de la terre à mesure qu'il s'éloigne d'un autre. Le soleil, qui vient de disparaître pour nous, est encore visible dans les Açores et à Smyrne, et dans les îles de la Grèce on le reverra une heure ou un peu plus avant qu'il revienne frapper nos yeux. La nature n'a rien fait d'inutile; et je crois que le Cathay sera éclairé par ce globe de feu qui vient de nous quitter, tandis que nous serons dans les ténèbres, pour revenir ensuite par son chemin d'orient, en traversant le grand continent de l'Asie, et nous montrer de nouveau sa consolante lumière. En un mot, ami Pedro, ce que le soleil accomplit maintenant dans le ciel avec une si merveilleuse rapidité, nous l'imitons plus humblement dans nos caravelles. Qu'on nous donne le temps, et nous aussi nous pourrons traverser la terre et revenir de notre voyage par le pays des Tartares et des Perses.

— De tout cela vous concluez que le monde est rond et que c'est là la garantie de nos succès?

— Cela est si vrai, señor de Muñoz, que je serais fâché qu'un homme naviguant en ce moment sous mes ordres ne l'admît pas. Voici deux marins qui ont écouté notre entretien ; je vais les interroger afin que nous sachions l'opinion d'hommes habitués à l'Océan. Tu es le mari avec lequel j'ai causé hier sur la grève, et ton nom est Pépé?

— Señor almirante, la mémoire de Votre Excellence me fait trop d'honneur de ne pas oublier une figure qui ne mérite nullement qu'on la remarque ou qu'on s'en souvienne.

— C'est une honnête figure, mon ami, et sans doute qu'elle annonce un cœur fidèle. Je compterai sur toi comme sur un ferme appui, quoi qu'il puisse arriver.

— Son Excellence n'a pas seulement le droit de me commander en sa qualité d'amiral de Son Altesse, mais elle a encore l'approbation de Monica, et s'est assurée par là du mari.

— Je te remercie, honnête Pépé, et à l'avenir je compterai sur toi avec confiance, répondit Colomb. Se tournant vers l'autre marin : — Et toi, camarade, tu m'as l'air de ne pas t'alarmer à la vue de l'eau trouble. Tu as un nom?

— Oui, noble amiral, répliqua le matelot, levant les yeux avec une liberté qui dénotait son habitude d'avoir son franc-parler ; oui, quoiqu'il ne soit remorqué ni par un *don* ni par un *señor*. Mes intimes m'appellent ordinairement Sancho lorsqu'ils sont pressés ; et lorsque la civilité a le temps de se manifester, ils ajoutent Mundo, ce qui fait Sancho Mundo pour le nom entier d'un très-pauvre homme.

— Mundo est un grand nom pour une si petite personne, dit l'amiral en souriant ; car il prévoyait l'utilité de se faire des amis parmi son équipage, et il connaissait assez les hommes pour comprendre que, si une trop grande familiarité nuit au respect, un peu de condescendance aide aussi à gagner les cœurs. — Je m'étonne que tu te hasardes à porter un ton si sonore.

— Excellence, je dis à mes camarades que Mundo est mon titre et non pas mon nom, et que je suis plus grand que les rois eux-mêmes, qui se contentent de retirer leur titre d'une partie de ce que je porte tout entier.

— Et ton père et ta mère s'appelaient-ils aussi Mundo? Où as-tu pris ce nom, afin de pouvoir montrer ton esprit quand tes officiers t'interrogent?

— Quant aux bonnes gens dont vous daignez parler, señor don almirante, je les laisserai répondre eux-mêmes, et cela, par la raison toute simple que je ne sais pas comment ils s'appelaient ni même s'ils avaient un nom. On m'a, dit-on, trouvé, âgé de quelques heures, dans un panier à la porte d'un chantier de construction de...

— Peu importe l'endroit précis, ami Sancho ; tu as été trouvé dans un panier en guise de berceau, et cela fait tout de suite un volume dans ton histoire.

— Excellence, je ne voudrais pas que le lieu de ma naissance fût un sujet de discussion par la suite ; mais il en sera comme vous voudrez. On me dit que personne ici ne sait où nous allons, et dans ce cas, il est à propos d'ignorer aussi le lieu d'où nous venons. Mais, comme j'avais le monde devant moi, ceux qui m'ont baptisé m'en ont donné autant qu'on en pouvait faire tenir dans un nom.

— Tu as été longtemps marin, Mundo, puisque Mundo il y a?

— Si longtemps, señor, que marcher sur la terre ferme me fait mal au cœur et m'ôte l'appétit. J'étais si près de la porte qu'il n'était pas bien difficile de me mettre dans le chantier de construction, et je fus un jour lancé dans une caravelle, sur laquelle j'allai en mer, personne ne sait comment. Depuis ce temps, je me suis soumis à ma destinée, et à peine suis-je entré dans un port, que j'en sors aussitôt que je puis.

— Et à quel heureux hasard, bon Sancho, dois-je tes services dans cette grande expédition?

— Les autorités de Moguer m'ont pris par ordre de la reine, Excellence, pensant que ce voyage serait plus à ma fantaisie qu'un autre ; car il paraissait ne devoir jamais finir.

— Est-ce par force que tu as pris ce service ?

— Non, señor almirante, bien que ceux qui m'ont envoyé ici le croient. Il est naturel à un homme de souhaiter de voir ses domaines une fois dans sa vie, et on me dit que nous entreprenons un voyage à l'autre bout du monde : Dieu me préserve de rester en arrière en pareille circonstance.

— Tu es chrétien, Sancho, et tu désires aider à porter la croix parmi les païens?

— Señor, Excellence, don almirante, peu m'importe la cargaison, pourvu qu'il ne faille pas trop pomper et que l'ail soit bon. Si je ne suis pas un chrétien très-dévot, c'est la faute de ceux qui m'ont trouvé près de la porte du chantier, puisque l'église et le baptistère en sont tout près. Je sais que Pépé, ici présent, est chrétien, señor ; car je l'ai vu dans les bras des prêtres, et je ne doute pas qu'il n'y ait à Moguer des vieillards qui en puissent attester autant en ma faveur. A tout hasard, noble amiral, je puis prendre sur moi de dire que je ne suis ni juif ni musulman.

— Sancho, tu as en toi ce qui annonce un habile et intrépide marin.

— Pour ces deux qualités, señor Colomb, je laisse aux autres le soin d'en parler. Vienne la bourrasque et vous jugerez par vos yeux de la première, et lorsque la caravelle arrivera au bord de la terre, là où quelques-uns croient qu'elle se termine, ce sera une bonne occasion de voir lequel regardera sans trembler.

— C'est assez, je compte Pépé et toi au nombre de mes plus fidèles compagnons.

En disant ces mots, Colomb s'éloigna, reprenant l'imposante gravité ordinairement répandue sur sa physionomie, et qui augmentait si efficacement son autorité. Quelques minutes après Luis et lui descendirent dans leur cabine.

Colomb ne s'était pas trompé, ses paroles et sa condescendance avaient produit l'effet le plus favorable sur Sancho Mundo, car c'est ainsi qu'on l'appelait ; et en se conciliant l'amitié d'un homme d'un esprit si prompt et d'un parler si franc, il acquérait un allié qui n'était pas à dédaigner. C'est trop souvent à l'aide de pareils matériaux et par le secours de semblables instruments que le succès s'obtient, car la découverte d'un monde peut dépendre du bon témoignage d'une personne moins digne que Sancho Mundo d'influencer les opinions.

CHAPITRE XV.

Comme le vent continuait à être favorable, les trois vaisseaux avançaient rapidement dans la direction des Canaries. Le dimanche surtout fut une bonne journée ; l'expédition fit plus de cent vingt milles dans l'espace de vingt-quatre heures. Le vent continua à être favorable, et le lundi matin, 6 août, Colomb conversait gaiement avec Luis et un ou deux autres compagnons debout près de lui à l'arrière, lorsque l'on vit tout à coup *la Pinta* carguer ses voiles d'avant et venir vivement, pour ne pas dire maladroitement, au vent. Cette manœuvre annonçait quelque accident, et *la Santa-Maria*, ayant heureusement l'avantage du vent, s'avança immédiatement pour la héler.

— Eh bien! señor Martin Alonzo, cria l'amiral quand les deux caravelles furent assez près, pourquoi t'es-tu arrêté si soudainement dans ta course?

— Le sort l'a voulu, señor don Christoval, attendu que le gouvernail de la bonne caravelle s'est dérangé, et il nous faut le rajuster avant de nous confier à la brise.

La physionomie du grand navigateur se rembrunit, et après avoir ordonné à Martin Alonzo de faire de son mieux pour réparer cette avarie, il se mit à parcourir le pont pendant quelques minutes; il était profondément troublé. Voyant combien l'amiral prenait cet accident à cœur, tout le monde descendit, et laissa Colomb seul avec le prétendu valet de chambre du roi.

— J'espère, señor, que ce n'est pas une grave avarie et qu'elle ne retardera nullement notre marche? dit Luis après un moment de respectueux silence. Je connais le brave Martin Alonzo pour un bon marin, et je crois que ses expédients nous conduiront facilement jusqu'aux Canaries, où on peut réparer de plus grands dommages encore.

— Tu dis vrai, Luis, et il nous faut espérer. Je regrette que la mer soit trop grosse pour qu'on porte du secours à *la Pinta*, mais Martin Alonzo est un habile marin et nous devons compter sur sa fidélité. Mon inquiétude a cependant une autre source plus profonde que le relâchement de son gouvernail, toute grave que soit toujours une avarie en mer. Tu sais que *la Pinta* a été frétée pour le service de la reine, en vertu de l'ordonnance qui exige le payement de l'amende infligée à Palos. On s'est emparé de ce vaisseau contre la volonté des propriétaires. Or, ces personnages, Gomez Rascon et Christoval Quintero, sont à bord, et, j'en suis sûr, ont préparé cet accident. Ils ont longtemps employé leurs artifices pour retarder notre départ du port, et il semble qu'ils veulent continuer à notre préjudice ici en plein Océan.

— Par l'obéissance que je dois à doña Isabelle, señor don Christoval, je trouverais un remède expéditif contre cette trahison si j'étais chargé du châtiment. Laissez-moi sauter dans la chaloupe et aller à bord de *la Pinta*, et là je dirai à ces maîtres Rascon et Quintero que si leur gouvernail ose se relâcher encore une fois, ou si quelque événement semblable ou imprévu arrive, le premier sera pendu à la vergue de sa caravelle, et le second jeté à la mer pour aller examiner l'état de la carène, y compris le gouvernail.

— Nous ne pouvons montrer tant de rigueur que dans une grande occasion et avec une parfaite conviction du crime. Je crois plus sage de chercher une autre caravelle aux Canaries, car cet accident me fait bien voir que nous ne serons à l'abri des ruses des deux propriétaires qu'après nous être débarrassés de leur navire. Il serait dangereux de lancer la chaloupe sur cette mer, sans cela j'irais moi-même à *la Pinta*; mais ayons confiance en Martin Alonzo et en son habileté.

Colomb encouragea les gens de *la Pinta* à faire tous leurs efforts, et une heure ou deux après les trois vaisseaux faisaient force de voiles vers les Canaries. Malgré ce retard, on parcourut environ quatre vingt-dix milles dans l'espace du jour et de la nuit; mais le lendemain matin, le gouvernail se relâcha encore, et le dommage, plus sérieux que la première fois, fut encore plus difficile à réparer. Ces accidents réitérés donnaient beaucoup d'inquiétude à l'amiral, qui y voyait autant de signes de l'antipathie de ses compagnons. Il se détermina donc fermement à se débarrasser de *la Pinta* s'il était possible de trouver dans les îles quelque autre vaisseau convenable. La marche des vaisseaux se

trouva considérablement retardée par ces accidents, et, bien que le vent se maintînt favorable, l'expédition ne se rapprocha ce jour-là que de soixante milles du lieu de sa destination.

Le lendemain matin les trois vaisseaux s'approchèrent à portée de la voix, et on put faire la comparaison des connaissances nautiques des différents navigateurs ou pilotes, comme on les désignait alors, chacun donnant son opinion sur la position des vaisseaux.

Ce ne fut pas le moindre mérite de Colomb de réussir dans sa grande tentative avec les instruments imparfaits alors en usage ; à la vérité, la boussole marine était d'un usage général depuis au moins un siècle, mais on en ignorait les variations, dont la connaissance est presque aussi utile dans les longs voyages que celle de l'instrument lui-même. Les marins s'aventuraient rarement assez loin de terre pour être obligés de noter ces mystères de la nature, et comptaient presque autant sur la position ordinaire des corps célestes pour constater leur route que sur les résultats plus positifs du calcul. Colomb cependant était une exception frappante à cette classe peu instruite, il s'était pénétré de toutes les connaissances de l'époque qui pouvaient s'appliquer dans sa profession ou l'aider à accomplir le grand dessein pour lequel seul il semblait vivre.

Comme on pouvait bien s'y attendre, la comparaison fut toute en faveur de l'amiral ; les pilotes furent bientôt convaincus que lui seul connaissait la véritable position des vaisseaux, fait qui fut bientôt irrécusablement établi par la vue des pitons des Canaries qui s'élevaient au-dessus de l'Océan, dans une direction sud-est, semblables à des nuages sombres amoncelés à l'horizon. Comme les montagnes se voient à une très-grande distance en mer, surtout dans une atmosphère transparente, et que le vent faiblit et devint variable, les vaisseaux ne purent arriver à Ténériffe que le jeudi 8 août, ou à peu près une semaine après leur départ de Palos. Ils entrèrent et jetèrent l'ancre dans le port ordinaire. Colomb se mit aussitôt à la recherche d'une autre caravelle ; mais n'en trouvant pas, il fit voile pour Gomera où il pensait se procurer plus aisément le bâtiment dont il avait besoin. Tandis que l'amiral était ainsi occupé avec *la Santa-Maria* et *la Nina*, Martin Alonzo restait dans le port, car *la Pinta* ne pouvait marcher de conserve dans l'état où elle se trouvait. Mais ne trouvant pas de vaisseau convenable, Colomb revint contre son gré à Ténériffe, et après avoir radoubé *la Pinta* qu'on avait prétendu mal calfatée pour la dégager du service, il repartit pour l'île de Gomera, d'où il devait partir définitivement.

Pendant ces différents changements, un sourd mécontentement commença à se manifester parmi la plupart des marins subalternes, tandis que ceux d'une classe plus élevée n'étaient pas tout à fait exempts de tristes appréhensions pour l'avenir. Dans la traversée de Ténériffe à Gomera avec tous ses vaisseaux, Colomb était encore à son poste avec Luis et ses compagnons habituels, lorsque l'attention de l'amiral fut attirée par une conversation que tenait un groupe d'hommes réunis près du grand mât. Il était nuit, et comme il faisait peu de vent, la voix des interlocuteurs échauffés s'entendait beaucoup plus loin qu'ils ne s'en doutaient.

— Je te dis, Pépé, s'écria le plus animé des discoureurs, que la nuit n'est pas plus sombre que l'avenir de cet équipage. Regarde à l'occident, qu'y vois-tu? qui a jamais entendu parler d'une terre après les Açores? et qui est assez ignorant pour ne pas savoir que la Providence a entouré d'eau tous les continents, et qu'elle a semé çà et là des îles pour servir de pied à terre aux marins, et qu'au delà elle a étendu le vaste Océan, afin de s'opposer à une curiosité immodérée qui voudrait pénétrer des choses plus semblables à des miracles qu'à la marche régulière du monde ?

— C'est bien, Pero, répondit Pépé ; mais je sais que Monica croit que l'amiral est envoyé par Dieu et que nous pouvons attendre de lui de grandes découvertes, et surtout espérer la propagation de la religion chez les païens.

— Ah! ta Monica mériterait d'occuper la place de doña Isabelle, tant elle est instruite et sûre de tout, soit dans ce qui touche à ses devoirs de femme, soit dans ce qui touche les tiens. Elle est ta reine, Pépé, tout le monde à Moguer le jurerait, et il y en a qui disent qu'elle gouvernerait volontiers le port comme elle te gouverne toi-même.

— Ne dis rien contre la mère de mon enfant, Pero! interrompit Pépé avec colère. Je puis supporter tes sottises contre moi-même, mais celui qui parle mal de Monica aura un dangereux ennemi.

— Tu as le verbe haut, Pero, quand tu es à cent lieues de ta chère moitié, dit une voix que Colomb et Luis reconnurent à l'instant pour être celle de Sancho Mundo, et tu oses railler Pépé à propos de Monica, lorsque nous savons tous qui commande dans une certaine cabine, où tu es aussi doux qu'un dauphin harponné, quel que tu puisses être ici. Mais assez sur les femmes ; raisonnons de notre savoir comme marins, si tu veux, au lieu d'adresser des questions à un homme comme Pépé, qui est trop jeune pour avoir beaucoup d'expérience. Me voici prêt à te donner une leçon.

— Que me diras-tu donc sur cette terre inconnue qui est située par-delà le grand Océan, où l'homme n'est jamais allé, et où probablement il n'ira jamais avec des matelots comme ceux-ci?

— J'ai à te répondre, méchant et bavard Pero, qu'il fut un temps où les Canaries mêmes étaient inconnues, un temps où les marins n'osaient franchir les détroits, et où les Portugais n'avaient idée ni de leurs mines ni de la Guinée, pays que j'ai moi-même visité, et où le noble don Christoval a voyagé aussi, je le sais par le témoignage de mes yeux.

— Et qu'ont de commun la Guinée et les mines des Portugais avec ce voyage d'occident? Tout le monde sait qu'il y a une contrée appelée Afrique ; est-il donc surprenant que des marins abordent dans un pays dont l'existence est connue? Mais sait-on s'il y a d'autres continents dans l'Océan, comme d'autres terres sous les cieux?

— C'est bien, Pero, dit un des assistants qui avait été très-attentif, et Sancho aura à se creuser la cervelle pour répondre.

— C'est bien pour ceux qui remuent la langue comme des femmes, sans savoir ce qu'ils disent, répliqua froidement Sancho ; mais ça ne signifierait pas grand'chose aux yeux de doña Isabelle ou de don almirante. Ecoute, Pero, tu as l'air d'un homme qui a si souvent fait la route de Palos à Moguer, qu'il ne peut croire à l'existence d'un grand chemin menant à Séville ou à Grenade. Il faut un commencement à tout, et ce voyage est sans nul doute le commencement des voyages au Cathay. Nous allons à l'occident, au lieu d'aller à l'orient, parce que c'est le chemin le plus court, et de plus, parce que c'est la seule route que puisse prendre une caravelle. Maintenant, camarades, répondez-moi, un bâtiment peut-il, quels que soient son gréement et ses dimensions, passer par-dessus les montagnes et les vallées d'un continent?

Sancho attendit la réponse, qui fut une dénégation complète de la possibilité d'un tel fait.

— Alors, jetez les yeux sur la carte de l'amiral, le matin, quand il l'étend devant lui, le bas à l'arrière, et vous verrez qu'il y a de la terre d'un pôle à l'autre de chaque côté de l'Atlantique ; ce qui rend la navigation impossible dans toute autre direction que celle que nous prenons. Ainsi l'opinion de Pero contrarie la nature.

Pero allait riposter quand un cri d'effroi fut poussé par tous ceux qui l'entouraient. La nuit était assez claire pour laisser voir distinctement, même d'assez loin, la silhouette sombre du pic de Ténériffe, et en ce moment même des jets de flammes jaillirent de sa cime aiguë, tantôt éclairant la masse énorme de la montagne, tantôt la laissant dans une ténébreuse obscurité, spectacle de mystère et de terreur. Plusieurs matelots tombèrent à deux genoux et se mirent à dire leur chapelet, tandis que tous se signaient presque instinctivement. Ensuite il s'éleva un murmure général ; on réveilla ceux qui dormaient, et ils ne tardèrent pas à se joindre à leurs camarades, spectateurs épouvantés de ce terrible phénomène. Il fut bientôt décidé qu'on appellerait l'attention de l'amiral sur cet étrange événement, et Pero fut choisi pour porter la parole.

Colomb et les officiers de l'équipage étaient en ce moment à l'arrière, et, comme on peut bien le penser, ce changement imprévu dans l'aspect du pic n'avait pas échappé à leur attention. Trop éclairés pour en être effrayés, ils observaient ce qui se passait sur la montagne, lorsque Pero, accompagné de presque tous les matelots du vaisseau, parut sur l'arrière. Après avoir fait faire silence, Pero exposa l'objet de sa mission avec un zèle que ses craintes ne contribuaient pas peu à stimuler.

— Señor almirante, dit-il, nous sommes venus prier Votre Excellence de jeter les yeux sur le sommet de l'île de Ténériffe, où nous croyons tous voir un solennel avertissement de ne pas continuer notre navigation vers l'Océan inconnu. Quand des montagnes vomissent des flammes et de la fumée, c'est vraiment l'instant où les hommes doivent se souvenir de leur faiblesse et de tout ce qu'ils doivent à la bonté de Dieu.

— Y a-t-il ici quelqu'un qui ait navigué sur la Méditerranée ou visité les îles dont est maître don Ferdinand, l'époux vénéré de la reine notre souveraine? demanda tranquillement Colomb.

— Moi, señor almirante, répondit vivement Sancho, j'ai vu Chypre et Alexandrie, et même Stamboul, la résidence du grand Turc.

— Eh bien! tu as peut-être aussi vu l'Etna, autre montagne qui lance sans cesse des flammes au milieu d'une nature et d'un paysage que la Providence, loin de les maudire, semble avoir regardés avec amour?

Colomb se mit alors à donner à ses gens une explication des causes des volcans, chargeant les officiers qui l'entouraient de confirmer la véracité de ses assertions. Il leur dit qu'il regardait cette éruption comme une circonstance toute naturelle, ou que, s'il y voyait un présage, c'en était un bon plutôt qu'un mauvais, puisque la Providence semblait disposée à les éclairer dans leur route. Luis et les officiers se mêlèrent ensuite à l'équipage, où ils déployèrent toute leur logique pour calmer des alarmes qui d'abord avaient menacé d'être sérieuses. Voilà contre quels obstacles avait à lutter le grand navigateur, même après avoir passé plusieurs années à solliciter les faibles moyens qui lui furent enfin accordés pour arriver au plus grand succès qui ait jamais couronné une entreprise humaine!

Les vaisseaux arrivèrent à Gomera le 22 septembre ; ils s'y arrêtèrent plusieurs jours afin de compléter leur réparation et de finir de se ravitailler avant de quitter définitivement le séjour des hommes civilisés, et, suivant les croyances d'alors, les limites de la terre connue. L'arrivée d'une semblable expédition à une époque où les moyens de communication étaient si rares, que les événements s'annonçaient ordinairement d'eux-mêmes, avait produit une grande sensation parmi les habitants des différentes îles visitées par nos aventuriers. Colomb était

tenu en grand honneur parmi eux, non-seulement à cause de la commission qu'il avait reçue des deux souverains, mais aussi à cause de la grandeur et du caractère romanesque de son entreprise. On croyait généralement dans toutes les îles adjacentes, y compris Madère, les Açores et les Canaries, qu'il y avait une terre à l'occident; les habitants de ces îles étaient à cet égard dans une illusion singulière, que l'amiral eut l'occasion de découvrir pendant sa seconde visite à Gomera. Parmi les personnes les plus distinguées alors dans l'île, était doña Inez Peraza, mère du comte de Gomera. Elle était entourée d'une foule non-seulement de personnes attachées à son service, mais encore de gens venus des autres îles pour lui rendre hommage. Elle fit à l'amiral un accueil digne de son rang, et admit dans sa société ceux des voyageurs qu'il crut devoir désigner comme dignes de cet honneur! Comme on peut bien le deviner, le soi-disant Pedro de Muñoz ou Pero Gutierrez, car on l'appelait indifféremment de ces deux noms, se trouva du nombre, avec tous ceux qui pouvaient avantageusement figurer dans une société aussi noble et aussi polie.

— Je me réjouis, don Christoval, dit alors doña Inez Peraza, que leurs altesses aient enfin accédé à votre désir de résoudre ce grand problème, non-seulement à cause de notre sainte Église, qui est, comme vous le dites, si particulièrement intéressée à vos succès, de la gloire des deux souverains, du bonheur de l'Espagne et de toutes les importantes considérations dont nous nous sommes entretenus déjà, mais encore à cause des dignes habitants des îles Fortunées qui ont beaucoup de traditions relatives à une terre à l'occident, et dont plusieurs croient même avoir plus d'une fois, pendant leur vie, aperçu cette terre dans cette direction.

— J'ai entendu parler de cela, noble dame, et je serais heureux d'en entendre le récit de la bouche d'un témoin oculaire, maintenant que nous causons librement d'un sujet si intéressant pour nous tous.

— Alors, señor, je prierai ce noble cavalier de vous apprendre ce que nous croyons de ces îles, et ce que tant d'entre nous s'imaginent avoir vu. Instruis l'amiral, señor Dama, je te prie, du singulier spectacle d'une terre lointaine dans l'Atlantique, que nous voyons chaque année.

— Très-volontiers, doña Inez, et d'autant plus que c'est à votre gracieuse invitation, répliqua la personne interpellée en se disposant à raconter l'histoire avec l'empressement que laissent facilement percer les partisans du merveilleux lorsqu'il se présente une occasion favorable de se livrer à leur penchant favori. L'illustre amiral a probablement entendu parler de l'île de Saint-Brandan, située à quelque quatre-vingts ou cent lieues à l'occident de Ferra, et qu'on a si souvent vue, mais qu'aucun navigateur n'a pu atteindre, du moins de nos jours.

— J'ai souvent entendu parler de cette île fabuleuse, señor, répliqua gravement l'amiral; mais permettez-moi de vous dire qu'il n'a pas encore existé de terre qu'un marin ait vue sans y aborder.

— Oui, noble amiral, interrompirent une douzaine de voix que dominait celle de la dame elle-même; tout le monde ici sait qu'on l'a vue, et plus d'un pilote désappointé peut certifier qu'on n'y a jamais abordé.

— Nous connaissons ce que nous avons vu, et nous pouvons décrire ce que nous connaissons, répondit Colomb avec fermeté; qu'un homme me dise le méridien ou la parallèle de cette Saint-Brandan ou Barandon, et une semaine m'assurera, moi aussi, de l'existence de cette île.

— Je ne me connais guère en méridiens et en parallèles, don Christoval, dit le señor Dama; mais j'ai quelque idée des choses visibles. J'ai souvent vu cette île plus ou moins distinctement à plusieurs reprises, et encore par un temps très-clair et dans des moments où il n'était guère possible d'en mal juger la forme et les dimensions. Je me souviens d'avoir vu une fois le soleil disparaître derrière une de ses hauteurs.

— Voilà un témoignage digne du respect d'un navigateur, et cependant, señor, je regarde ce que vous croyez avoir vu comme une illusion produite par l'atmosphère.

— Impossible! impossible! s'écrièrent ou répétèrent une douzaine de voix; des milliers de personnes sont toutes les années témoins de l'apparition de Saint-Brandan et de sa disparition subite et mystérieuse.

— C'est là, noble dame et généreux cavalier, qu'est l'erreur où vous êtes tombés. Vous voyez le pic de Ténériffe pendant toute l'année, et celui qui croisera cent milles au nord ou au sud, à l'orient ou à l'occident, le verra pendant toute l'année, excepté les jours où l'état de l'atmosphère s'y opposera. Une terre créée stationnaire par Dieu restera stationnaire jusqu'à ce qu'elle soit dérangée par quelque convulsion provenant également de sa providence et de ses lois.

— Tout ceci peut être vrai, señor, mais il n'y a pas de règle sans exception. Vous ne nierez pas que Dieu gouverne mystérieusement le monde et que ses fins ne sont pas toujours perceptibles à des yeux humains. Sans cela, pourquoi aurait-il si longtemps permis aux Maures de dominer en Espagne? Pourquoi les infidèles sont-ils en ce moment maîtres du saint sépulcre? Pourquoi les souverains ont-ils été si longtemps sourds à vos vœux si bien fondés, à vos sollicitations pour porter au Cathay, où vous allez maintenant, leurs drapeaux et la croix? Qui sait si ces apparitions de Saint-Brandan ne sont pas des signes manifestés pour encourager un homme comme vous, méditant de plus grands desseins encore que d'aborder aux rivages de cette île?

Colomb était enthousiaste; mais son enthousiasme prenait sa source dans le respect des mystères reconnus de la religion et ne s'appuyait sur les choses incompréhensibles qu'autant qu'on pouvait raisonnablement les attribuer à la sagesse infaillible. Comme presque tout le monde à cette époque, il croyait à des miracles modernes, et sa foi en l'efficacité matérielle et directe des offrandes votives, des pénitences et des prières, était un trait caractéristique de son temps en général et de sa profession en particulier. Cependant sa mâle intelligence rejetait des prodiges vulgaires, et, tout en se considérant comme mis à part pour le grand œuvre qu'il avait entrepris, il ne se sentait pas porté à croire qu'il se montrât à l'occident une île fantastique pour exciter les marins à en poursuivre les formes nuageuses jusqu'aux contrées plus lointaines du Cathay.

— Sans doute j'ai l'assurance que la Providence de Dieu m'a choisi comme l'humble instrument qui unira l'Europe à l'Asie au moyen d'un voyage direct par mer, répondit le navigateur gravement, bien que son œil brillât d'enthousiasme; mais je suis loin d'être assez faible pour croire que des manifestations directes, miraculeuses, doivent me montrer ma route. Il est plus conforme à la pratique de la divine sagesse et certainement plus flatteur pour mon amour-propre de n'avoir que des moyens qu'un habile marin et les philosophes les plus savants seraient fiers de se voir appelés à mettre en usage. Mes pensées se sont d'abord tournées vers ce sujet, j'ai ensuite éclairé ma raison par de longues études et de longues méditations, et la science a contribué à m'inspirer la conviction nécessaire pour me mettre à l'œuvre et décider les autres à se joindre à moi.

— Et tous vos compagnons, noble amiral, agissent-ils d'après la même impulsion? demanda doña Inez jetant un coup d'œil à Luis, dont les grâces viriles et l'air martial avaient séduit la plupart des dames de l'île. Le señor Gutierrez est-il également instruit sur cette matière, et a-t-il, lui aussi, consacré ses nuits à l'étude, afin de pouvoir porter la croix chez les païens et d'unir plus étroitement la Castille et le Cathay?

— Le señor Gutierrez est un volontaire; mais c'est à lui d'exposer ses motifs.

— Nous lui demanderons donc une réponse. Ces dames désirent savoir ce qui a pu décider à se joindre à une semblable expédition un cavalier qui serait certain de réussir à la cour de doña Isabelle et dans les guerres contre les Maures.

— La guerre contre les Maures est finie, reprit Luis en souriant, et doña Isabelle et toutes les dames de sa cour favorisent beaucoup les jeunes gens qui montrent de mâles dispositions à servir les intérêts et à augmenter la gloire de la Castille. Je ne sais guère de philosophie, et j'ai encore moins de prétentions au savoir d'un homme d'église: mais il me semble voir le Cathay brillant devant moi comme une étoile dans le ciel, et je veux me risquer corps et âme pour y arriver.

De nombreux cris d'admiration s'échappèrent du cercle élégant, car le courage se fait très-facilement applaudir lorsqu'il est appuyé par de grands avantages personnels et lorsqu'il se trouve chez un jeune homme heureusement doué. Que Colomb, vétéran de l'Océan, battu par le mauvais temps, prît fantaisie de risquer une vie déjà proche du terme pour tenter de pénétrer les mystères de l'Atlantique, il n'y avait rien là-dedans qui parût si recommandable ou si hardi; mais beaucoup de personnes découvraient de hautes qualités en ce jeune homme qui mettait toutes ses espérances dans les hasards d'une expédition aussi extraordinaire. Luis s'applaudissait d'avoir obtenu la sympathie de tant de jeunes personnes, lorsque doña Inez vint mal à propos troubler son bonheur et blesser son amour-propre.

— C'est avoir des vues plus honorables que celles que mes correspondants de Séville attribuent à un jeune homme qui appartient à la plus fière de nos familles castillanes, reprit la señora Peraza. On parle de son désir de voyager, mais d'une manière indigne de son rang, et sans fruit pour les souverains, pour son pays ou pour lui-même.

— Et qui peut être ce jeune homme égaré, señora? demanda vivement Luis, trop emporté par l'admiration qu'il avait excitée pour prévoir la réponse.

— Son nom n'est pas un secret, puisque la cour parle ouvertement du bizarre parti qu'il a pris; c'est don Luis de Bobadilla, comte de Llera.

On dit qu'en écoutant, on entend rarement dire du bien de soi, et Luis se trouva à même de vérifier cet axiome. Il sentit le sang lui monter au visage, et il lui fallut un violent effort pour retenir des exclamations qui auraient probablement renfermé des invocations à la moitié des saints dont il avait jamais entendu parler, s'il n'eût heureusement réussi à se modérer. Retenant les mots qu'il avait été sur le point de prononcer, il regarda autour de lui avec un air de défi, comme s'il eût cherché la physionomie d'un homme qui eût osé seulement sourire de ce qui venait de se dire. Par bonheur en ce moment Colomb avait attiré autour de lui tous les cavaliers, par une chaude discussion sur l'existence hypothétique de l'île de Saint-Brandan, et Luis ne vit nulle part un sourire qui eût rien d'hostile et qui pût offrir le moindre prétexte de querelle. Par un de ces doux mouvements involontaires qui entraînent souvent les jeunes femmes, une des jolies compagnes de doña Inez prit la parole de manière à calmer l'agitation de notre héros.

— A la vérité, señora, reprit le jeune et joli défenseur, et les premiers accents de cette voix apaisèrent la tempête qui s'élevait dans le sein du jeune homme; à la vérité, señora, on dit que don Luis est un vagabond, un homme de goûts et d'habitudes désordonnés; mais on ajoute qu'il a un excellent cœur, qu'il est généreux comme la rosée du ciel, qu'il est la meilleure lance de Castille, et qu'il doit aussi en avoir la plus jolie fille pour épouse.

— Les prêtres ont beau prêcher et les parents gronder, dit doña Inez en souriant, la jeunesse et la beauté placeront toujours le courage, les faits d'armes et la munificence au-dessus des vertus plus modestes que notre sainte religion prescrit. La défaite d'un chevalier dans un tournoi, le ralliement d'un escadron dispersé par une charge d'infidèles, vous seront comptés plus que des années de sobriété et des semaines de pénitence et de prières.

— Comment savons-nous, señora, si le cavalier dont vous parlez n'a pas ses semaines de pénitence et ses heures de prières? répondit Luis qui avait retrouvé la voix; s'il a le bonheur d'avoir un directeur spirituel consciencieux, il ne doit manquer ni des unes ni des autres; car la prière est souvent ordonnée comme pénitence. Au reste, je vous l'abandonne, et je ne m'étonne pas que sa maîtresse en fasse bon marché. Vous dit-on aussi le nom de la dame, dans votre lettre?



La Santa-Maria, vaisseau de Colomb.

— Oui; c'est doña Maria de las Mercedès de Valverde, proche parente des Guzman et des autres grandes maisons, et une des plus belles personnes d'Espagne.

— En effet! s'écria Luis, et elle est aussi supérieure par sa vertu que par sa beauté.

— Comment donc, señor, est-il possible que vous connaissiez assez une personne de ce rang, pour parler aussi positivement de ses qualités et de son extérieur?

— J'ai vu sa beauté, et on peut parler de ses qualités par ouï-dire. Mais, señora, votre correspondant vous apprend-il ce qu'est devenu cet indigne amant?

— Le bruit court qu'il a encore quitté l'Espagne. Nul ne sait quel chemin il a pris; mais il est peu douteux qu'il ne parcoure les mers comme à son ordinaire, cherchant quelques misérables aventures dans les ports d'Orient.

La conversation changea alors, et l'amiral et sa suite se retirèrent sur les vaisseaux.

— En vérité, señor don Christoval, dit Luis en se dirigeant seul avec le grand navigateur vers le rivage, on ne sait guère quand on acquiert de la réputation ou quand on n'en acquiert pas. Quoique marin bien ignorant, je vois que mes exploits sur l'Océan sont répandus dans le monde. Si cette expédition procure à Votre Excellence la moitié du renom que j'ai déjà, vous pourrez raisonnablement espérer que la postérité ne vous oubliera pas.

— C'est un tribut que payent les grands, Luis, répondit l'amiral; leur élévation les contraint à ne pouvoir presque rien soustraire à l'observation.

— Il faudrait aussi, señor almirante, mettre dans la balance les calomnies, la médisance et les mensonges. N'est-ce pas merveilleux qu'un jeune homme ne puisse visiter quelques pays étrangers, en vue de s'instruire, sans que toutes les commères de Castille se mettent à remplir leurs lettres aux commères des Canaries de tirades sur ses démarches et ses fautes? Par les martyrs d'Orient! si j'étais la reine de Castille, il y aurait une loi qui défendrait d'écrire sur les actions des autres, et, je crois, aussi une loi qui défendrait absolument l'écriture aux femmes.

— Ce cas échéant, señor de Muñoz, tu n'aurais jamais le plaisir de recevoir une lettre de la plus jolie main de Castille.

— Je parle de lettres de femme à femme, don Christoval; quant aux lettres de nobles demoiselles, ayant pour objet de réjouir le cœur et de réveiller l'activité des cavaliers qui les adorent, elles sont utiles, sans aucun doute; et que les saints ferment l'oreille au mécréant qui voudrait les prohiber ou les intercepter. — Señor, je suis persuadé que les voyages m'ont du moins servi en m'élevant au-dessus des préjugés étroits des villes et des provinces, et je suis loin de vouloir empêcher la correspondance entre les cavaliers et leurs maîtresses, entre les pères et les enfants, ou même entre les maris et les femmes; mais quant à des lettres entre commères, avec votre permission, señor almirante, je les déteste comme le père du péché déteste notre expédition.

— Expédition qu'il n'a certainement pas grande raison d'aimer, répondit Colomb en souriant, puisqu'elle aura pour suite le triomphe de la croix. Mais que souhaites-tu, mon ami? tu as l'air de m'attendre pour me dire quelque chose. Ton nom est Sancho Mundo, si je te reconnais bien.

— Señor don almirante, votre mémoire ne vous a pas trompé, répliqua l'homme à qui s'adressaient ces dernières paroles, je suis Sancho Mundo, ainsi que le dit Votre Excellence, quelquefois appelé Sancho de la porte du chantier. Je désire vous dire quelques mots relatifs au sort de notre voyage, aussitôt que vous voudrez bien m'entendre en un lieu où il n'y aura pas d'oreilles dont vous vous méfiez.

— Tu peux parler librement dès ce moment, ce cavalier est mon confident et mon secrétaire.

— Je n'ai pas besoin de dire à un grand marin comme vous le nom du roi de Portugal, ni quelle est l'occupation des marins de Lisbonne depuis plusieurs années; puisque vous savez tout cela mieux que moi. J'ajouterai donc seulement qu'ils découvrent pour eux-mêmes tous les pays qu'ils peuvent et qu'ils emploient tous les moyens pour empêcher les autres d'en faire autant.

— Don Juan de Portugal est un prince éclairé, camarade, et tu ferais bien de respecter sa réputation et son rang. Sa Hautesse est un grand souverain et a fait sortir de son port plus d'une noble expédition.

— En effet, señor, et celle-ci n'est pas la dernière dans ses desseins, répondit Sancho en lançant à l'amiral un regard ironique qui montrait qu'il avait bien d'autres choses à dire, mais qu'il faudrait lui arracher ses aveux. Personne ne doute de la bonne volonté de Juan II pour envoyer des expéditions.

— Sancho, tu as appris quelque nouvelle qu'il est bon que je sache! Parle librement, et sois assuré que je reconnaîtrai tes services en proportion de leur valeur.

— Si Votre Excellence veut avoir la patience de m'écouter, je lui raconterai toute l'histoire dans ses moindres détails, de manière à ne rien omettre et aussi clairement qu'on peut le souhaiter ou qu'un prêtre dans le confessionnal peut le désirer.

— Parle; personne ne t'interrompra. Ta récompense sera proportionnée à ta franchise.

— Eh bien donc, señor amiral, vous devez savoir qu'il y a environ onze ans je fis un voyage de Palos à la Sicile dans une caravelle appartenant aux Pinzon; non pas à Martin Alonzo qui commande *la Pinta*, sous les ordres de Votre Excellence, mais à un parent de défunt son frère qui avait fait construire un navire meilleur que nous ne saurions en avoir dans ces jours de tumulte, avec des cordages pourris, un calfatage négligé, sans parler de la manière dont les voiles...

— Voyons, bon Sancho, interrompit l'impatient Luis qu'irritaient les observations du correspondant de doña Inez, tu oublies que la nuit s'approche et que la chaloupe attend l'amiral.

— Comment l'oublierais-je, lorsque je vois le soleil se baigner dans les eaux, et que j'appartiens moi-même à la chaloupe que j'ai quittée afin de dire au noble amiral ce que j'avais à expliquer.

— Señor Pedro, dit Colomb, je t'en prie, permets à cet homme de conter les choses à sa guise : on ne gagne rien en voulant faire abandonner à un marin son estime.

— Non, Excellence, on n'y gagne pas plus qu'en voulant donner des ruades à un mulet. Ainsi, comme je disais, je fis ce voyage en Sicile. J'avais pour compagnon de plat un nommé Josè Gordo, Portugais de naissance, mais qui aimait beaucoup mieux les vins d'Espagne que les fades liqueurs de son pays; aussi préférait-il voyager sur des navires espagnols. Je n'ai jamais bien su si Josè était intérieurement Portugais ou Espagnol, mais je sais fort bien que c'était un tiède chrétien.

— Il faut espérer, dit Colomb avec calme, que son caractère se sera amélioré. Comme je prévois que tu vas citer le témoignage de

José à l'appui de quelque fait, je dois te prévenir qu'un mauvais chrétien est toujours un mauvais témoin. Dis-moi de suite ce qu'il t'a communiqué pour que je sois à même de juger de quel poids peuvent être ses paroles.

— Maintenant je proclamerai hautement hérétique tout homme qui oserait douter que Votre Excellence ne découvre le Cathay, puisqu'elle a deviné mon secret avant qu'elle en ait jamais entendu parler. José vient d'arriver sur la felouque qui accompagne *la Santa-Maria*, et, ayant appris que le nommé Sancho Mundo faisait partie de notre expédition, il s'est hâté de venir à bord pour voir son vieux camarade.



Ozema.

— Tout cela est si simple que je m'étonne que tu aies songé à me le rapporter; mais, puisque José est maintenant à bord et en sûreté, nous pouvons en venir à ce qui fait le sujet de ses communications.

— Nous le pouvons aisément, seigneur, et ainsi je vous dirai sans autre délai que ce sujet concerne à la fois don Juan de Portugal, don Ferdinand d'Aragon, doña Isabelle de Castille, Votre Excellence, seigneur amiral, le seigneur de Muñoz ici présent et moi-même.

— Quelle étrange association! s'écria Luis en faisant glisser une pièce d'argent dans la main du matelot. Ceci t'aidera probablement à abréger l'histoire de cette singulière réunion.

— Un autre, seigneur, terminerait l'histoire d'un seul coup. A vrai dire, José, qui est derrière cette muraille, m'a dit qu'il croyait que ses nouvelles valaient au moins un doublon, et qu'il lui serait extrêmement désagréable d'apprendre que j'eusse reçu ma moitié tant qu'on ne lui aurait pas payé sa quote part.

— Ceci pourra le tranquilliser, dit Colomb plaçant un doublon dans la main du rusé matelot, car il jugeait à la contenance de Sancho que celui-ci avait réellement quelque communication à faire. Tu peux appeler José à ton aide et te débarrasser ainsi de l'argent que je te confie.

Sancho obéit. Une minute après, José arrivait, recevait son doublon, le pesait avec soin, l'empochait et commençait son histoire. On peut en dire la substance en quelques mots. José, en revenant de Ferro, avait rencontré trois caravelles armées, portant le pavillon portugais, en croisière entre les îles, et tout ce qu'il avait vu lui faisait présumer que ces vaisseaux avaient pour objet d'intercepter la marche de l'expédition castillane. Comme cet homme invoquait le témoignage de deux ou trois passagers qui venaient de débarquer avec lui, Colomb et Luis cherchèrent immédiatement où logeaient ces personnes, et leurs rapports confirmèrent entièrement celui du matelot.

— Voici bien le plus sérieux et le plus grave de nos embarras, dit l'amiral à don Luis au moment où ils arrivaient au bord de la mer; nous pouvons ou être retenus par ces traîtres de Portugais, ou ils peuvent suivre notre route et nos traces; nos lauriers peuvent nous être enlevés; d'autres peuvent usurper ou au moins partager des bénéfices, fruit de notre activité et de nos dangers, et ce seraient ces mêmes hommes qui ont refusé d'accepter les avantages qu'on leur offrait.

— Don Juan de Portugal aura chargé de cet exploit de meilleurs chevaliers que les Maures de Grenade, répondit Luis qui partageait la haine de ses compatriotes contre les Portugais; on dit que c'est un homme hardi et un prince savant; mais les ordres et le pavillon de la souveraine de Castille doivent être respectés, et surtout au milieu de ces îles qui lui appartiennent.

— Nous ne sommes pas en force pour combattre. Le nombre et la capacité de nos navires sont connus, et certes les Portugais se sont mis en mesure d'accomplir leurs projets quels qu'ils soient. Hélas! Luis, ma besogne est rude, bien que j'espère en être enfin heureusement et largement récompensé. Il y a quelques années, je suppliai les Portugais d'entreprendre ce voyage et de tenter ce qu'accomplit aujourd'hui notre gracieuse souveraine : mes peines et mes raisonnements ne trouvèrent que de sourdes oreilles, on se moqua de moi, on me repoussa avec dédain; et cependant, quand je suis au moment de mettre à exécution un projet dont ils ont si souvent parlé avec mépris, ils se préparent à entraver ma marche par la violence et par la trahison.

— Noble don Christoval, nous saurons mourir en braves Castillans avant que leurs intentions ne soient accomplies.

— Notre seul espoir est placé dans notre prompt départ. Grâce au zèle de Martin Alonzo, *la Pinta* est prête, et nous pouvons partir de Gomera au lever du soleil. Je doute qu'ils osent nous suivre sur l'Atlantique, qui leur est inconnu et où nous ne laisserons pas de traces; leurs faibles connaissances ne peuvent leur servir de guide. Nous partirons à l'aube. Il ne s'agit maintenant que de quitter les Canaries sans qu'ils nous aperçoivent.

En disant ces mots, ils arrivèrent à la chaloupe, qui les transporta sur *la Santa-Maria*. En ce moment, les pics des îles se dessinaient dans l'atmosphère comme des tours sombres et gigantesques. Quelques minutes après, les caravelles ne ressemblaient plus qu'à des taches noires et informes perdues dans l'eau qui baignait leurs flancs.

CHAPITRE XVI.

Dans la nuit qui suivit les événements que nous venons de rapporter, nos aventuriers éprouvèrent des sentiments bien opposés entre



Comment Sancho devint le premier fumeur européen.

eux. Aussitôt que Sancho eut recueilli son salaire, il ne se fit pas le moindre scrupule de communiquer ce qu'il savait à tous ceux qui voulurent l'écouter, et bien avant le retour de Colomb à bord, la nouvelle volant de bouche en bouche, tout le monde savait les intentions des Portugais. Quelques-uns de nos aventuriers espéraient être attaqués et vaincus; car à leurs yeux cette destinée était préférable à celle que le voyage leur laissait entrevoir. Mais la plus grande partie des équipages était impatiente de lever l'ancre et de mettre à la voile, espérant se soustraire au combat par la supériorité de leur marche.

Colomb lui-même était en proie à une violente douleur ; il lui paraissait réellement que la fortune allait arracher de ses lèvres cette coupe qu'il y avait portée après tant de délais et au milieu de cruelles souffrances. Il passa la nuit dans une profonde anxiété, et le lendemain il fut le premier à se lever.

Tout le monde était sur pied à l'aube ; et, comme dans la nuit précédente on avait terminé les préparatifs, au moment où le soleil se levait, les trois navires étaient en marche, *la Pinta* en tête comme à l'ordinaire. Le vent était faible, la flottille marchait avec peine ; mais le temps était précieux, et l'on fit tous les efforts pour mettre le cap à l'ouest. On marchait depuis quelque temps lorsqu'une caravelle qu'on avait eue durant plusieurs heures en vue s'approcha tellement que l'amiral put la héler. La caravelle venait de Ferro, ou l'île de Fer, la dernière du groupe des îles au sud-ouest, et suivait presque la route que l'expédition allait prendre avant de quitter les parages connus.

— Apportes-tu des nouvelles de Ferro? demanda Colomb pendant que le navire étranger, dérivant lentement, dépassait *la Santa Maria*, sa marche n'étant guère que d'un mille à l'heure. — Se passe-t-il quelque chose de nouveau dans ce pays?

— Puis-je savoir si je parle à don Christoval Colomb le Génois, auquel leurs altesses ont confié l'honneur d'une si grande mission? Je pourrais alors dire plus librement ce que j'ai vu et entendu.

— Je suis don Christoval en personne, amiral de leurs altesses et vice-roi des mers et des terres que nous pourrons découvrir; Génois de naissance, mais Castillan par mes devoirs et par mon dévouement à la reine.

— Alors, noble amiral, sachez que les Portugais ont dans ce moment trois caravelles à Ferro, et déploient la plus grande activité pour intercepter votre expédition.

— Comment sait-on cela, ami? et comment puis-je soupçonner que les Portugais vont envoyer des caravelles pour attaquer des hommes qui naviguent avec une mission d'Isabelle la Catholique. Ils doivent savoir que le saint-père a récemment conféré ce titre aux deux souverains, en reconnaissance des grands services qu'ils ont rendus en expulsant les Maures du sol de la chrétienté.

— Señor, on a bien parlé de cela dans les îles; mais peu importe aux Portugais, qui n'hésitent pas lorsque leurs trésors sont en danger. A mon départ de Ferro je me suis abouché avec les caravelles, et je crois vraiment qu'elles ont l'intention qu'on leur suppose.

— Paraissent-elles armées? croient-elles avoir le droit d'interrompre notre voyage?

— Elles ne s'en inquiètent pas; elles se sont bornées à nous demander d'un ton railleur si l'illustre don Christoval Colomb, le grand vice-roi de l'est, était à notre bord. Quant aux préparatifs, señor, nous avons remarqué que les caravelles avaient du canon, et bon nombre d'hommes portant casques et cuirasses. Je doute qu'il y ait aux Açores autant de soldats que sur ces caravelles.

— Se tiennent-elles en vue des îles ou semblent-elles se diriger en pleine mer?

— Hier elles étaient pendant le jour à l'ouest de l'île, et à la nuit elles se sont rapprochées de la terre. Crois-en les paroles d'un vieux pilote, don Christoval; les Métis ne sont pas là dans de bonnes intentions.

— Ces derniers mots furent à peine entendus, car déjà les deux caravelles s'étaient dépassées, et elles ne tardèrent pas à être hors de la portée de la voix.

— Croyez-vous que le nom castillan soit assez bas tombé, don Christoval, demanda Luis, pour que ces chiens de Portugais osent faire une telle injure au pavillon de la reine?

— Je ne crains point la force, mais la ruse; et si l'on trouvait des prétextes pour me retenir, ces délais me seraient aussi pénibles que la mort. J'appréhende que ces caravelles, en feignant de protéger les droits de Juan II, ne soient chargées de nous suivre au Cathay, et dans ce cas nos découvertes nous seraient contestées; on en voudrait partager l'honneur. S nous le pouvons, évitons les Portugais : pour cela, je me propose de naviguer à l'ouest sans m'approcher de Ferro qu'autant que cela me sera indispensable.

Malgré la brûlante impatience de l'amiral et des équipages, les éléments semblaient vouloir empêcher la flottille de sortir de l'archipel des Canaries, et d'entrer en pleine mer. Le vent tomba graduellement à tel point, que les voiles ne purent plus le prendre, et bientôt les trois navires demeurèrent en place, tantôt baignant leurs flancs dans les flots, tantôt s'élevant au-dessus des lames, et ressemblant à d'énormes animaux qui, durant la chaleur de l'été, reposent nonchalamment étendus.

Les *Pater*, les *Ave*, les vœux étaient prodigués par les marins pour obtenir une brise. On eût dit parfois que la Providence accueillait ces prières, car le vent soufflait, les voiles se gonflaient; mais quelques instants après le vent cessait totalement; au milieu de cette alternative, les équipages finirent par se convaincre qu'ils étaient pris par un calme plat. Cependant, à la nuit, un vent léger enfla les voiles, et pendant quelques heures on sentit les vagues déferler sous la proue des vaisseaux. Mais vers minuit, cette brise cessa.

Quand le jour reparut, l'amiral se trouva entre Gomera et Ténériffe, dont l'immense pic projetait bien loin sur la mer son ombre anguleuse, semblable à celle d'une planète, pendant que la surface unie de l'Océan reflétait le sommet aigu du pic. Colomb craignait maintenant que les Portugais ne se servissent de leurs chaloupes ou de quelque felouque légère pour faire reconnaître sa position : aussi prit-il le sage parti de ferler ses voiles afin de cacher autant que possible ses vaisseaux aux yeux des explorateurs. On était au 7 septembre; et telle était la position de cette fameuse expédition, cinq semaines, jour pour jour, après son départ de l'Espagne; car ce calme plat eut lieu un vendredi, et aussi le même jour où l'on était sorti du port.

On sait qu'il n'y a en mer d'autre remède contre le calme que la patience. Colomb avait trop d'expérience pour ne pas être convaincu de cette vérité; et après avoir pris les précautions que nous avons indiquées, il s'occupa avec ses pilotes de tout ce qui pouvait contribuer à rendre la traversée heureuse. Les quelques instruments mathématiques alors en usage furent examinés, mis en ordre, et montrés à tous, dans le double but de reconnaître leur état, et d'augmenter la confiance des matelots en leur donnant des preuves de la science de leurs chefs. L'amiral lui-même avait acquis une haute réputation de bon navigateur parmi ses pilotes, parce que ses calculs, lors du débarquement aux Canaries, avaient été reconnus plus exacts que les leurs. Aussi, pendant qu'il faisait voir l'instrument qui servait alors de quart de cercle, et qu'il examinait ses boussoles, chacun de ses mouvements était avidement suivi par les matelots qui l'admiraient ou qui portaient envie à son savoir. Les uns témoignaient toute leur confiance en ses connaissances, persuadés qu'il saurait les conduire partout où il voudrait aller; les autres montraient dans leurs observations ces moyens superficiels de critique qui accompagnent ordinairement les préjugés, l'ignorance ou la malignité.

Luis n'avait jamais pu comprendre les mystères de la navigation. Sa noble tête semblait repousser l'instruction comme une chose tout à fait en désaccord avec ses besoins et ses goûts. Il était cependant doué d'intelligence, et dans les cercles de courtisans il passait pour un des laïques les plus instruits de son époque. Heureusement il avait la plus haute confiance dans la science de l'amiral. Personnellement supérieur à la crainte, ce jeune grand de Castille était le plus soumis et le plus dévoué des compagnons de Colomb.

Ceci avait lieu le 7 septembre. La nuit arriva et trouva encore la petite escadre ou la flotte, comme on l'appelait dans le hautain langage de ce siècle, flottant nonchalamment entre Ténériffe et Gomera. Le lendemain matin n'amena aucun changement : un soleil brûlant, sans le moindre souffle de vent, se reflétait sur les eaux de la mer brillante comme de l'argent fondu. Les vigies ayant rapporté à l'amiral que les Portugais n'étaient pas en vue, il se sentit plus tranquille, ne doutant pas qu'ils ne fussent pris aussi par un calme plat à l'ouest de Ferro.

— Par l'espoir des marins ! señor don Christoval, dit Luis, qui venait de terminer sa sieste, en s'approchant de l'amiral depuis plusieurs heures placé sur l'avant du navire, les démons semblent ligués contre nous. Nous voilà au troisième jour de calme, en vue du pic de Ténériffe, qui ne bouge pas plus qu'une borne, et plantés là pour servir de pierre milliaire aux marsouins et aux dauphins. Si l'on croyait aux présages, on pourrait s'imaginer que les saints ont reçu l'ordre de s'opposer à notre départ.

— Nous ne devons croire aux présages qu'autant qu'ils sont la conséquence des lois de la nature, répondit gravement l'amiral. Ce calme va bientôt cesser, car il s'élève dans l'atmosphère un brouillard qui nous promet un vent de l'est, et le mouvement du vaisseau et des vagues te fera connaître que les vents ont été très-violents dans l'ouest. Maître pilote, poursuivit-il en s'adressant à l'officier de ce grade qui se trouvait sur le pont, faites déferler les voiles, et préparez-les à prendre la brise, car nous allons bientôt avoir le vent au nord-est.

Pendant cet intervalle, on n'avait pas cessé de regarder si les Portugais paraissaient en vue, quoique dans ce moment on les craignît moins parce qu'on les supposait bien loin sous le vent. Colomb et ses habiles compagnons, Martin Alonzo et Vicente Yañes, ainsi que les frères Pinzon, qui commandaient *la Pinta* et *la Nina*, firent tous leurs efforts pour avancer. Leur marche fut non-seulement lente, mais pénible ; car, à chaque coup de vent, l'avant du vaisseau plongeait dans la mer avec une violence qui faisait craindre pour le gréement. Il fallait toute l'habileté de Colomb pour s'apercevoir de l'imperceptible mouvement par suite duquel le haut pic de Ténériffe décroissait pour ainsi dire pouce par pouce. Les sentiments superstitieux des matelots se réveillant plus vivement, quelques-uns commençaient à murmurer que les éléments les avertissaient de ne pas continuer, et que, quelque tard qu'il fût, l'amiral ferait bien de prêter attention aux présages et aux signes que la nature ne donne que rarement sans motif. Ces opinions n'étaient cependant émises qu'avec beaucoup de prudence, car la gravité de Colomb l'avait entouré de tant de respect, qu'on n'osait se plaindre en sa présence ; et les matelots des autres navires suivaient les mouvements de l'amiral avec cette espèce d'aveugle dépendance qui, dans de telles circonstances, marque la soumission de l'inférieur au supérieur.

Lorsque Colomb rentra dans sa cabine pour y vérifier les calculs de la navigation du jour, Luis remarqua que sa contenance était encore plus sévère que d'habitude.

— Je pense que tout va selon vos vœux, observa gaiment le jeune homme; nous voici en août, et à mes yeux le Cathay est en vue.

— C'est une de tes qualités, don Luis, répondit l'amiral, de voir ce que tu désires et de tout voir en beau. Il m'appartient de voir les choses comme elles sont réellement, et quoique le Cathay soit devant les yeux de mon intelligence, — vous le savez, mon Dieu, qui par vos vues secrètes m'avez rempli du désir d'atteindre cette terre lointaine, vous savez si elle est présente à mon esprit! — mais, bien que mon intelligence me fasse ainsi voir le Cathay, je dois surmonter les obstacles physiques qui peuvent s'opposer à notre arrivée.

— Ces obstacles seraient-ils devenus plus sérieux que nous ne l'espérions, señor?

— J'ai toute confiance en Dieu. Regarde, jeune homme (mettant son doigt sur une carte): voilà où nous étions ce matin; voici où nous sommes arrivés en déployant toutes nos voiles pendant la durée du jour et une partie de la nuit. Tu le vois, une ligne marque tous nos progrès. Regarde encore, et tu verras que nous devons traverser cet Océan immense, ce désert, avant d'approcher du terme de notre voyage. D'après mes calculs, malgré tous nos efforts et dans ce moment critique, non-seulement à cause des Portugais, mais aussi à cause de notre propre équipage, nous n'avons fait que neuf lieues, et nous devons en parcourir des milliers. Nous avons à craindre de manquer d'eau et de provisions.

— Quant à moi, j'ai une aveugle confiance dans les ressources de vos connaissances et de votre expérience.

— Moi, j'ai confiance dans la protection de Dieu; j'espère qu'il ne voudra pas abandonner son serviteur qui a besoin de son assistance.

Colomb s'apprêta à reposer quelques heures sans se déshabiller, car il portait trop d'intérêt à la position de ses navires pour se livrer avec trop de sécurité au repos. Cet homme célèbre vivait dans un siècle où une fausse philosophie et une raison arrogante, malgré sa faiblesse, n'enhardissaient qu'un très-petit nombre d'hommes à s'affranchir, même en apparence, de toute confiance en la puissance divine. Nous disons en apparence, car, quelles que soient les illusions qu'on se fait à cet égard, personne ne croit de bonne foi suffire à se protéger soi-même. Tant de présomption est contraire aux lois de la nature, car chacun porte dans son cœur un instinct qui, à chaque jour, à chaque heure, à chaque minute, lui fait connaître son impéritie réelle, et lui dit continuellement qu'il n'est qu'un faible agent de ce pouvoir supérieur, dont il remplit les vues grandes et mystérieuses. Selon l'usage du temps, Colomb s'agenouilla et pria avec ferveur avant de se coucher. Luis de Bobadilla n'hésita pas à suivre cet exemple que peu d'hommes auraient osé croire au-dessus de leur intelligence ou de leur dignité. S'il est vrai de dire que dans le quinzième siècle la religion avait une apparence de superstition et que les hommes avaient trop de confiance dans certaines impressions passagères, il est hors de doute qu'on voyait percer dans les actes religieux une humilité et une soumission aux volontés de Dieu qui s'est perdue sans que le monde y ait gagné.

Aux premières lueurs du jour, l'amiral et don Luis montèrent sur le pont. Tous les deux ils s'agenouillèrent sur l'avant du navire et répétèrent leurs prières. S'abandonnant ensuite aux sentiments de leur position, ils se levèrent pour mieux reconnaître ce que l'approche du jour allait leur annoncer. On a si souvent fait des descriptions du lever du soleil vu de la mer, que toute amplification serait ici superflue; mais nous devons constater que Luis regardait les belles couleurs qui se déployaient à l'est, éprouvait toutes les sensations d'un amant, et qu'il croyait y reconnaître ces couleurs délicates que dans un moment d'émotion il avait vues briller sur les joues de Mercédès. Quant à l'amiral, son œil expérimenté était tendu dans la direction de Ferro, attendant que la lumière fût assez vive pour pouvoir distinguer les changements que la nuit avait apportés dans leur position. Après quelques instants d'une profonde attention l'amiral dit à Luis, qui était à côté de lui:

— Vois-tu au sud-ouest cette noire et sombre masse qui se détache de ce fond si obscur encore: à chaque instant, quoique nous en soyons éloignés de huit à dix lieues, elle montre mieux ses formes; c'est Ferro; et les Portugais sont là sans doute pour nous attendre. Ce calme les empêche de s'approcher de nous, et nous sommes en sûreté pour le moment. Il faut maintenant reconnaître si leurs caravelles sont entre nous et la terre. S'ils ne sont pas dans cette position, nous devons nous regarder comme hors de leur atteinte, si nous ne nous approchons pas de l'île, et si nous pouvons conserver, comme hier, l'avantage du vent. Vois-tu quelque voile sur la mer?

— Aucune, señor, et cependant il fait assez jour pour qu'on pût distinguer les voiles d'un navire qui serait en vue.

Colomb poussa une exclamation de reconnaissance, et ordonna aux vigies d'explorer tous les points. Leur réponse fut favorable, on ne voyait pas les Portugais. Au lever du soleil, il s'éleva une brise au sud-ouest portant sur Ferro et plaçant ainsi tout vaisseau qui aurait croisé dans ses parages sous le vent de la flottille. On largua les voiles, et on gouverna au nord-ouest, parce que l'amiral était convaincu que les croiseurs, ignorant ses projets, avaient dû mettre en panne au sud de l'île. La mer étant moins calme, les navires marchaient, bien que lentement, et on pouvait croire à la durée du vent. Peu à peu on s'éloignait de Ferro, et la distance s'augmentant d'heure en heure, l'île prenait la forme d'un nuage dont la base se confondait avec les flots. Le sommet de l'île était encore visible, et l'amiral, entouré des chefs de l'équipage, s'était posté de nouveau sur l'arrière pour mieux examiner l'état de la mer et du temps. L'observateur le plus indifférent aurait facilement découvert les différents sentiments qui agitaient les aventuriers de *la Santa-Maria*. Sur l'arrière tout était espoir et plaisir; on ne pensait presque plus aux dangers à venir de la navigation, parce qu'on était préoccupé du bonheur que l'on avait eu d'échapper aux dangers du jour. Les pilotes, comme d'habitude, étaient soutenus par une espèce de stoïcisme marin, mais l'équipage était morne, et paraissait se croire voué à la mort. Tous les matelots étaient groupés sur le pont, et tous les yeux semblaient attachés par enchantement sur les hauteurs de Ferro qui s'abaissaient pour disparaître dans les flots. Colomb s'approcha de Luis en appuyant un doigt sur son épaule, et le tira de la rêverie dans laquelle il était tombé.

— Il est impossible que le señor de Muñoz éprouve les sentiments de ces hommes vulgaires, dit l'amiral avec un ton de surprise et de reproche. — Cela est impossible, car homme d'intelligence, il doit prévoir les glorieuses conséquences de cette brise, grâce à laquelle nous nous sommes mis à l'abri de la poursuite des Portugais. Pourquoi donc portes-tu un regard fixe et sombre sur ces matelots qui sont devant toi? Te repentirais-tu de t'être embarqué, ou rêverais-tu simplement aux charmes de ta maîtresse?

— Par san Iago! señor Christoval, votre sagacité vous fait défaut. Je ne m'abandonne ni au repentir ni à d'amoureuses méditations; mais je regarde avec pitié ces pauvres matelots qui sont en proie à la crainte.

— L'ignorance est un rude maître, señor Pedro, et elle tyrannise maintenant les faibles imaginations de ces pauvres gens. Ils ne voient partout que des malheurs, parce qu'ils sont incapables de pressentir le bonheur. La crainte, intime alliée de l'ignorance, leur ôte tout espoir. Aux yeux du vulgaire, ce qui n'a pas encore été, bien plus, ce qui n'est pas encore devenu commun, est regardé comme impossible. Ces braves gens jettent sur l'île un regard pareil à celui de l'homme qui pour la dernière fois voit les choses de la vie. En vérité, ces appréhensions sont plus fortes que je ne l'aurais cru.

— Vous avez raison, elles sont profondes et on les découvre aisément: j'ai vu, señor, j'ai vu, de mes propres yeux, quelques larmes couler sur des joues que je ne pensais de ma vie voir mouillées que par l'écume bouillonnante de la mer.

— Voici deux de nos connaissances, Sancho et Pépé, ni l'un ni l'autre ne semble être en proie à un violent chagrin, quoique ce dernier laisse voir sur sa physionomie une teinte de mélancolie. Sancho est indifférent à tout comme un vrai matelot; jamais il n'a de bonheur que lorsqu'il se trouve entouré de dangers, de rochers, de bancs de sable; pour cet homme il n'y a aucune différence entre une île que l'on perd de vue et une autre île que l'on découvre. Il ne voit rien au delà de l'horizon que ses yeux embrassent, et il envisage le reste de l'univers comme un vide. Je compte sur les bons services de Sancho, et, quoique je le tienne pour un maître fripon, je le regarde comme l'un de mes meilleurs matelots.

L'amiral fut interrompu par un cri poussé sur le pont: son œil vif et habile ne tarda pas à lui montrer qu'au sud l'horizon présentait l'aspect ordinaire de la pleine mer. L'île de Ferro avait disparu: quelques hommes de l'équipage avaient cru l'entrevoir quand déjà les eaux la cachaient; mais quand on fut certain de sa disparition la presque totalité de l'équipage commença à se plaindre et à pleurer. Bientôt on ne cacha plus les larmes et l'on ne rougit pas de se tordre les mains avec le délire d'un désespoir si violent qu'il y avait à craindre pour l'expédition un nouveau et plus pressant danger. Colomb ordonna à l'équipage de se réunir sur l'arrière, et, montant sur le couronnement, d'où il pouvait examiner tous les visages, il leur adressa la parole. Sa voix était émue, ses accents sincères, on voyait qu'il était pénétré de ce qu'il disait, et qu'il était loin de sa pensée de tromper les hommes dont la vie lui avait été confiée.

— Lorsque don Ferdinand et doña Isabelle, dit-il, nos respectés et chers souverains, m'ont fait l'honneur de me nommer amiral et vice-roi de ces mers inconnues, vers lesquelles nous voguons, j'ai considéré cet honneur comme l'événement le plus glorieux et le plus heureux de ma vie, et l'instant actuel, qui semble si pénible à quelques-uns de nous, ne me cause pas de moins douces émotions. Ferro a disparu, mais avec Ferro ont disparu les Portugais. Maintenant que nous sommes dans une mer ouverte et sans bornes connues, je crois que la Providence nous a mis en sûreté contre l'approche et les tentatives de tous nos ennemis. Ayons confiance en nous-mêmes et dans le grand objet que nous avons en vue, et nous serons supérieurs à toute crainte. Si quelqu'un d'entre vous a des observations à faire, il peut parler librement, car nos raisons sont trop puissantes pour que nous ayons à en redouter la discussion.

— Señor don almirante, répondit Sancho, dont la langue était toujours prête à entrer en jeu, il faut que vous sachiez que ce qui vous rend si joyeux est précisément ce qui attriste ces braves camarades. S'ils pouvaient toujours avoir en vue Ferro ou n'importe quelle autre île, ils vous suivraient au Cathay aussi gentiment qu'une chaloupe suit une caravelle naviguant avec une bonne brise dans des eaux tran-

quilles ; mais l'idée de tout abandonner, le monde, leurs femmes, leurs enfants, c'est ce qui afflige leurs cœurs et fait couler leurs larmes.

— Et toi, Sancho, toi, un vieux marin né sur la mer?

— Doucement, Excellence, illustre señor don almirante, interrompit Sancho avec un air de prétendue simplicité; pas exactement sur la mer, mais dans un endroit où l'on en sentait l'odeur; puisqu'ayant été trouvé justement près de la porte d'un chantier, il n'est pas probable qu'on m'eût débarqué pour décharger une si mince portion de la cargaison.

— Soit, près de la mer, si tu le désires ; mais j'attends de toi mieux que de misérables plaintes indignes d'un homme, et cela parce qu'une île a disparu de l'horizon.

— Excellence, vous avez raison; peu importerait à Sancho que la moitié des îles disparût; il y a certains lieux, comme le cap Vert, que je souhaite ne revoir jamais, Lampidosa, Stromboli, etc., qui seraient mieux sous les eaux qu'à la surface, vu le bien qu'ils font à nous autres marins. Mais si Votre Excellence daignait dire à ces honnêtes gens où nous allons, ce que vous contez trouver au port, et surtout quand nous reviendrons, vous leur causeriez une inexprimable satisfaction.

— Comme je suis d'avis que les hommes chargés d'un commandement doivent laisser connaître leurs intentions, lorsqu'il n'y a pas à craindre que cette connaissance soit une source de malheurs, je ferai volontiers ce qu'on me demande, et je prie instamment ceux qui m'environnent et surtout ceux qui se montrent inquiets de notre position et de nos projets pour l'avenir, de me prêter la plus grande attention. Le but de notre voyage est le Cathay, contrée que l'on sait être située à l'extrémité orientale de l'Asie, et où ont abordé plus d'une fois des voyageurs chrétiens, à cette différence près qu'ils y sont allés par l'est, tandis que nous y allons par l'ouest. Mais nous ne pouvons parvenir à notre but que par des moyens qui appartiennent exclusivement à de braves marins; car ceux-là seulement qui sont habitués aux dangers de la mer, les habiles pilotes, les matelots hardis et dévoués, peuvent traverser les eaux sans autres guides que la connaissance des étoiles, des courants, des vents et des autres phénomènes de l'Atlantique : la science peut seule nous procurer ses secours. Voici le motif qui me fait agir : je suis convaincu que la forme de la terre est ronde, d'où il s'ensuit que l'Atlantique, qui à l'est est bornée par des terres, doit l'être également à l'ouest, et mes calculs me donnent la certitude que ce continent, que je crois être l'Inde, est tout au plus à une distance de notre Europe de vingt et un à trente jours de navigation. Vous ayant dit quand et comment je m'attends à trouver la terre que nous cherchons, j'ajouterai quelques détails sur les avantages que doit nous procurer notre découverte. D'après les relations d'un certain Marco Polo et de ses parents, gentilshommes de Venise et hommes d'une haute réputation, le royaume du Cathay n'est pas seulement un des pays les plus vastes, mais il est encore riche en or, en argent et autres métaux précieux, ainsi qu'en pierreries. Vous pouvez juger des avantages que doit vous procurer cette découverte par ceux que j'ai déjà recueillis. Leurs altesses, en vue de nos futurs succès, m'ont élevé au rang d'amiral et de vice-roi; si vous persévérez jusqu'au bout dans vos efforts, le plus humble d'entre vous peut compter sur des preuves signalées de la faveur de nos souverains. Vous serez sans doute récompensés en proportion de vos services; celui qui aura mieux fait recevra plus que celui qui aura fait moins; mais il y aura beaucoup plus qu'il ne faudrait pour récompenser tout le monde. Marco Polo et ses parents, après avoir passé dix-sept ans à la cour du grand khan, ont été à même de rendre un compte fidèle des trésors et des ressources de cette contrée. Quoiqu'ils ne fussent que de simples gentilshommes vénitiens n'ayant d'autres moyens de transport que de viles bêtes de somme, ils en ont rapporté d'immenses richesses; leurs pierreries seules ont suffi pour enrichir leurs descendants, à relever une noble famille déchue, et à garantir en même temps la véracité des voyageurs.

D'ailleurs, comme on sait que les îles sont fréquentes de ce côté du continent de l'Asie et du royaume de Cathay, nous en rencontrerons certainement quelques-unes, et ce serait douter de la nature que de ne pas s'attendre à trouver dans ces îles les épices, les aromates, les dons précieux que Dieu a accordés avec profusion à cette partie de la terre. Il est aussi difficile de pouvoir calculer la magnificence des résultats qui suivront notre succès, qu'il est ridicule de songer à revenir sans motif sur nos pas. Allant dans ces régions non comme des ennemis, mais comme des frères et des chrétiens, nous devons nous attendre à y être bien reçus; nul doute que les seuls présents et les cadeaux que l'on offrira à des voyageurs arrivant de si loin et par un chemin nouveau ne servent à nous dédommager au centuple de nos sacrifices et de nos travaux.

Je ne dis rien de l'honneur d'être du nombre de ceux qui les premiers ont porté la croix dans un monde de païens, continua l'amiral en se découvrant et promenant sur la foule un regard solennel, bien que nos pères regardassent comme une grande distinction le bonheur d'avoir servi dans ces armées qui combattirent pour la délivrance du saint sépulcre. Ni l'Eglise ni son chef ne sauraient oublier l'homme qui se dévoue à leurs intérêts, et nous pouvons compter sur la bénédiction céleste.

En terminant son discours, Colomb fit le signe de la croix, puis il rejoignit les officiers. Ses paroles produisirent au premier moment un effet salutaire, et les hommes de l'équipage virent disparaître les nuages qui couvraient la terre comme ils avaient vu disparaître l'île, avec moins de chagrin qu'ils n'en avaient d'abord manifesté. Mais leur tristesse ne se dissipa point. Dans le cours de la nuit, quelques-uns rêvèrent aux riches pays dont Colomb leur avait parlé, d'autres s'imaginèrent être enlevés par des démons qui les transportaient dans des mers inconnues, où ils étaient condamnés à naviguer durant l'éternité en punition de leurs péchés : la conscience fait ainsi sentir son pouvoir dans toutes les situations, mais surtout lorsqu'on est dans l'incertitude ou tourmenté par la défiance.

Un peu avant la nuit, l'amiral ordonna aux autres navires de mettre en panne, et aux deux Pinzon de se rendre à son bord. A leur arrivée, il leur fit connaître ses projets et ses dispositions pour le cas où ils seraient séparés.

— Ainsi, vous me comprenez, señores, dit Colomb en terminant ; vous devez autant que possible, en tout lieu et en toute circonstance, vous tenir dans les eaux de mon vaisseau ; si cela devient impossible, vous ferez vent à l'ouest sous ce parallèle de latitude, jusqu'à environ sept cents lieues à partir des Canaries; à cette distance, pendant la nuit, vous mettrez vos navires en panne, parce que probablement vous serez au milieu des îles de l'Asie; dès ce moment, le succès de notre voyage dépend de la plus scrupuleuse attention. Vous marcherez toujours vers l'ouest, et vous pouvez compter me voir à la cour du grand khan, si la Providence ne nous réunit pas plus tôt.

— C'est bien, señor almirante, répliqua Martin Alonzo en levant ses yeux depuis longtemps fixés sur une carte, mais il vaudra mieux nous tenir rapprochés; et pour nous, qui n'avons point l'habitude d'être en rapport avec des princes, il sera convenable de nous présenter à un souverain sous les auspices de Votre Excellence.

— Mon brave Alonzo, tu montres ta prudence habituelle, et je t'en félicite. Il est mieux, en effet, que tu attendes mon arrivée, parce que ce prince oriental, en recevant d'abord la visite du vice-roi, qui est chargé de lui remettre les lettres autographes de ses souverains, croira qu'on a eu pour lui plus d'égards que s'il était d'abord complimenté par un officier d'un rang inférieur. Toi, Pinzon, examine bien les îles que tu rencontreras ainsi que leurs produits. Si tu pénètres le premier dans ces murs, attends-moi avant de rien entreprendre. Qu'a dit ton équipage en perdant la terre de vue?

— L'équipage a murmuré au point de faire craindre une révolte. Il faudra que la crainte du courroux de leurs altesses soit bien forte pour empêcher certains marins de *la Pinta* de mettre le cap à l'est et de retourner à Palos.

— Ne perds pas de vue ces hommes; veille sur eux et maintiens la subordination; sois bon et affable avec eux, encourage-les, soutiens leur moral par des promesses raisonnables; mais ne cède point à l'esprit de sédition. Et maintenant, señores, la nuit va arriver; retournez à vos navires pour profiter de la brise.

Colomb, se retrouvant de nouveau dans sa cabine seul avec Luis, s'assit sur un hamac; et, soutenant de la main sa tête, il se livra à ses réflexions, qu'il interrompit enfin par ces mots :

— Tu connais depuis longtemps cet Alonzo, Luis de Bobadilla? dit l'amiral trahissant ainsi par sa question la nature de ses réflexions.

— Depuis un temps fort long pour un jeune homme tel que moi, mais qui semblerait un jour à un vieillard.

— Son concours nous est essentiel, je crois pouvoir compter sur sa probité; jusqu'ici il s'est montré libéral, entreprenant et brave?

— Il est homme, don Christoval, et par conséquent sujet à l'erreur. Cependant, en prenant les hommes tels qu'ils sont, je ne mets pas Martin Alonzo au rang des plus mauvais de l'espèce. Il prend part à cette entreprise sans être entraîné par des sentiments chevaleresques et par un zèle religieux, mais s'il entrevoit la chance de revenir avec des bénéfices tu le verras aussi dévoué que quiconque est mené par l'intérêt personnel.

— A toi seul donc je vais confier mon secret. Regarde ce papier. don Luis, tu vois que j'ai calculé la route que nous avons faite depuis ce matin : nous avons parcouru dix-neuf lieues à l'ouest, bien que ce ne soit pas en ligne droite. Si les équipages, au bout de quelque temps, venaient à connaître les grandes distances que nous avons franchies sans découvrir la terre, la peur s'emparerait de leur esprit, et on ne saurait prévoir les malheureuses conséquences de cet événement. Je n'écrirai donc que quinze lieues sur le livre de loch, et le véritable calcul sera un secret sacré entre toi et moi. Dieu me pardonnera cette tromperie, dont j'use dans l'intérêt de son Eglise. Au moyen de faibles réductions journalières, nous pouvons faire un millier de lieues sans éveiller plus d'alarmes que si nous n'avions parcouru que sept à huit cents lieues.

— C'est réduire le courage à une échelle à laquelle je n'avais pas songé, observa Luis en riant. Par saint Luis, mon patron! nous aurions fort mauvaise opinion du chevalier qui aurait besoin de mesurer des lieues pour s'animer!

— Tous les maux inconnus sont redoutés comme affreux. La distance a des terreurs pour l'ignorant, et elle peut en susciter même dans

l'esprit du sage quand on la mesure sur un Océan sans route. D'ailleurs il se rattache à cela la question plus grave des vivres et de l'eau.

Ayant ainsi réprimandé la légèreté de son jeune ami, l'amiral se prépara à dormir après avoir récité à genoux la prière du soir.

CHAPITRE XVII.

Le sommeil de Colomb était toujours de courte durée. Il dormait profondément en homme qui a assez de pouvoir sur sa volonté pour lui soumettre ses fonctions animales, et il se réveillait régulièrement à de courts intervalles, afin de pouvoir jeter le coup d'œil de maître sur ce qui se passait et reconnaître l'état du temps et la position du navire. Un peu après une heure, l'amiral monta sur le pont, où il trouva tout en ordre; tout respirait cette tranquillité que dans les beaux temps on remarque ordinairement sur les navires durant le quart de minuit. La plupart des matelots sommeillaient; le pilote, le timonier et deux ou trois vigies veillaient seuls. Le vent avait fraîchi, et la caravelle marchait sans obstacle, s'éloignant de plus en plus de Ferro et de ses dangers. Les seuls bruits qu'on entendait étaient le doux sifflement des vents se jouant dans les cordages, le clapotement des eaux et le craquement des vergues dont les palans étaient détendus par la pression de la brise.

La nuit était obscure, et il fallait quelque temps pour que l'œil s'habituât à apercevoir les objets à l'aide d'une aussi faible clarté : l'amiral reconnut cependant que le navire ne suivait pas le vent, comme il avait donné ordre de le faire; il alla au gouvernail et vit qu'il était dirigé de manière à porter au nord-est, qui était précisément la direction où se trouvait l'Espagne.

— Es-tu un marin, homme inattentif? demanda sévèrement l'amiral, ou n'es-tu qu'un muletier qui croit tout simplement suivre les détours d'un sentier des montagnes? Ton cœur est en Espagne, et tu crois par cet artifice inutile te procurer la satisfaction d'un stérile désir.

— Hélas! señor almirante, Votre Excellence ne s'est pas trompée en pensant que mon cœur était en Espagne, où il doit d'autant plus être que j'ai laissé derrière moi, à Moguer, sept enfants orphelins.

— Sais-tu, camarade, que moi aussi je suis père, et que j'ai aussi laissé derrière moi les plus chers objets des espérances d'un père? En quoi diffère donc notre position? mon fils aussi est privé des soins maternels.

— Excellence, il a pour père un amiral, tandis que mes enfants n'ont pour père qu'un timonier.

— Et qu'est-ce que cela fera à don Diego, mon fils, que son père ait péri amiral, s'il périt? et quel avantage aura-t-il de plus que vos enfants quand il sera sans famille?

— Señor, cela lui vaudra d'être protégé par le roi et la reine, d'être honoré comme votre enfant, nourri et élevé comme le rejeton d'un vice-roi, au lieu d'être rejeté comme le fils d'un obscur marin.

— Ami, tu as quelque raison en ceci, et à cet égard je respecte tes opinions, répondit Colomb; mais tu devrais songer à l'influence que ta mâle et heureuse persévérance dans ce voyage peut avoir sur le bien-être de tes enfants, au lieu de t'appesantir ainsi sur la crainte de malheurs chimériques. Nous n'avons l'un et l'autre pas grand'chose à attendre si nous ne réussissons pas dans nos découvertes; mais que le succès couronne nos efforts, nous avons tous deux tout à espérer. Puis-je compter maintenant que tu vas maintenir le vaisseau dans sa direction, ou dois-je envoyer chercher un autre marin pour tenir le gouvernail?

— Le dernier parti est peut-être le meilleur, amiral. Je me souviendrai de vos conseils et je combattrai mes regrets; mais, tant que nous serons près de l'Espagne, il serait plus sûr de confier la barre à un autre.

— Connais-tu un nommé Sancho Mundo, un des matelots de cet équipage?

— Nous le connaissons tous, señor; il est regardé par tous ceux de Moguer comme le plus habile de notre bâtiment.

— Est-il de quart avec toi ou couche-t-il en bas avec ses camarades?

— Señor, il est de quart avec nous, et ne couche pas en bas avec ses camarades par la raison qu'il couche sur le tillac. Ni soucis ni dangers ne peuvent altérer la confiance de Sancho. Il déteste tant la vue de la terre que je doute qu'il se réjouît si nous arrivions dans ces contrées lointaines où Votre Excellence espère aborder.

— Va trouver ce Sancho et dis-lui de venir ici; pendant ce temps je remplirai tes fonctions.

Colomb prit alors le gouvernail en main et en fit légèrement jouer la barre; le vaisseau s'approcha aussitôt du vent; le bâtiment plongea plus profondément dans la mer; le talon de la quille s'enfonça du côté de dessous le vent, et le craquement de la mâture indiqua la fatigue nouvelle des mâtereaux et des palans. Au bout de quelques minutes, Sancho prit la barre et maintint le gouvernail dans la direction voulue; mais lorsqu'à l'heure accoutumée il fut relevé, les timoniers qui le remplacèrent se rendirent coupables de la même trahison que son prédécesseur. Ce ne fut que le mardi 1er septembre que, pour la première fois depuis le départ des Canaries, l'avant des vaisseaux fut dirigé plein ouest, ayant l'ancien monde directement derrière et l'Océan inconnu devant.

Les observations qu'on fait ordinairement en mer quand le soleil est au zénith étaient terminées, et Colomb venait d'annoncer à ses compagnons inquiets qu'un courant irrésistible portait au sud, quand un cri du gabier annonça l'approche d'une baleine. Comme l'apparition d'un de ces monstres de l'abîme rompt la monotonie de la vie du marin, on fut immédiatement sur le qui-vive, et les uns sautèrent sur les agrès, les autres sur les lisses, pour être témoins des ébats de l'animal.

— Le vois-tu, Sancho? demanda l'amiral à Mundo, qui se trouvait auprès de lui en ce moment. L'eau n'indique pas la présence d'une baleine.

— L'œil de Votre Excellence, señor don almirante, est beaucoup plus sûr que celui du bavard gabier. Vrai comme nous sommes dans l'Atlantique, cette écume qui est là-bas n'annonce pas une baleine.

— Les fanons! les fanons! s'écrient une douzaine de matelots en désignant un objet de couleur foncée qui s'élevait sur la blanche vague, et montrait comme un sommet en pointe avec des bras courts tendus de chaque côté. Elle joue la tête sous l'eau et la queue en l'air.

— Hélas! hélas! dit l'habile Sancho avec la tristesse d'un vrai marin, ce que ces braillards appellent les fanons d'une baleine est tout simplement le mât d'un infortuné vaisseau qui a laissé ici ses os, sa cargaison et ses gens au fond de la mer.

Ce fait passa de bouche en bouche, et la tristesse qui accompagne toujours les traces d'un pareil désastre se lut sur le visage des assistants. Les pilotes seuls montraient de l'indifférence, et ils se consultaient sur l'avantage qu'il y aurait à s'emparer du mâtereau; mais ils y renoncèrent à cause de l'agitation de l'eau et de la bonté du vent, dont un bon marin ne manque jamais de profiter.

— C'est un avertissement pour nous! s'écria l'un des mécontents au moment où *la Santa-Maria* dépassait le sommet tremblant du mâtereau. Dieu nous a envoyé ce signe pour nous avertir de ne pas nous aventurer dans un lieu qu'il a interdit aux navigateurs!

— Dis plutôt, répondit Sancho, que c'est un encouragement du ciel; ne vois-tu pas que la partie du mât qui est visible ressemble à une croix.

— C'est vrai, Sancho, interrompit Colomb, cette croix a été arborée au milieu de l'Océan pour notre édification, et c'est une preuve que la Providence est avec nous dans notre tentative pour porter la sainte parole aux païens de l'Asie.

Comme la ressemblance avec une croix était réellement frappante, l'heureuse idée de Sancho ne fut pas sans effet. La partie supérieure d'un mât a véritablement l'aspect d'une croix qui lui est donnée par les barres maîtresses des hunes, et ce mâtereau flottait presque perpendiculairement. Le pied en était retenu sous l'eau par quelque objet pesant, et le sommet s'élevait d'environ quinze ou vingt pieds au-dessus de la surface des flots. Au bout d'un quart d'heure, ce dernier vestige de l'Europe et de la civilisation avait disparu dans les eaux des bâtiments. Ses contours, diminuant et se confondant avec les lames à mesure qu'on s'en éloignait, conservaient encore la forme bien connue du symbole révéré du christianisme.

Après ce petit incident, la marche des vaisseaux ne fut interrompue par rien de remarquable pendant deux jours et deux nuits. Le vent fut toujours favorable, et les aventuriers coururent à l'ouest. Cependant la boussole déviait un peu de son véritable point, ce que la science de l'époque n'avait pas encore constaté. Entre la matinée du 10 septembre et le soir du 13, la flotte fit environ quatre-vingt-dix lieues, et atteignit un point au moins aussi éloigné que les Açores, la terre la plus occidentale que connussent alors les navigateurs européens. Le 13 les courants furent contraires, et, comme ils se dirigeaient au sud-ouest, ils tendaient à faire dériver les vaisseaux vers le midi, et à les rapprocher de la limite septentrionale des vents alizés. Le soir du 13, l'amiral et Luis étaient à leur poste accoutumé, quand Sancho quitta la barre, qu'il avait prise à son tour. Au lieu d'aller se mêler aux matelots, il hésita, lorgna la poupe d'un œil d'envie, et voyant qu'elle n'était occupée que par l'amiral et son inséparable compagnon, il monta l'échelle comme s'il eût désiré faire quelques communications.

— Que me veux-tu, Sancho? demanda l'amiral; parle librement, tu as toute ma confiance.

— Señor, don almirante, Votre Excellence sait bien que je ne suis ni un poisson d'eau douce pour m'effrayer de la vue d'un requin ou d'une baleine, ni un homme à m'épouvanter parce que le vaisseau a le vent à l'ouest et non à l'est; cependant je viens vous dire que le voyage n'est pas dépourvu de certains signes qu'un marin doit respecter comme extraordinaires, en supposant qu'ils ne présagent rien.

— Tu m'inspires la curiosité d'en savoir davantage; le señor de Muñoz est mon secrétaire intime, et je n'ai rien de caché pour lui; parle donc sans délai, et si tu veux de l'or, je t'en donnerai.

— Non, señor, ma nouvelle ne vaut pas un maravédis, ou elle est beaucoup plus précieuse que l'or. Telle quelle, que Votre Excellence l'accueille sans songer à me récompenser. Vous savez, señor, que nous autres vieux marins réfléchissons en tenant le gouvernail. Tantôt nous rêvons au sourire de quelque belle, tantôt à des fruits savoureux et à

du mouton de bonne qualité, quelquefois même, par extraordinaire, à nos péchés.

— Je sais bien cela, compère; mais ce ne sont pas des propos dignes d'un amiral.

— Peut-être, señor; j'ai connu des amiraux qui aimaient le mouton après une longue croisière, qui songeaient parfois à de jolis yeux, et qui, s'ils ne pensaient pas à leurs péchés, faisaient pis en en augmentant le nombre.

— Laissez-moi jeter ce misérable dans la mer, don Christoval; nous n'entendrons jamais un récit qui commence par le commencement, tant que ce drôle restera dans le vaisseau.

Luis, impatient, s'avança pour mettre sa menace à exécution, mais il fut retenu par Colomb.

— Je vous remercie, monseigneur de Llera, répondit Sancho avec un sourire ironique, si vous êtes prêt à noyer les matelots comme à démonter les cavaliers chrétiens dans les tournois et les infidèles dans la mêlée, j'aimerais autant qu'un autre se chargeât de me faire prendre un bain.

— Tu me connais, coquin, tu m'as vu dans un précédent voyage?

— Un chat peut regarder un roi, señor comte, pourquoi un marin ne regarderait-il pas un passager? Mais trêve de menaces et votre secret sera bien gardé; si nous arrivons au Cathay, personne ne sera honteux d'avoir fait le voyage; et dans le cas contraire, il est peu vraisemblable que personne revienne raconter la manière précise dont Votre Excellence sera morte de faim ou noyée, enfin transportée dans le sein d'Abraham.

— Assez, dit sévèrement Colomb; rapporte ce que tu as à dire, et tâche d'être discret touchant ce jeune seigneur.

— Señor, votre parole fait loi; or donc, une des habitudes de nous autres marins est d'observer une vieille et fidèle amie, l'étoile polaire, je l'ai contemplée pendant une heure et j'ai remarqué que ce guide sûr et ma boussole ne se trouvaient pas d'accord.

— Es-tu certain de cela? demanda l'amiral avec une vivacité qui prouvait l'intérêt qu'il prenait à cette communication.

— Aussi certain, señor, que peut l'être un homme qui voit depuis cinquante ans l'étoile polaire et depuis quarante ans la boussole. Mais Votre Excellence n'a pas besoin de s'en rapporter à mon ignorance; l'étoile est encore où Dieu l'a mise, vous avez là votre boussole, comparez l'une avec l'autre.

Colomb avait déjà songé à faire cette comparaison, et dès que Sancho eut cessé de parler, lui et don Luis examinèrent l'instrument avec une ardente curiosité. La première et la plus naturelle idée fut que l'aiguille de l'habitacle était affaiée, ou dérangée par une cause étrangère, mais une observation attentive le convainquit bientôt que la remarque de Sancho était vraie; il s'étonna que l'œil exercé du marin se fût aperçu avec tant de célérité d'une variation aussi extraordinaire. A la vérité il était si habituel aux marins de comparer leur boussole avec l'étoile du nord, dont on regardait la position comme invariable par rapport à l'homme, qu'aucun d'eux placé à la barre à la chute du jour ne pouvait laisser passer ce phénomène.

Après des observations répétées à l'aide des deux boussoles, celle de la poupe et celle de la cabine, et après avoir eu recours également aux deux instruments de l'habitacle, Colomb fut obligé d'admettre que toutes quatre déviaient de près de six degrés de leur direction ordinaire; au lieu d'indiquer le nord ou d'être perpendiculaires au point de l'horizon placé immédiatement sous l'étoile, elles s'en écartaient de cinq ou six degrés à l'ouest. C'était une étrange infraction des lois de la nature telles qu'on les comprenait alors, et cette singularité menaçait de rendre le but du voyage d'autant plus difficile à atteindre, qu'elle privait les aventuriers de leur guide le plus sûr, et rendait presque impossible de se diriger avec certitude dans les nuits sombres et les jours de brouillard. Toutefois la première pensée de l'amiral fut d'empêcher l'effet qu'une pareille nouvelle aurait produit sur des gens disposés à s'alarmer.

— Tu ne diras rien de ceci, Sancho. Voici un doublon pour ajouter à ton trésor.

— Comptez sur moi, señor don almirante; je ne dirai pas un mot sans la permission de Votre Excellence.

Colomb congédia l'homme; il se tourna ensuite vers Luis, témoin muet mais attentif de ce qui venait de se passer.

— Vous semblez troublé de cette déviation inusitée de la boussole, don Christoval? dit gaiement le jeune homme. Il me semblerait préférable de compter entièrement sur la Providence, qui ne voudrait point nous abandonner au comble de votre embarras après nous avoir conduits par la main au milieu de l'Atlantique.

— Dieu met dans le cœur de ses serviteurs le désir de contribuer à ses vues; mais des agents humains sont obligés d'employer des moyens naturels, et pour les employer avantageusement, il est nécessaire de les comprendre. Je vois dans ce phénomène une preuve que notre voyage amènera d'immenses découvertes, au nombre desquelles il faut compter peut-être l'explication du mystère de l'aiguille. Les richesses minérales de l'Espagne diffèrent à certains égards de celles de la France, car quoiqu'il y ait des choses communes à tous les pays, d'autres sont particulières à un climat. Nous trouverons peut-être des contrées abondantes en aimant, ou dans le voisinage d'une île qui a sur nos boussoles une influence inexplicable.

— Est-il avéré que des îles ont produit cet effet sur l'aiguille?

— Non, et ce n'est pas très-probable, quoique toutes choses soient possibles. Nous attendrons patiemment la vérification de ce phénomène, et nous en chercherons la cause après en avoir reconnu la permanence.

La conversation fut interrompue; mais cet incident singulier fit passer à l'amiral une nuit d'insomnie et de méditation. Souvent ses yeux se fixèrent sur la boussole suspendue dans sa cabine. Il se leva d'assez bonne heure pour contempler l'étoile polaire avant que son éclat fût terni par l'aurore, et compara encore la position de ce corps céleste avec la direction des aiguilles. L'examen lui démontra que la variation s'était légèrement accrue.

Comme Sancho garda le secret, et qu'aucun autre timonier n'eut autant de vigilance, cette circonstance importante échappa à l'attention générale. Ce n'était que la nuit qu'on pouvait observer la variation au moyen de l'étoile polaire; et elle était si peu sensible, qu'il fallait beaucoup d'expérience et un coup d'œil bien sûr pour la remarquer. Le jour et la nuit du 14 se passèrent donc sans alarmes, et l'équipage se montra d'autant plus rassuré, que le vent était tombé, et qu'on n'avait fait qu'une soixantaine de milles de plus vers l'est. Colomb nota ces variations les plus légères de la boussole avec la précision d'un navigateur expérimenté, et constata bien positivement que l'aiguille dérivait de plus en plus vers l'ouest par une marche lente et presque imperceptible.

CHAPITRE XVIII.

Le samedi 15, la petite flotte était à dix journées de Gomera, et il y avait six jours que les aventuriers avaient perdu la terre de vue. Dans la soirée, Colomb et son secrétaire supposé étaient seuls à la poupe, s'entretenant comme d'ordinaire des pronostics du temps et des événements de la journée.

— *La Nina* avait quelque chose à vous communiquer hier au soir, don Christoval; j'étais occupé de mon journal dans la cabine, et je n'ai pu savoir ce qui s'était passé.

— Les matelots ont vu un ou deux oiseaux qui ne s'éloignent jamais trop de la terre; il est possible qu'il y ait des îles à peu de distance, car rarement on trouvera une très-grande étendue de mer sans en rencontrer. Nous ne pouvons toutefois perdre un temps précieux à les chercher, puisque la gloire et l'avantage de s'assurer de la position d'un groupe d'îles seraient une pauvre compensation de la perte d'un continent.

— Remarques-tu encore ces inexprimables changements dans les aiguilles, señor?

— Oui, ce phénomène se confirme; ma principale appréhension est l'effet qu'il produira sur les matelots quand ils le connaîtront.

— N'y a-t-il pas moyen de leur persuader que l'aiguille dévie ainsi à l'ouest pour leur annoncer que la Providence veut les faire persévérer dans la voyage?

— Ce serait possible, Luis, répondit l'amiral en souriant, si leur esprit n'était aiguillonné par la crainte. Ils ne manqueraient pas de demander pourquoi la Providence nous prive des moyens de savoir où nous allons, puisqu'elle désire tant que nous suivions une direction particulière.

Un cri des gens de quart sur le pont interrompit la conversation. Une clarté soudaine brilla dans la nuit, éclaira le vaisseau et l'Océan, comme si des milliers de lampes eussent projeté leur lumière sur cette partie de la mer. Un globe traversa les cieux et parut tomber dans la mer, à la distance de quelques lieues, ou aux limites de l'horizon visible. Sa disparition fut suivie d'une obscurité aussi profonde que la lueur extraordinaire avait été brillante; ce n'était que le passage d'un météore, mais d'un météore comme les hommes en voient un à peine une fois dans leur vie. Les marins superstitieux notèrent cet incident comme un des présages extraordinaires du voyage, les uns en augurant bien, les autres mal.

— Par saint Iago! s'écria Luis dès que la clarté se fut évanouie, señor don Christoval, notre traversée ne semble pas destinée à passer inaperçue des éléments et autres notables puissances! Que ces prodiges parlent ou non en notre faveur, ils font voir que nous ne sommes pas des hommes occupés d'un travail vulgaire.

— Tel est l'esprit humain, répondit Colomb, si l'homme franchit les bornes de ses habitudes et de ses devoirs ordinaires, il voit des merveilles dans les plus simples variations du temps, dans un éclair, dans un grain, dans le passage d'un météore; il songe peu que ces miracles sont le fruit de son imagination et n'ont aucun rapport avec les lois journalières de la nature. Ces météores ne sont point rares, surtout dans les basses latitudes, et ils n'annoncent rien pour ou contre notre entreprise.

Malgré l'opinion de l'amiral et la peine qu'il prit pour expliquer le phénomène aux gens de quart, le passage du météore avait produit sur eux une impression profonde; on s'en entretint vivement toute la nuit; mais cet événement n'amena point de manifestation ouverte de mécontentement. Quelques-uns le considéraient comme un présage favo-

rablé, mais la majorité y voyait un avertissement du ciel, irrité de ce qu'on osât faire des tentatives impies pour pénétrer les mystères de la nature, que, d'après les idées des matelots, Dieu avait voulu cacher à l'homme.

Les vaisseaux avançaient toujours vers l'ouest; le vent avait souvent varié, mais jamais de manière à faire diminuer de voiles ou à faire écarter l'amiral de la route qu'il croyait la meilleure. On croyait gouverner droit à l'ouest, mais à cause de la variation on dérivait légèrement ouest-quart-sud-ouest; poussé par la force des courants, l'on approchait graduellement des vents alizés.

Le 15 et le 16 la flotte fut éloignée d'Europe de deux cents milles de plus; mais Colomb prit soin de dissimuler une partie de la distance dans son estimation publique. Le 16 était un dimanche, et les devoirs religieux, rarement négligés alors à bord d'un vaisseau chrétien, produisirent un effet sublime sur l'esprit des aventuriers. Jusque-là le temps avait été celui de la saison; des nuages, une pluie fine avaient tempéré la chaleur; mais bientôt un doux vent du sud-est éclaira le temps et parut apporter aux voyageurs les parfums de la terre. Dans ces circonstances favorables, les matelots se réunirent pour le chant du soir; les vaisseaux se rapprochèrent comme pour former un temple en l'honneur de Dieu, au milieu des vastes solitudes d'un Océan jusqu'alors inaccessible. La gaieté et l'espérance succédèrent à cet acte de dévotion, et toutes deux furent bientôt augmentées par un cri de la vigie, placée dans les hunes, qui indiqua l'avant et le côté de dessous le vent, comme si elle eût vu quelque chose dans cette direction. La barre était un peu changée, et au bout de quelques minutes les bâtiments entrèrent dans un champ d'herbes marines qui couvrait une étendue immense. Ce signe de la présence de la terre fut accueilli par des acclamations, et ceux qui étaient sur le point de s'abandonner au désespoir se livrèrent à des transports de joie.

Ces plantes avaient un caractère propre à réveiller l'espoir dans l'esprit des marins expérimentés. Quelques-unes avaient perdu leur fraîcheur, mais une grande partie était encore verte, et semblait avoir été tout récemment séparée des rochers ou de la terre. Les pilotes même ne doutèrent plus du voisinage. On vit aussi un grand nombre de thons, et l'équipage de *la Niña* eut le bonheur d'en harponner un. Les matelots s'embrassèrent les larmes aux yeux, et l'on tendit amicalement plus d'une main qu'on eût refusée la veille avec humeur.

— Partages-tu leur espérance, don Christoval? demanda Luis. Notre arrivée aux Indes est-elle une conséquence de ces plantes marines?

— Les matelots se trompent en supposant notre voyage près de son terme. Le Cathay doit être très-éloigné de nous. Nous avons fait trois cent soixante lieues depuis que nous avons perdu de vue Ferro, et, d'après mes calculs, ce n'est guère qu'un tiers de notre voyage. Aristote raconte que certains vaisseaux de Cadix furent poussés à l'est par de violentes tempêtes, et atteignirent une mer couverte d'herbes où les thons abondaient. C'est le poisson, Luis, tu dois le savoir, que les anciens imaginaient avoir l'œil droit meilleur que le gauche, parce qu'on avait remarqué qu'en passant le Bosphore il suivait la rive droite pour entrer dans l'Euxin, et la rive gauche à son retour.

— Par saint François! il n'est pas étonnant que des créatures qui ne voient que d'un œil se soient aventurées si loin de chez elles, interrompit en riant le léger don Luis; est-ce qu'Aristote nous apprend s'ils regardent la beauté et si leurs idées de justice sont comme celles du magistrat qui a reçu des honoraires des deux parties?

— Aristote parle seulement de la présence du thon dans la mer des plantes. Les marins de Cadix se crurent dans le voisinage d'îles submergées, et à l'aide des vents, ils parvinrent tant bien que mal à regagner leur pays. C'est, selon moi, l'endroit que nous avons atteint. Peut-être aussi rencontrerons-nous une île placée ici comme une espèce de balise entre les côtes d'Europe et celles d'Asie. Sans doute la terre d'où viennent ces herbes n'est pas loin; mais je tiens peu à la voir ou la découvrir. Mon but est le Cathay, don Luis, et je ne cherche pas des îles, mais des continents.

On sait aujourd'hui que, si Colomb avait raison de ne pas s'attendre à trouver si près un continent, il se trompait en supposant une île dans ces parages. Si ces herbes sont rassemblées par les courants ou arrachées du fond de la mer par l'action des eaux, c'est ce qu'on ignore; mais la dernière hypothèse est la plus générale, car il y a des écueils étendus dans cette partie de l'Océan. Les marins de Cadix étaient donc plus près de la vérité qu'on ne le croirait d'abord, une île submergée ayant tous les caractères d'un écueil, sauf la différence du mode de formation.

Aucune terre n'était en vue. Les vaisseaux continuaient leur marche à raison de cinq milles à l'heure, écartant les herbes qui parfois s'amoncelaient sous les bossoirs, mais sans offrir d'obstacle sérieux. L'amiral était si élevé dans ses vues, si ferme dans ses opinions relativement au grand problème géographique qu'il était sur le point de résoudre, qu'il renonça à chercher les îles supposées. Vingt-quatre heures plus tard, la flotte avait encore fait un peu plus de cent milles, et se trouvait à moitié chemin, entre les méridiens qui bornaient les extrêmes limites ouest et est des deux continents, quoique encore plus près de l'Afrique que de l'Amérique. Il ventait frais et la mer était calme comme une rivière, de sorte que les trois vaisseaux marchaient de conserve. *La Pinta*, la plus fine voilière, avait à cet effet diminué de voiles durant le quart de l'après-midi du jour qui suivit la rencontre des plantes, c'est-à-dire le lundi 17 septembre, ou huit jours après avoir perdu de vue Ferro. Martin Alonzo Pinzon héla *la Santa-Maria*, et instruisit le pilote de l'intention qu'il avait de prendre l'amplitude du soleil dès que cet astre serait assez bas, afin de s'assurer jusqu'à quel point les aimants conservaient leur vertu. Cette observation, assez fréquente en mer, gagnait à être faite par toutes les caravelles, afin de rectifier par le rapprochement des calculs simultanés les erreurs qu'on pouvait commettre.

Colomb et Luis faisaient la sieste dans leurs hamacs, quand le premier fut éveillé par un coup sur l'épaule, comme les marins ont coutume d'en donner et d'en recevoir. Il ne fallut pas une minute pour tirer le grand navigateur d'un profond assoupissement, et il fut aussitôt debout et maître de toutes ses facultés.

— Señor don almirante, dit l'intrus, qui était Sancho, il est temps de se lever; tous les pilotes sont sur le pont, prêts à mesurer l'amplitude du soleil. Le couchant a déjà l'air d'un dauphin à l'agonie, et avant peu il sera doré comme le casque d'un sultan.

— Mesurer une amplitude! s'écria Colomb sautant à bas de son hamac. Vraiment voilà du nouveau. Nous pouvons nous attendre à la plus forte alerte que nous ayons éprouvée depuis Cadix.

— C'est ce qu'il m'a semblé, Votre Excellence, car les matelots ont foi en l'aiguille comme les prêtres en la bonté du Fils de Dieu. Les gens sont de bonne humeur en ce moment, mais les saints seuls savent ce qui va arriver.

L'amiral éveilla Luis, et en quelques minutes tous deux furent sur la poupe à leur poste accoutumé. Colomb avait une si haute réputation de savoir, son jugement était si invariablement juste, même quand il contrariait celui de tous les pilotes, que ceux-ci ne furent pas fâchés de voir qu'il n'avait pas pris de boussole et abandonnait l'expérience à leur habileté. Le soleil descendait lentement, le moment propice était arrivé, et les rudes marins se mirent à l'œuvre. Martin Alonzo Pinzon, le plus avancé de tous, fut le premier enfoncé dans les calculs de son poste élevé. L'amiral pouvait voir le pont de *la Pinta*, qui n'était qu'à cent vergues de *la Santa-Maria*, et il ne tarda pas à voir le capitaine aller avec agitation d'une boussole à l'autre. Deux minutes après, la chaloupe de la caravelle était à la mer. On fit au vaisseau amiral le signal de diminuer de voiles, et l'on vit Martin Alonzo se frayer un passage à travers les herbes qui environnaient la quille de *la Santa-Maria*. Pendant qu'il abordait d'un côté, de l'autre arrivait son parent, Vicente Yañez, commandant de *la Nina*. L'instant d'après, tous deux étaient aux côtés du grand navigateur, et ils avaient été suivis sur la poupe par Sancho Ruiz et Bartholomeo Rolden, les deux pilotes de l'amiral.

— Que signifie cette précipitation, bon Martin Alonzo? demanda Colomb avec calme. Toi et ton frère Vicente Yañez, et ces honnêtes pilotes, vous vous précipitez vers moi comme si vous m'apportiez de joyeuses nouvelles du Cathay.

— Dieu seul sait, señor almirante, si jamais nous atteindrons cette terre lointaine, ou tout autre rivage où l'on puisse parvenir à l'aide d'une boussole, répondit Pinzon l'aîné presque hors d'haleine; nous avons tous comparé les instruments, et nous trouvons, sans exception, qu'ils varient du nord vrai d'au moins une aire de vent.

— Ce serait vraiment une merveille! Vous aurez commis quelque oubli dans vos observations ou quelque négligence dans vos calculs.

— Non, noble amiral, dit Vicente Yañez. Les aimants mêmes nous trompent, et quand j'ai parlé de ce fait au plus vieux timonier de mon vaisseau, il m'a assuré que l'étoile polaire ne s'accordait pas toute la nuit avec sa boussole.

— Cela peut être, señores, répondit Colomb sans changer de physionomie, et cependant nul danger ne s'ensuivrait. Nous savons tous que les corps terrestres ont leurs révolutions, dont les unes sont irrégulières, tandis que les autres sont conformes à certains principes. Ainsi, voyez le soleil, qui fait le tour de la terre dans les vingt-quatre heures! nous savons cependant qu'il a d'autres mouvements qui nous sont inconnus, à cause de la grande distance à laquelle il est placé dans les cieux. Plusieurs astronomes ont pensé qu'ils avaient découvert ces variations, parce qu'ils ont vu paraître et disparaître des taches sur le globe, comme si elles se cachaient derrière le corps lumineux. Nous constaterons, je crois, que l'étoile du nord a subi quelques légères déviations dans sa position, qu'elle continuera pendant quelque temps ce mouvement, après quoi elle reviendra à sa situation première, ce qui prouvera que son excentricité momentanée n'a aucunement dérangé son harmonie habituelle avec les aiguilles. Remarquez bien l'étoile avant la nuit, et mesurez de nouveau l'amplitude le matin, et la vérité de mes conjectures sera prouvée par la régularité du mouvement du corps céleste. Ainsi, loin d'être découragés par ce signe, nous devons nous réjouir d'avoir fait une découverte qui donnera droit à l'expédition de se vanter d'avoir augmenté matériellement une des branches de la science.

Les pilotes se contentèrent de cette explication, faute de moyens de résoudre autrement leurs doutes. Ils restèrent longtemps à l'arrière à discourir de cette étrange particularité. Les hommes, quand ils manquent de connaissances précises, arrivent par le raisonnement à se rassurer ou à s'alarmer, et, heureusement, ils prirent en cette cir-

constance le parti de se tranquilliser. Il n'en était pas de même des équipages. Quand les matelots des trois navires apprirent que les aiguilles avaient dévié de leur direction usuelle, presque tous furent agités par un sentiment qui ressemblait au désespoir. Sancho rendit alors un important service. Au moment où, la panique ayant atteint son comble, les matelots se préparaient à se présenter à l'amiral pour lui demander que les vaisseaux fussent dirigés vers le nord-est, Sancho employa ses connaissances et son influence à apaiser le tumulte. Le premier moyen qu'adopta ce fidèle serviteur, à l'effet d'amener les matelots à la raison, fut de jurer sans réserve qu'il avait vu de ses propres yeux, et cela plus de vingt fois, l'étoile du nord et les aiguilles varier sans le moindre inconvénient. Il invita les plus vieux et



Le ca·ique Caonabo.

les plus expérimentés des matelots à observer attentivement la différence du moment qui était presque d'un point de compas, et à voir le lendemain si cette différence n'avait pas augmenté dans la même direction.

Le lendemain matin tout le monde, sur les trois caravelles, attendait avec impatience les résultats des nouvelles observations. Comme le vent continuait à être favorable sans être violent, et qu'on était entré dans un courant allant à l'ouest, les vaisseaux avaient parcouru dans l'espace de vingt-quatre heures plus de cent cinquante milles, ce qui rendait la variation plus sensible, de sorte que la prophétie hasardée le jour précédent par Colomb se trouva vérifiée. Les ignorants sont si facilement dupes de ce qui est plausible que la solution donnée par l'amiral fit taire tous les doutes et, en général, on fut persuadé que l'étoile avait fait un mouvement, mais que l'aiguille était restée en place.

On ne sait pas encore à présent si Colomb était trompé par ses propres raisonnements. Qu'il ait quelquefois eu recours à des déceptions innocentes pour soutenir le courage de ses compagnons, c'est un fait non contesté; mais rien ne prouve qu'il ait agi de ruse dans cette circonstance. Les personnes un peu instruites ne croyaient pas, même lorsque les variations de la boussole n'étaient pas encore connues, que l'aiguille se dirigeât nécessairement sur l'étoile polaire.

On regardait comme accidentelle la coïncidence de la direction de l'aimant et de la position de l'étoile. On peut supposer que l'amiral, pouvant s'assurer que l'aiguille n'avait rien perdu de ses propriétés, et raisonnant par analogie sur les évolutions de l'étoile du nord, s'imagina que ce guide fidèle l'avait abandonné. Les uns sont d'avis que le célèbre navigateur crut à la théorie qu'il avança en cette occasion ; les autres le nient positivement. Les premiers s'appuient sur ce qu'un homme comme Colomb était incapable de soutenir une aussi grave erreur scientifique, sans songer qu'à cette époque on ne connaissait pas plus l'existence du phénomène qu'on n'en connaît aujourd'hui la cause. Il est possible que l'amiral, tout en étant disposé à trouver son explication suffisante, n'eût pas d'idées arrêtées à ce sujet. Il est certain qu'au milieu de l'ignorance de son siècle en astronomie et en géographie cet homme extraordinaire entrevit des vérités qui étaient encore en germe, par rapport à leur développement, et qui n'avaient pas encore été démontrées par les raisonnements précis de la méthode d'induction.

Heureusement si le jour fournit le moyen de s'assurer des variations de la boussole, il permit aussi d'apercevoir la mer couverte d'herbes et autres signes qui semblaient annoncer la proximité de la terre. Le courant étant actuellement dans la même direction que le vent, la surface de l'Océan était réellement aussi paisible qu'une nappe d'eau enfermée au milieu des terres, et les navires pouvaient marcher de conserve, laissant entre eux seulement la distance de quelques pieds.

— Cette herbe, señor almirante, dit à haute voix le plus âgé des Pinzon, est de la nature de celle qui croît sur les bords des fleuves, ce qui me fait croire que nous approchons de l'embouchure de quelque grande rivière.

— Cela doit être, répondit Colomb ; mais nous pouvons avoir un autre signe plus certain en dégustant l'eau. Remplissez un seau pour que nous en goûtions.

Pépé s'apprêtait à exécuter cet ordre attendant que le navire eût dépassé une grande masse d'herbes. En ce moment, l'œil toujours attentif de l'amiral ayant découvert un crabe au milieu de ces herbes encore fraîches, ordonna aux matelots de manœuvrer de manière à pouvoir s'en emparer.

—Voici une prise bien précieuse, bon Martin Alonzo, dit Colomb tenant entre le pouce et l'index le crabe qu'il montrait à Alonzo, les animaux de cette espèce ne s'éloignent jamais à plus de quatre-vingts lieues de la terre ferme. Regarde là-bas, tu dois voir un de ces oiseaux du tropique qui jamais ne passent la nuit sur l'eau. En vérité ! Dieu nous protége : ce qui rend ces signes plus agréables, c'est qu'ils nous viennent de l'occident, de cet occident caché, inconnu et mystérieux.

A ces paroles, l'équipage poussa un cri de joie; et ces hommes qui naguère étaient au moment de se livrer au désespoir reprirent courage, et l'exaltation de l'espérance les disposa à voir d'heureux présages dans les accidents les plus communes. Tous les navires avaient halé des seaux d'eau ; cinquante bouches à la fois goûtèrent l'onde amère, et telle fut la prévention générale que tous s'accordèrent à la trouver moins salée qu'à l'ordinaire. L'illusion fut telle, et les craintes



Luis défend Ozema contre les entreprises de Caonabo et de ses Indiens.

enfantées par la variation de l'étoile avaient été si complétement dissipées par les sophismes de Sancho que Colomb lui-même, habituellement si mesuré, si sage, si calme, si logique, cédant à son enthousiasme, crut être au moment de découvrir quelque grande île placée à moitié chemin entre l'Asie et l'Europe; honneur qui n'était pas à mépriser, quoique bien au-dessous de ses hautes espérances.

— En vérité, mon ami Martin Alonzo, cette eau semble moins saumâtre qu'elle ne l'est à une distance considérable de l'embouchure des grands fleuves.

— Mon palais me dit la même chose, señor almirante. Voici en-

core un autre signe : l'équipage de *la Nina* vient de prendre un thon que dans ce moment on hisse sur le pont.

Des cris de joie se succédaient à chaque nouveau présage, et l'amiral, cédant à l'ardeur des équipages, donna ordre de mettre toutes les voiles dehors sur tous les navires, afin que chacun d'eux pût marcher en toute liberté dans le but d'arriver le premier à découvrir cette île désirée. Cette lutte ne tarda pas à séparer les caravelles. *La Pinta* dépassa bientôt *la Santa-Maria* et *la Nina*, qui suivaient à distance.

Pendant ce jour tout fut joie et bonheur à bord de ces vaisseaux isolés qui naviguaient au milieu de l'Atlantique ; et pourtant l'horizon succédait à l'horizon, la mer à la mer, comme les cercles succèdent aux cercles quand une masse solide tombe brusquement dans les flots.

CHAPITRE XIX.

A l'approche de la nuit, *la Pinta* diminuait de voiles pour donner le temps aux autres navires de la joindre. Tous les yeux se tournaient avec anxiété vers l'ouest dans l'espoir d'y voir la terre. Mais les derniers rayons du soleil tombaient, et la nuit revint sans qu'on aperçût aucun changement. Une bonne brise venait toujours du sud-est, et la surface de l'Océan était moins agitée que ne l'est d'ordinaire celle des grandes rivières. Les boussoles avaient encore un peu plus dévié; et désormais il était évident aux yeux de tout le monde que l'étoile avait seule changé de place. Les navires faisaient route au sud et gouvernaient ouest-quart-sud-ouest en croyant gouverner ouest. C'est à cette circonstance que Colomb doit de ne pas avoir été attiré d'abord sur les côtes de la Géorgie ou des Carolines; puisque, s'il eût dépassé les Bermudes, les courants l'ayant pris sous les bossoirs du vent, il eût infailliblement été porté au nord en approchant du continent.



Pendant la tempête, Luis donne à Ozema la croix de Mercedès.

La nuit se passa sans aucun incident, et le 17 à midi, ou à la fin du jour nautique, les navires avaient mis entre eux et l'ancien monde une autre considérable distance. Les herbes avaient disparu, et avec elles les thons, nourris des productions des écueils, qui s'élevaient à quelques milliers de pieds plus près de la surface de l'eau que ceux des autres parties de l'Atlantique. A midi, les caravelles, suivant leur usage, se rapprochèrent les unes des autres pour comparer leurs observations; mais *la Pinta*, semblable à un ardent coursier que l'on ne peut contenir qu'avec peine, ne se rallia à l'amiral que quelques heures après midi. Lorsque *la Santa-Maria* fut tout près de *la Pinta*, le vieux Pinzon, tenant son chapeau à la main, s'adressa à l'amiral, et lui dit :

— Dieu nous envoie d'autres signes qui nous indiquent la proximité de la terre et nous inspirent un nouveau courage, señor don Christoval. Et en ce disant il ordonnait aux matelots de diminuer de voiles afin de pouvoir marcher de conserve avec la caravelle de l'amiral. — Nous avons vu de nombreuses troupes d'oiseaux; à l'ouest, les nuages sont ramassés et épais comme s'ils planaient sur quelque île ou sur quelque continent.

— Tu es un messager bienvenu, digne Martin Alonzo, quoique je doive te rappeler que dans ces parages je ne compte trouver que quelques groupes d'îles; l'Asie est encore éloignée de plusieurs jours de marche. A l'approche de la nuit, tu verras que les nuages prendront de plus en plus la forme d'une terre, et je pense que des deux côtés nous avons des îles; mais notre destination est le Cathay, et ayant un tel but, nous ne pouvons ni ne devons dévier à droite ou à gauche.

— Si vous m'y autorisez, noble amiral, je ferai force de voiles avec *la Pinta* afin que nos yeux soient les premiers à jouir de la vue de l'Asie. Je suis sûr de la voir avant le jour.

— Va à la garde de Dieu, brave pilote, si telle est ta conviction, mais je t'avertis que tu ne verras pas encore le continent. Cependant, comme la découverte d'une terre dans ces latitudes inconnues peut donner du crédit à la Castille et à nous-mêmes, celui-là qui la verra le premier sera récompensé. Toi ou tout autre que toi, vous avez la permission de découvrir des îles et des continents par milliers.

Les équipages se mirent à rire en écoutant cette sortie, car les hommes heureux se livrent facilement à l'hilarité. *La Pinta* continua sa route. Au tomber du soleil, on la vit se rapprocher de nouveau des autres caravelles, et on la distinguait comme une torche obscure au milieu des belles couleurs de ce ciel resplendissant. Au nord, l'horizon présentait des masses de nuages, et il n'était pas difficile de s'imaginer qu'on y voyait des montagnes escarpées, de profondes vallées, des promontoires, des caps et les sinuosités du rivage.

Le lendemain, le vent tourna pour la première fois depuis que l'on avait rencontré les vents alizés, et les nuages, en s'ouvrant, laissèrent tomber une pluie abondante. Les caravelles s'étant rapprochées, on causait de l'une à l'autre, et leurs chaloupes passaient et repassaient d'un bord à l'autre.

— Je suis venu, seigneur amiral, dit le vieux Pinzon en mettant le pied sur le pont de *la Santa-Maria*, je suis venu ici à la requête de mon équipage pour vous demander la permission de gouverner au nord à la recherche des îles et des continents qui doivent se trouver dans cette direction, afin que nous puissions ainsi couronner cette grande entreprise avec la gloire qui est due à nos illustres souverains et à vos prévisions.

— Ton désir est équitable, Martin Alonzo, et tu l'as exprimé en termes convenables, mais je ne peux pas y accéder. Il est très-probable qu'en gouvernant dans cette direction nous ferions de grandes découvertes, mais nous nous éloignerions de notre but. Le Cathay et le grand khan sont à l'ouest, et nous sommes ici, non pour découvrir et montrer aux hommes un autre groupe semblable aux Canaries ou aux Açores, mais pour compléter le cercle de la terre et pour ouvrir la porte à l'entrée triomphale de la croix dans ces contrées qui ont si longtemps appartenu aux infidèles.

— Señor de Muñoz, toi qui jouis de la confiance de Son Excellence, ne peux-tu rien dire à l'appui de notre pétition ?

— A vous dire vrai, brave Martin Alonzo, répondit Luis plutôt avec la nonchalance d'un grand parlant à un pilote qu'avec le ton de respect qu'aurait dû garder un secrétaire à l'égard du second chef de l'expédition; à dire le vrai, Martin Alonzo, mon cœur aspire tellement à la conversion du grand khan, que je désire ne me détourner ni à droite ni à gauche avant d'avoir accompli cette grande chose. J'ai remarqué que Satan ne nuit pas autant à ceux qui suivent le droit chemin qu'à ceux qui marchent à tâtons dans des voies tortueuses.

— Il n'y a donc pas d'espoir, noble amiral, et nous devons nous résigner à abandonner ces signes si précieux sans tenter d'en tirer quelque parti avantageux?

— Je ne vois rien à faire; cette pluie indique la proximité de la terre; ce calme en dit autant, et voilà, dans la direction de *la Pinta*, où il semble disposé à s'abattre, un oiseau qui nous confirmera dans cette opinion.

Pinzon et tous ceux qui l'entouraient se retournèrent, et, à leur grande surprise, ils virent un pélican qui, étendant ses ailes larges de dix pieds, et se tenant à quelques brasses de l'eau, volait dans la direction de *la Pinta;* mais l'aventureux oiseau, comme s'il eût dédaigné de visiter ce navire, donnant tout à coup un plus grand essor à son vol, se dirigea vers la caravelle de l'amiral et vint se placer sur la grande vergue de *la Santa-Maria*.

Paris. Typographie Plon frères, rue de Vaugirard, 36.

— Si cet oiseau ne nous indique pas la proximité de la terre, dit gravement Colomb, il nous dit quelque chose de mieux, car c'est un sûr présage que Dieu est avec nous. Dieu nous invite à persévérer et à le servir jusqu'à la fin. Jamais, Martin Alonzo, jamais je n'ai vu de pélican s'éloigner de la terre à plus de vingt-quatre heures de distance.

— J'ai fait la même observation, et comme vous, señor amiral, je regarde ceci comme un heureux pronostic. Ne voudrait-il pas nous signifier qu'il est de notre devoir d'explorer tous ces parages?

— Je n'entends pas la chose ainsi, et je crois qu'il nous engage à poursuivre notre route. A notre retour des Indes, nous pourrons examiner tranquillement cette partie de l'Océan; mais je pense que nous ne devons rien tenter avant d'être aux Indes, dont nous sommes encore distants de quelques centaines de lieues. Le temps étant favorable, nous allons réunir les pilotes pour savoir où ils placent les vaisseaux sur la carte.

Tous les pilotes se rendirent sur *la Santa-Maria*, et chacun détermina la place du navire en fixant une épingle sur une carte de l'océan Atlantique, grossière quant à son exactitude, mais d'un fini parfait quant à son exécution, et qui était l'œuvre de l'amiral. Vicente Yañez et ses compagnons de *la Nina* placèrent leur épingle à la distance de quatre cent quarante lieues marines de Gomera. Martin Alonzo plaça la sienne un peu plus à l'est. Quand le tour de Colomb fut venu, il plaça son épingle à vingt lieues en arrière de celle d'Alonzo : ses compagnons, moins habiles calculateurs, s'étaient probablement trompés. Cela fait, on arrêta les ordres que l'on devait donner aux équipages, et chacun retourna à son bord.

Il paraît que Colomb croyait réellement se trouver au milieu d'un groupe d'îles, et son historien Las Casas prétend que ses conjectures étaient justes; mais si jamais des îles ont existé dans ces parages, elles doivent avoir disparu depuis longtemps : phénomène qui, sans être impossible, n'est que peu probable. On dit que même dans notre siècle on a vu des brisants dans ces environs, et peut-être y trouve-t-on des bancs de rochers, quoique Colomb n'ait pu y avoir fond avec une sonde de deux cents brasses. La grande quantité d'herbes est un fait attesté par quelques-uns des plus anciens récits de voyages; elles avaient probablement été portées dans cette direction par la force des courants. Quant aux oiseaux, on s'explique leur présence par la facilité qu'ils trouvent à se nourrir dans ces herbes, et parce que cette mer est poissonneuse. Les oiseaux aquatiques peuvent de tout temps reposer sur l'eau, et l'animal qui peut traverser les airs et parcourir de trente à cinquante milles à l'heure n'aurait besoin que de la force nécessaire pour traverser l'Océan en quatre jours et quatre nuits.

Malgré tous ces signes, les équipages ne tardèrent pas à ressentir de nouveau du découragement. Sancho, qui était toujours en rapport secret avec l'amiral, l'avertit de l'état des esprits, et lui dit qu'on entendait plus de murmures que d'habitude : les matelots, par une rapide réaction, étaient de nouveau passés d'une espérance enthousiaste au désespoir. Ce fait fut rapporté à Colomb précisément au coucher du soleil du 20, et par conséquent le onzième jour depuis qu'on avait perdu la terre de vue; pendant que Sancho faisait semblant de travailler à l'arrière, il faisait ses révélations.

— Ils se plaignent, Excellence, disait Sancho, du calme des eaux; ils disent que, quand les vents soufflent dans ces latitudes, ils ne peuvent venir que de l'est. Les calmes, ajoutent-ils, prouvent que nous entrons dans un océan où il n'y a point de vent; les brises de l'est sont envoyées par la Providence pour nous punir d'une curiosité qui offense le ciel.

— Sancho, encourage ces pauvres diables en leur rappelant que par intervalles des calmes plats règnent dans toutes les mers; quant aux vents de l'est, on sait fort bien que dans tout le cours de l'année ils viennent des côtes de l'Afrique jusque dans les basses latitudes, et qu'ils suivent le cours du soleil dans l'orbe qu'il décrit journellement autour de la terre. J'espère que tu ne partages pas ces folles appréhensions?

— Je fais contre fortune bon cœur autant que possible, señor don almirante; n'ayant avant moi personne à déshonorer, et après moi personne pour pleurer ma perte. Je voudrais cependant savoir à quoi m'en tenir sur les richesses de ces lointains pays; car, quand je pense à l'or et aux pierres précieuses qu'on y trouve, j'éprouve une sorte de charme religieux qui entraîne mes pensées loin de Moguer et de la bonne chère que l'on y fait.

— Va, fripon, ta soif de l'or est insatiable; voilà encore un doublon, en le regardant tu pourras rêver à ton aise aux monnaies du grand khan; car, tu peux en être certain, ce grand monarque ne doit manquer ni d'or, ni de bonne volonté d'en faire part à de braves gens, si l'occasion s'en présente.

Sancho reçut le cadeau, et laissa sur la poupe Colomb et notre héros.

— Les changements continuels de ces misérables, dit don Luis avec quelque impatience, pourraient être empêchés avec le plat de l'épée, et au besoin avec le tranchant.

— Il faudrait, mon jeune ami, de plus grands motifs pour user ainsi de sévérité. Ne pense pas qu'après avoir consacré tant d'années de ma vie à solliciter les moyens de terminer une si grande entreprise, et m'être avancé si loin dans ces mers inconnues, je sois disposé à me laisser facilement détourner de mon projet. Mais Dieu n'a pas mis d'égalité entre les créatures, et il n'a pas donné à tous les hommes le même degré d'intelligence. J'ai trop souvent tourmenté mon esprit dans les discussions que j'ai eues à ce sujet avec les savants et les nobles pour que je ne sois pas préparé à supporter avec calme l'ignorance du vulgaire. Pense combien ces savants de Salamanque auraient été effrayés si notre discussion eût eu lieu au milieu de l'Atlantique, où personne n'a jamais été, et où les yeux de la logique et de la science peuvent seuls distinguer une route.

— Ce que vous dites est vrai; et cependant tous ces chevaliers avec lesquels vous avez discuté auraient tort, s'ils étaient ici, de céder à la peur. Quel danger courons-nous? Nous sommes certainement dans une grande mer, à quelques centaines de lieues des dernières îles connues. Mais nous n'en sommes pas moins en sûreté. Par san Pedro! j'ai vu plus d'hommes tués dans un combat contre les Maures qu'il n'y a d'hommes dans ces trois caravelles. Le sang que j'ai vu répandre dans ces batailles aurait suffi à mettre nos navires à flot.

— Les dangers que nos équipages craignent sont moins tumultueux, sans être moins terribles que ceux d'un combat contre les Maures. Où est la fontaine qui fournira de l'eau à nos lèvres desséchées, si nos provisions s'épuisent? Où sont les champs qui nous donneront du pain et des aliments? C'est chose terrible de sentir sa vie s'en aller lentement, faute d'eau et de nourriture; de mourir à petit feu au milieu des mers sans les consolations de l'Église, et privé de la sépulture chrétienne. Voilà ce qui travaille l'imagination des matelots.

— Il me semble, don Christoval, qu'il suffira de raisonner ainsi quand toute notre eau sera consommée et quand nous aurons cassé notre dernier biscuit; mais en attendant je demanderai à Votre Excellence la permission d'appliquer la logique nécessaire à la partie extérieure du crâne de ces vassaux, car je doute que l'intérieur soit capable de la recevoir.

Colomb connaissait trop bien le caractère du noble jeune homme pour lui répondre sérieusement. Ils restèrent quelque temps appuyés contre le mât de misaine, songeant aux chances de leur situation. Il était nuit, et il était fort difficile de distinguer la physionomie des hommes de quart sur le pont; formés en petits groupes, ils discutaient sur le calme et les dangers qu'ils pouvaient courir. Les contours de *la Nina* et de *la Pinta* se détachaient en noir sur l'horizon brillant des plus belles étoiles; leurs voilures flottaient mollement, semblables aux draperies; leurs sombres quilles étaient aussi immobiles que s'ils avaient navigué sur une rivière d'Espagne. C'était une douce et belle nuit, mais l'immensité de la solitude, le calme profond de la mer, et même le craquement accidentel d'une mâture, rappelant tout à coup à l'esprit la situation où l'on se trouvait, augmentaient encore la solennité sublime de cette scène.

— Ne vois-tu pas quelque chose qui voltige parmi les manœuvres, Luis? demanda l'amiral; si mon oreille ne me trompe pas, je crois entendre un mouvement d'ailes. Le bruit est vif et léger, semblable à celui que font de petits oiseaux.

— Vous avez raison, don Christoval; il y a sur les hautes vergues des oiseaux de la taille de nos passereaux.

— Attention, interrompit l'amiral, attention à leurs chants! Ils sont aussi mélodieux que ceux qui partent des orangers de Séville. Que le Seigneur soit loué de l'harmonie qu'il a établie dans son royaume. La terre ne peut être éloignée, puisque des créatures aussi frêles et aussi délicates que celles-ci ont pu s'en écarter.

Tous les hommes de quart connurent bientôt la présence de ces oiseaux. Leur chant fit une impression plus favorable que ne l'auraient fait toutes les démonstrations mathématiques, quand même elles auraient été appuyées sur les connaissances de la science moderne.

— Je te dis que la terre est à proximité, s'écria Sancho; voilà une preuve qu'un traître seul pourrait chercher à contester. Écoutez les chants de ces oiseaux, ce sont des accords qui ne partiraient jamais du gosier d'oiseaux fatigués; ils chantent aussi gaiement que si les petits drôles emplumés becquetaient une grappe de raisin ou une figue d'Espagne.

— Sancho a raison, crièrent les matelots. L'air, l'odeur de la terre et la mer elle-même nous disent que nous en approchons. Dieu est avec nous; béni soit son saint nom. Honneur au roi, notre sire, et à notre gracieuse maîtresse la reine Isabelle.

Dès ce moment toute inquiétude avait cessé sur le navire. Tout le monde croyait, et l'amiral partageait cette opinion, que de si petits oiseaux, dont les ailes devaient être très-faibles, étaient une preuve évidente du voisinage de la terre, et d'une terre féconde, sous un riant et généreux climat; car, pareilles à la plus douce partie de la famille humaine, ces tribus ailées recherchent des contrées en harmonie avec la douceur de leurs instincts et la délicatesse de leurs habitudes.

Des recherches et des observations ultérieures ont prouvé que Colomb était, à cet égard, dans l'erreur. On se trompe souvent en jugeant des forces et de la puissance des animaux inférieurs de la création, et d'autres fois on exagère la portée de leur instinct. En effet, de deux oiseaux non aquatiques qui s'aventurent dans l'Océan, et à cette basse latitude, le plus grand est le plus exposé à périr. Les herbes de la mer suffisent pour procurer un endroit de repos au volatile de petite taille. Les oiseaux appartenant aux espèces purement terrestres ne s'avancent certainement pas très-loin en mer; mais leur instinct n'est

pas infaillible, et d'ailleurs ils peuvent être entraînés par les vents dont les tourbillons portent souvent à des centaines de milles de la terre un animal aussi lourd que le hibou. On trouve fréquemment des baleines engagées dans les bas-fonds, et des oiseaux éloignés de terre, contrairement à leurs habitudes.

Quelle que fût la cause de l'apparition de ces chantres ailés sur les vergues de *la Santa-Maria*, ils produisirent un excellent effet sur les esprits des matelots. Pendant tout le temps qu'ils gazouillèrent on leur prêta une attention plus soutenue que celle que les amateurs accordent aux plus brillants passages exécutés par un nombreux et bon orchestre. Quand ils retournèrent à leurs hamacs les matelots dormirent d'un sommeil tranquille et avec des sentiments de respectueuse reconnaissance envers Dieu. Les chants se renouvelèrent à l'aurore, et, bientôt après, toute la volée s'enfuit et prit son vol vers le sud-ouest. Le lendemain, le vent devint si faible que les navires se frayaient difficilement un passage au milieu des masses d'herbes, qui, dans ces parages, donnaient à la mer l'apparence de vastes prairies inondées. Dans la matinée du 22 septembre, le calme étant tout à fait plat, il se trouva sur les trois caravelles des hommes prêts à demander de nouveau à l'amiral de mettre le cap à l'est.

— Nous avons été poussés par un bon vent à plusieurs centaines de lieues, vers une mer entièrement inconnue à l'homme, et nous voici arrivés à un endroit où le vent cesse, disaient-ils, et où nous risquons d'être arrêtés dans les herbes ou engloutis dans le sable des îles submergées, sans avoir les moyens de nous procurer des vivres.

Des arguments de cette nature convenaient parfaitement à un siècle où les plus savants marchaient à la science à travers les brouillards de l'ignorance et de la superstition ; où, tout en ajoutant foi aux preuves visibles de la miraculeuse puissance de Dieu, on croyait à l'intervention des malins esprits dans les affaires temporelles.

Un des événements les plus favorables au succès de l'expédition fut la brise légère qui, dans la matinée du 23, souffla du sud-ouest et de l'ouest ; elle permit aux navires d'avancer et de marcher à travers ces vastes champs d'herbes qui, s'opposant naguère à la marche des navires, entretenaient les frayeurs des équipages. Comme on songeait sérieusement à sortir de ce labyrinthe, on suivit le premier passage qui se présenta, et la flotte manœuvra au plus près du vent. Colomb croyait gouverner à l'ouest-nord-ouest, tandis qu'en réalité il marchait plus directement vers son but que lorsque les navires gouvernaient à l'ouest, d'après la direction de la boussole, et la variation de l'aiguille était cause de cette dérivation involontaire. Cette circonstance seule semblerait établir que Colomb croyait à sa propre théorie sur le mouvement de l'étoile polaire ; car, sans cela, quoiqu'il désirât ardemment aller à l'ouest, il n'aurait pas, durant plusieurs jours et avec un bon vent, gouverné au sud-ouest-sud. Il était alors à une demi-aire de vent de cette dernière marche, quoique lui et tous ses compagnons s'imaginassent dériver de deux aires de vent de la direction.

Mais ces petites variations étaient de peu d'importance, si on les comparait aux avantages qu'avait donnés à l'amiral la brise qui soufflait et la disparition des herbes. La brise avait prouvé à l'équipage qu'on ne naviguait pas dans une mer sans vent ; la disparition des herbes lui démontrait qu'il n'était pas arrivé dans une mer non navigable. Quoique dans ce moment le vent soufflât vers les Canaries, personne ne songeait à y retourner, tant nous avons tous d'avidité pour ce qui nous est refusé et de mépris pour ce qui s'offre à notre disposition.

Les changements que subissaient les idées de ces marins étaient aussi variables que les vents eux-mêmes. Le samedi se passa ainsi que nous venons de le dire, et à la chute du jour, les navires rentrèrent dans une mer couverte d'herbes. Le lendemain, les vents les poussèrent au nord-ouest et au nord-ouest-quart-d'ouest, en calculant d'après la boussole ; mais en réalité ils gouvernaient nord-ouest-quart-d'ouest-demi-ouest et nord-ouest-demi-ouest. On aperçut de nouveau des oiseaux et parmi eux une tourterelle, et l'on vit des crabes ramper sur les herbes. Si l'on n'eût pas été déjà déçu par ces indices, ils auraient puissamment soutenu le courage de nos navigateurs.

L'amiral, étant monté sur le pont, y fut abordé par Martin Martinez, l'un des matelots les plus turbulents.

— Señor, dit celui-ci, nous ne savons ce que nous devons penser. Pendant quatre jours le vent a soufflé dans la même direction, nous conduisant probablement à notre perte ; il nous a ensuite fait faute dans une mer telle que les matelots de *la Santa-Maria* n'en ont pas vu de semblable dans leurs voyages, dans une mer pareille aux prairies qui bordent les rivières, et que l'on aurait pu prendre pour un champ s'il y avait eu des troupeaux de vaches et de moutons. Par la sainte Vierge! c'est une chose affreuse.

— Ces prairies sont les herbes mouvantes de l'Océan, et elles prouvent la fécondité du sol qui les a produites ; ces brises de l'est sont celles qu'on rencontre toujours en de si basses latitudes, comme le savent tous ceux qui ont fait le voyage de Guinée. Je ne vois rien dans tout cela qui puisse alarmer un brave marin ; quant au fond de la mer, vous avez vu que notre sonde n'y arrive pas. Toi, Pépé, tu ne partages pas ces faiblesses, parce que ton cœur est plein du Cathay, parce que tu désires voir le grand khan.

— Señor almirante, comme je l'ai juré à Monica, je vous jure d'être un bon et fidèle serviteur. Si nous devons planter la croix au milieu des infidèles, ma main ne restera pas en arrière ; mais, señor, ce calme long et peu naturel ne plaît à aucun de nous. Voici un Océan sans vagues ; ses eaux sont si tranquilles, qu'on croirait qu'elles n'obéissent pas aux lois qui régissent les mers voisines de l'Espagne. Jamais de ma vie je n'ai vu de mer si morte. Dieu n'aurait-il pas entouré d'une ceinture d'eau dormante certaines parties de la terre pour défendre aux hommes d'en approcher ?

— Ton raisonnement est plein de sentiments religieux, et quoique erronés, on ne saurait guère les condamner. Dieu, en plaçant l'homme sur la terre, lui a ordonné d'y régner en maître ; Dieu a ordonné à l'homme d'étendre les domaines de son Église et de faire tourner à son profit les bénédictions qui ont accompagné ce don immense. Les limites dont tu parles n'existent que dans ton imagination ; la terre étant une boule ou une sphère, elle n'a d'autres angles que ceux que l'on voit partout.

— Quant à ce que dit Martin, ajouta Sancho qui n'était jamais en défaut, concernant les vents, les colombes, les herbes, je m'étonne de voir un si vieux matelot les regarder comme des choses nouvelles. Pour moi, cela me parait aussi commun que l'eau de vaisselle à Moguer, et je n'y aurais même pas fait attention sans les criailleries de Martin et de quelques autres. Quand *la Santa-Catalina* a fait le voyage d'Irlande, ce pays lointain, à une demi-lieue à peu près de la côte, nous nous sommes trouvés dans une mer d'herbes, et quant au vent, il soufflait régulièrement pendant quatre semaines d'un côté, et pendant quatre semaines du point opposé ; les habitants de l'île nous assurèrent qu'il soufflerait pendant le même temps des deux points transversaux ; mais nous n'avons pas fait une assez longue station dans l'île pour que j'aie pu en juger.

— N'as-tu jamais entendu parler de bancs si longs qu'une caravelle n'en pourrait trouver le bout si elle s'y engageait ? demanda finement Martin ; car, adonné à l'exagération, il n'aimait pas à la trouver dans les autres. Ces herbes ne nous disent-elles pas que nous approchons d'un banc de cette dangereuse espèce ? Ne vois-tu pas que ces herbes sont tellement épaisses que le navire ne peut plus les couper.

— Assez ! assez ! dit l'amiral ; tantôt nous naviguons parmi les herbes, tantôt nous en sortons ; ces changements proviennent des courants. Quand nous aurons dépassé ce méridien, nous nous trouverons de nouveau dans une mer libre.

— Mais le calme, señor amiral ? crièrent à la fois plusieurs voix. Cette tranquillité inaccoutumée de l'Océan nous effraie. Jamais nous n'avons vu d'eaux stagnantes et immobiles comme celles-ci !

— Stagnantes et immobiles ! s'écria l'amiral. La nature elle-même se charge de vous reprocher vos craintes sans cause, elle combat vos faux raisonnements par ses propres signes et par ses prodiges !

Pendant que l'amiral prononçait ce peu de mots, *la Santa-Maria* était soulevée par une grosse vague ; toutes les manœuvres crièrent, les mâts s'inclinèrent, les cordages sifflèrent, et les flancs du navire furent battus par les flots qui s'élevaient jusqu'à la hauteur du pont. En ce moment, il n'y avait pas le moindre souffle d'air, les matelots, étonnés et effrayés, regardaient de tous côtés. La caravelle était à peine retombée, que déjà une seconde vague la relevait et la portait au sommet d'une haute montagne d'eau. Tout l'Océan fut bientôt en mouvement, quoique l'ondulation ne fût indiquée que par les courbures ou par les éminences écumeuses des vagues. Il fallut une demi-heure avant que ce phénomène se développât ; alors les trois vaisseaux, ballottés par les flots, tantôt roulèrent entre deux grosses lames, vomissant des torrents d'eau par leurs dalots inférieurs, tantôt se redressèrent avec violence. Jugeant que cette circonstance allait causer de nouvelles alarmes ou lui procurer les moyens de mettre un terme aux anciennes terreurs, Colomb se mit en mesure de la faire tourner à son profit, et, ordonnant à l'équipage de l'écouter, il lui adressa les paroles suivantes :

— Vous le voyez, matelots, les craintes que vous avez conçues sur l'immobilité de l'Océan sont combattues d'une manière puissante par la main de Dieu. Il est donc certain que vous n'avez rien à redouter à ce sujet. Je pourrais en imposer à votre ignorance, et soutenir que la soudaine élévation des flots est un prodige opéré pour me donner les moyens de combattre vos penchants séditieux et vos vaines alarmes ; mais la sainte cause dans laquelle je suis engagé n'a pas besoin de tels appuis. Les calmes, la tranquillité de l'eau, ces herbes dont vous vous effrayez, proviennent du voisinage de quelque grande terre. Je ne pense pas que ce soit le continent que nous devons rencontrer plus à l'ouest ; mais ce sont, je crois, des îles assez grandes ou assez nombreuses pour qu'il en vienne une forte brise. Le gonflement des vagues dont nous venons d'être témoins est la conséquence d'un vent qui, soufflant à distance, a soulevé les flots en vagues monstrueuses, comme nous l'avons souvent vu, et ce sont les derniers efforts de la tempête lointaine qui viennent mourir autour de nous. Je ne dirai pas pour calmer vos craintes que ceci est l'œuvre de Dieu, en qui j'ai placé toute ma confiance, mais je soutiens que cela tient aux lois de la nature : on ne peut le regarder comme un fait providentiel que dans ce sens, qu'il prouve que Dieu continue à veiller et à répandre ses grâces sur nous. Allez, et soyez tranquilles. Rappelez-vous que si l'Espagne est derrière nous, nous avons en face et à peu de distance le Cathay.

Chaque heure qui se passe raccourcit cette distance et diminue le temps nécessaire pour arriver au bout de la lice. Celui qui se maintiendra ferme et fidèle n'aura pas à se repentir de sa confiance ; celui qui, par des doutes simulés ou par de folles angoisses, troublerait l'ordre ou la paix, celui-là sera frappé par l'autorité que leurs altesses m'ont confiée sur vous qui êtes leurs sujets.

Nous rapportons ce discours du sage navigateur avec d'autant plus de plaisir, qu'il sert à prouver que Colomb ne regarda pas cet événement comme un prodige, ainsi que quelques biographes et historiens semblent disposés à le croire ; il l'envisagea plutôt comme une intervention providentielle du pouvoir divin, qui, par des voies naturelles, le protégeait contre les conséquences des aveugles appréhensions de ses compagnons. En effet, il n'est pas facile de supposer qu'un marin expérimenté comme Colomb ignorât la cause d'un événement aussi commun dans l'Océan, et qui est si souvent remarqué par les populations des côtes.

CHAPITRE XX.

On sentit de nouveau l'influence des vents alizés, quoique moins sensiblement, dans le cours des vingt-quatre heures qui suivirent, et les navires gouvernèrent de nouveau à l'ouest en suivant la boussole. On vit encore des oiseaux, et entre autres un pélican. Les navires n'avancèrent que de cinquante milles, et, comme d'habitude, on en retrancha quelques-uns dans son estime.

Le matin du 25, il y eut calme suivi d'une bonne brise du sud-est. Jusqu'à ce qu'elle arrivât, les caravelles naviguèrent indolemment côte à côte, fatiguant inutilement l'eau de leurs étraves, et faisant à peine plus d'un nœud à l'heure.

La Pinta se tenant près de *la Santa-Maria*, les officiers et les équipages des deux vaisseaux s'entretenaient librement et facilement de leurs espérances et de leur position. Colomb suivait avec attention ces dialogues, afin de pouvoir deviner quel était le sentiment qui prédominait. Après un long intervalle, il crut avoir trouvé une occasion favorable pour réitérer ses exhortations.

— Que penses-tu de la carte que je t'ai envoyée il y a trois jours, mon bon Martin Alonzo? dit à haute voix l'amiral ; y as-tu vu quelque chose qui te fasse croire que nous approchons des Indes, et que nos jours d'épreuve tirent à leur fin ?

Au premier son de la voix de l'amiral, tout le monde se tut ; car, en dépit du mécontentement et de la mauvaise disposition des matelots, Colomb avait su leur inspirer un grand respect pour sa personne et une grande déférence pour son jugement.

— C'est une carte précise et bien dessinée, señor Christoval, répondit le patron de *la Pinta;* elle donne une grande idée de l'homme qui l'a copiée et terminée, ainsi que de celui qui l'a ébauchée. Ce doit être l'ouvrage de quelque grand savant, qui a ainsi réuni les opinions des navigateurs.

— C'est l'œuvre d'un certain Paul Toscanelli, savant homme de Florence en Toscane. C'est un homme d'une immense érudition et d'une infatigable persévérance dans ses études nautiques. Avec la carte, il envoya une lettre qui contenait d'utiles et profonds renseignements sur les Indes et sur ces îles qui, comme tu l'as remarqué, sont dessinées avec tant de détails. Dans cette lettre, il parle de plusieurs villes qui sont autant d'exemples de la puissance étonnante des hommes ; il parle en particulier du port de Zaiton, d'où partent annuellement plus de cent vaisseaux chargés des seuls produits de l'arbre à poivre. Il raconte que, du temps d'Eugène IV, de sainte mémoire, le saint-père reçut un ambassadeur qui venait au nom du grand khan, ce qui dans la langue du pays veut dire : le roi des rois. Cet envoyé lui donna l'assurance que son maître désirait avoir des relations amicales avec les chrétiens de l'ouest : c'était ainsi qu'on nous désignait alors ; mais on nous appellera bientôt les hommes de l'Orient, dans cette partie du monde.

— Voilà une chose merveilleuse, señor, dit Pinzon, comment sait-on cela, ou plutôt est-on certain de ce que vous dites?

— Cela ne souffre pas le moindre doute, puisque Paul dit dans sa lettre qu'il a eu de fréquents entretiens avec cet ambassadeur, et Eugène IV n'est mort qu'en 1477. C'est de cet ambassadeur, qui n'aurait pas été envoyé au chef de l'Eglise s'il n'avait été un sage et grand personnage, que Toscanelli a su beaucoup de choses concernant la population et la grande étendue de ces contrées, la magnificence du palais et la grandiose beauté des villes. Il lui a parlé particulièrement d'une grande cité qui surpasse en beauté celles de tout le monde connu, et d'une noble rivière traversée par des ponts de marbre, et sur les bords de laquelle on trouve plus de deux cents villes. La carte que tu as sous les yeux te prouve que la distance entre Lisbonne et la ville de Quisay est de trois mille neuf cents milles d'Italie, ou environ mille lieues, en gouvernant toujours à l'ouest (*).

— Le savant Toscan parle-t-il des richesses de ce pays? demanda maître Alonzo, question qui fit dresser toutes les oreilles.

(*) Il est à remarquer que Philadelphie occupe presque la même position que cette prétendue cité de Quisay, indiquée par l'honnête Paul Toscanelli. (Note de l'auteur.)

— Oui, et en termes très-positifs. C'est une noble région, dit Paul dans sa lettre, et nous devrions l'explorer à cause de ses grandes richesses et de la quantité d'or, d'argent et de pierres précieuses qu'on peut s'y procurer. Il ajoute que la ville de Quisay a trente-cinq lieues de circuit, et que ce nom veut dire la ville du Ciel.

— Dans ce cas, murmura Sancho de manière à n'être entendu que de Pépé, je ne vois pas pourquoi nous y porterions la croix destinée aux hommes et non au paradis.

— Je vois ici deux grandes îles, señor almirante, poursuivit Alonzo en fixant ses yeux sur la carte, dont l'une est appelée Antilla, et l'autre Cipango, cette même île dont Votre Excellence nous a si souvent parlé.

— C'est bien cela, bon Martin Alonzo, et tu dois voir aussi qu'elles sont indiquées avec une précision qui empêchera tout navigateur de perdre sa route s'il y fait voile. Ces deux îles sont distantes l'une de l'autre de deux cent vingt-cinq lieues.

— Si nous nous en rapportons aux calculs de *la Pinta*, noble amiral, nous ne saurions être en ce moment bien loin de Cipango.

— Cela semblerait résulter des calculs, mais je ne sais pas jusqu'à quel point ils sont exacts. En général, les pilotes sont en avant de leur estime ; mais ici la crainte a exagéré vos résultats. Cipango est à quelques jours du continent de l'Asie, elle ne doit pas être bien éloignée de ces parages ; cependant comme les courants nous ont *fait dévier*, je ne saurais croire que nous en soyons si près que tu le penses. Laisse-moi la carte afin que j'y puisse marquer notre position actuelle, et faire connaître à tous les raisons qu'ils peuvent avoir pour s'affliger ou se réjouir.

Pinzon prit la carte, la roula avec soin, l'entoura d'un bout de ligne de loch, et la lança sur le pont de *la Santa-Maria* à la manière d'un marin qui jette la sonde. Les navires étaient dans ce moment si rapprochés que cet envoi s'opéra sans difficulté. Ensuite *la Pinta*, augmentant de voile, reprit l'avance que lui assurait son incontestable supériorité, surtout quand il y avait peu de vent.

Colomb déroula la carte sur une table placée à l'arrière de la caravelle, et invita tout le monde à s'approcher, pour que chacun pût voir de ses propres yeux le point précis auquel l'amiral croyait que les navires étaient arrivés. La route de chaque jour ayant été mesurée et notée sur la carte par l'amiral en personne, il lui fut possible de montrer exactement à l'équipage la longitude et la latitude sous lesquelles on se trouvait, abstraction faite des retranchements qu'il avait opérés journellement dans les calculs. Comme cette estime les plaçait près des îles qu'on supposait exister à l'est du continent de l'Asie, ils furent plus frappés par cette démonstration qu'ils ne l'auraient été par des raisonnements, bien que basés sur des vérités et des faits incontestables, et cela parce que la plupart des hommes se soumettent plus facilement à l'autorité des sens qu'ils ne cèdent à l'influence de l'esprit. Les matelots ne songèrent pas à demander comment il se faisait que Cipango se trouvât précisément à l'endroit où on l'avait figurée sur cette fameuse carte ; mais, la voyant marquée en noir et blanc, ils furent persuadés qu'on lui avait assigné sa véritable position ; nul d'entre eux ne doutant de l'habileté supérieure avec laquelle Colomb tenait un registre de bord, tous les faits semblèrent prouvés jusqu'à l'évidence. Grande fut la joie de ces hommes qui passèrent encore une fois de l'abattement et du désespoir aux excès des illusions et des espérances qui devaient encore être renversées.

Après sa conversation avec l'amiral, Pinzon avait fait route avec *la Pinta*, qui était à plus de cent brasses à l'avant de *la Santa-Maria*, et les vaisseaux ne filaient guère plus d'un nœud à l'heure. Pendant que l'équipage de *la Santa-Maria* s'entretenait de ses espérances ranimées, un cri parti de *la Pinta* fit tourner tous les yeux vers cette caravelle. Pinzon était droit sur le couronnement, agitant son chapeau, et donnant toutes les marques d'une joie extraordinaire.

— Terre ! — Terre, señor ! criait-il. Je demande une récompense.
— Terre ! terre !

— Dans quelle direction, cher Martin Alonzo? demanda Colomb avec tant de vivacité, que sa voix en tremblait. Dans quelle direction vois-tu ce voisin si bienvenu ?

— Ici, au sud-ouest ; une chaîne de sombres mais hautes montagnes, telles qu'elles promettent de satisfaire les pieux désirs du saint-père lui-même.

Tous les yeux se portèrent au sud-ouest, et tout le monde crut voir en effet les preuves si longtemps cherchées de leurs succès. A l'extrémité de l'horizon on voyait se dessiner faiblement, mais d'une manière plus marquée que ne le sont ordinairement les nuages, une masse noirâtre et si confuse, qu'un œil exercé pouvait seul la découvrir dans l'obscurité du vide. C'est ainsi que la terre se montre ordinairement aux marins dans certaines conditions de l'atmosphère. Colomb était si habitué aux phénomènes de l'Océan, que, dès le moment où l'on signala la terre, tous les visages des marins de *la Santa-Maria* se fixèrent sur celui de l'amiral, et, respirant à peine, attendirent sa décision. Il fut impossible de se méprendre sur l'expression de la figure de l'amiral ; on la vit rayonnante de plaisir et d'un pieux transport. Il se découvrit, jeta un regard de reconnaissance vers le ciel, et tomba sur ses genoux pour rendre grâces à Dieu. Ce fut le signal du triomphe, et cependant, malgré leur affligeante situation, l'émotion du plaisir ne fut pas celle

qui prévalut dans le cœur de ces hommes. Comme Colomb, ils sentaient vivement qu'ils étaient en toute chose à la merci de Dieu. Un sentiment de gratitude humble et sans bornes s'empara subitement de tous les esprits. Les équipages des trois vaisseaux s'agenouillèrent simultanément et entonnèrent ce chant sublime : *Gloria in excelsis Deo!* Pour la première fois depuis la création, ces vastes et profondes solitudes de l'Océan retentissaient d'un chant de louange. A cette époque on disait habituellement sur les vaisseaux chrétiens les matines et les vêpres; mais ce chant sublime était alors chanté pour la première fois par des voix humaines, et elles semblaient s'harmoniser avec les vagues, qui depuis des milliers d'années répétaient les louanges du Créateur et dans leur calme et dans leur fureur.

— Gloire à Dieu au plus haut des cieux! chantaient ces rudes marins, dont les cœurs étaient attendris par le souvenir de leurs dangers, de leurs espérances, par l'image de leur succès! — Gloire à Dieu au plus haut des cieux! chantaient-ils comme un seul homme, mais modulant leurs tons pour les mettre en harmonie avec la solennité du rite religieux, — et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté! Nous vous louons, nous vous bénissons, nous vous adorons, nous vous glorifions, nous vous rendons grâces pour votre plus grande gloire! ô Seigneur Dieu! Roi céleste! Dieu père tout-puissant!

Dans ce noble chant, qui semble se rapprocher des louanges des anges autant que l'homme peut les imiter, on distinguait la voix sonore, mais émue et tremblante, de l'amiral.

Quand cet acte de pieuse gratitude fut accompli, les matelots montèrent sur les haubans pour être plus sûrs de leurs succès. Tous ils se trouvaient d'accord pour dire que cette masse qui se dessinait faiblement à l'horizon était une terre, et déjà les premiers transports d'une joie immodérée avaient fait place à des sentiments plus réguliers. Le soleil se couchait un peu au nord des montagnes supposées, et la nuit couvrit l'Océan des ténèbres les plus épaisses du ciel sans nuages des tropiques. Lorsque le premier quart fut commencé, Colomb, qui, quelle que fût la direction du vent, avait continué à gouverner vers ce qu'il croyait être l'ouest, pour complaire aux désirs de son équipage, ordonna aux caravelles de gouverner au sud-ouest, se réglant toujours sur la boussole ; c'était en réalité gouverner au sud-ouest-sud. Le vent augmenta, et, comme l'amiral avait calculé que l'on devait être à environ vingt-cinq lieues de terre, tout le monde espérait se trouver en vue le lendemain dans la matinée. Colomb lui-même partageait cette espérance, bien qu'il abandonnât à regret sa route à l'ouest, étant persuadé que le continent se trouvait dans cette direction.

Peu de ces aventuriers dormirent cette nuit d'un profond sommeil. Les visions des richesses et des prodiges de l'Orient troublaient toutes les imaginations et changeaient le sommeil en un rêve doré. D'heure en heure, les matelots abandonnaient leurs hamacs et montaient dans les haubans, cherchant à découvrir quelque nouvelle preuve de la proximité des îles, et s'efforçant en vain de distinguer dans l'obscurité ces masses auxquelles l'imagination prêtait déjà des formes positives. Dans la nuit, les vaisseaux parcoururent en ligne directe dix-sept des vingt-cinq lieues qui, selon les calculs de Colomb, les séparaient de leur découverte, et avant l'aube tout le monde était sur le pont, dans l'espoir de voir le jour se lever sur un nouveau et délicieux panorama, qui devait les dédommager de la longueur de leur voyage et de la grandeur de leurs dangers.

— On commence à voir rayonner de la lumière à l'est, dit don Luis, et maintenant, señor amiral, nous pouvons vous appeler l'honneur de la terre.

— Tout est dans les mains de Dieu, mon jeune ami, répondit Colomb; que la terre soit rapprochée ou éloignée de nous, il est certain qu'elle forme la barrière de l'Océan occidental, et que nous devons y arriver. Au reste, tu as raison, honnête Gutierrez, la lumière commence à rayonner à l'extrémité orientale de la mer, et déjà elle forme une voûte au-dessus des eaux.

— Le soleil devrait bien, pour aujourd'hui seulement, se lever à l'occident, pour que nos possessions nouvelles se montrassent à nous entourées de ces splendeurs qui vont éclairer si triomphalement la route que nous avons parcourue.

— Cela n'arrivera pas, maître Pedro, parce que le soleil a voyagé autour de notre planète de l'est à l'ouest depuis le commencement du monde et qu'il continuera ainsi jusqu'à la consommation des siècles. C'est un fait sur lequel ne peuvent être trompés nos sens, qui en d'autres choses sont souvent la proie des déceptions.

Ainsi raisonnait Colomb, homme qui par ses études avait devancé son siècle, et qui était ordinairement si calme et si savant; mais il raisonnait ainsi parce que lui aussi était enchaîné par ses préjugés. Le fameux système de Ptolémée, cet assemblage étrange de vérités et d'erreurs, était la loi astronomique que l'on consultait alors. Copernic n'était encore qu'un enfant, et il ne parvint à réduire la conception de Pythagore, juste dans son ensemble, mais imaginaire quant à ses causes et à ses effets, à la précision d'une science exacte que plusieurs années après la découverte de l'Amérique. On trouve une nouvelle preuve des dangers que l'on pouvait courir en cherchant à secouer les préjugés, dans l'excommunication dont fut frappé Copernic pour avoir dit la vérité, et dans les malédictions qui pesèrent sur son âme, sinon sur son corps, et dont il a été relevé il y a seulement quelques années. Cette seule circonstance doit suffire pour prouver à nos lecteurs quelles graves difficultés avait à surmonter Colomb pour atteindre son but.

Mais le jour parut et ses rayons se répandirent sur le vaste panorama de l'Océan et du ciel. A mesure que la lumière rendait les objets plus distincts, chacun s'empressait d'examiner tous les points de l'horizon occidental ; on craignait de ne pas apercevoir la terre, et quand le soupçon se changea en certitude, tous les cœurs furent glacés d'effroi. Dans la nuit, les vaisseaux avaient dépassé l'endroit où l'on avait vu le soir ces masses noirâtres. L'on comprit qu'on avait été le jouet d'une disposition particulière de l'atmosphère. Cet événement modifia encore une fois les sentiments des équipages, et le plus profond abattement s'empara des esprits naguère si joyeux.

Pendant plusieurs jours il n'y eut pas de changement matériel. Le 29 septembre, le quatrième jour après celui où Pinzon avait crié : Terre, on vit un autre oiseau de mer de l'espèce des frégates; comme les marins croient que ces oiseaux ne s'éloignent pas de la terre, son passage ranima un peu les anciennes espérances. On vit aussi deux pélicans, et l'air était si doux et si embaumé que Colomb déclara qu'il se croirait en Andalousie s'il entendait le chant du rossignol.

Ces oiseaux, qui allaient et revenaient tantôt seuls, tantôt en troupes nombreuses, servaient à maintenir les faibles espérances des matelots. L'attention de l'amiral et de l'équipage fut de nouveau attirée par une autre déviation de l'aiguille, mais on se persuada aisément que ce phénomène devait s'expliquer par le changement des mouvements de l'étoile. Arriva enfin le 1er octobre, et les pilotes du vaisseau amiral se mirent à l'œuvre pour déterminer sérieusement l'espace qu'on avait parcouru. Comme tout le reste de l'équipage, ils avaient été trompés par la manœuvre de Colomb ; leurs calculs faits, ils s'avancèrent tristement vers l'amiral qui, placé à l'arrière du navire, attendait leurs rapports.

— Nous ne sommes pas à moins de cinq cent soixante-dix-huit lieues à l'ouest de Ferro, señor amiral, dit un des deux pilotes, — terrible distance pour s'aventurer dans le sein d'un Océan inconnu !

— Tu dis vrai, honnête Bartolomeo, répondit Colomb avec le plus grand calme; plus nous avançons et plus nous acquerrons de gloire. Ton estime est au-dessous de la mienne, que tout le monde peut voir, et qui donne cinq cent quatre-vingt-quatre lieues, six lieues de plus que la tienne. Mais, après tout, c'est à peine la distance qu'il y a à parcourir entre Lisbonne et les côtes de Guinée, et nous ne sommes pas hommes à être vaincus par les matelots de Jean II.

— Ah! señor almirante, les Portugais rencontrent des îles en chemin, derrière eux ils ont l'ancien monde; nous, si la terre n'est pas sphérique, nous voilà lancés dans une mer sans bornes et au milieu de dangers inconnus.

— Fi donc! Bartolomeo, tu parles comme un marin d'eau douce ; fais connaître notre position à l'équipage sans témoigner la moindre crainte; tâche d'avoir l'air gai, car autrement j'aurai à te reprocher tes tristes pressentiments quand nous serons dans les bocages du Cathay.

— Cet homme est en proie à une vive terreur, observa froidement Luis pendant que les pilotes descendaient de la poupe à pas lents et le cœur gros. Vos six lieues mêmes ont ajouté au poids qui accable son esprit. Cinq cent soixante-dix-huit lieues étaient pour lui une distance terrible, mais cinq cent quatre-vingt-quatre lieues deviennent un fardeau insupportable pour son cœur.

— Qu'aurait-il donc pensé s'il avait su la vérité que tu ignores toi-même, jeune comte ?

— J'espère que vous ne vous défiez pas de mes forces au point de me la cacher.

— J'aurais tort, je crois, señor de Llera, et cependant on finit par se défier de soi-même lorsque de si puissants intérêts tiennent à un fil. As-tu une idée bien arrêtée sur la route que nous avons parcourue ?

— Non, par san Iago! non, señor. C'est assez pour moi de penser que nous sommes loin de doña Mercedès, et une lieue en plus ne fait rien à l'affaire. Si votre théorie est juste et si la terre est ronde, j'ai la consolation de penser que nous retournerons en Espagne en donnant la chasse au soleil.

— Tu as cependant quelque idée de la distance réelle qui nous sépare de Ferro, puisque tu sais que j'ai fait chaque jour des soustractions?

—A vous avouer la vérité, don Christoval, l'arithmétique et moi nous n'éprouvons pas une vive inclination l'un pour l'autre; quand même il s'agirait de ma vie, je ne pourrais préciser en chiffres le montant de mes revenus, quoique j'arrive d'une autre manière à en voir la fin ; en tout cas, je croirais volontiers que vos cinq cent quatre-vingts lieues peuvent s'évaluer à six cent dix ou six cent vingt.

— Ajoute encore cent et tu ne seras pas loin de compte. En ce moment nous sommes à sept cent sept lieues de Ferro et nous approchons du méridien de Cipango. La semaine prochaine, dans dix jours au plus tard, je m'attendrai sérieusement à voir le continent asiatique.

— C'est voyager plus que je ne l'aurais cru, répondit Luis avec un ton d'insouciance ; mais allez toujours, il y aura un de vos compagnons qui ne se plaindra pas, dussions-nous faire le tour de la terre.

CHAPITRE XXI.

Depuis vingt-cinq jours nos aventuriers avaient perdu de vue la terre, et moins quelques variations imperceptibles dans la direction du vent, un jour ou deux de calme, ils avaient toujours marché vers l'ouest avec une déviation au sud qui les éloignait de l'ouest d'un point et un quart, fait qui leur était inconnu. Leurs espérances, parfois poussées jusqu'au délire, avaient si souvent fait place au découragement qu'une sombre tristesse avait fini par dominer les matelots; des cris irréguliers et incertains de : « Terre ! » poussés quand on voyait des nuages, pouvaient seuls les tirer de leur torpeur. Leurs esprits étaient dans cet état fébrile qui admet les changements les plus soudains. La mer, qui continuait à être unie comme une rivière, le ciel pur, l'air embaumé, empêchaient les matelots de s'abandonner au désespoir. Sancho, toujours raisonneur, combattait l'ignorance et la folie de ses camarades par de l'impudence et des assertions dogmatiques. Luis, par sa confiance et par sa bonne humeur, exerçait aussi une influence salutaire sur certains esprits. Colomb était toujours calme, digne et réservé; plein de confiance dans la justesse de ses théories, il persistait à vouloir l'exécution de ses projets.

Durant la journée et la nuit du 2 octobre, les navires parcoururent plus de cent milles dans ces mers inconnues et mystérieuses; les herbes se dirigeaient vers l'ouest, tandis que jusqu'alors les courants les avaient poussées à l'est. Le lendemain 3, la navigation fut encore plus rapide, le parcours total ayant été de quarante-sept lieues. L'amiral commença à croire qu'il avait dépassé les îles marquées sur sa carte, et avec la haute résolution d'un homme dont les conceptions sont sublimes, il se décida à faire route à l'ouest, avec l'intention d'atteindre le littoral des Indes. Le 4 fut un jour encore plus heureux que les autres; la flottille courut, dans une direction droite et sans la moindre déviation, cent quatre-vingt-un milles, parcours le plus long qu'on eût fait depuis le départ. Cette distance, si formidable pour des hommes qui comptaient avec inquiétude toutes les heures et toutes les lieues, fut réduite dans l'estime à cent trente-huit milles; le seul Luis sut la vérité.

Le vendredi, 5 octobre, commença sous des auspices encore plus favorables; *la Santa-Maria*, ne rencontrant aucun obstacle, fit régulièrement huit milles à l'heure, ce que Colomb savait être la plus grande vitesse qu'elle eût jamais parcourue; on aurait dépassé le résultat de la veille, si le vent n'était pas tombé. Dans la nuit néanmoins, on était à cinquante-sept lieues plus loin de Ferro, mais on n'annonça à l'équipage que quarante-cinq lieues. Le jour suivant n'amena aucun changement matériel; la Providence semblait vouloir pousser avec une grande célérité ces navires vers la solution du problème que l'amiral avait si souvent débattu avec des savants. Il faisait nuit encore, lorsque *la Pinta*, naviguant dans les eaux de *la Santa-Maria*, s'en approcha tellement que le capitaine pouvait parler sans faire usage du porte-voix.

— Le señor don Christoval est-il à son poste comme d'habitude? demanda Pinzon avec grande hâte et parlant du ton d'un homme dont l'esprit est préoccupé par de hautes pensées. Je vois du monde sur l'arrière, mais je n'y reconnais pas Son Excellence.

— Que désires-tu, bon Martin Alonzo? répondit l'amiral; je suis ici à chercher des yeux les rivages de Cipango ou du Cathay, du premier de ces deux pays que Dieu dans sa bonté voudra nous faire découvrir!

— Je vois tant de raisons pour gouverner un peu plus au sud, que je n'ai pu résister au désir de m'approcher pour vous en parler. La plus grande partie des récentes découvertes ayant été faites dans le sud, je pense que nous devrions gouverner un peu dans cette direction.

— Avons-nous gagné quelque chose en la prenant? Tes pensées semblent toujours te porter vers les climats méridionaux, mon digne ami; les miennes sont maintenant dans un paradis de délices auquel il ne manque que la terre. Il peut se faire qu'il y ait des îles au sud et même au nord, mais le continent ne peut être qu'à l'ouest. Pourquoi abandonner le certain pour l'incertain, le plus grand pour le moindre, Cipango ou le Cathay pour quelque séjour agréable, riche en épices, mais sans nom, et qui jamais ne pourra rivaliser les gloires que nous destine l'Asie, soit comme découverte, soit comme conquête?

— Je voudrais cependant obtenir de vous, señor, de gouverner un peu au sud.

— Suis notre route, Alonzo, et oublie ton envie. Mon cœur est à l'ouest, et ma raison me dit d'y aller. Prends mes ordres, et va ensuite rallier *la Nina* pour les communiquer à ton frère, le digne Vicente Yañez. Si quelque accident nous sépare dans le cours de la nuit, tenez-vous toujours à l'ouest, et faites tous vos efforts pour me rejoindre, car il serait triste et inutile d'errer seul dans ces mers inconnues.

Pinzon, quoique évidemment contrarié, fut forcé d'obéir, et après une courte mais vive et bruyante altercation avec l'amiral, il gouverna *la Pinta* dans la direction de la felouque pour communiquer à son frère les ordres de l'amiral.

— Martin Alonzo commence à hésiter, dit Colomb à don Luis. C'est un marin très-hardi et très-habile, mais il manque de solidité dans ses idées. Il faut que la main d'un supérieur l'empêche de suivre les impulsions de sa faiblesse. Le Cathay, le Cathay, voilà mon but!

Après minuit le vent augmenta, et pendant deux heures les caravelles glissèrent sur les eaux unies de l'Océan avec une célérité de neuf milles anglais à l'heure. Peu de matelots se déshabillaient, à moins que ce ne fût pour changer de vêtement. Colomb passa cette nuit sur la poupe, n'ayant pour lit qu'une vieille voile. Luis était près de lui : l'un et l'autre furent debout et sur le pont aux premières lueurs de l'aube. Il régnait parmi tout l'équipage un pressentiment qui semblait le prévenir que la terre était proche, et qu'on allait faire une grande découverte. Une pension annuelle de dix mille maravédis avait été promise par les souverains à celui qui le premier découvrirait la terre; tous les yeux étaient ouverts, comme si l'on fût au moment de gagner la récompense promise.

A mesure que la lumière se répandait sur l'horizon occidental de l'Océan, tout ce qu'on apercevait semblait faire croire que la terre était voisine. Tous les vaisseaux firent force de voile, afin de pouvoir mettre leurs équipages à même de gagner la récompense promise par les souverains. Dans cette lutte les circonstances balançaient les avantages et les désavantages des compétiteurs. *La Nina* était le vaisseau qui marchait le mieux avec un vent doux et des eaux calmes, mais il était le plus petit des trois; *la Pinta* tenait la seconde place pour la marche et pour la capacité, et avec une brise fraîche elle l'emportait sur les deux autres; enfin, *la Santa-Maria*, moins bonne voilière, avait la plus haute mâture et embrassait ainsi un horizon plus étendu.

— Ce matin je crois tout le monde de bonne humeur, señor don Christoval, dit don Luis en s'approchant de l'amiral, qui attendait l'aurore; si nos yeux nous secondent, nous pouvons nous attendre à découvrir la terre. La dernière course a réveillé nos espérances, et nous aurons enfin la terre, quand nous devrions la tirer des abîmes de l'Océan.

— Pépé, le fidèle mari de Monica, est perché sur la plus haute des vergues, les yeux tendus à l'ouest, dans l'espoir de gagner la récompense, dit Colomb en souriant. A la vérité dix mille maravédis de rente peuvent expier bien des torts envers une mère affligée et un enfant abandonné.

— Martin Alonzo est aussi à la besogne, señor, voyez comme il déploie les voiles de *la Pinta;* mais Vicente Yañez a l'avantage sur lui, et il est décidé à être le premier à présenter ses hommages au grand khan, empiétant ainsi sur les droits de son aîné.

— Señor, señor, cria Sancho, qui était assis sur une vergue aussi tranquillement qu'une dame de nos jours repose sur un divan, la felouque fait des signaux.

— C'est vrai, cria Colomb; Vicente Yañez a déployé les couleurs de la reine.

Comme c'étaient les signaux convenus, dans le cas où l'un des vaisseaux aurait découvert la terre avant les autres, on ne doutait pas que la felouque n'eût à annoncer le succès définitif de l'expédition. Cependant on se rappelait un désappointement récent, et, bien que tous fussent disposés à prier dévotement, les bouches des matelots demeuraient muettes et attendaient pour s'ouvrir que la vérité leur fût connue.

On avait mis toutes les voiles dehors, et les vaisseaux semblaient se hâter vers l'ouest comme des oiseaux fatigués d'un essor trop prolongé, qui font un dernier effort pour voler aux lieux que leur font deviner l'activité de leur instinct et la finesse de leurs organes.

Les heures se succédèrent sans que rien vînt confirmer les bonnes nouvelles. A l'ouest l'horizon se montrait lourd et couvert de nuages, ce qui pouvait tromper les yeux les mieux exercés; mais comme le jour s'avançait, et que les navires avaient fait cinquante milles à l'ouest, il fut désormais impossible de ne pas attribuer les espérances du matin à une illusion d'optique. L'abattement qui suivit cette dernière déception fut plus grand que les autres jours. Des murmures s'élevèrent et l'on ne chercha pas à les dissimuler; on insinuait que quelque mauvais génie dirigeait les aventuriers pour les abandonner enfin au désespoir et à la mort dans les solitudes de la mer. Ce fut en ce moment, a-t-on dit, que Colomb fut forcé de capituler avec ses compagnons, en s'engageant à renoncer à l'entreprise s'il ne réussissait pas dans un espace de temps donné; mais cette faiblesse a été faussement attribuée au grand navigateur, qui, même aux plus sombres heures d'incertitude, ne perdit jamais l'entier exercice de son autorité, maintenant ses intentions inébranlables avec la même fermeté et le même sang-froid, à cette grande distance de l'Europe, que s'il eût été dans un fleuve espagnol. La prudence et la politique lui dictèrent cependant un changement de conduite qu'il adopta de plein gré, n'étant ni assez entêté ni assez fier pour ne pas s'y soumettre.

— Nous sommes maintenant à mille lieues de Ferro, d'après mon estime, ami Luis, dit Colomb à son jeune compagnon dans une de leurs conférences particulières, qui eut lieu après la chute du jour; il est vraiment temps d'apercevoir le continent d'Asie. Jusqu'ici je n'ai compté rencontrer que des îles, sans même m'y attendre beaucoup, malgré les vives espérances de Martin Alonzo et des pilotes. Les grandes bandes d'oiseaux qui se sont montrées aujourd'hui semblent nous inviter à les suivre dans leur vol; car nul doute qu'ils ne se dirigent vers la terre. Je gouvernerai donc plus au sud, sans m'en écarter autant que le désire Pinzon; le Cathay est toujours l'objet de mes vœux.

Colomb donna les ordres nécessaires, et les deux autres caravelles s'étant approchées de *la Santa-Maria*, leurs capitaines reçurent l'ordre de gouverner ouest-sud-ouest. La raison de ce changement était le

grand nombre d'oiseaux qu'on avait vus voler dans cette direction. L'intention de l'amiral était de poursuivre cette marche pendant deux jours. Malgré cette modification, aucune terre n'était en vue le matin; mais, comme le vent n'était point fort, et que les bâtiments n'avaient fait que cinq lieues depuis le nouvel ordre, le désappointement fut moins décourageant qu'à l'ordinaire. Malgré leur incertitude, tous les équipages jouissaient de la douceur de l'atmosphère, dont l'air embaumé était délicieux à respirer. Les herbes devenaient aussi plus abondantes, et plusieurs annonçaient par leur fraîcheur qu'elles avaient été déracinées de leurs roches natales un ou deux jours auparavant. On voyait en troupes considérables des oiseaux qui appartenaient évidemment aux espèces de terre, et l'on s'empara de l'un d'eux. Les canards abondaient, et l'on aperçut un second pélican.

Ainsi se passa le 8 octobre. Les aventuriers étaient remplis d'espoir, quoique les navires n'eussent avancé que de quarante milles en vingt-quatre heures. Le jour suivant, le vent souffla brusquement, et força l'amiral à gouverner ouest-quart-nord-ouest pendant quelques heures. Il ne s'y détermina pas volontiers, car son désir était de gouverner plein ouest ou ouest-quart-sud-ouest, quoique ce changement de manœuvre satisfît la plupart de ses gens, effrayés de la force des vents dans une unique direction. Si l'aimant avait encore dévié, cette marche eût été conforme au désir de l'amiral; mais les bâtiments se trouvaient sous une latitude et une longitude où l'aiguille reprenait sa puissance. Le matin du 10, la boussole indiquait ouest-sud-ouest, et c'était la vérité.

Telle était la situation quand le soleil se leva, le 10 octobre 1492. Le vent avait fraîchi, et les trois vaisseaux filèrent toute la journée du 11 neuf nœuds à l'heure. Les signes du voisinage de la terre avaient été reconnus si nombreux, qu'à chaque lieue qu'ils faisaient sur l'Océan les aventuriers s'attendaient à la découvrir. Chacun tenait ses yeux constamment fixés sur l'Océan dans l'espoir de découvrir le premier la joyeuse vue du rivage. Le cri de Terre avait été si fréquent, que Colomb fit annoncer que quiconque le prononcerait sans motif valable perdrait la récompense promise par les souverains. Cette déclaration rendit les bouches muettes, malgré l'anxiété des journées des 8, 9 et 10 octobre. Mais la marche du 10 surpassait celle des deux jours précédents, l'horizon fut scruté avec encore plus de vigilance que les jours précédents.

Le soir, les matelots alarmés se consultèrent et décidèrent qu'on se se rendrait encore auprès de Colomb pour lui demander expressément le retour immédiat des vaisseaux en Espagne. Afin de procéder méthodiquement, Pedro Niño, l'un des pilotes, et un vieux matelot nommé Juan Martin furent choisis comme orateurs. En ce moment critique, l'amiral et Luis descendaient de la poupe pour se retirer dans leurs cabines, quand tous se précipitèrent à l'arrière, et vingt voix s'écrièrent simultanément :

— Senor!.. don Christoval!.. Votre Excellence!.. señor almirante..

Colomb s'arrêta, et regarda les rebelles avec un calme et une dignité qui firent bondir le cœur de Niño, et réprimèrent l'ardeur de la plupart de ses compagnons.

— Que voulez-vous? demanda sévèrement l'amiral. Parlez; c'est un ami qui vous écoute.

— Nous venons vous demander nos précieuses vies, señor, répondit Juan Martin, qui pensait que son insignifiance pouvait lui servir de bouclier, et qui plus est les moyens de nourrir nos femmes et nos enfants. Tous ici présents, nous sommes las de ce voyage sans profit, et la majorité pense que, s'il se prolonge au delà du temps nécessaire, à notre retour nous périrons infailliblement d'inanition.

— Savez-vous la distance qui nous sépare de Ferro, vous qui me proposez aveuglément cette requête insensée? Parle, Niño, je vois que tu es aussi des leurs, malgré ton hésitation.

— Señor, répondit le pilote, nous sommes tous dans notre bon sens. Aller plus avant dans cet Océan inconnu, c'est nous exposer à être punis de Dieu par la destruction. Il est téméraire de supposer que cette vaste ceinture d'eau a été placée par la Providence autour de la terre habitable dans un autre but que celui de repousser ceux qui cherchent audacieusement à pénétrer d'incompréhensibles mystères. Tous les ecclésiastiques, señor, y compris votre ami intime, le saint prieur de Santa-Maria de Rabida, ne nous parlent-ils pas constamment de la nécessité de se soumettre à une science que nous n'égalerons jamais, et de croire sans vouloir soulever le voile qui enveloppe les choses inexplicables.

— Je puis te réfuter par tes propres paroles, honnête Niño, et t'engage à te confier à ceux dont tu n'égaleras jamais le savoir, et à suivre avec soumission, quand tu es totalement incapable de conduire. Va, retire-toi avec tes camarades, et ne me parle plus de cela.

— Señor, s'écrièrent quelques matelots, nous ne pouvons périr sans faire entendre nos plaintes. Vous nous avez menés déjà trop loin, et peut-être dès maintenant n'avons-nous plus de moyens de salut. Qu'on tourne ce soir l'avant des caravelles vers l'Espagne, de peur que nous ne revoyions jamais cette douce contrée.

— C'est de la révolte. Qui d'entre vous ose tenir un pareil langage à votre amiral?

— Nous tous, señor, répondirent vingt voix à la fois. L'audace est nécessaire à des hommes dont le silence compromettrait la vie.

— Sancho, es-tu aussi partisan de ces mutins? regrettes-tu l'Espagne? Tes craintes sont-elles plus fortes que tes espérances de gloire impérissable, et ton désir d'être en possession des richesses et des plaisirs du Cathay?

— Si je suis avec eux, señor don almirante, condamnez-moi à goudronner les mâts, et retirez-moi à jamais du gouvernail, comme indigne de suivre des yeux l'étoile polaire. Faites voile avec les caravelles jusque dans le palais du grand khan, et vous trouverez Sancho à son poste, tenant la barre ou la sonde. Il est né dans un chantier, et désire naturellement savoir ce qu'un vaisseau peut faire.

— Et toi, Pépé, as-tu oublié ton devoir au point de venir tenir ce langage à ton commandant? à l'amiral et au vice-roi de la souveraine doña Isabelle?

— Vice-roi de quoi? s'écria une voix dans la foule sans laisser à Pépé le temps de répondre. Vice-roi des plantes marines, avec des thons, des baleines et des pélicans pour sujets. Nous vous disons, señor Colomb, qu'on ne saurait traiter ainsi des Castillans, qui requièrent des découvertes plus solides que des prés marins et des îles de nuages.

— En Espagne! en Espagne! A Palos! à Palos! s'écria presque tout l'équipage, sauf Sancho et Pépé, qui s'étaient rangés à côté de Colomb. Nous ne voulons plus avancer à l'ouest : c'est tenter Dieu! Nous demandons à retourner d'où nous venons, s'il n'est pas trop tard.

— A qui parlez-vous aussi honteusement, misérables? s'écria Luis, portant involontairement la main à l'endroit où il plaçait autrefois sa rapière. Décampez, ou...

— Calme-toi, ami Pedro, et laisse-moi débattre cette affaire, interrompit l'amiral, dont le maintien était à peine troublé par la violence de ses subalternes. Ecoutez ce que j'ai à dire, hommes grossiers et rebelles, comme ma réponse définitive à cette demande et à toutes celles qui lui ressembleront. Cette expédition a été envoyée par les deux souverains, dans le but de traverser entièrement l'Atlantique jusqu'à ce qu'on aborde aux Indes. Maintenant, quoi qu'il arrive, cette attente ne sera point déçue; mais nous ferons voile à l'ouest, jusqu'à ce que la terre nous arrête; ma vie répondra de ma résolution. Gardez-vous de résister aux ordres de Leurs Altesses, ou de manquer de respect à leur représentant, car encore un murmure, et celui qui s'en sera rendu coupable sera sévèrement puni. Telle est ma décision, et craignez d'encourir une colère plus funeste peut-être que les dangers imaginaires de l'Océan.

— Pesez vos craintes et vos espérances; d'un côté, vous avez à redouter le courroux des souverains, si vous leur désobéissez; vous êtes presque sûrs de ne pouvoir arriver en Espagne faute de vivres et d'eau, si vous vous révoltez contre vos chefs légitimes. Il est trop tard pour songer au retour. Le voyage à l'est prendrait le double du temps que nous avons passé, et nos provisions commencent à s'épuiser. Une terre, et une terre dans ces parages, nous est devenue nécessaire. Envisagez l'autre côté du tableau. Devant vous est le Cathay, avec ses richesses, ses nouveautés, ses splendeurs! une région plus merveilleuse que toutes celles qu'ont habitées jusqu'à présent les hommes, et occupée par une race aussi douce qu'hospitalière. Ajoutez à cela l'approbation des souverains, et l'honneur qui reviendra même au plus obscur matelot pour avoir aidé énergiquement son commandant à atteindre un but aussi grand.

— Si nous vous obéissons encore trois jours, señor, nous dirigerons-nous vers l'Espagne, dans le cas où l'on ne verrait point de terre? s'écria une voix dans l'équipage.

— Jamais! répliqua Colomb avec fermeté; je suis parti pour l'Inde, et je gouvernerai vers l'Inde, dût un autre mois être nécessaire pour achever la traversée! Allez donc à vos postes et à vos hamacs, et épargnez-moi vos folles requêtes.

Il y avait tant de dignité naturelle chez Colomb, et sa voix, animée par la colère, était si impérieuse, que des hommes ordinaires ne pouvaient avoir l'audace de lui répondre. Quoique le mécontentement ne fût point apaisé, l'équipage se dispersa. S'il n'y avait eu qu'un seul bâtiment dans l'expédition, il est certain qu'il se serait porté à quelque acte de violence; mais ignorant les dispositions des gens de *la Pinta* et de *la Nina*, et n'ayant pas moins de respect pour Martin Alonzo Pinzon que de vénération pour Colomb, les plus hardis se contentèrent de murmurer. Toutefois ils convinrent d'ajourner l'explosion de leurs ressentiments jusqu'à ce qu'ils se fussent assurés du concours des autres équipages.

— Cela paraît sérieux, señor, dit Luis, dès qu'il fut seul avec l'amiral dans leur petite cabine; et par saint Luc! il faudrait, pour refroidir l'ardeur de ces coquins, que Votre Excellence me laissât jeter à la mer un ou deux des plus insolents.

— C'est un agrément dont plusieurs d'entre eux méditaient de nous faire jouir, toi et moi, répondit Colomb. Sancho me tient au courant des dispositions des matelots, et il y a plusieurs jours qu'il m'avait prévenu. Nous les prendrons par la douceur, s'il est possible, señor Gutierrez ou de Muñoz; mais s'il se présente une occasion de recourir à la force, tu verras que Christophe Colomb sait aussi bien manier une épée qu'un compas.

— A quelle distance vous croyez-vous de la terre, señor almirante? je vous le demande par curiosité, et non par crainte; car le vaisseau fût-il au bout de la terre et prêt à tomber dans le vide, tu n'entendras pas de moi le moindre murmure.

— J'en suis convaincu, mon gentilhomme, reprit Colomb en pressant affectueusement la main de Luis; autrement tu ne serais pas ici. J'estime que nous sommes à plus de mille lieues marines de Ferro; c'est environ de cette distance que j'ai supposé le Cathay éloigné de l'Europe, et nous sommes à peu près certains de rencontrer des îles qui abondent dans les mers de l'Asie. Le calcul public indique un peu plus de huit cents lieues; mais, vu les courants qui nous ont favorisés récemment, nous sommes peut-être en ce moment à onze cent lieues des Canaries, et un peu plus près des Açores, qui sont plus à l'ouest, quoique dans une plus haute latitude.

— Vous croyez donc, señor, que nous pouvons compter trouver la terre avant quelques jours?

— J'en ai la conviction si intime que, si ce n'avait été l'humiliation, j'aurais accepté sans crainte les conditions de ces audacieux. Ptolémée a divisé la terre en vingt-quatre heures, de quinze degrés chacune, et il n'y a que cinq ou six de ces heures dans l'Atlantique. Treize cents lieues, j'en suis persuadé, suffisent pour nous transporter au rivage de l'Asie, et nous en avons déjà fait onze cents.



Le cacique Mattinao.

— Demain sera un jour plein d'événements, señor almirante; et maintenant à nos hamacs, où je croirai voir en songe la plus belle terre qu'ait jamais contemplée l'œil d'un chrétien et la plus belle fille de l'Espagne... que dis-je! de l'Europe, me faisant signe du rivage.

Colomb et Luis s'allèrent reposer; le matin, il fut évident, d'après les sombres regards des matelots, qu'il couvait en leurs cœurs comme un volcan prêt à faire éruption. Heureusement parurent bientôt des signes d'une nature si nouvelle qu'elle tira les plus mécontents de leurs noires méditations. Il ventait frais, et ce qui était réellement une nouveauté depuis le départ de Ferro, la mer était houleuse, et avait perdu cette apparence de calme peu naturel, dont la longue durée avait jusqu'alors alarmé les équipages.

Colomb était sur le pont depuis cinq minutes, quand un cri de joie de Pépé attira tous les yeux vers la vergue sur laquelle il tressaillait. Le marin montrait avec vivacité un objet flottant, et tous, en se penchant, aperçurent le bienheureux indice. Soulevé par une forte lame, le navire dépassa un jonc d'un vert éclatant et frais, et les matelots poussèrent de bruyantes acclamations; car tous savaient que cette plante venait assurément du rivage et qu'elle ne pouvait avoir été déracinée depuis longtemps.

— C'est vraiment un bon présage, dit Colomb; car, si les plantes marines croissent dans les profondeurs, il faut aux joncs la lumière du ciel.

Cette légère circonstance modifia les inclinations des mutins; l'espérance revint, et tous ceux qui le purent faire montèrent dans les agrès pour regarder l'occident. Le mouvement rapide des vaisseaux ajoutait à cette exaltation, et *la Pinta* et *la Nina* passaient et repassaient devant l'amiral comme par un jeu frivole. Quelques heures plus tard, on vit des plantes fraîches; et sur le midi, Sancho affirma qu'il avait vu un poisson connu pour vivre dans le voisinage des rochers. Une heure plus tard, *la Nina* rallia le vaisseau amiral; le capitaine était dans les haubans et semblait vouloir faire quelque communication.

—Eh bien! qu'y a-t-il, bon Vicente Yañez? s'écria Colomb, tu sembles avoir à annoncer de bonnes nouvelles?

— En effet, don Christoval, répondit le capitaine de *la Nina*, nous venons de passer près d'une branche d'églantier récemment arrachée de l'arbuste, et encore chargée de baies. C'est un augure qui ne peut nous tromper.

— Tu dis vrai, mon ami; à l'ouest! à l'ouest! heureux ceux qui contempleront les premiers les merveilles des Indes!

Il serait difficile de décrire le degré d'allégresse et d'espérance qui se manifesta parmi les matelots. De joyeuses paroles furent échangées sur les tillacs, et la moindre plaisanterie provoquait le rire, là où quelques instants avant tout était ténèbres et découragement. Les minutes s'écoulaient rapidement; tous les marins avaient cessé de songer à l'Espagne; toutes leurs pensées étaient tournées vers l'ouest qui ne se montrait pas encore. Un peu plus tard, un cri de joie s'éleva de *la Pinta* qui était à peu de distance en avant de l'amiral. Comme ce vaisseau diminua de voiles et mit en panne, après avoir mis une embarcation à la mer, *la Santa-Maria* fut bientôt dans ses eaux, et à portée de le héler.

— Quoi de nouveau, Martin Alonzo? demanda Colomb en cachant son inquiétude sous une apparence de calme et de dignité; toi et tes hommes vous paraissez en extase!

— Puisse-t-il en être ainsi! nous avons passé il y a environ une heure auprès d'une tige de canne, de cette espèce qui sert à la fabrication du sucre en Orient, suivant les voyageurs, et comme nous en voyons souvent dans nos ports. Mais ceci n'est qu'un faible indice du voisinage de la terre, en comparaison du tronc d'arbre qui a aussi passé près de nous. Comme si la Providence ne s'était pas montrée assez bonne envers nous, tous ces objets ont été rencontrés flottant ensemble, et nous les avons jugés d'une assez grande valeur pour mettre la chaloupe à la mer et les recueillir.

— Mets tes voiles dehors, bon Martin Alonzo, et envoie-moi ici ta capture afin que j'en apprécie l'importance.

Pinzon obéit à cet ordre, et *la Santa-Maria* ayant en même temps mis en panne, la chaloupe fut bientôt à ses côtés. Martin Alonzo ne fit qu'un saut du banc de rameurs au plat-bord du vaisseau, et fut en un instant sur le tillac de l'amiral. Là, il étala avec empressement les différents objets que ses hommes portaient derrière lui, et qui tous avaient été retirés de la mer il y avait à peine une heure.

— Voyez, nobles señores, dit Martin Alonzo presque hors d'haleine, tant il s'était empressé de montrer ses trésors; voici une espèce de planche d'un bois inconnu et façonné avec le plus grand soin; voici de plus un autre morceau de canne. Ceci est une plante qui vient sûrement de la terre, et, ce qui est plus remarquable, voici un bâton de voyage travaillé par la main de l'homme avec un soin extrême.

— Tout ceci est vrai, dit Colomb examinant l'un après l'autre les différents objets: que Dieu soit loué dans sa grandeur et sa puissance pour ces consolants témoignages de notre arrivée prochaine dans un nouveau monde. Il n'y a maintenant qu'un méchant infidèle capable de douter de notre succès.

— Ces choses proviennent évidemment de quelque bateau chaviré, ce qui seul explique leur réunion au milieu des eaux, dit Martin Alonzo, cherchant à corroborer ces preuves physiques par une théorie plausible. Il ne serait pas étonnant de trouver dans le voisinage des cadavres noyés.

— Espérons que non, Martin Alonzo, répondit l'amiral; n'ayons pas une pensée si triste. Mille accidents peuvent avoir fait tomber ces objets dans la mer, et une fois là, ils seraient capables de flotter de concert pendant un an, à moins qu'ils ne fussent violemment séparés. Mais qu'ils viennent d'où ils veulent, ils nous apportent la preuve infaillible que nous sommes près non-seulement de la terre, mais d'une contrée habitée par des hommes.

Il serait difficile de décrire l'enthousiasme qui se manifesta alors dans la flottille. On n'avait jusqu'alors rencontré que des oiseaux, des poissons et des herbes, signes souvent incertains; mais ce qu'ils avaient maintenant devant eux leur témoignait si fortement qu'ils étaient proches de leurs semblables, qu'il leur était presque impossible de se refuser à cette évidence. Des objets de cette nature, il est vrai, pouvaient avec le temps parcourir l'immense distance que la flotte venait de franchir, mais comment admettre qu'ils fussent restés si longtemps sans se séparer. D'ailleurs les fruits étaient frais, la planche était d'un bois inconnu, et le bâton de voyage surtout, si c'en était un réellement, était taillé d'une manière tout à fait insolite en Europe. Les différents objets passèrent de mains en mains jusqu'à ce que tout l'équipage les eût examinés, et tout ce qui pouvait ressembler à un doute s'évanouit devant cette confirmation inattendue des prédictions de l'amiral. Pinzon retourna à son vaisseau; on remit à la voile, et la flotte navigua ouest-sud-ouest jusqu'au coucher du soleil.

Quelque chose d'analogue au froid du découragement s'empara de nouveau des matelots les moins résolus lorsqu'ils virent encore, pour la trente-quatrième fois depuis leur départ de Gomera, le soleil dis-

paraître derrière un horizon d'eau. Plus de cinquante hommes contemplaient d'un œil vigilant la ligne resplendissante de l'Océan, et, quoique le ciel fût sans nuage, on ne voyait rien que la magnifique voûte azurée et l'eau qui reluisait en paillettes étincelantes. Le vent fraîchissait à mesure que la soirée avançait, et Colomb, ayant rallié ses vaisseaux comme il avait coutume de le faire à cette heure, donna de nouveaux ordres sur la route qu'on avait à tenir. Pendant les deux ou trois derniers jours, on avait réellement gouverné au sud ; et Colomb, persuadé que son trajet le plus certain et le plus court d'un continent à l'autre était de traverser l'Océan, s'il le pouvait, sur une seule parallèle de latitude, désirait vivement reprendre sa route favorite qui, comme il le pensait, devait être plein ouest. Au moment où



Sancho Mundo vendant des grelots aux sauvages.

la nuit enveloppa les marins, les vaisseaux prirent la direction prescrite et commencèrent à faire route sur le pied de neuf milles à l'heure, à la suite de l'astre éclatant, comme résolus à pénétrer les mystères de sa retraite nocturne, jusqu'à ce qu'une grande découverte vînt couronner tant d'efforts.

Immédiatement après ce changement de direction, les gens de l'équipage chantèrent, comme de coutume, l'hymne du soir, dans cette mer paisible. Ils ne s'acquittaient souvent de ce pieux devoir qu'au moment où les gens de quart regagnaient leurs hamacs. Cependant cette nuit-là personne ne se sentait disposé à dormir, et il était tard lorsque le chant des matelots commença par ces paroles : *Salve, regina!* C'était une chose solennelle d'entendre les accents de la prière se mêler aux soupirs de la brise et au bruissement de l'eau dans cette solitude océanique. L'attente des aventuriers, le mystère caché derrière le rideau qu'ils croyaient au moment de soulever ajoutaient encore à cette imposante solennité. Jamais cet hymne n'avait si doucement retenti aux oreilles de Colomb, et Luis sentit ses yeux se remplir de larmes au souvenir des sons doux et vibrants de la voix de Mercedès exhalant à cette heure les louanges de Dieu. L'office terminé, l'amiral appela l'équipage à l'arrière, il se plaça sur la poupe, et il leur adressa une chaleureuse allocution.

— Je me réjouis, mes amis, dit-il, que vous ayez obtenu la grâce de chanter l'hymne du soir avec un tel esprit de dévotion en un moment où il y a tant de raisons d'être reconnaissant envers Dieu pour la bonté qu'il nous a témoignée pendant tout le voyage. Regardez le passé, et voyez si quelqu'un de vous, le plus vieux matelot de l'équipage, peut se souvenir d'une traversée, je ne dirai pas aussi longue, car il n'y en a pas encore eu, mais du même nombre de jours, pendant laquelle les vents aient été aussi favorables, le temps aussi propice ou l'Océan aussi calme que dans cette occasion. Et puis, quels signes consolants nous ont encouragés à persévérer! Dieu est au milieu de l'Océan, mes amis, aussi bien que dans les sanctuaires de la terre; il nous a pour ainsi dire conduits pas à pas, tantôt remplissant l'air d'oiseaux, multipliant dans la mer des poissons extraordinaires, puis étalant devant nous des champs de plantes, que l'on voit rarement loin des rochers où elles ont pris naissance. Aujourd'hui il nous a montré le dernier et le meilleur pronostic. Mes calculs s'accordent avec ces preuves, et il me semble probable que nous atteindrons la terre cette nuit même. Dans quelques heures, ou lorsque nous aurons parcouru la distance qui était visible à nos yeux quand la lumière nous a abandonnés, je crois qu'il sera prudent de diminuer de voiles; et je vous recommande à tous la vigilance, afin que nous ne nous jetions pas sans le savoir sur ces rivages inconnus. Vous savez que les souverains ont gracieusement promis dix mille maravédis par an à celui qui le premier découvrira la terre; à cette riche récompense j'ajouterai un pourpoint de velours digne d'être porté par un grand d'Espagne. Ne vous endormez donc pas, et cette nuit soyez bien sur vos gardes. Je vous parle sérieusement, et j'espère voir la terre dans le cours de cette nuit bienheureuse.

Ces paroles encourageantes produisirent tout leur effet; les matelots s'éparpillèrent sur le vaisseau; chacun chercha une position favorable pour gagner la récompense promise. Une attente profonde est toujours calme; les uns, excités par l'émulation, semblent avoir besoin de silence et de concentration pour l'exercer dans toute leur plénitude. Colomb resta sur la poupe, pendant que Luis, moins ému, s'étendit sur une voile, et passa le temps à rêver à Mercedès, et à se peindre le joyeux moment où il la reverrait, aventurier triomphant.

Le silence de mort qui régna sur le vaisseau ajouta à l'immense intérêt de cette nuit importante. A un mille était la petite *Nina*, cinglant à pleines voiles; à une demi-lieue en avant se distinguait les noirs contours de *la Pinta*, qui précédait ses compagnes. Sancho avait hâlé toutes les manœuvres courantes, et jamais le vaisseau amiral n'avait navigué si près des autres. Tous les bâtiments semblaient se ressentir de l'ardeur de leurs équipages, et semblaient doués eux-mêmes d'activité. Par intervalles les hommes tressaillaient aux murmures du vent dans les cordages, comme s'ils eussent entendu les voix étranges d'un monde inconnu et mystérieux. Cinquante fois, quand les vagues battaient les flancs des vaisseaux, les matelots tournaient la tête, s'attendant à voir une foule d'êtres bizarres nouvellement sortis du monde oriental se précipiter sur le port.



Sancho Mundo remet la lettre de Colomb à Isabelle la Catholique.

Quant à Colomb, il soupirait souvent; il restait des minutes entières à contempler l'occident, comme s'il eût voulu pénétrer les ténèbres avec des facultés supérieures à celles de l'homme. Enfin il s'inclina en avant, regarda attentivement par-dessus les lisses de vent; puis ôtant son chapeau, il parut rendre des actions de grâces. L'instant d'après, Luis s'entendit appeler.

— Pero Gutierrez, Pedro de Muñoz, Luis, quel que soit ton nom, dit Colomb, dont la belle voix mâle tremblait d'émotion, viens ici, mon fils; dis-moi si tes yeux sont d'accord avec les miens. Regarde dans cette direction, un peu plus par le travers du vaisseau ; ne vois-tu rien d'extraordinaire?

— Señor, je vois une lumière qui ressemble à une chandelle, n'étant ni plus grande, ni plus brillante; et elle me paraît se mouvoir comme si elle était portée à la main ou balancée par les vagues.

— Tes yeux ne t'ont pas trompé; tu vois qu'elle ne vient pas de nos vaisseaux de conserve qui sont ici par le bossoir.

— Que penses-tu donc qu'indique cette lumière, don Christoval?

— La terre! elle vient de la terre même, ou d'un vaisseau qui nous est étranger, et qui appartient aux Indes. Appelle Rodrigo Sanchez de Segovia, contrôleur de la flotte, que je vois au-dessous de nous.

Le contrôleur fut bientôt auprès de l'amiral. Une demi-heure se passa, et l'on ne revit plus la lumière, puis elle reparut et s'éteignit. Cette circonstance fut bientôt connue de tout l'équipage; mais peu de gens y attachèrent la même importance que Colomb.

— C'est la terre, dit tranquillement l'amiral à ceux qui l'entouraient; avant quelques heures nous pouvons nous attendre à la voir. Livrez-vous à la confiance et à la gratitude, car ce signe ne saurait être trompeur; aucun phénomène de l'Océan ne ressemble à cette lumière. Et mon estime me place dans une partie du monde où le continent doit exister; autrement la terre n'est pas un globe.

Malgré cette grande confiance de l'amiral, les équipages ne croyaient pas à la certitude du résultat, quoiqu'ils y comptassent plus que la veille. Colomb cessant de parler, personne ne troubla plus le silence, et tous les regards se reportèrent avec anxiété vers l'occident. Le temps s'écoula ainsi. Les vaisseaux cinglaient avec une vitesse bien supérieure à leur marche ordinaire. Vers la fin de la nuit les ténèbres furent soudain éclairées d'une vive lumière, et le bruit du canon de *la Pinta* parvint au vaisseau amiral en luttant contre la fraîche brise des vents alizés.

— Martin Alonzo nous parle, s'écria Colomb, et nous pouvons être sûrs qu'il n'a pas donné ce signal en vain. Qui est monté là-haut sur la vergue de perroquet?

— C'est moi, señor don almirante, répondit Sancho. J'y suis depuis que nous avons chanté l'hymne du soir.

— Ne vois-tu rien d'inusité à l'ouest? Regarde avec soin, car nous touchons à de grandes choses.

— Rien, señor, si ce n'est *la Pinta*, qui diminue de voile, et *la Niña*, qui nous a déjà ralliés; elle ralentit aussi sa marche.

— Honneur et louanges à Dieu pour ces grandes nouvelles. Ce sont des preuves qu'aucune fausse alerte n'a cette fois égaré leur jugement. Nous allons rejoindre vos conserves, bon Bartolomeo, avant de diminuer de voiles.

Tout était en mouvement à bord de *la Santa-Maria* quand, au bout d'une demi-heure, elle rejoignit les deux autres caravelles, qui avaient toutes deux pris le vent au plus près et fendaient lentement les eaux en courant bord à bord, comme des coursiers qui se calment après avoir atteint l'extrémité de la carrière.

— Viens ici, Luis, dit Colomb, et réjouis-toi!

La nuit était claire, un ciel des tropiques brillait de mille étoiles, et de l'Océan même semblait émaner une triste et sombre lueur. On pouvait voir à plusieurs milles, et surtout remarquer les objets qui se trouvaient sur la limite de l'Océan. Quand le jeune homme jeta les yeux dans la direction indiquée par Colomb, il aperçut distinctement un point où l'azur du ciel cessait et où une sombre éminence s'élevait de l'eau, s'étendait de quelques lieues au sud, et était bornée par la jonction de la mer avec l'espace. Cette éminence avait les contours, la densité et la couleur de la terre vue dans la nuit.

— Voilà les Indes! dit Colomb. Le puissant problème est résolu! C'est sans doute une île; mais le continent est proche. Louanges à Dieu!

CHAPITRE XXII.

Les deux ou trois heures qui suivirent furent d'un intérêt extraordinaire. Les trois vaisseaux cinglaient vers la place obscure, se tenant à portée les uns des autres, les voiles en partie ferlées, et ressemblant à une flottille qui croise paisiblement vers un point donné, sans chercher à se presser. Quand ils se rapprochaient, on échangeait des paroles de félicitation profondément senties; mais on n'entendit cette nuit aucune bruyante explosion de joie. Les sensations excitées chez les aventuriers par le succès étaient trop solennelles pour donner lieu à de vulgaires transports; et peut-être il n'y en eut pas un seul qui ne confessât intérieurement son entière soumission à une divine Providence.

Colomb gardait le silence. Des émotions comme les siennes s'exhalent rarement en paroles; mais son cœur était gonflé de reconnaissance et d'amour. Il se croyait aux extrémités de l'orient, et pensait avoir atteint cette partie du monde en naviguant à l'ouest; il était naturel de supposer que le jour se lèverait sur un de ces magnifiques spectacles si éloquemment décrits par les Polo et autres explorateurs de ces régions peu connues. Le peu qu'il avait vu lui démontrait suffisamment que ces parages étaient habités; mais tout le reste était encore abandonné aux plus vastes conjectures. Les parfums de la terre étaient sensibles et mettaient les matelots à même de s'assurer de leur succès par deux sens à la fois.

Enfin, le jour tant désiré approcha, et l'orient se colora des teintes qui précèdent l'apparition du soleil. La lumière, en s'étendant sur le sombre azur des flots, rendit plus distincts les contours de l'île. On aperçut à sa surface des arbres, des clairières, des rochers, des anfractuosités, qui s'élancèrent par degrés du sein de l'obscurité, jusqu'à ce que tout le tableau fût visible aux clartés grises et solennelles de l'aurore. D'abord les rayons du soleil en dorèrent les parties saillantes en laissant les autres dans l'ombre. On reconnut alors que la terre découverte était une île de peu d'étendue, bien boisée, d'un aspect vert et riant. Cette île était basse, mais d'une configuration assez gracieuse pour sembler un paradis aux yeux de gens qui avaient antérieurement douté de revoir jamais la terre ferme. La vue du sol nourricier est toujours douce au marin longtemps errant entre l'eau et le ciel; mais quels charmes elle a pour des hommes qu'elle ranime et arrache des bras du désespoir! D'après la position de l'île située près de lui, Colomb ne douta pas qu'il n'en eût dépassé une autre, sur laquelle il avait aperçu la lumière; et la connaissance que nous avons de sa marche a rendu cette conjecture presque certaine.

Le soleil était à peine levé, qu'on vit des êtres humains sortir du bois, et regarder avec étonnement l'apparition subite de maisons flottantes, que les indigènes crurent d'abord envoyées par le ciel. Bientôt après, Colomb fit jeter l'ancre, et débarqua pour prendre possession au nom des deux souverains.

On mit à ce débarquement autant de pompe que le permettaient les faibles ressources des aventuriers. Le commandant de chaque vaisseau se rendit à terre dans son canot. L'amiral, vêtu d'écarlate et portant l'étendard royal, s'avança, suivi de Martin Alonzo et de Vicente Yañez Pinzon, tenant des bannières ornées de croix, symboles de l'expédition, et d'un F et d'un Y, initiales des noms espagnols de Fernando et d'Ysabel.

Les formes usitées en pareil cas furent observées en atterrissant. Colomb prit possession, rendit grâces à Dieu du succès de l'expédition, et promena ensuite ses yeux autour de lui afin de se faire une idée du prix de sa découverte.

Après ces cérémonies, les matelots se pressèrent autour de l'amiral, le félicitèrent de son succès, et exprimèrent leur vif repentir. On a souvent décrit cette scène comme une preuve de la bizarrerie et de l'inconstance des jugements humains. L'homme qu'on avait si récemment maudit, comme un vain et égoïste aventurier, passait maintenant presque pour un dieu. L'amiral ne fut pas plus enorgueilli de cette adulation qu'il n'avait été intimidé par la révolte précédente. Il conserva son décorum à l'égard de ceux qui l'entouraient; mais en l'observant de plus près, on eût vu le rayonnement du triomphe dans ses yeux et sur ses joues le reflet d'une joie intérieure.

— Ces honnêtes gens sont aussi inconstants dans leurs alarmes qu'ils sont extrêmes dans leurs réjouissances, dit Colomb à Luis quand il se fut un peu débarrassé de la foule. Hier ils m'auraient jeté à la mer, et aujourd'hui ils sont prêts d'oublier Dieu pour son indigne créature. Ne vois-tu pas que ceux qui nous donnaient le plus d'embarras par leur mutinerie sont aujourd'hui les plus bruyants dans leurs applaudissements?

— C'est la nature, señor, répondit Luis, elle va de la panique au ravissement. Ces coquins s'imaginent qu'ils vous louent, mais dans le fond ils ne font que se réjouir de leur propre salut; nos amis Sancho et Pépé ne semblent pas aussi transportés, car ce dernier cueille des fleurs sur le rivage indien et l'autre examine le pays avec sang-froid, comme s'il calculait la latitude et la longitude des doublons du grand khan.

Colomb sourit, et accompagné de Luis, il s'approcha des deux matelots qui étaient un peu écartés du groupe. Sancho avait la main dans son pourpoint et regardait autour de lui avec un calme philosophique.

— Qu'est-ce donc, Sancho du chantier? demanda l'amiral; tu contemples cette glorieuse scène aussi froidement qu'une rue de Moguer ou un champ d'Andalousie.

— Señor don almirante, la même main a tout fait. Ce n'est pas la première île sur laquelle je débarque, et ces sauvages nus ne sont pas les premiers hommes que je vois sans pourpoint d'écarlate.

— Mais n'es-tu pas ému du succès? n'as-tu point de reconnaissance envers Dieu pour cette vaste découverte? Réfléchis, mon ami, nous sommes sur les confins de l'Asie, et cependant nous y sommes venus en cinglant à l'ouest.

— Je pourrais l'affirmer, señor, car j'ai assez longtemps tenu le gouvernal pendant la route. Croyez-vous, señor don almirante, que nous soyons parvenus assez loin pour être de l'autre côté de la terre, et juste sous les pieds des Espagnols?

— Nullement : l'empire du grand khan occupe à peine la position que tu indiques.

— Alors, señor, qu'est-ce qui empêchera les doublons de ce pays de tomber en l'air, de sorte que nos peines seront en pure perte?

— La même puissance qui empêchera nos caravelles de quitter la mer et l'eau de les suivre. Ces choses dépendent des lois naturelles, mon ami, et la nature est un législateur qui se fait respecter.

— C'est du maure pour moi, répliqua Sancho en se frottant les sourcils. Il est positif que si nous ne sommes pas sous les pieds de l'Espagne, nous sommes au moins sur le côté, et cependant je ne sens aucune différence de tirant d'eau. Par santa Clara! je me tiens fort

bien sur pieds, d'autant mieux que le vin de Xérès est moins abondant ici que chez nous.

— Tu n'es pas né d'un Maure buveur d'eau, Sancho, quoique le nom de ton père soit un secret. Et toi, Pépé, que trouves-tu dans ces fleurs qui détourne ton attention de toutes ces merveilles?

— Señor, je les cueille pour Monica. Les femmes ont plus de délicatesse que les hommes, et elle sera charmée de voir de quelle espèce d'ornements Dieu a embelli les Indes.

— T'imagines-tu, Pépé, que ton amour pourra conserver à ces fleurs leur fraîcheur jusqu'à ce que notre bonne caravelle ait passé l'Atlantique? demanda Luis en riant.

— Qui sait, señor Gutierrez, un cœur ardent les entretiendra. Vous feriez bien, si vous préférez une dame castillane à d'autres, de songer à ses charmes et de cueillir quelques-unes de ces belles plantes pour en parer ses cheveux.

Colomb se retourna, car les naturels semblaient disposés à s'approcher des Espagnols; mais Luis demeura près du jeune marin qui continuait à ramasser des plantes des Indes. En une minute, notre héros fut semblablement occupé; mais longtemps avant que l'amiral et les indigènes fussent entrés en pourparlers, il avait arrangé un superbe bouquet qu'il se figurait dans les cheveux noirs et lustrés de Mercédès.

Les événements qui suivirent sont trop connus pour être rapportés. Après avoir passé quelque temps à San-Salvador, Colomb passa sur d'autres îles, et guidé par les rapports réels ou supposés des naturels, il parvint le 28 à l'île de Cuba. En y arrivant, il s'imagina un moment qu'il avait découvert le continent, et la côtoya pendant près d'un mois, d'abord au nord-ouest, ensuite au sud-est. L'habitude diminua bientôt l'influence de la nouveauté, et l'avarice et l'ambition reprirent leur empire sur ceux qui avaient été les premiers à se soumettre à l'amiral, quand la découverte de la terre avait si victorieusement prouvé la justesse de ses théories et l'absurdité de leur méfiance. Des sentiments de cette nature s'emparèrent de Martin Alonzo Pinzon; se voyant presque exclu de la société du jeune comte de Llera, s'apercevant qu'il n'était aux yeux de don Luis qu'un personnage très-secondaire, il se rappela son importance locale, et envia à Colomb une gloire qu'il se croyait capable d'avoir pu acquérir; de vives paroles furent échangées entre l'amiral et lui, et chaque jour leurs relations devinrent de plus en plus froides.

Il n'entre pas dans notre cadre de suivre les aventuriers d'île en île, de port en port, de rivière en rivière. Il fut bientôt constaté qu'on avait fait d'importantes découvertes, et les aventuriers poursuivirent leurs investigations d'après les renseignements mal interprétés, mais qu'ils pensaient se rapporter à des mines d'or. Partout ils trouvèrent une nature riche et féconde, un beau climat, des paysages enchanteurs, mais l'homme vivant à l'état sauvage. On se croyait généralement aux Indes, et les indications que fournissaient les indigènes, verbalement ou par signes, étaient considérées comme ayant trait aux richesses de l'Orient. L'opinion générale était que, sans être absolument sur le territoire du grand khan, on en avait au moins atteint les frontières. En de telles circonstances, quand chaque jour amenait et promettait de nouvelles scènes, on ne songeait à l'Espagne que pour se peindre la gloire du retour. Luis lui-même s'occupait moins constamment de Mercédès, et cette charmante image était momentanément chassée de son cœur par les spectacles étranges dont la succession rapide captivait ses sens. A la vérité, sauf un sol fertile et un climat favorable, ces contrées n'avaient rien qui offrît aux aventuriers les avantages pécuniaires qu'ils avaient rêvés, mais chaque instant était fécond en espérances, et personne ne savait ce qu'amènerait le lendemain.

Deux agents furent enfin envoyés dans l'intérieur des terres pour faire des découvertes, et Colomb profita de l'occasion pour radouber les vaisseaux. Vers l'époque où l'on attendait le retour des explorateurs, Luis alla à leur rencontre avec une escorte de matelots armés dont Sancho faisait partie. A un court jour de marche des navires, on retrouva les agents, accompagnés de quelques indigènes qui les épiaient avec une vive curiosité, s'attendant à chaque instant à voir leurs visiteurs inconnus prendre leur vol vers les cieux. On fit halte un moment pour se reposer, et Sancho, aussi intrépide sur terre que sur mer, entra dans un village voisin. Là, à l'aide de la pantomime, il essaya de se rendre aussi agréable aux habitants que le pouvait un individu de sa tournure. Sancho jouit dans ce petit hameau des avantages accordés dans une ville de province à un homme célèbre de la capitale, car il avait affaire à des gens trop primitifs pour établir des distinctions entre la coupe d'un pourpoint et la manière de le porter, entre un bouffon et un gentilhomme. Il y avait quelques minutes qu'il jouait le grand seigneur au milieu de ces simples créatures, quand elles parurent vouloir lui donner une marque de distinction particulière. Un homme se présenta, tenant à la main certaines feuilles desséchées, de couleur brune, et les offrit au héros du moment avec un air de déférence, comme un Turc offrirait les confitures ou un Américain la pâtisserie. Sancho était sur le point d'accepter ce présent, quoiqu'il eût de beaucoup préféré un doublon, n'en ayant pas vu depuis le dernier qu'il avait reçu de l'amiral; mais un mouvement en avant fut fait tout d'un coup par la majorité des sauvages, qui répétèrent humblement et avec emphase le mot : *tabacco! tabacco!* Alors, la personne qui tenait le présent répéta le même mot en manière d'excuse, et se mit à faire ce qu'on appelait évidemment un *tabacco* dans la langue du pays. Il roula les feuilles sous la forme d'un grossier cigare; il offrit ainsi au matelot un tabacco dûment confectionné. Sancho le prit, s'inclina en signe d'adhésion, répéta de son mieux le mot, et mit le tabacco dans sa poche. Ce mouvement excita évidemment quelque surprise de la part des spectateurs; mais ils se consultèrent un instant, et l'un d'eux, prenant un rouleau de ces feuilles desséchées, l'alluma, le porta à sa bouche, et se mit à lancer des nuages d'une fumée légère et odorante, tant à sa propre satisfaction qu'à celle de ses compagnons. Sancho essaya de l'imiter, mais bientôt il rejoignit les siens, pâle comme un mâcheur d'opium et atteint d'une nausée qu'il n'avait pas éprouvée depuis le jour où il avait franchi pour la première fois la barre de Saltes pour entrer dans l'Atlantique.

On peut considérer cette petite scène comme l'introduction de la célèbre plante américaine dans la société civilisée. Les Espagnols commirent l'erreur de donner à la plante même le nom des rouleaux de feuilles. Ainsi Sancho fut le premier fumeur chrétien; il eut bientôt des rivaux parmi les plus grands personnages de son siècle dans l'usage du tabac, qui s'est conservé jusqu'à nos jours.

Au retour de ses agents, Colomb remit à la voile et côtoya le nord septentrional de l'île de Cuba; il essaya de lutter contre les vents alizés et de se diriger à l'ouest; mais la trop grande force du vent l'obligea de chercher un mouillage favori, qu'il avait nommé Puerto del Principe. Dans ce but, il fit un signal pour rappeler *la Pinta* qui avait gagné au vent, et comme la nuit approchait, on apporta des flambeaux pour faciliter à Martin Alonzo sa jonction avec *la Santa-Maria.*

Le lendemain, à la pointe du jour, quand Colomb monta sur le pont, il vit *la Nina* en panne sous le vent, mais l'autre bâtiment avait disparu.

— Quelqu'un a-t-il vu *la Pinta?* demanda Colomb à Sancho qui tenait la barre.

— Señor, je l'ai suivie des yeux aussi longtemps qu'on peut suivre un vaisseau qui fuit à toutes voiles. Maître Martin Alonzo a disparu en courant des bordées à l'est pendant que nous étions ici en panne à attendre son retour.

Colomb s'aperçut qu'il était abandonné par l'homme qui lui avait jadis montré tant de zèle, et qui lui prouvait en ce moment avec quelle facilité l'amitié cède à l'intérêt personnel. Les naturels avaient signalé aux aventuriers l'existence de plusieurs mines d'or, et l'amiral ne doutait point que ce capitaine insubordonné n'eût profité de la supériorité de sa voilure pour tenir le vent, dans l'espoir d'atteindre le premier l'Eldorado promis. Toutefois, comme le temps était toujours défavorable, *la Santa-Maria* retourna au port pour attendre que le vent changeât. Cette séparation eut lieu le 21 novembre. A cette époque l'expédition ne s'était pas encore avancée au delà de la côte nord de Cuba.

Jusqu'au 6 décembre Colomb continua à explorer cette île : puis il trouva ce qu'on a appelé depuis le détroit du vent, et aborda pour la première fois à Haïti. Pendant tout ce temps on communiqua autant que possible avec les naturels, et les Espagnols se firent des amis partout où ils allèrent, grâce aux mesures humaines et prudentes de l'amiral. A la vérité, on avait commis un acte de violence en s'emparant d'une demi-douzaine d'indigènes destinés à être transportés en Espagne, et présentés à la reine; mais cet acte s'excusait, dans les idées du siècle, par la déférence due à l'autorité royale et la pensée que ces captifs feraient leur salut. Les aventuriers furent encore plus charmés du séduisant aspect d'Haïti que de celui de Cuba. On trouva les habitants plus beaux et plus civilisés que ceux qu'on avait vus jusqu'alors, tout en ayant cette douceur et cette docilité dont l'amiral tirait un parti si avantageux. On vit aussi de l'or pur sur eux en quantité considérable, et les Espagnols en firent un commerce assez étendu, dans lequel ils montrèrent leur avidité d'hommes civilisés, tandis que les sauvages préféraient à tout autre objet les grelots qu'on attachait, à cette époque, aux pattes et au cou des oiseaux de vénerie.

L'amiral employa jusqu'au 20 du mois à explorer la côte, et atteignit un point qu'on lui dit être voisin de la résidence du grand cacique de toute cette portion de l'île. Ce prince dont le nom, comme l'appelaient les Espagnols, était Guacanagari, avait pour tributaires plusieurs caciques, et c'était un monarque très-aimé, à en croire les rapports presque inintelligibles de ses sujets. Le 22, deux jours après que les vaisseaux eurent jeté l'ancre dans la baie d'Acul, on y vit entrer un grand canot. Cette embarcation portait un ambassadeur du grand cacique, qui venait offrir des présents de la part de son maître, et prier l'amiral de conduire ses vaisseaux à une ou deux lieues plus loin à l'est, et de jeter l'ancre en vue de la ville qu'habitait le prince. Le vent empêchant de se conformer immédiatement à ce désir, on dépêcha un messager, porteur d'une réponse convenable, et l'ambassadeur s'en retourna. Fatigué de son oisiveté, désirant voir l'intérieur, et poussé par son goût pour les aventures, Luis, qui s'était pris d'amitié subite pour un jeune homme appelé Mattinao, de la suite de l'ambassadeur, demanda la permission de s'embarquer avec lui dans le canot. Colomb y consentit, non sans répugnance; car don Luis devait à sa haute position de prévenir les conséquences d'une trahison ou d'un accident. Toutefois son importunité l'emporta, et il partit, non sans que l'amiral lui recommandât la prudence, en lui représentant la responsabilité qu'il

encourait. Par précaution Sancho fut désigné pour accompagner le jeune homme dans cette excursion chevaleresque, en qualité d'écuyer.

Comme on n'avait pas vu entre les mains des naturels d'arme plus formidable qu'une flèche émoussée, le jeune comte de Llera refusa de prendre sa cotte de mailles, et s'arma seulement d'un léger bouclier et d'une épée dont la trempe avait été essayée sur plus d'un corselet maure. On lui avait remis une arquebuse, mais il la dédaigna comme indigne de la main d'un chevalier, et indiquant une défiance que ne méritait point la conduite antérieure des naturels. Toutefois, Sancho fut moins scrupuleux, et s'empara de l'arme à feu. Afin de détourner l'attention des matelots d'un départ contraire à la sévérité de ses lois, l'amiral fit débarquer Luis et ses compagnons, et ils s'embarquèrent hors de la vue des vaisseaux, afin que leur absence pût être ignorée.

CHAPITRE XXIII.

Malgré sa résolution naturelle et son indifférence pour le danger, Luis ne se trouva pas seul avec les Haïtiens sans être au moins frappé de la nouveauté de sa position. Cependant rien ne vint lui causer de l'inquiétude; et il continua à communiquer imparfaitement avec ses nouveaux amis, adressant de temps en temps une observation en espagnol à Sancho. Au lieu de suivre la chaloupe de *la Santa-Maria*, où s'était placé l'ambassadeur, le canot alla plusieurs lieues plus loin à l'est, car il avait été convenu que Luis ne se présenterait à Guacanagari qu'après l'arrivée des vaisseaux, et qu'il rejoindrait ses camarades à la dérobée.

Notre héros n'eût pas été un véritable amant, s'il fût resté indifférent aux charmes naturels des paysages que lui offraient les côtes d'Hispaniola. Comme sur les bords de la Méditerranée, la hardiesse des sites était tempérée par la douceur d'une basse latitude qui jette autour des lacs et des promontoires des charmes pareils à ceux que la beauté d'une femme emprunte à un sourire radieux. Plus d'une fois il poussa des cris d'admiration, et Sancho y répondit sur le même ton, quoique en termes différents. Le fidèle serviteur croyait de son devoir d'être l'écho des poétiques élans du jeune gentilhomme.

— Je suis persuadé, señor comte, dit le marin quand ils furent éloignés de plusieurs lieues de l'endroit où la chaloupe du vaisseau avait atterri, je suis persuadé que Votre Excellence sait où vont ces rameurs, tout nus, avec tant de précipitation. Il faut qu'ils aient un port en vue, du moins moralement parlant.

— As-tu des craintes, ami Sancho ?

— Si j'en ai, don Luis, c'est uniquement à cause de la famille de Bobadilla qui serait privée de son chef s'il arrivait malheur à Votre Excellence.

— Qu'importe à Sancho de la porte du chantier d'épouser une princesse de Cipango et d'être adopté par le grand khan, ou d'être confondu dans la foule des marins de Moguer?

— C'est comme si l'on m'offrait le choix entre porter un pourpoint et manger de l'ail, ou aller nu et me garnir la panse de fruits délicieux. Je crois, señor, que Votre Excellence n'échangerait pas volontiers le manoir de Llera contre le palais de ce grand cacique.

— Tu as raison, Sancho; la valeur du rang dépend de la société dans laquelle nous vivons. Un noble Castillan ne saurait envier un souverain d'Haïti.

— Surtout depuis que le señor don almirante a proclamé publiquement que le cacique sera vassal de notre gracieuse reine, répliqua Sancho avec un coup d'œil malin; ces braves gens, et surtout son altesse Guacanagari, se doutent peu de l'honneur qu'on leur réserve!

— Silence, Sancho, et garde pour toi tes réflexions désagréables. Nos amis tournent l'avant du canot vers l'embouchure de cette rivière et semblent se disposer à débarquer.

En effet, les naturels se dirigeaient vers un ruisseau, qui, prenant sa source dans les hautes montagnes de l'intérieur, traversait une riante vallée avant de se jeter dans l'Océan. Ce courant n'était ni large ni profond, mais il avait assez d'eau pour porter les frêles canots des indigènes; ses rives étaient festonnées de bouquets d'arbres, et en le remontant don Luis vit cinquante sites où il se fût estimé heureux de passer sa vie toujours avec Mercédès. Il se figurait, bien entendu, sa maîtresse vêtue de velours et de dentelles comme toutes les dames de haut parage à cette époque, et la voyait, en ces lieux sauvages, avec sa grâce naturelle rehaussée par les manières élégantes d'une personne élevée à la cour.

Lorsque le canot entra dans la rivière, Sancho montra au jeune comte une flottille d'autres canots qui venaient de l'est vent arrière, et semblaient faire route vers la baie d'Acul, pour rendre visite aux merveilleux étrangers.

Les compagnons de don Luis aperçurent aussi cette petite flottille qui naviguait avec des voiles de coton. Au même instant, Mattinao tira de dessous une légère robe de coton un mince cercle d'or pur, qu'il posa sur sa tête en manière de couronne. Luis savait que cet ornement indiquait un cacique tributaire de Guacanagari, et il se leva avec tous les Haïtiens pour saluer le haut dignitaire. Luis conclut avec raison que Mattinao venait d'entrer dans les limites d'un territoire soumis à ses lois. Quand le jeune cacique eut quitté l'incognito, il cessa de ramer, prit un air d'autorité et essaya de converser autant que possible avec ses hôtes. Il prononça souvent le mot Ozema, et Luis pensa que c'était le nom d'une épouse favorite, car les Espagnols avaient appris que les caciques s'arrogeaient le droit de polygamie tout en ne permettant qu'une seule femme à leurs sujets.

Après avoir remonté la rivière pendant l'espace de plusieurs milles, le canot arriva dans une de ces vallées des tropiques où la nature semble avoir prodigué tous ses moyens de séduction. Le paysage avait l'aspect hardi d'un désert, mais la présence de l'homme pendant des siècles l'avait dépouillé de toute sa rudesse. Ce séjour possédait, comme ses habitants, une grâce naturelle parfaite que n'avait point gâtée la régularité étudiée des travaux humains. Les cases n'étaient pas dépourvues de beauté, quoique simples, comme les besoins de leurs propriétaires. Les fleurs s'épanouissaient, quoiqu'on fût en hiver, et les branches fécondes gémissaient sous le poids de leurs fruits exquis et nourrissants. Mattinao fut reçu par sa peuplade avec une vive curiosité. Ses sujets inoffensifs se pressèrent autour de Luis et de Sancho, les contemplant avec la surprise dont un des prophètes serait l'objet chez une nation civilisée, s'il reparaissait sur la terre. Ils avaient appris l'arrivée des vaisseaux, mais ils n'en regardaient pas moins leurs visiteurs comme descendus du ciel. Ce n'était probablement pas l'opinion des chefs; car, même à l'état sauvage, les idées du vulgaire sont loin d'être celles des privilégiés. Soit grâce à la facilité de son caractère, soit parce que ses manières convenaient mieux à la naïveté primitive des Indiens, Sancho devint bientôt le favori de la multitude. On laissa le comte de Llera aux soins de Mattinao et des principaux personnages de la tribu. Les deux Espagnols furent ainsi bientôt séparés. Sancho fut emmené par la foule sur une place au milieu du village, et don Luis demeura dans l'habitation du cacique.

Dès que Mattinao fut seul avec notre héros et deux de ses conseillers intimes, le nom d'Ozema fut prononcé avec vivacité par les Indiens. Après une conversation animée, on chargea un naturel d'une mission que Luis ne put deviner, et les deux chefs se retirèrent, laissant le jeune Castillan seul avec le cacique. Celui-ci déposa son bandeau d'or, s'enveloppa d'une robe de coton, et sortit en faisant signe à son compagnon de le suivre. Jetant le bouclier sur son épaule, et arrangeant le ceinturon de son épée de manière à n'être pas gêné dans sa marche, don Luis obéit avec autant de confiance que s'il eût accompagné un ami par les rues de Séville.

Mattinao le conduisit à travers un bois où les plantes des tropiques foisonnaient sous des branches d'arbres chargées de fruits, par un sentier pratiqué le long d'un torrent qui suivait un ravin et versait ses eaux dans la rivière. Après avoir fait un demi-mille, ils parvinrent à un groupe de cases bâties sur une riante terrasse au penchant d'une colline, où ils aperçurent à leurs pieds la bourgade, et au loin l'Océan. Luis vit du premier coup d'œil que cette douce retraite était consacrée au beau sexe, et que c'était une espèce de sérail où logeaient les femmes du jeune cacique. Il fut introduit dans une des cases principales, où on lui offrit les rafraîchissements simples, mais agréables, dont les naturels faisaient usage.

Un mois n'avait pas suffi pour habituer les Indiens et les Espagnols à la langue les uns des autres. Ces derniers avaient saisi quelques-uns des mots les plus usités, et Luis était un de ceux qui avaient montré le plus de facilité. Cependant il est probable qu'il se trompait fréquemment. Mais on se méprend rarement sur le langage de l'amitié, et notre héros n'avait pas eu un instant de défiance depuis qu'il avait quitté les vaisseaux.

Avant d'entrer, Mattinao envoya un messager dans une case voisine. Quand il eut laissé à Luis le temps de se reposer, le cacique se leva et invita le jeune Espagnol à le suivre avec un geste courtois que n'eût pas désavoué un maître des cérémonies de la cour d'Isabelle. Ils suivirent la terrasse, et arrivèrent à une maison plus grande que les autres, qui était évidemment subdivisée en plusieurs parties. Ils restèrent une minute dans une espèce d'antichambre, puis le cacique, après un court pourparler avec une femme, tira un rideau ingénieusement fabriqué avec des herbes marines, et pénétra avec son hôte dans un appartement de l'intérieur. Il n'était occupé que par une seule personne dont le comte de Llera crut deviner le rang en entendant le cacique murmurer avec tendresse le nom d'Ozema. Luis salua cette beauté indienne aussi profondément que s'il eût fait la révérence à une demoiselle espagnole; puis il contempla longtemps avec admiration la jeune fille, curieuse, mais à demi effrayée, et s'écria avec l'accent de la surprise et du ravissement :

— Mercédès!

Le jeune cacique répéta ce nom de son mieux, le prenant évidemment pour une expression d'admiration et de plaisir. Quant à la jeune fille, elle recula, rougit, sourit, et murmura d'une voix douce et musicale : — Mercédès! Car les êtres innocents réitèrent volontiers les paroles ou les actions qui sont pour eux la source de plaisirs purs. Mais il peut être nécessaire d'expliquer pourquoi les pensées de Luis s'étaient si brusquement reportées vers sa maîtresse. Nous essaierons de décrire la personne et l'appartement d'Ozema. Tel était en effet le nom de la beauté indienne. Tous les récits s'accordent à peindre les habitants des Indes occidentales comme ayant la taille élégante et bien prise et les mouvements naturellement gracieux. La couleur de leur

peau n'était pas désagréable, et les Haïtiens n'étaient qu'un peu plus bruns que les Espagnols. Ceux qui, sans s'exposer au soleil brûlant de ces climats, demeuraient à l'ombre des bois ou dans l'intérieur de leurs habitations pouvaient être considérés comme blancs. De ce nombre était Ozema; non pas femme, mais sœur unique de Mattinao. Selon les lois d'Haïti, le rang de cacique se transmettait par les femmes, et le fils d'Ozema devait hériter de son oncle. Grâce à cette circonstance, et ces deux individus étant les seuls rejetons de la véritable famille royale, si l'on peut appliquer une qualification aussi ambitieuse à un état de société aussi simple, Ozema avait été l'objet des soins particuliers de la tribu. Elle avait atteint sa dix-huitième année sans avoir éprouvé ces fatigues qui sont la suite inévitable de la vie sauvage; quoique, d'après les observations des Espagnols, les Indiens en parussent plus exempts que d'autres peuples. Ils le devaient à la fécondité du sol, à la chaleur du climat et à la salubrité de l'air. En un mot, Ozema possédait tous les charmes que prêtent aux formes féminines des grâces naturelles : l'absence de toute contrainte, une opulence sauvage, un doux climat, un régime simple et salutaire et un complet repos d'esprit et de corps. On eût pu se figurer ainsi Eve apparaissant pour la première fois à Adam, récemment sortie des mains de son créateur, modeste, sans art, timide et parfaite.

Les Haïtiens portaient quelques vêtements, quoiqu'ils n'eussent aucune répugnance à se montrer dans l'état de nature. Cependant les chefs avaient quelques prétentions à la toilette; mais leurs costumes étaient plutôt des ornements ou des marques de distinction que des objets d'un usage journalier. Ozema ne formait pas d'exception à la règle générale. Une ceinture de toile des Indes, tissue de riantes couleurs, entourait sa taille svelte et lui descendait presque jusqu'aux genoux. Une robe de coton, fabriquée sans art, mais blanche comme la neige et dont la finesse eût fait honte aux produits de nos manufactures, partait de l'épaule comme une écharpe, et, attachée par un nœud lâche sur la hanche, retombait à terre en longs plis. De riches sandales protégeaient des pieds qu'eût enviés une reine. Une large plaque d'or pur, grossièrement travaillée, était suspendue à son cou par un collier de petits mais magnifiques coquillages. Des bracelets semblables entouraient ses poings, et de légers cercles d'or le bas des jambes, irréprochables comme celles de la Vénus de Naples. Dans cette contrée, la beauté des cheveux était regardée comme le signe de la naissance avec plus de raison que les pieds et les mains, qui sont, chez les peuples civilisés, le caractère extérieur d'une origine aristocratique. Comme la puissance des caciques s'était perpétuée par les femmes dans cette famille depuis plusieurs siècles, les cheveux d'Ozema étaient fins, doux, onduleux, épais et noirs comme le jais. Ils couvraient ses épaules comme un superbe manteau et tombaient jusqu'à sa ceinture. Ce vêtement était si léger que ses franges soyeuses flottaient effleurées par le faible courant d'air qui glissait, presque insensible, dans l'appartement.

Quoique cette jeune fille fût le plus bel échantillon de son sexe que Luis eût remarqué dans les îles, ce ne furent ni ses formes gracieuses et arrondies, ni sa figure expressive, qui excitèrent l'étonnement du jeune comte; par une étrange particularité, elle avait une ressemblance frappante avec la maîtresse adorée qu'il avait laissée en Espagne, et ce fut ce qui lui fit prononcer le nom de Mercedès. Si elles eussent été placées l'une à côté de l'autre, il eût été facile de trouver des différences entre elles, sans comparer l'expression d'intelligence et de méditation de l'Européenne avec le regard d'incertitude, de stupéfaction et presque d'égarement d'Ozema. Mais la parité générale était si sensible qu'une personne accoutumée à la figure de l'une ne pouvait s'empêcher, en voyant l'autre, de reconnaître l'identité des traits. Ceux de Mercedès étaient sans doute plus nobles, plus fins, plus délicats; son sourire annonçait d'avantage les émotions d'un esprit cultivé; sa rougeur plus marquée décelait plus de connaissance des habitudes de convention; elle avait enfin dans toute sa physionomie un caractère de développement moral étranger aux impulsions naïves et aux idées bornées de l'Haïtienne. Cependant, sous le rapport de la beauté, de la jeunesse, du coloris, des contours, il y avait une analogie presque complète, et sous celui de la franchise naturelle, de l'ingénuité, de cette puissance de séduction que donnent des sentiments ardents et exprimés sans détour, beaucoup de gens auraient préféré le confiant abandon de la jeune Indienne à la réserve étudiée de l'héritière castillane. Ce que celle-ci puisait de charmes dans sa grandeur d'âme, dans la hauteur de ses réflexions, son enthousiasme inné mais religieux, celle-là le devait à ses instincts de femme, libres de s'épancher sans guide et sans frein.

— Mercedès! s'écria notre héros.

— Mercedès! répéta Mattinao.

— Mercedès! murmura mélodieusement Ozema, qui, reprenant son assurance, répéta plusieurs fois le même mot, qu'elle prenait pour une expression d'admiration.

On ne pouvait songer à une conversation, et il était de toute nécessité d'avoir recours à la pantomime. Luis ne s'était point embarqué sans présents. Prévoyant une entrevue avec la femme du cacique, il avait apporté divers objets qu'il supposait devoir lui plaire; mais dès qu'il aperçut Ozema, tous lui semblèrent indignes d'elle. Dans une de ses courses contre les Maures, il s'était emparé d'un turban d'une étoffe riche mais légère, et l'avait gardé comme un trophée. Il le portait par caprice dans ses visites à terre comme un ornement propre à faire impression sur les naïfs indigènes. Ces singularités n'excitaient point l'attention, car les marins sont habitués à se livrer à leurs fantaisies de costume quand ils ne sont plus sous les yeux de leurs supérieurs. Ce turban était sur sa tête quand il entra dans l'appartement d'Ozema, et, ravi de cette ressemblance inattendue, peut-être ému des charmes qui s'offraient à l'improviste à ses yeux, il le déroula galamment et le jeta comme un manteau sur les épaules de la belle Ozema.

La jeune fille candide exprima chaleureusement sa reconnaissance; elle étendit l'étoffe à terre devant elle, répéta le mot de Mercedès, et témoigna sa joie avec toute l'ardeur d'un naturel généreux et ingénu. Si nous disions que ce transport d'Ozema n'eut rien d'analogue à ce ravissement enfantin qi est peut-être inséparable de l'ignorance, ce ce serait lui attribuer l'expérience et les sentiments réglés de la civilisation; mais, malgré l'innocente simplicité avec laquelle elle trahit ce qu'elle éprouvait, ses démonstrations ne furent pas exemptes de cette dignité qui accompagne dans tous les pays les actes des classes supérieures. Luis la trouva aussi gracieuse que naïve. Il essaya de se représenter la manière dont Mercedès de Valverde recevrait un cadeau de pierreries des mains d'Isabelle, et il trouva la grâce sans art d'Ozema peu inférieure au plaisir mêlé de reconnaissance et de retenue que Mercedès ne manquerait pas de montrer en cette occasion.

Pendant que ces idées lui passaient dans l'esprit, la jeune fille indienne avait ôté sa robe sans la moindre pensée de pudeur, et elle enveloppa ses formes élégantes dans l'étoffe du turban; puis, avec une aisance particulière, elle avança vers notre héros tenant à la main son collier de coquillages : elle le lui offrit en détournant à demi le visage; mais ses yeux riants peignaient sa pensée plus éloquemment que des paroles. Luis accepta ce joyau avec un empressement convenable, et ne put s'empêcher, suivant l'usage castillan, de baiser la main dont il le tenait.

Le cacique, témoin joyeux de tout ce qui s'était passé, fit signe au comte de le suivre et le mena dans une seconde habitation; don Luis y fut présenté à d'autres jeunes femmes et à deux ou trois enfants qui composaient la famille de Mattinao. A force de gestes et au moyen de quelques mots, il parvint à s'assurer de la parenté réelle qui existait entre le cacique et Ozema; notre héros éprouva un certain plaisir en apprenant que la beauté indienne n'était pas mariée, et il l'attribua, peut-être à juste titre, à une espèce de jalousie qui provenait de sa ressemblance avec Mercedès.

Luis passa le reste de la journée et les trois jours suivants, avec son ami le cacique, dans la résidence favorite et sacrée de ce dernier. Bien entendu que notre héros était plus intéressant aux yeux de ses hôtes qu'ils ne l'étaient pour lui; ils prenaient mille innocentes libertés avec sa personne, examinaient son costume, les ornements qu'il portait, et comparaient la blancheur de sa peau avec la teinte plus foncée de celle de Mattinao.

Ozema montrait plus de réserve et de timidité que ses compagnes, quoique ses yeux suivissent tous les mouvements et que sa physionomie exprimât la part qu'elle prenait à tout ce qui concernait l'étranger. Luis passait des heures étendu sur des nattes odorantes, auprès de cette aimable et simple créature, étudiant ses traits dans l'espoir d'y voir une plus forte analogie avec ceux de Mercedès, et ne songeant parfois qu'aux charmes qui étaient particuliers à l'Haïtienne. Pendant ce temps, il fit des efforts pour obtenir des renseignements sur l'île, et, comme la charmante sœur du cacique avait une supériorité de rang et d'esprit sur les femmes de Mattinao, il s'imagina bientôt qu'il s'en ferait mieux comprendre. Il lui adressa donc la plupart de ses questions, et cette jeune fille intelligente et attentive fit plus en quelques jours pour faciliter les relations des aventuriers avec ses compatriotes qu'on n'avait fait dans l'espace de deux mois. Elle apprenait les mots espagnols avec une promptitude instinctive, et les prononçait avec un accent qui les rendait plus doux et plus agréables à l'oreille.

Luis de Bobadilla était aussi bon catholique que pouvait l'être un homme de son rang, de son âge et de son tempérament, avec une éducation sévère, une vie errante et les habitudes des camps. Cependant c'était un siècle où la plupart des laïques avaient une profonde vénération pour la religion, qu'ils soumissent ou non leur conduite à son influence moralisante. S'il y avait alors des esprits forts, c'étaient surtout des hommes de cabinet, ou même des ecclésiastiques qui cachaient leur athéisme sous le froc. L'intimité de Luis avec Colomb avait fortifié la tendance de notre héros à croire à la Providence, et il était fortement tenté de s'imaginer que l'extrême facilité d'Ozema pour apprendre les langues était une des prévisions presque miraculeuses qui avaient pour but l'introduction de la foi parmi les sauvages. Souvent, en regardant les yeux à la fois doux et pétillants de la jeune fille, en suivant les efforts qu'elle faisait pour saisir le sens des mots, il se flattait d'être destiné à procurer aux Haïtiens cet immense bienfait par son jeune et si charmant intermédiaire. L'amiral lui avait aussi enjoint de s'assurer du gisement des mines, et il était parvenu à faire comprendre à Ozema ses questions sur le sujet le plus intéressant pour la majorité des aventuriers. Les réponses d'Ozema étaient moins intelligibles; mais Luis pensait qu'elles ne seraient jamais explicites, se

persuadant, dans le cours de ses leçons, qu'il ne travaillait que pour se conformer aux désirs de Colomb.

Le lendemain de son arrivée, on donna à notre héros le spectacle de quelques jeux indiens. Ces divertissements ont été souvent décrits; mais dans leurs diverses phases, la jeune princesse se distingua par sa grâce et son adresse. Luis fut mis aussi en demeure de montrer ses talents, et, comme il était vigoureux et actif, il vainquit facilement son ami Mattinao. Le jeune cacique ne montra ni jalousie, ni abattement, et sa sœur vit et battit des mains de plaisir de le voir dépassé par son hôte dans ses propres exercices. Plus d'une fois les femmes de Mattinao semblèrent lui reprocher doucement ses transports immodérés; mais Ozema répondit par des sarcasmes, et Luis la trouva en ce moment plus belle que l'imagination ne saurait se la représenter. En effet, son visage était coloré, ses yeux brillaient comme des perles de jais, et ses dents, que laissaient voir des lèvres vermeilles, ressemblaient à deux bandes d'ivoire. Nous avons dit que les yeux d'Ozema étaient noirs, tandis que ceux de Mercedès étaient d'un bleu foncé et mélancoliques; cependant les regards de la sœur du cacique ressemblaient à ceux de l'Espagnole, en ce qu'ils exprimaient le même sentiment lorsqu'il s'agissait de don Luis. Plus d'une fois, en faisant l'épreuve de ses forces, le jeune homme se figura que le ravissement qu'on lisait sur le visage d'Ozema était la contre-partie de cette joie profonde dont rayonnait celui de Mercedès pendant le tournoi.

Cependant notre héros n'était pas insensible à son premier amour; loin de là, Mercedès était trop profondément gravée dans son cœur, et Luis, malgré tous ses défauts, était un cavalier trop loyal pour l'oublier; mais il était jeune, loin de sa maîtresse, et trop sensible pour n'être pas ému de l'admiration que lui témoignait sans détour la jeune fille indienne. Si elle lui eût donné la moindre preuve d'artifice, si elle lui eût lancé le moindre coup d'œil immodeste, il eût pris l'alarme et eût abjuré à l'instant son illusion; mais au contraire, quand Ozema dévoilait l'empire qu'il exerçait sur elle, c'était avec une simplicité si irréprochable, qu'il était impossible de la soupçonner. Bref, notre héros prouvait seulement qu'il était homme, en cédant jusqu'à un certain point à la fascination, qui, vu les circonstances, aurait pu ébranler plus fortement la foi des hommes les plus sûrs d'eux-mêmes.

Le temps s'écoule vite dans des situations aussi nouvelles, et Luis en fut étonné quand il s'aperçut qu'il était avec Mattinao depuis plusieurs jours, presque tous passés dans ce qu'on pouvait appeler le sérail du cacique. Sancho de la porte du chantier n'avait pas été négligé pendant tout ce temps. Il avait été un héros dans son cercle aussi bien que le jeune noble, et n'avait pas oublié qu'il avait été chargé de chercher de l'or. Il n'avait ni appris un seul mot d'haïtien, ni enseigné un seul mot d'espagnol aux nymphes rieuses qui l'environnaient; mais il en avait paré plusieurs avec des grelots, et en avait obtenu en échange tout ce qu'elles possédaient de semblable au précieux métal. Cette transaction s'effectua sans doute honnêtement, d'après ce principe favori des économistes que le commerce est simplement un échange d'équivalents, et qu'on ne doit tenir aucun compte des circonstances qui, dans un moment donné, influent sur la fixation de la valeur.

Sancho avait ses idées de commerce aussi bien que les philosophes modernes, et il en révéla quelques-unes à Luis dans un de leurs entretiens.

— Je m'aperçois que tu n'as pas renoncé à ta passion pour les doublons, ami Sancho, dit en riant Luis au vieux marin qui lui montrait une provision de poudre et de plaques d'or; il y a dans ton sac assez de métal pour en frapper une vingtaine de monnaies à la royale effigie de leurs altesses!

— Vous pouvez doubler ce compte, señor comte, et le tout moyennant dix-sept grelots, qui ne coûtent qu'une poignée de maravédis. Par la messe! c'est un saint et juste commerce, et qui convient à nous autres chrétiens. Ces sauvages ne tiennent pas plus à l'or que Votre Excellence ne pense aux Maures qu'elle a tués, et moi, de mon côté, j'attache peu de prix aux grelots. Qu'ils aient une aussi pauvre idée qu'ils voudront de leurs ornements et de leur poudre jaune, ils me trouveront également disposé à me défaire des vingt grelots qui me restent; s'ils veulent trafiquer, je suis prêt autant qu'eux à donner rien pour rien.

— Est-il honnête, bon Sancho, de dépouiller un Indien de son or pour une bagatelle de cuivre d'aussi peu de valeur? Rappelle-toi que tu es Castillan, et désormais donne deux grelots au lieu d'un.

— Je n'oublie jamais ma naissance, señor, car heureusement le chantier de Moguer est dans la vieille Espagne. La valeur d'une chose ne doit-elle pas être déterminée par celle qu'elle a sur le lieu du marché? Demandez-le à tous les commerçants : c'est clair comme le soleil dans les cieux. Quand les Vénitiens sont devant Candie, ils ont, pour la peine de le demander, des raisins, des figues et du vin grec, tandis que les denrées de l'ouest sont hors de prix. Toute chose a sa valeur, rien n'est plus évident, et le véritable esprit du commerce consiste à donner peu pour avoir beaucoup.

Sancho expliquait ainsi ses vues sur le commerce, quand il s'éleva dans le village de Mattinao des cris comme on n'en pousse que dans les moments d'extrêmes périls et de terreur soudaine. La conversation avait lieu dans le bois, à moitié chemin de la ville et de l'habitation du cacique, et telle était la confiance des deux Espagnols en leurs amis qu'ils n'avaient que les armes que leur fournissait la nature. Luis avait laissé, une demi-heure auparavant, son épée et son bouclier aux pieds d'Ozema, qui s'en était emparée pour leur divertissement mutuel. Sancho avait trouvé son arquebuse trop lourde pour l'emporter à une fête, et l'avait déposée dans la cabane où il s'était établi.

— Est-ce une trahison, señor? s'écria Sancho; ces coquins ont-ils découvert la véritable valeur des grelots, après tout, et viennent-ils demander du retour?

— Mattinao et son peuple sont fidèles, Sancho, j'en répondrais sur ma vie. Ce tumulte a d'autres causes; écoute! ne crie-t-on pas Caonabo?

— Oui, señor; c'est le nom du cacique caraïbe qui est la terreur de ces tribus.

— Ton arquebuse, Sancho, s'il est possible, puis rejoins-moi là-haut. A tout hasard, il faut défendre Ozema et les femmes de notre ami.

Ces ordres donnés, Luis et Sancho se séparèrent. Celui-ci courut vers la ville, et notre héros se retira lentement vers la demeure du cacique, se retournant parfois comme s'il eût souhaité de fondre au plus épais de la mêlée. Vingt fois il désira son cheval de bataille, et une forte lance avec laquelle il n'eût pas été difficile à un chevalier comme lui de mettre en fuite mille ennemis comme ceux qui le menaçaient. Souvent il avait rompu seul des rangs entiers d'infanterie chrétienne, et l'on sait qu'un cavalier espagnol chassait devant lui une multitude d'Indiens.

Déjà l'alarme était parvenue dans la demeure de Mattinao quand Luis y entra. Il trouva Ozema entourée de cinquante femmes, dont quelques-unes venaient de la ville en rumeur, et qui toutes prononçaient avec terreur le nom de Caonabo. Ozema était la plus calme, quoiqu'elle fût l'objet de la sollicitude de ses compagnes. Quand Luis parut, les femmes de Mattinao se pressaient autour de la princesse, et il comprit bientôt qu'elles la conjuraient de fuir, de peur de tomber entre les mains du chef caraïbe. Il crut même deviner, et avec raison, que le vrai but de cette attaque soudaine était de s'emparer de la sœur du cacique. Cette conjecture ne diminua en rien l'ardeur de Luis pour la défense. Aussitôt qu'Ozema l'aperçut, elle courut à lui en joignant les mains et en murmurant le nom de Caonabo d'un ton qui eût attendri un cœur de pierre; en même temps ses yeux exprimèrent l'espoir et la confiance, et une supplication qui n'était point nécessaire pour lui concilier notre héros. En un instant, il eut son épée à la main et un bouclier au bras; il rassura la princesse de son zèle en plaçant le bouclier devant son sein palpitant, et agitant son épée pour défier l'ennemi. Dès qu'il eut donné cette promesse mimique, toutes les autres femmes disparurent, quelques-unes pour voler au secours de leurs enfants, toutes pour chercher un asile. Par cette désertion singulière et inattendue, Luis se trouva seul avec Ozema.

Demeurer dans la maison, c'eût été s'exposer à une surprise, et les cris annonçaient assez que le danger approchait à chaque instant. Luis fit signe à la jeune fille de le suivre, fit un rouleau du turban, et le lui plaça sur le bras afin de pouvoir en quelque sorte lui tenir lieu de bouclier. Pendant ce temps, Ozema laissa tomber sa tête sur le sein du jeune homme, et fondit en larmes. Cet accès de faiblesse ne dura qu'un moment, et, quand elle se leva, elle sourit au milieu des pleurs, pressa convulsivement le bras de Luis, et redevint l'héroïne indienne. Ils quittèrent ensuite l'habitation.

Luis reconnut bientôt qu'il était temps d'opérer leur retraite. La famille de Mattinao avait déjà pris la fuite, et un fort détachement des assaillants gravissait déjà la colline en silence, évidemment dans l'intention de s'emparer de leur proie; il sentit Ozema, cramponnée à son bras, trembler avec violence et l'entendit murmurer :

— Caonabo!... Non, non, non!

La jeune princesse indienne avait retenu le monosyllabe négatif, et Luis vit dans cette exclamation la preuve d'une forte répugnance à devenir la femme du chef caraïbe. Sa résolution de la protéger ou de mourir ne fut aucunement diminuée par cet élan involontaire qu'il ne put s'empêcher de rapporter à lui; car, quoique plein d'honneur et de générosité, notre héros avait la faiblesse d'être convaincu de ses moyens de séduction. Ce n'était qu'avec Mercedès que Luis Bobadilla était humble.

Soldat depuis l'enfance, le jeune comte chercha promptement la position la plus favorable à la défense et où il pût faire usage de ses armes sans être découvert. Heureusement il s'en offrit une qu'il s'empressa d'occuper. La terrasse était adossée à des rochers escarpés, et à cent pas de la maison il y avait un endroit où la face du précipice était anguleuse et s'avançait en enfermant comme entre deux murailles une certaine partie du terrain.

La colline placée au-dessus recouvrait assez cet espace pour garantir des pierres, et de gros quartiers de rochers placés aux angles pouvaient servir d'abri contre les flèches, laissant entre eux une pelouse assez étendue pour qu'un chevalier y pût déployer sa valeur. Notre héros se sentit presque imprenable dans cette position, puisqu'on ne pouvait l'attaquer que de face. Ozema fut placée derrière un des rochers; mais son intérêt pour Luis et sa curiosité lui faisaient parfois exposer sa tête et son buste.

Luis était à peine installé qu'une douzaine d'Indiens se rangèrent en

ligne à une distance de cinquante vergues; ils étaient armés d'arcs, de massues et de lances. Sans autre arme défensive que son bouclier, le jeune homme se serait cru perdu s'il n'avait pas su que les traits des naturels n'avaient rien de formidable. Ils tuaient quand ils étaient lancés à une courte distance et contre la peau nue, mais il était douteux qu'ils pénétrassent l'épais pourpoint de velours de Luis. L'assiégé ne voulut pas se retirer derrière les rochers, car il avait besoin d'un espace libre pour faire usage de sa bonne épée.

Il fut peut-être heureux pour notre héros que Caonabo ne fût pas du détachement qui l'attaquait. Ce redoutable chef, qui avait été entraîné à la poursuite des femmes par l'idée qu'Ozema était avec elles, eût sans doute amené une conclusion immédiate par une charge désespérée où le nombre eût pu l'emporter sur le courage et l'adresse. Les assaillants actuels agirent différemment et commencèrent à balancer leurs arcs; un des plus habiles décocha une flèche qui, ricochant sur le bouclier du chevalier, alla frapper le mur des rochers sans plus d'inconvénient que s'ils se fussent livrés à un divertissement frivole. Une autre flèche suivit la première, et Luis, dédaignant d'employer son bouclier, la détourna avec son épée. Cette froide manière d'accueillir leur attaque fit pousser aux Indiens un cri, mais Luis ne put deviner si c'était de rage ou d'admiration.

L'attaque suivante fut plus judicieuse et faite d'après le principe que Napoléon avait, dit-on, adopté pour diriger les décharges de son artillerie. Les six ou huit hommes qui avaient des arcs tirèrent tous ensemble, et tous les traits vinrent frémir à la fois sur le bouclier de l'assiégé; il n'était pas facile d'échapper complétement à un assaut aussi bien combiné; quelques traits perdus firent à notre héros quelques contusions. On allait recommencer à tirer quand la jeune fille alarmée sortit de sa retraite et s'élança au-devant de Luis, les bras paisiblement croisés. A son aspect, on entendit retentir le cri de : Ozema! Ozema! parmi les assaillants, qui n'étaient pas des *Caraïbes*, comme le comprendront les personnes familières avec l'histoire de l'île, mais des naturels d'Haïti gouvernés par un chef caraïbe.

En vain Luis essaya de persuader à la jeune fille dévouée de se retirer; elle crut sa vie en danger, et nul langage, quand même il eût eu le temps de déployer toute son éloquence, n'aurait pu l'engager à l'abandonner exposé à de tels périls. Comme les Indiens s'efforçaient d'atteindre Luis sans tuer la princesse, il vit qu'il ne lui restait d'autre alternative que de se retirer derrière les quartiers de roches. A peine s'était-il mis provisoirement à l'abri qu'un guerrier d'un aspect féroce se joignit aux assaillants, qui commencèrent aussitôt à expliquer bruyamment l'état de l'attaque.

— Caonabo? demanda Luis en s'adressant à Ozema qui venait d'arriver.

La jeune fille branla la tête après avoir jeté sur le visage de l'étranger un regard inquiet et en s'attachant en même temps au bras de notre héros avec un air séduisant de dépendance :

— Non, non, non! dit-elle vivement; Caonabo, non, non, non.

Luis comprit que la première partie de cette réponse signifiait que l'étranger n'était pas un chef caraïbe, et que la dernière marquait son profond éloignement à devenir sa femme.

La délibération fut bientôt finie. Six d'entre eux, brandissant leurs massues de combat et leurs lances, s'élancèrent vers la retraite de Luis. Lorsqu'ils furent arrivés à vingt pieds de son asile, notre héros s'avança lestement pour faire face à ses ennemis. Il reçut deux coups de lance sur son bouclier, mais il sépara la lance en deux d'un coup de son épée tranchante et bien trempée. Il était à peine remis de cet effort que, relevant son épée, il atteignit le bras levé du guerrier le plus voisin. A ce coup adroit, la main et la massue tombèrent à ses pieds; puis, faisant le moulinet devant lui, il effleura la poitrine des deux guerriers armés de lances, que la distance seule sauva d'un plus grand danger.

Ce coup de main rapide et inattendu frappa les assaillants de crainte et d'effroi. Ils n'avaient jamais vu d'exemple de ce métal employé pour la guerre, et cette brusque amputation du bras les frappa comme quelque chose de miraculeux. Le féroce caraïbe lui-même tomba de douleur et Luis espéra la victoire. C'était la première fois que les Espagnols en venaient aux coups avec les paisibles habitants des îles qu'ils avaient découvertes, quoi qu'en disent les historiens, qui, n'ayant pu arriver par leurs recherches légères et superficielles à pénétrer le mystère qui a toujours enveloppé la présence de Luis dans cette expédition, ont voulu voir l'origine de la lutte dans un incident encore plus ancien. La puissance d'une arme pareille à celle de notre héros étonna autant les Haïtiens qu'elle les effraya.

En cet instant, une clameur, qui s'éleva parmi les assaillants, et l'apparition d'un nouveau renfort de combattants, ayant à leur tête un chef grand et imposant, annoncèrent l'arrivée de Caonabo lui-même. Ce belliqueux cacique fut bientôt instruit de l'état des affaires, et il fut facile de voir que l'exploit de notre héros le frappa d'étonnement. Après quelques minutes, il ordonna à ceux qui l'accompagnaient de se retirer à quelque distance, et, mettant de côté sa massue, il s'avança sans crainte vers Luis en lui faisant des signes d'amitié.

Les deux adversaires s'abordèrent avec un respect et une confiance mutuels. Le caraïbe fit un discours bref et animé, dans lequel le seul mot intelligible pour Luis était le nom de la belle jeune fille indienne. En cet instant Ozema s'était aussi avancée, comme dans le désir de parler, et son rude prétendant se tourna vers elle en lui tenant un langage passionné, sinon éloquent. Il posait souvent sa main sur son cœur, et sa voix devint douce et persuasive. Ozema répliqua avec vivacité et avec la rapidité d'une personne dont la résolution est prise. A la fin de son discours, le rouge monta au front de la jeune fille, et, comme si elle l'eût fait à dessein pour faire comprendre sa pensée à notre héros, elle termina en disant en espagnol :

— Caonabo, non, non, non; Luis, Luis!

L'aspect d'un ouragan des tropiques n'est pas plus sombre et plus menaçant que l'air avec lequel le chef caraïbe entendit ce refus non équivoque, accompagné d'une manifestation des plus évidentes en faveur de l'étranger. Agitant la main d'un air de défi, il retourna vers ses gens et donna un nouvel assaut.

Cette fois, avant de marcher vers Luis, on lui décocha une grêle de flèches, et il fut obligé de se réfugier dans son ancienne retraite derrière les rochers. C'était en effet le seul moyen de sauver Ozema. Cette jeune fille, dans son dévouement, persistait à se tenir devant Luis, dans l'espérance de lui servir de bouclier. Caonabo avait adressé quelques mots de reproche au chef caraïbe qui avait abandonné la première attaque, et l'air fut de nouveau rempli de flèches, tandis que cet homme s'élançait seul en avant pour réhabiliter son nom. Luis attendit son approche aussi ferme que le rocher qu'il avait derrière lui. Le choc fut violent, et le coup qui tomba sur bouclier aurait brisé un bras moins endurci à de pareilles rencontres; mais il glissa sur le bouclier et la massue tomba à terre avec la pesanteur d'un mouton. Notre héros vit que tout dépendait alors d'un exemple terrible : son sabre étincela au soleil, et la tête du caraïbe roula à côté de sa massue, laissant le corps debout un instant encore, tant l'arme était tranchante et tant le coup avait été habilement porté.

Vingt sauvages s'élançaient à la fois; mais ils s'arrêtèrent comme foudroyés à ce spectacle inattendu. Cependant Caonabo, inébranlable malgré son étonnement, hurla ses ordres comme un taureau furieux, et la foule, indécise un instant, allait revenir à la charge, lorsque la bruyante détonation d'une arquebuse se fit entendre suivie du sifflement de ses projectiles meurtriers. Un second Haïtien tomba mort. Il était au delà des forces des sauvages de résister à cette attaque, que, dans leur ignorance, ils croyaient venir du ciel. En deux minutes Caonabo et ses compagnons avaient disparu. Comme ils descendaient en courant de la colline, Sancho sortit d'un taillis, portant l'arquebuse, qu'il avait eu la précaution de recharger.

Les circonstances ne permettaient pas de délai. On n'apercevait aucun des hommes de la tribu de Mattinao, et Luis ne douta pas qu'ils n'eussent tous pris la fuite. Déterminé à sauver Ozema à tout prix, il se dirigea alors vers la rivière, afin de s'échapper dans un des canots. En traversant la ville on reconnut qu'aucune maison n'avait été pillée, et Luis étonné fit remarquer cette circonstance à sa compagne.

— Caonabo, non, non, non! Ozema, Ozema! fut la réponse de la jeune fille, qui savait bien le véritable motif de l'invasion.

Une douzaine de canots étaient près du rivage, et cinq minutes suffirent aux fugitifs pour entrer dans l'un d'eux et opérer leur retraite. Le courant se dirigeait vers la mer, et en une couple d'heures ils furent sur l'Océan. Comme le vent soufflait constamment de l'est, Sancho demanda bientôt la permission de mettre une voile, et la petite troupe aborda à une pointe qui la dérobait à la vue des navires; car Luis suivait scrupuleusement la recommandation de l'amiral de cacher son excursion, de peur que les autres demandassent la même faveur.

CHAPITRE XXIV.

Arrivé en vue du mouillage, Luis vit un spectacle dont il fut presque aussi surpris et terrifié que les ignorants Haïtiens l'avaient été par le bruit et l'effet de l'arquebuse. *La Santa-Maria*, ce vaisseau de l'amiral, qu'il avait laissé, il n'y avait que quatre jours, dans tout l'éclat de son attirail et de son orgueil, gisait échoué sur le sable, avec ses mâts renversés, ses flancs déchirés et tous les signes du naufrage. *La Nina* était mouillée, intacte il est vrai, à peu de distance. Mais un sentiment d'isolement et d'abandon s'empara du jeune homme lorsqu'il vit ce petit bâtiment, qui n'était guère plus qu'une felouque, élevé au rang de vaisseau pour les besoins du voyage. Le rivage était couvert de matériaux, et il était évident que les Espagnols et les gens de Guacanari travaillaient de compagnie à la construction d'une espèce de forteresse, signe que quelque changement avait eu lieu dans l'expédition. Ozema fut aussitôt déposée dans la maison d'un indigène, et les deux aventuriers allèrent en toute hâte rejoindre leurs amis et demander l'explication de ce qu'ils avaient vu.

Colomb reçut son jeune ami avec bonté, mais dans une profonde affliction. On a raconté souvent de quelle manière le vaisseau avait péri, et Luis apprit que, *la Nina* se trouvant trop petite pour contenir tout le monde, on devait laisser une colonie dans la forteresse, tandis que le reste des aventuriers retournerait précipitamment en Espagne. Guacanagari s'était montré plein de sympathie, et tout le monde avait été trop occupé du naufrage pour songer à notre héros ou aux bruits d'un événement aussi commun que l'incursion d'un chef caraïbe

pour enlever une beauté indienne. Peut-être ce dernier incident était-il trop récent pour être déjà arrivé jusqu'au rivage.

La semaine qui suivit le retour de Luis se passa en efforts assidus. *La Santa-Maria* fit naufrage le jour de Noël 1492, et le 4 janvier suivant *la Nina* était prête à commencer son voyage de retour. Pendant cet intervalle, Luis n'avait vu Ozema qu'une fois, et il l'avait trouvée affligée, muette et semblable à une fleur flétrie, belle encore, quoique courbée. Cependant, dans la soirée du 3, tandis qu'il se promenait près de la forteresse nouvellement achevée, il reçut par Sancho une invitation à une autre entrevue. A son grand étonnement, notre héros trouva le jeune cacique avec sa sœur.



Don Pedro Martin.

Bien qu'ils ne pussent se parler, ils s'entendirent facilement tous trois. Ozema n'était plus triste et abattue par la douleur ; le sourire et la gaieté naissaient facilement de sa joie jeune et folâtre, et il sembla à Luis qu'il ne l'avait jamais vue aussi séduisante et aussi aimable. Elle avait arrangé sa pauvre parure avec la coquetterie indienne, et le brillant coloris de ses joues ajoutait un nouvel éclat à ses yeux. Son corps souple, modèle de grâce naturelle, avait une légèreté si aérienne qu'il semblait à peine toucher la terre. La cause de ce changement subit ne fut pas longtemps un mystère pour Luis. Le frère et la sœur, après avoir discuté tous leurs dangers et toutes leurs ressources, et considérant la réputation et la résolution bien connues de Caonabo, en étaient arrivés à la conclusion qu'il n'y avait de salut pour Ozema que dans la fuite. Il serait inutile de chercher à savoir pourquoi le frère consentit à ce que sa sœur suivit les étrangers dans leur lointaine patrie ; mais le motif d'Ozema ne saurait être un secret pour le lecteur. On savait que l'amiral désirait emmener en Espagne une troupe de naturels du pays ; et trois femmes, dont une était du même rang qu'Ozema, avaient déjà consenti à partir. Cette femme de chef n'était pas seulement une connaissance, mais elle était aussi parente d'Ozema. Tout semblait propice à l'entreprise, et, comme un voyage en Espagne était encore un mystère pour les naturels qui n'y voyaient qu'une traversée et un peu plus longue que d'une de leurs îles à une autre, aucune difficulté redoutable ne se présentait à l'esprit du cacique et de sa sœur.

Cette proposition surprit beaucoup notre héros. L'abnégation d'Ozema le flattait et lui plaisait tout en l'embarrassant. Peut-être, par moments, se méfiait-il un peu de lui-même ; cependant Mercedès régnait toujours dans son cœur, et il repoussait ses doutes comme un soupçon qu'un vrai chevalier ne pouvait conserver sans faire insulte à son honneur. En y pensant de nouveau il vit qu'il y avait moins d'obstacles à l'exécution de ce plan qu'il ne l'avait d'abord pensé, et après une heure de délibération il sortit pour aller consulter l'amiral.

Colomb était encore à la forteresse, et il écouta notre héros avec gravité et intérêt. Une ou deux fois l'œil de Luis se baissa sous le regard scrutateur de son chef; mais il s'acquitta honorablement de la tâche qu'il avait entreprise.

— La sœur d'un cacique, dis-tu, don Luis, répondit l'amiral tout pensif ; une vierge sœur d'un cacique ?

— Précisément, don Christoval, et d'une grâce, d'une naissance et d'une beauté qui donnera à notre souveraine la reine la plus haute idée du mérite de notre découverte.

— Tu te rappelleras, señor comte, que rien que la pureté ne peut être offerte à la pureté. Doña Isabelle est le modèle des reines, des mères et des épouses, et je suis convaincu que rien de ce qui pourrait offenser son âme angélique ne pourra jamais venir de ceux qui ont le bonheur de la servir. N'a-t-on employé contre cette jeune sauvage aucun artifice pour la jeter dans le péché et le malheur?

— Don Christoval, vous ne sauriez avoir de moi cette opinion. Doña Mercedès elle-même n'est pas plus innocente que la jeune fille dont je parle, et son frère ne saurait s'intéresser à son sort plus que je ne m'y intéresse moi-même. Lorsque le roi et la reine auront satisfait leur curiosité et qu'ils l'auront renvoyée, je me propose de la confier aux soins de la señora de Valverde.

— Moins nous prendrons d'Indiens, mieux cela vaudra. Ce sera, comme tu le dis, agréable aux souverains, et leur donnera une opinion favorable de nos découvertes. Il n'y a pas d'inconvénient à emmener cette jeune fille. *La Nina* est petite, il est vrai, mais nous gagnons beaucoup en laissant derrière nous cette troupe nombreuse. J'ai abandonné la principale cabine aux autres femmes, car toi et moi nous pouvons nous gêner pour quelques semaines. Que la jeune fille vienne, et toi veille à ce qu'elle ne manque de rien.

Tel fut le résultat de la conférence. Ozema s'embarqua de bonne heure le lendemain matin, emportant avec elle les simples trésors d'une princesse indienne, parmi lesquels son turban fut soigneusement conservé. Sa compagne avait un domestique qui suffisait pour toutes deux. Luis disposa tout avec grand soin, de manière à allier le secret à la commodité. Les adieux de l'Indienne et de Mattinao furent d'une tendresse touchante, car les affections domestiques paraissent avoir été très-cultivées parmi ce peuple bon et simple ; mais la séparation, à ce que l'on croyait, devait être courte, et Ozema avait renouvelé plusieurs



L'archevêque.

fois à son frère l'assurance que son aversion pour Caonabo était invincible. Chaque heure augmentait son éloignement et la confirmait dans la résolution de ne jamais devenir la femme de ce tout-puissant cacique. Elle n'avait d'autre alternative que de se cacher dans l'île ou de faire ce voyage en Espagne, et dans ce dernier parti il y avait gloire et sûreté. Le frère et la sœur se séparèrent avec cette consolante idée.

Colomb avait formé le dessein de pousser beaucoup plus loin ses découvertes avant de retourner en Europe, mais la perte de *la Santa-Maria* et la désertion de *la Pinta* l'avaient mis dans la nécessité de ne pas continuer l'expédition, de peur que quelque accident imprévu ne vînt priver à jamais le monde des résultats obtenus. En conséquence, le 4 janvier 1493, il fit voile à l'est en suivant le littoral d'Haïti. Son

grand objet alors était de regagner l'Espagne avant que la petite embarcation qui lui restait manquât et anéantît son nom en même temps que la connaissance de ses découvertes. Heureusement, cependant, le 6, on vit *la Pinta* courant devant le vent : Martin Alonzo venait d'accomplir un dessein pour lequel il s'était éloigné, celui de recueillir de l'or, mais il n'avait point découvert de mines, ce que l'on croit avoir été son but principal.

Il n'est pas nécessaire pour notre récit de rapporter les détails de l'entrevue qui suivit. Colomb reçut le coupable Pinzon avec une sage réserve, et après avoir entendu ses explications, lui donna l'ordre de préparer *la Pinta* pour le retour. Ayant donc fait du bois et de l'eau dans une baie favorable pour cela, les deux vaisseaux cinglèrent de conserve à l'est, suivant toujours la côte nord de Haïti, Española, ou petite Espagne, nom que Colomb donna à cette île.

Le 16 du mois était arrivé, et nos aventuriers n'avaient pas encore définitivement abandonné ces beaux parages. Ils avaient à peine perdu la terre de vue, gouvernant nord-est, que les vents favorables les abandonnèrent, et ils furent repris par les vents alizés. Le temps était cependant assez bon, et comme l'on courait la meilleure bordée, s'écartant néanmoins souvent de la droite ligne. Le 10 février l'amiral avait traversé les parages de l'Océan où ces brises soufflent constamment, et il avait atteint le parallèle de la latitude de Palos. En faisant ce long détour, *la Nina*, contrairement à l'expérience acquise, se trouva fort retardée par la lenteur de la marche de *la Pinta*, dont le mât d'arrière avait consenti, et qui était incapable de forcer de voiles. Les brises légères favorisaient d'ailleurs *la Nina*, toujours réputée comme bonne marcheuse par les temps calmes et les molles brises.

La plupart des phénomènes observés pendant le premier trajet se représentèrent alors ; mais le thon ne réveillait plus d'espérances, les herbes marines n'excitaient plus de craintes. On dépassa heureusement ces objets maintenant devenus familiers, et en une quinzaine on fut hors des vents alizés. Alors les bordées devinrent nécessairement de plus en plus compliquées, jusqu'à ce que les pilotes, peu accoutumés à une aussi longue navigation, où ils ne recevaient de secours ni de la terre ni des eaux, se perdissent dans leurs calculs, et ne fissent plus que se disputer avec acharnement sur leur véritable position.



Don Luis de Bobadilla en costume de cour.

— Tu as entendu aujourd'hui, dit en souriant l'amiral à Luis, tu as entendu les contestations de Vicente de Yañez avec son frère Martin Alonzo et les autres pilotes sur notre distance de l'Espagne ? Ces continuels changements de vent ont embarrassé ces honnêtes marins, et ils se croient dans tout autre partie de l'Océan que celle où ils sont réellement.

— Non-seulement notre sûreté, mais la connaissance de nos grandes découvertes dépend beaucoup de vous, señor.

— Tu dis vrai, don Luis ; Vicente Yañez, Sancho Ruiz, Pedro Alonzo Niño et Bartolomeo Roldan, pour ne rien dire des profonds calculateurs de *la Pinta*, placent le vaisseau dans le voisinage de Madère, ce qui les rapproche de l'Espagne de cent cinquante lieues ; ces bonnes gens ont écouté leurs désirs plus que leur connaissance de l'Océan et des cieux.

— Et vous, don Christoval, où mettez-vous les caravelles, puisque vous n'avez pas de motif pour cacher la vérité ?

— Nous sommes au sud de Florès, jeune comte, à douze grands degrés ouest des Canaries, et dans la latitude de Nafé en Afrique. Mais je désire qu'ils restent dans l'erreur jusqu'à ce que notre droit de possession sur les pays découverts soit devenu certain. Il n'y a pas maintenant un seul de ces hommes qui ne se croie capable d'en faire autant que moi ; et cependant pas un ne peut retrouver sa route, après avoir traversé cette étendue d'eau jusqu'en Asie.

Luis comprit l'amiral, et comme l'exiguïté des vaisseaux rendait les confidences dangereuses, ils changèrent de conversation.

Jusqu'alors, malgré les fréquentes variations du vent, le temps avait été beau. On avait essuyé quelques bourrasques, ainsi qu'il arrive ordinairement en mer ; mais elles n'avaient été ni longues ni graves. Colomb en était ravi ; car, après avoir accompli le vaste dessein pour lequel il semblait avoir vécu, il avait quelque crainte que cet important secret fût perdu pour le reste du genre humain. Il ressentait cette inquiétude qu'éprouve pour le sort du dépôt dont il est chargé un homme portant un objet précieux à travers une foule de dangers ; cependant le grand navigateur était destiné à passer par la plus rude épreuve au moment même où il espérait le plus. Dans la soirée du 14 février, une tempête effroyable assaillit nos aventuriers ; elle dura toute la nuit, et l'intrépide amiral lui-même ne chercha pas à cacher à Luis toute l'étendue de ses craintes. Avec les pilotes et devant l'équipage il montrait de la sérénité et même de la gaieté ; mais, lorsqu'il se trouvait seul avec notre héros, il devenait franc et humble. Cependant le célèbre navigateur était toujours calme et ferme ; pas une plainte indigne d'un homme ne lui échappait, quoique son âme fût contristée du danger que ses grandes découvertes couraient d'être à jamais perdues.

Tels étaient les sentiments qui occupaient l'amiral tandis qu'il était assis dans son étroite cabine pendant les premières heures de cette effroyable nuit, épiant tout changement heureux ou désastreux qui pourrait survenir. Les mugissements du vent, qui soulevait la surface de l'Océan, s'entendaient à peine au milieu du fracas des ondes. Quelquefois, lorsque la caravelle se trouvait ensevelie entre deux énormes vagues, sa voile s'abaissait, et l'air semblait calmé. Puis, quand le navire remontait, comme un homme qui se noie regagne la surface de l'eau par un effort frénétique, on eût dit que les colonnes d'air allaient le chasser devant elles aussi facilement que l'écume flottante. Luis même, quoique peu disposé à prendre l'alarme, sentit que leur situation était critique, et l'animation, innée chez lui, s'était convertie en une gravité pensive qui lui était peu ordinaire. Si une colonne de mille ennemis maures se fût trouvée devant lui, il aurait plutôt songé à la renverser qu'à prendre la fuite ; mais comment résister aux éléments ? Au milieu de semblables scènes, les hommes les plus courageux voudraient en vain s'appuyer de leur résolution et de leur intrépidité, car les efforts de l'homme semblent insignifiants et vains contre la volonté de la puissance de Dieu.

— Mauvaise nuit, señor, dit tranquillement Luis à Colomb en montrant plus d'indifférence qu'il n'en éprouvait réellement.

Colomb poussa un profond soupir, puis retira ses mains de devant son visage, et regarda autour de lui comme pour chercher ce qu'il lui fallait.

— Comte de Llera, répondit-il avec dignité, il reste un solennel devoir à accomplir. Il y a un parchemin dans le tiroir de cette table, et voici les instruments nécessaires pour écrire. Acquittons-nous de cette charge importante, tandis qu'il nous est encore donné du temps, et que Dieu sait seul ce qu'il nous reste à vivre.

Luis ne pâlit pas à ces paroles prophétiques, mais il prit l'air attentif et grave. Ouvrant le tiroir, il en tira le parchemin et l'étendit sur la table. L'amiral prit une plume en invitant son compagnon à en prendre une aussi, et tous deux se mirent à écrire autant que le permettait le mouvement incessant de la légère caravelle. La tâche était difficile, mais elle fut accomplie convenablement. A mesure que Co-

lomb écrivait une phrase, il la répétait à Luis, qui la transcrivait textuellement sur son morceau de parchemin.

La substance de cet écrit était le récit des découvertes réalisées, l'indication de la longitude et de la latitude d'Española, avec les positions relatives des autres îles, et un résumé succinct de ce qu'on avait vu. La lettre fut adressée à Ferdinand et à Isabelle, et, aussitôt que cela fut fait, l'amiral enveloppa soigneusement sa lettre dans une toile cirée, tandis que Luis l'imitait en tout. Tous deux prirent alors un grand pain de cire, y pratiquèrent un trou, y placèrent avec soin le paquet, et le recouvrirent avec la matière qu'ils avaient enlevée. Alors Colomb envoya chercher le tonnelier du navire, qui reçut l'ordre d'enfermer les deux pains de cire chacun dans un baril différent. Ces sortes d'ustensiles abondent à bord des vaisseaux, et quelques minutes après, les deux lettres étaient bien renfermées dans les barils vides. Se saisissant chacun d'un de ces tonneaux, l'amiral et notre héros reparurent dans l'entrepont. La nuit était si épouvantable que personne ne dormait, et la plupart des hommes à bord de *la Nina*, matelots et officiers, étaient rassemblés en foule sur les caillebotis, près du grand mât, seul lieu, à l'exception des parties encore plus privilégiées du vaisseau, où ils se crussent à l'abri d'être emportés par-dessus le bord. Dans cet endroit même, ils étaient constamment couverts des éclaboussures des lames qui montaient jusqu'au couronnement de la poupe.

Aussitôt que l'amiral parut, ses compagnons l'entourèrent, désirant savoir son opinion et ses projets. S'il avait fait connaître toutes ses pensées, il les eût poussés au désespoir. Il dit simplement qu'il remplissait un vœu religieux, et lança dans les flots de l'Océan le baril qu'il avait préparé. Luis avait placé le sien sous l'arrière, dans l'espoir qu'il pourrait surnager si la caravelle sombrait.

Trois siècles et demi se sont écoulés depuis que Colomb prit cette prudente précaution, et jamais on n'entendit parler de ce baril. Sa légèreté était telle qu'il pouvait flotter sur les eaux pendant des siècles. Couvert de coquillages, il vogue peut-être encore sur les flots emportant avec lui de précieuses révélations. Il est possible que, jeté sur un banc de sable, il y soit souvent roulé et repoussé par les marées. Mille fois peut-être il est passé en vue de quelques vaisseaux qui l'ont confondu avec les milliers de barils qui errent sur l'Océan. Si on l'avait trouvé, on l'aurait ouvert, et, si cette trouvaille avait été faite par un homme civilisé, il est impossible que le monde ne l'eût pas su.

Une fois ce devoir rempli, l'amiral put s'occuper de ce qui se passait. L'obscurité était si profonde que, sans le peu de lumière qui se dégageait des flots furieux, on n'aurait pu distinguer les objets d'une extrémité à l'autre de la caravelle. Vicente Yañez, s'avançant auprès de l'amiral, lui déclara que le navire ne pouvait plus porter le lambeau de voile qui lui restait.

— Quand la vague nous soulève, dit-il, la secousse est si forte que la poupe en est presque arrachée, et quand nous descendons nous avons sur l'arrière une force non moins menaçante ; *la Nina* ne peut plus tenir sous voiles avec sûreté.

— As-tu entrevu Martin Alonzo? demanda Colomb regardant avec anxiété dans la direction où *la Pinta* devait se trouver. Tu as abaissé ton fanal, Vicente Yañez?

— Il ne pouvait se maintenir allumé : de temps en temps je l'ai montré et mon frère a répondu à chacun de mes signaux.

— Hisse ta lanterne encore une fois. C'est un de ces moments solennels où la présence d'un ami réjouit l'âme, fût-il comme nous sans espoir.

On éleva la lanterne : après avoir bien regardé, on vit à une certaine distance une lueur qui brillait au milieu de l'obscurité de la tempête. On répéta le signal à de courts intervalles, et chaque fois on y répondait, mais toujours de plus en plus loin jusqu'à ce qu'enfin ils ne virent plus les feux de leur camarade.

— La mâture de *la Pinta* est trop faible pour porter même des apparaux dans une si grande tempête, observa Vicente Yañez ; mon frère s'est trouvé dans l'impossibilité de serrer le vent comme nous l'avons fait et il tombe sous le vent.

— Cargue la voile de misaine, répondit Colomb.

Vicente Yañez appela quelques-uns de ses meilleurs matelots et s'avança lui-même pour surveiller l'exécution de ses ordres. En cet instant, le gouvernail se redressa et la caravelle fit lentement son abatée, se laissant aller devant le vent. Le mât de misaine n'était élevé que de quelques pieds au-dessus du pont et la voile ne dépassait pas de beaucoup les bords du navire ; il n'était pas difficile de carguer la voile ; cependant cette opération exigeait des hommes forts, exercés et ayant l'œil vif et la main prompte. Sancho et Pépé montèrent sur le mât, chacun d'eux prenant un côté opposé.

On était au moment du plus grand danger : depuis une heure la caravelle courait au milieu de ce sombre chaos avec une espèce de furie, présentant parfois sa batterie à la lame et s'exposant ainsi à la recevoir droit par le travers. On ne pouvait être sauvé de ce danger que par l'activité de l'homme qui tenait la barre. Sancho vint s'y placer et mit en œuvre toute sa vigueur et son habileté. La sueur ruisselait sur son front comme s'il eût encore été exposé au soleil des tropiques. L'alarme devint enfin si grande et si générale que l'équipage demanda à l'amiral de se lier par un vœu religieux. A cet effet, tous les matelots, moins ceux qui étaient au gouvernail, se réunirent sur l'arrière et se préparèrent à tirer au sort le nom de l'homme qui devait se vouer à une pénitence.

— Nous sommes dans les mains de Dieu, mes amis, dit Colomb, et nous devons avouer que nous dépendons de lui seul, plaçant notre confiance et notre salut dans ses bénédictions et son secours. Le chapeau que tient à la main le señor Muños contient autant de pois que nous sommes ici de personnes. Un de ces pois est marqué d'une croix, celui de nous qui tirera ce saint emblème promettra de faire un pèlerinage à Santa-Maria de Guadalupe en y portant un cierge de cinq livres pesant. Comme le plus grand pécheur de tous et comme votre amiral, je serai le premier à tirer au sort.

Colomb plongea sa main dans le chapeau et tira un pois, et, l'ayant approché de la lanterne, vit qu'il était marqué de la croix.

— C'est bien, señor, dit un des pilotes ; mais remettez le pois dans le chapeau, et permettez qu'on tire de nouveau au sort pour une pénitence plus sévère et qu'on devra faire à un des sanctuaires les plus visités parmi les chrétiens, je veux parler de celui de Notre-Dame-de-Lorette. Un pèlerinage à cette sainte maison vaut mieux que tout autre.

Dans les moments de danger, le sentiment religieux a toute sa puissance ; cette proposition fut accueilli avec empressement : l'amiral y consentit avec plaisir. Quand tout le monde eut tiré on reconnut que le pois marqué était échu à un matelot nommé Pedro de Villa, qui n'avait ni la réputation de bon marin ni celle d'homme religieux.

— Voilà un rude et coûteux voyage, murmura le nouveau pénitent, on ne peut le faire qu'à grands frais.

— Ne t'en occupe pas, ami Pedro, répondit Colomb : les souffrances corporelles diminueront les peines dans l'autre vie ; quant aux frais du voyage, je m'en charge. — Cette nuit devient de plus en plus horrible, mon cher Bartolomeo Roldan!

— Je le vois, señor amiral, et je ne suis guère satisfait d'un pèlerin tel que Pedro, quoique le ciel lui-même semble l'avoir désigné. Une messe à Santa-Clara de Moguer et une veille d'une nuit dans cette chapelle nous seront plus profitables qu'un long voyage fait par ce Pedro.

Cette opinion trouva des approbateurs et on tira encore une fois au sort. Le pois marqué échut à l'amiral. Cependant le danger ne diminuait pas, et la caravelle semblait devoir être entraînée par le roulis des vagues tournoyantes.

— Nous ne sommes pas assez lestés, Vicente Yañes, dit Colomb, et, quelque désespérée que puisse paraître cette tentative, faisons tous nos efforts pour remplir nos barils d'eau de mer. Place le manche à eau dans les prélats et prends garde que l'eau ne pénètre pas dans la cale au lieu d'entrer dans les barils.

On exécuta cet ordre et on passa plusieurs heures dans cette occupation. Une des grandes difficultés consistait à défendre contre la fureur de la mer les hommes qui puisaient de l'eau ; car, pendant que les vagues furieuses les entraînaient de tous côtés, il n'était pas aisé d'en puiser utilement une seule goutte.

On réussit cependant à force de patience et de persévérance, et avant l'aube on avait rempli assez de barils pour assurer la marche du navire. Vers le jour, il plut par torrents et le vent sauta du sud à l'ouest, ne perdant que peu de sa force. On rétablit la voile de misaine, et le navire courut à quelques milles à l'est au milieu d'une mer épouvantable.

Au jour, la scène était un peu moins horrible : on ne voyait pas *la Pinta* et on la croyait perdue ; mais les nuages s'étaient éclaircis et l'Océan reflétait une sorte de lueur mystique, quoiqu'il fût toujours couvert de hautes vagues moutonneuses. Cependant le roulis devenait un peu plus régulier, et les matelots n'étaient plus obligés de se tenir cramponnés dans la crainte d'être enlevés par-dessus le bord. On mit une seconde voile, et le mouvement de la caravelle en avant s'étant accru, sa marche devint plus ferme et plus sûre.

CHAPITRE XXV.

Tel était l'état des choses à l'aurore du 15 ; au lever du soleil, on entendit les vigies pousser le cri joyeux de : Terre! terre! C'est un fait à remarquer que cette terre se trouvait précisément à l'avant du navire, tant avaient été exactes les supputations de l'amiral dans les calculs qu'il avait faits sur la carte. On n'était pas d'accord sur le pays qu'on avait devant les yeux : quelques-uns croyaient que l'on était en Europe, d'autres croyaient reconnaître Madère ; Colomb lui-même pensait que c'était une des Açores. C'était en effet Sainte-Marie. Nous ne devons pas rapporter ici tous les accidents qui survinrent pendant que *la Nina* resta dans ce port. Nous nous bornerons à rappeler que les Portugais tentèrent de s'emparer de la caravelle, et comme ils avaient été les derniers à donner la chasse à l'amiral quand il quittait le vieux monde, ils furent aussi les premiers qui à son retour lui suscitèrent des embarras ; mais toutes leurs machinations échouèrent. Après s'être emparés d'une partie de l'équipage, ce qui força l'amiral à faire voile une première fois sans avoir tous ses matelots, ils entrèrent en pourparlers avec l'amiral, qui put enfin, le 24, partir pour l'Espagne avec tout son monde.

Pendant les premiers jours, la Providence sembla vouloir favoriser nos aventuriers, le vent était bon et la mer douce. Du 24 au 26 au soir, la caravelle avait parcouru près de cent lieues dans la direction de Palos, mais alors elle trouva de nouveau des vents très-forts et une mer très-houleuse. La brise redevint violente, leur permettant cependant de gouverner à l'est-est-nord, et par instants même en ligne droite. Le temps était mauvais, mais comme l'amiral savait qu'il s'approchait des côtes de l'Europe, loin de se plaindre, il cherchait à inspirer à ses matelots l'espérance d'une prompte arrivée. Les choses se passèrent ainsi jusque vers le soir du samedi 2 mars; alors l'amiral crut être à une centaine de milles des côtes du Portugal, vers lesquelles les avait fait dériver la force des vents qui avaient toujours soufflé du sud.

La nuit avait commencé sous de bons auspices, mais vers le matin des nuages s'amoncelèrent au sud-ouest. L'amiral monta sur la dunette, d'où il pouvait mieux voir le ciel et embrasser un horizon plus étendu. Les signes de la tempête étaient d'aussi mauvais augure qu'ils étaient nombreux et rapides. L'atmosphère était imprégnée d'un brouillard blanc, semblable à une légère fumée, et l'amiral avait à peine eu le temps de remarquer ce phénomène, lorsqu'un rugissement pareil au bruit que feraient des milliers de chevaux traversant un pont au galop annonça l'arrivée du vent. On entendit la mer siffler, et la tempête assaillir la pauvre felouque avec tant de violence, que l'on pouvait croire que des démons envieux s'opposaient à ce qu'elle pût jamais apporter en Espagne les glorieuses nouvelles de la grande découverte.

Un bruit pareil à la détonation d'un grand nombre d'armes à feu indiqua que la rafale s'était abattue sur *la Nina;* il provenait de la déchirure des voiles, qui toutes cédèrent à la force des vents. La felouque donna à la bande jusqu'à ce que les eaux eussent atteint sa mâture, moment terrible pendant lequel les plus vieux matelots s'attendaient à la voir entièrement couchée de côté. Si les voiles ne se fussent pas déchirées, ce désastre aurait eu lieu. Sancho avait tenu ferme à la barre, et lorsque *la Nina* fut remise du choc, sortant presque entièrement des flots, elle commença à courir devant le vent.

C'était le commencement d'une nouvelle tempête, plus violente encore que la dernière. Dans la première heure, la terreur et le découragement paralysèrent presque l'équipage qui ne fit rien et ne pouvait rien faire pour conjurer le danger toujours croissant. Le vaisseau continuait à courir devant le vent, dernière ressource des marins. Les lambeaux des voiles furent enlevés pièce à pièce, ce qui épargna aux matelots la fatigue de les assurer aux espares. Dans cette crise l'équipage eut encore une fois recours aux actes religieux; l'amiral fut encore une fois désigné par le sort. En outre, tout l'équipage fit vœu de jeûner au pain et à l'eau le premier samedi après son débarquement.

— Il est bien remarquable, don Christoval, dit Luis au moment où ils se retrouvèrent seuls sur la dunette, il est vraiment remarquable que le sort tombe toujours sur vous. Trois fois vous avez été désigné par la Providence pour des actions de grâces et des actes de pénitence. Vous le devez à votre foi.

— Dis plutôt, Luis, que je le dois à mes grands péchés. Mon orgueil aurait dû attirer sur moi de plus grands châtiments. Je crains d'avoir mis en oubli que je suis simplement un ouvrier choisi par le Seigneur pour travailler à ses grandes fins, et d'être tombé dans les piéges de Satan, en m'imaginant que ce grand exploit, qui ne vient que de Dieu, a été réalisé par mes propres lumières et par ma sagesse.

— Nous croyez-vous en danger, señor?

— Depuis que nous sommes sortis de Palos nous n'en avons pas couru de si grave. Nous filons vers le continent, qui ne peut être éloigné de plus de trente lieues; l'Océan, tu le vois, ne fait que devenir plus furieux. Heureusement la nuit s'écoule, et le jour nous apportera probablement quelque moyen de salut.

L'aurore reparut; car quels que soient les accidents qui se passent sur la surface de la terre, elle continue ses révolutions journalières, dans sa sublime grandeur, prouvant ainsi chaque jour aux orgueilleux insectes qui habitent sa surface, qu'une puissance supérieure en règle les mouvements. La lumière ne fit pas changer l'aspect de l'Océan et des cieux. Le vent soufflait furieux, et *la Nina* courait des bordées au milieu du chaos des eaux, s'approchant toujours du continent, qu'elle avait en vue.

Sur les trois heures de l'après-midi les indices de la terre devinrent plus positifs, et nul ne douta qu'on ne se trouvât près du littoral de l'Europe. Cependant on ne voyait que l'Océan écumeux et un ciel sombre, éclairci par intervalles par ces lueurs surnaturelles dont l'atmosphère est chargée au milieu des tempêtes. Quoique la boussole fît connaître l'endroit du coucher du soleil, l'œil ne pouvait pas le voir. La nuit vint durant cette scène horrible et sauvage, comme si la caravelle devait à la fois perdre la lumière du jour et toute espérance de salut. Le choc et le croisement des vagues venaient encore ajouter à la terreur des matelots, et, comme il arrive toujours en ces circonstances, les tonneaux pleins d'eau roulaient entre les deux ponts, menaçant de détruire les caillebotis et leur fragile couverture faite de prélats goudronnés.

— C'est bien la plus terrible des nuits, Luis mon fils, dit Colomb environ une heure après la disparition du soleil; si nous arrivons au jour, nous pourrons nous regarder comme favorisés de Dieu.

— Et cependant vous parlez avec calme, señor, comme si l'espérance était dans votre cœur.

— Le marin qui ne peut pas commander à sa voix et à ses sens, même au moment du plus grand péril, a manqué sa vocation. Mais, Luis, je suis aussi calme que je parais l'être. Nous sommes à la merci de Dieu, qui fera ce qu'il jugera bon dans sa sainte volonté. Mes enfants, mes deux pauvres enfants! c'est pour eux que je m'inquiète; mais les orphelins eux-mêmes ne sont pas abandonnés.

— Si nous périssons, señor, les Portugais seront les maîtres de notre secret, eux seuls le connaissent; car, quant à Martin Alonzo, je crois qu'on ne peut guère se flatter qu'il se soit sauvé.

— C'est là une autre source de chagrin : j'ai cependant pris des précautions qui pourront probablement conserver à leurs altesses leurs droits. Laissons le reste au ciel.

A ce moment on entendit le cri de : Terre! Ce mot, qui naguère aurait excité la joie, était maintenant une source de frayeur. Quoique la nuit fût sombre, par moment, l'obscurité diminuait, et l'on pouvait voir à un ou deux milles, de sorte que dans ces intervalles on distinguait parfaitement la côte. Colomb et notre héros coururent en toute hâte à l'avant de la caravelle afin de mieux voir le rivage. Il était si proche du navire qu'on entendait ou que l'on croyait entendre le rugissement des vagues qui se brisaient contre les rochers. Tout le monde était persuadé que c'était la côte de Portugal, et ne pouvant découvrir une baie ou une rade, on se sentait entraîné à une perte certaine. Il n'y avait qu'une seule voie de salut; il fallait virer la caravelle et tenter de se tenir loin du rivage jusqu'au matin. Colomb avait à peine parlé de cette nécessité, que déjà Vicente Yañes tentait d'exécuter cette manœuvre avec le moins de danger possible.

Jusqu'alors on avait serré le vent à tribord, la caravelle ayant gouverné à l'est-est-nord; il fallait maintenant manœuvrer de manière à gouverner au nord-nord ouest. Par ce que l'on voyait de la conformation de la côte, on pouvait espérer qu'en exécutant cette manœuvre on s'en tiendrait éloigné pendant quelques heures; mais on ne pouvait l'exécuter qu'avec l'aide des voiles, et l'ordre fut donné de mettre la voile de misaine. Ce fut un moment dangereux, car le vent donnant en plein dans la voile qui n'était pas encore assurée, la secousse fut si violente, que l'on eut à craindre de voir le grand mât se briser; un instant après, les flancs du vaisseau s'enfoncèrent derrière une immense barrière d'eau. Sancho et ses compagnons saisirent ce moment pour assurer la voile, et quand la felouque se releva, elle ressentit un choc aussi violent que celui que fait éprouver la rupture du câble de l'ancre. A partir de cet instant, *la Nina* reprit sa marche sur la mer, quoiqu'elle fût continuellement menacée par les lames.

— Luis! dit une douce voix à notre héros, qui s'était accroché à la porte de la cabine réservée aux femmes; Luis, Haïti meilleur — Mattinao meilleur — ici mauvais — Luis!

C'était Ozema qui avait quitté sa natte pour assister au terrible spectacle qu'offrait l'Océan. Pendant le beau temps dont on avait joui au commencement du voyage, Luis avait constamment entretenu de douces et cordiales relations avec les naturels embarqués sur *la Nina*. Quoique légèrement indisposée par suite des fatigues d'un long voyage sur mer, Ozema avait toujours reçu ses visites avec un véritable plaisir, et elle en avait profité pour faire, dans la langue espagnole, des progrès qui étonnaient son maître; ces fréquentes communications ne tournaient pas seulement au profit d'Ozema, car Luis, tout en lui apprenant l'espagnol, apprenait à son tour la langue d'Ozema. Dans leurs entretiens, quand le besoin s'en faisait sentir, ils se servaient des deux dialectes. Nous allons traduire ce que se dirent les deux interlocuteurs, faisant tous nos efforts pour que le dialogue conserve son caractère.

— Pauvre Ozema! répondit notre héros en la plaçant doucement dans une position qui lui permettait de supporter les mouvements saccadés de la caravelle, tu dois regretter Haïti et la paisible sécurité de ses ombrages.

— Caonabo là, Luis!

— Simple et innocente fille! Caonabo n'est pas aussi terrible que la fureur des éléments.

— Non, non, non. — Caonabo, beaucoup méchant! lui briser le cœur d'Ozema. — Non Caonabo — non Haïti!

— La peur que tu as du chef caraïbe a troublé ta raison, Ozema! tu as un dieu comme nous autres chrétiens, et comme nous tu dois placer ta confiance en lui, car lui seul peut maintenant te protéger.

— Quoi, protéger?

— Avoir soin de toi, Ozema, empêcher qu'il ne t'arrive malheur, veiller à ta sûreté.

— Luis protéger Ozema — Mattinao l'avoir promis — ainsi promis à Ozema — mon cœur le promettre encore.

— Chère enfant, je te défendrai autant que je le pourrai; mais que faire contre la tempête?

— Qu'avoir fait Luis contre Caonabo? L'avoir vaincu, tué les Indiens, forcés à fuir.

— C'était chose facile pour un chevalier chrétien armé d'une bonne épée et défendu par un épais bouclier, mais cela est impossible contre

la tempête. Nous n'avons qu'un espoir, notre confiance dans le Dieu des Espagnols.

— Les Espagnols, grands! avoir un grand Dieu!

— Il n'y a qu'un seul Dieu, Ozema, qui gouverne tout, en Espagne comme à Haïti. Tu te rappelles ce que je t'ai dit de son amour et de la mort qu'il a soufferte pour nous sauver, et tu m'as promis de l'adorer, de te faire baptiser à notre arrivée dans mon pays.

— Dieu! — Ozema faire ce que Luis dire, aimer déjà le Dieu de Luis.

— Tu as vu la sainte croix, Ozema, tu m'as promis de la baiser, de l'adorer.

— Où la croix? Ne pas voir de croix dans les cieux — où être la croix? — montre à Ozema la croix — la croix, Luis! — moi adorer la croix de Luis.

Le jeune homme avait mis sur son cœur le cadeau que lui avait fait Mercedès en partant. Il porta la main à son sein, en tira le joyau, et, après l'avoir pressé avec ferveur du bout de ses lèvres, il l'offrit à la jeune Indienne.

— Regarde, dit-il, c'est une croix. Nous autres Espagnols nous la révérons et nous la bénissons, — c'est le gage de notre félicité.

— C'est là le Dieu de Luis? demanda Ozema avec quelque surprise.

— Non pas! ma pauvre ignorante enfant!

— Quoi ignorante? interrompit promptement l'Haïtienne dont l'esprit était vif et qui ne laissait jamais tomber ou passer inaperçu un mot que le jeune homme lui appliquait.

— Ignorante veut dire que tu n'as jamais entendu parler de la croix et de ses miséricordes infinies.

— Ozema plus ignorante à présent, s'écria-t-elle serrant la croix contre son sein, — gagner croix — garder croix — jamais plus ignorante. Croix Mercedès!

Par une de ces méprises assez communes au début des communications entre ceux qui parlent des langues différentes, la jeune Indienne s'était persuadée, en entendant souvent des exclamations involontaires de Luis, que Mercedès voulait dire tout ce qui est excellent.

— Je voudrais vraiment que tu fusses confiée aux soins de celle dont tu parles, afin qu'elle pût amener ton âme si pure à la connaissance de ton Créateur. Cette croix vient de Mercedès, mais ce n'est pas Mercedès; aime-la, bénis-la, et tu feras bien. Passe la chaîne à ton cou, Ozema, car le précieux emblème contribuera à te sauver, si la tempête nous jette à la côte avant le jour. Cette croix est le signe d'un amour immortel!

La jeune fille comprit assez bien, d'autant plus que notre jeune héros l'aidait gracieusement à passer la chaîne à son cou; une fois la chaîne placée en collier, la sainte croix tomba sur son sein. Le changement de la température, aussi bien que le sentiment des convenances, avait engagé l'amiral à donner aux femmes embarquées à son bord d'amples robes de coton, et les belles formes d'Ozema étaient drapées dans une de ces robes; elle en écarta les plis, y passa le bijou, et plaça sur son cœur la petite croix comme un présent de Luis. Le jeune homme n'avait pas songé à la lui donner, il avait eu seulement l'intention de lui prêter, en ce péril extrême, ce que la superstition du siècle lui faisait regarder comme une puissante sauvegarde. Ozema n'était pas très-habile à arranger la robe dont elle commençait seulement à faire usage, quoique son goût naturel lui eût appris à s'en draper gracieusement; le jeune homme l'avait aidée presque machinalement à mettre la croix à sa nouvelle place, lorsque tout à coup un violent roulis le força de soutenir la jeune fille en l'enlaçant de ses bras. Entraînée par le mouvement de la caravelle qui faisait quelquefois tomber les marins eux-mêmes, et probablement aussi cédant à la tendresse de son cœur, Ozema ne s'irrita point de cette liberté, la première que notre héros eût prise; la jeune fille se tint à demi renversée sur ce bras dont elle eût désiré s'assurer à jamais l'appui, elle posa sa tête sur le sein de Luis, les yeux levés et fixés sur le visage du jeune Espagnol.

— Tu es moins alarmée par ce terrible orage que je ne l'aurais présumé, Ozema! Les appréhensions que j'éprouve pour toi m'ont rendu plus malheureux que je ne l'aurais cru possible, et cependant tu ne sembles pas troublée.

— Ozema ne pas être malheureuse — n'avoir pas besoin d'Haïti — de Mattinao — n'avoir besoin de rien — Ozema heureuse maintenant — avoir la croix.

— Puisses-tu! douce et innocente fille, ne jamais éprouver d'autres sentiments! — Aie confiance en ta croix.

— Croix Mercedès — Luis Mercedès — Luis et Ozema garder la croix toujours!

Ce fut peut-être un grand bonheur pour cette innocente fille que *la Nina* plongeât dans ce moment avec une secousse qui mit notre héros dans l'alternative de quitter l'Haïtienne ou de l'entraîner avec lui vers l'endroit où Colomb s'était abrité. Quand il reprit son équilibre, Ozema était rentrée et la porte de la cabine fermée.

— Eh bien, mon fils Luis, nos compagnes sont-elles bien épouvantées? demanda tranquillement Colomb; car, malgré ses préoccupations, il avait remarqué ce qui s'était passé; elles ont du cœur, mais une amazone même pourrait sans déshonneur s'effrayer de cette tempête.

— Elles n'y font pas attention, señor, car je crois que ces sauvages n'ont pas l'idée du danger. L'homme civilisé est tellement au-dessus d'eux, qu'hommes et femmes ont la plus entière confiance dans nos moyens de salut. Je viens de donner une croix à Ozema, lui recommandant de placer en elle toute sa confiance.

— Tu as bien fait: je ne vois pas pour nous tous de plus puissant protecteur. Sancho! tiens autant que possible la proue au vent; plus nous nous éloignons de la côte, moins nous sommes exposés.

Sancho répondit qu'il ferait ce qui lui était ordonné, et la conversation cessa. La rage des éléments, et les efforts immenses qu'avait dû faire *la Nina* pour se maintenir à la surface de l'eau étaient pour tout le monde une source de profondes réflexions.

Ainsi se passa la nuit. Le jour éclaira un sinistre spectacle: on ne pouvait voir le soleil; une épaisse vapeur qu'abaissait la tempête diminuait de moitié, en apparence, la hauteur de la voûte des cieux. Une nappe d'écume ondulait sur l'Océan. On aperçut bientôt une terre haute en travers de la caravelle, et tous les matelots déclarèrent que c'était le roc de Lisbonne. Aussitôt qu'on fut certain du fait l'amiral fit virer de bord la caravelle et gouverna pour entrer dans l'embouchure du Tage. La distance n'était que de vingt milles environ; mais la nécessité de faire face à la tempête et de tenir les voiles au vent rendait la position de la caravelle plus critique qu'elle ne l'avait jamais été. En ce moment on oublia la politique des Portugais, car tout le monde sentait qu'il n'y avait qu'une alternative: un port ou le naufrage.

Une heure plus tard, on était si près de la terre qu'on pouvait y distinguer les hommes et leurs mouvements. Il y a dans l'existence des marins certains instants où ils voient côte à côte la mort et la vie, d'un côté la destruction, de l'autre le salut. A mesure que le navire s'avançait lentement vers le rivage, non-seulement on entendait le bruit effrayant du ressac, mais on voyait aussi à quelle énorme hauteur bondissaient les vagues en battant le rocher. En de telles circonstances, il n'est pas rare de voir des jets d'eau monter à une élévation de cent pieds, et l'écume des mers est souvent portée à une grande distance, dans l'intérieur des terres sous le vent. Lisbonne fait face à toute l'Atlantique, sans îles ni promontoire, et le littoral du Portugal est un des plus dangereux de l'Europe. Les ouragans du sud-ouest, en particulier, parcourant librement une étendue de douze cents lieues, viennent jeter sur cette côte des lames effrayantes. La tempête qui avait assailli nos navigateurs était une des plus fortes, d'autant plus que les ouragans s'étaient rapidement succédé les uns aux autres; les houles, avant d'être calmées, étaient poussées dans une autre direction, ce qui causait cette irrégularité de mouvement si funeste surtout aux petits navires.

— Le temps se met au beau, don Christoval! s'écria Luis lorsqu'ils furent à une portée de mousquet du rocher; encore dix minutes de bonne marche, et tout est fini.

— Tu as raison, mon fils, répondit tranquillement l'amiral; si quelque hasard nous jetait à la côte, là-bas près des rochers, dans dix minutes, deux des planches de *la Nina* ne tiendraient plus entre elles. File en douceur, brave Vicente Yañez, file en douceur. Tout dépend des voiles, et nous pouvons négliger la barre. Nous avançons, Luis; regarde fixement la terre, tu verras notre mouvement.

— C'est vrai, señor; mais la caravelle rase cette pointe à faire peur.

— Ne crains rien, la marche la plus hardie est souvent la plus sûre. C'est un rivage élevé, et nous n'avons besoin que d'un faible tirant d'eau.

Personne ne parlait. La caravelle voguait vers la pointe avec une effroyable vélocité. A chaque minute, on la voyait s'avancer de plus en plus vers le tourbillon qui écumait le long des rochers. *La Nina* l'effleura sans y tomber, et, cinq minutes après, elle entrait en droite ligne dans le Tage. On hissa la grande voile, et les marins, sûrs désormais d'un port, bannirent toute terreur.

Ainsi se termina le plus grand exploit maritime que le monde ait vu. Il est vrai qu'on fit ensuite voile vers Palos, mais le voyage était court, et ne fut marqué par aucun accident. Colomb avait exécuté son vaste projet; ses succès n'étaient plus un secret. On connaît la réception qui lui fut faite en Portugal et les principaux événements qui eurent lieu à Lisbonne. Il jeta l'ancre dans le Tage, le 4 mars, et en partit le 13. Dans la matinée du 14, *la Nina* se trouvait en vue du cap Saint-Vincent, favorisée par une brise légère du nord. Le 15, au lever du soleil, elle fut en vue de la barre de Saltes, après une absence de deux cent vingt-quatre jours seulement.

CHAPITRE XXVI.

Malgré les nobles conceptions qui se rattachaient au voyage que nous avons raconté, malgré la persévérance et le dévouement indispensables à son accomplissement, malgré les magnifiques conséquences d'un si grand succès, il n'attira que faiblement l'attention publique, toujours préoccupée par les tumultueux incidents et par l'actif égoïsme de ce siècle, avant que l'on en connût le résultat. Un mois seulement avant la signature de la convention faite avec Colomb, avait paru le mémorable édit des deux souverains pour l'expulsion des juifs. Ce bannissement d'une si grande partie de la nation espagnole était à lui

seul un événement qui devait détourner les yeux du peuple d'une expédition regardée comme douteuse, et soutenue par des moyens aussi insignifiants que ceux dont disposait le grand navigateur. La fin de juillet avait été prise comme le dernier terme du départ de ces religionnaires persécutés, et ainsi, le jour même où Colomb devait quitter Palos, l'attention de l'Espagne était absorbée par ce qu'on peut appeler une grande calamité nationale. Leur départ fut semblable à la sortie d'Egypte, les routes étant encombrées de fugitifs dont la plupart ne savaient où diriger leurs pas.

Le roi et la reine avaient quitté Grenade en mai, et, après deux mois de séjour en Castille, ils étaient partis pour l'Aragon au commencement d'août. C'est là qu'ils étaient au moment du départ de l'expédition. Ils y avaient passé le reste de la saison, réglant les affaires de haute importance, et désirant probablement ne pas être témoins du triste spectacle qui suivait l'exécution de leur édit, surtout en Castille, où résidaient le plus grand nombre des malheureux juifs. En octobre, les souverains visitèrent la turbulente Catalogne, et passèrent tout l'hiver à Barcelone De graves événements ne cessèrent de les occuper dans cette partie de leurs Etats. Le 7 décembre, une tentative fut dirigée contre la vie du roi, et l'assassin lui fit au cou une blessure profonde sans être mortelle. Tout le temps que la vie du roi parut en danger, Isabelle veilla à son chevet avec la sollicitude d'une épouse dévouée, songeant plus à son affection qu'à son agrandissement politique; puis, vinrent les interrogatoires qu'on fit subir au coupable; car on soupçonne toujours en pareil cas des complots, quoique l'histoire démontre que ces attentats sont plus souvent le résultat du fanatisme individuel que des conspirations.

Isabelle, qui plaignait les juifs contre lesquels ses croyances religieuses l'avaient déterminée à sévir, n'eut point à pleurer la perte de son époux; Ferdinand se rétablit par degrés. Toutes ces circonstances et l'administration générale du royaume avaient fait perdre de vue le voyage à la reine elle-même; quant à Ferdinand, il considérait depuis longtemps comme perdu l'argent qu'il y avait consacré.

Le printemps embaumé du Midi venait de commencer, et la fertile province de Catalogne était déjà embellie de la fraîche verdure de la fin de mars. Le roi avait depuis quelques semaines repris ses occupations, et Isabelle, délivrée de ses alarmes d'épouse, était rentrée dans le cours paisible de ses devoirs et de ses actes de bienfaisance habituels. Elle venait d'éprouver les soucis qui s'attachent à la grandeur, et aspirait au repos domestique. Jamais elle n'avait plus constamment vécu avec ses enfants et ses confidents, quoiqu'elle eût un penchant naturel pour ce genre de vie. Sa première amie, la marquise de Moya, était toujours auprès de sa personne, et Mercédès passait presque tout son temps soit avec la reine, soit avec ses enfants.

Un soir, vers la fin de mai, il y avait eu une petite réception, et Isabelle, joyeuse d'échapper au cérémonial, s'était retirée dans son appartement pour jouir de la conversation de ceux qu'elle aimait. Il était près de minuit, et le roi travaillait comme de coutume dans un cabinet voisin. Outre les membres de la famille royale et doña Béatrix avec son aimable pupille, il y avait là l'archevêque de Grenade, Luis de Saint-Angel et Alonzo de Quintanilla. Ces deux derniers avaient été mandés par le prélat pour discuter une question de finances ecclésiastiques en présence de leur illustre maîtresse. Toute affaire était finie, et Isabelle rendait le cercle agréable par la condescendance d'une princesse et l'aménité d'une femme.

— A-t-on de récentes nouvelles de ces malheureux hébreux, monseigneur l'archevêque? demanda Isabelle repentante d'une rigueur à laquelle ses confesseurs l'avaient poussée. Nos prières les accompagnesont, quoique notre politique et nos devoirs aient exigé leur expulsion.

— Señora, répondit Fernand de Talavera, ils ont sans doute été servir Mammon chez les Maures et les Turcs, comme ils le servaient en Espagne. Que votre altesse ne s'inquiète plus de ces descendants des ennemis du Christ, qui, en supposant qu'ils souffrent, souffrent justement pour expier l'horrible crime de leurs ancêtres. Demandons plutôt, ma gracieuse maîtresse, aux señores Saint-Angel et Quintanilla ce qu'est devenu leur favori Colomb, le Génois, et quand ils comptent le voir revenir traînant par la barbe le grand khan captif?

— Nous l'avons perdu de vue, saint prélat, répondit vivement de Saint-Angel, depuis son départ des Canaries!

—Des Canaries! interrompit la reine un peu surprise. A-t-on reçu des nouvelles de ce pays?

— Des nouvelles verbales, señora; aucune lettre n'est parvenue en Espagne, que je sache. Mais le bruit a couru en Portugal que l'amiral avait mouillé à Gomera et à Ténériffe, où il a éprouvé des obstacles et d'où il est parti bien vite, se dirigeant à l'ouest. Depuis ce temps, on ignore le sort des caravelles.

— Qui vous garantit, monseigneur l'archevêque, dit Quintanilla, que les aventuriers ne reviendront pas?

— Un Génois qui tient de leurs altesses le titre d'amiral, señores, n'est pas disposé à se débarrasser de sa dignité! reprit le prélat riant sans trop d'égards pour les concessions de la reine en faveur de Colomb. On ne renonce pas au rang, à l'autorité, aux appointements, quand on peut les garder en se tenant éloigné du pouvoir dont ils émanent.

— Tu es injuste envers le Génois, et tu portes sur lui un jugement téméraire, répondit la reine; en vérité, j'ignorais ces nouvelles des Canaries, et je me réjouis qu'il soit allé si loin sans accident. Les orages de ces jours derniers n'ont-ils pas été terribles, señor de Saint-Angel?

— Si terribles, señora, que j'ai entendu des marins, à Barcelone, jurer que de mémoire d'homme on n'en avait vu de semblables. Si les chances sont contraires à Colomb, j'espère que cette circonstance le rendra excusable, quoique je doute qu'il soit à portée des tempêtes de nos parages.

— Vous croyez? s'écria l'archevêque; vous verrez qu'il a mouillé dans quelque fleuve de l'Afrique, et que nous aurons, à cause de lui, des débats avec Juan II de Portugal.

— Voici le roi qui nous donnera son avis, interrompit Isabelle; depuis longtemps je n'avais entendu le nom de Colomb! Avez-vous totalement oublié notre amiral génois, don Fernand?

— Avant de m'interroger sur une affaire aussi ancienne, réplique le roi en souriant, permettez-moi de vous questionner sur un point d'étiquette. Combien y a-t-il de temps que votre altesse tient une cour et reçoit passé l'heure de minuit?

— Vous appelez cette réunion une cour, señor? il n'y a ici que nos chers enfants, Béatrix et sa pupille, avec le bon archevêque et deux de vos fidèles serviteurs.

— C'est vrai, mais vous oubliez les antichambres et ceux qui attendent votre bon plaisir pour entrer.

— Personne ne peut attendre à cette heure indue; vous plaisantez assurément, señor.

— Alors votre page, Diego de Ballesteros, m'a fait un faux rapport. Ne voulant pas troubler vos entretiens, il est venu me dire qu'un individu d'une tournure étrange insistait pour obtenir une entrevue de la reine. Ce qu'il m'a dit des manières de cet homme est si singulier, que j'ai ordonné de l'introduire, et je viens assister à votre entrevue. Il jure, dit le page, que toutes les heures lui sont indifférentes, et que la nuit et le jour sont également faits pour notre usage.

— Cher don Fernand, c'est peut-être une trahison!

— Ne crains rien, Isabelle, les assassins n'ont pas tant d'audace, et les bonnes épées de ces gentilshommes suffiraient pour nous protéger. Silence! j'entends des pas, et nous devons paraître calmes, même si nous appréhendons quelque chose.

La porte s'ouvrit, et Sancho Mundo parut en présence des souverains. L'air et l'allure de ce singulier personnage étonnèrent et divertirent la compagnie, et tous les yeux se fixèrent sur lui. Il était d'autant plus remarquable, qu'il s'était paré de divers ornements des Indes prétendues, et entre autres de plusieurs cercles d'or. Mercédès seule reconnut sa profession à son costume, se leva involontairement, joignit les mains avec énergie, et laissa échapper un faible cri. La reine s'aperçut de cette pantomime, et devina ensuite la vérité.

— Je suis la reine Isabelle, dit-elle, et tu es un envoyé de Colomb le Génois.

Sancho, qui avait eu beaucoup de peine à obtenir audience, maintenant qu'il y était parvenu, prit la chose avec son sang-froid naturel. Son premier acte fut de tomber à genoux, comme Colomb lui avait recommandé de le faire. Il faisait usage de la plante d'Haïti et de Cuba, et était le premier marin qui eût jamais chiqué. L'habitude s'était déjà tellement enracinée chez lui, qu'avant de répondre, et dès qu'il eut accepté cette position nouvelle pour lui, il jugea à propos de garnir le coin de sa bouche d'un rouleau de la plante attrayante. Puis, rajustant sa garde-robe, car il portait sur lui tout ce qu'il avait d'habits décents, il se disposa à faire une réponse convenable.

— Señora, doña, votre altesse, tout le monde aurait pu le voir au premier coup d'œil, je suis Sancho Mundo de la porte du chantier, un des plus fidèles sujets et marins de l'Excellence, de votre altesse, né et domicilié à Moguer.

— Tu viens de la part de Colomb?

— Oui, señora, mille remercîments à votre altesse. Don Christoval m'a envoyé de Lisbonne, jugeant que ces coquins de Portugais se défieraient moins d'un simple marin comme moi que de vos courriers bottés de tous les jours. C'est une route fatigante, et il n'y a pas, entre les écuries de Lisbonne et le palais de Barcelone, une mule qui soit digne d'être montée par un chrétien.

— Alors, tu as des lettres? On n'a pas pu te charger d'autre chose.

— A ce sujet votre altesse est dans l'erreur, quoique ma charge de doublons soit moins lourde qu'à mon départ. Par la messe! les aubergistes m'ont pris pour un grand d'Espagne, à en juger par la façon dont ils m'ont rançonné!

— Donne de l'or à cet homme, bon Alonzo, il veut avoir son salaire avant de parler.

Sancho compta froidement les pièces qu'on lui mit dans la main; et trouvant qu'elles excédaient de beaucoup ce qu'il avait espéré, il ne vit aucun motif pour ne point s'acquitter de sa commission.

— Parle! s'écria le roi; tu te joues de nous, quand tu nous dois obéissance.

La voix perçante de Ferdinand produisit plus d'effet sur Sancho que les doux accents d'Isabelle, quoique la grossière nature du matelot eût été impressionnée par la beauté imposante de la reine.

— Si votre altesse daigne me faire savoir ce qu'elle désire apprendre, je parlerai volontiers.

— Où est Colomb? demanda Isabelle.

— Il était dernièrement à Lisbonne, señora; mais je pense qu'il est présentement à Palos de Moguer ou dans les environs.

— Où a-t-il été?

— A Cipango et dans les Etats du grand khan, à quarante jours de marche de Gomera; et c'est un pays excellent et d'une beauté merveilleuse.

— Tu ne peux... tu n'oserais pas te moquer de nous! Pouvons-nous avoir confiance en tes paroles?

— Si votre altesse connaissait Sancho Mundo, elle n'exprimerait pas ce doute; je vous dis, señora, vous tous très-nobles dames et cavaliers, que don Christoval Colomb a découvert l'autre côté de la terre, que nous savons maintenant être ronde, puisque nous en avons fait le tour. Il a reconnu que l'étoile polaire voyageait dans les cieux comme une commère qui va semant des cancans; il a pris possession d'îles aussi grandes que l'Espagne, où l'or croît, et où, avec le temps, la sainte Eglise pourra s'employer à faire des chrétiens.

— La lettre, Sancho, donne-moi la lettre! Colomb ne t'a pas envoyé pour faire un rapport verbal.

Le matelot déploya plusieurs enveloppes de toile et de papier, prit la missive de Colomb et, sans se lever, il la présenta à la reine, lui donnant la peine de faire quelques pas en avant pour la recevoir. Les nouvelles étaient si inattendues et si surprenantes que personne ne prit la parole, excepté Isabelle. Sancho s'étant ainsi acquitté d'une tâche qu'on lui avait confiée à cause de son caractère et de son extérieur, qui le garantissaient d'un vol et d'une arrestation, s'affermit tranquillement sur ses genoux, car on lui avait enjoint de ne pas se relever sans un ordre exprès; et tirant l'or qu'il avait reçu, il se mit à le compter. Isabelle absorbant toute l'attention, les mouvements du marin ne furent point remarqués. La reine ouvrit la lettre, que ses regards dévorèrent ligne par ligne. Comme toutes celles de Colomb, la missive était longue, et il fallut plusieurs minutes pour la lire. Pendant cet intervalle, personne ne remua, et tous les yeux demeurèrent attachés sur l'éloquente physionomie d'Isabelle; on y voyait l'animation du plaisir et de la surprise et d'une sainte extase. Quand elle eut achevé, Isabelle leva les yeux vers le ciel, joignit les mains avec force, et s'écria :

— Non pas à nous, mais à vous seul, Seigneur, appartient tout l'honneur de cette miraculeuse découverte, avec les avantages de cette grande preuve de votre bonté et de votre puissance.

En disant ces mots, elle retomba sur son siége et fondit en larmes. Ferdinand poussa une légère exclamation aux paroles de sa royale épouse, lui ôta doucement la lettre des mains, et la lut avec soin et attention. Rarement le cauteleux roi d'Aragon fut plus ému, du moins en apparence, qu'en cette occasion. Sa figure exprima d'abord l'étonnement, puis le désir, pour ne pas dire l'avidité, et enfin une joie sans contrainte et sans bornes.

— Brave Luis de Saint-Angel, s'écria-t-il, et très-honnête Alonzo de Quintanilla, voici des nouvelles qui doivent vous être agréables; toi aussi, saint prélat, tu te réjouiras des glorieuses acquisitions de l'Eglise, quoique tu ne fusses pas jadis partisan du Génois. Nos prévisions sont plus que réalisées, car Colomb a véritablement découvert les Indes, augmenté nos Etats, et agrandi notre puissance de la manière la plus inouïe.

Don Ferdinand ne montrait guère tant d'agitation, et il sembla s'apercevoir qu'il venait de sortir de son caractère; car il s'avança vers la reine, la prit par la main, et la conduisit dans son cabinet de travail. En sortant du salon, il indiqua d'un signe aux trois nobles qu'ils pouvaient assister à la conférence. Le roi fit ce geste machinalement plutôt que dans une intention quelconque, car il éprouvait un trouble inaccoutumé.

Les infants se retirèrent peu après le roi et la reine, et la marquise de Moya, Mercedès et Sancho demeurèrent seuls dans le salon. Sancho restait toujours à genoux, quoique inattentif à ce qui se passait, tant il était occupé de sa situation et de ses motifs particuliers de contentement.

— Tu peux te lever, mon ami, dit doña Béatrix, leurs altesses ne sont plus présentes.

Sancho quitta son humble posture, essuya ses genoux avec quelque soin, et regarda autour de lui avec le maintien qu'il avait quand il étudiait les cieux en mer.

— Tu étais de la compagnie de Colomb, mon ami, vu la manière dont tu as parlé et le message dont l'amiral t'a chargé?

— Vous pouvez le croire, señora, Votre Excellence, car presque tout mon temps se passait à la barre, à trois brasses du lieu qu'affectionnait don Christoval et le señor de Muñoz, et qu'ils ne quittaient jamais, si ce n'était pour dormir, et encore pas toujours.

— Il y avait à bord un señor Muñoz? reprit la marquise faisant signe à sa pupille de maîtriser ses émotions.

— Oui, señora, et un señor Gutierrez, et un certain don.... n'importe quoi, et tous les trois n'occupaient pas plus de place qu'un seul matelot. Dites-moi, je vous prie, honorable et aimable señora, y a-t-il quelque part, à la cour de notre gracieuse reine, une certaine dame Béatrix de Cabrera, marquise de Moya, et de l'illustre maison de Cabrera?

— C'est moi, et tu as un message pour moi de ce même señor de Muñoz dont tu viens de parler?

— Je ne m'étonne plus qu'il y ait de grands seigneurs avec de belles dames, et de pauvres marins avec des femmes que personne n'envie. A peine puis-je ouvrir la bouche, qu'on sait déjà ce que je vais dire, et c'est ce savoir qui fait les uns grands et les autres petits! Par la messe! don Christoval lui-même aurait besoin de tout son esprit s'il venait à Barcelone.

— Parle-nous de ce Pedro de Muñoz, puisque ton message est pour moi.

— Je vous entretiendrai donc, señora, de votre brave neveu, le comte de Llera, qui a sur la caravelle deux autres noms, dont l'un est faux, et dont l'autre est encore moins vrai.

— On connaît donc la véritable qualité de mon neveu, beaucoup de gens possèdent-ils son secret?

— Certainement, señora; lui, premièrement; secondement, don Christoval; troisièmement, moi-même; quatrièmement, maître Alonzo Pinzon, s'il est encore de ce monde, ce qui n'est guère probable. Votre Seigneurie sait aussi le mystère qui ne doit pas être étranger à cette charmante señorita.

— Assez; je crois que le secret n'est pas public, sans pouvoir m'expliquer comment un homme de ta classe s'en est rendu maître. Parle-moi de mon neveu, et, s'il a écrit, donne-moi la lettre.

— Señora, don Luis a appris mon départ trop tard pour avoir le temps de vous écrire. L'amiral a confié à sa garde les princes et les princesses qu'il a amenés d'Hispaniola, et il a trop à faire pour barbouiller du papier; autrement, il aurait écrit des pages entières à une tante aussi respectable que vous.

— Des princes et des princesses! Que voulez-vous dire, mon ami, par des termes aussi fastueux?

— Rien sinon que nous avons amené plusieurs de ces grands personnages pour rendre hommage à leurs altesses. Nous ne hantons pas le fretin, señora, mais les plus nobles princes et les plus belles princesses de l'Orient.

— Serait-il vrai que des personnes d'un si haut rang fussent revenues avec l'amiral?

— C'est hors de doute, señora, et il y a une dame d'une beauté si rare qu'elle éclipserait les plus jolies Castillanes : c'est l'amie et la favorite de don Luis.

— De qui parles-tu, demanda doña Béatrix du ton hautain qu'elle prenait quand elle voulait une réponse immédiate, quel est le nom de cette princesse, et d'où vient-elle?

— Son nom, Votre Excellence, est doña Ozema de Haïti, pays dont son frère, don Mattinao, est cacique ou roi. La señora Ozema est l'héritière présomptive. Don Luis et votre humble serviteur ont rendu visite à cette cour.

— Ce récit n'est pas probable! Don Luis aurait-il choisi un compagnon tel que toi?

— Pensez-en ce que vous voudrez, señora, c'est aussi vrai que nous sommes à la cour de Ferdinand et de doña Isabelle. Vous devez savoir, illustre marquise, que le jeune comte a longtemps rôdé au milieu de nous autres marins. Un certain Sancho Mundo, de Moguer, a fait un voyage avec lui, et c'est ainsi que nous nous sommes connus. Je connaissais le secret du gentilhomme, et il est devenu l'ami de Sancho. Quand don Luis a visité don Mattinao le cacique, mot qui signifie votre altesse dans la langue d'Orient, Sancho devait le suivre, et Sancho l'a suivi. Quand le roi Caonabo est descendu des montagnes pour enlever malgré elle la princesse doña Ozema, tout ce qui restait à faire au comte de Llera et à son ami Sancho de la porte du chantier, c'était de la défendre contre toute l'armée. Nous l'avons fait, señora, et nous avons remporté une aussi grande victoire que celles de don Ferdinand, notre souverain maître, sur les Maures.

— Et vous avez enlevé vous-même la princesse, à ce qu'il paraîtrait! Ami Sancho de la porte du chantier, puisque ainsi l'on te nomme, ce conte est ingénieux, mais il manque de vraisemblance. Si j'usais de justice envers toi, honnête Sancho, je te ferais donner les étrivières pour te payer de tes inventions.

— Cet homme répète ce qu'on lui a enseigné, dit Mercedès d'une voix faible et mal assurée. Je crains, señora, qu'il n'y ait que trop de vérité dans son récit.

— Vous n'avez pas besoin de vous alarmer, belle señorita, reprit Sancho sans être déconcerté par la menace de la marquise, puisque la bataille a été livrée, que la victoire a été gagnée, et que les deux héros s'en sont tirés sans blessure. Cette illustre señora, à laquelle je pardonne tout, en paroles, bien entendu, vu qu'elle est la tante de mon meilleur ami, se rappellera que les Haïtiens ignorent l'usage de l'arquebuse, au moyen de laquelle nous avons vaincu Caonabo; et, en même temps, que don Luis, armé seulement de sa bonne lance, a rompu de nombreuses colonnes de Maures.

— Oui, répondit doña Béatrix, mais il était alors en selle, bardé de fer, et portait l'arme qui a désarçonné Monjo de Ojeda!

— As-tu véritablement emmené avec toi la princesse dont tu fais mention? demanda Mercedès avec vivacité.

— Je le jure, señora et señorita, dames si illustres toutes deux, par la sainte mère et tous les saints du calendrier! C'est de plus une princesse qui surpasse en beauté les filles de notre propre reine, si ce sont les belles dames qui viennent de sortir, comme je le suppose.

— Sors d'ici, misérable! s'écria Béatrix indignée; assez sur ce sujet! Je m'étonne que mon neveu emploie pour messager un homme aussi hardi dans ses propos. Va, et apprends d'ici à demain à être plus retenu, ou la faveur de ton amiral ne sauvera pas tes os. Mercedès, il est tard, allons nous reposer.

Sancho fut aussitôt laissé seul, et au bout d'une minute, un page vint lui indiquer l'endroit où il devait passer la nuit. Le vieux marin avait murmuré entre ses dents de l'humeur de la tante de don Luis, compté de nouveau son or, et il allait prendre possession de son lit, quand le même page vint l'inviter à une nouvelle entrevue. Sancho, qui établissait peu de différence entre le jour et la nuit, fit d'autant moins d'objections qu'on lui annonça que sa présence était requise par l'aimable señorita dont la douce voix lui était allée au cœur. Mercedès, après avoir quitté sa tutrice, reçut son hôte dans un petit salon de son appartement. Sa figure était colorée, son œil brillant, et tout son extérieur eût signalé une vive anxiété à un homme plus habile à découvrir les émotions féminines.

— Tu as fait un long et pénible voyage, Sancho, dit notre héroïne, et je te prie d'accepter cet or comme preuve de l'intérêt que j'ai pris aux grandes nouvelles dont tu es porteur.

— Señorita! s'écria Sancho affectant de l'indifférence pour les doublons qui tombaient dans sa main, j'espère que vous ne me regardez pas comme un mercenaire; l'honneur d'être messager de l'amiral et d'être admis à causer avec des dames aussi illustres me dédommage amplement de mes peines.

— Cependant, tu peux avoir besoin d'argent, et tu ne refuseras pas celui que t'offre une dame.

— J'accepterai par cette raison, doña señorita, quand il y en aurait deux fois plus.

A ces mots, Sancho plaça l'argent, avec une résignation convenable, à côté de celui qu'il avait reçu par ordre de la reine. Mercedès se trouva dans la situation à laquelle s'exposent ceux qui entreprennent une tâche au-dessus de leurs forces; en d'autres termes, maintenant qu'elle avait le moyen d'éclaircir ses doutes, elle hésitait à l'employer.

— Sancho, dit-elle enfin, tu as accompagné le señor Colomb dans ce voyage extraordinaire, et tu dois savoir beaucoup de choses curieuses pour nous, qui sommes restées en Espagne. Tout ce que tu as dit des princes et des princesses est-il vrai?

— Aussi vrai qu'une histoire, señorita. Par la messe, quiconque a assisté à une bataille ou à quelque grande aventure, et en lit ensuite le récit, reconnaîtra bientôt la différence qui existe entre le fait et la chose racontée. J'étais...

— Peu m'importent tes autres aventures, bon Sancho, parle-moi seulement de celles-ci: existe-t-il vraiment un prince Mattinao et une princesse Ozema, sa sœur, qui ont suivi l'amiral en Espagne?

— Je ne dis pas cela, belle señorita; car don Mattinao est resté pour gouverner son peuple. Sa charmante sœur a suivi seule don Christoval et don Luis de Palos.

— Suivi! l'amiral et le comte de Llera possèdent-ils donc assez d'influence sur les dames du sang royal pour les déterminer à abandonner leur patrie et à les suivre sur une terre étrangère?

— Señorita, cela vous paraît contraire aux usages de la Castille, du Portugal ou même de la France; mais Haïti n'est pas encore un pays chrétien, et une princesse n'y est guère au-dessus d'une noble dame de Castille; elle est même inférieure sous le rapport de la toilette. Cependant, une princesse est une princesse, et une belle princesse est une belle princesse. Doña Ozema, dont il s'agit, est une merveilleuse créature; elle commence à babiller le castillan comme si elle avait été élevée à Tolède ou à Burgos. Mais don Luis est un maître très-encourageant, et sans doute qu'il lui a fait faire beaucoup de progrès, tandis qu'il était seul avec elle dans son palais, avant que ce diable incarné de don Caonabo vînt pour l'enlever, avec ses gens.

— Cette princesse est-elle chrétienne, Sancho?

— Pas encore, doña señorita; mais elle commence à le devenir, car je lui ai vu au cou une croix, petite à la vérité, mais d'un grand prix. C'est un présent du noble comte de Llera.

— Une croix, Sancho! interrompit Mercedès, presque hors d'haleine et s'efforçant de cacher son émotion aux yeux du vieux timonier; don Luis est-il parvenu à lui faire accepter une croix?

— Oui, señorita, une croix de pierres précieuses, qu'il portait auparavant à son cou.

— N'étaient-ce pas des turquoises montées en or?

— Je puis répondre de l'or, señora, mais j'ai très-peu de connaissances en fait de pierres précieuses. Cependant, le ciel de Haïti n'est pas plus bleu que les pierres de cette croix; doña Ozema l'appelle Mercedès, et je comprends par là qu'elle invoque pour le salut de son âme les miséricordes du divin supplice[1].

— Cette croix est-elle donc assez dépréciée pour être devenue le sujet des entretiens des hommes de ta classe?

[1] *Mercedès* signifie en espagnol miséricorde. (Note du traduct.)

— Ecoutez, señorita, à bord d'une caravelle et sur une mer houleuse, un homme comme moi est plus estimé qu'à Barcelone et sur la terre ferme. Nous sommes allés à Cipango pour y planter la croix et faire des chrétiens; ce cadeau était donc dans notre rôle. Quant à doña Ozema, elle m'estime d'une estime particulière, parce que j'ai réussi à la sauver des mains de Caonabo; aussi m'a-t-elle montré la croix le jour où nous avons jeté l'ancre dans le Tage, juste avant que l'amiral m'envoyât auprès de son altesse, puis elle a baisé la croix, l'a serrée contre son cœur et l'a nommée Mercedès.

— C'est étrange. Sancho, cette princesse a-t-elle une suite proportionnée à son rang et à sa dignité?

— Vous oubliez, señorita, que *la Niña* n'est qu'un petit bâtiment, comme son nom l'indique, et il n'y aurait pas assez de place pour un grand nombre de dames. Les seigneurs don Christoval et don Luis sont assez honorables pour composer à eux seuls la cour de la princesse; et, pour en avoir une autre, Ozema doit attendre que notre gracieuse reine l'ordonne. D'ailleurs les dames haïtiennes sont plus simples que les Espagnoles, et dans ce climat brûlant, la plupart regardent les vêtements comme une superfluité.

Ce dernier détail blessa Mercedès, qui parut n'y point croire; mais sa curiosité était trop vivement excitée pour qu'elle renvoyât Sancho sans le questionner davantage.

— Et don Luis de Bobadilla a toujours été avec l'amiral prêt à lui porter secours, et le premier dans tous les hasards?

— Señorita, vous parlez de don Luis comme si vous aviez fait partie de l'expédition. Si vous l'aviez vu frapper les gens de Caonabo et les tenir en respect, ayant auprès de lui doña Ozema, derrière les rochers, vos beaux yeux auraient versé des larmes d'admiration.

— Doña Ozema près de lui! derrière les rochers! des assaillants tenus en respect!

— Oui, señora, vous parlez comme un livre; mais doña Ozema ne se contenta point de rester derrière les rochers, car lorsque la grêle de flèches s'est épaissie, elle s'est précipitée au-devant du comte et a forcé l'ennemi à se retirer de peur de tuer celle pour laquelle il se battait. Elle a ainsi sauvé la vie de son chevalier!

— Elle lui a sauvé la vie! la vie de don Luis de Bobadilla! une princesse indienne!

— Comme vous dites, et c'est une noble fille, si j'ose parler aussi légèrement d'une personne de son rang. Le jeune comte m'a répété mille fois après que les flèches étaient en nuées si épaisses, qu'une retraite ne l'eût point déshonoré, et qu'il eût perdu la vie sans la résolution opportune de doña Ozema. C'est une créature rare, señorita, et vous l'aimerez comme une sœur quand vous la connaîtrez.

— Sancho, dit notre héroïne, rouge comme le ciel du matin, tu as dit que le comte de Llera t'avait chargé d'une commission pour sa tante; ne t'a-t-il rien dit de plus?

— Rien, señorita.

— En es-tu certain, Sancho? recueille bien tes souvenirs; ne t'a-t-il point fait mention d'un autre nom?

— Non, je le pourrais jurer; il est vrai que don Luis, ou le vieux timonier Diego, m'a parlé d'une certaine Clara qui tient à Barcelone une auberge où le vin est excellent; mais je crois que c'est plutôt Diego que le comte, car celui-ci s'occupe peu de choses pareilles.

— Tu peux te retirer, Sancho, dit Mercedès d'une voix faible; nous te reverrons demain.

Sancho ne fut point fâché d'être congédié, et il retourna à son lit, se doutant peu du mal qu'il avait fait en mêlant dans son récit la vérité à l'exagération.

CHAPITRE XXVII.

La nouvelle du retour de Colomb et de ses importantes découvertes se répandit en Europe avec la rapidité de l'incendie. Ce fut bientôt, de l'avis général, le principal événement de l'époque. Pendant plusieurs années, ou jusqu'à la découverte de la mer Pacifique par Nuñez de Balboa, on crut qu'on était arrivé aux Indes par l'ouest, et le problème de la sphéricité de la terre fut regardé comme résolu par une démonstration physique. Les merveilleux détails du voyage, la fertilité du sol de l'Orient, la douceur de son climat, ses richesses en or, en perles et en épices; les curiosités que l'amiral avait rapportées comme preuves de son succès, furent l'intarissable sujet de tous les entretiens.

Les Espagnols avaient fait des efforts de plusieurs siècles pour chasser les Maures de la Péninsule; mais, comme leur expulsion tant désirée avait été le résultat d'une longue lutte, ce succès complet semblait peu de chose comparativement à l'auréole de gloire qui rayonnait tout d'un coup autour des découvertes occidentales. Bref, les dévots s'applaudissaient de la future propagation de l'Evangile; les avares rêvaient d'inépuisables monceaux d'or; les politiques calculaient l'accroissement de la puissance espagnole; les savants se félicitaient du triomphe de l'esprit sur l'ignorance et les préjugés, et comptaient sur de nouvelles sources de connaissances; et les ennemis de l'Espagne s'étonnaient et n'osaient manifester leur jalousie.

Les premiers jours qui suivirent l'arrivée du courrier de Colomb furent donnés à la joie et à la curiosité. On lui répondit en l'invitant à venir promptement; on lui conféra des honneurs; son nom remplit

toutes les bouches, et sa gloire fut dans le cœur de tous les fidèles Espagnols. On donna l'ordre de faire les préparatifs d'un nouveau voyage, et l'on ne s'occupa que de la découverte et de ses conséquences. Au bout d'un mois, l'amiral arriva à Barcelone suivi de sept des Indiens qu'il avait embarqués. On lui rendit les plus grands honneurs; les souverains le reçurent sur un trône placé dans une salle d'audience, se levèrent à son approche, et exigèrent qu'il demeurât assis, distinction qui n'était ordinairement accordée qu'aux princes de sang royal. L'amiral raconta l'histoire de son voyage, montra les objets curieux qu'il avait rapportés, et développa les avantages sur lesquels il comptait; puis tous les assistants s'agenouillèrent, et le *Te Deum* fut chanté par les chœurs de la chapelle royale. Le sévère Ferdinand lui-même fondit en larmes de joie à ce don magnifique et inattendu du ciel.

Pendant longtemps Colomb fut le point de mire de tous les yeux, et on ne cessa de lui témoigner des égards jusqu'à son second voyage en Orient, comme on disait alors.

Quelques jours avant l'arrivée de l'amiral à la cour, don Luis de Bobadilla parut à Barcelone; dans une circonstance ordinaire tous les mouvements d'un homme comme don Luis auraient été avidement suivis par les courtisans, mais la grande expédition faisait tout oublier. Le jour de la réception de Colomb il se montra dans la salle d'audience revêtu d'un riche costume, et aucun noble Espagnol ne fit plus d'honneur à sa condition par sa bonne mine et son maintien. On observa qu'Isabelle lui sourit durant la cérémonie: mais plus d'un observateur impartial remarqua combien la gravité de la favorite de la reine contrastait avec la joie universelle, ce qui fut attribué à l'indigne conduite de son neveu. Personne ce jour-là ne regarda don Luis avec plus de plaisir que Sancho, qui était resté à Barcelone pour partager les honneurs de son chef, et qui, en raison de ses services, fut autorisé à se placer parmi les courtisans. La manière dont il employait la nouvelle plante appelée tabac n'excita pas médiocrement l'admiration, et une quinzaine de ses voisins se donnèrent de violentes nausées en essayant de suivre son exemple. Un de ses exploits eut un caractère si bizarre et en même temps si conforme à l'esprit de cette époque, qu'il mérite d'être rapporté en détail.

La réception était terminée, et Sancho quittait la salle avec la foule, quand il fut accosté par un homme d'une quarantaine d'années, bien vêtu et de manières agréables, qui le pria d'honorer de sa présence une légère collation, comme on en avait préparé pour l'amiral et ses amis. Sancho, peu accoutumé à être traité en personnage de distinction, se garda bien de refuser et fut à l'instant conduit dans une chambre du palais, où il trouva une vingtaine de jeunes gentilshommes assemblés pour lui faire honneur; car on s'estimait heureux ce jour-là à Barcelone de pouvoir accaparer même un des plus obscurs compagnons de Colomb. Dès que Sancho et son introducteur eurent paru, les jeunes seigneurs castillans les entourèrent. Sancho fut accablé de protestations d'admiration, et plusieurs des assistants adressèrent des questions empressées à l'autre personnage, qu'ils appelaient señor Pedro, señor Martir et parfois señor Pedro Martir. C'était l'historien qui nous est connu aujourd'hui sous le nom de Pierre-Martyr, Italien, aux soins duquel Isabelle avait confié l'éducation de la plupart des jeunes seigneurs de la cour. La présente entrevue avait pour but de satisfaire la curiosité naturelle de ces derniers, et Sancho avait été choisi à cette intention, par la raison que, faute de mieux, on dut se contenter des renseignements fournis par des inférieurs.

— Félicitez-moi, señores, s'écria Pedro Martir aussitôt qu'il eut trouvé l'occasion de placer une phrase; félicitez-moi, puisque mon succès a dépassé nos espérances. Quant au Ligurien même et à ses officiers, ils sont entre les mains des plus illustres de l'Espagne. Mais voici un digne pilote, sans doute le second en autorité à bord de l'une des caravelles, qui a bien voulu nous faire l'honneur de s'asseoir à notre table. Je l'ai arraché aux instances d'une multitude de solliciteurs, et je n'ai pas encore eu l'occasion de lui demander son nom, qu'il va nous apprendre lui-même.

Sancho prit un air de dignité, et déjà familiarisé avec sa nouvelle vocation par les mille interrogatoires qu'il avait eu à subir depuis un mois, il se disposa à montrer ce qu'un homme pouvait avoir acquis d'instruction en allant aux Indes.

— On me nomme Sancho Mundo, señores, à votre service, quelquefois Sancho de la porte du chantier; mais j'aimerais mieux être appelé Sancho des Indes, à moins qu'il ne convînt à Son Excellence don Christoval de prendre ce titre : ses droits sont mieux fondés que les miens.

Quelques-uns protestèrent que les siens étaient solidement établis, et l'on présenta à Sancho de la porte du chantier plusieurs jeunes gens des premières familles de Castille. Quand les Mendoza, les Guzman, les Cerda, les Toledo présents eurent eu l'honneur de faire connaissance avec cet humble marin, toute la société se rendit dans la salle à manger, où l'on avait préparé un banquet qui donnait une haute idée des cuisiniers de Barcelone. Rien ne put déterminer Sancho à rompre le silence pendant le repas et à s'écarter de ses devoirs gastronomiques, pour lesquels il professait une espèce de vénération religieuse. Une seule fois, serré de trop près, il mit de côté son couteau et sa fourchette, et fit cette réponse solennelle :

— Señores, je regarde la nourriture comme un présent de Dieu à l'homme, et je tiens qu'il est irrévérencieux de causer trop quand les bienfaits de la table nous invitent à rendre hommage à ce grand dispensateur. Don Christoval partage cette manière de voir, je le sais, et tous ses compagnons suivent l'exemple d'un chef qu'ils aiment et qu'ils vénèrent. Dès que je serai prêt à converser, señores hidalgos, je m'empresserai de vous en instruire, et alors que Dieu vienne en aide à mon ignorance et à ma simplicité!

Après cette allocution, on attendit que l'appétit de Sancho fût satisfait. Au dessert, il s'écarta un peu de la table, et annonça qu'il pouvait entamer l'entretien.

— Je ne me pique point d'instruction, señor Pedro Martir; mais j'ai vu ce que j'ai vu, et un marin sait aussi bien ce qu'il sait qu'un docteur de Salamanque. Interrogez-moi donc, et attendez de moi les réponses que peut faire un homme pauvre mais honnête.

En ce moment, on accueillait avec joie les moindres renseignements qu'on pouvait dire de première main. Le savant Pedro Martir commença son enquête aussi simplement et aussi directement qu'il avait été invité à le faire.

— Eh bien! señor, dit-il en commençant, nous désirons nous éclairer sur quelques points de tous les prodiges dont vous avez été témoin dans ce voyage; dites-nous, je vous prie, lequel a fait le plus d'impression sur votre esprit et vous a frappé comme le plus remarquable.

— Je ne vois rien de comparable à la trompeuse variation de l'étoile polaire, dit vivement Sancho : cette étoile a toujours été considérée par nous autres marins comme aussi immobile que la cathédrale de Séville; mais dans ce voyage, on l'a vue changer de place par suite de l'inconstance des vents.

— C'est vraiment miraculeux! s'écria Pedro Martir, qui ne savait comment prendre cette assertion. Peut-être y a-t-il quelque méprise, maître Sancho, et vous n'êtes pas accoutumé aux recherches sidérales.

— Demandez à don Christoval; quand il eut observé le *phernomerne*, comme il l'appelait, nous en causâmes ensemble, et nous conclûmes que rien en ce monde n'était stable qu'en apparence. Soyez-en sûr, señor don Pedro, l'étoile du nord tourne comme une girouette.

— Je questionnerai là-dessus l'illustre amiral; mais après cette étoile, maître Sancho, qu'avez-vous trouvé digne d'observation en fait de choses ordinaires; laissons la science de côté.

C'était une question trop grave pour qu'on y répondît légèrement, et pendant que Sancho la méditait, la porte s'ouvrit, et Luis de Bobadilla entra dans tout l'éclat de sa grâce virile et de son magnifique costume. Une douzaine de voix prononcèrent son nom, et Pedro Martir se leva pour le recevoir avec une bienveillance à laquelle était mêlée un peu de froideur.

— J'ai réclamé l'honneur de votre présence, señor comte, dit-il, quoique vous ne soyez plus sous ma direction; car il m'a semblé qu'un amateur de voyages comme vous trouverait plaisir et profit à écouter les merveilles d'une aussi glorieuse expédition. Ce digne pilote, honoré de la confiance de l'amiral, a consenti à partager notre chétif repas en ce mémorable jour, et il va nous signaler les faits intéressants et les incidents de la vaste entreprise. Maître Sancho Mundo, voici don Luis de Bobadilla, comte de Llera, seigneur de haut parage; il n'est pas inconnu sur les mers, qu'il a souvent traversées.

— Il n'est pas nécessaire de me donner ces détails, répliqua Sancho, répondant avec un respect profond mais contraint au salut jovial et gracieux de Luis. Son Excellence a été en Orient aussi bien que don Christoval et moi, mais par un autre chemin, et aucun de nous n'a été plus loin que le Cathay. Je suis honoré de faire votre connaissance, don Luis, et je crois que le noble amiral mettra la navigation plus à la mode qu'elle ne l'a été dernièrement. Si vous voyagez dans les environs de Moguer, je vous prie de ne point passer devant la porte de Sancho Mundo sans demander s'il est chez lui.

— Je vous le promets de grand cœur, digne maître, répondit Luis en souriant et prenant un siége, quand même je devrais arriver à la porte du chantier; et maintenant, señor Pedro, n'interrompez plus la conversation, qui était si intéressante au moment de mon arrivée.

— J'ai réfléchi à ce sujet, continua Sancho d'un air très-grave, et la chose qui m'a le plus frappé après le mouvement extraordinaire de l'étoile du nord, c'est de voir qu'à Cipango il n'y a pas de doublons; ce n'est pas qu'on y manque d'or, et il m'a paru assez singulier qu'un peuple qui possède de l'or n'ait pas songé à frapper des doublons ou quelque autre monnaie.

Pedro Martir et ses élèves sourirent à cette saillie, et on continua la conversation sur d'autres matières.

— Passant de cette question qui appartient plutôt à la politique qu'aux phénomènes naturels, continua Pedro Martir, quelle est la chose qui t'a le plus frappé par rapport à la nature humaine?

— A cet égard, je pense que l'île des femmes doit être considérée comme le plus merveilleux de tous les phénomènes dont nous avons été les témoins. J'ai vu souvent des femmes se renfermer dans un couvent, comme j'ai vu des couvents d'hommes; mais avant ce voyage, je n'avais jamais entendu parler de femmes qui se renfermassent dans une île.

— Est-ce bien vrai? demandèrent à la fois une douzaine de voix, avez-vous réellement découvert une telle île, señor?

— Je pense que nous l'avons vue à quelque distance, señores, et je m'estime trop heureux de ne pas m'en être approché davantage; car je trouve les commères de Moguer déjà assez fatigantes pour ne pas désirer de rencontrer une île entièrement peuplée de commères. Ensuite nous avons découvert une espèce de pain qui pousse comme une racine. Qu'en pensez-vous, señor don Luis, n'est-ce pas un mets dont il est bon de goûter ?

— Maître Sancho, puisque vous avez posé la question, vous pouvez vous charger d'y répondre. Que puis-je savoir sur les merveilles de Cipango, puisque Candie se trouve sur un point opposé ?

— C'est vrai, illustre comte, et je vous demande humblement pardon ; il convient réellement à celui qui voit de raconter, et à celui qui ne voit pas de croire. Je pense que tous, tant que nous sommes ici présents, nous remplirons nos devoirs respectifs.

— Ces Indiens font-ils usage de viandes aussi remarquables que leur pain? demanda un Cerda.

— Certes, noble señor, puisqu'ils se mangent les uns les autres : ni moi, ni don Christoval n'avons été invités à de tels festins, parce que je suppose qu'ils se seraient attendus à un refus de notre part; mais nous avons recueilli à ce sujet beaucoup de renseignements, et, d'après mes calculs approximatifs, on consomme dans l'île de Bohio autant d'hommes que de bœufs en Espagne.

L'orateur fut interrompu par des cris d'horreur, et Pedro Martir secoua la tête d'un air d'incrédulité. Cependant, comme il ne s'était promis de trouver dans la conversation de Sancho ni une profonde philosophie, ni d'utiles enseignements, il continua en ces termes :

— Savez-vous quelque chose des rares oiseaux que l'amiral a présentés hier à leurs altesses ?

— Señor, j'en connais plusieurs, et particulièrement les perroquets : ce sont des oiseaux remplis d'intelligence, et je suis persuadé qu'ils pourraient répondre à la plupart des questions qu'on me fait ici à Barcelone, et à la satisfaction générale.

— Je crois que tu es un plaisant, señor Sancho, et que tu aimes à railler, répondit le savant avec un sourire. Donne cours à ton imagination, et si tu ne peux instruire par tes connaissances, amuse-nous du moins par tes saillies.

— San Pedro sait que je suis disposé à faire tout ce qui peut vous être agréable, señores, mais je suis né avec un amour de la vérité si enraciné dans mon cœur, qu'il m'est impossible de broder. Je crois ce que je vois, et ayant été aux Indes, je n'ai pas pu fermer les yeux aux merveilles de ce pays. Nous y avons trouvé une mer d'herbes, qui n'était pas un miracle ordinaire, car je pense que les démons entassaient ces herbes pour nous empêcher de porter la sainte croix parmi ces infidèles qui demeurent au delà de l'Océan. C'est plutôt à nos prières qu'aux vents que nous sommes redevables d'avoir traversé cette mer d'herbes.

Les jeunes gens levèrent les yeux sur Martir pour voir comment il accueillerait cette théorie; ce Pedro Martir, quoiqu'il fût sous le poids des superstitions de son siècle, n'était cependant pas disposé à accepter toutes les inventions de Sancho parce que celui-ci avait été aux Indes.

— Señores, puisque vous vous montrez si avides de connaître tout ce qui concerne don Colomb, maintenant amiral des mers océaniques par l'investiture de leurs altesses, je répondrai à votre désir en vous racontant ce que je sais, dit Luis d'un ton calme et digne. — Vous savez que j'étais dans de bons rapports avec don Christoval avant son départ, et que j'ai tout fait pour contribuer à le ramener à Santa-Fé, lorsqu'il avait quitté cette ville déterminé à n'y jamais revenir. Cette intimité s'est renouvelée depuis que le célèbre Génois est arrivé à Barcelone, et dans les heures que nous avons passées ensemble en causant des événements de ces derniers mois. Je suis prêt à vous communiquer tout ce que je sais, si vous voulez me faire l'honneur de m'écouter.

Tout le monde ayant accepté cette proposition, Luis commença une narration générale du voyage, en laissant croire qu'il répétait la narration de l'amiral. Plus d'une fois de vifs applaudissements interrompirent ses brillantes descriptions.

La petite supercherie du comte de Llera lui fit un honneur immense. On regardait comme un grand mérite la facilité avec laquelle il avait su rapporter et répéter ce que le grand Colomb avait dit. Pedro Martir, dont la parole avait une grande autorité, répéta partout l'éloge du jeune comte, et ses élèves l'imitèrent avec toute l'ardeur de la jeunesse.

Telle était la haute réputation du Génois, que ceux que l'on supposait être admis dans son intimité y obtenaient, par cela seul, un grand crédit, et les mille folies réelles ou supposées du jeune comte de Llera furent effacées par ce fait que l'amiral l'avait jugé digne d'être le dépositaire de ses plus intimes pensées. Comme l'on voyait fréquemment Luis avec l'amiral, le monde commençait à reconnaître au jeune homme quelques nobles qualités, qui, jusqu'alors, avaient été inaperçues. Ce fut ainsi que Luis de Bobadilla parvint à tirer quelques avantages de sa résolution et de son entreprise, mais bien au-dessous de ceux qu'il aurait pu se procurer s'il avait voulu avouer la part qu'il avait prise au voyage. Nous verrons, dans les chapitres suivants, comment et jusqu'à quel point ces qualités le servirent auprès de Mercedès.

CHAPITRE XXVIII.

Le jour de la réception de Colomb avait rempli Barcelone d'une agitation tumultueuse, et l'âme pure d'Isabelle d'une sincère satisfaction. Elle avait été la directrice de l'entreprise en tout ce qui se rattachait à l'autorité et aux ressources, et jamais souveraine n'avait été plus dignement récompensée par la conscience de la grandeur des résultats qui devaient couronner son zèle et ses efforts.

Le soir, après s'être jetée à genoux pour remercier la Providence, et avoir rendu visite à ses enfants, la reine prit une lampe, alla frapper à la porte d'une chambre, et frappa légèrement. Une voix partant de l'intérieur l'ayant invitée à entrer, la reine de Castille se trouva en tête-à-tête avec sa confidente éprouvée, la marquise de Moya. Un simple geste interdit à celle-ci tous les signes habituels de respect, et comme la marquise connaissait parfaitement les volontés de la reine à cet égard, elle la reçut comme elle aurait reçu une amie du même rang que le sien.

— Nous avons eu aujourd'hui tant de joie et d'occupation, marquise ma fille, dit la reine en déposant la petite lampe en argent qu'elle tenait à la main, que j'ai presque oublié un devoir que je n'aurais pas dû négliger. Ton neveu, le comte de Llera, a reparu à la cour, et se conduit avec la plus noble modestie, comme s'il n'avait pas le droit de réclamer sa part de gloire dans les grands succès de Colomb.

— Señora, Llera est ici, mais des personnes plus impartiales que moi diront s'il est sage et modeste.

— Je le regarde comme tel, et on peut pardonner à un jeune homme de faire éclater ses transports après un tel succès. Mais je suis venue pour te parler de don Luis et de ta pupille. Maintenant que ton neveu a donné cette haute preuve de son courage et de sa persévérance, je ne vois aucune raison qui puisse s'opposer à leur union. Tu sais que Mercedès m'a donné sa parole d'honneur qu'elle ne se marierait pas sans mon consentement. Je veux cette nuit la rendre aussi heureuse que je le suis moi-même, en la faisant maîtresse de suivre ses penchants. Bien plus, je lui ferai sentir que je désire la saluer le plus tôt possible du titre de comtesse de Llera. C'est ce qui m'a amenée ici à cette heure avancée. Mon âme est pleine de gratitude, et, avant de m'endormir, je voudrais, s'il était possible, voir tout le monde aussi heureux que je le suis. Où est donc ta pupille ?

— Elle venait de me quitter au moment où votre altesse est arrivée. Je vais l'appeler pour lui apprendre votre bon plaisir.

— Nous irons la trouver, Béatrix; la nouvelle que je porte ne saurait voler trop rapidement.

— C'est un devoir et ce serait un plaisir pour elle de se rendre à vos ordres, señora.

— Nous le savons, marquise, mais il nous plaît de porter nous-même ces nouvelles, interrompit la reine en se dirigeant vers la porte; montre-moi le chemin, tu le connais mieux que tout autre. Nous y allons sans escorte et sans cérémonie, tu le vois, comme Colomb partant pour chercher des îles, et nous apportons à ta pupille des nouvelles aussi intéressantes pour elle que l'ont été pour nous celles que nous a données l'amiral, au sujet des simples habitants du Cipango. Ces corridors sont pour nous des mers inconnues, et ces couloirs sont les routes que nous devons explorer.

— Dieu veuille que Votre Altesse ne fasse pas quelque découverte aussi surprenante que celles que le Génois vient de divulguer! Quant à moi, je ne puis ni tout accueillir ni tout repousser.

— Je ne suis pas étonnée de la surprise que tu éprouves; les derniers événements ont produit le même effet sur tout le monde, répondit la reine, se méprenant évidemment sur le sens des paroles de son amie; mais nous nous promettons encore un autre plaisir, celui d'être témoin de la joie d'un noble cœur de femme qui a eu ses tribulations et qui les a supportées en chrétienne.

Doña Béatrix laissa échapper un profond soupir, mais ne fit aucune réponse. Elles traversaient dans ce moment le petit salon où Mercedès recevait ses amies et qui était tout près de sa chambre à coucher. Elles y rencontrèrent une femme de service qui courut auprès de sa maîtresse pour lui annoncer la visite qu'elle allait recevoir. Isabelle était habituée à prendre les libertés d'une mère avec les personnes qu'elle aimait, et, ouvrant la porte, elle se trouva en présence de notre héroïne avant que celle-ci pût aller à sa rencontre.

— Ma fille, dit la reine, prenant un siége et souriant avec bienveillance à la jeune fille qui tressaillait, je viens remplir un devoir solennel; agenouille-toi à mes pieds et écoute la reine comme tu écouterais ta mère.

Mercedès obéit promptement, car dans ce moment elle était disposée à tout faire plutôt que de parler. Quand elle fut à genoux, la reine, lui passant affectueusement un bras au cou, la rapprocha tellement de sa personne, que la figure de Mercedès se trouva cachée dans les plis de la robe d'Isabelle.

— J'ai de puissantes raisons pour me louer de ta foi et de ton dévouement, dit la reine, aussitôt que fut pris ce petit arrangement qui avait pour but de rendre plus libre l'expansion des sentiments de Mercedès; tu n'as en rien oublié tes promesses. Je me propose de te rendre maîtresse de tes inclinations et d'éloigner tout obstacle qui pour-

rait en borner le libre exercice. Tu n'as plus d'engagements à remplir envers ta souveraine, car une damoiselle qui a montré tant de prudence et de délicatesse mérite qu'on lui confie son propre bonheur.

Mercedès gardait le silence, bien qu'Isabelle crût sentir qu'un léger frémissement agitait son corps délicat.

— Pas de réponse, ma fille? Préfères-tu laisser à une autre personne le soin de disposer de toi? Soit. — Comme ta souveraine et ton amie, je remplacerai mon consentement par un ordre. Sache donc que je souhaite et désire que tu deviennes, aussi promptement que peuvent le permettre les convenances et les devoirs de ta haute position, la femme légitime de don Luis de Bobadilla, comte de Llera.



Expérience de l'œuf.

— Non, non, non, madame! jamais, jamais! murmura Mercedès avec une voix étouffée et par l'émotion et par la manière dont elle cachait sa figure dans les plis de la robe de la reine.

Isabelle regarda la marquise de Moya; mais elle ne lui témoigna ni déplaisir ni ressentiment, car elle connaissait trop bien notre héroïne pour la soupçonner d'un caprice ou d'une infidélité; et ne pouvant se rendre compte de cette réponse, elle éprouva un insurmontable étonnement.

— Peux-tu m'expliquer ceci, Béatrix? dit enfin la reine. Ai-je fait le mal, croyant faire le bien? Je suis vraiment malheureuse; car il me semble que j'ai froissé et blessé le cœur de notre enfant à l'instant même où je croyais assurer sa félicité.

— Non, non, non, señora! murmura de nouveau Mercedès, s'attachant avec un mouvement convulsif aux genoux de la reine, votre altesse n'a blessé personne; elle ne veut et ne peut blesser personne; vous êtes pleine de bonté et de raison.

— C'est à toi, Béatrix, que je demande une explication. Que s'est-il passé qui puisse justifier ce changement dans les sentiments de ta pupille?

— Je crains, chère señora, que ses sentiments soient toujours les mêmes; ce n'est pas ce cœur jeune et innocent qui a pu changer : il n'y a d'instabilité que chez l'homme.

Les yeux de la reine, toujours sereins, laissèrent échapper un éclair de vive indignation; et, reprenant son attitude majestueuse, elle s'écria :

— Cela serait-il vrai? Un sujet de la couronne de Castille oserait-il se jouer de sa souveraine et d'une créature douce et pure comme cette jeune fille? Oserait-il manquer ainsi à sa parole, à sa foi? Je suis étonnée de ta tranquillité, marquise ma fille, tu as pourtant l'habitude de laisser percer dans ton noble et indépendant langage toute l'indignation que tu peux ressentir.

— Hélas! señora, mon courroux a déjà éclaté, et mes forces sont épuisées. Le jeune homme est le fils de mon frère; et quand je songe à lui montrer la colère que m'inspire son méfait, l'image de ce frère chéri, dont il est le portrait vivant, vient calmer mon irritation.

— Ceci dépasse toutes les bornes du possible. Une créature si belle, si jeune, si noble, si riche de talents, si supérieure et d'une vertu éprouvée, peut-elle être si facilement oubliée! Marquise de Moya, soupçonnerais-tu la cause de ce changement?

— Que voulez-vous, señora! répondit la marquise avec amertume, ce jeune homme inconsidéré a engagé une jeune princesse indienne à abandonner sa famille...

— Une princesse indienne, dis-tu? L'amiral nous a présenté une Indienne de ce rang; mais elle est mariée, et elle ne peut sous aucun rapport être digne de figurer comme rivale de doña Mercedès de Valverde.

— Ah! chère señora, l'Indienne dont vous parlez ne peut être comparée à celle dont il s'agit, à Ozema, car c'est son nom. Ozema est une créature bien différente, et elle n'est pas sans beauté. Si de simples charmes personnels pouvaient justifier la conduite du jeune homme, il ne serait pas sans excuse.

— Comment la connais-tu, Béatrix?

— Altesse, parce que Luis l'a conduite au palais, et elle se trouve actuellement dans cet appartement. Mercedès lui a fait un accueil de sœur, bien que cette étrangère ait involontairement froissé son cœur.

— Ah! señora, ma tutrice, murmura Mercedès, Luis n'est pas entièrement coupable; la beauté d'Ozema et mes imperfections sont seules à blâmer.

— La beauté d'Ozema, répéta lentement la reine; cette jeune Indienne est-elle vraiment si ravissante que ta pupille puisse la craindre ou doive lui porter envie? Béatrix, j'ai toujours cru qu'il n'y avait point de femme digne de lui être comparée.

— Votre altesse connaît le caractère des hommes; ils aiment la variété, et se laissent captiver par les figures nouvelles. Par saint Jacques! Andres de Cabrera me l'a fait connaître. Quoique ce soit peut-être un crime de supposer qu'on puisse jamais donner une aussi rude leçon à Isabelle de Transtamare...



Un page de Mercedès lui remit la croix qu'il avait si longtemps portée sur son cœur.

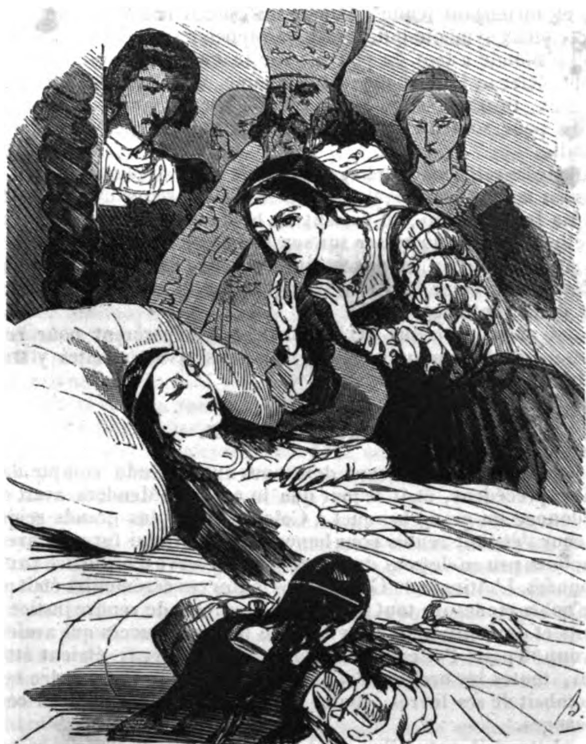
— Contiens l'impétuosité de tes sentiments, marquise ma fille, repartit la reine en jetant un coup d'œil sur la figure inclinée de Mercedès, dont la figure était entièrement cachée dans les plis de sa robe; la vérité perd de sa puissance quand on est aveuglé par la passion. Don Andres a été un bon et loyal sujet, et il a rendu justice à ton mérite; quant à monseigneur le roi, il est le père de mes enfants, aussi bien que ton souverain. Mais revenons à Ozema; puis-je la voir, Béatrix?

— Vous n'avez qu'à donner des ordres, señora, pour voir qui vous plaît. Ozema est sans doute près d'ici, et elle paraîtra en votre présence aussitôt que votre altesse l'aura commandé.

— Non, Béatrix; on lui doit des égards, à cause de son rang de pr...

cesse et de sa qualité d'étrangère. Permets à doña Mercedès d'aller la disposer à nous recevoir; je lui rendrai visite dans son propre appartement. Il est tard, mais elle pardonnera ce peu de cérémonie en considération de notre désir de lui être utile.

Mercedès n'attendit pas un second ordre, mais elle se hâta d'aller prévenir Ozema. Depuis son arrivée, la jeune Indienne avait appris tant de mots espagnols qu'une conversation avec elle n'était plus une chose difficile; elle comprit parfaitement qu'elle allait se trouver en présence de cette souveraine bien-aimée dont Luis et Mercedès lui avaient tant de fois parlé avec vénération. Habituée à traiter avec des



Mort d'Ozema, princesse d'Haïti.

caciques supérieurs en dignité à son frère, il ne fut pas difficile de lui faire comprendre qu'elle était au moment de recevoir la première personne de son sexe en Espagne. La seule erreur d'Ozema consistait à croire qu'Isabelle était reine du monde chrétien, et non pas seulement d'un pays, parce que, dans son imagination, Luis et Mercedès étaient des personnes de rang royal.

Quoique Isabelle fût préparée à voir une personne accomplie sous le rapport physique, elle tressaillit de surprise en apercevant Ozema. Ce ne furent pas tant les charmes de la jeune Indienne qui produisirent cette impression sur la reine que la grâce naturelle de ses mouvements, la brillante et heureuse expression de ses traits et la parfaite décence de ses manières et de son attitude. Ozema s'était aisément habituée à ces vêtements qu'elle aurait trouvés très-incommodes à Haïti. Le tact de Mercedès en fait de toilette l'avait engagée à faire présent à sa jeune amie de plusieurs riches objets de parure, qui contribuaient singulièrement à relever les charmes de l'Haïtienne. Le présent de Luis était jeté sur ses épaules comme le plus beau de ses bijoux, et la croix de Mercedès brillait sur son sein comme le plus précieux de ses ornements.

— C'est étonnant, Béatrix, s'écria la reine, qui se tenait au fond de la pièce pendant qu'Ozema, placée à l'autre extrémité, lui faisait une gracieuse révérence; est-il possible que l'âme d'une si belle créature n'ait aucune connaissance de son Dieu, de son Sauveur? Mais, si son esprit est dans les ténèbres de l'ignorance, il ne peut y avoir ni vice dans cet esprit simple, ni perfidie dans ce cœur pur.

— Señora, tout cela est vrai. Malgré nos motifs de mécontentement, ma pupille et moi nous la chérissons et nous voudrions pouvoir la serrer contre nos cœurs, l'une comme amie, l'autre comme mère.

— Princesse, dit la reine s'avançant avec dignité vers la place où Ozema se tenait les yeux baissés et dans l'attitude du respect; princesse, sois la bienvenue dans nos domaines. L'amiral a agi prudemment en ne plaçant pas une personne de ton rang et douée de si belles qualités parmi ceux de tes compatriotes qu'il a montrés aux yeux vulgaires. Il a fait preuve en cela de sa sagacité ordinaire et de son profond respect pour les droits sacrés des souverains.

— Almirante! s'écria Ozema, dont les yeux étincelaient; car depuis longtemps elle avait appris à prononcer le titre si justement dévolu à Colomb; almirante Mercedès! Isabelle Mercedès! Luis Mercedès! señora reyna!

— Que signifie ceci, Béatrix? Comment se fait-il que la princesse accouple le nom de ta pupille avec celui de Colomb, avec le mien et même avec celui du jeune comte de Llera?

— Madame, par une erreur assez singulière, elle s'est imaginée que Mercedès est le mot espagnol dont on se sert pour désigner les choses supérieures ou parfaites, et aussi elle l'accouple à tout ce qu'elle veut louer. Votre altesse a remarqué qu'elle réunit Luis et Mercedès, union qu'un jour nous pouvions espérer, mais qui nous parait maintenant impossible et qu'elle doit être la dernière à désirer.

— Etrange erreur! répéta la reine; cette idée doit avoir pris naissance dans quelque incident particulier; car elle ne saurait être due au hasard. Qui donc, à l'exception de ton neveu, Béatrix, savait le nom de ta pupille et pouvait apprendre à la princesse que ce nom était le signe de l'excellence des choses?

— Señora, dit Mercedès, dont les joues pâles se coloraient et dont les yeux brillèrent d'une lueur de joie; señora, cela pourrait-il être?

— Pourquoi non, mon enfant? Nous avons été trop vite en tout ceci, et nous avons pris pour des preuves de légèreté et d'inconstance ce qui n'était qu'une marque du dévouement qu'il nourrit pour toi.

— Ah! señora, c'est impossible; car autrement Ozema ne l'aimerait pas comme elle l'aime.

— Comment peux-tu savoir, mon enfant, si la princesse a pour le comte d'autres sentiments que ceux qui lui sont inspirés par la reconnaissance due aux soins du jeune comte et au service inqualifiable qu'il lui a rendu en l'instruisant des vertus de la croix? Il y a ici quelque grossière erreur, Béatrix!

— Je ne le crois pas, altesse; on ne peut se méprendre sur la nature des sentiments d'Ozema; car cette innocente et candide créature n'a pas assez d'art pour les cacher. Dès les premiers moments de nos relations, nous avons découvert que son cœur était à Luis. L'Indienne n'éprouve pas de l'admiration; mais la passion à laquelle son cœur est en proie vient de l'ardeur de ce soleil qui, dit-on, répand sur son pays une chaleur si généreuse.



Mercédès était couchée sur un lit de repos et regardait la mer, et Luis jouait de la guitare assis à ses pieds.

— Y a-t-il personne, señora, ajouta Mercedès, qui puisse voir don Luis dans des circonstances où il est à même de faire preuve de sa bravoure, ou qui puisse être journellement en rapport avec cet excellent cœur sans le placer au-dessus de tous?

— De la bravoure, un cœur excellent, répéta lentement la reine; et cependant il t'outrage sans regret. Ce n'est ni un vrai chevalier ni un homme loyal, si tu viens d'exprimer ta véritable pensée, mon enfant.

— Non, señora, reprit vivement la jeune fille, dont la méfiance

cédait au désir de défendre notre héros; la princesse nous a dit comment Luis l'a délivrée de son principal ennemi et persécuteur, Caonabo; d'un farouche tyran de son île; elle nous a parlé du généreux dévouement du comte de Llera.

— Mon enfant, tu peux te retirer; et, après avoir supplié la sainte Vierge d'intercéder pour toi, cherche dans le repos la tranquillité qui accompagne la soumission religieuse. Béatrix, je désire être seule à questionner la princesse.

La marquise et Mercédès se retirèrent immédiatement, laissant Isabelle et Ozema dans le salon. Leur tête-à-tête se prolongea pendant une heure, ce temps étant indispensable pour que la reine parvînt à se rendre compte des explications de l'étrangère, dont les moyens de communication étaient si bornés. Isabelle ne pouvait douter qu'Ozema eût donné tout son cœur à Luis. Peu habituée à dissimuler ses préférences, la jeune Indienne n'aurait pas été assez habile pour réussir dans ce dessein quand même elle l'aurait conçu; mais Ozema croyait en outre que le devoir lui imposait la nécessité de ne rien cacher à la souveraine de Luis, aussi lui dévoila-t-elle d'une manière très-simple tous les sentiments que son âme éprouvait.

— Princesse, dit la reine après une conversation assez longue pour qu'Isabelle crût être en état de bien comprendre son interlocutrice; princesse, je comprends maintenant ton histoire. Caonabo est le chef ou, si tu l'aimes mieux, le roi d'une contrée voisine de la tienne; il t'a demandée pour femme, quoiqu'il eût déjà épousé plus d'une princesse; tu as convenablement repoussé ces propositions impies; alors il a cherché à t'obtenir par la violence. Le comte de Llera était en ce moment en visite chez ton frère.

— Luis, Luis, interrompit impatiemment la jeune fille de sa voix douce et mélodieuse; Luis — non le comte — Luis.

— Bien! princesse, mais le comte de Llera et Luis de Bobadilla ne sont que la même personne. Luis donc, puisque tu le veux ainsi, se trouvait dans ton palais et a mis en fuite le présomptueux cacique qui, non content d'obéir aux lois de Dieu en possédant une femme, cherchait avec impiété à te posséder et à avoir ainsi une seconde ou troisième femme. Ensuite, ton frère t'ayant engagée à te mettre pendant quelque temps à l'abri en venant en Espagne, don Luis est devenu ton gardien et ton protecteur et t'a confiée ici aux soins de sa tante.

Ozema inclina la tête en signe d'acquiescement à ce que disait la reine, et elle avait en effet très-bien compris, parce qu'il s'agissait de choses qui depuis quelque temps avaient continuellement préoccupé sa pensée.

— Et maintenant, princesse, continua Isabelle, je dois te parler avec toute la franchise d'une mère, car je regarde comme mes enfants les personnes de ta naissance tant qu'elles demeurent dans mes domaines, parce qu'elles ont droit à mes conseils et à ma protection. Aimes-tu tellement don Luis que tu puisses pour lui oublier ta patrie et adopter son propre pays?

— Ozema non comprendre ce qu'adopter signifie, observa la jeune fille embarrassée!

— Je désire te demander si tu consentirais à devenir l'épouse de don Luis de Bobadilla?

Epouse et mari étaient des mots dont l'Indienne avait de bonne heure appris la signification: elle sourit innocemment, rougit et fit un signe affirmatif en inclinant la tête.

— Je dois donc comprendre que tu t'attends à te marier avec le comte, car une jeune femme aussi modeste que toi n'oserait avouer si franchement ses préférences si elle n'avait dans son cœur une espérance fondée et voisine de la certitude.

— Oui, señora, Ozema femme de Luis.

— Tu veux dire, princesse, que tu espères bientôt te marier avec le comte, devenir bientôt son épouse?

— Non, non, non — Ozema maintenant femme de Luis — Luis marié à Ozema déjà.

— Cela est-il possible? s'écria la reine en regardant la belle Indienne afin de voir si elle ne trahissait pas quelque artifice; mais rien ne laissait apercevoir ni trouble ni arrière-pensée, et Isabelle était forcée de croire ce qu'elle avait entendu. Cependant, pour mieux s'assurer des faits, elle questionna en mille manières différentes Ozema pendant un demi-heure au moins, obtenant toujours le même résultat et les mêmes réponses.

Au moment de partir, la reine embrassa la princesse et murmura une fervente prière à Dieu, le suppliant d'éclairer l'esprit et d'assurer le repos de cette jeune créature sortie naguère d'une société nouvelle pour tomber dans une société qui lui était inconnue. En s'approchant de son appartement, la reine rencontra la marquise de Moya, car cette amie éprouvée n'aurait pu trouver le repos avant de connaître les impressions de sa royale maîtresse.

— Les choses vont plus mal que nous ne l'avions pensé, Béatrix, dit Isabelle pendant que la marquise fermait la porte; ton inconstant et perfide neveu a épousé l'Indienne, qui est en ce moment sa femme légitime.

— Madame, il y a ici quelque méprise. Il n'aurait pas osé se jouer de moi à ce point, surtout en présence de Mercédès.

— Marquise ma fille, il était bien plus naturel qu'il te confiât sa femme qu'une personne qui n'aurait point eu de droits sur lui. Il ne peut y avoir de méprise. J'ai questionné la princesse en détail, et mon esprit ne conserve pas le plus léger doute sur la célébration religieuse du mariage. Il n'est pas bien facile de comprendre ce qu'elle dit; mais, quant à cela, elle l'a affirmé à plusieurs reprises.

— Altesse, un chrétien peut-il contracter mariage avec une infidèle?

— Certainement! non pas aux yeux de l'Eglise, qui sont les yeux de Dieu; mais je suis disposée à croire qu'Ozema a été baptisée, car en parlant de son union avec ton neveu elle ne cessait de regarder la croix qu'elle porte sur son sein. En vérité, j'ai cru comprendre qu'elle avait été baptisée avant d'être mariée.

— Et cette sainte croix, madame, est un cadeau de Mercedès à ce léger et inconstant jeune homme; un cadeau fait au moment de son départ, pieux symbole qui devait lui rappeler ses serments.

— Le monde a tant de pouvoir sur le cœur de l'homme, qu'il ne sait apprécier ni la confiance de la femme, ni la fidélité de la femme. A genoux, Béatrix! songe à demander à Dieu sa grâce et la force nécessaire pour soutenir ta pupille dans cette cruelle mais inévitable extrémité.

Isabelle se retourna alors vers son amie, qui s'avança et porta à ses lèvres les mains de sa royale maîtresse. Cette preuve d'affection ne satisfit pas Isabelle, qui, lui passant un bras autour de la taille, l'attira vers elle et déposa un baiser sur son front.

— Adieu, Béatrix, bonne et sincère amie, dit-elle; s'il y a des inconstants, ton cœur fidèle ne changera pas et sera toujours le sanctuaire de la constance.

A ces mots, la reine et la marquise se séparèrent pour rentrer chacune dans leur appartement, mais sans savoir si elles y trouveraient le repos.

CHAPITRE XXIX.

Le lendemain de l'entrevue dont nous avons rendu compte dans le chapitre précédent, était le jour que le cardinal Mendoza avait choisi pour donner un grand banquet à Colomb. Les plus grands seigneurs de la cour s'étaient réunis pour honorer l'amiral, qui fut reçu avec des distinctions peu au-dessous de celles qu'on réserve d'ordinaire aux têtes couronnées. L'attitude du Génois dans toutes ces cérémonies était pleine d'une noble modestie; tout le monde s'empressa de rendre justice à ses exploits et de montrer de la sympathie pour des succès qui avaient de beaucoup dépassé l'attente commune. Tous les yeux étaient attachés sur lui, toutes les oreilles s'ouvraient pour saisir la moindre syllabe qui tombait de ses lèvres, toutes les voix s'élevaient dans un concert de louanges.

On s'attendait naturellement à ce que, dans cette circonstance, Colomb donnât quelques détails sur son voyage et ses aventures. Ce n'était pas une tâche facile, car elle le mettait dans la nécessité de soutenir et d'affirmer que sa persévérance, son esprit, sa sagacité, son habileté devançaient les connaissances, les lumières et les entreprises de ses contemporains. Cependant l'amiral s'en tira avec adresse et honneur, parlant principalement de choses qui devaient tourner à la gloire de l'Espagne et au lustre des deux couronnes.

Parmi les convives, se trouvait Luis de Bobadilla. Le jeune homme avait été invité en considération de son rang et de son intimité avec l'amiral. L'amitié de Colomb suffisait pour effacer les impressions tant soit peu défavorables qu'avaient laissées les écarts du jeune comte. On se soumettait à l'influence et à l'exemple du grand homme, sans s'enquérir ni de ses motifs, ni de ses projets. La conscience d'avoir fait ce que peu de personnes de son rang auraient songé à tenter, cette conscience, disons-nous, donnait à l'aspect fier et à la noble physionomie de Luis un air sérieux et une dignité qui contribuaient à lui conserver l'estime qu'il avait acquise à si peu de frais. On se rappelait aussi la manière dont il avait rendu compte de l'expédition à Pedro Martir et à ses compagnons, et sans s'en expliquer la cause, le monde commençait à l'associer mystérieusement au voyage occidental. Grâce à ces circonstances éventuelles, notre héros recueillait le fruit de son courage, mais d'une manière à laquelle il n'avait jamais songé; résultat assez commun, car il arrive souvent que les hommes reçoivent des éloges ou sont blâmés pour des actes auxquels ils n'ont jamais ni pris part, ni même réfléchi, aussi bien que pour ceux dont la justice et la raison les rendent responsables.

— Je porte la santé de monseigneur l'amiral de leurs altesses dans les mers océaniques, cria Luis de Saint-Angel levant sa coupe de manière à ce que tout le monde l'aperçût; l'Espagne lui doit de la reconnaissance pour avoir tenté et exécuté la plus grande et la plus fructueuse entreprise de notre siècle. Tous les fidèles sujets des deux souverains doivent être franchement disposés à l'honorer pour ses services.

On but à la santé de l'amiral, et on écouta avec un respectueux silence ses modestes remercîments.

— Señor cardinal, reprit le franc receveur des revenus ecclésiastiques, je pense que les sollicitudes de l'Eglise doivent être augmentées par ces nouvelles découvertes, et je considère le nombre d'âmes qui seront sauvées de la perdition éternelle, grâce aux mesures qu'on va

prendre, comme l'une des plus glorieuses conséquences de ce grand exploit que Rome n'oubliera pas aisément.

— Tu as raison, cher de Saint-Angel, répondit le cardinal, notre saint-père n'oubliera ni les agents de Dieu, ni leurs compagnons. La connaissance de la vraie religion est venue de l'Orient, et nous avons longtemps attendu le jour où, purifiée par la révélation et par la haute mission que nous tenons de la source de tout pouvoir, cette sainte religion retournerait aux lieux qui l'ont vue naître. Mais nous savons maintenant qu'elle doit y rentrer par l'ouest, arrivant en Asie par un chemin qui, avant ces grandes découvertes, était caché aux yeux de l'homme.

Quoiqu'en apparence la plus cordiale sympathie régnât parmi les convives, cependant le cœur humain était à l'œuvre, et l'envie, la plus basse et peut-être la plus répandue de nos passions, travaillait plus d'un cœur et y gagnait du terrain. La remarque du cardinal fit éclater cet indigne sentiment, qui, sans cela, eût été peut-être étouffé. Parmi les convives, il y avait un gentilhomme du nom de Juan d'Orbitello, qui ne put endurer plus longtemps et en silence les louanges prodiguées à Colomb.

— Est-il certain, saint père, dit-il en s'adressant à son hôte, que Dieu n'eût pas permis que d'autres moyens fussent mis en usage pour arriver à ces fins, dans le cas où les tentatives de don Christoval eussent échoué? ou bien devons-nous considérer ce voyage comme la seule voie pour arracher tous ces infidèles à la perdition éternelle?

— Personne ne peut, señor, être assez hardi pour limiter l'action du ciel, répondit gravement le cardinal; il n'appartient pas à l'homme de discuter les moyens employés ou de douter de la puissance d'en créer d'autres, si cela peut entrer dans les vues de la divine sagesse. Enfin, il n'appartient pas aux laïques de mettre en question ce que l'Eglise a sanctionné.

— J'admets ce que vous dites, señor cardinal, répliqua le señor d'Orbitello un peu embarrassé et un peu contrarié de l'espèce de réprimande du prélat; il n'entrait pas dans mes intentions d'élever des doutes à ce sujet. Mais vous, don Christoval, pensez-vous avoir été l'agent du ciel dans cette expédition?

— Je me suis toujours regardé comme un indigne instrument choisi pour cette grande œuvre, répondit l'amiral avec une solennelle gravité bien propre à imposer aux auditeurs; dès le commencement je sentis une impulsion d'origine céleste, et j'espère avec toute confiance que mes efforts pour accomplir ma mission n'auront point déplu à Dieu.

— Vous pensez donc, señor amiral, que l'Espagne n'aurait pas pu produire un autre homme aussi capable que vous de mener à bien cette entreprise, si quelque accident eût empêché votre départ ou créé des obstacles insurmontables à vos succès?

La hardiesse, aussi bien que la singularité de la question, suspendirent les conversations particulières; toutes les têtes se penchèrent pour mieux entendre la réplique. Colomb garda le silence pendant plus d'une minute, puis avançant le bras il prit un œuf, et, le tenant entre ses doigts, il dit avec douceur, mais avec beaucoup de gravité et de noblesse:

— Señores, y aurait-il parmi vous quelqu'un d'assez adroit pour faire tenir cet œuf droit sur la pointe? S'il y a quelqu'un, je le prie de nous montrer son habileté.

Cette demande causa une surprise générale, mais une douzaine de personnes tentèrent l'exploit au milieu des risées et des plaisanteries. Plus d'une fois quelque noble jeune homme crut avoir réussi, mais au moment où ses doigts l'abandonnaient, l'œuf roulait sur la table comme pour narguer le maladroit.

— Par saint Luc, señor amiral, cette besogne est au-dessus de notre habileté, cria Juan d'Orbitello; voilà le comte de Llera qui a tué tant de Maures, et qui a même désarçonné dans un tournoi Alonzo de Ojeda, et cependant il ne peut rien faire de son œuf.

— Et cependant ce sera chose bien facile pour lui et pour vous-même, señor, quand je vous aurai montré le secret.

En disant ces mots, Christoval frappa légèrement le petit bout de son œuf sur la table; le coup ayant cassé et fait rentrer une partie de la coque, l'œuf se trouva sur une base qui suffit pour le maintenir droit, sans même qu'il vacillât. Un murmure d'applaudissement suivit cette leçon, et le señor d'Orbitello fut heureux de s'abriter derrière sa nullité, dont il eût mieux fait de ne jamais sortir.

En cet instant même un page de la reine alla dire quelques mots à l'amiral et s'approcha ensuite de la chaise de don Luis de Bobadilla.

— Je suis appelé par la reine, señor cardinal, observa l'amiral; je prie Votre Eminence de vouloir bien me pardonner en vue du devoir qui m'oblige à me retirer. Il paraît qu'il s'agit d'une affaire importante, et je vous renouvelle mes excuses.

Le cardinal répondit dans les termes usités en pareil cas. Colomb fut reconduit jusqu'à la porte par son hôte et par tous les convives, et quitta le salon. Au même moment il fut suivi par le comte de Llera.

— Où vas-tu si vite, don Luis? demanda l'amiral au jeune homme qui venait de le joindre. Comment peux-tu être si pressé de quitter un banquet tel que l'Espagne n'en a guère vu que dans les palais de ses rois?

— Par san Yago, pas même dans ces palais, répondit gaiement le jeune homme, si on prend pour échantillon la table du roi Ferdinand. Je quitte cette bonne et joyeuse compagnie pour obéir à doña Isabelle, qui m'a commandé de me rendre immédiatement auprès d'elle.

— Dans ce cas, señor comte, nous ferons route ensemble, puisque nous avons reçu le même ordre. Moi aussi j'ai hâte d'arriver aux appartements de la reine.

— Mon cœur se réjouit en apprenant ceci, señor, car une seule chose peut donner lieu à nous appeler ensemble. Ceci a rapport à mon mariage, et certes la reine veut vous demander compte de ma conduite pendant le voyage.

— Mon esprit et mon temps ont été depuis quelques jours tellement remplis par les affaires publiques, Luis, que je n'ai pas eu d'occasion de te parler de cette affaire. Comment se porte la señora de Valverde? Quand daignera-t-elle récompenser ta constance et ton amour?

— Je désirerais bien pouvoir répondre à cette dernière question avec quelque certitude, et à la première avec un cœur moins tourmenté. Depuis mon retour, je n'ai vu doña Mercedès que trois fois; et bien qu'elle se soit montrée douce et aimable, cependant ma tante m'a accueilli avec froideur et a répondu d'une manière évasive à mes instances pour hâter l'accomplissement de mon bonheur. Il paraît qu'on veut avoir l'avis de son altesse. L'agitation causée par le succès du voyage l'a tellement occupée, que probablement elle n'a pas trouvé un instant à consacrer à des bagatelles comme celles qui doivent me conduire à la félicité, moi, pauvre navigateur errant.

— Il est donc assez probable, Luis, qu'on nous a mandés pour cette affaire; car je ne sache pas qu'il y ait d'autres motifs pour nous faire appeler ensemble si brusquement et contrairement aux usages de la cour.

Notre héros s'abandonnait avec plaisir à cette idée, et il entra dans l'appartement de la reine d'un pas aussi léger et la figure aussi rayonnante, que s'il était venu pour épouser sa maîtresse. L'amiral des mers océaniques, titre qu'on lui donnait alors, n'eut pas à faire longtemps antichambre, et après quelques minutes il fut introduit avec son compagnon dans le salon de la reine.

Isabelle n'avait auprès d'elle que la marquise de Moya, Mercedès et Ozema. Le premier coup d'œil apprit à Colomb et à Luis que tout n'allait pas bien. On lisait sur les visages les efforts de chacun pour conserver une apparence de calme: la reine avait son air de noblesse et de sérénité habituel; mais son front était pensif, son œil triste et sa joue colorée. Quant à doña Béatrix, la douleur et l'indignation bouleversaient ses traits, et Luis vit avec inquiétude qu'elle détournait de lui les yeux, comme elle avait coutume de le faire quand elle avait de graves sujets de mécontentement. Les lèvres de Mercedès étaient pâles comme celles d'un mort, quoique les pommettes de ses joues fussent couvertes d'une rougeur vive et concentrée; ses yeux étaient tournés vers la terre, et toute son attitude était humble et timide. Ozema seule conservait son état naturel: ses regards étaient à la vérité rapides et inquiets, mais radieux de plaisir; elle laissa même échapper un faible cri de joie à l'aspect de Luis, qu'elle n'avait vu qu'une fois depuis son arrivée à Barcelone.

Isabelle fit deux ou trois pas vers l'amiral, et lorsque celui-ci voulut se mettre à ses genoux, elle le retint et lui tendit la main.

— Nous ne le souffrirons pas, señor amiral, s'écria la reine; c'est un hommage qui ne convient ni à ton rang élevé, ni à tes éminents services; si nous sommes tes souverains, nous sommes aussi tes amis. Je crains que monseigneur le cardinal ne me pardonne pas aisément d'avoir donné des ordres qui l'ont privé de ta société plus tôt qu'il ne l'aurait désiré.

— Son Eminence et ses nobles convives ont à réfléchir sur quelque chose qui ne laissera pas que de les occuper pendant quelque temps, répondit Colomb en souriant; sans doute ils me regretteront moins que dans d'autres circonstances. Les choses en seraient-elles autrement, moi et le noble comte nous ne nous serions pas fait scrupule de quitter même un plus somptueux banquet pour obéir aux ordres de votre altesse.

— Je n'en doute pas, señor, mais j'avais besoin de t'entretenir ce soir même d'affaires d'intérêt particulier et non d'un sujet relatif à l'Etat. Doña Béatrix m'a fait connaître la présence à la cour ainsi que l'histoire de cette belle créature, qui, par cela même qu'elle donne une plus haute idée de tes vastes découvertes, n'aurait pas dû m'être cachée. Connais-tu son rang? Sais-tu par suite de quelles circonstances elle est venue en Espagne?

— Je n'en ignore rien, señora; j'en ai su une partie par moi-même et une partie par les rapports de don Luis de Bobadilla. Je regarde le rang d'Ozema comme au-dessous du rang royal et au-dessus de la noblesse; si cependant nos opinions nous permettent d'imaginer une condition intermédiaire, on ne doit pas oublier qu'Haïti n'est pas la Castille, l'une étant dans les ténèbres de l'idolâtrie, et l'autre éclairée par les lumières brillantes de la civilisation et de l'Eglise.

— Cependant, don Christoval, je me sens disposée à regarder cette dame indienne comme étant au-dessus de la classe des nobles, et j'ai donné des ordres pour qu'on ait à la traiter conformément à sa position élevée. Il ne me reste qu'à apprendre ce qui concerne les causes de son voyage en Espagne.

— Señora, don Luis pourra vous en rendre un compte plus exact, car il les connaît mieux que moi.

— Non, señor, je désire les apprendre de ta propre bouche. Je sais déjà quelque chose de l'histoire du comte de Llera.

Colomb se trouva surpris et légèrement affligé de cette réponse, mais il n'hésita pas à obéir à la reine.

— Haïti a de grands et de petits princes ou caciques, dit l'amiral : ces derniers rendent aux autres une espèce d'hommage, comme je l'ai déjà expliqué à votre altesse....

— Tu vois, marquise ma fille, que l'ordre naturel du gouvernement est aussi bien suivi dans l'est que dans l'ouest.

— Guacanagari, dont j'ai déjà si souvent parlé à votre altesse, est un grand prince de ce pays ; Mattinao, le frère de cette dame, est un prince de second ordre. Don Luis ayant fait une visite à Mattinao, s'y trouva au moment où Caonabo, un des plus redoutables chefs caraïbes, fit une invasion sur les terres de Mattinao, dans le but d'enlever celle qui est maintenant en votre illustre présence. Le comte se conduisit comme un brave chevalier castillan ; il défit l'ennemi, sauva la dame et la porta en triomphe sur nos vaisseaux. On décida qu'elle viendrait en Espagne, soit pour ajouter à l'éclat du triomphe des deux couronnes, soit pour l'éloigner temporairement des attentats du Caraïbe, qui est trop puissant et trop belliqueux pour que la tribu pacifique de Mattinao lui puisse résister.

— Señor, c'est là ce que l'on m'a déjà rapporté; mais comment se fait-il qu'Ozema ne se soit pas trouvée parmi ses compatriotes le jour de leur réception publique dans notre ville de Barcelone ?

— Don Luis ayant désiré qu'Ozema n'y parût pas, je consentis à ce qu'ils partissent ensemble de Palos pour venir me rejoindre à Barcelone. Nous avons cru tous les deux qu'Ozema était d'un rang trop supérieur à celui de ses compagnes pour être offerte à des yeux avides de spectacle.

— Il y avait de la délicatesse dans cette disposition, mais elle manquait de prudence, observa la reine un peu sèchement ; ainsi la dame Ozema s'est trouvée pendant quelques semaines sous la seule garde du comte Luis ?

— Je le pense, altesse, au moins jusqu'au moment où elle a été confiée à la marquise de Moya.

— Comment un homme aussi sage que toi, don Christoval, a-t-il pu commettre cette imprudence ?

— Señora!... s'écria Luis, qui ne pouvait plus contenir sa passion.

— Silence ! jeune homme, dit impérativement la reine; j'aurai tout à l'heure à te questionner, et tu auras besoin de toute ta présence d'esprit pour répondre convenablement. Ne te reproches-tu pas ta légèreté, señor amiral ?

— Señora, la question que vous m'adressez et les motifs de cette question sont choses entièrement neuves pour moi. J'ai la plus haute confiance dans l'honneur du comte, et d'ailleurs je savais que depuis longtemps il avait donné son cœur à la plus belle et à la plus digne demoiselle de l'Espagne ; enfin, madame, mon esprit était tellement occupé des graves intérêts de votre altesse que je ne pouvais pas descendre à des choses d'une moindre importance.

— Je te crois, amiral, et tu peux compter sur mon indulgence; cependant pour un homme de tant d'expérience c'était une grave erreur que d'avoir foi dans la constance d'un volage jeune homme. Maintenant, comte de Llera, j'ai à te dire des choses auxquelles tu ne répondras qu'avec difficulté. Reconnais-tu la vérité de ce que l'on vient de dire ?

— Certainement, señora, don Christoval n'avait aucune raison de dissimuler, en l'en supposant capable. Je pense, señora, que notre maison n'est pas connue en Espagne pour avoir produit des chevaliers faux et infidèles.

— J'en conviens. Si jamais ta maison a eu le malheur de donner le jour à des cœurs infidèles et peu sincères, elle a eu la gloire (et en disant cela elle jetait un coup d'œil à son amie) de produire des cœurs dont la constance est égale à celle des plus nobles caractères des anciens temps. L'éclat du nom de Bobadilla ne saurait dépendre de la fidélité et du dévouement de son chef. Maintenant, señor, écoute-moi, ne réponds que lorsque tu y seras préparé. Depuis quelque temps n'as-tu pas pensé au mariage?

— Je l'avoue, señora; serait-ce un crime de penser à mettre un terme honorable à une cour assidue quand je puis croire à l'assentiment de ma souveraine ?

— Les choses sont telles que je les craignais, Béatrix, s'écria la reine ; cette aimable mais ignorante créature a été trompée par des promesses de mariage; car pas un des sujets de la Castille n'oserait en ma présence parler d'union avec la conviction qu'il s'est légitimement donné à une autre. Ni l'Eglise ni la souveraine ne sauraient être aussi hardiment bravées, même par le plus insigne débauché de toute l'Espagne.

— Señora, votre altesse parle avec une sévérité outrée, mais elle parle en énigmes, s'écria Luis. Puis-je demander si ces reproches me concernent?

— De qui parlerions-nous si ce n'était de toi, et à qui pourrions-nous faire allusion? Ta conscience, jeune homme sans principes, doit te reprocher toute ton iniquité, et cependant tu oses encore braver ta souveraine et cette angélique et souffrante créature! Tes regards ne sont-ils pas aussi fiers que si tu étais l'innocence même?

— Señora, je ne suis pas un ange, quoique je sois disposé à croire que Mercedès en est un; je ne suis pas non plus un saint; en un mot, je suis Luis de Bobadilla ; mais je suis aussi loin de mériter ces reproches que je suis loin de mériter la couronne du martyre. Permettez-moi de demander avec toute humilité quel est mon crime.

— Celui d'avoir cruellement trompé par un faux mariage cette ignorante et confiante princesse indienne, ou celui d'avoir insolemment bravé ta souveraine en protestant de ton désir de te marier à une autre personne quand déjà tu as engagé ta foi sur les autels. Tu sais duquel de ces deux crimes tu es coupable ?

— Et toi, ma tante, toi, Mercedès, me croyez-vous aussi coupable?

— Je le crains, répondit froidement la marquise ; on en a de telles preuves qu'un infidèle pourrait seul se refuser à y croire.

— Et toi, Mercedès ?

— Non, Luis, répondit la généreuse fille avec une chaleur et une passion qui brisaient toutes les barrières des convenances; non, Luis, je ne te crois pas aussi pervers, je ne te crois vil en rien; je sais seulement que tu ne peux pas commander à ta légèreté. Je connais trop bien ton cœur et tes sentiments d'honneur pour croire à autre chose qu'à une faiblesse que tu aurais voulu mais que tu n'as pas pu dominer.

— Merci à Dieu et à la sainte Vierge pour ces paroles! s'écria le comte, qui avait à peine respiré pendant que sa maîtresse parlait ; je puis tout supporter, excepté la perte de ton estime.

— Il faut que ceci finisse, Béatrix, et je ne vois pas de meilleur moyen que d'aller droit aux faits, dit la reine. Viens ici, Ozema, ton témoignage mettra un terme à cette incertitude.

La jeune Indienne comprenait beaucoup mieux l'espagnol qu'elle ne le parlait, quoiqu'elle n'eût cependant pas parfaitement saisi tout ce qu'on avait dit, et elle s'empressa d'obéir. Cet entretien remuait son âme sans arriver à son intelligence. Mercedès seule avait remarqué le jeu de sa physionomie, soit qu'Isabelle fît des reproches à Luis, soit que celui-ci cherchât à se justifier; et elle avait compris tout l'intérêt qu'Ozema portait à notre héros.

— Ozema, reprit la reine parlant lentement et appuyant sur chaque mot afin que l'Indienne pût bien la comprendre, parle : es-tu ou n'es-tu pas l'épouse de Luis de Bobadilla !

— Ozema épouse de Luis, répondit-elle en souriant et en rougissant; Luis mari d'Ozema.

— Ceci est bien clair, don Christoval, et c'est ce qu'elle a souvent affirmé en répondant à mes pressantes questions. Comment et où Luis a-t-il épousé Ozema?

— Luis a épousé Ozema avec la religion, avec la religion des Espagnols; Ozema a épousé Luis avec amour et devoir, à la manière d'Haïti.

— Ceci me paraît extraordinaire, señora, observa l'amiral, et, si votre altesse voulait le permettre, je désirerais examiner la chose par moi-même et poser quelques questions.

— Fais comme il te plaira, répondit froidement la reine, ma conscience est éclairée et c'est à ma justice d'agir.

— Comte de Llera, avoues-tu ou nies-tu être le mari d'Ozema ? demanda gravement l'amiral.

— Seigneur amiral, je le nie positivement. Je ne suis pas le mari d'Ozema, et jamais je n'ai songé à être le mari d'une autre personne que de Mercedès.

Ces paroles furent prononcées d'un ton ferme et plein de franchise.

— L'aurais-tu trompée ou lui aurais-tu donné le droit de penser que tu allais devenir son mari ?

— Non. Ma propre sœur n'aurait pas été plus respectée par moi que ne l'a été Ozema ; pour prouver ce que j'avance, il suffit de faire attention à l'empressement avec lequel je l'ai confiée à la garde de ma tante, en la plaçant en compagnie de Mercedès.

— Ceci me paraît raisonnable, señora, et le jeune homme a montré tant de respect pour votre sexe qu'il s'est toujours gardé de lui manquer, même dans ses écarts.

— En opposition à ces belles protestations et à cette vertu méticuleuse, nous avons, señor Colomb, la déclaration de cette jeune fille, trop simple pour tromper et d'un rang qui la met au-dessus des soupçons d'une manœuvre aussi inutile qu'odieuse. Béatrix, tu dois partager mes idées et ne pas approuver d'excuse pour cet infidèle chevalier qui aurait dû un jour être l'orgueil de ta maison ?

— J'hésite, señora ; Dieu sait que les fautes et les faiblesses de ce jeune homme ont été nombreuses, mais jamais il n'a manqué à sa parole. J'avais même attribué son empressement à confier la princesse à mes soins aux impulsions d'un cœur qui ne voulait point cacher les aberrations de la tête; il pensait sans doute que la présence d'Ozema dans ma famille me ferait plus tôt connaître la vérité. Je souhaiterais qu'Ozema fût encore interrogée, afin de nous assurer que nous ne sommes pas sous le poids de quelque étrange erreur.

— C'est juste, observa Isabelle, qui, cédant à son équité, sentait le besoin d'examiner profondément les choses sur lesquelles elle devait se prononcer. La fortune d'un grand dépend du résultat de nos investigations, et nous devons lui fournir tous les moyens propres à la jus-

tifier d'un crime si détestable. Seigneur comte, vous pouvez adresser à Ozema toutes les questions que vous jugerez à propos.

— Señora, il siérait mal à un chevalier d'engager le combat contre une dame, surtout contre une étrangère dont les habitudes sont si simples et les manières si innocentes, répondit Luis finement, mais en rougissant, parce qu'il devinait fort bien qu'Ozema ne pourrait cacher sa prédilection pour lui. Si ces questions doivent être faites, il vaudrait mieux qu'une autre personne s'en chargeât.

— Puisque c'est à moi qu'appartient le cruel devoir de punir, dit avec calme la reine, ce sera encore moi qui remplirai le douloureux devoir d'interroger. Señor almirante, nous ne devons jamais reculer devant les obligations qui nous rapprochent du plus grand attribut de la Divinité, la justice. Princesse, tu as affirmé que don Luis t'avait épousée et que tu te considérais comme son épouse. Quand et où t'es-tu trouvée avec lui en présence d'un prêtre?

Tant de tentatives avaient été faites pour convertir Ozema au christianisme qu'elle était plus familiarisée avec les termes de la religion qu'avec toute autre partie de la langue espagnole, bien qu'elle eût l'esprit obscurci de définitions mystiques et d'obligations imaginaires, comme celui des gens qui n'ont pas d'idées abstraites. Sa piété tenait plus aux formes qu'aux principes, et elle se sentait plus disposée à reconnaitre l'efficacité des cérémonies de l'Eglise que l'importance de sa foi. Elle comprit donc la question de la reine, et elle y répondit sans artifice et sans désir de tromper.

— Luis a épousé Ozema avec la croix des chrétiens, dit-elle en pressant sur son cœur le saint emblème que le jeune homme lui avait donné, comme notre lecteur se le rappelle, dans le moment d'un terrible danger. Luis pensait qu'il allait mourir. — Ozema croyait mourir — l'un et l'autre désiraient mourir époux et épouse, et Luis épousa avec la croix, comme un bon chrétien espagnol. — Ozema épousa Luis dans son cœur, comme une femme d'Haïti dans son pays.

— Il y a ici erreur, quelque grossière erreur provenant de la différence de la langue et des usages, observa l'amiral. — Don Luis n'est pas coupable d'une telle déception. J'étais présent quand la croix fut offerte au milieu d'une horrible tempête, et cette offre fut faite de manière à produire sur moi une impression favorable pour le zèle du jeune comte en faveur d'une âme païenne. Il n'y a pas eu l'idée de mariage, et l'ignorance pouvait seule se méprendre sur le sens de cette offre faite dans l'espoir de venir en aide à une créature privée de la grâce du baptême.

— Don Luis, confirmes-tu ce qu'a dit l'amiral et affirmes-tu que le cadeau a été fait dans ce seul but? demanda la reine.

— Oui, señora. La mort était sous nos yeux et je pensais que cette pauvre voyageuse, qui s'était livrée à nos soins avec la confiance d'un enfant, avait besoin de quelques consolations; je n'en trouvai dans le moment aucune qui fût aussi puissante que l'emblème de notre divin rédempteur et de notre rédemption. Il me semblait que le don de cet emblème était la meilleure sauvegarde après le baptême.

— Ne t'es-tu jamais présenté à un prêtre avec elle? N'as-tu jamais et en aucune manière abusé de sa confiante simplicité?

— Señora, je dédaigne la ruse, et je vous révèlerai toutes les faiblesses dont j'ai pu me rendre coupable dans mes rapports avec Ozema. Sa beauté, la simplicité de ses manières, mais surtout sa ressemblance avec Mercedès, parlent hautement en sa faveur. Cette dernière qualité surtout m'entrainait vers elle, et si je n'avais pas donné mon cœur à une autre, j'aurais été fier de donner ma main à la princesse. Mais nous nous sommes connus trop tard, et cette ressemblance elle-même me menait à des comparaisons qui ne pouvaient pas tourner à l'avantage d'une fille élevée dans l'athéisme et dans l'ignorance. J'avoue que j'ai eu des moments de tendresse pour Ozema, mais jamais ils n'ont pu affaiblir mon amour pour Mercedès. Si je suis coupable à l'égard d'Ozema, c'est parce que je n'ai pas su toujours répprimer les sentiments que sa simplicité et surtout sa ressemblance avec Mercedès m'inspiraient; mais jamais je ne lui ai manqué de respect ni en actions ni en paroles.

— Béatrix, sa déclaration paraît vraie. Tu connais mieux que moi ton neveu et tu sais jusqu'à quel point nous pouvons ajouter foi à ses explications.

— Je donnerais ma vie pour en garantir la vérité, ma bien-aimée maîtresse. Luis n'est pas un hypocrite, et que je suis heureuse de le voir justifié! Ozema, qui a entendu parler des cérémonies du mariage, et qui a vu notre dévotion à la croix, s'est méprise sur sa position et sur les sentiments de mon neveu; elle s'est crue sa femme: une chrétienne ne se serait pas si cruellement trompée!

— Ceci me semble réellement probable, continua la reine avec une vive intelligence de la délicatesse et des droits de son sexe. Comme il s'agit ici des sentiments d'une dame, nous devons en délibérer à huis clos. Des femmes peuvent seules assister à de plus amples explications. Señores, je compte sur votre honneur de chevaliers et de nobles, et je suis persuadée qu'il ne sera jamais question, dans vos réunions d'hommes, de ce que vous avez vu ou entendu ce soir. Je me charge de la princesse Ozema. Comte de Llera, tu connaitras demain ma décision quant à ce qui regarde doña Mercedès et toi-même.

Après ces paroles prononcées avec toute la dignité d'une reine et d'une femme, tous jugèrent convenable de se retirer. Colomb et Luis sortirent du salon après les révérences d'usage. Il était fort tard lorsque la reine congédia Ozema; mais nous rendrons compte de cette entrevue dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXX.

Lorsque Isabelle se trouva seule avec Ozema et Mercedès, car elle avait voulu que cette dernière fût présente, la reine parla du mariage avec toute la tendresse d'un esprit sensible et délicat, mais de manière à rendre impossible toute erreur. Le résultat de cet entretien découvrit comment la jeune Indienne avait pu s'abuser à ce point. Ardente, confiante, habituée à être regardée comme un objet d'admiration parmi ses compatriotes, Ozema s'était figuré que le jeune comte répondait à sa passion. Dès l'instant même où ils s'étaient vus, avec la vivacité d'une femme elle s'était aperçue qu'il la trouvait belle; et comme elle s'abandonna à la violence de son penchant, l'idée qu'elle était payée de retour résulta presque nécessairement de ses fréquents rapports avec Luis. L'ignorance de la langue, qui la forçait à recourir souvent à des signes et au jeu des yeux, contribua à maintenir son erreur; et l'on doit se rappeler que si la constance de Luis ne vacilla point, elle fut soumise à une rude épreuve. La fausse signification qu'Ozema donnait au mot Mercedès contribua à augmenter la déception qui fut complétée par les égards et les soins de notre héros pour elle. La retenue même qu'il observait eut pour effet de développer l'amour de celle qui lui était confiée; car, malgré l'ignorance de la vie sauvage, son instinct lui disait quelle était la nature du pouvoir que l'être le plus faible exerçait sur le plus fort.

Il faut ajouter à cela les efforts que faisait Luis pour lui inspirer des idées religieuses, les profondes et cruelles erreurs que des subtilités mal expliquées et plus mal entendues laissaient dans son esprit impressionnable. Ozema croyait que les Espagnols adoraient la croix, elle l'avait vue exposée dans toutes les cérémonies publiques, elle avait remarqué que l'on s'agenouillait devant ce symbole et qu'on s'en servait dans toutes les occasions solennelles. Si un chevalier faisait un vœu, il baisait la croix de la poignée de son épée; les matelots la regardaient avec respect; l'amiral avait donné ordre qu'on dressât une croix comme le signe de ses droits sur les territoires qui lui avaient été cédés par Guacanagari; en un mot, son imagination lui disait que la croix était un gage de la fidélité des engagements. Elle avait souvent regardé et admiré le pieux joyau que notre héros portait et, comme, d'après les usages de son pays, la cérémonie des fiançailles consistait dans l'échange de quelque objet précieux, elle avait cru, en recevant ce riche bijou, qu'elle recevait le signe du mariage dans un moment où la mort était sur le point de les séparer à jamais.

Il fallut une longue heure à Isabelle pour qu'elle parvînt à obtenir tous ces détails, bien qu'Ozema ne désirât rien cacher, et n'eût réellement rien à cacher. La partie du plus pénible devoir de la reine n'était pas remplie. Il fallait détruire les illusions de la confiante Indienne et lui donner une cruelle leçon. La reine parvint à lui faire comprendre, avec les ménagements les plus délicats, que longtemps avant de la connaitre, le comte aimait Mercedès et lui était fiancé. L'effet de cette révélation fut terrible et Isabelle elle-même fut effrayée des conséquences de ses paroles. Jamais elle n'avait vu un pareil débordement de passion, et ce souvenir troubla plus d'une fois son sommeil pendant plusieurs nuits.

Colomb et notre héros furent une semaine sans rien savoir de ce qui s'était passé. Il est vrai que Luis avait reçu le lendemain un billet de sa tante conçu en des termes encourageants, et qu'un page de Mercedès lui avait remis la croix qu'il avait si longtemps portée sur son cœur; mais du reste on le laissa livré à ses propres conjectures. Le moment des explications arriva enfin, et le jeune homme fut mandé chez la marquise.

Luis fut étonné de ne pas trouver, comme il s'y attendait, sa tante dans le salon, où il n'y avait personne. En ayant fait l'observation au page qui l'avait introduit, celui-ci le pria d'attendre quelques instants. La patience n'était pas la vertu la plus positive de notre héros, qui chercha à se distraire en arpentant le salon à grands pas l'espace d'une demi-heure sans que rien lui donnât lieu de croire qu'on fût instruit de sa présence. Au moment même où il allait appeler un domestique pour se faire de nouveau annoncer, la porte s'entr'ouvrit doucement et Mercedès se trouva devant lui.

Au premier coup d'œil qu'il jeta sur sa fiancée, Luis devina qu'elle était tourmentée d'une violente anxiété. Sa main, qu'il porta vivement à ses lèvres, était tremblante, ses joues se coloraient et pâlissaient tour à tour; de sorte qu'on voyait qu'elle était au moment de se trouver mal. Elle refusa cependant le verre d'eau qu'il s'était empressé de lui présenter, et elle indiqua en souriant un fauteuil à son amant; tandis qu'elle prit place sur un tabouret, humble siége dont elle se servait habituellement en présence de la reine.

— Je vous ai demandé cette entrevue, Luis, dit Mercedès aussitôt qu'elle fut parvenue à dompter son émotion, afin d'éviter tout malentendu. Vous avez été soupçonné d'avoir épousé Ozema, et il y a eu un moment où le déplaisir d'Isabelle vous menaçait d'une punition terrible.

— Mais vous, chère Mercedès, vous ne m'avez jamais accusé de cet acte de trahison et de déloyauté?

— Je vous connaissais trop bien, señor; j'étais convaincue que, si don Luis de Bobadilla avait pu se décider à faire un tel mariage, il aurait eu le courage de l'avouer. Ainsi, je vous le déclare, je n'ai pas cru un seul instant que vous fussiez marié à la princesse.

—Pourquoi donc détourner si froidement les yeux de moi? pourquoi les baisser vers la terre au lieu de montrer leur doux éclat à ton amant? pourquoi te tenir à cette distance de moi? pourquoi cette réserve qui n'a jamais existé entre nous, et qui ressemble presque à de l'aversion?

Mercedès changea de couleur, et elle se tut pendant quelques instants, ne sachant si elle aurait la force de mettre à exécution son dessein; toutefois, rappelant son courage, elle poursuivit la conversation sans changer de place.

— Ecoutez-moi, don Luis, dit-elle; j'ai peu de choses à vous dire. Quand, d'après mes conseils, vous avez quitté l'Espagne pour prendre part à cette grande expédition, vous m'aimiez, vous n'aimiez que moi seule. Nous nous séparâmes après avoir engagé mutuellement notre foi: il ne s'est pas passé depuis lors un seul jour sans que j'aie prié Dieu au pied de la croix de conduire à bon port l'amiral et ses compagnons.

— Chère Mercedès, il n'est pas surprenant que nous ayons si bien réussi. Une telle intercession devait être accueillie.

— Je vous en supplie, señor, écoutez-moi. Jusqu'à l'heureux jour où nous apprîmes la nouvelle de votre retour, il n'y a pas de femme en Espagne qui ait éprouvé plus d'inquétude pour l'homme qu'elle aime que je n'en ai éprouvé pour vous. L'avenir se présentait à mes yeux brillant et riche d'espérances, quoique le présent fût entouré de craintes et d'incertitude. Le messager qui arriva à la cour ouvrit mes yeux aux tristes réalités de la vie, et me donna une de ces sévères leçons que la jeunesse doit recevoir, en m'apprenant votre abandon. Alors pour la première fois j'entendis parler d'Ozema, de votre admiration pour sa beauté, de la promptitude avec laquelle vous aviez exposé votre vie pour sauver ses jours.

— Saint Luc! ce misérable Sancho a donc osé empoisonner tes oreilles de perfides insinuations sur la force ou la constance de mon amour pour toi!

— Ne le blâme pas, Luis, d'avoir dit la vérité. Ses aveux m'ont préparée au malheur, et, grâce à Dieu, ce malheur ne m'a atteint qu'à pas lents et ne m'a pas assaillie à l'improviste. Quand je vis Ozema, je ne fus plus étonnée de ton inconstance, je perdis même le droit de te la reprocher. Tu aurais pu, je le pense, résister à la beauté de l'Indienne, mais son dévouement sans bornes, son innocence, sa séduisante simplicité, sa modestie, son enjouement devaient ravir à toute Espagnole la tendresse d'un amant.

— Mercedès!

— Je te l'ai dit, Luis, je ne t'en fais pas un reproche, il vaut mieux que le coup m'ait frappée maintenant que je puis encore le supporter: plus tard il m'aurait accablée. Quelque chose dit à mon cœur qu'épouse j'aurais succombé sous le poids de mes affections blessées: aujourd'hui les couvents me sont ouverts, et je puis être l'épouse du Christ. Ne m'interromps pas, Luis, ajouta Mercedès souriant doucement mais avec un effort qui montrait combien il lui était difficile de paraître tranquille, il m'est déjà assez pénible de parler sans être obligée de répondre à tes arguments. Tu n'as pas su maîtriser tes passions, et la nouveauté du milieu dans lequel se trouvait Ozema, son ingénuité entraînante, ont causé ma perte et assuré son triomphe. Telle était la volonté du ciel: je m'y soumets et je tâche de me persuader que cela doit tourner à mon plus grand avantage. Si j'avais été ta femme, la tendresse qui remplit mon cœur encore à présent, je ne le cache pas, aurait eu sur moi assez de puissance pour me faire oublier l'amour que je dois à Dieu. Il vaut donc mieux qu'il en soit ainsi: si je ne suis pas destinée à être heureuse sur la terre, j'assurerai mon éternelle félicité. Que dis-je! les joies de ce monde ne me seront pas entièrement refusées, je pourrai encore prier pour toi comme je prierai pour moi-même. Toi et Ozema vous serez les seules créatures humaines qui occuperont mes pensées.

— Tout ce que j'entends est si étonnant, Mercedès, si cruel, si peu raisonnable et si injuste que je ne puis en croire mes oreilles.

— Encore une fois, je ne te blâme pas. La beauté et la sincérité d'Ozema suffisent pour te justifier, car les hommes, en donnant leur amour, obéissent plutôt aux sens qu'ils ne suivent l'impulsion de leur cœur. Une Haïtienne (et Mercedès devint rouge comme la pourpre en prononçant ces mots), une Haïtienne peut employer innocemment des moyens de séduction dont une damoiselle chrétienne ne saurait faire usage. Ozema a été souffrante, elle l'est encore, elle est même dangereusement malade, à ce que pensent son altesse et ma tante, et de l'avis des médecins; mais tu as le pouvoir de l'arracher du tombeau, Luis! si elle peut encore être sauvée. Vois-la... un seul mot, si tu le prononces, [illegible]t à son bonheur; dis-lui que si tu ne l'as pas épousée à la manière d'Espagne, tu es disposé à le faire; qu'un des prêtres qui veillent à son chevet la prépare à recevoir le baptême; aie soin que tout se fasse ce matin même, et nous verrons aussitôt la princesse retrouver son sourire, sa joie, tout le bonheur dont elle jouissait quand elle fut confiée à tes soins.

— Tu me dis cela, Mercedès, avec calme et résolution, comme si tu exprimais tes véritables désirs!

— Je puis te paraître calme, répondit notre héroïne d'une voix étouffée, mais il est certain que je suis résolue: tu ne peux être mon époux puisque tu en aimes une autre; va donc où ton cœur te guide. La dot de la princesse sera considérable, car une recluse n'a guère besoin d'or et de domaines.

Luis regardait avec recueillement l'enthousiaste jeune fille dont les yeux n'avaient jamais exprimé tant d'amour; il se leva et se promena dans le salon pendant trois ou quatre minutes, cherchant à combattre l'angoisse mortelle de l'esprit par le mouvement du corps. Maître enfin de lui-même, il retourna à sa place; et saisissant la main que Mercedès lui abandonnait, il répondit ainsi à ses singulières propositions:

— Le temps que tu as passé près du lit de douleurs de ton amie, tes longues réflexions sur ce sujet ont égaré ton jugement. Jamais Ozema n'a eu sur mon cœur le pouvoir que tu lui attribues, je n'ai ressenti pour elle qu'une passagère et faible inclination. Tu n'existerais pas, que la certitude d'être l'époux d'Ozema ne me rendrait pas heureux; mais t'aimant comme je t'aime, ce mariage attirerait sur moi plus de maux que je n'en pourrais supporter: quelque énergique que soit mon caractère, jamais, non jamais, je ne serai l'époux de l'Indienne.

A ces mots, un rayon de bonheur illumina les traits de Mercedès; mais ses principes élevés, ses intentions pures annulèrent l'effet du triomphe momentané et inattendu de Luis. Elle continua d'un ton de reproche:

— Es-tu juste envers Ozema? Sa simplicité n'aurait-elle pas été abusée par ces passagères et faibles inclinations? L'honneur ne t'impose-t-il pas la loi de répondre à un penchant que tu as encouragé par ta conduite?

— Mercedès, ma bien-aimée, si tu savais que de fois ton image m'a mieux guidé que ma propre conscience; si tu connaissais les fréquentes occasions dans lesquelles la mémoire de tes vertus et le souvenir de ta tendresse m'ont retenu alors même que j'allais oublier mes devoirs, tu comprendrais alors quelle est la différence de l'amour que je t'ai voué avec ces passagères et faibles inclinations dont tu parles avec tant d'amertume.

— Luis, je ne devrais pas écouter ces mielleuses paroles: elles sont douces à mon cœur, je l'avoue; mais il me semble difficile que tu oublies celle qui a bravé la mort afin de te garantir des flèches de tes ennemis.

— Ne crois pas cela, ma bien-aimée; tu en aurais fait autant, à la place d'Ozema.

— J'en aurais eu le désir, Luis, mais peut-être point la force! dit Mercedès les yeux baignés de pleurs.

— Tu m'aurais aussi protégé au péril de ta vie! Je te connais trop bien pour en douter.

— J'envierais à Ozema cette occasion, si ce n'était un péché! Je crains que tu ne t'en souviennes encore, quand tu seras fatigué de charmes qui ne seront plus nouveaux pour toi.

— A la place d'Ozema, tu aurais montré plus d'abnégation; Ozema s'exposait dans sa propre querelle, et tu te serais exposée dans la mienne.

Mercedès s'arrêta encore, et demeura en proie à une profonde rêverie; ses yeux avaient repris quelque éclat sous l'influence des protestations de son amant, et la tendresse prenait le dessus, malgré le dévouement généreux avec lequel elle sacrifiait ses espérances à ce qu'elle croyait être le bonheur de son amant.

— Viens avec moi voir Ozema, Luis, ajouta-t-elle enfin; quand tu la verras si abattue, tu te rendras mieux compte de tes propres intentions. Je n'aurais pas dû ranimer des feux éteints en t'accordant une entrevue en l'absence d'Ozema, c'est condamner sur la déclaration d'une seule des parties; et si tu trouvais des raisons pour changer de langage, après avoir vu la princesse, malgré la douleur que j'éprouverais, compte sur mon pardon, sur mes prières.

Les sanglots interrompirent Mercedès, et elle s'arrêta un instant pour essuyer ses pleurs. Luis essaya de la consoler et de la serrer dans ses bras; mais elle le repoussa sans trop de ressentiment. Quand elle se fut calmée, elle mena le jeune homme dans l'appartement d'Ozema, où il était attendu.

Luis tressaillit en y trouvant la reine et l'amiral, et plus encore en observant les ravages que la douleur avait produits sur la figure d'Ozema. Ses douleurs avaient fait place à une pâleur livide; ses yeux étincelaient d'un éclat qui semblait surnaturel, et cependant elle était si faible qu'on était obligé de la soutenir à demi couchée sur des oreillers. Un cri de joie lui échappa quand elle aperçut notre héros, et elle se couvrit la figure des deux mains, avec une confusion enfantine, comme si elle eût été honteuse de trahir le plaisir qu'elle éprouvait. Luis se conduisit noblement. Il n'était pas sans éprouver quelques remords au souvenir des heures passées auprès d'Ozema, et de la manière dont il avait été momentanément soumis à l'influence de sa beauté et de sa simplicité séduisante; mais il s'absolvait lui-même de tout ce qu'on pouvait lui reprocher comme une faute, et surtout de la pensée d'être infidèle à son premier amour. Il prit respectueusement la main de la jeune In-

dienne, et la baisa avec la franchise et la chaleureuse tendresse d'un frère plutôt qu'avec l'émotion d'un amant. Mercedès n'osa pas le suivre des yeux, mais elle surprit un regard approbateur de la reine à sa tutrice, et elle en conclut que le comte s'était convenablement présenté.

La reine prit sur elle de rompre le silence, qui commençait à devenir pénible.

— Tu penses que la princesse Ozema est faible et changée, dit-elle; nous avons essayé d'éclairer son esprit au sujet de la religion, et elle a enfin consenti à recevoir le saint sacrement du baptême. Le seigneur archevêque se prépare à cette cérémonie dans mon oratoire, et nous avons l'heureuse perspective de sauver cette âme précieuse de la perdition.

— Votre altesse prends toujours à cœur le bien de tout son peuple, dit Luis s'inclinant bien bas pour cacher les larmes que lui arrachait l'état d'Ozema. Je crains que notre climat ne soit en général funeste aux pauvres Haïtiens, car ceux qui sont tombés malades à Séville et à Palos n'ont que peu de chances de salut.

— Est-ce vrai, don Christoval?

— Trop vrai, señora; cependant on a eu soin de leurs âmes comme de leurs corps, et Ozema est en Espagne la dernière à recevoir le saint baptême.

— Señora, dit la marquise venant du chevet d'Ozema et la surprise peinte sur le visage, notre saint espoir est déçu; la princesse vient de me dire à l'oreille qu'elle voulait voir marier Luis et Mercedès en sa présence avant de consentir à être admise dans le sein de l'Eglise.

— Cette exigence ne dénote pas le véritable esprit, Béatrix, et cependant que faire avec une âme si peu éclairée de la lumière d'en haut? C'est un caprice passager, qu'elle oubliera quand l'archevêque sera prêt.

— Je ne le pense pas, señora; je ne l'ai jamais vue si décidée et si explicite. D'ordinaire elle est soumise et douce, mais elle a réitéré trois fois très-sérieusement la même demande.

Isabelle s'approcha du lit, et parla doucement et longtemps à la malade. Cependant l'amiral s'entretint avec la marquise, et Luis avec notre héroïne. Leur émotion était évidente, et Mercedès respirait à peine, ne sachant à quoi s'attendre. Quelques mots prononcés à voix basse lui apprirent bientôt que le cœur du comte de Llera était tout à elle, et elle en éprouva une joie vive, malgré ses généreux efforts pour sympathiser avec les souffrances d'Ozema.

Au bout d'un quart d'heure, un page annonça que l'oratoire était disposé, et ouvrit en entrant une porte qui y communiquait.

— Cette fille opiniâtre persiste, marquise ma fille, dit la reine en quittant le chevet d'Ozema, et je ne sais que répondre. Il est cruel de lui refuser les moyens du salut, et pourtant c'est exiger bien brusquement cet acte solennel de ton neveu et de ta pupille.

— Quant au premier, très-chère señora, soyez sûre qu'il vous pardonnera; l'essentiel est de surmonter les scrupules de Mercedès.

— Nous avons vraiment presque tort d'y songer. Une jeune chrétienne doit avoir le temps de se préparer par la prière au saint sacrement du mariage.

— Et cependant, señora, que de gens se marient sans cette préparation! Il y eut un moment où don Ferdinand d'Aragon et doña Isabelle n'auraient pas hésité à s'en passer.

— Jamais, Béatrix! Tu as l'habitude de me ramener à nos jours de jeunesse et d'épreuves toutes les fois que tu veux me faire partager tes désirs inconsidérés. Crois-tu réellement que ta pupille s'accommode de tant de précipitation?

— Je l'ignore, señora; mais je sais que s'il est en Espagne une femme qui soit toujours prête en esprit à recevoir les sacrements, c'est votre altesse; et s'il y en a une autre, c'est ma pupille.

— Va, va, bonne Béatrix, la flatterie te sied mal. Il n'y a personne qui puisse se croire constamment prêt. Dis à doña Mercedès de me suivre dans mon cabinet; je vais l'entretenir à ce sujet: il n'y aura pas du moins de surprise inconvenante.

A ces mots la reine se retira, et elle était à peine dans son cabinet que notre héroïne y entra d'un pas timide et incertain. Aussitôt que ses yeux rencontrèrent ceux de sa souveraine, Mercedès fondit en larmes, et, tombant à genoux, elle se cacha la figure dans la robe d'Isabelle. Ce transport fut toutefois bientôt apaisé, et la jeune fille attendit debout le bon plaisir de sa souveraine.

— Ma fille, dit la reine, j'espère qu'il n'y a plus de malentendu entre toi et le comte de Llera; tu connais les vues de ta tutrice et les miennes, et tu peux en toute sûreté, dans une affaire semblable, t'en rapporter à nos têtes plus froides, à notre plus longue expérience. Don Luis t'aime et n'a jamais aimé la princesse, quoiqu'il eût été naturel qu'un impétueux jeune homme, fortement exposé à la tentation, éprouvât pour une femme aussi charmante un caprice passager.

— Luis en est convenu, señora: il peut avoir eu quelque faiblesse, mais il n'a jamais été inconstant.

— C'est une rude leçon à ton âge, mon enfant, dit gravement la reine, mais elle eût été plus cruelle si elle eût été différée jusqu'à l'époque où la tendresse de la femme succédera aux penchants de la jeune fille. Tu as entendu l'avis des hommes de l'art, la princesse Ozema ne peut vivre longtemps.

— Ah! señora, c'est un triste sort! mourir au milieu des étrangers, dans la fleur de sa beauté, et le cœur brisé par une passion qui n'est pas payée de retour.

— Et cependant, Mercedès, si le ciel lui ouvre les yeux au moment où elle va quitter la terre, le passage sera moins douloureux, et nous devrons nous réjouir au lieu de pleurer. Une personne si jeune, si innocente, si sincère, à laquelle il ne manquait que les fruits d'une pieuse instruction, n'a rien, je pense, à appréhender de la colère céleste. Tout ce dont elle a besoin, c'est d'être unie à Dieu par le baptême.

— Monseigneur l'archevêque s'apprête à le lui conférer, señora.

— Cela dépend de toi, ma fille. Ecoute-moi, et ne sois pas trop prompte en ta décision, qui importe à la sécurité d'une âme humaine.

La reine exposa ensuite à Mercedès la requête romanesque d'Ozema avec tant de ménagement, que la surprise de notre héroïne fut moins grande qu'Isabelle ne s'y attendait.

— Doña Béatrix a fait une proposition qui semble plausible au premier abord, mais que la réflexion ne sanctionne pas; son dessein était de faire épouser Ozema au comte (Mercedès frissonna et pâlit), afin que l'idée d'être la femme de celui qu'elle idolâtre adoucît les derniers moments de l'étrangère; mais j'ai trouvé de sérieuses objections à ce projet. Quelle est ton opinion, ma fille?

— Señora, si je pouvais croire, comme naguère, que Luis eût de la préférence pour la princesse, et qu'il y eût entre eux cette affection mutuelle sans laquelle le mariage est maudit, je serais la dernière à m'y opposer, j'irais même jusqu'à la demander à genoux à votre altesse, car celle qui aime véritablement ne doit songer qu'au bonheur de l'objet aimé. Mais je suis sûre que le comte n'a pas pour Ozema la tendresse nécessaire; et ne serait-ce pas profaner les sacrements que de les faire servir à des serments auxquels le cœur ne répondrait pas?

— Excellente fille! voilà précisément mes idées, et ce que j'ai objecté à la marquise; on ne doit pas se jouer des rites de l'Eglise, et nous sommes obligés de nous soumettre à des chagrins qui peuvent, après tout, nous être infligés pour notre bien-être éternel. Il nous reste à prendre une décision sur cette fantaisie d'Ozema. Te marieras-tu, pour qu'on la baptise?

Malgré le dévouement de notre héroïne pour Luis, sa délicatesse était blessée d'accomplir si promptement cette cérémonie solennelle. Cependant les désirs de la reine l'emportèrent, car Isabelle pensait encourir une grave responsabilité en laissant l'étrangère mourir infidèle. Dès que Mercedès eut consenti, on envoya un message à la marquise, et la reine et la fiancée s'agenouillèrent et passèrent une heure ensemble en exercices spirituels. Ainsi préparées mentalement, mais sans donner une pensée aux vanités de la toilette, ces deux vertueuses femmes se présentèrent à la porte de la chapelle royale, où l'on avait transporté Ozema sur son lit. La marquise avait jeté un voile blanc sur la tête de Mercedès, et fait quelques légers changements dans le costume de la fiancée par déférence pour l'autel et ses ministres.

Environ une douzaine de personnes des plus honorables de la cour étaient déjà présentes; et lorsque les deux fiancés étaient sur le point de prendre place, don Ferdinand entra précipitamment, tenant à la main des papiers dont il avait été obligé de suspendre l'examen pour se conformer aux vœux de sa royale épouse. Le roi avait de la dignité et savait, quand il le voulait, s'acquitter noblement de son rôle de prince. Il fit signe à l'archevêque de s'arrêter, dit à Luis de s'asseoir et lui passa au cou le collier de l'un de ses ordres.

— Maintenant, dit-il, relève-toi, noble chevalier, et remplis toujours ton devoir envers ton maître céleste comme tu l'as rempli envers nous.

Isabelle récompensa son mari de cette faveur par un sourire d'approbation, et l'on procéda immédiatement à la cérémonie. Après la célébration du mariage, Mercedès, que Luis pressait sur son cœur, oublia un moment Ozema pour ne songer qu'à son propre bonheur. Colomb avait donné la main à la fiancée, comme le roi l'en avait chargé, et Ferdinand lui-même daigna tenir le poêle. Isabelle se tenait près de la couche d'Ozema, dont elle épia les mouvements durant toute la cérémonie. La reine croyait inutile de donner des témoignages publics de son intérêt pour la fiancée. Les compliments cessèrent bientôt, et don Ferdinand se retira avec tous ceux qui n'étaient pas dans le secret de l'histoire d'Ozema.

La reine n'avait pas voulu rendre son mari et les autres assistants témoins du baptême d'Ozema, par égard pour une étrangère investie d'une portion des droits sacrés de la royauté. Elle avait remarqué l'intérêt avec lequel la jeune fille suivait les mouvements de l'archevêque, des larmes s'étaient échappées de ses yeux en voyant l'amitié et l'amour lutter sur ce visage pâle mais encore charmant.

— Où est la croix? demanda Ozema à Mercedès qui s'approchait pour l'embrasser. Donner la croix — Luis ne pas épouser avec la croix — donner la croix à Ozema.

Mercedès ôta elle-même la croix du sein de son mari et la remit à la princesse.

— On n'épouse donc pas avec la croix! murmura la malade, que ses pleurs empêchaient presque d'apercevoir le précieux bijou. Allons, vite, señora, faire Ozema chrétienne.

La scène était trop solennelle et trop touchante pour qu'on la prolongeât, et sur un signe de la reine l'archevêque commença la cérémonie. Elle fut de courte durée, et Isabelle fut bientôt tranquillisée

par la certitude que l'étrangère qu'elle avait prise sous sa garde appartenait désormais à l'Eglise.

— Ozema est-elle chrétienne maintenant? demanda l'Haïtienne avec une simplicité et une brusquerie qui fit échanger à tous les assistants des regards de peine et de surprise.

— Tu as maintenant l'assurance que la grâce de Dieu accueillera tes prières, ma fille, répondit le prélat. Implore-la avec ferveur, et ta fin, qui est proche, sera plus heureuse.

— Chrétiens ne pas épouser païennes? chrétien épouser chrétienne?

— On te l'a souvent répété, ma pauvre Ozema, répliqua la reine; l'Eglise ne sanctionnerait pas un mariage entre un chrétien et une païenne.

— Chrétien épouser première femme qu'il aime le mieux.

— Certainement; en agir autrement serait violer ses serments et outrager le ciel.

— Ainsi penser Ozema; mais il faut épouser seconde femme, femme inférieure, celle qu'il aime après. Luis épouser Mercedès, première femme, parce qu'il l'aimer davantage; et puis épouser Ozema, seconde femme, parce qu'aimer plus après. Ozema chrétienne maintenant, et pas de crime. Allons, archevêque, faire Ozema seconde femme de Luis.

Isabelle se retira en gémissant dans un coin de la chapelle, et Mercedès fondit en larmes, et, tombant à genoux, elle se cacha la figure sous les draps du lit et pria avec ferveur pour que l'âme de la princesse fût éclairée. L'homme d'église n'accueillit pas avec la même indulgence et la même compassion cette preuve de l'ignorance de sa pénitente, évidemment mal disposée au sacrement qu'on lui avait administré.

— Le saint baptême que tu as reçu, aveugle femme, dit-il sévèrement, est salutaire ou funeste suivant la conduite du chrétien. Tu viens de me faire une demande qui a déjà chargé ton âme d'un nouveau péché, et le temps du repentir est court. Aucun chrétien ne peut avoir deux femmes à la fois, et Dieu ne distingue ni premier, ni dernier, ni inférieur ni supérieur entre ceux que son Eglise a unis. Tu ne peux être une seconde femme, puisque la première est vivante.

— Pas vouloir être à Caonabo — à Luis, oui. Cinquantième, centième femme à cher Luis! n'est-ce pas possible?

— Fille misérable et abusée, je te répète que non! Non, non, non! jamais, jamais, jamais! Ta question même est coupable et profane cette sainte chapelle et les emblèmes religieux qui la décorent. Oui, embrasse ta croix et humilie ton âme au désespoir, car...

— Assez, archevêque! interrompit la marquise de Moya avec la fougueuse vivacité se ses premières années. L'oreille que tu veux blesser est déjà sourde à tes reproches, et ce pur esprit est devant le tribunal d'un autre juge, plus compatissant, je l'espère. Ozema est morte!

En effet, bouleversée par le ton du prélat, perdue dans la confusion de ses anciennes croyances avec les dogmes nouveaux, accablée de la certitude qu'une union avec Luis était impossible, la jeune Indienne avait expiré; et son corps, privé de la vie, gardait encore l'empreinte des émotions qui l'avaient assiégée aux derniers moments de son séjour ici-bas.

Ainsi s'envola la première de ces âmes que la grande découverte devait arracher au paganisme. Son sort, dans l'existence inconnue qui l'attendait, peut être l'objet des subtilités des casuistes, des calculs des savants, des méditations des dévots; mais les humbles espéreront tout dans la bienfaisance d'un Dieu miséricordieux. Quant à Isabelle, elle éprouva une secousse qui lui fit perdre un instant de vue le succès de son zèle et de ses efforts. Elle prévoyait bien, cependant, que cet événement était l'image symbolique de la vicieuse interprétation qu'on allait faire de la religion, l'avant-coureur de la déception réservée à ses pieux et humains désirs.

CHAPITRE XXXI.

Le retentissement du voyage de Colomb mit en faveur les expéditions maritimes. On ne les envisagea plus comme indignes de la noblesse, et le penchant qu'on avait reproché jadis à notre héros était maintenant honorable pour lui. Quoiqu'on révèle ici pour la première fois les véritables rapports avec Colomb qui ont échappé aux recherches des historiens, ce fut pour Luis un avantage d'avoir montré du goût pour la marine, à une époque où les exploits guerriers suffisaient aux hommes de son rang. L'Océan devint pour ainsi dire à la mode, et un cavalier, après en avoir parcouru l'étendue, avait pour celui qui était resté attaché à sa terre natale le même dédain qu'a le guerrier après avoir gagné ses éperons pour l'écuyer encore inhabile aux combats. Des seigneurs, dont les domaines avoisinaient la Méditerranée ou l'Atlantique, équipèrent de petits navires côtiers, les yachts du quinzième siècle, et longèrent les rivages de cette partie du monde, cherchant à faire ainsi parade d'une glorieuse émulation. Nous ne garantissons point le succès de toutes les tentatives qu'on faisait alors pour circonscrire les habitudes des cours et des châteaux aux étroites limites des chebeks et des felouques; mais il est certain que l'esprit de cette époque fut tout maritime, et qu'on eut honte d'avoir condamné ce que la politique du jour affectait de favoriser. La rivalité de l'Espagne et du Portugal entretint le goût des expéditions, et le jeune homme casanier eut bientôt plus à craindre les brocards que l'aventurier inconstant et bizarre.

Vers la fin du mois de septembre 1493, l'Océan ruisselait des rayons du soleil levant, dans ce détroit pittoresque qui sépare l'Europe de l'Afrique et unit la Méditerranée aux vastes solitudes de l'Atlantique. Ses rayons doraient une douzaine de navires qui marchaient lentement en sens divers, poussés par les douces brises de la saison. C'est de l'un d'eux seulement que nous voulons nous occuper.

Ce bâtiment portait une voile latine, la plus pittoresque de toutes peut-être, comme accessoire d'un paysage réel ou figuré sur la toile. Sa position était précisément celle qu'un artiste eût choisie comme la plus favorable à ses pinceaux. La petite felouque courait vent arrière, et ses voiles, dont les extrémités aiguës s'étendaient transversalement, ressemblaient aux ailes d'un énorme oiseau qui les replie pour rentrer dans son nid. On remarquait, dans le gréement et les mâtereaux de la felouque, une symétrie inaccoutumée. La coque, remarquable par la beauté de ses lignes et de ses proportions, avait une élégance et un fini qui indiquaient le yacht d'un señor.

Le nom de ce vaisseau était *l Ozema*, et il portait le comte de Llera avec sa jeune épouse. Luis, formé par ses nombreux voyages, commandait les manœuvres en personne, quoique Sancho Mundo rôdât sur le pont d'un air d'autorité, étant le patron titulaire, sinon réel, du bâtiment.

— Allons, bon Bartolomeo, dit l'ex-timonier de *la Pinta* en inspectant le gaillard d'avant, allons, amarre solidement cette ancre; car, malgré la bonté du vent, on ne peut prévoir les boutades de l'Atlantique. Dans le grand voyage du Cathay, rien n'était plus favorable que notre sortie, et plus diabolique que notre rentrée. Doña Mercedès fait un excellent marin, comme vous voyez tous, et personne ne peut dire où l'humeur du comte l'emportera, une fois parti. Je vous le dis, camarades, la gloire et les richesses vous attendent au service d'un pareil seigneur; et j'espère que personne de vous n'a oublié de se munir de grelots, qui ont autant de pouvoir pour assembler les doublons que les cloches de la cathédrale de Séville pour assembler des chrétiens.

— Maître Mundo, cria notre héros du gaillard d'arrière, envoie un homme à la vergue de misaine, et dis-lui de regarder la mer au nord et à l'est.

Cet ordre interrompit les fanfaronnades de Sancho. Quand le matelot fut parvenu à la position aérienne qu'on lui avait enjoint d'occuper, don Luis lui demanda ce qu'il voyait.

— Señor comte, l'Océan est garni de voiles du côté qu'a indiqué Votre Excellence, et qui semble être l'embouchure du Tage.

— Peux-tu me dire combien il y en a?

— Par la messe! señor, je n'en vois pas moins de seize; j'en aperçois encore une autre, que m'avait cachée une haute caraque. Cela fait dix-sept en tout!

— Alors nous arrivons à temps, mon amie! s'écria Luis se tournant avec joie vers Mercedès; je serrerai encore une fois la main de l'amiral avant son nouveau départ pour le Cathay. Tu parais aussi charmée que moi du succès de nos efforts.

— Je partage tous tes plaisirs, Luis, il n'y a qu'un désir où il n'y a qu'un intérêt.

— Chère Mercedès, tu me feras faire tout ce que tu voudras. Ce prompt consentement à voyager avec moi nous unira si intimement que je m'appartiendrai moins qu'à toi-même.

— Jusqu'à présent, Luis, c'est l'inverse, reprit la jeune femme en souriant, puisque tu as plus de chances de faire de moi une aventurière que moi de te fixer au château de Llera.

— Ce n'est point contre ton gré que tu viens sur mer, Mercedès? demanda Luis avec la vivacité d'un homme qui craint d'avoir commis involontairement une indiscrétion.

— Non, mon cher Luis, loin de là; j'y viens pour mon plaisir, outre celui que j'ai à t'obliger. Heureusement, je ne suis pas indisposée du roulis; et j'en éprouve d'autant plus agréablement des impressions nouvelles pour moi.

Luis avait plus d'un motif pour se réjouir de ces paroles, car il n'avait point renoncé à sa passion pour les voyages.

Au bout d'une demi-heure on put voir, du pont de *l'Ozema*, le vaisseau amiral, et avant que le soleil atteignît le méridien, la petite felouque se glissait au centre de la flotte, se dirigeant vers la caraque de Colomb. On la héla, et l'amiral, instruit de la présence de Mercedès, se rendit galamment à bord de *l'Ozema* pour lui présenter ses respects. Les événements qui s'étaient passés avaient inspiré à Colomb une espèce de tendresse paternelle pour Luis, et même pour Mercedès, dont il avait apprécié la noble conduite. Il témoigna donc à l'heureux couple une noble cordialité et des sentiments que partageaient le comte et la comtesse.

Rien de plus frappant que le contraste des ressources de cette expédition avec celles de la première. Jadis il était parti dans l'isolement, presque dans l'oubli, avec trois vaisseaux mal équipés. Aujourd'hui les voiles blanchissaient l'Océan, et il était entouré d'une grande partie de la noblesse espagnole.

Dès qu'on sut que la comtesse de Llera était à bord de la felouque, on mit des canots en mer de presque tous les vaisseaux, et Mercedès

eut une espèce de cour au milieu de l'Atlantique. Ses suivantes, parmi lesquelles il y avait deux ou trois dames de bonne maison, l'aidèrent à recevoir les cavaliers qui se pressaient sur le pont. L'air pur et embaumé de l'Océan ajoutait aux charmes de ce moment, et pendant une heure l'*Ozema* offrit une scène de gaicté et de splendeur comme aucun des assistants n'en avait encore vu.

— Belle comtesse, dit un des gentilshommes, prétendant malheureux à la main de notre héroïne, vous voyez à quels actes de désespoir m'a réduit votre cruauté, puisque je m'embarque pour l'extrémité de l'Orient. Il est heureux pour don Luis que je n'aie point fait partie de la première expédition; car quelle noble damoiselle eût refusé un compagnon de l'amiral?

— C'est possible, señor, répondit Mercedès heureuse en son cœur de savoir que l'homme qu'elle avait préféré avait entrepris le voyage à une époque où l'on en ignorait encore les résultats. C'est possible, señor; mais mes désirs sont modestes, et je me contente de longer la côte, ce qui permet à une femme d'accompagner son mari.

— Señora, s'écria à son tour Alonzo de Ojeda, don Luis m'a terrassé dans le tournoi par un noble effort dont je ne garde point rancune; mais je le surpasse aujourd'hui, puisqu'il se tient en vue des rivages d'Espagne, nous laissant la gloire d'arriver aux Indes et de soumettre les infidèles à la domination des deux souverains.

— C'est un assez grand honneur pour mon mari d'avoir emporté la victoire dont vous parlez, señor; et cela seul suffit à sa réputation.

— Comtesse, dans un an d'ici vous l'aimeriez mieux s'il venait avec nous et montrait sa bravoure aux sujets du grand khan.

— Tu vois, don Alonzo, que l'illustre amiral ne le méprise pas tel qu'il est; ils viennent de se rendre seuls dans ma cabine, et c'est une attention que don Christoval n'aurait point pour le premier venu.

— C'est surprenant, reprit le prétendant repoussé; la faveur du comte auprès de notre noble amiral nous a tous étonnés à Barcelone. Serait-ce, Ojeda, qu'ils se sont rencontrés dans leurs premières excursions maritimes?

— Par la messe! señor, s'écria Ojeda en riant, si don Luis a eu avec l'amiral des rencontres du genre de celle qu'il a eue avec moi, je crois que leur tête-à-tête sera funeste à l'un d'eux!

La conversation se poursuivit, les uns montrant de la légèreté, les autres de la raison, tous de l'amitié. Cependant notre héros s'entretenait avec Luis dans une cabine.

— Don Luis, dit l'amiral, tu sais l'affection que je te porte, et je suis certain de ton estime. Je quitte l'Espagne pour une expédition plus périlleuse que celle où tu m'accompagnais. Alors mon départ s'effectuait obscurément, et j'étais l'objet du mépris et de la pitié; maintenant, je sors du vieux monde poursuivi par la méchanceté et l'envie. Je suis trop vieux pour ne l'avoir pas vu et prévu. En mon absence on agira sourdement; ceux qui se prosternent à mes pieds deviendront mes calomniateurs, et se vengeront, en me dénigrant, de leur adulation passée. Les souverains seront assiégés de mensonges, et l'on m'imputera à crime le moindre échec. Je laisse aussi derrière moi des amis, Juan Perez, de Saint-Angel, Quintanilla et toi; je compte beaucoup sur vous, non pour obtenir des faveurs, mais dans l'intérêt de la vérité et de la justice.

— Señor, j'emploierai pour vous ma faible influence; je vous ai vu à l'épreuve, et rien ne pourra diminuer la confiance que j'ai en vous.

— J'en étais convaincu, Luis, même avant cette chaude et sincère protestation, répondit l'amiral en prenant avec ardeur la main du jeune homme; je doute que Fonseca, qui a maintenant tant de pouvoir dans les affaires de l'Inde, soit véritablement mon ami. Il est aussi un homme de ton rang et de ton nom, qui m'a toujours vu défavorablement, et qui ne manquera pas de me nuire si l'occasion s'en présente [1].

— Je le connais, señor, et il est loin d'honorer la maison de Bobadilla.

— Il a cependant du crédit auprès du roi, qu'il est essentiel de se concilier.

— Ah! señor, nous ne pouvons attendre rien de généreux de ce monarque à double face. Tant que l'oreille de doña Isabelle demeurera ouverte à la vérité, il n'y a rien à craindre; mais don Ferdinand devient chaque jour plus mondain. Par la messe! ce chevalier si hardi dans sa jeunesse devait-il montrer dans sa vieillesse une bassesse qui déshonorerait un Maure! Toutefois, ma noble tante vaut une armée, et elle vous restera toujours fidèle.

— Dieu règle tout, et ce serait un péché que de révoquer en doute sa sagesse et sa justice. Et maintenant, Luis, un mot sur toi-même. La Providence t'a confié le bonheur d'une femme comme on en trouve rarement de ce côté-ci des portes du ciel. L'homme qui a reçu de Dieu une aimable et vertueuse épouse comme la tienne devrait élever un autel en son cœur, et y offrir chaque jour, à chaque heure, des sacrifices de reconnaissance; car, de tous les avantages terrestres, il possède le plus riche, le plus pur, le plus durable, pourvu qu'il n'oublie pas le trésor dont il est le dépositaire. Une femme comme doña Mercedès est aussi délicate qu'elle est rare. Que son égalité d'humeur tempère ton impétuosité; que sa pureté corrige ce que tu as d'impur; que sa vertu stimule la tienne; que son amour entretienne le tien. Remplis tous tes devoirs comme un grand d'Espagne, mon fils, et cherche la félicité dans le témoignage de ta conscience et de l'amour de Dieu.

L'amiral donna à Luis sa bénédiction, et prit congé de Mercedès d'une manière non moins solennelle. Les canots quittèrent la felouque l'un après l'autre en faisant des signaux d'adieu. Au bout de quelques minutes, on changea vivement les lourdes vergues, et la flotte manœuvra au sud-ouest, se dirigeant vers ce qu'on croyait alors être les Indes. Pendant une heure, l'*Ozema* demeura en panne où Colomb l'avait laissée, comme pour suivre des yeux les amis qui s'éloignaient; puis ses voiles se gonflèrent, et elle gouverna vers le port de Palos de Moguer.

L'après-midi fut délicieuse, et quand la felouque approcha de la terre, la surface des eaux était aussi unie que celle d'un lac. Il y avait juste assez de vent pour rafraîchir l'air et pour donner au léger esquif une vitesse de trois ou quatre nœuds à l'heure. La tente occupée pendant le jour par le comte et la comtesse était sur le gaillard d'arrière; elle était formée à l'extérieur d'une toile goudronnée, et l'intérieur était tapissé d'étoffes précieuses qui en faisaient un petit salon charmant. Sur le devant, une cloison de toile le dérobait aux regards de l'équipage, et à l'arrière un magnifique rideau retombait quand on voulait s'enfermer. En ce moment, ce rideau, négligemment relevé, permettait aux yeux de s'étendre sur l'Océan et de contempler les splendeurs du soleil couchant.

Mercedès était couchée sur un lit de repos et regardait la mer, et Luis jouait de la guitare assis à ses pieds sur un tabouret. Il venait de chanter, en s'accompagnant, un air national favori, quand il s'aperçut que sa jeune épouse n'avait pas pour ses accords l'admiration qu'elle témoignait d'ordinaire.

— Tu es pensive, Mercedès? dit-il se penchant en avant pour observer la triste expression de ses yeux si souvent brillants d'enthousiasme.

— Le soleil se couche dans la direction du pays de la pauvre Ozema, Luis, répondit Mercedès d'une voix légèrement tremblante, cette circonstance et la vue de cette mer sans bornes, si semblable à l'éternité, me rappellent la mort de l'Haïtienne. Sans doute une aussi innocente créature n'aura pas été condamnée parce que les ténèbres de son intelligence et la fougue de ses passions s'opposaient à ce qu'elle comprît tous les mystères de l'Eglise.

— Je voudrais te voir moins penser à ce sujet, mon amour; tes prières et les messes que nous avons fait dire pour le salut de son âme devraient t'avoir satisfaite : on les réitérera, si tu le veux.

— Oui, reprit la jeune femme en pleurs; les meilleurs d'entre nous ont besoin de messes, et nous en devons à la pauvre Ozema. As-tu songé à prier l'amiral de rendre tous les services possibles à Mattinao?

— Je le lui ai recommandé, ainsi sois tranquille à ce sujet. Le monument est déjà érigé à Llera, et nous pouvons regretter la douce jeune fille mais non la plaindre. Si je n'étais pas Luis de Bobadilla, ton mari, chère amie, je la regarderais comme un objet d'envie plutôt que de pitié.

— Ah! Luis, je ne saurais te reprocher cette flatteuse pensée; mais est-elle juste? Le bonheur que j'éprouve d'être assurée de ton amour, de voir réunis nos destins, nos noms, nos fortunes, n'est en réalité que de la misère, comparé avec les joies séraphiques des bienheureux; et ces joies, je les désire pour l'âme d'Ozema.

— N'en doute pas, Mercedès; elle reçoit le prix de l'innocence et de la bonté. Par la messe! si elle éprouve seulement la moitié de ce que je ressens en te pressant sur mon cœur, elle n'est nullement à plaindre, et tu désires lui faire obtenir dix fois davantage.

— Luis, Luis, ne parle pas ainsi; nous ferons dire d'autres messes à Séville, à Burgos et à Salamanque.

— Comme tu voudras, mon amie. Qu'on en dise tous les ans, tous les mois, toutes les semaines, et aussi longtemps que les ecclésiastiques les jugeront efficaces.

Mercedès sourit de reconnaissance; et la conversation devint moins pénible, quoique toujours triste. Une heure s'écoula ainsi, dans ces doux propos qu'échangent ceux qui s'aiment tendrement. Mercedès avait déjà acquis un puissant empire sur les fougueux penchants de son mari, et elle le formait à son insu.

Au moment où le soleil se couchait, Sancho vint annoncer qu'il avait jeté l'ancre.

— Nous sommes arrivés, señor comte; nous sommes enfin, señora doña Mercedès, en vue de la ville de Palos et à cent vergues du lieu d'où don Christoval et ses braves compagnons sont partis pour la découverte des Indes. Que tous soient cent fois bénis! Le canot est prêt à vous transporter au rivage, señora; et là, si vous ne trouvez pas Séville ou Barcelone, des cathédrales et des palais, vous trouverez Palos, Santa-Clara et la porte du chantier, trois endroits qui méritent d'être célèbres : Palos, pour avoir vu partir l'expédition; Santa-Clara, pour l'avoir sauvée de la destruction par les vœux qu'on a accomplis à ses autels; et le chantier, pour avoir servi à la construction du vaisseau amiral.

— Et pour d'autres grands événements, bon Sancho! dit le comte.

[1] Colomb désigne ici don Francesco de Bobadilla, qui, nommé en 1500 gouverneur général dans les Indes, fit arrêter Colomb sous de fausses accusations, et l'envoya en Espagne les fers aux pieds. (Note du traduct.)

— Précisément, Votre Excellence, et pour d'autres grands événements. Faut-il vous mettre à terre, señora?

Mercedès y consentit; et au bout de dix minutes elle et son mari étaient sur la plage, à dix vergues du lieu où Colomb et Luis s'étaient embarqués l'année précédente. Les sables étaient couverts de gens qui prenaient le frais. Un groupe de jeunes femmes se distinguait par le ton haut et animé de sa conversation. Les deux époux écoutèrent attentivement, en s'apercevant que le sujet de l'entretien était le voyage au Cathay.

— C'est aujourd'hui, dit une femme d'un ton d'autorité, que don Christoval a fait voile de Cadix. Les souverains ont trouvé le port de Palos trop petit pour une aussi grande expédition. Vous pouvez être sûres de ce que je vous dis; car, bonnes voisines, mon mari, comme vous savez, occupe un emploi sur le vaisseau amiral.

— Vous êtes heureuse, voisine, qu'il soit si en faveur auprès de ce grand homme!

— Comment en serait-il autrement? Pépé l'a accompagné dans son premier voyage, quand peu de gens osaient le suivre, et il a toujours obéi fidèlement. Monica, ma bonne Monica, m'a dit l'amiral de sa propre bouche, ton Pépé est un bon marin et s'est conduit à mon entière satisfaction. Je le nommerai maître d'équipage dans ma caraque, et toi et ta postérité la plus reculée vous pourrez être fières de lui; telles furent ses paroles. Pépé est aujourd'hui maître d'équipage. Mais on paverait cette plage avec les *Pater* et les *Ave* que j'ai dits pour obtenir cette bonne fortune.

Luis s'avança, salua la société, et s'excusa sur son désir de connaître les détails du départ de la première expédition. Comme il s'y attendait, Monica ne le reconnut pas sous son riche costume, et lui raconta volontiers tout ce qu'elle savait, et même beaucoup plus. L'entrevue lui fit voir que cette femme avait passé du désespoir à des transports de joie, et lui donna dans un seul individu l'exemple du changement qu'avait subi l'opinion publique.

— J'ai beaucoup entendu parler d'un certain Pinzon, ajouta Luis; il était pilote d'une caravelle : qu'est-il devenu?

— Señor, il est mort! répondirent une douzaine de voix que Monica parvint à dominer. Il était autrefois très-honoré à Palos; mais il a perdu maintenant l'honneur et la vie. Il a été infidèle et est mort de chagrin, dit-on, quand il a vu *la Nina* à l'ancre, bien qu'il comptât avoir tout l'honneur pour lui.

Luis avait été trop absorbé pour apprendre auparavant ces nouvelles, et il continua sa promenade triste et rêveur.

— Ainsi échouent les espérances criminelles, les desseins que Dieu ne favorise pas! s'écria-t-il longtemps après. La Providence était, je crois, pour l'amiral; et certainement, mon amie, elle a été pour moi.

— Voilà Santa-Clara, dit Mercedès. Luis, je voudrais entrer, remercier Dieu de ton heureux retour, et prier pour le futur succès de don Christoval.

Ils entrèrent dans l'église, et s'agenouillèrent ensemble au grand autel; car, dans ce siècle, les plus braves guerriers n'avaient pas honte, comme aujourd'hui, de manifester publiquement leur soumission à Dieu. Ce devoir accompli, l'heureux couple retourna silencieusement à la plage, et regagna la felouque.

Le matin, *l'Ozema* fit voile pour Malaga; car Luis craignait d'être reconnu s'il séjournait à Palos. Ils arrivèrent à bon port; et peu de temps après ils étaient à Valverde, la principale propriété de Mercedès. Nous les y laisserons jouir de la félicité que procurent d'un côté la tendresse d'un homme, de l'autre l'amour pur et désintéressé d'une femme.

Plus tard, l'Espagne a produit d'autres Luis de Bobadilla et d'autres Mercedès; mais une seule Ozema parut à la cour, et brilla un moment comme une étoile qui luit au milieu d'une atmosphère pure. Sa carrière fut courte; elle mourut jeune et regrettée, et son nom même a péri. C'est en partie à cause de ces circonstances que nous avons été obligé à tant d'efforts pour puiser dans les documents de cette époque les matériaux de notre histoire.



Don Luis et Mercedès entrèrent dans l'église et s'agenouillèrent ensemble au grand autel.

FIN DE CHRISTOPHE COLOMB.

ROMANS POPULAIRES ILLUSTRÉS

UN BON ENFANT,

PAR

PAUL DE KOCK.

Chapitre I. — Un Omnibus.

Connaissez-vous rien de plus drôle qu'une personne courant après un omnibus qui a déjà trois ou quatre cents pas d'avance, et qui s'éloigne de plus en plus, parce que le conducteur, occupé à regarder à droite, à gauche, ou à compter sa monnaie, ne dirige pas ses regards du côté du voyageur retardataire?

Si c'est un homme, il court, puis s'arrête, lève la main en l'air, lève sa canne, lève son parapluie s'il en a un, agite son bras, comme s'il voulait faire le tambour-major; pousse des eh! eh!... oh!.. conducteur!.. hum!.. hum!... puis court encore un peu, et marche dans la crotte pour rattraper la maudite voiture, qu'il prend afin d'arriver propre à son rendez-vous.

Si c'est une femme qui veut rejoindre l'omnibus, alors elle ne courra pas du tout ou courra toujours : les dames ne savent point faire les choses à demi, elles sont plus promptes à se décider que nous, et d'ailleurs elles courent avec plus de grâce, elles ont encore l'adresse de choisir les pavés, tout en faisant des signes au conducteur; elles se retroussent un peu haut, il est vrai, mais quel mal après tout de montrer sa jambe, surtout quand elle est bien faite, et en général ce ne sont guère que celles-là que l'on fait voir.

C'était un jeune homme qui courait après la voiture à six sous. Un assez beau garçon, de taille moyenne mais bien fait; d'une physionomie franche et assez douce, bien mis et de bonne tournure : il venait enfin d'atteindre l'omnibus qui se dirigeait vers la Madeleine en suivant les boulevards, il y avait déjà beaucoup de monde dans la voiture.

— Avez-vous de la place, conducteur? — Oui, monsieur, à droite... au fond... Messieurs de droite! serrez un peu, s'il vous plaît.

Le jeune homme entre, tâche de se faufiler à travers des jambes qu'on ne dérange pas, des genoux qu'on avance, des parapluies mouillés, des pieds crottés et des figures de mauvaise humeur; car, si vous avez jamais été en omnibus, lectrice ou lecteur (ce qui est probable si vous habitez Paris), vous avez dû remarquer, lorsque la voiture est déjà un peu garnie, que l'arrivée d'un nouveau voyageur fait toujours faire la moue à tout le monde : d'abord cela est cause qu'on s'arrête, ensuite on pense qu'on va être gêné, pressé; le nouveau venu est donc fort mal reçu, et personne

Mongérand l'ami intime du Bon Enfant.

Paris. Typographie Plon frères, rue de Vaugirard, 36.

ne fait un mouvement pour lui faire place. Je suis étonné que les entrepreneurs de ces voitures n'aient point encore songé à les diviser en stalles, comme l'orchestre de nos théâtres ; alors du moins les places seraient visibles, et l'on n'aurait pas parfois son voisin sur ses genoux... Quand c'est une voisine gentille, passe encore.

Le jeune homme est cependant parvenu jusqu'au milieu de la voiture, et, grâce à la courroie, il n'a pas eu besoin de s'appuyer sur les genoux de chacun pour ne point tomber. Il s'assied entre un gros homme, qui semble fort mécontent qu'on s'asseye tout près de lui, et une dame sur le retour, qui se recule et se retourne, comme si le frôlement de sa robe contre l'habit du jeune homme lui eût paru indécent.

— Ils veut nous serrer comme des harengs! murmure l'énorme monsieur en écartant les jambes et les bras de manière à être fort à son aise.

La dame ne dit rien; mais comme un pli de sa robe se trouvait sous son nouveau voisin, elle la retire vivement en prenant un air de dignité, de pruderie, de ces airs qui ne prouvent rien sinon qu'on n'a point d'aménité dans le caractère.

Le jeune homme tâche de se mettre aussi bien que possible, sans faire attention aux murmures du voisin et aux airs de la voisine. Quand il est à peu près casé, il jette les yeux autour de lui pour connaître ses compagnons de voyage. Cette revue est ce qu'il y a de plus piquant dans une course d'omnibus. Il est rare qu'une voiture dans laquelle on entasse quinze et quelquefois dix-huit personnes ne renferme pas au moins deux ou trois de ces personnages originaux qui amusent un observateur. Je plains ces gens moroses qui ne lèvent point les yeux, et se blottissent à leur place sans tourner la tête une seule fois. Ceux-là éprouvent tous les ennuis d'une voiture publique sans en connaître les agréments.

Après la dame aux grands airs était une bonne grosse maman en bonnet, en tablier, espèce de campagnarde tenant le milieu entre la femme du peuple et la paysanne, de ces gens qui habitent le haut des faubourgs, et qui ont l'air tout dépaysé quand ils sont dans le cœur de Paris.

Après le voisin qui trouvait très-mauvais qu'on s'approchât de lui était un vieux monsieur en habit noir, bien sec, bien râpé, qui, depuis qu'il était entré dans la voiture, fouillait dans toutes ses poches, et semblait avoir une peine infinie à rassembler six sous. Ensuite était une dame, ni bien ni mal, ni jeune ni vieille, de ces personnes qui n'ont rien de ridicule, et qui ne prêtent point à la critique ; car il y en a aussi comme cela.

Après avoir examiné son banc, notre nouveau venu regarde celui d'en face. D'abord une espèce d'ouvrière entre deux âges, qui tient un enfant de cinq à six ans sur ses genoux, a un panier entre ses jambes et un gros paquet à son côté. Puis un homme en blouse, en casquette de loutre, guêtres de cuir, souliers ferrés; ledit homme sentant l'ail, l'ognon et le vin, comme une matelote à la marinière, et se laissant aller sur ses voisins ou voisines, qu'il a l'air de prendre pour des oreillers.

Ensuite une jeune fille assez gentille, l'air décent, ne sachant que faire de ses yeux pour ne point rencontrer ceux de ses vis-à-vis, et prenant le parti de les tenir baissés, quoique ce soit fort ennuyeux.

Après cette jeune personne est une espèce de petit-maître à besicles, à gants beurre-frais, qui fait tout ce qu'il peut pour que sa jolie voisine le regarde, semble très-étonné de n'en pas être remarqué, et, de dépit, jette les yeux sur une autre femme qui est à sa droite, laquelle paraît avoir l'habitude des voitures publiques, et n'est nullement embarrassée de ses yeux, qu'elle repose, en souriant à demi, sur tous les personnages mâles de l'omnibus, mais qu'elle arrête de préférence sur le gros homme qui aime tant ses aises, parce que, si ce monsieur n'a pas l'air aimable, il a de fort beau linge, et porte à sa chemise des boutons en diamants : il y a des dames que cela séduit tout de suite.

Un homme sans tournure, sans physionomie, puis le conducteur complétaient l'omnibus. Mais cela ne faisait que douze voyageurs, et, quoique la voiture parût être bien remplie, ce n'était point assez pour le conducteur, qui voulait avoir ses quinze places en comptant celle qu'on a ajoutée au fond; et comme la pluie venait de gâter une belle journée du mois de juin, il était plus que probable que l'omnibus ne tarderait pas à être au complet.

— Vos places, s'il vous plaît? dit le conducteur en se retournant du côté des voyageurs mais sans cesser de regarder sur la route pour faire des recrues.

La première dame paye. Le vieux monsieur qui retournait toutes ses poches a mis enfin des gros sous dans la main du conducteur, qui, après les avoir comptés, lui dit : — C'est encore un sou, monsieur.

— Comment encore un sou?... Je suis sûr de vous avoir donné votre compte.

— Non, monsieur, vous ne m'avez donné que cinq sous, les voilà...

— Eh bien, cinq sous!... est-ce que ce n'est pas assez? — Non, monsieur, c'est six sous la course. — Comment six sous... et depuis quand donc cela? — Depuis très-longtemps, monsieur. — Mais autrefois ce n'était que cinq sous, pourquoi donc a-t-on augmenté?... c'est ridicule ça... — Autrefois on ne vous voiturait pas depuis la Bastille jusqu'à la Madeleine... il fallait repayer à la Porte-Saint-Martin... — Qu'est-ce que cela me fait, moi, qu'on aille jusqu'à la Madeleine... je m'arrête à la porte Saint-Denis... je ne devrais à la rigueur payer que demi-course... on prévient quand on augmente... — Monsieur, c'est écrit là-haut... trente centimes. — Je ne connais rien aux centimes, moi, c'est un calcul de la Révolution... il fallait mettre six sous, j'aurais su à quoi m'en tenir. Encore autrefois pour cinq sous le cocher jouait de la trompette avec son pied; à présent c'est plus cher, et je n'entends jamais la musique... Allons, faites votre tournée... je vous donnerai un sou tout à l'heure...

— Pour un! crie le gros monsieur qui a des boutons de diamants en présentant une pièce de vingt sous. En vérité, il a bien fait d'avertir qu'il n'était qu'un, le conducteur aurait pu s'y tromper et réclamer double place.

Notre jeune voyageur a payé. Sa voisine tient son argent à la main, elle allonge le bras et attend qu'on passe le prix de sa place au conducteur; son voisin est occupé à regarder la jeune personne en face, et le gros homme ne semble pas disposé à être utile à qui que ce soit. C'est le personnage en blouse qui tend sa main calleuse et noire pour passer l'argent de la dame, qui est presque obligée de faire un remercîment de tête à un homme du commun; c'est bien désagréable : mais aussi, si vous êtes si fière, pourquoi allez-vous en omnibus? Le nom seul de cette voiture devait vous apprendre que l'on n'y connaît ni rang ni naissance; que tout le monde y est pêle-mêle; que toutes les classes, tous les états y sont confondus; c'est une voiture tout à fait libérale, et pourtant elle fut établie avant la révolution de juillet.

— Tenez, conducteur... et vous m'arrêterez au passage de l'Opéra, dit la dame qui ne baisse pas les yeux.

— Tout à l'heure, madame, vous payerez à votre tour... Eh! là-bas au fond, à droite... votre place, s'il vous plaît?

C'est la grosse maman à laquelle on s'adresse. Elle fouille aussitôt à la poche de son tablier en disant : — Ah! c'est juste... tiens... moi qui n' pensais plus qu'on payait... je me serais pourtant en allée comme ça... ce serait commode... Allons, je n'ai pas de monnaie à c't'heure... tenez, monsieur le postillon... v'là cent sous... rendez-moi...

Et la bonne femme tend sa pièce de cent sous à sa voisine rechignée; celle-ci ne bouge pas, et ne veut pas se donner la peine d'allonger le bras pour être agréable à quelqu'un, quoiqu'elle ait quelques instants auparavant réclamé et reçu le même service. Mais il y a des gens qui croient que tout leur est dû, égards, prévenances, complaisances; mais eux ne doivent rien à personne. Pauvres gens!... vous me faites pitié!... De quel limon vous croyez-vous donc pétris pour exiger, de personnes que vous voyez pour la première fois, du respect, des politesses, des attentions que vous leur refuserez?... Est-ce parce que vous êtes mieux mis? Mais il y a des escrocs, des filles publiques qui sont vêtus avec la dernière élégance, cela ne prouverait donc rien. Est-ce parce que vous avez de l'or dans vos poches? Mais la fortune n'a jamais été une preuve de mérite; d'ailleurs la source en est quelquefois si méprisable! Est-ce parce que vous avez un grand talent, un grand génie?... Oh! non, les gens qui ont vraiment du talent ne sont pas impertinents; il faut laisser cela à ceux qui veulent être remarqués, ne fût-ce que par leur sottise; à ces écrivassiers *invita Minerva*; à ces êtres que l'envie dévore, que la jalousie dessèche, et qui tournent en ridicule tout ce que font les autres pour se venger de ne pouvoir rien faire eux-mêmes.

C'est donc parce que vous êtes des sots que vous agissez ainsi... Oh! alors je comprends, je me rends à la raison, et je conviens que vous ne pouvez pas vous conduire autrement.

Notre jeune voyageur a pris la pièce de cent sous des mains de la grosse maman et l'a passée au conducteur, qui la met entre ses dents, puis se retourne, tire le cordon, et la voiture s'arrête.

— Est-ce qu'il veut nous mettre encore quelqu'un? dit le gros monsieur.

— C'est désagréable d'arrêter si souvent! dit le personnage à besicles en ayant l'air de s'adresser à la jeune personne qui tient ses yeux baissés; moi... j'ai justement affaire, je suis pressé... Vous êtes peut-être pressée aussi, mademoiselle?

On répond : — Non, monsieur, bien bas, presque entre les dents, puis on se retourne pour ne pas prolonger la conversation.

Un nouveau venu paraît à la portière : c'est un petit homme à figure joviale, nez rouge, yeux à fleur de tête, quelque chose qui sent l'homme de comptoir. Il tient un parapluie tout imbibé d'eau et le frotte le long des jambes et des genoux des voyageurs en se faufilant vers le fond, s'inclinant d'un air aimable, saluant à droite, à gauche et marchant sur les pieds de tout le monde.

— A gauche, au fond... il y a de la place... Madame, prenez donc votre paquet sur vos genoux... — J'ai déjà mon petit... — Ça ne me regarde pas; il fallait prendre deux places alors; vous ne pouvez pas payer que pour un et mettre sur la banquette votre paquet, votre enfant et votre panier; alors avec quatre voyageurs ma voiture serait remplie!... Ça ne se peut pas... — Oh! il y a des conducteurs qui ne sont pas si désagréables que vous!... — J'en suis fâché, mais il me faut mes quinze places...

— Monsieur de la porte, vous ne m'avez pas rendu la monnaie de mes cent sous, dit la grosse maman d'un air inquiet. — Tout à l'heure, madame... Allons... serrez donc un peu là-bas.

— Donnez-moi vot' gas, la petite mère, dit l'homme en blouse à sa voisine, comme ça vous pourrez tenir votre paquet. — Ah! monsieur... vous êtes bien bon... au fait, si ça ne vous gêne pas, ça m'obligera beaucoup... Veux-tu aller sur monsieur, Lolo? — Oh! non... il est trop laid... répond l'enfant en faisant la grimace.

L'homme en blouse rit de la réponse de l'enfant et le prend sur ses genoux en disant : — Viens toujours, va, mon gros, je ne te mangerai pas!...

Et l'enfant change de siége; ce qui prouve que l'on peut être fort obligeant tout en sentant l'ognon et l'ail, ce qui n'empêche pas que ce ne soit une odeur fort désagréable.

Pendant ce temps, le monsieur qui a l'air jovial a gagné le coin du fond, après avoir essuyé son parapluie sur tout le monde.

— Comme c'est gentil... venez donc propre dans un omnibus! dit le monsieur aux besicles. Tenez, mademoiselle, votre robe est toute mouillée aussi...

La demoiselle ne répond rien et se contente d'essuyer avec son mouchoir les traces du parapluie.

— Conducteur, vous me mettrez devant la rue Caumartin, dit le nouveau venu.

— Oui, monsieur... Qui est-ce qui n'a pas payé?...

— Monsieur le voiturier, dit la grosse maman en tendant le cou, vous ne m'avez pas rendu mon argent... je vous ai donné une pièce de cent sous...

— Dans un instant, madame... je n'ai pas encore assez de monnaie... Il y a quelqu'un qui me redoit un sou...

Le monsieur à l'habit râpé se penche alors vers le conducteur et lui parle à l'oreille; le conducteur ne répond rien, mais il ne réclame plus son sou. J'ai vu plusieurs fois des conducteurs faire crédit à des personnes qui avaient oublié de prendre de l'argent, et cela de fort bonne grâce; leur rend-on plus tard ce qu'on leur doit?... j'aime à le croire : probablement le vieux monsieur demandait crédit pour un sou. Pauvre homme!... Etait-ce vraiment parce qu'il ne voulait pas changer?

Le conducteur a tiré le cordon, la voiture s'arrête; nouveaux murmures des voyageurs.

— Comment! encore du monde... mais nous sommes complets, à moins qu'on n'en mette sur nos genoux...

— Oh! que non, messieurs, il y a encore deux places... une à droite et celle du fond. Serrez donc à droite... là-bas...

C'est une dame fort gentille, d'une jolie tournure, qui paraît sur le marchepied. C'eût été dommage de la laisser se mouiller. Elle s'arrête, regarde dans la voiture en disant : — Mais je ne vois pas de place... — Si, madame, oh! il y en a encore deux.

Et le conducteur fait entrer la dame, qui cherche où elle pourra se placer, au milieu de tout ce monde. Heureusement pour cette voyageuse, le jeune homme dont nous avons fait le portrait n'est nullement insensible aux charmes d'une femme; il n'était pas non plus fâché de s'éloigner de sa maussade voisine; il se serre donc contre son gros voisin, sans faire attention aux murmures, aux plaintes, à l'humeur de ce monsieur, et la jeune dame, apercevant une petite place, s'y laisse aller; car c'est presque toujours ainsi qu'on s'assied dans un omnibus.

— Ah, madame, vous m'étouffez!... s'écrie la vieille en robe de soie. — Madame, je suis désolée, mais on prétend qu'il y a de la place... — Approchez-vous de mon côté, madame, dit notre jeune homme.

Il était difficile que cette dame fût plus près, elle se trouvait collée contre lui; et comme cette position ne lui semblait pas très-confortable, elle aurait au contraire désiré se reculer un peu, mais du moins ce jeune homme était poli, il avait l'air honnête. La jolie femme se décide à prendre sa position en patience. Le jeune homme ne bouge plus, et ses joues deviennent très-rouges; cela n'a rien d'étonnant, nous savons que le frottement de deux corps les échauffe, et finirait par les brûler.

— J'espère que c'est fini, et qu'on ne nous mettra plus personne, dit le gros monsieur en regardant le conducteur, qui regarde toujours sur les boulevards.

— Ah çà, pourquoi donc qu'il ne me rend pas ma monnaie? dit la grosse maman en s'adressant à son vis-à-vis, l'homme au parapluie. — Il l'a peut-être oublié... — Ah! ben, c'te plaisanterie... Dites donc... monsieur à la casquette... ma monnaie, s'il vous plaît?

— Voilà... voilà, madame... Faites passer, s'il vous plaît.... Votre place... là-bas, à gauche...

La grosse femme a reçu sa monnaie, elle est plus tranquille. La voiture roule quelques minutes, on ne dit rien. Les uns examinent leurs voisins, d'autres regardent par les carreaux; quelques-uns ne songent qu'à leurs affaires. L'homme en blouse est le seul qui parle; il cause avec l'enfant, qui s'est habitué à lui; il le fait sauter sur ses genoux et lui donne sa tabatière pour jouer; l'enfant parvient à ouvrir la tabatière et jette à terre tout ce qu'elle contenait, ce qui semble l'amuser beaucoup. Sa mère se confond en excuses; l'homme aux boutons de diamants hausse les épaules en murmurant : — Que c'est aimable les enfants!... le petit drôle l'a fait exprès.

Dans ce moment, la voiture éprouve une assez forte secousse; c'est quelqu'un qui vient de sauter sur le marchepied sans vouloir que le conducteur arrête. Celui-ci s'est rangé de côté en disant : — Au fond, monsieur, il y a encore une place.

Le dernier venu est un militaire, sous-officier, uniforme de hussard, jeune, grand, portant de grosses moustaches noires, ce qui, joint à des yeux et des sourcils de la même couleur, à des traits fortement prononcés et à un teint très-brun, donne à toute sa physionomie quelque chose de dur et de rébarbatif.

— Où diable va donc se mettre ce monsieur? dit le gros homme mais à demi-voix et d'un ton moins impertinent cette fois.

Le militaire ne semble aucunement embarrassé : il s'avance, recule les genoux, repousse les jambes, regarde à droite, à gauche, comme pour choisir où il se placera; puis, après avoir lorgné la jeune personne modeste, se laisse brusquement tomber entre elle et le beau monsieur à besicles.

— Eh bien, monsieur, qu'est-ce que vous faites donc... il n'y a pas de place là... vous êtes sur nous!... s'écrie le petit-maître, sur qui le militaire est tombé.

— Bah!... bah!... serrez les rangs... Ça se fera, puisqu'on m'a dit qu'il y avait encore une place.

— Mais ce n'est pas là, monsieur, c'est au fond. Conducteur, dites donc à monsieur que c'est au fond..., faites donc ôter monsieur...

— Oter... ah! il sera malin celui qui me fera ôter de là... Mademoiselle, je vais tâcher de vous gêner le moins possible... Je vais me faire mince... pas pour monsieur, mais pour vous.

La jeune personne ne dit rien, elle se recule le plus qu'elle peut; mais on était déjà sept sur la banquette, et l'arrivée du militaire mettait tout le monde dans un étau.

— Mais, monsieur, reprend l'homme aux besicles, puisqu'on vous dit qu'il y a une place au fond... où vous serez bien mieux... — Eh bien! allez-y, vous, au fond, si ça vous arrange; moi je me trouve bien là, et j'y reste.

— Je vais m'y mettre, moi, dit le petit monsieur au parapluie, ça m'est égal d'être au fond... pourvu que je sois dans la voiture.

Grâce à ce revirement de places, les voyageurs du côté gauche retrouvent leur respiration, et le militaire se met à son aise en disant : — Je savais bien qu'il y avait de la place, et que ça se ferait.

— Complet! crie le conducteur au cocher.

— C'est bien heureux!... dit le gros homme, il faut espérer que nous n'arrêterons plus!

— Quel sacré fichu temps! dit le militaire en ôtant son schako et le secouant devant lui; heureusement que je ne vais pas à la parade! Tenez, conducteur... voilà votre *quibus*. Poussez donc un peu à droite, monsieur, pour que nous ne gênions pas mademoiselle. Excusez, monsieur, mais il faut que je place mes jambes aussi, et vous avez deux colonnes que vous ne bougez pas plus que l'arc de triomphe!...

Ceci s'adressait au monsieur aux boutons de diamants, qui se trouvait être précisément en face du militaire, lequel venait de lui mettre un genou de côté pour s'étendre plus aisément. Le gros homme se gonfle encore, sa figure se boursoufle, il respire comme un cheval en répondant : — Mais, monsieur, je ne vois pas pourquoi je me gênerais... Qu'avez-vous besoin d'allonger vos jambes?... — Je ne peux pas me tenir en voiture sans ça... Je vous demande qu'est-ce que ça vous fait... on se prête un peu, voilà tout!... Mademoiselle, ne craignez pas de vous appuyer sur moi, laissez-vous aller au contraire, ça m'obligera... Tonnerre de temps! en voilà pour toute la journée.

— Cocher! conducteur! arrêtez! arrêtez donc! je veux monter!...

Ces cris partaient de la chaussée et étaient prononcés par une voix féminine. Le conducteur tire le cordon pour qu'on arrête la voiture, aussitôt éclate dans l'omnibus un murmure de révolte.

— Il n'y a plus de place, conducteur. — Est-ce que vous vous moquez de nous, où donc voulez-vous placer quelqu'un encore?

— A ma place, répond tranquillement le conducteur, et moi je resterai debout.

— Allons, sacrebleu! laissez venir la petite femme; si elle est jolie, je la prends sur mes genoux, moi! on est libre d'être galant, j'espère.

La petite femme qui grimpe alors sur le marchepied est une énorme boule de quarante à cinquante ans, dont les appas sont tellement volumineux qu'on ne distingue ni sa taille, ni aucune de ses formes, tout son individu semble n'en plus avoir qu'une seule, qui est celle d'un tonneau. Le conducteur la pousse dans la voiture et rebaisse le strapontin, tandis que le militaire s'écrie :

— Ah! nom d'une bombe!... le plus souvent que je prendrai une fortification comme ça sur mes genoux!

Cependant la dame ne s'est point arrêtée à la place du conducteur, elle croit qu'elle peut s'asseoir plus loin, elle enjambe par-dessus les pieds qu'on lui oppose, en ce moment la voiture repart; alors l'énorme voyageuse perd l'équilibre, et tombe d'abord sur le gros monsieur, qui la rejette sur le militaire, lequel la repousse sur le petit vieux maigre. On allait jouer au ballon avec cette dame, si l'homme en noir eût eu la force de rejeter la masse qui venait de tomber sur lui; mais il se contente de pousser un gémissement sourd.

La dame arrangeait déjà sa robe pour rester à cette place, ne s'apercevant pas apparemment qu'elle avait un petit monsieur sous son énorme postérieur; mais le militaire lui crie :

— Madame, vous venez de tuer quelqu'un... Il n'est pas possible au-

trement... vous êtes sur un petit monsieur sec, qui ne dit rien, parce qu'il étouffe.

Le conducteur montre alors sa place à la dame et lui fait comprendre que c'est là qu'elle doit se mettre. La voyageuse se relève, et ne parvient au strapontin qu'en tombant encore sur trois ou quatre genoux ; mais l'homme râpé revient à lui, et la paix se rétablit dans la voiture publique.

Il y avait peut-être cinq minutes qu'on roulait sans s'être arrêté, chose fort rare pour une voiture à six sous. Une chaleur de trente degrés régnait dans l'omnibus, parce que la petite boule qui avait pris la place du conducteur masquait entièrement la portière et empêchait l'air de circuler.

Le militaire, qui semblait remuant et bavard, lâchait de temps à autre des jurons sur le temps, puis essayait une conversation avec sa jeune voisine. Mais comme celle-ci ne répondait rien, le hussard, ennuyé de faire des galanteries en pure perte, commence à chercher autre chose dans la voiture. En passant chacun en revue, ses yeux s'arrêtent sur le jeune homme qui a fait place à la jolie femme ; il le fixe, le considère quelques instants, puis s'écrie :

— Eh sacredié! je ne me trompe pas!... C'est Charles, Charles Darvillé... un camarade de pension que je vois là-bas...

Le jeune homme auquel ces mots s'adressaient lève à son tour les yeux sur le militaire en répondant : — Oui, monsieur, oui, je suis bien celui que vous venez de nommer... mais je ne me rappelle pas...

— Comment ! tu ne reconnais pas Mongérand... Emile Mongérand!
— Se pourrait-il... quoi ce serait toi... Mongérand?... je ne t'aurais jamais reconnu... ces moustaches... cet uniforme. — Ah ! oui, ça change un peu ; et puis la tournure martiale... D'ailleurs, voilà au moins sept ans que nous ne nous sommes vus... j'en avais dix-neuf, et toi aussi, je crois... Ah ! te rappelles-tu toutes nos farces, nos bamboches au collége?...—Oui, oui, je m'en souviens !

— Il paraît que ces messieurs vont faire la conversation comme s'ils étaient chez eux, dit d'un air moqueur le monsieur à besicles en souriant à la demoiselle délurée, laquelle sourit à l'homme aux boutons, lequel ne sourit jamais, mais crie bientôt au cocher d'une voix impérative : — Vous m'arrêterez rue de Richelieu... on étouffe dans cette voiture.

— Cocher... ne sommes-nous pas encore à la porte Saint-Denis? dit le vieux monsieur râpé. — Oh ! nous l'avons passée, monsieur, nous voilà au boulevard Poissonnière. — Ah ! mon Dieu!... et moi qui vais faubourg Saint-Denis... Je vous avais dit de m'y descendre... — Non, monsieur, vous ne m'avez pas dit d'arrêter.—Comme c'est agréable... Il faut que je refasse deux boulevards à pied... et il pleut à verse... Mais arrêtez donc au moins... — Vous pouvez descendre, monsieur. — Non, je ne descendrai pas tant que la voiture fera un mouvement. Je n'ai pas envie de rouler sur tout le monde comme madame.

Enfin la voiture ne bouge plus, la grosse dame qui masque la portière se met pour un moment debout, le vieux monsieur descend en grommelant, cherche vainement un endroit balayé pour gagner le boulevard, et retourne en trottillant du côté de la porte Saint-Denis.

— Ah ! mon pauvre Charles !... est ce drôle, après sept ans, de se retrouver dans un omnibus!... c'est pourtant la pluie qui est cause de ça ; sans elle, je filais à pied jusqu'au faubourg Saint-Honoré... Je ne te reconnaissais pas d'abord... ce n'est pas que tu sois changé, mais tu étais caché par cette dame... je ne voyais que le bout de ton nez... Es-tu toujours bon garçon, bon enfant, comme autrefois?...

— Je n'ai pas changé de caractère, je suis toujours le même. — A la bonne heure ! je n'aime que les bons enfants, moi, et pas les capons et les pleurards !

— Il est certain, dit le petit monsieur au parapluie en souriant au militaire, qu'un homme doit être aimable en société... C'est bien plus agréable.

Le militaire regarde le monsieur d'un air goguenard en murmurant : — Tiens... qui est-ce qui lui parle, à celui-là?... Puis il s'adresse à son ami de collége sans faire attention aux personnes qui les séparent.

— Dis donc, Charles, te rappelles-tu nos pédants de collége... les tours que nous leur avons joués? Ils me donnaient des pensums parce que je ne mordais pas au latin... Sacré latin! je n'ai jamais pu en retenir dix mots... eh ! je m'en moque bien !... est-ce qu'un homme a besoin de ça pour s'expliquer... Quand un particulier me déplaît ou me regarde de travers, est-ce que je lui donne une paire de soufflets en latin?... quand je trouve une femme à mon goût, est-ce que j'irai lui dire en latin que je l'adore... elle me prendrait pour un curé ou un serpent de cathédrale...

— Ah! ah! ah!... C'est comme moi, reprend l'homme au parapluie en riant, je n'ai jamais su un mot de latin... et pourtant...

Le militaire regarde encore ce monsieur d'un air surpris, et lui dit :
— Permettez, monsieur, ce n'est pas à vous que je parle... c'est à mon ami ; vous répondrez à votre tour, si l'on juge à propos de vous mêler à la conversation.

Le petit monsieur ne répond rien ; il se contente de s'incliner, et regarde s'il pleut encore.

— Voilà la rue Montmartre... Qui a demandé la rue Montmartre ! crie le conducteur.

— Moi, dit la femme au paquet, à l'enfant et au panier ; et elle tâche d'opérer son déménagement, ce qui arrête la voiture pendant près de trois minutes. La jeune personne à l'air modeste est descendue aussi. Un peu plus loin, le gros monsieur s'en va, et la demoiselle qui voulait aller au passage de l'Opéra descend cependant en même temps que ce monsieur.

La voiture commence à être moins chargée, les camarades de collége peuvent se rapprocher. A chaque instant, quelqu'un fait signe au conducteur; ce qui impatiente le militaire, qui s'écrie : — Aura-t-on bientôt fini de descendre et d'arrêter!... Qu'est-ce que c'est donc que cette manière de voyager!... on ferait bien une lieue en six heures.

Enfin la voiture est à sa destination ; il ne restait plus que l'homme en blouse et la paysanne, avec les deux amis, lorsque l'on s'arrête à la station du boulevard de la Madeleine.

Chapitre II. — Une Politesse.

Le sous-officier de hussards a passé son bras sous celui du jeune homme qu'il vient de retrouver dans l'omnibus, et il le fait avancer à grands pas vers un café qui fait le coin de la rue Saint-Honoré.

— Ce brave Charles !... Eh bien, je t'assure que ça me fait grand plaisir de te revoir... Tu sais que je suis franc, moi : quand je n'aime pas les gens, je ne leur fais pas bonne mine ; mais j'ai toujours eu de l'amitié pour toi.

— J'en suis persuadé, et je te prie de croire que je suis aussi fort content de me retrouver avec un camarade de pension. Mais où donc me mènes-tu par là ?

— Parbleu, au café : nous n'allons pas nous quitter tout de suite, j'espère... nous allons boire un verre de punch pour célébrer cette rencontre.

— Mon ami, c'est que j'ai bien peu de temps, on m'attend pour dîner chez ma mère... rue Verte... On dîne de bonne heure chez elle, et je me suis déjà un peu attardé.

—Eh bien, tu t'attarderas encore!... Pardieu ! moi aussi, j'ai affaire, je suis attendu !... mais on m'attendra, et voilà tout, je m'en moque pas mal!... D'ailleurs, j'espère que tu n'as plus besoin de la permission de ta mère pour boire un verre de punch ; il me semble que tu es assez grand pour aller tout seul à présent... — Oh! certainement, je fais ce que je veux ; mais... — Va donc, alors, et ne fais plus l'enfant !... et quand on veut te faire une politesse, n'aie pas l'air de vouloir te sauver comme si on allait te manger.

On était devant le café, Mongérand ouvre la porte, et Charles entre pour ne point désobliger son ami, qu'il connaît capable de se fâcher si on refusait d'accepter le punch qu'il vient d'offrir. Il y a beaucoup de ces gens-là dans le monde : lorsqu'ils offrent quelque chose il ne faut pas les refuser, sous peine de les mettre de fort mauvaise humeur, de les fâcher sérieusement même. Vous sortez de déjeuner, vous n'avez ni faim, ni soif, souvent aussi cela vous fait mal de prendre quelque chose entre vos repas, c'est égal ; si vous avez le malheur de rencontrer un de ces individus, il ne vous laissera pas aller : — Mon cher, nous allons prendre quelque chose?... — Merci, je viens de déjeuner, je n'ai besoin de rien.— Oh! belle raison!... j'ai déjeuné aussi ; mais un verre de vin chaud, ça ne fait jamais de mal. — Pardonnez-moi ; le matin, ça me dérange !...— Ah ! vous me faites rire... Venez donc !
— Je ne puis pas...— Allons, venez donc ! qu'est-ce que c'est que ces façons-là?...

Et on vous pousse bon gré mal gré dans un café, et l'on vous fait prendre ou du punch, ou de la bière, ou des petits verres. Bienheureux si l'on ne vous contraint pas à manger la côtelette! Vous avez perdu deux heures de votre temps, manqué vos rendez-vous, et vous êtes indisposé toute la journée, parce que vous avez rencontré de ces gens qui veulent à toute force vous régaler, et qui croient vous avoir fait une politesse et s'être montrés fort aimables avec vous. Que Dieu vous garde, lecteur, de ces amis-là! ou bien faites comme moi : refusez positivement, refusez ferme ; quittez-les quand ils ouvriront la porte d'un café. A la vérité, vous ne passerez pas pour un *bon enfant*, on vous traitera peut-être de bégueule, d'original, d'ours, d'homme insociable ; mais vous vous porterez mieux, et voilà l'essentiel.

— Garçon, du punch! dit Mongérand en s'asseyant à une table devant Charles Darvillé. En attendant le punch, la conversation s'engage :

— Tu es donc dans le militaire maintenant? — Mon ami, j'y suis encore ; mais je ne vais pas y rester longtemps. Pour le moment je suis en congé à Paris, mais je veux en avoir un définitif : j'en ai assez, de l'état militaire. Je me suis engagé à dix-neuf ans, parce que je croyais que j'allais devenir tout de suite colonel ; mais ça ne va pas comme ça!... Au bout de sept ans n'être que sous-officier, ça m'ennuie. Ensuite on ne se bat pas ; et moi, je m'étais fait militaire pour me battre. Il est vrai que je me suis battu plus de vingt fois avec mes camarades qui me cherchaient dispute, mais ce n'est plus la même chose... on vous met à la salle de police, aux arrêts... sur sept ans que j'ai faits, je réponds que j'en ai bien passé la moitié en prison. Aussi,

je leur fais tant de farces, depuis quelque temps, que je suis sûr qu'on ne me refusera pas mon congé. Et puis je viens d'hériter... une quarantaine de mille francs d'un oncle paternel, mon dernier parent. Avec ça on peut s'amuser, flâner ou faire quelque chose... et vivre en paix; car, tu sais que j'aime la paix, moi, je déteste les querelles... Eh bien, sacredié! ce punch, garçon, est-ce qu'on se fiche de nous?

— Voilà, voilà, monsieur! — Allons donc, je n'aime pas attendre. Et toi, Charles, conte-moi un peu ce que tu as fait depuis que je t'ai perdu de vue; car j'aime à croire que tu n'es pas resté continuellement sous les jupons de ta mère, que tu as eu des aventures, des maîtresses... il faut bien qu'un homme soit un homme...—Oh! je me suis amusé, mais je n'ai pas eu d'aventures bien piquantes. Mon père, qui faisait le commerce de soieries en gros, comme tu sais, est mort il y a cinq ans; alors ma mère a voulu se retirer des affaires, et on me trouvait encore trop jeune pour les continuer. Maintenant on songe à m'établir: j'aurai bientôt vingt-six ans; et il est probable que je reprendrai une maison de commerce, parce qu'il faut bien faire quelque chose. — Ma foi, quand on a de la fortune, je ne vois pas trop pourquoi on se tourmenterait à travailler... Bois donc. — Merci, je viens de boire.— C'est égal, bois toujours: nous prendrons bien un autre quart. — Oh! non, ça m'étourdirait. — Ah! ah! ne fais donc pas la femmelette. Garçon! un autre quart, et plus fort que celui-là... vous nous faites du punch trop sucré, du punch de dames. Fi donc! j'aime que ce soit un peu rude, moi. Tiens, Charles, je suis ton ami... je l'ai toujours été, parce que tu es un bon enfant. Au collége, tu ne rapportais pas, tu ne te sauvais pas quand il y avait des coups à donner et à recevoir; eh bien! à présent que tu es un homme, que tu veux t'établir, si j'ai un conseil à te donner, c'est d'épouser une femme riche: parce que l'amour, nous connaissons cela, c'est bon pour une demi-journée; mais la fortune, voilà l'essentiel. — On peut épouser une femme riche et l'aimer. — A la bonne heure! aime ta femme, je n'y vois aucun inconvénient... D'abord je ne te donnerai jamais de mauvais conseils, j'en suis incapable; mais sois le maître chez toi!... Sors, va, viens, ne rends compte de rien; une fois que tu te seras mis sur ce pied-là, ton ménage ira tout seul... A ta santé! Tiens, moi, il est très-probable que je me marierai aussi, dès que j'aurai quitté l'uniforme, et certainement je rendrai ma femme heureuse, parce que j'ai des principes; mais il faudra qu'elle fasse toutes mes volontés... Qu'est-ce que tu regardes donc à ta montre? — Mon ami, je vois qu'il est bientôt cinq heures, et il faut...—Eh! qu'est-ce que cela nous fait qu'il soit quatre ou cinq heures? Est-ce que tu n'es pas ton maître, hein? — Si fait: mais... — Eh bien alors, reste donc tranquille... Et moi aussi je suis mon maître, mais je le serai encore plus quand je serai rentré dans le civil. Je voudrais bien voir que tu me quittasses déjà!... Pour toi, j'ai abandonné la petite voisine de l'omnibus... tu sais, celle qui baissait toujours les yeux... elle était ferme comme un gland... je m'en suis assuré. — Mais elle avait l'air honnête... — Eh bien! après? raison de plus pour être ferme; aussi je n'aime que les femmes honnêtes, moi. Et toi, fripon, tu étais presque sous ta voisine, qui était jolie aussi, et tu n'avais pas tes mains dans tes poches, à ce que j'ai pu voir. — Oh! je te jure que j'étais bien tranquille: c'est le monde qui me forçait à la gêner un peu... mais je ne me serais pas permis...—Oh! oh! pas permis!... ne fais donc pas la bête... A ta santé, Charles! — Vraiment, on m'attend chez ma mère: l'heure de son dîner est passée, et elle m'avait fait promettre de ne pas manquer d'y aller aujourd'hui. Je crois qu'elle avait invité du monde. — Lorsqu'on invite du monde, on dîne toujours plus tard... Quand tu manquerais la soupe et le bouilli, voyez le grand malheur!... est-ce que je ne vaux pas bien une tranche de bœuf? Moi, on m'attend chez Rozat... Eh parbleu! tu le connais, Rozat?... c'est aussi un ancien ami de pension... Te rappelles-tu Jules Rozat?... un grand blond, figure fade... un peu sournois. Je me suis battu plus d'une fois avec lui pour ça... il taquinait toujours les autres.

— Ah! oui, je me le rappelle fort bien... Comment! vous êtes amis maintenant? Et à la pension il me semble que vous ne pouviez pas vous souffrir. — Que veux-tu, je l'ai rencontré, il est venu à moi, m'a tendu la main... tu sais que je n'ai pas de rancune: d'ailleurs des querelles d'écolier, ça ne signifie rien; il m'a engagé à aller le voir, j'y suis allé; il demeure à deux pas d'ici, rue Saint-Florentin; il est marié, il a une petite femme gentille et qu'il a l'air de rendre heureuse, car il est toujours à l'embrasser, à la caresser... — Et qu'est-ce qu'il fait, Rozat? — D'abord tu sais qu'il avait de la fortune, il aura épousé une femme riche; il s'occupe un peu d'affaires, mais le plus fort de ses occupations, je crois que c'est la littérature. — Ah! il est poëte, auteur? — Quelque chose comme ça, à ce qu'il dit; je sais qu'il parle toujours de ce qu'il fait, et je n'ai jamais rien vu de lui... mais il prétend avoir une foule de chefs-d'œuvre dans son portefeuille... Ah! il m'a lu de ses vers pourtant, ça ne m'a pas amusé du tout. En fait de vers, je n'aime que les gaudrioles. Tu vas venir avec moi chez Rozat, il sera enchanté de te revoir, et puis trois amis de collége ensemble, c'est gentil, on est content de se retrouver. — Je n'irai pas avec toi aujourd'hui, puisqu'on m'attend chez ma mère.— Tu iras chez ta mère après. Pardieu! Rozat m'attendait aussi pour dîner; je me rappelle même qu'il m'avait fait promettre d'être chez lui de bonne heure, parce que, comme c'est aujourd'hui dimanche et que nous devons aller au spectacle ensuite, il fallait se presser. Viens chez Rozat, nous n'y resterons que cinq minutes, et je te conduis ensuite jusqu'à la porte de ta mère; j'espère que c'est aimable ça, et que tu n'as plus rien à dire? — Non, si tu me promets... — C'est convenu... partons.

Chapitre III. — Le Ménage de M. Rozat.

Mongérand, qui est très-grand, fait des enjambées qui forcent presque son ami à sauter pour le suivre. Charles Darvillé n'allait qu'à contre-cœur chez leur ancien camarade; il pensait toujours qu'on l'attendait chez sa mère, cela le contrariait; d'un autre côté, il était sensible à l'amitié que lui témoignait Mongérand, il aurait été fâché de ne pas répondre à ses avances; ensuite il y avait ce petit amour-propre de jeune homme qui ne veut pas avoir l'air d'avoir besoin de la permission de ses parents pour faire ce qu'il veut. Sot amour-propre que celui-là! ce ne sont guère que les mauvais sujets qui se moquent des jeunes gens soumis à leurs parents; on ferait bien moins de sottises dans le cours de sa vie si on pouvait toujours demander la permission à sa mère.

La rue Saint-Florentin n'était pas éloignée, on arrive chez M. Jules Rozat, que l'on trouve à table avec sa femme et son petit garçon, enfant de trois à quatre ans.

Ce M. Rozat, qui peut avoir quelques années de plus que ses deux amis de pension, est un grand blond, bouclé, figure longue, blafarde, mais sur laquelle est presque constamment dessiné un sourire qui vise à la malice et qui ressemble à une grimace; des yeux très-couverts, une voix mielleuse, un ton de bonhomie affecté: voilà l'ancien camarade de ces messieurs.

Sa femme est jeune, un peu pâle, les joues creuses, mais jolie, quoique d'un air peu agréable.

Les époux étaient à table, lorsque Mongérand, sans laisser le temps à la domestique de l'annoncer, entre en tirant Charles après lui; car ce dernier, n'ayant pas l'habitude d'agir aussi militairement, hésitait à se présenter pour la première fois chez des gens qui ne le connaissaient pas, et surtout au moment de leur dîner.

— Me voilà!... un peu en retard, n'est-ce pas? ah! c'est que j'ai fait une recrue en route, et je vous l'amène... Ah çà, veux-tu avancer, Charles?... il se fait tirer comme s'il s'agissait d'embrasser une vieille femme.

Le mari et la femme se sont levés spontanément. Celle-ci salue Charles, et lui présente une chaise, tandis que M. Rozat s'écrie:

— Vraiment, Mongérand, tu es bien aimable! on t'attend à quatre heures précises, c'était convenu, puisque ma femme veut aller au spectacle, et tu sais que j'ai assez l'habitude de faire ce qui peut lui être agréable, et il est maintenant cinq heures et demie... Monsieur, donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

— Ah! tu crois, Rozat, qu'on marche comme on veut dans Paris, je trouve à chaque instant quelque chose qui m'arrête... Au reste, vous ne m'avez pas attendu et vous avez bien fait...

— C'est que ma femme avait besoin, le petit aussi; j'ai craint que cela ne leur fît mal d'attendre trop tard... Tu n'as pas dîné?... — Non certainement. — Manette, rapportez le couvert que vous avez enlevé... — Un moment!... un moment!... regarde donc d'abord la personne que je t'amène... Est-ce que tu ne reconnais pas ce bon garçon-là?

M. Rozat regarde attentivement Charles, qui n'avait encore rien dit et se contentait de saluer.

— Et mon Dieu!... oui... j'y suis maintenant... C'est notre ami de pension... Charles Darvillé!... — Lui-même, monsieur. — Ah! monsieur, je suis enchanté de vous revoir.

— Est-ce que vous vous moquez de moi avec vos *monsieur*, dit Mongérand en poussant Charles et Rozat l'un sur l'autre de manière que pour les faire s'embrasser il manque de les jeter sur la table, est-ce que des camarades de collége, de bons enfants comme nous, doivent se parler avec cette cérémonie; on s'embrasse, on se tutoie... Ça va tout seul.

Cependant, malgré l'invitation du militaire, la reconnaissance se borne à un serrement de mains entre Charles Darvillé et M. Rozat, le tutoiement ne s'ensuit pas.

— Ma foi, vous n'êtes pas changé; et si ce n'eût été que je ne m'attendais pas du tout à vous voir, je vous aurais reconnu au premier coup d'œil. — Vous êtes aussi toujours le même... répond Charles. — Oh! moi, je suis votre aîné cependant... de quatre ans, je crois...

— C'est égal, nous sommes tous les trois bien gentils, dit Mongérand en se mettant à table, n'est-il pas vrai, madame Rozat, que les trois amis ne sont pas mal?

Madame Rozat se contente de s'incliner et de sourire; mais ce sourire n'allait pas bien avec ses yeux, qui étaient très-rouges.

— Allons, vite, Manette, un autre couvert; mon ancien camarade voudra bien accepter sans façon notre dîner de ménage... Nous serons peut-être un peu serrés... mais on se gêne volontiers pour ses amis... Nous avons déjà mangé le potage et le bœuf, mais cela doit être encore chaud... N'est-ce pas, ma bonne amie?

— Oui, j'avais dit qu'on les tînt près du feu.

— Je suis très-sensible à votre invitation, dit Charles, mais il m'est impossible d'accepter... — Pourquoi donc? — Mongérand sait que je suis attendu chez ma mère, et qu'il y a même longtemps que je devrais y être. — Ah! que je suis fâché... il ne faut pas de second couvert, Manette.

M. Rozat n'insistait pas, et madame avait fait signe à sa bonne que le couvert était inutile, lorsque Mongérand, qui vient de s'installer à table, pousse son assiette contre celle du petit garçon en criant :

— Donnez donc, la bonne, donnez donc le second couvert... mettez ça là à côté de moi... il y a de la place. Est-ce que tu écoutes Charles, toi, Rozat! je te dis qu'il va dîner avec nous... et que nous allons rire... Madame Rozat ne défend pas qu'on rie... Voyons, Charles, ta mère t'avait engagé à dîner, mais probablement tu dînes souvent chez ta mère... — Oui, presque tous les dimanches. — Ah, vous l'entendez! il convient qu'il y dîne tous les dimanches, et pour une fois qu'il retrouve deux anciens camarades, deux amis qu'il n'a pas vus depuis près de huit ans, il ne leur ferait pas le sacrifice d'un dîner de famille!... Avec ça, que c'est si amusant un dîner de famille!... J'aimerais mieux dîner chez moi, rien qu'avec une flûte! — Mongérand, ce n'est pas que je ne me plaise beaucoup avec vous; mais je t'ai dit que ma mère a aujourd'hui du monde, et que... — Ah! oui... il y a de l'extraordinaire... de l'extra... On aura fait le plat d'œufs à la neige... et tu les aimes...

— Ah! ah! ah! dit monsieur Rozat en ricanant, Mongérand, c'est très-méchant ce que tu dis là, tu ferais croire que notre ancien camarade est friand!

Charles hésite, il regarde sa montre : il est cinq heures et demie passées; depuis longtemps on doit être à table chez sa mère, où peut-être on ne l'attend plus. Il se laisse aller aux sollicitations de Mongérand, et se place à côté de lui; ce qui ne semble pas faire un bien vif plaisir à madame Rozat, qui cependant crie à sa bonne : — Rapportez le potage.

— Ah, vivat! dit Mongérand en frappant sur les genoux de Charles; allons! je vois que tu es toujours un bon enfant, comme au collége! Te rappelles-tu, Rozat, que Charles avait ce surnom? — Oui, oui... je m'en souviens... — Manette, vous rapporterez le bœuf... — Oh! merci, madame, pour le bœuf, je n'y tiens pas... je trouve qu'on devrait supprimer ce plat-là des repas, c'est rococo en diable... Tu n'en veux pas non plus, n'est-ce pas, Charles?

— Mais, messieurs, dit la maîtresse du logis, je dois vous prévenir que vous n'avez pas un grand dîner... je ne m'attendais pas... à ce que nous serions cinq... Comme nous devons aller au spectacle, je ne voulais pas m'occuper beaucoup de cuisine... et ma bonne est si gauche!... Un rôti et un plat de légumes, voilà tout ce que vous aurez avec cela.

— C'est délicieux, madame, c'est toujours bien... Est-ce qu'un militaire est difficile!... Avez-vous de l'eau de Seltz, par hasard?... — Non, nous n'en prenons pas... — Tant pis, ça fait manger deux fois plus... Serre-toi donc un peu, Coco; quel âge a ce gaillard-là? — Bientôt quatre ans. — Il est fort, il a un vilain nez, en grandissant ça se fera peut-être. Qui est-ce qui verse à boire?

Rozat verse à boire en souriant à ses convives; tandis que sa femme, qui n'est probablement pas contente que l'on ait dit que son fils avait un vilain nez, répète à Manette de rapporter le bœuf, dont elle persiste à servir à ces messieurs.

— Ma foi, s'écrie Mongérand en repoussant le bouilli, on a beau dire, il n'y a rien de tel que des amis de pension... c'est une amitié franche, constante; toute la vie on se retrouve avec plaisir.

— Oui, certainement, dit M. Rozat en coupant un rôti de veau, dont il fait des tranches aussi minces que possible... oui, l'amitié de collége... oh c'est charmant... Et le petit Saint-Alfort, qui s'était engagé en même temps que toi, Mongérand, qu'est-il devenu?... — Pas grand'chose!... il n'était pas taillé pour faire un bon militaire... c'était un fat, un suffisant... — Oh! il était pétri de prétentions... ne parlait que de ses conquêtes, des femmes qu'il avait séduites... Le pauvre garçon! je crois que sa liste n'était pas longue... il était fort laid, fort bête, fort ennuyeux... — Et Desmoulins, que j'ai vu quelquefois se promener avec toi... le vois-tu toujours? — Non, Dieu merci! est-ce qu'il n'a pas la prétention d'être auteur parce qu'il a fait quelques quarts ou cinquièmes de vaudevilles? — Ah! il a eu des pièces jouées! — Tu es bien bon d'appeler cela des pièces, des rapsodies... des vieilleries... c'est misérable! — Ah çà, et toi, tu ne fais donc rien jouer au théâtre? — Eh mon Dieu! ce n'est pas faute qu'on m'assomme de demandes! tous les directeurs me disent : Donnez-nous donc quelque chose... vous serez joué sur-le-champ! Quand j'aurai le temps, je leur enverrai quelque ouvrage... Mais ce Desmoulins! il n'avait que ses pièces... ses répétitions à la bouche; je lui ai fait dire deux ou trois fois que j'étais sorti, et, grâces au ciel, nous ne le voyons plus.

— Et Bonneval, dit Charles, qu'est-il devenu? c'était un bien aimable garçon...

— Oui, aimable... à table... mais bien sot, bien gauche en affaires... Ses parents lui avaient laissé quelque fortune, il a tout mangé, tout dissipé, tout perdu... Entre nous, je crois qu'il courait les filles...

— Eh, sacrebleu! messieurs, il y a des filles bien jolies et... Ah! pardon, madame Rozat, je ne pensais pas que vous étiez là... Je plaisantais, au reste; soyez tranquille, je ne débaucherai pas votre mari. C'est un homme trop sage, trop rangé...

— Oh! ma femme est tranquille, elle sait combien je l'aime d'ailleurs... n'est-ce pas, ma choute?

En disant ces mots, M. Rozat prend la main de sa femme, qu'il baise tendrement, et celle-ci le laisse faire en regardant l'heure à la pendule.

— Allons, messieurs, au plaisir de retrouver des amis de collége! dit Mongérand en versant lui-même à boire.

— Oh, monsieur! qu'est-ce que vous faites donc?... vous versez trop de vin à mon fils... — Bah! pourquoi donc?... un garçon, il faut que cela s'habitue à boire du vin... — Je ne vois pas que ce soit bien nécessaire. Auguste, vous n'allez pas boire cela, j'espère... du vin pur... — Laisse-le donc... ça le fera grandir. — Auguste, ça vous fera du mal.

L'enfant boit toujours, il prend goût au vin pur. M. Rozat passe son rôti, dont Mongérand prend sur-le-champ trois tranches en disant : — Peste!... Rozat... tu coupes ça fin comme du plaqué.. Tu te souviens donc de la manière dont on nous servait du rôti au collége? — Ah! c'est que plus c'est mince, plus c'est tendre.

— Je veux un cornichon, moi! dit le petit Auguste.

— Non, monsieur, vous en avez déjà mangé, répond la maman. — J'en veux encore, moi!

— Tiens, mon ami, tiens, voilà un cornichon! dit Mongérand en choisissant le plus gros, qu'il met sur l'assiette de l'enfant.

— Mais, monsieur, je vous assure qu'il en avait assez... c'est mauvais pour la poitrine, et... — Allons donc, madame, est-ce que vous voulez élever votre fils à la becquée?... Est-ce qu'il faut qu'il craigne un cornichon?... son estomac se fera au contraire... C'est en mangeant de tout qu'on devient robuste... Tiens, mon garçon, veux-tu du veau? — Je vais lui en donner, monsieur. — Pourquoi donc vous déranger?... Je suis à côté de lui... je vais le soigner... mange, mon homme, mange... et laisse-toi faire... Oh! tu t'arrangeras bien avec moi!

Madame Rozat ne dit plus rien, mais à chaque instant elle regarde la pendule. Son mari fait les honneurs de chez lui avec cette politesse froide, roide, qui ne provoque ni la gaieté, ni l'appétit; il semble vouloir seulement montrer à ses camarades de collége qu'il est à son aise et que son ménage est bien monté, aussi a-t-il soin de dire de temps à autre à sa bonne : — Donnez donc d'autres couverts pour servir... Il me semble que vous n'en manquez pas... Pourquoi n'avez-vous pas apporté des assiettes à filets d'or... Vous donnerez des verres à patte... pas à champagne... ceux à pied taillés à facettes.

Mongérand boit et mange comme quatre; il fait arrêter le rôti au moment où madame le faisait enlever pour en prendre encore deux tranches, et il continue de bourrer le petit garçon qui est à côté de lui sans écouter ce que dit sa mère.

Charles, qui s'aperçoit que madame Rozat regarde souvent l'heure et ne semble pas de fort bonne humeur, dit bientôt : — Mais madame a le désir d'aller au spectacle... nous devrions nous hâter de quitter la table...

— Il est vrai, monsieur, répond madame Rozat, mon mari m'a promis de me mener au Vaudeville; il y a fort longtemps que je n'y suis allée, et je...

— Comment peut-on aimer le spectacle! s'écrie Mongérand; moi je ne peux pas supporter d'être trois heures enfermé à la même place... et le dimanche, il y a tant de monde qu'on y étouffe : avec ça que la pluie qui est survenue empêche qu'on ne se promène... Il est déjà six heures et demie, vous n'aurez plus de place.

— Mongérand a raison, dit M. Rozat : je crois, ma chère amie, qu'il vaut beaucoup mieux remettre la partie à un autre jour... avant que nous ne soyons au spectacle il serait sept heures... tu ne serais pas bien placée, et tu sais que je ne m'amuse pas quand tu es mal.

— Oui, oh! je sais que vous êtes très-complaisant! répond madame avec dépit : je me faisais une fête d'aller au Vaudeville, et voilà encore mon espoir trompé!...

— Allons, ma bonne... sois gentille... tu ferais croire à ces messieurs que tu es méchante... Allons... qu'on m'embrasse... voyons, tout de suite...

Et M. Rozat se penche vers sa femme, qui tend sa joue à son mari comme si elle présentait du fromage à ses convives.

— Je te l'avais dit, Charles, s'écrie Mongérand, c'est un charmant ménage que celui de Rozat!... ce sont des tourtereaux... toujours amoureux... toujours se caressant... ça donne envie de se marier, et, puisque tu vas t'établir, je te conseille de les prendre pour modèles... Tiens, petit... des cerises... — Il en a déjà eu, monsieur... — Eh bien, ça fera passer les autres; avale toujours, mon gros... tiens, et du biscuit... va ton train!... et ne dis rien.

— Ah! vous allez vous marier, monsieur Charles? dit M. Rozat en souriant.

— Dans quelque temps... ma mère le désire... — Vous avez sans doute fait un choix... vous êtes bien amoureux peut-être? — Non, je vous assure que je n'ai pas encore de préférence; je connais des demoiselles fort aimables, mais je ne suis pas décidé... — Epouse des écus, Charles, ça vaut bien les yeux fendus en amande; d'ailleurs avec des écus on a tous les yeux possibles... C'est pour rire que je dis

cela, madame Rozat, c'est pour vous faire enrager, car personne n'est plus sensible que moi aux douceurs de l'amour conjugal.

— Quand il en serait autrement, monsieur, je n'en serais nullement offensée, répond sèchement la maîtresse de la maison.

On a servi le dessert. Madame Rozat ne dit plus un mot; son mari est très-occupé d'un plateau chinois sur lequel on apporte les verres à patte, il fait ce qu'il peut pour que ses convives remarquent la beauté de son plateau. Charles se laisse verser à boire par Mongérand, qui agit comme s'il était chez lui, et tâche d'animer la conversation; mais, voyant qu'on ne s'échauffe pas et que son amphitryon ne paraît pas tenir à ce qu'on vide toutes les bouteilles, dès qu'on a pris le café et la liqueur, Mongérand se lève de table en disant : — Si nous allions faire une petite partie de billard... hein... messieurs? il me semble que ce ne serait pas désagréable. Rozat est fort au billard, mais j'y joue bien aussi, moi. Et toi, Charles? — Moi, je n'y joue pas mal. — Pardieu! je suis curieux de voir ton talent... Allons, messieurs, trois parties de billard... mais pas plus; madame, je vous le promets, et je vous renvoie votre mari dans une demi-heure.

— Oh, monsieur, vous pouvez le garder tant que vous voudrez!... — Ah! vous ne dites pas là ce que vous pensez, madame; eh bien, messieurs, ma proposition vous va-t-elle?

— Mais oui... allons jouer au billard, dit M. Rozat; d'ailleurs il pleut, on ne peut pas se promener; et si cela amuse notre ancien camarade... — Moi, je fais tout ce qu'on veut, répond Charles... — Tout ce qu'on veut! ah! je te reconnais là... toujours bon enfant, ce sacré Charles!... Ah! madame, pardon... habitudes de garnison, mais je m'en déferai. En route, messieurs.

— Je veux aller avec papa, moi, dit le petit garçon en courant après son père. — Mais, Auguste, je vais revenir tout de suite... — — Je veux sortir!... c'est dimanche! je ne sors jamais, moi!... — Voulez-vous vous taire, monsieur!... qu'est-ce que c'est que cela!... — Allons, morbleu, emmenons l'enfant, je me charge du gamin, j'en aurai soin... Viens avec moi, petit.. oh! nous nous accordons très-bien.

Mongérand prend l'enfant dans ses bras. Madame Rozat regarde son mari en lui disant : — Je vous engage à veiller aussi sur votre fils. — Oui, oui, ma chère amie, je te le ramènerai bientôt... au revoir ma bonne... Eh bien, est-ce qu'on me laisse aller ainsi... on ne m'embrasse pas?...

— Absolument Psyché et l'Amour! dit Mongérand en regardant Rozat embrasser sa femme. Madame, nous vous présentons nos hommages.

Charles s'incline profondément devant la maîtresse de la maison, qui salue très-froidement ses convives. Ces messieurs descendent l'escalier. Mongérand tient par la main le petit Auguste. Arrivé à la porte de la rue, M. Rozat s'aperçoit qu'il a oublié son mouchoir, il remonte pour le chercher en disant à ses amis : — Allez tout doucement... je vais vous rejoindre.... — D'ailleurs, nous allons au café du coin, dit Mongérand.

— Mon mouchoir... où donc est mon mouchoir? dit M. Rozat en entrant dans le salon où sa femme est assise.

— Est-ce que j'en sais rien, moi?... est-ce qu'il faut que j'aie sans cesse l'œil sur votre mouchoir? répond madame Rozat sans se déranger.

— Comme vous avez toujours une façon de répondre malhonnête et aigre!... — Je vous conseille de dire cela! vous avez des manières si aimables, vous!... quand il n'y a personne!... — J'ai... j'ai... N'allez-vous pas m'apprendre à me conduire à présent... lorsque c'est moi qui ai sujet de me plaindre? Croyez-vous, madame, que je n'ai pas remarqué la froideur et presque l'impolitesse avec laquelle vous avez traité mes amis de collége? — Il sont gentils, vos amis!... Ce Mongérand, qui se conduit comme s'il était dans une caserne; cet autre qu'on a jamais vu et qui accepte tout de suite à dîner; puis à peine ont-ils mangé que ces messieurs s'en vont, comme s'ils étaient à l'auberge... et pour eux on m'empêche d'aller au spectacle, on me laisse là passer ma soirée toute seule... amuse-toi si tu peux!... Ah! c'est aussi par trop fort!... j'espère bien qu'ils ne dineront plus ici!... — Ils y dineront, si je le veux... entendez-vous, madame?... parce que je suis le maître de recevoir et d'inviter qui bon me semble... — Et moi la maîtresse de leur faire mauvaise mine... — Avisez - vous de cela... et vous verrez... — Qu'est-ce que je verrai, s'il vous plaît?... — Vous verrez enfin... — Oh! ne croyez pas me faire peur... me faire trembler!... Je sais bien que si vous l'osiez vous seriez capable de me battre. — Hum! quel enfer de maison!... — Oui, quand vous y êtes!...

En ce moment la bonne entre dans le salon. M. Rozat prend son mouchoir, qu'il retrouve sur un fauteuil, et sort en murmurant quelques mots entre ses dents.

Chapitre IV. — Une Scène au Billard.

M. Rozat a rejoint ses amis; il a repris son sourire et sa voix mielleuse.

— Madame votre épouse est peut-être fâchée que nous vous ayons emmené au billard? dit Charles.

— Non... oh! non... D'ailleurs ma femme veut tout ce que je veux; nous sommes constamment d'accord, jamais nous n'avons eu un mot plus haut que l'autre.

— Vois-tu, Charles, dit Mongérand, c'est que Rozat a mis sa femme sur un bon pied; il n'est pas comme un niais... n'osant pas sortir de peur que madame fasse la moue. Fi donc! qu'un homme ait des égards pour sa femme, bon; mais il ne doit jamais se gêner. Le tout est de se montrer dès les commencements de son mariage, ensuite ça va tout seul... Et tu as vu Rozat et sa moitié... un ménage de moutons! c'est à peindre sur une bonbonnière!

On entre au café, on passe à la salle de billard, qui est au fond, et en contient deux : l'un est occupé par trois jeunes gens; les nouveaux venus s'emparent de l'autre, et Mongérand commence par demander du punch. Rozat jette un coup d'œil sur les journaux, regarde ce qu'on dit d'une pièce nouvelle et s'écrie : — Encore un sujet qu'on m'a volé!... c'est le sixième!... Ah! les misérables! ils n'en font pas d'autres! — Tu les contes donc à tout le monde, tes sujets, pour qu'on te les vole? — Eh! mon cher ami! il suffit d'en causer un peu dans le monde... dans un salon... et crac! ils bâclent une pièce là-dessus... Ça devient réellement épouvantable! — Que ne bâcles-tu toi-même la pièce? — Et le temps donc!... je suis si affairé!... — Allons, au billard. Je vais te bâcler des carambolages, moi. Garçon! des macarons avec le punch et des biscuits... Il faut occuper ce petit gaillard-là... — Mongérand, je t'en prie, ménage mon fils; il est déjà très-gourmand. — Ne vas-tu pas avoir peur comme ta femme?... Tant mieux, s'il est gourmand... tu l'étais terriblement aussi, toi, au collége, quand tu chippais les déjeuners aux autres... Allons, messieurs, montrez votre talent. Nous jouons le punch.

Mongérand a pris une queue *à procédés;* ces messieurs s'escriment au billard. M. Rozat met de l'amour-propre à bien jouer; Charles, qui a décidément fait le sacrifice de sa journée et ne songe plus à aller chez sa mère, joue avec plaisir, parce qu'il aime le billard; Mongérand a soin d'arroser la partie avec des verres de punch; il en fait boire au petit garçon, qui est déjà à son douzième macaron, et commence à éprouver de la difficulté pour avaler les biscuits.

Les jeunes gens qui jouent sur le billard voisin sont des commis marchands; ils prennent aussi du punch et se livrent à une gaieté fort bruyante. Déjà plus d'une fois Mongérand les a regardés en murmurant: — Ce sont apparemment de ces messieurs qui ne s'amusent que le dimanche, et ils s'en donnent pour toute la semaine!... Il faut leur pardonner leur train... mais si je lisais un journal, je les aurais déjà priés de se taire.

— Nous nous amusons, ils peuvent en faire autant, dit Charles. — C'est juste... d'ailleurs je ne suis pas querelleur, moi... j'aime la paix... c'est pour ça que cela m'ennuie d'entendre tant de bruit.

Les amis de collége jouent depuis plus d'une heure. M. Rozat ne songe pas à retourner près de sa femme, il perd et ne veut pas quitter. Cependant le petit Auguste, qui ne cesse de godailler avec les carafes, le punch et les gâteaux, a déjà dit plusieurs fois : — Papa, je veux m'en aller... j'ai mal au cœur!

Mais le papa n'a pas répondu à son fils, et Mongérand dit au petit : — Frotte-toi le ventre, mon gros, et ça se passera.

Tout à coup le bruit redouble à la partie voisine; ce ne sont plus des éclats de rire, on se querelle, on se dispute.

— J'avais gagné deux parties... en gagnant celle-ci, je ne perds plus rien; dit un petit jeune homme qui n'est guère plus haut que le billard, mais qui a des yeux qui lui sortent de la tête.

— Non, non, tu n'en gagnais qu'une; c'est Frédéric qui a mal marqué.. — Ça n'est pas vrai... tu es un tricheur. — Toi, tu embrouilles toujours les comptes quand il s'agit de payer. — Je ne dois pas le punch. — Si, si.

La discussion continuait, mais sans devenir plus sérieuse; le plus petit des jeunes gens était seul en colère, les deux autres semblaient rire et ne chercher qu'à le taquiner. Mongérand dit à ses amis : — Vous voyez bien que, si je ne m'en mêle pas, ils ne s'accorderont jamais; il faut absolument que j'aille mettre la paix chez eux.

Et Mongérand s'avance vers les trois commis marchands en disant : — Qu'est-ce qu'il y a, messieurs, voyons, je vais arranger cela, moi.

— Papa, je veux m'en aller, j'ai mal au ventre à présent, dit le petit Rozat en pleurant.

— C'est bon, Auguste, tout à l'heure... il fallait rester avec ta mère... Voyons, monsieur Darvillé, une partie à nous deux pendant que Mongérand pérore là-bas; je vous joue ce que je perds. — Volontiers.

Les jeunes gens tâchent d'expliquer au militaire le motif de leur querelle, qui n'est pas bien sérieuse.

— Je suis sûr d'avoir gagné trois parties, dit le plus petit, et Frédéric me dit que ce n'est pas vrai.

— Si monsieur vous dit que ça n'est pas vrai, c'est comme s'il vous disait que vous en avez menti; il vous insulte, c'est clair; vous ne devez pas souffrir ça, je comprends.

— Non, monsieur, je ne l'insulte pas; mais il prétend que j'ai mal marqué la partie. — Votre ami croit donc que vous voulez lui faire du tort, le voler... pour qui vous prend-il? — Il me dit bien que je triche, à moi. — Que vous trichez!... Sacredié! dire à un homme qu'il triche!... et vous ne lui avez pas sauté à la figure... autant vous dire

que vous êtes un filou... C'est une paire de soufflets et un coup d'épée que vous devez à monsieur. — Ah! tu l'entends, Frédéric, tu m'as offensé... Je veux me venger.

Et le petit jeune homme veut sauter sur son ami, il veut se battre, il crie, il ne se possède plus; un des jeunes gens, plus calme, parvient cependant à le retenir en lui disant

— Veux-tu te taire, Bénard? est-ce qu'on se bat entre amis... est-ce que tu écoutes monsieur... qu'a-t-il besoin de venir se mêler de nos affaires, de te monter la tête... lui avons-nous demandé des conseils... qu'il nous laisse tranquilles.

— Qu'est-ce que c'est que ce ton-là, jeune imberbe? dit Mongérand en relevant ses moustaches; est-ce que vous croyez que vous me parlerez à moi comme à vos poules mouillées de camarades... Qui est-ce qui m'a fichu des pékins comme cela!

Sur le mot *pékin*, les jeunes gens courent prendre des queues de billard et veulent tomber sur le militaire. Celui-ci, qui a sa queue à la main, lui fais faire le moulinet, et, tout en se défendant, continue de crier:

— Oui, vous êtes des calicots, des pékins, et je vous donnerai votre affaire à tous les trois.



Charles le Bon Enfant.

— Nous vous prouverons qu'il n'est pas besoin d'être dans le militaire pour savoir se battre... Appelez donc vos amis, nous ne voulons pas être trois contre un... — Volontiers, nous sommes trois aussi... et, puisque je ne vous suffis pas, mes amis compléteront la partie... Allons, Charles, Rozat, il s'agit de balles à échanger avec ces messieurs, le tout pour voir s'ils savent viser.

Depuis que la querelle est devenue sérieuse, M. Rozat s'est beaucoup occupé de son fils; il va le prendre dans ses bras, le tâte, le questionne en s'écriant: —Ah! mon Dieu... il est malade, cet enfant; il est très-malade... une indigestion... il aura trop bu de punch... il est étourdi... il faut que je le reporte bien vite chez moi... Pauvre enfant, qu'est-ce que sa mère va dire!...

Et M. Rozat se hâte de prendre son chapeau et disparaît avec son petit garçon au moment où le maître du café, attiré par le bruit, entre dans la salle de billard.

Charles s'est approché de Mongérand, il demande ce dont il s'agit, et, pour toute réponse, Mongérand lui dit: — Nous nous battons demain avec ces messieurs... c'est convenu... c'est arrangé... Je vais fixer l'heure du rendez-vous... Quant aux armes, c'est le pistolet; ne t'en inquiète pas, j'en aurai et j'irai te prendre chez toi.

Charles n'est nullement satisfait de cette explication; il ne voit pas pourquoi il se battrait avec des gens qui ne lui ont rien dit: il voudrait qu'on s'expliquât. Mais le petit commis que les autres nomment Bénard fait un bruit d'enfer; il tient quatre queues dans ses mains, il court autour des billards, il veut se battre tout de suite, n'importe avec qui, et, en attendant qu'il puisse terrasser son adversaire, il a déjà brisé deux quinquets.

— Messieurs, je n'entends pas qu'on se batte chez moi, dit le maître du café d'un ton ferme, vous allez sortir sur-le-champ: vous vous expliquerez dehors, ou j'envoie chercher la garde et je vous fais arrêter...

— Vous nous faites arrêter, vous! dit Mongérand en toisant le limonadier. Ah! par exemple, je voudrais voir ça; et depuis quand est-il défendu de se disputer dans un café?... Si ça me convient de tirer le pistolet avec ces messieurs, je vous trouve plaisant de vous mêler de nos affaires.

— Moi, je veux me battre tout de suite... je veux me battre pendant que je suis en colère, crie le petit Bénard, j'apprendrai à ce grand escogriffe à m'appeler calicot. — C'est bien, petit homme, je vous donnerai votre compte demain matin.

— Je vais te le donner tout de suite, moi.

Et le jeune homme saisit un tabouret et le jette à la tête de Mongérand; mais celui-ci, voyant venir le meuble sur son front, se penche de côté, et le tabouret va frapper Charles au visage.

— Attends, Charles, je vais te venger! s'écrie Mongérand. Aussitôt le bol, les verres à punch volent sur la tête des commis, qui vont riposter également lorsque les garçons du café, appelés par leur maître, arrivent et poussent les combattants dehors. Bon gré, mal gré, les jeunes gens sont mis dans la rue. Mongérand les suit en s'écriant: — Un instant, messieurs! attendez-moi: je ne vous perds pas de vue... nous allons prendre rendez-vous pour demain... Viens, Charles... suis-moi... ensuite nous reviendrons nous expliquer avec M. le limonadier, qui le prend sur un ton beaucoup trop haut.

Mongérand est sorti; Charles va le suivre, tout étourdi encore de la scène qui vient d'avoir lieu et du tabouret qui lui a écorché le visage, mais le maître du café le retient en lui disant: — Un instant, monsieur, s'il vous plaît. Si j'ai laissé partir ces trois jeunes gens, c'est que je les connais; ils travaillent dans un magasin ici près, et je sais où les trouver pour être payé de ce qu'ils ont pris et brisé... Mais vous, monsieur, je ne vous connais pas, et... — C'est juste, monsieur. Oh! je vais payer... Pardon... je n'y pensais pas... j'ai été tellement surpris de cette scène... — Vous avez un ami qui est terriblement querelleur... Je ne lui conseille pas de revenir faire du train chez moi, car je ne le souffrirais pas. — Je vous assure qu'il n'est pas méchant... C'est peut-être le punch qui lui aura monté la tête. — Vous êtes blessé au visage, monsieur. Voulez-vous de l'eau... des compresses?... — Merci, ce n'est rien... quelques contusions... au nez... c'est désagréable, parce que ça se voit.

Charles paye le punch, les verres cassés, les frais de billard, et sort du café croyant trouver Mongérand dans la rue; mais il n'y a personne. Charles ne voit pas plus son ami que ses adversaires; il appelle Mongérand, on ne répond pas.

Le jeune homme hésite, se consulte; il n'a pas très-envie de courir après Mongérand, qui veut qu'il se batte le lendemain.

— Il a dit qu'il viendrait me prendre chez moi, se dit Charles en suivant la rue, ma foi! je l'en dispenserais bien... Après tout... pourquoi me battrais-je avec ces jeunes gens?... J'ai reçu un tabouret à la figure, c'est vrai; mais c'est à lui qu'on l'avait jeté... Diable de Mongérand!... c'est un bon garçon... un ancien camarade. J'ai été content de le revoir; mais il a toujours été tapageur. Rozat est parti, lui... il n'a pas attendu la fin. Voilà une journée que je ne m'attendais guère à passer ainsi... C'est pourtant l'*omnibus* qui est cause de tout cela... ou plutôt c'est la pluie; car, s'il n'avait pas plu, je serais allé à pied chez ma mère... j'y aurais dîné... et je n'aurais pas un duel pour demain!...

L'idée de ce duel contrariait beaucoup Charles. Tout à coup une pensée le frappe, le soulage: Mongérand ne sait pas son adresse, il ne la lui avait pas encore donnée; comment donc pourra-t-il aller le chercher le lendemain?

— Ma foi! je ne courrai pas après lui dans les rues pour la lui donner, se dit Charles. Il n'est encore que neuf heures et demie, si j'allais chez ma mère?... Oui... On me grondera... je dirai qu'il m'est arrivé un accident... que je suis tombé en allant dîner, et mon écorchure au nez me servira de preuve. C'est cela. Courons rue Verte.

Chapitre V. — Une Société qui attend.

Pendant que Mongérand, après s'être emparé de Charles Darvillé à la descente de l'*omnibus*, l'avait entraîné au café, puis chez M. Rozat, puis au billard, il y avait, dans une antique maison de la petite rue Verte, une société respectable réunie dans un appartement fort grand et fort triste, comme presque tous ceux de ladite rue. Cette société s'était rendue à l'invitation de madame veuve Darvillé, mère de Charles, laquelle dame, après avoir passé plus de vingt ans de sa vie dans un comptoir, avait quitté le commerce en perdant son époux, et était venue se loger dans la rue Verte pour jouir d'une honnête aisance et d'un doux repos.

Madame Darvillé avait passé la cinquantaine; elle aimait beaucoup son fils, mais elle avait toujours eu l'air et le ton sévères, et sa figure perdait rarement de sa gravité. Aussi son fils avait-il l'habitude de lui obéir sans murmurer, chose qu'il ne faisait guère avec son père, parce qu'il ne le craignait pas. Tant il est vrai que les enfants ainsi que les

hommes ont besoin de craindre pour céder, ce qui ne prouve pas du tout en faveur de notre bon naturel.

Madame Darvillé, qui ce jour-là formait de grands projets, avait dit à sa cuisinière Babet de faire un beau dîner. Elle avait invité M. Formerey, vieux négociant, tenant une maison de commission en tous genres, homme qui de sa vie n'avait manqué à un de ses payements, et qui portait en toute chose l'exactitude rigoureuse qu'il mettait dans son commerce.

M. Formerey avait été très-spécialement prié d'amener sa nièce, jeune personne de dix-neuf ans, qu'il venait de retirer de son pensionnat et de placer à la tête de sa maison, qu'elle dirigeait déjà fort bien.



M. Rozat, qui embrasse tant sa femme quand il y a du monde.

Ensuite on avait engagé M. et madame Benjoin, anciens amis, retirés aussi du commerce, et qui, pour charmer leurs loisirs, s'occupaient, la femme à élever des vers à soie, le mari à apprendre la guitare.

Puis un ménage de jeunes gens qui demeuraient dans la maison, voisins avec lesquels on était bien aise de conserver des relations amicales. Le mari était gai quand l'occasion se présentait; il est vrai qu'elle se présentait rarement chez madame Darvillé : mais enfin cela pouvait arriver, et il était bon d'avoir là quelqu'un qui eût la complaisance de rire et de tâcher d'être communicatif.

De plus M. Boudinette, vieux garçon faisant encore le galant près des dames, meublant sa mémoire de tout ce qu'il peut recueillir le matin dans les journaux et les brochures pour aller le débiter le soir, et croyant que sa perruque blonde cache ses favoris gris.

Enfin M. et madame Bringuet, parents éloignés de feu M. Darvillé. M. Bringuet était un ancien militaire retiré récemment du service, et son épouse, l'ayant constamment suivi dans ses garnisons, y avait contracté l'habitude de dire notre colonel, notre major, notre régiment.

Tout le monde avait été convoqué pour quatre heures, et Babet avait promis qu'une demi-heure après le potage serait sur la table. Madame Darvillé était persuadée que son fils serait arrivé avant l'heure, parce que, quoique passablement musard et flâneur, il ne se faisait jamais attendre chez sa mère.

M. Formerey, l'homme exact, était arrivé avec sa nièce comme quatre heures sonnaient.

— C'est bien aimable, vous ne vous faites pas attendre, dit madame Darvillé en apercevant l'oncle et la nièce. — Moi, me faire attendre, jamais, madame, jamais; un négociant doit être fidèle à sa parole... ou alors ce n'est pas la peine de la donner. Je ne connais que ça, moi. Léonie, saluez donc madame.

— Comme elle est grandie, embellie, depuis que je ne l'avais vue!... il y a bien sept ans... Vous étiez encore une enfant, ma chère, Léonie, vous ne devez plus vous souvenir de moi?

— Oh! pardonnez-moi, madame, je ne vous trouve pas changée.

— Elle et fort aimable... et déjà bonne ménagère, dit-on, il faut lui donner un mari qui la rende bien heureuse et qui sache apprécier ses excellentes qualités.

M. Formerey sourit d'un air d'intelligence à madame Darvillé. La jeune personne baisse les yeux : c'est toujours ce que fait une demoiselle quand on lui parle d'un mari; mais de plus Léonie rougit et son cœur bat avec force, car depuis quelques jours son oncle lui a si souvent parlé du fils de madame Darvillé que diverses pensées ont occupé l'esprit de la jeune fille : elle devine les projets que l'on a formés.

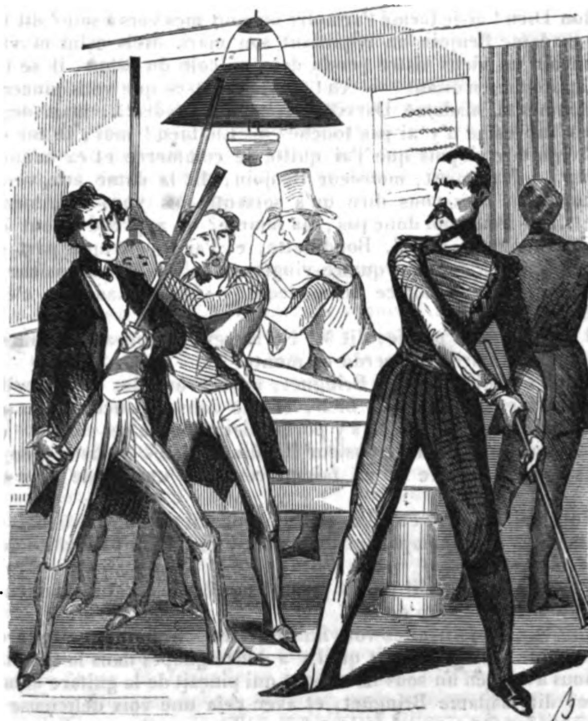
Léonie est jolie; et, sans que sa beauté soit remarquable, tout plaît en elle, parce qu'il y a un accord de douceur et d'amabilité dans ses traits, que sa modestie n'est point outrée, que sa grâce est naturelle et que cela n'ôte rien au charme de son sourire.

Et, comme la modestie n'empêche pas qu'on n'éprouve certaine curiosité, Léonie avait déjà promené doucement ses grands yeux bruns dans l'appartement pour voir si le jeune homme en question était là.

— Mon fils n'est pas encore arrivé; cela m'étonne, dit madame Darvillé. — Vous ne lui aurez peut-être pas dit à quatre heures, reprend le négociant. — Pardonnez-moi. — Alors c'est que probablement sa montre retarde.

M. et madame Benjoin suivent de près l'oncle et la nièce. Saluts de rigueur, compliments d'usage; on s'assied, on cause. Madame Benjoin fait le détail de ses boîtes à vers à soie et, pendant que sa femme parle, M. Benjoin fait des mouvements continuels avec les doigts de sa main droite pour ne pas oublier une batterie qu'il étudie sur sa guitare.

Viennent ensuite M. et madame Dupré, c'est le jeune voisin et sa femme. Nouveaux saluts, nouvelles informations prises sur les santés respectives, nouveaux siéges offerts et acceptés. On sait qu'à chaque personne nouvelle qui entre dans un salon, c'est toujours la même cérémonie; et vraiment on devrait bien varier un peu dans ces usages, car ce n'est pas amusant de faire constamment la même chose.



La querelle au café.

— Et M. Charles, où donc est-il? demande M. Dupré. — C'est vrai, où est donc M. votre fils? dit madame Benjoin. — J'allais vous demander de ses nouvelles, s'écrie M. Benjoin.

— Mais je l'attends... Je suis surprise qu'il ne soit pas encore ici... Il n'a pas l'habitude d'être en retard... Ah! on sonne, c'est lui sans doute.

La porte du salon ne tarde pas à s'ouvrir, mais c'est M. Boudinette qui paraît; et mademoiselle Léonie, qui a éprouvé un mouvement de frayeur à l'aspect de la perruque blonde et des favoris gris, se remet

bientôt et se dit : Que j'étais sotte... est-ce que le fils de madame Darvillé peut déjà porter perruque !

M. Boudinette change quelque chose à la marche qu'ont suivie les autres convives : après avoir salué, il reste debout dans le milieu du cercle ; et, même en été, va se placer le dos contre la cheminée, tenant écartés les pans de son habit, comme pour sentir la chaleur du paravent.

— Quelle nouvelle aujourd'hui, monsieur Boudinette, demande madame Darvillé, car vous savez toujours ce qui est arrivé d'un peu intéressant par la ville ?

— Mais, madame, se sais... comme tout le monde... il est vrai que je vais et viens beaucoup, et j'aime à observer... je suis très-observateur... aussi je crois que vous retardez... vous n'avez que le quart et il est vingt minutes ; j'ai observé l'heure en passant aux Tuileries.

— Déjà quatre heures vingt minutes, et mon fils n'est pas ici... c'est bien singulier ! Ah ! j'entends sonner !

Mademoiselle Léonie attend encore avec impatience que l'on ouvre la porte du salon, ce qui ne tarde pas ; mais ce n'est point le fils de la maison. Un monsieur et une dame d'un âge mûr font les saluts d'usage : à la tenue du mari, on reconnait un ancien militaire ; à la figure de sa femme, on juge qu'elle doit avoir été fort bien.

— Ah ! c'est ma cousine Bringuet et son mari, dit madame Darvillé en allant au-devant des nouveaux venus. Allons, c'est très-bien, tout le monde est exact... il ne nous manque plus que mon fils, mais certainement il ne peut pas tarder !... il faut que quelque chose l'ait arrêté.

Tout le monde s'assied excepté M. Boudinette, qui continue à écarter son habit devant le paravent.

— J'ai commandé le dîner pour quatre heures et demie, dit madame Darvillé ; j'ai pensé que cela conviendrait à tout le monde... Vous, monsieur Formerey, vous dînez un peu plus tard habituellement ?

— A cinq heures précises, madame, mais je puis avancer mon estomac.

— Moi, je suis habituée à tout, dit madame Bringuet, nous avons si souvent changé l'heure de nos repas !... quand j'étais en garnison à Lille, nous dinions à deux heures ; au Mans, nous ne dinions qu'à quatre ; ensuite notre colonel, quand il nous donnait à dîner, nous faisait quelquefois attendre jusqu'à six heures ; n'est-ce pas, Bringuet ? — Oui, quelquefois.

— Mon Dieu ! ai-je fermé l'armoire où sont mes vers à soie ? dit tout à coup madame Benjoin en regardant son mari. Mais celui-ci vient d'apercevoir un vieux sistre pendu dans un coin du salon, il se lève et s'en approche en disant : — Ah ! diable... est-ce que vous pincez de cet instrument, madame Darvillé ?... — Ah ! jadis !... mais depuis bien des années je n'y ai pas touché ! — Eh bien ! moi, je me suis mis à la guitare depuis que j'ai quitté le commerce et ça m'amuse beaucoup. — Vraiment, monsieur Benjoin, dit la dame aux vers à soie, comment osez-vous dire qu'à soixante ans vous apprenez la guitare !... — Pourquoi donc pas, ma femme ? on apprend à tout âge.

— Certainement, dit M. Boudinette, et j'ai lu quelque part que Caton apprenait à danser à quatre-vingts ans !... — Ah, monsieur !... c'était donc par ordonnance de médecin ? — Non, madame, c'était pour son plaisir.

— Il est la demie passée, dit M. Formerey en fronçant le sourcil, il faut que M. Charles ait perdu sa montre !

— Dans le Nord, dit M. Bringnet, nous avons des hommes déjà âgés qui dansent encore fort bien, et une danse beaucoup plus gracieuse qu'ici. Il est vrai qu'on s'y porte mieux que de ces côtés.

— Etes-vous musicien, monsieur Boudinette ? dit le vieux Benjoin en décrochant le sistre et en faisant résonner une corde avec son pouce.

— Moi, oui... je l'ai été. J'ai pincé beaucoup de choses... mais j'ai tout laissé là... autre temps, autres soins !... comme dit l'Ermite de la Chaussée-d'Antin.

— C'est dommage qu'il n'y ait plus qu'une corde à cet instrument... il devait avoir beaucoup de son.

—Monsieur Benjoin, allez-vous finir de faire bourdonner cette corde ? Jolie musique !... on croirait qu'il y a douze guêpes dans la chambre.

— Nous avons eu un sous-lieutenant qui pinçait de la guitare comme un ange ! dit madame Bringuet, et avec cela une voix délicieuse !... aussi toutes les femmes en étaient folles. Te rappelles-tu, Bringuet ? — Oui, oui.

— Mademoiselle est-elle musicienne ? demande madame Dupré à Léonie. — Madame, je chante un peu.

— C'est dans le Nord qu'il y a d'excellents musiciens ! dit M. Bringuet, de bons instrumentistes ! et des compositeurs ! Grétry, Méhul sont venus de là ! et ils en valaient bien d'autres.

— Mon Dieu ! qu'est-il arrivé à mon fils !... cinq heures moins un quart... Je n'y conçois rien... Je suis désolée qu'il fasse attendre la société. A la vérité, je ne lui avais pas dit que j'aurais du monde ; je voulais lui causer une agréable surprise...

— Et il se sera laissé entraîner ailleurs, dit M. Dupré ; un jeune homme !... c'est excusable... on a des amis qui viennent vous chercher, on a... tout plein d'occasions de s'amuser... eh ! eh !...

— Oh ! non, monsieur, mon fils ne cherche point tout cela !... Cependant, s'il n'est pas ici dans dix minutes, certainement nous dînerons...

— Il faut au moins lui donner un quart d'heure, dit madame Dupré. — C'est que le dîner est prêt, j'en suis sûre... Babet, Babet... votre dîner est-il prêt ?

— Oui, madame, dit la cuisinière en arrivant, je suis prête depuis longtemps... faut-il servir ? — Dans dix minutes... je vous sonnerai. — Comme c'est amusant de tenir un dîner comme ça chaud !...

— « Un dîner réchauffé ne valut jamais rien ! »

murmure M. Boudinette en se retournant et en montrant ses fonds de culotte à la société. Mais ce que j'en dis... ce n'est pas que je sois pressé.... j'attends aussi longtemps que l'on veut... D'ailleurs maintenant on a d'excellents procédés pour conserver les mets chauds... Ce sont des lampes cachées sous les plats... ou des briques rougies, ou de l'eau bouillante... Nous sommes dans le siècle des perfectionnements.

— Oh ! non, monsieur, non, monsieur, dit M. Bringuet ; on n'a rien perfectionné ! on connaissait tout cela autrefois, ou l'on se servait de choses qui en tenaient lieu.

— Allons, voilà Benjoin qui va encore rôder autour de ce sistre... il deviendra fou avec sa musique... Figurez-vous, mesdames, que la nuit il n'en dort pas ! il n'est occupé qu'à compter des pauses... Je l'entends qui marmotte : Une noire et une blanche, ça fait des croches ! Et puis il bat la mesure avec ses pieds, avec ses mains, avec tout son corps, et il se remue... et il m'empêche de dormir... Cette nuit cela a duré jusqu'à je ne sais quelle heure ! — C'est que j'étudiais une mesure en trois temps, ma femme, et ce sont les plus difficiles.— Ah ! si je n'avais pas besoin de quelqu'un pour me réchauffer les pieds, certainement que je vous laisserais battre vos mesures tout seul dans votre lit. — Que diable, ma femme, je ne te chicane pas pour tes vers à soie, dont tu emplis toutes nos armoires ; laisse-moi devenir musicien... la, si, si !... ré, mi, mi, fa, ut, ut... non, c'est do, do que je dois faire, on ne dit plus ut ! — Eh ! mon Dieu ! mon ami, mais c'est ce que je te répète toute la nuit ; fais dodo une fois pour toutes, et que cela finisse !

Pendant cette petite discussion conjugale entre M. et madame Benjoin, la mère de Charles fait ce qu'elle peut pour occuper ses convives, afin que l'on trouve le temps moins long, mais c'est surtout vers M. Formerey qu'elle revient ; elle connaît les principes sévères du négociant ; elle voit qu'à chaque minute son front se rembrunit ; elle craint que le manque de parole de son fils ne lui fasse manquer le mariage qu'elle a projeté, et, quoique au fond elle soit très en colère contre lui, elle cherche à l'excuser.

— Il n'est pas possible !... il faut qu'il soit arrivé quelque chose à mon fils... jamais de sa vie il ne s'était fait attendre chez moi... Heureusement, monsieur Formerey, vous ne tenez pas à dîner de bonne heure ?...

— Oh ! sans doute, madame, je puis attendre... mais, malgré cela, quand on m'a dit une heure, je m'arrange en conséquence... je déjeune plus ou moins.

— Et cette bonne Léonie... elle ne dit rien ?... — Ma nièce est trop bien élevée pour dire quelque chose... Une demoiselle, d'ailleurs, doit attendre qu'on lui parle. — Avez-vous besoin, ma chère amie ? — Non, madame ; oh ! je vous assure que je ne pense pas du tout à dîner.

— Moi, je conviens que j'y pense très-fort ! dit M. Boudinette en allant se promener dans le salon.

— Et votre neveu, le frère de Léonie, qu'en avez-vous fait, monsieur Formerey ? dit madame Darvillé pour tâcher d'entretenir toujours la conversation.

— Ah ! mon neveu Adrien, oh ! c'est une mauvaise tête !... de ces gens qui ne veulent pas rester tranquillement assis dans un comptoir... Il a voulu voyager pour faire fortune, il est parti pour New-York avec une petite pacotille...

— Bringuet, as-tu fait ton second déjeuner au moins ? dit l'épouse de l'ancien militaire. — Oui, oui. — Ah ! à la bonne heure, c'est que tu as des jours où tu ne le fais pas... Madame, figurez-vous qu'il ne mange plus, et au régiment il avait un appétit d'enfer...

— Oh ! c'est dans le Nord qu'on mange bien ! Il est vrai qu'on chasse par là... il ne manque pas de gibier : quand nous allions chasser avec un camarade, nous en rapportions tant que nous pouvions en porter.

— Et vous dites qu'il est parti avec une pacotille. . reprend madame Darvillé en réprimant un soupir d'impatience. Et en quoi consistait cette pacotille ?

Avant que M. Formerey ait répondu, la sonnette retentit avec violence.

— Ah ! le voilà ! le voilà ! s'écrie madame Darvillé en respirant avec joie.

Cette expression de satisfaction se communique sur toutes les figures, car les uns ont très-faim, les autres ont d'autres motifs pour désirer que ce soit le fils de la maison.

— Il est venu un peu tard, dit M. Boudinette, mais enfin, puisque le voilà, à tous péchés miséricorde !

— Oh ! c'est égal ! je vais bien le gronder, dit la maman en regardant toujours la porte du salon.

On ouvre enfin... c'est Babet, la cuisinière, qui paraît et qui crie : — Madame, ce sont les petits pâtés.

Jamais petits pâtés ne produisirent une semblable sensation; tous les visages s'allongent, l'expression du plaisir s'évanouit pour faire place au mécontentement d'être trompé dans son attente; les fronts se rembrunissent, il échappe à plusieurs convives des mouvements de dépit; et madame Darvillé elle-même ne peut s'empêcher de s'écrier :

— Ah! mon Dieu!... les petits pâtés... ah!... quand je croyais si bien que c'était mon fils!... les petits pâtés... c'est fort désagréable!

— Mais non, dit Boudinette, les petits pâtés n'ont rien de désagréable, c'est fort bon au contraire; mais il faut que ce soit mangé chaud, ça ne vaut plus rien réchauffé.

— Non, ça ne se réchauffe pas bien, dit M. Benjoin en fredonnant : La, si, la... mi, ré, mi!

Le reste de la compagnie garde le silence, mais ce silence a quelque chose d'éloquent; il peint la mauvaise humeur qui commence à gagner tous les convives, dont l'estomac devient pressant.

— Allons, dit madame Darvillé, je vois bien qu'il ne faut plus compter sur Charles... et que nous aurions tort d'attendre davantage... Qu'en pensent ces dames?

— Moi, je ferai ce qu'on voudra, dit madame Benjoin. — Moi, je n'ai jamais de volontés chez les autres, dit madame Bringuet.

Et ces deux réponses sont faites d'un ton qui veut dire : — Nous devrions être à table depuis longtemps.

— Et vous, monsieur Boudinette, quel est votre avis : faut-il dîner, faut-il attendre encore?

— Madame, dit Boudinette en lâchant enfin les pans de son habit, un homme de beaucoup d'esprit a répondu en pareille circonstance : Dîner n'empêche pas d'attendre, mais attendre empêche de dîner.

— Ah! très-joli le mot! charmante réponse! s'écrie toute la société.

— En ce cas, messieurs, donnez la main aux dames.

Cette invitation est exécutée sur-le-champ. M. Benjoin s'éloigne du sistre pour courir offrir sa main à madame Bringuet, dont le mari conduit madame Dupré. M. Formerey s'est fait le cavalier de la maîtresse de la maison; et la pauvre Léonie est obligée d'accepter la main que lui présente M. Boudinette, à défaut du jeune conducteur qu'elle aurait naturellement préféré.

A table, la jeune personne devait aussi être à côté de Charles; mais comme la maman espère toujours que son fils arrivera, elle fait laisser le couvert en disant à Léonie : — Cela ne vous gêne point, n'est-ce pas, ma chère amie? — Non, madame, assurément. — J'espère encore que mon fils viendra... nous mangerons doucement... et il nous rattrapera.

— Oui! dit Boudinette, qui est enchanté d'être à table. Oh! nous pouvons manger doucement... Je n'y vois aucun inconvénient.

Et, malgré la recommandation de la maîtresse de la maison, le potage, les petits pâtés et les premières entrées ne font qu'un court séjour devant les convives, qui cèdent d'abord à leur appétit. Mais ce premier besoin calmé, on jouit mieux des plaisirs de la table; on commence à causer, à tâcher d'être aimable. M. Bringuet, en prenant des légumes, vante les choux du Nord, qui, à l'en croire, cuisent presque tout seuls. M. Boudinette fait l'éloge de tout ce qu'il mange; et M. Dupré, qui s'aperçoit que l'absence du fils de la maison a jeté un nuage sombre sur plusieurs visages, fait ce qu'il peut pour qu'on s'égaie : il commence par des plaisanteries sur les cornichons, sujet moins usé dans la petite rue Verte qu'aux Variétés.

— Ah! ah!... ce monsieur Dupré est-il drôle!... dit madame Darvillé en tâchant de rire. Monsieur Formerey, du turbot?... — Volontiers, madame.

La mère de Charles a grand soin du négociant, elle recommande à M. Dupré, son voisin, de ne point oublier de lui verser à boire; madame Darvillé espère qu'en dînant bien, M. Formerey déridera un peu son visage. Le négociant boit et mange sans interruption; mais il conserve un flegme glacial.

— Délicieux le turbot, dit M. Boudinette, j'en accepterai une seconde fois.

— Quand nous étions en garnison à Verdun, dit madame Bringuet, nous mangions tous les jours du poisson excellent. Nous avions un quartier-maître qui était fou de la pêche. Il avait toutes sortes de filets... de lignes... te rappelles-tu, Bringuet? — Oui, oui, oh, dans le Nord on pêche de superbes poissons!...

— Elève-t-on beaucoup de vers à soie dans le Nord? dit madame Benjoin en s'adressant à M. Bringuet.

— Oh! non, madame, c'est dans le Midi, du côté de Grenoble, qu'on s'occupe particulièrement de cela... et que l'on cultive les mûriers blancs avec lesquels on les nourrit.

— Benjoin, nous achèterons une petite maison par là, et nous nous y retirerons, si tu veux? — Je ne veux pas me retirer... je n'ai nullement envie d'aller vivre sous des mûriers blancs, répond M. Benjoin en faisant craquer ses doigts. Ma femme veut toujours que je me retire; vivre dans un désert avec des vers à soie! comme ce serait amusant. — Qui est-ce qui vous parle de désert! vous devenez un homme bien cruel depuis que vous faites vos gammes, monsieur Benjoin.

— Et cependant on assure que la musique rend plus aimable, dit M. Boudinette, *emollit mores!*... Je vous demanderai un peu de filet... il est parfait. — Il est fort tendre. — Il est délicieux.

Pendant ce concert de louanges adressées au filet de bœuf, Léonie, placée entre un couvert vacant et M. Benjoin, garde le silence et se contente de remercier, lorsqu'on lui offre quelque chose. La jeune fille s'ennuie, car il n'y a là personne de son âge, de son sexe avec qui elle puisse dire de ces riens qui amènent quelquefois le sourire sur les lèvres. Madame Dupré pourrait seule s'entendre avec Léonie, mais la jeune voisine est à l'autre bout de la table; et quoi de plus triste qu'un grand repas quand ce n'est pas avec des convives qui nous plaisent, ou que l'on n'a pas au moins près de soi quelqu'un d'aimable? Comme cela semble long, éternel!... Comme on regrette le coin de son feu, et sa table, moins abondamment garnie, sans doute, mais devant laquelle on peut rire, s'épancher ou être maussade en toute liberté!

Enfin le dessert arrive. M. Dupré, qui s'aperçoit que ses efforts sont impuissants pour égayer la réunion, ne prend plus la peine de chercher des bons mots; et M. Formerey, après avoir fort bien exercé sa mâchoire, s'écrie :

— Vous voyez, madame Darvillé, que nous avons très-bien fait de ne pas attendre monsieur votre fils.

— C'est vrai, j'en conviens, répond la maman en se pinçant les lèvres, mais je vous assure que cela m'inquiète; et s'il ne vient pas dans la soirée, demain de grand matin j'enverrai chez lui savoir s'il n'est pas malade.

— Et non! il n'est pas malade, dit M. Boudinette, mais il y aura eu quelque partie fine sous jeu... et cela aura empêché de venir chez la maman! que diable! nous savons ça nous autres hommes.

— Monsieur Boudinette, vos conjectures sont très-fausses, dit madame Darvillé avec un peu d'aigreur, Charles n'a point de parties fines!... c'est un jeune homme bien élevé... je vous prie de le croire.

— Eh! mon Dieu, ma cousine, dit madame Bringuet, ne voudriez-vous pas que votre fils fût un Caton... ce serait un triste éloge à en faire. Nous avons eu un lieutenant-colonel qui était bien le plus franc vaurien. Il faisait la cour à toutes les femmes. Je lui disais quelquefois en riant : Mon colonel, vous êtes un grand monstre!... T'en souviens-tu, Bringuet? — Oui, oui. — Eh bien, ça ne l'a pas empêché de faire un superbe mariage... — Oui, dans le Nord. — Mais non, je te parle du mariage du lieutenant-colonel. — Eh bien! justement il s'est marié dans le Nord.

Madame Darvillé, qui a paru mécontente de ce qu'on pensait de son fils, se lève de table; c'est le signal pour qu'on retourne au salon, où le café attend les convives. C'est encore une jouissance pour les gastronomes, mais pour Léonie, ce n'est qu'un changement de décoration, sans que la pièce soit plus amusante; et avant que le café soit pris, puis qu'on ait arrangé quelques parties de cartes, auxquelles Léonie ne prendra pas non plus part, il faudra encore se tenir bien droite sur sa chaise et dissimuler son ennui.

CHAPITRE VI. — Le Chien savant. — Partie de cartes. — Il arrive enfin.

On est encore au café, lorsque la sonnette se fait entendre. Cela fait, cette fois, peu d'impression sur la plupart des convives. Ils ont dîné, peu leur importe maintenant que le jeune Darvillé vienne ou ne vienne pas. Il n'en est pas de même de madame Darvillé et de Léonie; il y a chez l'une de la tendresse, chez l'autre une assez vive curiosité.

Mais avant même que l'on ait ouvert la porte du salon, on entend les aboiements d'un chien. Alors la figure de la maman perd l'expression qui l'animait, elle sait que son fils n'a point de chien et qu'il ne s'annoncerait pas ainsi. En effet, c'est un vieux monsieur, bien long et bien maigre, qui se présente à la société, accompagné d'un gros carlin qui aboie si fort qu'on n'entend pas les compliments de son maître.

— Eh! c'est monsieur Clinelle! dit madame Darvillé, ah! vous êtes un vilain... un méchant... pourquoi ne pas être venu plus tôt; vous auriez dîné avec nous.

Le monsieur aurait pu répondre : Pourquoi ne m'avez-vous pas invité, je serais peut être venu; mais quand on sait vivre, on ne dit pas ce qu'on pense. M. Clinelle se confond en salutations.

— Vous êtes trop bonne, madame, mais je n'aurais pas pu... (dans ce cas-là, il est de règle qu'on était invité ailleurs). J'ai dîné avec un ancien ami... Médor, taisez-vous... Je l'ai quitté, parce qu'il allait au spectacle... Silence donc, Médor... C'est la joie, le plaisir de vous voir qui le rendent si bruyant. Médor, baisez la main de madame Darvillé... baisez tout de suite...

Médor accourt, et, au lieu de lécher la main qu'on lui présente, saute après la robe de la maman et lui happe le genou.

— Ah! le polisson... il est dans ses folies... Mais, c'est égal, il va vous baiser la main... Allons, Médor, ici.

Le chien revient la tête basse et lèche enfin la main de la dame; alors son maître se retourne d'un air de triomphe, tandis que M. Dupré dit tout bas à sa femme : — Nous allons être obligés de voir encore tous les tours du chien... c'est amusant! chaque fois que M. Clinelle va quelque part, il paraît qu'il faut subir une représentation des exercices de Médor.

En effet, M. Clinelle qui vient d'apercevoir les Benjoin, s'écrie après les avoir salués. — Médor... ici, tout de suite... allons, venez baiser la main de madame Benjoin... vous reconnaissez madame Benjoin, j'en suis sûr, car elle vous a donné du sucre, et vous aimez beaucoup le sucre...

Médor, pour prouver sans doute qu'il reconnaît la dame, s'approche d'elle, flaire sa robe, puis lève la cuisse... madame Benjoin pousse un cri, toute la société se met à rire; mais M. Clinelle saisit son carlin par l'oreille :

— Eh bien!... drôle! coquin... que vouliez-vous donc faire là!... oh! ne craignez rien, madame; certainement Médor est incapable de s'oublier en compagnie; c'est une petite plaisanterie qu'il a voulu vous faire; mais il va vous baiser la main.

— Je n'y tiens pas, dit madame Benjoin, je vous en prie, ne le forcez en rien. — Oh! il fera, et de bonne volonté... Ici, coquin, ou je te rosse!

Le carlin n'obéit qu'en grommelant et en montrant les dents, mais son maître lui donne une légère tape; et madame Benjoin a enfin la main léchée, ce qui est certainement bien agréable.

Il ne faut pas croire que M. Clinelle va s'en tenir là. Après être parvenu à faire encore lécher deux mains de la société, il s'écrie : — Ce n'est pas tout... nous savons faire bien autre chose!... Allons, Médor, il s'agit de montrer ses talents à la compagnie. Faites le mort sur-le-champ!

Le chien se couche sur le dos, au milieu du salon, ce qui procure un singulier coup d'œil à la société; le carlin se frotte le dos sur le tapis, comme les ânes sur le sable, et le vieux monsieur pérore :

— Vous le voyez, mesdames, ce pauvre Médor est mort, oh! c'est fini... il ne bouge plus... ah! mon Dieu!... qu'en allons-nous faire... ma foi, nous allons le jeter à l'eau... holà!... un commissionnaire pour emporter ce mort.

M. Clinelle frappe dans sa main, aussitôt le chien se relève et se sauve. Grande joie du maître de l'animal; applaudissement général de la société, qui espère que c'est fini.

— Est-ce qu'on ne fera pas autre chose ce soir que voir les tours du chien? dit M. Boudinette en s'approchant de Dupré. — Ne m'en parlez pas, voilà au moins quinze fois que j'assiste à ce spectacle; toutes les fois que M. Clinelle vient, il veut que son chien amuse la société : et ça ne m'amuse pas du tout, moi.

— Ah!... dit madame Bringuet, nous avions un caniche bien aimable quand nous étions au régiment! il venait à la parade, à l'exercice... à...

— L'exercice! s'écrie M. Clinelle, oh! madame, vous allez voir celui-ci faire l'exercice comme un vieux grenadier... il est extraordinaire... allons, Médor, debout... et que l'on tienne son fusil...

C'est le vieux rotin de M. Clinelle qui représente le fusil; et le carlin, après s'être adossé au mur, se tient en effet sur ses pattes de derrière, et garde la canne avec celles du devant. Le maître de l'animal, qui croit que la compagnie ne peut pas se lasser d'admirer la belle pose de Médor, se tient à côté de son chien, le bras levé, ayant l'air de le menacer, afin que le chien ne bouge pas.

Il y a au moins trois minutes que cela dure. Boudinette, qui en a assez, s'avance vers madame Darvillé en lui criant : — Est-ce que nous ne ferons pas la petite partie d'écarté ce soir? — Pardonnez-moi... on va dresser la table.

M. Clinelle, fort mécontent qu'on parle de jouer aux cartes, quand on peut voir son carlin en faction, laisse retomber son bras, et aussitôt Médor lâche la canne et va se fourrer sous un canapé, probablement pour qu'on ne lui fasse plus faire l'exercice.

— Il a mis arme à terre!... dit le vieux monsieur, vous voyez comme il exécute le commandement.

— Qui est-ce qui veut commencer l'écarté avec moi? dit Boudinette. — Ah! c'est que vous êtes trop heureux... vous gagnez toujours : n'importe, je me risque.

Et madame Benjoin va se placer à la table avec M. Boudinette; une grande partie de la société entoure alors le jeu, où l'on parie jusqu'à cinq sous à la fois. Léonie est restée isolée sur une chaise. Le vieux Clinelle s'obstine à faire déguerpir son chien de dessous le canapé.

Madame Darvillé profite de ce moment, où sa société est occupée, pour aller s'asseoir près de Léonie et causer avec elle.

— Eh bien! ma chère enfant, vous êtes-vous un peu amusée chez moi? — Oui, madame, beaucoup. — Oh! nous n'avons pas cependant été bien gais au dîner. Moi, je vous avoue que j'avais de l'humeur de l'absence de mon fils, et cela m'a empêchée de goûter tout le plaisir que je me promettais.—Je le conçois, madame.—Mon fils n'a point l'habitude de manquer à ses devoirs. C'est un brave garçon, honnête, sensible; son seul défaut est peut-être d'être trop bon garçon, trop complaisant avec ses amis. Il fait tout ce que les autres veulent, il ne sait pas refuser. Mais une fois marié aussi!... il fera tout ce que sa femme voudra... il se laissera guider par elle.

Léonie ne dit rien; elle se contente de sourire à la maman Darvillé, qui a pris la main de la jeune fille et la caresse dans les siennes.

— Il manque deux sous... qui est-ce qui fait deux sous de notre côté? dit M. Boudinette. — Ils sont faits, dit M. Bringuet. — Mais tu en avais déjà mis deux, dit madame Bringuet à son mari. — Eh bien, ça fera quatre. — Ah! mon ami, ne t'échauffe pas, je t'en prie, je n'aime pas qu'on joue si gros jeu!

— Vous avez vu Charles autrefois, reprend madame Darvillé en retenant toujours la main de Léonie. — Ah! madame, c'était peut-être avant d'aller en pension... mais il y a bien longtemps... je ne me souviens pas de monsieur votre fils. — C'est un joli garçon... fort bonne tournure... l'air très-doux...

— Ah! drôle! polisson! je t'apprendrai à te cacher sous les canapés! — Ayï, ayï, ayï! — Oh! tu as beau crier... tu vas aller en pénitence dans le coin là-bas... je vais te mettre une pipe dans la gueule et tu fumeras.

M. Clinelle espère ramener l'attention sur Médor, qu'il fait de nouveau tenir sur ses pattes de derrière, et auquel il met un papier roulé dans la gueule, en forme de pipe; mais le jeu occupe entièrement la compagnie; on ne daigne pas regarder fumer Médor; M. Clinelle en est pour ses exercices.

— Allons, voilà que je perds à présent, dit M. Boudinette en comptant son argent, tout à l'heure je gagnais... mais on m'a fait forcer mon jeu... Que c'est bête de se laisser aller à mettre plus qu'on ne veut!... je perds... c'est ma faute... pourquoi ai-je forcé mon jeu!...

Pendant que M. Boudinette s'adresse d'amers reproches parce qu'il perd une quinzaine de sous, madame Bringuet attrape une veine et renvoie tout le monde.

— Il n'y a pas moyen de résister à madame, dit M. Dupré en se levant, voilà la cinquième fois qu'elle passe.

— Vraiment! quand j'étais en garnison à Givet, j'ai passé un soir dix-neuf fois de suite... ainsi vous n'êtes pas au bout. C'est gentil... cela promet. — Mon Dieu! que c'est bête de forcer son jeu! reprend M. Boudinette en se promenant autour de la table d'écarté d'un air désolé.

— Quelle heure est-il, Benjoin? — La... la... si, sol... je vais te dire cela, ma chère amie... mi, mi, mi... neuf heures et demie. — Ah! mon Dieu! finirez-vous avec vos notes?... vous feriez bien mieux de me conseiller pour que je tâche de renvoyer madame Bringuet... — Ayï... ayï... ayï!... — Ah! polisson! tu veux lâcher ta pipe!... tu la garderas et tu resteras là une heure si ça me convient. — Monsieur Clinelle, est-ce que vous ne pourriez pas faire taire votre chien? on ne s'entend pas jouer. — Madame, il fume en ce moment, il a de l'humeur, il faut l'excuser; mais, si vous voulez, il va dire : Ma bonne maman. — Non, non, je vous remercie, j'aime mieux qu'il se taise.— Encore perdu... madame est là pour la soirée. — Ça m'apprendra à forcer mon jeu! dit de nouveau Boudinette en poussant un soupir.

M. Formerey vient de s'éloigner de la table de jeu et de se rapprocher de sa nièce. Le négociant regarde sa montre.

— Vous ne songez pas encore à nous quitter? dit la maîtresse de la maison. — Mais il est dix heures moins le quart... et nous allons bientôt penser à la retraite. — Avez-vous fait de bonnes affaires? — J'ai gagné dix sous... Eh bien! voilà la soirée passée, et monsieur votre fils n'est pas venu... je vous avoue que je le croyais plus exact dans ses projets... et que... Un jeune homme qui manque à ses engagements... hum! ce n'est pas bien. — Je gagerais qu'il est arrivé quelque chose à Charles, pour un rien j'enverrais le portier chez lui.

La sonnette se fait encore entendre, madame Darvillé cesse de parler, elle écoute, elle attend; cependant elle ne se flatte plus que ce soit son fils : quand l'espérance a été si souvent déçue, on ne veut plus même s'y livrer et c'est presque toujours alors que nos vœux sont satisfaits.

Cette fois c'est Charles qui vient d'entrer dans le salon; il s'arrête, surpris de trouver tant de monde; il est un peu en désordre, un peu échauffé par suite des événements de la soirée et du punch qu'il a bu; joignez à cela que sa figure est écorchée, ce qui donne à son entrée quelque chose de théâtral.

— Ah! vous voilà, monsieur! dit la maman en prenant un air sévère quoique au fond du cœur elle soit très contente de voir ses inquiétudes dissipées. Vous arrivez à une belle heure... Est-ce que par hasard vous venez dîner, monsieur... ce serait plus drôle!... faire attendre sa mère... et toute une société!...

— Ma mère... pardon... mais j'ignorais...

— Avancez donc, monsieur, que l'on vous voie au moins... Ah! mon Dieu!... qu'est-ce qu'il a au visage?... que t'est-il arrivé, mon ami? tu es blessé!... ah! j'étais sûre qu'il lui était arrivé un malheur!

Déjà le ton de la tendresse a remplacé celui de la sévérité; madame Darvillé tient son fils, le fait asseoir, l'interroge et ne lui laisse pas le temps de répondre. Léonie regarde le jeune homme; ses écorchures sont légères; loin de le défigurer, elles lui donnent au contraire quelque chose de plus intéressant; et la jeune fille se sent déjà émue de l'accident qui lui est survenu. Les personnes qui ne jouent pas, s'approchent du fils de la maison et s'informent aussi de ce qui [illegible] arrivé. M. Clinelle seul reste près de Médor, auquel il dit : — Vous allez tout à l'heure baiser la main de M. Charles pour prouver que vous êtes bien élevé.

Charles trouve enfin le moment de répondre; ce qu'il fait avec un certain embarras, parce qu'il n'est pas sûr de son histoire.

— Je venais ici, ma mère, je venais dîner... il n'était pas encore quatre heures... je marchais vite... il faisait glissant... vous savez qu'il commençait alors à pleuvoir... J'aperçois devant moi un omnibus... je veux courir après... et comme je regardais toujours le conducteur, je ne vois pas une pierre... je glisse, je tombe... et je m'abîme la figure, comme vous voyez.

— Ah! mon Dieu! pauvre garçon... T'es-tu fait bien mal?...

— Oh non... ce n'est que le nez qui a le plus souffert!

— Et la tête a-t-elle porté! demande M. Benjoin en s'approchant d'un air stupide.

— Je crois que le nez tient à la tête, répond Charles en souriant.

— Ah! c'est juste!... c'est ce que je voulais dire... la si... la sol... sol, sol!

— Mais pourquoi ne pas être toujours venu après cet accident? reprend madame Darvillé.

— Ah!... j'étais tout crotté... la figure sale.. Je me doutais que vous aviez du monde... je n'ai pas osé me présenter ainsi... je suis retourné chez moi... et ce n'est que tout à l'heure que je me suis décidé à venir vous conter mon aventure. — Pauvre garçon!... il n'était pas dans son tort... Qu'est-ce que je vous disais tout à l'heure, monsieur Formerey!

Le front du négociant a cessé d'être sourcilleux depuis le récit de Charles; il s'approche, et lui secoue la main en lui disant : — Allons, je ne vous en veux plus... Et je vous en voulais, parce que j'aime l'exactitude par-dessus tout.

— Je crois que vous ferez bien de boire du vulnéraine, dit M. Dupré. — Oh! non, monsieur, non, monsieur; dit M. Bringuet, ça ne sert absolument à rien! dans le Nord ils ont une herbe excellente pour les contusions... c'est... attendez donc...

— De l'eau de boule de Nancy peut-être? dit Benjoin en chantonnant. — Non, monsieur... je vous dis une plante.

— Je vois que ce ne sera pas dangereux, dit M. Dupré en frappant sur l'épaule de Charles; puis le voisin se rapproche de sa femme, à laquelle il dit à demi-voix : — Il sent terriblement le punch, le jeune homme!... — C'est peut-être pour en avoir trop bu qu'il est tombé... — Certainement il y a eu quelque chose.

— Médor, venez ici, et sautez pour M. Charles Darvillé. — Ah! bonsoir, monsieur Clinelle. — Bonsoir, mon cher ami; il va sauter pour vous... Une... deux!... allons donc! c'est cela... Ah! je suis fâché que vous ne soyez pas venu plus tôt, Médor a fait tous ses tours parfaitement. — Oh! je connais ses talents.

— Mon ami, voilà mademoiselle Léonie, nièce de M. Formerey, que tu n'as pas vue depuis bien des années... elle n'avait pas dix ans quand elle est entrée dans son pensionnat...

Charles salue un peu gauchement, Léonie répond par une révérence timide, et les deux jeunes gens ne savent que se dire.

— Vous ne vous reconnaissez plus... Je le crois bien. C'est surtout Léonie qui est changée; ce n'était qu'une petite fille, et c'est maintenant une grande et belle demoiselle.

— Il y a cinq sous à faire du côté qui perd, crie madame Bringuet, est-ce qu'il n'y aura pas un amateur... Monsieur Boudinette, faites donc cinq sous de plus. — Non, madame, je n'ai déjà que trop forcé mon jeu... et je perds par ma faute!...

— Je tiens les cinq sous, dit M. Formerey en se rapprochant de la table. Madame Darvillé, enchantée que le négociant ne soit plus aussi pressé de s'en aller, en tire un favorable augure; elle s'éloigne de son fils et de Léonie pour qu'ils fassent plus vite connaissance.

Mais il n'est pas si facile de faire connaissance quand nos parents nous y engagent que lorsque le hasard nous rapproche. Charles n'est pourtant pas de ces jeunes gens timides qui n'osent lever les yeux sur une demoiselle; il a certainement l'habitude d'en regarder. En pareil cas l'embarras ne prouve rien si ce n'est que la personne nous plaît : car avec quelqu'un qui ne nous plaît pas on n'est jamais embarrassé, on s'inquiète peu de ce qu'on dira, qu'importe que ce soit bien ou mal, on n'y attache nulle prétention; lorsqu'on nous plaît, c'est tout différent, alors on désire plaire soi-même, et on ne sait par où commencer pour y parvenir.

Charles trouve Léonie fort bien, et il pense à l'extrême envie qu'on a de le marier. Léonie s'est sentie de l'intérêt pour Charles dès qu'il est entré, d'abord parce qu'on voulait le gronder, et puis à cause de son accident. Tout cela les dispose très-favorablement l'un pour l'autre. Après quelques mots sans suite, quelques phrases insignifiantes, ils s'entendent enfin et leur conversation n'est plus sans intérêt. En causant avec Léonie, Charles regrette d'être venu si tard et maudit sa rencontre avec Mongérand; quand il s'aperçoit que la société pense à se retirer, il s'écrie :

— Mon Dieu! que je m'en veux de ne pas être venu dîner!... — Pourquoi vous en vouloir, répond la jeune fille avec douceur, puisque ce n'est pas de votre faute?—Oh! sans doute... mais malgré ma chute je serais toujours venu, si j'avais pensé... si j'avais deviné...

Il achève sa phrase avec ses yeux, qu'il fixe sur la jeune fille; cette manière de terminer ce que l'on ne sait comment dire est toujours bonne, elle tient lieu d'esprit, et vaut mieux quelquefois.

La société quitte le jeu et songe au départ. — Madame Bringuet a eu une veine extraordinaire! dit M. Dupré, elle a passé douze fois!... — Eh bien, monsieur, avec tout cela je ne gagne que seize sous. — — Ah! c'est un peu fort... — Oui, monsieur, pas davantage, parce que je perdais beaucoup auparavant... — C'est bien drôle... tout le monde perd, et vous ne gagnez que seize sous... — Monsieur, je sais bien ce que j'avais dans ma poche... Donne-moi mon châle, Bringuet.

— Il y a des gens qui ne veulent jamais dire ce qu'ils gagnent, murmure M. Dupré en se tournant vers M. Boudinette, c'est une singulière manie; et puis quand ils perdent vingt sous, ils disent : Je perds trois francs.

— Moi, je sais que je perds, répond Boudinette d'un air d'humeur, et c'est ma faute... aussi on ne m'y reprendra pas à forcer mon jeu!...

Les dames mettent leurs châles, les hommes prennent leurs cannes et leurs chapeaux. M. Benjoin entoure le cou de sa femme d'un boa, tout en fredonnant quelques notes. Léonie s'est levée; elle fait ses adieux à madame Darvillé, qui l'embrasse en lui disant : — J'espère que nous nous reverrons bientôt... mais mon fils va de votre côté... il vous tiendra compagnie...

— J'aurai l'honneur d'offrir mon bras à mademoiselle, dit Charles, si monsieur Formerey le permet. — Volontiers, mon cher ami : où demeurez-vous? — Rue Montmartre. — Et nous près de la place des Victoires, nous pouvons faire route ensemble.

— Monsieur Benjoin, avez-vous votre parapluie? — Oui, ma femme. — C'est que vous avez l'habitude de l'oublier partout où vous allez... Bonsoir, madame Darvillé. — Bonsoir, mesdames... — Médor, allez dire bonsoir à madame Darvillé... allez... sur-le-champ.

Au lieu d'aller vers la maîtresse de la maison, Médor enfile la porte de sortie, il est déjà sur l'escalier, M. Clinelle court après son chien et veut le faire remonter; heureusement pour la société, le chien y met de l'entêtement, et la séance se termine ainsi.

Charles a dit aussi adieu à sa mère, en lui promettant d'aller la voir le lendemain; il descend avec mademoiselle Léonie, à laquelle il donne la main, et ensuite le bras, puisque l'oncle le permet.

Monsieur et madame Benjoin restent en arrière, madame allant très-doucement de peur de se crotter. L'ancien militaire et sa femme remontent vers le faubourg du Roule; et M. Boudinette salue et s'en va tout seul, afin de pouvoir librement, tout le long du chemin, bougonner et se gronder d'avoir forcé son jeu.

Charles demeure seul avec la famille Formerey; on se dirige du côté de la place des Victoires. On cause de choses indifférentes; mais comme la pluie qui est tombée dans la soirée a rendu le pavé mauvais, Léonie est souvent obligée pour ne point glisser de s'appuyer sur le bras de son cavalier, et Charles éprouve un doux plaisir à soutenir sa dame; il voudrait qu'elle glissât à chaque pas, pour la retenir plus souvent; il voudrait peut-être qu'elle tombât, pour tomber avec elle, car lorsqu'on serre sous son bras celui d'une jolie femme... *cela fait venir de coupables pensées.*

Pour arriver à la demeure de M. Formerey, après être sorti du faubourg Saint-Honoré, on suit la rue qui est en face. Charles n'ose proposer un autre chemin, ce qui ne ferait qu'allonger la route; mais c'est avec une secrète répugnance qu'il pense qu'il lui faudra passer devant le café où il a joué au billard une partie de la soirée.

On est encore à deux cents pas du café; Charles a trouvé un prétexte pour traverser et se tenir au moins de l'autre côté de la rue. Il n'est que dix heures et demie, le café est ouvert. On en approche, Charles n'est pas tranquille; mais c'est bien pis lorsqu'il reconnaît la voix de Mongérand, et l'aperçoit lui-même, arrêté à la porte du café, où il parle avec quelqu'un.

Charles se sent défaillir; si Mongérand l'aperçoit, nul doute qu'il ne vienne lui parler, alors tous ses mensonges de la soirée seront connus, et pour qui passera-t-il aux yeux de Léonie et de son oncle? Le pauvre garçon envisage en une seconde tout ce qui peut résulter de cette rencontre, et pourtant il faut avancer, il n'y a pas moyen de reculer ni de rester là.

Probablement Léonie s'aperçoit que son cavalier ne la soutient plus aussi bien, car elle lui dit : — Qu'avez-vous donc, monsieur Charles!... est-ce que en glissant tout à l'heure je vous ai marché sur le pied... — Non, mademoiselle, ce n'est pas cela... mais c'est mon pied qui a tourné!... il fait si glissant... et cela me fait un peu mal.

— Eh bien, mon cher ami, je vais vous donner le bras, dit M. Formerey, ne craignez rien, appuyez-vous, oh! je suis solide... je ne glisse pas, moi.

Charles n'est pas fâché de la proposition, il prend le bras de M. Formerey, et se trouve ainsi entre l'oncle et la nièce. Déjà on est près du café; comme Mongérand n'a pas l'habitude de parler bas, on entend tout ce qu'il dit.

— Comment, sacrebleu! il est parti comme ça? — Oui, monsieur, votre ami est sorti après vous pour vous chercher. — Eh! ce sont ces petits courtauds de boutique qui m'ont fait aller je ne sais où... et il n'est pas revenu? — Non, monsieur. — Je suis sûr qu'il me cherche partout... mais il faut que je le trouve, je me bats demain, et il doit être de la partie... Hohé! Charles!...

— On appelle Charles? dit Léonie. — Oh! ce n'est pas moi, répond le jeune homme en pressant le pas, on venait heureusement de dépasser le café.

— Je pense bien que ce n'est pas vous, dit M. Formercy, car celui qui appelle parlait d'un duel.... d'une dispute... cela m'a tout l'air de ces mauvais sujets qui passent leur vie dans les cafés.

Charles ne dit rien, mais il respire plus à son aise, parce qu'on perd de vue le café, et que les : *Hohé! Charles!* commencent à s'affaiblir dans l'éloignement.

On arrive à la demeure de M. Formercy; là, le jeune homme prend congé : mais l'oncle de Léonie l'engage de la manière la plus affectueuse à venir le voir, Charles assure qu'il profitera de la permission.

Resté seul, le jeune homme réfléchit encore. Rentrera-t-il chez lui, ou retournera-t-il au café où Mongérand l'attend sans doute encore : ses irrésolutions sont bientôt terminées. L'image de Léonie est trop récente, l'espoir de la revoir trop doux pour que Charles ait envie de se battre le lendemain; et se battre pourquoi?...

Le jeune Darvillé rentre chez lui, rue Montmartre, en se disant : — Cela me fait pourtant de la peine de laisser ce pauvre Mongérand m'appeler inutilement... mais cette affaire ne me regarde pas... après tout... s'il vient me chercher, il sera assez temps d'aller avec lui...

Charles se couche en pensant à Léonie, aux projets de mariage de sa mère, à l'air affectueux de l'oncle de la jeune personne; il s'endort en se disant : — Il me semble que c'est bien la femme qu'il me faut... je n'en ai pas encore rencontré qui m'ait plu autant, et si je lui plaisais aussi...

Quelque chose disait à Charles qu'il ne déplaisait pas; ce quelque chose se voit assez vite et trompe peu chez une jeune personne novice encore, tandis qu'avec les dames, les coquettes, il ne faut pas se fier à un regard, à un sourire qui souvent ne prouve rien, tout en ayant l'air de dire beaucoup.

Charles s'éveille de bonne heure, on dort peu quand on est fortement préoccupé. Il pense à la charmante nièce de M. Formerey et se dit encore : Oui... je ferais bien de me marier... la vie de garçon n'est pas aussi délicieuse qu'on le dit... et puis il faut enfin faire quelque chose... s'établir... Mon père m'a laissé une soixantaine de mille francs... c'est assez pour ne faire que flâner... mais avec un femme... des enfants, il en faut davantage... Je ne suis pas très-fou du commerce... mais, c'est égal, je m'y remettrai... Pourvu que Mongérand n'ait pas découvert mon adresse... voyons l'heure... pas encore sept heures... oh! je crois pourtant qu'il serait déjà venu... quand on se bat, ce doit être de bonne heure.

Malgré cela, Charles a toujours l'oreille au guet; au moindre bruit qui se fait entendre sur son escalier, il croit que c'est son ami le militaire qui vient le chercher : mais sept heures sonnent, puis huit, et Charles recouvre la tranquillité.

A dix heures, personne n'étant venu, il pense qu'il peut sortir. Il se rend chez sa mère : il se doute qu'elle lui parlera de mademoiselle Formerey.

Madame Darvillé est charmée de l'empressement de son fils, et bientôt c'est de Léonie qu'on s'entretient.

— Comment la trouves-tu, Charles? — Je la trouve fort jolie, fort aimable!... — Ce n'est pas tout, mon fils, elle joint à cela d'excellentes qualités, elle est douce, bonne, économe, point coquette, enfin ce sera une parfaite mère de famille... — Touche-t-elle du piano? — Non, elle n'est pas musicienne. — C'est dommage; comme je ne joue pas trop mal du violon, nous aurions fait de la musique ensemble. — Mon fils, si vous épousez Léonie, songez bien qu'on ne se marie pas pour faire de la musique, il faut gagner de l'argent, cela vaut beaucoup mieux. — Mon Dieu! ma mère, je sais cela, mais on ne travaille pas toujours, on ne reste pas constamment devant son bureau. — Oh! je sais bien, Charles, que vous n'êtes pas trop d'avis de vous occuper; cependant, mon fils, si vous deveniez l'époux de Léonie, il faudrait penser autrement. Je sais que M. Formerey a l'intention de se retirer du commerce en mariant sa nièce; pour dot, il lui laissera son fonds, son magasin, qui est excellent. Mais il faudra se mettre à la tête de cet établissement et remplacer M. Formerey, qui est un grand travailleur. — Soyez persuadée, ma mère, que lorsque je serai à la tête d'une maison, je saurai la conduire; je ne fais rien... parce que je n'ai rien à faire. Mais une fois lancé dans les affaires... j'y serai de tout cœur. — Très-bien, mon fils; et Léonie te plaît! — Oh! beaucoup, ma mère!... — Tant mieux... Eh bien... va chez M. Formerey... il te l'a permis sans doute... fais ta cour à Léonie, et si tu lui plais aussi, j'espère que bientôt votre mariage se fera. Mais, vraiment, j'ai tremblé hier en ne te voyant pas venir dîner, car je connais M. Formerey; ce manque d'exactitude l'avait déjà très-indisposé contre toi!... Heureusement tu as prouvé qu'il n'y avait point de ta faute.

Charles détourne les yeux, puis, au bout d'un moment, il dit : — Ah!... j'ai fait une rencontre ce matin... un ancien camarade de pension, Mongérand... Vous rappelez-vous Mongérand, ma mère? je l'ai amené quelquefois chez vous. — N'était-ce pas un grand, brun, noir, assez laid? — Laid.... mais non... — Un tapageur, un querelleur, celui enfin qui faisait toujours battre le chien avec le chat, et qui voulut une fois rosser le portier?... — Ah! oui... pour rire. — C'était un fort mauvais sujet, autant qu'il m'en souvient, et que fait-il à présent ce Mongérand? — Il est militaire. — C'est ce qu'il pouvait faire de mieux. Tiens, Charles, si tu m'en crois, tu ne renouvelleras pas ton ancienne liaison avec ce jeune homme; je ne pense pas qu'il puisse te donner ni bons exemples, ni bons conseils. — Mais, ma mère... un ami de pension. — Qu'est-ce que cela prouve? Ah! mon fils, en pension, on doit être l'ami de tous ses camarades, on est trop jeune alors pour chercher, dans les caractères, d'autre sympathie que le même amour du jeu, le même désir de bien employer ses heures de récréation. Mais les hommes ne sont plus guidés par des motifs aussi frivoles lorsqu'ils ont quitté les bancs de l'école, et les amitiés de collége, que l'on nous vante dans les comédies, s'évanouissent et se dissipent comme tous les rêves de l'adolescence, quand on arrive à l'âge mûr. Enfin, j'espère que tu ne comptes pas m'amener ton M. Mongérand.

Charles n'insiste pas, et bientôt il quitte sa mère pour se rendre chez M. Formerey. Il trouve le négociant travaillant à son grand-livre, et Léonie inscrivant des lettres de change sur le carnet d'effets à payer.

Il est assez difficile de faire la cour à une demoiselle qui tient les livres, et sert de premier commis. L'oncle a serré la main au jeune homme, et s'est remis sur son grand-livre. Léonie cause avec Charles, sans quitter sa plume; ce qui fait que la conversation est souvent interrompue, mais Léonie sait que son oncle se fâcherait si elle quittait son travail. Charles prend le parti de s'offrir pour faire des additions; c'était un moyen de se rendre agréable à l'oncle, et de rester près de la nièce. M. Formerey accepte la proposition, et place le jeune homme devant un compte courant. Charles détourne souvent ses yeux de dessus les chiffres pour regarder Léonie : il fait de fausses additions. Léonie sourit souvent à Charles, en ayant l'air de tailler sa plume. Cette manière de faire la cour était bien peu expansive; mais l'amour vrai se contente de peu, surtout lorsqu'il a l'espoir d'être plus tard entièrement satisfait.

M. Formerey est fort content de Charles, dont il n'a pas encore vérifié les additions. Le jeune homme prend l'habitude d'aller tous les jours travailler aux livres du négociant; il met sur les comptes que quatre et quatre font douze, parce qu'il regarde à chaque instant Léonie, et celle-ci fait des pâtés sur ses écritures, parce qu'elle jette les yeux sur le jeune homme en trempant sa plume dans l'écritoire.

Enfin M. Formerey vérifie les calculs de Charles, il les trouve tous faux; son front se plisse, et il dit au jeune homme :

— Vous avez de la bonne volonté, mais vous n'êtes pas fort sur les additions.

Charles rougit; cependant il ne voit pas la nécessité de dissimuler : il avoue que la présence de Léonie ne lui laisse plus la faculté de bien calculer. M. Formerey sourit, il a été jeune; il pense qu'une fois marié, Charles ne se troublera plus en additionnant. Il va voir madame Darvillé; la maman n'ignorait pas les fréquentes visites que son fils faisait au négociant.

— Votre fils a oublié son Barême et ma nièce ne fait plus que des pâtés, dit M. Formery en abordant madame Darvillé. — C'est qu'ils sont amoureux et qu'il est temps de les marier. — Je pense comme vous. Charles n'est pas bien fort dans les écritures, mais il a la bonne volonté; sa femme le guidera et il ira. Marions-les.

Entre gens qui sont d'accord tout est bientôt convenu : on fixe l'époque du mariage à quinze jours de là. De retour chez lui, M. Formerey apprend cette nouvelle aux jeunes amants. Charles, dans sa joie, renverse l'écritoire sur les livres; Léonie se coupe en croyant tailler sa plume, et M. Formerey répète : Oui, certes, il est temps de les marier, sans quoi je ne verrais plus clair dans mes livres.

Charles retournait chez lui pensant à Léonie, à son prochain bonheur et faisant des projets comme on en fait avant de se marier; ce qui n'empêche pas d'en faire encore après : car ici-bas c'est presque à cela que nous passons une partie de notre vie. Que deviendrions-nous, hélas! si nous n'avions plus de projets à former, de désirs pour le lendemain, d'espérances pour l'avenir?

Tout à coup Charles s'arrête; il s'aperçoit qu'il est devant la maison où demeure M. Rozat, chez lequel il a dîné quinze jours auparavant. Il réfléchit qu'il n'y est pas retourné depuis, ce qui n'est pas honnête; il pense que son prochain mariage ne doit pas le rendre impoli, et il se décide à monter chez l'ami de collége qui lui a donné à dîner.

On fait entrer Charles dans le salon où madame Rozat travaille ayant son fils près d'elle. Elle reçoit Charles avec politesse, mais froidement; et celui-ci éprouve déjà l'envie de s'en aller, lorsque le grand homme blond arrive en robe de chambre et des papiers à la main.

— Eh! c'est monsieur Darvillé... enchanté de vous revoir... Pardon si je vous ai fait attendre; mais je lisais des vers... un petit poëme qu'on vient de me soumettre... Oh! vraiment, c'est misérable!... cela fait de la peine... Ni esprit, ni invention, ni pensées... Je dirai à l'auteur : *Soyez plutôt maçon*... C'est bien aimable à vous de venir nous voir... je parlais encore de vous hier avec ma femme... — Et moi je m'excusais de ne pas être venu plus tôt vous faire ma visite... mais quand on est au moment de s'établir... de se marier... vous savez qu'on a peu de temps à soi. — Ah! vous allez donc décidément vous marier... c'est fort bien... vous avez raison... Est-il un plus grand bonheur que d'être dans son ménage... près d'une femme qu'on adore... qui nous chérit... n'est-ce pas, chère amie, que c'est là le bonheur?

M. Rozat va embrasser sa femme sur le front, puis il fait un tour dans la chambre en murmurant :

La femme est une fleur... elle a besoin d'appui ;
Et qui la soutiendra, si ce n'est son mari !

Ce sont des vers que j'ai faits pour ma femme... à sa fête; je les mettrai dans un recueil, que je ferai paraître dès que j'aurai le temps. Et qui donc épousez-vous?

Charles donne quelques détails sur sa future, sur la maison de commerce qu'il va prendre. M. Rozat devient plus affectueux en apprenant que son ami de collége fait un bon mariage; madame Rozat elle-même semble un peu moins glacée.

— J'espère que nous ferons la connaissance de madame votre épouse, dit Rozat, vous voudrez bien nous l'amener... — Oui, sans doute, il faudra nous voir....

— Ma minette, as-tu offert quelque chose à mon ancien camarade? — Vous êtes trop bon, je n'ai besoin de rien. — Sans façon... j'espère que vous agissez comme chez des amis. — Oui, et je vous remercie. Mais, à propos d'amis, donnez-moi donc des nouvelles de Mongérand, que je n'ai pas revu depuis le jour où j'ai dîné avec lui chez vous. — Comment, vous n'avez pas été le voir? — Je ne sais pas seulement son adresse. — Parbleu! il a bien manqué d'être tué... il s'est battu, à ce qu'il paraît... — Oui, pour cette querelle au café... vous savez bien... — Ma foi non, moi je n'étais occupé que de mon fils, qui était indisposé, et que j'ai ramené ici...

— Dans un bel état! dit madame Rozat : il a eu une indigestion horrible!... il était gris... Griser un enfant de trois ans! — Allons, chère amie, que veux-tu?... ça s'est fait... sans que nous le visions. Enfin, Mongérand s'est battu ; il a reçu une balle dans le ventre : on le sauvera, mais il en a encore au moins pour trois semaines sans sortir. — Pauvre garçon! Ah! j'irai le voir... certainement j'irai. Où demeure-t-il? — Voici son adresse. Ça lui fera grand plaisir de vous voir; moi j'y suis déjà allé une fois... et j'y retournerai... quand j'aurai le temps.

Charles ne tarde pas à prendre congé de M. et madame Rozat : on le reconduit jusqu'à la porte, et son ancien camarade ne le quitte qu'après lui avoir renouvelé les assurances de son amitié.

— Pauvre Mongérand, qui a manqué d'être tué! se dit Charles en rentrant chez lui. J'aime autant qu'il ne soit pas venu me chercher... je serais peut-être mort ou blessé, et je ne pourrais dans quinze jours épouser Léonie!

Et l'idée de son mariage, le souvenir de celle qu'il aime chassent bien vite toute autre pensée; et le lendemain il ne songe plus à aller voir le blessé, parce qu'il est plus pressé de se rendre près de Léonie : et toujours ainsi, avec Charles, le bonheur du moment faisait oublier tout le reste. Il y a beaucoup de gens comme cela.

Chapitre VII. — Ce qui s'est fait.

Las des pâtés de sa nièce, des fausses additions de Charles, M. Formerey n'avait pas éloigné le jour qui devait unir nos deux jeunes gens; d'ailleurs le négociant, exact observateur de sa parole, ne pouvait avoir l'intention d'y manquer dans une affaire aussi majeure. Cependant, plusieurs fois, en cherchant à mettre Charles au fait de son commerce, M. Formerey avait soupiré et rapproché ses sourcils en disant : — Ce jeune homme n'est pas fort... il ne saisit pas la marche des affaires. Enfin, il a de la bonne volonté, le reste viendra avec une assiduité constante. Mais aussi pourquoi son père, négociant comme moi, a-t-il laissé son fils jusqu'à dix-huit ans au collége, au lieu de le prendre à quinze ans près de lui pour le mettre au fait de ses livres, puisqu'il ne voulait en faire ni un médecin ni un avocat?... Mais voilà la manie des parents!... on veut qu'un jeune homme finisse ses classes, qu'il fasse sa rhétorique, ses humanités! A quoi tout cela sert-il?... L'esprit ne s'apprend pas. Celui qui, pour tourner une lettre, a besoin de prendre des leçons de goût, d'élégance, de se rappeler les cours de ses professeurs, ne saura jamais écrire et sera toujours un sot, quoiqu'il ait fait sa rhétorique et ses humanités. Si on eût mis ce jeune homme à seize ans sur un compte courant, il saurait parfaitement régler un solde, établir une balance ; au lieu de cela, il a oublié dans le monde les choses inutiles qu'il avait apprises au collége, et il faut maintenant qu'il apprenne les choses utiles qu'il ne sait pas. Mauvais système d'éducation.

Et M. Formerey vérifiait encore le travail de Charles, et il soupirait de nouveau; mais il mettait toutes les erreurs du jeune homme sur le compte de l'amour, et se flattait qu'une fois marié il aurait moins de distractions : ce qui était raisonné suivant toutes les règles de la probabilité.

Le mariage se fit. Léonie, belle de ses charmes, de son amour, de sa pudeur et de sa toilette, fut parée du bouquet virginal qu'elle était digne de porter. Charles, ivre d'amour, de bonheur, ne pouvait se lasser de contempler sa femme; il prononça avec chaleur le serment de rendre heureuse, de protéger celle dont il devenait l'époux. Puis toute la noce se rendit au Cadran-Bleu, où devaient avoir lieu le festin et le bal.

Une société nombreuse avait été convoquée pour le grand jour. Là figuraient M. et madame Benjoin, la cousine Bringuet et son époux, les voisins Dupré, M. Boudinette, et une foule d'autres amis ou connaissances. On n'avait cependant pas prié M. Clinelle, parce qu'on savait qu'il ne sortait pas sans son chien, et on préférait la danse aux exercices de Médor.

Le repas avait été gai... comme une noce peut l'être, lorsque les mariés ne sont pas des ouvriers, c'est-à-dire que l'on avait peu ri, pas trop mangé et point chanté du tout. M. Benjoin avait joué des épinettes sur la table, toujours pour entretenir l'élasticité de ses doigts; Boudinette avait lâché quelques bons mots connus depuis vingt ans; madame Bringuet avait parlé de son major, de son colonel, et son mari avait fait l'éloge des choux du Nord.

Mais le soir les sons d'un orchestre mélodieux avaient électrisé tout le monde. Doux effets de la musique, qui donne à des gens, souvent graves et moroses, le désir de sauter et de faire aller leurs jambes en mesure. La femme la plus sage, la plus prude même, ne résiste pas à la ritournelle de la contredanse; elle abandonne sa main, et va s'élancer dans l'arène et se dandiner le plus gracieusement possible. Notez bien que ce ne sont pas toujours les dames les plus vives, les plus étourdies qui se donnent le plus de mouvement à la danse; celles-là ne feront parfois que de petits pas, à peine sensibles, tandis que des personnes que vous avez toujours vues graves, posées, vont, dès qu'elles sont à la contredanse, sauter et s'en donner à cœur joie... Heureux exercice, qui chasse les soucis... du moins pendant tout le temps que dure le quadrille, comment s'est-il trouvé des gens assez méchants pour te défendre! N'est-ce pas par la danse que de tout temps on a célébré les événements heureux? et depuis David, qui dansait devant l'arche revêtu seulement d'une chemise de lin (costume que nous n'avons pas encore adopté au bal); depuis la prophétesse Marie, sœur d'Aaron, qui, pour célébrer le passage de la mer Rouge, se mit à danser avec un tambourin; depuis les danses sacrées des Perses, des Egyptiens et des premiers Grecs, les grands événements, les glorieuses victoires furent célébrés par des danses. Que serait une fête où l'on ne danserait pas? Dieu lui-même, lorsqu'il promet à son peuple la fin de sa captivité, dit : *Je te rendrai tes tambours, vierge d'Israël, et tu retourneras danser dans tes joyeuses assemblées.*

Il y a une maxime chinoise qui dit : « On peut juger d'un souverain par l'état de la danse durant son règne. » Bien des exemples viendraient à l'appui de cette maxime. On dansait beaucoup sous Henri IV, qui lui-même était, dit-on, fameux dans les *tricotets*. Le Béarnais se délassait par la danse des fatigues de la guerre. On exécuta un grand nombre de ballets sous son règne; et le grave Sully était acteur dans toutes ces fêtes, que le roi n'eût pas trouvées réjouissantes si son ministre n'y eût pris part.

Sous Louis XIII, de triste mémoire, on dansa peu, et les ballets ne furent que des bouffonneries, des charges de mauvais goût. *Le ballet de maître Galimatias, pour le grand bal de la douairière de Billebahaut et de son Fanfan de Sotteville*, c'est ainsi que se nommait un des divertissements où dansa Louis XIII. Alors on voulait s'étourdir, on s'efforçait d'être gai, mais ce n'était plus le règne de la danse.

Sous Louis XIV elle reprit sa grâce et son empire; l'époque où ce grand roi figurait lui-même dans les ballets n'est pas la moins heureuse de son règne. Dansons donc, puisque c'est une réjouissance; dansons, puisque cet exercice est en même temps salutaire à la santé : mais dansons surtout, si cela peut nous sauver de l'ennui d'entendre parler politique!

On avait beaucoup dansé à la noce de Charles et de Léonie : la mariée n'avait pas quitté la place, car il faut qu'une mariée soit engagée par tous les danseurs de la société, c'est dans l'ordre, quoique ce ne soit pas toujours un plaisir. M. Benjoin avait comme un jeune homme retenu son tour; il accompagnait l'orchestre avec ses doigts. Sa femme s'était plus d'une fois brouillée dans les figures, probablement parce qu'elle pensait alors à ses vers à soie. M. Boudinette avait écrasé quelques petits pieds qui s'étaient trouvés sous les siens, et accroché plusieurs garnitures. Mais, sauf ces légers accidents, le bal avait été fort gai; et M. Formerey, en voyant Charles plein d'ardeur à la danse, s'était dit plus d'une fois : « Si ce gaillard était aussi fort sur les comptes en partie double, il vaudrait trois commis.

Elle avait fini, cette journée solennelle, cette grande époque de la vie! car tout finit dans ce monde, et tout ne se renouvelle pas, quoi qu'on dise. Charles avait tenu dans ses bras une épouse qu'il aimait, dont il était tendrement aimé, et certainement le lendemain de ses noces, il ne s'était pas occupé de compte courant.

M. Formerey, scrupuleux observateur de sa parole, avait installé les nouveaux époux dans sa maison de commerce, qu'il leur cédait; et huit jours après la noce il était parti pour la Champagne, où il possédait une petite propriété dans laquelle il voulait finir ses jours sauf quelques petits voyages d'agrément qu'il comptait faire de temps à autre dans la capitale. Avant de partir, le cher oncle avait engagé madame Darvillé à veiller sur ses enfants; et il avait recommandé à Léonie d'être laborieuse et de bien mettre son mari au fait de son commerce.

Mais Léonie était sous l'influence de l'amour; elle chérissait son

mari, elle s'appliquait à lui plaire, à lui être agréable en toute chose, et Charles trouvait plus agréable de faire l'amour que de feuilleter des grands-livres. Comment résister à un mari que l'on aime, quand il nous embrasse, nous lutine, nous caresse? Léonie pensait qu'une femme doit la plus entière soumission à son époux, aussi se laissait-elle caresser de fort bonne grâce. De tems à autre, elle essayait de parler travail, caisse, calculs; alors Charles la pressait dans ses bras en lui disant : — Nous avons le temps!... j'aime mieux t'embrasser. — Mais, mon ami, voilà un compte qui est pressé. — Alors viens le faire avec moi.

Et Charles mettait sa femme sur ses genoux, mauvais moyen pour bien calculer, et qui amenait nécessairement des distractions, puis autre chose; si bien que ce n'était pas Léonie qui mettait Charles au fait,



Léonie et M. Formerey son oncle.

c'était lui qui s'appliquait à instruire sa femme : tous les maris n'ont pas ce plaisir-là.

Laissons s'écouler quelque temps, et les caresses comme les distractions deviendront moins fréquentes. C'est dommage pourtant!

CHAPITRE VIII. — Vie domestique.

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis le mariage de Léonie et de Charles; celui-ci ne mettait plus sa femme sur ses genoux pour faire des additions, il tâchait de s'occuper un peu de son commerce. Léonie portait dans son sein le résultat des caresses de son époux. Elle était toujours aussi douce, aussi bonne; mais, comme son mari ne l'en empêchait plus, elle s'était remise aux écritures, et tâchait de réparer le temps qui avait été, non pas perdu, mais employé autrement.

Léonie s'apercevait bien que son mari n'apportait pas dans les affaires la même ardeur, le même zèle que son oncle; mais elle n'avait pas osé se permettre de lui en faire l'observation. Plusieurs fois Charles avait manqué des rendez-vous importants et des affaires avantageuses, parce qu'il avait rencontré un ami qui lui avait proposé un déjeuner ou une partie de billard; ce qu'il n'avait jamais la force de refuser. Mais sa femme ne l'avait pas grondé; elle craignait de paraître ennuyeuse. Charles avait dit une fois qu'il ne pouvait pas souffrir entendre bougonner; et puis, comment gronder un homme qui se montre galant, amoureux, qui satisfait les moindres désirs de sa femme? A la promenade, si Léonie remarquait un châle, une robe dont l'étoffe lui plaisait, le lendemain on lui apportait la robe et le châle; il en était de même pour les chapeaux, les bijoux. Léonie disait à son époux : — Tu ne me laisses rien désirer... tu es trop galant pour moi, mon ami. — Eh! pourquoi donc ne t'achèterais-je pas ce qui te plaît? répondait Charles. Nous sommes à notre aise, je veux te donner tout ce qui te fait envie, je veux que tu portes les parures les plus à la mode, je veux enfin que ma femme me fasse honneur.

Heureusement Léonie n'était point coquette, car elle eût en peu de temps rempli ses armoires de bijoux et de chiffons; mais, loin de là, craignant d'abuser de l'extrême générosité de son mari, elle prit l'habitude, en sortant avec lui, de ne plus s'arrêter devant une boutique, de ne plus montrer la moindre préférence pour ce qui frappait sa vue. Léonie était une femme rare. Vous me direz qu'on en trouverait peut-être beaucoup comme elle, si les maris se montraient aussi galants que l'était le sien; ce qui est très-rare aussi.

La maman Darvillé allait souvent voir ses enfants; elle demandait à Léonie si Charles la rendait heureuse. — Oh! oui, répondait la jeune femme. Comment ne serais-je pas heureuse avec votre fils?... Il est si bon... il fait tout ce qu'on veut!

La maman s'en retournait enchantée; elle écrivait à l'oncle Formerey : Le ménage va très-bien, nos jeunes gens sont toujours d'accord; j'en suis fort contente. L'oncle concluait de là que les nouveaux mariés étaient tout à leurs affaires, et que leur commerce prospérait.

Un jour que Charles était sorti pour une affaire importante, il revient chez lui avec un grand monsieur, mis avec élégance, qui salue Léonie avec prétention.

— Ma chère amie, dit Charles, je te présente un de mes camarades de collége, M. Rozat.

Léonie accueille avec empressement l'ami de son époux. M. Rozat s'incline profondément devant la femme de Charles, tout en disant à celui-ci :

— Mon cher, je vous fais mon compliment. On ne m'avait pas trompé en m'assurant que vous aviez épousé une des plus jolies femmes de Paris.

Léonie rougit. Charles répond : — Qui donc vous a dit cela? — Ah! quelqu'un... dont je ne me rappelle plus le nom... Enfin je vois qu'on n'a pas été au-dessus de la vérité... Vous êtes un heureux mortel! — Mais j'espère que vous ne vous trouvez pas à plaindre non plus.



M. CLINELLE ET MÉDOR.

— Vous le voyez, mesdames, ce pauvre Médor est mort... Oh! c'est fini, il ne bouge plus.

Madame votre épouse est fort bien. — Oh! certainement... diable! je suis loin de me plaindre... mais cela ne m'empêche pas d'admirer la beauté partout où je la rencontre.

— La beauté n'est qu'un avantage passager, dit Léonie; et je pense qu'une femme qui n'aurait que cela ne ferait pas longtemps le bonheur de son époux. J'aime à croire qu'il faut quelque chose de plus pour fixer un mari.

— Supérieurement pensé, s'écrie M. Rozat, et qui prouve que madame joint à ses avantages physiques de précieuses qualités.

Léonie ne répond plus ; elle craint de s'attirer encore un compliment par ce monsieur qui les tire à bout portant, et elle est bien aise d'entendre son mari changer la conversation.

— A propos, donnez-moi donc des nouvelles de Mongérand? Je vous avoue que j'ai été bien coupable... Je l'ai totalement oublié... Mais j'étais sur le point de me marier, voilà mon excuse.

— Et qui ne vous absoudrait pas en voyant madame? répond M. Rozat avec ce sourire d'un homme très-satisfait de ce qu'il vient de dire.

— J'espère au moins qu'il est guéri de sa blessure? — Il y a longtemps qu'il n'y pense plus... Oh! il a fait déjà bien des choses depuis... D'abord, grâce aux démarches que j'ai faites, il a obtenu son congé ; ensuite, après avoir terminé les affaires de sa succession, il est subitement parti pour Lyon... Devinez pourquoi faire?... Pour suivre une femme dont il était devenu amoureux... et une femme qui se moquait de lui!... tandis que j'avais une belle-sœur qui était bien son fait; mais on se donne beaucoup de mal pour les autres, et on ne fait que des ingrats!... Je devrais y être habitué, moi; j'en ai déjà tant fait!... Bref, il s'est marié à Lyon.

— Comment! il est marié?

— Oui... il a épousé cette femme.... qui était.... pas grand'chose, je crois. Enfin... ça lui convient apparemment. Il m'a écrit que sa femme allait prendre un magasin de lingeries... de nouveauté... ça ira tant que ça pourra.

— Ce pauvre Mongérand! Ainsi le voilà fixé à Lyon... nous ne le verrons plus.

— Je gage qu'il ne sera pas longtemps sans revenir à Paris; ce n'est pas un homme à rester tranquille quelque part... Pourtant ce n'est pas faute que je lui ai donné de sages conseils, de bons avis... car je suis de tout cœur pour mes amis; mais il y a des gens avec qui on perd ses peines. Vous, mon cher Charles, vous me paraissez avoir un bel établissement...

— Mais, oui...

— Vous faites de brillantes affaires?

— Ma femme vous dirait cela mieux que moi... elle est toute la journée sur nos livres.

— Comment! madame travaille aussi à vos écritures? Madame réunit donc toutes les capacités?

— Mais, monsieur, dit Léonie, il me semble, lorsqu'on est dans le commerce, qu'une femme doit s'en occuper comme son mari. — Il est tant de femmes qui n'entendent rien à la tenue des livres! La mienne, par exemple... je suis sûr qu'elle ne touche pas une plume quatre fois par an... elle craindrait de se mettre de l'encre aux doigts. — Madame s'occupe à l'aiguille alors, et c'est toujours travailler. — Oui, certainement... c'est un autre genre. Je suis enchanté de vous avoir rencontré, mon cher Charles, je pensais bien souvent à vous, vous étiez fréquemment le sujet de mes entretiens avec ma femme, je savais votre adresse... mais je n'osais me permettre de venir vous importuner. — Est-ce qu'on importune un ancien camarade?... il faut nous voir souvent... — Ce sera avec un sensible plaisir. — Vous nous amènerez madame. — Elle sera enchantée de se lier avec madame votre épouse. — Il faut venir sans façon dîner avec nous. — Vous êtes trop bon... nous verrons cela plus tard. — Non pas... il faut prendre jour sur-le-champ pour cette semaine... c'est le moyen de se revoir plus tôt... voyons, donnez-nous votre jour... — En vérité, mon cher, vous êtes trop aimable... mais je ne puis comme cela... — Eh! pourquoi donc? madame Rozat ne désapprouvera pas, j'espère, l'engagement que vous allez prendre. — Oh! jamais... ce que je veux, elle le veut... nous n'avons qu'une volonté. — Eh bien! jeudi, si cela vous va? — Jeudi, soit. — Nous compterons sur vous. D'ailleurs, d'ici là, nous irons, ma femme et moi, engager nous-mêmes madame. — Votre visite lui causera un vif plaisir.


Madame Héloïse Stéphano et son amie Héléna, deux femmes à parties.

Après avoir encore échangé quelques politesses, M. Rozat prend congé de Charles et de Léonie, non sans avoir en partant adressé de nouveaux compliments à la jeune femme.

— Comment trouves-tu Rozat? dit Charles à sa femme dès que le grand monsieur blond est éloigné. — Mon cher Charles, tes amis seront toujours les miens, mais je trouve celui-ci trop complimenteur... — C'est une habitude de société. — Il me semble qu'on ne peut pas être franc quand on a toujours sur le bord des lèvres un sourire et un éloge à placer; et, quoi qu'en dise ce monsieur, je ne me crois pas une des plus jolies femmes de Paris. — Tu es singulière! tu blâmes ce qui plairait à d'autres. — Mon Dieu!... je ne blâme pas... je te dis seulement que ce monsieur fait des compliments trop outrés... Du reste, c'est ton camarade de pension, ton ami, tu dois être certain que je le recevrai toujours avec plaisir; et si sa femme est aimable, j'en ferai volontiers ma société. Mais dis-moi.... et cette affaire que tu devais terminer ce matin?... — Ah! ma foi, ça m'est sorti de la tête... j'ai rencontré Rozat, nous nous sommes promenés ensemble, et puis j'ai voulu te l'amener... mais j'irai demain à mon rendez-vous.

— Demain... il ne sera peut-être plus temps... ce serait très-malheureux... tu as déjà manqué comme cela plusieurs fortes commissions...

— Ah! ma chère amie, ne bougonne pas, je t'en prie... tu sais que cela m'ennuie beaucoup... il n'y a rien d'insupportable comme une femme qui murmure pour la moindre chose!...

Léonie se tait, mais elle soupire et va tristement se replacer devant son bureau, car elle pressent que son mari manquera souvent les occasions de faire prospérer son commerce. Quant à Charles, il passe dans sa chambre à coucher et s'occupe... à jouer du violon.

Deux jours après, les nouveaux mariés se rendent chez M. Rozat, dont l'épouse les reçoit avec de grandes démonstrations de plaisir. Au bout de dix minutes, M. Rozat paraît tenant toujours un manuscrit à la main.

— Comment! c'est mon ancien camarade et son épouse, et tu ne m'avertis pas sur-le-champ, Céline; mais c'est très-mal cela.

— Je savais que tu étais en train de travailler...

— Qu'importe! il fallait m'envoyer Auguste.

— Tu me tapes quand je vais te déranger dans ton cabinet, dit le petit garçon d'un air boudeur; encore hier tu m'as donné le pied au derrière parce que...

M. Rozat s'empresse de prendre son fils sur ses genoux et l'embrasse pour le faire taire en disant : — Il est certain que quand on compose... qu'on travaille de tête, on n'aime pas à être dérangé... mais lorsque ce sont de bons amis qui viennent vous voir, oh! alors, c'est bien différent.

— Mais quand M. Martigue vient, reprend le petit garçon, tu lui dis aussi que ça te fait plaisir, et puis tu grondes quand il est parti de ce qu'on l'a laissé entrer.

— Ma bonne amie, as-tu offert quelque chose à madame? s'écrie M. Rozat en envoyant un peu brusquement son fils jouer dans une autre pièce.

— Madame ne veut rien accepter, reprend Céline qui est tout occupée d'examiner pièce à pièce la toilette de madame Darvillé. — Dans la situation de madame, on a toujours besoin de prendre quelque chose... Faites ici comme chez vous, ce n'est qu'à cette condition que nous acceptons votre aimable invitation.

La conversation se soutient, grâce à M. Rozat qui parle toujours. Léonie remarque que ce monsieur si prodigue de compliments avec les dames ne s'en refuse pas non plus à lui-même, et qu'il ne raconte pas un fait sans trouver moyen de s'adresser des éloges. Après une visite d'une demi-heure, pendant laquelle M. Rozat a su couper la conver-

sation par de petites caresses à sa femme, Charles et Léonie prennent congé.

— A jeudi, dit Charles. — A jeudi, c'est convenu. — Il faut amener votre petit garçon, madame, dit Léonie à madame Rozat. — Oh! vous êtes bien bonne... — Non, non, s'écrie le papa, il est trop diable, trop tapageur en société. — Oh! c'est-à-dire qu'il se tient fort tranquille quand on veut, reprend la maman, et je ne sais pas pourquoi vous dites cela... — Mais... ma minette... je dis cela... Au reste, tu sais bien que je ferai toujours ce qui te sera agréable... Etes-vous comme moi, Charles, je ne sais pas résister à ma femme. — Ma foi, Léonie fait aussi tout ce que je veux. — Mais j'espère que vous ne la contrariez jamais!... Oh! mon cher, ne contrarions pas les dames... c'est la plus belle moitié du genre humain... et nous devrions passer notre vie à leurs genoux... — Je trouverais cela un peu fatigant!... — Ah! vous ne dites pas ce que vous pensez.

Tout en débitant ces gentillesses, M. Rozat prenait le menton à sa femme, qui se laissait faire, comme ces chats que l'on fait danser, et qui couchent leurs oreilles, parce qu'ils n'osent point griffer. Enfin, Charles et sa femme sont retournés chez eux. Léonie ne trouve pas en madame Rozat cette aimable gaieté, cet air sans façon, qui provoquent la confiance; mais, ne voulant pas la juger sur une première entrevue, elle se flatte que par la suite elle lui inspirera plus de sympathie. Léonie désirerait trouver une amie avec laquelle elle pût sans contrainte épancher son cœur, qui écouterait ses petits projets, ses espérances, à laquelle même elle raconterait ses plaisirs; car Léonie s'aperçoit déjà qu'un mari est rarement cette amie-là; que le plus aimant, le plus aimable n'est pas toujours disposé à écouter ces mille petits riens qu'une femme aime à dire, à entendre, à confier. Mais depuis qu'elle va dans le monde, et qu'elle commence à le connaître, Léonie voit combien l'amitié est rare entre femmes, et sur quelle base fragile repose cet échafaudage de sentiments dont tant de gens font parade.

Loin de ressembler à sa femme, qui désire bien connaître les personnes avant de se lier, Charles est tout de suite intime avec les amis de ses amis; il lui suffit de déjeuner avec quelqu'un ou de boire un verre de bière dans la même société pour faire connaissance. Il acceptera le punch que l'on offrira, il consentira à être d'une partie de plaisir proposée par des gens qu'il voit pour la première fois : en sortant d'un café où d'abord il ne connaissait qu'une personne, il serrera la main de trois ou quatre individus qui seront venus causer avec son ami. De cette façon, on risque fort de prostituer son amitié; mais aussi Charles ne voit que des gens qui lui secouent chaudement la main, qui lui frappent amicalement sur l'épaule, et de tous côtés il entend dire : — Parlez-moi de Charles! c'est un homme cela!... il fait tout ce qu'on veut... il est de toutes les parties!... Oh! c'est un bon enfant tout à fait.

Léonie désire inviter pour son dîner du jeudi d'autres personnes que M. et madame Rozat; elle sait que la première fois que l'on reçoit du monde à sa table, c'est trop sans façon de n'être qu'en famille. La jeune femme voulait avoir sa belle-mère, mais Charles a dit à Léonie : — Si nous invitons ma mère, nous ne pourrons pas rire... nous amuser... tu sais qu'elle a toujours un air de cérémonie qui gêne, surtout quand on ne la connaît pas; nous l'aurons une autre fois. Laisse-moi faire les invitations, j'aurai des hommes fort aimables, et dont tu seras enchantée. — Mais il faut avoir quelques dames aussi. — Eh bien! j'engagerai la cousine Bringuet... elle est gaie... une femme qui a passé une partie de sa vie en garnison ne se fâche pas du petit mot pour rire... J'aurai un Flamand, un bon gros gaillard qui voyage pour sa maison de commerce... M. Vanflouck, le cousin Bringuet, parlera du Nord avec lui. — Quel est ce monsieur Vanflouck? je ne le connais pas... — Si fait... il est venu deux ou trois fois me demander au magasin... — Quoi... serait-ce ce monsieur qui sent la pipe d'une lieue? — Eh bien, après! quel mal de sentir la pipe; les Flamands fument toute la journée et ça ne les empêche pas de bien faire leurs affaires. Vanflouck est associé d'une forte maison de Lille : toi qui veux toujours que je m'occupe d'affaires, tu devras être fort contente de me savoir lié avec cet homme-là... Ah! par exemple, pour faire du commerce avec lui, il faut boire, manger et tenir table longtemps... c'est un homme qui commence à dîner à quatre heures et ne l'a pas fini à onze. — Mais, mon ami... — Ma chère, laisse-moi inviter notre monde, et je te réponds que nous aurons une réunion fort aimable.

Léonie ne dit plus rien, elle a l'habitude de céder, de crainte de donner de l'humeur à son mari dès les premiers jours de son mariage; il lui eût cependant été facile de prendre chez elle plus d'autorité, Charles ne s'en serait pas plus mal trouvé; les gens qui se laissent aller ont besoin d'un point d'appui qui les arrête, qui les retienne quelquefois; mais Léonie est si douce, si bonne qu'elle n'ose agir en maîtresse, de crainte d'empiéter sur les droits de son époux.

Le jeudi est venu. Charles prévint sa femme qu'il a invité à dîner huit de ses amis pour tenir compagnie à la famille Rozat.

— Huit! s'écrie Léonie en faisant un mouvement de surprise. Mais hier ce n'était que quatre. — C'est que depuis hier j'en ai rencontré quatre autres que j'avais oublié d'engager. — Avec madame Bringuet et son mari nous serons donc quatorze!...— Eh bien! pourquoi pas?... plus on est de fous, plus on rit... Tu verras, ce sont tous de bons enfants fort aimables.

Léonie se fait dire les noms de ces huit messieurs; excepté le gros Flamand Vanflouck, qui est venu quelquefois chercher son mari pour l'emmener au café, tous les autres lui sont inconnus. Mais Charles prétend que ce sont des gens avec lesquels il est journellement en relations d'affaires, et qu'il est de son intérêt de les recevoir à sa table.

Léonie est presque effrayée de traiter tant de monde, elle craint que son dîner ne soit pas assez splendide, assez beau; elle court donner de nouveaux ordres à sa cuisinière, elle fait mettre des allonges à sa table, et pendant que Charles se dandine sur une chaise en répétant : — Comme nous allons nous amuser! sa femme, malgré son état de grossesse, va, vient, court de la cuisine à l'office, examine si tout est prêt, si rien ne manquera à son dessert, et n'a pas encore eu le temps de faire sa toilette lorsque arrive l'heure où doit venir la société : de l'embarras, de l'ennui, du tracas : voilà quel est presque toujours le lot d'une maîtresse de maison quand elle donne un grand dîner; n'est-ce pas bien agréable de prendre tant de peine pour des gens que l'on ne connait guère, pour des gens que l'on ne connait pas?

La compagnie arrive. Léonie est encore en train de s'habiller, et, pour comble de malheur, sa bonne est trop occupée à la cuisine pour venir lui attacher sa robe. C'est Charles qui reçoit la société. Les Rozat ont amené leur fils; pendant que le grand monsieur blond fait ses compliments à son ami, sa femme fait avec ses yeux l'inventaire de tous les meubles du salon.

La cousine Bringuet et son époux ne se font pas attendre, et madame Rozat, qui a probablement fini l'inspection du salon, commence celle de la toilette de madame Bringuet. Bientôt arrivent les hommes invités par Charles : l'un a un sans façon qui frise la grossièreté; l'autre se tient roide comme un piquet; un troisième est crotté comme un barbet; celui-ci a fait une toilette de bal et semble craindre de se retourner. Madame Rozat a fort à faire pour examiner tout cela, aussi trouve-t-elle à peine le temps de répondre quelques mots à madame Bringuet, qui cherche à lier conversation.

— Mais où donc est madame? s'écrie M. Rozat. — Oui, où donc est madame? — Elle va venir... encore quelque chose à surveiller sans doute... — Si vous voulez, mon cousin, j'irais l'aider, moi, je sais ce que c'est que d'avoir du monde à dîner... Te rappelles-tu, Bringuet, nous avions une fois à dîner huit officiers de notre régiment, et justement ma bonne tombe malade ce jour-là... c'était comme un sort... Eh bien! je m'en suis tirée... il est vrai que M. Bringuet a fait les crèmes... il fait les crèmes comme un ange.. Ah! voilà ma cousine.

Léonie paraît, rouge de s'être pressée, fatiguée d'avoir été obligée de s'habiller seule et d'être sur pied depuis le matin. Mais cela ne l'empêche pas de donner à sa figure cette expression aimable qui flatte les personnes que l'on reçoit. Pendant qu'elle rend des saluts aux sept messieurs qu'elle ne connaît pas, madame Rozat a déjà dit à son mari :

— Sa robe lui va mal... trop courte du devant... — Mais elle est enceinte...— Ce n'est pas une raison pour être mal habillée, on met une robe faite en redingote alors.

M. Rozat a glissé trois compliments à Léonie avant qu'elle ait eu le temps de s'asseoir. Sa femme fait avancer son fils en disant : — Vous voyez que j'ai profité de la permission... — Vous avez très-bien fait, répond Léonie, qui pense avec ennui qu'il faut faire mettre un couvert de plus.

— Ah çà, mais, vous avez beaucoup de monde, dit la cousine Bringuet. Qu'est-ce que c'est donc que tous ces messieurs-là? — Ce sont... des amis de mon mari... il fait des affaires avec eux. — En voilà un qui aurait bien dû se faire décrotter, dit madame Rozat à l'oreille de son mari. — Mais, ma cousine, cela doit vous causer bien du tracas d'avoir tant de monde à la fois... — N'est-ce pas un plaisir, madame? — Oh! que non, pas toujours... je sais ce que c'est, j'ai donné souvent à dîner; et ce jour où ma bonne est tombée malade... et j'avais huit officiers à traiter... nous étions alors en garnison à Givet... non... où donc était-ce?... — Pardon, je suis à vous.

Madame Bringuet, qui sait ce que c'est que de recevoir du monde, a oublié que ces jours-là une maîtresse de maison n'a pas le temps d'écouter de longues histoires. Léonie est allée faire mettre le couvert de M. Auguste. Charles cause avec ses amis; ces messieurs une fois en train de parler, c'est à ne plus s'entendre, chacun s'en donne et crie comme s'il était au café. M. et madame Rozat se regardent en souriant d'un air malin; la dame dit à demi-voix : — Qu'est-ce que ce sera donc après dîner!

Léonie revient; son dîner est prêt, on n'attend plus que M. Vanflouck; le Flamand arrive bientôt, rouge, haletant, suant, suivant son habitude.

— Mon cher monsieur Vanflouck, je craignais que vous n'eussiez oublié mon invitation, dit Charles. — Oh! que non... jamais je n'oublie un dîner, moi; mais j'ai été forcé de déjeuner avec un ami au Rocher-de-Cancale, et, ma foi... cela nous a menés jusqu'à présent... Je ne fais que sortir de table. — Ah! tant pis, cela va vous empêcher de dîner. — Non, non... je dînerai la même chose... Oh! quand je

suis à Paris, mon estomac est habitué à ce régime-là! Je vous demanderai seulement un petit verre d'absinthe d'abord, et je ne m'apercevrai plus que j'ai déjeuné.

— Ah! mon Dieu! quel coffre! dit madame Bringuet à madame Rozat. — Oui... je trouve que cela a quelque chose d'un animal.

On apporte à M. Vanflouck le petit verre d'absinthe, qui lui donne la facilité de faire le Gargantua. Puis la compagnie passe dans la salle à manger. M. Rozat, en donnant la main à Léonie, lui serre doucement le bout des doigts.

Le dîner est splendide, Léonie donne toujours trop, de crainte de n'avoir pas assez. Les amis de Charles font honneur au repas, et M. Vanflouck se conduit comme quelqu'un qui n'aurait déjeuné qu'avec du thé. Madame Rozat compte les plats, les hors-d'œuvre, fait l'examen de tout ce qui tient au service; cela et son fils, qu'elle a désiré avoir près d'elle, lui donnent une grande occupation; car le petit Auguste semble toujours chercher à se donner une indigestion. M. Rozat est près de la maîtresse de la maison, à laquelle il ne cesse d'adresser des compliments en souriant ou en soupirant, ce qui ennuie tellement Léonie qu'elle regrette de n'avoir pas mis de préférence près d'elle le monsieur crotté, qui du moins n'ouvre la bouche que pour manger et ne pense qu'à prendre les meilleurs morceaux. Madame Bringuet se trouve placée à côté d'un monsieur qui a servi, elle lui parle de toutes les villes où elle a été en garnison. Quant à son mari, il se dispute presque avec M. Vanflouck, parce que le Flamand se montre mauvais patriote et qu'il déclare préférer la cuisine parisienne à celle du Nord.

On est au dessert, on y est depuis longtemps, et M. Vanflouck se conduit toujours comme si le dîner commençait; on a pris le café à table pour être agréable à M. Vanflouck, qui n'aime pas changer de place. On ne mange plus et la conversation retient seule à table; mais M. Vanflouck s'est fait mettre près de lui une bouteille de bordeaux; tout en causant il boit, puis il mange quelque chose, et quand sa bouteille est vidée, il en demande une autre; il ne paraît nullement disposé à quitter la table.

Madame Rozat se retourne sur sa chaise avec impatience, puis elle dit à son fils : — Tiens-toi donc tranquille... on va se lever tout à l'heure... oh! je vois bien que tu as de la peine à rester là!... La cousine Bringuet a déjà dit : — Il fait bien chaud ici! Son mari recule son verre toutes les fois que son voisin Vanflouck veut lui verser, en disant : — C'est fini, je ne prends plus rien. Léonie, qui remarque tout cela et se rappelle ce que son mari lui a dit des habitudes de M. Vanflouck, se décide à se lever de table, pensant avec raison que, pour satisfaire une seule personne, il ne faut pas forcer toutes les autres à s'ennuyer.

Quand une maîtresse de maison se lève, c'est le signal pour que chacun en fasse autant; mais le gros Flamand ne se conforme pas à cet usage. Il reste à table, toujours parlant, puis buvant, puis mangeant. Charles reste à côté de M. Vanflouck pour lui tenir compagnie, deux autres messieurs en font autant, et se décident à tenir tête à l'intrépide convive.

Léonie et les dames sont passées dans le salon, suivies de quelques messieurs; mais deux des amis de Charles ont pris leurs chapeaux et sont partis en se levant de table. Trois autres en font autant après avoir fait quelques tours de salon.

— Ce monsieur qui avait déjeuné au Rocher-de-Cancale est un rude convive, dit madame Bringuet. — Oui, dit madame Rozat, l'absinthe lui a bien réussi... Quel mangeur!... il a l'air disposé à passer la nuit à table. — Dans le Nord, c'est assez l'usage d'y rester longtemps. — C'est une mode qui n'a rien d'aimable, dit M. Rozat, que voulez-vous que fassent les dames à table quand le dîner est fini?... Toujours boire! c'est ignoble... Approche donc tes pieds du feu, ma minette, tu as l'air d'avoir froid.

— Ah! que c'est bien cela, dit madame Bringuet, que j'aime à voir un mari aux petits soins près de sa femme... — Mais n'est-ce pas un devoir et un plaisir, madame? répond M. Rozat en tapotant la main de sa femme dans les siennes. — Oui, monsieur, oui, certainement c'est un devoir, mais tous les maris ne le remplissent pas... Ce n'est pas pour toi que je dis cela, Bringuet!... tu remplis tout, toi!

— J'avoue, reprend M. Rozat, que cela me fait mal lorsque je vois un mari parler à sa femme d'un ton brusque, d'un air d'humeur... cela dépend peut-être de la manière dont j'ai été élevé... cela tient à une certaine délicatesse de sentiments que tout le monde n'a pas.

— Mais ne voulez-vous pas faire une partie? dit Léonie pendant que madame Rozat tient ses pieds devant le feu, tout en examinant ce qui garnit la cheminée.

— Oh! ma cousine, il est bien tard pour se mettre à jouer... neuf heures et demie passées; songez donc que nous sommes restés fort longtemps à table... aussi vous nous donnez un dîner qui n'en finit plus! — Un dîner magnifique, dit Rozat, et vous aviez promis de nous recevoir sans façon, ah! c'est fort mal... ce n'est pas nous traiter en amis. — La première fois que vous viendrez, c'est alors que ce sera tout à fait sans cérémonie. — Nous l'espérons bien.

— Mais votre Flamand compte donc rester à table toute la nuit? dit madame Bringuet. Quel gaillard que ce M. Van... fou... fou... comment l'appelez-vous?

— Vanflouck.

— Ah! c'est Vanflouck... Va donc voir ce qu'il fait encore à table, Bringuet.

M. Bringuet va jeter un coup d'œil dans la salle à manger, et revient dire :

— M. Vanflouck mange, boit et parle toujours; mais c'est une justice à lui rendre, il n'a pas l'air plus animé qu'en se mettant à table. Dans le Nord on boit beaucoup sans se griser. — C'est un triste avantage, dit madame Rozat, j'aime mieux un homme qui se grise tout de suite, c'est plutôt fait. — Et si je me grisais, méchante, tu ne m'aimerais donc plus? dit M. Rozat en allant cajoler son épouse. — Non certainement, je vous détesterais!... — Hum!... tu ne le pourrais pas... allons, donnez-moi votre main.

— Quel joli ménage! s'écrie madame Bringuet, ça fait plaisir à voir... Bringuet, je veux que tu te mettes sur le pied de me baiser la main; ça nous rajeunira.

Au moment où les dames mettent leur châle pour partir, M. Vanflouck se décide à suivre Charles, qui vient de se lever de table pour aller dire adieu à la famille Rozat.

Si le robuste Flamand a conservé son sang-froid malgré ses fréquentes libations, il n'en est pas de même des deux autres messieurs qui ont voulu lui tenir compagnie : ils sont rouges comme des écrevisses, et leur respiration est tellement gênée qu'on croirait entendre souffler le vent du nord. Charles lui-même s'est un peu animé en tenant tête à ses convives.

M. Vanflouck veut primer dans le salon comme à table. Il tranche sur tout, veut faire l'aimable avec les dames, ne leur débite que de grosses plaisanteries sans sel et sans esprit, et s'entortille dans des phrases dont il ne peut plus sortir. Les deux autres convives ne font que souffler, ils ne parlent pas, mais ils poussent de gros rires à tout ce que dit M. Vanflouck.

La famille Rozat est partie, les Bringuet l'ont suivie. Vanflouck seul ne paraît pas songer à faire retraite, et depuis qu'il est levé de table, il a déjà bu trois fois de l'eau rougie; heureusement pour Léonie que les deux autres messieurs, qui probablement ne peuvent pas s'en tenir à souffler, prennent leurs chapeaux et veulent s'en aller; le Flamand se décide à partir avec eux, parce que l'un des deux a parlé de prendre du punch. Mais, en faisant ses adieux à la maîtresse de la maison, M. Vanflouck, qui a toujours la prétention de dire quelque chose de spirituel, frappe sur l'épaule de Charles en s'écriant :

— Madame, vous avez là un mari bien estimable!... et certainement je ne doute pas que vous ne le soyez ici... mais c'est un homme bien estimable... et ma foi... je vous engage à le conserver... car je l'estime beaucoup.

Là-dessus M. Vanflouck salue et se retire enchanté de ce qu'il vient de dire, en poussant devant lui les deux messieurs, qui ne trouvent plus les marches de l'escalier.

— Nous avons eu un charmant dîner!... dit Charles en retournant près de sa femme, certainement on s'est bien amusé!

— Oh! oui, dit Léonie. Puis la jeune femme ajoute tout bas : — Mais je suis bien contente que ce soit fini!

Chapitre IX. — Les Boucles d'oreilles.

M. Rozat fait de fréquentes visites à son ami Charles, qui est rarement chez lui, parce que le Flamand Vanflouck le retient des journées entières au café, où, pour terminer une affaire, il lui en fait manquer dix. C'est donc Léonie qui reçoit M. Rozat. Ces visites ennuient la jeune femme, qui ne peut se faire au ton mielleux du grand blond, à ses compliments, à ses galanteries entremêlées d'éloges qu'il s'adresse; mais elle n'ose faire mauvaise mine à un ami de son mari. Lorsque sa femme est avec lui, Rozat caresse, embrasse même sa Céline devant ses amis; Léonie ne peut s'empêcher de trouver drôle que des époux, qui ont tout le loisir de se donner en tête à tête des marques de leur amour, se conduisent devant le monde comme de jeunes amants qui n'auraient qu'un instant à se voir.

M. Rozat, qui semble vouloir sonder les secrets sentiments de Léonie, lui dit un matin, d'un air doucereux, en parlant de Charles : — C'est un fort bon garçon... j'aime à croire qu'il apprécie le trésor qu'il possède... mais ce qui m'étonne, c'est qu'il soit si froid avec vous... jamais de ces petits mots galants... de ces tendres caresses qui prouvent l'amitié.

— Monsieur, répond sèchement Léonie, je crois que des époux ont tout le temps de se prouver leur amour, sans choisir pour cela le moment où ils sont en compagnie. Parce que, devant le monde, un homme cajolera, embrassera sa femme, cela ne me prouvera pas qu'il la rende heureuse dans son intérieur. Les sentiments les plus tendres sont ceux qui veulent le plus de mystère; ceux dont on fait parade perdent beaucoup de leur prix à mes yeux.

— Madame, répond Rozat en se pinçant les lèvres, chacun comprend l'amour à sa manière. Cependant, après cette conversation, Léonie remarque qu'il y a beaucoup moins de caresses conjugales en public.

Léonie met au monde une fille, elle est reçue avec transport par

Charles, qui, en embrassant pour la première fois son enfant, s'écrie : — Je veux qu'elle ait tous les talents; qu'elle sache la musique, le dessin... et qu'elle soit toujours mise comme un petit bijou.... je lui donnerai une montre à trois ans...

Léonie sourit et dit à son mari : — Ce qu'il faudra surtout lui donner, mon ami, c'est une dot! tu sais que les femmes ne se marient guère sans cela!... il faut donc tâcher de gagner de l'argent et de relever notre commerce, qui ne va pas très-bien depuis quelque temps. — Sois donc tranquille!... ça va reprendre... Vanflouck m'a encore promis deux fortes commissions!... Je donnerai cent mille francs à ma fille, pas moins.

Pour commencer la dot de sa fille, Charles court annoncer à ses amis la naissance de la petite; et, pour fêter cet heureux événement, il mange des huîtres avec l'un, des côtelettes avec un second, joue le café avec un autre, prend de la bière avec Vanflouck, et passe dehors une journée qu'il aurait dû consacrer à sa femme. Léonie ne se plaint pas, parce qu'elle voit que son mari l'aime toujours, et une femme pardonne bien des choses à celui qui lui montre du moins de la tendresse.

La maman Darvillé a nommé sa petite-fille Laure, et Léonie, que sa santé et le soin de sa maison privent du plaisir de nourrir sa fille, s'en sépare en aspirant déjà après le moment de son retour. Mais la jeune femme s'aperçoit que, pendant qu'elle garde le lit, Charles ne s'occupe nullement du soin de son commerce; les affaires que M. Vanflouck lui a procurées ont presque toutes été mauvaises; les correspondants se plaignent du mauvais état des marchandises qu'on leur envoie, plusieurs refusent de les accepter; les rentrées ne se font pas, et il faut payer les billets que l'on a faits aux fournisseurs. Léonie s'inquiète, se tourmente, elle supplie son mari d'apporter plus de soin à ses affaires; Charles le lui promet, et il est de bonne foi quand il lui jure qu'il veut ne songer qu'à s'enrichir; mais dès qu'il est hors de chez lui, il oublie ce qu'il a promis à sa femme, et se laisse emmener par Vanflouck ou un autre pour conserver sa réputation de bon enfant.

Léonie, à peine rétablie, est revenue se placer devant son bureau, elle examine ses livres que son mari consulte si rarement; elle voit avec effroi combien une année a déjà amené de pertes dans une maison que son oncle savait rendre si fructueuse. Léonie cache à sa belle-mère les inquiétudes qui commencent à l'assiéger, car madame Darvillé ferait de vifs reproches à son fils; cela pourrait aigrir Charles, au lieu de le rendre plus sage. Mais la jeune femme n'est pas toujours maîtresse de dissimuler son chagrin, surtout lorsque son mari ne rentre que le soir après être sorti dès le matin. Charles ne dit rien lorsque sa femme boude, dans le fond de son âme il sent qu'elle a raison; il est bien rare que notre conscience ne nous dise pas la vérité... Charles n'est pas à son aise devant sa femme lorsqu'il vient de perdre son temps avec ses bons amis; mais, au lieu de s'excuser en embrassant Léonie, s'il la voit triste et silencieuse, il reprend vite son chapeau et sort de nouveau... Voilà le parti que prennent souvent les maris quand ils ont tort : c'est le plus court, mais ce n'est pas le meilleur.

Une fin de mois arrive, Léonie a six mille francs à payer et n'en a que la moitié dans sa caisse. Charles est sorti le matin pour chercher à escompter des billets, et, suivant son habitude, il ne rentre pas dîner. Le soir M. et madame Rozat sont venus faire visite à la jeune femme, qui s'efforce de prendre un air aimable et de cacher ses chagrins. Madame Rozat semble avoir aussi quelque chose, elle parle à peine, un de ses yeux est tout bordé de noir. Quant à M. Rozat, il est doucereux et galant comme à l'ordinaire, il semble même encore plus aux petits soins pour sa femme.

— Où est donc ce cher mari? dit le grand blond; nous le rencontrons rarement chez lui... il sort bien souvent maintenant. — Oui, répond Léonie en retenant avec peine un soupir, ses affaires le forcent à s'absenter... — Si ce sont ses affaires, il n'y a rien à dire... il paraît que Charles en fait beaucoup... votre commerce va toujours bien? — Oui, monsieur... très-bien... Mais qu'avez-vous donc à l'œil, madame Rozat... quel coup vous vous êtes donné!... vous êtes tombée? — Oui, s'écrie M. Rozat, sans laisser à sa femme le temps de répondre, elle est tombée... elle a glissé... elle est beaucoup trop vive... et voilà où nous entraîne la vivacité... mais cela ne lui arrivera plus, n'est-ce pas, Minette? — Je l'espère, répond madame Rozat sans lever les yeux; sans quoi... je sais bien ce que je ferai... et quand je suis poussée à bout... — Ah! oui, c'est vrai... on t'a poussée, je me le rappelle maintenant... Allons!... laisse-moi baiser cet œil-là... ça le guérira. — Non, c'est inutile, ça ne le guérira pas du tout! — Ah! tu es méchante ce soir!

Léonie fait peu attention à ce que se disent les deux époux : elle écoute, car elle vient d'entendre entrer, bientôt elle s'écrie avec joie : — Ah! voici Charles.

Charles, qui a dîné avec Vanflouck, a plus de couleurs que de coutume, et il parle comme s'il s'adressait à des sourds. Léonie voit d'un coup d'œil que son mari est un peu étourdi; son front devient soucieux. M. Rozat sourit d'un air malin, en tendant la main à son ami, tandis que Céline murmure entre ses dents : — C'est gentil!

— Me voici, crie Charles d'un air joyeux. Bonsoir, Rozat... bonsoir, madame... Je n'ai pas pu rentrer pour dîner, parce que j'ai été retenu avec Vanflouck par un Bruxellois, qui nous a menés chez Grignon... et magnifiquement traités...

— Tu connais donc ce Bruxellois, reprend froidement Léonie. — Non, je le voyais pour la première fois... mais c'est un homme fort aimable... sans façon; d'ailleurs c'est un ami intime de Vanflouck.

— Et les amis de nos amis sont nos amis, dit Rozat en riant. — Ma foi, quand les gens nous invitent avec instance, il est difficile de les refuser... cependant je voulais revenir... je savais que tu m'attendais. — Mais au moins avais-tu terminé les affaires pour lesquelles tu étais sorti? — Sois tranquille... ne t'inquiète de rien... — Je ne m'inquiète pas, mais... — Mais, mais, madame, je veux vous prouver que j'ai pensé à vous... que j'y pense toujours...

En disant ces mots, Charles tire de sa poche une petite boîte; les Rozat ont déjà les yeux attachés dessus, tandis que Léonie dit tranquillement : — Quoi, mon ami, est-ce que c'est encore un cadeau?

Charles ouvre la boîte et en tire une fort belle paire de boucles d'oreilles enrichies de diamants, qu'il présente à sa femme en lui disant : — Il y a huit jours, en passant avec moi au Palais-Royal, je t'ai forcée de t'arrêter devant une boutique; je t'ai demandé ce que tu trouvais de plus joli. Ce sont ces boucles d'oreilles que tu m'as montrées, et je te les apporte.

— Ceci est extrêmement galant! dit M. Rozat, et voilà de ces traits que j'aime à faire, que je fais souvent.

— Je ne m'en suis jamais aperçue! dit à demi-voix madame Rozat.

Léonie a pris les boucles d'oreilles; mais elle ne semble pas enchantée de ce présent, et elle répond avec un peu d'hésitation : — Mon Dieu, mon ami, j'avais dit que je trouvais ces boucles d'oreilles jolies, parce que tu voulais absolument me faire dire mon goût; mais ce n'était pas une raison pour me les acheter... Un si riche bijou... c'est une folie!

Charles devient encore plus rouge qu'il n'était; il se recule de quelques pas en s'écriant avec colère : — Faites donc des cadeaux à votre femme pour qu'on les reçoive comme cela!... En vérité! c'est dégoûtant!... il y a de quoi mettre en colère l'homme le plus doux... et les femmes ne méritent pas que l'on ait des attentions pour elles!

Léonie n'avait jamais vu son mari en colère contre elle; elle pâlit, de grosses larmes roulent dans ses yeux. Rozat se pince les lèvres, et sa femme murmure encore : — C'est gentil!

— Allons! mon cher Charles, dit M. Rozat d'un air de bonhomie, vous ne dites pas là ce que vous pensez... Les femmes mériteront toujours nos hommages, nos soins, notre adoration!...

Avant que M. Rozat ait fini, Léonie s'est levée; elle a couru se jeter dans les bras de son mari, et cache sa tête sur son sein en balbutiant : — Ah! mon ami... ne sois point fâché... J'ai eu tort, je t'en demande pardon!

Chez Charles la colère ne dure pas; il regarde sa femme et l'embrasse tendrement.

— Voilà un délicieux tableau! s'écrie Rozat en tirant son mouchoir pour se moucher. — N'est-ce pas, Minette, que ça fait plaisir à voir?

Minette, qui est tout occupée d'examiner, de peser les boucles d'oreilles que Léonie a posées sur la table, répond : — Oh! c'est très-beau! c'est magnifique! c'est plein de feu!

Pour faire plaisir à son mari, Léonie met sur-le-champ les boucles d'oreilles; madame Rozat ne tarit pas en éloges sur la beauté du présent; M. Rozat dit que madame Darvillé éclipse tout, que le feu de ses yeux fera du tort aux plus beaux diamants, et la pauvre Léonie a encore les yeux obscurcis par les larmes qu'elle a répandues. Quant à Charles, il a repris sa gaieté; il est redevenu aussi bruyant qu'à son arrivée, et il admire sa femme en s'écriant :

— Je savais bien que cela lui irait à ravir!... Oh! je veux que ma femme porte ce qu'il y a de mieux... Sois tranquille, Léonie, je m'arrangerai pour cela.

— Je pense comme Charles, dit M. Rozat; je veux que ma femme ne porte que du beau... et, comme j'ai très-bon goût, je n'achète que ce qu'il y a de plus distingué. . J'ai en vue une paire de girandoles magnifiques... bien plus belles que celles-ci encore... Un de ces matins, Minette, je t'apporterai cela pour ton déjeuner...

Et M. Rozat passe sa main sur le bas de la figure de sa femme en lui chatouillant doucement le menton; mais madame Rozat ne sourcille pas. Enfin les deux époux prennent congé de Charles et de sa femme.

Quand madame Rozat est dans la rue, elle dit en soupirant :

— Il paraît que ce M. Darvillé gagne bien de l'argent pour faire de tels cadeaux à sa femme.

— Oh! ça ne prouve rien... il est gris ce soir... Voyons, avez-vous fini de retrousser votre robe et vous décidez-vous à prendre mon bras?... — En tout cas, s'il est gris, ça ne l'empêche pas d'aimer sa femme, de chercher à lui être agréable... On peut excuser un homme de s'être oublié à table... mais un mari qui se livre à des emportements... à des accès de fureur dignes d'un savetier... ah! cela ne peut pas se pardonner!... — On doit aimer une femme qui est douce, qui, lorsqu'elle croit avoir tort, demande excuse à son mari, comme l'a fait tout à l'heure madame Darvillé. Mais une femme grondeuse, acariâtre... on en a bien vite plein le dos! — L'expression est jolie et de bon goût; je vous en fais compliment. — En tout cas, elle vaut bien votre savetier que vous m'avez jeté au nez tout à l'heure. — Prenez garde, mon-

sieur, vous me crottez... — Si vous n'êtes pas contente, marchez toute seule... — Oh! je ne demande pas mieux!

Madame Rozat quitte aussitôt le bras de son mari, et ils retournent chez eux en suivant chacun un côté de la rue.

Lorsque Léonie est seule avec son mari, après avoir encore admiré ses boucles d'oreilles, elle dit timidement : — Mon ami, je ne voulais pas te fâcher en disant que ce cadeau était une folie... je craignais seulement que cela ne fût bien cher... — Mais, non, quinze cent cinquante francs; c'est pour rien... — Oh! je ne dis pas, elles sont bien jolies certainement... mais dans ce moment où nous avons à payer... où tant de billets sont protestés... Tu sais que pour après-demain il nous manquait mille écus; tu les as donc trouvés? — Oui, oui, je les ai... il n'y manque que les quinze cent cinquante francs que j'ai donnés pour ce bijou.

Léonie ne répond rien; elle réprime un soupir qui contrarierait son mari. Mais le lendemain elle est obligée d'emprunter la somme qui lui manque pour ses payements, parce que Charles a voulu lui apporter des boucles d'oreilles.

Chapitre X. — Retour de Mongérand.

Où est-il ce sacré polisson de Charles! que je le voie, que je l'embrasse! dit un grand homme brun en entrant un jour fort cavalièrement dans le bureau où se tient Léonie.

— Monsieur, mon mari n'y est pas, mais... — Ah! vous êtes sa femme, madame? En effet, je me rappelle qu'on m'a dit qu'il s'était marié... et moi aussi je me suis marié depuis que je n'ai vu Charles... j'ai fait cette bêtise-là, il y a un an... et voilà dix mois que j'en ai par-dessus les oreilles... Mais c'est fini, Dieu merci... j'ai coupé le nœud gordien : ma femme fera ce qu'elle voudra! je m'en moque, moi; je me refais garçon. Nous nous sommes séparés avec promesse de ne jamais nous revoir; nous en avions assez tous les deux. Enchanté, madame, de faire connaissance avec l'épouse de mon ami de collége... Charles a dû vous parler de moi souvent? — Votre nom, monsieur? — Ah! c'est juste; c'est ce que j'aurais dû vous dire d'abord : Mongérand, Emile Mongérand, camarade de classes de Charles, puis sous-officier de hussards, puis marchand de nouveautés, puis marié, puis... je ne sais plus quoi encore... mais toujours ami fidèle et dévoué; j'espère que Charles n'en a jamais douté.

— Votre nom ne m'est pas inconnu, monsieur; je me rappelle en effet l'avoir plus d'une fois entendu prononcer à mon mari. — Ah! sacredieu! s'il m'avait oublié, ce serait un vilain chinois!... mais Charles est un bon enfant; je le connais; il est incapable d'oublier ses amis. Et vous dites donc qu'il est sorti... Où est-il? — Il devait aller à la Bourse; mais peut-être sera-t-il entré au café de la Rotonde... ou à celui qui fait le coin de la rue. — Oh! je le trouverai alors; je connais tous les cafés, moi. Je vais à sa recherche, madame; je ne vous dis pas adieu, car je pense que j'aurai le plaisir de vous revoir bientôt. — Monsieur, les amis de mon mari sont toujours bienvenus. — Je n'en doute pas, madame. Votre serviteur.

Mongérand est déjà loin, et Léonie se replace à son bureau en se disant : — Ah, mon Dieu!... quel est donc ce nouvel ami de Charles... quel ton libre... quelle drôle de façon de s'exprimer en jurant à chaque instant... M. Bringuet est un ancien militaire, mais il ne jure pas pour cela. Cependant la figure de ce Mongérand est assez franche... et, malgré ses manières de corps de garde, je le préférerais encore à ce M. Rozat, qui commence à m'ennuyer beaucoup avec ses compliments et ses serrements de main.

Charles revient dans la journée; il n'a pas vu Mongérand. Sa femme lui apprend la visite qu'elle a reçue.

— Mongérand est à Paris?... Ah! j'en suis bien aise, c'est un si bon garçon!... Pourquoi ne l'as-tu pas engagé à dîner? — Mais je ne savais pas si je le devais... ce monsieur a un ton si cavalier... une manière de s'exprimer si libre... — Ah! te voilà bien! tout de suite effarouchée!... Mongérand est un brave garçon... c'est un camarade de collége d'ailleurs. — Qu'est-ce que cela fait, mon ami? Tous les jours un homme qui a été notre ami en pension peut devenir fort mauvais sujet dans le monde; et parce que nous avons étudié avec lui, cela ne nous oblige pas à le voir plus tard. — Ah! tu vas faire comme ma mère... tu vas me moraliser... Qui t'a dit que Mongérand fût un mauvais sujet?... est-ce parce qu'il jure quelquefois dans la conversation?... — Non; mais il a quitté sa femme... — Pour venir à Paris!... — Non; il l'a quittée tout à fait, à ce qu'il dit. — Ecoute donc, si sa femme le rendait malheureux... Dans les affaires de ménage, peut-on jamais savoir qui a tort!... Je suis contrarié que tu ne lui aies pas dit de venir dîner, justement aujourd'hui que j'ai invité Vanflouck...

— M. Vanflouck vient dîner? répond Léonie en laissant échapper un mouvement d'humeur. — Oui... Est-ce que cela te contrarie aussi?... — Je ne puis pas dire que je trouve amusant d'avoir à dîner un homme qui reste à table toute la soirée... — Tu n'es pas forcée de lui tenir toujours compagnie, pourvu que j'y reste, moi... — Oui, et puis cela te fait mal... cela t'habitue à boire... — Ah! Léonie, tu as l'air de me regarder comme un enfant qui n'est pas en état de savoir se conduire... cela finira par m'impatienter.

Léonie ne dit plus rien; l'heure du dîner arrive; Vanflouck se présente, sentant l'eau-de-vie et l'absinthe à dix pas et s'essuyant le visage en disant : — Je viens de boire de la bière délicieuse avec le Bruxellois... nous avons ensuite pris du cognac pour faire couler la bière, puis de l'absinthe pour faire couler tout cela.

Au moment où l'on va se mettre à table, on entend ouvrir brusquement les portes : c'est Mongérand qui entre dans la salle à manger et va se jeter au cou de Charles.

— Ah! je savais bien que je finirais par le trouver!... — C'est toi, mon cher Mongérand! Je suis bien content que tu sois revenu. Tu vas dîner avec nous? — Parbleu!... est-ce que cela se demande?... — J'avais grondé ma femme de ne pas t'avoir invité... — Est-ce que j'ai besoin qu'on m'invite, moi?... n'a-t-on pas toujours son couvert mis chez un ancien camarade?... Mais, sacredié! j'ai été au moins dans vingt cafés pour te chercher... je suis allé, entre autres, dans celui où nous avons eu cette querelle, tu sais?... — Oui, oui. — A propos de cela, je ne t'ai pas non plus trouvé alors pour aller nous battre.

— Vous battre! s'écrie Léonie avec effroi. Comment! mon mari a dû se battre?... — Oui... Oh! une petite altercation... une vétille avec des blancs-becs... Quoique ça, j'ai reçu une balle dans le ventre; j'ai gardé le lit plus de six semaines, et tu n'es pas venu me voir. — Je ne savais pas ton adresse... sans cela... — C'est ce que j'ai pensé depuis, et c'est pourquoi je ne t'en ai pas voulu. Mais me voici de retour à Paris, que je ne veux plus quitter, et j'espère que nous nous verrons.

M. Vanflouck considère Mongérand avec une certaine surprise; il paraît étonné que quelqu'un parle aussi longtemps quand il est là; il est piqué de ce que Mongérand n'a pas encore eu l'air de l'apercevoir; mais celui-ci s'est mis à table entre Charles et sa femme, et, tout en dînant, il continue de parler.

— Ta femme t'a dit sans doute que j'ai quitté la mienne?... — Oui, Léonie m'a dit... Mais comment se fait-il, marié depuis si peu de temps?... — Ah! il me semblait qu'il y avait cent ans!... D'abord je crois que j'avais eu tort de me marier : ça ne me va pas!... mais j'avais eu tort surtout d'épouser cette femme-là... Rozat m'avait bien dit : Tu t'en repentiras... A propos, le vois-tu, Rozat?... — Oui, très-souvent. — Encore un joli coco!... Il savait mon adresse, lui, et il savait que j'étais malade... mais il n'y a pas de danger qu'il soit venu me voir!... Ne me parlez pas des amis, madame, c'est presque aussi volage qu'une maîtresse!... Ce n'est pas pour votre mari que je dis cela; je le crois meilleur enfant que les autres.

— Et vous avez raison de le penser, monsieur, répond Léonie, à qui Mongérand venait de s'adresser.

— Ce poisson est excellent, dit Vanflouck, qui veut tâcher de prendre la parole, et surtout de la garder. Avec mon ami de Bruxelles, nous avons mangé de petites sardines fraîches qui étaient délicieuses, je crois qu'elles venaient de...

— Pour en revenir à ma femme, dit Mongérand sans avoir l'air de s'apercevoir que M. Vanflouck parle, je conviens que j'en ai été amoureux... oh! fort amoureux... Une brune piquante... un air mutin en diable!... des yeux à poste fixe... tout cela m'avait tourné la tête... j'en tenais enfin. Elle a voulu se faire épouser... et j'ai épousé, mais je m'en suis bien vite repenti... D'abord quand on a connu une femme trois mois... bonsoir pour l'amour, on la sait par cœur, et c'est toujours la même chose!

Léonie ne peut retenir un mouvement de déplaisir que lui fait éprouver ce que vient de dire Mongérand, elle recule un peu sa chaise d'auprès de lui, tandis que Charles s'écrie : — Ah! Mongérand! ce n'est pas juste ce que tu dis là; il y a dix-huit mois que je suis marié, et j'aime toujours autant ma femme...

Léonie sourit à Charles, tandis que Mongérand répond : — Mais, mon ami, tu ne me comprends pas. Tu aimes toujours ta femme, parce que la tienne est douce, bonne, soumise... alors tu as de l'amitié pour elle... de la franche amitié... c'est tout ce qu'il faut pour être heureux; mais tu n'as plus d'amour, parce qu'un mari n'est jamais amoureux de sa femme après la lune de miel!...

— En vérité, monsieur, dit Léonie, qui a presque les larmes aux yeux, je ne sais pas pourquoi vous voulez absolument que mon mari n'ait plus d'amour pour moi!

— Ma chère petite dame, je trouve très-bien qu'il vous aime comme un bon ami, un bon époux peut aimer sa femme; et s'il manquait à cela, au contraire, je serais le premier à le blâmer : mais ne me parlez pas d'amour, c'est de la bamboche, de la niaiserie! On aime une maîtresse, on l'adore, on en est fou!... eh bien, qu'est-ce qui en résulte?... elle est à nous; au bout de quelques semaines on en a assez, on lui cherche un querelle d'Allemand pour rompre avec elle. Tandis que notre femme, quand elle est toute à son ménage, et qu'elle ne nous tourmente pas, on revient à elle... et on la mène quelquefois promener... quand elle est bien sage. Vous voyez que de la bonne amitié vaut mieux que de l'amour.

Léonie ne répond rien, Vanflouck se hâte de profiter de ce moment où Mongérand se repose : — Je suis très-content d'avoir découvert ce café où la bière est excellente... c'est assez rare à Paris. Il est vrai que, quand je suis à Paris, j'ai assez l'habitude...

— J'ai donc quitté ma femme, reprend Mongérand en coupant de nouveau la parole à Vanflouck. J'avais cependant voulu la mettre s r

un bon pied... dès les premiers jours de notre mariage, je lui avais signifié que je voulais être constamment maître de mes volontés, d'aller, de sortir, sans jamais rendre compte de mes actions... car tout dépend des commencements; si vous ne vous montrez pas ferme, vous êtes perdu!...

— Il paraît cependant que cela ne vous a pas réussi, monsieur! dit Léonie avec un peu d'ironie.

— Que voulez-vous, madame, il y a des exceptions!... il y a des femmes qui ne veulent pas comprendre ce qui est juste, ce qui est raisonnable, ce qui doit être enfin... Ma foi! j'ai dit à la mienne : Séparons-nous... vous avez votre commerce qui va bien; moi, j'ai mon argent, bonsoir; et me voilà.

— Que comptes-tu faire à Paris? — Oh! nous verrons : tu sais que j'avais hérité, je ne suis pas pressé, j'ai de l'argent. Je réfléchirai... en attendant, buvons au plaisir de nous revoir...

Charles et Mongérand choquent leurs verres. Vanflouck n'avance pas le sien; il boit seul en disant : — Il me semble que votre bordeaux était meilleur la dernière fois?... — C'est pourtant le même. — Alors cela dépend peut-être du bouchon.

Mongérand se décide enfin à manger, et le gros Flamand trouve moyen de prendre la parole; mais il s'adresse constamment à Charles; Léonie ne dit rien, elle réfléchit, et ses pensées n'amènent pas la gaieté sur son visage.

On a servi le café. Léonie se lève bientôt et passe dans le salon, laissant son mari entre ses deux amis, dont l'un semble disposé à défier l'autre de lui faire quitter la table.

Mongérand s'ennuie bientôt d'entendre parler et de voir boire M. Vanflouck; il se lève en disant : — Est-ce que nous n'allons pas prendre l'air, faire quelque chose... fumer un cigare?

— Tout à l'heure, répond Charles, qui n'ose pas se lever parce que Vanflouck a posé une de ses mains sur son bras, et, tout en continuant de parler, a l'air de lui dire : — Il faut que vous restiez là.

Mongérand va trouver Léonie et lui dit : — Ah çà, qu'est-ce que c'est donc que ce gros tas qui a dîné avec nous et qui semble vouloir mettre le grappin sur Charles et l'empêcher de bouger?

— C'est un ami de mon mari, répond tristement Léonie. — Un ami, ah! sacré bigre! où diable a-t-il été se choisir un ami comme cela!... il a l'air d'un veau, cet homme-là... il recommence à boire du vin après son café. — Il n'est pas près de quitter la table; ordinairement il y passe la soirée. — Ah! il y restera tout seul alors, mais certainement il n'y gardera pas Charles, qui ne doit pas s'amuser d'écouter toujours ce monsieur. — Charles a si fort l'habitude de faire tout ce que veulent ses amis! — Ah! c'est vrai que c'est un bon enfant!... mais ce n'est pas une raison pour être bête. Attendez, je vais le débarrasser de son Vanflouck, moi.

Mongérand retourne dans la salle à manger, et, sans attendre que M. Vanflouck ait fini de conter de quelle manière il aime le saumon, il s'écrie : — Ah çà! Charles, je désire aller faire une partie de billard... je pense que tu ne veux pas faire attendre toute la soirée un ami que tu n'as pas vu depuis plus de deux ans?... et d'ailleurs ça doit t'embêter de rester si longtemps à table!... monsieur peut y coucher si ça l'amuse... mais ce n'est pas une raison pour y endormir les autres.

Charles profite de l'occasion, il se lève : Vanflouck devient pourpre de colère et s'écrie : — Monsieur, je ne sais pas à propos de quoi vous m'apostrophez ainsi!... si nous restons à table, c'est que cela nous plaît apparemment!... et je n'ai jamais vu qu'on forçât un maître de maison à sortir... quand il est encore en train de dîner!....

— Oh! oh! mon cher monsieur, en train de dîner est joli! j'espère que vous avez dîné, et parfaitement... je ne sais pas même où vous avez pu mettre tout ce que vous avez mangé.

— Comment! monsieur, ce que j'ai mangé!... — Ce n'est pas un reproche que je vous fais!... vous vous portez bien, voilà tout. Mais je dis, allons prendre l'air... il y a assez longtemps que vous êtes à table. — Mais si je me trouve bien à table, moi, monsieur; si je cause d'affaires avec M. Darvillé!... — Vous causerez aussi bien dehors. — Qu'est-ce à dire, dehors!... mais je... — Ah! morbleu! vous m'ennuyez aussi! Charles va venir avec moi, parce que je le veux; et, si vous n'êtes pas content, c'est à moi que vous aurez affaire! entendez-vous, monsieur Vanflouck? et taisons-nous, parce que je n'aime pas le bruit, moi; j'aime la paix!... sacredié!

Charles fait ce qu'il peut pour rétablir l'harmonie entre ses deux convives; il essaie de calmer Mongérand, il verse à boire au Flamand; mais l'un a déjà la tête montée et l'autre semble être prêt à étouffer de colère. Charles, s'apercevant que ces messieurs ne sont pas disposés à s'accorder, prend le parti de céder à Mongérand, qui lui tient déjà un bras et l'entraîne vers la porte. Il sort en disant à Vanflouck : — Nous allons faire une partie de billard... venez donc avec nous... Mongérand n'a pas eu l'intention de vous fâcher... venez, nous prendrons du punch.

Vanflouck ne répond rien et ne suit pas ces messieurs; après avoir encore pris un verre de bordeaux, il quitte la table et va trouver Léonie; celle-ci n'était pas fâchée de la querelle qui venait d'avoir lieu, espérant que cela la débarrasserait d'un de ces messieurs.

— Avez-vous entendu, madame, ce que ce monsieur s'est permis de me dire? s'écrie Vanflouck en s'approchant de Léonie.

— Monsieur... oui, j'ai cru entendre... comme une petite altercation... — Mais, madame, c'est qu'en vérité on n'a jamais vu chose pareille! Comment! je dîne chez un ami... et un monsieur que je n'ai jamais rencontré nulle part se permet de m'apostropher, de trouver mauvais que je reste à table pour causer avec votre mari... c'est extraordinaire!... j'en aurai une mauvaise digestion!... voulez-vous bien me faire donner un verre d'eau sucrée? — Oui, monsieur.

Vanflouck prend son verre d'eau sucrée en poussant encore des exclamations : — J'avoue que je n'en reviens pas... et M. Darvillé a cédé à cet homme... il est sorti avec lui. — Il me semble, monsieur, que c'était le meilleur moyen de mettre fin à votre querelle. — Vous avez raison... il a peut-être cédé par prudence et je lui en sais gré.... Mais ce monsieur! agir ainsi chez les autres... c'est comme un cheval échappé!... Qu'est-ce que c'est donc que cet homme-là, madame? — C'est un camarade de classes de mon mari. — Ah! le vilain homme!... Est-ce que vous aurez souvent sa visite? — C'est très-probable, monsieur, mon mari lui a dit que son couvert serait toujours mis chez nous. — Tant pis!... c'est fâcheux pour vous, madame; cela fera fuir vos autres connaissances; quant à moi, je vous déclare que je ne voudrais pas me retrouver avec cet homme-là, parce qu'il pourrait arriver quelque fâcheux événement... J'estime beaucoup M. votre mari... mais... je ne reviendrai pas dîner chez lui tant qu'il recevra ce tapageur!... Je vous conseille fort d'engager M. Darvillé à rompre avec lui. — Mon mari l'aime beaucoup, monsieur; il trouverait fort mauvais qu'on se permît d'en dire du mal! — Alors, madame, cela me privera, mais... j'ai l'honneur de vous saluer.

Et M. Vanflouck s'en va en répétant encore : — Ah! le vilain homme!... ah! ça ne m'était jamais arrivé!

Léonie serait fort aise d'être débarrassée de M. Vanflouck, mais elle est fâchée de devoir ce service à l'arrivée de Mongérand, dont les manières et surtout les discours lui ont beaucoup déplu. La jeune femme voit avec effroi l'intimité qui règne entre Mongérand et son mari; et lorsque Charles devrait plus que jamais s'occuper de son commerce, elle craint que cet ami qui vient se fixer à Paris ne le détourne encore de ses affaires.

— Si du moins ma fille était plus grande, si je l'avais près de moi! se dit Léonie en regardant tristement l'heure que marque la pendule, alors le temps me semblerait moins long! je ne serais plus seule... j'aurais une société, une compagne... car ma fille sera mon amie... et peut-être la présence de son enfant retiendrait-elle mon mari à la maison; oh! oui, je serai bien heureuse quand j'aurai ma fille... là... près de moi... mais ma Laure n'a que neuf mois!... il me faut être seule longtemps encore!...

Léonie soupire; de tristes pensées viennent, malgré tous ses efforts, se mêler à ses rêves de bonheur pour l'avenir. Onze heures sont sonnées et Charles ne revient pas; ordinairement il ne passe point cette heure. Léonie, qui a l'habitude d'attendre son mari, reste près de sa cheminée et compte les minutes en se disant : — C'est son ami qui le retient sans doute! c'est la première fois qu'ils se revoient. Il faut espérer que ce M. Mongérand ne le gardera pas toujours si tard.

Cependant minuit sonne; Léonie s'inquiète; elle tremble qu'il ne soit arrivé quelque chose à son mari; elle se rappelle que Mongérand a dit qu'une fois Charles devait se battre. Elle ouvre sa fenêtre, s'y place, regarde dans la rue, écoute; mais la rue ne retentit plus que rarement de la marche des passants, et la flamme rougeâtre des réverbères ne permet pas de distinguer bien loin.

Trois quarts d'heure s'écoulent encore. Le temps est froid; Léonie frissonne; elle ne s'en aperçoit pas; ce n'est pas d'elle qu'elle s'occupe, c'est son mari qu'elle se représente déjà blessé, mourant, assassiné.

Enfin des pas se font entendre; un homme s'est arrêté devant la maison, et Léonie est tombée sur une chaise qui est contre la croisée en murmurant : — C'est lui!

C'est Charles en effet. Il arrive bientôt près de sa femme, fredonnant un couplet, sentant le punch, la pipe et ayant le teint très-animé.

Léonie se lève en pleurant et court enlacer son mari dans ses bras en s'écriant :

— Ah! te voilà?... — Eh bien! oui, me voilà, répond Charles d'un air surpris; qu'est-ce que tu as donc? est-ce que tu as cru que j'étais perdu? — Ah! je te croyais mort... blessé... que sais-je!... mon imagination enfantait les pensées les plus effrayantes... Mais regarde donc l'heure qu'il est... bientôt une heure du matin... tu n'es jamais rentré si tard!... — Ah! j'ai été retenu... Mongérand a rencontré d'anciens camarades de son régiment... nous avons fait une partie avec ces messieurs... Diable! mais tu as donc bien chaud, toi, que tu as la fenêtre ouverte?... — C'est que j'étais à la croisée pour voir si je t'apercevrais venir... si je t'entendrais... — C'est ça, et voilà comme on s'enrhume. — Ah! je ne songeais pas à moi!... — Ma chère amie, il faut être plus raisonnable... Que diable! tous les jours on peut rencontrer des connaissances... être retenu... je ne puis pas refuser tout ce qu'on me propose... Voudrais-tu que je dise : Messieurs, je ne peux pas jouer au billard... ou prendre un verre de punch, parce que ma femme m'attend et pourrait me gronder... on se moquerait de moi....

Une autre fois tu te coucheras, cela vaudra beaucoup mieux. — Je ne pourrai pas dormir tant que tu ne seras pas rentré! — Que si! que si!... tu t'y habitueras! — Ah! vous avez donc l'intention de ne plus rentrer avant minuit maintenant? — Je ne dis pas cela... mais par hasard cela peut arriver... Eh bien! tu pleures à présent... qu'est-ce que c'est donc que ces bêtises-là? — C'est que je prévois que ce M. Mongérand va vous donner de mauvais conseils... vous éloigner de moi... Il dit qu'au bout de trois mois on ne peut plus aimer une femme... que c'est toujours la même chose!... Ah! quels affreux principes!... — Mais non, non, ne crois pas cela... Mongérand lui-même dit cela pour rire... Allons, ne pleure plus... tu sais bien que je t'aime... que je n'aime que toi. — Mais si je te parais toujours la même chose... — Mais, puisque tu es la chose que j'aime, n'est-ce pas suffisant? — Ah! oui, mais... si... tu...

Les baisers de Charles étouffent la voix de sa femme, qui murmurait encore : — Ah!... oui... la même chose.

Chapitre XI. — Deux Amis.

L'oncle Formerey, qui devait se rendre quelquefois à Paris pour voir sa nièce et son mari, n'a pu effectuer ce projet; la goutte est venue y mettre obstacle, elle retient l'ancien négociant dans sa retraite, le cloue dans son fauteuil, où il s'ennuie de ne recevoir que rarement des lettres de sa nièce et jamais un mot de Charles; mais il pense que, tout à ses affaires, celui-ci n'a pas le temps de lui écrire, et le vieillard l'excuse. M. Formerey a reçu des nouvelles du frère de Léonie; le jeune homme a bien vendu sa pacotille, mais il en a perdu tout le produit dans de mauvaises spéculations; il a ensuite quitté l'Amérique pour se rendre aux Indes, et M. Formerey, en écrivant à Léonie ces détails sur son neveu, termine sa lettre par ces mots : « Ton frère Adrien ne veut se tenir nulle part : *pierre qui roule n'amasse pas de mousse*, ce garçon-là ne sera jamais un bon négociant. »

— Pauvre Adrien! se dit Léonie, s'il était ici, j'aurais au moins quelqu'un à qui je pourrais confier mes chagrins.. il serait aussi l'ami de Charles... non comme ceux qui se donnent ce nom, et l'éloignent de son ménage, le dérangent journellement de ses affaires... Je ne puis croire que ces gens-là soient ses amis, ce n'est pas ainsi que je comprends l'amitié! Mais mon frère est bien loin! je ne le reverrai peut-être jamais!... et Charles néglige tout à fait ses affaires... nos engagements s'accroissent... je frémis quand je consulte notre livre de caisse... Il me promet de s'occuper de tout cela quand il est avec moi! mais, une fois sorti, il se laisse entraîner par l'un ou par l'autre!... Si je contais mes inquiétudes à sa mère... elle parlerait à son fils; peut-être Charles l'écouterait-il plus que moi... Mais me plaindre de mon mari!... oh! non... il m'aime toujours, et tant qu'il m'aimera je ne me plaindrai pas.

Ce que Léonie avait prévu est arrivé : le retour de Mongérand rend Charles encore plus dérangé. Si par hasard il se place à son bureau et veut essayer de travailler, le grand tapageur ne tarde pas à venir le chercher; il arrive en criant, en jurant, en fumant un cigare, et frappe sur l'épaule de Charles en lui disant :

— Que diable fais-tu donc ce matin?... on nous attend là-bas; il y a des huîtres d'ouvertes!... Tu sais bien que Germon en a perdu hier avec moi!...

— Mon mari a beaucoup à travailler, monsieur, dit Léonie en regardant Charles pour tâcher de le retenir.

— Oh! soyez tranquille, madame, il reviendra bientôt travailler, l'affaire de manger une douzaine d'huîtres... de boire un verre de châblis... ce sera vivement bâclé!... et Charles n'en sera que plus frais pour sa besogne... Allons, sacredié! viens donc... nous sommes tous bons enfants... mais on a juré qu'on ne déjeunerait pas sans toi!

Charles suit Mongérand en promettant à sa femme qu'il sera bientôt de retour; et quand ces messieurs sont dans la rue, Mongérand dit à son ami :

— Ah çà! est-ce qu'il te faut la permission de ta femme pour sortir?... Oh! par exemple, ce serait trop drôle!... — Non, non... c'est que je voulais travailler... mais certainement je suis bien libre de faire ce que je veux. — A la bonne heure... sans quoi je te dirais : Hâte-toi de secouer le joug... brise tout cela sous tes pieds!... Les femmes sont ce que nous les faisons, vois-tu!... et un homme est un imbécile quand il se laisse mener. J'aime les femmes, je les respecte... je suis pour les égards... et je ne te donnerai jamais de mauvais conseils!... mais, sacrebleu! sois homme!... montre-toi!... ne te laisse pas mener; si tu te laisses mener une fois, tu es fichu!... — Je te répète que ma femme est douce comme un agneau... j'en fais tout ce que je veux. — C'est bien, alors aime-la... aie pour elle des soins... de bons procédés; mais ne te laisse pas mener... sois le maître chez toi et tu seras heureux.

Les conseils de Mongérand sont plutôt écoutés que les douces remontrances de Léonie. Pourquoi?... c'est que Mongérand répète tout cela à Charles au café devant ses amis; que c'est à qui de ces messieurs fera sonner bien haut qu'il est le maître chez lui; que l'on se moquerait de celui qui aurait l'air de céder à sa femme, de la consulter; et que ces messieurs sont beaucoup plus sensibles à un quolibet, à une mauvaise plaisanterie d'un de leurs compagnons de plaisir qu'aux prières, aux larmes de leurs femmes! Pauvres hommes que ceux-là qui passent leur vie à crier qu'ils sont les maîtres et ne font que des sottises pour le prouver!

Le temps s'écoule sans rendre Charles plus sage, Léonie ne cesse de répéter qu'il perdra sa maison de commerce, que leur situation devient embarrassante, que, s'il ne met de l'ordre dans sa conduite, ils ne pourront faire honneur à leurs engagements.

— Je vais travailler comme un nègre! dit Charles en embrassant sa femme. Ne t'inquiète de rien, j'ai des affaires superbes en train... Tu crois que je sors toujours pour m'amuser!...oh! je songe aussi à gagner de l'argent. Vanflouck doit me faire trouver avec un étranger qui a beaucoup d'achats à faire... Je te dis que ça va aller mieux... et je te donnerai un beau cachemire que j'ai en vue pour toi.

— Mon ami, je ne te demande pas de cachemire, mais nous avons une fille... pense à elle, si tu ne penses pas à moi. — Je penserai à nous tous... j'ai une affaire magnifique pour ce matin, j'ai un rendez-vous avec un courtier. — Vas-y donc et ne manque pas ce rendez-vous.

Charles sort avec la résolution de s'occuper de ses affaires. Il entre au café, par habitude seulement et pour regarder les journaux; là il trouve Mongérand qui déjeune et qui lui dit : — Mets-toi là... devant moi... Garçon, un couvert de plus... — Non, j'ai un rendez-vous ce matin... — Pour quelle heure? — Midi. — Il est à peine onze heures, tu as bien le temps.

Et Charles s'assied vis-à-vis de Mongérand; surviennent deux autres amis, puis un troisième; le déjeuner se prolonge; une heure sonne, Charles se rappelle son rendez-vous et sort. Il n'a pas fait cent pas qu'il rencontre Vanflouck; le gros Flamand s'empare de son bras en lui disant : — Je suis enchanté de vous rencontrer, je vous guettais; car je ne vais plus chez vous pour ne pas me trouver avec votre diable d'ami... mais j'ai beaucoup à vous parler. — On m'attend à midi... — On ne vous attend plus, puisqu'il est une heure!... — Pardonnez-moi... — Eh bien! de quel côté allez-vous? — Rue d'Antin — J'irai avec vous et nous causerons en chemin... mais d'abord prenons un verre d'absinthe quelque part!... — Mais!... — Ah! êtes-vous un bon enfant?... oui ou non? — Je pense que oui. — Alors vous accepterez mon verre d'absinthe.

On entre au café, Vanflouck ne s'y assied jamais pour peu de temps. L'absinthe n'est que le prélude d'autres liqueurs. Charles voudrait s'en aller, mais Vanflouck parle toujours; lorsqu'il voit Charles regarder la pendule il lui dit : — Nous partons! et il ne se lève pas.

Enfin, à deux heures, Charles parvient à se rendre chez la personne qui l'attendait et qui est sortie en ne le voyant pas venir.

Léonie a fait revenir sa fille; la petite Laure commence à parler; Charles l'embrasse souvent avec tendresse; il aime son enfant; les plus doux sentiments de la nature ne sont pas éteints dans son cœur, c'est ce qui soutient la jeune mère et lui fait espérer que son mari se rangera. Elle ne s'ennuie plus depuis qu'elle a sa fille près d'elle, et, quoique la petite Laure ne puisse pas encore causer avec sa mère, celle-ci préfère sa société à toute autre, et attend plus patiemment son mari lorsqu'elle est assise près du berceau de son enfant.

Les Rozat viennent toujours chez Charles; mais l'ami aux paroles mielleuses n'est que rarement des parties de traiteur ou de café que propose Mongérand.

— Rozat est un robinet d'eau tiède, dit Mongérand lorsque le grand blond refuse de le suivre au café; il n'a jamais plus chaud dans la canicule!... il a peur de se rendre malade... de se déranger en venant avec nous!... Parlez-moi de Charles! à la bonne heure! voilà un homme qui ne boude pas!... aussi tout le monde l'aime! c'est à qui l'aura!

M. Rozat ne se soucie pas d'aller avec Mongérand, parce qu'il sait qu'il est rare qu'avec lui les parties de plaisir ne sont point accompagnées de querelles; et comme il a remarqué le chagrin que cause à Léonie la conduite dissipée de son mari, il affecte devant la jeune épouse une sagesse qui n'est point dans le fond de son cœur.

— Que ces messieurs aillent courir, dit Rozat en restant avec sa femme et Léonie, cela ne me tente point... je ne sais pas quel plaisir on peut goûter à passer sa soirée dans les cafés!... on est si bien dans son ménage!... moi, j'ai toujours aimé ma maison... mes foyers!...

— Ah! madame, dit Léonie à madame Rozat, que vous êtes heureuse d'avoir un mari qui n'aime pas à sortir!

— Oh! oui... murmure madame Rozat en souriant avec amertume, je suis bien heureuse!... ça fait peur!...

Cependant M. Rozat n'emmène pas toujours sa femme; c'est surtout chez Charles qu'il préfère aller seul; il est presque certain que son ami n'y sera pas, et un tête-à-tête avec Léonie est très-agréable au grand blond, qui alors tâche de faire les mines les plus séduisantes, de prendre la voix la plus douce et de dire les choses les plus aimables. Mais tous ces soins, tous ces frais de séduction sont perdus avec Léonie : elle ne les remarque pas ou n'a pas l'air de s'en apercevoir. Cela étonne beaucoup Rozat, qui se croit très séduisant et ne présume pas qu'aucune femme puisse lui résister.

Un soir qu'il s'est rendu seul chez Charles, Rozat y trouve, comme d'ordinaire, Léonie sans autre compagnie que sa fille, qui est dans son

berceau. La jeune mère semble plus triste que de coutume, ses yeux sont rouges et humides; Rozat juge le moment favorable pour offrir des consolations.

— Charles est sorti? dit-il d'un air indifférent. — Oui, monsieur. — Oh! je ne pensais pas le rencontrer!... et ce n'est pas pour lui que je suis venu...•Mais il est bien rarement chez lui, Charles? — Hélas! oui...—En vérité, je ne comprends pas sa conduite!... avoir une femme jeune... belle... aimable... qui réunit tout pour plaire, et la laisser ainsi!... l'abandonner!... oh! c'est mal! c'est très-mal!... A votre place, madame, je me vengerais d'un homme qui ne sait pas apprécier vos charmes et le trésor qu'il possède.

— Me venger!... répond naïvement Léonie, et comment donc cela?..

Rozat rapproche sa chaise de celle de la jeune femme; il pense qu'une telle question provoque une déclaration et qu'on l'encourage à parler. Il sourit, il soupire, il regarde d'abord le pied de Léonie, puis sa main, puis ses genoux; il fait des yeux blancs comme s'il allait se trouver mal, et enfin il murmure :

— Vous me demandez comment?



M. Vanflouck.

— Mais oui, monsieur, car je n'ai pas du tout compris ce que vous avez voulu me dire.

— Vous n'avez pas compris?... les dames cependant comprennent à demi-mot! — Il paraît que j'ai l'esprit moins pénétrant que les autres. — Oh! vous l'avez parfait!... comme tout ce qui est réuni dans votre personne... vous êtes un assemblage de séductions.. — Mais, monsieur, vous ne répondez pas à ma question... — J'y rentre, au contraire, en vous disant que celui qui n'apprécie pas vos charmes est indigne de les posséder... que vous n'êtes pas faite pour vivre dans un continuel abandon... qu'il est d'autres hommes qui sauront vous adorer... vous encenser... que pour un tendre aveu de votre bouche de rose, je donnerais ma vie... que je ne puis plus cacher la flamme dévorante que vous avez fait naître en moi... que...

— Qu'osez-vous dire, monsieur? s'écrie Léonie en se levant et s'éloignant de Rozat. Est-ce bien à la femme de votre ami que vous tenez ce discours?...

— Et pourquoi pas?... si mon ami néglige sa femme, il me semble au contraire que c'est plutôt à moi qu'à d'autres qu'il appartient de lui offrir les hommages qu'elle mérite.

— Ah! monsieur!... et vous vous dites l'ami de Charles!... — Mais vous êtes une enfant!... vous n'envisagez pas bien les choses... D'abord, l'amour que vous m'inspirez est infiniment plus fort que l'amitié que j'ai pour lui... ensuite, quel tort ça lui ferait-il? Avec moi, vous ne pourriez craindre la plus légère indiscrétion... je vous idolâtrerais, je vous...

— Ah! c'en est trop, monsieur! je ne sais ce qui a pu vous rendre assez audacieux pour me tenir de tels discours; mais j'espère que c'est la dernière fois qu'ils me sont adressés! sans quoi je vous préviens, monsieur, que je ferais part à mon mari de vos sentiments pour moi; et, quoique vous trouviez cela tout naturel de la part d'un ami, je ne pense pas qu'il le prendra de même.

M. Rozat demeure interdit; il espérait que sa déclaration et ses roulements d'yeux produiraient un tout autre effet; il ne sait plus que dire. Au bout de quelques instants, il balbutie : — Madame... il est possible que le sentiment que j'éprouve m'ait emporté trop loin... mais vous ne seriez pas assez méchante pour...

— Non, monsieur; si, comme je l'espère, vous ne revenez jamais sur ce sujet, je saurai effacer de ma mémoire ce que vous m'avez dit ce soir... je vous promets de n'en conserver aucun souvenir.

Rozat se tait encore : Léonie n'a nulle envie de rompre le silence. L'ami de Charles prend son chapeau, et fait ses adieux en tâchant de cacher sous un sourire le dépit, la colère qui le dévorent. Léonie le salue poliment; puis, comme il faut toujours qu'une femme termine ses vengeances par un trait de malice, elle lui dit : — Vous voudrez bien, monsieur, dire mille choses aimables à madame votre épouse et l'embrasser pour moi.

— Je n'y manquerai pas, madame, répond Rozat d'une voix étouffée et en se cognant le nez contre la porte dans la précipitation qu'il met à s'en aller.

— Et voilà un homme que Charles croit son ami! se dit Léonie. Ah! je crains bien que la plupart de ceux avec lesquels il passe sa vie ne vaillent pas mieux que ce Rozat!... Et c'est pour être avec de tels hommes... c'est pour obtenir leur suffrage que Charles néglige son ménage, son commerce!... La vertu, le vrai bonheur ont donc bien peu de charmes!... O ma pauvre Laure! cet avenir brillant dont ton père te berce, est-ce ainsi qu'il le verra se réaliser!

Le lendemain de la soirée où M. Rozat lui a déclaré son amour, Léonie reçoit avis que deux lettres de change qu'elle a passées à un négociant n'ont point été acquittées, et que l'on va se présenter chez elle pour le remboursement. C'est huit mille francs qu'il faut payer le jour même; et, depuis longtemps, la caisse de Charles n'a point de réserves pour de pareils événements. Léonie court trouver son mari, qui s'amuse alors à remettre des cordes à son violon; elle lui présente la lettre qu'elle vient de recevoir en s'écriant : — Comment allons-nous faire?... nous n'avons pas cette somme!... Cependant il faut rembourser ces deux effets avant d'être payés de ceux qui nous les ont souscrits.

— Diable! dit Charles, est-ce que nous n'avons pas ces huit mille francs en caisse? — Il s'en faut bien!... Si tu examinais plus souvent nos livres, tu connaîtrais mieux notre situation... — Dame!... je ne peux pas toujours être cloué sur des livres, moi!... Voilà une mauvaise chanterelle... il y a des nœuds... je parie qu'elle cassera... — Mon ami, songe que c'est aujourd'hui même qu'on viendra pour le remboursement!... — J'entends bien... c'est aujourd'hui... Tiens!... crac!... Qu'est-ce que je t'avais dit?... Mauvaise chanterelle, ça ne peut pas monter! — Charles, je ne conçois rien à votre indifférence : il s'agit de l'honneur de votre signature... et vous ne m'écoutez pas! — Pardon, ma chère amie, je t'écoute et je t'entends; mais je ne vois pas la nécessité d'être tout de suite inquiet, désolé!... Eh! mon Dieu! je les trouverai, ces huit mille francs!... n'ai-je pas des amis?... je suis bien avec tout le monde, moi!... Je laisse ce violon, car je vois que cela t'impatiente... Je vais m'habiller et me mettre en course... Je gage que je ne serai pas longtemps à trouver la somme qu'il nous faut... et que d'ailleurs nous rendrons incessamment. — J'ai bien peur, Charles, que tu ne t'abuses sur les sentiments de ces gens qui se disent tes amis! — Bah! les hommes ne sont pas si méchants qu'on le croit... Et mes camarades de pension! penses-tu que je ne puisse pas compter sur eux? Justement, hier matin j'ai rencontré Rozat; il venait de toucher de l'argent au trésor... il est en fonds; je vais aller le trouver.

— Non, Charles, non, je t'en supplie! s'écrie Léonie en arrêtant son mari par le bras, ne t'adresse pas à M. Rozat!... cela me contrarierait... cela me ferait de la peine... — Pourquoi donc cela?... — Parce que je suis persuadée qu'il te refuserait. — Oh!... tu as toujours mauvaise opinion des personnes que j'aime!... Je suis sûr, moi, que Rozat ne me refusera pas... — Mais, au lieu d'emprunter à des étrangers, ne vaudrait-il pas mieux nous adresser à ta mère?... C'est elle qui ne nous refuserait pas!

— Je me garderai bien d'aller compter mon embarras à ma mère! cela me vaudrait des sermons... de la morale... il semble qu'on ne sache pas se conduire!... D'ailleurs, ma mère n'a probablement pas cette somme; elle m'a donné ce qui me revenait de mon père, et n'a gardé que de quoi vivre honorablement, mais pas assez pour faire des économies. Décidément, je vais aller chez Rozat....

Léonie tient toujours le bras de son mari; elle ne peut supporter l'idée qu'il aille demander un service à celui qui, la veille, voulait séduire sa femme; elle ne sait comment empêcher cette démarche, car elle ne voudrait pas cependant trahir le silence qu'elle a promis de garder.

— Laisse-moi donc partir, Léonie! — C'est que... cela me ferait vraiment beaucoup de chagrin si tu allais emprunter à ces personnes-là!... c'est peut-être une petitesse de ma part!... mais ils nous croient riches... à notre aise du moins... et tu vas leur apprendre le contraire!

— Est-ce que dans le commerce on ne peut pas se trouver gêné? — Si fait... mais je connais madame Rozat; elle dira : M. Darvillé ferait bien mieux de ne point acheter à sa femme de si belles boucles d'oreilles et de garder de quoi rembourser ses lettres de change!... — Ah! tu crois qu'elle dirait cela?...

Cette observation fait réfléchir Charles; il s'arrête, il semble hésiter; en ce moment Mongérand entre dans la pièce où sont les deux époux.

— Eh bien! qu'est-ce que nous avons donc ce matin?... je vous trouve à tous deux du sombre dans la physionomie... Madame est encore plus sérieuse que de coutume, et toi-même, Charles, tu as l'air vexé... est-ce qu'il y a eu des querelles dans le ménage?



La famille Brinquet qui a été dans le Nord.

— Oh! non, monsieur, dit Léonie, nous n'avons jamais de querelles! — A la bonne heure! sacrebleu! car j'aime la paix chez mes amis comme ailleurs. — Tiens, Mongérand, je vais te dire ce qui nous tourmente un peu, c'est que nous avons huit mille francs à rembourser aujourd'hui même, et cette somme nous manque... — Eh bien! n'as-tu pas des amis? — Si fait!... c'est ce que je disais à ma femme, et quand tu es arrivé, j'allais aller chez Rozat le prier de me prêter... — Chez Rozat!.... je crois que ça fait un drôle de prêteur! Avant que j'eusse hérité, il n'a jamais voulu me prêter cent francs, sous prétexte que ça m'embarrasserait pour les lui rendre; mais une fois que j'ai eu de l'argent, oh! alors il m'a offert sa bourse!... Et d'ailleurs, pourquoi donc t'adressais-tu à Rozat de préférence à moi?... il me semble que je suis pour le moins autant ton ami que lui... — Mais, Mongérand, je ne savais pas si... — Si j'avais des fonds... Oh! je n'ai pas encore tout mangé!... je crois qu'il me reste huit ou neuf mille francs... Quand je n'aurai plus rien, je penserai à en gagner d'autres... Voyons, combien te faut-il?... huit mille francs? — Oui. — Attends-moi vingt minutes, je prends un cabriolet... je dis qu'on nous ouvre des huîtres chez l'ami du coin... et je suis de retour.

Mongérand est parti avant même qu'on lui ait répondu, et les vingt minutes ne sont pas écoulées lorsqu'il revient avec l'argent, qu'il met sur le bureau, en disant à Charles : — Tu as ton affaire, tu es tranquille, allons déjeuner!

— Mon ami, je n'oublierai jamais ce service, dit Charles en pressant la main de Mongérand. — Allons donc!... n'est-ce pas tout naturel!... Viens déjeuner!.... — Mais mon mari ne vous a pas donné de reçu, dit Léonie... Attendez!... ce ne sera pas long... — Un reçu!... est-ce que vous vous fichez de moi!... est-ce que vous êtes des voleurs l'un ou l'autre!... Non, non, jamais de reçu entre amis, c'est inutile... En route, Charles!

Charles va embrasser sa femme et lui dit à l'oreille : — Croiras-tu que celui-là soit mon ami à présent?

Sa femme ne répond rien, mais elle soupire et se dit en elle-même : — Hélas! c'est peut-être un malheur de lui avoir des obligations!...

Chapitre XII. — Une Partie d'un autre genre.

Léonie fait en sorte que son mari ne soit pas longtemps débiteur de Mongérand; mais en acquittant sa dette, Charles n'en conserve pas moins de reconnaissance pour son ami. La manière dont celui-ci lui a rendu service, la confiance qu'il lui a témoignée ont encore augmenté l'amitié que Charles portait à son camarade d'enfance; et le moindre mot dit contre Mongérand serait fort mal reçu par l'époux de Léonie.

Le résultat de cet événement est de rendre Charles encore moins sédentaire, car il ne peut plus refuser une partie, un dîner, une promenade que lui propose Mongérand; il déjeunerait trois fois au risque de se rendre malade, plutôt que de ne point accepter la côtelette ou les huîtres que Mongérand lui offre; et c'est en cela surtout qu'on reconnaît un bon enfant : c'est qu'il mange toujours, lors même qu'il n'a plus faim; c'est qu'il boit encore, quand même il se sentirait déjà étourdi; c'est qu'il se promènera, alors qu'il sera las, ou restera à s'enfumer dans une tabagie, quand il aurait envie de se promener; c'est enfin qu'il montera à cheval, sans savoir s'y tenir, et jouera à se rompre le cou, tout cela afin de pouvoir dire, en mettant avec un certain orgueil ses mains dans ses poches : — Oh! moi, je fais tout ce qu'on veut!

Léonie avait donc eu raison de soupirer en recevant un service de Mongérand, quoiqu'elle rendît justice à son obligeance; mais Léonie prévoyait que ce service lui coûterait cher, et elle ne se trompait pas!... il est malheureux de devoir de la reconnaissance à quelqu'un que l'on n'estime pas; et Léonie ne peut pas estimer celui qui chaque jour entraîne Charles loin de chez lui, et lui fait entièrement négliger ses affaires.



— Que diable fais-tu donc ce matin? dit Mongérand. On nous attend là-bas; il y a des huîtres d'ouvertes!...

Cependant Charles devrait plus que jamais songer à l'avenir; sa femme porte encore dans son sein un gage de sa tendresse; il a reçu cette nouvelle avec une extrême joie, il a embrassé sa femme en s'écriant :

— Ce sera un garçon! j'en suis certain!... Oh! je serai enchanté d'avoir un garçon!... Je lui donnerai tous les maîtres d'agrément... Je veux qu'il reçoive une éducation magnifique! Oh! tu verras, Léonie, comme je l'élèverai bien!

— Mon ami, pour l'élever bien, pour lui donner tous les maîtres, pense d'abord qu'il faut être à notre aise; nous avons déjà une fille,

cela va nous faire deux enfants... Charles, n'est-ce pas le cas de songer sérieusement à faire prospérer notre commerce?...

— Mais j'y songe aussi, je t'assure. — On ne s'en douterait pas! tu n'es jamais chez toi!... tu ne regardes pas tes livres!... — Je sais que tu les tiens très-bien; je m'en rapporte à toi. — Je ne puis tout faire!... et dans quelque temps je pourrai encore moins veiller à mon bureau... — Oh! lorsque ta grossesse avancera, je te remplacerai... je travaillerai pour deux... — Tu me dis cela depuis si longtemps!... — Ce n'est pas ma faute, si l'on me dérange! — tu pourrais bien ne pas accepter toutes les invitations qu'on te fait... — Il y a des gens qui se fâchent quand on n'accepte pas leurs politesses... — Mais avec Mongérand, tu ne dois pas avoir besoin de te gêner... Tu dois être sans façon avec lui. — Je le suis aussi. — Eh bien! hier tu étais sorti pour un instant, à ce que tu m'avais dit, et tu n'es rentré qu'à minuit! — C'est qu'on m'a fait faire le quatrième dans une partie de domino qui n'a pas fini! — Tu aimes donc bien le domino, mon ami? — Pas du tout! c'est un jeu qui m'ennuie beaucoup au contraire. — Et tu y joues toute la soirée!... — Pour faire plaisir aux amis avec qui j'étais. — Et tu ne peux pas rentrer de bonne heure pour faire plaisir à ta femme!...

Depuis que sa déclaration a été si mal reçue, M. Rozat va moins souvent chez Charles, et lorsqu'il se trouve seul avec Léonie, il affecte un air mélancolique, lève les yeux au ciel, ou les tient fixés sur la terre, et semble étouffer ses soupirs; mais comme il n'a plus dit un mot de ce que Léonie ne veut pas entendre, celle-ci a traité M. Rozat comme par le passé, c'est-à-dire avec la plus complète indifférence, et ce n'est pas ce qui dépite le moins le beau blond; car il y a des hommes qui ne peuvent supporter l'indifférence d'une femme à laquelle ils ont voulu plaire; ils préféreraient voir dans ses yeux la haine, la colère, à cette politesse glaciale qui ne permet pas même de se fâcher. Il y en a d'autres, plus philosophes, qui prennent leur parti, et au bout de quelque temps sont tout surpris eux-mêmes en se souvenant qu'ils ont été amoureux de cette personne-là.

Léonie avance dans sa grossesse, et Charles ne tient pas les promesses qu'il lui a faites. La jeune femme se plaint quelquefois, mais on s'ennuie d'adresser des prières à quelqu'un qui ne les écoute pas. C'est en embrassant sa petite Laure, en la pressant dans ses bras, que Léonie tâche de se distraire de ses inquiétudes, de ses peines. La petite fille a deux ans passés; elle peut répondre à sa mère, qui se dit en la berçant sur ses genoux : — Celle-ci, je l'espère, sera mon amie, ma compagne fidèle; ce n'est pas loin de moi qu'elle ira chercher le bonheur.

La négligence de Charles lui a fait perdre la confiance de plusieurs de ses correspondants : un jour que Léonie, plus triste encore que de coutume, verse des larmes en pressant sa fille dans ses bras, madame Darvillé se présente devant elle.

Depuis quelque temps la mère de Charles ne sortait plus que fort peu; sa santé étant devenue mauvaise, elle quittait rarement sa demeure, où quelques amis lui tenaient compagnie. Elle se plaignait de ne voir son fils et sa femme que de loin à loin, mais elle pensait que le soin de leur maison la privait de leur visite.

— Me voici, dit madame Darvillé en allant embrasser sa bru; — vous ne venez pas, il faut bien que je vienne, quoique je ne sois pas très-bien portante. Voyons cette petite fille, que je l'embrasse... Oh! que nous sommes jolie!... Ma bru, vous la couvrez trop... elle étouffe, cette petite... il ne faut pas mettre tant de choses à un enfant... — Maman... voyez donc comment elle a déjà de beaux cheveux...— Oui, oui, elle est fort gentille... elle ressemble à mon fils... mais il ne faut pas tant la vêtir... A propos de mon fils! pourquoi donc ne vient-il pas me dire bonjour?... est-ce qu'il n'est pas à son bureau?... — Non... il n'est pas là en ce moment. — Et où donc va-t-il à l'heure qu'il est?... vous ne pouvez pas toujours être au magasin, vous; votre état demande du repos... vous semblez fatiguée!... vos yeux sont bien rouges!... Eh! mon Dieu! que se passe-t-il donc ici?... est-ce que vous avez pleuré, ma chère amie? — Mais non... maman... je vous assure que... — Je vous dis, moi, que vous avez pleuré!... Charles vous aurait-il causé du chagrin? voyons! contez-moi cela... Est-ce que mon fils ne vous aime plus? — Oh! si... grâce au ciel, il m'aime toujours!... Ah! s'il ne m'aimait plus! c'est alors que je n'aurais plus de courage, que je serais bien malheureuse!... — Eh bien! qui vous fait donc pleurer alors? Léonie, songez que je suis aussi votre mère; contez-moi vos petits chagrins.

Pressée par sa belle-mère, Léonie lui laisse connaître une partie de ses inquiétudes, en ayant soin cependant de montrer Charles comme entraîné malgré lui, et en cherchant elle-même à pallier ses torts; mais madame Darvillé, qui croyait son fils tout occupé de son commerce, devient fort irritée contre lui; elle est très-mécontente surtout qu'il fasse sa société de Mongérand.

— Ce Mongérand est un mauvais sujet! un vaurien! j'en suis certaine, s'écrie madame Darvillé; à la pension il faisait toujours naître des disputes, des batailles; il a été cause que mon fils est revenu trois fois le dimanche avec de grosses bosses à la tête!... je n'ai jamais pu souffrir ce garçon-là!... j'avais dit à Charles de ne point le revoir, de fuir sa société... mais on ne veut pas écouter sa mère... on aime mieux faire des sottises.

Léonie cherche à calmer sa belle-mère, lorsque Charles rentre tout à coup, et reste un peu surpris en apercevant sa mère.

— Vous ne m'attendiez pas, mon fils! dit madame Darvillé d'un air sévère. Mais il faut bien que je vienne vous voir, puisque vos grandes occupations ne vous laissent plus le temps de venir chez moi... puisque vous ne pouvez plus quitter votre ami Mongérand.

Charles ne répond rien, mais sa figure se rembrunit; Léonie est bien fâchée d'avoir conté ses peines à sa belle-mère; celle-ci continue:

— Je l'avoue, mon fils, j'excusais votre négligence à mon égard, parce que je vous croyais tout entier à vos affaires, à votre commerce... mais, loin de là, j'apprends que vous n'êtes presque jamais chez vous, que vous laissez là votre femme, votre enfant, votre maison... Ah! Charles, c'est mal, très-mal!... Vous n'avez jamais su résister à une partie de plaisir... mais je croyais qu'en vous mariant vous seriez plus sage. — Ma mère, je ne sais pas pourquoi vous me dites tout cela!... si ma femme avait à se plaindre de ma conduite... il me semble que c'est d'abord à moi qu'elle aurait dû adresser ses reproches!

— Mais non, mon ami, je ne me suis pas plainte de toi, répond Léonie en portant son mouchoir sur ses yeux; j'ai seulement parlé de tes connaissances qui te dérangent quelquefois.

— Votre femme ne voulait rien me dire, reprend madame Darvillé, mais croyez-vous que je n'ai pas vu ses yeux rouges et humides... que je n'ai pas lu au fond de son âme... Elle est trop bonne peut-être, c'est là son seul défaut... elle ne se plaint pas... mais c'est moi qui me plains... vous n'êtes point chez vous... vous ne venez jamais chez moi... et vous allez avec un Mongérand... — Je sais, ma mère, que vous n'aimez pas Mongérand, que vous avez je ne sais quelle prévention contre lui... mais elle est fort mal fondée; Mongérand est mon sincère ami, il m'en a donné des preuves... Il m'a ouvert sa bourse lorsque je me suis trouvé gêné... ma femme aurait dû se rappeler cela avant de chercher à vous aigrir encore contre lui.

— Votre femme ne m'a point dit que vous aviez eu besoin d'argent; elle aurait craint sans doute de m'affliger en m'apprenant le mauvais état de vos affaires... après trois ans d'établissement!... Ah! mon fils, ce n'est point ainsi que M. Formerey dirigeait sa maison!... Je vous le répète, ce n'est point en passant vos journées dehors, en fréquentant des piliers de cafés et d'estaminets, que vous gérerez bien votre commerce... il faut travailler... et il faut surtout empêcher que votre petite femme ne se fatigue et ne se rende malade en voulant vous remplacer. Je pense, mon fils, que vous allez vous ranger, être plus sédentaire... sans quoi je serais forcée de me fâcher aussi avec vous... et j'espère que vous tenez encore à l'amitié de votre mère.

Après avoir dit ces mots, madame Darvillé embrasse Léonie, sa petite fille, et sort en disant à Charles : — Je saurai, mon fils, si vous avez profité de mes conseils.

La maman est partie; Léonie tient toujours sa fille dans ses bras; elle n'ose parler; elle regarde son mari à la dérobée, et craint de voir de la colère dans ses yeux. Charles semble en effet de fort mauvaise humeur; il reste quelques minutes pensif, puis après s'être écrié : — Voilà une scène dont je me souviendrai! il reprend son chapeau et sort vivement de chez lui.

Charles se rend au café où il a l'habitude de trouver Mongérand, mais celui-ci n'y est point; il n'y a là que Vanflouck, qui est à son troisième verre d'absinthe, et qui crie à Charles :

— Venez donc vous mettre près de moi, mon cher Darvillé; j'attends deux compatriotes avec lesquels je dîne... vous serez des nôtres... nous allons faire un domino en les attendant... et nous parlerons d'affaires...

Charles ne se sent pas disposé à jouer aux dominos, il a besoin de se distraire, d'épancher sa bile, et le jeu qu'on lui propose ne le séduit pas; il prétexte des affaires, et sort sans écouter Vanflouck qui lui crie : — Je vous rends dix points, et je vous donne toujours la pose...

Charles se promène depuis quelques instants dans le jardin du Palais-Royal, lorsque Rozat vient lui prendre le bras :

— Bonjour, mon excellent ami... que faites-vous ici?... attendez-vous quelqu'un? — Non, je me promène pour me distraire... j'ai été si contrarié aujourd'hui!... — Contrarié!... par qui donc? — C'est ma femme qui se plaint à ma mère que je néglige mes affaires!... c'est ma mère qui me fait une semonce!... — Oh! je comprends!... Ne me parlez pas d'une femme qui se plaint à sa belle-mère!... ce sont alors des scènes qui n'en finissent plus!... c'est pitoyable!... Ma femme avait un petit oncle auquel, dans les commencements de notre mariage, elle allait aussi rapporter ce que je faisais. Un jour le petit oncle voulut me faire des remontrances... me tracer la conduite que je devais tenir... je le pris par les oreilles et le mis sur-le-champ à la porte, pour lui apprendre à se mêler de mon ménage... — Comment, vous mîtes votre oncle à la porte?... — Oui, mon ami. Oh! je suis terrible quand on veut attaquer mes droits!... ma femme ne voit pas une seule personne de sa famille... j'ai eu soin de la brouiller avec tous ses parents; ils lui donnaient de mauvais conseils. Depuis que j'ai pris ce parti, madame Rozat et moi nous vivons comme des tourtereaux : vous en avez été témoin vous-même. — Oui; oh! vous faites un ménage charmant; ma femme est douce aussi... mais... — Mais je crois qu'elle se mêle trop de vos affaires... ce qui a de graves inconvénients... Tenez, voici Mongérand; je gage qu'il vous parlera comme moi.

Mongérand s'avançait en effet vers ses amis, il frappe sur le bras de Charles, tandis que Rozat continue d'un air patelin : — Viens, mon cher Mongérand, viens m'aider à distraire notre bon Charles, qui a du chagrin aujourd'hui, parce que sa femme lui fait des scènes... se plaint à sa mère... à ses parents... — Eh! non, non; ce n'est rien, dit Charles; je ne veux pas vous ennuyer de tout cela!

— Qu'est-ce? dit Mongérand, des querelles de ménage? oh! belles fadaises!... quand une femme crie, on prend son chapeau et on file. Quand on revient, si elle crie encore, on lui dit : Tendre amie, je vais être pendant un mois avec toi comme une statue de marbre... Cette menace-là l'effraie toujours, et elle se tait.

— Il paraît cependant que tu n'as pas su avec cela empêcher ta femme de crier, toi, dit Rozat d'un air gouailleur.

— Ah! ce n'est pas étonnant!... pendant que je faisais la statue avec elle, elle jouait des scènes très-animées avec d'autres; alors, nécessairement, mon procédé devenait illusoire : mais fais-moi le plaisir de ne plus me parler de ma femme, toi, Rozat; depuis que je suis revenu à Paris, je me crois garçon, et je n'aime pas qu'on me fasse souvenir du contraire. Je vous dirai donc, mes petits guerriers, que j'ai pour aujourd'hui la plus jolie partie... aux oiseaux enfin... Parbleu, Charles, si tu veux en être, je te réponds que tu te distrairas et que nous rirons...

— Qu'est-ce que c'est donc que cette partie? demande Rozat. — Oh! ça ne te regarde pas, toi, robinet d'eau tiède; il s'agit de femmes... et de femmes un peu soignées!... tu comprends que tu pourrais te perdre dans notre société!...

— Comment!... pourquoi donc me dis-tu cela? s'écrie Rozat, qui en entendant parler de femmes a ouvert ses narines comme s'il voulait respirer le Palais-Royal.

— Parce que toutes les fois que nous allons au café ou chez le traiteur avec Charles, tu refuses de nous accompagner... — Je n'ai pas toujours le temps... mais quand il est question de femmes, oh! je ne recule jamais!... — C'est vrai, tu as l'air de t'animer... Et toi, Charles, qu'est-ce que tu dis de ma proposition?...

Charles semble indécis, il murmure : — Mais... je ne connais pas ces dames!....

— Oh! tu feras vite connaissance!... — Voyons d'abord, quelles femmes est-ce? dit Rozat.

— Je te dis que ce sont des femmes distinguées... d'un bon genre; il y en a une que je ne connais pas, mais l'autre est une certaine brune piquante... potelée... et inflammable... ah! comme du gaz... j'en sais quelque chose, elle a été six mois ma maîtresse avant mon départ pour Lyon; je l'ai rencontrée hier dans la rue du Sentier, mise comme une duchesse!... le cachemire.... le chapeau historié!... superbe enfin; je l'aborde, elle me revoit comme un ancien ami pour qui on a toujours un fonds d'attachement : je lui demande la permission d'aller la voir, mais pour le moment elle ne reçoit personne, à cause d'un certain Anglais qui est jaloux comme un Turc; je lui dis : Douce amie, je conçois vos égards pour milord, mais ne peut-on se revoir ailleurs? Alors elle me répond qu'elle doit aller dîner aujourd'hui avec une de ses cousines; mais que si je veux leur donner à dîner à elles deux, elle se charge d'amener sa parente : j'accepte, comme de raison, et aujourd'hui à cinq heures je trouverai ces dames aux Tuileries... devant le *Spartacus*.

— Et tu ne connais pas l'autre? dit Rozat, tu ne sais pas si elle est jolie? — Madame Stéphano, c'est le nom de mon ancienne amie, m'a dit que sa cousine était charmante... — Eh bien! mais alors ça me va! moi... je suis du dîner... je ne demande pas mieux!... — Et toi, Charles?

— Moi... c'est que je ne sais pas... dîner avec des femmes!... si la mienne venait à savoir cela! — Oh! oh! oh! est-il innocent!... est-il bon enfant!... il a peur d'avoir le fouet... — Non, mais... — Ah çà! écoute, Charles, est-ce que tu penses bonnement que ta femme croit que tu lui es fidèle! — Oui, sans doute elle le croit, et elle a raison de le croire... — Ah! ah! ah!... farceur, j'ai trop bonne opinion de toi pour t'écouter... Est-ce qu'il y a des maris fidèles à leurs femmes?... — Non, dit Rozat, ce serait plus difficile à trouver que du trèfle à quatre feuilles! — Vois-tu, Charles! on aime sa femme... c'est bien... c'est juste... tu sais que je suis pour les procédés et que je ne te donnerai jamais de mauvais conseils, mais cela n'empêche pas les distractions de l'esprit et du cœur. D'ailleurs, je ne dis pas que tu vas tout de suite prendre une de ces dames pour maîtresse... elles ne voudraient peut-être pas de toi. Je te dis que nous allons faire un dîner aimable et gracieux, et je te propose d'en être : voilà tout... — Eh bien! j'accepte... — Allons donc, tu te fais bien tirer l'oreille pour être heureux!... Ah çà, Mongérand, tu sais que je t'ai dit que j'en voulais être aussi. — Viens... oh! j'emmène qui je veux!... Héloïse ne le trouvera pas mauvais... — C'est madame Stéphano qui se nomme Héloïse? — Oui, beau blond. — C'est dommage qu'elle ne mène pas deux cousines avec elle... nous aurions eu chacun une beauté à encenser. — Oui, mais elle n'en amènera qu'une. Au reste, que cela ne vous afflige pas, mes enfants, je ne suis plus amoureux d'Héloïse, moi, et si elle plaît à l'un de vous, je lui permets d'attaquer la place... je crois que c'est ce qui s'appelle s'immoler pour ses amis! — Oh! tu n'auras pas besoin de me faire de sacrifice, dit Charles, je n'ai pas l'intention de faire la conquête de ces dames. — Tu n'as pas l'intention... est-ce qu'on peut répondre de ce qu'on fera?... il n'y a rien de bête comme un homme qui répond de sa sagesse!... — C'est vrai! dit Rozat; quant à moi, j'ai beaucoup d'intentions... je vais faire quelques courses; où est le rendez-vous, messieurs?... — Là... à ce café, où nous allons jouer au billard avec Charles jusqu'à cinq heures. — Bien! je ne me ferai pas attendre.

Rozat est éloigné; Mongérand emmène Charles au billard; celui-ci joue de travers, parce que l'idée de dîner avec des femmes lui cause une certaine émotion, où se mêle souvent le souvenir de Léonie; enfin le temps s'écoule, Rozat revient un moment avant cinq heures; Mongérand part d'un éclat de rire en l'examinant.

— Ah! Charles!... regarde donc beau blond!... ce n'est pas sans intention qu'il nous a quittés!... vois quelle tenue!... l'habit neuf!... le pantalon serré du genou, et je crois, Dieu me pardonne, qu'il s'est fait des accroche-cœurs! — Messieurs, j'ai pensé que pour dîner avec des dames, il fallait être un peu habillé... voilà tout...

— Mais moi je suis en redingote, en cravate noire, dit Charles, je devrais peut-être être en habit... — Ah! ah!... savez-vous que vous me faites l'effet de deux conscrits! l'un avec sa toilette, l'autre avec sa peur d'être mal!... Est-ce que des hommes comme nous ne sont pas toujours bien!... la redingote la plus simple, quand elle est portée d'une certaine façon, suffit à l'homme séduisant pour se faire adorer... Allons, messieurs, revenez à une plus noble idée de vous-mêmes, et ne laissons pas ces dames moisir devant le Spartacus.

On se met en route pour les Tuileries : en chemin Mongérand rit encore de Rozat, qui est imprégné d'eau de miel et d'huile antique. On arrive au rendez-vous, où il n'y a personne.

— Si elles ne sont pas venues dans dix minutes, nous irons dîner sans elles, dit Mongérand, il ne faut pas habituer les femmes à être attendues. — Mais ce serait fort désagréable de dîner sans elles, dit Rozat en jetant un coup d'œil de satisfaction sur sa personne. — Chut! messieurs... il n'y a rien à dire... j'aperçois ces dames... je vais au-devant d'elles.

Deux femmes s'avançaient par la grande allée : l'une, de trente ans environ, est grasse, brune, et dandine avec un peu trop d'affection deux hanches très-découplées; sa figure est vive, animée, ses yeux noirs ont beaucoup d'éclat; l'ensemble de ses traits n'est pas distingué, mais il y a dans sa physionomie cette expression qui plaît toujours aux hommes, surtout dans une femme dont ils ne veulent faire qu'une maîtresse. Les deux compagnons de Mongérand ont déjà deviné que c'est madame Stéphano. Cette dame a une robe de satin noir, un peu chiffonnée, un beau châle, un chapeau à plumes et un gros bouquet à la main.

L'autre femme est plus jeune; sa taille plus élevée est élégante; sa figure pâle est plus distinguée : c'est une blonde aux yeux bleus : son front ne brille point de la candeur d'une vierge, mais il y a dans son regard quelque chose de dédaigneux qui joue presque la fierté. Elle a une robe de soie de couleur tendre, un chapeau simple, mais de meilleur goût que celui de madame Stéphano; enfin, elle porte aussi un gros bouquet à la main.

Pendant que Mongérand va au-devant de ces dames, Rozat et Charles les examinent. — Elles sont, ma foi, fort jolies toutes deux! dit Rozat en remontant sa bretelle pour effacer un pli de son pantalon.

— Oui, elles sont bien... mais j'aimerais mieux la grande... — La grande est jolie... L'autre est plus grasse... J'aime les femmes grasses, moi. — Il me semble que la vôtre est maigre cependant? — Raison de plus : au total, elles sont toutes deux fort séduisantes... Ce diable de Mongérand, il a de charmantes connaissances!... Ah! elles approchent... Avançons aussi.

— Mesdames, dit Mongérand, voilà mes deux amis... qui, comme je vous le disais, ont demandé la faveur de dîner avec nous, et je la leur ai accordée, parce que ce sont de francs mauvais sujets comme moi... Voici d'abord Beau-Blond, dit Rozat, qui a pris un bain d'eau de senteur avant de se présenter.

— Ah! Mongérand!... de grâce... Il est bien méchant, n'est-ce pas, mesdames? mais je lui pardonne ces plaisanteries en faveur du plaisir qu'il me procure en ce moment.

— Très-joli! dit Mongérand. Oh! c'est M. madrigal!... Quant à Charles que voici, je vous le donne pour un excellent garçon... et qui a beaucoup d'esprit, sans que ça paraisse!... surtout quand il ne pense pas à ses affaires de commerce... car c'est un homme terrible; il ne songe qu'à gagner de l'argent.

Pendant que Mongérand parle, madame Stéphano n'est occupée qu'à regarder, d'un air inquiet, à droite, à gauche, derrière elle. Enfin, elle dit à demi-voix à Mongérand : — Ne restons pas ici plus longtemps... j'ai peur des rencontres. — Ah! j'entends, on voit parfois des Anglais dans ce jardin!... Allons, messieurs!... le bras aux dames, et au pas redoublé!... Allons rue de Rivoli, il y a des traiteurs où l'on est bien, et c'est tout près.

Rozat, qui se trouve près de madame Stéphano, lui offre son bras; tandis que Charles présente le sien, presque avec timidité, à la cousine. Ces dames se pendent au bras de ces messieurs, comme si elles prenaient celui de leur bonne, et on s'achemine vers la rue de Rivoli.

Mongérand se fait donner un petit salon, il se charge de faire la carte du dîner, et dit à ses amis :

— Messieurs, amusez ces dames pendant que je m'occupe de vous bien traiter.

Ces dames ont encore un air sérieux et presque pincé qui déconcerte beaucoup Rozat; il va de l'une à l'autre, cherche sur laquelle ses compliments et sa figure feront le plus d'effet. Charles ne dit rien; mais il trouve la grande blonde fort de son goût, et c'est sur elle qu'il dirige de préférence ses œillades.

— Eh bien ! mes amours, il me semble que vous riez bien en dedans ! dit Mongérand après avoir fait la carte. Allons, sacrebleu ! égayons-nous un peu, ou je me fâche, moi ! Héloïse, ici tu n'as plus peur de ton Anglais, j'espère ?

— Ah ! Mongérand !... est-il bavard ! est-il indiscret !... — Pardon, noble dame... j'aurais dû peut-être ne pas vous tutoyer, pour le *décorum*... mais alors il fallait donc me prévenir !...

— Ah ! savez-vous que vous êtes bien caustique aujourd'hui !... — Oui, dit Rozat, il est très-caustique... très-railleur !... — Ah ! beau blond, c'est que je ne sais pas comme toi faire des yeux mourants, il faut que je me retire sur autre chose. Voilà donc l'aimable cousine !... elle est très-bien !... et je voudrais avoir le droit de la tutoyer aussi, moi !...

Ces dames se regardent, la cousine a fait d'abord son air dédaigneux, mais enfin elle prend le parti de rire avec Héloïse, qui lui dit :

— Ma chère Héléna, il faut excuser Mongérand, c'est un fou ! il dit tout ce qui lui passe par la tête !... — C'est ce que je vois ! — Oui, mesdames, et j'espère que mes deux amis voudront bien aussi se mettre en train, car, sacredié, ils ne me font pas honneur jusqu'à présent... Mais voilà le dîner, cela va les dérouiller.

On se met à table. Charles est près de la belle Héléna, Rozat est entre les deux cousines : Mongérand sert, parle, rit, jure, et se donne beaucoup de mal pour animer ses convives. Les deux dames semblent se tenir sur la réserve. Charles ne sait comment il doit traiter sa voisine; tantôt il a envie de prendre un ton familier, mais une petite mine dédaigneuse d'Héléna lui fait craindre de l'avoir fâchée, et il reprend un air respectueux, qui fait alors sourire la belle cousine. Quant à Rozat, il a eu le malheur de répandre du potage sur son gilet, et cet événement l'a consterné.

Mongérand fait circuler du madère, qu'il sait être le vin favori de madame Stéphano. Héléna fait des façons pour en accepter, mais les instances d'Héloïse la décident. Le madère rend Charles moins timide, Héléna moins sérieuse, Héloïse plus bavarde et Mongérand plus bruyant. Rozat lui-même finit par oublier la tache de son gilet; il cherche le pied de la grosse brune pour mettre le sien dessus; à force de chercher, il pense avoir trouvé; il allonge sa jambe, appuie, et Mongérand se met à jurer comme un damné en s'écriant :

— Que la peste étouffe l'animal ! Je parie que c'est Rozat !... il cherchait le pied d'Héloïse, et il écrase mes cors... Ecoute, beau blond, fais ta cour à madame par-dessus la table, on te le permet, mais tiens-toi tranquille par-dessous, parce que tu ferais quelque malheur.

Cet incident fait beaucoup rire ces dames. Rozat se détermine à ne plus cacher son penchant pour madame Stéphano; il l'attaque avec ses yeux, ses genoux et ses mains; la piquante Héloïse, tout en répondant à Héléna, en riant avec Mongérand, dit de temps à autre à Rozat : — Mais, monsieur, reculez donc votre genou, je vous en prie !... ne mettez pas vos mains sur moi, vous me chiffonnez !...

— Rozat, si tu n'es pas sage, je vais te faire dîner à la petite table, dit Mongérand; comment, nous ne sommes pas encore au dessert et tu ne peux déjà plus te tenir !... Vois Charles; quelle conduite ! il boit, il mange, il fait sa cour, et ça ne paraît pas.

Charles est en effet devenu plus hardi, il a hasardé quelques compliments, quelques demi-déclarations; Héléna a bien voulu prendre la peine de regarder son voisin, elle s'est aperçue qu'il est joli garçon, son air dédaigneux a fait place à quelque chose de plus aimable. Le dessert qui arrive avec le champagne, achève de mettre tout le monde de bonne humeur, et madame Stéphano, qui a de la prétention à avoir une jolie voix, dit : — Je vais vous chanter *la petite Cendrillon !* c'est ancien, mais c'est toujours joli.

Au second couplet, Mongérand s'écrie : — Que le diable emporte ta petite Cendrillon !... c'est toujours la même rengaine !... c'est endormant !... j'aimerais mieux Fanfan la Tulipe !...

— Ah ! Mongérand, laissez-moi chanter ma romance !... qu'est-ce que cela vous fait ?... Ce n'est pas aimable ce que vous me dites là !...

Et madame Stéphano a déjà des larmes dans les yeux, parce qu'elle devient toujours fort sensible au dessert.

— Ne l'écoutez pas, femme adorable, dit Rozat en palpant le genou d'Héloïse; chantez encore, chantez toujours... je voudrais qu'il y eût quarante couplets, pour vous entendre plus longtemps... — Vous êtes trop galant... Retirez votre main, je vous en prie... — Quel mal d'avoir ma main là ?... — Comment quel mal !... par exemple !... Ah ! monsieur, finissez, je vous prie ! — Rozat, qu'est-ce que tu fais donc ?... est-ce que tu veux te cacher sous la table ?... — Non... c'est ma serviette que je cherchais. — Et *voilà pourquoi l'on m'appelle la petite Cendrillon.*

— Madame ne chante pas ? dit Charles à Héléna. — Pardonnez-moi; mais jamais je ne chante sans accompagnement... je suis habituée à avoir mon piano; et chanter sans musique, c'est trop nu ! — Eh bien ! belle cousine, dit Mongérand, nous pouvons vous accompagner avec nos manches de couteaux, que nous frapperons sur la table. — Bien obligé !... ce serait trop harmonieux. — Héléna fait un peu son embarras, parce qu'elle a une voix à roulades... elle a dû entrer aux Bouffes, elle a pris des leçons de *Bandini*, n'est-ce pas ? — De *Bordogni*, ma chère !... — Ah ! oui... je m'embrouille avec ces noms italiens... Mongérand, redonne-moi du madère, je le préfère au champagne. — Je le veux bien, mais à condition que tu ne chanteras plus que *tu es modeste et soumise, et que le monde te voit fort peu...* ça ne te va pas du tout, cette romance-là !... — Ah ! qu'il est méchant !... il aime à me taquiner !... Monsieur, ôtez donc votre main, je vous en prie !... — Vous êtes ravissante... ah ! chantez-moi encore Cendrillon... — Oui, je le veux bien... mais laissez mon genou... — Auprès de vous peut-on être sage ?... vous me transportez dans les cieux !... — Ne me pincez pas alors !... — Je n'ai jamais vu des yeux aussi délicieux que les vôtres !... — Et *voilà pourquoi l'on m'appelle la petite Cendrillon...*

— Ah ! oui-dà... tu y tiens ! dit Mongérand, et il se met alors à chanter à tue-tête : *Quand on va boire à l'Écu*. Cela couvre la voix de madame Stéphano, qui se met à pleurer. Rozat ne sait que faire pour consoler la sensible Héloïse; Charles tient tendrement la main d'Héléna, sans s'occuper de ce que font les autres, car la belle cousine a remplacé son air dédaigneux par quelque chose de langoureux qui lui va fort bien. Mongérand rit aux éclats en examinant ses deux amis, et chante encore plus fort en frappant des deux mains sur la table avec des couteaux.

Il y a quelques instants que cette scène dure; Mongérand chante toujours en tapant sur la table. Tout à coup Héloïse essuie ses yeux en s'écriant :

— Ah ! vraiment, je suis bien bête de pleurer... nous allons voir qui est-ce qui a la plus belle voix.

Madame Stéphano se remet alors à chanter *Cendrillon* de toute la force de ses poumons, si bien que Rozat en est effrayé et recule sa chaise; Mongérand, qui ne veut pas être vaincu, prend deux bouteilles qu'il cogne l'une contre l'autre en frappant la mesure avec ses pieds. Héléna se bouche les oreilles, Charles ne sait plus où il en est; Rozat devient tout à fait gris, et veut recommencer à s'assurer si madame Stéphano met sa jarretière au-dessus ou au-dessous du genou. Tout à coup on ouvre la porte, le garçon se présente d'un air embarrassé; tout le monde se tait et le regarde.

— Pardon, monsieur... dit le garçon en s'adressant à Mongérand; mais mon maître m'envoie vous dire qu'on n'a pas l'habitude de donner des charivaris dans son restaurant... les personnes qui dînent auprès de vous se plaignent du bruit... on vous prie d'avoir la complaisance d'en faire moins.

— Qu'est-ce que tu viens me chanter, toi !... est-ce que quand on paie, on n'est pas maître de faire ce qu'on veut ?... Va au diable !... et dis aux personnes qui se plaignent du bruit, que si elles ne sont pas contentes, je leur propose de baiser ma pleine lune !

Le garçon se retire tout contrit de la réponse qu'il doit rapporter. Rozat est déjà devenu pâle et tremblant. Il se lève, court prendre son chapeau, présente à Héloïse son châle en lui disant :

— Allons-nous-en !... croyez-moi, allons-nous-en tout de suite !... il va y avoir du bruit ici !... je ne veux pas que vous soyez exposée !... Venez... je vais vous ramener chez vous... vous me chanterez Cendrillon dans la voiture...

Madame Stéphano se laisse mettre son châle, son chapeau; elle n'a plus envie de rien prendre, elle ne se sent plus la force de lutter avec Mongérand, elle n'est pas fâchée de prendre l'air. Héléna, qui voit son amie se disposer à partir, va en faire autant; mais Mongérand se lève et se met devant la porte en s'écriant :

— Qui est-ce qui m'a fichu des jean-fesses pareils ! vous allez vous sauver tous comme un régiment de souris, parce qu'on a l'impertinence de trouver que nous faisons trop de bruit !... Non, sacredié, vous ne vous en irez pas !... personne ne s'en ira !... je ne bouge pas de là !

Et Mongérand prend une chaise et s'assied devant la porte.

— Mais, mon cher ami, dit Rozat, il ne faut pas exposer ces dames à une scène... — Oh ! ces dames en ont vu bien d'autres !... elles sont bon cheval de trompette... — Mais tu n'es pas raisonnable !... tu dis à ce garçon que tu feras baiser ta pleine lune à tout le monde... — Je le ferai comme je l'ai dit !... — Mais ces dames sont indisposées; elles ont besoin de prendre l'air. — Ça n'est pas vrai ! c'est toi qui veux te sauver, suivant ton habitude... Je suis bien sûr que Charles ne me laisserait pas là, lui !... s'il y a quelques coups à donner, il ne fuira pas comme toi. — Mon ami, je ne veux qu'aller reconduire ces dames, et je reviens me battre toute la nuit si tu veux. — Oh oui !... il ferait bon t'attendre !

Charles n'avait encore rien dit; mais il avait aussi la tête montée par le madère, le champagne, les beaux yeux d'Héléna, et le train qu'on avait fait; il s'avance vers Mongérand d'un air déterminé :

— Mon ami, il paraît qu'on nous a insultés, je n'ai pas bien entendu, mais je m'en rapporte à toi. N'attendons pas qu'on vienne nous parler ici... évitons du bruit à ces dames; allons tous deux trouver ceux qui se sont permis de nous manquer, et demandons-leur raison de leur insolence !...

Mongérand se lève, saute au cou de Charles, l'embrasse à l'étouffer en s'écriant : — A la bonne heure! voilà un gaillard! tu parles comme Napoléon!... Allons trouver notre monde... Vous, mesdames, attendez-nous ici.

Mongérand ouvre la porte, et sort avec Charles. A peine sont-ils partis, que Rozat s'écrie : — Mesdames, croyez-moi, allons-nous-en... ça va devenir du vilain... je dois veiller sur vous, et je veux vous mettre à l'abri.

Madame Stéphano ne demande pas mieux que de s'en aller; Héléna n'est pas du même avis, elle veut attendre Charles, qui commence à être fort de son goût; mais Héloïse insiste pour partir en disant : — Ces messieurs nous rejoindront dans la rue; je ne veux pas rester dans une bataille... j'ai horreur des combats... et *voilà pourquoi l'on m'appelle...*

Héléna se rend. Ces dames et Rozat enfilent un couloir qui n'est pas éclairé et où il n'y a personne, descendent un escalier, passent devant des garçons, qui se rangent pour leur faire place, et arrivent bientôt dans la rue. Pendant que Rozat court pour avoir une voiture, les cousines se disputent: Héléna trouve très-mauvais qu'on ait abandonné les deux cavaliers qui veulent se battre pour défendre leurs droits. Madame Stéphano, qui en veut à Mongérand d'avoir frappé sur la table avec des couteaux pendant qu'elle chantait Cendrillon, dit que sa conduite a été du plus mauvais genre.

— Pourquoi acceptes-tu un dîner de lui, alors? dit Héléna. — Ah! je ne savais pas qu'il était devenu si troupier... sans cela je n'aurais certes pas accepté. — Tout tapageur qu'il soit, je l'aimerais mieux que ton M. Rozat, qui est poltron comme un lièvre! — T'ai-je dit que j'aimais ce blondin?... c'est toi qui es désolée, parce que tu as peur de perdre cet innocent qui te contemplait comme une rosière!... — Oh! je lui ai dit mon adresse!... — Alors calme-toi, il te reviendra!...

Rozat, qui reparaît avec une voiture, met fin à cette conversation; il fait monter les deux dames, se place près d'elles; madame Stephano donne son adresse, et l'on part sans plus s'inquiéter de ceux qu'on a laissés chez le traiteur.

Cependant Montgérand et Charles ont d'abord parcouru plusieurs couloirs en criant à tue-tête : — Qui est-ce qui s'est permis de dire que nous faisions du bruit?... nous voilà pour répondre à ceux qui se plaignent!...

Personne ne répond. Mongérand ouvre un cabinet, Charles un autre; Mongérand trouve un vieux couple endormi devant des pruneaux et des mendiants ; Charles dérange un jeune homme et une jolie femme qui semblaient jouer à colin-maillard assis ; tous ces gens-là se hâtent de dire qu'ils ne se sont pas plaints; et nos deux braillards vont poursuivre leurs recherches, lorsque le maître du restaurant se présente devant eux.

Le garçon avait été rapporter à son bourgeois la réponse qu'on lui avait faite. Celui-ci comprit alors que les gens qui faisaient tant de bruit n'étaient déjà plus en état d'entendre raison, et qu'il fallait filer doux avec eux pour éviter une scène plus désagréable; il fit donner d'autres cabinets aux personnes que le voisinage des chanteurs incommodait, et allait tâcher d'apaiser Mongérand lorsque celui-ci parut devant lui avec Charles.

— Monsieur, c'est vous qui êtes le maître de cet établissement? — Oui, messieurs. — Et vous vous permettez de nous envoyer un garçon pour nous dire de ne plus chanter!... Apprenez qu'on ne m'a jamais imposé silence ni à moi ni à ma société!...

— Non! on ne nous fera pas taire! sacrebleu! sacrédié! dit Charles en se modelant sur son ami.

— Messieurs, calmez-vous, je vous en prie! tout ceci est un malentendu... j'ai grondé mon garçon... il a été vous parler sans ma permission... je n'ai jamais eu l'intention de vous gêner en rien... — A la bonne heure!... Mais ces personnes qui se plaignaient du bruit... — Elles sont parties... je leur ai dit de s'en aller si elles n'étaient pas contentes... vous pouvez chanter tout à votre aise... — Allons donc!... vous êtes un brave homme. . C'est que nous ne sommes pas des enfants auxquels on impose silence en les menaçant... n'est-ce pas, Charles? — Non! mille millions de... — Viens retrouver ces dames... et vous, traiteur, envoyez-nous du champagne.

Les deux amis parviennent, non sans peine, à retrouver leur salon : ils restent pétrifiés en n'y trouvant plus personne.

— Elles sont parties! dit Charles d'un air stupéfait.

Mongérand jure comme un damné et tire le cordon de la sonnette de manière à la casser. Le garçon accourt d'un air tremblant.

— Qu'est devenue la société que nous avions laissée ici?... — Monsieur... la société... les deux dames et le monsieur?... — Oui... les a-t-on vus sortir? — Monsieur... je crois que oui... deux de mes camarades les ont vus s'en aller... — Et tes camarades ne les ont pas empêchés de faire cette fugue?... — Monsieur... ils ne savaient pas... vous n'aviez pas prévenu... — Vous êtes tous des imbéciles. Et elles n'ont rien dit? — Non, monsieur... — Polisson de Rozat!... Sotte d'Héloïse! — Mon ami, il faut courir après elles!... — Non... il ne faut jamais courir après les femmes!... tu es un serin en fait de roueries, toi!... D'ailleurs je me fiche de madame Stéphano comme d'une pomme cuite!... — Mais moi, je ne me fiche pas d'Héléna!... je suis sûr qu'on l'a emmenée malgré elle!... j'en suis amoureux comme un fou... — Tu la retrouveras... Garçon, des biscuits de Reims. — Mon ami, je n'ai plus envie de rien prendre... j'aimerais mieux... — Et moi, je te dis que nous allons boire notre champagne avec des biscuits, et que nous ne courrons pas après ces deux donzelles... mais qu'à la première rencontre je tirerai les oreilles à Rozat de manière qu'on le prenne pour un épagneul! — Mais... — Allons, bois... — Cette belle blonde ne me sort pas de la pensée... — Veux-tu que ça mousse?... — Je crois que je ne lui déplais pas... — Et tout cela parce que je n'ai pas voulu lui laisser chanter Cendrillon tout à son aise... Ah! Héloïse! vous me payerez cela... — Oh! Héléna!... que vous avez de beaux yeux!... Elle m'a donné son adresse... — Je ne lui reparlerai plus... — J'irai chez elle demain. — Mais il faudra qu'elle me rende la bague qu'elle m'a prise au doigt hier.

Ces messieurs continuent de parler ainsi sans se répondre ; ensuite Mongérand se remet à chanter, pour voir si on viendra encore lui imposer silence ; et, comme on le laisse crier à son aise, il se tait bientôt, et Charles dit : — Allons-nous-en.

Mongérand paye la carte, jette cent sous au nez du garçon en lui disant : — Voilà pour te faire voir que nous ne sommes pas des cuistres, puis emmène Charles, qui a grand besoin de s'appuyer sur son bras.

Ces messieurs se promènent quelque temps, l'un jurant toujours après Héloïse, l'autre soupirant après Héléna. Ils entrent dans plusieurs cafés, prennent de la bière dans l'un, du punch dans un autre; enfin, à une heure du matin, Charles se retrouve seul devant sa demeure sans trop savoir comment il est arrivé là.

Il monte en tâtonnant; un reste de raison lui fait craindre de faire du bruit; avec la vue de sa maison, de ses foyers, il faut bien retrouver aussi quelques souvenirs de ce qu'on y a laissé. Il arrive dans sa chambre à coucher où Léonie repose, ayant près de son lit le berceau de sa fille. La jeune femme n'attend plus son mari, il le lui a défendu, et elle s'endort maintenant avant qu'il rentre, parce qu'on s'habitue à tout, même à ce qui cause du chagrin.

La lampe brûle toujours dans cette pièce, Charles avance en hésitant, il est enchanté en voyant que sa femme et sa fille dorment; en ce moment, un seul mot... un bonsoir de sa fille l'embarrasserait. Il se déshabille le plus vite qu'il peut sans regarder du côté du lit, il se glisse le plus doucement possible près de sa femme, et se croit sauvé en mettant sa tête sur l'oreiller sans avoir réveillé Léonie.

Cependant il a peine à trouver le repos, il brûle, il est agité, tandis qu'auprès de lui Léonie respire d'un souffle si léger, si doux, qu'il faut longtemps écouter pour l'entendre. Charles parvient enfin à tomber dans une espèce d'assoupissement, mais au bout d'une demi-heure il en sort en proie à un malaise qui redouble à chaque instant. Il ne peut retenir quelques plaintes, quelques gémissements. Léonie s'éveille et s'écrie :

— Qu'as-tu donc, mon ami... tu ne dors pas? — Non, je ne peux pas dormir. — Est-ce que tu souffres? — Oui, j'éprouve un malaise... ce dîner apparemment... je ne me sens pas bien. — Attends... attends, je vais me lever. — Si tu appelais la bonne? — Cette pauvre fille couche tout en haut, elle travaille toute la journée, elle a besoin de repos. Je saurai bien te soigner, te donner ce dont tu auras besoin.

Léonie se lève, surmonte la fatigue de sa position et se hâte de passer une robe, d'allumer du feu; en quelques minutes du thé est fait, la jeune femme en donne à son mari. Au bout de quelque temps celui-ci se sent mieux, ses yeux se ferment et il se rendort.

Ce n'est qu'après être certaine que Charles est bien endormi que Léonie se décide à se recoucher; auparavant elle dispose près d'elle et sur la lampe tout ce qu'il faut pour donner à son mari s'il s'éveillait. Ces précautions prises, elle se replace près de lui, mais c'est presque contre son gré qu'elle s'endort, et son oreille attentive, lorsque ses yeux se ferment, écoute encore si son mari ne se plaint pas.

Chapitre XIII. — Désordre complet.

Le lendemain d'une orgie on est encore sous le joug des spiritueux dont on a fait abus; l'esprit est lourd, le cœur malade, le corps fatigué; on ne peut rien faire, c'est-à-dire se livrer avec succès à aucun travail qui exige de l'attention, de la rectitude dans le jugement; mais on peut très-bien recommencer sa débauche de la veille : c'est ce que font assez ordinairement ces braves riboteurs, qui disent qu'il n'y a pas de bonne fête sans lendemain.

Charles est sorti selon son habitude, prétextant que l'air lui fera du bien. Léonie aussi aurait besoin de sortir, de prendre de l'exercice, sa position le demanderait et son médecin le lui conseille; mais, si elle quittait sa maison, personne ne serait là pour répondre; l'ancien commis qu'ils avaient les a quittés, celui qui l'a remplacé est peu au fait des affaires; Léonie reste parce que son mari ne veut pas rester.

Charles pense à la belle Héléna, mais il n'est plus dans cet état d'ivresse de la veille, et, malgré le désir qu'il éprouve de revoir cette jeune femme, il hésite, réfléchit; il y a même des moments où il se dit : — Je ferai mieux de ne pas aller chez elle... car si ma femme savait que j'ai de telles connaissances!... Je ne sais pas trop pourtant com-

ment elle le saurait... ce n'est certes pas moi qui irai le lui dire!... Allons voir Mongérand!

Mongérand est encore couché quand Charles entre chez lui, il a été malade aussi, et n'a pas eu une épouse pour le soigner.

— Est-ce que tu as été indisposé comme moi? demande Charles à son ami. — Oui, un peu!... oh! ce n'est rien... nous ferons couler ça avec trois ou quatre cigares, et ce soir nous serons frais comme une rose. Eh bien! as-tu été voir la blonde? — Non... et je t'avoue que je ne sais pas si je dois y aller... si ma femme découvrait que je vais chez... — Mon Dieu! que tu es bête avec ta femme!... tu me fais de la peine, Charles! Est-ce que ta femme n'a pas à s'occuper de son ménage, de ses enfants!... ne crois-tu pas qu'elle s'amuse à te faire suivre?... — Oh! non, je ne dis pas!... — Qu'est-ce que tu dis donc alors? car enfin, pourvu qu'un mari rapporte au logis ses deux oreilles, on n'a rien à lui demander d'autre!... Ensuite toujours des égards, des procédés!... et une épouse raisonnable est heureuse comme le poisson dans l'eau! — Ah! cette Héléna est bien séduisante!... — Après tout, je ne te dis pas d'en faire ta maîtresse; si elle te plaît, si tu as un caprice pour elle, passe-le, et voilà tout : mais ne t'attache pas!... il n'y a que les niais qui font la sottise de s'attacher! — Oui, je sais bien que je pourrais aller chez elle sans pour cela... Mais tiens, je me connais, si je la revois, ma tête se montera encore!... Décidément je ferai mieux de n'y pas aller! — Il faut pourtant que tu me fasses le plaisir d'y aller au moins une fois pour la prier de dire à Héloïse de me renvoyer ma bague. Je ne veux plus parler à madame Stephano, j'ai sa conduite d'hier sur le cœur; mais je veux ma bague! et elle me la renverra, ou j'irai casser les glaces chez elle : tu diras cela à la cousine. — Allons... eh bien! j'irai une fois pour t'obliger... mais je n'y retournerai pas!... — Ça te regarde.

Héléna était de ces femmes que le goût des plaisirs, de la toilette, avait fait dévier du droit chemin; ayant reçu quelque éducation, elle n'était point ridicule lorsqu'elle prenait son air fier et dédaigneux. Sa beauté lui avait attiré de nombreux adorateurs; elle avait suivi en Russie un prince fort riche qui l'avait comblée de présents; mais bientôt elle s'était ennuyée du prince et de la Russie; elle était revenue en France avec un reste d'opulence, qu'elle menait grand train, et, en attendant qu'elle eût fait choix de celui qui devait dignement remplacer le prince russe, comme jolie femme elle se permettait d'avoir quelques caprices, quelques fantaisies qui ne tiraient point à conséquence.

La cousine de madame Stéphano habite un bel appartement meublé dans le dernier goût. En entrant chez Héléna, Charles est intimidé par l'élégance qui règne autour de lui, il se dit : — J'étais gris hier quand j'ai cru avoir fait la conquête de cette dame... Mongérand en parle comme s'il n'y avait qu'à se présenter... il s'abuse!... je crois qu'il y a une grande différence entre les deux cousines!...

On a annoncé Charles, il est introduit; le sourire aimable avec lequel on le reçoit lui rend un peu d'assurance... Héléna est assise sur un sofa, elle lui fait signe de se placer près d'elle en lui disant : — Je vous attendais!

— Vous m'attendiez?... — Sans doute; ne vous ai-je pas hier permis de venir me voir?... et quand je donne une telle permission, on a l'habitude d'en profiter. — Je le crois... — Vous avez dû être bien fâché contre nous hier? Je voulais vous attendre, mais Héloïse et ce monsieur m'ont emmenée presque de force en m'assurant qu'on allait se battre. — Non, tout s'est très-bien terminé; mais Mongérand est en colère contre madame Stéphano... — Oh! ils feront la paix. — Il m'a chargé de vous prier de lui demander une bague qu'elle lui a prise... — Ah! par exemple!... est-ce qu'on redemande jamais rien aux dames! M. Mongérand ne sait pas vivre!... Approchez-vous donc... est-ce que je vous fais peur?... — Vous ne le pensez pas!... — Mais on le dirait presque!... — Je répondrai à Mongérand que vous ne ferez pas sa commission?... — Oui, vous lui direz que... Ah! ah! ah! est-ce que vous n'êtes venu ici que pour me parler de votre ami et de sa bague?....

Cette question est accompagnée de regards piquants et de rires qui laissent voir des dents charmantes. Charles ne sait plus où il en est. Il baisse presque les yeux, Héléna rit encore plus fort, si bien que Charles finit par se dire : — Je crois que j'ai l'air d'un sot.

Pour se donner un autre air, il commence par prendre la main d'Héléna qu'il baise tendrement; comme les yeux de la jolie femme semblent lui dire : — A la bonne heure donc! il prend bientôt un baiser sur ses lèvres, puis un autre sur son sein. Cette manière d'agir paraissant être tout à fait du goût d'Héléna, cette entrevue ne se termine que lorsque Charles ne trouve plus rien à prendre de nouveau.

Charles a quitté Héléna encore tout étourdi de son triomphe; son bonheur l'étonne, il a besoin de le communiquer; mais ce n'est pas chez lui qu'il peut faire une telle confidence, au contraire, il veut éloigner de sa pensée le souvenir de sa maison, de son ménage, et se met à la recherche de Mongérand, qu'il trouve au café, causant avec plusieurs de ses amis. Charles l'entraîne à l'écart :

— Tu vois le plus heureux des hommes. — Tant mieux pour toi. — J'ai triomphé d'Héléna. — Tu as eu cela de commun avec bien d'autres! — Ah! mon ami, elle est charmante, adorable!... — Est-il étonnant!... et c'est pour me dire cela que tu me prends à l'écart?... Messieurs, Charles vient de faire une conquête, et il en est tout surpris.

Mongérand s'est rapproché de ses amis, Charles le suit en disant : — Tais-toi donc! — Pourquoi me taire? ne dirait-on pas que tu viens de chez la Pucelle d'Orléans! Et ma bague? — Enfin il est inutile que tout le monde sache mon aventure. — Ah! il est unique! il croit qu'il a eu une aventure rare. Et ma bague, sacrebleu! — Elle ne veut pas se charger de la demander. — C'est bien... je la demanderai moi-même alors quand je rencontrerai Héloïse... nous causerons un peu sévèrement. — Je la conduis ce soir au spectacle. — Héloïse? — Eh non! Héléna; elle désire aller à l'Opéra et m'a prié de l'y mener. — Ha çà, un instant... tu vas!... tu vas comme une corneille; j'espère au moins que tu mèneras Héléna en loge fermée, grillée, s'il t'est possible, afin de ne pas te mettre en vue du public avec elle. N'oublie pas que tu es marié!... amuse-toi, aie des maîtresses!... c'est bien; mais conserve des égards, des procédés pour ton épouse, sans quoi je me fâche avec toi d'abord. — Sois tranquille, j'aime bien mieux aller en loge grillée! — Hum!... scélérat! tu deviens bien mauvais sujet... il faudra que je veille sur toi, car tu te perdrais.

Charles a dîné avec ses amis, et le soir il va retrouver sa belle Héléna, qu'il mène au spectacle. Mais comme tout a une fin, et que Charles n'a pas encore pris l'habitude de découcher, il rentre chez lui à deux heures du matin, encore tout émerveillé de sa conquête. La vue de sa femme endormie, du berceau de sa fille, jette un peu d'ombre sur les images voluptueuses de la journée. Il se déshabille encore plus vite que la veille, et se hâte de chercher dans le sommeil de l'oubli et des illusions.

Léonie ne se doute pas que son mari a une maîtresse, cependant elle s'aperçoit qu'il s'éloigne d'elle, qu'il la néglige de toutes les façons, ce qu'il ne faisait pas jusqu'alors; mais elle ne veut plus se plaindre, car c'est depuis que sa belle-mère a fait des remontrances à son fils que celui-ci a montré moins d'amour à sa femme.

Charles n'est point de ces hommes qui font excuser une faiblesse par le mystère dont ils l'environnent. Il ne voudrait pas qu'on le rencontrât avec Héléna, mais quand elle veut qu'il la mène chez un traiteur, au spectacle ou à la campagne, il n'ose pas le lui refuser. Sans être son entreteneur, il lui fait à chaque instant des cadeaux; pour Héléna, habituée aux présents d'un prince russe, ce ne sont que des bagatelles, mais des bagatelles fort chères. Il faut prendre dans sa caisse ou emprunter. Charles sent qu'il fait des sottises, mais il va toujours. Lorsqu'il est chez lui, la vue de sa femme et de sa fille le met mal à son aise.

— Tu ne m'embrasses plus lorsque tu sors? lui dit Léonie. — Tu ne me prends plus dans tes bras, papa? dit la petite Laure.

— Ah! c'est que... je suis tellement occupé de mes affaires. — Est-ce que tu ne nous aimes plus, mon ami? dit Léonie. — Si... oh! je vous aime toujours... mais on m'attend, et je n'ai pas le temps de m'arrêter.

Charles donne à la hâte un baiser à sa femme, à sa fille, et sort pour s'étourdir sur sa conduite. Malheureusement il y parvient très-vite. A peine est-il dehors qu'il oublie sa maison, son ménage, et ne pense plus qu'à se divertir, soit avec ses amis, soit avec sa maîtresse, et le lendemain il recommence pour s'étourdir encore.

La santé de Léonie ne lui permet plus de travailler à son bureau; effrayée du désordre de leurs affaires, elle n'a plus elle-même la force de s'en occuper. Elle parvient ainsi au terme de sa grossesse, et met au monde un fils; cet événement la comblerait de joie si son mari était là pour la partager. Mais le jour où Léonie devient mère, Charles est absent depuis le matin; on le fait en vain chercher dans les environs : c'est une étrangère qui reçoit son fils dans ses bras et lui donne le premier baiser.

La pauvre Léonie espère que le bonheur d'avoir un fils rendra son époux plus raisonnable; à chaque instant elle s'informe s'il est revenu. La journée s'écoule sans que Charles rentre; ce n'est qu'après minuit qu'il revient chez lui, pâle et fatigué de ses excès. Il demeure tout surpris en voyant une garde qui lui présente un enfant nouveau-né.

— C'est un garçon, mon ami, s'écrie Léonie qui a entendu son mari rentrer. — Ah! c'est un garçon!... Comment, tu es accouchée!... — Oui, dans la journée... Oh! j'ai bien souffert... et tu n'étais pas là!... — Si je l'avais su, je... — Oui, j'aime à penser que si tu l'avais su, tu serais revenu au moins... Mais embrasse donc ton fils, est-ce que tu n'es pas content d'avoir un fils?

— Oh! si fait... j'en suis bien content!... Charles prend l'enfant, l'examine, l'embrasse. La pauvre mère oublie alors ses souffrances de la journée.

— C'est un enfant superbe! dit la garde.

— Oui... je le trouve très-beau aussi... Et la nourrice? — On lui a écrit... elle sera ici demain... Un garçon... un garçon! ah! quel plaisir, Charles, je suis sûre qu'il te ressemblera!... — Il me ressemblera, dis-tu?...

Charles baisse les yeux, il éprouve presque de la honte. Il se hâte de rendre l'enfant à la garde et dit à Léonie :

— Tu dois avoir grand besoin de repos. — Oh! oui... mais je ne pouvais pas m'endormir sans t'avoir vu embrasser ton fils. — Maintenant dors, repose-toi... il faudra garder le lit longtemps... te bien

soigner... Oh! je ne veux pas que tu retournes au bureau avant six semaines d'ici. — Hélas!... et nos affaires sont bien embrouillées... Je ne suis plus au fait de rien... — Sois tranquille... j'arrangerai tout cela, ne pense plus qu'à ta santé.

Charles laisse sa femme, et se rend dans la chambre qu'on lui a préparée. Il fait des réflexions qui ne sont plus si gaies; enfin il se couche en disant : — Oh! quand une fois je me mettrai à la besogne... cela ira bien...

Le lendemain il essaie de travailler, mais son esprit fatigué par ses excès n'est point apte aux calculs auxquels il faudrait qu'il se livrât. Son commis vient lui dire : — Monsieur, vous avez beaucoup à payer pour la fin du mois, et vous n'avez pas de rentrées à espérer.

— C'est bon! dit Charles en jetant avec humeur les livres qui sont devant lui. Tout cela me casse la tête... Je vais trouver mes amis... Vous, arrangez ces livres... c'est votre besogne.

Pendant les premiers jours qui suivent la naissance de son fils, Charles dîne chez lui et rentre moins tard; mais l'enfant est parti avec la nourrice; sa femme, quoique faible, n'est point malade. Charles reprend sa vie accoutumée, sans faire attention aux instances de son commis, qui lui répète encore : — Monsieur... la fin du mois... songez à la fin du mois.

Charles ne songe qu'à une partie dont Héléna lui a parlé. Sa jolie maîtresse, éprise subitement de la campagne, a loué une petite maison dans la vallée de Montmorency, elle exige que Charles vienne y passer deux jours avec elle.

— M'absenter deux jours de chez moi, c'est impossible! dit Charles. — Impossible! répond Héléna en souriant; je suis comme les grands hommes, je ne connais pas ce mot-là... — Mais chez moi... — Vous trouverez mille prétextes... des affaires... un recouvrement, que sais-je!... — Mais... — Comment! vous faites tout ce que vos amis veulent, et vous me résisteriez à moi!... — C'est que je... — C'est assez! je le veux! Nous partons demain. Je vous attends à deux heures, ou je ne vous revois jamais.

Le lendemain Charles tourne et retourne dans la chambre de sa femme. Il ne sait comment lui annoncer qu'il va être deux jours absent. Léonie, qui s'aperçoit de son embarras, entame elle-même l'entretien :

— Tu sembles inquiet... embarrassé, mon ami... y a-t-il quelque chose de nouveau? — Non... c'est-à-dire... tu sais qu'il nous faudrait des rentrées d'argent... — Je ne suis plus au courant de nos affaires, mais je sais qu'elles vont mal. — Il y a quelqu'un qui m'offre de m'avancer des fonds... cette personne est à... la campagne, et elle m'y a donné rendez-vous aujourd'hui, elle m'a même fait promettre que je passerai la journée avec elle... — Ah! M. Mongéraud est sans doute de cette partie... — Non! oh! je te jure qu'il n'en est pas... — Est-ce loin d'ici?... — Oui... c'est à huit lieues environ... du côté de Meaux... — C'est presque un voyage!... Vous ne m'avez jamais quitté pour si longtemps!... Mais vous reviendrez demain? — Je l'espère... — Comment!... vous n'en êtes pas sûr? — On pourrait vouloir me retenir... mais non, non, je reviendrai demain.

— Allez donc, dit tristement Léonie en tendant la main à son époux, allez, puisque c'est pour nos intérêts.... Je vous crois, Charles, vous ne voudriez pas me tromper, n'est-ce pas?...

— Oh! quelle idée!... Adieu, ma chère amie... ne prends pas l'air... il faut avoir bien soin de toi.

— Adieu, papa, dit la petite Laure en tendant les bras à son père. — Adieu, ma fille... adieu... — Tu penseras à nous et tu me rapporteras quelque chose, n'est-ce pas? — Oui... je te le promets.

Charles s'est sauvé bien vite comme ces enfants qui viennent de commettre une sottise et qui craignent que leur précepteur ne s'en aperçoive. Une fois dehors, Charles ne pense plus qu'aux plaisirs qu'il va goûter en étant deux jours à la campagne avec Héléna. Celle-ci sourit en le voyant, elle lui tend la main en disant : — A la bonne heure! vous êtes charmant.

On part. On arrive à la petite maison où la jolie femme veut respirer l'air des champs; mais on y est bientôt rejoint par plusieurs femmes galantes et leurs cavaliers auxquels Héléna a donné rendez-vous à sa campagne, parce qu'elle ne veut pas y vivre rien qu'avec Charles; Héléna est peu romanesque.

Le premier jour se passe en promenades, en courses à âne, à cheval, en folies de toute espèce; le second, on va visiter les sites curieux des environs et on dîne sur l'herbe; le troisième, Charles veut revenir à Paris; mais c'est la fête de Montmorency, on dansera, et Héléna exige que son amant reste encore un jour pour la faire danser au bal. Charles ne peut refuser; au milieu des plaisirs qu'il goûte, à peine s'il a le temps de trouver un souvenir pour Paris et ceux qu'il y a laissés.

L'heure du bal est arrivée; Héléna est ravissante de toilette et de charmes, Charles est presque fier en lui donnant le bras. Le bal est nombreux et beaucoup de jeunes élégants de Paris sont venus s'y faire voir. On lorgne, on admire Héléna; Charles est son danseur, ses yeux brillent de plaisir. Mais, tout en dansant une contredanse, il se trouve à portée d'entendre la conversation de deux jeunes gens qui se sont arrêtés derrière lui.

— Il est joli le bal!... — Oui, voilà de jolies femmes... — Je suis ici depuis hier... — Moi, je ne suis arrivé que ce soir... — Quelles nouvelles de Paris?... — Rien d'intéressant... Ah! la maison Darvillé a manqué. — Darvillé... je ne connais pas... Qu'est-ce que c'était? — Une maison de commerce fort bonne autrefois, mais qui s'est perdue depuis quelque temps... Hier nous avions sept mille francs à toucher chez elle... rien... on ne paye plus! et nous n'avons pas été les seuls... — Ah! diable... c'est désagréable... Viens donc par là... voilà une jolie paysanne.

Les jeunes gens se sont éloignés. Charles est resté immobile, atterré, il n'ose ni se retourner ni lever les yeux.

— Eh bien! mon ami, à quoi penses-tu donc? dit Héléna. Chassez, croisez... c'est à nous.... — Ah! pardon... c'est que... — Allons donc... en avant deux maintenant...

— Après tout, se dit Charles, ce n'est peut-être pas vrai... d'ailleurs à mon arrivée j'arrangerai tout cela.

Et l'époux de Léonie continue de danser avec sa maîtresse.

Chapitre XIV. — Changement de domicile.

Héléna est restée à la campagne, où elle se plaît beaucoup. Charles revient seul à Paris le lendemain du bal de Montmorency; il y a trois jours qu'il a quitté Léonie, et il avait promis de revenir dans les vingt-quatre heures. En approchant de sa demeure, il commence à penser que sa femme a pu être inquiète; il s'attend à être grondé, mais il se dit : — Je ne lui répondrai pas... elle s'apaisera bien vite. Elle n'est pas méchante, Léonie... Pourvu qu'elle ne sache pas que nous n'avons pas payé à la fin du mois!... cette diable de fin de mois! c'était avant-hier... ça m'était sorti de la tête!...

Charles rentre chez lui; tout y est morne, silencieux; son commis n'est point à son bureau, son magasin est fermé. Sa femme est seule avec sa fille; Léonie verse des larmes; elle soutient avec sa main sa tête fatiguée, et le gonflement de ses yeux annonce que ses pleurs coulent depuis longtemps.

La petite Laure, assise sur un tabouret aux pieds de Léonie, ne se livre point à ses jeux accoutumés : on dirait qu'elle partage déjà la douleur de sa mère; elle a sans cesse les yeux sur elle et semble avec instance la supplier de sourire.

Charles éprouve de l'émotion, des remords à ce tableau; il reste interdit devant sa femme et son enfant. Léonie l'a vu et elle continue de pleurer, mais sans lui adresser un reproche, sans proférer une plainte. Ce silence fait plus d'effet sur Charles qu'une scène et des emportements; il le rompt le premier :

— Pourquoi donc pleurer ainsi, Léonie? j'ai été absent plus longtemps que je ne l'avais dit... c'est vrai... mais on n'est pas toujours maître de soi... Il me semble que je ne dois pas avoir besoin de permission pour passer quelques jours à la campagne...

— Non... vous êtes le maître d'abandonner votre maison, votre femme, votre enfant... je sais que je n'ai plus le pouvoir de vous retenir ici... Mais l'honneur de votre nom... de cette maison que mon oncle vous avait léguée... deviez-vous aussi le perdre?... deviez-vous le sacrifier à vos plaisirs!... Est-ce donc là l'héritage que vous laisserez à vos enfants?... Et votre fils!... pauvre petit!.. sa naissance fut marquée par mes larmes!... une étrangère le reçut dans les bras!... son père n'attendait pas avec impatience son premier cri!... et aujourd'hui il s'embarrasse peu du nom qu'il lui laissera!...

— Ah! Léonie... finissons, de grâce!... c'est fort ennuyeux tout cela!... Tiens, Laure... voilà des croquets et des sucres d'orge que je t'ai rapportés... Vous mettez toujours les choses au pire... On n'a pas payé à la fin du mois les effets qui se sont présentés... mais on les payera.

— Vous rapportez de l'argent?...

Charles se gratte l'oreille et se promène dans la chambre en balbutiant : — De l'argent... non... je n'en ai pas rapporté... Ah! tiens, Laure, voilà encore un pain d'épice que j'oubliais... Mais j'en aurai de l'argent, j'en trouverai, on m'en a promis... d'ailleurs mes amis sont là, et vous avez vu que je puis compter sur eux.

— Savez-vous bien tout ce que nous devons maintenant? — Ma foi non, je ne le sais pas au juste. — Je le sais, moi; car depuis hier je n'ai point quitté nos livres; j'ai tout compulsé, tout calculé... — Tu as eu tort!... je t'avais recommandé de te soigner... de ne point travailler... tu te rendras malade... Que diable! ta santé avant tout! je ne connais que ça!... — Ah! ce n'est que le repos de l'âme qui me le donnerait!... Eh bien! nous devons soixante-huit mille francs!... — Tant que ça? — Oui... car il s'est présenté une foule de gens auxquels, depuis trois mois, vous avez emprunté et fait des billets... Qu'avez-vous donc fait de tout cet argent-là, mon ami?... — Je n'en sais rien... apparemment que j'en ai eu besoin... — Charles, répondez-moi franchement : vous savez que je suis indulgente, moi!... est-ce que vous jouez maintenant?... — Si je joue?... mais au billard... à l'écarté quelquefois... jamais de grosses sommes. — Vous n'allez point dans les maisons de jeu?... — Non... oh! fi donc!... ça ne m'amuserait pas!... — Enfin nous devons cette somme... Autrefois, en la payant, il nous serait encore resté de l'aisance; maintenant, en l'acquittant, il ne nous restera rien... Il faut payer cependant, il le faut, Charles, pour ne pas

laisser à votre fils un nom déshonoré! — Je payerai... c'est bien mon intention... ensuite, sois tranquille, je ferai des affaires... de meilleures... je ne m'entendais pas trop à notre commerce.... mais je serai plus heureux dans une autre partie. Je vais aller trouver mes amis, et....

Charles se dispose à sortir, lorsque sa mère paraît; il devine, à l'expression de sa physionomie, que madame Darvillé est instruite du dérangement de ses affaires :

— Restez, monsieur, il faut que je vous parle... devant votre femme, dit la maman en prenant un siége. J'ai appris des choses bien affreuses?... quoi! vous avez manqué à vos engagements, vous avez fait faillite : voilà ce qu'on s'est empressé de venir m'apprendre; car il y a



— Garçon, va-t'en au diable! et dis aux personnes qui se plaignent du bruit que, si elles ne sont pas contentes, je leur propose de baiser ma pleine lune!

toujours des gens qui se hâtent pour nous percer le cœur! Est-ce vrai, Charles?... avez-vous en effet perdu votre maison?... — Ma mère... je dois, je l'avoue... mais je payerai... j'espère tout payer... — Vous espérez... ainsi on ne m'a pas trompée!... Pauvre M. Formerey!... que deviendra-t-il en apprenant cette nouvelle!... Et votre femme, vos enfants, quel sort leur réservez-vous?... Léonie... si douce... si sage... Ah! votre conduite est affreuse, mon fils!... abandonner une femme si gentille, et aller publiquement avec une maîtresse!... oui, publiquement; car je vous ai vu, moi, entrer au spectacle avec une grande blonde...

— Grand Dieu! s'écrie Léonie en écoutant avec anxiété les dernières paroles de madame Darvillé, une maîtresse... une autre femme... il ne m'aime plus... ah! madame, il ne fallait donc pas me le dire!...

Léonie pousse un profond gémissement, ses yeux se ferment, elle perd connaissance. Charles la porte sur son lit en disant à sa mère :

— Dans quel état vous la mettez!... êtes-vous contente de la voir ainsi? — Comment!... elle ignorait votre infidélité... malheureuse Léonie!... ah! si j'avais su cela!... Mais ordinairement les femmes s'aperçoivent si bien quand leur mari les trompe! Donnez-lui de l'eau... vite... ce flacon... pauvre femme... mais ce ne sera rien... on ne meurt pas de cela!... et c'est bien heureux... Soignez-la... veillez-la... tâchez d'obtenir votre pardon... vous l'obtiendrez... elle est si bonne... Elle revient... je vous laisse... ma présence serait de trop en ce moment... Mais tenez, mon fils, prenez ceci... pour vous aider à sortir d'embarras. J'ai vendu mes rentes, voici les deux tiers de leur produit... je placerai le reste à fonds perdu, afin d'avoir encore de quoi vivre... vous n'aurez plus à hériter à ma mort, mais aujourd'hui vous conserverez votre honneur, et cela vaut mieux que de la fortune... J'ai joint à cette somme quelques économies : tenez, prenez ce portefeuille, il contient trente-trois mille francs. — Ah, ma mère! que je suis touché.... — C'est bien... occupez-vous de votre femme... de votre ménage... devenez sage; ce sera la meilleure manière de me remercier.

Madame Darvillé s'est éloignée après avoir embrassé sa petite-fille. Charles donne des soins à sa femme. Laure appelle en pleurant sa mère et la supplie de rouvrir les yeux. Léonie revient à elle, mais c'est pour verser de nouvelles larmes, et elle détourne la tête pour ne pas rencontrer les regards de son mari. Celui-ci, peu fait à de pareilles scènes, et ne sachant d'ailleurs comment s'excuser, prend son parti habituel, il s'en va après avoir dit tout bas à sa fille : — Dis à ta mère que je vais revenir.

Charles cherche Mongérand, il le rencontre sur le boulevard; en apercevant Charles, l'ancien hussard pousse une exclamation :

— D'où diable sors-tu?... depuis trois jours on ne t'a pas vu... — J'ai été à la campagne avec Héléna... — Peste! quel genre!... — Pendant que je m'amusais, les affaires allaient mal ici!... j'ai à payer... beaucoup... ma mère m'a bien donné quelque chose, mais cela ne suffit pas. As-tu de l'argent à me prêter? — Non, mon ami... je suis presqu'à sec... Tiens, je pensais à me faire courtier marron... c'est un état amusant... hein, qu'en dis-tu? — Je dis qu'avant peu il faudra aussi que je fasse quelque chose. Diable!... il me faut de l'argent... Et ma femme qui vient d'apprendre que j'ai été avec Héléna... Ce sont des pleurs... des sanglots!... je ne sais où me fourrer, moi. J'avoue que je n'aime pas à lui voir de la peine. — Ta femme est assez enfant pour pleurer parce que tu as des maîtresses!... ah! par exemple! je lui croyais plus d'esprit que ça!... elle n'est donc pas à la hauteur du siècle, ta femme? mais sois tranquille!... ça se calmera, elle s'y habituera; dans quelque temps ça ne lui fera plus rien du tout. L'essentiel maintenant serait de t'avoir de l'argent... sacrebleu, si j'en avais!... — Oh! je le sais bien!... — Allons faire un tour au café... voir les amis... tu trouveras peut-être ce qu'il te faut.

Les amis du café, qui sont toujours là pour jouer au billard ou déjeuner, ne sont plus aimables quand on leur emprunte de l'argent. Ces messieurs en ont pour s'amuser, mais jamais pour obliger. Le gros



Charles est introduit, Héléna est assise sur un sofa, elle lui fait signe de se placer près d'elle.

Vanflouck, qui se trouve alors au café, et qui a compris quel service Charles réclame de ses amis, avale de travers son absinthe en voulant finir plus vite son petit verre, et sort du café sans avoir eu l'air d'apercevoir Darvillé.

— Voilà l'anthropophage qui se sauve! dit Mongérand en voyant Vanflouck disparaître. Je ne sais pas si c'est toi ou moi qui lui fais peur, mais je ne l'ai jamais vu quitter une table si lestement. — Oh! il n'aurait pu m'obliger... il se plaint toujours des affaires. — C'est une manière adroite employée par bien des gens pour qu'on ne leur emprunte pas. — Eh! mais j'oubliais... oh! celui-là est en état de me rendre service et il ne me refusera pas, je vais aller chez lui. — Chez qui donc? — Chez Rozat. — Rozat! je ne l'ai pas rencontré une seule

fois depuis qu'il a enlevé Cendrillon... je crois qu'il se cache quand il me voit : n'importe, s'il t'oblige, je lui pardonnerai volontiers le tour qu'il nous a joué.

Charles se rend sur-le-champ chez Rozat; le beau blond est chez lui, enveloppé dans sa robe de chambre de Perse, il parle à sa femme sur un ton très-animé; mais à l'arrivée de Charles on se tait.

— Bonjour, cher ami... c'est ce bon Darvillé!... il y a longtemps que je ne l'ai vu... il est engraissé, je crois... Minette, ne trouves-tu pas que Darvillé est engraissé?...

Minette jette sur Charles un regard oblique, et répond sèchement : — Je trouve monsieur maigri au contraire...

— Maigri... ah! par exemple, ma bonne, tu veux rire!... non certes, il n'est pas maigri.

— Peu importe que je sois plus ou moins gras, dit Charles, ce n'est pas de cela qu'il s'agit; mon cher Rozat, je viens vous demander un service... — Un service!... oh! parlez, mon ami, je suis tout à vous; de quoi s'agit-il? — De me prêter de l'argent... le plus que vous pourrez, car j'ai beaucoup à payer.

Le nez de Rozat devient blanc, sa figure s'allonge, il rentre son menton dans sa cravate et tousse plusieurs fois, tandis que sa femme lève sur Charles des yeux qui semblent dire : — Il faut que vous soyez bien hardi pour venir nous emprunter de l'argent!

Elle s'étonne que son mari n'ait pas encore répondu par un refus bien formel; mais Rozat veut ménager Charles, surtout devant sa femme; il craint que son ami de collége ne parle de madame Stéphano : après avoir encore toussé plusieurs fois, il se lève brusquement en disant à Charles : — Passons dans mon cabinet, nous y serons mieux pour causer d'affaires, ici on fait trop de bruit.

— Trop de bruit, répond madame Rozat d'un air moqueur. Oh! il est joli celui-là!... Auguste est à l'école! C'est que vous avez apparemment des mystères avec monsieur... ça m'est bien égal!

Rozat n'a pas eu l'air d'entendre sa femme. Charles le suit dans son cabinet. Arrivé là, Rozat ferme la porte, met le verrou, ferme la fenêtre, puis s'avance enfin vers Charles, auquel il presse fortement la main en murmurant d'une voix étouffée : — Mon ami, j'étais bien aise que nous fussions seuls... je ne pouvais pas vous répondre devant ma femme... apprenez que j'ai fait des folies pour Héloïse... vous savez .. madame Stéphano, qui chante si bien : *Voilà pourquoi on m'appelle*... — Oui, oui... je sais! Parbleu c'est la cousine d'Héléna... — Justement, d'Héléna dont vous étiez amoureux, vous... — Et qui m'adore depuis ce temps-là... — Vraiment... Enfin, mon ami, je me suis laissé aller à des cadeaux... à des fêtes. Bref, je suis en ce moment très-obéré, et loin de pouvoir vous prêter, il faut que j'en trouve pour moi. Croyez que cela me désole de vous refuser... — Eh! mon cher, puisque vous ne le pouvez pas; je ne vous en veux nullement... et si j'en avais, je vous en offrirais bien vite... — Ce bon Darvillé!... Vos affaires sont donc dérangées?... — Un peu. — Je crois que vous avez aussi une femme bien coquette!... — Mais non... — Oh! si fait... elle est coquette... il lui faut des boucles d'oreilles en diamants... des cachemires... — C'est-à-dire que c'est moi qui lui donne tout cela... — Il y a des femmes qui savent empêcher leur mari de faire de si folles dépenses pour elles... mais la vôtre au contraire... — Rozat, je suis bon enfant, très-bon enfant, mais je n'aime point qu'on dise du mal de ma femme, parce que je sais qu'elle ne le mérite pas... — Mon ami, ce n'est pas du mal... je vous fais seulement observer... — C'est bien, en voilà assez... Je puis avoir des faiblesses, faire des folies... des sottises même, mais dans le fond du cœur je sens mes torts... Malheureusement je n'ai jamais assez de force pour les réparer... ça viendra peut-être; du reste, j'aime ma femme, j'aime mes enfants, et ceux qui m'en diraient du mal auraient affaire à moi! — Mon Dieu! vous vous emportez... vous m'avez mal compris. — Vous ne pouvez pas me rendre service, tant pis; au revoir, Rozat. — Au plaisir de vous revoir, mon ami... Tenez, prenez par cet escalier... vous ne rencontrerez pas ma femme... et puis c'est plus court...

Charles revient chez lui, n'ayant rien à ajouter à la somme que lui a donnée sa mère, et craignant encore les pleurs de sa femme. Il la retrouve morne, silencieuse, mais s'efforcant de retenir ses larmes; il lui fait part des courses inutiles qu'il a faites pour trouver de l'argent, et lui remet le portefeuille de sa mère. En d'autres temps Léonie eût éprouvé de l'humiliation de la démarche de son mari près de Rozat; maintenant elle en écoute tranquillement le récit sans paraître affectée : c'est qu'un autre chagrin plus fort, plus aigu, remplit son cœur. C'est le privilége des grandes douleurs de ne plus laisser de place pour d'autres; une âme brisée dans ses plus tendres affections supporte avec un grand calme, avec une espèce d'indifférence toutes les autres peines que le sort lui envoie.

Léonie rappelle ses forces pour sortir de la situation où son époux l'a placée. Par ses soins, les créanciers sont convoqués, les dettes sont payées, mais il a fallu faire les plus grands sacrifices. Heureuse encore de conserver à son mari un nom sans tache, Léonie supporte avec courage cet événement. Il n'en a pas été de même de l'oncle Formerey; en apprenant que l'époux de sa nièce a suspendu ses payements, le vieux négociant a éprouvé une attaque de goutte dont il est mort en quelques heures.

Pendant que Léonie reçoit la lettre qui lui apprend la mort de son oncle, Charles reçoit un billet bien musqué d'Héléna : la jolie blonde lui mande qu'elle vient de trouver un digne remplaçant à son prince russe, et l'avertit qu'elle ne peut plus avoir le plaisir de recevoir ses visites.

— Faites donc des folies pour ces femmes-là! se dit Charles en chiffonnant le billet dans sa main; au bout du compte c'était une coquette!... et je ne suis pas fâché d'en être débarrassé!

Charles tâche de se rapprocher de sa femme, de lui faire oublier ses fautes. Léonie reçoit avec douceur les caresses de son époux, et lui dit en lui tendant la main : — Je t'ai pardonné... pardonne-moi à mon tour d'être encore triste... de ne pouvoir surmonter mon chagrin!... Je sais bien que j'ai tort, que je suis une folle... qu'une femme ne peut pas espérer que son mari lui sera toujours fidèle... mais que veux-tu? j'avais rêvé cela!... et il m'en coûte de me réveiller.

On a quitté le logement qu'on occupait et qui tenait au magasin qu'on n'a plus. L'oncle Formerey a laissé une trentaine de mille francs, dont la moitié revient à Léonie; avec cela et les débris de ce qu'on avait, on peut pendant quelque temps attendre les événements. Charles veut louer un bel appartement de quinze cents francs, Léonie a obtenu qu'on en prendrait un plus modeste et moins cher; Charles s'écrie en s'y installant : — Logeons-nous donc ici en attendant mieux; mais je me flatte que nous quitterons bientôt cet appartement pour en prendre un plus élégant!



UNE NOCE AUX VENDANGES DE BOURGOGNE.

— Oh! oh! fameux le beau-père... et ce col... Charles, regarde-moi donc ce col... je crois qu'il est en carton.

CHAPITRE XV. — Une Noce aux Vendanges de Bourgogne.

— Ah! Rozat ne t'a point prêté parce qu'il s'est endetté pour Héloïse! dit Mongérand en se promenant un jour avec son ami le long du canal; vois-tu, Charles, ça me fait l'effet d'une blague, cette réponse

là! — Pourquoi? — Parce que je sais que Rosat n'a pas été longtemps dans les bonnes grâces d'Héloïse; mais j'éclaircirai cela... je parlerai à Cendrillon la première fois que je la rencontrerai; elle m'a rendu ma bague, je ne lui en veux plus. Mais, sacredié! si Rosat t'a menti,... je lui dirai son fait... je ne suis pas querelleur, j'aime la paix, mais je ne veux pas faire ma société d'un capon, d'un égoïste qui ne ferait rien pour ses amis! Par exemple, moi, je n'ai bientôt plus le sou, mais je sais que lorsque je n'en aurai pas tu m'en prêteras — Tu l'as bien fait, toi!... Grâce à l'héritage de l'oncle de ma femme et avec ce qui nous restait, nous avons du temps devant nous. — Oh! ne crois pas que je veuille vivre à tes crochets!... ce n'est pas mon genre!... j'ai des projets pour gagner de l'argent; j'ai envie de me mettre dans les vins ou dans les eaux-de-vie... je me connais assez à cette partie-là; et une fois que mon affaire sera lancée, je t'associerai à mon entreprise!... si ça te sourit cependant. — Mais oui... si l'on y gagne de l'argent! — Pardieu! les vins, les eaux-de-vie, ça va toujours... Tiens, allons dîner aux Vendanges de Bourgogne, j'y ai donné rendez-vous à un courtier en vins qui doit m'apporter des échantillons, nous causerons de tout cela... — C'est que Léonie m'a fait promettre de rentrer de bonne heure. — Tu rentreras de bonne heure aussi... nous avons le temps! — C'est que ma petite fille a la coqueluche, et... — Ah! ah! ah! sacré chauffe-la-couche! va! ah! ah! ah!... il a peur de dîner en ville parce que sa fille a la coqueluche!... — Tu ne comprends pas, Mongérand, que ma femme s'inquiète tout de suite quand sa fille est malade, et elle désire que je sois là pour... — Pour donner des remèdes à la petite... hein? ah! ah! ah! Allons, viens donc, infirme! tu rapporteras des amandes à ta fille, ça lui viendra mieux que de la tisane.

Charles se laisse aller, suivant sa coutume, et accompagne Mongérand aux Vendanges de Bourgogne. Ces messieurs se placent dans un cabinet qui est de plain-pied avec le jardin, et d'où l'on aperçoit le grand salon vitré, qui alors était en bas.

C'était un samedi, et ce jour-là il y a toujours au moins une noce chez chaque restaurateur qui a de grands salons. Le samedi est le jour de prédilection pour former le nœud conjugal, et on en devine facilement la raison : le marié, qui espère se fatiguer la première nuit de ses noces, est bien aise de ne point avoir à travailler le lendemain. Si c'est un commis de bureau, un commis marchand, un boutiquier, un artisan, un ouvrier, etc., etc., il n'y a que le dimanche qui leur donne entière liberté; et voilà pourquoi c'est le samedi que l'on choisit de préférence pour se marier, et par conséquent c'est dans la nuit du samedi au dimanche qu'il doit se prendre et se perdre le plus de ce que vous savez bien; du moins j'aime à le croire!

Il y avait donc une noce aux Vendanges de Bourgogne, elle avait lieu dans le grand salon vitré donnant sur le jardin (le maître de l'établissement n'avait pas encore fait bâtir son restaurant à la moderne, comme nous le voyons aujourd'hui). La noce n'empêchait nullement le service des cabinets, parce qu'il y a là un chef de maison qui s'y entend, et des garçons pour répondre à tout le monde; ce n'est pas comme chez ces petits traiteurs qui perdent la tête quand ils voient entrer trois sociétés.

Le courtier en vins ne tarde pas à rejoindre les deux amis : c'est un petit homme tout rond, tout rouge, tout bourgeonné, qui répète toujours deux fois la même chose, et se gratte continuellement ou le nez, ou l'oreille, ou la cuisse, ou la fesse, ce qui n'inspire pas de confiance dans son voisinage.

— Ah! voilà monsieur Boursinet, s'écrie Mongérand en frappant dans la main du petit homme rouge; c'est bien, il est exact!

— Bonjour, messieurs!... je vous salue... j'apporte des échantillons... des échantillons!...

Et M. Boursinet sort de ses poches quatre demi-bouteilles qu'il pose sur la table.

— C'est bon, monsieur Boursinet! nous goûterons cela au dessert... il faut d'abord voir si le vin est bon ici et dîner...

— Il me semble, dit Boursinet en se grattant le nez, qu'il vaudrait mieux goûter avant... goûter avant... — Et pourquoi cela? — Parce que quand nous aurons dîné et bu d'autres vins, vous sentirez moins la qualité .. la qualité... — Laissez donc, vieux courtier! j'ai toujours le goût excellent, moi!... dînons d'abord... Oh! oh!... il paraît que nous entendrons la musique en dînant! il y a une noce là... nous pourrons sans doute voir la mariée!... — Est-elle jolie?... est-elle jolie?... — Est-ce que j'en sais rien!

Ces messieurs se font servir un bon dîner; Mongérand a pour principe qu'il ne faut économiser que lorsqu'on ne peut plus faire autrement. On cause d'abord d'affaires; Boursinet tient à placer des vins, et il assure à Mongérand qu'il lui fera faire d'excellentes spéculations, parce qu'il peut avoir des marchandises au-dessous du cours.

Mongérand, tout en écoutant le courtier, regarde dans le jardin où vont se promener des gens de la noce, et se met à crier :

— Toutes ces femmes-là sont laides à faire peur; quelle fichue noce est-ce que cela!... où a-t-on pêché toutes ces péronnelles-là! c'est à qui sera la plus vilaine!...

— Mais il me semble, dit M. Boursinet en se grattant la jambe, que je viens d'en apercevoir une qui n'est pas mal tournée... pas mal tournée...

— Taisez-vous, vieux courtier; j'espère que vous vous connaissez mieux en vins qu'en femmes, sans quoi je n'achèterais pas vos liquides. Goûtons vos échantillons... ce sont des vins fins, m'avez-vous dit?

— Oh! très-fins... très-fins... vieux cru... vieux cru...— Comment avez-vous dit? — J'ai dit vieux cru. — Ah! bon... j'avais entendu autre chose... goûtons... Y es-tu, Charles... sacré Nicodème qui ne voulait pas dîner avec des amis parce que sa fille a la coqueluche. — Tu vois bien que je suis venu... — J'aurais voulu voir que tu ne vinsses pas... je t'aurais joliment rossé... c'est-à-dire, non, je ne t'aurais pas rossé, parce que je t'estime!... Voyons ce vin... qu'est-ce que c'est que celui-là?... — du beaune première qualité... du beaune... première... — Bien, j'entends... Il est fort bon, n'est-ce pas, Charles? — Excellent. — Je prendrai votre beaune. — J'en ai six pièces à vous céder... à vous céder... — Je les prends toutes les six. Passons à un autre échantillon... ils sont bien petits, vos échantillons!...

Les quatre demi-bouteilles sont vidées, Mongérand trouve les vins délicieux, il achète tout ce que M. Boursinet lui propose; pendant qu'il est en train, il achèterait tout l'entrepôt. Ces messieurs, qui ont déjà bien dîné, se grisent avec les échantillons. Charles jure presque autant que son ami; M. Boursinet se gratte comme s'il voulait s'arracher le nez, et Mongérand, qui a toujours un œil sur le jardin, s'écrie à chaque femme de la noce qui vient de leur côté : — Fi! la vilaine!... voulez-vous aller vous coucher! Heureusement, les personnes auxquelles ce compliment s'adresse ne l'ont pas encore entendu, ou n'ont pas cru qu'il leur était adressé.

Mongérand veut du champagne pour s'achever; il demande au garçon qui les sert quelles sont les personnes qui se marient.

— Ma foi, je ne sais pas, monsieur... je crois pourtant que c'est un marchand de volailles... — Va lui dire de ma part que sa femme me rappelle la chanson de la *Mère Camus*... Tiens, voilà Boursinet mon courtier... qui est bien laid, eh bien, je gage qu'avec un bonnet, il sera la plus jolie femme de la noce d'en face...

— Eh! mais, vous croyez rire, dit Boursinet, je me suis déguisé en femme plusieurs fois... plusieurs fois... — C'était donc pour faire peur aux oiseaux... C'est égal, buvons... et me voilà commerçant dans le vin... — Oui, dans le vin... dans le vin. — Ah çà, mon petit Boursinet, il n'y a plus qu'une légère difficulté... c'est que je n'ai pas le sou pour payer mes achats. — On s'arrangera... on s'arrangera... — A la bonne heure. — Vous donnerez de bons billets... de bons billets. — Oh! je veux bien... je vous en ferai tant que vous voudrez! — Endossés par un ami... un ami. — Il faut encore un ami?... eh bien! voilà Charles, il endossera.

— Oui! certainement, dit Charles, qui voit déjà double, j'endosserai tout ce que tu voudras. — C'est bon... on s'informera... on s'informera... — Qu'est-ce que c'est qu'on s'informera!... apprends, vieux Boursinet, que notre signature vaut de l'or... je te conseille d'en avoir souvent d'aussi bonnes, ça te vaudra mieux que de gratter ton nez. — Ce n'est pas pour moi que je parle... je ne suis que courtier... que courtier... mais je pense que ça se fera... ça se fera. — Alors trinquons à la réussite de mon entreprise... je suis content d'être dans les vins, moi.

Pendant que ces messieurs boivent leur champagne, la nuit est venue depuis longtemps et la noce a remplacé le festin par le bal; on entend la musique, on aperçoit à travers les vitres les danseurs se trémousser. Tout à coup Mongérand frappe sur la table en disant :

— Je parie que je vais danser à la noce du marchand de mauviettes. — Et moi aussi! dit Charles... — Je gage que non, dit Boursinet, vous n'êtes pas invités... pas invités. — Est-ce que nous avons besoin d'invitation... vous allez voir, vieux Boursinet. — Ah! oui, en dehors... en dehors... je regarderai à travers les carreaux... les carreaux... — Et nous, Charles, en avant, la tête haute, l'air imposant et le jarret tendu.

Mongérand et Charles sortent du cabinet, se donnant le bras pour avoir plus de tenue, et se soutenir mutuellement; ils se dirigent vers le salon où l'on danse, suivis de M. Boursinet, qui cependant se garde bien d'entrer.

La contredanse venait de finir, les hommes faisaient les aimables, les galants; les femmes riaient, faisaient des agaceries à leurs danseurs, tout cela au milieu d'une poussière, d'une chaleur et d'une odeur de vin très-prononcée. C'est en ce moment que Mongérand et Charles entrent fièrement, bras dessus, bras dessous, le chapeau sur l'oreille, l'un pâle comme un mort, l'autre rouge comme une écrevisse, mais tous deux l'air très-impertinent; ils se mettent à arpenter le salon, en regardant les femmes sous le nez.

— Qui sont ces messieurs-là? dit le marié à un cousin, est-ce que ce sont des parents de ma femme? — Attends, je vas demander au beau-père.

Le beau-père déclare que ces messieurs lui sont inconnus; les parents, les amis, tous les convives de la noce se rapprochent en chuchotant; les femmes se questionnent aussi.

— Décidément, dit le marié, puisque ces messieurs ne sont connus de personne, ce sont des étrangers... — Il a raison... — Il a raison. — Alors je crois qu'il faut leur demander pourquoi ils sont entrés ici, et les prier de sortir... — Oui... oui.

— Je me charge de leur parler, mon gendre, dit le beau-père, qui a un faux-col bien empesé et monté si haut que cela lui relève les deux oreilles, ce qui donne à sa physionomie quelque chose d'un bélier. —

Ces messieurs m'ont l'air d'avoir un peu bu... — Oui... oui, ils ont bu. — Il faut tâcher de leur faire entendre raison avec douceur... — S'ils n'entendent pas, nous les mettrons à la porte.

Le beau-père s'avance en relevant encore son col, au risque de se couper les oreilles. Il s'arrête devant Mongérand, qui pousse Charles, et ces deux messieurs se mettent à rire au nez du beau-père. Celui-ci, qui trouve déjà fort mauvais qu'on rie en le regardant, leur dit en parlant du nez :

— Messieurs, je suis le beau-père du marié ; je viens, en son nom et au nom de toute la société, vous demander comme quoi vous êtes entrés ici, qui est une noce particulière et bourgeoise.

— Oh ! oh ! fameux, le beau-père!... il a l'air de sortir d'un bocal de cornichons... Et ce col... Charles... regarde-moi donc ce col... je crois qu'il est en carton !...

Et ces messieurs se mettent à rire de plus belle. Le beau-père se retourne alors vers son gendre et d'autres parents, qui s'avancent en s'écriant : — Ces deux hommes-là sont soûls comme des grives... — A la porte ! à la porte !... répètent tous les gens de la noce.

— Qui est-ce qui a osé dire à la porte ? s'écrie Mongérand. — Quel est l'impertinent qui dit que nous sommes des grives?... s'écrie Charles.

— Encore une fois, messieurs, dit le marié, qu'êtes-vous venus faire ici ? — Nous sommes venus pour danser... et nous danserons... mais pas avec vos femmes, elles sont trop laides...

Et Mongérand veut faire une pirouette ; en tournant, il envoie son pied sous les basques de l'habit noir du beau-père ; c'est le signal de la bataille. Tous les hommes de la noce se jettent sur Charles et Mongérand : les coups de pied, les coups de poing pleuvent sur les deux amis, qui en rendent bien quelques-uns, mais ne sont pas de force à lutter contre trente hommes qui tapent fort ; ils vont être assommés, lorsque le maître de la maison arrive avec plusieurs de ses garçons. Il s'est informé du sujet de la dispute, et parvient, non sans peine, à percer la mêlée en disant aux gens de la noce : — Messieurs... cessez, de grâce .. vous voyez bien que ces messieurs n'avaient pas leur raison... laissez-moi les emmener.

Les parents et amis, satisfaits d'avoir bien battu les deux étrangers, ne demandent pas mieux que de se remettre à la danse, et consentent à laisser aller leurs adversaires ; mais il n'en est pas de même de ceux-ci : furieux d'avoir été vaincus, ils veulent encore se battre. Mongérand a le nez en sang ; Charles a les yeux presque sortis de la tête ; il faut six garçons et le maître de la maison pour les arracher du salon. Enfin on y est parvenu, ils sont dans le jardin ; le restaurateur fait garder la porte du salon, et engage les deux amis à s'en aller.

— M'en aller !... s'écrie Mongérand, m'en aller après avoir été rossé par ces pékins-là... non, sacrebleu ! je ne m'en vais pas... je les attends ici...

— Et moi, je vais rentrer dans la noce par la fenêtre ! s'écrie Charles en voulant s'élancer sur les vitraux ; mais on parvient à le retenir.

— Messieurs, reprend le restaurateur, je ne veux pas de scène chez moi... d'ailleurs que voulez-vous faire contre toute une noce. — Si ce ce ne sont pas des lâches, ils se battront l'un après l'autre. — Mais c'est vous qui avez offensé le marié... le beau-père... — Ça nous est égal !... — Messieurs, il faut vous retirer. — Non !... je veux me battre. — Et moi aussi... — Laissez donc cet homme se marier tranquillement. — Il nous faut une satisfaction... un rendez-vous... leur adresse enfin... — Leur adresse... ah ! c'est différent... attendez alors.

Le traiteur parle bas à un de ses garçons, qui s'éloigne, et revient quelques minutes après avec un petit papier qu'il remet à son maître. Celui-ci le met dans la main de Mongérand en lui disant : — Tenez, messieurs, voilà l'adresse du marié et du beau-père, demain ils seront chez eux... maintenant, ayez la complaisance de vous en aller. — Ah ! bravo !... à la bonne heure... ça peut aller comme ça, dit Mongérand en mettant le chiffon de papier dans sa poche. — Qu'ils dansent ce soir, mais demain nous recommencerons... — Oui, messieurs, demain !... vous ferez ce que vous voudrez. Tenez, voici vos chapeaux... bonsoir. — Eh ben !... et où est donc Boursinet... Boursinet !... — Ce monsieur est parti depuis longtemps... — Comment ! sans nous... Boursinet... Et notre carte ?... — C'est payé, c'est payé. Bonsoir, messieurs.

Le restaurateur poussait toujours devant lui Mongérand et Charles. Ceux-ci sont ainsi parvenus jusque dans la rue ; alors on referme sur eux la porte d'entrée du restaurant et on laisse les deux amis sur les bords du canal.

Charles et Mongérand sont quelques minutes à se reconnaître, ils se tâtent, se regardent, font quelques pas ; Charles a un pan de son habit en lambeaux, sa cravate est arrachée, son visage meurtri ; Mongérand est à peu près dans le même état, et de plus son chapeau défoncé.

— Voilà une sacrée soirée ! dit Mongérand en prenant Charles sous le bras, mais ils nous revaudront ça... — Ah ! Je suis d'une colère d'avoir eu le dessous !... — Veux-tu que nous retournions les rosser tout de suite ! — Ça va !

Et les deux amis, rebroussant chemin, reviennent à la porte des Vendanges de Bourgogne, ils frappent, cognent en disant : — Ouvreznous, nous aimons mieux nous battre tout de suite !... ouvrez ou sortez !...

On les laisse cogner, on ne leur répond pas. Las de frapper inutilement, ces messieurs prennent leur parti, ils s'en vont en disant : — Ça sera pour demain alors.

Il est nuit. Ils marchent le long du canal se tenant le bras et s'efforçant de ne pas chanceler. Ils vont toujours, le grand air les étourdit encore davantage. Mongérand se croit sur les quais, et au lieu de passer le pont qui les mènerait rue de Lancry, il s'arrête en disant : — Un instant... nous irions au faubourg Saint-Germain, et ce n'est pas notre chemin. — Tu crois ?... comment ! nous sommes donc perdus. — Eh non... laisse-toi guider... nous allons enfiler la rue Saint-Denis... par file à droite... — Ces messieurs remontent la rue des Récollets en s'étonnant que les boutiques soient déjà fermées. Après avoir marché longtemps, ils arrivent à la barrière du Combat. Charles dit en l'apercevant de loin : — C'est singulier... la porte Saint-Denis me semble plus petite qu'à l'ordinaire !... — C'est que c'est la porte Saint-Martin apparemment.

Ils s'arrêtent cependant lorsqu'ils sont sous le réverbère de la barrière, et regardent au-dessus de leur tête.

— Mais que la peste m'étouffe !... Charles, ce n'est ni la porte Saint-Martin, ni la porte Saint-Denis ici. — Tu vois bien... c'est ta faute... — C'est la faute à Boursinet... s'il nous avait attendus... est-ce qu'il se serait perdu aussi... Eh ! Boursinet !

— Où allons-nous par là, camarade ? demande Charles à un employé de l'octroi. — Vous allez à la Poudrette... — A la Poudrette !... c'est gentil... Où diable sommes-nous donc ? — A la barrière du Combat. — Pas possible !... C'est ce maudit Boursinet qui est cause de cela... Et pour aller rue Poissonnière... — Descendez toujours jusqu'au canal, puis passez le pont. — Merci, l'ami... Viens, Mongérand... — Ah ! un instant !... pendant que je suis sous une lumière, laisse-moi regarder l'adresse de nos hommes que nous devons rosser demain matin, car enfin il faudra nous rejoindre pour cela.

Mongérand tire de sa poche le chiffon de papier qu'on lui a remis, il le tourne, le retourne en murmurant : — Quelle bêtise d'avoir écrit au crayon !... on ne peut presque plus lire... Ah ! attends, m'y voilà... P... Piche... Pichardin..., rue des Mauvaises-Paroles... Il n'y a pas de numéro... Apparemment qu'ils sont connus... nous les trouverons d'ailleurs... — Est-ce que nous y allons ce soir ?... — Non... nous allons rentrer sagement chez nous... mais demain, Charles, viens me prendre de grand matin, et nous irons réveiller MM. Pichardin père et gendre.

Les deux amis se reprennent le bras, redescendent jusqu'au canal, se décident cette fois à passer le pont et arrivent au boulevard. Charles demeure rue Poisonnière, il est bientôt près de chez lui, et Mongérand ne le quitte au coin du boulevard qu'en lui répétant encore : — A demain matin... c'est une affaire d'honneur... Je compte sur toi.

Charles promet et arrive à sa porte ; il semble que la vue de sa demeure le dégrise un peu ; il monte rapidement, rentre chez lui et se présente devant sa femme en affectant un air riant, pour qu'elle ne se doute de rien. Mais il n'a pas pris garde au désordre de sa toilette, et Léonie pousse un cri en l'apercevant.

— Ah, mon Dieu ! que vous est-il donc arrivé ?... — Moi !... mais rien... Qu'est-ce que tu as donc ?... j'ai dîné avec Mongérand, voilà tout... — Oh ! je pense bien que vous étiez avec lui... Mais certainement il vous est arrivé quelque chose... votre habit est tout déchiré... — Bah !... tiens, je ne m'en étais pas aperçu... je me serai accroché probablement... — Votre cravate est en lambeaux... et votre figure... Ah ! Charles ! vous vous êtes battu !... — C'est-à-dire, on nous a battus !... — O mon Dieu ! mon Dieu ! qu'est-il donc encore arrivé ?... — Ne crie pas si fort ! tu réveilles ta fille... Bonsoir, Laure... A-t-elle toussé beaucoup ce soir ?... — Eh, que vous importe !... vous n'avez pas pensé à nous !... — Oh, si ! et la preuve c'est que j'avais mis des biscuits de Reims dans ma poche... pour vous deux... Ah !... il paraît qu'ils étaient dans la poche que j'ai perdue... — Charles, par grâce, contez-moi ce qui vous est arrivé... voyons, asseyez-vous... reposez-vous... Comme vous voilà fait !... voulez-vous prendre quelque chose... de l'eau sucrée... — Oui, je veux bien... car je suis altéré.

Léonie, qui s'aperçoit de l'état de son mari, s'occupe d'abord de sa santé et craint encore de le contrarier. Pendant que sa femme lui prépare de l'eau et du sucre, Charles va s'asseoir près du lit de sa fille, il embrasse la petite Laure, qui s'écrie : — Oh ! papa... tu sens... attends donc... comme quand ma bonne fait de la matelote... — Tu trouves, ma fille ?... je n'en ai pourtant pas mangé... — Papa, maman a reçu des nouvelles de mon frère... il se porte bien... et il est très-joli. — Ah ! tant mieux, ma fille... Ah ! il est très-joli... Tu es un amour, toi... Qu'est-ce que tu veux que je t'achète demain ?... hein !... — Ce que tu voudras, papa... une poupée bien grande... — C'est bon, sois tranquille.

Léonie revient, donne à son mari ce qu'il a demandé, puis lui prend les mains en lui disant : — Maintenant, Charles, dites-moi donc pourquoi vous vous êtes battu ? — Pourquoi... mais... c'est venu... Ah !

oui, je me rappelle... Il y avait une noce chez le traiteur où nous avons dîné... Mongérand et moi nous avons été pour voir danser... ces rustres ont voulu nous mettre à la porte... Tu sens bien que nous ne pouvions pas nous laisser mettre à la porte... Je ne sais pas ce que nous leur avons dit... mais ils sont tombés tous sur nous... tous!... c'est une infamie!... Nous sommes partis... mais demain... oh! demain, nous retrouverons le marié et son beau-père... Mongérand a leur adresse, j'irai le prendre, et... — Grand Dieu! que dites-vous, Charles!... vous auriez le désir de vous battre encore demain!... — Certainement... — Ah! mon ami, vous ne pensez pas ce que vous dites là... vous n'avez point cette affreuse idée... Vous battre... et que vous ont fait ces gens pour aller troubler leurs plaisirs?... vous étiez... un peu étourdi; Mongérand l'était beaucoup sans doute, qui vous dit que ce n'était pas vous qui aviez tort? — C'est égal, ils nous ont battus... et il y va de l'honneur d'en tirer raison. — De l'honneur!... Ah! Charles, vous abusez de ce mot... votre honneur consistait à ne point aller chercher querelle à des gens qui sans doute ne vous disaient rien. Et quelles sont ces personnes... contre qui vous voulez vous battre?... vous ne les connaissez pas peut-être... — Non... mais... je crois que ce sont des marchands de volailles... — Et c'est contre de pareilles gens que vous voulez vous mesurer?... — Ma femme, sachez qu'un homme en vaut un autre!... — Un homme en vaut un autre!... Oh! non... cette maxime est fausse!... un fripon ne vaut point un honnête homme!... Un duelliste... un homme qui se fonde sur son adresse pour provoquer ses semblables, ne vaut point un bon père de famille, dont l'existence assure celle de ses enfants. Charles... ne pensez plus à cette affaire... ceux qui vous ont maltraité l'ont déjà oubliée sans doute... Charles, vous ne vous battrez pas demain, n'est-ce pas?... — Oh! si... je le dois... Mongérand m'attendra de bonne heure... — Vous le devez... et si vous êtes tué, votre femme, vos enfants doivent donc mourir de douleur... Mon ami, je vous en prie à genoux... ne pensez plus à vous battre... Laure, prie aussi ton père!... supplie-le de ne point aller se battre demain.

Léonie est tombée aux genoux de son mari, dont elle tient une main dans les siennes et qu'elle baigne de ses larmes. La petite Laure s'assied sur son lit et dit, en joignant ses petites mains, comme lorsqu'elle fait sa prière du soir :

— Mon papa, je t'en prie, ne te bats pas demain, tu vois bien que cela ferait de la peine à maman.

Charles est ému, il passe sa main sur ses yeux en disant : — Eh bien... demain nous verrons... laisse-moi me coucher d'abord... Dors, ma fille.

Léonie ne demande pas mieux que de voir son mari prendre du repos : il se met au lit, et bientôt ses paupières se ferment. Léonie se couche aussi, mais elle ne peut goûter un instant de sommeil; la crainte que son mari ne se batte le lendemain la tient toute la nuit éveillée, elle prie le ciel pour que Charles dorme tard, afin que l'heure de son rendez-vous soit passée. Dès que le jour reparaît, elle se lève bien doucement, tire avec soin les rideaux, et va défendre à sa bonne d'entrer, afin qu'on ne fasse aucun bruit dans sa chambre; puis elle s'assied dans un coin, attentive, ne bougeant pas, frémissant au moindre mouvement de son mari, regardant sa pendule et respirant plus à l'aise à mesure que l'heure s'avance. Le ciel a pitié de sa peine; Charles ne se réveille qu'à neuf heures passées. Il cherche à rappeler ses idées, regarde dans la chambre, et tout à coup s'écrie : — Ah, mon Dieu!... ce matin... Mongérand m'attendait... Quelle heure est-il donc? — Dix heures et demie, répond Léonie en se plaçant devant la pendule. — Si tard!... il se pourrait!... comment!...

Léonie prend sa fille dans son lit, et court la porter à son mari en lui disant :

— Mon ami, embrasse ta fille... tiens... mets-la près de toi... est-ce que tu ne l'aimes plus?...

Charles embrasse sa fille et sa femme. En ce moment on sonne avec violence; Léonie devient pâle et tremblante, Charles écoute et attend : Mongérand paraît... Léonie se sent mourir.

— Pas plus de Pichardin que de pantoufles! s'écrie Mongérand en entrant. J'ai fait en vain toute la rue des Mauvaises-Paroles... c'est une fausse adresse qu'ils nous ont donnée!... ces gredins-là, ça ne sait se battre qu'à coups de poing!... Je suis allé alors chez le traiteur demander une explication... il m'a assuré qu'il ne les connaissait pas plus que nous, et ne devait pas les revoir. D'après cela, tu as aussi bien fait de te dorloter dans ton lit.

— O mon Dieu! je te remercie! dit Léonie, mon mari ne se battra pas!... — Non, ma petite dame, non... D'ailleurs soyez tranquille!... quand Charles est avec moi, vous devez toujours être en repos... je ne suis pas querelleur... j'aime la paix!... — Pouvez-vous dire cela, monsieur!... lorsque c'est vous qui, ce matin, aviez pris rendez-vous avec mon mari pour donner suite à cette malheureuse affaire!... — Ecoutez donc, il y a des cas exceptionnels!... j'ai un chapeau défoncé, moi!... et si je retrouve jamais le beau-père ou le gendre... mais suffit!... ne parlons plus de ça. Charles, je viens te chercher pour aller chez Boursinet. Il s'agit d'une bonne affaire, madame Darvillé; je me mets dans le vin, dans l'eau-de-vie... Charles s'y mettra avec moi... nous gagnerons de l'argent comme des marchands de bœufs.

— Oui, dit Charles, et peut-être dans peu de temps pourrai-je prendre cabriolet... Hein... que dirais-tu de cela, Léonie?

— Rien, mon ami; je n'ai pas d'autre ambition que de pouvoir bien élever, bien établir mes enfants. — Eh bien! moi, j'en ai de l'ambition!... je veux que tu sois mise avec la dernière élégance... Depuis quelque temps tu négliges trop ta parure... — Pourvu que je te plaise, répond Léonie en soupirant, est-ce que cela ne suffit pas? — Oui, mais je veux aussi que tu brilles... que l'on dise en te regardant : Voilà une dame mise dans le dernier goût.

— Il a raison, dit Mongérand; quand on a une femme douce, une femme qui ne crie pas, qui nous laisse faire nos volontés, on ne doit rien lui refuser... Ah! si j'avais eu une femme douce, moi, je l'aurais assommée de cadeaux!...

Charles s'est habillé; il se dispose à suivre son ami... Au moment où ils vont sortir, Léonie court après eux et dit à Mongérand en frémissant encore :

— Vous ne le menez pas se battre, n'est-ce pas?

— Mais non, ma petite dame!... soyez calme... c'est fini!... seulement si nous rencontrons la noce, nous lui donnerons du pied au derrière, voilà tout... — Ah! monsieur! — Ne crains rien, dit Charles, nous ne la rencontrerons pas.

Mongérand est décidé à entreprendre le commerce des vins, parce qu'il se croit connaisseur dans cette partie, et que, se trouvant à son dernier écu, il sent la nécessité d'en avoir d'autres. Le courtier Boursinet lui fait livrer pour dix mille francs de marchandises contre des effets endossés par Charles; on a confiance dans la signature de Darvillé, parce qu'on sait qu'il a encore des ressources, et qu'avant de se retirer du commerce il a payé tout ce qu'il devait.

Charles doit avoir une part dans les bénéfices de son ami; en attendant que ces bénéfices arrivent, il achète à sa femme des robes nouvelles, à sa fille les jouets les plus beaux, sans vouloir écouter les représentations de Léonie, qui ne croit pas Mongérand capable de conduire sagement aucune entreprise. En effet, après avoir emprunté de l'argent à Charles pour louer un magasin et y mettre ses vins, Mongérand commence par en placer plusieurs pièces dont il mange le produit, ensuite il vend à des amis de café qui ne le payent point et mène toutes ses connaissances à son magasin, où, pour s'assurer si les marchandises ne se détériorent pas, le nouveau commerçant et ses amis se grisent depuis le matin jusqu'au soir.

L'échéance des effets arrive; Mongérand ne peut pas payer, c'est sur Charles qu'on revient.

— Vous avez donc répondu pour Mongérand? dit Léonie voyant son mari payer deux mille francs sur des lettres de change de son ami. — Ne le devais-je pas?... ne m'a-t-il pas prêté autrefois, lui, et sans vouloir même de billet?... — Oui, je me rappelle qu'il vous a rendu ce service, et toute la peine que cela me fit alors. Au moins ces deux effets sont-ils les seuls que vous ayez signés?

— Il y en a encore cinq... ou six... mais Mongérand payera les autres... oh! je suis tranquille!... — Charles, il me semble que l'on se doit plutôt à ses enfants qu'à ses amis; vous auriez dû y penser avant d'endosser ces lettres de change. — Je te dis qu'il me remboursera.

Mais les autres effets sont encore présentés à Charles, car Mongérand ne paye pas, et n'a point de quoi rembourser; ainsi en huit mois de temps Charles paye dix mille francs pour celui dont il a répondu, sans compter l'argent qu'il lui a avancé pour un magasin.

— J'ai donné congé de ce logement, dit un matin Léonie à son mari. — Pourquoi donc cela?... il ne nous reste plus qu'un millier d'écus; avec cela, quand on n'a aucun emploi... qu'on ne sait pas même être sage dans ses dépenses, pensez-vous que l'on doive aller loin?... Nous ne pouvons plus garder un logement de sept cents francs... j'en ai loué un de cent écus... c'est beaucoup encore!... puissions-nous y rester longtemps!... — Ah! Léonie... quelle idée!... cette entreprise de vins a mal tourné, mais Mongérand me remboursera un jour ce qu'il me doit, c'est un garçon d'honneur! — Je ne sais où est l'honneur de ces gens qui empruntent en sachant qu'ils n'auront pas la possibilité de rendre, et qui ne se privent d'aucune des jouissances de la vie, tandis que ceux qui ont répondu pour eux se privent de tout pour payer : Mongérand ne vous rendra rien; votre mère ne peut plus venir à votre secours, à peine s'il lui reste de quoi vivre honorablement. Je vais renvoyer ma domestique... nous ne pouvons plus en avoir... je tâcherai de trouver de la broderie... de l'ouvrage en linge... je travaillerai! — Toi, travailler pour le monde!... ah! je ne le souffrirai pas!... — Mais je souffrirais bien plus, moi, si mes enfants manquaient de quelque chose!... — Que leur a-t-il manqué jusqu'à présent? — Rien, mais l'avenir m'alarme!... N'ai-je donc point sujet de trembler?... — Non... non!... rassure-toi, tout ira mieux que tu ne penses!... j'ai rencontré Rozat hier, il s'est excusé de ne pas nous avoir vus depuis longtemps sur des affaires de famille... mais il m'a dit qu'il viendrait, qu'il aurait quelque chose d'avantageux à me proposer. — Si c'est là-dessus que vous comptez, Charles, je vous plains, et cela ne doit pas nous empêcher de déménager.

C'est au Marais, cette fois, que Léonie a loué un modeste appartement, qui, quoique petit, est agréable et proprement décoré. Cependant Charles fait la grimace, comme lorsqu'il est entré dans celui qu'il

est forcé de quitter, et il dit encore : — Je me flatte que nous ne resterons pas longtemps ici!

CHAPITRE XVI. — Une Vengeance de Mongérand.

Léonie a fait revenir son fils de nourrice; le petit Félix n'a que dix-sept mois, mais Léonie trouve de l'économie et du plaisir à l'avoir avec elle. Tout son temps se partage entre les soins de son ménage, de ses enfants, et la broderie qu'elle fait pour une lingère. Lorsqu'elle travaille entre ses deux enfants, elle ne se trouve pas malheureuse; une parole de sa fille, un regard de son fils lui font oublier les folies de son mari et la situation précaire à laquelle il l'a réduite.

Quand il est chez lui, Charles ne prend pas aussi bien son parti; en voyant sa femme travailler, il s'écrie un matin : — Ça me désole de te voir faire de l'ouvrage pour d'autres!... tu devrais être riche!... heureuse!... — Mon ami, je ne me plains pas, surtout quand tu restes avec nous. — Oui, mais moi, je ne peux pas voir ça tranquillement... ça me fait mal!... Et dire que c'est ma faute!... c'est-à-dire la faute des événements... car j'ai toujours eu l'intention de faire de bonnes affaires!... Ma mère est fâchée contre moi!... je n'ose plus aller chez elle... — Tu as tort, Charles, il faut y aller, non pas pour lui demander rien, mais pour t'excuser... — Oui... il faudra que je m'y décide!... Depuis quinze jours, je ne sais pas ce que Mongérand est devenu! il il pense sans doute que je suis fâché à cause de cet argent que j'ai payé pour lui, et il m'évite!... il a tort! je ne suis pas homme à lui faire des reproches... il n'a pas réussi, c'est un malheur!... — Si tu pouvais ne plus le rencontrer, je regarderais encore cette perte comme un bonheur! — Et ce Rozat qui devait venir me voir!... — Tout ce que je désire, c'est qu'il ne vienne pas!... cet homme n'a jamais été ton ami... — Pourquoi dis-tu cela?... tu ne peux pas répondre... c'est de la prévention, voilà tout! — Mais, Charles, qu'as-tu besoin de ces gens-là! la société de ta femme, de tes enfants ne te suffit donc pas? vois ton fils!... qui te ressemble tant!... qui balbutie quelques mots!... ta petite Laure, qui a quatre ans et demi, et qui est déjà raisonnable, prévenante, qui voudrait aider, servir sa mère!...

— Tiens, papa! dit la petite fille en montrant à son père ce qu'elle fait, vois-tu... j'apprends à ourler... maman dit que ce n'est pas mal!...

— Oui.... c'est très-bien, répond Charles en embrassant sa fille; puis il fait un ou deux tours dans la chambre, et se met contre la fenêtre pour dissimuler les bâillements qui lui échappent. — Quoique ce logement n'ait plus l'élégance de ceux que nous avons occupés, dit Léonie, je m'y accoutumerais bien vite, Charles, si tu semblais t'y plaire avec nous! — Est-ce que je t'ai dit que je ne m'y plaisais pas?... mais je sors... parce qu'enfin il faut bien se remuer... tâcher de faire quelque chose... et puis cela m'affecte de te voir travailler!... cela me fait de la peine!... j'ai besoin de me distraire un peu.

Mais le chagrin de Charles n'est jamais de longue durée; une fois passé le seuil de sa demeure, les souvenirs se dissipent, et s'il rencontre quelqu'un qui lui propose une partie de plaisir, il l'accepte et en devient le plus joyeux convive; en le voyant jouer, chanter, rire et boire, personne ne se douterait qu'il a dissipé tout ce qu'il possédait, et que sa femme travaille pour que ses enfants ne manquent de rien. Et cependant les hommes comme Charles ne sont pas rares, on en rencontre souvent chez les restaurateurs, dans les cafés; ces gens-là ne font rien que flâner, s'amuser ou se régaler; chez eux, on travaille, on gèle, et quelquefois on n'a pas de pain.

Mongérand avait bu avec ses amis le restant de ses marchandises; l'ancien hussard, en prenant l'habitude de se griser, devenait chaque jour plus tapageur, plus grossier; il perdait le peu de bonnes manières qu'il avait encore en sortant du régiment; ce n'était plus le ton brusque et tranchant qu'on pardonne dans un soldat, c'étaient les façons canailles, les manières effrontées de ces hommes qui se mettent au-dessus de toutes les convenances, de toutes les bienséances, et qui se croient en droit de rire au nez des personnes qui respectent encore tout cela.

Un jour, après avoir avalé coup sur coup trois petits verres d'eau-de-vie dans un cabaret, Mongérand se frappe le front, enfonce sur ses yeux un chapeau dont les bords sont tout cassés, et se rend chez le courtier Boursinet, qu'il trouve en train de faire des échantillons.

— Boursinet, mon ami, dit Mongérand en commençant par s'emparer d'une demi-bouteille qu'il vide d'un trait, je n'ai plus le sou... je suis à sec... — Et mon échantillon... échantillon?... — Il n'est pas question de ton échantillon... écoute-moi. — C'était du malaga... malaga... — Il sentait le caramel en diable... Ecoute, petit courtier, je ne sais pas comment ça s'est fait, mais mes marchandises ont fichu le camp, et il ne m'est resté aucun bénéfice... — C'était du malaga... du malaga, dit tristement Boursinet en se grattant le menton. — Ah! sacrebleu, veux-tu m'écouter!... il faut me faire avoir d'autres vins; car c'est Charles qui a payé ceux-là, et je veux le rembourser avec les bénéfices que je ferai avec les autres. — C'est très-facile, mais... il faudra une caution... une caution. — Comment, vieux radoteur!... il te faut encore une caution... est-ce que je n'ai pas bien payé mes premiers effets. — Pas vous... pas vous... — Moi ou un autre, l'important c'est qu'on les ait payés, et si Charles endossait encore pour moi?... — On n'en voudrait plus; il a déménagé... déménagé... il est gêné, il a vendu une partie de ses meubles... — Qu'est-ce que ça prouve?... C'est qu'il en avait trop apparemment!... Oh! attends! j'ai mon homme; si celui-là ne me cautionne pas, je le casse en deux. C'est un gaillard qui est riche, et tu pourras t'informer. Attends que j'avale encore un échantillon de ton caramel, et je vais voir si Beau-Blond est digne d'être mon ami... D'ailleurs, il y a longtemps que j'ai une explication à lui demander, je mêlerai tout ça ensemble.

Mongérand fait disparaître une autre demi-bouteille, donne un coup sur la forme de son chapeau, et s'en va laissant Boursinet s'arracher le nez de désespoir.

C'est chez Rozat que se rend Mongérand; il a bientôt arpenté le chemin, il monte l'escalier sans répondre au portier qui lui demande où il va. Il trouve M. Auguste qui descend à cheval la rampe de l'escalier. Il lui donne une claque sur le derrière qui fait beugler l'enfant pendant une heure; puis, la porte du carré étant ouverte, il entre chez Rozat, traverse l'antichambre, la salle à manger; le bruit de deux personnes qui se disputent lui indique qu'il y a du monde dans le salon, il a reconnu la voix de monsieur et de madame, il s'arrête et écoute avant d'ouvrir la porte.

— Je ne veux plus supporter tout cela... me refuser même le nécessaire!... il faut que ça finisse... — Je ne payerai pas vos mémoires de chiffons... un chapeau de quarante francs, c'est indigne! Laissez-moi en repos, madame, ne me mettez pas en fureur... — Je me moque bien de vos fureurs!... si vous me touchez, je crie à la garde!...

— Eh ben! qu'est-ce qu'il y a donc?... est-ce que les tourtereaux sont devenus des émouchets? dit Mongérand en ouvrant tout à coup la porte du salon où madame Rozat se promenait les yeux enflammés, les cheveux épars, tandis que son mari tortillait avec colère dans ses mains un chiffon de papier.

A la vue de Mongérand, madame Rozat va se jeter avec humeur dans une bergère placée au fond de la chambre. Rozat fourre le papier dans sa poche, et tâche de se faire une physionomie riante.

— Ah! c'est toi, Mongérand... — Oui, c'est moi... à qui diable en aviez-vous donc tous les deux?... — Oh!... ce n'est rien... c'est que nous répétions avec Minette un proverbe... une petite comédie que nous devons jouer en société... — Ah! vous répétiez une pièce... c'était probablement le *Ménage du Savetier*, d'après ce que j'ai entendu. — Oui, dit madame Rozat avec ironie, c'est justement cela que nous jouons tous les jours!... — Mon cher Mongérand, si tu n'as rien de bien important à me dire... je t'avoue que dans ce moment je suis un peu pressé... j'ai beaucoup à faire, et...

Avant de répondre, Mongérand s'étale dans un fauteuil, ôte son cigare de sa bouche, crache sur le tapis et croise l'une sur l'autre ses bottes crottées. Rozat, qui est resté debout devant lui, semble fort mécontent de ces apprêts, qui n'annoncent pas l'intention de s'en aller promptement.

— Mon cher Rozat, dit Mongérand en remettant dans sa bouche le petit bout de son cigare, il faudra bien que tu aies le temps de m'entendre... on doit toujours avoir le temps d'écouter ses amis... D'ailleurs il s'agit d'une affaire majeure...

— Eh bien, suis-moi... passons dans mon cabinet, répond Rozat d'un air inquiet.

— Non, c'est inutile... nous sommes très-bien ici pour causer... Ta femme ne me gêne pas du tout... au contraire... je suis bien aise qu'elle soit là... j'aime les dames, moi. — Mais je... — Assieds-toi donc, je t'en prie... Tu ne veux pas t'asseoir, comme tu voudras!... Voici mon affaire : je fais le commerce de vins maintenant... je n'y ai pas encore beaucoup gagné, mais ça viendra... Charles a endossé les premières lettres de change que j'avais faites en payement de mes marchandises... il a même payé... c'est très-bien, c'est un bon enfant, Charles... il a mon estime. Aujourd'hui il me faut d'autres marchandises... et un autre endosseur. Tu m'as offert plusieurs fois tes services, je viens les réclamer; je vais faire pour une dizaine de mille francs d'effets que tu auras la complaisance d'endosser... c'est dit, n'est-ce pas?... Vous êtes bien enrhumée, madame? — Non, monsieur... mais c'est une envie de rire qui vient de me prendre. — Oh! riez... ne vous gênez pas... j'aime à rire aussi, moi. Eh bien, Rozat... tu restes comme un terme... est-ce que tu ne m'as pas compris?...

— Si fait... oh! j'ai très-bien compris... Mais, mon cher Mongérand, tu ne sais donc pas ce que c'est que de répondre pour quelqu'un?... — C'est payer pour les personnes quand elles ne répondent pas à l'appel... — Justement!... et avec quoi espères-tu payer, toi? — Cette bonne farce! si j'avais des valeurs, je n'aurais pas besoin de répondant. — Et moi, je ne réponds que pour ceux qui payent. — Ah! tu t'exposes comme ça... — Mes moyens ne me permettent pas de payer pour les autres... D'ailleurs, dans la vie il ne faut répondre de personne... — C'est très-joli, ta phrase; alors, je vais te faire une autre proposition : ne réponds pas pour moi, mais prête-moi la somme qu'il me faut... ça m'arrangera tout de même. — Si je pouvais prêter, je pourrais répondre... mais cela m'est impossible. — Vraiment!... Chenapand!... — Mongérand!... qu'est-ce que ça signifie... ce ton?... — C'est le mien... je ne le changerai pas pour toi : est-ce que tu crois, grand bouclé, que je me payerai des raisons que tu as données à Charles quand il est venu te demander un service? — Mongérand, tu as tort,

si tu crois que c'est mauvaise volonté... demande plutôt à Minette; elle te dira que nous sommes très-gênés en ce moment. — Il n'est pas question de Minette... c'est de Cendrillon que je vais te parler, moi... ou de madame Stéphano, si tu aimes mieux.

Rozat devient pâle, tremblant, tandis que sa femme s'écrie : — Cendrillon!... madame Stéphano!... qu'est-ce que c'est que ces femmes-là? — C'est une seule et même particulière, une brunette, haute en couleurs et pourvue de formes très-prononcées... Nous avons fait avec elle un certain petit dîner... qui n'était pas piqué des vers!

— Ah! quelle horreur!... quelle infamie!... monsieur mène dîner des femmes, et il refuse de payer le mémoire de ma marchande de modes!

— Mongérand, ce que vous faites est bien sournois! dit Rozat en se promenant dans le salon avec colère. Au reste, si j'ai dîné avec deux dames... c'est vous qui les aviez amenées... je ne les connaissais pas...

— Oui, mais c'est toi qui les as reconduites, Benjamin!... tu as eu si peur que Cendrillon ne t'échappât que tu l'as enlevée avec sa cousine avant la fin du repas... Ah! mille escadrons! c'est qu'il fallait voir, ce jour-là, robinet d'eau tiède! il était terriblement échauffé!...

— Ah, quel monstre d'homme! et moi, on refusera de me mener au spectacle! on me fera aller à pied quand il pleut!...

— Mongérand, finissons, je vous en prie... ou je... — Du tout, c'est que je ne veux pas finir, moi. Ah! tu crois qu'on m'enlèvera mes dîneuses au dessert, et que ça me fera l'effet d'une pluie de feu!... Si tu avais obligé Charles, je t'aurais pardonné; mais tu lui as débité mille mensonges, tu as osé lui dire que ta passion pour Cendrillon t'avait endetté... que tu avais fait des folies pour elle!... Mais j'ai vu Héloïse, je sais ce qui en est!... Tu ne l'as menée que deux fois au spectacle, et tu l'as conduite au cintre, parce que c'est moins cher qu'aux baignoires. — Au cintre!... s'écrie madame Rozat. Ah! monsieur, vous allez avec des femmes dans les petites loges du cintre... quelle indécence!... — En fait de cadeaux, tu ne lui as donné qu'un méchant flacon en opale, et dont la garniture est toute dédorée. — Un flacon en opale!... reprend madame Rozat, mais c'est le mien alors... je suis sûre que c'est le mien... il a disparu d'ici, et monsieur a prétendu que Guguste l'avait perdu en jouant!... Me dépouiller pour faire des cadeaux à ses maîtresses!... c'est ignoble!

— Madame, vous ne savez ce que vous dites! s'écrie Rozat qui tremble de colère. Je ne vous ai rien pris!... Et vous, monsieur, sortez de chez moi... et n'ayez pas l'audace d'y revenir jamais!

— Ah! écoute, cher amour, ne faisons pas le méchant, sinon je brise tout ici. Je veux bien m'en aller, parce que j'ai dit ce que j'avais à dire; mais ne te trouve pas désormais sur ma voie publique, sinon, je pourrais bien ne pas m'en tenir à des paroles avec toi... Tu m'entends... je suis très-doux, j'aime la paix; mais je prends mal les plaisanteries... Adieu, Rozat. Madame, je vous offre mes hommages... Maintenant, tourtereaux, vous pouvez reprendre votre scène du *Ménage du Savetier*.

Mongérand s'éloigne en disant ces mots, laissant Rozat au moment où, dans sa colère, il brisait une tasse de porcelaine, tandis que sa femme mettait son mouchoir en lambeaux.

CHAPITRE XVII. — Ce qu'elle craignait.

L'espoir de Léonie est encore trompé : elle se flattait que Mongérand n'oserait plus se présenter chez son mari après avoir presque achevé sa ruine; mais un matin l'ami de collége entre dans leur petit logement d'un air aussi gai, aussi délibéré, qu'avant l'affaire des lettres de change. La jeune femme baisse les yeux en tâchant de cacher le chagrin que lui fait éprouver cette visite. Charles tend la main à celui qui vient d'entrer.

— Me voilà, mes enfants... il y a longtemps que vous ne m'avez vu; que voulez-vous? les affaires... Ah! sacredié! je n'en puis plus... j'ai monté vite... Je ne pouvais pas trouver votre nouveau logement... Eh bien! mais c'est gentil ici!... c'est fort gentil! vous êtes encore très-bien!...

Léonie sourit amèrement et ne répond rien. Charles murmure : — C'est un peu haut... — Ah!... il y a encore des logements plus haut que ça!... et puis ça fait que l'air est plus sain que quand on est bas; c'est meilleur pour vos enfants... et la vue... Ah! cette polissonne de vue!... les buttes Saint-Chaumont, le Père-Lachaise qu'on voit comme si on y était; c'est extrêmement agréable. Et les affaires, Charles, ça reprend-il un peu? — Non; je ne sais pas trop à quoi me décider... — Ah! mon ami, il faut de la prudence... Moi, je me suis enfoncé avec mes vins... tu en sais quelque chose!... mais, sois tranquille!... je te rembourserai tout cela!... je n'ai jamais eu l'intention de te faire du tort... j'espère que tu n'en doutes pas? — Non... oh!... je sais bien que dès que tu en auras... — Tu seras le premier payé!... Dis donc, j'ai été voir Rozat... c'est un jean-fesse, il a refusé de répondre pour moi, aussi je l'ai traité comme il le méritait; d'ailleurs j'avais toujours sur le cœur sa fuite avec ces dames le jour où nous avons dîné ensemble...

— Quelles dames?... avec qui donc avez-vous dîné? s'écrie Léonie en regardant Charles. Celui-ci marche sur le pied de Mongérand en balbutiant :

— Mais non... je n'y étais pas, moi...

— Ah çà! veux-tu finir de me marcher sur le pied?... Ah!... ah!... est-il étonnant, ce Charles! c'est parce que sa femme est là qu'il ne veut pas que je parle du dîner avec nos belles. Eh, mon Dieu!... ta femme sait bien que les hommes doivent s'amuser!... que le plus sage ne résiste jamais à une légère agacerie, que nous sommes tous de mauvais sujets. N'est-ce pas, madame Darvillé, que vous savez fort bien que votre mari ne vaut pas mieux que les autres?... Mais avec l'âge tout cela se calme, on a des rhumatismes, la goutte, des douleurs... alors on revient près de sa femme, qui nous frotte avec de la flanelle pendant que nous crachons sur les tisons... et tout le monde est content.

Léonie a tourné la tête en portant son mouchoir sur ses yeux; elle ne semble pas du tout satisfaite de l'avenir que lui promet Mongérand. Charles, qui s'aperçoit que sa femme a de l'humeur, se lève en disant à son ami :

— Si nous allions faire un tour?... — J'allais te le proposer! D'ailleurs j'ai besoin de toi aujourd'hui... J'ai un service à te demander.

— Un service? dit Léonie en regardant Mongérand avec inquiétude.

— Oh! soyez sans effroi, belle dame, il ne s'agit que d'une partie de plaisir, et Charles me rendra service en y venant... Ça te va, n'est-ce pas, Charles? — Certainement.

Léonie regarde tristement son mari, qui s'empresse de prendre son chapeau et de s'arranger pour sortir. Lorsqu'il va embrasser sa femme, elle lui dit à l'oreille : — Je tremble toujours quand je te vois aller avec cet homme... il est si querelleur... Il t'a déjà entraîné dans de mauvaises affaires et tu vas encore avec lui!... Pourquoi ne pas rester plutôt près de nous?... Ta petite Laure te chantera une chanson que je lui ai apprise... ton fils sautera sur tes genoux.

— Ma chère amie, j'ai tout le temps d'entendre chanter Laure et de faire danser Félix. Je ne veux pas refuser Mongérand... ça le fâcherait... Je reviendrai de bonne heure.

Charles va s'éloigner, Léonie le rappelle en lui disant : — Tu t'en vas sans embrasser tes enfants?...

Charles embrasse ses enfants pendant que Mongérand siffle la galopade; il sort enfin avec son ami, qui lui dit sur l'escalier : — Est-ce que tu n'as pas oublié d'embrasser le chat aussi? — Ah! Mongérand!... c'est mal ce que tu dis là! — C'est que tu as l'air si Jocrisse devant ta femme que tu me fais de la peine. Mais laissons cela!... au diable les tracas du ménage, ne songeons qu'à nous amuser!... — Volontiers, car je m'ennuie terriblement depuis quelque jours. — Je le crois si tu restes à tricoter près de ta femme... — Que veux-tu donc faire de moi aujourd'hui? — Voilà ce dont il s'agit : après que Rozat m'eut refusé sa caution, ne pouvant plus obtenir de vins de ce petit drôle de Boursinet, j'étais presque à sec et fort embarrassé... Cependant je ne voulais pas t'emprunter encore, lorsqu'il m'est tombé sur les bras... ou dans les bras pour mieux dire, la femme la plus passionée, la plus exaltée, la plus amoureuse que Paris ait jamais renfermée., et il en renferme pourtant de bien tendres... j'en sais quelque chose... — Enfin cette dame? — Tu sauras d'abord... Mais je ne peux pas te conter tout cela sans me rafraîchir... Tiens, entrons là... — Là... c'est un marchand de vins. — Justement, et son vin blanc est excellent. — Mais... c'est un cabaret... — Cabaret! marchand de vins!... qu'est-ce que ça fait tout ça!... du moment que le vin blanc y est bon! Mon ami, quand on est fier, on risque souvent de mal dîner! — Mais!... — Ah! entre donc!...

Mongérand pousse Charles, qui entre chez le marchand de vins en regardant avec un certain embarras autour de lui. Mongérand semble habitué de la maison, il enfile sur-le-champ un escalier qui mène dans un salon, au premier, où les tables sont couvertes de nappes en grande partie tachées de vin; Mongérand s'assied en disant à Charles :

— Tu vois que c'est gentil ici?... — Mais... ça sent le vin en diable!... — Est-ce que tu veux que ça sente l'œillet d'Inde?... Tu n'es guère philosophe, toi!... Garçon, du blanc!... du même que je prends ordinairement... et qu'il soit meilleur!...

Dès que le garçon a servi et que ces messieurs ont trinqué, Mongérand reprend son récit :

— Je te disais donc que j'ai fait la conquête d'une femme tendre comme un poulet et amoureuse comme une chatte! c'est aux Funambules que je la vis pour la première fois!... — Tu vas aux Funambules, toi?... — Pourquoi pas? ce sont mes galeries! Je suis lié avec plusieurs artistes de là... Bref, ma conquête était avec un homme énorme, gros et gras comme l'éléphant de la Bastille. Tu conçois que cela ne me gêna pas du tout pour jouer de la prunelle et des mains lorsque l'occasion se présenta : je suivis la dame et son énorme cavalier... Tu sais que je ne suis pas un gaillard à traîner les choses en longueur; quand le cavalier fut sorti de chez la belle, je jetai des pierres dans les carreaux pour faire voir que j'étais là... D'abord je me trompai de fenêtre, ce qui mit de mauvaise humeur le voisin dont je cassai les vitres... mais ça m'était bien égal! Enfin, petit, je te coupe au court : j'avais plu, la connaissance fut bientôt faite, et je sus que ma princesse était entretenue par le gros monsieur, qui a une raffi-

nerie de sucre et des écus à remuer à la pelle. Dans l'ardeur de sa passion, ma belle voulait me sacrifier son gros amoureux, mais tu sais que je ne suis pas romantique, moi! Je lui dis : Un instant, tu as toutes les raffineries de l'existence avec ton gros sucrier; moi, je ne pourrais pas même t'offrir un verre d'eau à la cassonade : garde ton homme aux pains de sucre pour le nécessaire et moi pour l'agrément!... Hein?... j'espère que c'était agir en galant homme!

— Mais je ne vois pas encore en quoi tout cela me regarde!... Est-ce que ta belle a aussi une cousine comme madame Stéphano?

— Non!... oh! elle n'a jamais eu de parents!... elle est trop bien élevée pour ça. Laisse-moi donc finir : pour aller chez Thémire... c'est le nom de mon exaltée, je choisis les instants où son sucrier ne doit pas venir; cependant j'ai rencontré plus d'une fois le gros homme dans l'escalier, et, quoique je me sois rangé pour le laisser passer, il m'a regardé avec humeur... il m'avait reconnu pour le bel amateur des Funambules. J'ai su par Thémire qu'il a des soupçons; il est jaloux de moi enfin, si bien que Thémire n'ose pas sortir avec moi et me donner le bras à la promenade; et c'est pourtant désagréable, car son raffineur lui laisse beaucoup de temps à elle, et je trouve qu'on ne peut pas rester toujours dans une chambre, parce que l'amour le plus vif finirait par y sentir le renfermé.

Charles regarde Mongérand qui a fini de parler et qui boit. Ses yeux l'interrogent encore.

— Comment, sacrebleu! Charles, tu ne comprends pas ce que je veux de toi? — Mais pas encore!... — Tu viendras avec nous; c'est toi qui donneras le bras à Thémire dans nos promenades champêtres et autres... tu viendras dîner avec nous!... c'est toujours Thémire qui paye, ça ne te regarde pas; comme ça, si on la rencontre, et qu'on le dise au sucrier, comme nous ne nous ressemblons pas du tout, le portrait qu'on lui fera du cavalier de Thémire n'éveillera pas ses soupçons... — Mais... — Chut! que j'achève : tu penses bien qu'elle aura soin de parler de toi : tu seras son frère qu'elle attend... qui vient de voyager... et qui promène sa sœur, c'est tout simple! — Tu viens de dire qu'elle n'avait pas de parents!... — Quand on n'en a pas, on s'en fait! c'est bien plus commode!... — Mais... — Allons, c'est dit : tu es le frère de Thémire... et tu lui donneras le bras!... moi, je suis ton ami; si on me voit près de vous, c'est le hasard qui m'aura fait vous rencontrer. — Pourtant, si... — Tu acceptes!... touche là! tu es toujours bon enfant, et allons trouver Thémire, qui désire manger une matelote au Cygne-Rouge, au Gros-Caillou.

Quoique Charles ne soit pas positivement content de faire le frère de mademoiselle Thémire, il accepte, suivant cette ancienne habitude qu'il a contractée de faire avec ses amis même ce qui ne l'amuse pas. On sort du cabaret; Mongérand emmène Charles du côté du boulevard Saint-Antoine en lui disant : — Thémire demeure rue Saint-Antoine, mais elle doit nous attendre sur le boulevard Bourdon; une autre fois, tu iras la prendre chez elle, ça vaudra mieux, cela évitera à cette petite de faire sentinelle.

Ces messieurs arrivent sur le boulevard Bourdon; une grande et grosse femme de trente-six à quarante ans, habillée avec prétention, tenant un châle tout plié sur son bras gauche et ayant un bonnet surchargé de fleurs, de rubans et de dentelles, se promenait devant la rue de la Cerisaie en retroussant sa robe de manière à montrer la naissance de son genou.

— C'est Thémire! s'écrie Mongérand. Pauvre petite!... toujours exacte à son poste!... comme un soldat prussien... elle ne m'a jamais fait attendre d'une seconde!...

— Quoi!... c'est cette femme qui est ta maîtresse? — Eh bien! pourquoi pas?... crois-tu qu'une grande femme me fasse peur? — Non..... c'est que..... — Ah! je devine! tu te trouves un peu petit pour être son frère!... mais, mon vieux, ça se voit tous les jours!... il y a bien des enfants plus grands que leur père!... Abordons Thémire!...

Au moment où les deux amis arrivent contre la grosse femme, elle sortait de prendre une copieuse prise de tabac, et passait avec grâce son index sous un nez capable de contenir une once. Ses yeux, sa bouche et tous ses traits fortement prononcés étaient parfaitement en rapport avec sa stature.

— Nous voici, petite!... dit Mongérand, et je te présente ton frère!...

Mademoiselle Thémire fait à Charles un salut gracieux en répondant d'une voix mignarde :

— Monsieur veut donc bien!... monsieur sait donc!... vous avez donc conté à monsieur?...

— Eh oui! sacredié!... Ne faut-il pas bien des cérémonies pour dire à un ami : Tu feras le frère de ma maîtresse afin de tromper l'ennemi!..

— Ah! qu'il est roué!... Ah! taisez-vous!... roué! répondit Thémire en minaudant et en tirant de son sac un mouchoir blanc plein de tabac.

— Allons, Charles, donne le bras à ta sœur, et acheminons-nous vers le Cygne-Rouge avec toute la grâce dont nous sommes susceptibles.

Charles, qui n'a encore fait que saluer, présente son bras à la grosse demoiselle, qui passe le sien dedans en lui souriant de nouveau, puis on se met en route. Mongérand marche à côté de Charles, il ne laisse jamais languir la conversation; Thémire parle peu, elle se contente de s'écrier : — Ah! le roué! à chaque juron de son amant, et d'avancer à toute minute la tête pour mieux le regarder, ce qui fait que son nez rencontre assez souvent le visage de son cavalier, qui recule pourtant la tête chaque fois que sa prétendue sœur avance la sienne.

On arrive au Gros-Caillou. Charles a le bras cassé, parce que Thémire a beaucoup d'abandon en marchant; mais l'odeur de la cuisine lui rend la gaieté que la route lui avait fait perdre. Mongérand veut dîner dans un salon; il trouve que c'est plus gai qu'un cabinet. Thémire est douce comme un agneau; elle fait tout ce que veut son amant. C'est celui-ci qui commande le dîner, et il a soin que rien n'y manque. Charles, qui comprend que le moment le plus agréable de son rôle est arrivé, tient tête à Thémire, qui mange et boit comme un ogre, ne s'interrompant par moments dans ces intéressantes fonctions que pour dire en regardant tendrement Mongérand :

— Comme il commande bien un dîner!... ah! comme il entend la vie, ce roué-là!

— Ah! sacredié! oui, je l'entends, la vie!... va, petite, il ne me manque qu'un million de revenu pour développer tous mes agréments! Charles, buvons à la santé de ta sœur... Thémire, es-tu contente de ton frère? c'est un bon garçon, c'est mon élève... Il est gentil, hein?

Thémire s'incline en minaudant; pendant qu'elle s'absente de table pour la troisième fois, Mongérand dit à Charles : — Comment la trouves-tu?... — C'est une belle femme!... — Je crois f...... bien! — Mais j'aimais mieux madame Stéphano pour la figure. — Tais-toi donc! celle-ci en vaut dix comme Héloïse pour tout, et c'est la meilleure pâte de femme!... elle ferait des bassesses pour moi! Et si tu l'entendais chanter... à la bonne heure! ce n'est pas une serinette comme Cendrillon... c'est une voix de tonnerre... c'est superbe! Je vais la prier de chanter. — C'est inutile. — Si, parce que je veux que tu entendes la différence lorsqu'elle chante de lorsqu'elle parle... — Mais dans un salon... il y a du monde ici. — Je m'en moque pas mal. Ceux qui ne seront pas contents le diront... nous sommes là pour leur répondre... — C'est juste.

Thémire revient. Lorsqu'on est au dessert, Mongérand la prie de chanter. Thémire minaude, regarde les tables voisines et murmure : — Je n'oserai pas.

— Tu oseras, parce que je l'exige, dit Mongérand, et, qui plus est, je t'autorise à donner tous tes moyens. Ces gens-là seront trop heureux de t'entendre, ils viendront te remercier et demander *bis*; s'ils ne le font pas, ce sont des cruchons.

Thémire ne résiste plus, elle entonne : *Ah! quel plaisir d'être soldat!* Mongérand l'écoute d'un air d'admiration et promène ses regards dans le salon pour voir si l'on est aussi dans l'enchantement.

Aux premiers accents de Thémire, toutes les personnes qui sont dans le salon ont levé les yeux d'un air surpris. On croit d'abord en être quitte pour quelques passages du morceau; mais la chanteuse poursuit, et sa voix a tellement de force qu'on n'entend même plus le bruit des assiettes. Deux jeunes gens placés dans le fond de la salle se permettent de laisser échapper quelques rires. Mongérand se tourne vers eux en criant d'une voix de Stentor : — Silence donc là-bas!... est-ce que vous n'entendez pas qu'on chante?

— Il serait bien difficile de ne pas l'entendre! murmure un vieux monsieur assis derrière Mongérand. Celui-ci se penche sur-le-champ vers lui : — Qu'est-ce que vous avez dit? — J'ai dit, monsieur... que ces messieurs doivent entendre que madame chante... — Ah, fort bien! et que ça doit leur chatouiller agréablement les oreilles, n'est-ce pas? — Oui, monsieur... c'est très-agréable.

Cependant le vieux monsieur se hâte d'appeler le garçon, de demander sa carte et de s'en aller pendant que Thémire répète à gorge déployée : *Ah! quel plaisir... ir... ah! quel plaisir... ir...* Plusieurs autres personnes en font autant que ce monsieur. Mongérand les regarde de travers quand elles passent auprès de lui. Puis il applaudit de toute sa force Thémire et il pousse Charles, qui en fait autant.

— Eh bien! es-tu enchanté? dit Mongérand quand Thémire a fini. — Je ne sais plus où j'en suis! — Je le crois... elle a une voix qui étourdit son homme... Un autre air, caressante, pendant que tu es en train. — Ah! je ne sais si je dois... — Va donc... petite... cet air que j'aime tant : *Je t'attends à la caserne!* d'ailleurs ça fait suite à : *Quel plaisir d'être soldat!* Ah! le roué! il me fait chanter tout ce qu'il veut! Mais tu vas demander du champagne alors. — Tout ce que tu voudras... j'en ferai monter un panier si tu le désires... Garçon, du champagne, et tâchez qu'on se taise un peu là-bas au fond. — Mais, monsieur, je ne peux pas empêcher les personnes qui sont là de parler. — Si fait : quand madame chante, on doit se taire, ou c'est moi qui rétablirai le silence!

Le garçon s'éloigne sans oser répliquer. Thémire entame son autre morceau. Elle n'est pas au tiers qu'il ne reste plus dans le salon que les deux jeunes gens; les autres dîneurs ont pris la fuite, mais ceux-là tiennent bon : tout en prenant leur café, ils se regardent, se couvrent la figure de leur mouchoir et se tiennent le ventre à chaque roulade de Thémire. Mongérand a remarqué la pantomime de ces messieurs; cela paraît l'impatienter beaucoup; pendant une tenue que

fait la chanteuse, un éclat de rire mal comprimé part du fond du salon.

Mongérand se lève et marche droit à la table où sont assis les rieurs, dont le plus âgé n'a pas vingt ans.

— Qu'est-ce qui vous fait rire d'une façon aussi indécente pendant que madame chante? dit Mongérand en regardant les jeunes gens sous le nez. L'un des deux se trouble et baisse les yeux; son compagnon, qui a l'air plus résolu, répond en regardant fièrement son interlocuteur :

— Monsieur, il me semble qu'on est bien le maître de rire, surtout quand on est aussi content que nous le sommes. — Vous êtes contents? — Je le crois bien : mon ami dit qu'il ne donnerait pas sa soirée pour cent francs; et moi, qui devais aller aux Italiens entendre chanter madame Malibran, j'y ai renoncé pour écouter cette dame qui est avec vous... — Bah! vraiment... c'est de plaisir que vous riez ainsi?... — Demandez plutôt à mon ami. — Eh bien! alors touchez là... vous êtes de jolis garçons, et vous allez venir prendre un verre de champagne avec nous. — Très-volontiers.



M. Boursinet porte toujours des échantillons de ses vins, et se gratte toujours quelque chose... quelque chose...

Les deux jeunes gens étaient de petits clercs d'avoué, toujours disposés à saisir l'occasion de se divertir; ils préféraient du champagne à un duel, et celui qui venait d'arranger si adroitement l'affaire s'empresse, ainsi que son camarade, de suivre Mongérand, qui les présente à Thémire en disant :

— Tiens, caressante, voici deux jeunes amateurs; ils devaient aller aux Bouffes, ils ont préféré rester pour t'entendre... Nous allons faire remonter du champagne, et tu nous chanteras le grand air du *Calife : De tous les pays, pour vous plaire*. C'est son triomphe, messieurs, c'est vous en dire assez.

Thémire fait un salut aimable aux deux jeunes gens. Charles n'est pas fâché que l'affaire se termine ainsi, il prévoyait déjà une scène dans le genre de celle des Vendanges de Bourgogne. Le champagne arrive, les deux clercs d'avoué ne font que vider et tendre leurs verres, à peine si Mongérand a le temps de faire sauter le bouchon. Thémire chante son air du *Calife* : ces messieurs la claquent à tour de bras. Enfin, après avoir lestement vidé quatre bouteilles de champagne, la société quitte le Cygne-Rouge. Les deux jeunes clercs s'éloignent après avoir renouvelé à Thémire l'assurance de leur admiration, et celle-ci se pend au bras de Charles et à celui de Mongérand, qui la hissent dans un fiacre, lequel ramène la compagnie près de la rue Saint-Antoine.

Cette partie est bientôt suivie de plusieurs autres; Charles n'en refuse aucune. Plusieurs fois, en se rendant avec Thémire à un rendez-vous que Mongérand leur a donné, ils ont rencontré un gros monsieur qui a regardé Charles avec attention.

— C'est mon raffineur! a dit tout bas Thémire. N'ayez l'air de rien, il vous prend pour mon frère.

Charles n'a rien dit, les regards de cet homme ne lui semblent pas bienveillants. Il se promet alors de ne plus faire le frère de Thémire; mais le lendemain il accepte une nouvelle partie. Pendant qu'il ne cherche qu'à s'amuser, sans s'inquiéter de l'avenir, sa femme travaille et veille près de ses enfants; et lorsqu'elle lui demande ce qu'il peut faire si souvent avec Mongérand, il lui répond : — Nous nous promenons, nous philosophons... Ça me fait trop de peine de te voir travailler... c'est pour cela que je sors.

Un jour en se dirigeant encore avec la grosse Thémire vers les Champs-Elysées, où ils doivent retrouver Mongérand, Charles aperçoit sur les boulevards le monsieur que Thémire appelle son sucrier. Il vient à eux, et dit à la demoiselle sans même saluer Charles :

— Où allez-vous?

— Promener un peu avec mon frère... que voilà...

— Oui, oui, je sais... vous me l'avez assez dit... c'est bon.

Le monsieur s'est éloigné brusquement pendant que le prétendu frère lui ôte son chapeau.

— Il n'est pas très-poli, votre raffineur, dit Charles.

— Oh! c'est un original! il ne faut pas faire attention à ses lubies! Ah, Dieu! si Mongérand voulait!... une chaumière avec lui me suffirait!... je ne serais plus exposée aux boutades de ce gros ours!

— Oui, mais je crois que Mongérand n'aime pas les chaumières!

— Vous croyez!... c'est dommage... j'étais née pour garder des moutons, moi!... mais il me faut un berger!... il me serait impossible de vivre sans un berger!

On rejoint Mongérand, Charles lui fait part de la rencontre qu'ils ont faite, cela ne lui semble mériter aucune attention, il ne songe qu'à bien dîner; c'est toujours là ce qui l'occupe dans ses parties avec sa maîtresse, qui serait en effet fort malvenue si elle lui offrait une chaumière.

On s'est rendu chez un traiteur en renom. On a dîné dans une petite salle où dînent d'autres sociétés, et on est encore au dessert lorsque deux nouveaux venus entrent dans la salle : c'est le raffineur avec un gaillard de sa corpulence.

Thémire, en reconnaissant son monsieur, se met de la compote dans le nez; Charles pâlit; Mongérand, qui tenait son verre, boit tranquillement en disant : — Eh bien! nous allons voir ce qu'ils veulent, ces messieurs!

On ne reste pas longtemps dans l'incertitude : le gros homme s'approche de la table où est sa belle. Il la regarde, ainsi que Mongérand, en roulant des yeux furibonds, et s'écrie :

— C'est donc ainsi qu'on se promène avec son frère?

— Eh ben! après? dit Mongérand.

— Nous nous sommes promenés aussi... bégaie Thémire, et ensuite mon frère, ayant rencontré son ami, l'a engagé à dîner avec nous.

— C'est vrai, dit Charles. — C'est vrai!... reprend le raffineur en s'approchant de Charles, c'est vrai que vous en avez menti... — Monsieur... — Vous n'êtes pas le frère de Thémire... c'est des contes cela. — Monsieur... — Vous êtes d'accord avec cet autre polisson pour me duper... Mais tenez, voilà déjà votre affaire à vous!...

Ces mots ne sont pas achevés qu'un vigoureux soufflet est appliqué sur la joue de Charles. Avant qu'il ait le temps de revenir à lui, Mongérand a sauté par-dessus la table et saisi le raffineur à la gorge; Charles, furieux, s'est élancé sur l'autre individu et lui casse un plat sur le nez. Tout cela a été si prompt, que les personnes qui dînent là n'ont pas encore eu le temps de quitter leur place. Thémire crie, pleure, beugle; les garçons accourent, tout le monde se lève. On parvient à séparer les combattants.

— Sortons, messieurs, dit Mongérand, de telles insultes ne se terminent pas ainsi. Il est inutile de casser d'autres assiettes. C'est du plomb qu'il nous faudra.

— C'est bien ce que je veux, répond le raffineur; mais auparavant j'étais bien aise d'entamer la conversation.

Les quatre hommes sortent ensemble. Thémire est restée à table. Elle pleure, elle se lamente, elle se donne des coups de tête contre le mur, et fait ce qu'elle peut pour se trouver mal. Au bout de cinq minutes, Mongérand et Charles reviennent, le premier l'air aussi gai qu'avant la querelle, le second est beaucoup plus sérieux.

— Ah! vous voilà! dit Thémire; et elle court se jeter dans les bras de Mongérand, qui, heureusement pour lui, était adossé au mur.

— Eh bien! c'est fini! — Fini!... quoi!... déjà?... — Parbleu! nous n'allons pas nous battre ce soir; on ne voit plus clair! c'est pour demain... six heures!... le rendez-vous est pris, et personne n'a envie d'y manquer!... n'est-ce pas, Charles? — Non, sans doute! — Comment! vous vous battrez demain?... — Oui, caressante; et je crois que c'est le cas de boire une fine bouteille de plus! non que nous ayons besoin de vin pour avoir du courage, mais parce que ce monsieur nous a donné de l'humeur et qu'il faut la chasser!

On se remet à table; mais Mongérand seul est gai. Charles veut en vain affecter de rire, il retombe à chaque instant dans de tristes réflexions; et Thémire, qui quelques heures plus tôt ne désirait qu'une chaumière et un berger, laisse voir maintenant qu'une rupture avec le raffineur lui serait très-désagréable.

— Allons, mes enfants! dit Mongérand, égayez-vous donc! Parce que nous avons demain une petite partie avec ces messieurs, ça ne doit pas nous gêner ce soir!... Je suis fâché que Charles soit mêlé dans cette affaire! mais il a reçu un soufflet, et il faut qu'il tue son homme!... Demain matin à six heures moins un quart je serai à ta porte, Charles!... sera-t-il nécessaire que je monte? — Non... oh! garde-t'en bien!... je ne te ferai pas attendre! — J'en suis persuadé, car ceci n'est plus une plaisanterie!... J'aurai des pistolets, tu n'auras pas besoin de t'occuper de cela. Ce qui me contrarie, c'est qu'il faut d'abord que ce soit toi qui te battes contre ce gros animal qui t'a frappé; en sorte que, si tu le tues tout de suite, comme je l'espère, je n'aurai pas le plaisir de lui donner son compte!



— C'est Thémire, s'écrie Mongérand : pauvre petite, toujours exacte à son poste!...

— Comment!... est-ce que vous voulez tuer mon fabricant de sucre? dit Thémire avec inquiétude. — Oui, chère Thémire! si vous voulez bien le permettre!... — Mais... pourtant!... si vous le tuez... il ne pourra plus m'entretenir, et... — J'en suis fâché!... ça lui apprendra à être moins brutal... — Mais j'aimerais mieux!... — Il n'y a pas de mais dans cette affaire-là!... — Ecoutez donc, Mongérand, vous me feriez beaucoup de tort, et... — Ah! sacrebleu! en voilà assez!... taisons-nous tout de suite et soyons aimable, ou je croirais que vous aimiez votre sucrier!...

Thémire se tait, mais elle fait la moue. Enfin on songe à partir, et pour la première fois, pendant que son amant paye la carte, Thémire en regarde le montant et murmure entre ses dents : — Que c'est bête de manger tant d'argent à la fois!...

Charles a hâte de quitter sa société et d'être seul; il a laissé aller Mongérand et sa belle, mais en s'éloignant l'ancien hussard lui crie encore :

— A demain!

— Oui, à demain! se répète Charles en prenant lentement le chemin de sa demeure : demain il faut que je me batte!... et pour qui?... pour une femme... que je méprise!... car c'est pour m'être dit son frère que j'ai reçu ce... Ah! je pensais souvent que cela finirait mal!... Si Léonie savait cela!... Je ne veux rentrer que lorsqu'elle sera endormie; si elle me voit... mon trouble, mon embarras lui donneraient peut-être des soupçons!... Et dans ce duel... si j'étais tué!... Ah! ne pensons pas à tout cela!... soyons homme, comme dit Mongérand!...

Charles se promène jusqu'à près de minuit, cherchant toujours à chasser les tristes réflexions qui viennent en foule l'assiéger. Enfin il rentre chez lui; il a sa clef. Léonie est endormie ainsi que ses enfants, dont les deux petits lits sont près du sien. Charles s'arrête quelques instants pour examiner ses enfants; en ce moment il lui semble qu'il les aime davantage : c'est toujours ainsi; on aime bien plus ce que l'on craint de perdre; on ne peut plus se séparer de ceux que l'on tremble d'embrasser pour la dernière fois. Les jolis traits de Laure ont déjà la douceur de ceux de sa mère; la figure riante de Félix semble sourire encore en dormant.

— Qu'ils sont gentils! se dit Charles en les considérant. Et demain je vais me battre!... les priver peut-être de leur père!... de celui qui devrait veiller sur leur enfance!... les protéger!... les chérir!... Ah! je suis un vaurien!... un gredin!... je me déteste!... je me hais!... je ne fais que des sottises!...

Charles gesticulait en s'animant; Léonie se retourne dans son lit, il s'arrête, il craint de l'éveiller; il se hâte de se coucher, espérant qu'un peu de sommeil calmera ses sens : mais c'est en vain qu'il cherche à s'endormir, il compte toutes les heures de la nuit. Ce n'est point la crainte du combat du lendemain qui le tient éveillé : Charles ne manque pas de courage; mais c'est le regret de se trouver dans une affaire où le triomphe même ne peut lui faire honneur.

Le jour est revenu. A cinq heures Charles est debout; il embrasse bien doucement sa femme; il a de la peine à s'éloigner d'elle; cependant il veut être sorti avant qu'elle soit éveillée. Il s'est habillé, il va partir!... il retourne près de ses enfants, il veut les embrasser aussi, il se dit que c'est peut-être pour la dernière fois. Déjà il a imprimé ses lèvres sur les joues vermeilles de Félix, il en fait autant à Laure... mais celle-ci ouvre les yeux en balbutiant :

— C'est toi, mon petit papa qui es là!... ah! tu vas m'emporter dans ton lit, n'est-ce pas?

— Tais-toi, tais-toi! ma fille! dit Charles en faisant signe à Laure de ne point bouger; reste couchée!... dors!... dors encore, ma chère Laure!... il est de bien bonne heure!... — Mais pourquoi donc es-tu déjà habillé, papa? — C'est que... j'ai à sortir!... Mais ne fais pas de bruit! il ne faut pas éveiller ta maman! — Eh bien? je vais me rendormir!... mais rapporte-moi un petit pain pour déjeuner, pour moi et mon frère!... tu sais bien, de ces petits pains qui sont si bons!... veux-tu, papa? — Oui!... oui!... Adieu, chère enfant!... dors... je t'en prie!...

Charles embrasse encore sa fille et se hâte de s'éloigner. Il était temps, il sentait son courage l'abandonner. Enfin, il est dans la rue; il aperçoit Mongérand qui se promène de long en large en fumant sa pipe; sa vue le ranime, il se hâte d'aller lui prendre le bras.



Justin jeune regardait Léonie de sa mansarde, oubliant son livre.

— Peste!... tu es matinal!... Il n'est pas encore l'heure... mais j'étais toujours venu, parce que je me disais : Je fumerai aussi bien dans sa rue que chez moi. — Partons; où est le rendez-vous? — Aux buttes Saint-Chaumont... Oh! n'allons pas si vite, nous avons le temps... J'ai des pistolets dans ma poche... et des bons!... Ah! que je te conte... est-ce qu'hier au soir en te quittant je n'ai pas eu aussi une scène avec Thémire!... elle regrette son raffineur, à présent!... Comme c'est ça! oh! les capricieuses! Enfin, nous sommes brouillés à la mort... je m'en moque!... Et toi?... eh ben!... tu ne m'écoutes pas!... — Si... je t'entends bien!

Mongérand continue de parler pendant la route; Charles ne répond que par monosyllabes; il presse le pas, et à chaque instant Mongérand s'écrie : — Sacredié!... ne va donc pas si vite!... si ces messieurs y sont avant nous, ils attendront!

On arrive enfin au lieu choisi pour vider la querelle; l'homme qui a frappé Charles y est déjà avec la même personne qui l'accompagnait la veille.

— Nous sommes peut-être en retard, dit Mongérand; mais je n'ai pas de montre, et j'ai cru que nous avions le temps... Allons, Charles, à toi de commencer avec monsieur... Si tu n'es pas en veine, je te vengerai; car, comme c'est moi qui étais l'amant de la séduisante Thémire, il me semble que ça me regarde un peu!...

Le gros homme ne répond rien; il se contente de passer ses pistolets à son témoin : on charge les armes, on mesure les pas.

— Tiens, Charles, dit Mongérand en présentant un pistolet à son ami, c'est à toi de tirer le premier... souviens-toi de mes leçons!...

Charles prend l'arme vivement; toujours comme empressé d'en finir, il ajuste et lâche aussitôt son coup, qui n'atteint pas son adversaire. Celui-ci le vise alors, le vise longtemps, et bientôt Charles tombe baigné dans son sang.

Chapitre XVIII. — Un Ouvrier.

Léonie avait été surprise en s'éveillant de ne point voir son mari près d'elle. Charles, qui rentrait ordinairement fort tard, n'avait pas l'habitude de se lever de bonne heure. D'abord elle craint que son mari ne soit pas rentré depuis la veille; mais la petite Laure l'a rassurée en lui disant : — Oh! j'ai vu papa, moi, ce matin; il m'embrassait, et ça m'a éveillée... — Il t'a embrassée ce matin?... — Oui, maman... et puis il m'a recommandé de ne point faire de bruit pendant que tu dormais... — Et il ne t'a pas dit où il allait de si grand matin?... — Non... Mais il ne sera pas longtemps; car il doit nous rapporter un petit pain au lait pour déjeuner moi et mon frère.

Léonie pense que son mari avait encore quelque rendez-vous avec Mongérand, ou que peut-être, ayant enfin l'espoir d'obtenir un emploi, il est sorti pour cela; elle habille ses enfants : on retarde l'instant du déjeuner dans l'espoir que Charles reviendra; mais l'heure se passe sans ramener chez lui le père de famille.

Le petit Félix, qui a deux ans, dit qu'il a faim; Laure veut encore attendre le pain que son père lui a promis.

— Oh! c'est bien inutile, ma fille, dit Léonie en soupirant, ton père a oublié ce qu'il t'a promis... n'y compte plus... Déjeune avec ton frère, ma chère Laure, et n'attends pas davantage.

On déjeune plus tristement qu'à l'ordinaire : c'est la première fois que Charles n'est pas témoin de ce premier repas du matin. Léonie éprouve une inquiétude dont elle ne peut se rendre compte, et Laure répète de temps à autre : — Méchant papa!... qui ne nous apporte pas ce que je lui ai demandé... quand il reviendra, je ne l'embrasserai pas... n'est-ce pas, maman?... — Oh! si... si, ma fille!... il faut toujours l'aimer autant!... il ne faut pas faire comme lui!...

Léonie reprend son ouvrage et sa place accoutumée près de la fenêtre, quoique bien rarement elle regarde ce qui se passe dehors. En travaillant, en voyant jouer ses enfants, en écoutant le babil de sa petite Laure, Léonie n'avait pas l'habitude de trouver le temps long; mais alors les heures lui semblent éternelles, car elles s'écoulent sans ramener son mari. Quoique faite à ses absences, Léonie n'a pas sa résignation habituelle; Charles est sorti de si grand matin que cela lui paraît extraordinaire; elle questionne encore sa fille, elle lui demande si son père était plus en toilette, s'il paraissait triste ou gai; Laure ne sait que lui répéter : — Il m'a bien embrassée, et il avait peur que tu ne t'éveilles...

— Il avait peur que je ne m'éveillasse!... se dit Léonie qu'une terreur nouvelle vient de saisir. Mon Dieu!... pourquoi tant de crainte?... devait-il encore... Il avait été la veille avec Mongérand!... Ah! je tremble!... et il ne revient pas!

La matinée est passée, trois heures sonnent, et Charles n'a pas reparu chez lui. Léonie ne peut plus travailler, elle ne peut plus rester en place; s'il y avait un portier dans la maison, elle serait déjà descendue le questionner, savoir si son mari n'a rien dit pour elle; mais il n'y en a pas, et Léonie n'a point l'habitude de causer avec ses voisins; elle ne sait même pas qui loge au-dessous et à côté d'elle. Il n'y a dans la maison qu'une seule personne qu'elle connaît, ou que du moins elle rencontre plus souvent que d'autres sur l'escalier; c'est un jeune homme qui semble avoir tout au plus dix-huit ans, et qui habite une petite chambre, dans les mansardes, dont la fenêtre est presque en face de celle où travaille habituellement Léonie.

Ce jeune homme s'appelle Justin; il a vingt-deux ans; mais sa voix est si douce, sa physionomie si naïve, ses manières si timides, qu'on lui donnerait tout au plus dix-huit ans. Il est poli avec tout le monde, complaisant, serviable, et le ton avec lequel il parle à une femme ferait rougir pour beaucoup de nos élégants de salon. Pourtant Justin n'est qu'un ouvrier, un ébéniste; à la vérité, il n'a jamais cassé de lanternes, grossi les émeutes et fait de la politique, ce n'est pas là son goût; il préfère travailler, se perfectionner dans son état, devenir adroit, habile, gagner de l'argent pour aider sa mère et ses sœurs. Plusieurs de ses camarades se sont quelquefois moqués de lui; quelques-uns ont été jusqu'à lui dire : — Tu ne te mêles pas de ce qui se passe, tu es dans les éteignoirs.

Mais Justin, qui ne souffre ni les reproches ni les moqueries, et qui, avec sa petite voix douce, a autant et peut-être plus de courage que les plus braillards, Justin a répondu :

— Je cherche à m'instruire; je lis les ouvrages qui peuvent éclairer mon esprit, mon jugement; de ces lectures-là il me reste toujours quelque chose; je me trouve plus heureux quand j'ai acquis une connaissance nouvelle : mais je lis cela quand j'ai bien travaillé; car, avant tout, il faut que je nourrisse ma mère, que je me vête convenablement, et je n'ai pas envie de tendre la main ni d'emprunter à personne. Vous, qui négligez votre travail pour vous occuper de politique, en êtes-vous plus heureux, plus contents?... Si je vous voyais toute la journée rire et chanter, cela pourrait me séduire; mais bien loin de là!... depuis que vous avez cette manie, vous êtes continuellement de mauvaise humeur!... toujours dans un état de colère, d'irritation... toujours prévoyant des malheurs! Vous faites de la bile pendant tout le cours de l'année, et chaque jour vous cherchez à la répandre!... Quelle triste existence!... et c'est avec cela que vous croyez me tenter?... non pas, vraiment!... Dieu me garde d'être toute l'année de mauvaise humeur!...

C'est pourquoi Justin, qui allait peu avec ses camarades, restait souvent dans sa petite chambre. Tout en lisant contre sa fenêtre, il avait aperçu sa voisine d'au-dessous, cette jeune femme qui travaillait sans cesse, ne s'interrompant que pour caresser ses enfants. Léonie, quoique les chagrins eussent déjà flétri son teint et creusé ses joues, était encore jolie; et puis il y avait dans sa figure quelque chose de doux, de décent, de mélancolique, qui intéressait sur-le-champ. Ce n'était pas cette mine éveillée d'une grisette qui nous plaît à nous autres en sortant d'un salon où une tournure décente est de rigueur; pour un ouvrier habitué à se trouver souvent avec des grisettes, c'était bien mieux! et, quoique la mise de Léonie fût aussi simple que celle de ces demoiselles, il y avait une grande différence dans la manière de la porter : c'est cette différence qui charmait Justin.

Il pouvait contempler Léonie tout à son aise : car en travaillant la jeune femme ne levait jamais les yeux que pour les porter sur ses enfants, elle ne voyait point le jeune ouvrier, qui, de la fenêtre de sa mansarde, la regardait quelquefois pendant des heures entières, oubliant son livre, oubliant même qu'on l'attendait chez sa mère. Justin restait là, suivant chaque mouvement de Léonie, et Justin soupirait; il n'osait pas s'avouer qu'il était amoureux de sa voisine, et cependant il n'était pas assez novice pour ne point comprendre ce qui se passait au fond de son cœur. Mais s'il éprouvait de l'amour pour la jeune femme, c'était un amour bien pur, et qui n'était mêlé d'aucune espérance coupable; c'était presque cet amour d'une jeune fille sage qui borne ses désirs à voir celui qui lui plaît, et qui dans ses rêveries orne son image de toutes les grâces, de toutes les vertus. Un tel amour est rare chez un jeune homme de vingt-deux ans, mais lorsqu'on possède une chose rare, on la garde précieusement; et c'est ainsi que Justin gardait son amour dans le fond de son cœur.

Ce qui surprenait le jeune ouvrier, c'est que le mari de sa jolie voisine passât presque tout son temps loin de sa femme; c'était aussi de le voir rester froidement près d'elle, n'ayant l'air ni aimable, ni amoureux; car, placé quelquefois derrière son rideau, Justin voyait encore lorsqu'il ne voulait pas avoir l'air de regarder; il ne concevait pas que Charles reçût presque avec indifférence les caresses de celle que, lui, restait pendant des heures entières à contempler.

Depuis que Justin avait Léonie pour voisine, il sortait encore moins; à peine avait-il fini son ouvrage, qu'il retournait à la hâte dans sa petite chambre, qu'il n'aurait plus quittée pour un bel appartement. Il refusait toutes les parties de plaisir qu'on lui proposait, il ne se promenait plus, et se disait : — Elle ne sort jamais, elle; son mari ne la mène ni au spectacle, ni à la promenade; je puis bien rester aussi chez moi. Il lui semblait presque qu'il lui tenait compagnie.

Justin n'osait pas parler à Léonie, et cependant il aurait bien voulu trouver l'occasion de lui rendre service, de lui être bon à quelque chose, afin d'obtenir d'elle un mot, un regard, de ne point lui être totalement inconnu; il ne concevait pas même la pensée de lui laisser voir l'impression qu'elle avait faite sur son âme; et pourtant, après avoir passé des heures à sa fenêtre, il s'en retirait en disant tristement : — J'y resterais bien toute l'année qu'elle ne ferait pas attention à moi!...

Mais lorsque Justin entendait sa voisine ouvrir sa porte et descendre l'escalier pour aller faire quelque emplette, il ouvrait aussi la sienne et restait sur son carré à écouter si la voisine revenait. Dès qu'il entendait en bas le son de ses pas, il descendait à son tour, afin d'avoir le plaisir de la rencontrer et se disait : — Je vais la voir de tout près... je vais frôler sa robe peut-être... Ah! que je vais être heureux!... Et il descendait en tremblant, le cœur tout palpitant d'espoir, de bonheur; mais dès que Léonie arrivait près de lui, le pauvre garçon devenait si ému qu'il baissait les yeux en se collant contre le mur, et Léonie passait sans qu'il sût seulement si elle l'avait regardé.

Une fois cependant Léonie venait de se promener avec ses enfants;

en revenant, elle avait porté Félix, qui ne marchait pas encore beaucoup; la jeune mère remontait son escalier en tenant son fils sur un bras, en donnant une main à sa fille. La fatigue la forçait à faire une pose après chaque étage, des gouttes de sueur coulaient de son front, lorsque Justin, qui rentrait chez lui, était arrivé près d'elle. Ce jour-là, il avait eu plus de courage, il avait pris Félix du bras de sa mère en s'écriant : — Permettez-moi, madame, de vous épargner un peu de fatigue... Il avait lestement porté l'enfant jusqu'à sa porte, et s'était sauvé sans attendre qu'on le remerciât. Depuis ce jour, Léonie lui faisait un salut obligeant quand elle le rencontrait.

En ce moment que Léonie attend Charles, qu'elle se tourmente, qu'elle écoute au moindre bruit si c'est son mari qui revient, des pas se font entendre dans l'escalier, ils approchent, ils sont tout près... — Ah! c'est lui! s'écrie Léonie, et elle court ouvrir la porte qui donne sur le carré... c'est Justin qu'elle aperçoit.

Léonie reste comme accablée, un soupir profond lui échappe, tandis que ses lèvres murmurent : — Ce n'est pas lui!

Les enfants sont aussi accourus, et ils répètent tristement : — Non, ce n'est pas mon papa!

Justin remarque le chagrin, l'inquiétude de Léonie; le désir de lui être utile le rend moins timide, il se hasarde à parler :

— Qu'avez-vous, madame? vous semblez inquiète! serait-il arrivé quelque chose à monsieur votre mari?...

— Non... non, monsieur, je l'espère du moins; mais il est sorti aujourd'hui de si bonne heure... et sans me parler... Ce matin, monsieur, vous ne l'avez pas par hasard rencontré dans l'escalier?

— Non, madame. — J'ai sans doute tort de me tourmenter, souvent il ne rentre que fort tard le soir... — Oh! oui, car vous êtes presque toujours seule...

Justin rougit après avoir prononcé ces mots; il craint d'avoir dit une chose inconvenante, mais Léonie n'y a pas fait attention. Le jeune homme s'empresse de reprendre : — Si vous saviez, madame, de quel côté à peu près peut être votre mari... je courrais... j'irais m'informer... puis je reviendrais vous dire... je serais si heureux de pouvoir vous être bon à quelque chose!...

— Ah! je vous remercie, monsieur, mais je ne sais rien... j'ignore toujours où il est... Il devait revenir bien vite, à ce que m'a dit ma fille... mais il aura rencontré quelque ami... qui l'aura emmené... Je vous remercie, monsieur. Rentrons, mes enfants.

Léonie a salué Justin, elle a refermé sa porte; le jeune ouvrier est resté là, sur le carré, heureux d'avoir parlé à Léonie, mais fâché de la voir triste et de ne pouvoir lui rendre la tranquillité. Il cherche en lui-même ce qu'il pourrait faire; mais où irait-il s'informer de celui qu'on attend, puisque sa femme même ne sait où il est?... Cependant Justin redescend l'escalier; arrivé dans la rue, il se promène tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ne s'éloignant pas beaucoup de sa demeure, mais portant ses regards au loin, espérant apercevoir le mari de sa voisine.

Il y a près d'une heure qu'il fait ce manége lorsqu'un groupe de monde s'avance entourant quelque chose qu'il ne peut distinguer. Justin ne voit pas là-dedans celui qu'il cherche; mais ce monde s'est arrêté devant l'allée de sa maison. Justin revient sur ses pas, il se fait jour à travers ces gens rassemblés là et dont les yeux expriment la compassion... il aperçoit un brancard sur lequel est étendu un homme blessé et sans connaissance. Cet homme, il l'a reconnu, c'est le mari de Léonie.

— O mon Dieu!... serait-il mort!... et sa pauvre femme qui l'attend!... dit Justin en poussant un cri de désespoir.

— Et non, non, sacredié! il n'est pas mort! répond Mongérand, qui est près des porteurs du brancard et pérore avec tous les curieux, mais il n'en vaut guère mieux... Cependant un chirurgien là-bas a dit qu'il en reviendrait peut-être... Au reste, s'il meurt, je l'ai déjà vengé! son adversaire a reçu aussi une prune dans le nénet droit. Allons, enfants... il faut monter cet homme-là, et rien qu'au quatrième... excusez!...

— Ah! monsieur... un moment, de grâce... Et sa femme... sa pauvre femme!... que je la prévienne d'abord, elle en mourrait sans cela!... — Comme vous voudrez, petit; d'ailleurs vous pensez bien qu'on ne va pas monter cet homme-là comme une balle de coton, il faudra des précautions et du temps.

Justin est déjà sur l'escalier, il le monte quatre à quatre, il frappe à la porte de Léonie; elle accourt ouvrir, croyant encore que c'est son mari. Mais la figure pâle et défaite de Justin la glace d'effroi, elle lit un malheur dans ses yeux.

— Qu'y a-t-il?... De grâce, monsieur, que venez-vous m'apprendre? dit-elle en tremblant, et Justin ne sait comment répondre; il craint de parler, il balbutie : — Madame... c'est que... votre mari... — Mon mari... eh bien!... vous l'avez vu? — Oui... madame... — Il lui est arrivé quelque chose... je le vois dans vos yeux... — Ne vous effrayez pas, madame... votre mari s'est battu en duel, à ce qu'il paraît... — Battu en duel!... mes pressentiments ne me trompaient donc pas!... — Il est blessé... mais il guérira... oh! il guérira... — Mais où est-il?... Ah! monsieur, conduisez-moi près de lui. — On le ramène... le voici, madame.

Le triste cortége arrivait en effet. A l'aspect de son mari sans connaissance et dont la pâleur est effrayante, Léonie ne peut plus résister à ce qu'elle éprouve, un gémissement lui échappe, ses yeux se ferment, elle tombe dans les bras de Justin qui la reporte chez elle, où Laure jette des cris affreux en revoyant son père et sa mère dans cet état.

Au milieu de cette scène de douleur, Mongérand, qui a toujours son même sang-froid, fait placer Charles dans son lit, tandis que Justin s'efforce de rappeler Léonie à la vie.

— Oh! ce n'est pas la femme qui m'inquiète! dit Mongérand; une femme pleure, et puis ça se sèche... c'est à l'homme qu'il faut songer! Allons, vous autres, je vous ai payés grassement!... allez chercher un chirurgien!... et vous, jeune homme, envoyez-nous une garde!... une voisine!... une portière!... Comment, sacrebleu! est-ce qu'il n'y a pas de femme dans cette maison!... Mais non, au fait, restez, j'irai moi-même chercher une garde! et puis je ne reviendrai pas!.. Car je suis sûr que la femme de Charles va m'en vouloir!... Et pourtant c'est pas du tout ma faute!... son mari a reçu un soufflet pour Thémire, c'est vrai, mais je ne pouvais pas prévoir ça!... C'est à six heures environ qu'il a été blessé; si on ne l'a pas ramené plus tôt, c'est que d'abord je l'avais fait porter dans un cabaret, où il a reçu les premiers secours, et que ce n'était pas facile ensuite de trouver des porteurs!... Mais la jeune femme rouvre les yeux!... je me sauve! je vais vous envoyer du monde!... Ah! polisson de raffineur!... il a eu la monnaie de sa pièce!

Mongérand est sorti : Léonie vient de rouvrir les yeux, elle rappelle ses idées, puis court à son mari, qu'elle couvre de baisers et de larmes en s'écriant : — Il ne m'entend pas!... Ils l'ont tué!...

— Non, madame, il n'est qu'évanoui! dit Justin; c'est la suite du transport!... Je cours chercher un chirurgien!... — Oh! oui... le meilleur... le plus habile!... ramenez-le avec vous!... — Sur-le-champ!... Mais je vais... vous ne pouvez rester seule!... tous ces hommes sont partis!... mon Dieu!... ils n'agissaient que pour de l'argent!... oh!... je sais!... oui!..

Justin sort précipitamment; il frappe à l'étage au-dessous, il frappe à toutes les portes de la maison; partout il dit : — De grâce, montez au quatrième chez une dame dont le mari est blessé! On n'est point compatissant partout; il y a des voisines qui ferment leur porte et restent chez elles, mais il en est d'autres qui se rendent à cette prière et montent chez Léonie, à laquelle elles prodiguent leurs soins pendant que Justin cherche un chirurgien.

Le jeune ouvrier revient bientôt avec un homme de l'art; Charles a repris connaissance, il a reconnu sa femme, ses enfants, mais il n'a pas la force de parler. Le chirurgien visite sa blessure, la trouve grave et déclare qu'il ne peut encore prononcer sur son état; après avoir donné ses instructions, il va s'éloigner... Léonie se jette à ses genoux en s'écriant : — Monsieur... vous reviendrez ce soir!... tous les jours!... toutes les heures, s'il le faut!... Ah! monsieur, rendez-moi mon mari! aucun sacrifice ne me coûtera pour un si grand bienfait!

Le chirurgien la relève, la rassure et s'éloigne en lui promettant d'être assidu auprès de son époux. Il part; les dames de la maison s'éloignent aussi; Justin seul reste, il tâche de consoler Laure, qui pleure en voyant son père malade. Félix, plus heureux, est encore dans l'âge où le malheur nous frappe sans nous attrister.

Léonie s'efforce de ranimer son courage, elle sent qu'elle en a plus besoin que jamais : elle s'assied au chevet du lit, et là, les yeux fixés sur le blessé, attentive à tous ses mouvements, elle se promet de ne point le perdre de vue une minute jusqu'à ce que ses jours soient hors de danger.

Justin est toujours là, elle ne s'en aperçoit pas; il s'approche d'elle et lui dit timidement : — Je vais aller chercher une garde... n'est-ce pas, madame? car vous ne pouvez toujours rester là pour veiller votre mari!... — Oh si!... si!... je veux y rester toujours!... — Mais, madame, vous vous tuerez!... et ces pauvres enfants, que deviendraient-ils s'ils ne vous avaient plus?... Ah! madame, par pitié pour eux!... ménagez vos forces!... permettez-moi au moins de vous remplacer!... là, près de ce lit!... vous y resterez le jour. . mais la nuit, moi, j'y veillerai!... Je suis jeune, fort : cela ne me fera aucun mal, à moi; tandis que cela vous rendrait malade aussi!... vous, qui déjà vous fatiguez tant à travailler! Madame, je vous demande cela comme une grâce!... ne me refusez pas!...

Justin avait les mains jointes en suppliant Léonie; celle-ci lève sur lui ses yeux pleins de larmes, puis lui tend la main en murmurant :

— Mon Dieu! que vous êtes bon, monsieur!... je n'avais pas encore pensé à vous remercier! Ah! je ne sais comment nous avons mérité tant d'intérêt!... Mais si le chagrin que j'éprouve ne m'a pas encore permis de vous témoigner toute ma reconnaissance, croyez que je n'en suis pas moins touchée de ce que vous avez déjà fait pour nous!

— De la reconnaissance!... Ah! madame, c'est moi qui suis trop heureux si je vous suis utile! Si vous saviez tout ce que j'éprouve!... tout ce que... je!...

Justin ne trouve plus de paroles : il s'embrouille, se tait et baisse les yeux, tout honteux, sans oser toucher à cette main qu'on lui présente et qu'il brûle de presser contre son cœur. En ce moment, on frappe fortement à la porte; Justin va ouvrir : une femme d'une cinquantaine d'années, longue, sèche, jaune, en bonnet rond, en désha-

billé, s'avance en disant : — Est-ce ici qu'il y a un malade et que l'on attend une garde? c'est un grand monsieur, un beau brun, ma foi!... qui est venu me dire de venir! et c'est qu'il me pressait!... et c'est qu'il me poussait?... il ne me laissait pas le temps de mettre un bonnet!... j'ai dit : C'est un homme bien *prompte* que ce monsieur-là!...

Léonie a écouté la garde... elle semble réfléchir; Justin donnerait tout ce qu'il possède pour qu'elle la renvoyât et lui permît de passer les nuits près du blessé. Mais Léonie ne juge pas convenable d'accepter les offres du jeune ouvrier; elle pense qu'après avoir travaillé une grande partie de la journée, il doit avoir besoin de repos; et, quoique décidée à veiller aussi tant que son mari sera en danger, elle sent qu'il lui faut quelqu'un pour l'aider; elle répond à la garde : — Oui, madame, c'est ici que l'on a besoin de vous!

Justin laisse tristement retomber sa tête sur sa poitrine; Léonie s'approche de lui, et le remercie encore avec cet accent qui arrive si vite au cœur.

— Je ne mérite pas tant de remercîments, madame, répond Justin, mais si vous aviez besoin de quelque chose,... s'il fallait courir au bout de Paris, fût-ce au milieu de la nuit, je suis là, madame, au-dessus de vous!... veuillez ne pas l'oublier!...

Madame Fripet (c'est le nom de la garde) est déjà en train de s'installer dans la chambre, de regarder où l'on pose chaque tasse, chaque vase, de remuer, de déranger, d'aller, de venir, tout en donnant un coup d'œil à son malade; puis elle rajuste l'oreiller, retire le rideau, remet quelque chose sur le lit; enfin c'est comme un soldat qui arrive dans une nouvelle caserne et veut en reconnaître toutes les localités. Les enfants regardent madame Fripet aller, venir, passer et repasser, comme si c'était Croquemitaine; Léonie elle-même se sent gênée en ayant chez elle cette figure étrangère; et en effet, est-il rien de plus ennuyeux, de plus insupportable que de voir quelqu'un que l'on ne connaît pas bouleverser tout chez soi et s'y ériger en maître? Mais, dans l'espoir que son mari sera mieux soigné, Léonie supporterait bien d'autres contrariétés.

Madame Fripet fait son état en conscience; elle y met même beaucoup d'amour-propre; mais elle fatigue, elle assomme à force de soins; et, comme elle se croit plus savante que les médecins, il ne faut rien refuser de ce qu'elle veut que l'on prenne. Non contente de s'occuper de son malade, quand elle est dans une maison, madame Fripet veut y soigner la santé de toutes les personnes qui la composent, même de celles qui se portent bien.

Le chirurgien est venu dans la soirée; il donne ses ordres à la garde, qui secoue la tête et a l'air de dire : — Je sais mieux que vous ce qu'il faut faire! Léonie cherche à lire dans les yeux du chirurgien ce qu'elle doit craindre ou espérer.

— Je ne puis encore vous rassurer entièrement, dit le docteur, la blessure est fort grave!... Attendons avant de prononcer!...

— Cet homme-là m'a l'air d'un âne, dit la garde lorsque le chirurgien est parti; est-ce qu'on ne doit pas toujours prononcer sur l'état d'un malade?... Mais que cela ne vous inquiète pas!... je suis là, moi!... et je vaux dix médecins!... j'ai fait revenir à la vie des enfants qui étaient déjà morts!... il y en a un qui avait des convulsions internes et externes! ça le prenait depuis le *bibus* jusqu'à la racine des cheveux!... — Mais mon mari, madame?... — Je le prenais dans mes bras, je le mettais à la fenêtre, et flic... flac!... je le retournais comme un petit paquet!... et le médecin prétendait que l'enfant n'avait point de convulsions!... — Mon mari, madame?... — Votre mari s'est battu, à ce qu'il paraît!... et pourquoi s'est-il battu? — Hélas! je n'en sais rien!... — Bah!... il ne vous l'avait pas dit?... Hum!... c'est sans doute pour quelque femme!... — M. Mongérand ne vous en a pas parlé? — Qu'est-ce que c'est que ça, Mongérand?... — La personne qui a été vous chercher. — Ah! ce beau brun!... il jurait comme un charretier! il a l'air d'un bien mauvais sujet!... je ne le connais pas; il est entré chez moi en criant comme un sourd!... il m'a dit : Hâtez-vous!... Je me suis hâtée; et ma foi, un peu plus tard il ne me trouvait plus; car j'ai rencontré en route une dame qui venait me chercher pour sa demoiselle qui est en couche de son troisième; j'ai dit : Je suis désolée, mais je ne suis pas vacante!... — Mais mon mari, madame?... pensez-vous qu'il guérira? — Pourquoi pas?... est-ce qu'on ne guérit pas toujours quand on est bien soigné?... et je puis dire que je m'y entends; mais il ne faut pas qu'on se permette la moindre imprudence!... rien sans ma permission, ou je ne réponds plus de mon malade!

Léonie se tait; elle couche ses enfants et va s'asseoir près du lit de son mari; elle déclare qu'elle passera la nuit à cette place, ce qui donne beaucoup d'humeur à la garde, qui trouve que c'est empiéter sur ses droits; mais Léonie, décidée à ne point lui céder sur ce chapitre, la laisse dire, et reste près de son mari : alors, après avoir longtemps murmuré entre ses dents, madame Fripet se décide à s'endormir sur une chaise, pour apprendre à Léonie à se permettre de veiller pour elle.

Pendant douze jours, l'état de Charles est fort alarmant; le chirurgien vient deux fois par jour le visiter. Léonie n'a pas pris une heure de repos; elle n'a pas voulu quitter le chevet du lit de son mari, quoique le chirurgien lui ait dit plusieurs fois : — Vous n'êtes pas raisonnable, madame, vous ruinez votre santé; vous avez besoin de sommeil! — Ah! monsieur, répond la jeune femme, je ne pourrai le goûter tant que mon mari sera en danger!... vous voyez donc bien qu'il est inutile que je me couche!...

La conduite de Léonie donne infiniment d'humeur à madame Fripet, qui répète toute la journée : — Alors, si madame a la prétention d'être la garde, je ne vois pas trop pourquoi elle m'a fait venir; il me semble cependant que je sais mon état!

Et pour prouver qu'elle sait son état, madame Fripet a mis tout sens dessus dessous dans le modeste petit ménage; on ne trouve plus une place pour s'asseoir, plus une cafetière qui ne soit pleine. Madame Fripet fait de la même tisane dans trois bouilloires, elle met du sirop dans tous les verres, du sucre dans toutes les tasses; elle est sans cesse en mouvement, et ne fait point un pas sans avoir au moins deux cafetières à la main; elle bouscule les enfants quand ils se trouvent sur son passage; elle dit à la petite Laure : — Allons donc! tortue!... ôte-toi de là!... et au petit Félix : — Si j'étais ta mère,... tu aurais souvent le fouet!...

Les enfants courent se réfugier près de leur mère; Laure demande si madame Fripet s'en ira bientôt. Léonie console ses enfants, et leur dit de prendre patience jusqu'à ce que leur père soit hors de danger.

Justin est venu tous les matins et tous les soirs s'informer de l'état de Charles, et demander s'il peut rendre quelque service à *Léonie*. Quand Justin paraît, les enfants poussent des cris de joie et courent à lui. Justin est déjà leur ami; il ne leur parle pas comme madame Fripet; il les embrasse, les caresse et souvent leur apporte des gâteaux. Léonie n'ose point défendre au jeune ouvrier d'offrir des friandises à ses enfants; elle craint de l'humilier; il a l'air si content quand Laure et son frère sont joyeux; et la jeune mère est elle-même si heureuse du plaisir que l'on cause à ses enfants!

On est venu plusieurs fois s'informer de la santé de Charles de la part de Mongérand, qui ne s'est pas soucié de se présenter lui-même. Tantôt il envoie un garçon marchand de vin ou un commissionnaire, avec ordre de se faire payer sa commission; une autre fois, c'est un homme à moitié gris, qui frappe comme un sourd, entre en criant, et répand autour de lui une odeur d'ail et d'eau-de-vie qui prend aux yeux. Léonie reçoit fort sèchement tous ces messages; elle a soin de faire dire à Mongérand que son mari ne peut voir personne.

Enfin l'état du malade s'améliore; le chirurgien répond de sa guérison. Léonie oublie toutes ses peines, toutes ses souffrances, en sachant qu'elle n'a plus à craindre pour les jours de son époux; elle embrasse ses enfants; dans sa joie, elle embrasserait même madame Fripet; mais la garde, pour modérer sans doute cet élan de bonheur, a soin de dire, après le départ du chirurgien : — Votre mari peut guérir!... je ne dis pas non!... mais il ne l'est pas encore!... il peut survenir des accidents!... se déclarer des rechutes!... Oh! il n'est pas hors de danger!... Il y avait un enfant que je gardais et que le médecin disait aussi être guéri!... moi, j'étais certaine qu'il avait des convulsions internes! j'avais jugé cela à son *meconium;* je lui fis prendre de l'éther, de la menthe; l'enfant mourut au bout de huit jours.

Léonie n'écoute pas madame Fripet; elle aime mieux croire le chirurgien, et elle a raison; l'état de Charles s'améliore chaque jour. Alors Léonie pense à envoyer chez madame Darvillé; tant que son mari a été en danger, elle n'a pas voulu affliger sa mère en le lui faisant savoir; maintenant elle ne craint plus de lui faire dire de venir voir son fils, et elle pense que la vue de sa mère ne pourra que hâter la guérison de son mari.

C'est à Justin que Léonie s'adresse pour faire sa commission près de madame Darvillé. Le jeune ouvrier, enchanté de pouvoir rendre un service à sa voisine, s'acquittera de son message avec tous les ménagements nécessaires. Il part en promettant de se hâter; en effet, il ne tarde pas à revenir; mais sa figure est triste, et Léonie s'écrie : — Auriez-vous encore quelque malheur à m'annoncer?

— La mère de M. votre mari est malade, répond Justin; elle a su que son fils s'était battu et avait été dangereusement blessé... quelqu'un s'est hâté de l'en instruire; depuis ce temps elle ne quitte plus son lit.

— Pauvre dame! et elle s'est privée de tout pour nous!... maintenant elle n'a plus que le strict nécessaire!... Mon Dieu! que je suis malheureuse de ne pouvoir plus rien pour les autres!... Hélas!... bientôt nous-mêmes... il nous faudra encore changer de logement!... c'est dans une mansarde que j'élèverai mes enfants!...

— Que dites-vous, madame? vous penseriez à quitter cette maison!... — Je ne sais... peut-être... Enfin, mon mari est sauvé, je dois me trouver bien heureuse... Mais sa mère sait-elle du moins qu'il est hors de danger? — Oui, madame; d'après ce que m'a dit la portière de sa maison, il paraît que les personnes que M. Mongérand envoyait chez vous avaient ordre d'aller ensuite donner des nouvelles à madame Darvillé. — Ce Mongérand!... mon Dieu.... j'entendrai donc toujours parler de cet homme-là!

Léonie a remercié Justin, qui s'éloigne le cœur serré, parce que la jeune femme a parlé de quitter la maison. Léonie désire se débarrasser de madame Fripet; elle pense aussi qu'il faudra bientôt qu'elle paye le chirurgien qui a soigné son mari, et elle n'a plus l'argent nécessaire pour fournir à ces dépenses; mais elle possède encore quelques bijoux,

de belles robes, des châles, débris de sa fortune passée; elle fait un paquet de tout cela, et se décide à le vendre. C'est sans regret, c'est sans verser une larme qu'elle va se priver de ces objets qui ont tant de prix aux yeux des femmes; mais elle se dit :

— Charles est sauvé! le reste est bien peu de chose auprès de son existence.

La garde est payée et congédiée. Il semble qu'on respire plus librement chez Charles lorsque madame Fripet n'y est plus. Les enfants ne craignent plus de rire et de jouer; Léonie donne à boire à son mari quand cela lui plaît, et Charles peut causer avec sa femme sans qu'on le gronde de parler! Heureux! cent fois heureux ceux qui possèdent près d'eux une épouse, des enfants qui peuvent, au jour de la souffrance, les entourer de leurs soins caressants!

Depuis que madame Fripet n'est plus là entre les deux époux, Léonie a demandé plusieurs fois à son mari ce qui avait amené le duel qui a failli lui coûter la vie. D'abord Charles n'a point répondu à ces questions; mais un matin, pressé de nouveau par sa femme, il lui avoue la vérité.

— Ainsi donc, s'écrie Léonie, tu as manqué de perdre la vie pour une maîtresse de Mongérand!... pour une femme qui a encore un autre amant et que tu dois mépriser!... et tu aurais privé tes enfants de leur père, moi de mon mari, pour une telle créature!

— Ma chère amie, j'avais reçu un soufflet; c'est pour moi que je me suis battu et non pas pour cette femme. — Tu n'aurais pas reçu cet outrage si tu n'avais pas été en mauvaise société. — C'est possible. — Désormais au moins seras-tu plus raisonnable? Cesseras-tu de faire toutes les volontés de tes amis? — Oh! je te promets que je ne ferai plus le frère de personne. — Tu n'iras plus avec Mongérand? — Est-ce qu'il n'est pas venu pendant ma maladie? — Non, il a envoyé. — Et ma mère sait-elle?... — Oui, Mongérand s'est chargé aussi de lui faire savoir ton duel; elle est malade depuis ce temps. — Le bavard!... J'irai voir ma mère dès que je pourrai sortir... malheureusement mes forces ne reviennent pas vite. — Le chirurgien a dit que ta convalescence serait longue, qu'il fallait bien te ménager... — C'est fâcheux! — Est-ce que tu t'ennuies avec nous? — Non, mais... je voudrais faire quelque chose. Je te vois travailler sans cesse .. tu te fatigues trop. — Il faut bien que je gagne quelque argent... nous n'en avons plus! ta maladie nous a coûté beaucoup... — C'est désolant... mais quand je serai en état de sortir, tu verras!... je ferai des affaires... Ma pauvre petite Laure... elle a un béguin comme des enfants de portier, quand elle devrait avoir une toque élégante. Et toi!... tu es mise comme une ouvrière, maintenant... ô damné de sort!... c'est vrai qu'il y a un peu de ma faute. — Calme-toi, mon ami, guéris-toi... puis nous verrons.... — Tu as raison... c'est de la bêtise de se chagriner. Donne-moi mon violon que je m'amuse avec.

Depuis que Charles est en convalescence, Justin n'ose plus venir tous les jours demander de ses nouvelles, mais il a repris sa place à la fenêtre, et voit de nouveau travailler Léonie qui maintenant, quand elle lève la tête, le salue avec amitié. Justin se dit en soupirant : — Si je ne dois plus lui parler, du moins je ne suis plus un étranger pour elle!

Charles est entièrement rétabli; il peut sortir, il est allé voir sa mère, qui semble recouvrer ses forces en embrassant son fils. — Mon pauvre Charles! lui dit-elle, j'ai fait pour toi ce que j'ai pu... cette maladie t'a gêné... je le conçois... j'ai fait remettre aux gens qui venaient de la part de ta femme tout ce dont je pouvais disposer encore... — Comment, ma mère... que voulez-vous dire? — Ah! ta femme t'avait caché cela peut-être... pour ne point t'affliger... mais il vaut mieux s'adresser à sa mère qu'à des étrangers... Seulement j'aurais voulu que Léonie ne m'envoyât pas si souvent des ivrognes... probablement elle n'avait pas le choix, et connaissait la fidélité de ces gens-là... J'aurais voulu faire plus pour vous... mais tu sais que je n'ai plus que mes rentes viagères!...

Charles se contente de remercier sa mère, de lui faire de belles promesses pour l'avenir. Il se doute qu'il y a du Mongérand dans cette affaire, et cette fois il est fort en colère contre lui; mais il juge inutile de dire cela à Léonie. A son retour chez lui, Charles voit avec surprise des commissionnaires emporter une partie de ses meubles.

— Mon ami, dit Léonie, il faut encore que nous déménagions : ce logement est trop cher pour nous; j'en ai loué un... dans les mansardes... dans une maison qui donne sur le canal... Mais tous nos meubles n'y tiendraient pas : j'en ai donc vendu une partie... et d'ailleurs, cela nous servira pour vivre pendant quelque temps.

Charles fait la moue, mais au bout d'une minute il reprend sa gaîeté et s'écrie :

— Après tout, quand j'aurai de l'argent, j'achèterai d'autres meubles, et de plus beaux. Tu as bien fait.

Quelques jours après, on déménage pour aller prendre possession de deux petites chambres à un cinquième; Léonie est plus triste à chaque changement de lieu. Cette fois, avant de quitter le logement qu'elle habitait, ses yeux cherchent Justin à sa fenêtre, elle voudrait remercier ce jeune homme qui lui a montré tant de dévouement pendant la maladie de son mari, mais elle n'aperçoit pas son voisin; le jeune ouvrier était sorti en même temps que les commissionnaires qui emportaient les meubles de Charles.

Chapitre XIX. — La Mansarde et le Violon.

Le nouveau logement qu'occupent Charles et sa famille est dans une assez belle maison nouvellement bâtie sur les bords du canal; mais les deux petites pièces qui composent tout l'appartement sont situées au dernier étage de la maison, et font tellement mansarde, qu'on ne peut marcher droit que dans la première chambre; le papier qu'on a mis sur les murs est en grande partie décollé ou arraché; tout dans ce séjour respire la misère, et quoique Béranger ait dit :

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

un grenier n'a rien de séduisant, et à vingt ans même quand on y reste, c'est qu'on ne peut pas faire autrement.

Léonie sent quelques larmes mouiller ses yeux en entrant dans son nouveau domicile, elle les essuie bien vite et s'occupe de tout approprier; la petite Laure soupire et dit tout bas à sa mère : — J'aimais bien mieux l'autre logement!... Quant à Charles, il s'est assis dans un coin, il a pris son fils sur ses genoux et il tâche de lui apprendre :

En avant, Fanfan la Tulipe.

Léonie se remet à broder, à festonner; dès le matin elle prend son ouvrage, elle voudrait avec son aiguille pouvoir soutenir son ménage; mais elle se tue, et voit avec effroi que son travail ne pourra jamais suffire aux besoins de sa famille. Charles sort un peu moins, parce que n'ayant plus d'argent à dépenser, il ne s'amuse plus autant dehors. Chez lui, il joue du violon, c'est son occupation favorite; quoiqu'il ne soit pas fort, et joue souvent faux, il s'écrie : — J'aurais dû me faire musicien... c'était ma vocation... Mais on a voulu me mettre dans le commerce... on a eu tort... je ne forcerai jamais la vocation de mon fils!... il sera avocat ou médecin, artiste ou militaire; je lui ferai tout apprendre, et je lui laisserai le choix.

Léonie ne répond rien, mais elle regarde tristement son fils, dont les vêtements sont bien usés, et elle lève les yeux vers le ciel.

Quand Charles sort, il ne manque pas en rentrant de s'informer si Mongérand est venu : — Non, grâce au ciel! répond Léonie.

— Grâce au ciel! c'est bientôt dit... mais enfin il me doit de l'argent... et... — Mon ami, il ne vous le rendra jamais... regardez cela comme perdu. — Perdu!... nous verrons... Je veux avoir une explication avec lui... je ne sais pas où il se cache, je ne peux plus le trouver... Oh! sois tranquille, Léonie, je n'ai plus envie d'aller avec Mongérand, je suis trop en colère contre lui; et si je désire le rencontrer, c'est pour lui laver la tête. — Tu dis cela, Charles, mais je te connais!... tu es trop bon enfant, comme disent tes amis, pour en vouloir longtemps à quelqu'un; si tu revois Mongérand, tu lui pardonneras bien vite : il vaut mieux ne plus lui parler.

Il s'est à peine écoulé quinze jours depuis que l'on habite la mansarde, lorsque la mère de Charles cesse de vivre. Léonie, qui est restée près d'elle à ses derniers moments, a toujours eu soin de lui cacher la triste situation où son mari l'a réduite, et du moins madame Darvillé meurt sans savoir toute la vérité. Pour être utile à son fils, la mère de Charles avait contracté des dettes. Le mobilier qu'elle laisse suffit à peine pour les acquitter. La situation de Charles n'est donc point changée par cet événement.

Depuis que Léonie voit avec effroi ses enfants menacés de la misère, elle a plus d'une fois pensé à son frère, à cet Adrien qui est parti fort jeune pour les pays étrangers. Adrien avait toujours témoigné un tendre attachement à sa sœur, et Léonie se disait : — Si mon frère avait fait fortune, s'il revenait riche! ô mes enfants, je suis bien sûre que vous ne manqueriez plus de rien.

Mais cet espoir lui est encore ravi : Adrien venait de perdre par un naufrage tout le fruit de ses spéculations; il était arrivé au Havre sans un sou, et s'était hâté de se faire envoyer la part qui lui revenait de la succession de son oncle Formerey. Avec cette somme, il s'était embarqué sur-le-champ, sans même venir à Paris voir sa sœur. L'amour-propre du jeune marin était humilié du peu de succès de ses entreprises, et il s'était promis de ne point revoir ses parents, ou de ne se présenter devant eux que possesseur d'une fortune indépendante.

Deux mois se passent, et Charles n'a pas entendu parler de Mongérand; les Vanflouck ainsi que tous ses amis de café s'éloignent à son approche, parce qu'on devine presque toujours sur la mine d'un homme quand il ne peut plus régaler les autres. Un matin, après avoir longtemps raclé du violon, Charles va, suivant sa coutume, flâner sur les boulevards. La petite Laure, qui était descendue chercher quelque chose, rentre d'un air tout joyeux en disant :

— Ah! je suis bien contente... nous ne nous ennuierons plus tant ici... notre bon ami, notre voisin de là-bas... tu sais bien, maman, ce jeune homme qui nous donnait des gâteaux? — M. Justin? — Oui, M. Justin; eh bien! il loge aussi dans cette maison... — Qui t'a dit cela, ma fille? — Je viens de le voir... il est entré là!... en face de notre porte sur le carré. — C'est qu'il allait voir quelqu'un de sa connaissance apparemment. — Mais écoute donc, il m'a dit en m'embrassant : Si vous avez besoin de moi, je suis encore votre voisin. Il t'a

dit cela?... c'est singulier. — Veux-tu que je lui dise de venir nous voir?...

Léonie ne répond rien; elle réfléchit, mais Laure est déjà sur le carré où elle crie : — Monsieur Justin, venez chez nous, maman le veut bien. Une minute après, le jeune ouvrier paraît sur le seuil de la porte, où il s'arrête timidement.

— Eh bien! monsieur Justin, pourquoi donc n'entrez-vous pas? dit Léonie en saluant le jeune ouvrier. Est-ce notre nouveau logement qui vous fait peur?... Hélas! vous voyez que nous n'avons pas gagné au change.

Justin fait quelques pas en tournant et retournant son chapeau dans ses mains. Il s'arrête devant Léonie, en murmurant : — C'est vrai, madame, ce logement est bien vilain pour vous!

— Pas plus pour moi que pour mon mari; que voulez-vous? il faut savoir supporter l'adversité. Si je n'avais pas d'enfants, je braverais la misère... mais pour eux, j'aurais voulu...

Léonie s'arrête, détourne les yeux, essuie quelques larmes, puis reprend d'une voix plus rassurée : — Est-il vrai que vous soyez aussi notre voisin dans cette maison?

— Oui, madame, depuis hier... j'habite la chambre en face de votre porte... Je ne me plaisais plus dans la maison... où vous n'habitiez plus... l'habitude de vous voir travailler... je vous cherchais toujours à votre croisée... enfin, quand cette chambre ici à côté a été libre, je l'ai bien vite louée.,. Et... cela ne vous fâche pas, madame, que je sois venu me loger près de vous?

— Pourquoi cela me fâcherait-il?... je n'ai pas oublié l'intérêt que vous nous avez témoigné pendant la maladie de mon mari, et tout ce que vous avez fait pour nous alors.

— Ah! madame, si je pouvais encore vous être bon à quelque chose, je serais si heureux, si content!... Pour vous, je voudrais tant!...

Justin s'animait; Léonie lève les yeux sur lui; il rougit et ne peut plus continuer; les regards de Léonie avaient alors quelque chose d'imposant, de sévère, qui avait coupé la parole à l'ouvrier : c'est que la jeune femme venait de concevoir quelques soupçons sur le secret motif du dévouement que lui témoignait Justin.

On garde quelques instants le silence. Justin est embarrassé, Léonie est plus sérieuse; cependant elle fait signe à Justin de prendre une chaise, et celui-ci reste toujours debout.

— Pourquoi ne vous asseyez-vous pas, monsieur Justin? dit Léonie en reprenant son ouvrage.

— Madame... je craindrais de vous gêner... et puis il faut que j'aille travailler... — Vous êtes ébéniste, je crois? — Oui, madame. — Avez-vous encore votre mère? — Dieu merci! madame, j'ai ma mère et deux sœurs qui m'aiment tendrement! — Cela fait votre éloge... vous êtes laborieux, rangé, vous parviendrez!.... Mais il faut venir nous voir quand mon mari est ici; il sera charmé de faire connaissance avec quelqu'un aussi obligeant que vous.

Justin fait une légère grimace, il répond enfin : — Je me rends justice, madame, je ne suis qu'un ouvrier... et je sais que vous n'avez pas toujours habité les mansardes; ma société ne conviendrait sans doute pas à monsieur votre époux.

— Vous vous trompez!... ah! plût au ciel qu'il n'en eût jamais vu d'autres!... un ouvrier comme vous vaut bien mieux que les amis qu'il avait!

Léonie soupire en disant cela, et le silence règne de nouveau. Justin toujours debout, les yeux baissés, voudrait dire adieu, et ne voudrait pas s'en aller; enfin le petit Félix s'approche de lui et dit en s'agrippant à son pantalon :

— Avez-vous des gâteaux aujourd'hui?

— Non, je n'en ai pas ce matin, répond Justin, mais demain...

— Mon fils, dit Léonie d'un air sévère, c'est fort mal de demander des gâteaux aux personnes qui viennent ici... tu as l'air d'un gourmand. Monsieur Justin, cela me contrarierait si vous leur apportiez toujours quelque chose... et vous ne voudriez pas me désobliger?

— Non certainement, madame; mais j'espérais... que vous voudriez bien me permettre... vos enfants sont si gentils... je les aime tant!...

— Eh bien! il faut vous marier, monsieur Justin; vous serez père de famille, et je suis sûre que vous serez bien heureux près de votre femme et de vos enfants.

Justin ne répond rien, mais il pâlit; puis tout à coup et sans lever les yeux sur Léonie, il sort en balbutiant: — Je vous salue, madame.

Lorsque Justin est sorti, Léonie, fâchée d'avoir été obligée de parler sévèrement à son fils, le prend sur ses genoux, le caresse, le couvre de baisers, en lui disant :

— Pauvre petit!... ne sois pas fâché!... ton papa t'en donnera, des gâteaux.

— Papa? il ne m'en donne jamais...

— Moi, je n'ai rien demandé! dit Laure en allant se pendre au bras de sa mère.

— Oh! mais toi, tu es grande!... tu as cinq ans et demi!... tu es déjà raisonnable.

— Ah! c'est égal, j'aime bien les gâteaux aussi.

— Pauvres enfants!... que j'aurais voulu voir si heureux!... dont je me serais plu à prévenir tous les désirs, à satisfaire tous les vœux!... faut-il donc vous voir privés de tout ce qui est le bonheur à votre âge!... faut-il ne pouvoir jouir de votre joie enfantine à l'aspect d'un jouet, d'un bonbon! Déjà des privations!... déjà connaître la pauvreté!... ô mon Dieu! mon Dieu!...

Léonie versait d'abondantes larmes en embrassant ses enfants. Laure voit les pleurs de sa mère et s'écrie : — Tu as du chagrin, maman... c'est peut-être parce que nous avons désiré des gâteaux!... oh! ne pleure pas... nous n'en demanderons plus jamais... je te le promets!...

Léonie ne répond que par des baisers. Charles rentre en ce moment; il semble de mauvaise humeur.

— Qu'as-tu donc, mon ami? lui dit sa femme. — C'est cet imbécile de portier qui vient de me dire que les locataires se plaignent parce que je joue du violon!... Est-ce qu'on n'est pas libre maintenant? Ça m'amuse, moi, de faire de la musique! La dame d'ici dessous prétend que je la réveille trop tôt avec mon instrument... C'est sans doute une mijaurée. J'ai dit au portier : Si la dame d'au-dessous n'est pas contente, elle n'a qu'à venir me le dire elle-même. — Ah! Charles, ne nous faisons pas des ennemis de nos voisins!... Tu pourras prendre ton violon plus tard. — Je le prendrai plus tôt, au contraire. — Cette dame est peut-être âgée, malade? — Non, je me suis informé de cela. C'est une dame jeune encore, qui demeure seule... quelque femme galante!... Je ne veux pas me gêner pour elle. D'ailleurs, je veux apprendre la musique à mes enfants. Je veux les faire danser; j'en suis bien le maître, il me semble!

Et Charles décroche son violon et se met à jouer une contredanse, frappant la mesure avec son pied, et jouant à tour de bras. Il ne quitte que lorsqu'il ne peut plus faire aller son archet. Le soir, en revenant de se promener, il prend encore son instrument; en vain Léonie l'engage à ne point jouer si fort; Charles y met de l'entêtement; et comme ses enfants, habitués à l'entendre, dorment au son de son instrument, il n'est nullement disposé à le quitter, lorsqu'on frappe plusieurs coups à leur plancher.

— Entends-tu? dit Léonie. — Quoi? — La voisine qui frappe. — Ça m'est bien égal; elle n'a qu'à danser. — Mais, mon ami, il est peut-être plus de minuit... Nous ne savons plus l'heure ici. — Non, non, il n'est pas minuit!... D'ailleurs, ça m'égaye de jouer du violon!... Et puis... je deviens très-fort! — Si cela pouvait t'être utile à quelque chose au moins!... Moi, je sens mes forces diminuer tous les jours! — Couche-toi, je vais te jouer une polonaise pour t'endormir.

Léonie allait se coucher lorsqu'on frappe à leur porte.

— Voilà une visite bien tard! dit Charles... Serait-ce le petit voisin dont tu m'as parlé aujourd'hui? — Oh! je ne pense pas qu'il se présente à cette heure!... Qui est là? — Ouvrez... c'est la voisine d'au-dessous. — Ah! c'est la voisine! dit Charles en riant; elle a vu que ses coups de balai ne servaient à rien, elle vient elle-même.

Léonie va ouvrir. Une dame en camisole de nuit, coiffée d'un bonnet assez élégant, et tenant un bougeoir à la main, entre dans la mansarde en disant : — Certainement, monsieur, vous le faites par méchanceté; on n'a jamais mis tant d'obstination à jouer du violon... Il est minuit passé, et...

Au lieu de répondre à la dame, Charles pousse un cri de surprise; Léonie en fait autant en disant : — C'est madame Rozat!...

La voisine les examine alors tous deux en avançant son bougeoir, et s'écrie à son tour : — Que vois-je? monsieur et madame Darvillé!... ici!... dans ce grenier!... je veux dire dans cette mansarde!... Ah! mon Dieu! est-ce bien possible!...

— Oui, madame, répond Léonie en avançant une chaise à madame Rozat, c'est bien nous!... Le sort ne nous a pas été favorable, et, comme vous le disiez, nous habitons presque un grenier!...

— Oh! mais ce n'est que momentanément! s'écrie Charles, on me doit beaucoup d'argent, et quand on me remboursera, nous prendrons un autre local.

— En vérité je n'en reviens pas! dit madame Rozat en s'asseyant. Ah! mon Dieu!... des personnes qui avaient un établissement!... et en si peu de temps!... Ça me suffoque!

— Mais vous-même, madame, dit Léonie, qui désire mettre un terme aux doléances de madame Rozat, comment se fait-il que vous demeuriez seule maintenant?... — Est-ce que vous ne savez pas que je suis séparée d'avec mon mari? — Séparée d'avec votre mari!... — Oui, Dieu merci! depuis près de sept mois... Ah! il me semble que je suis dans le paradis depuis ce temps-là!...

— Vous vous êtes quittés? et Rozat était toujours à vous caresser!

— Ah! ah!... Est-ce que vous croyez à ce qu'on fait devant le monde, monsieur Darvillé! Ah! j'en ai vu de cruelles!... M. Rozat est un être indécrottable!... le plus affreux caractère, faux, sournois, méchant, brutal!... oui, brutal!... car, après m'avoir embrassée devant la société, il me pinçait, me tapait même quand nous étions seuls!... Ah! il faut se défier de ces moutons de bonne compagnie, qui semblent à chaque instant prêts à se mettre aux genoux de leur femme; en général, c'est presque toujours pour cacher de vilaines choses que l'on affecte de si gracieuses manières. Bref, nous nous sommes quittés; il y a longtemps que nous aurions dû le faire!... Mon fils est au collége, M. Rozat paye sa pension; il est bien obligé de m'en payer aussi une à moi, et je vis d'une façon fort agréable : je reçois mes amis, je donne de petits thés,

de petits punch; mais, comme j'aime à dormir, je vous en prie, monsieur Darvillé, ne me tenez pas éveillée avec votre violon!... c'est trop désagréable!

— Soyez tranquille, madame, dit Léonie, maintenant que mon mari sait que c'est vous qui êtes notre voisine, son violon ne vous incommodera pas.

— Ce sera bien aimable de votre part. Ah! mon Dieu! je suis bien désolée... que vous soyez comme ça malheureux!... Quand on a connu les personnes, et qu'on les retrouve ensuite... c'est contrariant! je suis même étonnée que vous puissiez jouer des contredanses!... Est-ce que c'est votre état maintenant? — Non, madame, c'est pour mon plaisir. — Ah, Dieu! où est le temps où vous donniez de si belles boucles d'oreilles à votre femme!... je me le rappelle encore!... Mais je vais me coucher, car je suis bien lasse, et demain j'ai beaucoup à faire, je donne une petite soirée. Adieu, monsieur et madame, j'ai bien l'honneur de vous saluer... Ne vous dérangez pas, je vous en prie; j'ai mon bougeoir.

Madame Rozat est partie, et Léonie ne peut s'empêcher de dire : — Que la pitié de cette femme est insultante!... et faut-il être obligé de l'endurer!

Charles ne répond rien, il raccroche son violon et se couche sans dire un mot : la vue de madame Rozat ne lui a pas été non plus agréable.

La santé de Léonie s'affaiblit de jour en jour, et pourtant elle veut sans cesse travailler, veiller pour que ses enfants ne manquent pas au moins du nécessaire. Justin ne pouvant plus apercevoir sa voisine par la fenêtre, parce que les siennes ne donnent pas en face, se permet quelquefois le matin de s'informer de sa santé en entr'ouvrant la porte du carré.

— Entrez donc, monsieur Justin! crie Charles au jeune ouvrier; mais celui-ci prétexte toujours l'heure de son travail, qui ne lui permet pas de s'arrêter, et se sauve sans vouloir s'asseoir. Lorsque Charles n'est pas là, Justin, après avoir allongé la tête, entre doucement dans la chambre, s'approche de Léonie, se tient debout devant elle, et tout en répétant à chaque instant qu'il faut qu'il s'en aille, reste en contemplation devant sa voisine.

Un matin que Justin est là depuis longtemps, regardant Léonie lorsqu'elle a les yeux sur son ouvrage, mais baissant les siens dès qu'elle le regarde, elle lui dit en souriant : — Est-ce que vous n'oubliez pas l'heure de votre travail?

Justin pousse un gros soupir et répond : — C'est vrai, madame, quand je suis... là... je ne peux plus m'en aller!... mais puisque vous me le dites... — Ce n'est pas pour vous renvoyer, monsieur Justin, mais c'est que j'ai remarqué que vous n'avez jamais le temps de causer quand mon mari est là, tandis que vous vous arrêtez volontiers lorsqu'il est absent; je vous avoue que cela me semble singulier!

Justin rougit, et murmure entre ses dents : — Madame... c'est... je n'ose pas vous dire pourquoi... je crains de vous fâcher!... — Je ne pense pas, monsieur Justin, que vous ayez rien à me dire qu'une femme honnête ne puisse entendre; expliquez-vous donc!... — Eh bien! madame, c'est que je n'aime pas monsieur votre mari!... — Vous ne l'aimez pas! reprend Léonie en souriant; et que vous a-t-il donc fait?... — Il ne m'a rien fait, certainement!... mais c'est plus fort que moi... je ne l'aime pas!... car je vois bien qu'il ne vous rend pas heureuse... comme vous devriez l'être!... Vous, madame, faite pour vivre dans l'opulence, vous habitez un grenier, et vous vous tuez à travailler pour nourrir vos enfants!... tandis que lui ne fait rien que se promener ou jouer du violon du matin au soir!... Ah! ça me fait mal de voir cela! et j'ai bien de la peine à ne pas lui dire ce que je pense!...

— Monsieur, dit Léonie avec sévérité, qui vous a dit que mon mari me rendait malheureuse, que notre infortune fût sa faute? Qui vous a permis de juger sa conduite? N'est-il pas maître de son temps, de ses actions? a-t-il des comptes à vous rendre? Si je travaille, c'est que cela me plaît apparemment; m'avez-vous jamais entendue proférer une plainte, un reproche contre mon mari?

— Oh! non, madame; mais... — Alors, monsieur, vos conjectures sont plus qu'indiscrètes!... Dire du mal de mon mari, c'est en dire de moi-même!... c'est bien plus encore! car je pourrais pardonner des offenses qui me seraient personnelles, tandis que je n'excuserai jamais celles qui atteindraient Charles!

— Mon Dieu! madame, j'ai eu tort de vous dire cela, je le sens bien!... c'est que je voudrais tant vous voir heureuse!...

— C'est assez, monsieur Justin! votre travail vous appelle, ne tardez pas davantage!

Justin a les larmes aux yeux; il fait quelques pas vers la porte et revient à Léonie en balbutiant : — Madame!... je vous en prie, pardonnez-moi! je ne suis qu'un ouvrier... je n'ai aucun usage du monde!... sans quoi je ne vous aurais pas dit cela!... Ah! madame, je serais si désolé si vous restiez fâchée contre moi!

— Eh bien! je l'oublierai, monsieur Justin; mais vous me ferez le plaisir de n'entrer chez nous que lorsque mon mari y sera.

Justin ne répond rien; il embrasse les enfants, salue Léonie et s'en va bien triste, en songeant qu'il ne pourra plus la voir, la contempler à son aise.

Cependant l'hiver est venu, et Léonie ne peut acheter à son fils les vêtements chauds dont il a besoin; elle se désole, et passe une partie des nuits à travailler; Charles se frappe le front, donne des coups de poing sur la cheminée, des coups de pied sur le plancher, s'appelle gredin, misérable, pendard, puis va se promener et reste une heure à écouter les paillasses en plein vent, à regarder les caricatures politiques. Quant à madame Rozat, elle n'a pas remis le pied chez ses anciennes connaissances, et elle s'arrange même de manière à ne point les rencontrer dans l'escalier, probablement parce que cela lui ferait trop de peine : suite de son excessive sensibilité.

En revenant d'une de ses promenades, Charles est arrêté par son portier :

— Monsieur joue du violon... par conséquent monsieur est musicien, que je présume? dit le portier sans ôter son bonnet de coton, parce qu'il parle à quelqu'un qui habite dans les mansardes.

— Eh bien! après? répond Charles avec impatience, est-ce que madame Rozat se plaint encore? — Non, non, monsieur!... oh! ce n'est plus de ceci qu'est la question... c'est un de mes amis... domestique ici près, rue Saint-Louis; je dis ici près, mais dans le fait ce n'est pas *trope* loin!... en prenant la rue de la Tour... — Voyons, venez au fait! monsieur Bertrand? — C'est donc mon ami, le domestique, Braillard, vous l'avez peut-être vu quelquefois dans ma loge... un petit, sec... — Eh non! je ne connais pas M. Braillard!... mais qu'est-ce qu'il veut? — Voilà : il est venu ce matin me voir, me dire que la fille de son maître va se marier!... La demoiselle a vingt-neuf ans sonnés, elle n'est pas jolie, et vous comprenez qu'on n'est pas fâché de la marier, d'autant qu'il paraît que, tout en étant laide, la demoiselle tenait à épouser un joli homme; mais ce sont des gens qui ont quelque chose, et vous me direz, il y en a bien qui n'ont rien et qui se marient *toute* de même! — Mais, monsieur Bertrand, qu'est-ce que cela me fait, tout cela!... — Ah! c'est que Braillard m'a donc dit : On va dans dix jours marier mademoisslle, et demain on donne chez nous un petit bal d'accordailles dans lequel mon maître présente son gendre à toute sa famille; ce sera très-brillant, ce sera un véritable bal de *solciété*, et je suis en quête d'un violon pour faire danser toute la nuit! c'est-à-dire toute la nuit... ça finira peut-être à deux ou trois heures! on ne sait pas *trope!* Connais-tu un joueur de musique? me dit Braillard. Moi, d'abord je dis non; puis voilà que je pense à vous, monsieur. Eh mais! que je dis à Braillard, tiens, au fait, nous avons dans le cinquième un joueur de violon de la première force, car on l'entend de toute la maison quand il s'y met, et je pense que cela serait bien votre affaire!... Eh bien! me dit Braillard, propose-lui la chose pour demain!... il faut être à la maison à huit heures du soir!... on donne quinze francs. Je dis : ce n'est pas *trope*, mais c'est très-*raisonnable!* ensuite, comme il y a un souper, il est très-probable qu'on aura soin du musicien, et la *nuite* un morceau *sur* le pouce n'est pas désagréable. Alors je me suis chargé de dire cela à monsieur, et je pense qu'il ne sera pas fâché de...

— Non, je ne fais pas danser les autres! reprend Charles avec humeur; et il remonte aussitôt son escalier, tandis que le portier s'écrie : — Tiens! c'est encore *trope* drôle!... refuser de gagner quinze francs; et sa petite fille a des souliers percés!... j'ai bien vu cela, moi!... Qu'est-ce qu'il fait donc danser alors? les rats et les souris *probablement!*

Charles est rentré chez lui; sa femme a les yeux rouges; depuis quelques jours la santé du petit Félix lui donne des inquiétudes; il est moins gai, il ne joue plus; elle le tient dans ses bras, elle craint qu'il n'ait froid; et la petite Laure souffle dans ses doigts en courant dans la chambre pour s'échauffer : Charles est touché de ce tableau, il s'assied dans un coin, en disant : — Au fait!... si je les faisais danser!... quinze francs!... c'est quelque chose!

Il se rapproche de sa femme et lui dit : — Tu ne gagnes pas quinze francs par jour avec ton aiguille, n'est-ce pas?... — Hélas!... c'est avec bien de la peine que je gagne quinze sous... Mais pourquoi me demandes-tu cela?... — C'est que tout à l'heure... le portier m'a parlé... enfin on me propose de faire danser toute une nuit une société... et on m'offre quinze francs pour cela...

Léonie regarde son mari avec anxiété, car ses enfants ont froid, et elle ne pense pas qu'il y ait rien de trop pénible à faire pour leur procurer ce qui leur manque.

— Eh bien! mon ami, dit-elle enfin, qu'as-tu répondu? — Tu penses bien que ça ne m'amuse pas d'aller faire le crincrin... j'ai appris le violon pour mon agrément et non pour faire danser.

— Oui! dit tristement Léonie, je sens tout ce que cela aurait de désagréable pour toi... mais, quand le malheur nous accable, on est souvent bien heureux d'avoir pour ressource des talents que l'on s'était donnés pour son agrément. Enfin tu as... — J'ai refusé.

Léonie ne dit rien, elle baisse les yeux et serre son fils contre son cœur. Charles, qui a faim, ouvre une armoire et ne trouve que du pain. Il s'écrie : — Où est donc le dîner? — On ne m'a pas payée aujourd'hui chez la lingère... nous n'avons pas autre chose. — Diable! c'est un fichu repas... Scélérat de Mongérand!... hum!... si je le rencontrais!... je ne sais pas ce que je lui ferais... me laisser dans l'embarras... après avoir emprunté à ma...

Charles achève sa phrase entre ses dents; il grignotte son pain quelque temps, puis se lève en s'écriant : — Allons, décidément je les ferai danser!...

Léonie lève la tête, ses yeux se sont ranimés; elle s'écrie aussitôt;

— Mais ce portier?... si tu as refusé... — Oh! son ami Braillard ne doit pas encore être revenu... Laure! va dire au portier que décidément j'accepte ce qu'il m'a proposé pour demain. Va, Laure, va vite, ma chère enfant.

Laure descend, et Charles reprend : — Je ne suis pas fâché de n'avoir point accepté tout de suite.... il ne faut pas avoir l'air d'attendre après cela. Mais, au fait! ces gens chez qui j'irai ne me connaissent sans doute pas!... et comme tu dis, quand on a du talent, il faut le mettre à profit.

Laure remonte, il était encore temps, Braillard était justement chez son ami Bertrand; en recevant la réponse de Charles, il a dit :



— Où allez-vous? dit le sucrier. — Promener un peu avec mon frère que voilà. — Oui, oui, c'est bon.

— C'est alors une chose convenue pour demain à huit heures très-précises; et il a donné sur un papier l'adresse de son maître, que Laure apporte à son père.

Charles lit sur le papier : *M. Tigré, ancien fourreur*, et il met l'adresse dans sa poche en disant : — Fort bien! je n'ai jamais entendu parler de M. Tigré. Léonie respire; un peu de bonheur renaît sur ses traits; ses enfants sont plus gais, parce qu'ils la voient sourire; Charles s'exerce toute la soirée à jouer des *trenis* et des *poules*, mais cette fois le son de son instrument ne fatigue pas l'oreille de sa femme.

Le lendemain, Léonie s'occupe de la toilette de son mari; elle ne veut pas qu'il paraisse sale au milieu du monde où il va se trouver; elle sait que la mise impose, même dans un joueur de contredanses, et on trouvera que Charles joue moins mal, s'il se présente bien vêtu. Les effets de son mari ne sont plus neufs; mais, à force de les battre, de les brosser, elle parvient à les rendre encore fort présentables. Charles s'habille longtemps avant l'heure; sa femme le regarde, l'admire; car sa femme l'aime toujours, et si son mari n'avait pas pris de mauvaises manières dans les dernières sociétés qu'il a fréquentées, il serait encore fort bien: mais, en ce moment, Léonie oublie ses torts; elle ne voit que le service qu'il va rendre à sa famille, et Charles l'a si peu habituée à en recevoir de lui que cela lui fait encore plus de plaisir.

La nuit est venue. — Il ne faudra pas manquer l'heure, mon ami, dit Léonie. — Sans doute... mais tu sais bien que je n'ai plus de montre. — Laure, va voir chez M. Justin, s'il y est, tu lui demanderas l'heure au juste. — Oui, maman.

La petite Laure va chez le jeune ouvrier, dont la porte est entr'ouverte; il ne la ferme jamais qu'au moment de se coucher, dans l'espoir d'apercevoir ou d'entendre au moins sa voisine. Justin fait un mouvement de joie en voyant Laure entrer chez lui.

— Désirez-vous quelque chose, ma bonne amie? votre maman a-t-elle besoin de moi? — Monsieur, c'est que je viens vous demander l'heure, parce que mon papa va au bal ce soir, et il ne faut pas qu'il manque; car c'est lui qui fera danser, il emportera un violon pour ça... C'est bien gentil de savoir jouer du violon pour faire danser, n'est-ce pas, monsieur?

Tout en disant cela, la petite fille regardait deux gros gâteaux qui étaient sur une table, elle ne pouvait s'empêcher d'y reporter incessamment les yeux; la pauvre enfant n'avait mangé dans la journée que du pain et un peu de sucre, sa mère ne devant être payée que le lendemain.

Justin est allé regarder sa montre : — Il est sept heures, dit-il à la petite, qui est encore en contemplation devant ce qui est sur la table.

— Merci, monsieur Justin. Laure va s'éloigner, mais le jeune homme qui voit ce qu'elle regarde, lui dit : — C'est pour vous et votre frère que j'avais acheté cela... mais je n'ose pas vous les offrir, de peur de fâcher votre maman... qui m'en veut déjà.

— Oh! ça ne la fâcherait peut-être pas aujourd'hui... car elle a l'air de bien bonne humeur ce soir. — Vraiment... Eh bien! nous verrons... tout à l'heure.

Laure n'ose rester plus longtemps, elle retourne dire l'heure à ses parents. Charles a encore le temps de s'exercer sur son instrument et de tâcher de se rappeler toutes les contredanses qu'il sait. Enfin, l'heure s'écoule, et il se dispose à partir; il met son violon sous son bras, embrasse ses enfants et Léonie, qui le serre tendrement contre son sein, en lui disant : — Je t'attendrai, je ne dormirai pas... — Si fait, si fait, dors... tu sais bien que cela peut durer jusqu'à cinq ou six heures; ce n'est pas la peine de te fatiguer encore à m'attendre... adieu!... Pourvu que je ne m'embrouille pas dans les figures, c'est tout ce que je demande.

Léonie reconduit son mari et l'éclaire dans l'escalier, les deux enfants ont suivi leur mère; quand ils remontent, ils trouvent Justin devant sa porte, tenant les gâteaux dans sa main. Justin fait un profond salut à sa voisine, qui lui dit d'un air aimable : — Bonsoir, monsieur Justin.

La manière dont Léonie a dit ces mots rend un peu de courage au jeune ouvrier. Il s'approche en disant : — Etes-vous toujours fâchée contre moi, madame? — Oh! mon Dieu, non, ne parlons plus de cela...



Madame Fripet garde-malade.

Mais il est près de huit heures, je vais coucher mes enfants, et en faire autant, car je suis bien fatiguée... — Madame, si vous vouliez me permettre... de leur offrir ces gâteaux... ce sera me prouver que vous avez tout à fait oublié ce que j'ai dit l'autre jour. — En ce cas, je le veux bien, monsieur Justin.

Dans le fond de son cœur, Léonie était bien contente que ses enfants pussent recevoir ce léger présent. Justin le leur donne, enchanté d'avoir obtenu son pardon. Laure et son frère prennent les gâteaux avec toute la joie de leur âge, augmentée encore par les privations qu'ils ont endurées. Enfin on se dit bonsoir, et chacun rentre chez

soi le cœur content : il faut quelquefois si peu de chose pour rendre bien des personnes heureuses !...

CHAPITRE XX. — Le Bal des Accordailles.

Charles se dirige vers la rue Saint-Louis, tenant son violon et son archet sous son bras gauche, faute d'étui pour mettre son instrument, et répète tout le long du chemin : — Après la première figure, c'est un *été*... ensuite une *poule*... ensuite... Oh ! je me rappellerai bien les figures; il s'agit seulement de me rappeler les contredanses qui vont avec ces figures-là... Ma foi, tant pis !... je jouerai au hasard !... J'ai dans l'idée que chez M. Tigré, ancien fourreur, on n'en saura pas plus que moi... Je leur jouerai pour finale : *En avant, Fanfan la Tulipe !*... c'est l'air que je possède le mieux... Ah ! voilà le numéro indiqué... une porte cochère... un lampion sur la borne... ce doit être là... Et dire que je vais à ce bal faire danser pour quinze francs... tandis qu'autrefois... Ah ! ma mère a bien fait de mourir !.. si elle avait appris cela... elle aurait eu trop de chagrin !... Coquin de Mongérand !... Et il lui a emprunté de l'argent en mon nom pendant que j'étais malade !... Je le traiterai comme il le mérite quand je le verrai... Allons... entrons !... Je penserai à mes pauvres enfants... ça me donnera du courage pour jouer !

Charles passe la porte cochère et crie au concierge :

— M. Tigré?

— Au second, à gauche... C'est éclairé, d'ailleurs.

Charles monte au second, il sonne ; un domestique à l'air important vient lui ouvrir, et s'écrie en apercevant son violon :

— Ah ! vous êtes le musicien qui loge chez mon ami Bertrand, n'est-ce pas ?

— Justement.

— Ah ! bien... c'est très-bien !... C'est moi qui vous ai retenu... C'est moi qui ai fait le prix avec Bertrand... vous savez, quinze francs?...

— Oui, oui, je le sais.

— Et soyez tranquille, j'aurai soin de vous... Je vous donnerai à boire tant que vous voudrez... Faudra pas vous gêner quand vous aurez soif... je vous donnerai du vin pur... Vous aimez mieux ça que de l'eau sucrée, vous autres !...

Un homme d'une cinquantaine d'années, dont la taille ne va pas à quatre pieds et demi, qui a une perruque blonde, des favoris bien noirs, de gros mollets et un œil de verre, sort du salon en disant :

— Qui est-ce qui a sonné, Braillard? est-ce mon gendre?

— Non, monsieur, c'est la musique.

— Ah ! bon ! la musique, très-bien ; nous allons danser tout de suite; ma fille pétille de danser. Venez, monsieur le musicien.

M. Tigré fait entrer Charles dans un salon qui n'est pas grand, et dans lequel sont déjà entassées plus de trente personnes. A l'aspect de tournures roides, empesées, de toilettes de mauvais goût, Charles voit sur-le-champ qu'il n'a pas affaire à des habitués des Tolbecque, des Collinet, des Musard : cela le rassure ; il espère qu'on ne lui demandera pas des contredanses nouvelles, ce qui l'embarrasserait beaucoup.

— Voilà la musique... On va danser ! crie M. Tigré en entrant dans le salon.

Un murmure de satisfaction répond à cette annonce. Une très-grande dame s'avance en regardant dans les jambes de la société; c'est madame Tigré qui cherche son mari ; elle lui dit : — Où allez-vous placer la musique, monsieur Tigré?... il n'est pas facile de trouver un endroit... nous avons tant de monde !... Et mon gendre n'est pas encore arrivé !... Cela contrarie Flore ; elle en est toute boudeuse !... — Elle va danser, ça lui fera prendre patience... Messieurs, mesdames, un peu de place pour la musique, s'il vous plaît !

On parvient à trouver un petit coin dans un angle du salon. Braillard, qui a suivi son maître, semble vouloir tout faire; il dérange les chaises, repousse les fauteuils, va remonter les quinquets, et dit à Charles :

— Voulez-vous un pupitre?

— Non, c'est inutile; je joue par cœur.

— Vous jouez par cœur? diable !...

Et Braillard retourne tirer M. Tigré par son habit en lui disant à l'oreille :

— Le musicien joue par cœur !... Dites donc, monsieur, c'est un fameux artiste que Bertrand nous a procuré là !...

— Braillard, allez donc faire de l'eau sucrée ; crie madame Tigré d'un air impératif.

— Oui, madame. Mais avant de retourner à l'antichambre, Braillard revient près de Charles lui dire à l'oreille : — Quand vous aurez soif, ne vous gênez pas, je vous soignerai... du vin pur !...

Au milieu de la foule, Charles a distingué une demoiselle, petite, mal faite, jaune, couverte de taches de rousseur, et dont on cherche en vain le nez au milieu de deux énormes joues, qui, en se rapprochant, ressemblent à tout autre chose qu'à une figure. Cette demoiselle ne cesse d'aller et de venir dans le salon, de regarder dans l'antichambre et de s'écrier : — Mon Dieu ! il ne vient pas !... Qu'est-ce qu'il fait donc ?...

C'est la fille de la maison, Flore Tigré, dont on célèbre les accordailles.

Un monsieur, déjà âgé, pointu depuis la tête jusqu'aux pieds, dont le nez et le menton semblent vouloir piquer toute la compagnie, s'approche de mademoiselle Flore et lui dit : — Ma nièce, aurai-je le plaisir de danser la première avec vous?

— Mon oncle César, vous êtes bien honnête ; j'ai déjà refusé mes deux cousins, parce que je croyais danser la première avec mon futur; mais puisqu'il n'est pas encore arrivé, je danserai avec vous.

— Alors, je vais mettre mes gants.

Et l'oncle César tire de sa poche des gants pistache dans lesquels il essaie de faire entrer ses longs doigts crochus. Charles fait résonner les cordes de son violon ; aussitôt une vive expression d'hilarité se peint sur toutes les physionomies ; il semble que ce soit la première fois de leur vie que ces gens-là entendent un violon. Chacun se tourne en souriant vers le musicien ; Charles fait deux ou trois accords.



Le père Dubaut première clarinette du salon des Deux-Amis à la Courtille.

On se met en place ; Charles joue au hasard les contredanses qu'il se rappelle. Quant aux figures, les danseurs les font aller sur tous les airs. Le premier quadrille se passe assez bien ; pendant le second, un jeune homme s'avise de dire : — La figure, s'il vous plaît ! — A volonté, répond Charles. — A volonté... tiens, je ne la sais pas !... — A volonté, c'est le cavalier seul ! crie l'oncle César, qui aime beaucoup cette figure-là.

Pendant que Charles joue son second quadrille, M. Tigré est venu s'asseoir à côté d'une dame qui est près du musicien, et celui-ci entend la conversation suivante :

— Mon cousin, je suis bien curieuse de faire connaissance avec votre gendre.... — Vous allez le voir, il ne peut pas tarder... je gage qu'il s'occupe de quelque galanterie pour Flore... C'est un charmant garçon !... d'une amabilité, d'une gaieté... oh ! c'est un luron !... bel homme, beau brun... un ancien militaire... — Décoré ?... — Non... mais il allait l'être quand il s'est retiré du service. — Il était officier ?... — Certainement... il allait être colonel quand il a pris sa retraite... il avait eu un duel avec son général... Oh ! c'est un homme qu'il ne faut pas regarder longtemps !... — Mais il me semble, mon cousin, que ce mariage s'est arrangé bien vite, et qu'il n'y a que peu

de temps que vous connaissez celui qui va être votre gendre. — C'est vrai... il y a tout au plus deux mois... c'est au théâtre de la Gaîté que nous avons fait sa connaissance; j'y étais avec mon épouse et ma fille... je sors dans un entr'acte... quand je reviens, un homme s'était permis de prendre ma place, nonobstant les observations de ma fille et de mon épouse... moi, je veux ma place... néant... je crie, je menace... vous savez que je ne suis pas endurant!... J'allais aller chercher la garde, lorsqu'un bel homme s'avance, et, sans plus de façons, prend mon particulier, l'enlève et le jette sous une banquette voisine. Vous concevez que je fus sensible à ce service... la conversation s'engagea; à la fin du spectacle, ce monsieur sortit avec nous et offrit son bras à mon épouse; nous le trouvâmes si aimable que nous l'engageâmes à venir nous voir; le lendemain il était chez nous; il revenait tous les jours matin et soir. Je vis bientôt qu'il en tenait pour ma fille, et de son côté Flore nous dit : Mes chers parents, voilà l'homme que j'avais rêvé... ce sera mon mari, ou je me ferai sœur du pot. Alors, ma cousine, vous concevez que je jugeai convenable d'aller au fait; d'ailleurs Emile (c'est le nom de baptême de mon gendre), Emile n'est point un garçon à cérémonies. Je lui dis : Mon ami, vous semblez courtiser ma fille; nous sommes de braves gens, il faut aller au but... Flore est à marier, je lui donne soixante mille francs comptant, et à notre mort, comme fille unique, elle a tout le reste; ça vous convient-il? Il se frappa le front, parut réfléchir un moment, puis s'écria : Ça me convient beaucoup!... Je lui demandai ce qu'il avait, lui; il me répondit avec la plus grande franchise qu'il n'avait rien que des espérances. Je sais que j'aurais pu trouver mieux; mais pendant que j'avais cet entretien avec son amoureux, Flore se pâmait dans la chambre de sa mère : on était obligé de la tenir à quatre. D'ailleurs Emile est d'une fort bonne famille, j'ai pris des informations. Bref, tout a été vite conclu, décidé, et d'aujourd'hui en huit nous les conduirons à l'église... Tout est déjà commandé pour ce jour-là... je me flatte que nos costumes seront dans le dernier goût... il faut que cela fasse époque... je me suis fait enseigner les magasins en vogue : je me suis commandé un habit noir et un pantalon demi-collant chez *Wetzel;* ma fille aura une robe faite par mademoiselle *Palmyre*, un bouquet de fleurs d'oranger de chez *Nattier;* enfin le chapeau de mon épouse sortira de l'élégant magasin de modes de mademoiselle *Alexina Larose:* si on trouve quelque chose à redire à notre toilette, on sera bien difficile!... Mais je crois que j'entends mon gendre.

Une rumeur, un mouvement subit qui avaient lieu dans l'assemblée étaient en effet causés par l'arrivée du futur. Mademoiselle Tigré, qui était en train de danser, ne finit point sa figure; elle s'écrie : — Ah! le voilà, le voilà, je l'entends!... et elle va au-devant d'un grand monsieur habillé en noir, qui entre alors dans le salon en tenant deux gros bouquets à la main; il sourit à tout le monde de l'air le plus dégagé, commence par baiser la main de Flore, qui le mange des yeux, lui donne un bouquet, en présente un autre à madame Tigré, frappe sur l'épaule du papa, salue la famille, embrasse les tantes, les cousines, et dans tout ce mouvement finit par se trouver devant Charles, qui reste stupéfait en reconnaissant Mongérand.

Les embrassements et les présentations étant terminés, on s'écrie : — Allons, dansons... en place!... — Mon gendre Emile Mongérand va danser avec Flore!... crie M. Tigré; ma cousine Cloutaut, nous allons leur faire vis-à-vis.

Mais Charles est toujours immobile; il regarde Mongérand et ne fait point aller son archet.

— Allons donc, la musique!... crient plusieurs danseurs. En cet instant Mongérand aperçoit Charles, qui a les yeux attachés sur lui; il devine soudain la cause du silence obstiné du violon; sans paraître embarrassé il court à Charles, prend sa main et la secoue fortement, en s'écriant : — Eh! je ne me trompe pas!... c'est mon brave La Valeur!...

— Comment!... vous connaissez notre joueur de violon?... dit M. Tigré pendant que la société regarde d'un air étonné le gendre et le musicien.

— Si je le connais! reprend Mongérand, parbleu! c'est un de mes anciens hussards... un brave... qui m'a sauvé deux fois la vie... Ah, sacrebleu!... je suis enchanté de le revoir ici... ce pauvre La Valeur!... c'est son nom de guerre...

— Ah! c'est un de ses anciens hussards! dit madame Tigré, je comprends, alors!...

Pendant ce temps, Mongérand faisait à Charles des yeux très-significatifs, et lui disait entre ses dents :

— Tais-toi!... ne dis pas de bêtises surtout!...

— Mongérand, tu es un scélérat!... un infâme!...

— Tais-toi donc!

— Tu as emprunté à ma mère sous mon nom!...

— C'est pour rendre tout cela que je suis ici...

— Tu ne peux pas épouser cette demoiselle, puisque tu es marié...

— Qu'est-ce que ça te fait?... ce sont mes affaires... ma femme doit être morte... j'ai dans l'idée que je suis veuf... Allons, fais-nous danser...

— Mais...

— Chut!... Combien doit-on te donner?

— Quinze francs.

— Je t'en ferai avoir trente-six.

— Mais je ne puis souffrir...

Mongérand, cessant de parler bas à Charles, s'éloigne de lui en lui disant :

— Allons, mon brave! je suis charmé que ta famille se porte bien! joue-nous une de ces jolies contredanses dont tu nous régalais en garnison!... Plaçons-nous, ma divine Flore!

Et Mongérand va se mettre avec sa future en face de M. Tigré et de la cousine Cloutaut; le quadrille est triplé; les danseurs n'attendent plus que le signal du violon pour s'élancer. Charles, après avoir hésité encore, reprend enfin son instrument et fait danser Mongérand.

— Très-bien! comme un ange, la musique! crie Mongérand à chaque minute.

— Il nous joue bien souvent *Fanfan la Tulipe!* dit un jeune homme qui danse près du futur. — Monsieur, on ne saurait trop jouer ce qui est joli; et je ne connais rien de plus dansant que cet air-là!

Mongérand dit cela d'un air si positif que l'on se rend à son avis. La contredanse finie, le futur reconduit Flore à sa place en lui pressant la taille extrêmement bas; manière que l'on trouverait un peu cavalière si Mongérand n'avait pas fasciné la famille Tigré. L'ancien fourreur va à tous ses parents en leur disant : — Eh bien! comment trouvez-vous mon gendre?... hein! n'est-ce pas qu'il est aimable!... qu'il a des manières aisées, l'habitude du beau monde!... on voit cela tout de suite!

La maman Tigré va en dire autant de son côté, elle appuie surtout sur le physique. Son gendre est, suivant elle, le plus bel homme de Paris; il est certain que madame Tigré, habituée à la taille de son mari, pouvait prendre Mongérand pour un Patagon.

Les parents et connaissances répondent comme on fait toujours en pareille circonstance, en enchérissant encore sur les éloges donnés au futur gendre; une seule demoiselle, assise près de Flore, se permet de lui dire : — Il sent bien la pipe, ton futur! — C'est ce qu'il faut! répond mademoiselle Tigré en lançant sur la jeune fille un regard courroucé; et celle-ci baisse les yeux en balbutiant : — Ah! je ne savais pas!...

Après la contredanse, Braillard est venu prendre Charles par le bras, il l'entraîne dans l'antichambre devant une table sur laquelle est un verre qu'il emplit de vin jusqu'aux bords, en disant : — Buvez-moi cela!... s'il y a de l'eau dedans, je ne veux pas être Braillard!... j'en suis sûr, c'est moi qui le mets en bouteilles.

Pendant que Charles se rafraîchit, Mongérand vient aussi dans l'antichambre; voyant Braillard arrêté près de Charles, il lui dit : — On vous attend au salon!... mon beau-père vous y cherche! Braillard s'incline et s'empresse de courir au solon. Alors Mongérand peut causer avec Charles :

— Ma foi! mon pauvre Charles, je ne m'attendais pas à te rencontrer ici!...

— Je le crois... tu le vois, j'en suis réduit à jouer du violon pour faire danser.

— Quand on en joue avec autant de grâce que toi, on est trop heureux!

— Mais, Mongérand, je ne te conçois pas!... comment oses-tu te présenter à ces bonnes gens pour épouser leur fille?

— Que veux-tu!... je ne pensais à rien d'abord qu'à venir dîner très-souvent chez le père Tigré; tout à coup la petite fourreuse devient folle de moi!... le père m'offre sa fille avec soixante mille francs! toute la famille était à mes pieds!... je n'ai pas eu la force de dire non. — Tu n'avais qu'à dire que tu es marié! — Pas si bête!... — Mais tu ne peux pas épouser la demoiselle?... — En attendant je suis fêté, choyé, caressé, gobergé; on me prête même de l'argent!... le beau-père, auquel j'ai fait entendre que je me trouvais gêné, m'a offert sa bourse!... digne beau-père!... il ressemble un peu à un léopard, n'est-ce pas?... — Mais si quelqu'un dans la réunion te connaissait, et disait... — Bah! je me suis marié à Lyon... tous ces braves parents qui sont là n'ont jamais été plus loin que Saint-Cloud! — Mais... — Chut!... assez causé!... Flore me cherche!...

Flore entrait en effet dans l'antichambre, elle court à Mongérand en s'écriant d'un air qu'elle croit enfantin : — Qu'est-ce que vous faites donc ici, au lieu d'être au salon? — Je soigne mon ancien hussard!... je le fais rafraîchir!... Au régiment c'est un brave que j'aimais comme mon cheval!... — Mais je m'ennuie, moi, là-dedans sans vous!... — Ah, sacredié, vous êtes trop aimable!... — Et puis j'aurais bien envie de valser un peu... — Nous valserons beaucoup, ma mignonne! je valse comme un Bavarois!... — Ah, voyez-vous, c'est qu'il y a la fille de ma tante Clodomir qui a la prétention de valser mieux que moi... — Nous la jetterons par terre en valsant, si ça vous fait plaisir! — Non, mais je veux tourner plus longtemps qu'elle!... Si je m'étourdis, vous ne me laisserez pas tomber, n'est-ce pas? — Je tomberais plutôt avec vous... — Comment trouvez-vous ma famille? — Superbe! — On vous trouve bien aimable aussi! — C'est l'effet que je produis ordinairement... — Ah! allons valser!... — Allons, La Valeur, viens, vieux troupier!... tu vas nous jouer une valse soignée... mets une once de colophane à ton archet pour que ça ronfle mieux!

Mongérand rentre au salon en tenant déjà Flore sous les bras comme s'il valsait. Charles est très-embarrassé, il ne sait pas de valse; cependant le futur se dessine déjà avec sa prétendue, ils marchent au pas et Mongérand crie : — Place!... place!... comme s'il allait faire la course. Trois couples viennent de se disposer à les imiter; on n'attend plus que le violon pour partir; Charles a l'air de s'accorder, mais il n'en finit pas, et pendant ce temps le papa Tigré court dire à tous ses parents : — Vous allez voir valser mon gendre avec Flore!... ils sont capables de ne plus s'arrêter!...

Le violon en est toujours à ses accords, les valseurs s'impatientent; Mongérand fait des yeux terribles à Charles en lui criant : — Eh bien, La Valeur! est-ce pour ce soir?... est-ce que tu veux faire une guitare de ton violon?...

Charles, ne trouvant rien de mieux, se décide à jouer : *Trou là là*. Les valseurs partent; mais ils ont beaucoup de peine à bien aller, parce que l'air de *Trou là là* n'est pas en trois temps. Mongérand, plus habile, en a sur-le-champ fait une sauteuse, et il fait sauter Flore à travers les autres valseurs restés en chemin.

— Est-ce que vous ne sauriez pas une autre valse, monsieur? vient dire un des danseurs à Charles; celui-ci ne répond qu'en jouant *Trou là là* un peu plus fort. Mais Mongérand ne s'arrête pas, il enlève Flore, il laisse à peine à l'œil le temps de les suivre, et M. Tigré s'écrie : — Vous voyez bien que cet air-là est bon... et que mon gendre le danse supérieurement... Ah, mon Dieu, comme ils tournent! c'en est effrayant.

Mademoiselle Flore avait déjà perdu trois petits peignes; tout un côté de sa coiffure flottait sur ses épaules; la sueur ruisselait de son visage; mais elle ne demandait pas à s'arrêter et balbutiait : — Ma cou...sine Clodomir... doit être... furieuse!... et Mongérand se contentait de chantonner en donnant des coups de pied à tout ce qui se trouvait sur son passage — Trou trou trou... là là là... Ah! sacredié, comme c'est ça!...

La valse, ou pour mieux dire la sauteuse allait toujours, lorsqu'un monsieur d'un certain âge entre dans le salon. M. Tigré va au-devant de lui en s'écriant :

— Eh! c'est mon vieil ami Richard... c'est bien aimable à toi d'être venu.

— Ma foi, à peine si j'ai pris le temps de me reposer.... Je suis arrivé de Lyon ce matin, j'ai trouvé ta lettre chez moi, et me voici.

— Ce cher Richard!... Ma femme, c'est notre ami Richard, notre ancien correspondant de Lyon.

Madame Tigré vient saluer le nouveau venu, qui leur dit :

— Vous allez donc marier Flore?

— Oui, mon ami, c'est arrangé... conclu... d'aujourd'hui en huit la grande cérémonie.

— Où donc est-elle, cette chère Flore?

— Elle valse avec son prétendu... ce bel homme brun... Tiens, ils vont passer... Prends garde à tes pieds... Il y a vingt minutes qu'ils tournent!

M. Richard examine le futur, et, plus il le regarde, plus sa physionomie prend une expression singulière.

— Eh bien, comment trouves-tu mon gendre? demande M. Tigré. — Mais je le trouve... je n'y conçois rien... ce n'est pas possible... — Comment, ce n'est pas possible que tu le trouves... le voilà... je te le montre... — Comment le nommes-tu? — Emile Mongérand. — C'est bien cela... c'est lui!... — Tu le connais? — Oui, certes, je le connais!... Mais tu plaisantes, n'est-ce pas... ce ne peut pas être là ton gendre? — Si fait, pardieu, c'est bien lui... Pourquoi donc cela ne serait-il pas? — Parce que cet homme-là est marié. — Marié?... — Oui, oui, très-bien marié... Parbleu! j'en sais quelque chose, je lui ai servi de témoin à Lyon, où il ne connaissait personne, et j'ai encore vu sa femme il n'y a pas huit jours!... — Ah! quelle horreur!

Madame Tigré s'est laissée aller sur une chaise, qui se renverse sur la tante Clodomir. Dans son désespoir le papa Tigré s'est écrié : — Mon gendre est marié! et ces mots circulent déjà de bouche en bouche; les jeunes filles se regardent d'un air content, parce que c'est toujours un grand plaisir quand on peut se moquer d'une autre demoiselle; les vieux parents s'approchent d'un air hébété; la maman Tigré s'évanouit, son époux court après sa fille et Mongérand, qui valsent toujours, et leur crie :

— Arrêtez!... arrêtez la valse!... c'est une chose indigne!... ça ne s'est jamais vu!...

— Mais, mon père, puisque je ne suis pas étourdie! crie Flore en sautant.

— Prenez garde à vos jambes, beau-père!

L'ancien fourreur ne peut attraper sa fille, mais l'oncle César, qui vient d'apprendre ce dont il est question, court à Charles et lui enlève son violon. Ce coup hardi met nécessairement fin à la danse.

— Pourquoi donc finir? dit Mongérand, nous aurions encore été longtemps. Le vieux Tigré, qui peut à peine parler tant il est en colère, s'avance avec son ami Richard en disant à Mongérand : — Reconnaissez-vous monsieur?

Mongérand regarde le nouveau venu, fait une légère grimace, puis répond :

— Qu'est-ce que c'est que monsieur!

— Quoi, monsieur Mongérand! vous ne reconnaissez pas celui qui a eu le plaisir de vous servir de témoin à Lyon, quand vous vous y êtes marié, il y a six ans et demi environ... — Marié... à Lyon!... s'écrie Flore à son tour. Qu'est-ce que c'est que ces histoires-là... je gage que ce sont des méchancetés... Je ne veux pas qu'on dise du mal de mon futur!... Voyons, papa, répondez... qu'est-ce qu'on a donc ici... on est tout sens dessus dessous.

— Ma fille, monsieur te trompait!... Il nous trompait... Répondez, monsieur... êtes-vous marié?

— Je me suis marié jadis, c'est vrai!... mais je dois être veuf!

— Non, monsieur, vous ne l'êtes pas, répond le vieux Richard, car j'ai vu dernièrement madame votre épouse et elle se porte fort bien. — Ça n'est pas vrai! — Monsieur!... — Ou bien alors c'est moi qu'on a trompé en m'écrivant qu'elle était morte!

— Ah, mon Dieu! mon Dieu! s'écrie Flore en pleurant, on avait bien besoin de venir nous apprendre ça!

— Monsieur! dit l'oncle César en s'avançant vers Mongérand d'un air déterminé, savez-vous qu'on ne se joue pas ainsi d'une famille qui est depuis trente ans dans la fourrure, et que nous pourrions...

— Je sais!... je sais que vous m'ennuyez!... Allez vous faire lanlaire, vous et votre nièce... nous ne nous marions plus, bonsoir...

— Il faut le chasser d'ici! crient tous les jeunes cousins, indignés de la manière peu respectueuse dond Mongérand vient de répondre à l'oncle César, tandis que Flore est allée s'évanouir près de sa mère.

— Qui est-ce qui a parlé de me chasser? s'écrie Mongérand en se dessinant fièrement au milieu du salon. Qu'il s'avance, il aura affaire à moi... Charles, viens te mettre à ma gauche, et opérons une retraite honorable.

Depuis le commencement de la scène, Charles, qui prévoit que cela va s'aggraver, cherche à s'éclipser; mais il voudrait ravoir son violon, que lui a pris l'oncle César. Tout à coup il se voit enveloppé, poussé par tous les jeunes gens de la société, qui viennent de se réunir pour forcer Mongérand à s'en aller. Celui-ci veut tenir tête, repousser la foule; il est contraint de céder à la force : déjà, ainsi que Charles, il touche à la porte du carré, quand l'oncle César passe à Charles son violon en lui disant : — Tenez! voilà votre crincrin. Mais au moment où Charles va s'en saisir, Mongérand s'en empare et casse le violon sur le nez de M. César en disant : — Tenez! voici mes adieux!

Cette action met en fureur toute la société, on n'use plus de ménagements pour mettre Mongérand et Charles dehors : c'est d'une manière fort brutale qu'on leur fait descendre l'escalier. Enfin la porte de la maison se referme sur eux.

— Sacrée f.... noce! dit Mongérand! ça allait si bien sans ce vieil imbécile qui arrive de Lyon tout exprès pour gâter la fête! et ma femme qui vit toujours... ai-je du guignon!... Et bien, Charles... mon pauvre ami... tu ne dis rien!... tu es tout déconfit?...

— Je n'en peux plus... je suis meurtri... abîmé de coups!... — Les impertinents... c'est qu'ils n'y allaient pas de main morte!... — Et mon pauvre violon! — Ah! ma foi, il est en bouillie, je l'ai fait avaler à l'oncle César! — Ah, mon Dieu!... — Ne vas-tu pas gémir comme un enfant!... viens avec moi, allons souper; il me reste encore quelques écus, débris de ce que le beau-père m'avait prêté, allons nous restaurer, nous refaire, et oublier le verre à la main la sensible Flore et sa respectable famille... Viens, te dis-je... je t'achèterai un autre violon quand je rencontrerai un aveugle. Allons!... pas de souci!... en route!

Mongérand prend le bras de Charles, et celui-ci se laisse encore emmener.

Chapitre XXI. — Généreux mensonge.

Léonie s'était endormie, bercée par l'espoir d'un heureux lendemain. Elle pensait que son mari, encouragé par ce premier secours qu'il allait offrir à sa famille, ne voudrait plus vivre dans une honteuse oisiveté. Elle se flattait qu'il allait l'aider à élever leurs enfants, et cet espoir lui avait procuré un sommeil plus paisible.

Cependant vers six heures elle est éveillée; Charles n'est pas revenu. Elle s'étonne que le bal se soit prolongé si tard. Il est jour, et déjà les ouvriers se rendent à leurs travaux. Léonie ne s'alarme pas encore; pourtant son cœur est oppressé; elle ouvre sa porte pour entendre plus vite Charles lorsqu'il montera l'escalier... Personne ne monte encore. Enfin une voix se fait entendre, elle vient d'en bas; c'est quelqu'un qui parle très-haut dans la cour. Ce n'est pas la voix de Charles; mais Léonie, qui s'étonne qu'un autre que son mari vienne de si bonne heure dans la maison, descend doucement un étage, puis un autre; il lui semble que l'on parle de son mari; elle arrive enfin près de la loge du portier.

C'est Braillard, le domestique de M. Tigré, qui a veillé toute la nuit, parce que ses maîtres ne se sont pas couchés, et qui, au point du jour, s'est empressé de venir conter à son ami Bertrand les événements de la nuit.

— Comment, est-ce possible? dit le portier, une affaire comme ça!... Mais je suis sûr que ça ira plus loin que la police correction-

nelle!... Vouloir épouser une femme quand on est déjà dans l'*impuissance* d'une autre; je crois que ça s'appelle *polygrame!* — Justement!... c'était un polygrame que le futur!... c'est ce que toute la famille s'est écriée, en disant à mon maître qu'il devrait le poursuivre *derrière* les tribunaux!...

— Ah! mon pauvre Braillard, quel remue-ménage cela a dû faire chez vous!...

— Nous en sommes tous malades!... Mais mademoiselle Flore est la pire!... c'est qu'elle adorait ce perfide!... ce polygrame de Mongérand!... Elle était folle de lui.

— Mongérand!... se dit Léonie en frémissant; mon Dieu!... il a nommé Mongérand!...

— De c't'affaire-là, votre bal a dû être triste. — Mais d'abord cela allait très-bien... toute la famille dansait!... Le monsieur qui connaissait ce Mongérand n'est venu que fort tard. — Et le violon de la maison que je vous ai envoyé, en avez-vous été content? — Ah! à propos du violon!... je ne t'ai pas tout conté!... Il paraît que ça fait encore un bon sujet que celui-là!... Figure-toi qu'il connaissait l'autre!... c'était le complice de notre épouseur. — Bah! en vérité!... — Oui, Bertrand, ils s'entendaient ensemble!... L'autre l'appelait *La Valeur*. Si bien que quand on a voulu le mettre à la porte, ton gredin de musicien a prêté main-forte à Mongérand; ils ont cassé le nez à M. César, l'oncle de mamzelle. Oh! alors tu conçois qu'on ne les a plus ménagés, il ont été abîmés de coups!... laissés pour morts dans la rue.

Un cri douloureux interrompt le récit de Braillard : c'est Léonie qui vient de tomber sans connaissance devant la loge du portier.

— Ah, mon Dieu! dit Bertrand en reconnaissant Léonie, c'est la femme du musicien!... elle t'aura peut-être entendu!... Pauvre femme!...

Avant que le portier et Braillard se décident à aller chercher du secours, Justin a pris Léonie, et la soulève dans ses bras; il avait entendu sa voisine sortir, et était descendu quelques moments après elle. Il fait tous ses efforts pour rappeler Léonie à la vie : elle ne l'entend pas; une pâleur effrayante couvre son visage.

— Monsieur Bertrand, allez, courez chercher un médecin, du secours! s'écrie Justin; hâtez-vous pendant que je vais la reporter chez elle!...

— Mais, monsieur!... c'est que... si...

— Je payerai votre peine... je payerai les médecins!... je réponds de tout... Mais allez donc!...

Le portier se décide, il part; Justin remonte au cinquième en tenant Léonie dans ses bras; il la porte chez elle, la place sur son lit; elle est toujours dans le même état. Justin ne sait que faire : il se désole, il pleure, car il croit que Léonie va mourir. Il se jette à genoux devant elle, prend une de ses mains glacées, qu'il tâche de réchauffer dans les siennes, en balbutiant :

— Ah! ne mourez pas, madame, ne mourez pas! le ciel ne permettra pas que vous soyez toujours malheureuse.

Une petite voix répond seule à Justin : c'est celle de Félix qui s'est éveillé, qui se plaint, qui demande à boire; une vive rougeur colore les joues de l'enfant, dont la respiration est courte et oppressée. Justin ne sait que lui donner; il court de l'enfant à la mère, ouvre les armoires, cherche du sucre, veut allumer du feu, ne peut en venir à bout et se désespère. Enfin le portier arrive avec un médecin. Le docteur saigne Léonie; elle revient à elle, mais pour tomber dans un délire affreux : elle appelle son mari, elle croit le voir assassiné, et elle accuse Mongérand d'avoir causé tous ses maux. Le médecin déclare qu'il faut qu'on veille près d'elle tant que durera son délire, et Justin jure de ne pas la quitter. Le docteur examine ensuite le petit Félix; il lui trouve une forte fièvre, et écrit des ordonnances; pendant ce temps, Justin, qui a été à sa chambre, revient et glisse une pièce d'or dans la main du médecin en le suppliant de sauver Léonie. Le médecin le rassure, lui promet de donner tous ses soins à la malade; puis, en sortant, remet furtivement sur une chaise la pièce d'or que Justin l'avait forcé d'accepter. Le médecin est parti; le portier, auquel le jeune ouvrier a remis de l'argent, est allé faire faire les ordonnances. Justin est maintenant obligé de consoler Laure qui s'est éveillée et qui pleure amèrement, parce que sa maman ne la reconnaît pas.

— Calmez-vous, chère petite, dit Justin, votre maman n'aura pas toujours ce délire cruel; nos soins, ceux du médecin lui rendront la santé!... Ne pleurez plus; car vous vous rendriez malade aussi, et vous ne pourriez plus soigner votre maman.

Cette raison frappe Laure; elle essuie ses larmes en murmurant : — C'est vrai, monsieur Justin!... il ne faut pas que j'aie l'air d'un enfant!... Je ne pleurerai plus que la nuit!... quand maman dormira!... Mais mon papa, où donc est-il?

Justin ne sait que répondre, lorsqu'on entre dans la mansarde. C'est Charles qui revient seulement alors du cabaret où il a passé la nuit avec Mongérand, et dont les yeux, plus petits qu'à l'ordinaire, n'annoncent pas que la sobriété ait été sa compagne de nuit.

Charles est entré dans la chambre, tenant son archet à la main; il s'arrête surpris en apercevant Justin assis à côté du lit, et la petite Laure qui pleure près de lui. — Qu'y a-t-il donc? s'écrie-t-il d'une voix qu'il veut rendre imposante.

Justin se lève; il le conduit près du lit, lui montre sa femme, qui jette autour d'elle des regards égarés, et lui dit : — Elle vous a cru mort!... assassiné!... Vous n'êtes pas rentré depuis hier!... Voyez, monsieur, dans quel état vous la retrouvez!... ainsi que votre pauvre petit!...

Charles considère sa femme, son fils; un changement rapide s'opère dans ses traits, il passe sa main sur son front en murmurant : — Léonie!... ma femme!... Elle ne m'entend plus!... Maudite nuit!... Oui!... je suis un malheureux!... un misérable!... Adieu, adieu, Laure!...

— Où voulez-vous aller, monsieur? — Me jeter dans le canal, c'est ce que j'ai de mieux à faire maintenant!... — Vous défaire de la vie!... Ah! monsieur!... est-ce donc là tout votre courage?... Après avoir réduit votre femme, vos enfants à cette triste situation, vous les abandonneriez, au lieu de faire tous vos efforts pour les rendre plus heureux!... Non, non, monsieur, ce n'est pas ainsi qu'un honnête homme... qu'un père de famille doit se conduire!... Votre mort donnera-t-elle du pain à vos enfants?...

— Vous avez raison, monsieur Justin; vous êtes un brave jeune homme!... J'allais encore faire une sottise... mais j'y aurais peut-être regardé à deux fois avant de me mettre dans l'eau : c'était la suite de mon étourdissement. Ah!... je commence à me remettre... Qui a pu rendre ma femme si inquiète?... Je ne suis pas revenu de la nuit!... mais ce bal où j'étais allé pouvait durer jusqu'au jour!... Il y a eu une scène... on s'est un peu battu... c'est vrai... mais ce n'est pas ma faute!... Mongérand m'a emmené souper chez un traiteur... Tout en causant nous nous y sommes endormis; comme Léonie devait me croire au bal, je n'avais vu aucun mal à passer la nuit à table. Ce qui me chagrinait en revenant ce matin, c'était de ne plus avoir mon violon, qui a été cassé dans la bataille, et de ne pas rapporter à ma femme l'argent que j'espérais gagner hier.

— Que cela ne vous chagrine pas, monsieur; j'ai quelques épargnes que je dois à mon travail, permettez-moi de me charger de toutes les dépenses qu'occasionnera la maladie de votre épouse et de votre fils... de vous prêter ce dont vous aurez besoin : vous me rendrez quand vous le pourrez.

— Monsieur Justin, je ne sais comment reconnaître... Ah! c'est un service que je n'oublierai jamais... un jour j'espère pouvoir m'acquitter... — Ne parlons pas de cela; tout ce que je vous demande, monsieur, c'est, lorsque madame aura recouvré ses facultés, de ne pas lui dire que je vous rends ce léger service, laissez-lui penser que c'est par votre travail que vous gagnez quelque argent. Elle en sera plus contente, et moi je n'en serai pas moins heureux de pouvoir vous obliger.

Charles serre la main à Justin en murmurant : — Vous êtes meilleur pour moi que tous mes amis!... Quant à Mongérand... j'étais bien fâché contre lui... mais il m'a assuré que j'avais tort de lui en vouloir. — Cependant, d'après quelques mots qui sont échappés au portier et à un homme qui était en bas... je crois que ce M. Mongérand est cause des événements de cette nuit... — Chut!... si ma femme entendait. — Elle sait tout, et c'est ce qui l'a mise en cet état. — Elle va encore en vouloir davantage à Mongérand... et il m'a juré que c'était pour me rembourser qu'il s'était fait le futur de mademoiselle Tigré... Si vous le connaissiez, je vous assure que c'est un homme avec lequel on ne peut pas rester fâché... il voulait absolument faire sa paix avec ma femme... Il est en bas, où il attend que je lui crie de monter. — Ah! monsieur, par pitié pour madame votre épouse, n'en faites rien!... elle est un peu plus calme en ce moment, mais si elle reconnaissait la voix de celui dont il paraît que la vue lui est odieuse, cela pourrait lui faire beaucoup de mal! — Vous croyez?...

— Oui, papa, dit la petite Laure en s'approchant de son père, maman a dit qu'elle serait bien malheureuse si M. Mongérand revenait ici. — Eh bien! en ce cas, je vais lui dire de s'en aller.

Charles va pour se lever lorsqu'on ouvre la porte, et Mongérand passe sa tête dans la chambre en disant : — Eh ben! sacrebleu! tu m'as donc laissé dans la cour pour attendre la saison des lilas!... voyons, où est ta femme? que je fasse ma paix avec elle... j'aime à vivre en paix avec tout le monde.

Charles va au-devant de Mongérand en lui faisant signe de se taire, Justin fronce le sourcil et ferme avec soin les rideaux du lit de Léonie.

— Qu'est-ce qu'il y a donc ici? reprend Mongérand, est-ce qu'on ne parle qu'en pantomime? — Ma femme est bien malade... elle a appris, je ne sais comment, les événements de cette nuit... elle m'a cru assassiné... elle a la fièvre, le délire... — Ce n'est rien!... j'ai eu le délire cinq ou six fois, moi!... il faut la faire transpirer! — Mon fils... mon petit Félix est tombé malade aussi!... tout m'accable à la fois!... — Une maladie d'enfance!... demain il n'y pensera plus. Mon ami, quand on a ton talent, quand on est de ta force sur le violon, on ne doit point s'inquiéter de l'avenir... tu as ta fortune dans tes doigts. Monsieur, figurez-vous que cette nuit il a joué du violon comme un Turc!... — Mais je n'ai plus de violon, puisque tu l'as brisé en te battant!... — C'est vrai!... que veux-tu! un mouvement de colère, je n'avais que cela sous la main... — Tu m'as promis de m'en avoir un autre... — Oui, je te l'ai promis... je m'en souviens... mais cette nuit nous avons dépensé tout le fond de ma bourse... Moi,

qui vivais depuis quelque temps comme un coq en pâte... la petite fourreuse m'accablait de douceurs... il faut que ma femme de Lyon ne soit pas morte ! c'est indigne de sa part!.!.

En disant cela, Mongérand prend une chaise et va pour s'asseoir lorsqu'il aperçoit sous lui la pièce de vingt francs que le médecin a laissée et qui n'a encore été vue de personne.

— Si tu n'as plus d'argent, comment m'auras-tu un violon? dit Charles; et cependant je n'ai plus que cette ressource pour gagner quelque chose... nous sommes justement dans la saison des bals... j'aurais trouvé de l'occupation.

— Qui t'empêche, en attendant, d'en acheter un toi-même? répond Mongérand en lui montrant la pièce d'or. Il paraît que tu n'es pas aussi gêné que tu veux bien le dire, puisque les jaunets traînent chez toi.

Charles fait un mouvement de surprise :

— De l'or, ce n'est pas à moi... monsieur Justin, cette pièce vous appartient-elle?

— Non, monsieur, reprend le jeune ouvrier avec un peu d'embarras, je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Alors elle sera tombée de ma poche, dit Mongérand; c'est un débris de ma fortune que je ne savais pas avoir : cela me servira pour t'acheter un violon... Viens avec moi, je connais un musicien des Funambules qui en a toujours à revendre... il serait même possible qu'il te procurât une place à son spectacle... dans l'orchestre... ça serait gentil, ça... viens... — Non, je ne quitterai pas ma femme tant qu'elle sera dans cet état. — Alors j'y vais seul, ce soir tu auras ton affaire.

Mongérand met la pièce dans son gousset, donne une petite tape sur la joue de Laure, frappe sur l'épaule de Charles et s'éloigne en lui disant :

— Je vais t'acheter un *stradivarius!...*

— Monsieur Charles, dit Justin, si vous tenez à voir votre femme rendue à la santé, ne laissez plus venir cet homme chez vous... Tenez... voyez... elle est plus agitée... on dirait que la voix de ce M. Mongérand a redoublé son mal.

— Eh bien ! dit Charles en considérant tristement sa femme, je dirai au portier de ne plus laisser monter Mongérand... après toutefois qu'il m'aura apporté le violon.

La journée s'écoule; l'état de Léonie est toujours un abattement total, pendant lequel elle semble privée de ses facultés : cette atonie n'est remplacée que par des accès de délire effrayants. Justin redouble de soins, de zèle; il pourvoit à tout, il va lui-même chercher tout ce dont on a besoin, et trouve encore le temps de consoler Laure et de ranimer le courage de son père.

Le soir, Mongérand a remis chez le portier un violon qui vaut bien six francs. La consigne qu'on avait donnée à M. Bertrand était inutile : Mongérand ne se soucie pas de monter chez quelqu'un où il faut parler bas.

Le médecin est revenu, il trouve le petit Félix plus mal, il craint une fièvre cérébrale que l'enfance supporte toujours difficilement. Il voudrait que son berceau ne fût pas placé dans la même chambre que le lit de sa mère, afin que l'enfant respirât un air plus sain. Justin offre de transporter le petit garçon dans sa chambre, et le médecin approuve son projet : on voit qu'il souffre de trouver ces deux malades dans un si misérable réduit.

Justin a porté chez lui le berceau du petit garçon; mais, pour veiller l'enfant, il faudra qu'il s'éloigne de la mère. L'époux de Léonie est là, il est vrai, et pourtant Justin a bien de la peine à se décider à la quitter; il songe enfin qu'en veillant sur l'enfant c'est encore être utile à la pauvre mère, et il compte pendant la nuit venir plus d'une fois s'informer de son état.

Qu'elle est longue, cette nuit de veille et d'alarmes ! ce n'est qu'avec peine qu'on a décidé Laure à se coucher; elle aussi voulait veiller près de sa mère, espérant toujours en obtenir un mot, un regard, en être reconnue. La nuit n'apporte aucun changement chez Léonie, tandis que l'état de son fils devient plus alarmant. La fièvre cérébrale s'est déclarée, et dès le point du jour Justin est allé rechercher le médecin. Celui-ci prodigue à l'enfant tous les secours de son art, mais il semble peu en espérer. — Pauvre mère! dit-il, il est peut-être heureux que maintenant elle ne voie rien de ce qui se passe autour d'elle !

Charles se berce toujours d'espérances, il ne peut croire que son enfant soit en danger. Se rappelant que parmi ses amis de café l'un arrachait les dents et pratiquait la médecine, il veut le voir, lui dire l'état de son fils, de sa femme, et prendre ses avis; il sort vers le soir, laisse Laure près de sa mère et Justin, qui se partage entre elle et son fils.

Deux heures se sont écoulées depuis le départ de Charles, le petit Félix est plus mal. Justin se désole, il voudrait avoir quelqu'un avec lui; mais qui appeler dans cette maison ? Le portier ne veut pas quitter sa loge, et madame Rozat a déclaré qu'elle n'entrait jamais chez les gens malades.

— Cet enfant est bien mal, dit Justin, peut-être une crise va-t-elle se déclarer !... peut-être y aurait-il quelque secours que j'ignore !... Mais il y a un pharmacien dans la rue... allons le chercher... je le prierai tant... qu'il consentira à m'accompagner.

Le jeune ouvrier sort de chez lui et entre chez Charles. Laure est près de sa mère, qui est plus calme depuis le matin et semble enfin livrée au sommeil. Justin fait signe à la petite de venir.

— Votre frère est plus malade, ma pauvre Laure; je vais voir à ramener quelqu'un... pouvez-vous rester quelques instants auprès de lui? — Oh! oui, monsieur Justin, car maman va mieux; je crois qu'elle dort... Je veux bien garder mon frère... et je lui conterai une histoire... pour l'amuser. — Hélas! il ne vous entendra pas, chère enfant; mais je vais me hâter... venez.

Laure entre chez Justin, elle s'assied près du berceau de son frère, dont l'agitation l'effraie. — Que faut-il lui donner? dit-elle. — Il ne veut rien prendre... veillez-le seulement. — Oui, monsieur, et puis je prierai le bon Dieu pour qu'il rende la santé à mon frère et à maman. — Oui, priez-le, pauvre petite... de qui donc exaucerait-il les prières s'il était sourd à celles d'un enfant !...

Justin descend précipitamment et se rend chez le pharmacien voisin; mais le maître est absent, les garçons ne peuvent sortir, et d'ailleurs ils n'oseraient rien ordonner sans l'avis d'un docteur. Justin va chez plusieurs autres, il en décide un à l'accompagner; mais, avant qu'on soit prêt à le suivre, le temps s'écoule, enfin on part. A la porte de sa demeure Justin rencontre Charles, qui rentrait aussi sans avoir pu retrouver l'ami qu'il voulait consulter. On monte à la hâte; quand on entre chez Justin, la petite Laure s'avance avec précaution et dit à voix basse :

— Ne faites pas de bruit! mon frère ne remue plus du tout. Il s'est endormi aussi.

Charles court au lit de son enfant; les craintes de Justin étaient fondées, le petit Félix n'existe plus.

Un cri douloureux échappe à Laure quand elle entend dire que son frère est mort; Justin la prend et la serre dans ses bras en lui disant : — Chère enfant, par pitié pour votre mère, modérez votre douleur, et, si elle reprend connaissance, gardez-vous bien de lui dire que votre frère n'est plus; car alors elle mourrait aussi. Et vous, monsieur Charles, venez... éloignez-vous de ce spectacle déchirant pour votre cœur... Venez près de l'épouse qui vous reste, tâchons du moins de lui conserver la vie, et surtout cachons-lui bien le malheur qui vient de vous frapper.

Charles, accablé par la douleur, se laisse emmener par Justin sans proférer une parole. Il va s'asseoir près du lit de Léonie en cachant sa tête dans ses mains. Justin dit tout bas à Laure : —Allez près de votre père, embrassez-le... ne le quittez pas... que vos caresses lui rappellent qu'il n'a pas tout perdu.

Après avoir donné tous ses soins au pauvre petit, Justin se charge encore des tristes détails que nécessite sa mort. Pour prix de ses peines, le jeune ouvrier demande au ciel de sauver Léonie; le sommeil réparateur dans lequel elle est tombée semble au médecin d'un favorable augure, il pense qu'en s'éveillant sa connaissance sera revenue.

— Et que lui répondrons-nous, dit Charles, quand elle nous demandera son fils ?

— Nous dirons que le médecin qui soigne madame, trouvant que votre fils n'était pas bien portant, a conseillé de lui faire respirer l'air de la campagne... j'ai une tante qui habite à quatre lieues d'ici, à Gagny, je dirai que je l'ai mené chez elle, où l'on en prend bien soin. Sans doute il faudra un jour que votre femme apprenne la triste vérité, mais attendons au moins qu'elle ait recouvré assez de force pour supporter ce malheur; il me semble qu'il ne faut jamais se hâter d'apprendre ce qui doit causer du chagrin ! Nous préviendrons le médecin pour qu'il ne nous démente pas. Approuvez-vous ce que j'ai imaginé, monsieur ?

— Oui, répond Charles, cachons-lui autant que nous pourrons la mort de son fils !...

— Laure, tu as bien entendu, ma fille... on dira que ton frère est à la campagne!.. que c'est M. Justin qui l'y a mené.

— Oh! oui, papa!.., n'aie pas peur que je dise rien qui fasse du mal à maman !

Huit heures après cette conversation, Léonie sort de ce long sommeil qui a chassé la fièvre qui la dévorait. Elle porte autour d'elle des regards inquiets, mais elle voit son mari, sa fille, le sourire reparaît sur ses lèvres; elle leur tend les bras, ils courent l'embrasser.

— Ah! j'ai été bien malade, n'est-ce pas? murmure-t-elle d'une voix faible : Charles!... je t'ai cru assassiné!... c'était un rêve!

— C'était du moins une histoire toute défigurée par cet imbécile de portier!... Il y a bien eu une dispute... mais cela ne me regardait pas... tu vois que je ne suis pas blessé!...

— Ah! c'est toi, ma Laure!... et voilà monsieur Justin!... — Oui, qui ne nous a pas quittés, qui n'a pris aucun repos depuis que tu es malade!... — Bon jeune homme!... cela ne m'étonne pas de lui!... Mais mon Félix?... où est donc mon fils? Je sentais bien qu'il me manquait quelque chose.

— Ma chère Léonie, reprend Charles en s'efforçant de ne point pa-

naître ému, j'espère que tu approuveras ce que j'ai fait : notre fils était un peu souffrant, le médecin a prétendu que l'air de la campagne lui serait nécessaire ; M. Justin a une tante à Gagny, il m'a offert de lui confier notre enfant, et...

— O mon Dieu!... vous m'avez emmené mon fils!... s'écrie Léonie avec douleur.

— Madame, reprend Justin, songez que c'est pour qu'il recouvre la santé!... — Mais êtes-vous sûr qu'on aura bien soin de lui?... l'aimera-t-on chez votre tante? — Oui, madame, je vous le promets!... — Est-ce loin? — A quatre lieues. — Vous irez le voir souvent pour m'en donner des nouvelles?... — Oui, madame!... — Et moi-même dès que je serai mieux j'irai le voir... l'embrasser... n'est ce pas, Charles, que ma première sortie sera pour aller près de mon fils?...

Justin détourne la tête, la petite Laure fait semblant d'aller chercher quelque chose pour cacher les larmes qui s'échappent de ses yeux. Charles se hâte de répondre : — Oui, oui, quand tu seras tout à fait rétablie!... d'abord il ne faut penser qu'à ta santé. — Mais vous ne me trompez point, n'est-ce pas?... mon Félix n'était pas plus malade? — Non, madame; de grâce, calmez-vous!... — Allons!... puisque c'est pour son bien, je dois approuver ce que vous avez fait! je sais bien qu'ici... près de quelqu'un de malade, ce pauvre petit n'était pas très-bien... il ne faut pas n'aimer ses enfants que pour soi... Laure, tu ne me quitteras pas, toi, et nous parlerons de ton frère... Ah! je me sens bien faible encore!... — Repose-toi, Léonie, ne parle plus, c'est l'ordre du médecin...

Léonie cède aux désirs de son mari. Le médecin vient; Justin lui a parlé, il l'a prévenu, et le médecin approuve le mensonge que l'on a fait à la malade. Il la trouve mieux; mais il déclare qu'il lui faut de grands soins, un long repos, et surtout que de longtemps elle ne songe à aucun travail, si on veut qu'elle recouvre entièrement la santé.

Justin a suivi le docteur sur l'escalier, où il fait tous ses efforts pour lui faire accepter le prix de ses soins; il ne peut y parvenir : — Mon cher ami, lui dit le docteur en souriant, j'ai mes habitudes dont je ne m'écarte jamais : je me fais payer fort cher quand je vais chez des gens riches; mais, quand je monte dans une mansarde, c'est toujours gratis : cela fait compensation.

Léonie s'inquiétait beaucoup pour savoir qui pourvoyait à leurs besoins. Dès qu'elle en trouve le moment, elle demande à son mari si le jour où il a été jouer du violon il a reçu ce qu'on lui avait promis.

— Oui, sans doute, dit Charles, et même, pendant ta maladie, j'ai trouvé d'autres occasions plus lucratives encore... Comme notre jeune voisin était là pour te veiller, j'ai accepté, afin d'augmenter nos ressources.

— Ah! tant mieux, mon ami, cette nouvelle me soulage... Je me disais comment a-t-il pu subvenir aux dépenses de ma maladie... je pensais que ce jeune homme... M. Justin t'avait prêté peut-être, car je le crois bien capable de nous offrir tout ce qu'il possède... mais il serait pourtant cruel d'être à la charge de ce pauvre garçon... qui n'est qu'un ouvrier et ne doit pas être riche non plus... — Sans doute, mais, puisque cela n'est pas, il ne faut plus te tourmenter. — Et ce Mongérand qui était à cette soirée où il a été cause d'une nouvelle querelle... tu ne le revois plus, n'est-ce pas?... tu étais si en colère contre lui?... — Oh! il m'a demandé excuse... il voulait même te voir... faire sa paix avec toi... — Epargne-moi sa vue, je sens qu'elle me ferait mal... Tu étais si fâché contre lui... c'est donc ainsi que tu tiens tes résolutions? — On ne peut pas toujours être fâché... — Ne va plus avec lui, Charles, il te détournerait des occupations que la Providence veut bien t'envoyer!... — Sois donc calme; à présent je suis connu, je suis lancé... je serais en état de conduire un orchestre.

Léonie croit tout ce que lui dit son mari; elle se félicite qu'il puisse soutenir sa famille à l'aide de son faible talent sur le violon. Charles désire en effet trouver l'occasion de s'occuper; mais depuis la soirée de M. Tigré, personne n'a songé à l'employer; et n'allant plus dans aucune société, par qui pourrait-il être recommandé? Justin ne va qu'à son travail, quelquefois chez sa mère; ce n'est pas là où l'on pourrait employer le violon de Charles.

Léonie est mieux, mais sa faiblesse est extrême, elle n'est pas encore en état de se lever et encore moins de s'occuper; c'est ce qui l'afflige le plus. Justin, qui vient passer près d'elle tous les moments qu'il ne donne pas au travail, et qui voit combien elle s'inquiète de ne pouvoir être utile à sa famille, invente chaque jour quelque ruse nouvelle pour lui faire croire que son mari a beaucoup d'occupation; quand il arrive il dit à Charles : — On est venu vous demander chez le portier, on a écrit une adresse pour que vous alliez à une soirée avec votre violon! Une autre fois il dit avoir rencontré quelqu'un qui l'a prié de lui procurer un musicien pour une noce, ou une fête. Charles, qui est dans le secret, sort en emportant son instrument; alors Léonie est plus tranquille, un peu de sérénité reparaît sur son visage, et Justin, qui la dégage du poids de la reconnaissance, se trouve payé par le rayon de joie qu'il a vu briller dans ses yeux.

Mais l'absence de son fils est une grande privation pour la pauvre mère; pour se dédommager de ne point le voir, elle parle sans cesse de lui; elle ne souhaite recouvrer ses forces que pour aller plus tôt à la campagne où elle le croit; dans toutes ses espérances, dans ses projets pour le retour de la belle saison, son fils occupe une place. Il est pénible d'entendre quelqu'un se flatter d'un bonheur que l'on sait qu'il ne goûtera jamais! Justin et Laure ont le cœur déchiré en entendant Léonie parler du petit Félix, et se faire une fête de le revoir; Charles, pour ne point entendre sa femme, sort presque tous les soirs; il est censé aller jouer du violon à une soirée, et va dépenser avec Mongérand une partie de l'argent que le jeune ouvrier lui a remis en cachette. Pendant son absence, Justin, de retour de son travail, vient tenir compagnie à Laure et à sa mère; assis près du lit de la convalescente, prenant quelquefois Laure sur ses genoux, Justin écoute en soupirant Léonie, qui parle toujours de son fils.

— Mon pauvre Félix! que j'aurai du plaisir à le revoir! dit Léonie en serrant dans ses mains la petite main de sa fille; je sens combien il m'est cher par la peine que me cause son absence!... Ma bonne Laure, je ne t'en aime pas moins tendrement pour cela... mais toi et ton frère vous êtes tout mon bien, toutes mes espérances pour l'avenir!... mon cœur ne vous sépare pas dans ma pensée!... Oh! tu aimes bien ton frère aussi, n'est-ce pas, Laure?... et je suis sûre que tu t'ennuies comme moi de ne pas le voir... hein... réponds donc?...

— Oui, maman... je m'ennuie de ne plus le voir, répond Laure en faisant son possible pour retenir deux grosses larmes qui roulent dans ses yeux.

— Eh quoi! chère enfant, cela te fait pleurer! est-ce de chagrin de ne pas voir ton frère?...

— Oui, maman, c'est dechagrin...

— Pauvre petite!... embrasse-moi... mais nous le reverrons bientôt... Monsieur Justin... vous qui êtes si bon... si complaisant pour moi... ah! si vous vouliez me rendre bien contente!...

— Parlez, madame, que faut-il faire?...

— Il faudrait aller à Gagny, chez votre tante, afin de voir mon fils et de me rapporter de ses nouvelles...

— J'irai, madame...

— Pourrez-vous y aller demain?...

— Oui, madame.

— Ah! tant mieux... A quelle heure part la voiture?... quand serez-vous revenu?...

— Je partiraide bon matin, je serai de retour à quatre heures...

— Ah! vous le verrez... vous l'embrasserez bien pour moi... vous lui demanderez s'il ne m'oublie pas là-bas!... et vous me répéterez tout ce qu'il vous aura dit!...

— Oui, madame.

Le lendemain Justin feint d'aller à Gagny; et en revenant l'après-dîner, il faut qu'il donne à Léonie des nouvelles de son fils; il la voit encore si faible, si souffrante, qu'il se garde bien de lui laisser entrevoir la triste vérité. C'est ainsi qu'on entretient l'erreur de Léonie, et la pauvre mère continue à se bercer d'illusions.

CHAPITRE XXII. — L'Orchestre d'une Guinguette.

Mongérand a vendu le bel habit noir qu'il avait acheté avec la bourse du papa Tigré, il a troqué son chapeau neuf contre une casquette, moyennant cent sous qu'il a reçu de retour; enfin, du costume brillant qu'il avait au bal des accordailles, il ne lui reste plus que le pantalon noir collant, qui fait un singulier effet avec le vieil habit de chasse que porte l'ancien hussard; mais comme Mongérand n'a pas une figure de bonne composition, ceux qui trouvent sa mise bizarre ne se permettent pas de lui rire au nez.

Charles n'avait pas toujours de l'argent pour payer des petits verres. Justin, s'apercevant de la conduite de son voisin, faisait souvent lui-même l'achat des provisions nécessaires au petit ménage de Léonie, en disant à celle-ci que c'était pour obliger Charles et lui éviter la peine d'aller acheter lui-même, qu'il se chargeait de ces commissions. Léonie feignait de croire Justin, mais elle n'était pas constamment dupe de ses mensonges; et un sourire amer, un soupir qui lui échappait prouvaient qu'elle devinait une partie des obligations qu'elle avait au jeune ouvrier.

Mongérand était de fort mauvaise humeur de n'avoir plus Flore à tromper, Thémire à promener, et la bourse d'un ami à dépenser. Charles s'ennuyait de n'entrer au café que pour lire le journal ou se chauffer au poêle; il était mécontent de lui, de sa conduite passée, de son oisiveté présente, et il cherchait à s'étourdir, parce que, pour beaucoup de personnes, c'est plus tôt fait que de se corriger.

Un matin Mongérand aborde Charles d'un air plus gai que d'ordinaire; il a une main sur sa hanche et quelque chose de triomphant dans la physionomie, si bien que Charles lui dit :

— Que t'est-il donc arrivé? — J'ai obtenu enfin du succès dans mes démarches!... nous sommes placés, mon cher. — Comment... nous!... tous deux?... — Eh oui! tous deux... j'ai même encore une place à donner... Quand je m'y mets, moi, ça va bien!... — Et où donc sommes-nous placés? — Pardieu, dans un orchestre... — Vraiment!... à l'Opéra?... — Pas tout à fait; mais il faut bien commencer... C'est à la Courtille... au bas de Belleville... au salon des Deux-Amis que nous déploierons nos talents... — Ah çà! est-ce que tu es musicien,

toi?... — Ça ne te regarde pas... sois tranquille... je ferai mon affaire... — Et c'est dans une guinguette? — Eh ben!... qu'importe?... pourvu qu'on nous paye bien... et c'est ce dont je suis certain... je me suis fait donner des arrhes que nous allons manger sur-le-champ... Suis-moi, des huîtres nous attendent... et tu vas faire connaissance avec le brave homme qui nous procure cette bonne aubaine.

Charles suit Mongérand dans un petit cabaret borgne; ils entrent dans une salle où le couvert est mis et les huîtres ouvertes : là est un vieux bonhomme, tout bourgeonné, tout enviné, qui est enveloppé dans une mauvaise houppelande noisette couverte de pièces de différentes couleurs.

— Père Duhaut, dit Mongérand en entrant, je vous présente mon ami Charles, le premier violoniste pour la contredanse!

Le vieux bonhomme ôte son chapeau, et salue une table qui est en face de lui.

— Qu'est-ce qu'il fait donc? dit Charles. — Ah! ne fais pas attention, c'est qu'il est aveugle, ce qui ne l'empêche pas de jouer de la clarinette comme un Tyrolien!... Allons, père Duhaut, à table! les huîtres sont servies!...

— Ah! volontiers! reprend le père Duhaut en se disposant à s'asseoir sur une pile d'assiettes; mais Mongérand va lui prendre le bras et le conduit à sa place, où le vieux musicien prouve qu'il n'a pas besoin de voir pour manger; car ses mains tâtonnent sans cesse sur la table; et quand il ne trouve plus rien dans les plats, il va tâter dans les assiettes de ses voisins.

— Mon cher Charles, dit Mongérand en versant à plein verre d'un petit vin blanc que les huîtres faisaient passer, tu vois dans le père Duhaut un des meilleurs musiciens de la Courtille; il y a quarante-cinq ans au moins qu'il y fait danser!... n'est-ce pas, vieille clarinette? — Ma foi oui! car j'ai commencé à dix ans environ!... Où est mon verre?... — Là!... vous le tenez... à votre santé!... Le père Duhaut est devenu aveugle, mais cela ne lui a rien ôté de ses moyens!... — Ma foi non!... je crois au contraire que cela m'a rendu l'oreille plus juste! — Si bien que le père Duhaut, ayant à juste titre la confiance de tous les traiteurs qui donnent à danser, depuis le *Grand-Saint-Martin* jusqu'à l'*Ile d'Amour*, vient de se trouver chargé de reformer l'orchestre du bal des Deux-Amis. — Ma foi oui! parce que les musiciens qui le faisaient, donc que j'en étais aussi, viennent de tomber dans la conscription, eh! eh!... — Comment, est-ce que tu viens aussi de tomber à la conscription, toi, ma pauvre vieille clarinette? — Oh! moi, il y a longtemps que c'est fini!... Est-ce qu'il n'y a plus d'huîtres? — Non, père Duhaut!... et dans ce moment je vous préviens que vous prenez mes coquilles!... Mais voici des côtelettes aux cornichons que vous aimez, je pense! — Ma foi oui!... eh! eh!... je suis bon là, moi! — Enfin, Charles, ayant eu l'occasion de faire la connaissance du respectable père Duhaut, un soir qu'en revenant de la Courtille il s'obstinait à battre son chien qui s'avisait d'être amoureux, je vins à lui parler de toi, de ton rare talent sur le violon, de la manière originale dont tu as arrangé en valse l'air de *Trou là là;* il désirait te connaître et t'employer; mais je lui avais fait entendre que tu voulais être chef d'orchestre : aujourd'hui il t'offre de conduire la musique des Deux-Amis, dont il fera partie... N'est-ce pas, ma vieille clarinette, que tu y joueras? — Ma foi oui! d'autant que j'étais libre pour le quart d'heure!... — Prenez garde, père Duhaut, vous mettez vos doigts dans le plat!... — C'est que je cherche mon pain!... — Vous avez tout mangé, mais je vais vous en donner d'autre!... Ah! sacrebleu, il va bien, la clarinette!... — Ah çà! écoutez, mes enfants! pour faire un bon orchestre il faut être quatre!... — Nous serons quatre! — Le premier violon... il n'en faut qu'un. — Ce sera Charles!... — Une clarinette... — C'est vous. — Une contre-basse. — Je vous l'aurai; j'en ai une dans ma manche, qui sort du Conservaioire. — Et enfin une grosse caisse. — Oh! je m'en charge!... vous verrez comme j'en joue!... on croira entendre un canon. — Alors c'est convenu!... — Et six francs par personne, n'est-ce pas? — Oui, et vingt sous de plus pour le chef d'orchestre. — C'est très-bien, ma vieille!... Tu m'as déjà donné cent sous, c'est encore quatorze francs que tu nous dois!... — C'est le maître du bal qui payera!... c'est lui qui a bien voulu avancer les cent sous, parce que je lui ai répondu de lui avoir un orchestre pour ce soir. — Fort bien!... Ah çà, on trouvera là des instruments, j'espère? car chez moi je n'ai pas plus de grosse caisse que de petite!... — La contre-basse et la grosse caisse sont à l'orchestre du bal!... ça n'en sort jamais! — A la bonne heure; quant à Charles, il apportera son violon!... il en a un de premier choix. — Si nous pouvions faire une petite répétition ce matin? — Non, père Duhaut, c'est inutile; des artistes comme nous n'ont pas besoin de répéter! ça ira mieux que nous ne voudrons!... — Ma foi oui, au fait!... Est-ce qu'il n'y a plus rien à manger? — Non, père Duhaut, car, sacrebleu! vous allez comme un requin! — En ce cas je m'en vais remonter à la Courtille!... j'ai en bas un compagnon de route!... A ce soir, à six heures... aux Deux-Amis!... — Allez, ma pauvre clarinette, comptez sur nous!...

Le père Duhaut va reprendre son chien et le bras d'un ami, Mongérand paye et sort du cabaret avec Charles; il lui dit en route :

— Eh bien! tu es satisfait, j'espère? — Mais... jouer dans une guinguette... — Eh! sacrebleu, il n'y a pas de petits endroits pour le talent!... les premiers acteurs dont la scène s'honore ont commencé presque tous à jouer aux petits théâtres des boulevards!... d'ailleurs, nous avions besoin d'argent, cela résume tout!... C'est encore quatorze francs que nous aurons à partager! — Non, puisque là-dessus il faudra payer la contre-basse. — Ah! que tu es toujours bon enfant! tu crois que j'irai donner comme ça six francs à quelqu'un pour qu'il fasse *frou frou* sur une grosse corde! pas si bête!... je veux trouver un joueur de contre-basse auquel je donnerai dix sous : ce sera bien assez! — Bah! vraiment?... — Tiens, ce petit bonhomme qui est presque toujours à ta porte... qui cire les bottes et fait des commissions, ce sera mon affaire!... nous voici près de lui, tu vas voir que je vais l'enrôler pour dix sous...

Mongérand fait un signe au petit Savoyard qui est assis contre la demeure de Charles; l'enfant se hâte de venir savoir ce qu'on désire de lui.

— Petit, tu fais des commissions, n'est-ce pas? — Oui, moussia. — Mais le soir tu ne dois rien faire, on ne décrotte plus le soir. — Non, moussia. — Veux-tu ce soir gagner dix sous dans ta soirée et peut-être des rafraîchissements en sus? — Oui, moussia, je veux bien. — Tu resteras avec nous depuis six heures du soir jusqu'à minuit. — Oui, moussia; et quoi que je feras? — Sois tranquille, ce ne sera pas difficile. Sois prêt pour six heures moins un quart, tu suivras monsieur quand il sortira de chez lui. — Oui, moussia. — Adieu, Charles; à ce soir, à notre rendez-vous ordinaire... et n'oublie pas d'amener notre contre-basse avec toi.

Mongérand s'éloigne. Charles remonte chez lui, il est tout guilleret, il se frotte les mains, et en entrant il va sur-le-champ décrocher son violon.

Léonie était levée; depuis trois jours elle commençait à quitter son lit pendant quelques heures; elle se traînait jusqu'à une chaise près de la cheminée, où Justin avait soin que le bois ne manquât pas. Là, la triste convalescente, désolée de ne pouvoir encore se livrer au travail, faisait des projets pour l'époque où elle aurait recouvré ses forces et, tout en caressant, en embrassant sa fille, parlait sans cesse de son fils.

Léonie remarque l'air joyeux de Charles, elle lui voit prendre son violon et lui dit :

— Tu as encore trouvé de l'occupation? — Oui, ma chère amie. — Ah! le ciel prend pitié de nous. — Ce soir je suis chef d'orchestre. — Et où donc? — Dans un bal... — Un bal de société? — Mais de société... publique... — Et qui t'a procuré cela? — C'est... c'est quelqu'un... que tu ne connais pas.

Charles était embarrassé. Léonie s'en aperçoit, elle cesse alors de questionner son mari. Mais lorsqu'il s'approche d'elle, elle lui dit :

— Tu viens de déjeuner en ville. — Eh bien! après?... — Avec qui? — Ah, morbleu! avec qui!... Qu'est-ce que cela te fait?... je ne puis donc plus accepter une politesse de personne? — Charles, tu es le maître, mais tu sais qu'il y a une personne que tu ne voulais plus voir... — Allons, en voilà assez, laisse-moi étudier pour ce soir; je conduis un orchestre, et je tiens à ce que ça aille bien.

Léonie se tait; Charles repasse ses contredanses; à cinq heures et demie il se dispose à sortir avec son violon sous son bras; sa femme lui dit :

— Mais tu n'as pas mis de linge blanc... tu ne te brosses même pas... — Oh! je suis assez bien! Adieu; je prends ma clef, car on doit danser jusqu'à minuit... Ne te fatigue pas... couche-toi, dors... ça te fera du bien.

Charles est parti. A la porte de la rue il fait signe au petit Savoyard, qui se met aussitôt à le suivre; et ils ne tardent pas à rejoindre Mongérand, qui s'écrie en les voyant :

— Fort bien... Ah! sacrebleu, avec la vieille clarinette, quel sabbat nous allons faire! — Je ne suis pas aussi tranquille que toi... est-ce que ce petit sait jouer de la contre-basse?... — Quand je te dis qu'il suffit qu'il fasse aller l'archet sur les cordes... n'importe laquelle... crois-tu donc que les gens que nous allons faire danser aient l'oreille délicate?... Je ne l'ai pas vu une fois, mais je l'ai vu dix dans des bals de village : la contre-basse tenue par un gamin qui ne se doutait pas de la musique. D'ailleurs ne serai-je pas là avec ma grosse caisse?... je vous étoufferai tous quand vous n'irez pas bien!... zon! zon!... Ah! comme je vais taper dessus! En route... Petit, marche sur nos derrières.

On arrive à la Courtille; le père Duhaut était occupé à battre son chien devant la porte de la guinguette dont il venait de composer l'orchestre.

— Nous voici, ma vieille clarinette, introduisez-nous. — Ah! ma foi, oui... nous allons monter... Etes-vous là tous les trois?... — Oui, oui. — Ce monsieur qui joue de la contre-basse y est? — Eh oui... nous y sommes tous. — Eh bien, suivez-moi, je connais les êtres.

Le père Duhaut entre et va gagner l'escalier qui mène au salon. Le maître de l'endroit, qui est alors dans son comptoir, lui crie :

— Eh bien! père Duhaut, m'amenez-vous un orchestre?

— Oui, oui, ce sont ces messieurs qui me suivent.

— Ah! bon... Tiens, il y a un enfant dans vos messieurs.

— C'est un enfant qui a le génie de son art! dit Mongérand en s'approchant fièrement du traiteur, et je crois que vous n'avez pas souvent des artistes comme nous!

— Oh! monsieur, je suis bien tranquille, répond le traiteur, sur qui l'assurance de Mongérand fait de l'effet. Montez... messieurs, et commencez tout de suite, s'il vous plaît; il y a déjà beaucoup de danseurs là-haut.

Nos artistes se rendent dans le salon de danse; un grand orchestre est établi au milieu et pourrait contenir à l'aise dix musiciens, on y monte par un petit escalier de bois adapté derrière. Le père Duhaut y grimpe comme un écureuil. Charles le suit, Mongérand en fait autant en criant au petit bonhomme de monter aussi. Là est suspendu le gros tambour, avec l'énorme tampon qui sert de baguette; une contre-basse est un peu plus loin. Mongérand se promène au milieu de tout cela en disant :

— Ah! sacredié, c'est ici que nous allons nous escrimer!



M. Tigré le fourreur.

— Ma foi oui, dit le père Duhaut en tirant son instrument de sa poche. Ah çà, mais qu'est-ce que le bourgeois disait donc tout à l'heure?... est-ce que ce monsieur qui joue de la contre-basse a l'air d'un enfant?

— Ah!... de loin... parce qu'il est un peu petit. Accordez-vous, mes amis.

Pendant que le père Duhaut donne le *la* à Charles, Mongérand place le petit Savoyard contre la contre-basse; il lui met l'archet dans la main et lui dit :

— Tiens, voilà tout ce que tu auras à faire... promener ton archet sur ces cordes... n'importe laquelle... Mais comme il y en a trois, pour que ce soit plus joli, tu joueras tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre. — Oui, moussia. — Quand je te regarderai, tu en frotteras deux à la fois... et de toutes tes forces, tu entends? — Oui, moussia. — Essaie un peu devant moi.

Le Savoyard promène son archet sur les cordes de l'instrument; mais, au lieu de les faire résonner avec le crin, c'est du côté du bois qu'il joue, ce qui produit un son infiniment désagréable, au point que les habitués du bal des Deux-Amis, qui n'ont cependant pas les nerfs délicats, se mettent à crier :

— Ah! queue musique de chats!

Mongérand donne un coup de pied au petit bonhomme et lui retourne son archet en lui disant :

— C'est pour t'apprendre à être musicien!... Fais attention, drôle!

Le petit bonhomme se frotte l'endroit corrigé en faisant la grimace; le père Duhaut s'approche en disant :

— Qu'est-ce qu'il y a donc?

— Rien, clarinette, c'est la contre-basse qui s'accorde.

— Ah! voyons... donnez-moi votre *la*, s'il vous plaît.

Mongérand fait signe au petit de jouer de l'archet, le Savoyard fait par hasard la note qu'on lui demande.

— Vous êtes trop haut, dit l'aveugle.

— Je vas m'asseoir par terre, moussia, répond le petit bonhomme.

— Comment! vous allez vous asseoir... qu'est-ce qu'il dit donc, la contre-basse?... — Allons, père Duhaut, commençons... vous perdez un temps infini à vous accorder, et c'est du luxe ici... on s'impatiente en bas.

En effet, les habitués avaient invité leurs dames, ils se mettaient en place et criaient déjà :

— La musique! la musique!

Le père Duhaut sort un rouleau de musique de sa poche et le présente à Charles en disant :

— Vous allez jouer celles-là, n'est-ce pas?... commencez par le premier quadrille.

— Je ne vais pas jouer ça, répond Charles, je ne lis pas la musique à livre ouvert... il me faudrait huit jours pour les apprendre; je vais vous jouer ce que je sais.

— Ah! ma foi, elle est bonne, celle-là, répond le père Duhaut en frappant du pied avec colère. Comment voulez-vous que je fasse ma partie, si je ne connais pas ce que vous allez jouer?... Comment, un si fameux violon ne sait pas lire la musique?... Si j'avais su cela!

— Allons, vieille clarinette, ne fais pas le méchant! dit Mongérand en forçant l'aveugle à s'asseoir, laisse faire le premier violon; fais ta partie, ou ne la fais pas, je m'en fiche!... mais ne grogne pas, ou je te prendrai pour la grosse caisse.

Le père Duhaut met en grommelant le bec de sa clarinette dans sa bouche. Charles part avec son violon, Mongérand attaque la grosse caisse comme s'il voulait la crever; le petit Savoyard frotte ses trois cordes en regardant Mongérand d'un air effaré. Par bonheur, le père Duhaut se trouve savoir les contredanses que joue Charles, cela lui rend sa bonne humeur; il souffle sa partie de toute la force de ses poumons pour lutter avec Mongérand. Le quadrille s'achève ainsi sans encombre, si ce n'est que les danseurs ont dit quelquefois : — Pas si fort, la grosse caisse! Mais Mongérand, qui est enchanté du bruit qu'il fait et qui s'assourdit lui-même, n'a pas entendu l'observation des danseurs.



Valse de Mongérand et de mademoiselle Flore Tigré sur l'air de *Trou là là*.

— Eh bien! père Duhaut, je crois que cela a fameusement ronflé? dit Mongérand après la contredanse.

— Oui... je les connais, celles-là... mais la basse fait des boulettes...

— Tant mieux, je voudrais qu'elle nous fît tout de suite une tourte... car j'ai faim, moi. Ah çà, est-ce qu'on ne prodigue pas les rafraîchissements aux musiciens, ici? — Ah! si fait... on a une bouteille pour la soirée. — Une bouteille pour tous? — Ma foi, oui! — C'est généreux... Holà! garçon, du vin, des verres, quatre bouteilles tout de suite!

Le garçon regarde Mongérand avec étonnement et répond :

— Quatre bouteilles... on ne donne jamais cela à la musique. — Donne-nous vite ce que je te demande, joufflu... et ne raisonne pas, parce que cela me déplaît.

Le garçon va consulter son bourgeois ; celui-ci lui dit :

— Porte-leur ce qu'ils demandent ; ce qu'ils prennent de trop, je le retiendrai sur leur compte.

On porte du vin à l'orchestre, Mongérand verse ; il fait boire le petit Savoyard, le père Duhaut et Charles. Pendant ce temps, le bourgeois est monté dans le salon, il crie aux musiciens :



Laure grandissait : — Pauvre enfant ! disait son oncle, j'étais bien sûr qu'il ne viendrait pas te réclamer.

— Allons donc, l'orchestre... vous vous amusez à boire et vous ne jouez pas ! ce n'est pas ça.

Mongérand se contente de rire au nez du bourgeois, et il donne un coup sur la grosse caisse. C'est le signal pour commencer.

— Quelles contredanses jouez-vous ? dit le père Duhaut.

— Les mêmes ! répond Mongérand en remontant fièrement sa cravate jusqu'à son nez. Elles ont été trop bien pour ne pas recommencer. — Oui, s'écrie Charles qui commence à s'échauffer, les mêmes ! avec des variations.

Les mêmes contredanses sont jouées ; seulement cette fois le petit Savoyard, qui est déjà étourdi, parce qu'il n'a pas l'habitude de boire du vin, se démène comme un possédé avec son archet, afin de faire plus de bruit ; ce qui lui vaut de temps à autre un coup d'œil d'approbation de Mongérand.

Après le quadrille, pendant que la grosse caisse emplit les verres de ses collègues, le bourgeois s'approche de l'orchestre en disant :

— On se plaint que le tambour fait trop de bruit... on n'entend pas les autres instruments.

— Qui est-ce qui se plaint de ça ? dit Mongérand en se penchant en dehors de l'orchestre avec son verre à la main.

— Dame, ce sont les danseurs. — Dites-leur de s'occuper de leurs jambes et de nous laisser tranquilles... je vais jouer un peu plus fort, et voilà tout. — Mais permettez, monsieur, il me semble que je suis le maître ici... et quand je vous dis de jouer moins fort, vous devez m'écouter... — Le plus souvent ! nous sommes maîtres dans notre orchestre ; allez donc à votre cuisine, c'est là où vos brillez... A votre santé.... cher ami !

Le bourgeois, fort mécontent du ton dont Mongérand lui répond, va dire tout bas à la clarinette :

— Père Duhaut ! vous m'avez amené des musiciens bien récalcitrants... ils ne veulent pas m'écouter.

Mais le père Duhaut, qui est attendri par les fréquentes rasades qu'on lui verse, répond en branlant la tête :

— Ah ! ma foi !... ce sont des artistes bien aimables !... Ils me régalent depuis ce matin !...

— Allons donc, la musique ! crie un petit homme en veste, danseur habitué de l'endroit, qui, pendant les entr'actes de la danse, remue continuellement ses jambes et ses cuisses afin de se tenir en haleine. Ça ne va pas là haut !... Les musiciens ne font que boire au lieu de jouer.

— Qui est-ce qui a parlé des musiciens ? dit Mongérand en s'asseyant à cheval sur sa grosse caisse. Si on a quelque chose à nous dire, je suis là pour répondre !... et pour taper si c'est nécessaire.

Les gens du bal, danseurs et buveurs, regardent Mongérand avec surprise ; des murmures se font entendre ; on trouve la conduite de la grosse caisse fort impertinente, et, comme il y a parmi les habitués de l'endroit des gaillards qui ont aussi mauvaise tête que Mongérand, ils parlent déjà de monter à l'orchestre et d'en expulser l'artiste qui semble les narguer. Le père Duhaut, qui entend quelques-uns des propos que l'on échange dans le bal, se dirige à tâtons vers le fond de l'orchestre et dit au petit Savoyard : — Il ne faut pas comme ça prendre la mouche et provoquer les danseurs... ici il ne fait pas bon les mettre en colère !...

— Moi, moussia, je n'ai pas pris de mouches du tout !... J'ai bu les deux verres qu'on m'a versa. — Qui est-ce qui est donc là ? s'écrie l'aveugle en frappant du pied, est-ce qu'on laisse monter des étrangers dans notre orchestre ?

Le maître de l'endroit s'efforce de calmer le public et de faire croire qu'en disant : Je suis là pour taper, le musicien ne voulait parler que de sa grosse caisse. Cette explication apaise les esprits ; et le bourgeois, saisissant cet instant, court contre l'orchestre et dit à Charles :

— Monsieur le premier violon, je vous somme de commencer tout de suite la contredanse.

Charles juge prudent de faire ce qu'on lui commande, car les regards des danseurs n'ont rien de rassurant. Il prend son violon en disant au père Duhaut :

— La même avec d'autres variations !



Charles vient de recevoir l'aumône des mains de sa fille.

Le quadrille est commencé ; Mongérand est resté à cheval sur son instrument, ce qui ne l'empêche pas de faire sa partie en tapant avec grâce entre ses jambes. Mais à peine la seconde figure est-elle achevée que plusieurs danseurs s'écrient : — Ah çà ! c'est toujours les *mêmes airs !*... Est-ce qu'ils se moquent de nous là-haut ?... Ohé !... l'orchestre !... d'autres contredanses... et plus vite que ça !... Du nouveau... du gentil !...

— Oui, du fignolé !.... dit le petit homme en veste. Est-ce qu'ils croient que nous ne saurons pas les danser donc !... — Allons !... allons, d'autres contredanses.

Charles s'est arrêté, il se tourne vers le père Duhaut, qui est fort occupé de chercher son verre, qu'il ne trouve plus par terre, parce que la petite contre-basse s'est permis pendant un *tacet* de prendre et de vider le verre de la clarinette.

— Te voilà bien embarrassé! dit Mongérand, joue-leur *Trou là là!*... — Oh, non, je sais d'autres contredanses... Mais saurez-vous faire votre partie? —Va donc! va donc! je suis sûr de ma partie, moi. — Et vous, père Duhaut?

— Je l'avais mis sous ma chaise et je ne trouve plus rien!... répond l'aveugle en continuant de chercher. Charles ne veut par faire attendre davantage les danseurs, il attaque un autre quadrille; Mongérand va son train avec son instrument; le petit Savoyard, qui est tout étourdi, n'a plus la force de faire aller son archet; le père Duhaut embouche sa clarinette; mais, ne connaissant pas ce que joue Charles, il fait à tort et à travers de petits agréments qui ne vont pas du tout avec ce qu'exécute le violon. Charles a les oreilles déchirées; il regarde l'aveugle avec colère en disant : — Ça ne va pas!... taisez-vous plutôt. Mais le père Duhaut veut absolument accompagner. Charles n'y tient plus; il s'arrête, la clarinette l'imite; la contre-basse s'est endormie; Mongérand continue seul, et les danseurs sont réduits à figurer sur des *solo* de grosse caisse.

Une rumeur générale s'élève dans le bal; tous les regards se portent sur l'orchestre; un garçon boucher des environs crie à Mongérand :

— Dis donc, grand coco!... au lieu de t'amuser à jouer en Bacchus sur ton tambour, tâche de te taire et de laisser faire le violon et la clarinette. Allons donc, crincrin!... est-ce que tu dors?

— Je suis ici pour jouer de la grosse caisse et je ne me tairai pas, répond Mongérand en ajoutant aux coups de tampon des coups de pied sur les cercles du tambour.

— A la porte la grosse caisse!

— A la porte l'insolent!...

— A bas la musique!... ils ne savent pas jouer!...

Ces cris sont accompagnés de gestes menaçants, de jurements, de trépignements; on entoure l'orchestre, on bat la semelle dessus. Charles a mis son violon sous son bras, l'aveugle tâtonne pour retrouver l'escalier; le petit Savoyard, que le bruit à éveillé, se cache derrière la contre-basse; Mongérand continue de taper sur son instrument en chantant :

V'là le bastringue qui va commencer!

Le bourgeois est venu, il se fait jour à travers la foule, s'approche de l'orchestre et crie à Mongérand :

— Je vous défends de continuer à jouer de cet instrument, et je vous ordonne de vous retirer.

— Ah! tu ne veux plus que je joue sur ta grosse caisse! répond Mongérand, eh bien! un autre n'en jouera pas non plus!

En disant cela, l'ancien hussard donne un si vigoureux coup de talon dans le gros tambour que la peau d'âne est crevée; et presque au même instant, faisant volte-face, d'un second coup de pied il perce l'autre côté de l'instrument.

Un cri général s'élève dans le salon : les habitués du bal et le maître lui-même ne se possèdent plus; les uns veulent monter à l'assaut par le devant de l'orchestre, les autres essaient d'y pénétrer par le petit escalier de derrière; Mongérand fait face à tout par-devant, se servant de la carcasse de la grosse caisse comme d'une massue; il repousse et culbute ceux qui essaient de monter; il crie à Charles : — Défends l'autre côté! mets la contre-basse pour barricade et le père Duhaut pour cheval de frise!

Charles essaie bien de disputer le passage de l'escalier, mais le père Duhaut ne veut pas servir de cheval de frise. Les assaillants, culbutés par-devant, se portent en masse par derrière; la contre-basse est brisée; Mongérand saisit le père Duhaut et le pousse devant l'escalier en lui disant : — Soutenez le choc! L'aveugle crie, beugle en tapant indistinctement autour de lui; l'escalier est envahi, le père Duhaut repoussé, l'orchestre forcé, et Mongérand ainsi que Charles arrêtés au moment où le petit Savoyard, qui a enjambé par-dessus un des côtés de l'orchestre, se laisse couler en bas.

Les garçons marchands de vin avaient été requérir la force armée pour que l'on arrêtât les perturbateurs; la garde est arrivée, un caporal fait saisir Charles et Mongérand, on les entraîne au poste pendant que le petit Savoyard, se faufilant à travers la foule, gagne la porte et se sauve.

CHAPITRE XXIII. — Il vient trop tard.

Il n'était que neuf heures du soir : Léonie était couchée, mais elle ne dormait pas. La petite Laure voulait veiller encore, parce que son ami Justin était là, et que, tout en la faisant sauter sur ses genoux, il lui contait des histoires qui l'amusaient beaucoup.

Justin ne se lassait pas de conter pour amuser l'enfant et demeurer plus longtemps près de sa mère; Léonie écoutait d'un air distrait, souriait quelquefois, et plus souvent soupirait.

Le jeune homme, qui, tout en parlant à Laure, suivait tous les mouvements de Léonie, lui dit bientôt :

— Est-ce que vous vous sentez plus mal ce soir, madame, vous semblez oppressée?

— Non... non, monsieur Justin, je suis bien... mais mon mari ne m'a pas dit dans quel quartier il allait... s'il lui arrivait quelque chose... je ne le saurais pas!... — Eh! madame, pourquoi donc vous inquiéter d'avance?... il n'arrivera rien à votre mari... il est sage, raisonnable maintenant... il doit faire tous ses efforts pour vous rendre heureuse... Ah! il doit être si fier... si heureux, lui, de vous avoir pour femme!...

— Vous croyez, monsieur Justin, vous me jugez avec trop d'indulgence!... Vous ne savez pas qu'un mari trouve tout naturel chez sa femme ce que vous voulez bien nommer des qualités... leur présence ne le frappe pas, ce n'est que leur absence qu'il remarque... Quand vous serez marié, vous serez peut-être comme cela aussi.

— Je vous ai déjà dit, madame, que je ne me marierais jamais!... — A votre âge c'est une folie de dire cela!... — Oh! non, car... je ne trouverai jamais une femme comme... une femme que...

Justin n'ose achever sa pensée : il baisse les yeux et garde le silence. Léonie s'écrie au bout d'un moment :

— Que mes forces reviennent lentement!.,. Mon Dieu! quand donc pourrai-je aller embrasser mon fils!... Monsieur Justin, irez-vous bientôt à Gagny voir votre tante?...

— J'irai... quand vous le voudrez, madame. — Ah! je voudrais que ce fût bientôt alors!... mais je crains de vous faire perdre votre temps!... — Il n'est pas perdu si je vous suis utile. — Comment donc ai-je mérité un si entier dévouement?... il y a si peu de temps que vous me connaissez!... — Longtemps avant de vous parler, je vous connaissais, madame, du moins je vous voyais... par ma fenêtre... et il me semble qu'il y a des amitiés qui n'ont pas besoin d'être anciennes pour être fortes... — Oh! oui, le temps ne fait rien aux sentiments... car il y a beaucoup d'anciens amis sur lesquels on ne peut pas compter!.... Laure, laisse notre voisin rentrer chez lui... voici l'heure de te coucher, ma fille... et je pense qu'il est est inutile que j'attende ton père... il reviendra tard, sans doute!... — Maman, je n'ai pas envie de dormir... Encore une petite histoire, monsieur Justin?...

Justin ne demande pas mieux, il va commencer, lorsqu'on frappe à la porte.

— On a frappé! dit Léonie avec un sentiment d'effroi. Ce ne peut être déjà Charles!... d'ailleurs il a sa clef; voulez-vous voir, monsieur Justin?...

Le jeune ouvrier va ouvrir; un petit Savoyard se montre sur le carré.

— C'est un enfant, dit Justin. — Ah! c'est le petit qui se place toujours à notre porte! s'écrie Laure. — En effet, reprend Justin, je le reconnais... c'est le petit Savoyard d'en bas!... Eh bien!... que veux-tu?... Que demandes-tu?

— Je viens chercher mes dix sous! répond le petit sans avancer. — Ses dix sous! que veut-il dire?... voyons, entre et explique-toi!...

Le petit Savoyard se décide à entrer, et Léonie lui fait signe d'approcher d'elle.

— Tu demandes dix sous, qui donc te doit cela ici? — Dame... c'est moussia vot'mari!... le portier m'a dit que c'était ici où que demeure moussia Charles... Je connais bien moussia Charles! je le vois tous les jours sortir et entrer!.... — Oui, sans doute, M. Charles, c'est mon mari, et c'est ici qu'il demeure... S'il te doit, je vais te payer!... Mais pourquoi viens-tu si tard demander ton argent? — Ah! c'est que je reviens de là-bas... d'où ce que votra mari m'avait emmené avec un autre moussia de ses amis, qui était le commandant de la musique du bal! — Que dit-il?... Mon mari t'avait emmené ce soir avec lui? — Oui, madame, et on devait me donner dix sous pour que je joue sur un gros instrument... une bassa qu'ils appellent ça!... je devais jouer jusqu'à minuit; mais comme on s'est battu au lieu de danser, je me suis sauva pendant qu'ils se tapaient.

— Mon Dieu! monsieur Justin, quel malheur cet enfant vient-il encore m'apprendre!... — Calmez-vous, madame, ce petit ne sait ce qu'il dit peut-être... — Oh!... que si que je sais bien ce que je disa!... puisque j'ai manqué d'être battu aussi moi!... — On s'est battu! Mais d'où viens-tu? où as-tu laissé mon mari? — Je viens de la Courtille... après la barrière de Belleville... dans un bien joli endroit où il faisait bien chaud, et où l'on boit du vin, et où l'on dansa!... — Et mon mari faisait danser? — Oui, madame; il jouait du petit violon, un vieux qui ne voit pas clair faisa la flûte, le moussia ami de moussia Charles tapait sur un tambour, et moi je frotta les cordes d'un gros violon qui était bien dur!... — Et pourquoi s'est-on battu? — Ah! je sais pas! — Mais mon mari ne se mêlait pas dans cette affaire au moins? — Oh! bien au contraire! c'est moussia Charles et son ami qui se battaient le plus! le vieux moussia de la flûte, il criait!... il voulait pas être tapé lui!.... — Ah! grand Dieu!... qu'a-t-il donc fait encore!... Mais où as-tu laissé mon mari?... que faisait-il quand tu es parti?... parle, réponds!...

— Dame, quand je chercha à partir; la garde était venue, et on arrêtait moussia Charles comme je sortais!...

— Arrêté!... Charles!... ah, mon Dieu!... qu'avait-il donc fait?...

Léonie a laissé retomber sa tête sur son oreiller, elle semble avoir perdu tout sentiment; Laure prend le bras de sa mère, elle grimpe après le lit pour atteindre à son visage en s'écriant : — Maman! maman!... ne te fais donc pas de chagrin!...

Justin s'efforce de rassurer, de ranimer Léonie, et maudit le petit garçon qui vient d'apporter cette triste nouvelle. Le Savoyard reste immobile au milieu de la chambre en murmurant :

— Dame! je croyais que cette dame serait bien aise de savoir qu'on avait arrêta son mari!...

Léonie fait un dernier effort; elle rassemble ses forces et dit à Justin : — Encore un service! par grâce, allez avec cet enfant! qu'il vous conduise où était mon mari, vous saurez ce qu'il a fait... ce qui est cause qu'on l'a arrêté... vous tâcherez de le voir... de le délivrer... Allez... je compte les moments!...

— Ah! madame, je suis prêt à faire tout ce que vous voudrez! mais puis-je vous laisser seule en ce moment!... dans l'état où vous êtes... laissez-moi appeler quelqu'un! — Non, non, je n'ai besoin de rien, que d'apprendre des nouvelles de mon mari! Allez... ah! ne tardez plus!... — Vous le voulez!... je pars.... Viens, petit; viens, conduis-moi!...

Justin s'éloigne avec le petit Savoyard; Léonie reste seule avec sa fille, qu'elle serre dans ses bras en répétant : — O ma pauvre Laure! ton père est arrêté!... ce dernier malheur nous manquait... je ne pourrai le supporter!...

La petite Laure tâche de consoler sa mère, mais Léonie se livre aux conjectures les plus effrayantes; son esprit déjà malade a été tellement frappé de ce nouvel incident, qu'elle perd tout espoir, tout courage, et chaque instant qui s'écoule ajoute à ses terreurs.

Onze heures ont sonné, Justin n'est pas encore de retour. Léonie ne parle plus, elle écoute, elle attend... sa respiration est courte, oppressée... elle n'entend même plus les douces paroles de sa fille, qui combat le sommeil qui l'accable pour tenir compagnie à sa mère. Une demi-heure s'écoule encore dans cette cruelle situation, enfin on monte précipitamment l'escalier, on ouvre la porte.... c'est Justin... mais il est seul.

Léonie pousse un faible gémissement et laisse retomber sa tête en arrière.

— Rassurez-vous, madame, s'écrie Justin en s'approchant du lit, monsieur Charles ne court aucun danger! je l'ai vu... je lui ai parlé... Demain... demain matin il vous sera rendu, on me l'a juré!...

— Est-il bien vrai?... ne me trompez-vous pas? — Non, madame. Le sujet de cette affaire est peu de chose... ce monsieur Mongérand, qui était avec votre mari, a, de l'orchestre où il jouait, insulté, provoqué quelques danseurs, puis crevé le gros tambour!... de là dispute, bataille, mais rien de grave, rien d'alarmant. Je suis allé au corps de garde où l'on retient votre mari, j'en ai répondu, j'ai donné mon adresse, j'ai offert au marchand de vin de payer ce qu'on a brisé; le chef du poste m'a dit qu'il ne pouvait encore laisser sortir M. Charles ce soir, mais que demain il serait libre...

— Et tout cela est bien vrai... n'est-ce pas, Justin? — Je vous le jure sur l'honneur! — O mon Dieu!... quel mal j'ai éprouvé!... Et ma fille, ma pauvre fille, qui ne s'est pas couchée pour essayer de me consoler! Va, chère enfant, va te mettre au lit!.. Attends, que je t'embrasse encore!... — Tu ne pleureras plus, maman?... — Non, chère Laure. — Tu vas dormir aussi? — Oui.

Laure se couche, Justin aide la petite à se mettre au lit; puis il dit à Léonie, dont les traits semblent bouleversés par les événements de la soirée : —Comment vous sentez-vous maintenant, madame? — Ah! j'ai bien souffert!... au cœur... à la poitrine... partout... mais cela se passera. — Vous souffrez encore, je le vois, madame!... voulez-vous à votre tour m'accorder une grâce? — Une grâce, moi... Justin!... Hélas!... que puis-je donc pour vous? — Me permettre de veiller cette nuit près de vous... de rester là-bas... sur cette chaise!... Vous êtes malade... si je vous savais seule, sans secours, je ne goûterais aucun repos?... Ici, je serai plus tranquille!... Je dois répondre de vous à votre mari!... Madame, ne me refusez pas!...

Léonie est quelques instants sans répondre; enfin elle murmure d'une voix dont l'accent a quelque chose de solennel : — Eh bien! oui... cette nuit... restez près de moi.

Léonie semble accablée, elle referme les yeux. Justin, satisfait de ne pas s'éloigner d'elle, va s'asseoir sur une chaise à quelques pas du lit; il place la lampe de manière que la lumière ne puisse gêner la malade, et s'abandonne à ses réflexions, relevant quelquefois la tête pour écouter si l'on dort et cherchant à entendre la respiration de Léonie.

Il est trois heures du matin; le calme qui jusque-là a régné dans la chambre est interrompu par des gémissements sourds qui échappent à Léonie, Justin s'approche d'elle en lui disant :

— Qu'avez-vous?

— Je me sens bien mal, répond la jeune femme d'une voix éteinte, l'événement de ce soir m'a tuée... je n'ai pas eu la force de le supporter. — Ah! madame, vous vous trouvez mal!... je vais chercher du secours... un médecin... — N'y allez pas, Justin... il viendrait trop tard... restez près de moi... que je vous parle encore... tant que j'en aurai la force... — Oh! vous n'allez pas mourir... ne pensez pas à cela... Non, madame, non, vous ne mourrez pas... Oh! ne me dites pas cela!... — Justin... un médecin serait inutile... et tous les secours aussi... C'est ma vie qui s'éteint... je le sens bien... — Madame!... par pitié!... Oh! tenez... je saurai bien vous secourir, moi... vous donner tout ce qu'il vous faut... Oh! ce n'est rien... une faiblesse... mais mourir... vous!... Est-ce que cela se peut?...

Et Justin court comme un fou dans la chambre, cherchant dans les fioles, dans les potions dont Léonie prenait habituellement; puis il revient se jeter à genoux devant le lit, baignant de ses pleurs la main de la jeune femme.

— Justin!... vous me pleurez, vous!... Et ma fille... elle dort... Ah! il ne faut pas l'éveiller. Laure!... Félix!... vous ne les abandonnerez pas, n'est-ce pas, Justin?... — Mais, madame, vous n'allez pas mourir... Oh! dites-moi que vous n'allez pas mourir! — Charles reviendra trop tard!... Justin! je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour moi... J'aurais bien voulu revoir, embrasser mon fils... mon pauvre Félix!... Il n'est plus malade, n'est-ce pas?... vous me l'avez dit... Pourtant... je veux encore prier Dieu pour lui!...

La voix de Léonie s'éteignait; bientôt elle cesse d'être intelligible, puis nul son ne se fait entendre, et la main que tenait Justin devient immobile et glacée.

Le jeune ouvrier reste bien longtemps à genoux devant ce lit de douleur; il tient toujours dans ses mains la main de Léonie, il la presse, la couvre de baisers, de larmes, mais il ne peut la réchauffer; il appelait encore Léonie, que depuis longtemps elle ne pouvait plus l'entendre; enfin un sombre abattement se peint dans les yeux de Justin, il s'écrie :

— Elle est morte!... et morte malheureuse!... O mon Dieu! que ferai-je maintenant que je ne la verrai plus?

Justin frappe son front sur les barres du lit, il sanglote, et reste là jusqu'au jour; tandis que Laure, ignorant la perte qu'elle vient de faire, goûte, à quelques pas de lui, un sommeil paisible et doux.

Il fait jour depuis assez longtemps, lorsqu'on ouvre la porte du carré. C'est Charles que le chef du poste a enfin laissé libre. Il entre doucement, croyant que sa femme dort encore. Il aperçoit Justin à genoux, le front appuyé sur le bord du lit... et il voit enfin sa femme...

Charles doute d'abord de l'affreuse vérité; mais lorsqu'elle lui est prouvée, il se livre au plus violent désespoir, il éclate en reproches contre le destin, contre lui-même. Justin est obligé d'oublier sa propre douleur pour tâcher d'apaiser la sienne :

— Vous réveillez votre fille, dit-il, songez que la pauvre petite n'a plus que vous!

Laure ouvrait les yeux, et son premier mot est pour appeler sa mère. Justin prend la petite dans ses bras; il veut lui dérober un spectacle trop déchirant, il l'emporte chez lui; mais Laure demande toujours sa mère; elle entend les gémissements de son père, et sa raison, mûrie avant l'âge, lui fait comprendre l'étendue de la perte qu'elle a faite. Ne pouvant parvenir à la calmer, Justin va supplier Charles de rester près de sa fille, seul il veillera à côté de Léonie, seul encore il se chargera de lui faire rendre les derniers devoirs; car Charles n'en aurait ni le courage ni les moyens; mais l'amitié de Justin ne faiblit pas au jour du malheur; il semble au contraire qu'elle prenne de nouvelles forces, et cependant son cœur n'est pas le moins brisé.

Cinq jours se sont écoulés depuis la mort de Léonie. Charles et sa fille sont toujours restés chez Justin, ils n'ont pas encore eu le courage de rentrer dans cette chambre, où ils chercheront en vain l'un une épouse, l'autre une mère; cependant Charles, qui craint d'abuser de la complaisance du jeune ouvrier, se décide un matin à retourner dans son logement.

A l'aspect des lieux où il vit sa femme pour la dernière fois, Charles sent ses forces l'abandonner, il se laisse tomber sur une chaise. Laure, qui a suivi son père, marche avec précaution comme si elle craignait encore de réveiller sa mère. Elle croit que le passé n'est qu'un songe; elle court au lit regarder derrière les rideaux... Alors seulement ses sanglots éclatent et elle s'écrie :

— Elle ne reviendra donc plus!

Justin n'a pas la force de les consoler; il ne peut parler, et cependant depuis la mort de Léonie il est venu tous les matins revoir les lieux qu'elle habitait.

On passe de bien tristes journées dans la mansarde qu'une femme douce et belle n'habite plus. La présence de la personne que nous aimons suffit pour jeter du bonheur, de la vie, de la lumière sur tout ce qui nous environne. C'est le fanal qui éclaire le voyageur; lorsqu'il s'éteint, tout est tristesse et obscurité. Charles se laisse aller à une morne apathie, et lorsqu'il regarde sa fille, son front devient encore plus soucieux, il frémit pour l'avenir de son enfant. C'est Justin qui a soin du petit ménage, c'est lui qui travaille, nourrit, console; mais Charles se dit quelquefois :

— Cela ne peut toujours durer ainsi.

Il y a trois semaines que Léonie n'est plus, lorsqu'un matin on frappe fortement à la porte de Charles.

Il ouvre : c'est un homme jeune encore, mais dont le teint fortement basané semble brûlé par le soleil; sa physionomie un peu dure

n'est cependant pas sans charme. Sa mise est simple, mais annonce l'aisance; il entre brusquement dans la chambre en disant :

— N'est-ce pas ici que demeure madame Charles Darvillé?

Charles regarde l'étranger avec surprise en murmurant : — Madame... Darvillé... vous demandez... Léonie...

— Eh ! oui, sans doute! je demande Léonie, ma bonne Léonie, ma sœur, que je n'ai pas vue depuis bien longtemps!...

— Votre sœur... quoi! monsieur... vous seriez... — Adrien Formerey... le frère de Léonie... dont elle a dû vous parler quelquefois, si, comme je le pense, vous êtes son mari... — Oh! oui, monsieur... oui, elle me parlait souvent de vous!... elle ne vous avait pas oublié!... — Mais où donc est-elle?... je brûle de l'embrasser... Eh bien!... pourquoi ce silence?... ces larmes?... — Léonie n'est plus... il y a trois semaines... que je l'ai perdue... — Ah! mon Dieu!... morte!... ma pauvre sœur!

Adrien porte son mouchoir sur ses yeux, il garde quelques minutes le silence. Enfin il reprend en promenant ses regards autour de lui :

— Léonie est morte... et de chagrin... de misère peut-être... car je sais tout, monsieur : en revenant en France, pour m'y fixer désormais, je me suis informé de ma sœur, de son mari... de tout ce qu'il avait fait; et ce que j'ai appris n'est pas à votre louange! le misérable réduit dans lequel ma sœur est morte me prouve qu'on ne m'a pas trompé... Monsieur Darvillé, vous ne vous êtes pas rappelé qu'on vous avait confié le bonheur, l'avenir d'une femme douée de toutes les vertus!... Mais à quoi bon les reproches?... ma pauvre sœur!... je suis arrivé trop tard!... Vous aviez des enfants, m'a-t-on dit?...

— J'ai perdu mon fils, répond Charles, qui n'ose plus lever les yeux sur Adrien, je n'ai plus qu'une fille qui a près de six ans. — Où donc est-elle?

La petite Laure, que la présence de l'étranger avait effrayée, était allée se cacher dans un coin; son père va l'y chercher et l'amène devant son oncle, qui la regarde, puis la prend dans ses bras, et la couvre de baisers en lui disant :

— Je suis ton oncle... je serai ton père aussi... Oui, tu as tous les traits de ma pauvre sœur... tu m'aimeras, n'est-ce pas? car je t'aimerai bien, moi.

— Oui, monsieur... — Appelle-moi ton oncle. — Oui, mon oncle, répond Laure déjà rassurée et mieux prévenue pour l'étranger, car les enfants se laissent facilement séduire par des caresses.

Adrien, après avoir encore embrassé Laure, la pose à terre et dit à Charles en conservant toujours un ton vif et bref :

— Monsieur Darvillé, j'ai couru longtemps le monde; je voulais faire une brillante fortune, je pensais qu'il fallait se donner quelque peine pour cela. Le sort m'a d'abord favorisé, puis le naufrage de mes marchandises a trompé mon espoir. Enfin, avec le dernier héritage de mon oncle, j'ai amassé en peu de temps cinq mille livres de rente; c'est peu de chose... mais c'est de quoi exister sans avoir besoin des secours de personne. Craignant de nouveaux revers... moins ambitieux, et peut-être fatigué de cette vie errante, je reviens me fixer en France. J'espérais y trouver ma sœur... elle n'est plus... Je sais que depuis plusieurs années vous ne faites rien... ma pauvre Léonie est morte dans un grenier... Est-ce ici que vous comptez élever votre fille?... — Monsieur... — Je vous parle durement peut-être, mais je n'ai jamais su faire des phrases; je viens au fait : avez-vous maintenant du travail... un emploi? — Non, monsieur... — Et cette enfant, que deviendrait-elle donc? il ne faut pas cependant qu'elle soit malheureuse comme sa mère. Voici ce que je vous propose : vous allez me donner Laure... mais me la donner entièrement... m'abandonner tous vos droits sur elle... je n'en veux user, moi, que pour faire son bonheur. Je m'engage dès aujourd'hui à ne jamais me marier, pour laisser à ma nièce tout ce que je possède, et à lui donner les deux tiers de mon bien en la mariant... — Ah! monsieur, que de bontés!... — Je ne mets à cela qu'une condition... c'est que... vous ne viendrez pas même voir votre fille; car, je ne vous le cache pas, la vue de l'homme qui a rendu ma sœur si malheureuse me fait mal, et je ne vois pas la nécessité de conserver aucune relation avec vous!... — Quoi! monsieur, me priver pour toujours de ma fille... Et si quelque jour le sort m'était moins contraire... si, en travaillant, je recouvrais une partie de ce que j'ai perdu, vous refuseriez de me rendre ma Laure?... — Non, monsieur... telle n'est pas ma pensée, et je veux même vous donner les moyens de sortir de la situation où vous êtes... Revenez un jour me trouver, en me prouvant que vous avez su mener une autre conduite, que vous avez de quoi élever, établir votre fille, et à l'instant je la remets dans vos bras... Mais tant que vous n'aurez à lui offrir que la misère et le malheur, elle restera avec son oncle. Voilà mes conditions... Je vais chez un notaire terminer l'acquisition d'une maison située à Pierrefitte; c'est là que je comptais me retirer, c'est là que je conduirai ma nièce et me livrerai entièrement aux soins de son éducation. Faites vos réflexions, je reviendrai ce soir connaître votre réponse.

Adrien presse encore la petite Laure dans ses bras, il fait un salut de tête à Charles, et sort brusquement en répétant :

— A ce soir.

Charles demeure triste et pensif sur sa chaise, son cœur se serre en regardant sa fille; mais il se dit :

— C'est pour son bonheur... Justin ne peut pas toujours avoir soin de nous... et d'ailleurs, si en effet mon beau-frère me donne les moyens de faire quelque chose, je suis bien sûr que je m'enrichirai!... on n'a pas toujours du guignon... Alors je reviendrai réclamer ma fille, et il me la rendra... et je lui donnerai pour dot tout ce que j'aurai amassé... car je ne tiens pas à l'argent, moi! que ma fille soit heureuse, c'est tout ce que je veux!

Dans l'après-dîner Justin revient; Charles lui fait part de la visite qu'il a reçue et de la proposition de son beau-frère. Le jeune ouvrier laisse échapper un cri de joie en apprenant un événement si heureux pour Laure; il court la prendre dans ses bras, l'embrasse en disant: — Pauvre petite! je ne te verrai plus, mais tu seras heureuse; ton avenir est assuré, et il me semble que l'ombre de ta mère en tressaille de plaisir!... Monsieur Charles, vous avez consenti, n'est-ce pas?...

— C'est ce soir que l'oncle de Laure viendra savoir ma réponse... Justin, croyez-vous qu'il ne m'en coûte pas de me séparer de ma fille?... c'est tout ce qui me reste!... — Oh! oui, monsieur, je sens que cela doit être cruel!... Pourtant l'idée qu'elle ne manquera plus de rien, qu'elle recevra une éducation... que vous ne pourriez lui donner, cette pensée doit adoucir votre chagrin. — Sans doute... et d'ailleurs comme mon beau-frère s'engage à me rendre ma fille dès que j'aurai de quoi l'établir, je me flatte que je la reprendrai bientôt.

La petite Laure écoutait ce qu'on disait, mais elle ne comprenait pas ce qu'on voulait faire; son père l'appelle et lui dit : — Ma fille, tu vas me quitter pour aller demeurer avec ton oncle... ce monsieur qui est venu ce matin...

— Je ne veux pas te quitter! répond Laure en passant ses petits bras autour du cou de son père.

— Ma chère amie, tu seras bien heureuse... ton oncle te donnera tout ce que tu voudras... tu habiteras une jolie maison... il y aura un beau jardin où tu pourras courir et t'amuser.

— Je ne veux pas te quitter! répète Laure en se serrant plus fort contre son père.

— Laure, dit Justin, vous êtes déjà raisonnable... et vous aimiez beaucoup votre maman; si elle vivait, elle serait bien contente de vous voir aller avec votre oncle... mais d'où elle est maintenant elle doit le désirer aussi... — Ah!... ça fera donc encore plaisir à maman?... — Oui.

La petite ne dit plus rien; elle a le cœur gros et n'ose pas pleurer. Le soir est venu, et le frère de Léonie ne se fait pas attendre.

— Eh bien, dit-il à Charles, que décidez-vous? — Emmenez-la, monsieur... je consens à tout. — C'est bien... soyez certain que je ferai tout pour lui assurer un sort heureux. Tenez, monsieur, prenez ce portefeuille... il y a trois mille francs dedans... je n'en avais pas tant quand j'ai commencé mes voyages... Si vous m'en croyez vous irez à New-York ou à Batavia; c'est par là qu'on peut recommencer sa fortune.... Allons, ma petite Laure, viens... nous allons partir... — Quoi! monsieur, déjà! s'écrie Charles. — Eh! à quoi bon différer? une voiture nous attend... Quel est ce jeune homme qui pleure là-bas? — Un jeune ouvrier qui nous a témoigné le plus sincère attachement; pendant la maladie de Léonie, c'est lui qui pourvoyait à tous nos besoins... Depuis sa mort, c'est encore lui à qui nous devons tout.

Adrien s'approche de Justin, il lui tend la main et serre la sienne avec force en disant : — Pour de tels services il n'y a pas de remerciments... Quand vous voudrez voir Laure, venez à Pierrefitte chez Adrien Formerey, vous y serez toujours bien reçu... Allons, ma nièce, partons.

Laure embrassait son père en pleurant; elle ne pouvait se résoudre à s'en séparer. Justin va la prendre par le bras, il la conduit à son oncle en lui disant tout bas :

— Pensez à votre mère! et la pauvre enfant se laisse emmener par Adrien.

Charles passe une partie de la soirée à gémir, puis à faire des projets pour l'avenir. Justin lui tient compagnie plutôt par souvenir pour sa femme que par amitié pour lui; car Justin ne pouvait pas avoir d'attachement pour l'homme qui avait rendu Léonie malheureuse.

Le lendemain Justin est parti pour son travail après avoir dit à Charles : — Croyez-moi, monsieur, suivez le conseil de votre beau-frère, passez aux Indes ou en Amérique... d'abord cela vous distraira de vos chagrins; ensuite par là vous ne serez pas exposé à rencontrer des gens qui vous donneraient d'autres idées.

Charles sort bientôt en se disant : — Au fait, on ne doit pas toujours se désoler, ça ne mène à rien.... il faut que je fasse une fortune honnête... Allons retenir une place pour le Havre, d'où je m'embarquerai pour les Indes.

Charles n'a pas fait deux cents pas hors de chez lui qu'il se sent saisi par le bras; c'est Mongérand, qui a un chapeau à la mode, une redingote neuve, et qui s'écrie en l'arrêtant :

— Ah! te voilà! sacredié! c'est bien heureux!... il y a huit jours que je te guette; j'ai cru que tu voulais vivre comme les taupes... ne plus mettre le nez à l'air... — Ah! Mongérand.... j'ai éprouvé bien des chagrins depuis que nous ne nous sommes vus!... — Moi, c'est le contraire, je n'ai eu que des prospérités!... — Ma pauvre femme est morte!... — Ça t'afflige, je le conçois... mais la mienne est morte

aussi, et c'est ce qui me réjouit!... — Ah! Léonie était si bonne!... — C'est juste... vous vous conveniez... tu l'adorais, et tu avais raison; mais enfin tu l'as rendue aussi heureuse que possible... tu as toujours bien agi avec elle, par conséquent tu n'as pas de reproches à te faire... et quand tu pleurerais dix ans, ça ne la ferait pas revenir. Moi, je détestais mon épouse, qui me le rendait bien... je ne peux donc pas la regretter... Ce que je regrette, c'est qu'elle ne soit pas morte quelques mois plus tôt, parce qu'alors j'aurais épousé Flore Tigré, qui aujourd'hui est femme d'un fabricant de chandelles... mais j'en trouverai!... et comme ma défunte a laissé une petite somme gentillette... deux cents louis qu'elle n'a pas eu le temps de donner à d'autres avant de mourir, c'est moi qui ai touché ce doux fruit de ses économies... Je suis en fonds, je suis veuf! et si je n'étais pas content, j'aurais le caractère bien mal fait!

— Le frère de ma femme, qui est revenu en France, m'a offert de prendre ma fille avec lui... de la faire son héritière... J'y ai consenti...

— Tu as bien fait, te voilà libre comme l'air; je t'associe à ma fortune. — Mon beau-frère, qui a voulu aussi me mettre à même de faire quelque chose, m'a forcé d'accepter mille écus... — Tu as mille écus!... moi deux cents louis!... Cher ami, nous voilà deux des plus beaux partis de France!... — Oh! je veux absolument gagner de l'argent pour revenir réclamer ma fille... je veux quitter Paris... passer aux Indes... — Ah, bigre!... comme tu y vas!... Voyageons, soit; mais tout de suite aux Indes!... Il y fait un peu chaud!... Crois-moi, allons d'abord en Angleterre; j'ai dans l'idée que je tournerai la tête à quelque lady; elle aura un million, elle m'épousera, je t'en donnerai la moitié, et tu n'auras pas besoin de faire le saut du Niagara. — Mais... en Angleterre... que ferais-je là?... — Tu mangeras du *plum - pudding*. — Pourtant... je voulais... — Nous irons où tu voudras après... Un petit voyage en Angleterre, ça ne peut pas faire de mal!... Allons, Charles, tu vois que je suis bon enfant; j'espère que tu l'es toujours, toi!... Viens, nous allons retenir nos places pour Calais.

Mongérand passe son bras sous celui de Charles, ils s'éloignent ensemble. Dans une rue voisine un jeune homme passe près d'eux... il les a regardés, il s'arrête; Charles a baissé les yeux et pressé le pas.

C'était Justin, qui, en voyant Charles donner le bras à Mongérand, était resté stupéfait.

Chapitre XXIV. — Huit ans. — Promenade au Père-Lachaise.

Le temps s'est écoulé, Adrien Formerey a tenu ses promesses; il a consacré tous ses instants à sa nièce, qu'il chérit comme si elle était sa fille; il lui a donné des maîtres; elle étudie sous ses yeux, car il ne veut pas l'éloigner de lui.

Laure a d'abord été bien triste en se séparant de son père; petit à petit les tendres soins, l'amitié de son oncle, le séjour d'une jolie maison, la jouissance d'un beau jardin ont ramené la joie dans son cœur et le sourire sur ses lèvres. Il est bien naturel qu'un enfant oublie ses premiers attachements!... nous y sommes si rarement fidèles dans l'âge mûr!.... Cependant Laure demandait souvent des nouvelles de son père; mais alors Adrien prenait un visage sérieux et répondait seulement : — Je ne sais quand il reviendra.

En revanche, le frère de Léonie aimait à entendre Laure lui parler de sa mère; il faisait répéter à sa nièce les plus petites circonstances que sa mémoire lui rappelait, il l'écoutait avec attendrissement en s'écriant parfois : — Pauvre Léonie! Puis il prenait Laure dans ses bras et l'embrassait en lui disant : — Tu seras bonne et aimable comme elle!... mais je veux que tu sois plus heureuse.

Laure grandissait; elle devenait de jour en jour plus jolie, sans cesser d'être douce, sensible, reconnaissante; elle faisait le bonheur de son oncle; elle était aimée de tous ceux qui la connaissaient. Dans l'agréable retraite que son oncle avait choisie, sa jeunesse s'écoulait paisiblement entre l'étude et d'innocents plaisirs; rien ne troublait désormais la paix de ses jours, et Adrien disait souvent en la considérant : — Pauvre enfant! j'étais bien sûr qu'il ne viendrait pas te réclamer!

Justin avait profité de la permission de l'oncle de Laure pour aller voir la fille de Léonie; et Adrien Formerey accueillait toujours parfaitement le jeune ouvrier. Mais quand Justin fut certain que Laure était heureuse, qu'elle avait oublié les malheurs de ses premiers ans, il alla la voir moins fréquemment, puis ne fit plus que de rares visites; car la vue de Laure rouvrait toujours les blessures du pauvre Justin.

Par une belle matinée de septembre, deux hommes allaient rentrer dans Paris par la barrière de Clichy; ils étaient sales, mal vêtus, mal chaussés; l'un, pâle et défait, avait les yeux constamment fixés vers la terre, ses traits annonçaient la souffrance et le découragement; l'autre, quoique son costume ne fût pas plus riche, portait la tête haute, le nez au vent, avait son chapeau posé en tapageur, et faisait tourner dans sa main une mauvaise baguette de jonc.

Le premier s'arrête au moment de passer la barrière et s'écrie : — Non!... je ne veux pas rentrer dans Paris fait comme me voilà... et en plein jour... si j'étais reconnu par quelque ancienne connaissance... Ah, Mongérand! voilà donc le résultat de ces beaux projets que nous formions il y a huit ans, lorsque nous quittâmes Paris... Pourquoi t'ai-je rencontré, t'ai-je écouté alors!... Si j'avais suivi les conseils du frère de Léonie, je reviendrais peut-être riche aujourd'hui!...

— Est-ce que tu vas recommencer tes jérémiades, Charles? sacredié! tu deviens bien ennuyeux. Nous n'avons pas fait fortune!... est-ce ma faute?... en Angleterre j'ai manqué d'épouser vingt femmes... je ne sais pas pourquoi elles ont toujours changé d'idée au moment décisif. En Allemagne, ça n'allait pas mal; mais ces entêtés d'Allemands sont querelleurs en diable! j'étais sans cesse forcé de me battre!... moi qui n'aime que la paix... Ensuite nous avons parcouru l'Italie, les Alpes... une partie de la Bohême... oh! nous avons vu bien du pays... c'est instructif de voyager, ça nous fera du bien.... nous ne sommes plus des écervelés... Si tu veux, nous écrirons nos voyages pour l'instruction de la jeunesse.

— Et ma fille... ma pauvre Laure!... il y a huit ans que je ne l'ai vue... ah! elle ne doit plus penser à moi! et je n'ai pas le droit de la redemander à son oncle.

— Il me semble que c'est bien heureux pour elle... que diable en ferais-tu de ta fille? Voyons, marchons...

— Je ne veux pas encore rentrer dans Paris. Je vais suivre les boulevards extérieurs... va où tu voudras... laisse-moi...

— Est-il drôle!... qu'est-ce qu'il a donc aujourd'hui?... on dirait qu'il fait le méchant!

Charles ne répond pas. Il suit les boulevards neufs; Mongérand continue de marcher à quelques pas de lui, en faisant seul les frais de la conversation :

— Nous ne sommes pas encore sans ressources... d'abord j'ai sept francs dans ma poche... tu as toujours ton talent sur le violon... qui nous a été plus d'une fois utile en pays étranger... de plus, je possède cette jolie tabatière d'écaille à charnière d'or que m'a donnée ma dernière conquête, et cette paire de pistolets dont nous a fait présent cet ancien militaire, pour avoir conduit l'orchestre de sa noce; ce brave homme nous a dit : Ça pourra vous servir en route pour vous défendre... Mon premier soin, à Paris, sera de vendre les pistolets ou la tabatière pour t'acheter un violon... ensuite je fonde un bal libre par souscription... six francs par mois; on dansera tous les jours, et on pourra fumer en dansant. Hein, que dis-tu de cela... Charles?... Ah! sacrebleu, si tu deviens sourd, tu ne conduiras pas bien mon bal.

Charles marchait toujours et ne répondait plus. En passant devant la barrière de Ménilmontant, Mongérand pousse un cri et va prendre le bras de Charles en lui disant :

— Oh, la bonne rencontre! vois donc ce couple qui monte par ici... les reconnais-tu à leur air de mauvaise humeur?... C'est Rozat... Rozat avec sa femme... ils s'étaient quittés, ils se seront repris... — Eh! que m'importent ces gens-là?... — Je veux leur dire deux mots, moi.

Mongérand s'arrête, Charles continue de marcher. M. Rozat et sa femme montaient à Ménilmontant. Leur toilette, fort simple, n'annonçait plus l'opulence. Monsieur s'appuyait sur une canne, madame tenait quelque chose enveloppé dans une serviette. Monsieur bougonnait de soutenir madame, et madame de porter un paquet.

Mongérand va se placer devant eux en s'écriant : — Bonjour, les vieux tourtereaux!...

Monsieur et madame Rozat s'arrêtent, font un mouvement de surprise, puis veulent passer de côté.

— Laissez-nous donc aller, monsieur, nous ne vous connaissons pas, répond Rozat fort sèchement.

— Ah! tu ne me reconnais pas, Beau-Blond! eh bien! je te reconnais, moi, quoique le nom de Beau-Blond ne te convienne plus; car tu es devenu bien laid depuis huit ans!... et madame est bien changée aussi à son désavantage, c'est pas pour lui faire un compliment! Dieu! êtes-vous vieillis tous les deux!...

— Ah!... c'est, je crois, M. Mongérand... — Lui-même, cher ami, qui, comme *Joconde*, *a longtemps parcouru le monde*. Vous vous êtes donc remis ensemble, tendres époux?

— Oui, répond madame Rozat d'un air ironique. Monsieur est revenu à moi après avoir mangé tout ce qu'il avait avec des femmes... et il faut que je soigne ses rhumatismes à présent. — Vous êtes bien attendrissants tous les deux!... Ecoutez, je vais ouvrir un bal par souscription, et comme vous me faites l'effet d'avoir besoin de danser, je vous offre un abonnement. — Que signifient ces mauvaises plaisanteries? Laissez-nous aller, monsieur, nous sommes pressés... on nous attend. Allons, madame, continuons notre route. — Vous ne voulez pas souscrire; adieu donc, aimable couple : d'honneur, ça me fait de la peine que vous soyez devenus si vilains, ça passe la permission.

M. Rozat et sa femme s'éloignent en envoyant au diable Mongérand, celui-ci suit le chemin qu'a pris Charles; il ne le rejoint que devant l'entrée du cimetière du Père-Lachaise, où Charles s'est arrêté et semble enfoncé dans ses réflexions.

— Que fais-tu là... devant ce cimetière? — Je pense que c'est là... où sont ma femme et mon fils!... j'ai envie d'y entrer. — A quoi bon?... il est temps d'entrer là quand on ne peut pas faire autrement... j'aime mieux aller chez ce marchand de vin que j'aperçois là-bas... — Et moi, je veux entrer dans le cimetière. — A ton aise.

Mongérand se dirige vers la boutique d'un marchand de vin; et Charles, le cœur serré, les yeux humides, entre lentement dans le champ du repos.

Il y a dans cette enceinte quelque chose qui vous impose, vous saisit, vous fait rêver. Qui pourrait ne rien éprouver à l'aspect de ces tombes, de ces croix, de ces cénotaphes? Pourquoi faut-il que des inscriptions quelquefois ridicules ou prétentieuses viennent jusque dans l'asile des morts rappeler la sottise ou la vanité des hommes?

Vous qui avez le cœur oppressé en marchant parmi ces tombes, et qui pourtant n'avez pas eu encore à pleurer quelque objet de vos affections, jugez de ce que l'on doit éprouver lorsqu'on y a conduit une épouse ou un fils; mais s'il est encore une douleur plus amère, c'est de ne point savoir où reposent leurs cendres, de ne pouvoir s'agenouiller devant leur tombeau et offrir quelques fleurs à leur mémoire.

Cette douleur, Charles l'éprouve en ce moment; ses yeux suivent avec envie ces femmes, ces jeunes époux qui vont visiter le dernier asile de l'objet de leur tendresse; les uns déposent une couronne sur la pierre tumulaire; d'autres cueillent une fleur qui a poussé dans l'enceinte grillée du tombeau, ou renouvellent celles que le temps a flétries.

— Hélas! ils sont moins malheureux que moi! se dit Charles. Dans ce triste séjour, je sens qu'il est encore possible de goûter quelques consolations... C'en est une de pouvoir se dire : Je suis près d'elle! .. Mais moi!... je n'ai pu même leur avoir un tombeau... Ma femme, mon fils!... où êtes-vous?... Je ne puis reposer ma tête fatiguée sur la terre qui vous couvre... Ah! mon cœur est déchiré...

Et Charles marchait au milieu des tombes, la tête penchée sur sa poitrine, le cœur navré; il s'éloignait dès qu'il apercevait du monde, et cherchait les endroits les plus sombres pour s'y livrer sans contrainte à sa douleur.

Parvenu près de la hauteur du champ, il se trouve sous un massif d'arbres épais, dans une espèce d'enceinte où le jour pénètre à peine, et devant un modeste tombeau que des saules pleureurs cachent presque entièrement. Charles s'assied; cet endroit sombre lui plaît; il appuie sa tête contre la grille qui entoure le tombeau près duquel il est assis, et il reste pendant assez longtemps dans la même position; il ne voit ni n'entend plus rien autour de lui, il est comme anéanti dans ses souvenirs.

Enfin il revient à lui; il se sent mieux : un peu de calme est rentré dans son âme. Il porte ses regards sur ce qui l'entoure, il veut savoir quelle est la personne qui repose dans le tombeau qui lui a servi d'appui, et il lit sur la pierre que protége la grille : *Ici reposent Léonie et son fils Félix.*

— Léonie!... Félix!... s'écrie Charles en tombant à genoux devant le tombeau. Ma femme! mon fils! est-ce vous qui reposez là? Oh! oui... ce doit être vous... je le sens au charme que j'éprouvais en ce lieu. Ce calme qui était rentré dans mon âme... c'est vous qui me l'aviez envoyé... Mais un tombeau... des fleurs... des fleurs que l'on soigne, que l'on entretient... Comment se peut-il? qui donc a fait pour vous ce que j'aurais dû faire?

Un léger bruit se fait entendre à travers les arbres. Charles lève les yeux : un homme se dirigeait vers le tombeau, il s'approche... Charles pousse un cri en le reconnaissant.

— Justin!... Justin en ces lieux... Ah! c'est encore à lui que je dois cette dernière consolation... Elle est là? n'est-ce pas, Justin, c'est ma femme et mon fils qui sont près de nous?

— Oui, monsieur, répond Justin, qui vient de reconnaître Charles et semble touché de l'état de dénûment dans lequel il le retrouve. Oui, votre femme et votre fils reposent là : j'avais acheté d'abord cette petite enceinte... plus tard je leur ai fait élever ce tombeau. Il est bien modeste... mais pour pleurer ceux qu'on aime, une simple pierre suffit. Toutes les semaines je viens visiter cette tombe... j'entretiens des fleurs dans ce petit espace... Venez... entrez avec moi... il vous semblera comme à moi que vous êtes encore avec eux.

Justin ouvre la porte de la grille qui sert d'enceinte au tombeau; là est encore un petit espace dans lequel sont plantées les fleurs qu'aimait Léonie.

Charles appuie son front sur la pierre, il la baise à plusieurs reprises en murmurant :

— Ma femme!... mon fils! Il reste là longtemps, ses pleurs coulent en abondance. Justin, ému de sa douleur, est obligé de le consoler.

— Ah, monsieur Justin! s'écrie Charles, ici vous devez trouver dans vos souvenirs la récompense de tout le bien que vous nous avez fait... mais moi j'y suis accablé par mes remords!... Je sens que j'ai par ma conduite causé la mort d'une femme qui n'a pas cessé un seul jour de me témoigner le plus tendre attachement.

— Monsieur Charles, si elle peut vous entendre, soyez sûr qu'elle vous pardonne et ne veut pas que vous vous abandonniez au désespoir.

Justin s'aperçoit que Charles n'a pas la force de supporter sa douleur, il lui fait quitter le tombeau, dont il referme la grille, puis il entraîne Charles loin de là; mais avant de perdre de vue le dernier asile de Léonie, tous deux tournent souvent la tête pour l'apercevoir encore.

Après avoir marché quelque temps, Charles, qui a repris sur lui-même, dit à Justin :

— J'arrive seulement, après huit ans d'absence... j'ignore si le ciel ne m'a pas tout enlevé... Savez-vous si Laure?...

— Elle respire, monsieur; elle est devenue presque aussi belle que sa mère; je l'ai vue il n'y a pas bien longtemps. Elle est toujours près de son oncle, qui la chérit tendrement, qui donne les plus grands soins à son éducation.

— Elle existe!... ah! je respire... mais, hélas! elle n'existe plus pour moi!... Vous savez les conditions que son oncle m'a imposées... J'espérais qu'un jour... mais, non... je reviens pauvre, misérable... je ne puis aller redemander mon enfant... N'importe! je la verrai!... oh! je la verrai.

— Vous ne pouvez être fâché de savoir votre fille heureuse, monsieur, vous ne pouvez désirer troubler son bonheur!

— Je vous entends, Justin! vous pensez que la vue de son père... dans un état si misérable... déchirerait le cœur de ma pauvre Laure!... En effet... vous avez raison.

— Je ne dis pas cela, monsieur, mais si vous attendiez un peu?

— Elle est toujours à Pierrefitte, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur.

— Il suffit; adieu, Justin!...

Ils étaient revenus près de l'entrée du cimetière, Justin court après Charles et l'arrête en lui disant :

— Monsieur, pourquoi me quitter si vite?... Je n'avais pas pu vous offrir... vous proposer... Je n'ai pas beaucoup d'argent sur moi... mais... si j'osais!...

Justin avait tiré sa bourse, il la tournait dans ses mains, et ses yeux suppliaient Charles de l'accepter; celui-ci repousse l'argent qu'on lui présente en disant : — Je vous remercie, Justin, je n'ai besoin de rien!... — Ah! monsieur, vous me refusez!... — Je vous le répète, je n'ai pas besoin... vous avez déjà assez fait pour moi! — Si vous refusez cet argent, promettez-moi, monsieur, jurez-moi qu'à Paris vous viendrez me voir; tenez, voici mon adresse, je suis établi maintenant; j'ai un magasin; la fortune a favorisé mes travaux, mais je suis toujours seul, toujours garçon et par conséquent maître de mon bien... Vous viendrez chez moi, n'est-ce pas, monsieur?...

Charles prend l'adresse, la met dans sa poche et serre la main de Justin en lui disant : — Oui, j'irai vous revoir... quand j'aurai vu ma fille!

Puis il sort du cimetière à pas précipités.

CHAPITRE XXV. — Fin du voyage.

— Eh bien! où diable vas-tu comme ça? s'écrie Mongérand, qui était sorti du cabaret au moment où Charles sortait du cimetière. Voyons, sacredié, me répondras-tu! Est-ce que la société des morts doit rendre impoli avec les vivants? Tu vas comme si on te poursuivait... et tu remontes les boulevards extérieurs au lieu de rentrer dans Paris!...

— Quelle heure est-il? dit Charles sans s'arrêter.

— Mais... maintenant il doit être près de midi. — Ah! j'ai le temps... j'arriverai bien avant la nuit!... — Tu arriveras... et où donc? — A Pierrefitte! — Que vas-tu faire là? — Voir ma fille. — Ta fille!... rien ne presse!... viens donc auparavant te reposer quelques jours à Paris!... — Non... — Je te dis que cela n'a pas le sens commun... Tu n'iras pas maintenant!

Mongérand prend le bras de Charles et veut le retenir, celui-ci se dégage avec violence en s'écriant avec l'accent de la colère : — Laisse-moi!... laisse-moi!... je ne t'ai que trop écouté! Ne me suis pas!... Débarrasse-moi pour toujours de ta présence!...

Mongérand est demeuré tout saisi du ton avec lequel Charles vient de lui répondre; il a lâché son bras, et Charles continue sa route en doublant le pas et sans regarder une seule fois derrière lui pour voir ce que devient Mongérand. Une seule pensée occupe Charles, il veut revoir sa fille; le séjour qu'il vient de faire dans le cimetière, la présence de Justin, la vue du tombeau de sa femme et de son fils, en lui rappelant tous les événements passés, lui ont en même temps retracé toutes ses fautes; et maintenant, loin de chercher à se les cacher, il s'accuse, se maudit; la situation misérable dans laquelle il revient après huit ans d'absence ne lui laisse plus la ressource des illusions : le riche s'en procure avec son or, mais pour le pauvre il n'y a plus que la triste réalité.

Charles est parvenu à la route de Saint-Denis, il sait que c'est le chemin le plus droit pour se rendre à Pierrefitte. Il arrive à Saint-Denis, qu'il traverse sans s'arrêter, et, de crainte de se tromper, se fait encore enseigner le chemin de Pierfitte : parfois ses forces le trahissent, il est obligé de s'appuyer contre un arbre pour reprendre haleine; enfin les premières maisons du village apparaissent à ses yeux, et il oublie sa fatigue en se disant :

— Ma fille est là!...

Parvenu à l'entrée du village, Charles ralentit le pas; il cherche quelqu'un qui puisse lui dire où est située la maison d'Adrien. Il s'adresse à la première paysanne qu'il aperçoit.

— Pourriez-vous m'indiquer la demeure de M. Formerey? — M. Formerey... c'est-i' pas un monsieur qui a une fille de treize à quatorze ans, qu'est ben jolie?... — Une fille... c'est une nièce que vous voulez dire. — Ah ben! fille, nièce, je sais pas, moi!... mais

j'croyais que c'était sa fille!... — Eh bien, sa demeure? — Suivez le chemin, puis la première ruelle à gauche, puis la route au bout... vous verrez une maison avec des jalousies vertes, c'est là.

Charles remercie et prend le chemin qu'on lui a indiqué, en se disant tristement : — On croit que c'est sa fille, à lui... c'est de ma Laure que cette femme parlait... Elle est donc bien belle!... Mais comment la voir?.... car je ne veux que la voir... Puisque je ne puis la redemander à son oncle, pourquoi irais-je troubler le bonheur, le repos de ma fille en lui montrant son père misérable et accablé de remords? Non, ma pauvre Laure, je ne veux pas te faire verser des larmes!... j'en ai fait assez répandre à ta mère... Mais je veux te voir, je veux te contempler à mon aise!... que je goûte au moins cette dernière jouissance!

Et Charles marchait toujours. Tout à coup il s'arrête, il est au bout de la ruelle, il vient d'apercevoir la maison qu'on lui a indiquée. Son cœur bat avec force et ses genoux sont prêts à se dérober sous lui.

— C'est là!... oh! oui, ce doit être là!... voilà bien la demeure qu'on m'a indiquée... Ce mur qui en dépend... c'est le jardin sans doute... il doit être bien grand... la maison est belle aussi... Si je savais seulement où est la fenêtre de sa chambre... Mais en ce moment ma fille est peut-être à se promener dans le jardin... Que faire?... je n'oserai jamais frapper... Eh bien! s'il le faut, je resterai là-bas... sous ces arbres... j'y passerai la nuit... j'y resterai jusqu'à ce que ma fille sorte... jusqu'à ce que j'aie pu la voir.

Charles suit le mur en se retournant souvent pour regarder aux fenêtres de la maison si quelqu'un s'y montrera; mais personne ne paraissait. Charles ne sent plus la fatigue qui l'accablait quelques instants auparavant, tant il est ému, agité; il cherche une ouverture ou du moins une porte grillée par laquelle il pourrait voir dans le jardin, tout en avançant il écoute, il lui semble qu'il reconnaîtrait la voix de sa fille, et il tressaille au moindre bruit.

Après avoir suivi le mur assez longtemps, il trouve une petite porte; elle est entr'ouverte, il la pousse doucement et peut voir à son aise dans le jardin : dans sa joie, il va faire quelques pas dans l'intérieur, lorsqu'à peu de distance il aperçoit un jardinier occupé à travailler. Charles s'arrête et n'ose plus avancer; le jardinier a levé la tête, il a regardé la personne qui est à la porte, puis a continué son travail.

Charles parcourt des yeux le jardin, qui est vaste et bien entretenu; l'idée que sa fille se promène là, que ces arbres, ces bosquets ont été depuis huit ans témoins de ses jeux, lui cause une émotion qui l'oblige à s'adosser au mur : il reste là en contemplation et ne bouge pas.

Le jardinier, étonné qu'un homme restât si longtemps à la même place et sans rien dire, se retournait de temps à autre pour voir ce qu'il faisait; mais Charles ne changeait pas de place, il regardait du côté de la maison en se disant :

— Elle va venir peut-être...

— Eh ben, mon pauvre homme, il paraît que vous trouvez ce jardin à vot' goût? dit enfin le jardinier en se tournant vers Charles.

— Oui, monsieur, oui... Je vous demande pardon si je suis resté là, mais... — Oh! il n'y a pas de mal... pardi! vous ne m'empêchez pas de travailler... Si vous voulez entrer pour mieux voir dans le jardin, ne vous gênez pas... — Je vous remercie... mais je crains... si les maîtres de cette maison venaient... — Oh! ils ne trouveraient pas mauvais que je vous aie dit d'entrer... mamzelle est bonne... c'est une petite fille qu'est ma fine ben gentille... vous avez l'air fatigué, je suis sûr que si elle vous voyait elle vous donnerait de quoi vous rafraîchir... — Vous croyez?...

Charles fait quelques pas dans le jardin, il a presque envie de se présenter à sa fille; il est persuadé qu'elle ne le reconnaîtra pas, car depuis huit ans ses traits ont bien changé et le costume misérable qui le couvre doit achever de le rendre méconnaissable aux yeux d'une enfant qui n'avait pas encore six ans lorsqu'il s'en est séparé.

Mais une réflexion l'arrête, il dit au jardinier :

— Et le maître de cette demeure? — M. Formerey,... ah! c'est un brave homme aussi... Dame! il n'est pas si agréable que sa nièce... il est un brin brusque.., vif; mais c'est tout de même un honnête homme! — Et en ce moment... est-il sorti de chez lui?... — Non... pardi; il se promenait là tout à l'heure... il est, je crois, à présent du côté de la maison.

Charles recule, et regagne la porte du jardin; le jardinier sourit en reprenant :

— Eh ben!... est-ce que M. Formerey vous fait peur?... Puisque je vous dis que, malgré son air dur, il n'est pas méchant du tout...

— Oh! ce n'est pas cela.,. mais... je ne voulais que voir... qu'apercevoir sa nièce... car on la dit si bonne... — Si vous ne voulez que la voir, ça vous sera ben facile, la v'là qui se met justement à sa fenêtre... qui donne sur la ruelle.

Le jardinier n'a pas achevé que Charles a porté ses regards sur la maison... il vient d'apercevoir sa fille; aussitôt, sans répondre au jardinier, sans le remercier même, il est sorti du jardin, il a vu que de la ruelle il serait plus près de sa fille, et il court, il suit le mur, il se rapproche de la maison.

Mais, à mesure qu'il voit diminuer la distance qui le sépare de sa fille, il ralentit ses pas, comme quelqu'un qui, au moment de jouir du bonheur le plus doux, en recule l'approche, de crainte que ce ne soit qu'un songe.

— Enfin il est presque sous la fenêtre où est sa fille, et il peut la contempler tout à son aise; en ce moment Laure regarde au loin dans la campagne, et ne voit pas la personne qui est arrêtée si près d'elle.

Charles n'a pas assez d'yeux pour regarder sa fille, ou plutôt il la regarde aussi avec son âme, avec son cœur; car c'est de toutes les facultés de son être qu'un père contemple son enfant. Charles retrouve dans Laure, à quatorze ans, l'air gracieux, la douceur naïve que sa fille avait dans son enfance, et que le temps, loin de l'affaiblir, n'a fait que développer; puis c'est déjà le maintien, la pose, l'ensemble de sa mère: en revoyant sa fille, c'est aussi sa femme que Charles croit retrouver.

Tout à coup Laure baisse les yeux : elle aperçoit cet homme qui est arrêté dans le chemin, sous sa fenêtre, et dont les yeux sont fixés sur elle avec une expression si singulière; la jeune fille en éprouve d'abord un sentiment d'effroi, mais bientôt sa crainte se dissipe et fait place à la compassion : elle croit voir des pleurs dans les yeux de l'étranger; le regardant alors plus attentivement, voyant ses mains se joindre et se tendre vers elle, Laure ne doute plus que ce ne soit un malheureux qui implore sa pitié.

— Attendez!... attendez!... lui crie-t-elle, et elle quitte vivement la fenêtre.

— Hélas! elle est partie! se dit Charles; mais elle m'a dit d'attendre... que veut-elle faire?... la reverrai-je encore!... Pauvre petite!... elle aussi semblait émue, attendrie en me regardant... pourtant elle ne me reconnaît pas!...

Ses yeux ne quittent pas la fenêtre où était sa fille. Laure ne tarde pas à reparaître : elle tient à sa main un gros morceau de pain et une pièce de dix sous; elle jette cela à son père en disant : — Tenez... je voudrais pouvoir faire plus!

Charles s'est senti comme frappé au cœur en recevant l'aumône de sa fille; cependant il ramasse le pain et la pièce de monnaie, il la porte à ses lèvres, la baise à plusieurs reprises en l'inondant de larmes et en balbutiant :

— Merci... merci, chère enfant!

— Mon Dieu! pourquoi pleurer ainsi, pauvre homme? dit Laure tout émue. Il ne faut pas vous désoler... on n'est pas toujours malheureux... vous me faites de la peine... Adieu... je prierai le ciel pour vous!

Laure a quitté la fenêtre, qu'elle a refermée; Charles reste à la même place, les yeux attachés sur la croisée où il a vu sa fille. Une demi-heure s'écoule, il est encore là, seulement sa tête s'est baissée, et maintenant ses yeux regardent la terre; une sombre expression les anime depuis que ses pleurs ont cessé de couler.

Faisant un effort sur lui-même, il s'arrache de cette place en se disant : — Pauvre enfant!... si elle savait que c'est à son père qu'elle vient de faire l'aumône!... ah! qu'elle ne le sache jamais!... qu'elle ne me revoie plus!... je pourrais me trahir... ne troublons plus son bonheur!...

Charles marchait lentement, sans savoir où il allait; il était dans un chemin bordé d'arbres et qui s'éloignait du village, lorsqu'il s'entend appeler : il frémit, car il a reconnu la voix de Mongérand. L'ancien hussard était adossé à un arbre, et regardait venir Charles en ricanant :

— Eh bien! tu ne t'attendais pas à me rencontrer par ici, n'est-ce pas?... que veux-tu!... je t'ai suivi justement parce que tu m'avais défendu d'aller avec toi... j'ai pour habitude de faire toujours ce qu'on me défend.

— Ne me laisserez-vous pas enfin libre de me livrer à ma douleur! répond Charles avec impatience, ah! je ne vous ai que trop souvent rencontré sur mon chemin!

— J'ai mis dans ma tête de te tenir compagnie. — Et moi, je ne puis plus supporter votre présence... elle augmente mon désespoir! C'est vous qui êtes cause de mes malheurs, qui m'avez entraîné à faire sottise sur sottise... — Ah! ah! elle est bonne, celle-là!... c'est moi qui suis cause que monsieur aimait le plaisir, les femmes, la table... — Sans vos conseils j'aurais écouté ma femme... je n'aurais pas causé sa mort!... — Ah çà! sais-tu que tu commences à m'ennuyer furieusement? — Et savez-vous ce que je viens d'éprouver, moi!... ma fille vient de me jeter ce morceau de pain... de me prendre pour un mendiant... et je n'ai pu me nommer!... je ne pourrai jamais la presser dans mes bras en l'appelant ma fille!... Ah! cette pensée me désespère... me tue!... Encore une fois, laissez-moi!... Monsieur, je vais de ce côté... prenez l'autre et ne reparaissez plus devant mes yeux!

— Dis donc, Charles, tu prends un ton que depuis longtemps j'aurais châtié dans un autre!...

En disant ces mots, Mongérand s'est placé devant Charles pour lui barrer le passage; celui-ci le repousse rudement avec son bras et continue de marcher.

— Insolent! s'écrie Mongérand, si je n'avais pitié de toi!...

— Pitié! s'écrie Charles, qui revient vivement sur ses pas et jette sur Mongérand des regards furieux; tu as pitié de moi, misérable!... il ne me manquait plus que cet opprobre!... Ah! prends garde que je ne venge la mort de ma femme et de mon fils!

— Charles, ne m'irrite pas davantage!...

— Tu as des armes... voyons si tu sais réparer les insultes que tu profères... donne-moi un de tes pistolets !...

— Charles... va-t'en... je ne te retiens plus... va-t'en... je ne te suivrai pas...

— Eh quoi, lâche ! tu n'es donc bon qu'à commettre des bassesses !...

— Lâche ! s'écrie Mongérand dont les yeux deviennent étincelants, ah ! tu m'y forces, Charles... eh bien ! sacredié, battons-nous puisque tu le veux !

Mongérand sort deux pistolets de sa poche, il s'assure qu'ils sont chargés, puis en présente un à Charles en lui disant : — Recule dix pas et tire.

— Tirez le premier ! répond Charles après avoir reculé de quelques pas.

— Allons, sacrebleu ! tirons ensemble et que ça finisse ! Charles fait signe qu'il y consent. Les deux adversaires se visent à peine, les deux coups partent en même temps : Mongérand a entendu la balle siffler à son oreille, Charles a reçu celle de son adversaire dans le cœur ; il tombe et expire presque au même moment en balbutiant le nom de Laure.

Mongérand s'est approché de Charles, il veut d'abord lui porter secours ; mais, s'apercevant qu'il est mort, il se contente de remettre les pistolets dans sa poche et s'éloigne en disant :

— C'est dommage... c'était un bon enfant!



Mongérand s'aperçoit que Charles est mort. — C'est dommage, dit-il, c'était un bon enfant.

FIN D'UN BON ENFANT.

ROMANS POPULAIRES ILLUSTRÉS

UN
HOMME A MARIER,
PAR
PAUL DE KOCK.

Chapitre I. — Un Homme très-sensible.

Veuillez vous transporter d'abord dans un salon de restaurateur : ce n'est pas Véry, ce n'est pas Véfour, ce n'est pas le café de Paris, ni le Rocher de Cancale ; c'est un petit restaurateur bourgeois, sans prétention, sans importance, où l'on dîne passablement quand on n'est pas un *Lucullus* ou un *Brillat-Savarin*. Il n'y a point profusion de glaces, de lustres, de candélabres dans le salon ; mais les tables sont presque toujours occupées : on ne vous y apporte point, quand vous avez dîné, un bol bleu avec de l'eau tiède et un rond de citron pour vous laver les mains et vous rincer la bouche (propreté que, par parenthèse, je trouve fort sale) ; mais rien ne vous empêche de tremper le bout de vos doigts dans votre verre et de les essuyer avec votre serviette ; enfin, vous n'y voyez point des gens à équipage, vous n'y respirez pas un parfum de musc et d'ambre, mais vous y rencontrez des artistes, des auteurs, et vous y entendez rire et parler très-haut. Après cela, c'est entre la Porte Saint-Denis et la rue du Temple : choisissez.

Il était près de cinq heures lorsque M. Girardière entre dans le salon du restaurant.



UN HOMME A MARIER.

— Profite de ta jeunesse, mon petit, lui disait sa vieille mère, amuse-toi, libertin ! mais n'rentre pas trop tard.

M. Girardière est un homme de quarante-neuf ans sonnés, qui voudrait bien n'en avoir que trente, et qui est décidé à faire tout ce qu'il faut pour cela. Ce n'est pas un bel homme, mais sa taille est moyenne, et pour dissimuler l'embonpoint qui commence à le gagner, il est toujours extrêmement serré dans ses habits : ce n'est pas un joli garçon, car ses yeux vert-gris sont ronds et bordés de rouge, ce qui leur donne un aspect fort singulier ; mais M. Girardière porte des besicles et ne les quitte jamais : son nez est trop aplati, son menton trop pointu et sa bouche trop grande, mais M. Girardière s'est composé avec tout cela une expression de physionomie très-gracieuse, et dont il ne sort pas, à moins qu'il ne lui arrive des événements extraordinaires. Enfin c'est un homme qui est toujours fort soigné dans sa mise, et qui est surtout très-fier de ne porter ni perruque ni faux toupet ; à la vérité, ses cheveux d'un blond clair sont devenus fort rares sur le sommet de sa tête, mais il a soin de tenir très-longs ceux qu'il possède encore au-dessus des oreilles, et il les jette de côté avec assez d'adresse pour ombrager son front, qui

Paris. Typographie Plon frères, rue de Vaugirard, 36.

devient d'une hauteur infiniment trop prolongée. Vous voyez d'après cela que M. Girardière est un homme qui a le désir de plaire : c'est qu'il possède un cœur très-sensible, c'est qu'il adore le beau sexe, et que l'amour fut la principale occupation de sa vie.

Il y a bien peu de personnes qui n'aient connu ce sentiment et ne lui aient consacré de doux instants : celles même que d'autres passions dominent trouvent encore dans leur cœur une place pour aimer, car, ainsi que le dit Voltaire : *Il faut aimer, c'est ce qui nous soutient, et sans aimer il est triste d'être homme!*

Mais M. Girardière avait peut-être outré ce précepte. Dès son enfance, il avait donné des preuves de son penchant à la tendresse : il adorait les oiseaux, il chérissait les chats, il pleurait huit jours l'absence de son chien. Puis, quand vint l'adolescence, il s'enflamma pour une bonne grosse fille de campagne, qui était cuisinière chez ses parents. Le petit Girardière était toujours fourré à la cuisine, il y apprenait son rudiment, et pour avoir souvent affaire auprès de la grosse Tourloure (c'était le nom de la bonne), il s'était imaginé de lui apprendre le latin.

Pendant que Tourloure plumait un pigeon ou assaisonnait des épinards, le petit bonhomme la regardait de très-près en lui disant :

— *Amo!* Tourloure, *amo tibi!*... Ah! veux-tu conjuguer avec moi le verbe *amare?*

— Quoi donc... qu'est-ce que votre *amo?*... c'est-i'là celui où j'allions danser tous les dimanches à côté de cheux nous?...

— Il n'est pas question de cela, je te parle latin, je veux t'apprendre à dire : Je t'aime!... avec une langue morte.

— Laissez-moi plutôt faire mes sauces...

— Ça ne t'empêchera pas... ô Tourloure!... *mulier mulieris!*...

— Tiens, pourquoi donc que vous m'appelez Mulier... c'est pas mon nom, je m'appelle Tourloure Desmignart.

— C'est égal, tu es femme... Dieu! les femmes... Je voudrais *muliebre bellum gerere!*

— Ah! mon Dieu! est-ce que vous jurez?...

— Tourloure, laisse-moi t'apprendre le latin.

— Laissez-moi donc, vous me ferez manquer mes sauces.

— Dis donc avec moi : *amo... amas... amat*... je t'embrasserai pour la peine...

— Par exemple! est-ce qu'un petit garçon de votre âge doit penser à embrasser les filles?...

— Tu ne sais pas, toi, Tourloure, que : *Formosum pastor Corydon ardebat Alexin.*

— Non, je ne connais pas tous ces gens-là... mais je sais que si vous ne me laissez pas tranquille, mon rôti brûlera, et vos parents me gronderont.

— Pour les apaiser en leur apportant tes pigeons, dis leur : *Jus hoc est cœna*... mon père ouvrira de grands yeux, et il sera dans l'enchantement.

— *Jus hoc*... Ah! mon Dieu, j'aurais bien de la peine à me souvenir de ces mots-là.

Et tout en fricassant ses légumes, la grosse fille n'avait cessé de marmoter entre ses dents : — Jus... hoc... jus... coq... c'est ça.

Puis, quand vint l'heure du dîner, et que tout le monde fut à table, la grosse fille, en apportant son rôti, ouvrit une bouche énorme et se mit à crier : Jus... jus... Elle ne put en dire davantage; d'ailleurs la mère du petit Girardière l'interrompit en lui disant : — C'est bon, Tourloure, il y a bien assez de jus comme cela.

Mais les pigeons étaient brûlés, les épinards trop salés, la crème manquée. On gronda vertement la cuisinière, et celle-ci, pour s'excuser, répondit :

— C'est la faute à M. votre fils; il est sans cesse fourré dans ma cuisine, constamment derrière mon dos. Il veut m'apprendre le latin : c'est en voulant retenir les mots qu'il me dit que je manque mes ragoûts.

Comme les parents ne tenaient pas du tout à ce que leur bonne parlât latin, et qu'ils ne voulaient point faire de mauvais dîner, ils mirent Tourloure à la porte; et le petit Girardière fut obligé de jeter ses œillades d'un autre côté.

De tels commencements annonçaient une jeunesse bien adonnée aux plaisirs de l'amour; et cependant il n'en fut pas ainsi : c'est qu'il ne suffit pas d'être extrêmement sensible, de se passionner pour toutes les femmes qui ne sont pas absolument affreuses, il faut encore savoir plaire, séduire, avoir le don, ou l'esprit, ou le talent de faire des conquêtes, et c'est justement ce que M. Théophile Girardière ne possédait pas, malgré tout ce qu'il faisait pour cela.

A vingt ans, le jeune Girardière avait toujours cinq ou six passions dans le cœur. A peine avait-il le pied dans la rue qu'il y trouvait de l'occupation. Une femme un peu gentille, enveloppée dans un grand châle, venait-elle à passer, si par hasard elle levait les yeux sur lui, il se figurait qu'elle le remarquait, et c'en était assez pour que de son côté il en devînt amoureux. Alors il suivait la dame au grand châle, il marchait presque sur ses talons, risquant quelques mots, quelques phrases qu'il croyait bien spirituelles, et qui n'étaient que sottes, comme presque toutes celles qu'on débite en pareille circonstance. On ne lui répondait pas, ou on le priait fort sèchement de passer son chemin; mais il tenait bon, suivait la dame, attendait dans la rue lorsqu'elle entrait dans une boutique, et ne la quittait qu'après l'avoir vue disparaître dans une maison; encore restait-il longtemps devant la porte pour s'assurer que la dame n'allait pas sortir de nouveau; présumant alors connaître sa demeure, il notait avec soin sur ses tablettes le numéro de la maison, puis s'éloignait en se disant : — Je reviendrai souvent rôder par ici; je la verrai sortir, et je la suivrai. Voilà ce que Théophile Girardière appelait faire une conquête. De cette façon, l'homme le moins fait pour plaire peut se donner trois ou quatre conquêtes chaque fois qu'il mettra le pied dans la rue. Il ne faut pour cela qu'avoir du temps à perdre et de bonnes jambes.

Mais après avoir passé ses plus belles années à suivre des châles longs ou carrés, des capotes, et même de petits bonnets, sans pouvoir réussir à avoir quelques intrigues galantes, à être un homme à bonnes fortunes, Girardière, tout attristé du peu de succès de ses tentatives, résolut de changer de batterie, et d'aller dans le monde, espérant y obtenir plus de succès que dans les promenades et les lieux publics.

Girardière avait quelque fortune : il ne lui fut pas difficile d'être admis dans beaucoup de maisons, invité à des bals, à des soirées de musique, de jeu, à des raouts même.

D'ailleurs Girardière était un homme bien élevé; il avait reçu une assez bonne éducation; ses manières étaient polies; ce n'était même pas un homme absolument sot, et il eût peut-être été aimable sans cette malheureuse manie de vouloir inspirer de l'amour à toutes les femmes, manie que le temps augmentait au lieu de corriger, et qui se roidissait contre les revers.

Dans le monde, Girardière apporta ses œillades, ses prétentions et ses soupirs; la facilité de causer avec les dames qui lui plaisaient lui persuada qu'il arriverait plus vite au dénoûment; qu'il lui serait bien plus aisé d'y former de tendres liaisons, et, voulant réparer le temps qu'il avait perdu, il n'avait pas été trois fois dans une maison, que déjà il y avait fait quatre déclarations d'amour.

Le pauvre Théophile se perdit par sa précipitation. En général les femmes n'aiment point les hommes qui se jettent à leur tête.

Il y a une manière de mener vite une intrigue, de ne point languir près d'une belle; mais elle ne consiste pas à courir après toutes les femmes, à leur serrer à toutes les mains, et à les regarder fixement pendant des quarts d'heure comme si l'on avait des yeux d'émail.

On s'amusa des soupirs, des œillades et des déclarations de ce monsieur. Sa sensibilité, sa promptitude à s'enflammer passa en proverbe. Dans beaucoup de maisons on ne disait plus à table : Voilà un poulet bien tendre. On disait en riant : Voilà un poulet qui est bien *Girardière!* Et en France, à Paris surtout, où le ridicule est mortel, il eût suffi de ce mot pour empêcher que Théophile triomphât d'aucune femme.

Chaque soir le pauvre garçon rentrait chez lui en se disant : — C'est singulier.... c'est bien extraordinaire que je ne puisse pas parvenir à être un mauvais sujet!... je fais cependant tout ce que je peux pour cela!... Mais les femmes me craignent... oh! je vois bien qu'elles me craignent... En me cédant, elles ont peut-être peur de m'aimer trop!...

Il restait à Girardière une consolation, de celles qui ne nous manquent jamais et vers lesquelles nous allons toujours chercher de l'adoucissement à nos ennuis; c'était une bonne mère qui l'aimait tendrement, qui trouvait à son fils toutes les qualités, toutes les perfections, et qui croyait que tout le monde devait penser comme elle.

Girardière demeurait avec sa mère, qui n'était plus jeune et sortait fort peu. Mais quand le soir il se disposait à se rendre dans le monde, la bonne maman lui disait en le regardant avec admiration :

— Tu vas dans quelque réunion?... en soirée?...

— Oui, ma mère.

— Ah! libertin!... comme tu t'amuses... comme tu t'en donnes! je gagerais que tu as des amourettes de tous les côtés...

— Ah! ma mère... quelle idée!...

Et Girardière souriait en répondant cela, puis il se regardait dans la glace, passait ses doigts dans ses cheveux, rajustait le col de son habit, tandis que la vieille mère continuait :

— Oh! tu n'en conviendras pas!... Mais, après tout, tu as raison... amuse-toi, mon garçon... profite de ta jeunesse... tu es assez joli garçon pour faire des conquêtes!...

— Vous trouvez? répondait Théophile d'un air qui signifiait : Je suis parfaitement de votre avis.

— Si je le trouve... hum!... coquin!... tu dois bien savoir que j'ai raison; tout ce que je te demande, mon petit, c'est de ne point te lancer dans des aventures trop dangereuses... C'est que, vois-tu, tous les maris ne sont pas bien aises de... tu m'entends... et puis, ne rentre pas trop tard, je t'en prie, mon petit; les rues de Paris ne sont pas toujours sûres.

Girardière rassurait sa mère, et s'en allait fort satisfait de ce qu'elle lui avait dit; il trouvait doux à son oreille d'être encore appelé mon *petit*, quoiqu'il devînt très-gros; il aimait à entendre sa mère lui dire de profiter de sa jeunesse, quoiqu'il eût déjà trente-six ans; et, comme si cela l'eût effectivement rajeuni, il descendait alors son escalier en chantant, en faisant le gamin, quelquefois même il sautait hardiment trois marches à la fois; et tout cela, parce que sa mère l'appelait mon petit!

Mais, en dépit de l'opinion avantageuse que madame Girardière

avait de son fils, celui-ci n'était pas plus heureux près des dames; ses triomphes se bornaient à quelques coups d'éventail; quelques marques bleues au bras étaient la récompense de ses témérités. Lorsqu'il avait été fortement pincé par la main d'une jolie femme, en rentrant chez lui Théophile s'empressait d'ôter son habit et de regarder son bras.

Puis il se disait : — La marque y est!... oh! elle m'a pincé d'une force... elle veut apparemment que je porte de ses marques... Oh! la méchante!...

C'étaient là les seules faveurs dont M. Girardière pût se vanter.

Nous ne prétendons pas dire cependant que cet homme sensible était encore étranger aux douceurs de l'amour. Il avait eu quelques maîtresses, mais de celles qu'on ne peut pas mener dans le monde, et dont il n'y a pas moyen de citer la conquête. Avec de l'argent, des cadeaux, il avait eu l'avantage de conduire une dame au spectacle ou chez le traiteur; et ces jours-là il se serait bien gardé de prendre une voiture, il voulait être rencontré avec une dame sous le bras.

Dans ces liaisons légères, où le brûlant Girardière essayait encore de trouver de l'amour, il avait constamment joué de malheur; lorsque, après quinze jours de connaissance, il se disait :

— Je crois que je suis aimé pour moi-même!... je crois qu'elle me serait fidèle même si j'étais pauvre, il recevait un petit billet dans lequel on lui marquait :

« Je suis bien fâchée de ne plus pouvoir continuer nos relations; mais je dois penser à mon avenir, et un monsieur très comme il faut m'ayant offert un fort beau mobilier en acajou, je crois de mon devoir de l'accepter, et de vous prier de ne plus vous présenter chez moi, ni même me parler quand vous me rencontrerez, vu que cela pourrait me compromettre. »

C'est fort désagréable de recevoir de semblables épîtres, surtout lorsqu'on commençait à se faire illusion sur le sentiment que l'on inspirait. Girardière froissait avec colère la lettre dans ses mains et la jetait à ses pieds en murmurant :

— Parbleu! elle a aussi bien fait de m'écrire cela.... je ne pouvais plus la souffrir.... je ne l'ai même jamais aimée.... j'aurais rompu demain peut-être, elle m'évite cette peine... Femme sordide!... cœur intéressé!... elle me quitte parce qu'on lui offre de l'acajou et que je ne voulais donner que du noyer... Ah! fi!... fi!... ce n'est pas là de l'amour... ce n'est pas là ce sentiment que je désire inspirer, que je rêve depuis que j'ai un cœur... et l'âge de raison!... Je ne veux plus de ces femmes qui se vendent!... non, je n'en veux plus!... Comme dit ma mère, je suis fait pour inspirer des passions... pour tourner des têtes... Oh! si une femme savait tout ce que mon cœur peut contenir d'amour!... elle me dirait : Tu es l'homme idéal! l'amant modèle!... et elle m'ouvrirait ses bras. Malheureusement ces choses-là ne sont pas écrites sur notre visage.

Théophile Girardière recommençait alors à soupirer dans les salons ou à suivre les dames à la promenade. Mais le temps s'écoulait; le temps!... ce vieillard impitoyable, qui n'écoute ni le riche, ni le pauvre, ni les princes, ni les prolétaires, ni les grands hommes, ni les sots; qui est sourd aux prières de la beauté, aux larmes de la vieillesse, aux grâces de l'enfance!... Et, après tout, c'est fort heureux qu'il soit également inexorable pour chacun; car, s'il avait accordé ses faveurs à quelques personnes, il y a tout lieu de croire que ce n'est pas le vrai mérite qui les eût obtenues. On aurait intrigué près de lui, comme on intrigue près de tout ce qui est puissant.

Or donc, M. Girardière avait atteint, puis dépassé sa quarantaine; il commençait à être fort près des cinquante, et quoique sa bonne vieille mère, dont la tête tremblotait, et qui n'y voyait guère, même avec ses lunettes, continuât de lui dire :

— Profite de ta jeunesse, mon petit, amuse-toi.... libertin!... mais ne rentre pas trop tard! Girardière s'apercevait que sa jeunesse faisait comme ses cheveux, qui s'en allaient et ne repoussaient plus, ce qui le menaçait d'être chauve malgré le soin qu'il avait, en se peignant, de ramener les mèches de derrière par-devant et d'y joindre celles des côtés : cela faisait encore illusion, surtout quand il n'était pas en plein air; mais lorsque par hasard Girardière se trouvait nu-tête contre le vent, alors on voyait se relever, s'envoler les grandes mèches qu'il avait rassemblées avec soin, et tout le charme était détruit.

C'est alors que cet homme sensible, qui n'avait pas pu réussir à devenir un mauvais sujet, mais qui n'en conservait pas moins au fond de son cœur l'amour du beau sexe, le besoin d'aimer, c'est alors qu'il pensa à se marier.

Pendant longtemps Girardière avait plaisanté sur le nœud conjugal et s'était moqué des maris. Persuadé que sa vie de garçon serait une série d'intrigues, de bonnes fortunes, d'aventures piquantes, il s'était promis de la prolonger indéfiniment. Mais les événements n'avaient pas répondu à son attente, et, voyant qu'il ne pouvait pas attraper une maîtresse, il se résolut à prendre une femme.

Un beau matin donc, après avoir été souhaiter le bonjour à sa vieille mère, qui venait de se lever et de s'établir dans sa chaise longue où elle passait une partie de la journée, Girardière se mit à tousser plusieurs fois, il se promena dans la chambre, et, ayant ramené sur son front deux mèches de ses cheveux qui s'obstinaient à tomber sur le collet de son habit, il se rapprocha du fauteuil de sa mère et lui dit :

— Ma chère maman, il faut que je vous dise une chose...

— Voyons, mon petit, parle, je t'écoute... Tu vas peut-être me conter quelque aventure piquante dont tu es le héros... Eh! eh! mauvais sujet...

Girardière sourit et se caressa le menton; cela lui faisait toujours grand plaisir de s'entendre appeler *mauvais sujet!* quoiqu'il sût fort bien qu'il ne l'était pas. Cependant il répondit :

— Non, chère maman, non, ce n'est pas de cela qu'il s'agit... C'est de quelque chose de beaucoup plus sérieux... de quelque chose de fort important même... enfin je vous dirai... qu'il m'est venu l'envie de me marier...

— Te marier!... toi!... dit la bonne vieille en poussant une exclamation de surprise. Ah! bon Dieu!... mais qu'est-ce que c'est donc que cette idée-là... Te marier! toi qui disais que tu voulais garder toujours ta liberté... toi qui es si heureux... qui t'amuses tant... qui fais tant de conquêtes!...

— Oui... je sais bien tout ça... mais on finit par se lasser de la vie de garçon... Toutes ces amours de passage... c'est bien gentil certainement; mais ça laisse un vide dans le cœur, au lieu qu'une femme, des enfants... qui vous caressent... cela vous fait connaître de nouvelles jouissances... Le titre de père de famille est certainement fort respectable, et, ma foi, j'ai envie de faire comme les autres.

— Tu te marieras si cela te plaît, je ne t'en empêcherai pas... mais rien ne te presse... tu as bien le temps...

Et la bonne vieille donnait avec sa main de légers coups sur les joues de son fils; si elle en avait eu la force, elle l'aurait encore pris et fait sauter sur ses genoux. Pour elle, c'était toujours son petit Théophile, son Benjamin; elle ne songeait pas que ce cher enfant était dans sa quarante-neuvième année; elle ne le voyait pas vieillir et le trouvait toujours jeune et beau!... Doux effet de la tendresse maternelle! C'est avec son cœur qu'une mère regarde ses enfants.

Mais Girardière, qui se voyait avec ses yeux, ne pouvait se dissimuler que sa jeunesse avait fui. C'est pourquoi il répondit à sa mère :

— Je vous le répète, je suis las de la vie de garçon, je me fais une idée charmante du bonheur que je goûterai dans mon ménage, près d'une femme qui m'adorera et vous comblera de petits soins, de prévenances. Ma foi, quand on est décidé à faire une chose, il me semble qu'il est inutile de la reculer.

— Eh bien! mon petit, s'il en est ainsi, marie-toi... Prends une compagne... prends-la bien gentille, bien aimante... qu'elle ait bien soin de mon petit Théophile... Oh! dame! tu vas en trouver plus que tu n'en voudras, des femmes!... Mais sois difficile dans le choix que tu feras... Est-ce que tu as déjà quelqu'un en vue?

— Non, chère maman, je n'ai encore personne en vue... mais je pense comme vous que je vais avoir seulement l'embarras du choix... J'ai mille écus de revenus... J'en avais davantage; mais je n'ai pas été heureux dans les spéculations auxquelles je me suis livré; enfin mille écus de rentes, c'est encore assez joli; et quand on joint à cela un physique qui n'a rien de défectueux...

— Tu dois trouver une femme qui t'apportera cent mille francs au moins, mon cher enfant.

— Vous croyez... oui... cent mille francs... ça ne fait jamais que cinq mille livres de rente.... mais, après tout, quand je trouverai ce qui me conviendra, je ne tiendrai pas à quelques mille francs de plus ou de moins. Par exemple, je veux une jolie femme... Oh! je veux une femme excessivement jolie!...

— Tu as bien raison. D'ailleurs, quand on est beau garçon comme toi, on a le droit d'être difficile. Oh! mauvais sujet!... quand on va savoir dans le monde que ton intention est de te marier, tous les pères, toutes les mères vont te faire la cour; mais, je te le répète, mon petit, ne te presse pas.

Girardière était persuadé qu'il trouverait un grand nombre de partis, parce qu'en effet, dans le monde les maris étant plus rares que les amants, ceux qui s'annoncent avec la courageuse intention de prendre une femme sont d'ordinaire très-recherchés. Et il se disait :

— Je n'ai pas eu de bonnes fortunes, parce que le hasard ne m'a pas servi; mais quand je vais dire : Je veux me marier, oh! ce sera bien différent! toutes les demoiselles, toutes les veuves me feront des agaceries.

Théophile ne se disait pas : — J'ai bientôt cinquante ans, je suis presque chauve, j'ai la figure chiffonnée, les yeux bouffis et la patte d'oie; je ne suis pas spirituel, je n'ai aucun talent d'agrément et je suis pétri de prétentions. *Bridoison* prétend que ce sont de ces choses que l'on se dit à soi-même; moi, je crois que peu de gens se font de tels aveux.

CHAPITRE II. — Un Homme à marier.

Voilà donc Théophile Girardière qui se présente dans le monde avec une nouvelle confiance; qui lorgne les jeunes personnes d'une façon beaucoup plus significative, et, négligeant toutes les dames qui ne sont pas libres, va faire des yeux langoureux et de tendres soupirs près de celles qui le sont.

Bientôt la nouvelle s'est répandue, car les nouvelles vont vite dans

le monde, parce que chacun se charge de les propager : M. Girardière cherche une femme, M. Girardière veut se marier.

Voilà ce qui se dit tout bas quand il est là, tout haut quand il n'y est point.

Et cette nouvelle apporte en effet du changement dans la conduite de beaucoup de personnes à son égard. Les jeunes filles font attention à lui, ce qu'elles ne faisaient point auparavant : elles le regardent en dessous, elles chuchotent entre elles quand il entre dans un salon ; mais l'examen ne semble nullement favorable à M. Girardière.

Toutes les jeunes personnes se disent :

— C'est ce monsieur-là qui veut se marier!

— Je n'en voudrais pas, moi. — Ni moi.

— Il est vieux, il est laid, il a l'air bête !...

Une ou deux ajoutent :

— Ah ! cependant, s'il était bien riche !...

— Mais non, il n'est pas bien riche !...

— Il a déjà dit qu'il ne donnerait pas de cachemire à sa femme...— Ni de voiture, ni de diamants : alors?

— Cela va sans dire... C'est un homme qui ne voudra pas qu'on sorte, qu'on aille beaucoup au bal, de peur de dépenser de l'argent.

— Et puis, s'il conduit sa femme au spectacle, il la mènera à la seconde galerie !... Ah ! comme ce serait galant !

Et toutes ces petites filles rient ; mais, comme les mamans regardent de leur côté en leur lançant des regards sévères, elles se pincent les lèvres et se font des mines pour cacher et contenir leur humeur moqueuse.

Girardière, qui ne se doute pas qu'on puisse rire à ses dépens, s'approche du cercle des jeunes filles en souriant, en se dandinant, en faisant rouler ses yeux sous ses besicles. Il s'appuie sur le dos d'une chaise, et dit en traînant ses paroles comme s'il eût craint qu'on ne l'entendît pas assez :

— Eh bien ! mesdemoiselles... vous ne... faites rien ?..

Mademoiselle Astasie, qui est une des plus délibérées du petit cercle, répond en se pinçant les lèvres :

— Qu'est-ce que vous voulez que nous fassions, monsieur?

Girardière semble tout étonné de cette réponse, et, après y avoir réfléchi, se met à dire : — Ah ! moi, je ne veux rien du tout !... je pensais seulement que vous pouviez vous ennuyer de ne rien faire...

— Nous ne nous ennuyons jamais, monsieur ! n'est-ce pas, mesdemoiselles ?

— Certainement! il y a toujours tant de choses à regarder dans un salon... tant d'observations à faire !

— Ah ! vous observez, mesdemoiselles !... Diable ! mais ceci n'est pas donné à tout le monde ! Cela demande certain tact, certaine profondeur dans l'esprit !...

— Et cela vous étonne que nous puissions observer, nous, monsieur?

— Mesdemoiselles, ce n'est pas du tout ce que je veux dire... je vous prie de croire que... bien au contraire... je suis porté à penser généralement que...

— Je crois que monsieur ne sait pas trop ce qu'il pense de nous, dit une petite brune en ricanant.

— Elles sont pétries d'esprit ! s'écrie Girardière en se retournant vers un jeune homme qui est près de lui.

Le jeune homme s'éloigne avec humeur sans avoir l'air de l'entendre, parce qu'il est fort amoureux d'une des demoiselles de la société, et qu'il craint que Girardière ne veuille l'épouser.

— Jouons aux petits jeux, dit une des demoiselles, et la vive Astasie répond : — Ah ! oui, jouons aux petits jeux !

Et elle ajoute à voix basse : — Si ce monsieur vient jouer avec nous, il faudra nous moquer de lui sans qu'il s'en doute. Oh ! ce sera bien amusant!

Ce que les jeunes personnes ont prévu arrive en effet. Girardière se dit :—Voilà une excellente occasion de causer, de faire plus ample connaissance avec ces demoiselles.... aux jeux innocents on rit, on badine, on se permet mille petites choses... qui dévoilent le caractère. Puis Théophile s'écrie :

— Mesdemoiselles, si vous le permettez, je me mêlerai aux petits jeux... je suis très-fort à *pigeon vole* et à la *main chaude*... et je sais de très-jolies pénitences.

— Eh bien ! monsieur, venez jouer avec nous ; nous ne demandons pas mieux.

Les jeunes personnes agrandissent leur cercle pour faire place à ce monsieur qui veut jouer aux jeux innocents. Cependant Girardière n'est point le seul homme admis dans le petit cercle ; il y a quelques jeunes gens qui du moins sont là à leur place, car ils ne dépassent point vingt-cinq ans ; notre vieux jeune homme les regarde, il ne peut se dissimuler que du côté de l'âge l'avantage est beaucoup trop de leur côté, et qu'il y aurait plus de parité entre ces messieurs et ces demoiselles ; mais il se dit : — Tous ces jeunes gens-là ne songent point à se marier !... et voilà en quoi maintenant je l'emporte de beaucoup sur eux !

— A quoi allons-nous jour? Voilà toujours ce que l'on se dit avant de se livrer aux jeux innocents.

Chacun propose un jeu, Girardière penche pour *pigeon vole* ou *berlingue et chiquette*, et il propose de lever le doigt ; mais les jeunes personnes ont d'autres projets, elles veulent mettre quelqu'un sur la sellette : c'est d'abord la vive Astasie qui s'y place, puis une jolie blonde, puis une blanche fille au teint pâle et à l'œil mélancolique. Pour chacune de ces demoiselles, Girardière a dit de manière à être entendu :

— Mademoiselle est sur la sellette parce qu'elle est remplie de grâces.

Si bien qu'un jeune homme ne peut s'empêcher de s'écrier : — Il paraît que monsieur ressemble à *M. Beaufils*, il ne sort pas de là.

Girardière, qui ne connaît pas la pièce que l'on jouait à l'Odéon (quand il y en avait un), est sur le point de se formaliser de la réflexion du jeune homme ; mais en ce moment on vient lui annoncer que c'est à son tour d'être sur la sellette, et il accepte avec joie.

— Que vont - elles dire de moi?... c'est ce que pensait Girardière tout en se tenant sur la sellette, tandis que mademoiselle Astasie recueillait, en riant beaucoup, ce qu'on la chargeait de rapporter à la personne qui faisait pénitence.

Pour tâcher de se rendre ses juges favorables, Girardière, après s'être assuré avec sa main gauche que ses mèches de derrière étaient bien sur le devant de sa tête, se caressait le bas de la jambe avec sa main droite, puis arrêtait tour à tour ses regards sur chacune des jeunes filles en les reposant plus longtemps sur les plus jolies.

Il se disait en lui-même : — Je n'ai pourtant que l'embarras du choix dans tout cela... les parents aiment à marier leurs *filles* ; je suis bien certain que je n'aurai qu'à me déclarer... et quant à ces *petites*, elles m'accepteront... Oh ! elles m'accepteront sans balancer... elles désirent tant d'être appelées *madame* et porter un bouquet de fleurs d'oranger !... elles vont, j'en suis sûr, me dire des choses gentilles pour que je sois bien disposé en leur faveur.

En ce moment, mademoiselle Astasie avait achevé de recueillir les voix. Elle s'approche de Théophile Girardière et lui dit en parlant bien haut et en prononçant très-distinctement :

« Monsieur..... vous êtes sur la sellette parce que vous avez un gros nez !...

» Vous êtes sur la sellette parce que vous êtes chauve !

» Vous êtes sur la sellette parce que vous avez de grandes oreilles.

» Vous êtes sur la sellette parce que vous avez l'air d'un magot de la Chine.

» Vous êtes sur la sellette parce que vous auriez besoin d'une perruque.

» Vous êtes sur la sellette parce que vous n'êtes pas beau. Enfin vous êtes sur la sellette parce que vous n'êtes pas jeune... C'est tout. »

Un peintre qui aurait croqué la figure de Girardière pendant que la jeune personne parlait y aurait aperçu de bien singulières grimaces. Le pauvre garçon voulait tâcher de rire ; mais à chaque chose que l'on ajoutait, une légère contraction agitait sa physionomie ; son nez se pinçait, son front se plissait ; tous les mouvements nerveux qu'il éprouvait et voulait cacher tournaient en dépit le sourire qu'il s'efforçait de conserver.

Une des demoiselles eut pitié de lui et lui dit :

— Monsieur, vous savez qu'on se permet tout ce qu'on veut à ce jeu-là... et comme on sait que c'est pour rire, on ne s'en fâche jamais.

— Aussi, mademoiselle, vous devez bien voir que je suis loin de m'en fâcher... par exemple... tout cela est très-drôle... très-spirituel !...

— Devinez donc, monsieur.

— Oh ! non... je ne pourrais jamais deviner... je confonds tout...

— Voulez-vous que je répète, monsieur? s'écrie la vive Astasie en s'avançant.

— Non, mademoiselle, je vous remercie !... c'est inutile... je ne suis pas fort du tout à ce jeu-là...

Girardière commençait à ne plus trouver si gentils les jeux innocents. Cependant on propose de donner des gages, et cela le tente encore, parce qu'il dit : On va s'embrasser ; c'est beaucoup plus amusant que la sellette ; j'ai eu les ennuis d'un jeu, il faut avoir les bénéfices d'un autre.

Bientôt, en effet, on ordonne le *portier du couvent*, le *baiser à la capucine*, le *voyage à Cythère*, le *baiser caché* et autres pénitences du même genre. Un monsieur qui, ne jouant pas à tout cela, se contentait de regarder assis tranquillement dans un coin du salon, ne put s'empêcher de dire à son voisin :

— Si j'ai jamais une fille, elle ne jouera plus aux jeux innocents quand elle aura passé dix ans. — Pourquoi cela? — Parce que je ne trouve rien de plus indécent, de plus inconvenant, de plus dangereux pour des demoiselles bien élevées que tout ce commerce de baisers, de confidences, de cachettes avec les jeunes gens dans des chambres noires ou derrière des rideaux ; et ce que je ne puis concevoir, c'est que la plupart des parents de ces jeunes personnes ne voudraient point les mener aux spectacles, de crainte qu'elles n'y entendissent des mots trop lestes ou ne vissent représenter des sujets trop égrillards. Pauvres gens ! que vous êtes sots avec vos précautions ! que vous raisonnez faussement et lisez mal dans ces jeunes cœurs ! Quand votre fille ou votre nièce aura ri, pensez-vous pour cela qu'elle en rêvera la nuit, qu'elle y songera encore le lendemain? Non, le rire est un bonheur, un plaisir du moment qui ne laisse après lui aucune trace dange-

reuse... Le rire n'est point criminel, car il ne se cache pas. On ne devient pas amoureux en riant, on ne soupire pas après avoir entendu un mot un peu gai. Mais ces serrements de mains, ces mots que l'on se dit à l'oreille, ces baisers que l'on prend en cachette, ces demi-aveux qu'on reçoit derrière un rideau; ah! voilà ce qui fait penser, ce qui fait rêver les jeunes filles; voilà ce qu'il fallait éviter, et ce qui est beaucoup plus dangereux qu'un vaudeville, même ceux où Déjazet joue si bien!

Ce monsieur parlait encore que Girardière était depuis très-longtemps contre la porte d'un cabinet, on l'avait condamné à faire le *portier du couvent*; il voyait tout le monde entrer dans le petit cabinet, tout le monde s'embrasser, et il restait toujours là; cela menaçait de se prolonger indéfiniment, et devenait aussi peu flatteur pour lui que le jeu de la sellette.

Enfin une bonne dame de la société, mère d'une jeune fille, fut touchée de la situation de ce monsieur qui restait en faction contre une porte; elle s'avança d'un pas déterminé, entra sans façon dans le cabinet, puis en sortit à moitié en s'écriant :

— J'appelle le portier!

Girardière se retourna et embrassa cette dame avec beaucoup d'effusion, puis il s'éloigna du jeune cercle et fut se mêler à la société raisonnable. Il avait assez des jeux innocents.

Chapitre III. — Une Demande.

Cependant, quelques jours plus tard, Girardière, après avoir fait une toilette soignée, se présentait chez d'anciens négociants fort à leur aise, dont la fille avait dix-huit ans, de beaux yeux noirs, une petite bouche, une petite main et un petit pied; mais qui ne passait pas pour être très-spirituelle.

Après une conversation assez insignifiante, comme cela arrive souvent entre gens qui sont nuls des deux côtés, Girardière aborda enfin la question, et, d'un ton qui ne manquait pas d'assurance, dit:

— Monsieur Grandvillain, depuis quelque temps vous avez dû entendre dire que j'ai formé la résolution de me marier.

M. Grandvillain (c'était le père de la demoiselle) fait un signe de tête négatif, puis, se tournant vers sa femme qui caressait un petit épagneul qu'elle tenait sur ses genoux, lui dit: — Ma bonne, as-tu entendu dire que M. Girardière voulût se marier?

La dame relève la tête, cherche derrière elle pour trouver son mouchoir, prend sa tabatière sur la cheminée, et répond enfin :

— Azor ne mange pas depuis hier; il refuse même du sucre qu'il aimait tant; je crains qu'il ne soit indisposé.

M. Grandvillain, qui voit sa femme tout occupée de son chien, ne croit pas nécessaire de recommencer sa question, et il se met à tisonner son feu.

Girardière juge convenable de poursuivre son discours.

— Oui, monsieur Grandvillain, je désire me marier, je renonce aux folies de la vie de garçon, et je veux désormais ne plus m'occuper que de ma femme et des enfants que le ciel m'accordera sans doute : ce doit être pour l'homme la plus douce félicité!...

M. Grandvillain continuait de tisonner son feu, comme quelqu'un à qui tout cela était fort égal. Madame Grandvillain avait reporté ses regards sur Azor; elle n'écoutait plus ce qu'on disait.

Girardière, enchanté de la manière dont il vient de commencer son discours, passe le bout de sa langue sur ses lèvres, et relève fièrement la tête en ajoutant :

— Maintenant, monsieur Grandvillain, j'arrive au but de ma visite... but que vous avez pressenti sans doute.

M. Grandvillain fait encore un signe de tête négatif.

— Je vais donc m'expliquer : Vous avez une fille charmante, monsieur Grandvillain; c'est un modèle de grâce et de beauté... aimable, instruite, bien élevée... enfin je ne saurais dire plus juste qu'en la comparant à madame sa mère...

— Il faudra lui mettre un emplâtre sur le dos, dit madame Grandvillain en passant la main sur l'oreille de son chien.

Girardière s'arrête un moment d'un air étonné; mais il se remet et continue :

— Je n'ai pu voir tant d'attraits sans en être touché... sans éprouver cette flamme pure et honnête qui convient à un homme qui veut devenir père de famille. Enfin, monsieur Grandvillain, je viens vous demander la main de mademoiselle Héléna, votre fille.

M. Grandvillain lâche un tison qu'il tenait alors dans le bout de ses pincettes, et se tournant vers Théophile, lui dit: — Vous venez me demander la main de ma fille, et pour qui?

Cette question prouvait que le vieux monsieur n'avait pas bien écouté ce qu'on venait de lui dire, ou qu'il avait mal compris; Girardière trouve cela singulier, et il se hâte d'ajouter :

— Pour moi, monsieur; pour moi-même, Théophile Girardière. Vous me connaissez depuis assez longtemps pour savoir ce que je vaux... Je crois inutile de vous faire mon éloge; mais j'ose vous assurer que je ferai le bonheur de votre charmante fille.

M. Grandvillain pince sa bouche en avançant sa lèvr ineférieure, ce qui donne à toute sa physionomie une expression peu flatteuse pour ceux qui en attendent une réponse. Le vieux monsieur reprend avec la pincette le tison qu'il avait abandonné un moment, et répond par monosyllabes :

— Ah! vous voulez... épouser... notre fille... ah! ah!... Jeannette, apportez-moi une bûche...

La domestique entre et apporte ce que son maître vient de lui demander. M. Grandvillain se remet à faire son feu en marmottant à demi-voix : — Vous voulez... épouser... notre... fille... Il faut de l'air là-dessous... ou ça ne brûlera pas...

— Ce qu'il y a de certain, se dit Girardière en lui-même, c'est que voilà des parents bien ennuyeux! mais leur fille est riche, jolie et bien faite. Il faut passer là-dessus... une fois marié, je laisserai le papa tisonner, et la maman caresser son chien tout à son aise.

— Bobonne, dit M. Grandvillain au bout d'un assez long intervalle de temps, — voilà M. Théophile Girardière que nous connaissons depuis vingt-cinq ans, qui nous demande la main de notre fille.

Bobonne pousse un profond soupir et répond :

— Si on lui faisait un peu de pâtée avec du blanc de volaille, il en mangerait peut-être!...

Girardière frappe du pied avec dépit; cela fait peur au chien qui se met à aboyer; madame Grandvillain pousse les hauts cris; elle est sur le point de pleurer; elle regarde d'un air courroucé celui qui vient de faire peur à Azor, et lui dit d'un ton bien sec :

— Monsieur, pourquoi frappez-vous du pied comme cela!... c'est fort ridicule...; on ne frappe pas du pied dans un salon... Azor n'est point habitué à cela; vous l'avez effrayé, ce pauvre mignon...; son poil s'en est rebroussé... lui qui est déjà malade!... c'est capable de lui faire beaucoup de mal!...

Girardière sent bien qu'il vient de commettre une faute; son mouvement d'impatience peut lui coûter cher; afin de réparer sa bévue, il se hâte de s'écrier :

— Ah! madame, je suis désolé,... désespéré;... c'est une crampe qui m'a pris... Ce joli petit chien!... je lui ai fait peur... Oh!... pauvre petit.... ce n'était pas mon intention;... il a une queue superbe!...

Et Théophile avance la main pour caresser Azor; mais le chien se met à grommeler sourdement, et madame Grandvillain recule sa chaise en disant :

— Laissez-le, monsieur, laissez-le;... il ne vous aime pas;... cela se voit bien... Ne vous approchez pas... vous le faites grogner...

Girardière s'éloigne d'un air soumis, et, se rapprochant du maître de la maison, lui dit :

— Vous n'avez pas répondu à ma demande relativement à votre charmante fille... Que dois-je en conclure?

— Mon cher monsieur, j'y réfléchis;... vous êtes un peu âgé pour notre enfant...

— Je n'en serai que plus sage, plus empressé de lui plaire.

— Vous ne possédez pas une grande fortune.

— Avec ce qu'elle m'apportera, ce sera très-suffisant pour nous deux. Je ne suis pas ambitieux!

— Vous ne lui plairez peut-être pas.

— J'ose espérer le contraire.

— Alors nous verrons... Moi, je ne m'y opposerai pas... Je connais depuis longtemps votre famille; je sais que vous êtes un galant homme... et comme ma fille est fort raisonnable, il est possible que vous ne lui déplaisiez pas.

Girardière est au comble de la joie; il se jetterait volontiers dans les bras de M. Grandvillain; mais comme celui-ci tient alors un tison au bout de ses pincettes, il réprime ses transports, de crainte de commettre encore quelque bévue.

En ce moment mademoiselle Héléna entre dans le salon : c'était une jeune fille douée de ces heureux caractères que rien n'afflige, que rien ne tourmente; gaie, sans soucis, peu sensible, n'ayant jamais senti son cœur battre pour personne, elle ne songeait qu'aux plaisirs du moment, ne donnant aucun souvenir à la veille, aucune pensée au lendemain. Elle était jolie, et le savait, parce qu'on le lui avait répété souvent; mais elle n'était point coquette, parce qu'elle se souciait peu de plaire plus à l'un qu'à l'autre. Un jeune homme qui la regardait en soupirant lui donnait envie de rire; quand on lui prenait la main, elle s'écriait: Vous me faites mal! Quand on lui marchait sur le pied, elle se fâchait. Il y avait des personnes qui prétendaient que mademoiselle Grandvillain était fort bête; mais en tout cas l'expression de niaiserie que l'on trouvait à ses beaux yeux pouvait encore ajouter à leur charme, surtout dans un siècle où les femmes niaises sont si rares.

Avec un tel caractère, on prend un mari jeune ou vieux, beau ou laid, sans y faire attention; on se marie pour avoir une toilette de mariée, pour être la reine d'une fête, pour changer de situation, avec cette joie qu'éprouvent les enfants lorsqu'on leur annonce qu'on va déménager, et sans s'inquiéter de ce qui s'ensuivra.

Mademoiselle Héléna est entrée dans le salon en chantant, en sautillant; elle va embrasser sa mère, caresse Azor, puis va prendre son père par la tête, et l'embrasse sur le front. Girardière s'est levé, il fait à la jeune personne un profond salut accompagné d'un sourire qu'il prolonge indéfiniment. Pendant ce temps, M. Grandvillain a fait

un signe à sa fille ; elle se penche vers lui, il lui parle à l'oreille, et notre homme à marier se dit : — Je gage que le papa lui parle de moi.

En effet, mademoiselle Héléna a levé les yeux un moment pour regarder Théophile qui a pris une pose romantique, puis elle éclate de rire ; mais ensuite elle dit à demi-voix :

— Ah ! mon Dieu, cela m'est égal, à moi... autant ce monsieur-là qu'un autre !... il a des besicles... ça m'amusera d'avoir un mari à besicles... Eh bien ! mariez-nous, mon papa, il y a longtemps que j'ai envie d'aller à une noce... Oh ! mariez-moi... ça fait qu'on m'appellera madame !...

Et mademoiselle Héléna s'éloigne et sort du salon en sautillant, reprenant la chanson qu'elle fredonnait en arrivant et avait quelque peine à chanter juste.

Girardière n'a pu entendre ce que la jeune personne a dit à son père ; mais il lui semble que sa gaieté était d'un favorable augure ; aussi se rapproche-t-il de M. Grandvillain.

— J'ai parlé de vous à ma fille, dit le vieux monsieur en reprenant les pincettes.

— Eh bien, sa réponse ?...

— Eh bien, je n'ai rien de désagréable à vous annoncer... Elle ne vous hait point.

— Il se pourrait !... Quoi ! mademoiselle Héléna me trouve à son goût ?...

— C'est-à-dire... elle vous trouve... Jeannette ! une bûche... Elle vous prendrait pour mari... assez volontiers... Une bûche ronde, Jeannette.

— Ah ! monsieur !... que vous me rendez heureux !

Et Girardière, dans l'excès de sa joie, recule sa chaise brusquement pour sauter sur la main du vieux monsieur, et la chaise, repoussée trop vivement, tombe en arrière, et le petit épagneul se met de nouveau à aboyer ; et la vieille dame s'écrie :

— En vérité, monsieur, il semble que vous le fassiez exprès ; avez-vous donc résolu la mort de mon chien ?... Ce pauvre Azor, il allait s'endormir... et vous l'avez fait tressauter... il couche ses oreilles... il ne sait plus où il en est. Voyez comme sa queue frémit !

Girardière ramasse la chaise d'un air confus et balbutie de nouvelles excuses ; il veut ensuite reprendre la conversation avec M. Grandvillain ; mais celui-ci a envie de faire sa sieste habituelle, et il congédie Théophile en lui disant : — Revenez nous voir dans quelques jours... je causerai avec ma femme... nous vous donnerons une réponse définitive.

Girardière s'incline, salue jusqu'à terre madame Grandvillain et son chien, se recommande de nouveau au vieux monsieur, et s'éloigne le cœur rempli d'espérance, car du moment qu'il convient à la demoiselle, il lui semble que le plus fort est fait, et que le reste doit aller tout seul.

Il rentre chez lui ivre de joie, se regarde dans une glace, se figure que ses cheveux ont repoussé, et chante à sa vieille mère :

« Oui, c'en est fait, je me marie... »

— Est-ce que ton choix est fait, mon petit ? — Oui, chère maman, je me suis présenté aujourd'hui, j'ai fait ma demande, j'ai sur-le-champ convenu à la jeune personne, d'où je conclus qu'à ma prochaine visite on me dira : Elle est à vous.

— Tu as été bien vite, mon garçon ; tu aurais dû te donner le temps de choisir.

— Je ne me repens pas de mon choix ; mademoiselle Héléna Grandvillain est jolie... fort jolie... et un air spirituel... sémillant... malin... Oh ! je suis sûr qu'elle pétille d'esprit !... Avec cela, au moins cent vingt mille francs en mariage, sans compter les espérances... il me semble que je dois être satisfait.

— Mais, mon petit, elle sera bien heureuse aussi celle qui t'aura pour mari... comptes-tu cela pour rien ?

— Chère maman, vous me flattez un peu, je crois.

— Je te dis que tu es charmant... je te connais bien peut-être : c'est moi qui t'ai fait !

Girardière laisse deux jours s'écouler ; mais le troisième, ne résistant plus à son impatience, il se met tout en noir, puis se rend chez M. Grandvillain.

Le vieux monsieur était encore au coin de son feu ; mais sa femme n'était pas là, et Théophile se présenta avec plus de fermeté, et demanda au père d'Héléna s'il pouvait se flatter qu'il le nommerait bientôt son fils.

— Mon cher monsieur Girardière, dit M. Grandvillain en jouant avec la pincette, — moi, vous me convenez assez... je sais que vous êtes un parfait honnête homme... et puis votre âge raisonnable me semblait pour mon Héléna une garantie de sûreté. Vous ne déplaisez pas à ma fille, qui, du reste, aime tout le monde... c'est bien la meilleure enfant que je connaisse...

— D'après cela, monsieur, je puis donc espérer ?...

— Non, mon cher monsieur, vous n'épouserez pas ma fille... J'en suis fâché, mais mon épouse vous refuse sa main, parce que vous avez deux fois effrayé son chien, et que vous déplaisez beaucoup à Azor.

Girardière reste pétrifié ; il se croyait si certain d'être agréé, qu'il est plus cruellement mortifié du refus qu'il reçoit. Enfin il s'écrie, d'un air mécontent :

— Comment, monsieur... c'est à cause du chien... que l'on me refuse pour gendre !... — Oui, mon cher ami... — Mais, monsieur... un homme mérite, ce me semble, plus de considération qu'un épagneul ! — Ah !... que voulez-vous, ma femme aime beaucoup son chien... — Je l'aurais aimé aussi, moi, monsieur. — Mais il ne vous aime pas, lui. — Peut-être qu'avec du temps et des gimblettes... — Je vous ai rapporté la réponse de ma femme. Quand elle a décidé une chose, elle ne revient jamais dessus ; ainsi, prenez votre parti... — D'honneur, monsieur... je ne puis croire que pour une cause aussi légère... — Dans ce monde, mon cher ami, il n'y a point de causes légères... maintenant un chien, ou tout autre animal serait capable de faire une révolution !... — Ainsi, si j'avais plu à l'épagneul de madame votre épouse... — Vous auriez été mon gendre, il n'y a pas le moindre doute. — C'est fort désagréable, et je ne croyais pas que mon alliance dépendrait du caprice d'un chien !... — Adieu, mon cher monsieur... Jeannette, apportez-moi une bûche... un gros rondin, Jeannette.

Girardière quitte M. Grandvillain avec beaucoup d'humeur. Il s'éloigne en enfonçant son chapeau jusque sur ses sourcils, et dans l'escalier frappe du pied avec colère en se disant : — Ah ! maudit Azor !... si je te tenais... tu japperais pour quelque chose.

Avoir manqué un excellent parti, une jeune et jolie femme, parce qu'on a déplu à un épagneul, c'est extrêmement mortifiant, surtout lorsqu'on pensait n'avoir qu'à se présenter pour triompher.

Pendant quelques jours, Girardière a de la peine à surmonter le dépit que lui a causé cette aventure ; mais enfin il se console en se disant :

— Ceci est un accident qui ne se renouvellera pas !... je ne trouverai pas partout des belles-mères folles de leur chien, des femmes aussi ridicules, aussi méchantes que cette madame Grandvillain !... Cherchons-nous un autre parti, portons nos vues ailleurs ! .. Après tout, parce qu'on m'a refusé une fois, ce n'est pas encore le cas de dire avec Catulle : *Lugete, Venus, Cupidinesque !...*

M. Girardière se souvenait encore un peu du latin que, dans son adolescence, il voulait enseigner à la grosse Tourloure.

CHAPITRE IV. — Trop pauvre.

Et quelques semaines après, M. Girardière, toujours habillé en noir, la botte bien cirée, et comme pour aller au bal, allait faire une visite à M. Duhaucourt : celui-ci était un particulier qui avait une grande fortune, après avoir passé sa vie à faire des entreprises qui toutes avaient manqué. Mais les actionnaires seuls y avaient perdu, et, ainsi que nous le voyons tous les jours, après une suite non interrompue d'affaires malheureuses et plusieurs déclarations de faillite, M. Duhaucourt s'était trouvé fort à son aise, et se montrait hardiment dans les cercles, dans les réunions, levant la tête aussi haut qu'un honnête homme, et plus peut-être ; car les honnêtes gens n'ont pas pour habitude d'avoir l'air impertinent et de faire de l'embarras : ceci est l'apanage des fripons, il ne faut pas le leur envier.

Mais ce M. Duhaucourt avait une fille assez jolie et qui devait être fort riche, cela faisait fermer les yeux sur les antécédents peu flatteurs pour monsieur son père. Du reste, le monde est généralement fort tolérant pour les personnes riches, et il ferme les yeux volontiers quand on lui offre des dîners, des bals, des thés et autres babioles de ce genre, sans lesquels il mourrait d'ennui.

Girardière avait fait comme les autres; peu soucieux de quelle manière M. Duhaucourt avait amassé sa fortune, il résolut de lui demander la main de sa fille, et c'était dans cette intention qu'il s'était mis en noir et se présentait chez lui.

On l'introduisit dans un magnifique salon : là, il trouva le maître du logis enveloppé dans une robe de chambre en étoffe de Perse, les pieds dans de larges pantoufles doublées en peau de renard, la tête enveloppée dans un foulard de Bruxelles, et qui, assis ou plutôt couché sur un divan, ressemblait à un pacha ennuyé de son harem.

M. Duhaucourt connaissait Girardière pour l'avoir souvent rencontré dans des salons de Paris, et lui avoir fait prendre quelques actions dans une de ses entreprises qui avait eu le même résultat que les autres ; mais il le croyait riche parce que celui-ci avait eu la politesse de ne jamais lui demander ni dividende ni intérêt de son argent.

Aussi en l'apercevant daigna-t-il se lever à demi de dessus son divan et lui tendre la main en s'écriant :

— Eh bonjour, cher ami... enchanté de vous voir... prenez donc un siége... Pardon si je vous reçois en négligé, mais je me suis couché si tard... hier nous avons bouillotté jusqu'à cinq heures du matin, la partie était assez intéressée... on se faisait le billet de mille francs... J'ai été décavé avec trois dames... c'est piquant !... Sur quoi donc compter maintenant ?...

Girardière a pris un siége, il a vu avec plaisir que madame Duhaucourt n'est point là, il ne craint pas de faire quelque maladresse qui lui déplaise ; il se pose, entame la conversation, puis l'amène insensiblement sur le mariage; enfin il arrive à son but.

— Monsieur Duhaucourt, ma visite a un motif... que je vais vous

apprendre. Je désire me marier; je renonce aux folies de la vie de garçon, et je veux désormais ne plus m'occuper que de ma femme et des enfants que le ciel m'accordera sans doute : ce doit être pour l'homme la plus douce félicité!

M. Dubaucourt, qui écoutait Girardière en se roulant dans sa robe de chambre et se caressant le gras de la jambe, se met à rire et répond :

— Mon ami, il faut vous marier si c'est votre fantaisie, et surtout si vous faites un bon mariage... j'entends une affaire d'argent, car il n'y a que celles-là de bonnes... Il faut placer son nom comme ses capitaux, à gros intérêts.

— Je vous certifie que ce n'est nullement l'intérêt qui me guide dans la démarche que je fais aujourd'hui près de vous; mais j'ai eu le bonheur de me trouver plusieurs fois, dans le monde, avec mademoiselle votre fille; elle me plaît beaucoup... et c'est pourquoi je viens aujourd'hui vous demander sa main.

M. Dubaucourt se redresse sur son divan, pose ses pieds à terre, et, regardant Girardière comme un homme que l'on n'a pas encore bien vu, et qui mérite d'être connu, lui dit d'un ton qui n'est plus celui de la plaisanterie :

— C'est là main de ma fille que vous venez me demander?

— Oui, monsieur, c'est sa main.

— Ah diable!... c'est bien différent... je ne m'y attendais pas... Mais alors ceci devient une grande affaire, et mérite toute notre attention. Je vous avoue que je vous connais très-superficiellement... je vous croyais dans le monde... une petite position bourgeoise... mais, d'après la proposition que vous venez de me faire, j'ai tout lieu de croire que je me suis trompé, et je suppose que votre fortune est au moins égale à la mienne... Excusez-moi, mon cher monsieur Girardière, d'en avoir agi un peu légèrement avec vous...

Girardière ne sait trop que répondre; ce début l'embarrasse : cependant il serre avec effusion dans les siennes la main que M. Dubaucourt lui présente. Ensuite celui-ci le regarde entre les deux yeux, et reprend :

— Entre gens de notre position, on va tout de suite au but : voyons, de combien se compose votre actif, tant en immeubles qu'en espèces?

Girardière ravance ses besicles sur son nez, et passe sa main sur le haut de sa tête en répétant :

— Mon actif.. c'est mon actif que vous voulez connaître?... que vous me demandez?...

— Sans doute! autrement dit, votre fortune, ce que vous possédez... L'actif est ce qu'on a, le passif, ce qu'on doit; tout le monde sait cela...

— Oh! pour du passif, je n'en ai pas du tout!... je m'en flatte, je ne dois pas un sou.

— Cela ne serait encore rien. Ayez un actif de cinq cent mille francs et devez-en six cent mille! Cela ne vous empêche pas d'être possesseur de cinq cent mille francs, parce qu'on ne paye pas tout ce qu'on doit... il y a manière de s'arranger. Enfin combien avez-vous?

— J'ai mille écus de rente! répond Girardière en grossissant sa voix.

Dubaucourt avance la tête en disant : — Je n'ai pas bien entendu, ou j'ai mal compris.

— J'ai l'honneur de vous dire que j'ai trois mille francs de revenu sur le grand-livre.

Dubaucourt se laisse retomber en arrière sur son divan, remet ses pieds sur les coussins et se tortille dans sa robe de chambre en riant aux éclats.

— Ah! ah! ah!... La plaisanterie est excellente... moi qui avais pris la chose au sérieux... ah! ah! ah!... c'est fort drôle... ce diable de Girardière, je ne vous savais pas farceur à ce point-là... c'est fort plaisant!...

— Comment, farceur! répond Théophile en relevant la tête d'un air piqué... Mais je ne plaisante pas du tout... j'ai mille écus de rente... It me semble que pour un homme, ce n'est déjà pas mal... Je ne m'informe pas de combien sera la dot de mademoiselle votre fille, je vous demande sa main, cela me suffira.

— Ah! ah! ah!... très-joli... très-amusant!... ma fille qui a deux cent mille francs en mariage épouserait monsieur qui n'a rien!... c'est délicieux!...

— Comment rien!... je viens de vous énumérer...

— Ou à peu près... Oh! je vous dis que vous êtes très-amusant, quand vous le voulez... Je parie que tout cela est le résultat d'une gageure que vous avez faite.

— Monsieur, dit Girardière en se levant, il n'est point question de gageure... si ma proposition ne vous convient pas, ce n'est pas une raison pour me rire au nez... Je n'aime pas que l'on se moque de moi...

— Oh! oh! délicieux... très-bien dit!... C'est un proverbe que vous me jouez, n'est-ce pas?... Ma fille, votre femme... mais, mon pauvre garçon, il faudrait mettre tout votre capital dans la corbeille de mariage!... Vous ferez mieux de prendre des actions pour une nouvelle entreprise que je vais former...

— Merci, je sors d'en prendre, répond Girardière d'un air ironique; et, enfonçant son chapeau sur sa tête, il quitte le salon, tandis que M. Dubaucourt continue de rire en se roulant sur son divan.

CHAPITRE V. — Trop laid.

— Ces gens à argent sont insociables! se dit Girardière en sortant de chez M. Dubaucourt. Ils ont le cœur sec, l'âme sordide! Peu leur importe le bonheur de leurs enfants! ils ne connaissent que l'or! *Auri sacra fames!* comme dit Virgile, je crois... Après tout, je m'adressais mal!... je n'aurais pas été heureux dans cette famille-là; moi qui ai les goûts simples, les habitudes modestes... il m'aurait fallu recevoir... traiter, avoir un grand train de maison!... non, ce n'est pas là ce qu'il me faut!...

Heureux qui dans le sein de ses dieux domestiques!...

— Je ne sais plus le reste!... je vais m'adresser à une femme d'une fortune modeste, qu'elle en ait autant que moi, ou à peu près, et ce sera bien suffisant! Ce M. Dubaucourt me dégoûterait de la richesse.

Et huit jours ne s'étaient pas écoulés que Théophile Girardière, toujours en noir et parfaitement ganté, se présentait chez madame Belleville.

Madame Belleville était la veuve d'un ancien officier, qui ne lui avait laissé qu'une modeste fortune et une fille tout aussi modeste. Née de parents fort riches, madame Belleville avait résisté à leur volonté, qui était de la marier à un capitaliste, pour suivre le jeune officier qui lui plaisait; elle avait été déshéritée; mais l'amour de son époux lui avait tenu lieu de tout; et, depuis sa mort, qui datait déjà de plusieurs années, elle ne cessait pas de le pleurer. Madame Belleville était excessivement sentimentale; elle adorait sa fille, et elle ne voulait la donner qu'à un homme qui l'idolâtrât. Ce n'était point un sentiment sage, une passion raisonnable qu'il fallait laisser paraître pour captiver cette tendre mère; tout ce que le romantisme a de plus extravagant, voilà ce qui charmait madame Belleville, qui passait sa vie à parler de ses amours passés, à pleurer et à prendre du tabac.

Girardière est introduit dans une petite chambre dont la tenture sombre inspire la tristesse. Dans une chaise longue, près du feu, madame Belleville est assise; elle tient dans une main une tabatière, dans l'autre un mouchoir, et derrière elle sont deux autres mouchoirs de précaution.

Madame Belleville a au moins cinquante-cinq ans; ses yeux sans cesse humectés de larmes, son nez continuellement bourré de tabac ont beaucoup gâté sa physionomie; et son costume, mêlé de noir, de jais et de pleureuses, ne contribue pas peu à lui donner l'aspect d'une magicienne ou d'une tireuse de cartes.

Girardière s'est incliné profondément en ayant bien soin de regarder autour de lui s'il n'y a pas quelque chien que sa présence puisse effrayer; mais il n'en aperçoit pas, et va s'asseoir sur un siége que lui indique la maîtresse du logis en poussant un profond soupir.

— Vous venez me voir, monsieur Girardière? dit la veuve en tendant la main au nouveau venu : ah! c'est bien aimable à vous... vous venez mêler vos larmes aux miennes et m'aider à semer des fleurs sur sa mémoire... Hélas!... il y a bientôt quatorze ans qu'il est mort, ce cher ami... hi, hi, hi!... il aurait maintenant soixante-trois ans!...

Madame Belleville pleure, se mouche et prend du tabac.

Girardière, un peu ému par ce début, cligne des yeux pour avoir l'air attendri, et tâche d'entrer en matière.

— Madame, votre douleur est très-respectable, certainement!... je la partage; mais cependant, après quatorze ans... d'ailleurs, vous avez une fille... une fille qui est très-belle... très-intéressante!

— Je le sais bien, monsieur; mais une fille n'est pas un mari... mon mari était un amant... qui m'avait enlevée; car j'ai été enlevée, mon cher monsieur!... nous sommes partis au milieu de la nuit, par un temps affreux!... en voiture, il est vrai... mais au milieu de la route nous avons versé... et il me tenait dans ses bras... Il ne m'aurait pas lâchée pour tout l'or du monde!... C'est qu'il m'aimait, cet homme-là!...

Madame Belleville prend du tabac, se mouche et pleure.

Girardière porte son mouchoir à ses yeux pour essuyer ses besicles, et reprend :

— Madame, un motif bien puissant m'amène près de vous : je désire me marier : je renonce aux folies de la vie de garçon : je veux désormais ne plus m'occuper que de ma femme et des enfants que le ciel m'accordera sans doute. Ce doit être pour l'homme la plus douce félicité! et j'ose me flatter que...

— Ah! vous avez envie de vous marier, monsieur Girardière; vous êtes donc amoureux, passionnément amoureux? car je ne comprends pas le mariage sans l'amour, moi! il faut beaucoup d'amour!...

— Madame... je serai très-amoureux... quand j'aurai le consentement des parents de la personne.

— Vous serez amoureux, quand vous aurez le consentement des parents!... c'est-à-dire que votre cœur attend la permission d'une mère ou d'un oncle pour s'enflammer! Vous vous dites : Je serai amoureux, comme on se dit : Je dînerai bien tantôt, si je fais une promenade auparavant; ou je m'amuserai ce soir au spectacle, si tel acteur joue!... Ah! fi! monsieur, fi!... vous ne vous doutez pas de ce que c'est que l'amour... vous profanez ce mot, monsieur!. . Ah! c'est mon mari qui

était amoureux, lui!... Il aurait été capable de tout si j'avais refusé de répondre à sa flamme!... Le fer, le feu, le poison... il aurait tout employé!... A la bonne heure, voilà ce que j'appelle aimer, moi... et si jamais je marie ma fille, il faudra qu'on l'aime comme cela, ou on ne l'aura pas : voilà mon dernier mot.

Girardière voit qu'il faut le prendre sur un autre ton pour se faire agréer : il se met alors à pousser des soupirs tels que cela fait voltiger dans la chambre la cendre du foyer; puis il passe sa main dans ses cheveux, afin d'y mettre du désordre et de se donner l'air plus romantique; enfin il porte une de ses mains à son front en se frappant d'un air convulsif. Tout cela intéresse la veuve, qui lui offre du tabac en lui disant :

— Voyons, mon cher ami... je me suis peut-être trompée, ou vous vous êtes mal expliqué... Votre agitation, vos soupirs m'intéressent; contez-moi vos souffrances : de qui êtes-vous amoureux, mon cher Girardière?

— De mademoiselle votre fille, que je viens vous demander en mariage... et que j'idolâtre!



Le jeune Girardière débute dans la carrière amoureuse en apprenant le verbe *Aimer* à Tourloure la grosse cuisinière.

— Ma fille!... comment! vous êtes amoureux de ma Cœlina!... — Passionnément, madame! — Passionnément. C'est très-bien... et si je vous la refuse?... — J'en mourrai de chagrin, madame!... — De chagrin... Hom!... mon ami, on est quelquefois bien lent à mourir de chagrin... Il y a des personnes qui traînent leur chagrin jusqu'à quatre-vingts et quelques années... J'aimerais mieux vous voir mourir d'une façon plus brusque... — Moi, madame, je préférerais épouser mademoiselle votre fille. — Je le conçois... Elle n'aura qu'une faible dot. — Cela m'est égal!... c'est elle que je veux. — C'est très-bien ceci... vous me rappelez mon mari... ce tendre ami, hi, hi, hi!... lui aussi ne voulait qu'une chaumière et mon cœur!... et du rosbeef à son dîner... Il tenait beaucoup au rosbeef!... Enfin ma Cœlina partage-t-elle votre amour? — Je n'ai jamais osé le lui déclarer, madame, et mes yeux seuls ont dû lui apprendre le secret de mon cœur. — Vos yeux seuls... c'est bien chevaleresque... Vous êtes timide, mon cher monsieur, mais je ne vous en blâme pas! Cela devient si rare de nos jours! D'ailleurs, un sentiment profond peut rendre très-timide ou très-audacieux; les extrêmes se touchent... Mon cher défunt était très-audacieux, hi, hi, hi! Oh! quel mari que celui-là!

— Et si je plaisais à mademoiselle votre fille?

— Oh! alors je vous marierais... Je sais trop ce que c'est que les tourments de l'amour pour ne point y compatir. Je vais faire venir Cœlina; j'observerai l'impression que lui causera votre vue... je la questionnerai : c'est la candeur même... et il me sera facile de lire dans son cœur.

Madame Belleville fait dire à sa fille de se rendre près d'elle. Girardière jette un coup d'œil dans une glace, rajuste son col, rarrange ses cheveux, se frotte les joues pour se donner des couleurs, et attend avec impatience l'arrivée de mademoiselle Cœlina.

La jeune fille entre dans la chambre de sa mère en suçant un bâton de sucre d'orge; mademoiselle Cœlina n'avait rien de romantique dans les manières et dans la figure; elle salue M. Girardière en riant, casse son sucre d'orge, et va en offrir la moitié à sa mère en lui disant : — Il est bien bon... il est au citron... c'est Hélène qui me l'a donné; il vient de Rouen, je crois.

Madame Belleville refuse le sucre d'orge, et dit tout bas à Théophile :

— Votre vue ne lui a causé aucune sensation.

— N'importe, madame, veuillez lui dire quelques mots pour moi, je vous en supplie.

Madame Belleville fait signe à sa fille et lui parle à l'oreille. Mademoiselle Cœlina se retourne alors pour regarder Girardière, puis elle part d'un éclat de rire et sort en courant de la chambre, après avoir dit quelques mots à sa mère, qui veut en vain la retenir.

L'homme à marier ne sait que penser de la disparition soudaine de la jeune fille; il se rapproche de sa mère et lui dit : — Eh bien, madame?

Avant de répondre, madame Belleville fouille dans son sac; elle en sort des binocles qu'elle porte à ses yeux, et regarde attentivement Girardière en murmurant entre ses dents :

— C'est vrai... Cœlina a raison... si je vous avais regardé plus tôt avec mes binocles, j'aurais répondu pour elle... mais j'ai tant versé de larmes depuis quelque temps, que ma vue s'est extrêmement affaiblie; j'y vois à peine sans binocles... et je vous croyais beaucoup mieux! je vous croyais même assez bien... oh! ma vue baisse tous les jours! je m'en aperçois aujourd'hui.

— Madame, que veut dire tout cela?...

— Cela veut dire, monsieur, que ma fille ne veut pas vous épouser parce qu'elle vous trouve trop laid!... Et, en vérité, elle a raison... Il est impossible que vous inspiriez de l'amour à une jeune fille!... Si j'avais pris mes binocles à votre arrivée, je vous aurais dit cela tout de suite. Croyez-moi, monsieur Girardière, renoncez à l'espoir de faire un mariage d'amour;... faites un mariage de convenance... mais cessez de penser à ma fille!...

Girardière n'a pas attendu tranquillement la fin de ce discours; il s'est levé, s'est promené dans la chambre, a pris son chapeau, et répond en s'efforçant de rire :

— Ma foi, madame, si mademoiselle votre fille me trouve trop laid, je vous prie de croire que cela m'affecte peu... car, après tout, je n'en ai jamais été amoureux, et je trouverai sans peine des femmes qui me rendront plus de justice, qui m'apprécieront mieux.

Et Girardière s'éloigne en se disant : — La fille est aussi folle que la mère!

Chapitre VI. — Trop vieux.

— Que l'on trouve que je n'ai pas assez de fortune; passe encore!... se disait Girardière en réfléchissant à sa visite chez madame Belleville : mais que l'on vienne me dire que je suis laid... c'est absurde!... C'est un prétexte pour m'éconduire!... Ah! pourquoi ai-je fait peur au petit chien de madame Grandvillain! j'aurais épousé sa fille. Elle ne me trouvait pas laid, cette jeune personne, et les parents me trouvaient assez riche!... Mais il y a encore beaucoup de femmes à marier dans le monde... et, comme dit ma respectable mère, je n'ai que l'embarras du choix... Cependant voilà plusieurs choix qui m'échappent. C'est une fatalité!

Pendant plusieurs jours, Girardière flotte indécis sur la nouvelle demande qu'il veut faire; enfin il se rappelle une maison dans laquelle il allait souvent avant de se lancer dans le grand monde, une maison de bons bourgeois tout ronds, tout francs, tout sans façons; de ces gens chez lesquels on ne peut pas aller faire une visite sans qu'ils vous retiennent pour dîner, et qui, à table, ne sont pas satisfaits si vous ne vous donnez point une indigestion.

Cette maison était celle de M. Lapoucette, ancien tabletier retiré; elle se composait du père, de la mère, de deux tantes et de trois filles; les demoiselles étaient encore fort jeunes lorsque Girardière était commensal de la maison. Mais, depuis cinq ans environ qu'il a cessé d'y aller, ces jeunes filles ont dû grandir. Elles avaient alors, l'une onze ans, l'autre treize, et la plus âgée quatorze : cinq ans en ont fait des femmes qui doivent être bonnes à mettre en ménage.

— Il y en a peut-être une ou deux de mariées, se dit Girardière, mais il n'est pas probable qu'elles le soient toutes. Autant que je me le rappelle, elles étaient toutes trois fort gentilles; l'âge n'aura fait que développer leurs grâces... Ma foi, je prendrai celle qui sera libre; on m'aimait beaucoup dans cette maison-là... chez ce bon Lapoucette; retournons-y : c'est une idée que je suis fâché de n'avoir pas eue plus tôt.

Après avoir fait sa toilette de cérémonie, Girardière se rend chez son ancien ami Lapoucette.

C'est une tante qui lui ouvre la porte; elle s'écrie en le voyant :

— Je crois vraiment que c'est M. Girardière!...

— Lui-même, ma chère dame...

— Oh! quel miracle de vous voir!... Laurence, Anna, Cécile, mes sœurs... c'est M. Girardière!...

— C'est M. Girardière! répète-t-on de tous côtés, et bientôt la famille accourt. Les sœurs, la mère, le père, les enfants, chacun s'empresse de venir recevoir l'ancien ami, de lui prendre la main, de la presser avec amitié en lui faisant d'aimables reproches de son long oubli. Il semble que l'enfant prodigue soit revenu, et que l'on veuille tuer le veau gras, car déjà le maître de la maison s'est écrié :



M. Duhaucourt.

— Tu dîneras avec nous... oh! tu dîneras avec nous... nous te tenons, non, nous ne te laisserons pas partir. Ma femme, soigne le dîner... fais-nous quelques friandises : Girardière était gourmand, il doit l'être toujours ; ce sont de ces qualités qui ne font qu'augmenter avec le temps. La gourmandise ne nous trahit jamais.

— Mon ami, mon cher ami! dit Girardière en portant sa main à ses yeux, je suis si touché... si flatté de votre réception... qu'en vérité... je crois que...

— Allons, ne fais pas de bêtise... viens te chauffer, ça vaudra mieux que de pleurer, et ici nous avons plutôt l'habitude de rire.

M. Lapoucette était un petit homme, très-gros, très-coloré, et dont l'abord annonçait la santé et la bonne humeur; il fait asseoir Girardière en lui disant :

— Tu as été cinq ans à peu près sans venir nous voir... c'est que tu n'as pas pu, n'est-ce pas?... je ne t'en ferai point d'autres reproches; nous ne nous sommes pas quittés fâchés, nous nous retrouvons bons amis. C'est comme ça qu'il faut se traiter, quand on s'aime. Maintenant, sois ici comme si tu n'avais pas cessé d'y venir.

— Mon cher Lapoucette, sois bien persuadé que mon amitié est restée toujours la même!

— Je n'en doute pas, mon ami; mais par exemple, ton visage n'est pas resté comme ton amitié... tu as vieilli, oh! tu as beaucoup vieilli... tes cheveux sont couchés chez Picard... Eh! eh!... tu sais, toujours mon vieux mot... Tu as beau ramener sur ton front les dix-sept qui te restent!... tu bats le rappel... eh, eh, eh!...

Girardière se pince les lèvres en répondant :

— Je ne sais pas si j'ai vieilli... mais je sais que je me porte très-bien; ma santé est délicieuse.

— Eh bien! mon ami, c'est le principal. D'ailleurs est-ce que nous ne vieillissons pas tous? n'est-ce pas la loi commune?... Et ta mère, vit-elle encore?

— Certainement!... elle vit toujours.

— Elle doit être bien âgée!... bien cassée!

— Mais non, elle se porte fort bien.

— Tant mieux, tant mieux; mais ce sont mes filles qui sont changées depuis cinq ans!... Elles, par exemple, ça ne les a pas enlaidies... au contraire. Mesdemoiselles, venez donc... approchez donc, que mon ami Girardière renouvelle connaissance avec vous.

Les trois demoiselles Lapoucette s'empressent de venir près de leur père et adressent un sourire aimable à l'ancien ami de la famille, qui plus d'une fois les a fait sauter sur les genoux et leur a donné des bonbons.

Girardière reste en admiration devant les jeunes personnes, et le papa s'écrie d'un air de fierté :

— Elles ne sont pas mal, n'est-ce pas?

— Ces demoiselles sont ravissantes, éblouissantes!...

— Oh! ravissantes! tu vas tout de suite nous chercher ces mots dont on se sert dans le monde lorsqu'on veut mentir! elles sont gentilles et de plus feront de bonnes ménagères, voilà l'essentiel, selon moi.

— Oh! oui, mon ami! tu as raison! c'est le point capital... c'est à cela que l'on doit tenir.

En disant cela, Girardière roulait ses yeux gris-vert sur les trois jeunes filles, ne sachant pas encore à laquelle il donnerait la préférence.

Le papa prend la main de sa fille aînée en disant : — Voilà Laurence... qui a dix-neuf ans. Oh! c'est une fille raisonnable qui se charge de gronder ses sœurs quand elles ne travaillent pas... très-bonne enfant du reste, et faisant les confitures parfaitement... Te souviens-tu comme elle était mauvaise étant petite?... Un jour sa mère voulait la fouetter; tu demandas sa grâce... il y a environ seize ans de cela... oh oui, il y a au moins seize ans!

— Mademoiselle ressemble beaucoup à sa mère! s'écrie Girardière pour ne pas s'appesantir sur les souvenirs d'anciennes dates, et pour changer la conversation.

— Tu trouves?... Ce n'est pas mon avis. Voici Anna, l'espiègle Anna.... elle va sur ses dix-huit ans!... Te rappelles-tu quand tu dînais ici et qu'elle commençait à marcher, elle te faisait endêver; elle voulait toujours être dans tes bras!... Ah! elle était moins lourde alors!



Girardière vient faire sa demande en mariage à madame veuve Belleville.

— Mademoiselle te ressemble. Oh! c'est toi... c'est ton expression... c'est même ton nez!...

—Par exemple! moi qui suis rond et très-coloré, et Anna a le visage ovale, le teint pâle!... Je ne sais où tu prends tes ressemblances. Voici maintenant mademoiselle Cécile... la méchante Cécile!... Eh! eh! elle était très-volontaire étant petite. Elle a eu avant-hier quinze ans... Mais tu dois savoir son âge, car tu étais à son baptême... t'en souviens-tu, mon vieux?

— Tu crois que j'y ais?..

— Oui, oui, tu as même mangé des dragées... à te faire mal!... Eh! eh!... dis donc, Girardière, comme ça nous pousse tout cela!...

Girardière trouve que son ami fait des réflexions tout à fait inutiles, aussi change-t-il toujours la conversation.

— Ces demoiselles sont toutes trois très-bien, et tu n'as pas encore songé à les marier?

— Oh! si fait, j'y songe bien quelquefois... mais cela n'est pas facile quand on n'a point de dot à donner... Eh, ma foi, j'en suis bien fâché, mais je n'en puis pas donner à mes enfants, car je n'ai que juste ce qu'il me faut pour vivre. Les parents qui se dépouillent de tout pour leurs enfants sont des sots et se préparent de grands chagrins pour leur vieillesse. On prendra mes filles pour elles, ou on ne les prendra pas, voilà tout!

— On les prendra, mon cher Lapoucette; il se présentera des maris, garde-toi d'en douter.

— En attendant, allons nous mettre à table.

On place Girardière entre mesdemoiselles Laurence et Anna; c'étaient les deux aînées. Les filles de M. Lapoucette sont remplies de prévenances pour l'ancien ami de leur père. C'est à qui dans la maison lui témoignera le plus d'amitié. Le papa lui verse sans cesse à boire, la maman veut continuellement emplir son assiette; Laurence lui passe le sel, Anna craint que les pieds de la table ne le gênent, et la petite Cécile lui offre en riant des cornichons ou de petits oignons.

Il n'est pas jusqu'aux deux tantes, qui ont chacune passé la cinquantaine, qui font avec soin fermer les portes derrière lui, et lui demandent s'il veut un petit tabouret sous ses pieds, s'il ne sent pas de vent coulis.

Girardière ne sait auquel entendre, il se dit :

— Les bonnes gens!... quelle charmante famille!... les demoiselles n'ont point de dot, c'est vrai, mais elles ont des grâces, de l'amabilité, des talents et surtout des qualités... Ensuite je connais Lapoucette, c'est un gaillard qui est à son aise. Il ne veut rien donner à ses filles... mais enfin, à sa mort, elles auront toujours quelque chose! ça ne peut pas leur manquer.

Girardière oubliait qu'il était du même âge que son ami Lapoucette, et que, par conséquent, c'était bien téméraire à lui de fonder des espérances sur son héritage... Mais, ainsi que nous l'avons dit en commençant cette véridique histoire, Théophile Girardière ne voulait avoir que trente ans; il avait la prétention d'être toujours jeune, et il avait fini par se le persuader à lui-même. Semblable en cela à ces gens qui, à force de débiter des mensonges, les adoptent eux-mêmes pour des vérités.

Les demoiselles Lapoucette étaient toutes trois fort aimables et surtout fort gaies... L'une, en riant, montrait des dents rangées comme des perles; l'autre avait des yeux dont l'expression était tout à fait piquante; enfin la dernière avait une voix si douce, que l'on se sentait ému rien qu'à l'entendre parler.

Girardière portait sans cesse ses regards de l'une à l'autre des trois demoiselles en se disant :

— Demanderai-je l'aînée?... la petite est bien séduisante... Mademoiselle Anna me comble de petits soins... C'est bien embarrassant! Oh! si nous étions en Turquie, je les épouserais toutes les trois!

— Mais tu ne bois ni ne manges, disait M. Lapoucette, surpris des distractions de son ancien ami... Autrefois tu allais mieux que ça... à quoi diable penses-tu donc? tu regardes au plafond... est-ce que tu as mal aux dents?...

— Non, mon cher ami, je n'ai mal nulle part... et je t'assure que je dîne fort bien... Tes filles sont si aimables pour moi!... je suis dans l'enchantement.

— Ce n'est pas cela qui doit t'empêcher de manger... Ah! jadis tu étais un si bon convive! Te rappelles-tu quand nous dînions ensemble à la *Renommée des pieds de mouton*... C'est aujourd'hui un fort beau restaurant, les *Vendanges de Bourgogne*; alors ce n'était qu'un simple marchand de vin-traiteur... Nous y allions très-souvent le dimanche... il y a vingt-cinq ans de cela... je crois même qu'il y en a vingt-sept...

— Je demanderai encore un peu de volaille! s'écrie Girardière, qui est décidé à se faire du mal plutôt que de laisser son ami lui rappeler des faits de leur jeunesse.

Et Théophile se remet à manger en disant : — Excellente volaille!.. délicieuse bête!... parfaitement cuite!...

Et comme Lapoucette s'obstine à chercher ses dates et répète encore : — Il y a au moins vingt-sept ans... car je n'étais pas marié... c'est bien avant...

— A boire... s'il vous plaît? Je vous demanderai à boire!... crie Girardière en tendant son verre; votre vin est bon... Oh! il est très-bon... je m'y connais...

— A la bonne heure donc! voilà que tu te mets en train, dit Lapoucette en versant à son ami.

Et le pauvre Girardière avale en se disant : — S'il continue de nous parler de ce que nous avons fait autrefois... certainement, je me donnerai une indigestion.

Enfin le dîner est terminé. On passe au salon. Mademoiselle Laurence touche agréablement du piano; Anna montre ses dessins; Cécile chante avec beaucoup de goût. Girardière est émerveillé, transporté, et il se gratte le front en disant : — Mais laquelle choisir?... Ah! Dieu! si la polygamie n'était pas défendue!... Mais il faut me décider, et sans tarder, car on pourrait bientôt venir demander celle que j'aurais choisie.

Vous voyez que Théophile était bien persuadé qu'il n'avait qu'à choisir, et cependant les refus qu'il avait déjà essuyés auraient dû le rendre moins confiant, moins présomptueux; mais l'expérience ne corrige pas toujours les hommes; ils sont trop souvent incorrigibles.

Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret.

A force d'avoir considéré, examiné, lorgné les demoiselles Lapoucette, Girardière se décida, et ne pensez pas que ce fût pour l'aînée, ce qui du moins eût été plus raisonnable; non, il se dit : — Décidément j'épouserai Cécile!... elle est délirante!...

Et s'approchant de son ancien ami, Girardière lui dit à demi-voix et d'un ton très-ému :

— Je voudrais bien... j'aurais bien envie de...

— Mon cher ami, répond M. Lapoucette en l'interrompant, on va te donner une lumière et t'indiquer où c'est... Je devine ce que tu cherches...

— Ce n'est pas cela du tout, mon cher Lapoucette; je voudrais causer un moment avec toi... Passons un instant dans ton cabinet... ou dans ta chambre à coucher, si tu n'as pas de cabinet, ou dans ton antichambre...

— Est-ce que tu es indisposé?... veux-tu un verre d'eau sucrée?... désires-tu que l'on te fasse du thé?

— Mais non, non, encore une fois, je te répète que je désire te parler d'une chose fort importante, et qu'il faut d'abord en parler entre nous.

Lapoucette, fort étonné et ne comprenant pas ce que son ancien ami peut avoir à lui dire en secret, prend une lumière et passe avec lui dans une autre pièce. Là, il le regarde d'un air inquiet et lui dit :

— Voyons, qu'est-ce que c'est... est-ce qu'on veut réduire les rentes à deux pour cent?

— Il n'est pas du tout question de cela. C'est de moi d'abord que je désire te parler. Ecoute, mon cher Lapoucette; depuis que nous ne nous sommes vus... il s'est fait chez moi quelques changements...

— Oui, je t'ai trouvé changé... tu as la patte d'oie.

— Ce n'est pas cela du tout. Fais-moi le plaisir de m'écouter : tu n'ignores pas que je fus longtemps un peu étourdi... un peu volage... Enfin le beau sexe me faisait faire mille folies, mille extravagances!

— Je ne m'en souviens pas; c'est égal, va toujours.

— Eh bien, mon ami, je ne suis plus ce *Joconde*, ce *Faublas* qui ne pensait qu'aux plaisirs; je suis devenu plus posé, plus raisonnable... je suis même très-posé!

— Parbleu! avec l'âge il faut bien s'amender!

— Fais-moi donc le plaisir de me laisser m'expliquer. Je vais aller droit au but, mon cher Lapoucette... Je désire me marier; je renonce aux folies de la vie de garçon, et je veux désormais ne plus m'occuper que de ma femme et des enfants que le ciel m'accordera sans doute; ce doit être pour l'homme la plus douce félicité!

— Ah! tu veux te marier?... Ma foi, tu ne feras pas mal... il me semble qu'il est bien temps que tu y penses; mais je ne vois pas pourquoi il fallait mettre tant de mystère pour me dire cela.

— Tu vas le voir, Lapoucette... tu vas le comprendre. Je ne tiens pas à la fortune, moi, j'ai de quoi nourrir une femme!... mais je veux en prendre une qui me plaise... à qui je plaise, et...

— Qui te plaise, c'est possible, mais à qui tu plaises, ce sera plus... plus difficile, mon vieil ami.

— Lapoucette, veux-tu m'écouter? je viens de faire mon choix; je viens de trouver celle qui doit embellir mon existence... et c'est pourquoi je te demande la main de ta fille Cécile, de la ravissante Cécile!

M. Lapoucette ouvre de grands yeux et regarde son ami en s'écriant :

— Ah! bah!... est-ce sérieusement que tu parles?

— Très-sérieusement : donne ton consentement, et dès demain nous nous occuperons du mariage.

— Tu veux épouser une de mes filles... toi, Girardière!

— Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à cela?...

— Ce qu'il y a d'étonnant!... mais tu n'y penses pas, mon pauvre ami!... tu es trop vieux pour mes filles!

— Trop vieux! c'est toi qui ne sais ce que tu dis. Je suis dans la force de l'âge.

— Tu as cinquante ans pour le moins.

— Ça n'est pas vrai... je n'en ai pas encore tout à fait quarante-neuf.

— Et tu veux prendre pour femme une jeune fille de quinze ans... car tu choisis justement la plus jeune... ah! ah! ah! tu es fou, mon vieil ami, tu es fou!

— Eh bien! écoute, Lapoucette; si tu crois ta petite Cécile encore un peu jeune, j'épouserai la seconde, mademoiselle Anna, elle me convient beaucoup aussi.

— Mais Anna n'a que dix-huit ans!... songe que dans dix ans elle sera bien jeune encore, et toi!...

— Voyons; aimes-tu mieux me donner l'aînée! ça m'est égal, je prendrai l'aînée, elle me convient parfaitement.

— Il me paraît qu'elles te conviennent toutes... Ah! ah! ce pauvre Girardière qui veut être mon fils!

— Je ne pensais pas que tu aurais été fâché de me voir dans ta famille, répond Théophile en relevant la tête d'un air piqué.

— Fâché, non sans doute!... et si tu avais seulement quinze ans de moins!... vingt ans de moins même!

— Ainsi, tu me refuses pour gendre?...

— Ah! c'est que ça me semble si drôle de te voir me demander une de mes filles... mais je ne te refuse pas!... oh! je ne te refuse pas! je m'en garderais bien!

— Ce cher Lapoucette!... Et Girardière prenait la main à son ami et la pressait avec effusion.

— Si l'une de mes filles veut de toi,... je vous marie volontiers... mais ce sont elles qui te refuseront, mon vieux!... eh! eh!... ce sont elles qui diront non.

— Lapoucette, fais-moi le plaisir de ne point m'appeler mon vieux... d'abord, c'est un mot très-commun... ensuite, je n'aime pas cela.

— Ah! tu crois que mes filles vont vouloir de toi?...

— J'ose l'espérer... elles m'ont traité avec tant de bonté, avec tant d'amabilité!

— Parce qu'elles ont vu en toi un ancien ami de leur père, et que tu as pris leurs petits soins, leur bon accueil pour des agaceries, des coquetteries de femmes... Tu as pensé que tu avais fait leur conquête!... Ah! mon vieil ami, je t'aurais cru plus raisonnable. N'importe, je vais te présenter à ces demoiselles comme un aspirant à leur main, et ton affaire va se décider tout de suite.

— Au moins, n'aie pas l'air de plaisanter; songe, Lapoucette, que ma demande est sérieuse.

— Sois tranquille, je suis bien sûr que ta proposition ne fera pas rire mes filles; mais je te promets de ne pas les influencer. Je te le jure même.

Le père de famille revient dans le salon avec son ami. Les trois demoiselles viennent folâtrer et rire près de Girardière; l'une veut le faire chanter, l'autre lui propose de danser un galop, la plus jeune veut qu'il la fasse tourner en tournant avec elle. Girardière est enchanté. Il regarde son ami d'un air qui veut dire : — Vois comme on m'aime,... comme on me cajole!... Tes filles ont une autre manière de voir que toi; on m'épousera très-volontiers.

M. Lapoucette réclame un moment d'attention et dit d'un ton fort sérieux : — Mes enfants, ce n'est pas seulement pour revoir d'anciens amis que Girardière est revenu parmi nous. Il a un autre but... il a formé un projet pour se lier plus intimement à notre famille... enfin il désire se marier, et il m'a fait l'honneur de me demander la main d'une de mes filles.

Les trois jeunes personnes ne rient plus; elles regardent leurs parents d'un air stupéfait; elles se regardent entre elles; il n'y a que Girardière qu'elles ne regardent plus.

M. Lapoucette semblait attendre une réponse de ses enfants; mais toutes gardaient un morne silence; ce que l'on venait de leur annoncer les avait glacées; enfin la plus jeune s'écrie au bout de quelques instants :

— Ah! c'est pour rire tout cela... je suis bien sûre que c'est pour rire; papa et monsieur ont été dans l'autre chambre où ils ont comploté pour nous attraper. M. Girardière ne veut pas se marier... se marier avec nous.

— Mesdemoiselles, dit Girardière en prenant une pose académique, je vous jure que monsieur votre père vous a dit la vérité... Vous êtes toutes trois charmantes... et comme il me serait difficile de fixer mon choix, je prendrai pour épouse celle de vous qui daignera accepter ma main; je l'accepterai aveuglément.

— Ah bien! ce ne sera pas moi, toujours! s'écrie la petite Cécile en faisant une moue fort comique.

Girardière se pince les lèvres et rassemble ses mèches de cheveux en tournant ses regards vers les aînées; tandis que M. Lapoucette dit à sa plus jeune fille :

— Pour quelle raison, Cécile, ne voudrais-tu pas épouser mon ami Girardière?

— Ah! papa... parce que je ne veux pas pour mari d'un homme qui pourrait être mon grand-père.

Girardière fait un bond sur sa chaise et tâche de rire en murmurant :

— Ah! ah! mademoiselle plaisante!

M. Lapoucette fait ce qu'il peut pour conserver sa gravité en répondant :

— Ton grand-père!... ma chère amie... tu te trompes... ce n'est pas qu'à la rigueur... enfin tu ne veux pas épouser Girardière, passons à une autre : Anna, la recherche de mon ami te sourit-elle? réponds, ma fille.

Mademoiselle Anna baisse les yeux et répond d'un air modeste, mais en appuyant sur ses mots : — M. Girardière est bien bon... de vouloir m'épouser... mais cela ne se peut pas... parce que... je suis beaucoup trop jeune pour lui...

— Ceci est mieux répondre, dit Lapoucette, tandis que Girardière, déconcerté par ce second refus, porte des regards furtifs vers l'aînée des trois demoiselles.

— Allons, Laurence, c'est à ton tour, reprend M. Lapoucette, veux-tu être la femme de mon ami Girardière?... parle franchement : s'il te convient, je ne demande pas mieux que de vous unir.

Mademoiselle Laurence répond d'un ton très-sec : — Par exemple!... moi, épouser monsieur!... est-ce que monsieur me ferait danser, me promènerait, courrait avec moi dans la campagne? Je veux pouvoir m'amuser, rire avec mon mari... certainement monsieur est bien aimable, mais je veux un mari de mon âge à peu près; sans cela j'aime bien mieux ne pas me marier.

— J'en suis bien fâché, mon cher ami, dit Lapoucette en regardant Girardière d'un air un peu goguenard, mais tu es repoussé avec perte... tu vois que les avis ont été unanimes;... cependant, si tu tiens absolument à entrer dans ma famille, prends une de mes sœurs... la plus jeune a cinquante-deux ans, mais elle est fort bien conservée.

— Merci, infiniment obligé! répond Girardière en s'efforçant de sourire pour cacher son dépit.

— J'espère que tout ceci ne t'empêchera pas de continuer à venir nous voir, ajoute M. Lapoucette en prenant la main de son ami; songe que ton couvert sera toujours mis chez moi, et que mes filles te trouveront encore très-aimable, pourvu que tu ne veuilles plus les épouser.

— Je ne l'oublierai pas, répond Girardière. Puis, s'empressant de prendre son chapeau, il prétexte un rendez-vous, et prend congé de la famille Lapoucette. Lorsqu'il est dehors, il donne carrière à sa colère et s'écrie :

— Tu peux m'attendre pour dîner!... J'ai été cinq années sans aller chez toi, mais il s'en écoulera davantage avant que tu me revoies...! Famille d'imbéciles! ils ne savent que rire, et sans savoir pourquoi!... Ses filles sont trois petites coquettes, et pas autre chose... Ah! tout cela ne vaut pas mademoiselle Grandvillain... Quel malheur que j'aie fait peur à Azor!

Chapitre VII. — Trop bête.

M. Girardière ne se tenait pas pour battu. Il accusait toujours le sort, la destinée qui depuis sa plus tendre jeunesse lui avait été contraire lorsqu'il avait voulu triompher d'une belle. Elle supporte bien des choses, cette pauvre destinée; c'est toujours à elle que nous nous en prenons dans nos moments d'humeur, dans nos revers, dans les échecs que reçoit notre amour-propre; au lieu de nous avouer franchement à nous-mêmes que nous avons fait une sottise, que nous avons manqué de tact ou de finesse, nous aimons bien mieux faire une amère sortie contre ce destin, qui est sans doute bien innocent de nos malheurs; et nous ne nous rappelons jamais ces paroles de saint Grégoire, qui devraient être gravées dans notre cœur :

« Quand il t'arrive une infortune, cherche bien, et tu verras qu'il y a toujours un peu de ta faute. »

Théophile Girardière, qui a sagement pris le parti de ne plus tenir à la fortune, puisque la fortune le dédaigne, se dit bientôt : — Pourquoi tiendrais-je à la beauté? la beauté passe; un hasard, un accident, une maladie peuvent tout à coup changer un visage... Cela se voit tous les jours, il y a même des femmes qui ont la petite vérole après avoir été vaccinées! Il ne faut donc compter que pour peu de chose les charmes du visage. C'est à l'âme, c'est à l'esprit, au cœur, qu'il faut chercher des attraits durables; car le cœur, l'âme et l'esprit ne changent point.

Ce pauvre Théophile Girardière se trompait encore!... en se figurant que l'esprit ne change point, il n'avait pas étudié son siècle; il ne lisait pas les journaux; il ne causait point politique; car alors il aurait vu qu'il n'y a rien de plus versatile, de plus capricieux que l'esprit! combien de nos grands génies écrivent aujourd'hui d'une façon, et demain d'une autre! combien d'avocats plaident le pour et le contre! combien d'auteurs sont aujourd'hui gais, et demain tristes, et après-demain absurdes! Par conséquent, une femme peut être aimable lorsqu'elle est l'objet de tous les soins, lorsqu'on brigue comme faveur un seul de ses regards; puis cette même femme pourra devenir très-maussade, très-ennuyeuse lorsque l'on aura cessé de s'occuper d'elle : un rien l'irritera, la moindre contrariété fera sortir de sa bouche des mots aigres, des plaintes, des récriminations!... oh! ne vous fiez pas à l'esprit d'une femme, s'il n'y a pas derrière lui un fonds de bonté qui le tempère.

Est-ce ensuite sur le cœur que vous croyez pouvoir compter?... Mais le cœur... c'est ce que nous possédons de plus traître, de plus décevant!... souvent nous n'en sommes pas maîtres; nous croyons le diriger, et c'est lui qui nous conduit. Lorsque de bonne foi nous l'avons donné à quelqu'un, ne sommes-nous pas tout surpris de nous apercevoir un beau matin que, lui, s'est donné à un autre! Quand nous comptons sur sa fermeté, il nous manque; quand nous le croyons froid, il s'enflamme; quand nous cherchons à lui imposer silence, il parle sans cesse et malgré nous. Ce n'est donc pas encore sur le cœur qu'il faut compter. Reste l'âme, que chacun définit à sa manière : *Erasistrate* la loge dans la membrane qui enveloppe le cerveau; *Hippocrate* la place dans le ventricule gauche du cœur; *Epicure* et *Aristote* prétendent qu'elle est dans tout le corps; *Empédocle* et *Moïse* la croient dans le sang; *Strabon* la veut entre les deux sourcils. *Platon* la divise en

trois parties : la raison dans le cerveau, la colère dans la poitrine, et les désirs voluptueux dans les entrailles. Les Grecs se sont beaucoup occupés de l'âme : *Parménidas* prétend qu'elle est du feu; *Anaximandre*, qu'elle est de l'eau; *Zénon* la compose de la quintessence des quatre éléments; *Héraclidès* ne voit en elle que la lumière; *Xénocrate*, un nombre; *Thalès*, une substance toujours agissante; et *Aristote*, une entéléchie : enfin, suivant le poëte *Mallebranche*, nous ne connaissons notre âme que par la conscience!... C'est peut-être pour cela que peu de gens parviennent à savoir ce que c'est.

Girardière cherche une demoiselle, une veuve ou une douairière qui ait de l'esprit. Il se dit : Une femme d'esprit ne me refusera point. Tous ces gens qui ont rejeté ma demande sont des sots, à commencer par madame Grandvillain qui a la sottise de me préférer son chien. Adressons-nous à quelqu'un qui soit en état de m'apprécier, et, comme le dit ma respectable et honorée mère, on rendra justice à mes qualités, à mes agréments.

Théophile se souvient qu'il a été jadis en soirée chez madame de la Berlinguerie, et que madame de la Berlinguerie possédait une fille que l'on nommait Arabella. Cette jeune personne s'était annoncée de bonne heure comme devant être un prodige, une dixième Muse, une *Sapho* ou tout au moins une *Scudéri*. A l'âge de six ans, elle avait composé un compliment sans *a* pour la fête de son père, l'année suivante, elle avait fait un compliment sans *o* pour madame sa mère, et dit des choses fort aimables, sans *u*, à son parrain. D'après cela, on avait cru qu'elle parviendrait à parler sans employer aucune espèce de lettres, ce qui certainement en eût fait une personne fort extraordinaire : quoique nous ayons à Paris un marchand de nourolles qui s'exprime à peu près comme cela.

Girardière se dit : — Depuis quatre ou cinq ans que je n'ai vu mademoiselle Arabella de la Berlinguerie, son esprit n'a dû que croître et embellir. Comme nous nous entendrons!... Je ne suis point un sot; je suis même assez passablement savant... moi qui, dans mon adolescence, voulais apprendre le latin à ma bonne, à cette pauvre Tourloure!... Si mademoiselle Arabella veut faire sa rhétorique ou ses humanités, je suis parfaitement l'homme qu'il lui faut.

Et un soir Girardière fait une toilette encore plus soignée que de coutume, car il se rappelle que chez madame de la Berlinguerie régnait toujours un ton assez cérémonieux; puis il se dirige vers le Marais. C'est dans la rue des Trois-Pavillons que demeure la famille de mademoiselle Arabella. Cette famille se compose, premièrement, de M. de la Berlinguerie, petit vieillard septuagénaire, qui a passé une grande partie de sa vie à faire et deviner des logogriphes; puis de la mère d'Arabella : c'est une femme d'une toute petite taille, si petite, que son époux semble presque grand à côté d'elle. Sa figure maigre mais très-expressive, ses yeux fauves qui brillent comme des escarboucles, enfin l'extrême mobilité de ses traits lui donnent l'aspect de ces petites fées qui peuvent aisément sortir d'un meuble et se cacher dans un potiron. Ajoutez à tout cela que madame de la Berlinguerie tient constamment à sa main, même pour se promener dans ses appartements, une canne à pomme d'ivoire, qui est aussi grande qu'une queue de billard, et avec laquelle elle frappe sur le parquet dans ses moments d'impatience, et vous ne serez point étonné que M. de la Berlinguerie, homme naturellement fort pacifique, s'arrête au milieu de ses phrases et perde le fil de ses discours lorsqu'il entend la redoutable canne dont le bout retentit sur le parquet. Mademoiselle Arabella avait été le premier fruit d'une union si bien assortie : cette jeune personne, qui venait d'atteindre sa vingt-troisième année, était plus grande à elle seule que son père et sa mère placés verticalement au-dessus l'un de l'autre (ce que les Bédouins appellent la pyramide humaine) : mademoiselle Arabella avait cinq pieds six ou sept pouces, et son nez était parfaitement en analogie avec sa taille; ce qui devait beaucoup la gêner pour embrasser quelqu'un. Son teint était de la couleur de l'écorce d'orange; son cou avait quelque chose de celui de l'autruche, et sa démarche beaucoup du laisser aller de la girafe; elle était d'une prodigieuse maigreur; au moindre mouvement qu'elle faisait, on éprouvait la crainte qu'elle ne se cassât quelque chose. Tout enfin était pointu dans cette demoiselle, depuis son genou jusqu'à son coude, depuis son nez jusqu'à son esprit. Les heureuses dispositions qu'elle avait montrées dans son enfance s'étaient considérablement développées. A la vérité, elle employait des *o* et des *a* en parlant; mais comme elle parlait!

Cependant Arabella n'était point l'unique fruit de l'hymen de ses respectables parents; un fils aussi leur était né, mais dix ans plus tard. Ce garçon, que l'on avait cru appelé à imiter, et peut-être à surpasser sa sœur, avait été nommé Philéosinus. A peine commençait-il à balbutier quelques mots, que sa sœur voulut lui apprendre à s'exprimer avec élégance, sa mère à dire *nanan* sans *a;* et son père à deviner des logogriphes. Le petit Philéosinus se montrait fort rétif à tout ce qu'on voulait lui enseigner; il ne semblait pas prendre goût aux jolies phrases de sa sœur; il demandait à manger ou à boire, comme un vil prolétaire, et ne comprenait pas même ce que c'était qu'une charade. La famille de la Berlinguerie y mit de l'entêtement; elle avait résolu que le petit Philéosinus serait un génie, et on tourmenta tellement le petit garçon, qu'à l'âge de huit ans il devint complétement imbécile. Mais la famille ne se tint pas pour battue, elle prétendit que l'enfant était *inspiré;* et l'on eut l'air de le croire, parce que dans le monde bien élevé on est trop poli pour démentir les gens.

C'est dans cette famille que le pauvre Théophile Girardière a pensé à se chercher une épouse; il y a des personnes qui auraient pris cela pour un acte de désespoir, mais lui, qui voit tout en beau, se persuade d'avance que son union avec la spirituelle Arabella doit assurer le bonheur de sa vie.

La famille de la Berlinguerie habite dans une vieille maison dont les murs noircis par le temps pourraient presque rivaliser avec ceux de l'hôtel Cluny. Une grande porte cochère ouvre sur une cour immense, dans laquelle l'herbe peut, sans crainte, encadrer chaque pavé. Le concierge a sa loge tout au fond de la cour, ce qui fait qu'en entrant dans la maison, si la personne que vous allez voir est sortie, il n'en faut pas moins que vous fassiez deux fois toute la longueur de la cour pour vous en assurer. C'est surtout extrêmement agréable lorsqu'il pleut, et que vous n'avez point de parapluie. Ce sont de ces bonnes inventions de nos ancêtres, auxquelles les amateurs du gothique trouvent très-mauvais que l'on veuille renoncer.

Girardière descend de cabriolet; car il n'a pas voulu venir à pied, parce qu'il pleut, que le pavé est sale, et qu'il craint de ternir le luisant de ses souliers. Il paye son cocher et frappe à la porte cochère, qui est fort longtemps à s'ouvrir; ce qui donne à Théophile le temps de recevoir la pluie. Enfin la grosse porte roule sur ses gonds; il la referme; puis ne sachant pas où est le concierge, vu que c'est la première fois qu'il vient dans cette maison, où la famille de la Berlinguerie n'habite que depuis trois ans, Girardière regarde de tous côtés, et, n'apercevant personne, commence à craindre de s'être trompé; il se dirige au hasard vers une petite porte basse qu'il aperçoit sur sa gauche; il approche, il appelle, on ne lui répond point; il tire la porte à lui, tout est noir et silencieux; il fait quelques pas... le pied lui manque, il tombe, roule plusieurs marches, et s'aperçoit alors qu'il a pris le chemin d'une cave. Girardière se relève en pestant, en jurant, et retourne dans la cour. La pluie tombe beaucoup plus fort : notre épouseur est de très-mauvaise humeur; le pavé de la cour, presque tout recouvert d'herbe, est infiniment glissant, et, malgré la pluie qui tombe, il faut marcher avec précaution, sous peine de faire une seconde chute. Girardière arrive au milieu de la cour en se disant : — Quelle singulière maison!... c'est comme le château dans le conte de *la Belle et la Bête*... c'est fort triste, on ne se douterait jamais qu'on est dans Paris. Où diable se cache donc le portier de cette demeure?... Ah! je crois que j'aperçois cependant une lumière... pourvu que ce ne soit pas un feu follet... Depuis que je suis tombé dans une cave, tout m'est suspect dans cette maison... Avançons avec prudence.

Et Girardière se dirige vers la petite lumière. Il arrive enfin contre des bâtiments, il frappe à un petit carreau enfumé; une voix rauque lui crie :
— Que faites-vous donc dans la cour, monsieur, depuis une demi-heure au moins que je vous ai ouvert la porte? Qu'est-ce que ce genre-là, de venir frapper aux maisons, et puis d'aller se cacher dans la cave?

— Se cacher dans la cave! répond Girardière en entrant dans la loge pour se mettre à l'abri, parbleu, portier, je vous trouve encore fort plaisant, vous!... je suis tombé dans votre cave, où j'aurais pu même compromettre mon existence; quand on a des piéges tendus chez soi, on avertit les gens, on place des réverbères pour éclairer les personnes qui se rendent chez les locataires. Je me suis fait extrêmement mal au genou; c'est agréable! je vais être obligé de me présenter en boitant!... Enfin, dites-moi d'abord si M. et madame de la Berlinguerie sont chez eux?

— Ah! monsieur va chez madame de la Berlinguerie! dit le portier en prenant un ton plus poli; oh! c'est différent. Je vous demande bien pardon alors de la méprise; c'est que, voyez-vous, monsieur, dans le Marais il y a une foule de petits polissons qui passent leur soirée à faire endiabler tous les concierges! ces drôles-là ne savent quels tours nous jouer, quelle méchanceté nous faire. D'abord ils frappent aux portes cochères, nous ouvrons et il n'entre personne; alors nous sommes obligés de nous lever, de quitter notre loge pour aller fermer la porte; une autre fois ils entrent, mais c'est pour faire des infamies dans la cour; nous sommes encore obligés de sortir de notre loge pour les chasser. Nous accourons armés d'un fouet; mais, quand nous croyons mettre la main dessus, ils se sauvent en nous riant au nez. Ce sont des drôles qui périront sur l'échafaud, certainement. Une autre fois...

— Portier, c'est assez, vous me direz le reste une autre fois. Est-ce qu'il y a de la société ce soir chez M. de la Berlinguerie?

— Oui, monsieur, oh! oui, il y a beaucoup de monde, grande compagnie, c'est leur jour de réception. Il est monté quatre personnes, dont une avec une lanterne magique, que je crois être susceptible d'être pour amuser le petit M. Philopusse; vous savez, c'est le petit jeune homme, le frère de mademoiselle, celui qui est inspiré, à ce qu'on assure. Ce pauvre garçon! je ne sais pas ce qui peut l'inspirer comme ça; mais il passe son temps à faire des bêtises dans cette cour! Il fait tomber les seaux dans le puits; il jette des pierres dans les carreaux; il montre sa langue à tout le monde...

— Très-bien, portier, me voici un peu plus propre; je puis

me présenter maintenant. Où est le logement de madame de la Berlinguerie?

— Monsieur, c'est au second, la porte à gauche; d'ailleurs il y a une corne de cerf au cordon de la sonnette.

— Il suffit; la corne me guidera.

Théophile Girardière monte l'escalier et arrive au second, précédé par deux coups de sifflet qui ont déjà annoncé une visite pour la famille de la Berlinguerie. Notre homme à marier voit la corne de cerf qui a remplacé le gland de la sonnette, il la saisit et la tire avec une secrète émotion et en se disant : Drôle d'invention de mettre du cerf à sa porte! Certainement, quand je serai marié, j'aurai un gland à ma sonnette, c'est infiniment préférable à une corne.

On ne tarde pas à ouvrir; Girardière entre dans un appartement très-vaste, mais où les meubles sont fort rares. Dans l'antichambre il n'y a absolument rien; dans la salle à manger on trouve deux banquettes; dans la chambre de monsieur, qu'il faut traverser pour arriver au salon, on ne voit, avec le lit, qu'un vieux bureau et deux fauteuils; enfin, dans le salon, où Girardière ne tarde pas à pénétrer, il n'y a, en sus d'un vieux canapé, que juste ce qu'il faut de chaises pour faire asseoir la société lorsqu'elle est au grand complet, c'est-à-dire pour une quinzaine de personnes. Girardière se dit en observant la rareté des meubles : — Les personnes d'esprit attachent peu d'importance aux objets de luxe et se contentent du strict nécessaire. Tant mieux! mademoiselle Arabella est alors une demoiselle économe, cela me convient parfaitement; présentons-nous avec aisance et tâchons de nous énoncer d'une manière spirituelle.

Quand Théophile entra dans le salon, tout le monde était assis, on formait un demi-cercle. M. de la Berlinguerie, enfoncé dans un vieux fauteuil, était en train de dire à la société un logogriphe de sa composition. Madame son épouse était assise sur le canapé, tenant sa redoutable canne sur laquelle elle appuyait sa main gauche. Une vieille dame, mise avec beaucoup de coquetterie, était près d'elle et tenait sur ses genoux une petite lanterne magique en fer-blanc qu'elle semblait regarder avec complaisance. La superbe Arabella était un peu plus loin; ses regards planaient sur toute la société dont elle paraissait attendre des hommages. Trois messieurs s'étaient placés sur des chaises immédiatement après le canapé. Le premier, qui pouvait avoir soixante ans, était un personnage grave, long, dont la main devait avoir tenu une férule. Après ce monsieur venait un jeune homme qui souriait continuellement et de la meilleure foi du monde, écoutant avec une religieuse attention, tendant le cou vers M. de la Berlinguerie, roulant ses yeux comme des boules de loto et paraissant enchanté de se trouver en si bonne compagnie. Ce jeune homme, qui annonçait dix-neuf ans au plus, avait un petit habit noisette râpé, dont les manches n'arrivaient point à quatre pouces de sa main, et un pantalon également si court que fort souvent il était obligé de le retirer par le bas pour qu'il ne devînt point une culotte. Mais à cela près cet adolescent était fort présentable. Enfin après lui était le dernier étranger. Un gros papa entre deux âges, figure rubiconde et tout ce qui annonce un homme heureux de sa position sociale. Celui-ci écoutait avec infiniment moins d'attention, quelquefois il fermait les yeux, mais il les rouvrait ensuite et les frottait avec vivacité, surtout lorsqu'il entendait tousser son voisin, dont les regards sévères semblaient lui reprocher son envie de dormir.

Quant au petit Philéosinus, il n'était point dans le cercle, couché par terre dans un coin du salon, il s'amusait à faire des châteaux de cartes, riait par instants comme un hébété, puis se roulait jusqu'au canapé, tirant alors les jambes aux personnes qui étaient dessus.

L'arrivée de Théophile n'interrompt point le maître de la maison; on se contente de saluer gravement le nouveau venu; on lui indique un siége; puis on continue de s'occuper du logogriphe, qui est une des récréations habituelles chez les parents d'Arabella. Théophile est donc obligé de s'asseoir et d'écouter ainsi que les autres, mais il porte très-peu d'attention au logogriphe; ses yeux se tournent incessamment sur la fille de la maison, qu'il n'avait pas vue depuis longtemps et qu'il trouve singulièrement grandie. Il juge que mademoiselle de la Berlinguerie doit employer beaucoup d'étoffe pour ses robes, mais ces considérations mercantiles ne l'arrêteront pas; et, à force de vouloir se persuader que cette jeune personne est jolie, il finit par lui trouver un faux air de ressemblance avec la Vénus pudique. M. de la Berlinguerie ayant achevé son logogriphe, les assistants restent quelques instants plongés dans un grand silence. Chacun cherche le mot ou du moins est censé le chercher. Le maître d'école tousse, se frotte le front, se mouche, se gratte l'oreille et s'écrie enfin : — Je ne devine jamais bien le soir, mais demain matin, en m'éveillant, je suis certain que je le saurai. Le jeune adolescent roule ses yeux hagards, tire ses manches, tire son pantalon et dit : — Le mot est moutarde ou vinaigre. A quoi mademoiselle Arabella répond : — Vous en êtes à cent lieues. Quand on est arrivé au gros monsieur, on est obligé de lui répéter trois fois la même question, pour lui faire ouvrir les yeux, qu'il s'obstine à tenir fermés; en les ouvrant, il murmure : — Le mot, j'y rêvais; je vous assure que j'y rêvais. On s'adresse bientôt à Théophile; celui-ci semble tout surpris qu'on lui demande s'il a deviné le logogriphe, et il dit naïvement : — Il m'eût été assez difficile de deviner votre charade, car je vous avoue que je ne l'ai point écoutée. Cette réponse est loin de satisfaire l'honorable assemblée, et la mère d'Arabella, frappant de sa canne sur le parquet, dit d'un air piqué à Théophile : — Et à quoi donc pensez-vous, monsieur, si vous n'écoutez pas ce que nous disons, quel est donc le motif qui nous a procuré l'avantage de vous voir après un si long intervalle écoulé depuis votre dernière visite?

Théophile rougit et demeure fort embarrassé, il ne veut pas faire sa demande en mariage devant tout le monde; et baissant les yeux, il murmure entre ses dents : — Plus tard, madame, j'aurai l'honneur de m'en expliquer; mais, en général, je n'ai jamais été, non, jamais été fort sur les énigmes et les logogriphes; il faut pour cela dans l'esprit une certaine aptitude que je ne possède pas.

Madame de la Berlinguerie regarde son mari, celui-ci regarde sa fille, et Arabella ne peut maîtriser un petit mouvement d'épaules accompagné d'un pincement de lèvres qui doivent vouloir dire infiniment de choses. Mais bientôt, s'adressant à la société, elle dit : — Je vais réciter à la compagnie quelques charades de ma composition; puis, si cela ne se prolonge pas trop, nous terminerons la soirée par des bouts-rimés. La société témoigne qu'elle sera fort satisfaite de ce surcroît de plaisir. La dame qui tient sur ses genoux la lanterne magique est la seule qui soit disposée à faire de l'opposition; remuant assez vivement les verres coloriés qui sont à côté d'elle, elle dit : — Mais j'avais cru que, pour distraire le petit Philéosinus, on se donnerait le plaisir de...

Madame de la Berlinguerie ne laisse pas cette dame achever sa phrase; elle l'interrompt en s'écriant : — Mon fils joue; il s'amuse beaucoup en cet instant, et je pense qu'il vaut mieux remettre à une autre fois le spectacle de la lanterne magique. Arabella, dis-nous tes charades, ma fille, nous sommes tout oreilles. Arabella, docile aux volontés de sa mère, fait une charade pour la société. Chacun écoute avec attention, ou du moins en a l'air. Girardière seul, toujours préoccupé de son projet de mariage, ne peut appliquer son esprit à deviner le mot; et quand la demoiselle lui dit : — Eh bien! monsieur, quel est mon premier, mon second, mon tout?

— Votre tout, mademoiselle, réprend Théophile. Ah! c'est singulier, je n'y suis pas; je vous avouerai que je n'ai pas pu saisir votre tout.

Un murmure désapprobateur se fait entendre dans le salon, et on ne daigne plus jeter les yeux sur Girardière ni lui adresser la parole. Les plaisirs spirituels que l'on goûte chez M. de la Berlinguerie ne passent jamais neuf heures et demie. A cette heure toute la société se lève et prend congé. Au lieu de faire ainsi que les autres, Théophile reste et, s'approchant avec embarras du père d'Arabella, lui demande un instant d'entretien particulier. Le vieux monsieur croit qu'il s'agit d'un logogriphe qu'il veut lui soumettre, et il fait passer Girardière dans son cabinet, où celui-ci, après son préambule ordinaire, lui demande la main de sa fille. M. de la Berlinguerie est très-désappointé; il s'attendait à tout autre chose, il répond sèchement : — La main de ma fille! cela ne me regarde pas. Au reste, j'en parlerai à ma femme. Revenez demain, monsieur, et je vous communiquerai la réponse de ces dames.

Girardière s'éloigne assez mécontent de l'accueil qu'il a reçu. Il est très-fâché de n'avoir pu deviner la charade de mademoiselle Arabella, et passe toute la nuit à en chercher le mot. Le lendemain il retourne rue des Trois-Pavillons. Cette fois il ne s'égare pas dans la cour, et ne roule pas dans la cave; il arrive droit chez M. de la Berlinguerie, qu'il trouve seul. Théophile, qui est pressé de savoir à quoi s'en tenir, demande tout de suite quelle a été le réponse de ces dames. Le vieux monsieur lui dit fort sèchement :

— Vous êtes refusé, mon cher ami.

— Refusé! s'écrie Girardière; et puis-je savoir pour quelle raison?

— On ne m'en a donné qu'une seule, que j'aimerais autant ne point vous rapporter.

— Et moi, monsieur, je tiens à la savoir.

— Eh bien, mon cher, ma fille vous refuse parce qu'elle vous trouve trop bête.

Girardière ne veut pas en entendre davantage, et, enfonçant son chapeau sur sa tête, il s'éloigne en disant : — Après tout, monsieur, j'aime mieux être tel que je suis, que d'être *inspiré* comme M. votre fils.

CHAPITRE VIII. — Chez le traiteur.

Et je ne vous raconterai pas toutes les demandes en mariage qui suivirent celles de mesdemoiselles Grandvillain, Duhaucourt, Belleville et Lapoucette; je me contenterai de vous dire qu'elles n'eurent pas de plus heureux résultats; et pourtant Girardière s'était amendé, il en était venu à demander des demoiselles de trente-six ans, des veuves, presque des douairières; mais une secrète fatalité semblait le poursuivre, et il était encore garçon. Cependant, le temps s'écoulait, il avait accompli sa quarante-neuvième année et entrait dans sa cinquantaine.

Et puis le chagrin qu'il éprouvait d'être sans cesse refusé contribuait encore à le vieillir. Il perdait ses couleurs, son appétit et ses derniers cheveux. Il était sans cesse morose; il ne pouvait plus apercevoir

une jolie femme sans faire la grimace et se dire : — Encore une qui ne sera pas pour moi!

Et quand il poussait de gros soupirs, assis près de sa vieille mère, celle-ci lui disait :

— Mon petit, crois-moi... ne te presse pas de te marier!... Tu as bien le temps... avec ta tournure, tes avantages, on trouve des partis tant qu'on en veut... Souviens-toi qu'il faut se hâter lentement!

Les discours de la bonne femme commençaient à impatienter le pauvre Théophile; et un jour que la maman Girardière s'était étendue plus que de coutume sur le physique et les avantages de son fils, celui-ci prit son chapeau et, au lieu de dîner chez lui, s'en alla chez un traiteur. C'est positivement à ce moment que nous en étions, lorsque nous avons commencé cette histoire.

Maintenant que vous connaissez suffisamment les précédents de M. Girardière, ayez la complaisance de revenir avec lui chez le traiteur.

Girardière s'est placé à une table à laquelle est déjà un monsieur d'un certain âge. Mais dans un salon de traiteur, lorsqu'il y a foule, on se contente d'une moitié, et quelquefois d'un quart de table.

Le voisin de Girardière est un homme d'une telle corpulence, qu'à lui seul il remplit tout son côté de table. Ce monsieur, tout entier au plaisir qu'il éprouve à se nourrir, ouvre une énorme bouche toutes les fois qu'il y présente le bout de sa fourchette; c'est le tableau du gourmand en action; il ne s'inquiète nullement de ce qui se passe autour de lui; il dîne, et l'on voit que pour lui c'est l'affaire la plus importante de sa journée.

Girardière prend une carte et y jette nonchalamment les regards. Il n'a pas d'appétit, et pourtant il voudrait se procurer quelque plaisir en dînant bien.

Le garçon s'arrête devant Girardière.

— Que faut-il servir à monsieur?

— Hom!... hom!... je ne sais pas... nous allons voir.

— Garçon! ma côtelette? dit le gros monsieur sans ôter les yeux de dessus son assiette, qui contenait les débris d'un perdreau. — Dans l'instant, monsieur.

Une famille entre, et parvient à se placer à une table à côté de Girardière : c'est un bon bourgeois de la rue Saint-Denis, avec sa femme, qui a un chapeau avec des fleurs, dont on ne voudrait pas pour faire une enseigne; puis une petite fille de dix ans, qui est habillée à l'instar de madame sa mère, ce qui lui donne l'apparence d'une petite bossue; puis un petit garçon de huit ans, à qui l'on fait déjà porter un chapeau rond à larges bords.

Tout cela ne se place pas sans peine. D'abord le chef de famille veut ôter la redingote qu'il porte par-dessus un habit; mais quand elle est ôtée, il cherche des yeux, et ne voit pas où la placer. Toutes les patères sont garnies de chapeaux; il n'y a point de chaises libres. Ce monsieur se décide à remettre sa redingote.

Ensuite, c'est la dame qui a envie d'ôter son chapeau, qui le dénoue... qui cherche des yeux un endroit où sa coiffure n'aura rien à craindre, et finit par faire comme son mari, garder son chapeau.

La petite fille s'est placée la première, mais elle est assise trop bas; le chef de famille demande au garçon :

— Un coussin... un tabouret, quelque chose pour mettre sous ma fille!

Le garçon s'éloigne et revient au bout de quelque temps avec un gros paquet que l'on arrange sur la chaise de la petite fille. Le garçon croit en être quitte et demande si l'on veut des huîtres.

— Il nous faudrait maintenant quelque chose pour mettre sous mon fils. Vous voyez, la table lui va au nez... ça le gênerait pour porter la fourchette à sa bouche...

— Non, papa, dit le petit garçon, oh! je mangerai la même chose... je suis assez grand.

— Je vous dis, Fanfan, que la table est trop haute pour vous. Ne faites pas le raisonneur, sinon nous ne prendrons pas d'omelette soufflée.

Le garçon s'éloigne, et revient enfin avec un de ces ronds en cuir dont les employés font un fréquent usage dans les administrations.

— Je n'ai pu trouver que cela, monsieur...

— C'est fort bien... c'est ce qu'il faut.

On met le rond sur la chaise du petit garçon, qui ne veut pas s'asseoir dessus, et s'écrie :

— Tiens!... pourquoi donc qu'on me donne une chose trouée comme ça?... Je ne veux pas de ça, moi... c'est vilain... — Taisez-vous, monsieur Fanfan!... encore une fois, soyez sage, ou point d'omelette soufflée!...

Cette menace produit toujours son effet; le petit garçon s'assied sur le rond en cuir, mais il fait la grimace et ne cesse pas de se remuer sur sa chaise.

— Prendrez-vous des huîtres? répète le garçon.

— Je prendrai d'abord une chaufferette pour mettre sous mes pieds, dit la dame. J'ai froid aux pieds... et vous, mes enfants... voulez-vous quelque chose... un petit banc pour mettre vos pieds?...

— J'ai faim... j'ai faim!...

— Chut! soyez sages!... ma femme, veux-tu me passer la carte?...

— Oui, mon cher ami.

Le monsieur regarde la carte pendant fort longtemps; on croirait qu'il lit le *Moniteur*.

Le garçon revient encore avec une chaufferette qu'on met sous les pieds de madame. Il varie sa question...

— Que faut-il vous servir?

Le monsieur passe la carte à sa femme en lui disant :

— Vois donc ce que tu veux manger.

La dame se met à étudier la carte, et, comme elle reste dessus aussi longtemps que son mari, le garçon va servir ailleurs.

— Ma côtelette, et pas trop cuite surtout!... dit le voisin de Girardière. Quant à celui-ci, il a dit au garçon :

— Apportez-moi quelque chose de bon... ce que vous voudrez, je m'en rapporte à vous.

— Garçon! garçon! crie le chef de famille.

Le garçon accourt; il croit qu'on va lui commander le dîner, il tend le cou et prête l'oreille.

— Nous n'avons point de salière, garçon!... à quoi donc pensez-vous?... Est-ce qu'on peut dîner sans salière?...

Le garçon en prend une sur une table voisine, et l'apporte à la respectable famille en disant :

— Avez-vous décidé ce que vous voulez prendre?...

— Ma bonne, as tu décidé ce que tu veux prendre? dit le monsieur en s'adressant à sa femme, qui a l'air d'apprendre la carte par cœur.

— Mais je cherche... je ne sais pas... Tiens, je t'en prie, mon ami, commande à ton goût!...

— Non, ma chère, prends au tien, moi j'aime tout.

— De l'omelette soufflée, papa! dit le petit garçon en s'agitant sur son rond de cuir.

— Oui, Fanfan... oui, nous en demanderons si vous êtes sage, mais nous ne pouvons pas commencer le dîner par là... Eh bien! ma femme... que demandes-tu?

La dame repasse la carte à son mari en disant :

— Ah! ma foi, il y a tant de choses là-dessus, que ça m'embrouille, moi! je ne m'y reconnais plus!...

— Il faudrait pourtant nous décider; quel potage?...

— Tiens-tu à du potage?...

— Nous en prenons tous les jours chez nous, et tu le fais délicieux! Ma foi, non, je n'y tiens pas!... Garçon! garçon!

Le garçon revient tout essoufflé.

— Garçon, nous ne prendrons pas de potage...

— Voulez-vous des huîtres, alors?

Le monsieur regarde sa femme, la dame regarde sa fille, la petite fille regarde son frère, et celui-ci regarde son rond en cuir, auquel il ne peut pas s'habituer.

Le chef de famille renouvelle sa question, sa femme lui pousse le genou par-dessous la table, puis lui fait des signes de tête en répondant :

— Moi, je ne tiens pas du tout aux huîtres... Est-ce que tu y tiens, toi?

— Pas du tout, je te l'assure.

Et la dame ajoute à voix basse : — C'est trop cher, les huîtres!... Il y a un citron!... et d'ailleurs cela ne fait aucun profit, ça donnerait plutôt de l'appétit.

— Garçon!... ici, garçon!

— Voilà, monsieur!

— Nous ne prendrons pas d'huîtres.

Le garçon commence à prendre de l'humeur, il s'en va en haussant légèrement les épaules; le monsieur et sa femme se remettent à étudier la carte. Les enfants, qui croient qu'on les a amenés là seulement pour contempler une salière et des carafes, s'amusent, pour passer le temps, à renverser le poivre sur la table.

Le voisin de Girardière a avalé sa côtelette. Girardière n'ose pas lever les yeux sur lui, de crainte d'apercevoir cette énorme bouche qui s'ouvre grande comme une cheminée à la prussienne et menace de tout engloutir.

Un jeune homme, qui vient de payer sa carte, se lève et s'arrête en passant devant Girardière; il lui tend la main en lui disant :

— Eh! bonjour, cher ami!... Comment! nous dînons tout seul?!... Oh! mais il fallait donc venir vous mettre à côté de moi! vous m'auriez fait grand plaisir.

— Je ne fais que d'arriver.

— Eh bien! avons-nous été voir la dame en question... ça fait-il votre affaire? hein... qu'en dites-vous!

— Ah! oui!... à propos, vous êtes bien aimable, vous m'indiquez un café en me disant que la limonadière est veuve et désire se marier, vous m'engagez à aller la voir; moi j'y vais... je me dis : la vue n'en coûte rien! et pourtant ça m'a coûté une bavaroise au lait. N'importe, je vois une très-jolie femme, de la grâce, de la jeunesse encore. Je vais causer au comptoir tout en payant ma bavaroise; on me répond d'une façon aussi gracieuse que spirituelle!... je suis enchanté!... Pendant six jours de suite, je retourne au café, où je fais une très-grande consommation. Enfin, le septième, je me décide à faire quelques avances, quelques propositions à la jolie limonadière; mais aux premiers mots, elle m'arrête en me disant : — A qui monsieur croit-il parler?

— A une veuve charmante à laquelle je ne serais nullement éloigné d'offrir mon cœur et ma main...

— Monsieur, vous êtes bien honnête, mais vous faites erreur, je suis mariée, et j'ai trois enfants...

— Cependant, madame, on m'avait assuré que la maîtresse de cet établissement était veuve.

— On ne vous a pas trompé, monsieur, mais je ne suis pas la maîtresse de cet établissement; elle a été obligée de faire un petit voyage pour affaire d'intérêt, et m'a priée de vouloir bien tenir son comptoir pendant son absence: elle ne reviendra que dans deux jours. Là-dessus je reste un peu sot; cependant je fais mes excuses, et je m'éloigne en me promettant de retourner au café le surlendemain. Je ne manque pas en effet de m'y rendre. La propriétaire du café, la veuve, était revenue en effet... Ah! juste ciel, quelle différence! je vois au comptoir une femme horrible qui a cinquante ans et un goître!... Je me suis sauvé sans rien prendre.

— Ah! ah! ce pauvre Girardière!... que voulez-vous, il n'y a pas de ma faute... j'avais vu une jolie limonadière, et on m'avait dit : La maîtresse de l'établissement cherche un mari..., je ne pouvais pas me douter que ce n'était pas celle-là. N'importe, je vous chercherai autre chose, et je vous en ferai part. Comptez toujours sur moi.

— Merci, infiniment obligé... j'aime autant chercher moi-même, ça vous en évitera la peine.

Le jeune homme s'éloigne en riant; et Girardière se remet à dîner en se disant : — J'ai bien assez de ses services, à celui-là... il me cherche des femmes pour m'attraper des dîners... il m'envoie chez des personnes qui ne savent pas ce que je veux dire; il me donne de fausses adresses!... Non, je ferai désormais mes affaires moi-même; et si le ciel a décidé que je devais rester célibataire... eh bien! il faut savoir prendre son parti!... Ah! maudit épagneul!... sans toi je posséderais maintenant la petite Grandvillain... Aussi, depuis ce temps, je ne puis plus voir un chien!... je les ai pris en aversion.

— Garçon!... ici donc, garçon!... voilà une heure que j'appelle; vous n'êtes pas à votre affaire.

C'est le chef de famille qui se tourne à droite et à gauche en criant; et le garçon, qui l'entend fort bien, fait exprès de le laisser appeler.

— Garçon!... nous servirez-vous enfin?

— Mais, monsieur, vous ne m'avez rien demandé... voilà vingt fois que je m'informe de ce que vous voulez prendre, vous n'êtes jamais décidé. J'ai du monde à servir!

— On peut bien se donner le temps, il me semble... Garçon, apportez-nous un bœuf au naturel.

— Un bœuf seulement... pour vous quatre...

— Ah! au fait... comme j'ai amené mon fils, qui mange beaucoup, deux bœufs, garçon, deux beaux bœufs.

— Cela suffit, monsieur.

— Mais je ne l'aime pas, papa, le bœuf, crie le petit garçon en usant toujours sa culotte sur le rond de cuir.

— Taisez-vous, Fanfan... ce petit bonhomme devient d'une gourmandise extraordinaire!

— Quel vin prenez-vous, du blanc ou du rouge?

— Quel vin?... ah! c'est juste... il y a différents vins ici... Ma femme, quel vin prendrons-nous?

— Mon ami, cela m'est égal, tu sais que j'en bois fort peu, et jamais sans eau. Oh! pas une goutte sans eau.

— C'est vrai... malgré cela, une fois par hasard, chez le traiteur, on est bien aise de... voyons l'article des vins.

Le garçon s'en va, parce qu'il prévoit que l'on sera aussi longtemps à se décider pour le vin que pour le reste.

Le monsieur qui ouvrait une si grande bouche, après avoir fait disparaître du fromage et des pruneaux qu'on lui avait servis vient de payer sa carte et se lève.

Girardière se trouve alors seul possesseur de sa table, il n'en n'est pas fâché; il s'étale, se met à son aise, et peut éloigner de son assiette sa carafe et sa bouteille.

Le chef de famille se retourne et cherche le garçon, auquel il crie : — Du vin ordinaire... mais du meilleur!

— Voici votre bœuf, monsieur.

— Ah! très-bien.

— Qu'est-ce que vous prendrez après cela?

— Nous allons voir... As-tu la carte, ma femme?

— Tu l'as sur tes genoux, mon ami.

— Ah! c'est juste... nous nous consulterons. Girardière venait d'espacer ses assiettes et son pain, il se disposait à dîner plus à son aise et risquait un de ses coudes sur la table, lorsque deux dames entrent dans le salon du restaurant.

L'une est âgée, sa mise est modeste mais décente, sa tournure celle d'une honnête rentière qui habiterait la province, et ne viendrait à Paris que pour toucher son semestre.

L'autre personne est jeune; sa figure fraîche et assez gentille accuse à peine dix-neuf ans; sa toilette est aussi modeste que celle de la vieille dame; sa tournure est embarrassée : si elle vit à Paris, ce doit être dans le fond de quelque faubourg.

Ces deux dames ont rougi en entrant dans le salon comme des personnes qui n'ont pas l'habitude de dîner en public. Elles ne savent si elles doivent avancer ou reculer; tout ce monde qui les regarde les effraye; mais le garçon s'empresse de les conduire à la table où dîne Girardière; il les fait asseoir à la place qu'occupait le gros monsieur en leur disant :

— Vous serez très-bien là, mesdames... très-bien... Monsieur voudra reculer un peu son assiette.

Cette invitation s'adressait à Girardière, qui est très-contrarié de ne pas pouvoir s'organiser comme il lui plaît, mais qui pourtant retire à lui son plat et sa bouteille, parce qu'on n'a pas le droit de faire le despote dans un salon de restaurateur.

Les deux dames font une inclination de tête à leur vis-à-vis, pour le remercier de sa complaisance, puis elles commandent leur dîner au garçon.

Girardière examine ses voisines : à leurs manières, à leur langage, à leur tournure, on voit que ce sont des femmes honnêtes, et quoiqu'on dise qu'à Paris il est facile de se tromper et de commettre de graves erreurs, si une femme entretenue peut tromper par sa toilette, on la reconnaîtra toujours en l'écoutant parler.

La jeune personne est gentille; sa fraîcheur, son air de modestie lui donnent beaucoup de charmes. Plus Girardière l'examine et plus il retire à lui son assiette et son pain; c'est au point que la vieille dame lui dit :

— Monsieur, vous êtes trop bon... ne vous gênez donc pas tant pour nous; nous aurons toujours bien assez de place! Oh! ne vous gênez pas, je vous en prie!

— Comment donc, mesdames, mais c'est un plaisir... je suis trop heureux... avancez donc votre cuiller... vous n'avez pas de pain... garçon, du pain à ces dames!

— En vérité, monsieur, nous sommes bien heureuses, ma nièce et moi, de nous trouver près d'une personne aussi honnête... nous n'avons point l'habitude de dîner chez les traiteurs... c'est un petit extraordinaire que nous faisons. Je craignais d'abord que cela ne fût inconvenant d'aller deux femmes dans un salon de restaurateur; mais on m'a assuré qu'à Paris cela ne tirait point à conséquence, et nous nous sommes risquées.

— Et l'on vous a dit vrai, madame; à Paris on fait assez ce qu'on veut, il y vit tant de monde qu'on a fini par ne s'y occuper de personne. Madame n'habite pas la capitale habituellement à ce que je vois?

— Non, monsieur, je suis venue m'y fixer à cause de ma nièce, qui a l'intention de s'y établir. Aujourd'hui nous avons formé le projet d'aller au spectacle dans ce quartier, ce sera la première fois que j'irai au spectacle à Paris; et de crainte de ne pas arriver assez à temps, nous avons dit : Il faut aller dîner auprès du théâtre, car je crois que c'est très-difficile de trouver de la place au spectacle; les journaux assurent que le théâtre ici à côté est toujours plein.

— Madame, si vous aviez l'habitude de Paris, vous verriez qu'il ne faut jamais se fier aux journaux; en politique comme en littérature, ils prônent leur parti ou leur coterie!... A force de mentir, ils se sont fait beaucoup de tort à eux-mêmes. Quant à moi, je vous certifie que vous avez bien le temps de dîner, et que vous trouverez aisément de la place au théâtre voisin, quoique le journal vous ait dit que la salle était pleine tous les soirs.

La dame s'incline, et comme le garçon apporte ce qu'elle a demandé, elle se met à dîner avec sa nièce, et sa conversation avec Girardière est momentanément interrompue. Mais celui-ci, qui était à la fin de son repas, se décide à demander un plat de plus, parce qu'il ne veut pas s'en aller encore et que tout en mangeant il pourra entendre et observer ses deux voisines.

— Garçon!... garçon! il n'est jamais là, ce garçon! crie le père de famille en frappant de son couteau contre une carafe.

Le garçon accourt enfin et lui demande ce qu'il veut.

— Garçon, le saumon est-il bien frais?...

— Oui, monsieur.

— Vous en répondez.

— Oh! monsieur, je vous certifie que le saumon est très frais...

Le monsieur regarde sa femme, puis regarde la carte, et reprend, après avoir froncé le sourcil :

— Alors... donnez-nous un merlan au gratin. Fanfan, avez-vous bientôt fini de vous trémousser sur votre chaise!... Il ne reste pas dix minutes en repos, ce petit bonhomme! Il est vraiment insupportable.

— Papa! et l'omelette soufflée?... dit le petit garçon d'un ton pleurard.

— Silence donc, monsieur!... Voyez votre sœur comme elle est raisonnable, elle ne souffle pas... Ma fille, es-tu contente de dîner chez le restaurateur?

La petite fille regarde son père d'un air bête et répond :

— Je ne sais pas, papa.

— C'est bien... tu es sage, toi... voilà comme j'aime que l'on réponde.

La dame et sa nièce dînaient et parlaient peu; la jeune personne, qui paraissait timide et embarrassée, n'osait pas tourner la tête pendant qu'elle mangeait, et se contentait de regarder son assiette.

Girardière, sans en avoir l'air, observait ses voisines; il aurait voulu renouer la conversation, mais il craignait d'être indiscret et attendait un moment opportun.

Cependant la tante s'était fait servir des mauviettes, et, tout en les mangeant, la jeune personne dit en poussant un léger soupir :

— Ah! si M. Frontin était là!... lui qui aime tant les mauviettes, comme il se régalerait!

La tante se contenta de répondre : — C'est vrai.

Girardière se mit à faire des conjectures dont le résultat fut : — Il paraît que ce monsieur Frontin est un ami de ces dames et qu'il aime passionnément les mauviettes.

— Voici le merlan demandé! dit le garçon en mettant un plat devant le père de famille.

— Il est bien petit!...

— Dame, monsieur, vous n'avez demandé que pour un.



La famille de la Berlinguerie.

— Sans doute, mais, pour un, on doit avoir un beau merlan!... Et vous marquez cela vingt-cinq sous... diable! c'est fort cher ici.

Ce monsieur ne s'en met pas moins en devoir de servir sa famille. Il donne à sa femme la tête, à sa fille la queue, à son fils l'arête du milieu, et prend pour lui tout ce qui reste.

Cette distribution ne semble pas satisfaire le petit garcon, qui se tortille de plus belle sur sa chaise et se permet de dire :

— J'ai faim, moi!... et on ne me donne que des riens du tout à sucer!

Les réflexions du fils ne cessent pas, monsieur son père lui donne du manche de son couteau sur les doigts. Il s'ensuit une grande explosion de pleurs et de cris. Le père se lève et veut mettre son fils à la porte du salon ; le petit garçon, qui croit que son père veut le battre, se laisse glisser de sa chaise sous la table en entraînant avec lui le malheureux rond de cuir. Le rond va rouler sur une table voisine, où un monsieur, en se baissant pour le ramasser, s'aperçoit que sa femme a le pied beaucoup trop près de celui d'un jeune homme assis à son côté. Le mari se relève fort en colère et adresse des mots piquants à sa femme. Celle-ci se trouble, et prend le parti de se trouver mal. Plusieurs personnes se lèvent pour lui donner du secours et l'emporter, c'est un mouvement presque général dans le salon. Le mari jaloux insulte le jeune homme, celui-ci réplique avec emportement; ils sortent tous deux ; un duel s'ensuit le lendemain matin; et tout cela parce que le père de famille n'avait donné à son fils qu'une arête de merlan.

Enfin le calme est rétabli dans le salon, où Girardière et ses deux voisines sont les seuls qui soient restés paisibles à leur place. De temps à autre, la jeune personne dit à sa tante : — Pourvu que nous trouvions de la place au spectacle, ma tante.

— Ma chère Augustine, n'as-tu pas entendu monsieur, il nous a dit que nous pouvions dîner tranquillement.

— Et j'ai l'honneur de vous le répéter, mesdames, reprend Girardière, d'ailleurs... comme je vais aussi au théâtre voisin, si vous le permettez, mesdames, j'aurai le plaisir d'entrer avec vous, et je me fais fort de vous placer parfaitement.

— Monsieur, en vérité, vous êtes trop bon, dit la tante, nous acceptons avec reconnaissance ; car ma nièce va si rarement au spectacle, qu'elle serait désolée de ne pas bien voir, cette chère enfant!

— C'est fort naturel, mais mademoiselle peut se fier à moi. Je serais désespéré qu'elle ne fût pas bien.

La jeune personne sourit en remerciant Girardière d'une façon tout aimable. Celui-ci est enchanté d'avoir conçu l'idée d'aller au spectacle avec ses voisines, car plus il regarde mademoiselle Augustine, et plus il se sent disposé à en devenir amoureux. C'est même déjà une chose faite; le temps de manger un fricandeau et des mauviettes était plus que suffisant à Girardière pour s'enflammer.

Mademoiselle Augustine est jeune, gentille; elle a l'air un peu simple, un peu gauche peut-être, mais aux yeux du célibataire ces défauts sont des qualités, il se dit : — Cette jeune fille arrive de province avec sa tante dans le dessein de s'établir; je ne sais pas dans quel genre, mais peu m'importe. Elle n'a point encore pris les goûts frivoles et les manières coquettes des demoiselles de Paris. Si elle épousait maintenant un homme sage, rangé... comme moi, par exemple, il est probable que son mari en ferait une bonne ménagère... il faut que je tâche de me lier avec ces dames... Après tout, qu'est-ce que je risque?... si on me refuse... ce sera une de plus, voilà tout... mais si je réussis... Elle me regarde d'une manière très-aimable, cette demoiselle, j'ai dans l'idée que je réussirai.

— Garçon!... garçon!... une omelette soufflée! *crie le père de famille* en grossissant sa voix de manière à être entendu de tout le salon.

A ces mots, le petit garçon, transporté de joie, se remet à faire des bonds sur le rond de cuir que l'on a ramassé et replacé sous lui. Sa mère, qui craint de nouveaux événements, se hâte de le contenir sur sa chaise, et le papa lui dit : — Si tu ne te tiens pas tranquille, Fanfan, tu n'en auras pas... Ah! garçon! des cure-dents.

— Voilà, monsieur.



Girardière fait une maladie pendant laquelle il ne rêve que de chiens et de chats.

Girardière demande des mendiants et s'amuse à casser des noisettes pour faire durer son dîner aussi longtemps que celui de ses vis-à-vis. La tante ne mangeait pas vite et ne secondait pas l'impatience de sa nièce. Mademoiselle Augustine tournait de temps à autre les yeux vers une pendule placée dans le salon et poussait un petit soupir, auquel Girardière répondait par un autre, que personne ne remarquait, quoiqu'il le prolongeât beaucoup.

L'omelette soufflée est apportée. Le petit garçon pousse un cri d'admiration, la petite fille reste la bouche béante, le père et la mère se regardent avec satisfaction; c'est un bonheur général. Il y a des gens auxquels il faut peu de chose pour être heureux; il y en a d'autres qui

ne peuvent plus l'être, justement parce qu'ils ont trop de choses! Tout cela se balance.

Mais pendant que le père de famille et ses enfants sont en extase, l'objet de leur admiration diminue à vue d'œil; encore quelques minutes, et de ce monticule qui s'arrondissait avec grâce, tendu comme un ballon, il ne restera plus qu'une crêpe plate et mesquine.

La famille se hâte de faire disparaître l'omelette soufflée, ensuite le monsieur demande sa carte à payer, qui est bientôt faite, et que le garçon place devant lui. Madame se penche vers son époux pour regarder le total, puis le monsieur dit :

— On nous assassine!... c'est horriblement cher!... nous ne devons pas avoir dépensé tout cela.

— Mon ami, c'est bien facile, il n'y a qu'à vérifier les prix sur la carte. Tu calcules si parfaitement!

— Tu as raison, ma bonne...

Et les deux époux reprennent la carte du restaurant, comptent les prix, vérifient l'addition, enfin le monsieur s'écrie en frappant sur la table avec son poing :

— Garçon, il y a une erreur de cinq sous!...

— Vous croyez, monsieur, qu'il y a erreur?...

— Vous comptez du pain pour quatre, et ma femme n'a pas mangé le sien... ah! diable, il faut faire attention à ces choses-là!... Tenez, voici votre compte... il y a six liards pour vous.

Et la respectable famille, qui s'est fait donner des coussins, des ronds en cuir et une chaufferette, s'éloigne après avoir eu le soin d'emporter tous les cure-dents qu'on a mis sur la table.

La vieille dame et sa nièce avaient aussi achevé leur dîner; elles payent, Girardière en fait autant, ils sortent ensemble de chez le restaurateur.

Girardière, en chevalier galant, court prendre des places au bureau, puis il conduit les dames, les fait entrer à la première galerie, qui était aux trois quarts vide, quoique le journal eût assuré qu'on refusait du monde tous les jours; enfin, la tante et la nièce sont placées au premier rang, et Girardière se met derrière ces dames afin de pouvoir causer plus facilement avec elles deux; car il avait tout calculé, et, pendant le spectacle, il espérait faire plus ample connaissance et obtenir plus de confiance.

La tante de mademoiselle Augustine a commencé par rembourser à Girardière le prix de ses places, que celui-ci ne croit pas devoir refuser, parce qu'il n'est pas assez lié avec ces dames pour se permettre de leur offrir gratis le plaisir du spectacle. Il voudrait ensuite entrer en conversation; mais la pièce commence, et la tante ainsi que sa nièce n'entendent plus que ce qui se passe sur la scène.

Pendant que ces dames sont tout yeux et tout oreilles, Girardière continue à les observer, et il est de plus en plus satisfait de les avoir rencontrées. La tante annonce une digne femme, de bonnes mœurs, d'une sévère probité. C'est à son chapeau, à sa robe et à son sac que Girardière voit tout cela. Chacun a sa manière de juger le monde. Les uns, et ce sont les plus nombreux, s'en rapportent à l'expression de la physionomie; les autres fondent leur jugement sur la voix, sur l'écriture, sur les manières, sur la main de la personne. Girardière jugeait une femme d'après sa robe et son chapeau.

Dans un entr'acte, notre homme à marier en apprend davantage : la tante se nomme Gerbois, elle est veuve et n'a qu'une médiocre fortune; la nièce sera son héritière; mais, en attendant, sa nièce n'a rien; il faut donc qu'elle travaille pour s'amasser une petite dot et trouver à se marier, parce que maintenant une jeune fille sage trouve rarement à s'établir s'y elle n'apporte rien à son mari; et comme mademoiselle Augustine coud dans la perfection, on l'a amenée à Paris pour qu'elle se perfectionne dans la profession de couturière, et soit bientôt en état d'y gagner de l'argent et d'y former un bon établissement.

Girardière trouve cela extrêmement sage; il approuve la conduite de madame Gerbois et se dit en lui-même en poussant un profond soupir :

— Une femme couturière!... cela n'a rien de désagréable! quand une femme s'occupe, elle ne pense pas... ou du moins elle pense moins à écouter les galants, et, après tout, si elle n'a point de pratiques, elle est toujours en état de faire ses robes elle-même : c'est une économie... Mademoiselle Augustine me conviendrait beaucoup; elle pourrait faire mes gilets.

Toute la soirée, Girardière contemple la jeune fille, qui ne voit que le spectacle; et à chaque acte il devient plus épris. Comme ce soir-là on donnait des pièces fort longues, Girardière est passionnément amoureux de mademoiselle Augustine lorsqu'on arrive au dénoûment.

Dans les entr'actes, le célibataire, tout en causant avec la tante, a eu soin de parler de lui, de sa position dans le monde et de ses mille écus de rente. La vieille dame a paru flattée de voir qu'elle avait fait la connaissance d'un homme comme il faut et d'un rentier.

Le spectacle finit. Girardière ne veut pas souffrir que ces dames reviennent seules. Elles demeurent dans le haut du faubourg Saint-Jacques : la course est un peu longue; il offre un fiacre, la tante refuse; il offre un *omnibus*, et on accepte.

Girardière monte avec les dames, quoiqu'il demeure rue de Paradis, qui n'est pas du côté du faubourg Saint-Jacques; mais l'amour, qui rapproche les cœurs, confond les rangs et triomphe des préjugés, fait probablement disparaître la distance qui existe entre la rue Paradis-Poissonnière et le faubourg Saint-Jacques. Girardière se place dans la voiture à côté de mademoiselle Augustine, qui ne souffle pas mot tout le long de la route, parce qu'elle est encore toute aux impressions que le spectable lui a fait éprouver et que ces impressions sont encore un bonheur.

Les dames descendent lorsqu'elles sont près de leur demeure. Girardière descend aussi; il offre son bras, qui est accepté, on le fait marcher encore pendant dix minutes au moins, parce que la voiture ne passait pas précisément devant la maison de ces dames. Mais Girardière ne trouve pas le chemin long! Il tient sous son bras celui de mademoiselle Augustine; et, comme le pavé est un peu glissant, la jeune personne s'appuie avec un abandon qui enchante son cavalier.



LES JEUX INNOCENTS.

— Vous êtes sur la sellette parce que vous n'êtes pas beau, parce que vous n'êtes pas jeune, parce que vous avez l'air d'un magot de la Chine.

On s'arrête devant une maison à allée, noire et sombre, comme la plupart de celles du faubourg Saint-Jacques.

— C'est ici que nous demeurons, dit madame Gerbois; il ne nous reste plus, monsieur, qu'à vous remercier de votre extrême obligeance.

Girardière trouvait qu'il restait encore quelque chose à lui dire, qui était de l'engager à venir quelquefois voir la tante et la nièce, enfin la permission de faire sa visite.

Comme on ne le lui propose pas, il s'enhardit jusqu'à le demander. L'amour le rendait plus téméraire.

— Monsieur, dit la vieille dame, ma nièce et moi, nous recevons fort peu de monde, car à Paris on craint de faire quelquefois de dangereuses liaisons, mais vous semblez trop honnête pour que je vous refuse la permission que vous demandez; et, si ma société ne vous ennuie pas trop, je serai flattée de faire plus ample connaissance avec un homme aussi poli et aussi distingué.

Girardière s'incline jusqu'à terre, tant il est enchanté de ce que madame Gerbois vient de lui dire; pendant qu'il salue, la tante et la

nièce ouvrent leur allée, dont elles connaissent le secret, et, refermant la porte sur elles, laissent leur galant cavalier saluer profondément l'entrée de leur maison.

Quand Girardière s'aperçoit qu'il ne salue plus qu'une porte, il se décide à s'en aller; mais ce n'est qu'après avoir regardé avec beaucoup d'attention la maison où demeure mademoiselle Augustine, afin de bien la reconnaître quand il reviendra au grand jour.

CHAPITRE IX. — M. Frontin.

Girardière a rêvé toute la nuit de mademoiselle Augustine. Son image ne lui sort pas de la pensée.

Le lendemain, il va se promener dans le faubourg Saint-Jacques. Il n'osera pas se présenter chez madame Gerbois; tant d'empressement pourrait paraître ridicule, mais il regarde la maison qui renferme la gentille couturière, et il pourra *respirer l'air qu'elle respire!* — Vous savez que les amants tiennent beaucoup à cela.

La maison où demeurent ces dames n'est ni belle ni neuve : l'allée est longue et un peu obscure, et il n'y a point de portier, ce qui est très-contrariant pour quelqu'un qui voudrait prendre des informations. Girardière, après s'être promené quelque temps dans l'allée, va jusqu'à l'escalier, dont la rampe à colonnes de bois massives et grossièrement sculptées, ne fait pas honneur aux architectes de la renaissance. Il hasarde un coup d'œil et lève le nez en l'air en mettant le pied sur la première marche.

Dans ce moment, une vieille femme du premier étage, qui secouait son paillasson sur la rampe de son carré, fait tomber dans les yeux de Girardière une nuée de poussière et de brins de paille; il se retire alors en se frottant les yeux et se dit :

— J'ai assez pris connaissance des lieux, en voilà suffisamment pour aujourd'hui; demain je reviendrai et je me présenterai chez madame Gerbois.

Le lendemain, notre célibataire soigne sa toilette, puis se dirige vers le faubourg Saint-Jacques.

Il connaît bien la maison où demeurent les dames qu'il veut voir, mais il ignore à quel étage est leur logement. Girardière monte un escalier noir et sale, et il se décide à frapper à une porte au second étage.

Une vieille femme en camisole et qui a au moins quatre mouchoirs sur sa tête ouvre à Girardière, qui demande madame Gerbois, rentière, qui a une nièce.

— Ce n'est pas ici, monsieur...

— Elle demeure cependant dans cette maison.

— Qu'est-ce qu'elle fait, cette dame?

— Ce qu'elle fait? mais je pense qu'elle ne fait rien. Par exemple, elle a une nièce qui est couturière... une jeune personne fort intéressante, fort gentille.

— Ah! bon... alors je présume que ce sont mes voisines d'au-dessus, des dames qui sont depuis peu à Paris.

— Précisément, elles arrivent de la province.

— La chambre de la nièce est au-dessus de la mienne... elle y fait même assez de bruit, dans sa chambre!... Je ne sais pas si c'est qu'elle s'amuse à sauter et à danser sur ses talons, mais quelquefois cela m'empêche de m'endormir; du reste je ne vous dirai pas si ces dames sont aimables.... je ne leur ai jamais demandé qu'un peu de feu, qu'elles m'ont refusé, sous le prétexte qu'elles n'en avaient pas!... on voit bien que cela n'a pas l'usage de Paris; cela n'est ni liant ni complaisant.

Girardière remercie et quitte la voisine, qui paraît très-disposée à causer. Il monte à l'étage supérieur et frappe à la porte parallèle. On ne lui ouvre pas. Cependant il entend comme le bruit d'une chaise qu'on remue. Au même instant, une porte s'ouvre en face et madame Gerbois paraît.

— Mille pardons, madame, dit Girardière, je croyais frapper chez vous. On m'avait indiqué cette porte.

— Non, monsieur, la porte où vous avez cogné est celle de la chambre de ma nièce : c'est assez désagréable; mais que voulez-vous! à Paris on se loge comme on peut quand on n'a pas les moyens de payer cher un appartement. Donnez-vous donc la peine d'entrer, monsieur.

Girardière suit la vieille dame, qui l'accueille fort bien et l'introduit dans son logement, qui se compose d'une assez belle pièce et d'une petite cuisine.

— Vous voyez tout mon appartement, monsieur; ma nièce a ensuite sa chambre, où elle se tient rarement, parce qu'elle me fait presque toujours compagnie. Nous ne sommes pas riches et ne voulons point faire de dettes; il faut aller sagement. D'ailleurs nous ne recevons presque personne. Quelques apprenties, amies de ma nièce, et un homme établi dans cette rue, un tabletier qui vient quelquefois nous dire bonsoir, voilà toute notre société, elle est excessivement bornée.

Girardière cherche des yeux mademoiselle Augustine, qu'il n'aperçoit pas.

— Ma nièce est sortie, dit madame Gerbois, elle est allée apprendre une façon de robe chez une dame qui l'aime beaucoup, mais elle ne tardera pas à rentrer.

— Je la croyais dans sa chambre, dit Girardière.

— Non, monsieur, non, elle est sortie.

Girardière, pour attendre la nièce, fait la conversation avec la tante. D'ailleurs il n'est pas fâché d'avoir l'occasion de parler de lui, de sa famille, de sa fortune; il craint tant d'être pris pour un intrigant qu'il a toujours sur lui ses quittances de loyer et sa police d'assurance contre l'incendie. Mais madame Gerbois n'a pas l'air de mettre en doute ce qu'il avance, et elle-même donne à sa nouvelle connaissance de plus amples détails sur sa famille et sa fortune. La tante ne possède que quatorze cents francs de revenus, et c'est avec cela qu'il faut qu'elles vivent, elle et sa nièce, jusqu'à ce que cette dernière ait assez de talent pour gagner de l'argent.

— Ou jusqu'à ce qu'elle soit mariée, ajoute Girardière en souriant d'un air significatif.

— Oh! monsieur, est-ce que l'on épouse les jeunes filles qui n'ont rien?... ce serait un bien heureux hasard si ma nièce rencontrait un honnête homme qui voulût assurer son bonheur.

Girardière n'ose pas encore s'expliquer; il craint d'aller trop vite; il se contente de murmurer : — *Il s'en présentera, gardez-vous d'en douter.*

Mademoiselle Augustine arrive; elle adresse à Girardière un aimable sourire qui achève de le transporter; il cause longtemps avec ces dames; enfin il se retire, craignant d'être indiscret à une première visite; mais il prie madame Gerbois de lui permettre de venir quelquefois passer la soirée avec elles, et la vieille tante lui assure qu'elle et sa nièce seront toujours charmées de le voir.

Girardière sort fort satisfait. Quand il est sur le carré, il s'arrête devant la porte de la chambre de la nièce en chantonnant : *C'est ici que Rose respire!...*

Alors il lui semble encore entendre du bruit dans cette chambre. Il écoute, cela cesse; il pense s'être trompé et descend l'escalier en se frottant les mains et en se disant :

— Ça va bien... ce sont des personnes honnêtes! et c'est à quoi je tiens avant tout. Car, si j'épouse une jeune fille qui n'a rien, au moins veux-je être sûr de sa vertu!... Oh! cette fois je crois que j'ai trouvé la femme qu'il me faut. J'ai eu de la peine!... mais j'y suis parvenu!

Et Girardière revient chez lui rayonnant de joie; il embrasse sa vieille mère en lui disant :

— Réjouissez-vous! bientôt vous aurez une bru qui vous tiendra compagnie!... elle vous avancera vos pantoufles et vous soufflera votre feu!... elle aura pour vous mille égards.

— Vraiment, mon petit? répond la bonne vieille qui commence à tomber en enfance, mais il me semble que tu es bien jeune pour te marier?...

Girardière ne juge pas nécessaire de répondre à sa mère, mais il va se mettre devant une glace et fait une guerre à mort à ses cheveux blancs.

Le lendemain, après avoir dîné, Théophile ne manque pas de se rendre chez madame Gerbois. Une jeune femme et un monsieur sont assis près de mademoiselle Augustine.

Le monsieur a l'air d'une oie. Il allonge son nez et contorsionne sa bouche quand il veut dire un mot, mais il se contente presque toujours d'écouter. C'est un homme entre deux âges, qu'on appelle M. Trubert, et Girardière apprend bientôt que c'est le tabletier qui demeure dans le quartier et dont on lui a déjà parlé.

La demoiselle est jeune, gentille, elle a l'air très-éveillé : c'est une couturière, amie de mademoiselle Augustine.

Girardière est accueilli avec empressement; son arrivée semble faire autant de plaisir à la nièce qu'à la tante; et, comme la certitude de plaire donne de l'aplomb et de la hardiesse, Girardière se met à bavarder, à pérorer, à trancher; enfin il tient le dé de la conversation, car les dames ont l'air de l'écouter avec admiration, et le tabletier est trop timide pour oser se permettre de l'interrompre et même de lui répondre.

La soirée se passe vite; elle semble très-courte à Girardière; on se plaît toujours dans une maison où l'on est écouté comme un oracle. Notre célibataire s'éloigne enchanté de l'effet qu'il a produit. Le tabletier s'en va en même temps que lui et le quitte dans la rue en lui disant d'un air profondément respectueux :

— J'ai l'honneur, monsieur, de vous souhaiter le bonsoir. C'était la plus longue phrase qu'il eût prononcée de la soirée, et encore il s'est repris à trois fois.

Le lendemain soir, Girardière retourne chez madame Gerbois, puis le jour suivant. Quinze jours s'écoulent enfin, et il est allé tous les soirs chez ses nouvelles connaissances, qui ont tellement l'habitude de le voir que l'on s'inquiète lorsqu'à sept heures du soir il n'est pas arrivé.

La société de ces dames est presque toujours la même; elle ne se compose que de la jeune couturière et du tabletier; mais celui-ci, après avoir salué en entrant et s'être informé de la santé de chacun, n'ouvre plus la bouche que pour souhaiter le bonsoir. Et Girardière se dit : — Si M. Trubert va chez madame Gerbois pour y voir mademoiselle Augustine, à coup sûr ce n'est pas un rival dangereux. Il a

l'air stupide, ce monsieur; et d'ailleurs il ne me fait pas du tout l'effet d'un amoureux.

Girardière avait déjà glissé quelques mots à double entente sur ses projets de mariage; il avait laissé entrevoir qu'il cherchait une femme et ne tenait pas à la fortune. La tante avait souri d'un air attendri, et la nièce l'avait regardé du coin de l'œil en poussant un petit soupir.

Girardière s'en allait toujours en se frottant les mains et se disait : — Ça va très-bien... Je plais... on me le laisse assez voir... j'ai enfin trouvé une femme!... Le ciel soit béni! Décidément je me marierai.

Mais un soir, tout en causant avec la vieille tante, Girardière prêta l'oreille à ce que se disaient derrière lui Augustine et son amie; les jeunes filles parlaient à demi-voix. Malgré cela, Girardière entendait fort bien ces mots :

— A propos, Augustine, et M. Frontin!... Comment se conduit-il avec toi?...

— Oh! très-bien!... il est charmant!!..

— Tu l'aimes toujours... n'est-ce pas?...

— Si je l'aime, oh! j'en suis folle!...

— Il y a bien longtemps que je ne l'ai vu, moi.

— Quand tu voudras le voir, viens dans ma chambre, il y est presque toujours, parce que ma tante ne l'aime pas.

Les jeunes filles n'en disent pas davantage: mais ce qu'il vient d'entendre a bouleversé Girardière. Un frisson le parcourt de la tête aux pieds, puis le sang lui monte au visage, il devient pourpre et ne sait plus ce qu'il dit, au point que madame Gerbois lui demande s'il se trouve incommodé, s'il a besoin de quelque chose.

— Non, madame, je n'ai rien, absolument rien, répond Girardière en cherchant à dissimuler son trouble, et il lance un regard à Augustine; mais la jeune fille a les yeux sur son ouvrage et ne semble occupée que de ce qu'elle fait.

Tout le reste de la soirée, Girardière est distrait, préoccupé, il n'est point à la conversation, il épie les moindres mouvements d'Augustine, il prête l'oreille quand elle cause avec son amie; enfin il éprouve déjà toutes les angoisses de la jalousie; il est excessivement malheureux.

Il s'éloigne plus tôt que de coutume, et lorsqu'il est seul il réfléchit à la conversation qu'il a entendue et se dit :

— Quel est donc ce M. Frontin?... Augustine a dit qu'elle l'aimait... qu'elle en était folle!... Oh! la petite dissimulée! qui aurait jamais cru cela de cette jeune fille qui a l'air si naïf, si candide! A qui donc se fier à présent! Ce qui me fait penser que cette liaison est criminelle, c'est qu'elle a ajouté : Il vient presque toujours dans ma chambre parce que ma tante ne l'aime pas!... Voilà qui est positif. La tante n'aime pas ce monsieur; elle lui aura défendu sa porte et il va chez sa nièce!... car le fait est que je n'ai jamais rencontré ce M. Frontin chez madame Gerbois! Cela devient très-inquiétant... on me fait bonne mine... on a l'air enchanté quand je parle de me choisir une femme... Aurait-on quelque intrigue criminelle, quelques antécédents coupables à cacher?... Un instant, je veux une femme, c'est vrai, mais je ne veux pas être trompé... Oh! je saurai le fin mot! J'éclaircirai tout cela!...

Girardière passe une nuit fort agitée; car, tout en se rappelant le commencement de sa liaison avec la tante et la nièce, il se souvient que chez le restaurateur, en mangeant des mauviettes, mademoiselle Augustine a poussé un soupir et dit :

— Ah! si M. Frontin était là!... lui qui aime tant les mauviettes!

— Ce Frontin l'occupe donc bien... elle pense donc sans cesse à lui! oh! perfide Augustine!...

Et Girardière se tourne et retourne dans son lit, et au bout d'un moment il se dit encore :

— Et ce bruit que j'ai entendu plusieurs fois dans la chambre de la nièce, lorsque la tante la croyait sortie.... sans doute qu'alors elle y était avec ce M. Frontin... Oh, les femmes!... oh, les jeunes filles!... Ma chère mère a bien raison de me dire de ne pas me presser... si j'avais cédé à mes premières impressions, j'aurais déjà demandé la main de cette petite.... je serais son époux à présent.... et elle ne m'aimerait pas... et elle me trahirait... mais dissimulons encore, et tâchons d'acquérir des preuves de la perfidie de mademoiselle Augustine.

Le soir venu, Girardière retourne au faubourg Saint-Jacques, il s'est bien promis de ne rien laisser paraître et de cacher ses soupçons.

La société habituelle est réunie chez madame Gerbois. M. Trubert ne parle pas plus qu'à son ordinaire; mais, en revanche, les deux jeunes filles chuchotent souvent entre elles; malheureusement Théophile ne peut pas bien saisir ce qu'elles se disent, pourtant le nom de Frontin a encore frappé son oreille, et mademoiselle Augustine a plus d'une fois poussé des éclats de rire que notre célibataire a trouvés très-indécents.

Madame Gerbois, qui est assise à côté de Girardière, a amené la conversation sur le mariage; plus d'une fois elle a dit : — Je serai fort contente de marier ma nièce.

Puis elle s'est arrêtée et a regardé Girardière comme pour attendre une réponse; mais celui-ci change toujours la conversation, et n'a pas l'air de comprendre. Ce qui semble beaucoup étonner la vieille dame.

L'heure est venue de se retirer, Girardière prononce un « bonsoir, mesdames! » qui a quelque chose de solennel, et il sort de la maison avec la société, qui le quitte dans la rue. Girardière a eu l'air de suivre comme de coutume le chemin qui le mène à sa demeure. Mais bientôt il s'arrête et se dit :

— Tout le monde est parti, maintenant Augustine doit avoir quitté sa tante pour retourner dans sa chambre.... qui sait si ce n'est pas ce moment qu'elle choisit pour recevoir son M. Frontin!... Si je pouvais m'en assurer... pourquoi pas?... Il n'y a point de portier dans la maison, et la porte de l'allée s'ouvre au moyen d'un secret que je connais : par conséquent, à toute heure de la nuit, je puis m'introduire dans la maison sans qu'on s'en doute. Laissons tout le monde se coucher; ensuite j'entrerai dans l'allée, je monterai l'escalier bien doucement, et j'irai coller mon oreille contre la porte de la chambre d'Augustine. S'il y a quelqu'un avec elle, bien certainement je l'entendrai.

Girardière, enchanté de son idée, se promène pendant trois quarts d'heure dans la rue. Lorsqu'il pense n'avoir plus à craindre de rencontrer du monde dans l'escalier, il se rapproche de la demeure de madame Gerbois.

Tout est calme dans la rue, les réverbères ne jettent qu'une clarté vacillante (car le gaz n'a point encore pénétré dans ce quartier). Girardière se glisse le long du mur en regardant derrière lui; il atteint l'allée, pousse le ressort et entre doucement dans la maison.

Le cœur lui bat comme s'il allait faire un mauvais coup, et il se dit : — On a bien raison de comparer un amoureux à un voleur... En ce moment, si l'on me surprenait, certes on me prendrait pour un larron!... et même un mauvais larron!... Diable!... si quelque habitant de la maison me rencontrait dans l'escalier... et attendait pour voir où je vais... pour un rien je m'en irais... mais non! il faut que j'éclaircisse mes soupçons.... Il faut que je sache si je puis épouser Augustine... Si je n'entends rien ce soir, je recommencerai demain, et si, au bout de quinze jours, je n'ai rien entendu de suspect, je lui rendrai mon amour.

Girardière se dirige vers l'escalier, il le monte avec beaucoup de précaution pour ne pas faire de bruit, il retient jusqu'à son haleine, tant il a peur de voir quelque porte s'ouvrir devant lui.

Enfin, il arrive au troisième étage; il commence en montant par regarder par-dessous la porte de la chambre de la jeune fille. Il n'y a point de lumière; elle est donc déjà couchée, ou elle est encore chez sa tante; il s'approche. Il colle son oreille contre la porte, et comme il lui semble que tout est silencieux, il va se retirer, lorsqu'une voix bien connue arrive à son oreille. C'est celle d'Augustine; il distingue parfaitement ces mots :

— Eh bien! monsieur Frontin, vous ne venez pas près de moi!... allons.... venez donc, mauvais sujet!... Vous verrez qu'il faudra que j'aille le chercher!

— Oh! la perfide!... oh! l'indigne!... murmure Girardière en se meurtrissant le front contre le trou de la serrure, elle veut avoir son amant près d'elle.... il est là, ce Frontin, mon infâme rival!... il est là... dans sa chambre... la nuit...

Girardière suffoque; cependant il se contient et écoute toujours. Bientôt quelque chose de nouveau arrive à son oreille, et lui déchire plus cruellement le cœur; il distingue le bruit de deux baisers tendrement répétés. Alors, n'y tenant plus, il s'éloigne de la porte, cherche à tâtons la rampe de l'escalier, et le redescend rapidement en se disant :

— J'en sais assez... j'en sais bien assez... je ne veux pas en entendre davantage.... O Providence! je te remercie de m'avoir donné l'idée d'écouter à la porte... Et j'aurais épousé cette jeune fille!... je l'aurais épousée avec la plus entière confiance, si je n'avais pas entendu ce qu'elle a dit à son amie... Allons... remercions le ciel... et disons adieu au faubourg Saint-Jacques.... on ne m'y reverra pas de longtemps!

Girardière est sorti de l'allée, dont il referme la porte un peu brusquement, et au risque de faire du bruit, mais maintenant cela lui est égal. Il se met à arpenter la rue, et tout le long du chemin il parle tout seul et tout haut; il lâche la bride à sa fureur, il maudit les femmes, il maudit les jeunes filles, et il marche dans le ruisseau; mais comme il est fort tard, il est entièrement libre de tenir le milieu de la rue.

Pendant un mois entier, Girardière ne sort pas de chez lui. Quand sa vieille mère le questionne sur la femme qu'il doit épouser, il la quitte brusquement en s'écriant : — Ne me parlez plus de mariage, ni de femmes, ni de demoiselles... oh, les femmes! *je ne peux pas les sentir!*

Et Girardière appuie sur cette phrase, parce que, dans un journal, il a lu un article où l'on plaisantait sur cette locution employée par un auteur pour peindre l'aversion qu'une personne éprouve pour une autre; mais Girardière n'en persiste pas moins à croire, ainsi que Wailly, dans son *Dictionnaire*, que *sentir* peut s'entendre et s'employer pour *apercevoir*. Par conséquent, dire : *Je ne peux pas sentir* telle personne, signifie fort bien : Je ne puis pas l'apercevoir.

Revenons à Girardière, qui, tout en disant qu'il haïssait les femmes, pensait jour et nuit à mademoiselle Augustine, dont il maudissait la perfidie, et se disait :

— Quel dommage!... cette jeune fille était si bien ce que je dési-

rais... laborieuse... point coquette... du moins, elle le dissimulait... et ce qu'il y a de plus indigne de sa part, c'est qu'elle avait l'air de m'aimer!... pourquoi donc me traiter si bien, puisqu'elle adore en secret son M. Frontin?...

Le mois écoulé, Girardière ne peut résister au désir de savoir ce que l'on pense, ce que l'on dit, ce que l'on fait chez les dames Gerbois, où l'on doit être au moins fort surpris de ne plus le voir, lui qui, presque tous les soirs, allait leur tenir compagnie.

— Qui m'empêche d'aller leur faire une visite? se dit Girardière; après tout... qu'ai-je à craindre? Maintenant que je connais les allures de mademoiselle Augustine avec M. Frontin, cette petite fille ne me prendra plus dans ses filets!... Et comme je ne me suis jamais positivement déclaré, on n'a aucun reproche à me faire. Allons chez ces dames! Parbleu, cela m'amusera de voir le dépit de cette petite fille à laquelle je ne ferai plus la cour. Je lui lancerai quelques petits mots à double sens... et je jouirai de son embarras.

Girardière est enchanté de son idée, il fait sa toilette et monte dans une voiture qui le conduit rue du faubourg Saint-Jacques.

On est au milieu de la journée lorsque notre homme à marier entre dans cette maison à laquelle il avait dit un éternel adieu. Le cœur lui bat en montant l'escalier, et bien plus encore en passant devant cette porte contre laquelle il a surpris des secrets qui ont changé tous ses projets; enfin il rappelle sa fermeté et sonne chez madame Gerbois.

C'est Augustine qui lui ouvre; elle est habillée avec plus d'élégance que de coutume. Son amie, la couturière, et M. Trubert, le tabletier, sont là, ainsi que quatre autres personnes. Les hommes sont en noir, les dames en toilette.

En apercevant Girardière, Augustine s'écrie : — Ah! c'est vous, monsieur! mon Dieu... depuis si longtemps que vous nous aviez abandonnées!... quel miracle de vous revoir!... ma tante va venir... elle est dans la pièce voisine... entrez donc, monsieur...

Girardière entre et cherche à deviner quel peut être le motif de cette réunion chez madame Gerbois. Pendant qu'il salue et prend une chaise, mademoiselle Augustine prend dans ses bras un gros chat rouge qui vient de traverser la chambre, et l'embrassant tendrement, elle le porte à Girardière en lui disant :

— Je vous présente M. Frontin... le voilà ce gros méchant... vous ne le connaissiez pas encore, car il est presque toujours dans ma chambre, vu que ma tante n'aime pas beaucoup les chats.... mais aujourd'hui.... comme c'est un grand jour, j'ai obtenu son entrée ici.... Allons, monsieur Frontin, faites *rou-rou* bien vite...

Pendant que la jeune fille parle, Girardière devient de toutes les couleurs, une sueur froide coule de son front, ses besicles tombent de dessus son nez; enfin, regardant fixement la jeune fille, il balbutie :

— Comment, mademoiselle.... ce chat.... c'est M. Frontin?.... M. Frontin, c'est un chat?...

— Sans doute, monsieur, qu'est-ce qu'il y a donc d'extraordinaire à cela?

Girardière se frappe le front, et, sans se donner le temps de ramasser ses besicles, se lève, court à travers la chambre, se jette le nez dans une armoire, renverse deux chaises et arrive enfin dans la pièce où est madame Gerbois, à laquelle il crie du plus loin qu'il l'aperçoit :

— Madame! je viens vous demander en mariage la main de mademoiselle votre nièce... Je veux me marier... Je renonce aux folies de la vie de garçon.... J'adore mademoiselle Augustine.... Mariez-nous promptement, je vous en prie... j'ai mille écus de rente... je ne demande point de dot...

Toute la société semble très-étonnée de cette brusque sortie de ce monsieur, qui bouscule tout pour demander une jeune fille en mariage; mais madame Gerbois répond fort tranquillement à Girardière :

— Monsieur, votre demande ne pouvait que nous honorer, et si vous l'eussiez faite plus tôt, vous seriez maintenant le mari de ma nièce; mais vous avez brusquement cessé de venir nous voir, sans nous donner aucun motif de votre absence. Pendant ce temps, M. Trubert s'est déclaré, et m'a demandé la main d'Augustine. M. Trubert est un brave et honnête tabletier, et nous n'avions aucune raison pour le refuser...

Ici M. Trubert fait un profond salut à toute la société, et madame Gerbois reprend :

— Je lui ai accordé la main de ma nièce; et aujourd'hui même nous allons à la mairie... il est même temps de partir. Allons, *messieurs* et mesdames, descendons, ne faisons point attendre M. le maire.... Au plaisir de vous revoir, monsieur Girardière; ma nièce sera établie dans cette rue, quand vous aurez besoin de tabatière, donnez-lui votre pratique.

Girardière est atterré, il n'a pas la force de répondre un seul mot. Cependant la société sort, il est obligé d'en faire autant : on le salue, et bientôt il se trouve seul dans l'allée de la maison.

Alors il s'abandonne à son désespoir, il se cogne la tête, il s'arrache ce qui lui reste de cheveux, puis il revient chez lui avec la fièvre; et quand sa vieille mère lui demande ce qu'il a, il ne peut que répondre en faisant une mine piteuse :

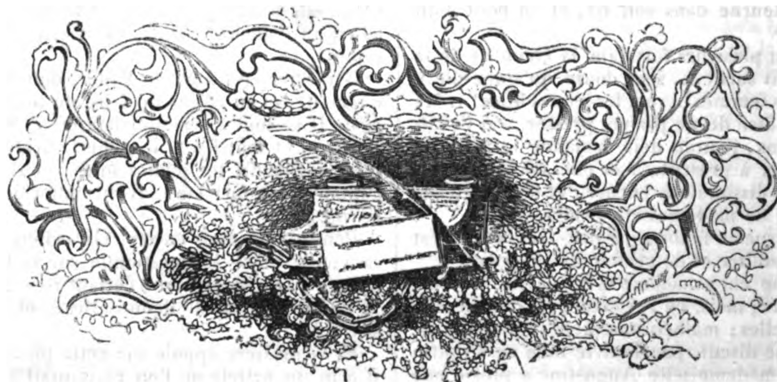
— C'était un chat!.... ma mère!.... c'était un chat!.... mais aussi quelle idée d'appeler un chat M. Frontin!... Ah! je suis bien malheureux!... Ce fut un chien qui m'empêcha d'obtenir la main de mademoiselle Grandvillain, et aujourd'hui c'est un chat qui est cause que je perds Augustine. Ces animaux-là m'ont condamné au célibat.

Girardière fait une forte maladie, pendant laquelle il ne rêve que de chiens et de chats. Enfin il guérit, mais il reste triste, abattu et inconsolable. La vue d'un chien ou d'un chat lui donnait toujours des crispations.

Et il mourut célibataire dans les bras de sa vieille mère qui lui disait encore :

— Sois tranquille, mon petit, tu trouveras des femmes plus que tu n'en voudras!

FIN D'UN HOMME A MARIER.



UN MARI PERDU,

PAR

PAUL DE KOCK.

Depuis que nous avons à Paris des *Omnibus*, des *Citadines*, des *Dames-Blanches*, des *Béarnaises*, des *Parisiennes*, etc., beaucoup de gens se donnent le plaisir d'aller en voiture, qui, autrefois, auraient été pédestrement du faubourg Saint-Germain au Marais, et du faubourg du Roule au quartier Saint-Antoine. Depuis qu'on se fait rouler pour six sous, et que les correspondances vous permettent d'aller de Tivoli à Bercy, de Belleville à Vaugirard, sans payer deux fois, quelle est la personne qui se résignera à faire un tel trajet à pied?... Bourgeois, artistes, rouliers, cuisinières, négociants, bonnes d'enfants, *tourlouroux* même! tout le monde se donne de la voiture; je sais jusqu'à des gens à équipages qui, pour ménager leurs chevaux, vont souvent en omnibus. En vérité, il faudrait n'avoir pas six sous dans sa poche pour se rendre maintenant à pied d'un bout à l'autre de Paris.

Ne croyez pas cependant que les *Omnibus* ou les *Citadines* devancent toujours les piétons; les voyageurs qui font arrêter pour descendre ou pour monter, les embarras des rues, les relais, les stations aux correspondances, font perdre beaucoup de temps. Dans l'intérieur de la voiture tout n'est pas agrément non plus : on vous presse, on s'appuie sur vous en allant se placer; on essuie un parapluie à votre redingote, on met un pied crotté sur votre botte que vous aviez conservée bien cirée; puis, si vous avez le malheur de n'avoir pas de monnaie, il vous faut souvent recevoir en échange de votre pièce blanche une pile de gros sous bien chauds et bien sales, que vous ne touchez qu'avec répugnance. Mais lorsqu'on voyage en commun, c'est le cas d'être philosophe : il y a peu de bonnes choses dans la vie, il n'y a point de plaisir qui n'ait son danger, de jouissance qui n'entraîne un abus, de divertissements qui ne fatiguent. Il n'y a donc rien d'extraordinaire à ce qu'une voiture à six sous ait ses inconvénients. Ayez de la monnaie dans votre poche, ne soyez point trop pressé d'arriver, ne craignez pas que l'on macule le vernis de vos bottes, ou que l'on frippe votre habit, ne mettez rien de casuel dans vos poches, et tâchez de ne pas être à côté d'un voyageur qui porte un melon, vous vous trouverez alors parfaitement bien dans une voiture publique.

La physionomie intérieure de ces voitures varie suivant les quartiers qu'elles parcourent. Dans les omnibus qui suivent la ligne des boulevards, vous vous trouverez souvent avec une dame élégante, avec un homme du monde; plus d'une petite maîtresse même deviendra votre compagne de route, à partir du faubourg Poissonnière jusqu'à la rue Caumartin. Quelques-unes, et ce ne seront pas les moins jolies, vous quitteront devant le passage de l'Opéra ou le pâté des Italiens. Si vous allez jusqu'au faubourg du Roule, de graves personnages viendront s'asseoir près de vous; des hommes décorés, des vieillards au maintien fier, au visage sévère, ne dédaigneront pas de monter dans l'omnibus. Alors vous remarquerez que presque tous les voyageurs ont des gants; on se passe la monnaie que rend le conducteur en échangeant un salut grave et froid. Point de bruit, point de conversation dans la voiture. C'est presque une antichambre de ministre, où de grands personnages attendent leur tour.

Si vous prenez la voiture qui de la Porte-Saint-Martin conduit à la Chambre des députés, le tableau change. Dans le centre de Paris, les personnages sont mêlés : hommes d'affaires, négociants, auteurs, lingères, journalistes, actrices, employés, chacun se regarde, s'examine; on échange quelques mots, on se fait de la place avec plus de complaisance : on se sourit gracieusement en recevant sa monnaie. Là, il est rare que deux personnes de connaissance n'établissent point une conversation, quoique séparées par cinq ou six voyageurs. Les toilettes sont moins soignées; il y a plus de *laisser aller* dans les manières et de bonhomie sur les figures. Vous verrez encore des gants, mais ils ne sont plus en majorité. Il y aura beaucoup moins de jolies femmes que dans la ligne des boulevards.

Mais si vous montez dans la Dame-Blanche qui de la Villette conduit jusqu'au haut du faubourg Saint-Jacques, c'est encore un autre tableau. Pour compagnons de voyage vous aurez souvent des charretiers, des nourrices, des marchands de la halle, des habitants de la banlieue, des artisans et des maraîchers. Quelques grisettes monteront aussi, mais seulement en approchant de la rue de La Harpe. Dans cette voiture, vous aurez en outre pour société des paquets, des paniers, et très souvent des provisions de ménage. Je m'y suis trouvé une fois entre deux paysannes, dont l'une tenait sur ses genoux trois oies et un lapin, tandis que l'autre entourait de ses bras une pile d'assiettes de faïence dont probablement elle venait de faire l'emplette à Paris, et qu'à chaque secousse de la voiture elle serrait contre son estomac en regardant tout le monde comme si elle eût voulu pleurer. Là, vous vous placez comme vous pouvez; on s'y asseoit quelquefois sur vos genoux sans vous demander excuse. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il n'y a plus de gants.

Vers la fin du mois de novembre de l'année dernière, une des Dames-Blanches qui descendent de la Villette pour traverser une partie de Paris était à peine au premier tiers de sa course, que, sur un signe fait au cocher, elle s'arrêta, et une dame d'une quarantaine d'années parut sur le marchepied.

Un *hourra* général s'éleva dans la voiture, qui était à peu près pleine, à l'aspect de cette nouvelle voyageuse. La personne qui se présentait était, il est vrai, d'une extrême corpulence; elle pouvait à elle seule occuper trois places, et il n'y en avait plus qu'une de vacante sur la banquette de gauche. Les voyageurs du côté droit eurent quelque peine à réprimer l'envie de rire que la vue de cette dame leur causa; ceux du côté gauche firent presque tous la grimace à la nouvelle venue qu'ils allaient être forcés de recevoir sur leur banc, mais aucun ne se dérangea pour lui faire place.

— Serrez-vous un peu à gauche! dit le conducteur en faisant monter la grosse dame, dont l'individu boucha hermétiquement la portière d'entrée, et qui, ne sachant encore où se placer, tint d'une main la courroie de cuir et appuya l'autre sur le premier genou qu'elle rencontra.

— Qu'on se serre *un peu!* dit d'un ton goguenard un homme en blouse et en casquette de loutre, qui se trouvait du malheureux côté gauche. Il est bon là, le conducteur!... il faut une fameuse place pour c'te petite mère-là!... Ah ben!... en voilà une qui se porte bien!

— Moi, je ne puis pas me reculer, dit une vieille femme placée contre l'entrée; je suis déjà horriblement serrée par madame, qui porte sur ses genoux un enfant qui aurait dû payer place entière... et qui remue toujours... et qui met ses pieds sur ma robe... c'est bien agréable!...

Ces reproches s'adressaient à une bonne assez gentille qui tenait sur ses genoux un petit garçon de quatre à cinq ans, lequel n'avait pas cessé de manger des pommes et du pain d'épice depuis qu'il était dans la voiture.

La bonne a jeté un coup d'œil sur sa vieille voisine, et elle hausse les épaules en murmurant : — Prenez donc garde de faner la robe de madame!... Avec ça qu'elle est fraîche!...

Cependant la grosse dame est toujours à l'entrée de la voiture, cherchant des yeux où elle s'assiéra, le conducteur répète du dehors :

— A gauche, madame... entrez donc, je vous dis qu'il y a de la place à gauche.

La voyageuse se décide à avancer. Elle quitte la courroie, aimant mieux s'appuyer à droite et à gauche sur tous les genoux qu'elle rencontre. Le conducteur tire alors son cordon pour que la voiture continue d'avancer; mais le mouvement qui s'opère fait entièrement perdre l'équilibre à la personne qui n'est pas encore assise. Cette dame tombe sur le panier d'une paysanne, et celle-ci pousse des cris terribles en disant : — Vous allez casser mes œufs! Prenez donc garde!... Ah! mon Dieu... et mon beau quarteron de pommes... Eh bien! est-ce qu'on se laisse aller comme ça sur le monde! Repoussée par la paysanne qui est une vigoureuse commère, cette dame va rouler entre un épicier et un ouvrier. L'épicier, qui est petit et mince, disparaît un moment derrière la taille volumineuse de la voyageuse, mais on l'entend crier d'une voix altérée : — Madame! ôtez-vous, je vous en prie... je vais étouffer... je ne veux pas vous porter; ôtez-vous... ouf... ou je vous enfonce des épingles dans les bras.

— Mais, monsieur, puisque le conducteur assure qu'il y a une place...

— Mais, madame, ça ne me regarde pas : j'ai payé la mienne... Mettez-vous sur le strapontin...

— En vérité, les hommes sont bien peu galants à Paris!... et je n'aurais jamais cru qu'une dame serait reçue dans une voiture comme un désagrément!...

L'ouvrier, un peu plus complaisant, se serra contre une nourrice qui était à sa gauche, et dit à l'énorme dame :

— Tenez, si vous pouvez tenir là, je le veux ben, moi... essayez... nous n'aurons pas froid! La dame se hâte de se laisser tomber à la

place qu'on lui fait; les deux voisins, l'ouvrier et l'épicier sont à demi cachés par elle, mais elle est assise, et semble défier qu'on la débusque de cette place qu'elle a eu tant de peine à conquérir.

Cependant tout le côté gauche de la Dame-Blanche se plaint et montre de l'humeur. L'épicier, auquel le conducteur vient de demander sa place, répond avec colère :

— Fouillez dans ma poche si vous le pouvez!... vous serez bien heureux!... Quant à moi, je ne puis pas remuer un bras... Si nous restons longtemps comme cela, il faudra que cette dame, qui est presque sur moi, ait la complaisance de me moucher... Ce sera plus drôle!

La nouvelle voyageuse ne semble pas faire attention aux plaintes de ses voisins, elle fouille à son sac, prend sa bourse, en tire six sous qu'elle présente au conducteur en lui disant :

— Vous allez dans le quartier Saint-Jacques, conducteur? — Oui, madame... — Du côté du Panthéon? — Oui, madame... — Vous m'arrêterez dans une rue... près d'une place... dans le quartier de... c'est où il y a un hôtel garni... mon Dieu! je ne sais plus le nom... — Dame, ni moi non plus! mais quand vous me direz : C'est là, j'arrêterai. — Et comment voulez-vous que je vous dise : C'est là, puisque moi-même je ne sais pas où c'est?... — Comment, vous ne savez pas où vous allez?

— Je sais... c'est-à-dire je savais le nom de la rue... mais enfin c'est une rue dans le quartier Saint-Jacques, où il y a un hôtel garni; est-ce que cela ne me suffira pas pour trouver? Un ricanement presque général se fait entendre dans la voiture, et le conducteur s'écrie :

— Ma foi! si vous n'avez pas de meilleurs renseignements à donner, je crois que vous aurez de la peine à vous faire conduire; le quartier Saint-Jacques est grand, et il ne manque pas d'hôtels garnis!

La voyageuse sembla fort désappointée; elle tira son mouchoir, se moucha à plusieurs reprises, ce qui acheva de masquer le malheureux épicier, qui prétendit que cette dame avait un nez à piston. Mais dans ce moment un monsieur, qui tenait la septième place du banc de gauche, cria : — Arrêtez, conducteur, je descends... J'en ai assez... J'aime mieux marcher dans la boue que d'aller en voiture comme ça!

Le conducteur arrête; le monsieur descend; un mieux sensible s'opère sur la banquette de gauche. L'épicier reparaît et peut payer sa place; la grosse dame peut s'asseoir tout à fait; chacun retrouve la liberté de ses mouvements La sérénité renaît.

La dame qui avait causé cette petite révolte dans la voiture n'a rien de désagréable, à part son excessif embonpoint. C'était une brune, très-haute en couleur, dont les joues rebondies ressemblaient parfaitement à deux belles pommes de calville; son nez, trop petit et trop rond, était un peu perdu dans son visage; ses yeux noirs et brillants n'étaient pas plus grands que ceux d'un chat, mais leur expression était habituellement aimable et gracieuse. Une bouche un peu trop fendue laissait voir des dents assez blanches, que l'on montrait beaucoup en parlant; enfin dans chaque joue et au menton se dessinait une petite fossette, qui donnait quelque chose de mignard à la physionomie de cette dame, mignardise que l'on retrouvait aussi dans sa voix, dont les inflexions enfantines semblaient un peu trop affectées. En résumé, lorsqu'on l'entendait parler, on croyait avoir affaire à une jeune fille sortant de sa pension; mais dès qu'on la regardait, le charme était détruit, et l'on trouvait au contraire que sa voix était ridicule pour sa personne.

La mise de cette dame annonçait plutôt l'aisance que le goût : un chapeau surchargé de fleurs et de nœuds de rubans, dont la forme n'était plus de mode à Paris depuis longtemps; une robe de soie qui semblait gêner horriblement, un spencer comme on n'en portait pas, un boa comme on n'en portait plus; enfin un énorme sac, et une montre d'or pendue au cou, voilà quelle était à peu près la toilette de la voyageuse, qui était restée pensive et préoccupée, depuis sa conversation avec le conducteur.

— Vous m'arrêterez rue de la Féronnerie, crie un homme en veste assis devant l'épicier. — Et moi, conducteur, je veux aller à Tivoli; avez-vous une correspondance? demande une jeune fille placée devant la nourrice. — Oui, oui, soyez tranquille, je vous donnerai un cachet.

— Que tous ces gens-là sont heureux! murmure la grosse dame; ils savent où ils doivent s'arrêter! et moi! c'est bien cruel, que je ne puisse pas retrouver le nom de cette rue!

— Vos places, dans le coin, là-bas, s'il vous plaît; il y a encore deux personnes qui ne m'ont pas payé, reprend le conducteur.

— Moi, j'ai payé la première, dit la vieille dame assise à l'entrée : je vous ai donné six sous en pièces de six liards. Conducteur, vous devez vous le rappeler? — Ce n'est pas à vous que je le demande, madame..., mais là-bas, dans le coin... L'homme au sarreau bleu... hé!

On poussa une espèce de paysan qui semblait endormi; il ouvrit les yeux, étendit les bras, faillit donner des soufflets à ses voisins, et murmura : — Est-ce que nous sommes arrivés?... Ah! tiens! tiens! c'est-il drôle... Je me croyais encore chez nous avec ma femme!... Je rêvais à nos bœufs...; mais c'est que je dormais bien tout de même!...

— Vos six sous, s'il vous plaît? — Hein? — Votre place? — Est-ce que je ne vous ai pas payé? — Apparemment.

— C'est drôle! Je rêvais à mes bœufs..., et puis il y avait la vache noire... la belle vache de not' voisin le laitier, qui était entrée chez nous par la fenêtre. Ah! si ma femme faisait un rêve comme ça, elle irait tout de suite consulter les commères qui expliquent les songes!

— Votre place, s'il vous plaît? — De quoi?... Est-ce que je vous l'ai pas payée? — Non, puisque je vous la demande.

— Ah bien, c'est bon, pardi! on va vous la donner. Je ne sais pas pourquoi je m'endors toujours en voiture. Quand j'ai fait le voyage de Normandie pour la succession de mon oncle, je n'ai fait qu'un somme depuis Paris jusqu'à Rouen, et encore on a été obligé de me bourrer de fameux coups de poing pour m'éveiller...; mais j'étais plus à mon aise qu'ici...; on est serré... on ne peut pas s'étendre ici!

— Voyons, monsieur, finissons-en; votre place, s'il vous plaît? — Ma place, il me semblait que je vous avais payé... — Et voilà une heure que je vous la demande! — Tiens! tiens! c'est de dormir que ça m'a tout abasourdi... Ne vous fâchez pas, conducteur, on va vous payer.

Le paysan tire de sa blouse une grosse bourse de peau, et se décide enfin à donner six sous qu'il est cinq minutes à compter et à recompter dans sa main. L'épicier, qui le regarde faire, murmure entre ses dents : — Oh! les paysans... sont-ils madrés!... A-t-on de la peine à leur arracher six sous! Ils ont toujours peur d'être attrapés, de payer deux fois; ils aiment mieux ne point payer du tout. Et cette bourse!... voyez! c'est plein d'argent! Je gage que c'est un marchand de bœufs. Ils sont millionnaires, ces gens-là!... Allons, voilà le nez à piston qui recommence son train! Qui croirait qu'avec un si petit nez on peut faire tant de bruit! Cette dame-là est bien mal bâtie; avec un embonpoint comme celui-là, il lui fallait un grand aquilin.

— Qui est-ce qui n'a pas encore payé? demande le conducteur après avoir reçu les six sous du paysan. Un monsieur en habit vert râpé et boutonné jusqu'au menton, de manière à ce qu'on n'aperçoive autour de son cou qu'une mauvaise cravate noire, qui a l'air de l'étrangler, et pas le moindre vestige de linge, dont la physionomie est jaune et allongée, et la tête couverte d'un chapeau de soie crasseux qui n'a presque plus de bords, tend la main au conducteur en lui criant : — Tenez... rendez-moi...

En même temps ce monsieur met une pièce d'argent dans la main de son voisin, qui la dépose dans une autre main, jusqu'à ce qu'elle arrive au conducteur. Celui-ci prend la pièce, la regarde longtemps, la tourne entre ses droits, puis s'écrie :

— Qu'est-ce que c'est que cette pièce-là?... ça n'est pas marqué du tout. — Ne faut-il pas qu'on vous donne de la monnaie neuve? C'est trente sous... — Ma foi!... j'en suis fâché; mais je ne puis pas prendre cette pièce-là... — Je vous dis qu'elle est excellente. C'est trente sous.

— C'est possible, monsieur, mais l'administration nous défend d'accepter de mauvaises pièces; elle nous les laisse pour notre compte. Passez-m'en une autre, s'il vous plaît. — Je vous dis que ma pièce est bonne. — J'en suis persuadé, monsieur; mais donnez-m'en une autre, s'il vous plaît. — Mais c'est très-ridicule, cela!... refuser de bonnes pièces!... On la prendra partout. — Alors, monsieur, cela doit vous être égal de m'en donner une autre.

La pièce est renvoyée au monsieur râpé, qui la prend avec humeur, la regarde en disant encore : — C'est excellent! puis la remet dans sa poche, glisse les mains dans son gilet, se fouille longtemps, et renvoie enfin une pièce au conducteur en disant : — Pour celle-ci, j'espère que cela ira tout seul.

Le conducteur reçoit la pièce, la regarde quelques instants et s'écrie :

— Dites donc, monsieur, c'est la même pièce que vous me renvoyez là? — La même pièce!... par exemple!... c'est un peu fort! voilà qui est joli!... C'est trente sous que je vous envoie... — Oui, et tout à l'heure aussi, c'était trente sous. — Mais vous vous trompez, conducteur, c'est une autre pièce de trente sous... Celle-ci est plus marquée... — Moi, je vous dis que c'est la même, et que je n'en veux pas.

— Alors, vous n'aurez pas vos six sous... je n'ai que cela d'argent dans ma bourse; et au fait, pour courir dans Paris, il me semble qu'un écu est bien suffisant!... Par prudence, je ne prends jamais plus d'argent sur moi. — Oui, par prudence, murmure l'épicier, et je crois qu'il y a encore d'autres raisons pour cela... Hum! Robert-Macaire!... Il ne lui manque qu'un chapeau gris et un bandeau sur l'œil!...

— Tenez, monsieur, gardez votre pièce, dit le conducteur, j'aime encore mieux perdre une place que de rendre la monnaie sur une pièce qui ne vaut rien.

Et le conducteur ajoute à demi-voix : — Il y a des gens qui ne font pas d'autre commerce; ils ramassent des pièces dont on ne veut plus, et ils montent dans nos voitures pour se faire donner de la monnaie... On connaît ça!

— Arrêtez, cocher, je veux descendre, crie la nourrice; voilà la maison du père de mon nourrisson. Viens, mon chéri, tu vas voir papa!... L'enfant, qui peut avoir sept à huit mois, semble encore très-insensible aux douceurs de l'amour filial. Il se met à pleurer en quittant la voiture, et l'épicier, qui se trouve alors fort à son aise, se caresse le menton en disant : — C'est gentil, les enfants; moi, je suis fou des enfants!... Mais pour tous ceux au-dessous de sept ans, je voudrais qu'il y eût une loi qui les empêchât de monter dans les voitures publiques. Que sait-on? on en fera peut-être une... on en fait tant d'autres!...

La nourrice est descendue avec son poupon. La voiture vient de repartir; mais elle n'a pas fait soixante pas, quand le monsieur aux pièces de trente sous crie avec impétuosité : — Arrêtez, conducteur, je descends ici!

Le conducteur feint de ne pas entendre, et la voiture marche toujours. Le monsieur râpé se lève à demi de sa place, s'étend sur ses voisins, comme s'il voulait nager, et crie d'un air furibond : — Conducteur, arrêtez donc!... Je vous ordonne de *m'arrêter !*

— On ne ferait peut-être pas mal, dit entre ses dents l'épicier, qui est devenu le loustic de la voiture depuis qu'il peut remuer à son aise.

Le conducteur, sans tirer le cordon, se tourne alors vers le monsieur râpé et lui dit :

— Si vous vouliez descendre, pourquoi n'êtes-vous donc pas descendu en même temps que la nourrice pour qui je viens d'arrêter? — Parce que j'allais plus loin, apparemment!... — Plus loin!... à cinquante pas! hum! Il y a des gens qui le font exprès et qui n'ont aucune pitié des chevaux! — Je n'ai pas besoin de vos réflexions. Quand je vous dis: Arrêtez! vous devez sur-le-champ m'obéir.

Le conducteur arrêta enfin. Ce monsieur passe avec fierté entre les voyageurs; quand il est sur le marchepied, le conducteur lui dit : — Vous savez que vous ne m'avez pas payé, quoique ça?

— Je vous trouve plaisant de me dire cela! voulez-vous me changer!

— Non, j'aime mieux perdre six sous.

— Soyez tranquille, je les enverrai à votre administration.

Et le monsieur s'éloigne en enfonçant sur son oreille le vieux chapeau de soie roussâtre qui, pour la forme et pour la couleur, ressemble parfaitement à un moule à biscuit de Savoie.

La Dame-Blanche venait de repartir, lorsque dans la rue on appelle le conducteur. Un monsieur, qui est encore assez éloigné, fait des signes avec ses bras et son parapluie, qu'il remue comme une canne de tambour-major, afin que le conducteur arrête sa voiture. Quelques personnes charitables, voyant que ce monsieur en serait pour ses évolutions de parapluie, et que n'étant plus d'âge à courir, il ne rattraperait pas la voiture, l'ont devancé en criant au conducteur d'arrêter. La voiture fait un nouveau repos, au grand mécontentement de l'ouvrier, qui s'écrie : — Si c'est comme ça qu'on arrive en se faisant rouler, merci! J'irais plus vite à pied!

Le survenant se présente sur le marchepied. C'est un homme qui a passé la soixantaine, mais dont la mise extrêmement soignée forme un contraste parfait avec celle du voyageur qui vient de sortir. Ce monsieur, dont les manières annoncent l'homme bien élevé, ôte son chapeau avant d'entrer dans la voiture, mettant alors à découvert une fort belle perruque blonde qui s'harmonise assez bien avec une figure rosée que le temps a sillonnée de rides, mais dans laquelle on retrouve encore des traits agréables et une expression toute bienveillante.

Non content d'avoir ôté son chapeau pour passer devant les voyageurs, le vieux monsieur, avant de s'asseoir, salue encore à droite et à gauche; politesse à laquelle peu de gens répondent, et dont quelques-uns semblent même étonnés.

Mais la grosse dame, malgré sa préoccupation, s'est levée à demi de dessus la banquette pour répondre à la politesse du nouveau venu, qui se trouve assis en face d'elle. Dès ce moment une secrète sympathie semble s'établir entre ces deux personnages; et l'on n'a pas roulé trois minutes, que le vieux monsieur, tirant de sa poche une fort belle tabatière en écaille, doublée en or, la présente à son vis-à-vis en lui disant : — Madame en use-t-elle?

— Quelquefois, monsieur, répond la grosse maman en poussant un profond soupir. Et elle ôte son gant pour plonger deux doigts dans la tabatière; mais au même moment, deux grosses larmes roulent de ses yeux, et vont tomber dans la boîte du vieux monsieur, qui la regarde avec l'expression du plus vif intérêt, car on n'a pas l'habitude de pleurer dans les omnibus. Quelle peut donc être la cause du chagrin de cette dame?

La grosse voyageuse avait humé la prise de tabac; le vieux monsieur à perruque blonde regardait toujours son vis-à-vis, n'osant pourtant se permettre de lui adresser une question qui, dans une voiture publique, pouvait paraître indiscrète. Mais tout à coup cette dame éternua : c'était une occasion bien favorable pour entrer en conversation; le vieux monsieur ne la laissa point échapper. Portant la main à son chapeau, il s'inclina en disant :

— Tout ce qui peut vous être agréable, madame. — Ah! monsieur, vous êtes bien bon!... Je vous remercie... Mais ce qui me serait très-agréable en ce moment, ce serait de savoir où je dois descendre de voiture. — Est-ce que madame ne connaît pas bien Paris? — Fort peu, au contraire, monsieur. J'habite Orléans depuis mon enfance... c'est ma patrie. — Orléans? C'est une fort jolie ville!... chef-lieu de préfecture du département du Loiret. — Oui, monsieur. — Il y a une Académie, une Société des sciences, belles-lettres et arts, un collége royal et une école gratuite de dessin et d'architecture. — Oui, monsieur. — Quant à l'origine de la ville, elle se perd dans la nuit des temps. Il est probable qu'elle a été fondée par les *Carnutes* ou *Chartrains*, car elle était sous leur domination lorsque César pénétra dans les Gaules. — Oui, monsieur. — Des historiens ont prétendu qu'elle était bâtie sur les ruines de l'ancienne *Genabum*, prise et brûlée par César; mais je ne suis pas de cet avis. — Non, monsieur. — Orléans est la patrie du célèbre commentateur Amelot de la Houssaye, de Pothier, le savant jurisconsulte, et de beaucoup d'hommes de mérite...

— Holà! conducteur! arrêtez donc! cria le paysan, qui venait tout à coup de s'éveiller, et se frottait les yeux en regardant à travers les portières de la voiture. Où donc que nous sommes?... — A la halle!... — Ah bien! c'est bon!... Et moi qui ai affaire au passage du Caire... je dois être arrivé. — Il y a longtemps que nous avons passé devant le passage du Caire. — Fallait donc m'arrêter, alors. — Il fallait donc me dire en montant que vous alliez là... — Vous deviez toujours arrêter... Faut que j'y coure à pied, à présent!... Est-ce loin? — Suivez la rue Saint-Denis tout droit... on vous l'indiquera. — Merci.

Le paysan descend, et reprend à pied le chemin qu'il vient de faire en voiture. Deux autres personnes quittent la Dame-Blanche en même temps que l'homme au sarreau bleu; mais l'épicier ne bouge pas. Il a été tout yeux et tout oreilles pendant que le vieux monsieur parlait, et il n'ose plus risquer même un calembour.

— Si madame voulait me dire à peu près de quel côté elle a affaire, reprend le vieux monsieur, je pourrais probablement lui indiquer le plus court chemin. Je connais Paris mieux que qui ce soit! J'ai beaucoup étudié... Il n'y a point une rue dont je ne puisse vous dire l'origine... Je devrais être de l'Académie!... Je ne sais pas pourquoi on m'a oublié!...

Ces derniers mots sont accompagnés d'un léger soupir que l'on réprime avec une prise de tabac. La grosse dame profite de ce moment pour reprendre la parole, que son voisin n'abandonnait pas facilement.

— Monsieur, je vais à Paris... pour y retrouver... ou du moins y chercher quelqu'un qui m'est bien cher... mon mari...

— Ceci fait l'éloge de votre tendresse conjugale, madame; amour pur et licite!... *Amor conjugialis* ou *conjugalis;* les deux locutions s'emploient.

L'épicier ouvrit des yeux encore plus grands en marmottant : — *Ludovico magno*. Tradéri, tradéra là là!...

— Oui, monsieur, c'est mon mari que je viens chercher dans cette grande ville... Monsieur Magnifique (c'est le nom de mon époux) a quitté Orléans il y a bientôt six semaines; il est venu à Paris pour y acheter de la pâte de mou de veau, dont les journaux nous avaient fait le plus grand éloge, et qui devait guérir radicalement mon rhume; c'est du moins ce qui a donné à mon mari l'idée de faire ce voyage. Mais six semaines pour acheter de la pâte de mou de veau!... Ah! monsieur, est-il possible que l'on mette ce temps-là pour acheter une petite boîte chez un pharmacien dont il avait l'adresse?...

— Ah! ah!... elle est bonne l'histoire! dit l'épicier qui cherchait à se mêler à la conversation. Six semaines pour aller chez un droguiste! Mais moi, en un jour, j'achète quelquefois plusieurs milliers de sucre et de café!...

— Madame, reprit le vieux monsieur, il est probable que monsieur votre époux aura voulu acheter autre chose pendant qu'il était en train.

— Ah! monsieur, j'ai bien peur, moi, que mon mari ne soit perdu à Paris... Je ne voulais pas le laisser venir dans cette ville dangereuse... Non, je ne le voulais pas! J'avais comme un pressentiment. Mais il m'a tant pressée, priée, en me jurant qu'il ne ferait qu'aller et venir!... Et six semaines pour de la pâte de mou de veau!...

— C'est un peu long, madame, j'en conviens. — C'est qu'il n'y en avait peut-être pas de faite, et il aura attendu, reprit l'épicier en ricanant.

— Dans les premiers jours qui suivirent son arrivée à Paris, Magnifique m'écrivit, me contant tout ce qu'il faisait depuis le matin jusqu'au soir. Cela me tranquillisait et me faisait prendre patience; mais petit à petit ses lettres devinrent plus courtes, puis rares; enfin, monsieur, depuis trois semaines, point de nouvelles de mon mari!... pas une ligne, pas un mot!... rien!... — Cela devient inquiétant, madame.

— Il a peut-être été écrasé, ajouta l'épicier, qui persistait à se mêler à la conversation, quoiqu'on ne lui parlât point.

— Mais le plus cruel, monsieur, reprit madame Magnifique en portant son mouchoir à ses yeux, c'est que je crains quelque infidélité... quelque perfidie!... Les hommes sont si volages!... si inconstants! et ce Paris est un séjour si dangereux!... Avec cela que M. Magnifique est fort bien! petite taille, mais bien prise; jolie tournure! une jambe que l'on cite dans Orléans! un œil très-vif, quoiqu'il louche un peu lorsqu'il est au soleil. Ah! je n'aurais pas dû consentir à ce voyage!... mon rhume se serait guéri sans cette pâte... et d'ailleurs, que m'importe ma poitrine, si j'ai perdu mon époux! — Si celle-là a la poitrine délicate, murmura l'épicier, il ne faut plus compter sur rien.

— Enfin, madame, vous voilà à Paris, interrompit le vieux monsieur, vous allez retrouver M. votre mari... je ne vois pas ce qui peut vous affliger encore...

— Mais, monsieur, c'est que je ne me rappelle plus l'adresse de l'hôtel où mon mari m'a écrit qu'il logeait. J'ai eu le malheur d'égarer cette lettre!... Comment vais-je faire maintenant pour retrouver les traces de mon mari?...

— En effet, dit le vieux monsieur, sans point de départ, il est difficile de s'orienter! *Se ad orientem convertere!*

L'épicier toussa, et chanta encore entre ses dents : — *Ludovico magno;* toto, tata, toto carabo!

En ce moment la voiture s'arrêta sur la place du Palais.

— Est-ce que l'on descend ici? demande madame Magnifique à son obligeant voisin.

— Non, madame, c'est une station, une correspondance; mais la voiture va beaucoup plus loin. Vous êtes ici devant le Palais-de-Justice, madame. — Est-ce un hôtel garni, monsieur?

— Madame, c'est le Palais... le lieu où l'on juge, où l'on rend des arrêts...

— Ah! pardon, monsieur, je suis tellement occupée de mon mari!...

— Il y a bien aussi des gens qu'on loge là; mais à coup sûr, ce n'est point parmi eux que vous devez chercher monsieur votre époux!...

De nouveaux voyageurs montaient dans la voiture. Une servante arriva avec deux paquets qu'elle plaça sur ses genoux. Une jeune fille tenait un grand carton qu'elle mit devant elle; enfin une dame qui venait du quai aux Fleurs, portant dans ses bras un pot de pensées et un petit basilic. L'épicier se trouva de nouveau pressé, gêné; il avait le carton dans les jambes et les deux pots de fleurs dans les oreilles; il redevint de mauvaise humeur et murmura : — On ne peut pas être un instant à son aise ici!... Promener des pots en voiture, c'est amusant!... Heureusement que je descends rue de La Harpe!

La conversation reprit ensuite, mais beaucoup plus bas, entre madame Magnifique et le vieux monsieur. — Dans quel quartier logeait votre mari, madame?

— Monsieur, c'était près de la rue Saint-Jacques.



Le conducteur de *la Dame-Blanche.*

— Fort bien.

— Dans un hôtel garni dont j'ai oublié le nom... mais qui était dans une rue où il y avait un vieil hôtel... très-curieux... où l'on va voir des antiquités.

— Attendez, madame!... c'est l'hôtel Cluny peut-être?

— Précisément, monsieur, l'hôtel Cluny.

— Alors, monsieur votre époux logeait dans la rue des Mathurins.

— C'est cela même! voilà le nom que j'avais oublié : rue des Mathurins. Ah! monsieur, que je suis heureuse de vous avoir rencontré! Si je retrouve mon mari, c'est bien à vous que je le devrai.

— Charmé, madame, d'avoir pu vous être utile; mais lorsqu'on a quelques recherches à faire dans Paris, on ne saurait mieux faire que de venir me consulter. Je sais *Sainte-Foix*, *Grégoire de Tours*, *Velly et Anquetil* par cœur. Tous mes amis me disent : — Pourquoi donc n'êtes-vous pas de l'Académie? Et au fait; je devrais en être!

— Madame, faites-moi le plaisir de tenir vos pots devant vous, et de ne point m'introduire votre basilic dans l'oreille!.... je n'aime pas cela! C'était l'épicier qui se fâchait contre la dame qui venait du quai aux Fleurs, et qui penchait ses plantes de son côté.

— Mon Dieu, monsieur, il me semble qu'on n'est pas bien malheureux parce qu'on a quelques fleurs sous le nez!

— D'abord, madame, vous ne me les mettez pas sous le nez, c'est dans mes cheveux que vous envoyez vos brins d'herbe!... Si tout le monde venait dans la voiture avec des pots, ce serait commode!... Vous jetez de la terre sur mon pantalon...

— Ça ne tache pas, monsieur.

— Mais cela salit, madame, et on n'a pas de brosse ici.

— Eh! mon Dieu! monsieur, vous n'êtes déjà pas si propre! L'épicier devint pourpre de colère; il se tourna vers sa voisine en murmurant d'une voix étouffée : — Madame, si je ne respectais le sexe auquel je dois la lumière,... je ne sais pas ce qui pourrait arriver! mais je vais descendre, de peur de l'oublier. Conducteur, arrêtez!... je veux m'en aller avant que madame n'ait planté son basilic dans ma cravate. Et, sans attendre que la voiture cessât de rouler, l'industriel se leva, enjamba par-dessus tout ce qui lui barrait le passage, et sauta hors de la Dame-Blanche, qui venait d'entrer dans la rue Saint-André-des-Arts.

— Suis-je bientôt rue des Mathurins? dit madame Magnifique en se penchant vers sa nouvelle connaissance.

— Pas encore, madame; mais n'ayez aucune inquiétude : j'avertirai le conducteur quand il faudra qu'il arrête. D'ailleurs, j'aurai l'honneur de descendre avec vous : je demeure dans ce quartier, rue des Maçons-Sorbonne. C'est le quartier Latin, le quartier savant; on y est près des Ecoles de Droit et de Médecine, et cela me convient sous tous les rapports.

— Est-ce que monsieur est étudiant? dit madame Magnifique, qui sans doute en ce moment était tellement occupée de son mari qu'elle ne s'apercevait pas qu'elle parlait à un sexagénaire.

Le vieux monsieur eut la bonté de prendre cette question au sérieux; il se rengorgea, ajusta les bouts de son col et répondit : — Non, madame, je ne suis plus étudiant... quoique pourtant j'étudie toujours; car, ainsi que le dit si bien Cicéron : *Studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant.*

— Ah! Dieu!... pourvu que je le retrouve, interrompit la grosse dame; ce cher Dodore!... ce tendre ami!... Il se nomme Théodore, mais moi je l'appelle toujours Dodore; je trouve que c'est plus doux... plus gentil.

— Comme j'avais l'honneur de vous le dire, madame, je demeure fort près de la rue des Mathurins, et, si vous voulez bien me le permettre, je vous servirai de conducteur jusqu'au seul hôtel garni que je connaisse dans cette rue... S'il y en a deux, cela m'étonnerait beaucoup.

— Ah! monsieur, que de bonté! j'accepte avec reconnaissance! Arrivée d'hier au soir à Paris, où je ne connais personne, un protecteur me serait bien nécessaire si par malheur je ne retrouvais pas Dodore à son hôtel. Il y sera, je l'espère; mais si vous daignez me conduire jusque-là... si cela ne vous dérange pas trop.

— Me déranger!... J'ai passé ma vie à servir les dames et à étudier les antiquités. L'étude et la galanterie, voilà ma devise! Certainement, je ne l'aurais pas changée si j'étais entré à l'Académie. François I[er] protégeait les lettres et honorait les belles. Je suis la route que ce prince nous a tracée... On m'a dit autrefois que j'avais un peu de son profil... Trouvez-vous?

— Je ne l'ai pas connu, répliqua madame Magnifique, dont sans doute l'inquiétude avait troublé l'esprit. Le vieux monsieur ne jugea pas convenable de relever cet anachronisme. On était près, d'ailleurs, de la rue des Mathurins, et il pria le conducteur d'arrêter.

Dès qu'elle entendit parler de la rue des Mathurins, la grosse dame ne tint plus dans la voiture; elle se leva, bouscula tout le monde, écrasa deux ou trois pieds, et faillit rouler dans la rue avec le conducteur, en voulant s'élancer hors de la Dame-Blanche; sa sortie fit presque autant d'effet que son entrée. Le vieux monsieur la suivit; elle passa son bras dans celui du vieillard en s'écriant : — Vous m'avez offert vos bons offices, et je les ai acceptés, monsieur; conduisez-moi à l'hôtel garni qui est dans la rue où loge mon époux; remettez-moi dans les bras de Dodore, et je bénirai vos cheveux blancs!

Ce monsieur, qui a une fort belle perruque blonde adaptée sur sa tête avec beaucoup de soin, trouve assez singulier qu'on lui parle de ses cheveux blancs; il fait une légère grimace; mais, indulgent pour le trouble et la préoccupation de cette dame, il se dit : — C'est un *lapsus linguœ!* et prend le bras qu'on lui donne en tâchant de se mettre au pas avec sa protégée, dont les enjambées sont à peu près du double des siennes. — Madame, dit-il tout en s'efforçant de marcher vite, puisque vous daignez m'accepter pour cavalier, je pense qu'il est de mon devoir de vous dire avant tout qui je suis, afin que vous sachiez si je mérite toute votre confiance...

— Oh! monsieur, je n'en doute pas... Vous me direz cela plus tard...

— Non, madame, je dois vous le dire tout de suite; il y a tant d'intrigants, de chevaliers d'industrie dans Paris!

— Oh! monsieur, vous n'avez pas l'air d'un mauvais sujet!...

— Trop honnête, madame!

— Vous savez où est cet hôtel?

— Soyez tranquille, madame. Je me nomme Monmorand; je suis garçon; je ne me suis jamais marié, afin de pouvoir me livrer tout entier à mon goût pour l'étude; je n'en ai pas moins professé constamment la plus profonde vénération pour le beau sexe.

— Approchons-nous de l'hôtel, monsieur?...

— Tout à l'heure, madame. Je possède une fortune honnête qui m'a suffi. Les gens de lettres sont rarement ambitieux... excepté quand ils font des vaudevilles; mais je n'en ai jamais fait, quoique je sache tourner le couplet avec une étonnante facilité.

— Est-ce que nous ne sommes pas rue des Mathurins, monsieur?

— Nous y entrons à présent, madame... J'ai fait de longues recherches sur l'origine des rues et les antiquités de Paris... Cette rue-ci, par exemple, doit son nom au couvent des Mathurins qui y était situé.

Primitivement elle s'appela rue du *Palais des Thermes*, puis rue du *Palais*, rue des *Thermes*. parce que la principale entrée du palais des Thermes était dans cette rue.

— Ah! monsieur, je crois que je vois écrit là-bas : *Hôtel garni*.

— Oui, madame, c'est là. L'hôtel Cluny dont vous me parliez dans la voiture, et qui est à quelques pas, a été bâti sur une partie des ruines du palais des Thermes; ce fut Jacques d'Amboise, abbé de Cluny, qui le fit bâtir vers le commencement du seizième siècle. J'ai fait sur tout cela de petites notices fort curieuses, que je compte faire imprimer quand je serai de l'Académie; car il est impossible que...



M. Théodore Magnifique, d'Orléans, mari perdu : il y aura une forte récompense pour qui le ramènera.

Madame Magnifique n'en écoute pas davantage; elle vient de quitter le bras de son compagnon, qui ne marche pas assez vite et ne seconde pas son impatience; elle court à l'hôtel garni; ella entre tout essoufflée dans la maison, et, s'adressant à une vieille concierge, qui est en train de prendre du café dans une soupière, avec une cuiller à ragoût, elle lui dit d'une voix altérée : — Ah! madame! est-il ici?... Est-il chez vous?... De grâce! répondez. La vieille concierge croit qu'il s'agit d'un petit chien barbet qu'elle a trouvé dans sa loge quelques minutes auparavant, et elle répond, en continuant à s'introduire dans la bouche l'immense cuiller : — Non, il n'est plus ici... Il y était; mais je l'ai chassé, parce qu'il se permettait des hardiesses dans ma loge, et que cela ne me convenait pas.

— Lui!... Dodore!... faire quelque chose contre la bienséance, cela ne saurait être, madame, vous en imposez!... Mon Dodore!... mon chéri!... mon fidèle!... Car je suis bien sûre qu'il m'est fidèle, quoique les apparences soient contre lui! Se mal conduire chez vous!... Non, madame, encore une fois, cela ne se peut pas.

— Ah! il s'appelle *Dodore!* dit la concierge; c'est un nom assez avantageux; moi, j'en ai eu un qui s'appelait *Polyphème*, mais il était voleur d'une façon révoltante; au point que j'ai été obligé de m'en défaire. C'est singulier! la castonade de l'épicier ne sucre pas du tout!... Après ça, je ne vous dis pas qu'il ne vous soit point fidèle; mais s'il revient dans la maison, je le chasse à grands coups de balai!

— Le chasser! chasser mon Dodore! s'écrie madame Magnifique. Ah! c'est trop fort! et si vous vous permettiez une chose semblable...!

— Vraiment! je me gênerai! Il y a mieux : c'est qu'avec la permission de M. le commissaire je lui prépare une bonne boulette avec de la mort aux rats.

— Ah! quelle horreur! quelle infamie!...

La grosse dame, transportée de colère, menace la concierge, et va se porter à quelque extrémité, lorsque M. Monmorand paraît à l'entrée de la maison. Madame Magnifique court à lui, tout éplorée, en s'écriant : — Ah! monsieur, monsieur, venez à mon secours! Cette femme indigne a chassé mon mari de cette maison, et elle me menace de l'empoisonner!

Le vieux monsieur reste tout saisi, et tâche de conserver son équilibre en soutenant madame Magnifique, tandis que la concierge laisse tomber la cuiller qu'elle allait porter à sa bouche, en disant : — Votre mari!... son mari!... Ah çà! qu'est-ce que cette dame veut donc dire?... Est-ce que ce n'est pas son chien qu'elle est venue demander, un barbet noir qui était encore dans ma loge il n'y a qu'un moment? M. Monmorand s'aperçoit qu'il y a quiproquo; il s'empresse de rassurer madame Magnifique; il calme ses esprits, rétablit de l'ordre dans ses idées; et l'on commence enfin à s'entendre. La concierge se confond en excuses; mais madame Magnifique se souvient qu'en effet elle a demandé où était Dodore sans expliquer que c'était son mari; elle sent que son impatience a causé cette méprise, et elle se hâte de réparer sa faute en disant à la concierge : — Madame, vous devez loger ici un monsieur qui vient d'Orléans; il est arrivé il y a six semaines; il se nomme Théodore Magnifique! C'est mon mari, et je viens le rejoindre.

— Un monsieur?... il y a six semaines?... qui venait d'Orléans? — Oui, un bel homme, un peu petit, mais très-gras, figure aimable... une groseille sur la joue gauche. — Monsieur Magnifique... Ah! attendez donc!... un louchon? — Quelquefois, mais de l'œil droit seulement.

— Eh! oui, oui, je me rappelle très-bien maintenant; M. Magnifique, oui, nous avons eu ça! — Il est ici? Ah! je respire! — Non, il n'est plus ici; il y a logé pendant trois semaines, c'est vrai; mais il y en a, je crois, autant qu'il nous a quittés. — Il ne loge plus ici! que c'est désagréable!... Enfin, donnez-nous sa nouvelle adresse; monsieur, qui connaît tout Paris, aura encore la bonté de me conduire.

M. Monmorand s'incline en prenant une prise de tabac.

— Son adresse? dit la concierge; pour vous la donner, il faudrait la savoir. — Comment, que voulez-vous dire? — Que votre mari nous a quittés très-précipitamment un beau matin, mais sans nous dire où il allait. — Ah! mon Dieu! il serait possible! vous ne savez pas ce qu'est devenu mon mari?



Madame Magnifique s'évanouit entre les bras de M. Monmorand. — Eh! monsieur! je vous en supplie, venez à mon aide, cela est urgent.

— Je n'en sais rien du tout; je me rappelle fort bien même que je lui ai dit : Monsieur, est-ce que vous retournez à Orléans? et il m'a répondu en souriant (il souriait beaucoup en parlant) : Non, mais je change de quartier. — Ah! malheureuse!... j'ai perdu mon mari! Ah! soutenez-moi, monsieur *Mon merlan!*...

— C'est Monmorand, dit le vieux monsieur en s'efforçant de calmer la grosse dame; ce n'est pas du tout difficile à prononcer.

— Mais mon mari, monsieur, où vais-je trouver mon mari à présent?... Moi qui ne connais personne à Paris! Pourquoi a-t-il quitté cet hôtel! Pourquoi ne m'a-t-il pas écrit ce changement, sa nouvelle demeure? Ah! il y a dans tout ceci quelque chose de mystérieux qui m'inquiète, qui me désole, qui me fera mourir!

— Rassurez-vous, madame, nous trouverons votre mari. Fiez-vous

à mon intelligence; j'ai trouvé bien autre chose, moi!... Une fois, en me promenant dans les Champs-Elysées, j'ai trouvé les traces d'une voie romaine; j'ai même fait une notice là-dessus que j'ai annexée à mon ouvrage sur les antiquités. — Mais mon mari n'est point une antiquité, monsieur; il est encore très-frais, très-alerte.

— Cela ne fait rien, madame, nous le retrouverons également. Avant tout il ne serait sans doute pas inutile de parler à la maîtresse de cet hôtel, car elle peut en savoir plus que sa concierge.

— Vous avez raison, monsieur; allons lui parler... Espérons encore... Mon mari n'est peut-être pas perdu tout à fait.

— Oh! que non! dit la concierge en se remettant à son café; un mari, ça ne se perd pas comme une tabatière... J'en ai perdu deux la semaine dernière, que ça m'a été bien douloureux.

Madame Magnifique se rend avec son vieux compagnon chez la maîtresse de l'hôtel garni; mais celle-ci ne peut lui donner des nouvelles plus satisfaisantes. M. Magnifique a logé trois semaines dans sa maison, et il est parti après avoir payé. On n'avait pas le droit de lui en demander davantage, et on ne sait rien de plus. La grosse dame se retire désolée en s'appuyant sur le bras de son nouvel ami, qui eût tout autant aimé qu'elle se fût appuyée un peu moins. Au moment de quitter l'hôtel, madame Magnifique revient vers la concierge, qui a l'air plus disposée à causer que sa maîtresse, et, lui mettant une pièce de cent sous dans la main, elle lui dit: — Du moins, donnez-moi quelques détails sur mon mari, sur ce qu'il a fait, sur ses habitudes pendant qu'il a logé dans votre maison. Dites et n'oubliez rien; les choses les plus minutieuses en apparence peuvent m'amener à des découvertes importantes et me faire retrouver ses traces.

— C'est très-juste, dit M. Monmorand; les choses les plus simples peuvent tenir à d'autres fort intéressantes. Tout est ricochet dans la vie; il ne s'agit donc que de remonter à la cause, comme dit Virgile:

Felix qui potuit rerum cognoscere causas.

La vieille concierge, qui pour cent sous inventerait des nouvelles si elle n'en savait pas, s'empresse de quitter sa soupière, et dit à madame Magnifique: — Je m'en vas vous raconter tout ce que j'ai observé touchant votre époux. D'abord c'était un homme très-rangé... il était toujours rentré à dix heures. Le matin il déjeunait avec du chocolat et un petit pain... quelquefois chapelé... quelquefois pas, c'est selon. Il se faisait cirer ses bottes à l'œuf et pas à l'anglaise; il dit que ça reluit mieux.

M. Monmorand, qui commence à trouver ces détails un peu minutieux, dit à la concierge: — Abrégez, madame, allez au fait.

— Dame! on me demande ce que j'ai remarqué; moi, je dis tout!...

— Enfin, madame?

— Enfin dans les derniers jours qu'il a logé ici, monsieur votre mari n'était plus le même... Je me dis: V'là un homme qui n'est plus le même, il se dérange. Je connais si bien ça, moi! il sortait bien plus souvent, et rentrait beaucoup plus tard. — Ah! mon Dieu! — Et puis il avait un air tout drôle, tout affairé; il se frottait les mains en souriant avec malice. — Il se frottait les mains, le traître! — Enfin, si vous voulez que je vous dise tout... — Je vous en supplie! — C'est que ça vous fera peut-être de la peine. — N'importe! je veux tout savoir.

— Eh bien! ma chère dame, deux ou trois jours avant qu'il ne s'en allât d'ici, une jeune femme... ou une jeune fille est venue à l'hôtel, et elle m'a remis un petit billet pour M. Magnifique.

— Une jeune fille!... Ah! monsieur Monmerlan! je suis une femme bien infortunée!... — C'est Monmorand qu'il faut dire, interrompt de nouveau le vieux monsieur en prenant une prise de tabac. — Et cette jeune fille... comment était-elle? — Mais dame!... elle était bien... oh! elle était jolie, c'est une vérité. — Elle était jolie! quelle horreur! Et vous avez donné ce billet à mon mari? — C'était mon devoir. Je suis concierge; je dois remettre les lettres que l'on apporte pour les locataires, sans quoi on me renverrait. — Et qu'a dit mon époux en le recevant? — Il a paru enchanté, transporté de joie! Il a fait une pirouette sur ses talons, et puis il m'a donné une pièce de quinze sous.

— Quinze sous! Ah! je suis trahie!... je n'en saurais douter!

— Voilà absolument tout ce que je sais relativement à M. votre mari... Si fait pourtant; j'oubliais de vous dire qu'il était passionné pour les petits pains au lait, quoi!

— Venez, monsieur Monmer... Venez, sortons... soyez mon soutien, mon guide!... Je n'ai plus d'espoir qu'en vous pour m'aider à retrouver mon époux. Vous protégerez une femme infortunée, vous ne l'abandonnerez pas. — Non, madame, non certainement.

Madame Magnifique prend le bras de son vieux protecteur. Celui-ci s'efforce de la calmer, de la consoler, et, lorsqu'ils sont dans la rue, lui dit: — Avant tout, il ne serait peut-être pas mal que vous retournassiez à l'hôtel où vous êtes descendue un arrivant à Paris. Si vous le permettez, je vais déposer chez moi un manuscrit sur les ancêtres de Tityre et de Mélibée, que j'ai dans ma poche. Ce n'est qu'à deux pas d'ici; après quoi je vous conduirai. Où est votre hôtel?

— Je n'en sais rien... je ne m'en souviens plus... Mon mari me trouble tellement l'esprit! — Mais il faudrait pourtant tâcher de vous en souvenir. — Je crois que je vais me trouver mal, monsieur; j'ai des vertiges, des bluettes!.. Il me semble que je vois mon mari dans les nuages. — Madame, ne vous trouvez pas mal, je vous en prie! — Ah! monsieur, il me passe une sueur froide!... soutenez-moi!...

Et la grosse dame, perdant tout à fait connaissance, se laisse aller sur le vieux monsieur, qui est fort embarrassé au milieu de la rue avec une dame évanouie dans ses bras.

M. Monmorand ne s'était jamais trouvé dans une position aussi embarrassante; il soutenait de ses deux bras madame Magnifique, dont les yeux étaient fermés, et qui serrait les dents et tendait ses membres de manière à faire craindre une attaque de nerfs. Le poids de cette dame était beaucoup trop lourd pour les forces du vieux monsieur; il sentait que, si l'on ne venait point à son secours, il ne tarderait pas à tomber avec sa protégée, qui devait nécessairement finir par l'entraîner. Dans cette pénible situation, il regardait autour de lui, et l'expression de sa figure aurait touché l'être le plus insensible.

— Que faire!.. que devenir! se dit M. Monmorand en soufflant sur la figure de la grosse dame pour tâcher de la faire revenir. Les dames sont cruelles avec leurs évanouissements! Madame, de grâce, tâchez de vous soutenir un peu, ou nous allons rouler tous deux!... Elle ne m'entend pas!... elle a le nez tout blanc!... J'ai bien un flacon dans ma poche; mais si je la lâche d'un bras, elle tombera... Aïe! je n'en puis plus!... Soyez donc chevalier français! faites-vous le protecteur des dames!... Dans ce moment-ci je mériterais le prix Monthyon. Et si cette dame ne reprend pas ses esprits, qu'en ferai-je, moi?... Elle n'a pas pu me dire seulement à quel hôtel elle était descendue! La faire porter chez moi!... que penserait-on dans le quartier?... Fi donc! on m'appellerait suborneur... Ouf!... il ne passera donc personne?... Ah! voilà quelqu'un... Hé! monsieur! je vous en supplie, venez à mon aide! cela est urgent!

Ces paroles s'adressaient à un petit homme tout fluet qui montait rapidement la rue des Maçons. Il s'arrête, s'approche, regarde le vieux monsieur, la dame évanouie, et s'écrie:

— Ah! bah!... Comment, vous voilà ici!... Comme on se retrouve! j'étais avec vous dans la Dame-Blanche... à côté de cette grosse dame, qui, par parenthèse, a failli m'étouffer en se plaçant dans la voiture, et je suis descendu rue Saint-André-des-Arts, parce qu'une dame me mettait des pots de fleurs dans les oreilles.

C'était l'épicier, avec qui nous avons déjà fait connaissance dans la voiture, qui venait de passer dans la rue des Maçons. Le vieux Monmorand le regarde et lui répond: — Il est bien possible, monsieur, que nous ayons été ensemble dans une voiture... Ce sont de ces choses qui arrivent souvent maintenant à Paris; mais veuillez d'abord m'aider à soutenir cette dame. Comme dit le bon La Fontaine:

Tire-moi du danger,
Tu feras après ta harangue.

— La Fontaine? dit l'épicier en passant un de ses bras autour de la taille de madame Magnifique; j'en connais un qui est marchand de meubles, rue des Arcis; est-ce de celui-là que vous voulez parler?

M. Monmorand se contente de faire un signe de tête négatif en disant: — Soutenez-la, monsieur, soutenez-la bien.

— Peste! c'est qu'elle est lourde, la petite maman!... Si vous me laissez tout, je ne suis pas un Hercule, moi, je ne tiendrai pas longtemps. — Il faut bien que je cherche un flacon qui est dans ma poche... C'est du vinaigre des quatre voleurs... Cela ferait revenir un mort! — Qu'est-il donc arrivé à cette dame pour qu'elle soit dans cet état?... Est-ce que son mari est malade, blessé, arrêté? — Bien pis que tout cela... il est perdu!... On ne sait pas ce qu'il est devenu!

— Oh! c'est très-drôle!... Dites donc, monsieur, dépêchez-vous de trouver votre flacon; les bras me font mal déjà!

— Pauvre femme!... pauvre épouse! Son mari est venu à Paris... *In varietate voluptas!* Il a pris pour prétexte la pâte pectorale de mou de veau!... En vain sa femme lui disait, comme le poëte latin nommé Virgile:

Heu! fuge crudeles terras, fuge littus avarum!

— Certainement! certainement! répond l'épicier en secouant la tête, pour avoir l'air de comprendre: *Ludovico magno*... Tatata, tototo, carabo. Tâchez donc de trouver votre flacon. — Le voici, je le tiens. — C'est très-heureux!

M. Monmorand tire de sa poche un vieux flacon recouvert de paille; il le débouche et le met sous le nez de madame Magnifique. La grosse maman ne bouge pas.

— Diable! dit l'épicier, il paraît que si votre vinaigre fait revenir un mort, il n'a pas de pouvoir sur les vivants.

— Cela m'étonne beaucoup. Il est vrai que, le possédant depuis dix-huit ans, il a peut-être perdu de sa vertu.

— Il n'y a pas de doute qu'il a eu le temps de s'éventer. Mais, je vous en prie, reprenez votre dame, j'ai déjà les bras engourdis.

— Mon cher monsieur, je ne demeure qu'à deux pas, dans cette rue même: un peu de patience; je vais aller jusque chez moi et je ramènerai du monde, des secours!...

— Ah! bien obligé! si vous allez chez vous, moi aussi je veux rentrer; reprenez votre dame, monsieur, je suis dans le commerce, et mes instants sont précieux. D'ailleurs je sens qu'elle va m'échapper.

— Comment, monsieur, dans un pareil moment, quand un sexe faible et délicat a besoin de vos secours, vous seriez assez barbare pour nous abandonner?... — Le sexe faible et délicat me casse les bras!... ne me laissez pas tout porter, au moins... prenez ce côté-ci.

M. Monmorand ne sait alors quel parti prendre, il se décide à revenir près de sa protégée; il avance le bras, l'épicier retire les siens, mais probablement ces messieurs n'avaient pas bien pris leurs mesures, car la grosse dame glisse et va s'asseoir un peu brusquement sur le pavé. Cet accident a une suite heureuse, madame Magnifique recouvre aussitôt l'usage de ses sens.

— Ce n'est pas ma faute, j'avais prévenu monsieur, dit l'épicier en saluant avec son chapeau; puis il s'éloigne en courant comme s'il eût craint qu'on ne le forçât à relever la dame. Le vieux monsieur fait mille excuses et présente sa main à madame Magnifique, qui heureusement se sent la force de se relever seule, et dit en jetant autour d'elle des regards effarés :

— Où suis-je, mon Dieu, en quel lieu me trouvé-je?... Où m'avez-vous conduite, monsieur?

— Madame, vous êtes dans la rue des Maçons... quartier de la Sorbonne. On croit qu'elle doit son nom à des maçons qui l'habitaient. Quelques écrivains affirment pourtant qu'elle le doit à un nommé *Lemasson*, qui y demeurait avec sa famille dans le courant du treizième siècle; mais ce qui me ferait douter de cette étymologie, c'est qu'à cette même époque on trouve cette rue nommé *Vicus Cœmentariorum;* cela concorde avec la première version.

— Ce n'est donc point un songe, monsieur? je suis bien éveillée... et je suis à Paris, où je n'ai pas trouvé mon mari... qui a reçu un billet doux d'une jeune femme!... Ah! la mémoire me revient trop fidèlement! — Pendant qu'elle vous revient, madame, tâchez de vous rappeler où vous êtes descendue en arrivant à Paris, afin que j'aie l'honneur de vous reconduire chez vous.

— Comment, monsieur! Est-ce que vous voulez me quitter,... m'abandonner? lorsque je n'ai d'espoir qu'en vous pour retrouver mon volage?... Ah! monsieur, je ne vous quitte plus, moi, je m'attache à vos pas, à votre personne, mon cher monsieur Morauxdents!...

— C'est Monmorand qu'il faut dire... Mon-mo-rand...

— Pardonnez; mais je suis si troublée, si malheureuse!...

— Daignez vous tranquilliser, madame; je vous ai offert mes services, je vous les offre derechef. Je vous guiderai, je vous conduirai dans Paris; nous visiterons toutes les promenades, tous les lieux publics.

— Oui, monsieur, nous nous mettrons en marche à sept heures du matin, et nous ne nous arrêterons plus. — Ah! madame, permettez, il faut pourtant bien se donner le temps de prendre ses repas.

— Je ne mangerai pas, moi, monsieur! je grignoterai une flûte en marchant, cela me suffira.

M. Monmorand commence à craindre de s'être chargé d'une rude besogne en se déclarant le chevalier de l'épouse délaissée; mais il s'est trop avancé pour reculer, et il prend son parti. — Madame, dit-il en cherchant à dégager son bras, que la grosse maman serre contre le sien; voulez-vous seulement me permettre de vous quitter pour trois minutes? Je demeure à deux pas d'ici... dans cette maison que vous voyez là-bas; j'ai besoin d'aller un instant chez moi déposer des manuscrits... celui notamment dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir, sur les ancêtres de Tityre et de Mélibée. Je reviens sur-le-champ.

— Je vais aller avec vous... je vous accompagnerai partout...

— Mais, madame... c'est que... songez donc... une dame venir chez un garçon!... — Mon cher monsieur, vous êtes d'un âge qui doit imposer silence à la médisance.

Le vieux monsieur se pince les lèvres et n'a pas l'air flatté du compliment; il reprend en s'efforçant de sourire :

— Madame... après tout, je serais charmé... mais il serait peut-être plus convenable que vous m'attendissiez chez mon portier, parce que... si je me mets sur les rangs de l'Académie...

— Eh bien, soit, je vais vous attendre chez votre portier.

On se met donc en marche. On entre bientôt dans une vieille maison toute lézardée; madame Magnifique s'asseoit chez un portier qui est presque aussi vieux que la maison, et qui est resté comme frappé par la foudre quand il a vu son locataire arriver avec une dame. Mais M. Monmorand a fait diligence, il ne tarde pas à redescendre, et vient rechercher sa protégée, qui lui dit : — J'ai retrouvé le nom de mon hôtel; je suis descendue au *Plat-d'Étain*, carré Saint-Martin.

— Fort bien; je sais maintenant où je dois vous reconduire. La journée est déjà avancée : les émotions que vous avez éprouvées ont dû vous fatiguer considérablement; si vous m'en croyez, vous irez maintenant prendre du repos, et demain nous commencerons nos recherches. — Vous croyez qu'il vaut mieux ne commencer que demain? — Prenez mon bras, je vais avoir l'honneur de vous ramener à votre demeure. — Et chemin faisant, nous regarderons bien si nous n'apercevons pas Dodore.

— Certainement, on peut toujours regarder. Je n'ai pas l'avantage de connaître M. votre époux, mais d'après ce que vous m'avez dit...

— Oh! il est bien reconnaissable... une groseille sur la joue gauche.

M. Monmorand reprend le bras de madame Magnifique, et ils se remettent en route. Chemin faisant, le vieux monsieur dit à la dame, qu'il tient sous son bras :

— Pendant que nous marchons, madame, veuillez me dire si vous avez déjà quelques raisons de supposer une intrigue à M. votre époux, si sa conduite fut toujours exempte de reproches, s'il venait souvent à Paris sans vous; enfin, tâchez de réunir les circonstances qui pourraient nous mettre sur la voie. Je vous demande bien pardon si je me permets de vous faire ces questions, mais la confiance que vous me témoignez m'y autorise, et vous devez être certaine d'ailleurs que ce n'est point une vaine curiosité, mais bien le désir de vous être utile, qui m'engage à vous les adresser.

— Monsieur, je vous révère déjà comme mon aïeul, répond la grosse maman en serrant le bras de son conducteur. Je vais vous dire tout ce qui concerne Dodore, tout ce que je sais, du moins. Je commencerai mon récit par la jeunesse de mon mari. — Prenez-le *ab ovo*, madame.

— Non, je le prendrai à Orléans, c'est là qu'il est né. Théodore Magnifique, mon époux, est d'une famille très-estimée; son père, négociant en gros, propagea le madapolam dans le département du Loiret, et il aurait été nommé député s'il n'avait point avalé une arête qui lui donna une extinction de voix pour tout le restant de sa vie. Voyez à quoi tiennent les grandeurs, monsieur! Manquer d'être député... parce qu'on a mangé de la carpe!... C'était une arête de carpe.

— J'ai bien manqué toute ma vie le titre d'académicien, moi, et pourtant je n'ai point une extinction de voix. Poursuivez, madame.

— Je poursuis : mon époux naquit avec les plus heureuses dispositions, un cœur généreux, une âme ardente, un goût prononcé pour le bilboquet et un grand amour pour les serins. On cultiva ce naturel aimable. Dodore reçut une fort brillante éducation, et, lorsqu'il eut atteint sa dix-neuvième année, on s'aperçut qu'il était parfaitement en état de danser une contredanse. On voulait le mettre dans la robe, en faire un avocat; mais, hélas! ses parents durent bientôt renoncer à cet espoir! — Est-ce qu'il avait aussi avalé une arête?

— Non, monsieur, mais il était continuellement enrhumé du cerveau, et un avocat qui ne fait qu'éternuer n'aurait inspiré aucune confiance aux plaideurs. Mon mari se décida à ne rien faire, et ses parents applaudirent à cette sage résolution, qui lui permettait de se livrer entièrement à son goût pour les serins et le bilboquet. Cependant deux années avant notre mariage Dodore voulut se rendre à Paris pour voir un peu le monde et tâcher d'y guérir son rhume de cerveau. Mais, loin de ses parents, livré seul aux dangers d'une ville trop attrayante, il paraît que ce jeune homme se laissa entraîner... qu'il eut une grande faute à se reprocher... J'entendis parler d'une jeune fille séduite.

— Diable! cela devient grave!

Les parents de Dodore, ayant appris cette intrigue, firent promptement revenir leur fils auprès d'eux. Dodore se soumit. Je dois lui rendre cette justice qu'il a toujours été très-obéissant.

— Et la jeune fille séduite?

— Monsieur, j'ai lieu de croire que l'on assura son sort. Vous sentez bien que devant moi on ne parlait point de tout cela; je ne pus que saisir quelques mots vagues par-ci par-là. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a dix-huit ans Dodore m'épousa en me jurant amour et fidélité. Au bout de quelques années, ses parents moururent en me recommandant en secret de ne jamais laisser venir mon époux à Paris. J'aurais dû me rappeler cette recommandation; mais le temps s'écoula, mon mari me rendait très-heureuse, je n'avais pas un reproche à lui adresser; il passait tous ses loisirs entre ses serins, son bilboquet et moi. Quelquefois cependant il me témoignait le désir d'aller faire un tour à Paris; mais je trouvais toujours moyen de lui faire oublier ce projet, qui ne se réalisait pas. Voilà, monsieur, le tableau fidèle de notre ménage, où notre bonheur eût été complet si le ciel nous eût accordé des enfants. Enfin, il y a deux mois à peu près, je pris un gros rhume qui me fatiguait beaucoup, comme j'ai eu l'avantage de vous le dire. Mon mari entendit parler de cette malheureuse pâte de mou de veau; il en aurait pu trouver à Orléans, mais il crut que la bonne, la véritable, ne pouvait s'acheter qu'à Paris... Peut-être saisit-il ce prétexte pour satisfaire le désir qu'il témoignait depuis si longtemps de revoir la capitale... Bref, il partit, et vous savez le reste!

— Votre récit m'a vivement ému, madame; mais ne craignez-vous pas que M. Magnifique n'ait retrouvé ici cette personne qu'il y connut jadis? — J'avais entendu dire qu'elle était morte. D'ailleurs, monsieur, songez qu'il y a vingt ans que mon mari a eu cette intrigue... Si la personne qu'il connut alors existe encore, ce ne peut pas être la jeune femme qui est venue lui porter une lettre à son hôtel.

— Vous avez parfaitement raison, madame, le temps a suivi son cours pour tout le monde. Le temps!... *cette image mobile de l'immobile éternité!...* J'ai fait aussi une ode sur ce sujet; je n'assure pas qu'elle vaille celle de Jean-Baptiste Rousseau, cependant j'en ai fait hommage à l'Académie... qui n'en a pas fait mention. — Nous voici au *Plat-d'Étain*, monsieur. Je reconnais la maison où je suis descendue.

Alors je vous quitte, madame, et demain j'aurai l'honneur de venir vous prendre; nous commencerons nos recherches. Cela vous fera connaître Paris en même temps.

— Ah! monsieur.... encore un mot : dites-moi, il y a à Paris un journal dans lequel on annonce les effets perdus, je crois?

— Oui, madame, ce sont les *Petites-Affiches*.

— Monsieur, si je faisais insérer mon mari dans ce journal... en

promettant une forte récompense à celui qui me le ramènerait? avec le signalement, est-ce que cela ne serait pas faisable?

— Madame, il n'y a pas de doute que cela puisse se faire; mais je vous conseille d'attendre d'abord le résultat de nos recherches, car M. votre époux pourrait se formaliser d'être mis dans les *Petites-Affiches* à la suite des portefeuilles et des chiens perdus.

— J'attendrai alors. A demain; de bonne heure surtout! songez que je n'ai plus d'espoir qu'en vous, mon cher monsieur Morauxdents!...

— C'est Monmorand que l'on doit prononcer. Au revoir, madame, et tâchez de vous tranquilliser.

Le vieux monsieur s'éloigna; mais madame Magnifique, qui n'était pas tranquille, pria son hôtesse de lui envoyer quatre commissionnaires. Ces hommes venus, elle leur donna bien exactement le signalement de son mari, leur mit à chacun dix francs dans la main et leur dit : — Je vous en donnerai autant tous les jours; parcourez les quatre coins de la ville et retrouvez moi mon mari; il y aura une récompense honnête de cinquante francs pour celui qui me donnera de ses nouvelles.

Le lendemain, le vieux monsieur, fidèle à sa parole, se présenta chez madame Magnifique avant neuf heures du matin.. Celle-ci était déjà habillée, coiffée; elle prit le bras de son guide et on partit.

— Où irons-nous d'abord? demanda l'épouse désolée.

— Mais à la Bibliothèque. — Comment? vous voulez chercher mon mari à la Bibliothèque?... — Sans doute, madame, c'est là que doivent aller tous les étrangers. Moi, qui ne le suis pas, j'y passe bien une partie de mes journées. — Ah! monsieur, si mon mari se promène avec une jeune femme, je ne crois pas qu'il la mène à la Bibliothèque. — Alors, madame, voulez-vous aller d'abord au Jardin-des-Plantes!...

— Qu'est-ce qu'on voit là, monsieur?

— Des animaux, des lions, des ours, des tigres.

— En effet, je trouverai plutôt mon mari par là, lui qui aime tant les serins! Allons voir les animaux, monsieur.

M. Monmorand conduisit donc madame Magnifique au Jardin-des-Plantes; il lui en fit parcourir toutes les parties, sans oublier le Musée d'histoire naturelle; mais la grosse dame n'aperçoit pas son Dodore. Le vieux monsieur ramène sa compagne en lui faisant parcourir toute la ligne des boulevards, et lui dit :

— Si M. votre époux se promène, ce doit être par ici. Ces boulevards si gais, si vivants, si marchands, attirent à Paris tous les étrangers. Dans l'origine, ce n'étaient que des fossés; ils furent creusés en 1536 pour défendre cette ville contre les attaques des Anglais.

— Ah! je crois que c'est lui! s'écrie tout à coup madame Magnifique en lâchant le bras de son guide pour courir après un petit monsieur qui courait très-vite; mais, arrivée devant la personne qu'elle poursuivait, la grosse dame reconnaît son erreur et porte son mouchoir à ses yeux en s'écriant : — Ce n'est pas Dodore!...

Bref, la première journée s'écoula ainsi sans amener aucune découverte. La seconde et la troisième journées ne furent pas plus heureuses. Le vieux Monmorand commence à être sur les dents et à trouver fatigant de promener une dame depuis neuf heures du matin jusqu'à la nuit dans les rues de Paris. D'un autre côté, madame Magnifique n'est pas mieux renseignée par ses quatre commissionnaires, qui lui coûtent ensemble quarante francs par jour. Elle se désespère et revient au projet de faire insérer son mari dans les *Petites-Affiches*. M. Monmorand ne s'y oppose plus, parce qu'il craint de gagner une courbature en continuant le métier de cornac que sa protégée le force à faire.

Mais vers le milieu de la cinquième journée, en se promenant dans le Palais-Royal, dont son conducteur lui apprenait l'âge et l'histoire, madame Magnifique, qui venait de porter ses regards du côté du jardin, poussa tout à coup un cri perçant; puis, serrant le bras de M. Monmorand de manière à lui faire mal, elle lui indiqua du doigt deux personnes qui se promenaient près du bassin.

Le vieux monsieur regarda et vit une jolie femme, dont la mise était décente mais modeste, qui s'appuyait sur le bras d'un petit monsieur d'une quarantaine d'années, qui était laid de figure et louchait prodigieusement.

— Eh bien! qu'y a-t-il? dit Monmorand en se retournant vers sa compagne, dont les traits étaient bouleversés; qu'avez-vous? est-ce par hasard ce monsieur que je vois là-bas tenant une jeune femme sous son bras?...

— C'est... c'est... c'est mon mari! répond madame Magnifique d'une voix étouffée. Ah! monsieur... soutenez-moi!...

En reconnaissant son mari dans le monsieur qui tient le bras d'une jeune femme, madame Magnifique chancelle comme si elle allait se trouver mal; son vieux conducteur lui dit d'un air suppliant :

— Ah! madame, par grâce, n'allez pas encore vous évanouir!... Vous ne savez pas dans quel embarras cela me jette!... Et d'ailleurs, pendant que je serais obligé de vous donner des soins, votre mari vous échapperait.

— Vous avez raison, monsieur, et cette pensée ranime mon courage, le désespoir même doublera mes forces, car je suis trahie, monsieur; je ne puis plus en douter maintenant!... Il promène une femme, le monstre! il la promène autour d'un bassin...

— Ce n'est peut-être que pour lui faire admirer les petits poissons rouges... Cependant je ne crois pas qu'il y en ait ici...

— Allons, monsieur, venez... courons après ce perfide...

— Quel est donc votre dessein, madame?

— De tomber comme la foudre devant mon mari, de le confondre, de lui faire une scène et d'arracher les yeux à cette péronnelle qui ose se permettre de lui donner le bras!

— Je vous en supplie, madame, ne faites rien de tout cela... Une scène, des cris, des pleurs *coram populo!* cela ne vaut rien du tout; et, si votre époux vous trompe, ce n'est pas de cette façon que vous le ramènerez à vous.

— Eh! voulez-vous, monsieur, que je le laisse impunément m'outrager, m'abandonner, que je le laisse au bras de cette... je ne sais quoi!... Ah! les jambes me démangent, j'ai comme des fourmis sur les bras... Laissez-moi courir après eux.

— De grâce, madame, laissez-vous guider par moi. D'abord, il n'est pas nécessaire en ce moment de courir pour rejoindre votre époux, car il marche extrêmement doucement... nous le voyons... il est là, il est retrouvé, et nous ne le perdrons plus, c'est le point essentiel; mais il s'agit à présent de s'assurer de la conduite qu'il a tenue, de savoir quelle est la personne qu'il promène, et pour cela il faut en ce moment nous contenter de suivre de loin votre mari et cette dame ..

— Quoi! monsieur, vous voulez que je suive tranquillement ce traître, qui, au lieu de jouer innocemment au bilboquet, mène à Paris la vie d'un satrape, d'un sybarite!

— Madame, je vais en deux mots vous faire comprendre que mon conseil est bon : si vous vous présentez en ce moment à votre époux en lui adressant des reproches qu'il mérite peut-être.... Je dis *peut-être*, vu que les apparences sont souvent trompeuses.... *Errare humanum est.*

— Ah! monsieur, je vous en prie, ne me parlez pas polonais!

— C'est du latin, madame. Eh bien! si vous cédez aux transports de votre jalousie, M. votre mari, pour ne point entendre vos reproches dans un jardin public, peut vous laisser là, s'éloigner, se sauver de nouveau avec sa société. Alors qu'arrivera-t-il? Vous voudrez courir après M. Magnifique; mais avec votre embonpoint, madame, il est impossible que vous couriez vite et longtemps; moi, de mon côté, je vous préviens que je ne cours pas du tout. Alors, votre mari vous échappera, et cette fois il est probable que ce sera pour longtemps; car vous sachant à Paris et à sa recherche, il se tiendra sur ses gardes et prendra ses précautions pour ne pas être aperçu.

— Vous croyez, monsieur?... il se pourrait... et je perdrais encore Dodore!... et peut-être pour toujours!... Ah! c'en est fait, monsieur, je ne veux plus suivre que vos conseils.... Je vais réprimer ma fureur jalouse.... quoiqu'elle me brûle.... me transporte.... m'étouffe.... Que faut-il faire, monsieur?

— Nous contenter de suivre de loin M. votre mari. Venez, madame... appuyez-vous sur mon bras... pas trop, cependant... entrons aussi dans le jardin... Nous nous tiendrons assez éloignés pour qu'ils ne puissent nous voir; d'ailleurs, il ne s'agit que d'éviter les regards de votre mari; car, pour la jeune personne qui est avec lui, il est probable qu'elle ne vous connaît pas.

Madame Magnifique entre dans le jardin avec son conducteur. La pauvre dame se pince les lèvres, se contorsionne toute la figure, et s'efforce de ne point pleurer tout en regardant son Dodore se promener bien doucement à cinquante pas d'elle avec une jeune femme sous le bras.

— Ah! monsieur, dit la grosse maman en portant son mouchoir sur ses yeux, croyez-vous que jamais épouse fut dans une situation plus déplorable que la mienne?... En connaissez-vous dans l'histoire ancienne qui aient suivi leur perfide dans le jardin du Palais-Royal?

— Je comprends, madame, tout ce que votre position a de pénible... de cruel... — Hi, hi, hi! un homme que j'adore, monsieur, que j'idolâtre! que je trouvais plus beau que l'Apollon du Belvédère!...

— Il n'en a pas la taille, cependant. — Un homme pour lequel je brodais des manchettes de batiste, et auquel je faisais souvent manger des pommes meringuées, parce qu'il les aime beaucoup... Hi, hi, hi!

— Tâchez de vous modérer, madame; nous avons retrouvé votre mari, c'est déjà beaucoup. — Si je le retrouve sans son cœur, monsieur, à quoi cela m'avancera-t-il? Voyez comme il parle à cette femme... — C'est vrai, il a l'air de lui parler avec action. — Elle lui répond, l'audacieuse! — Cela me fait cet effet-là — Quelle horrible tournure!... quelle mise!... quelle coiffure!... C'est tout au plus une grisette! — Mais sa mise me paraît, à moi, assez convenable...

— Non, monsieur, elle n'est pas convenable. D'abord, on ne porte plus de robes faites comme cela..... Ah! cette garniture, c'est pitoyable!... — Son bonnet me semble assez joli.

— Joli! vous trouvez ce bonnet-là joli! On voit bien que vous ne vous y connaissez pas. Il est affreux, ce bonnet-là... Je n'en ai jamais vu de semblable à Orléans... Un homme bien né, un homme dans la position de M. Magnifique, sortir avec une femme en bonnet!

— Madame, je vous assure qu'à Paris les dames portent des bonnets. J'en ai vu à une séance publique à l'Académie.

— Et moi, monsieur, je vous dis que c'est très-mauvais genre. Cela ne se porte qu'en voiture ou en soirée. Mais je voudrais bien voir la figure de cette femme... Avançons un peu, monsieur, avançons sur le côté en nous tenant dans une contre-allée.... alors je pourrai voir ma

rivale !... — Allons sur le côté, je n'y vois aucun inconvénient, pourvu que nous nous tenions toujours à distance convenable.

Madame Magnifique force son compagnon à doubler le pas ; ils arrivent sur la même ligne que les deux personnes qu'ils suivent, et peuvent facilement voir la figure de la jeune femme qui se tourne vers eux pour parler à M. Dodore.

— Ah ! mon Dieu ! qu'elle est laide ! s'écrie la grosse dame en s'appuyant sur son compagnon. Ah ! quelle figure commune ! Où donc M. Magnifique a-t-il les yeux ?

— Vous trouvez cette jeune femme laide ? dit M. Monmorand ; et regardant à son tour : — Mais cependant... elle a de fort beaux yeux.

— C'est-à-dire de grands yeux.... comme des portes cochères !.... Est-ce que vous aimez les grands yeux, par hasard ? je ne trouve rien de laid comme ça, moi.

— Elle a un nez bien fait... une petite bouche.

— Ah ! un nez ! vous êtes bien honnête d'appeler cela un nez ; moi je dis que c'est un marron collé sur sa figure. Quant à sa bouche, elle est petite, c'est vrai, mais bien désagréable !...—Son ensemble me paraît assez gracieux. — Fi donc ! point d'expression !... une figure fade, bête !... et des cheveux rouges, je crois ! — Non, elle est blonde... — Oh ! blonde.... c'est un blond bien hasardé.... Et quelle maigreur !... C'est un os que cette femme-là... — Mais pourtant... — Je vous dis, monsieur, que cette femme-là est affreuse, et qu'elle n'a rien pour elle.

Le vieux Monmorand ne juge pas à propos de soutenir son opinion. Il sent bien qu'il faut laisser à une épouse trompée la consolation de trouver sa rivale laide, ou du moins de le dire ; car dans le fond de son cœur, une rivale même rend toujours justice à celle que sa bouche critique bien haut.

— Il lui parle continuellement ! reprend madame Magnifique en suivant des yeux tous les mouvements de son mari. Le perfide ! Mais où donc ces messieurs vont-ils prendre tout ce qu'ils disent quand ils ne sont pas avec leurs femmes ?... Près de moi, monsieur, il restait quelquefois deux heures sans prononcer une parole.

— C'est qu'il était toujours certain, madame, de pouvoir vous dire le lendemain ce qu'il ne vous avait pas conté la veille. Mais les voilà qui se dirigent du côté des galeries... Allons moins vite, madame, car par là nous risquerions d'être vus si votre mari se retournait.

— Oh ! il ne se retournera pas le scélérat, il n'y a point de danger ! il est trop occupé de sa conquête.

M. Magnifique et la dame prennent la galerie de Valois, la suivent, tournent, et, entrant dans le passage du Perron, s'arrêtent à la boutique du pâtissier.

— Eh bien, voilà qui est joli, dit la grosse dame en secouant le bras de son conducteur. Je crois vraiment qu'il va offrir des gâteaux à cette femme... oui... ils entrent chez le pâtissier.

— Repassons dans le jardin, dit M. Monmorand, nous serons mieux pour les voir.

— Elle mange des petits pâtés, cette femme... Ah ! monsieur, quand je vous disais que c'était moins que rien !

— Madame, j'ai l'honneur de vous assurer qu'à Paris les gens les plus comme il faut ne craignent point d'être ridicules en mangeant des petits pâtés.

— Ce n'est pas possible, monsieur. Scélérat de Dodore... Il en mange aussi !... Il offre d'autres gâteaux à cette femme... Voilà où passe sa fortune ! voilà comme on se ruine à Paris !... S'il lui fait manger des meringues, je sens que je ne pourrai plus me contenir... Je sauterai dans la boutique !...

Heureusement la galanterie de M. Magnifique se borne à des petits pâtés. Il paye, reprend le bras de la jeune femme, et tous deux sortent du Palais-Royal et se dirigent du côté de la place des Victoires.

Madame Magnifique fait avancer son vieux conducteur, ils recommencent à suivre Dodore et sa compagne ; mais l'émotion de la grosse dame augmentant à chaque moment, elle s'appuie quelquefois avec tant d'abandon sur M. Monmorand, que celui-ci est accablé de fatigue, et que la sueur ruissèle sur son front, tandis que sa compagne essuie des larmes qui de temps à autre s'échappent de ses yeux.

M. Magnifique suit avec sa dame la rue des Fossés-Montmartre, puis la rue Neuve-Saint-Eustache, puis la rue de Bourbon-Villeneuve.

— Est-ce qu'ils vont nous mener à l'autre bout de Paris ? dit madame Magnifique en poussant un gros soupir. — Je prie le ciel pour qu'ils s'arrêtent bientôt ! dit le vieux monsieur en s'essuyant le visage avec son mouchoir, car... véritablement... je me sens bien fatigué... et s'il fallait aller encore loin comme cela... je ne sais si...

— Ah ! vous ne m'abandonneriez pas... vous ne me priveriez pas de votre appui, moi qui suis tous vos conseils... qui vous chéris déjà comme mon grand-père, comme un oncle, un parrain, mon bon, mon cher monsieur Malauxdents ! — C'est Monmorand que je me nomme. — Ah ! les voilà qui tournent du côté des boulevards ; ils entrent dans le faubourg Saint-Denis... Mais il est considérablement long, le faubourg Saint-Denis. — Ah ! ils s'arrêtent enfin.

M. Magnifique et sa compagne viennent en effet de s'arrêter devant une maison à allée, contre laquelle est la boutique d'un épicier. La grosse dame et le vieux monsieur se cachent sous une porte cochère à quelque distance. La conversation continue encore entre les deux personnes qui sont devant l'allée.

— Il ne finira donc pas de lui parler ! dit madame Magnifique en trépignant des pieds avec colère, et sans s'apercevoir qu'elle marche dans un ruisseau et éclabousse son protecteur.

— Prenez garde... vous m'envoyez de l'eau, dit M. Monmorand en se reculant.

— Il la regarde tendrement... voyez-vous, monsieur...

— Il vaudrait mieux ne pas marcher dans le ruisseau.

— Il lui prend la main !... Ah ! l'indigne !

— C'est vrai ; mais quand on quitte quelqu'un, cela se fait encore...

— Je gage qu'il serre la main de cette femme dans la sienne.

— Cela pourrait bien être...

— Je ne dois pas souffrir ces choses-là, monsieur.

Et madame Magnifique veut s'élancer vers son mari ; M. Monmorand a beaucoup de peine à la retenir sous la porte cochère. Enfin on s'est dit adieu. La jeune femme est entrée dans l'allée de la maison, et M. Dodore redescend le faubourg Saint-Denis.

— Nous savons où cette jeune personne demeure, dit le vieux monsieur ; c'est déjà quelque chose... car il est bien probable que c'est là sa demeure. Maintenant suivons votre époux, qui va sans doute retourner à son hôtel, et plaise à Dieu qu'il ne loge pas bien loin !

— Mais il faudra reconnaître la maison de cette femme, monsieur, pour revenir prendre des informations...

— Soyez tranquille, madame, j'ai pris le numéro... C'est à côté d'un épicier... je la reconnaîtrai parfaitement.

— Bien vilaine maison, du reste... bien noire... une allée pour entrer... Ah ! Dieu ! cela me rappelle la complainte de *Bancal* et de *Fualdès !* Suivons mon mari.

M. Magnifique a pris le chemin des boulevards. Il tourne du côté du Gymnase, il s'arrête devant les boutiques, devant les étalages des marchands, examine les toilettes, lorgne les dames : on voit enfin qu'il est dehors pour son agrément.

— Mais regardez donc le genre que se donne Dodore ! dit madame Magnifique en suivant son mari ; cet air dégagé... ce maintien de petit-maître... Il se retourne pour regarder une dame !... Ah ! monsieur, le séjour de Paris a démoralisé mon époux !

M. Monmorand n'a qu'une pensée, c'est que celui qu'il est obligé de suivre ne demeure pas très-loin ; car le vieux chevalier des dames n'en est pas à se repentir de la rencontre qu'il a faite dans une Dame-Blanche ; mais il n'y a plus moyen de reculer, sa protégée serait capable de l'emporter dans ses bras s'il refusait d'avancer.

Enfin M. Magnifique a pris la rue Montmartre, et bientôt on le voit entrer dans un hôtel meublé.

— Voilà sa demeure ! s'écrie madame Magnifique.

— Dieu soit loué ! dit le vieux Monmorand. Cependant, comme il faut être bien sûr de notre fait, attendez-moi une minute devant cette boutique ; je vais aller jusqu'à cet hôtel, et je demanderai au concierge si c'est bien là que loge M. Magnifique, d'Orléans.

— Allez, ô mon second père ! dit la grosse maman, moi je compte les instants.

M. Monmorand entre dans l'hôtel, et revient au bout de quelques minutes ; son visage est rayonnant.

— C'est là, c'est bien là qu'il loge ! dit-il à sa protégée. Il y a trois semaines... cela s'accorde parfaitement ; votre mari ne peut plus vous échapper... Ouf ! j'en suis presque aussi content que vous !...

— Homme généreux ! que ne vous dois-je pas ?...

— Maintenant, madame, je ne vois aucun inconvénient à ce que vous vous présentiez au domicile de votre mari... Vous lui ferez tous les reproches que vous jugerez convenable... Il s'excusera peut-être... Enfin il est retrouvé, et j'ai bien l'honneur...

— Ah ! mon cher monsieur, voudriez-vous m'abandonner ainsi... laisser votre ouvrage imparfait ?... J'ai retrouvé mon mari, mais il m'est infidèle, tout me le prouve. Vous ne m'avez pas rendue au bonheur si vous ne rétablissez pas la paix dans mon ménage...

— Madame, pour ces choses-là... je ne me flatte pas d'être assez savant... L'Académie a mis au concours beaucoup de sujets, mais elle n'a jamais pensé à offrir un prix pour celui qui ferait renaître l'amour entre deux époux... Vous avez retrouvé votre mari, j'ai bien l'honneur...

Le vieux monsieur veut toujours s'en aller ; mais madame Magnifique le retient par son habit en s'écriant : — Non, monsieur, votre tâche n'est point remplie... vos bons offices me sont encore indispensables... Monsieur, ne me refusez pas, ou je vais me jeter à vos pieds.

M. Monmorand, qui craint que la grosse dame ne le fasse comme elle le dit, ce qui au milieu de la rue Montmartre, où il passe plus de monde que dans la rue des Maçons-Sorbonne, aurait paru extrêmement original, répond à sa protégée : — Eh bien, madame, voyons, qu'exigez-vous encore de moi ?

— Que vous ayez la bonté de vous rendre à la demeure de cette femme, pour qui mon époux me trompe, que vous la voyiez, que vous la fassiez rougir de sa conduite en la menaçant de ma colère si elle revoit Dodore ; puis enfin qu'après être revenu me rendre compte du résultat de votre démarche, vous fassiez une verte semonce à mon époux, si par hasard il résiste à mes larmes et refuse de partir sur-le-champ avec moi pour Orléans.

— J'irai voir cette jeune fille, dit M. Monmorand, et demain matin

je vous rendrai compte de cette entrevue. Quant à une semonce pour votre mari, je ne promets rien... — A demain matin alors, ô mon protecteur! — A demain, madame. — Moi, je vais me présenter à Dodore. Ah! priez le ciel pour que je ramène un volage. — Oui, madame, oui... du courage! J'ai bien l'honneur de vous saluer.

Le vieux monsieur s'éloigne sans vouloir en écouter davantage. Et la grosse dame s'avance à grands pas vers l'hôtel où loge son mari. Mais, arrivée là, elle sent ses forces faillir, et c'est d'une voix éteinte qu'elle dit au concierge : — Je désire parler à M. Magnifique.

— Il y est, madame. Au second, le numéro 4.

Madame Magnifique est déjà sur l'escalier. Elle monte en s'appuyant à la rampe; elle est devant le numéro 4. La clef est sur la porte; elle la tourne, et entre dans une chambre, où son mari est occupé à écrire avec tant d'attention, qu'il ne se retourne pas pour savoir quelle est la personne qui vient d'entrer chez lui.

Madame Magnifique saute d'un bond près de son mari, et, s'emparant de la lettre qu'il a commencée, lui dit : — Ah! monstre! à qui écris-tu là?

M. Magnifique lève la tête, et, en reconnaissant sa femme, devient tour à tour rouge, blême, et laisse tomber à terre l'écritoire et la poudrière.

Pendant quelques minutes, M. Dodore Magnifique s'est trouvé hors d'état de pouvoir dire un mot. La présence inattendue de sa femme a produit sur ses esprits un tel bouleversement que, ne sachant plus ce qu'il fait, après avoir avec son bras renversé l'écritoire, il la ramasse et la met dans sa poche, croyant probablement que c'est une paire de gants, et tenant toujours les yeux baissés vers la terre pour ne point rencontrer les regards foudroyants de son épouse. Celle-ci se pose dramatiquement devant lui et, voyant qu'il s'obstine à ne point la regarder, s'écrie :

— Vous n'osez plus envisager votre femme, votre Eglantine! Ah! je le conçois après votre infâme conduite... Ma présence vous atterre!... Vous pensiez donc, monsieur, que je resterais tranquillement à Orléans; sans avoir de vos nouvelles, sans savoir ce que vous étiez devenu, sans m'en inquiéter, peut-être!... tandis que vous meniez à Paris la conduite d'un *Festin de Pierre!*... car, je n'exagère pas, vous êtes aussi coupable qu'un *Don Juan!*... Mais parlez donc, monsieur, parlez... Dites, que faites-vous à Paris?... Pourquoi avez-vous changé d'hôtel?... Pourquoi ne reveniez-vous pas, comme vous me l'aviez promis dans votre dernière lettre?

M. Magnifique balbutie enfin d'une voix tremblante : — Ma femme... c'est que... d'abord... la pâte de mou de veau...

— Laissons ces subterfuges de côté, monsieur; je vois trop maintenant que ce n'était qu'un prétexte pour me quitter.

— Non, Eglantine, je t'assure...

— Je vous dis que vous êtes un monstre! que je connais vos trahisons! Et cette lettre, à qui l'adressiez-vous?... Est-ce à moi que vous écriviez? Voyons cela...

M. Magnifique veut empêcher sa femme de lire le papier dont elle s'est emparée, il lui prend le bras et lui dit d'un ton suppliant : — Ne lis pas cela, Eglantine, je t'en supplie... C'est une recette pour élever les vers à soie... Rends-moi ce papier, c'est de la politique, ça ne peut pas être lu par les femmes...

Eglantine n'écoute pas son époux, et, le repoussant loin d'elle, lit la lettre commencée, en s'interrompant fréquemment pour exhaler sa colère.

« Mademoiselle Emilie... (Ah! vous connaissez une demoiselle Emilie, et vous lui écrivez. Continuons), je ne puis pas vous dire combien je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance. (Sa connaissance! ce doit être quelque chose de beau en effet!...) L'amitié que vous m'avez témoignée tout d'abord et les paroles aimables que vous me dites... (Ah! elle vous dit des paroles aimables!... Faut-il qu'une jeune fille soit criminelle à ce point!) ne me laissent plus de doute sur le sentiment que j'ai eu le bonheur de vous inspirer. (Ah! monsieur, vous inspirez des sentiments? Cela ne vous était jamais arrivé à Orléans, pourtant!...) De mon côté, je vous écris pour vous avouer que je vous aime tendrement et que je suis fier d'avoir fait votre conquête, et j'espère bien... »

— Il n'y en a pas davantage, mais c'en est assez pour me prouver votre perfidie... Suis-je assez malheureuse!... Ah! Dodore! vous voulez donc me faire mourir de chagrin!...

Madame Magnifique s'est laissée tomber sur une chaise, et elle donne un libre cours à ses sanglots. Dodore, touché de la douleur de sa femme, et voyant qu'il ne peut plus la tromper sur sa conduite, va se mettre à deux genoux devant elle et lui dit :

— Ma chère amie, je suis bien coupable, cela est vrai, je ne chercherai plus à le dissimuler; je ne sais quel vertige m'a pris... Je ne saurais expliquer comment il se fait que moi, jusqu'alors si rangé, si sage, j'aie pu devenir un mauvais sujet... car en ne t'écrivant plus, en te laissant dans l'inquiétude, certainement je me suis conduit comme un mauvais sujet; mais pardonne-moi... je reconnais mes torts, et je vais te faire un aveu sincère de mes fautes, un récit fidèle de ma conduite depuis que je suis à Paris.

— Ne me cachez rien surtout, monsieur. Dites-moi bien l'exacte vérité... Je verrai ensuite si je puis vous pardonner.

M. Magnifique veut d'abord baiser la main de sa femme, mais celle-ci la retire avec dignité; alors l'époux coupable commence son récit sans quitter la position humble qu'il a prise :

— J'étais venu à Paris, tu sais pourquoi, pour t'acheter de la...

— Oui, monsieur, ne revenons pas là-dessus, je vous en prie.

— Me trouvant dans cette ville que je n'avais pas revue depuis près de vingt ans, j'employai les premiers temps de mon arrivée à voir les promenades, les spectacles, les cafés... il y a de bien beaux cafés à Paris... Je t'en parlais dans mes lettres, je crois?

— Oui, monsieur, mais ensuite?

— J'étais à la veille de repartir pour Orléans, lorsqu'il me prit envie d'aller au spectacle avec un monsieur de ma connaissance que j'avais retrouvé ici... M. Franvillier, le négociant... Tu te rappelles M. Franvillier?

— Oui, un assez mauvais sujet, par parenthèse, qui n'achète un chapeau à sa femme que tous les ans, tandis qu'il dépense, lui, un argent fou en gilets, en cravates et en cordons de montre... Poursuivez, monsieur.

— Je rencontrai donc Franvillier qui me dit : — Voulez-vous venir au spectacle avec moi? allons à Franconi. J'acceptai.

— Qu'est-ce que c'est que Franconi, monsieur?

— Ma femme, c'est un théâtre où l'on joue avec des chevaux et où l'on se bat avec des canons naturels.

— Ah! mon Dieu! vous vouliez donc perdre une jambe à Paris, monsieur? Enfin, poursuivez.

— Nous voilà au spectacle; devant nous se trouvaient deux dames assez jeunes... il y en avait même une fort jeune et assez jolie...

— Jolie!... si vous n'aviez regardé que les chevaux, vous n'auriez pas remarqué cette femme.

— Pendant les entr'actes, je causais avec Franvillier, qui aime beaucoup à causer, et parle assez haut. Bientôt je remarquai qu'une des deux dames... la plus jeune et la plus gentille, n'ôtait pas ses regards de dessus moi.

— Cela était bien indécent de sa part.

— Je crus d'abord me tromper; mais Franvillier lui-même le remarqua, car il dit en riant : — Mon cher Magnifique, vous avez fait une conquête... voilà une jeune personne qui vous mange des yeux.

— Il fallait sur-le-champ changer de place, monsieur, ou quitter le spectacle.

— Je sentis que je devenais rouge comme une cerise... et je dois avouer, ma chère amie, que, n'ayant pas l'habitude de faire des conquêtes, je ne pus me défendre d'un sentiment d'orgueil... Mon amour-propre se trouvait flatté, d'autant plus que Franvillier avait l'air piqué, parce qu'on ne le regardait pas du tout, lui...

— Oh! ces hommes! ils sont plus coquets que les femmes.

— Vers le milieu de la pièce, on tira les canons naturels; la jeune personne qui me regardait si souvent eut peur et se pencha contre moi en poussant un cri. Cela me donna occasion d'entamer avec elle la conversation.

— Belle conduite! Voilà ce que c'est d'aller à un théâtre où il y a des canons naturels. Continuez, monsieur.

— Nous causâmes donc... Je ne sais pas ce qui se passait en moi... mais je ne puis te cacher, ma chère Eglantine, que la voix de cette jeune personne, ses traits, son air aimable... me firent une impression....

— Assez, monstre, assez! allez au fait.

— Franvillier, qui était toujours de mauvaise humeur parce qu'on ne le regardait pas, me quitta avant la fin du spectacle; moi je restai; je continuai de causer avec cette jeune personne, et quand la pièce finit, je lui offris mon bras, ainsi qu'à son amie, pour les reconduire chez elles.

— Infâme!... Le maréchal de Richelieu n'était qu'un enfant auprès de vous!... Poursuivez.

— On accepta ma proposition.

— Oh! je le crois.

— Je ramenai ces dames à leur domicile; elles demeuraient dans la même maison, au faubourg Saint-Denis. La personne qui m'avait regardé si souvent se nommait Emilie... j'entendis son amie l'appeler ainsi. Elle me dit qu'elle était fleuriste et travaillait chez elle. Je lui demandai la permission d'aller lui présenter mes devoirs...

— Vos devoirs, à une fleuriste!... Est-ce que vous aviez des bouquets à acheter?... Est-ce que vous aviez affaire chez une fleuriste?

— Mademoiselle Emilie me dit qu'elle me recevrait avec le plus grand plaisir... et le lendemain j'allai lui faire une visite.

— Oh! ce Paris! ce Paris! quel gouffre!... Après, monsieur?

— Mademoiselle Emilie me reçut fort bien... elle fait des fleurs dans la perfection...

— Ah! vous avez remarqué cela!... Et moi qui vous brode des manchettes, vous ne m'avez jamais fait un compliment sur ma broderie.

— Je causai longtemps avec cette jeune fille. Elle me dit qu'elle était orpheline, que sa mère était morte depuis quatre ans seulement.

— Je vous demande un peu en quoi tout cela vous regardait!

— Elle m'engagea à revenir la voir, me dit qu'elle se trouvait bien heureuse de m'avoir rencontré; enfin elle me dit tant de choses aimables que j'en perdis la tête. Je dois te l'avouer, ô mon Eglantine,

j'oubliai Orléans, je ne songeai plus à retourner près de toi, je ne pensai même pas à t'écrire pour calmer tes inquiétudes! Je ne songeais plus qu'à cette jeune fille.., Je commençai par quitter mon hôtel de la rue des Mathurins-Saint-Jacques, et je vins loger ici pour être plus près de la personne dont j'avais fait connaissance. J'allais chez elle tous les jours, mais je ne lui disais pas un mot d'amour : je te le jure. Cependant aujourd'hui même elle a consenti à venir se promener avec moi. Nous avons été au Palais-Royal...

— Et vous lui avez acheté des petits pâtés !... je le sais.

— Cela est vrai. En la promenant, je me disais tout bas : Je devrais déclarer mon amour à mademoiselle Emilie. Je ne sais pourquoi je n'osai pas; de son côté, elle me dit : J'ai un grand secret à vous apprendre.., un secret d'où dépend le bonheur de toute ma vie... je vous le dirai demain. Et moi j'ai pensé qu'elle voulait tout bonnement m'avouer son amour; et c'est pour cela que tout à l'heure, après l'avoir quittée, j'ai commencé cette lettre que je lui adressais, lorsque ta présence inattendue m'a rappelé tous mes torts!... Mais, je te le répète, cette jeune personne m'avait tourné la tête!...

— Assez, séducteur, assez!... Vous vous plaisez encore à enfoncer le poignard dans mon cœur. Vous ne m'aimez plus, nous nous séparerons.

— Ma chère amie, pardonne-moi... Emmène-moi avec toi... Je ferai toutes tes volontés, pourvu que tu ne me quittes pas...

— Non! non!... Je vous abhorre, je vous déteste... Je veux divorcer.

M. Magnifique, pénétré de remords, et désespérant de fléchir sa femme, se met à pleurer, puis, voulant essuyer les larmes qui baignent son visage, prend son mouchoir dans sa poche et s'en essuie toute la figure. Mais ce mouchoir venait de la même poche où, dans son trouble, Dodore avait fourré l'écritoire; il s'ensuivit qu'en croyant s'essuyer le visage M. Magnifique se couvrit la figure d'encre, et que la grosse Eglantine se trouva avoir un nègre à ses genoux.

Madame Magnifique pousse des cris terribles, car elle croit que dans son désespoir son mari vient d'essayer de se détruire avec du charbon; elle se jette dans ses bras, l'embrasse tendrement en s'écriant:

— C'est fini! je te pardonne, pauvre Dodore! tout est oublié; mais ne fais plus de ces choses-là... Méchant! tu veux te suicider... tu t'es donc tiré un pistolet dans la figure... tu as mangé du charbon... ou tu as le sang tourné... pauvre ami!... Cela prouve que le ciel punit toujours les maris infidèles... ce sont les remords qui auront produit cette révolution! Embrasse-moi encore, tout est oublié.

M. Magnifique ne comprend rien à ce que lui dit sa femme, jusqu'à ce qu'une glace lui ait fait voir sa figure. Mais alors l'écritoire qu'il sent dans sa poche explique sa métamorphose, et madame Magnifique s'aperçoit qu'elle s'est alarmée à tort. Mais elle a pardonné et ne veut plus revenir sur ce qu'elle vient de dire. Pendant que son mari s'occupe à se débarbouiller, elle se hâte de rassembler ses effets. Elle fait venir la maîtresse de l'hôtel, la paye, demande un fiacre, y monte avec Dodore, et l'emmène au *Plat-d'Étain*, sans lui laisser le temps de se reconnaître.

Il fallait agir ainsi avec un homme faible comme M. Magnifique, car l'image de la jeune fleuriste n'était point entièrement effacée de son cœur; il soupirait même en songeant à la jeune fille; mais sa femme était là, et il lui obéissait.

Madame Magnifique voudrait pouvoir quitter Paris à l'instant même avec son époux; mais la journée est avancée, et ce n'est que le lendemain qu'ils pourront partir pour Orléans. Avant cela, la grosse dame attend la visite de M. Monmorand, car elle est curieuse de connaître le résultat de la démarche dont elle l'a chargé.

Pendant que les deux époux se réconciliaient, le vieux monsieur avait commencé par entrer dans un café, où il s'était reposé trois heures. Se sentant alors en état de se remettre en marche, il retourne au faubourg Saint-Denis en se disant : — Finissons-en avec ma protégée, car je crois que je ne serai tranquille qu'après son départ pour Orléans.

M. Monmorand est arrivé devant la maison où est entrée la jeune personne qu'il a suivie le matin. Mais là il s'arrête, et fait les réflexions suivantes :

— Qu'est-ce que je vais faire?... me présenter chez une personne que je ne connais pas... lui dire qu'elle détourne un mari de son ménage... C'est très-délicat... Je ne sais pas seulement le nom de cette demoiselle... Si je pouvais prendre des informations... J'ai là une commission fort embarrassante; cette jeune femme peut me dire : *Quid feci tibi?* pour que vous vous mêliez de mes affaires; *nescio vos!* et me fermer la porte au nez.

M. Monmorand se promenait dans la rue en se disant cela, quand tout à coup une voix lui crie :

— Eh bien! vous voilà dans mon quartier?... Comme on se retrouve!... Entrez donc... vous prendrez bien un petit verre.

C'était l'épicier que vous connaissez, qui était à la porte de sa boutique, laquelle tenait justement à la maison où avait affaire M. Monmorand. Celui-ci reconnaît le petit homme qui l'a aidé à laisser tomber sa protégée à terre. Mais il pense que sa rencontre est un coup de la Providence; il s'approche de l'épicier :

— Bonjour, monsieur... Vous demeurez donc dans ce quartier?

— Sans doute, puisque voilà ma boutique. Entrez donc... vous prendrez un petit verre...

— Je vous remercie... je n'en ai pas l'habitude... Mais puisque j'ai le plaisir de vous rencontrer, je vous demanderai quelques renseignements sur...

— Entrez donc, nous causerons dans l'arrière-boutique... en prenant un petit verre.

Le vieux monsieur se décide à entrer; l'épicier le fait passer dans son arrière-boutique et lui dit : — Qu'est-ce que vous aimez? le doux ou le roide?

— J'ai eu l'honneur de vous dire que je ne prendrai rien; je voudrais vous demander...

— Je vas vous chercher de l'huile de noyau, vous m'en direz des nouvelles...

L'épicier laisse Monmorand pour aller chercher de la liqueur, et le vieux monsieur sent bien qu'il ne pourra pas esquiver l'huile de noyau, s'il veut qu'on réponde à ses questions.

La liqueur étant apportée et versée, après que M. Monmorand a mouillé ses lèvres, il dit : — Vous avez dans cette maison une jeune personne... assez jolie... figure distinguée... un peu pâle... dix-huit à vingt ans, je pense...

L'épicier sourit en répondant : — Oui... oui... nous avons ça... Diable, il paraît que vous êtes un amateur!... Mais celle-là n'est pas si lourde au moins que celle que vous m'avez fait porter rue des Maçons... Ah! Dieu! quelle montagne! J'en ai eu une courbature.

— Veuillez me dire ce que c'est que cette jeune personne, ce qu'elle fait... Je suis chargé près d'elle d'une commission bien délicate, et...

— Buvez donc, vous ne buvez pas... Est-ce que vous ne la trouvez pas bonne, ma liqueur?

— Parfaite! Cette jeune personne?...

— Ce doit être mamzelle Emilie, une fleuriste qui reste au troisième.

— Elle demeure seule?

— Oui, elle n'a plus de parents, à ce qu'il paraît; mais c'est sage... rangé... ça travaille toute la journée, enfin c'est honnête... du moins ça en a l'air.

— C'est juste; mais quelquefois *latet anguis in herbâ!*

— Ah! certainement... certainement! c'est ce que je me dis aussi... *Ludovico magno*... toto carabo, la porte Saint-Denis!

— Je vous remercie toujours de ce que vous m'avez appris; vous n'en savez pas davantage?

— Ma foi non!

— Je vais monter chez cette demoiselle... Au troisième, m'avez-vous dit?

— Oui; mais attendez donc... vous êtes bien pressé; on ne s'en va pas sur une jambe!... Vous allez prendre du rhum... du vieux.

— Je ne prendrai rien de plus. Ma mission est urgente, permettez-moi de la remplir. Il s'agit du bonheur de deux époux, je dois me hâter... *Vita brevis!* Vous me comprenez!

— Ah! c'est différent, répond l'épicier, qui veut avoir l'air de comprendre. Alors je ne vous retiens plus... *Ludovico*... carabo... Au plaisir de vous revoir.

M. Monmorand a quitté la boutique d'épiceries; il monte au troisième, sonne; on lui ouvre; il reconnaît la jeune personne qu'il a vue le matin. Elle le fait entrer, lui présente une chaise, et lui demande ce qu'il désire.

Les manières décentes, l'air modeste de cette jeune fille, tout prévient en sa faveur, et le vieux monsieur n'en est que plus embarrassé pour lui expliquer le sujet de sa visite. Il se tourne, se retourne sur sa chaise, s'appuie sur sa canne, et murmure enfin :

— Mademoiselle, je vous demande bien pardon, mais plus je vous considère et moins j'ose vous expliquer ce qui m'amène...

— Pourquoi donc cela, monsieur? Un homme qui a l'air aussi respectable que vous ne peut avoir à me dire des choses que je ne doive pas entendre.

M. Monmorand s'incline, tire sa tabatière et la présente à la jeune fille, qui lui dit en souriant :

— Je vous remercie, monsieur, je n'en prends pas... — Ah! pardon. — Mais vous avez à me parler? — Oui, mademoiselle. — J'attends, monsieur. — Alors je vais aller au fait. Aujourd'hui, mademoiselle, vous êtes sortie, vous avez été dans le jardin du Palais-Royal, et vous donniez le bras à un monsieur? — Cela est vrai.

— Ce monsieur... vous ignorez peut-être qu'il n'est pas libre, mademoiselle, qu'il est marié, qu'il habite Orléans, et que sa femme attend impatiemment son retour?...

— Je sais tout cela, monsieur.

— Vous le savez, et vous sortez avec lui, et vous le recevez chez vous!.... Ah! mademoiselle, en vous voyant, on ne croirait jamais que...

— Arrêtez, monsieur.... ne me jugez pas avant de savoir quels motifs m'ont fait agir. Oui, j'ai reçu chez moi M. Magnifique, je l'ai reçu avec joie!... Mais vous, qui venez me questionner, puis-je savoir quel intérêt?...

— Celui d'une femme dont vous faites le malheur, mademoiselle: l'épouse de M. Magnifique, qui est arrivée à Paris pour y chercher son mari, et qui l'a vu ce matin vous tenant sous son bras! Sans moi, je ne vous cache pas qu'une scène violente aurait eu lieu.... Une épouse abandonnée voulait vous accabler de reproches..,

— Je ne les mérite pas, monsieur.... Mais les apparences.... Mon Dieu! je ne croyais pas mal faire! Oh! non.... Mais faire couler les larmes d'une épouse... ah! j'en suis désolée... Cependant, monsieur... moi aussi j'ai droit à la tendresse de celui avec qui l'on m'a rencontrée.... Moi aussi je voudrais qu'il m'aimât, car ce monsieur.... c'est mon père!...

— Votre père, mademoiselle! s'écrie Monmorand en rapprochant sa chaise de la jeune Emilie, dont les yeux se sont remplis de larmes. Votre père... il se pourrait!...



Mademoiselle Émilie, fleuriste.

— Oui, monsieur... je dois vous faire cet aveu, à vous qui êtes envoyé près de moi par une épouse qui me croit sa rivale. Oui, il y a vingt ans, ma mère fut aimée par M. Magnifique... il l'abandonna ensuite; il quitta Paris et n'y revint plus consoler ma pauvre mère. Elle m'éleva et m'apprit le nom de celui auquel je devais le jour. Quelquefois elle me disait: « Si jamais le hasard te fait rencontrer ton père, aime-le comme je l'aimais, et tâche qu'il ait un peu pour toi de la tendresse qu'il m'a refusée. » Ma mère est morte il y a quatre ans. Je suis seule; je n'ai au monde ni parents ni amis. Jugez, monsieur, de ma surprise, de mon saisissement, quand, dernièrement, au spectacle, j'entendis nommer M. Théodore Magnifique!... Ces noms-là étaient depuis longtemps gravés dans mon cœur. Mes regards s'attachèrent sur mon père, il le remarqua; il me parla.... et pour la première fois je me trouvai bien heureuse... Je n'ai pas besoin de vous dire que je fus la première à l'engager à venir me voir... Depuis trois semaines je me suis appliquée à lui inspirer un peu d'attachement.... car au moment où je lui eusse dit: « Je suis votre fille?... » j'aurais voulu être certaine qu'il ne me repousserait pas!

— Sa fille!... vous, sa fille, chère enfant... Ah! pardonnez, mademoiselle; mais je suis si satisfait, si heureux de ce que j'apprends!... Voulez-vous me permettre de vous baiser la main?

Et le vieux monsieur baise respectueusement la main de la jeune Emilie; puis il prend son chapeau, se lève et dit:

— Je cours retrouver madame Magnifique.

— Que voulez-vous donc faire, monsieur?

— Lui apprendre la vérité. Oh! elle sera si heureuse aussi en sachant que vous n'êtes point sa rivale!

— Est-ce que vous espérez qu'elle m'aimera un peu, monsieur?

— Si je l'espère!... j'en suis sûr.... les femmes passent si facilement de la haine à l'amour!... C'est même un sujet que je traiterai quand je serai de l'Académie. Au revoir; avant peu vous aurez de mes nouvelles.

M. Monmorand, oubliant sa fatigue, double le pas, et arrive bientôt au *Plat-d'Etain*. Madame Magnifique y était déjà avec son mari, qu'elle ne quittait pas d'une minute. Cependant on lui apprend que le vieux monsieur avec qui elle se promenait toute la journée désire lui parler en secret. Elle se rend près de lui; alors M. Monmorand lui fait part du secret qu'il vient d'apprendre.

— Sa fille! s'écrie la grosse dame; ce serait sa fille!.... Chère enfant!... il se pourrait!... Ce pauvre Dodore! son amour était innocent; c'était son cœur paternel qui parlait à son insu! Ah! ce sera notre fille, notre enfant à tous deux.

Et dans sa joie, madame Magnifique saute dans la chambre de manière à faire craquer le plancher; mais bientôt elle prend son châle, son chapeau et le bras de son vieil ami, qu'elle fait presque courir dans la rue pour être plus tôt chez la jeune Emilie.

Madame Magnifique commence par sauter au cou de celle qu'elle nomme déjà sa fille; puis elle s'écrie en la montrant à Monmorand:
— Est-elle jolie! Quels yeux! quelle bouche! quel teint!... Charmante enfant!... viens; désormais tu ne nous quitteras plus.

Emilie, encore tout étourdie de ce qui lui arrive, n'a que le temps de prendre ses papiers et les lettres de sa mère pour prouver qu'elle n'en a point imposé; on l'entraîne, on la conduit sur-le-champ à l'hôtel où est resté Dodore, qui fait un saut en arrière en apercevant la jeune fille que sa femme elle-même lui présente.

— Tu peux l'aimer sans remords, l'aimer d'un amour pur, vertueux, dit madame Magnifique; car c'est ta fille, et dès ce moment je la regarde comme la mienne.

Dodore ne sait s'il doit en croire ses oreilles; mais quelques mots l'ont bientôt mis au fait. Alors il presse Emilie dans ses bras en lui disant: — Mon cœur avait deviné que tu étais mon enfant.



Dodore, touché de la douleur de son Églantine, va se mettre à deux genoux devant elle.

Le lendemain, la famille Magnifique, composée alors de trois personnes, monte en voiture pour Orléans, et le vieux Monmorand, qui était venu leur faire ses adieux, embrassait sur le front la charmante Emilie.

— Venez nous voir à Orléans, dit M. Magnifique en serrant la main au vieux monsieur.

— J'irai... j'irai certainement... dès que je serai de l'Académie.

— Nous y comptons, dit à son tour la grosse dame. Quant à moi, je n'oublierai pas ce que je vous dois... mon estimable Montorrent!

— C'est Monmorand qu'il faut dire!... répond le vieux monsieur en regardant la voiture s'éloigner.

FIN D'UN MARI PERDU.

ROMANS POPULAIRES ILLUSTRÉS

Gve BARBA, ÉDITEUR, 31 RUE DE SEINE

20 c. LA LIVRAISON

L'ÉCUMEUR DE MER,

PAR

FENIMORE COOPER,

TRADUCTION DE LABÉDOLLIÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

Le vaste bassin creusé sur les côtes d'Amérique, entre le 40e et le 41e degré de latitude, est formé par le confluent de l'Hudson, de l'Hackensack, du Passaic, du Rariton et d'une multitude de rivières de moindre importance, qui toutes à cet endroit versent leur tribut dans l'Océan. Les îles de Nassau et des Etats sont heureusement placées comme une barrière aux tempêtes du large, tandis que des bras d'eau vastes et profonds offrent toute espèce de facilité au commerce avec l'étranger et aux communications avec l'intérieur.

Si la ville de New-York jouit d'une prospérité extraordinaire, elle le doit à ces dispositions favorables de la terre et de l'eau, à un climat tempéré, à une position centrale et à l'immensité d'un pays que traversent aujourd'hui dans tous les sens des cours d'eau naturels ou artificiels. Quoique la baie où elle est située ne manque pas de pittoresque, il y en a beaucoup d'autres qui la surpassent sous le rapport des charmes du paysage; mais il est douteux que le monde possède un site mieux approprié aux développements d'un commerce étendu. La



Maître Seadrift, dit l'Écumeur de Mer.

nature, en son inépuisable bienveillance, a placé l'île de Manhattan dans les meilleures conditions désirables pour y établir une grande cité : elle pourrait être habitée par des millions d'hommes, et cependant un navire déposerait aisément la cargaison à chaque porte. Le sol fournit tous les matériaux nécessaires à la construction, et présente en même temps les inégalités qui sont indispensables à la salubrité et à la propreté d'une ville. On connaît les conséquences du concours de tant de circonstances avantageuses. Des progrès continus qui n'ont point d'analogues même dans l'histoire de ce fortuné pays, ont mis une insignifiante bourgade du siècle dernier au niveau des villes de second ordre de l'autre hémisphère. La nouvelle Amsterdam du continent américain rivalise déjà avec sa mère d'Europe, et autant qu'il est donné à l'homme de prévoir l'avenir, elle égalera en peu d'années les plus fières capitales de l'ancien monde. On dirait que la nature, qui a déterminé les périodes de l'existence matérielle, a posé également des limites au développement moral et politique. Les murs de la cité des Médicis tombent en ruines; la reine de l'Adriatique

Paris. Typographie Plon frères, rue de Vaugirard, 36.

sommeille dans ses îles fangeuses; Rome elle-même n'est remarquable que par des temples écroulés et des colonnes ensevelies, tandis que l'énergique activité de la population américaine couvre les déserts des heureux produits de l'industrie. Les tableaux que nous allons retracer ne seront guère reconnaissables pour l'habitant de l'île de Manhattan, habitué à voir des forêts de mâts, des quais interminables, des centaines d'églises et de châteaux, d'innombrables maisons de plaisance, une baie sillonnée de bateaux à vapeur, enfin un mouvement qui s'accroît de jour en jour.

La génération qui nous succédera s'étonnera peut-être que nous ayons pu trouver un sujet d'admiration dans l'état actuel de New-York. Cependant nous essayerons de reporter les souvenirs du lecteur encore plus loin.

Le 3 juin 1712, au lever du soleil, on entendit une décharge d'artillerie vibrer sur les eaux de l'Hudson. La fumée sortit de l'embrasure d'une petite forteresse placée sur la langue de terre où se confondent le fleuve et la mer. L'explosion précéda l'apparition d'un étendard qui, montant à la cime d'un mât, déploya lourdement à la brise le champ d'azur et la croix rouge du pavillon britannique. On vit à la distance de plusieurs milles les mâts d'un vaisseau qui se dessinait sur le fond verdoyant des hauteurs de l'île des Etats. Un léger nuage flotta autour du navire, dont le canon répondit par un signal correspondant. L'éloignement empêchait de voir le pavillon que hissa le croiseur. Au moment même où la première détonation se fit entendre, la porte d'une des principales maisons de New-York s'ouvrit tout à coup, et un homme, qui semblait en être le maître, se montra sur le perron par lequel on arrivait à l'entrée : il avait fait les préparatifs d'une expédition qui devait sans doute lui prendre toute sa journée. Un nègre d'un âge mûr l'accompagna jusqu'au seuil, et un autre noir, qui n'était pas encore parvenu à la taille d'homme, apporta sous son bras un paquet contenant sans doute des objets de première nécessité à l'usage de l'honorable bourgeois.

— Monsieur Euclide, dit en hollandais ce propriétaire qui prenait congé de son principal esclave, l'économie est la véritable pierre philosophale; jamais elle n'a réduit personne au dénûment, tandis qu'elle a fait la fortune d'un grand nombre d'hommes. C'est elle qui a établi le crédit de ma maison; et quoique ce soit moi qui le dise, aucun négociant des colonies n'est plus solide et mieux affermi que moi. Tu ne fais que réfléchir à la prospérité de ton maître, maraud, et tu dois d'autant plus veiller à ses intérêts. Si le corps se perd, que deviendra l'ombre? Quand je m'affaiblirai, tu deviendras malade; quand j'aurai faim, tu tomberas d'inanition; quand je mourrai, tu iras au diable. Euclide, mon garçon, je te confie ma maison, mes marchandises et la réputation que j'ai dans le voisinage. Je vais à ma campagne de Lustin-Rust aspirer un air meilleur. Fièvres et fléaux! je crois qu'à force de se peupler cette ville deviendra aussi pestilentielle que Rotterdam dans la canicule. Tu es maintenant d'âge à réfléchir, et j'espère que tu surveilleras attentivement ma propriété lorsque j'aurai le dos tourné. Mais écoute, drôle! je ne suis pas enchanté de la société que tu fréquentes; elle n'est pas digne du serviteur favori d'un homme qui occupe une certaine position dans le monde. Tes deux cousins Brom et Kobus sont une paire de fripons, et quant au nègre anglais Diomède, c'est un suppôt de l'enfer.

Le bourgeois flamand s'interrompit pour chercher dans sa poche une clef qu'il remit au nègre avec une répugnance visible; puis il ajouta :

— Tu as déjà toutes les autres clefs, voici celle de l'écurie. Que les bêtes n'en sortent que pour aller à l'abreuvoir, et donne-leur leur nourriture à la minute. Vous êtes tous d'enragés coquins, vous autres nègres du Manhattan! vous prenez un hongre flamand pour un grand lévrier efflanqué qui n'est jamais hors d'haleine, et vous coures sur son dos pendant la nuit, comme une sorcière américaine sur un manche à balai; mais songes-y, maître Euclide, j'ai de bons yeux, et tu as dû l'apprendre à tes dépens. Rappelle-toi le jour où je t'ai vu de la haie, courant le long des digues de Leyde, sur un de mes meilleurs coursiers, comme si le diable l'eût éperonné!

— J'ai toujours cru que quelque médisant avait raconté cette histoire, répondit le noir d'un air chagrin, mais sans paraître révoquer en doute la pénétration extraordinaire du Flamand.

— Ce sont mes yeux qui m'ont divulgué le fait : si les maîtres n'avaient pas d'yeux, les nègres mèneraient une belle vie! J'ai la mesure de tous les noirs de l'île, consignée dans un gros registre que tu m'as vu souvent consulter, et s'ils osent mettre le pied sur mes terres, ils auront affaire au prévôt de New-York. Ces misérables croient-ils que l'on achète des chevaux en Hollande, qu'on paye leur embarquement, leur transport, leur assurance, pour les voir se fondre comme une chandelle?

— Si quelque mal se commet dans l'île, on l'attribue toujours à des nègres. Ils font à la fois tout le mal et toute la besogne! Vous oubliez donc, maître, de quelle couleur était le capitaine Kidd?

— Noir ou blanc, c'était un scélérat fieffé, et tu as vu comment il a fini. Je te garantis que ce pirate avait commencé le cours de ses iniquités en galopant la nuit sur les chevaux de ses voisins. Son sort doit être un avertissement pour tous les nègres de la colonie. Puissances des ténèbres! les Anglais ont assez de fripons chez eux pour pouvoir pendre de temps en temps un voleur sur l'une de ces îles, afin d'effrayer les noirs de Manhattan.

— Ce spectacle n'est pas moins salutaire pour les blancs, repartit Euclide, qui avait toute l'obstination d'un nègre gâté, tempérée par son affection pour l'homme au service duquel il était né. J'ai entendu dire à tout le monde qu'il n'y avait que deux hommes de couleur sur le bâtiment de ce capitaine, et qu'ils venaient tous deux de Guinée.

— Tais-toi, rôdeur de nuit! et occupe-toi de mes chevaux. Voici... voici deux florins hollandais, trois liards et une pistole espagnole : l'un des florins est pour ta vieille mère, et avec le reste de l'argent tu pourras te divertir aux fêtes de Pâques. Si j'entends dire que tes maudits cousins ou l'Anglais Diomède ont enfourché mes bêtes, malheur à toute la race africaine! famine et squelette! Voilà sept ans que j'essaye d'engraisser mes chevaux, et ils ressemblent plutôt à des belettes qu'à de véritables coursiers!

La fin de cette allocution fut murmurée à distance en manière de soliloque, plutôt qu'elle ne fut adressée à l'homonyme du célèbre mathématicien. Le nègre avait écouté toute la harangue d'un air un peu équivoque; il y avait évidemment dans son esprit un combat entre un amour inné de la désobéissance et la crainte secrète des moyens de surveillance que son maître pouvait avoir. Tant que celui-ci fut en vue, Euclide le suivit des yeux; mais en le voyant disparaître au coin d'une rue, il échangea un regard d'intelligence avec un nègre perché sur un perron voisin. Les deux complices firent des signes, partirent d'un éclat de rire et se retirèrent. Ce soir-là, le domestique de confiance servit bien les intérêts de son maître absent, car dès que l'horloge eut sonné dix heures, son camarade et lui montèrent les lourds chevaux chargés de graisse, et les firent galoper à bride abattue dans l'intérieur de l'île pour se rendre à l'un des rendez-vous habituels des gens de leur couleur et de leur condition.

Si l'alderman Myndert van Beverout avait soupçonné le malheur que devait entraîner si vite son absence, il est probable qu'il se fût éloigné d'un pas moins tranquille et moins imposant. Il avait foi dans la vertu de ses menaces, comme le prouvait le calme de ses traits, qui n'étaient jamais dérangés sans porter les traces d'un effort surnaturel. Il avait un peu plus de cinquante ans, et un mauvais plaisant d'Angleterre, qui avait conservé dans les colonies la tournure d'esprit nationale, avait un jour, en plein conseil municipal, prétendu que l'honnête alderman prêtait à l'allitération. Forcé d'expliquer sa pensée, le faiseur de bons mots dépeignit celui qu'il combattait comme gras, gros et grossier de taille; rond, rubicond et ridicule de physionomie; important, impérieux et impertinent de caractère.

Il y avait dans cette description, comme dans toutes les choses forcées, plus de finesse que de vérité; mais en tenant compte de la rivalité politique, elle donnait une idée assez exacte du physique de notre personnage. Nous en aurons assez dit en ajoutant que c'était un négociant riche et intelligent, et qu'il était célibataire.

Malgré l'heure peu avancée à laquelle il quitta son domicile, il suivait à pas comptés les rues étroites de sa ville natale. Par intervalles, il s'arrêtait pour parler à quelques domestiques, et après leur avoir demandé des nouvelles de leurs maîtres respectifs, il terminait invariablement par quelques observations facétieuses appropriées aux habitudes et à la capacité de l'esclave. La bienveillance dont il faisait preuve attestait que, malgré ses idées exagérées de discipline intérieure, le digne bourgeois était loin de suivre ses inclinations en proférant des paroles menaçantes. Il venait de congédier un des nègres qu'il avait rencontrés, quand au coin d'une rue il aperçut pour la première fois un individu de sa propre couleur. Le citoyen interdit fit un mouvement involontaire pour éviter l'entrevue; mais, sentant que ses efforts seraient inutiles, il se résigna de bonne grâce et entama l'entretien.

— L'aurore, le canon du matin et l'alderman van Beverout se succèdent régulièrement à chaque révolution terrestre!

Avant de répondre à cette apostrophe franche et un peu facétieuse, l'alderman eut à peine le temps de se remettre de sa surprise. Il salua cérémonieusement, mais sans se découvrir la tête, et dit avec gravité :

— La colonie a raison de regretter les services d'un gouverneur capable de quitter le lit d'aussi bonne heure. Nous autres hommes de négoce, nous avons des motifs pour nous lever avec le jour; mais il y a à New-York des gens qui en croiraient à peine leurs yeux s'ils jouissaient du même avantage que moi.

— Monsieur, il y a bien des gens dans cette colonie qui doivent se défier du témoignage de leurs sens; mais personne ne se tromperait en affirmant que l'alderman Beverout est un homme très-occupé, et que, tirant parti du castor, il doit en avoir la persévérance et la prévision. Si j'étais un roi d'armes, Myndert, je vous ferais cadeau d'un écusson portant l'animal sur un vairé de fourrure avec deux chasseurs pour supports, et pour devise : industrie.

— J'aimerais mieux autre chose, mylord, répondit le bourgeois, qui semblait peu goûter la plaisanterie de son compagnon : que diriez-vous d'un écu sans taches, symbole d'une conscience nette, avec une main ouverte pour cimier, et pour devise : frugalité et justice?

— J'aime assez la main ouverte; mais la légende est prétentieuse. Au fait, maintenant que j'y songe, les van Beverout n'ont pas besoin d'avoir recours à un héros pour se faire un blason. Je me rappelle avoir vu le leur : c'est un moulin à vent, un fossé, un champ vert semé de

bétail noir... mais non, ma mémoire me trompe; vous savez que l'air du matin rend l'imagination féconde.

— Malheureusement, dit le caustique Myndert, il ne sait pas trouver les moyens de satisfaire un créancier.

— Hélas! à qui le dites-vous : c'est une mesure impolitique, mon cher alderman, que celle qui force un gentilhomme à rôder la nuit, comme l'ombre du père d'Hamlet. Pour que j'aie été évincé, il faut que les oreilles de ma cousine germaine, la reine Anne, aient été encore plus empoisonnées que celles du roi de Danemark; sans cela, les partisans de M. Hunter n'auraient point triomphé.

— Ne serait-il pas possible de donner à vos persécuteurs des garanties qui leur fermeraient la bouche?

Cette question fit vibrer une nouvelle corde dans le cœur de l'ex-gouverneur; son air de légèreté fit place à un air d'expression grave. L'insouciance d'un débauché se peignait sur ses traits, comme dans son allure et son costume; mais sa grande taille n'était pas dépourvue de grâce, et sa démarche avait cette aisance séduisante que donne même aux hommes les moins estimables la fréquentation de la bonne compagnie.

— Mon brave monsieur, dit-il, votre question est une preuve de votre bonté accoutumée. Il est vrai que la reine a signé l'ordre de mon rappel, et que M. Hunter a obtenu le gouvernement de la colonie; mais je me justifierai aisément, dès que je serai en position d'approcher de ma cousine. Je ne dissimule pas mes écarts; je me garderais bien de pallier mes défauts, surtout en présence d'un homme aussi austère que l'alderman van Beverout. Comme vous semblez l'avoir insinué, j'aurais dû prendre pour devise le mot frugalité; mais j'aurais aussi des droits à mettre dans mes armes une main ouverte, car mes adversaires mêmes doivent reconnaître que je n'ai jamais abandonné un ami.

— Je me garde bien de vous en accuser, n'ayant jamais eu l'occasion de mettre votre amitié à l'épreuve.

— Votre impartialité est proverbiale, Myndert. Tout le monde dit volontiers : Aussi généreux que l'alderman van Beverout, aussi honnête que l'alderman van Beverout.

Ces mots firent étinceler les petits yeux bleus du bourgeois.

— Mais l'honnêteté, les richesses, la générosité ont peu de prix sans l'influence. Les hommes devraient jouir de la considération qui leur est due naturellement; et pourtant, voyez combien, dans cette colonie plus hollandaise qu'anglaise, il y a peu d'administrateurs appartenant aux vieilles familles! Le conseil et les assemblées législatives sont encombrés d'Alexandres, de Heathcotes, de Moris, de Kennedis, de Livingstons, et l'on y voit peu de van Rensselaers, de van Courtlandts, de van Schuylers, de van Stuyvesants, de van Beekmans, de van Beverouts, qui devraient naturellement y figurer. Des gens de toute nation et de toute religion l'emportent dans la faveur royale sur les enfants des patriarches. Les Jays, les Bayards, les Delanceys huguenots, les Telipeses bohémiens, les Ludlows démocrates, enfin tous les nouveaux venus ont plus de mérite aux yeux du gouvernement que les plus anciens patrons de la colonie.

— Vous avez raison; mais il en a toujours été ainsi. Je ne me souviens pas d'un temps où les choses se passaient autrement. C'est incontestable; cependant il ne faut pas porter des jugements trop précipités sur ceux qui administrent les affaires publiques. On a en Angleterre de fausses idées de l'Amérique, et ce qui le prouve, c'est qu'on peut m'adresser les mêmes reproches qu'à mes devanciers; mais le temps m'a manqué pour éclairer mon esprit. Encore une année, mon cher monsieur, et j'aurai rempli le conseil de Hollandais.

— S'il en est ainsi, mylord, on aurait pu prendre des mesures pour prévenir votre disgrâce.

— Est-il trop tard pour arrêter le mal? Ne peut-on détromper la reine Anne et reconquérir sa confiance? Pour qu'on me rende justice, il ne me faut qu'une occasion. Mon cœur saigne en pensant à la décadence d'un homme qui touche de si près au sang royal. C'est une tache au blason de la couronne; et tout féal sujet doit éprouver le désir de l'effacer, monsieur l'alderman Myndert van Beverout!

— Mylord Cornbury?

— Que pensez-vous de l'arrangement qui assure le trône à Georges-Louis, électeur de Hanovre? Un Allemand portera-t-il la couronne des Plantagenets?

— Elle a bien été portée par un Hollandais!

— Parfaitement répondu! elle a été dignement portée; il y a quelque affinité entre les deux nations, et quelque raison dans votre repartie. Quelle erreur j'ai commise, mon excellent ami, en ne prenant pas plus tôt conseil de vous! La prospérité s'attache aux entreprises de tous ceux qui viennent des Pays-Bas.

— Ils gagnent vite et dépensent lentement.

— C'est ce que tout le monde devrait faire; mais le hasard, la destinée, les circonstances compromettent souvent d'une manière fâcheuse la position d'un gentilhomme. J'aime la constance en amitié, et je soutiens que les hommes doivent s'entr'aider dans cette sombre vallée de la vie, monsieur l'alderman van Beverout?

— Mylord Cornbury!

— Je ne donnerais pas un libre cours à mes sentiments si je quittais la province sans exprimer le regret d'avoir apprécié trop tard le mérite de ses premiers possesseurs, et le vôtre en particulier.

— Les créanciers de Votre Seigneurie se sont-ils apaisés, ou le comte vous a-t-il fourni les moyens de sortir de prison?

— Vos expressions sont singulières, monsieur, mais j'aime surtout qu'on s'exprime franchement. Sans doute la prison pour dettes, que vous avez si clairement indiquée, pourrait s'ouvrir. Heureux l'homme qui en tournerait la clef! Si la reine me venge quelque jour de mes persécuteurs, en revanche, elle récompensera largement ceux qui se seront montrés mes amis dans la détresse. Les souverains voient avec douleur les désastres qui accablent une personne de leur sang; car les taches qui la flétrissent peuvent rejaillir jusque sur l'hermine du manteau royal, monsieur l'alderman?

— Mylord!

— Comment vont vos chevaux flamands?

— À merveille, mylord. Ils sont gras à lard; malheureusement les pauvres innocents n'ont guère de repos depuis que mes affaires m'appellent à Lust-in-Rust. Il devrait y avoir peine de la pendaison pour les nègres qui montent à cheval le soir.

— J'avais songé à l'établir, mais il est probable que ce crime restera impuni sous l'administration de M. Hunter. Elle cesserait bientôt, monsieur, si je pouvais me rapprocher de ma royale cousine, et les hommes nouveaux cesseraient de supplanter les anciens... mon cher van Beverout!

— Mylord?

— La fraîche Alida est-elle disposée à épouser le jeune patron de Kinderhook? Je prends un vif intérêt à cette union, car le jeune homme a du mérite...

— Et du bien, mylord.

— Et une gravité rare à son âge.

— Je parierais que les deux tiers de son revenu vont chaque année grossir le capital. Son père, mon vieil ami, lui a laissé une grande fortune mobilière, indépendamment du domaine, qui s'étend depuis l'Hudson jusqu'aux frontières du Massachussets : c'est une propriété de cent mille acres peuplée de Hollandais économes.

— Voilà un homme respectable, et il nous aidera dans notre projet de désabuser la reine. Quelle distance de lui à ce capitaine Ludlow, dont la famille a quitté l'Angleterre après avoir conspiré contre la couronne! Ne trouvez-vous pas odieux qu'un homme de cette espèce commande le seul croiseur royal de ces parages?

— Il est vrai que j'aimerais mieux le voir servir en Europe, répondit l'alderman à voix basse.

— Tout va mal, mon très-digne monsieur, puisqu'on préfère ces agents de discorde aux honnêtes Hollandais, sur lesquels on peut compter, et qu'on retrouve le lendemain tels qu'on les a laissés la veille. Il est grand temps d'éclairer la reine et de remettre en crédit les noms historiques de la colonie.

— Ce serait certainement avantageux pour Sa Majesté.

— Oui, il faut chasser tous ces novateurs. Si le capitaine Ludlow épousait votre nièce, Myndert, votre famille serait déshonorée. Votre sœur s'est déjà mésalliée en prenant un huguenot pour mari. L'union de la belle Alida avec Ludlow achèverait d'altérer la pureté de votre race. D'ailleurs il n'a ni sou ni maille.

— Vous vous trompez, mylord; je ne voudrais pas calomnier, même mon plus cruel ennemi : Ludlow est riche, mais il est loin de l'être autant que le propriétaire de Kinderhook.

— Quel honnête garçon que cet Oloff van Staats! Je l'aime de tout mon cœur, et, pour le lui prouver, je veux l'associer aux avantages de notre projet. J'exige cela de votre amitié, Myndert; vous partagerez par moitié la somme nécessaire, et, maîtres tous trois de l'entreprise, nous la conduirons avec prudence. Voici un petit billet que j'avais préparé pour cela.

— Deux mille livres, mylord! s'écria l'alderman après avoir regardé le papier.

— Pas un sou de plus, mon cher monsieur. Il est de toute justice que van Staats intervienne dans cette excellente affaire; et, s'il ne devait pas épouser votre nièce, je l'emmènerais avec moi pour le pousser à la cour.

— En vérité, mylord, cela surpasse mes moyens. Le haut prix des fourrures, la difficulté des rentrées ont diminué mes ressources.

— Les intérêts seront élevés.

— L'argent devient si rare que la face d'un carolus est presque aussi étrangère que celle d'un débiteur.

— Les rentrées sont certaines?

— Comment cela, quand vous rencontrez des créanciers à tous les coins de rues?

— Ce sera une bonne et loyale affaire à la hollandaise.

— Les derniers avis que nous avons reçus de Hollande nous recommandent de garder notre or pour des opérations importantes.

— Monsieur l'alderman van Beverout!

— Mylord vicomte Cornbury?

— Que Plutus vous protége! mais prenez garde... Je sens l'air du matin, et il faut que je retourne à ma prison, d'où je suis sorti sur parole; mais il ne m'est pas défendu d'en révéler les secrets! Un de mes compagnons d'infortune assure qu'on a vu l'Écumeur de mer sur

cette côte. Faites attention à vous, digne bourgeois, autrement vous pourriez jouer un rôle dans une seconde partie de la tragédie du capitaine Kidd.

— Je laisse les entreprises hasardeuses à mes supérieurs, répondit l'alderman en s'inclinant cérémonieusement. Je me garde bien d'aller sur les brisées du comte de Bellamont, du gouverneur Flechter et de milord Cornbury.

Suivant le bruit public l'ex-gouverneur et ses deux prédécesseurs avaient favorisé clandestinement les opérations illégales des boucaniers américains, aussi fut-il vivement offensé de l'allusion. Toutefois il feignit de rire.

— Adieu, opiniâtre marchand, dit-il, réserve ton or pour les opérations qui te sont annoncées; et veille sur la demoiselle Barbérie, qui pourrait bien encore altérer la noblesse de ton sang.

Ces mots laissèrent l'alderman impassible, roide et cérémonieux. Quant au descendant dégénéré du vertueux Clarendon, malgré son dépit, il ne perdit rien de la gracieuseté de ses manières en saluant l'homme qui lui refusait tout crédit. Vaincu dans une tentative que sa position désespérée et son caractère déterminé lui avaient fait concevoir, il rentra dans la maison de détention. Il marchait du pas d'un homme qui affectait une grande supériorité, et pourtant ses habitudes de libertinage avaient presque détruit en lui toute espèce de bonnes qualités.

CHAPITRE II.

La physionomie de l'alderman van Beverout ne se troublait pas aisément. Toutefois le jeu des muscles inférieurs de sa face exprimait la joie et le triomphe, tandis que les contractions de son front dénotaient la conscience de l'imminent danger qu'il avait couru. Il mit la main dans sa poche, où il avait toujours une ample provision de monnaies espagnoles, et s'avança en faisant résonner sa canne sur le pavé avec la force et la résolution d'un homme décidé. Arrivé dans la rue Haute, qui longeait la côte de cette partie de l'île, il s'arrêta devant une maison d'un aspect patricien ; le toit en était coupé par deux pignons surmontés de girouettes de fer. Le perron, étroit et élevé, était en pierres de taille rouges, et tout l'édifice, construit, comme de coutume, en petites briques de Hollande, était recouvert d'une couche de couleur café-au-lait.

Le marteau massif et poli se fit entendre, et un domestique parut avec une promptitude qui prouvait que, malgré l'heure peu avancée, l'alderman était attendu. La physionomie du portier ne trahit donc aucune surprise, et il se montra pressé d'introduire le nouvel hôte ; mais celui-ci refusa d'entrer, et, le dos appuyé sur la digue de fer du perron, il entama un entretien avec le noir. C'était un vieillard à tête grise, au nez aplati, aux traits ridés, et dont le corps, quoique toujours solide, se courbait sous le poids des ans.

— Bonjour, vieux Cupidon, dit le bourgeois avec la cordialité qu'avaient les maîtres de cette époque à l'égard des esclaves favoris. Une conscience pure est un bon bonnet de nuit, et vous avez autant d'éclat que le soleil du matin. J'espère que mon ami le jeune patron a bien dormi et qu'il s'est déjà montré ce matin ?

— Il est debout, monsieur l'alderman, répondit lentement le noir, je crois qu'il ne dort plus. Son activité et sa vivacité se sont en allées, il ne fait plus que fumer. Un homme qui fume toujours finit par devenir mélancolique. Je crois que ce qui trouble mon maître, c'est l'image d'une jeune dame de New-York.

— Nous trouverons le moyen de lui ôter la pipe de la bouche, dit le bourgeois d'un air entendu. Les jolies filles troublent la raison des jeunes gens, comme tu le sais par expérience, vieux Cupidon.

— Je valais quelque chose dans mon temps, répondit le noir avec calme, et maintenant je ne suis plus bon à rien. Autrefois j'étais l'homme de couleur le mieux accueilli du beau sexe de New-York; mais ces beaux jours sont passés. La mère de votre Euclide, monsieur l'alderman, était une jolie femme, quoiqu'elle n'eût pas une conduite très-régulière. J'allais lui rendre visite chez votre père longtemps avant la venue des Anglais. J'ai conservé une grande affection pour Euclide, quoique le drôle ne me rende jamais visite.

— C'est un scélérat ! aussitôt que j'ai le dos tourné, il est à califourchon sur un cheval de son maître.

— Il est très-jeune, monsieur Myndert; on n'acquiert pas la sagesse avant d'avoir des cheveux gris.

— Il approche de la quarantaine et son impudence augmente avec les années. La vieillesse est respectable quand elle amène la gravité et la réflexion ; mais, si un jeune fou est importun, un vieux fou est digne de mépris. Je parie, Cupidon, que tu n'as jamais eu l'infamie de monter le soir sur un cheval surmené ?

— Ma foi, maître Myndert, je ne me souviens plus de ce que je faisais étant jeune. Mais voici le patron, qui convient mieux qu'un pauvre esclave pour converser avec un alderman.

On vit paraître sur le seuil un homme de vingt-cinq ans, d'une rotondité remarquable. Il s'avança avec la lenteur et la gravité d'un individu qui aurait eu le double de son âge.

— Bonne journée, patron ! lui cria l'alderman : les vents sont favorables et le ciel est aussi pur que jamais colonies et métropoles! Si les Anglais connaissaient mieux la nature et avaient moins bonne opinion d'eux-mêmes, ils reconnaîtraient qu'on respire un air pur dans nos plantations. Mais ils ressemblent aux gens qui enflent des soufflets d'orgues et qui s'imaginent faire de la musique. Le plus boiteux d'entre eux croit être plus solide sur ses jambes que le plus robuste des colons. Notre baie est unie comme si elle était protégée par des digues, et nous voyagerons aussi tranquillement que sur un canal.

— Tant mieux! murmura Cupidon, qui prodiguait à son maître des soins empressés; mais je suis d'avis qu'on devrait toujours voyager sur terre quand on possède autant de biens que M. Oloff. Je me rappelle qu'un bac coula à fond avec ses passagers et que personne ne revint pour donner de ses nouvelles.

— C'est une erreur, interrompit l'alderman en jetant un coup d'œil inquiet à son compagnon. J'ai cinquante-quatre ans et je n'ai pas souvenir d'un semblable sinistre.

— Comme les jeunes gens ont la mémoire courte ! il y a eu six personnes noyées dans ce bac, deux Américains, un Français du Canada et une pauvre femme de Jersey, dont tout le monde déplorait le malheur.

—Ton calcul est faux, Cupidon, repartit promptement l'alderman, qui était bon mathématicien. Deux Américains, un Français et la femme de Jersey, cela ne fait que quatre.

— Eh bien ! j'admets qu'il n'y eut qu'un Américain ; mais tout le monde se noya, et même le gouverneur perdit dans ce bac deux beaux chevaux de carrosse.

— Le vieux noir a raison, je me souviens du malheur des chevaux comme si c'était hier. La mort est souveraine sur la terre, et l'on ne peut se dérober à ses coups lorsque l'heure est venue ! Mais aujourd'hui nous n'avons pas de bêtes à perdre, et nous pouvons nous mettre en route sans alarmes et sans hésitations.

Oloff van Staats, ou le patron de Kinderhook, comme on l'appelait dans la colonie, ne manquait pas de résolution, il avait même cette fermeté dans le danger et cette opiniâtrete dans la résistance qui caractérisaient les descendants des Hollandais. Les explications que venaient d'échanger son ami et son esclave provenaient de leurs appréhensions respectives ; le premier avait des raisons très-particulières pour qu'Oloff persistât à s'embarquer, et le second éprouvait pour le jeune patron une espèce d'intérêt paternel. Leur discussion fut terminée par un signe fait à un domestique qui portait un porte-manteau, et M. van Staats annonça qu'il était prêt à marcher.

Cupidon demeura sur le perron jusqu'à ce que son maître eut disparu, et exprima, en secouant la tête les pressentiments de son esprit ignorant et superstitieux ; puis, refoulant dans la maison la bande de négrillons qui encombraient la porte, il la ferma à triple tour. La suite de notre récit fera voir jusqu'à quel point étaient fondées les sinistres prévisions du noir.

La large avenue où demeurait Oloff van Staats n'avait qu'une centaine de vergues de longueur; elle se terminait d'un côté par la forteresse et de l'autre par une palissade destinée à garantir la ville d'une subite irruption des Indiens, qui chassaient encore dans certaines parties des comtés, où même ils séjournaient en troupes considérables.

Il serait difficile de reconnaître à cette description la magnifique rue de Broad-Way, qui traverse aujourd'hui le centre de l'île. Nos deux personnages quittèrent l'avenue qu'on appelait déjà Broad-Way pour s'aventurer dans les rues basses.

— Patron, dit l'alderman quand il fut au pied du perron, ce Cupidon est un nègre excellent pour garder le toit de son maître. C'est une serrure de sûreté, et l'on peut dormir sans rêves sous la garde d'un tel homme. Je regrette de ne pas lui avoir apporté la clef de mon écurie.

— J'ai entendu dire à mon père qu'il avait toujours les clefs de la sienne sous son oreiller, répondit froidement le propriétaire de cent mille acres.

— Ah ! malédiction de Caïn ! il est inutile de chercher la fourrure d'une martre sur le dos d'un chat. Mais, monsieur van Staats, pendant que je me rendais chez vous ce matin, j'ai rencontré l'ancien gouverneur, auquel ses créanciers permettent de prendre l'air à une heure où les yeux des curieux sont fermés. Je crois, patron, que vous avez eu le bonheur de rattraper votre argent avant que le déplaisir royal visitât cet homme.

— J'ai eu le bonheur de n'avoir jamais confiance en lui.

— C'est encore mieux, car l'argent qu'on lui prête est placé à fonds perdus. Nous avons causé de choses et d'autres, et il a même hasardé quelques allusions relativement à votre amour pour ma nièce.

— Les vœux d'Oloff van Staats et les inclinations de la belle Barbérie n'ont rien qui doive occuper les gouverneurs en conseil, dit avec roideur le patron de Kinderhook.

— Oh! le vicomte n'en a parlé qu'avec une réserve convenable ; seulement il s'est permis de fâcheuses personnalités contre le commandant de *la Coquette*... Vous savez qu'elle va partir pour les Antilles?

Oloff van Staats rougit en entendant mentionner son rival ; mais il était impossible de savoir si c'était par amour-propre ou par dépit.

— Si le capitaine Ludlow préfère les Grandes-Indes à cette côte, répondit-il prudemment, je souhaite que ses désirs soient accomplis.

— Il a un nom ronflant et un coffre vide, et sans doute il remercierait ceux qui feraient des démarches pour le mettre à même de se distinguer. L'Amérique du Sud est inquiétée par les Français et par les flibustiers : ce serait bien là sa place.

— On dit en effet que c'est un croiseur actif.

— Amour et philosophie ! si vous désirez réussir auprès d'Alida, patron, il faut lui faire la cour avec plus de vivacité. La jeune fille a du sang français dans les veines ; aussi vos lenteurs, vos réflexions, vos réticences, ne vous assureront pas la victoire. J'ai bonne idée des résultats de votre visite à Lust-in-Rust.

— Le succès de cette affaire me tient au...

Surpris d'être aussi communicatif, le jeune Hollandais s'arrêta ; et, profitant de la précipitation avec laquelle sa toilette avait été faite, il mit sa large main dans son gilet, sur une partie du corps que les poëtes n'ont pas décrite comme le siége des passions humaines.

— Vous tient-il au cœur ou à l'estomac, monsieur? demanda l'alderman : dans ce dernier cas, vous serez satisfait ; l'héritière de Myndert van Beverout ne sera pas un mauvais parti, et M. Barbérie n'a point fermé les livres de la vie sans établir avec soin sa balance.... Mais voilà ces diables de passeurs qui s'en vont sans nous. Courez devant, Brutus, et dites-leur d'attendre le temps légal. Les coquins ne sont jamais exacts : tantôt ils partent avant que je sois prêt, tantôt ils me font attendre au soleil comme une morue sèche. La ponctualité est l'âme des affaires, et un homme tel que moi n'aime à être ni en avant ni en retard.

Le digne bourgeois, qui aurait voulu régler les mouvements des autres sur les siens, exhala ainsi ses plaintes en s'acheminant vers le bac. Une courte description de la scène ne sera pas sans intérêt pour une génération qu'on peut appeler moderne par rapport au temps dont nous parlons.

Une anse étroite pénétrait dans l'île, à la profondeur d'un quart de mille. Ses rives étaient garnies de bâtiments comme les bords d'un canal hollandais. Il avait fallu nécessairement respecter la direction naturelle de la crique, et la rue avait pris conséquemment une courbe pareille à celle de la nouvelle lune. Les maisons étaient ultra-hollandaises, c'est-à-dire basses, anguleuses et d'une minutieuse propreté ; elles possédaient toutes un perron, une girouette, un pignon sur rue et des gables taillés en degrés. La maison du bac était reconnaissable à une barre de fer saillante au bout de laquelle se balançait un petit bateau de même métal.

L'amour d'une navigation restreinte et artificielle avait probablement déterminé les bourgeois à établir en cet endroit leur embarcadère, car les deux rivières auraient fourni divers endroits beaucoup plus favorables, plus larges et moins encombrés.

Cinquante noirs étaient déjà dans la rue ; ils trempaient leurs balais dans la crique pour jeter l'eau sur les façades des habitations. L'ennui de ce travail quotidien était allégé par de bruyantes saillies et par des éclats de rire auxquels la rue entière prenait part. Le langage de cette foule insouciante et vive était le hollandais déjà altéré par des locutions anglaises : circonstance qui a fait croire au premier colon que l'anglais n'était qu'un patois du hollandais. Les barbarismes de ce langage et les plaisanteries qui volaient de bouche en bouche avaient pour auditeurs quelques graves bourgeois encore affublés de leurs bonnets de nuit, et écoutant du haut de leur croisée avec une gravité imperturbable que ne pouvait ébranler la bonne humeur des nègres qui erraient le long des maisons.

Comme les mouvements du bac avaient nécessairement une extrême lenteur, l'alderman et son compagnon eurent le temps d'y sauter avant qu'on eût détaché les amarres. Le bateau, appelé *la Périagua*, tenait à la fois par sa construction de l'Europe et de l'Amérique. Comme les embarcations destinées à naviguer dans les eaux peu profondes des Pays-Bas, il avait une quille plate et des bordages élevés ; mais, en outre, il était long et étroit. Les bâtiments de ce genre abondaient alors sur les rivières américaines, et nous les retrouvons encore aujourd'hui avec leurs grands mâts sans équilibre et leurs voiles anguleuses qui plient comme des roseaux devant la brise.

Malgré leurs habitudes aquatiques, les premiers colons de New-York étaient moins aventureux que leurs descendants actuels. C'était pour ces paisibles bourgeois une affaire importante que de traverser le plus large bras de l'Hudson, qu'on appelait comme aujourd'hui le Tapaan-Zée. Lorsqu'on entreprenait cette excursion, on était considéré comme un intrépide marin, on excitait l'inquiétude de ses amis et on avait droit à l'admiration de toutes le commères.

CHAPITRE III.

Nous avons dit que *la Périagua* était en mouvement lorsque nos deux voyageurs parvinrent à monter à bord. L'arrivée d'Oloff van Staats et de l'alderman van Beverout était attendue, et le patron du bac était parti au moment du jusant, car il prétendait prouver son indépendance en établissant que la marée et le temps n'attendaient personne. Il y avait toutefois des bornes à cette prétention, et, en mettant son bateau en mouvement, il eut soin de ne pas compromettre la sécurité d'une pratique aussi fidèle et aussi importante que l'alderman.

Lorsque ce dernier fut embarqué, on jeta les câbles à bord, et l'équipage dirigea le bac vers l'embouchure de la crique. Pendant ces manœuvres, un jeune nègre, assis à l'avant de *la Périagua*, les jambes pendantes de chaque côté du taille-mer, représentait assez bien une figure de poupe. Il tenait une conque à sa bouche, ses yeux noirs étincelaient de plaisir, ses deux joues lustrées étaient enflées comme celles d'Eole, et il donnait le signal du départ en tirant de son coquillage les sons les moins harmonieux.

— Tais-toi, braillard ! lui cria l'alderman en lui donnant un coup de canne sur la tête ; tu fais à toi seul plus de bruit que mille trompettes... Eh bien ! maître batelier, ta ponctualité consiste-t-elle à décamper avant que les passagers soient prêts?

Le batelier, sans ôter la pipe de sa bouche, montra les bulles d'eau, signe certain que la marée descendait,

— Peu m'importe votre flux et reflux, reprit l'alderman irrité. Les jambes et les yeux de l'homme exact sont ce qu'il y a de mieux pour mesurer le temps. Ecoute, maître batelier, tu n'es pas le seul navigateur de la baie, et ton bateau n'est pas le plus agile qu'on ait jamais lancé. Prends garde ! quoique je sois un homme de bonne composition, je sais encourager une concurrence quand l'intérêt public l'exige.

Le patron du bac opposait une indifférence stoïque aux attaques dirigées contre lui personnellement ; mais il éprouva le besoin de déployer toute son éloquence pour justifier *la Périagua*. Renonçant donc à sa pipe, il répondit à l'alderman avec la franchise un peu brutale que tous les Hollandais mettent à se défendre, sans égard pour le rang ou les qualités de l'agresseur.

— Au diable les aldermen ! murmura-t-il en son patois. Ils voudraient que la marée allât à leur gré, et les conseillers municipaux rendraient volontiers un arrêt pour en régler le cours.

Après avoir ainsi exprimé son opinion, le batelier reprit sa pipe comme un homme convaincu qu'il méritait la victoire, quand même elle ne lui serait pas accordée.

— Il est inutile de discuter avec un entêté, dit l'alderman ; et, se frayant un passage à travers des paniers de légumes, des tonneaux de beurre et tout l'ameublement ordinaire d'un bateau fait pour transporter les denrées, il alla s'asseoir auprès de sa nièce, qui était depuis longtemps installée dans la chambre de l'arrière.

— Bonjour, chère Alida, lui dit-il, l'air du matin va communiquer de la fraîcheur à tes joues, et les roses de ton visage prendront au Lust-in-Rust un nouvel éclat.

Le bourgeois, plus calme, déposa un baiser affectueux sur une joue dont sa remarque avait augmenté le coloris. Il porta ensuite la main à son chapeau pour répondre au salut d'un vieux domestique blanc, revêtu d'une livrée propre mais ancienne, et fit un signe de tête à une jeune négresse, dont les ajustements passablement recherchés annonçaient la femme de chambre de l'héritière.

Il suffisait de regarder Alida de Barbérie pour s'apercevoir qu'elle était de race croisée. Elle tenait de son père, gentillâtre de Normandie, des cheveux noirs, des yeux qui avaient la couleur et l'éclat du jais, et dont la vivacité un peu étrange était tempérée par la douceur. Elle avait un profil classique, irréprochable, et une taille plus grande et plus flexible que celle qui est ordinairement le partage des Hollandaises. Sa mère lui avait transmis une peau d'une blancheur sans taches et un incarnat qui rivalisait avec les riches teintes des beaux soirs de sa terre natale. En même temps, la sœur de l'alderman avait encore légué à sa fille un embonpoint assez remarquable ; mais chez Alida il n'avait rien de choquant, il arrondissait les contours de ses formes sans en diminuer l'aisance et la grâce. Les charmes personnels de celle qu'on surnommait la belle Barbérie étaient rehaussés par un costume de voyage et un chapeau de castor ombragé d'une touffe de plumes ondoyantes. Quoique sa situation sur le bac fût assez embarrassante, elle demeurait parfaitement maîtresse d'elle-même, sans rien perdre de sa modestie virginale.

Quand l'alderman van Beverout eut rejoint cette charmante jeune fille, pour laquelle il éprouvait un intérêt tout paternel, il la trouva déjà engagée dans une conversation mystérieuse avec Oloff, celui de ses nombreux prétendants qui passait pour avoir le plus de chances de succès. Cette vue aurait suffi pour rendre à l'alderman toute sa bonne humeur ; et, prenant sans façon et de sang-froid la place du vieux domestique de sa nièce, il essaya d'encourager un entretien de nature à hâter un dénoûment qu'il désirait. Malheureusement les individus qui s'embarquent sur un élément auquel ils sont étrangers éprouvent d'ordinaire un saisissement qui leur clôt la bouche et les porte à la méditation. En mer, les voyageurs inexpérimentés observent et comparent quand ils sont d'un certain âge ; s'ils sont jeunes et impressionnables, ils se sentent disposés à la mélancolie. Sans chercher à analyser les causes de ces faits bien établis, nous dirons seulement que les deux jeunes gens devinrent par degrés silencieux et pensifs, malgré les efforts du digne bourgeois, qui avait trop de fois traversé la baie pour ressentir de nouvelles émotions. Quoique célibataire, Myndert n'ignorait pas que le calme n'est pas moins favorable que le tumulte au développement d'une passion. Il devint donc muet à son tour et suivit les mouvements lents de *la Périagua* avec autant d'assiduité que s'il se fût miré dans les eaux.

Au bout d'un quart d'heure, le bac parvint à l'embouchure de la crique et fut, par un puissant effort, poussé dans le lit de la marée. On pouvait croire qu'il allait réellement commencer son voyage. Mais, au moment où l'équipage noir hissait les voiles, une voix se fit entendre sur le rivage pour prier les matelots, ou plutôt pour leur enjoindre de s'arrêter.

— Ohé ! de *la Périagua*, cria-t-il; bordez la voile de l'avant, et açorez la barre du côté de ce gros bourgeois. Allons, dépêchez-vous, ou votre bateau va prendre le mors aux dents et vous emporter au large.

A ces mots, tous les bateliers se regardèrent avec surprise. Sans présenter la moindre objection, ils firent porter la voile d'avant et mirent la barre dessous, de manière à maintenir le bateau immobile à quelques pas de la plage; pendant que ce nouveau passager montait dans une yole, on eut le loisir d'examiner sa tournure et de former diverses conjectures sur sa position sociale.

On devine que l'étranger était un fils de l'Océan. Il était solidement bâti et avait une taille de six pieds anglais, y compris sa chaussure. Ses épaules étaient massives et carrées, ses membres musculeux et bien attachés. Il avait la poitrine bombée et tout son corps indiquait une égale proportion de force et d'activité. Sa tête ronde et petite était fermement posée sur sa base, et couverte d'une forêt de cheveux bruns qui commençaient à grisonner. Sa figure était celle d'un homme de trente ans; elle n'exprimait guère que l'audace, le sang-froid, l'entêtement et le mépris des hommes; néanmoins elle ne manquait pas de beauté virile. Le teint de ce personnage avait cette rougeur uniforme que le hâle donne aux complexions naturellement délicates et vermeilles. Le costume de l'étranger n'était pas moins remarquable que sa personne; il portait une veste de matelot taillée avec goût, un bonnet et de larges pantalons, le tout était en grossière toile blanche et d'étoffe parfaitement convenable à la saison et au climat. La veste n'avait point de boutons, c'est ce qui expliquait l'usage d'un riche châle des Indes qui lui servait de ceinture. On apercevait au-dessus une chemise de toile fine et d'une propreté irréprochable, dont le col se rabattait sur un foulard négligemment attaché autour du cou. Ce genre de cravate était alors peu connu en Europe, et presque entièrement réservé aux marins qui avaient fait le voyage des Indes.

L'une des extrémités du foulard était abandonnée au vent, mais l'autre était retenue avec soin sur la poitrine par la lame d'un petit couteau à manche d'ivoire, sorte d'épingle encore très-usitée. Nous compléterons cette description en ajoutant que l'inconnu avait aux pieds des pantoufles de toile à voile, sur lesquelles étaient brodées en laine deux ancres dérapées.

L'apparition de cet individu avait excité une vive sensation parmi les noirs occupés à laver les perrons et les pavés. Il avait été accompagné jusqu'à l'endroit d'où il héla *la Périagua* par plusieurs curieux qui le contemplaient avec l'admiration que le vulgaire accorde toujours aux aventuriers.

Faisant signe à l'un de ses hommes de le suivre, le héros au châle de cachemire monta dans un canot, démarra et se dirigea vers le bac à bord duquel il était attendu. Ses attitudes pleines de noblesse, son air d'intrépidité et de résolution en faisaient un type de marin si complet, qu'il aurait mérité l'attention de gens d'un meilleur goût que les admirateurs qu'il laissait derrière lui. Par un mouvement facile du poignet et du coude, il faisait glisser la yole sur les eaux comme si c'eût été quelque animal marin se jouant avec indolence dans son élément. Ferme comme une statue, l'étranger avait un pied sur chacun des plats-bords, et sa solidité inspirait cette confiance qu'on acquiert en regardant les exercices réitérés d'un danseur de corde.

Lorsque la yole atteignit les flancs de *la Périagua*, il jeta une pièce de monnaie espagnole dans la main ouverte du nègre; et, en sautant à bord, il donna une telle impulsion au frêle esquif qu'il le renvoya à moitié chemin de la terre au grand effroi du noir, qui se cramponna de son mieux dans cette coquille prête à chavirer.

L'étranger s'avança avec assurance; il parut juger d'un seul coup d'œil l'équipage et les passagers, et se sentir sur eux la supériorité que les marins s'attribuent à l'égard des hommes dont l'ambition se borne à la terre ferme. Ses yeux se tournèrent d'abord vers les simples agrès et la modeste voilure de *la Périagua*, et sa lèvre supérieure se releva avec l'expression du dédain d'un connaisseur. D'un coup de pied il ôta de ses taquets l'écoute de l'avant, et, laissant la grande voile s'emplir, il sauta de tonneaux en tonneaux et tomba au milieu de la société de l'alderman avec l'agilité et l'audace d'un Mercure ailé. Il prit ensuite la barre des mains du patron stupéfait, comme s'il eût occupé ce poste depuis un temps immémorial. Lorsqu'il vit le bâtiment descendre le courant, il put accorder quelque attention à ses compagnons de voyage; et le premier auquel il s'adressa fut François, domestique d'Alida.

— Commodore, dit-il avec une gravité dont le vieux Français fut presque la dupe, votre large pavillon va vous gêner. Un officier aussi expérimenté que vous ne devrait pas se mettre en mer sans avoir une banderole de rechange en cas de mauvais temps.

En prononçant ces mots, l'étranger montra la bourse où François avait enfermé ses cheveux; mais celui-ci, feignant de ne pas comprendre l'allusion, observa un silence plein de dignité.

— Je vois que monsieur est au service de l'étranger et ne comprend pas un marin anglais. Après tout, ce qui peut arriver de pis quand on a la hune trop chargée, c'est de la couper et la laisser voguer à la dérive. Oserai-je vous demander, magistrat, si les cours ont décidé quelque chose relativement aux flibustiers des îles?

— Je n'ai pas l'honneur d'appartenir à l'ordre judiciaire, répondit van Staats, auquel cette question s'adressait.

— Tant mieux pour vous, monsieur; car c'est courir parmi les écueils que de croiser au barreau, soit comme homme de loi, soit comme plaideur.

— Vous êtes un marin au long cours, répondit le marin de Kinderhook, qui ne voulait pas qu'Alida le crût incapable de riposter à l'inconnu.

— Comme vous voudrez : Calcutta ou la baie de New-York me sont également familières. J'ai vu autant de côtes que cette jolie dame a pu voir d'admirateurs à ses pieds. Une croisière comme celle-ci est un jour de repos dans une traversée; et pourtant je suis convaincu qu'avant de venir à bord vous avez pris congé de votre femme, béni vos enfants, scellé votre testament et demandé des consolations au clergé.

— Si j'avais observé toutes ces cérémonies, dit le jeune patron sans oser lever les yeux sur la belle Barbérie, le danger n'en aurait pas été plus grand. Il ne coûte rien de se préparer à tout événement.

— C'est vrai. Des papiers en règle peuvent aider un homme à entrer au port, quand il est fatigué de tenir la pleine mer; mais cela n'empêche pas le monde d'être débarrassé par les eaux, par les balles ou par le gibet d'une multitude d'individus qui encombrent le pont. Eh bien, batelier! quelles nouvelles ce matin? Les gens d'Albani descendent-ils toujours l'Hudson? Les boucaniers continuent-ils leurs déprédations? Les temps deviennent durs pour les hommes d'argent, comme on s'en aperçoit à l'allure de ce croiseur qui reste à l'ancre là-bas, au lieu de prendre la pleine mer. Il a du moins pour nous l'avantage de nous servir de girouette flottante et de nous indiquer la direction de la marée.

— Si les nouvelles sont vraies, répondit le propriétaire de *la Périagua*, le capitaine Ludlow et *la Coquette* auront bientôt de l'occupation. On assure qu'on a vu quelque chose de l'autre côté de Long-Island.

— Je devine ce que c'est, reprit le marin étranger.

— Quoi donc? demanda le patron du bateau.

— C'est l'océan Atlantique; et si vous en doutez, j'en appelle à ce vieux monsieur qui me fait l'effet d'être un instituteur.

— Je suis l'alderman van Beverout, murmura entre ses dents l'objet de cette nouvelle saillie.

— Je vous demande mille pardons! repartit le marin en s'inclinant avec gravité. J'ai été trompé par les apparences, et j'ai eu tort de me figurer qu'un alderman fût capable de déterminer la position de l'océan Atlantique. Cependant, messieurs, sur l'honneur d'un homme qui a vu souvent l'eau salée, je vous jure que la mer dont je parle est positivement derrière Long-Island. Si l'on a remarqué dessus quelque chose d'extraordinaire, le digne commandant de *la Périagua* est là pour nous le faire savoir.

— Un matelot qui venait des îles sur un bateau chargé de bois m'a dit qu'on avait vu récemment l'Ecumeur de mer le long de la côte, répondit le maître du bac du ton d'un homme qui communique une nouvelle de grande importance.

— Les marins qui parcourent nos détroits, dit froidement l'étranger, sont toujours à la recherche des aventures merveilleuses. Je m'étonne qu'on n'en choisisse pas pour rédiger les almanachs. Mais, dites-moi, je vous prie, mon ami, quel est donc cet Ecumeur de mer?

— Les sorcières seules pourraient le dire. Je sais seulement que c'est un corsaire, et qu'il est tantôt ici, tantôt là. Les uns disent que c'est un navire de brouillards qui rase comme une mouette la surface des eaux; d'autres pensent que c'est le spectre d'un bâtiment qui fut pillé et brûlé par le capitaine Kidd, et qui court après ses morts et son argent. Je l'ai vu moi-même une fois; mais la distance qui m'en séparait était si grande et ses manœuvres étaient si peu naturelles, qu'il me serait difficile de décrire sa coque ou ses agrès. — Voilà un incident qu'on n'inscrit pas sur le livre de loch à toute heure de quart. Et dans quel parage avez-vous rencontré ce vaisseau mystérieux? — C'était à l'entrée de la baie de New-York, entre Long-Island et l'île des Etats. Nous pêchions par un temps brumeux, et, lorsque le brouillard s'éleva, nous vîmes un bâtiment qui cinglait vers la terre du train d'un cheval de course. Mais, pendant que nous levions l'ancre, il avait déjà fait une lieue au large, après avoir viré de bord.

— C'est une preuve de son activité ou de la vôtre; mais quelle pouvait être la forme du fuyard?

— Elle était indéfinissable. Il semblait aux uns un bâtiment de haut bord, aux autres un chasse-marée des Bermudes. Pour ma part, je le comparais à une vingtaine de *Périaguas* réunies ensemble. Ce qui est bien constaté, c'est qu'il sortit du port, le soir même, un bâtiment de la compagnie des Indes, dont on n'a plus eu de nouvelles, quoiqu'il y ait de cela trois ans. A partir de cette époque, je ne suis jamais allé pêcher sur les sables par un temps brumeux.

— Vous avez bien fait, reprit l'étranger; les gens qui, comme vous, bravent par métier les vents et la mer ne doivent jamais se mettre à portée de ces vaisseaux du diable. Je pourrais vous raconter une histoire arrivée dans les latitudes calmes, sous un soleil brûlant, et la morale de mon récit vous apprendrait à réprimer une curiosité téméraire.

— Nous écoutons, dit Oloff van Staats, dont l'intérêt était excité. Mais la physionomie de l'étranger devint brusquement grave et pensive. Il secoua la tête comme un homme qui avait des raisons pour garder le silence; et, abandonnant la barre, il déplaça sans cérémonie un paysan pour s'installer au centre du bateau, où il s'étendit de tout son long les bras croisés et les yeux fermés. Au bout de cinq minutes, ses voisins eurent d'incontestables preuves que ce marin extraordinaire dormait d'un profond sommeil.

CHAPITRE IV.

Les actes et le langage de l'inconnu avaient produit une sensation marquée parmi les passagers de *la Périagua*. La belle Barbérie s'était amusée de ces sarcasmes, mais la hardiesse du marin l'avait contrainte à se renfermer dans la réserve, qu'elle croyait l'apanage de son sexe et de sa position. Le patron de Kinderhook, légèrement offensé par le sans-gêne de l'intrus, avait cru devoir pardonner quelques libertés à un homme qui venait d'échapper depuis peu à la monotonie de la vie en mer. Le calme ordinaire de l'alderman avait été troublé par d'impertinentes observations, mais il sut dissimuler son mécontentement. Lorsque le principal acteur de la scène précédente eut jugé à propos de se retirer, on oublia bientôt sa présence.

La marée descendante et la brise qui fraîchissait emportaient rapidement le bac au delà des îlots de la baie, et la menèrent auprès de *la Coquette*. Ce croiseur était un vaisseau de vingt canons, placé par le travers du hameau de l'île des Etats où *la Périagua* devait s'arrêter. Il était dans le mouillage habituel des bâtiments disposés à prendre la mer au premier vent favorable, et c'était là qu'alors, comme aujourd'hui, les navires subissaient les examens et la quarantaine nécessaires à la sécurité des habitants. Toutefois *la Coquette* était seule, car les arrivages n'étaient pas fréquents au commencement du dix-huitième siècle.

La route directe du bac le conduisait à cinquante pieds du sloop de guerre, dont l'aspect ne manqua pas d'exciter la curiosité des passagers. Pour leur faire plaisir, le nautonier gouverna de manière à approcher le plus possible des sombres flancs du croiseur.

— Ecartez-vous! grommela l'alderman. Mers et océans! la baie d'York n'est-elle pas assez large? Etes-vous obligés d'aller essuyer la poussière des canons de ce vaisseau endormi? Si la reine savait comment ses matelots paresseux lui volent ce qu'ils mangent, elle les enverrait dans les îles à la poursuite des pirates. Regarde la terre, Alida, et tu cesseras de t'alarmer des manœuvres de ce lourdaud; il veut souvent nous faire voir qu'il s'entend à gouverner.

Alida était loin de manifester la terreur que son oncle lui supposait. Au lieu de pâlir, elle rougit lorsque le bac se balança sous le vent du croiseur; et si sa respiration était plus précipitée que de coutume, ce n'était pas à la crainte qu'il fallait l'attribuer. Au reste l'émotion qu'elle pouvait éprouver ne fut point remarquée, car tous les voyageurs étaient occupés à contempler les grands mâts et le labyrinthe de cordages suspendus presque au-dessus de leurs têtes. Les sabords et les parapets du vaisseau se garnissaient déjà de curieux, quand un officier qui portait la petite tenue d'un capitaine de marine sauta dans les agrès du grand mât, et salua la compagnie, en agitant son chapeau avec empressement, comme un homme agréablement surpris.

— Un beau ciel et de douces brises à chacun de vous! s'écria-t-il avec la cordialité d'un marin; je baise les mains de la belle Alida; monsieur l'alderman, agréez l'assurance de mon respect; monsieur van Staats, je vous salue.

Le jeune patron de Kinderhook se leva et s'inclina courtoisement. Alida rougit encore, hésita, et, par un mouvement presque involontaire, elle agita son mouchoir. Quant au magistrat municipal, il dit à demi-voix d'un ton bourru :

— Oui, paresseux que vous êtes, vous parlez au lieu d'agir. La longue durée de la guerre, l'éloignement des ennemis font de vous autres marins les maîtres de la terre, capitaine Ludlow!

Cependant le bac allait dépasser le vaisseau, lorsque le marin au châle de cachemire se leva tout à coup :

— Voilà un joli bateau et de beaux agrès, dit-il en examinant le croiseur royal et en reprenant la barre des mains du batelier. Sa Majesté doit tirer parti de ce fin voilier, surtout avec le jeune homme que j'aperçois dans le gréement. Nous allons prendre une autre observation.

— Mousse, largue l'écoute de l'avant!

En disant ces mots, l'étranger mit la barre sous le vent; on fila l'écoute, et le bateau obéissant orienta sa voile en courant l'autre bordée. Une minute après, il frottait encore les flancs du sloop de guerre. Cette audacieuse infraction aux règles habituelles du bac allait provoquer les plaintes du maître et de l'alderman; mais, au moment où ils ouvraient la bouche, l'homme au châle ôta son chapeau et apostropha le capitaine Ludlow avec l'aisance qu'il avait jusqu'alors témoignée :

— Sa Majesté veut-elle avoir à son service un homme qui a vu plus d'eau salée que de terre ferme? Y a-t-il dans ce beau croiseur une place vacante pour un homme qui ne peut gagner sa vie qu'en naviguant?

Le descendant des Ludlows démocrates, selon l'expression de lord Cornbury, fut aussi surpris du maintien de l'interlocuteur que de l'assurance avec laquelle un matelot vulgaire s'adressait à un officier.

— La reine, dit-il, accueillera toujours volontiers un hardi marin s'il est disposé à servir fidèlement. Qu'on jette une corde à *la Périagua*, nous traiterons plus à notre aise sous le pavillon de Sa Majesté. Je serais fier de recevoir l'alderman van Beverout, et un cutter sera toujours à ses ordres quand il voudra se retirer.

— Un alderman sort d'un croiseur royal plus facilement qu'un bon matelot, répondit l'étranger sans donner au bourgeois le temps de formuler ses remercîments. Ayant sous vos ordres un aussi beau vaisseau, noble capitaine, vous avez dû passer le détroit de Gibraltar?

— Mes devoirs m'ont souvent appelé dans la Méditerranée, répondit Ludlow assez mécontent de tant de familiarité mais désirant trop retenir le bac pour se disputer avec celui qui lui procurait ce plaisir inattendu.

— En ce cas, vous savez qu'il suffit du souffle d'air produit par un éventail pour faire entrer un vaisseau dans le détroit, mais qu'il faut une brise levantine pour l'en faire sortir. Le pavillon britannique est d'une longueur remarquable, et quand il s'embarrasse autour des jambes d'un vrai loup de mer, on ne peut guère s'en débarrasser. Ce qui est remarquable, c'est que plus le marin est bon, moins il est capable de défaire le nœud.

— Si ce pavillon est si long, il peut atteindre plus loin que vous ne le voulez. Mais un hardi volontaire ne doit pas craindre la presse.

— La place que je désire est prise, répondit l'autre d'un air dédaigneux. Largue l'écoute, mon garçon, nous allons prendre congé de ces messieurs, et laisser la queue du pavillon sous notre vent. Adieu, brave capitaine, quand vous aurez besoin d'un bon corsaire, songez à celui qui vous a rendu visite et qui a charmé un moment les ennuis de votre oisiveté.

Ludlow se mordit les lèvres, la rougeur couvrit son beau visage; cependant il sourit en regardant la malicieuse physionomie d'Alida. Mais celui qui avait si hardiment bravé le commandant d'une croisière royale parut comprendre le danger de sa position. *La Périagua* vira de bord, s'inclina devant la brise et se dirigea vers la plage.

Trois embarcations quittèrent en même temps le croiseur; l'une, qui portait le capitaine, se rendit à terre avec une majestueuse lenteur, les deux autres faisaient force de rames.

— Si vous n'êtes pas disposé à servir la reine, mon ami, dit Oloff van Staats, vous avez eu tort d'affronter l'un de ses commandants à la gueule de ses canons.

— En effet, le capitaine Ludlow semble vouloir presser quelqu'un de nous; cela me semble aussi clair qu'une étoile dans un ciel sans nuages.

— Ainsi, dit l'alderman avec commisération, vous ne tarderez pas à manger le pain de Sa Majesté.

— C'est une nourriture dont je ne me soucie pas, et voici pourtant un bateau qui semble déterminé à m'en faire goûter.

Le marin inconnu cessa de parler, car la situation du bac devenait réellement un peu critique ou du moins semblait-elle aux gens de l'intérieur qui étaient témoins de cette rencontre inattendue. Le vent poussait *la Périagua* du côté du goulet, qui communiquait avec la rade, et il fallait virer deux fois, pour arriver au vent du débarcadère habituel. La première de ces manœuvres avait été exécutée; mais l'embarcation du sloop, au lieu d'engager une poursuite dont le succès était certain, se dirigea vers le quai pour y attendre tranquillement l'arrivée. Le marin inconnu ne chercha pas à éviter l'abordage. Il tenait encore la barre, et gouvernait le bateau comme s'il eût été investi d'une autorité légitime. Son intrépidité et l'habileté consommée avec laquelle il manœuvrait auraient suffi pour justifier son usurpation.

— Par les griffes du diable! dit le maître du bac, si vous laissiez arriver *la Périagua*, nous gagnerions du terrain.

— La reine nous envoie un message, répondit le marin, et il serait inconvenant de le refuser.

— Mettez en panne, cria le jeune officier qui commandait le cutter. Au nom de Sa Majesté, je vous ordonne d'arrêter.

Cependant les embarcations étaient à cinquante pieds l'une de l'autre. Dès qu'il y eut de la place, *la Périagua* vira de bord et s'élança de nouveau vers le rivage. Il était nécessaire qu'elle passât à une portée d'aviron du cutter, si elle aimait mieux allonger sa route; mais celui qui dirigeait les manœuvres ne semblait aucunement disposé à prendre ce dernier parti. L'officier se leva, et l'on vit qu'il tenait à la main un pistolet, que cependant il paraissait vouloir dissimuler. Le marin se mit à l'écart, de manière à offrir aux yeux le groupe où il se trouvait en compagnie d'Alida, et il dit d'un ton sarcastique :

— Choisissez, monsieur; en pareille société tout homme de sens doit avoir une préférence.

A l'aspect de la belle Barbérie, le jeune officier rougit de la commission qu'il était chargé d'accomplir, et y renonça aussitôt. Il salua la dame et s'éloigna pendant que le bac continuait triomphalement sa route. Toutefois la plus grande embarcation de *la Coquette* guettait l'arrivée de *la Périagua*. A cette vue, le maître secoua la tête, et regarda d'un air inquiet l'homme au châle. Celui-ci conserva son sang-froid, aborda hardiment; et, sautant sur une pointe de rochers, il passa

de pierres en pierres, jusqu'à ce qu'il eût disparu derrière les habitations du hameau. Peu de temps après, le bac atterrit, et les embarcations retournèrent à leurs vaisseaux.

CHAPITRE V.

Si nous disions qu'Alida de Barbérie ne jeta pas un coup d'œil derrière elle en abordant, afin de voir si le capitaine Ludlow retournait au sloop, nous représenterions la jeune fille comme moins soumise à l'influence de la coquetterie qu'elle ne l'était réellement. Au grand mécontentement de l'alderman, la barque qui portait le capitaine continua à s'approcher du rivage.

Les hauteurs de l'île des États étaient couvertes, il y a environ un siècle, d'une multitude d'arbres nains. Des sentiers étaient tracés en divers sens au milieu de cette maigre végétation, et comme le hameau de la quarantaine était le point où ils divergeaient tous, il fallait un guide exercé pour en suivre les détours sans s'exposer à perdre du



L'alderman Myndert van Beverout.

temps. Toutefois l'honnête bourgeois paraissait connaître les êtres; car, se mettant en route avec une agilité peu ordinaire pour lui, il mena ses compagnons à travers les taillis. En changeant fréquemment de direction, il bouleversa si complétement leurs idées, qu'aucun d'eux n'eût été capable de se tirer du labyrinthe.

— Ombres et nuages! s'écria-t-il lorsqu'il eut la certitude d'avoir échappé à toute espèce de poursuites, les petits chênes et les pins verts ont des charmes par une matinée de juin. Vous aurez l'air des montagnes et la brise de mer, patron, pour stimuler votre appétit quand nous serons au Lust-in-Rust. Ils donneront plus de couleur à vos joues, Alida, que toutes les eaux que l'homme a imaginées.

— Je ne sais qu'en penser, si le lieu est aussi changé que la route qui y conduit! répondit la belle Barbérie regardant en vain du côté de la baie qu'elle venait de quitter.

— Ah! les femmes ne sont que vanité! voir et être vu, tel est le plaisir du beau sexe. Cependant nous sommes mieux dans ce bois que le long de la côte, en compagnie des mouettes et des bécassines. Un homme sage, monsieur van Staats, doit éviter l'eau salée et tous ceux qui vivent dessus, excepté quand il s'agit d'opérations commerciales. Vous me remercierez de mes soins, Alida, lorsque nous serons arrivés, et que vous vous trouverez aussi fraîche qu'une tulipe de Hollande.

— Pour ressembler à cette fleur, mon oncle, on consentirait à marcher les yeux bandés. François, ajouta-t-elle en français, *fais-moi le plaisir de porter ce petit livre; malgré la fraîcheur de la forêt, j'ai besoin de m'éventer.*

Le valet prit le livre avec un empressement qui rendit inutile la tardive civilité d'Oloff; et voyant que sa jeune maîtresse était de mauvaise humeur, il lui dit à voix basse :

— *Que ma chère mademoiselle Alida ne se fâche pas! elle ne manquerait jamais d'admirateurs dans un désert. Ah! si mam'selle allait voir la patrie de ses ancêtres!*

— *Merci bien, mon cher; gardez les feuilles fortement fermées, il y a des papiers dedans.*

— Monsieur François, dit l'alderman en séparant brusquement sa nièce du fidèle serviteur, je veux te dire un mot en particulier. Au milieu de mes occupations, qui seront, je l'espère, profitables, j'ai remarqué qu'un bon domestique était un honnête conseiller. Après la Hollande, l'Angleterre et les Indes, où se font les plus grandes opérations commerciales, j'accorde un rang honorable à la France. Je crois, monsieur François, que l'ennui d'une longue traversée vous a retenu ici depuis le décès de mon beau-frère.

— Et mon attachement pour mademoiselle Alida, *monsieur, avec votre permission.*

— Je ne le mets pas en doute, honnête François; il est aussi sûr que le payement d'une bonne traite par Grammeline, van Stopper et van Gelt d'Amsterdam. Ah, mon vieux camarade! Alida n'était pas fraîche comme une rose et douée d'excellentes qualités! C'est dommage qu'elle soit un peu opiniâtre : défaut qu'elle doit sans doute à ses ancêtres normands, puisque toute ma famille s'est fait toujours remarquer par sa sagesse.

— *Mille excuses*, monsieur Beverout. Elle est plus belle que la rose, et n'est pas *opiniâtre du tout. Mon Dieu! pour sa qualité, c'est une famille très-ancienne.*

— Mon frère Barbérie tenait à la noblesse, qui pourtant n'ajoutait pas un chiffre à la somme de ses biens. Le meilleur sang, monsieur François, est celui qu'on entretient le mieux, et la race de Hugues Capet lui-même dégénérerait sans l'intervention du boucher. Vous êtes capable de comprendre combien il importe d'être sur un bon pied dans le monde. Ne croyez-vous donc pas que ce serait dommage qu'une jeune personne comme Alida n'eût pour point d'appui que les planches d'un navire?

— *Certainement, monsieur.*

— La voyez-vous obligée de suivre un époux sur les mers par le froid ou la chaleur, dans le calme ou dans les tempêtes, au milieu des pirates et des contrebandiers, éprouvant des crampes et des nausées, n'ayant pour nourriture que de la viande salée, et même jeûnant quelquefois!

Cette énumération de calamités produisit sur le visage du laquais des contorsions correspondant à chacun des malheurs que prévoyait l'alderman.

— *Parbleu, c'est horrible cette mer!* s'écria François. Il ne devrait y avoir d'eau que pour boire, et engraisser des carpes dans les fossés d'un château. Mais mademoiselle ne fera point une démarche téméraire, et elle prendra un époux sur la terre ferme. Il n'y a jamais eu de marin dans la famille de Barbérie.

— Inventaires et billets! ma nièce a trop de biens pour les risquer en pleine mer, et si l'on y ajoutait les économies d'un homme que je pourrais nommer, il y aurait de quoi faire sombrer un vaisseau! Vous savez quelles sont mes intentions à l'égard d'Alida pour l'époque à laquelle je réglerai mes comptes avec le monde.

— Si *M. de Barberi* était vivant, *monsieur l'alderman*, il vous rendrait grâces *en termes convenables; mais malheureusement mon cher maître est mort. Permettez-moi donc de vous remercier pour lui et pour toute sa famille.*

— Les femmes sont pleines de malice, et elles se plaisent quelquefois à faire précisément ce qu'on les prie de ne pas faire.

— *Ma foi oui!*

— Les hommes sages doivent les diriger par les douces paroles et de riches présents. Par ce moyen, elles deviennent aussi soumises qu'un attelage de chevaux bien dressés.

— Monsieur connaît bien les femmes, dit le vieux domestique avec une intention de plaisanterie réprimée par le décorum; pourtant il est resté garçon. Les cadeaux réussissent auprès des demoiselles et mieux encore auprès des dames.

— Noces et fiançailles! nous autres célibataires, nous nous y connaissons mieux que personne! aussi je crois avoir agi avec discernement en destinant ma nièce à maître van Staats de Kinderhook. Qu'en pensez-vous, fidèle François?

—*Pourtant mademoiselle aime la vivacité, et M. le patron n'est jamais trop vif.*

— Il n'en convient que mieux... Silence! j'entends un bruit de pas! Nous sommes suivis, je puis dire chassés, pour employer le langage maritime; mais il faut montrer au capitaine Ludlow qu'on le brave sur le continent. Restez un peu en arrière et fourvoyez notre navigateur. Lorsqu'il aura disparu dans la brume, revenez nous rejoindre au grand chêne de la côte : nous vous y attendrons.

Flatté de tant de confiance et convaincu qu'il servait les intérêts de sa maîtresse, le vieux domestique fit à l'alderman un signe d'intelligence, et le laissa s'éloigner à grands pas.

Quoique sincèrement attaché à Alida, François avait le caractère d'un domestique européen. Familier avec toutes les ruses de sa profession, il appartenait à cette école qui croit que la fourberie est la mesure de la civilisation, et qu'un succès ne saurait être glorieux quand il est acquis par l'emploi vulgaire du bon sens et de la vérité. Il entra

donc avec empressement dans les vues de l'alderman, et se mit à fredonner une chansonnette française en entendant le craquement des branches sèches sous les pas de celui qui le suivait. A ses accents, les pas se rapprochèrent, et bientôt l'homme au châle fut à côté de François. Leur désappointement parut réciproque; le domestique oublia tous les discours qu'il avait préparés pour dérouter le commandant de *la Coquette*. Quant au marin, il conserva l'imperturbable sang-froid, qui ne l'aurait pas abandonné, même dans des circonstances plus critiques.

— Eh bien! monsieur du large pavillon, dit-il après s'être assuré qu'ils étaient seuls, un officier de votre espèce doit mieux aimer naviguer dans ces bosquets qu'à bord d'une *Périagua*. Quelle est votre longitude, et où avez-vous laissé vos conserves?



Oloff van Staats observant de loin l'habitation de la belle Alida de Barbérie.

— Monsieur, je me promène dans ce bois *pour mon plaisir*, et je vais à la campagne pour... *Parbleu non!* c'est pour suivre *ma jeune maîtresse*.

— Et que tenez-vous à la main? Est-ce l'art d'arranger une queue qui est enseigné dans ce joli volume? En disant ces mots le marin mit sans façon la main sur le livre de François, qui, au lieu de s'offenser de la liberté, le lui présenta avec transport.

— Non, monsieur, ce n'est pas l'art d'arranger une queue, c'est celui de toucher l'âme, c'est *le Cid*, un ouvrage *plein de connaissances et d'esprit*. Ah! monsieur! *le grand homme*, *l'homme de génie!* lisez cela, *monsieur le marin*, et vous connaîtrez la vraie poésie: *le vrai génie et les nobles sentiments se trouvent dans ce livre-là!* Je ne voudrais pas vous dire quelque chose de pénible, mais je suis convaincu que ce livre n'a pas été écrit sur mer.

— Comme je le vois, c'est un livre de loch que tout le monde peut consulter. Je vous le rends; mais, sans contester le talent de l'auteur, je suis convaincu qu'il n'a pas écrit tout ce que je trouve entre les feuillets.

— Il n'a pas tout écrit! il en a écrit cent fois davantage. *Que l'envie de ces Anglais se découvre quand on parle des beaux génies de la France!*

— Je dirai seulement que, si votre auteur a composé ce volume, il aurait dû le faire imprimer.

— Imprimer, répète François en parcourant des yeux son livre: qu'est-ce que cela? *ce papier* appartient à mademoiselle, *assurément*.

— Faites ici plus d'attention, interrompit le jeune homme au châle; quant à votre *Cid*, il m'est inutile, puisqu'il n'enseigne ni la latitude d'un bas-fond, ni la forme d'une côte.

— Monsieur, il enseigne *la morale*, *la passion* et *les grands mouvements de l'âme*, enfin tout ce *qu'un monsieur* peut désirer savoir. *Tout le monde* le lit en France, *en province comme en ville*. Si *Sa Majesté le grand Louis* n'avait pas eu la maladresse de chasser messieurs *les huguenots de son royaume*, j'irais à Paris moi-même pour voir représenter *le Cid*.

— Bon voyage, monsieur la queue, nous pourrons nous rencontrer encore avant mon départ, et nous retrouver même en mer. Jusque-là bonne chance!

— Adieu, monsieur, répondit François en s'inclinant avec la politesse qui lui était familière. Si nous sommes destinés à ne nous revoir qu'en mer, nous ne nous reverrons jamais. *Ah! ah! M. le marin n'aime pas entendre parler de la gloire de la France, je voudrais bien savoir lire ce F... Shakspeare, pour savoir combien l'immortel Corneille lui est supérieur. Ma foi oui! M. Pierre Corneille est vraiment un homme illustre!*

Là-dessus, François content de lui-même se dirigea vers le chêne qu'on lui avait indiqué. Fier de la manière dont il avait rembarré l'étranger, il l'était plus encore d'avoir contribué à soutenir l'honneur de son pays lointain, et d'être le compatriote d'un auteur dont la réputation était répandue en Europe longtemps avant qu'il l'eût quittée.

La position de l'île des Etats et des baies qui l'environnent est familière aux Américains, mais il est bon d'entrer dans quelques explications pour les lecteurs étrangers. La principale communication entre les baies d'York et de Rariton se fait par un détroit que l'on appelle les Narrows. Ce passage est borné par Long-Island et l'île des États, et cette dernière, à cet endroit, forme un promontoire élevé, qui rappelle le célèbre cap de Misène: de cette hauteur, non-seulement on découvre New-York et son port, mais encore on aperçoit la pleine mer bien au delà de la pointe de Sandy-Hook. C'est de là qu'on signale aujourd'hui les navires qui paraissent au large, et qu'on communique au commerce la nouvelle des arrivages au moyen du télégraphe. Au commencement du dix-huitième siècle, ce promontoire n'était fréquenté que par des paysans ou par de rares admirateurs de paysage. Il avait été défriché, et le chêne déjà mentionné était le seul arbre qui fût resté debout dans un espace de douze acres. C'est au pied de cet



Alida de Barbérie et François son vieux domestique.

arbre, sur un banc grossier que François rejoignit la compagnie. — Oui, disait l'alderman, une conscience nette, un bon inventaire et de francs amis peuvent réchauffer un homme au mois de janvier, même dans ce climat; mais il serait au-dessus des forces humaines de rafraîchir en été cette ville populeuse avec ses rues étroites, ses nègres rebelles et ses fourrures mangées des vers. Tu vois, patron, ce point blanc de l'autre côté de la baie? par toutes les brises, c'est le Lust-in-Rust, où chaque bouffée d'air est un cordial, et où l'on a du loisir pour faire l'addition de ses pensées.

— Nous sommes aussi solitaires sur cette colline, répondit Alida, et nous avons l'avantage de jouir de l'aspect de la ville.

— Oui, nous sommes seuls, ma chère nièce, reprit l'alderman en se frottant les mains; c'est une vérité incontestable. Nous formons

aussi une bonne compagnie; et je puis le dire, quoique j'y figure comme un chiffre assez important; la modestie est la richesse du pauvre; mais à mesure que nous nous arrondissons, nous sentons mieux la nécessité de parler franchement de nous aussi bien que de nos voisins.

— En ce cas, on n'entendra que des éloges sortir de la bouche de l'alderman van Beverout, dit le capitaine Ludlow se montrant à l'improviste. Excusez ma brusque apparition, elle peut s'expliquer par le désir que j'ai de mettre mon vaisseau à votre disposition, et j'espère que vous me la pardonnerez.

— Le pouvoir de pardonner est une prérogative du gouverneur, répliqua sèchement l'alderman. Si Sa Majesté donne assez peu d'occupations à ses croiseurs pour qu'ils puissent s'employer au service des vieillards et des jeunes filles, nous vivons dans un heureux temps, où le commerce devrait fleurir.

— Un capitaine peut s'estimer heureux de concilier ses devoirs envers la reine avec l'envie d'être utile. Vous allez à l'île de Jersey, monsieur van Beverout?

— Je vais à la maison de campagne appelée le Lust-in-Rust, capitaine Cornelius van Cuyler Ludlow. Le jenne homme se mordit les lèvres, et ses joues brunies se colorèrent, mais il conserva son sang-froid.

— Et moi, dit-il avec une feinte indifférence, je vais en mer. Le vent fraîchit, et votre bateau, que je vois se diriger vers l'île, aura peine à lutter contre la force de la brise. *La Coquette* va lever l'ancre dans vingt minutes, à la faveur de la marée, et je voudrais avoir le plaisir de vous posséder à bord. Je suis certain que les craintes de la belle Alida seront d'accord avec mes vœux, quelles que puissent être ses intentions.

— Elles sont les mêmes que celles de mon oncle, repartit vivement Alida. Je me connais si peu en marine, que la prudence m'apprend à m'en rapporter à l'expérience des personnes plus âgées.

— Je ne prétends pas disputer son âge à M. van Beverout, mais il me permettra de croire que je suis aussi bon juge que lui en fait de vents et de marées. J'espère donc qu'il suivra mes conseils, et qu'il préférera *la Coquette* à *la Périagua*.

— On dit qu'il est plus facile d'entrer dans votre vaisseau que de le quitter, reprit Alida en riant, et l'on prétend avoir des preuves toutes récentes que votre *Coquette* est comme ses semblables avide de conquêtes.

— C'est une réputation qui lui est donnée par nos ennemis, répondit Ludlow à voix basse; mais j'avoue que j'attendais une autre réponse de la belle Barbérie.

Le ton dont ces mots furent prononcés précipita les battements du cœur de la jeune fille, et si les assistants avaient été un peu observateurs, ils auraient deviné qu'il existait entre le jeune marin et l'héritière une intelligence fâcheuse pour leurs projets.

— Oui, reprit Ludlow en baissant encore la voix, j'attendais une tout autre réponse de la belle Barbérie.

Il y avait une lutte évidente dans l'esprit d'Alida, elle surmonta son embarras avant qu'il pût être remarqué; et se tournant vers son domestique avec grâce, elle lui dit en français :

— Rends-moi le livre, François.

— *Le voici. Ah! ma chère mam'selle Alida, que ce monsieur le marin se fâchait à cause de la gloire et des beaux vers de notre illustre M. Pierre Corneille!*

— Voici un marin anglais qui, j'en suis sûr, ne niera pas le mérite d'un écrivain distingué qui appartient pourtant à une nation généralement considérée comme hostile. Capitaine Ludlow, voilà un mois que je vous dois un volume de Corneille, et je m'acquitte aujourd'hui de mon obligation. Lorsque vous aurez examiné ce livre avec l'attention qu'il mérite, j'espère que....

— Que j'en apprécierai les beautés?

— Et que vous voudrez bien me le rendre; car je le tiens de mon père.

— Langues étrangères! murmura l'alderman. Les hommes sensés ne devraient apprendre que l'anglais et le hollandais. Je n'ai jamais pu comprendre un compte de profits et pertes dans une autre langue. Capitaine Ludlow, nous vous remercions de votre politesse; mais l'on vient m'avertir que *la Périagua* m'attend : veuillez donc recevoir mes adieux.

Le jeune capitaine salua la société avec plus de grâce qu'on n'aurait pu s'y attendre après son échec. On le vit même descendre tranquillement la colline, et il ne s'abandonna à ses sentiments que lorsqu'il eut perdu de vue la société. Il tira le volume de sa poche, et l'ouvrit avec un invincible empressement; il paraissait s'attendre à trouver dans ses feuilles autre chose que ce que l'auteur y avait mis. En apercevant un billet cacheté, il laissa tomber le livre, et déchira précipitamment l'enveloppe, comme si elle eût contenu pour lui une sentence de vie ou de mort.

La suprise fut la première émotion du capitaine. Il lut et relut; il se frappa le front, promena les yeux autour de lui, parcourut de nouveau le billet, et examina l'adresse, qui portait simplement : Au capitaine Ludlow, du vaisseau de Sa Majesté *la Coquette*. Il sourit, prononça quelques paroles entre ses dents, et mit enfin le billet dans sa poche de l'air d'un homme qui avait à la fois des motifs de regret et de satisfaction.

CHAPITRE VI.

— Le visage d'un homme est le livre de loch de ses pensées, et celles du capitaine Ludlow semblent agréables? dit brusquement une voix d'homme pendant que le jeune marin se livrait à la pantomime ci-dessus décrite.

— Qui se permet de m'épier? dit-il fièrement; et il trouva en face de lui l'audacieux matelot qui l'avait bravé le matin même. Maîtrisant son indignation, le capitaine essaya d'imiter le sang-froid de cet étrange personnage, qui, malgré sa condition inférieure, avait quelque chose de réellement imposant.

— Il y a, reprit-il, du courage à affronter ses ennemis; mais il y a de la témérité à provoquer la colère de ses amis.

— Je suis de votre avis, répondit l'homme à la ceinture de cachemire; mais je ne me crois pas trop téméraire. Le capitaine Ludlow à bord de *la Coquette*, et protégé par le feu de ses canons, n'est pas le même que le capitaine Ludlow sur une falaise, sans autre défense que ses bras et son courage. Dans le premier cas, il ressemble à un mât soutenu par des étais, des contre-étais, des bras de vergue et des manœuvres dormantes; dans le second cas, c'est le mât seul et nu, ne devant de porter la tête haute qu'à la solidité de ses matériaux. Au reste, vous êtes homme à vous passer d'appui quand même les vents souffleraient plus fort que ceux qui gouflent en ce moment les voiles du bac.

A ces mots, Ludlow oublia tout pour ne songer qu'à *la Périagua*, qui emportait Alida et ses compagnons dans la vaste baie de Rariton.

— En effet, dit-il, ce bateau commence à sentir la violence du vent. Quelle opinion avez-vous du temps, mon camarade?

— On ne peut juger des femmes et des vents que lorsqu'ils se mettent en mouvement, répondit l'homme au châle; mais quiconque a consulté aujourd'hui les cieux aurait dû préférer le vaisseau *la Coquette* à ce bac qui danse sur les flots; et pourtant la soie flottante que nous voyons dans le bateau nous apprend qu'il y a une personne qui a pensé autrement.

— Vous êtes un homme d'une singulière intelligence, dit Ludlow, et même d'une singulière...

— Effronterie! reprit l'autre voyant hésiter le commandant. Que l'officier de la reine s'explique franchement; je ne suis guère qu'un gabier, ou tout au plus un quartier-maître.

— Je ne veux rien vous dire de désagréable, mais je trouve surprenant que vous sachiez que j'ai proposé de conduire cette dame et ses amis à la résidence de l'alderman van Beverout.

— Cela n'a rien de surprenant, puisque j'étais assez près pour entendre, et que j'ai même vu plus tard votre physionomie changer comme la conscience d'un député, à l'aspect d'un bout de papier.

— Dont vous ignorez le contenu.

— J'ai pensé qu'il renfermait les ordres secrets d'une dame qui est trop coquette elle-même pour vouloir monter à bord d'un vaisseau du même nom.

— Par le ciel, murmura Ludlow en faisant plusieurs pas sous l'ombre de l'arbre, cet homme a raison dans son inexplicable impudence. Le langage et les actions de la jeune fille sont en contradiction, et je me laisse bafouer par elle, comme un aspirant tout frais sorti du giron maternel. Ecoutez, maître... quel est votre nom?

— Thomas Tiller.

— Eh bien, maître Tiller, un marin tel que vous devrait éprouver le désir de servir la reine.

— Rien ne me serait certes plus agréable que d'assister une dame dans l'embarras; mais j'ai des occupations personnelles d'ailleurs. Si elle m'appelait du côté de votre bâtiment, je n'hésiterais peut-être pas à y monter, quoique peu disposé à m'y laisser entraîner par force. Au reste, j'ai la faculté de choisir : car, si j'en crois mes yeux, ce point blanc qui brille au large est une voile.

— C'est possible, reprit Ludlow après avoir examiné l'horizon : on a des raisons pour attendre sur les côtes un navire qu'il sera bon de surveiller, et peut-être est-ce lui qui arrive.

— Serait-ce donc un pirate? demanda Tiller avec curiosité.

— A peu près, répliqua le capitaine. C'est au moins un contrebandier. Puisque vous avez navigué si longtemps sur l'Océan, la réputation de l'Ecumeur de mer doit vous être connue.

— Non en vérité, dit l'homme au châle. Je viens depuis peu d'une mer lointaine, où l'on m'a raconté beaucoup d'histoires de boucaniers; mais je n'avais pas entendu le nom de ce corsaire avant de causer avec le maître du bac. Votre Honneur daignera-t-il nous donner quelques renseignements au sujet de ce commerçant illégal?

Ludlow fixa les yeux sur la figure impassible de son interlocuteur, et conçut un moment de vagues soupçons; mais ils furent dissipés par l'assurance du marin dont il espérait tirer parti. Diverti plutôt qu'offensé de la familiarité de l'inconnu, il lui répondit en descendant la colline pour se rendre à l'endroit où les navires débarquaient.

— Il faut que vous veniez de parages bien lointains, dit le jeune commandant de *la Coquette*, pour ne pas connaître les exploits d'un bri-

gantin appelé *la Sorcière des Eaux*, et dirigé par un capitaine que l'on nomme avec raison l'*Ecumeur de mer*. Voilà cinq ans que les croiseurs des colonies ont reçu l'ordre de lui donner la chasse, et l'on assure pourtant que le hardi contrebandier s'est montré dans les mers les plus étroites. L'officier qui aurait le bonheur de s'en emparer en serait récompensé par un commandement plus important, et peut-être même par le titre de chevalier.

— Il faut qu'il fasse un commerce bien lucratif pour oser braver tant de dangers et les efforts de tant d'habiles capitaines. Me sera-t-il permis de vous demander quelques détails sur l'extérieur de ce flibustier ?

— Que vous importe? dit le capitaine Ludlow.

— C'est que j'ai connu dans la mer des Indes un individu de ce genre, qui a disparu depuis longtemps, sans qu'on puisse dire où il est allé. C'était un homme d'assez bonne mine, dont la physionomie n'avait rien de désagréable.

— Ce ne peut être le même, reprit Ludlow; celui dont je parle est, dit-on, un ancien officier, qui a éprouvé des revers de fortune, et qui porte la friponnerie si distinctement écrite sur son visage, qu'il est obligé de fuir la société des honnêtes gens.

— Et l'on prétend qu'il est dans ces parages ?

— Le bruit en court, mais j'en doute, car des rapports mensongers m'ont souvent fait chercher le contrebandier où il n'était pas. Néanmoins je vais me mettre à sa poursuite. Les nuages se dissipent, les mouettes gagnent le large, et tout annonce le retour du beau temps. Eh bien, maître Tiller, vous emmènerai-je ?

— Il s'agit de savoir à quelles conditions, repartit l'homme au châle. Vous êtes sans doute content de votre premier lieutenant ?

— Plaisantez-vous? Ne savez-vous pas que les commissions ne s'achètent que par les services ?

— Et la faveur; mais vous savez que chacun a l'envie d'être capitaine, même quand il est forcé de manger sa ration dans les dalots, du côté du vent. Capitaine Ludlow, vous êtes un homme d'honneur, et vous ne voudriez pas tromper un marin qui se confie à votre parole.

— Marin ou homme de terre, il pourrait compter sur elle.

— En ce cas, monsieur, je vous la demande. Laissez-moi entrer à votre bord observer mes futurs camarades, étudier leur caractère, enfin voir si le vaisseau me convient, et le quitter s'il ne me convient pas.

— Ton impudence dépasse les bornes, dit Ludlow.

— La demande est raisonnable, comme je puis le prouver, répliqua gravement le marin inconnu.

— Le capitaine Ludlow de *la Coquette* ne s'enchaînerait-il pas volontiers à une belle dame qui vient de s'embarquer, tandis qu'il y en a des milliers d'autres qu'il pourrait obtenir beaucoup plus facilement?

— Et quand cela serait, insolent !

— Monsieur, un vaisseau est la maîtresse d'un marin. Lorsque la guerre est déclarée et que nous naviguons sous un pavillon, nous pouvons dire que nous l'avons épousé légitimement ou non. Il devient les os de nos os, la chair de notre chair, jusqu'à ce que la mort nous sépare de lui. Avant de contracter un si long engagement, il faut avoir la liberté du choix. Un marin n'a-t-il pas son goût aussi bien qu'un amant? L'écusson et les pièces de quartier sont la taille et les épaules; les agrès sont la chevelure; la coupe et la disposition des voiles peuvent se comparer au travail de la modiste; la peinture d'un vaisseau est son teint, son coloris, et ses canons représentent une rangée de dents? Il y a de quoi choisir, monsieur; et si je ne puis le faire, je vous quitte en vous souhaitant une heureuse croisière, et à la reine un meilleur serviteur que moi.

— Ma foi, maître Tiller, dit Ludlow en riant, je pourrais vous faire donner la chasse au milieu de ces taillis, dont l'abri vous semble sûr; mais j'aime mieux vous prendre au mot. *La Coquette* vous recevra aux conditions que vous proposez.

— Alors, je vous suis, répondit l'homme au châle en ôtant respectueusement pour la première fois son bonnet de toile. Je ne suis pas encore marié, mais vous pouvez me regarder comme fiancé.

Il n'est pas nécessaire de reproduire la suite de cette conversation, le matelot la soutint avec aisance jusqu'au rivage; mais, arrivé en vue du pavillon royal, il sut prendre avec le tact d'un vieux marin les manières respectueuses qui convenaient à son rang inférieur.

Une demi-heure plus tard, *la Coquette*, maintenue par une seule ancre, inclinait ses trois hunières aux bouffées d'une fraîche brise du sud-ouest; bientôt après elle traversa les Narrows. Il n'y avait rien dans ses mouvements qui pût attirer l'attention. Malgré les sarcasmes de l'alderman van Beverout, le croiseur était loin d'être oisif, et il sortait assez souvent de la baie pour que son passage ne provoquât aucun commentaire de la part des bateliers qui en furent témoins.

CHAPITRE VII.

Une heureuse combinaison de terre et d'eau, vue à la clarté de la lune, sous le quarantième degré de latitude, ne peut manquer de faire un agréable tableau. Tel était le paysage que le lecteur doit essayer de se représenter à l'esprit.

La large baie de Rariton est protégée des vents et des vagues de la pleine mer par un cap long et étroit, auquel on a donné le nom de Sandy-Hook. Du côté de la mer, il présente une plage unie et sablonneuse; de l'autre côté, il est dentelé et forme divers mouillages où les vaisseaux viennent chercher un abri contre les grains de l'ouest. Le plus grand de ces mouillages est situé au point de jonction du cap avec le reste du continent. Il arrive parfois que la mer forme en cet endroit une passe qui isole entièrement Sandy-Hook de la côte de New-Jersey, et qui a son embouchure dans la plus grande rade dont nous avons parlé.

Des prairies naturelles, des terres sablonneuses que la nature a couvertes de pins et de chênes rabougris s'étendent entre la mer et la Shrewsbury, petite rivière qui vient du sud, court presque parallèlement à la côte et verse ses eaux dans la baie, à peu de distance de la rade. La rive occidentale de ce cours d'eau est accidentée, et s'élève insensiblement à la hauteur d'une montagne C'était à mi-côte que l'alderman van Beverout avait bâti la villa, qu'il avait appelée Lust-in-Rust. Ce que l'honnête marchand, se souvenant encore de ses études classiques, traduisait en latin par : *Otium cum dignitate*.

Si l'amour de la retraite et de l'air pur avait eu de l'influence sur la détermination du bourgeois, il ne pouvait avoir fait choix d'un meilleur emplacement. Les terres voisines étaient occupées depuis près d'un siècle par l'honorable famille des Hartshorne, qui les possède encore de nos jours. L'étendue de ses domaines tenait à distance tout autre colon, et le terrain, de nature irrégulière, n'était pas propre à attirer les agriculteurs étrangers. Quant à l'air, il était rafraîchi par les brises de l'Océan et rien ne pouvait en altérer la pureté salutaire.

Après avoir donné cette idée générale des sites où se passent la plupart des incidents de notre récit, nous allons décrire avec plus de détails l'habitation de l'alderman. C'était un édifice peu élevé, irrégulier, en briques blanchies à la chaux, au point d'avoir la couleur de la neige battue. Les nombreux pignons étaient surmontés de girouettes et une douzaine de petites cheminées contournées offraient aux cigognes d'innombrables facilités pour faire leurs nids. Ces logements aériens étaient toutefois inhabités au grand étonnement de l'architecte, qui, comme ceux qui transportent dans notre hémisphère les habitudes et les idées de l'autre, ne cessait d'exprimer sa surprise quoique tous les nègres du voisinage fussent d'accord pour affirmer qu'il n'y avait pas de cigognes en Amérique. En face de la maison était une pelouse environnée de taillis, et de vieux ormeaux qu'on aurait crus contemporains de la montagne croissaient dans le riche sol qui en formait la base. La terrasse naturelle sur laquelle étaient placés les bâtiments était ombragée par des arbres à fruits entremêlés çà et là de pins et de chênes originels. Une pente assez rapide menait de la façade à l'embouchure de la Shrewsbury.

C'était en somme une maison de campagne vaste, mais sans prétention; sous le rapport architectural, elle n'était remarquable que par ses girouettes rouillées et ses cheminées bizarres. Il y avait autour de l'édifice principal des logements pour les nègres, des granges et des écuries. Le bac dans lequel le propriétaire avait fait sa traversée était amarré à un quai de bois au pied du coteau.

Pendant les premières heures du soir, la lueur des chandelles et le mouvement des noirs annoncèrent la présence du maître de la villa; mais avant que l'horloge sonnât neuf heures tout était rentré dans le silence, et la domesticité fatiguée se livrait déjà au charme du repos.

A l'extrémité septentrionale de la maison, s'élevait un pavillon construit aux frais de la belle Barbérie et plus complétement caché dans les taillis que les autres parties de l'habitation. C'était là que l'héritière établissait son petit ménage pendant les mois qu'elle passait à la campagne. Pour rendre hommage à la beauté et à l'origine de celle qui l'habitait, François avait baptisé cette aile de la maison du nom de la Cour des Fées; nom qui avait été adopté généralement, quoique l'on n'en comprît point le sens, et qu'on en altérât la prononciation.

Au moment dont nous parlons, les volets de la principale pièce du pavillon étaient ouverts et Alida, assise à l'une des croisées, jouissait de la beauté du paysage et de la douce tranquillité de la nuit. Il y avait nouvelle lune et le firmament étincelait de myriades d'étoiles dont les reflets étaient éparpillés sur les eaux. La mer était exempte de toutes rides. Cependant sa masse se soulevait, comme la poitrine d'un géant endormi. On n'entendait d'autre bruit que celui du ressac, qui tantôt rendait des sons creux et menaçants, tantôt s'en allait en sourds et lointains murmures. Alida, attirée par un charme involontaire à son petit balcon, penchait la tête par-dessus son enceinte d'églantiers odorants pour regarder une partie de la baie qu'elle n'apercevait pas de l'intérieur. Elle sourit en voyant la sombre quille d'un vaisseau qui était à l'ancre près de l'extrémité du cap. La conscience du pouvoir de ses attraits imprima à ses lèvres un mouvement de fierté; ses yeux noirs s'allumèrent et ses doigts battirent machinalement la barre du balcon.

— Le loyal capitaine Ludlow a promptement terminé sa croisière! dit la jeune fille à haute voix sous l'influence naturelle de son triomphe; je vais me convertir aux opinions de mon oncle, et croire que la reine est mal servie.

— C'est déjà beaucoup que de servir fidèlement sa maîtresse, répondit une voix qui partait des buissons.

Alida recula et sa place fut presque aussitôt occupée par le com-

mandant de *la Coquette*. Avant de franchir la barrière qui les séparait il essaya de lire dans les yeux de la jeune femme, et soit qu'il se trompât sur leur expression, soit qu'il fût emporté par l'audace et les illusions de son âge, il entra dans le petit salon. Quoique peu habituée à une pareille escalade, la belle descendante des huguenots ne témoigna aucune appréhension et le sang lui monta au visage ; le feu de ses yeux augmenta, mais elle prit une attitude ferme et imposante.

— J'avais, dit-elle, entendu parler de la bravoure du capitaine Ludlow à l'abordage, mais j'espérais que son ambition serait satisfaite des lauriers qu'il a mérités en combattant pour son pays.

— Mille pardons, belle Alida, interrompit le jeune homme, mais vous savez que la jalouse surveillance de votre oncle s'oppose au désir que j'ai de vous parler.

— Il paraît que ses efforts sont vains, car l'alderman van Beverout avait eu le tort de croire que le sexe et la position de sa pupille la mettaient à l'abri des coups de main.

— Vous êtes plus capricieuse que les vents, Alida! vous savez trop bien combien mon amour déplaît à votre tuteur pour me reprocher amèrement une légère infraction aux convenances. D'après le contenu de votre lettre, dont je ne saurais trop vous remercier, j'avais lieu de m'attendre à un autre accueil, je me suis cruellement trompé !

Alida se sentit troublée ; cependant elle dit d'un ton ferme :

— En vous répondant, capitaine, j'ai consulté plutôt la bonté que la prudence, et vous ne tardez pas à m'en faire repentir.

— Votre froideur me confond ! elle est en contradiction avec vos paroles, avec les termes du billet que voici, qui a fait naître en moi des espérances auxquelles je ne renoncerai pas aisément.

La belle Barbérie regarda le jeune homme avec une surprise évidente. Elle savait qu'elle avait commis l'indiscrétion d'écrire, mais elle ne se rappelait rien dans sa lettre qui pût justifier l'assurance de son amant. Elle s'imagina un instant qu'il ne jouissait pas de toute sa raison; mais il avait un air de franchise incontestable. Avant d'entrer dans des explications, elle jugea à propos de dépouiller la visite de Ludlow de son caractère clandestin. Elle le fit asseoir et sonna son vieux domestique, qui entra à moitié endormi dans l'appartement.

— *François*, dit-elle en français, *fais-moi le plaisir de m'apporter de cette eau de la fontaine du bosquet et du vin. Le capitaine Ludlow a soif, et rappelle-toi, bon François, il ne faut pas déranger mon oncle à cette heure; il doit être fatigué de son voyage.*

Le respectable et respectueux serviteur se retira pour s'acquitter de la commission, et la belle Barbérie reprit après s'être assise :

— Votre visite, capitaine Ludlow, est pour le moins indiscrète, et, quoi que vous en disiez, je doute, jusqu'à preuve du contraire, que mes expressions puissent excuser votre imprudence.

— Puisque vous le voulez, reprit Ludlow en présentant la lettre qu'il avait trouvée dans le volume de Corneille, je vous remets le billet que vous m'avez écrit.

La belle Barberie prit le papier, et sitôt que ses yeux s'y furent arrêtés elle éprouva une curiosité qui lui fit oublier son mécontentement, il était d'une belle et fine écriture de femme, et contenait ce qui suit :

» La vie d'un marin l'expose à bien des dangers; elle inspire de la confiance aux femmes par la franchise qui la caractérise, elle donne des droits à l'indulgence par les privations qu'elle fait supporter. Celle qui vous écrit n'est pas insensible au mérite des hommes qui ont embrassé cette profession hardie. L'enthousiasme pour la mer et pour ceux qui errent sur les flots a été la faiblesse de toute sa vie. L'idée des plaisirs qu'offre l'Océan se mêle à ses espérances d'avenir comme à ses souvenirs du passé. Visiter des nations différentes, assister à de glorieux triomphes, joindre des affections constantes à des émotions variées, voilà bien de quoi séduire l'imagination d'une femme. Adieu ! »

Alida parcourut ce billet à plusieurs reprises avant d'oser lever les yeux sur la figure du jeune homme qui attendait.

— Et c'est cette rapsodie grossière que le capitaine Ludlow a cru devoir m'attribuer ! dit-elle d'une voix qui tremblait de dépit.

— A quelle autre aurais-je pu l'attribuer? Personne ne peut exprimer d'aussi charmantes idées en termes aussi bien choisis.

Les longs cils de la jeune fille se jouèrent au-dessus de ses noires prunelles ; puis, maîtrisant ces émotions contradictoires, elle dit avec dignité en montrant une petite écritoire d'ébène placée à côté de sa toilette :

— Ma correspondance n'est ni très-importante ni très-étendue; mais, telle qu'elle est, heureusement pour ma réputation de bon goût et de bon sens, je crois pouvoir la montrer. Voici une copie de la lettre que j'avais jugé convenable de vous écrire :

« Je remercie le capitaine Ludlow de m'avoir mise à même de lire le récit des cruelles actions des boucaniers. Outre qu'elles mettent en jeu nos sentiments d'humanité, elles nous font regretter qu'il y ait eu des hommes aussi cruels dans une profession où l'on montre en général de la générosité et de la sympathie pour les faibles.

» J'espère que, s'il existe parmi les marins des méchants et des lâches, c'est pour faire ressortir par le contraste frappant les qualités des nobles cœurs. Personne ne comprend mieux cette vérité que ceux qui connaissent le capitaine Ludlow. »

La voix d'Alida s'affaiblit en prononçant cette phrase, puis elle poursuivit :

« En échange du livre que le capitaine m'a prêté, je lui envoie *le Cid*, que l'honnête François affirme être supérieur à tous les autres poëmes, sans même en excepter Homère, qu'on peut lui pardonner de dénigrer, puisqu'il ne le connaît pas. Remerciant de nouveau le capitaine Ludlow de ses attentions, je le prie de garder le volume jusqu'à son retour de la croisière qu'il projette. »

— Telle est la teneur du billet que vous avez ou que vous devriez avoir, dit la nièce de l'alderman en levant un visage empourpré ; cependant il n'est pas signé comme l'autre du nom d'Alida de Barbérie.

Lorsque cette explication fut terminée, les deux jeunes gens demeurèrent muets d'étonnement. Alida s'apercevait que, malgré les protestations de son amant, il se félicitait de ce que la fausseté du premier billet eût été constatée. Les hommes sont portés si naturellement à respecter la réserve et la délicatesse de l'autre sexe que ceux qui en triomphent ne tardent pas à déplorer leur succès. Un véritable amant ne peut se réjouir longtemps de voir les convenances violées, même en sa faveur, par l'objet de ses affections. Sous l'influence d'un sentiment honorable, Ludlow, quoique mortifié de la tournure qu'avaient prise ses affaires, éprouva un soulagement réel en voyant se dissiper les doutes que lui avaient inspirés les termes de la lettre attribuée à sa maîtresse.

Alida devina facilement les pensées que décelait la franche physionomie du marin ; elle fut affligée de ce qu'il l'avait soupçonnée de légèreté, mais elle s'applaudit en même temps d'avoir reconquis ses droits au respect. En relisant encore l'inexplicable billet, elle fut frappée d'une idée subite.

— Capitaine Ludlow, dit-elle froidement, ce n'est pas la première fois que vous recevez des billets de la même main.

— Non, je l'avoue, répondit le jeune homme, j'en ai reçu plusieurs sans savoir d'où ils me venaient; mais enfin les circonstances m'ont amené à penser que j'avais le bonheur...

— Je vous comprends, monsieur. Ces lettres sont restées pour vous anonymes tant que vous n'avez pas cru devoir me les attribuer. Ludlow ! Ludlow ! quelle triste opinion vous avez eue d'une femme que vous prétendez aimer !

— J'aime comme un marin, dit Ludlow, et je n'entends rien aux finesses de la société. Puisque vous désavouez la lettre... mais votre désaveu n'est pas nécessaire; je vois que ma vanité m'avait abusé, et maintenant que mon illusion n'est plus je m'applaudis de ce qu'elle est détruite.

La belle Barbérie sourit et sa physionomie se dérida. Un silence embarrassant succéda à ce dialogue ; mais il fut heureusement interrompu par le retour de François.

— *Mademoiselle*, dit-il en français, *voici de l'eau de la fontaine; mais M. votre oncle s'est couché, et il a mis la clef de la cave au vin dessous son oreiller. Ma foi, ce n'est pas facile d'avoir du bon vin du tout en Amérique ; mais après que M. le maire s'est couché, c'est toujours impossible : voilà !*

— *N'importe, mon cher, le capitaine va partir et il n'a plus soif.* Merci, bon François, je n'ai plus besoin de vos services ce soir que pour reconduire le capitaine.

Alors, saluant le jeune homme d'une manière qui ne lui permettait pas de résister, la belle Barbérie le congédia ainsi que son domestique.

— Vous avez une charge agréable, monsieur François, dit Ludlow en sortant du pavillon, plus d'un gentleman pourrait vous porter envie.

— *Oui, monsieur, c'est un grand plaisir de servir mademoiselle; je porte l'éventail, le livre. Mais quant au vin, capitaine, parole d'honneur, c'est toujours impossible après que l'alderman est couché.*

— Oui, le livre... Je crois que vous avez eu l'avantage de porter aujourd'hui le livre le *la belle*.

— *Vraiment oui ! c'était un ouvrage de M. Pierre Corneille. On prétend que M. Shakspeare en a emprunté d'assez beaux sentiments.*

— Et le billet qui était entre les feuillets, en étiez-vous chargé aussi, bon François?

Le valet sourit, haussa les épaules et parut réfléchir en mettant un de ses longs doigts jaunes sur le côté de son énorme nez aquilin; il inclina ensuite la tête et murmura en son mélange bizarre de français et d'anglais :

— Quant au *papier*, je n'en connais *rien du tout; c'est bien possible*, *parce que*, *voyez-vous*, *monsieur le capitaine*, *mam'selle Alida* m'a dit : *Prenez-y garde*; mais je ne l'ai pas vu depuis. Je suppose que c'était *de beaux compliments écrits sur les vers de M. Pierre Corneille. Quel génie que celui de cet homme-là ! n'est-ce pas, monsieur ?*

— Peu importe, bon François ! dit Ludlow en glissant une guinée dans la main du domestique. Si jamais vous découvrez ce qu'est devenu ce papier, ayez la complaisance de me le faire savoir. Bonne nuit; *mes devoirs à la belle*.

— *Bonsoir, monsieur le capitaine. C'est un brave monsieur que celui-là, et de très-bonne famille ! il n'a pas d'aussi grandes terres que M. le Patteroon, pourtant on dit qu'il doit avoir de jolies maisons et assez de*

rentes publiques. J'aime à servir un si généreux et loyal maître ; mais malheureusement il est marin ! M. de Barbérie n'avait pas trop d'amitié pour les gens de cette profession-là.

CHAPITRE VIII.

La résolution avec laquelle la demoiselle Barbérie avait congédié son admirateur tenait à ce qu'elle sentait le besoin de réfléchir à des circonstances aussi singulières, et en même temps parce qu'elle ne voulait pas prolonger une visite aussi inopportune et aussi équivoque. Mais, comme tous ceux qui agissent sous l'influence d'une agitation fiévreuse, la jeune fille, dès qu'elle fut seule, se repentit de sa précipitation et se rappela une foule de questions qui auraient pu l'aider à éclaircir le mystère. Pourtant il était trop tard, car elle avait entendu Ludlow prendre congé de son guide et traverser les bosquets qui bordaient la pelouse. François revint lui exprimer les derniers vœux du capitaine; et elle crut qu'elle pouvait enfin jouir en paix de sa solitude, puisqu'à cette époque les dames d'Amérique n'employaient point pour leur toilette l'assistance des femmes de chambre.

Il était encore de bonne heure, et Alida, encore trop émue pour avoir envie de dormir, plaça les lumières à l'écart et s'approcha de la fenêtre. La lune avait changé de place, de manière à éclairer les eaux différemment. Le battement du ressac et les murmures de la brise étaient toujours les mêmes. *La Coquette* demeurait à l'ancre près du cap, et la rivière de Shrewsbury dirigeait aussi vers le sud ses flots étincelants jusqu'à ce qu'elle fût cachée par l'ombre d'un monticule perpendiculaire.

Quoique le calme fût profond et l'habitation isolée, aucun danger n'était à craindre. Les colons avaient des mœurs pacifiques, et l'Océan n'était point hanté par ces farouches pirates qui rendaient certaines mers de l'autre hémisphère aussi redoutables que belles. Les corsaires, qui abondaient dans les Antilles, ne s'aventuraient guère sur les côtes du continent américain.

Cependant, au milieu du silence de la nature, Alida distingua tout à coup un bruit de rames. Elle crut d'abord que c'étaient celles du canot de Ludlow, quoiqu'il ne montrât pas d'ordinaire en la quittant une aussi grande précipitation. Elle se pencha sur la grille du balcon, s'attendant à voir d'un moment à l'autre la petite barque sortir des ombres de la terre et flotter sur la nappe lumineuse qui s'étendait jusqu'au croiseur. Elle regarda longtemps en vain, le bruit des rames continua, mais aucune embarcation ne parut, et le fanal suspendu à la corne d'artimon de *la Coquette* annonçait que le capitaine était toujours absent.

En jetant les yeux sur le cap, qui, comme nous l'avons dit, était parsemé de chênes et de pins rabougris, Alida crut voir le long des flots un objet en mouvement. Elle le prit d'abord pour un arbre; mais bientôt l'aspect des mâts élancés et symétriques qui glissaient derrière divers points qu'elle savait être immobiles ne lui permit pas de douter qu'elle n'eût devant les yeux un navire. Elle éprouva un étonnement mêlé de crainte, car le bâtiment inconnu s'approchait du ressac, dont la houle offrait des dangers réels, même dans les moments les plus calmes. Les manœuvres de l'étranger avaient quelque chose de mystérieux et d'extraordinaire : il n'avait pas de voiles, et cependant ses hunes élevées furent bientôt cachées par un bouquet de bois qui couvrait une éminence au bord de la mer. Alida le crut perdu; elle se prépara à entendre les cris des marins en détresse, mais aucun son ne troubla le repos de la nuit. Alors la jeune fille songea au corsaire des Antilles et au célèbre Kidd, dont la vie et la mort étaient encore l'objet des légendes populaires. Tantôt elle eût voulu rappeler le jeune commandant de *la Coquette* pour lui apprendre qu'un ennemi le menaçait, tantôt elle rougissait de ses terreurs. En ce moment d'anxiété, elle entendit des pas dans l'escalier de son pavillon. Hors d'haleine, en proie à des appréhensions imaginaires, elle quitta son balcon et demeura comme pétrifiée en voyant la porte s'ouvrir avec précaution. Il lui sembla apercevoir au milieu d'un nuage confus le farouche visage d'un flibustier.

— Clair de lune et aurore boréale ! grommela l'alderman van Beverout, car c'était tout bonnement l'oncle de l'héritière, ces veilles, cette habitude de faire de la nuit le jour altèreront ta beauté, ma nièce, et tu n'auras plus alors de patron pour prétendu. Des yeux brillants et des joues fraîches, voilà ton avoir, mon enfant, et c'est le prodiguer que d'être debout après dix heures du soir. Il est temps que tu ailles chercher ton oreiller, pendant que je m'occupe avec Oloff et mes noirs à pêcher des anguilles. C'est vouloir faire une mauvaise réputation à un manoir que de garder si tard de la lumière.

— Nous n'avons guère de voisins pour nous le reprocher, répondit Alida en riant.

— Qui sait? qui sait? dit l'alderman.

En prononçant cet mots, il éteignit deux chandelles qui brûlaient sur la table et y substitua la petite lampe qu'il tenait à la main.

— Cette clarté, dit-il, invite à veiller, mais le flambeau que je te laisse est un bon somnifère. Embrasse-moi, chère enfant, et tire bien tes rideaux ; car les nègres vont bientôt se lever et charger le bac, afin de retourner en ville avec la marée. Le vacarme de ces drôles pourrait troubler ton sommeil. Bonne nuit!

La belle Alida reconduisit son oncle jusqu'à l'angle du pavillon, qu'elle verrouilla derrière lui, et, trouvant son appartement trop sombre, elle approcha la flamme de la lampe de la mèche des deux chandelles qui venaient de s'éteindre. Elle mit les trois lumières sur la table et retourna à son balcon. Elle désirait se rendre compte des mouvements du mystérieux navire.

L'existence de la passe qui unissait l'Océan à la baie était peu connue, puisqu'elle était presque toujours fermée, et qu'elle n'avait presque point d'utilité pour les bâtiments côtiers. D'ailleurs la profondeur en était incertaine; quelques semaines de calme ou de vent d'ouest suffisaient pour éloigner le flux de ce chenal, et il ne fallait qu'un grain de l'est pour le remplir de sable. On conçoit donc quel fut l'étonnement d'Alida, quand, à cette heure avancée, elle vit un navire s'aventurer au milieu de cette passe sans voiles et sans aviron. C'était un brigantin, d'une construction mixte, fait pour unir les avantages d'un vaisseau à trois mâts et d'un brick. Le premier et le plus petit de ses mâts avait le gréement compliqué d'un grand navire, tandis que le plus élevé, aussi droit qu'un pin, ne présentait que des cordages simples et une voile unique. La coque était basse, gracieuse dans ses contours, noire comme l'aile du corbeau, et disposée de manière à effleurer les vagues. On apercevait confusément des câbles frêles et délicats, destinés au déploiement des voiles lorsque la brise était légère ; mais ces câbles, qui contribuaient tant en plein jour à la beauté du navire, étaient à peine perceptibles. Comme Alida ignorait l'existence du chenal, et que le vaisseau étranger avait quelque chose de féerique, elle pensa d'abord qu'elle était le jouet d'une illusion; mais elle fut bientôt convaincue de la réalité de ce qu'elle voyait. Le brigantin s'arrêta dans une partie de la baie où la courbure du rivage le mettait à l'abri du vent, des vagues, et peut-être aussi des regards curieux. Un bruit sourd qui retentit jusqu'à la villa annonça qu'il avait jeté l'ancre.

Malgré la sécurité qui régnait sur la côte de l'Amérique du Nord, il vint à l'idée de la jeune fille que la situation isolée de la demeure de son oncle pouvait avoir tenté la cupidité de quelques pirates mécontents de leurs échecs en pleine mer. Elle se demanda si elle devait donner l'alarme, et par un mouvement presque involontaire elle s'enveloppa dans ses rideaux. Elle s'était à peine cachée de la sorte, que les bosquets s'agitèrent avec violence. Un bruit de pas se fit entendre sur la pelouse, au-dessous de la fenêtre, et un homme sauta sur le balcon, et de là au centre de la pièce, avec tant de légèreté qu'on aurait pu croire qu'il apppartenait à un monde surnaturel.

CHAPITRE IX.

A cette seconde invasion de son pavillon, le premier mouvement d'Alida fut certainement de fuir. Mais la timidité n'était pas son défaut. Son courage et sa curiosité la déterminèrent à rester. Sa décision vint peut-être de ce qu'elle s'attendît à avoir encore à congédier le commandant de *la Coquette*. Une description de l'intrus nous prouvera que cette attente était vaine.

L'étranger avait tout au plus vingt-deux ans. On ne lui aurait même pas donné cet âge sans la couleur brune de ses traits, qui faisait ressortir la fraîcheur de son teint clair. Ses favoris, noirs, touffus et soyeux, contrastaient avec la douceur et la beauté féminine de ses paupières et de ses sourcils; ils donnaient une expression de résolution à une physionomie qui autrement aurait peut-être manqué de caractère. Il avait le front lisse, le nez saillant, mais fin; les lèvres pleines, légèrement railleuses; les dents d'une blancheur éblouissante; le menton petit, rond, orné d'une fossette, et tellement dénué de la marque distinctive de son sexe, qu'il semblait que la nature se fût épuisée à garnir ses joues et ses tempes. Si l'on ajoute à ce signalement des yeux noirs dont l'expression variait suivant la volonté du personnage, on avouera que le logement d'Alida avait été envahi par un homme dont l'extérieur pouvait captiver une imagination féminine.

Le costume de l'étranger ressemblait pour la coupe à celui de maître Tiller; mais il était d'une étoffe beaucoup plus riche. La veste de soie rouge avait été fabriquée dans les Indes et adaptée avec le plus grand soin aux contours arrondis d'une taille qui indiquait plus d'activité que de vigueur. Les pantalons larges étaient d'une belle toile blanche. L'étranger avait un bonnet de velours écarlate, orné d'or; il portait pour ceinture une large corde de soie rouge, tordue comme un câble, et au bout de laquelle se balançaient de petites ancres d'argent. Dans cette ceinture était passée une paire de pistolets richement montés, et l'on voyait sortir avec ostentation des plis de la veste un poignard oriental artistement ciselé.

— Allons, marchand de fourrures, dit brusquement l'étranger d'une voix qui ne manquait pas pourtant de douceur, arrive, car j'apporte de l'or dans tes coffres. Maintenant que ce trio de lumières a rempli son office, il faut l'éteindre, de peur qu'il ne pilote d'autres curieux dans ce havre prohibé. — Je vous demande pardon, monsieur, dit la maîtresse du pavillon en sortant de derrière les rideaux avec une apparence de sang-froid que démentaient les battements de son cœur, des lumières sont nécessaires pour recevoir un hôte aussi inattendu.

L'étranger tressaillit, recula, et parut inquiet. L'alarme qu'il éprouva

rendit à Alida un peu d'assurance, car le courage semble augmenter en nous à mesure qu'il diminue dans la personne que nous redoutons. Cependant, comme l'inconnu avait un pistolet à la main, la jeune fille songea de nouveau à la fuite. Mais elle fut retenue par des regards doux et séduisants, et un sentiment de curiosité succéda à ses angoisses quand elle vit le flibustier s'approcher d'elle avec autant de grâce que de cordialité.

— Quoique l'alderman van Beverout ne soit pas exact au rendez-vous, dit l'aimable étranger, il se fait trop bien remplacer pour que je me plaigne de son absence. J'espère que vous êtes autorisée à conclure tout le traité.

— Vos affaires ne me regardent pas, je les ignore, je n'y ai aucun intérêt, et le seul désir que je puisse exprimer c'est qu'elles ne soient pas discutées dans ce pavillon.

— Alors, pourquoi ce signal, demanda l'étranger d'un air grave en montrant les trois lumières, c'est mal de contre-carrer des opérations aussi délicates.

— Je ne vous comprends pas, monsieur. Ces lumières sont celles que l'on voit toujours à cette heure dans mon appartement, en y ajoutant la lampe de mon oncle l'alderman van Beverout.

— Votre oncle! s'écria l'étranger, dont la physionomie exprima le plus vif intérêt : votre oncle! vous êtes donc la femme si justement célèbre sous le nom de la *belle Barbérie!*

A ces mots, il ôta galamment son bonnet, comme s'il eût remarqué pour la première fois les charmes de sa compagne. Il eût été contre nature qu'Alida éprouvât du mécontentement. Toutes ses terreurs étaient oubliées, puisque l'étranger avait donné à entendre qu'il avait un rendez-vous avec l'alderman. Il avait d'ailleurs dans la voix et les traits une douceur qui contribuait à la rassurer. Ignorant profondément les détails du commerce, accoutumée à entendre vanter ces mystères comme dignes d'exercer toute la pénétration humaine, elle trouvait tout simple que les négociants dissimulassent avec soin leurs entreprises, afin d'éviter la concurrence. De même que la plupart des femmes, elle avait une confiance implicite dans les vertus de ceux qu'elle aimait; et jamais elle n'avait cessé de porter de l'affection à son oncle, malgré la différence frappante de leurs habitudes et de leur éducation.

— Voilà donc la belle Barbérie! répéta le jeune marin, car on le reconnaissait pour tel à son costume : la renommée n'a pas tort, et j'ai devant les yeux de quoi justifier la passion et le délire des hommes!

En même temps le marin, avec un plaisir nuancé de mélancolie, étudiait les traits d'Alida. Celle-ci rougit; mais les yeux vifs et pénétrants de son interlocuteur virent bien qu'elle n'était pas irritée.

— Pour un étranger, dit-elle, vous me traitez bien familièrement. J'avoue que mon origine française et la partialité de mes amis m'ont obtenu le titre qu'on me donne plutôt en plaisantant qu'avec l'idée qu'il est mérité... Mais il se fait tard. Votre visite est au moins singulière. Permettez-moi d'aller rejoindre mon oncle.

— Restez, interrompit l'étranger. Il y a si longtemps que je n'ai goûté un plaisir si doux, si consolant! C'est une vie de mystères que la mienne, belle Alida, quoique les incidents en puissent paraître vulgaires. Il y a du mystère dans ses commencements, dans son but, dans les passions qui la bouleversent. Non, ne me quittez pas! Je viens du large, où je n'avais pour compagnons que des hommes grossiers, des esprits vulgaires, et votre présence est un baume pour mon cœur froissé.

Intéressée par l'accent mélancolique de l'inconnu autant que par son langage extraordinaire, Alida ne savait que décider. Elle croyait devoir avertir son oncle. Mais la prudence et le sentiment des convenances perdent beaucoup de leur empire quand la curiosité d'une femme est fortifiée par une secrète et puissante sympathie. Ses yeux rencontrèrent des regards suppliants, qui semblaient doués d'un pouvoir magique; et tandis que son jugement lui disait qu'elle était en péril, ses sens plaidaient en faveur de l'aimable marin.

— Un hôte attendu par mon oncle, dit-elle, aura le loisir de se reposer des fatigues et des privations du voyage. Cette maison n'a jamais méconnu les devoirs de l'hospitalité.

— Si quelque chose en moi est de nature à vous inquiéter, parlez, afin que je vous rassure. Ces armes... ces maudites armes ne devraient pas être ici, ajouta-t-il en jetant avec indignation ses pistolets et son poignard par la fenêtre. Ah! si vous saviez combien je suis éloigné de la pensée de nuire à quelqu'un, surtout à une femme, vous ne me craindriez plus.

— Je ne vous crains pas, répondit la belle Barbérie avec fermeté. Je ne crains que l'opinion du monde.

— En quoi le monde peut-il vous occuper? Vous vivez dans votre pavillon, loin des villes, comme une demoiselle favorisée par quelque bienveillant génie. Voyez : voici des objets qui vous procurent d'innocentes récréations. Les accents de ce luth vous portent à la rêverie; ces couleurs vous servent à reproduire les beautés des champs et des montagnes; et ces livres contiennent des pensées choisies aussi pures et aussi belles que vous.

Alida écouta avec satisfaction le jeune marin, qui, en examinant avec tristesse les objets dont il parlait, semblait regretter que la fortune lui en eût interdit l'usage en le condamnant à une profession aventureuse.

— Il est rare, dit-elle, que ceux qui vivent sur mer fassent attention à de pareilles bagatelles.

— Vous savez donc ce que notre métier a de rude et de hasardeux?

— Nièce d'un riche négociant, il est impossible que j'ignore complétement ce qui concerne la marine.

— En voici la preuve, reprit l'étranger; l'Histoire des boucaniers de l'Amérique est un livre qu'on trouve rarement dans la bibliothèque d'une dame. Quel plaisir la belle Barbérie peut-elle trouver à ces récits de meurtres et de carnages?

— Quel plaisir! répondit Alida presque tentée par l'air animé de son interlocuteur de le prendre pour un des pirates en question malgré d'autres témoignages contradictoires. Ce livre m'a été prêté par un brave marin, qui se tient prêt à réprimer les déprédations des bandits; et en lisant le récit de leurs cruautés, j'essaie de me rappeler le dévouement de ceux qui risquent leur vie pour protéger la faiblesse et l'innocence... Mais mon oncle serait mécontent si je tardais à l'instruire de votre présence.

— Un seul moment encore! Il y a si longtemps, si longtemps que je n'ai pénétré dans un sanctuaire comme celui-ci...

Malgré ces instances, Alida disparut; et peu de temps après on entendit une autre voix grommeler à la porte du salon :

— Contrats et traités! au nom de la bonne foi, qui a pu t'amener ici? Est-ce là le moyen de jeter un voile sur nos opérations, et crois-tu que la reine me créera chevalier pour me récompenser d'être ton correspondant?

— Lanterne et faux signaux! repartit le jeune homme en imitant la voix du bourgeois déconcerté et en montrant les trois lumières qui étaient encore sur la table, ne doit-on pas avoir égard au phare quand on veut entrer au port?

— Voilà l'effet du clair de lune et du sentiment. A l'heure où les jeunes filles devraient être endormies, elles lorgnent les étoiles et gênent les spéculations d'un bourgois. Mais ne crains rien, maître Seadrift, ma nièce a de la discrétion, et d'ailleurs elle ne peut nous trahir, puisqu'elle ne trouverait ici d'autre confident que son vieux domestique normand et le patron de Kinderhook, qui ne songent guère au commerce.

— Ne crains rien, alderman, repartit le marin d'un air toujours railleur, nous avons encore une autre garantie, puisque l'oncle ne peut perdre sa réputation sans que sa nièce soit de moitié dans la perte.

— A-t-on grand tort de pousser le négoce au delà des limites de la loi? Les Anglais sont une nation de monopoleurs, et, avec leurs actes du parlement, ils ne se font aucun scrupule de lier les bras aux colonies en nous disant : Tu trafiqueras avec nous, ou tu ne trafiqueras pas du tout. Par la réputation du meilleur bourgmestre, nous ne sommes pas faits pour nous soumettre en esclaves!

— Bien raisonné, mon digne alderman; ta logique est propre à rassurer ta conscience en matière de contrebande, et les bénéfices contribueront à te donner un paisible sommeil. Maintenant que nous avons tranché la question morale, songeons à la partie matérielle de nos relations. Voici dans un sac ce qui te revient, quatre-vingts doublons portugais : c'est un assez beau prix pour quelques paquets de fourrures!

— Ton vaisseau, Seadrift, est l'oiseau-mouche de la mer, répondit Myndert tout tremblant de joie. Est-ce bien quatre-vingts doublons? Mais épargne-toi la peine de consulter tes notes; je vais compter l'or moi-même. En vérité, l'affaire n'a pas été mauvaise : quelques barils de rhum, des munitions, des couvertures, des verroteries ont été promptement transmués en métal jaune.... Est-ce aux Français que tu as revendu les fourrures achetées chez les sauvages?

— Non, c'est plus au nord, et le froid qu'il faisait a facilité le marché. Tes castors et tes martres, honnête bourgeois, seront déployés en présence de l'empereur. Que regardes-tu avec tant d'attention sur l'effigie de ce bragance?

— La pièce n'est pas des plus lourdes, mais heureusement j'ai des balances dans ma poche....

— Arrête, dit l'étranger posant sur le bras de l'alderman une main qui, suivant la mode du jour, était revêtue d'un gant parfumé. Point de balance entre nous, monsieur! Nous avons reçu cet or pour toi; pesant ou léger, il faut qu'il passe. Nous agissons de confiance, et ton hésitation m'offense. Si tu doutes encore de mon intégrité, tout sera rompu entre nous.

— Ce serait un malheur dont je m'affligerais autant que toi-même! répondit Myndert, qui feignit de rire en glissant dans le sac le doublon litigieux. La minutie dans les comptes entretient la bonne intelligence des contractants; mais une vétille ne doit pas nous faire perdre un temps précieux. As-tu apporté des marchandises appropriées aux colonies?

— En abondance.

— Colonies et monopoles! il y a double plaisir dans ce trafic clandestin! Je n'apprends jamais ton arrivée, maître Seadrift, sans que mon cœur bondisse de joie. Non-seulement je fais des profits magnifiques, mais encore j'ai la gloire de triompher de nos dominateurs. Sommes-nous donc nés pour être les instruments de leur prospérité?

Qu'on m'accorde une législation égale pour tous, qu'on me reconnaisse des droits politiques, et alors en loyal et obéissant sujet....

— Tu feras toujours la contrebande, reprit le vieux marin d'un ton sarcastique.

— C'est bon! c'est bon! Multiplier les vaines paroles, ce n'est pas multiplier l'argent. As-tu la liste des articles que tu as introduits en fraude?

— Je la tiens à ta disposition, alderman; mais j'ai une fantaisie qu'il faut satisfaire comme tous mes autres caprices : notre arrangement doit avoir un témoin.

— Juges et jurés! tu oublies que la plus lourde galiote pourrait faire voile entre les clauses les plus serrées de nos contrats. Les cours de justice reçoivent les témoignages de ce genre de trafic, comme la tombe reçoit les morts, pour les engloutir dans un éternel oubli.

— Je me soucie peu des cours, et ne tiens pas à les connaître; mais la présence de la belle Barbérie préviendra entre nous toute espèce de malentendu. Fais-la demander.

— Cette enfant est complétement étrangère aux usages du commerce. Plutôt que de troubler son sommeil, j'aimerais mieux réveiller le patron de Kinderhook, qui n'aime pas plus que moi la législation anglaise, et qui n'aura point de répugnance à changer quelques shellings en doublons.

— Laisse-le dormir, je ne fais point d'affaires avec vos seigneurs fonciers. Amène-moi la dame, car il y a des marchandises qui lui conviendront.

— Par les dix commandements, maître Seadrift, tu n'as jamais été tuteur, et tu ne sais pas quelle responsabilité...

— Point de nièce, point de trafic! interrompit l'opiniâtre contrebandier; tu sais quel est mon caractère. La dame est instruite de ma présence, et il vaut mieux qu'elle soit plus avant dans notre confidence.

— Tu es aussi despotique que les lois anglaises de navigation! J'entends l'enfant marcher encore dans sa chambre, et je vais l'appeler; mais il est inutile de lui expliquer la nature de nos vieilles relations. Cette affaire peut passer pour une spéculation accidentelle, pour une partie d'occasion au jeu du commerce.

— Soit : garde le silence, bourgeois, et tes secrets seront en sûreté.

— Souviens-toi que tu es un commerçant qui cache son arrivée par habileté.

— Amène ta nièce, je ferai devant elle l'énonciation de ma qualité.

— Je n'aime point ce mot d'énonciation; en y ajoutant une seule lettre, je ne puis m'empêcher de songer aux peines que nous attirerait la moindre perfidie. N'oublie pas ce que je te recommande.

L'alderman, qui connaissait l'entêtement de son compagnon et qui jugeait à propos de donner quelques explications à sa nièce, n'hésita plus à quitter l'appartement.

CHAPITRE X.

Dès que l'étranger se trouva seul, son air de bravade et de hardiesse fit place à une expression de rêverie, et ses regards errèrent sur les objets qui charmaient les loisirs de la belle Barbérie. Il toucha les cordes du luth et recula en tressaillant au son qu'il avait produit. Si on avait alors épié ses mouvements, on aurait pu deviner le véritable objet de sa visite. Rien dans son extérieur n'annonçait sa profession; et comme pour faciliter ses manœuvres illicites, la nature avait donné de la réserve à ses manières et de la douceur à sa belle figure.

Alida avait conçu quelques soupçons sur les rapports de son oncle avec l'inconnu, mais ils ne lui causaient aucune répugnance. On était alors dans une époque de relâchement, et les gentilshommes anglais auxquels on confiait le gouvernement des colonies donnaient eux-mêmes l'exemple du mépris des lois. Ils avaient favorisé sur les mers des actes plus coupables encore que le commerce interlope; et comme la métropole traitait l'Amérique en pays conquis, les déprédations de l'amiral Drake, du comte de Bellamont, de lord Cornbury et autres dignitaires n'avaient laissé aucune tache sur leurs blasons.

Alida consentit donc sans hésitation à l'entrevue que lui proposait son oncle, et en entrant dans la chambre elle manifesta plus de curiosité que de mauvaise humeur.

— Maître Seadrift, dit l'alderman, qui la précédait, ma nièce a appris que tu venais du vieux monde et, en vraie femme qu'elle est, elle veut passer en revue tes marchandises avant qu'elles soient soumises à l'appréciation des jeunes filles de New-York.

— Je ne puis désirer un juge plus aimable et plus impartial, dit galamment l'étranger. Voici des soies de Toscane, des brocarts de Lyon, des rubans de toutes couleurs et des dentelles qui semblent reproduire les plus riches sculptures de vos cathédrales flamandes.

— Tu as beaucoup voyagé, maître Seadrift, tu parles avec discernement des pays et de leurs usages; mais quel est le prix de ces belles marchandises? Tu sais que la longueur des guerres et les derniers tremblements de terre ont beaucoup ralenti le commerce et ont amené une grande baisse dans toutes les valeurs. As-tu demandé le prix des chevaux la dernière fois que tu es allé en Hollande?

— Ils sont pour rien. Quant à la valeur de mes marchandises, tu sais qu'elle est fixe et que je n'admets pas de contestation entre amis.

— Ton obstination est souvent déraisonnable, maître Seadrift; mais produis tes marchandises. Je parierais qu'elles sont passées de mode, ou altérées par la négligence ordinaire des marins. Où sont-elles?

— Sur le quai, à leur place ordinaire, sous l'inspection de l'honnête maître Tiller.

— Je vais les voir, dit l'alderman en ajustant sa perruque et en ôtant ses lunettes. La longue guerre, l'abondance des fourrures, la tranquillité parfaite des mineurs ont mis le commerce tout à plat. Pourtant je veux voir s'il y a moyen de s'arranger avec maître Tiller. Tu as en lui un agent bien indiscret. Il m'a fait aujourd'hui une frayeur qui surpasse tout ce que j'ai éprouvé depuis la faillite de van Halt.

Cette dernière phrase se perdit dans le lointain, car, pressé par l'espoir du lucre, le négociant avait déjà quitté la chambre.

— Il est peu convenable, dit Alida, que j'aille me mêler avec des marins et avec les autres personnes qui entourent sans doute les ballots.

— Il est inutile de vous déranger, répondit l'inconnu. J'ai près d'ici les échantillons de tout ce que vous pourriez voir. Mais pourquoi nous presser? nous sommes encore aux premières heures de la nuit et l'alderman sera longtemps occupé avant de se décider à donner les prix qu'on lui demandera. Je viens de la haute mer, belle Alida, et vous ne pouvez concevoir le plaisir que me cause la présence d'une femme.

La belle Barbérie, sans savoir pourquoi, recula de quelques pas et mit la main sur le cordon de la sonnette, avant de s'être rendu compte de la manière dont elle trahissait son inquiétude.

— Suis-je donc un être terrible? ajouta en souriant le joyeux marin. Ne vous alarmez pas, ni moi ni mes gens n'avons l'intention de vous offenser en rien. Vous pouvez consentir sans crainte à voir les échantillons.

Là-dessus, l'inconnu appliqua à ses lèvres un petit sifflet d'argent et en tira un léger bruit. Il fit signe à Alida d'attendre tranquillement le résultat de ce signal; au bout d'une demi-minute, un frôlement se fit entendre dans le feuillage, et un objet noir jeté par la fenêtre dans la chambre roula lourdement sur le sol.

— Voilà des marchandises, reprit maître Seadrift. Qu'elles soient un gage de neutralité entre nous. Approchez et examinez sans crainte. Vous ne vous en repentirez pas.

Le ballot fut ouvert, et comme son maître avait un talent singulier pour s'accommoder aux caprices féminins, Alida ne put résister. Elle perdit insensiblement sa froide réserve et avant que le propriétaire des trésors en eût étalé la moitié, les mains de l'héritière s'occupaient aussi activement que les siennes à fouiller dans les coins du ballot. Le vendeur parut enchanté de la confiance qu'il était parvenu à établir entre lui et sa belle cliente.

— Voici, dit-il, une étoffe lombarde, vous voyez qu'elle est aussi riche, aussi variée que la terre dont elle vient. On dirait qu'elle en représente les vignobles et la végétation fertile, et elle est sans fin, comme les plaines où s'élève l'insecte qui fournit la soie. J'ai vendu plusieurs pièces de cette étoffe à des dames anglaises, qui me dédommagent volontiers des risques que je cours pour les servir.

— Il y en a quelques-unes, je le crains, qui se plaisent à porter une étoffe principalement parce que l'usage en est défendu. Ce ne serait pas contre nature. Regardez : voilà des ornements d'ivoire sculptés par un artiste indien, et qui ne dépareraient pas l'étagère d'une dame. Ah! voici un chef-d'œuvre de Malines, dont j'ai fourni moi-même les dessins. J'avais fait un traité avec le fabricant pour qu'il m'en livrât une bande de la hauteur de son clocher, depuis le coq jusqu'aux pavés; et vous voyez le peu que m'ont laissé les dames de Londres.

— Vous aviez choisi une mesure bien remarquable pour un article qui devait visiter tant de contrées différentes sans s'astreindre aux formalités légales?

— Nous comptions sur la protection de l'Eglise, qui abandonne rarement ceux qui respectent ses priviléges. Sous la sanction d'une telle autorité, je mettrai de côté ce qui me reste, avec la certitude que vous vous en arrangerez.

— Un aussi rare produit doit être d'un très-grand prix? dit la belle Barberie avec hésitation; et, comme elle levait les yeux, elle rencontra ceux de son compagnon, qui se fixaient sur elle et semblaient exprimer la conscience de l'ascendant qu'il obtenait. Involontairement troublée, la jeune fille ajouta avec précipitation :

— Cette dentelle convient mieux peut-être à une dame de cour qu'à une simple fille des colonies.

— Elle vous siéra mieux qu'à toute autre; je la mets de côté comme complément de mon marché avec l'alderman. Voici du satin de Toscane et une chaîne vénitienne que j'ai refusé d'échanger contre un collier de perles, et que je destine à la dame de mes pensées.

— Un homme aussi occupé n'a guère le temps de chercher la personne à laquelle ce don est réservé... De quel prix sont ces magnifiques plumes d'autruche?

— Elles viennent de la noire Afrique. Je les ai obtenues d'un Maure en échange de quelques outres de lacryma Christi qu'il avala les yeux fermés. J'ai conclu ce marché par compassion pour un homme altéré, et je ne tiens pas à l'objet. Il me servira à me concilier la faveur de votre oncle.

Alida ne put s'opposer à cette libéralité, quoiqu'elle devinât que ses

offrandes délicates lui fussent personnellement adressées. Ce soupçon eut un double effet : elle devint plus réservée dans l'expression de son approbation et se montra plus froide avec l'étranger, sans cesser pourtant d'avoir pleine confiance en lui.

— Mon oncle aura un motif pour louer votre générosité, dit l'héritière, quoique ce soit une qualité moins prisée dans le commerce que la justice... Mais voici une curieuse broderie.

— C'est l'ouvrage de bien des jours. Je l'ai acheté à une religieuse française qui y avait consacré plusieurs années. Cette douce fille de la solitude a versé des larmes en se séparant de son œuvre, à laquelle elle était attachée par l'habitude.



L'Écumeur de mer chez l'alderman van Beverout.

— On vous permet donc de visiter la retraite monastique ? demanda Alida. Je suis issue d'une race qui a peu de déférence pour les couvents, car nous sommes des réfugiés bannis par la sévérité de Louis XIV ; mais je n'ai jamais entendu mon père accuser les nonnes de négliger si complétement leurs vœux.

— Non certes, répondit l'étranger avec un sourire. Un trafiquant de mon espèce n'a pas droit de s'introduire dans le sanctuaire des pieuses sœurs. C'est à peine si elles recevraient de ces riches négociants qui ont toujours su se renfermer dans les limites légales ; et quant à nous autres écumeurs de mer...

Alida tressaillit si brusquement que son compagnon se tut.

— Mes paroles sont-elles assez effrayantes pour vous faire pâlir ?

— J'espère que vous les aurez prononcées par hasard. C'est un rapprochement accidentel qui vient de l'analogie de vos professions. Un homme comme vous ne peut avoir rien de commun avec celui dont la réputation est devenue proverbiale.

— De qui voulez-vous parler ?

— Peu importe, reprit la belle Barbérie en regardant les traits gracieux de l'inconnu avec une attention qu'elle n'avait jamais accordée à un homme ; continuons notre examen : ces velours sont magnifiques.

— Ils viennent de Venise. Mais le commerce est comme la faveur qui s'attache à la richesse ; et la reine de l'Adriatique est déjà en décadence. Ce qui augmenterait les profits de l'agriculteur cause la perte d'une cité. Les lagunes s'accroissent d'un sol d'alluvion, les navires marchands ne sillonnent plus les canaux, et, dans quelques siècles, la charrue passera peut-être sur la place où le Bucentaure a flotté. En voyant les eaux dormantes et la magnificence déchue de Venise, les nations pourraient s'instruire ; elles reconnaîtraient le néant des faux principes inventés par les riches et les grands pour resserrer les chaînes des faibles et des malheureux.

— Vous paraissez avoir des opinions bien téméraires ?

— Non, je voudrais seulement ramener tout aux règles de la justice. Que les gouvernements se basent sur les droits naturels ; qu'ils diminuent les occasions de mal au lieu de les multiplier : alors *la Sorcière des Eaux* deviendra un cutter de l'État, et son propriétaire un officier de la douane.

Le velours tomba des mains de la belle Barbérie, et elle se leva précipitamment de son siége en disant avec sa fermeté naturelle : — Expliquez-vous franchement, qui êtes-vous ?

Une voix du dehors répondit :

— Un rebut de la société, un homme condamné par les opinions du monde, l'Écumeur de mer !

Presque aussitôt Ludlow sauta dans la chambre. Alida poussa un cri, se cacha le visage et s'enfuit.

CHAPITRE XI.

L'officier de la reine avait envahi le pavillon avec l'empressement d'un homme irrité. La retraite de la belle Barbérie l'occupa un seul instant, puis il se tourna brusquement vers l'étranger. Il est inutile de faire une nouvelle description de celui-ci pour rendre compréhensible le changement qui s'opéra dans la physionomie de Ludlow. Il refusa d'abord de croire qu'il n'y eût pas d'autre individu dans l'appartement, et, quand il eut fait une perquisition minutieuse, il contempla de nouveau le contrebandier avec un air de surprise et d'incrédulité.

— Il y a ici quelque méprise, dit-il ; j'avais des raisons pour croire que je trouverais ici un homme que tout fidèle sujet doit abhorrer. L'arrivée d'un brigantin inconnu, ce ballot de marchandises prohibées, certains incidents auxquels j'ai été mêlé moi-même m'avaient inspiré des soupçons ; cependant il n'est pas ici.

— Je suis l'Écumeur de mer, dit l'étranger.

— C'est impossible. On s'accorde à le représenter comme un être difforme ; vous voulez m'induire en erreur. Quelle preuve avez-vous de votre audacieuse assertion ?

— Regardez ce brigantin, dit l'étranger en approchant de la fenêtre ; c'est lui qui, bravant les efforts de vos croiseurs, me transporte avec ma fortune en dépit de lois arbitraires. Il est aussi libre, aussi rapide que l'écume des vagues, et on l'a nommé avec raison *la Sorcière des Eaux*, car il semble se conduire par des moyens surnaturels. Il l'emporte de beaucoup, capitaine Ludlow, sur votre *Coquette*, dont les qualités ne justifient pas la dénomination prétentieuse.



Maître Tiller.

— Par ma royale maîtresse ! jeune homme imberbe, votre insolence est digne de celui que vous prétendez être. Mon vaisseau se charge d'amener tous vos contrebandiers à la barre des cours de justice.

— Par *la Sorcière des Eaux* ! repartit l'étranger en imitant le ton de son interlocuteur, ce langage conviendrait à peine à un homme qui serait à même d'agir à sa fantaisie. Mais celui qui se vante de son pouvoir oublie qu'il est la dupe d'un de mes agents et qu'il est prisonnier à terre, malgré la hardiesse de ses paroles.

La figure brune de Ludlow se couvrit de rougeur et il s'apprêtait à terrasser le marin plus frêle et moins vigoureux que lui, lorsque Alida

parut dans le salon. La rencontre du commandant de *la Coquette* et de sa maîtresse ne fut pas exempte d'embarras. La colère de l'un, la confusion de l'autre, les rendirent un moment silencieux; mais comme la belle Barbérie n'était pas revenue sans but, elle retrouva bientôt l'usage de la parole.

— Je ne sais, dit-elle, si je dois approuver ou condamner la hardiesse avec laquelle le capitaine Ludlow s'est présenté chez moi à cette heure indue. S'il a quelque motif à faire valoir pour sa justification, je suis prête à les entendre.

— Oui, écoutons ses explications avant de le condamner, ajouta l'étranger en offrant à Alida un siége qu'elle refusa froidement. Sans aucun doute ce gentilhomme a des motifs plausibles.

La jeune fille parut indifférente à cette observation, mais Ludlow répondit en lançant à l'inconnu des regards foudroyants :

— Je n'essaierai pas de dissimuler que j'ai été la dupe d'un artifice accompagné de singulières circonstances. L'air et les manières du matelot dont vous avez vu l'audacieuse conduite à bord m'ont inspiré une confiance imprudente dont j'ai été récompensé par la trahison. Il est inutile de dire pourquoi j'ai débarqué; mais j'ai eu la faiblesse de permettre au marin inconnu de quitter avec moi le vaisseau, et, avant mon retour, il avait trouvé moyen de désarmer mes gens et de me faire prisonnier.

— Cependant, pour un captif, vous êtes passablement libre, dit le contrebandier d'une voix ironique.

— A quoi me sert cette liberté, puisque je n'ai pas les moyens d'en faire usage? La mer me sépare de *la Coquette*, et l'équipage de mon canot est dans les fers. A la vérité, j'ai été moi-même peu surveillé; mais quoiqu'on m'eût interdit certains parages, j'en ai vu assez pour ne me laisser aucun doute sur le caractère de ceux que reçoit l'alderman van Beverout.

— Ainsi que sa nièce, ajouta le contrebandier.

— Je ne veux rien dire contre Alida de Barbérie. Je ne nierai point que j'ai eu pendant quelques instants de cruels soupçons; mais je me repens d'un soupçon téméraire.

— En ce cas, dit froidement le commerçant en s'asseyant devant son ballot ouvert, nous pouvons continuer nos opérations. Il sera plaisant de montrer les articles de contrebande à un officier de la reine : n'en étions-nous pas au velours et aux lagunes de Venise ?...



Zéphyr, mousse de l'Écumeur de mer, à bord de *la Sorcière des Eaux*.

Le bruit aigu d'un sifflet retentit dans les broussailles. L'étranger s'arrêta, parut hésiter, et l'air de douceur et d'enjouement qu'il avait eu jusqu'alors fit place à une expression plus sérieuse : le sifflet résonna de nouveau.

— Oui, oui, maître Tom, murmura le contrebandier, ton signal est intelligible; mais pourquoi tant de précipitation? Belle Alida, ce bruit m'annonce que le moment de nous séparer est arrivé.

— Quittons-nous comme nous nous sommes rencontrés, sans cérémonies, répondit Alida, qui en présence de son amant tenait à montrer la plus sévère réserve.

— Faut-il remporter mes marchandises, ou les échanger contre de l'or ?

— Je ne sais si j'oserais me permettre un trafic illicite devant un serviteur de la reine, repartit la belle Barbérie en souriant. Les objets que vous étalez à mes yeux sont sans doute de nature à tenter une femme; mais ma royale maîtresse aurait droit de me reprocher ma faiblesse.

— N'en croyez rien : si la reine Anne voyait dans son cabinet un tel assortiment de dentelles et de brocarts, elle en serait séduite infailliblement. Ceux qui promulguent les lois les plus rigoureuses sont souvent les plus disposés à les violer. Anne est assise sur le trône, mais ce n'est qu'une femme. On a beau dissimuler la nature, elle exerce une universelle tyrannie, et gouverne le genre humain sans distinction de rangs. La tête qui porte une couronne songe aux conquêtes de son sexe, plutôt qu'à celles des empires; la main qui tient le sceptre est faite pour manier l'aiguille, et, malgré la pompe avec laquelle une reine énonce ses pensées, elle a toujours la voix d'une femme.... Eh bien ! sur quoi fixez-vous votre choix ?

Alida et Ludlow ne purent se défendre d'un sentiment d'admiration en écoutant le langage fantasque de l'inexplicable contrebandier. Le capitaine remarqua avec un secret déplaisir que cet étrange personnage mettait plus d'ardeur dans ses discours quand il s'adressait directement à la belle Barbérie : celle-ci s'en aperçut également, comme l'annonça la rougeur plus vive de ses joues. Interrogée sur ses intentions, elle regarda Ludlow d'un air de doute avant de répliquer.

— Je suis forcée d'avouer, dit-elle en riant à l'étranger, que vous n'avez pas étudié en vain le caractère des femmes. Souffrez toutefois que je consulte préalablement des personnes qui ont plus l'habitude des lois, et dont l'autorisation m'est nécessaire.

— Si cette demande n'était pas raisonnable en elle-même, votre rang et votre beauté, madame, devraient la faire accueillir favorablement. Je confie le ballot à vos soins, et demain, avant le coucher du soleil, on viendra chercher votre réponse : capitaine Ludlow, nous quitterons-nous bons amis, ou sommes-nous à jamais divisés par vos devoirs envers la reine?

— Si vous êtes ce que vous semblez, dit Ludlow, je vous trouve incompréhensible; si vous portez un déguisement, comme je le soupçonne, vous jouez à merveille le rôle indigne dont vous vous êtes chargé.

— Vous n'êtes pas le premier qui ait refusé d'en croire ses yeux, quand il s'agissait de *la Sorcière des Eaux* et de son commandant. Paix, honnête homme! ton sifflet ne hâtera pas la marche du temps! Ami ou ennemi, le capitaine Ludlow n'a pas besoin de lui dire qu'il est prisonnier.

— Si je dois convenir que je suis tombé entre les mains d'un misérable...

— Silence, si tu tiens à l'intégrité de tes membres! Maître Thomas Tiller est un homme assez brusque, et il n'aime pas plus qu'un autre les injures. En outre, l'honnête marin n'a fait qu'obéir à mes ordres, et sa réputation est protégée par une responsabilité supérieure.

— Tes ordres! répéta Ludlow avec une expression de mépris qui aurait offensé un individu moins impassible. L'homme qui a si bien réussi dans sa ruse est plus fait pour commander que pour obéir : si l'Écumeur de mer est ici, c'est lui ! Au reste, ce ne sont pas ses artifices qui m'ont amené à terre; j'y suis venu pour rendre mes hommages à cette dame, et peu m'importe que le monde entier sache le motif de ma visite.

— C'est s'exprimer avec la franchise d'un marin, repartit l'inexplicable contrebandier : j'admire cette loyauté. Malgré la tyrannie des usages, il est bon de ne laisser aucun doute sur nos inclinations, et la belle Barbérie fera bien de récompenser un dévouement aussi sincère.

Alida fut moitié mécontente, moitié satisfaite de cette allusion.

— Lorsque le temps viendra de prendre un parti, dit-elle, j'aurai recours à d'autres conseils que les vôtres.... J'entends les pas de mon oncle... capitaine Ludlow, je vous laisse libre de décider si vous devez le voir ou non.

Le capitaine hésita, adressa à sa maîtresse un regard de reproche, et suivit pour sortir de la chambre le chemin qu'il avait pris pour entrer. Le bruit qu'on entendit dans les bosquets prouva clairement qu'on le surveillait, et que son retour était attendu.

— Par l'arche de Noé! s'écria Myndert, dont la marche avait em-

pourpré le visage, vous m'avez apporté le rebut de la toilette de nos ancêtres, maître Seadrift; ce sont des étoffes du siècle dernier.

— Comment, comment! s'écria le contrebandier, dont le ton et les allures semblaient changer à volonté. Oses-tu bien, aveugle bourgeois, déprécier des marchandises qui ne sont que trop belles pour ces contrées lointaines? Il y a plus d'une duchesse anglaise qui brûle de posséder la dixième partie des belles étoffes que j'offre à ta nièce, et il y a peu de duchesses anglaises auxquelles elles aillent aussi bien.

— La jeune fille est jolie, tes velours et tes brocarts sont passables; mais les gros articles ne sont pas dignes d'être offerts à un sachem indien. Il faut que tu consentes à un rabais, ou je refuse l'expédition.

— Ce serait dommage; mais, s'il faut mettre à la voile, nous nous y résignerons. Le brigantin connaît ces parages, et nous trouverons d'autres marchands que des Indiens.

— Tu es prompt comme ton navire, maître Seadrift. Ne peut-on faire un compromis après avoir épuisé la discussion? Fais un compte rond, retranche quelques florins et l'affaire est bâclée.

— Pas un liard. Compte-moi des doublons; jette assez de ducats dans les balances pour compléter la somme, et que tes esclaves transportent la cargaison dans l'intérieur avant l'aube du jour. Il y a ici quelqu'un qui peut nous nuire, quoique j'ignore jusqu'à quel point il est maître du grand secret.

L'alderman van Beverout ouvrit les yeux et les promena autour de lui avec égarement. Il ajusta sa perruque comme un homme parfaitement convaincu de la valeur des apparences en ce monde, puis il tira avec soin les rideaux.

— Je ne vois que ma nièce, dit-il. Il est vrai que le patron de Kinderhook est dans la maison; mais, comme il dort, il nous sert. Nous avons pour nous le témoignage de sa présence et nous sommes sûrs de sa discrétion.

— Tant mieux, reprit le contrebandier lisant dans les regards d'Alida qu'elle le suppliait de ne pas en dire davantage. Je savais par instinct qu'il y avait une personne étrangère; mais je ne pouvais découvrir qu'elle dormait. Il y a des négociants de la côte qui, en matière d'assurance, mettraient sa présence sur leur police.

— N'en dites pas davantage, maître Seadrift, et empochez votre or. A vrai dire, je savais que nous finirions par nous entendre, et les ballots sont déjà chargés sur le bac. Ils vont passer sous le pavillon du croiseur comme d'innocents marchands de légumes, et je parierais un hongre flamand contre un poulain de Virginie qu'ils lui demanderont s'il n'a pas besoin de carottes pour sa soupe. Ah! ah! ah! ce Ludlow est un niais, ma chère nièce, il n'est pas de taille à se mesurer avec des hommes mûrs. Vous l'apprécierez quelque jour et vous lui donnerez son congé comme à un solliciteur importun.

— J'espère, mon oncle, que ses opérations seront légalement sanctionnées.

— Sanctionnées! le succès sanctionne tout dans le commerce comme en guerre. Le plus riche commerçant est sûr d'être le plus honnête. Que font nos dominateurs pour avoir le droit de criailler contre un peu de contrebande? Les coquins déclament à l'heure contre la corruption et la vénalité, et ils achètent leurs places aussi clandestinement, aussi illégalement que je me procure ces rares dentelles de Malines. Si l'on critique mon commerce, maître Seadrift, qu'on me donne encore deux saisons favorables, et je veux à Londres acheter un siége au parlement. Je reviendrai sir Myndert, et les gens de New-York pourront bien entendre parler d'une lady van Beverout... Ainsi, va te coucher, mon enfant, rêve à de belles dentelles, à de riches velours, aux devoirs que l'on a envers les vieux oncles, à la discrétion et à toutes sortes de choses agréables. Embrasse-moi, friponne, et disparais.

Alida obéit et se préparait à quitter la chambre lorsque l'étranger s'avança vers elle d'un air aussi galant que respectueux.

— Je manquerais de reconnaissance, dit-il, si je quittais une aussi généreuse pratique sans la remercier de sa libéralité; l'espoir de la revoir hâtera mon retour.

— Vous ne me devez point de remercîments, répondit Alida, qui voyait toutefois l'alderman placer sur sa toilette les plus précieux objets de la pacotille. On ne peut dire que nous ayons fait des affaires.

— J'ai donné plus que des objets visibles, reprit l'étranger à voix basse. Obtiendrai-je du retour pour me dédommager de ma perte? c'est ce que décideront le temps et mon étoile.

A ces mots, il prit la main d'Alida et la porta à ses lèvres avec tant de grâce et de douceur que la jeune fille ne put songer à s'en défendre. Elle rougit jusqu'aux tempes, fronça le sourcil et fut prête à exprimer quelque mécontentement de cette liberté; mais elle sourit et se retira après avoir salué avec embarras. Plusieurs minutes se passèrent dans un profond silence après sa disparition. Le contrebandier était pensif; cependant le feu de ses yeux indiquait de joyeuses pensées.

— Ne crains pas les bavardages de ma nièce, lui dit l'alderman, dont il semblait avoir oublié la présence; c'est une excellente fille, et je lui donne dans nos comptes de ce soir assez d'avantages pour fermer la bouche à la femme du premier lord de la trésorerie. Je suis contrarié de ce qu'elle ait pris part à nos transactions; feu ma sœur ou M. Barbérie n'auraient pas été d'avis qu'on la lançât sitôt dans le commerce; mais le Normand lui-même conviendrait qu'on lui donne déjà un assez beau bénéfice. Quand comptes-tu partir, maître Seadrift?

— Avec la marée du matin; j'aime peu le voisinage des gardes-côtes.

— Tu as raison. La prudence est une qualité cardinale chez un négociant et plus encore chez un écumeur de mer. Chez toi, c'est la première après l'exactitude : échéances et obligations! Je voudrais qu'on pût compter autant que sur toi sur la plupart des maisons de commerce. Ne crois-tu pas à propos de repasser le goulet à la faveur des ténèbres?

— C'est impossible : le flux y entre avec l'impétuosité d'un torrent, et nous avons un vent d'est. Mais ne crains rien; le brigantin ne porte plus de fret; le commerce a vidé sa cale, et il n'a plus que de l'or qui peut se montrer partout. Nous n'avons pas besoin de passeports, et, fatigués de nos courses continuelles, nous avons envie de goûter pendant une semaine les plaisirs de la colonie. Il doit y avoir du gibier dans les plaines du pays haut.

— Pas du tout, maître Seadrift; voilà dix ans que j'ai fait tuer tous les daims pour avoir leur peau, et, quant aux oiseaux, ils se sont enfuis lors de la dernière incursion des sauvages. Tu as déchargé ton brigantin avec plus de succès que tu ne déchargerais ton fusil de chasse. J'espère que l'hospitalité de Lust-in-Rust n'est pas un problème; mais, par la curiosité humaine, je tiens à conserver ma réputation parmi mes voisins. Crois-tu que les mâts de ton navire ne seront pas aperçus au-dessus des arbres quand le jour viendra? Le capitaine Ludlow ne s'amuse pas à la bagatelle quand il croit de son devoir d'agir.

— Nous tâcherons de le faire tenir tranquille. Adieu, que le ciel te conserve!...

— Dieu te garde, maître Seadrift, et t'accorde une bonne traversée.

Le contrebandier s'arracha comme à regret de l'appartement de la belle Barbérie et disparut par le balcon. Lorsque Myndert fut seul, il ferma les fenêtres du pavillon et s'empressa de rentrer chez lui pour mettre ses comptes en ordre.

CHAPITRE XII.

Malgré l'activité qui avait régné autour de Lust-in-Rust, les initiés seuls avaient eu connaissance de ce qui s'était passé pendant la nuit. Oloff van Staats avait dormi profondément, et se leva de bonne heure pour aller respirer l'air du matin sous les fenêtres de la Cour des Fées. Quoiqu'il fût peu romanesque pour un homme de vingt-cinq ans, il n'en subissait pas moins l'influence que produit la beauté sur toute jeune imagination. Il s'approcha du pavillon et accosta François, qui s'occupait à divers menus travaux en attendant le réveil de sa maîtresse.

— La Cour des Fées est encore fermée, dit-il. Mademoiselle Alida n'a point paru?

— *Ma foi non*, répondit le domestique français. *Elle dort toujours*; c'est un bon *symptôme*, monsieur le patron, *pour les jeunes personnes* de dormir *très-bien. Monsieur et toute la famille de Barbérie dort à merveille. Oui, c'est toujours une famille remarquable pour le sommeil!*

— On devrait cependant avoir envie de respirer cet air frais et fortifiant qui vient de la mer dans les premières heures du jour?

— *Sans doute, monsieur, c'est un miracle* comme mademoiselle aime l'*air; personne* n'aime l'air *plus que mademoiselle Alida*.

— Elle ne sait peut-être pas quelle heure il est. Nous ferions bien peut-être de frapper à sa porte ou à sa croisée. J'avoue que je voudrais voir son charmant visage sourire au soleil du matin.

Jamais l'imagination d'Oloff n'avait pris un si haut essor, et l'on pouvait croire, à ses regards inquiets, qu'il se repentait déjà de sa témérité. François, qui ne voulait pas désobliger le propriétaire de cent mille acres, fut embarrassé de la requête; mais il se rappela à temps que l'héritière aimait à régler elle-même ses plaisirs.

— J'y consentirais volontiers, dit-il, mais monsieur *sait* que le sommeil *est si agréable pour les jeunes personnes*. On n'a jamais réveillé *les gens dans la famille de M. Barbérie*, et je *suis* sûr que mademoiselle Alida serait contrariée d'entendre frapper. *Pourtant, si monsieur le patron le veut*, je suivrai ses... *Voilà M. l'alderman qui vient: j'ai l'honneur de vous laisser avec M. l'alderman.*

Là-dessus le valet complaisant mais réfléchi s'empressa de saluer Oloff et céda la place à l'alderman, qui s'avançait en toussant comme pour faire admirer à son hôte la force de ses poumons et la pureté de l'atmosphère.

— Eaux et Zéphyrs, s'écria-t-il, voilà le séjour de la santé. Avec un air comme celui-ci, une conscience tranquille, une forte poitrine et avec de la chance dans les affaires, on doit aller jusqu'à cent ans; et l'on a la voix si forte qu'il semble qu'on pourrait soutenir une conversation à travers l'Atlantique avec ses amis de Scheveling ou du Helder.

— L'air de votre villa, monsieur van Beverout, est en effet un cordial que l'on voudrait prendre souvent. C'est dommage que tous ceux qui sont à même de le respirer ne profitent pas de l'occasion.

— Vous faites allusion sans doute au paresseux maître de *la Coquette*.

Les serviteurs de Sa Majesté ne se pressent jamais, et quant à ce brigantin qui est en rade, je parierais qu'il ne vient pas avec de bonnes intentions, et que le trésor de l'Etat ne s'enrichira pas de sa visite. Ecoute ici, Brom, ajouta l'alderman en s'adressant à un vieux noir qui travaillait à peu de distance, as-tu vu des bateaux manœuvrer entre ce brigantin suspect et la terre ?

Le noir secoua la tête à la manière des mandarins chinois, et répondit en riant aux éclats : — Je crois qu'il a déjà fait ses affaires ailleurs, et qu'il vient ici pour se reposer. Je voudrais bien voir de temps en temps un contrebandier venir sur nos côtes, cela donne aux pauvres noirs la chance de gagner honnêtement quelques sous.

— Vous voyez, patron, que la nature elle-même se soulève contre le monopole. C'est la voix de l'instinct qui parle par la bouche de Brom. Ce n'est pas une tâche facile pour un marchand que de forcer ses subordonnés d'obéir à des lois qui inspirent le désir de les enfreindre. Néanmoins nous tâcherons d'en finir en fidèles sujets. De quelque part qu'il vienne, le navire a bonne tournure... Penses-tu que le vent se lève de la terre dans la matinée?

— Il y a des signes de changement de temps dans les nuages. Il serait à souhaiter que tout le monde fût dehors pour savourer cette délicieuse brise de mer pendant qu'elle dure encore.

— Allons, allons, s'écria l'alderman, qui craignait d'attirer l'attention de son compagnon par la sollicitude avec laquelle il observait l'état du ciel, songeons à déjeuner : nos nègres ont travaillé pendant la nuit... à pêcher, bien entendu, et nous aurons à choisir parmi les poissons de la rivière et de la baie. Le nuage qui s'élevait au-dessus de l'embouchure du Rariton semble monter, et nous pouvons nous attendre à une brise d'ouest !

— Voilà un bateau qui vient du côté de la ville, dit Oloff en suivant l'alderman avec une répugnance visible : il me semble qu'il approche avec une vitesse plus qu'ordinaire.

— Il y a des bras robustes aux avirons; c'est peut-être un message pour *la Coquette*... mais non... il se dirige vers notre débarcadère... Les habitants de Jersey sont souvent surpris par la nuit entre York et leur domicile. Et maintenant, patron, allons jouer des fourchettes comme des hommes qui ont pris les meilleurs stomachiques.

— Devons-nous nous restaurer seuls, demanda le jeune homme qui jetait à la dérobée des regards inquiets sur les volets toujours fermés de la Cour des Fées?

— Ta mère t'a gâté, jeune Oloff, le café n'a point de saveur pour toi, s'il ne t'est servi par la jolie main d'une femme. Je conçois ce qui se passe dans ton cœur et je n'en ai pas plus mauvaise opinion que toi. Célibat et indépendance! il faut qu'un homme dépasse la quarantaine, avant d'être certain d'être son propre maître. Arrive ici, maître François; il est temps que ma nièce secoue sa torpeur, et montre son radieux visage au soleil; nous désirons qu'elle fasse les honneurs du déjeuner, et je ne vois ni elle, ni la paresseuse Dinah.

— *Assurément non*, monsieur, répondit le valet de chambre. Mademoiselle Dinah n'aime pas *trop l'activité ; mais, monsieur l'alderman, elles sont jeunes toutes les deux; le sommeil est bien salutaire pour la jeunesse.*

— L'enfant n'est plus au berceau, François, et il est temps de cogner à ses fenêtres. Quant à la négresse, qui devrait être à l'ouvrage depuis longtemps, je me charge de régler son compte. Allons, patron, notre appétit ne doit pas souffrir de la paresse d'une capricieuse jeune fille; nous allons l'attendre à table... Crois-tu que le vent saute à l'ouest ce matin?

En disant ces mots, l'alderman s'achemina vers une petite salle où un repas bien servi les invitait à rompre le jeûne. Oloff van Staats le suivit à pas lents, dans l'espérance de voir Alida paraître aux croisées du pavillon, pendant que François prenait, pour réveiller sa maîtresse, des mesures propres à concilier ses devoirs envers l'oncle et ses idées de bienséance. Au bout de quelque temps, l'alderman protesta contre la nécessité d'attendre les paresseux, et mit en avant quelques réflexions morales sur les avantages de l'exactitude.

— Les anciens, dit-il, partageaient le temps en années, mois, semaines, jours, heures, minutes et moments, de même qu'ils divisaient les nombres en unités, dizaines, centaines, mille et dizaines de mille. Tout cela n'était pas sans but. Si nous commençons par les unités et que nous employions bien nos moments, nous changeons les minutes en dizaines, les heures en centaines, les semaines et les mois en mille et même en dizaines de mille quand le commerce prospère. Perdre une heure, c'est pour ainsi dire négliger un chiffre important dans un calcul compliqué, et toute l'opération peut devenir inutile, faute de ponctualité dans le premier cas, comme faute d'attention dans le second... Erasme, regarde un peu le nuage qui est au-dessus du Rariton et fais-moi savoir s'il monte.

Le nègre répondit que la vapeur restait stationnaire, et annonça, comme entre parenthèse, que l'embarcation venue de New-York avait atterri, et que des gens de l'équipage s'acheminaient vers le Lust-in-Rust.

— Qu'ils reçoivent l'hospitalité! reprit cordialement l'alderman. Je suis sûr que ce sont quelques honnêtes fermiers de l'intérieur affamés par le travail de la nuit. Va dire au cuisinier de les régaler de son mieux, et s'il y a parmi eux quelque fermier d'une tournure convenable, invite-le à s'asseoir à notre table. Nous ne sommes pas dans un pays, patron, où l'on regarde si un homme a de beaux habits sur le dos et s'il porte ses cheveux ou une perruque. Qu'a donc ce drôle?

Erasme se frotta les yeux, montra ses dents éblouissantes de blancheur, et annonça que son frère utérin, déjà présenté au lecteur sous le nom d'Euclide, venait d'entrer dans la villa. Cette nouvelle suspendit subitement les fonctions masticatoires de l'alderman, qui n'eut pas toutefois le temps d'exprimer sa surprise : deux portes s'ouvrirent à la fois : à l'une parut François, tandis que l'autre fut obscurcie par la figure luisante de l'esclave venu de New-York. Les yeux de Myndert errèrent çà et là, et de sinistres pressentiments l'empêchèrent de parler, car il vit au trouble que tous deux exprimaient qu'il allait apprendre de mauvaises nouvelles. La figure du valet de chambre, longue et maigre en tout temps, semblait s'étendre au delà de ses dimensions ordinaires; sa mâchoire inférieure était pendante et s'en allait en pointe. Ses yeux saillants, d'un bleu clair, ouverts dans toute leur grandeur, exprimaient un égarement confus, qu'un mélange d'émotion douloureuse ne rendait pas moins frappant. Ses deux mains étaient levées la paume en dehors, et le mouvemnt de ses épaules détruisait le peu de symétrie que la nature leur avait accordé. Quant au nègre, il avait l'air humble d'un coupable et lançait à son maître des regards obliques. Ses mains tourmentaient la laine de son bonnet, et ses pieds, qui tourneyaient sur leurs talons, décrivaient des demi-cercles avec les orteils.

— Eh bien! cria Myndert, quelles nouvelles? la reine est-elle morte? a-t-elle rendu la colonie aux Provinces-Unies?

— Mademoiselle Alida! dit François en gémissant.

— La pauvre bête! murmura Euclide.

Les couteaux et les fourchettes tombèrent des mains de Myndert et de son hôte comme s'ils eussent été paralysés simultanément. L'amoureux se leva par un mouvement involontaire, mais l'alderman affermit sur sa chaise sa corpulente personne pour se préparer à recevoir un choc inattendu avec toute la résolution dont il était susceptible.

— Quelle nouvelle de ma nièce? quelle nouvelle de mon cheval? vous avez appelé Dinah?

— Sans doute, monsieur.

— Et vous avez gardé les clefs de l'écurie?

— Je ne m'en sépare jamais.

— Vous lui avez enjoint d'appeler sa maîtresse?

— Monsieur, elle n'a pas répondu *du tout.*

— Les animaux ont eu leur pitance, comme je l'avais ordonné?

— Ils n'ont jamais été mieux pansés.

— Vous êtes entré vous-même chez ma nièce pour la réveiller.

— *Monsieur a raison.*

— Que diable est-il arrivé à mon pauvre cheval?

— Il a perdu l'appétit, et j'ai peur qu'il ne le retrouve jamais.

— Monsieur François, je désire savoir la réponse de la fille de M. Barbérie.

— Mademoiselle ne répond pas, monsieur, *pas une syllabe!*

— Par l'art vétérinaire! il aurait fallu pratiquer une saignée.

— Il était trop tard pour cela, dit Euclide.

— Quel entêtement! reprit l'alderman ; on voit bien qu'elle est d'une race de huguenots, qui a quitté sa patrie plutôt que de changer de religion.

— *La famille de Barbérie est honorable, monsieur; mais le grand monarque fut un peu trop exigeant. Vraiment la dragonnade était mal avisée pour faire des chrétiens.*

— Maudites apoplexies! vous auriez dû, misérables noirs, envoyer chercher le vétérinaire.

— J'ai envoyé chercher l'équarrisseur pour sauver la peau, car il était déjà mort.

Le mot de mort fit taire tout le monde. Le dialogue précédent avait été si rapide, les questions et les réponses non moins que les idées du principal orateur avaient été si confuses, qu'il ne sut d'abord si c'était la belle Barbérie ou le hongre flamand qui venait de payer sa grande dette à la nature. Jusqu'alors le désordre général avait empêché le patron ; mais il profita de ce temps d'arrêt pour intervenir.

— Il est évident, monsieur van Beverout, dit-il d'une voix tremblante, qu'il est arrivé quelque événement extraordinaire. Le noir et moi ferions bien de nous retirer, pour que vous puissiez nterroger François plus à votre aise sur ce qui est arrivé à mademoiselle.

Cette proposition remarquable tira l'alderman d'une profonde stupeur. Il s'inclina en signe d'adhésion, et laissa M. van Staats quitter la chambre ; mais quand Euclide voulut s'éloigner, il lui enjoignit de rester.

— Je puis avoir occasion de l'interroger, dit-il d'une voix qui avait perdu beaucoup de sa puissance ; reste ici, drôle, et sois prêt à répondre ; et maintenant, monsieur François, je désire savoir pourquoi ma nièce refuse de déjeuner avec moi.

— *Mon Dieu, monsieur*, il n'est pas possible *d'y répondre. Les sentiments des demoiselles* ne sont jamais *décidés.*

— Allez lui dire que mes sentiments sont décidés à supprimer certains legs pour lesquels j'avais plutôt consulté ses intérêts que l'équité envers mes autres parents.

— *Monsieur y réfléchira ;* mademoiselle Alida est une si jeune *personne!*

— Jeune ou vieille, mon parti est pris ; allez donc à votre Cour des Fées, et comptez la chose à votre paresseuse... Tu as monté à cheval sur cette pauvre bête, misérable esprit de ténèbres.

— *Mais pensez-y, je vous en prie, monsieur ;* c'est la première fois que mademoiselle *se sauve.*

— Que me dit ce drôle ! s'écria l'alderman, dont la mâchoire inférieure s'abaissa presqu'au niveau de celle du fidèle serviteur. Où est ma nièce, monsieur, et que signifie cette allusion à son absence?

— *La fille de M. de Barbérie n'y est pas!* répondit François, dont le cœur était trop plein pour donner d'autres explications.

Le vieux et affectionné domestique mit la main sur sa poitrine d'un air de profonde souffrance ; mais, croyant devoir comprimer ses émotions devant son supérieur, et cependant incapable de les maîtriser, il salua et se retira avec dignité.

On doit dire, à l'honneur de l'alderman, que l'absence inexplicable de sa nièce amortit le coup que lui avait porté la mort subite du hongre flamand. Il questionna Euclide, le menaça, le maudit pendant environ dix minutes ; mais l'esclave rusé profita des recherches qui suivirent la nouvelle donnée par François, pour se confondre avec ses frères, et son crime fut en partie oublié.

La Cour des Fées était en effet privée de son principal attrait. Les chambres occupées par François pendant le jour, et par la négresse Dinah pendant la nuit, étaient dans leur état ordinaire ; seulement le désordre du lit et la disparition d'un grand nombre d'effets, des hardes éparses çà et là, annonçaient que la négresse s'était couchée et qu'elle s'était levée pour partir à l'improviste.

D'un autre côté, le petit salon, la chambre à coucher et le cabinet de toilette de la belle Barbérie offraient l'arrangement le plus étudié. Pas un meuble n'était dérangé, pas une porte entre-bâillée, pas une croisée ouverte. On était évidemment sorti du pavillon par la route ordinaire, et la porte avait été fermée de la manière ordinaire. Le lit n'avait pas été défait. Enfin, il régnait tant d'ordre dans la place, que, par un sentiment naturel, l'alderman appela sa nièce à haute voix, croyant qu'elle s'était cachée pour faire une mauvaise plaisanterie ; mais cet expédient fut inutile. La voix sonna le creux dans les chambres désertes ; on écouta longtemps, et l'on n'entendit point la réponse enjouée et rieuse à laquelle on s'attendait.

— Alida, cria le bourgeois pour la quatrième et dernière fois, viens, mon enfant, je te pardonne ta mauvaise plaisanterie ; je n'ai jamais eu l'intention de te déshériter. Fille de ma sœur, viens embrasser ton vieil oncle.

Le patron détourna la tête en voyant le marchand endurci céder aux sentiments de la nature, et il oublia sa propre douleur pour ne songer qu'à celle de l'alderman.

— Retirons-nous, dit-il avec douceur ; il nous faut un peu de réflexion avant d'adopter un parti.

Myndert se laissa entraîner ; mais avant de quitter la Cour des Fées, il visita tous les meubles, et ses recherches ne lui laissèrent aucun doute sur ce qui était arrivé. La jeune héritière avait emporté ses robes, ses livres, ses boîtes de crayons ou de couleurs, et même ses instruments de musique.

CHAPITRE XIII.

On est porté naturellement à déplorer les fautes d'un enfant ; mais lorsqu'elles proviennent d'une éducation incomplète ou de la négligence des parents, ceux-ci éprouvent des remords qui ajoutent à leurs souffrances. L'alderman van Beverout était dans ce cas, et il ressentait une double peine en réfléchissant à l'imprudente conduite de la belle Barbérie, dont il parlait déjà comme si elle eût été à jamais perdue pour lui.

— C'était une fillette séduisante, dit-il au patron ; mais elle avait l'entêtement d'un jeune cheval qui n'est pas encore dressé... Misérable noir ! je ne retrouverai jamais à appareiller la pauvre bête inconsolable qui survit !... L'enfant avait une multitude d'agréments, monsieur van Staats ; elle a eu tort de quitter son tuteur et ami, pour se mettre à la merci des étrangers. Ah ! que de misères dans ce monde ! Tous nos calculs sont déjoués, et il est au pouvoir de la fortune d'anéantir les espérances les mieux fondées. Un grain de vent fait couler le navire le plus richement frété ; une baisse de prix nous dépouille de notre or, comme le vent de novembre prive le chêne de ses feuilles ; et les banqueroutes désolent les plus vieilles maisons, de même que les infirmités usent les corps les plus robustes. Alida ! Alida ! tu as blessé un homme qui ne t'avait jamais fait de mal, et tu fais le malheur de mes vieux jours !

— Il est inutile de combattre les inclinations, répondit en soupirant van Staats. J'aurais voulu placer votre nièce à la tête de ma maison, mais il est maintenant trop tard !

— On ne sait, interrompit l'alderman, qui persistait à réaliser le plus grand désir de son cœur, comme s'il se fût agi d'une affaire avantageuse. Il ne faut pas nous désespérer, monsieur van Staats, tant que le contrat n'est pas signé.

— La manière dont mademoiselle de Barbérie a manifesté ses préférences est tellement positive, qu'il n'y a pas à revenir là-dessus.

— Pure coquetterie, pure coquetterie ! La jeune fille a disparu pour donner plus de prix à sa soumission future.

— Je crains, monsieur, répliqua sèchement le patron, que la *Coquette* ne joue un rôle trop important dans cette évasion. Si le commandant du croiseur est malheureux, ce n'est certes pas en amour.

— Vos insinuations sont offensantes pour ma pupille. Le capitaine Ludlow... Eh bien, drôle, que viens-tu faire ici?

— Il désire voir monsieur, répondit Erasme, qui tenait le bouton de la porte et admirait l'intelligence avec laquelle son maître avait deviné sa commission.

— Qui désire me voir, imbécile?

— La personne que monsieur a nommée.

— L'heureux mortel vient ici pour nous annoncer son triomphe, dit avec hauteur van Staats Kinderhook. Ma présence est inutile dans une entrevue entre l'alderman et son futur neveu.

Le patron, justement mortifié, salua cérémonieusement le bourgeois et quitta la chambre aussitôt qu'il eut cessé de parler. Sa retraite fut regardée par Erasme comme un symptôme favorable à son rival, et le nègre s'empressa d'avertir le jeune capitaine que la côte était libre.

L'entrevue qui suivit devait avoir infailliblement quelque chose de contraint et d'embarrassé. L'alderman van Beverout prit un air d'autorité offensée, tandis que l'officier, en se présentant, semblait accomplir par nécessité une obligation désagréable.

— Il est de mon devoir, dit-il après force salutations, d'exprimer la surprise que j'éprouve en voyant un brigantin d'une physionomie équivoque mouiller de manière à exciter de fâcheux soupçons sur l'intégrité commerciale d'un négociant aussi connu que monsieur l'alderman van Beverout.

— Le crédit de Myndert van Beverout est trop bien établi, capitaine Cornélius Ludlow, pour souffrir de la position accidentelle des navires. Je vois deux vaisseaux à l'ancre auprès de Lust-in-Rust, et si j'étais appelé à déposer devant le conseil royal, je déclarerais que celui qui arbore le pavillon britannique a fait plus de tort aux sujets de la reine que le bâtiment étranger. De quoi l'accuse-t-on?

— Je ne dissimulerai rien, car le cas est assez grave pour qu'un homme tel que vous ait le droit de s'expliquer catégoriquement...

— Hem ! interrompit le bourgeois, qui voyait la conversation aboutir forcément à un compromis, j'apprécie votre modération, capitaine Ludlow. Asseyez-vous, je vous prie, que nous puissions causer à loisir, et dites-moi ce que vous pensez du brigantin. Un commerçant aussi expérimenté que vous n'a pas besoin qu'on lui donne de renseignements sur un navire appelé *la Sorcière des Eaux* et sur son célèbre commandant, l'Ecumeur de mer.

— Le capitaine Ludlow ne va pas accuser l'alderman van Beverout de relations avec un pareil homme ! s'écria l'alderman en se levant par un mouvement involontaire et en reculant de quelques pas, sous l'influence apparente de la surprise et de l'indignation.

— Monsieur, répondit l'officier, je ne suis pas chargé d'accuser aucun des sujets de la reine, mais j'ai lieu de croire que le bâtiment qu'on m'a signalé n'est autre que la fameuse *Sorcière des Eaux.*

— C'est possible... Cependant que viendrait faire ce navire coupable sous les canons d'un croiseur de l'Etat?

— Monsieur l'alderman, mon amour pour votre nièce ne vous est pas inconnu.

— Je m'en suis douté, répondit l'alderman, qui voyait le capitaine sur le point d'entrer en arrangement.

— Cet amour m'a engagé à visiter votre maison la nuit dernière.

— C'est un fait qui n'est que trop bien établi.

— Et j'emmenai... Ici Ludlow eut un moment d'hésitation.

— Alida de Barbérie, dit l'alderman.

— Alida de Barbérie ! répéta Ludlow avec étonnement.

— Oui, monsieur, ma nièce, mon héritière et celle de feu Etienne de Barbérie. Votre croisière a été courte, capitaine Cornélius Ludlow, mais votre part de prise sera considérable, si l'on invoque les bénéfices de la neutralité en faveur d'une partie de la cargaison.

— Monsieur, votre plaisanterie est divertissante, mais je n'ai pas le temps de la goûter. Je conviens que j'ai visité la Cour des Fées, et je pense que cette déclaration n'offensera pas la belle Barbérie.

— Il faudrait qu'elle fût bien scrupuleuse, après ce qui s'est passé.

— Je ne m'occupe que de mon devoir ; le désir de l'accomplir m'a déterminé à enrôler à bord de *la Coquette* l'homme audacieux et bizarre qui nous accompagnait sur le bac.

— En effet, je me le rappelle.

— Eh bien, monsieur, ce marin est parvenu à obtenir l'autorisation de venir à terre avec moi, et avec le concours de quelques hommes sans aveu il a fait mon équipage prisonnier.

— Sur mon âme ! s'écria le bourgeois avec une surprise toute naturelle, c'est la première fois que j'entends parler de cette affaire.

Ludlow parut soulagé en reconnaissant que l'alderman n'avait pas été complice de sa détention.

— Je n'avais aucun moyen de retourner à mon vaisseau, poursuivit-il ; mais, n'étant pas très-surveillé...

— Oui, oui, interrompit l'alderman, il n'est pas nécessaire d'entrer dans tous ces détails ; vous êtes allé au quai, et...

— Je consultai mes affections plutôt que mon devoir, monsieur, et je retournai au pavillon, où...

— Où vous avez décidé ma nièce à oublier ses devoirs envers son oncle et son protecteur.

— Voici une accusation bien cruelle et bien peu méritée. Je sais établir une distinction entre le désir très-naturel de posséder des objets de contrebande et l'intention criminelle de frauder la douane.

— Quoi! dit l'alderman, ma nièce a eu l'imprudence de s'entendre avec un contrebandier!

— Oui, monsieur van Beverout, et peu de jeunes personnes de son âge auraient refusé d'acheter les marchandises qui ont été étalées sous ses yeux, surtout quand le seul risque qu'elle pût courir était de les perdre, puisqu'on les avait déjà introduites dans le pays.

— Qui les avait introduites? demanda l'alderman. Si des marchandises prohibées ont paru sur la côte, n'est-il pas urgent d'en avertir immédiatement le gouverneur?

— J'ai d'autres intentions, et pendant toute la nuit des embarcations n'ont cessé de naviguer entre le brigantin et le rivage. Mais il n'est pas trop tard pour s'emparer du bâtiment contrebandier; seulement je voudrais le faire avec assez de ménagement pour ne compromettre personne.

— Votre prudence est digne d'éloges, reprit l'alderman. Vous n'avez sans doute à sévir que contre les gens de l'équipage; néanmoins le crédit est une fleur si délicate qu'on ne saurait y toucher avec trop de précaution. Je m'aperçois que vous voulez entrer en voie d'arrangement... Je suis disposé à écouter vos propositions, avec la certitude qu'elles seront aussi modérées qu'elles doivent l'être entre amis, je devrais dire peut-être entre parents, capitaine Ludlow.

— Cette expression me flatte, repartit le jeune commandant avec un gracieux sourire, et souffrez d'abord que je sois admis un instant dans la charmante Cour des Fées.

— C'est une faveur qui ne peut guère vous être refusée, à vous qui avez maintenant le droit d'y entrer quand bon vous semble. Venez donc, mon jeune ami, voici le pavillon de ma nièce; je voudrais pouvoir ajouter : voici également la propriétaire.

— Est-ce que la belle Barbérie n'occupe plus la Cour des Fées? demanda Ludlow avec un étonnement qui n'avait rien de factice.

L'alderman van Beverout demeura stupéfait; il se demanda ce que pouvait gagner l'officier à feindre d'ignorer l'absence d'Alida.

— On a vu des canots sur la mer pendant toute la nuit, dit-il d'un ton sec. Si les matelots du capitaine Ludlow ont été arrêtés, je suppose qu'on les aura délivrés en temps utile.

— Ils ont été conduits je ne sais où; mon canot a disparu, et je suis seul.

— Me direz-vous, capitaine Ludlow, qu'Alida de Barbérie ne s'est pas sauvée de ma maison la nuit dernière pour se réfugier à votre bord?

— Sauvée! répéta le jeune homme avec horreur. Alida s'est-elle sauvée de la maison de son oncle?

— Capitaine Ludlow, nous ne jouons pas la comédie; sur votre parole d'honneur, ignorez-vous l'absence de ma nièce?

Le jeune homme ne répondit pas, mais, se frappant la tête avec fureur, il prononça d'une voix étouffée quelques paroles inintelligibles. L'alderman, sans rien comprendre à cette pantomime, n'osa demander des explications sur une affaire qui paraissait s'embrouiller.

— Je ne nierai pas, dit-il après un moment de silence, que j'ai cru que vous aviez décidé ma nièce à s'enfuir à bord de *la Coquette*, car je connais l'imprudence et la folie des jeunes gens. Je suis maintenant aussi embarrassé que vous pour savoir ce qu'elle est devenue, puisqu'elle n'est pas ici.

— Attendez! interrompit Ludlow avec impétuosité. Un canot est parti pour la ville dans les premières heures de la journée; peut-être s'y est-elle embarquée!

— Ce n'est pas possible. J'ai des raisons pour savoir... Enfin, monsieur, elle n'est point partie par ce canot.

— Alors cette infortunée jeune fille est à jamais perdue pour nous! s'écria le jeune marin en s'abandonnant à toute la violence du désespoir. Homme mercenaire! à quel acte de délire la soif de l'or a-t-elle entraîné une créature aussi belle... que ne puis-je dire aussi pure!

Pendant que l'amant se désolait ainsi, l'alderman restait confondu. Ayant depuis longtemps deviné la prédilection de la belle Barbérie pour le commandant, il avait supposé naturellement qu'elle s'était laissé enlever pour ôter tout espoir au patron de Kinderhook. En voyant Ludlow se présenter, il l'avait considéré immédiatement comme devant être son neveu, puisque rien n'empêchait les deux jeunes gens de légitimer leur union.

Maintenant qu'il était impossible de méconnaître les souffrances réelles du malheureux amant, l'alderman s'efforçait en vain de comprendre ce qu'était devenue sa nièce; et lorsqu'il laissa tomber son double menton entre son pouce et son index, ce fut de l'air d'un homme qui examine en son esprit tous les points vraisemblables d'une question difficile.

— Coins et recoins! murmura-t-il : la friponne a trop de sang normand dans les veines pour jouer à cache-cache avec ses amis! elle s'est bien certainement sauvée, et elle a même emporté ce qu'elle possédait. Sa guitare n'est plus là; je ne vois plus l'excellent luth hollandais que je lui avais acheté, les bijoux de ma sœur que je lui avais confiés; je ne vois pas non plus ses récentes acquisitions. François! François! serviteur dévoué d'Etienne de Barbérie, que diable est devenue ta maîtresse?

— *Mais, monsieur*, répondit le valet inconsolable, elle n'a rien dit au *pauvre François; en suposant que monsieur* interroge le capitaine, il lui répondra *probablement*.

Le bourgeois jeta un regard de soupçon sur Ludlow, et secoua la tête pour exprimer qu'il croyait que le jeune homme était sincère.

— Allez prier M. van Staats de Kinderhook de nous honorer de sa compagnie.

— Arrêtez! dit Ludlow faisant signe au valet de se retirer. Monsieur Beverout, un oncle doit être indulgent pour les erreurs d'une personne aussi chère que cette fille cruelle et sans réflexion. Vous ne pouvez songer à l'abandonner à son triste sort. Lorsque j'ai un titre légal à quelque chose, je ne l'abandonne jamais.

— Vous parlez par énigme. Si vous savez où ma nièce est cachée, avouez-le franchement, et permettez-moi de la recouvrer.

Ludlow rougit; son âme était bouleversée autant par les regrets que par l'amour-propre offensé.

— Il est inutile de dissimuler le parti qu'a pris Alida de Barbérie, dit-il avec la plus amère ironie; elle a fait un choix que personne n'aurait prévu. Elle a désormais un compagnon plus convenable à sa position, à son caractère que van Staats de Kinderhok ou un pauvre officier de la marine royale.

— Secrets et mystères! que voulez-vous dire? la jeune fille n'est pas ici; vous déclarez qu'elle n'est pas à bord de *la Coquette;* il faut donc qu'elle soit...

— Sur le brigantin! dit le jeune marin d'une voix étouffée.

— Sur le brigantin, répéta lentement l'alderman. Ma nièce ne fait pas de contrebande ou du moins pas de commerce.

— Alderman van Beverout, si nous voulons échapper à la contagion du vice, il faut en éviter la société. Il y avait la nuit dernière dans le pavillon un homme dont la tournure et les discours hardis auraient pu séduire un ange. Ah! femme, femme! ton esprit se compose de vanité, et ton imagination est ton plus cruel ennemi.

— Est-il possible, s'écria le bourgeois stupéfait, que l'héritière de feu Etienne-Marie de Barbérie, ma nièce, recherchée en mariage par tant d'hommes honorables, se soit réfugiée sur un corsaire.... en supposant toujours que votre opinion sur le brigantin soit fondée?

— L'œil d'un amant, monsieur, peut être plus perçant que celui d'un tuteur. Accusez-moi de jalousie, si vous le voulez... Plût au ciel que mes soupçons fussent injustes! Mais si elle n'est pas là, où est-elle?

L'alderman parut se rendre à cet argument. Que pouvait-elle être devenue, si elle n'avait pas cédé aux charmes presque irrésistibles de maître Seadrift, joints à l'influence romanesque du mystère et de la singularité?

— Folie féminine, murmura le bourgeois après quelques instants de méditation. Les projets d'une femme sont aussi incertains que la chance d'un chasseur ou les profits de la pêche à la baleine! Capitaine Ludlow, votre concours sera nécessaire dans cette affaire, et, comme il n'est peut-être pas trop tard, on peut encore faire revenir ma nièce de son erreur et la préparer à récompenser tant d'assiduités et d'attachement.

— Mes services seront à la belle Barbérie tant qu'elle en aura besoin, répondit le jeune officier avec précipitation et cependant avec un peu de froideur : il sera temps de parler de récompense lorsque nous aurons réussi.

— N'ébruitons pas cette petite affaire de famille, reprit l'alderman; donc, si vous m'en croyez, attendons de plus amples informations pour émettre nos soupçons sur le caractère du brigantin.

Le capitaine s'inclina en signe d'assentiment. Et maintenant que nous sommes du même avis sur les préliminaires, allons chercher le patron de Kinderhook, que nous devons mettre dans la confidence.

Myndert sortit alors de la Cour des Fées; son allure ferme et sa physionomie exprimaient plutôt le dépit et la contrariété qu'un véritable chagrin.

CHAPITRE XIV.

Le nuage qui surmontait l'embouchure du Rariton ne s'était pas levé. La brise venait toujours de la pleine mer; le brigantin et le croiseur restaient à l'ancre comme deux habitations flottantes qu'on ne veut pas changer de place. On était à l'heure où le temps de toute la journée se décide, et il n'était pas probable qu'une brise de terre mît le bâtiment contrebandier à même de repasser le chenal avant le retour de la marée.

Les fenêtres du Lust-in-Rust étaient ouvertes comme lorsque le propriétaire était présent; mais les conférences que tenaient à l'écart les domestiques, au lieu de vaquer à leurs occupations habituelles, prouvaient surabondamment l'effet produit par l'inexplicable disparition de leur jeune maîtresse.

Sur le bord de la baie, à l'ombre d'un chêne, dans un endroit peu

fréquenté, était un groupe qui semblait attendre des nouvelles du brigantin. Il se tenait sur la pointe de sable qu'avait transformée momentanément en îlot la formation d'un chenal entre l'anse et l'Océan.

Précaution, telle devrait être la devise d'un négociant, dit l'un des personnages que l'on reconnaîtra facilement à son langage : il doit avoir de la précaution dans ses affaires, dans les crédits qu'il accorde, dans ses spéculations; il lui faut de la précaution dans ses petites contrariétés domestiques; aussi suis-je charmé d'avoir pour adjudants des hommes aussi discrets que le capitaine Cornélius Ludlow et M. Oloff van Staats. Ah! le nègre a communiqué avec le contrebandier, toujours en admettant les idées de M. Ludlow sur ce bâtiment... Le voilà qui descend du brigantin.

Les compagnons de l'alderman ne lui firent aucune réponse. Ils épiaient les mouvements de l'esquif qui contenait le messager, et semblaient s'intéresser vivement au résultat de la commission. Toutefois, au lieu d'approcher du groupe, et quoiqu'il sût que le bateau était indispensable aux trois amis pour repasser le chenal, le nègre rama directement vers l'embouchure de la Shrewsbury.

— Rébellion! grommela le maître irrité : ce misérable nous laisse impitoyablement sur cette langue de sable stérile, où nous sommes sans moyens de communiquer avec l'intérieur, sans nouvelles de l'état du marché, abandonnés comme dans un désert!

— Voici quelqu'un qui semble disposé à parlementer avec nous, fit observer Ludlow, dont l'œil exercé avait découvert une embarcation détachée des flancs du brigantin et la route qu'elle allait suivre.

— Le jeune commandant ne s'était pas trompé, car un léger cutter, que la mer ballottait comme une bulle d'écume, s'approchait de la place où nos trois amis étaient assis. Lorsqu'il fut assez près pour rendre les communications faciles, autant par l'ouïe que par la vue, l'équipage cessa de ramer, et le marin au châle de cachemire, se levant dans la chambre du canot, examina d'un œil soupçonneux les buissons devant lesquels se trouvait le trio. Après une investigation suffisamment prolongée, il fit signe à ses matelots de se rapprocher de la plage, et prit la parole en ces termes :

— Qui donc peut avoir affaire au brigantin? il n'a plus rien dont on puisse tirer parti.

— Bon étranger, répondit l'alderman, nous sommes loin de songer à faire du commerce avec vous, de peur de mécontenter les autorités du pays. C'est une affaire particulière qui nous inspire le désir d'avoir une conférence avec le capitaine.

— Pourquoi y mêler un officier qui porte la livrée de la reine Anne? Nous n'aimons pas les serviteurs de Sa Majesté, et nous ne voulons pas former de fâcheuses liaisons.

Ludlow se mordit les lèvres en essayant de réprimer la colère provoquée en lui par l'assurance d'un homme qui l'avait déjà traité avec si peu de cérémonie. Oubliant momentanément l'orgueil de sa profession et les habitudes de son rang, il interrompit le dialogue pour dire avec hauteur :

— Si vous voyez la livrée de la reine, vous devez comprendre qu'elle est portée par un homme qui sait en faire respecter les droits. Je demande quel est le nom et le caractère de votre brigantin?

— Quant à son caractère, il est peut-être un peu compromis, comme la réputation des belles, mais nous n'y prenons pas garde. Quant à son nom, ce sera celui que vous voudrez; nous répondons à tous ceux qu'on nous donne, pourvu qu'ils soient nettement articulés et dans une bonne intention.

— Il y a des raisons pour soupçonner votre vaisseau de pratiques illégales. Au nom de la reine, je demande à visiter vos papiers et à faire des perquisitions, soit dans votre cargaison, soit parmi l'équipage. Autrement je serai dans la nécessité de vous placer sous les canons du croiseur.

— Nos papiers sont faciles à lire, capitaine Ludlow. Ils sont écrits sur l'eau par une quille légère, et ceux qui nous poursuivent ne peuvent guère en contester la validité. Si vous désirez passer en revue la cargaison, examinez au prochain bal les manchettes et les garnitures de la femme du gouverneur, ou bien regardez la voile que déploient au-dessus de leurs vertugadins la femme et les filles du juge de l'amirauté.

— Enfin, votre brigantin a un nom, et, par l'autorité de la reine, je demande à le savoir.

— Dieu me préserve de contester le droit de la reine! Vous êtes marin, capitaine Ludlow, et vous vous connaissez aussi bien en navires qu'en femmes. Regardez ces pièces de quartier : il n'y a pas de chute d'épaules qui en égale la courbe gracieuse, la tonture des préceintes surpasse en délicatesse et en correction la plus jolie taille, et les barres d'arcasse s'arrondissent comme les contours d'une Vénus. Ah! ce navire exerce une véritable fascination, et, en le voyant flotter sur la mer, il n'est pas étonnant qu'on l'ait appelé...

— *La Sorcière des Eaux*, dit Ludlow.

— Vous méritez d'entrer dans la confrérie, capitaine Ludlow, par votre faculté de divination.

— Surprise et stupéfaction! s'écria Myndert, voilà une découverte plus fâcheuse pour un respectable marchand que la conduite irrégulière de cinquante nièces. Voilà donc le fameux brigantin de l'Ecumeur de mer! De grâce, monsieur le marin, ne vous méfiez pas de nos intentions. Nous ne venons pas, envoyés par les autorités du pays, examiner vos transactions passées dont il est inutile de parler; nous sommes encore plus loin d'être poussés par la soif de l'or à favoriser un trafic interlope. Nous désirons seulement conférer pendant quelques minutes avec le célèbre contrebandier qui, si nous vous en croyons, commande le bâtiment. Cet officier de la reine est obligé par ses fonctions de vous faire certaines sommations auxquelles vous êtes libre de ne pas vous rendre, d'autant plus que le croiseur de Sa Majesté n'est pas à portée de canon... Capitaine Ludlow, il faut prendre cet homme par la douceur, sans cela il nous laisserait traverser la passe et retourner au Lust-in-Rust comme nous pourrions. Souvenez-vous de nos conventions, ou bien je ne m'en mêle plus.

Ludlow garda le silence. Le marin au châle ou maître Tiller examina de nouveau les buissons et fit approcher son canot de la terre afin qu'on pût y entrer par l'arrière.

— Venez, dit-il au capitaine de *la Coquette*, qui ne se fit point prier deux fois; votre présence nous garantit une trêve. l'Ecumeur n'est pas ennemi de la bonne compagnie, et je lui ai déjà parlé avec éloge du serviteur de la reine.

— Vous êtes fier du succès de votre ruse. Jouissez un moment de votre triomphe, mais rappelez-vous que *la Coquette*...

— Est un excellent bâtiment dont j'ai eu le temps d'étudier les qualités et de virer le sablier; mais, comme nous avons affaire à l'Ecumeur, nous parlerons de cela plus tard.

Après avoir prononcé ces mots, l'homme au châle devint plus grave, et d'un ton d'autorité il enjoignit à ses matelots de se diriger vers le brigantin.

L'audace, l'allure mystérieuse et les exploits de *la Sorcière des Eaux* et de celui qui la commandait excitaient à cette époque la surprise, la colère et l'admiration. Les amateurs du merveilleux écoutaient avec plaisir ce qu'on racontait de sa hardiesse et de sa célérité : ceux qui avaient si souvent échoué dans leurs tentatives pour capturer le contrebandier rougissaient en entendant prononcer son nom; tous s'étonnaient de l'intelligence qui présidait à ses mouvements. Ludlow et le patron, en approchant du gracieux et léger navire, éprouvèrent donc un intérêt qui augmentait à chaque coup de rame. Le capitaine appartenait trop complétement à une profession qui, surtout à cette époque, avait un caractère à part pour ne pas remarquer les proportions exactes et les contours élégants de la coque, ainsi que la symétrie des mâts et des agrès. Il ne pouvait s'empêcher de reconnaître l'incontestable supériorité du forban, malgré ses sentiments de rivalité; il y avait aussi un goût digne d'éloges dans le style, les accessoires d'ornement. Les marins de tous les siècles et dans toutes les périodes de l'art ont eu l'ambition de donner à leurs habitations flottantes un genre de décoration appropriée à la mer, mais en même temps analogue aux travaux de l'architecture civile. La piété, la superstition, les coutumes nationales influent sur ces ornements caractéristiques qui sont encore d'usage en différentes parties du monde, et établissent de grandes distinctions entre l'aspect des vaisseaux. Tantôt la figure de la proue est celle d'un monstre hideux, tantôt de gros yeux saillants et une langue pendante se dessinent sur les bossoirs. Les uns empruntent à leurs pays ou à leurs métiers des emblèmes allégoriques; d'autres appliquent à l'avant l'image d'un saint patron ou de la bienheureuse Marie. Ces efforts de l'art nautique sont rarement heureux; mais le vaisseau dont nous parlons faisait exception à une règle presque générale. Sa quille, admirablement modelée, offrait au-dessus de l'eau une nuance bleue qui se confondait avec la couleur de l'Océan : la partie supérieure était peinte d'un noir de jais délicatement rehaussé par deux lignes d'un jaune-paille qui étaient tracées avec une exactitude mathématique, parallèlement au plan des œuvres mortes, et par conséquent convergeant légèrement vers la mer sous l'écusson.

Des filets de hamac cachaient ceux qui étaient sur le pont, et de forts parapets donnaient au brigantin l'air d'un vaisseau de guerre. Cependant Ludlow, suivant d'un œil curieux les deux lignes jaunes dans toute leur étendue, y chercha vainement des indices du poids et de la force d'un armement : s'il y avait des sabords, ils étaient ingénieusement dissimulés.

La Sorcière des Eaux avait à l'avant un mât de brick, à l'arrière le mât d'un schooner; mais, malgré cette apparente incohérence, elle se distinguait par la plus parfaite régularité. Pas un câble ne se détournait de la direction voulue; ses mâts se dressaient, ses vergues étendaient leurs bras avec une symétrie presque fatigante; ses voiles ressemblaient à une étoffe pliée par la main d'une prudente ménagère. Les modèles de verre qui représentent des vaisseaux n'ont pas plus de justesse et d'exactitude que n'en avaient les mâtereaux et les agrès du brigantin : son ensemble était aérien, fantastique, empreint d'un caractère extraordinaire de vitesse et de légèreté. Lorsque le canot fut sur le point d'arriver, un changement de la brise le fit tourner comme une girouette, et découvrit aux yeux les proportions longues et anguleuses des aiguillettes de l'avant. Ludlow aperçut sous le beaupré une image qui faisait évidemment allusion à la nature du bâtiment : c'était une statue de femme, sculptée avec talent, ayant un pied posé légèrement sur la saillie du taille-mer, et l'autre suspendu dans la posture aérienne du fameux Mercure de Bologne. La draperie flottante, d'une teinte vert-de-mer, semblait emprunter sa couleur au liquide élément.

La figure avait ces nuances bronzées qui sont adoptées depuis longtemps par les artistes pour reproduire une expression surhumaine. Les longs cheveux étaient épars, les yeux remplis du feu que l'imagination peut supposer à ceux d'une sorcière; les lèvres étaient entr'ouvertes par un sourire si malicieux que Ludlow tressaillit à la première vue, comme si un être vivant lui eût rendu son regard.

— Magie et nécromancie! murmura l'alderman : voici une drôlesse d'airain qu'on croirait capable de piller sans remords le trésor de la reine elle-même! Vous avez les yeux d'un jeune homme, patron : qu'est-ce que cette effrontée tient si impudemment au-dessus de sa tête?

— On dirait un livre ouvert sur lequel il y a des lettres rouges. Il ne faut pas être sorcier pour deviner que ce n'est pas un extrait de la Bible.

— Ni du livre des Statuts de la reine Anne. Il parait que c'est le registre des bénéfices que le navire a faits dans ses nombreuses excursions. Ecarquillement et grimaces! l'air hardi de cette figure suffit pour mettre un honnête homme hors de soi!

— Voulez-vous connaître la devise de *la Sorcière?* demanda maître Tiller : approchez, et vous serez initiés à ses pensées autant qu'on peut sonder le cœur d'une femme.

Tout en parlant, Tiller imprima un mouvement au gouvernail, et le canot se trouvait au-dessous de l'image fantasque. Les caractères rouges étaient faciles à distinguer, et quand l'alderman van Beverout eut ajusté ses lunettes, chacun put lire la phrase suivante :

Emprunter ou prêter n'est point dans mon humeur;
Trop prendre ou trop donner, c'est ce que je condamne;
Pour sauver un ami qu'oppresse le malheur,
J'enfreindrai cependant les lois de la douane.

(*Marchand de Venise.*)

— Quelle infamie! s'écria Myndert après avoir pris connaissance de la citation. Peut-on supposer l'intention de frauder la douane à un honorable marchand, qu'il soit de Venise ou d'Amsterdam! Abordons le brigantin, mon ami le matelot, et terminons avant que les mauvaises langues ne commentent les motifs de notre visite.

— Nous avons le temps, reprit maître Tiller. Examinons encore les pages du livre de la dame, qu'il est impossible de juger d'après une première réponse.

A ces mots, d'un coup de rotin qu'il tenait à la main il fit tourner les pages du métal peint sur sur des gonds qui étaient artistement cachés.

— Qu'est-ce que cela, patron? demanda le bourgeois, qui semblait se méfier de la discrétion de *la Sorcière.*

Nous colportons, sur un bâtiment neuf,
Bien des objets, du couchant à l'aurore.
La cargaison donne en métal sonore
Trois fois pour nous, trois fois pour vous encore,
Trois fois de plus pour arriver à neuf.

— Pure folie! ajouta le bourgeois. Quel est le commerce où l'on peut ainsi tripler la valeur de ses marchandises?

— Nous avons d'autres pages, reprit Tiller, et nous vous les montrerons plus tard. J'ai souvent consulté ce volume dans les jours de calme, et mes gens vous diront qu'il est rare d'y trouver deux fois la même moralité.

Les canotiers confirmèrent du geste cette assertion pendant que l'embarcation accostait le brigantin. Tiller fit monter les trois intrus sur le pont; et, sous prétexte d'aller vaquer à ses occupations, il les laissa seuls examiner l'élégant navire qu'ils ne connaissaient que de réputation. Il était évident que l'alderman lui-même n'en avait pas encore pénétré les mystères : il y régnait une admirable propreté. Les planches du pont semblaient avoir été posées par un habile ébéniste plutôt que par un vulgaire charpentier. Le même fini se présentait dans les lambris des parapets, dans les balustrades, dans les ornements de cuivre qui ressortaient çà et là sur la peinture jaune du bois. Il n'y avait aucune trace d'armement, et les marins qui se promenaient gravement sur le tillac n'avaient aucunement l'air farouche : c'étaient tous des hommes d'un âge mûr, d'un extérieur grave, dont quelques-uns commençaient à grisonner. Ludlow avait été à même de voir tous ces détails lorsque Tiller reparut.

— Eh bien! dit-il, vous voyez que les serviteurs de *la Sorcière* sont convenablement logés : voulez-vous visiter l'intérieur?

— Le capitaine et ses compagnons se rendirent à l'invitation, et reconnurent qu'à l'exception d'une grande chambre garnie d'équipets imperméables à l'eau le reste de l'entrepont était disposé pour les officiers et pour l'équipage.

— On nous accuse de faire la contrebande, reprit Tiller avec un malin sourire; mais si la cour de l'amirauté venait ici, elle ne pourrait y trouver de pièces de conviction. Voici, dans la cale, du fer pour tenir la dame sur ses pieds, de l'eau, du rhum de la Jamaïque et des vins d'Espagne, pour réjouir le cœur et rafraîchir les poumons de mes camarades; mais nous n'avons aucune marchandise. Ces équipets sont vides, et, comme vous le voyez, l'intérieur en est aussi propre que le bureau d'une dame. Ce ne sont pas des coffres faits pour renfermer du genièvre de Hollande ou des rouleaux de tabac. Si l'on veut suivre à la piste la cargaison de *la Sorcière des Eaux*, qu'on aille sur les traces des belles en grande toilette, ou des prêtres en soutane et en rabat. Il y aurait bien des lamentations dans l'église, et plus d'un évêque aurait le cœur gros si l'on apprenait qu'il est arrivé malheur à ce bon navire.

— Cet audacieux mépris des lois doit avoir un terme, dit Ludlow, et le temps approche peut-être où vos fanfaronnades seront sévèrement châtiées.

— En ce cas, répondit l'homme au châle, le livre de *la Sorcière* nous avertira du danger, car je l'ai souvent consulté, et jamais je n'y ai rencontré un mensonge... mais nous jasons comme des marins d'eau douce, désirez-vous voir l'Ecumeur de mer?

— Sans doute, répondit Ludlow, dont le cœur battit violemment au nom du célèbre forban : si ce n'est pas vous-même, conduisez-nous vers lui.

— Si ce n'est pas moi! s'écria Tiller en riant : parlez plus bas, car si la dame Vert-de-Mer entendait un pareil blasphème, je ne répondrais plus de sa bienveillance. Suivez-moi.

En parlant ainsi, il mena les trois visiteurs dans les logements de l'arrière.

CHAPITRE XV.

L'emplacement destiné à recevoir la légère mais précieuse cargaison du brigantin était flanqué de deux petites cabines. Tiller entra dans l'une d'elles avec l'aisance d'un homme qui est chez lui; mais plus près de la poupe était une enfilade de pièces meublées de la même manière que celles d'un yacht de plaisir. A partir de la cloison du logement des officiers, le pont avait été abaissé afin d'augmenter la hauteur de l'appartement principal, dans lequel on descendait par deux marches. Il était précédé d'une antichambre évidemment réservée aux domestiques. Tiller prit sur une table une sonnette d'argent et l agita légèrement, comme si son audace habituelle eût été tempérée par le respect. A cet appel répondit un enfant d'une dizaine d'années, dont le costume était assez original pour mériter d'être décrit. Ce jeune serviteur de Neptune portait un habit de soie rose, taillé comme celui d'un page de grande maison. Il avait une ceinture d'or, un col de dentelles et des brodequins garnis également de dentelles, avec des glands d'argent. Ses traits étaient fins et délicats, et ses manières n'avaient rien de commun avec celles d'un mousse ordinaire.

— Vaine prodigalité! murmura l'alderman. Voilà comme on gaspille les richesses, quand on se livre à un commerce sans frein! il y a assez de dentelles sur les épaules de ce galopin pour orner le corsage de la reine! par Saint-Georges, les marchandises étaient à bon marché lorsqu'on a revêtu ce jeune drôle de sa livrée!

La surprise du bourgeois fut partagée par van Staats et par le capitaine. Celui ci s'apprêtait à demander le sens de cette mascarade, quand il s'aperçut que maître Tiller avait disparu. Ils étaient seuls avec le page fantastique.

— Qui es-tu, enfant, et qui t'a envoyé? demanda Ludlow.

Le petit domestique ôta son bonnet, qui était de soie rose comme son habit, et fit voir l'image de *la Sorcière* peinte avec art sur son front.

— Je sers la dame Vert-de-Mer, comme tous les autres matelots du brigantin.

— Quelle est cette dame?

— Voici son portrait. Si vous voulez lui parler, elle est sur le taillemer et ne refuse jamais de répondre.

— Il est étrange qu'une figure de bois possède le don de la parole!

— Crois-tu qu'elle soit réellement de bois? reprit timidement l'enfant en regardant timidement Ludlow; d'autres l'ont déjà dit, mais ceux qui connaissent la dame sont portés à le nier. A la vérité, elle ne répond pas avec la langue, mais le livre a toujours quelque chose à dire.

— Comme on a abusé de la superstition de cet enfant! J'ai lu le livre, et je n'y comprends rien.

— Alors relisez-le. Ce n'est qu'après avoir couru des bordées que le vaisseau sous le vent gagne au vent. Mon maître m'a ordonné de vous conduire....

— Attends, tu as un maître et une maîtresse. Tu nous a parlé de celle-ci, donne-nous quelques détails sur celui-là.

L'enfant sourit, et détourna la tête comme s'il eût hésité à répondre.

— Ne refuse pas de t'expliquer; je viens par l'autorité de la reine.

— Il nous dit que la dame Vert-de-Mer est notre reine.

— Imprudence et rébellion! murmura Myndert. Tant d'audace fera condamner un jour ce joli brigantin, et on sèmera alors de faux fruits qui compromettront les gens les plus honorables.

— Votre maître a un nom? reprit Ludlow sans faire attention au soliloque.

— Nous ne l'avons jamais su. Quand Neptune nous aborde sous les tropiques, il hèle toujours l'Écumeur de mer, et on lui répond. Le

vieux dieu nous connaît bien, car nous passons dans ces parages plus souvent que les autres vaisseaux.

— Vous servez donc dans ce brigantin? Vous avez dû parcourir bien des mers et débarquer sur bien des côtes?

— Moi, je n'ai jamais été à terre, répondit l'enfant avec un air rêveur. On dit qu'elle est rude, et qu'il est difficile de marcher dessus; qu'il s'y fait des tremblements et des trous où disparaissent les villes; que les hommes se tuent sur les grands chemins pour de l'argent, et que les maisons qu'on aperçoit sur les collines doivent rester toujours à la même place; ce doit être bien triste de vivre toujours à la même place et de ne jamais sentir de mouvement, excepté dans les tremblements de terre.

— Tu es mieux à bord, mon enfant; mais ton maître, l'Ecumeur de mer?...

— Silence, murmura le page; il vient de monter dans la grande cabine, et bientôt il nous fera signe d'entrer.

On entendit les légers accords d'une guitare, et un harmonieux solo fut exécuté dans la pièce voisine.



Mylord vicomte Cornbury.

— Alida elle-même n'a pas les doigts plus agiles, murmura l'alderman, et je ne lui ai jamais entendu mieux toucher mon luth hollandais qui m'a coûté cent florins. Une belle voix d'homme, d'une grande étendue et d'une puissance remarquable chanta bientôt, en s'accompagnant sur le même instrument, un air grave, sorte de récitatif, qui semblait peu convenir à des marins. Voici quelles étaient les paroles:

O mon beau brigantin, ta carène élancée
Brave de l'Océan les fougueux tourbillons.
Léger comme un oiseau, prompt comme la pensée,
Tu rases dans ton vol les liquides sillons.
Qu'un ennemi te guette amarré sur le sable,
Et qu'il veuille entraver ta course insaisissable,
Il te voit disparaître à l'horizon lointain,
O mon beau brigantin!

O mon beau brigantin, avec art modelée,
Ta quille est une voûte aux solides arceaux;
Tes cordages sont forts; sans en être ébranlée,
Ta mâture des vents supporte les assauts.
Tes marins, dont un charme augmente le courage,
Accueillent en riant le défi de l'orage.
Dominateurs des flots, leur triomphe est certain,
O mon beau brigantin!

O mon beau brigantin, marche avec assurance;
Un mystique pouvoir t'a créé de sa main;
Tu dois en son appui mettre ton espérance,
Sûr qu'il t'aplanira les périls du chemin.
Ton étoile, qui luit à la voûte azurée,
Dans son propice éclat n'est jamais altérée;
La dame Vert-de-Mer veille sur ton destin,
O mon beau brigantin!

— Il chante souvent ainsi, murmura l'enfant lorsque la mélodie cessa de se faire entendre; car on dit que la dame Vert-de-Mer aime la muisque qui célèbre sa puissance. Ecoutez! il nous ordonne d'entrer.

— Il n'a fait que toucher les cordes de la guitare.

— C'est sa manière d'appeler quand le temps est beau. Il frappe plus fort lorsque le vent siffle et que les eaux mugissent.

Ludlow aurait volontiers continué la conversation; mais l'enfant ouvrit une porte, indiqua un chemin et disparut derrière un rideau.

Les visiteurs, et surtout le jeune commandant de *la Coquette*, trouvèrent de nouveaux sujets d'admiration dans l'intérieur de la grande cabine. Elle était spacieuse et élevée relativement à la grandeur du vaisseau; elle recevait le jour par deux fenêtres de l'arrière. Deux petites chambres, placées de chaque côté des hanches et éclairées de la même manière, avaient entre elles une alcôve profonde, qui pouvait être séparée du reste de la cabine par un rideau de damas cramoisi. Une pile de somptueux coussins couverts de maroquin rouge était posée en guise de divan oriental le long de la barre d'arcasse, et deux guéridons d'acajou s'appliquaient contre les cloisons. Des casiers disposés çà et là contenaient des livres; la guitare dont on s'était si récemment servi reposait sur une table de palissandre au centre de l'alcôve. De côté et d'autre étaient épars divers objets susceptibles d'occuper les loisirs d'un esprit cultivé mais plus efféminé qu'énergique. Les uns paraissaient négligés depuis longtemps; d'autres avaient été utilisés depuis peu.

La pièce elle-même était également garnie de consoles, de coussins, de chaises en bois précieux, de livres et de quelques meubles disposés de manière à soutenir les mouvements violents qui étaient souvent inévitables dans un navire d'un aussi faible tonnage. Une tenture de damas cramoisi régnait autour de l'appartement, lambrissé en acajou et décoré par intervalles de panneaux en bois de rose. Le plancher était recouvert d'une natte dont le tissu, la fraîcheur et le parfum annonçaient une origine indienne. Quelques miroirs étaient attachés aux cloisons et aux vaigres; mais Ludlow ne découvrit aucune trace de ces trophées d'armes, sabres, épées ou pistolets qu'on place habituellement sur les vaisseaux de guerre ou à bord des navires marchands qui sont exposés à des attaques imprévues.

Au centre de l'alcôve se tenait l'étrange personnage qui avait la veille rendu visite à la Cour des Fées. Il portait encore le même costume; mais l'image de la dame Vert-de Mer était peinte sur le devant de sa veste de soie. Il salua tranquillement ses hôtes et les accueillit avec un sourire qui dénotait presque autant de mélancolie que de politesse. Lorsqu'il ôta son bonnet, les boucles de cheveux noirs que la nature lui avait prodigués roulèrent en désordre sur ses tempes.

Les visiteurs montrèrent plus d'embarras. La profonde anxiété qu'ils avaient éprouvée en abordant le contrebandier avait fait place à des sentiments de surprise et de curiosité qui leur faisaient oublier l'objet de leurs démarches. L'alderman van Beverout semblait seul inquiet, et il songeait évidemment moins à sa nièce qu'aux résultats d'une aussi remarquable entrevue.

— Messieurs, dit celui qui faisait les honneurs du bâtiment, je viens d'apprendre que j'ai le plaisir de recevoir un capitaine au service de la reine Anne, le riche et honorable patron de Kinderhook et un très-digne membre du corps municipal. Il est rare que mon pauvre brigantin soit honoré d'une semblable compagnie, et au nom de ma maîtresse je vous exprime nos remercîments.

— Nous n'avons qu'une seule maîtresse, dit Ludlow, et nous sommes tous obligés de lui obéir.

— Je vous comprends, monsieur, reprit l'homme qui passait pour l'Ecumeur de mer; mais il est inutile de vous dire que la reine n'a guère d'autorité en ces lieux. Permettez, ajouta-t-il précipitamment en voyant que Ludlow allait répondre; nous recevons assez fréquemment des officiers anglais, nous savons ce qu'ils peuvent nous dire pour nous reprocher d'enfreindre les lois. Supposons donc que vous avez rempli à mon égard les devoirs d'un loyal sujet, et passons à l'objet qui vous amène.

— Monsieur a raison, patron, dit l'alderman, c'est aux jurés à s'occuper des contraventions qu'il peut avoir commises; et quand l'affaire s'instruira, douze hommes sensés qui ont de la sympathie pour les souffrances du commerce sauront trancher la question.

— N'est-ce pas vous, monsieur, reprit, en souriant toujours, le maître du navire, que l'on appelle Myndert van Beverout? A quelle perturbation dans le prix des fourrures dois-je l'honneur de votre visite?

— On assure, dit l'alderman, que des gens de votre équipage ont osé débarquer cette nuit sur mes terres à mon insu et sans ma participation... Pesez bien mes paroles, monsieur van Staats, car notre conversation peut être produite en justice... C'est donc sans ma participation qu'on a déposé sur ma propriété des marchandises prohibées.

— Cela regarde la cour de l'échiquier, mais nous ne devons pas nous en occuper.

— Je précise les faits pour qu'il n'y ait point de malentendu et que

mon crédit ne soit point compromis. C'est déjà bien assez du malheur qui m'arrive. La fille d'Etienne de Barbérie a quitté cette nuit sa demeure, et nous sommes portés à croire qu'elle est venue à votre bord. Bonne foi et sincérité, maître Seadrift! je crois que vous avez outrepassé vos priviléges de contrebandier! On peut importer et exporter des femmes sans avoir des droits à payer, et je ne vois pas pourquoi vous les enlevez clandestinement.

— Votre réclamation est positive, dit maître Seadrift, et je suppose que ces messieurs sont venus ici pour la rendre plus régulière.



L'Ecumeur de mer s'avance galamment et porte à ses lèvres la main de la jeune fille.

— Nous venons à l'aide d'un tuteur qui cherche sa pupille égarée, répondit le capitaine.

Le contrebandier se tourna vers le patron, qui adhéra par un signe de tête à la déclaration précédente.

— C'est bien, messieurs, je consens à vous prendre pour témoins; mais, quoique l'on me croie d'ordinaire digne d'être mis en rapport avec la justice, je connais peu jusqu'à présent cette aveugle divinité. Est-ce qu'il est dans les usages d'admettre sans preuves de pareilles accusations?

— Les niez-vous? demanda Ludlow.

— Vous pouvez voir par vous-même qu'elles ne sont pas fondées, capitaine; mais je crois qu'on use ici d'artifice afin de détourner les soupçons. Il existe d'autre vaisseau que le brigantin, et une belle capricieuse peut avoir cherché un protecteur sous le pavillon de la reine Anne.

— C'est une idée qui m'a déjà frappé, fit observer le patron de Kinderhook. Avant de croire que votre nièce s'était mise à la merci d'un étranger, nous aurions peut-être mieux fait, monsieur van Beverout, de nous demander si elle n'avait pas pris un parti plus explicable.

— Que veulent dire ces paroles ambiguës? s'écria le capitaine.

— Un homme certain de ses bonnes intentions n'a pas besoin d'équivoque. Je pense avec ce célèbre contrebandier que la belle Barbérie a dû s'enfuir auprès d'un homme qu'elle connaît depuis longtemps, et pour lequel elle a malheureusement trop d'estime, plutôt que de s'abandonner à un étranger dont la vie est un profond mystère.

— Si l'estime que la belle Barbérie accorde est de nature à exciter les soupçons, il faut, reprit Ludlow, faire des perquisitions dans le manoir de Kinderhook.

— Promesses et fiançailles! interrompit l'alderman. La jeune fille n'avait pas besoin de se cacher pour devenir la femme d'Oloff van Staats! elle aurait eu ma bénédiction accompagnée d'un riche présent.

— Ces soupçons sont naturels entre deux hommes qui poursuivent le même but, reprit le contrebandier. L'officier de la reine pense que la belle capricieuse a jeté les yeux sur les vastes domaines et les riches prairies; quant au propriétaire, il appréhende l'influence romanesque que la carrière maritime peut avoir sur une imagination virginale. Mais y a-t-il ici de quoi déterminer une altière beauté à oublier sa famille et sa position?

— Caprice et vanité! on ne peut répondre de l'esprit des femmes. Pour leur complaire, il faut aller chercher au loin de précieuses denrées, des fourrures que le castor ne se laisse pas enlever facilement; leurs fantaisies bouleversent toutes les spéculations commerciales, et je ne vois pas pourquoi une jeune fille ne serait point capable de toute autre folie.

— Cet argument semble concluant à l'oncle, les deux prétendants l'admettent-ils?

Le patron de Kinderhook ne répondit à cette question que par un geste de regret et d'assentiment. Pour Ludlow, il venait de passer en revue le mobilier de la cabine, et il montra avec un sourire douloureux un tabouret recouvert d'une tapisserie qui représentait des fleurs avec leur coloris naturel.

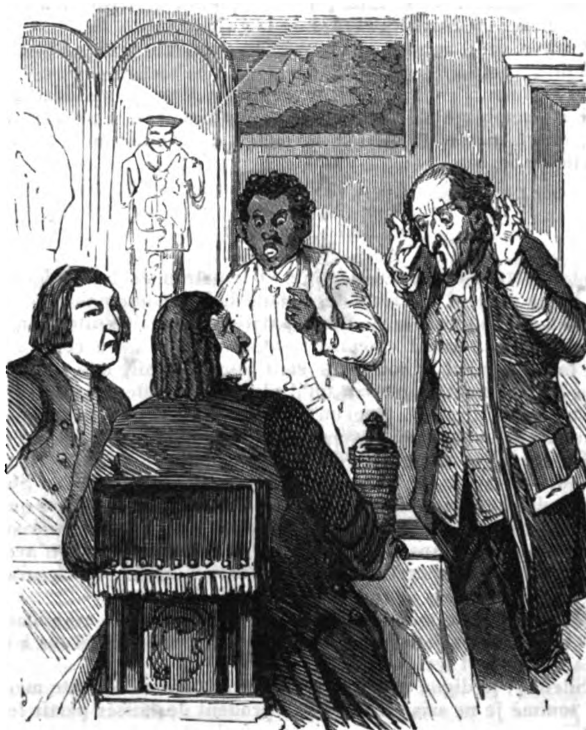
— Ceci, dit-il, n'est pas l'œuvre d'un faiseur de voiles. D'autres beautés, audacieux marin, ont fréquenté votre joyeuse cabine.

— Vous ne nous connaissez pas, capitaine; nous n'avons pas besoin d'avoir ici des demoiselles errantes pour être initiés au goût du beau sexe. C'est l'esprit d'une femme qui nous gouverne et qui communique sa délicatesse à toutes nos actions, même à celles que les bourgeois appellent illégales. Voyez, ajouta-t-il en écartant un rideau, voici les travaux de l'aiguille et du pinceau.

— Allons, dit l'alderman, je crois qu'il faut arranger l'affaire par un compromis. Avec votre permission, messieurs, je vais faire en particulier des propositions à ce hardi commerçant, qui sera peut-être disposé sans doute à les accepter.

— De grand cœur, répondit maître Seadrift en touchant légèrement les cordes de sa guitare afin de faire venir le page. Zéphyr, confie ces messieurs au soin de Thomas Tiller pendant que j'aurai une conférence avec le marchand. La réputation de M. van Beverout, capitaine Ludlow, ne permet pas de nous supposer l'intention de frauder la douane.

Riant de sa propre allusion, le contrebandier fit conduire les deux jeunes gens dans une autre partie du vaisseau.



Le vieux François et le nègre viennent annoncer à l'alderman que sa nièce a disparu et que son hongre flamand est mort.

— Mauvaise langue et calomnie! s'écria aussitôt le bourgeois. Tu veux donc me perdre, maître Seadrift? tu ne te contentes pas d'avoir fait avec moi un marché dans lequel j'ai tout le désavantage! Le commandant de *la Coquette* a l'air de se douter de quelque chose, et tes plaisanteries sont comme de l'huile sur le feu; mets-y un terme, et rends-moi ma nièce. Tu l'as compromise d'une manière irréparable. C'est maintenant une marchandise en baisse dont les propriétaires des manoirs et les croiseurs ne s'arrangeront qu'aux conditions les plus exorbitantes. Ah! ton père n'a jamais fait de pareilles folies. L'hon-

nête trafiquant entrait innocemment dans le port et n'attirait l'attention de personne par ses extravagances.

— Tu m'as souvent attendri en me parlant de mon père, répondit, maître Seadrift, et j'ai souvent payé en doublons tes éloges; mais où veux-tu en venir ?

— A traiter avec toi, ajouta Myndert avec répugnance; mais songe que tu m'as déjà mis à sec, et que j'ai perdu ce matin un hongre flamand que je remplacerai à un prix fou.

— Quelles sont tes offres?

— Rends-moi ma nièce, et accepte vingt-cinq ducats.

— C'est la moitié du prix d'un hongre flamand; la belle Barbérie rougirait de l'entendre estimer si peu.

— Usure et insensibilité! Mettons-en cent, et qu'il n'en soit plus question.

— Ecoutez, monsieur van Beverout, je puis cacher à vous moins qu'à tout autre que je brave quelquefois les exigences de la reine, car je n'aime ni l'usage de gouverner un peuple par fondé de pouvoirs, ni le principe en vertu duquel un hémisphère impose des lois à l'autre. Il n'existe pas dans mes idées de porter des cotonnades anglaises quand je recherche les articles de Florence, et d'avaler de la bière quand je prise les vins de Gascogne. Ce point admis, je respecte même les droits les plus imaginaires, et eussé-je cinquante de tes nièces, des sacs de ducats n'en achèteraient pas une seule!

— Obstination et extravagance! murmura Myndert consterné; tu veux donc t'embarrasser de la fille que tu as séduite...

— Je n'ai séduit personne; le brigantin n'est pas un corsaire d'Alger pour exiger des rançons.

— S'il en est ainsi, consens à nous laisser faire des recherches, qui tranquilliseront les jeunes gens et maintiendront la valeur réelle d'une fille à marier.

— Volontiers; mais fais-y attention! Si certaines fourrures de martre et de castor et autres objets de ton commerce font découvrir mes correspondants, tu ne pourras m'accuser de trahison.

— Tu dis vrai! il ne faut pas que des yeux profanes pénètrent dans tes ballots. Eh bien, maître Seadrift, je vois que nous ne pouvons arriver à un accommodement immédiat, et je m'empresse de déguerpir, car, en vérité, un négociant bien famé ne doit pas avoir d'inutiles relations avec un homme aussi suspect.

Le contrebandier sourit d'un air de mépris et de tristesse à la fois, puis il toucha vivement les cordes de la guitare.

— Zéphyr, dit-il au page qui se présenta, conduis ce digne bourgeois auprès de ses amis.

Alors, saluant l'alderman, il le congédia d'un air qui décelait un singulier assemblage de sentiments contradictoires. Une expression de regret et même d'affliction se mêlait à l'indifférence feinte ou naturelle du forban.

CHAPITRE XVI.

Pendant cette conférence, Ludlow et le patron s'entretenaient avec Tiller sur le gaillard d'arrière des détails de leur commune profession, et van Staats soutenait sa vieille réputation de taciturnité. L'apparition de Myndert, pensif et embarrassé, donna un autre cours à leurs idées; probablement le bourgeois était loin de croire que sa nièce ne fût pas à bord, mais il pensait qu'il n'avait pas offert assez d'argent pour qu'on la lui rendît. Quoi qu'il en fût, lorsqu'on l'interrogea sur les résultats de l'entrevue, il répondit d'une manière évasive :

— Ce qui m'est démontré, dit-il, c'est qu'Alida de Barbérie reparaîtra pure et sans tache, aussi intacte que le crédit des van Stopers de Hollande. Le bizarre individu qui est dans la cabine affirme que ma nièce n'est pas ici, et je suis tenté de le croire. J'avoue que si l'on visitait l'entrepont, sans toucher d'ailleurs à la cargaison, on acquerrait peut-être plus de certitude; mais... hem... faute d'autre garantie, messieurs, il faut nous contenter de cette déclaration.

— Que le vent se maintienne à l'est, dit Ludlow en examinant les nuages qui planaient au-dessus du Raritan, et nous visiterons à notre gré les équipets et les cabines.

— Silence! le digne maître Tiller pourrait entendre cette menace, et en somme je ne sais s'il n'est pas prudent de laisser partir le brigantin.

— Monsieur l'alderman van Beverout, repartit le capitaine, votre affection pour votre nièce ne me détournera pas de mon devoir. Vous pouvez consentir à la laisser quitter le pays comme une vulgaire marchandise; mais le commandant de ce navire doit avoir, avant d'entrer en mer, un passe-port de Sa Majesté.

— Oseriez-vous dire cela à la dame Vert-de-Mer? demanda brusquement l'homme au cachemire.

La question était si étrange et si imprévue qu'elle fit tressaillir l'officier; mais recouvrant sa présence d'esprit, il répliqua :

— Oui; et à tous les monstres que vous pourrez conjurer.

— Je vous prends au mot, reprit Tiller; pour connaître le passé ou l'avenir, le vent qui doit s'élever ou la saison des tempêtes, il n'y a rien de mieux que de s'adresser à notre maîtresse. Vous allez en juger par vous-même.

Là-dessus l'homme au châle s'éloigna, et presque aussitôt après on entendit les accords de plusieurs instruments. L'alderman, craignant toujours d'être découvert, pressa vainement ses compagnons de partir; mais van Staats, d'un esprit lourd et d'une imagination lente, avait autant d'appétence pour les émotions extraordinaires qu'un homme robuste en a pour les liqueurs fortes. Pour Ludlow, il voulait voir la fin de cette singulière comédie. Il voulait d'ailleurs étudier en détail l'équipage, qui lui semblait composé d'hommes de différents pays.

Maître Tiller invita les étrangers à rentrer dans la principale cabine, où ils retrouvèrent celui qu'on considérait comme l'Ecumeur de mer. Ils furent suivis par Zéphyr et par deux matelots, l'un Finlandais, l'autre Italien, qui voulaient consulter la Sorcière. Le rideau de damas cramoisi avait été abaissé devant l'alcôve; les fenêtres de l'arrière avaient été fermées, et l'on avait ouvert sur le côté une petite croisée dont les vitres coloriées jetaient des reflets qui s'harmonisaient avec la nuance des tentures.

— On m'a dit que vous désiriez parler à notre maîtresse, dit Seadrift à voix basse : vous allez être satisfait.

A ces mots il tira le rideau, et l'on vit au centre de l'alcôve une figure toute semblable à celle qui était placée sur le taille-mer.

— Si quelqu'un veut consulter la protectrice de notre bâtiment, elle ne le fera pas attendre, dit maître Seadrift aux trois visiteurs stupéfaits.

Ludlow répondit avec une émotion involontaire :

— Je voudrais savoir si celle que je cherche est à bord du brigantin.

Seadrift, qui agissait comme médiateur dans cette cérémonie extraordinaire, s'approcha du livre que tenait la statue, et parut le consulter avec un profond respect.

— La sorcière, reprit-il, vous demande si celle que vous cherchez a toutes vos affections; si l'attachement que vous avez pour elle l'emporte sur le sentiment qui lie un marin à un vaisseau, et un jeune militaire à la gloire?

Le capitaine de *la Coquette* hésita un moment et sembla faire son examen de conscience; puis il répondit : — J'ai pour elle tout l'attachement compatible avec l'honneur.

— N'a-t-il point été troublé par un événement récent? demanda Seadrift après avoir de nouveau consulté le volume.

— Troublé, mais non détruit.

La dame Vert-de-Mer s'agita, et les pages du livre mystérieux tremblèrent comme s'il eût été pressé de rendre ses oracles.

— Etes-vous capable de réprimer votre curiosité, votre orgueil, vos préjugés, et de n'exiger de votre maîtresse aucune espèce d'explication?

— Je ferai tout, répondit le capitaine, pour obtenir un regard favorable d'Alida de Barbérie; mais je me rendrais indigne de son estime en souscrivant à vos humiliantes conditions. Si je la revois telle que je l'ai perdue, je consacrerai ma vie entière à son bonheur; dans le cas contraire je déplorerai à jamais sa chute.

— Avez-vous jamais été jaloux?

— Dites-moi d'abord si j'ai sujet de l'être! s'écria le jeune homme, et il s'avança vers la statue dans l'intention évidente de l'examiner de plus près; mais Tiller le retint avec une force herculéenne.

— On ne doit point manquer de respect à notre maîtresse, dit froidement le vigoureux marin.

Ludlow pensa qu'il était sans défense et modéra son emportement.

— Avez-vous jamais été jaloux? poursuivit l'imperturbable interrogateur.

— Peut-on ne pas l'être quand on aime?

Pendant le moment de silence qui suivit cette réponse, on entendit un doux soupir dans la cabine sans que personne pût dire d'où il venait. Le contrebandier se retourna vers Oloff van Staats et lui dit :

— Que cherchez-vous?

— La même femme.

— Vous avez des terres et des maisons? Celle que vous aimez vous est-elle aussi chère que vos trésors?

— Je les apprécie tous deux, puisqu'on ne peut désirer s'unir à une femme pour la rendre misérable.

— Il y a plus de prudence que d'ardeur, reprit Seadrift. Recevrez-vous votre maîtresse sans lui adresser de questions sur ce qui s'est passé ?

— Oui! oui! interrompit brusquement tout à coup l'alderman: j'en répondrais, car le patron remplit ses engagements aussi bien que la meilleure maison d'Amsterdam.

Le livre trembla de nouveau, mais on eût dit que le frémissement de ses feuillets indiquait du mécontentement.

— Que veux-tu à notre maîtresse? demanda Seadrift au matelot finlandais.

— J'ai fait des affaires avec des négociants de mon pays, répondit le marin aux cheveux blonds, et je voudrais savoir si le vent sera bientôt favorable, pour repasser le goulet.

— Va! la *Sorcière des Eaux* mettra à la voile quand il le faudra. Et toi?

— Je demande, dit le matelot italien, si je tirerai bon parti de quelques fourrures que j'ai achetées hier au soir?

— La dame Vert-de-Mer t'assurera des bénéfices. T'a-t-elle jamais fait faire un mauvais marché?... Enfant, qui t'amène ici?

Le petit page trembla et eut à peine la force d'articuler une réponse.

— J'ai envie d'aller à terre.

— Tu t'y rendras avec les autres, à la première occasion.

— On dit qu'il est si agréable de cueillir des fruits sur des arbres.

— On t'a répondu. Messieurs, notre maîtresse va nous quitter. Elle sait que l'un de vous a menacé son brigantin favori de la colère d'une reine céleste; mais elle ne daigne pas répondre à d'aussi vaines bravades.

Les plis du rideau retombèrent lentement; on entendit le bruit d'une porte massive, qui s'ouvrait et se refermait avec violence, et la sorcière disparut. Le page et les deux matelots se retirèrent.

— Peu d'officiers en uniforme ont vu la dame Vert-de-Mer, dit Seadrift à Ludlow après un moment de silence. Cela prouve qu'elle a moins d'antiphatie pour votre croiseur que pour les autres navires dont les longs pavillons pendent sur les eaux.

— Ta maîtresse, ton vaisseau et toi-même, vous êtes tous très-divertissants, répondit le jeune marin avec la fierté de son grade et le sourire de l'incrédulité. Nous verrons si vous soutiendrez longtemps la plaisanterie au détriment de la douane britannique.

— Nous mettons notre confiance dans la puissance de *la Sorcière des Eaux*, et nous n'avons rien à craindre; mais on ne vous a pas encore répondu; suivez l'honnête Tiller qui va vous conduire à terre, et regardez le livre en passant.

Après avoir fait cette recommandation, le contrebandier salua de l'air d'un souverain qui congédie des courtisans après une audience. Il se retira dans l'alcôve, mais il ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil derrière lui, pour remarquer l'effet qu'avait produit l'entrevue. Les trois amis semblaient plongés dans une méditation profonde, et ils se trouvèrent dans le canot avant d'avoir échangé une seule parole. Lorsqu'ils furent sous les flancs du brigantin, Tiller leur demanda s'ils voulaient jeter un dernier regard sur le livre. Ludlow y consentit, et l'embarcation s'approcha de la statue immobile sur le taille-mer, mais pleine d'expression et souriant toujours d'un air malicieux.

— Vous avez fait la première question, dit Tiller à Ludlow, et vous avez droit par conséquent à la première réponse. Il faut vous avertir que notre maîtresse emprunte surtout ses pensées au vieux Shakspeare.

— Que veut dire ceci? s'écria Ludlow.

Vous l'accusiez à tort; vous l'avez offensée.
Vous la retrouverez plus belle que jamais.
Elle vous revient pure, et je vous le promets;
Je connais ses vertus, car je l'ai confessée.

— Ces paroles sont claires, mais j'aurais mieux aimé qu'elle eût eu un autre confesseur.

— Silence, reprit Tiller; vous vous emportez trop vite, et la dame Vert-de-Mer ne veut pas qu'on glose sur ses oracles. Allons, monsieur le patron, tournez la page avec le rotin, et voyons ce que le hasard amènera.

Oloff van Staats leva son bras vigoureux avec l'hésitation et la curiosité d'une jeune fille. Il était facile de voir que le plaisir qu'excitaient en lui des émotions inattendues était combattu par les préjugés d'une éducation qui le condamnait à la gravité. Il lut à haute voix:

Si vous ne doutez pas de mes intentions,
Vous prêterez l'oreille à mes conditions:
Je vous donne mon bien, accordez-moi le vôtre.
Donc à votre palais rendons-nous l'un et l'autre.
Ce qui s'y passera, vous devez le savoir;
Ce qui reste caché, nous vous le ferons voir.

(Mesure pour mesure.)

— Loyales transactions! s'écria l'alderman. Vous me donnez votre bien, je vous donne le mien; c'est vraiment mesure pour mesure. On ne saurait faire de marché plus équitable, que lorsque les valeurs d'échange sont pareilles. Maintenant, monsieur le marin, il s'agit de débarquer et de nous rendre au Lust-in-Rust, qui doit être le palais désigné dans les vers. Ce qui reste caché doit être Alida, qui joue à cache-cache avec nous, uniquement par vanité féminine, pour montrer qu'elle peut faire tourner la tête à trois hommes d'importance. Partons, maître Tiller, puisque tel est ton nom, et mille remercîments de ta politesse.

— Ce serait faire une grave injure à la dame que de la quitter sans savoir tout ce qu'elle a à dire. La réponse vous regarde, digne alderman, et le rotin fera son office entre vos mains tout aussi bien que dans celles des autres.

— Je ne suis pas curieux, répondit Myndert, et je me contente des enseignements de la fortune. Il y a à New-York des hommes qui tiennent leur nez hors de l'eau, comme des grenouilles, pour sauter sur le crédit de leurs voisins.

— Allons, allons, vous n'avez rien à redouter, vous verrez que l'oracle de la Sorcière vous sera favorable.

Myndert, qui, comme presque tous les Hollandais de la colonie, croyait à la divination, se décida à prendre la canne qu'on lui présentait, et leva les yeux en tournant la page. Elle ne contenait qu'un seul vers tiré de *Mesure pour mesure*,

Proclamez-le, prévôt, tout autour de la ville.

Dans son empressement, Myndert lut l'oracle tout haut; puis il retomba sur son banc, et feignit de rire de ce qu'il regardait comme une puérile et vaine plaisanterie.

— Pourquoi des proclamations? ce n'est que dans un temps de danger public qu on proclame les nouvelle par les rues. La Sorcière, maître Tiller, n'est pas meilleure qu'il le faut, et à moins qu'elle ne s'amende, aucun honnête homme ne voudra lui tenir compagnie. Je ne crois pas à la nécromancie, quoique le chenal se soit ouvert cette année d'une manière vraiment extraordinaire; j'ai donc peu de foi dans tes paroles, et je défie ta maîtresse de dire quelque chose qui puisse me compromettre, à la ville ou à la campagne, en Hollande ou en Amérique. Cependant comme je ne voudrais pas avoir à démentir des bruits mensongers, je te conseille de lui fermer la bouche.

— Comment peut-on arrêter la trombe ou la rafale! La vérité ressort de ce livre, et tout lecteur doit s'attendre à l'y trouver... Capitaine Ludlow, vous êtes libre; votre canot et votre équipage vous attendent derrière ce monticule. Maintenant, messieurs, nous confions l'avenir à la dame Vert-de-Mer, à notre adresse et au vent!

— Aussitôt que les visiteurs furent à terre, l'homme au châle démarra, et moins de cinq minutes après, son canot était suspendu par ses palans à l'arrière du brigantin.

CHAPITRE XVII.

Pendant cette matinée, un observateur curieux était resté en permanence sur les rivages de la baie. C'était le factotum de Lust-in-Rust, un esclave appelé Bonnie, homme investi de la confiance de l'alderman. La responsabilité qui pesait sur ce noir lui avait donné des habitude de vigilance et d'observation assez rares chez les gens de son espèce; aussi, tout en ayant l'air de manier le râteau dans le jardin de la maison, suivit-il tous les mouvements des trois aventuriers.

Ceux-ci, en revenant de leur excursion, tinrent une longue conférence au pied du chêne, s'enfoncèrent ensuite dans les taillis qui couvraient le cap, et s'embarquèrent ensemble pour se rendre à bord de *la Coquette*, au moment où leur canot atteignait les flancs du vaisseau. Le nuage qui flottait au-dessus de l'embouchure du Rariton commençait enfin à se lever. Les larges flocons de blanchâtres vapeurs, qui avaient plané toute la journée sur le continent, se réunissaient en masse compacte. Le ressac battait la côte avec un bruit plus menaçant qu'à l'ordinaire, et les vagues roulaient sur la plage avec moins de régularité que dans les premières heures du jour.

Bientôt un éclair sortit des nuées et le bruit d'un tonnerre lointain résonna sur les eaux. Ce fut comme un signal pour le croiseur. Ses agrès se garnirent de matelots; ses cordages semblèrent se multiplier; ses huniers se déployèrent comme des ailes d'aigle; ses blanches voiles s'étalèrent les unes après les autres, et se détachant de ses amarres, il s'élança avec ardeur sur les flots.

La Sorcière des Eaux ne bougea pas. Les yeux expressifs de la statue semblaient étudier les mouvements de son adversaire. Cependant le vent sauta à l'est, et facilita la marche de *la Coquette*. Malgré l'agitation des vagues, elle s'avança avec assez de rapidité, pour dépasser en peu d'instants les bouquets de chênes et de sapins qui parsemaient la plage sablonneuse, et l'équipage aperçut pour la première fois le brigantin qui lui avait été caché par les massifs. Les gabiers le signalèrent par leurs clameurs, et le premier lieutenant aborda le capitaine, dont cette découverte n'avait point modifié l'attitude.

— Voilà un joli bâtiment! dit le lieutenant; ce doit être un contrebandier ou un boucanier des Antilles. Il n'arbore aucun pavillon.

— Monsieur, répondit Ludlow, faites-lui savoir qu'il doit le respect à des hommes chargés d'une mission par l'Etat.

Un coup de canon retentit presque aussitôt, et Ludlow, qui avait donné ses ordres avec distraction, se réveilla au bruit de l'explosion.

— La pièce était-elle chargée à boulet? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, mais elle n'était pas pointée; c'était un simple avertissement.

— Je ne veux pas causer d'avaries à ce navire, quand même ce serait un boucanier. Ayez soin de ne pas l'atteindre, à moins d'instructions contraires.

— En effet, reprit le lieutenant, il vaudrait mieux le prendre tout vif; ce serait dommage de briser un aussi beau bateau comme un vieux ponton... Ah! il montre enfin de l'étamine! Serait-il français? Il arbore un drapeau blanc.

Le lieutenant prit une lunette et y appliqua ses yeux exercés. Peu d'instants après il laissa retomber l'instrument d'optique, et parut passer en revue dans sa mémoire les différents pavillons qu'il avait rencontrés.

— Le farceur, dit-il, doit venir d'une terre inconnue, si je ne me trompe; il a sur son étendard une femme assez laide... Aussi vrai que

j'existe, la doublure de cette femme se retrouve à l'avant! Voulez-vous jeter un coup d'œil sur ces dames, monsieur?

Ludlow saisit la lunette avec empressement, car il était curieux de voir les couleurs que l'impudent contrebandier osait étaler en présence d'un croiseur. Les vaisseaux étaient assez près l'un de l'autre pour lui permettre de distinguer les traits basanés et le malicieux sourire de la dame Vert-de-Mer, dont l'image était brodée sur le champ du pavillon. Confondu par tant d'audace, il rendit la lunette et se promena silencieusement sur le pont.

Le chef de timonerie, qui avait entendu la conversation, examina l'étranger en vieux marin méthodique, comme un autre serait entré dans les particularités d'un signalement.

— Un brick à demi gréé, dit-il; le perroquet d'avant ayant la clef passée en arrière, une double martingale et un pic dormant. Le drôle n'a pas besoin de montrer sa figure bronzée pour être reconnu! Je l'ai chassé pendant trente-six heures dans le canal Saint-Georges, où il jouait autour de nous comme un dauphin. Ce n'est autre que l'Ecumeur de mer.

— L'Ecumeur de mer! répétèrent à la fois une vingtaine de voix.

— Je le jurerais devant toutes les amirautés d'Angleterre et de France, mais je n'ai pas besoin de serment, puisque j'ai son signalement écrit de mes propres mains.

A ces mots, le chef de timonerie tira une tabatière de sa poche, et après en avoir enlevé un rouleau de tabac à chiquer, il en tira une liasse de notes qui avait revêtu les nuances de l'herbe de Jean Nicot.

— Maintenant, messieurs, dit-il, vous allez avoir des détails précis sur sa construction... Noubliez pas d'acheter un manchon de martre pour madame Trysail...

— Ce n'est pas cela! Mes papiers sont embrouillés! Le mousse qui a renouvelé ma provision de tabac les a mis dans un tel désordre, que je ne puis plus m'y reconnaître. C'est ainsi que sont embrouillés les comptes du ministère quand le parlement veut les vérifier; mais il faut passer quelque chose à la pétulance de la jeunesse. Dans mon enfance, il m'est arrivé, un samedi soir, de lâcher un singe dans une église : il a fait un tel remue-ménage parmi les livres de prières, que la paroisse en a retenti pendant six mois et qu'il s'est élevé entre deux vieilles dames une querelle qui dure encore aujourd'hui... Ah! nous y voilà! Ecumeur de mer, agrès complets à l'avant, flèche en queue, haute mâture, hune peu chargée; il porte une bonnette de baume dans les temps calmes; sa grande vergue ressemble à celle du hunier d'une frégate, et sa voile d'étai de hune est aussi grande que celle d'un foc. Il est bas sur l'eau; il a une femme pour ornement. Voici les particularités auxquelles l'une des dames d'honneur de la reine Anne peut reconnaître l'Ecumeur de mer.

— Qu'il soit ce qu'il voudra, interrompit le premier lieutenant; il est actuellement sous notre vent, ayant le vent contraire et enfermé de trois côtés par des plages sablonneuses. Si votre description est inexacte, maître Trysail, vous allez avoir occasion de la rectifier.

Le chef de timonerie secoua la tête d'un air de doute et se mit à regarder les nuages que le vent poussait vers la mer. En ce moment *la Coquette* n'était plus séparée du but de sa course que par quelques encâblures.

D'après les ordres de Ludlow, on rentra toutes les voiles légères, et le vaisseau resta avec ses trois huniers et son foc. Le contrebandier demeurait toujours impassible; seulement il tournoyait par intervalles sur lui-même. Ses évolutions ressemblaient aux mouvements d'un chien de chasse qui lève la tête pour écouter quelques sons lointains, ou pour flairer les odeurs que le vent lui apporte. Il y avait quelque chose de si remarquable dans cette apparente sécurité, que Ludlow, persuadé que son antagoniste se fiait à quelque obstacle imprévu, se détermina à faire jeter la sonde à l'entrée de la baie. Il se jeta lui-même dans une yole avec le pilote et le chef de timonerie; et comme les grondements du tonnerre annonçaient un ouragan, on se hâta d'accomplir l'opération.

— C'est bien, dit le capitaine après s'être assuré qu'il y avait assez d'eau pour passer. Je désirerais approcher le plus possible du brigantin, dont la tranquillité me paraît suspecte.

— Je reconnais bien *la Sorcière*, murmura Trysail n'osant peut-être pas élever la voix auprès d'un être qui semblait doué de facultés humaines; mais où sont ses gens? le vaisseau est muet comme la tombe! A vrai dire, j'aimerais mieux avoir affaire à un bâtiment français qui montre ses canons et se distingue par son bavardage, qu'à cette sorcière en robe verte dont j'ignore réellement la nature... Il me semble qu'elle a parlé!

Cette exclamation involontaire fut arrachée à Trysail par la lueur d'un éclair qui jeta brusquement de sinistres reflets sur les traits sombres de la statue. Cet avertissement ne pouvait être dédaigné. Le vent, longtemps incertain, commençait à siffler dans les agrès du brigantin taciturne, et les couleurs sombres du ciel et des eaux présageaient une bourrasque imminente.

Le jeune capitaine regarda son vaisseau avec inquiétude. Les vergues avaient été amenées sur le ton; les voiles gonflées flottaient à la dérive, et les gabiers échelonnés sur la mâture s'empressaient de les mettre au bas ris.

La yole retourna à la hâte au croiseur, et au moment où Ludlow mettait le pied sur le pont, l'ouragan éclatait dans toute sa violence.

— Laisse tomber tout! s'écria-t-il; cargue les basses voiles! Gabiers, rangez-vous sur les vergues et ferlez!

Ces ordres furent donnés coup sur coup et sans porte-voix, car le jeune homme pouvait dominer au besoin le bruit de la tempête; ils furent suivis de ces moments terribles et pleins d'émotion auxquels les marins sont si habitués.

Tous les matelots étaient à leur poste, tandis que les éléments se déchaînaient autour d'eux avec autant de fureur que s'ils eussent été à jamais affranchis du contrôle de la main puissante qui les gouverne. La baie était comme une nappe d'écume, et les mugissements de la rafale ressemblaient aux roulements de mille charriots.

Le vaisseau céda à cette force irrésistible; on vit l'eau jaillir par les dalots du côté du vent, et les grands mâts s'inclinèrent comme pour tremper le bout de leurs vergues dans les eaux. Et bientôt le bâtiment recouvra son équilibre et se débattit contre les lames, comme s'il eût senti que le mouvement était son unique moyen de salut. Ludlow regarda du côté de dessous le vent. L'ouverture de la baie était favorablement située, et il aperçut au loin les mâts du brigantin qui tanguaient violemment. Il demanda si les ancres étaient dégagées, et cria de son poste sur le passavant : — La barre tout au vent!

Le croiseur était dépouillé de ses voiles et obéissait difficilement au gouvernail; mais il reprit sa vitesse quand il eut fait son abatée. Au même instant les écluses du ciel s'ouvrirent, et un torrent de pluie augmenta le désordre. Tout disparut aux yeux des marins, excepté les lignes perpendiculaires de l'eau qui tombait et la blanche écume sur laquelle se balançait le navire.

— Voici la terre, monsieur! cria Trysail planté sur un bossoir comme un vénérable dieu marin. Nous la rasons avec une effrayante rapidité.

— Dégagez vos ancres de poste! répondit le capitaine.

Ludlow fit signe au timonier de mettre le vaisseau au vent, et quand il eut perdu suffisamment son air, les ancres massives tombèrent lourdement. Ce ne fut pas sans une effroyable lutte que l'on parvint à arrêter la vaste machine; la traction des câbles énormes fut si violente, qu'elle fit trembler la quille jusqu'au centre de la cale; mais le premier lieutenant et Trysail n'étaient pas novices dans leur métier, et, en moins d'une minute, ils avaient assujetti le navire sur ses ancres. Lorsque cet important devoir fut accompli, les matelots se regardèrent les uns les autres comme des hommes qui viennent de tenter une dangereuse expérience. Le temps s'éclaircit, les objets redevinrent visibles à travers la pluie; on eût dit qu'on passait subitement de la nuit au jour. Les plus vieux matelots respirèrent, comprenant l'imminence du danger auquel ils avaient échappé, et, rassurés désormais sur leur situation, ils se rappelèrent l'objet de leur poursuite. Tous les yeux se dirigèrent vers le contrebandier, mais il avait disparu.

— Qu'est devenu l'Ecumeur de mer? s'écrièrent les matelots d'une voix unanime, sans que leurs exclamations fussent réprimées par la discipline qui régnait sur le croiseur royal. Ils regardèrent de nouveau, mais en vain. *La Sorcière des Eaux* n'était plus à sa place, et aucun vestige de naufrage ne bordait les côtes de la baie. Pendant que *la Coquette* avait cargué ses voiles, personne n'avait eu le temps de s'occuper de l'étranger, et au moment où on avait jeté l'ancre des torrents de pluie interceptaient la vue de toutes parts. La pleine mer ondulait encore, mais Ludlow fit d'inutiles efforts pour en sonder l'étendue, quoiqu'il crût apercevoir vaguement au large la silhouette délicate d'un vaisseau qui naviguait à sec.

On fit ce soir-là d'étranges récits à bord du croiseur de Sa Majesté Britannique. Le contre-maître assura que, pendant qu'il donnait avec son sifflet le signal de descendre pour héler les câbles, il avait entendu dans l'air des cris affreux qui semblaient poussés par des démons railleurs. C'était, selon lui, l'écho des ordres donnés à bord du brigantin, qui avait profité pour appareiller d'un moment où l'autre vaisseau s'empressait de jeter l'ancre. Un gabier, nommé Robert Yarne, dont l'imagination égalait celle de Scheherazade, jura qu'étant sur le bras de vergue de la hune d'artimon, il avait vu une femme à figure sinistre voltiger au-dessus de sa tête et lui effleurer le visage avec ses longs cheveux. Le camarade de Yarne prétendait que ces cheveux n'étaient que l'extrémité d'une garcette de ris. Mais cette explication ne fut pas admise.

Trysail lui-même hasarda quelques conjectures sur la destinée du brigantin; mais il fut chargé par le capitaine de sonder le chenal qui établissait une communication entre la baie et la pleine mer. Quand il revint, il était plus rêveur et moins communicatif qu'à l'ordinaire. Le quartier-maître, qui avait donné les coups de sonde en cette circonstance, apprit aux officiers étonnés ce que tout le monde à bord ignorait, à l'exception de l'alderman van Beverout : c'était qu'il y avait un peu plus de deux brasses d'eau dans cette passe mystérieuse.

CHAPITRE XVIII.

Le jour suivant, le temps eut un caractère fixe. Le vent était à l'est, faible mais constant. L'air avait la brumeuse épaisseur qu'on remarque souvent en automne dans l'Amérique septentrionale, mais qui

se retrouve parfois au milieu de l'été. Le roulement des lames contre les rochers était monotone et régulier.

Dans l'après-midi, l'alderman se promenait sur la pelouse, en face de la Cour des Fées, accompagné d'Oloff van Staats et de Ludlow. A en juger par les fréquents regards que celui-ci jetait sur le pavillon, il était évident qu'il éprouvait plus d'inquiétude que ses compagnons et qu'il songeait encore à la jeune fille absente. Les traits du patron exprimaient l'indifférence ; mais ils étaient en même temps empreints d'une animation mystérieuse qui contrastait avec leur placidité habituelle. On pouvait croire que le jeune Hollandais s'occupait moins de la perte qu'il avait faite que des émotions causées par les singuliers incidents dont il avait été témoin.

— Convenances et repentirs! dit le bourgeois pour répondre à une observation de l'un des jeunes gens. Je vous répète qu'Alida de Barbérie reviendra parmi nous aussi belle, aussi innocente et aussi riche que jamais! peut-être devrais-je ajouter aussi capricieuse. Les circonstances, messieurs, vous ont mis de niveau dans mon estime. Si ma nièce, après tout, préfère le capitaine Ludlow, faut-il pour cela rompre les relations d'amitié qui existent entre Myndert van Beverout et le fils d'Etienne van Staats?

— Pour moi, répondit le patron, je me vois forcé de cesser mes assiduités, puisque votre nièce ne les a pas agréées.

— Allez-vous vous rebuter pour si peu de chose? reprit l'alderman, qui voyait diminuer de prix l'article qu'il avait à placer. La jeune fille a du sang normand dans les veines, et elle a voulu activer vos feux par une légère escapade... Mais voilà le capitaine Ludlow qui contemple l'Océan comme s'il s'attendait à voir Alida sortir des eaux sous la forme d'une sirène.

— Oui, dit Ludlow en désignant un point situé à deux ou trois lieues en pleine mer; regardez entre cette cheminée et ce chêne mort et vous apercevrez un vaisseau!

Lorsque le vent est sec et que l'air est chargé de brouillards, la mer et le ciel se confondent si complétement que les objets qu'on aperçoit du sommet d'une hauteur semblent flotter en l'air au delà des limites apparentes de l'Océan. Aussi Myndert s'écria-t-il :

— Ce bâtiment navigue dans les cieux! Ta grand'mère était cousine de la mienne, patron, et je suis tenté de croire les étranges choses que me racontaient ces respectables dames lorsque j'assiste à de pareils spectacles.

—Je ne suis pas crédule, dit gravement Oloff van Staats, et pourtant, si l'on invoquait mon témoignage, j'hésiterais à dire que ce bâtiment ne flotte pas dans les airs...

— Vous vous tromperiez, dit Ludlow, c'est tout simplement un brigantin demi-gréé qui porte peu de voiles et une grande bouline. Monsieur van Beverout le croiseur de Sa Majesté va prendre la mer.

Myndert entendit cette déclaration avec un visible mécontentement. Il parla du mérite de la patience et des avantages de la terre ferme, mais, lorsqu'il vit que rien n'ébranlait l'intention du serviteur de la reine, il déclara qu'il voulait être de la partie. En conséquence, le trio se rendit sur les rives de la Shrewsbury et se disposa à s'embarquer dans le canot de *la Coquette*.

— *Adieu, monsieur François*, dit l'alderman en faisant un signe de tête au domestique, qui errait inconsolable sur le rivage. Surveillez avec soin le mobilier de la Cour des Fées, dont nous aurons peut-être bientôt besoin.

—*Mais, monsieur Beverout, supposez que la mer me fût plus agréable, mon devoir et mon désir* seraient de *suivre mademoiselle Alida. Jamais personne de la famille de Barbérie* n'a aimé la mer. *Mais, monsieur, comment faire?* je mourrai *sur la mer, de douleur;* et je mourrai *d'ennui*, si *je reste ici, bien sûr!*

— Allons, fidèle François, dit Ludlow, suivez votre jeune maîtresse, et cette épreuve vous démontrera peut-être que l'existence d'un marin est plus tolérable que vous ne l'avez cru.

Le domestique affectionné entra dans le canot, non sans faire une grimace expressive qui fit croire aux matelots égayés que le pressentiment du mal allait agir sur lui aussi efficacement que la réalité. Ludlow eut pitié de lui et l'encouragea par un regard d'approbation. Le bienveillant serviteur eut l'idée qu'il s'était peut-être exprimé avec trop d'irrévérence sur le compte d'une profession à laquelle le capitaine s'était voué.

—La mer, *monsieur le capitaine*, dit-il, *est un vaste théâtre de gloire. Voilà MM.* de *Tourville et Duguay-Trouin; ce sont des hommes vraiment remarquables! Mais, monsieur, quant à toute la famille de Barbérie, elle a toujours eu un sentiment plus favorable pour la terre.*

— Je voudrais que votre fantasque maîtresse eût eu la même opinion que vous, fit observer Myndert; car permettez-moi de vous dire que sa croisière dans un vaisseau suspect fait peu d'honneur à son jugement... Rassurez-vous, patron, la jeune fille n'agit que pour mettre votre ardeur à l'épreuve, et l'air de la mer n'endommagera ni son teint ni sa bourse. Un peu de prédilection pour l'eau salée ne lui fera pas perdre votre estime, capitaine Ludlow.

— Pourvu que la prédilection se borne à l'élément! dit Ludlow d'un ton sarcastique. Mais, trompée ou non, Alida de Barbérie ne doit pas être abandonnée à la merci d'un misérable. J'aimais votre nièce, monsieur van Beverout, et... Ramez avec énergie, mes amis, vous endormez-vous?

Le jeune homme s'interrompit soudain et garda le silence jusqu'à ce qu'on fut arrivé au vaisseau. Il donna immédiatement des ordres pour doubler la pointe de Sandy-Hook et gouverner vers la voile étrangère. La nuit commençait à venir avec tous les pronostics d'un beau temps, mais en même temps d'une obscurité profonde. Au milieu des clartés qui brillaient encore à l'occident, Ludlow put distinguer les belles proportions de *la Sorcière des Eaux*. L'avant du brigantin venait au vent, et dans un instant où les bossoirs étaient soulevés par une grosse lame, Ludlow crut voir la mystérieuse image toujours perchée sur le taille-mer, offrant son livre aux curieux et montrant même du doigt l'immensité des eaux.

Il importait de suivre attentivement tous les mouvements du brigantin, qui pouvait profiter des ténèbres pour s'éloigner. Ludlow quitta le passavant où il s'était placé en observation, recommanda la surveillance aux vigies et alla retrouver ses hôtes sur le gaillard d'arrière.

— On doit suppléer à la force par l'adresse, lui dit l'alderman. Je ne prétends pas être bon marin, quoique j'aie traversé sept fois l'Océan pour aller à Rotterdam; mais je crois qu'on ne fait rien de bon en voulant contraindre la nature. Les patrons des navires où je me suis trouvé ne s'aventuraient jamais dans les nuits sombres comme celle-ci. Ils étaient sûrs de ne pas s'égarer en chemin et d'arriver à bon port.

— Le brigantin déploie ses bonnettes, répondit Ludlow ; il veut marcher vite, et il faut que nous l'imitions pour le rattraper.

— On ne peut savoir ce qui se brasse dans les cieux quand l'œil ne distingue pas la couleur des nuages; et mon avis serait d'allumer les lanternes, pour empêcher les navires de se heurter contre nous, et d'attendre ensuite le lever du soleil.

— On nous épargne la peine de nous éclairer! regardez! l'insolent vient de hisser un fanal comme pour nous inviter à le suivre. Cette témérité surpasse toute croyance. Oser braver ainsi l'un des plus habiles croiseurs de la flotte anglaise!

— Que tous les cordages soient tendus, messieurs, et donnez un coup d'œil aux écoutes. Hélez les gabiers, et assurez-vous que tout est en ordre.

L'officier de quart demanda aussitôt si les voiles étaient déployées dans toute leur étendue. On mit du monde à quelques câbles, et un calme général succéda à une activité momentanée.

Quoique vivement piqués de tant d'effronterie, les officiers de *la Coquette* se trouvèrent soulagés d'un pénible devoir. Ils avaient été forcés jusqu'alors d'exercer leurs sens pour obtenir par intervalles une idée de la position du brigantin. Mais, grâce au fanal, ils manœuvrèrent avec confiance, guidés par un point brillant qui se levait et retombait doucement sur les vagues.

— Je crois que nous approchons, murmura le capitaine : on aperçoit déjà quelques dessins sur les vitres de la lanterne. C'est le visage d'une femme!

— Les canotiers, dit le premier lieutenant, qui se trouvait auprès du capitaine, assurent que ce symbole se reproduit dans plusieurs parties avec le vaisseau.

— C'est vrai : prenez la lunette, monsieur Luff, et dites-moi s'il n'y a pas un visage de femme peint sur le devant de ce falot... Nous approchons rapidement... que tout le monde garde le silence à l'avant et à l'arrière. Les coquins ont mal calculé nos relèvements.

— Je reconnais, répondit le lieutenant, une femelle effrontée, dont le rire impudent est visible à l'œil nu.

— Qu'on prépare l'abordage! Qu'un détachement s'apprête à se jeter sur ses ponts! je le conduirai moi-même.

Ce commandement, donné à voix basse, fut promptement exécuté. Cependant *la Coquette* commençait à s'avancer doucement : la rosée du soir avait humecté ses voiles, et le souffle de la brise agissait sur elle avec un redoublement de puissance. Les matelots d'abordage se groupèrent dans le plus profond silence, et comme on approchait, les officiers reçurent l'ordre de ne pas bouger. Ludlow se plaça dans les porte-haubans d'artimon pour diriger le vaisseau, et ces indications furent répétées à demi-voix au quartier.

— La nuit est si sombre que nous sommes certains de ne pas être vus, fit observer le jeune homme à son premier lieutenant : ils se sont incontestablement mépris sur notre position. Observez comme la figure peinte devient distincte! on voit même les boucles de ses cheveux.... Lofez, monsieur, lofez, nous allons l'aborder par sa hanche du vent.

— L'imbécile doit être en panne, reprit le lieutenant. Les sorcières elles-mêmes manquent quelquefois de sens commun.

— Voyez-vous de quel côté son cap est tourné?

— Je ne vois que le fanal. Il fait si noir qu'on distingue à peine nos voiles, et pourtant je crois que voilà des vergues en avant de notre bau, de côté de dessous le vent.

— C'est le boute-hors de nos bonnettes basses. Je l'ai préparé pour virer au besoin : ne portons-nous pas trop plein?

— Lofez un peu, lofez, ou nous allons le briser!

A ces mots, Ludlow se précipita à l'avant : il trouva les matelots d'abordage prêts à s'élancer, et leur recommanda d'emporter le bri-

gantin par un coup de main, mais sans violences inutiles. Il leur enjoignit à plusieurs reprises de ne pas pénétrer dans les cabines, et de prendre vivant l'Ecumeur de mer. Pendant ce temps, la lumière était si proche qu'on apercevait les moindres traits de *la Sorcière*. Ludlow cherchait en vain des vergues pour juger de la direction de la proue du brigantin; mais, se confiant à sa bonne étoile, il pensa que le moment décisif était arrivé.

— Tribord et à l'abordage! s'écria-t-il d'une voix claire et retentissante. Jetez le grappin : rencontre, rencontre!... la barre dessous!

Les hommes d'abordage poussèrent un hourra, et s'échelonnèrent dans les agrès. *La Coquette*, obéissant rapidement au gouvernail, s'inclina vers le falot, et, retournant au vent, elle accosta le navire qu'elle poursuivait. En ce moment d'émotion, la figure de femme, enlevée en l'air, parut sourire de ces vains efforts. Les chaînes d'abordage tombèrent lourdement à la mer, et le croiseur passa à l'endroit où l'on avait aperçu le fanal sans éprouver le moindre choc. Quoique les nuages se fussent un peu éclaircis, et que l'œil pût embrasser une circonférence de quelques centaines de pieds, on vit au milieu des vagues agitées la quille de *la Coquette*.

Ce singulier incident causa à bord un désappointement général, et les matelots ignorants se persuadèrent que le brigantin n'appartenait pas à la terre. Trysail lui-même partagea cette opinion : il connaissait les ruses habituelles des contrebandiers; il savait qu'ils avaient souvent recours à de faux signaux ou à des lanternes flottantes; mais il s'imagina en cette circonstance qu'il avait eu affaire à des marins d'un ordre surnaturel. Si le capitaine Ludlow pensa différemment, il ne daigna pas communiquer ses idées à des hommes dont le devoir était l'obéissance passive. Après avoir arpenté le gaillard d'arrière pendant quelques minutes, il commanda au lieutenant de faire rentrer les voiles, d'amarrer les boute-hors et de dépasser les manœuvres des bonnettes. Le vaisseau fut amené au vent, et, ses basses voiles ayant été carguées, la voile de hune de misaine fut masquée.

Ce fut dans cette position que *la Coquette* attendit le jour, afin d'agir avec plus d'assurance.

CHAPITRE XIX.

Il n'est pas nécessaire de dire que le patron et l'alderman van Beverout suivirent avec un vif intérêt les manœuvres de *la Coquette*. Ce dernier laissa presque échapper un cri de joie en apprenant que le vaisseau avait manqué *la Sorcière des Eaux*, et qu'il n'était nullement probable qu'on pût l'atteindre dans la nuit.

— A quoi bon poursuivre ces mouches phosphorescentes qui voltigent sur l'Océan? dit-il à l'oreille d'Oloff van Staats. Je n'ai pas eu avec cet écumeur de mer des relations qui ne sauraient convenir au chef d'une maison de commerce; mais la réputation est comme une fusée qu'on peut voir de loin, et je sais par ouï dire que le contrebandier est capable de défier à la course n'importe quel vaisseau de l'État.

— Le capitaine Ludlow ne se propose pas seulement la capture de votre brigantin, répondit le grave patron : il s'imagine qu'Alida de Barbérie est à bord.

— Est-ce que vous le croyez? demanda l'alderman.

— Sans doute.

L'alderman réfléchit un instant, et se mit à rire comme d'une folle idée.

— Allons, reprit-il gaiement, cette affaire est comme un compte compliqué; mais elle s'éclaircira à la satisfaction générale.

— Quelle qu'en soit l'issue, reprit Oloff van Staats, votre nièce a montré pour un autre une préférence marquée qui a beaucoup diminué mes sentiments.

— Que dites-vous là, monsieur van Staats? Vos idées seraient-elles changées par rapport à la fille d'Etienne de Barbérie?

— Non; j'y suis fixé, et je ne me soucie guère d'introduire dans ma maison une femme qui a tant vu le monde. Nous sommes d'une famille casanière, et de nouvelles habitudes dérangeraient mon ménage.

— Vous y réfléchirez, patron, dit l'alderman d'un ton enjoué. Alida vous reviendra en temps opportun; et si jamais vous vous mariez, ce sera certes avec celle qui vous a fait quitter vos terres et vos domaines pour vous hasarder sur l'Océan.

Pendant ce colloque, les matelots s'étaient retirés dans l'entrepont pour se livrer au repos. Ludlow les avait suivis, mais il lui fut impossible de dormir. A chaque parole que faisait entendre l'officier du quart, le capitaine relevait la tête. Vers minuit, convaincu que le brigantin ne devait pas s'être éloigné, il résolut d'avoir recours à la ruse pour surprendre l'ennemi. Il ordonna de mettre à la mer quatre embarcations, et d'y placer des matelots d'élite. Il prit lui-même le commandement de la plus grande, et donna celui des autres à des officiers sur lesquels il pouvait compter.

Lorsque tout fut prêt, les quatre chaloupes quittèrent les flancs du croiseur, et ramèrent en ligne divergente au milieu des ténèbres qui couvraient l'Océan. Avant d'avoir fait cinquante brasses, Ludlow reconnut l'inutilité de sa poursuite, car l'obscurité de la nuit, même à cette courte distance, lui rendait presque invisible les mâts de son propre vaisseau. Après avoir gouverné pendant un quart d'heure, à l'aide de la boussole, dans une direction qui le portait au vent de *la Coquette*, le jeune homme ordonna de cesser de ramer, et attendit patiemment le résultat de sa tentative.

Durant une heure entière, la monotonie de la scène ne fut variée que par le balancement régulier de la mer, les coups d'aviron qu'on donnait de temps en temps pour maintenir la chaloupe à sa place et la respiration bruyante de quelques poissons du genre des cétacés, qui s'élevaient à la surface de l'eau. Tout à coup on entendit un bruit inexplicable pour tout autre qu'un marin. Un craquement plaintif fut suivi du sourd murmure d'un câble qui flottait contre un corps dur; puis l'on entendit les battements d'une toile brusquement retenus après avoir obéi d'abord à une énergique impulsion.

— Entendez-vous! s'écria Ludlow; c'est le brigantin, dont le gui tréluche. Avancez, mes amis, et que tous soient prêts à l'abordage.

Les matelots furent arrachés à leur somnolence. Les rames fendirent les flots, et l'on distingua bientôt les voiles d'un bâtiment.

— Du courage! de la vigueur! ajouta Ludlow avec ardeur. Encore quelques coups d'aviron et il est à nous... Ensemble... jetez le grappin... A vos armes!... En avant!

Ces ordres produisirent sur les matelots l'effet d'une fanfare guerrière. L'équipage poussa un cri unanime; le cliquetis des armes retentit, et des trépignements prolongés annoncèrent le succès de l'entreprise. Les autres embarcations entendirent les acclamations des hommes d'abordage. Ils y répondirent de toute la force de leurs robustes poumons, et tirèrent en l'air des fusées. Tout l'Océan parut subitement illuminé, et le canon de *la Coquette* ajouta au tumulte; pour indiquer sa position, elle hissa plusieurs lanternes, tandis que des feux bleus et autres signaux maritimes brûlaient sans cesse dans les embarcations, comme si leurs guides eussent voulu intimider l'ennemi en faisant étalage de leurs forces.

Au milieu de la scène d'agitation qui succédait si inopinément à un profond repos, Ludlow se mit en devoir de s'assurer des fruits de sa victoire. Il avait réitéré l'ordre de ne pas s'introduire dans les cabines, et de respecter la personne de l'Ecumeur de mer. Aussitôt qu'il fut maître absolu de la prise, il s'élança vers les retraites cachées du vaisseau. Le cœur lui battait encore plus violemment que pendant l'abordage. Enfoncer la porte d'une cabine située sur le gaillard d'arrière, et descendre au niveau du plancher, fut pour lui l'affaire d'un instant, mais le dépit succéda vite à son triomphe. La grossièreté de la construction n'avait rien de commun avec l'élégante disposition du brigantin, et les odeurs qui s'échappaient de l'intérieur n'avaient rien de balsamique.

— Ce n'est pas *la Sorcière des Eaux!* s'écria-t-il sous le coup de la surprise.

— Dieu soit loué! répondit une voix : on nous disait que le corsaire rôdait au large, et les cris que nous entendions nous semblaient n'avoir rien d'humain.

L'homme qui avait prononcé ces mots montra au-dessus de l'écoutille son visage effaré. Le sang qui avait circulé si tumultueusement dans les artères et les veines de Ludlow se porta à ses joues et à l'extrémités de ses doigts, où il causa une cuisante démangeaison. Une courte conférence apprit au capitaine que le prétendu contrebandier n'était qu'un chasse-marée appelé *le Grand Pin*, commandé par John Turner et allant de New-York à la Caroline du Nord. Les embarcations retournèrent tristement à leur bord, sans que les matelots échangeassent une seule parole; mais lorsqu'ils furent étendus sur leur hamac, ils racontèrent ce qui s'était passé avec d'étranges commentaires. Quelques-uns même allèrent jusqu'à dire qu'ils avaient vu le gracieux contrebandier se transformer en un chasse-marée lourd et vulgaire.

Les vigies firent bonne garde pendant le reste de la nuit; mais on n'eut aucun motif pour éveiller les matelots étendus comme d'ordinaire entre les canons. Ludlow alla se reposer, et quoique son sommeil fût sans doute un peu troublé par des rêves, il resta dans son hamac jusqu'au quart de diane.

CHAPITRE XX.

Sitôt que les lueurs perlées de l'aube jetèrent leurs teintes grises sur l'Atlantique, Ludlow fut réveillé par l'officier de quart, qui lui posa légèrement le doigt sur le bras. Il suffit de ce contact pour arracher aux charmes du sommeil un homme qui avait toujours présent à l'esprit la responsabilité de son poste. Son premier soin fut de demander si l'on avait remarqué quelque chose de nouveau, et la réponse fut négative.

— J'aime ce jour que l'on voit au nord-ouest, dit le capitaine après avoir observé l'horizon encore obscurci par la brume : c'est de là que viendra le vent. Que nous en ayons seulement plein une casquette, et nous jugerons de la vitesse de cette fameuse *Sorcière des Eaux*.... Est-ce une voile que j'aperçois par notre bossoir du vent, ou est-ce tout simplement l'écume d'une lame moutonneuse?

— La mer devient irrégulière, et voilà plusieurs fois que j'y suis trompé depuis la naissance du jour.

— Augmentons notre voilure; le vent vient de la terre, et il faut en profiter.

Le lieutenant reçut ces ordres avec la déférence accoutumée, et les communiqua à ses inférieurs avec la célérité que commande la discipline maritime. *La Coquette* naviguait alors sous ses trois huniers, dont l'un était coiffé, afin de maintenir le vaisseau aussi immobile que le permettaient la dérive et le clapotement des lames. Dès que l'officier de quart eut appelé l'équipage au travail, les vergues massives se déployèrent; on hissa plusieurs voiles légères, qui accéléraient la marche du bâtiment en même temps qu'elles le tenaient en équilibre; et l'on s'avança sous l'influence d'un vent du nord qui vint à s'élever tout à coup. Les vapeurs qui avaient couvert les cieux tant qu'avait prédominé la brise du sud-est se roulèrent comme la toile immense d'un théâtre, et laissèrent voir à la fois l'onde et les cieux. On comprend aisément que notre jeune marin se hâta d'examiner les objets qui se trouvaient à sa portée. D'abord, le désappointement se peignit sur sa physionomie; mais l'animation de ses yeux et la rougeur de ses joues prouvèrent que ses espérances s'étaient réveillées.

— Je croyais *la Sorcière* partie, dit-il à son premier lieutenant; mais la voilà sous notre vent. Avançons, et couvrons-nous de voiles depuis les pommes girouettes jusqu'à la cale. Réveillons tout le monde, et montrons à l'insolente ce dont est capable un sloop de Sa Majesté.

Pour répondre à ce désir, les matelots couvrirent les espars de toiles blanches comme la neige, et placèrent même des boute-hors autant qu'en put supporter la mâture inclinée sous le faix. Les lames vinrent se briser sur les flancs du vaisseau comme sur un rocher, sans qu'il fût ébranlé par leurs faibles efforts. La coque basse qui soutenait cette masse haute et compliquée de cordages, de voiles et de mâtereaux, sans compter les hommes et l'artillerie, fendit les flots avec la force d'une puissante machine. Le vaisseau s'éloigna de la terre, et vit disparaître les collines auxquelles était adossé le Lust-in-Rust. L'objet que poursuivait Ludlow semblait une tache immobile sur la limite extrême de l'Océan; mais il ne tarda pas à prendre les proportions symétriques du brigantin si bien connu. Lorque *la Coquette* fut à portée de canon, il mit toutes voiles dehors et se prépara à la lutte en essayant de gagner au vent. Jugeant cet essai inutile, il vira de bord et boulina. Enfin il se détermina à mettre la barre tout au vent et à se confier à la légèreté de sa voilure, comme un oiseau de mer à ses ailes.

La poursuite dura plusieurs heures sans que *la Coquette* pût gagner une brasse d'avantage. On distinguait par intervalles comme une ligne sombre la carène du brigantin. Mais la plupart du temps on n'apercevait que ses voiles pyramidales, pareilles aux nuages dont elles égalaient la vitesse.

— J'attendais mieux du vaisseau, maître Trysail, dit au chef de timonerie le capitaine assis sur les bittons: nous sommes ensevelis jusqu'aux souberbes de beaupré, et cependant notre adversaire n'est pas plus près de nous que lorsqu'il a pour la première fois déployé ses bonnettes.

— Il en sera toujours ainsi, capitaine Ludlow. J'ai chassé le corsaire dans la mer du Nord, étant à bord du *Druide*, et le coquin s'est moqué de nous. Il glissait hors de la portée de nos canons aussi aisément que le vaisseau qu'on lance à la mer quand on a enlevé les pièces de bois qui soutiennent les bossoirs.

— Oui, mais *le Druide* était un peu rouillé par la vieillesse.

— Je ne discrédite aucun vaisseau, monsieur, car il ne faut pas parler légèrement des choses maritimes. J'admets que *la Coquette* soit fine voilière, mais il ne me paraît pas démontré qu'un vaisseau de l'Etat, quel qu'il soit, puisse rattraper le brigantin.

— Eh quoi! Trysail, partageriez-vous les superstitions des matelots?

— J'ai trop vécu, capitaine Ludlow, pour ne pas savoir que les idées d'aujourd'hui ne sont plus celles de ma jeunesse. Personne ne comprend mieux que moi que le dictionnaire du jeune homme devient l'alphabet du vieillard. On dit que la terre est ronde, ce qui est aussi mon avis, d'abord, parce que sir Francis Drake et plusieurs autres Anglais en ont fait le tour, de même qu'un certain Magellan, qui prétend avoir découvert le détroit... Mais c'est un mensonge, car il est absurde de supposer qu'un Portugais ait fait ce qu'un Anglais n'avait pas songé à faire. On dit encore que la terre tourne, je n'en doute point, et il est probable que les idées tournent aussi, ce qui me ramène à l'objet de nos observations. Le brigantin montre sa bordée plus que d'habitude; il rallie la terre, qui doit être par notre bossoir de bâbord, afin d'avoir une eau moins houleuse.

— J'avais espéré le chasser des côtes. Allez dire à l'officier de quart d'amener l'avant du vaisseau d'un point et demi au nord... Je crois que nous l'approchons... On peut même voir la couleur de ses moulures.

— Peut-être faudrait-il lui envoyer quelques boulets dans ses mâts et dans ses voiles.

Ludlow ne se rendit pas immédiatement à cet avis; mais après quelques instants de réflexion, il commanda de dégager le canon d'avant, et se chargea de le pointer lui-même. L'envie qu'il avait de protéger celle qu'il croyait à bord du brigantin influa peut-être sur la direction de la pièce. Après que le jet de flamme eut brillé sur l'eau, suivi de ses volutes de fumée, on chercha vainement la trace du projectile de fer dans les agrès de *la Sorcière des Eaux*. L'épreuve fut répétée cinq fois de suite et toujours avec le même insuccès.

Les hommes qui vivent tranquillement chez eux lisent avec surprise le récit de combats où l'on prodigue la poudre et les boulets presque impunément, tandis qu'un engagement moins long et moins opiniâtre sur la terre ferme coûte la vie à une multitude d'hommes. Le secret de cette différence est dans l'incertitude que présente le but sur un élément aussi agité que la mer. Un vaisseau, quelle que soit sa grandeur, est rarement immobile au large, et il n'est pas nécessaire de dire à nos lecteurs que la moindre variation au point de mire arrive à être de plusieurs vergues à la distance de quelques centaines de pieds. L'artilleur de marine est comme le chasseur; tous deux doivent établir leur calcul sur un changement dans la position de l'objet qu'ils visent, et le marin doit en outre tenir compte des mouvements compliqués de sa pièce.

— Il est inutile de perdre notre poudre, dit Ludlow; nous sommes trop loin et la mer est trop grosse. Il faut vaincre à la course, et laisser reposer l'artillerie... Rattachez le canon!

— La pièce est prête, monsieur, dit le capitaine du canon, ce serait dommage de tromper son attente.

— Tirez donc vous-même, repartit avec indifférence le capitaine, qui voulait prouver que les autres étaient aussi malheureux que lui.

Les matelots se groupèrent autour de l'affût, et le vieil officier qui les commandait s'écria:

— Rentrez le cabrion et visez droit! Je n'ai pas besoin de calculs géométriques.

On appliqua la mèche à la lumière; une lame qui s'élevait favorisa le tireur, et l'on vit quelques morceaux de bois se détacher du boutehors des bonnettes de la grande hune. Il s'inclina en avant, et dérangea les deux voiles importantes qu'il soutenait.

— Voilà ce que c'est que de porter trop de voiles! s'écria le vieux capitaine, enthousiasmé, en frappant avec une sorte d'affection sur la culasse du canon. Sorcière ou non, si le capitaine y consent, nous allons la déshabiller davantage.

— Le capitaine a donné l'ordre de rattacher la pièce, dit un aspirant en sautant sur le talon du beaupré pour juger de l'effet produit par le coup; le coquin se démène pour sauver ses voiles!

Il était en effet nécessaire à ceux qui dirigeaient le brigantin de déployer la plus grande activité. Les deux voiles dont le service était momentanément paralysé, étaient d'une grande importance avec le vent en poupe. La distance entre les deux vaisseaux était à peine d'un mille, et il fallait la maintenir.

Pendant que les contrebandiers travaillaient à réparer l'avarie, Ludlow fit signe à l'alderman et à son ami de le suivre et entra dans sa cabine.

— Nous n'avons qu'un parti à prendre, dit Ludlow en posant sa lunette sur la table. Il faut s'emparer de ce corsaire à tout prix, et l'occasion s'offre à nous de le prendre à l'abordage. Maintenant que le voilà désemparé, nous pouvons l'atteindre dans vingt minutes!

— Pensez-vous qu'il vous reçoive comme une vieille femme? demanda piteusement Myndert.

— Je ne crois pas son capitaine capable de demander quartier sans combat; mais le devoir commande, alderman van Beverout, et il faut que j'obéisse. Voulez-vous accompagner l'expédition et servir de médiateur?

— Piques et grenades! suis-je fait pour escalader les flancs d'un contrebandier avec l'épée entre les dents? Si vous voulez me mettre dans le moindre de vos canots avec deux mousses d'équipage, pendant que vos trois huniers sont masqués et vos mâts surmontés d'un pavillon de paix, je consens à porter au brigantin la branche d'olivier. Mais pas de menaces! Si j'en crois ce qu'on rapporte, le corsaire ne les aime pas, et que Dieu me préserve de contrarier les habitudes de quelqu'un! J'irai comme la colombe de l'arche, mais je ne veux pas me montrer dans le rôle de Goliath.

— Et vous, ajouta Ludlow en s'adressant au patron de Kinderhook, ne ferez-vous rien pour arrêter les hostilités?

— Je suis sujet de la reine Anne, et prêt à défendre les lois, répondit tranquillement Oloff van Staats.

— Vous ne savez ce que vous dites, patron, s'écria Myndert. Il ne s'agit pas de combattre les Mohawks ou les sauvages du Canada. Il n'est question que d'une diminution insignifiante dans les revenus de la douane; cela regarde les gardes-côtes.

— Je suis le sujet de la reine, répéta Oloff d'un ton ferme.

— J'ai confiance en vous, monsieur, dit Ludlow en prenant par le bras son rival, qu'il conduisit à la chambre du Conseil.

La conférence fut bientôt terminée, on mit les embarcations à la mer, et M. Luff reçut le commandement du vaisseau, avec la recommandation de profiter de la brise pour s'approcher autant que possible de *la Sorcière des Eaux*.

Trysail fut placé dans la chaloupe avec un nombreux détachement. Van Staats de Kinderhook prit pour lui la yole, conduite par son équipage habituel, et Ludlow monta le canot-major, dont la chambre fut garnie d'armes.

La chaloupe, étant la plus tôt prête et la plus lourde dans sa marche, fut la première à quitter *la Coquette* et gouverna directement vers le brigantin. Ludlow fit un détour, sans doute dans l'intention de détourner l'attention du contrebandier et d'atteindre le point d'attaque

en même temps que la principale embarcation. La yole s'écarta également de la droite ligne, et s'éloigna autant d'un côté que le canot-major s'éloignait de l'autre. Ce fut dans cet ordre que les trois équipages ramèrent pendant une vingtaine de minutes, au bout desquelles le détachement de Ludlow quitta les avirons pour s'apprêter au combat.

La chaloupe était par le travers du brigantin et à portée de pistolet. La yole était en face de l'avant, et van Staats de Kinderhook étudiait l'expression maligne de la figure avec un intérêt qui croissait à mesure que sa lourde nature était excitée. De l'autre côté de la chaloupe, Ludlow, au moyen de sa longue-vue, examinait les dispositions de l'ennemi. Trysail profita de ce temps d'arrêt pour haranguer ses matelots.



Visite de l'alderman, du capitaine de *la Coquette* et du patron à bord de *la Sorcière des Eaux*.

— Cette expédition, dit-il, a lieu dans un temps calme, par un vent assez faible, au mois de juin et sur la côte de l'Amérique du Nord. Vous n'êtes pas assez ignorants pour vous figurer que nous avons mis nos embarcations à la mer sans autre but que de héler le brick que voilà? Cet insolent capitaine n'est autre que le fameux Ecumeur de mer, homme dont je ne conteste pas les capacités, mais qui ne jouit pas d'une excellente réputation. On vous a parlé sans doute des exploits de ce forban, qui a de secrètes intelligences avec des êtres peu orthodoxes. Mais, qu'importe! vous êtes de braves Anglais, instruits de ce qu'on doit à l'Eglise et à l'Etat, et que diable! vous ne vous laisserez pas effaroucher par un peu de raillerie (applaudissements)! Je n'en dirai pas davantage, si ce n'est pour vous enjoindre de ne pas malmener les gens du brigantin, de ne leur couper la gorge et de ne leur casser la tête qu'autant que ce sera indispensable pour prendre le vaisseau. Soyez aussi miséricordieux après la victoire, et n'entrez dans les cabines sous aucun prétexte. En ce qui concerne ce point, mes ordres sont formels, et je ne pourrais m'empêcher de jeter à la mer quiconque oserait les transgresser. Maintenant que nous nous entendons, et que vous connaissez vos devoirs, il ne vous reste plus qu'à les accomplir. Je ne vous dis rien de la part de prise (applaudissements), car vous êtes attachés à la reine, et plus jaloux de son honneur que d'un vain lucre (Bravo! bravo!), mais je puis vous promettre en toute assurance que le partage ordinaire aura lieu (applaudissements); et comme ces coquins exerçaient un trafic assez avantageux, la somme ne sera pas une bagatelle. (Triple salve d'applaudissements.)

La détonation d'un pistolet tiré du canot-major fut suivie immédiatement par un coup de canon du croiseur. Le boulet passa en sifflant entre les mâts de *la Sorcière des Eaux*, et fut comme le signal de l'assaut. Le chef de timonerie cria d'une voix ferme et sonore: — En avant! Au même instant le canot et la yole se dirigèrent vers l'objet de leurs communs efforts avec une vitesse qui promettait une prompte issue à l'action. Cependant, chose étrange! l'ennemi ne donnait aucun signe de vie. Le vent était tombé; les voiles pendaient le long des mâts et la coque flottait au gré des vagues, sans qu'aucun être humain en parût diriger les mouvements. Ce profond repos ne fut point troublé par l'approche des embarcations, et si le forban déterminé avait des projets de résistance, il ne les manifesta nullement. Le bruit des rames et des clameurs ne produisit aucun changement sur les ponts de *la Sorcière;* toutefois Ludlow vit les vergues de la misaine changer lentement de direction. Ne devinant pas l'objet de cette manœuvre, il se leva sur son banc et encouragea ses hommes en agitant son chapeau.

Le canot-major était à cent pieds de la bordée du brigantin lorsque les larges plis de ses voiles se déroulèrent à l'improviste. Ses mâts, ses voiles et ses agrès si artistement combinés s'inclinèrent gracieusement vers le canot comme pour lui faire leurs adieux, et le léger navire glissa sur les flots en cédant à l'embarcation ennemie la place qu'il venait d'occuper. Du premier coup d'œil Ludlow comprit l'inutilité de sa poursuite. La brise s'était brusquement élevée; elle ridait déjà la surface de la mer, et emportait l'heureux contrebandier. Le commandant de *la Coquette* fit signe à Trysail de se désister, et tous deux regardèrent d'un air morne la ligne de bulles blanches que laissait le sillage du fugitif.

Mais tandis que *la Sorcière des Eaux* s'éloignait des bateaux commandés par Ludlow et le chef de timonerie, elle gouvernait de manière à se rapprocher de la yole. Pendant quelques moments l'équipage de cette dernière crut que c'était sa propre rapidité qui abrégeait la distance, et quand l'aspirant qui commandait eut reconnu son erreur, il eut juste assez de temps pour empêcher le brigantin de passer sur le frêle esquif. Il donna un puissant écart à la yole, et ordonna à ses matelots de faire force de rames.

Oloff van Staats ne s'apercevait pas d'un danger qui était à peine sensible pour un marin. Armé d'un poignard, il s'était placé à la proue et ne songeait qu'à l'abordage; lorsque *la Sorcière* longea la yole en inclinant vers l'eau ses porte-haubans inférieurs, le patron de Kinderhook s'y cramponna par un effort énergique en poussant une espèce de cri de guerre hollandais. Presque aussitôt il sauta par-dessus les parapets et disparut sur le pont du contrebandier.



Le capitaine de *la Coquette* et son vieux quartier-maître.

Lorsque Ludlow réunit ses embarcations à l'endroit qu'avait occupé *la Sorcière*, il reconnut que l'unique incident de son infructueuse expédition avait été l'enlèvement involontaire du patron de Kinderhook.

CHAPITRE XXI.

Les hommes doivent souvent à un concours fortuit de circonstances la réputation qu'ils conservent par rapport à leurs qualités personnelles. Il en est de même des vaisseaux; leurs avantages ou leurs défauts, comme ceux des individus, sont quelquefois le résultat de la bonne ou

de la mauvaise fortune, malgré l'influence que peuvent exercer les talents des officiers et la disposition du bâtiment. Quoique la brise qui vint si à propos au secours de *la Sorcière des Eaux* emplît les voiles de *la Coquette*, elle ne modifia pas les idées de l'équipage anglais sur la prospérité incroyable de l'Ecumeur de mer. Trysail lui-même secoua la tête d'une manière significative, et Ludlow exhala sa bile en maudissant ce qu'il appelait la chance du contrebandier. Les canotiers regardèrent le brigantin qui se retirait avec la stupéfaction profonde que les Japonais auraient accordée à une frégate à vapeur.

Comme M. Luff ne négligeait pas ses devoirs, *la Coquette* se rapprocha rapidement de ses embarcations. Le temps employé à les hisser permit au navire poursuivi de se mettre hors de portée du canon. Cependant Ludlow ordonna de continuer la chasse dès que le vaisseau y serait prêt, et il se hâta de cacher son désappointement dans sa cabine.

— La chance est le boni du marchand, dont un profit clair et net est la récompense, dit l'alderman van Beverout, pouvant à peine dissimuler le plaisir que lui causaient les évasions réitérées du brigantin. Il y a des gens qui gagnent des doublons quand ils n'espéraient que des dollars; et plus d'une marchandise baisse en attendant des arrivages certains. Il y a assez de Français, capitaine Ludlow, pour occuper un brave officier. Pourquoi donc tracasser dans ses opérations insignifiantes un misérable contrebandier?

— J'ignore le prix que vous attachez à votre nièce, monsieur van Beverout; mais, si j'étais l'oncle d'une pareille femme, la voir enlever par les artifices d'un infâme me ferait perdre la tête.

— Accès et paroxysmes! heureusement vous n'êtes pas son oncle, capitaine Ludlow, et par conséquent vous n'avez pas de motifs pour vous inquiéter. La jeune fille a l'humeur française; elle fourrage dans les soies et les dentelles du contrebandier, et quand son choix sera fait, elle reparaîtra toute parée.

— O Alida, Alida! est-ce là ce que nous devions attendre de votre esprit cultivé, de vos nobles sentiments?

— La culture est mon ouvrage et les nobles sentiments sont l'héritage d'Etienne de Barbérie, repartit sèchement Myndert; mais les récriminations n'ont jamais fait hausser les fonds. Envoyons chercher le patron et avisons au moyen de retourner au Lust-in-Rust avant que le vaisseau de Sa Majesté perde de vue la côte d'Amérique.



Ludlow descendit de son poste et pointa lui-même le canon dans la direction de *la Sorcière des Eaux*.

— La plaisanterie est hors de saison, monsieur. Votre patron est parti avec votre nièce; ils feront sans doute ensemble une agréable traversée. Nous l'avons perdu dans l'expédition.

— Perdu! s'écria l'alderman effrayé. Oloff van Staats perdu dans l'expédition! maudit serait le jour où ce digne et opulent jeune homme serait perdu pour la colonie! Sa mort éteindrait l'une des meilleures et des plus riches de nos familles, et laisserait sans héritier direct la propriété qui occupe le troisième rang dans cette province.

— Le malheur n'est pas aussi complet, répondit le capitaine avec amertume; le patron a abordé *la Sorcière* et est allé examiner les soies et les dentelles avec la belle Barbérie.

Ludlow expliqua alors la manière dont le patron avait disparu. Lorsque l'alderman fut convaincu que son ami n'avait éprouvé aucun mal corporel, sa satisfaction fut aussi vive que sa consternation l'avait été.

— Il est allé avec la belle Barbérie, répéta-t-il en se frottant les mains. Le sang de mon vieil ami Etienne commence à se montrer. Le Hollandais ne ressemble ni à l'Anglais, qui jure et qui tempête, ni au Français de vif argent, qui se frappe la tête au moindre propos un peu dur d'une femme. Le fils de la vieille Batavie sait attendre l'occasion. Bravo! jeune Oloff, tu es l'enfant de mon cœur, et sans doute la fortune te protégera.

Ludlow se leva en souriant amèrement, quoiqu'il n'éprouvât aucun mécontentement à l'égard d'un homme dont l'enthousiasme était si naturel.

— Monsieur van Staats, dit-il, peut avec raison se féliciter de son bonheur; mais je serais bien trompé s'il l'emportait sur son hôte artificieux. Quel que soit le caprice des autres, alderman van Beverout, je ferai mon devoir. Jusqu'ici le contrebandier m'a échappé, mais la prochaine fois nous en triompherons.

Ludlow avait cette menace sur les lèvres lorsqu'il quitta la cabine pour reprendre son poste sur le pont. La brise était tout en faveur de *la Sorcière des Eaux*, qui, ayant orienté au plus près, avait déjà pris une avance considérable. Avant le coucher du soleil, elle avait déjà disparu à l'horizon.

On ignore combien *la Coquette* fit de chemin pendant la nuit; mais lorsque le commandant s'éveilla, ses regards inquiets n'eurent à scruter qu'une vaste solitude liquide. On n'y distinguait que les crêtes vertes et régulières des lames et les larges ailes des goëlands. Pendant les jours suivants, le croiseur continua à sillonner l'Océan, tantôt courant vent largue, tantôt luttant contre les vents contraires. Le digne alderman avait la tête complétement tournée, et, malgré sa patience, il se demandait avec anxiété quand finirait la croisière. Avant la fin de la semaine, il ne savait même pas dans quels parages se trouvait le vaisseau. Enfin il remarqua que les efforts des marins se ralentissaient et que *la Coquette* n'était plus aussi chargée de voiles.

Dans l'après-midi d'un de ces jours de travail modéré, François quitta l'entre-pont, et, chancelant de canon en canon, il s'installa au centre du vaisseau, dans un endroit où il prenait habituellement l'air et où, sans trop abuser de la bienveillance des officiers, il était à l'abri de l'intimité des gens grossiers de l'équipage.

— Ah! s'écria-t-il en s'adressant à un jeune aspirant nommé Hopper, *voilà la terre, quel bonheur! le bâtiment* est *très-agréable; mais vous savez, monsieur l'aspirant, que je ne suis point marin.* Quel peut être *le nom du pays?*

— C'est *la France*, répondit le mauvais plaisant, qui savait assez de français pour comprendre le baragouin du domestique; c'est un excellent pays pour ceux qui l'aiment.

— Ce *n'est pas possible*, reprit François, partagé entre le plaisir et l'étonnement.

— Préférez-vous que ce soit la Hollande?

— Dites-moi, monsieur Hopper, ajouta François en posant une main tremblante sur le bras du jeune étourdi, *est-ce* la *France?*

— Un observateur comme vous l'aurait déjà deviné. Ne voyez-vous pas le clocher, le château dans le fond et les maisons du village groupées au pied du manoir? Maintenant regardez ce parc! il y a là une avenue droite comme le sillage d'un vaisseau et une douzaine de statues qui n'ont qu'un seul nez pour elles toutes.

— *Ma foi! je ne vois* ni *parc*, ni *château*, ni *village*, ni *statue*, ni nez... *Mais, monsieur, je suis âgé... Est-ce* la *France?*

Je vais suppléer à l'insuffisance de vos yeux. Ces espèces de cartes d'échantillons vertes et jaunes qui ressemblent encore à des livres de signaux où seraient réunis les pavillons de toutes les nations, ce sont *les champs!* Ce beau bois, dont toutes les branches sont alignées comme des conscrits à l'exercice, c'est *la forêt.*

La crédulité du sensible domestique était à bout. Prenant un air de

commisération et de pitié, il se retira et laissa le jeune novice s'applaudir de sa plaisanterie avec un de ses camarades.

Cependant *la Coquette* avançait toujours. Le château et le village de l'aspirant se transformèrent bientôt en une plage sablonneuse, avec un arrière-plan de pins rabougris entre lesquels on apercevait des fermes étendues ou des maisons de campagne. Vers midi, la cime d'une colline s'éleva du sein des flots, et au moment où le soleil se couchait derrière la montagne, le vaisseau doubla le cap sablonneux et mouilla à la place qu'il avait quittée lorsque son commandant était revenu après sa visite au brigantin. On amarra le bâtiment, on amena les petites vergues et on mit un canot à la mer. Ludlow et l'alderman y descendirent et se dirigèrent vers l'embouchure de la Shrewsbury. Quoiqu'il fît déjà nuit lorsqu'ils atteignirent le rivage, il restait assez de jour pour leur faire distinguer un objet d'un aspect étrange flottant dans la baie. Ils se détournèrent de leur route afin de le contempler de plus près.

— Croiseurs et sorcières des eaux! murmura Myndert, cette drôlesse au teint cuivré nous pourchasse comme si nous lui avions volé son or! Mettons pied à terre et rentrons chez nous. Il faudra une députation du conseil municipal pour me décider à en sortir.

Ludlow changea la barre et reprit sa course vers la rivière ; il n'eut pas besoin d'explications pour comprendre la nature de l'artifice dont il avait été la victime. La cuve doucement balancée, le mât qui la surmontait, les traits de *la Sorcière* peints sur la corne d'une lanterne éteinte, lui rappelèrent le faux signal qui avait égaré *la Coquette*.

CHAPITRE XXII.

Lorsque Ludlow et l'alderman s'approchèrent du Lust-in-Rust, l'obscurité était complète, et la montagne projetait son ombre sur la rivière, sur l'étroite langue de terre qui la séparait de la mer et même sur une partie de l'Océan. Avant d'arriver à la pelouse qui précédait la villa, l'alderman s'arrêta et s'adressa à son compagnon d'un ton de confiance qu'il n'avait pas pris depuis quelques jours.

— Vous comprenez, dit-il, que notre excursion sur l'eau a plutôt un caractère privé que public. Votre père était un de mes meilleurs amis, et je crois même que nous étions parents par alliance. Votre digne mère, ménagère économe et peu bavarde, avait un peu du sang de ma famille. Je serais désolé de voir interrompre la bonne intelligence que ces souvenirs ont établie entre nous. J'admets, monsieur, que, sans la douane, l'État serait un corps sans âme; mais il ne faut pas pousser un principe à l'extrême. Ce brigantin, qui est, à ce qu'il paraît, *la Sorcière des Eaux*, eût été de bonne prise s'il était tombé entre nos mains. Maintenant qu'il nous a échappé, j'ignore quelles peuvent être vos intentions; mais, si votre excellent père vivait encore, il se garderait bien de tenir des propos inutiles.

— Quel que soit le parti que j'adopte, répondit le jeune homme, soyez sûr que je tairai l'étrange résolution de votre nièce. Je ne crois pas nécessaire de violer le sanctuaire domestique et d'occuper les oisifs du récit des écarts d'Alida.

Le capitaine prouvait, par le tremblement de sa voix, que la jeune fille exerçait encore sur lui une grande influence. Il s'arrêta brusquement, laissant à l'oncle le soin de deviner ce qu'il aurait voulu ajouter.

— Voilà qui est généreux et digne d'un loyal amant, reprit l'alderman; mais ce n'est pas précisément tout ce que je désire. Au surplus, il est inutile de prodiguer les paroles en plein air... Ah! quand le chat est endormi, les souris dansent sous la table! Les maudits noirs qui mènent mes chevaux la nuit se sont emparés du pavillon d'Alida, et nous pouvons rendre grâces au ciel de ce que les appartements de la jeune fille ne sont pas aussi spacieux que la maison commune de Harlem, car on y ferait galoper mes malheureuses bêtes.

L'alderman à son tour s'interrompit brusquement et tressaillit, comme si quelque spectre se fût présenté à ses yeux. Son langage avait attiré les regards de son compagnon vers la Cour des Fées, et les deux interlocuteurs reconnurent simultanément, à ne pas s'y méprendre, la belle Barbérie, qui passait devant la fenêtre ouverte de sa chambre. Ludlow était sur le point de courir en avant, quand son impétuosité fut contenue par Myndert.

— Ceci doit plutôt exercer notre esprit que nos jambes, dit le bourgeois avec le sang-froid de la prudence. C'est bien ma nièce et pupille, ou la fille de feu Étienne de Barbérie a un sosie.

— Nous faisons-nous illusion, François? N'as-tu pas vu une femme à la croisée du pavillon?

— *Certainement oui*, s'écria le fidèle domestique. *Quel malheur* d'avoir été *obligé* d'aller sur la *mer*, tandis que mademoiselle n'a jamais quitté la *maison! J'étais sûr que nous nous trompions*, car jamais la famille de Barbérie n'a aimé *la marine*.

— Il suffit, bon François. Allez dire aux paresseux qui sont dans ma cuisine que leur maître vient d'arriver, et rappelez-vous qu'il est inutile de parler des merveilles que nous avons vues sur l'Océan. Capitaine Ludlow, abordons ma nièce avec le moins de bruit possible.

Ludlow accepta l'invitation avec empressement et suivit vers l'habitation l'imperturbable alderman. En traversant la pelouse, ils s'arrêtèrent involontairement pour jeter un coup d'œil dans l'intérieur du pavillon.

La belle Barbérie avait décoré la Cour des Fées avec ce goût national qu'elle tenait de son père. La lourde magnificence qui caractérisait le règne de Louis XIV n'était guère descendue jusqu'à M. de Barbérie; toutefois il avait apporté en exil des idées de luxe et d'élégance qui sont presque exclusivement l'apanage de la France. Il les avait appliquées sans tomber dans la fastueuse exagération de l'époque, et les avait mêlées à ces habitudes de bien-être domestique qui appartiennent aux Anglais et aux Américains. Cette association produisait un juste équilibre entre l'utile et l'agréable.

Alida était assise auprès d'une petite table d'acajou et profondément absorbée par la lecture d'un petit volume. Elle avait auprès d'elle un service à thé dont les tasses avaient ces dimensions microscopiques alors en usage, quoiqu'elles fussent artistement travaillées. Elle ne s'occupait que de son livre, et la théière d'argent sifflait à ses oreilles sans attirer son attention.

— Voilà, murmura Ludlow, le tableau que je me suis souvent retracé lorsque les grains et les orages me retenaient sur le pont. Accablé de fatigue d'esprit et de corps, j'ai rêvé ce repos, j'ai même osé l'espérer!

—Vous entendez le comfortable, maître Ludlow, repartit l'alderman. La jeune fille a une telle fraîcheur, qu'on jurerait qu'elle ne s'est jamais exposée à la brise, et il est difficile de croire que naguère encore elle folâtrait au milieu des dauphins. Entrons!

L'alderman ne mettait pas de cérémonies dans les visites qu'il rendait à sa nièce. Sans juger à propos de se faire annoncer, il ouvrit tranquillement la porte et introduisit son compagnon dans l'appartement.

L'aisance et l'indifférence affectées de Ludlow et de van Beverout furent parfaitement imitées par la jeune personne. Elle mit de côté son livre avec autant de calme que si elle les eût quittés une heure auparavant. Son attitude prouva à son oncle et au capitaine que leur retour était connu et qu'ils étaient attendus. Elle se leva à leur entrée, leur sourit avec plus de politesse que d'émotion et les pria de s'asseoir. Cette conduite jeta l'alderman dans une profonde rêverie. Quant au jeune marin, il ne savait ce qu'il devait admirer le plus, ou de l'amabilité constante de la dame, ou de l'admirable sang-froid qu'elle conservait dans une scène aussi embarrassante.

Alida ne semblait en rien sentir la nécessité d'une explication, car, dès que ses hôtes furent assis, elle se mit à leur verser du thé.

— Vous me trouvez, dit-elle, prête à vous offrir une tasse de ce thé délicieux, qui a été apporté par le navire *le Caernarvon*.

— Oui, c'est une marchandise que je recommanderai à tous mes amis; mais, ma chère nièce, daignerez-vous apprendre à ce capitaine au service de l'État et à un pauvre alderman de la bonne ville de New-York combien il y a de temps que vous attendez notre compagnie?

Alida consulta la petite montre richement émaillée qu'elle portait à la ceinture.

— Il est neuf heures, dit-elle : c'est à la chute du jour que Dinah m'a avertie du plaisir qui m'était réservé; mais il ne faut pas que j'oublie de vous dire qu'il est arrivé de la ville des paquets qui semblent contenir des lettres.

C'était donner une nouvelle et subite direction aux pensées de l'alderman. Il ne fut pas fâché de retarder des explications dont certaines particularités pouvaient le compromettre. Il avala d'une seule gorgée le contenu de sa tasse, saisit les papiers qu'Alida lui présentait et sortit après avoir murmuré quelques excuses.

Jusque-là le commandant de *la Coquette* n'avait pas dit un seul mot. La surprise et l'indignation lui fermaient la bouche; mais en se servant activement de ses yeux, il essayait de pénétrer le voile dont Alida s'enveloppait. Il avait cru remarquer sur ses lèvres un sourire mélancolique, et elle l'avait plusieurs fois regardé furtivement, comme pour juger de l'effet qu'elle produisait sur l'esprit du jeune marin.

— La croisière de *la Coquette* a-t-elle été funeste aux ennemis de la reine? dit précipitamment la belle Barbérie quand elle s'aperçut que son coup d'œil était découvert.

— La crainte ou la prudence, peut-être aussi les remords de leur conscience, les ont décidés à fuir notre approche. Nous avons couru depuis la pointe de Sandy-Hook jusqu'à la lisière du grand banc, et nous sommes revenus sans succès.

— C'est fâcheux; mais si le Français vous a échappé, quelque coupable n'a-t-il pas été puni? Le bruit court parmi les esclaves que le brigantin qui nous a rendu visite excite les soupçons du gouvernement.

— Les soupçons! la belle Barbérie pourrait me dire si la réputation de l'Écumeur de mer est méritée.

Alida sourit, et son amant pensa que ce sourire était aussi doux que jamais.

Il y aurait trop de complaisance de la part du capitaine Ludlow à demander des conseils aux jeunes filles de la colonie. Nous pouvons encourager secrètement la contrebande; mais nous ne voulons pas qu'on puisse nous en accuser, et les insinuations qu'on se permet me forceront à abandonner le Lust-in-Rust pour chercher un air salubre dans une situation moins exposée. Heureusement les rives de l'Hudson offrent des sites charmants.

— Entre autres, le manoir de Kinderhook?

— L'habitation d'Oloff van Staats, répondit Alida en souriant, est, dit-on, commode et assez bien placée. Je l'ai vue...

— Dans vos rêves d'avenir, interrompit le jeune homme.

— Non, d'une manière plus positive : j'ai aperçu de loin, en naviguant sur le fleuve, les cheminées construites dans le style du Brabant hollandais; et, quoiqu'elles manquent de nids de cigognes à leur faîte, elles portent à croire que l'aisance, si séduisante pour les femmes, règne autour de leur foyer. Les offices ont également de quoi charmer une bonne ménagère.

— Et c'est une fonction que sans doute vous ne laisserez pas longtemps vacante dans la maison du digne patron.

Alida jouait avec une cuillère ciselée, qui représentait la tige et les feuilles de l'arbre à thé; elle la laissa tomber, tressaillit et fixa sur son interlocuteur un regard assuré, mais qui n'était pas exempt de sympathie.

— Cette fonction ne sera jamais remplie par moi, dit-elle d'un ton solennel et avec une fermeté qui prouvait que sa résolution était arrêtée.

— Cette déclaration me soulage d'un lourd fardeau! Oh! Alida, si vous pouviez aussi facilement...

— Silence! s'écria la jeune fille, qui se leva brusquement et se tint un instant dans l'attitude de l'attente. Ses yeux devinrent plus brillants, ses joues plus colorées, et ses traits exprimèrent fortement le plaisir et l'espoir; mais comme aucun bruit ne suivit celui qu'elle avait entendu, elle reprit sa place et accorda de nouveau son attention à son amant.

— Que disions-nous? balbutia-t-elle.

— Vous venez de déclarer que vous ne seriez jamais la femme d'Oloff van Staats, et vos paroles sincères ont dissipé de ce côté toutes mes appréhensions. Il ne vous reste plus qu'à expliquer votre absence pour reprendre votre empire sur un homme qui est trop disposé à vous croire.

La belle Barbérie parut touchée; elle contempla le jeune marin avec plus de bienveillance, et sa voix avait un peu perdu de son assurance habituelle quand elle répondit :

— Cet empire a donc été affaibli?

— Vous me mépriseriez si je disais non; vous ne me croiriez pas si je disais oui. Le silence est donc le meilleur parti que nous ayons à prendre pour entretenir notre bonne intelligence...

— Bien certainement; j'ai entendu frapper légèrement sur le volet.

— L'espérance nous abuse quelquefois. Cette idée, qui vous vient à deux reprises, ferait croire que vous attendez une visite.

Un coup donné distinctement sur le volet confirma les prévisions d'Alida : elle regarda son compagnon avec embarras, changea de couleur, et parut sur le point de dire quelque chose que la prudence lui interdisait de révéler.

— Capitaine Ludlow, vous avez été déjà témoin d'une entrevue qui, je le crains, m'a exposée à de fâcheuses suppositions; mais un homme aussi généreux que vous doit avoir de l'indulgence pour les petites vanités d'une femme. J'attends une visite à laquelle ne devrait peut-être pas assister un officier de la reine.

— Je ne suis pas un douanier pour fouiller dans les garde-robes et dans les tiroirs secrets. Mon devoir est seulement d'agir sur les hautes mers et contre les violateurs déclarés de la loi. S'il est quelqu'un dont vous désiriez la présence, faites-le entrer sans vous préoccuper de mes fonctions; je saurai prendre ma revanche quand nous nous trouverons dans un lieu plus propice.

La jeune fille exprima sa reconnaissance par un geste, et elle produisit un son argentin en frappant avec une cuillère l'intérieur d'une tasse à thé. Les taillis qui ombrageaient la fenêtre s'écartèrent, et l'on vit paraître ce galant contrebandier que l'alderman appelait maître Seadrift. Au moment où on l'aperçut, une légère pacotille lancée du dehors vint tomber au milieu de la chambre; il ôta son bonnet pour s'incliner devant la maîtresse de la Cour des Fées, salua le capitaine avec moins de cérémonie, et remit sur ses beaux cheveux d'ébène sa coiffure galonnée d'or.

— J'envoie un avant-courrier pour me faire connaître, dit-il. Voici une pratique sur laquelle je ne comptais pas... Nous nous sommes déjà vus, capitaine Ludlow.

— Oui, monsieur l'Écumeur de mer, et nous nous reverrons encore. Le vent peut changer, et la fortune favoriser encore le bon droit.

— Nous mettons notre confiance dans la dame Vert-de-Mer, reprit l'étrange contrebandier en montrant avec un respect réel ou affecté une image brodée sur le velours de son bonnet. Ce qui a été sera, et le passé donne de l'espoir pour l'avenir. Nous sommes ici sur un terrain neutre, n'est-ce pas?

— Je suis le commandant d'un croiseur royal, monsieur, répondit Ludlow.

— La reine Anne doit être fière de vos services!... Mais nous négligeons nos affaires. Mille pardons, aimable maîtresse de la Cour des Fées : cette entrevue de deux rudes marins porte atteinte aux droits de la beauté. Tous compliments à part, j'ai à vous offrir certains articles qui donnent de l'éclat aux yeux les plus brillants.

Là-dessus le contrebandier ouvrit son ballot. Ludlow remarqua avec douleur, avec indignation, qu'il semblait s'être établi entre le forban et Alida une secrète intelligence, et même une sorte d'intimité. Cependant il résolut de rester calme, afin d'éclaircir ses doutes.

— En vérité, capitaine, lui dit la jeune fille, maître Seadrift doit bien connaître le cœur des femmes pour leur choisir ce genre de tissus.

— S'il possède cette science, il doit s'estimer heureux, répliqua Ludlow avec une tranquillité forcée, mais d'un ton qui n'était pas exempt d'amertume.

— J'ai beaucoup fréquenté le beau sexe qui compose presque exclusivement ma clientèle, répondit l'élégant contrebandier. Voici un brocart, dont le pareil se porte ouvertement en présence de la reine Anne, quoiqu'il vienne des métiers proscrits d'Italie. Les dames de la cour, pour plaire au public, dansent une fois par an en robes de fabrique anglaise; et, pour se plaire à elles-mêmes, elles portent le reste de l'année des étoffes plus attrayantes. Dites-moi pourquoi l'Anglais avec son pâle soleil dépense des monceaux d'or pour obtenir une imitation rabougrie des fruits tropicaux? C'est uniquement parce qu'il aime le fruit défendu. Dites-moi pourquoi un gourmet de Paris savoure une figue qu'un lazaroni de Naples jetterait dans sa baie? C'est que, sous un ciel humide, il veut jouir des avantages d'une basse latitude. J'ai vu un individu humer avec délices l'eau sucrée d'un ananas européen qui coûtait une guinée, et il aurait refusé le même fruit mûri par un soleil ardent, parce qu'il aurait pu avoir pour rien ce délicieux mélange de douceur et d'acidité. Tel est le secret de notre faveur, et comme les femmes sont surtout avides du fruit défendu, c'est à elles que nous devons le plus de remercîments.

— On voit que vous avez voyagé, maître Seadrift, reprit la belle Barbérie en étalant sur le tapis le contenu de la balle.

— La dame au manteau vert-de-mer ne souffre pas que nous restions oisifs. Nous suivons la direction de sa main; tantôt elle nous mène au milieu des îles de l'Adriatique, tantôt sur vos côtes orageuses. Il y a peu de contrées en Europe entre Gibraltar et le Categat que je n'aie pas visitées.

— Mais l'Italie semble votre séjour de prédilection, si j'en juge par la quantité de ses produits.

— Je me partage entre l'Italie, la France et les Flandres; mais j'aime surtout la petite plaine de Sorrente, où s'est écoulée mon enfance, et même une partie de ma jeunesse. Je me rappelle encore mon habitation située sur le bord des rochers. J'ai encore devant les yeux le paysage qu'on voyait de mes fenêtres. A gauche était l'île de Procida, peuplée par une colonie grecque; une passe étroite la séparait du cap Misène, où Énée débarqua et d'où Pline partit pour aller examiner de plus près le réveil du volcan. De tous côtés s'offraient à mes yeux des souvenirs historiques : c'était le golfe de Baya, où tant de consuls et de poëtes ont cherché le repos; c'étaient les vestiges du lac Lucrin, le Styx fabuleux, les Champs-Élysées, la grotte de la Sibylle; puis la bruyante ville de Naples, couronnée par le château Saint-Elme, et le volcan au triple sommet dont la base recouvre Pompeïa!

— Un homme qui a tant d'instruction devrait en faire un meilleur usage, dit Ludlow d'un ton sévère lorsque le contrebandier eut cessé de parler.

— Dans les autres pays, les hommes s'instruisent dans les livres; en Italie, ils acquièrent de la science par l'observation des objets visibles. Mais à quoi bon vous entretenir des impressions de ma jeunesse? Les couleurs de ces étoffes doivent avoir plus de charme pour une jeune et vive imagination que les tableaux mêmes de la nature.

La belle Barbérie sourit au contrebandier avec une expression de sympathie qui déchira le cœur de Ludlow; et elle allait répondre lorsque la voix de son oncle se fit entendre.

— Vents et marées! s'écria l'alderman quand il eut jeté un coup d'œil dans le pavillon, que vois-je ici? Des marchandises d'une origine suspecte! Qui vous les a envoyées, ma nièce?

— Ce sont des questions que vous ferez mieux d'adresser à leur propriétaire, répondit la belle Barbérie; et elle montra gravement, mais non sans émotion, le contrebandier qui, à l'approche de l'alderman, avait essayé de se dissimuler.

— A quelle baisse de prise, à quel changement dans les idées de la chambre du commerce dois-je l'honneur de votre visite, monsieur le... le... le marchand de dames vertes et de tissus précieux?

L'assurance du contrebandier avait disparu; il montrait à la place une hésitation qui ne lui était pas habituelle.

— Ceux qui risquent beaucoup pour gagner leur vie, dit-il d'un ton d'humilité et d'indécision, doivent naturellement s'adresser aux personnes connues par leurs libéralités. J'espère que vous excuserez ma hardiesse à cause de ses motifs; et qu'avec votre expérience supérieure vous aiderez madame à apprécier le mérite et le bon marché de mes articles.

Myndert fut interdit de ce langage et de la soumission de maître Seadrift. Il s'était imaginé qu'il aurait besoin de toute son adresse pour réprimer la familiarité accoutumée de l'Écumeur de mer. A sa grande surprise, celui-ci lui témoignait une déférence subite et extraordinaire. Enhardi, peut-être même rehaussé dans sa propre estime, Myndert ne manqua pas d'attribuer son succès à quelques qualités particulières, et il prit le ton d'un commissaire de police qui morigène un perturbateur.

— Vous venez ici sous un faux pavillon, murmura-t-il, et vous compromettez ma nièce en lui apportant des objets dont les sujets de la reine ne doivent pas faire usage. Vous devriez savoir que les sages conseillers de la reine ont décidé que l'Angleterre produirait tout ce que les colonies consommeraient, et que la métropole consommerait de son côté ce que produiraient les colonies.

— Je ne l'ignore point, monsieur, répondit Seadrift; mais nous autres contrebandiers nous jouons à pair ou non avec les autorités. Lorsque nous débarquons sans danger, nous gagnons; quand nous sommes saisis, nous perdons. Les enjeux sont égaux et la partie ne saurait être considérée comme déloyale. Si les dominateurs du monde faisaient disparaître les entraves inutiles qu'ils imposent au commerce, notre métier n'existerait plus.

— Il n'en est pas moins vrai que vous induisez ma nièce en tentation, et que vous abusez de la faiblesse héréditaire qu'elle a pour la toilette, puisque les femmes de France sont plus disposées à se parer que celles des autres pays. Je n'ai pas néanmoins l'intention de manifester une sévérité déraisonnable; car feu Etienne, en transmettant ses fantaisies à sa fille, lui a laissé la possibilité de les payer. Présentez votre compte et je l'acquitterai.

— Avant de s'en occuper, demanda Ludlow, ne serait-il pas bon de profiter de l'occasion pour demander des nouvelles du camarade que nous avons perdu dans la dernière croisière?

— Vous avez raison, monsieur Cornelius. Le patron de Kinderhook n'est pas homme à tomber dans la mer, comme un baril de liqueur prohibée, sans qu'on s'informe ce qu'il est devenu. Laissez-moi le soin de cette affaire, et les métayers d'un des meilleurs domaines de la colonie ne seront pas longtemps sans nouvelles de leur propriétaire. Si vous voulez accompagner maître Seadrift dans une autre partie de la villa, je vais, de mon côté, pendant que vous l'interrogerez, prendre auprès de ma nièce tous les renseignements nécessaires.

Le commandant du croiseur royal et l'Ecumeur de mer parurent trouver la proposition singulière. L'hésitation du dernier était toutefois la plus sensible, puisque Ludlow avait résolu de conserver son caractère neutre jusqu'au moment où il lui serait permis d'agir en loyal sujet. Il croyait fermement que *la Sorcière des Eaux* était encore dans la baie cachée derrière l'ombrage des bois, et comme il avait été déjà le jouet de l'adresse des contrebandiers, il se proposait d'agir avec prudence et de retourner à son vaisseau en temps opportun pour entamer contre *la Sorcière* une poursuite efficace. Ce n'étaient pas là les seules raisons qui le déterminassent à user d'artifice. Les manières et le langage du contrebandier l'élevaient bien au-dessus des hommes de sa classe, et excitaient pour lui un certain degré d'intérêt auquel l'officier de la couronne n'avait pu se soustraire. Il s'inclina donc avec urbanité et se rendit avec empressement aux insinuations de l'alderman.

— Maître Seadrift, dit-il en quittant la Cour des Fées, nous nous sommes rencontrés sur un terrain neutre, et, malgré la différence de nos positions, nous pouvons causer amicalement du passé. L'Ecumeur de mer jouit dans son genre d'une réputation qui le met presque de niveau avec les marins distingués d'un meilleur service. J'attesterai toujours son habileté et son sang-froid, mais je ne puis m'empêcher de déplorer la malheureuse direction qu'ont prise ses belles qualités.

— C'est faire des réserves convenables en faveur des droits de la couronne! repartit Seadrift dont la bonne humeur était revenue en plein air. Nous suivons la carrière dans laquelle le hasard nous a jetés. Vous servez une reine que vous n'avez jamais vue et une nation qui se servira de vous dans ses revers, et vous méprisera dans sa prospérité; pour moi, je ne sers que moi-même. Que la raison décide entre nous!

— J'admire cette franchise, monsieur, et j'ai espoir que nous finirons par nous entendre si vous renoncez aux mystifications de votre femme Vert-de-Mer. Votre farce a été bien jouée; mais, à l'exception d'Oloff van Staats et des personnes éclairées que vous promenez sur l'Océan, vous n'avez pas converti beaucoup de monde à la nécromancie.

La bouche charmante du contrebandier fut détendue par un sourire.

— La politique que vous suivez, reprit le capitaine, vous permet-elle de me révéler le sort du patron? car, bien que je sois, ou plutôt que j'aie été son rival, je ne puis voir un hôte quitter mon vaisseau avec si peu de cérémonie sans m'intéresser à sa destinée.

— Vous faites une juste distinction, repartit Seadrift en souriant encore : il est vrai que vous avez été rivaux et que vous ne l'êtes plus. M. van Staats est un brave homme, quoique étranger à la science nautique; et un homme qui a montré tant de courage est sûr d'être bien traité sous la garde de l'Ecumeur de mer. Il a conquis le brigantin par un coup de main, et il se repose sur ses lauriers. Nous autres contrebandiers, nous sommes plus gais qu'on ne croit dans notre intérieur, et ceux qui se joignent à nous n'ont pas envie de nous quitter.

— J'aurai, je l'espère, occasion de pénétrer les mystères de votre vaisseau. Jusque-là, je vous dis adieu.

— Arrêtez! s'écria Seadrift; ne nous laissez pas longtemps dans l'incertitude, je vous en prie. Notre maîtresse est comme l'insecte qui prend la couleur de la feuille sur laquelle il séjourne. Vous lui avez vu sa robe vert-de-mer, qu'elle ne manque jamais de revêtir quand elle rôde le long des côtes d'Amérique; mais au large son manteau se teint de l'azur des profondeurs de l'Océan. On a remarqué des symptômes d'un changement qui dénote toujours l'intention de s'éloigner du continent.

— Ecoutez, monsieur Seadrift, vos folies peuvent être de mise tant que vous aurez le pouvoir de les soutenir; mais souvenez-vous que, si la loi ne punit le contrebandier que par la confiscation, elle inflige au ravisseur des peines corporelles et quelquefois la mort! Rappelez-vous aussi que l'on franchit aisément la ligne qui sépare la contrebande de la piraterie, et que tout retour devient impossible.

— Au nom de ma maîtresse, je vous remercie de ce généreux conseil, répondit le joyeux marin en saluant avec une gravité qui rehaussait plutôt qu'elle ne dissimulait son ironie.

— Votre *Coquette* porte au loin ses boute-hors et elle est fine voilière, capitaine Ludlow; mais quelles que soient ses qualités, elle trouvera dans le brigantin une femme qui l'égalera en ruses et en caprices, et qui bravera toutes ses menaces.

Là-dessus les deux marins se séparèrent. Ludlow s'éloigna à la hâte de la maison; le jeune marin du brigantin entra chez l'alderman, prit un livre et attendit qu'on le demandât à la Cour des Fées. En entendant un bruit de pas à la porte de la salle, il donna des signes d'une vive et insurmontable agitation. C'était la négresse d'Alida, qui entra, lui présenta un chiffon de papier et se retira. Le jeune homme lut les paroles suivantes écrites à la hâte au crayon :

« J'ai éludé toutes les questions, et il est plus qu'à moitié disposé à croire à la nécromancie. Le moment n'est pas venu de lui avouer *la vérité*, car il n'est pas en état de l'entendre, étant déjà inquiet des conséquences que peut avoir l'apparition du brigantin sur la côte et si près de sa maison de campagne. Croyez bien qu'un jour il reconnaîtra des droits que je saurai faire valoir, et qui, à mon défaut, seraient soutenus par le redoutable Ecumeur de mer. Venez dès que vous entendrez le bruit de ses pas dans le corridor. »

Cette injonction fut bientôt suivie. Au moment où l'alderman rentrait chez lui par une porte, le contrebandier en sortait par l'autre. Myndert ne parut pas s'inquiéter de trouver son appartement désert, et il murmura entre ses dents :

— Caprices de femmes! cette fillette fait des détours comme un renard poursuivi, et il serait plus facile de convaincre un marchand d'avoir fait une fausse facture que cette enfant de dix-neuf ans d'avoir commis une indiscrétion. Il y a dans ses yeux une expression qui rappelle si bien son père Etienne et sa race normande, qu'on n'ose point la pousser à bout! J'avais espéré que van Staats profiterait de l'occasion; pendant une semaine passée en mer, il avait le temps de séduire une sirène; mais, quand je prononce son nom, Alida prend l'air réservé d'une religieuse!... et le retour de cet Ecumeur qui vient me causer de nouveaux embarras! et les idées que le jeune Ludlow a de son devoir! Mort et infirmité! il faut quitter le commerce et clore les livres de la vie! Je dois définitivement songer à établir une balance définitive. Ce serait fait demain si la somme totale était un peu plus en ma faveur.

CHAPITRE XXIII.

Ludlow quitta le Lust-in-Rust sans avoir de plan arrêté. Pendant la précédente entrevue il avait épié d'un œil jaloux les traits de la belle Barbérie, et il y avait lu une évidente sympathie pour maître Seadrift. Il était convaincu qu'elle avait fait un choix pour la vie, et tout en déplorant la fascination par laquelle elle se laissait entraîner, il avouait franchement que le séducteur était fait pour exercer une puissante influence sur l'imagination d'une femme jeune et isolée.

Il y avait dans l'esprit du capitaine une lutte pénible entre ses devoirs et ses sentiments. Se rappelant l'artifice par lequel il était tombé naguère au pouvoir des contrebandiers, il avait pris ses précautions pour avoir son rival à sa merci. Devait-il profiter de cet avantage ou lui laisser la possession de sa maîtresse et de sa liberté? tel était le problème qu'il se posait. Il éprouvait une vive tendresse pour Alida, et il craignait qu'on lui reprochât d'avoir agi sous l'impulsion du dépit. Il lui répugnait en outre, quoiqu'il eût des ordres précis, d'assimiler son vaisseau aux cutters de la douane en donnant la chasse à *la Sorcière des Eaux*. Il se demandait encore si, après avoir rencontré le contrebandier proscrit sur un terrain neutre, il lui était permis de le faire arrêter par surprise. Agité par ces idées contradictoires, le jeune marin se promena quelque temps sur la pelouse afin de respirer librement et de réfléchir sans être interrompu.

La nuit était arrivée au premier quart des marins. L'ombre de la montagne couvrait encore néanmoins le Lust-in-Rust, la rivière et les bords de l'Atlantique de ténèbres plus profondes que celles qui obscurcissaient au delà la surface tumultueuse de l'Océan. Les objets les plus proches n'étaient visibles qu'à force d'attention, tandis que de vagues contours se distinguaient dans le lointain. Les rideaux de la Cour des Fées avaient été tirés, mais il y avait toujours de la lumière dans le pavillon, et un coin de la draperie restait soulevé. Lorsque Ludlow atteignit la porte qui menait au débarcadère, il jeta un dernier regard sur la villa et aperçut la personne qui occupait le plus ses pensées. Elle avait le coude appuyé sur sa table et l'une de ses belles mains soutenait son front, où régnait une mélancolie inusitée. Le commandant de *la Coquette* sentit le sang refluer vers son cœur, car il s'imagina que cette attitude était celle du

repentir. Cette idée ranima ses espérances; il crut qu'il n'était pas encore trop tard pour arracher à sa perte la femme qu'il aimait si sincèrement. La démarche irréparable qu'elle avait faite était déjà oubliée, et le généreux marin allait retourner à la Cour des Fées pour supplier sa maîtresse de faire un retour sur elle-même, lorsqu'un mouvement d'Alida annonça qu'elle n'était plus seule. Elle leva les yeux avec cette franchise ingénue qu'une femme pure montre à l'égard de ses plus intimes confidents. Elle sourit plutôt de tristesse que de plaisir, et prononça des paroles que l'éloignement empêchait d'entendre. L'instant d'après Seadrift parut dans l'espace que laissait voir la draperie relevée. Il prit la main d'Alida, et, loin de faire aucun effort pour la retirer, la jeune fille contempla le contrebandier avec un redoublement d'affection. Alors Ludlow ouvrit la porte avec violence et courut sans s'arrêter jusqu'au bord de la rivière.

Le canot de *la Coquette* fut trouvé à la place où le capitaine avait recommandé à ses hommes de rester cachés, et il allait y entrer lorsque le bruit de la porte que le vent refermait attira son attention. Un être humain se glissait le long des murs de Lust-in-Rust, et descendait vers la rivière. Ludlow ordonna à ses hommes de se tenir à l'écart, et attendit à l'ombre d'une haie l'approche du nouveau venu, dans lequel il reconnut le contrebandier. Celui-ci promena les yeux autour de lui pendant plusieurs minutes, et fit entendre un sifflement à voix basse mais distincte. Aussitôt une petite barque sortit des gazons de la rive opposée, et vint rejoindre maître Seadrift. Il y sauta légèrement et se mit à descendre la rivière. Ludlow remarqua que le frêle esquif n'était conduit que par un seul matelot; et, comme sa propre embarcation était montée de six robustes rameurs, il comprit que l'homme qu'il avait tant poursuivi allait enfin tomber honorablement en son pouvoir. Nous n'essaierons pas d'analyser l'émotion qui croissait dans l'esprit du jeune officier. Il suffit d'ajouter qu'il fut bientôt dans son canot et ardemment occupé à la poursuite. Comme il suivait une route plus diagonale que directe, quelques coups de rames l'amenèrent si près de la barque qu'il put l'arrêter en mettant la main sur le plat-bord.

— Quoique légèrement équipé, dit-il, vous êtes moins heureux sur un canot que sur un grand bâtiment. Nous nous rencontrons sur notre élément, maître Seadrift, et il ne peut exister aucune neutralité entre un contrebandier et un serviteur de la reine.

Le captif, surpris d'une manière complétement inattendue, tressaillit et eut beaucoup de peine à réprimer une exclamation.

— Je reconnais votre supériorité, dit-il à voix basse et non sans agitation. Je suis votre prisonnier, capitaine Ludlow, et je vous prie de me dire comment vous entendez disposer de ma personne.

— Il est facile de vous répondre. Il faudra vous contenter pour ce soir des cabines de *la Coquette*, où vous ne trouverez pas le luxe de *la Sorcière des Eaux*. Quant à ce que les autorités de la province pourront décider demain, ce n'est pas à la portée d'un pauvre capitaine de la marine royale.

— Lord Cornbury est maintenant....

— En prison, dit Ludlow, où il médite sur les vicissitudes de la vie. Son successeur, le brigadier Hunter, a, dit-on, moins de sympathie pour les faiblesses humaines.

— Vous jugez bien légèrement les grands dignitaires! s'écria le captif, dont la gaieté revint brusquement, comme la vague à la marée haute. Vous avez une revanche à prendre de certaines libertés que je me suis permises il n'y a pas une quinzaine à l'égard de votre embarcation; toutefois, si je ne m'abuse point sur votre caractère, vous êtes ennemi de toute sévérité inutile. Puis-je communiquer avec le brigantin?

— Oui, quand il sera enfin sous la garde d'un officier de l'Etat.

— Oh! monsieur, vous dépréciez les qualités de ma maîtresse en supposant qu'elle se laisse aisément aborder... Puis-je communiquer avec le rivage?

— Je n'y vois point d'objection, si vous en connaissez le moyen.

— Mon compagnon serait un fidèle messager.

— Trop fidèle! il vous accompagnera à bord de *la Coquette*, maître Seadrift. Et pourtant, ajouta Ludlow d'un ton mélancolique, s'il est à terre quelqu'un qui vous porte assez d'intérêt pour être plus affligé de l'incertitude que de la réalité, un de mes gens fera votre commission.

— Soit, répondit le contrebandier qui n'espérait pas en obtenir davantage, et il remit une bague au messager que Ludlow désigna en disant :

— Portez cet anneau à la maîtresse de ce pavillon, et dites-lui que celui qui l'envoie est sur le point de visiter le croiseur de la reine Anne en compagnie de son commandant. Si l'on vous demande des détails, vous pourrez raconter mon arrestation.

— Et songes-y bien, camarade, ajouta le capitaine, il faut surveiller ceux qui peuvent rôder sur la plage, et empêcher aucun canot de quitter la rivière pour instruire les contrebandiers de leur perte.

L'homme qui était armé comme l'est d'ordinaire un canotier, reçut ces instructions avec la déférence accoutumée, et l'on approcha l'embarcation du rivage assez pour qu'il pût sauter à terre.

— Et maintenant, maître Seadrift, que j'ai souscrit à vos vœux, j'espère que vous allez condescendre aux miens. Voici dans mon canot une place à votre service, et j'avoue que vous me ferez plaisir en la prenant.

A ces mots, le capitaine, tant par une complaisance naturelle que par une familiarité un peu hautaine, étendit un bras pour offrir la main au contrebandier; mais celui-ci recula, et évitant un contact qui lui semblait être désagréable, il sauta sans aide de la barque dans le canot. La place qu'il venait de quitter fut occupée par Ludlow, qui substitua également un de ses matelots au camarade de Seadrift. Quand ces arrangements furent pris, il adressa de nouveau la parole au prisonnier.

— Je vous confie, dit-il, aux soins de mon patron de canot et de ses braves matelots. Nous suivrons une ligne différente; vous prendrez possession de ma cabine où tout sera à votre disposition. Je serai de retour avant le quart de minuit.

Ludlow expliqua ses intentions au patron dans une conférence secrète; puis ils se séparèrent. Le canot-major se dirigea vers l'embouchure de la rivière avec ce mouvement régulier d'avirons qui caractérise la marche d'une embarcation de l'État. La barque suivit sans bruit, presque invisible, grâce à sa couleur et à la petitesse de ses dimensions.

Lorsque les deux bateaux furent entrés dans les eaux de la baie, le plus grand s'achemina vers le vaisseau lointain, et le plus petit, tournant à droite, gouverna au fond de l'anse. La prévision du contrebandier avait garni sa barque d'avirons assourdis, et Ludlow put sans se faire remarquer aller observer les mâts fins et légers de *la Sorcière des Eaux*, qui s'élevaient au-dessus des arbres nains épars sur la rive. Dès qu'il eut constaté la position du brigantin, il avança avec un redoublement de précaution, et arriva sous le beaupré sans avoir donné l'alarme à ceux qui veillaient sur le pont. La tranquillité du navire était si profonde que Ludlow demeura convaincu qu'il l'aurait emporté d'un coup de main s'il était venu avec des forces suffisantes.

Le vent était du sud, et quoique assez faible il avait la pesanteur et l'humidité de l'air de la nuit. Comme le brigantin était garanti de l'influence des marées, ses bossoirs étaient dirigés vers l'embouchure de la Shrewsbury. La terre n'était éloignée que d'une cinquantaine de brasses, et le vaisseau n'avait d'autre amarre qu'une empennelle. Ludlow conçut l'espoir de couper la haussière, sûr que le bâtiment échouerait avant qu'on pût donner l'alarme et déployer les voiles. Il ne possédait d'autre instrument tranchant que le large coutelas de son matelot, mais la tentation était trop grande pour ne pas risquer l'épreuve. Le projet était séduisant; le retard inévitable occasionné par le relèvement du vaisseau aurait permis aux embarcations de *la Coquette* de venir s'en emparer. Ludlow prit le coutelas, essaya d'entamer la masse compacte des fils de caret, mais à peine y eut-il touché qu'un jet de lumière éblouissant le frappa en plein visage. Il se remit, se frotta les yeux, éprouva ce remords involontaire qui nous saisit quand on nous surprend dans un acte clandestin, quelle que soit la noblesse de nos motifs. C'est une espèce d'hommage qu'en toute circonstance la nature rend à la loyauté.

Quoique Ludlow eût compris que sa vie était en danger, la curiosité ne laissa chez lui aucune place à l'inquiétude. Les traits bronzés de la statue s'illuminèrent d'une clarté soudaine; elle fixa les yeux sur lui comme pour épier ses moindres mouvements, et parut railler ses vains efforts par un malicieux sourire. Il fut inutile de donner des ordres à l'homme qui tenait les rames. Dès qu'il eut vu les mouvements de cette figure mystérieuse, il fit voler au loin l'esquif avec la précipitation d'une mouette alarmée.

La lumière de l'étrange tête était condensée, puissante, dirigée sur un seul point. Toutefois elle jetait quelques reflets qui permirent au capitaine de reconnaître que, comme maître Seadrift l'avait annoncé, le manteau vert-de-mer avait été métamorphosé en une robe plus légère de la couleur azurée des eaux profondes.

— Cette momerie est bien soutenue, murmura Ludlow quand il fut plus en sûreté. Le changement de costume que nous avons marqué annonce que le corsaire a l'intention de quitter la côte. Je tâcherai de l'en empêcher.

Pendant les dix minutes suivantes, notre aventurier eut le temps de réfléchir à la nécessité du succès pour les projets dont les moyens pratiques sont contestables. Si la haussière avait été coupée, et si le brigantin eût échoué, l'entreprise du capitaine aurait été probablement mise au nombre de ces heureux expédients dont l'invention est réservée aux hommes d'élite; mais celui qui aurait passé pour un héros en cas de triomphe tremblait maintenant que son malencontreux projet ne vînt à être connu. Son compagnon était le gabier Robert Yarn, le même qui avait eu le bonheur d'être caressé par les cheveux de la dame Vert-de-Mer en ferlant le hunier de *la Coquette*.

— Maître Yarn, lui dit le capitaine, il est inutile de tout consigner dans notre livre de loc. Vous me comprenez, et votre esprit pénétrant n'a pas besoin d'explication.

— Je connais mon devoir, monsieur, répliqua le gabier. Il est toujours difficile, dans les temps les plus favorables, de couper un câble avec un couteau; mais, s'il m'est permis d'avoir une opinion en votre présence, je crois qu'on n'a pas encore aiguisé l'acier qui entamera une corde du brigantin sans le consentement de la femme du beaupré.

— Et quelle est l'opinion de l'équipage sur cet étrange navire, que nous avons suivi si longtemps sans succès?

— Que nous le suivrions sans plus de chance jusqu'à complet épuisement de nos vivres. Il ne m'appartient pas de donner des leçons à Votre Honneur; mais il n'y a pas à bord un matelot qui s'attende à gagner quelque chose à la capture du contrebandier. On s'accorde à dire que c'est un vaisseau tout particulier, qui n'a point son semblable sur l'Océan, et qu'il est sans doute favorisé par celui qui donne rarement la main aux honnêtes spéculations.

— Mes gens exagèrent trop le pouvoir du brigantin. *La Coquette* ne s'est pas encore trouvée dans des circonstances favorables. Donnez-lui la pleine mer avec une bouffée de vent, et elle bravera toutes les sorcières du monde. Quant à l'Ecumeur de mer, homme ou diable, il est notre prisonnier.

— Eh quoi! demanda Yarn, croyez-vous que cet élégant et agile particulier soit en effet le célèbre flibustier? Il y a des gens à bord qui soutiennent que l'homme en question est plus grand que la jetée de Plymouth, et qu'il vous a une paire d'épaules...

— J'ai la certitude qu'ils se trompent. Puisque nous en savons plus long que nos camarades, maître Yarn, tenons-nous bouche close afin qu'on ne nous vole pas notre instruction. Tenez, voici une pièce à l'effigie du roi Louis; comme c'est notre plus cruel ennemi, vous pouvez la manger si bon vous semble, et rappelez-vous que notre croisière dans la barque est secrète, et que nous ferons bien de parler le moins possible de la manière dont l'ancre du brigantin est gardée.

L'honnête Yarn prit la pièce d'argent avec un empressement et une avidité que ne pouvaient diminuer ses idées superstitieuses, et il protesta de sa discrétion en portant la main à son chapeau. A son retour, en effet, les camarades du gabier essayèrent en vain d'obtenir de lui des renseignements sur son excursion avec le capitaine. Il éluda leurs questions ou répondit par des allusions si ténébreuses et si ambiguës, qu'elles fortifièrent la crédulité que Ludlow s'était proposé de détruire.

Le capitaine de *la Coquette* trouva dans sa cabine son prisonnier grave, rêveur, mais parfaitement maître de lui-même. L'arrivée de cet homme avait produit une vive impression dans tout l'équipage; mais la plupart des officiers et des matelots refusaient de croire que ce fût le célèbre contrebandier.

Les observateurs superficiels des formes sous lesquelles se traduisent les qualités humaines, en méconnaissent trop souvent les signes extérieurs. Il est assez logique de croire qu'en assistant fréquemment à des scènes de violence on en prend l'aspect farouche et repoussant. Cependant, de même que les courants les plus profonds sont cachés ordinairement par les eaux les plus calmes; de même la force qui commande aux événements et qui fait naître des combinaisons extraordinaires est parfois dissimulée sous des dehors froids et réservés. Il n'est pas rare que les hommes les plus tenaces, les plus déterminés, soient ceux dont la physionomie et les manières auraient fait présumer les dispositions les plus douces et les plus accommodantes. Tel autre, au contraire, a l'air d'un lion, et en réalité ne vaut guère mieux qu'un agneau.

Sans s'inquiéter de ce que l'équipage pouvait penser de son captif, Ludlow alla lui rendre visite.

— Cette chambre d'officier est à votre service, maître Seadrift, lui dit-il en lui montrant une petite pièce en face de celle que lui-même occupait. Nous devons vraisemblablement naviguer plusieurs jours ensemble, à moins que vous ne préfériez entrer en capitulation pour *la Sorcière des Eaux*.

— Avez-vous une proposition à me faire?

Ludlow hésita, promena les yeux autour de lui et se rapprocha de son prisonnier.

— Monsieur, reprit-il, je veux vous traiter en marin. La belle Barbérie m'est plus chère que jamais femme ne l'a été pour moi; plus chère surtout que jamais femme ne le sera pour moi. Vous savez ce qui s'est passé... Aimez-vous cette dame?

— Sans doute.

— Et elle... Ne craignez pas de confier votre secret à un homme qui n'en abusera pas. Elle vous rend votre affection?

Le marin recula avec dignité; mais retrouvant immédiatement sa présence d'esprit, comme s'il eût craint de s'oublier, il dit d'un ton chaleureux :

— L'homme se complaît ainsi à plaisanter avec les faiblesses des femmes! Elles seules, capitaine Ludlow, peuvent parler de leurs inclinations, et nous devrions les respecter. Quant à moi, j'ai toujours cru à leur constance en amour, à leur soumission en ménage, à leur attachement pour leurs devoirs, à leur innocence, à leur fidélité!

— Ces sentiments vous font honneur, et je désirerais pour vous comme pour les autres qu'ils fussent moins en contradiction avec votre caractère. On ne peut que gémir...

— Vous avez une proposition à me faire pour le brigantin?

— Je voulais vous dire que si le vaisseau était rendu sans combat, on pourrait trouver moyen d'adoucir le coup pour ceux qui, autrement, auraient le plus à souffrir de sa capture.

La figure du contrebandier avait perdu un peu de son éclat et de son animation; ses joues étaient moins colorées et ses yeux moins placides que dans ses premières entrevues avec Ludlow. Mais un sourire de sérénité traversa son visage, quand il entendit parler de la destinée du brigantin.

— La quille du vaisseau qui doit capturer *la Sorcière des Eaux* n'est pas encore sur le chantier, dit-il d'un ton ferme; la toile qui doit le conduire à travers les vagues n'est pas encore tissée. Notre maîtresse n'a rien à craindre.

— Ces invocations à un être surnaturel peuvent être utiles pour les ignorants qui partagent votre fortune. Mais vous pouvez vous en dispenser quand vous vous adressez à moi. Je me suis assuré de la position du brigantin. J'ai été sous son beaupré, près de son taille-mer. On prend en ce moment des mesures pour mettre à profit mes observations.

Le contrebandier écouta ces détails sans témoigner d'alarme.

— Vous avez trouvé mes gens sur leurs gardes? demanda-t-il avec une indifférence affectée.

— Pas assez pour m'empêcher d'arriver sous la martingale. Si j'en avais eu les moyens, il n'aurait fallu que quelques instants pour couper la haussière qui vous retenait, et pour envoyer à terre votre magnifique bâtiment.

Les yeux de Seadrift étincelèrent comme ceux d'un aigle. Ils exprimaient à la fois la curiosité et le ressentiment. Ses regards perçants firent rougir et reculer Ludlow.

— Le plan valait la peine d'être médité, d'être mis à exécution!... vous l'avez tenté, dit Seadrift, dont l'assertion fut confirmée par l'attitude de son compagnon; mais vous n'avez pas réussi, vous ne pouviez pas réussir!

— La fin nous donnera gain de cause.

— La dame Vert-de-Mer n'a pas délaissé ceux qu'elle doit garder! Vous avez vu ses yeux éclatants, sa face sombre et intelligente! La lumière a brillé sur cette mystérieuse physionomie... Ce que je dis est vrai, Ludlow! tu gardes le silence, mais tout se lit sur ton franc visage... Ah! je savais bien que l'absence d'un humble acteur n'empêcherait pas la représentation!

En ce moment un officier entra et vint annoncer l'approche d'un canot. Ludlow et le prisonnier tressaillirent en même temps, et il n'était pas difficile de supposer que tous deux s'attendaient à recevoir un message de *la Sorcière des Eaux*. Le forban passa dans la cabine et profita de la croisée de l'arrière pour reconnaître les visiteurs, tandis que Ludlow se rendait sur le pont.

La sentinelle placée sur le passavant fit entendre le cri habituel :

— Ohé! du bateau!

— Que demandez-vous? repartit avec étonnement l'un des gens de l'embarcation, et cette réponse peu nautique excita une hilarité générale parmi l'équipage de *la Coquette*. On laissa accoster sans demander d'explication, et deux hommes accompagnés de deux femmes parurent sur le pont. Ils avaient l'air de cacher leurs traits avec soin, et, quoique plus d'une lanterne fût dirigée de leur côté, ils entrèrent dans la cabine sans avoir été reconnus.

— Maître Cornélius Ludlow, dit l'alderman van Beverout en ôtant tranquillement son pardessus, je ferai tout aussi bien d'endosser définitivement la livrée de la reine que de me promener ainsi entre *la Coquette* et la terre, comme un billet protesté d'un endosseur à l'autre. Mais c'est Alida qui a désiré vous rendre cette visite, et elle m'a entraîné à sa suite, quoique je ne sois pas d'âge à errer sur les traces d'une femme, uniquement parce qu'elle est jolie. L'heure est inopportune; et quant aux motifs... puisque M. Seadrift n'est pas ici, on peut bien vous les exposer.

Pendant cette allocution, Alida s'était installée sur une chaise, et les deux domestiques s'étaient placés debout derrière elle dans l'attitude du silence et de la soumission. L'alderman allait continuer, lorsque la porte s'ouvrit, et maître Seadrift parut.

Il avait suffi à Ludlow de connaître ses hôtes pour comprendre le but de leur excursion nocturne. Il dit à Myndert avec une amertume qu'il ne put réprimer :

— Je ne veux vous gêner en rien; faites ici comme chez vous, et soyez certain que ma cabine sera sacrée pour tous tant qu'elle sera honorée de votre présence. Mon devoir m'appelle sur le pont.

Le jeune homme salua gravement et sortit. En passant auprès d'Alida, il échangea avec elle un coup d'œil, et les regards de la jeune fille lui parurent exprimer un sentiment de reconnaissance.

CHAPITRE XXIV.

« Si c'était achevé quand ce sera fini, il serait bien que ce fût fait vite, » dit l'inimitable Shakspeare dans *Macbeth*, et nous en ferons notre préface aux incidents qui vont se dérouler dans ce chapitre, car ces paroles sont en parfaite conformité avec l'art de gouverner un navire, dont la sûreté dépend de la moindre manœuvre exécutée avec précision et rapidité. Un vaisseau fortement membré, de même qu'un homme bien armé, aime à développer sa puissance physique pour démontrer tous les secrets de sa bonne organisation. Dans une profession où il s'agit de lutter constamment avec les vents furieux et perfides, et dans laquelle les efforts humains doivent tendre à contrôler un mécanisme délicat et dangereux sur un élément inconstant, le principe dirigeant devient de la dernière importance. Là où « un retard c'est la mort, » le mot retard est rayé du vocabulaire des marins, et tous les jeunes aspirants qui comptent réussir dans leur carrière doivent apprendre

que rien ne doit être entrepris témérairement, mais que rien non plus ne doit être accompli sans le degré d'activité compatible avec la précision.

Le commandant de *la Coquette* avait été imbu de bonne heure de la vérité de cette maxime, et il n'en avait pas oublié l'application dans la discipline de l'équipage. Donc, lorsque abandonnant la cabine à ses hôtes, il remonta sur le pont, il trouva les premiers ordres qu'il avait donnés très-avancés dans leur exécution. Comme les diverses manœuvres sont liées en quelque sorte aux événements qu'il est de notre devoir de raconter, nous les décrirons avec un peu d'extension.

Ludlow n'eut pas plutôt donné ses ordres à l'officier de bord, que le sifflet du contre-maître amena tout le monde sur le pont. Les barques qui encombraient le pont du navire furent enlevées et descendues au niveau de la mer. Cette première manœuvre exécutée, la seconde fut de hisser les vergues de misaine et de perroquet, et dans l'espace d'une minute les mâts supérieurs du navire furent couverts de toile.

— Vire au cabestan! Amenez l'ancre! Dérâpez! tels furent les divers commandements qui se succédèrent pour donner au navire l'impulsion du départ. Amener l'ancre à bord d'un croiseur ou à bord d'un navire marchand sont deux opérations tout à fait différentes. Dans ce dernier, une douzaine d'hommes réunissent leurs efforts autour d'une poulie lente et criarde, et le câble indocile est jeté en sillons irréguliers sur le pont par les soins inattentifs du coque, empêché souvent plus qu'il n'est aidé par la négligence de quelque mousse attaché au service de la soute. Dans l'autre, au contraire, le puissant cabestan tourne et pivote sans effort et sans interruption, et d'habiles aspirants roulent le câble en spirale, afin qu'il n'encombre pas le pont.

Ludlow parut au milieu de son équipage au moment où le navire s'ébranlait. Avant qu'il n'eût fait un tour sur l'avant, le lieutenant affairé l'aborda.

— Nous sommes courts, capitaine, s'écria-t-il.

— Hissez les bonnettes.

L'ordre fut exécuté, et le brick fut couvert de voiles.

— Quelle direction faut-il prendre? demanda l'attentif lieutenant.

— La pleine mer.

Les vergues furent tournées dans la direction indiquée, et bientôt le capitaine fut averti que le brick était prêt pour appareiller.

— Amarrez l'ancre, monsieur, et quand le pont sera libre vous me préviendrez.

Ce dialogue court et sentencieux entre Ludlow et son second suffit aux dispositions du moment. L'un avait l'habitude de donner ses ordres sans aucune explication, l'autre n'hésitait jamais à obéir, et très-rarement s'informait des motifs qui les dictaient.

— Tout est prêt, le pont est déblayé, dit Luff après quelques minutes, qui suffirent à l'exécution de ces derniers ordres.

De ce moment Ludlow sembla sortir d'une profonde rêverie. Jusque là ses ordres avaient été donnés machinalement plutôt qu'avec la conscience de l'idée qui les dictait. Le commandement qui allait suivre, l'entourage de l'état-major, exigeaient dès lors plus de réflexion et d'attention. Les équipages des différents canots furent rassemblés et armés. Quand la moitié de l'équipage fut distribuée dans les canots, on adjoignit un officier à chacun, avec des instructions particulières et précises.

Le canot du capitaine, dont l'équipage était renforcé d'une demi-douzaine de soldats de marine, et conduit par un enseigne, se dirigea aussitôt vers la crique, nageant lentement et sans bruit, ses avirons étant garnis d'étoupes. Il avait ordre de s'y abriter et d'y attendre un signal du premier lieutenant, à moins qu'il ne rencontrât le brigantin cherchant à s'évader. Dans ce cas ses ordres étaient impératifs; il devait l'aborder et l'amener coûte que coûte. Le hardi jeune homme n'eût pas plutôt reçu ses ordres, qu'il quitta le navire et se dirigea vers la langue de terre si souvent décrite et qui formait le cap.

Luff devait en outre prendre le commandement de la flottille avec le lourd cutter. Sa mission était de procéder par le passage extérieur dans le havre, et là de donner le signal et de se tenir prêt à prêter assistance au canot, aussitôt qu'il se serait assuré que *la Sorcière* ne pouvait s'échapper par le canal secret.

Les deux sloops étaient confiés au commandement du second lieutenant avec ordre de gagner le large passage entre l'extrémité du cap et cette longue île qui s'étend du port de New-York à plus de quarante lieues vers l'est, abritant toute la côte du Connecticut des tempêtes de l'Océan. Ludlow savait que quoique les vaisseaux de fort tirage fussent obligés de border le cap pour gagner le large, un léger brigantin tel que *la Sorcière des Eaux* trouverait assez d'eau vers le nord pour reprendre la route. Les sloops prirent en conséquence cette direction et longèrent les abords du canal dans l'espoir d'y saisir le contrebandier si l'occasion s'en présentait. Enfin la yole devait occuper l'espace entre les deux passages, avec ordre de répéter les signaux et de rester en observation.

Pendant que les officiers recevaient leurs dernières instructions, le navire sous la direction de Trysail commença à se mouvoir vers le cap. La pointe une fois passée, les deux sloops et la yole se séparèrent, et chacun prit la direction qui lui était assignée.

Si le lecteur a conservé le souvenir du paysage décrit dans l'une des premières pages de cet ouvrage, il comprendra les dispositions prises par Ludlow pour assurer les chances de succès en lançant le canot-major dans la crique. Il espérait cerner le brigantin de tous les côtés à la fois, puisque tant qu'il tiendrait lui-même *la Coquette* dans ces parages, la fuite serait impossible par l'un ou l'autre des chenaux. Les trois canots dirigés vers le nord devaient suivre les traces du contrebandier dans la baie s'il échappait à la chaloupe, et chercher à l'aborder par surprise.

La Coquette s'avança donc lentement au vent, son beaupré jeté en travers, et attendit que l'expédition fût parvenue aux différentes stations qui lui avaient été assignées. Ces expéditions multipliées avaient réduit la force de l'équipage de moitié, de sorte qu'il ne restait plus d'officier de rang intermédiaire entre celui du capitaine et de Trysail. Lorsque le navire se fut arrêté au point qu'il devait atteindre, et que les hommes, attendant le moment opportun, se relâchèrent un peu de la discipline en pêchant des dorades comme compensation à la privation de leur sommeil, ce dernier se rapprocha de son supérieur, attentif à surveiller les abords de la crique.

— Nuit noire, surface unie et mains fraîches rendent la tâche douce et agréable, dit-il. Les beaux messieurs sont pleins de cœur et d'espérances de jeunesse; mais celui qui abordera ce brigantin aura, suivant mon pauvre jugement, plus de besogne à faire que de s'en approcher paisiblement. J'étais dans le premier canot qui aborda un Espagnol dans la dernière guerre, et quoique nous l'approchassions avec des pieds légers, quelques-uns de nous s'en retournèrent avec leur tête endommagée... Je crois que le mât de l'avant tient mieux, capitaine Ludlow, depuis que nous en avons cargué les garcettes?

— Il tient bien, répliqua le commandant d'un air distrait. Carguez encore si vous le croyez utile.

— Comme vous voudrez, capitaine... moi ça m'est égal. Peu m'importe que le mât soit tout d'un côté, comme le chapeau sur la tête d'un crâne villageois : mais quand une chose est comme elle devrait être, la raison nous dit de la laisser tranquille. M. Luff était d'avis qu'en serrant les écoutes nous donnerions un meilleur appui aux hautes voiles; mais il restait fort peu à faire, et je suis prêt à payer de ma poche à Sa Majesté la différence entre le port de la voile telle qu'elle est maintenant et telle que la voulait M. Luff, quoique ma poche soit souvent aussi vide que la paroisse d'un prédicateur anglican et chasseur de renard. J'étais présent un jour lorsqu'un de ces véritables amateurs de chasse, monté dans sa chaire et occupé à lire les prières, entendit tout à coup l'hallali des chasseurs. Il suspendit sa lecture jusqu'à ce que la chasse se fût éloignée. Mais le pire de tout fut que lorsqu'il voulut reprendre sa lecture, le vent avait soufflé sur les feuilles de son livre, et qu'il tomba juste sur la cérémonie du mariage. Je ne suis pas bon juge dans la matière, mais il y en a qui disent que sans l'intervention du Ciel la moitié des jeunes gens eussent été mariés ce jour-là à leur grand'mère.

— J'espère que les mariages ont fini par s'assortir, dit vaguement Ludlow changeant le bras qui soutenait sa tête et s'appuyant sur l'autre.

— Quant à cela, je ne prendrai pas sur moi de l'affirmer, quoique le clerc a corrigé les erreurs du ministre avant que l'erreur fût entièrement commise. Nous avons eu une petite discussion, capitaine, moi et notre premier lieutenant, concernant l'arrimage du navire. Il prétend que nous portons trop en avant ce qu'il appelle notre centre de gravité, et il affirme que si nous eussions moins donné de la tête, *la Sorcière* ne nous eût jamais montré les talons dans la dernière chasse : à ce sujet je défie tout homme de tirer une ligne sur la flottaison.

— Hisse le fanal, interrompit Ludlow. J'aperçois le signal du cutter.

Trysail cessa de parler, et montant sur un canon, il porta ses regards dans la direction de la crique. Une lanterne ou quelque chose semblable brilla trois fois à intervalles égaux et trois fois disparut. Ce signal partait de dessous terre et d'un endroit qui ne laissait aucun doute sur son but.

— Jusque-là c'est bien! s'écria le capitaine quittant son poste d'observation et se retournant pour la première fois bien en face de son subordonné. C'est un signe certain qu'ils sont parvenus à leur poste et que la pointe est passée. Je crois, maître Trysail, que nous tenons notre prise. Parcourez l'horizon avec la lunette de nuit, et nous nous rapprocherons ensuite de cet effronté brigantin.

Tous deux restèrent un moment silencieux à observer attentivement l'horizon, et purent se convaincre que les bords de la mer depuis la côte de New-Jersey jusqu'à celle de Long-Island étaient parfaitement libres et que rien n'obstruait leur vue. Le ciel plus dégagé de nuages et de vapeurs du côté de l'est leur permettait de constater ce fait important, qui leur donnait l'assurance que *la Sorcière des Eaux* n'avait pu s'échapper par le passage secret pendant la perte de temps nécessitée par leurs préparatifs.

— Cela va toujours bien, continua Ludlow. Maintenant il ne peut plus nous échapper. Hisse le triangle.

Trois lumières disposées dans la forme désignée parurent à l'arrière de *la Coquette*. C'était l'ordre donné aux canots abrités dans la crique de se mettre en chasse. Le signal fut bientôt répété par toutes les embarcations, puis un léger feu sembla voltiger au sommet des arbres de la côte. A bord de *la Coquette* tous prêtaient l'oreille pour saisir le moindre indice du commencement d'un assaut. Un moment Ludlow et Trysail crurent entendre les cris des matelots traverser le brouillard épais de la nuit; une fois même leur imagination apporta à leurs

oreilles le commandement fait aux renégats de se rendre. Bien des minutes d'une vive anxiété succédèrent. La rangée de hamacs alignés sur le flanc du navire, qui faisait face à la pointe, était surmontée de visages curieux, tandis que le respect et la subordination laissaient au capitaine Ludlow l'espace restreint de l'avant sur lequel il était monté pour avoir une vue complète de l'horizon.

— Il serait temps d'entendre leur mousqueterie ou de voir le signal du succès! dit le jeune homme à haute voix, sans se douter qu'il était entendu.

— N'avez-vous pas oublié d'indiquer un signal en cas de non succès? dit une voix à son oreille.

— Ha! maître Seadrift! j'aurais voulu vous épargner ce spectacle.

— J'en ai trop vu dans ma vie pour que celui-ci me paraisse étrange. Une existence passée sur l'Océan ne m'a pas laissé ignorer les effets de la nuit, avec la mer d'un côté, et de l'autre une côte sombre et bordée de montagnes.

— Vous avez donc grande confiance dans celui qui garde votre brigantin! Je croirai moi-même à votre dame Vert-de-Mer, si elle échappe cette fois à mes canots réunis.



— Ce n'est point *la Sorcière des Eaux*, Dieu soit loué! dit un homme dont le visage effrayé sortait de la chambre du conseil; c'était John Turner, patron du bâtiment *le Noble Pip*.

— Eh bien! voyez... voici une preuve de sa vitalité, répliqua l'interlocuteur montrant du doigt trois lanternes qui brillaient à l'entrée de la crique, et au-dessus desquelles se succédèrent quantité d'autres lumières.

— C'est le signal de détresse! Carguez les voiles, descendez les vergues! A terre, à terre! Descendons vers l'entrée de la baie, monsieur Trysail. Les coquins ont été favorisés par leur étoile.

La voix de Ludlow était émue de dépit, mais toujours prompte et brève, conservant l'autorité et la promptitude du commandement. L'être qui était resté à ses côtés observait un profond silence. Nulle exclamation de surprise ou de joie n'entr'ouvrit ses lèvres, comme si la confiance dans la supériorité de son brick l'eût rendu supérieur à la crainte ou au triomphe.

— Vous semblez considérer cet exploit de votre brigantin, maître Seadrift, comme une chose toute naturelle, observa Ludlow, tandis que son navire se dirigeait de nouveau vers la pointe du cap. — La fortune ne vous a pas encore abandonné; mais avec la terre de trois côtés et ce navire avec ses canots du quatrième, je ne désespère pas de l'emporter encore sur votre déesse bronzée.

— Notre maîtresse ne dort jamais, répliqua le corsaire, respirant avec force comme quelqu'un qui a longtemps comprimé son angoisse.

— Il vous appartient encore de faire des conditions. Je ne vous dissimulerai pas que les commissaires de la douane de Sa Majesté attachent un si haut prix à la possession de *la Sorcière des Eaux*, que je puis prendre sur moi d'assumer une responsabilité que je déclinerais en toute autre occasion. Livrez-nous le brick, et je vous engage ma parole d'officier que tout l'équipage sera mis à terre sans qu'il lui soit fait la moindre question. Livrez-nous-le complétement vide et débarrassé de toutes ses richesses, pourvu que nous prenions possession de ce fin voilier.

— La dame du brigantin pense différemment. Elle s'est revêtue de son manteau vert-de-mer, et, croyez-moi, malgré tous vos piéges et toutes vos embûches, elle conduira ses hommes à travers les écueils, au delà de toutes vos sondes, et en dépit de toute la marine royale de la reine Anne.

— Puissent d'autres personnes ne pas avoir à se repentir de cette obstination! Mais ce n'est pas le moment de perdre nos paroles; les devoirs du navire réclament ma présence.

Seadrift comprit l'avis détourné et se retira, non sans regret, dans la cabine. Comme il quittait la poupe, la lune se leva au-dessus de la mer dans la direction de l'est, et répandit sa lumière argentée sur l'horizon. L'équipage de *la Coquette* put alors parcourir des yeux l'espace entre les sables du cap et l'immensité de la mer. Il n'y avait pas à douter que le brigantin ne fût encore dans la baie. Encouragé par cette certitude, Ludlow s'efforça d'oublier tous motifs d'intérêt personnel dans l'accomplissement de ses devoirs, qui devenaient d'autant plus impérieux que la perspective du succès était plus rapprochée.

La Coquette eut bientôt gagné le chenal qui forme l'embouchure de la crique. Le navire fut de nouveau amené sous le vent, et les hommes grimpèrent dans les huniers pour inspecter l'horizon, tandis que Ludlow lui-même se livrait à la même occupation sur l'avant.

— Rien en vue, murmura le capitaine après un long et minutieux examen avec sa lunette. — Les ombres des montagnes de Jersey bornent la vue de ce côté, et les mâts d'une frégate pourraient bien se confondre de l'autre, parmi les arbres de l'île des Etats à bâbord..... Oh! de la hune d'artimon!

La voix aiguë d'un aspirant répondit à l'appel.

— Que découvrez-vous à l'intérieur du cap?

— Rien de visible. Notre canot-major tire vers la terre, et le cutter semble avoir dépassé le détroit; voici la yole qui repose sur ses avirons en dehors des Ronsa [1]. — Mais je ne vois rien qui ressemble au brick dans la passe de Coney.

— Braquez votre lunette plus à l'ouest, et observez bien l'embouchure du Rariton... Voyez-vous quelque chose de ce côté?

— Ah! oui! voici un point sur notre travers!

— Que pensez-vous que ce soit?

— Si mes yeux ne me trompent pas, c'est un léger canot qui est à trois encablures environ du navire et se dirige de ce côté.

Ludlow braqua sa lunette dans la direction indiquée par l'aspirant, et son œil, après quelques essais infructueux, parvint à distinguer l'objet de ses recherches. C'était en effet un léger esquif qui, par sa marche, cherchait à entrer en communication avec le croiseur.

L'œil du marin est prompt sur son élément, et son esprit saisit rapidement toutes les manœuvres qui ressortent de sa profession. Ludlow reconnut instantanément que le canot, d'après sa construction, n'appartenait pas à son navire, qu'il cherchait à s'approcher du croiseur, mais avec toutes les précautions imaginables pour rester toujours dans les parages de la baie où l'eau n'était pas assez profonde pour permettre au croiseur d'y pénétrer. Saisissant un porte-voix, Ludlow le héla dans les termes ordinaires.

La réponse arriva faible à travers l'espace, mais distincte et mesurée, dénotant une expérience consommée dans la pratique.

— Ohé! ohé! parlementaire du brigantin! furent les mots qui frappèrent l'oreille du capitaine.

Pendant quelques minutes il arpenta le pont, traduisant une légère indécision; puis il ordonna tout à coup de mettre à l'eau le seul canot resté à bord du croiseur.

— Hissez un drapeau à la voile de beaupré, dit-il ensuite, et préparez vos armes. Nous resterons fidèles aux promesses tant que les promesses seront tenues; mais nous avons toutes raisons de nous tenir sur nos gardes pendant ces pourparlers.

Trysail commanda la manœuvre pour arrêter la marche du navire, et Ludlow, après lui avoir donné les instructions secrètes et importantes qu'exigeait la situation, descendit en personne dans le canot, que quelques minutes suffirent pour amener côte à côte avec l'étranger. Les hommes cessèrent de ramer, et le commandant du croiseur, prenant sa lunette, examina plus attentivement les hommes qui étaient venus à sa rencontre. Le canot étranger dansait sur les vagues, léger comme une coquille et paraissant effleurer à peine l'élément qui le portait; quatre marins athlétiques reposaient sur leurs avirons prêts à fendre la lame au plus léger signal. A l'arrière se tenait debout un être dont la mine et l'attitude ne pouvaient donner lieu à aucune méprise. Dans la coupe régulière des traits, dans l'immobilité froide, et dans les proportions admirables de cette stature, Ludlow reconnut le marin au châle des Indes. Un geste de la main l'invita à s'approcher davantage.

— Que veut-on demander au royal croiseur? demanda le capitaine

[1] Brisants bien connus entre l'île de Coney et la pointe de Sandy-Hook. (Note de l'auteur.)

lorsque les deux canots parurent à une distance convenable l'un de l'autre.

— De la confiance, fut-il répondu : approchez, capitaine Ludlow, je suis sans armes; notre conférence peut se passer du porte-voix.

Ne voulant pas qu'il soit dit qu'un canot appartenant à un croiseur de guerre pût trahir l'ombre d'une crainte, le canot royal s'approcha à la distance des avirons.

— Eh bien! monsieur, votre désir est accompli. J'ai quitté mon navire et je suis venu à vous dans l'un de mes plus légers canots pour vous écouter.



— Voyez, dit l'aspirant Hopper au vieux François, ce château, ce village, ce parc et ces onze statues qui n'ont qu'un nez pour elles toutes.

— Inutile de dire ce que vous avez fait des autres embarcations, répliqua Tiller dont la physionomie s'éclaira d'un sourire imperceptiblement railleur. Vous nous faites une rude chasse, monsieur, et vous laissez peu de repos au brigantin; mais cette fois encore vous en êtes pour vos peines.

— Nous avons un gage de meilleure fortune pour l'avenir, dans un coup heureux qui nous a réussi ce soir.

— Je vous comprends, monsieur; maître Seadrift est tombé au pouvoir des serviteurs de la reine; mais retenez ceci : Si la moindre injure, soit en actions, soit en paroles, est faite à ce jeune homme, la vengeance ne tardera pas à suivre le forfait.

— Voilà des paroles bien hardies dans la bouche d'un proscrit; mais nous passerons outre en faveur de la circonstance. Votre brigantin, maître Tiller, a perdu son meilleur esprit dans l'Ecumeur de mer, et il serait sage, je crois, d'écouter les conseils de la modération. Si vous êtes disposé à entrer en conciliation, je suis venu moi-même avec l'intention de vous écouter.

— Nous pourrons alors peut-être nous entendre, car j'apporte des offres de rançon que la reine Anne ne saurait refuser si elle tient à ses revenus; mais pour rendre hommage à Sa Majesté, j'écouterai d'abord ses royales volontés.

— D'abord, parlant à un marin qui n'ignore pas ce que peut un vaisseau, permettez-moi d'appeler votre attention sur la situation respective des parties. Je suis certain que *la Sorcière des Eaux*, quoique cachée pour le moment par l'ombre des montagnes, ou favorisée peut-être par la distance et la faiblesse de cette lumière, est dans les eaux de cette baie. Une force contre laquelle elle ne saurait opposer aucune résistance sérieuse en garde l'entrée; vous voyez que le croiseur, dans tous les cas, l'attend au passage. Mes canots sont échelonnés de manière à lui ôter toute chance de fuite par le canal du nord; enfin toutes les voies vous sont fermées. L'aube du matin nous indiquera votre position, et nous agirons en conséquence.

— Il n'existe pas de carte qui trace les dangers des rochers et des brisants avec plus de précision! et pour les éviter?...

— Livrez-nous le brigantin et partez. Quoique vous fussiez banni, nous nous contenterons de la possession de ce brick remarquable avec lequel vous avez commis vos méfaits, et nous espérons que, privé désormais des moyens de nuire, vous reviendrez à de meilleurs sentiments.

— Avec les prières de l'Eglise en guise d'amendement. Ecoutez, maintenant, capitaine Ludlow, ce que je vais vous offrir : vous avez capturé une personne aimée de tout l'équipage de la dame au manteau vert, et nous possédons un brigantin qui cause de grands dommages à la suprématie de la reine Anne dans les eaux de cet hémisphère. Rendez-nous le captif, et nous promettons de quitter ces côtes pour n'y plus revenir.

— Accepter cette offre serait en vérité l'œuvre d'un fou. Quoi! j'abandonnerais mes droits sur le principal instigateur du mal pour recevoir sans garantie une parole subordonnée à une autre puissance. Votre bonne chance, maître Tiller, a troublé votre raison. Si je vous fais une offre, c'est pour ne pas pousser un homme remarquable et malheureux à la dernière extrémité, et... je puis avoir d'autres motifs encore; mais ne vous trompez pas sur mon indulgence. S'il devenait nécessaire d'employer la force pour nous emparer de votre navire, la justice alors envisagerait vos offres d'un œil plus sévère. Certains actes que l'indulgence de notre système ne considère qu'à l'état véniel deviendraient des crimes alors.

— Je ne dois qu'excuser votre méfiance, répondit le corsaire, comprimant un sentiment d'orgueil offensé : la parole d'un corsaire a peu de poids dans l'esprit d'un officier de la reine. Nous avons été élevés à des écoles différentes, et les mêmes objets ne se présentent pas à nos yeux sous les mêmes couleurs. J'ai écouté votre proposition, et tout en vous remerciant de vos bonnes intentions, je la repousse comme tout à fait inacceptable. Notre brigantin est, comme vous l'avez judicieusement observé, un navire remarquable et un fin voilier. Je puis dire qu'il n'a pas son égal sur toute l'étendue de l'Océan pour la beauté et



Lorsque l'alderman et Ludlow se présentèrent, la belle Alida était assise devant une petite table, profondément absorbée par la lecture d'un volume.

la vitesse. Par le ciel! je dédaignerais les sourires de la plus belle femme qui règne sur la terre, plutôt que d'entretenir une pensée qui pût trahir l'attachement que je porte à ce joyau de la science navale. Vous l'avez vu à différentes périodes, capitaine Ludlow; dans le calme comme dans la tempête, les ailes déployées ou repliées sur ses flancs, la nuit comme le jour, de loin, de près, coquet ou terrible : répondez-moi avec toute la franchise d'un marin : n'est-ce pas le plus joli jouet qui puisse captiver le cœur d'un marin?

— Je suis loin de nier la beauté et les mérites du navire... c'est dommage qu'une bonne réputation n'y réponde pas.

— Je savais bien que vous ne pourriez pas lui refuser vos louanges;

mais je deviens enfant quand je parle du brigantin. Parlons raison : chacun de nous a dit ce qu'il pensait, concluons. Je perdrais plutôt la prunelle de mes yeux que de livrer une planche de ce navire. Cherchez une autre rançon pour cet adolescent : que dites-vous d'un dédit en bel et bon or pour celui qui manquera à sa parole ?

— Vous proposez des choses impossibles. Entrer dans de telles considérations serait abandonner le sentier du devoir, comme je l'ai dit déjà : L'Écumeur des mers a violé les lois et doit être détruit. Le navire ou rien !

— Ma vie alors, plutôt que de le livrer ! Vous oubliez, monsieur, que nous sommes sous une protection qui se rit des efforts de votre flotte. Vous nous croyez cernés, et vous pensez qu'au point du jour il ne vous restera qu'à jeter les grappins de votre lourde machine de fer sur nos palans et nous conduire à merci. Il y a ici d'honnêtes matelots qui pourront vous prédire l'inutilité de vos efforts. *La Sorcière des Eaux* a jeté le gant à tous vos vaisseaux, et le trou d'une balle n'a pas encore fait tache à sa beauté.

— Et cependant, jadis elle s'inclinait devant les messages de mon vaisseau.

— Les planches ne portaient pas encore l'empreinte des pieds de notre maîtresse, interrompit le corsaire lançant un regard sur l'équipage attentif et crédule du sloop : il fut pris un jour en guerre par nous, et disposé pour notre but; aujourd'hui tout ce qui touche son bord avec notre permission est à l'abri de tout danger. Vous paraissez incrédule et je le comprends, c'est votre rôle; mais si vous refusez de souscrire à nos lois, observez au moins les vôtres. De quel crime accusez-vous maître Seadrift pour le retenir captif?

— Le seul nom redoutable qu'il porte d'Écumeur des mers suffirait à le faire poursuivre jusque dans un sanctuaire, répliqua Ludlow souriant. Quoique l'évidence d'un crime immédiat manque, l'impunité est assurée à quiconque l'arrête, car la loi refuse de le protéger.

— Et c'est là votre justice tant vantée ! Coupables dans votre puissance, vous condamnez un homme sans l'entendre ; mais si vous croyez que votre violence restera impunie, détrompez-vous, et apprenez que l'on s'intéresse très-vivement à la sûreté de ce jeune homme.

— Ce sont de sottes et inutiles menaces, répliqua chaleureusement le capitaine. Si vous acceptez mes offres, parlez ; si vous les rejetez, eh bien ! vous en subirez les conséquences !

— Je risque les conséquences; mais puisque nous ne pouvons nous accorder ni nous soumettre l'un et l'autre, séparons-nous amis. Je vous offre ma main, capitaine Ludlow; quittons-nous comme deux braves marins qui, dans quelques instants peut-être, chercheront à se couper la gorge.

Ludlow hésita : l'offre était faite avec tant de franchise, et l'attitude du corsaire était si noble et si supérieure au caractère que lui donnait sa réputation, que, ne voulant pas paraître incivil, ni se laisser dépasser en courtoisie, il prit, après une légère hésitation, la main qui lui était tendue. Le corsaire profita de cette impulsion pour rapprocher les deux canots, et au grand étonnement des témoins de cette scène, il entra hardiment dans le canot du capitaine et s'assit en face de lui.

— Il y a des choses qui ne sont pas à dire pour toutes les oreilles, dit le confiant marin à voix basse. Parlez-moi franchement, capitaine Ludlow : votre prisonnier est-il abandonné seul à ses pensées mélancoliques, ou a-t-il trouvé des consolations dans l'intérêt que d'autres prennent à sa sûreté ?

— La sympathie ne lui manque pas, maître Tiller, puisqu'elle lui vient de la plus belle femme de toute l'Amérique.

— Ah ! la belle Barbérie, reprit le jeune homme en compassion ; n'est-il pas vrai ?...

— Ce n'est malheureusement que trop vrai. Cette fille en est tellement éprise qu'elle ne peut plus vivre qu'en sa présence; elle a bravé l'opinion publique au point de le suivre jusque sur mon navire.

Tiller écoutait attentivement les dernières paroles du capitaine, et dès qu'elles furent achevées toute inquiétude disparut de sa physionomie.

— Celui qui est favorisé de la beauté à ce point peut bien un moment oublier le brigantin ! s'écria-t-il avec l'air indifférent qu'il affectait d'ordinaire. Et l'alderman ?...

— A eu plus de discrétion que sa nièce, puisqu'il ne lui a pas permis de venir seule.

— Assez, capitaine Ludlow; quoi qu'il arrive, quittons-nous amis. Ne craignez pas, monsieur, de toucher la main d'un proscrit; elle est honnête à sa façon, et il y a bien des pairs, des princes même, qui n'en ont pas la main aussi pure. Traitez doucement ce joyeux et aventureux jeune marin; il manque de l'expérience d'une tête mûre, mais le cœur est la bonté même. Je risquerais ma vie pour sauver la sienne; mais à tout prix le brigantin doit être sauvé. Adieu !...

Il y eut dans la voix du marin au cachemire un léger tremblement qui sembla démentir un moment la fermeté de son caractère. Pressant une dernière fois la main de Ludlow, il retourna dans son canot avec l'aplomb et l'aisance d'un homme qui depuis longtemps a établi son domicile sur le grand Océan.

— Adieu ! répéta-t-il en donnant en même temps à ses hommes l'ordre de se diriger vers les écueils, où il devenait impossible au navire de le suivre; nous nous rencontrerons sans doute encore, jusque là adieu !...

— Pour sûr nous nous retrouverons au retour du jour.

— N'y comptez pas, mon brave ami. Notre dame sait cacher son gouvernail sous sa ceinture et traverser ainsi inaperçue une flotte tout entière. Que les souhaits d'un marin vous accompagnent : bons vents et bonne chère ! une heureuse rentrée au port, et bon accueil dans votre maison ! Ne maltraitez pas notre enfant, et que le succès accompagne toutes vos entreprises qui n'auront pas pour but une attaque contre mon brigantin.

Au même instant les matelots se penchèrent sur leurs avirons, qui fendirent sans bruit la vague, et les deux canots furent bientôt hors de vue.

CHAPITRE XXV.

L'entrevue racontée au précédent chapitre avait lieu aux premiers quarts de la nuit. Il est actuellement nécessaire que nous transportions nos lecteurs à un autre dialogue qui eut lieu quelques heures plus tard, et comme l'aube venait éclairer les bourgeois laborieux de Manhattan. Près d'un de ces entrepôts construits sur pilotis qui bordent le bras de mer au-dessus duquel la ville est si heureusement située, s'élevait une maison dont l'emplacement et tous les signes extérieurs qui l'encadraient dénotaient que son propriétaire se livrait à un commerce de détail actif et fructueux pour l'époque et le pays. Quoiqu'il fît à peine jour, les fenêtres étaient ouvertes, et l'une d'elles laissait voir un individu dont l'air affairé et les regards interrogatifs semblaient attendre au dehors l'arrivée d'un second personnage qui avait provoqué l'abandon matinal de sa couche. Un violent coup frappé à la porte parut dissiper tout à coup son inquiétude ; il s'empressa d'ouvrir, et accueillit son visiteur avec les démonstrations les plus obséquieuses de cérémonie et de respect.

— Voici un honneur, mylord, qui n'arrive que rarement aux hommes de mon humble condition, dit le maître de la maison avec toute l'affectation anglaise d'un courtaud de boutique; mais j'ai pensé qu'il serait plus agréable à Votre Seigneurie de recevoir ici les... les... que dans une demeure passagère qu'occupe en ce moment Votre Honneur. Votre Seigneurie voudrait-elle se reposer un moment après sa promenade ?

— Je vous remercie, Carnaby, répondit le visiteur acceptant avec l'aisance hautaine d'un supérieur le siége qui lui était offert. Je reconnais là votre discrétion habituelle, quoique je doute qu'il soit prudent de me faire connaître. Est-il venu ?

— Sans doute, mylord; il n'aurait pas osé vous faire attendre, et je n'aurais pas permis qu'il vous manquât ainsi de respect. Il est aux ordres de Votre Seigneurie quand il vous plaira de le faire appeler.

— Qu'il attende ! Il n'est pas nécessaire de se hâter. Il vous a sans doute dit, Carnaby, dans quel but il avait demandé cette entrevue, et vous allez m'en instruire.

— Je regrette de dire, mylord, que cet homme est entêté comme une mule. Je sentais bien l'inconvenance de le mettre en présence de Votre Seigneurie; mais, comme il prétendait avoir à vous communiquer des affaires du plus haut intérêt pour vous, qu'il ne dirait qu'à vous seul, je me suis cru obligé de vous en écrire.

— Et vous vous en êtes bien acquitté, maître Carnaby; je n'ai pas encore reçu une lettre mieux tournée depuis mon arrivée dans cette colonie.

— L'approbation de Votre Seigneurie doit rendre tout homme fier de l'avoir obtenue. J'ai eu toute ma vie l'ambition d'accomplir convenablement les devoirs de mon état, de traiter ceux qui sont au-dessus de moi avec tout le respect qui leur est dû, et les gens au-dessous de moi dans les bornes de la simple raison. Si j'osais présumer d'émettre un jugement sur un tel sujet, je dirais, mylord, que les colons pratiquent peu les convenances et le bon style dans leur correspondance ou dans toutes autres relations.

Le noble visiteur haussa les épaules, encourageant du regard le détaillant à continuer.

— Telle est mon opinion, mylord, poursuivit-il en minaudant. Mais aussi, ajouta-t-il d'un air suffisant, comment en sauraient-ils davantage? L'Angleterre, après tout, n'est qu'une île, et le monde entier ne peut pas avoir pris naissance ni avoir reçu son éducation sur le même morceau de terre.

— Ce ne serait pas commode, sans parler des autres conséquences.

— C'est mot pour mot ce que je disais à madame Carnaby, pas plus tard qu'hier, qui voulait prendre encore un locataire, tout le monde ne peut pas vivre dans la même maison. Je dois ajouter en faveur de la pauvre femme qu'en cette occasion elle a manifesté de vifs regrets en apprenant que Votre Seigneurie allait bientôt nous quitter pour retourner en Angleterre.

— C'est en vérité un sujet qui devrait vous causer plus de joie que de regrets; car enfin c'est une atteinte au rang et à la liberté d'un homme qui touche à la couronne par la parenté que de l'emprisonner ou du moins de l'exiler ainsi.

— C'est très-grave, mylord, si ce n'est pas même un sacrilége de la loi. Honte à l'opposition dans le parlement, qui détruit tant de bons règlements qui n'ont d'autre but que le bien du contribuable !

— Par ma foi ! je pourrais bien me ranger de leur côté, Carnaby; car en vérité cet abandon dans lequel me laissent les ministres pousserait un homme à des idées plus haineuses encore.

— Et personne ne saurait blâmer Votre Seigneurie de faire alliance avec un parti quel qu'il soit, les Français exceptés. Je l'ai souvent dit à madame Carnaby dans nos fréquents entretiens sur la situation malheureuse dans laquelle Votre Honneur se trouve placé.

— Je ne pensais pas que cette situation eût attiré à ce point l'attention publique, observa le lord troublé.

— Oh ! d'une manière toute convenable et respectueuse pour mylord ; madame Carnaby ni moi ne ferons jamais de remarques qui ne soient convenables et véritablement anglaises.

— Je ne vous croyais pas si intelligent, si adroit, monsieur Carnaby. En affaires je vous appréciais, mais j'ignorais qu'à ces qualités vous joignissiez un jugement aussi sain sur les affaires publiques. Vous ne soupçonnez pas ce que cet homme peut me vouloir?

— Pas le moins du monde, mylord. J'ai insisté sur l'inconvenance d'un entretien personnel ; car quoiqu'il fit allusion à certaines affaires dans lesquelles il impliquait Votre Seigneurie, je n'y ai rien compris, et nous avons failli nous séparer sans autre explication.

— Je ne le verrai pas !

— Comme il plaira à Votre Seigneurie. Tant de petites affaires m'ont passé par les mains, qu'il pouvait bien me confier celle-ci, lui ai-je dit ; mais il a positivement refusé mon intervention, persistant à affirmer qu'il y allait de la sûreté de Votre Honneur, et alors j'ai pensé, mylord, que peut-être... à présent...

— Faites-le entrer !

Carnaby s'inclina jusqu'à terre, fit quelques tours dans la chambre, rangea les chaises, approcha la table près de son hôte, puis sortit.

— Où est l'homme que je vous ai ordonné de retenir dans la boutique ? demanda-t-il d'un air brutal à un jeune garçon doux et humble qui lui servait de commis. — Vous l'avez laissé dans la cuisine, je parie, pour aller flaner sur la promenade! Il n'y a pas dans toute l'Amérique de garçon plus paresseux, plus désobéissant que vous ! Je me repens tous les jours d'avoir signé votre engagement. Vous me payerez ça, entendez-vous !...

L'apparition du personnage qu'il venait chercher coupa court aux invectives de l'épicier obséquieux, et en même temps tyran domestique. Il ouvrit la porte, introduisit l'étranger, et la referma sur les deux visiteurs.

Le descendant dégénéré du grand Clarendon avait bien voulu couvrir de son manteau les actes de piraterie qui se commettaient si fréquemment sur les côtes de l'Amérique ; mais il avait conservé assez de déférence pour la vertu et pour le rang qu'il occupait, en éludant toutes les occasions de traiter personnellement avec ses agents. Abrité derrière sa haute position, il avait apaisé les remords de sa conscience en se persuadant à lui-même que la cupidité est moins vénale, quand ses sentiers restent cachés, et qu'en maintenant la distance qui le séparait de ses complices, il accomplissait un devoir impérieux et indispensable. Incapable de pratiquer la vertu, il crut qu'il suffirait d'en sauver toutes les apparences. Carnaby était de beaucoup le plus vil et le plus dégradé du petit nombre qu'il ne pouvait se dispenser d'admettre auprès de sa personne ; mais la nécessité lui infligeait déjà cette punition d'accepter l'assistance pécuniaire d'un homme qu'il haïssait et méprisait.

Or, dès que la porte s'ouvrit, lord Cornbury, déterminé à abréger l'entretien, se leva, imprimant à sa physionomie toute la hauteur et l'arrogance qu'il crut propre à intimider l'homme qui osait venir à lui. Mais il reconnut bientôt que le marin au cachemire ne ressemblait en rien au bas et obséquieux marchand qui venait de le quitter. Ses yeux rencontrèrent un regard aussi fixe et hautain que le sien. Il y avait évidemment autant de fierté aristocratique dans l'attitude du marin que dans celle du lord issu du sang royal. L'étonnement fit oublier au noble lord le rôle qu'il avait commencé de jouer, et il s'écria d'une voix empreinte d'admiration :

— Voilà donc celui qu'on nomme l'Ecumeur de mer!

— C'est ce nom que les hommes me donnent; et toute une vie passée sur cet élément me permet de croire que je l'ai bien mérité.

— Votre réputation et même une partie de votre histoire nous sont connues. Le pauvre Carnaby, brave et digne homme qui soutient une nombreuse famille, m'a vivement sollicité pour vous recevoir; autrement on ne saurait trouver d'apologie pour une semblable démarche. Les hommes de mon rang, maître Ecumeur, ont tant de ménagements à garder, que j'ose compter sur votre discrétion.

— Je me suis trouvé en de plus nobles présences, mylord, et j'ai trouvé si peu de différence dans l'honneur qu'elles me procuraient, que je ne vois pas sujet de me vanter de ce qui m'arrive aujourd'hui. Des princes du sang ont recueilli quelques avantages à faire ma connaissance.

— Je ne nie pas votre utilité, monsieur; j'invoque seulement la prudence comme nécessité. Il y a eu, je crois, une sorte de contrat entre nous, du moins à ce que m'assure Carnaby, car il m'arrive rarement d'entrer moi-même dans ces détails. Ce contrat vous donne quelque droit, m'a-t-on dit, à me comprendre dans la liste de vos clients. Nous autres hommes, haut placés, devons respect à la loi ; cependant, il n'est pas utile ni convenable qu'ils se privent de petites licences que la politique prohibe à la généralité des hommes. Pour un homme qui comme vous connaît la vie, ces explications sont même inutiles, et je ne doute pas que notre entrevue ne se termine à notre satisfaction respective.

L'Ecumeur n'essaya même pas de dissimuler l'expression de dédain qui plissa ses lèvres pendant que le lord s'efforçait de donner le change à sa cupidité; et lorsqu'il eût terminé son exorde, Tiller se contenta de faire un léger signe d'assentiment. L'ex-gouverneur reconnut l'inutilité de sa feinte, et jetant tout à coup son masque de duplicité, il laissa déborder ses véritables dispositions et réussit davantage.

— Carnaby a été fidèle, continua-t-il; ses rapports prouvent que nous avons bien placé notre confiance. Si la renommée dit vrai, il n'y a pas de plus adroit navigateur que vous, maître Ecumeur, à travers les écueils des mers, et l'on dit que vos relations sur cette côte sont aussi nombreuses que lucratives.

— Celui qui vend à bas prix ne manque jamais d'acheteurs. Je crois que Votre Seigneurie n'a jamais eu à se plaindre des prix.

— Aussi piquant que son compas. — Enfin, monsieur, comme ici je ne suis plus le maître, puis-je savoir le but de cette entrevue?

— Je viens réclamer votre protection en faveur d'un des miens qui est tombé au pouvoir des officiers de la reine.

— Hem ! ce qui veut dire que le croiseur de la baie a pris au piége quelque négligent pirate. Nous ne sommes pas immortels, et un arrêt de mort est chose légale entre les hommes de votre profession. La protection a beaucoup de significations. Il y a toutes sortes d'intérêts, celui d'un homme qui emprunte comme celui d'un autre qui prête; du créancier qui reçoit, comme du débiteur qui élude le paiement. Enfin expliquez-vous plus clairement, si vous voulez que je comprenne le véritable but de votre visite.

— Je sais que la reine vient de nommer un nouveau gouverneur de cette colonie, et que vos créanciers, mylord, ont jugé prudent de prendre un gage sur leur créance en retenant ici votre personne. Mais je ne puis croire qu'un homme qui tient de si près à la reine par les liens du sang, et qui tôt ou tard reprendra son rang et sa fortune dans la mère-patrie, puisse solliciter sans succès une si légère faveur que celle que je lui demande; c'est ce qui m'a déterminé à traiter de préférence avec vous.

— Voici une explication aussi claire que pourrait la désirer le plus habile casuiste! J'admire votre brièveté, maître Ecumeur, et je vous cède la palme de l'étiquette. Quand votre fortune sera faite, je vous engage à choisir les cercles de la cour pour retraite constante. Gouverneurs, créanciers, reine et prison, tout cela réformé dans une même sentence, comme le *Credo* transcrit sur l'ongle du pouce ! Eh bien! monsieur, supposons ma protection telle que vous la désirez ! — Quel est le délinquant?...

— Un nommé Seadrift, jeune homme aimable et très-utile, qui me sert d'intermédiaire avec mes clients, d'humeur joyeuse et sans souci, mais cher à tout l'équipage pour sa fidélité à toute épreuve et la finesse de son esprit. Nous ferions pour lui le sacrifice de tout le butin de ce voyage. Il m'est particulièrement utile pour choisir les riches tissus et autres objets de luxe qui composent mon trafic ; car, pour mon compte, je suis plus propre à conduire le navire au port et veiller à sa sûreté au milieu des écueils et des tempêtes, qu'à m'occuper de l'échange de ces jouets de la vanité féminine.

— Un si habile entremetteur n'aurait pas dû prendre un croiseur pour un client. — Comment l'accident est-il arrivé?

— Il a rencontré le canot-major de *la Coquette* dans un mauvais moment; et comme le croiseur venait justement de nous donner la chasse, on n'a pas hésité à l'arrêter.

— Le dilemme est assez embarrassant. Quand M. Ludlow a mis quelque chose dans sa tête, il n'est pas facile de l'en faire sortir. Je ne connais pas un homme plus littéral dans ses ordres que lui; un homme, monsieur, qui pense que les mots n'ont qu'une interprétation, et qui ne connaît pas d'intermédiaire entre une idée et son exécution immédiate.

— C'est un marin, mylord ; il reçoit et exécute ses instructions avec la simplicité d'un marin. Je n'en ai pas plus mauvaise opinion de lui pour cela; car, interprétons la volonté comme nous voudrons, une fois qu'elle est définie, notre devoir est d'y rester fidèle.

Une légère rougeur vint colorer la joue de Cornbury. Honteux de ce moment de faiblesse, il affecta de rire de ce qu'il venait d'entendre et reprit la conversation.

— Votre indulgence et votre charité feraient honneur à un ministre du culte, maître Ecumeur, répondit-il; rien n'est plus vrai, car nous sommes dans le siècle des vérités morales, témoin la succession protestante. Les hommes doivent agir et non professer. Le garçon vous est-il donc si nécessaire qu'il ne puisse être abandonné à son sort?

— Aussi nécessaire que mon brigantin. Peu d'hommes portent à la femme une affection aussi sincère que la mienne pour ce jeune homme. Je verrais, je crois, notre admirable brick transformé en un misérable sloop pour le service de la reine, plutôt que de penser à perdre ce garçon. Mais je n'anticiperai pas sur un semblable malheur, puisque des personnes qui ne sont pas dépourvues de puissance s'intéressent déjà à son sort.

— Vous avez déjà séduit mon successeur! s'écria le lord, abandonnant la réserve qu'il avait cru nécessaire d'observer jusque-là. Ce représentant immaculé et réformateur de ma royale cousine a donc, lui aussi, mordu à l'hameçon doré, et prouvé, après tout, qu'il est digne d'être le gouverneur d'une colonie?

— Lord vicomte, non! Ce que nous avons à espérer ou à craindre de votre successeur est encore un secret pour moi.

— Assouplissez-le par vos promesses, maître Ecumeur; offrez à son imagination des espérances dorées, mettez de l'or sous ses yeux, et vous réussirez. Je gagerais mon comté en perspective qu'il ne résistera pas! Ces emplois éloignés sont comme autant de batteurs à demi autorisés où l'on peut battre monnaie; la seule contrefaçon n'existe que de la majesté à son représentant. Dorez ses espérances, s'il est mortel, il cédera!

— Pourtant, mylord, j'ai rencontré des hommes qui préféraient la pauvreté et l'indépendance de leur opinion à l'or et aux désirs des autres.

— Ce n'étaient que des buses! s'écria le lord dépravé, perdant toute réserve et se livrant aux expressions qui convenaient mieux à sa règle de conduite. — Vous eussiez dû les mettre en cage, Ecumeur, pour les montrer publiquement! Ne vous méprenez pas, monsieur, si je m'exprime avec tant de confiance. Je connais la différence entre un gentleman et un va-nu-pieds aussi bien qu'un autre. Mais, croyez-moi, ce M. Hunter est humain; il cédera si vous vous y prenez bien. Et vous attendez de moi...

— L'emploi de cette influence qui rend le succès infaillible; puisqu'il existe entre hommes de rang une certaine courtoisie qui les porte à chercher dans l'esprit de leur caste l'oubli de toute rivalité, le cousin de la reine Anne peut encore obtenir la liberté d'un homme dont le seul crime est de faire un commerce libre.

— Jusque-là, ma pauvre influence pourra s'étendre en effet, pourvu que le garçon ne soit pas incriminé dans quelque action de piraterie. Je terminerais volontiers ma carrière dans cet hémisphère par quelque acte de pardon et de miséricorde, si cela m'était possible.

— Les occasions ne vous manqueront pas. La loi est comme tous les articles d'un grand prix; il y en a qui pensent que la justice ne tient les balances que pour en peser la valeur matérielle. Quoique les bénéfices de mon métier de hasards et d'insomnies soient souvent nuls, je verserais volontiers deux cents larges pièces dans le plateau pour retrouver le jeune homme à bord du brigantin.

Joignant le geste à la parole, l'Ecumeur de mer, avec le calme de l'homme qui va droit au but, tira de sa ceinture un lourd sac d'or qu'il déposa sur la table sans y jeter un second regard. Il se détourna plutôt par un geste insoucieux du corps, qu'avec une intention marquée, et lorsqu'il fixa de nouveau les yeux sur son compagnon, le sac avait disparu.

— Votre affection pour ce garçon est touchante, maître Ecumeur, répliqua le lord corrompu. Il serait dommage de perdre une aussi sincère amitié. Y a-t-il des preuves suffisantes pour une condamnation?

— Elles sont douteuses. Les relations ne se sont étendues qu'avec la classe la plus élevée de mes clients, et de quelques-uns seulement. La peine que je prends en ce moment est plutôt par tendresse pour lui que par la crainte d'un fâcheux résultat. Si l'affaire réussit, je vous compterai, mylord, au nombre de ses protecteurs.

— Je dois à votre franchise de le tenter. Mais croyez-vous que M. Ludlow se soit contenté de la capture d'un inférieur, lorsque l'objet principal était à sa portée, et n'aurons-nous pas sur les bras la confiscation du brigantin?

— Je me charge du reste. Nous l'avons échappé belle cette nuit, il faut en convenir, pendant que nous attendions le retour de celui qu'on a arrêté. Profitant de la prise de notre esquif, le commandant de *la Coquette* s'était aventuré dans nos eaux. Il allait même couper nos amarres, lorsque nous découvrîmes son dangereux projet. C'eût été une fin indigne de *la Sorcière des Eaux* que de venir échouer comme un misérable bateau, et de terminer sa carrière entre les mains des pilleurs de naufrages.

— Vous avez évité ce danger?

— Mes yeux ne sont jamais fermés quand le danger est proche. L'esquif avait été découvert, et nous le surveillions, car je savais que celui dans lequel j'ai confiance n'y était pas. Quand ses mouvements éveillèrent nos soupçons, nous trouvâmes les moyens d'effrayer M. Ludlow, et de lui faire renoncer à son entreprise sans avoir besoin de recourir à la violence.

— Je ne croyais pas qu'il fût possible de le détourner d'une affaire aussi importante que celle-là.

— Vous l'avez bien jugé et nous aussi. Mais quand ses canots vinrent pour nous aborder, l'oiseau s'était envolé.

— Vous avez gagné le large à temps? demanda Cornbury, qui n'eût pas été fâché de savoir le brick loin de la côte.

— J'avais d'autres occupations. Mon agent ne pouvait pas être ainsi abandonné, et je n'avais pas terminé dans la ville. Notre course est dans la baie.

— C'est une témérité bien condamnable! Un coup de vent, un changement de marée, ou l'une de ces éventualités si communes en mer, peuvent vous amener sous le coup de la loi, et compromettre ceux qui s'intéressent à votre sûreté.

— Pour ce qui me concerne personnellement, je vous remercie, mylord; mais fiez-vous à moi, tant de hasards ne m'ont pas laissé grand' chose à apprendre. Nous longerons la Porte d'Enfer et nous gagnerons la pleine mer par le détroit de Connecticut.

— En vérité, maître Ecumeur, il faut avoir des nerfs solides pour être votre confident. La foi compacte constitue la beauté de l'ordre social; sans elle pas de solidarité d'intérêts, pas de confiance dans la réputation. Mais la foi doit être expliquée aussi bien qu'exprimée, et quand des hommes, dans une certaine situation, placent leur dépendance sur d'autres qui ont des raisons pour être prudents, les premiers sont dans l'obligation de respecter, jusque dans les détails les plus minimes, les conditions du marché. Je me lave les mains de toute cette affaire, s'il faut y comprendre que la responsabilité retomberait sur nous, dans l'hypothèse que *la Sorcière des Eaux* serait en danger d'un procès devant l'amirauté.

— Je suis fâché que telle soit votre décision, répliqua l'Ecumeur. Ce qui est conclu ne peut être défait, quoiqu'il y ait remède à tout ceci, je pense. Mon brigantin est à une lieue d'ici, il y aurait trahison à le nier. Puisque dans votre opinion le marché ne vaut rien, mylord, il n'est pas besoin de le sceller. Les grosses pièces pourront servir par un autre moyen à tirer le jeune homme d'embarras.

— Vous êtes aussi serré en logique, maître Ecumeur, qu'un écolier dans une version de Virgile. La diplomatie a son idiome comme tout autre langage; un homme qui s'exprime si bien ne devrait pas l'ignorer. Une hypothèse n'est pas une conclusion. Ce que l'on avance par supposition n'est que l'ornement du raisonnement, tandis que votre or possède le caractère plus solide de la démonstration. Notre marché est conclu.

Le loyal marin regarda un moment le noble casuiste, doutant s'il devait s'en rapporter à sa conclusion; mais avant que ce point fût fixé dans son esprit les fenêtres de la chambre furent violemment ébranlées par le rugissement d'une pièce de canon de calibre.

— L'appel du matin! s'écria Cornbury que l'explosion fit sauter sur sa chaise, avec la conscience d'un temps mal employé.

— Non! car il y a une heure que le soleil est levé.

L'Ecumeur ne trahit aucun mouvement de muscles, mais son attitude pensive et la fixité de son regard semblaient prévoir l'approche d'un danger. S'approchant de la fenêtre, il lui suffit d'un coup d'œil pour comprendre la situation.

— Donc notre marché est conclu, dit-il, se rapprochant vivement du vicomte dont il saisit la main qu'il serra fortement en dépit des efforts que faisait ce dernier pour se soustraire à cet acte de familiarité. Notre marché tient. Sauvez le jeune homme, et nous nous en souviendrons; si vous le trahissez, craignez la vengeance, nous le vengerons.

L'Ecumeur tint quelques secondes encore la main efféminée de Cornbury emprisonnée dans la sienne; puis soulevant sa casquette avec une courtoisie qui semblait s'adresser plus à lui-même qu'à son compagnon, il tourna les talons et quitta la maison d'un pas ferme mais rapide.

Carnaby, qui entrait en même temps, trouva son hôte dans un état qui tenait à la fois de la colère, de la surprise et de l'inquiétude. Mais sa vanité habituelle eut bientôt pris le dessus, et se trouvant enfin débarrassé de la présence d'un homme qui l'avait traité avec si peu de cérémonie, l'ex-gouverneur secoua la tête comme un homme habitué à se soumettre aux maux qu'il ne pouvait prévoir, et laissa reparaître sur son visage l'aisance et l'insolente supériorité qu'il avait l'habitude de garder en présence de l'obséquieux détaillant en denrées coloniales.

— C'est peut-être un corail, une perle, ou tout autre joyau de l'Océan, maître Carnaby, dit-il en essuyant avec son mouchoir la main que venait de presser si vigoureusement le hardi corsaire. Mais si c'en est un, il a conservé la croûte formée par l'eau salée. Il faut espérer que je ne serai plus jamais bloqué, harponné par ce monstre. Quelle heure peut-il être?

— Pas encore six heures, mylord; vous avez pleinement le temps de rentrer chez vous. Madame Carnaby a osé se flatter que Votre Seigneurie condescendrait à nous faire l'honneur de prendre une tasse de thé sous notre humble toit.

— Que signifiait ce coup de canon, maître Carnaby? Il a donné l'alarme au contrebandier comme le signal de sa pendaison.

— Je n'ai jamais osé penser ce que ce pourrait être, mylord. C'est sans doute l'amusement de quelques-uns des officiers de Sa Majesté dans le fort; et s'il en est ainsi, c'est que tout va bien ici comme en Angleterre, mylord.

— Par saint George, monsieur, Anglais ou Hollandais, il a eu l'avantage d'effaroucher cet oiseau de mer, cette mouette, cet albatros, dans l'endroit où il perchait.

— Sur mon devoir envers Votre Seigneurie, Votre Seigneurie a l'esprit le plus fort de tous les gentilshommes du royaume de Sa Majesté. Si c'est le plaisir de Votre Seigneurie, je vais regarder par la fenêtre, mylord, pour voir s'il y a quelque chose.

— Faites, maître Carnaby. Je suis assez curieux de savoir ce qui a donné l'alarme à mon lion de mer. Ah! que vois-je là-bas, c'est, je

crois, la mâture d'un navire que j'aperçois par-dessus les toits de cette ligne de magasins.

— Ah bien! Votre Seigneurie a l'œil le plus perçant, et la manière la plus heureuse de voir les choses de toute la noblesse d'Angleterre. J'aurais bien cherché une heure entière avant de songer à regarder au-dessus de ces magasins, et cependant Votre Seigneurie les a aperçus à première vue.

— Est-ce un vaisseau ou un brick, maître Carnaby? Vous avez l'avantage de la position, car je ne voudrais pas être vu. Parlez vite, imbécile, est-ce un vaisseau ou un brick?

— Mylord, c'est un brick, ou un vaisseau. En vérité, il faut que je le demande à Votre Seigneurie, car je me connais si peu à ces choses!

— Voyons, complaisant maître Carnaby, pour une fois ayez une opinion à vous, s'il vous plaît; il y a de la fumée au delà de ces mâts.

Un autre ébranlement des vitres, suivi d'un second coup, dissipa toute espèce de doute sur la cause du feu. Au même instant le beaupré d'un vaisseau de guerre se montra à l'ouverture de la baie, puis les sabords parurent, jusqu'à ce que le flanc tout entier et la batterie de *la Coquette* fussent visibles.

Le vicomte ne chercha pas plus loin pourquoi l'Ecumeur l'avait quitté si précipitamment. Plongeant un moment la main dans sa poche, il en tira une poignée de larges pièces d'or; il parut un moment vouloir les jeter sur la table, mais comme par inadvertance il ferma sa main, et disant adieu à l'épicier, il quitta la maison d'un air aussi ferme et résolu que le pouvait assumer un homme ayant la conscience d'avoir commis une action faible et lâche. Il se promettat de ne jamais se remettre en contact familier avec un aussi fourbe mécréant que le propriétaire de la maison.

CHAPITRE XXVI.

Quelques explications locales sont nécessaires pour faire comprendre, surtout aux étrangers, la position respective des deux bâtiments.

Quoique le vaste golfe qui reçoit l'Hudson et tant d'autres tributaires soit formé principalement par une dentelure du continent, la partie qui constitue le port de New-York est séparée de l'Océan par l'heureuse disposition de ses îles. Il y en a deux principales qui, en longeant la ligne des côtes, donnent au bassin son caractère général, tandis que d'autres plus petites servent d'accessoires utiles ou agréables au paysage de la rade.

Entre la baie de Rariton et celle de New-York il y a deux communications: l'une, appelée les Narrows, est le chemin ordinaire du port de New-York; l'autre, connue sous le nom du Kilns, est entre le continent et l'île des Etats, et facilite aux navires l'accès des cours d'eau adjacents de New-Jersey.

Une grande partie de la rade est garantie des flots de la mer par l'île de Nassau, qui se rapproche assez du continent pour réduire l'espace qui l'en sépare à la largeur de deux encâblures : elle s'étend ensuite à l'est à la distance d'une centaine de milles, et forme un large et beau détroit.

On comprend aisément que les marées doivent affluer de différents côtés dans le vaste réservoir du golfe. Le courant qui entre par Sandy-Hook coule à l'ouest dans les rivières de Jersey, au nord dans l'Hudson, et à l'est le long du bras de mer qui sépare Nassau du continent. Le courant qui entre à la pointe de Montauk ou à l'extrémité orientale de l'île de Nassau élève le niveau du détroit et va rejoindre la marée occidentale dans un endroit appelé Trogmorton, à vingt milles au delà de la cité.

Les lits dans lesquels roulent ces nappes d'eau étant de dimension considérable, la pression d'un pareil volume rend le courant excessivement rapide dans les passes étroites; puisque cette égale diffusion de l'élément qui résulte d'une loi naturelle doit être obtenue par la vitesse, partout où il y a défaut d'espace; aussi dans la partie la plus resserrée du chenal qu'on appelle la Porte d'Enfer, les courants, remous et contre-courants offrent-ils de grands dangers, augmentés par l'existence d'écueils cachés ou à fleur d'eau. Ce lieu mémorable a fait palpiter de terreur plus d'un cœur sensible, et l'effroi qu'il inspire est peut-être exagéré par son nom de mauvais augure, quoiqu'il soit souvent le théâtre de désastres, et qu'une frégate anglaise s'y soit perdue, durant la guerre de la révolution, en donnant contre un rocher appelé le Pot.

Quand l'individu que nous connaissons depuis si longtemps sous le nom de guerre de Tiller eut gagné la grande rue, il comprit mieux le péril imminent qui menaçait le brigantin. D'un seul coup d'œil il reconnut *la Coquette* dans le vaisseau dont les mâts symétriques et les larges vergues filaient le long de la ville. Le petit pavillon placé au mât de perroquet de misaine expliquait suffisamment le sens des coups de canon. Tout indiquait dans une langue qu'un marin devait comprendre que *la Coquette* demandait un pilote pour passer la Porte d'Enfer.

L'Ecumeur de mer arrivait à l'extrémité d'un quai solitaire où l'attendait une yole légère et rapide, lorsque la seconde détonation lui révéla toute l'impatience de ses persécuteurs.

Quoique la navigation entière de la république des Etats-Unis emploie un tonnage égal à celui du commerce des autres nations chrétiennes, elle avait peu d'importance au commencement du dix-huitième siècle. Deux ou trois bricks à l'ancre dans les rivières et quelques schooners occupaient seuls le port, où se montrait rarement un trois-mâts. On pouvait y ajouter une vingtaine de petits chasse-marées, masses lourdes et informes qui faisaient des traversées d'un mois entre les deux principales villes de la colonie. Il n'était donc pas probable, à cette époque et à cette heure, qu'on répondît promptement à l'appel de *la Coquette*. Elle venait d'entrer dans le bras de mer qui sépare l'île de Manhattan de celle de Nassau, et, quoiqu'il ne fût pas alors rétréci comme aujourd'hui par des moyens artificiels, le courant, favorisé par la brise, y était assez fort pour faire avancer un vaisseau. Un troisième coup de canon ébranla les vitres de la cité et décida plus d'un digne bourgeois à mettre le nez à la fenêtre. Cependant on ne vit aucune embarcation se détacher de la terre.

— Il s'agit de notre salut et de celui du brigantin, dit l'Ecumeur en sautant dans son canot : mes amis, ramez vite sans vous amuser aux fioritures! de l'ensemble et de l'ardeur!

De semblables paroles avaient souvent frappé l'oreille des hardis contrebandiers. Les rames tombèrent toutes à la fois dans l'eau, et le frêle esquif glissa comme une flèche le long des quais, afin de regagner le brigantin. On entendit bientôt un autre coup de canon. Un boulet ricocha sur les vagues, qu'il fit jaillir en parcelles d'écume, et alla tomber à cent pas au delà de la yole qui portait l'Ecumeur.

— Ce M. Ludlow semble disposé à faire d'une pierre deux coups, dit froidement l'Ecumeur; il éveille par son fracas les bourgeois de la ville et menace notre bateau de ses boulets. Nous sommes vus, mes amis, et notre salut dépend de notre courage! encore un coup de rame, et nous serons abrités par la terre.

Un dernier boulet tomba dans l'eau presque à côté des avirons, au moment où la courbure de la côte sauvait l'embarcation. Dès que l'Ecumeur eut doublé la pointe, il aperçut *la Sorcière des Eaux*, qu'il rejoignit rapidement. Quand il fut sur le pont, il montra le petit pavillon qui flottait à la tête du mât de misaine et demanda :

— Pourquoi ce signal est-il encore déployé?

— Nous le tenons élevé pour hâter l'arrivée du pilote, répondirent les officiers.

— Le traître n'a-t-il pas tenu sa parole? s'écria l'Ecumeur en reculant de surprise. Il a mon or, et j'ai reçu en échange cinquante de ses promesses vaines. Ah! le voilà dans une barque. Virez de bord et allez à sa rencontre : les moments sont aussi précieux que l'eau dans un désert.

La barre était sous le vent, et le brigantin s'apprêtait à changer de bordée, lorsqu'une détonation annonça l'approche de *la Coquette*, dont on vit se dessiner les hunes à travers la fumée au-dessus du coude que formait la côte. Au même instant, plusieurs voix annoncèrent que le pilote avait abandonné la partie et ramait de toute sa force vers la terre. Les imprécations qui s'amoncelèrent sur la tête du coupable furent énergiques et réitérées; mais ce n'était pas le moment de l'indécision. Le brigantin changea sa barre, s'inclina devant la brise en étalant ses voiles avec bruit et prit sa course rapide, canonné de loin par *la Coquette*. Quelques boulets atteignirent les agrès, mais par bonheur le navire poursuivi entra bientôt dans l'étroit chenal formé par l'îlot de Blackwell, et l'augmentation du courant accéléra la marche des contrebandiers.

L'îlot de Blackwell a pour prolongation à l'occident un long récif, dont quelques parties seulement s'élèvent à la surface des eaux.

L'Écumeur remarqua qu'entre la terre et l'un des rochers se trouvait une ouverture d'environ vingt brasses et que le mouvement régulier des vagues annonçait plus de profondeur en cet endroit que sur tout autre point de la ligne des écueils. L'Ecumeur fit mettre la barre au vent et s'aventura tranquillement dans l'ouverture. Pendant cette expérience, on s'inquiéta peu des projectiles que le croiseur royal pouvait faire siffler entre les mâts de *la Sorcière des Eaux*. Un seul coup sur le roc aurait suffi pour la perdre, et le plus grand danger faisait oublier le moindre. Mais lorsqu'on eut franchi la passe et gagné l'autre canal, une acclamation universelle retentit dans les airs. On avait désormais une langue de terre considérable pour se garantir des boulets de *la Coquette*, qui tirait trop d'eau pour pouvoir se risquer entre l'île et le rocher.

— Rattachez les canons, dit précipitamment Ludlow à Trysail, et dégagez les ancres de poste. Préparez les grappins, nous les jetterons à bord du contrebandier. Une fois qu'il sera bien amarré, nous sommes assez forts pour le faire couler sous nos dalots, et le capturer avec les pompes.

— Tient-on toujours à la hune le signal par lequel nous demandons un pilote?

— Oui, monsieur, mais personne ne se montre, et nous approchons de la Porte d'Enfer, répondit Trysail d'une voix inquiète.

— Notre adversaire continue sa route.

— C'est que le coquin voyage sans la permission de la reine, capitaine Ludlow. On dit pourtant que ce passage est bien nommé.

— J'en réponds, car je l'ai traversé et j'espère le traverser encore. Qu'on montre du sang-froid et de la vigilance. Avec ou sans pilote, nous coulerons bas ou nous passerons!

Trysail comprit le danger, alla parler aux officiers, mit des hommes

à tous les bras de vergues, et laissa le vaisseau s'engager dans la porte terrible, d'où aucune force humaine n'aurait pu d'ailleurs le tirer. Malgré l'accroissement de sa vitesse, Ludlow donna un coup d'œil à l'Ecumeur de mer. L'îlot de Blackwell était déjà derrière eux; les deux courants s'étant réunis de nouveau, *la Sorcière* avait lofé à l'entrée du dangereux passage, et marchait dans les eaux de *la Coquette*, environ deux cents pieds à l'arrière. L'intrépide marin qui commandait le navire interlope se tenait entre les bittons, juste au-dessus de l'image de sa prétendue maîtresse, et les bras croisés il examinait d'un œil sévère les récifs écumants, les tourbillons et les courants contraires. Un coup d'œil fut échangé entre les deux officiers, et le contrebandier leva sa casquette. Ludlow était trop poli pour ne pas rendre le salut; puis toutes ses facultés furent absorbées par les soins qu'exigeait le vaisseau.

— Brassez les vergues au plus près du vent, dit Ludlow avec une tranquillité forcée.

— Lofez, s'écria presque aussitôt l'Ecumeur de mer, comme pour montrer qu'il prenait le croiseur pour guide.

La Coquette orienta au vent, mais la courbe soudaine du chenal ne lui permit pas de gouverner en droite ligne. Elle était menacée d'aller donner contre un rocher qui lui barrait le passage et autour duquel l'eau bouillonnait avec fureur.

L'imminence du danger pouvait faire excuser quelques infractions à l'étiquette nautique, et Trysail s'écria qu'il fallait brasser tout à culer, ou que le vaisseau était perdu.

— Lofe tout, la barre tout sous le vent! s'écria Ludlow d'une voix retentissante. Change derrière!

Le vaisseau, de même que son équipage, semblait avoir la conscience du péril. Les bossoirs se détournèrent du récif écumant, et les voiles, recevant la brise sur leurs surfaces opposées, aidèrent à porter l'avant dans une direction contraire. Au bout d'une minute tous les mâts étaient coiffés; une autre minute après les voiles s'éventaient de nouveau. Ce court exercice avait occupé complétement Trysail; mais dès qu'il eut un peu de loisir il regarda à l'avant.

— Encore un brisant sous nos bossoirs! s'écria-t-il; lofe, lofe, ou nous sommes dessus!

— La barre dessous! cria Ludlow à son tour. Lâchez les écoutes! masquez tout à l'avant et à l'arrière!

Aucune de ces précautions n'était inutile : quoique le vaisseau eût heureusement franchi un premier écueil, il avait devant lui cette chaudière en ébullition qu'on appelle le Pot. Mais la puissance de la voilure ne fut pas perdue dans cette périlleuse épreuve. La marche du vaisseau se ralentit, et comme le courant l'emportait toujours au vent, ses bossoirs ne plongèrent dans la houle qu'après avoir dépassé les rochers coulés qui causaient l'agitation de la mer. Le bâtiment se leva et tomba au milieu des lames, comme pour rendre hommage au tourbillon. Mais la profonde quille dériva loin du récif.

— Si le vaisseau court encore l'espace de deux fois sa longueur, ses bossoirs toucheront le remous, s'écria le vigilant chef de timonerie.

Ludlow regarda autour de lui d'un air irrésolu. Les eaux bouillonnaient et rugissaient de toutes parts, et les voiles perdaient leur empire à mesure que le vaisseau s'approchait de la pointe escarpée qui forme le second angle dans cette passe si critique. Pour éviter de donner contre la plage, il fallait se déterminer promptement, et le capitaine de *la Coquette* eut recours aux derniers expédients du marin.

— Mouillez les deux ancres, dit-il.

La chute de la masse de fer dans l'eau fut suivie du frôlement du câble. Les premiers efforts tentés pour arrêter la marche du vaisseau parurent menacer de dissolution toute la machine, qui trembla sous le choc depuis la tête du mât jusqu'à la quille. Mais les énormes cordes firent leur effet, et l'on vit s'élever de la fumée autour du bois qui les retenait. *La Coquette* tournoya sur elle-même, roula presque jusqu'à la gueule de ses canons, et rallia la terre par un mouvement terrible. Maintenue par la barre et par les efforts de l'équipage, on eût dit qu'elle allait braver toute contrainte. Cependant les voiles supérieures s'éventèrent; et comme le vent fut amené sur le couronnement, la force de la marée fut contrariée par celle de la brise. Le vaisseau répondit à la barre et demeura stationnaire, quoique les lames écumassent sous son taille-mer, comme s'il eût été poussé par une forte rafale.

Il y avait près d'un mille depuis l'entrée de la Porte d'Enfer jusqu'au-dessous du Pot; néanmoins les matelots de *la Coquette* s'imaginèrent qu'ils n'avaient pas mis une minute à parcourir cet espace. Certain d'avoir assuré le salut de son vaisseau, Ludlow, avec la rapidité de l'éclair, tourna ses pensées vers d'autres objets.

— Dégagez les grappins, s'écria-t-il avec ardeur.

Pour que nos lecteurs puissent comprendre les motifs de cet ordre subit, il faut qu'ils suivent *la Sorcière des Eaux* dans la tentative hasardeuse qu'elle faisait aussi pour passer la Porte d'Enfer sans pilote. L'Ecumeur de mer n'en connaissait les dangers que de réputation; aussi régla-t-il tous ses mouvements sur ceux du croiseur, qui lui servit de guide et de balise. Il coiffa son mât de misaine et s'abandonna au courant, en ayant soin de se tenir toujours à distance de *la Coquette*. Lorsque celle-ci jeta l'ancre et se prépara à lancer ses grappins, le brigantin dérivait par le travers de sa bordée; mais les voiles du contrebandier étaient surveillées avec le plus grand soin, et le gréement avait été si artistement combiné, qu'il était au pouvoir de l'équipage de diminuer d'un moment à l'autre la dérive en se lançant dans le courant.

Pendant que le croiseur royal préparait ses grappins, le contrebandier se tenait, sur la poupe basse de son petit navire, à cinquante pieds de l'homme qui avait donné l'ordre. Sur ses lèvres, dont les contours annonçaient la fermeté, errait un sourire d'indifférence, et il fit silencieusement à son équipage un geste de la main. On répondit à ce signal en brassant carré et en faisant servir toutes les voiles. Le brigantin partit comme un coursier aiguillonné par l'éperon, et les fers inutiles tombèrent lourdement dans l'eau.

— Merci de votre pilotage, capitaine Ludlow, s'écria l'audacieux marin au châle pendant que son vaisseau, emporté par le vent et le courant, s'éloignait rapidement du croiseur. Vous me trouverez à la hauteur de la pointe de Montauk; des affaires me retiendront encore sur la côte, quoique la dame Vert-de-Mer ait mis son manteau bleu. Prenez bien soin de votre vaisseau, je vous en prie, car Sa Majesté n'en a point de plus beau.

Une foule d'idées tumultueuses assiégèrent l'esprit de Ludlow. Son premier mouvement fut d'employer ses canons; mais il comprit qu'avant qu'il eût le temps de les dégager, la distance les rendrait inutiles. La brise, qui fraîchissait, le décida. Il ordonna à l'équipage de filer les câbles par les écubiers, et abandonna les ancres jusqu'à ce qu'il eût occasion de les réclamer. Après cette opération, qui employa plusieurs minutes, il se mit à la poursuite de *la Sorcière des Eaux*.

Tel fut le fameux passage de l'Ecumeur de mer à travers les dangers cachés et multipliés du chenal oriental. L'habileté qu'il y déploya et son merveilleux succès augmentèrent encore la réputation dont il jouissait parmi les matelots.

CHAPITRE XXVII.

Le commandant du vaisseau de Sa Majesté Britannique *la Coquette* dormit cette nuit sur le pont. Avant que le soleil ne fût descendu sous l'horizon, le vif et léger brigantin, suivant la pente graduée de la terre, avait disparu à l'est, et il n'était plus question de lutter de vitesse avec lui. Cependant le royal croiseur faisait force voiles, et longtemps avant que Ludlow ne se jetât tout habillé entre les deux ponts, le vaisseau était arrivé dans la partie la plus large du détroit et touchait aux îles qui forment ce qu'on appelle le Race.

Tout le long de cette journée d'anxiété le jeune marin n'avait communiqué avec aucune des personnes de la cabine. Les domestiques avaient circulé çà et là; mais, quoique la porte s'ouvrît rarement sans qu'il ne dirigeât ses yeux perçants du même côté, ni l'alderman, ni sa nièce, ni même le Français ou la négresse ne parurent. Si quelqu'un d'eux avait pris intérêt au résultat de la chasse, cet intérêt était resté enveloppé dans le plus profond et mystérieux silence.

Déterminé à ne pas être dépassé en indifférence, dominé cependant par des sensations dont il n'était pas maître, notre jeune marin était resté à la place qui lui avait été assignée.

Quand le premier quart de la nuit fut venu et jusqu'au point du jour, les voiles furent diminuées. Le capitaine parut enseveli dans un profond sommeil. Il se leva avec le soleil, donnant l'ordre de déployer de nouveau les voiles, et tous les efforts tendirent à faire avancer le vaisseau vers son but.

La Coquette atteignit le Race à la pointe du jour; et, chassant à travers le passage avec la marée, elle avait passé Montauk à midi. Elle n'eut pas plutôt doublé le cap et atteint une pointe où elle sentit la brise et les vagues de l'Atlantique, que des hommes furent envoyés dans les haubans en observation, et vingt paires d'yeux furent occupés à parcourir l'horizon. Ludlow se rappela la promesse de l'Ecumeur de le rejoindre en ce lieu, et quels que fussent les motifs qu'on dût lui supposer pour éviter l'entrevue, telle était l'influence que produisait sur tous le caractère et les habitudes du corsaire, que le jeune capitaine conservait une secrète croyance qu'il tiendrait sa promesse.

— L'horizon est libre! dit le jeune capitaine d'un air désappointé, abaissant sa lunette; et cependant le corsaire ne paraît pas homme à cacher sa tête de peur.

— Il peut avoir peur d'un navire français; mais il n'en est pas ainsi d'un croiseur de Sa Majesté, répondit le chef de timonerie. Si cet Ecumeur des mers sort pour nous donner une autre chasse dans les grandes eaux, il n'est pas aussi bon juge que je croyais de la différence entre un grand et un petit navire; et j'avoue, monsieur, que j'aurais plus d'espoir de le prendre si la femme qui est à sa proue était bel et bien brûlée.

— Le chenal est libre!

— C'est cela, avec un vent qui souffle ici sud-sud. Cette partie d'eau que nous avons passée entre l'île là-bas et la crique est doublée de baies; et pendant que nous les cherchons ici en pleine mer, les rusés brigands sont peut-être à déposer leur contrebande dans l'un des cinquante bassins qui sont entre le cap et le lieu où nous les avons perdus de vue. Il est peut-être retourné d'où nous sommes partis, riant dans sa barbe du tour qu'il a joué au croiseur.

— Il y a trop de vérité dans ce que vous dites, Trysail; car si l'Écumeur est disposé à nous éviter, il en a certainement les moyens.

— Voile, oh! cria la voix dans les hauts-bas de perroquet.

— Dans quelle direction?

— A tribord, monsieur, là, dans la ligne de ce léger nuage qui sort de l'eau.

— Pouvez-vous définir son port?

— Par saint George! ce garçon a raison, interrompit le maître. Le nuage empêchait de le voir; mais le voilà, la tête à l'ouest, à toutes voiles.

Ludlow braqua la lunette dans la direction indiquée, et resta longtemps attentif et silencieux.

— Nous sommes mal montés pour soutenir l'assaut d'un étranger, dit-il enfin remettant la lunette à Trysail. Voyez, il n'a que ses voiles de misaine au vent, un déploiement de toile qui ne satisferait pas un marchand par une brise comme celle-ci.

Le chef de timonerie se taisait; mais son regard fut plus inquisitorial encore que celui du capitaine. Quand il eut fini, il jeta un coup d'œil sur l'équipage affaibli qui contemplait le navire, devenu suffisamment distinct par le changement de position du nuage; puis il dit à voix basse :

— C'est un Français, ou je suis une baleine. On le devine à ses vergues courtes et au développement de ses voiles; oui, et c'est un croiseur encore, car nul homme qui voudrait tirer profit de son fret ne resterait si court de toiles, par un bon vent.

— Je partage votre opinion : plût au ciel que tout notre monde fût ici! Ceci n'est qu'un court complément pour entrer en action avec un vaisseau dont la force paraît égale à la nôtre. Combien comptons-nous?

— Nous sommes au-dessous de soixante-dix, un petit nombre pour le service de vingt-quatre pièces avec des vergues comme celles-ci à gouverner.

— Et cependant le port ne doit pas être insulté! on sait que nous sommes sur cette côte.

— On nous a vus, interrompit le contre-maître; il gagne sur nous et déploie ses bonnettes.

Il n'y avait plus qu'à choisir entre la fuite et les préparatifs de combat. Le premier choix eût été facile, car une heure eût suffi pour abriter le navire derrière le cap; mais le second était plus dans l'esprit du service auquel *la Coquette* appartenait. L'ordre fut donné, en conséquence, du branle-bas du combat. Cet ordre devait nécessairement exalter la nature turbulente des matelots, car le succès et l'audace marchent de pair; et l'habitude du succès avait donné aux marins de la Grande-Bretagne une confiance qui approchait souvent de la témérité. L'ordre de se préparer au combat fut donc accueilli par le faible équipage de *la Coquette* comme il l'avait été jadis lorsque son pont était garni du nombre suffisant pour développer toute la puissance de son armement; quelques-uns seulement des plus vieux et des plus expérimentés secouèrent la tête, comme s'ils doutaient de la prudence du conflit projeté.

Quelle qu'eût été la secrète hésitation de Ludlow lorsqu'il constata le caractère et la force de son ennemi, une fois que sa résolution fut prise, il ne trahit plus la moindre émotion. Les ordres nécessaires furent donnés avec calme et avec toute la clarté et la précision qui constituent le plus grand mérite d'un capitaine de vaisseau. Les vergues furent enchaînées, les canons dégagés, les voiles légères carguées, enfin tous les préparatifs en usage dans l'occasion furent faits avec la promptitude et l'habileté ordinaires. Le tambour battit aux champs, et quand tous les hommes furent à leur poste, leur jeune commandant fut plus à même de juger de la véritable force de son équipage. Appelant le chef de timonerie, il monta avec lui sur l'avant afin de pouvoir conférer avec lui sans être entendu et d'observer en même temps les manœuvres de l'ennemi.

L'étranger avait, comme l'observa Trysail, viré de bord et présentait l'avant au nord. Ce changement dans sa course l'amena sous le vent, et comme il déploya en même temps toutes ses voiles, il approchait avec rapidité.

Pendant que l'on était occupé à bord de *la Coquette* à faire les préparatifs, sa coque était sortie de l'eau, et Ludlow et son compagnon aperçurent la longue ligne blanche garnie de sabords qui distingue les vaisseaux de guerre. Comme le croiseur de la reine Anne continuait sa course dans la même direction, une demi-heure de plus les amena suffisamment près l'un de l'autre pour ne laisser aucun doute sur leur force et sur leur caractère respectif. L'étranger fit à son tour ses préparatifs de combat.

— Il nous montre un cœur solide et une chaude batterie, observa le chef de timonerie quand le flanc du navire devint tout à fait visible par le changement de position. Je compte vingt-six dents, quoique la dent œillère doive manquer, car il ne serait jamais assez fou autrement pour braver *la Coquette* de la reine Anne de cette façon. C'est un assez joli navire, capitaine Ludlow, et souple dans ses mouvements. Mais voyez ses voiles hautes. Juste comme le caractère, peu ou pas de tête. Je ne nierai pas que sa coque ne soit assez bien, car ce n'est pas autre chose que l'œuvre du charpentier. Mais du moment qu'il s'agit de la coupe d'une voile, comment un navire de l'Orient ou de Brest y comprendrait-il quelque chose? Rien n'égale, après tout, les bonnes et solides voiles anglaises, qui ne sont ni trop étroites en tête ni trop profondes d'envergure, avec des cordages et des câbles et des boulines de la longueur voulue. Voyez ces Américains qui introduisent des innovations dans l'art de construire des navires, comme s'il y avait à gagner à abandonner les habitudes de nos ancêtres. Tout homme peut voir que tout ce qu'ils ont de passable autour d'eux est anglais, tandis que toutes les innovations et changements qui ne signifient rien sortent de leur propre vanité.

— Néanmoins ils marchent, maître Trysail, répliqua le capitaine, qui tout sujet loyal qu'il était n'oubliait pas le lieu de sa naissance, et bien des fois ce navire, l'un des plus beaux modèles de Plymouth, a eu de la peine à poursuivre les côtiers de ces mers. Voyez le brigantin! comme il nous a joués avec tous nos avantages et le vent pour nous.

— On ne saurait dire où ce brigantin a été construit, capitaine. Ici ou là, je le considère comme un navire sans définition, comme le vieil amiral Top avait coutume d'appeler les galions des mers du Nord; mais quant à ces nouvelles modes américaines, à quel usage peuvent-elles servir, je vous demanderai cela, capitaine Ludlow? D'abord elles ne sont ni anglaises ni françaises, ce qui vaut autant dire d'aucun pays. Ensuite elles dérangent les usages établis parmi les fabricants de carcasses et de voiles, et quoique leurs navires marchent passablement bien aujourd'hui, tôt ou tard, croyez-moi, il leur arrivera malheur. Il est tout à fait déraisonnable de supposer qu'un nouveau peuple puisse découvrir dans la construction d'un navire quelque chose qui ait échappé à la sagacité de vieux marins comme... Mais le Français cargue ses bonnettes, et paraît vouloir les laisser tomber, ce qui porte leur condamnation du coup. — Mon opinion est donc que ces nouvelles modes ne produiront rien de bon.

— Vos raisons sont concluantes, maître Trysail, répondit le capitaine dont les pensées erraient sur un tout autre sujet. Je conviens avec vous que le plus fort devrait descendre ses vergues.

— C'est quelque chose de mâle et de convenable que de voir un navire se dépouiller au moment de l'action. C'est comme un boxeur qui ôte sa jaquette dans l'intention de soutenir un vigoureux combat. Le voilà qui s'enfle de nouveau pour manœuvrer avant de commencer la besogne.

L'œil de Ludlow ne quittait pas d'un instant l'étranger. Il reconnut que le moment sérieux approchait pour commencer l'action; et donnant ordre à Trysail de maintenir la vitesse du navire, il descendit dans l'entre-pont. Le jeune commandant s'arrêta un moment, la main posée sur la serrure de la cabine, puis surmontant sa répugnance, il entra.

La Coquette était construite sur les modèles en vogue il y a un siècle, et que par un retour qui agit sur l'architecture marine, aussi bien que sur des choses de moindre importance, on retrouve aujourd'hui en usage dans les vaisseaux de sa force. La cabine du commandant était au niveau des batteries du navire, et renfermait souvent deux et quatre canons. En entrant dans sa cabine, Ludlow trouva un groupe de matelots autour d'une caronade qu'ils dirigeaient du côté de l'ennemi, et complétant les préparatifs qui précèdent d'ordinaire le combat. La salle du conseil et le petit appartement qui la séparait restaient seuls fermés. Les charpentiers attendant ses ordres, il donna le signal d'abattre les cloisons, et de mettre à découvert toute la partie intérieure du bâtiment propre au combat. Pendant que cette partie de ses ordres s'accomplissait il entra dans l'arrière-cabine.

L'alderman van Beverout et ses compagnons y étaient réunis, et dans l'attente de la visite du jeune commandant. Passant froidement devant le premier, Ludlow s'approcha de sa nièce, et lui prenant la main, il la conduisit dehors, faisant signe à ses femmes de suivre. Ils descendirent jusque dans les profondeurs du navire, où le capitaine conduisit son précieux dépôt dans une partie de la cale qui, se trouvant au-dessous de la flottaison, était autant à l'abri du combat qu'il était possible, sans respirer tout à fait l'air humide et malsain de la cale, et où la vue du sang et des blessés lui serait épargnée.

— Vous êtes en sûreté ici, mademoiselle, autant que le permet l'aménagement d'un vaisseau de guerre. Ne quittez sous aucune considération cet abri, avant que moi, ou quelqu'un suivant mes ordres, ne vienne vous en tirer.

Alida s'était laissé conduire sans la moindre observation; ses joues pâlirent plusieurs fois lorsqu'elle comprit le but des dispositions prises pour sa sûreté. Mais lorsque tout fut terminé et au moment où son conducteur allait se retirer en silence, son nom s'échappa des lèvres de la jeune fille, comme par une exclamation précipitée et involontaire.

— Puis-je faire encore quelque chose pour calmer vos appréhensions? demanda le jeune homme, évitant de regarder en face son interlocutrice. — Je connais l'énergie de votre caractère et je sais combien elle excède ce que l'on doit attendre d'une personne de votre sexe, autrement je ne vous eusse pas informée des dangers que nous allons courir.

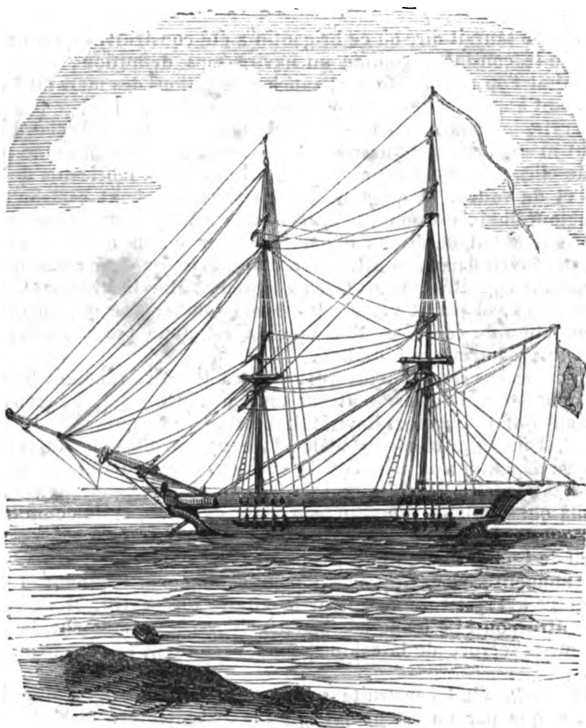
— Quelle que soit votre généreuse interprétation de mon caractère, Ludlow, je ne suis après tout qu'une faible femme.

— Je ne vous ai pas prise non plus pour une amazone, répondit le jeune homme souriant. Tout ce que j'attends de vous est le triomphe de la raison sur la terreur féminine. Je ne vous cacherai pas que les

chances sont contre nous, et malgré cela l'ennemi payera cher la prise de mon navire avant d'en être possesseur. Il n'en sera pas plus mal défendu, Alida, par l'adjonction de cette idée que votre liberté et votre bonheur reposent en quelque sorte sur nos efforts. Auriez-vous autre chose à me dire?

La belle Barbérie trahit une profonde émotion qu'elle réprima aussitôt.

— Il y a eu entre nous un étrange malentendu, mais le moment n'est pas opportun pour les explications, Ludlow! Je ne voudrais pas que dans un moment aussi solennel vous me quittassiez avec ce regard froid et accusateur!



La Sorcière des Eaux.

Elle s'arrêta. Le jeune homme osant seulement alors lever les yeux, aperçut la main de la jeune fille étendue vers lui comme gage d'amitié, pendant que le carmin de ses joues et son regard solliciteur accompagnaient le geste avec toute l'éloquence de la modestie virginale. Saisissant la main qui lui était si gracieusement offerte, il répondit précipitamment :

— Il fut un temps, Alida, où cette démonstration m'eût rendu bien heureux.

Le jeune homme s'interrompit; car ses regards étaient fascinés par les bagues qui brillaient aux doigts qu'il pressait. Alida comprit cette muette convoitise, et retirant un des anneaux de son doigt, elle le lui présenta avec un sourire aussi séduisant que sa beauté.

— L'une de ces bagues peut vous être offerte, dit-elle. Prenez-la, Ludlow, et quand votre tâche sera accomplie, rendez-la moi comme gage de ma promesse, et je ne vous refuserai pas toute explication à laquelle vous avez droit.

Le jeune homme prit la bague et la mit à son petit doigt, machinalement et d'un regard distrait, qui semblait chercher parmi les anneaux qui restaient s'il n'y en avait pas un qui fût déjà un gage d'amour. Il allait peut-être continuer ses investigations, lorsqu'un coup de canon parti du navire ennemi vint le rappeler à son devoir. Plus d'à moitié disposé à croire tout ce qu'il souhaitait, il imprima un baiser sur la jolie main, et s'élança sur le pont.

— Le monsieur commence à gronder, s'écria Trysail qui avait vu d'un œil mécontent la disparition de son commandant. Quoique son coup ait porté trop court, c'est déjà trop de laisser un Français avoir le premier mot.

— Il n'a tiré que le canon de défi. Laissez-le arriver, et il ne nous trouvera pas pressés de le quitter.

— Non, non; quant à cela nous sommes bien disposés, répondit le contre-maître jetant un regard de satisfaction autour de lui. Si la course est notre jeu, nous avons fait une fausse manœuvre en commençant le jeu. Enfin, que cette affaire tourne comme elle voudra, elle me laissera toujours chef de timonerie, et quant à ma part d'honneur, le plus grand pair d'Angleterre ne saurait me la retirer.

Avec cette consolation sur le peu d'espoir qu'il avait de monter en grade, le vieux loup de mer parcourut le navire pour s'assurer que tout était en bon état, tandis que son jeune commandant, après avoir jeté un regard autour de lui, fit signe à son prisonnier et à l'alderman de le suivre à l'avant du navire.

— Je n'ai pas la prétention de chercher à connaître le genre de liens qui semblent vous attacher à certaine personne sur ce navire, dit Ludlow en s'adressant à Seadrift, et laissant ses yeux reposer sur le récent don d'Alida. Mais ils sont solides si j'en juge par l'intérêt que l'on vous porte. Ceci doit vous engager à veiller sur vous-même. Je ne veux pas approfondir jusqu'à quel point vous vous êtes mis en contravention avec nos lois; mais une occasion se présente de regagner l'estime publique. Vous êtes marin, et vous n'ignorez pas que mon vaisseau ne possède pas le nombre suffisant de bras nécessaires au service, et que le secours de tout bon serviteur sera le bienvenu. Chargez-vous de ces six caronades, et comptez sur mon honneur pour vous faire obtenir la récompense de votre dévouement à notre pavillon.

— Vous vous méprenez sur ma vocation, noble capitaine, répondit le contrebandier souriant légèrement, je suis homme de mer, c'est vrai, mais plus habitué aux paisibles latitudes qu'au fracas de la guerre. Vous avez visité le brigantin de notre maîtresse, et vous avez dû voir que son temple ressemble plus à celui de Janus qu'à celui de Mars. Le pont de *la Sorcière des Eaux* n'a pas cette sombre garniture de babords.

Ludlow écoutait stupéfié de surprise, d'incrédulité et de mépris; toutes ces sensations se trahirent l'une après l'autre sur sa physionomie assombrie.

— Voici un langage indigne d'un marin, dit-il, dissimulant à peine le mépris qu'il éprouvait.... Rendez-vous hommage à ce pavillon?... Etes-vous Anglais?

— Je suis ce qu'il a plu au ciel de me faire; plus fidèle au zéphyr qu'à l'ouragan... à plaisanter qu'à combattre... à passer gaiement mon temps qu'à le perdre dans les combats.



Lorsqu'il passa devant Ludlow, ce dernier reconnut la tournure agile du contrebandier.

— Est-ce bien là l'homme dont l'audace est devenue proverbiale, l'intrépide, l'indomptable, l'habile Ecumeur de mer?

— Le nord n'est pas plus différent du sud que je ne le suis de celui dont vous vantez les qualités! Il ne m'appartenait pas de vous détromper sur la valeur de votre captif, tant que celui dont les services envers notre maîtresse n'ont pas de prix était encore sur la côte. Je suis si loin d'être celui que vous croyez, brave capitaine, que je n'ai d'autre titre auprès de lui que d'être son agent, de posséder quelque expérience dans les caprices des femmes, et de faire choix des articles qui peuvent convenir à ses belles clientes. Peu à craindre pour injurier, je puis néanmoins me vanter d'être un bon consolateur. Permettez-moi d'apaiser les craintes de la belle Barbérie pendant le conflit

qui va s'élever, et vous conviendrez ensuite que personne n'est plus habile que moi à remplir ce rôle tout pacifique.

— Console qui t'est ce que tu voudras, misérable effigie d'un homme! mais tiens, il y a moins de terreur que de ruse dans ce malicieux sourire et dans ce traître regard!

— Moquez-vous de l'un et de l'autre, généreux capitaine. Sur la foi de celui qui sait au besoin être sincère, une bonne terreur est ce qui prédomine, quelles que soient du reste les sensations que trahissent les traits. Je suis peut-être plus disposé à pleurer en ce moment qu'à passer pour brave.

Ludlow ne revenait pas de sa surprise. Son bras s'était levé pour empêcher la retraite du jeune marin, et par une impulsion naturelle sa main saisit celle de Seadrift. La douceur et la finesse de cette main lui firent éprouver une émotion telle, qu'une idée nouvelle et subite traversa son cerveau. Se rejetant de deux ou trois pas en arrière, il examina les formes sveltes et agiles de la tête aux pieds. L'expression sombre de sa physionomie se transforma en une surprise non déguisée, et pour la première fois les sons de cette voix lui parurent trop mélodieux et doux pour appartenir à un être masculin.

— En vérité, tu n'es pas l'Écumeur de mer, s'écria-t-il après ce court examen.

— Il n'y a pas de vérité plus certaine. Je suis de peu de valeur dans cette rencontre, tandis que le bras et les conseils de ce vaillant marin vous seraient au contraire d'une grande utilité. Oh! je l'ai vu dans des scènes plus émouvantes que celle-ci, lorsque les éléments conspiraient avec d'autres dangers. L'exemple de son sang-froid et de son courage a inspiré les cœurs les plus faibles à bord du brigantin. Maintenant permettez-moi d'aller offrir mes consolations à la timide Alida.

— Ce serait démériter de la reconnaissance que de refuser votre requête, répliqua Ludlow. Allez, gai et galant maître Seadrift! Si l'ennemi craint aussi peu ta présence sur le pont que je la redoute auprès de la belle Barbérie, tes services seront inutiles ici!

Seadrift rougit jusqu'aux oreilles, croisa ses bras sur sa poitrine avec un geste assez équivoque pour amener un sourire sur les lèvres du jeune capitaine, passa légèrement devant lui, et disparut par une écoutille.



Entrevue de l'Écumeur de mer et de lord Cornbury.

Ludlow suivit de l'œil la forme gracieuse tant qu'elle lui fut visible, puis son regard inquisiteur sembla chercher sur la physionomie de l'alderman jusqu'à quel point il était initié dans le secret du véritable caractère de l'individu qui lui avait causé tant d'inquiétudes.

— Ai-je bien fait, monsieur, de permettre à un sujet de la reine Anne de nous quitter dans ce moment critique? demanda-t-il en ayant soin d'observer si le flegme de Myndert se trahirait assez pour confirmer ses conjectures.

— Le gars est ce qu'on peut appeler de la contrebande de guerre, répliqua l'alderman sans trahir la plus légère émotion : un article évalué à plus haut prix sur un marché paisible que sur une place turbulente. En résumé, capitaine Cornélius Ludlow, ce maître Seadrift ne ferait pas du tout votre affaire dans un combat.

— Un tel exemple d'héroïsme doit-il s'étendre plus loin, ou puis-je compter sur l'assistance de monsieur l'alderman van Beverout? Il a la réputation d'un loyal citoyen.

— Quant à la loyauté, répondit l'alderman, s'il ne s'agit que de crier dans une fête, Vive la reine! personne n'est plus loyal que moi. Un souhait n'est pas une coûteuse gratitude pour la protection de sa flotte et de son armée, et je lui souhaite de tout mon cœur et à vous aussi un plein succès sur vos ennemis; mais je n'ai jamais admiré la manière dont les Etats Généraux ont été dépossédés de leur territoire sur ce continent, maître Ludlow; c'est pourquoi je ne rends aux Stuart que les devoirs que la loi seule m'impose.

— Ce qui se résume à dire que vous allez aider le jeune contrebandier à consoler une jeune personne que son esprit et son courage mettent au-dessus d'un tel secours?

— N'allez pas si vite dans vos conjectures, mon jeune gentilhomme : nous autres marchands nous aimons voir clair dans nos livres avant de les balancer. Quelles que soient mes opinions sur la famille régnante, que je vous ai livrées en confidence, et non comme une pièce de monnaie qui doit passer de main en main, mon affection pour le grand monarque est encore moindre. Louis est en brouille avec les Provinces-unies aussi bien qu'avec notre gracieuse reine, et je ne vois pas de mal à combattre l'un de ses croiseurs, puisqu'ils entravent le commerce et contrarient notre retour. J'ai vu le feu dans mon jeune temps, lorsque je conduisais à l'exercice un peloton de bourgeois volontaire autour du préau. Et pour conserver l'honneur du second magistrat de la bonne ville de Manhattan, je suis prêt à prouver que mes connaissances en stratégie ne sont pas encore complétement oubliées.

— C'est répondre en homme, et pourvu que l'action réponde à la parole, nous nous inquiéterons peu du plus ou moins de science. C'est le commandant qui donne la victoire au navire, car s'il donne l'exemple et comprend ses devoirs, ses hommes l'imiteront. Choisissez votre poste parmi ces diverses pièces, et nous tâcherons de désappointer ces serviteurs de Louis, que nous le fassions, peu importe, en véritables Anglais, ou seulement comme alliés des sept provinces unies.

Myndert descendit dans l'entre-pont, et après avoir plié et déposé son habit sur le cabestan, maintenu sa perruque sur sa tête au moyen d'un mouchoir, resserré la boucle de ses chausses, il circula au milieu des caronades avec un air assez martial pour convaincre les spectateurs que du moins il savait affronter le danger.

L'alderman van Beverout était un personnage trop important pour ne pas être connu de tous ceux qui fréquentaient la ville dont il était l'un des magistrats. Sa présence parmi les hommes dont la plupart étaient natifs de la colonie produisit un effet salutaire, quelques-uns cédant à l'effet sympathique que donne l'exemple du courage, d'autres redoutant moins un danger qu'un homme comme l'alderman, riche et considéré, semblait affronter avec tant d'indifférence. Le bourgeois fut donc accueilli par de joyeuses exclamations de la part de l'équipage, auquel il crut nécessaire d'adresser une sorte d'allocution, les exhortant à faire leur devoir afin d'enseigner aux Français la sagesse de laisser à ces parages leur libre circulation, s'abstenant de faire mention de rois et de pays, pour ne pas compromettre sa manière de voir sur ce point.

— Que chaque homme évoque la cause qui lui sera la plus susceptible de développer son courage, dit en terminant cet imitateur des Annibal et des Scipion, car c'est le plus sûr moyen de les maintenir en bon état jusqu'au bout. Quant à moi, je ne manque ni de causes ni de motifs, et je suis sûr que chacun de vous en trouvera de suffisants pour soutenir ce combat du cœur et de la main. Que deviendraient les affaires des meilleures maisons des colonies si leurs chefs se laissaient conduire à Brest ou à Lorient? Le commerce entier de la cité serait anéanti. Je n'offenserai pas votre patriotisme par des soupçons injurieux; je croirai au contraire que vous êtes bien résolus comme moi à résister jusqu'à la fin; car l'intérêt est général, puisque le bonheur et la prospérité de la société dependent entièrement des questions commerciales.

Ayant ainsi terminé son allocution d'une voix ferme et brève, le digne bourgeois toussa fortement et rentra dans son maintien habituel,

parfaitement certain d'avoir au moins sa propre approbation. Si la base du discours de Myndert paraît au premier abord se résumer dans une question personnelle d'intérêt, le lecteur devra se rappeler que c'est par la concentration des individualités que prospère le commerce du monde entier. Les marins écoutèrent avec d'autant plus d'admiration, qu'ils ne comprirent absolument rien au discours de l'alderman.

— Vous voyez l'ennemi et vous savez ce qu'il vous reste à faire, articula la voix claire, pénétrante et mâle de Ludlow, comme il passait au milieu de l'équipage de *la Coquette*, rassemblé sur le pont. Je ne prétends pas affirmer que nous sommes en force, comme je l'eusse désiré; mais plus il y a de difficultés à vaincre, plus la victoire est glorieuse. Ce pavillon n'est pas cloué. Quand je serai mort, libre à vous de le descendre; mais tant que je vivrai, mes amis, il restera au poste d'honneur. Maintenant un hourra pour montrer votre ardeur, et qu'ensuite le seul bruit que l'on entende soit celui du canon!

L'équipage obéit et remplit l'air d'un hourra formidable. Trysail assura à un jeune et insoucieux aspirant qui venait de crier de toutes ses forces, que jamais il n'avait entendu un aussi joli morceau d'éloquence que celui du capitaine. C'était à la fois bref, intelligible et empreint de l'élégance d'un homme bien élevé.

CHAPITRE XXVIII.

Le moment n'était pas opportun pour le croiseur anglais, il avait déjà perdu la moitié de son équipage lorsque parut le vaisseau; c'était un bâtiment qui courait la mer des Antilles en cherchant des aventures comme celles qui venaient de se présenter. Son commandant, connu depuis longtemps dans le quartier du Marais comme un homme des plus aimables et des plus pimpants, était aussi réputé comme un des plus braves et des plus adroits parmi les duellistes fiers de leur savoir-faire le soir dans la rue Basse-du-Rempart. Son vaisseau se nommait *la Belle Fontange*. Le jeune chevalier Dumont de la Rocheforte avait obtenu par son rang et ses influences à Versailles un commandement que ne justifiaient ni ses droits, ni son expérience, ni même ses services. Sa mère avait le bonheur d'être proche parente d'une des beautés de la cour; son médecin lui avait commandé les bains de mer contre une morsure de bichon. Pour mieux instruire ceux qui, en fait de curiosités nautiques, n'avaient jamais vu que des fossés ou des pièces d'eau remplies de carpes, ou bien un bras bourbeux de la Seine, et qui cependant étaient obligés de lire sa volumineuse correspondance, elle avait eu la fantaisie de vouer son dernier né à Neptune. Le jeune chevalier entra au service dans un moment opportun, c'est-à-dire pendant que cette poétique imagination était encore dans toute son effervescence. Aussi fut-il nommé presque immédiatement au commandement de ladite corvette; et envoyé dans les Indes à la conquête de la gloire, pour lui et pour son pays, bien avant que l'enthousiasme maternel eût eu le temps de se refroidir.

Quoique le chevalier Dumont de la Rocheforte fût brave, il manquait de ce calme et de ce calme réel qui fait le mérite du marin. Il était bouillant, impétueux, irréfléchi; son courage dépendait de son caractère. Il avait la fierté d'un gentilhomme, et malheureusement il n'avait pas eu le temps de se former au commandement qu'il exerçait pour la première fois. Il semblait mépriser par orgueil toute espèce de connaissance mécanique, qu'il eût été cependant si important au capitaine de *la Fontange* de posséder. Il dansait admirablement, il faisait les honneurs de sa cabine avec une excessive élégance. Ne sachant pas nager, il avait été cause de la mort d'un excellent marin, parce qu'étant tombé à la mer par accident, celui-ci s'était précipité à son secours, et on négligea naturellement le subordonné pour sauver le supérieur. Il tournait gentiment le sonnet, et il avait une légère teinte de la philosophie nouvelle qui commençait à se répandre sur le monde; mais les cordages de son vaisseau et les lignes d'un problème de mathématiques étaient également des labyrinthes où il ne s'était jamais hasardé.

Peut-être fut-il heureux pour la sûreté de tous que *la Belle Fontange* possédât un officier subalterne né à Boulogne-sur-Mer, qui était assez compétent pour savoir si le navire suivait sa véritable course, et si on ne déployait pas trop de voiles en temps inopportun. Le vaisseau lui-même était scientifiquement et finement construit. Il avait la réputation d'un bon marcheur; ses agrès étaient légers et aériens. Son seul défaut, et il semblait avoir cela de commun avec son commandant, était peut-être de manquer de cette solidité qu'il faut pour résister aux fureurs et aux dangers de l'élément turbulent sur lequel il était destiné à errer.

Les vaisseaux étaient à peu près alors à un mille de distance l'un de l'autre. La brise, quoique calme, était cependant assez fraîche pour faciliter les évolutions ordinaires d'un combat naval, la mer était justement assez tranquille pour permettre aux vaisseaux de manœuvrer avec confiance et célérité. *La Fontange* avait l'avantage du vent, elle courait vers l'est, ses espars s'inclinaient gracieusement du côté de son adversaire. *La Coquette*, courant l'autre bordée, penchait nécessairement du côté opposé à l'ennemi. Les deux navires avaient amené leurs bonnettes, leurs brigantines et leurs grands focs, quoique les voiles hautes du Français flottassent à la brise comme les plis gracieux de quelque drapeau féerique. On ne distinguait personne sur les ponts des deux vaisseaux; cependant des masses noires, en s'arrondissant autour du faîte de chaque mât, prouvaient que les gabiers étaient prêts à faire leur devoir, malgré la confusion et les dangers du combat. L'avant de *la Fontange* s'inclina plusieurs fois dans la direction de son adversaire, puis se cabrant sous l'influence du vent, elle s'arrêta superbe de majesté. Le moment où les vaisseaux se mettant de travers pour s'envoyer, à travers l'eau qui les séparait, leurs messagers de mort, approchait rapidement. Ludlow, qui surveillait attentivement tous les changements de position et tous les caprices de la brise, monta sur la poupe et parcourut l'horizon avec sa longue-vue, avant que son navire ne fût enveloppé par la fumée. Quelle fut sa surprise quand il découvrit à la surface de l'onde une pyramide de voiles rasant la mer dans la direction du vent. Ces voiles étaient visibles à l'œil nu, elles n'avaient échappé à l'observation qu'à cause des préoccupations de ce moment pressant. Il appela le chef de timonerie et lui demanda son opinion sur le caractère de ce second étranger. Mais malgré sa grande expérience, Trysail avoua qu'il lui était impossible de rien dire, si ce n'est que c'était un navire courant vent arrière avec toutes ses voiles dehors. Mais après avoir longuement examiné une seconde fois, il hasarda, en maître expérimenté, que l'étranger avait toute la désinvolture et la symétrie d'un croiseur, mais qu'il ne pouvait rien décider sur sa dimension.

— C'est peut-être un bâtiment léger, ayant toutes ses voiles de perroquet et ses bonnettes dehors; ou peut-être, capitaine Ludlow, ne voyons-nous que quelques voiles hautes d'un gros bâtiment. — Ah! ah! le Français l'a aperçu, car la corvette fait des signaux au loin. Prenez votre longue-vue, si l'étranger répond, nous n'avons qu'à fuir.

La Fontange examinait aussi avec anxiété les espars les plus hauts du navire éloigné, mais la direction du vent empêchait de saisir aucun signe de communication avec elle. Elle semblait également ne pas savoir à quoi s'en tenir sur le caractère de l'étranger, car pendant un moment il fut évident qu'elle voulait changer sa course. Mais ce moment d'indécision fut court. Les voiles, sous la pression constante de la brise, poussaient déjà les vaisseaux par le travers l'un de l'autre.

— Soyez prêts, mes hommes! dit Ludlow d'une voix sourde mais ferme, en restant à son poste élevé sur la poupe, tandis qu'il indiquait à son compagnon le gaillard d'avant; répondez à leur feu.

A ces mots succéda un moment d'attente. Les deux gracieux bâtiments s'approchèrent à portée de la voix. Le silence était si profond à bord de *la Coquette*, que ceux qui la montaient pouvaient entendre distinctement le mugissement de la mer sous ses bossoirs, ce qu'on aurait pu comparer à la respiration d'un énorme animal rassemblant toute son énergie physique pour un effort inaccoutumé. Au contraire, des bruits et des clameurs partaient des cordages de *la Fontange*. La voix du jeune Dumont ordonnant le feu à ses gens se distinguait à travers son porte-voix. Ludlow sourit d'un air de mépris, et levant son porte-voix avec calme, il le montra à son équipage attentif. Et le navire vomit de ses flancs une décharge d'artillerie, comme si c'eût été par sa propre volonté. Les canons de l'ennemi ne firent point attendre leur réponse, et les deux vaisseaux passèrent lestement hors de portée des boulets.

Le vent avait envoyé la fumée sur l'Anglais, et pendant quelque temps elle flotta sur le pont, se balança parmi les voiles, et passa sous le vent avec les contre-courants des explosions. Le sifflement d'un boulet et le craquement du bois s'étaient fait entendre pendant le combat. Ludlow jetant un regard sur l'ennemi qui gardait sa position, quitta la poupe et essaya d'examiner les drisses avec toute la sollicitude d'un marin.

— Qu'avons-nous perdu, monsieur? demanda-t-il à Trysail, dont il aperçut le visage à travers la fumée. Quelle est la voile qui bat si lourdement?

— Le mal n'est pas grand, monsieur. — Peu de mal... Un coup de main au palan pour la vergue d'avant. — Vous, marins d'eau douce, vous ne bougez pas plus que des limaçons. — Monsieur, l'ennemi rallie le vaisseau qui est sous le vent. — Mais nous pourrons bientôt représenter nos voiles à la brise. — Brisez-la, mes garçons, comme si c'était une branche morte. — Assez. Pesez sur votre bouline... Soyez calmes... Bordez-la, bordez-la, vous le pouvez, bordez-la.

La fumée avait disparu, et l'œil du capitaine avait rapidement examiné l'étendue du vaisseau. Trois ou quatre gabiers avaient déjà saisi la voile déchirée; et assis au bout de la vergue, ils étaient occupés à la raccommoder. Quelques trous dans les voiles, et çà et là des cordages sans importance qui pendaient, prouvaient que le boulet avait porté. Le capitaine n'apercevait que ces dommages insignifiants en haut du navire, et ils n'étaient pas de nature à attirer son attention.

C'était une scène différente sur le pont. Le faible équipage était énergiquement occupé à charger les canons. Les refouloirs et les écouvillons passaient rapidement de main en main. L'alderman n'avait jamais été plus absorbé dans le calcul qu'il le paraissait dans son devoir de canonnier, et les jeunes gens auxquels le commandement des batteries avait été confié par nécessité l'aidaient de leur autorité et de leur expérience. Debout près du cabestan, Trysail donnait froidement les ordres dont nous avons parlé; il était assez absorbé par la voilure du navire, pour rester insensible à tout ce qui se passait autour de lui.

Ludlow vit avec peine qu'à ses pieds le sang souillait le pont, et qu'un matelot était tombé à côté de lui. Une planche brisée et des éclats du revêtement intérieur du vaisseau indiquaient l'endroit par lequel était passé le projectile destructeur.

Le commandant de *la Coquette* s'avança en comprimant ses lèvres, et regarda en homme résolu la roue de la corderie. Le chef de timonerie, qui tenait les rayons, avait l'œil fixé sur la principale voile, invariable de même que l'aiguille qui présente sa pointe au pôle.

Ces observations furent faites en une minute. Les différentes circonstances relatées furent reconnues avec tant de rapidité, qu'elles étaient notées sans avoir perdu un seul moment la connaissance exacte de la situation de *la Fontange*. Cette dernière avait déjà pris le vent. Il devint nécessaire de répondre à cette manœuvre par une autre aussi prompte.

Les ordres étaient à peine donnés, que *la Coquette*, comme si elle avait eu conscience du danger qu'elle allait courir d'être enfilée d'avant en arrière, vira vent devant, et en même temps que son adversaire s'apprêtait à décharger ses canons, elle était en position de recevoir et de lui rendre sa bordée. Les navires s'approchèrent de nouveau, et échangèrent une seconde fois leurs torrents de feu.

Ludlow s'aperçut alors, malgré la fumée, que la grande vergue de *la Fontange* se balançait pesamment contre la brise, la grande voile battait contre le grand mât. S'élançant alors de la poupe sur un mât d'étai qui avait été renversé un moment auparavant, il sauta sur le gaillard d'arrière, près du chef de timonerie.

— Brassez carré, dit-il rapidement en parlant d'une voix claire mais basse; serrez les boulines. Lofez, monsieur, lofez, assujettissez le vaisseau contre le vent.

La réponse claire et nette du chef de timonerie, et la façon dont *la Coquette* vomissait ses torrents de flammes, attestaient la promptitude de l'équipage. Une minute après, les immenses tourbillons de fumée qui enveloppaient les deux bâtiments se confondirent et formèrent un nuage qui, chassé par les explosions, roula sur la surface des eaux, mais qui, en montant dans l'air, se dirigea gracieusement sous le vent.

Notre jeune commandant passa rapidement dans les batteries; il dit à l'équipage quelques paroles encourageantes, et regagna son poste sur la poupe. La position stationnaire de *la Fontange* et ses efforts pour gagner le vent étaient déjà un avantage pour le croiseur de la reine Anne. Il se manifesta une indécision telle sur l'autre navire qu'elle attira bientôt l'attention d'un homme dont les talents dans sa profession ressemblaient beaucoup à de l'instinct.

Le chevalier Dumont avait occupé ses loisirs en commentant l'histoire navale de son pays, il avait trouvé que tel ou tel commandant avait été applaudi pour avoir mis ses voiles de hune sur le mât, par le travers de son ennemi. Ignorant la différence qui existait entre un vaisseau en ligne et un autre engagé tout seul, il s'était déterminé à donner, lui aussi, une pareille preuve de son courage. Au moment où Ludlow attentif surveillait seul sur la poupe les progrès de son vaisseau et la position de son ennemi, indiquant d'un simple geste à l'attentif Trysail ce qu'il désirait faire, il y avait grande discussion sur le gaillard d'arrière du vaisseau français entre le marin de Boulogne-sur-Mer et le joyeux favori des salons. Ils discutaient l'expédient auquel celui-ci s'était arrêté pour prouver l'existence d'une qualité dont personne ne doutait. Le temps perdu dans cette discussion fut d'une importance suprême pour le croiseur anglais. Avançant rapidement, il fut bientôt hors de portée des canons de son adversaire, et, avant que le Boulonnais n'eût convaincu son supérieur de son erreur, son antagoniste avait viré de bord, et, en lofant, il se trouvait dans le sillage de *la Fontange*. Les voiles de hune de celle-ci furent quelque temps à s'emplir; mais avant qu'elle eût repris sa marche, les voiles de son ennemi ombrageaient son pont. Il était alors probable que *la Coquette* passerait au vent. Dans ce moment critique, les voiles de perroquet du croiseur anglais furent presque déchirées par deux boulets. Le navire tomba sur le côté, les voiles s'emmêlèrent et les vaisseaux furent engagés.

La Coquette avait tout l'avantage de la position. En voyant l'importance de ce fait, Ludlow voulut rendre la position encore plus sûre en lançant les grappins. Les deux navires furent ainsi accrochés l'un à l'autre; le jeune Dumont se trouva relevé d'un immense embarras. Il avait été suffisamment prouvé que pas un de ses canons n'avait porté, tandis qu'une décharge meurtrière de mitraille venait de balayer son pont dans toute sa longueur; il donna l'ordre d'aborder. Mais Ludlow, avec son équipage décimé, ne s'était pas décidé à une évolution si hasardeuse sans en avoir prévu toutes les conséquences. Les vaisseaux se touchaient par un seul point, et ce côté était protégé par un rang de mousquets. Au moment où le jeune et impétueux Français apparut sur le pont de son navire, soutenu par une troupe de matelots, un feu nourri renversa tout le détachement, excepté un seul homme. Le jeune Dumont resta debout. Pendant un instant son œil resta fixe, glacé; mais son corps obéit à l'impétuosité de son esprit : il s'élança en avant, et il tomba mort sur le pont de son ennemi.

Ludlow surveillait chaque mouvement avec un calme que ni sa responsabilité personnelle ni les incidents rapides et bruyants de cette terrible scène ne pouvaient détruire.

— Il est temps d'en venir aux mains, s'écria-t-il en faisant descendre par un geste Trysail de l'échelle afin de lui livrer passage.

Son bras fut arrêté, et le grave et vieux marin lui montra l'endroit d'où soufflait le vent.

— On ne peut s'y tromper, dit-il, à la coupe de ces voiles, à la hauteur de ces mâts, cet étranger est un autre Français.

Un coup d'œil apprit à Ludlow que son subordonné avait raison; un autre lui suffit pour savoir ce qu'il lui était nécessaire de faire.

— Qu'on laisse tomber le dernier grappin! Coupez-le! Dégagez!

Ces paroles furent dites à travers le porte-voix d'un ton qui domina le tumulte du combat.

L'arrière de *la Coquette* céda à la pression de son ennemi, et elle se trouva bientôt en position de brasser vigoureusement ses vergues en reculant; ses flancs touchèrent l'arrière de *la Fontange*, le dernier grappin céda, et cinq minutes après cette séparation *la Coquette* avait repris le train ordinaire de ses manœuvres.

L'esprit qui avait présidé aux évolutions de *la Coquette* gouvernait toujours ses mouvements. Les voiles brassées, le vaisseau obéissait au gouvernail; les gabiers agiles étaient sur les vergues, et de larges plis de toiles neuves flottaient à la brise, car on avait mis de nouvelles voiles; les câbles furent remplacés par de nouveaux cordages, les espars examinés avec soin; enfin on n'oublia ni les soins ni les précautions nécessaires à la sûreté du navire. Chaque mâtereau fut consolidé, on sonda les pompes, et le vaisseau continua son chemin absolument comme si jamais il n'eût tiré un coup de canon.

D'un autre côté, *la Fontange* avait la démarche indécise d'un navire vaincu. Le désordre était à son bord, tout était confusion : ses voiles déchirées flottaient au gré des vents; ses cordages importants tombaient le long de ses mâts, et le navire lui-même courait devant la brise comme un bâtiment naufragé. Pendant plusieurs minutes il n'y eut aucun commandement à bord du navire, et lorsqu'on eut laissé perdre un temps précieux qui donna au croiseur ennemi tout l'avantage du vent et une grande avance, les matelots firent un tardif effort pour relever le vaisseau. Les hauts mâts les plus importants chancelèrent un instant, et enfin ils tombèrent dans la mer avec un grand bruit.

Nonobstant l'absence de la plus grande partie de son équipage, le succès de *la Coquette* était certain, si la présence de l'étranger n'avait forcé Ludlow d'abandonner son avantage; mais les conséquences en étaient trop certaines pour qu'il pût permettre autre chose qu'un regret d'ailleurs bien naturel de ne pas profiter d'une si favorable occasion de prendre un navire. Le caractère de l'étranger ne pouvait être longtemps caché : tous les marins de *la Coquette* reconnurent les voiles étroites et hautes, les mâts élevés et amincis de la frégate, dont la carène se reconnaissait alors distinctement, comme un habitant de la terre reconnaît un individu à sa tournure et à la façon de ses habits. Si on avait encore eu quelques doutes à cet égard, ils auraient été promptement dissipés en voyant l'étranger échanger des signaux avec la corvette désemparée.

Il était temps pour Ludlow de prendre une résolution sur sa future course. La brise tenait toujours au sud; mais elle commençait à tomber, et, suivant toute apparence, le calme devait arriver avec la nuit. La terre était à quelques lieues au nord, et à l'exception des deux croiseurs français, on n'apercevait rien à l'horizon. Descendant au poste d'arrière, il s'approcha du chef de timonerie, qui était assis sur une chaise pendant que le chirurgien lui pansait à la jambe une blessure assez grave reçue dans le combat. Serrant cordialement la main de ce vétéran, il lui exprima toute sa reconnaissance pour les services que celui-ci lui avait prodigués pendant le combat.

— Dieu vous bénisse! Dieu vous bénisse! capitaine Ludlow, répondit le vieux serviteur; rien n'est moins équivoque qu'un combat pour éprouver certainement les vaisseaux et les amis. La reine Anne peut nous féliciter les uns et les autres pour cette journée. Aucun homme n'a oublié son devoir, autant que mes yeux ont pu les observer; et ce n'est pas peu dire avec un équipage réduit de moitié et un ennemi une fois plus fort. Pour ce qui est du navire, il s'est conduit on ne peut mieux. J'avais de sinistres pressentiments lorsque j'ai vu notre grande voile se déchirer comme un coupon de mousseline entre les mains d'une lingère. Monsieur Hopper, courez à l'avant, et dites aux hommes de peser un peu sur ce hauban, en ayant soin de faire de même pour tous les autres. C'est un jeune homme actif, capitaine Ludlow; il ne lui manque qu'un peu de réflexion, quelque expérience, et pas mal de modestie. Avec les talents qu'il ne manquera pas d'acquérir à la longue dans la marine, on en pourra faire un officier très-passable.

— Cet enfant promet; mais je suis venu vous demander votre avis, mon vieil ami, sur les mouvements qui nous restent à faire. Il ne faut plus douter que le bâtiment qui vient sur nous soit une frégate française.

— On n'en peut pas plus douter de la nature d'un hameçon destiné à prendre le fretin et à laisser passer le gros poisson. Peut-être pourrions-nous lui faire voir nos voiles et essayer la haute mer; mais notre mât de misaine est percé de trois trous, et je crains qu'il ne puisse supporter les voiles dont nous aurions besoin.

— Que pensez-vous du vent? dit Ludlow en affectant, par respect pour son compagnon blessé, une indécision qu'il était loin d'avoir : s'il tenait, nous pourrions doubler Montauk et retourner prendre le reste de

notre monde; mais s'il tombe, ne courrons-nous pas le danger que la frégate ne s'arrête à portée de canon? Nous n'avons pas de bateaux pour lui échapper.

— Le sondage sur cette côte est aussi régulier que la toiture d'une maison, répondit le maître après un instant de réflexion. Mon avis est, puisque vous me faites l'honneur de le demander, capitaine Ludlow, de gagner la côte le plus près possible, tandis que le vent est encore bon, alors nous n'aurons plus à craindre la frégate. Mon opinion est que la corvette est comme un homme qui a fait un bon dîner, et qui n'a plus d'estomac pour en loger un second.

Ludlow applaudit à l'avis de son subordonné, car c'était précisément ce qu'il voulait faire, et après avoir complimenté le maître sur son sang-froid et son habileté, il donna les ordres nécessaires. On mit le gouvernail de *la Coquette* tout au vent, les vergues furent brassées carré, et le navire fut mis dans la brise. Après avoir couru dans cette direction pendant quelques heures, le vent tomba peu à peu, le plomb de la sonde annonça que la quille était très-près du fond et que la prudence ne permettait pas d'aller plus loin. Quelques instants après, le vent cessa entièrement, et notre jeune commandant ordonna de jeter une ancre à la mer.

Les croiseurs ennemis imitèrent cette manœuvre; ils se rallièrent bientôt, et l'on vit des embarcations aller d'un vaisseau à l'autre tant que dura le jour. Lorsque le disque rougeâtre du soleil couchant eut complétement disparu dans l'immensité de l'Océan, les silhouettes des deux vaisseaux, éloignés d'environ une lieue, devinrent de moins en moins distinctes, jusqu'à ce que l'obscurité, qui augmentait graduellement, eût enveloppé dans son noir linceul et la mer et les rivages.

CHAPITRE XXIX.

Trois heures après, aucun bruit ne se faisait entendre à bord du vaisseau royal; on ne s'occupait plus de réparer les avaries dont avait souffert le bâtiment, et la plupart de ceux qui avaient survécu gardaient le même silence que leurs compagnons morts. On n'avait cependant pas négligé la surveillance nécessaire à la situation des marins fatigués, et, quoique beaucoup d'entre eux goûtassent les bienfaits d'un sommeil profond, quelques yeux étaient encore ouverts et veillaient à la sécurité commune. De distance en distance, quelques matelots, luttant contre un sommeil accablant, marchaient sur le pont d'un pas chancelant, tandis qu'un jeune officier essayait de se tenir éveillé en aspirant l'air épais que renfermait son étroite prison. La plus grande partie des matelots étaient couchés entre les canons, et chacun d'eux portait une paire de pistolets à sa ceinture et des coutelas à son côté. Un seul homme était étendu sur le gaillard d'arrière avec la tête appuyée sur une boîte à boulets; sa respiration lourde dénotait le sommeil inquiet d'un homme fortement constitué qui luttait en même temps contre la fatigue et contre les souffrances : c'était le chef de timonerie qui, dévoré par la fièvre et souffrant d'une blessure, avait choisi cette place pour jouir pendant une heure d'un repos si nécessaire à sa situation. Sur une boîte vide était étendue dans une complète immobilité une forme humaine, le visage noblement tourné vers le ciel couvert de pâles étoiles; c'était le corps du jeune Dumont qui était ainsi étendu, en attendant qu'il pût être confié par le capitaine Ludlow à une terre consacrée, aussitôt que le navire aurait mouillé dans un port. Ludlow, avec cette délicatesse naturelle à un ennemi généreux et chevaleresque, avait de ses propres mains étendu sur le cadavre du Français jeune et inexpérimenté le glorieux drapeau de sa patrie.

Un petit groupe s'était formé sur la dunette de la poupe du vaisseau, et les intérêts ordinaires de la vie semblaient encore y exercer leur influence; ce fut là que Ludlow conduisit Alida et ses compagnons, lorsque les travaux de la journée furent accomplis, pour qu'ils pussent respirer un air plus frais que dans l'intérieur du bâtiment. La négresse dormait près de sa jeune maîtresse; l'alderman, accablé de fatigue, se reposait, le dos appuyé contre le mât de misaine, dans une position qui dénotait parfaitement son état de prostration, et Ludlow était debout, laissant de temps à autre tomber ses regards sur la mer calme et tranquille et prêtant son attention aux discours de ses compagnons. Alida et Seadrift étaient assis l'un à côté de l'autre sur des chaises. Ils causaient ensemble tout bas, et la mélancolie ainsi que le tremblement de la voix de la belle Alida prouvaient combien les événements de la journée avaient ébranlé son esprit d'ordinaire si énergique.

— Il y a dans votre profession si agitée un mélange de terrible et de beau, de grand et de séduisant, dit Alida, en répondant à une remarque que venait de faire le jeune marin. Cette mer tranquille, le bruit des vagues qui roulent sur la côte et le ciel qui nous couvre, tout cela offre un spectacle qui peut exciter l'admiration même d'une jeune fille, si le bruit du combat ne résonnait pas encore à ses oreilles. Ne m'avez-vous pas dit que celui qui commandait le vaisseau français était un tout jeune homme?

— Il avait toute l'apparence d'un enfant, et sans aucun doute il ne devait son rang élevé qu'aux avantages de la naissance et de la famille. Nous avons pensé qu'il devait être le commandant de la corvette, tant à son costume qu'aux efforts désespérés qu'il faisait pour réparer la fausse démarche qu'il avait faite dès le commencement de l'action.

— Il a peut-être une mère, Ludlow, une femme, une sœur, ou....

Alida s'arrêta; avec la modestie d'une jeune fille, elle hésitait à nommer le lien qui occupait toutes ses idées.

— Il peut posséder un de ces objets d'affection ou peut-être tous à la fois. Telle est la destinée des marins, et...

— Telle est la destinée de ceux qui s'intéressent à eux, murmura Seadrift d'une voix calme mais expressive.

Un long et éloquent silence se fit et ne fut interrompu que par la voix de Myndert, qui s'écriait en rêvant, d'une manière indistincte :

— Vingt peaux de castor et trois de martre...

Malgré les tristes objets qui occupaient les pensées de Ludlow, un sourire léger erra sur ses lèvres, quand tout à coup la voix rude de Trysail, rendue plus rude encore par le sommeil, se mit à crier :

— Portez la main aux garcettes. Le vaisseau français a mis le cap sur nous!

— C'est une prophétie! articula à haute voix un homme qui s'était placé derrière le groupe.

Ludlow tourna brusquement la tête, et, quoique l'obscurité fût profonde, il reconnut dans l'homme aux formes athlétiques qui venait de parler ainsi, et qui était debout derrière lui sur la poupe, le fameux Écumeur de mer.

— Appelez!

— N'appelez pas, s'écria Tiller, qui contremanda ainsi l'ordre précipité qui échappait involontairement des lèvres de Ludlow. Que le vaisseau soit tranquille comme si personne ne le montait, et cependant surveillez tout, jusqu'aux soutes aux provisions. Vous avez bien fait, capitaine Ludlow, d'être toujours sur le qui-vive, quoique j'aie des yeux cent fois meilleurs que ceux de vos vigies.

— D'où venez-vous, hardi personnage, et quelle nouvelle folie vous amène encore sur le pont de mon vaisseau?

— Je viens de mon habitation sur la mer. Il faut que je vous donne un conseil.

— La mer, répéta Ludlow, jetant les regards sur l'étroit horizon qui l'entourait. Ce n'est pas ici le lieu de railler, et vous devriez bien ne pas plaisanter davantage ceux qui ont des devoirs sérieux à remplir.

— C'est en effet l'heure des devoirs sérieux, plus sérieux encore que vous ne pouvez le supposer. Mais avant que je ne m'explique, il faut que nous fassions nos conventions. Vous avez ici un des serviteurs de la dame Vert-de-Mer; donnez-moi sa liberté, et je vous donne mon secret.

— L'erreur que j'avais commise n'existe plus, dit Ludlow regardant pendant un moment la taille élégante de Seadrift. Ma conquête est nulle, à moins que vous ne vouliez prendre sa place.

— Un autre dessein m'amène. Je connais ici quelqu'un qui peut vous apprendre que je ne plaisante pas lorsque les affaires pressent. Faites retirer vos compagnons, et je vous parlerai ouvertement.

Ludlow hésita, car il n'était pas encore revenu de la surprise que lui avait causée l'arrivée si inattendue sur son vaisseau du redoutable contrebandier. Mais Alida et son compagnon se levèrent comme des gens qui avaient la plus grande confiance dans le nouveau venu, et arrachant la négresse de son sommeil, ils descendirent l'escalier et entrèrent dans la cabine. Ludlow se trouvant ainsi seul avec Tiller, lui enjoignit de s'expliquer.

— Je n'ai pas l'intention d'éluder une explication, repartit le contrebandier, car le temps presse, et ce qui reste à faire doit être fait avec le sang-froid et la vigilance d'un marin. Vous n'avez pas craint d'entamer un engagement avec un des corsaires de Louis, capitaine Ludlow, et peu d'hommes montaient le vaisseau de la reine Anne. Votre équipage a-t-il souffert, et êtes-vous encore assez fort pour soutenir une vigoureuse défense, digne de votre brillante conduite de ce matin?

— Vous me faites des questions auxquelles je ne puis répondre. Qui peut me garantir la loyauté de vos intentions? Ne seriez-vous pas un espion?...

— Capitaine Ludlow!... Mais les circonstances excusent vos doutes.

— Un homme dont j'ai menacé la vie et le vaisseau, un proscrit!

— Ce n'est que trop vrai, reprit l'Écumeur de mer reprenant un mouvement de fierté et de ressentiment. Je suis menacé et poursuivi; je suis un contrebandier, un paria, et pourtant je suis un être humain. Vous voyez cet objet sombre qui borde la mer du côté du nord!

— Il n'y a pas à s'y tromper, c'est la terre.

— Oui, c'est la terre, la terre sur laquelle je suis né. — Les premiers, et je pourrais même dire les plus heureux jours de ma vie se sont écoulés dans cette île longue et étroite.

— Si je l'avais su plus tôt, j'aurais pris plus de soin à en examiner les baies et les passages.

— Vous auriez pu être récompensé de cette recherche; car ce canon jeterait facilement un boulet de ce pont au lieu où mon brigantin est tranquillement mouillé.

— A moins que vous ne vous soyez approché des côtes depuis qu'il fait nuit, cela est impossible. Lorsque le soleil se coucha, il n'y avait en vue que la frégate et la corvette ennemies.

— Nous n'avons pas avancé d'une brasse, et aussi vrai que l'est la parole d'un homme qui n'a pas peur, le vaisseau de la dame Vert-de-

Mer est mouillé là. Vous voyez où la côte décline, là au point le plus voisin de la terre ; l'île est presque coupée par la mer dans ce lieu, et *la Sorcière* est en sûreté dans les profondeurs de la baie qui entre du côté du nord. Il n'y a pas un mille entre nous. De la montagne qui s'élève à l'est, j'ai été témoin de votre brillant combat, capitaine Ludlow ; et quoique je fusse condamné, j'ai senti que le cœur ne pouvait jamais être proscrit. Il y a ici une fidélité qui survit même aux persécutions des douanes.

— Vous êtes heureux dans le choix de vos expressions, monsieur. Cependant je dois avouer que je pense qu'un marin d'une habileté aussi grande que la vôtre conviendra que *la Coquette* s'est dignement montrée.

— Aucun bateau de pilote n'eût été plus sûr ni plus prompt. Je sais que votre équipage est peu nombreux, car l'absence de vos chaloupes n'est pas un secret pour moi ; et je confesse que j'aurais volontiers consenti à perdre quelques-uns des profits du voyage pour me trouver sur votre pont avec quelques-uns de mes hommes.

— Un homme qui aime tant le drapeau de son pays devrait trouver une occupation plus digne que celle à laquelle vous vous livrez habituellement.

— Une patrie qui peut inspirer l'affection de ses enfants devrait craindre de la détruire par les monopoles et les injustices. Mais ce sont des discours qui sont entièrement hors de saison pour le moment. Je suis doublement votre compatriote dans ce lieu, et nous ne devons envisager tout ce qui s'est passé que comme des libertés un peu rudes que des amis se permettent quelquefois entre eux. Capitaine Ludlow, il y a du danger pour vous dans ce vide sombre, là-bas vers la pleine mer.

— Qu'est-ce qui vous porte à le croire?

— J'ai vu. Je me suis faufilé parmi vos ennemis, et j'ai vu leurs redoutables préparatifs... Je sais que je donne ce conseil à un homme brave, et je n'exagère rien. Vous avez besoin de toute votre résolution et des bras de tous vos matelots, car ils vont fondre sur vous avec des forces considérables.

— Vrai ou faux, cet avis ne sera pas négligé.

— Un instant, dit l'Ecumeur en arrêtant de la main un mouvement que Ludlow se disposait à faire pour prévenir ses gens. Laissez-les dormir jusqu'au dernier moment, vous avez encore une heure, et ce sommeil leur sera profitable. Fiez-vous à l'expérience d'un matelot qui a passé la moitié de la vie d'un homme sur l'Océan, et qui a été témoin de toutes les scènes les plus tumultueuses, depuis le combat des éléments jusqu'à ceux que les hommes ont inventés pour se détruire. Cette heure passée, que Dieu protége ceux qui ne seront pas préparés, et qu'il fasse miséricorde à celui dont les minutes sont comptées!

— Vos paroles et vos manières révèlent un homme d'une conduite honorable, répondit Ludlow frappé de l'apparente sincérité de l'avertissement que lui donnait l'Ecumeur de mer. Nous serons prêts à tout événement, quoique la manière dont vous avez acquis ce secret soit aussi mystérieuse que votre arrivée sur le pont de mon vaisseau.

— Toutes les deux peuvent s'expliquer, repartit l'Ecumeur; et il fit signe à son compagnon de le suivre sur la poupe.

Là, il montra du doigt un esquif presque imperceptible, qui flottait au bas d'une échelle de poupe, et continua :

— Celui qui rend si souvent de secrètes visites aux côtes, ne doit jamais manquer de moyens. Cette coquille de noix se transporte facilement à travers l'étroite portion de terrain qui sépare la baie de l'Océan ; et tandis que les vagues mugissent si lourdement, on fend l'onde facilement à l'aide d'un habile rameur. J'ai été sous la martingale du vaisseau français et vous voyez que je suis ici. Si vos vigies sont moins alertes qu'à l'ordinaire, vous vous rappellerez qu'un plat-bord bas, un horizon obscur et des avirons à paillets, ne sont pas des choses propres à faire découvrir un esquif, lorsque l'œil est lourd et le corps fatigué. Il faut maintenant que je vous quitte, à moins que vous ne pensiez qu'il soit plus prudent d'envoyer hors du vaisseau ceux qui ne peuvent être d'aucun service pendant le combat.

Ludlow hésita; un désir violent de mettre Alida en sûreté combattait dans son cœur la répugnance qu'il avait de la confier au contrebandier. Il réfléchit un moment avant de répondre.

— Votre coque de noix ne peut contenir que son propriétaire, dit-il enfin. Allez, et prospérez si vous êtes loyal.

— Soutenez le choc! dit l'Ecumeur saisissant la main de Ludlow. Puis se confiant négligemment à une corde pendante, il descendit dans son esquif. Ludlow surveilla ses mouvements avec une vive défiance. Lorsqu'il fut assis dans le canot, l'Ecumeur de mer devint presque invisible, et quand il glissa sans bruit sur les vagues, le jeune commandant ne fut plus disposé à réprimander ceux qui l'avaient laissé approcher sans prévenir de son arrivée. En moins d'une minute, l'objet indistinct se trouva confondu avec la surface de la mer.

Livré à lui-même, le jeune commandant de *la Coquette* réfléchit sérieusement à ce qui s'était passé. Les manières de l'Ecumeur, le caractère de sa communication, sa probabilité et les moyens par lesquels il avait obtenu ces connaissances, tout était d'accord pour confirmer sa véracité. Les exemples d'une fidélité semblable à leurs drapeaux dans les marins dont la conduite était opposée aux intérêts de ces mêmes drapeaux, n'étaient pas extraordinaires. Leurs erreurs tenaient à celles des passions et des sensations, tandis que le retour momentané à de meilleures pensées était dû aux impulsions irrésistibles de la nature. Le conseil que le contrebandier avait donné au capitaine de laisser dormir son équipage, avait été suivi. En quelques minutes, le jeune marin tira vingt fois sa montre, afin de surveiller la marche du temps; puis, déterminé à prendre patience, il la remit dans son gousset. Enfin, il descendit sur le gaillard d'arrière et s'approcha du seul homme qui fût debout. Le quart était commandé par un jeune enfant de seize ans dont le noviciat n'était pas fini ; mais, en l'absence de ses supérieurs, on lui avait confié ce poste important. Il était appuyé sur le cabestan, son corps était sans mouvement, le coude appuyé sur le tambour, et la main supportant la tête. Ludlow le regarda un moment ; puis, soulevant la lanterne, il passa la lumière deux ou trois fois devant ses yeux et il s'aperçut qu'il dormait. Le capitaine replaça la lanterne, et, sans réveiller le coupable, il avança sur le passavant ; il y vit un soldat de marine la carabine à l'épaule, dans l'attitude de l'attention. En passant devant lui, Ludlow s'aperçut que ses yeux se fermaient involontairement et qu'il ne savait pas ce qui se passait devant lui. Sur le parapet du gaillard d'avant, on voyait une figure qui se balançait sans aucun soutien, dont les bras étaient enveloppés d'une jaquette, et dont la tête tournait doucement de l'ouest au sud, comme si elle eût examiné la mer. En montant un peu sur l'échelle, Ludlow s'aperçut que c'était un vétéran qui avait le titre de capitaine du gaillard d'avant.

— Je suis content de trouver enfin deux yeux ouverts sur mon vaisseau, dit le capitaine. Vous êtes le seul homme éveillé de tout le quart.

— J'ai doublé le cap cinquante fois, Votre Honneur, répondit le vétéran, et le marin qui a fait ce voyage-là a rarement besoin d'un second appel du maître d'équipage. Les jeunes têtes ont de jeunes yeux, et le sommeil est aussi nécessaire que la nourriture, après avoir manœuvré les palans à canon, et après avoir pris des ris.

— Qu'est-ce qui attire ton attention vers ce côté de la mer? Il n'y a rien de visible que les vagues.

— C'est la direction qu'a prise le vaisseau français, monsieur; Votre Honneur n'entend-il rien?

— Rien, répondit Ludlow après avoir écouté attentivement pendant quelques secondes.

— Cela peut être une idée; mais j'ai entendu sortir de là un bruit qui ressemblait à la chute d'un aviron sur le banc d'un canot ; et il est assez naturel, Votre Honneur, de s'attendre que les Français chercheront sur ces eaux tranquilles ce que nous sommes devenus. Je viens de voir la clarté d'une lumière, ou mon nom n'est pas Rab-Cleet.

Ludlow garda le silence. Une lueur était certainement visible au point où l'on savait que l'ennemi avait jeté l'ancre, et elle parut et disparut comme une lanterne mouvante. Enfin on la vit descendre lentement, et il sembla qu'elle s'était éteinte dans la mer.

— Cette lanterne est descendue dans un canot, capitaine Ludlow, quoique ce soit un marin d'eau douce qui l'ait portée, dit le marin du gaillard d'avant en secouant la tête, et il se mit à marcher sur le pont, de l'air d'un homme qui n'a pas besoin de voir confirmer ses soupçons.

Ludlow retourna sur le gaillard d'arrière, pensif mais calme. Il passa au milieu de son équipage endormi sans éveiller un homme et même sans toucher le jeune aspirant, toujours immobile. Enfin il entra dans sa cabine sans avoir prononcé une parole.

Le commandant de *la Coquette* ne fut absent que quelques instants; lorsqu'il reparut de nouveau sur le pont, il y avait plus de précision dans ses manières.

— Il est temps d'appeler le quart, monsieur Reef, murmura-t-il à l'oreille de l'officier endormi sur le pont sans laisser paraître qu'il s'était aperçu que le jeune homme avait oublié son devoir; le sable est écoulé.

— Oui, oui, monsieur, portez-y la main, et vous retournerez le sablier, murmura le jeune homme. Une belle nuit, monsieur, et un océan bien tranquille. Je pensais tout à l'heure à...

— A ton pays, à ta mère! C'est notre habitude lorsque nous sommes jeunes. Maintenant nous avons autre chose pour occuper nos pensées. Qu'on fasse l'appel sur le gaillard d'arrière, monsieur.

Lorsque l'aspirant à moitié endormi eut quitté son capitaine pour obéir à ses ordres, celui-ci s'approcha de l'endroit où Trysail dormait d'un sommeil toujours inquiet. Il le toucha légèrement, et le chef de timonerie fut aussitôt debout. Le premier regard du vétéran fut pour la mâture du navire, le second se dirigea vers le ciel, et le troisième s'arrêta sur le capitaine.

— J'ai peur que tes blessures ne te fassent souffrir, et que l'air de la nuit n'ajoute à ta douleur, observa l'officier d'un ton affectueux.

— On ne peut pas autant se fier à un mât troué qu'à un morceau de bois neuf, capitaine Ludlow; mais comme je ne suis pas un soldat d'infanterie en route, je n'ai pas besoin qu'on me mette à cheval pour continuer mon service.

— Je suis enchanté de voir ton esprit joyeux, mon vieil ami, car nous aurons bientôt de graves occupations; les Français sont dans

leurs embarcations, ou je me trompe fort, ou nous les verrons bientôt disparaître.

— Des chaloupes! répéta le maître. Je préférerais le vaisseau lui-même sous voile avec une bonne brise. Notre navire a le pied léger, mais lorsqu'il faut repousser des chaloupes, un soldat de marine vaut un chef de timonerie.

— Nous devons prendre la fortune comme elle vient. Voilà notre conseil! Il est composé de jeunes têtes, mais de cœurs qui feraient honneur à des cheveux blancs.

Ludlow rejoignit le petit groupe d'officiers qui s'était formé près du cabestan. Alors il leur expliqua en peu de mots la raison pour laquelle ils avaient été réveillés. Lorsque chaque officier eut connu ses ordres, et le nouveau danger que courait le navire, ils se séparèrent et commencèrent activement, mais en silence, les préparatifs nécessaires. Le bruit des pas sur le pont éveilla une douzaine des plus vieux marins qui se joignirent aussitôt à leurs officiers.

Il s'écoula une demi-heure qui parut une minute dans cette occupation. Lorsque ce temps eut été employé, Ludlow vit que son navire était en état; les deux premiers canons avaient été rentrés, et leurs boulets avaient été remplacés par une double charge de grelins et de mitraille. Plusieurs mousquetons, sorte d'arme en usage à cette époque, furent chargés et placés de façon à enfiler le pont, tandis que la hune de misaine était amplement pourvue d'armes et de munitions. Les mèches allumées, l'équipage fut de nouveau passé en revue et l'appel nominal fut fait. Cinq minutes suffirent pour donner tous les ordres nécessaires et voir si chacun était à son poste. Lorsque ces dispositions furent prises, tout bruit cessa à bord du navire, et le silence était si profond, qu'on pouvait entendre distinctement le clapotement des vagues sur le sable de la côte.

Ludlow, accompagné de Trysail, se tenait debout sur le gaillard d'avant. Là il examina attentivement le ciel et la mer. Il ne faisait pas de vent, quoique par moment une bouffée d'air chaud vînt de la terre, comme le premier souffle de la brise de nuit. Le ciel était couvert de nuages; cependant quelques rares étoiles brillaient entre des masses de vapeur.

— Nous n'avons jamais eu de nuit aussi calme dans les Amériques, dit le vieux Trysail en secouant la tête d'un air de doute, et en parlant à voix basse. Capitaine Ludlow, je suis de ceux qui pensent que la moitié de la vertu d'un vaisseau est perdue lorsque son ancre est jetée.

— Avec un faible équipage, il est plus avantageux pour nous que nos gens n'aient point de vergues à manœuvrer ni de boulines à redresser. Tous nos soins peuvent être donnés à la défense.

— C'est comme si on disait qu'un épervier peut mieux combattre avec une aile rognée, parce qu'il n'a pas l'embarras de voler! La nature d'un vaisseau est le mouvement, et le mérite d'un marin est une manœuvre prompte et judicieuse. Mais à quoi sert de se plaindre, puisque cela ne lèvera pas une ancre et ne gonflera pas une voile! Quelle est votre opinion, capitaine Ludlow, sur l'autre vie, et sur toutes ces choses qu'on entend lorsque par hasard on va à l'église?

— Cette question est vaste comme l'Océan, mon bon ami, et une réponse catégorique pourrait nous conduire à des matières plus abstraites que toute notre trigonométrie.

— N'est-ce pas là un bruit d'avirons?

— C'est un bruit de la terre. Ma foi, je ne suis pas un très-grand navigateur dans le chenal de la religion. Chaque nouvel argument est un banc de sable ou un récif qui m'oblige à virer de bord avant de continuer ma route; sans cela j'aurais pu être évêque; qui pourra me dire le contraire? C'est une triste nuit, capitaine Ludlow, elle n'est pas prodigue d'étoiles. Je n'ai jamais vu d'expédition heureuse quand elle n'était pas éclairée d'une lumière naturelle.

— Les ténèbres favorisent ceux qui nous veulent attaquer. Certainement j'ai entendu un bruit d'avirons sur un bord de canot.

— Il venait de la terre et avait un son qui annonçait la côte, reprit vivement le vétéran, qui tenait toujours ses yeux fixés vers le ciel. Nous vivons dans un monde bien extraordinaire, capitaine Ludlow; mais celui dans lequel nous devons aller en quittant celui-ci est bien plus extraordinaire encore. Certaines gens prétendent qu'il y a au-dessus de nos têtes des mondes entiers qui naviguent aussi tranquillement qu'un vaisseau sur l'Océan; et même d'autres gens croient que lorsque nous quittons ce monde d'ici-bas, nous nous embarquons simplement dans une autre planète où nous sommes reçus et récompensés suivant le mérite des actions que nous avons faites sur la terre; cela revient à dire, ce me semble, que l'on s'embarque sur un nouveau vaisseau avec un certificat de service dans sa poche.

— L'analogie est parfaite, reprit Ludlow s'appuyant sur une tête d'allonge, qui servait à l'amarrage des manœuvres, afin d'entendre le moindre bruit qui pourrait venir de l'Océan. C'était simplement la respiration d'un marsouin.

— Elle était assez forte pour qu'on supposât que c'était celle d'une baleine. Les gros poissons ne sont pas rares sur les côtes de ces îles, et les meilleurs harponneurs sont répandus çà et là dans ces sables en allant vers le nord. J'ai navigué une fois avec un officier qui savait le nom de toutes les étoiles du ciel, et il m'est arrivé souvent, pendant le quart de minuit, d'écouter pendant des heures entières l'histoire qu'il me faisait de leur magnificence et de leurs révolutions. Il était d'avis qu'il n'y avait qu'un navigateur capable de connaître tous les corsaires de l'air, météores, comètes ou planètes.

— Il avait à coup sûr raison.

— Non, c'est plus que je n'oserai affirmer sur son compte, quoique peu de marins aient pénétré plus avant que lui dans les hautes latitudes des deux côtés de l'équateur. Quelqu'un vient de parler ici; n'y a-t-il pas une ligne sous cette étoile qui est là-bas?

— N'est-ce pas une poule d'eau?

— Non. Ah! voilà le même objet qui reparaît juste sous le bâton de foc du tribord. C'est le Français que son orgueil porte à nous attaquer; tant pis, car bienheureux sera celui qui survivra pour compter les blessés ou pour tirer vanité de ses prouesses.

Le chef de timonerie descendit du gaillard d'avant et passa au milieu de l'équipage, ayant complétement oublié toute sa théorie sur le ciel et les étoiles, et ne se rappelant plus que le devoir du moment. Ludlow resta seul sur le gaillard d'avant. Il y eut tout à coup sur le vaisseau un bruit en tous points semblable à celui que fait la brise quand elle se lève, et peu après tout rentra dans le plus profond silence.

La Coquette était à l'ancre, l'avant tourné vers la pleine mer; la poupe par conséquent faisait face à la terre. Celle-ci était distante de moins d'un mille, et la direction de la carène du vaisseau provenait de ce que la mer s'étant gonflée soulevait constamment d'énormes masses d'eau qui allaient se briser sur les larges bossoirs. Les drisses étaient dirigées vers la partie la plus sombre de la mer, et Ludlow se promenait près du beaupré, afin que rien ne pût être fait sans qu'il s'en aperçût entre lui et le point de l'Océan qu'il venait de découvrir. Il y avait à peine une minute qu'il rôdait ainsi lorsqu'il vit, d'abord confusément et peu à peu plus distinctement, une ligne d'objets sombres qui s'avançaient avec précaution vers le navire. Convaincu de la position qu'avait prise son ennemi, il revint sur le pont et descendit parmi ses gens. Peu d'instants après, il alla reprendre sa place sur le gaillard d'avant, où il se mit à marcher lentement, avec le calme apparent d'un homme qui respire l'air frais de la nuit.

A la distance de cent brasses, la ligne sombre d'embarcations s'arrêta et se mit à changer l'ordre de sa marche. Dans ce moment, le premier souffle de la brise de terre vint frapper le vaisseau, qui s'inclina avec grâce vers la pleine mer.

— Aidez l'artimon! laissez tomber la voile de hune! dit le jeune capitaine à voix basse à ceux qui étaient au-dessous de lui; et en un instant on entendit le battement de la voile qu'on venait de larguer. Le vaisseau s'ébranla, et Ludlow continua sa promenade solitaire.

Une lumière se montra au delà de la barre verticale placée sous le chouquet de beaupré; la fumée s'étendit sur l'Océan devancée par une masse destructive qui grondait au-dessus de la mer. Un vacarme dans lequel se mêlaient les commandements et les cris succéda à cette décharge. Puis on entendit distinctement le bruit régulier des avirons qui fendaient l'onde, n'ayant plus besoin de se cacher. L'Océan s'illumina, et trois ou quatre bateaux ripostèrent à la décharge que leur avait envoyée le vaisseau. Ludlow se taisait. Toujours seul à son poste aussi élevé que dangereux, il surveillait les effets de ces décharges réciproques avec le sang-froid d'un commandant. Le sourire qui parcourut ses lèvres quand il vit la confusion momentanée qu'avait jetée parmi les bateaux son premier feu, trahissait le succès de son attaque; ce sourire avait quelque chose de sauvage et d'exalté; mais lorsqu'il eut entendu au-dessous de lui le craquement des planches et le sourd gémissement qui l'accompagnait, une colère subite décompose ses traits.

— Parlez-leur, s'écria-t-il d'une voix vibrante et animée qui prouvait à son équipage que son capitaine veillait. Faites-leur voir ce que c'est que le sommeil d'un Anglais, mes garçons. Parlez-leur de la hune et des ponts.

Cet ordre fut aussitôt exécuté. Tous les mousquets disponibles furent déchargés Au même moment on vit les bateaux arriver jusqu'au beaupré du vaisseau, puis on entendit les cris des matelots qui s'élançaient à l'abordage.

Les minutes qui suivirent furent remplies de confusion; les assaillants firent des efforts inouïs. Deux fois l'avant du beaupré fut couvert de masses compactes composées d'hommes dont on ne voyait les sinistres visages qu'à la lueur des coups de pistolet, et qui furent deux fois repoussés par la pique et la baïonnette. Une troisième tentative d'envahissement fut couronnée de succès, et les assaillants arrivèrent jusqu'au pont du gaillard d'avant. Le combat ne dura que peu d'instants, quoique beaucoup d'hommes tombassent couverts de sang dans cette étroite arène. Le matelot de Boulogne était un des premiers parmi ses compatriotes, et dans cet engagement désespéré, Ludlow et Trysail combattaient comme de simples matelots. Le nombre prévalut, et il fut bien heureux pour le commandant de *la Coquette* que la chute d'un corps humain qui tomba soudain sur lui le fit rouler involontairement jusqu'au pont qui était au-dessous.

Se relevant avec promptitude de sa chute, le jeune capitaine appela son équipage de la voix, et on lui répondit par un de ces cris de guerre que l'enthousiasme fait proférer aux marins, même dans les bras de la mort.

— Ralliez-vous sur le passavant et défiez-les! cria Ludlow d'une voix animée.

— Ralliez-vous sur le passavant, hommes de fer! répéta Trysail d'une voix prompte mais presque éteinte.

L'équipage obéit, et Ludlow s'aperçut qu'il pouvait encore réunir une force capable de résistance.

Les deux partis se reposèrent un moment. Le feu qui partait de la hune nuisait aux assaillants, et les Anglais hésitaient à avancer; mais ils s'élancèrent enfin tous ensemble, et un rude combat s'engagea au pied du mât d'avant. La foule augmentait sur les derrières des Français, et lorsqu'un d'entre eux tombait, il était immédiatement remplacé par un autre. Les Anglais durent céder, et Ludlow, se retirant péniblement de la mêlée, réussit à gagner le gaillard d'arrière.

— Lâchez pied, mes amis, s'écria-t-il d'une voix tranquille, mais assez forte pour dominer les cris et le feu du combat. Dans l'entre-pont, en bas! mettez-vous à l'abri entre les canons!

Les Anglais disparurent comme par magie. Les uns sautèrent sur les cordages, d'autres allèrent se mettre sous la protection des canons, et plusieurs se glissèrent sous les capots d'écoutilles. Dans ce moment, Ludlow fit un effort désespéré. Avec l'aide d'un canonnier, il mit des mèches aux deux pierriers qui avaient été disposés pour qu'on pût s'en servir en dernier lieu. Le pont fut enveloppé de fumée, et lorsque la vapeur eut disparu l'avant du vaisseau fut aussi vide que si jamais un être humain n'eût marché dessus. Tous ceux qui n'étaient pas tombés avaient disparu.

Un cri et un long hourra ramenèrent les Anglais, et Ludlow conduisit en personne une charge sur le gaillard d'avant. Quelques-uns des assaillants sortirent des endroits où ils s'étaient réfugiés, et l'affaire s'engagea de nouveau. Les balles volaient au-dessus de la tête des combattants et tombaient dans la foule en pluie enflammée. Ludlow comprit l'imminence du danger, et il essaya de déterminer ses matelots à reprendre les mousquets qu'ils avaient abandonnés pour l'arme blanche. Mais l'explosion d'une grenade sur les derrières fut suivie d'un choc qui faillit défoncer le vaisseau. L'équipage, alarmé et affaibli, commençait à hésiter; et comme une seconde explosion de grenades fut suivie d'une attaque vigoureuse dans laquelle les assaillants présentèrent un corps de cinquante hommes qui s'élançaient de leurs bateaux, Ludlow se trouva obligé de suivre son équipage qui battait en retraite.

La défense dès lors devint une résistance inutile mais désespérée. Les clameurs de l'ennemi étaient de plus en plus bruyantes. Elles continuèrent jusqu'à ce que les assaillants réussissent à faire cesser le feu de la hune par une décharge continuelle de mousqueterie qui partait du beaupré et de la vergue de la voile de civadière.

Ces événements se passaient en moins de temps qu'il n'en a été mis à les décrire. L'ennemi avait pris possession de tout l'avant du vaisseau jusqu'aux premières écoutilles; mais le jeune Hopper s'était jeté dans ces dernières avec une demi-douzaine de matelots; aidés d'un homme placé dans la chaloupe et qui était protégé par quelques aspirants, ils tinrent les assaillants à bonne distance. Ludlow jeta les yeux derrière lui et résolut de se précipiter dans les cabines, où il vendrait chèrement sa vie. Son regard s'arrêta sur le sourire malin de la dame Vert-de-Mer, dont le visage brilla au-dessus de la lisse de couronnement. Une douzaine de figures sombres sautèrent sur la poupe, et Ludlow entendit des voix qui l'émurent jusqu'au fond du cœur.

— Soutenez le choc! s'écriaient ceux qui venaient au secours de l'équipage, et on leur répondit par les mêmes paroles. Le mystérieux visage glissa le long du pont, et Ludlow reconnut les formes athlétiques de celui qui traversait les rangs pressés autour de lui.

Il y eut peu de bruit durant cette attaque, si l'on en excepte les cris de ceux qui avaient été blessés. L'action dura fort peu d'instants, et ce peu d'instants ressembla au passage d'un tourbillon. Les Anglais reconnurent qu'un secours leur arrivait, et les assaillants reculèrent devant un ennemi inattendu. Ceux qui se trouvaient sur le gaillard d'avant furent massacrés sans pitié, et ceux qui étaient au-dessus furent chassés de leur retraite comme la paille est chassée par le vent. Les vivants et les morts tombèrent en même temps dans la mer, et en quelques instants les ponts de *la Coquette* furent balayés. Un ennemi solitaire restait encore sur le beaupré. Un homme ferme et vigoureux s'élança le long du mât, et quoique le coup fût inaperçu, les effets devinrent visibles, car le corps roula dans l'Océan.

On n'entendit plus que les coups pressés des avirons, et avant que les matelots de *la Coquette* eussent pu s'assurer par eux-mêmes qu'ils étaient victorieux, l'immensité de l'Océan avait enveloppé les embarcations de son obscurité.

CHAPITRE XXX.

Du moment où *la Coquette* tira son premier coup de canon jusqu'à celui où les vaisseaux disparurent, il s'écoula juste vingt minutes. Les incidents que nous avons racontés avaient occupé la moitié de ce temps. Cette scène, quoique rapide, parut encore moins longue aux acteurs. L'alarme était passée, le bruit des avirons avait cessé, et cependant les matelots étaient à leur poste attendant une nouvelle attaque. Chacun s'était oublié pendant le combat; mais, le danger passé, l'idée de la conservation personnelle reparut. Les blessés se souvinrent de leurs souffrances et comprirent le danger de leur position, tandis que les quelques marins qui étaient restés sains prodiguaient des soins à leurs amis. Ludlow, qui avait été des plus braves et qui s'était le plus exposé, n'avait pas reçu une seule égratignure : particularité dont les exemples sont assez fréquents; mais en voyant les figures égarées qui l'entouraient et que l'excitation du combat ne soutenait plus, il comprit que son triomphe lui avait beaucoup coûté.

— Envoyez-moi M. Trysail, dit-il d'un ton qui n'annonçait pas l'exaltation d'un vainqueur. La brise se lève, et nous allons tâcher d'en profiter et de doubler le cap avant que le matin ne nous envoie une nouvelle bande de ces Français.

— Des ordres pour M. Trysail! le capitaine demande le chef de timonerie! Ces paroles circulèrent de bouche en bouche, mais personne ne répondit. Un matelot annonça au jeune commandant que le chirurgien désirait le voir. Une lumière parut au milieu d'un petit groupe formé autour du mât d'avant : c'était un signal auquel on ne pouvait se méprendre. Le vieux maître était à l'agonie, et le médecin venait d'examiner ses blessures lorsque Ludlow approcha.

— J'espère que ses blessures ne sont pas graves, murmura vivement le jeune commandant au chirurgien, qui mettait ses instruments en ordre pour aller donner ses soins à un autre sujet auquel ils seraient plus utiles. Ne négligez rien de ce que votre art vous suggérera.

— Le cas est désespéré, capitaine Ludlow, reprit le flegmatique chirurgien; mais si vous avez du goût pour les opérations, le plus magnifique cas d'amputation m'est promis sur un gabier de hune que j'ai envoyé en bas; il ne s'en offre peut-être pas un pareil dans la vie d'un praticien.

— Allez, allez, interrompit Ludlow en poussant l'homme impassible devant le sang; allez où votre service vous appelle.

Le chirurgien jeta un regard autour de lui; il reprocha à son aide d'exposer inutilement aux injures de l'air un instrument d'un aspect sinistre, et il descendit.

— J'aurais voulu que le sort eût destiné ses blessures à de plus jeunes et de plus forts! murmura le capitaine en se courbant vers le pauvre Trysail. Puis-je quelque chose pour relever ton moral, mon vieux et digne marin?

— Depuis que nous avons eu affaire à ces ensorcelés, j'ai eu des visions, reprit Trysail, dont la voix était étouffée par les râlements de la mort. J'ai eu des visions; mais tant pis. Prenez bien soin du navire. J'ai bien réfléchi sur l'équipage. Vous aurez à couper. Ils ne pourront jamais lever l'ancre. Le vent est au nord.

— Tout cela est ordonné. Ne t'occupe pas plus longtemps du vaisseau; on en prendra soin, je te le promets. Parle-moi de ta femme et de ce que tu désires en Angleterre.

— Que Dieu bénisse madame Trysail! Elle aura une pension, et j'espère qu'elle sera contente! En entrant dans Montauk, évitez bien les récifs. Et vous ne jetterez nécessairement l'ancre que lorsque la côte sera visible. Si votre conscience vous le permet, parlez donc du vieux Ben Trysail dans votre rapport.

La voix du chef de timonerie s'affaissa peu à peu et devint inintelligible. Ludlow crut qu'il voulait encore parler, et il se baissa pour l'écouter.

— Je dis que le grand foc et les quelques autres voiles sont enlevés; prenez garde aux espars, pour... pour... les coups de vent si forts pendant la nuit dans les Amériques!

Le dernier soupir succéda à ces mots, et puis après le long silence de la mort. Le corps fut transporté sur la poupe, et Ludlow, le cœur triste, se rendit à ses devoirs, que cet accident rendait encore plus impérieux.

Malgré l'immense perte qu'on venait de faire et la faiblesse primitive de son équipage, *la Coquette* déploya promptement ses voiles et fit route en silence, comme pour mieux regretter ceux qu'elle avait perdus à son bord. Lorsque le vaisseau eut tout à fait repris sa marche, le capitaine monta sur la poupe, afin de réfléchir aux ordres qu'il avait à donner, d'avoir une vue plus étendue autour de lui, et d'arranger ses plans pour l'avenir. Il vit qu'il avait été prévenu par le contrebandier.

— Je dois mon navire, et je puis ajouter ma vie, puisque dans un tel conflit l'existence de l'un dépendait de l'autre, à ton secours, dit le jeune commandant en abordant l'Écumeur de mer. Sans toi, la reine Anne perdait un croiseur, et le drapeau d'Angleterre une partie de sa gloire si bien acquise.

— Puisse ta royale maîtresse être aussi prompte à se ressouvenir de ses amis dans les circonstances comme celles où je me trouve. Par ma foi il y a peu de temps à perdre, et, croyez-moi, je me connais en danger. Si nous avons un peu tardé, c'est qu'il nous a fallu transporter nos canots pendant une certaine distance, car la terre sépare mon brigantin de ce mouillage.

— Celui qui est venu si à propos, et qui a agi avec tant d'activité, n'a pas besoin d'excuses.

— Capitaine Ludlow, sommes-nous amis?

— Il n'en peut être autrement. Toutes les petites considérations disparaissent devant un tel service. Si vous êtes dans l'intention de continuer votre commerce illégal le long de cette côte, je dois chercher une autre station.

— Non pas. Restez pour l'honneur de votre pavillon et du pays de votre naissance. J'ai arrêté il y a longtemps que ce serait la dernière fois que la quille de *la Sorcière des Eaux* plongerait dans les mers américaines. Avant de vous quitter, je voudrais avoir une entrevue avec le marchand.

— Il a montré l'impassibilité de son origine hollandaise, aujourd'hui pendant l'abordage; il nous a été aussi utile qu'il était calme.

— C'est bien; dites à l'alderman de monter sur le pont, mon temps est limité et j'ai beaucoup à dire.



Maître Carnaby.

L'Ecumeur fit une pause, car dans ce moment une lumière soudaine illumina l'Océan, le navire et tous ceux qui étaient dessus. Les deux marins se regardèrent en silence et reculèrent en même temps, comme si c'eût été une attaque soudaine et terrible. Mais un jet de lumière qui s'élança d'une des écoutilles d'avant du vaisseau, expliqua tout. Dans ce moment, le silence profond qui avait été gardé depuis que le navire était sous voile, fut interrompu par ce cri effroyable : Au feu!

Le cri d'alarme qui venait de jeter la consternation dans le cœur des matelots se fit entendre jusqu'au fond du vaisseau. Les bruits sourds de la cale, le craquement du pont et les ordres précipités se succédèrent avec la rapidité de l'éclair. Une douzaine de voix répétèrent ce mot : La grenade! proclamant en même temps le danger et sa cause. Mais un instant avant, les voiles gonflées, les noirs mâtereaux et les faibles lignes des cordages ne pouvaient être vus qu'à la lueur des étoiles; et maintenant toutes les parties du navire, avec leurs moindres détails, étaient visibles dans l'arrière-plan obscur sur lequel ils se détachaient. La vue était terrible, mais magnifique, car elle montrait la symétrie et les fines allures du navire. Les groupes ressemblaient à des statues éclairées par la lumière des torches; l'abîme sombre qui entourait ces malheureux leur révélait toute l'horreur de leur situation.

Alors il y eut un moment d'éloquent silence, durant lequel ils contemplèrent tous ce grand spectacle avec un muet effroi. Dans ce moment une voix claire, distincte et impérieuse s'éleva au-dessus du mugissement de ce torrent de feu, qui s'ouvrait un passage par toutes les issues du vaisseau.

— Appelez tout le monde pour éteindre le feu. Messieurs, à vos postes; soyez calmes, mes enfants, et silencieux.

Il y avait dans la voix du jeune commandant une autorité et un sang-froid, sous lesquels se courbèrent les sentiments impétueux de l'équipage. Accoutumé à se soumettre et à suivre passivement les ordres, chaque homme oublia sa peur et commença à remplir le devoir respectif qui lui était assigné. Dans ce moment se dressa une grande figure qui, levant la main près d'une écoutille, parla d'une voix habituée à dominer la tempête.

— Où sont les matelots de mon brigantin? dit-il; venez avec moi, mes chiens de mer! mouillez les voiles légères et suivez-moi.

Un groupe de marins graves et soumis se réunit autour de l'Ecumeur de mer au son de sa voix. Jetant un regard sur eux comme pour s'assurer de leur nombre et de leur qualité, il sourit, et son regard annonça l'habitude de commander, la hardiesse et une naturelle gaieté de cœur.

— Un pont ou deux, ajouta-t-il; à quoi sert une planche de plus ou de moins dans une explosion?... Suivez-moi.

Le contrebandier et ses hommes disparurent dans l'intérieur du navire, pour s'y consacrer à d'héroïques efforts. Des couvertures, des voiles, des étoffes diverses, furent mouillées et jetées sur les flammes. On apporta la pompe, et le navire fut inondé d'eau. Mais l'espace limité et la chaleur jointe à la fumée rendaient impossible de pénétrer dans la partie du vaisseau où était le foyer de l'incendie. L'ardeur des hommes s'abattait en même temps que leur espoir, et après une demi-heure d'inutiles efforts, Ludlow vit avec peine que les assistants allaient céder à l'instinct de la nature. L'apparition de l'Ecumeur sur le pont, suivi de tout son monde, détruisit toute espérance, et tous les efforts cessèrent aussi subitement qu'ils avaient commencé.

— Pensez à vos blessés, dit le contrebandier avec un sang-froid que nul danger ne pouvait troubler. Nous sommes sur un volcan furieux.

— J'ai ordonné au canonnier de noyer le magasin aux poudres.

— Il était trop tard. Le fond du navire est une véritable fournaise. J'ai entendu le canonnier tomber dans la cambuse, et il était hors du pouvoir de tout homme de lui porter aucun secours. La grenade a éclaté près de quelque combustible, et quelque pénible qu'il soit de se séparer ainsi d'un vaisseau chéri, Ludlow, il faut montrer que vous êtes homme. Pensez à vos blessés, mes bateaux sont toujours amarrés à l'extérieur.

Ludlow donna l'ordre avec répugnance, mais avec fermeté, de transporter les blessés dans les bateaux. C'était un devoir pressant et délicat. Le dernier mousse du vaisseau connaissait toute l'étendue du danger; il savait que, par l'explosion des poudres, tout l'équipage pouvait être précipité dans l'éternité. On ne pouvait plus supporter la chaleur du pont, et il y avait des endroits où les planches commençaient à céder.



Le capitaine Dumont de la Rocheforte commandant le croiseur français *la Fontange*.

Mais la poupe, toujours élevée au-dessus du feu, offrait un refuge momentané. Chacun s'y retira; circonstance qui permit de descendre les blessés avec précaution dans les bateaux de la *Sorcière des Eaux*.

Ludlow se tenait à une échelle, et le contrebandier à l'autre, afin de s'assurer que chacun en ce moment suprême faisait bravement son devoir. Auprès d'eux étaient Alida, Seadrift, et l'alderman avec les domestiques.

Il sembla qu'un siècle s'était écoulé pendant qu'on remplissait les devoirs commandés par l'humanité. Enfin ce cri se fit entendre : ils sont tous descendus! Il fut poussé de manière à montrer combien d'empire sur soi-même il avait fallu pour accomplir cette pénible tâche.

— Maintenant, Alida, nous pouvons penser à toi! dit Ludlow en se tournant vers la place qu'occupait la jeune fille silencieuse.

— Et vous? dit-elle en hésitant à s'émouvoir.

— Mon devoir exige que je sois le dernier à descendre.

Une bruyante explosion se fit entendre, et des masses de flammes s'échappant à travers les écoutilles, interrompirent leurs paroles. Quelques matelots plongèrent dans la mer, d'autres se précipitèrent dans les canots. Tout ordre et toute autorité disparurent complétement devant l'instinct de la vie. En vain Ludlow supplia ses hommes d'être calmes et d'attendre ceux qui étaient encore sur le pont. Ses paroles se perdirent au milieu des cris et des clameurs. Pendant un moment il sembla que l'Ecumeur dominerait la confusion. Il se jeta sur l'échelle,



— Ohé! *la Sorcière des Eaux!* ohé! répéta l'Écumeur.

et se glissant sur l'avant d'un bateau, aidé de cordages et d'un bras vigoureux, il résista à l'effort de tous les avirons et des gaffes, jurant que celui qui abandonnerait le vaisseau, le payerait de sa vie. Si les deux équipages n'eussent pas été mêlés, l'autorité et l'air déterminé du contrebandier eussent prévalu; mais tandis que quelques-uns voulaient obéir, les autres poussaient ce cri : Qu'on jette le sorcier à la mer! Déjà les gaffes étaient dirigées contre sa poitrine, et les horreurs de ce moment terrible allaient s'augmenter des violences d'une révolte, quand une seconde explosion doubla les forces des bras des matelots. D'un effort commun et désespéré, ils brisèrent toute résistance. Le contrebandier furieux resta suspendu à l'échelle, et il vit s'éloigner le bateau. La malédiction qu'on entendit sous le bord extérieur de *la Coquette* était prononcée avec autant de force que d'énergie; mais un moment après, l'Ecumeur était sur la poupe, calme et froid au milieu du groupe des abandonnés.

— L'explosion de quelques pistolets d'officiers a effrayé ces misérables, dit-il gaiement; mais tout n'est pas perdu; ils sont arrêtés à quelque distance, ils peuvent revenir.

La vue des malheureux abandonnés sur la poupe et la conscience d'être moins exposés eux-mêmes avait en effet arrêté les fugitifs. Cependant l'égoïsme prédominait; et tandis que le plus grand nombre s'apitoyait sur le danger, il n'y eut que les jeunes et insouciants aspirants, qui n'avaient ni l'âge, ni le rang pour posséder une autorité suffisante, qui proposèrent de retourner. Il était évident que le péril augmentait à chaque instant, et ne trouvant pas d'autre expédient, ces braves jeunes gens encouragèrent les hommes à ramer vers la terre, croyant qu'ils pourraient revenir eux-mêmes au secours de leur commandant et des amis. Les avirons frappèrent de nouveau la mer, et les bateaux se perdirent bientôt dans la brume du soir.

Pendant que le feu dévorait l'intérieur, un autre élément avait aussi contribué à ravir tout espoir à ceux qui avaient été abandonnés. Le vent de la terre continuait à souffler, et pendant le temps perdu en efforts inutiles, le navire avançait rapidement. Le gouvernail ayant été abandonné et les voiles carguées pour éviter les flammes, le bâtiment était arrivé presque sous le vent. Les jeunes aspirants n'avaient pas pris garde à cette circonstance; ils étaient déjà à plusieurs milles de cette côte qu'ils croyaient si prochaine, et les canots n'étaient pas séparés du navire depuis cinq minutes, que tout espoir de retour avait disparu. Ludlow avait tout d'abord pensé à l'expédient de faire échouer le vaisseau comme un moyen de sauver son équipage; mais lorsqu'il eut une connaissance plus parfaite de sa position, il vit la vanité de cette tentative.

Les marins pouvaient juger des progrès des flammes par les circonstances. L'Ecumeur jeta les yeux autour de lui en regagnant la poupe, et il parut consulter ce qu'il avait encore de forces physiques à sa disposition. Il vit l'alderman, le fidèle François, deux de ses matelots et quatre des jeunes officiers du vaisseau, c'était ce qui restait. Les six derniers, dans ce moment de désespoir, avaient refusé avec calme de laisser leurs officiers.

— Les flammes sont dans la chambre du conseil! dit-il bas à Ludlow.

— Elles ne dépassent pas encore le poste des aspirants, je crois, car nous entendrions plus de coups de pistolet.

— Sans doute. Nous avons de terribles signaux pour nous faire connaître les progrès du feu. Notre dernière ressource est un radeau.

Ludlow n'espérait rien de ce moyen, mais cachant cette crainte décourageante, il répondit gaiement par l'affirmative. Ses ordres furent promptement donnés et tous s'apprêtèrent de tout cœur à remplir cette tâche. Le danger était assez imminent pour n'admettre aucun expédient ordinaire ou mal conçu, mais il fallait toute la promptitude et toute la grandeur de conception qui est la propriété du génie. Toutes les distinctions de rang et d'autorité avaient cessé, excepté la déférence qui est due aux qualités naturelles, à l'intelligence et à l'expérience. L'Ecumeur, par le fait des circonstances, devint le chef; et cependant Ludlow ne perdit rien des idées qui distinguent sa profession; ce fut l'esprit de l'Ecumeur qui commanda pendant cette terrible nuit.



Entrevue de l'Écumeur de mer et de l'alderman Myndert van Beverout.

Les joues d'Alida étaient blanches comme la pâle mort, mais on voyait dans les yeux brillants de Seadrift une expression de résolution surnaturelle.

Lorsque l'équipage perdit l'espoir d'éteindre les flammes, on boucha toutes les écoutilles, afin de retarder autant que possible la crise. Cependant de petites flammes se montraient çà et là à travers les planches, et le pont en avant du grand mât était dans un état critique et précaire. Une ou deux pièces importantes étaient tombées, mais la masse du bâtiment conservait sa forme. Les matelots eussent détruit ce plancher dangereux, si la chaleur l'eût permis, car à chaque instant ils étaient menacés en marchant sur ces planches d'être engloutis dans la fournaise qui se trouvait sous eux.

La fumée cessa, et une lumière claire illumina le navire jusqu'au

haut des mâts. Par les soins et les efforts de l'équipage, les mâts et voiles étaient restés jusque-là intacts, et comme ces voiles gracieuses étaient toujours gonflées par la brise, elles conduisaient le navire enflammé à travers les flots.

La forme de l'Ecumeur se dessinait au milieu de ces braves gens, entre les drisses et parmi les vergues où ils étaient perchés. Vu à cette lumière, avec son costume particulier et son air hardi, le contrebandier ressemblait à quelque fantastique dieu marin qui, se fiant à ses immortelles immunités, était venu prendre sa part dans ce drame terrible et lutter avec les hommes de témérité et d'adresse. Secondé par tous, il s'occupait à dépouiller les vergues de leurs voiles. Et les voiles tombaient l'une après l'autre sur le pont. Dans un espace de temps incroyable par sa brièveté, le mât d'avant se trouva entièrement dépouillé de ses voiles jusqu'aux agrès et aux espars. Pendant ce temps, Ludlow, aidé par l'alderman et par François, n'était pas resté les bras croisés. Passant en avant entre les cordages, ils portaient aux haubans des coups réitérés avec leurs petites haches. Le mât ne se soutenait plus que par la force du bois et le support du simple contre-étai.

— Descendez! cria Ludlow; tout est tombé, excepté cet étai.

L'Ecumeur sauta sur un cordage, suivi de tous ceux qui étaient près de lui, et glissant il fut dans un instant au milieu des hamacs. Un craquement suivit leur descente, et une explosion qui fit trembler tout le bâtiment enflammé sembla annoncer que tout était fini. Le contrebandier recula à cet horrible fracas; mais en arrivant près de Seadrift et de la jeune fille, il y avait autant de gaieté dans sa voix que de résolution dans sa contenance.

— Le pont s'affaisse, dit-il, et votre artillerie commence à donner l'effroyable signal de ses canons. Que ce soit celui de l'espérance! Le magasin du vaisseau est profond, et plusieurs cloisons de cuivre nous en séparent encore.

Néanmoins une seconde décharge de canon proclama les rapides progrès des flammes. Le feu se fraya un passage de l'intérieur du vaisseau, et le mât tomba.

— Il faut mettre bientôt fin à ceci! dit Alida en joignant ses mains avec une terreur qu'elle ne pouvait plus maîtriser. Sauvez-vous, sauvez-vous si c'est possible, vous qui avez la force et le courage, et laissez-nous à la merci de celui qui a l'œil ouvert sur le monde.

— Allez, ajouta Seadrift dont le sexe ne pouvait plus être caché; le courage de l'homme n'en peut pas faire plus; laissez-nous mourir.

Les regards qui répondirent à ces requêtes étaient mélancoliques mais calmes. L'Ecumeur saisit une corde et se laissa glisser sur le gaillard-d'arrière avec beaucoup de précaution, puis regardant au-dessous de lui, il sourit d'une façon encourageante, et dit:

— Où un canon peut se tenir, le poids d'un homme ne fera pas enfoncer les planches.

— Ceci est notre dernière ressource, s'écria Ludlow en imitant son exemple. Venez ici, mes amis, puisque le pont peut encore soutenir notre poids.

En ce moment ils se trouvèrent tous sur le gaillard d'arrière, quoique l'horrible chaleur rendît impossible de s'y tenir un seul instant immobile. Il y avait de chaque côté un canon pointé sur le mât d'avant, qui chancelait, tremblait, mais restait debout.

— Visez au taquet, dit Ludlow à l'Ecumeur qui pointait un canon, tandis que lui-même s'apprêtait à en faire autant avec l'autre.

— Attendez, cria le contrebandier, mettez-y d'autres boulets; ce n'est qu'une chance à courir entre un canon qui crève et un magasin en feu.

De nouveaux boulets furent introduits dans chaque canon, et les braves marins appliquèrent des mèches allumées à leurs lumières. Les décharges furent simultanées, et pour un instant les volumes de fumée roulant dans la longueur du pont semblèrent triompher de l'incendie On entendit un craquement de bois. Il fut suivi par un grand bruit dans l'air, et enfin par la chute du mât dans la mer, avec son fardeau de vergues. Le mouvement du vaisseau fut instantanément arrêté, et comme les lourds morceaux de bois restaient toujours amarrés au beaupré par les étais d'avant, l'éperon prit le vent, tandis que les voiles hautes tremblèrent, s'entrechoquèrent et tombèrent à l'arrière.

Le vaisseau se trouva pour la première fois stationnaire depuis le commencement de l'incendie. Les marins profitèrent de la circonstance, et passant à travers des montagnes de feu le long des cloisons, ils gagnèrent le gaillard d'avant, qui, quoique brûlant, était encore intact.

L'Ecumeur jeta un regard autour de lui, et saisissant Seadrift par la taille, comme il eût fait d'un enfant, il le poussa en avant entre les cordages.

Ludlow suivit Alida, et les autres imitèrent leur exemple de la manière qui leur convint le mieux. Tous atteignirent l'avant du navire en sûreté, quoique Ludlow eût été repoussé par les flammes presque jusque dans la mer.

Les bas officiers étaient déjà dans la mer sur les mâtereaux flottants, les séparant les uns des autres, coupant le poids inutile des agrès, amenant les différentes parties du bois en lignes parallèles et les liant les uns avec les autres. Dans ce moment, ces mouvements furent encore accélérés par un de ces horribles signaux qui partaient du poste des officiers. Il annonçait le progrès de la flamme, et présageait l'approche du terrible volcan qui sommeillait encore. Les canots étaient partis depuis une heure, et cette heure avait paru une seconde à tous ceux qui étaient restés sur le vaisseau. Depuis dix minutes l'incendie semblait s'avancer avec une nouvelle furie, et les flammes, qui pendant si longtemps avaient été cachées dans le fond de la cale du navire, s'élevaient tout à coup au milieu des airs.

— Cette chaleur ne pourrait pas être supportée plus longtemps, dit Ludlow, il faut aller respirer à bord de notre radeau.

— Au radeau, alors! reprit la voix consolante du contrebandier; tenez ferme, mes hommes, et attendez-vous à recevoir un précieux fardeau.

Les marins obéirent; Alida et ses compagnons furent descendus en sûreté et conduits dans l'endroit qui avait été disposé pour les recevoir. Le mât d'avant était tombé par-dessus le bord avec ses vergues, car, avant que l'action se fût engagée, on avait eu soin de faire les préparatifs nécessaires pour échapper à toutes voiles à l'ennemi. Les matelots, en gens habiles et actifs, avaient disposé heureusement tous les matériaux légers qu'ils avaient pu réunir et qui pouvaient leur être utiles; les vergues, toujours croisées, étaient heureusement tombées dans la mer, la surface en l'air. Les boute-hors et tous les légers espars avaient flotté près de la cime et étaient tombés en travers, atteignant la voile la plus haute jusqu'à la voile la plus basse; d'autres espars, tombés en dehors, avaient été coupés; on les ajouta à la masse, et tout fut assujetti avec promptitude et habileté. Lors des premières lueurs de l'incendie, quelques personnes de l'équipage s'étaient saisies d'objets qui pouvaient flotter et les avaient placés à l'avant dans le lieu le plus éloigné de la sainte-barbe, espérant ainsi pouvoir se sauver à la nage. Ces objets furent pour la plupart abandonnés par les matelots lorsque la voix des officiers les appela au travail. Plusieurs boîtes et coffres vides étaient parmi eux; les femmes s'assirent sur les coffres, tandis que les boîtes servirent à garantir leurs pieds de l'eau. Comme l'arrangement des vergues faisait plonger le principal mât jusque sous les vagues et que le radeau était assez petit pour n'avoir besoin d'aucune complication dans sa mâture, l'extrémité en était presque submergée. Bien qu'on eût ajouté le poids d'une tonne à la pesanteur spécifique du radeau, il était d'un bois si léger, et si exempt de tous objets inutiles aux naufragés, qu'il flottait assez pour assurer le salut des fugitifs.

— Coupez les liens! s'écria Ludlow, frémissant involontairement en entendant le bruit de plusieurs explosions qui éclataient dans l'intérieur, qui se succédaient à de fréquents intervalles et qui lançaient dans l'air des fragments de bois brûlé; coupez les liens et poussez le radeau loin du bâtiment! Dieu sait si nous avons besoin de nous en éloigner!

— Ne les coupez pas! s'écria Seadrift dans un accès de désespoir. Mon brave... mon dévoué!...

— Est en sûreté... répondit d'une voix calme l'Ecumeur de mer, qui passa sa tête dans les enfléchures des agrès d'avant que l'incendie avait jusqu'alors épargnés. Coupez tout! je reste pour brasser la voile d'artimon plus en arrière.

Lorsque cette tâche fut accomplie, pendant une minute la figure élégante du contrebandier fut suspendue sur le bord du vaisseau enflammé; l'Ecumeur regardait d'un air mélancolique cette masse brillante.

— Triste fin pour un si beau bâtiment! disait-il assez haut pour que sa voix arrivât à ceux qui étaient au-dessous de lui. Puis il s'élança et plongea dans les flots. — Le dernier signal sortait de la chambre placée au-dessus de la sainte-barbe, dit-il en sortant de l'eau et en secouant ses cheveux mouillés. Plût à Dieu que le vent soufflât, car nous avons besoin d'être plus au large.

Ce n'était pas inutilement que le contrebandier avait eu soin d'assujettir les voiles. Le radeau ne faisait aucun mouvement; mais comme les voiles de la hune de *la Coquette* étaient toujours en arrière, le bâtiment ne trouvant plus d'obstacles, commença à se dégager peu à peu des débris qui flottaient autour de lui, quoique les mâts chancelants et à demi brûlés menaçassent à chaque instant de crouler.

Jamais heures ne parurent plus longues que celles qui suivirent les faits que nous venons de raconter.

L'Ecumeur et Ludlow surveillaient en silence les mouvements mal assurés du navire. Peu à peu celui-ci recula, et au bout de dix minutes, les marins, dont l'anxiété avait augmenté en même temps que leurs efforts devenaient moins nécessaires, commençaient à respirer plus librement. Ils n'étaient pas encore très-loin du dangereux bâtiment, mais ils ne couraient plus d'aussi grands risques d'être engloutis au moment de l'explosion. Les flammes commençaient à monter et le ciel paraissait tout en feu, tandis que les voiles brûlaient, agitées par la brise.

La poupe du vaisseau n'avait pas encore été atteinte par le feu, et le corps de Trysail était toujours assis contre le mât de misaine. Le visage sévère du vieux marin était sinistrement éclairé par le pâle reflet de l'incendie. Ludlow le contemplait d'un air triste, et pendant un instant il cessa de penser à son vaisseau; il se rappelait par la pensée les scènes de sa première jeunesse et les plaisirs de sa profession auxquels son ancien compagnon avait si largement participé. Le bruit d'un canon, dont la flamme lui effleura presque le visage, et le siffle-

ment du boulet qui passa par-dessus le radeau, n'eurent pas le pouvoir de l'arracher à sa rêverie.

— Appuyez-vous ferme sur les coffres, dit l'Ecumeur, faisant signe à ses compagnons de se mettre de manière à servir de soutien aux plus faibles, tandis qu'il se plaçait lui-même de manière à jeter son poids contre son siége. Appuyez-vous ferme et soyez prêts.

Ludlow suivit ce conseil, quoique ses yeux quittassent à peine l'objet sur lequel ils étaient fixés. Il vit la flamme s'élever au-dessus d'une caisse et pensa que c'était le monument funéraire du jeune Dumont, dont il enviait presque le sort; puis ses regards se tournèrent de nouveau sur le visage morne de Trysail : il semblait par instants que le cadavre parlait, et l'illusion devenait si forte que le jeune commandant se pencha plus d'une fois en avant pour écouter. Cette illusion durait encore lorsque le corps de Trysail se leva les bras tendus vers le ciel. L'atmosphère était remplie d'un torrent de flammes, tandis que l'Océan et les cieux brillaient d'une lueur rougeâtre.

Bien que l'Ecumeur eût pris toutes ses précautions, les coffres furent dérangés de leur place, et ceux qui les soutenaient faillirent rouler jusque dans les flots. Une détonation sourde et bruyante sembla au même moment sortir des gouffres de l'Océan, et s'étendit jusqu'aux caps éloignés de la Delaware. Le corps de Trysail s'éleva de plus de cinquante brasses au-dessus de la mer dans le centre du torrent de flammes; puis, décrivant une courbe, retomba près du radeau et s'engloutit sous les flots à la portée du bras du capitaine : un canon fut précipité dans la mer et annonça la force effrayante de l'explosion. Une énorme vague tomba le long du radeau, soulevant dans sa chute les quatre jeunes officiers de Ludlow comme s'ils eussent été des grains de sable. Pour augmenter l'horreur de l'explosion du royal croiseur, un des canons déchargea dans l'espace les projectiles destructeurs renfermés dans son sein.

Les vergues enflammées, les fragments des voiles, les cordages brisés, les boulets, tout s'engloutit en même temps. On entendit ensuite le bouillonnement de l'onde, tandis que l'Océan dévorait les restes d'un croiseur qui avait été longtemps la gloire des mers d'Amérique. La masse du feu disparut, et une obscurité semblable à celle qui succède à un brillant éclair tomba sur les eaux.

CHAPITRE XXXI.

— Tout est fini! dit l'Ecumeur de mer en quittant l'attitude pénible qu'il avait prise pour soutenir une caisse, et marchant tout le long du mât vers l'endroit où les quatre officiers de Ludlow avaient disparu : tout est fini! et ceux qui ont été rendre leurs comptes à Dieu ont trouvé la mort dans une de ces scènes qu'il est donné au marin seul de contempler, tandis que ceux qui se sont sauvés ont encore besoin de toute leur force et de tout leur courage! Capitaine Ludlow, je ne désespère pas; car, voyez, la dame du brigantin a toujours un gracieux sourire pour ses serviteurs.

Ludlow, qui avait suivi le hardi contrebandier jusqu'à l'extrémité du mât tourna son regard vers le point que lui indiquait son compagnon, et il vit l'image de la dame Vert-de-Mer bercée sur les flots agités et tournée vers le radeau avec une expression malicieuse. Cet emblème de leur fiancée avait été porté par les contrebandiers lorsqu'ils montèrent sur la poupe de *la Coquette*, et le bâton sur lequel cette lanterne était perchée avait été placé dans le marchepied d'une vergue en guise d'étendard avant d'aller se joindre à la mêlée du combat. Pendant l'incendie, cet objet avait souvent attiré les regards de Ludlow, et maintenant il lui apparaissait de nouveau, flottant doucement près de lui, de façon à ébranler presque son mépris ordinaire pour les superstitions des gens de mer. Tandis qu'il hésitait en quelque sorte à répondre à la remarque de son compagnon, celui-ci plongea dans la mer et se dirigea vers la lanterne allumée. Il revint bientôt sur le radeau, rapportant l'emblème de son brigantin. Il n'y a pas d'homme assez fort dans sa conviction pour être supérieur à ces impulsions secrètes qui font croire à ces influences cachées de la bonne et de la mauvaise fortune. La voix du contrebandier était plus joyeuse et sa démarche plus assurée lorsqu'il traversa le radeau; il enfonça le bâton armé d'un fer dans le bordage de la hune de *la Coquette* qui flottait derrière le radeau.

— Courage! cria-t-il gaiement. Tant que brillera cette lumière, mon étoile ne pâlira pas! Courage, dame de la terre; car voilà votre compagne des eaux qui sourit à ses serviteurs! Nous sommes sur un frêle bâtiment, c'est vrai; mais un mauvais voilier a souvent un passage sûr. Parle, galant maître Seadrift; ta gaieté et ton esprit doivent renaître devant un aussi heureux augure!

Mais l'agent de tant de plaisantes mascarades et l'instrument de la plupart des artifices de la dame des eaux n'avait pas un courage égal à la bruyante légèreté du contrebandier. Il laissa tomber sa tête du côté de la silencieuse Alida, et il ne répondit pas. L'Ecumeur regarda un moment ce groupe avec intérêt, et touchant le bras de Ludlow, il s'avança en trébuchant le long des espars, afin de pouvoir causer sans jeter leurs compagnons dans d'inutiles alarmes.

Quoique l'imminent danger fût passé, la situation de ceux qui avaient échappé à l'explosion n'était guère meilleure que celle de ceux qui avaient été engloutis. Lorsque les nuages se séparaient, le ciel laissait voir de rares étoiles, et quand l'impression du contraste se fut dissipée, il resta juste assez de lumière pour donner à cette scène une tristesse imposante.

On sait que le mât d'avant de *la Coquette* était tombé par-dessus le bord avec tous les objets qui l'entouraient. Les voiles, ainsi que les agrès qui pouvaient le faire soutenir, avaient été coupés dans la précipitation, et après leur chute, et jusqu'au moment de l'explosion, tous les hommes avaient été occupés à assurer le pont du radeau ou à le débarrasser des morceaux de cordes trop lourds, qui, inutiles comme amarres, ajoutaient seulement au poids de la masse. Tous ces débris flottaient sur la mer avec les vergues croisées et à leur place, à peu près comme les mâtereaux étaient tombés. Les grands boute-hors étaient désarmés et se trouvaient autour de la hune, de manière que leurs bouts s'appuyaient sur la basse vergue de hune et formaient le fondement du radeau. Les plus petits boute-hors, avec les malles et les caisses, étaient la seule séparation entre le groupe du milieu du radeau et les profondeurs de l'Océan. La partie supérieure du bord extérieur des hunes s'élevait à quelques pieds au-dessus de l'eau, et formait un rempart contre la brise de nuit et contre les roulis continuels des vagues. De cette façon les femmes étaient assises, et on les avait averties de ne pas appuyer leurs pieds contre le seul rempart que l'on eût, le frêle appui des boute-hors; elles étaient encouragées par la voix de l'alderman. François avait consenti à se laisser attacher à la hune par un marin du brigantin, tandis que tout ce qui restait de l'équipage, encouragé par la présence de l'étendard lumineux, s'occupait à donner tous ses soins à la hune du radeau.

— Nous ne serions pas dans une bonne condition pour faire une longue et active course, capitaine Ludlow, dit l'Ecumeur, lorsque lui et son compagnon furent hors de la portée de la voix. J'ai navigué dans tous les temps et sur bien des navires; mais voici la plus hardie de toutes mes expériences maritimes. J'espère que ce sera la dernière.

— Nous ne pouvons nous dissimuler les effrayants dangers que nous courons, reprit Ludlow, quoi que nous fassions pour les tenir secrets à plusieurs d'entre nous.

— En effet, c'est une mer un peu bien déserte pour naviguer en radeau! Si nous étions dans ces passages étroits qui séparent les îles Britanniques de la Manche, ou bien encore dans le golfe de Biscaye, on pourrait espérer rencontrer quelque vaisseau marchand ou quelque croiseur, mais ici notre seule chance est le Français et le brigantin.

— Il n'y a pas à en douter, l'ennemi doit avoir entendu l'explosion, et comme la terre est si proche, il doit supposer que nous nous sommes sauvés dans les chaloupes. Notre chance de rencontre est beaucoup diminuée par l'incendie; les Français n'ont plus aucune raison valable de rester sur cette côte.

— Et vos jeunes officiers abandonneront-ils leur capitaine sans secours?

— Je n'ai pas d'espérance de ce côté-là. Le navire a couru bien des milles pendant qu'il brûlait, et avant que le jour paraisse ces mâts et la marée nous auront conduits en pleine mer.

— J'ai toujours navigué sous les meilleurs auspices, observa l'Ecumeur. A quelle distance sommes-nous de la terre, et de quel côté est-elle?

— Elle est au nord, mais nous courons rapidement à l'est et au sud. Avant le jour nous serons à la hauteur de Montauk, et peut-être plus loin; nous devons être déjà à quelques lieues au large.

— Ce n'est pas là ce que je m'imaginais, mais nous avons l'espoir du flux de la marée.

— Le flux nous ramènera en effet vers le nord. Mais que pensez-vous du ciel?

— Il n'est pas favorable, quoique son aspect ne soit pas désespérant. La brise de mer tournera avec le soleil.

— Et avec lui reviendront les vagues. Combien de temps ces mâtereaux mal assujettis tiendront-ils contre le roulis? Et ceux qui sont avec nous pourront-ils supporter sans nourriture l'humidité de la mer?

— Vos couleurs sont bien sombres, capitaine Ludlow, dit le contrebandier en respirant avec peine malgré sa résolution. Mon expérience me dit que vous avez raison, quoique j'aie grand désir de vous contredire. Cependant je crois que notre nuit sera tranquille.

— Tranquille pour un vaisseau et même pour un canot, mais hasardeuse pour un radeau comme celui-ci. Voyez que déjà à chaque roulis le mât de hune se renverse, et notre sécurité diminue à mesure que le bois penche.

— Votre opinion n'est pas flatteuse, capitaine Ludlow; vous êtes un marin et un homme. Je n'essayerai pas de plaisanter avec vos connaissances. Je conviens que le danger est imminent, et toute notre espérance dépend de la bonne fortune de mon brigantin.

— Ceux qui le montent croiront-ils faire leur devoir en quittant leur mouillage pour venir à la recherche d'un radeau dont l'existence ne leur est pas connue?

— J'ai foi dans la vigilance de celle qui porte un manteau vert de mer. Vous pouvez m'accuser de folie ou de quelque chose de pis dans un tel moment; mais j'ai couru tant de bordées sous sa protection que j'ai foi dans sa fortune. Assurément vous ne seriez pas marin, capitaine

Ludlow, si vous n'aviez pas une foi secrète en quelque être inconnu et puissant.

— Ma foi est placée dans celui qui est en effet tout-puissant mais jamais visible. Il faut désespérer s'il nous oublie!

— C'est bien, mais ce n'est pas là la foi dont je veux parler. Croyez-moi, en dépit d'une éducation qui enseigne tout ce que vous venez de dire, et d'une raison qui parle souvent assez clairement pour faire taire la folie, on doit compter sur les chances qui ont été créées par une vie d'activité et de hasard, et qui, si elles ne sont pas toujours bonnes, m'empêchent du moins de me livrer au désespoir. Le présage du retour de la lumière et le sourire de ma maîtresse me donneront plus de forces que toute la philosophie!

— Vous êtes heureux d'avoir des consolations à si bon marché, reprit Ludlow, qui puisait une espérance cachée dans la confiance dans son compagnon. Il aurait peut-être rougi de se l'avouer, mais il l'éprouvait. — Je vois qu'il nous reste peu de chose à faire pour seconder la chance; il faut nous débarrasser de tout poids inutile et rendre le radeau le plus solide possible en ajoutant de nouvelles amarres.

L'Ecumeur consentit à la proposition; et après s'être consulté un moment sur les détails de cet expédient, il rejoignit le groupe près de la hune afin de faire exécuter l'ordre. L'équipage du radeau étant réduit à deux matelots du brigantin, Ludlow et son compagnon durent mettre la main à l'œuvre et faire leur devoir.

Beaucoup d'agrès qui ajoutaient à la pression sans ajouter à la solidité du radeau furent coupés; tout le fer de la mâture fut arraché et descendit bientôt au fond de l'Océan. De cette façon, le radeau allégé d'un grand poids flotta plus aisément et soutint mieux ceux qui lui avaient confié leur sort. L'Ecumeur, accompagné de ses deux matelots silencieux et obéissants, s'aventura le long des espars à peu près submergés jusqu'à l'extrémité des mâts, et avec cette dextérité des hommes habitués aux machines compliquées d'un navire, même dans les temps les plus noirs, ils parvinrent à débarrasser les deux petits mâts de leurs vergues respectives et à les amarrer à la masse des débris ou à la partie flottante qui entourait la hune; là les bâtons furent croisés de manière à ajouter plus de force au plancher du radeau.

Ce travail fut exécuté avec un entrain plein d'espérance et de sécurité; tous s'y mirent avec ardeur; l'alderman et François eux-mêmes y prêtèrent la main autant que le leur permirent leurs forces et leurs connaissances. Mais lorsqu'on eut fait ces changements et que l'on eut ajouté de nouveaux liens pour maintenir en place le mât de hune et les plus grandes vergues, Ludlow, en rejoignant ceux qui s'étaient réunis en groupe sur le derrière, fût obligé de convenir tacitement qu'il restait encore un peu à faire pour éviter les dangers de l'Océan capricieux.

Pendant les quelques heures qu'avait nécessitées l'accomplissement de ce devoir important, Alida et sa compagne, recueillies en elles-mêmes, adressaient mentalement à Dieu de longues et ferventes prières. Avec cette confiance que les femmes ont dans cet être tout-puissant qui seul sait les protéger, et avec cette énergie morale dont le sexe le plus faible fait souvent preuve dans les dangers éminents, elles avaient su l'une et l'autre réprimer leurs craintes et chercher une protection dans le pouvoir de Dieu, qui est supérieur à celui des plus grands de la terre. Ludlow fut grandement récompensé de toutes ses peines par le son de la voix d'Alida, qui lui parlait tendrement pour le remercier de tout ce qu'il avait fait et pour convenir qu'il ne pouvait faire davantage.

— La Providence accomplira le reste, continua Alida; tout ce qu'il était humainement possible de faire a été entrepris et exécuté par ces intrépides et habiles marins, et tout ce qu'en de pareilles circonstances les femmes peuvent tenter, nous l'avons tenté pour vous!

— Vous avez pensé à moi en faisant vos prières, Alida! C'est une intercession dont les plus puissants ont besoin et que les sots seuls dédaignent.

— Et vous, Eudora, avez-vous invoqué dans vos prières l'omnipotence de celui qui seul met un frein au courroux de l'Océan? dit une voix mâle auprès de Seadrift.

— Je l'ai fait.

— C'est bien; il y a des circonstances dans lesquelles l'adresse et l'expérience peuvent être d'un utile secours, et d'autres où tout doit être abandonné à celui qui est plus fort que les éléments.

De telles paroles sorties de la bouche d'un homme dont le caractère était aussi connu que celui de l'Ecumeur de mer, ne devaient pas être jetées au vent. Ludlow lui-même leva vers le ciel un regard triste lorsqu'il eut entendu ces paroles, comme si elles renfermaient un avis secret sur l'extrême danger dont ils étaient menacés. Personne ne répondit; un long silence suivit ce court dialogue, et ceux qui étaient les plus harassés se mirent à sommeiller malgré leur effrayante situation.

La nuit se passa ainsi pleine de terreur et d'anxiété. Peu de paroles furent échangées, et pendant des heures entières les personnes qui composaient le groupe formé au centre du radeau ne pensèrent qu'à reposer leurs membres fatigués. Aux premières clartés du jour, toutes les facultés s'éveillèrent, et chacun essaya de comprendre l'importance du danger qu'on courait ou les chances de salut qui pouvaient rester.

La surface de l'Océan était toujours paisible, quoique les vagues qui de temps en temps soulevaient d'énormes masses d'eau indiquassent suffisamment que le radeau avait été entraîné loin de la terre. On en fut tout à fait convaincu lorsque le soleil qui se levait eut complétement chassé les ténèbres et couvert l'horizon de sa lumière. Rien ne fut d'abord visible qu'une sombre et vaste masse d'eau. Mais un cri de joie de Seadrift, dont les sens étaient depuis longtemps habitués aux signes de l'Océan, attira tous les yeux dans la direction opposée au lever du soleil, et il ne se passa pas beaucoup de temps sans que ceux qui montaient le radeau ne découvrissent à la surface de l'eau un navire dont le soleil levant blanchissait les voiles.

— C'est le français, dit le contrebandier; il est charitablement à la recherche de son ennemi naufragé.

— C'est probable, car notre position ne peut être un secret pour lui, répondit Ludlow. Malheureusement nous avons couru à quelque distance de l'ancrage avant que les flammes ne se déclarassent. En vérité, ceux qui naguère nous achetaient si chèrement notre vie remplissent un devoir d'humanité.

— Ah! voici son compagnon maltraité plus au large. Le bel oiseau a trop tristement été dépouillé de son plumage pour tenir dans le vent! C'est la destinée de l'homme! Le malheureux! il use en un moment ce qui est le plus nécessaire à sa sûreté.

— Et que pensez-vous de notre situation? dit Alida en tâchant de lire dans les yeux de Ludlow quel serait leur sort. L'étranger manœuvre-t-il dans une direction favorable à nos désirs?

Ni Ludlow ni l'Ecumeur ne répondirent; mais ils regardèrent la frégate avec soin, et, lorsque les objets devinrent plus distincts, ils répondirent d'un commun accord que le navire se dirigeait sur eux. Cette déclaration excita un espoir général, et la négresse même, n'étant plus retenue par la peur, exprima sa joie par les exclamations les plus bruyantes.

En quelques minutes de nouveaux efforts furent faits. Un léger boute-hors fut enlevé du radeau; il portait à vingt pieds au-dessus de la surface de l'eau un petit mouchoir qui servait de signal. Après que cette précaution eut été prise, on en attendit le résultat avec patience. Les minutes se succédaient, et chaque moment rendait plus distincte la forme du navire, jusqu'à ce que tous les marins déclarassent qu'ils pouvaient distinguer des hommes sur les vergues. Un canon eût facilement envoyé un boulet du navire au radeau, et il n'avait pas l'air d'avoir aperçu les matelots perdus.

— Je n'aime pas sa manière de manœuvrer! observa l'Ecumeur à Ludlow, qui restait attentif et silencieux. Il semble disposé à donner fin à sa recherche. Que Dieu lui donne l'idée de continuer sa course encore dix minutes!

— N'avons-nous aucun moyen de nous faire entendre? demanda l'alderman. Il me semble que la voix d'un homme vigoureux pourrait traverser cette eau, surtout quand sa vie en dépend.

Les plus expérimentés secouèrent la tête; mais, sans désespérer, le bourgeois enfla sa voix avec une force qui était augmentée par l'imminence du danger. Les matelots se joignirent à lui, et Ludlow lui-même prêta son aide, jusqu'à ce que leurs voix enrouées les eussent convaincus de l'inutilité de leurs efforts. Il y avait certainement au bout des mâts des hommes qui parcouraient l'Océan des yeux, mais il ne partait aucun signal du vaisseau.

Le navire continuait à approcher, et le radeau était à moins d'un demi-mille de ses bossoirs; mais tout à coup le bâtiment refusa la brise, montra ses flancs, et prouva par sa nouvelle position qu'il abandonnait toute recherche. En cet instant, Ludlow voyant que la frégate s'éloignait cria :

— Elevez tous la voix ensemble, c'est notre dernière chance!

Ils s'unirent en un cri commun, à l'exception de l'Ecumeur. Il était appuyé contre le mât, les bras croisés, écoutant cet impuissant effort avec un sourire mélancolique.

— C'est bien tenté, dit le marin avec un calme extraordinaire, lorsque cette clameur eut cessé, s'avançant le long du radeau, et demandant le silence, mais cela n'a pas réussi. Le bruit des vagues et les ordres qu'on donne sur le navire pour virer eussent empêché un son encore plus fort d'être entendu par des hommes si occupés. Je ne veux vous flatter d'aucune espérance, mais voici le vrai moment pour un suprême effort.

Il plaça ses mains devant sa bouche; et, dédaignant les mots, il poussa un cri si clair, si puissant, si plein, qu'il sembla impossible que ceux qui étaient sur le vaisseau ne l'entendissent pas. Il répéta l'expérience trois fois, quoiqu'il fût évident que sa voix s'affaiblissait à chaque nouvel effort.

— Ils entendent! s'écria Alida. Il y a un mouvement dans les voiles!

— C'est la brise qui fraîchit, dit Ludlow d'une voix triste. Chaque moment augmente un peu l'espace!

Cette vérité mélancolique fut bientôt trop apparente pour être contredite, et ils virent avec douleur le navire s'éloigner. Dans ce moment, la frégate tira un coup de canon, mit dehors de nouvelles voiles sur ses longues vergues, et gouverna sous le vent pour aller rejoindre sa compagne, dont le haut des mâts disparaissait déjà de la surface de

la mer, au sud. Avec ce changement d'allure, toute attente de secours devint vaine de la part du croiseur ennemi.

Peut-être dans toutes les situations de la vie est-il nécessaire que l'espérance soit remplacée par le désappointement, avant que la légèreté de l'esprit humain lui permette de descendre jusqu'au niveau d'une mauvaise fortune. Jusqu'à ce qu'un effort trompé lui montre la difficulté de son attente, celui qui a failli peut se relever encore, et ce n'est que lorsqu'un effort a été tenté avec de petits moyens que nous sentons la valeur d'avantages dont nous rions avant que d'en avoir estimé toute l'importance. Jusqu'à ce que la poupe de la frégate française se fût retirée de l'autre côté du radeau, ceux qui le montaient n'avaient pas encore été très-sensibles à l'extrême danger de leur situation. L'espérance était revenue avec le jour; car, tandis que la nuit obscurcissait l'Océan, leur position ressemblait à celle de quelqu'un qui veut percer l'obscurité de l'avenir pour obtenir un présage de bonne fortune. Avec le jour la voile avait paru dans le lointain. A mesure que le jour avançait, le navire approchait; puis il avait abandonné sa recherche, et enfin il disparaissait sans que son retour fût probable.

Les plus braves avaient formé un groupe sur le radeau; ils commençaient à se décourager en songeant au péril affreux qui les menaçait et qui semblait maintenant inévitable.

— Voici qui est d'un mauvais augure! dit Ludlow en dirigeant l'œil de son compagnon sur trois ou quatre requins dont les nageoires paraissaient à la surface de l'eau, et si près de leur personne, que leur situation sur un débris de mât, où l'eau passait et repassait à chaque gonflement des vagues, était doublement dangereuse. L'instinct de ces animaux détruit toutes nos illusions.

— Ceci est une croyance des marins, que ces animaux ont en effet un instinct secret qui les dirige vers leur proie, reprit l'Ecumeur; mais la fortune est plus forte qu'eux. Rogerson! ajouta-t-il en appelant un de ses compagnons, tes poches sont toujours garnies de tout ce qu'il faut à un pêcheur; as-tu sur toi une ligne et un harpon pour ces animaux voraces? La question est toute dans la plus simple philosophie, qui est la plus sage. Ou manger ou être mangé, la plupart des hommes se décideront pour ce dernier point.

Un harpon d'une grosseur suffisante fut présenté, et la ligne fut remplacée par un bout de petit cordage qui pendait au bout du mât. Une pièce de cuir arrachée à l'une des vergues servit d'amorce et l'appât fut jeté. Une faim extrême semblait augmenter la voracité de l'animal; il se précipita sur la proie imaginaire avec la rapidité de l'éclair. Le choc fut si violent et si soudain que l'infortuné marin fut entraîné des planches glissantes où ses pieds s'appuyaient jusque dans la mer. Cette scène se passa avec une effrayante rapidité. On entendit un seul cri d'horreur lorsque le regard du matelot s'arrêta sur ses compagnons. Le corps mutilé flotta encore un instant dans son sang, et une expression d'angoisse et de terreur était imprimée sur son visage. Le moment d'après il était devenu la pâture des monstres de la mer.

Tout s'effaça; mais la teinte rougeâtre resta encore à la surface de l'Océan. Les monstres rassasiés avaient disparu, mais le point sombre resta immobile près du radeau, comme pour rappeler aux survivants qui y restaient un sort aussi affreux.

— C'est horrible! dit Ludlow.

— Une voile! cria l'Ecumeur, dont le son de voix se faisant entendre en ce moment d'horreur et d'appréhension semblait un cri tombant du ciel. Mon brave brigantin! Dieu permette qu'il ait meilleure fortune que ceux qui viennent de nous laisser!

— Dieu le permette en effet! car si cet espoir nous manque, il ne nous en restera plus. Peu de navires passent par ici, et nous avons une preuve suffisante que notre mât n'est pas assez haut pour attirer les regards.

Toute leur attention fut de nouveau portée sur le point dont on a parlé et qui était visible à l'extrémité de l'Océan, et que l'Ecumeur disait être *la Sorcière des Eaux*. Un marin seul pouvait avoir cette certitude; car, vu à la hauteur du radeau, on ne pouvait guère en distinguer que le haut des voiles. La direction n'était pas favorable, il était sous le vent; mais Ludlow et le contrebandier assurèrent à leurs compagnons que le vaisseau essayait de se diriger vers la terre.

Les deux heures qui se succédèrent parurent aussi longues que des jours de misère. Tout dépendant des vicissitudes des événements, chaque circonstance était notée par les marins avec un intérêt plein d'angoisses. Si le vent tombait, le navire était forcé de rester stationnaire, et le brigantin et le radeau étaient abandonnés à la merci des courants de l'Océan. Un changement de vent pouvait être la cause d'un changement dans la course et rendait une rencontre impossible; une augmentation dans la brise pouvait être cause de la destruction du radeau, même avant l'arrivée des secours. Pour ajouter à tant de chances contraires, il était vraisemblable que les matelots du brigantin, sachant le sort de la corvette, dussent avec raison croire au malheur sans retour de ceux qui l'avaient quittée.

Cependant la fortune semblait favorable; la brise, quoique calme, était légère, et l'intention évidente du vaisseau était de passer près d'eux; l'espérance qu'il était à leur recherche ranima tous les cœurs.

A l'expiration du temps dont nous avons parlé, le brigantin passa sous le vent si près du radeau, que tous les plus petits objets de son gréement parurent visibles.

— Les fidèles compagnons nous cherchent, s'écria le contrebandier avec émotion. Ce sont des hommes qui couvriraient la côte plutôt que de nous abandonner. Ils nous passent: levez le signal, il pourra frapper leurs yeux.

Le petit pavillon fut déployé, et après une longue et anxieuse attente, les hommes du radeau eurent la douleur de voir le léger vaisseau filer, et glisser assez loin pour ne leur laisser aucun espoir de retour. Le cœur de l'Ecumeur lui-même parut se briser sous ce désappointement.

— Je ne crains rien pour moi-même, dit le vieux marin; c'est une petite conséquence ponr un marin de trouver son humide tombeau dans ce voyage ou dans un autre! Mais pour toi, ma jeune et jolie Eudora, j'avais rêvé une autre destinée. Ah! le vaisseau vire de bord; le dame Vert-de-Mer a un instinct pour ses enfants, après tout.

Le brigantin était immobile; dix ou quinze minutes plus tard il revint vers le radeau.

— Toute chance de salut est à jamais perdue s'il nous passe maintenant, dit l'Ecumeur en faisant signe à ses compagnons de garder le silence. Puis, appuyant sa main sur sa bouche, il se mit à crier comme si le désespoir lui eût prêté les poumons d'un géant:

— Ohé! oh! *la Sorcière des Eaux!* ohé! Ce dernier cri sortit de ses lèvres avec le bruit aigu que ce cri particulier est calculé produire. On eût dit que le petit bâtiment reconnaissait la voix de son commandant; car sa course changea légèrement comme si le vaisseau eût été doué de vie et de facultés intelligentes.

— Ohé! *la Sorcière des Eaux!* ohé! répéta l'Ecumeur avec un effort plus puissant.

— Hilloa! Cette réponse vint faiblement sur la brise, et la direction du brigantin changea encore une fois.

— *La Sorcière des Eaux! la Sorcière des Eaux!* ohé! cria pour la troisième fois le contrebandier avec une force surnaturelle.

Après avoir poussé ce dernier cri, il se laissa tomber sur le dos, épuisé par ses efforts.

Ces mots retentissaient encore dans les oreilles des infortunés compagnons, lorsqu'un bruit subit se fit entendre dans la mer. Un instant après, on vit les étroits bossoirs du brigantin se diriger vers le petit signal blanc qui jouait au-dessus des vagues. Il ne se passa qu'un moment avant que le beau bâtiment fût à cinquante pieds du radeau; mais ce moment fut rempli d'espérances et de craintes. Moins de cinq minutes après, les débris de *la Coquette* voguaient sur l'immense Océan, solitaires et abandonnés.

La première sensation de l'Ecumeur de mer lorsque ses pieds foulèrent le pont de son brigantin, fut sans doute celle d'une profonde gratitude. Il était silencieux et paraissait trop oppressé pour pouvoir parler; marchant le long du pont, il leva les yeux et posa sa main avec force sur le cabestan d'une manière en même temps affectueuse et convulsive; puis il sourit à son équipage attentif et obéissant, et parlant avec autant d'autorité que de joie:

— Déchargez les voiles de hune, brassez et bordez les voiles; que tout soit aussi plat que les bords. Mes amis, assujettissez la dame, et voguons vers les côtes!

CHAPITRE XXXII.

Le lendemain matin, les fenêtres ouvertes du Lust-in-Rust annonçaient la présence du maître; il y avait un air de mélancolie et cependant de bonheur répandu sur le visage de ceux qui se promenaient dans les environs du bâtiment, comme si un grand bonheur eût été accompagné de quelque grave et triste circonstance. Les nègres paraissaient jouir de leur goût pour tout ce qui est extraordinaire, ce qui est un des effets de l'ignorance, tandis que ceux qui appartenaient à une race plus privilégiée ressemblaient à des hommes qui conservent le souvenir des maux récemment passés.

Dans l'appartement privé du bourgeois une entrevue eut lieu entre l'alderman et le contrebandier, et l'on pouvait lire dans les regards de l'un et de l'autre qu'ils débattaient une affaire aussi intéressante que sérieuse. Toutefois, un observateur habitué à deviner l'expression du visage aurait pu voir que le second allait entamer un sujet qui touchait à ses plus chers sentiments, et que l'autre n'était occupé que des intérêts de son commerce.

— Mes instants sont comptés, dit le marin en s'avançant presque au centre de l'appartement et regardant son compagnon en face. Ce que j'ai à dire doit l'être brièvement; le passage ne peut être franchi qu'au moment de la marée, et je demande à votre prudence si je dois rester jusqu'à ce que les nouvelles de ce qui nous est arrivé en mer soient connues dans la province.

— Voilà parler avec la prudence d'un corsaire! Cette réserve perpétuera l'amitié qui n'a point été affaiblie par votre activité, dans notre incommode voyage sur les vergues et sur les mâts du défunt croiseur de la reine Anne. Je ne souhaite certainement aucun mal aux officiers à son service; mais c'est bien dommage que vous ne soyez pas prêt, maintenant que la côte est nettoyée, avec une bonne et lourde car-

gaison ! La dernière était simplement une affaire de tiroirs secrets et de riches dentelles, précieuses en elles-mêmes et profitables pour l'échange ; mais la colonie a bien besoin de certains articles qui ne peuvent être débarqués qu'à loisir.

— Je viens pour d'autres affaires ; il y a eu entre nous des transactions que vous comprenez fort peu, alderman van Beverout.

— Vous voulez parler d'une petite erreur dans le dernier envoi. Tout s'est expliqué dans un nouvel examen, et votre exactitude est aussi bien établie que celle de la banque d'Angleterre.

— Etablie ou non, que ceux qui en doutent cessent tout commerce avec moi. Je n'ai jamais eu d'autre devise que *confiance*, d'autre règle que la justice.

— C'est ce que je voulais dire, mon ami ; je n'ai pas le moindre soupçon ; mais l'exactitude est l'âme du commerce, comme les profits en sont le but. Des comptes clairs et une balance raisonnable sont le ciment le plus solide des intimités dans les affaires. Un peu de franchise dans un commerce secret ressemble à l'équité dans les cours ; elle rétablit la justice que la loi avait détruite ; qu'en penses-tu ?

— Il y a bien des années, alderman van Beverout, que commença ce commerce secret entre vous et mon prédécesseur, celui que vous avez cru mon père, mais qui ne méritait ce titre que par la protection qu'il a donnée au fils orphelin d'un ami.

— Cette dernière circonstance est nouvelle pour moi, répondit le bourgeois en inclinant la tête ; cela peut expliquer certaines légèretés qui n'ont pas été sans me causer quelque embarras. Voilà vingt-cinq ans au mois d'août prochain, et douze ont été sous ses auspices. Je ne prétends pas dire que les entreprises furent moins heureuses de son temps ; les profits ont été tolérables. Je deviens vieux, et je pense qu'il est temps de renoncer à tous les hasards de la vie. Deux ou trois, ou tout au plus quatre voyages heureux, termineront toute affaire entre nous.

— Cela arrivera plus tôt. Je suppose que l'histoire de mon prédécesseur n'était point un secret pour vous. La manière dont il fut chassé de la marine des Stuarts, parce qu'il s'opposait à leur tyrannie, son arrivée avec sa fille unique dans les colonies, et la résolution de faire le commerce libre pour se procurer des moyens d'existence, sont des choses dont nous avons souvent causé ensemble.

— Hum ! J'ai bonne mémoire pour les affaires, maître Ecumeur ; mais je suis ignorant des événements accomplis comme un homme nouvellement promu à la pairie l'est de ses ancêtres. J'oserai dire cependant que tout s'est passé comme vous l'avez dit.

— Vous savez que lorsque mon protecteur et prédécesseur abandonna la terre, il prit avec lui tout ce qu'il avait sur mer.

— Il prit un schooner bon marcheur et solide, maître Ecumeur, avec une cargaison de tabac choisi, qui était bien lestée avec des pierres du rivage. Ce n'était pas un admirateur de dames Vert-de-Mer ni d'élégants brigantins. Souvent les croiseurs royaux furent trompés et prirent l'honnête marchand pour un industrieux pêcheur.

— Il avait ses goûts et j'ai les miens. Mais vous oubliez une partie du fret qu'il chargeait, une part qui n'était pas celle qui valait le moins.

— C'est peut-être une balle de fourrures de martres, car c'est juste le temps où cet article commençait à être prisé dans le commerce.

— C'était une fille belle, innocente et chérie. L'alderman fit un mouvement involontaire qui cacha une partie de son visage à son compagnon.

— Il avait en effet emmené une fille, belle et d'un cœur toujours dévoué à ses intérêts, répondit celui-ci avec une voix basse et embarrassée. Elle est morte, à ce que vous m'avez dit vous-même, maître Ecumeur, dans les mers d'Italie. Je n'ai jamais revu le père sur cette côte, depuis sa dernière visite à sa fille.

— Elle est morte au milieu des îles de la Méditerranée. Mais le vide qu'elle a laissé dans le cœur de tous ceux qui l'ont connue a été rempli depuis par sa fille.

L'alderman tressaillit, il regarda le contrebandier en face avec anxiété, et répéta ce mot :

— Sa fille !

— Oui, je l'ai dit. Eudora est l'enfant de cette femme calomniée. Ai-je besoin de dire quel est son père?

Le bourgeois gémit, et couvrant sa face avec ses mains, il tressaillit et s'assit convulsivement.

— Quelle preuve puis-je avoir de cela? murmura-t-il enfin. Eudora est ta sœur.

Un sourire mélancolique accompagna la réponse du contrebandier.

— Vous avez été trompé. Je ne me suis attaché à rien, excepté à mon navire. Lorsque mon brave père tomba à côté de celui qui protégea ma jeunesse, il ne me resta plus de famille. J'aimais l'autre comme un père, et il me nommait son fils, pendant qu'Eudora passait à vos yeux pour une fille d'un second lit. Mais voici une preuve suffisante de sa naissance.

L'alderman prit un papier que présentait son compagnon avec gravité, et ses yeux en parcoururent le contenu. C'était une lettre qui lui était adressée par la mère d'Eudora après la naissance de celle-ci, et qui était pleine de l'affection d'une femme. L'amour du jeune marchand et de la fille de son correspondant secret avait été moins criminel que ne le sont ordinairement de pareilles liaisons. Mais la particularité difficile de leur situation était l'embarras d'introduire dans la société une fille dont l'existence était inconnue à ses amis. D'un autre côté, la crainte que Myndert avait de son père inflexible avait mis un obstacle à son mariage. Les simples formes des colonies étant facilement satisfaites, on aurait pu demander si elles n'avaient pas été suffisamment consultées pour rendre l'enfant légitime.

Lorsque Myndert van Beverout lut la lettre de celle qu'il avait jadis tant aimée, et dont la perte lui avait été un malheur irréparable, puisque son caractère aurait pu s'adoucir sous sa douce et charmante influence, ses mains tremblèrent et son corps trahit une violente agitation. Le langage de cette digne femme était touchant et exempt de reproches, mais c'était un solennel avertissement. Elle lui apprenait la naissance de sa fille, tout en laissant à son propre père la disposition de cette fille, ce qui ne l'empêchait pas de la recommander à l'auteur de ses jours et à son amour, si par hasard elle avait besoin de lui. Cette conclusion offrait un contraste entre les tristes adieux à toutes les affections de ce monde, et les espérances de la vie future.

— Pourquoi m'a-t-on caché ce secret si longtemps? demanda le marchand agité. Pourquoi, homme léger, m'as-tu permis de montrer ma faible nature devant ma fille?

Le sourire du contrebandier était fier et amer.

— Monsieur van Beverout, nos voyages sont longs. L'échange est l'affaire de toute notre vie ; notre univers est *la Sorcière des Eaux*. Et comme nous avons peu d'intérêts sur la terre, notre philosophie est au-dessus de telles faiblesses. La naissance d'Eudora vous fut cachée par la volonté de son grand-père. Il a peut-être agi par ressentiment, peut-être aussi par fierté.

— Et Eudora ! sait-elle la vérité depuis longtemps?

— Mais non. Depuis la mort de notre ami commun, la jeune fille dépend de mes conseils et de ma protection. Depuis un an seulement elle a appris qu'elle n'était pas ma sœur. Jusque-là elle nous supposait descendants du même père. La nécessité m'a forcé depuis quelque temps de la prendre souvent sur le brigantin.

—C'est une conséquence forcée de mes fautes! murmura l'alderman, je suis puni de ma pusillanimité par la dégradation de ma fille!

Le contrebandier avança d'un pas sur son compagnon, il était plein de dignité, mais ses yeux brillaient du ressentiment d'un homme offensé.

— Alderman van Beverout, dit-il d'une voix sévère, vous recevrez votre fille pure comme si elle sortait de la main de son infortunée mère, lorsque la nécessité la força à l'amener dans notre foyer. Nous autres de la contrebande, nous avons nos opinions sur le bien et le mal, et ma reconnaissance non moins que mes principes m'enseignent que je dois protéger et non injurier la petite-fille de mon bienfaiteur. Si j'avais été aussi bien le frère d'Eudora, mon langage et ma conduite n'auraient pas été plus innocents qu'ils ne l'ont été depuis qu'elle a été confiée à ma garde.

— Pour ma part je vous en remercie, dit l'alderman avec vivacité. La jeune fille sera reconnue, et avec la dot que je lui donnerai elle peut espérer un honorable mariage.

— Tu peux la donner à ton favori le patron, reprit l'Ecumeur avec calme, mais avec les yeux tristes. Elle est plus que digne de tout ce qu'il peut lui apporter. Cet homme veut la prendre, car il n'ignore ni son sexe ni son histoire. J'ai cru devoir cela à Eudora, dès que la fortune plaça le jeune homme sous mon pouvoir.

— Tu es trop honnête pour ce monde méchant, maître Ecumeur! laisse-moi voir ce couple aimant, et que je le bénisse à l'instant.

Le contrebandier se détourna lentement, et ouvrant une porte, il dit à plusieurs personnes d'entrer. Alida apparut à l'instant, conduisant Seadrift revêtue des habits de son sexe. Quoique le bourgeois eût souvent vu la sœur supposée de l'Ecumeur sous des habillements de femme, elle ne lui avait jamais semblé aussi belle qu'en ce moment. Les favoris soyeux étaient retirés, et à leur place on voyait des joues fraîches, qui loin d'être ternies semblaient encore enrichies par les touches sombres du soleil. Les boucles de cheveux longs et touffus qui avaient été répandues en désordre autour du col, pour ajouter un trait de plus à la mascarade, frisaient naturellement autour des tempes, et laissaient voir une physionomie espiègle, quoique par moment tempérée par la réflexion et la sensibilité. On rencontre rarement deux femmes aussi belles que celles qui vinrent se jeter aux genoux du marchand. L'amour habituel de l'oncle et du protecteur parut un moment lutter avec la nouvelle affection du père. Mais la nature parlait trop éloquemment dans le cœur de l'alderman pour qu'il pût méconnaître sa voix, il pencha la tête sur le col d'Eudora et il pleura. Il eût été difficile de dire, en observant sa physionomie, quelle était l'émotion du contrebandier en suivant les progrès de cette scène. La méfiance, le malaise, et enfin la mélancolie se peignaient dans ses yeux. Enfin cette dernière expression prédominant, il quitta la chambre, comme s'il eût pensé qu'il n'était pas convenable à un étranger de prendre part à des émotions aussi sacrées.

Deux heures, après, les principaux personnages de ce récit étaient rassemblés sur les bords de la baie, à l'ombre d'un chêne qui semblait du même âge que le continent. Le brigantin était en vue sous quelques voiles; il allait et venait sur le petit bassin, ressemblant par l'aisance et la grâce de ses mouvements à quelque beau cygne qui s'ébat

sur l'onde dans toute la joie de son instinct. Un bateau venait de toucher le rivage, et l'Ecumeur se tenait auprès, élevant une main pour aider à l'enfant Zéphyr à descendre.

— Nous sujets des éléments, nous sommes esclaves des superstitions, dit-il lorsque le pied de l'enfant toucha la terre. C'est la conséquence d'une vie qui est toujours exposée à des dangers supérieurs à son pouvoir. Pendant bien des années j'ai cru que quelque grand bien ou quelque grand mal accompagnerait la visite de cet enfant sur la terre. Voilà la première fois que son pied foule la terre ferme. J'attends la fin de l'augure.

— Il sera heureux, reprit Ludlow. Alida et Eudora veulent lui inculquer les principes de cette simple et heureuse contrée, et je suis certain qu'il fera honneur à leurs leçons.

— Je crains que l'enfant ne regrette les leçons de la Dame Vert-de-Mer! Capitaine Ludlow, il y a encore un devoir à remplir que je ne dois pas négliger, quoique je sois peut-être un homme que vous n'êtes pas disposé à connaître. J'ai entendu dire que vous étiez accepté par la belle Barbérie?

— Tel est mon bonheur.

— Monsieur, en me dispensant de toute explication du passé, vous m'avez montré une noble confiance qui mérite récompense. Lorsque je vins sur cette côte, c'était avec la détermination d'établir les droits d'Eudora sur la protection et la fortune de son père. Si je me défiais de l'influence hostile qu'une personne aussi aimable et aussi belle que cette dame peut exercer, vous vous rappellerez que c'était bien avant que l'expérience ne m'eût appris à l'estimer pour quelque chose de plus que sa beauté. Elle fut enlevée sous son pavillon par mes agents, et transportée comme une captive sur le brigantin.

— Je l'avais crue instruite de l'histoire de sa cousine, et voulant l'aider dans quelque fantaisie qui devait rendre cette dernière à ses amis naturels.

— Vous rendez justice à son désintéressement. Pour me faire pardonner ma hardiesse et comme le moyen le plus sûr et le plus expéditif d'apaiser ses alarmes, j'appris à ma captive les faits; Eudora connut ainsi l'histoire de son origine. L'évidence était irrésistible; nous trouvâmes une amie généreuse et dévouée où nous avions attendu une rivale.

— Je savais qu'Alida ne reculait devant aucune générosité, s'écria Ludlow en admirant la timide jeune fille et en portant sa main à ses lèvres. La perte de la fortune est un gain, parce qu'elle montre son véritable caractère.

— Paix! paix! interrompit l'alderman, il est inutile de proclamer une perte quelconque. Il faut se soumettre à ce que la justice naturelle commande; mais est-il utile de faire confidence à toute la colonie si on donne beaucoup ou peu avec la main d'une jeune fille?

— La perte de la fortune sera amplement compensée! reprit le contrebandier. Ces sacs contiennent de l'or; la dot de ma pupille aussitôt qu'elle aura fait connaître son choix.

— Succès et prudence! s'écria le bourgeois. C'est une prévoyance très recommandable, maître Ecumeur, et quelle que soit l'opinion des juges de l'Echiquier sur la légitimité de tes transactions, mon opinion est qu'il est peu de gens aussi ponctuels à la banque d'Angleterre ellemême. Cet argent est sans aucun doute dû légalement à la jeune fille par l'héritage de son grand-père.

— C'est cela!

— Je saisis ce moment favorable pour parler avec franchise sur un sujet qui me touche beaucoup le cœur, qui maintenant plus que jamais peut être révélé sous des auspices favorables. J'ai entendu dire à M. van Staats, qu'après un examen consciencieux de vos sentiments envers un vieil ami, vous êtes de l'opinion que l'alliance qui le touche de plus près que celle qui était convenue, pouvait le conduire au bonheur?

— Je reconnais que la froideur de la belle Barbérie a détruit mon amour, reprit le patron de Kinderbook qui rarement en disait plus à la fois que l'occasion ne l'exigeait.

— Et j'ai entendu dire aussi qu'une intimité de quinze jours vous avait donné raison de fixer votre affection sur mon enfant, dont la beauté est héréditaire, et dont la fortune ne sera nullement diminuée par cet acte de justice de la part de ce brave et honnête marin.

— Etre reçu avec faveur dans votre famille, monsieur van Beverout, me laisserait peu de chose à désirer dans cette vie.

— Et pour ce qui est de l'autre monde, je n'ai jamais su qu'un patron de Kinderhook nous ait laissé sans avoir bonne espérance pour l'avenir, par la raison toute simple que peu de familles dans la colonie font plus qu'eux pour le soutien de la religion. Ils ont généreusement donné aux deux églises hollandaises dans le Manhattan; ils ont bâti de leurs deniers trois jolies petites églises sur le manoir, ayant chacune son clocher flamand et une girouette convenable; outre cela ils ont fait un don considérable au vénérable monument d'Albany. — Eudora, ma fille, ce gentleman est mon ami particulier, et ce n'est pas trop présumer que de le recommander à tes bonnes grâces. Vous n'êtes pas absolument étrangers l'un à l'autre; mais afin que vous ayez une bonne occasion de vous mieux connaître, vous resterez ici pendant un long mois, afin de vous décider sans distraction et sans trouble. Il est inutile d'en dire davantage quant à présent, car j'ai la bonne habitude de laisser la décision de pareilles affaires entièrement à la disposition de la Providence.

La jeune fille à ces paroles rougit et pâlit alternativement; son visage expressif changeait de couleur comme un nuage d'Italie : elle garda le silence.

— Vous avez heureusement dévoilé un mystère qui ne me donnera plus d'inquiétude, interrompit Ludlow en s'adressant au contrebandier. Pouvez-vous faire encore plus et me dire d'où vient cette lettre?

Les yeux noirs d'Eudora s'animèrent soudainement. Elle regarda l'Ecumeur de mer et sourit.

— C'est encore un nouvel artifice de femme qui a été fabriqué sur mon brigantin. Nous pensions que le jeune commandant d'un croiseur royal serait moins apte à surveiller nos mouvements, lorsque son esprit serait occupé à découvrir un pareil correspondant.

— Et c'est vous qui avez fabriqué le prétendu billet d'Alida?

— Je le confesse, mais je ne puis attendre plus longtemps. Dans quelques minutes, la marée changera et le passage deviendra impraticable. Eudora, nous devons décider sur le sort de cet enfant. Retournera-t-il sur l'Océan, ou restera-t-il à terre pour vivre comme un simple habitant de cet élément?

— Quel est cet enfant? demanda gravement l'alderman.

— C'est un enfant qui nous est cher à tous les deux. Son père était mon plus intime ami, et sa mère a longtemps veillé sur l'enfance d'Eudora. Jusqu'à ce moment, nous lui avons consacré nos soins; il doit maintenant choisir entre nous deux.

— Il ne me quittera pas, interrompit brusquement Eudora alarmée. Tu es mon fils adoptif, et personne ne peut former ton esprit comme moi. Tu as besoin de la tendresse d'une femme, Zéphyr, et tu ne voudras pas me quitter.

— Laissons l'enfant juge de son propre sort. Je suis crédule en ce qui concerne la destinée; c'est du moins une croyance heureuse pour la contrebande.

— Alors, laissez-le parler. Veux-tu rester ici au milieu de ces champs, de ces prairies et de ces fleurs, ou veux-tu retourner sur l'Océan, où tout est stérile et monotone?

Le jeune enfant tâcha de lire dans les yeux inquiets d'Eudora, puis il arrêta ses regards indécis sur les traits calmes de l'Ecumeur.

— Nous pouvons nous mettre en mer, dit-il; et lorsque nous reviendrons de nouveau, nous t'apporterons des choses bien curieuses, Eudora.

— Mais c'est peut-être la dernière fois que tu foules la terre de tes ancêtres; souviens-toi combien l'Océan est terrible dans sa fureur et combien le brigantin a été de fois en danger de faire naufrage!

— Oh! c'est là une faiblesse de femme. J'ai été sur la vergue de cacatois pendant les tempêtes, et je n'ai jamais pensé au danger.

— Tu as l'inexpérience et la confiance d'un jeune enfant! Mais ceux qui sont plus âgés savent que la vie d'un marin est une vie de dangers sans cesse renaissants; tu as été parmi les îles dans l'ouragan et tu as vu le pouvoir des éléments.

— J'étais dans l'ouragan ainsi que le brigantin, et cependant vous voyez comme ses agrès sont élégants; on dirait qu'il ne lui est jamais rien arrivé.

— Et vous nous avez vus hier flottant en pleine mer, tandis que des débris mal assujettis nous empêchaient de couler au fond de la mer.

— Les débris flottaient et vous ne fûtes pas noyés! Sans cela, j'aurais cruellement pleuré, Eudora.

— Mais tu iras dans l'intérieur du pays, et tu connaîtras davantage ses beautés, ses rivières, ses montagnes, ses cavernes et ses bois. Ici tout change, tandis que l'eau ne change jamais.

— Vraiment, Eudora, vous vous méprenez singulièrement. Ici tout est Amérique : cette montagne, c'est l'Amérique; cette terre qui s'allonge là-bas au-delà de la baie, c'est l'Amérique, et l'ancrage d'hier, c'était l'Amérique. Lorsque nous quitterons la côte, la première terre que nous verrons sera l'Angleterre, la Hollande, l'Afrique, et avec un bon vent nous pouvons voir deux ou trois pays en un jour.

— Et dans ces pays, enfant léger, ton existence sera exposée à mille dangers.

— Adieu, Eudora, dit le jeune garçon en avançant les lèvres pour donner et recevoir le baiser d'adieu.

— Eudora, adieu! ajouta une voix mâle et mélancolique. Je ne puis m'arrêter plus longtemps, car déjà mes gens m'attendent avec impatience. Si ce voyage est le dernier que je fais sur cette côte, tu n'oublieras pas ceux dont tu as partagé si longtemps la bonne et la mauvaise fortune.

— Attendez, attendez encore, vous ne nous quitterez pas ainsi. Laissez-moi cet enfant. Indépendamment du chagrin que j'éprouve, laissez-moi quelque souvenir du passé.

— Mon heure est arrivée; la brise devient forte et je joue avec elle. Il conviendra mieux pour son bonheur que personne ne connaisse l'histoire du brigantin, et quelques heures seulement attireront ici cent curieux de la ville.

— Que m'importe leur opinion! Tu ne peux pas, tu ne voudrais pas me quitter sitôt.

— Je resterais avec bonheur, Eudora; mais la demeure d'un marin est son vaisseau. Trop de temps précieux a été déjà perdu. Encore une fois, adieu!

Les yeux noirs de la jeune fille regardèrent autour d'elle avec égarement : ce regard semblait jeter un dernier adieu à toutes les jouissances de la terre.

— Où allez-vous? demanda-t-elle d'une voix étouffée; pour quel pays appareillez-vous et quand reviendrez-vous?

— Je suis la fortune. Mon retour peut être éloigné; peut-être même ne reviendrai-je jamais. Adieu encore, Eudora! soyez heureuse avec les amis que la Providence vous a donnés!

Les yeux de la jeune fille de la mer montrèrent un nouvel égarement. Elle saisit la main que lui offrait le contrebandier, sans presque savoir ce qu'elle faisait; puis, abandonnant cette main, elle ouvrit les bras et les jeta convulsivement autour du cou du marin, qui semblait toujours calme et sans émotion.

— Nous partirons ensemble! je suis à toi et à toi seulement.

— Tu ne sais pas ce que tu dis, Eudora, répondit l'Ecumeur de mer en se contenant avec peine; tu as une mère, des amis, un mari.

— Laissez-moi, laissez-moi! s'écria la jeune fille en agitant un de ses bras d'un air égaré vers Alida et le pàtron, qui s'avançaient comme pour la sauver d'un précipice; à toi, à toi seulement!

Le contrebandier se débarrassa des bras d'Eudora avec la force d'un géant; il la souleva d'une main, tandis qu'il essayait d'apaiser la tempête que les passions excitaient dans son propre cœur.

— Réfléchis un moment, réfléchis, dit-il; tu voudrais enchaîner ton sort à celui d'un homme proscrit, poursuivi, condamné!

— A toi, à toi seulement!

— Tu n'auras qu'un vaisseau pour demeure; l'Océan fécond en tempêtes sera tout ton monde!

— Ton monde est le mien; ta demeure est la mienne, et je veux aussi courir les mêmes dangers que toi.

Le cri qui s'échappa de la poitrine de l'Ecumeur de mer fut un cri d'exaltation et de fierté.

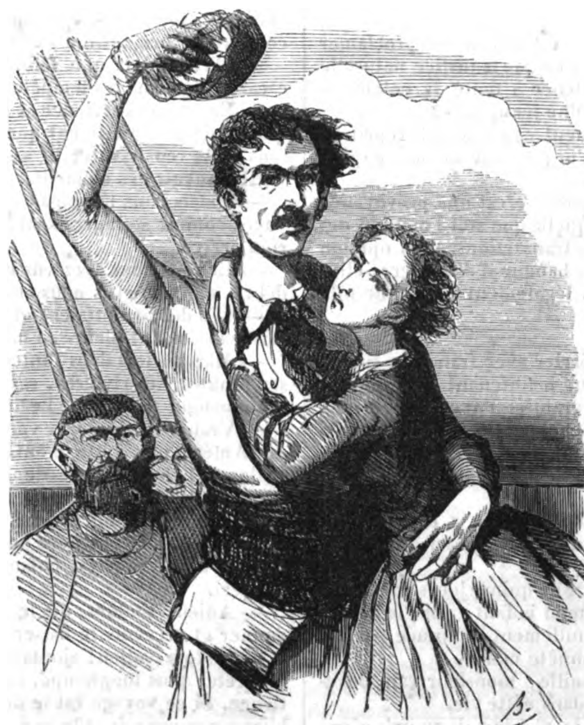
— Tu es à moi, en effet! s'écria-t-il. Devant un lien comme celui-ci, que deviennent les droits d'un tel père? Bourgeois, adieu. J'agirai plus honnêtement avec ta fille que tu n'as agi avec celle de mon bienfaiteur.

Eudora fut soulevée de terre comme si elle avait eu la légèreté d'une plume, et, en dépit d'un mouvement soudain de Ludlow et du patron elle fut transportée dans le bateau. En un instant la barque se trouva à flot, et le jeune enfant agita son bonnet de matelot en signe de triomphe. Le brigantin, comme s'il avait eu la conscience de ce qui s'était passé, tourna sur lui-même, et, avant que les spectateurs eussent eu le temps de revenir de leur confusion et de leur surprise, le bateau était suspendu aux palans. On vit l'Ecumeur sur la poupe, un bras passé autour de la taille d'Eudora, saluant de la main le groupe immobile qui se tenait sur le rivage, tandis que la jeune fille de l'Océan, se rendant à peine compte de ce qui s'était passé, envoyait de loin des adieux à Alida et à son père. Le navire glissa à travers le passage et eut bientôt atteint la pleine mer. Présentées au vent du sud, les vergues élancées se courbèrent sous sa force, et la marche rapide du bâtiment devint de plus en plus sensible par la blanche écume de son sillage.

Le jour commençait à baisser avant qu'Alida et Ludlow pussent se décider à quitter la pelouse du Lust-in-Rust. Pendant la première heure, on aperçut la sombre carène du brigantin soutenant un nuage de voiles. Puis les parties inférieures disparurent peu à peu, puis les voiles, et enfin il n'y eut rien de visible du brigantin qu'une ligne d'une blancheur éblouissante. Elle se fit voir pendant une minute, et les vagues l'effacèrent à jamais.

Les noces d'Alida et de Ludlow se firent avec mélancolie. La sensibilité naturelle de la jeune fille et la sympathie que Ludlow témoignait à tous ceux qui faisaient la même profession que lui, avaient répandu un grand intérêt sur les personnes qu'ils venaient de voir partir.

De longues années s'écoulèrent; et, pendant les mois que la villa était habitée, bien des regards inquiets étaient jetés sur l'Océan. Chaque matin, au commencement de l'été, Alida ouvrait les fenêtres de son pavillon, espérant toujours voir le brigantin à l'ancre dans la baie; mais ce fut toujours vainement. Le brigantin ne reparut jamais; et bien que l'alderman inquiet et désappointé fît prendre de secrètes informations sur toute la côte de l'Amérique, il n'eut jamais de nouvelles du célèbre Ecumeur de mer ni de son audacieuse *Sorcière des Eaux*.



— Nous partirons ensemble, s'écria Eudora, je suis à toi, à toi seulement!

FIN DE L'ÉCUMEUR DE MER.

ROMANS POPULAIRES

UN VOLUME ILLUSTRÉ PAR BERTALL

POUR 20 CENT.

Une combinaison nouvelle dans la fabrication en Librairie me permet d'atteindre les dernières limites du VÉRITABLE BON MARCHÉ et de donner, au prix de 20 c. LE VOLUME, les meilleurs Romans d'excellents auteurs vivants, enrichis de dessins originaux et inédits de BERTALL, l'héritier de Granville, imprimés avec luxe par les frères Plon, sur papier vélin sortant de la fabrique du Marais. Le succès de BON ALOI qu'obtient cette nouvelle collection de Romans populaires est suffisamment justifié par les qualités de l'exécution, et, afin de me rendre digne de la confiance que m'accorde le public, je déclare ici que je ne donnerai accès dans cette publication qu'à des Romans d'un mérite éprouvé. GUSTAVE BARBA.

Les Romans populaires illustrés se publient

1° Par livraison ou volume à 20 centimes.

Il paraît régulièrement deux livraisons nouvelles par semaine (les mardi et vendredi).

2° Par romans complets vendus séparément.

Le prix de chaque roman varie suivant le nombre de livraisons dont il se compose; de plus, chaque roman vendu séparément subit une légère augmentation de 10 centimes pour le brochage et la couverture.

3° Par série des romans populaires illustrés.

Chaque série se compose de 5 ou 6 romans variés et complets, soit 20 livraisons réunies et brochées en un beau volume-album, du prix de 4 fr.

4° Par série d'auteurs complets.

Chaque série se compose de 5 ou 6 romans complets d'un même auteur, soit 20 livraisons réunies et brochées en un beau volume-album, du prix de 4 fr.

ROMANS PUBLIÉS.

PREMIÈRE SÉRIE.

	fr.	c.
M. DUPONT, par Paul de Kock, 26 vignettes.	»	90 c.
LE DERNIER DES MOHICANS, par F. Cooper, 25 vig.	»	90 c.
AGATHE, par Victor Ducange, 18 vignettes.	»	70 c.
ANGÉLIQUE ET JEANNETON, par Pig.-Lebrun, 13 v.	»	50 c.
LES PIONNIERS, par Fenimore Cooper, 19 vign.	»	70 c.
LE VIVEUR, par Auguste Ricard, 25 vignettes.	»	90 c.

DEUXIÈME SÉRIE.

MON VOISIN RAYMOND, par Paul de Kock, 31 vig.	1	10 c.
LA FOLIE ESPAGNOLE, par Pig.-Lebrun, 25 vig.	»	90 c.
LE CORSAIRE ROUGE, par Fenimore Cooper, 25 v.	»	90 c.
VALENTINE, par Victor Ducange, 25 vignettes.	»	90 c.
LE CARÊME DE MA TANTE, par Aug. Ricard, 19 v.	»	70 c.

TROISIÈME SÉRIE.

LA FEMME, LE MARI ET L'AMANT, P. de Kock, 31 v.	1	10 c.
FLEUR DES BOIS, par Fenimore Cooper, 26 vig.	»	90 c.
L'ESPION, par Fenimore Cooper, 25 vignettes.	»	90 c.
LA VIE D'UN MATELOT, par Fenim. Cooper, 7 vig.	»	30 c.
L'ENFANT DE MA FEMME, par Paul de Kock, 13 v.	»	50 c.
M. BOTTE, par Pigault-Lebrun, 25 vignettes.	»	90 c.

QUATRIÈME SÉRIE.

GEORGETTE, par Paul de Kock, 25 vignettes.	»	90 c.
LA SAGE-FEMME, par Auguste Ricard, 25 vign.	»	90 c.
LE PILOTE, par Fenimore Cooper, 25 vign.	»	90 c.
L'ENFANT DU CARNAVAL, par Pig.-Lebrun, 25 v.	»	90 c.
SUR MER ET SUR TERRE, par F. Cooper, 25 vig.	»	90 c.

CINQUIÈME SÉRIE.

LE BARBIER DE PARIS, par Paul de Kock, 31 vig.	1 fr.	10 c.
LUCIE HARDINGE, par Fenimore Cooper, 25 vig.	»	90 c.
LA GRISETTE, par Auguste Ricard, 25 vignettes.	»	90 c.
ROBINSON AMÉRICAIN, par F. Cooper, 25 vig.	»	90 c.
LE GARÇON SANS SOUCI, par Pig.-Lebrun, 19 vig.	»	70 c.

SIXIÈME SÉRIE.

MADELEINE, par Paul de Kock, 25 vign.	»	90 c.
LE MARCHAND DE COCO, par A. Ricard, 31 vign.	1	10 c.
L'OFFICIEUX, par Pigault-Lebrun, 19 vignettes.	»	70 c.
L'ONTARIO, par Fenimore Cooper, 25 vign.	»	90 c.
CLOTILDE, par Alphonse Karr, 25 vignettes.	»	90 c.

SEPTIÈME SÉRIE.

LE COCU, par Paul de Kock, 31 vignettes.	1	10 c.
CHRISTOPHE COLOMB, par F. Cooper, 31 vig.	1	10 c.
UN BON ENFANT, par Paul de Kock, 25 vign.	»	90 c.
UN HOMME A MARIER, par Paul de Kock, 13 v.	»	50 c.
L'ÉCUMEUR DE MER, par Fenim. Cooper, 25 v.	»	90 c.

HUITIÈME SÉRIE.

GUSTAVE LE MAUVAIS SUJET, par P. de Kock, 25 v.	»	90 c.
LA FAMILLE TRICOT, par Max. Perrin, 25 v.	»	90 c.
PIERRE SIMPLE, par le cap. Marryat, 25 vig.	»	90 c.
LES VOLEURS DE LONDRES, par Ch. Dickens, 25 v.	»	90 c.
LE BRAVO, par Fenimore Cooper, 25 vignettes.	»	90 c.

AUTEURS COMPLETS.

Œuvres complètes de Fenimore Cooper. 1re série, contenant *le Dernier des Mohicans, les Pionniers, le Corsaire rouge, Fleur des Bois, l'Espion, la Vie d'un matelot*; 1 volume album, orné de 126 vignettes, broché, **4 fr.**; — Relié en toile gaufrée, dos et plats en or, **6 fr. 50 c.**; — Le même, doré sur tranche, **7 fr. 50 c.**

Cooper, 2e série, contenant, *le Pilote, Sur Mer et sur Terre, Lucie Hardinge, le Robinson Américain, l'Ontario*; 1 volume-album orné de 126 vignettes, broché, **4 fr.**

Œuvres complètes de Paul de Kock. 1re série, contenant *M. Dupont, mon Voisin Raymond, la Femme, le Mari et l'Amant, l'Enfant de ma femme, Georgette*; 1 volume album, orné de 126 vignettes, broché, **4 fr.**

Paul de Kock, 2e série, contenant *le Barbier de Paris, Madeleine, le Cocu, un Bon Enfant, un Homme à marier*; 1 volume-album, orné de 126 vignettes, broché, **4 fr.**

Œuvres complètes de Pigault-Lebrun. 1re série, contenant *Angélique et Jeanneton, la Folie Espagnole, M. Botte, l'Enfant du Carnaval, le Garçon sans souci, l'Officieux*; 1 volume-album, orné de 126 vignettes, broché, **4 fr.**

Œuvres complètes d'Auguste Ricard, 1re série, contenant *le Viveur, le Carême de ma Tante, la Sage-Femme, la Grisette, le Marchand de Coco*; 1 volume-album, orné de 126 vignettes, broché, **4 fr.**

— PARIS. TYPOGRAPHIE PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD. —

